

Vu du canapé

Yann-Joachim Ringard

Remorques Jean Grémillon, France, 1940, 85 mn

Brest. Réuni pour une noce, l'équipage du *Cyclone* est appelé au secours d'un cargo dont le capitaine (Jean Marchat) coupe, une fois tiré d'affaire, le filin qui le reliait au remorqueur, privant ainsi André (Jean Gabin) et son équipage de leur prime. À terre s'ébauche une idylle entre Catherine (Michèle Morgan), l'épouse du capitaine félon, et André qui prévoit de quitter sa femme, la touchante Yvonne (Madeleine Renaud). Celle-ci lui cache une grave maladie et le destin frappe alors qu'il est en compagnie de Catherine : Yvonne est à l'article de la mort et il a tout juste le temps de rentrer avant qu'elle ne meure dans ses bras. Catherine partie de son côté, André rejoint ses hommes pour un nouveau sauvetage.

Retrouvailles Gabin/Morgan – et du dialoguiste Jacques Prévert – après *Le quai des brumes* (p. 137). Mais le véritable héros du film, tiré d'un roman de Roger Verceel, est ce cruel océan aux terribles tempêtes ; le départ final, alors que la musique incantatoire de Roland-Manuel psalmodie *Servante fidèle*. . . est splendide. Seule fausse note, le second, un cocu joué par Charles Blavette dont l'accent marseillais jure avec le patronyme Tanguy ! Défaut similaire dans *L'amour d'une femme* (p. 1103) avec le doublage malvenu de Massimo Girotti.

The bridge on the river Kwai *Le pont de la rivière Kwai*, David Lean, Grande-Bretagne, 1957, 161 mn

Birmanie, 1943. Des prisonniers britanniques sont chargés par le commandant du camp, Saitō (Sessue Hayakawa), de construire un pont où doit passer la ligne Bangkok–Rangoon. D'abord réticent, le Col. Nicholson (Alec Guinness) se prend au jeu quand Saitō lui laisse les coudées franches. Le commando formé de Warden (Jack Hawkins) et Shears (William Holden) qui sugit pour saboter l'ouvrage doit avant tout affronter Nicholson qui meurt en défendant "son" pont.

Les personnages de Saitō et Nicholson représentent deux aspects du militarisme. Le Japonais veut, avant tout, gagner la guerre. De plus, conditionné par le *bushidō*, code du guerrier, il considère qu'on ne doit pas tomber aux mains de l'ennemi, d'où une brutalité marquée à l'égard des prisonniers. Nicholson veut, quant à lui, préserver l'Armée, la discipline, les privilèges des officiers, le bien-être des soldats. D'une intransigeance absolue sur ces principes, il oublie tout patriotisme dès lors que Saitō consent à les respecter ; il finit par obliger les éclopés à travailler pour faire un beau boulot et terminer à temps l'ouvrage. Son itinéraire fait un peu penser à celui du SS français du *Chagrin et la pitié* (p. 43) qui place le nationalisme au-dessus de la nation.

Malgré des relents pacifistes – le tire-au-flanc Shears, la dernière réplique "Folie, folie !" –, cette adaptation de Pierre Boulle s'en prend plus à l'essentialisme militaire qu'à la guerre elle-même. La célèbre *Marche du Col. Bogey* date de 1914.

La peau douce François Truffaut, France, 1964, 118 mn

Pierre Lachenay (Jean Desailly), figure du monde littéraire, rencontre Nicole (Françoise Dorléac), hôtesse de l'air dans l'avion qui l'emmène à Lisbonne donner une conférence. S'ensuit une liaison mais l'amour se délite : très vite, il la trouve un peu limitée, il est mal à l'aise avec elle en public, elle l'énerve. Prenant les devants, elle rompt et il se résout à regagner lâchement le petit appartement conjugal et son alcove que ferme un rideau amovible, symbole de complicité sexuelle avec son épouse Franca (Nelly Benedetti). Qui ne l'entend pas ainsi : jalouse et violente, la délaissée l'abat d'un coup de fusil dans le restaurant où il a coutume de déjeuner. La meurtrière arbore un énigmatique sourire dans le dernier plan.

La musique de Georges Delerue exprime une sorte de nostalgie prémonitoire. La longue séquence de Reims, où Lachenay est venu présenter *Avec André Gide* (1951), préfigure la fin du couple avec sa fuite en catimini, seule issue au cauchemar d'un raseur (Daniel Ceccaldi) qui s'accroche, désireux d'afficher sa familiarité avec un ancien camarade devenu célèbre.

Apparition du nombre 813 (d'après un Arsène Lupin de 1910) que l'on retrouvera dans d'autres films de Truffaut : c'est le numéro de chambre de Nicole à Lisbonne. Autre clin d'œil, le nom Kanayan, celui de l'acteur enfant de *Tirez sur le pianiste* (p. 1565). La petite Sabine Haudepin, qui a grandi depuis *Jules et Jim* (p. 410), joue la fillette du couple. Petits rôles pour Laurence Badie, Charles Laviolle, Maurice Garrel et le scénariste Jean-Louis Richard.

Basic instinct Paul Verhoeven, USA, 1992, 128 mn

Film misogyne, basé sur l'idée qu'"elles" sont toutes des meurtrières. Histoire tordue de manipulations à tiroirs, centrée autour de Catherine Tramell (Sharon Stone) qui aurait tué ses parents, ses amants, poussé sa maîtresse – elle est aussi lesbienne – au crime, tout en écrivant des best-sellers à ce sujet. Beth (Jeanne Tripplehorn), son amie brune tenue pour responsable des crimes une fois morte était-elle l'unique coupable ? Réponse au pied du lit avec ce pic à glace – arme déjà utilisée pour tuer Trotski – qui attend la fin des ébats amoureux de Catherine et du détective Curran (Michael Douglas). Ceci dit, il y a contradiction entre l'idée de pulsion incontrôlable et celle de manipulation savamment organisée.

La chair est triste au cinéma : trop de sexe explicite, Catherine qui décroise les jambes pour montrer sa toison aux inspecteurs, etc., tue le sexe. Le film est tout sauf bandant mais bénéficie d'une magnifique musique de Jerry Goldsmith. Références à *Psychose* (p. 1036) avec l'assassinat du collègue de Curran, Gus (George Dzundza), et à *Bullitt* (p. 351) lors de la poursuite en voiture dans les rues en pente de San Francisco. Dorothy Malone en sorte de mère de toutes les meurtrières, trouve ici son dernier rôle. L'imprimante archaïque date le tournage.

Un carnet de bal Julien Duvivier, France, 1937, 130 mn

Une jeune veuve, Christine (Marie Bell), quitte Bellagio pour retrouver les anciens soupirants du bal de ses seize ans, d'où sept sketches. 1. Georges s'est suicidé pour Christine mais sa mère à moitié folle (Françoise Rosay) vit dans le déni ; le calendrier reste figé sur une date de 1919 alors qu'une pile de faire-parts bordés de noir tombe d'une commode. 2. Pierre (Louis Jouvet), ex-futur avocat brillant, est un chef de bande qui organise des cambriolages depuis sa boîte de nuit. Il récite Verlaine – "Dans le grand parc solitaire et glacé" – alors qu'on vient l'arrêter en présence de Christine. 3. Alain (Harry Baur) n'est plus compositeur ; suite à un désespoir d'amour (Christine), il est entré dans les ordres et s'occupe désormais d'une chorale (les Petits Chanteurs à la Croix de Bois). 4. Éric (Pierre Richard-Willm), qui fut libertin et poète, est guide à Val d'Isère ; comprenant que la montagne est tout pour lui, Christine s'éclipse. 5. François (Raimu), qui voulait faire une grande carrière, est maire d'un village du midi. Il est en train d'épouser sa bonne (Milly Mathis) lorsque la cérémonie est interrompue par l'arrivée d'un fils adoptif (Andrex), un voyou auquel il file une raclée dans l'écurie. 6. Thierry (Pierre Blanchar), médecin borgne aux deux sens du terme, avorteur près du pont transbordeur de Marseille, tue son horrible compagne (Sylvie) après le passage de Christine ; sketch aux cadrages obliques, le plus mémorable des sept. 7. Fabien (Fernandel), coiffeur pour dames et expert ès tour de cartes, emmène Christine dans la salle de bal de ses 16 ans. Aux couples bien ordinaires se superposent ceux, magiques, de ce temps-là : des hommes en frac enlaçant des jeunes filles en robe de bal blanche au son de la *Valse grise* (de Maurice Jaubert).

"Ils ont tous trahi leur jeunesse". Christine pense se rattraper avec un huitième cavalier, Gérard, mais il vient de mourir, laissant un fils Jacques (Robert Lynen) qu'elle prend en charge. Le film du désenchantement.

Don't look now *Ne vous retournez pas*, Nicolas Roeg, Grande-Bretagne, 1973, 110 mn

D'après Daphne du Maurier, une sorte de cauchemar où se débat le couple Baxter (Julie Christie et Donald Sutherland) sous le coup de la disparition de leur fille Christine, morte noyée. C'est d'abord Laura qui rencontre deux inquiétantes sœurs dont l'une, aveugle, prétend voir la fillette. Puis John qui croit la suivre dans le dédale des canaux de Venise, tout habillée de rouge ; il tombe en fait sur une naine tueuse en série qui l'égorge. Étrange prémonition, il avait vu Laura et les deux sœurs à bord d'une gondole funèbre, celle de ses propres funérailles.

Brillant film d'horreur dans une Venise omniprésente et admirablement filmée. Parmi les signes du destin, l'accident dans l'église que John restaure sous la houlette d'un évêque bellâtre (Massimo Serato des *Sorelle Materassi*, p. 150).

Frenzy Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1972, 116 mn

L'antipathique Richard Blaney (Jon Finch) est accusé à tort d'être le "necktie murderer", l'étrangleur qui vient de s'en prendre à son ex-épouse (Barbara Leigh-Hunt) et à sa petite amie Babs (Anna Massey, référence au *Voyeur*, p. 453). Le véritable coupable, Rusk (Barry Foster de *Ryan's daughter*, p. 455), sera finalement pincé par le sagace inspecteur Oxford (Alec McCowen).

Le pénultième Hitchcock souffre d'une distribution sans relief. Il est situé à Covent Garden, qui abritait encore, face à l'opéra, un marché que le réalisateur avait fréquenté dans son enfance. Il rompt avec son style habituel dans une scène de dix minutes détaillant de façon complaisante le meurtre d'une victime par le pervers sexuel Rusk ; on est davantage en terrain balisé quand le même Rusk part à la recherche du cadavre de sa seconde victime parmi les sacs de pommes de terre dans un camion en mouvement.

L'humour est le point fort du film. La femme d'un nouveau couple énonce tous les devoirs de l'heureux élu en sortant d'une agence matrimoniale dont la secrétaire (Jean Marsh) exsude son dégoût pathologique des hommes. Sans parler des scènes de repas : l'épouse de l'inspecteur (Vivien Merchant) ne jure que par la cuisine française, alors que son mari, adepte de la nourriture de pub, est horrifié par les soupes aux poissons et autres cailles aux raisins qu'elle lui concocte... rappelons qu'Hitchcock était un fin gourmet.

The woman in the window *La femme au portrait*, Fritz Lang, USA, 1944, 99 mn

Wanley (Edward G. Robinson), professeur de criminologie, est monté prendre un verre chez Alice (Joan Bennett) qu'il vient de rencontrer. Tout se gâte lorsque l'amant jaloux de la belle fait irruption ; Wanley est amené à le tuer en légitime défense, puis à se débarrasser du cadavre. Il est très embarrassé quand ses amis, un juge (Raymond Massey) et un médecin, le font participer à l'enquête sur la mort du personnage, qui était une huile. De plus un individu douteux (Dan Duryea), qui a tout vu, fait chanter le couple. Tout s'arrange *in extremis* ; mais trop tard pour Wanley qui s'est suicidé... mais se réveille, car il s'était en fait endormi à son club.

Du cauchemar, le film garde tous les éléments angoissants ; il est, par contre, totalement cohérent, alors que les personnages, les décors d'un vrai rêve changeraient ou se déroberaient. Nous apprenons ainsi que cette histoire n'a pas eu lieu : mais pourquoi donc "ce n'était qu'un rêve" serait-il plus rassurant que "ce n'était qu'un film" ? Dans le rôle du médecin, Edmund Breon qui fut le Juve de *Fantômas* (p. 1031). Robinson, Bennett et Duryea se retrouveront dans *Scarlet street* (p. 1049).

Batman Tim Burton, USA, 1989, 126 mn

Tombé dans un liquide verdâtre, le gangster Jack Napier (Jack Nicholson) en ressort affligé d'un visage style "Homme qui rit" et se livre pendant deux heures à de pénibles pitreries, prétextes pour l'acteur à cabotiner en jouant un cabotin : "As-tu déjà dansé avec le Diable au clair de lune?" répète-t-il. Le décor, style années 1930, est volontairement sinistre : sur un gris très sombre se détache le pourpre des habits de ce "Joker" qui phagocyte le scénario. Les autres acteurs, Kim Basinger, Jack Palance, font ce qu'ils peuvent. On retrouvera Michael Keaton, Michael Gough et Pat Hingle dans *Batman returns* (p. 1127) du même Burton, beaucoup plus équilibré et satisfaisant plastiquement.

He walked by night *Il marchait la nuit*, Alfred L. Werker, USA, 1948, 79 mn

Roy (Richard Basehart) est un voleur adroit, ne reculant pas devant le meurtre, mais surtout solitaire. Il a un faible pour l'électronique même s'il peut se reconverter dans le braquage des marchands de spiritueux. Au terme d'une enquête scien-ti-fique, il est identifié et pourchassé dans le gigantesque réseau collecteur d'eaux de pluie de Los Angeles. Décor qui servira de repaire à de redoutables fourmis géantes dans *Them!* (p. 1233).

Le film, moyennement intéressant, est un faux documentaire doté d'une pénible voix off, dans le style des productions Louis De Rochemont. On y voit, en particulier, l'élaboration d'un portrait-robot. Il fut réalisé en partie par Anthony Mann, non crédité au générique, à qui l'on a tendance à attribuer les quelques qualités de l'œuvre. Il faut dire que Werker s'est immortalisé, si l'on peut dire, en remplaçant Stroheim sur le tournage de *Walking down Broadway*, sorti sous le nom de *Hello, sister!* (p. 1546). Avec Whitt Bissell et Jack Webb.

Kanzō sensei *Docteur Akagi*, Shōhei Imamura, Japon, 1998, 129 mn

A Okayama (à mi-chemin entre Ōsaka et Hiroshima), durant l'été 1945, le docteur Akagi, toujours en train de courir de patient en patient, n'a qu'une obsession : l'hépatite. On l'a d'ailleurs surnommé docteur Kanzō (= foie). Cette agitation un peu dérisoire est à rapprocher de la folie des nationalistes qui s'acharnent à poursuivre une guerre pourtant irrémédiablement perdue.

Les personnages secondaires, en particulier la jeune prostituée à la sexualité tellurique, appartiennent à l'univers d'Imamura. Le film se termine le 6 août, en pleine mer, par une rencontre très animiste entre cette jeune femme, le docteur et une baleine ; peu de temps après, un éclair, puis le champignon et enfin le nuage au centre duquel trône une sorte de foie nationaliste hypertrophié.

Avec Jacques Gamblin en prisonnier néerlandais (!) évadé.

Mademoiselle Fifi Robert Wise, USA, 1944, 79 mn

La nouvelle de Maupassant est fondue avec *Boule de suif*, tout comme dans le film éponyme (p. 1296) qui sera plus réussi. Simone Simon est une excellente Élisabeth, mais moralisme oblige, elle est devenue blanchisseuse. Faute d'un Fifi à la hauteur, cette production Val Lewton est un peu terne.

The meaning of life *Monty Python : le sens de la vie*, Terry Jones & Terry Gilliam, Grande-Bretagne, 1982, 103 mn

Film hilarant des Monty Python, où les mêmes acteurs-hommes (notamment John Cleese) jouent une multitude de petits rôles. On mentionnera une sorte de *musical* à la gloire du natalisme catholique – “Every sperm is sacred” – : comme il ne peut nourrir tous ses enfants, le père les vend “à la Science”. Il y a aussi cette leçon d'éducation sexuelle avec démonstration par le professeur et son épouse, le tout sur un ton très pédant. Sans parler de cette carte de “donneur de foie” qui stipule que quiconque en possède une peut recevoir la visite d'infirmiers venus pour extraire l'organe. Ou encore, l'espèce d'abdomen à roulettes qui se goinfre et vomit à tout va dans un restaurant très chic avant d'exploser.

Le film se présente comme un *double feature*, i.e., est précédé par un court-métrage *The crimson permanent insurance* (dû à Terry Gilliam) une histoire de bureau d'assurances devenu navire pirate qui monte à l'abordage de la finance thatchérienne... avant de s'en prendre en cours de projection au film principal !

The french lieutenant's woman *La maîtresse du lieutenant français*, Karel Reisz, Grande-Bretagne, 1981, 119 mn

1870. Dans la ville côtière de Lyme Regis, Sarah (Meryl Streep) est considérée comme la pute (*whore*) d'un lieutenant français qui l'aurait abandonnée, détestable réputation qu'elle fait tout pour entretenir. Charles (Jeremy Irons) tombe amoureux d'elle et l'envoie à Exeter ; leur brève liaison lui permet de découvrir que la pute est en fait vierge. Le temps de rompre ses engagements – il était fiancé –, elle disparaît. Il ne la retrouve que trois ans plus tard dans le Lake District, près du lac de Windermere : *Happy end* au parfum préraphaélite, tout comme les cheveux roux de Sarah qui semblent sortis d'un tableau de Rossetti.

Cette histoire est en fait l'intrigue du film interprétée par les acteurs Anna et Mike qui vivent un adultère le temps du tournage. Le scénario d'Harold Pinter oppose l'optimisme romantique des amoureux victoriens au prosaïsme résigné des amants contemporains : on savait mieux aimer alors... À moins que ce passé flamboyant ne soit que la réalisation fantasmatique d'une vie qu'on n'a pas osé vivre. Avec Leo McKern et David Warner.

The man who knew too much *L'homme qui en savait trop*, Alfred Hitchcock, USA, 1956, 120 mn

En vacances à Marrakech (sous protectorat pour encore quelques mois), Ben (James Stewart) et son épouse Jo (Doris Day) font la connaissance du Français Louis Bernard (Daniel Gélin) qui meurt poignardé sous leurs yeux sur la place du marché. Il a tout juste le temps de murmurer à Ben qu'un assassinat se trame à Londres, ainsi que le nom "Ambrose Chappell". De retour à l'hôtel, ils apprennent que leur jeune fils a été enlevé par les Drayton (Brenda de Banzie et Bernard Miles) : motus sur les révélations, sinon le gamin aura des ennuis. Rentré à Londres, le couple cherche à récupérer l'enfant, d'abord chez le taxidermiste Ambrose Chappell – fausse piste – puis à l'église Ambrose Chapel, repaire des Dayton. Lesquels envoient leur tueur (Reggie Nalder, plus une sale gueule qu'un acteur) à l'Albert Hall : il doit abattre le premier ministre d'une puissance étrangère lors du concert donné par Bernard Herrmann (lui-même), au moment du coup de cymbale. Un cri strident de Jo fait dévier l'arme du tueur et échouer la tentative. Dernier acte durant lequel elle est invitée par le ministre reconnaissant à chanter dans son ambassade – *Que sera sera*, une scie qu'on ne cessera d'entendre dans toutes les langues – tandis que Ben erre dans les étages et y retrouve leur rejeton.

Avec des moments d'anthologie : James Stewart au restaurant marocain qui ne sait où mettre ses jambes et encore moins manger avec sa seule main droite, la visite chez le taxidermiste qui ne joue aucun rôle dans l'intrigue mais dont les animaux inquiétants, e.g., un poisson-scie, semblent menacer Ben.

La fin, avec la descente d'un escalier, rappelle celle de *Notorious* (p. 982). En haut des marches, Mrs. Dayton, qui a tout de même sauvé la vie du gamin promis à la mort par les ravisseurs, reste en plan et sera sans doute victime d'une purge ; on pense au sort qui attendait l'infortuné Sebastian joué par Claude Rains. Malgré des passages réussis, la version de 1934 (p. 447), avec Pierre Fresnay dans le rôle repris par Daniel Gélin, souffre d'un dénouement peu original.

En kvinnas ansikte *Visage de femme*, Gustaf Molander, Suède, 1938, 101 mn

Seconde adaptation de la pièce *Il était une fois* de Francis de Croisset, le librettiste de *Ciboulette*. Une jeune femme, rendue avide et sans scrupules par sa laideur (Ingrid Bergman), fait partie d'une bande de maîtres-chanteurs. Un chirurgien esthétique lui fait don de la beauté physique ; elle trouvera la beauté morale en refusant de participer au meurtre d'un très jeune héritier. Elle repart à zéro en s'embarquant pour un voyage humanitaire, direction Pékin (en 1938 !).

Malgré la présence de la jeune Bergman, le film ne vaut pas la troisième version (*A woman's face*, p. 1670), mieux filmée et moins édifiante.

L'homme qui aimait les femmes François Truffaut, France, 1977, 114 mn

Le film reprend et développe le meilleur sketch de *La mariée était en noir* (p. 610) : Charles Denner y campait l'homme à femmes Fergus. Rebaptisé Bertrand Morane, il exerce à Montpellier une profession qui l'amène à faire joujou avec des maquettes de navires et qu'on ne voit guère que chez Truffaut (*Domicile conjugal, La femme d'à côté*, pp. 678, 1029).

Dans cette superbe galerie de femmes, se détachent Delphine (Nelly Borgeaud), la tordue dangereuse et Geneviève (Brigitte Fossey), responsable de l'édition du livre qu'écrit Morane et dans lequel il a oublié de mentionner la seule qu'il ait jamais aimée, Véra (Leslie Caron), sa blessure secrète. Parmi ses souvenirs, celui où il console une fillette : "Tout en pleurant, tu sens un petit plaisir, n'est-ce pas ?" Ce "cavaleur" est un fétichiste de la guibole : une jeune fille en pantalon (Nathalie Baye) ne l'intéresse pas. "Les jambes de femmes sont des compas qui arpentent le Globe en tout sens et lui donnent son équilibre et son harmonie" dit-il de sa voix nasillarde. Mémorable classification de son gibier en deux catégories, grandes tiges et petites pommes.

Référence à *Man hunt* (p. 232), la barrette en forme de flèche dans les cheveux de la serveuse judoka. Avec Jean Dasté en médecin et le metteur en scène Roger Leenhardt en éditeur parisien.

Una vita difficile Dino Risi, Italie, 1961, 113 mn

Ce film désenchanté, qui annonce *Nous nous sommes tant aimés* (p. 173), met en scène Silvio Magnozzi (superlatif Alberto Sordi), une sorte de raté. Dès le début, près du lac de Côme, il n'est pas tout à fait à sa place dans son rôle de partisan car il passe trop de temps planqué dans un moulin. Plus tard, il est toujours un peu en porte-à-faux : trop honnête là où il faudrait savoir transiger, il fait de la prison pour diffamation, écrivain engagé, il n'a pas de style. La seule chose qu'il réussisse vraiment, ce sont ses bitures, dignes d'*Un singe en hiver* (p. 978). Pour reconquérir Elena (Lea Massari), l'amour de sa vie, il suit l'exemple de son ami Franco (Fabrizi) et se met au service de l'affairiste Bracci (Claudio Gora) : il a maintenant les apparences de la réussite mais doit accepter les pires humiliations. Quelque chose en lui se révolte et il balance Bracci dans sa piscine ; son avenir doré aussi, sans doute, mais il a du moins récupéré sa fierté et l'estime d'Elena.

Moment d'anthologie, le référendum de 1946 : sans un sou et ayant lassé les restaurateurs, les protagonistes se retrouvent invités à un repas en compagnie de momies royalistes qui ne voulaient pas être treize à table. Ils se goinfrent seuls : les "vrais" convives sont partis à l'annonce du résultat abolissant la monarchie.

Silvana Mangano, Vittorio Gassman et le réalisateur Alessandro Blasetti jouent leur propre rôle à Cinecittà.

Un été inoubliable Lucian Pintilie, Roumanie, 1994, 79 mn

La Dobroudja du Sud est une région bulgare annexée par la Roumanie en 1913 (et rendue en 1945). C'est dans cet endroit difficile qu'arrive, en 1925, le couple formé du capitaine Dumitriu (Claudiu Bleont) et de son épouse Marie-Thérèse (Kristin Scott Thomas) qui fuit les assiduités d'un général (Marcel Iures), dit "Télescope", si grand qu'il sort de son automobile en enjambant la porte.

En représailles à la guérilla, l'Armée prend des otages parmi les paysans bulgares pour les exécuter en catimini : un massacre à la fois revendiqué informellement et nié au niveau officiel. Poussé par sa femme, le capitaine – aux faux airs de Dreyfus – réclame un ordre écrit qu'il n'obtiendra évidemment pas. Un lieutenant (Razvan Vasilescu, acteur-fétiche de Pintilie) s'en chargera avec zèle.

Marie-Thérèse se prend d'affection pour ces Bulgares promis à la mort qui s'occupent de son jardin ; et quand les assassins galonnés viennent manger à sa table, ils apprennent avec dégoût que ce sont eux qui ont fait pousser la salade. La jeune femme, qui n'y pouvait pas grand-chose, n'a fait que donner un faux espoir aux condamnés. Quand le couple quitte la Dobroudja, les veuves cherchent à la lyncher ; l'une d'entre elles y laissera la vie.

Le titre du film est en français, langue du milieu aristocratique de l'héroïne qu'on voit lire un roman tout juste paru, *Albertine disparue*.

Storie di ordinaria follia *Contes de la folie ordinaire*, Marco Ferreri, Italie, 1981, 96 mn

D'après Charles Bukowski, une tranche de vie entre alcool, sexe et désespoir où affleure une paradoxale poésie. Serking (excellent Ben Gazzara) est un écrivain irrécupérable qui ne trouve l'équilibre que dans l'excès. Les scènes de sexe, notamment celle avec l'affriolante garce Vera (Susan Tyrrell), sont très réussies : c'est ce que Cronenberg allait rater dans *Crash* (p. 44). Cass (Ornella Muti) est déjà de l'autre côté, dans une spirale d'auto-mutilation qui ne peut mener qu'au suicide.

The long day closes *Une longue journée qui s'achève*, Terence Davies, Grande-Bretagne, 1985, 82 mn

1956 à Liverpool. La vie d'un enfant rêveur et solitaire, celui de *Distant voices* (p. 1548) et de *Children* (p. 1161). Mais l'accent n'est pas mis sur la famille, pas davantage sur l'école ; c'est avant tout une évocation de moments heureux auprès d'une mère aimante. La bande son ressasse des passages de films, e.g., *La splendeur des Amberson* (p. 118) et le Christ de Dalí est présent en chair et en os à l'église. Tout se referme sur un plan apaisé de nuages et une musique d'une infinie douceur. Magnifique.

Malombra Mario Soldati, Italie, 1942, 130 mn

1880. L'orpheline Marina de Malombra (Isa Miranda dans le rôle de sa vie) est recueillie par le conte d'Ormengo (Gualtiero Tumiati) dans son austère villa de Valsolda, au bord du lac de Lugano. Elle y ressent un sentiment d'enfermement et s'identifie à la recluse Cecilia qui y vécut avant d'aller se noyer ; elle serait sa réincarnation, promise à un certain Renato, i.e., René.

Le chef-d'œuvre du calligraphisme italien. Prisonnière de ses fantômes et ses rêves, Marina n'est nullement sympathique, contrairement à l'héroïne (Alida Valli) du précédent film d'après Antonio Fogazzaro, *Piccolo mondo antico* (p. 1215). Corrado (Andrea Checchi), celui qu'elle aime – mais peut-elle aimer ? –, serait lui aussi une réincarnation qu'elle finira par tuer, après avoir provoqué l'accident cardiaque de son oncle, identifié au persécuteur de l'infortunée Cecilia. L'atmosphère générale mortifère est dynamisée par la folie de l'héroïne, notamment dans le repas final d'une funèbre et sauvage beauté ; le vent qui souffle sur le lac est comme une métaphore de ses tourments.

Les acteurs utilisent le "Voi" (Vous) imposé par Mussolini au détriment du "Lei" (Elle). Même en admettant que la loi puisse changer le langage, comment censurer des personnages du passé et les faire parler "correctement" ? Ce "Voi" très peu italien s'est paradoxalement maintenu dans le cinéma transalpin jusqu'au milieu des années 1950. Avec la monstresse moustachue Ada Dondini qui avait un rôle encore plus déplaisant dans *Piccolo mondo antico*.

Lo sceicco bianco *Le sheik blanc*, Federico Fellini, Italie, 1951, 86 mn

Voyage de noces à Rome d'un couple provincial reçu par la famille, dont l'esprit est tout aussi provincial. Le programme comporte la visite de l'Autel de la Patrie, plus connu sous le nom de *Machina da scrivere* – la machine à écrire –, et une présentation collective au Pape. Si l'univers d'Ivan (Leopoldo Trieste) est limité, celui de son épouse Wanda (Brunella Bovo) est ouvert à la poésie, aux grands mots éternels des romans-photos, ceux du Sheik blanc incarné par Fernando Rivoli (Alberto Sordi) auquel elle a écrit sous le nom de "Poupée passionnée" ; elle réussit à le rencontrer et même à se faire sauter sur une barque au large d'Ostie. Tout rentre dans l'ordre au matin ; la femme retrouve son mari – qui a terminé la nuit avec une putain – pour recevoir avec lui la bénédiction pontificale.

La prostituée Cabiria, dont le nom évoque le péplum éponyme (p. 456), est jouée par Giuletta Masina, peu convaincante avec ses roulements d'yeux ; le personnage reprendra du service dans *Les nuits de Cabiria* (p. 1297).

Film daté qui vaut surtout comme brouillon des futurs chefs d'œuvre du maître : l'image de trois ecclésiastiques traversant la place du Quirinal et la musique de Nino Rota sont déjà felliniennes.

La rose de fer Jean Rollin, France, 1973, 77 mn

Pique-nique amoureux dans un cimetière où rôdent d'étranges créatures. L'homme (Hugues Quester) insiste pour descendre dans un caveau avec sa belle. Ils en ressortent pour passer la nuit parmi les tombes délabrées ; quand il veut retourner dans la sépulture, la femme l'y enferme mais va l'y rejoindre au matin. Sont-ils vivants, sont-ils morts ? On ne le saura pas. Seul moment réussi dans ce film plutôt ennuyeux, la promenade solitaire de la jeune fille au milieu des stèles. Les éclairages violents jurent avec la pénombre que l'on attend dans un tel lieu.

Family plot *Complot de famille*, Alfred Hitchcock, USA, 1976, 120 mn

La voyante Blanche (Barbara Harris) apprend que la richissime Mrs. Rainbird (Cathleen Nesbitt) voudrait retrouver un fils naturel qu'elle avait dû abandonner en bas âge. Cet héritier bien vivant (William Devane) se fait passer pour mort et vit d'enlèvements qu'il organise avec sa complice (Karen Black) ; rançon, de somptueux diamants. Se méprenant sur l'intérêt de Blanche et de son compagnon George (Bruce Dern) à son égard, il fait saboter leur voiture par son homme à tout faire (Ed Lauter).

Ce film mineur mais amusant du maître souffre d'une distribution peu exaltante et d'une technique dépassée, des "transparences" anachroniques qui rendent la tentative d'assassinat un peu ridicule. Dénouement amusant : Blanche montre une capacité de voyance inattendue en dénichant un diamant dérobé.

Nostalghia Andreï Tarkovski, Italie, 1983, 121 mn

Le poète russe Gortchakov (Oleg Yankovski avec une mèche de cheveux blancs) voyage en Italie sur les traces d'un compatriote musicien du XVIII^e siècle.

Les images rappellent souvent *Stalker* (p. 114) : une église dans l'eau, la pluie qui tombe du plafond, la piscine sulfureuse que Gortchakov traverse, une bougie allumée à la main, avant de s'effondrer mort. Cette déambulation un peu absurde résume le spiritualisme abscons du film ; elle répond au suicide par le feu du "fou" (Erland Josephson) au Capitole. Les passages en sépia censés évoquer la lointaine Russie rappellent *Le miroir* (p. 820). Le dernier plan du film qui découvre une datcha enserrée entre les murs d'une cathédrale en ruines renvoie à la fin de *Solaris* (p. 1015).

S'il est légitime d'exprimer un doute quant aux mathématiques, encore ne faut-il pas se tromper. Quand Tarkovski écrit $1 + 1 = 1$, il suggère que $1 + 1 = 2$ pourrait résulter d'un raisonnement douteux. Erreur, cette équation ne relève pas des mathématiques, mais du simple calcul ; elle est de ce fait indiscutable.

Le titre est en russe (l'italien demanderait *nostalgia*).

Dead reckoning *En marge de l'enquête*, John Cromwell, USA, 1946, 100 mn

Rip Murdoch (Humphrey Bogart) enquête sur le crime dont son camarade de guerre a été accusé. Il tombe amoureux de Coral (Lizabith Scott, sorte de sous-Lauren Bacall), une meurtrière qui sera victime de ses propres machinations. Ce film noir bien fait ne convainc pas complètement car tout semble tourner à vide. Seul moment d'émotion, ce parachute qui s'ouvre symboliquement lors du "grand saut" de la femme fatale : "Geronimo" dit Rip.

The little foxes *La vipère*, William Wyler, USA, 1941, 116 mn

1900, dans un Sud convenu où les Noirs chantent des *spirituals* : "Nous avons les pianos, ils ont les voix". Avec ses deux frères et son peu reluisant neveu Leo (Dan Duryea, qui d'autre ?), Regina (Bette Davis) dépouille son époux Horace (Herbert Marshall), un cardiaque qu'elle laisse mourir d'une crise en refusant de lui apporter ses gouttes. Puis s'approprie la plus grande partie (75 %) du gâteau en menaçant de révéler que Leo, caissier dans une banque, avait subtilisé les titres du défunt. Seul revers de la Vipère, sa fille (Teresa Wright) prend le large.

Cinéma académique sauvé par l'extraordinaire photographie de Greg Toland qui se caractérise par l'utilisation de la profondeur de champ avec souvent un personnage en gros plan. Et par l'interprétation ; mentionnons Patricia Collinge qui retrouvera Wright dans *L'ombre d'un doute* (p. 1812).

Paris-New York Yves Mirande & Georges Lacombe, France, 1940, 85 mn

Yves Mirande a la réputation d'avoir laissé à d'autres, comme Georges Lacombe, le soin de diriger les films qu'il signait. Celui-ci est du genre *Café de Paris* ou *Derrière la façade* (pp. 1631, 727) : dans un même lieu – ici le paquebot Normandie –, diverses micro-histoires, quasi indépendantes, s'entrecroisent.

Jacques Baumer et Michel Simon campent deux policiers, le second étant chargé d'un précieux diamant destiné à l'Exposition Universelle qu'il se fait voler par deux filous (Maurice Escande et André Lefaur) ; "Français avant tout", l'un d'eux préfère restituer le bijou au pavillon de son pays. Marcel (≠ Michel !) Simon joue un homme d'affaires qui voyage avec épouse (Marguerite Pierry) et dactylo-maîtresse (Gaby Morlay) ; contre toute attente, les deux femmes sympathisent. Claude Dauphin est un jeune journaliste amoureux de la fille d'un arrogant banquier qui, recevant de mauvaises nouvelles, disparaît en se jetant à la mer. N'oublions pas Jules Berry en "manager" d'une Miss Deauville – "Montre tes jambes !" –, et un couple mal assorti (Aimé Clariond et Simone Berriau).

Le Normandie, bloqué à New York à la déclaration de guerre puis réquisitionné par les Américains, fut victime d'un fatal incendie en 1942.

The Paradine case *Le procès Paradine*, Alfred Hitchcock, USA, 1948, 114 mn

Londres. L'avocat Antony Keane (Gregory Peck) est chargé de défendre la belle Maddalena Paradine (Alida Valli), une italienne accusée d'avoir empoisonné son mari, un colonel aveugle. Keane tombe amoureux de sa cliente et va même faire un tour dans le Lake District où résidait le couple ; il y rencontre André Latour (Louis Jourdan), le dévoué valet canadien du défunt. Et se convainc qu'André, qui montre une solide haine pour Maddalena, a aidé le colonel à se suicider. Lors du procès, il fait tout pour coincer le jeune homme, si bien que ce dernier se suicide. Désespérée, Maddalena avoue à l'audience que, maîtresse d'André, elle a empoisonné son mari sans penser que son amant la détesterait pour cet acte ; tout en exprimant son mépris pour l'avocat qui, dans sa totale déconfiture, ne trouve de réconfort qu'auprès de son épouse aimante (Ann Todd).

Le film est plombé par l'interminable procès et par sa distribution aberrante, signature du producteur David Selznick dans sa dernière collaboration avec le réalisateur. Ainsi, Peck et Jourdan devraient-ils être, l'un plus aristocratique, l'autre plus peuple. Cet Hitchcock mineur, le plus faible d'une période très fructueuse, ne vaut que par ses personnages secondaires, ainsi le libidineux juge Horfield (Charles Laughton) dont l'épouse effacée (Ethel Barrymore) est terrifiée quand elle le voit jubiler à l'idée d'envoyer une femme à la potence. Avec Charles Coburn et Leo G. Carroll.

Written on the wind *Écrit sur du vent*, Douglas Sirk, USA, 1956, 100 mn

Kyle Hadley (Robert Stack) est le fils gâté d'un magnat du pétrole (Robert Keith) qui n'a guère plus de chance avec sa fille Marylee (Dorothy Malone), "tramp" que la Police (aux ordres des Hadley) repêche dans un motel en compagnie d'une rencontre de hasard. Tous deux sont jaloux de leur ami d'enfance Mitch (Rock Hudson) : il est plus doué que l'héritier, il ne veut pas de sa sœur. Le mariage de Kyle avec Lucy (Lauren Bacall) exacerbe les tensions : le fils à papa se convainc que sa femme le trompe avec Mitch et la frappe ; fausse couche, puis tentative de meurtre de Mitch de la part d'un Kyle complètement bourré.

L'intérêt du film ne réside pas dans son scénario digne de *Dallas* (1978–91) mais dans son traitement paroxystique ; ainsi quand Malone danse dans sa chambre alors que son père a une attaque dans l'escalier. Le film s'ouvre d'ailleurs sur un coup de feu et ce vent qui balaye les feuilles d'un calendrier 1956, 1955. . . , pour se terminer par l'assagissement de la désormais héritière de l'empire : beau plan où elle témoigne, auréolée de son chapeau noir. De façon générale, la photo est splendide, avec pour les scènes extérieures, ce rouge automnal qui est comme la signature du réalisateur, cf. *All that heaven allows* (p. 606). Qui réunira Hudson, Stack et Malone dans un autre mélodrame Universal, *The tarnished angels* (p. 1010).

Aliens *Aliens – le retour*, James Cameron, USA, 1986, 154 mn

C'est *Alien* (p. 540), sauce rallongée : Sigourney Weaver reprend le rôle de Ripley, l'héroïque androïde étant joué cette fois-ci par Lance Henriksen. C'est une fillette que Ripley va chercher à la dernière minute et non plus un chat. Comme toujours, la compagnie qui finance le voyage n'a qu'une idée en tête, ramener à tout prix un Xénomorphe pour l'utiliser à des fins pas très avouables.

Même si le monstre, véritable vedette du film, est très réjouissant, c'est un tantinet longuet. Et les militaires qui se font décimer l'un après l'autre par la bête, passablement conventionnels.

Le petit garçon du début du film semble sorti de *The shining* (p. 980).

La sentinelle Arnaud Desplechin, France, 1992, 140 mn

Premier long-métrage de Desplechin (et son meilleur) auquel on pourrait reprocher d'y avoir mis trop de choses. Mêlant vie personnelle et amours à la vie politique, avec même une dimension religieuse – cf. le prêtre joué par Philippe Laudénbach – le film n'est pourtant nullement confus.

Mathias Barillet (Emmanuel Salinger), fils d'un diplomate décédé, entreprend des études de médecine légale. Moment très réussi de prise de contact avec ses futurs clients lors d'une autopsie (remarquable Philippe Duclos). Il évolue dans un milieu très bourgeois : Jean-Jacques (Thibault de Montalembert), aristocrate puant et lâche, William (Bruno Todeschini), parvenu vulgaire et sans scrupules. Ces deux-là sont proches de Varins (Jean-Luc Boutté), une huile des Affaires étrangères qui protège Marie (Marianne Denicourt), la sœur de Mathias, dans ses débuts de cantatrice. Mentionnons aussi Claude (Emmanuelle Devos), fille d'un professeur de médecine avec laquelle il tente d'établir une relation amoureuse.

Tout cela sur un fond politique, la fin de la guerre froide, ce qui différencie ce film des suivants, excellents mais réduits à leur dimension nombriliste. Dans le train qui le ramenait de Bonn, Mathias a été brutalement questionné par Bleicher (superlatif Jean-Louis Richard) un chef de service secret en roue libre qui en a profité pour lui fourguer l'étrange tête momifiée qu'il découvre plus tard dans sa valise : Bleicher veut trouver l'identité du mort et compte sur l'étudiant pour l'y aider. Le film lorgne alors sur le fantastique avec la bizarre cohabitation de Mathias avec ce morceau de cadavre. Malgré les violents efforts de William, qui partage un appartement avec lui, pour l'en empêcher, il l'identifiera comme celle de l'ingénieur russe Koltchaguine que Varins avait vendu à l'Indonésie. Tout se termine violemment : l'amie de Marie, la peu farouche Nathalie (Valérie Dréville) chez laquelle Mathias cachait la tête est "effacée" sur ordre de Varins, William est abattu par Mathias alors qu'il tentait de s'emparer de l'ultime morceau du cadavre, un bout de mâchoire. Éblouissant. Avec Fabrice Desplechin.

Johnny Guitar Nicholas Ray, USA, 1954, 106 mn

La salle de jeu tenue par Vienna (Joan Crawford) dérange certains intérêts, ceux d'Irving (Ward Bond) et Emma (Mercedes McCambridge dans le rôle de sa vie) qui veulent la faire déguerpir, surtout la seconde qui souhaite en plus sa mort. Vienna s'en tirera de justesse grâce à l'appui de Johnny (Sterling Hayden), un ex-amant qui joue de la guitare pour faire oublier qu'il fut un redoutable pistolero.

Le film, avec Vienna tout en blanc qui joue du piano dans son saloon désert, est à la limite du kitsch. Mais les méchants sont exceptionnels : Ernest Borgnine, plus teigneux que jamais, et cette *posse* (petite troupe) formée de croque-morts – référence transparente au maccarthysme – menée par Emma, femme sexuellement frustrée qui veut absolument pendre celle qu'elle jalouse.

Le scénario, signé Philip Yordan, serait dû au blacklisté Ben Maddow.

Shin Heike monogatari *Le héros sacrilège*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1955, 108 mn

Le film s'inspire de la prise de pouvoir (temporaire) du clan Taira, en la personne du jeune Kiyomori, au XII^e siècle. La société de l'époque est dépeinte avec sa complexité : les deux empereurs – dont celui, dit cloîtré, qui tire les ficelles –, les courtisans du clan Fujiwara, terrifiant panier de crabes, et l'analogue de nos Templiers, les moines du mont Hiei, à côté de Kyōto, sorte d'État dans l'État.

La flèche décochée par Kiyomori contre les palanquins sacrés (et l'obscurantisme), sa prophétie quant à la fin des aristocrates inutiles, font de ce film une parabole politique qui reflète surtout les opinions progressistes du réalisateur.

Deception *Jalousie*, Irving Rapper, USA, 1946, 107 mn

Le violoncelliste tchèque Karel Novak (Paul Henried) arrive à New York après la guerre pour y retrouver sa fiancée Christine (Bette Davis) qui vit dans un luxueux appartement avec baie vitrée donnant sur le pont de Queensboro. Elle est en fait la maîtresse du célèbre compositeur Hollenius (Claude Rains), ce qu'elle dissimule comme elle peut à Novak qu'elle épouse. Hollenius ne se tient pas pour battu et confie à son rival la création de son nouveau concerto en prenant soin de saboter systématiquement les répétitions ou ce qui les précède, comme ce mémorable repas où il s'ingénie à l'exaspérer en ergotant à n'en plus finir pour choisir les mets les plus raffinés. Il laisse croire à un possible remplacement de Novak par sa doublure (George Abbott) et menace Christine de tout raconter au mari ; la jeune femme abat alors celui qui avait trop joué au chat et à la souris. Le film, qui reforme le trio de *Now, voyager* (p. 1361), est dominé par l'excellente composition de Rains ; musique d'Erich Wolfgang Korngold.

L'étoile du Nord Pierre Granier-Deferre, France, 1982, 119 mn

Édouard (Philippe Noiret) est un sympathique parasite qui a vécu en Égypte dans l'ombre d'une sorte d'Oum Kalsoum (Liliana Gerace). Sa protectrice décédée, il est livré à lui-même et finit par commettre un meurtre dans le train *Étoile du Nord* avant de se réfugier à Charleroi dans la pension de famille de Louise Baron (Simone Signoret, dans son troisième *Simenon* avec le réalisateur), mère d'une fille de petite vertu (Fanny Cottençon) qu'il a rencontrée sur le bateau.

Édouard n'est certes pas bon à grand-chose, mais c'est un charmeur qui sait parler de l'Orient avec la composition d'un film documentaire. Mariée à un brave cheminot terre à terre et borné (Jean Rougerie), Louise, dont la terne existence est à l'image de cet ancien fiancé gazé (Pierre Forget) qui finit de mourir à l'hôpital, tombe sous la coupe d'Édouard qui symbolise la vie qu'elle n'a pas eue.

Les obsèques d'Albert 1^{er}, le roi-soldat (1934) datent l'action.

La guerre du feu Jean-Jacques Annaud, France, 1981, 96 mn

Aux temps préhistoriques Naoh (Everett McGill), Amoukar (Ron Perlman) et Gaw partent à la recherche du feu que leur tribu a perdu. Ils devront affronter des cannibales et passer un pacte avec les mammoths.

Les paysages d'Écosse, du Canada et du Kenya sont bien utilisés, même si cette reconstitution de l'aube de l'humanité reste très conjecturale. Elle est en tout cas infidèle au roman de Rosny Aîné : Naoh y rapportait le feu et obtenait la nièce du chef de tribu. Ici, il ramène un secret, celui de faire du feu avec des morceaux de bois, en même temps que la femme, issue d'une peuplade plus évoluée, qui le lui a transmis : le monolithe de *2001, a space odyssey* (p. 1727) n'est pas loin. . . Dialogues d'Anthony Burgess dans une langue de son cru.

Seminole *L'expédition du fort King*, Bud Boetticher, USA, 1953, 83 mn

Le Commandant Degan (Richard Carlson) applique à l'égard des Séminoles la tactique magnifiée par le film *Northwest passage* (p. 612) : on attaque le village par surprise et on ne laisse aucun survivant. Il a cependant beaucoup de mal dans le marécage des Everglades, de plus les sauvages ne se laissent pas massacrer. Il a alors recours à un noble subterfuge : il invite leur chef Osceola (Anthony Quinn) à des pourparlers et le jette au fond d'un cachot, dont le lieutenant Caldwell (Rock Hudson) n'arrivera pas à l'extraire vivant.

Pour atténuer l'âpreté du propos, le commentaire final émet le vœu que les choses puissent s'arranger pour les Indiens. On peut être rassuré sur ce point : on m'a très sérieusement expliqué qu'ils seraient actuellement plus nombreux qu'au moment de l'arrivée des immigrants au XVII^e siècle !

Otto e mezzo *Huit et demi*, Federico Fellini, Italie, 1963, 138 mn

Un des sommets de l'œuvre de Fellini. Plongée dans la subjectivité d'un réalisateur, Guido (Marcello Mastroianni), qui rencontre producteurs, scénaristes et acteurs dans une station thermale aux allures de Sénat Romain. Il doit accessoirement recevoir l'aval de l'Église catholique que le film montre avec ses mystères et ses pompes. Il se débat aussi entre plusieurs femmes, son épouse Luisa (Anouk Aimée), sa maîtresse Carla (Sandra Milo), voire sa sœur Rossella (Falk).

A travers une formule magique *ASA NISI MASA*, autrement dit *anima*, l'âme, affleurent les souvenirs. Celui du collège de Jésuites où les confessionnaires ressemblent à de gigantesques cafards et la punition de l'enfant coupable de s'être intéressé à la monstrueuse Saraghina qui opère sur la plage – on retrouvera sa cousine dans d'autres films du maître. Fantômes aussi avec ce harem qu'il dirige du fouet, peuplé par les nombreuses femmes du film ; sauf la jeune actrice Claudia (Cardinale) dont il est (peut-être) amoureux, et qui n'en fait pas (encore ?) partie.

Le dernier Fellini en noir et blanc se termine par une conférence de presse suivie d'une farandole des personnages – musique de cirque de Nino Rota –, sur l'ex-plateau de tournage où se dresse une rampe de lancement d'astronefs.

Le titre vient d'un décompte du réalisateur qui avait jusque là neuf films à son actif, dont trois cosignés comptés chacun pour moitié, soit sept et demi.

The conversation *Conversation secrète*, Francis Ford Coppola, USA, 1974, 114 mn

San Francisco. Harry Caul (Gene Hackman) est un solitaire taiseux et facilement ombrageux – il se brouille avec son assistant (John Cazale) –, spécialisé dans l'espionnage sonore. Et voici qu'il enregistre une conversation où il est question d'un meurtre, dont il ne comprendra les tenants et aboutissants que bien trop tard : c'est celui du grand patron (Robert Duvall) qui avait commandité l'enregistrement. Les coupables savent qu'il sait et un de leurs sbires (Harrison Ford) menace Caul au téléphone en lui prouvant qu'il est lui aussi écouté. Déjà un peu paranoïaque, ce dernier se met à dépecer son appartement à la recherche d'un micro qu'il ne trouve pas : tout y passe, plinthes, papiers, faux parquets. Seul dans cet espèce de champ de bataille, comme retourné à un état primal, il se met alors à jouer du saxophone.

Tourné entre les deux premiers *Parrains* (p. 461), le film n'ambitionne pas d'être un blockbuster et ne fait aucune concession commerciale. Il nous parle d'un petit monde, celui des "plombiers" qui viennent de s'illustrer avec le Watergate. Une longue séquence montre une convention de ces réjouissants individus, dont le sinistre Moran (Allen Garfield), qui se vantent de leur ingéniosité ; ce que l'on fait de leurs bandes magnétiques n'est pas leur ressort.

Mata Hari George Fitzmaurice, USA, 1931, 95 mn

Cette évocation très romancée de la célèbre espionne hollandaise guigne les lauriers d'*Agent X 27* (p. 415). En vain : Greta Garbo est à côté de la plaque et son partenaire Ramon Novarro mièvre. Lionel Barrymore en général russe et, surtout, C. Henry Gordon en chef des services secrets, sont par contre excellents.

The spiral staircase *Deux mains, la nuit*, Robert Siodmak, USA, 1946, 84 mn

1916, dans une grande maison centrée sur l'escalier qui mène à la chambre de l'invalidé Mrs. Warren (Ethel Barrymore) et qui descend en spirale à la cave, lieu où la domestique alcoolique (Elsa Lanchester) vole du cognac et où Albert (George Brent), beau-fils de la grabataire, étrangle la jeune Blanche (Rhonda Fleming). Il sera abattu par sa belle-mère, toujours dans l'escalier, alors qu'il allait poursuivre son projet eugéniste en éliminant la jeune muette Helen (Dorothy McGuire) qui retrouve la parole pour alerter un médecin ami (Kent Smith).

Le point fort du film est la photographie de Nicholas Musuraca qui crée une atmosphère nocturne et gothique sur fond d'orage déchaîné. Mais l'intrigue est peu satisfaisante avec sa fausse piste qui pointe systématiquement vers Stephen (Gordon Oliver), le demi-frère d'Albert : même impression de gratuité dans *The dark mirror* (p. 1094) où l'on ne savait pas laquelle des sœurs était une criminelle.

S. O. B. Blake Edwards, USA, 1981, 121 mn

Face au flop annoncé de son dernier film *Night wind*, le réalisateur Felix Farmer (Richard Mulligan) tente de se suicider. Avant d'avoir une idée de génie : il le rachète au producteur pour le transformer en version semi-pornographique de *Peter Pan*, toujours avec son ex-femme Sally Miles (Julie Andrews). Succès assuré mais les complots hollywoodiens finissent par causer la mort de Felix ; ulcérés par l'hypocrisie du milieu, ses trois amis bien éméchés (Robert Preston, Robert Webber et William Holden dans son dernier rôle) volent son cadavre pour lui offrir des obsèques de Viking au large de Malibu.

SOB est l'acronyme de "son of a bitch" (fils de pute). Julie Andrews, épouse de Blake Edwards, avait été la star des films familiaux des années 1960, *Mary Poppins*, *The sound of music*, etc. Autant dire qu'elle joue ici son propre rôle et que la surprise est grande pour le spectateur quand elle montre ses nibards. La potineuse de Hollywood qui se retrouve sur un brancard "telle une tortue anémique" est inspirée des redoutables Louella Parsons et Hedda Hopper. Le vol du cadavre rappelle la mauvaise blague de Raoul Walsh qui emprunta le corps de John Barrymore pour l'installer dans un canapé chez Errol Flynn. Cette farce féroce, qui ne recule même pas devant la scatologie, est finalement émouvante.

La vie rêvée des anges Erick Zonca, France, 1998, 109 mn

Lille où vivent deux jeunes femmes sans grands repères dans la vie. Apparemment un peu squatté, petits boulots et sorties avec des gars du même genre qu'elles, mais moins mignons (les videurs Charly et Fredo). Marie (Natacha Régnier) devient la proie de Chriss (Grégoire Colin), un fils à papa qui la jette comme un Kleenex : déprime et suicide. Isa (Élodie Bouchez) est généreuse ; elle s'intéresse à l'occupante officielle du logis, une lycéenne dans le coma à la suite de l'accident qui a tué sa mère, et passe du temps à lui parler à l'hôpital avant de s'en aller sur la pointe des pieds quand elle émerge de sa léthargie. Personnage le plus touchant des deux, elle possède une force de caractère qui fait défaut à l'infortunée Marie. Les deux actrices sont bouleversantes.

Blackbeard the pirate *Barbe-Noire*, Raoul Walsh, USA, 1952, 94 mn

Feuilleton de pirates invertébré dominé par la figure truculente de Teach, alias Barbe-Noire (Robert Newton), qui, après avoir assassiné un sosie afin de passer pour mort, finit enterré vivant sur une plage à attendre la montée des eaux. Autour de lui, des figures patibulaires (William Bendix et Skelton Knaggs). L'historique Henry Morgan (Torin Thatcher) qui pourchasse Teach était mort depuis trente ans au moment de l'action. Avec Linda Darnell.

The lives of a bengal lancer *Les trois lanciers du Bengale*, Henry Hathaway, USA, 1935, 109 mn

Le cinéma colonial des années 1930. L'action se passe en Afghanistan – pays des "pushtus", autrement dit, pachtoune. Comme dans *La charge de la brigade légère* (p. 254), les Anglais s'affrontent aux Russes pour le contrôle de ce territoire. L'espionne Tania, qu'on ne fait qu'entrevoir, cause bien des dégâts. Certains détails du film seraient impensables de nos jours : un assassin afghan, nullement intimidé par une perspective de pendaison, devient coopératif dès qu'on menace de coudre son cadavre dans une peau de sanglier !

L'héroïsme militaire est personnifié par McGregor (Gary Cooper) et Forsythe (Franchot Tone). Stone (Richard Cromwell), le troisième lancier qui se laisse embobiner par l'espionne et parle sous la torture, se rachète en tuant Mohammed Khan (Douglass Dumbrille) ; il devrait logiquement être victime d'une balle perdue. Surprise, il s'en tire et reçoit une distinction pas vraiment méritée des mains de son père (Guy Standing), un militaire rigide surnommé "ramrod" – la baguette – auquel le réalisateur réserve sa tendresse. Extérieurs dans les Alabama Hills ; l'action est censée se dérouler dans la fictive Gopal dont le maharajah apparaîtra chez Hergé. Avec C. Aubrey Smith.

Mon oncle Jacques Tati, France, 1958, 116 mn

Monsieur Hulot est adoré par son neveu Gérard, ce qui agace prodigieusement son beau-frère Arpel (Jean-Pierre Zola), le directeur d'une usine qui l'embauche et finit par l'expédier en province. La mince intrigue du chef-d'œuvre de Tati est prétexte à une série de gags illustrant l'aversion un peu passéiste du réalisateur pour la modernité. L'opposition entre l'ancien et le nouveau s'exprime dans les lieux. D'un côté, la vieille ville où Hulot occupe une invraisemblable maison aux absurdes escaliers, le café où pendouille un téléphone non raccroché, le marché où tout le monde semble affairé à perdre son temps en parloterie ; ces endroits promis à la disparition sont ceux où les chiens venus des quartiers neufs, dont celui des Arpel, viennent faire leurs besoins.

De l'autre, la maison des Arpel, *nec plus ultra* de la modernité avec sa cuisine toute blanche où la grosse madame Arpel (Adrienne Servantie), sœur de Hulot, officie costumée en infirmière pour préparer une nourriture aseptisée qui contraste avec les beignets que Gérard va manger avec ses copains auprès d'un vendeur ambulancier pas très propre. Le jardin est une petite merveille, avec des graviers de diverses couleurs dans le style japonais. Au centre trône un poisson qui crache de l'eau teintée en bleu et finit par se détraquer. Il y a aussi des arbres en espaliers dont Gérard casse une branche ; son cher oncle, pensant que le mieux est l'ami du bien, tentera de réparer le dommage, de nuit, réveillant les Arpel que l'on voit à travers les hublots de leur chambre, comme les pupilles des yeux de la maison. Moment hilarant quand le chien passe avec sa queue relevée devant l'œil électrique du garage, y enfermant le couple ; ils arrivent à l'y faire repasser, mais il a alors queue basse. Cette modernité, c'est le plastique omniprésent, les cruches incassables qui rebondissent, les "fleurs qui se gardent" et les tuyaux que Tati se plaît à transformer en saucisses de Strasbourg dans l'usine de son beau-frère.

Jacques Tati a un rôle presque muet : "J'en connais une, elle est courte" est sa phrase la plus longue ; la suite se perd dans l'oreille d'une snobinarde qui n'apprécie que modérément. Laquelle vient d'ailleurs d'être prise, à cause de son accoutrement, pour un de ces vendeurs ambulants comme il y en avait tant dans les années 1950 et que les enfants avaient appris à singer : "Ti veux tapis, monzami ?" . . . une phrase très datée qu'on entend dans *Le défroqué* (p. 198).

Sorti le 10 Mai, soit trois jours avant le coup d'état, le film me semble supérieur à *Playtime* (p. 414) à cause de la dimension poétique de la vieille ville. Avec Betty Schneider (de *Paris nous appartient*, p. 253) dans un rôle nunuche.

À votre bon cœur, Mesdames Jean-Pierre Mocky, France, 2013, 82 mn

Misogyne et bâclée, cette série d'épisodes pas même amusants démontre, s'il en était besoin, que Mocky est capable du pire.

Le trou Jacques Becker, France, 1960, 132 mn

Le dernier film de Jacques Becker raconte une évasion presque réussie de la prison de la Santé. La présence d'acteurs débutants, donc inconnus, ainsi que celle du protagoniste de cette histoire véritable, Roland Barbat, donnent au film un cachet d'authenticité. Lequel est renforcé par l'attention maniaque portée par le metteur en scène aux divers détails de cette entreprise soigneusement préparée. On commence par enlever les lattes du parquet de la cellule pour faire un trou dans le ciment. Au sous-sol, il y a un barreau à couper. Roland fabrique une clef qui ouvre la plupart des portes, sauf une, dont il scie artistement les gonds ; elle donne sur une portion d'égout dont l'extrémité est murée par du béton qu'il faut contourner au moyen d'un tunnel, en évitant de boucher le caniveau avec des gravats. En soulevant une plaque d'égout, Manu (Philippe Leroy) contemple enfin la liberté, boulevard Arago, en compagnie de Gaspard (Marc Michel). Ce dernier est hélas un bourgeois qui fait de la préventive à cause d'une accusation de son épouse jalouse et un peu hystérique qui retire sa plainte : il dénonce ses camarades. "Pauvre Gaspard" lui dit Roland quand il le voit passer.

Géo (Michel Constantin) se signale par sa lourdeur : "Après l'amour, est-ce qu'elle t'enlevait les points noirs ?" Les gardiens sont montrés sous un jour sympathique, comme celui (Paul Préboist) qui nourrit des araignées ou le chef qui livre deux plombiers chapardeurs à la vindicte des détenus auxquels ils ont volé cigarettes et timbres. Avec Raymond Meunier dans le rôle de "Monseigneur", le cinquième locataire de la cellule.

Moonfleet *Les contrebandiers de Moonfleet*, Fritz Lang, USA, 1955, 83 mn

1757 sur la côte du Dorset. Le jeune John Mohune (Jon Whiteley) se trouve plongé dans un monde de criminels (Jack Elam, Skelton Knaggs, etc.) régenté par celui qu'il croit son ami, l'ambigu Fox (Stewart Granger). Ils réussiront tous deux à s'emparer du précieux diamant caché dans le puits d'une ville de garnison, la fictive Hollisbrooke ; ce qui nous vaut une inspection bidon style *Lotus bleu* avec arrivée du véritable gradé en sous-vêtements. Le monde des adultes est peu exaltant : les complices de Fox ne pensent qu'à le trahir, tout comme sa maîtresse Anna (Viveca Lindfors) qui le dénonce au juge pendeur (John Hoyt). Fox n'est guère plus recommandable, qui prévoit d'abandonner John pour s'acoquiner avec Lord Ashwood (George Sanders), un cynique qui ferme les yeux sur les écarts de son épouse (Joan Greenwood). L'"ami", qui garde la nostalgie d'une innocence perdue, n'est pas totalement mauvais ; son retournement de dernière minute cause sa perte. L'enfant continuera à croire en lui et attendre son retour.

Quelque part entre *L'île au trésor* (p. 779) et *Great expectations* (p. 571), ce beau film d'aventures est une réussite de Lang.

Isadora Karel Reisz, Grande-Bretagne, 1968, 134 mn

Cette biographie fonctionne sur le mode du flash-back édulcoré ; si on nous montre quelques uns des amants d'Isadora, e.g., Craig ou Singer (James Fox et Jason Robards), ses goûts pour les femmes sont ignorés. De plus Vanessa Redgrave n'est pas une danseuse : il aurait fallu, disons, Pina Bausch. Quant au séjour en URSS, il est prétexte à une séquence genre chœurs de l'Armée Rouge avec l'inévitable *Kalinka*. Personnages réussis, Armand (Christian Duval), l'amant pianiste, et Sergueï Essenine (Zvonimir Črnko), l'époux poète, fou et violent.

La partie au présent (1927), plus satisfaisante, montre une *has been* coupée entre ses souvenirs, ses enthousiasmes un peu emphatiques et une certaine aigreur : "Jazz is America laughing at Isadora Duncan". Tout au long du film, elle cherche à retrouver une sorte d'ange de mort qui conduit la Bugatti où elle finira étranglée par sa propre écharpe tandis qu'on danse sur *Bye bye blackbird*.

Two-faced woman *La femme aux deux visages*, George Cukor, USA, 1941, 87 mn

Après *Ninotchka* (p. 102), Greta Garbo retrouve Melvyn Douglas dans une comédie poussive, le dernier film de "la Divine". Une épouse fraîchement mariée se fait passer pour sa propre jumelle auprès de son mari. Avec Ruth Gordon.

Che ora è ? *Quelle heure est-il ?*, Ettore Scola, Italie, 1989, 97 mn

Un avocat célèbre (Marcello Mastroianni) vient passer une journée dans le port de Civitavecchia (près de Rome) où son fils (Massimo Troisi) termine son service militaire. La rencontre se passe plutôt mal, la faute incombant principalement au père. Il prend comme une agression tout commentaire d'un fils dont il voudrait régenter la vie en se montrant par ailleurs très généreux : il vient de lui acheter un appartement à Rome et une berline de luxe, tout ça sans lui demander son avis. Désolé par l'absence d'ambition d'un rejeton qui passerait bien son existence à jouer au *totocalcio* avec ses copains pêcheurs, il essaie de s'assurer que sa petite amie (Anne Parillaud) est d'une famille convenable ; elle réagit, agacée, en l'informant que son frère est "incensurato" (au casier judiciaire vierge).

Le père a fait un cadeau plus touchant à son fils, la montre à gousset du grand-père cheminot. Dans le compartiment où ils attendent le départ, ils jouent à se demander l'heure, comme autrefois l'enfant avec son "nonno" : "Che ora è ?"

Troisi (qui devait mourir quelques années plus tard) est un peu âgé pour le rôle ; il a un accent napolitain très marqué et mange ses mots. Le père et le fils vont au cinéma mais n'y restent guère, commentaire implicite de Scola sur le film – *L'étudiante* de Claude Pinoteau – qu'on y passe.

Terror by night *Le train de la mort*, Roy William Neill, USA, 1946, 60 mn

Un autre Sherlock Holmes “contemporain” (cf. pp. [74](#), [126](#), [493](#), [1091](#) et [1617](#)) avec le duo Rathbone/Bruce. L'intrigue à tiroirs est centrée sur le vol, dans un train, d'un fabuleux diamant, l'Étoile de Rhodésie, ce qui nous vaut un défilé de faux suspects et quelques figures patibulaires dont un tueur incarné par l'inquiétant Skelton Knaggs. Le coupable est en réalité le Col. Sebastian Moran (Alan Mowbray) qui a pris la relève de Moriarty dans le rôle de génie du crime. Avec Dennis Hoey dans le rôle de l'indispensable Lestrade (de Scotland Yard).

Obsession Brian De Palma, USA, 1975, 98 mn

La vie de Michael Courtland (Cliff Robertson) a été bouleversée lors de l'enlèvement de son épouse Elizabeth (Geneviève Bujold) et leur fille en 1959 : son refus de payer avait eu des conséquences tragiques pour les deux femmes. Et voici qu'en 1975, il découvre un sosie d'Elizabeth à Florence, la jeune Sandra dont il tombe amoureux au point de vouloir l'épouser. Mais elle est enlevée à son tour : en réalité fille de Courtland, elle était manipulée par Lasalle (John Lithgow), l'associé de Courtland à la Nouvelle-Orléans, déjà responsable du premier rapt. Réconciliation finale entre père et fille.

Le film, réussi malgré sa totale invraisemblance, renvoie à *Vertigo* (p. [1561](#)). Ce qui est un peu agaçant : je fais du Hitchcock, semble dire le réalisateur, ce que souligne la musique de Bernard Herrmann plagiant Bernard Herrmann. Épisode florentin touchant où Michael évoque, piazza della Signoria, la démarche Bryn Mawr de la défunte Elizabeth devant celle qu'il ne sait pas être sa fille.

Urga Nikita Mikhalkov, URSS, 1991, 114 mn

Sergueï (Vladimir Gostioukhine), camionneur russe, tombe en panne dans les steppes de la Mongolie Intérieure, près de Hulunbuir ; il est amené à partager la yourte de Gombo et son épouse Pagma.

Le scénario, chaleureux, s'attache à nous montrer une civilisation condamnée à terme par le progrès et symbolisée ici par la perche-lasso *urga* : dans un rêve, Gombo voit Genghis Khan et sa (modeste) horde s'en prendre à un poste de télévision. La voix off finale nous parle d'un futur proche où le lac Baikal serait asséché (!). Dialogue drolatique sur le contrôle des naissances : “– Les préservatifs, c'est comment ? – Tu t'es déjà baigné avec des bottes ?”

Une chanson bouleversante, *Les collines de Mandchourie*, est interprétée par Sergueï, passablement éméché et torse nu pour que l'orchestre puisse lire la partition tatouée sur son dos. Composée en 1906 et un tantinet nationaliste, elle parle des morts de Port-Arthur qu'il faut venger. Un des derniers films soviétiques.

Transit Christian Petzold, Allemagne, 2018, 97 mn

À Marseille, Georg (Franz Rogowski) tente de partir pour le Mexique avant l'arrivée de l'Occupant. Il essaie d'emmener avec lui Marie (Paula Beer) mais laisse sa place à Richard (Godehard Giese) quand il comprend qu'elle en aime un autre. Georg attend résigné l'arrivée des vainqueurs.

Le roman autobiographique d'Anna Seghers est transposé dans un Marseille contemporain où les repères sont un peu faussés. Qui est cet Occupant que l'on signale à Lyon, puis Avignon ? Pourquoi le courrier mentionne-t-il la date de 1940 ? Les protagonistes parlent allemand mais la voix off est française. Une confusion en accord avec celle du fugitif qui ne sait trop à quoi, et surtout à qui, se raccrocher dans un irrémédiable cul-de-sac : le bateau de Marie a sauté sur une mine. On aimerait revoir l'excellente version de René Allio (1991).

La flor de mi secreto *La fleur de mon secret*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1995, 105 mn

Sous le pseudonyme d'Amanda Gris, Leo Macias (Marisa Paredes) est une sorte de Barbara Cartland espagnole. Son mari militaire la trompe avec sa meilleure amie, elle fait une tentative de suicide. . .

Scénario exsangue pour un film qui semble tourner à vide et ne décolle jamais. Parmi les romans écrits par Amanda Gris, une histoire d'époux mis au congélateur qui sera développée dans le magnifique *Volver* (p. 1624). Avec deux récurrentes de l'auteur, Chus Lampreave et Rossy de Palma.

Black swan Darren Aronofsky, USA, 2010, 108 mn

Le lac des cygnes à l'opéra de New York. La jeune Nina (Natalie Portman) obtient le rôle-titre, mais son chef de ballet Thomas (Vincent Cassel) dit qu'elle ne peut en incarner que la moitié pure et lumineuse, le cygne blanc. Nina est, en effet, une fille frigide et réprimée, dominée par sa mère (Barbara Hershey). Elle croit trouver le cygne noir en la personne de Lily (Mila Kunis), une collègue ballerine beaucoup moins coincée pour laquelle elle éprouve une attirance homosexuelle.

Le perfectionnisme et la peur de l'échec accentuent le potentiel dérangement mental de Nina ; elle se voit pousser des plumes de cygne (noir) dans le dos. Elle imagine un complot de Lily pour la supplanter et va jusqu'à la tuer entre deux actes du ballet lors de la première ; mais ce n'est qu'un fantasme nouveau, le plus délirant. En réalité, elle s'est blessée grièvement : la mort du cygne blanc sur scène coïncide avec son propre chant du cygne.

Sur le thème convenu de l'identification entre l'acteur et ce qu'il joue (e.g., *A double life*, p. 305), le film, servi par d'excellents acteurs, est une réussite.

La ronde Max Ophüls, France, 1950, 93 mn

Vienne 1900. Un manège sexuel ponctué par dix “rencontres”.

1. La prostituée Léocadie (Simone Signoret) avec Franz (Serge Reggiani), soldat pressé, sur les fortifs. 2. Franz dans un parc avec Marie (Simone Simon), rencontrée dans un bal. 3. Marie, domestique, avec Alfred (Daniel Gélin), le timide fils de ses patrons. 4. Alfred avec Emma (Danielle Darrieux), femme mariée chichiteuse, dans une garçonnière. 5. Emma avec son ennuyeux mari Charles (Fernand Gravey) dans leur chambre aux lits jumeaux. 6. Charles avec la grisette Anna (Odette Joyeux) dans un salon particulier. 7. Anna avec Robert (Jean-Louis Barrault), poète au verbe ampoulé, dans son appartement d'artiste. 8. Robert avec la comédienne Charlotte (Isa Miranda) dans sa loge. 9. Dans son appartement, Charlotte avec un comte (Gérard Philipe) en habit militaire. 10. Le comte, saoul, avec une fille des rues, la Léocadie du premier épisode, chez elle. À peine sorti, il croise le soldat Franz : “Il fallait bien que ces deux-là se rencontrent.”

Le *Deus ex machina* de ce cycle est joué par Anton Walbrook aux multiples déguisements. C'est lui qui répare le manège lors de la “panne” d'Alfred avec Emma, il est aussi l'homme aux ciseaux qui censure la relation entre Charlotte et le comte. bercée par une valse d'Oscar Straus, l'œuvre est un enchantement, ce qu'elle ne serait sans doute pas si la pièce d'Arthur Schnitzler avait été totalement respectée : la ronde était celle de la syphilis.

Deliverance *Délivrance*, John Boorman, USA, 1972, 109 mn

Quatre citadins descendent en canoé une rivière des Appalaches en amont d'un barrage en construction. Mais ce retour à la nature vire à la sauvagerie. Un montagnard, joué par Bill McKinney – le Terrill de *Josey Wales* (p. 726) –, viole un des citadins (Ned Beatty) avant d'être transpercé d'une flèche tirée par un autre (Burt Reynolds). Un troisième canoéiste (Jon Voight) abat un montagnard, peut-être le complice du violeur. . . à moins qu'il n'y ait eu méprise. Le quatrième (Ronny Cox) meurt subitement, peut-être atteint par un coup de feu. Le film se referme sur la honte de “crimes” inavouables des citadins que symbolise une main qui sort de l'eau comme dans le futur *Excalibur* (p. 1319) ; mais c'est celle d'un cadavre.

Nul rousseauisme dans ce film qui est un peu l'antithèse de *The emerald forest* (p. 1736), autre histoire de barrage. Les montagnards “hillbillies” ont des têtes de dégénérés, comme celle, larvaire et troublante, du jeune joueur de banjo. Cela ressemble à une version non censurée de *The trail of the lonesome pine* (p. 1644) qui pourrait tourner au *Massacre à la tronçonneuse* (p. 1603) si le chef-d'œuvre de Boorman lorgnait vers la facilité. Les citadins font face à une nature et une population hostiles, toutes deux maltraitées par la civilisation : une des dernières images du film montre d'ailleurs un cimetière qu'on déplace à cause du barrage.

'G' men *Les hors-la-loi*, William Keighley, USA, 1935, 86 mn

Le DVD comporte une préface de 1949 où un responsable du FBI (joué par David Brian) présente ce film comme un documentaire sur les premières années de l'institution. Nous suivons le recrutement d'un jeune avocat (James Cagney) comme *'G' man* (G pour "Government") et son traitement d'une affaire qui, pour donner un semblant d'épaisseur humaine au scénario, concerne le milieu où il a grandi. Malgré les rafales de mitraillettes, on a vu mieux.

Comme d'habitude, le Code applique la peine de mort à quiconque a fauté, même s'il a tout fait pour se racheter : le parrain du héros et une amie d'enfance (Ann Dvorak) font les frais du moralisme des studios. L'incroyable carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 826) apparaît déjà en une d'un journal.

Sorry, wrong number *Raccrochez, c'est une erreur*, Anatole Litvak, USA, 1948, 89 mn

Ce film noir typique reprend la structure du *Jour se lève* (p. 1595) : une personne seule et des flash-backs. Ici, c'est une invalide (Barbara Stanwyck) qui apprend progressivement, par téléphone, que son époux (Burt Lancaster) veut la faire tuer pour toucher une consistante assurance : elle n'échappera pas à la mort.

La victime n'est pas très sympathique. Fille d'un magnat de la pharmacie (Ed Begley), elle a traité ce mari sans le sou comme un toutou. Selon le médecin (Wendell Corey), sa maladie est à moitié feinte, mais elle s'en souvient trop tard.

Witness Peter Weir, USA, 1985, 108 mn

Poursuivi par des collègues ripoux, le policier Book (Harrison Ford) trouve refuge parmi les Amish de Pennsylvanie, pittoresque toile de fond pour cette intrigue par ailleurs peu originale. Comme dans *Vampyr* (p. 516), un des poursuivants meurt étouffé dans un silo à blé, mais c'est la force de conviction de cette secte pacifiste qui désarme le dernier criminel.

L'histoire d'amour impossible entre Book et une jeune veuve (Kelly McGillis, ravissante dans son accoutrement d'un autre siècle) nous laisse entrevoir l'étroitesse d'esprit – "Tu risques d'être ostracisée" – de cette communauté. Dont on nous rappelle au passage qu'ils ne portent pas de boutons :

*Comme cette femme est mennonite
Ses rosiers et ses vêtements n'ont pas de bouton
Il en manque deux à mon veston
La dame et moi suivons presque le même rite*

(Apollinaire, *Annie*, 1913)

Heller in pink tights *La diablesse en collant rose*, George Cukor, USA, 1960, 96 mn

Western sympathique quoique un peu poussif : une troupe d'acteurs (dont Anthony Quinn et Sophia Loren) croise le chemin d'un pistolero (Steve Forrest). Les couleurs, surtout au début du film, sont splendides avec de superbes rouges. Dans un second rôle, Ramon Novarro, le Ben-Hur de 1925 (p. 514).

Un condamné à mort s'est échappé Robert Bresson, France, 1956, 100 mn

Basé sur les mémoires d'André Devigny, le film relate l'évasion de Fontaine (François Leterrier, futur réalisateur d'*Un roi sans divertissement*, p. 192) du Fort Montluc en août 1943. Ce sont d'abord des détails techniques, le lent et patient démontage d'une porte et surtout sa fastidieuse remise en place, la préparation d'une corde et ses indispensables crochets qui avaient manqué à son camarade Orsini, fusillé après une tentative ratée. Et les dialogues spartiates, souvent interrompus par un "Pas parler!", à la toilette, les regards éloquents, le ballet des mains qui se transmettent un message crayonné.

Et l'hésitation, la tendance à la procrastination brusquée par l'adjonction d'un camarade de cellule, un gamin de 16 ans dont Fontaine se demande un instant s'il n'est pas un mouchard qu'il doit supprimer. Puis l'angoissante, l'interminable attente de nuit, des heures avant de se décider, de tuer une sentinelle et d'atteindre l'enceinte extérieure. L'austérité revendiquée, la voix off et les acteurs non professionnels contribuent à la réussite de ce chef d'œuvre.

La vie de plaisir Albert Valentin, France, 1944, 89 mn

Maulette (Albert Préjean), directeur de la boîte de nuit *La vie de plaisir* est tombé amoureux d'Hélène de Lormel (Claude Génia) qu'il a épousée. Cela s'est très mal passé entre le riche roturier et sa belle famille et l'on juge à présent le divorce ; plaidoyer pour l'épouse de Me de Merly (Roger Karl), puis pour le mari par Me Marion (Noël Roquevert) qui rétablit la vérité des faits.

D'un côté les aristocrates oisifs (Jean Servais), escrocs (Maurice Escande) et arrogants (Aimé Clariond), de l'autre l'honnête et sympathique homme du peuple Maulette et son fidèle lieutenant (Yves Deniaud, excellent) ; l'opposition entre ceux qui chassent et ceux qui travaillent est tellement schématique et convenue qu'elle enlève à peu près tout intérêt au film, banni à la Libération tout comme une autre production Continental, le superlatif *Corbeau* (p. 1578).

Si l'on replace l'œuvre dans son contexte, on reste frappé par un anti-cléricalisme d'une étonnante violence : l'évêque (Pierre Magnier) est particulièrement gratiné, tout particulièrement quand il bénit la meute avant la chasse.

Decision before dawn *Le traître*, Anatole Litvak, USA, 1951, 119 mn

Un prisonnier allemand surnommé Happy (Oskar Werner) accepte d'aider les Alliés et de rentrer dans son pays pour localiser une division de panzers. En ce printemps 1945, l'Allemagne est un champ de ruines où les femmes (Hildegard Knef) se prostituent et des militaires au bout du rouleau (O. E. Hasse) font exécuter les lâches. La chasse aux espions bat son plein et Happy est rapidement repéré ; il pourra cependant transmettre des informations vitales au Lt. Rennick (Richard Basehart) avant d'être capturé, du mauvais côté du Rhin, à Mannheim.

Son destin n'émeut pas trop chez les Alliés : c'est un Kraut (Boche) de moins et d'ailleurs un traître est un traître. Seul Rennick garde une pensée pour lui et peut-être aussi l'infirmière française du camp (Dominique Blanchard).

Sero hiki no Gōshu *Gauche le violoncelliste*, Isao Takahata, Japon, 1982, 61 mn

Le titre original *Gōshu* de la nouvelle dont est tiré ce dessin animé est la transcription phonétique du français *gauche*. Dans l'univers poétique de son auteur, Kenji Miyazawa, hommes et bêtes interagissent et dialoguent, cf. *Train de nuit dans la Voie Lactée* (p. 1695). Ici, divers animaux aident un jeune violoncelliste maladroit à maîtriser l'instrument : successivement, un chat, un oiseau, un tanuki (cf. *Pompoko*, p. 229) et une souris. À voir avec des enfants.

La fin du jour Julien Duvivier, France, 1939, 105 mn

Une maison de retraite, genre Couilly-Pont-aux-Dames, mais dans le Midi, accueille de vieux comédiens. Au premier rang de ceux-ci, Saint-Clair (Louis Jouvet), acteur célèbre et égocentrique qui sombre finalement dans la folie : mégalomane, il poussait une jeune serveuse (Madeleine Ozeray) à se suicider par amour pour lui. Cabrissade (Michel Simon) est un raté qui a passé sa vie de doublure à attendre l'occasion de jouer Flambeau ; quand il obtient, *in extremis*, le rôle, il est tellement ému qu'il n'arrive pas à dire "Nous les obscurs, les sans-grade" et en meurt de honte. L'enterrement de ce "sinistre galopin" est un grand moment de cinéma : il a lui-même composé son oraison funèbre qu'un collègue (Victor Francen) lit en public, mais elle est tellement dithyrambique que l'orateur ne peut poursuivre sur ce ton : "Du talent, tu n'en as jamais eu", dit-il avant de terminer sur "On ne touche pas à quelque chose de grand sans se grandir soi-même". Autre moment d'émotion quand Cabrissade se fait l'avocat des comédiens retraités, vieillards plus insupportables que les autres, dit-il.

Un des sommets de l'œuvre de Duvivier avec une excellente distribution, mentionnons Gabrielle Dorziat, Sylvie, Joffre et Charles Granval.

Casque d'Or Jacques Becker, France, 1952, 98 mn

Au temps de Félix Faure, l'ouvrier charpentier Manda (Serge Reggiani), pourtant promis à la fille (Loleh Bellon) de son patron (Gaston Modot), tombe amoureux de la belle Marie (Simone Signoret), alias Casque d'Or, la gagueuse de l'apache Roland (William Sabatier). D'où un duel au couteau dans une arrière-cour qui se solde par la mort de Roland. Or, le respectable chef de bande Leca (Claude Dauphin) a lui aussi des vues sur Marie et dénonce Raymond (Bussières) à ses copains de la Police pour forcer son meilleur ami Manda à se livrer ; ce qu'il fait en exécutant le délateur à la faveur d'une évasion.

Mais il est bien court, le temps des cerises. Inspirée d'un fait divers particulièrement sordide, l'histoire est magnifiée en tragédie de l'amour avec une fin très émouvante : l'exécution de Manda au petit matin regardée d'une fenêtre – vue imprenable sur le boulevard – par Casque d'Or comme tétanisée par l'émotion. Avec Dominique Davray, Émile Genevois et Roland Lesaffre dans le rôle d'un serveur de restaurant indien victime d'un accident arrangé par la bande à Leca.

The man from Laramie *L'homme de la plaine*, Anthony Mann, USA, 1955, 102 mn

Le capitaine Will Lockhart (James Stewart) arrive à Coronado où règne le *cattle baron* Alec Waggoman (Donald Crisp). Will a pris des habits civils pour enquêter sur un trafic d'armes qui a causé la mort de son jeune frère dans une embuscade tendue par les Apaches. Il se heurte rapidement au fils Waggoman, Dave (Alex Nicol), une brute violente soutenue par son père, et ne trouve d'appui qu'auprès de la nièce Waggoman (Cathy O'Donnell) et de la vieille Kate (Aline MacMahon), la tendre ennemie du potentat. Au centre de l'intrigue, Vic (Arthur Kennedy), qui se rêve le fils adoptif d'Alec : mi-bon mi-mauvais comme dans *Bend of the river* (p. 402), c'est lui qui tente de discipliner l'irresponsable Dave avec lequel il se livrait, à l'insu du (trop) vertueux "baron", au trafic d'armes. Il est amené à tuer son "frère", puis à s'attaquer à son "père" trop curieux dans un lieu isolé qui est comme le point nodal du film, où sont cachées les armes : c'est là que les deux "frères" trouvent la mort.

C'est le dernier (cinquième) western de la série Mann/Stewart. Comme dans les autres, le héros est un personnage évolutif : animé par une obsession vengeresse, il finit par s'en libérer en renonçant à punir le coupable, ce qui ne change pas grand-chose puisqu'il abandonne Vic aux Apaches. Avec des moments forts où l'on tire sur Will : Dave, à bout portant sur sa main puis Alec, qui dans sa douleur le rend responsable de la mort de son fils mais, à moitié aveugle, le rate.

Avec Jack Elam et Wallace Ford. Le scénario, signé Philip Yordan, serait pour une fois de la propre main du négrier.

Sátántangó *Le tango de Satan*, Béla Tarr, Hongrie, 1994, 440 mn

D'après un roman de László Krasznahorkai, scénariste attitré du réalisateur, le film relate la liquidation d'une ferme collective et, au-delà, la décomposition finale du Communisme. Le voyou Irimiás (Mihály Vig qui signe la musique) convainc ses anciens camarades de lui confier leurs indemnités ; il leur fait miroiter un fumeux travail, en fait d'indicateurs de police, comme il y en avait tant sous le régime.

Ces kolkhoziens sont un peu dégénérés : alcool et sexe autour de la vieillissante Schmidtné (Éva Almássy Albert) qui ne couche pas seulement avec le boiteux Futaki (Miklós Székely de *Damnation*, p. 428). Une scène de danse hypnotique et avinée, où l'un d'eux arbore même une brioche sur le front, se déroule sous les yeux d'Estike (Erika Bók du *Cheval de Turin*, p. 266), une fillette simplette qui se tue après avoir empoisonné son chat, peut-être pour ne pas leur ressembler. La narration se clôt – c'est le cas de le dire – sur le médecin alcoolique de la ferme (Peter Berling) qui, n'ayant plus personne à espionner, cloue ses fenêtres et entame, à voix haute, un récit du scénario dans l'obscurité totale : le cercle se referme. En son centre, le satanique Irimiás est l'agent du passage historique entre un état policier où les fermiers ont malgré tout une place et un enfer néo-libéral où ils ne seront plus rien. Ce charmeur tient un long discours complètement vide devant le cadavre d'Estike étendu sur le billard du café, point nodal de la ferme où des araignées tissent discrètement leur toile entre les verres vides.

Chef-d'œuvre de Béla Tarr, maître du plan-séquence. Il suit, de dos, Irimiás et son sbire Petrina dans une rue où le vent pousse papiers et cartons ; plus tard il précède les mêmes, de face sous la pluie. Un panoramique s'attarde sur les kolkhoziens endormis tandis que la voix off nous fait part de leurs rêves. L'extérieur est toujours hostile, pluie ou vent, boue. On retrouvera la place de Baja où déboulent des chevaux dans les *Harmonies Werckmeister* (p. 567).

Singin' in the rain *Chantons sous la pluie*, Stanley Donen & Gene Kelly, USA, 1952, 103 mn

Production d'Arthur Freed, située en 1927 à Hollywood. Un directeur de studio (Millard Mitchell) doit gérer le délicat passage aux "talkies", alors que son actrice-vedette Lina (Jean Hagen) est handicapée par une voix de crécelle. Elle sera doublée par une inconnue (Debbie Reynolds) qui a la bonne idée de se lier avec le partenaire de Lina (Gene Kelly) et son pianiste (Donald O'Connor).

Tout ça est prétexte à divers numéros musicaux, dont celui – qui donne son titre au film – où Kelly danse seul sous la pluie. Longue séquence avec Cyd Charisse qu'on allait surnommer *the Legs* ; autour d'elle, les gangsters qui jouent avec une pièce de monnaie renvoient à George Raft dans *Scarface* (p. 422).

La présentatrice Dora Bailey évoque irrésistiblement l'inévitable Louella Parsons.

The maltese falcon *Le faucon maltais*, John Huston, USA, 1941, 100 mn

San Francisco. Le détective privé Sam Spade (Humphrey Bogart) est engagé par Brigid O'Shaughnessy (Mary Astor) pour une enquête cousue de fil blanc au cours de laquelle l'associé de Sam, Archer (Jerome Cowan), trouve immédiatement la mort. Il est ensuite sollicité par Gutman (Sydney Greenstreet), gros homme au physique de pigeon, et ses comparses Cairo (Peter Lorre), homosexuel parfumé, et Wilmer (Elisha Cook), petit tueur minable, pour retrouver le Faucon maltais, fabuleux oiseau en or serti de pierreries : ils sont en fait en concurrence avec Brigid. Finalement, le Cpt. Jacoby (Walter Huston, père de John) qui meurt de ses blessures dans le bureau de Sam, apporte le volatile ; il se révèle être une grossière imitation en plomb, c'est de quoi les rêves sont faits comme le privé, paraphrasant Shakespeare – "We are such stuff as dreams are made on". Gutman et ses acolytes seront sans doute arrêtés par la Police ; et Brigid devra répondre du meurtre, assez incompréhensible, d'Archer ; après tout, c'est du Dashiell Hammett et l'obscurité du scénario contribue au plaisir du spectateur.

Interprétation superlative, dominée par celle, emblématique de Bogart à l'orée de sa carrière en premier rôle. Astor est parfaite en criminelle ambiguë et le couple Greenstreet/Lorre extraordinaire ; ils ont d'ailleurs joué souvent ensemble. Quant à Cook, il trouve ici un rôle de petite gouape à la hauteur de son talent. Un coffret DVD, qui couple ce film avec les deux versions précédentes du roman (Roy Del Ruth et William Dieterle, pp. 442, 1176) permet de voir le fossé qui sépare une adaptation honnête d'un chef d'œuvre, première réalisation d'un auteur jusque là scénariste à Hollywood, e.g., *Sergent York* (p. 172).

Fiend without a face *Monstres invisibles*, Arthur Crabtree, Grande-Bretagne, 1958, 74 mn

Morts mystérieuses au Manitoba près d'une usine atomique de l'armée américaine. Les monstres invisibles qui agressent les paysans sont en fait le résultat des expériences de matérialisation de la pensée du Pr. Walgate (Kynastron Reeves) qui a créé des "vampires mentaux" stimulés par l'atome. Quand le niveau de radiations dépasse un certain niveau, ils deviennent carrément visibles ; le Cdt. Cummings (Marshall Thomson) en est réduit à faire sauter l'usine.

Scénario digne de *Plan 9 from outer space* (p. 596) mais réalisé de façon compétente – les pierres tombales du cimetière ne vacillent pas quand on les touche – et donc, moins amusant : n'est pas Ed Wood qui veut. Cependant l'attaque des cerveaux meurtriers, sortes d'escargots à longue traine de moelle épinière, atteint un niveau de kistch jubilatoire. Que ce réalisateur médiocre, qui n'a guère à son actif qu'un sketch de *Quartet* (p. 882), devait retrouver dans le croquignolet *Crimes au musée des horreurs* (p. 1810).

Riget *L'hôpital et ses fantômes*, Lars von Trier, Danemark, 1994/97, 557 mn

Il y a quelque chose de pourri au royaume (riget) du Danemark, un grand hôpital où se passent des choses déplaisantes au fil des deux "saisons" de la série.

Helmer, chef de service suédois (le Suédois Ernst-Hugo Järegård), a commis une lourde faute professionnelle sur une fillette, désormais handicapée à vie. Il passe le plus clair de son temps à éviter de répondre de cet acte, quitte à employer les techniques du vaudou pour réduire un témoin au silence. Un autre médecin est tellement obsédé par un type de cancer du foie qu'il se fait transplanter un foie cancéreux. Tout ce beau monde conspire au sein d'une loge maçonnique.

Parallèlement, une vieille dame s'est fait hospitaliser en quête des fantômes qui rôdent dans les couloirs, tel celui d'une fillette tuée il y a longtemps par son père, le démon Åge Krüger qui réussit dans la seconde "saison" à avoir un fils, sorte de bébé paralytique au corps monstrueux (Udo Kier, qui joue père et fils).

Un couple de trisomiques omniscients, qu'on peut rapprocher de l'Innocent de *Boris Godounov*, commente l'action depuis l'arrière-cuisine où ils travaillent à la plonge. Le film baigne, comme d'autres films de l'auteur, dans une dominante sépia qui laisse rarement percer quelques couleurs.

Helmer n'arrête pas de critiquer le Danemark. "Pays de merde", répète-t-il vers la fin de chaque épisode, depuis un balcon en contemplant Malmö ou en se mirant dans une cuvette de chiottes. L'auteur règle visiblement ses comptes avec un pays voisin jugé arrogant. La mort de l'acteur, sur lequel reposait la série, nous a privés d'une troisième "saison" ; une suite est cependant annoncée.

Une chambre en ville Jacques Demy, France, 1982, 88 mn

Nantes, 1955. Brève histoire d'amour entre l'ouvrier François Guilbaud (Richard Berry) et Édith (Dominique Sanda) durant une grève. Quand il est matraqué à mort par les CRS, elle se suicide sur son cadavre.

Superbe mélodrame tourné dans la ville de prédilection du réalisateur. Passage Pommeraye, l'époux impuissant d'Édith (Michel Piccoli) vend des téléviseurs ; il finit par s'ouvrir la gorge avec un rasoir. La distribution est dominée par l'extraordinaire composition de Danielle Darrieux : cette veuve de colonel qui carbure au gros-plant est à la fois la mère d'Édith et la logeuse de Guilbaud. Mêmes partis pris que pour *Les parapluies de Cherbourg* (p. 115), le ton doux-amer ayant laissé place au tragique. Attention particulière aux papiers peints des appartements et aux lieux de la ville, ainsi cette petite place de marché au matin. La musique de Michel Colombier, très touchante, renoue avec le tout-chanté ; deux leitmotifs, un court qui renvoie à l'amour entre François et Édith et un plus ample qui réfère aux "jours nouveaux" et à l'action collective, piquets de grève et manifestations.

Mon Demy préféré.

The naked spur *L'appât*, Anthony Mann, USA, 1953, 92 mn

Howard Kemp (James Stewart) poursuit Ben Vandegroat (Robert Ryan) pour toucher la substantielle prime offerte pour la capture du fugitif qui voyage avec Lina (Janet Leigh), une jeune femme qui le croit innocent. Un déserteur de l'Armée, Roy Anderson (Ralph Meeker), et un vieux prospecteur, Jesse Tate (Millard Mitchell), aident Howard à attraper Ben avec l'idée de partager la récompense. Alors que les cinq progressent dans une forêt, Roy agresse des Indiens qui étaient justement à sa recherche pour se venger d'un viol : l'affrontement aboutit à l'extermination des poursuivants. Le vicieux Ben qui tente à plusieurs reprises de s'enfuir réussit quand il fait croire au naïf Jesse qu'il possède une mine d'or : sitôt parti avec lui, il l'abat sous les yeux épouvantés de Lina. Rattrapé par Howard qui lui lance un éperon au visage, Ben fait une chute mortelle dans une rivière où le cupide Roy se noie en repêchant son corps. Alors que Howard s'apprête à emmener le cadavre de Ben à la ville, Lina lui fait honte : il prend une bêche pour enterrer le criminel.

Troisième de la série des Mann/Stewart, un western existentialiste étonnant à plus d'un titre : cinq personnages si l'on oublie les infortunés Indiens, pas une seule maison et une nature verdoyante atypique du genre. Ce caractère minimaliste se retrouve dans la psychologie des personnages, Ben et Roy sans scrupules, Howard sans ossature morale, prêt à tout pour gagner de l'argent, mais qui se structurera à travers les épreuves qu'il va traverser et surtout grâce à l'amour de Lina.

The quiet man *L'homme tranquille*, John Ford, USA, 1952, 130 mn

Retour aux sources pour l'Américain Sean Thorton (John Wayne) qui vient s'installer à Innisfree, dans la verte Erin. Il y tombe amoureux de Mary Kate Danaher (Maureen O'Hara) qu'il a du mal à courtiser puis à épouser, suite à l'hostilité de Will Danaher (Victor McLaglen) plus bête que méchant : dans ce petit Paradis où les trains ont des heures de retard, une fille doit obéissance à son frère. Après le mariage, rien ne va entre les époux car Will, fâché avec Sean "Jusqu'à sa mort, s'il vit jusque là", garde la dot de Mary et Sean se refuse à se battre car, ancien boxeur, il a tué quelqu'un sur le ring. Tout se terminera cependant par une bagarre, suivie de réconciliation générale, entre Sean et Will.

Un des chefs d'œuvre de Ford avec ses récurrents : Mildred Natwick en veuve guignée par Will, Ward Bond en curé, et Francis, frère aîné de Ford, qui sort de son lit de misères pour aller voir une bonne bagarre. Mention spéciale pour Arthur Shields en pasteur amateur de boxe et son frère Barry Fitzgerald en homme à tout faire, occasionnellement marieur, un alcoolique dont le cheval s'arrête par habitude devant le pub. Bien que tourné sur place, le film recourt, pour certains plans rapprochés, à des toiles peintes sommaires et maladroitement.

The lost weekend *Le poison*, Billy Wilder, USA, 1945, 101 mn

Description de la descente aux enfers de l'alcoolique Don Birman (Ray Mil-land). Cachettes, petits vols, mensonges, humiliations d'un enfant pris la main dans la boîte à bonbons ; mais un moment de honte est vite passé. Tout ça mènerait au délirium, voire à la mort sans le *happy end* : Helen (Jane Wyman), la fiancée de Don, l'empêche de se suicider tandis qu'un barman (Howard Da Silva) lui rapporte sa machine à écrire sur laquelle il commence *The bottle*, roman consacré à la dépendance. Le film se clôt sur le plan de gratte-ciels du début filmé à l'envers. Un dénouement plus logique aurait vu Don boire jusqu'à la dernière goutte le calice du *Days of wine and roses* (p. 1011) en compagnie de la sympathique Gloria (Doris Dowling de *Riz amer*, p. 86) qui lui répète "Don't be ridic".

Excellent gag des prêteurs sur gages irlandais "solidaires" de leurs collègues juifs fermés pour Kippour, qui leur rendent la pareille pour la Saint Patrick.

Sanma no aji *Le goût du sake*, Yasujirō Ozu, Japon, 1962, 113 mn

Le testament du réalisateur, littéralement *Le goût du balaou* (sanma), un poisson du Pacifique inconnu sous nos longitudes, est de l'Ozu à l'état pur : un père marie sa fille... mais on ne voit même pas l'époux. Malgré la musique alerte, avec un petit côté *Mon oncle* (p. 21), de Takanobu Saitō, c'est un film triste : resté seul à la fin, Hirayama (Chishū Ryū) contemple les pièces désormais vides et boit pour ne pas pleurer.

L'élément déclenchant est la rencontre de la pitoyable "Calebasse" (Eijirō Tono), son ancien instituteur que Hirayama ramène saoul à la gargote qu'il tient avec sa fille aigrie (Haruko Sugimura, qui d'autre ?) qu'il a sacrifiée à son égoïsme ; on la voit sangloter dans son coin. C'est ce qui décide Hirayama à trouver un époux pour la sienne (Shima Iwashita) qui, jusque là, prenait soin de lui. Tout droit sortis de *Fleurs d'équinoxe* et *Fin d'automne* (pp. 78, 1010) les vieux amis (Nobuo Nakamura et Ryūji Kita) que Hirayama retrouve dans le restaurant – celui de la même Toyo Takahashi – poussent dans le même sens. Son fils (Keiji Sada), tente d'arranger un mariage avec le copain qui vient de lui vendre de dispendieux clubs de golf ; trop tard, il est déjà fiancé et il faudra se rabattre sur un inconnu, mais "d'une vieille famille".

Moment d'anthologie dans le bar où Hirayama rejoint Sakamoto (Daisuke Katō) qui fut son subordonné pendant la guerre. Au son de l'hymne de la Marine passé complaisamment par Kaoru (Kyōko Kishida), l'ex-matelot salue en mimant un défilé et déplore l'américanisation du pays : "– Si l'on avait gagné la guerre, on jouerait du shamisen dans les rues de New York – On a bien fait de perdre". Quand Hirayama y retourne en frac après le mariage, Kaoru lui demande s'il revient d'un enterrement : "En quelque sorte." Avec Mariko Okada.

My Winnipeg *Winnipeg, mon amour*, Guy Maddin, Canada, 2007, 80 mn

Étonnant documentaire filmé comme si le parlant n'existait pas ; du moins comme s'il n'avait pas profondément modifié le cinéma. Le montage haché mêle le vrai et le faux au moyen d'images souvent volontairement floues. On parle de hockey sur glace, du grand magasin Eaton's, d'un système de contre-allées et de têtes de chevaux gélés sans doute inspirés du roman *Kaputt* de Curzio Malaparte (1944). Une sorte de magicienne rétablit pour un instant le *statu quo ante* : "qu'est-ce qu'une ville sans fantômes?".

Ode touchante à la capitale du froid et à la famille du réalisateur dont la mère est jouée par Ann Savage, bien vieillie depuis *Détour* (p. 96).

Bianca Nanni Moretti, Italie, 1984, 94 mn

Michele Apicella (le réalisateur) est un professeur de mathématiques obsédé par la loyauté : rien de pire, à ses yeux, que de trahir un serment. Il s'est institué gardien des couples d'amis, tient des fichiers à leur sujet et essaie de garantir leur solidité, quitte à tuer les conjoints adultères. Son amour pour la belle Bianca (Laura Morante) sera un échec, car il pousse à l'absurde son refus du compromis.

L'égoцентриque Moretti a mis à l'évidence beaucoup de lui-même dans ce personnage dérangentant qui n'arrête pas de manger du chocolat, Sachertorte, profiterolles, etc. ; on le voit même se servir dans un pot de Nutella géant. On ne sait pas si l'autoportrait inclut l'obsession malade de la symétrie qu'il attribue à son héros quand il observe que les lacets d'un policier sont dépareillés ou encore se livre à d'interminables considérations sur les chaussures.

Caricature de la pédagogie post-soixante-huitarde et de la démission des enseignants : "Ici on ne forme pas, on informe", dit-on à la Scuola Marilyn Monroe.

Twelve o'clock high *Un homme de fer*, Henry King, USA, 1949, 132 mn

Nous ne sommes qu'en 1949 et déjà la nostalgie étreint un militaire à la retraite (Dean Jagger) qui s'en vient revoir ce qui fut un terrain d'aviation. Retour de quelques années en arrière, au temps où le général Savage à la poigne de fer (Gregory Peck, ici excellent) est chargé par son supérieur (Millard Mitchell) de serrer la vis à une escadrille américaine trop chouchoutée par son commandant. Ce Savage, d'abord mal reçu, arrivera à instiller aux hommes la fierté de la réussite et l'enthousiasme pour les missions périlleuses ; ce sera le cas de Gately (Hugh Marlowe), au début tire-au-flanc et à la fin héros. Ce film montre qu'on peut célébrer l'héroïsme sans tomber dans le pompier.

Lord Haw-Haw était le pseudonyme d'un présentateur américain de la radio allemande, un traître spécialisé dans la démoralisation des troupes anglo-saxonnes.

Night and the city *Les forbans de la nuit*, Jules Dassin, Grande-Bretagne, 1950, 96 mn

Londres. Harry Fabian (Richard Widmark dans un de ses meilleurs rôles) est un escroc minable spécialiste des coups fourrés : l'autorisation administrative bidon qu'il a fournie à Helen Nosseross (Googie Withers) est si grossièrement imitée qu'un peu d'eau sur le document révèle la supercherie. Coup de génie cependant, il joue sur l'opposition entre le lutteur à l'ancienne Gregorius et son fils Kristo (Herbert Lom), qui régent les combats de catch. Harry met le père dans sa poche en prétendant organiser un combat gréco-romain, alors qu'il cherche uniquement à l'opposer à l'Étrangleur (Mike Marzuki), un de ces catcheurs méprisés par Gregorius. Le plan ne fonctionne que trop bien car Kristo ne peut rien contre le protégé de son père. . . jusqu'au moment où Gregorius succombe des suites d'une altercation avec l'Étrangleur. Plus rien ne protège alors Harry de la vindicte de Kristo. La chasse à l'homme s'achèvera, au terme d'une poursuite nocturne, au pied du monstrueux pont victorien de Hammersmith.

Dassin sera blacklisté après ce chef d'œuvre et ne refera surface, difficilement, qu'avec *Du rififi chez les hommes* (p. 87). Le film reste cependant très américain dans sa moralité : les méchants sont punis, les bons récompensés. Nosseross (Francis Sullivan), patron d'une boîte de nuit, est abandonné par sa femme Helen qui revient au bercail pour le trouver suicidé ; mais elle n'héritera pas pour autant. La touchante épouse de Harry (Gene Tierney, au rôle sous-écrit) n'est pas livrée à sa douleur : un consolateur (Hugh Marlowe) est en vue.

Miracolo a Milano *Miracle à Milan*, Vittorio De Sica, Italie, 1951, 97 mn

Conte de fées néo-réaliste d'après Cesare Zavattini. La vieille Lolotta (Emma, une des sœurs Gramatica) trouve le bébé Totò dans les choux. L'enfant, mis à l'orphelinat après la mort de sa mère adoptive, trouve à sa sortie l'énergie pour organiser une sorte de bidonville heureux dont les rues peuvent s'appeler $5 \times 5 = 25$ et où se croisent un faux cul (Paolo Stoppa) et une jeune domestique (Brunella Bovo du *Sheik blanc*, p. 11). Quand les spéculateurs viennent déloger les habitants – on a trouvé du pétrole ! –, Lolotta redescend des Cieux pour offrir une colombe magique à Totò qui devient thaumaturge. La dernière scène voit la transformation du parvis de la cathédrale de Milan en une sorte de tarmac pour sorcières : les personnages s'envolent sur des manches à balai pour rejoindre un monde improbable où "buongiorno" veut réellement dire "bon jour".

Le physique maladroit de l'acteur Francesco Galisano qui incarne Totò et les trucages sommaires de l'envolée finale renforcent l'émotion qui se dégage de cette histoire étrange à laquelle on finirait par croire. De Sica sera moins inspiré avec *Il tetto* (1956) qui traite aussi de l'habitat précaire.

Seven chances *Les fiancées en folie*, Buster Keaton, USA, 1925, 57 mn

Buster est obligé de se marier à tout prix, ce qui fait qu'on lui propose des choix ridicules. Par exemple, une fillette, un acteur travesti, une Juive, une Noire ! Ce racisme s'exprime aussi par la présence d'un acteur blanc passé au cirage, le pénible Jules Cowles dont c'était la spécialité. C'est l'opposé des modernes quotas qui obligent, au contraire, à faire jouer des Noirs, souvent sans rime ni raison : quel rôle dans une nouvelle version de Jeanne d'Arc ? Un Anglais, peut-être. . .

Clou du film, la poursuite finale, qui voit une horde de femmes courant après le pauvre Buster, est un cauchemar misogyne qui n'aurait vraiment de sens que dans un Paradis mormon où Buster pourrait les épouser toutes à la fois.

Dans un second rôle, on reconnaît le minuscule Snitz Edwards (1,52 mètre).

La cérémonie Claude Chabrol, France, 1995, 107 mn

Excellente distribution pour ce film tourné à Saint Malo. D'un côté, des bourgeois bobos (Jean-Pierre Cassel, Jacqueline Bisset, Virginie Ledoyen), qui ont tout, en particulier la culture : Mozart (e.g., *Don Giovanni*) est leur référence, tellement habituelle qu'on cite les concertos par leur référence Köchel.

De l'autre, leur nouvelle bonne, jouée par Sandrine Bonnaire dont un abîme les sépare ; cette "perle" est capable de tout, y compris de meurtre, pour éviter que son secret – elle ne sait pas lire – ne soit révélé. Elle fait la rencontre d'une postière aigrie (Isabelle Huppert) qui, comme Stéphane Audran dans *Poulet au vinaigre* (p. 159), ouvre le courrier. Huppert a commis un infanticide, mais "Ils n'ont rien pu prouver". Elle en veut au monde entier, en particulier à cette société paternaliste dont elle est exclue ; voir les scènes liées au Secours Catholique. Si la plus venimeuse des deux est Huppert, la plus violente est, finalement, Bonnaire qui ne veut laisser aucun témoin de son illettrisme. On a rarement aussi bien illustré la lutte des classes : une grande réussite de Chabrol.

The ghost goes West *Fantôme à vendre*, René Clair, Grande-Bretagne, 1935, 79 mn

Un millionnaire américain (Eugène Pallette) achète le château écossais de Murdoch Glourie (Robert Donat) qu'il fait remonter pierre à pierre en Floride. Il a aussi emmené sans le savoir le fantôme de la demeure, Donald Glourie. Le spectre qui s'est manifesté durant la traversée fait la une des journaux et devient un instrument de publicité. Las, il boude la Floride et l'Américain en est réduit à demander à Murdoch, qui en pince pour sa fille (Jean Parker), de jouer les ectoplasmes lors d'un grand banquet. Murdoch se dérobe mais le fantôme réapparaît pour régler une vendetta avec le descendant d'un clan rival. . .

Ce scénario amusant est filmé platement par René Clair. Avec Elsa Lanchester.

Jeux interdits René Clément, France, 1952, 86 mn

Situé dans la France rurale, au début de la dernière guerre, le film a pour point commun avec *La chambre verte* (p. 1096) la création d'une sorte d'autel des morts. Avec une différence essentielle, les défunts sont des animaux et les officiants deux enfants : Michel (Georges Poujouly, acteur qui ne passera pas le cap délicat de l'âge adulte) dont le frère vient de mourir et Paulette (Brigitte Fossey, 5 ans, vedette de cette œuvre sans concession) qui a perdu ses parents, mitraillés pendant l'exode. Quatorze croix sont volées, au cimetière ou sur le corbillard, au grand dam des adultes. Mais Paulette, sans identité, est destinée à la triste vie des orphelinats : perdue dans une sorte de hall de gare, elle appelle en vain Michel.

Détail d'époque, le hideux art funéraire qui rendait le deuil encore plus odieux. Le célèbre thème musical s'entend déjà dans *Blood and sand* (p. 1035) et n'est donc pas dû à Narciso Yepes qui avait 14 ans en 1941 ; il serait en fait l'œuvre de Fernando Sor. Dans son *Voyage à travers le cinéma français* (p. 1744), Tavernier nous apprend que le film fut d'abord tourné comme un sketch. Avec Laurence Badie (de *Muriel*, p. 1724).

Being there *Bienvenue Mr. Chance*, Hal Ashby, USA, 1979, 124 mn

Chance (extraordinaire Peter Sellers) est un simple d'esprit qui a passé sa vie comme jardinier du vieil homme qui l'a recueilli enfant. Totalement analphabète, il n'est jamais sorti et ne connaît du monde que les émissions idiotes de la télévision. Quand son protecteur meurt, il est propulsé dans la réalité où il ne ferait pas long feu si le hasard ne le mettait sur le chemin d'Eve Rand (Shirley MacLaine), épouse d'un important crabe politique de Washington (Melvyn Douglas). Les habits très classiques – en fait de très vieux costumes de son maître –, l'élocution laborieuse de "Chance the gardener", rebaptisé par erreur Chauncey Gardiner, son étonnement sincère et naïf devant les choses les plus familières, son obsession du jardinage en font rapidement une espèce d'oracle – "intense", "brillant", "plein d'humour" – qui impressionne jusqu'au Président (Jack Warden) : il a sur toute chose un point de vue original et obscur qu'il accompagne de métaphores sur les saisons, les récoltes. À la question "Faut-il investir" il répond "Il y a le temps des semailles et le temps des moissons". Même sa totale indifférence au sexe joue en sa faveur : la belle Eve se glisse dans son lit et, interprétant l'impassibilité absolue de Chance – "I like to watch" – pour un jeu très raffiné, prend le pied de sa vie. À la mort de Rand, tout semble possible pour cet espoir des Républicains. Cette fable suggère donc l'idée, totalement invraisemblable, que le vide du discours politique pourrait favoriser l'élection d'un débile léger à la présidence des États-Unis.

D'après le plagiat – signé Jerzy Kosiński – de *Kariera Nikodema Dyzmy* de Tadeusz Dołęga-Mostowicz, roman polonais de 1932.

Some like it hot *Certains l'aiment chaud*, Billy Wilder, USA, 1959, 122 mn

Chicago, 1929. Le saxophoniste Joe (Tony Curtis) et le contrebassiste Jerry (Jack Lemmon) sont par hasard témoins du massacre de la Saint Valentin, attribué ici à "Spats" (George Raft), reconnaissable à ses guêtres. Seule solution, la fuite : il y a justement deux places à prendre dans un orchestre en partance pour Miami, mais il est composé de femmes. C'est donc travestis et sous les pseudonymes de Josephine et Daphne que les deux fuyards prennent le train. Dans lequel ils font la connaissance de la charmante Sugar Kane (Marilyn Monroe) qui ne rêve que d'épouser un millionnaire. Arrivés à l'hôtel (Coronado, qui est en fait en Californie), Daphne attire l'attention d'Osgood Fielding III (l'excellent Joe E. Brown) tandis que Joe se déguise en prétendu héritier de la Shell pour séduire Sugar. Les gangsters du début qui déboulent pour régler leurs comptes personnels reconnaissent les deux fuyards. Départ à quatre à bord du canot à moteur d'Osgood ; les deux musiciens avouent leur véritable identité. Pas de problème pour Sugar, pas davantage avec le millionnaire : "Nobody is perfect".

Extrêmement drôle, même s'il n'a pas la causticité des grands films du maître. Le sonotone (anachronique) de l'exécution à la mitrailleuse de Spats par Little Bonaparte (Neremiah Persoff) renvoie à *The big combo* (p. 1754). Référence à la pièce de monnaie que Raft faisait sauter dans *Scarface* (p. 422), image dont il n'a jamais pu se séparer.

Mulholland Dr. David Lynch, USA, 2001, 146 mn

Labyrinthe séduisant qu'il ne faut pas vouloir déchiffrer trop précisément et dont la clef nous est révélée à la fin lors d'une réception donnée à Mulholland Drive (vers Sunset Boulevard) par le réalisateur hollywoodien Adam (Justin Theroux). Y sont présentes deux starlettes, la blonde lesbienne Diane (Naomi Watts) et sa brune amie Camilla (Laura Harring) qui a obtenu le rôle qu'elle-même convoitait et, forte de son succès, prévoit maintenant d'épouser Adam. Diane commande alors l'assassinat de son infidèle rivale avant de se donner la mort.

Le film se présente comme le cauchemar d'une Diane culpabilisée dont tous les repères sont un peu faussés : les deux amies se nomment Betty et Rita, la mère d'Adam (Ann Miller, bien vieillie depuis *Un jour à New York*, p. 1348) est devenue la pittoresque Coco. La clef plate bleue que l'assassin lui a fait parvenir en signe d'accomplissement du contrat, devenue triangulaire, ouvre un cube qui est comme la porte d'un univers lilliputien et accusateur. Le rêve comporte une route perdue, sorte de *Lost highway* (p. 1258), menant à un inquiétant cow-boy ; et un théâtre nocturne dont les rideaux rouges évoquent *Twin Peaks* (p. 1051), tout comme la musique d'Angelo Badalamenti et le nain dans un fauteuil (Michael Anderson). Magnifique et envoûtant.

Höstsonaten *Sonate d'automne*, Ingmar Bergman, Suède, 1978, 93 mn

Ingrid Bergman (sans lien familial avec Ingmar) campe une pianiste internationale qui, avant de repartir pour une nouvelle tournée, vient passer quelques jours avec sa fille. Centrée sur sa carrière, elle n'a jamais vraiment prêté attention à ses enfants ; l'une est devenue, faute d'affection, aphasique. L'autre, jouée par Liv Ullmann, mendie encore l'amour de sa mère, par exemple en jouant du piano, ce qui est le plus sûr moyen de se faire remettre à sa place. Cette demande montre facilement son envers, fait de rancœurs et de frustrations accumulées.

Âpre, sans concessions et tellement vrai.

Captain Clegg *Le fascinant Capitaine Clegg*, Peter Graham Scott, Grande-Bretagne, 1962, 79 mn

Les marais de Romney, face à la France, en 1792. Le Cpt. Collier (Patrick Allen) débarque avec ses troupes pour pincer les contrebandiers en alcool et les pendre. En face, Clegg (Peter Cushing), pirate mal pendu déguisé en pasteur qui a appris aux villageois comment s'enrichir aux dépens du Trésor. Un terrifiant muet est utilisé par Collier comme un chien policier ; il sera la némésis de Clegg qui lui avait jadis fait couper la langue.

Mentionnons le corbillard utilisé pour livrer l'alcool ou encore le faux épouvantail blessé, comme sorti de *Pimpernel Smith* (p. 1435) ; on doute cependant qu'avec sa carrure Oliver Reed ait pu s'y dissimuler. Même si les squelettes phosphorescents censés dissuader les curieux ne sont pas vraiment effrayants, cette production Hammer est bien enlevée et très divertissante. Avec Jack MacGowran.

Les barbouzes Georges Lautner, France, 1964, 107 mn

Les "barbouzes" de France, Suisse, Allemagne et URSS, respectivement joués par Lino Ventura, Bernard Blier, Charles Millot et Francis Blanche, tentent de s'emparer des secrets militaires détenus par une veuve peu éplorée (Mireille Darc). En outsiders, l'Américain joué par Jesse Hahn et des hordes de Chinois. L'essentiel du film se passe dans un château, pas plus allemand que celui de *Paths of glory* (p. 1138) n'était français.

Cette sauce rallongée des *Tontons flingueurs* (p. 397) est souvent très drôle même si le scénario de Michel Audiard donne parfois l'impression de tourner à vide. Il y a un peu trop de Chinois, la séquence de Lisbonne est redondante et l'histoire d'amour un peu cucul malgré un rebondissement final amusant : le Français, déjà marié, devient bigame. La distribution est dominée par la composition de Blanche avec son impayable faux accent russe – "On le tue tout de suite ou on prrrrend café d'abord ?". Avec Noël Roquevert et André Weber.

Les grandes manœuvres René Clair, France, 1955, 103 mn

Une ville de garnison au début du XX^e siècle. Le Lt. de la Verne (Gérard Philipe) s'engage auprès de ses camarades à séduire la modiste Marie-Louise Rivière (Michèle Morgan). Il y parvient finalement et, quoique tombé amoureux, la perd à jamais quand elle découvre qu'elle fut l'enjeu d'un pari stupide.

Couleurs pastels sur lesquelles se détache le rouge garance ; vignettes soignées inspirées de peintures ou d'affiches d'époque. Mais l'émotion n'est jamais au rendez-vous : quand le lieutenant invite la modiste sur l'air de *Fascination* – "Je t'ai rencontrée simplement" – le spectateur reste de marbre. Avec Jean Desailly, Yves Robert, Jacques Fabbri, Magali Noël, Brigitte Bardot et Dany Carrel.

Heat and dust *Chaleur et poussière*, James Ivory, Grande-Bretagne, 1983, 130 mn

Deux Anglaises tombent enceintes à la suite d'une aventure avec un Indien. Vers 1920, Olivia (Greta Scacchi) avorte. Dans les années 80, sa petite-nièce Anne (Julie Christie) garde l'enfant. Malgré la qualité de la photo et des interprètes, la mise en parallèle des deux parcours est un peu académique. Le portrait d'un "Hare Krishna" désinvolte reflète sans doute l'opinion d'Ismail Merchant, producteur et compagnon de James Ivory, à l'égard des stéréotypes sur son pays. Le lien temporel entre les deux histoires est assuré par un parasite britannique âgé (Nickolas Grace) qui fut le protégé du Nawab (Shashi Kapoor). Le personnage rappelle celui de James Mason dans *Autobiographie d'une princesse* (p. 1641).

Dangerous liaisons *Les liaisons dangereuses*, Stephen Frears, USA, 1988, 120 mn

Les acteurs, excellents, nous font oublier qu'ils sont américains. Ils ont par ailleurs l'âge de leurs personnages, que ce soient Mme de Rosemonde (Mildred Natwick), Mme de Volanges (Swoozie Kurtz) ou les deux jeunes gens, Cécile et Danceny (Uma Thurman et Keanu Reeves). Les trois protagonistes sont exceptionnels : Michelle Pfeiffer est une Mme de Tourvel passionnée, John Malkovich et Glenn Close, qui incarnent Valmont et Merteuil, sont roués et impitoyables ; occasionnellement la fine carapace de glace se fissure et l'on voit affleurer, surtout chez Merteuil, des sentiments et une fugace souffrance.

La plupart des adaptations de classiques laissent à désirer quand elles ne sont pas franchement ratées. L'esprit et l'atmosphère du roman de Laclos sont parfaitement respectés, notamment les décors, châteaux français et mobilier Louis XVI, mis en valeur par une photographie splendide qui se surpasse au moment du duel quand Valmont gît dans une neige écarlate.

Le chagrin et la pitié Marcel Ophüls, France, 1969, 250 mn

Passionnant documentaire télévisuel traitant d'une ville française – Clermont-Ferrand – sous l'Occupation. Faisant fi de l'hagiographie unanimiste qui prévalait à l'époque, il ne pouvait que déranger et fut d'ailleurs interdit d'ORTF. Certains pensaient qu'il salissait une cause sacrée, celle de la Résistance, d'autres qu'il ne fallait pas balayer sous la carpe. Ce fut sûrement le cas de Valéry Giscard d'Estaing qui ne dut apprécier que modérément le rappel, au détour du témoignage de Pierre Mendès-France, de la proximité de son père Edmond avec le Maréchal.

Parmi les intervenants, l'ancien SS Christian de La Mazière qui permet de comprendre en partie le comportement des soi-disant nationalistes intransigeants : c'est par amour abstrait de l'idée de Nation, beaucoup mieux traitée par les nazis selon lui, qu'ils ont pu endosser l'uniforme de l'ennemi héréditaire. Nous apprenons incidemment que ses copains de la "Charlemagne", tout nazis qu'ils fussent, appelaient les Allemands les "Chleuhs". Au lieu d'un monstre avec une corne au milieu du front, nous sommes face à un salaud charmeur auquel nous pourrions ressembler ; image dérangeante, comme celle du Bob que l'agent Cooper voit dans le miroir de la salle de bains de *Twin Peaks* (p. 162).

Brève allusion au Gal. Huntziger, pionnier de la Collaboration ; un monument à sa mémoire a été érigé au mont Aigoual (Bréau) où son avion s'écrasa en 1941.

Felicia's journey *Le voyage de Felicia*, Atom Egoyan, Canada, 1999, 111 mn

Il était une fois, vers 1960, une présentatrice (Arsinée Khanjian) de la BBC ; elle cuisinait à l'écran avec un accent français à couper au couteau tout en taquinant son garçonnet Joe. Ne subsistent plus que le robot ménager dont elle faisait en même temps la promotion, les cassettes vidéo de ses recettes qu'un Joe bien vieilli (Bob Hoskins) s'efforce de reproduire. Il s'occupe du restaurant du personnel dans une usine de Birmingham, ville dont il a d'ailleurs l'accent.

L'individu est plus qu'un vieux garçon nostalgique de sa maman : sa voiture verdâtre, à l'immatriculation antérieure à 1963, dissimule une caméra vidéo qui filme les diverses jeunes femmes qu'il prend en stop et qu'il désire sincèrement aider. Mais aussi garder avec lui : on comprend progressivement qu'il les empêche de partir en leur refilant un anesthésique avant de les enterrer dans son jardin. Ce tueur en série rappelle le héros de *L'obsédé* (p. 122) en plus pathétique.

La jeune Felicia (Elaine Cassidy), Irlandaise enceinte venue du comté de Cork pour retrouver son fiancé, aura droit à ses attentions : il l'aide à avorter mais lui sert le bouillon d'onze heures quand elle veut s'en aller. Interrompu dans sa besogne par de pénibles évangélistes, il est pris de remords : il laisse partir sa victime avant de se pendre.

Egoyan signe un film hitchcockien drôle et touchant.

Crash David Cronenberg, Canada, 1996, 100 mn

Le roman de J. G. Ballard dénonçait le rôle grandissant de l'automobile. Dans une optique très différente de celle de *Week-end* (p. 329), puisqu'il s'agit de son empreinte sur nos corps et notre sexualité : le livre met en scène un fétichisme des cicatrices, celles que portent les humains, mais aussi leurs machines. Eros et Thanatos : l'accident d'automobile devient une espèce d'orgasme.

Vaughan (Elias Koteas) est assez convaincant quand il met en scène la mort de James Dean en attendant de s'occuper de celle de Jayne Mansfield. C'est le côté Thanatos du roman : "James Dean mourut le cou brisé et devint immortel".

Le côté Eros est moins satisfaisant : on reste de marbre devant les ébats de James (Spader) avec Catherine (Deborah Kara Unger) ou Helen (Holly Hunter). Pourtant le défi n'est pas insurmontable, voir les scènes de sexe réussies de *Contes de la folie ordinaire* (p. 10), film qui ne sombre pas pour autant dans le porno. Seule Gabrielle (Rosanna Arquette) s'en tire avec sa prothèse et ses horribles coutures recouvertes d'un bas résille.

The man who shot Liberty Valance *L'homme qui tua Liberty Valance*, John Ford, USA, 1962, 123 mn

Le film débute avec un train qui arrive à Shinbone (littéralement, tibia) et se termine avec ce même train qui remmène l'homme qui tua Liberty Valance : le sénateur Ransom Stoddard (James Stewart) à l'accent américain très marqué et son épouse Hallie (Vera Miles).

Ils s'y étaient connus jadis, à l'époque où sévissait Liberty Valance (Lee Marvin), criminel et homme de main des éleveurs. Le jeune avocat s'était opposé au bandit et, contre toute attente, l'avait abattu, d'où sa carrière politique et l'amour de Hallie. Derrière ce succès, l'obscur Tom Doniphon (John Wayne) que le couple est venu enterrer. Au moment de la convention du territoire, il avait déboulé sale, mal lavé et de toute évidence un peu imbibé, après avoir mis le feu à la maison qu'il pensait occuper avec Hallie – il venait de découvrir sa préférence pour Stoddard – pour expliquer à l'avocat que c'est lui qui, posté en embuscade, avait abattu Liberty et non son rival en amour, maladroit avec les armes.

Western nostalgique avec des détails amusants, ainsi le "spittoon" (crachoir) installé près de Stoddard dans le train. Et cette célèbre réplique d'un journaliste auquel le sénateur vient de raconter l'histoire et qui déchire ses notes : "When the legend becomes fact, print the legend".

Avec Andy Devine en shérif trouillard, John Carradine en porte-parole du clan des éleveurs (dont le chef s'appelle Langhorne!) et surtout Edmond O'Brien en journaliste alcoolique. Lee Van Cleef, alors au creux de sa carrière, a un rôle de troisième couteau : c'était avant *Et pour quelques dollars de plus* (p. 1562).

The wolf man *Le loup-garou*, George Waggner, USA, 1941, 70 mn

Larry Talbot (Lon Chaney Jr.) se porte au secours d'une jeune femme agressée par le lycanthrope Bela (Lugosi) qu'il tue avec sa canne au pommeau d'argent. Mordu lui-même, Larry porte désormais un pentagramme sur la poitrine et se mue nuitamment en égorgé poilu ; il sera tué par son père (Claude Rains) avec la même canne. Superbe photo de nuit dans des sous-bois baignés par la brume. Maria Ouspenskaïa joue une gitane qui tente, en vain, d'éviter le pire.

Capitaine Conan Bertrand Tavernier, France, 1996, 132 mn

D'après Roger Vercelet, prix Goncourt 1934. Le personnage principal, Conan (Philippe Torreton), est un petit mercier breton que la guerre a transformé en chef de guerre efficace et arrogant qui en met plein la vue au timide Norbert (Samuel Le Bihan), le professeur de grec promu lieutenant qui raconte l'histoire. Elle commence sur le front de Salonique, à la fin de la guerre : Conan mène une action de commando avec ses hommes choisis parmi les mauvais sujets de l'Armée. L'armistice les envoie à Bucarest, car la guerre continue contre les Bolchéviques. Conan commence cependant à perdre sa raison de vivre et ses hommes encore plus ; ils organisent un hold up contre une salle de spectacle et tuent deux femmes avec la brutalité qu'ils exerçaient contre les soldats bulgares. Norbert, qui a accepté à contre-cœur le rôle d'accusateur militaire, fait tout pour les coincer ; à leur procès, il dit son désarroi d'avoir à juger ces héros militaires qui sont aussi des criminels et ils s'en tirent avec trois ans. Après guerre, l'ex-accusateur va faire un tour en Bretagne où il découvre un Conan en fin de vie qui radote au fond d'un café : "C'est nous qui l'avons gagnée, les autres l'ont seulement faite". Il surestime l'action des commandos dans cette guerre où les armes, lance-flammes et canons géants, l'emportaient largement sur des soldats dépassés.

Évocation d'une Fréhel charmante, bien loin du monstre ménopausé et touchant qu'on verra à partir de *Cœur de lilas* (p. 1614). Et diverses figures de militaires, des ganaches comme le Cdt. Bouvier (François Berléand) ou le Gal. Pitard (Claude Rich) – "La huure, la huure", mais aussi l'aristocrate de Scève (Bernard Le Coq) qui estime que ses privilèges de caste exigent en contre-partie du courage : c'est pour cela qu'il accable Erlane, un engagé trouillard qui a trahi au profit des Bulgares – remarquable Catherine Rich dans le rôle de Maman Erlane.

Le film souffre parfois de la tendance de Tavernier à mettre les points sur les i. Moment particulièrement réussi, la cérémonie d'armistice avec une *Marseillaise* jouée faux et des soldats qui s'éclipsent discrètement pour cause de courante. Le personnage d'Erlane évoque pour moi l'engagé Montherland qui, au nom d'une prétendue "hypertrophie cardiaque", se fit pistonner à l'arrière où il reçut, contre toute attente, quelques éclats d'obus d'une batterie allemande bien mal élevée.

Fixed bayonets *Baïonnette au canon*, Samuel Fuller, USA, 1951, 92 mn

Pendant la guerre de Corée, dans une montagne enneigée. Un petit groupe de soldats est chargé d'une opération d'arrière-garde : il leur faut tenir pendant que le gros des troupes se replie discrètement d'une position délicate. Le caporal Denno (Richard Basehart), qui se refusait à donner des ordres, sera amené à prendre la commandement après la mort de son supérieur immédiat, le sergent Rock (Gene Evans qui jouait déjà dans *The steel helmet*, p. 696). Le film, hommage sobre et efficace à l'infanterie, témoigne de l'engagement droitier de Fuller qui se confirmera avec son chef d'œuvre – un des rares bons films anti-communistes – *Pick-up on South street* (p. 1581).

The spy who came in from the cold *L'espion qui venait du froid*, Martin Ritt, Grande-Bretagne, 1965, 108 mn

L'espion Leamas (Richard Burton) est chargé par son chef Control (Cyril Cusack) de mouiller Mundt (Peter Van Eyck), chef des services secrets est-allemands. Il fait donc semblant d'être renvoyé et de sombrer dans l'alcool, ce qui lui vaut un bref séjour en prison. Tout juste sorti, il est recruté par l'ennemi et envoyé de l'autre côté du Rideau de fer où il fait état de virements bancaires des services britanniques, semble-t-il destinés à Mundt ; Fiedler (Oskar Werner), qui soupçonnait son supérieur Mundt, croit son heure venue. Mais ce dernier sort une carte de sa manche, la jeune communiste Nan (Claire Bloom) que fréquentait Leamas au moment de sa déchéance et qui a reçu la visite de Smiley (Rupert Davies), espion britannique bien connu : Mundt est blanchi et Fiedler fusillé. En fait, Mundt était bien une taupe britannique et la visite de Smiley à Nan avait pour but de décrédibiliser la défection de Leamas. Au moment d'une fausse évasion organisée par Mundt, Nan est abattue au pied du mur ; Leamas, écoeuré, décide de la rejoindre dans la mort.

D'après John Le Carré, le film nous présente l'envers de l'espionnage à la James Bond, un monde de coups tordus où la fin justifie les moyens : Fiedler est juif, alors que Mundt est un ancien nazi, un antisémite qui, comme Klaus Barbie à l'époque, s'est mis au service de l'Occident, quant à Nan, c'est un pion insignifiant qui en sait trop pour vivre. Cet envers peu ragoûtant du "monde libre" c'est un peu celui de *The quiet american*, le roman de Graham Greene, pas sa version réécrite par la CIA (p. 1145).

Cette machination épouvantable est basée sur une erreur de logique : tout le monde considère, à tort, qu'une preuve de *A*, si elle est fausse, a la valeur d'une preuve de non *A*. Les politiciens véreux, par exemple Clemenceau au moment du scandale de Panamá, sont capables de susciter des révélations bidons qui, une fois dégonflées, leur offrent ainsi une réhabilitation publique.

I shot Jesse James *J'ai tué Jesse James*, Samuel Fuller, USA, 1949, 81 mn

Bob Ford (John Ireland) a tué son ami, le Robin des Bois américain Jesse James ; ce traître culpabilisé porte son crime comme une croix. D'ailleurs son rival Kelley refuse de se battre avec lui et lui montre le dos, autrement dit "Profites-en pour tirer comme tu as fait pour Jesse". Moment fort, la séquence où il demande à entendre jusqu'au bout la célèbre complainte à la gloire de Jesse dans laquelle il est traité de "sale petit lâche". De l'inconvénient d'être une légende vivante.

Ce premier film de Fuller est une production Lippert. On retrouve l'étrange porte du saloon dans d'autres westerns de ce studio de "Poverty Row".

Band of angels *L'esclave libre*, Raoul Walsh, USA, 1957, 127 mn

À la mort de son père, la belle Amantha (Yvonne De Carlo) découvre qu'elle est la fille d'une esclave. Elle a la chance d'être achetée par le suave Hamish Bond (Clark Gable) qui en fait sa maîtresse mais lui offre la liberté. *Happy end*.

Le Sud, la guerre de Sécession, Clark Gable, tout ça renvoie à *Gone with the wind* (p. 476) ; à part l'immonde Marigny (Patric Knowles), les propriétaires de "cheptel" sont bienveillants, que ce soit le père d'Amantha ou Hamish. Mais le film ne verse pas dans les bons sentiments : Hamish, qui a participé activement à la traite dans sa jeunesse, est considéré par son fils spirituel Rau-Ru (Sidney Poitier) comme un dangereux paternaliste, pire que Marigny. Le pasteur abolitionniste s'avère d'ailleurs être un Tartuffe cherchant à abuser de la métisse Amantha.

The ghost and Mrs. Muir *L'aventure de madame Muir*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1947, 105 mn

Dans l'Angleterre edwardienne, la jeune veuve Lucy Muir (Gene Tierney) vient s'installer avec sa fillette Anna (Natalie Wood) dans une maison en bord de mer en dépit des avertissements de l'agent immobilier (Robert Coote) : elle serait hantée. Le fantôme du Cpt. Gregg (Rex Harrison) fait en effet tout pour la faire déguerpir avant de sympathiser avec elle et lui dicter un livre consacré à ses pittoresques souvenirs de marin. En se rendant chez l'éditeur, elle fait la rencontre de Fairley (George Sanders) dont elle tombe amoureuse ; avant de s'en séparer quand elle découvre qu'il est marié et multiplie les aventures. Mais Gregg, vexé, a laissé la place et ne hante plus la maison. Le temps qui passe se mesure à l'érosion de la planche où l'on peut encore lire ANNA MUIR. Quand Lucy meurt, le capitaine vient la chercher. Une grande réussite de Mankiewicz.

Le capitaine se signale par son langage fleuri et, paraît-il, choquant ; Lucy se met d'ailleurs à jurer elle-même. Mais nous n'entendons guère que "blasted" qui est à "fucking" ce que "crotte" est à "merde".

Blue velvet David Lynch, USA, 1986, 121 mn

Toile de fond du film, l'Amérique profonde, républicaine et bien pensante ; il ne manque guère que les prédicateurs évangélistes pour se retrouver chez Donald Trump. La ville s'appelle Lumberstone, ce qui annonce la bourgade de bûcherons de *Twin Peaks* (pp. 1051, 162, 498). Jeffrey (Kyle MacLachlan) et Sandy (Laura Dern) sont les héros positifs, destinés à se marier, avoir des enfants et passer la tondeuse le dimanche en saluant la voiture rouge des pompiers.

Ce conformisme béat est brisé par la découverte d'une oreille coupée ; assisté de Sandy, Jeffrey se met à jouer au *Club des Cinq* et mener sa propre enquête qui le conduira chez la chanteuse masochiste Dorothy Vallens (Isabella Rossellini) qui interprète le tube (1951) qui donne son titre du film. Le détective amateur apprend que l'oreille est celle du mari de Dorothy, enlevé en même temps que l'enfant du couple par un certain Frank (Dennis Hopper), criminel déséquilibré qui utilise un inhalateur pour se mettre en condition. Et découvre l'existence d'un dangereux "homme en jaune", en fait un flic ripou, avant d'être malmené par Frank et ses sbires (Brad Dourif, Jack Nance, Dean Stockwell aux allures de marionnette efféminée) lors d'une étonnante séquence nocturne. Paroxysme final avec l'"homme en jaune" KO debout et le mari à l'oreille coupée, bien mort lui, un ruban de velours dans la bouche ; de couleur bleue, contrairement à celle des sempiternelles tentures rouges chères à Lynch qu'on aperçoit ici et là.

Max et les ferrailleurs Claude Sautet, France, 1971, 107 mn

Max (Michel Piccoli), flic déconsidéré, veut se remettre en scène en pinçant les coupables d'un hold-up dont il est l'initiateur : on pense à *Kansas City confidential* (p. 1592). Ses "clients" ne sont pas de vrais gangsters mais de pitoyables et presque sympathiques "ferrailleurs" qui vivent de petits trafics à Nanterre, en particulier Maresco (Bernard Fresson) et P'tit Lu (Boby Lapointe). Pour les convaincre de passer à l'action, Max devient le client attiré – et platonique – de la belle Lily (Romy Schneider), la prostituée allemande qui vit avec Maresco. Se présentant comme banquier d'un petit établissement de La Villette, il lui indique le "jour des chevillards" où les coffres sont pleins ; et où la Police, qui a bouclé le quartier, réalise un brillant coup de filet dans lequel P'tit Lu perd la vie.

Si le supérieur de Max (Georges Wilson) a complaisamment fermé les yeux sur cette machination, son collègue de Nanterre Rosinsky (François Périer) ne décolère pas et, ne pouvant rien contre le manipulateur, décide d'accabler Lily. La machine infernale se brise alors sur une faiblesse inattendue, le sentiment – lequel, on ne sait pas trop, lui non plus d'ailleurs – que Max éprouve pour la prostituée : il abat Rosinsky. Sur un scénario de Claude Néron, un des meilleurs Sautet ; pour une fois, la bande de copains n'est pas bourgeoise.

Laissez-passer Bertrand Tavernier, France, 1998, 170 mn

Hommage au cinéma de l'Occupation à travers deux de ses protagonistes.

D'une part, le scénariste Jean Aurenche (Denys Podalydès) dont on suit surtout la vie amoureuse compliquée, sa liaison avec la fictive Suzanne Raymond (Charlotte Kady), son installation dans un bordel. Au moment où il était le scénariste, avec son compère Pierre Bost, du magnifique *Douce* (p. 1272) ; avant de devenir, à la fin des années 1950, une des têtes de turc de la Nouvelle Vague.

De l'autre, Jean Devaivre (Jacques Gamblin), alors simple assistant à la firme allemande Continental, dirigée par Alfred Greven, qui produisit des films mémorables comme *Le corbeau* (p. 1578). Parmi les réalisateurs qui y travaillent, on reconnaît Richard Pottier, un Hongrois au français laborieux, et Maurice Tourneur (Philippe Morier-Genoud) que Devaivre épaula sur *La main du Diable* (p. 1053). La firme emploie comme scénaristes Jean-Paul Le Chanois, Juif communiste infiltré chez l'ennemi, et Charles Spaak qui, écroué à Fresnes, a permission d'aller travailler de jour au studio de Boulogne. Étrange parenthèse dans le film, quand Devaivre est envoyé en Angleterre par un résistant assez désinvolte, Pierre Nord. Avant d'abdiquer toute originalité, le réalisateur devait signer après guerre deux films remarquables, *La dame d'onze heures* et *La ferme des sept péchés* (pp. 724, 1756).

Référence aux contingences de l'époque, les Allemands omniprésents qui provoquent l'ire de Michel Simon, les coupures de courant, la pénurie de pellicule. Et évocation du pittoresque producteur Roger Richebé auquel le scénario attribue des bourdes à la hauteur de son surnom de Pauvrecé.

The long Good Friday *Racket*, John Mackenzie, Grande-Bretagne, 1980, 114 mn

Ce film raconte la chute d'un caïd. Harold (Bob Hoskins) est un important chef de gang londonien dégoulinant de vulgarité satisfaite. Il faut dire qu'il a tout pour lui, les voyages en Concorde, le yacht avec cuisinier français et une femme sexy (Helen Mirren). Il s'apprête même à sceller une alliance profitable avec un "syndicat" du crime américain représenté par Charlie (Eddie Constantine).

Le ciel lui tombe brutalement sur la tête : bombes, subordonnés assassinés ou carrément crucifiés. Il ne sait plus où donner de la tête, d'autant plus que Charlie exige une relation "bourgeoise". Il se débat dans tous les sens en s'en prenant violemment aux siens – un de ses lieutenants a la carotide tranchée – et en torturant ses rivaux anglais ; dans une scène d'anthologie, on les voit accrochés, tête en bas dans un frigo face aux carcasses de bidoche. Il finit par apprendre qu'il a croisé, sans le vouloir, le chemin de l'IRA, qui comme son nom l'indique, est une petite armée. Et que peut faire un chef de gang contre l'Armée ?

Violent, mais roboratif, le film est bercé par une ironique musique irlandaise.

Le rouge et le noir Claude Autant-Lara, France, 1954, 194 mn

Retrouvailles de Gérard Philipe avec Stendhal ; mais, comparé au Fabrice de *La chartreuse de Parme* (p. 459), son Julien Sorel manque singulièrement de passion. On entend surtout, en voix off, des commentaires rageurs d'un fils du peuple arriviste sur les inégalités sociales symbolisées par l'obtus Rênal (Jean Martinelli). Il semble, cependant, éprouver de l'émotion lorsqu'il tire sur Louise (Danielle Darrieux), laquelle est réellement touchante lorsqu'elle va lui rendre visite en prison : tout comme *Le diable au corps* (p. 253), le film ne s'anime vraiment qu'à la fin. Avec Antoine Balpêtré et Antonella Lualdi.

War horse *Cheval de guerre*, Steven Spielberg, USA, 2011, 147 mn

Dans *Winchester '73* (p. 626), un fusil passait de main en main ; c'est ici un cheval qui change sans arrêt de propriétaire et de camp durant la Grande Guerre. Il faut regarder les uniformes pour savoir où l'on est car tout le monde parle anglais, même le grand-père français (Niels Arestrup) quand il s'adresse aux Allemands.

C'est du Spielberg, autrement dit un blockbuster qui ne lésine ni sur les moyens, ni sur le perfectionnisme, une mécanique tellement bien huilée que sa prégnance empêche d'oublier qu'on regarde un film. Avec Emily Watson.

Typique de l'académisme du réalisateur, le chromo très *Gone with the wind* (p. 476) sur lequel se referme le film. Il me fait penser à la reproduction de *l'Angélu*s qui ornait la maison de mon bisaïeul, un autre rescapé de cette guerre.

The big clock *La grande horloge*, John Farrow, USA, 1948, 95 mn

Le mégalomane patron de presse Janoth (Charles Laughton) assène un coup mortel à sa maîtresse qu'il soupçonnait d'infidélité. Aidé de son bras droit Hagen (George Macready), il maquille le crime puis lance ses équipes éditoriales pour identifier un inconnu, le supposé amant de la défunte auquel il veut faire porter le chapeau. En première ligne de cette chasse à l'homme, le rédacteur de *Crimeways*, Stroud (Ray Milland), seul à savoir que c'est lui-même qu'on recherche, car il était en compagnie de la victime peu avant son meurtre. L'étau se resserre sur l'infortuné qui trouve un instant refuge dans la gigantesque horloge électrique que Janoth, obsédé par le temps, a installée au cœur de son palais.

Mené comme un cauchemar éveillé, un film sans temps mort dominé par un Laughton aux allures de petit cochon, surtout lorsqu'il est massé par son garde du corps Bill (Harry Morgan) à l'inquiétante silhouette trapue. Mention spéciale pour Elsa Lanchester en pittoresque femme peintre qui collectionne époux et enfants et qui, censée livrer un portrait ressemblant du fugitif, en donne une version abstraite pour protéger Stroud. Avec Maureen O'Sullivan, épouse du réalisateur.

House of strangers *La maison des étrangers*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1949, 101 mn

1939. Max Monetti (Richard Conte) sort de prison bien décidé à se venger de ses trois frères, dont Joe (Luther Adler), qui l'ont trahi. Le pire est évité de justesse, grâce au message d'amour et d'oubli d'une jeune femme (Susan Hayward).

Cette haine est l'héritage de leur père Gino (Edward G. Robinson), un usurier dominateur qui a monté ses fils les uns contre les autres et auquel renvoie le buste de Mussolini qui trône dans le salon privé de la banque. Un *remake* (*Broken lance*, p. 347) s'imposait-il ? Avec Debra Paget et Hope Emerson.

Pièges Robert Siodmak, France, 1939, 108 mn

Le commissaire Ténier (André Brunot) charge la jeune Adrienne (Marie Déa), discrètement assistée par l'inspecteur Batol (Jean Témerson), d'appâter un tueur en série, ce qui l'amènera à suivre trois pistes. D'abord celle du couturier mégalomane Pears (Erich von Stroheim), puis celle du majordome Maxime (Jacques Varennes) qui pratique la traite des blanches – comme on disait à l'époque –, enfin celle de Maxime Fleury (Maurice Chevalier), un directeur de cabaret qui sera accusé à tort ; le véritable coupable est son associé Brémontière (Pierre Renoir).

Malgré une excellente distribution, le film ne tient pas : les deux épisodes mineurs ne sont pas assez développés et on ne croit pas un instant à la culpabilité de Fleury, trop occupé à chanter – "Il pleurait" – ou à recruter des nains de Sibérie. *Remake* de Douglas Sirk (*Lured*, p. 404) avec Georges Sanders qui, s'il ne chante pas, campe un coupable plus plausible que celui de Chevalier.

Huit femmes François Ozon, France, 2002, 106 mn

Le film appartient à un sous-genre où tous les personnages sont des femmes, e.g., *The women* (p. 1302). Un huis clos rassemble, dans les années 1950, six femmes de la même famille, ainsi que deux domestiques, autour du meurtre de l'homme de la maison qu'on ne verra jamais que de dos. Les révélations à tiroirs sur ces dames et leurs relations peu avouables avec le défunt donnent lieu à des saynètes réussies mettant en valeur toutes les actrices, chacune interprétant une chanson tirée du répertoire de la variété française ; car c'est aussi une comédie musicale avec une attention particulière portée aux décors et aux vêtements.

Un véritable moment de bonheur servi par une distribution superlative : Fanny Ardant, Emmanuelle Béart, Catherine Deneuve, Isabelle Huppert, Virginie Ledoyen, Firmine Richard, Ludivine Sagnier. À cause de son âge, je mentionnerai particulièrement Danielle Darrieux qui instille de l'émotion dans ce film léger en chantant "Il n'y a pas d'amour heureux".

Some came running *Comme un torrent*, Vincente Minnelli, USA, 1958, 130 mn

Dave (Frank Sinatra), qui a une petite réputation comme écrivain, revient à Parkman, (fictif) patelin de l'Indiana. Il se heurte à l'hostilité de son frère Frank (Arthur Kennedy), un parvenu assez minable, mais sympathise avec sa nièce et le pittoresque joueur de poker Bama (Dean Martin) qui n'enlève jamais son chapeau. Cette accumulation de stéréotypes est rendue supportable par le déchirant personnage de Ginny (Shirley MacLaine), prostituée – petite cervelle mais grand cœur – tombée amoureuse de Dave. Lequel l'épouse, dépité par la frigidité de la belle enseignante Gwenn (Martha Hyer). Ce mariage n'aura pas le temps d'aller jusqu'à son prévisible échec puisque Ginny prend la balle que son ancien maquereau destinait à Dave lors d'une splendide poursuite nocturne sur fond de manèges forains. Épilogue dans un cimetière surplombant l'Ohio.

Cet obscur objet du désir Luis Buñuel, France, 1977, 99 mn

Séville. Dans un compartiment en partance pour Atocha, Mathieu (Fernando Rey) raconte sa liaison tumultueuse avec Conchita qui n'a cessé de l'aguicher tout en se refusant à lui. La suprême allumeuse est campée par deux actrices, Carole Bouquet et Angela Molina, celle de Bouquet étant presque gentille face à celle de Molina, plus garce. Mais au fond elle(s) donne(nt) à Mathieu ce qu'il cherche avant tout, le "si désirable désir" (Audiberti).

D'après *La femme et le pantin* de Pierre Louÿs, plusieurs fois adapté au cinéma, notamment par Sternberg (p. 980), ce dernier film du maître se termine par une image surréaliste : dans une vitrine d'un passage parisien, une couturière reprise une robe blanche maculée de sang. Juste avant l'explosion finale, sans doute œuvre du GAREJ, le Groupe Armé Révolutionnaire de l'Enfant Jésus.

Sur mes lèvres Jacques Audiard, France, 2001, 114 mn

Carla (Emmanuelle Devos), secrétaire de direction "un peu sourdingue", engage Paul (Vincent Cassel), un loubard en réinsertion. Les deux personnages vont coopérer pour détrousser des truands (Olivier Gourmet et Christophe Van-develde) en utilisant la capacité de Carla à lire sur les lèvres. Aucune volonté d'embellir les protagonistes : elle est mal à l'aise avec les hommes et peut-être un peu aigrie du fait de son infirmité, lui est mal dégrossi et sans principes. Un troisième personnage, Masson (Olivier Perrier), contrôleur judiciaire de Paul, qui finit par tuer sa femme, apporte une touche supplémentaire de relativisme. Cette histoire bien ficelée et haletante est aussi celui de l'itinéraire moral de la jeune femme qui arrive à dépasser ses limitations, en particulier sexuelles.

On vole encore des francs ; l'euro n'arrivera qu'en 2002.

Le beau mariage Éric Rohmer, France, 1982, 95 mn

Comédies et proverbes, opus 2. Sabine recherche le partenaire idéal, un homme riche et peu présent, pour une union traditionnelle où elle jouerait le rôle de la femme au foyer. Le gibier de cette chasse à l'homme est vite trouvé : c'est Edmond, un avocat. Ne doutant à aucun moment de son succès, elle annonce autour d'elle son futur mariage sans se préoccuper d'en informer le principal intéressé qui tient trop à son indépendance pour se laisser enchaîner. Chou blanc.

Le film pêche par son côté verbeux, trop écrit, qui passerait mieux en échanges épistolaires avec voix off. André Dussollier (Edmond) s'en tire cependant brillamment et Béatrice Romand (Sabine) limite les dégâts car son discours maladroit recouvre le côté pénible du personnage. Mais Arielle Dombasle (amie de Sabine et cousine d'Edmond) annonce péniblement son dialogue.

L'amour par terre Jacques Rivette, France, 1984, 169 mn

Emily et Charlotte (Jane Birkin et Geraldine Chaplin) s'installent dans la villa de Roquemaure (Jean-Pierre Kalfon) pour y répéter puis interpréter lors d'une unique représentation sur place, la pièce qu'il a écrite. Elles y font la connaissance du magicien Paul (André Dussollier). Réalité et fiction, vie et représentation se mélangent jusqu'à ne faire plus qu'un dans ce film, ludique et dénué de tout complotisme abscons, centré sur le théâtre et le plaisir de jouer.

La phrase que répète Virgil (László Szabó), le secrétaire de Roquemaure : "À pas de loup, à pas de loup" renvoie au capitaine Lebedev de *L'idiot*.

Statchka *La grève*, Sergueï Eisenstein, URSS, 1925, 78 mn

Il faut, évidemment, faire abstraction du message propagandiste du film, ce qui est relativement facile, vu qu'il est sans nuance. On nous présente trois classes : les bourgeois ventrus et repus, les prolétaires nobles et, entre les deux, un *lumpenproletariat* de mendiants, voleurs, maquereaux prêts à tous les mauvais coups contre le "vrai" peuple. Ces individus douteux sont les mieux traités cinématographiquement : répertoriés dans un album photo qui s'anime, ils portent des noms évocateurs comme "Le bouledogue", censés les décrire au physique comme au moral. Nous voyons aussi une sorte de Cour des miracles formée de tonneaux d'où sortent, quand on les siffle, une population de nains.

Des nains qu'on retrouve dansant et se goinfrant sur un piano, images de la dégénérescence bourgeoise. L'opposition des classes est montrée au moyen de parallélismes symboliques : on presse les fruits comme on presse le peuple, on massacre les ouvriers comme on abat un bœuf. La beauté des images et le rythme du montage emportent tout dans une déferlante épique.

Le roman d'un tricheur Sacha Guitry, France, 1936, 78 mn

“Ce film, je l'ai conçu et réalisé moi-même” entend-on au générique ; ce ne peut donc être qu'un film de Sacha Guitry en personne. Bons mots et cynisme, retournements de situation, utilisation de la voix off pour un commentaire parfois d'un laconisme inattendu : “Un plat de champignons me laissa seul au monde”.

Serge Grave (des *Disparus de St-Agil*, p. 99) joue le héros enfant. Privé de repas pour un petit larcin, il se retrouve orphelin, toute sa famille ayant succombé à une intoxication alimentaire. Ses antipathiques cousins lui suggèrent fortement de devenir employé d'hôtel. Ce qui lui donne l'occasion de dénoncer un collègue anarchiste (Roger Duchesne) qui voulait s'en prendre à Nicolas II lors de sa visite de 1896. Notre tricheur devient ensuite garçon d'ascenseur à Monaco où il est déniaisé par une comtesse plus âgée qu'il retrouve quand il rédige ses mémoires ; elle (Marguerite Moreno) est alors *trop* âgée. Il est complice d'une voleuse dans un vol de bijoux avec armoire percée et utilisation d'une “chignole” électrique, ce qui rappelle *Fantômas* (p. 1031). Il en épouse une autre (Jacqueline Delubac), avec laquelle, devenu croupier, il met au point une martingale pour la roulette ; leur méthode échoue et il divorce. Il se fait tricheur professionnel en s'ingéniant à varier les déguisements, jusqu'au jour où il rencontre celui qui lui sauva la vie en 1914 : désormais vertueux, il se met à jouer sans tricher. Ruiné, il entre dans la Police.

Détail d'époque, des journaux coupés en quatre tenaient lieu de papier hygiénique. On les lisait machinalement en cas de séjour prolongé dans les “lieux” ; c'est une page bien choisie que la tante Morleau (Pauline Carton) “y” dépose à l'intention du héros pour l'inciter à foutre le camp. Fréhel chante dans un beuglant “Et c'est un coup qu'il m'asséna/Au coin du boulevard Masséna”.

Viaggio in Italia *Voyage en Italie*, Roberto Rossellini, Italie, 1954, 83 mn

De passage à Naples pour une histoire d'héritage, un couple de riches Anglais se délite. Ainsi, quand Katherine (Ingrid Bergman) évoque le souvenir de Charles, un jeune poète mort – on pense à *Gens de Dublin*, p. 1099 – Alex (George Sanders) réagit par des sarcasmes. Avant de partir à Capri pour y flirter et embarquer plus tard une prostituée dans sa voiture, sans jamais aller jusqu'au bout. Katherine visite le Vésuve, puis une nécropole (le Fontanelle). Les signes se multiplient sur son chemin : un corbillard qui bloque la route, mais aussi des amoureux ou des bébés dans des poussettes. Deux corps enlacés mis au jour à Pompei la bouleversent, prélude à l'étrange scène finale : leur voiture bloquée par une procession, un moment de panique les sépare, puis ils se retrouvent pour s'avouer leur amour. Rapprochement sans lendemain ou miracle de la Vierge ?

Le doublage italien écrase la distance culturelle, sauf dans la scène (muette et discrètement comique) où Katherine s'escrime avec des spaghetti.

Blackmail *Chantage*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1929, 82 mn

Film de transition entre le muet et le sonore qui débute par une sorte de documentaire de neuf minutes sur lequel musique et dialogue entre policiers de dos ont été plaqués. Un peu allumeuse, Alice (Anny Ondra) délaisse son fiancé, le policier Frank (John Longden), pour suivre un peintre dans son atelier ; tentative de viol et meurtre de l'agresseur. Chargé de l'enquête, Frank soupçonne sa petite amie, et doit faire face au chantage de Tracy (Donald Calthrop) qui rôdait dans le coin. Mais ce dernier prend peur et s'enfuit avant de faire une chute mortelle : comme dans *Sabotage* (p. 1647), la coupable ne sera pas inquiétée.

La scène de la tentative de viol repose sur une litote, réminiscence de *Variétés* (p. 833) : on s'agite derrière un rideau dont émerge une main qui trouve, à l'aveuglette, un couteau, puis une autre, celle du mort. Mémorable poursuite dans le British Museum où Tracy descend à la corde à côté d'une gigantesque tête égyptienne avant de grimper sur le dôme. Hitchcock apparaît sous les traits d'un passager du métro importuné par un sale gosse. On voit Piccadilly de nuit avec sa sempiternelle réclame lumineuse pour Bovril, le Viandox anglais. Image récurrente d'un clown qui semble se moquer des personnages.

Alice Woody Allen, USA, 1990, 106 mn

Alice (Mia Farrow), bourgeoise mal à l'aise dans son cocon, se remet en question. Après avoir, difficilement, réussi à tromper son mari (William Hurt), elle apprend que son amant saxophoniste (Joe Mantegna) veut renouer avec son ex-épouse. Elle part donc à Calcutta voir Mère Teresa avant de revenir, enfin elle-même, à New York.

Film mineur pimenté par des philtres venus de l'Himalaya. Une de ces herbes rend invisible, ce qui permet d'espionner les conjoints. Une autre est un élixir d'amour qu'il n'aurait pas fallu mélanger au punch d'une réception ! Dernier rôle pour Keye Luke qui avait débuté comme premier fils de Charlie Chan (p. 160). L'engouement pour Mère Teresa est critiqué implicitement dans la série *The young pope* (p. 1764) qui met en scène une sainte autoritaire amie des dictateurs.

Désiré Sacha Guitry, France, 1936, 93 mn

Théâtre (excellamment) filmé sur le sujet des rapports ancillaires. Odette (Jacqueline Delubac) éprouve une inavouable et réciproque attraction pour le bien nommé Désiré (l'auteur-réalisateur-acteur), son valet de chambre, chacun l'exprimant à travers des rêves érotiques bruyants. Seule issue, le départ de Désiré qui décide de ne plus servir que des hommes. Avec Arletty, Jacques Baumer, Pauline Carton et Saturnin Fabre.

Kurenai no buta *Porco Rosso*, Hayao Miyazaki, Japon, 1992, 90 mn

Archipel dalmate, dans les années 1930 : Marco, aviateur solitaire qu'un sort a changé en cochon – mieux vaut être porc que fasciste –, combat des pirates, les *Mamma aiuto* (Maman bobo), et un franc-tireur américain dans un duel un peu longuet. Les moments les plus réussis sont le séjour à Milan – réparation de l'hydravion – et les nostalgiques scènes du café Adriano où la charmante Gina chante *Le temps des cerises*. Sans parler de ce cimetière des avions perdus, sorte de Voie Lactée quelque part dans le ciel. La fin est malheureusement expédiée : nous devons imaginer les retrouvailles du héros, redevenu humain, avec Gina. Faute d'orthographe, NON SI FO (= fa) CREDITO.

L'Atalante Jean Vigo, France, 1934, 85 mn

Un couple de mariners tout juste mariés : amour, bonheur, puis petites désillusions pour la femme (Dita Parlo, qui garde son accent allemand). L'homme (Jean Dasté) s'avère un peu rabat-joie et jaloux des étrangers qui amusent sa jeune épouse, dont un camelot/magicien/homme-orchestre (Gilles Margaritis, futur producteur de la célèbre *Piste aux étoiles* à la RTF) surgit d'on ne sait où. Quand elle fait une petite fugue, il plonge pour la chercher au fond de l'eau.

Séquence d'anthologie : le père Jules (Michel Simon, époustouflant), torse nu dans son capharnaüm, affecte de fumer une cigarette avec le nombril devant la "patronne". Scène nullement obscène qui contribue, tout comme la musique de Maurice Jaubert, à l'intense poésie du film. On reconnaît l'hôtel de l'Ancre, quai de Jemmapes, récemment défiguré et reconverti en CITIZEN HOTEL.

L'amore in città *L'amour à la ville*, Francesco Maselli & Cesare Zavattini & Carlo Lizzani & Michelangelo Antonioni & Dino Risi & Alberto Lattuada & Federico Fellini, Italie, 1953, 110 mn

Cesare Zavattini est le maître d'œuvre de cette série de six sketches. Il codirige d'ailleurs celui de Francesco Maselli : une jeune femme "dénaturée" (snaturata) abandonne son enfant avant de se raviser, ce qui rappelle un de ses précédents scénarios, *Umberto D.* (p. 539).

Carlo Lizzani nous parle de prostitution, Michelangelo Antonioni de suicide. Dino Risi nous emmène dans une salle de bal, humour grinçant. Et clin d'œil d'Alberto Lattuada qui filme des "pépées" et les hommes qui suivent ces pépées, ainsi que les rues de Rome où se déroule ce petit jeu.

Federico Fellini met en scène une jeune femme naïve et généreuse, un personnage qu'on retrouvera dans les films suivants (*La strada*, *Les nuits de Cabiria*, pp. 525, 456) ; et dans *Il bidone* (p. 1559) avec la même Sue Ellen Blake.

Road to Utopia *En route pour l'Alaska*, Hal Walker, USA, 1945, 90 mn

Quatrième épisode, et le meilleur, de la série *Road to...* : sur un canevas cousu de fil blanc, une histoire bon enfant et bien enlevée. Avec Bob Hope, Dorothy Lamour et Bing Crosby qui n'oublie jamais de chanter. Ici, nos héros sont en Alaska à la recherche d'une mine d'or convoitée par des méchants d'opérette (Hilary Brooke et Douglass Dumbrille).

Le succès des épisodes précédents permet d'introduire un second degré : un personnage incrusté dans l'image (Robert Benchley) nous rappelle sans arrêt qu'on est dans un film. Ici, c'est un acteur qui s'est trompé de plateau. Là, c'est Lamour qui sort en paréo – ce qui renvoie à ses films Paramount des années 1930 – au milieu des neiges. C'est encore ce poisson qui parle, puis l'ours qui se plaint d'être, par contre, privé de dialogue. Quand Hope se met à jurer, le son est coupé : “Je t'avais bien dit qu'ils ne le laisseraient pas passer” commente Crosby. Petit coup de canif au Code : Dorothy épouse Bob mais leur fils est le sosie de Bing.

Gion bayashi *Les musiciens de Gion*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1953, 85 mn

Une geisha est une femme à l'éducation raffinée invitée pour animer des réceptions et des banquets mais dont l'activité peut dériver vers la prostitution. Nous voyons ici la jeune Eiko (Ayako Wakao) suivre le long et coûteux apprentissage du métier auprès de son aînée Miyoharu (Michiyo Kogure) qui a dû lourdement s'endetter auprès d'Okimi (Chieko Naniwa, terrifiante) à cet effet. Ce prêt contient une clause, inconnue de Miyoharu, prévoyant son propre passage à la casserole lors de sa prochaine prestation auprès d'un important industriel. Devant son refus, Okimi lui aliène rapidement toute clientèle à Kyōto et donc la possibilité de rembourser. Elle finira par se soumettre à contre-cœur et convaincre Eiko – qui avait mordu un client – de persévérer dans cette pénible profession.

Deutschland im Herbst *L'Allemagne en automne*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1978, 33 mn

Ce court-métrage est extrait d'une œuvre collective qui serait bien oubliée sinon. Un document exceptionnel où le réalisateur évite toute position de surplomb et n'hésite pas à donner une image peu flatteuse de lui-même dans sa vie avec son compagnon Amin. Sans chercher à dissimuler sa laideur naturelle, il s'affiche débraillé et même nu au téléphone en train de se gratter les couilles ! Pénible, drogué et paranoïaque, il montre ses propres limites en expulsant un inconnu auquel son ami avait donné asile pour la nuit. En discutant politique avec sa mère, Lilo Pempeit, actrice récurrente de ses films, il l'accule à dire qu'il faudrait à l'Allemagne “un maître autoritaire qui serait bon, gentil et juste”.

Sullivan's travels *Les voyages de Sullivan*, Preston Sturges, USA, 1941, 91 mn

Le sujet favori de Hollywood : Hollywood. Pour préparer son film *O' Brother, where art thou ?*, le célèbre metteur en scène Sullivan (Joel McCrea) veut s'immerger dans le quotidien de la Dépression. Difficile cependant de jouer au vagabond, vu l'omniprésent *land yacht*, sorte de monstrueux camping car, de son équipe (Robert Warwick, Porter Hall, Franklin Pangborn). Quand il doit monter dans un train de marchandises, le studio téléphone à la compagnie pour savoir où s'embarquent les clandestins. Une fois dans le wagon, il se "mêle" au peuple en posant des questions genre "Que pensez-vous de la situation du travail?". Entre deux voyages, il rencontre à Hollywood une apprentie starlette (Veronica Lake) qu'il entraîne un temps avec lui. Puis, réputé écrasé par un train et devenu amnésique à cause d'un mauvais coup, il est envoyé au bagne comme un "Richard Roë", i.e., un anonyme, et n'en sort qu'en s'accusant de son propre meurtre. Libéré, il abandonnera l'idée d'un film social, car le rire est la seule chose qu'il reste à ceux qui n'ont plus rien. Rassurons-nous, le scénario a finalement été tourné ; c'est du moins ce qu'insinue le titre d'une réussite des frères Coen (p. 263).

Seul point faible du film, les chutes à répétition qui signalent qu'il s'agit d'une comédie mais qui sont bien laborieuses : le réalisateur n'était pas doué pour le *slapstick*, type de comique qui n'est pourtant pas mort avec le muet, témoin Blake Edwards. Avec Esther Howard, Robert Greig et les deux récurrents du réalisateur, William Demarest en huile du studio et Jimmy Conlin en minuscule bagnard.

The crowd *La foule*, King Vidor, USA, 1928, 103 mn

Cette œuvre unanimiste est une sorte d'épopée de la médiocrité qu'on peut résumer en deux images. Celle de l'homme-sandwich jongleur qui fait dire au héros John Sims (James Murray) : "Pauvre type, quand je pense que son père le voyait Président" sans savoir qu'à la fin il en sera réduit à endosser ses habits. Et ce plan final qui s'élargit en partant du couple et de l'enfant assis au spectacle, pour les diluer progressivement dans la foule qui donne son titre au film.

Entre temps, Sims n'aura jamais douté de son exceptionnel devenir : "When my ship comes in" est son leitmotiv. Petit moment de gloire quand il remporte un concours à l'aide du slogan publicitaire "sleigh o' hand (tour de passe-passe), the magic cleaner". Et tout de suite après, sa fillette tuée par un camion, un terrible chagrin s'abat sur lui, rendu au moyen de superpositions, tempête dans un crâne typique du cinéma muet. Seul point d'ancrage, l'amour, celui de la famille qu'on a construite : son garçonnet qui l'admire, même si on se demande un peu pourquoi, et son épouse (Eleanor Boardman), femme aimante et pleine d'abnégation, qui résiste aux sirènes de deux frères l'incitant à quitter ce "loser". Le dénouement est tout sauf positif : le héros a au mieux repris un peu d'espoir.

The curse of the cat people *La malédiction des hommes-chats*, Gunther von Fritsch & Robert Wise, USA, 1944, 70 mn

Suite de *Cat people* (p. 596), située une dizaine d'années plus tard. Oliver (Kent Smith) est désormais marié à Alice (Jane Randolph) ; ils ont une fillette, Amy, qui voit, ou plutôt imagine voir, le fantôme de la féline Irena (Simone Simon), qui chante en français "Do do l'enfant do". Le merveilleux est tempéré par une touche d'inquiétude due au personnage de Barbara (Elizabeth Russell) : fille d'une vieille actrice zinzin (Julia Dean) qui ne la reconnaît plus, elle jalouse la fillette, objet des attentions de sa mère. Magnifique séquence où Amy, seule sur la route enneigée, croit entendre passer le cavalier sans tête de *Sleepy Hollow*.

Production Val Lewton où Wise fut appelé en renfort, (co)signant ainsi son premier film. Avec Sir Lancelot (cf. *Vaudou*, p. 514) en domestique chantant.

Subarashiki nichiyōbi *Un merveilleux dimanche*, Akira Kurosawa, Japon, 1947, 105 mn

Dans le style néo-réaliste, avec l'actrice Chieko Nakakita qu'on retrouvera chez Naruse. Situé dans un Tōkyō d'immédiate après-guerre livré aux trafics, tel ce racket des billets de concert, le film est déprimant malgré quelques moments réussis. Par exemple, l'étonnante séquence des sous-sols du cabaret ou encore celle où le héros se retrouve seul dans sa chambre à écouter la pluie alors qu'un haut-parleur diffuse de la musique dans la rue. La scène où le héros dirige la *Symphonie inachevée* avec un orchestre inexistant devant sa seule fiancée est par contre un peu ratée.

Criss cross *Pour toi j'ai tué*, Robert Siodmak, USA, 1949, 88 mn

Steve (Burt Lancaster), convoyeur, participe avec Slim (Dan Duryea), mari de son ex-femme Anna (Yvonne De Carlo), à l'attaque du fourgon qu'il est censé acheminer. Les deux hommes qui se détestent cordialement ont prévu de se trahir : Anna doit s'emparer du butin et le garder en lieu sûr pour le partager avec Steve avec lequel elle a renoué. Slim tente de tuer son rival lors du braquage. Résultat, les deux sont blessés, Slim est en fuite tandis que Steve, le bras plâtré à l'hôpital, passe pour le héros qui s'est opposé au fuyard. Il rejoint dans sa cache Anna, prête à l'abandonner quand elle réalise que Slim a forcément pisté son amant ; trop tard, il arrive et abat le couple. Une sirène de la Police, sans doute prévenue par le Code, nous rassure : l'assassin sera puni.

Un des grands films de Siodmak, dont le centre de gravité est un bar avec sa pocharde, où trône Percy Helton en serveur. Séquence angoissante où Steve, hospitalisé, est veillé par un inquiétant visiteur nocturne (Robert Osterloh).

Trollflöjten *La flûte enchantée*, Ingmar Bergman, Suède, 1975, 138 mn

Splendide adaptation de l'ultime opéra de Mozart, traduit de l'allemand en suédois. On retiendra particulièrement la célèbre scène de vocalises de la reine de la Nuit, la traversée des Enfers ou l'attaque finale et la déconfiture des forces obscures menée par Monostatos. Sarastro et ses disciples renvoient à la Table Ronde ; d'ailleurs le chanteur qui l'interprète feuillette *Parsifal* à l'entr'acte. Le personnage de Papageno a vraiment le physique de l'emploi.

Le cinéma permet de mettre en scène de façon satisfaisante certaines extravagances du livret maçonnique d'Emmanuel Schikaneder. Le film prétend cependant suivre une représentation, c'est du moins ce que suggèrent les gros plans sur des spectateurs, notamment une fillette.

My name is Julia Ross Joseph H. Lewis, USA, 1946, 65 mn

Londres. Ralph Hughes (George Macready) ne peut pas montrer le cadavre de sa femme qu'il a poignardée. Sa mère (May Whitty) a alors l'idée d'utiliser une jeune femme sans attaches, Julia Ross (Nina Foch dans son meilleur rôle), pour servir d'épouse de substitution, destinée à finir en morte présentable. Recrutée comme secrétaire, la malheureuse est séquestrée dans un manoir de Cornouailles où on la présente comme Marian Hughes, l'épouse siphonnée de Ralph qui prétend s'appeler Julia Ross... ce cauchemar éveillé est un petit joyau du film noir.

Le lion des Mogols Jean Epstein, France, 1924, 102 mn

Tout commence et finit dans un Thibet (*sic*) aux allures de *Mille et une nuits*. Le prince Roundgito-Sing (Ivan Mosjoukine) s'enfuit et se retrouve sur un navire où le banquier Morel (Camille Bardou) est en train de tourner un film que le naïf prince interrompt en se portant au secours de l'actrice (Nathalie Lissenko). La scène a visiblement inspiré Hergé pour *Les cigares du pharaon* : jusque dans le costume, Rastapopoulos a exactement l'allure du perfide et jaloux Morel.

La partie centrale de cette histoire extravagante, qui se déroule à Paris, est filmée avec l'inventivité dont était capable Epstein. Mentionnons une splendide scène de saoulerie nocturne dans un cabaret et la poursuite en voiture qui la conclut : "De la vitesse" dit le prince au chauffeur et, effectivement, nous traversons les rues à toute blingue avec les personnages en surimpression. L'épisode parisien, juste avant le retour au Thibet, se clôt par un éblouissant bal masqué qui annonce Sternberg, e.g., *Underworld* (p. 64).

Le film fut tourné aux studios Albatros de Montreuil dirigé par des émigrés russes. À cause de leur fort accent, ni Mosjoukine, ni son épouse Lissenko ne passèrent le délicat cap du parlant.

Bleak moments Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1971, 106 mn

Ce premier film, très réussi, s'attache à cinq solitaires : autour de Sylvia (Ann Rait), sa sœur débile de 29 ans Hilda, sa collègue de bureau Pat (Joolia Cappleman), le hippie Norman à qui elle prête son garage et l'instituteur Peter avec lequel elle a un vague flirt. Meilleur moment, le tête-à-tête de Sylvia et Peter. On sent des anges passer dans la conversation qui est, sinon, meublée de banalités cocasses : "Vous trouvez plus facile de regarder la télé ou la radio ? Regarder la radio" qui débouchent sur... McLuhan. Quelques verres de sherry plus tard, leurs lèvres se frôlent mais l'étreinte libératrice ne se produit pas, comme s'ils avaient peur d'ouvrir les vannes et de s'embarquer dans l'inconnu. Norman, qui joue sommairement *Freight train* à la guitare, n'est pas moins coincé que Peter. Finalement, les personnages sont tous réprimés, refoulés, sauf Hilda, dont l'idiotie libératrice lui permet d'exprimer ses sentiments, jalousie ou enthousiasme.

Tōkyō nagaremono *Le vagabond de Tōkyō*, Seijun Suzuki, Japon, 1966, 79 mn

Tetsu (Tetsuya Watari) est surnommé le Phénix car il semble imperméable aux balles : alors qu'on le croit mort, il se met à siffler la lancinante complainte *Le vagabond de de Tōkyō*. Il est confronté à Tatsu la Vipère (Tamio Kawaji), le tueur du clan Umetami qui le poursuit dans les neiges de Hokkaidō (Hakodate), puis à Sasebo, dans l'île de Kyūshū. Tetsu doit se rendre à l'évidence, son boss Kurara (Ryūji Kita, un des trois compères de la trilogie d'Ozu, pp. 78, 1010, 35) l'a vendu pour faire la paix avec Umetami.

Ce film Nikkatsu au scénario confus est prétexte à des bagarres variées au poing comme au pistolet, dans une débauche de couleurs plaquées. Le combat final est tourné dans un décor théâtral immense et presque vide.

Non c'è pace tra gli ulivi *Pâques sanglantes*, Giuseppe De Santis, Italie, 1950, 104 mn

À son retour de guerre, Francesco Dominici (Raf Vallone) découvre qu'on lui a dérobé son troupeau. Il le récupère par la force mais le voleur Bonfiglio (Folco Lulli) lui fait un procès qu'il gagne au moyen de faux témoignages. Emprisonné, Francesco s'évade pour se venger ; il recevra l'aide de sa fiancée Lucia (Bosè), bien jolie quand elle danse pour détourner l'attention des carabinieri.

Ce western sans vaches ni chevaux, mais avec chèvres et moutons, se situe en 1945 dans la Ciociaria, région aride et désolée au sud de Rome qui rappelle un peu les Alabama Hills. Le message politique est simpliste : d'abord manipulés par Bonfiglio, les bergers se retournent contre lui pour faire corps avec Francesco.

I, **Claudius** Moi, Claude empereur, Herbert Wise, Grande-Bretagne, 1976, 670 mn

Longue série de la BBC consacrée à Clau-Clau-Claudius, empereur bègue et boiteux, d'après deux romans historiques de Robert Graves que Sternberg tenta d'adapter en 1937 avec Charles Laughton dans le rôle-titre. Claude (superlatif Derek Jacobi) est présenté comme un as de la survie qui a appris très tôt à jouer de ses infirmités quitte à exagérer sa claudication, son bégaiement. Trop ridicule pour être pris au sérieux dans ce panier de crabes où le poison est roi, personne, pas même sa grand-mère Livie, ne prend la peine de lui servir des figues empoisonnées ou de lui envoyer un médecin expéditif. Cette vision discutable s'oppose à l'image d'imbécile transmise par les historiens du siècle suivant (Tacite, Suetone), soucieux il est vrai de dénigrer les Julio-Claudiens au profit des Antonins.

La saga commence avec la période d'Octave-Auguste : "Auguste dirigeait l'Empire et Livie dirigeait Auguste". Cette Livie (Siân Phillips) est présentée comme une empoisonneuse qui fait le vide dans le cercle restreint de sa famille et de celle de son second époux, l'empereur. Elle déteste Claude, mais ne prend pas la peine d'écraser cette mouche, alors qu'elle va jusqu'à enduire de poison les figues du jardin qu'Octave, méfiant, va cueillir lui-même. Avec tous ces morts, Postumus par exemple, sa succession ressemble à la fin du *Parrain* (p. 461) : on tue beaucoup. L'araignée Livie atteint en tout cas son but, car son fils Tibère succède à Auguste. Au moment de mourir, elle demandera à Claude de tout faire pour la déifier car elle a peur d'errer sans fin au Royaume des Morts.

Des empoisonneurs d'Antioche débarrassent le nouvel empereur d'un rival potentiel, Germanicus, frère de Claude et père de Caligula. Pervers et débauché, Tibère s'isole à Capri en laissant les rênes du pouvoir à un maire du palais, Séjan, qui fait régner la terreur à Rome et oblige Claude, qui plie une fois de plus, à épouser sa sœur. Clau-Clau n'est qu'une pièce du complot raté ourdi par Séjean contre Tibère qui le fait tuer par un certain Macron avant de mourir étouffé par le même Macron sur ordre de Caligula, nouvel empereur et Jupiter auto-proclamé (John Hurt, excellent en dieu vivant). Claude ne survit alors que grâce à sa servilité : il est l'oncle idiot que ce fou – qui a épousé, puis tué sa propre sœur – poste à l'entrée de l'impérial boxon où il prostitue jusqu'à sa sœur Agrippine.

Après l'assassinat de "Zeus" par les prétoriens, Claude devient empereur ; malgré lui car il est républicain. Ayant épousé Messaline dont l'extrême débauche a donné lieu à une antonomase, on lui impose l'exécution de cette messaline qu'il semble avoir réellement aimée. Désormais triste et résigné, il se laisse empoisonner par sa dernière épouse Agrippine – sœur de Caligula et mère incestueuse de Néron.

Le film nous rappelle l'importance des oracles, la prégnance des goûteurs, la pièce de monnaie pour Charon qu'on met dans la bouche des morts. Au second plan, Hérode Agrippa, ami d'enfance de Claude et dernier roi juif de Judée.

Spartacus Stanley Kubrick, USA, 1960, 189 mn

La célèbre révolte des esclaves menée par le gladiateur Spartacus (Kirk Douglas). Cette superproduction sans âme est plus un film du producteur Douglas que de Kubrick qui reprit le projet en route. Le scénario est dû à Dalton Trumbo, un des Dix de Hollywood qui sortait de la clandestinité et dont les opinions marxistes transparaissent : *grosso modo*, "Les esclaves n'ont rien à perdre que leurs chaînes". Même s'il y a un peu de récupération communiste, cela tranche agréablement avec la sempiternelle relecture chrétienne de l'Antiquité.

Moment mémorable où Crassus (Laurence Olivier) fait des avances à Antoninus (Tony Curtis) au moyen d'une métaphore culinaire : il aime les huîtres et les escargots. Avec Peter Ustinov, Charles Laughton et Herbert Lom.

Inspecteur Lavardin Claude Chabrol, France, 1986, 96 mn

Déplacé à Dinan après *Poulet au vinaigre* (p. 159), Lavardin (Jean Poiret) enquête sur l'assassinat de Mons qui se trouve être le second époux d'Hélène (Bernadette Lafont), une ancienne flamme. Le peu scrupuleux inspecteur découvre que le crime est le fait de la fille d'Hélène que son beau-père tentait de violer et que le corps a été jeté sur les rochers par Claude, frère de la même Hélène ; il fait cependant porter le chapeau à une sorte de maquereau (Jean-Luc Bideau). Ce genre de manipulation est à rapprocher des accusations portées contre ETA lors de l'attentat d'Atocha – sous-entendu "Ils paient pour leurs crimes, même s'ils ne sont pas responsables de celui-ci" – et aussi du "faux patriotique" du Col. Henry.

Excellentes prestations de Brialy en peintre d'yeux et, surtout, de Bernadette Lafont en veuve perdue dans le souvenir de son premier époux.

They live by night *Les amants de la nuit*, Nicholas Ray, USA, 1948, 95 mn

Bowie (Farley Granger), bagnard évadé, est tombé amoureux de Keechie (Cathy O'Donnell). Malgré la Police qui le poursuit et ses complices, l'effrayant borgne Chickamaw (Howard Da Silva) et T-Dub (Jay C. Flippen), qui insistent pour se livrer à de petits braquages mal préparés. Vendu par une "amie" (Helen Craig), Bowie sera abattu comme un chien par les flics en embuscade.

La caméra de Ray capte les émotions, les peurs, par exemple la panique, lors du hold-up improvisé dans la bourgade de Zelton ou d'un accident d'automobile. L'intrigue policière et le gangstérisme de la Crise servent avant tout de toile de fond à l'existence nocturne et fébrile de Bowie et Keechie, traversée de déchirants moments de tendresse. Magnifique !

Le roman d'Edward Anderson sera adapté, sous son titre original, *Thieves like us*, par Robert Altman (p. 794), film moins mémorable.

Underworld *Les nuits de Chicago*, Joseph von Sternberg, USA, 1927, 80 mn

Un des premiers films de Sternberg, après *The salvation hunters* (p. 863) et *The seagull* (1926), détruit par son producteur, Chaplin. Il met en scène, ce qui est relativement nouveau, des gangsters. Condamné à mort pour assassinat, Bull (George Bancroft, massif) croit que son ami Rolls Royce (Clive Brook) le trompe avec sa petite amie Feathers (Evelyn Brent). Il s'échappe de prison pour se venger mais, ayant constaté la fidélité de ses deux amis, se rend à la Police.

Les protagonistes sont animés de sentiments nobles, droiture et sacrifice avant tout. La scène de fête avec des cotillons qui pendent devant la caméra fait penser au futur *Agent X 27* (p. 415).

L'étrangleur Paul Vecchiali, France, 1970, 91 mn

Encore une histoire d'étrangleur. Celui-ci (Jacques Perrin), qui trucidé par compassion, est suivi à la trace par un parasite, le Chacal, qui en profite pour se remplir les poches, dénaturant ainsi un acte fondamentalement altruiste. Il est opposé à un policier (Julien Guiomar) qui se fait passer pour un psychologue compréhensif. Il faut pas mal de bonne volonté pour avaler ce scénario abracadabrantesque ; mais l'intérêt du film est ailleurs.

Au centre, une image obsessionnelle, celle de la rue Émile Richard qui sépare en deux le cimetière Montparnasse. Ce plan nocturne est développé dans une longue séquence, réussie et touchante, qui montre des agressions, des meurtres et pas mal d'homosexualité – bien avant *Once more* (p. 1190). Un mari (Marcel Gassouk) avoue ses "tendances" à sa femme (Muni).

On reconnaît Sonia Saviange, sœur de Vecchiali et Hélène Surgère, son actrice-fétiche ; elles devaient se retrouver dans *Femmes femmes* (p. 413) en compagnie du compositeur Roland Vincent. Avec Nicole Courcel et Andrée Tainsy.

Mujeres al borde de un ataque de "niervios" *Femmes au bord de la crise de nerfs*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1988, 89 mn

Film de femmes emmené par Carmen Maura, ici actrice de publicités télévisuelles, comme celle de la lessive *Ecce Omo* (!) : mère de l'assassin de Cuatro Caminos (station de métro madrilène), elle lave ses chemises maculées de sang et de viscères (!). . . la Police ne peut que constater la blancheur immaculée du linge.

Autour d'un réjouissant gaspacho bourré de sédatifs et sous la menace du terrorisme chiite, une *screwball comedie* où tout va tellement vite qu'on n'a guère le temps de réfléchir. Mention spéciale pour Julieta Serano en mémé zinzin échappée de l'asile. Avec Rossy de Palma, Antonio Banderas et Chus Lampreave ; *El deseo* (le désir) est la société de production des frères Almodóvar.

Baby doll Elia Kazan, USA, 1956, 115 mn

Le Mississippi. Le cardeur Archie Lee Meighan (Karl Malden) met le feu à l'atelier de Silva Vaccaro (Eli Wallach), un nouveau venu qu'il tient pour responsable de sa ruine. Le "wop" (rital), qui se voit comme le représentant d'une ancienne culture (sicilienne), lui rend visite sous prétexte de faire carder son propre coton, en fait pour l'éloigner et extorquer à sa jeune épouse Baby Doll (Carroll Baker) un témoignage écrit contre Archie Lee, quitte à la séduire.

Cette Baby Doll est encore vierge car son époux s'est engagé à la respecter jusqu'à ses vingt ans. Vaccaro se joue d'elle en la poursuivant dans la maison délabrée des Meighan : on se croirait dans un dessin animé tellement c'est caricatural. Tennessee Williams est à nouveau adapté par Kazan qui ne fait rien pour atténuer la lourdeur du propos.

Le cardinal Spellman était-il payé par la production ? Toujours est-il que les imprécations de ce réactionnaire hypocrite ont assuré la publicité du film. Carroll Baker trouve le rôle de sa vie dans son lit-cage ; mais on peut préférer *Something wild* (p. 1461) où Mildred Dunnock, ici en tante zinzin, jouera sa mère.

The birds *Les oiseaux*, Alfred Hitchcock, USA, 1963, 119 mn

D'après Daphne du Maurier, déjà adaptée deux fois (*Jamaica Inn* et *Rebecca*, pp. 864, 1056) par le réalisateur dont le dernier chef d'œuvre est un film d'horreur basé sur une hypothèse totalement invraisemblable : une attaque spéciste des oiseaux ligués contre l'Humanité. Aucune explication à cette rage qui les amène à s'assembler sur divers perchoirs – fils électriques, etc. – avant de fondre sur les enfants qui fêtent un anniversaire puis de se calmer. Un personnage de femme mûre (Ethel Griffies), un peu ridicule comme les affectionne Hitchcock, est d'ailleurs chargé d'exprimer ses doutes quant à la possibilité d'une telle révolte.

Qui s'annonce par de petits signes : une mouette agresse Melanie (Tippi Hedren), une autre vient s'écraser contre la porte de la maison de l'institutrice (Suzanne Pleshette). Et se précise quand des oiseaux passés par la cheminée s'en prennent à Mitch (Rod Taylor) et sa famille. Le film culmine avec le siège de sa maison isolée où les corbeaux ont fait un trou dans le grenier : c'est là où Melanie est blessée. Un répit est mis à profit par les protagonistes pour partir en voiture comme des voleurs ; le lent parcours vers le véhicule sous la surveillance muette des oiseaux rappelle la fin de *Notorious* (p. 982). Le dernier plan, terrifiant et gothique, montre les oiseaux restés maîtres du champ de bataille.

Cette attaque est localisée à Bodega Bay, proche de Santa Rosa (*L'ombre d'un doute*, p. 1812). Le personnage le plus attachant est Lydia (Jessica Tandy), la mère égoïste de Mitch, incapable de donner de l'amour à ses enfants ; amenée à prendre en charge Melanie traumatisée, elle semble finalement s'être humanisée.

Le bureau des légendes I & II Éric Rochant, France, 2015–2016, 1078 mn

Une légende est l'identité fictive, mais très cohérente, utilisée par les agents secrets à l'étranger, ici ceux de notre DGSE sise bd. Mortier. La première "saison" se développe de l'enlèvement à la libération finale de l'agent Cyclone, infiltré en Algérie, et voit les débuts d'une légende féminine, Marina (Sara Giraudeau), sismologue en partance pour l'Iran. Et surtout les amours de Guillaume Debailly, alias Paul Lefebvre, alias Malotru (!) (Mathieu Kassovitz) avec une belle Syrienne dont il met ainsi la vie en danger ; il finit par se vendre à la CIA pour la protéger.

Dans la "saison" II, le chef de bureau Duflot (Jean-Pierre Darroussin) est progressivement amené à suspecter Malotru. Il exprime ses premiers doutes en offrant un carnet en moleskine – en peau de taupe, insiste-t-il – au traître. Une fois son amie syrienne sauvée des griffes d'Assad, Malotru cherche la rédemption dans une mission-sacrifice, l'assassinat d'un Français, bourreau chez Daech mais adepte d'un jeu plus dangereux qu'il n'y paraît, les échecs. Marina, que les Iraniens prennent pour un agent de la CIA – dommage collatéral de la trahison de Malotru – échappe de justesse à une exécution extra-judiciaire dans le désert.

La série, très réussie, est bien insérée dans le contexte géopolitique de l'époque, avec ce qu'il faut de mauvaise conscience et de coups tordus ("enculeries" dirait Duflot) pour ne pas tomber dans la jamesbonderie : "on ne gagne jamais de guerre, tout au plus de petites batailles... et encore, on en ressort meurtri." On apprend incidemment que les surnoms cocasses (Malotru, Moule à Gaufres, etc.) sont tous tirés du copieux lexique d'insultes du Capitaine Haddock.

Esio Trot *Un amour de tortue*, Deabhla Walsh, Grande-Bretagne, 2015, 88 mn

Tortues à gogo : elles comprennent le verlan, d'où Esio Trot pour "tortoise". C'est du moins ce que Dustin Hoffman veut faire croire à Judi Dench dans cette histoire d'amour où les protagonistes ont dans les 80 ans.

D'après Roald Dahl, ce téléfilm très amusant est à voir avec des enfants.

Abus de confiance Henri Decoin, France, 1937, 91 mn

Désespérée, la jeune orpheline Lydia (Danielle Darrieux) qui ne reçoit que des propositions de coucheries, décide de se faire passer auprès du grand écrivain Ferney (Charles Vanel) pour la fille qu'il aurait eue d'une liaison adultérine. À peu près adoptée par celui-ci, elle entame une carrière d'avocate et sa première cliente, une jeune femme un peu dans son genre, lui inspire une vibrante défense dont on comprend qu'il s'agit d'un plaidoyer *pro domo*. L'épouse de Ferney (Valentine Tessier), qui avait découvert le pot aux roses, lui pardonnera alors cet abus de confiance. La jeune madame Decoin (20 ans) est déjà une grande actrice.

The bigamist *Bigamie*, Ida Lupino, USA, 1953, 76 mn

On peut voir le film comme une version américaine du *Postillon de Longjumeau* : Harry Graham (Edmond O'Brien) a deux épouses, Eve à San Francisco (Joan Fontaine) et Phyllis (la réalisatrice) à Los Angeles où l'appelle souvent son travail. Le pot aux roses est découvert lorsque Eve, stérile, demande à adopter un enfant : Jordan (Edmund Gwenn), le sympathique enquêteur, remonte jusqu'au second foyer de Harry où vivent Phyllis et leur bébé.

Cette histoire assez plausible d'un homme amené à vivre deux sincères histoires d'amour n'est traitée ni sur le mode comique ni sur celui de la dénonciation. C'est une sorte d'indulgence qu'obtient le coupable à son procès quand il échange des regards avec chacune de ses deux épouses. Un beau film.

Excursion à Hollywood de Harry et Phyllis : "c'est ici que vit Louella Parsons".

Evil under the sun *Meurtre au soleil*, Guy Hamilton, Grande-Bretagne, 1982, 117 mn

Meurtre à huis clos insulaire : la belle et volage Arlena (Diana Rigg) est retrouvée étranglée sur la plage. Problème, tout le monde a un alibi en béton pour l'heure du crime, mais comme on peut s'en douter, cette heure a été truquée : c'est ainsi qu'Hercule Poirot (Peter Ustinov qui rempile après *Death on the Nile*, p. 442) démontrera la culpabilité de Christine (Jane Birkin) et de son mari qui guignaient un précieux bijou d'Arlena.

Académisme : c'est de l'Agatha Christie, i.e., le genre d'histoire policière que les jeunes filles bien élevées avaient le droit de lire dans ma jeunesse et où les criminels certes tuent, mais en respectant les convenances. Avec une laborieuse séance sans laquelle il ne saurait y avoir de *whodunit* : Poirot reconstitue le meurtre, flash-back à l'appui. Ce produit de consommation courante ne vaut guère que pour sa remarquable distribution : James Mason, Maggie Smith, Colin Blakely, Sylvia Miles et Roddy McDowall.

La princesse de Montpensier Bertrand Tavernier, France, 2010, 140 mn

Image liminaire d'un pendu (cf. *Que la fête commence*, p. 1228) : d'après madame de La Fayette, cette histoire d'amour, de bruit et de fureur se situe au temps de la Saint-Barthélemy. Chabannes (Lambert Wilson), vieux soldat lassé des tueries, est amoureux d'une jeune femme (Mélanie Thierry) de trop haute naissance ; mal mariée au prince de Montpensier (Grégoire Leprince-Ringuet), elle ignore les avances du futur Henri III (Raphaël Personnaz) car elle n'a d'yeux que pour Henri de Guise (Gaspard Ulliel).

S'il restitue bien l'extrême jeunesse de protagonistes qui avaient à peine vingt ans, le film ne parvient pas à nous toucher. Avec Michel Vuillermoz.

Le déserteur *Je t'attendrai*, Léonide Moguy, France, 1939, 84 mn

Bien qu'il ne s'agisse pas vraiment d'une désertion, le titre, refusé par la censure, fut changé en *Je t'attendrai*. L'action se passe en octobre 1918 : un soldat (Jean-Pierre Aumont) va rendre visite à sa famille en s'octroyant une fausse perm' d'une heure. Il aura le temps de régler le conflit entre sa mère (Berthe Bovy) et sa fiancée (Corinne Luchaire) et s'opposera violemment à un patron de bistrot mouchard (René Bergeron) qu'il croit un moment avoir tué... avant de reprendre sa place juste à temps pour ne pas être déclaré déserteur.

Filmé dans un noir et blanc grisâtre qui privilégie boue et brumes et en temps réel, une contrainte qui fait ressortir la menace qui pèse sur le déserteur potentiel et, à un niveau métaphorique, l'épée de Damoclès qui pèse sur les soldats, voire les civils près du front en cette période dramatique. Excellente distribution avec Raymond Aimos, Édouard Delmont, Roger Legris et Marcel Pérès, comme sortis du *Quai des brumes* (p. 137) et, surtout, Luchaire, excellente malgré son jeune âge (17 ans). Destin tragique : fille d'un collaborateur notoire fusillé en 1946, elle trempa elle aussi dans ces eaux troubles et mourut ostracisée.

Satansbraten *Le rôti de Satan*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1976, 106 mn

Kurt Raab incarne un poète dont le principal titre de gloire est le meurtre qu'il aurait commis et les poèmes de Stefan George qu'il s'attribue – y compris ceux traduits de Baudelaire (*L'albatros*). Autour de lui, les habituelles Margit Carstensen, Ingrid Caven et Y Sa Lo, ainsi que Volker Spengler dans le rôle du frère idiot qui déballe sa bite quand il ne joue pas avec des mouches. Dénuée de tout victimisme, cette farce est tellement outrée qu'elle finit par fonctionner.

Les amis Gérard Blain, France, 1971, 88mn.

Centré sur une relation homosexuelle, le film trace le portrait de Paul, jeune homme issu d'un milieu modeste qui se débat pour "ne pas rentrer dans le rang". Après s'être fourvoyé hors de son monde – la jeunesse dorée de Deauville –, il trouvera peut-être sa voie à travers le théâtre. Mais sans Philippe, l'"ami" aisé et plus âgé, sorte de père de substitution mort dans un accident, elle s'annonce étroite.

Achtung ! Banditi ! Carlo Lizzani, Italie, 1951, 98 mn

Le film évoque, avec un certain didactisme, la résistance aux Allemands, à Gênes (Pontedecimo) en 1944-45 : la guerre de partisans, une grève dans une usine, les chasseurs alpins qui hésitent entre les deux camps, la cruauté de l'occupant. Avec Andrea Checchi et une Gina Lollobrigida alors inconnue.

Tikhy Don *Le Don paisible*, Sergueï Guérassimov, URSS, 1957, 330 mn

Film en trois parties suivant assez exactement le roman-fleuve de Choloikhov. Étala sur une période de dix ans (1912–22), il relate la destruction de la nation cosaque, paysans soldats aisés et derniers remparts du tsarisme. Le héros Grigori, avec son nez “turc” – mais le bourg s’appelle Tatarski – est ballotté entre deux camps, principalement les Blancs et occasionnellement les Rouges. Et aussi entre deux femmes, son épouse Natalia et son grand amour Axinia. Le village, tout aussi ballotté, change plusieurs fois de mains.

Le roman et son adaptation ont été décriés, à cause de leur côté officiel. Mais l’aspect édifiant ne dépasse guère le stade du surmoi plaqué : Grigori n’a rien d’exemplaire et, bien qu’ayant rejoint tardivement la cavalerie rouge de Boudionny, n’a aucune chance d’échapper au peloton d’exécution car le régime communiste, impitoyable, ne connaissait pas le mot “amnistie”. Qu’un personnage aussi loin de la “nécessité historique” ait été le héros d’une grande fresque, puis d’une superproduction soviétique, ne peut s’expliquer que par un caprice de Staline qui s’était sans doute attaché au protagoniste. La vision de la révolution n’est d’ailleurs guère positive ; tout au plus, les Blancs sont montrés comme un peu plus sanguinaires que les Rouges, et encore. Et le beau-frère bolchévik Mikhaïl qui, après avoir tué Pétro, veut envoyer Grigori au poteau, est un beau salaud.

Le film n’est pas aussi académique qu’on a bien voulu le dire. Le retour de la dépouille du frère (Pétro) de Dimitri, l’exécution collective des bolchéviks, sont de vrais moments d’émotion. On mentionnera aussi cette image surprenante de Daria, la belle-sœur de Dimitri, endormie comme une grosse chatte, repue de sang, d’alcool et de sexe.

Buffet froid Bertrand Blier, France, 1979, 89 mn

Alphonse Tram (Gérard Depardieu) poignarde un inconnu (Michel Serrault) coupable de l’avoir abandonné sur le quai du RER en plein cauchemar. Puis retrouve son épouse (Liliane Rovère) qu’un tueur de femmes (Jean Carmet) zigouille avant de s’en prendre à la veuve très consolable (Geneviève Page) avec laquelle il pensait refaire sa vie. Dans cette tour de La Défense sinistre et à peu près vide officie un troisième assassin, le flic Morvandieu (Blier père) plutôt porté sur les musiciens ; les trois lient connaissance “– Je vous présente l’assassin de ma femme – Enchanté”.

Le sympathique trio se délocalise dans les Alpes, en fait au chalet des Neiges sis au Sappey-en-Chartreuse et cher à Truffaut (*Tirez sur le pianiste*, *La sirène du Mississippi*, pp. 1565, 1100) avant de tomber l’un après l’autre ; en tout dernier Alphonse, tué par la fille de sa victime du RER (Carole Bouquet). Noir et absurde, avec des dialogues surréalistes, un des chefs-d’œuvre du réalisateur.

Les sièges de l'Alcazar Luc Moullet, France, 1989, 53 mn

Le film ne traite pas de la Guerre d'Espagne, mais de la guéguerre des revues de cinéma en 1955 : l'Alcazar est une salle de cinéma et les sièges sont ceux des premiers rangs, les préférés des cinéphiles. Le héros, qui écrit, comme Moullet à l'époque, aux *Cahiers du cinéma*, représente une cinéphilie de droite – c'était le temps où Truffaut fréquentait l'immonde Rebatet – ; il porte aux nues Cottafavi et dénigre Visconti et Antonioni. Il est opposé à une critique de *Positif*, plutôt communisante, qui méprise le premier et admire les deux autres.

Anachronismes : une affiche du *Monde du silence* (1956) et une référence à *Sous le signe de Rome*, (1960, p. 1376). Avec Sabine Haudepin, Jean Abeillé, Dominique Zardi et la toujours drolatique Micha Bayard.

Mystery of the wax museum *Masques de cire*, Michael Curtiz, USA, 1933, 74 mn

Film en technicolor bichrome, corail/bleu-vert. Défiguré suite à l'incendie criminel de son musée de cire londonien, Igor (Lionel Atwill) porte désormais un masque de cire. Le musée qu'il a rouvert à New York est une morgue car, ayant perdu l'usage de ses mains pour créer les figures, il tue ceux qui ont le malheur de ressembler à Voltaire ou Jeanne d'Arc. Future Marie-Antoinette, Charlotte (Faye Wray) échappera de justesse au bain de cire bouillante dans lequel il tombera lui-même à la suite de l'enquête menée par une alerte journaliste (Glenda Farrell).

Le comique laborieux de certains passages jure avec le "sérieux" du film. *Remake* d'André De Toth (*House of wax*, p. 457), avec Vincent Price.

Burden of dreams Les Blank, USA, 1982, 95 mn

Documentaire sur le tournage de *Fitzcarraldo* (p. 571) et indispensable complètement du film. On comprend que le véritable Fitzcarraldo n'est pas Kinski, ni même Jason Robards – qui dut abandonner pour cause de maladie –, mais bien Herzog lui-même, obsédé par un projet aussi utopique que celui prêté à son personnage. Il semble qu'il accumule à dessein les difficultés : Amazonie péruvienne difficile d'accès, tribus voisines hostiles – des maraudeurs venus ramasser des œufs de tortue transpercent de leurs flèches des auxiliaires indiens – niveau d'eau trop faible. "Ici, la création n'a pas été terminée", dit le réalisateur. Et, par dessus tout, cette pente à 30% sur laquelle il s'obstine à hisser un bateau.

Klaus Kinski, râleur (il s'ennuie ferme) fait pâle figure à côté de ce rêveur. Il faut cependant voir sa tronche quand on lui propose un bol de yucca fermenté à la salive ! S'il n'y avait des prostituées, on pourrait se croire dans *L'oreille cassée* d'Hergé, notamment quand les Indiens s'amuse à attraper des flèches au vol.

An American in Paris *Un Américain à Paris*, Vincente Minnelli, USA, 1951, 114 mn

Un chanteur (Georges Guétary), un musicien (Oscar Levant) et un peintre (Gene Kelly) ; une jeune femme (Leslie Caron, débutante) devra choisir entre le chanteur et le peintre, lui même protégé d'une riche héritière (Nina Foch).

On ne peut pas réduire cette splendide production d'Arthur Freed à son Paris franchouillard où la place du Tertre est un haut lieu de la peinture. Le poème symphonique éponyme de Gershwin accompagne un superbe ballet dont les décors semblent signés Dufy, Rousseau ou Toulouse-Lautrec. Son concerto en Fa est interprété par Levant qui y tient tous les rôles, y compris celui du public.

Serpico Sidney Lumet, USA, 1973, 130 mn

Al Pacino incarne Frank Serpico qui dénonça la corruption de la Police newyorkaise. Ce film, avant tout politique, la décortique sur plusieurs niveaux. Sur le terrain, elle consiste en un racket basé sur la capacité discrétionnaire d'invoquer la loi contre les mauvais payeurs. Quant aux supérieurs, vertueux ou non, ils s'accordent sur un point : le linge sale se lave en famille. "Vous n'avez pas contacté d'autres agences ?" est leur leitmotif.

Lassé de l'omertà, Serpico se confie à la Presse. Ce qui ne plait pas à la "famille" : en représailles, un collègue des stupéfiants (F. Murray Abraham) s'abstient de lui prêter main forte durant une opération. Bien que gravement blessé, le héros pourra quand même témoigner devant une commission. Lumet reprendra le thème avec *Prince of the city* (p. 1565), vision plus complexe du même problème.

Body double Brian De Palma, USA, 1984, 114 mn

Un acteur (Craig Wasson) observe à la jumelle – référence à James Stewart dans *Rear window* (p. 1008) – une voisine affriolante depuis un appartement prêté par le complaisant Sam Bouchard (Henry Gregg). La voyant agressée par un (faux) Indien, il cherche à lui porter secours, mais, facilement paralysé par sa claustrophobie – re-Stewart, mais dans *Vertigo* (p. 1561) – est le témoin impuissant du meurtre. Le héros reconnaît plus tard celle qu'il a vue danser à la fenêtre : c'était en fait Holly (Melanie Griffith), une actrice porno payée par Bouchard, époux de la vraie victime Gloria (Deborah Shelton), pour attirer son attention – ce qui renvoie à Kim Novak dans le même *Vertigo*.

L'imitation ostentatoire va jusqu'à celle des mouvements de caméra : ainsi, quand le héros tient Holly dans ses bras, tout se met à tourner, le décor change et la femme devient Gloria. Si l'on arrive à dépasser l'agacement provoqué par ce *Hitchcock double*, on admettra que c'est très bien filmé.

Homicidal William Castle, USA, 1961, 87 mn

La mystérieuse Emily se marie sous le faux nom de Miriam Webster et poignarde le juge de paix lors de la cérémonie. Elle coupe plus tard la tête de Helga, une femme en fauteuil roulant, muette et paralysée (Eugenie Leontovich, au visage très expressif), mère du beau Warren, puis tente d'assassiner la véritable Miriam demi-sœur de Warren. Emily et Warren (Joan Marshall) ne font en réalité qu'un, car Emily, qui a été déclarée comme garçon à sa naissance, tue tous les détenteurs du secret pour pouvoir hériter de son père.

Castle est ici, plus que jamais, le Hitchcock du pauvre. Il présente son film, comme le faisait à l'époque le maître dans une série télévisée qui dura dix ans (p. 196). Et propose, juste avant la révélation finale, de rembourser les lâches qui voudraient sortir de la salle. On retrouve l'atmosphère schizophrène de *Psychose* (p. 1036) ; malgré cette référence écrasante, le film reste, contrairement à d'autres psychoseries, e.g., *Paranoiac* (p. 218), une réussite.

The ladies man *Le tombeur de ces dames*, Jerry Lewis, USA, 1961, 92 mn

Cauchemar misogyne dans une espèce de maison de poupée(s) grandeur nature. Herbert H. Heebert (Jerry Lewis) sert d'homme à tout faire ; il cherche à s'évader mais ces dames le retiennent.

Le film est une succession de gags, souvent très drôles. Le point faible des films de l'auteur, aussi admiré en France à l'époque que méprisé dans son pays, est son interprète principal – lui même – qui use et abuse de grimaces assez pénibles. La distribution comprend la récurrente Kathleen Freeman et George Raft qui joue... George Raft. Herbert lui demande même de répéter son fameux coup de la pièce de monnaie (p. 422), mais l'acteur la fait tomber sur le tapis.

Captain Boycott Frank Launder, Grande-Bretagne, 1947, 89 mn

Tout comme le préfet Poubelle, le capitaine Boycott est devenu nom commun par antonomase. Cet Anglais s'était rendu odieux par l'expulsion des fermiers irlandais de Lough Mask (comté de Mayo) incapables de payer leur loyer. Vers 1880, une campagne d'ostracisation fit perdre ses récoltes au capitaine, ceci malgré le renfort de l'armée britannique.

Le film n'est que la mise en scène appliquée et passablement romancée de cette histoire. Face aux méchants, Boycott (Cecil Parker) et son impitoyable auxiliaire (Mervyn Johns), la population irlandaise se divise en collabos (Niall MacGillis), terroristes fenians (Noel Purcell) ou réformateurs modérés comme le prêtre (Alastair Sim) et l'historique Parnell (Robert Donat). Le fictif Hugh Davin (Stewart Granger), d'abord Fenian, optera pour la modération.

Fanny by gaslight *L'homme fatal*, Anthony Asquith, Grande-Bretagne, 1944, 103 mn

Mélodrame victorien qui débute dans les quartiers populaires de Londres, sous l'éclairage blafard et sinistre des réverbères. C'est là que Fanny (Phyllis Calvert) assiste à l'assassinat de son père (John Laurie), tenancier de bordel, par Lord Manderstoke (James Mason), un aristocrate dégénéré. Heureusement pour elle, le mort n'était pas son vrai père et elle se retrouve reconnue de fait par son véritable géniteur, un politicien important. Quelques péripéties plus tard, le prometteur Harry Somerford (Stewart Granger) gagne le cœur de Fanny et plus difficilement sa main. Il aura dû auparavant tuer l'horrible Manderstroke dans un duel parisien au cours duquel il est lui-même grièvement blessé. Et surtout vaincre l'opposition de sa terrifiante sœur (Cathleen Nesbitt), une vieille fille aigrie qui préfère le voir mort plutôt que mésallié.

Bons acteurs et reconstitution d'époque léchée : cette production Gainsborough est d'un académisme intégral.

Career girls *Deux filles d'aujourd'hui*, Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1997, 83 mn

Annie (Linda Steedman) rend visite à Londres à Hannah (Katrin Cartlidge, prématurément disparue) avec qui elle partageait une chambre quand elles étaient étudiantes. Une série de rencontres incongrues et de coïncidences jalonnent ces brèves retrouvailles où le passé affleure souvent sous forme de flash-backs.

Joli film sur le temps qui passe, les ambitions (un peu) déçues et les occasions (peut-être) manquées. Annie dit à un moment "Tu n'as pas changé" ; tout comme "Tu n'as pas vieilli", cette double négation signifie à peu près le contraire, ici "C'était mieux avant". Et aussi que la seule chose qu'elles partagent encore est ce passé en lambeaux.

Kutabare akutō domo *Crevez vermines*, Seijun Suzuki, Japon, 1963, 84 mn

Premier opus de la série *Detective bureau 23* qui s'arrête au numéro 2. Le héros Tajima est incarné par l'acteur typique de ce genre de films, Jō Shishido aux joues implantées – ratage de la chirurgie esthétique qui l'a orienté vers les rôles de brute – dans le rôle d'un policier infiltré chez les yakuzas, au nombre desquels Tamio Kawaji et Kinzō Shin. Couleurs criardes et séquences musicales : dans un cabaret, Tajima est reconnu par la chanteuse et monte sur scène pour la faire taire en formant avec elle un duo sur fond de musique Charleston. Quant aux combats, ce sont des batailles rangées entre gangs qui se déplacent armés jusqu'aux dents à l'arrière de camions.

Manslaughter *Le réquisitoire*, Cecil B. DeMille, USA, 1922, 100 mn

Scènes d'orgie : il s'agit avant tout de l'alcool qui coule à flots en ces temps de Prohibition, d'exhibitions indécentes comme ce combat de boxe féminine, voire cette course sur des "pogo sticks", pas très orgiaque, quand même. Ce qui rappelle la décadence romaine, selon le vertueux procureur O'Bannon (Thomas Meighan) ; DeMille, toujours moralisateur, en profite pour nous rassasier d'images antiques.

Au centre de ces débordements nocturnes, une héritière égoïste, Lydia Thorne (Leatrice Joy) ; possédée de jour par le démon de la vitesse, elle provoque la mort d'un policier. Bien qu'issue d'un milieu à l'aise avec les procureurs, son affaire n'est pas classée : O'Bannon a décidé, par amour, de l'envoyer en prison. Dans le monde du réalisateur, la prison réhabilite.

La belle, qui était sortie du rôle subalterne assigné aux femmes par Paul de Tarse, retrouve le chemin de la vertu. Alors que le procureur démoralisé prend celui du *speakeasy* : il démissionne, s'adonne à la boisson et va jusqu'à mettre au clou sa flasque – non sans l'avoir préalablement vidée. Mais tout cela finira bien et le couple, enfin uni, pourra vivre dans le moralisme le plus strict.

On remarquera les ombres chinoises qui accompagnent la mort du policier à l'hôpital, ce qui annonce celle de Dale Fuller dans *Greed* (p. 1725). Aussi, le rêve de vengeance de Lydia emprisonnée se vengeant de la Justice qui se termine par "Si je pouvais revivre ma vie". Et encore, lors de son incarcération, ce carton ironique bien dans le style DeMille indiquant qu'elle passe de Révillon à Bertillon.

Dressed to kill *La clef*, Roy William Neill, USA, 1946, 72 mn

Le dernier de la série des Rathbone/Bruce qui comporte 14 films (pp. 24, 126, 492, 493, 1091 et 1617), 11 étant réalisés par Neill, dont la mort a sans doute interrompu le cycle. Un secret est réparti entre trois boîtes à musique au moyen d'une cryptographie sonore tout aussi extravagante que celle qui codait les clauses d'un traité dans *Une femme disparaît* (p. 697). Ce MacGuffin est l'endroit – une étagère de la maison du Dr. Samuel Johnson – où un graveur aurait dissimulé des plaques pour faux billets.

Sherlock Holmes est toujours aussi condescendant, il donne du "My dear fellow", i.e., "Mon ami" ou "Mon brave", à ce pauvre Watson, toujours aussi couillon : il faut le voir imiter un canard !

L'interprétation laisse un peu à désirer ; manque Dennis Hoey, l'inspecteur Lestrade de la série. Heureusement, la logeuse du 221B, Baker street (Mary Gordon) est fidèle au poste. Les méchants sont aussi un peu fades, sauf le récurrent Harry Cording : avec sa casquette à la Lénine, il campe Hamid, chauffeur-tueur. À remarquer le rôle du vieillard un peu libidieux Stinky ; il est tenu par Edmund Breon, le Juve de *Fantômas* (p. 1031).

Etsuraku Les plaisirs de la chair, Nagisa Ōshima, Japon, 1965, 91 mn

Chargé de garder une forte somme d'argent volé, Atsushi (Katsuo Nakamura) décide de la dépenser en louant à prix d'or les services de diverses beautés. Il a alors maille à partir avec les amis des donzelles : des yakuzas, un mari ou un maquereau dont il devient vache à lait sans pour autant obtenir la moindre sincérité de la part de ses "employées". La mort du propriétaire du magot le dispense de rendre l'argent d'ailleurs totalement dilapidé. L'inaccessible Shōkō (Mariko Kaga) qu'il a toujours idolâtrée cherche à son tour à le taper ; apprenant qu'il est fauché, elle le dénonce à la Police. Avec Rokkō To.ura.

Ce film d'Ōshima, totalement dépourvu de la crispation caractéristique de ses films "sérieux" à message politique, est très réussi.

High hopes Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1988, 108 mn

La vieille Mrs. Bender habite dans une zone populaire en cours de yuppisation. Dans la maison adjacente vit en effet un couple puant : le mari déclare "Une place pour tout le monde et tout le monde à sa place" et la femme (Lesley Manville) parle avec un accent british exagéré. Ils ne fréquenteraient pas Valerie, la fille de la vieille dame, une excitée de l'arrivisme social dont le mari Martin boit du Moët dans un verre à whisky avec une rondelle de citron. Et encore moins son frère Cyril (Phil Davis) qui passe aux yeux de Martin pour un foutu raté "a fucking loser", la pire insulte de ces années. Cyril et son épouse Shirley (Ruth Sheen) sont en effet dénués d'ambition sociale. Ils ont surnommé leur cactus Thatcher et considèrent Highgate, le cimetière où repose Karl Marx, comme un lieu de pèlerinage – on pense à *Morgan* (p. 687). C'est à eux, et aussi à cette mère qui perd la boule, que l'auteur réserve sa tendresse.

Reporters Raymond Depardon, France, 1981, 97 mn

Octobre 1980 : la guerre Iran-Irak en est à son deuxième mois, un attentat a lieu contre la synagogue de la rue Copernic, le prix Nobel de médecine est décerné à Jean Dausset, Jean-Luc Godard présente *Sauve qui peut (la vie)* (p. 276). Les candidats (Giscard, Marchais, Rocard, Mitterrand et Coluche) se préparent pour l'élection présidentielle de 1981 ; Chirac serre beaucoup de mains dans les commerces de la rue Saint-Dominique. Tout cela occupe l'agence Gamma (dont Depardon fut cofondateur) à l'ordinaire plus frivole, e.g., la soirée de Cartier place Vendôme. Les paparazzi de Gamma (dont Francis Apesteguy) pourchassent Richard Gere, la princesse de Monaco, l'héritière Onassis et même le fils De Gaulle : filatures à l'aide de talkies walkies avec cet incroyable aplomb qui leur donne le droit, pensent-ils, de s'immiscer dans la vie d'autrui.

j **Viva Zapata!** Elia Kazan, USA, 1952, 109 mn

Le scénario de John Steinbeck est davantage une dissertation sur le pouvoir qu'une évocation de Zapata, desservi par un Marlon Brando très Actors Studio qui mange ses mots, sans doute pour signifier son illettrisme. Le personnage le plus intéressant du film est l'énigmatique Aguirre (Joseph Wiseman, futur *Dr. No*, p. 1199) qui seconde fidèlement le révolutionnaire jusqu'au moment où celui-ci, arrivé au sommet, se retire, de peur de devenir un nouveau Porfirio Díaz ; il passe alors du côté des militaires pour tendre le piège fatal à Zapata. Cet individu au cou de taureau ne croit qu'en la "logique" : veut-il dire la nécessité historique ? L'année 1952 voit Kazan se faire délateur et balancer ses ex-amis communistes.

La scène de l'exécution nocturne de Madero est très impressionnante. Le film se referme sur ce cheval blanc qui, tel le chien du *Quai des brumes* (p. 137), s'évade de la cour de caserne qui a vu la mort de Zapata : on ne tue pas une légende.

Le déclin de l'empire américain Denys Arcand, Canada, 1986, 97 mn

Quatre hommes et quatre femmes se rassemblent le temps d'un week-end au bord d'un lac québécois dans la maison de Rémy (Girard), professeur d'histoire et redoutable homme à femmes. Son épouse Louise (Dorothée Berryman) se refuse à croire à ses infidélités ; c'est Dominique (Michel), qui a couché avec lui et beaucoup d'autres, qui lui ouvre les yeux. Il y a aussi Pierre (Curzi), amoureux de la jeune Danielle, étudiante rencontrée dans un salon de massage, Diane (Louise Portal) à laquelle rend visite un étalon brutal. . . ainsi que Claude (Yves Jacques), un homosexuel. Ces intellectuels discutent de baise mais aussi du désenchantement d'une génération, celle de 1968. Léger et discrètement nostalgique, le film a connu une suite très émouvante, *Les invasions barbares* (p. 951) qui reprend les mêmes acteurs autour de Rémy en train de mourir à l'hôpital.

The outfit *Échec à l'organisation*, John Flynn, USA, 1973, 103 mn

Double peine pour Earl Macklin (Robert Duvall) : tout juste sorti de prison pour l'attaque d'une banque, il doit rendre des comptes à la Mafia, propriétaire de l'établissement. Avec sa petite amie Bett (Karen Black) et son ancien complice Jack (Joe Don Baker), il décide de rendre coup pour coup à la Pieuvre. Ce qui l'amène à s'opposer à Menner (Timothy Carey) puis au grand chef Mailer (Robert Ryan) qu'ils finissent par abattre ; mais Bett meurt d'une balle perdue.

Film réjouissant même si le dénouement positif n'est guère vraisemblable. Mentionnons une séquence étonnante où la femme d'un garagiste prétend avoir été agressée pour provoquer la rixe qui pourrait la débarrasser de son mari. Avec Elisha Cook, Jane Greer et Marie Windsor.

Oyū sama *Madame Oyū*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1951, 93 mn

Oyū (Kinuyo Tanaka) est veuve mais, liée par l'éducation d'un enfant, n'est pas libre de se remarier avec Shinnosuke (Yūji Hori). C'est donc sa sœur Shizu (Nobuko Otowa) qui le fait à sa place... tout en se refusant à son époux de peur de peiner Oyū. Libérée par la mort de son fils, Oyū se remarie avec un marchand de sake de Fushimi. Elle n'a pas voulu épouser Shinnosuke pour ne pas léser Shizu (!). Le couple a finalement un enfant mais Shizu meurt en couches; Shinnosuke, qui a fait vœu de ne jamais revoir Oyū, lui abandonne le nouveau-né.

D'après Jun'ichirō Tanizaki, une histoire où chacun se sacrifie pour l'autre, d'où trois malheureux; conception très japonaise de la perfection, ce n'est qu'après la cérémonie que Shizu informe son époux que le mariage ne saurait être consommé.

Hamlet Laurence Olivier, Grande-Bretagne, 1948, 154 mn

Un des trois films shakespeariens de Laurence Olivier, qui joue aussi le rôle-titre. La distribution est au-dessus de tout éloge, en particulier Felix Aylmer en Polonius et Jean Simmons, bouleversante Ophélie; sans oublier les petits rôles, Stanley Holloway en fossoyeur et Peter Cushing en courtisan efféminé.

L'utilisation du monologue intérieur (Hamlet parle sans bouger les lèvres) évite le côté convenu du trop fameux "To be or not to be". La pièce a été un peu allégée: Fortinbras, Rosencrantz et Guildenstern ont disparu.

Comme sortie du tableau de Millais, la blanche Ophelia flotte comme un grand lys. Le reste est silence...

Hannah and her sisters *Hannah et ses sœurs*, Woody Allen, USA, 1986, 107 mn

Trois sœurs à Manhattan autour de Hannah (Mia Farrow avec sa vraie mère, Maureen O'Sullivan qui fut la Jane des six premiers Tarzan, p. 1753).

Holly (Dianne West) est mal dans sa peau et rate un peu tout mais finit par s'imposer comme dramaturge et trouve même l'âme sœur auprès de Mickey (le réalisateur), l'ex-époux de Hannah aux tendances hypocondriaques qui cherchait sa voie auprès de diverses religions, catholicisme, voire Hare Krishna!

Lee (Barbara Hershey), mariée à Frederick (Max von Sydow), un peintre incapable du moindre compromis, le trompe avec Elliott (Michael Caine), l'époux de Hannah. Elle abandonne son pénible mari à sa solitude – "Tu es mon unique contact avec le Monde" – et son orgueil. Également lassée des atermoiements d'Elliott, elle le quitte pour un nouvel amour et un mariage.

Un des meilleurs Woody Allen, surpassé cependant par *Crimes and misdemeanors* (p. 1192) dont il n'a pas la noirceur absolue.

Deux hommes dans Manhattan Jean-Pierre Melville, France, 1959, 84 mn

Moreau (le réalisateur), journaliste de l'AFP, et Delmas (Pierre Grasset) photographe imbibé et fouille-merde pour France-Match (!), recherchent le délégué français à l'ONU. Ils le retrouveront, victime d'une épectase à la Félix Faure. Dilemme, faut-il ou non publier les photos? Delmas finira par jeter les négatifs.

Le film se voudrait une plongée nocturne dans New York, mais n'arrive pas à intégrer les deux personnages français dans le cadre américain. On peut sauver le dernier plan, le long du métro aérien. Pris au petit matin, il renvoie à la place Blanche de *Bob le flambeur* (p. 600).

The affairs of Anatol *Le cœur nous trompe*, Cecil B. DeMille, USA, 1921, 117 mn

D'après Arthur Schnitzler : le jeune marié Anatole (Wallace Reid) est en quête d'aventures. Il tente d'abord de "réformer" une jeune femme entretenue en lui faisant jeter ses bijoux du haut du pont de Brooklyn ; elle ne se débarrasse que d'écrins vides. Puis il sauve une prétendue noyée qui en profite pour alléger son porte-feuille. Il rencontre finalement une soi-disant débauchée satanique qui ne cherche qu'à financer l'opération de son mari, grand blessé de guerre.

L'herbe n'étant pas plus verte ailleurs, il reviendra auprès de sa sage moitié (Gloria Swanson). L'actrice ne retrouvera le réalisateur que bien plus tard dans *Sunset Boulevard* (p. 1574) dans le rôle d'une *has been* du muet et ancienne star de DeMille qui joue son propre rôle.

Higanbana *Fleurs d'équinoxe*, Yasujiro Ozu, Japon, 1958, 92 mn

Résumé : un père marie sa fille. Ce qui convient à moult films de l'auteur dont c'est le premier en couleurs. Ici, pas de mariage arrangé : Setsuko Hirayama (Ineko Arima) a déjà trouvé un fiancé, Taniguchi (Keiji Sada). Il s'agit de convaincre ses parents, Kyōko (Kinuyo Tanaka) et surtout Wataru (Shin Saburi) qui avait déjà choisi un futur gendre. Une jeune fille, aussi rusée que culottée, Yukiko (Fujiko Yamamoto), l'amènera à consentir, puis assister à contre-cœur à la cérémonie et, enfin, aller voir les jeunes mariés à Hiroshima. Le film se referme, comme *Ukikusa monogatari* (p. 702) sur l'image d'un train qui s'éloigne.

Hirayama forme avec Kawai (Nobuo Nakamura) et Horie (Ryūji Kita) une espèce de triumvirat, qu'on retrouve à deux reprises dans un restaurant dont la tenancière est jouée par Toyo Takahashi : dans *Fin d'automne* (p. 1010) et *Le goût du sake* (p. 35), Chishū Ryū remplaçant Saburi. Ici, Ryū n'a qu'un second rôle : lors d'une réunion d'anciens élèves près du pont de Takeshima (baie de Mikawa), il psalmodie *a cappella* une longue déploration militaire.

Les anciens de Saint-Loup Georges Lampin, France, 1950, 82 mn

Pierre Véry, au scénario, et Serge Grave, dans un second rôle, font du film une sorte de faux raccord aux *Disparus de Saint-Agil* (p. 99). Jacquelin (Pierre Larquey) a invité ses anciens élèves, dont le prêtre Forestier (Serge Reggiani), le grand voyageur Merlin (François Périer) et surtout le banquier Laclaux (Bernard Blier) : son but, retaper son collège en mauvais état. Mais Laclaux vient de faire faillite et il n'y aura pas de miracle ; Jacquelin meurt, et les trois anciens copains, sortes de Chiche-capons, repartent ensemble. Péripiétie bien gratuite, l'assassinat d'une jeune femme (Odile Versois) : la véritable mort est celle de l'enfance.

Petit rôle pittoresque de concierge pour Charles Vissières.

Angel Ernst Lubitsch, USA, 1937, 87 mn

Mariée au diplomate britannique Barker (Herbert Marshall), Maria (Marlene Dietrich) tombe amoureuse de Halton (Melvyn Douglas) mais reste finalement avec son époux. Un trio amoureux nettement moins réussi que celui de *Trouble in Paradise* (p. 92). L'histoire d'amour impossible devrait séduire et pourtant c'est le mari qui emporte la sympathie et non l'amant. . .

Impayable Edward Everett Horton en valet snobissime : "How is the weather to-day?" lui demande Barker. "Not bad, Sir", répond-il, imperturbable, alors qu'il pleut à grosses cordes derrière les vitres.

The Boston strangler *L'étrangleur de Boston*, Richard Fleischer, USA, 1968, 116 mn

La première partie du film décrit les meurtres d'un criminel en série et l'enquête menée par le policier DiNatale (George Kennedy) qui piétine. Le procédé du "split screen", à la mode dans ces années-là, nous montre simultanément le doigt du meurtrier sur une sonnette et sa future victime dans son appartement, les suspects et les policiers qui vont les arrêter, etc. Tout ceci culmine dans une étrange séquence où un parapsychologue oriente la Police vers un déséquilibré. . . complètement inoffensif. Nous ne voyons le criminel, réduit au départ à une main ou une paire de chaussures, que peu de temps avant sa capture.

La seconde partie est une espèce de *mano a mano* entre le criminologue Bottomly (Henry Fonda) et l'assassin DeSalvo (extraordinaire Tony Curtis) dont la personnalité est tout aussi scindée que l'écran de la première partie. Le DeSalvo "normal" n'a conscience de l'étrangleur que par éclairs, lorsqu'il se voit dans un miroir – encore une image multiple – en train de tuer. C'est un de ces moments que Bottomly saura exploiter pour briser la carapace de DeSalvo.

L'enterrement de Kennedy (1963) date l'action.

Tōkyō no onna *Une femme de Tōkyō*, Yasujirō Ozu, Japon, 1933, 47 mn

Comme dans *Osen aux cigognes* et *L'élégie de Naniwa* (pp. 1260, 295), l'héroïne, Chikako (Yoshiko Okada), se prostitue pour payer les études d'un homme, son frère Ryōichi (l'Eurasien Ureo Egawa) auquel sa voisine Harue (Kinuyo Tanaka) apprend la vérité ; il se suicide de honte.

Signature précoce d'Ozu, une bouilloire et des cheminées qui fument. Le scénario de Tadao Ikeda présente des similitudes avec celui de *Rêves de chaque nuit* (p. 128). Ryōichi avait emmené Harue au cinéma pour voir *Si j'avais un million* (p. 868) : on reconnaît le sketch de Lubitsch avec Charles Laughton.

The dark knight Christopher Nolan, USA, 2008, 152 mn

Revoilà Batman, alias Bruce Wayne (Christian Bale), face à Joker (Heath Ledger, excellent), maléfique "Homme qui rit". Il est assisté de son valet Alfred (Michael Caine), du commissaire Gordon (Gary Oldman) et de Lucius Fox (Morgan Freeman). Le procureur Harvey Dent (Aaron Eckhart), au visage à moitié brûlé - donc à moitié mauvais - est rendu quasiment fou par la perte de Rachel (Maggie Gyllenhaal) et se met lui aussi à tuer : il n'en est pas moins sanctifié après sa mort grâce à Batman qui endosse la paternité de ses crimes.

Ce festival d'effets spéciaux est numéro 3 du classement IMDb des meilleurs films de tous les temps. On peut préférer *Following* (p. 108), ou encore *Memento* (p. 326), à cette œuvre boursouflée, superficielle et sans humour.

Sonatine Takeshi Kitano, Japon, 1993, 90 mn

"Beat" Kitano campe Murakawa, un yakuza impitoyable capable de faire accrocher un "mauvais payeur" à une grue du port pour le noyer. Son boss l'envoie donner un coup de main à un copain à Okinawa ; comme souvent dans ce type de film, le boss est un traître qui veut se débarrasser à la fois du copain et de Murakawa. À Okinawa, le héros est en butte à des attentats sanglants, ce qui l'amène à se mettre au vert près d'une plage avec sa bande.

Cette période d'attente constitue le noyau du film au temps comme suspendu avec ces tueurs occupés à des jeux infantiles. On assiste ainsi à une combinaison inédite entre pierre/papier/ciseaux et roulette russe. L'image centrale, à double détente, montre Murakawa un pistolet sur la tempe, pour de vrai, pour de faux ? À la fin, ayant soldé ses comptes, il se fera vraiment sauter le caisson.

On mentionnera un terrifiant tueur déguisé en pêcheur qui déballe tranquillement son matériel. Et surtout ce règlement de compte nocturne dans un immeuble plongé dans l'obscurité où l'on ne voit que les baies vitrées traversées d'éclairs ainsi que leurs reflets sur les voitures du parking.

The tin star *Du sang dans le désert*, Anthony Mann, USA, 1957, 93 mn

Le shérif blanc-bec Ben Owens (Anthony Perkins, qui d'autre ?) se place sous l'aile du chasseur de primes Hickman (Henry Fonda). Il sera amené à capturer deux criminels (dont Lee Van Cleef) et s'opposer à leur lynchage par une bande raciste menée par Bogardus (Neville Brand). Étonnante scène où la foule découvre le médecin du patelin (John McIntire) mort dans le tilbury qui l'amenait à sa fête d'anniversaire. Fonda a une manière de se déplacer qui n'appartient qu'à lui.

The baron of Arizona Samuel Fuller, USA, 1950, 97 mn

Cette production du studio Lippert de "Poverty Row" est l'histoire romancée de James Reavis (Vincent Price, excellent), qui faillit s'appropriier le territoire de l'Arizona grâce à des documents de son cru datés du XVIII^e siècle : un prétendu legs du roi d'Espagne Ferdinand VI au fictif Peralta dont il fabrique *ex nihilo* une descendante, Sofia (Ellen Drew), pour l'épouser. Le baron auto-proclamé se heurte au gouvernement américain à travers le fictif Griff (Reed Hadley), un expert en faux qui raconte l'histoire en flash-back, ainsi qu'aux habitants du territoire qui tentent de le lyncher. Pygmalion tombé amoureux de sa création, le faussaire finit par vendre la mèche et passe quelques années en prison.

La longue séquence où Reavis part pour l'Espagne y falsifier des documents jalousement gardés dans un monastère est particulièrement réussie. Avec Beulah Bondi et Vladimir Sokoloff en Mexicain ; dans *Les sept mercenaires* (p. 1033), il sera promu chef de village.

The apartment *La garçonnière*, Billy Wilder, USA, 1960, 125 mn

Employé d'une société d'assurances, C. C. Baxter (Jack Lemmon) obtient de l'avancement en prêtant son appartement à ses supérieurs hiérarchiques pour leurs ébats extra-conjugaux ; il décroche même un poste d'assistant auprès du directeur Sheldrake (Fred MacMurray). Tout se détraque quand Fran Kubelik (Shirley MacLaine), naïve employée d'ascenseur, fait une tentative de suicide dans la "garçonnière" : le grand chef venait de lui donner cent dollars.

Le contrepoint comique de ce film plutôt caustique est assuré par le voisin médecin qui, à cause du va-et-vient chez Baxter, le prend pour un athlète sexuel. Et par une quasi-citation de *Beau fixe sur New York* (p. 497), l'abus du suffixe "wise" comme dans "percentage-wise" (du point de vue du pourcentage) – on entend même "otherwise-wise". Petite pique contre la télévision : une secrétaire compréhensive veut déplacer le rendez-vous du jeudi soir pour ne pas rater "*Les incorruptibles* avec Robert Stack" (p. 1780). Le scénario d'I.A.L. Diamond est aussi un beau conte de Noël dominé par la touchante prestation de MacLaine.

M, Eine Stadt sucht einen Mörder *M le maudit*, Fritz Lang, Allemagne, 1931, 105 mn

Un assassin pédophile terrorise une ville ; il a déjà tué neuf fois quand la Police décide d'employer les grands moyens, contrôles et rafles. La pègre, dérangée dans ses activités, se met elle aussi en quête du sadique, avec son réseau de mendiants et d'aveugles, faux ou véritables comme le vendeur de ballons qui identifie le criminel à la scie qu'il siffle (*Dans l'ancre du roi de la montagne* de *Peer Gynt*). Marqué au dos d'un M (comme Morder), il prend la fuite pour se réfugier dans un immeuble de bureaux d'où une escouade de monte-en-l'air ira le dénicher terré au fond d'un débarras.

Le choix des éclairages, les ombres sur les murs, la litote des deux ballons abandonnés qui résume le meurtre d'une fillette, tout cela nous situe dans la continuité du cinéma muet. Également dans celle des complots à la Mabuse, avec cet improbable tribunal des truands présidé par Schränker (le controversé Gustaf Gründgens, cf. *Méphisto*, p. 701) qui comporte même un avocat. Le commissaire Lohmann est d'ailleurs campé par Otto Wiernicke, tout comme dans le futur *Testament du Docteur Mabuse* (p. 551).

Le film est dominé par la composition de Peter Lorre dans le rôle de sa vie. Tueur aux yeux exorbités et aux allures de bête traquée, il n'est pas le libre acteur des atrocités qu'il commet. Quand il avoue au "tribunal" se sentir comme suivi par une ombre menaçante, ce n'est pas uniquement un moyen d'esquiver ses responsabilités. Scénario de Thea von Harbou.

La Belle et la Bête Jean Cocteau, France, 1946, 95 mn

Adaptation superlative du célèbre conte. Magie du cinéma, notamment lors de l'arrivée du père (Marcel André) au château de la Bête : bras qui sortent des murs en brandissant des chandelles, statues qui suivent des yeux ou de la tête le voyageur égaré. Ou encore celle de la Belle (Josette Day) qui se déplace sans marcher. Monde merveilleux avec miroir et cheval magiques – "Va où je vais le Magnifique, va, va, va" – et une statue d'Aphrodite qui s'anime pour tirer une flèche. L'impression de fantastique qui se dégage du film reste inégalée, malgré (ou à cause) des effets spéciaux rudimentaires. Le rôle de la Bête est tenu par un Jean Marais au masque de fauve, qui reste identifiable à sa voix, amplifiée ici par une diction volontairement emphatique et douloureuse : "Mais les pauvres bêtes ne savent que se coucher par terre et mourir". Musique de Georges Auric.

Hors du château de la Bête règne le prosaïsme. Dans les atours d'un XVII^e siècle hollandais, les deux méchantes sœurs de la Belle (Mila Parély et Nane Germon) et son frère Ludovic (Michel Auclair), un voyou qui fait équipe avec Avenant (le même Marais) pour tenter de tuer la Bête et s'emparer de son trésor.

The private life of Sherlock Holmes *La vie privée de Sherlock Holmes*, Billy Wilder, USA, 1970, 125 mn

Un Sherlock Holmes parodique. S'il a bien l'accent british, il n'est pas victorien pour autant : dans le premier épisode, Holmes (Robert Stephens) se tire d'un mauvais pas en prétendant vivre une relation homosexuelle avec Watson (Colin Blakely). Ce que dément par la suite son histoire d'amour nullement platonique avec la belle espionne (Geneviève Page). Loin d'être infallible en dépit de son sens de la déduction (en fait, abduction, cf. p. 126), il se fait mener en bateau : "On t'a manipulé comme un cochon pour trouver des truffes", lui dit son frère Mycroft (Christopher Lee).

L'épisode principal tourne autour du monstre du Loch Ness, commode camouflage d'un sous-marin expérimental ; on y croise des espions allemands déguisés en trappistes – le vœu de silence les dispense de parole – et des nains dans des cercueils. Avec Stanley Holloway en fossoyeur, clin d'œil à son rôle dans le *Hamlet* de Laurence Olivier (p. 77).

Le film, aux dominantes rouges, comportait d'autres épisodes courts, mais la version complète, d'une durée de 165 mn semble à jamais disparue. La prise finale de drogue par Holmes n'est pas une désacralisation de plus du détective : il s'adonnait déjà à la cocaïne à la fin du *Signe des quatre*.

Rocco e i suoi fratelli *Rocco et ses frères*, Luchino Visconti, Italie, 1960, 170 mn

Une veuve (Katina Paxinou) quitte la Lucanie (= Basilicate) avec ses cinq fils pour les brumes milanaises. Le second, Simone (Renato Salvatori) est rapidement perversi par la ville ; voleur, un peu maquereau, il devient criminel. Le troisième, le chevaleresque Rocco (Alain Delon) lui pardonne tout, fidèle à l'esprit chrétien et au culte de la famille ; un peu comme les tragiques sœurs des mélodrames japonais qui se prostituent pour payer les dettes d'un frère, il entreprend une carrière de boxeur pour rembourser un homosexuel (Roger Hanin) victime de Simone. Entre les deux, Nadia (Annie Girardot) une prostituée, ex-maîtresse de Simone, avec laquelle Rocco entretient une relation amoureuse chaste. Ce que ne supporte pas son frère qui la viole dans un terrain vague. Rocco la lui "rend" sans se préoccuper un instant du mal qu'il fait à Nadia qui retombe dans son triste métier avant de mourir poignardée par son ex. "Du passé faisons table rase" semble dire le quatrième fils Ciro, ouvrier chez Alfa-Romeo qui renvoie ses deux aînés dos à dos, en attendant des jours meilleurs.

Film néo-réaliste tardif qui reflète le surmoi communiste du réalisateur, plus à l'aise avec l'aristocratie décadente du *Guépard* (p. 1030). Petits rôles pour Claudia Cardinale, Suzy Delair et Paolo Stoppa.

Tini zabutykh prediv *Les chevaux de feu*, Sergueï Paradjanov, URSS, 1965, 92 mn

Chez les Houtsoules des Carpates dans un passé immémorial ; cartons en ukrainien, tout comme le titre dont la traduction littérale est *Ombres des ancêtres oubliés*. C'est l'histoire d'Ivan, d'abord amoureux de Marichka, pourtant fille du meurtrier de son père – “Nous ne serons pas un couple” –, qui se noie. Ivan épouse plus tard Palagna, femme sensuelle qui ne lui donne pas d'enfant et le trompe avec un sorcier ; il finit par mourir en retrouvant le fantôme de son amour.

Tout cela est rendu au moyen d'un lyrisme échevelé : mouvements de caméra, effets de montage, surimpressions, jeux sur les couleurs, sauf pour la période qui suit la mort de Marichka, filmée en noir et blanc. Mentionnons les silhouettes de chevaux ensanglantés lors de la mort du père d'Ivan, de l'étoile que suit Marichka avant de se noyer, de sa présence, morte, à la fenêtre du couple stérile, de la croix solitaire sur une colline. Et l'extraordinaire tempête déviée par le sorcier.

Le film fait une large place au folklore ; mais, venant de Paradjanov, tout porte à penser qu'il est en partie réinventé.

Forbidden planet *Planète interdite*, Fred M. Wilcox, USA, 1956, 98 mn

Un vaisseau interstellaire se pose sur la planète où échoua jadis le *Bellérophon*. Ils sont fraîchement accueillis par Morbius (Walter Pidgeon) qui y vit seul avec sa fille dans ce qu'il reste de la civilisation Krell, disparue il y a longtemps, des êtres massifs si l'on s'en réfère à la forme de leurs portes. L'équipage est rapidement agressé par des êtres invisibles et le médecin de bord (Warren Stevens) identifie le responsable : c'est Morbius lui-même dont le ça (en anglais “id”), amplifié par les machines Krell, réalise son agressivité inconsciente contre les visiteurs.

Thème très original, surtout pour l'époque, avec son architecture Krell aux perspectives vertigineuses, sa salle d'amplification aux cadrans en progression géométrique en puissances de 10 qui implique des niveaux d'énergie sans rapport avec les limites admises de l'Univers. Mais aussi des tunnels, notamment l'histoire d'amour inepte. Un personnage se dégage cependant, Robby le robot, véritable vedette du film ; quand le cuisinier (Earl Holliman) lui demande un peu de bourbon, il en synthétise 60 gallons !

Le film peut aussi se voir au second degré comme une description d'un scientisme qui s'exprime dans sa croquignollette niaiserie : les protagonistes connaissent tous leur QI, le robot analyse la nourriture et fabrique immédiatement des plats de synthèse, les Krells savaient tout ou à peu près, etc. “– Robby peut-il se tromper ? – Jamais”. Contrairement aux histoires de vampires, cette idéologie n'a jamais désarmé et triomphe actuellement avec la mal nommée Intelligence artificielle, bras armé de la dystopie.

Tsar Pavel Louguine, Russie, 2009, 119 mn

Ivan le Terrible (Piotr Mamonov) travaille pour la grandeur de la Russie. Il doit faire face à l'opposition de son ex-ami le métropolite Philippe (Oleg Yankovski) qu'il fera exécuter par son fidèle Maliouta (Iouri Kouznetsov). Ivan est décrit comme fourbe, paranoïaque – il voit des Polonais partout – et torturé par ses crimes, ce qui ne l'empêche en aucune façon de continuer.

Tout comme le classique d'Eisenstein (p. 1038), le film repose sur un parallèle implicite avec Staline, l'"opritchnik" Maliouta renvoyant à Beria. Malgré le soin apporté aux images – le décor splendide de la ville historique de Souzdal –, ce qu'on voit est trop terrifiant pour que nous puissions éprouver un quelconque plaisir esthétique devant ces scènes de torture ou d'exécutions d'opposants livrés, non pas aux lions, mais aux ours.

On est surpris de la cruauté du tsar qui, vers 1570, fait tuer tous les habitants d'une ville qui s'était rendue aux Polonais. Rappelons qu'en 1629 notre bon roi Louis XIII fit pendre tous les habitants de Privas, cité huguenote.

Un'avventura di Salvator Rosa *Une aventure de Salvator Rosa*, Alessandro Blasetti, Italie, 1939, 93 mn

Excellent film d'aventures à dominante comique. Artiste multiforme du XVII^e siècle, Salvator Rosa est peintre de jour et devient il Formica (fourmi), combattant masqué pour la liberté la nuit. Entre *Zorro* (p. 129) et *Les aventures de Robin des Bois* (p. 453), même si Gino Cervi ne fait oublier ni Douglas Ferbanks ni Errol Flynn, le film exploite le potentiel théâtral des jets d'eau de la villa d'Este. Excellente distribution, dont le couple Luisa Ferida/Osvaldo Valenti qui allait payer au prix fort son allégeance au régime de Saló et, surtout, Rina Morelli qui, dans un rôle de duchesse primesautière, est la vraie vedette du film.

If. . . Lindsay Anderson, Grande-Bretagne, 1968, 107 mn

Une public school anglaise. Le jeune révolté Mick Travis (Malcolm McDowell), dont la rage annonce celle d'Alex dans *Orange mécanique* (p. 478), rue dans les brancards et aura droit à une sévère séance de *caning* – un châtiment corporel qui devait persister jusqu'en 1987 – de la part d'un *whip* (pion) sadique. Tout devrait se terminer, l'âge venant, par la rentrée du trublion dans le rang ; le réalisateur a préféré l'armer d'une mitraillette pour lui faire dégommer enseignants et membres de l'*establishment*.

Le titre est une référence ironique à un poème pompier de Rudyard Kipling qui se termine par "Tu seras un homme, mon fils". Image inattendue : un immense tiroir dans lequel une huile de l'école se dissimule, couchée.

Sommaren med Monika *Un été avec Monika*, Ingmar Bergman, Suède, 1953, 98 mn

Monika (Harriet Andersson) passe l'été avec Harry (Lars Ekborg) qui a emprunté le petit bateau de son père. Ces vacances en bord de mer sont à peine dérangées par l'irruption de l'ex-amant de la jeune fille, le voyou Lelle qui incendie leurs vêtements. Avec l'automne vient la lassitude ; Monika chaparde de la nourriture chez des voisins et doit se sauver, comme la voleuse qu'elle est, par une fenêtre. Retour à Stockholm, mariage pour cause de grossesse. Le garçon rentre amèrement dans l'âge adulte tandis que Monika renoue avec ses amants, dont Lelle, et abandonne foyer et bébé pour reprendre sa vie de cigale.

Premier grand rôle de Harriet Andersson qui dégage une intense sensualité mêlée à une impression d'extrême jeunesse.

Our hospitality *Les lois de l'hospitalité*, Buster Keaton & John G. Blystone, USA, 1923, 73 mn

Réflexion sur la "locativité" : doit-on juger les gens en fonction de leur origine géographique, sociale, etc. ? Ou encore, doit-on payer pour les fautes de ses ancêtres ? On pourrait même se poser la question de l'héritage tout court.

Le ressort de l'intrigue est la *vendetta*, principe locatif s'il en est. Cette vendetta s'oppose à un principe "spirituel" (je veux dire non locatif), l'hospitalité sudiste. Une locativité plus littérale apparaît selon qu'on est dans la maison ou dehors, soit l'un, soit l'autre : politesse à l'intérieur, coup de pistolet dès qu'on passe la porte.

Un élément locatif mineur du film est représenté par ce couple qui s'entretue. Quand Buster tente, au nom des principes "spirituels", de venir en aide à la pauvre femme, celle-ci prend violemment le parti – locatif, donc – de son mari.

Riso amaro *Riz amer*, Giuseppe De Santis, Italie, 1949, 104 mn

Ancrage néo-réaliste avec les "mondine", saisonnières préposées à la culture du riz près de Vercelli, prétexte à montrer des cuisses, dont celles de Silvana (Mangano), car on ne met pas de robe dans la rizière. L'opposition entre "officielles" et "clandestines" s'efface devant une vague intrigue policière : le petit truand Walter (Vittorio Gassman) prévoit de voler la récolte de riz avec la complicité de Silvana dont il a fait sa maîtresse et qui ouvre les vannes pour faire diversion. À la corruption d'une bonne fille du peuple que ses remords conduiront au suicide, répond la rédemption de Francesca (Doris Dowling) : cette voleuse venue avec Walter sera régénérée par le travail et la rencontre du vertueux soldat Marco (Raf Vallone). Moment réussi dans ce film inégal, une fausse couche sous la pluie.

Foolish wives *Folies de femmes*, Erich von Stroheim, USA, 1922, 144 mn

De la fausse monnaie est écolée par le “comte” Karamzine (le réalisateur) et ses deux cousines – qui ne sont ni russes ni de la même famille – dans une principauté (Monaco) qui est elle-même un état-bidon. Attifé d’un uniforme de l’Armée impériale, l’escroc tente de séduire Helen, l’épouse d’un diplomate américain et échoue de justesse. Mais, véritable obsédé sexuel, il viole (séquence coupée) la fille débile du faux-monnayeur Ventucci (Cesare Gravina), lequel fait justice.

La servante Marouchka (Dale Fuller) est bien bête : comment croire à la fois que son maître est un authentique aristocrate et qu’il va l’épouser ? L’Américaine semble sortie d’une comédie conjugale de DeMille, mais on n’est pas ici dans la bien-pensance. Par contre, les deux “Russes” (Maude George et Mae Busch) ne font pas partie des dupes : elles sont les maîtresses de leur “cousin”. Quant au libidineux Karamzine, il est d’une lâcheté sans nom : quand Marouchka, folle de jalousie, met le feu à la chambre où il est enfermé avec Helen, il saute du balcon, abandonnant l’Américaine aux flammes.

Le film est excessif dans ses moindres détails : Karamzine commence sa journée avec un verre de sang de bœuf ! Et termine sa pitoyable existence au fond de l’égout où Ventucci a jeté son cadavre. Célèbre image de mutilation : un militaire ne ramasse pas les éventails des dames car il n’a plus de bras. Exagération aussi dans la reconstitution de Monte Carlo – à grands frais par Universal – qui ressemble à la place de l’Opéra à six heures du soir. Ce grand film annonce parfois le futur chef d’œuvre de Stroheim, *Greed* (p. 1725) ; ainsi quand Marouchka se met à réfléchir les doigts dans la bouche à la façon de Trina McTeague.

Du rififi chez les hommes Jules Dassin, France, 1955, 119 mn

Le film commence très mal, comme une collection de stéréotypes datés sur les truands et leurs pépées que résume la chanson interprétée par Magali Noël : les femmes aiment recevoir une bonne raclée avant de passer à la casserole. Puis ce sont les préparatifs du cambriolage de Mappin & Webb, rue de la Paix – comment neutraliser l’alarme (archaïque) ? – suivis d’une mise en œuvre précise et silencieuse, pas un mot durant 30 mn. Les quatre protagonistes raflent le gros lot mais les sanguinaires frères Grutter, Louis (Pierre Grasset) et le drogué Rémi (Robert Hossein), décident de se l’approprier. Pour finir, règlements de compte avec cet inoubliable plan de la voiture qui ramène un enfant et s’arrête dans le U de la rue d’Annam, son conducteur mort. Malgré ses défauts, un beau film tragique dominé par la prestation de Jean Servais au beau visage fatigué.

Le réalisateur blacklisté, qui signe de son vrai nom, joue lui-même un perceur de coffre-forts, cousin de Sam Jaffe dans *The asphalt jungle* (p. 471) : son goût pour les jeunes femmes lui fait commettre un imprudence fatale à la bande.

Crime wave *Chasse au gang*, André De Toth, USA, 1953, 74 mn

En liberté conditionnelle, Steve Lacey (Gene Nelson) est soumis aux pressions contradictoires du policier Sims (Sterling Hayden) et de ses anciens complices Doc Penny (Ted de Corsia) et Ben Hastings (Charles Buchinski, futur Bronson). Pour obliger Steve à servir de chauffeur dans un braquage, ces derniers séquestrent son épouse Ellen (Phyllis Kirk). Steve obtempère mais prévient Sims.

Film mineur d'un borgne de Hollywood avec un célèbre dernier plan où Sims, faussement impassible, allume par mégarde une cigarette alors qu'il n'a cessé de mâcher des cure-dents pour ne pas fumer. Avec Timothy Carey et Jay Novello.

Gone to Earth *La renarde*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1950, 106 mn

1897 dans le Shropshire (limitrophe du Pays de Galles), région natale de la romancière Mary Webb. Comme dans beaucoup d'autres films de Powell, la couleur prime : la dominante rousse renvoie au pelage de la renarde que la sauvageonne Hazel (Jennifer Jones) a capturée. La belle est partagée entre son sage pasteur d'époux (Cyril Cusack) et un hobereau (David Farrar) attirant et brutal dont elle devient un temps la maîtresse. Un tel comportement ne peut qu'indisposer les diacres (*deacons*), cousins de ceux – mêmes lieux, même époque –, de *Qu'elle était verte ma vallée* (p. 171). Tout cela se termine sur la lande puis au fond d'un puits de mine où tombent Hazel et son animal fétiche.

Dans des seconds rôles, Hugh Griffith, le domestique grincheux du *squire*, et Esmond Knight, le père de la belle, menuisier (funéraire) et harpiste occasionnel.

Une affaire de femmes Claude Chabrol, France, 1988, 103 mn

Dieppe, sous l'Occupation. Marie (superlative Isabelle Huppert) se met à "aider" les femmes par sympathie, mais surtout par cupidité. C'est dans le même esprit qu'elle sous-loue à la prostituée Lulu (Marie Trintignant) une chambre pour exercer sa profession. Elle a un filet de voix et se rêve chanteuse, aime bien la bagatelle, en particulier avec Lucien (Nils Tavernier), un voyou qui roule pour la Gestapo. Lassé de la situation, son cocu de mari (François Cluzet) la balance aux autorités qui ne plaisent pas sur le sujet : jugée par un tribunal spécial, la faiseuse d'anges est guillotinée. Dernière prière : "Sainte Marie pleine de merde, le fruit de vos entrailles est pourri".

Basé sur des faits authentiques, le film est un plaidoyer contre la peine de mort. Rendu plus convaincant par un scénario qui montre la condamnée sous un jour peu flatteur, celui d'une femme égoïste, âpre au gain et désinvolte. En fond sonore les rengaines, un peu oubliées, de l'époque : *Chanson du maçon, Rancho Grande, Avec son ukulele, ...*

The player Robert Altman, USA, 1992, 119 mn

Hollywood, sujet favori de Hollywood. Producteur dans un grand studio, Griffin Mill (Tim Robbins) reçoit des messages de mort d'un scénariste éconduit qu'il identifie, à tort, à un certain Kahane qu'il rencontre de nuit et tue, à moitié par accident. La Police (Whoopi Goldberg et Lyle Lovett) tentera en vain de le coincer. Comble de l'injustice, Griffin s'éprend de la compagne de sa victime au patronyme islandais de Gudmundsdottir (Greta Scacchi) qu'il finira par épouser. Le maître-chanteur inconnu se manifeste finalement par téléphone en lui proposant un scénario correspondant à celui du film : excellent, à cause du *happy end*.

En parallèle, les intrigues au sein du studio. L'arrivée du nouveau "wonder boy", Larry Levy (Peter Gallagher), fait craindre le pire à Griffin. Ainsi quand deux scénaristes novices (dont Dean Stockwell) lui proposent *Habeas corpus*, un script ambitieux qui change des sauces rallongées qui font l'ordinaire du studio, il saute sur l'occasion : sans vedette, ce film sur la peine de mort qui se conclut par l'exécution de l'héroïne, court au désastre. Il convainc Larry de le produire, avec l'arrière-pensée qu'après une "preview" catastrophique, il sera appelé pour sauver les meubles ; excellent calcul car il devient chef de département au dessus de Levy. Au crime devant les hommes, le meurtre d'un scénariste, répond donc un crime contre l'intelligence, la dénaturation d'un scénario. Pire, de leurs auteurs qui ont été corrompus au point d'approuver cette trahison ; on comprend qu'il sont en train de perdre, après leur âme, leur originalité. Par contre, l'ancienne compagne de Griffin (Cynthia Stevenson) qui désapprouvait ces modifications est saquée par Larry avec l'approbation de son ex.

Un soixantaine d'acteurs connus jouent de petits rôles – le leur. Certains font partie de la distribution superlative d'*Habeas corpus* au dénouement heureux : Julia Roberts, Bruce Willis... Référence au *Voleur de bicyclette* (p. 208).

Boudu sauvé des eaux Jean Renoir, France, 1932, 81 mn

Comme sorti de *La chienne* (p. 1560), le clochard Boudu (Michel Simon) se jette à la Seine d'où il est repêché par Lestingois (Charles Granval), libraire voltairien du Pont des Arts qui lui offre le gîte. Il sème la zizanie chez cet aimable bourgeois car il ne connaît ni respect ni sens des convenances. C'est en cela que le film dérange car Boudu se fout éperdument de son environnement : il cire ses chaussures avec le drap de lit, crache dans *La physiologie du mariage*. Prénommé Priape, il séduit ces dames, la sage Mme Lestingois tout comme la bonne Chloë jusque là réduite aux amours ancillaires avec le libraire. Ayant gagné à la loterie, on le marie à Chloë mais il s'éclipse à la faveur d'un chavirement sur la Marne pour retrouver son état de clochard ingrat en laissant des regrets quai Conti.

Une chanson vaguement égrillarde "Les fleurs du jardin", traverse le film.

Blade runner Ridley Scott, USA, 1982, 118 mn

Los Angeles en 2019, donc au futur antérieur. Deckard (Harrison Ford) est un "blade runner" chargé d'éliminer les "répliquants", humanoïdes à courte espérance de vie (4 ans) particulièrement dangereux, tels Roy (Rutger Hauer, touchant) qui aura le temps de tuer son concepteur Tyrrell (Joe Turkel, récurrent de Kubrick) avant de mourir en décrivant les merveilles qu'il a connues et dont le souvenir disparaîtra avec lui. Deckard épargne la répliquante Rachael (Sean Young) dont il est tombé amoureux ; il sait pourtant que ses jours sont comptés.

Dans des décors nocturnes de style extrême-oriental, une somptueuse adaptation de Philip K. Dick dont l'œuvre rappelle celle de Cordwainer Smith laquelle, bizarrement, n'a jamais intéressé le cinéma.

Angel face *Un si doux visage*, Otto Preminger, USA, 1953, 91mn

Diane (Jean Simmons), jeune femme fondamentalement méchante ne pense qu'à tuer sa belle-mère (Barbara O'Neill) ; elle y parvient, mais son père adoré (Herbert Marshall) est victime collatérale du meurtre dans lequel est impliqué, bien malgré lui, le chauffeur joué par Robert Mitchum que la manipulatrice avait réussi à séparer de sa fiancée (Mona Freeman). Lorsque, éccœuré, il veut s'en aller, la femme fatale l'emporte avec elle dans le même voyage en marche arrière qui avait déjà tué son père.

Le point faible du film est la scène du procès qui rappelle trop celle du *Facteur sonne toujours deux fois* (p. 234) où jouait déjà Leon Ames. Mais le final, avec cette grande maison vide où erre cette femme monstrueuse et profondément malheureuse parmi les souvenirs de son père, est déchirant. Le taxi qu'avait commandé Mitchum attendra en vain son client, son klaxon résonnant alors comme la plainte que personne n'aurait sinon poussée.

Outcast of the islands *Le banni des îles*, Carol Reed, Grande-Bretagne, 1951, 96 mn

D'après Joseph Conrad. Comme dans *Lord Jim* (p. 987), Willems (Trevor Howard), un individu déchu, est envoyé dans un comptoir perdu par son père adoptif Lingard (Ralph Richardson). Aucune rédemption ici ; s'étant amouraché de la belle Aissa (Kerima), il complotte contre Almayer (Robert Morley), l'agent de Lingard et perd l'appui de son protecteur qui le condamne à une vie de paria.

Bien que tourné à Ceylan, le film utilise des Occidentaux maquillés. George Coulouris fait un Babalatchi plausible, mais Kerima – Miriam Charrière de son vrai nom – passe difficilement en indigène : n'est pas Dorothy Lamour qui veut. Avec Wendy Hiller et Wilfrid Hyde-White, déplaisant à souhait dans un petit rôle.

Footsteps in the fog *Des pas dans le brouillard*, Arthur Lubin, Grande-Bretagne, 1955, 86 mn

Nous somme vite rassurés sur le chagrin du veuf éploré Stephen Lowry (Stewart Granger) : il a tué sa femme. C'est ce que comprend aussi la soubrette Lily (Jean Simmons) qui dicte ses conditions après avoir découvert le poison. Dans cette Angleterre edwardienne, la pluie de l'enterrement fait place au fog dont profite Stephen qui assomme la maîtresse-chanteuse ; ou plutôt croit l'assommer car, dans le brouillard, il s'est trompé de victime et n'échappe à la corde que grâce au faux témoignage de Lily qui resserre ainsi son étau. Désireux de conclure un mariage avec la belle Elizabeth (Belinda Lee), Stephen finit par s'empoisonner lui-même pour faire accuser l'encombrante domestique. Son plan ne réussit que trop bien, car il a mal calculé la dose et meurt.

Amoureuse de son maître mais trop calculatrice, Lily n'inspire aucune sympathie. Avec William Hartnell, beau-frère lui aussi un peu maître-chanteur.

Escalier de service Carlo Rim, France, 1954, 90 mn

Marie-Lou (Etchika Choureau) est domestique, ce qui nous vaut une série de sketches plus ou moins réussis. Chez un ministre (avec Sophie Desmarets), chez le bourreau (avec Saturnin Fabre et Hélène Manson), chez un mandataire au Halles libidineux (avec Jean Richard et Junie Astor), auprès d'un peintre faussaire (avec Louis de Funès et Marc Cassot). Dans le meilleur épisode, un couple de gens du spectacle complètement à sec (Danielle Darrieux et Robert Lamoureux) dont l'appartement vient d'être vidé, le remeuble dans la vain espoir de la visite d'un producteur, puis le revide et envisage le suicide ; impossible car le gaz a été coupé. Le ballet des meubles dans l'escalier renvoie à *L'armoire volante* (p. 629).

L'hôtel de Beauvais, alors en pitoyable état, sert de repaire à une pittoresque troupe de squatters (dont Jean-Marc Thibault).

Nogent, Eldorado du dimanche Marcel Carné, France, 1929, 15 mn

Court-métrage des débuts de Marcel Carné, bien avant *Jenny* (p. 195). Un dimanche – plan de la Bourse fermée – jour où l'on se rend, en train, en bord de Marne à Nogent. Succession de petites images : on nage, on plonge, on se repose sur la berge, on fait de la bicyclette et on se mesure au dynamomètre. On se prend en photo et l'on achète des cartes postales en écoutant les musiciens des rues ; dans un café on danse. Il y a aussi les rameurs, un enfant qui fait du toboggan. Le temps s'étire, on se rhabille pour s'acheminer à contre-cœur en groupe vers la gare. Ne reste qu'un accordéoniste près des canots vides qui s'entre-cognent, comme dirait Apollinaire. . . "Petits bateaux, vous me faites bien de la peine".

Trouble in Paradise *Haute pègre*, Ernst Lubitsch, USA, 1932, 83 mn

Gaston Monescu (Herbert Marshall) et Lily (Miriam Hopkins) se sont rencontrés à Venise. Tous deux voleurs, ils s'installent à Paris où le suave Gaston séduit Mariette Colet (Kay Francis) après lui avoir restitué le dispendieux sac à main qu'il avait prétendument trouvé. Il devient le secrétaire de la belle qui dirige la société de parfums héritée de son père, avec Lily pour assistante : un seul but, dévaliser Mariette. Le problème est que Gaston tombe amoureux de sa patronne qui le lui rend bien. Ce qui indispose Lily au plus haut point, ainsi que les ridicules prétendants de Mariette (Charles Ruggles et le superlatif Edward Everett Horton), sans oublier l'indélicat PDG Giron (C. Aubrey Smith), qui identifie le nouveau secrétaire au sulfureux Monescu. Une seule issue, la fuite pour Gaston, chassé du Paradis du luxe. Il emporte avec lui un collier pour Lily, qui s'est elle-même approprié le luxueux sac à main, ainsi que le regret d'un amour impossible. "Ça aurait pu être..." dit Mariette au moment où Gaston prend congé : c'est le meilleur Lubitsch parce qu'il a quelque chose qu'on trouve rarement dans les autres, une discrète nostalgie d'autant plus touchante que tout est à peine suggéré. Par exemple, les deux portes, Mariette à gauche, Gaston à droite ; quand elle sort par celle de droite, on comprend qu'il s'est passé quelque chose. C'est aussi un film très drôle, traversé par un mot, "tonsils" (amygdales). Deux ans avant le code Hays, les deux voleurs peuvent partir les poches pleines.

Loro *Silvio et les autres*, Paolo Sorrentino, Italie, 2018, 203 mn

Une longue introduction montre Sergio Morra (Riccardo Scamarcio), une sorte de maquereau venu de Tarente rassembler un cheptel de "belline" (bimbos), des filles un peu putes, mais pas trop, pour une villégiature en Sardaigne, à côté de "Lui" dont il espère un mandat de député européen. "Il" n'apparaît qu'au bout d'une heure, joué par un Toni Servillo aux faux airs d'Eli Wallach. On voit Berlusconi et ses phrases creuses, Berlusconi et les sénateurs qu'il achète comme au marché, Berlusconi et son épouse qui le quitte, etc. Dans cette radiographie du vide, un étrange moment voit le cavalier vendre, avec un plaisir évident, un appartement par téléphone. Il aime par dessus tout embobiner, que ce soit pour éviter la prison, séduire, gagner beaucoup d'argent ou simplement, comme ce soir-là, par goût de la manipulation sportive, presque sans enjeu.

Le titre *Loro* veut dire "eux", ceux qui comptent, les premiers de cordée consommateurs de belline. Le personnage de Paolo Spagnolo (Dario Cantarelli), éminence gris et garde du corps tout vêtu de blanc, est particulièrement glaçant.

Berlusconi est un adepte de la "post-vérité" : un mensonge proféré avec suffisamment d'aplomb devient vrai. Il reprend en fait les thèses d'une logique "philosophique" (i.e., merdique) particulièrement croquignollette, dite paraconsistante.

Tora no o wo fumu otokotachi *Sur la queue du tigre*, Akira Kurosawa, Japon, 1945, 57 mn

Le film relate un épisode de guerre civile dans le Japon du XII^e siècle. Le ton humoristique est proche de celui des films de samourais de Kurosawa des années 1960 : des guerriers se font passer pour des moines et le fidèle Benkei (Denjirō Ōkōchi) va jusqu'à infliger, pour la bonne cause, une correction à son maître, le célèbre Yoshitsune du clan Minamoto. Les pitreries du porteur, joué par Ken'ichi Enamoto, font penser à Toshirō Mifune dans *Les sept samourais* (p. 1597). Avec Takeshi Shimura et Masayuki Mori.

Le film fut interdit par le gouvernement japonais, comme ridiculisant le *bushidō*... et par les Américains pour exaltation du militarisme.

La nave bianca *Le navire blanc*, Roberto Rossellini, Italie, 1941, 69 mn

Cette première œuvre doit beaucoup à Francesco De Robertis, qui dirigeait le cinéma fasciste à l'époque. Il s'agit d'un pseudo-documentaire, influencé par Eisenstein, sur la Marine italienne : combat du cap Teleuda contre les Anglais suivi de l'envoi d'un soldat blessé dans un navire-hôpital où – concession mélodramatique du réalisateur – sa marraine de guerre est infirmière.

Malgré les *saluto al Duce* et la musique triomphaliste de Renzo Rossellini, l'aspect propagandiste reste discret, ce qui ne sera plus le cas des deux films suivants de l'auteur, les pénibles *Un pilota ritorna* et *L'uomo dalla croce* (pp. 243, 499). Acteurs non professionnels et détails touchants, ainsi ce marin qui tient un fer à cheval au moment du combat : la préhistoire du néo-réalisme.

Aguirre, der Zorn Gottes *Aguirre ou la colère de Dieu*, Werner Herzog, RFA, 1972, 94 mn

Inspiré par la révolte du conquistador Lope de Aguirre (Klaus Kinski) contre le roi Philippe II (1560). Une petite troupe descend en radeau la rivière Marañon, affluent de l'Amazone ; son but, le mythique Eldorado. À sa tête, Pedro de Ursúa (le réalisateur Ruy Guerra) que son lieutenant Aguirre renverse avec l'appui d'un moine fanatique (Del Negro) et remplace par Fernando de Guzmán (Peter Berling) qu'il fait sacrer empereur. Après la mort de ce dernier, la folie d'Aguirre ne connaît plus de bornes ; il se proclame Colère de Dieu et le plus grand de tous les traîtres. Ceux qui ne tombent pas sous ses coups sont décimés par les flèches et les lances ; quasiment seul sur son radeau envahi par les singes, il prévoit de fonder une dynastie pure en épousant sa fille.

Première collaboration d'un cinéaste fou avec un acteur encore plus fou, né pour jouer les personnages à la Richard III. Musique planante de Popol Vuh.

L'homme sans visage Georges Franju, France, 1975, 420 mn

Feuilleton télévisuel dans le style Feuillade, écrit par son petit-fils, Jacques Champreux qui joue lui-même cet homme sans visage – ou plutôt aux multiples visages – affublé d'une cagoule rouge peu seyante. Cette version est supérieure à *Nuits rouges*, sa réduction à une durée de 100 mn soit moins du quart du total.

Production fauchée, dont les acteurs principaux – comme Gert Fröbe, moyen – sont souvent étrangers, doublés et médiocres. Sauf Clément Harari – le faux garçon de café des *Espions* (p. 394) – dans un rôle qui rappelle celui de Pierre Brasseur dans *Les yeux sans visage* (p. 1590).

Comme sortis des *Vampires* ou *Judex* (pp. 487, 1645), on retrouve une femme en collants sur les toits, un policier comique genre Coquantin/Mazamet (Patrick Préjean) assisté d'un enfant des rues qui rappelle Bout-de-Zan/Môme Régliasse, mais ils ne font pas oublier pas les originaux : Musidora, Marcel Lévesque et Marcel Poyen. On se rabattra donc sur les seconds rôles, plus satisfaisants peut-être parce que leurs apparitions sont brèves : Raymond Bussières, Marcel Portier, Pierre Collet et Georges Douking.

Le film se donne la peine de nous expliquer pourquoi ces émules des *Vampires* sont masqués, même dans leur repaire : ce n'est pas pour impressionner le spectateur, mais pour ne pas risquer de se reconnaître dans la rue et se trahir. Il y a quelques moments réussis, la marche des spectres à la salle des ventes qui rappelle la mort de Nicolaïeff dans *Le joueur d'échecs* (pp. 725, 979), ou encore cette main baguée qui sort du ciment. Par rapport à Feuillade qui bricolait des épisodes répétitifs à la fortune du pot – on était en guerre –, le scénario relativement bien structuré entrelace deux mystères, celui de l'homme sans visage, espèce de Mabuse du pauvre et les Templiers qui seraient détenteurs d'un secret nucléaire dont la rançon est la lèpre rouge – sorte de cancer qui atteint le gardien du trésor radioactif ; ça fait un peu *Matin des magiciens*, ce qui n'est pas dérangeant dans une série qui ne se prend pas au sérieux. La fin est réussie car l'homme sans visage n'est pas tué : il quitte sa fausse mercerie au bras de sa Musidora, sans doute pour préparer de nouveaux méfaits.

On a dit que le film était anachronique. Est-ce bien sûr ? Les victimes robotisées de l'homme sans visage sont des immigrés, des sans-papiers, ce qui donne à la série un léger contenu politique qui tranche avec l'esprit de Feuillade. L'idée technologique centrale – fabriquer des zombies “aptes à toutes les besognes” – correspond aux ambitions à peine voilées de l’“intelligence” artificielle. Dans une nouvelle version du feuilleton, les “spectres” pourraient ainsi se voir implanter une puce électronique et, devenus trolls sur Internet, contribuer à l'amélioration de la démocratie.

Ceci dit, le troisième épisode de *La flor* (p. 211) est une feulladerie autrement mémorable et originale.

Ostře sledované vlaky *Trains étroitement surveillés*, Jiří Menzel, Tchécoslovaquie, 1966, 93 mn

Une petite gare du Protectorat de Bohême-Moravie où l'on semble obsédé par le sexe. Un employé (Josef Somr) sera d'ailleurs sanctionné pour avoir appliqué un tampon officiel sur les fesses d'une jeune collègue. Quant à Miloš (Václav Neckář), il souffre d'éjaculation précoce, ce qui le conduit à une tentative de suicide; un médecin (le réalisateur) lui conseille d'approcher une femme mûre. Mais la femme du chef de gare ne réagit pas, trop occupée à... gaver une oie. En cette année 1945, la guerre n'est pas finie et le Reich se rapproche de la victoire à mesure que son territoire s'amenuise. C'est du moins ce que prétend le grand chef (Vlastimil Brodský) venu de Prague dans son impayable automobile-draisine avec laquelle il repart en marche arrière. "Je reviens" dit Miloš à la jeune Maša alors qu'il s'absente pour lâcher une bombe sur un convoi de passage; le train explose mais Miloš est tué. On s'était attaché à ce jeune homme gauche, et voilà qu'il meurt, presque par accident, aux derniers jours du conflit.

Tiré d'un roman de Bohumil Hrabal, ce chef d'œuvre de dérision, constamment drôle mais aussi touchant, est typique de l'éphémère nouvelle vague tchèque.

Fear in the night Maxwell Shane, USA, 1947, 71 mn

Un cauchemar situé dans une pièce octogonale garnie de miroirs...

Scénario de William Irish, tourné deux fois par le réalisateur (cf. *Nightmare*, p. 407, pour le résumé). Le héros, son beau-frère flic et l'hypnotiseur sont respectivement campés par DeForest Kelley, Paul Kelly et Robert Emmett Keane.

Barry Richard Pottier, France, 1949, 102 mn

Au temps des guerres napoléoniennes, un couple d'amoureux du Valais (Simone Valère et Gérard Landry) est séparé par un père (Jean Brochard) qui guigne un meilleur parti pour sa fille. Retrouvailles tardives dans la neige grâce à Barry, le Saint-Bernard venu du célèbre hospice à cheval sur la Suisse et l'Italie et au père Théotime : Pierre Fresnay version édifiante (cf. *Le défroqué*, p. 198).

Le fugitif Robert Bibal, France, 1947, 89 mn

Dans un pays neigeux (le Canada?), Fred (René Dary) s'évade de prison à la recherche du coupable du meurtre qu'il n'a pas commis et de celle qu'il aime (Madeleine Robinson) qui s'est consolée avec un médecin (Jean Debucourt). Le vrai criminel, Bank (Alfred Adam), lui tend un piège fatal : les deux s'entretuent.

Bof; avec Pierre Dudan et Albert Dinan.

Detour Edgar G. Ulmer, USA, 1945, 69 mn

Al (Tom Neal), pianiste fauché, traverse les États-Unis en stop pour rejoindre sa fiancée à Los Angeles. Il est recueilli par un nommé Haskell qui lui confie le volant avant de décéder subitement. Al, paniqué, prend l'identité du mort avant d'embarquer une passagère, Vera (Ann Savage), qui n'est pas dupe de l'usurpation d'identité, car elle avait voyagé auparavant avec Haskell et l'avait même griffé. La garce prend le pouvoir en faisant chanter le pianiste qui, pour l'empêcher de parler à la Police, tire sur le cordon du téléphone sans savoir – elle est dans une autre pièce – que Vera se l'est attaché autour du cou.

Chef-d'œuvre du film noir produit par PRC, studio fauché de "Poverty Row". La femme fatale, sans scrupule et hargneuse à souhait, voudrait cependant être aimée. Le héros porte dans ses yeux toute la tristesse et la résignation du monde : "Le destin vous désigne sans raison" dit-il en voix off alors que la Police le ramasse.

L'auberge rouge Claude Autant-Lara, France, 1951, 100 mn

Julien Carette et Françoise Rosay campent le couple Martin qui détrouse ses hôtes après les avoir trucidés. Arrivent des voyageurs, dont un Lord anglais (Jean-Roger Caussimon) et un moine trouillard (Fernandel) qui apprend en confession qu'il a affaire à des assassins. Le religieux s'ingénie à temporiser lors de l'interminable cérémonie de mariage de la fille Martin (Marie-Claire Olivia), puis à rompre le secret de la confession sans ouvrir la bouche : il bombarde le bonhomme de neige qui renferme le cadavre du dernier "client" de l'auberge. Les criminels capturés, le moine peut donner sa bénédiction aux voyageurs dont la diligence ne tarde pas à chuter dans un ravin.

L'aspect anti-clérical du film, quoique bon enfant, a semble-t-il hérissé Fernandel qui aurait été odieux pendant le tournage. L'Auberge rouge de Peyrebeille existe toujours et a même la Wi-Fi. Les crimes auxquels fait allusion la complainte chantée par Yves Montand sont très exagérés.

An *Les délices de Tōkyō*, Naomi Kawase, Japon, 2015, 113 mn

Le titre, *An*, réfère à la pâte de haricots sucrés, ingrédient-phare de la pâtisserie japonaise. Le film met en scène une vieille dame (Kirin Kiki, de chez Kore.eda) qui sait comment en faire de délicieux dorayakis, sortes de crêpes fourrées. Elle transmet, par la même occasion, son approche animiste du monde. Tout ceci ne serait qu'une histoire un peu mièvre de communication entre générations sur fond de cerisiers en fleurs si l'on n'apprenait que la vieille femme fait partie d'une communauté ostracisée, les lépreux. *Le vase de sable* de Yoshitarō Nomura (p. 1404) avait déjà évoqué ce thème à travers une enquête policière.

City lights *Les lumières de la ville*, Charles Chaplin, USA, 1931, 83 mn

Charlot fait la rencontre d'un millionnaire alcoolique qui devient son meilleur ami quand il est bourré, mais qui ne le reconnaît plus quand il est à jeun. Il tombe amoureux d'une fleuriste aveugle à laquelle il paie, avec l'argent du millionnaire, l'opération qui lui rend la vue. Quand plus tard la jeune femme retrouve le clochard, elle le reconnaît au toucher car elle n'a pas oublié ses mains.

Ce film, ambitieux et magnifique, est sonore : mais muet, si l'on excepte un discours ostensiblement inaudible. Chaplin poursuit son chemin comme si le cinéma n'était pas devenu parlant.

On connaît la chanson Alain Resnais, France, 1997, 117 mn

L'agent immobilier Marc (Lambert Wilson) vend un appartement à Odile (Sabine Azéma) tout en devenant l'amant de sa sœur Camille (Agnès Jaoui) dont Simon (André Dussollier), un employé de Marc, est amoureux ; j'oubliais l'hypocondriaque Nicolas (Jean-Pierre Bacri, co-scénariste avec Jaoui) qui passe son temps entre les médecins et les visites d'appartements et André (Pierre Arditi) l'époux d'Odile qui s'apprête à la quitter. Scénario prétexte à un réjouissant karaoke : les acteurs s'expriment à travers des bribes de chansons, parfois oubliées, qu'on entend en play-back. . . sauf Jane Birkin dont le rôle, très mince, ne semble justifié que par la chanson dont elle est l'authentique interprète.

On apprend incidemment l'existence du lac de Paladru (dans l'Isère) et des chevaliers paysans qui y vivaient en l'an mil. Et l'on épingle un barbarisme culinaire, le taboulé aux raisins secs !

Lola Montès Max Ophüls, France, 1955, 115 mn

Film en couleurs d'Ophüls, dominé par d'éblouissantes scènes de cirque et la composition de Peter Ustinov, sorte de Barnum qui exploite jusqu'à la corde une Lola Montès (Martine Carol) fatiguée. "– Je ne suis pas un objet de scandale – C'est ce que l'éléphant a pensé aussi, mais il a appris à jouer du piano". À l'issue de la représentation, elle est exhibée comme un fauve : "Approchez, messieurs, un dollar seulement !" Les flash-backs sont moins satisfaisants : si le premier, aux dominantes ocres (la séparation d'avec Liszt) est assez réussi, l'épisode bavarois est un peu sage : on ne voit guère ce que Louis I^{er} (Anton Walbrook) peut trouver à cette aventurière à l'allure un peu vulgaire, en rien femme fatale.

Seconds rôles pour Oskar Werner, qui passe aisément pour un étudiant, Ivan Desny en premier mari et Paulette Goddard en domestique qui sait, quand madame va être "occupée", aller tenir compagnie au cocher (Henri Guisol). Ophüls termine sa brillante carrière sur un film plus attachant que réussi.

The color purple *La couleur pourpre*, Steven Spielberg, USA, 1985, 154 mn

Jouée par des Noirs, l'histoire, située au début du XX^e siècle (1909–1938), relate le peu enviable sort de Celie (Whoopi Goldberg) maltraitée et séparée de sa sœur par son époux Albert, (Danny Glover) plus égoïste que méchant. Les acteurs sont excellents et la photo splendide mais cette machine d'un académisme absolu ne laisse place à aucune émotion. La comparaison avec *Hallelujah* (p. 1288) est dévastatrice : on se croit King Vidor quand on n'est, au mieux, que William Wyler.

Spielberg reste fidèle à son esthétique de carte postale : les deux sœurs en ombres chinoises sur fond de gigantesque soleil couchant pour le dernier plan.

The Missouri breaks Arthur Penn, USA, 1976, 121 mn

Excédé par une bande de voleurs de chevaux, l'éleveur Braxton (David McLiam) engage un "régulateur", Lee Clayton (Marlon Brando, excellent), tueur efféminé qui aime jouer au chat et à la souris avec ses victimes. C'est déguisé en mère-grand qu'il assassine Calvin (Harry Dean Stanton) dont un des copains, Tom Logan (Jack Nicholson), aura raison du régulateur et de son employeur.

Le film nous rappelle l'existence, dans l'Ouest américain, d'une société de laissés-pour-compte vivant d'expédients divers, vol de bétail, etc. ; cf. *Heaven's gate* (p. 392). La coiffure de l'héroïne, typique des années 1970, date le tournage.

A letter to three wives *Chaînes conjugales*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1949, 99 mn

Au début d'une excursion, trois femmes ouvrent la lettre d'une certaine Addie qui serait partie avec un de leurs maris. D'où trois sketches centrés sur l'arrivisme social des trois épouses qui se comparent défavorablement à cette Arlésienne (on ne la voit pas) qui a tout pour elle, élégance, argent, culture, relations.

Issue d'un milieu modeste, la timide Deborah (Jeanne Crain) ne se sent pas à sa place dans le monde plutôt huppé de son mari.

Rita (Ann Sothern) veut convaincre George (Kirk Douglas), un enseignant fauché, de travailler pour la radio (le film semble ignorer la télévision). Philippique de George contre la publicité représentée par une horrible matrone (Florence Bates) et son minuscule mari (Hobart Cavanaugh) que Rita a invités à grands frais.

Déterminée à quitter l'appartement familial qui vibre à chaque passage du train, la "chercheuse d'or" Lora Mae (Linda Darnell) a réussi à se faire épouser par son patron (Paul Douglas) en l'émoustillant tout en se refusant à lui. Se sentant un peu floué, le "gorille" avait pensé fuguer avec Addie avant de se raviser. Et d'ailleurs – on a peine à le croire – Lora Mae l'aime.

Dans un second rôle, la toujours excellente Thelma Ritter.

The long goodbye *Le privé*, Robert Altman, USA, 1973, 112 mn

Malibu. Terry Lennox tue sa femme et s'enfuit pour le Mexique et y simule un suicide. C'est alors que sa maîtresse (Nina van Pallandt) engage le détective Philip Marlowe (Elliott Gould, sorte d'anti-Bogart) pour retrouver son mari, un écrivain alcoolique (Sterling Hayden) qui finira par se noyer. Le terrifiant psy manipulateur (Henry Gibson) et les gangsters brutaux à la recherche d'une valise de billets sont typiques de Raymond Chandler. Mais son esprit est un peu trahi par la désinvolture de Marlowe qui ne s'occupe que de son chat et commente le comportement de son pisteur par un "Je ne suis pas supposé te voir". Accumulation de clins d'œil avec ce gardien de résidence qui imite les grands acteurs ou cette scène de strip-tease collectif de truands. Peut-être pas abouti, mais réjouissant.

Un "Madison", billet de 5000 \$ rarissime – il n'en resterait que 342 en circulation –, passe de main en main.

Les disparus de Saint-Agil Christian-Jaque, France, 1938, 94 mn

Des enfants disparaissent de Saint-Agil, le professeur de dessin est assassiné ; la faute à une bande de faux-monnayeurs dirigée par le directeur du pensionnat.

Le monde des enfants gravite autour du club secret des Chiche-capons, formé de Sorgue, Macroix (Marcel Mouloudji) et surtout Baume (Serge Grave, dans son meilleur rôle). En face, des bandits plutôt puérils : la fausse monnaie, ce n'est pas très grave. Parmi ces malfaiteurs, César (Robert Le Vigan), à la démarche de courant d'air et qu'on voit jouer... au loto. Les autres font un peu penser à *Tirez sur le pianiste* (p. 1565). Ils séquestrent Sorgue qui leur lit son roman mexicain : "Est-ce que c'est ma faute à moi si je ne sais pas lire ?", dit Bernardin (Pierre Labry). À cette réplique, on reconnaît la patte du dialoguiste Jacques Prévert.

Le personnel de Saint-Agil compte un concierge à la Bourvil (Armand Bernard), un professeur de musique (René Génin) dont les élèves qui rêvent d'Amérique répètent *Stars and stripes forever*. Le directeur (Aimé Clariond) est le seul méchant de l'histoire ; c'est lui qui tue Lemel (Michel Simon), le professeur alcoolique doué pour la gravure, quand il lui prend d'évoquer Philippe le Bel.

La difficulté des films pour enfant est la jonction de leur univers avec celui des adultes. Elle est assurée par Walter (Erich von Stroheim affublé de cheveux en brosse !) dont le caractère inquiétant est renforcé par un accent étranger. C'est à lui que Baume confie la fourchette instrument du court-circuit qui avait plongé le collège dans une obscurité propice au meurtre. Il est finalement admis chez les Chiche-capons lors d'une réunion en présence de Martin Squelette.

Film un peu magique, une des meilleures adaptations de Pierre Véry. Absence complète de femmes et atmosphère d'avant-guerre : "Ça va éclater". Le rôle du "garçon à la tortue" est tenu par Claude Roy (8 ans), sans rapport avec l'écrivain.

The revenge of Frankenstein *La revanche de Frankenstein*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1958, 90 mn

Cette suite de *Frankenstein s'est échappé* (p. 570) commence par la guillotinade du baron (Peter Cushing) traitée dans une optique à la *Fantômas* (p. 1031) : c'est le prêtre qui y passe, grâce à la complaisance d'un geôlier difforme, Karl (Michael Gwynn), en échange d'un futur transfert de son cerveau dans un corps harmonieux. Tentative vouée à l'échec à cause de diverses contingences, la bêtise féminine qui détache la créature de ses liens, la méchanceté des hommes qui les pousse à torturer le monstre et la jalousie mesquine des collègues médecins. Sans oublier l'intelligence de cette créature, peu enthousiaste à l'idée d'être exhibée comme preuve des succès du sinistre docteur. Autrement dit, la méthode est bonne, ce sont les hommes qui sont mauvais. D'ailleurs, quand Frankenstein est démasqué et à moitié tué par les patients de l'hospice qui lui sert de réservoir de chair humaine, son zélé assistant Hans (Francis Matthews) transfère le cerveau de son mentor sur celui du nouveau monstre en gestation. La séquence finale nous déplace à Harley Street où opère dorénavant un médecin huppé qui ressemble étrangement au baron : son bras droit est tatoué, comme celui d'un ancien malade qu'il avait fait couper. Preuve que, dans de bonnes circonstances, on peut finalement se substituer à Dieu.

Les productions Hammer utilisent presque toujours le même bâtiment, qu'on retrouve, plus ou moins modifié, de film en film : cela fait un peu fauché. Mais les scènes de laboratoire aux dominantes rougeâtres, avec des machines d'un autre âge et des yeux humains dans un aquarium, sont très réussies.

Ossessione *Les amants diaboliques*, Luchino Visconti, Italie, 1943, 135 mn

Adaptation pirate, à cause de la guerre, du *Facteur sonne toujours deux fois* de James Cain. Principale modification par rapport à l'intrigue (p. 234), pas de scène de procès. Davantage qu'un film noir, c'est une magnifique histoire d'amour aux personnages touchants : Giovanna (Clara Calamai) qui voudrait reconquérir Gino (Massimo Girotti), obsédé par le remords, et même le mari (Juan de Landa) qui chante (lui-même) un air de la *Traviata*. Dans un second rôle, l'inoubliable "Spagnolo" (Elio Marcuzzo), colporteur homosexuel qui éprouve une attirance non partagée pour Gino qu'il contemple endormi ; l'acteur devait trouver une fin tragique en 1945, victime d'une épuration aussi sommaire qu'injuste.

Ce premier film marque aussi les débuts du néo-réalisme. On tourne beaucoup en extérieurs : les rives du Pô, Ferrare et Ancône, pourtant bien loin du Pô, où se déroule l'admirable concours de *bel canto*. Le prosaïsme des personnages et du contexte – la pile d'assiettes que Giovanna devra laver – font ressortir l'enfermement des personnages, leur quête d'amour. Mon Visconti préféré.

Restrepo Sebastian Junger & Tim Hetherington, USA, 2010, 94 mn

Le quotidien de soldats américains dans la vallée de Korengal, en Afghanistan. L'endroit, périlleux, nécessite l'établissement d'un poste avancé sur une hauteur baptisé "Restrepo" en l'honneur d'un des leurs qui vient d'être tué. Nous suivons leur vie dangereuse, les contacts difficiles avec une population parfois victime collatérale des combats et qu'il faut, sinon rallier, du moins ne pas s'aliéner davantage. L'impression générale est celle d'un coût élevé en vies humaines pour peu de résultats. Un carton nous apprend d'ailleurs que les Américains ont abandonné la vallée après y avoir perdu une cinquantaine d'hommes. Après coup, les soldats sont obsédés par le souvenir des disparus. Sur l'Afghanistan, voir aussi *Armadillo* (p. 1280).

Tragica notte Mario Soldati, 1942, Italie, 81 mn

Un village toscan. Stefano (Carlo Ninchi), le garde-chasse du conte Martorelli, en veut à mort à l'ex-braconnier Nanni (Andrea Checchi) auquel, jouant les lagueurs, il fait croire à une liaison de son épouse Armida (Doris Duranti) avec le conte : il lui suggère de se mettre en embuscade alors que ce dernier revient d'un prétendu rendez-vous avec Armida. Stefano projette en fait de tuer Nanni mais son plan diabolique sera déjoué de justesse.

Œuvre mineure tournée entre *Piccolo mondo antico* (p. 1215) et *Malombra* (p. 11) qui vaut surtout pour les magnifiques paysages de ravines comme on en trouve au sud de Sienne. Avec Juan de Landa (le mari d'*Ossessione*, p. 100).

The old-fashioned way *Parade du rire*, William Beaudine, USA, 1934, 68 mn

Un des meilleurs Fields : il est ici "Le grand McGonigle", chef d'une troupe théâtrale en perpétuelle fuite devant les créanciers. Il essaie de se refaire dans une petite ville en flattant les ambitions de Cleopatra Peperday (Jan Duggan) qui se prend pour une chanteuse. Nous le verrons donner un coup de pied au cul d'un enfant de deux ans (Baby LeRoy, dont la brève carrière allait s'arrêter un an plus tard). À la fin, ayant tout perdu, le grand McGonigle se retrouve à vendre un élixir indien miraculeux.

Malgré l'inévitable sous-intrigue amoureuse de la fille McGonigle et d'un chanteur qui nous inflige deux pièces de son répertoire, le film reste constamment drôle. Ainsi, le héros fauché qui déménage à la cloche de bois est-il surpris avec sa malle dans l'escalier par la patronne de l'auberge ; quand il lui explique que cette malle est celle d'un ami qui vient s'y installer, horrifiée à l'idée d'un second McGonigle sous son toit, elle lui intime l'ordre de la rapporter au plus vite d'où elle vient. La pièce de théâtre jouée dans le film est *The drunkard* (1844).

Ninotchka Ernst Lubitsch, USA, 1939, 109 mn

Trois émissaires soviétiques, Iranoff, Boulianoff et Kopalski (Sig Ruman, Felix Bessart et Alexander Granach) débarquent à Paris pour y vendre des bijoux confisqués pendant la Révolution. La grande duchesse Svana (Ina Claire) à laquelle ils appartenaient demande à son amant Léon d'Agoult (Melvyn Douglas) de bloquer la vente ; et c'est ainsi que déboule la camarade Ninotchka (Greta Garbo, dans son pénultième rôle), venue resserrer les boulons. Mais Léon tombe amoureux de Ninotchka et Svana préfère abandonner ses prétentions pour qu'elle déguerpisse au plus vite à Moscou. D'où elle repartira, envoyée par un commissaire (Bela Lugosi) contrôler l'activité des trois zozos du début qui viennent d'ouvrir un restaurant à Constantinople, ville où l'attend Léon. Cocasse dernier plan : Iranoff et Boulianoff, désormais capitalistes, ont viré Kopalski qui proteste dans la rue.

Le comique vient de la totale absence d'humour de Ninotchka qui met une journée à comprendre la plaisanterie sur le café sans crème : "Je n'ai pas de crème, vous contenteriez-vous d'un café sans lait ?" et qui déclare "– Cette civilisation condamnée pétille. – Je ne conteste pas sa beauté, mais quel gaspillage d'électricité!". Jusqu'au moment où elle prend un célèbre fou rire, d'où le slogan "Garbo rit". Amusante satire du Communisme, ainsi le préposé aux visas (George Tobias) et son "Il a été rappelé à Moscou pour enquête. Si vous voulez en savoir plus, demandez à sa veuve". Satire des appartements collectifs où le silence se fait brusquement chaque fois qu'un co-locataire traverse la pièce : "Quand il sort, on ne sait pas s'il va faire des courses ou s'il va à la Police". Le ton du scénario de Billy Wilder et Charles Brackett se fait plus grave quand Boulianoff déclare "They can't censor our memories".

Dead ringers *Faux-semblants*, David Cronenberg, Canada, 1988, 111 mn

Toronto. Les frères Mantle (Jeremy Irons), font la connaissance de l'actrice Claire Niveau (Geneviève Bujold) qu'ils se partagent incognito – privilège des vrais jumeaux. Mais l'introverti Bev tombe amoureux, ce qui va poser des problèmes entre eux. Un rêve prémonitoire de Bev le montre rattaché à son frère par une monstrueuse excroissance que Claire dévore avec ses dents. Ils exercent tous deux la profession de gynécologue et c'est de l'utérus trifide de Claire qu'ils se sont épris. L'amour de Bev devient maladif, il se drogue, se met à fabriquer d'étranges instruments chirurgicaux pour mutantes qui font mal aux patientes : leur corps est mal foutu dit-il. L'extraverti Elly est entraîné malgré lui dans le délire de son frère : "Ce qui passe en lui passe en moi". Les "siamois" s'isolent pour une séance de "séparation", comme s'ils étaient les historiques Eng et Chang. Puis Bev se laisse lentement mourir à côté du cadavre de son frère.

Le déchirant chef-d'œuvre de Cronenberg. Musique de Howard Shore.

Hors Satan Bruno Dumont, France, 2011, 110 mn

Lui (David Dewaele, qui avait déjà joué deux fois chez Dumont et qui devait mourir peu après) est une sorte de vagabond, qui pourrait être l'ange gardien d'Elle (Alexandra Lemâtre dont c'est l'unique apparition). Un ange aux étranges méthodes, qui tue le beau-père abusif de sa protégée ou tabasse très violemment un garde qui la serrait d'un peu trop près. Thaumaturge de surcroît, aux méthodes peu orthodoxes, voir la façon dont il s'occupe d'une fillette catatonique.

De quoi s'agit-il au juste ? Sûrement pas de religion, mais peut-être de foi ; mieux, de l'au-delà des apparences, des signes divers qui nous entourent et que nous ne percevons pas, ou mal. Ils sont disséminés dans le décor d'un hameau banal et aussi dans ces dunes de la Côte d'Opale que baigne une étrange lumière. Ils affleurent derrière les visages frustes des acteurs non professionnels ; la bave de la randonneuse nymphomane en train de jouir est comme un message du démon.

Tout cela renvoie à Bresson et à Bernanos. Le héros qui repart avec son chien, sans doute parce qu'il a rempli sa mission, évoque *Théorème* (p. 1656). Mission conclue par la résurrection de sa protégée, comme dans *Ordet* (p. 686). Quand la fille marche sur un mur au milieu de l'eau pour arrêter un feu de broussailles, on pense à *Nostalghia* (p. 12).

Dans *Camille Claudel 1915* (p. 1189), Dumont mettra en scène un Claudel qui, selon le mot de Gide, monte au Ciel en pullman. Ce film extraordinaire montre que, s'il existe, il y a d'autres moyens de s'y rendre.

Pardon us *Sous les verrous*, James Parrott, USA, 1931, 57 mn

Laurel et Hardy, devenus bootleggers amateurs, se retrouvent en prison. D'où une série de sketches assez décousus, dont une séance de dentiste, qui se terminent par une révolte matée grâce à la maladresse de Stan. Auparavant, ils se seront enfuis et déguisés – enduits de cirage façon Jules Cowles – parmi des cueilleurs de coton noirs ; c'est l'occasion pour Ollie de chanter *Lazy moon*.

Leur ennemi habituel, le bigleux Finlayson, donne des cours aux détenus. Le film n'est pas parasité, comme souvent, par une sous-intrigue amoureuse.

L'amour, l'après-midi Éric Rohmer, France, 1972, 97 mn

La fidélité de Frédéric (Bernard Verley) est mise à dure épreuve par la tentatrice Chloé (Zouzou). Alors que, nue dans son lit, elle semble arrivée à ses fins, Frédéric se voit dans un miroir et prend la fuite. Moment le plus réussi de cet opus 6 des *Contes moraux*, le rêve éveillé du jeune homme qui rencontre six actrices des opus précédents : Françoise Fabian, Marie-Christine Barrault, Haydée Politoff, Aurora Cornu, Laurence de Monaghan et Béatrice Romand.

Mean streets Martin Scorsese, USA, 1973, 112 mn

Charlie (Harvey Keitel) est un petit voyou qui relève les compteurs pour le racket de son oncle dans le quartier de Little Italy. Il peut espérer s'emparer du restaurant d'un mauvais payeur, mais doit cacher sa liaison avec la jeune Teresa (Amy Robinson) car, dans ce milieu très bien pensant (!), il n'est pas question d'épouser une épileptique. Pour compliquer le tout, son surmoi chrétien lui fait protéger Johnny (Robert De Niro), le cousin de Teresa, qui semble narguer la vie en accumulant des dettes qu'il refuse ostensiblement de rembourser ; pire, il provoque ouvertement son créancier Michael (Richard Romanus). Charlie et Teresa échapperont de justesse à la foudre que l'irresponsable a attirée sur lui. La Mafia selon Scorsese, raciste et stupide, est assez éloignée de celle du *Parrain* (p. 461).

The tales of Hoffmann *Les contes d'Hoffmann*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1951, 133 mn

D'après le chef-d'œuvre d'Offenbach, une véritable fête visuelle en partie chorégraphiée qui reprend les danseurs de *The red shoes* (p. 1322) : Moira Shearer, Léonide Massine, Ludmilla Tchérina et Robert Helpmann en manipulateur diabolique. L'acte vénitien, où l'on entend la célèbre barcarole, est le plus réussi des trois avec une Tchérina très sensuelle. Le personnage androgyne de Nicklaus (Pamela Brown) apporte un cachet d'étrangeté.

Limelight *Les feux de la rampe*, Charles Chaplin, USA, 1952, 132 mn

Londres 1914. Calvero, célèbre clown ringardisé, sauve la ballerine Terry (Claire Bloom) d'un suicide au gaz et lui redonne le goût à la vie avant de s'effacer à cause de la différence d'âge. Un imprésario (Nigel Bruce) organise une soirée de gala en son honneur au terme de laquelle il trouve la mort dans les coulisses.

L'intrigue mélodramatique est un peu vieillotte, mais le spectacle donné par Calvero est lui-même vieillot. Et l'amour entre la jeune femme et le vieux clown renvoie à la vie privée du réalisateur. Il s'agit d'un déchirant auto-portrait où le réalisateur semble dire : "Me voici tel que je fus et tel que je suis encore". Un moment, bouleversant, le montre assis tout seul alors que les lumières qui s'éteignent éclairent de façon contrastée son visage. Il prendra congé en convoquant son *alter ego* Buster Keaton pour un ultime *slapstick*. L'œuvre la plus émouvante de Chaplin se veut finalement le testament d'un amateur : "C'est ce que nous sommes tous, on ne vit jamais assez longtemps pour être autre chose".

Auteur complet, il faisait tout dans ses films, y compris la musique : on entendit longtemps celle de *Limelight* devenue la chanson *Deux petits chaussons de satin blanc*. On aperçoit la jeune Geraldine au tout début.

Alexandra Alexandre Sokourov, Russie, 1999, 91 mn

L'ex-cantatrice Galina Vichneskaïa joue une grand-mère russe qui visite son petit-fils en garnison à Grozny (nom qui pourrait se traduire par La Redoute) durant la guerre de Tchétchénie. Couleurs atténuées sous une dominante verdâtre et scènes en plein air – il faut dire que la plupart des maisons sont éventrées –, rencontre avec une vieille Tchétchène. Où se passe donc cette guerre qui n'est jamais abordée qu'obliquement ? Quand le jeune officier revient d'un ratissage, la grand-mère lui demande s'il vient de tuer, silence. On pense à la guerre d'Algérie.

Alfa tau ! Francesco De Robertis, Italie, 1942, 90 mn

Film de guerre bien fait avec des images parfois superbes. La première partie, qui se déroule à l'arrière, est nettement propagandiste : la *pensione Patria* où loge le commandant est tapissée de slogans du genre "Ordine e disciplina" et le cerbère qui la garde est, au fond, une brave femme. La seconde partie, semi-documentaire, montre un sous-marin en action : transfert d'un blessé, ravitaillement d'un hydravion, attaque d'un vaisseau anglais.

Au-delà du message, les balbutiements du néo-réalisme avec des acteurs non professionnels. Aldébaran (Alpha Tauri) est le symbole de la Marine italienne.

O cangaceiro Lima Barreto, Brésil, 1953, 91 mn

Un peu avant 1940, les cangaceiros du Sertão et leurs extraordinaires chapeaux. Les vingt premières minutes, qui montrent le sac d'un village, sont les plus réussies. Le film devient plus convenu ensuite : il se transforme en une sorte de western brésilien. On pense au *Brigante di Tacca del Lupo* (p. 217) qui débutait un peu de la même façon avant de s'assagir, où encore au *Dieu noir et le diable blond* (p. 423) qui exploitait le thème du cangaceiro de façon plus originale. La bande musicale, excellente, a fait le tour du monde.

A streetcar named Desire *Un tramway nommé Désir*, Elia Kazan, USA, 1951, 125 mn

Blanche (Vivien Leigh), femme vieillissante, s'installe chez sa sœur Stella (Kim Hunter) mariée à Stanley (Marlon Brando), un mâle agressif qui s'acharnera contre elle en la dénigrant auprès de son ami Mitch (Karl Malden) qu'elle avait séduit. Ayant perdu tout contact avec la réalité, elle est finalement internée.

Une chaleur moite et étouffante enferme les personnages dans cette adaptation un peu lourde d'un auteur lui-même un peu lourd, Tennessee Williams. "Desire", quartier de New Orleans, est le terminus du tramway éponyme.

Utomlennye solntsem *Soleil trompeur*, Russie, Nikita Mikhalkov, 1994, 146 mn

Au début, on se croirait chez Tchekhov, auteur adapté deux fois par Mikhalkov (*Partition inachevée pour piano mécanique*, *Les yeux noirs*, pp. 134, 1486). Le colonel Kotov (Nikita Mikhalkov), héros de la Révolution et privilégié du régime, passe l'été dans la datcha de ses beaux-parents d'une origine sociale plus élevée. Arrive Mitia (Oleg Menchikov), cousin et ancien amour de Maroussia, l'épouse du colonel. Nous sommes en 1936 et Mitia est en fait un agent du NKVD chargé d'arrêter le prestigieux colonel, ce qu'il fait avec une délectation sadique ; il faut le voir jouant du piano avec un masque à gaz ou encore exprimant ses griefs au moyen de noms transposés en verlan, latim pour Mitia, lassouram pour Maroussia. Quand il emmène Kotov pour une destination dont on ne revient pas, il fait exécuter froidement un brave camionneur (Avangard Leontiev) qui avait eu la mauvaise idée de bloquer la route des argousins : ce gêneur n'aurait été qu'un espion de l'impérialisme. À ce moment-là s'élève dans le ciel un splendide portrait de Staline traîné par une montgolfière.

Mitia, Blanc devenu homme de mains des Rouges, est une ordure et il en est conscient : rentré à Moscou, il s'ouvre les veines dans sa baignoire, alors qu'une étrange boule de feu – qu'on avait déjà vue près de la datcha – traverse l'écran.

La vérité sort de la bouche des enfants : à un des gorilles du NKVD, la fillette de Kotov demande "Tu as quitté le zoo parce qu'ils te nourrissaient mal ?"

The bells of St Mary *Les cloches de Sainte-Marie*, Leo McCarey, USA, 1946, 126 mn

Le père O'Malley, prélat catholique au canotier (Bing Crosby), reprend du service après *Going my way* (p. 1756). Il vient ici superviser le collège dirigé par Sœur Bénédicte (Ingrid Bergman).

Dans notre monde, le mieux est souvent l'ennemi du bien et la bonne volonté conduit facilement à un approfondissement des antagonismes. Ici, elle finit par les aplanir. Sœur Bénédicte apprend aux élèves à se battre – et non à tendre l'autre joue –, à jouer au baseball, O'Malley ressoude une famille dispersée. Le millionnaire égoïste Bogardus fera finalement don de son immeuble à la communauté – le rôle est tenu par Henry Travers qui sera l'ange Clarence d'*It's a wonderful life* (p. 399). Le film se termine sur un quiproquo dissipé à la dernière minute : Bénédicte est soulagée d'apprendre qu'elle a été déplacée pour raisons médicales – un début de tuberculose – et non pas à cause d'une faute. Merveilleux sourire de Bergman et petit moment d'émotion : qui a dit qu'on ne fait pas de bons films avec de bons sentiments ?

Crosby, meilleur "crooner" que comédien, interprète plusieurs chansons ; Bergman une seule, en suédois. Avec Ruth Donnelly, Una O'Connor et Rhys Williams.

Il bell'Antonio Mauro Bolognini, Italie, 1960, 98 mn

Cette comédie de mœurs à la limite de la farce est centrée sur l'impuissance d'Antonio Magnano (Marcello Mastroianni) dont le mariage non consommé (elle est toujours *illibata*) avec la jeune Barbara (Claudia Cardinale) est annulé. Comme nous sommes à Catane, l'honneur familial est en cause : pour le laver, le père d'Antonio (Pierre Brasseur) se croit obligé de mourir d'épectase. Mais, miracle, la jeune bonne est enceinte et madame Magnano (Rina Morelli) peut clamer haut et fort que son fils est un homme. Il semble cependant que le cousin Edoardo (Tomás Milián) ait quelque responsabilité dans ce *happy end*.

L'orribile segreto del Dr. Hichcock *L'effroyable secret du Dr. Hichcock*, Riccardo Freda, Italie, 1962, 84 mn

Film d'horreur signé du pseudonyme Robert Hampton. À la fin du XIX^e siècle, un médecin nécrophile (Robert Flemyng), le Dr. Hichcock (!) profite de ses patientes décédées ou de son épouse Margaretha préalablement plongée dans un état de catalepsie dont il provoque le décès accidentel au cours d'un de ces rapports. Il disparaît pour revenir cinq ans plus tard avec Cynthia (Barbara Steele), une nouvelle femme mal à l'aise dans une maison dominée par l'inquiétante gouvernante Martha (Harriet Medin) qui dissimule une sœur à moitié folle. Il a en tête de tuer Cynthia et utiliser son sang pour revitaliser Margaretha qui survit comme zombie et n'est autre que la prétendue sœur de Martha. . .

On regrettera que le Dr. Hichcock n'ait pas beaucoup de suite dans les idées : la pauvre Cynthia échappe à une séance de sexe nécrophile, puis à une tentative d'empoisonnement, enfin à cette transfusion qui échoue *in extremis*.

Antoine et Antoinette Jacques Becker, France, 1947, 85 mn

1947, Avenue de Saint-Ouen. Le couple éponyme (Roger Pigaut et Claire Mafféi) gagne une grosse somme (800 000 francs) avec un dixième de la Loterie nationale. Mais quand Antoine se rend rue d'Aguesseau, siège des Gueules cassées, il ne retrouve plus son portefeuille. Tout s'arrangera finalement et le couple pourra s'acheter une belle moto.

La recherche du billet perdu ne donne pas lieu à une course-poursuite comme celle du *Million* (p. 841). Le réalisateur s'attache surtout à la description d'un milieu, voire un type de Français plutôt chaleureux, désormais disparu, qu'il saisit dans sa vie de tous les jours. Ceci sans le moindre message politique ; à moins qu'on ne prenne pour tel le personnage d'épicier libidineux (Noël Roquevert) qui abuse de sa position en ces temps de "restrictions" où subsistaient les tickets de rationnement. Avec Annette Poivre et Gaston Modot.

Following *Le suiveur*, Christopher Nolan, Grande-Bretagne, 1998, 70 mn

Tournée en noir et blanc, cette histoire de machination est racontée dans le désordre, comme une sorte de cauchemar. On s'y retrouve grâce à l'apparence du héros : les cheveux longs du début se raccourcissent avant que son visage ne s'orne d'un œil au beurre noir. Il est approché par un certain Cobb qui prétend l'initier au métier de voleur mais veut en réalité lui faire porter le chapeau d'un crime – le meurtre d'une blonde – qu'il n'a pas encore commis. Ne subsiste à la fin aucune trace du prétendu Cobb qui a pris soin de déposer des preuves accablantes contre le faux coupable avant de s'évaporer dans la foule. Brillant.

Magnolia Paul Thomas Anderson, USA, 1999, 189 mn

La vallée de San Fernando, banlieue de Los Angeles qui n'est elle-même qu'une banlieue. Deux personnages sont en fin de vie : Earl (Jason Robards), marié à la jeune suicidaire Linda (Julianne Moore) recherche son fils (Tom Cruise en super-macho) avec l'aide d'un infirmier obsédé sexuel (Philip Seymour Hoffman). Jimmy (Philip Baker Hall), animateur d'un jeu télévisé, essaie de renouer les ponts coupés avec sa fille droguée Claudia (Melora Walters) dont il a jadis abusé. Le policier atypique Jim (John C. Reilly) viendra en aide à Claudia ainsi qu'à Donnie (William H. Macy), un ancien gagnant du jeu télévisé désormais déboussolé.

Deux moments se dégagent dans cette confrontation de solitudes : le jeu télévisé où l'on interdit au petit prodige de service d'aller aux toilettes, moyennant quoi il pisse dans sa culotte, perd tous ses moyens et décide de ne plus se plier à ce rôle de chien savant. Et une pluie de crapauds, phénomène plus providentiel que météorologique. Ce film unanimiste rappelle *Short cuts* (p. 1063) qui se terminait sur un autre *Deus ex machina* : un tremblement de terre.

Molokh *Moloch*, Alexandre Sokourov, Russie, 1999, 103 mn

L'été 1942, au Berghof de Berchtesgaden. Hitler et ses courtisans, Goebbels (joué par une femme) et Bormann, ainsi que Magda Goebbels et Eva Braun. Nous apprenons que "Plus une femme est bête, plus elle est expressive" ou encore que "Nous vaincrons la mort" ; ces propos de table sont tellement géniaux que Bormann a commis un scribe pour les noter. Le Führer, végétarien, montre son horreur de tout mal fait aux animaux en employant le mot "cadavre" pour parler de viande mais n'a prétendument jamais entendu parler d'Auschwitz.

La photo, à la dominante verdâtre très marquée, est un peu floue ; les SS de garde sont parfois anamorphosés. Sinon, la vie quotidienne des monstres ressemble à la nôtre. Ce qui n'est pas rassurant, on les préfèrerait tellement avec des cornes et une queue !

Lost horizon *Horizons perdus*, Frank Capra, USA, 1937, 133 mn

Lors d'un épisode de la guerre civile en Chine, le diplomate britannique Conway (Ronald Colman) s'enfuit avec quatre Occidentaux à bord d'un avion qui les amène à Shangri-La, une vallée perdue de l'Himalaya. Le Père Perrault (Sam Jaffe) y a fondé une société harmonieuse où l'on vit extrêmement vieux. Se sentant mourir, il voit un successeur en Conway, que son jeune frère convainc de partir, une décision immédiatement regrettée : le diplomate n'aura de cesse qu'il n'ait retrouvé cet Eden où l'attend la belle Sondra (Jane Wyatt).

Des images fortes jalonnent le film. D'abord ce plateau mongol où l'avion s'arrête pour être ravitaillé. Puis l'architecture à mi-chemin entre le Palais de Tōkyō et le Potala. Enfin, la vision d'une jeune femme (Margo) qui a subitement pris cinquante ans en quittant Shangri-La. Sans parler des personnages du Père Perrault, alias Grand Lama, et de son assistant Tchang (H. B. Warner).

L'opposition cocasse, bien marquée au niveau des accents, entre le paléontologue anglais (Edward Everett Horton) et l'escroc américain (Thomas Mitchell) compense le côté superficiel de cette utopie qui se réduit à une sorte de modération, d'absence de désir, et ne fonctionne que sur le papier. On se demande d'ailleurs comment cet endroit pratiquement inaccessible, où l'on ne reçoit même pas la radio, a pu entendre parler de Conway. Subsiste cependant, même si le roman de James Hilton est daté, l'image d'une vallée heureuse où l'on ne vieillit pas : de quoi faire rêver les enfants. Le toast final crée d'ailleurs une antonomase : "Que chacun trouve son Shangri-La".

The great dictator *Le dictateur*, Charles Chaplin, USA, 1940, 120 mn

Premier parlant de Chaplin, hilarant du début à la fin. Chaplin y campe Hynkel, dictateur de Tomainie, de son prénom Adenoid (nom médical des végétations). Il renvoie à Hitler, tout comme ses adjoints Herring et Garbitsch (Henry Daniell) rappellent Göring et Goebbels. Rencontre de Hynkel avec son *alter ego*, le dictateur de la Bactérie, Benzino Napaloni (Jack Oakie), affublé d'un accent à la Chico Marx : chacun veut être assis plus haut que l'autre. On mentionnera les armes secrètes foireuses, gilet pare-balles ou parachute compact. Chaplin se surpasse en imitant Hitler – tâche délicate car le dictateur était déjà sa propre caricature – dans des discours faits d'éruclations hystériques et incompréhensibles. Moment anthologique du ballet avec le globe terrestre qui finit par exploser.

Le réalisateur joue aussi un coiffeur juif, "pas aryen, mais végétarien", un sosie amené à improviser un discours d'amour et de paix par lequel il s'adresse directement au Monde. Les isolationnistes (la bande à Lindbergh) ne lui pardonneront jamais de s'être impliqué à un tel point dans la propagande anti-nazie. Avec Paulette Goddard (son épouse de l'époque) et Maurice Moscovitch.

Morte a Venezia *Mort à Venise*, Luchino Visconti, Italie, 1971, 131 mn

D'après Thomas Mann. Aschenbach (superlatif Dirk Bogarde), musicien malade du cœur, est venu se reposer à Venise. Où il tombe sous le charme de l'androgynisme Tadzio (Björn Andrésen), un adolescent polonais en vacances avec sa mère (Silvana Mangano). Aschenbach retarde son départ malgré le choléra qui se développe et finit par mourir seul sur une chaise longue.

Le film est comme un deuil de la jeunesse : Tadzio est davantage l'image de ce passé, à jamais inaccessible et révolu, qu'une icône homosexuelle – même si cet aspect existe indéniablement. Atmosphère macabre avec une longue séquence grimaçante où les chanteurs ont l'air de sortir de tableaux d'Ensor, ainsi que celle où le coiffeur (Franco Fabrizi) apprête le héros comme le ferait un croque-mort. Cette lente plongée vers un autre monde est symbolisée par un coucher de soleil sur l'Adriatique avec la silhouette d'un appareil photo sur pied et Tadzio au loin. Elle se fait au son de l'adagietto de la cinquième de Mahler, auquel le scénario identifie Aschenbach, même si c'est en réalité Wagner qui mourut à Venise. D'où une série de retours en arrière – discussions sur l'art, mort d'une des filles, etc. – d'un académisme qui plombe malheureusement ce chef d'œuvre raté.

Patton Franklin J. Schaffner, USA, 1970, 170 mn

Le film nous place d'emblée en porte-à-faux : seul sur une estrade, derrière un gigantesque drapeau américain, Patton (George C. Scott) égrène une litanie de propos de soudard à la Bigeard.

C'est un militaire brutal, capable de frapper un soldat, qui voudrait réarmer les nazis pour poursuivre la guerre en direction de l'URSS. Et un égocentrique, en compétition avec son *alter ego* Montgomery pour la conquête de la Sicile.

L'individu est capable de descendre de son piédestal pour s'impliquer directement dans la logistique : ici, en tuant une mule qui refusait de dégager un pont, là en s'installant, comme sur un rond-point, pour gérer le trafic des tanks. C'est une espèce de chevalier égaré au XX^e siècle qui respecte avant tout la bravoure en proclamant son refus des armes déshumanisées à venir : que penserait-il aujourd'hui des drones ? Le plus étonnant, ce sont ces champs de bataille antiques qu'il visite : "– J'étais là, dit-il". "Je", ce sont Alcibiade, César, Hannibal, tous ces guerriers du passé auxquels il s'identifie. Au moment décisif de l'offensive des Ardennes (Noël 1944), il demande à son aumonier de lui rédiger une prière pour le beau temps, vœu exaucé par Dieu.

Karl Malden, dans le rôle de son placide collègue Omar Bradley, fournit le nécessaire contrepoint à ce personnage que l'admirable scénario de Francis Ford Coppola présente de façon déconcertante, en évitant de le réduire à sa simple dimension de brute mégalomane.

Le plaisir Max Ophüls, France, 1952, 97 mn

Trois nouvelles commentées en voix off par Maupassant (Jean Servais) : le plaisir face à l'amour, la pureté et la mort. L'épisode central adapte *La maison Tellier*, un type d'établissement que l'écrivain fréquentait assidûment. Ce samedi-là, les bons bourgeois d'une petite ville normande trouvent maison close (!) "pour cause de première communion". Celle de la nièce de madame (Madeleine Renaud) qui rend ainsi visite à son frère Joseph (Jean Gabin), accompagnée de sa petite troupe. Moment d'émotion à l'église où ces dames, sans doute nostalgiques d'une innocence perdue, se mettent à sangloter. Joseph, éméché, tombe un peu amoureux de Rosa (Danielle Darrieux), une employée de sa sœur ; il a hâte d'aller faire un tour à la ville. Quand la maison rouvre, un message signale l'événement de façon codée : "Chargement de morues retrouvé". L'établissement est filmé à la façon d'Ophüls, à travers divers obstacles, œils-de-bœuf, persiennes, qui, sans gêner la vision, restituent une sorte de troisième dimension. La distribution est exceptionnelle, dans les grands comme les petits rôles.

Le premier sketch met en scène un vieux noceur qui continue à participer aux chahuts dans les bals. Au médecin (Claude Dauphin) qui le ramène après un malaise, son épouse (Gaby Morlay) confie qu'elle a été heureuse quand elle a découvert son premier cheveu blanc. Le troisième épisode met en scène un peintre (Daniel Gélin) qui s'amourache de son modèle (Simone Simon) avant de s'en lasser. À la jeune femme dépitée qui menace de se suicider, il dit "Tue-toi". On le voit plus tard, sur une plage, poussant le fauteuil de celle qui est désormais son épouse, paralysée des deux jambes. C'est, peut-être, le bonheur ; mais le bonheur n'est pas gai, nous dit Maupassant.

Et Dieu... créa la femme Roger Vadim, France, 1956, 91 mn

Les amours de la provocante Juliette (Brigitte Bardot, dans son rôle le plus emblématique) avec les frères Tardieu, Michel et Antoine (Jean-Louis Trintignant aux allures de communiant et Christian Marquand), sous le regard cynique et concupiscent d'un homme mûr, Carradine (Curd Jürgens) : elle épouse le premier qu'elle trompe avec le second mais se refuse au troisième. Saint Tropez et cha-cha-cha dans des boîtes aux murs décorés de fresques ; au terme d'une scène de danse lascive et frénétique, Michel file une baffa bien méritée à son épouse.

Juliette, bombe sexuelle éprise des animaux – elle a un lapin domestique appelé Socrate – est "dévergondée, mal élevée et paresseuse" ; quand Michel l'épouse, on prédit qu'"il ne passera bientôt plus sous les portes, le malheureux". Si ce film affligeant rencontra un tel succès, c'est à cause des qualités exceptionnelles, quoique limitées, de l'actrice principale. Et aussi parce qu'il offrait une image très peu libérée, très convenue, de la libération de la Femme. Avec Georges Poujouly.

La cavalcade des heures Yvan Noé, France, 1943, 89 mn

Huit épisodes centrés sur la destinée et le temps, emmenés par Hora (Pierrette Caillol), maîtresse des heures. Un ouvrier (Jean Daurand) à la bourre, un employé qui en assez du rata de son épouse (Jeanne Fusier-Gir) servi à heure fixe, un coureur à pied qui attend le moment d'être rattrapé par un autre, une mère (Gaby Morlay) qui n'a pas assez de temps pour son jeune fils, un chômeur (Fernandel) qui temporise en chantant dans un restaurant dont il ne peut pas payer la note. Le ton se fait ensuite plus grave. Un patron de boîte de nuit (Fernand Charpin) se sent mal et reçoit la visite d'Hora lui annonçant sa dernière heure : il fait le maigre bilan de sa vie et meurt. Puis c'est Charles Trénet qui interprète *Débit de l'eau* avant de rencontrer dans la rue Hora déguisée en vieille dame ; il l'emmène chez lui et lui fait écouter *Que reste-t-il de nos amours*, moment touchant et mélancolique. Finalement, un condamné à mort (Jean Chevrier) s'échappe pour avoir un fatal accident de voiture en compagnie d'Hora qui s'active aussitôt, comme sage-femme, auprès d'un nourrisson.

Le film est réussi, malgré une mise en scène assez terne. Dans le rôle du sportif, le célèbre Jules Ladoumègue qui, à une époque (1932) où tout ne s'achetait pas, avait été radié pour avoir accepté de l'argent pour une publicité.

Léviathan Léonard Keigel, France, 1962, 87 mn

D'après Julien Green, une histoire placée sous le signe de l'enfermement des êtres en eux-mêmes : chaque homme dans sa nuit.

L'étrange Guéret (Louis Jourdan qui sait faire oublier sa beauté naturelle) est une sorte de bête traquée, sans doute incapable d'une relation saine avec une femme, en particulier avec Angèle (Marie Laforêt), jeune Marie-couche-toi-là du village de Lorges qui, pour une fois, éprouve quelque chose pour un homme ; bien que violée et défigurée par Guéret, elle se refuse à le dénoncer. Il y aussi Mme Grosgeorges (Lilli Palmer), épouse vieillissante et délaissée, qui essaie en vain d'aider le fugitif dans un but indéfini : espère-t-elle être tuée ?

Face à ces tourmentés, la normalité de Mme Londe (Madeleine Robinson) qui prostitue Angèle et de M. Grosgeorges (Georges Wilson) qui profite de ses faveurs.

Backlash *Coup de fouet en retour*, John Sturges, USA, 1956, 81 mn

Jim Slater (Richard Widmark) cherche à retrouver le mystérieux sixième mineur d'or responsable de la mort de ses cinq compagnons, dont un père qu'il n'a jamais connu ; il rencontre dans cette quête la belle Karyl (Donna Reed) dont le mari fait partie des victimes. Le coupable, Bonniwell (John McIntire), s'avère être son père, un criminel sans scrupule prêt à tout, y compris tuer son fils. . .

An affair to remember *Elle et lui*, Leo McCarey, USA, 1957, 115 mn

Le célèbre playboy Nickie Ferrante (Cary Grant) rencontre la chanteuse Terry McKay (Deborah Kerr) durant une croisière : coup de foudre. Ils prévoient de se retrouver au sommet de l'Empire State Building dans six mois, le temps de régler quelques affaires : ils sont tous deux fiancés et il a un sacré poil dans la main. Rendez-vous manqué à cause d'un accident de dernière minute : renversée par une voiture au pied du gratte-ciel, Terry, désormais incapable de marcher, refuse de prévenir Nickie pour ne pas inspirer de pitié.

Tout commence par des actualités radio-diffusées de plusieurs pays qui jouent sur le contraste entre les accents et les styles : vulgaire et sympathique chez l'Américain, snobinard et méprisant chez l'Anglais. Entre New York et l'Europe, le paquebot sert de décor aux péripéties cocasses des deux amoureux en puissance qui cherchent à s'éviter pour ne pas faire jaser, sans succès. L'escale à Villefranche-sur-Mer est un moment hors du temps où Nickie présente Terry à sa grand-mère (Cathleen Nesbitt). Rentré à New York, Nickie trouve comment gagner sa vie en devenant peintre ; il expose chez un marchand de tableaux (Fortunio Bonanova) appelé Courbet (!). Terry chante puis, après son accident, fait répéter une (affligeante) chorale de gamins depuis son fauteuil roulant. La fin est très réussie, avec un long duel à fleurets mouchetés et ce reproche muet "Pourquoi n'es-tu pas venue?". L'émotion naît quand il comprend enfin qu'elle n'a pas *pu* venir : qu'importe, "if you can paint, I can walk".

Le film, *remake* assez fidèle de *Love affair* (p. 806) du même McCarey, peut se refermer sur un plan fixe de Central Park.

Highlander Russell Mulcahy, Grande-Bretagne, 1986, 117 mn

Le scénario repose sur une idée de tontine : le dernier aura tout car "There can be only one". Dans les tontines d'antan, le survivant était trop âgé pour en profiter vraiment, mais ici les protagonistes ne vieillissent pas et ne tombent que sous les coups de leurs *alter egos* lors de ballets de têtes coupées à l'aide d'épées très anciennes. Le dernier oppose, à New York, l'Écossais MacLeod (Christophe Lambert) au terrifiant Kurgan (Clancy Brown). Des participants immortels, c'est bien pratique puisqu'on peut multiplier les épisodes au fil des siècles. Au XVI^e, MacLeod reçoit les conseils de l'égypto-espagnol Ramirez (Sean Connery pourtant écossais), au XVIII^e, il livre un duel dans lequel il est lardé de coups d'épées mais se relève, se fait relarder, etc. au grand dam de son adversaire.

Les décors naturels écossais sont splendides, en particulier la bruyère rouge du dernier plan. Mais on se demande quel est le prix remporté par MacLeod ; ce n'est pas très précis, disons que c'est le pouvoir extraordinaire d'avoir des pouvoirs extraordinaires... mais il a perdu son immortalité. Stupide mais roboratif.

Stalker Andreï Tarkovski, URSS, 1979, 156 mn

D'après l'œuvre des frères Strougatski. L'Écrivain et le Professeur (Anatoli Solonitsyne et Nikolaï Grinko) s'aventurent dans la Zone, une enclave interdite et réputée miraculeuse, avec pour guide un stalker (Alexandre Kaïdanovsky), i.e., un maraudeur connaissant bien les lieux. Images du danger, des carcasses de tanks, le sable mouvant ; et manifestations de la Zone, un téléphone qui sonne, une ampoule qui s'allume. Venu pour tuer la Foi en faisant tout sauter, le Professeur démantèle sa bombe ; les trois restent sur le seuil de la Salle aux souhaits.

Que d'eau, que d'eau ! Boue, cascades, rivières que Tarkovski adore filmer avec des objets à peine immergés : une seringue, des pièces de monnaie, une icône... et en dessous, des restes de carrelage. C'est par une pluie qui brouille un instant la mare du premier plan que la Zone prend congé des protagonistes.

Il ne se passe pas grand-chose dans ce film très lent ; les intellectuels péorent à n'en plus finir et manifestent à l'égard de la Zone un agnostisme que condamne notre stalker : "Ils ne croient en rien" dit-il à son épouse (Alissa Freindlikh). Mais l'organe de la Foi n'est pas atrophié chez tout le monde ; dans l'univers hors-zone, en noir et blanc, "Oustiti", l'enfant handicapée du stalker, est la seule à "avoir la couleur". Il lui a d'ailleurs été donné la faculté de télékinésie : elle fait bouger du regard les verres posés sur la table. Le réalisateur semble, hélas, prendre au sérieux les conneries sur le Triangle des Bermudes.

Monanieba *Le repentir*, Tengiz Abouladzé, URSS, 1984, 144 mn

Varlam, ancien maire d'une petite ville, vient de mourir. La fille d'un peintre qui fut une de ses victimes déterre le cadavre. Elle n'aura de cesse que le corps de l'ancien despote ne soit livré en pâture aux corbeaux par son propre fils.

Le film se moque éperdument du réalisme. On y joue avec un cube Rubik tandis que les argousins portent armure, heaume et lance. Varlam, histrion affublé d'un pince-nez, est vicieux et sadique ; il s'exprime au moyen de proverbes obscurs "Il est difficile d'attraper un chat noir dans une pièce sombre, surtout quand il n'y est pas" car il a acquis "le don extraordinaire de changer l'ennemi en ami et vice-versa". Ne correspondant à rien de bien précis, cette allégorie du stalinisme devient universelle. Ainsi cette superbe dénonciation jdanovienne signée courageusement "Un groupe de peintres". Ou cet échantillon, à peine caricatural, d'aveu : "Nous devons creuser un tunnel entre Londres et Bombay". Sans parler de l'euphémisme "sans droit de correspondre" pour parler d'un déporté exécuté en catimini.

Le réalisateur pousse le bouchon un peu loin en attribuant les méfaits du stalinisme à l'athéisme : "À quoi sert une rue qui ne mène pas à une cathédrale ?", "C'est l'absence de religion qui cause le mal", des thèses qui sonnent bizarrement en ces temps de Jihad.

L'emploi du temps Laurent Cantet, France, 2001, 128 mn

Incapable d'avouer à son épouse (Karin Viard) qu'il a perdu son travail, Vincent (Aurélien Recoing) s'enfonce dans une spirale de mensonges. Il s'invente un boulot à Genève auprès de l'ONU et, tout en enclenchant une pyramide de Ponzi, se livre aussi à une activité plus "honnête" en devenant le bras droit d'un trafiquant en contrefaçons. On pense à Jean-Claude Romand qui devait aussi inspirer *L'adversaire* (p. 1202). Mais cette fiction s'écarte de la réalité car Vincent sort du cercle vicieux grâce à l'aide attentionnée de son épouse. Le dernier plan le montre en train de retrouver un poste visiblement rémunérateur.

Si Vincent est resté longtemps sans travail, c'est qu'il n'en avait pas cherché. On sent qu'il est fasciné par l'idée de rompre avec une existence programmée, d'où les tentations qui affleurent chez lui, y compris peut-être celle du meurtre. Quand il rentre dans le rang, on le sent vaguement déçu par ce *happy end*.

The set-up *Nous avons gagné ce soir*, Robert Wise, 1949, 72mn.

Un boxeur en fin de carrière (Robert Ryan) refuse de se coucher sur le ring lors d'un match truqué (*set up*) ; il gagne, mais le gangster organisateur de la combine (Alan Baxter) lui écrase la main en repréailles. Il ne pourra plus combattre, ce qui réjouit sa femme (Audrey Totter) : elle aussi a gagné.

Ce classique est censé se dérouler en temps réel, une contrainte qui rend le combat particulièrement éprouvant : encouragés par un public sanguinaire, deux hommes se battent, à la limite de l'épuisement, en accumulant chutes et maladroites. Avec Percy Helton, George Tobias et Edwin Max.

Les parapluies de Cherbourg Jacques Demy, France, 1964, 88mn.

1957 à Cherbourg, ville où il est naturel de vendre des parapluies comme madame Emery (Anne Vernon) qui voit d'un mauvais œil l'amour de sa fille Geneviève (Catherine Deneuve) pour Guy (Nino Castenuovo), mécanicien dans un garage. Mais voilà que Guy est envoyé "rétablir l'ordre" en Algérie et Geneviève se retrouve seule et enceinte. Sa mère la convainc de faire un mariage de raison avec Roland Cassard (Marc Michel), un des personnages de *Lola* (p. 252) – fulgurante réminiscence du passage Pommeraye. Quand Guy rentre en 1959, la boutique est fermée, Geneviève est introuvable ; il finit par se marier de son côté et ouvrir une station service grâce à l'héritage de la tante Élise (Mireille Perrey). À Noël 1963, Geneviève s'y arrête par hasard ; dans sa voiture, une fillette.

Film magnifique qui doit beaucoup à l'émouvante musique de Michel Legrand. Il est entièrement chanté avec voix doublées, notamment par Danielle Licari. Une expérience que Demy renouvellera dans le tragique *Une chambre en ville* (p. 33).

L'affaire Nina B. Robert Siodmak, France, 1961, 101 mn

Wiesbaden. Berrera (Pierre Brasseur), hommes d'affaires sans scrupules, se procure des documents accablants sur le passé nazi de ses collègues industriels, lesquels ne reculent devant aucun moyen pour le faire taire : Police et Justice ne suffisant pas, ils corrompent son avocat (Jacques Dacqumine) qui détruit les preuves. B. meurt d'une crise cardiaque car son épouse frustrée Nina (Nadja Tiller) a remplacé ses pilules par un placebo. Il ne sera guère regretté, sauf peut-être de son chauffeur Holden (Walter Giller).

Le générique nous montre une Allemagne coupée en deux, mais c'est bien, encore plus que *One, two, three* (p. 230) sorti la même année, à la RFA que le film s'en prend violemment. C'est d'ailleurs pourquoi il s'agit d'une production française. Avec Maria Meriko, Hubert Deschamps et Étienne Bierry.

Horizons West *Le traître du Texas*, Budd Boetticher, USA, 1952, 78 mn

De retour de la guerre, Dan Hammond (Robert Ryan) recrute une bande de soldats sudistes démobilisés pour s'enrichir en volant du bétail dans une zone du Texas à la frontière du Mexique où il se voit déjà à la tête d'un empire en compagnie de la belle Lorna (Julie Adams), veuve peu éplorée d'un carpetbagger (Raymond Burr). Son ascension sera stoppée net par son père (John McIntire) et son frère (Rock Hudson). Si l'on oublie le dénouement moralisateur, on peut voir le film comme un document sur l'accumulation primitive marxiste et les méthodes sans scrupules de *cattle barons* genre Chisum.

Annie Hall Woody Allen, USA, 1977, 93 mn

Centré sur la vie d'un couple qui correspond à celui qu'il formait alors avec Diane Keaton, le premier grand film de Woody Allen a un évident cachet nombriliste. Qu'il dépasse pour atteindre l'universel, grâce à un génie de l'auto-dérision, en particulier une prise à témoin directe du spectateur.

Mentionnons la scène d'anthologie où le héros s'énerve dans une file d'attente contre un intellectuel qui parle fort pour que tout le monde admire sa culture. Le film se fige un instant pour que Woody et le pédant sortent de la queue et s'expliquent, comme des avocats, devant le spectateur. Woody cloue le bec au cuistre qui se disait spécialiste de McLuhan en exhibant le vrai McLuhan, puis avoue en aparté qu'il est bien dommage qu'on ne puisse pas, dans la vie courante, disposer d'arguments aussi définitifs.

Un réjouissant aphorisme compare la vie à cette pension où la nourriture est mauvaise et, de plus, servie en trop petites portions. Parabole du fou qui se prend pour une poule mais que son frère se refuse à faire interner : il a besoin des œufs !

Dekalog *Le décalogue*, Krzysztof Kiesłowski, Pologne, 1989, 566 mn

Le décalogue est traité de façon superficielle par le cinéma : DeMille (p. 490) l'expédie sous forme d'une énumération-débarras. Dans *The Gaucho* (p. 1483), il devient même une sorte de Charia, de loi unique et suffisante !

Les dix épisodes du film de Kiesłowski sont chacun une variation sur le thème d'un des commandements. Le substrat religieux est présent, quoique peu orthodoxe, sauf dans le n° 1 "Un seul Dieu tu adoreras" qui oppose le père de l'enfant et son culte, un peu scientifique, de l'ordinateur, à sa tante, très religieuse, qui ne jure que par le Pape polonais de l'époque. La noyade du garçon serait un genre de punition du péché d'athéisme ; quand le père renverse l'autel en signe de protestation, on frôle le kitsch avec cette Vierge qui semble pleurer.

L'approche, volontiers ambiguë, évite le respect figé. Dans l'épisode 7, une femme élève sa petite-fille qu'elle fait passer pour son enfant ; l'enfant est kidnappée par sa vraie mère, mais qui est la voleuse, qui a enfreint le "Tu ne voleras point" ? Le n° 10, "Tu ne convoiteras point le bien d'autrui" ridiculise le fétichisme des héritiers d'un philatéliste prêts à donner un rein pour un timbre. Certains épisodes sont carrément tordus, comme le 4 "Tu honoreras ton père et ta mère" qui tourne autour de la tentation d'inceste entre une jeune femme et l'homme dont elle n'est plus sûre qu'il soit son père.

Certains commandements sont implicitement condamnés, ainsi le n° 6 "Tu ne seras point luxurieux" où une jeune femme se montre trop dure à l'égard de l'adolescent libidineux qui l'espionnait. L'épisode 2, qui peut, par ailleurs, être lu comme une condamnation de l'avortement, justifie une entorse à "Tu ne commettras point de parjure". Quant au n° 8 "Tu ne mentiras point", c'est l'invocation-même de ce commandement qui constitue le principal mensonge.

Quelques épisodes passent à côté, comme le n° 3 où une femme gâche la fête de Noël d'un ancien amant : le rapport avec "Tu respecteras le Jour du Seigneur" est un peu tiré par les cheveux. L'épisode 9 "Tu ne convoiteras pas la femme d'autrui" parle d'un adultère commis à la demande d'un mari impuissant ; on pense à *Remous* (p. 274).

L'acteur Artur Barcis apparaît dans la presque totalité des épisodes comme une espèce de témoin, réprobateur et muet. Dans le bouleversant n° 5 "Tu ne tueras point", il tient même un double rôle, accompagnant ainsi les deux mises à mort dont aucun détail ne nous est épargné, la première étant la plus sanguinaire car le fait d'un être bourrelé de remords et maladroit ; la seconde reste la plus terrifiante à cause du tranquille professionnalisme des bourreaux.

L'ensemble est une petite *Comédie humaine* : on croise quelques personnages des autres épisodes, qui dans l'ascenseur, qui cherchant un taxi, le vieux philatéliste aux Zeppelins du n° 8 est le père des protagonistes du 10. . .

Le film ne comporte aucune allusion au contexte socio-politique de l'époque.

The magnificent Ambersons *La splendeur des Amberson*, Orson Welles, USA, 1942, 88 mn

Voix off du réalisateur au début du film puis vers la fin, pour nous annoncer que le temps de payer est venu pour George Minafer (Tim Holt). C'est ce monstre d'égoïsme, plus que d'orgueil, gâté par sa mère Isabel (Dolores Costello) qui encourage ses débordements et finit par être sa victime, qui est au centre de l'histoire. Il se découvre une alliée en la personne de sa tante aigrie Fanny (Agnes Moorehead, qui d'autre ?) amoureuse du fabricant d'automobiles Eugene Morgan (Joseph Cotten) : tous deux se liguent pour empêcher le remariage d'Isabel et Eugene. Comme annoncé au début, George finit par trouver sa *comeuppance*, i.e., la monnaie de sa pièce, quand quand Lucy (Anne Baxter), la fille d'Eugene qu'il aime, affecte de le traiter avec indifférence et surtout quand, ruiné, il est renversé par une voiture, cette invention moderne qu'il se targuait de mépriser.

Même mutilé et en partie dénaturé – l'apaisement final serait un ajout de la RKO, qui ne voulait plus prendre de risques avec le "wonder boy" –, ce film reste un chef-d'œuvre, supérieur à *La dame de Shanghai* (p. 1612).

Gilda Charles Vidor, USA, 1946, 110 mn

Le tricheur professionnel Johnny Farrell (Glenn Ford) est engagé par Ballin Mundson (Georges Macready) qui tient un casino clandestin à Buenos Aires. Les choses se compliquent quand Ballin épouse Gilda (Rita Hayworth dans son rôle le plus emblématique) avec laquelle Johnny eut jadis une liaison. Et surtout quand les sinistres associés allemands de Ballin se manifestent : le casino est une couverture pour le cartel du tungstène que dirige Ballin et certains partenaires veulent récupérer leurs billes. Ballin tue l'un des émissaires puis disparaît, censément mort dans un accident d'avion. Désormais seuls face à face, Johnny et Gilda se marient mais il s'agit en fait d'une punition pour celle qui simule (ah, le Code !) la nymphomanie. Ils sont cependant réconciliés quand Ballin refait surface pour les tuer tous deux ; *happy end* grâce au sympathique Oncle Pio (Steven Geray) et au compréhensif policier (Joseph Calleia), deux habitués de la salle de jeu.

Bien sûr, Rita chante et s'accompagne à la guitare qu'elle traite comme une poêle à frire : sa main gauche est inerte. Quant à Ballin, trois signes le rendent très inquiétant : l'arme sournoise et atypique dont il se sert, la canne-épée, sa balafre qu'une photo en contre-jour met bien en évidence et les stores vénitiens de son bureau, signes de danger. Scène d'anthologie, le superbe bal masqué où Ballin déguisé règle ses comptes avec le cartel dont les membres ont une vague ressemblance avec les sinistres nazis de *Notorious* (p. 982). On mentionnera aussi le petit industriel ruiné par le cartel (Saul Martell) qui se met à tirer sur Ballin avant de se suicider dans les toilettes. Avec Joe Sawyer en brute opportuniste.

HPW ou Anatomie d'un faussaire Alain Boudet, France, 1971, 84 mn

Ayant les mêmes initiales que le peintre Hans Pauli Weyergans, le jeune Hugo-Paul de Weydroos (Vania Vilers) réalise quatre Weyergans qui sont authentifiés par les experts Bjorn (Jean Martin) et Croisset (Jean-Marie Proslie). L'argent n'étant pas son objectif, il cherche faire reconnaître son talent de faussaire mais ni Bjorn ni Croisset ne sont prêts à admettre qu'ils ont été bernés par les faux HPW. Finalement, le héros produit pour la Justice mais en cachette des experts un cinquième HPW que ces derniers authentifient, ce qui prouve ses allégations. Au moment du procès où il devrait être condamné tout en accédant à la notoriété, il déclare s'appeler Hans Pauli Weyergans.

Tourné en partie à la Bourse de commerce, ce téléfilm est une réflexion intéressante sur l'Art et ses jeux de dupes servie (ou desservie) par la caméra baroque et un peu tape-à-l'œil d'Alain Boudet dont les outrances soulignent le désordre mental du protagoniste. Avec Nita Klein.

Love letters *Le poids d'un mensonge*, William Dieterle, USA, 1945, 101 mn

Un peu Cyrano de Bergerac, Alan (Joseph Cotten) écrit les lettres que son camarade de combat Roger envoie à sa marraine de guerre Victoria (Jennifer Jones). Qui tombe amoureuse de l'auteur, mais épouse Roger. Un certain temps s'est écoulé lorsqu'Alan retrouve la belle ; désormais amnésique depuis la mort de Roger qu'elle aurait peut-être tué, elle se fait appeler Singleton et accepte d'épouser Alan. La marraine de Victoria (Gladys Cooper) finira par avouer le crime, commis pour protéger Victoria de la jalousie malade de Roger qui ne supportait plus sa dévotion à l'égard des fameuses lettres. Du coup "Singleton" retrouve la mémoire. Il ne lui reste plus qu'à apprendre qu'Alan est celui dont elle était tombée amoureuse bien avant de le rencontrer.

Avec Cecil Kellaway. Cotten, Jones et Dieterle se retrouveront pour *Portrait of Jennie* (p. 568), plus réussi car franchement onirique.

Sliver Phillip Noyce, USA, 1993, 103 mn

Les scènes de sexe torride rappellent *Basic instinct* et pour cause : Sharon Stone. L'immeuble maléfique où l'on meurt beaucoup rappelle celui de *Rosemary's baby* (p. 1589), et pour cause : l'histoire adapte un autre roman d'Ira Levin. Ici, tout se réduit rapidement à un dilemme : qui, du macho impuissant (Tom Berenger) ou du voyeur vidéaste (William Baldwin), est le meurtrier ? C'est seulement à la toute fin que cette palpitante question trouve sa réponse. La salle de contrôle aux écrans multiples fait penser au dernier Mabuse (p. 1018). Mais le thème de la dystopie panoptique à la Jeremy Bentham est à peine effleuré.

Tormento *Bannie du foyer*, Raffaello Matarazzo, Italie, 1950, 98 mn

Un industriel (Amadeo Nazzari), accusé à tort de meurtre, est emprisonné. Sa jeune épouse (Yvonne Sanson) a le plus grand mal à s'occuper seule de leur fillette. Elle se résout à quémander l'aide de sa marâtre (Tina Lattanzi) – trop vraisemblable, hélas – qui en profite pour accaparer l'enfant et faire enfermer la mère dans un centre pour filles perdues. Tout s'arrangera à la fin et l'horrible belle-mère recevra même une volée de claques bien méritées.

Ce type de mélodrame, au demeurant bien fait, repose sur un conformisme social total qui attribue les malheurs du monde 1) aux méchantes belles-mères, aux deux sens possibles du terme en français 2) aux associés véreux 3) aux patrons libidineux. En sont victimes les épouses vertueuses et leurs enfants innocents. Mais l'Église est présente, toujours secourable : sous des dehors un peu revêches, la religieuse qui tient la maison de redressement est d'une infinie bonté.

Les jeux de l'amour Philippe de Broca, France, 1960, 85 mn

Victor (Jean-Pierre Cassel) et Suzanne (Geneviève Cluny, alors connue pour les réclames Colgate) sont antiquaires près du Panthéon. Mais Suzanne rêve de mariage et d'enfants alors que Victor s'y refuse. Crise dans le couple : Suzanne s'apprête, à contre-cœur, à accepter les avances de François (Jean-Louis Maury) quand Victor décide d'accepter ses conditions.

Première (et excellente) comédie signée de Broca, qui fut assistant sur *Les cousins* (p. 138) de Claude Chabrol, par ailleurs producteur du film. Sur un scénario de Daniel Boulanger, grâce et légèreté : il faut voir Cassel danser dans les caves de Saint-Germain-des-Prés.

The burglar *Le cambrioleur*, Paul Wendkos, USA, 1957, 90 mn

Harbin (Dan Duryea) a dérobé un collier en émeraude dans la villa d'une riche spirite de Philadelphie. Mais il a été repéré par deux policiers, dont l'un fait établir un portrait-robot et l'autre, Charlie (Stewart Bradley), piste le cambrioleur pour son propre compte. Le ripou tente de s'emparer du collier en faisant séduire Harbin par sa maîtresse Della (Martha Vickers) tout en flirtant lui-même avec Galdden (Jayne Mansfield), la jeune protégée du cambrioleur. Dénouement à Atlantic City dans un Luna Park : Harbin est abattu par Charlie sous les yeux d'une Della horrifiée qui le dénonce à ses collègues flics.

D'après David Goodis, ce film noir est filmé en noir et blanc. Surtout en noir : l'action se déroule principalement de nuit et la photo s'attache à capter les jeux d'ombre, les contre-jours. On reconnaît l'immense hall de la gare de Philadelphie qui servira de décor à *Blow out* (p. 1198).

Le concert Radu Mihaileanu, France, 2009, 123 mn

Andreï (Alexeï Gousskov), chef d'orchestre placardisé sous Brejnev, réussit à se produire au théâtre du Châtelet en usurpant le nom du Bolchoï ; au programme, le concerto de Tchaïkovski qu'il interprétait avec la violoniste juive Léa lors du concert interrompu trente ans auparavant sur ordre du maître du Kremlin. Comme violon solo, il réclame la Française Anne-Marie Jacquet (Mélanie Laurent), fille de Léa ; exfiltrée bébé d'URSS elle n'a jamais entendu parler de sa mère dont elle apprend finalement le sort à l'occasion du concert : elle est morte au goulag.

L'histoire est émouvante, trop peut-être. Heureusement, le metteur en scène est juif et la traite dans un esprit de satire digne d'Ernst Lubitsch ou Billy Wilder : le voyage est financé par un oligarque, un ex du KGB essaie de ranimer le PCF, les musiciens vendent du caviar de contrebande en même temps que le programme du concert, ce qui fait penser aux trois émissaires de *Ninotchka* (p. 102). Les exécutants, placardisés comme Andreï, n'ayant pas joué depuis trente ans et même pas répétés, trop occupés à divers petits trafics à Paris, le début du concert est une cacophonie invraisemblable. Dans les coulisses, le patron du "Bolchoï" demande un miracle et, effectivement l'orchestre finit par trouver son ton : il y voit une preuve de l'existence de Dieu. Avec Miou-Miou et François Berléand.

Beyond the forest *La garce*, King Vidor, USA, 1949, 89 mn

Sorte de madame Bovary américaine, Rosa (Bette Davis) est mariée au bon docteur Moline (Joseph Cotten) qui tire le diable par la queue et qu'elle trompe avec l'industriel Latimer (David Brian) qu'elle espère bien épouser. Mais elle est enceinte, détail qu'elle veut cacher à son futur, ce qui l'amène à commettre un meurtre – verdict, accident de chasse – puis à faire une chute volontaire dans les montagnes (du Wisconsin !); elle mourra de la fièvre consécutive à cette fausse couche provoquée. Séquences réussies : la promenade à Chicago, seule dans la nuit, l'enterrement de sa victime sous la pluie, la tentative finale pour prendre le train alors qu'elle peine à marcher.

Union station *Midi, gare centrale*, Rudolph Maté, USA, 1950, 81 mn

Los Angeles. Une jeune femme (Nancy Olson) signale la présence d'un homme lourdement armé dans un train. Un policier (William Holden) prend l'affaire en charge : une héritière aveugle (Allene Roberts) a été enlevée avec demande de rançon à la clef. Le filet se resserre sur le coupable (Lyle Bettger, un méchant comme on les aime) qui est finalement abattu.

Bon film policier du célèbre chef opérateur. L'action se passe principalement dans la gare centrale de LA ; avec Barry Fitzgerald et Jean Sterling.

Journal d'un curé de campagne Robert Bresson, France, 1951, 116 mn

“Qu'est-ce-que cela fait ? Tout est grâce.” C'est sur ces mots que se termine ce chef-d'œuvre au style dépouillé, avec voix off. Sans forcément comprendre ni partager les thèses du petit curé, on est conquis par l'intensité qui se dégage de cette lutte quotidienne contre la maladie, l'hypocrisie, soi-même... et sa prétendue hérédité chargée – “L'alcool qu'on a bu pour vous”, “Tu es né saturé” –, un préjugé que Bernanos partage avec... Zola, cf. *La bête humaine* (p. 414).

Avec Antoine Balpêtré, Jean Danet, Yvette Étievant et, dans le rôle-titre, Claude Laydu qui fut plus tard à la télévision la voix du Marchand de sable dans l'émission quotidienne à succès *Bonne nuit les petits* (1962-66).

A farewell to arms *L'adieu aux armes*, Frank Borzage, USA, 1932, 89 mn

D'après le best-seller d'Ernest Hemingway, les amours contrariées de Frederic (Gary Cooper), conducteur d'ambulance américain, et Catherine (Helen Hayes), infirmière anglaise, sur le front italien à la fin de la Grande Guerre. Le Lt. Rinaldi (Adolphe Menjou) croit aider son ami Frederic en interceptant les lettres que Catherine, enceinte, lui écrit de Suisse. Ce n'est qu'après avoir déserté et rejoint le Tessin en barque que Frederic retrouve Catherine agonisante qui vient d'accoucher d'un enfant mort-né. On entend sonner les cloches de l'Armistice.

La photo est belle et Cooper émouvant ; mais le film ne fait pas oublier le sublime *7th heaven* (p. 1165).

The collector *L'obsédé*, William Wyler, Grande-Bretagne, 1965, 119 mn

Freddie (Terence Stamp), jeune homme de condition modeste dont la seule passion est l'entomologie (les papillons), entre en possession d'une petite fortune qui lui permet d'acheter un manoir isolé et de réaliser son rêve : capturer la belle Miranda (Samantha Eggar) et la séquestrer. Avec le projet aberrant de donner le temps à la jeune femme de connaître son ravisseur avant de l'aimer et de l'épouser. Cette espèce de caricature du mariage de raison est évidemment vouée à l'échec car on n'aime pas sur commande.

En désespoir de cause, Miranda commettra l'erreur de s'offrir à Freddie. Non seulement il n'est pas dupe, mais elle tombe de son piédestal : jusqu'à présent, un fossé culturel les séparait – elle est étudiante d'art, il est tellement plouc qu'il refuse Picasso au motif que ce n'est pas ressemblant.

Miranda morte de mauvais traitements, Freddie se met en quête d'un “papillon” plus à sa portée – une infirmière –, qui ne le méprisera pas. Petite incohérence : on avait cru comprendre que l'admiration était à l'origine de la fixation érotomane de Freddie. La carte de Chine (p. 826) sévit encore.

La p... respectueuse Marcello Pagliero, France, 1952, 94 mn

Le Sud américain. Il s'agit d'innocenter à tout prix l'auteur d'un crime raciste en amenant une prostituée blanche témoin du meurtre (Barbara Laage) à se plaindre d'une tentative de viol que celui-ci aurait empêchée, donnant ainsi prétexte à lyncher l'autre témoin, un "Nègre". Le cousin (Ivan Desny) et l'oncle sénateur (Marcel Herrand dans son dernier rôle) de l'assassin, l'un plutôt brutal, l'autre plus mielleux, parviennent à convaincre la fille de faire un faux témoignage. Elle finit par se rebeller et annonce son intention de témoigner à charge.

Le film, servi par d'excellents seconds rôles (Jacques Hilling, André Valmy, Jean Danet, Louis de Funès), recrée une atmosphère américaine plausible. Et Laage, au sommet de sa brève carrière en vedette, est excellente. La pièce démonstrative et datée de Jean-Paul Sartre (1946) reprend une certaine actualité au temps du *Black lives matter*.

Il gran calavera *Le grand noceur*, Luis Buñuel, Mexique, 1949, 88 mn

Ramiro (Fernando Soler), bourgeois alcoolique qui rentre de beuverie est pris d'un malaise. Sa famille parasitaire, dont son beau-frère Ladislao (Andrés Soler, frère de Fernando) monte une comédie pour lui faire cesser ses frasques : à son réveil, Ramiro se retrouve dans un modeste appartement, car il aurait tout perdu durant une léthargie longue d'un an ! Il découvre rapidement le pot aux roses et décide de jouer à son tour la comédie en se prétendant réellement ruiné ; la famille se met donc à travailler pour de bon. Quand tout rentre dans l'ordre, chacun a gagné à cette farce : Ramiro ne boit plus, Ladislao s'est mis à bricoler pour son plaisir, etc. Moralité, ce sont les pauvres qui sont les plus heureux.

Cette œuvre mineure du début de la période mexicaine de Buñuel se clôt sur un mariage manqué aux réjouissants relents anticléricaux.

Ma non è una cosa seria *Mais ça n'est pas une chose sérieuse*, Mario Camerini, Italie, 1937, 58 mn

Memmo (Vittorio De Sica), jeune homme riche poursuivi par les femmes (Assia Noris, Elsa De Giorgi) décide, par blague, d'épouser une servante (Elisa Cegani). Alors qu'il pourrait faire annuler ce mariage "qui n'est pas une chose sérieuse" car l'épouse est *illibata* (intacte), il décide finalement de consommer l'union.

Exemple typique du cinéma des "téléphones blancs" de l'Italie de la fin des années 1930 : une intrigue à peu près insipide – pourtant tirée d'une pièce de Pirandello – dans un milieu qui ne connaît aucun problème d'argent. Ce scénario peu palpitant est sauvé par le charme des deux acteurs principaux. À noter que le "Lei" a toujours cours : Mussolini n'a pas encore amélioré l'italien (p. 11).

Double messieurs Jean-François Stévenin, France, 1986, 88 mn

François (Jean-François Stévenin) retrouve Léo (Yves Afonso, comme sorti de *Maine-Océan*, p. 1114), un ancien copain de “colo” prétendument doublure de Belmondo. Le passé ressurgit et les voilà partis pour Grenoble à la recherche de “Kuntch”, un troisième larron qu’ils ne trouveront pas, mais qui sera avantageusement remplacé par son épouse Hélène (Carole Bouquet).

Comme dans *Passe montagne* (p. 383), Stévenin nous ramène à ces rêves d’enfant qui sommeillent en nous et qu’on refoule quand ils affleurent. Léo, avec ses idées infantiles, est comme le symbole de ce Paradis perdu que lui n’a jamais quitté. Hélène et François finissent par oublier leur statut d’adulte, mais n’étant pas un peu zinzins comme Léo, ce n’est sans doute que pour un instant.

Le film se termine dans le Trièves, où se situait la colonie de vacances, maintenant désaffectée. Dernier plan sur le Mont Aiguille depuis la gare de Clelles/Mens.

Manon des sources Marcel Pagnol, France, 1952, 225 mn

Ce film magnifique est, à peu de choses près, le dernier Pagnol. Avec Fernand Sardou et Marcelle Géniat ainsi que les fidèles Charles Blavette, Édouard Delmont, Henri Poupon (qui joue le Papet) et Milly Mathis. Style théâtral et redondant avec des formules cocasses genre “un coup de pied au cul qui te casse la mâchoire”, et Robert Vattier (qui fut monsieur Brun, p. 590) dans le rôle d’un pédant sourdingue qui, à l’aide d’une sorte de sonotone dernier cri de la taille d’un poste de radio, peut participer aux conversations. Scène d’anthologie un peu datée quand, à la terrasse du café, il termine un récit par “Poil au cul”.

Les trois personnages principaux sont la sauvageonne (Jacqueline Pagnol), l’instituteur (Raymond Pellegrin) et le paysan Ugolin (Rellys) qui a, de loin, le rôle le plus intéressant : il est rusé, calculateur. Également profondément malheureux et finalement touchant lorsque, rentrant chez lui pour se pendre, il voit des fantômes sur le chemin. Si le film rappelle parfois *La femme du boulanger* (p. 1618) – l’eau remplaçant le pain et le curé (Henri Vilbert) le marquis –, il s’en distingue à cause de la dimension tragique d’Ugolin.

En effet, miracle du cinéma de Pagnol, cette œuvre un peu vieillote aux personnages stéréotypés finit par nous émouvoir. C’est le désespoir d’Ugolin, c’est le village qui apporte des cadeaux à Manon (musique des Trois Mages de l’Arlésienne) et c’est enfin le Papet profondément affligé par le suicide de son neveu mais néanmoins toujours rapiat : Ugolin aurait au moins pu lui léguer la ferme !

Cette source bouchée bien provençale a sa version citadine : les “caisses à eau” évoquées dans le film alimentaient naguère les appartements marseillais et un dysfonctionnement était facilement attribué à la malice du voisin venu de Paris.

Réflexion logique à méditer : “Un gendarme ne devine rien, il constate”.

Coincoin et les z'inhumains Bruno Dumont, France, 2018, 211 mn

P'tit Quinquin (Alane Delhaye) a grandi depuis 2014, on l'appelle désormais Coincoin. Un étrange phénomène fait tomber du ciel une espèce de bouse de vache extraterrestre qu'essaient d'analyser les inénarrables gendarmes Roger van der Weyden (!) et Carpentier (Bernard Pruvost et Philippe Jore). Tout se complique quand se dégage de ces fientes célestes une espèce de lumière qui frappe les humains, lesquels se mettent à accoucher d'un double. Certains de ces "clowns" (= clones) vont déterrer une morte. Le final réunit gendarmes, clones et morte vivante dans une cour de ferme où s'invite un carnaval très nordiste.

Le film, qui fait penser à *Brewster McCloud* (p. 756), aux *Oiseaux* (p. 65), à *Invasion of the body snatchers* (p. 1005) et *Night of the living dead* (p. 1342), met en valeur ce Nord que le réalisateur aime tant, ici la Côte d'Opale, et des acteurs non professionnels qui crèvent l'écran. Le scénario est cependant invertébré et le résultat un peu ennuyeux : ça ne vaut pas *P'tit Quinquin* (p. 706).

Nelly et monsieur Arnaud Claude Sautet, France, 1995, 107 mn

Le testament de Sautet. Nelly (Emmanuelle Béart) est employée par M. Arnaud (Michel Serrault) pour taper ses mémoires. Quelque chose se passe entre les deux, que l'injuste et cruelle barrière de l'âge interdit. Aussi, quand l'épouse infidèle du vieil homme réapparaît, au lieu de l'envoyer sur les roses comme Guitry dans *Mon père avait raison* (p. 1646), il se laisse phagocyter et s'embarque avec elle pour un long voyage, sorte de fuite en avant résignée.

Les gros Mac de bureau et leur système OS9, à la mode au milieu des années 1990, datent le tournage. Michael Lonsdale campe l'extraordinaire épave humaine Dolabella, un tapeur qui vit aux dépens de M. Arnaud.

Tenkū no shiro Rapyuta *Le château dans le ciel*, Hayao Miyazaki, Japon, 1986, 119 mn

L'action débute dans une vague Europe edwardienne qui emprunte aux vallées minières du Pays de Galles ainsi qu'aux maisons suspendues genre Pont-en-Royans pour se poursuivre dans une île céleste, la Laputa des *Voyages de Gulliver*, ses ruines et ses jardins entretenus par de gigantesques robots. Y débarque une armée portant casque à pointe aux ordres de l'horrible Muska aux airs de yuppie. Personnages typiques du réalisateur, la vieille piratesse et sa pittoresque famille font le lien entre Bien et Mal.

Miyazaki est maladroit pour représenter les humains : yeux en hexagone, bouche épouvantable, démarche mécanique : l'intérêt de ce dessin animé des débuts réside dans la dimension onirique des décors.

Sherlock Holmes and the secret weapon Roy William Neill, USA, 1942, 69 mn

Sherlock Holmes contemporain (cf. pp. 24, 74, 493, 1091 et 1617). Un inventeur suisse a décidé d'offrir sa bombe à la Grande-Bretagne mais, une fois à Londres, doit faire face aux efforts des nazis et de leur agent Moriarty (Lionel Atwill) pour s'en emparer. Il a donc divisé l'engin en quatre parties déposées chez des hommes de confiance dont les noms sont consignés sur un document codé.

Le principal intérêt du film réside dans les héros : Holmes (Basil Rathbone) et son goût des déguisements (trois), Watson (Nigel Bruce) toujours un peu couillon. Dennis Hoey campe l'indispensable Lestrade (de Scotland Yard).

Inspirée de *The dancing men* d'Arthur Conan Doyle, l'énigme est un exemple de cryptographie à trois sous. En règle générale, le raisonnement est le point faible de Sherlock Holmes. Sa logique tant vantée n'est qu'une inversion des causes et des conséquences : si c'est plus cher, c'est mieux, si Untel a eu une récompense, c'est qu'il est bon ; et quand il y a crime, cherchez les sales gueules. On a voulu, sous le nom d'"abduction", faire passer ce type de raisonnement, aussi foireux qu'inévitable, pour de la logique. Le rôle de la logique est, au contraire, de débusquer ce genre d'ânerie, mère de tous les racismes. Rien n'empêche cependant de trouver plaisir aux élucubrations de Sherlock Holmes malgré – ou à cause de – leur irrationalité. Faut-il d'ailleurs croire aux vampires pour aimer Dracula ?

Dragonwyck *Le château du dragon*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1946, 99 mn

Miranda (Gene Tierney) devient la gouvernante de la fille d'un parent éloigné, Nicholas Van Ryn (Vincent Price) dont le patronyme hollandais signale l'appartenance à la caste des vieux colons américains. Lorsque l'épouse souffreteuse de Nicholas décède, c'est tout naturellement qu'il demande la main de la jeune femme à ses parents qui n'ont d'autre choix que d'accepter. Il veut avant tout un héritier mâle et, quand son fils meurt à la naissance, il s'assombrit. Averti par une servante infirme et dévouée (Jessica Tandy), le médecin de famille sauvera de justesse Miranda de la mort que Nicholas réservait à celle qui n'avait pas su lui donner un fils, avec la méthode déjà utilisée pour sa première épouse, l'empoisonnement par effluves de laurier-rose.

Le personnage anachronique de Nicholas, confit dans son orgueil de *patroon* – mot déformé en "poltroon" par un de ses ennemis (Harry Morgan) –, reçoit ses métayers dans une chaise curule en pierre. Dans la maison, trône le portrait d'une ancêtre qui jouerait parfois du piano mais que seuls les Van Ryn peuvent entendre. Ce film gothique qui se clôt sur la folie rappelle *Malombra* (p. 11). Avec Spring Byington, Walter Huston et Anne Revere. Cette dernière, descendante du héros de l'indépendance américaine Paul Revere, devait bientôt être blacklistée.

Akai tenshi *L'ange rouge*, Yasuzō Masumura, Japon, 1966, 95 mn

Ayako Wakao campe Sakura (ce qui renvoie à la fleur du cerisier), une infirmière qui assiste les blessés de la guerre de Chine. Elle refuse d'être traitée comme une "femme de réconfort", mais peut se montrer compréhensive avec le soldat Orihara (Yūsuke Kawazu) privé de ses bras. Elle tombe amoureuse d'Okabe (Shintsuke Ashida), un chirurgien que la morphine a rendu impuissant ; elle arrive à lui rendre ses moyens en le sevrant mais il meurt lors d'un assaut des Chinois.

Alors qu'un film comme *La bête aveugle* (p. 876) met l'accent sur les mutilations volontaires, elles sont ici fournies gracieusement, si l'on peut dire, par l'Armée. Le film n'est évidemment pas militariste, mais il n'est pas pacifiste pour autant : les personnages ont été placés dans une situation paroxystique où Eros et Thanatos font naturellement bon ménage.

Out of Africa Sydney Pollack, USA, 1985, 161 mn

D'après les souvenirs de la Danoise Karen Blixen (Meryl Streep), un beau film romantique centré sur la relation amoureuse de la future romancière, mal mariée à Bror (Klaus Maria Brandauer), avec Denys (Robert Redford). Les paysages du Kenya, admirablement filmés, expriment la nostalgie d'un amour révolu – et d'un certain cinéma également. La caméra saisit les émotions au point de trembler quand Denys propose la vie commune à Karen ou encore au moment de ses funérailles, sur une colline. Avec Michael Gough.

Zodiac David Fincher, USA, 2007, 163 mn

1969, près de San Francisco : un tueur en série s'en prend à des couples isolés, puis à un chauffeur de taxi. La Police n'a jamais découvert l'identité de ce malade qui communiquait à l'aide d'une cryptographie infantile basée sur les signes du zodiaque. Dans *Dirty Harry* (p. 1614), Clint Eastwood en fit un de ces salauds d'opposants à la guerre du Vietnam. Ce film-ci s'appuie sur le best-seller d'un amateur, Graysmith (Jake Gyllenhaal), qui suggère la culpabilité d'un certain Arthur Leigh Allen (John Carroll Lynch) qu'accable un faisceau de présomptions. Mais ces soupçons n'ont jamais été confirmés par les experts, graphologues et autres ; et, même si Fincher épouse un peu trop les thèses du détective amateur, quitte à négliger certains éléments, le mystère reste entier. Et c'est ça qui le rend intéressant : rien n'est plus frustrant, en effet, que ce dernier chapitre des *whodunits* où Poireau, Nestor Burma ou Rouletabille désossent le mystère, nous privant ainsi de cette part de rêve qui ne prospère que dans l'inexpliqué.

Une séquence réussie voit Graysmith sur une fausse piste, rendre visite à un ex-projectionniste qui ne tarde pas à l'inquiéter : il s'enfuit en courant.

Susana *Susana la perverse*, Luis Buñuel, Mexique, 1950, 83 mn

Échappée de maison de correction, la jeune Susana (Rosita Quintana) trouve refuge dans l'hacienda de don Guadalupe (Fernando Soler). Véritable bombe, elle ne tarde pas à séduire son contremaître Jésus (Víctor Manuel Mendoza) et son fils Alberto. Elle arriverait même à mettre le grappin sur Guadalupe, disposé à chasser son épouse, si la Police, ameutée par le jaloux Jésus, n'intervenait pour faire rentrer ce petit monstre dans sa cage. La vie reprend alors dans un monde dont l'harmonie n'aura été troublée qu'un instant. On apprend incidemment que la jument, très malade, a subitement guéri !

Cette fable, superficiellement édifiante, est aussi une métaphore du "ça" que libère la sexualité débridée de Susana. Quand les policiers l'emmènent en la traînant alors qu'elle se débat, le surmoi, les sentiments nobles reprennent le dessus. Mais le film nous a auparavant montré à quoi nous en tenir à ce sujet.

Outrage Ida Lupino, USA, 1950, 75 mn

Violée près de chez elle, Ann (Mala Powers) ne supporte pas le regard des autres : famille, collègues de travail, Police, elle se sent jugée, objet de curiosité. Celle qui devait bientôt se marier prend la fuite en autobus, direction Los Angeles. Elle rencontre en chemin Bruce (Tod Andrews), un pasteur qui, sans savoir à qui il a affaire, lui trouve une place dans une entreprise agricole. À l'occasion d'un bal, toujours perturbée elle confond un jeune homme qui tentait de l'embrasser avec son agresseur et l'envoie à l'hôpital. Les poursuites judiciaires sont évitées de justesse mais Ann devra se soumettre à un suivi psychiatrique. Bruce lui conseille de cesser de fuir et faire face : elle rentre dans sa famille.

Sujet très audacieux pour l'époque, surtout aux États-Unis. L'empathie de la réalisatrice nous fait partager le trouble et le désarroi de la victime.

Yogoto no yume *Rêves de chaque nuit*, Mikio Naruse, Japon, 1933, 63 mn

Mizuhara (Tatsuo Saitō), sympathique bon à rien – sauf à jouer avec son fils –, retrouve le foyer conjugal. Il aimerait que son épouse Omitsu (Sumiko Kurishima) quitte le métier d'hôtesse de bar où elle est sujette aux attentions d'un capitaine de marine (Takeshi Sakamoto), mais il n'est pas vraiment prêt à travailler pour faire chauffer la marmite. Le sempiternel accident – ici le même est renversé par une automobile – pousse le père à commettre un larcin. Il va se noyer de honte.

La réaction d'Omitsu, qui traite le mort de lâche, rappelle celle de la sœur du suicidé d'*Une femme de Tōkyō* (p. 80), du même scénariste, Tadao Ikeda. Mais le style de Naruse – caméra très mobile, gros plans et travellings – est très différent de celui d'Ozu.

The mark of Zorro *Le signe de Zorro*, Fred Niblo, USA, 1920, 107 mn

Zorro (le renard) cherche à rétablir la Justice, c'est à dire le pouvoir des prêtres et du sang bleu, dans une Californie alors mexicaine. Douglas Fairbanks est excellent, surtout dans son identité de Don Diego, un dandy précieux spécialisé dans les tours de passe-passe à trois sous, ce qui fait dire à sa fiancée (Marguerite De La Motte) "Ce n'est pas un homme, mais un poisson" ! Avec Snitz Edwards.

The letter *La lettre*, William Wyler, USA, 1940, 95 mn

Singapour. Profitant de l'absence de Robert Crosbie (Herbert Marshall), Hammond aurait tenté de violer son épouse Leslie (Bette Davis) qui l'a abattu. Un cas très simple pour l'avocat Joyce (James Stephenson). Son obséquieux clerc asiatique (Victor Sen Young, second fils des *Charlie Chan*, p. 160) signale cependant l'existence d'une lettre dont le contenu pourrait envoyer Leslie à la potence. La compromettante demande de rendez-vous est rachetée à prix d'or à Mrs. Hammond (Gale Sondergaard), veuve paria (eurasienne) qui en profite pour humilier la coupable. Qu'importe, puisqu'elle est acquittée ; mieux, Robert qui apprend tardivement l'existence de la liaison de son épouse, est disposé à pardonner, même si Leslie reste amoureuse de celui qu'elle a tué.

Les Asiatiques sont cupides, fourbes et cruels : la veuve fait finalement poignarder la meurtrière. D'après Somerset Maugham, une réussite de Wyler. Davis retrouvera Marshall dans *La vipère* (p. 13) ; Sondergaard, excellente, devait être blacklistée à la fin des années 1940.

Ren xiao yao *Plaisirs inconnus*, Zhangke Jia, Chine, 2002, 108 mn

Datong, dans la province de Shanxi chère à l'auteur. Ville-chantier où les repères s'effacent à coups de licenciements économiques ; l'argent circule chez les usuriers mais est aussi un objet de fétichisme comme cet absurde billet d'un dollar. En cet an 2000, on apprend que les JO de 2008 sont attribués à Pékin.

Deux adolescents déboussolés se cherchent à tâtons dans ce monde étrange. Xiao entretient une relation avec la chanteuse Qiao (Tao Zhao), maîtresse d'une sorte de gangster. Bin est moins dégourdi avec les femmes, notamment une jeune lycéenne avec il entretient une relation platonique. Les deux copains mettent au point un hold-up bidon qui échoue avant d'avoir commencé. Xiao, qui s'est sauvé sur sa moto, tombe en panne sur l'autoroute ; il est recueilli par une camionnette et on imagine qu'il va tenter de se faire oublier. Bin a été arrêté et, bien que n'ayant pratiquement rien fait, doit s'attendre à la mort ; c'est ce que lui dit le policier de garde qui, par dérision, l'oblige à interpréter une chanson entraînante "Je vagabonde libre et insouciant". Réfrigérant !

Ballada o soldate *La ballade du soldat*, Grigori Tchoukraï, URSS, 1959, 84 mn

A time to love and a time to die (p. 1021), version soviétique : Aliocha a droit à une permission avant de retourner au front où il trouve la mort. La photo est splendide et le film souvent très émouvant : dès les premières images le ton est donné avec la mère qui regarde la route poussiéreuse d'où son fils ne viendra plus. Soulignée par une musique emphatique, cette émotion confine souvent au pathos.

On déplorera l'absence totale de critique de la société très répressive dans laquelle évolue Aliocha où chacun semble faire ce qu'il peut avec les moyens du bord. Et ne parlons pas du commentaire patriotique final en voix off qui nous dit que le héros était un simple soldat russe.

Efter repetitionen *Après la répétition*, Ingmar Bergman, Suède, 1984, 74 mn

À l'occasion d'une répétition du *Songe* de Strindberg, Henrik (Erland Josephson), metteur en scène âgé, discute avec Anna (Lena Olin), la jeune interprète d'Agnès. Surgit comme un fantôme la défunte mère alcoolique d'Anna (Ingrid Thulin), détestée de sa fille, mais qui fut aimée d'Henrik.

Ce téléfilm nous parle du théâtre et de la relation qui s'établit entre le metteur en scène et son actrice. Un flirt à fleurets mouchetés se dessine à la fin : les deux protagonistes se racontent leur amour au conditionnel et c'est émouvant.

Pasteur Sacha Guitry & Fernand Rivers, France, 1935, 71 mn

Le premier long-métrage de Guitry pose déjà les marques de son style, en particulier lors du prologue où il s'adresse au spectateur. Pour le reste, c'est un film bavard qui pourrait, pour l'essentiel, décrire la carrière de n'importe quelle célébrité. Jeune, il est contesté – il suffit de remplacer "génération spontanée" par "sexualité infantine" pour se retrouver dans *Freud* (p. 1751) –, vieux, il est couvert d'honneurs. Le seul passage qui réfère spécifiquement à Pasteur est celui où il soigne le petit Joseph Meister atteint de la rage.

Moi, un Noir Jean Rouch, France, 1958, 70 mn

Semi-improvisation dans le quartier de Treichville (Abidjan) à la fin de l'ère coloniale. Nous plongeons dans le quotidien d'un jeune immigré nigérien surnommé Edward G. Robinson dont les amis sont Eddie Constantine – "l'agent fédéral américain" – et la belle Dorothy Lamour. Petits boulots, amours, boxe et démêlés avec la Police – Constantine fait de la prison – ponctuent ce documentaire profondément novateur qui tranche avec le ton jupitérien adopté à l'époque pour parler des Africains : "Robinson" commente le film en voix off.

Uwasa no onna *Une femme dont on parle*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1954, 84 mn

Les fiançailles de la jeune Yukiko (Yoshiko Kuga) sont rompues lorsque les parents du futur apprennent que sa mère Hatsuko (Kinuyo Tanaka) tient une "maison" à Kyōto. De retour de Tōkyō, elle fait la connaissance du jeune médecin Kenji (Tomoemon Ōtani, alias Jakuemon Nakamura IV au kabuki), le "protégé" de Hatsuko, pour lequel elle éprouve rapidement un amour partagé. Cette histoire est à peu près celle de *Jenny* (p. 195), sinon que Kenji révèle ici sa veulerie : la gent masculine est rarement à son avantage chez Mizoguchi. Yukiko préfère donc rester seule auprès de sa mère malade pour s'occuper du commerce familial ; deviendra-t-elle aussi dure ?

Les films de Mizoguchi ont joué un rôle important dans la fermeture des "maisons" en 1958. Élevé lui-même dans un bordel, il montre sans pathos toute l'horreur d'une vie qu'il connaissait si bien. La courtisane prise de malaises est sommée de s'excuser auprès du client et n'est soignée qu'à contre-cœur ; à peine morte, sa jeune sœur rêve déjà de la remplacer, seul moyen de continuer à nourrir une famille. Celle qui s'enfuit avec un client, croyant avoir trouvé l'amour libérateur, sera rapidement larguée et rentrera piteusement à la niche.

Le moment le plus désespérant du film est celui où Yukiko, qui vient de renoncer à l'amour pour s'occuper de sa mère, accueille avec le sourire de la commerçante un bruyant groupe de fêtards. Dans la peau de la patronne, elle a l'impression d'avoir toujours été assise là et s'y voit jusqu'à la fin de ses jours.

Dans un second rôle, Eitarō Shindō (de *Sanshō dayū*, p. 604). Les deux représentations théâtrales auxquelles assiste Hatsuko en compagnie de Kenji sont de style différent : kabuki, puis nō.

Le ciel est à vous *Le ciel est à vous*, Jean Grémillon, France, 1944, 107 mn

Film dédié à la passion, à l'obstination positive et désintéressée. Celle des scientifiques, des créateurs, des explorateurs. . . incarnée ici par un couple de garagistes devenus aviateurs, Pierre (Charles Vanel) et surtout Thérèse (Madeleine Renaud) qui bat un record de distance en ligne droite. Cette passion dévore tout, le garage et même le piano de leur fille qui ne pourra pas préparer le Conservatoire.

Le film met en scène une belle-mère, nullement caricaturale, comme il y en avait tant à l'époque. Veuve, elle vit chez ses enfants et ne cesse de récriminer, spécialement contre son gendre. Jeune mariée, elle avait pourtant sans doute subi de semblables "attentions" de la part de sa propre belle-mère. Face à ce comportement archaïque, Thérèse donne une image émancipée de la femme – basé sur l'aviatrice Andrée Dupeyron – qui tranche avec le Travail-Famille-Patrie de l'époque. Avec Jean Debucourt, Albert Rémy et Léonce Corne.

Jeu de massacre Alain Jessua, France, 1967, 91 mn

Bob Neuman (Michel Duchaussoy), fils de famille mythomane, se prend pour le héros des bandes dessinées de Pierre Meyrand (Jean-Pierre Cassel), scénariste, et son épouse Jacqueline (Claudine Auger), dessinatrice. Maman Neuman (Éléonore Hirt) décide d'inviter le couple dans sa luxueuse villa suisse pour mieux contrôler son irresponsable rejeton. Les Meyran y écrivent la BD *Le tueur de Neuchâtel* dont le héros ressemble à Bob et la fiancée à Jacqueline. Problème, Bob décide de vivre réellement les aventures qui y sont relatées et fait une fugue en enlevant sa supposée bien aimée. Après un séjour en prison, il finira par s'assagir et se contenter d'aventures purement virtuelles. Dernier plan des quatre, les deux Neuman et les deux Meyran, en bord de lac.

L'accent suisse appuyé des témoins donne un cachet humoristique à la cavale finale. Avec les récurrents Guy Saint-Jean et Anna Gaylor ; desseins de Guy Peellaert et dernier carton A SUIVRE pour ce film très réussi.

Der blaue Engel *L'ange bleu*, Joseph von Sternberg, Allemagne, 1930, 80 mn

Le Pr. Immanuel Imrath (Emil Jannings), surnommé Unrat (déchet) par ses élèves, succombe au charme de la chanteuse Lola Lola (Marlene Dietrich) et l'épouse. Il la suit dans ses tournées et revient dans sa ville d'origine pour un spectacle où, habillé en clown, il est humilié en public : on lui écrase des œufs sur la tête pour le plus grand plaisir des spectateurs qui l'ont connu plus respectable. Mortifié et de plus cocu, il s'en va mourir dans sa salle de classe.

Le premier des sept Sternberg/Dietrich et le seul tourné en Allemagne est d'abord un film de cuisses, celles de Marlene dont on découvre aussi la voix rauque. Emil Jannings avait déjà joué des personnages dégradés, notamment dans *The last command* (p. 444) du même Sternberg. On peut regretter que la déchéance du héros, qui s'étend sur quatre ans, soit aussi rapide à l'écran. Et être agacé par ce village expressionniste qui renvoie au cinéma muet.

Barabbas Richard Fleischer, USA, 1961, 132 mn

Gracié par Pilate, le bandit Barabbas (Anthony Quinn, excellent) traîne de vagues remords dans la Rome du premier siècle. Sans être vraiment touché par les Chrétiens qu'il côtoie (Silvana Mangano, Harry Andrews, Vittorio Gassman et même Ernest Borgnine), il ne se réveille qu'à la toute fin pour participer à une crucifixion collective, merci Néron ! Cette histoire d'épéctase – dans le sens premier de progression vers Dieu – à la Ben Hur est servie par une imagerie sulpicienne et une photographie sépia sur laquelle se détache le rouge des tuniques. Jack Palance, méchant et cruel à souhait, nous sauve du sommeil.

Ruggles of Red Gap *L'extravagant monsieur Ruggles*, Leo McCarey, USA, 1935, 86 mn

Perdu au poker par un lord anglais (Roland Young), le stylé domestique Ruggles (Charles Laughton) arrive dans un trou perdu de l'Ouest américain, le bien nommé Red Gap, dans les bagages du débonnaire Américain Floud (Charles... Ruggles), qui porte des costumes à carreaux et ignore les distinctions de classe ou de caste. D'abord choqué par cette familiarité – “On pourrait nous croire égaux” – Ruggles s'enthousiasme pour l'Amérique au point d'apprendre par cœur le discours de Gettysburg.

“D'une longue lignée de valets surgit un homme” : ce chef d'œuvre du réalisateur montre les Américains tels qu'ils aiment à se voir. En égratignant au passage les snobs anglophiles, des copies pires que les originaux. Avec Zazu Pitts.

Non coupable Henri Decoin, France, 1947, 94 mn

Ancelin, médecin alcoolique (Michel Simon, excellent comme toujours) renverse un motocycliste alors qu'il conduisait en état d'ébriété. L'impunité dont il jouit pour ce premier meurtre involontaire l'amène à en commettre d'autres : celui de l'amant de sa concubine Madeleine (Jany Holt), celui d'un collègue (Jean Wall), puis de Madeleine qui s'apprêtait à le dénoncer. Le génie du crime autoproclamé s'aperçoit alors qu'avec elle, il vient de détruire sa raison de vivre et cherche à se confesser aux autorités pour lesquelles il n'y a pas de doute : les crimes étaient dûs à Madeleine contre laquelle Ancelin avait disposé de solides indices. Ni la Police (Jean Debucourt), ni le journaliste local (Georges Bréat), ni le cafetier (Robert Dalban) ne prêtent la moindre attention à ces propos d'ivrogne, qui est au fond “Une bonne pâte d'homme”.

Il finit par se suicider en laissant un testament donnant tous les détails : “Je ne voudrais pas qu'on enterre un imbécile”, conclut-il. Ce qui sera pourtant le cas puisque le document est détruit accidentellement par le feu sous le regard énigmatique d'un chat. Ce scénario diabolique est dû à Marc-Gilbert Sauvajon.

The kite runner *Les cerfs-volants de Kaboul*, Marc Forster, USA, 2007, 128 mn

Le seul intérêt du film réside dans les quelques séquences montrant les Talibans à l'œuvre, comme l'interruption d'un match de football pour cause d'exécution publique. Pour le reste, c'est une histoire pétrie de bons sentiments et au dénouement digne de James Bond – Forster s'apprêtait à tourner *Quantum of solace* (p. 1237). Tout est académique, téléphoné, englué dans des conventions hollywoodiennes, bien mal venues ici. La responsabilité des Américains, principaux soutiens des barbus de l'époque (2000), est soigneusement éludée.

Oci ciornie *Les yeux noirs*, Nikita Mikhalkov, Italie, 1987, 113 mn

D'après *La dame au petit chien* et d'autres nouvelles de Tchekhov. Romano (Marcello Mastroianni) est un coureur de jupons que son épouse Elisa (Silvana Mangano) considère comme un bon à rien. Aux thermes de Montecatini, il apprend le mot russe "Sobatchka", i.e., petit chien. Il tombe surtout amoureux d'Anna (Elena Safonova), la propriétaire de l'animal, une femme mariée avec laquelle il a une brève liaison. Pour la retrouver, il va s'inventer une mission de représentant en verre incassable, le produit-phare du mari de sa maîtresse Tina (Marthe Keller). C'est ainsi qu'on le voit à Pétersbourg en train de faire la promotion de cette vitre qui, effectivement, soutient le poids d'un homme. Puis il va retrouver sa chère Anna en province ; il en repart tout songeur.

Mais c'est un velléitaire. Il laisse Elisa déchirer une lettre écrite à Montecatini par Anna, qui s'enfuyait, disait-elle, effrayée par l'amour. Sans broncher. Et puis, sa lâcheté le conduit à ne pas retourner en Russie. Nous le retrouvons, vieilli et déchu – il est maître d'hôtel sur un bateau – conter ses désillusions à un passager russe (Vsevolod Larionov), dont la jeune épouse a les traits d'Anna.

Magique séquence nocturne dans les steppes : étendu sur un char à bœufs, Romano rêvasse sur la musique d'une berceuse italienne, *La ninna nanna*.

The man in the white suit *L'homme au complet blanc*, Alexander Mackendrick, Grande-Bretagne, 1951, 82 mn

Le génial chimiste Sidney Stratton (Alec Guinness) travaille en cachette à la fabrication d'une fibre révolutionnaire. Il est renvoyé de toutes les usines jusqu'au jour où Daphne (Joan Greenwood), fille de l'industriel Birnley (Cecil Parker), arrive à plaider sa cause. Le textile obtenu est inusable et tellement insalissable qu'il refuse toute teinture, d'où le complet blanc de Sidney qu'il a fallu d'ailleurs découper au chalumeau. L'invention alarme le cartel dirigé par Kierlaw (Ernest Thesiger) : il faut à tout prix bloquer ce produit qui signerait la mort de l'industrie. Sur ce point, capital et travail se retrouvent et Sidney passerait un mauvais quart d'heure si un phénomène inespéré de vieillissement ne détruisait son tissu qui se met à partir en lambeaux. Le glouglou qui accompagnait les expériences du héros s'entend de nouveau à la fin, signe qu'il n'a pas dit son dernier mot.

Seule faiblesse de cet excellent film britannique, un des meilleurs de l'après-guerre, le scénario n'a pas pensé à la mode, facteur de vieillissement sans assise chimique. Personnage pittoresque, une syndicaliste hommasse (Vida Hope) ne comprend pas qu'un chercheur puisse travailler au-delà du temps réglementaire où ne demande pas de prime de risque lors des expériences en laboratoire. Les sacs de sable destinés à amortir de possibles explosions évoquent les bombardements de la guerre. On aperçoit la petite Mandy Miller (p. 154).

I giorni contati *Les jours comptés*, Elio Petri, Italie, 1962, 94 mn

Pris d'angoisse, un travailleur d'âge mûr (Salvo Randone dans le rôle de sa vie) se remet en question. Ses timides tentatives de renouvellement échouent l'une après l'autre, car il ne se sent nulle part à sa place. Personne ne semble avoir vraiment besoin de lui, ni quoi que ce soit à lui offrir. Même le passé est un peu bouché : il ne retrouve pas vraiment ses marques dans son village natal. Tenté par une juteuse escroquerie aux assurances, il recule devant l'idée de sacrifier un bras. Il retourne, bredouille, à son peu exaltant travail de plombier.

Ce film désespéré se clôt sur l'image d'un tramway qui s'enfonce dans la nuit ; la prison appelée la vie enferme toutes les prisons (Audiberti).

Le dossier noir André Cayatte, France, 1955, 115 mn

Dans une petite ville, le nouveau juge d'instruction (Jean-Marc Bory) croit que Le Guen, son prédécesseur, a été empoisonné, ce que confirme l'autopsie du cadavre. Ses soupçons se portent sur Broussard (Paul Frankeur), un industriel qui aurait voulu faire disparaître l'introuvable dossier noir que Le Guen avait monté contre lui. Le potentat reçoit l'aide de la Police : le commissaire Franconi (Noël Roquevert) ne recule devant aucune bassesse – passages à tabac, faux témoignages et chantage – pour extorquer des aveux à un ami du défunt (Antoine Balpêtré). Il est en compétition avec un collègue parisien (Bernard Blier) qui produit, par des méthodes moins brutales mais tout aussi indignes, une coupable de son cru, la veuve Le Guen. Tout se dégonfle quand le "petit juge" apprend que les bocalux utilisés pour l'autopsie, mal lavés, avaient contenu du poison : au service des puissants, la Police a fabriqué deux criminels à partir de deux innocents.

L'affrontement de classe autour de la culpabilité de Broussard fait penser à l'affaire de Bruay-en-Artois (1972). Mais le film pêche par son côté démonstratif et une absence complète de zone d'ombre : les affaires d'empoisonnement laissent toujours subsister des doutes. Sur un sujet similaire, voir plutôt *Au nom du peuple italien* (p. 1076), moins bétonné. Brillante distribution : Henri Crémieux, Danièle Delorme, Daniel Cauchy, Nelly Borgeaud. . .

Les casse-pieds Jean Dréville, France, 1948, 73 mn

Bien que daté et pas assez mordant, le film, consacré à ceux que Molière appelait les fâcheux, reste très drôle. Noël-Noël nous donne une conférence sur les diverses façons dont des importuns peuvent nous faire perdre notre temps. Il dispose pour cela d'une espèce de bric-à-brac cinématographique utilisant des trucages sommaires. Quand il va à la fin raconter son film à un ami, il s'aperçoit qu'on est toujours le raseur de quelqu'un d'autre.

Match point Woody Allen, Grande-Bretagne, 2005, 119 mn

Londres : le tennis sert de marchepied au jeune Irlandais Chris (Jonathan Rhys Meyers) qui fait un mariage huppé. Mais il s'éprend de la starlette américaine Nola (Scarlett Johanson) qui, enceinte de ses œuvres, devient franchement pénible. Chris commet alors le crime parfait en simulant le cambriolage meurtrier de la voisine de Nola dont cette dernière serait victime collatérale. Alors que l'étau se resserre, un anneau gravé compromettant qu'il avait cru jeter dans la Tamise est retrouvé sur le corps d'un petit délinquant (qui l'avait sans doute ramassé) : disculpé, le tennisman gagne son match contre la vérité et l'honnêteté.

Malgré le décor de la Tate Modern, la musique d'opéra (e.g., *Les pêcheurs de perles*) qui remplace le vieux jazz, Woody Allen est moins à l'aise à Londres qu'à New York. Et surtout manquent l'interrogation morale et la référence à la culture juive qui ont fait de *Crimes and misdemeanors* (p. 1192), autre film sur un crime impuni, le chef-d'œuvre absolu de l'auteur.

L'homme de Londres Henri Decoin, France, 1943, 95 mn

Depuis sa cabine, Maloin (Fernand Ledoux), aiguilleur dans le port de Dieppe, est témoin d'un crime : un homme est jeté à l'eau avec une valise qu'il récupère en même temps que la petite fortune qu'elle contient. Maloin se met à faire des dépenses au dessus de ses moyens mais l'arrivée du policier Mollison (Jean Brochard) le déstabilise, tout comme la nouvelle que l'assassin Brown (Jules Berry) se cache dans la cabane où il garde ses ustensiles de pêche. Quand il décide d'aller porter à manger au criminel, ce dernier tente de l'assassiner et il est amené à le tuer en légitime défense. Il restitue alors l'argent avant de se livrer.

Plus réussi que la version Béla Tarr (p. 1167), le film est dominé par les dilemmes moraux de Maloin ; discussions avec un collègue évangéliste (René Génin), une prostituée (Suzy Prim) et surtout soliloques. La ligne Dieppe-Newhaven du roman de Simenon (1934) étant alors fermée, les patronymes anglais sonnent faux.

Cry danger *L'implacable ennemie*, Robert Parrish, USA, 1951, 80 mn

Rocky Mulloy (Dick Powell) cherche à faire la lumière sur le hold-up pour lequel il fut condamné à tort à la prison. L'adipeux Louis Castro (William Conrad) essaie de le compromettre à nouveau en lui faisant gagner, dans une course truquée, de l'argent provenant du hold-up. Le policier Gus Cobb (Regis Toomey) n'est pas dupe de cette manipulation et finit par démasquer les coupables, Castro et sa complice Nancy Morgan (Rhonda Fleming), l'indispensable femme fatale.

Film noir routinier mais plutôt bien fait. Mentionnons la cauchemardesque disparition de l'arrière-boutique d'une épicerie quand Rocky y retourne avec la Police.

Exotica Atom Egoyan, Canada, 1996, 99 mn

Francis (Bruce Greenwood), un agent du Trésor dont la fillette fut assassinée, passe ses soirées au strip-tease *Exotica* où se produit la très jeune Christina (Mia Kirshner) au style de lycéenne japonaise quand elle danse avec son cartable sur *Everybody Knows* de Leonard Cohen. Le disk-jockey Eric (Elias Koteas, affublé d'une perruque), jalouse la relation entre sa jeune vedette (dont il fut l'amant) et le père endeillé qu'il pousse à enfreindre l'interdit "Tu ne toucheras qu'avec les yeux" pour mieux pouvoir l'expulser. Comme si sa fille vivait encore, Francis rémunère sa nièce comme baby-sitteuse. La dernière séquence suggère que l'emploi était jadis occupé par Christina ; mais il s'agit peut-être d'une superposition due à l'esprit confus du malheureux père. Seule certitude, le corps sans vie de la fillette avait été découvert par Eric et Christina. Francis est d'autre part chargé de pincer Thomas (Don McKellar), un contrebandier en animaux exotiques (!) ; ce dernier trouve ses partenaires homosexuels en allant voir le ballet *Roméo et Juliette* de Prokofiev, tactique acheter un billet en plus.

Amour et deuil sont vécus à travers des rituels dans un dispositif narratif complexe et fascinant qui fait du film un des chefs-d'œuvre du réalisateur. Avec Arsinée Khanjian en patronne (réellement) enceinte du strip-tease. Splendide musique de Mychael Danna, compositeur attitré d'Egoyan.

Le quai des brumes Marcel Carné, France, 1938, 92 mn

Le film s'ouvre et se referme sur un chien errant, métaphore du déserteur Jean (Gabin) de passage au Havre où il tente de s'embarquer pour le Venezuela. Il y rencontre Nelly (Michèle Morgan, 18 ans), guignée par son protecteur Zabel (Michel Simon) qui ne recule devant rien, pas même le meurtre. Brève rencontre – "T'as de beaux yeux tu sais" – avant que Jean ne tue Zabel pour protéger Nelly puis d'être lui-même abattu en pleine rue par Lucien (Pierre Brasseur), petite frappe assez lâche.

D'après Pierre Mac Orlan, une œuvre emblématique du "réalisme poétique" ; le réalisme ne peut exister que comme construction, d'où les adjectifs, e.g., "socialiste". Sa version poétique est particulièrement éloignée de la réalité avec le café excentré tenu par Panama (Édouard Delmont) où le peintre Krauss (Robert Le Vigan), celui qui "peint les choses derrière les choses" déclare "Un nageur pour moi, c'est déjà un noyé" avant, justement, d'aller se noyer. Jacques Prévert a confié ses meilleures répliques à Michel Simon : "Vous voulez me faire peur, alors que je n'arrive pas à me faire peur à moi-même?", "Est-ce qu'il y a quelqu'un qui m'aime, moi?". Personnage pittoresque, un ivrogne (Raymond Aimos), surnommé Quart Vittel par antiphrase, voudrait passer une nuit dans un lit.

Inoubliable musique de Maurice Jaubert.

Les cousins Claude Chabrol, France, 1959, 109 mn

Les deux cousins Paul et Charles (Jean-Claude Brialy et Gérard Blain qui se retrouvent après *Le beau Serge*, p. 1628) sont un peu le rat des villes et le rat des champs – ceux de Saint-Jean-du-Gard. C'est aussi la cigale et la fourmi : l'un est superficiel, noceur et secrètement jaloux de l'autre qui va tout rater. Bûcheur, il est recalé à l'examen de droit ; amoureux, il se fait voler la belle et peu farouche Florence (Juliette Mayniel) par son dévoué cousin qui détruit ainsi ses rêves romantiques. Il meurt finalement d'une balle tirée par Paul dans ce qui ressemble à une sorte de suicide sur fond de musique de Wagner (*Tristan*).

Le milieu de Paul – où trône l'horrible Clovis (Claude Cerval) – semble un peu factice. Il est basé sur la "corpo" de Droit fréquentée vers 1950 par le réalisateur qui y fit les 400 coups en compagnie de son grand ami d'alors, un certain Jean-Marie Le Pen. Avec Guy Decomble.

Hell drivers *Train d'enfer*, Cy Enfield, Grande-Bretagne, 1957, 92 mn

Étrange film social qui traite le milieu des conducteurs de camions comme un improbable gang stakhanoviste. Il s'agit en effet de battre des records de productivité pour toucher la prime : en allant le plus vite possible, en empruntant des raccourcis mortels, voire en sabotant le camion du collègue. Derrière cela, la volonté du directeur (William Hartnell) de rester en sous-effectif pour empocher les salaires non versés. Avec Stanley Baker, Peggy Cummins, Herbert Lom et Patrick McGoohan qui cabotine dans un rôle de salopard sans nuances.

Little Big Man Arthur Penn, USA, 1970, 134 mn

Comment parler d'un génocide ? On est facilement véhément, démonstratif, voir par exemple *Soldier blue* (1970). Arthur Penn a choisi une voie oblique pour parler de l'extermination des Indiens, celle de la dérision picaresque. Le titre fait à la fois référence au physique peu avantageux de Jack Crabb (Dustin Hoffman) et à la bataille de Little Big Horn, seule victoire indienne dans cette guerre impitoyable. Dans un Ouest caricature de sa propre légende, nous croisons un marchand d'élixirs (Martin Balsam), une femme de pasteur libidineuse (Faye Dunaway), le dangereux Wild Bill Hickok (Jeff Corey). Et surtout le mégalomane général Custer (Richard Mulligan) qui épargne le héros à deux reprises, la seconde pour ne pas se déjuger : "Your miserabe life is not worth a reversal of a Custer decision".

Enlevé dans son enfance, le personnage de Crabb est de ce fait balloté entre deux mondes. Scène mémorable où il accompagne son "grand père" indien (Dan George) à sa dernière demeure, un cimetière à ciel ouvert. À peine allongé, le vieil homme qui reçoit une goutte de pluie préfère retourner à son tipi.

There will be blood Paul Thomas Anderson, USA, 2007, 158 mn

D'après Upton Sinclair. Daniel Plainview (Daniel Day-Lewis) est un self-made man du pétrole, travailleur, obstiné et sans grands scrupules, motivé par l'appât du gain et l'amour de son métier. Son masque impénétrable ne laisse filtrer aucun sentiment. Il n'aime guère son fils, "un bâtard trouvé dans un panier" qu'il met en avant pour avoir l'air d'un "family man" et inspirer confiance aux paysans à qui il propose des forages. La carapace se craquèle quand un demi-frère inconnu vient s'immiscer dans sa vie : il se met à faire des confidences sur lui-même, sa tendance à se méfier d'autrui. Lorsqu'il découvre que ce frère est un imposteur, il l'assassine.

Eli Sunday (Paul Dano), un évangéliste fondateur de l'Église de la Troisième Révélation, se met en travers du chemin de l'aventurier. Lequel a vite fait de percer à jour les ambitions plus temporelles que spirituelles de ce Tartuffe qui prétend se faire payer pour bénir les puits. Il doit cependant subir la terrible humiliation d'être baptisé par Eli, seul moyen d'obtenir un droit de passage pour son pipeline. Plainview, qui n'avait pas toléré qu'un étranger, son "frère", s'introduise dans son univers sans affection, supporte encore moins d'être manipulé ; quand Sunday tente, bien plus tard, de lui soutirer de l'argent, il lui rend la monnaie de sa pièce en le forçant à dire qu'il est un menteur qui ne croît même pas en Dieu. Il devrait s'estimer vengé mais, sous l'emprise de l'alcool, assassine le prophète.

L'originalité de ce film sans femme repose sur l'opposition entre deux archétypes américains, le requin d'industrie et l'escroc évangéliste qui devraient normalement s'épauler et se compléter. Un rapprochement rendu impossible par la psychologie introvertie de Plainview, semblable à un gisement pétrolier où rien n'affleure ; gare à celui qui y fore par mégarde. Avec Ciarán Hinds.

Monkey business *Chérie, je me sens rajeunir*, Howard Hawks, USA, 1952, 93 mn

Le chimiste Barnaby Fulton (Cary Grant) essaie de mettre au point un élixir de jeunesse ; c'est un chimpanzé qui trouve, par hasard, le bon dosage qu'il vide dans la fontaine à eau du laboratoire. Croyant se désaltérer, le chercheur, puis son épouse Edwina (Ginger Rogers) et un peu plus tard le vieux directeur (Charles Coburn) vont rajeunir et même retomber en enfance pour quelques heures.

Screwball comedy tardive avec des moments hilarants. Ainsi Hank (Hugh Marlowe), soupirant d'Edwina, est-il attaché à un poteau de torture par un Barnaby déchaîné et en ressort "scalpé", i.e., avec une coupe d'Iroquois. N'oublions pas la chanson enfantine "We are little lambs, baa baa baa" entonnée par Fulton.

La secrétaire pneumatique jouée par Marilyn Monroe ne s'intègre pas vraiment à l'intrigue ; c'est sans doute un ajout de la production.

Pociąg *Train de nuit*, Jerzy Kawalerowicz, Pologne, 1959, 113 mn

Dans un train de nuit en route pour la Baltique et sous le coup d'une opération ratée, le chirurgien Jerzy (Leon Niemczyk) est amené à partager un compartiment avec la dépressive Marta (Lucyna Winnicka) ; rencontre manquée car sa femme l'attend à la gare. D'autres personnages peuplent ce train : une épouse (Teresa Szmigielówna) en quête d'aventures extra-conjugales, un ex de Marta (Zbigniew Cybulski) et un assassin qui fuit la Police. L'unité de lieu – compartiments et couloirs – se relâche un instant lorsque le criminel tire le signal d'alarme, prélude à une courte chasse à l'homme qui se termine dans un cimetière.

The band wagon *Tous en scène*, Vincente Minnelli, USA, 1953, 108 mn

Cette production d'Arthur Freed est une des grandes réussites de la comédie musicale. Le scénario peu exaltant se réduit, comme souvent, à la préparation d'un spectacle : le réalisateur Cordova (Jack Buchanan) est un metteur en scène avant-gardiste dont la version sinistre et prétentieuse de *Faust* fait un flop lors de sa présentation dans le Connecticut. Les deux danseurs principaux, Tony et Gabrielle (Fred Astaire et Cyd Charisse) qui se détestaient au début – on entend même l'expression "extinct reptile" – reprennent en main le spectacle pour le modifier et en faire un succès lors de sa première newyorkaise.

Tout ça est prétexte à une chanson "That's entertainment" et au célèbre ballet *Girl hunt* où Charisse joue deux femmes fatales, une brune et une blonde. N'oublions pas les triplés incarnés par des acteurs affublés de bavettes et de minuscules petons. Avec Oscar Levant et Nanette Fabray.

Divorzio a l'italiana *Divorce à l'italienne*, Pietro Germi, Italie, 1961, 105 mn

Le baron Ferdinando Cefalù (Marcello Mastroianni) guigne sa jeune cousine Angela (Stefania Sandrelli, 15 ans à l'époque). Problème, il est marié à Rosalia (Daniella Rocca affublée d'une moustache). Seule solution, le crime d'honneur pour lequel un tribunal sicilien sera forcément compréhensif. Il procure donc un amant à son épouse en la personne du peintre Carmelo (Leopoldo Trieste), un ancien soupirant qui finit par s'enfuir avec elle. Une fois son honneur vengé et après quelques années passées en prison, Ferdinando peut enfin convoler avec Angela... qui s'empresse de le tromper.

Le film a beaucoup vieilli, et pas seulement parce que le divorce a été légalisé en Italie. Ce commentaire sur l'honneur sicilien serait drôle si tout n'était autant appuyé, caricatural ; la voix off de Cefalù détaillant ses complots n'arrange rien. Le film évoque, incidemment, le succès climatérique que fut la sortie de *La dolce vita* (p. 236). Ustensile d'époque, le petit magnétophone à bandes GELOSO.

Nightmare Alley *Le charlatan*, Edmund Goulding, USA, 1947, 112 mn

Stan (Tyrone Power) est l'amant de la vieillissante Zeena (Joan Blondell) qui pratique la divination dans un cirque avec l'assistance de son mari alcoolique Pete (Ian Keith) qui meurt quand Stan lui donne à boire, par erreur, de l'alcool à brûler. Il met alors au point avec Zeena un numéro basé sur le code (peu vraisemblable) qu'elle utilisait avec Pete au temps de sa sobriété. Mais, ayant séduit la jeune Molly (Coleen Gray), l'Hercule (Mike Mazurki) le contraint à un "shotgun marriage". Ce qui l'arrange bien car, avec sa jeune partenaire, il quitte la tente pour les music halls raffinés et rencontre Lilith (Helen Walker), une psychanalyste d'une troublante beauté qui lui permet d'écouter les enregistrements de ses clients dont il connaît ainsi les secrets intimes. Stan tente alors le gros coup avec un gogo en prétendant faire apparaître un fantôme ; mais Molly, qui tient le rôle de la chère disparue, vend la mèche, écœurée. L'escroc a tout juste le temps de quitter Chicago en abandonnant son pactole sur lequel la rusée Lilith a mis la main. Il retourne au cirque, dans le rôle du "geek", le plus répugnant des monstres de foire qui mange des têtes de poulets vivants : "Comment peut-on tomber aussi bas ?" avait-il dit au début du film pour parler d'un autre geek.

Point faible du film, le traitement du charlatanisme qui confond évangélisme – Stan veut se faire construire un tabernacle – et spiritisme – l'évocation des morts. Sur un sujet voisin, *Elmer Gantry* (p. 151) sera bien plus rigoureux.

La tentation de Barbizon Jean Stelli, France, 1946, 96 mn

Cette charmante histoire, qui rappelle *Les visiteurs du soir* (p. 1146), voit Dieu et Diable s'affronter par l'intermédiaire de leurs agents respectifs (Simone Renant et François Périer) pour les âmes de deux jeunes mariés (Daniel Gélin et Juliette Faber) : le démon veut leur faire commettre un péché d'adultère, l'angesse les en empêche. Mais tout se détraque quand ils tombent amoureux des humains : elle est à deux doigts de commettre elle-même l'adultère, il participe à une vente de charité dont le but est l'érection d'une chapelle. Un peu plus, et il finissait au Paradis alors qu'elle allait en Enfer. Avec Pierre Larquey en... séducteur.

Jabberwocky Terry Gilliam, Grande-Bretagne, 1977, 101 mn

Le film, avec Michael Palin des Monty Python, est comme la sauce rallongée de *Monty Python and the Holy Grail* (p. 1097). Plastiquement très réussi, il est affligé d'un scénario laborieux ; l'affrontement avec le monstre inspiré de Lewis Carroll – *Through the looking glass*, 1871 : "Beware the Jabberwock, my son ! The jaws that bite, the claws that catch !" – se fait trop attendre. Gilliam ne trouvera son style qu'avec *Time bandits* (p. 199).

A face in the crowd *Un homme dans la foule*, Elia Kazan, USA, 1957, 126 mn

Ce film sur le pouvoir de la télévision n'a pas tellement vieilli. Lonesome Rhodes (Andy Griffith), doué pour l'improvisation et les tirades populistes devient une vedette nationale et passe de la promotion d'un médicament inutile à celle d'un politicien inepte et dangereux.

La sympathie de Kazan va davantage au bonimenteur télévisuel, qui soutient après tout des idées maccarthystes auxquelles il avait adhéré – et comment ! – qu'à ses détracteurs. L'intellectuel de gauche Miller (Walter Mathau) – grosses lunettes et pipe, qui égrène ses diplômes universitaires – est ainsi présenté sous un jour peu amène lorsqu'il rive son clou à Rhodes dans la scène finale. Quant à la journaliste Marcia (Patricia Neal) qui a fait surgir, *ex nihilo*, ce personnage de la foule pour l'y renvoyer à la fin, elle a des allures de bourgeoise encanaillée qui se sépare à contre-cœur d'un amant devenu infréquentable.

La contre-publicité pour les matelas Luffler qui stimule les ventes rappelle l'effet du slogan "La gaine Lotus écrase le plexus" dans *Nous irons à Paris* (p. 1647). L'idée de laisser le son pour discréditer l'idole des écrans en train de déblatérer contre les gogos qui l'admirent semble un peu artificielle ; pas tant que ça si l'on pense à la démission, en mai 2019, du vice-chancelier Strache compromis par une caméra cachée. Débuts de l'excellente Lee Remick en groupie ; épousée par le beau parleur, elle le cocufie avec son imprésario (Anthony Franciosa).

L'assassinat du Père Noël Christian-Jaque, France, 1941, 100 mn

Film policier pour la jeunesse, qu'il faut donc voir avec les yeux d'un enfant. Le scénario est de Pierre Véry à qui l'on doit aussi *Les disparus de Saint-Agil* et *Goupi Mains-Rouges* (pp. 99, 998).

Tout tourne autour du vol, durant la messe de minuit, d'un précieux anneau par un faux Père Noël que l'on retrouve plus tard assassiné. Le vrai (Harry Baur), accessoirement peintre de globes terrestres, s'était endormi durant sa tournée du 24 décembre qui était avant tout une revue des flacons. Le maire (Fernand Ledoux) et l'instituteur (Robert Le Vigan) mènent l'enquête ; le coupable est en fait le pharmacien (Jean Brochard). Mais peu importe le scénario, tout est dans l'atmosphère onirique de cette première production de la Continental, située dans une Savoie neigeuse coupée du monde et peuplée de personnages de contes de fées : l'inquiétante mère Michel (Marie-Hélène Dasté, fille de Copeau) qui conserve un chat empaillé dans son placard et le couple formé du baron (Raymond Rouleau), qui a commandé de l'huile de Chaulmoogra pour faire accroire qu'il est lépreux et la fille du Père Noël (Renée Faure), rêveuse à la coiffe savoyarde.

Le personnage de l'instituteur mangeur de curés, qu'on n'imagine pas un instant dans un film américain de l'époque, était autorisé sous l'Occupation !

Brigham Young Henry Hathaway, USA, 1940, 113 mn

Hagiographie de Brigham Young (Dean Jagger), présenté comme une sorte de Moïse emmenant les Mormons vers la Terre promise de l'Utah. Le départ de Nauvoo (Illinois) et la traversée du Mississippi gélé font penser à celle de la Mer Rouge, mais les poursuivants ne s'aventurent pas sur la glace, dommage ! Il y a aussi une sorte de Dathan (Brian Donlevy) qui ne cesse de débîner le chef. Le miracle final, les mouettes envoyées par Dieu pour détruire les récoltes attaquées par les criquets, est plutôt réussi.

La polygamie, qui pose problème, n'est pas niée mais minimisée et révélée grâce à de discrets détails. On voit Joseph Smith (Vincent Price), prophète et auteur de l'Évangile mormon, et SON épouse (il en avait 50 !), puis des couples "normaux" comme celui formé par Jonathan (Tyrone Power) et Zina (Linda Darnell), laquelle critique ceux qui ont vingt femmes. Et surtout, Brigham soi-même avec sa Mary Ann (Mary Astor) au premier plan ; le spectateur attentif remarquera la présence d'autres femmes au statut non précisé autour du grand chef qui se fend de la réponse "– Douze" à un quidam qui lui demandait "– Combien ?". Nombre modéré mais nous sommes en 1845 ; la n° 55 n'arrivera qu'en 1872.

Point faible du film, la composition de Jagger qui n'a pas le charisme qu'on attendrait d'un tel meneur d'hommes. L'acteur sera bien meilleur dans le rôle du maléfique Grant Callum de *Pursued* (p. 1721).

Young fut accusé, dans *Une étude en rouge*, de tenir une espèce d'Inquisition à Salt Lake City ; Conan Doyle y reprenait une nouvelle du *Dynamiteur* de Robert Louis Stevenson évoquant la chaise électrique dont il aurait disposé pour exécuter ses sentences. Vu le pouvoir de nuisance de la secte, ces histoires, extravagantes ou pas, n'ont pas la moindre chance d'être jamais portées à l'écran.

Něco z Alenky Alice, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1988, 86 mn

Le titre original est "Un peu d'Alice" : Lewis Carroll est adapté au moyen d'une animation en volume qui met en scène le lapin, le chapelier, le lièvre de mars, la reine, etc. Ainsi que les versions réduites d'Alice, représentée alors par une poupée. L'Alice normale est jouée par une fillette, sa version géante aussi mais ce sont alors les meubles qui rapetissent. Un gros plan sur ses lèvres la montre ponctuant chaque réplique d'un "dit le lapin", "dit le chapelier", etc.

L'adaptation rompt complètement avec l'iconographie victorienne en créant un univers pictural dépaysant, sans le moindre rapport avec celui, devenu académique, des illustrations de John Tenniel. Ainsi, quand la reine fait trancher des têtes, des ciseaux se mettent-ils à découper des cartes à jouer. Mentionnons aussi ces étranges vers à bois fabriqués avec des chaussettes remplies de sciure. Ceci dit, ce premier long-métrage est globalement un peu ennuyeux.

The twelve chairs *Le mystère des douze chaises*, Mel Brooks, USA, 1970, 96 mn

D'après un roman soviétique satirique des années 1920. Une vieille aristocrate avoue, sur son lit de mort, avoir dissimulé des diamants dans une des chaises de sa salle à manger. D'où une course de vitesse entre son héritier Vorobianinov (Ron Moody), assisté d'un jeune aventurier, et le Pope qui a recueilli la confidence. Le trésor, caché dans la douzième chaise, a en fait été trouvé par l'employé d'un club et dépensé à l'usage des travailleurs. Amusante chute : Vorobianinov, désespéré, se jette sur le sol et son jeune compère en profite pour amener la foule et mendier au profit de celui qu'il fait passer pour un épileptique.

Bon film d'un auteur qui allait s'enfermer dans le comique référentiel.

Bluebeard's eighth wife *La huitième femme de Barbe-Bleue*, Ernst Lubitsch, USA, 1938, 82 mn

Fille d'un marquis décaqué, Nicole (Claudette Colbert) épouse un milliardaire (Gary Cooper) avant de découvrir avec horreur qu'il a déjà été marié sept fois. Elle décide donc de lui rendre la vie impossible de façon à obtenir le divorce et une substantielle pension alimentaire en mangeant des oignons – un légume qu'il ne supporte pas – pour mieux se refuser, tout en prétendant avoir un amant.

Sur un scénario de Billy Wilder et Charles Brackett, avec d'excellents seconds rôles (David Niven, Franklin Pangborn), le film n'est cependant pas un grand Lubitsch. Le comique de répétition est un peu court : le pyjama coupé en deux, les références à Louis XIV confondu avec Louis XV, le mot Tchécoslovaquie – pays auquel Hitler devait porter un coup fatal la même année – ne traversent pas le film avec le même bonheur que "tonsils" dans *Trouble in Paradise* (p. 92).

La fin est cependant très réussie : "Barbe-Bleue" a été interné dans une sorte de clinique psychiatrique pour riches où il est impossible d'entrer ; son beau-père (Edward Everett Horton) se présente... en aboyant et la porte s'ouvre illico !

Tolgo il disturbo *Valse d'amour*, Dino Risi, Italie, 1990, 94 mn

Grâce à la loi de 1978 sur la psychiatrie, un ancien directeur d'agence bancaire (Vittorio Gassman) retrouve la liberté. C'est une sorte d'innocent dans ce monde où il met facilement les pieds dans le plat. Il est un peu amoureux – mais le mot convient-il ? – de sa petite-fille Rosa, "sa fiancée" dit-il, la seule personne avec qui il ait une complicité. Le lien avec l'enfant se délite avec la venue de l'adolescence et il s'éclipse : "Je ne vous embêterai plus", comme dit le titre original.

Venu de l'univers de Robert Altman, Elliott Gould campe Alcide, l'ex-compagnon d'asile de Gassman qui vit avec une prostituée.

Il cristo proibito *Le Christ interdit*, Curzio Malaparte, Italie, 1951, 100 mn

Rentré de Russie, un prisonnier (Raf Vallone) veut venger son frère fusillé par les Allemands. Mais personne ne veut lui livrer le nom du dénonciateur ; c'est un ouvrier charpentier (tiens !) joué par Alain Cuny, qui s'accusera de ce crime, prenant ainsi sur lui les péchés du monde.

Montepulciano (Toscane) est admirablement filmée : la ville, les paysages de ravines environnants, les fêtes, etc. Mais les dialogues sont constamment ampoulés jusqu'à la fin et cette protestation grandiloquente : "Pourquoi les innocents doivent-ils toujours payer?". Un christianisme lourdingue à mettre en relation avec les tentatives simultanées de rapprochement de l'auteur avec les communistes. Le film peut se lire comme le plaidoyer *pro domo* d'une girouette qui fraya aussi avec les fascistes : le pharmacien déploie un portrait de Staline dans son officine tout en rendant, dans un petit placard, un discret culte à Mussolini.

Titanic Jean Negulesco, USA, 1953, 98 mn

On nous présente longuement quelques personnages, principalement le couple Sturges en train de se séparer (Barbara Stanwyck et Clifton Webb) : la femme ne supporte plus ce snobinard cassant qui ne jure que par l'Europe et le sang bleu. Le naufrage sera l'occasion pour certains, notamment pour Sturges, de se racheter ; *idem* pour le prêtre défroqué alcoolique incarné par Richard Baseheart. Alors que d'autres s'enfonceront dans la bassesse, comme ce passager (Allyn Joslyn) qui se déguise en femme pour monter dans une chaloupe.

Le personnage de Sturges est un décalque de celui de Waldo Lydecker dans *Laura* (p. 626) : Clifton Webb démontra une telle maestria dans ce rôle d'imbuvable qu'il semble qu'on l'y ait à jamais enfermé. Le film n'accorde que trente minutes au naufrage : la version Cameron (p. 1046) sera plus spectaculaire. Mais la plus touchante est celle de Roy Baker (p. 662).

Fårö dokument *Mon île, Fårö*, Ingmar Bergman, Suède, 1970, 59 mn

Fårö dokument *Mon île, Fårö II*, Ingmar Bergman, Suède, 1979, 104 mn

Fårö est une petite île, située à côté de celle, plus grande, appelée Gottland. Pour nous, elle est avant tout associée à Bergman qui y a tourné plusieurs films dans les années 1960. Ces deux documentaires expriment l'amour du réalisateur pour "son île" où l'on élève des moutons et où d'étranges rochers, les "rauk" montent la garde face à la mer. La dépopulation, menaçante à l'époque du premier film, semble endiguée dix ans plus tard grâce au tourisme.

Tout ça est intéressant, mais Bergman n'est pas un documentariste.

Les amoureux sont seuls au monde Henri Decoin, France, 1947, 96 mn

Gérard Favier (Louis Jouvet), compositeur célèbre, a une foucade pour une jeune pianiste (Dany Robin) ; sa femme Sylvia (Renée Devillers, touchante) se suicide. Le film commence à Barbizon où le musicien est allé retrouver son épouse ; il se termine au même endroit avec un Favier très seul qui cache la mort de l'épouse à l'aubergiste : "C'est bien qu'elle vive encore quelque part, même si c'est dans l'esprit d'un imbécile", dit-il à son inséparable Ludo (Léo Lapara).

Le scénario d'Henri Jeanson ne s'en prend pas à la bourgeoisie, mais plutôt à l'avant-gardisme artistique illustré par le jeune poète (Philippe Nicaud) récitant une suite d'onomatopées et à la nullité des critiques musicaux. Les mots qu'il leur met dans la bouche pourraient d'ailleurs s'appliquer à la musique arrière-gardiste d'Henri Sauguet – dans son propre rôle comme chef d'orchestre – compositeur de la chanson mélancolique qui donne son titre au film.

Junior Bonner Sam Peckinpah, USA, 1972, 100 mn

Ce western contemporain est centré sur le rodéo de Prescott (Arizona), un type de spectacle dont on nous dit qu'on les a tous vus quand on en a vu un. Il y gagne 950 \$ en chevauchant un taureau et consacre cet argent à l'achat d'un billet d'avion pour son excentrique père (Robert Preston) qui veut se faire chercheur d'or en Australie. Il croise sa mère vieillissante (Ida Lupino) et son frère (Joe Don Baker) qui traficote dans le foncier et il entame une liaison sans lendemain avant de repartir, avec son cheval en remorque, suivre sa vie de compétitions assorties de copieuses bagarres. Une sorte de fuite en avant.

Opening night John Cassavetes, USA, 1978, 144 mn

Le film s'attache aux répétitions chaotiques de l'actrice Myrtle Gordon (Gena Rowlands), mal à l'aise dans un rôle de femme vieillissante. Elle n'arrive pas à se situer entre l'auteure de la pièce (Joan Blondell) dont l'âge la terrifie et une jeune "groupie" victime d'un accident mortel – thème repris par Pedro Almodóvar dans *Tout sur ma mère* (p. 603). Nous la voyons aux prises avec son metteur en scène (Ben Gazzara), son producteur (Paul Stewart), un de ses partenaires (John Cassavetes) ainsi que l'alcool et le fantôme de la jeune morte.

Lors de la première newyorkaise, elle arrive ivre-morte et la représentation tourne au happening : Rowlands et Cassavetes semblent improviser réellement, et non pas jouer des acteurs en train d'improviser. Le film, au scénario sous-écrit, se termine de façon un peu bâclée par un cocktail où l'on reconnaît les autres membres de la tribu Cassavetes, Peter Falk et Seymour Cassel, ainsi que Peter Bogdanovich, peut-être venus fêter la fin du tournage.

Freaks Tod Browning, USA, 1932, 60 mn

La trapéziste Cleo (Olga Baclanova) épouse le nain Hans (Harry Earles) : elle et son amant Hercule (Henry Victor) guignent la fabuleuse fortune dont le petit homme devrait hériter. Mais les plans du couple diabolique sont déjoués par la troupe du cirque : Hercule est tué et Cleo devient une sorte de *freak* de synthèse, le seul personnage à être un trucage. Car le scénario de ce film sans égal et dérangeant n'est qu'un prétexte pour mettre en scène un *freak circus* comme il y en avait à l'époque : nains, culs-de-jatte, hommes-tronc, siamoises, etc. Comment oublier la scène où Hercule, blessé, est cerné par des créatures rampantes, dont une, sans bras ni mains qui tient un couteau entre les dents ? Autre monstre mais d'un autre type, le producteur Irving Thalberg auquel on doit le meilleur comme le pire (la mutilation de *Greed*, p. 1725). Avec Wallace Ford.

Le petit criminel Jacques Doillon, France, 1990, 96 mn

À Sète, le jeune Marc, adolescent en échec scolaire, se découvre une sœur à Montpellier. Pour la retrouver, il sera amené à commettre de petits délits avant d'être finalement "embarqué". Les deux jeunes sont, comme toujours chez Doillon, criants de vérité, la sœur dans sa volonté de protéger Marc et Marc dans sa quête désespérée d'une famille qui le pousse à vouloir changer jusqu'à son patronyme. Richard Anconina campe un policier patient et compréhensif qui se laisse même menotter par les gamins : c'était avant la création du syndicat Alliance.

You can't take it with you *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, Frank Capra, USA, 1938, 126 mn

Une famille de farfelus où chacun est excentrique à souhait, sans que cela ne gêne les autres. Le patriarche Vanderhof (Lionel Barrymore dont les béquilles annoncent la paralysie de Potter dans *It's a wonderful life*, p. 399) ne s'intéresse qu'aux timbres-poste et à l'harmonica. Le milliardaire Kirby (Edward Arnold) veut racheter sa maison, seul obstacle à un juteux projet immobilier. Problème, son fils Tony (James Stewart) est amoureux d'Alice (Jean Arthur), petite-fille de Vanderhof, ce qui provoque divers malentendus en particulier quand la Police vient faire du zèle chez Vanderhof alors que Kirby y est en visite : tout le monde au poste ! Après la mort d'un concurrent ruiné (H. B. Warner), le milliardaire s'humanise jusqu'à participer à un duo d'harmonicas, prélude au mariage des enfants.

Composition drolatique de Mischa Auer en Russe excentrique : à Kirby qui dit "Je n'ai pas d'arthrose", il répond "You wait" ! La coloration "New Deal" du film n'est pas due à Capra – lui-même admirateur de Mussolini et Franco –, mais au scénariste Robert Riskin.

Au bonheur des dames Julien Duvivier, France, 1930, 89 mn

Superbe photographie, caméra très mobile, effets de montage pour le dernier film muet de Duvivier centré sur les ultimes soubresauts de la boutique "Au vieil Elbeuf" qui ne fait pas le poids face "Au bonheur des dames" ; son propriétaire mourra écrasé par un camion de son concurrent, tout un symbole.

Malgré Dita Parlo et Nadia Sibirskaïa, cette adaptation de Zola est un peu convenue : où est-on aller chercher des répliques du genre "Vous avez servi le progrès, lui seul est responsable" ? Les Galeries Lafayette, surdimensionnées par rapport au modeste Vieil Elbeuf, ont servi de décor ; la cantine du personnel est un self-service où hommes et femmes mangent séparés par une barrière.

The wind that shakes the barley *Le vent se lève*, Ken Loach, Grande-Bretagne, 2006, 121 mn

Nous sommes au début des années 1920, dans une Irlande où les *Black and Tans*, la Milice version Churchill, font régner une terreur contre-productive : exécutions sommaires, ongles arrachés. C'est ainsi que le jeune Damien (Cillian Murphy) rejoint l'IRA. En 1922, l'Angleterre concède une certaine autonomie à l'Irlande qui devient un dominion (*l'Irish Free State*) privé des neuf comtés de l'Ulster. Une partie des indépendantistes, refusant de prêter allégeance au roi, se heurte aux *freestaters* soutenus par les Anglais et à l'Église qui va jusqu'à excommunier les républicains. Coupable d'avoir rejeté le diktat anglais, Damien sera fusillé par un peloton commandé par son propre frère Teddy (Pádraic Delaney), autrefois héros révolutionnaire et maintenant officier du *Free state* (le pays ne deviendra République qu'en 1949).

Le scénario établit un parallèle entre la répression des *Black and Tans* et celle du nouvel État qu'on voit à l'œuvre dans les mêmes lieux ; les Irlandais sont seulement moins brutaux, ils n'arrachent pas les ongles. Un autre parallèle est établi entre la mise à mort d'un adolescent coupable d'avoir parlé aux Anglais sous la torture et celle de Damien : il s'agit, dans les deux cas, d'exécutions tristes, effectuées à contre-cœur.

Le film, extrêmement émouvant et très bien interprété, souffre cependant de la discutabile lecture politique de Ken Loach. Il veut faire de la guerre civile de 1922-23 un conflit de classe. S'il est certain que l'Église et la bourgeoisie locale ont appuyé le compromis avec les Anglais, les républicains semblent avoir été avant tout des nationalistes exaspérés par des siècles d'arrogance anglaise. Si l'on mentionne la figure de James Connolly, socialiste fusillé après les Pâques Sanglantes de 1916, on oublie celle du républicain nationaliste et conservateur Éamon de Valera, futur président, qui échappa au poteau de 1916 du fait de sa nationalité américaine.

Narayama bushikō *La ballade de Narayama*, Shōhei Imamura, Japon, 1983, 130 mn

Au XIX^e siècle, dans un village de montagne, la vieille Orin (Sumiko Sakamoto) arrive à 70 ans, temps de l'*obasute*, la retraite sur la montagne. C'est son fils aîné Tatsuhei (Ken Ogata) qui la porte sur son dos pour ce voyage final ; il l'abandonne alors que la neige se met à tomber.

Tous deux font partie de la famille Neko (i.e., chat). Tatsuhei prend une nouvelle femme et s'occupe de dépuceler son jeune frère Risuke, un idiot puant dont aucune femme ne veut et qui se satisfait habituellement avec la chienne du voisin. Il s'occupe aussi de son fils Kesakichi qui a choisi la mauvaise femme, Matsuyan, au sein d'une famille de voleurs. Quand le village décide de les exterminer, Orin envoie perversement sa petite-bru porter à manger à ses parents : elle sera enterrée vivante avec le reste de sa famille.

L'univers d'Imamura est le règne de la saleté, des excréments ; on trouve même un cadavre de bébé dans la rizière. C'est un réalisme animiste où le serpent est le dieu de la maison. De nombreux plans d'animaux en train de s'accoupler, de se dévorer mutuellement font penser au monde de Terrence Malick. Cela dit, dans la même veine, *Profonds désirs des dieux* (p. 1025) était plus touchant.

Dans le rôle du chef de village, Taiji Tonoyama. Le roman de Shichirō Fukazawa avait déjà été adapté par Keisuke Kinoshita (p. 1389) dans un style théâtral.

Dark passage *Les passagers de la nuit*, Delmer Daves, USA, 1947, 102 mn

San Francisco. Condamné à tort pour le meurtre de son épouse, Vincent Parry (Humphrey Bogart) s'évade de San Quentin avant d'être caché par la jeune Irene (Lauren Bacall) convaincue de son innocence. La chirurgie esthétique lui permet de de changer de visage et d'identité, il devient Allan Linnell ; Baker (Clifton Young), maître-chanteur maladroit, lui permet de trouver le, ou plutôt la, coupable, c'est Madge (Agnes Moorehead, plus vieille taupe que jamais) laquelle, désespérant d'être aimée de Vincent, commet des meurtres (deux en tout) pour lui faire porter le chapeau. Sans espoir de jamais être blanchi et ayant de plus tué Baker et Madge – par accident, code oblige – le héros part pour le Pérou en donnant rendez-vous à Irene dans un café de Paita ; touchantes retrouvailles.

Le troisième film du couple Bogart/Bacall débute en caméra subjective ; ce n'est qu'à la 36^e minute que nous devinons le visage de Bogart sous ses bandages. Il nous présente un univers parallèle d'entraide des victimes de la société. Le chauffeur de taxi (Tom D'Andrea) et le chirurgien (Houseley Stevenson à l'étrange visage) en font partie. Il ne s'agit pas d'une conspiration, ni même de l'honneur des truands façon Melville, mais d'une espèce fraternité, de philadelphie désintéressée et donc peu américaine, mais qui fait chaud au cœur.

Sorelle Materassi *L'homme à femmes*, Fernandino Maria Poggioli, 1944, 73 mn

Florence. Deux vieilles filles (les sœurs Gramatica) sont en adoration devant leur neveu Memmo (Massimo Serato). Il a beau les voler, les rudoyer pour leur extorquer un chèque, rien n'altère leur amour pour ce personnage peu scrupuleux. Lequel finit par rencontrer une riche héritière (Clara Calamai d'*Ossessione*, p. 100) ; quand il l'épouse, les deux tantes sont elles aussi en robe de mariée !

Le réalisateur devait mourir asphyxié par le monoxyde de carbone peu de temps après la sortie du film.

L'homme d'Aran *L'homme d'Aran*, Robert J. Flaherty, Grande-Bretagne, 1934, 74 mn

Les travaux et les jours d'une petite île battue par les vents à l'Ouest de l'Irlande, tas de cailloux où la terre est rare ; on pense à *Finis Terræ* (p. 1276). La photographie est superbe et la scène de tempête, inoubliable, a sans doute inspiré David Lean pour *Ryan's daughter* (p. 455).

L'écume des jours Michel Gondry, France, 2013, 131 mn

Le roman de Boris Vian est un tissu de références germanopratives (Jean-Sol Partre, la duchesse de Bovouart) dans un monde décalé où l'on paye en double-zons tout en jouant d'un pianocktail inspiré de l'orgue à liqueurs de Huysmans. Un univers mis en image dans une sorte d'interminable clip vidéo avec Romain Duris, Andrey Tautou, Gad Elmaleh et Omar Sy.

Le bonheur Marcel L'Herbier, France, 1934, 111 mn

D'après une pièce d'Henri Bernstein, le scénario commence un peu comme la mort de l'impératrice Sissi, tuée par un anarchiste en mal de renommée. Ici, la célèbre actrice Clara Stuart (Gaby Morlay) est visée par le pistolet de l'artiste Lutcher (Charles Boyer) qui ne fait que l'effleurer. S'ensuivra une histoire d'amour vouée à l'échec, bercée par une jolie chanson, *Le bonheur* : Lutcher se résout à ne revoir l'aimée qu'à l'écran.

Le film culmine lors du témoignage de Clara au procès. Elle commence par réclamer de façon grandiloquente l'acquittement de Lutcher ; quand il proteste contre cette hypocrisie, elle cesse de cabotiner pour s'exprimer de façon improvisée mais sincère. Dans le rôle du mari de l'actrice, Jaque Catelain, ex-gloire du cinéma muet. Michel Simon en imprésario efféminé est, comme toujours, étonnant. Petit rôle pour Paulette Goddard.

Elmer Gantry *Elmer Gantry, le charlatan*, Richard Brooks, USA, 1960, 130 mn

Le bateleur Elmer Gantry (Burt Lancaster) organise un véritable cirque religieux autour de Sharon Falconer (Jean Simmons), une évangéliste sincère. Se prenant de plus en plus au sérieux, ce Tartuffe s'engage dans une impitoyable entreprise de moralisation qui se retourne un temps contre lui du fait de son passé dissolu. Puis un incendie détruit le temple de la secte, causant la mort de Sister Sharon ; le charlatan refuse de reprendre seul le flambeau.

Le film est aussi une description de l'Amérique de la Prohibition et de l'argent facile de la fin des années 1920 : c'est l'univers de Sinclair Lewis et sa fictive Zenith où sévit le businessman Babbitt (Edward Andrews), devenu nom commun par antonomase. Avec Arthur Kennedy et Dean Jagger.

Suddenly, last summer *Soudain l'été dernier*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1959, 114 mn

D'après Tennessee Williams. Mère vaguement incestueuse, Mrs. Venable (Katharine Hepburn, terrifiante) a encouragé les excès de son fils Sebastian et voudrait maintenant faire lobotomiser leur unique témoin, sa nièce Catherine (Elizabeth Taylor), par un chirurgien du cerveau (Montgomery Clift, dont le noir et blanc impitoyable souligne le visage couturé). Elle est obsédée par un souvenir d'oiseaux noirs s'en prenant à des bébés tortues aux Galápagos, métaphore du sort de son prédateur sexuel de fils, qui mourut poursuivi par un essaim d'enfants, ses proies habituelles. Film bien huilé, un peu trop peut-être ; avec Albert Dekker et Mercedes McCambridge.

Panique Julien Duvivier, France, 1946, 98 mn

Le petit malfrat Alfred (Paul Bernard) a tué une vieille fille pour la voler. Sa maîtresse Alice (Viviane Romance) décide de faire porter le chapeau à l'antipathique Hire (Michel Simon) qui a été témoin du meurtre. Elle le séduit au point qu'il l'emmène dans sa maison de l'île aux Loups sur la Marne et organise des fiançailles intimes que la garce met à profit pour dissimuler le sac à main de la victime dans la chambre du solitaire. Il ne s'agit plus alors que d'agiter les habitants du quartier qui, emmenés par le boucher Capoulade (Max Dalban), trouvent la "preuve" et organisent une sorte de chasse à l'homme, de mise à mort collective. Ne tenant plus à la vie que du bout des doigts, Michel Simon, accroché à sa gouttière, est comme crucifié par la petitesse et la bêtise de la populace, presque aussi coupable que le voyou assassin et sa maîtresse.

La noirceur bien connue de Duvivier à son apogée. D'après *Les fiançailles de M. Hire* de Simenon, cf. *Monsieur Hire* (p. 1630).

Los olvidados Luis Buñuel, Mexique, 1950, 77 mn

Tout est gangréné autour du jeune Pedro : un aveugle vicieux, nostalgique de la dictature de Porfirio Díaz, une mère indifférente et Jaibo, un adolescent qui n'hésite pas à tuer. Seule lueur d'espoir, le directeur éclairé de la maison de correction, mais qu'y peut-il vraiment ? Pedro finira tout de même dans une décharge. Comme dit l'aveugle : "Il faudrait les tuer avant leur naissance".

Ces "oubliés" sont un peu les cousins des enfants de *Sciuscià* (p. 653), référence néo-réaliste qui marque les limites du film. Qui les transcende cependant lors d'une séquence de rêve très... bunuelienne.

Snobs ! Jean-Pierre Mocky, France, 1962, 88 mn

Les quatre sous-directeurs d'une coopérative laitière de la Manche (Granville) sont en compétition ; celui qui décrochera un important contrat auprès d'un nommé Morloch prendra la tête de l'entreprise. Le problème est que Morloch (Francis Blanche) est un cul-bénit et fréquente le beau monde aristocratique au centre duquel trône Mme de Saint-Aigne (Elina Labourdette). Un des compétiteurs (Gérard Hoffman) parvient à s'infiltrer dans ce monde snobinard et obtient la place convoitée. Pas pour longtemps sans doute, à cause d'un pied de nez aux convenances : il s'affiche en compagnie de sa maîtresse (Véronique Nordey).

L'abus de l'accent grave – qualité, honneteté... – de la diction de Michael Lonsdale est un concentré drolatique de snobisme. Certains détails sont très datés, ainsi les "passes magnétiques" de Morloch ou les 50 francs demandés pour visiter l'igloo de la kermesse : la réforme monétaire était encore récente.

Manhattan Woody Allen, USA, 1979, 96 mn

Isaac (le réalisateur) tombe amoureux de Mary (Diane Keaton) qui le quitte pour retourner vers son ancien amant Yale (Michael Murphy). Désespéré, il tente de renouer avec Tracy (Mariel Hemingway, petite fille de l'écrivain âgée de 17 ans qui dépasse Woody d'une tête !) avec laquelle il avait rompu, la trouvant trop jeune ; en vain, elle part pour Londres. Notations alléniennes : l'ex-femme d'Isaac (Meryl Streep) devenue lesbienne, écrit un best-seller à charge contre lui, l'ancien époux de Mary (Wallace Shawn), censément une bête de sexe, est une demi-portion férue de sémantique (!).

Premier d'une série de films en noir et blanc (avant *Stardust memories*, *Zelig* et *Broadway Danny Rose*, pp. 1142, 1618, 185). Sur fond de musique de Gershwin, la véritable protagoniste est New York célébrée par les splendides images nocturnes de Gordon Willis, comme celle du couple Isaac/Mary sur un banc devant le pont de Queensboro.

Oberst Redl *Colonel Redl*, István Szabó, Hongrie, 1985, 136 mn

Alfred Redl (Klaus Maria Brandauer) est d'origine ruthène, ce qui le place en bas de la hiérarchie implicite de la double monarchie, juste au-dessus des Juifs. Doué, travailleur et sans trop de scrupules, il croit à l'Autriche-Hongrie, ce qui le propulsera à la tête des services secrets. Pourtant, quand François-Ferdinand (Armin Müller-Stahl) cherche un bouc émissaire dans l'Armée, l'infériorité de ses origines sociale et ethnique font de Redl la cible idéale. Convaincu de trahison, il est contraint de se suicider.

Le film nous montre l'ascension d'un arriviste dans un empire fait d'une mosaïque de peuples. L'individu est attachant quoique renfermé et peu sympathique : il n'a aucun scrupule à congédier, au moyen de quelques billets, une sœur qui lui rappelle trop ses origines, ou à interdire à ses subordonnés de fréquenter des Juifs. Il ne se livre finalement qu'à la faveur d'une rencontre homosexuelle, en fait un piège tendu pour le perdre. Même si le film prend des libertés avec l'Histoire – il semble que le "vrai" Redl était, en effet, un traître que sa sexualité "contre nature" avait livré aux maîtres-chanteurs – le personnage a une profonde cohérence psychologique, celle du parvenu ultra-conformiste qui contraste avec son ami d'enfance Kubini (Jan Niklas), aristocrate capable de critiquer le gâtisme de François-Joseph.

Sonnenschein, le collègue Juif de Redl, annonce *Sunshine* (p. [1575](#)).

Jalsaghar *Le Salon de musique*, Satyajit Ray, Inde, 1958, 99 mn

Un noble propriétaire terrien (Chhabi Biswas) à peu près ruiné et qui vient en plus de perdre son fils, engloutit son dernier argent dans un somptueux concert. Il passe ensuite la nuit à boire en trinquant (en anglais) avec ses ancêtres dont les portraits ornent son palais décrépit ; à l'aube, il part à cheval pour une mortelle galopade au bord du Gange.

Il vit enfermé dans ses rêves et ses souvenirs ; un plan magnifique le montre en train de passer la main sur un miroir pour regarder ce qu'il reste de lui-même. Dernier de sa lignée, son orgueil démesuré interdit toute empathie et pourtant son obstination le rend touchant. Nature contemplative, il considère que l'argent est fait pour être dépensé dans des rites et de dispendieux concerts et, s'il vient à manquer, il vend les derniers bijoux. Ce goût de la musique est un marqueur culturel et social qui le distingue du parvenu Ganguli, son voisin aux machines bruyantes qu'il jalouse sans se l'avouer. À la fin de l'ultime concert, quand ce dernier veut donner de l'argent à la danseuse, le *zamindar* l'humilie en bloquant son bras avec sa canne : c'est à l'hôte de commencer.

De nombreux morceaux interprétés par des musiciens connus émaillent le film et lui donnent une valeur documentaire. Splendide photo de Subatra Mitra.

Vautrin Pierre Billon, France, 1943, 116 mn

D'après Balzac (*Splendeurs et misères des courtisanes*). Le prétendu abbé Carlos Herrera, en fait le forçat évadé Vautrin, a pris sous son aile le jeune Lucien Chardon (Georges Marchal) dont il fait le marquis de Rubempré. Ayant besoin d'argent – son protégé doit acquérir des terres pour contracter un beau mariage –, Vautrin séquestre Esther (Madeleine Sologne), le grand amour de Lucien qu'il offre au libidineux banquier Nucingen (Louis Seigner) tout en lui extorquant des sommes astronomiques. Tout fonctionne à merveille sinon que les jeunes gens sont trop fragiles : Esther s'empoisonne plutôt que se donner à Nucingen et Rubempré, désespéré, se pend.

Excellente distribution (Line Noro, Jacques Varennes, Marcel André) dominée par la prestation de Michel Simon en Vautrin.

Le visiteur Jean Dréville, France, 1946, 83 mn

Dans cet orphelinat de la région parisienne, le grand homme et bienfaiteur s'appelle Maître Sauval (Pierre Fresnay), un ancien pensionnaire devenu gloire du barreau ; c'est du moins le crédo du directeur (Antoine Balpêtré). La vérité est moins glorieuse : Sauval n'est qu'un avocat marron qui vient, après avoir tué son protecteur, se planquer dans l'établissement.

Avec la complicité de l'inspecteur (Jean Debucourt) venu l'arrêter, il imagine un pieux mensonge pour les enfants : "Je ne leur ai jamais donné que de l'argent volé ; je voudrais leur faire un vrai cadeau, ma légende". On pense à "Print the legend" dans *L'homme qui tua Liberty Valance* (p. 44). Il quittera libre l'orphelinat pour aller se livrer un peu plus loin à la Police. Avec Michel Vitold et, dans un rôle non musical, les Petits Chanteurs à la Croix de Bois.

Mandy *La merveilleuse histoire de Mandy*, Alexander Mackendrick, Grande-Bretagne, 1952, 89 mn

Mandy est sourde de naissance. Sa vie devrait être celle d'un petit animal de compagnie, pense sa grand-mère paternelle qui héberge la famille près du pont de Hammersmith. Sa mère (Phyllis Calvert) est d'un tout autre avis et, avec l'aide d'un médecin spécialisé (Jack Hawkins) de Manchester, elle arrivera à faire dire son nom à la fillette : "Man-dy".

Contrairement à *The miracle worker* (p. 859), le combat se situe entre adultes. La mère dispute le droit de soigner sa fille à son mari et, en fait, à sa belle-mère ; les collègues du médecin attendent le faux pas que serait, par exemple, une liaison avec la mère de Mandy. Mais l'ensemble est traité avec un sens de la nuance qui privilégie l'émotion. L'inoubliable Mandy Miller (7 ans) ne fit pas carrière.

La cité de l'indicible peur *La grande frousse*, Jean-Pierre Mocky, France, 1962, 87 mn

D'après Jean Ray. L'inspecteur Triquet (Bourvil) est venu à Barges en quête d'un "ivrogne chauve et frileux" qu'il n'y trouvera pas. Mais il y a effectivement un trafic de fausse monnaie, une prétendue bête tueuse, la Bargeasque, et une vraie criminelle aux faux airs de Sainte Urodèle, patronne du village. Avec une pléthore d'acteurs : les récurrents de l'époque, dont Francis Blanche, Jean Poiret et Véronique Nordey, mais aussi, plus inattendus, Jean-Louis Barrault, Victor Francen, Raymond Rouleau et le chanteur René-Louis Lafforgue. Mocky sait créer une atmosphère à partir des sites de tournage, ici la petite ville de Salers ; tout de noir vêtus, trois cavaliers traversent le film qui annonce *Litan* (p. 1054). Musique entraînante de Gérard Calvi.

Live and let die *Vivre et laisser mourir*, Guy Hamilton, Grande-Bretagne, 1973, 122 mn

Ce premier James Bond avec Roger Moore est singulièrement invertébré. On a du mal à gober cette histoire de trafiquant de drogue qui croit aux prédictions du jeu de tarot. Quant aux références au vaudou, elles auraient pu être mieux exploitées, car à peine sommes-nous entrés dans un cimetière où se déroule un étrange rituel qu'un ascenseur surgi d'une tombe nous emmène dans un repaire souterrain ultra-moderne, i.e., dans l'univers familier des films de la série.

La longue poursuite en canot à moteur dans les bayous est plutôt réussie.

The big trail *La piste des géants*, Raoul Walsh, USA, 1930, 122 mn

Vers 1840, une caravane quitte les bords du Mississippi, direction le lointain Oregon : traversées de rivières parfois sous l'orage, attaque d'Indiens, etc. L'éclaireur Breck Coleman (John Wayne quasi-débutant) est en fait sur la piste des deux "sconses" qui ont tué son copain et qu'il rattrape à la fin, aidé par le vieux trappeur Zeke (Tully Marshall) ; il rencontrera l'amour en chemin.

L'histoire, dont le véritable héros est l'espace, s'efface devant les sublimes images, au piqué exceptionnel, de cette odyssée reconstituée avec de grands moyens par la Fox qui n'a pas lésiné ; mentionnons la descente de la caravane de chariots par une falaise ou la forêt de séquoias géants qui clôt le film. Que le DVD nous propose désormais en écran large ; tourné en 70mm, il fut distribué en 35mm, faute de projecteurs idoines. Ce n'est que plus tard que l'anamorphose (compression latérale) permit d'utiliser des projecteurs normaux : c'est le cinémascope qui débute avec *La tunique* (1953).

Humour laborieux : un personnage n'arrête pas de se plaindre de sa belle-mère.

Chichi ariki *Il était un père*, Yasujiro Ozu, Japon, 1942, 86 mn

Se sentant responsable de la noyade accidentelle de plusieurs élèves, Horikawa (Chishū Ryū) abandonne le métier de professeur ; et un peu celui de père puisqu'il se sépare de son fils Ryōhei (Sūji Sano) dont il paie cependant les études en allant travailler à Tōkyō. Il ne se verra qu'en de rares occasions pour pêcher au bord d'une rivière : une scène reprise de *Ukikusa monogatari* (p. 702) montre père et fils lançant leurs cannes de concert. Enseignant à Akita, Ryōhei vient passer une semaine – la plus belle de sa vie dira-t-il – chez son père qui meurt subitement.

Scène récurrente d'Ozu, des anciens élèves (Shin Saburi et Shin'ichi Himori) offrent un dîner de remerciement à leurs ex-professeurs, Horikawa et Horita (Takeshi Sakamoto). Détail étonnant, le film ne fait aucune allusion à la guerre.

The ace of hearts *La carte fatale*, Wallace Worsley, USA, 1921, 74 mn

Une société secrète d'une dizaine de personnes décide d'éliminer un "nuisible". Chargé de déposer la bombe, Forrest se dégonfle à cause des potentielles victimes collatérales. Pour éviter qu'il ne soit, avec son épouse Lilith (Leatrice Joy), assassiné par la secte, Farallone (Lon Chaney) fait exploser cette bombe durant la réunion consacrée aux représailles contre le traître. On ne retrouve que sa main tenant l'as de cœur, la carte qui sert au groupuscule à désigner l'exécuteur.

Cette vision du terrorisme est complètement abstraite, sans référence politique ; les conspirateurs ne se sont pourtant pas rencontrés par petites annonces.

Il s'agit d'un film Goldwyn, avant que le studio ne lui échappe et ne soit fondu dans la MGM de Louis Mayer ; le célèbre lion est déjà présent sur les cartons.

Die Sehnsucht der Veronika Voss *Le secret de Veronika Voss*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1982, 104 mn

Dans une Allemagne (Munich) datée par la mode féminine de 1955, Veronika Voss (Rosel Zech), actrice *has been* du nazisme (la UFA) et toxicomane, est devenue la proie d'une bande de trafiquants de morphine, dont le quartier général est le cabinet de neurologie de Marianne Katz (Annemarie Düringer). Ils utilisent la dépendance de leurs clients pour les presser comme des citrons avant de provoquer leur suicide, ainsi ce couple de Juifs âgés rescapés de Treblinka. Leur destin préfigure celui de la dépressive Veronika dont le rêve final, où elle se voit chanter devant le piano comme pour une soirée d'adieu, est un moment magnifique dominé par le noir, pur contraste avec la terrifiante blancheur du cabinet médical.

L'avant-dernier film de Fassbinder, et son plus sombre, est un chef d'œuvre ; son victimisme habituel tourne ici au complotisme à la Mabuse (p. 516), ainsi quand une voiture écrase un témoin gênant. Avec Armin Müller-Stahl.

Le journal d'une femme de chambre Luis Buñuel, France, 1964, 97 mn

Célestine (Jeanne Moreau) est engagée comme femme de chambre par les Monteil. Dans cette histoire où il est surtout question de sexe, madame (Françoise Lugagne), qui l'a en horreur, est sans doute pour quelque chose dans les pitoyables tentatives de son époux (Michel Piccoli) auprès de Célestine ; il finit par se consoler avec la peu affriolante Marianne (Muni, récurrente de Buñuel). Le voisin Mauger (Daniel Ivernel) en pince aussi pour Célestine qu'il finira par épouser. Il est tout aussi antisémite que le sacristain (Bernard Musson) et surtout l'intendant Joseph (Georges Géret), activiste anti-républicain. Joseph, qui lui aussi guigne Célestine, est soupçonné par cette dernière d'avoir violé et tué une fillette ; elle tentera en vain de le faire pincer au moyen d'une fausse preuve.

Le scénario de Jean-Claude Carrière suit la trame principale du roman d'Octave Mirbeau, en intégrant un seul des épisodes auxiliaires, celui du fétichiste des bottines (Jean Ozenne) : c'était avant la réflexologie plantaire. Actualisé dans les années 1930, *L'action française* remplace *La libre parole*. Modification discutable, Célestine devient un personnage positif alors que celle du roman est une calculatrice ne dédaignant pas la bagatelle qui cherche à se faire épouser par un bourgeois : ses soupçons quant au crime de Joseph accentuaient l'aura sexuelle du personnage qu'elle ne tentait nullement de confondre. Elle finissait par l'épouser pour tenir avec lui le café cherbourgeois "À l'armée française".

Hangmen also die! *Les bourreaux meurent aussi*, Fritz Lang, USA, 1943, 134 mn

Prague, 1942. Sitôt après avoir commis l'attentat qui devait coûter la vie au "Protecteur" Heydrich, Svoboda (Brian Donlevy) se réfugie chez le Pr. Novotný (Walter Brennan) et sa fille Maša (Anna Lee). Les Allemands fusillent alors des otages pour amener le coupable à se rendre. Le scénario de Bertolt Brecht, qui rappelle les films muets de Lang, accumule les épisodes feuilletonesques comme celui, réussi, du faux résistant Čaka (Gene Lockhart) qui se trahit en s'esclaffant devant une plaisanterie en allemand, langue qu'il est censé ignorer. A partir de là, toutes ses relations tchèques l'accablent de leurs faux témoignages pour contraindre ses maîtres de la Gestapo à le liquider comme auteur de l'assassinat et mettre ainsi fin aux représailles. Dennis O'Keefe joue le fiancé de Maša, Alexander Granach et Reinhold Schünzel des gestapistes croquignolets. Les tracts appelant à la désobéissance passive renvoient à *Tortoise beats hare* (p. 1759).

Tourné avant le temps du *Chagrin et la pitié* (p. 43), ce film de propagande est bien loin de la triste réalité. Rappelons que les Allemands assassinèrent 5000 personnes en représailles de la mort du chouchou de Hitler et que les deux auteurs de l'attentat furent dénoncés : il y avait une belle rançon à la clef.

The departed *Les infiltrés*, Martin Scorsese, USA, 2006, 145 mn

Boston. Jeu de cache-cache palpitant entre Billy (Leonardo DiCaprio), flic infiltré auprès du mafieux irlandais Costello (Jack Nicholson) et Colin (Matt Damon), taupe de Costello au sein de la Police.

Ceci dit, Scorsese a fait mieux, par exemple *Goodfellas* (p. 1026). Il faut dire qu'ici la Mafia est irlandaise et non pas italienne, ce qui fait qu'il manque un je-ne-sais-quoi à cette belle machine dont le scénario est un *remake* du film hongkongais *Internal affairs* (2002). Avec Martin Sheen (d'*Apocalypse now*, p. 1722).

A bridge too far *Un pont trop loin*, Richard Attenborough, Grande-Bretagne, 1977, 176 mn

Septembre 1944 : Montgomery lance l'offensive Market Garden sur Arnhem. Les troupes aéroportées doivent tenir jusqu'à l'arrivée de renforts terrestres mais la jonction ne se fera pas et les soldats se replieront au prix de lourdes pertes. Bien que le mégalomane maréchal ait estimé ses objectifs atteints à 90%, c'est un type de succès – genre Chemin des Dames – dont il vaut mieux ne pas abuser.

Cette superproduction à la distribution "all stars" où tous les rôles, anglais, allemands ou américains sont tenus par des vedettes de l'époque – qui parlent leur propre langue, ce n'est pas du Spielberg –, est réussie à 90%. Sa principale qualité est de mettre en scène une défaite ; on aurait pu aller plus loin et montrer le traitement – sommaire et prussien – réservé aux civils après la retraite.

Image mémorable et dérisoire de ce soldat qui se fait descendre en ramenant un container parachuté dans une zone à risques et qui renfermait un lot de bérets.

Cow-boy Delmer Daves, USA, 1958, 92 mn

Western atypique, quasi-documentaire : l'employé d'hôtel Frank (Jack Lemmon) utilise son petit pécule pour s'associer au cow-boy aguerri Tom (Glenn Ford) qui doit acheminer un troupeau. Les émois du *tenderfoot* (novice) donnent une image peu romancée de cette activité souvent brutale. On meurt facilement, par exemple à cause d'une blague stupide faite avec un serpent à sonnette. L'histoire d'amour est banale et triste : Frank faisait ce voyage pour retrouver la jeune Mexicaine avec qui il avait eu un flirt, mais le père de la belle s'est empressé de verrouiller la situation en la mariant. Notre pied-tendre traînera sa désillusion pendant la seconde partie du film et finira par s'endurcir à son tour, au point de commenter d'un cynique "On ne peut rien y faire" la mort d'un des cow-boys.

Générique de Saul Bass. Petit clin d'œil au genre : quand il prend son bain à Chicago, Tom dégomme les cafards au revolver ! Avec Víctor Manuel Mendoza, Richard Jaeckel, Dick York et Brian Donlevy, très abîmé par l'alcool.

Faust : eine deutsche Volkssage F. W. Murnau, Allemagne, 1926, 107 mn

Adaptation de Goethe aux images splendides et inoubliables : le village expressionniste, le voyage de Faust et Mephisto dans les airs. Faust et Gretchen sont interprétés par Gösta Ekman et Camilla Horn ; Emil Jannings campe un extraordinaire Méphisto, rondouillard et retors qui s'entend bien avec la tante Marthe (Yvette Guilbert). Le rôle de Valentin est tenu par Wilhem (= William) Dieterle, futur réalisateur hollywoodien.

My favorite brunette *La brune de mes rêves*, Elliott Nugent, USA, 1947, 87 mn

Film noir parodique très réussi raconté en voix off par son protagoniste, Ronnie Jackson (Bob Hope), un photographe pour enfants qui a remplacé, par désœuvrement, le détective du bureau d'à côté – Alan Ladd, dans une apparition-éclair. Comme dans *Le faucon maltais* (p. 32), il est engagé par une pépée en noir, Carlotta (Dorothy Lamour), pour une enquête trépidante qui le verra accusé de l'assassinat commis par le sinistre Kismet (Peter Lorre) déguisé pour un temps en jardinier... dans une fausse maison vide qui préfigure celle de *La mort aux trousses* (p. 993). Mentionnons aussi cet asile psychiatrique gardé par un infirmier imbécile (Lon Chaney Jr.) qui casse les noix au creux de son coude.

Hope, Lamour, manque Bing Crosby, leur complice des *Road to...* ; il fait une petite apparition en bourreau dépité que Hope ait échappé à la chambre à gaz.

Poulet au vinaigre Claude Chabrol, France, 1985, 104 mn

Une veuve un peu zinzin (Stéphane Audran) et son fils postier Louis (Lucas Belvaux) luttent comme ils peuvent contre trois notables – boucher, notaire et médecin – qui veulent s'emparer de leur maison pour un projet immobilier ; leur défense consiste entre autres à ouvrir le courrier du trio. La mort du boucher due au sucre que Louis avait mélangé à son carburant amène sur les lieux l'inspecteur Lavardin, flic brutal et volontiers sadique qui sera déplacé suite aux violences dont il se rend coupable envers le notaire (Michel Bouquet) : prochain épisode à Dinan (p. 63). Le médecin (Jean Topart) est, quant à lui, coupable de l'assassinat de son épouse dont il a caché le cadavre dans un socle de statue, puis de celui d'Anna (Caroline Cellier), la trop curieuse maîtresse du notaire. Ayant résolu les deux meurtres de femmes, Lavardin décide de fermer les yeux sur l'essence sucrée, laissant Louis aux mains d'une postière délurée et appétissante (Pauline Lafont).

La désinvolture de Chabrol s'exerce aux dépens de la Justice mais aussi de la géographie : l'action se passe en Seine Maritime qui serait à deux pas de Bâle par la route de Neufchâtel (-en-Bray). Avec Andrée Tainsy et Dominique Zardi.

The black camel Hamilton MacFadden, USA, 1931, 71 mn

Charlie Chan's secret Gordon Wiles, USA, 1936, 72 mn

Charlie Chan on Broadway Eugene Forde, USA, 1937, 68 mn

Charlie Chan at Monte Carlo Eugene Forde, USA, 1937, 72 mn

Le Suédois Warner Oland joue le détective chinois de Honolulu dans une série de 16 films Fox dont 4 sont perdus. Il est souvent assisté de l'aîné de ses 13 enfants, Lee (Keye Luke qu'on reverra dans *Gremlins*, pp. 1351, 843 ou encore *Alice*, p. 55). Les intrigues ne sont guère palpitantes et la mise en scène, souvent statique, respecte une structure stéréotypée : Charlie Chan réunit à la fin tous les suspects et s'amuse à faire passer le soupçon de l'un à l'autre jusqu'à ce que le coupable se démasque et fasse une tentative désespérée pour s'enfuir.

L'intérêt de ces films réside dans les sentences du détective, ainsi : “– Even bagpipe will not speak when stomach is empty.” “– Soap water cannot change perfume of billy goat.” “– Never boast about egg until after egg's birthday.” “– Best place for skeleton is family closet.” “– Necessity mother of invention but sometimes stepmother of deception.” “– Feminine intuition like feather on arrow, may help flight to truth.” “– Hasty deduction like ancient egg, looks good from outside.” “– Murder case like revolving door, one side closed, other open.”

Charlie Chan à Monte Carlo est le meilleur des quatre : très amusant, il bénéficie de l'excellente prestation de Harold Huber. Une image aérienne de *Charlie Chan's secret* montre le pont d'Oakland en construction.

Charlie Chan in Honolulu H. Bruce Humberstone, USA, 1938, 68 mn

Charlie Chan in Reno Norman Foster, USA, 1939, 71 mn

Charlie Chan at Treasure Island Norman Foster, USA, 1939, 74 mn

City in darkness Harold I. Leeds, USA, 1939, 74 mn

À la mort de Warner Oland, Sidney Toler reprend le rôle pour 22 films, 11 pour Fox et 11 pour Monogram, studio de “Poverty Row”. Le détective est assisté de son fils cadet Jimmy (Victor Sen Young qui ne fait pas oublier Keye Luke).

City in darkness, avec Harold Huber, se passe à Paris au moment de la crise de 1938 ; il se clôt sur un soupir de soulagement, l'annonce de la conférence de Munich : “Beware of spider who invites fly into parlour” commente Charlie Chan. Le meilleur épisode, situé à Treasure island, île artificielle de la baie de San Francisco, met en scène un maître-chanteur, le faux mage Zodiac. Sentences : “– Words cannot cook rice.” “– If you befriend donkey, expect to be kicked.”

Prochou slova *Je demande la parole*, Gleb Panfilov, URSS, 1976, 137 mn

À Zlatograd (ville dorée), bourgade imaginaire de l'URSS, nous suivons les laborieux efforts d'Elizaveta (Inna Tchourikova, épouse du réalisateur) qui, à la tête de la municipalité, fait ce qu'elle peut sans arriver à grand-chose. La dimension critique de ce film de l'ère Brejnev n'apparaît qu'en filigrane, mais elle est sévère. Certaines images sont comme la métaphore d'une société condamnée, ainsi les fissures de cet immeuble dont les experts assurent – mais en refusant de consigner cet avis par écrit – qu'il est désormais stabilisé. La bonne volonté et le féminisme de l'héroïne ne suffisent pas à cacher ses faiblesses : elle exige des coupes dans une pièce de théâtre pas assez positive à son goût et son projet de pont pour étendre la ville de l'autre côté du fleuve stagne. En dépit des échecs, elle persiste ; le regard caméra final exprime un désarroi momentané.

Le double amour Jean Epstein, France, 1925, 107 mn

Jacques (Jean Angelo), fils d'industriel, joue trop gros et vole l'argent d'une œuvre philanthropique gérée par sa maîtresse Laure (Nathalie Lissenko) ; il s'enfuit, la laissant démunie et enceinte de ses œuvres. Vingt ans plus tard, le jeune Jacques (Pierre Batcheff) a hérité des défauts de ce père qu'il ne connaît pas : il est, comme lui, joueur et voleur. Mais il n'y a rien que l'argent ne puisse arranger : le père est revenu de l'étranger riche comme Crésus et la famille formée de Laure et ses deux Jacques sera enfin réunie.

Ce film est inférieur aux autres œuvres Albatros de l'auteur : le scénario mal ficelé introduit un antipathique baron (Camille Bardou) qui disparaît de l'écran sans y avoir suffisamment sévi et la réconciliation finale, larmoyante, est interminable. On n'y trouve pas davantage ces recherches formelles qui faisaient oublier la totale invraisemblance de l'intrigue du *Lion des Mogols* (p. 60).

Body and soul Oscar Micheaux, USA, 1925, 79 mn

Les exploits d'un escroc (début de Paul Robeson) devenu prédicateur : voleur, violeur et assassin à ses heures, il a heureusement un vertueux jumeau.

Film américain d'un réalisateur noir peu inspiré dont le rôle principal est tenu par un Noir, ce qui implique que tous les autres acteurs sont noirs, puisque la "miscegenation" (métissage) était interdite, cf. *Hallelujah* (p. 1288), authentique chef d'œuvre. Sinon, quand le scénario imposait la présence d'acteurs de couleur auprès des "caucasiens" on les dotait d'une cervelle de la taille d'un petit pois : voir la servante jouée par Butterfly McQueen dans *Gone with the wind* (p. 476). Le thème du bandit déguisé en pasteur avait valu quelques déboires – dont une interdiction en Pennsylvanie – au *Pélerin* de Chaplin (p. 573).

Twin Peaks II David Lynch, USA, 1991, 1103 mn

La “saison” I (p. 1051) se terminait un peu comme la troisième de *Dallas*, qui voyait l’horrible J. R. abattu – c’était pendant la campagne électorale de 1980 et un slogan républicain accusait les Démocrates du crime ! L’agent spécial Dale Cooper (Kyle MacLachlan), étendu dans son sang, est découvert par un serveur gâteux (Hank Worden, comme sorti de son rocking chair de *The searchers*, p. 510) qui fait tout, sauf le nécessaire : le décor est planté.

La dimension fantastique de *Twin Peaks* s’exprime à travers des personnages un peu zinzins comme la “Log lady” ou encore Nadine, une femme de 35 ans qui fait une subite cure de jouvence digne de *Chérie, je me sens rajeunir* (p. 139), sans parler du psychiatre (Russ Tamblyn dont la présence aux côtés de Richard Beymer est un clin d’œil à *West Side story*, p. 1017).

“Is life a puzzle ?” nous dit la Log lady (Catherine Coulson) : le véritable fantastique se doit de rester un peu abscons, incompréhensible, comme la formule magique “Fire walk with me”. Nous sommes servis avec ces personnages fantomatiques : le géant, le manchot, l’homme d’ailleurs (le nain en rouge) et surtout le terrifiant Bob, sorte d’esprit qui possède Leland Palmer et l’a poussé à tuer sa fille.

Dans le dernier épisode, nous sommes passés de l’autre côté, dans un monde à la géométrie non-euclidienne et aux voix déformées, décoré de ces rideaux rouges récurrents chez Lynch, e.g., *Mulholland Drive* (p. 40). Cette fin réussit la gageure de ne pas nous décevoir car au moment où nous croyons que tout est rentré dans l’ordre et que le héros va vivre heureux avec sa dulcinée, le miroir du lavabo où il se lave les dents renvoie l’image de Bob : c’est Dale qui est maintenant possédé.

Du fait de sa longueur, l’œuvre est inégale. La mort de Leland Palmer, à la fin de l’épisode 9, est un sommet à partir duquel le scénario bégaie. James Hurley, sur sa moto, est victime d’un complot sorti d’un film noir peu convaincant, etc. Tout se remet en place vers l’épisode 15 avec l’arrivée de Windom Earle (Kenneth Welsh), un assassin manipulateur qui adore se déguiser, y compris en Log lady. L’individu rappelle un peu Brando dans *The Missouri breaks* (p. 98).

Quand ils ne sont pas immortels, les personnages ont la résurrection facile. Catherine (Piper Laurie), donnée pour morte, réapparaît déguisée en “Tojamura” ; son frère Andrew se prend même à ressusciter. Laura Palmer revit un peu à travers sa cousine Maddy ; quant aux frères Renault, dont deux étaient morts durant la première saison, nous en découvrons un autre, le pire des trois. Confié à Lynch, Vincent Lambert aurait pu sortir de son coma irréversible : on voit Leo passer de l’état de légume absolu à celui d’esclave de Windom Earle. Pas très malin pourtant, puisqu’affublé d’un collier électronique pour chien, il s’empare de la télécommande pour s’en servir contre Earle et n’arrive qu’à s’infliger des décharges.

Parmi les “guest stars”, David Bowie, Royal Dano, Jane Greer, David Warner. Et n’oublions pas la musique d’Angelo Badalamenti !

The ten commandments *Les dix commandements*, Cecil B. DeMille, USA, 1923, 131 mn

Long prologue de 48mn, première version du film de 1956 (p. 490). Il est centré sur la poursuite qui se clôt sur la traversée de la mer Rouge et des images de chars submergés. Les décors de Paul Iribe sont magnifiques, soignés dans les moindres détails et la scène d'orgie autour du Veau d'or, compte tenu du moralisme de l'époque, plutôt convaincante. Les cartons utilisent une police de caractères de style hébraïque.

Place à l'épisode contemporain, assez pénible, où DeMille renchérit sur son conformisme bien connu. Deux frères, John (Richard Dix) et Dan (Rod La Rocque), se disputent le cœur de Mary (Leatrice Joy). Dan l'emporte et fait fortune dans le bâtiment : son béton contient trop de sable, ce qui cause l'effondrement d'une église en construction et la mort de leur pieuse mère. Plus tard, il assassine sa maîtresse asiatique avant de périr en mer en tentant de fuir sur une embarcation au nom symbolique, *DEFIANCE*.

Car Dan se moque du Décalogue ; il ose danser sur du jazz le jour du Seigneur, ce qui provoque le juste courroux de sa mère et son renvoi du foyer familial. Un carton nous annonce sans détour que ces principes – dont certains s'affichent lorsque le futur damné les viole – ne sont pas des lois, mais la *LOI* ; un autre que quiconque les enfreint est brisé par eux. Le pieux John console Mary qui s'était laissé égarer par des influences néfastes (Elinor Glyn, future scénariste d'*It*, p. 303) en lui lisant des passages de l'Évangile. Et l'on critique les fondamentalistes !

Der letzte Mann *Le dernier des hommes*, F. W. Murnau, Allemagne, 1924, 90 mn

Emil Jannings campe une espèce d'empereur des portiers d'hôtel ; bien droit dans son uniforme, il est le Jupiter du quartier populaire où il réside. Ce plus grand des petits n'est rien pour l'administration du palace qui remarque sa peine à soulever une malle. Il est alors privé de son bel uniforme – un bouton arraché à ce moment évoque même une dégradation militaire – et envoyé s'occuper des toilettes. Sa silhouette change alors, il se courbe et marche comme s'il allait perdre l'équilibre. Tout s'arrange finalement car le réalisateur a pitié de lui et lui offre un gros héritage – *happy end* dont le côté *Deus ex machina* est souligné par un carton.

Le décor de la *UFA*, splendide, est utilisé par Murnau pour composer d'inoubliables images de nuit, souvent à travers des vitres ; la rue grouillante de voitures annonce la ville de *Sunrise* (p. 1308). Dans *The last command* (p. 444), Jannings incarnera un ex-général russe devenu figurant à Hollywood et qui réendosse l'uniforme le temps d'un film.

Gabriel over the White House Gregory La Cava, USA, 1933, 86 mn

Un nouveau président (Walter Huston) vient d'être élu. Cet individu peu recommandable est victime d'un accident d'automobile qui lui coûte la vie. En fait non, car il se remet miraculeusement et s'active à mettre de l'ordre dans le pays, assisté de ses fidèles secrétaires (Franchot Tone et Karen Morley). Il commence par sympathiser avec les chômeurs auxquels il propose des sortes d'Ateliers Nationaux ; ses conseillers, outrés, sont licenciés. Puis il s'en prend au Congrès qu'il court-circuite en déclarant la Loi Martiale ; il devient alors dictateur de fait. Il s'oppose à la Prohibition, ce qui indispose les gangsters qui sont subséquemment regroupés et fusillés au terme d'un procès expéditif. Il ne reste plus qu'à s'occuper de la politique internationale. Le président déchire les traités et réunit les dirigeants étrangers sur un navire de guerre où ils sont contraints sous la menace – la démonstration de force est en fait un bombardement de 1921 dû à Billy Mitchell, p. 255 – de payer leur dette à l'Oncle Sam et de désarmer. Ayant réalisé la *Pax americana*, il s'effondre mort : l'Ange Gabriel lui avait accordé un sursis pour qu'il puisse réorienter le Monde dans la bonne direction.

Le film peut être lu comme une variation assez douteuse sur le programme du candidat Roosevelt. De nos jours, c'est à la présidence Trump que ce film fait irrésistiblement penser : "America will rise again", dit-il.

Barbarosa *La vengeance mexicaine*, Fred Schepisi, USA, 1982, 86 mn

Western picaresque qui rappelle (en mieux) les spaghetti ; ou encore certains films de Peckinpah à cause de son atmosphère mexicaine, voire sud-américaine. Les protagonistes sont tous deux poursuivis par les assassins lancés à leurs trousses par leurs beaux-pères respectifs : le jeune Karl (Gary Busey) qui a tué un beau-frère par accident et le célèbre bandit Barbarosa (Willie Nelson), légende vivante que Don Braulio (Gilbert Roland dans son dernier rôle) n'a jamais accepté pour gendre. Après sa mort, Karl, déguisé en Barbarosa, vient perturber une fête donnée par Braulio : il entretient ainsi la légende de son aîné. Avec Isela Vega.

Orphans of the storm *Les deux orphelines*, D. W. Griffith, USA, 1921, 150 mn

D'après un mélodrame français du XIX^e siècle qui met en scène les orphelines Henriette et Louise Girard (Lillian et Dorothy Gish) – la seconde aveugle de surcroît – soumises à diverses persécutions. Sauvée *in extemis* par Danton (Monte Blue) Henriette échappera à la guillotine pour convoler avec un noble ami du peuple (Joseph Schildkraut).

La Révolution vue par  est un tissu d'approximations et de contresens. Robespierre est à la fois un bolchévik et un anarchiste !

Tcheloviek s kino-apparatom *L'homme à la caméra*, Dziga Vertov, URSS, 1929, 68 mn

Muet et sans intertitres ni scénario, mais mené train d'enfer sur fond de musique trépidante, c'est d'abord un film sur le cinéma et ses possibilités : l'opérateur est omniprésent avec l'objectif Tessar 1 :4,5 qui occupe l'écran de façon insistante. Tout se termine dans une salle de cinéma où l'on projette, justement, *L'homme à la caméra*.

C'est aussi un documentaire unanimiste sur la vie grouillante d'une grande ville – Odessa. Le travail puis les loisirs : l'usine et le club de travailleurs. La présence de lettre "i", qui n'existe pas en russe, signale qu'on est en Ukraine.

Seisaku no tsuma *La femme de Seisaku*, Yasuzō Masumura, Japon, 1965, 93 mn

Un amour déchirant sur fond de nationalisme exacerbé. La belle Okane (Ayako Wakao, récurrente de Masumura) est une ancienne concubine, revenue au village après la mort de son protecteur. Munie d'un pécule consistant, elle n'en est pas moins ostracisée à cause de son passé et aussi par jalousie. Le valeureux soldat Seisuke épouse cependant la réprouvée dont il est tombé amoureux. Éclate la guerre de 1904 : Seisuke y part, fleur au fusil. Blessé lors d'une mission-suicide et à peine remis, il est prêt à retourner "donner l'exemple" à Port-Arthur.

C'est alors qu'elle l'aveugle par trahison, avec un clou. Le héros ne pourra donc pas se faire tuer par les Russes ; mais il est taxé de lâcheté et ostracisé à son tour. Quand sa femme rentre de prison, deux ans plus tard, il lui pardonne : "Sans toi je serais resté un stupide soldat exemplaire".

Buchanan rides alone *L'aventurier du Texas*, Bud Boetticher, USA, 1958, 79 mn

Western de la série des Boetticher/Scott au ton proche de la comédie : Randolph Scott n'y est pas désespéré comme dans le tragique *Ride lonesome* (p. 994). L'action est située dans une bourgade de Californie, fief d'une famille. Des trois frères Agry, le plus mémorable est le mollasson qui tient l'hôtel (Paul Whitney). C'est en fait un quatrième compère, Carbo, qui tire les ficelles ; mais l'acteur, peu convaincant, ne vaut guère que par sa silhouette vêtue de noir.

Le scénario accumule les emprisonnements temporaires avec une certaine désinvolture. Ainsi trois "méchants" sont-ils capturés et abandonnés, mal attachés, dans une grange ; à l'extérieur, leurs chevaux les attendent avec des carabines dans les fontes ! Quelques minutes plus tard, ils ont rétabli la situation en leur faveur et tué le sympathique Texan Pecos (L. Q. Jones).

Hitori musuko *Le fils unique*, Yasujirō Ozu, Japon, 1936, 80 mn

Une ouvrière d'un certain âge (Chōko lida) s'absente de sa province de Shinshū (Nagano) pour rendre visite à son fils (Shin'ichi Himori) à Tōkyō. Désillusions : les études qu'elle lui avait payées n'en ont fait qu'un enseignant pauvre, maintenant chargé de famille. D'ailleurs, le professeur (Chishū Ryū) qui l'avait poussée à le faire étudier, tient maintenant une gargote. Seule consolation, ce fils qui n'a pas réussi est généreux : il vient en aide à une voisine dans un moment difficile, le sempiternel accident promis aux enfants dans les films japonais de ces années-là (p. 193).

Ce premier parlant d'Ozu, déjà un chef-d'œuvre, est dans la continuité de ses films muets, par la thématique notamment (l'accident). Le style a presque pris sa forme définitive : les cheminées d'usine, ou leurs cousines, reviendront dans ses œuvres tardives et la caméra reste au niveau du tatami. C'est dans le traitement de l'émotion, qui s'exprime ici assez directement, qu'Ozu évoluera, jusqu'à devenir totalement implicite dans *Le goût du sake* (p. 35).

Le film allemand que mère et fils vont voir est *La symphonie inachevée* (1933).

JLG/JLG, – autoportrait de décembre Jean-Luc Godard, Suisse, 1994, 53 mn

Magnifiques images du lac Léman et de la campagne suisse en hiver : chemins sous la neige et prés gorgés d'eau. C'est sur un cahier d'écolier que Godard note les noms des mois – frimaire, nivôse, etc. – et des expressions glanées de-ci de-là : “Je suis une légende”, ou encore “Le je ne sais quoi et le presque rien”. En bande sonore, des extraits de films : *Johnny Guitare* ou *Adieu Philippine* (pp. 16, 309). Le monologue de Godard accumule les réflexions plus absconses que profondes – en cela, il est en parfaite continuité avec ses films des années 1960 – dont se dégage cependant une sorte de poésie bizarre, la petite musique de l'auteur.

Cet autoportrait réussi se referme sur une page blanche et ce commentaire : “Un homme, rien qu'un homme, qui n'en vaut aucun mais qu'aucun ne vaut”.

Faits divers Raymond Depardon, France, 1983, 100 mn

La vie d'un commissariat, à Paris (V^e). Ici, c'est une femme qui refuse d'ouvrir sa porte et avec qui il faut parlementer, là cette toute jeune Rom qui repart chaparder sur les marchés ; sans parler des couples ou des voisins qui dérangent la Police pour régler des conflits privés. Ce n'est pas tant la gravité des situations auxquelles sont confrontés les policiers que leur extrême variété et leur accumulation qui les rendent globalement insupportables, d'autant plus que les interventions ponctuelles ne semblent s'adresser qu'à la surface des problèmes.

Bez svidelĭ *Sans témoins*, Nikita Mikhalkov, URSS, 1983, 90 mn

“Chacun a sa petite musique, à laquelle doit s’accorder la partition qu’il compose avec ses actes.” Un homme (Mikhaïl Oulianov) vient rôder chez son ex-femme (Irina Kouptchenko) qu’il a quittée par pur arrivisme. Il a épousé la fille d’un mandarin, ce qui lui a valu une ascension fulgurante, mais aussi le privilège de laver la voiture de son beau-père. Le possible remariage de son ex avec un collègue honnête le plonge dans une crise, de peur et de jalousie. Recroquevillé en position fœtale, il finit par avouer son pitoyable échec.

Le film est un tête à tête entrecoupé d’apartés sur fond de musique à la télé, e.g., la chanson du film *Du rififi chez les hommes* (p. 87) en russe. Tourné à la fin des années Brejnev, il donne une image peu reluisante de l’*homo sovieticus*.

Seishun no yume ima izuko *Où sont les rêves de jeunesse ?*, Yasujirō Ozu, Japon, 1932, 85 mn

Quatre copains étudiants ne sont guère bons qu’à tricher aux examens. L’un d’entre eux, Tetsuo (Ureo Ugawa), se retrouve à la tête d’une grande entreprise lorsque son père décède subitement. Contrairement au *Henry V* de Shakespeare, le nouveau patron ne renie pas ses copains, il les aide même à tricher pour entrer dans sa boîte. Il retrouve un flirt de sa jeunesse fauchée (Kinuyo Tanaka) et s’apprête à l’épouser lorsqu’il découvre que l’un de ses copains et désormais employé (Tatsuo Saitō) devait lui-même se marier avec la jeune femme mais n’a rien osé dire. Ulcéré par lâcheté de son ami, Tetsuo le frappe puis, affirmant très fort qu’ils sont restés égaux, s’efface.

Le style d’Ozu est reconnaissable à certains détails, par exemple le dernier plan d’un train qui s’éloigne. Avec Chōko Iida, Chishū Ryū et Takeshi Sakamoto.

The smiling lieutenant *Le lieutenant souriant*, Ernst Lubitsch, USA, 1931, 89 mn

Le Lt. Niki (Maurice Chevalier) est obligé d’épouser la princesse héritière Anna (Miriam Hopkins) de Flausenthurm (avec un “h”) qui a jeté son dévolu sur lui. Il se contenterait bien de la violoniste Franz (Claudette Colbert), mais il n’a guère le choix. Finalement la musicienne s’effacera avec élégance : “Celles qui commencent au petit déjeuner restent rarement pour le souper”. Elle aura auparavant prodigué des conseils à sa rivale pour avoir l’air moins guindé, “jazzy” en quelque sorte. Musique d’Oscar Straus (avec un seul “s”).

Paramount + Lubitsch + Chevalier + MacDonald, c’est le cocktail d’une série de six films musicaux du tournant des années 1930 (p. 1271), dont quatre sont privés d’un de ces éléments, ici Jeanette MacDonald.

La corona di ferro *La couronne de fer*, Alessandro Blasetti, Italie, 1941, 105 mn

Cette superproduction du régime fasciste – le film reçut même une coupe Mussolini à Venise – est avant tout une œuvre composite qui mélange temps, espaces et mythes. On est quelque part dans la Tétralogie de Wagner et un peu dans le Graal avec cette couronne de fer en route pour Rome qui renferme un clou de la crucifixion et qui disparaît après le crime initial pour réapparaître à la fin. On est aussi chez Shakespeare avec cette sorcière (Rina Morelli) sortie de Macbeth, le roi (Gino Cervi) qui a tué son frère renvoyant à Hamlet. Mais un Hamlet mâtiné de Blanche-Neige : le neveu (Massimo Girotti) est abandonné dans la vallée aux lions où il s'élève seul, à la Tarzan (p. 1753). Il rencontre dans la forêt une version féminine de Robin des Bois (Luisa Ferida) avec laquelle il aura une relation complexe. C'est toutefois dans un tournoi de chevalerie entre jeux du cirque et palio siennois, qu'il vient à bout d'un cruel prince asiatique (Osvaldo Valenti) – sans doute invité par Marco Polo – et gagne la main de la fille (Elisa Cegani) du roi qu'une première révélation lui donne pour sœur, alors qu'elle n'est que sa cousine. Conformément à la prédiction initiale de la sorcière, cette cousine mourra et Tarzan épousera Robine des Bois dans un royaume pacifié alors que la couronne-Graal reprend son chemin vers Rome.

Valenti et Ferida furent fusillés en 1945 pour leur adhésion au régime de Salò.

Possessed *Fascination*, Clarence Brown, USA, 1931, 76 mn

Une arriviste (Joan Crawford) parvient à séduire un important homme d'affaires (Clark Gable) dont elle devient la maîtresse officieuse. Quand celui-ci se présente au poste de gouverneur, elle se retire en prétendant lui préférer un autre (Wallace Ford). Mais l'amour sera le plus fort.

Un tel scénario n'était possible qu'avant l'arrivée du Code qui aurait banni un tel sujet, ou du moins la fin optimiste. La carte d'un restaurant chic propose, en français, un potage "Tortue verte à l'anglaise".

Leo the last *Léo le dernier*, John Boorman, Grande-Bretagne, 1970, 104 mn

Dans ce film assez confus, l'héritier (Marcello Mastroianni) d'une famille royale détrônée, de retour des Galápagos, observe depuis sa résidence londonienne la population noire et misérable qui habite de l'autre côté de la rue. Il fera cause commune avec eux pour renverser le vieux monde en mettant le feu à son palais.

Le film, lourdement symbolique, ne fonctionne ni comme conte philosophique ni comme tract politique. La photo, proche du noir et blanc, ne colore que les peaux. Composition inquiétante de Vladek Sheybal.

The thief of Bagdad *Le voleur de Bagdad*, Ludwig Berger & Michael Powell & Tim Whelan, Grande-Bretagne, 1940, 106 mn

Le méchant vizir Jaffar (Conrad Veidt) a pris le pouvoir à Bagdad en recourant à la magie contre le prince (John Justin aux faux airs de Macron) ; il guigne la princesse (June Duprez), fille du sultan de Bassora (Miles Malleon). Mais tout se terminera bien grâce au jeune voleur Abu (l'acteur-enfant Sabu).

Splendide divertissement en Technicolor avec cheval et tapis volants ainsi qu'un djinn dans une bouteille (l'acteur noir Rex Ingram) ; passage le plus réussi, le vol de l'œil qui voit tout par Abu. Cette réalisation collective est surtout l'œuvre du producteur Alexander Korda à laquelle participèrent aussi son frère Zoltan et William Cameron Menzies qui fut le décorateur de la version 1924 (p. 871).

The killing of a chinese bookie *Meurtre d'un bookmaker chinois*, John Cassavetes, USA, 1976, 154 mn

Cosmo Vitelli (Ben Gazzara) dirige une boîte de strip-tease à Los Angeles. Il perd tellement d'argent au jeu que la pègre (Seymour Cassel, Timothy Carey, Morgan Woodward) ne lui offre qu'une façon de rembourser : assassiner le vieux chef de la Mafia chinoise. Les gangsters, surpris que Vitelli s'en sorte vivant, décident de le liquider ; il s'en tire provisoirement et nous l'abandonnons à la porte de son club avec une balle non extraite, attendant l'inéluctable.

Moments et interactions fugaces, e.g., Vitelli et ses effeuilleuses, captés avec une caméra portée et des plans-séquences aux dialogues à moitié improvisés.

All that money can buy *Tous les biens de la Terre*, William Dieterle, USA, 1941, 106 mn

Le pauvre paysan Jabez Stone (James Craig) vend son âme au Diable, alias Scratch (Walter Huston), en échange de sept années de richesse. Devenu dur et impitoyable avec ses voisins, il prend peur au moment de payer et demande l'aide de Daniel Webster (Edward Arnold) qui, au terme d'un procès, récupère l'âme.

Mélange de fantastique et de comique. Si Walter Huston est assez réjouissant et la scène du procès avec son jury de traîtres et d'assassins assez réussie, l'ensemble est globalement pataud, malgré une excellente distribution : Anne Shirley, Gene Lockhart, John Qualen et Simone Simon en maîtresse envoyée par le Diable dont la beauté relève un peu la grisaille générale du film.

Dieterle avait joué Valentin dans le *Faust* de Murnau (p. 159), autre histoire de commerce d'âmes. Daniel Webster (1782 – 1852), qui faillit être président, était un politicien du Nord (le New Hampshire) favorable à l'esclavage : un homme de compromis.

Yukinojō henge *La vengeance d'un acteur*, Kon Ichikawa, Japon, 1963, 113 mn

Edo, 1836. Yukinojō (Kazuo Hasegawa), acteur spécialisé dans les rôles féminins et redoutable bretteur, s'emploie à venger ses parents, poussés au suicide par un sinistre trio, dont l'ancien juge Dobe (Ganjirō Nakamura). L'innocente fille du juge, Namiji (Ayako Wakao) que Yukinojō aimait, sera victime collatérale de ce règlement de comptes ; l'acteur quitte les planches et disparaît dans la nature.

En contrepoint de cette histoire cruelle et touchante, un sympathique couple de voleurs, Yamitarō (le même Hasegawa) et Ohatsu (Fujiko Yamamoto de *Fleurs d'équinoxe*, p. 78). Centré sur un acteur de kabuki, le film ressemble à une pièce de théâtre avec décor minimaliste sur fond de nuit noire. Le scénario repose sur un feuilleton, paru dans les années 1930 dans l'*Asahi Shimbun*, lui-même basé sur les "Jumeaux vengeurs" de Johnston McCulley, le créateur de Zorro. Référence à un poison *hollandais*, métonymie pour "occidental".

Pulp fiction Quentin Tarantino, USA, 1994, 154 mn

À Los Angeles, Vince (John Travolta) est chargé d'escorter Mia (Uma Thurman), la compagne du redoutable gangster Marsellus (Ving Rhames), qu'il emmène dans une boîte rétro, style années 1950 ; ils gagnent un concours de twist sur la musique de *You never can tell* mais la pépée fait, peu après, une overdose dont elle réchappe de justesse.

Le boxeur Butch (Bruce Willis) avait promis à Marsellus de se coucher mais n'a pas tenu parole et a gagné son match ; il est capturé en compagnie du gangster et baillonné avec une balle de ping pong dans la bouche par deux sadiques accompagnés d'une sorte d'animal humain, le "gimp". C'est l'occasion pour Butch de sauver la vie de Marsellus et d'obtenir son pardon.

Le pistolet de Vince part accidentellement dans une voiture et tue le passager du siège arrière ; il doit appeler en catastrophe Wolf (Harvey Keitel) qui supervise le nettoyage sommaire du véhicule sali par des traînées de sang et des morceaux de cerveau. Puis va déjeuner en compagnie de son acolyte Jules (Samuel Jackson) dans une cafétéria où deux bandits amateurs (Tim Roth et Amanda Plummer) entament un braquage. Jules rétablit la situation et laisse même partir le couple avec son butin après lui avoir infligé un long sermon inspiré d'Ézéchiel 25:17, sur le thème de la vengeance.

Ces trois épisodes nous sont livrés dans le désordre, la chronologie étant 1, 3 puis 2 qui voit la mort de Vince. L'auteur ne nous épargne aucun détail "gore" pas plus que des discussions ineptes et redondantes. On parle de tout et de rien, mais particulièrement de cinéma. Si on ne sait pas ce qu'est un pilote, on l'apprend ici : Mia en a précisément tourné un, brouillon du "Deadly assassination viper squad" de *Kill Bill* (p. 1078) avec la même Uma Thurman.

10 Rillington Place *L'étrangleur de Rillington Place*, Richard Fleischer, Grande-Bretagne, 1971, 106 mn

Richard Attenborough est terrifiant dans le rôle du tueur en série John Christie : son jardinet devenu trop petit, c'est derrière une fausse cloison qu'il cache ses dernières victimes. L'individu impressionne par sa composition, sa diction lente et posée insinuant, à tort, qu'il fait partie du monde médical : "Un syndrome, comme nous disons". Son *modus operandi* consiste à endormir des patientes venues pour avorter avant de les étrangler... il est un peu nécrophile.

Il s'en prend aussi à sa locataire, ainsi qu'à sa fillette trop bruyante. Chance pour lui, Timothy Evans (John Hurt, magistral), l'époux et père des deux victimes, est un illettré hâbleur et manipulable qui s'emmêle à l'audience. Bien que délinquant multi-récidiviste, Christie inspire par contre une certaine sympathie aux autorités. Le crétin est pendu et l'étrangleur peut poursuivre son œuvre.

Christie fut finalement pris à cause de la puanteur de sa cuisine. Un carton nous apprend qu'il fut pendu à son tour et qu'Evans reçut, 12 ans plus tard, une grâce posthume. C'est une façon bien rapide de disculper l'autre monstre de cette terrifiante histoire : la Justice. Christie, capturé un 31 mars, fut exécuté, comme escamoté, le 5 juillet suivant pour un unique crime, le meurtre de sa femme, alors qu'il en avait avoué une dizaine ; cette précipitation évitait de rouvrir l'affaire Evans. Lequel reste donc toujours officiellement coupable des meurtres pour lesquels il fut condamné ; on lui a seulement accordé, on se demande bien pourquoi, cette grâce. Ce qui se dit *pardon* en anglais ; on lui pardonne en somme d'avoir été pendu. Mais qui pardonnera aux pardonneurs ?

How green was my valley *Qu'elle était verte ma vallée*, John Ford, USA, 1941, 119 mn

Une vallée galloise d'avant 1900, vue à travers les yeux du jeune Huw (Roddy McDowall), le benjamin de la fratrie Morgan. Son père (Donald Crisp), ouvrier mineur autoritaire, sa mère (Sara Allgood dans le rôle de sa vie) et sa belle-sœur Bronwyn (Anna Lee) ; et la mine, la grève, les licenciements – des frères émigrent au bout du monde –, les accidents qui tuent l'un d'eux, puis le père. Sans oublier sa sœur Angharad (Maureen O'Hara), amoureuse d'un pasteur pauvre (Walter Pidgeon) mais qui épouse le fils du patron qui la rendra malheureuse.

La nostalgie n'édulcore pas l'étroitesse d'esprit de ceux qui voient le mal partout : le diacre (Arthur Shields, qui d'autre ?) ou la gouvernante (Ethel Griffies) qui ne pardonne pas à Angharad son origine plébéienne : "Une nouvelle maîtresse, c'est comme des draps neufs, un peu rêche ; mais ça s'adoucit après lavage".

Scène d'anthologie : Dai Bando (Rhys Williams) et son entraîneur (Barry Fitzgerald) donnent une "leçon de boxe" à un instituteur cruel devant ses élèves.

Western Union *Les pionniers de la Western Union*, Fritz Lang, USA, 1941, 92 mn

Western à la DeMille centré sur la pose du fil qui chante (singing wire) et non sur la construction d'un chemin de fer. Randolph Scott en frère de bandit et Robert Young en pied-tendre (tenderfoot) sont excellents alors que Dean Jagger en chef de travaux peine à convaincre. Les Indiens font ici les frais combinés d'un certain racisme et de l'électricité puisqu'on s'amuse à leur envoyer des décharges. Cela faisait-il aussi partie de l'humour – franchement laborieux, voir le personnage de cuisinier joué par Slim Summerville – de Lang, peu doué pour la comédie ?

Springfield rifle *La mission du commandant Lex*, André De Toth, USA, 1952, 89 mn

Le commandant Lex Kearney (Gary Cooper) infiltre un réseau sudiste qui opère au Colorado et dont le chef n'est autre que son supérieur, le Lt. Colonel Hudson (Paul Kelly). L'affrontement final, où le nouveau fusil Springfield à chargement par la culasse fait merveille, est tourné dans le chaos rocheux d'Alabama Hills (Californie), cadre discret et efficace pour ce western et beaucoup d'autres.

Félicitations pour Kearney qui inaugure un nouveau type de mission, le contre-espionnage : "L'armée est ouverte aux nouvelles méthodes". Vraiment ? L'histoire, authentique, de *Condamné au silence* (p. 255, avec le même Cooper) montre une hiérarchie toujours murée dans ses préjugés. Avec Lon Chaney Jr. et David Brian.

Sergeant York Howard Hawks, USA, 1941, 134 mn

1916. Alvin York est un redoutable buveur, bagarreur et néanmoins travailleur et tireur hors pair, vivant dans une vallée pauvre du Tennessee, entre sa mère (Margaret Wycherly) et son jeune frère (Dickie Moore). Quand la foudre lui tombe – littéralement – sur la tête, il entame sa période religieuse : toujours fourré près du pasteur (Walter Brennan), il ne sait que tendre l'autre joue, ce qui fait de lui un objecteur de conscience. Incorporé malgré lui dans l'Armée, son habileté au fusil attire l'attention des officiers qui le persuadent d'aller au combat. Sur le front d'Argonne (octobre 1918), il capture à lui tout seul une bonne centaine de soldats allemands. Couvert d'honneurs, il refuse de se laisser instrumentaliser par la politique ou les affaires et retourne dans sa vallée après avoir cependant réalisé son rêve, prendre le métro – le Bronx express à New York.

"A 500 mètres, il loge une balle dans un croûton de pain" chantait Boris Vian ; pas étonnant que le véritable York ait choisi Gary Cooper pour immortaliser ses exploits. On ne voit pas qui d'autre aurait pu incarner cet Américain typique, pétri de bons sentiments et de contradictions.

C'eravamo tanto amati *Nous nous sommes tant aimés*, Ettore Scola, Italie, 1974, 120 mn

“Il futuro è passato” : sur un thème voisin de celui d'*Une vie difficile* (p. 9), le film présente le bilan d'une génération qui a failli. Il suit trois camarades de la Résistance dont l'un, Gianni (Vittorio Gassman) a trahi : il s'est mis au service d'une sorte de Balkany (Aldo Fabrizi) qui lui a offert villa, piscine et épouse, sa fille Elide (Giovanna Ralli) aimante et stupide. Nicola (Giovanni Satta Flores) est resté un intellectuel communiste sincère, quoiqu'un peu borné. Enfin, Antonio (Nino Manfredi) est toujours un homme du peuple, un infirmier qui n'a pas renié ses engagements de jeunesse. La belle Luciana (Stefania Sandrelli, touchante), égérie du groupe, n'aime vraiment que Gianni, même si elle finit par conclure un mariage de raison avec Antonio. Malgré les désillusions, le film garde encore une tonalité d'espoir : la Ligue ne devait apparaître que dans les années 1980.

Pourquoi ce film, dont le scénario est dû au tandem Age et Scarpelli et la musique signée Armando Trovajoli, est-il si émouvant ? Peut-être parce que l'action se fige souvent pour donner le temps à un protagoniste de dévoiler ses opinions intimes ; on pense à *Beau fixe sur New York* (p. 497). L'émotion culmine avec les photos de Stefania prises dans un Photomaton après sa rupture d'avec Gianni : sur la quatrième de la série, on la voit pleurer.

Références au cinéma : l'idiote Elide découvre l'"incommunicabilité", tarte à la crème des films d'Antonioni, on assiste au tournage de *La dolce vita* (p. 236), Fontana di Trevi. Nicola est un cinéphile qui ne jure que par *Le voleur de bicyclette* (p. 208) ; le film est d'ailleurs dédié à Vittorio De Sica qui venait de mourir.

Odna *Seule*, Grigori Kozintsev & Léonide Trauberg, URSS, 1943, 90 mn

Tout juste sortie de l'Université, une jeune femme (Elena Kouzmina) est envoyée enseigner en Asie Centrale (l'Altaï) ; ce qui ne lui plait guère mais que ne ferait-on pas pour le Socialisme ? Sur place, elle découvre la toute-puissance du Bey qui extrait les enfants de l'école pour leur faire garder des moutons que, par ailleurs, il s'est approprié aux dépens du Peuple avec la complicité d'un dirigeant corrompu (Sergueï Guerassimov). Ces traîtres tentent même de la faire périr en l'abandonnant dans la steppe ; sauvée *in extremis* par la population, elle est ramenée en avion vers un hôpital de Novossibirsk. . . tandis que, sur place, le Peuple fait le ménage dans le Soviet.

Le scénario propagandiste est de peu d'intérêt ; de plus il manque une bobine, celle où l'héroïne est perdue dans la Nature hostile. Dommage car les décors naturels sont le point fort du film ; qui bénéficie par ailleurs d'une bande sonore de Chostakovitch, sans oublier le sourire de Kouzmina.

Tengoku to jigoku *Entre le Ciel et l'Enfer*, Akira Kurosawa, Japon, 1963, 143 mn

Le Ciel, c'est la vaste maison qu'occupe Gondō (Toshirō Mifune) sur les hauteurs de Yokohama. Quand le fils de son chauffeur est enlevé, une véritable "tempête sous un crâne" le pousse d'abord à refuser de verser la rançon – ruineuse pour ce magnat de la chaussure – avant de se reprendre et décider de payer pour ne pas perdre l'estime de soi. La Police, dirigée par le détective Tokura (Tatsuya Nakadai), finit par identifier le coupable, mais doit en faire plus pour dépasser le stade de la très forte présomption.

L'Enfer, c'est la longue filature du criminel dans les bas-fonds, une scène qui en rappelle d'autres, e.g., *Chien enragé*, *Ikiru* (pp. 533, 1726). Mais on touche ici au dernier cercle peuplé d'épaves humaines déjà passées du côté des zombies. Cette séquence, qui rappelle le monde pathétique de *Razzia sur la chnouf* (p. 501), est le sommet de ce Kurosawa mineur, adaptation d'un roman américain.

Das Kabinet des Dr. Caligari *Le cabinet du Dr. Caligari*, Robert Wiene, Allemagne, 1920, 74 mn

Film expressionniste par excellence, avec ses décors biscornus en carton-pâte qui trahissent la psychologie perturbée des protagonistes. Le directeur de l'asile d'aliénés (Werner Krauss) est-il le Docteur Caligari, quelqu'un qui cherche à le devenir – "Du musst Caligari werden" –, ou encore celui qu'un fou prend pour Caligari ? Et *quid* de sa marionnette (Conrad Veidt), ordinairement dans un cercueil en état d'hypnose et maintenant pensionnaire de l'asile ?

Tea and sympathy *Thé et sympathie*, Vincente Minnelli, USA, 1956, 117 mn

Tom (John Kerr), lycéen de dix-huit ans, aime coudre et préfère la poésie au base ball. Graves symptômes qui alarment son père (Edward Andrews) et provoquent l'hostilité déclarée du prof' de gym' Reynolds (Leif Erickson), un parangon de virilité. Un des camarades de Tom essaie de lui enseigner une démarche plus virile. Son père exige une "crew cut" (coupe en brosse) puis est ravi quand son gamin se fait expulser de la "prep school" après avoir été surpris dans la chambre d'une serveuse : il y était allé à contre-cœur pour "prouver quelque chose" et s'était fait traiter de "Sister Boy" par cette Marie-couche-toi-là.

Laura Reynolds (Deborah Kerr, sans lien avec John), tout aussi mal à l'aise dans ce monde étriqué, retrouve chez Tom la sensibilité d'un premier mari mort à la guerre en voulant, lui aussi, prouver quelque chose (qu'il n'était pas un lâche). Très brève liaison avec le jeune homme qui est donc innocent du crime d'homosexualité, par ailleurs impensable dans un film de la très conformiste MGM.

[Est]Ouest Régis Wargnier, France, 1999, 120 mn

1946. Abusés par des promesses du régime soviétique, Alexeï (Oleg Menchikov) et son épouse française Marie (Sandrine Bonnaire) se sont installés à Kiev où il faut vite déchanter : appartements collectifs, délation universelle et surtout paranoïa étaient la règle du monde stalinien. Marie aide le jeune nageur Sacha (Sergueï Bodrov) à s'enfuir mais ne retrouve elle-même la France que grâce à Gabrielle (Catherine Deneuve), une actrice française qui, bien que communiste, se sent tenue par sa promesse de la secourir, et au dévouement discret de son époux.

Le réalisateur, réputé un peu froid, sait nous émouvoir lors du départ de Sacha qui rejoint un cargo turc à la nage et surtout dans le final haletant où Gabrielle arrive à exfiltrer Marie vers l'ambassade française de Sofia. Incidemment, le film nous rappelle que les communistes avaient remplacé le sang bleu par un "sang rouge" tout aussi stupide : "Il vient d'une famille d'ennemis du Peuple".

Le silence est d'or René Clair, France, 1947, 95 mn

Une évocation nostalgique des années 1900, du music hall, des omnibus à impériale et du cinéma premier. Émile (Maurice Chevalier) est amoureux de sa jeune vedette Madeleine (la touchante Marcelle Derrien qu'on ne revit guère) mais s'efface finalement devant la jeunesse de son protégé Jacques (François Périer). René Clair lorgne (un peu) vers Lubitsch en faisant répéter la même phrase "une de perdue" ou "comme un père" par diverses personnes. Apparition drolatique du Sultan (Paul Demange) venu assister au tournage d'une turquerie. Avec les récurrents Raymond Cordy et Paul Ollivier.

Dites-lui que je l'aime Claude Miller, France, 1977, 102 mn

David (Gérard Depardieu) poursuit Lise (Dominique Laffin) de ses assiduités. Elle s'est mariée et a un bébé, il l'effraie un peu, mais qu'importe : il a prévu de vivre avec elle dans un chalet de montagne et rien ne le fait dévier de cette obsession. Il finit par l'obliger à un simulacre de mariage dans une piscine déserte : elle se débat, tombe à l'eau avec lui. N'ayant plus entre les bras qu'un cadavre tout habillé de blanc qu'il semble avoir baptisé, il remonte en pensée les aiguilles de l'horloge pour échanger d'improbables regards énamourés avec sa victime.

"Je t'aime, moi non plus" : la phrase peut s'appliquer aussi à la jeune Juliette (Miou-Miou) qui, sans être folle, refuse de voir l'indifférence de David à son égard ; elle y perdra la vie. François (Christian Clavier) est plus "équilibré" : son approche de l'amour est celle d'un homme des cavernes.

D'après un roman de Patricia Highsmith transposé dans les Alpes. Avec Jacques Denis et Claude Piéplu dans un rôle de ganache taillé sur mesure.

Dodge City *Les conquérants*, Michael Curtiz, USA, 1939, 100 mn

Un western classique en Technicolor avec le couple Errol Flynn/Olivia de Havilland. Qui commence mal pour des raisons "locatives" (cf. p. 86) : il a dû tuer, en légitime défense, l'irresponsable frère de la belle.

Il y a évidemment des méchants, groupés autour du chef de bande Jeff Surratt (Bruce Cabot) qui dirige le cabaret où chante Ruby Gilman (Ann Sheridan). Victor Jory est excellent dans le rôle de Yancey, le dangereux bras droit de Surratt. Ces bandits sont des sortes de carpetbaggers nordistes auxquels s'opposent de braves sudistes qui chantent *Dixie*. Intermède comique, la scène où un alcoolique repent (Alan Hale) s'exprime devant une ligue de vertu, discours bientôt interrompu par une homérique bagarre au saloon attendant.

Little shop of horrors *La petite boutique des horreurs*, Roger Corman, USA, 1960, 73 mn

Une plante carnivore réclame de la nourriture "Feed me, I'm hungry". Quand Seymour (Jonathan Haze), l'employé de la boutique, ne peut plus la satisfaire avec son sang, il lui fournit des cadavres frais. Le végétal, devenu énorme, le remercie par un rot de satisfaction.

Le scénario est une variation sur *A bucket of blood* (p. 1225) avec Dick Miller, qui joue ici un amateur de fleurs qu'il consomme avec du sel. Jack Nicholson campe le client masochiste d'un dentiste qui le fait tellement souffrir qu'il le recommandera à ses amis ; dans la salle d'attente, la revue PAIN (douleur).

Le film relève du comique juif, voir le personnage de la mère du héros. Fauché, témoin ces membres humains grossièrement imités, il gagne en version colorisée.

La belle équipe Julien Duvivier, France, 1936, 104 mn

"C'était une belle idée" : c'est un peu l'esprit du Front populaire et son prévisible échec que symbolise l'histoire de ces copains qui gagnent à la loterie et décident de monter ensemble une guinguette en bord de Marne. Espoir suivi de désillusions : deux s'en vont, un troisième, Tintin (Raymond Aimos), se tue accidentellement. Les deux survivants, Jeannot (Jean Gabin) et Charlot (Charles Vanel), se déchireront pour Gina (Viviane Romance), la garce de service. La musique de Maurice Yvain ne compense pas une fin ratée : en effet, s'il est logique que Charlot se laisse monter contre Jeannot par Gina, il est absurde que ce dernier réagisse en dégainant un pistolet, sans doute fourni par le scénariste.

À l'époque, on célébrait avec du mousseux, le champagne du pauvre. On voit passer un véhicule très "congé payés", le tandem. Avec Charles Granval, Raymond Cordy, Fernand Charpin, Jacques Baumer et la touchante Marcelle Géniat.

Dead man Jim Jarmusch, USA, 1995, 121 mn

Le pied-tendre William Blake (Johnny Depp en costume à carreaux) arrive dans l'Ouest pour y être rapidement mêlé à un meurtre et pourchassé par des tueurs (dont Lance Henriksen qui pratique le cannibalisme). Il est pris en charge par un improbable Indien (Gary Farmer) qui voit en lui la réincarnation du célèbre artiste anglais. Le *tenderfoot* dont la tête est mise à prix se change petit à petit en tueur, à mesure qu'il se rapproche du Styx ; car ce western atypique n'est qu'une lente et poétique itinérance d'un monde à l'autre.

Splendide noir et blanc et lancinante musique de Neil Young. Petits rôles pour John Hurt et Robert Mitchum.

Falbalas Jacques Becker, France, 1945, 106 mn

Le grand couturier Philippe Clarence (Raymond Rouleau), qui collectionne les aventures féminines – sorte de Barbe-Bleue, il conserve les robes de ses ex-maîtresses dans un placard – séduit Micheline (Presle), la fiancée de son ami Daniel (Jean Chevrier) qu'il laisse tomber lorsqu'elle commence à s'attacher. Puis change d'avis à l'annonce de son mariage avec Daniel avant de sombrer petit à petit dans la folie au point de s'enfermer avec un mannequin de cire vêtu de la robe de mariage de celle qui a refusé de le suivre. Il se défenestre avec "Micheline".

La distribution, où l'on remarque Gabrielle Dorziat, Jeanne Fusier-Gir et Françoise Lugagne, est dominée par la composition de Raymond Rouleau, comme enfermé dans son obsession. Le film fut tourné à la fin de l'Occupation, en 1944.

Roma *Fellini-Roma*, Federico Fellini, Italie, 1972, 120 mn

Ce chef-d'œuvre de Fellini est dédié à sa ville d'adoption à laquelle il consacre une série de vignettes, réparties en deux époques. La première va de son arrivée à Rome en 1939 au bombardement du quartier de San Lorenzo en 1943, la seconde, contemporaine, le montre en plein tournage. Quantité d'images sont restées célèbres, ainsi cet instituteur qui fait franchir le Rubicon à sa classe en disant "Alea jacta est". Une certaine attention est, comme toujours, apportée à la prostitution, notamment ce bordel populeux où les putains ont l'air de sortir de *Satyricon* (p. 785). Moment de pure magie cinématographique, la découverte, lors du percement du métro, d'une maison antique dont les fresques s'effacent presque aussitôt. La séquence de mode ecclésiastique est une extraordinaire chorégraphie qui illustre la fascination du réalisateur pour le catholicisme.

La fin du film nous emmène à Trastevere (festa de' Noantri) avant de se poursuivre par une promenade nocturne à moto à travers les principales places de Rome. Émouvant adieu à Anna Magnani qui devait mourir peu après.

Das Leben der Anderen *La vie des autres*, Florian Henckel von Donnersmarck, Allemagne, 2006, 138 mn

Les dernières années de la RDA, vers 1985, centrées sur l'activité de la Police politique. Certains personnages sont assez prévisibles : coté "méchants", les francs salauds que sont un ministre et un chef important de la STASI, côté "bons", les opposants, intellectuels et artistes un peu brimés, e.g., par la privation de passeport. Le film échappe à la lourdeur en se gardant de détailler ce que nous connaissons déjà dans les grandes lignes et les nuances apportées à la description des trois personnages principaux permettent d'éviter l'écueil de la démonstrativité.

D'abord Georg Dreyman (Sebastian Koch), auteur de pièces à succès et soutien du régime. Qui est poussé à la contestation quand un metteur en scène de ses amis, blacklisté, se suicide. Il fait alors publier, anonymement et à l'Ouest, un texte vengeur sur le suicide en RDA.

Ensuite, Christa-Maria Sieland (Martina Gedeck), actrice célèbre et compagne de Dreyman. Droguée, elle ne peut satisfaire son vice que grâce à la complaisance d'un ministre qui se paie sur la bête tout en faisant espionner l'appartement du couple dans l'espoir de faire tomber Dreyman dont il est jaloux.

Enfin, le capitaine Gerd Wiesler (Ulrich Mühe) de la STASI, chargé de la surveillance du couple. Pourquoi ce Prussien rigide et froid se prend-il d'affection pour ses victimes ? En partie parce que sa vie privée est un désert et que l'espionnage lui a permis d'entrevoir cette "vie des autres" qui donne son titre au film. Il éprouve aussi de l'admiration, sinon plus, pour l'actrice. Sans parler d'un reste d'attachement aux idéaux de sa jeunesse qui n'incluaient pas l'utilisation de la Police pour la satisfaction des caprices des dirigeants.

Le chantage de la STASI amènera l'actrice à dénoncer son compagnon comme l'auteur du texte sur le suicide. Wiesler a le temps de détruire les preuves incriminantes, mais Christa, dégoûtée d'elle-même, se suicide. Suite à l'affaire, l'"ange gardien" est placardisé dans un sous-sol de la STASI. Quelques années après la réunification, un livre de Dreyman remerciera discrètement le matricule HGW XX/7.

The tamarind seed *Top secret*, Blake Edwards, Grande-Bretagne, 1994, 120 mn

Le maître-espion soviétique Sverdlov (Omar Sharif), qui ne veut pas se retrouver dans les cachots de la Loubianka – siège de la Police politique, de la Tchéka au FSB –, monnaie son passage à l'Ouest contre l'identité de la taupe surnommée "Blue" (Dan O'Herlihy). Tout ça sur fond d'histoire d'amour avec Judith (Julie Andrews), une Anglaise rencontrée en vacances. Le générique de Maurice Binder, la musique de John Barry, Londres et la Barbade, renvoient à James Bond ; ce film d'espionnage bien mené n'est cependant pas un grand Blake Edwards. Avec Anthony Quayle, Oscar Homolka et Sylvia Syms.

The last train from Gun Hill *Le dernier train de Gun Hill*, John Sturges, USA, 1959, 90 mn

Rick (Earl Holliman), le fils taré du puissant éleveur de Gun Hill, Belden (Anthony Quinn), a violé et tué l'épouse du shérif Morgan (Kirk Douglas) qui parviendra à faire justice avec l'aide de l'ex de Belden, Linda (Carolyn Jones).

Ça se laisse voir, même si le film plagie *3 heures 10 pour Yuma* (p. 369) : Morgan garde Rick dans une chambre d'hôtel en attendant le train. Le message anti-raciste – la victime est une Indienne – est bien convenu.

The artist Michel Hazanavicius, France, 2011, 99 mn

Film en 4/3 noir et blanc avec cartons qui raconte la fin du muet, retardée à 1929 pour la faire coïncider avec la crise. Jean Dujardin joue George Valentin, un acteur qui refuse de parler alors que Bérénice Béjo est Peppy Miller, star montante qui essaie de sauver Valentin du suicide. Le style du cinéma de l'époque est bien respecté : mentionnons ce gigantesque escalier où se croisent les protagonistes ou encore le petit chien qui sauve son maître de la mort. Le son se réduit à une partition musicale ; cependant des voix et des bruits du réel se font entendre dans un cauchemar du héros "talkiéphobe" et à la fin, comme signe de *happy end*. Avec James Cromwell et John Goodman.

Le personnage de George Valentin rappelle John Gilbert que Greta Garbo essaya de ramener sur le devant de la scène dans *Queen Christina* (p. 731).

Mister 880 *La bonne combine*, Edmund Goulding, USA, 1950, 90 mn

Les services secrets du Trésor américain cherchent à pincer un insaisissable faux-monnaieur qui opère sur des sommes minuscules avec des billets grossièrement contrefaits. Le coupable est un gentil vieillard (Edmund Gwenn) qui demande de temps à autre à sa presse artisanale – qu'il appelle son cousin Henry – un peu d'argent de poche. Il est à peine conscient de faire le mal et c'est pourquoi l'agent du Trésor (Burt Lancaster) recommande la plus grande indulgence à la Justice. Avec Dorothy McGuire et Millard Mitchell.

Les eaux troubles Henri Calef, France, 1949, 85 mn

Film tourné en extérieurs d'après Roger Verceel. Augusta (Ginette Leclerc) rentre dans sa famille pour élucider la mort de son frère, noyé dans la baie du Mont Saint-Michel et dont leur père (Édouard Delmont) est tenu pour responsable. Il s'agit en fait d'un accident dû à la marée qui monte si vite qu'elle vient encore d'emporter trois jeunes scouts. Avec Marcel Mouloudji et Jean Vilar.

Insiang Lino Brocka, Philippines, 1976, 94 mn

Dans un Manille populaire, Tonya, malgré son âge, vient d'installer Dado, gigolo arrogant, à domicile. Sa fille, Insiang, violée par la brute, essaie en vain d'ouvrir les yeux de sa mère ; elle n'obtient pas plus d'aide de son fiancé Bebot, un dégonflé. Elle décide alors de manipuler son monde en commençant par séduire Dado qui punit Bebot de sa lâcheté ; et surtout en poussant Tonya à poignarder le parasite par jalousie. Plus tard, Insiang va voir la meurtrière en prison et lui avoue sa machination tout en affirmant son amour filial. Quand elle s'en va, arborant un sourire énigmatique, sa mère la suit du regard depuis une fenêtre.

Piccadilly Ewald André Dupont, Grande-Bretagne, 1929, 110 mn

Les quinze premières minutes, extraordinaires, nous montrent la salle du Piccadilly, un cabaret chic où un consommateur ronchon (petit rôle du débutant Charles Laughton) se plaint d'une assiette sale. Descente du patron jusqu'à la cuisine, puis l'arrière-cuisine, pour découvrir une souillon chinoise (Anna May Wong, ravissante) en train de danser sur une table. La belle sera appelée à exercer ses talents dans la salle haute, avant de mourir victime de la jalousie de Jim, son amant chinois éconduit qui signe le crime en se suicidant près du catafalque.

Ce film éblouissant nous fait regretter que le cinéma soit devenu sonore. Ou, du moins, qu'on ait cessé de faire des films muets. Dupont, réalisateur allemand connu surtout pour *Variétés* (p. 833), n'était guère doué pour le parlant.

Of human bondage *L'emprise*, John Cromwell, USA, 1934, 83 mn

D'après *Servitude humaine* de Somerset Maugham. Philip (Leslie Howard), peintre raté affligé d'un pied-bot, s'éprend de Mildred (Bette Davis), une serveuse bête et méchante pour laquelle il rompt sa liaison avec une auteure à succès (Kay Johnson) et qui lui en fait voir de toutes les couleurs. Pourquoi donc une telle emprise ? Philip est peut-être tenté de rivaliser avec les viveurs aisés (Alan Hale, Reginald Denny) auxquels se donne la garce qui se refuse par contre à lui. Quand, ayant brûlé ses vaisseaux, elle finit par s'offrir, c'est lui qui n'en veut plus ; elle se déchaîne alors en saccageant son appartement avant de disparaître de sa vie pour mourir d'une sale maladie. Guéri de son pied-bot et désormais médecin, Philip fait un mariage de raison avec Sally (Frances Dee).

Même erreur de distribution que pour *Gone with the wind* (p. 476) : déséquilibre entre Leslie Howard, né pour les rôles de snobs, trop distingué pour une Mildred qui manque de sex-appeal. La dimension provocatrice de la femme fatale a pu souffrir de la mise en application du Code – un carton nous apprend qu'il est le 53^e à bénéficier de ce certificat de moralité.

Pasqualino Settebellezze Lina Wertmüller, Italie, 1975, 112 mn

L'histoire d'un minable truand napolitain, Pasqualino (Giancarlo Giannini) surnommé, sans doute par antiphrase, "sept beautés".

Quand il se retrouve à la merci d'une cheffe nazie (Shirley Stoler de *The honeymoon killers*, p. 1054) aussi laide au physique qu'au moral, il cherche à la séduire et devenir son amant. En récompense, il obtiendra le droit de désigner des camarades à la mort, voire d'en exécuter un lui-même. Ce n'est après tout que la continuation de son activité d'avant-guerre : il avait tué et découpé en morceaux un maquereau qui l'avait humilié.

Survivre, oui ; mais au prix d'une telle bassesse ? Un camarade de captivité (Fernando Rey) répond non et se suicide en plongeant dans la fosse d'aisance, image de ce qu'il reste de la vie quand on a abdiqué toute dignité. Comme ce film racoleur et complaisant qui exploite le filon inauguré par *Portier de nuit* (p. 1075).

Pocketful of miracles *Milliardaire pour un jour*, Frank Capra, USA, 1961, 137 mn

Un chef de la pègre de New York, the Dude (Glenn Ford), décide de faire passer une vieille mendicante, Apple Annie (Bette Davis), pour une grande dame : la fille d'Annie doit, en effet, faire un beau mariage en Espagne et les parents du promis veulent rencontrer la belle-famille.

Capra refait, en couleurs, *Lady for a day* (p. 572). Mais le film, poussif, n'est qu'une interminable succession d'épisodes que sauve une kyrielle d'acteurs de second plan, dont Mickey Shaughnessy, Peter Falk, Edward Everett Horton et Thomas Mitchell dans son pénultième rôle.

Telefoni bianchi *La carrière d'une femme de chambre*, Dino Risi, Italie, 1975, 111 mn

La soubrette Marcella (Agostina Belli) a beau coucher avec des petits chefs fascistes, elle n'arrive pas à devenir actrice. Mais, miracle, une nuit avec le Duce lui ouvre grand la porte du cinéma des "téléphones blancs". Devenue la célèbre Alba Doris, elle croisera le chemin du cabotin Franco Denza (Vittorio Gassman) et, lors de la débâcle du fascisme, celui d'un immonde petit profiteur (Ugo Tognazzi). Durant la même période, son fiancé Roberto (Cochi Ponzoni), le seul homme à qui elle se soit jamais refusée, suit l'armée italienne en Éthiopie, Espagne, Albanie, Libye et URSS où, prisonnier, il finit par se marier. Marcella épouse quant à elle un industriel allemand rencontré à la fin de la guerre.

Cette comédie acide n'est pas un grand Risi : à l'exception de Roberto, les protagonistes sont trop méprisables pour nous intéresser.

Far from the madding crowd *Loin de la foule déchaînée*, Thomas Vinterberg, Grande-Bretagne, 2015, 119 mn

Devenue riche à la suite d'un héritage, Bathsheba (Carey Mulligan) dirige son domaine d'une main de fer tout en tenant à distance les prétendants. Elle se laisse cependant séduire par le Sgt. Troy (Tom Sturridge) qu'elle épouse : ce panier percé accumule les dettes de jeu puis va se noyer à cause d'un chagrin d'amour. Le gentleman farmer Boldwood (Michael Sheen) croit alors avoir ses chances et donne une fête où, pense-t-il, Bathsheba dira "oui". Las, Troy qui n'était pas mort déboule avec l'intention de faire valoir ses droits ; mais Boldwood l'abat d'un coup de fusil, un crime passionnel qui met hors jeu époux et prétendant. Le modeste et effacé Gabriel (Matthias Schoenharts) qui avait accompagné la belle depuis le temps où leurs conditions sociales étaient comparables finit par emporter son cœur.

Tournée dans de magnifiques paysages du Dorset, cette adaptation de Thomas Hardy garde une certaine fraîcheur malgré les costumes d'époque. Le film est cependant moins décapant que *Festen* (p. 639) du même Vinterberg.

Seconds *L'opération diabolique*, John Frankenheimer, USA, 1966, 107 mn

Terrifiante histoire de science fiction. Hamilton (John Randolph), banquier insatisfait de son existence, se voit proposer une nouvelle vie grâce à un accident mortel simulé et la chirurgie esthétique. Devenu Walker (Rock Hudson), il est désormais un peintre à succès. Mais dans quel milieu ? En fait, un environnement factice peuplé principalement de "renés". Il demande alors à bénéficier d'un nouveau transfert, mais le prix à payer est exorbitant : il doit convaincre quelqu'un d'autre d'intégrer ce monde de la renaissance. Ne trouvant aucun postulant, il sera finalement euthanasié pour entretenir le stock de cadavres frais nécessaires aux accidents arrangés. Générique de Saul Bass.

Un papillon sur l'épaule Jacques Deray, France, 1978, 94 mn

Arrivé à Barcelone, Roland Fériaud (Lino Ventura) se trouve pris dans une guerre d'espions à laquelle il ne comprend rien et le spectateur guère plus. Deux groupes se disputent une mallette noire apportée par un couple qu'ils croient en possession de Fériaud ; elle sera finalement récupérée par un autre couple. Les espions (Laura Betti, Claudine Auger, Jean Bouise) tombent comme des mouches et Fériaud sera lui-même liquidé, peut-être pour raison d'État car les officiels du consulat français pratiquent l'omertà. Avec Nicole Garcia.

Cette histoire de "quelqu'un qui a ouvert une porte au mauvais moment" vaut par son atmosphère kafkaïenne à moitié réussie ; mentionnons la clinique dont l'unique patient (Paul Crauchet) prétend converser avec un papillon posé sur l'épaule.

Virginia City *La caravane héroïque*, Michael Curtiz, USA, 1940, 116 mn

1864, un western sur fond de guerre de Sécession. Vance (Randolph Scott) est chargé d'acheminer secrètement un convoi d'or depuis les mines de Virginia City (Nevada) jusqu'à son agonisante Confédération. Il se heurte au militaire nordiste Kerry (Errol Flynn) qui arrête la caravane, mais, bon prince, en cache le précieux contenu qui est donc momentanément perdu pour tout le monde. Condamné à mort pour trahison, Kerry est gracié à la suite de l'intercession de la belle sudiste Julia (Miriam Hopkins) auprès du président Lincoln.

Pittoresques compositions d'Alan Hale et de Guinn "Big Boy" Williams. Le pillard Murrell est campé par Humphrey Bogart, acteur qui allait bientôt sortir des rôles de faire-valoir méchants où il était jusqu'alors cantonné.

Le film s'ouvre sur l'évasion de Kerry de la prison sudiste de Libby. Rappelons que ces lieux de détention étaient des camps de concentration *ante litteram*, typiquement Andersonville (p. 1706). De façon générale, le cinéma donne une image trop romantique d'un conflit statique et meurtrier qui ressemble avant tout à une répétition générale de la Grande Guerre.

Frankenstein and the monster from Hell *Frankenstein et le monstre de l'Enfer*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1974, 90 mn

Le dernier Frankenstein du duo Cushing/Fisher. La vogue des greffes d'organes rend l'histoire légèrement plus plausible ; ainsi est-il question d'un possible rejet de celle d'un cerveau. Le monstre créé étant peu viable – et affreusement laid, c'est une sorte de gorille – Frankenstein (Peter Cushing) envisage sa reproduction : il croit donc à l'hérédité des caractères acquis, façon Mitchourine.

Ce film plutôt réussi est gâché par la maquette censée représenter l'hôpital psychiatrique où se déroule l'histoire. En revanche, les images très soignées du laboratoire évoquent quelque peinture réaliste bien léchée.

Our mother's house *Chaque soir à neuf heures*, Jack Clayton, Grande-Bretagne, 1967, 100 mn

Une vieille maison dans les faubourgs de Londres. Les sept enfants d'une mère malade décident de cacher son décès tout en continuant à "communiquer" avec son esprit chaque soir à neuf heures. Cela fonctionne tant bien que mal jusqu'à l'arrivée du père (Dirk Bogarde), un viveur sans scrupule décidé à couper tout lien avec ces rejetons – que son épouse volage a d'ailleurs eus avec d'autres hommes – en vendant la maison. Les enfants le tueront avant d'aller se livrer à la Police.

Un monde étrange qui annonce certains films de Kore.eda, e.g., *Nobody knows* (p. 374). Avec Pamela Franklin (de *The prime of Miss Jean Brodie*, p. 1167).

Les aventuriers Robert Enrico, France, 1967, 108 mn

Ayant tout raté à Paris, trois amis, le mécanicien automobile Roland (Lino Ventura), l'aviateur Manu (Alain Delon) et la sculptrice sur métaux Læticia (Joanna Shimkus), partent pour le Congo où, assistés par une sorte d'épave humaine (Serge Reggiani), ils récupèrent un petit trésor dans un avion qui s'est abîmé au large. Ils ne savent pas qu'ils sont en train de tirer les marrons du feu pour des gangsters en embuscade. Læticia est tuée lors de l'affrontement et ses deux copains lui font d'émouvantes funérailles en la mettant dans un scaphandre voué aux profondeurs marines. Pleins aux as mais tous deux inconsolables de la perte de celle qu'ils aimaient sans l'avouer, les deux copains remontent sa trace pour arriver au Fort Boyard qu'elle rêvait d'acheter ; c'est là où ils sont retrouvés par les gangsters et que Manu perd à son tour la vie. Le dernier plan, pris d'hélicoptère montre Roland seul à côté de son cadavre sur le rempart du vaisseau de pierre, complètement à l'abandon à l'époque.

Cette belle histoire d'aventures et d'amitié, comme on en rêve quand on est enfant, est servie par l'excellente musique de François de Roubaix.

Léon Morin, prêtre Jean-Pierre Melville, France, 1961, 128 mn

Durant l'Occupation – italienne, puis allemande –, la communiste Barny (Emmanuelle Riva) tombe sous l'influence de Morin (inattendu Jean-Paul Belmondo), un curé qui trouve toujours le dernier mot, la phrase qui explique les incohérences apparentes de la religion ; d'abord incroyante, elle se convertit, à moitié par amour pour ce prêtre qu'elle désire et qui reste de marbre du début à la fin.

Cette œuvre édifiante, d'après Béatrix Beck, donne lieu à de belles images même si le cadre urbain est mal choisi : on reconnaît les rues du *Corbeau* (p. 1578), celles de Montfort-l'Amaury qui ne ressemble pas aux villes alpines occupées par les Italiens. Si l'on arrive à s'abstraire du prêchi-prêcha, le film est plutôt réussi.

Germinal Albert Capellani, France, 1913, 147 mn

Les acteurs de ce film sont bien oubliés, sauf Henry Krauss qui fut M. Lepic dans le premier *Poil de carotte* (p. 1265) et Sylvie alors dans sa prime jeunesse. Le roman de Zola, exaltation de la réconciliation entre classes dont on retrouve un écho dans *Metropolis* (p. 1011), est servi par un style assez archaïque, avec une caméra clouée et un sens limité de la litote. Les scènes de groupe, par exemple les affrontements entre mineurs, sont parmi les plus réussies. On mentionnera aussi la descente de Souvarine dans les galeries. À noter un usage du "split screen" : Lantier (Krauss) s'arrête près d'une meule de foin et rêvasse, ce qui se traduit par des images sur la partie droite de l'écran.

The thin man *L'introuvable*, W.S. Van Dyke, USA, 1934, 87 mn

After the thin man *Nick, gentleman détective*, W.S. Van Dyke, USA, 1936, 108 mn

Another thin man *Nick joue et gagne*, W.S. Van Dyke, USA, 1939, 98 mn

Accompagnés de leur fidèle fox à poil dur Asta, Nick Charles (William Powell) et son épouse Nora (Myrna Loy) jouent les détectives amateurs dans une série de six films (cf. pp. 418, 1362) inspirés de Dashiell Hammett.

Les intrigues policières sont peu intéressantes : on nous présente à chaque fois une galerie de suspects dont un se révèle être le coupable à l'issue de la sempiternelle réunion mondaine où ils sont tous convoqués par Nick. Ces criminels que le scénario ne nous laisse en aucune façon deviner sont les personnages joués respectivement par Porter Hall, James Stewart et Virginia Grey.

Les films se laissent voir – mais trois d'un coup, c'est trop – à cause de leur ton humoristique. Asta, présenté comme une bête féroce, voyage en emmenant sa bouche d'incendie personnelle. Et le couple ne cesse pas de boire, au point que Nick passe le second film constamment imbibé.

"The thin man" ne réfère pas plus à Nick que Frankenstein au monstre ou la Panthère Rose (p. 929) à l'inspecteur Clouseau. Il s'agit en fait du faux suspect du premier épisode, un introuvable homme maigre auquel le criminel veut faire porter le chapeau alors qu'il l'a tué et enterré dans une cave.

20 million miles to Earth *À des millions de kilomètres de la Terre*, Nathan Juran, USA, 1957, 82 mn

Un astronef tombé au large de la Sicile ramène de Vénus une sorte de lézard qui grossit, grossit à mesure qu'il se rapproche de Rome. Le monstre sera finalement abattu au bazooka dans un lieu symbolique : le Colisée.

Le reptile très convaincant fait oublier l'intrigue convenue ; il est l'œuvre du célèbre créateur d'effets spéciaux Ray Harryhausen. Celui de *Godzilla* (p. 1116), film au message politique anti-atomique, était déjà très réussi. Avec Frank Puglia.

Broadway Danny Rose Woody Allen, USA, 1986, 107 mn

Les mésaventures de Danny Rose (le réalisateur) imprésario minable qui a décidé de tirer de l'oubli le chanteur *has been* Lou Canova ; ce qui ne lui vaut que des ennuis, notamment de la part de gangsters proches de Tina (Mia Farrow à contre-emploi), la maîtresse vulgaire de Lou. Et même pas de reconnaissance de la part du chanteur, lequel, relancé, se dépêche de quitter le "loser" Danny.

Tourné en noir et blanc, ce film mineur se laisse vite oublier.

La vie à l'envers Alain Jessua, France, 1964, 91 mn

Le premier et meilleur film de Jessua. L'agent immobilier Jacques Valin (Charles Denner, excellent) vit avec la cover girl Viviane (Anna Gaylor, femme du réalisateur). Quand il l'épouse, une première fissure se produit : il se défile à son propre repas de mariage, ce qui provoque l'ire de ses employeurs (Jean Yanne et Yvonne Clech) et son renvoi. Il profite alors de sa liberté pour s'affranchir des autres, car il a le don de les rendre transparents ; c'est ainsi qu'il passe trois jours à errer dans un Paris pour lui désert. Viviane le prend très mal et fait une tentative de suicide avant de s'éloigner à sa demande. Resté seul, il dépouille les murs de leurs photos et se débarrasse des meubles qu'il entasse dans une annexe : il a ainsi réussi à passer de l'autre côté. Finalement, un docteur lui fait présent d'un (petit) magnétophone auquel il confie son expérience avant d'accepter d'aller habiter chez le médecin dans une grande pièce toute blanche où Viviane, déguisée en infirmière (!), vient s'occuper de lui.

On pense à *Avril* (p. 1625) où les meubles sont carrément jetés par la fenêtre. Mais le ton est ici poignant, sans doute à cause de la douceur tranquille, insidieuse, de cette entrée en schizophrénie. Avec Guy Saint-Jean.

Maria no Oyuki *Oyuki la vierge*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1936, 76 mn

Boule de suif ne pouvait qu'inspirer Mizoguchi ; l'action a été dépaycée au temps de la rébellion du clan Satsuma (1877). Inspirées par la Vierge, deux prostituées, Orin et Oyuki (Isuzu Yamada), se dévouent pour calmer les ardeurs du général de l'armée impériale Asakura (Daijirō Natsukawa) à l'égard d'une jeune fille comme il faut ; et ne reçoivent en retour que le mépris des gens convenables auxquels elles ont sauvé la mise. Épilogue, un revers temporaire force Asakura à se cacher chez ces drôles de vierges amoureuses de lui sans en attendre rien. De plus, Orin lui tient rancune de ne pas avoir voulu d'elle. Qu'importe, les deux femmes feront passer l'intérêt de l'homme avant toute autre considération et l'aideront à s'enfuir.

La ley del deseo *La loi du désir*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1987, 102 mn

Pablo (Eusebio Poncela) est un cinéaste homosexuel dont le frère Tina (Carmen Maura !) est transsexuel. Tombé amoureux de Pablo, Antonio (Banderas) assassine par jalousie l'amant du cinéaste en le précipitant de la falaise de Trafalgar ; il finit par se suicider. Ce film sur la passion amoureuse fait référence à Cocteau (*La voix humaine*) mais ne parvient pas à nous toucher vraiment.

L'enquête policière tourne autour d'une chemise Hermès. "Pour être un bon policier, l'absence de scrupules ne suffit pas" martèle un inspecteur.

In nome del papa re *Au nom du pape-roi*, Luigi Magni, Italie, 1977, 102 mn

1867, dans une Rome dont le pape est le roi. Le juge ecclésiastique Colombo da Priverno (Nino Manfredi), cherche en vain à sauver de la guillotine pontificale deux jeunes révolutionnaires. Il se heurte à l'intransigeance de sa hiérarchie et à l'effrayant supérieur des Jésuites, le "pape noir" (Salvo Randone), dont il se vengera en lui refusant la communion.

Monti et Tognetti, qui avaient miné le palais Serristori, furent les dernières victimes du pouvoir temporel du pape qui devait disparaître avec la chute de son principal soutien, Napoléon III : le film fait d'ailleurs référence à l'écrasement des garibaldiens par les troupes du général de Failly à Mentana et à son infâme dépêche "Les chassepots ont fait merveille". Il a pour mérite d'évoquer un aspect peu connu de l'histoire italienne, une sorte de Bakumatsu (p. 775) que Colombo contemple avec un fatalisme mêlé d'ironie.

Wait till the sun shines, Nellie Henry King, USA, 1952, 108 mn

Une petite ville américaine, Sevellinois, autour de son coiffeur Ben Halper (David Wayne) et sa famille dont sa femme Nellie (Jean Peters), entre sa fondation (1895) et son cinquantenaire. Une histoire ponctuée de drames : Nellie, que son époux n'a jamais voulu emmener à Chicago, pourtant à 110 miles seulement lit-on à la gare, y partira sur un coup de tête avec un voisin en quête d'aventures (Hugh Marlowe) et trouvera la mort dans un accident ferroviaire ; le fils, devenu gangster dans les années 1920 sera tué lors d'un règlement de comptes.

Derrière l'*americana*, miroir qu'aime à se tendre l'Amérique profonde, le film dessine le portrait peu flatteur d'un égoïste aux idées bien arrêtées dont l'autoritarisme est pour quelque chose dans la mort de ses proches.

It happened here *En Angleterre occupée*, Kevin Brownlow & Andrew Mollo, Grande-Bretagne, 1965, 96 mn

Le parcours de l'infirmière Pauline Murray dans les derniers temps de l'occupation allemande (1944-45) en Angleterre. Peu politisée, elle s'enrôle dans une association collaborationniste ; elle découvrira l'envers de la médecine fasciste, notamment un hôpital où l'on euthanasie les ouvriers tuberculeux.

Le film, sans acteurs professionnels, est fauché. Bien avant *Le chagrin et la pitié* (p. 43) ou *Lacombe Lucien* (p. 1731), il aborde, par le biais de l'uchronie, le thème de la collaboration. Et, partant, celui de l'épuration : la fin nous montre des atrocités commises à l'encontre de soldats allemands.

Kevin Brownlow est connu comme expert du cinéma muet. Restaurateur de *Napoléon* (p. 247), il a réalisé un indispensable documentaire sur Chaplin (p.1323).

Circle of danger *L'enquête est close*, Jacques Tourneur, Grande-Bretagne, 1951, 83 mn

L'Américain Clay Douglas (Ray Milland) vient en Grande-Bretagne enquêter sur la mort de son frère en 1944 lors d'une opération de commando. Sans se refermer franchement, les portes se dérobent l'une après l'autre et il ne progresse réellement que dans le cœur de la belle Elspeth (Patricia Roc). Le film, qui semble tourner à vide, se termine par un étrange rendez-vous sur la lande aux allures de guet-apens et l'explication du mystère : il avait fallu exécuter son cadet dont l'attitude irresponsable compromettrait le succès de l'expédition.

Bien que nullement fantastique, l'atmosphère étrange annonce celle de *Night of the demon* (p. 396), l'autre film british de Tourneur et peut-être son chef-d'œuvre. Sur un sujet proche, *Les chiffres* de Wojciech Has (p. 1110).

On s'amusera des contrastes d'accents dont celui, américain, de Milland, pourtant gallois. Avec Marius Goring et Naunton Wayne.

White zombie *Les morts-vivants*, Victor Halperin, USA, 1932, 68 mn

Drôle d'idée que de vouloir transformer la femme qui en aime un autre en zombie pour l'avoir rien qu'à soi : il n'en résulte qu'une sorte de marionnette sans grand intérêt. Le film, fauché, repose sur la demi-douzaine de zombies téléguidés par l'horrible "Murder" Legendre (Bela Lugosi) ; les images et l'atmosphère onirique font oublier le côté infantile du scénario.

Daïnah la métisse Jean Grémillon, France, 1931, 48 mn

Sur un paquebot de luxe en route pour Nouméa, Daïnah, une jeune métisse, est du genre allumeuse. Elle provoque le teigneux mécanicien Michaux (Charles Vanel) qui la jette à l'eau. Elle sera vengée par son mari, un magicien noir qui accompagne la croisière ; il précipite Michaux en fond de cale, le tuant net.

On retiendra surtout le début, avec son bal aux masques inquiétants et l'écharpe qui accompagne la chute de Daïnah dans l'eau, comme dans *Pattes blanches* (p. 869). Les ciseaux des producteurs nous ont malheureusement privé d'un tiers de ce qui aurait pu être un beau film.

Bernie Albert Dupontel, France, 1996, 86 mn

Dans ce film amusant mais brouillon, Albert Dupontel joue un orphelin à la recherche de ses parents (Roland Blanche et Hélène Vincent). Tout ça sur fond de banlieues, de HLM cradingues et de vide-ordures où l'on jette aussi bien les bébés que les mains coupées. Avec Paul Le Person et Philippe Uchan.

Women in love *Love*, Ken Russell, Grande-Bretagne, 1969, 131 mn

Les romans datés de D. H. Lawrence sont centrés sur la libération sexuelle. Ici, seul Rupert (Alan Bates) semble y être réellement parvenu : c'est un hédoniste qui n'a pas peur de l'homosexualité – la scène du pugilat nu avec Gerald eut d'ailleurs quelques ennuis avec la censure – et qui trouve le bonheur auprès d'Ursula (Catherine Linden), épouse sans grande originalité. Les autres, se prenant plus au sérieux, sont insatisfaits, ainsi la mijaurée Hermione (Eleanor Bron) qui confond sa vie avec une pièce de théâtre. Le personnage central, Gerald (Oliver Reed), après avoir refusé les avances de Rupert, essaie de vivre une sexualité normale et épanouie avec la sœur d'Ursula, Gudrun (Glenda Jackson). Mais cette dernière, qui attendait que la vie la surprenne, lui préfère la compagnie d'un artiste ouvertement homosexuel (l'étonnant Vladek Sheybal) rencontré à Zermatt qui lui ouvre tout un monde de fantaisie sans rapport, direct du moins, avec la sexualité. Gerald, espèce de gros lourdaud – Oliver Reed a le physique de l'emploi – exigeant et dur avec lui-même comme avec les autres, s'en va mourir dans la neige. Dans un moment de bonheur, sa sœur s'était auparavant noyée, de peur que la vie ne lui réserve plus désormais que répétitions et déceptions.

Grande réussite, peut-être le chef d'œuvre de Russell avec *The devils* (p. 1393). Catherine Willmer campe la mère un peu siphonnée de Gerald.

Cronache di poveri amanti *La chronique des pauvres amants*, Carlo Lizzani, Italie, 1954, 104 mn

Florence, 1925, le fascisme. Dans une rue populaire, le *ragionere* (expert-comptable) Carlino (Bruno Berellini) est plus ou moins en charge de l'ilotage du secteur ; occasionnellement, s'il bat quelqu'un à mort, la justice ferme les yeux. Alfredo est cloué au lit depuis que les fascistes l'ont tabassé ; son épouse Milena (Antonella Lualdi) tombe amoureuse du typographe Mario et refait sa vie avec lui après la mort d'Alfredo. C'est sans compter avec l'omniprésente Police politique qui arrête le jeune homme piazza della Signoria. Mario nous apprend en voix off qu'il a pu s'évader et passer en France avec Milena.

Les Chemises noires font régner la terreur contre ceux qui ne pensent pas correctement, les "subversifs", en allant de nuit les tabasser et saccager leurs maisons. Maciste et Ugo (Marcello Mastroianni), partis en side-car prévenir les victimes, sont à leur tour pris en chasse par les fascistes qui tuent Maciste ; Ugo sera arrêté l'année suivante. Le même type d'expédition punitive est filmé de l'autre bord dans *Vecchia guardia* (p. 1135), situé au moment de la Marche sur Rome (1922), une activité tellement édifiante qu'on y convie les enfants.

Carlino peut finalement se pavaner, comme un maquereau, dans "sa" rue. Malgré tout, le film n'est pas désespéré : on attend des jours meilleurs.

The enforcer *L'inspecteur ne renonce jamais*, James Fargo, USA, 1976, 93 mn

Film globalement déplaisant de la série de l'inspecteur "Dirty" Harry (p. 1614), joué par Clint Eastwood. On ne nous épargne aucun détail démagogique : le maire, les supérieurs hiérarchiques de l'inspecteur, etc. sont tous à plat ventre devant les gauchistes. Lequels, membres d'une "People revolutionary strike force", ne sont qu'une bande d'assassins rançonneurs. Référence à l'attentat bien oublié contre la centrale de Fessenheim, alors en construction (1975).

Ce genre de film ne recule pas devant les poursuites interminables. Si la fuite sans fin d'un criminel est possible dans la réalité, un tel acharnement agace à l'écran puisqu'on sait qu'il sera pris.

Quelques détails mineurs sont amusants, en particulier ceux liés au bourgeonnement pornographique de l'époque : l'interminable poursuite passe par un lit où se tourne un film "hard" et une autre scène montre une poupée gonflable utilisable en 32 positions – on aurait apprécié une démonstration.

Pour une fois, l'acteur noir de service – quota oblige – s'intègre naturellement au scénario : Albert Popwell est même un des deux personnages positifs de l'histoire. L'autre est une policière (Tyne Daly) qui échappe contre toute attente au traitement machiste, l'inspecteur se réfrénant rapidement, et gagne même en importance avec sa mort lors du dénouement à Alcatraz.

The criminal *Les criminels*, Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1960, 92 mn

À peine sorti de prison, Bannion (Stanley Baker) participe au vol de la recette d'un hippodrome qu'il dissimule dans un endroit connu de lui seul. De retour en prison, il est soumis à diverses pressions, dont l'enlèvement de sa maîtresse par son ancien complice Carter (Sam Wanamaker) qui organise ensuite son évasion pour le faire parler. Tout se termine au bord d'un champ couvert de neige : Bannion est mort, mais où donc a-t-il enterré le butin ?

L'histoire, sans grande originalité, est très bien filmée, en particulier une violente scène de révolte en prison ; Patrick Magee campe un terrifiant gardien-chef.

Yoyo Pierre Étaix, France, 1965, 94 mn

Film poétique en noir et blanc à l'humour constant et (un peu trop) discret. Il débute en 1925 avec des cartons et devient parlant avec la crise de 1929 qui ruine un millionnaire (le réalisateur) dont le fils (le même), devenu le célèbre clown Yoyo, rachète le château familial où son père s'ennuyait à mourir. Mal à l'aise dans le grand monde, il disparaît chevauchant un éléphant de cirque.

Malgré des moments réussis, par exemple le passage nocturne du convoi d'un cirque, le film, un peu anémique et ennuyeux, est plus déprimant que nostalgique.

Mesrine Jean-François Richet, France, 2008, 246 mn

Le film, dominé par l'excellente composition de Vincent Cassel, retrace les principales étapes de la carrière de Mesrine (prononcé Mérine, insiste-t-il) depuis la guerre d'Algérie jusqu'à son exécution à la Dillinger porte de Clignancourt.

La seconde partie, *L'ennemi public n° 1*, met l'accent sur la mégalomanie du personnage et ses grandes idées un peu vides ; il veut supprimer les QHS, s'en prend à un journaliste de *Minute* qu'il torture. Son goût de la publicité l'apparente à son meilleur ennemi, le médiatique commissaire Broussard (Olivier Gourmet). Ainsi, lors de son procès, exhibe-t-il des clefs de menottes prétendument achetées à un gardien : on pense au célèbre pistolet en savon constitutif du mythe de Dillinger.

La première partie, *L'instinct de mort*, plus intéressante, nous montre un individu en rupture totale avec la société, depuis sa rencontre avec un truand de l'OAS (Gérard Depardieu) jusqu'à sa spectaculaire évasion d'une prison québécoise qu'il a le culot de venir attaquer quelques jours plus tard pour tenter de libérer trois complices. Une force irrésistible qu'il perdra progressivement en s'identifiant à son image d'ennemi public.

Quai d'Orsay Bertrand Tavernier, France, 2013, 109 mn

Citations d'Héraclite, stabilo jaune, "Tchac-tchac-tchac", voilà la façon dont le ministre des Relations extérieures (Thierry Lhermitte, époustoufflant) gère le Quai d'Orsay. Responsabilité, unité, efficacité sont les trois principes autour desquels on doit structurer un discours dont on a enlevé le gras : "Du muscle, du tendon, du nerf, pas du haricot de mouton". On ne sait trop comment il arrive à prononcer un discours remarqué au Conseil de Sécurité ; ses auxiliaires, emmenés par Maupas (Niels Arestrup) y sont peut-être pour quelque chose, mais on ne sait trop quoi.

Cette charge contre la diplomatie française – et le ministre Villepin – est un film amusant et terrifiant à la fois. Avec Jane Birkin en prix Nobel de littérature à laquelle le ministre-poète n'en laisse pas placer une.

I promessi sposi *Les fiancés*, Mario Camerini, Italie, 1941, 112 mn

La Lombardie sous l'occupation espagnole, vers 1630. Les amours de Renzo (Gino Cervi) et Lucia (Dina Sassoli) sont contrariées par un noble qui guigne la belle. Elle trouvera refuge au monastère de Monza d'où elle sera enlevée par l'Innominato (Carlo Ninchi), une sorte de condottiere soudainement touché par la grâce. Belles images du toujours cinégénique lac de Côme. Mais cette adaptation académique du classique d'Alessandro Manzoni vaut surtout pour les scènes de peste qui voient Renzo traité d'"untore" (contaminateur) et s'achèvent sous la pluie qui tombe sur le lazaret alors que les fiancés sont enfin réunis.

Un roi sans divertissement François Leterrier, France, 1963, 84 mn

1843. Le procureur du roi (Charles Vanel) charge le capitaine de gendarmerie Langlois (Claude Giraud) d'enquêter sur un possible meurtre dans un village de montagne. Langlois trouvera le criminel et l'abattra sommairement avant d'être lui-même sujet à des pulsions criminelles qui le conduiront au suicide.

Magnifiques scènes de neige : sur le fond blanc, se détachent, en noir, les silhouettes du gendarme et de l'assassin lequel, inversant les rôles, s'assure que son poursuivant n'a pas perdu sa trace. Un peu de rouge aussi, l'habit de l'enfant qui accompagne le procureur, sans parler de la calligraphie vermillon que trace le sang d'une oie décapitée répandu sur la neige. Moment fort, une chasse au loup, sorte de grande fête qui se termine par l'exécution de la bête qui anticipe celle du criminel. "Et tous ces loups qu'il faut tuer, tous ces printemps qu'il reste à boire" chante Jacques Brel dans un des couplets – oublié au montage – de la complainte du film.

Pourquoi ces meurtres ? Selon l'ex-mère maquerelle Clara (la chanteuse Colette Renard, excellente), l'amour est le théâtre du pauvre ; le théâtre du roi, c'est le meurtre. On tue par désœuvrement, contre l'ennui, quitte à se tuer soi-même.

Situé dans le Trièves, le magnifique roman de Jean Giono a été dépaysé en Aubrac, peut-être pour avoir plus de neige. Mais l'écrivain n'a pas le sens du dialogue cinématographique et le procureur nous assène un peu trop de "Je suis un amateur d'âmes". Avec Albert Rémy, René Blancard et le bégayeur Pierre Repp.

Million dollar baby Clint Eastwood, USA, 2004, 127 mn

Frankie (Clint Eastwood) tient avec son ami Eddie (Morgan Freeman) une salle où s'entraînent des boxeurs. Forçant les réticences d'Eddie à l'égard du sport féminin, la jeune Maggie (Hilary Swank) devient rapidement une vedette du ring. Mais elle reçoit un mauvais coup qui la cloue dans un lit où elle n'a plus qu'un désir, en finir. Malgré son surmoi catholique, Eddie finit par l'aider à mourir.

Le film est avant tout l'autoportrait, un peu complaisant, d'un vieux grincheux réactionnaire cousin du réalisateur. Derrière ses apparences bourruées, il est capable d'un amour paternel – résumé par l'expression gaélique "Mo cuishle" – pour cette jeune femme que la vie n'a guère favorisée et qui remplace sa vraie fille avec laquelle il est brouillé. Elle aura quand même eu sa chance durant sa brève période de célébrité.

Le film, très touchant, est un peu gâché par la description démagogique de la famille de la jeune femme. Quand ces natifs des monts Ozark (région déshéritée du Missouri) se déplacent en Californie pour voir Maggie hospitalisée, c'est pour lui faire signer des actes notariés. La malade finit par dire à sa mère de dégager avec son "fat hillbilly ass", son gros cul de plouquesse.

Mayıs sıkıntısı *Nuages de mai*, Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 1999, 130 mn

Pseudo-préparation du tournage de *Kasaba* (p. 315) dans lequel le réalisateur (Muzaffer Özdemir) prévoit de faire ses jouer ses parents (Emin et Fatma Ceylan) auxquels il rend un hommage, plein d'émotion retenue. En particulier à son père qui s'entête à lutter pour conserver ses arbres, alors que lui-même filme les feuilles et la lumière changeante sur les lieux de son enfance. Qui comprennent aussi le détroit des Dardanelles et le souvenir d'un pèlerinage au monument à la victoire turque de Çanakkale (1915), sanglante piquette de Winston Churchill.

Amusant épisode du neveu qui doit garder un œuf dans sa poche pendant quarante jours et récupère un briquet qui joue la lambada. Apparition de la tortue de *Kasaba*; un camarade du réalisateur (Mehmet Emin Toprak) rêve de le rejoindre à Istanbul, ce qu'il fera dans le film suivant, *Uzak* (p. 404).

Aniki Bóbo Manoel de Oliveira, Portugal, 1942, 68 mn

Carlitos commet un larcin pour offrir un cadeau à Teresinha; son rival, le chef de bande Edoardo, fait une chute et Carlitos, soupçonné de l'avoir poussé, est ostracisé. Scénario de film d'adultes joué par des enfants : le cadeau est une poupée et les adultes sont quasiment absents à l'exception de l'instituteur et du marchand bienveillant qui fait finalement présent de la poupée. Faut-il sourire ou s'émouvoir? Servi par de splendides images de Porto, dont le pont Dom-Luis dû à un disciple d'Eiffel, et dominé par un sentiment d'irréalité – le cauchemar de Carlitos –, le film emporte l'adhésion du spectateur.

Le thème de l'enfant accidenté fait penser aux films japonais des années 1930 (Ozu, Naruse) dont l'esprit est très différent car l'enfant alité sert de catalyseur social : comment payer les soins, alors que le père n'a pas de travail?

Rikugun *L'Armée*, Keisuke Kinoshita, Japon, 1944, 87 mn

Le Japon, depuis la restauration Meiji, vers 1865, jusqu'à l'invasion de la Mandchourie (1931), vu à travers les yeux de Tomosuke (Chishū Ryū) et de son épouse Waka (Kinuyo Tanaka). Tomosuke est d'un tel nationalisme qu'il prétend que quiconque envisage la possibilité d'une défaite n'est pas un vrai Japonais. Il nous inflige d'ailleurs un laïus expliquant qu'il va bien falloir se défendre contre les incessantes provocations de la Chine. Ancien combattant de la guerre russo-japonaise de 1905, il tient absolument à envoyer son fils sur le front. Waka, qui suit le défilé de départ des soldats, essuie une larme dans le dernier plan du film; vu l'atmosphère d'hystérie nationaliste, on peut penser qu'elle est émue que son fils ait le droit de mourir pour l'Empereur.

Après ce film chauvin, la pacifiste *Aube de la famille Ōsone* (p. 746)!

Shōnen *Le petit garçon*, Nagisa Ōshima, Japon, 1969, 97 mn

Véritable réussite d'Ōshima, ce film suit l'errance d'une famille recomposée qui vit d'une arnaque assez odieuse, l'*atariya* : Takeko (Akiko Koyama) feint d'être renversée par une voiture et Takeo (Fumio Watanabe) réclame de l'argent pour ne pas porter plainte. Toshio, dix ans, qui n'est pas le fils de Takeko, est devenu assez grand pour jouer la même comédie. Il est occasionnellement blessé : "Mon bobo me fait vraiment mal, plus besoin de mentir au docteur" dit-il lorsque son plan a trop bien marché. Les escrocs nous emmènent de l'île de Shikoku (Kochi) aux neiges de Hokkaido en passant par Onomichi, Fukui, Fukushima et Akita.

Toshio s'est créé un monde imaginaire peuplé d'extraterrestres venus d'Andromède : ce sont eux qu'il prétend voir dans un bonhomme de neige sur lequel il a déposé la petite botte rouge d'une fillette victime d'un accident non simulé. Il avait voulu rejoindre ses grand-parents à Kochi mais, faute d'argent, s'était rabattu sur Ama no hashidate, plus proche.

Quand les parents sont arrêtés, toute la détresse du monde se lit dans les yeux de cet enfant totalement solidaire d'une famille pourtant indigne.

Entre tienablas *Dans les ténèbres*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1983, 100 mn

Poursuivie par la Police, la chanteuse Yolanda (Cristina Sánchez Pascual) trouve refuge dans un étrange couvent. La supérieure (Julieta Serrano), un peu lesbienne, se drogue à l'héroïne. Les religieuses sont appelées Vipère, Perdue (Carmen Maura), Fumier (Marisa Paredes) ou encore Rat (Chus Lampreave) ; cette dernière écrit d'ailleurs des romans de gare – thème développé dans *La fleur de mon secret* (p. 25).

Almodóvar se cherche encore dans ce film délirant dominé par un esprit de *movida* qui marque ses limites ; le cadavre de Franco était encore tiède.

Kismet *L'étranger au Paradis*, Vincente Minnelli, USA, 1955, 113 mn

Film musical kitsch et barbant dans le style *Mille et une nuits*. La musique tirée du *Prince Igor* de Borodine donna lieu à un tube planétaire.

L'or des mers Jean Epstein, France, 1932, 71 mn

Tourné sur deux petites îles près de Quiberon, Hoedic et Houat, avec des acteurs non professionnels, ce film aux images magnifiques présente un certain intérêt documentaire qui fait oublier un pseudo-scénario inepte. Contrairement à *Finis Terræ* (p. 1276), il est malheureusement sonore, avec une musique pompeuse et envahissante et des dialogues mal synchronisés car enregistrés en studio.

Sherlock Junior Buster Keaton, USA, 1924, 44 mn

Le détective amateur Buster poursuit un gang de voleurs mais en dormant car, projectionniste, il s'est assoupi dans sa cabine. Il commence son rêve en s'introduisant dans le film et doit alors subir les conséquences de changements de décor inopinés. L'idée a été reprise – et surtout développée – par Woody Allen dans *La rose pourpre du Caire* (p. 474).

Jenny Marcel Carné, France, 1936, 92 mn

La vieillissante Jenny (Françoise Rosay) tient un bordel chic rue Spontini et entretient Lucien (Albert Préjean), un homme plus jeune qui finira par la quitter pour sa fille venue de Londres. . .

Cet excellent premier film de Carné ne brille pas par son scénario mais par ses seconds rôles : Margo Lion en sous-maîtresse, René Génin qui lit les lignes de la main contre un café-calva, Robert Le Vigan en "Albinos", une de ses compositions les plus extravagantes, et surtout Jean-Louis Barrault en "Dromadaire", bossu méchant auquel le dialoguiste Jacques Prévert réserve ses meilleures répliques, par exemple "– J'aime mon chien – Ton chien, t'as un chien toi ? – Non, mais j'aime ce que j'ai pas.". Roger Blin sur un lit d'hôpital (le malade sans visiteurs) semble anticiper son rôle du *Corbeau* (p. 1578).

Une partie du film est tournée à l'ex-hôtel Alsina (39, avenue Junot) que l'on retrouvera au début de *Baisers volés* (p. 1255). Avec Charles Vanel, Roland Toutain et Sylvia Bataille.

You only live twice *On ne vit que deux fois*, Lewis Gilbert, Grande-Bretagne, 1967, 117 mn

James Bond opus 5, avec Sean Connery et les récurrents de l'époque : Bernard Lee, Lois Maxwell et Desmond Llewelyn, lequel trouve un concurrent en la personne du Japonais Tiger (Tetsurō Tanba) qui offre à Bond une cigarette qui tue à bout portant. Comme il s'agit de cinéma bien ficelé, le mortel ustensile *doit* être utilisé ; un type de narration qu'une conception plus moderne pourrait prendre à contre-pied en présentant des gadgets ne servant strictement à rien.

SPECTRE tente de déclencher une guerre mondiale en capturant les capsules spatiales des deux super-puissances dont chacune croit à une agression de l'autre. Son chef Blofeld (Donald Pleasence), installé au fond du cratère d'un volcan éteint, passe le temps à caresser son chat sans oublier de nourrir, de temps à autre, ses piranhas. Tout ça au Japon, avec ses attractions touristiques – sumos, château de Himeji – ses cloisons de papier bien pratiques pour les bagarres. Ce sont de modernes ninjas qui prennent le volcan d'assaut.

Alfred Hitchcock presents IV Alfred Hitchcock, USA, 1958-59, 931 mn

Quatrième “saison” de cette série télévisée présentée par Hitchcock. 39 épisodes ou un peu moins – ici 36 seulement – de 30 minutes ; si l’on soustrait la publicité, chacun dure environ 26 minutes, dont deux minutes avec Hitchcock, une au début, l’autre à la fin. Le maître de cérémonie n’est que rarement réalisateur – seulement 17 épisodes sur les 268 de la série, dont deux ici.

Les scénarios reposent souvent sur des chutes inattendues : le martien du n° 32 est authentique, tout comme le spectre du n° 29. Le style général, humoristique, est un peu amoral avec souvent des meurtres à la clef : impunis comme ceux de la veuve noire du n° 34, commis par des jaloux manipulés (n°s 14, 35), ou les vengeances tordues du n° 36 et du n° 31 où le témoin déclaré aveugle par un avocat malhonnête prétend n’avoir rien pu voir quand ce dernier meurt écrasé par sa femme ! Les meurtriers sont souvent pris à leur propre piège : un auxiliaire demande rétribution (n°s 5, 12, 23, 28) ou le crime se retourne contre le coupable (n°s 10, 18, 21). Deux épisodes sont basés sur la radinerie de l’époux qui fait tuer sa femme : dans le n° 26, il donne le corps à la science pour éviter de payer des obsèques, dans le n° 22 c’est lui qui y passe car son épouse a offert davantage au sicaire. Dans le cas d’un crime impuni, Hitchcock ne manque jamais de nous assurer que, bien entendu, les coupables ont été pris et ont payé... déclaration platonique qui ne change strictement rien à l’histoire qu’on vient de voir.

Les scénarios sont parfois des variations sur des films connus. Par exemple, le n° 9 (avec Tom Hellmore !), renvoie à *Vertigo* (p. 1561) : sous hypnose, une femme se retrouve dans la peau d’une meurtrière des années 1850. Et le n° 7 à *Fourteen hours* (p. 1526) : un prétendu suicidaire est perché sur la corniche d’un hôtel. Le n° 20, avec Claude Rains, met en scène un vol de bijoux tout droit sorti de *Desire* (p. 280). Le n° 19 est une sorte de brouillon de *Psychose* (p. 1036).

La distribution est souvent excellente avec une mention spéciale pour Bette Davis, extraordinaire vieille taupe égoïste dans le n° 16, *Out there – darkness*.

Point fort des épisodes, la présentation de Hitchcock qui évoque les thèmes à la mode – rock 'n' roll, beatniks, hula-hoop – et se permet même de charrier la NASA en proposant à la vente des fusées qui explosent au sol. Son fonds de commerce, inépuisable, est la publicité qui est l’objet de la plus féroce ironie : “Lugubre tunnel” “Plus grand argument pour le retour de la radio” “La torture du XX^e siècle” “De la pure poésie, une nouvelle forme d’art”. Il conclut le n° 23 en nous disant que le criminel a finalement été pris, mais que l’auteur de la réclame qu’on vient de voir court toujours ; et se livre à une parodie en vantant lui-même le nettoyant Vampire efficace contre les taches de sang (n° 18).

La télévision n’est pas épargnée. Cette critique systématique ne doit pas nous faire oublier les sommes indécentes versées à Hitchcock par CBS pour chaque épisode ; quelle sincérité, quelle part de jeu dans cet art de cracher dans la soupe ?

Sayat Nova *La couleur de la grenade*, Sergueï Paradjanov, URSS, 1969, 75 mn

Consacré au grand poète arménien (XVIII^e siècle), le film est formé de tableaux statiques, avec des habits et décors de bric et de broc, un parti pris qui permet d'échapper avec bonheur à la gangue de la reconstitution historique. Il n'y a strictement aucune intrigue, aucune narration autre que la citation de textes de Sayat Nova, joué par divers acteurs selon son âge. Les images, composées comme des icônes, sont d'une beauté époustouflante.

The hustler *L'arnaqueur*, Robert Rossen, USA, 1961, 135 mn

Eddie Felson (Paul Newman, très Actors Studio), virtuose du *pool* (billard américain à trous), gaspille ses dons pour une arnaque un peu minable. Il commence en perdant pas mal d'argent face à un comparse qui s'éclipse et les gogos qui croyaient s'enrichir se font plumer. Cette escroquerie peut se révéler dangereuse, cf. la séquence où des victimes se vengent en lui retournant les pouces.

Il a cependant l'ambition de se mesurer à une gloire du jeu, le célèbre "Fats" (Jackie Gleason) et il parviendrait à avoir le dessus s'il ne se laissait aller à boire durant l'interminable partie. Il rencontre alors Bert Gordon (George C. Scott), un agent qui lui explique qu'il doit se débarrasser de ses tendances de "loser" et empêche au passage 75% des gains. Bert a identifié une des faiblesses d'Eddie en la personne de sa compagne Sarah (Piper Laurie, future Catherine dans *Twin Peaks*, pp. 1051, 162), personnage alcoolique et instable qu'il pousse sciemment au suicide. Il n'a sans doute pas totalement tort, puisqu'Eddie remporte son second match contre Fats. Mais, écoeuré par l'inhumanité de son mentor, il refuse de lui verser la moindre commission et s'exclut de fait du milieu.

Fah talai jone *Les larmes de Tigre noir*, Wisit Sasanatieng, Thaïlande, 2000, 97 mn

Fils de paysan, Dam est amoureux de la belle Rampoeï qui le lui rend bien mais que son père destine à un militaire, le Cpt. Kamtjôn. Sous le nom de Tigre noir, Dam rejoint la bande du brigand Fai pour un règlement de comptes le soir où Rampoeï épouse Kamptjôn contre son gré. Dernier plan : Tigre noir est étendu mort dans les bras de la femme de sa vie.

Le film combine les genres du mélodrame aux couleurs criardes et fausses situé dans les années 1950 et du western – thai, donc eastern. Vus d'un peu loin, les acteurs pourraient d'ailleurs passer pour des Mexicains si le décor n'était extrême-oriental. Les scènes de dégainage font du film un pastiche de western spaghetti, donc un pastiche de pastiche. Mais, bizarrement, ce bric-à-brac finit par susciter l'émotion. Une réussite.

Le défroqué Léo Joannon, France, 1954, 103 mn

Film édifiant d'une sublime connerie qui oppose Morand (Pierre Fresnay), ex-prêtre anti-religieux, mais pas anti-chrétien, à son ami séminariste Lacassagne (Pierre Trabaud) qui cherche à tout prix à le ramener dans le droit chemin. Le mur du çon est franchi dans un cabaret où Morand, qui a toujours le pouvoir de l'Eucharistie, oblige son ami à boire un seau de vin blanc qu'il vient de consacrer ; pour ne pas commettre un péché en mélangeant le sang du Christ avec les rognons au madère qu'il vient de manger, la victime va d'abord vomir aux toilettes.

Début dans un stalag où Pierre Fresnay, contrairement à *La grande illusion* (p. 1034), recherche le tutoiement. On y entend un "Ti veux tapis, monzami ?" typique du racisme des années 1950. Avec Nicole Stéphane et Marcelle Géniat dans le rôle de la mère de Morand qui meurt de chagrin !

The group Sidney Lumet, USA, 1966, 146 mn

De 1933 à 1940, les destins croisés de huit jeunes femmes sorties de l'université chic de Vassar. Espoir et désillusions avec les hommes : Kay (Joanna Pettet) a épousé un dramaturge raté (Larry Hagman), alcoolique et violent. Polly (Shirley Knight), maîtresse d'un éditeur marié qui se refuse à sauter le pas, finit par épouser un sympathique médecin. Priss (Elizabeth Hartman), militante rooseveltienne à la NRA (National Recovery Administration à ne pas confondre avec la mafia des fusils d'assaut) épouse un pédiatre républicain qui élève leur fils selon ses principes autoritaires. Pas d'homme dans la vie de la frigide Libby (Jessica Walter), une langue de vipère. Encore moins dans celle de Lakey (Candice Bergen) qui ne cache pas son homosexualité. Le groupe se réunit lors des obsèques de Kay : vaguement inquiète d'une invasion allemande, elle s'était penchée avec des jumelles sur le rebord de sa fenêtre newyorkaise pour observer des avions !

Taking off Miloš Forman, USA, 1971, 92 mn

Des sous-Joan Baez chantent en s'accompagnant à la guitare. Pendant que des couples désorientés recherchent leurs enfants fugueurs, notamment au sein de la SPFC (FC pour *fugitive children*) où ils reçoivent une mémorable initiation à la marijuana prodiguée par un expert ès joints (Vincent Schiavelli). Les parents (Lynn Carlin et Buck Henry) décollent (*take off*) et rentrent chez eux en compagnie d'un autre couple (dont Paul Benedict) pour jouer au strip poker en enlevant (*taking off*) leurs habits. C'est le moment choisi par leur fille pour rentrer : son père, à poil sur une table, chante *L'étranger au Paradis* (de *Kismet*, p. 194).

Bien que tourné aux États-Unis, le film reste très proche des œuvres tchèques de Forman comme *Au feu les pompiers* (p. 256).

Time bandits *Bandits, bandits*, Terry Gilliam, Grande-Bretagne, 1981, 116 mn

Film dans le style des Monty Python dont avait fait partie Gilliam. Une bande de nains voleurs (dont Jack Purvis) se promène dans le temps au moyen de portes dissimulées de-ci de-là. Et croise Napoléon (Ian Holm), Agamemnon (Sean Connery), Robin des Bois (John Cleese) dans un sketch hilarant, l'ogre Winston (!) et son épouse (Peter Vaughan et Katherine Helmond), sans oublier deux amoureux ridicules (Michael Palin et Shelley Duvall) qu'ils dérangent à deux reprises, la seconde à bord du Titanic. Avant de se retrouver sur le navire-chapeau d'un géant et finir encagés par le Mal (David Warner) qui tient à récupérer une précieuse carte en possession de la petite troupe. Tout finira par la victoire de l'Être Suprême (Ralph Richardson) aux allures d'huile ministérielle.

Mais ce n'est qu'un rêve du petit Kevin : le film, qui montre une incroyable créativité visuelle, a pour seul défaut de n'être qu'un divertissement pour enfants. Mais le futur *Brazil* (p. 1728) est en gestation à travers les horribles parents du garçonnet, rivés à une télévision où alternent publicités débiles et jeux du cirque, et qui disparaissent victimes d'une explosion due à une pépite incandescente rapportée du monde du Mal. Musique de Mahler (sixième symphonie).

The war game *La bombe*, Peter Watkins, Grande-Bretagne, 1966, 46 mn

Sorte d'u-documentaire qui présente les effets d'une attaque nucléaire dans le Kent (i.e., Douvres). Aucun effort d'élaboration dramatique comme dans *It happened here* (p. 187), seulement un reportage. Nouvelles d'un prétendu conflit atomique en cours ou commentaire sur ce qu'il pourrait se passer ? La narration hésite volontairement entre le présent et le conditionnel. Détails terrifiants, les civils défigurés comme à Hiroshima, les habitants révoltés qu'on fusille et ce seu plein d'alliances prises sur les cadavres à fin d'identification.

The haunting *La maison du Diable*, Robert Wise, USA, 1963, 107 mn

Eleanor Lance (Julie Harris), jeune femme hystérique et superstitieuse dans une grande bâtisse de Nouvelle-Angleterre à la réputation maléfique : les portes se ferment toutes seules quand elles ne se gondolent pas, on entend d'étranges bruits. Réalité ou fruit de son imagination, le film ne tranche pas ; toujours est-il qu'elle finit par trouver la mort.

Le film se voudrait un hommage au producteur Val Lewton qui fit débiter Wise et qui professait, en matière d'horreur, une esthétique de la litote. Le film n'est malheureusement guère passionnant, faute sans doute aux autres personnages, trop prosaïques e.g., un jeune homme incrédule et farceur (Russ Tamblyn) et une lesbienne (Claire Bloom).

Cry vengeance Mark Stevens, USA, 1954, 182 mn

Vic Barron (le réalisateur), un ex-flic défiguré, cherche à se venger de celui qui aurait tué sa famille. Ce qui donnera lieu à un règlement de comptes avec le véritable coupable Roxy (Skip Homeier, terrifiant). Le film, bien mené, vaut surtout par son décor, Ketchikan en Alaska d'où le héros repart en hydravion. Avec Martha Hyer.

The legend of Lylah Clare *Le démon des femmes*, Robert Aldrich, USA, 1968, 130 mn

Lewis Zarkan (Peter Finch), metteur en scène un peu oublié, tourne la vie de son ex-épouse Lylah Clare, une actrice dont il provoqua accidentellement la chute mortelle vingt ans auparavant. Son autoritarisme l'amènera à reproduire le drame avec la "nouvelle" Lylah Clare (Kim Novak, inattendue).

Film féroce sur Hollywood, ses producteurs tyranniques (Ernest Borgnine) et ses pipelettes venimeuses (Coral Browne). Le film se clôt sur une publicité télé parodique, la nourriture pour chiens déchaînés Barkwell (!). Avec Rossella Falk.

House on Haunted Hill *La nuit de tous les mystères*, William Castle, USA, 1959, 72 mn

Le millionnaire Loren (Vincent Price) paie cinq personnes pour passer une nuit dans une demeure hantée. Une idée de madame Loren qui veut en fait profiter de la situation pour terroriser une invitée et l'amener à tuer son excentrique époux. Mais celui-ci avait tout anticipé : sa femme et son amant, un des invités, finiront transformés en squelettes dans la piscine remplie d'acide.

La réalisation est un peu laborieuse et la distribution affligeante, à part Vincent Price et son accent british ainsi que le toujours excellent Elisha Cook.

The Europeans James Ivory, Grande-Bretagne, 1979, 87 mn

Boston, 1850. Le scénario oppose le puritanisme des Américains à l'approche moins coincée de leurs cousins européens, dont Eugenia (Lee Remick), baronesse esseulée et son frère Felix, peintre un peu bohème. Si le jeune homme arrive à vaincre les réticences de son futur beau-père (composition mémorable de Wesley Addy comme sorti d'un tableau de Whistler), la liberté d'esprit d'Eugenia effarouche son soupirant Acton qui renonce à la demander en mariage.

Ivory adapte Henry James, tout comme lui Américain et Anglais d'adoption, dans de superbes paysages de Nouvelle-Angleterre aux couleurs automnales qui rappellent Douglas Sirk, e.g., *All that heaven allows* (p. 606).

Le miroir à deux faces André Cayatte, France, 1958, 94 mn

Marie-José (Michèle Morgan !) est affligée d'un nez disgracieux que le chirurgien Bosc (Gérard Oury) redresse pour en faire une belle femme. Ce que ne supporte pas son époux Pierre (Bourvil) : jaloux, il rend la vie impossible à Marie-José qui s'enfuit avec un beau-frère (Ivan Desny) qu'elle aimait depuis toujours. Pierre abat alors le responsable de son infortune, Bosc.

La métamorphose de Marie-José en beauté est peu plausible, d'autant plus qu'elle s'accompagne de l'acquisition immédiate d'une certaine assurance doublée d'un pouvoir de séduction sur les hommes. Le comportement de Pierre est plus intéressant : professeur de collègue mesquin qui enseigne le "calcul" et non pas les mathématiques, il s'était choisi un laideron par petites annonces, une femme bonne à faire des enfants et à supporter une pénible belle-mère (Sylvie) dans son foyer. La chirurgie esthétique l'a, en quelque sorte, privé d'épouse. Inoubliable voyage de noces à Venise où, pour ne pas dépenser d'argent à l'hôtel, la jeune femme doit faire son deuil de la vue sur le Grand canal, remplacé par la sordide courette de l'appartement d'un coiffeur rencontré dans le train (Julien Carette).

Pitfall André De Toth, USA, 1948, 85 mn

L'agent d'assurances Forbes (Dick Powell) a une courte liaison avec Mona (Lizabeth Scott), ce que ne lui pardonne pas MacDonald (Raymond Burr), un privé qui s'intéresse à la belle et pousse Smiley, l'amant de Mona tout juste sorti de prison, à rendre visite à Forbes avec un pistolet. Lequel, prévenu par Mona, attend son agresseur et le tue comme s'il s'agissait d'un simple vol avec effraction. Mona blesse grièvement MacDonald qui voulait la forcer à partir avec lui.

Le film est très réussi à cause de l'absence de *happy end* : Forbes aurait dû solliciter l'aide de la Police, mais de peur que son adultère ne soit découvert, il a préféré régler lui-même le problème avec Smiley. Bien que blanchi par la Justice, il n'en est pas moins moralement coupable ; et l'adultère, finalement avoué, le place en situation de probation par rapport à son épouse (Jane Wyatt). C'est plus grave pour Mona dont le destin dépend de la survie de MacDonald.

Estate violenta *Été violent*, Valerio Zurlini, Italie, 1959, 94 mn

Un été, musique et plage (Riccione, sur l'Adriatique) : le jeune Carlo (Jean-Louis Trintignant) a une brève liaison avec une veuve plus âgée, Roberta (Leonora Rossi Drago). Contrairement à ce que suggèrent les coiffures, les habits, etc., l'action ne se passe pas en 1960, mais en 1943 : les amants sont séparés par la guerre, véritable *Deus ex machina* de ce film peu intéressant. Avec l'étrange Jacqueline Sassard qui retrouvera Trintignant dans *Les biches* (p. 550).

Juliette ou la clef des songes Marcel Carné, France, 1951, 89 mn

D'après Georges Neveux. Michel (Gérard Philipe) cherche à retrouver Juliette (Suzanne Cloutier) dans un village où tout le monde a perdu la mémoire ; même si Barbe-Bleue (Jean-Roger Caussimon) y sévit, on s'ennuie ferme.

The sea hawk *L'aigle des mers*, Michael Curtiz, USA, 1940, 127 mn

Thorpe (Errol Flynn) est un corsaire qui protège sa reine (Flora Robson) au moment où les Espagnols se préparent à envahir l'Angleterre tout en jouant sur le tableau diplomatique : le perfide ambassadeur Cordoba (Claude Rains) exige des sanctions contre Thorpe que la faible Elizabeth, qui encourage son "sea hawk" en sous-main, affecte d'appliquer. Lors d'une expédition à Panamá, Thorpe est capturé et envoyé aux galères à Cadix ; comme il se doit, il s'en libère et rentre à Londres juste à temps pour démasquer le traître Wolfingham (Henry Daniell, qui d'autre ?) qui s'appêtait à livrer le pays à l'Armada.

Film d'aventures classique avec tous les ingrédients du genre. Une histoire d'amour avec la nièce de Cordoba (Brenda Marshall) à laquelle répond le couple cocasse joué par Una O'Connor – ce qui renvoie aux *Aventures de Robin des Bois*, p. 453 – et Alan Hale. Une galerie de personnages patibulaires, Francis McDonald en espion, Fritz Leiber en inquisiteur, et de magnifiques combats comme l'abordage ou encore le duel final avec ombres portées sur les murs. Sans oublier quelques invraisemblances : la présence de la constellation d'Orion sur une carte permet de conclure que l'Aigle des mers part pour Panamá ! Incidemment, la reine déclare, dans son discours final, défendre la liberté : nous sommes en 1940.

Between Heaven and Hell *Le temps de la colère*, Richard Fleischer, USA, 1956, 94 mn

Ce film sur la guerre du Pacifique oppose divers types d'officiers, depuis l'exemplaire colonel Cousins (Robert Keith) jusqu'au lieutenant trouillard qui perd ses nerfs et descend trois soldats par erreur. La palme revient au capitaine Grimes (Broderick Crawford) – appelé Waco par ses hommes – qui, assisté de ses mignons, fait régner l'arbitraire dans le poste qu'il dirige.

Superficiellement anti-militariste (on entend le *Dies iræ*), le film est également un éloge intelligent de la discipline militaire. Il se veut aussi porteur d'un message social : Gifford (Robert Wagner) était dans le civil un planteur sudiste assez dur avec ses métayers (sharecroppers) ; ayant affronté la mort aux côtés de l'un d'eux (Buddy Ebsen), il jure qu'il sera plus humain au retour. Vraiment ?

Les Américains adoraient les armes japonaises ; d'où ce sabre bien visible près d'un cadavre et qui déclenche une explosion fatale à qui voudrait s'en emparer.

Strategia del ragno *La stratégie de l'araignée*, Bernardo Bertolucci, Italie, 1970, 95 mn

Librement adapté de Borges (*Thème du traître et du héros*). Athos Magnani revient dans la petite ville lombarde où son père fait figure de victime du fascisme. Mais tout sonne un peu faux : il finit par apprendre que ce dernier (Giuseppe Brogi de *Saint Michel avait un coq*, p. 1741, interprète père et fils) avait trahi et s'était racheté en mettant en scène sa propre mort pour qu'elle puisse servir la cause anti-fasciste ; il s'était inspiré de pièces de théâtre, *Macbeth*, *Jules César*...

Alida Valli joue Draifa, l'ancienne maîtresse du "héros". Scène d'anthologie où Athos se met à danser sur la musique de *Giovinezza* (jeunesse), l'hymne fasciste.

Skřiváci na niti *Alouettes, le fil à la patte*, Jiří Menzel, Tchécoslovaquie, 1969, 90 mn

Dans les années 1950, la rééducation d'éléments "bourgeois" par le travail. Cet univers serait presque bon enfant : le garde ferme les yeux sur les relations entre hommes et femmes, le jeune Pavel (Václav Neckář) est autorisé à épouser (par procuration) une camarade de camp. Mais il ne faut jamais poser de question. Quand Pavel ose demander : "Qu'est devenu le Professeur ?", il est enlevé par deux hommes de la Police secrète et envoyé au fond d'une mine rejoindre ce Professeur (Vlastimil Brodský) coupable lui aussi d'avoir posé la mauvaise question.

D'après Bohumil Hrabal, le film, un peu déprimant, posait trop de questions : il fut remisé et ne sortit qu'après la chute du Communisme. Avec Rudolf Hrušínský.

Providence Alain Resnais, France, 1977, 102 mn

Ce film, tourné en anglais, a pour personnage principal l'écrivain Clive Langham (John Gielgud) qui passe une nuit d'insomnie la veille de ses 78 ans. C'est l'occasion pour lui d'imaginer une fiction dans laquelle se retrouvent son fils Claude (Dirk Bogarde), sa bru Sonia (Ellen Burstyn) ainsi que son épouse décédée – atteinte d'un cancer, elle s'était suicidée – Helen (Elaine Strich) et le demi-frère bâtard Kevin (David Warner) de Claude. Dans un monde dystopique qui parque les vieillards dans des stades et où sévit une sorte de régression lycanthropique, Claude, mal aimé par Clive, est un procureur froid ; trompé par Sonia avec un asocial qui a les traits de Kevin, il se console avec une maîtresse qui a l'apparence de la défunte Helen.

Le lendemain, les deux fils et la bru sont présents pour l'anniversaire. Une tentative de dialogue entre Claude et son père tourne autour du suicide d'Helen : Clive cherche à se disculper de toute responsabilité alors que Claude ne l'accuse de rien. Le fossé entre père et fils ne sera sans doute jamais comblé.

Don Camillo *Le petit monde de Don Camillo*, Julien Duvivier, Italie, 1952, 102 mn

Une série de vignettes conte les démêlés du curé Don Camillo (Fernandel) et du maire communiste Peppone (Gino Cervi) d'un village de l'Émilie d'après-guerre. Distribution franco-italienne (Sylvie, Franco Interlenghi, Charles Vissières, Saro Urzì et Leda Gloria) : aucune des deux versions n'est vraiment satisfaisante.

Bien que le romancier Giovanni Guareschi fût marqué à l'extrême-droite (*La rabbia*, p. 762), ce Duvivier atypique et très réussi est emprunt d'un unanimisme touchant. Si les protagonistes sont comme chien et chat et ne cessent de se faire de petites niches, ils sont d'accord sur l'essentiel et se retrouvent face aux coups durs et à l'égoïsme des riches. Don Camillo a sa ligne directe avec Dieu (Jean Debucourt dans la version française) qui le gourmande souvent quand il a exagéré.

Reservoir dogs Quentin Tarantino, USA, 1992, 99 mn

Le style Tarantino : flash-backs, sang et tchache. L'action se passe dans un entrepôt de Los Angeles où se retrouvent et s'exterminent les associés d'un hold-up foireux. Les organisateurs en sont Joe Cabot (Laurence Tierney, un dur des années 1940) et son fils Eddie (Chris Penn). Les exécutants sont désignés par des couleurs : Mr. White (Harvey Keitel, coproducteur du film), Mr. Pink (Steve Buscemi) qui proteste qu'il n'est pas pédé (*faggott*), Mr. Blonde (Michael Madsen), sadique qui s'acharne contre un malheureux flic attaché à une chaise, tout en effectuant des pas de danse. Enfin, Mr. Orange (Tim Roth), flic infiltré dans la bande qui passe son temps allongé car il a reçu une balle mortelle dans le ventre. Un flash-back le montre en train de répéter son rôle avec un collègue : se croit-il à l'Actors Studio ? Seul survivant, Pink s'éclipse avec le butin. Un film brillant.

High noon *Le train sifflera trois fois*, Fred Zinnemann, USA, 1952, 85 mn

Un shérif (Gary Cooper) se retrouve seul face à un tueur sorti de prison venu avec sa bande pour se venger. Après avoir reçu, *in extremis*, l'appui décisif de son épouse quaker (Grace Kelly) qui tue un des bandits, oubliant au passage sa non-violence, il quittera la ville après avoir jeté son étoile en signe de mépris pour les habitants qui ont tous trouvé d'excellentes raisons pour se défilier.

Le film vaut pour sa distribution, une kyrielle d'acteurs de second plan, e.g., Katy Jurado, et la célèbre musique de Dimitri Tiomkin qui allait devenir un tube (paroles françaises : "Si toi aussi tu m'abandonnes...") dans les années 1950. Son message implicite, la critique de la lâcheté face au maccarthysme, lui a valu une célébrité dépassant ses qualités réelles. Il s'est ainsi attiré l'ire des réalisateurs de droite : *Rio Bravo* (p. 1586) est une espèce de négatif de *High noon*.

Mammuth Benoît Delépine & Gustave Kervern, France, 2010, 87 mn

Serge (Gérard Depardieu), surnommé Mammuth à cause de sa vieille moto allemande, vient de prendre sa retraite. La recherche des feuilles de paie pour la multitude de petits boulots qu'il a assurés est le prétexte d'un voyage picaresque au terme duquel il retourne vers son épouse (Yolande Moreau).

Cette masse de chair – "il est gros et il pue" – entretiendra une relation étrange avec sa nièce (Miss Ming), simple d'esprit et poétesse à la fois.

Ce film n'a pas peur des détails répugnants : Mammuth et un vieux copain se branlent l'un l'autre, la nièce propose un CV sur papier-toilette écrit avec le sang de ses règles. Il s'en dégage pourtant une paradoxale poésie, résumée par le fantôme ensanglanté de son amour de jeunesse (Isabelle Adjani) morte dans un accident : elle prodigue au héros conseils et mots d'amour. Avec Siné.

Woman they almost lynched *La femme qui faillit être lynchée*, Alan Dwan, USA, 1953, 91 mn

À la fin de la guerre de Sécession, dans une bourgade à cheval sur le Nord et le Sud, déboule Quantrill (Brian Donlevy) et ses pillards sanguinaires (cf. *The stranger wore a gun*, p. 740), dont le jeune Jesse James. La ville abrite aussi le suave Lance (John Lund), en réalité un espion au service des rebelles. . .

Les hommes n'ont que des seconds rôles dans ce western féministe où s'affrontent deux beautés : l'épouse de Quantrill (Audrey Totter) qui chante (doublée par Peggy Lee) et affronte au revolver la tenancière du saloon (Joan Leslie). Une troisième femme franchement moche, la mairesse (Nina Varela), crève l'écran.

San taam *Mad detective*, Johnnie To & Ka-Fai Wai, Hong Kong, 2007, 89 mn

Le film ne serait qu'une histoire de plus de policier corrompu si l'enquête n'était menée par un ex-détective complètement dérangé, Bun. Accompagné d'une épouse que lui seul peut voir (et qui ne correspond pas à la vraie), il se livre à une espèce de divination chamanique – c'est ainsi qu'il s'ensevelit dans une sorte de tombe – pour découvrir le meurtrier de son collègue Wong. Il s'agit d'un autre collègue, Chi-Wai Ko, dont il peut discerner les sept personnalités qui agissent de concert. C'est ainsi que Ko, assis à une table en train de manger prend l'apparence d'un gros lard placide dont les réponses sont soufflées par une jeune femme rusée qui se tient à ses côtés ; peu de temps après, Bun est agressé par un troisième Ko, un assassin auquel la même femme déconseille le meurtre. Bun arrivera à coincer Ko en y laissant la vie : ne survit que son jeune collègue Ho dont le seul Bun pouvait voir la seconde personnalité, celle d'un enfant craintif. Scénario du coréalisateur Ka-Fai Wai.

Au cœur du mensonge Claude Chabrol, France, 1999, 107 mn

Variation sur *La femme infidèle* (p. 1123), en moins réussi. René (Jacques Gamblin), un professeur de dessin, tue Germain-Roland Desmot (Antoine de Caunes), une pruhommesque célébrité télévisuelle qui a trop tourné autour de sa femme Viviane (Sandrine Bonnaire). Au lieu d'épouvanter l'épouse, ce meurtre la rapproche de son mari ; tous deux sont prêts à laisser condamner le peu recommandable trafiquant en œuvres d'arts volées dont Desmot était client.

Tourné à Saint-Malo, le film est déséquilibré par une intrigue auxiliaire, le meurtre d'une fillette dont René est un temps soupçonné et dont la solution est expédiée, illustration de cette désinvolture dont fait parfois preuve le réalisateur.

Man without a star *L'homme qui n'a pas d'étoile*, King Vidor, USA, 1955, 85 mn

La belle Reed Bowman (Jeanne Crain) se livre à l'élevage au détriment des voisins qui décident de poser du barbelé. Quitte à payer de sa personne, elle sollicite l'aide de Dempsey Rae (Kirk Douglas) qui, bien qu'allergique aux clôtures, prend le parti des fermiers. Il vient à bout de Steve Miles (Richard Boone), le nouvel homme de main que Reed avait recruté pour faire régner sa loi ; puis s'en va.

L'originalité de l'excellent scénario de Borden Chase réside dans l'ambiguïté de Dempsey qui se met au service d'une cause qu'il déteste personnellement, le barbelé. Ton humoristique avec l'initiation de Jeff (William Campbell), le jeune protégé de Dempsey, et surtout la découverte d'un étrange ustensile, la baignoire. Claire Trevor campe une sympathique prostituée en fin de carrière.

The third man *Le troisième homme*, Carol Reed, Grande-Bretagne, 1949, 105 mn

Vienne. Holly Martins (Joseph Cotten), venu à Vienne y retrouver Harry Lime, arrive à temps pour son enterrement car son copain vient de mourir écrasé par un camion. En menant sa propre enquête, il découvre que Lime était recherché pour un trafic criminel de pénicilline puis qu'il est toujours vivant. Il finira par aider la Police lors d'une mémorable poursuite dans les égouts ; abattu par Holly, le "copain" est enterré pour de bon.

Les cadrages obliques, les gros plans insistants sur les visages, renvoient à un expressionnisme obsolète. Le film a cependant beaucoup de qualités : la célèbre musique d'Anton Karas, l'excellent scénario de Graham Greene et une brillante distribution (Alida Valli, Trevor Howard, Bernard Lee, Ernst Deutsch). Sans compter Orson Welles en Harry Lime, petit rôle mais ô combien mémorable : tirade d'anthologie au Prater sur le coucou suisse, résultat de 500 ans de paix.

Salt of the Earth *Le sel de la Terre*, Herbert J. Biberman, USA, 1954, 92 mn

Ce film politique un peu démonstratif situé au Nouveau-Mexique raconte la longue lutte de mineurs de zinc mexicains pour l'égalité salariale et, lutte dans la lutte, celle des épouses pour l'égalité avec les hommes : quand la Justice s'en mêle, ce sont elles qui prennent la place des hommes dans le piquet de grève.

Tourné dans la quasi-clandestinité par des blacklistés (Biberman était un des Dix de Hollywood) dont l'acteur Will Geer. La distribution, qui comporte une majorité de non-professionnels, est dominée par l'émouvante Rosaura Revueltas, actrice mexicaine qui allait être en conséquence expulsée des États-Unis.

Vous n'avez encore rien vu Alain Resnais, France, 2012, 114 mn

Distribution remarquable pour ce Resnais testamentaire et touchant qui imbrique deux pièces de Jean Anouilh, *Cher Antoine* et *Eurydice*. Antoine d'Anthac (Denis Podalydès), célèbre auteur de théâtre, organise une veillée funèbre au moment de son décès. Il y convoque les anciens acteurs de son *Eurydice* : Michel Piccoli, Mathieu Amalric, Hyppolyte Girardot, Michel Vuillermoz, Annie Dupeyron, . . . qui jouent leur propre rôle. Pièce dans la pièce, une nouvelle version de cette *Eurydice* nous est restituée sur un écran tout en étant reprise par les invités, en particulier les couples qui l'ont successivement interprétée : Pierre Arditi et Sabine Azéma, Lambert Wilson et Anne Consigny. Ce qui donne lieu à des échanges entre la salle et l'écran dignes de *La rose pourpre du Caire* (p. 474) et aussi à des projections simultanées, façon "split screen", de la même scène.

Despair Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1978, 116 mn

Un Fassbinder atypique mais très réussi d'après Vladimir Nabokov. Le Juif russe émigré Herman Hermann (Dirk Bogarde) aux tendances schizo-phrènes, échange son identité avec un prétendu sosie, Félix (Klaus Löwitsch), afin de le tuer et passer pour mort. Faute de ressemblance physique, la supercherie est facilement éventée.

La chocolaterie que dirige Herman, avec ses ouvriers tout vêtus de mauve, a un petit côté *Willie Wonka* (p. 281). Il vit avec son épouse Lydia (Andréa Ferréol) dans une maison aux allures de serre : la caméra filme à travers des vitres, parfois teintées et capte également les reflets. La stupide et dodue Lydia a pour amant Ardalion (Volker Spengler), un peintre qui est aussi son cousin. Cette vie du début des années 1930 a l'air délicieusement superficielle ; on remarque à peine l'employé qui arrive au travail en uniforme SA ou encore le remplacement des deux Juifs à papillotes qui jouaient aux échecs par deux "Aryens".

À la fin du film, un miroir craquelé renvoie une mosaïque d'images d'Herman. Comme un symbole de schizophrénie, et pas seulement la sienne.

Ladri di biciclette *Le voleur de bicyclette*, Vittorio De Sica, Italie, 1948, 90 mn

À peine a-t-il trouvé un emploi municipal de colleur d'affiches – par exemple, celle de *Gilda*, p. 118 – qu'Antonio se fait voler sa bicyclette. Qu'il tentera, en vain, de retrouver à l'aide de son jeune fils Bruno.

Ce chef-d'œuvre du néo-réalisme nous montre d'abord la Rome populaire de l'après-guerre, avec ses marchés aux puces, Piazza Vittorio Emanuele et Porta Portese, qui sont un peu des marchés aux voleurs. Ils nous montre aussi la superstition à l'œuvre, ainsi cette prophétesse qui monnaie des banalités sur le vol du vélo. La charité catholique qui distribue les tickets de repas, mais seulement pour ceux qui vont à la messe, n'est guère mieux traitée. Après avoir assisté au repêchage d'un noyé, Antonio retrouve son voleur dans un bordel où celui-ci avait temporairement trouvé refuge. Rattapé, le *ladro* fait – ou feint – une crise d'épilepsie et le héros se retrouve impuissant devant un *lumpenproletariat* coalisé et encore plus démuné que lui. Il s'abaisse alors au niveau de celui qu'il pourchassait et se met, par désespoir, à voler à son tour un vélo. Mais au mauvais endroit et au mauvais moment et il se fait prendre. En se blottissant contre lui, Bruno provoque un sentiment de pitié qui lui évite le commissariat et sans doute la prison. Les deux héros, très touchants, rentrent bredouilles en se donnant la main : ils n'ont donc pas tout perdu.

On parle un italien populaire peu châtié, par exemple "magnare" pour "mangiare". Bien que tourné dans les rues de Rome, il n'y a pas de cohérence géographique : par exemple, le quartier excentré du Foro Italico n'est pas naturellement sur le chemin des héros. Le scénario est une œuvre collective due en particulier à Cesare Zavattini et Suso Cecchi d'Amico. Musique d'Alessandro Cicognini.

On dangerous grounds *La maison dans l'ombre*, Nicholas Ray, USA, 1951, 82 mn

Jim Thomson (Robert Ryan), policier expéditif – un suspect qu'il a brutalisé a dû être hospitalisé pour des lésions internes – est exilé en "Sibérie", i.e., dans l'arrière-pays enneigé, par son supérieur (Ed Begley). Il doit faire face au meurtre d'une jeune fille commis par un adolescent qu'il poursuit en compagnie du père de la victime (Ward Bond) qui s'avère encore plus violent que lui, notamment quand il veut tabasser Mary (Ida Lupino) la sœur aveugle du jeune coupable. Lequel fait une chute mortelle en tentant de fuir.

Opposition entre ville nocturne et campagne enneigée et, parallèlement, du flic brutal à la douceur de l'aveugle auprès de laquelle il s'humanise : victoire de la tendresse, à comparer avec *Le violent* (p. 1812). Scénario de Bezzerides et musique de Bernard Herrmann, qu'on réentendra dans *La mort aux trousses* (p. 993).

La viaccia *Le mauvais chemin*, Mauro Bolognini, Italie, 1961, 102 mn

Sombre histoire d'héritage autour d'une propriété, la Viaccia, près de Florence. À la mort du patriarche, elle passe à son fils aîné Fernandino (Paul Frankeur), marchand de vin sans enfant, avec l'arrière-pensée que son frère Stefano (le réalisateur Pietro Germi), qui fait office de fermier, en hérite à son tour. Un troisième frère, Dante (Romolo Valli), engagé dans le combat socialiste, n'est pas dans la course.

Amerigo, alias Ghigo (Jean-Paul Belmondo), fils de Stefano, travaille chez Fernandino en tant que neveu et héritier potentiel. Mais il suit sa propre *viaccia* – mauvaise voie – en s'amourachant de la prostituée Bianca (Claudia Cardinale) pour laquelle il puise dans la caisse. Beppa, la servante-maîtresse de Fernandino, en profite pour le faire expulser de la maison ; elle réussit plus tard à se faire épouser par son maître agonisant. Devenue finalement propriétaire de la Viaccia, on la voit donner des ordres à Stefano alors que Ghigo, qui a reçu un mauvais coup de couteau dans une rixe, est en train de mourir dans son coin.

La description sociale naturaliste s'efface devant le sens plastique de Bolognini qui sait filmer admirablement, en noir et blanc, cette Florence de 1885, une ville de pluie et de brouillard traversée par des robes à faux-cul surmontées de parapluies. Le bordel où travaille Bianca sort tout droit de chez Toulouse-Lautrec, que ce soient les bas rayés ou les coiffures. C'est ce lieu qu'a choisi Ghigo, de préférence à la boutique de l'oncle ou la Viaccia, ou encore à la prison qu'il aurait sûrement connue s'il avait suivi son autre oncle dans son utopie communisante. On pense à d'autres films "umbertiens" de l'auteur : *L'héritage* (p. 517), *Bubù* (p. 1119) et surtout *Metello* (p. 1801).

L'enfance nue Maurice Pialat, France, 1968, 80 mn

François (Michel Terrazon, dix ans) a été abandonné par sa mère. Sournois et souvent méchant – il vient de tuer le chat –, il est capable de brusques éclairs de gentillesse. Sa première famille d'accueil n'en pouvant plus, il est confié à des retraités auprès desquels il serait plutôt mieux inséré : il s'entend particulièrement bien avec la grand-mère âgée qui décède au cours du film. Mais il continue à voler et provoque un accident en jetant des boulons sur les voitures de passage. La fin, ouverte, donne à penser qu'il a peut-être tissé un lien avec cette seconde famille.

On pense inévitablement aux *Quatre cent coups* (p. 521) dont le film de Pialat, véritable coup de poing, diffère par son aspect désobligeant : tout comme les familles d'accueil, le spectateur a du mal à accepter François. En arrière-plan, une description quasi-documentaire d'un milieu modeste et attachant dans les vestiges du bassin minier de Lens marqué par les souvenirs de l'Occupation. Les femmes ne quittent jamais leur blouse sauf à l'occasion des mariages.

Copie conforme Abbas Kiarostami, France, 2010, 102 mn

La Toscane. Un conférencier anglais (William Shimell) parle de son livre sur la copie en art, ce qui attire l'intérêt d'une antiquaire française (Juliette Binoche) qui lui donne rendez-vous dans sa boutique avant de l'emmener en voiture à Lucignano (province d'Arezzo). Discussion en anglais sur l'Art, le *ready-made*. . . c'est un peu ennuyeux. Tout change sur place dans un café où la patronne, qui croit avoir affaire à un couple marié, n'est pas contredite par la femme lors d'un échange en italien. On passe alors au français pour s'apercevoir progressivement qu'il s'agit bien d'un couple venu célébrer sur les lieux les quinze ans de leur voyage de noces. Retour à l'anglais lors de disputes puis au français dans la chambre qu'ils avaient jadis occupée ; au loin, les cloches sonnent et c'est émouvant.

On pense à *Voyage en Italie* (p. 54). Petit rôle pour Jean-Claude Carrière.

Adelheid František Vlácil, Tchécoslovaquie, 1970, 98 mn

Les Sudètes en 1945. Une jeune femme germanophone, Adélaïde, est prise entre la fidélité à son père, dirigeant nazi du coin et criminel de guerre et le nouveau pouvoir tchèque qui en a fait une servante avant une prévisible expulsion. Le sympathique Lt. Chotovický (Petr Čepek) essaie de la protéger. . . tout en se payant sur la bête. Ayant aidé son frère, un SS en cavale, lors d'un affrontement avec Chotovický, elle attend un procès mais préfère se pendre.

Cette région de culture allemande intégrée à la Tchécoslovaquie avait été profondément nazie, ce qui servit de prétexte à une purification ethnique. Les Tchèques ne sont pas dépeints sous un jour très sympathique, en particulier le sergent Hejna (Jan Vostrčil), profiteur de la libération. Comme toujours, les opprimés d'hier sont devenus les oppresseurs d'aujourd'hui.

Way down East *À travers l'orage*, D. W. Griffith, USA, 1920, 150 mn

La jeune Anna (Lillian Gish) est séduite par le fils à papa Sanderson (Lowell Sherman) qui contracte avec elle un *mock marriage*. Abandonnée, elle se retrouve, après la mort de son enfant, servante dans la famille Bartlett où la médisance la rattrape. Elle s'enfuit et n'échappe à la noyade que grâce au fils Bartlett (Richard Barthelmess) qui l'aime : spectaculaire sauvetage sur une rivière en débâcle.

Griffith, qui signe tous ses cartons du monogramme , a la dent très dure contre la bourgeoisie (Sanderson, les cousins d'Anna) et l'hypocrisie religieuse (le squire Bartlett). Ce qui semble contradictoire avec le racisme de *Birth of a nation* (p. 1061) ; on oublie que le Parti démocrate rassemblait à l'époque les ouvriers, le Sud et les petits fermiers ruinés de l'Ouest.

Quelques plans du film sont tournés avec un procédé couleur archaïque.

La flor Mariano Llinás, Argentine, 2018, 815 mn



Le réalisateur exprime son amour du cinéma dans cette suite monumentale de six films joués par quatre jeunes actrices (sauf le cinquième où elles n'apparaissent pas). Le plus souvent tronqués, ils appartiennent chacun – ou plutôt réfèrent – à un genre différent.

Le premier, sorte de série B américaine d'une heure quinze, est centré autour d'un laboratoire et d'une momie – très *Temple du soleil* – maléfique.

Le second, de deux heures, est un mélodrame musical ; on se laisse émouvoir par les chansons même si l'histoire de scorpions centurions nous dépasse un peu.

Le troisième, mon préféré, est un interminable film d'espionnage de cinq heures, référence aux *James Bond* et aussi aux *Vampires* (p. 487). En Argentine, les quatre héroïnes ont capturé un certain Dreyfuss qui passe l'épisode menotté et baillonné à leur table. Tandis qu'à Bruxelles leur chef Casterman se laisse convaincre de les liquider en leur envoyant quatre tueuses ; l'affrontement final est tronqué. Quatre flash-backs renvoient au passé des espionnes dans différents lieux, e.g., un pays d'Amérique latine en guérilla ou l'URSS en train de se déliter. Et c'est souvent touchant.

Le quatrième film, de 3 heures, est particulièrement confus. On y parle du tournage de *L'araignée* (référence à Fritz Lang, p. 1098 ?), d'un asile psychiatrique et on y croise Giacomo Casanova. Il se termine par une sorte de salut aux quatre actrices.

Le cinquième, en noir et blanc, sans bande sonore ni sous-titre, évoque en quarante minutes *Partie de campagne* (p. 1613). Les deux séducteurs sont ici deux faux gauchos chargés d'accompagner les touristes dans un parc d'attraction. Au moment où les actes sexuels sont accomplis, nous voyons des avions effectuer des loopings alors que le son se ranime. On entend la bande du film original de Renoir et la voix de Sylvia Bataille : "Moi j'y pense tous les soirs".

Dans le sixième film, de vingt minutes, l'image floue, comme filtrée par un voile sale, nous laisse distinguer les actrices, parfois nues, dans un paysage sauvage. Le texte, écrit sur des cartons maladroitement disposés, est le journal de la rencontre d'une Anglaise avec trois femmes dans l'Amérique du Sud de 1900.

Références à Édouard Manet et surtout Hergé, e.g., Casterman, éditeur de *Tintin*. Le générique de fin, interminable lui aussi, est filmé tête en bas pendant 27mn, puis "normalement" les 10mn restantes.

Return to Glennascaul Hilton Edwards, Grande-Bretagne, 1951, 22 mn

Histoire de fantômes, proche de celle des *Contes de la lune vague après la pluie* (p. 1045). Ce court-métrage, où Orson Welles joue son propre rôle, fut tourné par un acteur d'*Othello* (p. 1020) entre deux prises du film.

Thelma & Louise Ridley Scott, USA, 1982, 118 mn

Thelma (Geena Davis) quitte son mari pour faire une petite fugue avec sa copine Louise (Susan Sarandon). Laquelle fugue va se transformer rapidement en fuite en avant, à mesure que les deux femmes brûlent leurs vaisseaux pour un voyage libératoire et sans retour. Louise, qui fut victime d'un viol, en veut aux hommes, ce qui explique qu'elle tue, sans véritable nécessité, un salopard qui avait tenté d'abuser de Thelma. Cette dernière s'émancipe progressivement, même si cela entraîne la perte de leur argent volé par un bel étalon (Brad Pitt), argent qu'elle "récupère" au moyen d'un hold up. Le flic sympathique qui essaie de leur éviter le pire (Harvey Keitel) n'arrive pas à les convaincre de troquer leur liberté fugace, mais réelle, pour des années de prison : un baiser entre les deux complices et les voilà qui s'envolent en voiture dans le Grand Canyon.

Gigi Vincente Minnelli, USA, 1958, 115 mn

Élevée dans une famille de cocottes pour en devenir une elle-même, Gigi (Leslie Caron) n'accepte qu'à contre-cœur de devenir la maîtresse de Gaston (Louis Jourdan), lequel aura finalement pitié d'elle et l'épousera.

La nouvelle de Colette, déjà adaptée par Jacqueline Audry (p. 1405), a bien vieilli ; elle ressemble à ces gravures de Sem (1863–1934) qui illustrent le générique et inspirent décors et costumes du film, tourné en extérieurs à Paris. Au milieu de cette bonbonnière musicale, un petit moment de nostalgie et d'émotion quand l'oncle de Gaston (Maurice Chevalier) évoque un lointain passé avec la grand-mère de Gigi (Hermione Gingold) "– Je m'en souviens très bien".

Du fait de sa distribution, le film s'écoute aisément en version française.

Entrée des artistes Marc Allégret, France, 1938, 92 mn

Sur une scène de théâtre, François (Claude Dauphin) met un faux poison dans le verre qu'il tend à Cœcilia (Odette Joyeux) ; elle tombe mais ne se relève pas après les applaudissements. François est accusé de l'avoir tuée par jalousie mais un simple d'esprit (Roger Blin) vend la mèche : jalouse d'avoir été délaissée pour Isabelle (Janine Darcey), Cœcilia avait mis en scène un suicide déguisé en crime pour se venger de son ex.

Ce scénario sans intérêt se déroule, pour l'essentiel, au Conservatoire où Louis Jouvet, extraordinaire, joue son propre rôle. Si les dialogues portent la signature de leur auteur, Henri Jeanson, e.g., "Un critique, c'est quelqu'un qui parle très bien de ce qu'il connaît très mal", ils reflètent avant tout les opinions du grand acteur quant au théâtre. Il a des envolées étonnantes face aux Philistins qui ne comprennent rien à la vocation théâtrale.

Pack up your troubles *Les sans-soucis*, George Marshall, USA, 1932, 64 mn

Revenus de la Grande Guerre, Stan et Ollie s'occupent de la fille d'un camarade de tranchée dont ils recherchent les grands parents qui portent le nom rarissime de Smith, avec les effets cocasses qu'on peut en attendre. Ils doivent aussi soustraire l'enfant au zèle de l'orphelinat, incarné, comme toujours dans les films de l'époque, par une femme vêtue de noir aux allures de vieille fille méchante. L'indispensable Finlayson fait une (trop) brève apparition dans un rôle de général ; un Laurel et Hardy moyen.

International house A. Edward Sutherland, USA, 1933, 65 mn

Beaucoup de monde se retrouve à Wuhu pour tenter d'acquérir la télévision inventée par le Dr. Wong. Le scénario invertébré est prétexte à une revue de divers chanteurs (Rudy Vallee, Cab Calloway, etc.) et à une parodie des chorégraphies de Busby Berkeley. On retient surtout les acteurs comiques : Franklin Pangborn, George Burns, Gracie Allen et, bien sûr, l'inimitable W. C. Fields qui traverse la Terre à bord d'un autogire baptisé *Spirit of Brooklyn* ! Avec Bela Lugosi et la célèbre mangeuse d'hommes Peggy Hopkins Joyce dans son propre rôle.

The jungle book *Le livre de la jungle*, Zoltan Korda, USA, 1942, 106 mn

L'enfant-loup Mowgli (Sabu) revient au village de sa mère (Rosemary De-Camp). Le méchant Buldeo (Joseph Calleia) le suit dans la forêt pour s'emparer d'un trésor maléfique : ses deux acolytes (John Qualen et Frank Puglia) trouveront la mort et, comme il attribue son échec à Mowgli, il met le feu à la forêt. C'est Buldeo, bien vieilli, qui raconte l'histoire ; quand on lui demande comment il a, lui-même, échappé à l'incendie, il répond "That's another story".

Une magnifique adaptation de Kipling, avec un rôle qui semble taillé sur mesure pour l'acteur adolescent. On remarque un interminable python, Kaa, et une panthère très noire, Bagheera. C'est avant tout un film pour enfant avec un splendide Technicolor.

The ghost of Frankenstein *Le spectre de Frankenstein*, Earle C. Kenton, USA, 1942, 66 mn

Premier Frankenstein de chez Universal où Boris Karloff, remplacé par Lon Chaney Jr., ne joue pas le monstre. Lionel Atwill et Cedric Hardwicke campent des médecins, dont un qui porte le nom de Frankenstein, sinistres à souhait. Comme toujours, la foule des villageois vient demander vengeance. Le facétieux Ygor (Bela Lugosi) empêche le film de sombrer totalement dans la routine.

Petit à petit Jean Rouch, France, 1971, 92 mn

Damouré Zika et Lam Ibrahim Dia, quittent Niamey pour Paris – où Lam garde son chapeau de berger peul –, en quête des plans d'un immeuble de dix étages pour leur compagnie "Petit à petit" (cf. *Jaguar*, p 905). Ils ramènent deux Blancs, un clochard et une dactylo, ainsi qu'une prostituée noire. Les deux femmes deviennent les épouses n^{os} sept et huit de Damouré ; mais elles s'ennuient et repartent, tout comme le clochard, pour Paris. Les deux compères, lassés du capitalisme, s'en iront chacun de son côté retrouver le mode de vie traditionnel.

La première partie de cette comédie désinvolte est particulièrement réussie : Damouré visite la France en faisant des commentaires du style *Lettres persanes* – "Les vaches rappellent nos hippopotames" – et, s'improvisant ethnologue, examine la dentition et prend les mensurations des passants.

Ghare-Baire *La maison et le monde*, Satyajit Ray, Inde, 1984, 138 mn

Au début du xx^e siècle, Bimala (Swatilekha Sengupta), dont l'époux Nikilesh (Victor Banerjee) est un maharadjah très occidentalisé, éprouve de la fascination pour Sandip (Soumitra Chatterjee), politicien nationaliste du *Swadeshi* qui prône le boycott des Anglais : il ne faut leur acheter ni sel, ni sucre, ni tissu, ni savon, etc. En forçant les pauvres, souvent musulmans, à se passer de produits bon marché et de meilleure qualité que ceux produits sur place, il exacerbe les tensions dans le Bengale de l'époque et provoque des émeutes. Bimala devient la maîtresse du démagogue avant de se raviser mais trop tard : Nikilesh qui lui a pardonné, choisit délibérément la mort en allant affronter une foule hostile.

Cet excellent film pâtit un peu de la comparaison avec *Charulata* (p. 1034), d'après le même Rabindranath Tagore. Sandip n'a aucun rapport avec Gandhi qui débuta sa carrière politique après la publication du roman (1916).

Borderline Kenneth MacPherson, Grande-Bretagne, 1930, 75 mn

La liaison de son époux avec une femme de couleur entraîne la démence, puis la mort subite d'Astrid (Hilda Doolittle). Bien qu'il n'y soit strictement pour rien, le mari noir de la maîtresse (Paul Robeson) est expulsé. Parlant de la Suisse où se déroule l'histoire, une femme (Winifred Ellerman) commente : "Le pire ce n'est pas ce qu'ils font, mais leur bonne conscience : nous sommes ainsi".

Ce film très découpé, où l'on sent l'influence d'Eisenstein, est l'œuvre du mouvement avant-gardiste *The pool*, formé du réalisateur et des poétesses Ellerman (son épouse) et Doolittle, maîtresse du couple. Les réactions violentes des critiques anglais à sa sortie mirent un terme à la carrière de Macpherson, dont c'est, hélas, l'unique long-métrage.

Mafioso Alberto Lattuada, Italie, 1962, 98 mn

Antonio, contremaître à Milan, retourne dans sa famille en Sicile, accompagnée de sa nordique épouse. Il y retrouve la moustache de sa sœur, les querelles de son père, ainsi que le parrain local Don Vincenzo (Ugo Attanasio) auquel il donne du *Voscenza*, contraction de *Votre excellence*. Il repartira dans le Nord avec le souvenir d'un mauvais rêve : convié à une prétendue partie de chasse, il s'était retrouvé face à Don Vincenzo qui lui avait rappelé qu'il lui devait son poste à Milan et demandé un petit service en retour, du genre de ceux qu'on ne refuse pas : faire le *picciotto*. Comment oublier son embarquement clandestin dans un avion cargo, le pistolet qu'on lui a remis à New York et le client assis dans un fauteuil de coiffeur qu'il a dû abattre, lui-même tétanisé ? Terrifiant.

Le bras droit du Don (Carmelo Oliviero) porte la casquette appelée *coppola*.

Jmourki Colin-maillard, Alexeï Balabanov, Russie, 2005, 105 mn

Nijni-Novgorod (alors Gorki), aux derniers temps de l'URSS. Les petits malfrats Sergueï (Alexeï Panine) et Simon (Dmitri Dioujev) sont au service de Mikhaïlevitch (Nikita Mikhalkov), un trafiquant de drogue que le policier véreux Stepan (Victor Soukhoroukov), assisté de son homme de main Koron (Sergueï Makovetski), veut doubler. Au lieu de l'argent destiné à payer un achat d'héroïne, Koron s'empare de la drogue ; Sergueï et Simon réagissent en déclenchant un carnage tarantinesque avant de partir voler de leurs propres ailes à Moscou. On les retrouve en 2005, devenus premiers de cordée dans un bureau qui surplombe la place Rouge ; Mikhaïlevitch n'est plus que leur obscur gardien.

Le film est une critique du post-soviétisme ; mais le traitement de la violence est d'une rare complaisance. Soukhoroukov et Makovetski jouaient déjà dans *Des monstres et des hommes* (p. 572), film très supérieur à celui-ci.

SPECTRE Saul Mendes, Grande-Bretagne, 2015, 148 mn

James Bond a bien changé depuis le temps du Dr. No (p. 1199) ; la menace de SPECTRE s'est désormais internalisée. Ernst Stavro Blofeld (Christoph Waltz) a en effet trouvé un moyen de prendre le contrôle des services secrets de neuf pays. James Bond (incarné pour la quatrième fois par Daniel Craig) sauvera le monde à la dernière minute, non pas en désamorçant la sempiternelle bombe atomique, mais en cassant un code informatique avec l'aide de "Q" (Ben Whishaw) plus geek que fabricant de gadgets meurtriers. Le thème du film est, en quelque sorte, le vieillissement de l'espionnage à l'ancienne symbolisé par les "doubles zéros" face aux nouveaux moyens informatiques. Référence proustienne avec une héroïne féminine (Léa Seydoux) du nom de Madeleine Swann !

Laugh, clown, laugh *Ris donc, Paillasse*, Herbert Brenon, USA, 1928, 74 mn

Tito (Lon Chaney) est d'une tristesse infinie car il aime Simonetta (Loretta Young, 15 ans) qu'il a recueillie enfant. Le médecin lui conseille d'aller rire au spectacle du clown Flik ; mauvaise idée car Flik, c'est lui. Comprenant sa misère, la jeune fille fait semblant de répondre à son amour ; c'est trop pour le clown qui se suicide en ratant une répétition avec son compère Flok (Bernard Siegel).

Par rapport à d'autres films (e.g., *The unknown* ; p. 699) où Lon Chaney est victime d'une passion non partagée pour une jeune femme, celui-ci se singularise par la passivité, l'absence totale de méchanceté du héros.

Nusumareta yokujō *Désirs volés*, Shōhei Imamura, Japon, 1958, 92 mn

Picaresque histoire d'herbes flottantes, autrement dit de comédiens ambulants. Ils quittent Ōsaka (et sa tour métallique Tsūtenkaku) pour s'installer à la campagne et y donner en alternance des spectacles de kabuki et de strip-tease. Quand ils ne jouent pas, ils courent après les filles du village ou attrapent les volailles pour les manger. L'étudiant Shinkichi qui les a rejoints vit une relation amoureuse avec Chigusa et Chidori, les deux filles du chef de la troupe.

Ce premier film d'Imamura est plaisant, même si les éléments constitutifs de son style ne sont encore qu'à l'état d'ébauche.

Amici miei – Atto II° *Mes chers amis II*, Mario Monicelli, Italie, 1982, 127 mn

Amici miei (p. 605), sauce rallongée et principalement en flash-backs, d'où la présence de Perozzi (Philippe Noiret), enterré dans la première partie : on le voit surpris au lit avec sa maîtresse par la crue de l'Arno de 1966. Il y a du bon, par exemple le sketch de consolidation de la tour de Pise, et du moins bon, ainsi la blague scatologique dont est victime l'usurier Capogreco (Paolo Stoppa). Le film, succession un peu languette de farces infantiles, se clôt sur la paralysie de Mascetti (Ugo Tognazzi) qui participe à une course en fauteuil roulant au Foro Italico ; sous le regard goguenard des autres couillons, une larme au coin de l'œil.

Age of consent Michael Powell, Australie, 1969, 106 mn

Dans la Barrière de Corail, la rencontre d'un peintre vieillissant (James Mason) et d'une sauvageonne (Helen Mirren), sans rapport avec *Lolita* (p. 240).

Après le scandale provoqué par son *Voyeur* (p. 453), Michael Powell eut beaucoup de mal à travailler en Angleterre, d'où un exil en Australie où il tourna ce film sympathique qui reste très en-dessous de ses chefs-d'œuvre. Jack MacGowran campe un pittoresque pique-assiette.

Il brigante di Tacca del Lupo *La tanière des brigants*, Pietro Germi, Italie, 1952, 93 mn

Extraordinaire arrière-plan politique : la résistance du Mezzogiorno à l'unité italienne qui rappelle celle des Vendéens à la République. Habités à être pressurés de toute part, les habitants de Melfi (Basilicate) ne voient rien de positif dans le nouveau pouvoir, celui des Piémontais qui leur apporte par contre deux plaies supplémentaires, impôts et conscription (*tasse e leva*). Donc, vive François II, le dernier Bourbon de Naples tout juste détrôné (on est en 1863). La révolte s'exprime par une violence qui rappelle celle d'*O cangaceiro* (p. 105). À laquelle répond celle des Piémontais pillards qui fusillent quiconque assiste les rebelles.

Après un départ fulgurant, le film tourne au western et s'essouffle pour s'achever sur de bons sentiments, comme s'il avait suffi d'exterminer ces brigands anachroniques pour réaliser l'unité italienne. Premier symbole, l'officier royaliste qui, avant de mourir, souhaite bonne chance à... l'Italie. Et puis, extravagance suprême, un mari pardonne à sa femme d'avoir été violée : une femme honnête aurait dû se suicider, tout comme au Japon, un soldat déshonoré par la capture.

Avec Amadeo Nazzari et Saro Urzì ; scénario cosigné par Federico Fellini (!).

A slight case of murder *Un meurtre sans importance*, Lloyd Bacon, USA, 1938, 82 mn

Marco (Edward G. Robinson, comme sorti de *Little Caesar*, p. 1598) est un bootlegger rangé des voitures qui parle de lui à la troisième personne. Son retour à la légalité se passe mal car sa bière, tolérable faute de mieux aux temps de la Prohibition, est devenue franchement imbuvable maintenant que la concurrence s'exerce ; ce qu'il ne comprend qu'en faisant goûter le breuvage par ses inénarrables sbires (Allen Jenkins, Edward Brophy et Harold Huber) lors d'une tordante séance de dégustation. Il a aussi quelques problèmes avec les cadavres qui s'entassent au salon du premier étage, sans parler du policier en uniforme que sa fille s'est mis en tête d'épouser et qui se promène dans la maison. C'est drôle du début à la fin, avec une mention spéciale pour Ruth Donnelly qui joue une épouse en quête de respectabilité : "– Ne dites plus OK, dites "Yes, Ma'am" – OK, Ma'am".

Joe il rosso Raffaello Matarazzo, Italie, 1936, 81 mn

Une famille noble (dont la moustachue Ada Dondini en duchesse) s'est fait dérober un tableau de Murillo. La jeune épouse du fils de la maison sollicite l'aide de l'oncle Joe (Armando Falconi), un gangster américain qui se met à jouer au policier et découvre que l'original a été vendu depuis bien longtemps.

Le scénario, dû à son fils, permet à l'acteur principal de cabotiner à souhait.

Le Havre Aki Kaurismäki, France, 2011, 90 mn

Marcel Marx (André Wilms), cireur de chaussures dans un Havre verdâtre, prend sous son aile le jeune Idrissa, un clandestin gabonais qui veut rejoindre Londres. Il sera aidé par un petit peuple (Elina Salo, Évelyne Didi) et même un commissaire de police (Jean-Pierre Darroussin) comme on n'en trouve que chez Kaurismäki. Puisqu'un *happy end* ne vient jamais seul, l'épouse de Marcel (Kati Outinen) prénommée Arletty (!) guérit d'un cancer incurable.

L'inévitable séquence de rock 'n' roll est assurée par une gloire havraise, Little Bob. Apparitions de Pierre Étaix et Jean-Pierre Léaud.

Paranoiac Freddie Francis, Grande-Bretagne, 1963, 80 mn

Le suicidé Tony revient d'entre les morts dix ans après : tout le monde le reconnaît sauf sa tante Harriet et son frère Simon (Oliver Reed) qui tente de le tuer. Tous deux sont bien placés pour savoir qu'il s'agit d'une imposture car ils ont caché le cadavre momifié de Tony derrière l'orgue dont joue Simon : il pense ainsi communiquer avec celui qu'il a jadis assassiné pour en hériter.

Le film exploite lourdement la veine ouverte par *Psychose* (p. 1036).

Prima della rivoluzione Bernardo Bertolucci, Italie, 1964, 112 mn

Le lieu et le nom des personnages sont emprutés à *La chartreuse de Parme*. Mais l'amour entre Gina (Adriana Asti) et son neveu Fabrizio est consommé ; attiré par le Communisme, il se range et se marie avec un beau parti, Clelia.

Stylistiquement, le film se situe dans la continuité de *La commare secca* (p. 1264), même si l'on y sent moins l'influence de Pasolini. Les cadrages et les mouvements de caméra épousent les émotions et les états d'âme d'un jeune homme qui se bat contre la montée en lui du conformisme et sa prévisible victoire.

Le film est aussi un document d'époque : une fête de *L'unità*, le cinéma où l'on joue *Une femme est une femme* (p. 803), prétexte à une comparaison entre Anna Karina et Louise Brooks.

Moss rose *La rose du crime*, Gregory Ratoff, USA, 1947, 119 mn

L'Angleterre edwardienne ; la jeune arriviste Rose (Peggy Cummins) fait chanter Michael (Victor Mature), le supposé tueur de sa meilleure amie. Les crimes sont en fait commis par la mère possessive de Michael (Ethel Barrymore) qui les signe au moyen de feuilles de pourpier (*moss rose*). Film léché et vite oublié d'un réalisateur surtout connu comme second rôle, e.g., *Eve* (p. 588). Avec Vincent Price et Patricia Medina.

The handmaid's tale I *La servante écarlate*, Bruce Miller, USA, 2017, 504 mn

À Boston, dans une Amérique dystopique et puritaine rebaptisée Gilead – d'où les tenues style Massachussetts du XVII^e siècle des servantes (*handmaids*) : un cheptel gouverné par de terrifiantes *aunts*, comme la tante Lydia (Ann Dowd), et dédié à la reproduction des élites dans un monde impacté par la chute de la fécondité. Chaque famille de patriciens (*commanders*) a sa servante, surnommée d'après son maître : ofFred, ofGlen, ofWarren, etc. Des maîtres qui ne semblent guère se soucier du renouvellement des inférieurs ; qui servira donc leurs enfants ?

Nataliste et homophobe, le régime punit de mort les "gender traitors". Ce n'est pas tout à fait la Manif' pour Tous – les Noirs ne sont pas parqués dans des zoos – mais plutôt une secte évangéliste qui cite Paul de Tarse (*Romains* I, 26) pour étayer sa condamnation de l'homosexualité. Et fait régner une terreur digne de l'Iran des Pasdaran ou encore l'Afghanistan des Talibans : mutilations diverses – yeux, doigts, bras et clitoris –, sans parler de forêts de pendus.

Dans ce monde d'où toute relation sexuelle a été bannie, l'accouplement d'un commandant avec sa servante donne lieu à une saillie rituelle : la malheureuse est placée entre les cuisses de l'épouse, légitime mais stérile, pendant que son mari besogne. C'est très réussi, bien qu'en-dessous de *The lobster* (p. 1084).

La dimension religieuse s'exprime par une kyrielle de formules de politesse genre "Béni soit le fruit" (réponse "Que le Seigneur l'ouvre"). Des mots prononcés mécaniquement, un peu comme le *Grüß Gott* bavarois.

Cette première "saison" introduit le personnage de June, alias ofFred (Elizabeth Moss) au service du commandant Fred (Joseph Fiennes) et son épouse Serena (Yvonne Strahovsky) qui veut avoir un enfant par June interposée, laquelle ne rêve que de retrouver son époux réfugié au Canada voisin. Suite p. 651.

Abigail's party Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1977, 102 mn

Cette charge féroce contre le mode de vie pavillonnaire utilise le cadre unique d'un salon, symbole de l'enfermement de la petite bourgeoisie anglaise des années 1970. Beverly est exubérante, superficielle et un peu allumeuse, Laurence se pique de culture, aime Van Gogh et place Beethoven au-dessus de Demis Roussos. Le couple reçoit ses voisins, Angela, spécialiste ès banalités, et Tony, époux taiseux et autoritaire ; ainsi que Susan, très mal à l'aise car chassée de chez elle par la boum qu'y donne sa fille Abigail, l'Arlésienne de cette histoire. Beverly danse des slows frotteurs avec Tony et se chamaille avec son époux quant au choix des disques ; la tension monte et Laurence a une attaque. Angela a les bons réflexes de secourisme mais ces gestes nécessaires ne suffisent pas à empêcher une issue fatale. Le téléfilm se clôt sur les quatre survivants anéantis et les déclarations d'amour de Beverly à son défunt. Un petit chef d'œuvre.

The body snatcher *Le récupérateur de cadavres*, Robert Wise, USA, 1945, 78 mn

D'après Robert Louis Stevenson. John Gray (Boris Karloff) est un précieux et encombrant auxiliaire qui fournit à la science des cadavres d'une fraîcheur inégalée : dans une litote typique du producteur RKO Val Lewton, on le voit rattraper en calèche une chanteuse des rues dont la voix s'éteint subitement dans le brouillard. Son principal client est MacFarlane (Henry Daniell), un *dominie* (i.e., professeur) de médecine qu'il fait chanter et qui finit par le tuer. Contraint de devenir à son tour détrousseur de sépultures, MacFarlane est pris de délire face au cadavre déterré d'une femme qu'il imagine être celui de Gray venu le chercher.

Référence aux sinistres Burke et Hare qui, vers 1828, fournissaient le Dr. Knox en "sujets" par une méthode appelée *burking* par antonomase : Burke fut pendu, Hare s'en tira et Knox ne fut même pas inquiété. Situé à Édimbourg, le scénario présente MacFarlane comme un ancien élève de Knox. Avec Bela Lugosi.

Dead of night *Au cœur de la nuit*, Alberto Cavalcanti & Charles Crichton & Basil Dearden & Robert Hamer, Grande-Bretagne, 1945, 104 mn

Film à sketches dont la structure est celle d'un cauchemar cyclique. Le héros (Mervyn Jones) arrive dans un lieu dont il a souvenir d'avoir rêvé : il prévoit ce qu'il va se passer, c'est ainsi qu'il va commettre un meurtre.

Ses hôtes lui racontent d'étranges histoires. 1. Un employé des pompes funèbres (Miles Malleon) attend sur un corbillard – "Encore une place" – phrase que répète le même, costumé en receveur d'un bus que le narrateur s'abstient de prendre et qui tombe dans un ravin. 2. Dans une partie de cache-cache costumée, une jeune fille rencontre un enfant terré dans sa chambre qui a peur d'être tué par sa demi-sœur ; c'est le fantôme d'un gamin assassiné il y a longtemps. 3. Une jeune femme (Googie Withers) offre à son fiancé un miroir dans lequel il est seul à voir le décor d'un meurtre commis autrefois et qui le pousse à agir de même en tuant celle qui est devenue son épouse. 4. Deux joueurs de golf (Naunton Wayne et Basil Radford d'*Une femme disparaît*, p. 697) se brouillent à cause d'une femme que l'un épouse alors que l'autre se suicide et se mue en fantôme pour hanter son ami... 5. Le ventriloque Maxwell Frere (Michael Redgrave) entretient une relation schizophrène avec sa marionnette Hugo qu'il jalouse, la soupçonnant de vouloir le quitter pour un concurrent qu'il finit par tuer ; emprisonné, il détruit Hugo avant de se mettre à parler comme lui.

Le visiteur finit par commettre un meurtre, en étranglant, sans raison, le médecin qui venait de lui raconter la dernière histoire. Tout se brouille dans sa tête où défilent des extraits des sketches... Il se réveille alors de ce cauchemar pour apprendre qu'il doit se rendre dans un certain lieu, qui n'est autre que celui du rêve. Un des grand chefs-d'œuvre du cinéma britannique.

Gli uomini, che mascalzoni. . . . *Les hommes, quels mufles !*, Mario Camerini, Italie, 1932, 62 mn

Bruno (Vittorio De Sica) "emprunte" la voiture de ses patrons dont il est chauffeur pour impressionner Maiuccia (Lia Franca), vendeuse dans une parfumerie. Tout se passe mal : il perd son travail et se brouille avec la belle. Après une série de chamailleries peu palpitantes, un mariage se profile.

Le film vaut surtout pour les prises de vue en extérieurs, notamment à la Foire de Milan. Célèbre chanson, *Parlami d'amore, Mariù*, interprétée par De Sica.

La reine Margot Patrice Chéreau, France, 1994, 143 mn

Chorégraphie d'une fin de dynastie annoncée, celle des Valois au temps de la Saint-Barthélemy. Catherine de Médicis (Virna Lisi) est une araignée tissant une toile où se prendront Coligny (Jean-Claude Brialy) et les protestants mais aussi son fils Charles IX (Jean-Hugues Anglade) qu'elle empoisonne par erreur au moyen d'un livre de chasse aux pages enduites d'arsenic, au profit de son chouchou, le futur Henri III (Pascal Greggory). Henri De Navarre (Daniel Auteuil) lui échappe de justesse, sauvé par son épouse Margot (Isabelle Adjani) à l'esprit très politique.

Distribution éclatante même dans les plus petits rôles avec des acteurs peut-être trop beaux, e.g., Julien Rassam dans celui d'Alençon connu pour sa laideur. Les amours tragiques de l'infortuné La Môle (Vincent Perez) avec Margot passent ici au second plan : on n'a pas droit aux extravagants coins de torture en cuir ! Le film, magnifique, atteint à une grandeur tragique lors de l'agonie du roi ; il est supérieur à la version Dréville de 1954 (p. 559), pourtant plus fidèle à Dumas.

The far country *Je suis un aventurier*, Anthony Mann, USA, 1954, 97 mn

Au temps de la ruée vers l'or de 1896, à Dawson City (cf. p. 970), dans le territoire canadien du Yukon – avec des extérieurs filmés dans l'Alberta, plus accessible. Comme la plupart de ses westerns avec Mann (c'est le quatrième), James Stewart campe un personnage sans ossature morale, Jeff Webster, qui finira par découvrir l'altruisme, peut-être par esprit de revanche. Face à lui, Gannon (John McIntire), crapuleux et paradoxalement sympathique, un juge à la Roy Bean (p. 1305) qui ne recule devant rien pour s'emparer des concessions des mineurs. Entre les deux, la sensuelle Ronda (Ruth Roman) qui penche pour Jeff ; trop compromise avec Gannon, elle ne peut se racheter que grâce à la balle perdue tirée par le Code et meurt dans les bras du héros. L'apogée du western.

Avec Walter Brennan et Jay C. Flippen chez les bons, Robert Wilke et Jack Elam chez les méchants. Corinne Calvet, avec ses couettes, son bonnet et son accent français, a un rôle un peu tarte.

Donovan's reef *La taverne de l'Irlandais*, John Ford, USA, 1963, 108 mn

Dans la veine désinvolte de John Ford, un univers à la Pim-Pam-Poum (*The Katzenjammer kids*) où les héros auraient grandi, mais physiquement seulement. Le temps s'est arrêté à jamais pour John Wayne et Lee Marvin, Jack Warden et Mike Mazurki et on oublie presque que Dorothy Lamour va avoir cinquante ans car, entre deux bagarres irlandaises, on joue au train électrique ; à moins qu'on n'aille assister à la messe de minuit dans une église où il pleut, moment magique et touchant où défilent les rois mages, dont celui des États-Unis.

Tourné à Hawaï, le film est censé se passer en Polynésie. Seul acteur français, Marcel Dalio en prêtre ; Cesar Romero, qui joue le marquis de Lage, a du mal à dire trois mots dans notre langue.

Les orgueilleux Yves Allégret, France, 1953, 99 mn

Au Mexique, un touriste est le premier à être terrassé par une épidémie de méningite. Sa veuve (Michèle Morgan) fait la connaissance d'un ex-médecin alcoolique (Gérard Philipe) à qui elle redonnera sa dignité.

La caméra s'attarde complaisamment sur Michèle Morgan dans sa chambre, enlevant ses bas pour se mettre en combinaison, ce dont on ne saurait se plaindre. Gérard Philipe en fait des tonnes en *borracho* qui va chercher les *gusanos* au fond des bouteilles de mezcal qu'il mendie en dansant. "Une belle crasse comme ça, j'en ai pour huit jours à la refaire", dit-il quand il doit se laver les mains.

La rédemption finale, soudaine et radicale, est bien convenue. D'après une nouvelle de Jean-Paul Sartre, le film illustre une sorte d'existentialisme sommaire. Avec Carlos López Moctezuma, Víctor Manuel Mendoza, et Michèle Cordoue.

Bitter moon *Lunes de fiel*, Roman Polanski, France, 1992, 140 mn

D'après Pascal Bruckner, une réussite dans la carrière en dents de scie de Polanski. Le film, en langue anglaise, est centré sur Mimi (Emmanuelle Seigner) et Oscar (Peter Coyote), un couple franco-américain qui, ayant exploré les voies de l'amour et du sexe, emprunte celles de la haine et de la mort pour finir en beauté. Il tombe éperdument amoureux d'elle, mais quand les sens se calment, ne lui épargne aucune humiliation pour la faire déguerpir. Suite à un accident dont Mimi a aggravé les conséquences, Oscar se retrouve en fauteuil roulant et devient la victime impuissante de la vengeance de celle qu'il finit par épouser. Sur un navire de croisière, le couple manipule les Anglais Nigel et Fiona (Hugh Grant et Kristin Scott Thomas) ; émoustillé par l'histoire racontée en flash-back par Oscar, Nigel guigne Mimi qui lui préfère Fiona. Tout ça se termine dans le sang : "We were just too greedy, Baby!". Référence datée, le minitel rose 3615 ULLA.

Noi vivi *Nous les vivants*, Gofreddo Alessandrini, Italie, 1942, 174 mn

D'après *We the living* (1936) d'Ayn Rand basé sur ses souvenirs de l'URSS avant qu'elle ne devienne figurante pour *The king of kings* (p. 382) et s'installe aux USA. Philosophe américaine, icône des libertariens dont l'"objectivisme" est une espèce de réalisme léniniste où le prolétariat a été remplacé par les premiers de cordée qu'elle oppose aux "parasites" : le film *The fountainhead* (p. 1315) résume parfaitement cette déplaisante idéologie. Prônant un égoïsme rationnel et ennemie de toute forme d'assistanat, elle finit cependant par avoir recours à Medicare pour se soigner : faites ce que je dis, pas ce que je fais.

Pour cause de guerre, le roman a été adapté sans les droits – même problème pour *Ossessione* (p. 100), adaptation non autorisée de James Cain. Et fut plus tard interdit en conséquence jusqu'à ce que l'auteure en prenne le contrôle. On peut le voir en DVD dans une version censurée qui ne retient que 80% du métrage original. Les coupures peuvent être (stoïquement) visionnées sur un disque auxiliaire : une très longue, de 18 mn, concerne un cousin délateur qui envoie sa sœur à une mort probable en Sibérie. Cette discutabile simplification de l'intrigue sacrifie la famille de Kira. Les autres concernent le meurtre d'une nonne par le Guépéou et, surtout la tirade du vieux bolchévik Timochenko qui, avant de se suicider, dit ses quatre vérités au spéculateur Morozov : "Tu es un de ces sales Juifs qui ont confisqué la révolution pour faire leurs petites affaires", ce qui confère au film une dimension antisémite. S'agit-il d'adjonctions du scénariste ? Difficile à dire vu qu'Ayn Rand a remanié son roman en 1959 en l'expurgeant de certains passages.

De façon étrange, le seul personnage masculin positif est Andreï, joué par Fosco Giachetti, acteur du fascisme qu'on ne verra plus dans des œuvres majeures – sauf *Les maudits* (p. 1379). Ce "bon guépéiste" est d'ailleurs un trotskiste, à en croire la tranche de son livre de chevet. Le beau Leo (Rossano Brazzi) dont Kira (Alida Valli) est amoureuse est, par contre, mouillé jusqu'au cou dans les trafics. On remarquera que ces spéculateurs renvoient aux méchants "nepmen" des films soviétiques (Boris Barnet, etc.) des années 1920 ; ici, ils sont en cheville avec des communistes influents qui finiront par avoir la peau du vertueux Andreï.

Ce personnage en porte-à-faux révèle une certaine ambivalence quant au Communisme, que ce soit de la part d'Ayn Rand ou de son adaptateur fasciste. La première édition du roman avait d'ailleurs laissé échapper cet aveu : j'admire vos méthodes (celles du Guépéou) mais je méprise vos idéaux – "I loathe your ideals. I admire your methods". Comme toujours, le Fond et la Forme, la fin et les moyens ont bon dos : pour paraphraser Larquey dans la salle de classe du *Corbeau* (p. 1578), où est la fin, où sont les moyens ? On découvre, une fois de plus, que la véritable fin, ce sont les moyens, ceux du totalitarisme dont la version fasciste n'est qu'une copie de l'original bolchévik. Musique de Renzo Rossellini.

Såsom i en spegel *À travers le miroir*, Ingmar Bergman, Suède, 1961, 90 mn

Brève sortie de Karin (Harriet Andersson) de l'hôpital psychiatrique où elle finit par retourner à sa propre demande. Ni son mari médecin Martin (Max von Sydow), ni son père David (Gunnar Björnstrand), un écrivain égoïste qui vit en Suisse et voit sa fille comme un sujet de roman, ne peuvent l'aider dans sa schizophrénie. Incestueuse avec son jeune frère Minus (Lars Passgård), elle croit voir une énorme araignée là où elle attendait Dieu.

La référence à *Corinthiens* 13 : "Car nous voyons maintenant au moyen d'un miroir, de façon confuse", place l'œuvre sous le signe du questionnement religieux. "Dieu existe-t-il?" demande, déboussolé, Minus. "La preuve de Dieu est l'amour, à moins que Dieu et amour ne fassent qu'un" répond David.

Bergman utilise pour la première fois "son" île (Fårö, p. 145) comme décor.

Xilu xiang *Little Cheung*, Fruit Chan, Hong Kong, 1999, 102 mn

Contrepoint plutôt léger à *Made in Hong Kong* (p.1150), œuvre hantée par la mort dont les personnages traversent symboliquement l'écran à la fin du film.

Dans un Hong Kong peuplé, nous suivons un enfant de 9 ans, "Petit Cheung", un surnom qui renvoie à l'acteur Wing-Cheung Tang, dit Cheung l'Aîné, dont la mort le 21 avril 1997, quelques mois avant le rattachement, fait les gros titres. Il essaie de gagner un peu d'argent pour s'offrir un tamagotchi, en vendant du thé. Celui qu'il fournit au Parrain local est du "Kung Fu spécial" – il a pissé dedans –; il est même question d'un "thé Dracula" fait à partir d'un tampon périodique, mais ce n'est peut-être qu'un fantasme mis en images. Les personnages clefs de son univers vont disparaître : sa grand-mère meurt et la jeune clandestine qui l'aidait dans son petit commerce est expulsée. Mais peu lui importe car il ne cherche qu'à retrouver un grand frère gangster dont il vient d'apprendre l'existence.

Sylvie et le fantôme Claude Autant-Lara, France, 1946, 98 mn

Quatrième et dernier film d'Autant-Lara avec Odette Joyeux. Et pas moins de quatre fantômes : Jean Desailly, François Périer, Louis Salou, ainsi que... Jacques Tati, le seul à pouvoir vraiment traverser les murs. Pour une histoire en équilibre instable entre plusieurs mondes, située dans un grand château avec son escalier secret et sa scène de bal. Tout cela ne tient debout que grâce au charme de l'actrice principale qui sait rester à mi-chemin de la naïveté de l'enfance et des émois de l'amour et nous fait croire à ses 16 ans alors qu'elle en a le double.

Excellente distribution autour de Pierre Larquey : Julien Carette, Gabrielle Fontan, Claude Marcy et Paul Demange ; et magnifique musique de René Cloërec.

Robin Hood *Robin des Bois*, Alan Dwan, USA, 1922, 133 mn

Les acteurs (Wallace Beery en Cœur de Lion, Alan Hale en Petit Jean, Sam De Grasse en Prince Jean et surtout Paul Dickey dans le rôle de l'infâme Gisbourne) sont emmenés par un Douglas Fairbanks bondissant. La superbe photographie met en valeur de magnifiques décors.

Consacré au mythique défenseur des pauvres, le film est très supérieur au *Signe de Zorro* (p. 129) où Fairbanks incarnait un champion du sang bleu.

Les dragueurs Jean-Pierre Mocky, France, 1959, 75 mn

Freddy (Jacques Charrier, futur puis ex-époux de Brigitte Bardot) et Joseph (Charles Aznavour) passent la nuit à la recherche de femmes ; ils appellent cette activité "dragner" – le mot est resté. C'est d'abord une pute (Dany Robin) rencontrée à l'aérogare des Invalides, puis deux copines (Dany Carrel et Estella Blain), puis une mineure (Véronique Nordey) dans la galerie du Lido, puis deux Suédoises, ce qui les emmène à Montmartre ; Freddy croit trouver l'amour de sa vie auprès de Jeanne (Anouk Aimée) mais elle porte un appareil orthopédique. Ils se mêlent à une "surboum" – le mot est passé de mode – où trône la belle Ghislaine (Belinda Lee). Si Freddy rentre finalement bredouille, le sentimental Joseph y a fait la rencontre de Françoise (Nicole Berger). On retrouvera le couple Aznavour/Berger dans *Tirez sur le pianiste* (p. 1565).

Meurtres ? Richard Pottier, France, 1950, 105 mn

Cela commence par une affaire d'euthanasie : un paysan (Fernandel) aide son épouse (admirable Line Noro) à mourir. Et ça se termine en règlement de comptes avec les horribles bourgeois aixois – le roman de Charles Plisnier a été délocalisé en Provence – que sont ses deux frères : un médecin (Raymond Souplex), qui fait carrière grâce aux charmes de son épouse (Mireille Perrey), et un avocat (Jacques Varennes). De peur du procès – qui rejaillirait sur la famille malgré un prévisible acquittement – ces parvenus font interner leur frère dans un asile d'aliénés.

Le psychiatre a été choisi pour sa capacité à dénicher le grain de folie chez les gens raisonnables : une réponse négative à la question anodine "Avez-vous froid ?" lui permet de noter une incriminante "insensibilité au froid".

Le film rappelle, en moins réussi, *Un revenant* (p. 236) du même scénariste Henri Jeanson ; c'est ici une nièce (Jeanne Moreau) que le héros, finalement libéré, emmène loin d'Aix. Fernandel, médiocre dans la plus grande partie du film, ne retrouve sa verve habituelle qu'à la fin, quand il s'épanche cours Mirabeau.

Réplique cocasse : "Elle leur a serré la main du bout des lèvres" ; une main froide comme celle d'un serpent ? Avec Georges Chamard et Philippe Nicaud.

Liebe ist kälter als der Tod *L'amour est plus froid que la mort*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1969, 85 mn

Götter der Pest *Les dieux de la peste*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1970, 88 mn

Deux films assez agaçants du début de Fassbinder, surtout le premier, avec ses regards-caméra de chez Godard et son gangster au chapeau sorti de chez Melville. Le deuxième bénéficie d'une belle photo de nuit.

Hanna Schygulla joue dans les deux avec d'autres membres de la future troupe du réalisateur, dont sa propre mère, Lilo Pempeit. Mais l'auteur ne s'est pas encore trouvé.

The man who wasn't there *The barber*, Joel Coen, USA, 2001, 116 mn

Magnifique film noir situé à Santa Rosa (référence à *L'ombre d'un doute*, p. 1812) en 1949. Ed Crane (Billy Bob Thorton) est un coiffeur taiseux qui a la mauvaise idée de faire chanter Big Dave (James Gandolfini des *Sopranos*, p. 1203), l'amant de son épouse Doris (Frances McDormand) qu'il sera amené à tuer. Mais c'est Doris qui est accusée du meurtre et se suicide en prison. Ed sera néanmoins condamné à mort et exécuté pour un crime commis par Big Dave.

Tout est dans l'humour habituel des Coen, le visage apparemment inexpressif, comme fataliste, du héros qu'on entend en voix off – "I was the barber" –, et la splendide photo en noir et blanc. En toile de fond, Roswell et l'obsession des OVNI. Et une référence inattendue à la mécanique quantique : l'incertitude doit bénéficier à l'accusé ! Ed passe à la chaise électrique (en Californie, connue pour sa chambre à gaz !), clin d'œil à sa profession puisque le condamné est soigneusement rasé pour augmenter sa conductivité. Avec Scarlett Johansson.

Dr. Jekyll and Mr. Hyde Victor Fleming, USA, 1941, 108 mn

Cette adaptation sans surprise de Stevenson, inférieure à celle de Mamoulian (p. 678), vaut surtout par ses acteurs : Ingrid Bergman et Lana Turner jouent les amours respectifs de Hyde et Jekyll, tous deux campés par Spencer Tracy ; Donald Crisp, en futur beau-père, est victorien à souhait.

Le vertueux Jekyll a mis à profit l'éloignement de sa fiancée pour se transformer en Hyde et satisfaire ses tendances perverses aux dépens de la pauvre Ingrid Bergman (ici à contre-emploi) : on sait qu'il la fouette. L'absente de retour, il redevient Jekyll et affecte de mépriser ce Hyde dont il indemnise la victime, ce qui est bien commode. Ce n'est au fond que justice si cet *alter ego* refuse de s'effacer et se manifeste de façon non contrôlée, intempestive.

Lunga vita alla signora ! *Longue vie à la signora*, Ermanno Olmi, Italie, 1987, 102 mn

Un banquet dans un château du Nord de l'Italie (Trentin) en l'honneur de la "signora", sorte de momie portant voilette et face-à-main. Autour de la table en U, des convives importants et plutôt âgés, ainsi que le fils de la signora qui se permet diverses mufleries sans que quiconque ne semble, ou n'ose, s'en émouvoir. On présente un magnifique mérrou et on sert des grenouilles qui ne sont pas du goût de tout le monde. Les adolescents d'une école hôtelière, trop jeunes et trop purs, observent médusés un monde qui semble totalement corrompu ; à l'exception d'une jeune fille au visage d'ange, comme égarée à la table des puissants.

Un nœud papillon blanc abandonné devant une porte présage la fuite du jeune serveur Libenzio, héros du film, par la même porte. Refusant le briquet en or offert par une convive qui l'avait attiré dans sa chambre, il finit par retrouver une sorte de pureté, d'état d'enfance, en jouant dans un pré avec un chien.

Œuvre mystérieuse et parabole sur le pouvoir dont nature et but nous échappent. La fonction du protocole est-elle de cacher le vide ? On pense à *Il posto* (p. 1291).

The three burials of Melquiades Estrada *Trois enterrements*, Tommy Lee Jones, USA, 2005, 117 mn

Mike Norton (Barry Pepper), garde-frontière brutal, s'est payé un carton sur un Mexicain. L'ami de la victime Pete Perkins (Tommy Lee Jones) enlève le meurtrier et l'oblige à exhumer le corps pour l'emmener dans un hameau perdu du Mexique où il sera enterré à nouveau.

Belle histoire au rythme lent, tournée dans de magnifiques paysages du Texas. L'ambiance mexicaine et le voyage avec un cadavre en décomposition évoquent Sam Peckinpah et *Bring me the head of Alfredo Garcia* (p. 454).

True grit Joel & Ethan Coen, USA, 2010, 106 mn

Remake d'un film (p. 1387) tourné à l'époque de l'agonie du western (1969).

Les Coen s'en donnent à cœur joie avec le truculent marshall Cogburn (Jeff Bridges) dont ils ne cachent pas le passé peu ragoûtant – il a fait partie de la bande de Quantrill (*The stranger wore a gun*, p. 740) qui pillait et massacrait au nom du Sud. Si Matt Damon est un LaBoeuf peu mémorable, la très jeune Heilee Steinfeld (13 ans) est excellente dans le rôle de Mattie, fille volontaire obstinée à venger son père et qui perd un bras à la suite d'une morsure de serpent.

Citation du "Leaning" que chantait Mitchum dans *La nuit du chasseur* (p. 1563). La fin, touchante et mélancolique, rappelle *L'homme qui tua Liberty Valance* (p. 44) : Mattie, maintenant vieille fille, récupère le cercueil de Cogburn.

Ponette Jacques Doillon, France, 1996, 94 mn

Œuvre étonnante et très touchante qui repose sur une comédienne de quatre ans, Victoire Thivisol, dans le rôle d'une fillette qui vient de perdre sa mère et dont on suit le délicat apprentissage du deuil. Doillon est arrivé à restituer, dans sa sincérité et sa roublardise, le discours enfantin sur la résurrection, les Juifs, les "enfants-dieu" (!)... On est tellement rentré dans l'univers de Ponette que l'apparition de sa maman (Marie Trintignant) au cimetière nous étonne à peine.

Le film est tourné dans la vallée de l'Ouvèze en amont de Vaison.

Marathon man John Schlesinger, USA, 1976, 125 mn

L'ancien nazi Szell (Laurence Olivier, terrifiant) est à la tête d'un trafic de diamants qui utilise des courriers, dont l'allemande Elsa (Marthe Keller) et Doc (Roy Scheider) que Szell décide de liquider suite à la mort accidentelle de son frère; après deux tentatives à Paris, notamment aux puces de Saint-Ouen, il arrive à ses fins à New York. Mais Doc avait lui-même un frère, Babe (Dustin Hoffman), auquel il a peut-être eu le temps de livrer un secret; ce dernier est capturé par la sinistre bande du trafiquant (William Devane, Richard Bright et Marc Lawrence) et torturé selon une méthode qui aurait dû ravir Jack Nicholson dans *La petite boutique des horreurs* (p. 176) car Szell est dentiste : roulette en main il pose la question "Is it safe?" à laquelle Babe ne comprend rien, le spectateur non plus. Le nazi trouvera la mort, à côté de ses diamants, dans un réservoir de Central Park et Babe retournera à sa chère course à pied.

Le film, attachant malgré un scénario confus, est éclaté en épisodes qui se raccordent mal. Le plus réussi voit Szell se rendre dans un quartier de diamantaires juifs pour se faire une idée du prix de la marchandise; reconnu comme le sinistre "Ange blanc" d'Auschwitz il est poursuivi par un vieillard au bras tatoué.

Les dames du Bois de Boulogne Robert Bresson, France, 1945, 86 mn

D'après Diderot. Délaissée par son amant Jean (Paul Bernard), Hélène (María Casares) tisse sa toile pour le rendre follement amoureux d'Agnès (Elina Labourdette dans le rôle de sa vie), une jeune femme pauvre qui vit avec sa mère (Lucienne Bogaert), en lui cachant son passé de danseuse de cabaret aux douteux admirateurs masculins. Agnès tente d'ailleurs de dire la vérité à Jean qui refuse de l'entendre et lui propose le mariage. Après la cérémonie, Hélène peut enfin savourer sa vengeance : "– Vous avez épousé une grue". Il semble cependant que l'amour soit suffisamment fort pour que le couple surmonte l'épreuve.

"Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour" : ce film magnifique fut renié par son auteur dont il est effectivement peu typique.

Heisei tanuki gassen ponpoko *Pompoko*, Isao Takahata, Japon, 1994, 119 mn

Les dessins animés de Takahata, souvent touchants comme celui-ci, n'ont pas peur d'aborder des thèmes graves. En l'an 32 de l'ère Pompoko, une tribu de tanukis (chiens viverrins) tente, par tous les moyens, d'empêcher la destruction d'une forêt, laquelle doit faire place à la ville nouvelle de Tama. Ils possèdent une arme que leur confère la tradition des contes de fées : certains d'entre eux peuvent, tout comme les renards, prendre n'importe quelle apparence. Ils envoient des émissaires pour chercher les grands maîtres de cet art : ceux de Shikoku répondent à l'appel, mais celui de Sado est mort, abattu par un chasseur.

Ils essaient à peu près tout, provoquent des accidents sur les chantiers, organisent un défilé nocturne de spectres dans lequel on reconnaît de nombreuses œuvres d'art – ainsi le squelette de Kuniyoshi Utagawa – avant d'avoir finalement recours à l'affrontement direct. Mais ce sont des fêtards, prompts à célébrer la moindre victoire tactique, d'une insatiable gourmandise et incapables de respecter la chasteté que demanderait cette guerre. Résultat, ils sont défaits sur toute la ligne et auront tout juste la force de faire ressurgir – pour un court moment – les rizières et les chaumières d'antan.

Les survivants suivent l'exemple de leurs congénères les renards et utilisent leurs capacités transformistes pour s'intégrer aux humains, quitte à se cacher pour faire la fête. "Nous nous en sortons à peu près, mais *quid* des lapins et des blaireaux qui ne peuvent pas se déguiser ?"

Meet John Doe *L'homme de la rue*, Frank Capra, USA, 1941, 122 mn

Un certain John Doe – c'est à dire Tartempion – annonce par lettre qu'il se jettera à Noël du haut d'un gratte-ciel pour protester contre l'état du monde. Cette blague de la journaliste Ann Mitchell (Barbara Stanwyck) a un tel succès qu'un véritable John Doe, Willoughby (Gary Cooper), est recruté pour donner vie au personnage. Il devient rapidement le symbole d'un mouvement apolitique chargé d'espoir ; tout ça est en fait téléguidé par l'affairiste fascisant Norton (Edward Arnold) qui veut utiliser ces comités qualunquistes pour prendre le pouvoir. Quand Willoughby prend ses distances, il est dénoncé comme imposteur par Norton et disparaît avant de tenter de se suicider pour de bon la nuit de Noël. Ann saura l'en dissuader : le mouvement John Doe peut renaître de ses cendres.

Le point faible du film est le côté flou du "JohnDoeisme", à peu près "aimez-vous les uns les autres" ou "sois gentil avec ton prochain", voir la séquence où Bert (Regis Toomey) explique comment il a changé de regard sur son voisin. Seul le copain (Walter Brennan) de Willoughby a un discours un peu dérangeant : sa dénonciation des Ilotes (*Helots*) annonce vaguement l'idée moderne de décroissance. Avec James Gleason, Spring Byington, Irving Bacon et Warren Hymer.

Fort Apache *Le massacre de Fort Apache*, John Ford, USA, 1948, 128 mn

Nommé à Fort Apache, le pète-sec Col. Thursday (Henry Fonda) méprise les sous-officiers et encore plus les “sauvages” qui n’ont pas été à West Point comme lui et qu’il charge en conséquence sabre au clair. . . Il trouve la mort.

Film fordien par excellence, avec le sempiternel décor de Monument Valley et le bal ouvert par le médecin (Guy Kibbee), les bagarres et les soûleries de sous-officiers et de soldats (les récurrents Victor McLaglen, Jack Pennick et Hank Worden) qui savent aussi chanter (Dick Foran) *Oh Genevieve*. Le Cpt. York (John Wayne) transforme la piteuse expédition de Thursday en valeureux exploit devant des journalistes, une sorte de “print the legend” (p. 44) *ante litteram*. Le réalisateur compose quant à lui la légende dorée de la Cavalerie. Les Indiens sont cependant présentés de façon compréhensive : l’agent Meacham (Grant Withers) en charge des Apaches les affame, ce qui explique leur révolte. Avec Pedro Armendáriz, Ward Bond, John Agar et Shirley Temple qui tente de passer le cap délicat de l’âge adulte : peu convaincante dans un rôle mi-enfant mi-femme, elle devait rapidement se reconvertir en politicienne républicaine.

One, two, three *Un, deux, trois*, Billy Wilder, USA, 1961, 108 mn

Berlin, 1961, juste avant la construction du Mur que le scénario ne prévoyait pas. MacNamara (James Cagney), responsable local de Coca-Cola, s’appête à recevoir le grand patron de la firme (Howard St. John) venu d’Atlanta pour voir sa fille. Mais cette dernière vient de se marier avec Otto Piffel (Horst Buchholz), un jeune communiste de Berlin-Est dont elle est enceinte. MacNamara a tout juste 24 heures pour transformer ce gendre inadéquat en beau parti, par exemple en le faisant adopter par un noble décafé : il devient Otto von Droste Schattenburg, promis au meilleur comme directeur européen de Coca.

Comme monté sur ressorts, Cagney imprime au film un rythme infernal. Liselotte Pulver (*A time to live and a time to die*, p. 1021) campe son aguichante secrétaire. La dernière image montre MacNamara achetant du Cola au distributeur et découvrant avec horreur qu’il tient une bouteille de Pepsi dans la main.

Le caustique Wilder s’en prend aux communistes, à leurs défilés et leur Police politique autant qu’aux Américains avec leur arrivisme et leur conformisme résumé par cette horloge à coucou qui joue *Yankee doodle*. Et surtout aux Allemands et à leur amnésie collective avec, par exemple, ce secrétaire qui claque (un peu trop) des talons et dont on apprend qu’il a été SS, “mais comme cuisinier, un très mauvais cuisinier d’ailleurs”. Seule manque cette empathie pour les personnages qui faisait de *La scandaleuse de Berlin* (p. 1585) un chef-d’œuvre. Le rôle du chef d’orchestre du Grand Hôtel de Berlin-Est est tenu par le compositeur de cinéma Friedrich Hollaender.

The second civil war Joe Dante, 1997, 96 mn

Cette uchronie résonne bizarrement vingt ans après. En proie à des vagues d'immigration, la dernière venant du Pakistan, le gouverneur du très républicain Idaho (Beau Bridges) décide de fermer ses frontières en application de son slogan "America as it should be". Ce qui entraîne une sécession et une guerre civile dont nous voyons les premières images à la fin. Parmi les états séparatistes, le Rhode Island dont le gouverneur d'origine chinoise ne veut pas être envahi à son tour. Cette farce n'épargne ni la télévision ni ceux qui se soumettent à son diktat : le Président ramène la durée de son ultimatum de 72 heures à 67 heures 30 pour ne pas interférer avec le prochain épisode d'un *soap opera* que nul ne saurait manquer. Au-delà de l'ironie, une amère constatation : il est bien révolu le temps des années 1960 où l'idéalisme de gauche avait su dépasser les allégeances ethniques. Avec James Coburn.

The lawless Haines, Joseph Losey, USA, 1950, 83 mn

Dans un village de Californie, une bagarre dans un bal dégénère en affrontements entre Américains et Mexicains. Un jeune basané panique et prend la fuite ; il est rattrapé par des policiers racistes dont l'un sera tué dans un accident de voiture attribué au gamin, lequel s'enfuit à nouveau et devient l'objet d'une véritable chasse à l'homme. Un couple de journalistes (Macdonald Carey et Gail Russell en Mexicaine) essaie de s'opposer à ce débordement de haine, ce qui a pour résultat le saccage du journal par une bande de trumpistes *ante litteram*.

Le film se clôt sur un message d'espoir : aidé par un Américain riche et civilisé (John Hoyt), le journal pourra reparaître et le "coupable" espérer un procès équitable. Dans la vie réelle, Losey allait bientôt être l'objet de persécutions politiques qui le contraindrent à utiliser (en Europe !) un pseudonyme jusqu'en 1957.

The scalphunters *Les chasseurs de scalps*, Sydney Pollack, USA, 1968, 99 mn

Des Kiowas obligent le trappeur Joe Bass (Burt Lancaster) à troquer ses fourrures contre l'esclave en fuite Joseph Lee (Ossie Davis). Fourrures et esclave sont rapidement accaparés par Jim Howie (Telly Savalas, excellent) qui écume la région en compagnie de son épouse Kate (Shelley Winters) et de sa bande de chasseurs de scalps. Au terme d'une série de péripéties souvent amusantes – notamment quand Joe intoxique les chevaux de Jim au *loco weed* –, Joe récupère ses fourrures avant de se les faire reprendre par les Kiowas. Mais, avec l'aide de Joseph qui est devenu son ami, il ne compte pas en rester là.

Joseph, Noir cultivé, n'est pas traité avec le paternalisme coutumier des films anti-racistes. Sinon, le film manque de rythme et n'en finit plus.

Mélo Alain Resnais, France, 1986, 106 mn

Les quatre acteurs de *L'amour à mort* (p. 1307), Sabine Azéma, Pierre Arditi, André Dussollier et Fanny Ardant, sont les superbes interprètes de ce film aux décors splendides et aux cadrages soignés, qui adapte un mélodrame bourgeois très daté (1929) d'Henri Bernstein. S'il n'a pas le pouvoir de ressusciter les morts, Resnais a celui de nous offrir un pur moment de cinéma.

Gentleman Jim Raoul Walsh, USA, 1942, 104 mn

La vie du champion de boxe Jim Corbett (Errol Flynn), depuis ses débuts en 1887 (le drapeau comporte alors 38 étoiles) jusqu'à sa conquête du titre. Son manque d'éducation détonne dans le milieu de parvenus de San Francisco ; il faut dire qu'il n'en rate par une, allant jusqu'à payer un garçon pour crier "Paging Mr. Corbett" dans un club sportif collet-monté d'où il se fait expulser après y avoir amené un ami mal embouché (Jack Carson). Parmi ses ennemis, la jeune Victoria (Alexis Smith) qui ne rêve que de lui voir mordre la poussière et lui offre un chapeau surdimensionné pour symboliser sa prétention. Cet individu agaçant se rachète dans un final touchant en trouvant les mots pour consoler Sullivan (Ward Bond), l'ancien champion qu'il vient de détrôner.

La tradition bien irlandaise de la bagarre est entretenue par les frères Corbett qui n'arrêtent pas de se battre – "The Corbetts are at it again" est un peu le leitmotif du film – et par un pasteur amateur de baston (Arthur Shields qui tiendra un rôle similaire dans *L'homme tranquille*, p. 34).

Man hunt *Chasse à l'homme*, Fritz Lang, USA, 1941, 102 mn

Film de propagande anti-nazie sorti alors que les États-Unis étaient encore neutres. Le scénario feuilletonesque – cf. *Les bourreaux meurent aussi*, p. 157 – réduit la guerre à une sorte de *remake* des *Chasses du comte Zaroff* (p. 682) : le chasseur sportif Thorndike (Walter Pidgeon) est traqué par le diabolique nazi Quive-Smith (George Sanders) qui semble doué d'ubiquité et disposer de complicités à n'en plus finir et de terrifiants auxiliaires, comme celui (John Carradine) qui poursuit le héros dans les tunnels du métro londonien avec sa canne-épée.

Cette chasse à l'homme est aussi une régression vers le passé préhistorique ; Thorndike est finalement bloqué dans une caverne du Dorset par Quive-Smith. C'est avec un arc de fortune et la barrette en forme de flèche offerte à l'infortunée Jerry (Joan Bennett), qu'il viendra à bout de son ennemi mortel.

La fin montre notre homme sautant en parachute sur l'Allemagne muni de son fusil de chasse dans le but de descendre Hitler. On se demande si, à l'époque, la garde a été doublée à Berchtesgaden.

Nashville Robert Altman, USA, 1975, 160 mn

Plusieurs histoires s'entrecroisent dans la capitale de la *country music*. Tom (Keith Carradine), membre d'un trio dans le style *Peter, Paul & Mary*, fait le lien en couchant avec plusieurs femmes : une journaliste snob et superficielle (Geraldine Chaplin), une chanteuse blanche de gospels (Lily Tomlin), une jeune femme (Shelley Duvall) venue voir sa tante mourante à l'hôpital mais qui n'assiste même pas son oncle (Keenan Wynn) lors de l'enterrement. Deux politiciens (Michael Murphy et Ned Beatty) organisent un concert en faveur d'un présidentiable dont la propagande sonore envahit les rues.

Il y a beaucoup de chansons, une gloire locale de la country (Henry Gibson) et quelques femmes : une authentique gloire (Ronee Blakley) – "mon papa, ma maman et ma maison de l'Idaho" – et sa doublure (Karen Black), une autre qui, incapable d'émettre un son juste, montre des dons pour le strip-tease, enfin une épouse échappée du foyer (Barbara Harris) qui profite du chaos final pour monter sur scène. Cette confusion est due à la présence d'un déséquilibré façon NRA venu au concert pour faire un carton. Le film lui-même n'est pas confus : Altman ne se prend à aucun moment les pieds dans la gigantesque toile qu'il tisse.

Rancho notorious *L'ange des maudits*, Fritz Lang, USA, 1952, 85 mn

Vern (Arthur Kennedy) est un brave cow-boy dont la fiancée vient d'être violée et tuée par Kinch (Lloyd Gough), un bandit de grand chemin qu'il pourchasse, sans connaître son identité, jusqu'à l'improbable havre pour criminels *Chuck a Luck* (Coup de Chance) dirigé par Altar Keane (Marlene Dietrich), une protectrice qui prend 10% des profits. L'ambiguë Altar sera victime d'une balle perdue, ce qui est conforme à la moralité et surtout évite à Vern d'en venir aux mains avec Frenchy (Mel Ferrer), l'amant en titre de la belle dont il est lui aussi tombé amoureux. Les deux hommes quittent ensemble le *Chuck a Luck*.

Belle galerie de seconds rôles patibulaires, Jack Elam, Frank Ferguson, etc.

The kid Charles Chaplin, USA, 1921, 50 mn

Charlot recueille un bébé abandonné par une fille-mère. Le gosse (Jackie Coogan) grandit et assiste son père adoptif dans son métier de vitrier en lançant des cailloux contre les fenêtres. C'est aussi un sacré bagarreur qui boxe un de ses petits camarades dont, hélas pour Charlot, le grand frère est un costaud brutal. Devenue une comédienne riche et célèbre, la mère (Edna Purviance) part à la recherche de son rejeton : final larmoyant en préparation que Chaplin court-circuite en le remplaçant par un extraordinaire rêve de Charlot où tout le monde porte des ailes et il se prend même à voler avec son "fils". Éblouissant.

The postman always rings twice *Le facteur sonne toujours deux fois*, Tay Garnett, USA, 1946, 108 mn

Le trimardeur Frank (John Garfield) est engagé comme homme à tout faire dans le petit relais routier de Nick (Cecil Kellaway), l'époux âgé de Cora (Lana Turner) ; cette femme fatale vêtue de blanc devient sa maîtresse. Une tentative de meurtre du mari dans sa baignoire éveille l'attention du procureur Sackett (Leon Ames). La seconde – un accident de voiture dans un ravin – est la bonne, mais Sackett est désormais convaincu qu'il s'agit d'un crime motivé par l'assurance-vie (10000 \$) de Nick. Il monte Frank et Cora l'un contre l'autre et arriverait à ses fins si l'avocat retors Keats (Hume Cronyn) ne lui damait le pion. Les deux amants ont du mal à se réconcilier ; alors qu'ils y sont enfin parvenus, un accident d'automobile non provoqué coûte la vie à Cora. Accusé de l'avoir tuée pour s'approprier les 10000 \$, Frank est envoyé à la chambre à gaz.

Comme tous les radins, Nick mégote sur l'électricité mais l'utilise sans compter dès qu'il ne la paie plus. Il offre à son épouse un avenir radieux, s'occuper d'une sœur paralytique dans le Grand Nord canadien. L'assassinat devient presque de la légitime défense ! Cette troisième adaptation du roman de James Cain, version de référence car la première tournée aux États-Unis, n'est pas la meilleure : *Ossessione* (p. 100) était autrement mémorable.

The girl on the red velvet swing *La fille sur la balançoire*, Richard Fleischer, USA, 1955, 109 mn

Magnifique reconstitution, en cinémascope, d'un fait divers qui défraya la chronique en 1906 : l'assassinat du célèbre architecte Stanford White (Ray Milland) par le millionnaire Harry K. Thaw (Farley Granger), lequel ne supportait pas que son épouse, Evelyn Nesbit (Joan Collins) ait pu être auparavant la maîtresse de White. Il semble que Thaw n'ait épousé Nesbit que par jalousie à l'égard de l'architecte dont le succès lui rappelait cruellement qu'il n'était qu'un fils à papa. Ou plutôt à maman : la mère autoritaire (Cornelia Otis Skinner) de Thaw pourrait être pour quelque chose dans le sentiment d'infériorité de son fils.

En tout cas, elle ne recule devant rien pour sauver la peau de son antipathique rejeton ; elle loue les services d'un redoutable avocat (Luther Adler) et convainc sa bru de faire un faux témoignage. Le fils à maman aura droit à un non-lieu pour cause de dérangement mental, ce qui lui vaudra de passer quelques années dans une infirmerie-prison dorée. L'épouse, à qui la petite ordure devait la vie, sera congédiée comme une domestique. Nous la voyons s'exhiber sur une balançoire à Atlantic City : on pense à *Lola Montès* (p. 97).

L'affaire Thaw/White fait partie des sous-intrigues de *Ragtime* (p. 930). Délocalisée à Lyon au XXI^e siècle, elle a inspiré *La fille coupée en deux* (p. 1662).

Bhowani Junction *La croisée des destins*, George Cukor, USA, 1956, 105 mn

La toile de fond de ce beau film romantique est la période troublée qui précède immédiatement l'indépendance indienne. Le point de vue adopté est plutôt réactionnaire – les bons Anglais s'en vont et il faut les remplacer par les moins mauvais Indiens possibles. Les horribles communistes sont prêts à tout pour que cette transition échoue. Victoria Jones (Ava Gardner, resplendissante) est une "chee-chee", une métisse qui cherche sa place entre l'Inde et l'Angleterre ; un autre métis, qui se veut plus blanc que les Anglais et traite les Indiens de "wogs" trouvera la mort à la fin du film. Le Col. Savage (Stewart Granger) s'oppose aux pacifiques manifestants du Congrès qui tentent de bloquer un train ; il les disperse sans violence en les aspergeant d'eaux de vidange, une scène qui fait pendant à celle des *Trois lanciers du Bengale* (p. 20) où Gary Cooper faisait parler un musulman en menaçant de coudre son cadavre dans une peau de sanglier.

Victoria a beaucoup de chance dans cette histoire : Savage finit par rester en Inde pour l'épouser, le méchant communiste qui l'avait capturée se contente de l'attacher sans l'égorger et, cerise sur le gâteau, elle est acquittée après avoir tué, sans témoins, l'officier britannique qui tentait de la violer. Dans toutes les armées du monde, un tel acte est puni de mort ; "L'homme qui tient le fusil a toujours raison" *dixit* Claudette Colbert (*Three came home*, p. 1331).

Les valseuses Bertrand Blier, France, 1974, 114 mn

Jean-Claude (Gérard Depardieu) et Pierrot (Patrick Dewaere) sont deux voyous plus irresponsables que méchants, avant tout obsédés par le sexe : "On voudrait te toucher les poils du cul" disent-ils à la jeune shampooineuse Marie-Ange (Miou-Miou), frigide par ailleurs. C'est ainsi que Jean-Claude essaie d'enculer Pierrot, lequel s'était fait donner le sein par une jeune maman (Brigitte Fossey). Personnage tragique, la taularde Jeanne (Moreau) se suicide après une orgie avec les deux larrons au moyen d'une improbable balle dans le vagin. Son fils (Jacques Chailleux) n'est guère plus rigolo et assassine le maton (Jacques Rispal) qui le persécutait en prison ; mais il aura auparavant "décoincé" Marie-Ange.

Style décalé et humour noir dans un film à la fin ouverte : après avoir déniaisé une adolescente (Isabelle Huppert) et volé la DS de ses parents, Jean-Claude, Pierrot et Marie-Ange disparaissent dans les ténèbres d'un tunnel routier. Cette voiture est-elle celle dont les loubards avaient saboté une roue et dont on sait qu'elle a été revendue ? Son immatriculation est passée de 26 à 59, mais la cohérence géographique n'est pas le fort d'un film aux extérieurs très disparates – la Drôme, le canal de Bourgogne, les plages de la Manche. Le réalisateur a depuis confié avoir coupé un dénouement qui voyait la mort des protagonistes dans un accident d'auto : c'est donc la même DS. Musique de Stéphane Grappelli.

La dolce vita Federico Fellini, Italie, 1960, 174 mn

Souvent accompagné de son photographe Paparazzo (devenu nom commun par antonomase), le journaliste Marcello (Mastroianni) traverse divers milieux. Il rencontre la pneumatique actrice Sylvia (Anita Ekberg), venue à Rome pour tourner un péplum (*Sous le signe de Rome* avec Jacques Sernas, p. 1376), puis lui fait visiter la ville : célèbre séquence à la fontaine de Trevi. Si l'interview de la star n'est qu'une suite de lieux communs, le discours entendu chez son ami Steiner (Alain Cuny), bien que très intellectuel, n'est guère plus profond. Et ne parlons pas du milieu aristocrate où l'on se pique de spiritisme. Ce règne du faux-semblant est résumé par ces enfants qui prétendent avoir vu la Vierge : un malade venu dans l'espoir d'un miracle meurt sur place.

Le père de Marcello (Annibale Ninchi) est de passage à Rome en quête d'aventures ; confié à l'émoustillante Fanny (Magali Noël), il fait un malaise. Tout se termine d'ailleurs plutôt mal puisque Steiner, en dépit de ses airs de chrétien heureux, se suicide en entraînant ses enfants dans la mort. *Lo spogliarello* (strip-tease) tourne au règlement de compte. Sans oublier le fiasco de la vie sentimentale de Marcello, attiré par la célébrité – l'actrice Sylvia –, l'argent – l'héritière Maddalena (Anouk Aimée) – et qui néglige sa suicidaire compagne Emma (Yvonne Furneaux), trop commune à son goût.

Au petit matin, une jeune fille au visage angélique essaie de dire quelque chose à Marcello, mais ce dernier ne fait même pas l'effort de franchir le petit ruisseau qui les sépare : il n'entendra rien.

Musique de Nino Rota et rock 'n' roll d'Adriano Celentano. Le succès mondial du film est une date climatérique : Hollywood marque le pas.

Un revenant Christian-Jaque, France, 1946, 107 mn

Producteur de ballets réputé, Jean-Jacques Sauvage (Louis Jouvet) revient à Lyon après vingt ans d'absence. Il en profite pour régler des comptes avec ses anciens amis Jérôme (Jean Brochard), Edmond (Louis Seigner) et surtout Geneviève (Gaby Morlay), son amour de jeunesse qui l'a trahi en épousant ce dernier. Il lui propose de s'enfuir avec lui avant de l'abandonner en larmes sur le quai de Perrache. Mais emmène cependant François (Périer), le fils pas encore corrompu de Jérôme qu'il arrache à cet univers de soyeux.

Si ce film cruel a vieilli, c'est que cette "famille de cloportes" nous semble désormais caricaturale. Elle est proche, dans ses grandes lignes, de celle de *Meurtres?* (p. 225), autre scénario de Henri Jeanson qui voit la fille de la maison partir avec le héros. Ludmilla Tchérina campe une danseuse un peu garce et Arthur Honegger joue son propre rôle. Dialogue remarquable entre Marguerite Moréno et Jouvet où ce dernier n'en place pas une pendant 2mn 30 !

The best years of our lives *Les plus belles années de notre vie*, William Wyler, USA, 1946, 170 mn

La difficile réadaptation de trois soldats à la vie civile.

Pour Al (Fredric March), c'est relativement facile, puisque son épouse (Myrna Loy) l'attend. Il peine cependant à comprendre le manque de générosité de la banque à l'égard des anciens combattants qui sollicitent des prêts sans disposer de l'indispensable "collateral" (répondant).

Fred (Dana Andrews) a perdu son travail et se trouve maintenant sous les ordres d'un petit chef qui fut son subordonné ; il perd d'ailleurs le boulot quand il casse la gueule d'un isolationniste affirmant qu'on s'était trompé d'ennemi. Son épouse (Virginia Mayo), qui a mené la belle vie en son absence, le quitte pour une sorte de marlou – Steve Cochran qui reformera un couple adultère avec la même Mayo dans *White heat* (p. 1723). Tout finit par s'arranger à peu près pour Fred qui retrouve un travail et surtout l'amour auprès de la fille d'Al (Teresa Wright).

Homer a perdu ses deux mains, remplacés par des crochets. Il ne sera sauvé du suicide que par l'amour de sa fiancée d'avant-guerre (Cathy O'Donnell). Le rôle n'est pas tenu par un acteur mais par un authentique invalide de guerre, Harold Russell, qu'on voit déballer ses moignons. Et aussi jouer du piano à quatre "mains", les deux vraies étant celles du pianiste Hoagy Carmichael, le sympathique musicien du *Port de l'angoisse* (p. 463).

Un film touchant ; au-delà de la désillusion, la perspective de jours meilleurs.

Blanche Fury *Jusqu'à ce que mort s'ensuive*, Marc Allégret, Grande-Bretagne, 1948, 94 mn

À la mort d'Allan Fury, le domaine de Clare n'est pas allé à son fils naturel Phillip (Stewart Granger) mais aux Fuller qui ont aussi usurpé le nom de Fury. Devenu l'amant de Blanche (Valerie Hobson), Phillip tue son antipathique époux Lawrence (Michael Gough) sans que cette dernière, qui a tout vu, ne dise mot. Mais elle change d'avis et le dénonce quand elle comprend que Phillip veut attenter à la vie de Lavinia, la fillette d'un premier mariage de Lawrence.

Au cinéma, les poneys ne semblent servir qu'à tuer les enfants, cf. *Gone with the wind* et *Barry Lyndon* (pp. 403, 476) : au moment où Phillip est pendu, Lavinia fait une chute fatale, ce qui provoque l'accouchement prématuré de Blanche, enceinte de Phillip, et sa mort. Dans cette histoire d'héritage, il n'y a que des coupables : le spoliateur Lawrence et le spolié Philip devenu assassin, ainsi que Blanche qui a fermé les yeux sur le meurtre de son époux. Tout ce monde paie de sa vie, ainsi que la fille du spoliateur, pourtant innocente. Après toutes ces morts, ne reste qu'un nouveau-né, retour *post mortem* au *statu quo ante*, comme dans la Tétralogie de Wagner.

The tailor of Panama John Boorman, USA, 2001, 105 mn

Un James Bond placardisé à Panamá (Pierce Brosnan, qui d'autre ?) cherche à se remettre en selle en faisant un gros coup. Il s'adjoint les services de Harry (Geoffrey Rush), un tailleur anglais pas si chic que ça, puisque cet ancien détenu a appris le métier en prison. Pour justifier les coquettes sommes qu'il a reçues, Harry prétend s'appuyer sur un réseau d'"opposants silencieux" et met au jour un complot de son cru, la vente du canal aux Chinois – Pékin ou Taiwan, peut-être les deux. Si son épouse (Jamie Lee Curtis) travaille bien dans un ministère, elle n'a accès qu'à des informations banales ; quant au réseau, il se réduit à Mickie Abraxas (Brendan Gleeson), authentique ex-opposant à Noriega qui n'est plus qu'un alcoolique suicidaire. Tout ça est pris très au sérieux en plus haut lieu et le pire – une nouvelle invasion de Panamá – n'est évité que de justesse. . . "James Bond" partira néanmoins pour la Suisse avec une mallette bien garnie.

D'après John Le Carré, le scénario rappelle celui de *Our man in Havana* (Carol Reed, p. 1621), en plus farcesque. Harold Pinter apparaît en icône, celle de l'oncle avec lequel Harry entretient un imaginaire dialogue.

Salvatore Giuliano Francesco Rosi, Italie, 1962, 118 mn

Salvatore Giuliano, au départ une sorte de Robin des Bois, devint, dans la Sicile d'après-guerre, un combattant séparatiste (le drapeau de style américain nous rappelle qu'il fut vaguement question de rattacher l'île aux USA). Et un agent des latifundiaires, protégé par la Mafia, qui organisa, le 1^{er} mai 1947, le massacre de Portella della Ginestra (une dizaine de morts) où se tenait un rassemblement communiste. En perte de vitesse, il fut lâché par ses commanditaires et exécuté par son bras droit Gaspare Pisciotta (Frank Wolff) en 1950.

Un des partis pris de Rosi est de ne pas nous montrer "Turiddu" qu'on n'aperçoit qu'étendu mort. Il détaille le procès du massacre aux assises de Viterbo, avec Salvo Randone en président de la cour. Les déclarations contradictoires de Pisciotta indiquent que Giuliano était l'homme de main d'un complot politique et pas de la seule Mafia. Mais de qui recevait-il ses ordres, Américains, Démocratie Chrétienne ? Silence du principal accusé, sans doute motivé par des promesses de clémence non tenues. Quand, après sa condamnation, l'envie lui prit de s'exprimer, un café sucré à la strychnine lui imposa une omertà définitive.

L'affaire Giuliano n'est pas seulement un complot politique enfoui pour toujours sous la carpe des secrets d'État, c'est aussi la souffrance d'une île maltraitée depuis la conquête angevine et qui se défend n'importe comment. Les troupes italiennes qui ratissent les villages – notamment Montelepre, fief de Turiddu – ressemblent d'ailleurs à des troupes d'occupation opérant une rafle des hommes sous les huées des mères et des épouses.

Rozstanie *Adieu jeunesse*, Wojciech Has, Pologne, 1961, 72 mn

Magdalena (Lidia Wysocka), actrice connue, retourne dans sa ville natale pour l'enterrement de son grand-père. Elle n'y trouve guère que des relations intéressées, soit à récupérer la maison familiale – qu'elle n'a pas le droit de garder, n'y vivant pas – soit à l'épouser par raison comme son cousin Oskar (Gustaw Holoubek). Désenchantée, elle reprend le train pour Varsovie en attendant vaguement un signe du jeune Olek (Władysław Kowalski) avec qui elle vient d'avoir une brève aventure : c'est un peu la jeunesse qui lui fait faux bond.

Apache drums *Quand les tambours s'arrêteront*, Hugo Fregonese, USA, 1951, 72 mn

Ce western en couleurs, dernière production de Val Lewton, met en scène le siège d'une petite ville, Spanish-Boot (brodequin de torture) par des Mescaleros affamés. Les habitants trouveront refuge dans une église et devront se défendre d'Indiens peinturlurés surgissant par les fenêtres. Au centre, le joueur de poker Sam Leeds (Stephen McNally) qui regagne l'estime de ses concitoyens et surtout de la belle Sally (Coleen Gray). Mais le personnage le plus intéressant, car paradoxal, est celui du pasteur gallois Griffin (Arthur Shields, qui d'autre ?) : ce bigot sectaire est doué d'un solide bon sens lorsqu'il s'agit de défendre le village.

They won't forget *La ville gronde*, Mervyn LeRoy, USA, 1937, 95 mn

Une ville du Sud, un jour de commémoration de la Confédération : une jeune fille (premier rôle de Lana Turner) est assassinée. Assisté d'un journaliste ordurier (Allyn Joslyn), un procureur sans scrupules (Claude Rains) s'acharne contre un enseignant venu du Nord, lequel sera condamné à mort ; gracié, il n'échappe pas au lynchage. Un film sans concession : le procureur sera probablement élu sénateur grâce à la mort de l'innocent et ni les lyncheurs, ni le probable assassin (Elisha Cook) de la jeune fille ne sont inquiétés. Carte de Chine (p. 826).

Train de vie Radu Mihaileanu, France, 1998, 98 mn

La nouvelle de la déportation des Juifs convainc la communauté d'un village d'affréter un faux train de déportation pour les emmener de Roumanie en Palestine. Ce qui donne lieu à des scènes très drôles, ainsi cette leçon d'allemand : "Pour le parler sans accent yiddish, enlève l'humour", ou encore cet office religieux où l'on demande aux faux SS de remplacer leurs casques pas des kippas. Mais évoquer la Shoah avec humour est un défi impossible à réussir : ce film sympathique est un peu raté.

Hauru no ugoku shiro *Le château ambulant*, Hayao Miyazaki, Japon, 2004, 116 mn

“La vie nous aiguise en jeune puis elle nous déguise en vieux” (Claude Nougaro) : ce Miyazaki tardif, très maîtrisé techniquement, est centré sur le thème du vieillissement, plus précisément celui des femmes. Un charme change une jeune modiste en mamie ; la sorcière à l’origine du maléfice, à son tour frappée par l’âge, ne sera plus à la fin qu’une irresponsable créature retombée en enfance. Alors que l’âge de la modiste fluctuera en fonction de son état intérieur.

Située dans une Europe indéfinie empruntant, entre autres, à la ville de Colmar, l’histoire nous montre un 1900 uchronique où sévissent des policiers caoutchouteux au milieu d’automobiles à vapeur. D’étranges bombardiers volants, comme des mille-pattes ailés, sillonnent le ciel ; Hauru, magicien à moitié oiseau, est soldat d’une sorte de guerre d’usure qui n’en finit plus.

Le château est une architecture composite qui rappelle aussi bien Sainte Sophie que les maisons suspendues genre Pont-en-Royans. Animisme oblige, c’est le démon Calcifer (*Karushifā*), âme du foyer, qui le propulse.

Lolita Stanley Kubrick, USA, 1962, 154 mn

Humbert Humbert (James Mason) professeur d’université d’âge mûr prend pension chez Charlotte (Shelley Winters), une veuve dont la (très jeune) fille, Lolita (Sue Lyon) l’attire. Il épouse Charlotte qui comprend le dégoût qu’elle lui inspire et se jette sous une voiture de désespoir. Il commence à s’occuper de sa belle-fille mais doit faire face à la concurrence du redoutable Clare Quilty (Peter Sellers), un dramaturge débauché qui a les faveurs de Lolita ; il finira par le tuer en apprenant à quel point il a été berné.

Adaptation de Vladimir Nabokov un peu sage, Lyon, quinze ans à l’époque, étant trop âgée pour le rôle ; elle devait être enfermée à tout jamais – i.e., avant de disparaître des écrans à l’âge adulte – dans les personnages de nymphette. Winters est d’une roborative vulgarité et Mason, avec son accent anglais très caractéristique, excellent dans un rôle d’adulte vieillissant sans défense devant une gamine manipulatrice. Sellers en fait des tonnes dans le rôle de l’insupportable Quilty – alias Dr. Zempf –, un personnage transformiste qui annonce les excès de *Docteur Folamour* (p. 522).

Sept morts sur ordonnance Jacques Rouffio, France, 1975, 108 mn

Dans une ville de province (Clermont-Ferrand) un omnipotent chirurgien (Charles Vanel), membre du Conseil de l’ordre, se débarrasse de ses concurrents (Gérard Depardieu, puis Michel Piccoli) en les acculant au suicide. Lourdingue !

The lady Eve *Un cœur pris au piège*, Preston Sturges, USA, 1941, 90 mn

Charles (Henry Fonda), fils du riche brasseur Pike (Eugene Pallette), est passionné par les serpents. De retour d'Amazonie, il est littéralement happé sur le bateau par trois tricheurs professionnels dont un père (Charles Coburn) et sa fille Jean (Barbara Stanwyck). La jeune femme tombe amoureuse de l'herpétologue et a même pitié de lui lors d'une mémorable partie de poker où elle s'ingénie à l'empêcher de se faire plumer, en exhibant un as de son jeu alors que son père va en abattre quatre. Elle est même prête à épouser Charles qui, prévenu par le capitaine du navire de sa peu reluisante activité, rompt avec elle. Ce qui la décide à se venger en revenant sous l'identité de la fictive Lady Eve pour séduire à nouveau le couillon, qui l'épouse pour de bon ; elle s'amuse alors à déballer une kyrielle d'amants fictifs jusqu'au moment où il n'en peut plus. En instance de divorce, il repart pour l'Amazonie sur le bateau où opèrent toujours les mêmes escrocs. L'amour est plus fort que tout et Jean entraîne Charles dans sa cabine : "– Je suis déjà marié – Moi aussi".

Point faible du film, les chutes à répétition : ce laborieux *slapstick* n'est guère plus réussi que celui des *Voyages de Sullivan* (p. 58). Mention spéciale cependant pour l'acteur-fétiche de Sturges, William Demarest qui campe une espèce d'ange-gardien, toujours à l'affût derrière une porte ou une fenêtre, convaincu que Jean et Eve ne font qu'une : "The same dame".

Le générique de cette *screwball comedy* prend la forme d'un dessin animé : un serpent dans ce qui pourrait être le Jardin d'Éden, avec "Eve" sur une pomme.

Les vacances de monsieur Hulot Jacques Tati, France, 1953, 87 mn

Première apparition de Hulot (le réalisateur), gaffeur lunaire qui devait revenir dans trois autres films. C'est d'abord l'évocation d'une époque, celle des hôtels de vacances. Avec un bal masqué et l'inévitable pensionnaire autoritaire qui organise son excursion ; et même un feu d'artifice, bien que celui-ci soit dû à la maladresse de Hulot. C'est aussi une multitude de petits gags, comme la chambre à air promue couronne mortuaire qui se dégonfle. Et des personnages qui communiquent avec une composition très datée. Mentionnons ce couple dont la femme ramasse des coquillages qu'elle remet à son époux qui, ne sachant qu'en faire, les jette ; ou encore l'intellectuel communisant qui rase la silencieuse beauté de service avec ses théories. La scène la plus hilarante montre Hulot tenant sa raquette de tennis moitié comme une poêle à crêpes, moitié comme un tue-mouche ; on l'imagine sans peine à Roland-Garros.

C'est le seul Tati en noir et blanc, puisqu'on a pu, dans les années 1990, développer le négatif Thomsoncolor de *Jour de fête* (p. 949). Il est tourné à Saint-Marc-sur-Mer d'où un Hulot statufié contemple désormais le large.

The grapes of wrath *Les raisins de la colère*, John Ford, USA, 1940, 129 mn

C'est la Crise qui chasse les petits fermiers grevés d'hypothèques. On voit un de ceux-ci (John Qualen), errant "comme un fantôme de cimetièrre", raconter l'arrivée des Caterpillars, les tracteurs à chenille qui défoncent les maisons à la demande des banques. La famille Joad part pour la Terre promise qu'est la Californie. Le grand-père (Charley Grapewin) meurt en quittant l'Oklahoma et la grand-mère (Zeffie Tilbury), comme Moïse, juste avant d'arriver en Californie.

Cette Terre promise est un Enfer où l'on cueille des fruits dans d'immenses vergers. Quiconque discute les tarifs dérisoires est taxé de "red" et chassé après avoir été sévèrement battu par les milices patronales assistées de la Police armée de grosses battes. C'est ainsi que l'ex-pasteur (John Carradine) qui accompagnait les Joad trouvera la mort et que Tom Joad (Henry Fonda) tuera en représailles un policier. À la fin du film, il n'est plus qu'un agitateur errant, pourchassé par les argousins. Ses parents (Russell Simpson et Jane Darwell dans le rôle de sa vie : c'est elle le personnage principal du film), ont retrouvé la confiance un moment perdue dans un campement tenu par l'État, un abri temporaire qui semble une utopie presque communisante à l'écart des violences patronales. Cette coloration "New Deal" correspond aux opinions du romancier John Steinbeck qui devait, sur le tard, se faire chantre de la guerre du Vietnam.

La route 66 de l'exode portait déjà le nom du comédien Will Rogers, mort dans un accident d'avion. On entend Henry Fonda chanter (mal) *Red river valley*.

Fröken Julie *Mademoiselle Julie*, Alf Sjöberg, Suède, 1951, 99 mn

La pièce de Strindberg (1889) oppose la jeune aristocrate Julie (Anita Björk) au domestique Jean (Ulf Palme), tout au long d'une nuit de la Saint Jean ; elle se donne à lui, puis projette de fuguer en sa compagnie avant de se suicider, comprenant que cette aventure est sans issue.

Lutte des classes. Jean est à jamais marqué par les humiliations de l'enfance, en particulier ce jour où il avait dû s'extraire d'un petit kiosque – en fait un cabinet d'aisance – par la sortie des excréments ; et fondamentalement incapable de se révolter contre la hiérarchie sociale.

Lutte des sexes. La mère de Julie l'a élevée comme un garçon en la privant de poupée pour en faire une arme de guerre contre les hommes. Il est vrai que Jean, son père ou encore son fiancé, ne sont pas à la hauteur de cette jeune femme exigeante et capricieuse. Le dernier plan la montre, le cou tranché, dans les bras de son père ; la mère, présente à l'image à travers un portrait accroché au mur, semble contempler son œuvre d'un air narquois.

La photo, les cadrages, la plastique générale du film, sont admirables. Avec le débutant Max von Sydow dans un rôle de cocher.

Proverka na dorogakh *La vérification*, Alexeï Guerman, URSS, 1971, 92 mn

Lazarev, soldat soviétique qui avait rejoint l'ennemi dans un moment d'égarement, retourne volontairement vers les siens. Il est alors l'objet de la méfiance et de l'acharnement d'un officier (Anatoli Solonitsyne) : mourir dans une action héroïque est sa seule façon de se justifier. Le train qu'il tente d'attraper avant de s'effondrer sur la voie ferrée symbolise l'impossibilité du rachat.

Cette méthode de rédemption est digne de l'infâme Matthew Hopkins (p. 1393) qui soumettait les prétendues sorcières à un jugement de Dieu dont elles ne pouvaient se tirer qu'en mourant. Logiquement parlant, l'idée de vérification est par ailleurs une absurdité : si l'on se restreignait à des activités certifiées, on n'aurait même pas le droit de traverser la rue.

Le cinéma soviétique de l'époque dénaturait les films dérangeants au moyen de fins postiches. Par exemple, le touchant *Demain c'était la guerre* (p. 569), édulcoré par un épilogue édifiant. Ici, un épisode final situé après la mort du héros montre les troupes avançant en direction de Berlin. Sous-entendu "Ce que vous venez de voir doit être relativisé, ce n'est qu'un épisode de notre glorieuse guerre patriotique". Ce *happy end* à la Brejnev n'a visiblement pas suffi aux censeurs : le film ne sortit qu'en 1986, sous Gorbatchov, en même temps que le génial *Mon ami Ivan Lapchine* (p. 1747).

Beat the devil *Plus fort que le Diable*, John Huston, USA, 1953, 89 mn

Une bande d'escrocs (dont Robert Morley et Peter Lorre) cherche à utiliser les services d'un couple (Humphrey Bogart et Gina Lollobrigida) embarqués sur un navire à destination de l'Afrique (dont le capitaine est Saro Urzi) pour réaliser une affaire douteuse liée à un gisement d'uranium. C'est finalement un autre couple – de prétendus aristocrates anglais (Jennifer Jones et Edward Underdown) – qui doublera tout le monde. Une réussite dans la veine désinvolte de Huston, sur un scénario de Truman Capote qui devait plus tard se vanter d'avoir connu Bogart, cf. *Capote* ou encore *Infamous* (pp. 654, 1427).

Un pilota ritorna *Un pilote revient*, Roberto Rossellini, Italie, 1942, 81 mn

Prisonnier des Grecs, un aviateur italien (Massimo Girotti) les suit dans leur retraite, puis finit par s'emparer d'un avion ; rentré au port, il apprend la reddition de l'ennemi. Soutenu par la musique triomphaliste du propre frère, Renzo, du réalisateur, le scénario dégueulasse cosigné par Michelangelo Antonioni (!) veut nous faire croire à une victoire italienne. Il s'agit en fait d'une piquette aux conséquences désastreuses pour l'Axe : forcée d'intervenir pour sauver son allié, l'Allemagne dut repousser au 22 juin 1941 l'invasion de l'URSS prévue pour le 15 mai.

The tall men *Les implacables*, Raoul Walsh, USA, 1955, 117 mn

Ben et Nathan (Clark Gable et Robert Ryan) convoient un troupeau depuis le Texas jusqu'au lointain Montana couvert de neige. Ils éviteront un étrange péage à 1 \$ par tête (de bovin) et déjoueront une embuscade indienne en organisant une débandade de ruminants. Clint (Cameron Mitchell), le mauvais frère de Ben, se rachète en mourant sous les flèches indiennes. Les deux héros se disputent les faveurs de Nella, incarnée par Jane Russell qui apporte au film son physique avantageux et sa vulgarité naturelle ; elle rejoint finalement Ben.

On mange de "l'élan du Missouri", euphémisme pour le ragoût de mule. Image d'un pendu sur le chemin : "Nous approchons de la civilisation".

Empire of the sun *L'Empire du soleil*, Steven Spielberg, USA, 1987, 153 mn

D'après les souvenirs d'enfance de J. G. Ballard. Le film commence dans un Shanghai sorti du *Lotus bleu*, avec son infâme concession internationale guettée par les troupes japonaises qui n'attendent que le début des hostilités pour s'en emparer. Le garçon (Christian Bale) a droit à sa première leçon de vie quand une domestique, jusque-là docile, lui file une baffe.

Le sujet, passionnant, souffre de l'académisme bien connu du réalisateur qui n'arrive pas à nous faire éprouver la moindre émotion pour son jeune héros. Son effort se concentre sur des détails impressionnants, ainsi le gigantesque entrepôt en plein air où les meubles des Occidentaux ont à peine pris un peu de poussière en trois ans ! On peut préférer à ce blockbuster sans âme un autre film consacré aux souvenirs de guerre d'un enfant, *Hope and glory* (p. 606). Avec John Malkovich.

Brokeback mountain *Le secret de Brokeback mountain*, Ang Lee, 2005, USA, 129mn

En 1963, Jack (Jake Gyllenhaal) et Ennis (Heath Ledger, mort peu après) se rencontrent en gardant les moutons dans le Wyoming. Il en résulte une relation amoureuse, forcément clandestine dans cet Ouest très conservateur. Chacun se marie de son côté ; Jack, devenu Texan, rejoint de temps à autre Ennis pour de prétendues parties de pêche près de cette Brokeback mountain où ils se sont connus. Cela dure une petite vingtaine d'années jusqu'à ce qu'Ennis reçoive un retour de courrier avec la mention DECEASED : l'imprudent Jack a été victime d'un accident, sans doute une punition pour ses "tendances".

Servi par de splendides images du Wyoming, le film est avant tout une belle histoire d'amour centrée sur la douleur de la séparation, la nostalgie et le deuil. Dernier plan sur le placard d'Ennis où pendent les habits que Jack portait au moment de sa mort ; à côté, une photo de la montagne de leurs amours.

The aviator Martin Scorsese, USA, 2004, 170 mn

Biographie du milliardaire Howard Hughes (Leonardo DiCaprio). Ce personnage antipathique est dépeint comme un égocentrique de plus en plus dominé par ses phobies – typiquement, la peur des microbes. Quand le film se termine, il commence à répéter ses phrases comme un disque rayé.

Il veut être le premier, le plus riche, le plus rapide – il a d'ailleurs un terrible accident –, celui qui construit le plus gros avion, ce H-4 Hercules qui ne sera jamais produit. Propriétaire de la TWA, il s'oppose au sénateur Brewster (Alan Alda) qui s'apprête à faire voter une loi assurant le monopole du trafic transatlantique à la Pan Am de Juan Trippe (Alec Baldwin) dont il est l'homme de paille.

Aviateur mais aussi homme de cinéma. Il tourne un dispendieux premier film, *Hell's angels* (p. 1431) qu'il refait en sonore à l'arrivée des *talkies*. Le second, *The outlaw* (1943), donne lieu à un débat sur la taille des tétons de Jane Russell, tout cela devant le comité de censure de Hollywood qui n'avait que le pouvoir d'interdire sa distribution dans les principaux réseaux ; Hughes avait les moyens de passer outre mais *The outlaw* fut néanmoins un échec – mérité car c'est un pénible film de producteur. Hughes s'intéresse beaucoup aux actrices : Jean Harlow, Faith Domergue, Ava Gardner et surtout Katharine Hepburn incarnée par une Cate Blanchett tellement vraisemblable qu'on oublie son manque de ressemblance. Scène très réussie avec l'insupportable famille style "gauche caviar" de l'actrice. Nous quittons l'aviateur en 1947 ; il allait bientôt prendre le contrôle de la RKO et la couler.

The fall of the roman empire *La chute de l'empire romain*, Anthony Mann, USA, 1963, 181 mn

La dynastie des Antonins (Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux, Marc-Aurèle), souvent présentée comme l'apogée de l'empire romain, se referme sur le règne du mal nommé Commode, un demi-fou adepte des jeux du cirque au point d'y participer en personne et qui mourut assassiné. Son règne, qui sert aussi de toile de fond au plus récent *Gladiator* (p. 1353), marquerait donc, sinon la chute, du moins le début du déclin de l'empire.

Le film est, globalement, une superproduction académique où l'on s'ennuie ferme pendant trois heures ; on ne nous fait même pas grâce du message chrétien. On sauvera malgré tout les scènes de neige du début, en particulier les funérailles de Marc-Aurèle ; et aussi les derniers plans pour leur atmosphère de fin d'un monde. Distribution superlative : Alec Guinness, James Mason, Christopher Plummer ; mais Sophia Loren a rarement été aussi mauvaise et son partenaire Stephen Boyd était plus convaincant en méchant dans *Ben-Hur* (p. 1012). Extérieurs en Espagne (Manzanares el Real).

Die Nibelungen Fritz Lang, Allemagne, 1924, 290 mn

Le film est divisé en deux parties – *La mort de Siegfried* et *La vengeance de Krimhilde* – et découpé en 14 (= 7+7) chants. Basé sur le même corpus de légendes que la *Tétralogie* de Wagner, il est situé dans un V^e siècle de style mérovingien, chez des Burgondes censés représenter l'Allemagne de cette époque.

Plastiquement parlant, c'est une splendeur. Ainsi, cette forêt aux arbres gigantesques où les personnages s'insèrent comme dans une tapisserie ancienne. Épisodes mémorables, le combat avec le dragon, la pétrification du nain Alberich.

Le scénario est dominé par le personnage de Hagen Tronje dont le casque rappelle celui des paquets de Gauloises (!) ; il est campé par Hans Adalbert Schlettow, un nazi de la première heure qui devait trouver la mort en 1945 comme volontaire pour défendre Berlin. Fourbe et cruel, Hagen est un farouche défenseur de l'Allemagne fantasmée par la scénariste Thea von Harbou. Il vole le trésor de Siegfried (Paul Richter) après l'avoir traitreusement assassiné comme il tuera, par pure cruauté, le bébé d'Attila dans la seconde partie. Ce parangon de fidélité a droit à la protection sans faille des frères de Krimhilde, Teutons exemplaires qui mourront en défendant le meilleur d'entre eux, ce Hagen maudit par Krimhilde (Margarete Schön), la veuve de Siegfried qui n'a rien compris à l'"âme loyale allemande" ; une loyauté qui s'accommode de la trahison des serments envers Siegfried.

Étrange rêve prémonitoire en forme de dessin animé tachiste. Rudolph Klein-Rogge, l'acteur récurrent des Lang muets, joue Attila.

Le miraculé Jean-Pierre Mocky, France, 1987, 83 mn

Papu (Jean Poiret), un SDF qui sert d'auxiliaire à une dame patronesse, "la Major" (Jeanne Moreau), est renversé par une automobile et se met à jouer au paralytique. La compagnie d'assurance l'Abeille n'entend pas se faire arnaquer et envoie à ses trousseaux M. Fox-Terrier (Michel Serrault), un muet affublé par son épouse moustachue (Sylvie Joly) d'un collier canin. Le simulateur part pour Lourdes afin d'obtenir la "guérison" qui lui permettra de garder l'indemnité sans être condamné au fauteuil roulant. Quand Fox-Terrier et Papu sont finalement plongés dans l'eau miraculeuse, le premier se met à parler, mais en anglais ; quant au second, il est désormais paralysé pour de bon. Cette chute amusante pille un scénario de George Langelaan, celui de l'épisode n° 19, *Strange miracle*, de la série *Alfred Hitchcock presents VII* (p. 707) : un faux paralytique le devient vraiment grâce à l'intercession d'une vierge miraculeuse.

Mentionnons le confessionnal vidéo à pièces qui ressemble à une cabine Photomaton. Avec Roland Blanche, Jean Rougerie, Dominique Zardi, Jean Abeillé et la face patibulaire d'Antoine Mayor. Poiret et Serrault formaient un célèbre duo comique dans les années 1950-60.

A woman under the influence *Une femme sous influence*, John Cassavetes, USA, 1974, 146 mn

Grande réussite de Cassavetes dominée par la composition de Gena Rowlands, son épouse, qui joue Mabel, une femme un peu zinzin. Cela veut dire qu'elle s'exprime bizarrement, a des gestes inattendus et ne sait pas montrer de retenue dans les rapports humains : elle en fait facilement trop. Son époux Nick (Peter Falk, acteur à tics, ceux de l'inspecteur Columbo, 1971-2005), contremaître dans les travaux publics, n'est pas à la hauteur ; c'est ainsi qu'il lui amène une kyrielle de subordonnés à déjeuner et invite les mêmes quand elle sort de l'hôpital. Les parents (les mères sont jouées par celles de Cassavetes et Rowlands) ne sont guère plus délicats, sans parler du médecin ami du couple : dans ce milieu populaire qui vénère la Famille, personne ne veut voir que Mabel a surtout besoin d'intimité avec Nick. Lequel finit par prendre son parti et chasser les fâcheux quand elle se met à chanter seule, debout sur son lit, à la fois pour se protéger et appeler à l'aide. L'extraordinaire jeu de Gena Rowlands est tel que nous ressentons de la gêne quand elle se met à caresser un des subordonnés de son mari ou fait des câlins à un voisin qui accompagnait ses enfants venus jouer.

La séquence avec Nick et ses enfants à l'arrière d'une camionnette a visiblement inspiré Béla Tarr (*Rapport préfabriqué*, p. 799).

Napoléon Abel Gance, France, 1927, 344 mn

Le chef-d'œuvre d'Abel Gance est scandé par des moments épiques : la bataille de boules de neige dans une Brienne bien montagneuse (on reconnaît Briançon), la fuite de Corse sur une barque avec un drapeau français en guise de voile, filmée par une caméra qui semble prise du mal de mer et des superpositions de la Convention et de la guillotine. Puis l'arrêt, sur le chemin de l'Italie, dans une Assemblée déserte où les grands morts confient la République au jeune général – le muet évitant la grandiloquence de *La fin du monde* (p. 710). Et enfin les célèbres triptyques, dont certains sont raccordés assez exactement ; c'est le moment de mentionner l'impressionnant travail de reconstitution de Kevin Brownlow.

Albert Dieudonné trouve le rôle de sa vie, avec son profil auquel répond l'aigle qui traverse le film. Antonin Artaud joue Marat, Philippe Hériat est Salicetti, Gance Saint-Just, Max Maxudian Barras et Maurice Schutz Paoli : dans *Goupi Mains-Rouges* (p. 998), il sera "l'Empereur" ! Edmond Van Daële est un Robespierre glaçant, Gina Manès une Joséphine sensuelle ; débuts d'Annabella.

La légende se nourrit de demi-vérités et d'approximations. Mais pourquoi Gance a-t-il ajouté une calomnie à celle, déjà noire, de Robespierre en lui faisant endosser l'emprisonnement de Bonaparte ? Ce dernier a bien passé dix jours de prison à Antibes, mais après le 9 Thermidor, sous l'inculpation de robespierrisme !

Howards End *Retour à Howards End*, James Ivory, Grande-Bretagne, 1992, 142 mn

Les Wilcox sont des aristocrates puants, imbus de leurs privilèges et méprisants, que ce soit Henry (Anthony Hopkins) ou son fils Charles (James Wilby). Ruth (Vanessa Redgrave), l'épouse de Henry, est présentée sous un jour plus sympathique mais elle meurt au début de l'histoire.

La famille Schlegel fait partie d'une sorte de bourgeoisie intellectuelle, tout juste fréquentable. Margaret (Emma Thompson) devient l'amie de Ruth Wilcox qui lui fait don, sur son lit de mort, de la gentilhommière de Howards End. Les Wilcox brûlent en cœur et en cachette ce testament griffonné, ce qui n'empêchera pas Henry de demander plus tard la main de Margaret que celle-ci, un peu arriviste, lui accordera. Sa sœur Helen (Helena Bonham Carter) est moins conformiste et ne s'entendra d'ailleurs guère avec son beau-frère Henry.

Enfin, le couple Bast, victime des Wilcox. Jackie, un peu vulgaire, fut la maîtresse de Henry qui fait désormais semblant de ne la point connaître. Son époux Leonard est un petit employé de banque avide de culture, d'où sa rencontre avec Helen qui s'intéresse à lui et en a même un enfant. Shocking pour le vertueux Henry, adepte du "Faites ce que je dis, pas ce que je fais" ; son fils Charles se sent alors en droit d'infliger une bastonnade à Leonard, lequel, cardiaque, meurt sur le coup. Henry fait finalement don de Howards End dont son rejeton emprisonné ne veut plus, à Margaret ; amené à lui avouer à demi-mot la destruction du testament, il s'en tire avec un désinvolte "Didn't do wrong, did I?".

D'après un roman d'E. M. Forster, le film est à la fois un somptueux livre d'images et une dissection assez impitoyable, car très nuancée, des rapports sociaux de l'ère edwardienne. On retrouvera le couple Hopkins/Thompson dans le magnifique *Remains of the day* (p. 692).

The year of living dangerously *L'année de tous les dangers*, Peter Weir, Australie, 1982, 115 mn

La liaison entre le journaliste australien Guy (Mel Gibson) et la diplomate britannique Jill (Sigourney Weaver), tous deux en poste à Djakarta, est un prétexte pour évoquer le coup d'État communiste manqué de 1965 et l'épouvantable répression qui s'ensuivit. Je dis bien "évoquer" car tout se passe, ou presque, dans le milieu occidental, parmi les journalistes (mention spéciale pour Michael Murphy) et leurs auxiliaires ; on a une idée de l'ampleur des massacres sur le chemin de l'aéroport que Guy gagne difficilement pour rejoindre l'avion où l'attend Jill.

La minuscule Linda Hunt (1,45 mètre) campe l'émouvant Billy, un photographe indonésien désespéré par la pauvreté du pays et l'inaction du gouvernement "tiers-mondiste" de Sukarno. Mémorable musique de Maurice Jarre.

The woman on pier 13 *I married a communist*, Robert Stevenson, USA, 1949, 73 mn

Les communistes sont des gangsters spécialisés dans le chantage et l'assassinat. Communiste un jour, communiste toujours : Brad (Robert Ryan), qui avait coupé les ponts avant guerre, est rattrapé par Vanning (Thomas Gomez) qui l'oblige à servir le Parti. Son beau-frère (John Agar), qui a découvert son "monstrueux" passé, est assassiné par les sbires de Vanning. Brad, dans un sursaut, les tue ainsi que leur patron avant qu'une balle perdue ne lui offre le rachat par la mort, seule issue possible pour quiconque a jamais été un sale rouge.

Ce film à voir au second degré est avant tout l'œuvre du nouveau patron de la RKO, Howard Hugues (p. 245). Le titre original "J'ai épousé un communiste", qui passait mal, fut édulcoré. Carte de Chine (p. 826) sans doute glissée par Mao.

The spoilers *Les écumeurs*, Ray Enright, USA, 1942, 87 mn

Au moment de la ruée vers l'or, une bande de *claim jumpers* (Randolph Scott, Samuel Hinds et Charles Halton) profite de l'isolement de l'Alaska pour essayer de mettre la main sur la concession exploitée par deux mineurs (John Wayne et Harry Carey). Leur tentative sera déjouée grâce à l'aide de la tenancière de saloon Cherry (Marlene Dietrich).

La coiffure de Marlene, démodée à souhait, nous situe aux environs de 1907. Richard Barthelmess, *has been* du muet (*Tol'able David*, p. 708), joue ici le rôle d'un *has been* de l'amour aigri qui cherche en vain à reconquérir Cherry.

Il faut malheureusement déplorer le racisme des films de l'époque ; la servante noire de Cherry, d'une stupidité abyssale, accumule les gaffes quand elle ne s'évanouit pas en gloussant.

State secret *Secret d'État*, Sidney Gilliat, Grande-Bretagne, 1950, 100 mn

Invité en Vosnie, le chirurgien américain Marlowe (Douglas Fairbanks Jr.) se retrouve à soigner le dictateur Niva qu'il n'arrive pas à sauver, une nouvelle qu'il faut cacher à tout prix. Promis à une mort "accidentelle", Marlowe tente de s'enfuir avec l'aide d'une compatriote (Glynis Johns) et d'un trafiquant en devises (Herbert Lom) avant d'être finalement rattrapé par le chef de la Police secrète (Jack Hawkins) qui s'apprête à lui faire subir son accident quand la radio annonce que le dictateur – en fait son sosie – a été abattu lors d'une réunion publique.

Niva a des allures de Tito et d'ailleurs le vosniaque rappelle le croate et les extérieurs sont tournés dans les Dolomites. Le film fait penser, par moments, à Hitchcock ; ce qui n'est pas étonnant, vu que Gilliat fut scénariste d'*Une femme disparaît* (p. 697). Dans le même genre, *Moon over Parador* (p. 1074).

Professione : reporter *Profession : reporter*, Michelangelo Antonioni, Italie, 1975, 121 mn

Film en anglais : Locke (Jack Nicholson), en reportage aux confins du Sahara, procède à un échange d'identité avec un Européen, Robertson, mort d'une crise cardiaque. Il s'agit pour lui d'échapper à soi-même, mais est-ce possible ? En tout cas, "Robertson" est rapidement poursuivi par l'épouse de Locke (Jenny Runacre) et un collègue de la BBC (Ian Hendry) qui veulent avoir des détails sur la mort du reporter. Et aussi par la Police secrète d'une dictature africaine à la recherche du vrai Robertson, trafiquant d'armes et fournisseur de la guérilla.

Tout finit dans un hôtel d'Andalousie par un célèbre plan-séquence qui part de la chambre où se repose Locke/Robertson pour revenir au même endroit où, désormais mort, il repose : la Police politique lui a, hors-champ, réglé son compte.

Le personnage féminin (Maria Schneider, peu convaincante), sans nom, symbolise ce rêve impossible de renouveau. Rencontrée dans une Barcelone touristique – Ramblas, parc Güell –, elle est un peu aussi la passeuse qui emportera le protagoniste vers l'autre rive. C'est toute l'ambiguïté de la démarche du héros : en acceptant l'identité de Robertson au point de se rendre aux divers lieux de rendez-vous trouvés dans son agenda, il doit bien savoir qu'il rencontrera la mort, mais sous une autre identité. Mrs Locke, devant le corps de "Robertson", dit d'ailleurs "I never knew him".

All the president's men *Les hommes du président*, Alan J. Pakula, USA, 1976, 138 mn

Un film politique efficace et bien fait sur le Watergate, plus précisément sur l'enquête menée par Woodstein, surnom donné au tandem de journalistes du Washington Post (Robert Redford et Dustin Hoffman). L'histoire commence avec la nouvelle du cambriolage du siège des Démocrates pour se terminer avec la mise en cause publique de Halderman, chef de cabinet de Nixon. Les deux fouillemerde sont épaulés par la direction du journal (Jason Robards, Jack Warden et Martin Balsam) ainsi que par le discret informateur (Hal Holbrook) – surnommé, d'après un film porno de l'époque "Deep Throat", et dont on sait maintenant qu'il s'appelait Mark Felt – qui les aide à garder le cap : "Follow the money" leur conseille-t-il. L'argent, c'est le CREEP, autrement dit le Comité pour la RÉÉlection du Président dont les membres, tous Républicains convaincus, ne livrent au mieux que des demi-vérités. Tout ça est mis en scène sans nous ennuyer et sans la moindre diversion, i.e., sans allusion à la vie privée des protagonistes.

Une phrase de Deep Throat au sujet de la Maison-Blanche : "La vérité est qu'ils ne sont pas très futés (*not very bright*) et qu'ils en ont perdu le contrôle (*it's getting out of hand*)" peut s'appliquer à divers scancales, e.g., l'affaire Benalla.

Babettes gæstebud *Le festin de Babette*, Gabriel Axel, Danemark, 1987, 99 mn

Une sorte de conte de Noël d'après Karen Blixen. Exilée au Danemark après la Commune de Paris, la cheffe de restaurant Babette (Stéphane Audran) prépare un somptueux repas pour les deux vieilles filles dont elle est désormais la servante et leurs amis. Un discret humour s'attache à la description de ce petit monde puritain qui, pensant qu'il est diabolique de trop bien manger, décide de ne pas piper mot durant le repas. La soupe de tortue, la caille en sarcophage et le Clos Vougeot auront raison de ces résolutions et le festin deviendra un moment d'échange et de retrouvailles. Les splendides cadrages, l'attention portée aux visages, finissent par communiquer une indicible émotion.

Le paysage du Jutland nous fait penser à *Ordet* (p. 686) dont nous retrouvons trois acteurs, principalement Birgitte Federspiel dans le rôle d'une des deux sœurs. Avec Jarl Kulle et Jean-Philippe Lafont.

Agora Alejandro Amenábar, Espagne, 2009, 127 mn

Le destin tragique de la célèbre Hypatie d'Alexandrie (Rachel Weisz), aussi versée en astronomie qu'en mathématiques ou encore en philosophie. D'une part, des discussions scientifiques, principalement liées à l'héliocentrisme. Ainsi une expérience réalisée à bord d'un navire en mouvement détruit-elle les objections contre le mouvement de la Terre : l'imam saoudien Bandar Al-Khaybari n'a visiblement pas vu le film. De l'autre, la montée de l'intolérance des barbus chrétiens, les "parabalani", qui, après s'en être pris aux Juifs, s'attaquent à cette femme intelligente et païenne, donc triplement criminelle. Elle fut effectivement écorchée vive par ces fanatiques manipulés par l'évêque Cyrille, aujourd'hui saint et docteur de l'Église, tout comme Paul de Tarse, le féministe bien connu.

Au total, un blockbuster académique et démonstratif. Où l'on nous raconte qu'Hypathie aurait pressenti la première loi de Kepler (les orbites elliptiques). Et où les parabalani ressemblent un peu trop à nos modernes fanatiques islamistes.

Il mio nome è Nessuno *Mon nom est Personne*, Tonino Valerii, Italie, 1973, 116 mn

Personne, nom que prenait Ulysse pour tromper le Cyclope et qui devint Nemo chez Jules Verne, est le pseudonyme pris par un jeune cow-boy (Terence Hill) qui a trop vu de westerns spaghetti. Servi par Henry Fonda qui n'en fait pas trop, lui, cette parodie d'une parodie renchérit sur la lenteur et la vulgarité. Musique d'Ennio Morricone qui cite la chevauchée des Walkyries et second rôle pour Jean Martin.

Spione *Les espions*, Fritz Lang, Allemagne, 1927, 144 mn

Sorte de Mabuse (p. 516) de l'espionnage, Haghi (Rudolph Klein-Rogge) a pour façade une banque qu'il dirige en fauteuil roulant pour faire croire qu'il est paralysé; ce personnage transformiste est aussi le clown Nemo, qui porte le n° 719 au contre-espionnage qu'il a infiltré.

Parmi les victimes de Haghi, Jellusič (Fritz Rasp), personnage inspiré du Col. Redl (p. 153), qu'il corrompt avant de le griller : le traître est contraint au suicide par son gouvernement. Et aussi le diplomate japonais Matsumoto (Lupu Pick) auquel il dérobe les clauses d'un traité secret et qui se fait hara-kiri après avoir été interpellé par les fantômes de ses émissaires; le *seppuku* n'est cependant pas régulier car un assistant aurait dû couper la tête du malheureux.

À son service, la belle Sonia (Gerda Maurus) qui tombe amoureuse du n° 326 (Willy Fritsch), un contre-espion qu'elle était chargée de neutraliser et que Haghi tentera de tuer en provoquant un accident de train ! Finalement démasqué en tant que banquier puis en tant que 719, le clown Nemo se suicide dans un extraordinaire final qui annonce celui du *Murder* de Hitchcock (p. 918).

Certains détails sont dignes des *Vampires* (p. 487) : le faux buvard dissimulant un papier carbone ou l'improbable copie de clef basée sur l'empreinte sommaire d'un trou de serrure. L'appartement vide avec ses traces de tableaux au mur sera repris dans *Le testament du Docteur Mabuse* (p. 551). L'horloge qui fonctionne sur 24 heures et non sur 12 – on l'apercevait déjà dans le Mabuse de 1922 – est comme un signe d'omniscience. Scénario de Thea von Harbou, épouse de Lang dont elle allait divorcer suite à sa liaison avec la belle Maurus.

Lola Jacques Demy, France, 1961, 84mn.

La ville de Nantes est le centre du film : un café sur les quais, tenu par deux sœurs (Catherine Lutz de *Tirez sur le pianiste*, p. 1565, et Margo Lion), le cinéma Katorza, un cabaret (l'Eldorado, en fait la brasserie La Cigale) où Lola (Anouk Aimée) chante en attendant le retour du père de son enfant et, au centre de ce centre, le passage Pommeraye qui voit les retrouvailles de Lola avec un ami d'enfance, Roland (Marc Michel) sur une musique, déjà, de Michel Legrand. À la fin, les personnages quittent la ville, Lola avec l'aimé enfin de retour (elle reviendra dans le prosaïque Los Angeles de *Model shop*, p. 1494) et Roland pour tenter sa chance (et devenir le diamantaire des *Parapluies de Cherbourg*, p. 115).

Les films de Jacques Demy recèlent souvent, derrière une apparente mièvrerie, des éléments plus troubles, comme ce trafic de diamants dans lequel Roland s'engage; ou encore ce livre conseillé par le libraire à une veuve de bonne famille (Elina Labourdette) et dont l'héroïne est une certaine Justine !

Référence aux mensuels pour enfants des éditions Artima (*Météor*).

Mud *Sur les rives du Mississippi*, Jeff Nichols, USA, 2012, 125 mn

Ellis et Neckbone sont un peu Tom Sawyer et Huckleberry Finn : deux adolescents de 14 ans au bord du Mississippi qu'ils sillonnent en bateau à moteur. Ils rencontrent Mud (Matthew MacConaughey), un fugitif qui se cache sur une île et cherche à retrouver Juniper (Reese Witherspoon), la femme de sa vie pour laquelle il a tué, tout en essayant d'échapper aux assassins que King (Joe Don Baker) a lancés contre lui pour venger son fils. L'ingéniosité des gamins n'empêchera pourtant pas la fusillade au cours de laquelle Mud, blessé, disparaît dans le fleuve.

Un beau film où la naïveté des histoires pour enfants fait bon ménage avec une certaine désillusion. Les parents d'Ellis se séparent et leur maison flottante est démantelée ; Mud ne retrouve finalement pas la volage Juniper. D'ailleurs il est peut-être mort ; son départ final en bateau en compagnie de son père adoptif (Sam Shepard) pourrait n'être qu'un fantasme de ses jeunes amis.

Paris nous appartient Jacques Rivette, France, 1958, 136 mn

L'étudiante Anne (Betty Schneider) a vent d'un complot de "vrais maîtres qui gouvernent en cachette" qui aurait coûté la vie à un certain Juan avant de causer la mort de Gérard (Gianni Esposito) – qui s'est peut-être suicidé – puis celle de son propre frère (François Maistre). On renonce vite à comprendre.

Le film renvoie à *Metropolis* (p. 1011) et aux *Vampires* (p. 487) : image mémorable de Gérard sur le toit du théâtre de la Ville. Alors que les révélations de Feuillade étaient bien décevantes, le complotisme façon Rivette évite le piège de l'explication : ce "secret effroyable qui tue" n'est au fond que l'existence d'un secret.

Rivette marque déjà son goût pour le théâtre : l'obscur *Périclès* est répété dans divers lieux, dont les Arènes de Montmartre. Apparitions de Claude Chabrol, Jean-Luc Godard et Jacques Demy et petit rôle pour Jean-Claude Brialy.

Le diable au corps Claude Autant-Lara, France, 1947, 117 mn

Pendant la Grande Guerre, le lycéen François (Gérard Philipe) devient l'amant de Marthe (Micheline Presle), une femme dont le mari est au front et qui, morte en couches, est enterrée le jour de l'Armistice. Cette histoire, qui manque singulièrement de passion surtout si l'on pense que le héros est censé avoir 17 ans, ne s'anime vraiment qu'à la fin, quand les amants, de retour au restaurant de leur première rencontre, parlent du livre que François écrira sur leur amour. Ou encore dans la scène du bar où l'on fête la victoire et où Marthe a un malaise.

Le film s'ouvre sur un carton-parapluie : non, le film n'est pas anti-patriotique ! Les amours illicites d'une épouse de soldat passent mal après une guerre. Le livre du météore Raymond Radiguet avait rencontré les mêmes problèmes en 1923.

The man from the Alamo *Le déserteur de Fort Alamo*, Budd Boetticher, USA, 1953, 76 mn

Stroud (Glenn Ford) abandonne les défenseurs d'Alamo pour secourir sa famille qu'il retrouve exterminée par une bande d'Américains renégats dont il se vengera ; il devra aussi se défaire de l'image de lâche qui lui colle à la peau.

La distribution de ce western sans grand relief inclut, côté bons, Chill Wills en manchot as du revolver et la belle Julie Adams ; côté méchants, Neville Brand et l'indispensable Victor Jory.

The shop round the corner *Rendez-vous*, Ernst Lubitsch, USA, 1940, 99 mn

Budapest. Tous deux employés chez Matuschek (Frank Morgan) Klara (Margaret Sullavan) et Alfred (James Stewart) se détestent tout en entretenant, via la poste restante, une relation amoureuse purement épistolaire. Le style Lubitsch se reconnaît, entre autres, à son traitement très particulier du comique de répétition. Une boîte à cigare musicale (elle joue *Les yeux noirs*) est vantée ou dénigrée avec les mêmes arguments ; on en retrouve ensuite une pile soldée, l'orchestre d'un restaurant joue la musique qu'on entend à nouveau quand l'indélicat Vadas (Joseph Schildkraut) en fait effondrer une nouvelle pile. C'est enfin le cadeau détestable que Klara veut offrir à son fiancé inconnu et qu'un collègue (Felix Bressart) lui suggère de remplacer par un portefeuille en cuir.

On retrouvera Sullavan, Stewart et Morgan dans *The mortal storm* (p. 866).

The charge of the light brigade *La charge de la brigade légère*, Michael Curtiz, USA, 1936, 117 mn

Film colonialiste de la grande époque avec une distribution exceptionnelle : le couple formé par le Major Vickers (Errol Flynn) et Elsa (Olivia de Havilland) est secondé par Donald Crisp, Nigel Bruce, David Niven, Henri Stephenson, Spring Byington. L'histoire commence aux Indes ou plutôt vers l'Afghanistan (devenu ici Suristan) où une garnison britannique est massacrée, victime de la trahison d'un chef local (C. Henry Gordon) acquis aux Russes.

La seconde partie nous emmène au siège de Sébastopol où se trouvent aussi le traître et son mentor russe (Robert Barrat). Sommet du film, "Les six cents" (titre d'un poème épique de Tennyson) chargent, sabre au clair contre les "hordes russes" et leurs batteries. Vickers y perd la vie ; son sacrifice laisse par ailleurs place libre à son frère (Patric Knowles), le préféré de la belle Elsa.

Il y a une certaine actualité dans la première partie : comme si l'Histoire bégayait, les Américains se sont crus assurés de la docilité de leur création, les Talibans... mais ces Afghans mordent la main-même qui les nourrit.

Octopussy John Glen, Grande-Bretagne, 1983, 131 mn

Le meilleur des sept James Bond avec Roger Moore dans le rôle-titre. Bernard Lee, qui jouait "M", n'est plus de ce monde; mais Lois Maxwell, vieillissante tout comme Moore, incarne toujours Moneypenny. Desmond Llewelyn, dans le rôle du grincheux "Q", est mieux servi que d'habitude : on le voit à bord d'une montgolfière aux couleurs de l'Union Jack. Les décors indiens de la première partie du film sont très bien utilisés; Kamal Khan (Louis Jourdan, suave) y est opposé à Octopussy (Maud Adams) et sa secte d'adoratrices des poulpes capables au besoin d'actionner une galère. La seconde partie se déroule dans un cirque, avec jumeaux lanceurs de couteau et bombe atomique dans la bombe de l'homme-canon. Un faux œuf de Fabergé traverse le film.

The court-martial of Billy Mitchell *Condamné au silence*, Otto Preminger, 1955, USA, 101mn

Le général Bill Mitchell (Gary Cooper), as de la Grande Guerre, voulait développer l'Aviation, ce qui déplaisait au plus haut point à l'Armée dont dépendait alors cette arme nouvelle. Ses tentatives pour démontrer l'efficacité des bombardements étant bridées par son supérieur Guthrie (Charles Bickford), il en organise une de son cru qui réussit mais qu'il paie en étant dégradé et placardisé au Texas. Il essaie en vain d'attirer l'attention du général en chef Pershing sur la vétusté de la flotte. Après une série d'accidents très meurtriers, il décide de frapper un grand coup : dans le but de pouvoir plaider la cause de l'Aviation devant une cour martiale, il accuse publiquement ses supérieurs de négligence criminelle.

Le procès se déroule en 1925 devant une cour partielle composée uniquement d'officiers supérieurs – dont MacArthur – qui cherchent à réduire l'affaire à un cas d'insubordination. Le politicien Reid (Ralph Bellamy) qui défend Mitchell se heurte à un barrage systématique de l'accusation (Fred Clark, borné) et du président Guthrie qui veulent empêcher à tout prix l'audition de témoins qui confirmeraient les accusations du désormais colonel Mitchell. La victoire tactique de Reid qui arrive finalement à ses fins, indispose jusqu'au président Coolidge; un nouvel accusateur, Guillion (Rod Steiger, vicelard), est alors chargé de démolir Mitchell qui, condamné, n'aura d'autre choix que de quitter, en homme brisé, cette Armée à laquelle il avait consacré sa vie.

Pour discréditer Mitchell, Guillion parcourt les divers mémoranda qu'il a envoyés à sa hiérarchie. Cet irresponsable prétendait qu'on pourrait envahir un pays avec des parachutistes, qu'on utiliserait des avions de combat supersoniques. Cerise sur le gâteau, il avait détaillé en 1923 un plan d'attaque de Pearl Harbor, destructible selon lui en quelques minutes. – Mais qui viendrait donc nous attaquer? ricane Guillion; – Les Japonais, répond Mitchell en s'enfonçant définitivement.

Hatari! Howard Hawks, USA, 1962, 158 mn

Le film met en scène, au Tanganyika (l'actuelle Tanzanie), un petit groupe d'Occidentaux de divers pays occupés à chasser des animaux sauvages – girafes, rhinocéros, singes – pour les vendre à des zoos. Il n'y a pas de conflit profond dans cette approximation du Paradis terrestre : on peut, au pire, recevoir un coup de corne. Reste l'affrontement entre hommes et femmes – thème hawksien par excellence –, ici Brandy (Michèle Girardon) et ses divers prétendants, dont Pockets (Red Buttons) et Charles (Gérard Blain, mauvais); et surtout Sean (John Wayne), sorte de fauve misogyne capturé par Dallas (Elsa Martinelli).

Film de dimanche après-midi; "Hatari!" signifie "Attention!" en swahili.

House by the river *Au fil de l'eau*, Fritz Lang, USA, 1950, 85 mn

1900 dans une maison près d'un estuaire. Stephen (Louis Hayward), écrivain raté, ne résiste pas à ses pulsions et finit par tuer une jeune domestique. Il corrompt son frère John (Lee Bowman) en le persuadant de l'aider à se débarrasser du corps dans le fleuve. Puis tente de le tuer quand il menace de vendre la mèche pour ne pas porter le chapeau; avant de s'en prendre à sa propre épouse Marjorie (Jane Wyatt) qui a tout compris.

L'atmosphère nocturne et l'ameublement edwardien aux tentures menaçantes encadrent le visage de l'assassin dans cette montée en puissance de la folie et, surtout, du Mal. Qui prend des allures de cauchemar quand il croit voir flotter le sac contenant le cadavre mais n'attrape qu'une grosse branche.

Hoří, má panenka *Au feu les pompiers*, Miloš Forman, Tchécoslovaquie, 1967, 70 mn

Ce bal des pompiers est une parfaite métaphore de l'échec du socialisme. Nous voyons des hommes plutôt âgés (joués, entre autres, par Josef Kolb, Jan Vostrčil, Josef Šebánek), un peu dépassés et vaguement égrillards, dans un monde d'où toute responsabilité a été bannie, car diluée dans une imposture collectiviste. C'est ainsi que les prix de la loterie ont été dérobés car le vol est vécu comme une activité presque normale que seuls des "idiots honnêtes" ne pratiquent pas.

Pire, quand l'un des responsables du bal s'avise de restituer le fromage de tête volé par son épouse, il s'attire les reproches de ses collègues : "Quelle honte de l'avoir rendu, on va passer pour quoi?" Quant au pompier émérite auquel on doit remettre une hachette d'honneur, il referme promptement le coffret après l'avoir entr'ouvert car il est vide.

Rien n'est plus dévastateur que l'humour; les chars russes allaient bientôt mettre un terme à ce cinéma impertinent.

Bab el hadid *Gare centrale*, Youssef Chahine, Égypte, 1958, 74 mn

Portrait chaleureux de l'Égypte à travers le microcosme de la gare du Caire, filmée dans un foisonnement et un entrelacs de destinées individuelles que Chahine maîtrise pleinement. Il est, en particulier, question d'un syndicat et de vendeuses à la sauvette de boissons fraîches. Le personnage principal, Kenaoui (le réalisateur) est un attachant mendiant. Boiteux, occasionnel vendeur de journaux, un peu débile et obsédé sexuel, il poursuit de ses assiduités la pulpeuse Hanuma (Hind Rustum) qui ne déteste pas l'allumer un peu. Il finit par essayer de la poignarder mais blesse en fait une de ses amies qu'il met dans une malle. Quand il s'aperçoit de sa méprise, il tente de récidiver mais il est capturé et encamisolé.

Major Barbara Gabriel Pascal, Grande-Bretagne, 1941, 121 mn

Adaptation d'une pièce de George Bernard Shaw (1907). La salutiste Barbara (Wendy Hiller) est ulcérée par la fortune mal acquise de son père (Robert Morley), un fabricant d'armes ; au terme d'une crise, elle change complètement d'avis et accepte que son époux (Rex Harrison) prenne la direction de l'usine familiale.

Un film sans grand relief ; sur le même sujet, les contradictions du christianisme, on peut préférer *Androcles and the lion* (p. 336). Le Hongrois Gabriel Pascal est connu pour avoir porté à l'écran, comme producteur et parfois réalisateur, plusieurs pièces de Shaw. Composition divertissante de Robert Newton et débuts de Deborah Kerr. Harrison reviendra à Shaw pour *My fair lady* (p. 1345).

La poupée Jacques Baratier, France, 1962, 90 mn

Une république sud-américaine régentée par le colonel Roth (Zbigniew Cybulski) qui meurt assassiné le mauvais jour ; le puissant Moren (Claudio Gora) lui substitue un sosie, le révolutionnaire Cotal, qui doit être lui aussi assassiné, mais lors d'une réunion publique. Simultanément, un inventeur duplique Marion, épouse de Moren et maîtresse de Roth, pour créer "la poupée". Finalement, Cotal endosse complètement la personnalité de Roth et se mue en féroce dictateur ; il emprisonne les manifestants rassemblés par la poupée, laquelle meurt subitement. Le couple formé de Marion et Cotal régente désormais le pays.

C'est avant tout un film d'Audiberti, mis en scène dans un tourbillon de couleurs et de chansons (voix de Catherine Sauvage), avec le travesti Sonne Teal dans le rôle de Marion et de la poupée faite à son image, ce qui renvoie à *Metropolis* (p. 1011). On reconnaît Daniel Emilfork, Sacha Pitoëff et László Szabó ; ainsi que Jacques Dufilho en Indienne des plateaux.

De colonel à général, il n'y a qu'un grade, d'où le carton-parapluie précisant que tout cela est purement gratuit : aucune allusion au général-président, donc !

The unbearable lightness of being *L'insoutenable légèreté de l'être*, Philip Kaufman, USA, 1987, 166 mn

Les amours de Tomas (Daniel Day-Lewis) et de Tereza (Juliette Binoche) à Prague aux alentours de 1968. Exil en Suisse après l'invasion soviétique puis retour au pays où, pour échapper aux persécutions, le couple part vivre à la campagne où il trouve un certain bonheur avant un fatal accident de la route.

Malgré la musique de Janáček, quelque chose ne prend pas dans cette adaptation de Milan Kundera, à l'érotisme cérébral et au message politique martelé. Prague étant interdite, les extérieurs ont été tournés à Lyon, ce qui passe à peu près, sauf un plan de Fourvière qui ne rappelle en rien Hradčany. Avec Lena Olin.

Sisters *Sœurs de sang*, Brian De Palma, USA, 1972, 93 mn

De Palma s'inscrit dans la postérité de *Psychose* (p. 1036) ; la musique sonne d'ailleurs comme du Bernard Herrmann et pour cause. Danielle (Margot Kidder), survivante d'un couple de siamoises canadiennes – elle a d'ailleurs un accent français – devient meurtrière quand elle se prend pour sa sœur Dominique. Son médecin d'époux (l'inquiétant William Finley), qui a caché le cadavre d'une victime de "Dominique" dans un canapé-lit, sera, lui aussi, tué.

Dénouement original : la journaliste gauchiste (Jennifer Salt) témoin du premier meurtre, hypnotisée par le médecin-époux, jure maintenant qu'elle n'a rien vu. Elle s'était auparavant attaché les services d'un détective privé (Charles Durning) qu'on retrouve au dernier plan, perché sur un poteau électrique en train de surveiller une petite gare canadienne : sur le quai, le canapé-lit. Cette réussite du réalisateur comporte une séquence en "split screen".

Un drôle de paroissien Jean-Pierre Mocky, France, 1963, 80 mn

Aristocrate décafé, Georges Lachaunaye (André Bourvil portant raie au milieu) décide de faire bouillir la marmite familiale en devenant pilleur de troncs avec l'assistance de sa sœur Françoise (Véronique Nordey, la madame Mocky de l'époque) et son ami Raoul. Il débute avec des caramels mous avant de passer à un stade plus industriel : aspirateur à pièces, troncs à double fond. La brigade de surveillance des églises (Francis Blanche, Marcel Pérès, Jean Tissier), sur les dents, en a tracé un portrait-robot ; gendarmes et voleurs empruntent divers déguisements ecclésiastiques et Georges est bien près d'être pincé à Saint-Étienne-du-Mont. Il se sera auparavant abstenu de rendre visite à Notre-Dame, un rêve prémonitoire en couleurs (très réussi) l'en ayant dissuadé.

Visiblement imposé par la production, le carton initial prétend désamorcer toute accusation d'anticléricalisme ; Mocky s'y qualifie d'"aimable irresponsable".

Miss Mend Boris Barnet & Fedor Ozep, URSS, 1926, 250 mn

L'ignoble impérialiste américain Chiché (Sergueï Komarov) a décidé de s'en prendre à l'Union Soviétique en répandant des bactéries à Leningrad. Son plan diabolique sera contré par un groupe de trois reporters américains joués par Vladimir Vogel, Boris Barnet (qui débute comme co-réalisateur) et Igor Ilyinski, ainsi que par la dactylo Vivian Mend (Natalia Glan). Parmi les suppôts de Chiché, un faux ingénieur (Ivan Koval-Samborski) chargé de déposer les microbes sous prétexte de vérifier le matériel électrique.

On sent l'influence de Fritz Lang, notamment dans le complotisme : Chiché est une sorte de Mabuse (p. 516) chef d'une Organisation occulte capable de provoquer un accident de voiture pour s'emparer d'un testament. Les péripéties comprennent la traversée de l'Atlantique par les héros en passagers clandestins et un cas de peste sur un navire suivi d'une quarantaine propice aux méfaits de Chiché. Mais on pense aussi à Feuillade à cause de l'humour qui annonce celui des futurs chefs-d'œuvre de Barnet. Le journaliste joué par Ilyinski rappelle d'ailleurs le drolatique Mazamette (Marcel Lévesque) des *Vampires* (p. 487). Il suffit que Chiché lui mette entre les mains un article de vulgarisation sur l'hypnotisme pour le neutraliser : "Tout est fichu, je pense qu'il m'hypnotise!". Un personnage d'enfant des rues renvoie au Bout-de-Zan (René Poyen) des mêmes *Vampires*.

Le quattro giornate di Napoli *La bataille de Naples*, Nanni Loy, Italie, 1962, 115 mn

Le soulèvement de Naples en septembre 1943 qui se termine par le départ de l'occupant allemand et son repli, plus au nord, sur la Ligne Gothique.

Un souffle épique emporte ce film qui privilégie le collectif sur l'individuel ; avec Jean Sorel, Georges Wilson, Gian Maria Volonté, Lea Massari et Frank Wolff.

Kin-dza-dza ! Georgy Danielia, URSS, 1986, 127 mn

Deux Soviétiques, le Russe Oncle Vova (Stanislav Luobchine) et "le Violoniste", un Géorgien comme le réalisateur, se retrouvent sur la planète Plouk de la galaxie Kin-Dza-Dza, qui ressemble à un paysage de désert à la Dalí – c'est en fait celui du Karakoum, au Turkmenistan – dont les habitants, comme Uef (Evgueni Leonov), utilisent un langage consistant principalement en un mot passe-partout, "Kou". Les classes sociales s'y définissent par la couleur de leur pantalon et les inférieurs doivent porter le *tsak*, une petite clochette au bout du nez.

On a du mal à rentrer dans cette histoire invertébrée qui serait probablement très drôle si on en possédait les clés. Danielia a fait des films plus attachants, comme son *Marathon d'automne* (p. 992).

Inglourious basterds Quentin Tarantino, USA, 2009, 153 mn

Le film est une tarantinerie typique, avec ses références cinéphiles (*Le corbeau*, p. 1578, Leni Riefenstahl, etc.) et ses tchatches improbables qui se terminent en règlements de comptes sanguinaires. Illustration de la douteuse distinction entre fond et forme, les *basterds* du Lt. Aldo Raine (Brad Pitt) scalpent les nazis : ils sont tout aussi cruels mais pour la bonne cause. La désinvolture du réalisateur s'exprime à travers le personnage du SS traqueur de Juifs Hans Landa (Christoph Waltz) qui les pourchasse non chez les tailleurs, mais parmi les fermiers français ! L'idée extravagante de tatouer au front les criminels de guerre nazis fait cependant rêver ; Wernher von Braun n'aurait pas pu se pavaner à la télévision des années 1960 avec des enfants sur les genoux. La musique reprend les thèmes de films connus : *Alamo* (Dimitri Tiomkin, p. 1141), *Allonsanfán* (Ennio Morricone, p. 1620), etc. Avec Mélanie Laurent et Daniel Brühl.

Anima persa *Âmes perdues*, Dino Risi, Italie, 1977, 98 mn

Étudiant en art, le jeune Tino découvre que son oncle Fabio (Vittorio Gassman) abrite dans son palais délabré un frère devenu fou à la mort d'une fillette ; le dément n'est autre que Fabio lui-même et la fillette la tante Sofia (Catherine Deneuve) qu'il se refuse à voir grandir. Malgré Venise, sa lagune et son café Florian, ce film d'horreur déçoit ; trop rationnel, il n'arrive pas au niveau de *Don't look now* (p. 4). L'acteur qui joue Tino est de plus inexistant.

La nuit du carrefour Jean Renoir, France, 1932, 71 mn

Premier Maigret de l'écran, avec Pierre Renoir. Ce petit hameau où l'on a tué un diamantaire est le lieu de tous les trafics, bijoux, drogue et prostitution. Tout ça est tourné de nuit, parfois dans le brouillard ; les personnages sont mal définis et l'intrigue abuse de la litote, peut-être parce qu'une bobine a été égarée.

Le film vaut avant tout pour son atmosphère un peu fantastique qui rappelle celle du *Vampyr* de Dreyer (p. 516) ; on reste cependant un peu loin de Simenon.

Smart woman *Mon mari et sa fiancée*, USA, Gregory La Cava, 1931, 68 mn

Rentrée de Paris, Nancy (Mary Astor) découvre que son mari (Robert Ames) est "fiancé" et n'attend que le divorce pour se remarier. Elle arrive à reconquérir l'époux volage en se prétendant amoureuse de Hamilton (John Halliday), un Anglais rencontré sur le bateau, lequel s'intéresse de trop près à la fiancée du mari. Le scénario ignore la Prohibition, tout comme les acteurs ; Ames devait mourir quelques mois plus tard de *delirium tremens*. Avec Edward Everett Horton.

Diarios de motocicleta *Carnets de voyage*, Walter Salles, Argentine, 2004, 121 mn

1952 : deux jeunes médecins argentins décident de faire un périple en Amérique du Sud jusqu'au Venezuela pour aller s'occuper de lépreux. Ce sont Ernesto Guevara (Gael García Bernal), alias Fuser, et Alberto Granado (Rodrigo de la Serna, arrière-neveu du Che) ; leur vaillante motocyclette rendra l'âme au cours de cette expédition picaresque de plus de 10000 km. Fuser croise sur son chemin l'impérialisme américain et son arrogance, rate plusieurs aventures amoureuses mais se forge une sorte d'idéal politique latino-américain ; on connaît la suite.

Le film suit les mémoires de Granado et les carnets de voyage, publiés en 1995, du Che. Certains détails sont révélateurs de son caractère, ainsi lorsque, contrairement à Granado, il dit franchement ce qu'il pense de l'indigeste manuscrit dont le médecin de Lima qui les héberge leur a infligé la lecture, ou encore lorsqu'il traverse l'Amazone à la nage pour passer sa dernière nuit avec les lépreux.

Le carnet de voyage est illustré de pseudo-photographies en noir et blanc, qui sont en fait des plans de personnes ou de groupes posant devant un appareil photo. On retrouve, incidemment à la léproserie, la charité chrétienne façon *Voleur de bicyclette* (p. 208) : seuls ceux qui vont à la messe ont droit au repas, car il faut nourrir l'esprit avant de nourrir le corps dit la "bonne" sœur.

Prince Valiant Henry Hathaway, USA, 1954, 100 mn

Avec sa coupe de cheveux, Robert Wagner correspond bien à ce héros de *comic* américain qui s'empare en solo d'un château viking. Face à lui, James Mason joue Brack, frère illégitime du roi Arthur, une sorte de Mordred donc ; mais le rôle de ce méchant est sous-écrit, comme le sont aussi ceux des gentils tenus par Janet Leigh, Sterling Hayden et Debra Paget. Il s'agit accessoirement de défendre la foi chrétienne, comme si les salauds ne s'étaient pas tous convertis depuis longtemps. Sur un sujet voisin, *Les Vikings* (p. 802) sera bien plus réussi.

Chihwaseon *Ivre de femmes et de peinture*, Kwon-taek Im, Corée, 2002, 112 mn

La vie du peintre Ohwon à la fin du XIX^e siècle dans une Corée agonisante qui compte sur le Japon pour la libérer des Chinois. À l'art académique, régi par le confucianisme – "Tu as osé peindre avant le maître?" – s'oppose la figure, plus "taoïste", de l'artiste hors normes et génial qui abuse de l'alcool et des kisaengs (geishas coréennes), mais reconnu comme tel, donc officieux. Tout cela accommodé de discussions tout à fait stéréotypées sur la création artistique. Un film fastidieux aux images léchées dont le seul intérêt est de nature documentaire.

La vie d'un honnête homme Sacha Guitry, France, 1953, 94 mn

En retrouvant un jumeau dont il avait perdu trace, un industriel (Michel Simon) se rend compte que son honnêteté n'est que de la sécheresse. Quand son double décède, il échange les rôles et, devenu légataire universel de lui-même, se voit rapidement sollicité par sa "veuve" (Marguerite Pierry) pour remplacer le "défunt" ; mais la supercherie est découverte à cause d'une cicatrice d'appendicite. Il disparaît dans la nuit, sans doute à la recherche d'une existence moins formatée.

Référence datée aux nez refaits (celui de Juliette Gréco). La télévision de l'époque était en permanent incident technique ; le carton qu'on voit à l'écran allait devenir une émission au rabais, l'"Interlude". Avec Pauline Carton, Louis de Funès et Lana Marconi, la dernière madame Guitry ; Mouloudji interprète la complainte du film : "On ne peut pas passer sa vie à s'foutre à l'eau".

All quiet on the western front À l'ouest rien de nouveau, Lewis Milestone, USA, 1930, 133 mn

La vie et la mort de Paul Bäumer (Lew Ayres) qui devance l'appel en 1914, au temps où les Allemands portaient encore casque à pointe en cuir bouilli. Scènes de guerre très réussies : assauts et peur au ventre sous les bombes ou ce Français que Paul a blessé à mort qui agonise près de lui dans un trou d'obus. La magnifique paire de bottes d'un soldat mort est très convoitée ; on la suit alors que ses propriétaires successifs tombent. Seul camarade de Paul à se détacher du lot, le pittoresque Kat (Louis Wolheim) capable de renifler la nourriture à distance ; moment d'émotion quand Paul le ramène blessé en le portant sur son dos... pour s'apercevoir qu'il est mort en chemin. Le dernier plan où Paul est abattu en tentant d'attraper une fleur fait penser à la fin du magnifique *A time to live and a time to die* (p. 1021), adapté d'un autre roman d'Erich Maria Remarque.

Le séjour à l'arrière de Paul convalescent est le point faible du film. Son ancien professeur, qui a passé l'âge de se battre, est d'un écœurant chauvinisme et le héros lui rive son clou dans un prêchi-prêcha pacifiste. Quel besoin d'ajouter des mots là où les images suffisent ?

La fille de quinze ans Jacques Doillon, France, 1989, 82 mn

Juliette (Judith Godrèche, seize ans à l'époque) est une adolescente qui cherche et obtient le beurre – un flirt sans lendemain avec un adulte, Willy (le metteur en scène) – et l'argent du beurre, la pureté – la relation platonique suivie avec son petit copain Thomas (Melvil Poupaud, quinze ans), le fils de Willy. Comme dit Guignol au début de *La chienne* (p. 1560) : "Elle est toujours sincère, elle ment tout le temps". Magnifique décor méditerranéen (Ibiza).

Distant drums *Les aventures du capitaine Wyatt*, Raoul Walsh, USA, 1951, 101 mn

Le scénario reprend, dans les grandes lignes, celui d'*Objective Burma!* (p. 1036) : après un raid victorieux contre un camp ennemi, un capitaine (Gary Cooper) doit conduire une retraite délicate. La Birmanie a été remplacée par la Floride (les Everglades) et les Japonais par les Séminoles. Ce qui est gênant, vu que le combat contre les Indiens est de nature génocidaire, cf. *Seminole* (p. 17). Dans un rôle d'éclaireur, l'excellent Arthur Hunnicutt.

Le trésor de Cantenac Sacha Guitry, France, 1950, 97 mn

Sacha Guitry façon Zemmour : n'oublions pas que le réalisateur fut un pétainiste fervent, ce qui lui valut d'ailleurs quelques ennuis à la Libération. Le village de Cantenac périlite, car ses nobles "qui avaient tant aimé les paysans" (*sic*) ont disparu. Dès que s'y réinstalle un baron (l'auteur), les bienfaits ruissellent sur la population ; ainsi, le maire et le curé, deux frères jumeaux (René Genin), se parlent à nouveau. Malgré les traits d'esprit habituels du maître, cette Révolution Nationale de poche sombre dans un conformisme des plus cuculs.

La distribution comprend Marcel Simon, Roger Legris et Jeanne Fusier-Gir ainsi que Lana Marconi, ultime épouse de Guitry.

O' Brother, where art thou ? Joel Coen, USA, 2000, 106 mn

Le film raconte l'Odyssée : celle de trois bagnards évadés dans le Mississippi des années 1930, Everett-Ulysse (George Clooney), Pete (John Turturro) et Delmar (Tim Blake Nelson). Everett veut retrouver son ex-épouse (Holly Hunter) et l'arracher à son prétendant. Ils rencontrent un prophète noir en draisine, aveugle comme Homère, une sorte de cyclope du KKK (John Goodman), trois sirènes au bord d'une rivière où Pete est – pensent un moment les deux autres – changé en crapaud. Ils croisent aussi Baby Face Nelson (Michael Badalucco) – qui passe ici à la "chaise" alors qu'il mourut en réalité dans une fusillade –, le terrifiant shérif Cooley aux lunettes miroirs (Daniel von Bargen) et le gouverneur sudiste (Charles Durning) qui amnistie les fuyards. Car les trois zozos, aidés d'un guitariste noir (Chris Thomas King), ont rencontré le succès en tant que chanteurs de blues. Un des sommets du film voit ces "Soggy bottom boys" (culs trempés) sur scène, affublés de grotesques barbes postiches. Mais Everett ne porte pas de moumoute : il enduit ses cheveux de gomina "Dapper Dan" dont il a de véritables stocks.

Le titre est celui du film sur la Crise que le héros des *Voyages de Sullivan* (p. 58) renonce à tourner ; Cooley renvoie au chef Godfrey de *Cool hand Luke* (p. 296).

Parsifal Hans-Jürgen Syberberg, RFA, 1982, 243 mn

Syberberg porte à l'écran l'ultime opéra de Wagner dont les relents chrétiens indisposèrent Nietzsche. Œuvre très lente, statique et aux dialogues redondants. Mais il faut se laisser prendre par la musique et les décors aussi inspirés que ceux du *Hitler* (p. 388) du metteur en scène ; derniers plans, une tête de mort mitrée et une maison enserrée dans une chevelure féminine. Les acteurs sont doublés par des chanteurs, ce qui permet la duplication du pur chevalier du Graal, lequel devenu hermaphrodite, apparaît sous les traits d'un homme puis d'une femme.

Tanner '88 Robert Altman, USA, 1988, 372 mn

Téléfilm en 11 épisodes tourné et diffusé en pleine campagne électorale de 1988. Nous suivons, en privé et en public, le fictif candidat à l'investiture démocrate Jack Tanner (Michael Murphy), depuis la primaire du New Hampshire jusqu'à la convention d'Atlanta. Chaque épisode de l'édition DVD de la série est introduit par un commentaire extrait d'une suite que je n'ai pas vue, *Tanner on Tanner* (2004) ; et se clôt sur un petit rebondissement. Ainsi, Tanner, qui n'a que son slogan creux "For real" à proposer, est-il piégé par ses collaborateurs qui le mettent sur orbite en diffusant des propos tenus en privé. Plus tard, le scandale de sa liaison avec la directrice de campagne de Dukakis fait tanguer sa candidature. Puis, faute d'obtenir la nomination à Atlanta, son talent de manœuvrier impressionne son père (E. G. Marshall) ; ce militaire borné qui lui préférerait un frère aîné mort en Corée le pousse à se maintenir en indépendant. Madame Dukakis (dans son propre rôle) lui fait savoir qu'il devrait soutenir son époux, désormais adoubé par les Démocrates. Il hésite. . . comment connaître sa décision puisque tout s'arrête avant l'élection gagnée par Bush père ?

Altman épingle avec brio une politique politicarde, entre jeux d'appareil et manipulations de journalistes embarqués dans la caravane du prétendant ; surtout ceux de la télévision, ce qui ne s'est guère arrangé avec Internet et les réseaux "sociaux". Le discours un peu vide du candidat achoppe cependant sur le cadavre d'un enfant oublié dans un bosquet de Detroit : il a soudain quelque chose à dire, tout en sachant que ce quelque chose va lui coûter la nomination.

Undercurrent *Lame de fond*, Vincente Minnelli, USA, 1946, 111 mn

Ann (Katharine Hepburn) a fait un beau mariage avec Alan (Robert Taylor) dont on ne sait trop s'il cherche à cacher un meurtre qu'il a commis ou s'il est jaloux de son frère Michael épris de musique et de poésie (Robert Mitchum !). Ce scénario laborieux débouche sur une tentative d'assassinat d'Ann par Alan vaguement inspirée de *Soupçons* (p. 625) . . . suivie de l'inévitable *happy end*.

Resurrection USA, Daniel Petrie, 1980, 99 mn

Edna (Ellen Burstyn) est revenue de la mort après un accident de voiture. Son bref séjour dans l'au-delà lui a conféré une capacité de thaumaturge qu'elle exploite naïvement, hors de tout cadre religieux – d'où une accusation de satanisme de la part d'un père évangéliste. Le beau Cal (Sam Shepard) dont elle a sauvé la vie s'attache à elle ; il devient son amant et voudrait en faire une sorte de nouveau Christ puis, perturbé par cette personnalité énigmatique, essaie de la tuer. Elle préfère disparaître pour tenir une station service dans le désert ; un enfant cancéreux de passage lui permet d'exercer, très discrètement, ses dons.

Le film exploite l'idée de la guérison inexplicable pour la sortir complètement du contexte religieux, ce qui rend la chose presque plausible : "Dieu est amour et vice-versa". Il évite tout spectaculaire pour atteindre à une sincérité bouleversante : il faut voir Edna "avalier" la maladie d'une grabataire.

The suspect Robert Siodmak, USA, 1944, 81 mn

Philip (Charles Laughton), un sympathique petit bourgeois, est amené à tuer sa venimeuse épouse (Rosalind Ivan), seul moyen dans cette Angleterre edwardienne de l'empêcher de détruire, par ses calomnies, la réputation de la jeune Mary (Ella Raines). Un voisin alcoolique (Henry Daniell) que Scotland Yard pousse à témoigner contre l'assassin – pourtant blanchi par l'enquête – profite de la situation et réclame de l'argent à Philip : il sera sa deuxième victime. Moment de suspense quand le criminel est amené à cacher son corps derrière le sofa.

Le héros se livre lorsque la Police lui fait croire qu'une innocente va payer à sa place. Philip est certes coupable, mais que dire du flic (Stanley Ridges) qui a transformé le voisin, qui ne savait rien, en maître-chanteur ?

Key Largo John Huston, USA, 1948, 100 mn

Pièce de théâtre filmée sans temps mort et "véhicule" pour le couple Bogart/Bacall. Rocco (Edward G. Robinson), sorte d'Al Capone qui compte s'enfuir à Cuba, s'est installé avec ses sbires (dont Thomas Gomez et Dan Seymour) dans l'hôtel tenu par un invalide (Lionel Barrymore) et sa fille (Lauren Bacall), une veuve de guerre à laquelle rend visite un camarade du défunt mari (Humphrey Bogart). La maîtresse alcoolique du gangster (Claire Trevor, touchante), que celui-ci force à chanter *a cappella* pour l'humilier, est au centre de l'intrigue.

Les gangsters souhaitent tous le retour de la Prohibition qu'un "collègue" de Rocco (Marc Lawrence) venu lui rendre visite assure proche. Référence à la sanglante bataille de San Pietro, près de Monte Cassino, où Huston tourna un mémorable documentaire (p. 410).

A torinói ló *Le cheval de Turin*, Béla Tarr, Hongrie, 2011, 148 mn

Qu'advint-il du cheval embrassé par Nietzsche en 1889 à Turin ? Nous apprenons qu'il appartenait à deux paysans, un père paralysé du bras droit et sa fille (Erika Bók, l'idiote de *Sátántangó*, p. 31) que nous voyons accomplir les mêmes gestes, habiller le père, chercher de l'eau au puits, faire cuire des pommes de terres qu'il épluchera encore brûlantes d'une seule main avant de les manger, toujours brûlantes. Dehors, le vent dément ne fait aucune pause et le rituel n'est interrompu que par la visite d'un voisin aux propos apocalyptiques ou celle d'une importune bande de Tsiganes. À la fin, il n'y a plus d'eau dans le puits ni lumière au dehors et le feu ne prend pas. Le père se résout à manger sa patate crue en face de sa fille condamnée à tirer la charrette ; le cheval trop vieux reste à l'écurie.

Sur un scénario de László Krasznahorkai, le (superbe) testament de Béla Tarr rappelle *Sátántangó*, en plus austère : la musique hypnotique de Mihály Vig qui se confond parfois avec le vent, les éléments hostiles, la fin dans l'obscurité.

Hunger Steve McQueen, Grande-Bretagne, 2008, 96 mn

Les premières images montrent un maton de la prison de Maze (Irlande du Nord) en train de se laver les mains chez lui ; on le reverra plus tard le laver à la prison pour effacer les traces du sang de Bobby Sands (Michael Fassbender) qu'il vient de passer violemment à tabac. Ces gardiens – l'un d'eux avec UDA (Ulster Defence Association) tatoué sur les phalanges, comme le HATE de Mitchum dans *La nuit du chasseur* (p. 1563) – sont de véritables bourreaux pour les membres de l'IRA qui sont, quant à eux, des assassins : le maton du début prend une balle dans la tête alors qu'il rend visite à sa vieille mère.

Bobby Sands meurt en 1981 au terme d'une grève de la faim de 66 jours dont nous suivons les étapes essentielles. Le film n'est pas trop éprouvant car le réalisateur s'attache à ses échanges avec un prêtre sympathisant qui cherche à le dissuader de commencer cette grève qu'il voit comme une quête d'immortalité. à laquelle Sands a effectivement obtenu puisque nous n'avons pas oublié son nom ; mais *quid* de la dizaine d'autres martyrs de la cause qui lui ont emboîté le pas ?

Roberte Pierre Zucca, France, 1979, 98 mn

Ce film met en scène l'érotisme pervers de Pierre Klossowski dont l'épouse joue le rôle principal dans des tableaux statiques à connotation "scolastique" inspirés du texte de Klossowski. Ce film fauché est interprété par des copains réalisateurs qui ne savent trop quoi faire ; les cadrages laissent à désirer.

À l'arrivée, un produit étrange, qui ressemble à l'idée, ou au brouillon, d'un film dont le metteur en scène aurait été kidnappé. . . par le scénariste Klossowski.

Körkarlen *La charrette fantôme*, Victor Sjöström, Suède, 1921, 107 mn

D'après Selma Lagerlöf. Dans son sinistre véhicule en surimpression, le charretier de la Mort fait sa moisson de cadavres ; en cette nuit de la Saint-Sylvestre, il doit être remplacé par le dernier défunt de l'année, David Holm (le réalisateur), alcoolique violent et brutal qui vient de périr d'un mauvais coup. Mais cédant aux injonctions d'Edit, une salutiste agonisante, il fait finalement grâce à la brute qui a décidé de s'amender pour de bon en voyant son épouse prête à se suicider avec ses gosses : "Retourne dans ta prison" dit-il au misérable qui se réveille bien vivant et non plus futur cocher de la fatale charrette.

Dans une crise alcoolique, David défonce une porte à la hache : on se croirait dans *The shining* (p. 980). Ce grand classique du cinéma suédois a été refait par Duvivier qui n'avait sûrement pas le sens du fantastique.

Ice cold in Alex *Le désert de la peur*, J. Lee Thompson, Grande-Bretagne, 1958, 130 mn

1942 : partie de Tobrouk assiégée, une ambulance tente de rejoindre Alexandrie. "Ice cold in Alex" qualifie la bière glacée que le protagoniste alcoolique (John Mills) rêve de boire à destination en récompense de son abstinence. Il dirige une équipe formée de deux infirmières (dont Sylvia Syms), d'un sous-officier (Harry Andrews) et d'un prétendu capitaine sud-africain (Anthony Quayle) qui est en fait un espion allemand. Traversée difficile qui voit la mort d'une infirmière touchée par une balle allemande ; il faut éviter les mines, les sables mouvants et, finalement, hisser le véhicule sur une pente à 30%. Arrivés à grand-peine à destination, les trois Britanniques décident de faire passer l'espion, dont l'aide a souvent été déterminante, pour un captif afin de lui éviter le poteau. Sympathique et réussi.

Copie conforme Jean Dréville, France, 1947, 99 mn

Variation sur un thème de sosie souvent exploité, e.g., *The whole town's talking* (p. 1132). Ismora, chef de gang et photographe mondain, ainsi que son sosie Dupon, représentant minable, sont tous deux joués par Louis Jovet, au mieux de sa forme. Enlevé par le lieutenant d'Ismora (Léo Lapara), Dupon est utilisé comme alibi : ce "duplicata" s'affiche au restaurant avec la poule (Suzy Delair) du bandit pendant que celui-ci commet ses forfaits. Cette copie est si réussie qu'elle finira par supplanter l'original.

Le trio Louis Jovet, Suzy Delair, Léo Lapara renvoie à *Quai des Orfèvres* (p. 1543), de la même année, et au petit jeu de chaises musicales (vécu par les femmes) : Delair, compagne de Clouzot, sera remplacée par Véra, alors épouse de Lapara, secrétaire de Jovet. Dans un petit rôle, un Jean Carmet. . . chevelu.

Histoires extraordinaires Jean Faurez, France, 1949, 83 mn

Quatre sketches d'après Thomas de Quincey et Edgar Poe dont *La barricade d'Amontillado* : quand Fortunato (Jules Berry, costumé en bouffon) y va de son "Pour l'amour de Dieu, Montresor !" depuis le réduit où son ennemi (Fernand Ledoux) l'a emmuré vivant, c'est un peu la revanche des *Visiteurs du soir* (p. 1146).

The Rutles : all you need is cash Eric Idle, Grande-Bretagne, 1978, 73 mn

Ce pseudo-documentaire, réalisé par un des Monty Python, également interprète principal, nous fait suivre la carrière du célèbre groupe de Liverpool, formé de Dirk, Nasty, Stig et Barry, surnommés les "Prefab four". Dont les albums, les chansons, les films et la carrière renvoient, à s'y méprendre, à une autre formation. Cette distance permet d'évoquer les Beatles en évitant les contraintes liées à un véritable documentaire : l'approximation est ici la règle. Par exemple, l'album *Sgt. Rutler* où l'on fait la promotion d'un produit interdit, le thé (!). Le film, constamment drôle – ainsi, ce professeur de musicologie d'Oxford à qui l'on demande son avis et qui répond... en claquant la porte – est finalement un hommage, d'une discrète nostalgie, au plus grand de tous les groupes pop. Hommage auquel participent Mick Jagger, Paul Simon et même George Harrison.

Too hot to handle *Un envoyé très spécial*, Jack Conway, USA, 1938, 107 mn

Deux reporters concurrents, Chris et Bill (Clark Gable et Walter Pidgeon) unissent leurs forces pour aider la charmante aviatrice Alma (Myrna Loy) à délivrer son frère, prisonnier d'une tribu d'Amazonie.

Hydravions et projections de cinéma pour impressionner les "sauvages" : cette Amérique du Sud approximative fait un peu penser à *Tintin* et au *Temple du Soleil*. Mais Chris n'a pas l'honnêteté du reporter d'Hergé : ses bandes d'actualité sont systématiquement trafiquées !

Heartbeat *Les premiers beatniks*, John Byrum, USA, 1980, 108 mn

Jack Kerouac (John Heard), Neal Cassady (Nick Nolte) et Carolyn Cassady (Sissy Spacek), personnages emblématiques de la *Beat Generation*, sont les protagonistes de ce film qui se termine sur le succès fulgurant du mot "beatnik" – au départ une insulte de type maccarthyste formée sur "spoutnik" – après la publication de *On the road*. Le scénario peine à restituer le côté scandaleux et choquant de la vie de ses héros qu'il présente comme des petits bourgeois un peu plus libres que leurs voisins. Le personnage du poète Ira est un *ersatz* d'Allen Ginsberg qui avait refusé que son nom soit mentionné dans cette œuvre décevante.

Dracula Francis Ford Coppola, USA, 1992, 127 mn

Pour une fois, la trame du roman a été respectée. Aucun personnage n'a été sacrifié, ni l'indispensable Renfield (Tom Waits, excellent) qui attend "le Maître" dans sa cellule psychiatrique, ni les trois soupirants de l'infortunée Lucy dont le Texan Quincey P. Morris, ce qui donne lieu à une poursuite de style western dans les dernières séquences. Lucy a l'air sortie d'un tableau de Rossetti mais sa lubricité est infidèle à l'esprit victorien du roman, tout comme l'authentique histoire d'amour entre Mina (Winona Ryder) et Dracula (Gary Oldman) : il reconnaît en elle une épouse disparue, elle tombe éperdument amoureuse du monstre, une passion qui ne se réduit pas à une simple question de sang contaminé. Le métaphysicien van Helsing (Anthony Hopkins), assisté de l'époux de Mina (Keanu Reeves) viendront à bout du vampire que son amante aidera à mourir.

Ce film réussi, à la fois très fidèle et très infidèle à l'œuvre de Bram Stoker, renouvelle la trame usée des histoires de vampires.

The thing John Carpenter, USA, 1982, 109 mn

Quand une soucoupe volante s'abîme dans les glaces, une équipe polaire norvégienne récupère un extra-terrestre congelé. Mauvaise idée car la créature de l'espace est capable d'imiter à la perfection toute forme vivante ; après les Norvégiens, elle infecte progressivement les membres d'une station américaine qui se soupçonnent les uns les autres d'être "la chose". La tension culmine lors d'une séance de tests où un morceau de cuivre chauffé est plongé dans un échantillon de sang de chacun des survivants : s'il est contaminé, une espèce de monstre surgit de la coupelle. Le film se termine sur l'image des deux survivants condamnés à mourir de froid dans la nuit antarctique – à moins que l'un d'eux ne soit contaminé et attende d'être congelé pour être découvert par de futures victimes.

D'après le classique *Thing from another world* (p. 788), un film plus réussi que les autres *remakes* de Carpenter ; l'opposition entre scientifiques et militaires de l'original a fait place à un suspense servi par des images spectaculaires.

Stars in my crown Jacques Tourneur, USA, 1950, 86 mn

Vue à travers les yeux d'un enfant (Dean Stockwell), la vie d'une bourgade du Sud à la fin du XIX^e siècle ; au centre, son père adoptif le pasteur Gray (Joel McCrea) qui est amené à s'opposer au médecin (Lewis Stone) lors d'une épidémie de typhoïde. Cette *americana* culmine avec la tentative de lynchage d'un Noir stoppée par Gray qui lit un faux testament de la victime léguant ses biens aux divers encagoulés qui s'apprêtaient à le pendre et qui, du coup, se dégonflent ; un épisode très réussi quoique un peu paternaliste.

The curious case of Benjamin Button *L'étrange histoire de Benjamin Button*, David Fincher, USA, 2008, 166 mn

L'histoire, qui se déroule à la Nouvelle-Orléans entre l'armistice de 1918 et l'ouragan Katrina de 2005, ne serait qu'une *americana* sans la dimension de conte de fées pour adultes que lui confère le personnage de Benjamin Button (joué principalement par Brad Pitt). Nourrisson sclérosé à la naissance et élevé dans une maison de retraite, il perd ses rides et retrouve progressivement sa vigueur puis, prénavant de l'âge, retombe littéralement en enfance avant de mourir de nouveau bébé. Il rencontre Elizabeth (Tilda Swinton) à Mourmansk, et surtout Daisy (Cate Blanchett) avec laquelle il a une relation déchirante, celle de deux navires qui se croisent un moment, dans les années 1960, pour se séparer à cause du vieillissement de l'une concomitant au rajeunissement de l'autre.

Quand Daisy, danseuse, a un accident à Paris, nous avons droit à des considérations profondes : si elle était sortie plus tôt ou le taxi qui l'a renversé plus tard, etc. Sans quitter le Café du Commerce, on aurait pu dire que si le papillon n'avait pas ouvert les ailes, il n'y aurait pas eu de Katrina. En tout cas, si le film s'était abstenu de philosopher, il aurait été plus court de 2mn 30 !

Lisbon *L'homme de Lisbonne*, Ray Milland, USA, 1956, 86 mn

Le petit contrebandier Evans (Milland) est chargé de retrouver le riche et vieil époux (Percy Marmont) de la séduisante Sylvia (Maureen O'Hara). La belle espérait revoir son mari mort pour pouvoir en hériter mais Evans le ramène bien vivant. L'organisateur de cette opération tordue, l'inquiétant Mavros (Claude Rains), entretient une équipe de secrétaires sexy qu'il punit en brûlant les robes qu'il leur a offertes. Parmi elles, la jeune Maria (Yvonne Furneaux) qu'Evans lui arrachera.

Travelogue avec visite guidée de Lisbonne, ses monuments et son *fado*. Francis Lederer (qui fut Alwa dans *Loulou*, p. [1286](#)) est remarquable en assassin jaloux.

Wake in fright *Réveil dans la terreur*, Ted Kotcheff, Australie, 1971, 109 mn

Un instituteur de passage à Bundanyabba perd tout son argent au jeu et se retrouve mêlé à la vie de ce fictif trou perdu de l'*Outback*, i.e., l'arrière-pays semi-désertique, jusqu'à être sodomisé par un médecin alcoolique (Donald Pleasence).

En partie documentaire, l'œuvre renvoie une image peu flatteuse des habitants, toujours un peu imbibés, amateurs de baston, etc. Le point culminant est cette insoutenable chasse nocturne au kangourou qui tourne à la boucherie – non simulée car basée sur des images tournées par des chasseurs ; il faut en tuer pas mal si l'on n'en mange que les couilles, délicieuses paraît-il.

Le film, qui n'a pas plu à tout le monde, a bien failli être détruit.

Le val d'enfer Maurice Tourneur, France, 1943, 80 mn

Noël Bienvenu (Gabriel Gabrio), contremaître veuf, ramène à la campagne Marthe (Ginette Leclerc), une ex-prostituée qu'il finit par épouser. Elle ne tardera pas à le tromper, mais sera, Dieu merci, victime d'un accident pas trop accidentel, une explosion dans la carrière qu'exploite Noël et ses employés.

Cette production Continental exalte les saines valeurs paysannes dérangées par l'impure citadine qui n'apporte que discorde dans la famille : après avoir remplacé leurs meubles par du formica – du moins moralement, puisque ce produit n'existe pas encore –, le héros expédie ses vieux (Édouard Delmont, Gabrielle Fontan) à l'hospice. La mort de Marthe est une divine surprise : les parents retournent à la maison, leurs meubles aussi. C'est le moment où le veuf voit son vaurien de fils revenir de la prison qui, paraît-il, "forme un homme" : Travail-Famille-Prison.

Des hommes et des dieux Xavier Beauvois, France, 2010, 122 mn

Les moines de Tibhirine face à la menace islamiste : que faire ? Ils décident tous de rester, non sans avoir auparavant bien hésité. Est-ce de l'orgueil ou la peur de perdre la face devant les autres ou, tout simplement, le fait de n'avoir plus d'attaches ? Nous les suivons dans l'humilité apparente des travaux et des jours, le sourire rare. Lorsque la caméra s'attarde sur chacun d'eux dans ce qui ressemble à un dernier repas, nous les voyons même essuyer une larme en écoutant *Le lac des cygnes*. La dernière image des sept victimes (deux réussirent à se cacher) les montre s'enfonçant dans le brouillard où les attend la mort – sans doute de la main d'une armée très expéditive en matière de prises d'otages.

L'émotion naît de la sobriété et l'austérité. Remarquables compositions, citons Lambert Wilson, Michael Lonsdale, Philippe Laudenbach et Olivier Rabourdin. Un des derniers plans avec le monastère fait penser à un ukiyo-e.

Conte de printemps Éric Rohmer, France, 1990, 107 mn

Les œuvres de Rohmer s'ouvrent généralement sur des déclarations indigestes du genre "Moi je suis comme ci, j'aime les gens comme ça, je ne tolère pas que. . ." pour finalement prendre leur envol : les actrices tentent d'incarner, souvent avec une distance ironique, leurs beaux principes.

Ce film, qui repose sur une histoire peu roborative de collier égaré dans une boîte à chaussure, ne décolle jamais. Le vague flirt intergénérationnel, peu intéressant, invite à une comparaison avec le Bergman d'*Après la répétition* (p. 130).

On y ânonne aussi quelques définitions kantienne, sur l'analytique et le synthétique a priori. . . accompagnées de considérations numérológicas sur le chiffre trois : Kant et le mystère de la Trinité, en quelque sorte.

Piédalu à Paris Jean Loubignac, France, 1951, 100 mn

Piédalu (le chansonnier Ded Rysel) quitte son village de Marboué-Chambourcy, direction Paris et le ministère de la Rénovation nationale aux fâcheuses associations. C'est un sous-fifre (Armand Bernard) qui le reçoit ; il trouve son plan de réduction des impôts tellement génial qu'il se l'attribue. Rentré dans son patelin, notre héros tombe par hasard sur le véritable ministre (Félix Oudart) ; tous deux entonnent "Un verre de vin [...] et tout va bien".

Sorti en même temps que *La Poison* (p. 401) où joue aussi Germaine Reuver, ce film profondément médiocre l'emporte en tant que description d'une époque, ses bureaux de poste, ses propos de bistro. Un document, en quelque sorte.

L'istruttoria è chiusa : dimentichi *Nous sommes tous en liberté provisoire*, Damiano Damiani, Italie, 1971, 101 mn

L'architecte Vanzi (Franco Nero) passe quelques semaines dans une prison. On le désigne comme compagnon de cellule d'un ingénieur (Riccardo Cucciola) qui voulait dénoncer un scandale et sera tué sous ses yeux : la respectabilité bourgeoise de Vanzi le rend digne de foi lorsqu'il confirme – acculé par le gardien-chef à ce mensonge – la thèse du suicide. Désormais libre, il devra cependant vivre avec le souvenir de sa lâcheté. Même s'il en rajoute un peu dans le complotisme, le film est très efficace, souvent terrifiant avec ce prisonnier mafieux (Claudio Nicastro) qui est en fait le directeur occulte de l'établissement.

The world of Suzie Wong *Le monde de Suzie Wong*, Richard Quine, USA, 1960, 126 mn

Un peintre américain (William Holden) prend pension dans un boxon du quartier de Wan Chai, à Hong Kong. Il tombe amoureux d'une prostituée illettrée qu'il finit par épouser. Ce travelogue inepte est filmé, comme il se doit, sur place.

Notre-Dame de Paris Jean Delannoy, France, 1956, 115 mn

Il ne manque aucun hénin à cette adaptation académique de Victor Hugo. Esmeralda est jouée par Gina Lollobrigida – ce qui a dû ravir les "philologues" ennemis des "sophistes" partisans de Sophia Loren – et Anthony Quinn campe un Quasimodo aux allures de monstre de Frankenstein. Le réalisateur cul-bénit s'étant offusqué du statut ecclésiastique de Claude Frollo (Alain Cuny), on a donc laïcisé l'archidiacre, à l'instar des adaptations américaines de l'œuvre. On se demande bien ce que Jacques Prévert, anticlérical notoire, est allé faire dans cette trahison de Victor Hugo. C'est l'*ἀνάγκη* (fatalité) dirait Frollo.

Prisoners Denis Villeneuve, Grande-Bretagne, 2013, 153 mn

Une histoire d'enlèvement située en Pennsylvanie (indicatif téléphonique 570). Deux fillettes ont disparu, d'où les enquêtes menées en parallèle par Dover (Hugh Jackman), le père meurtri d'une des gamines, et Loki (Jake Gyllenhaal), un policier obstiné ; la vérité se dévide pli selon pli, en commençant par le débile léger Alex (Paul Dano) que Loki arrête à bord d'un camping-car repéré au moment de l'enlèvement. Dover, auquel Alex a susurré avoir parlé aux fillettes, l'enlève et le torture de façon sadique sans rien en obtenir, sinon la mention tardive d'un labyrinthe, ce qui recoupe le curieux pendentif retrouvé par Loki sur le corps momifié d'un assassin pédophile et multi-récidiviste : il s'était confessé à un prêtre qui l'avait tué, faute de pouvoir le convaincre d'arrêter. C'est ensuite un rôdeur que Loki soupçonne d'avoir assassiné les gamines ; c'est en fait une ancienne victime cinglée qui joue au bourreau avec du sang de porc et des chaussettes chapardées au domicile des parents. Dover, suivi par Loki, arrive finalement chez Holly (Melissa Leo), tante d'Alex et veuve de la "momie". Loki tue Holly mais Dover est introuvable ; blessé et enfermé par la criminelle dans une fosse couverte, il y a trouvé le sifflet de sa fille qu'il utilise pour se faire localiser par le policier.

Alors que les films de ce type se dégonflent souvent à la fin comme des soufflés, ici un constant crescendo nous amène à un probable *happy end* dont le réalisateur a le bon goût de nous faire grâce.

Jiang hu er nü *Les éternels*, Zhangke Jia, Chine, 2018, 138 mn

Le truand Bin (Liao Fan) exerce un certain pouvoir à Datong. Quand il est agressé, sa maîtresse Qiao (Zhao Tao) lui sauve la vie en tirant des coups de pistolet. Refusant de révéler l'origine de l'arme, elle fait de la prison à la place de son amant et à sa sortie cinq ans plus tard découvre que, devenu respectable industriel près du barrage des Trois Gorges, ce dernier ne l'a pas attendue. Elle retourne dans son Shanxi s'occuper d'un tripot ; quand Bin se pointe à Datong en fauteuil roulant, elle en prend soin au nom de cette "droiture" de la pègre dont elle ne s'est jamais départie.

On retrouve l'univers de l'auteur : localisation à Datong et Fengjie, étalement dans le temps 2001-18, perte des repères – ici ceux, assez douteux, des truands – causée par la frénésie capitaliste. Si l'on reconnaît Datong, on voit aussi qu'elle a changé depuis le tournage de *Plaisirs inconnus* (p. 129). Mentionnons aussi l'OVNI que Qiao aperçoit au Sinkiang, ce qui fait penser à *Still life* (p. 1259).

Qiao a trouvé une impayable arnaque pour se sortir de la dèche : elle aborde au restaurant un inconnu important attablé avec sa famille et lui glisse discrètement "Je suis sa sœur, elle a fait une fausse couche". Le premier interpellé l'envoie paître, mais le second casque ; elle recommande alors d'appeler l'esseulée !

Remous Edmond T. Gréville, France, 1935, 78 mn

Henri (Jean Galland) se retrouve impuissant à la suite d'un accident de voiture. Tout en lui conservant son amour, son épouse Jeanne (Boitel), sexuellement insatisfaite, aura une liaison passagère ; il se suicide en l'apprenant.

Sur un sujet peu abordé au cinéma, surtout à l'époque, un film touchant où tout se dit à travers les regards qui expriment le désir – la scène de la boîte de nuit où l'on danse tandis qu'une chanteuse interprète "Aimer" – ou l'amour impossible – le dernier échange du couple avant la mort d'Henri. Avec de belles images de montage et de barrages en construction.

Dossier Toroto Jean-Pierre Mocky, France, 2011, 63 mn

Le Japonais Toroto (Jean Abeillé !), sans rapport avec le gentil Totoro (p. 1149), a mis au point un liquide pour faire croître les légumes. Un adolescent en prend par mégarde et devinez ce qui se met à pousser ! Un commandant de gendarmerie qui a essayé le produit miracle doit transporter son engin de 2,43 mètres sur un dévidoir. Après la fiole-qui-fait-grandir, la fiole-qui-rapetisse : des envieux se trompent de flacon et le film se termine un peu comme *Le miraculé* (p. 246). Une connerie (*dixit* Mocky) entre *Alice in Wonderland* et le père Dupanloup.

Dors mon lapin Jean-Pierre Mocky, France, 2013, 81 mn

Le deal Jean-Pierre Mocky, France, 2007, 87 mn

Deux films sur le thème de l'échec répété : dans le premier, ennuyeux, un kidnappeur n'arrive pas à toucher sa rançon.

Dans le second, jubilatoire, Radius (Jean-Claude Dreyfus) cherche en vain un alibi à présenter à un enquêteur (Jackie Berroyer) . . . pour un meurtre imaginaire. Avec Noël Simsolo en curé pédophile et Dominique Zardi affublé d'un demi-masque noir façon Stroheim (*Menaces*, p. 1380). Complainte interprétée par Renaud.

La tuile à loups Jacques Ertaud, France, 1972, 92 mn

La tuile à loups disposée sur le toit siffle au vent du Nord. Selon la superstition à laquelle croit Ravenel (Paul Le Person), elle signifierait ainsi la présence de loups ; ce qui est bien improbable mais arrive quand même. Le jeune Tirette (Pierre Guéant) s'illustrera lorsqu'ils attaquent. Ce téléfilm vaut avant tout pour de belles images de neige qui rappellent celles d'*Un roi sans divertissement* (p. 192) ; et pour cause, il est tourné dans le même village d'Aubrac, Nasbinals. Avec Marie-Hélène Dasté dans le rôle de la Thibaude, surnom de la socière locale.

Les amours imaginaires Xavier Dolan, Canada, 2010, 97 mn

Marie (Monia Chokri) et Francis (le réalisateur, alors âgé de vingt ans !) sont amis, mais pas amants, puisque Francis est ouvertement "gay". Arrive dans leur vie Nicolas (Niels Schneider), une espèce d'ange ou de démon qui ne semble être descendu sur Terre que pour les tenter. En compétition pour l'énigmatique Nicolas, les deux amis se disputent et finissent par se brouiller un temps ; peine perdue, l'objet de leur désir reste inaccessible à l'une comme à l'autre.

Moins éblouissant que le précédent (p. 293), le film est porté par sa mise en scène avec des passages qui renvoient à *In the mood for love* (p. 557), même si *Bang bang*, chanté en italien par Dalida, ne fait pas oublier la musique de Shigeru Umebayashi. Cette interrogation sur l'amour est ponctuée par des interviews de personnages amoureux sans rapport à l'histoire. La récurrente Anne Dorval fait une apparition comme mère de Nicolas.

La región salvaje *La région sauvage*, Amat Escalante, Mexique, 2016, 94 mn

L'empire des sens (p. 840) version science-fiction. Surgi de l'espace ou du ça, une sorte de croisement entre le calmar de *20000 lieues sous les mers* (p. 1039) et le père Dupanloup – à moins que ce ne soit le monstre de *Possession* (p. 847) –, apporte la satisfaction ultime à qui l'essaie, homme ou femme. D'où une dépendance mortelle car l'impressionnant octophalle est terrible quand il se lasse.

Four days in July Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1984, 96 mn

L'Ulster et deux familles de confessions opposées qui ne devraient jamais se rencontrer mais dont les femmes accouchent un 12 juillet, jour des provocations orangistes. Elles sont donc voisines de chambre : "– Comment l'avez-vous appelée ?" demande la protestante : "– Mairéad, c'est l'équivalent gaélique de Margaret", répond la catholique, "– Pourquoi pas Margaret, alors ?" reprend la première en se détournant. Intéressant mais le réalisateur a fait bien mieux.

Poppy A. Edward Sutherland, USA, 1936, 70 mn

Eustace McGargle est un petit escroc vendeur d'orviétan et aussi de chiens parlants à ses heures. Ce pittoresque personnage superbement incarné par W. C. Fields est hélas éclipsé par celui de sa fille adoptive (Rochelle Hudson), laquelle fait un héritage inattendu et trouve le grand amour en la personne d'un fils de notable (Richard Cromwell) ; comble de mièvrerie, elle chante !

Un des aphorismes de McGargle, "Never give a sucker an even break" – n'aie jamais pitié d'un gogo –, deviendra le titre d'un autre film de Fields.

Postřiziny *Une blonde émoustillante*, Jiří Menzel, Tchécoslovaquie, 1981, 94 mn

Dans les années 1920, un village de Moravie où tout tourne autour de la brasserie gérée par Francin et de la magnifique chevelure blonde de son épouse Maryška (Magda Vášáryová) qui affole gentiment les hommes. Dont le médecin (Rudolf Hrušínský) qui ne se fait pas prier pour l'ausculter et Pepin, le frère de Francin, amusant et pénible à la fois car il ne sait pas parler sans hurler. Le seul évènement notable est dû à la mode du raccourcissement. . . des pieds des tables, des jupes et des cheveux. C'est ainsi que Maryška se fait coiffer à la garçonne, "comme Joséphine Baker" : son époux la punit par une fessée publique, spectacle qui ravit les mâles du village et assure le renouvellement du bail de gérance de la brasserie.

D'après *La chevelure sacrifiée*, ce film un peu nostalgique dégage une atmosphère de bonheur et d'éternel été, celle de l'enfance de Bohumil Hrabal illuminée par une mère dont il a fait Maryška. Elle annonce à la fin qu'elle porte en elle un futur écrivain, léger anachronisme, Hrabal étant né en 1914.

En construcción José-Luis Guerín, Espagne, 2001, 127 mn

Excellent documentaire sur le Barrio Chino de Barcelone à une époque où la pioche des démolisseurs se conjugue à la truelle des bâtisseurs pour remodeler ce quartier délabré. Découverte accidentelle d'une sépulture datant des Wisigoths – que tout le monde confond avec les Romains –, discussions invertébrées entre vieux habitants, entre bâtisseurs obédés par les pyramides – la télévision passe *La terre des pharaons*, (p. 756) – ou encore entre une jeune prostituée et celui qu'elle entretient, tout aussi jeune. Les murs se craquèlent en dévoilant des graffiti, des restes de carrelage. Des gens comme il faut envisagent d'y acquérir un appartement neuf mais sont incommodés par la vue sur ce qu'il reste du quartier.

Sauve qui peut (la vie) Jean-Luc Godard, Suisse, 1980, 100 mn

L'activité professionnelle de la prostituée Isabelle (Huppert), dont une par-touze particulièrement salée et amusante – "Quand il te lèchera la raie, tu me passeras les lèvres au rouge" – qui tourne au quatuor vocal. Elle croise le chemin de Paul Godard (!) et Denise Rimbaud (Jacques Dutronc et Nathalie Baye), un couple en train de se séparer. Paul meurt renversé par une voiture dans l'indifférence générale ; son ex-épouse et sa fille, qui ont assisté à l'accident, s'éclipsent comme si ça ne les concernait pas.

À mi-chemin entre comédie salace et réflexion sur le sens de la vie, cette réussite atypique de Godard exploite la technique de l'arrêt sur image améliorée en décomposition du mouvement.

Man on the moon Miloš Forman, USA, 1999, 119 mn

Andy Kaufman, météorique comique américain dans la lignée désobligeante de Lenny Bruce (p. 906) est incarné – et comment ! – par Jim Carrey. Le personnage est époustouflant, insaisissable. Ainsi, impose-t-il le pénible chanteur Tony Clifton au responsable de la télévision ABC (Vincent Schiavelli) ; on s'aperçoit vite que Clifton est le monsieur Hyde du gentil Kaufman. Mais lors d'une prestation de son horrible *alter ego*, Andy se pointe sur scène car il a pris soin de substituer un comparse au "vrai" Clifton : il veut toujours avoir un coup d'avance sur son public qu'il cherche à déstabiliser, quitte à lui déplaire. C'est ainsi qu'il inflige une lecture exhaustive de *Gatsby le magnifique* à un auditoire dénué du snobisme qui faisait gober les provocations d'Andy Warhol. Ou qu'il invente le catch mixte où il démolit des femmes en tenant des propos d'une lourdeur pachydermique. On ne sait jamais où il en est vraiment et, quand il est atteint d'un cancer, tout le monde croit à une nouvelle manipulation.

Le film, fascinant, est une interrogation quant à la réalité de ce que nous sommes, de ce que nous croyons être : elle est décrite comme un puits sans fond. Les yeux toujours en mouvement du héros s'amuse de la situation ; à moins qu'ils ne soient le signal de détresse d'un individu qui n'arrive pas à se trouver lui-même. Avec Danny DeVito et Courtney Love.

The dark knight returns Jay Oliva, USA, 2013, 152 mn

Dessin animé en deux parties qui nous frappe d'abord par la laideur musso-linienne de la Chauve-souris humaine, version Frank Miller, et la démagogie de l'approche, plaidoyer pour l'autodéfense et la Justice expéditive ; on mentionnera le psychiatre qui prend systématiquement le parti des criminels.

Pourquoi tant de films sur ce sujet infantile et limité ? Peut-être parce que les Américains y ont trouvé leur *Chanson de Roland*.

Jak byc kochana *L'art d'être aimée*, Wojciech Has, Pologne, 1963, 97 mn

Felicja (Barbara Krafftówna), célèbre actrice, se souvient de la guerre à Cracovie et de Wiktor (Zbigniew Cybulski) avec lequel elle se préparait à jouer *Hamlet* au moment de l'invasion allemande. Accusé d'avoir tué un collaborateur, Wiktor avait vécu cloîtré chez Felicja, laquelle avait accepté de se produire dans un théâtre allemand pour mieux le protéger. À la Libération, elle avait écopé d'une interdiction de jouer tandis que Wiktor la quittait, la tenant pour responsable de sa réclusion. Se sentant coupable de n'avoir été qu'un planqué, il se mit à en rajouter sur son action d'éclat – par ailleurs attribuée à tort – avant de retourner à l'appartement où il avait vécu cinq ans pour se suicider en sautant par la fenêtre.

The big parade *La grande parade*, King Vidor, USA, 1925, 151 mn

La Grande Guerre. L'Américain James Apperson (John Gilbert) est en cantonnement dans un village français : les petites blagues avec les copains et surtout l'idylle avec une jeune Française (Renée Adorée) nommée Mélisande (!) occupent une bonne moitié du film. Vient le temps de l'offensive, reconstituée avec des moyens impressionnants dans un paysage où prédomine l'eucalyptus, essence peu gauloise. Un des copains est tué et le héros perd une jambe ; seul dans un trou d'obus avec un Allemand blessé, il s'apprête à l'achever mais a pitié de cet ennemi qui meurt de toute façon de ses blessures. Rentré au pays, il découvre que son frère embusqué s'est occupé de l'usine familiale – chacun contribue à la guerre à sa façon – et de la fiancée censée l'attendre. Il retourne donc en France retrouver sa Mélisande : un plan mémorable montre sa silhouette clopinante sur une colline.

The blue lamp *La lampe bleue*, Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1950, 81 mn

Semi-documentaire plutôt réussi consacré au quotidien d'un commissariat de quartier à Londres, avec ses rondes et ses parties de fléchettes. Routine interrompue par un hold-up raté : un jeune voyou (Dirk Borgarde) abat un *bobby* désarmé (Jack Warner). S'ensuit une chasse à l'homme, prétexte à une démonstration des méthodes policières. Le coupable est finalement capturé dans un stade où courent des lévriers. Le train-train reprend dans le quartier : un passant demande où se trouve la gare de Paddington. Avec Bernard Lee et Robert Flemyng.

Normandie-Niémen Jean Dréville, France, 1960, 115 mn

Un film de guerre sobre et émouvant sur cette fameuse escadrille de Français libres qui se mirent au service de l'URSS. Un moment fort voit un aviateur (Pierre Trabaud) qui se vantait d'avoir abattu un "Chleuh" apprendre qu'il a en fait descendu un collègue soviétique. L'arrivée d'une seconde génération d'aviateurs provoque une certaine animosité envers ceux qui servaient naguère Pétain sans état d'âme : "Vous n'êtes pas en faute, vous êtes en retard" est la belle phrase qui réconcilie – un peu trop facilement, tout de même – les uns et les autres.

L'interprétation, sans acteurs de premier plan, est excellente ; on reconnaît Marc Cassot et Gianni Esposito.

Jane Eyre Cary Joji Fukunaga, Grande-Bretagne, 2011, 120 mn

Les paysages désolés du Derbyshire font ressortir la fougue romantique des héros de cette magnifique adaptation de Charlotte Brontë : Rochester (Michael Fassbender) et, surtout, Jane (Mia Wasikowska). Avec Judi Dench.

Torna ! *Larmes d'amour*, Raffaello Matarazzo, Italie, 1954, 92 mn

Par cupidité et aussi par amour, Giacomo (Franco Fabrizi) veut séparer sa cousine Susanna (Yvonne Sanson) de son époux Roberto (Amadeo Nazzari) : il produit des lettres d'amour non datées et va jusqu'à prétendre être le vrai géniteur de la fillette du couple. Roberto gobe tout et emmène l'enfant dans le chalet de ses parents où elle est emportée avec la maison lors d'un glissement de terrain. Entre temps, le mauvais cousin paie sa forfaiture d'un coup de l'inévitable pistolet des mélodrames, tiré par sa compagne Viviana (Enrica Dyrell) ; il avoue tout sur son lit de mort. Dénouement heureux, la fillette avait été enlevée juste avant la catastrophe par Luisa (Liliana Gerace), une demi-folle.

Malgré un scénario qui rappelle un peu trop *Catene* (p. 320), le film est une réussite ; tourné en Ferraniacolor, il ne semble disponible qu'en noir et blanc.

The last hurrah *La dernière fanfare*, John Ford, USA, 1958, 121 mn

Frank Skeffington (Spencer Tracy), maire d'une importante ville de Nouvelle-Angleterre, cherche à se faire réélire pour la cinquième et dernière fois. Il se heurte à l'hostilité méprisante des WASP locaux (dont John Carradine et Basil Rathbone), qui ne lui ont jamais pardonné d'être né du mauvais côté des rails, dans une famille d'origine irlandaise. Ils lui opposent une nullité absolue qui fait campagne à la télévision où il se montre en dessous de tout, mais la seule chose qui compte est d'être présent sur le petit écran. Malgré sa rondeur et ses méthodes à l'ancienne efficaces bien qu'un peu crapuleuses, Skeffington perd l'élection face à l'ectoplasme télévisuel et meurt peu après.

Ford a visiblement mis beaucoup de lui et réglé quelques comptes dans cette œuvre testamentaire touchante. Carte de Chine (p. 826).

The social network David Fincher, USA, 2010, 120 mn

Nous suivons Mark Zuckerberg (Jesse Eisenberg) depuis ses débuts, à Harvard où il gère un trombinoscope misogyne. Son ascension fulgurante est liée à sa capacité à utiliser les autres – les frères Winklevoss, Eduardo Saverin et Sean Parker (fondateur de Napster) – avant de les abandonner comme des citrons pressés.

On ne peut pas dire que le film donne une bonne image de cette célébrité. On imagine même que les avocats de la Columbia ont dû conconcter un scénario millimétré pour éviter un procès en diffamation. C'est le portrait de quelqu'un qui "fait de son mieux pour avoir l'air d'un trou du cul" ; et qui est, à coup sûr, un beau salaud. Mais il ne suffit pas d'être dégueulasse pour devenir milliardaire : que cela nous plaise ou non, Zuckerberg est un génie que le film nous montre à l'œuvre sans élucider ses ressorts profonds.

Desire Frank Borzage, USA, 1936, 91 mn

À la frontière espagnole, Madeleine (Marlene Dietrich) dissimule le collier de perles qu'elle a volé dans la poche du naïf Américain Tom Bradley (Gary Cooper). Aidée par sa "famille" (John Halliday et Zeffie Tilbury), elle le mène en bateau jusqu'au moment où elle est touchée par l'amour. Le Code n'est pas trop dur dans ce cas : il suffit à la voleuse de restituer volontairement son larcin pour qu'elle bénéficie d'une liberté sur parole.

On sent l'influence du producteur Lubitsch dans ce film moyennement réussi. Petits rôles pour Alan Mowbray et Akim Tamiroff.

Charade Stanley Donen, USA, 1963, 109 mn

Une jeune veuve (Audrey Hepburn) est poursuivie par trois individus patibulaires (dont James Coburn et George Kennedy, effrayant manchot équipé d'un crochet en forme de pince à sucre) qui sont éliminés l'un après l'autre. Elle y voit la main d'un Américain (Cary Grant) dont l'identité est une sorte de charade à tiroirs ; alors qu'elle ferait mieux de se méfier d'un faux ami (Walter Matthau).

Dans le registre de l'hitchcockerie, genre casse-gueule s'il en est, le film est une véritable réussite. Le MacGuffin du scénario consiste en trois timbres de collection d'une valeur inestimable. Tournage à Paris avec final dans le théâtre du Palais-Royal et générique de Maurice Binder. Avec Jacques Marin.

Maigret et l'affaire Saint-Fiacre Jean Delannoy, France, 1959, 97 mn

Maigret revient à Moulins, lieu de son enfance, appelé par la vieille comtesse Saint-Fiacre (Valentine Teissier) qui a reçu des menaces de mort. Elle décède d'une crise cardiaque lors de la messe des Cendres, une coupure de journal glissée dans son missel annonçant le suicide de son fils Maurice (Michel Auclair). Quel est l'auteur de cette fausse nouvelle criminelle : le fils panier percé ou le gigolo (Robert Hirsch), tous deux responsables de la ruine de la vieille dame ? C'est en fait l'intendant et son fils, mais cela n'a guère d'importance car il y a une sorte de responsabilité collective dans cette mort. Les seconds rôles – Paul Frankeur, Michel Vitold, Gabrielle Fontan et Jacques Marin – sont excellents. Mais Jean Gabin est trop papy sermonneur pour faire un Maigret convaincant ; aidé par le dialogue de Michel Audiard, il mouche le nez à tout le monde et intime au coupable de demander pardon au pied du lit de mort de la victime, acte attribué à Maurice dans le roman de Simenon. Il s'humanise cependant dans le dernier plan : dans le wagon qui le ramène à Paris, il semble perdu dans ses souvenirs.

Le film date bien de 1959. Une boîte de nuit s'appelle *Le hula hoop* ; le criminel travaille à la BNCI qui devait former, avec le CNEP, la future BNP.

Once upon a time in America *Il était une fois en Amérique*, Sergio Leone, USA, 1984, 229 mn

Noodles (Robert de Niro), Max (James Woods) et Deborah (Elizabeth McGovern) sont au centre de cette histoire de gangsters juifs du Lower East Side, face au pont de Williamsburg. Nous suivons les deux garçons et leurs acolytes Dominic, Patsy et Cockeye (William Forsythe) depuis l'enfance – jeunes acteurs très ressemblants à leur version adulte – marquée par le meurtre de Dominic près du pont de Manhattan. C'est ensuite le temps des vaches grasses de la Prohibition refermée en 1933 sur une maladresse de Noodles qui, responsable de la mort des trois autres, s'enfuit pour échapper aux rétorsions. En passant la porte du temps, trente cinq ans plus tard, il a rendez-vous avec la vérité sur sa jeunesse. Il découvre que la mort des trois gangsters était un coup manigancé par Max, bien vivant, pour doubler ses complices ; sous l'apparence du controversé Secrétaire Bailey, il partage la vie de Deborah, devenue une célèbre actrice. Noodles, dont il a volé la vie en lui infligeant un éternel remords, affecte de ne pas le reconnaître. Plus attachant que les autres Leone, le film est dominé par une certaine nostalgie, une atemporalité soulignée par la musique d'Ennio Morricone. Dernier plan sur Noodles ; perdu dans l'opium et les méandres de la mémoire, il sourit.

Passage mémorable, un gamin mange, en attendant une (très jeune) prostituée, la charlotte russe destinée à payer ses services. Mentionnons la "cock insurance", police garantissant les pannes sexuelles, et la façon dont une nymphomane (Tuesday Weld) identifie un partenaire qu'elle a connu masqué : son organe. Une partie du film est consacrée à l'appui que donne la bande à un syndicaliste (Treat Williams) lors d'une grève ; en particulier en échangeant les bracelets des bébés d'une maternité, transformant le fils d'un flic macho vendu aux patrons en fille. Citation de *Vampyr* (p. 516) : un gangster est pris au piège dans un silo.

Willie Wonka and the chocolate factory *Charlie et la chocolaterie*, Mel Stuart, USA, 1971, 100 mn

Première adaptation du roman de Roald Dahl, avec Gene Wilder dans le rôle du solitaire et facétieux Willie Wonka. Drôle de conte de fées, où les enfants, sauf le jeune Charlie, sont antipathiques ; spécialement Veruca – à peu près "Verrue" – odieuse fille à papa.

Les extérieurs sont tournés en Bavière. La photo du faussaire paraguayen au ticket d'or qui s'étale en une des journaux est celle de Martin Bormann, qu'on croyait alors vivant et réfugié au... Paraguay.

Ce bon film est un peu écrasé par la version de Tim Burton (p. 855), plus ramassée, avec des enfants encore plus antipathiques, et des trouvailles visuelles : les Oompa Loompa sont joués par un unique acteur clôné, Deep Roy.

Deux sous de violettes Jean Anouilh, France, 1951, 95 mn

À Paris, la jeune Thérèse (Dany Robin) travaille chez un fleuriste qui tente de la violer ; sa mère (Hélène Manson) lui préfère sa sœur (Yvette Étievant) qui a de grandes espérances car elle doit épouser un sous-chef de bureau. Son frère (Michel Bouquet, dans sa période Anouilh) vit aux crochets d'une marchande d'escargots quand il ne traficote pas avec le voyou Charlot (Yves Robert). Thérèse, envoyée en province chez ses oncle et tante (Georges Chamarat et Jane Marken), se fait séduire puis engrosser par un fils de bourgeois qui la laisse tomber. Quand elle demande de l'aide à un ami de la famille (Henri Crémieux), elle reçoit à nouveau des "propositions". Une fausse couche providentielle la remettra sur les rails.

Ce film bête et méchant est censé se passer vers 1920, bien que cela ne se voie guère à l'écran. Il dépeint un monde petit bourgeois vieillot et mesquin – auquel seule échappe Thérèse, on se demande bien pourquoi – d'une façon elle-même vieillotte et un peu mesquine. Il aurait pu s'appeler *Deux douzaines d'escargots*.

That Hamilton woman *Lady Hamilton*, Alexander Korda, Grande-Bretagne, 1941, 120 mn

La relation d'amour adultère entre l'amiral Nelson et Emma Hamilton interprétés par Laurence Olivier et Vivien Leigh, un couple célèbre qui semble ne s'être guère entendu dans la vie, est avant tout une célébration de la Marine britannique et de la victoire de Trafalgar ; et une œuvre de circonstance, car tournée en pleine guerre.

Alan Mowbray et Sara Allgood campent respectivement le cocu, ambassadeur à Naples, et la mère d'Emma. Le film, raconté en flash-back par Emma mourante à Calais, s'arrête à la mort de Nelson. La musique, démarquage sirupeux du *Prélude à l'après-midi d'un faune* est la signature du plagiaire Miklós Rózsa.

A river runs through it *Et au milieu coule une rivière*, Robert Redford, USA, 1992, 124 mn

L'universitaire Norman Maclean (Craig Sheffer) se souvient de sa jeunesse à Missoula (Montana) : son père (Tom Skerritt) pasteur presbytérien, sa mère (Brenda Blethyn) et surtout son frère Paul (Brad Pitt), devenu un journaliste tête brûlée qui accumule les dettes de jeu, ce qui lui sera fatal. Les trois hommes se retrouvent lors de parties de pêche à la mouche. Cette *americana* aux belles images exalte la nature et un mode de vie reposant sur trois piliers, "Church, Work and Fishing". C'était en 1926, au temps de Calvin Coolidge et Ronald Colman ; Norman n'apprécie pas davantage le jazz blanc des (bien oubliés) Clicquot Club Eskimos, que son père les méthodistes, "des baptistes qui savent lire".

Daniel Sidney Lumet, USA, 1983, 129 mn

L'affaire Rosenberg est à l'arrière-plan, même si les noms ont été modifiés. Daniel et sa sœur Susan sont les enfants d'un couple de Juifs communistes exécutés pour espionnage en 1953. Le film ne s'intéresse guère à la culpabilité des parents – même s'il suggère qu'elle était réelle tout en la minimisant – et se concentre sur la difficile gestion de ce passé par Daniel et Susan (Amanda Plummer) – laquelle finit d'ailleurs par se suicider.

La scène de la double électrocution est insoutenable ; c'est d'abord le mari qui a droit à l'attention professionnelle des bourreaux puis c'est au tour de la femme et on se surprend à crier "non!". Bande sonore interprétée par Paul Robeson, icône des communistes américains. Plus attachant que réussi, le film ne vaut pas *Running on empty* (p. 1073), authentique chef d'œuvre sur un sujet proche.

Bambi Walt Disney, USA, 1942, 70 mn

Dessin animé charmant qui suit un jeune faon de sa naissance à l'âge adulte, en compagnie du lapin Thumper (Panpan), du sconse Flower (!) et de la biche Faline. Les images, souvent très belles, rappellent *Fantasia* (p. 608) ; le moment où Bambi apprend la mort de sa mère rompt avec la mièvrerie générale de l'œuvre.

Robinson Crusoe on Mars Byron Haskin, USA, 1964, 110 mn

Échoué sur la planète rouge, un astronaute n'a pour compagnons que son singe Mona et l'esclave Vendredi échappé d'un bague extraterrestre. . . pas vraiment palpitant, en dépit de beaux décors colorés. Comme souvent, ces films sur le futur sont des documents sur le passé, ici la technologie des années 1960.

Passe ton bac d'abord Maurice Pialat, France, 1979, 82 mn

Un groupe d'adolescents à Lens. Cigarettes, drague, relations amoureuses instables ; et aussi vacances sur la plage de Bray-Dunes et cours de philosophie au lycée. La page de l'enfance se tourne définitivement par l'entrée dans une normalité résignée, celle de leur milieu populaire. C'est comme un piège qui se referme : deux d'entre eux, qui viennent de se marier, le regrettent déjà, une autre (Sabine Haudepin), déjà en cloque, va elle aussi devoir épouser le futur père (Philippe Marlaud). Deux garçons partent pour Paris comme s'ils prenaient la fuite. Le pire est que cette entrée en médiocrité se passe sans cris, sans drames. Est-ce ainsi que les hommes vivent ?

Les personnages sont cependant moins attachants que le garçonnet sournois et les prolétaires de *L'enfance nue* (p. 209), autre film lensois du réalisateur.

La visita *Annonces matrimoniales*, Antonio Pietrangeli, Italie, 1963, 106 mn

Pina (Sandra Milo) accueille Adolfo (François Périer) dans sa maison au bord du Pô : ils se sont rencontrés par petites annonces. Elle a 36 ans, porte une coiffure ridicule et son popotin crève l'écran – c'est du moins l'aspect qu'elle a dans ce film. Plutôt gentille, avec un chien, un perroquet et une tortue appelée Consuelo ; un peu trop fleur bleue aussi, voire tartignolle. Il avoue cinquante ans, a un physique d'employé de banque et, radin, affranchit son courrier avec des timbres mal oblitérés ; puisque tout est gratuit, il se goinfre et se saoule au *caffè corretto* (à la grappa) et au lambrusco. Pour couronner le tout, il est méchant et se met à frapper Consuelo, à menacer le perroquet et à casser les lampes.

Elle est peut-être tarte, mais pas si bête, elle lui dit ses quatre vérités. De façon surprenante, peut-être à cause de l'alcool, il accepte ce verdict et l'explique par la solitude de sa vie romaine qui serait cause de son dessèchement moral. La rencontre ne donnera pas lieu à un mariage, mais il continue à s'écrire.

Le film, chef-d'œuvre de cruauté, n'est en aucune façon gratuit. Seconds rôles pour Gastone Moschin et surtout Mario Adorf, excellent en Cucaracha, un débile léger amoureux de Pina.

Il mio viaggio in Italia *À travers le cinéma italien*, Martin Scorsese, USA, 1999, 240 mn

Scorsese se contente de commenter quelques œuvres très connues de Rossellini, De Sica, Visconti, Fellini et Antonioni dont il présente de larges extraits. Quelques allusions à Camerini, Blasetti et aussi au célèbre *Cabiria* (p. 456). Et quelques erreurs, ainsi nous présente-t-il *Ossessione* (p. 100) comme la première adaptation du *Facteur sonne toujours deux fois* en oubliant *Le dernier tournant* (Pierre Chenal, p. 1701). Qualifier les films de Rossellini tournés pendant la guerre de "conventionnels" est un pieux mensonge : *Un pilota ritorna* (p. 499) et *L'uomo dalla croce* (p. 499) sont de la pure propagande fasciste. Comme il semble finalement ne pas connaître très bien le cinéma italien, il est fort possible qu'il se soit contenté des affirmations désinvoltes de Rossellini quant à ces œuvres infâmes.

Desperatly seeking Susan *Recherche Susan désespérement*, Susan Seidelman, USA, 1985, 99 mn

Roberta (Rosanna Arquette) s'immisce par désœuvrement dans la vie et les amours d'une certaine Susan (Madonna). S'ensuit une amusante *screwball comedy* avec poursuite, amnésie et quiproquos, Roberta qui porte une veste de Susan étant prise pour elle. On mentionnera un ridicule mari, représentant d'une catégorie nouvelle à l'époque, le yuppie.

La Rose rouge Marcello Pagliero, France, 1951, 76 mn

Cabaret de Saint-Germain-des-Prés (rue de Rennes) célèbre à l'époque. Le scénario invertébré fait s'y croiser une kyrielle d'acteurs : Françoise Arnoul, Barbara Laage, Yves Deniaud, Yves Robert, Dora Doll, Jean-Roger Caussimon, Jacques Hilling et Louis de Funés. Seul intérêt, les numéros musicaux, notamment *Le général de Castañetas* interprété par les Frères Jacques. Dans le genre "existentialiste", *La p... respectueuse* (p. 123) sera plus mémorable.

Mathusalem Jean Painlevé, France, 1927, 9 mn

Cinq saynètes destinées à servir d'intermède à la pièce de théâtre éponyme. On retiendra particulièrement la quatrième avec Antonin Artaud en évêque à la tête d'un cortège funèbre monté sur trottinettes.

Accattone Pier Paolo Pasolini, Italie, 1961, 112 mn

Un quartier populaire de Rome avec des jeunes hommes qui passent leur temps assis dans l'infini désœuvrement d'une sorte d'éternel dimanche après-midi. Pas de femme, car ils sont un peu maquereaux, ainsi Accattone, littéralement "Mendiant" (Franco Citti). Ces dames, on les voit le soir près de la via Appia Antica, où elles gagnent de quoi subvenir aux loisirs de leurs jules. À l'exception des légitimes qui s'occupent de ribambelles de moutards dans des habitations sordides. Maddalena, son unique source de revenu en prison, Accattone lui trouve une remplaçante, Stella, qu'il hésite un peu à mettre au tapis : il essaie même de travailler malgré son poil dans la main. Il mourra dans un accident de mobylette en tentant d'échapper à la Police.

Le goût – fatal – de Pasolini pour les gouapes se devine à travers les nombreux gros plans de jeunes brutes. Le protagoniste n'est pas pour autant enjolivé par ce portrait qui le cerne dans sa bassesse et les velléités qu'il a parfois de s'améliorer. Le film culmine dans un cauchemar où Accattone assiste à ses propres obsèques.

Cabeza de vaca Nicolás Echevarría, Mexique, 1991, 107 mn

D'après le récit d'Álvar Núñez qui, au temps de Charles Quint, passa huit ans en Amérique du Nord, de la Floride à México, la plupart du temps dans des tribus indiennes dont il fut le captif avant de se rendre utile comme guérisseur. Son aventure se termine avec le retour à la civilisation chrétienne : esclavage et potences. Le dernier plan, un peu lourdingue, montre une gigantesque croix portée horizontalement par des Indiens.

Une intéressante tentative de reconstitution de l'Amérique précolombienne.

Mockery Benjamin Christensen, USA, 1927, 70 mn

Pendant la guerre civile russe, Sergueï (Lon Chaney), moujik un peu idiot, sauve la vie d'une jeune comtesse dont, poussé par un prolétaire hargneux, il exige une récompense en nature. Elle sera sauvée par celui qu'elle aime, un expéditif officier tsariste (Ricardo Cortez) et Sergueï n'échappera à une exécution sommaire que grâce à la comtesse qui paie ainsi sa dette. Il regagnera ensuite sa vraie place à l'étage des domestiques, dans le Paradis en sursis de la Russie Blanche.

The three musketeers *Les trois mousquetaires*, Richard Lester, USA, 1973, 107 mn

The four musketeers *On l'appelait Milady*, Richard Lester, USA, 1973, 107 mn

Les images et les lieux sont superbes, mais peu français, puisque le film est tourné principalement en Castille. Michael York en d'Artagnan, Christopher Lee en Rochefort et Faye Dunaway en Milady sont excellents. Oliver Reed aussi en Athos, bien qu'il ait le physique d'un Porthos; Richard Chamberlain en Aramis n'est pas assez présent. Quant à Raquel Welch, elle ne joue pas Constance, mais Raquel Welch dans le rôle de Constance; signe des temps, aucun puritanisme ne cherche à la transformer en nièce de Bonacieux (p. 433).

Lester a choisi le ton humoristique qu'il manie mal ici : originellement conçu pour les Beatles, le film est pataud et ne décolle jamais. Il multiplie les anachronismes et les chutes en tout genre, mais ce *slapstick* est le plus souvent laborieux. Les combats sont systématiquement traités sur un mode parodique un peu lassant; seule exception, le moment où les quatre complices, sans un sou, vont simuler une bagarre dans une rôtisserie pour se nourrir à l'œil.

O último mergulho *Le dernier plongeur*, João César Monteiro, Portugal, 1992, 82 mn

Le jeune Samuel hésite au bord de l'eau, sautera, sautera pas? Eloi, un homme plus âgé, l'entraîne dans une nuit de danse et d'amour avec des jeunes femmes, dont sa propre fille muette Esperença (Fabienne Babe) qu'il présente comme une putain. Au petit matin, Eloi saute lui-même dans le port après avoir redonné un sens à la vie de son ami.

Ce film de style testamentaire, tourné en plans-séquences et très peu dialogué, est d'une sublime lenteur, celle d'une nuit tiède où l'on s'assoit dans des ruines à regarder une jeune femme danser sur une musique puis en silence. À la fin, un poème d'Hölderlin qui nous parle de Diotima et un envol de flamants roses. Le cinéma de Monteiro est un genre à part.

Tretya meshchanskaïa *Trois dans un sous-sol*, Abram Room, URSS, 1927, 87 mn

La pénurie de logements amène l'ouvrier typographe Vladimir (Fogel) à occuper le sofa d'un couple, Nikolaï (Balatov) et Liouda (Semionova), qui devient ainsi trio. C'est bientôt Nikolaï qui dort sur le sofa. Plutôt que d'avorter à la demande des deux hommes, Liouda préfère quitter définitivement le foyer.

Le plaisir de filmer dans les rues de Moscou ou depuis le toit du Bolchoï rappelle les films de Boris Barnet de la même époque. Et, surprise agréable, on ne nous inflige aucune propagande, e.g., de charge contre les méchants "nepmen".

Un portrait de Staline dans la cuisine semble dire "Vous ne perdez rien pour attendre". On retrouvera une semblable liberté de mœurs dans *Design for living* (Lubitsch, p. 459)... une liberté menacée par l'arrivée imminente du Code.

In this our life *L'amour n'est pas un jeu*, John Huston, USA, 1942, 100 mn

La capricieuse et égoïste Stanley Timberlake (Bette Davis), chouchoutée par sa famille et notamment son oncle William (Charles Coburn), abandonne son fiancé Craig (George Brent, faire-valoir habituel de l'actrice) pour s'enfuir avec Peter, promis à sa sœur Roy (Olivia de Havilland). Quand Peter se suicide, Stanley retourne dans la famille, bien décidée à récupérer son bien, i.e., Craig. Au volant en état d'ébriété, elle tue un enfant mais tente vainement de faire porter la responsabilité à un jeune Noir : confondue, elle prend la fuite en voiture et trouve sa némésis dans un accident mortel.

Ce bon "véhicule" pour Davis, plus garce que jamais, est peu typique de Huston. Le traitement des Noirs, ici du jeune homme censé porter le chapeau, est paternaliste : il est méritant et reste bien à sa place de subalterne. Un paternalisme résumé par la présence de l'actrice noire Hattie McDaniel (de *Gone with the wind*, p. 476), dans le rôle de la mère du jeune homme.

Juha Aki Kaurismäki, Finlande, 1986, 73 mn

Le fermier Juha (Sakari Kuosmanen) se venge de l'horrible maquereau (André Wilms) qui a séduit sa femme (Kati Outinen) pour la prostituer à Helsinki. Il l'abat à la hache, puis, blessé lui-même à mort, finit dans une décharge.

Pour alléger un peu ce sombre drame naturaliste (d'après un roman de 1911), Kaurismäki a choisi le noir et blanc et le cinéma muet : musique et cartons. Temps indéterminé, avec extérieurs contemporains et cuisine des années 1950. L'impression de second degré est renforcée par le véhicule du maquereau, une superbe décapotable SIERCK, référence au réalisateur Detlef Sierck, alias Douglas Sirk.

Elina Salo interprète, en français, *Le temps des cerises*.

Ningen jōhatsu *L'évaporation de l'homme*, Shōhei Imamura, Japon, 1967, 129 mn

Film expérimental passionnant, un peu raté car n'ayant jamais trouvé ses marques, qui ont évolué au fur et à mesure du tournage. Nous suivons l'enquête menée par Yoshie Hayakawa – surnommée “la Souris” car née en 1936, année du rat – quant à la disparition de son fiancé Takeshi Ōshima, représentant un peu escroc et homme à femmes. Le réalisateur et un acteur (Shigeru Tsuyuguchi de *Désir meurtrier*, p. 494) qui se fait passer pour journaliste auprès de la Souris l'accompagnent. L'enquête n'avance guère et le personnage de Yoshie devient le centre d'intérêt caché du film ; un micro l'espionne alors qu'elle déclare son amour au “journaliste”. Puis on découvre une grande sœur – Sayo, dite la Lapine, car née en 1927 – détestée de la Souris qui la soupçonne d'avoir eu une liaison avec le disparu, qu'elle aurait même empoisonné selon une shamane (itako). Ne sachant pas trop comment conclure, Imamura fait reculer les caméras : les deux sœurs se chamaillent à n'en plus finir devant les techniciens et un témoin qui affirme avoir vu Takeshi en compagnie de Sayo. . . la narration semble alors amorcer une boucle : on aurait pu en couper dix minutes.

C'est au moment de la sortie du film que la Souris a découvert qu'elle avait été piégée. Mais elle était, semble-t-il, trop imbue d'elle-même pour se formaliser outre mesure d'une indécatesse qui lui donnait, après tout, la première place. D'autant plus que, pour brouiller les pistes, Imamura se met à répéter qu'il s'agit de fiction : “le film s'arrête, la réalité continue”.

C.S.A., the Confederate States of America Kevin Willmott, USA, 2004, 89 mn

Uchronie où le Sud a gagné, le film est un amusant tract politique contre l'esclavage et le racisme. On peut lui reprocher sa lourdeur. Mais peut-on aborder un tel sujet de façon nuancée ?

Il a la vertu de nous rappeler l'existence de la prétendue *drapétomanie*, maladie contractée par les Nègres fugueurs, ainsi que les principes d'obéissance énoncés par Paul de Tarse dans sa *Lettre aux Éphésiens*. Et aussi un certain nombre de réclames racistes, équivalents américains de notre “Ya bon Banania”.

Un (u)film de Griffith montre la capture de “Dishonest Abe” (Abraham Lincoln) par des défenseurs de la race aryenne. Un autre, *I married an abolitionist* (référence à *I married a communist*, p. 249) met en scène une épouse découvrant que son mari lit en cachette *La case de l'oncle Tom*. Sans oublier *A northern wind*, évocation nostalgique du Nord vaincu.

Le film se surpasse dans ses spots publicitaires : comment préserver son cheptel (*chattel*) à l'aide de bracelets électroniques ou de pilules sédatives.

La Matiouette ou l'arrière-pays André Téchiné, France, 1983, 45 mn

Jacky (Patrick Fierry), devenu acteur à Paris, vient rendre visite à son frère Alain (Jacques Nolot, avec l'accent du Sud-Ouest), coiffeur près de Tarbes. C'est l'occasion pour ce dernier d'exprimer ses griefs : il accuse son frère de n'avoir pas donné de nouvelles pendant dix ans et, de fil en aiguille, de n'être qu'un pédé. Alain voudrait poursuivre ces fraternelles "effusions" dans une boîte de nuit, mais Jacky lui fausse compagnie. Ce téléfilm est tourné dans le huis clos oppressant d'un salon de coiffure minable décoré par des réclames de Pétrole Hahn. Les derniers plans montrent le paysage s'effaçant à toute vitesse à l'arrière de la voiture de l'acteur tandis que le coiffeur, seul et vaguement désolé de la tournure prise par la rencontre, enfile une blouse dans l'attente d'un improbable client.

Le personnage d'Alain n'est guère arrangé par le scénariste Nolot ; mais qui-conque s'est extrait d'un milieu populaire a connu les jalousies et les coups bas typiques du complexe d'infériorité.

A matter of life and death *Une question de vie et de mort*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1946, 104 mn

2 mai 1945. Un aviateur britannique (David Niven) dont l'avion a été touché saute sans parachute mais n'est que gravement blessé car les Services célestes ont pris du retard. Ayant eu le temps de tomber amoureux de l'Américaine June (Kim Hunter), il fait appel de sa sentence de mort. Le procès qui s'ensuit se passe à la fois sur la table d'opération et dans sa tête. Pour la défense, un neurologue anglais (Roger Livesey) récemment décédé, pour l'accusation, un Américain (Raymond Massey). Leurs plaidoiries sont l'occasion de débattre ce qui sépare les deux nations pour mieux exalter leur amitié.

Ce film de circonstance évite les pièges de l'exercice. Comme plus tard dans *Der Himmel über Berlin* (p. 1623), le Paradis est en noir et blanc, la Terre en couleurs ; un étonnant escalier mécanique mène directement au Ciel. Marius Goring campe un aristocrate français poudré raccourci sous la Révolution.

Spetters Paul Verhoeven, Pays-Bas, 1980, 123 mn

Le film s'attache à une bande d'adolescents plutôt attardés (dans les 25 ans !) et nous montre leur difficile passage à l'âge adulte. Sur fond de courses de motos (avec Rutger Hauer dans un second rôle), de sexe pas toujours ragoûtant et parfois improbable, comme ce concours de bites avec pied à coulisse, digne d'enfants de 12 ans ! Mais le titre signifie, après tout, "éclaboussures". Un des trois garçons, paralysé après un accident de moto, préfère se donner la mort. Film touchant malgré ses maladroites. Avec la bombe sexuelle Renée Soutendijk.

The king's speech *Le discours d'un roi*, Tom Hooper, Grande-Bretagne, 2010, 119 mn

Le duc d'York (Colin Firth), fils de George V, était bègue. Petit défaut au temps de Claudius mais tare majeure alors que règne la radio : il prend donc des cours de diction en cachette avec Logue (Geoffrey Rush) un spécialiste australien sans diplômes. Après la mort de son père et l'abdication de son sulfureux frère Édouard VIII (1936), le désormais George VI doit prononcer de nombreux discours.

La mise en scène exprime parfaitement l'incapacité du malheureux monarque à entretenir des relations avec qui que ce soit, sauf peut-être sa femme (Helena Bonham Carter). Un moment touchant le montre avouant au thérapeute comment, enfant, il fut un gaucher contrarié, maltraité par une nounou qui le pinçait pour le faire pleurer. Le discours de déclaration de guerre voit l'orateur ânonner péniblement les mots d'un texte pourtant annoté, lu et relu, avant de trouver progressivement le rythme qui sied à la solemnité de l'occasion.

Timothy Spall joue Churchill et Derek Jacobi l'archevêque de Cantorbéry ; ce dernier, terrifiant de conformisme, résume l'enfermement dans lequel se débat ce souverain mal à l'aise dans son rôle de représentation.

L'éternel retour Jean Delannoy, France, 1943, 112 mn

Patrice (Jean Marais décoloré aux allures de jeune hitlérien) ramène une épouse à son oncle Marc (Jean Murat), la blonde Nathalie (Madeleine Sologne). Mais son teigneux cousin, le nain Achille (Piéral), fait boire à Patrice et Nathalie le vin herbé qui provoquera une passion fatale.

Transposition prosaïque de *Tristan et Iseult* en pensum académique ; le scénariste Jean Cocteau devait récidiver avec *Orphée* (p. 524). Jean d'Yd et Yvonne de Bray jouent les parents (terribles) d'Achille alors que Roland Toutain et Junie Astor campent le copain garagiste et sa sœur, Nathalie la brune.

L'onorevole Angelina *L'honorable Angelina*, Luigi Zampa, Italie, 1947, 89 mn

Angelina (Anna Magnani), mère de famille nombreuse, prend la tête d'une révolte féminine qui va jusqu'à la fondation d'un éphémère parti politique indépendant. Elle a maille à partir avec les autorités et fait même de la prison, mais obtient gain de cause pour ses revendications. En passe d'être élue au Parlement, elle renonce à sa position d'"Onorevole", préférant rester à sa place de femme au foyer, prétendument obéissante à son carabinieri de mari (Nando Bruno). Elle a compris que la politique l'éloignerait d'une famille qu'elle fait passer avant tout. Le message n'est pas pour autant réactionnaire car on comprend qu'elle n'est que temporairement assagie.

So long at the fair *Si Paris l'avait su*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1950, 82 mn

Variation sur *Une femme disparaît* (p. 697). À Paris pour l'exposition universelle de 1889, une jeune Anglaise (Jean Simmons) s'aperçoit que son frère a disparu, tout comme la chambre 19 de l'hôtel où il logeait. Elle se heurte à la mauvaise foi de l'hôtesse (Cathleen Nesbitt) et à l'incrédulité de la Police. Avec l'aide d'un peintre (Dirk Bogarde), elle parviendra à retrouver la chambre et le frère lequel, contaminé par la peste lors de son séjour à Naples, avait été escamoté pour éviter que la panique causée par une épidémie ne gêne l'exposition.

Alpeis Yórgos Lánthimos, Grèce, 2011, 90 mn

Une sorte de société secrète, *les Alpes*, propose d'incarner, moyennant finance, les chers disparus auprès de leur famille. Une jeune infirmière (Angeliki Papoulia), surnommée Monte-Rosa, s'écarte du cahier des charges alpestre en jouant, pour son propre compte, le rôle d'une lycéenne morte dans un accident. Ne séparant pas bien rôle et réalité, elle tente même de remplacer sa mère auprès de son veuf de père.

Le film est étrange et déroutant, même s'il lui manque ce je-ne-sais-quoi qui le hisserait au niveau de *Canine* (p. 772).

Philomena Stephen Frears, Grande-Bretagne, 2013, 94 mn

C'est d'abord et avant tout la dénonciation du comportement de l'Église catholique qui enlevait leurs enfants aux pécheresses pour les revendre à des familles vertueuses. Puis verrouillait impitoyablement tous les moyens de communication, empêchant la mère de retrouver son enfant, mais aussi l'enfant, même devenu très présentable, de rentrer en contact avec sa mère. Le film retrace, dans les grandes lignes, l'authentique enquête qui amène, en 2003, un journaliste anglais (Steve Coogan) à retrouver la trace d'un enfant né en Irlande en 1952 qui, vendu à de riches Américains en 1955, devait devenir une huile du parti républicain malgré une homosexualité guère de mise dans son milieu. Au moment de l'enquête, ce fils est déjà mort du SIDA ; il avait tenu à être enterré dans le cimetière du couvent natal de Roscrea, une consolation pour sa mère qu'il avait souhaité revoir... en vain, car les "bonnes" sœurs avaient menti, une fois de plus.

Le film est dominé par l'interprétation bouleversante de Judi Dench qui joue une femme du peuple aux goûts simples, voire vulgaires : elle agace le journaliste en lui détaillant le dernier roman à l'eau de rose qu'elle a lu. Mais surclasse tout son monde quand, confrontée – par le scénario – à Sœur Hildegarde (Barbara Jeffords), dragon de méchanceté bien pensante, elle ose lui pardonner !

Paper moon *La barbe à papa*, Peter Bogdanovich, USA, 1973, 102 mn

Pendant la Dépression, Moses (Ryan O'Neal) accompagne Addie (Tatum, fille de l'acteur), une jeune orpheline dont il pourrait être le père, jusque chez sa tante, à St Joseph dans le Missouri. Il vit de petites escroqueries, comme livrer la Bible prétendument commandée par un homme récemment décédé et qui porte, sur la page de garde, le prénom de l'épouse. Parfois, l'arnaque tourne mal, ainsi quand Moses revend son propre whisky à un bootlegger, sans savoir que le trafiquant est le frère du shérif, ce qui lui vaut une longue poursuite et une raclée.

Cette histoire picaresque, filmée en noir et blanc, donne le beau rôle à la fillette qui, avec un (petit) côté Zazie (p. 1648), participe de façon créative aux arnaques de son "père". Après s'être débarrassée d'une gêneuse (Madeline Kahn) dont Moses s'était entiché, elle choisit de ne pas rester chez sa tante pour repartir avec lui dans un camion bringuebalant qui s'éloigne sur la route poussiéreuse.

"Paper moon" réfère à une photo de la fillette sur une lune en papier, "La barbe à papa" renvoyant au "cotton candy" qu'elle mange dans une fête foraine.

Le destin fabuleux de Désirée Clary Sacha Guitry, France, 1942, 107 mn

Guitry nous prévient d'emblée : le film est conçu, dialogué, mis en scène et interprété par lui. En lieu et place de générique, l'action marque une pause à mi-chemin pour nous présenter techniciens et acteurs dont certains changent à ce moment : Geneviève Guitry cède la place à Gaby Morlay dans le rôle de Désirée et Jean-Louis Barrault, qui jouait Bonaparte, est remplacé par Sacha Guitry, lui-même et en personne, dans le rôle de Napoléon. Par contre, Bernadotte est campé, de bout en bout, par Jacques Varennes.

Il s'agit d'une de ces fresques historiques comme les affectionnait l'auteur, mais ici la vérité n'est que modérément trafiquée : Désirée Clary fut réellement la fiancée de Bonaparte avant de devenir reine de Suède.

Good Bye Lenin! Wolfgang Becker, Allemagne, 2003, 116 mn

Une communiste psycho-rigide tombe dans le coma juste avant la chute du Mur pour se réveiller quelques mois après. Son fils Alex (Daniel Brühl) décide de lui cacher la vérité et de monter à son unique bénéfice une sorte de théâtre avec faux journal télévisé selon lequel le socialisme serait en train de gagner et les Allemands de l'Ouest viendraient se réfugier à l'Est.

Cette émouvante comédie est un adieu nostalgique à la RDA, non pas à ce qu'elle était vraiment, un État policier, mais à la part d'utopie universaliste et fraternelle qu'elle pouvait malgré tout porter. La mort retardée de la mère est comme le deuil de ce rêve devenu cauchemar. Avec Burghart Klaußner.

Todo modo Elio Petri, Italie, 1976, 94 mn

Bien loin du tragique discret des *Giorni contati* (p. 135), cette adaptation de Leonardo Sciascia dans un style ampoulé, qui rappelle celui d'*Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon* (p. 1402), se place dans le milieu très clérical de la Démocratie Chrétienne. Le personnage principal (Gian Maria Volonté) est d'ailleurs appelé M., référence transparente à Aldo Moro ; on y croise aussi un Jésuite (Marcello Mastroianni) et divers personnages dont la mise en scène haletante exacerbe le côté grotesque. Puis les cadavres commencent à s'entasser pour un règlement de comptes aux motivations obscures, mais tous les moyens – "todo modo" – sont bons pour faire avancer la Foi.

Le message pesant et un peu abscons annonce cependant la mort d'Aldo Moro auquel la DC devait refuser son aide. . . *todo modo*.

J'ai tué ma mère Xavier Dolan, Canada, 2009, 96 mn

Xavier Dolan campe l'adolescent Hubert en révolte contre sa mère (Anne Dorval) ; ayant sans doute vu *Les quatre cent coups* (p. 521), il va jusqu'à la faire passer pour morte à l'école. Le film est avant tout un portrait très réussi de l'amour-haine que le jeune homosexuel porte à sa maman, qu'il trouve vulgaire, qu'il déteste et adore tout à la fois.

Le monologue intérieur du héros s'accompagne de gros plans en noir et blanc et de poèmes affichés à l'écran. La mise en image de divers fantasmes confine parfois au clip vidéo ; certains passages renvoient à *In the mood for love* (p. 557). Un film éblouissant signé par un réalisateur de 19 ans.

The last of the Mohicans *Le dernier des Mohicans*, Maurice Tourneur & Clarence Brown, USA, 1920, 80 mn

Une belle adaptation de Fenimore Cooper, avec Wallace Beery dans le rôle de Magua, le méchant Huron. Le combat final, avec ce promontoire où l'on distingue les minuscules silhouettes de deux personnages, est très impressionnant.

The gorgon Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1964, 80 mn

Ce film rassemble les deux vedettes de la Hammer, Peter Cushing et Christopher Lee, dans une histoire qui combine le mythe de la Gorgone (appelée ici Megaera, i.e., Mègère) et celui du loup-garou : c'est à la pleine lune que la belle amnésique (Barbara Shelley) se transforme, que sa chevelure s'orne de serpents et qu'elle change en pierre quiconque croise son regard. Le grossier masque en caoutchouc censé représenter sa tête coupée donne plutôt envie de rire. . .

Il generale Della Rovere *Le général de la Rovere*, Roberto Rossellini, Italie, 1959, 132 mn

1943, Gênes sous la botte allemande. Bertone (Vittorio De Sica) est un méprisable petit escroc qui paie ses dettes de jeu en tapant des prostituées (Sandra Milo) ou encore, sous l'identité du Col. Grimaldi, monnaye une prétendue aide aux familles de prisonniers. Dénoncé par l'épouse (Anne Vernon) d'un fusillé dont il donnait des nouvelles, il est emprisonné à Milan sous la fausse identité d'un militaire italien que les Allemands ont en réalité tué, le général de la Rovere. Son geôlier (Hannes Messemer) espère que ses co-détenus – d'héroïques résistants, dont un inattendu Vittorio Caprioli – se confieront à lui. Probablement écoeuré d'être tombé plus bas que tout, il finit par se laisser exécuter avec des otages.

Le scénario du journaliste Indro Montanelli, ex-fasciste, a des allures de plaidoyer *pro domo*. Mais le film, dominé par l'interprétation sobre de De Sica, est d'abord le portrait d'une Italie grise, déprimante et sans espoir : il est magnifique.

Le jour et l'heure René Clément, France, 1963, 109 mn

Été 1944 : Thérèse Dutheil (Simone Signoret) est arrachée à sa vie bourgeoise par la rencontre d'un aviateur américain (Stuart Whitman) qu'elle décide d'accompagner de Paris à la frontière espagnole. Courage et héroïsme (Michel Piccoli, Henri Virlojeux), peur aussi avec cette figure terrifiante de gestapiste (Reggie Nalder, qui ne prononce que quelques onomatopées) dont les protagonistes se débarrassent en le poussant sur la voie par la porte ouverte d'un train bondé. Rare à l'époque, le thème de la collaboration est abordé à travers ces policiers toulousains en cheville avec la Gestapo et qui ne valent guère mieux ; si Lerat (Marcel Bozzuffi) est un enragé, Marboz (Pierre Dux) sent le vent tourner et relâche subrepticement le couple qui avait été arrêté, une action dont il espère qu'elle lui sera plus tard comptée à décharge.

Signoret, aux traits empâtés, a perdu sa beauté mais n'est plus vulgaire ; il lui reste ses beaux yeux qui semblent rêver d'un ailleurs qu'elle ne trouvera pas auprès de son pilote. Lequel est accueilli au maquis par un agent de l'OSS, ancêtre de la sinistre CIA. Avec Geneviève Page et Billy Kearns.

Dung che sai duk *Les cendres du temps*, Kar-wai Wong, Hong Kong, 1994, 93 mn

Difficile de comprendre grand-chose à ce film de sabre où l'on ne se bat guère et dont le style poétique rappelle celui de *2046* (p. 1642). Les images et la musique sont d'une beauté époustouflante.

Il s'agit d'une version "redux", un remontage datant de 2008.

Naniwa erejī *L'élégie de Naniwa*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1936, 69 mn

Pour tirer son père d'une situation délicate – il a détourné 300 ¥ –, Ayako (Isuzu Yamada), standardiste aux laboratoires ASAI, accepte les avances de son patron ; femme entretenue, elle l'accompagne même au spectacle de bunraku (p. 679). Elle récidive avec un chef pour trouver les 200 ¥ nécessaires aux études de son frère. Quand elle décide de rompre avec cette vie pour épouser celui qui prétend l'aimer, sa réputation est tellement entachée que tout le monde, et en tout premier lieu sa famille, la rejette. Ne lui reste plus qu'une voie, la prostitution.

Le thème mizoguchien par excellence, celui de la femme qui s'abaisse pour aider les siens et ne reçoit en retour que le mépris qui s'attache aux filles perdues. Voir aussi *Osen aux cigognes de papier* (p. 1260) et *Une femme de Tōkyō* (p. 80). Isuzu Yamada sera la "Mme Macbeth" du *Château de l'araignée* (p. 765). Naniwa est l'ancien nom d'Ōsaka ; le décor suggère d'ailleurs la présence de canaux.

A summer place *Ils n'ont que vingt ans*, Delmer Daves, USA, 1959, 130 mn

Ce mélodrame oppose deux familles. D'un côté des WASP décaqués, les Hunter, de l'autre des parvenus, les Jorgenson. Ken Jorgenson (Richard Egan) retrouve son amour de jeunesse, Sylvia Hunter (Dorothy McGuire). Ils se marieront après avoir divorcé de leurs conjoints respectifs que le scénario n'arrange guère : Bart Hunter (Arthur Kennedy, excellent) est un alcoolique qui finira à l'hôpital, Helen Jorgenson (Constance Ford) une épouse frigide qui ne vit que pour la morale. Les deux couples ont des enfants dont l'amour est au centre de l'histoire : la fille Jorgenson (Sandra Dee) se mariera, enceinte, avec le fils Hunter (Troy Donahue).

Le film, extrêmement daté, correspond à la fin de l'infâme code Hays, qui interdisait d'aborder certains sujets et coïncide par ailleurs avec le début de l'émancipation de la jeunesse américaine, jusqu'alors très réprimée : on est étonné par les droits exorbitants de ces parents sur leurs enfants de 18 ans, en particulier par l'inspection médicale intime qu'Helen inflige à sa fille coupable d'avoir passé la nuit dehors. Mais on reste très en dessous du bouleversant *Splendor in the grass* (p. 1307). Avec Beulah Bondi.

Diabeł *Le Diable*, Andrzej Żuławski, Pologne, 1972, 119 mn

Manipulé par le Diable (Wojciech Pszoniak), un jeune patriote polonais commet des meurtres en série. L'hystérie, le paroxysme permanent, l'inceste, que sais-je encore... évoquent avec véhémence une autre horreur, celle des partages de la Pologne (on en est au second, 1793). Mais cette caméra frénétique parvient seulement à nous lasser. On aura cependant appris qu'il ne faut jamais faire l'amour avec un partenaire armé d'un rasoir.

Cool hand Luke *Luke la main froide*, Stuart Rosenberg, USA, 1967, 127 mn

1948. Le petit délinquant Luke (Paul Newamn) est condamné à deux ans de bagnage en Floride. Plus les gardiens sont durs avec lui, plus il se braque. Froidement assassiné à sa troisième tentative d'évasion, ne subsiste de lui que sa légende.

Un moment d'anthologie voit Luke, assisté de son "manager" (George Kennedy) livrer un combat contre cinquante œufs durs qu'il doit ingurgiter en une heure. Sa rencontre avec une mère très malade (Jo Van Fleet) est touchante.

Le chef Godfrey (Morgan Woodward) aux lunettes-miroirs a inspiré le terrifiant shérif Cooley d'*O' Brother, where art thou ?* (p. 263). Avec Dennis Hopper.

Summer storm *L'aveu*, Douglas Sirk, USA, 1944, 106 mn

La belle Olga (Linda Darnell), fille d'un moujik (Sig Ruman), se marie au-dessus de sa condition avec un paysan riche (Hugo Haas), mais vise plus haut : le comte Volski (Edward Everett Horton). Le juge Fedor Petrov (George Sanders), son amant, la tuera d'un coup de couteau et laissera lâchement condamner le mari jaloux.

Le je-ne-sais-quoi qui fait l'atmosphère russe, notamment chez Tchekhov, est complètement absent de cette adaptation, même si Sanders, né à Petersbourg, est beaucoup plus dans le ton que le trop british Volski incarné par Horton. L'action a été reportée à 1912 pour voir le criminel châtié lors d'un épilogue soviétique.

L'ultima carrozzella *Le diamant mystérieux*, Mario Mattoli, Italie, 1943, 86 mn

Ce film, vite oublié, est centré sur un anachronique taxi hippomobile conduit par Totò (Aldo Fabrizi dans un rôle taillé sur mesure) accusé d'un vol de bijoux par une comédienne (Anna Magnani). Quelques plans nous montrent la Rome de l'époque, par exemple la via Giulia qui n'a guère changé.

O invasor *L'intrus*, Beto Brant, Brésil, 2001, 98 mn

Ivan se laisse convaincre par Giba de faire assassiner leur commun associé Estevão. Une fois sa tâche accomplie, Anísio, le sicaire venu des favelles, ne s'efface pas, il s'incruste. D'abord en séduisant la fille d'Estevão, puis en se livrant à divers chantages. Il finit par prendre de l'ascendant sur Giba : tout cela finit très mal pour Ivan.

Le film vaut surtout pour la composition de Paulo Miklos qui joue Anísio : violent, laid et vulgaire, il est comme la face cachée d'une société corrompue qui déciderait de montrer son vrai visage. L'envers de Giba, être sans scrupules, tout autant que celui d'Ivan qui n'est au fond qu'un hypocrite.

The music lovers Ken Russell, Grande-Bretagne, 1971, 119 mn

Comment vivre son homosexualité dans la Russie tsariste ? Tchaïkovski (Richard Chamberlain) croit avoir trouvé la réponse en se mariant ; hélas, il est incapable d'assurer le service après-vente et son épouse (Glenda Jackson) sombre dans une sorte de nymphomanie délirante. La relation, toute platonique, avec la respectable Mme von Meck (Isabella Telezinska) pourrait équilibrer le compositeur, mais la dame rompt après avoir découvert les "tendances" de son protégé.

Le film vaut surtout par les outrances baroques typiques du réalisateur : mise en image de rêves et de fantasmes. Le paroxysme est atteint, faute d'orgasme, lorsque les époux tentent vainement d'avoir une relation sexuelle dans le train qui les ramène de Saint-Petersbourg.

Tales from the Gimli hospital Guy Maddin, Canada, 1989, 68 mn

Dans l'hôpital de Gimli, un nommé Gunnar séduit les infirmières en leur racontant de belles histoires. Par exemple, celle de trois cercueils descendant un cours d'eau et contenant chacun une fillette. Il s'attire aussi la jalousie d'un autre patient, Einar ; ils en viendront au corps à corps, habits déchirés, ongles lacérant les chairs, après le récit de ce mariage célébré de part et d'autre d'une rivière que le pasteur n'a pas voulu traverser à cause d'une épidémie. La mariée avait répondu "oui" à la place du marié, Gunnar lui-même.

Ce premier long-métrage du réalisateur est d'une originalité absolue. Dès le générique, qui a l'air d'être tourné en 1918, on se croit dans un film muet ; impression renforcée par la présence d'une séquence teintée, ou encore d'un faux Noir – un Blanc passé au cirage façon Jules Cowles. Du muet, le film garde aussi le goût pour les intrigues archaïques, invraisemblables : il est question de nécrophilie et d'une étrange maladie qui cause d'horribles cicatrices. Aussi casse-gueule que ce soit, ça marche pour le plus grand plaisir du spectateur cinéophile.

La bande sonore cite la musique, due à Mario Nascimbene, des *Vikings* (p. 802). Gimli, sur le lac Winnipeg, a été fondée par des immigrants islandais en 1875.

La terre André Antoine, France, 1921, 98 mn

Le fondateur du Théâtre libre réalisa quelques films vers la fin de sa carrière, dont cette adaptation de Zola. L'interprétation (notamment Berthe Bovy qui joue "la Trouille") sert parfaitement cette description de paysans obsédés par l'argent, les fils du vieux Fouan qui s'emparent du magot du père avant de le chasser. La photographie met en valeur les plaines de la Beauce et les travaux des champs. Mais les épisodes sont expédiés, sauf la touchante mort de Fouan qui erre seul dans la neige avant de s'abattre face contre terre.

Patrick *Coma*, Richard Franklin, Australie, 1978, 112 mn

Un malade comateux commet des crimes sans quitter son lit, par la simple puissance de son esprit.

Cette histoire est traitée dans le style Val Lewton : l'horreur est plus suggérée que montrée. L'héroïne trouve son appartement saccagé, ce qui renvoie aux habits déchirés dans le vestiaire de la piscine de *Cat people* (p. 596). Ce patient qui n'exprime rien est capable de taper, par télékinésie, un texte à la machine : c'est ainsi qu'il revendique ses crimes ou réclame un *hand job*, une branlette. L'aiguille d'un ampèremètre (nous) indique l'état du malade, en particulier s'il y a danger immédiat pour le docteur ou les infirmières. Le film ne sort de la litote qu'à la toute fin : les meubles se mettent à voler dans la chambre d'hôpital.

Dans le rôle du médecin, Robert Helpmann qui fut l'inoubliable Coppelius des *Contes d'Hoffmann* (p. 104).

Norte, hangganan ng kasaysayan *Norte, la fin de l'histoire*, Lav Diaz, Philippines, 2013, 250 mn

Crime et châtement aux Philippines, plus précisément dans le nord de Luçon (La Paz). Fabian est considéré comme très intelligent à cause d'un discours qui passe pour original : fin de l'Histoire, post-vérité, ne manque que l'effet papillon. Il tue gratuitement une usurière et sa fille sans que son sentiment de culpabilité ne l'amène à innocenter Joaquin, condamné à sa place. Cet hypocrite se contente de soulager sa conscience par des demi-mesures comme avouer au sein d'un groupe évangéliste ou faire don de l'argent de son crime à l'épouse de Joaquin. Quand il ne cherche pas à s'enfoncer dans l'abjection totale en violant sa sœur dont il tue ensuite le chien.

L'infortuné Joaquin trouve en prison le chemin de la sainteté ; il y devient l'homme charitable qui répond aux coups d'un codétenu sadique par un massage quand la brute épaisse est victime d'un malaise. On le voit à la fin en état de lévitation. Son épouse Eliza, s'occupe bravement de leurs deux enfants et grâce à l'argent généreusement donné par Fabian, peut lui rendre visite dans sa prison de Manille mais meurt dans un accident de car sur le chemin du retour. On peut dire que Diaz ne gère pas la relation au crime, son châtement et le rôle de Dieu de la même façon que Dostoïevski.

Le film est tourné selon le principe du plan-séquence avec un goût prononcé pour la litote : on ne voit ni les meurtres, ni le viol de la sœur, on les devine à une main, des jambes qui s'agitent, ce qui fait penser à *Blackmail* (p. 55). Ceci dit, ses plans sont un peu statiques comparés à ceux de Béla Tarr.

Petite leçon de tagalog : "kuyo" et "ate" pour les aînés, frère et sœur. Et de Ilocano, "ading" pour le petit frère ou la petite sœur.

Poesía sin fin *Poesie sans fin*, Alejandro Jodorowsky, Chili, 2016, 129 mn

La danse de la réalité (p. 310) se terminait sur le départ d'Alejandro et sa famille pour Santiago. Les parents (Pamela Flores et Brontis Jodorowki) passent désormais au second plan. Le père semble ne connaître qu'un seul mot, "maricón", autrement dit "pédé", à l'adresse de ce fils qui annonce son intention de se consacrer à la poésie. Le jeune Alejandro (interprété par un autre fils, Adan) lie connaissance avec les poètes chiliens des années 1940 : Stella Díaz Varín aux cheveux rouge vif, Enrique Lihn et Nicanor Parra, unis dans une détestation de Pablo Neruda qui était à ces jeunes révoltés ce qu'Anatole France était aux surréalistes. Le film se clôt sur le départ d'Alejandro, escorté par l'ange de la Mort, pour Paris.

Malgré l'étrange café où les serveurs en haut-de-forme ressemblent à des zombies, malgré sa procession de diables rouges et de squelettes en noir et blanc et les assistants vêtus de noir façon bunraku (p. 679), le film est plastiquement moins séduisant que le précédent. Il est par contre moins inégal, sans passage à vide. La dernière séquence évoque la future mort du père qui laisse indifférent Alejandro, alors en France. Le cinéma lui permet de prendre congé de ce géniteur peu aimant en lui tressant un hommage ambigu : "En ne me donnant rien, tu m'as tout donné". Cette scène magnifique est interprétée par Adan et Brontis sous les auspices du véritable Alejandro.

I wake up screaming *Qui a tué Vicky Lynn ?*, H. Bruce Humberstone, USA, 1941, 82 mn

Lorsque l'actrice arriviste Vicky (Carole Landis) est assassinée, sa sœur Jill (Betty Grable) prend le parti du principal suspect Frankie (Victor Mature) : la victime, dont il avait lancé la carrière, l'avait laissé tomber. Le véritable coupable est en réalité le réceptionniste Harry (Elisha Cook, sous-utilisé).

Film noir banal transcendé par l'étonnante composition de Laird Cregar, policier effrayant, manipulateur mais avant tout malheureux, qui reproche à Frankie d'avoir rendu Vicky inaccessible à un simple flic. On retrouvera l'acteur dans *The logder* et *Hangover square* (pp. 1094, 663). Avec Alan Mowbray et Allyn Joslyn ; musique de fond lancinante tirée du *Magicien d'Oz* (p. 1314).

Bound Andrew & Laurence Wachowski, USA, 1996, 104 mn

Caesar (Joe Pantoliano), blanchisseur pour la Mafia, se fait doubler par sa maîtresse bisexuelle Violet (Jennifer Tilly) et son amante Corky (Gina Gershon). Une histoire bien ficelée et sans temps mort dominée par la sexualité torride qui unit les deux femmes. Mais l'œil de la caméra est-il masculin ou féminin ? Depuis, les frères Wachowski, devenu-e-s sœurs, se prénomment Lilly et Lana.

Die Puppe *La poupée*, Ernst Lubitsch, Allemagne, 1919, 65 mn

Film muet tourné à Berlin. Une jeune femme (Ossi Oswalda) se fait passer pour la poupée faite à son image. Scénario tellement invraisemblable que seul un traitement ouvertement fantaisiste peut faire avaler la pilule. C'est ainsi que les chevaux sont formés de deux hommes ; doués de parole, ils sont capables de dire qu'ils sont fatigués. Ce film charmant surprend par son inventivité, comme des cheveux qui changent à vue d'œil ou des décors ostensiblement bricolés. Lubitsch apparaît au début comme une espèce de montreur de marionnettes ; il se donnera un vrai rôle dans *Sumurun* (p. 1362)

Public enemies Michael Mann, USA, 2009, 140 mn

Plusieurs options sont possibles pour une biographie de Dillinger. On peut jouer la carte de la légende, puisqu'il s'agit d'un personnage à la Jesse James, une sorte de Robin des Bois moderne. On peut s'intéresser au contexte social car le gangstérisme de la Dépression, qui s'en prenait aux banques, était bien moins toléré que celui de la Prohibition : Dillinger et ses semblables furent abattus comme des chiens alors qu'Al Capone était traité avec les plus grands égards par J. Edgar Hoover. Ou tenter une plongée dans la psychologie, la mégalomanie du personnage : ce qu'avait à peu près réussi *Mesrine* (p. 191) pour l'équivalent français de Dillinger. On n'a rien de tout cela ici, malgré une bonne distribution (Johnny Depp, Christian Bale, Marion Cotillard) : par exemple, le mythique pistolet en savon qui aurait servi à son évasion n'est repérable que pour le spectateur averti. On attend donc toujours "le" film sur Dillinger.

Dillinger fut exécuté par le FBI, alors qu'il sortait d'une projection de *Manhattan melodrama* (p. 660) où l'on voit Clark Gable marcher vers "la chaise". Le film nous rappelle que la délatrice avait vendu Dillinger contre l'assurance de ne pas être expulsée vers la Roumanie ; les cartons finaux s'abstiennent de nous dire que le FBI "oublia" sa promesse.

The lineup *La ronde du crime*, Don Siegel, USA, 1958, 86 mn

Cette histoire de trafic d'héroïne possède certaines qualités qui l'aident à sortir de la banalité. D'abord, l'utilisation du décor de San Francisco, tout particulièrement son musée-patinoire des *Sutro baths*, détruit par un incendie en 1966. Ensuite un certaine dose d'humour : la drogue est cachée dans des souvenirs rapportés par d'innocents voyageurs, comme la poupée qu'une fillette maquille, sur le bateau du retour d'Asie, avec... la poudre trouvée à l'intérieur. Enfin, la distribution, Robert Keith, Emile Meyer, Richard Jaeckel et surtout un extraordinaire Eli Wallach, tueur psychopathe aux petits yeux étincelants de méchanceté.

Attila Marcel Sylvain Chomet, France, 2013, 106 mn

Ce conte lunaire et enchanteur met en scène Paul (Guillaume Gouix), un muet de 33 ans qui vit sous la protection étouffante de deux tantes (Bernadette Lafont, dans son dernier rôle à l'écran, et Hélène Vincent), lesquelles donnent des cours de danse (menuet, tango et java) accompagnées au piano par leur neveu. Un accordeur aveugle (Luis Rego) le présente à madame Proust (Anne Le Ny) qui lui propose des philtres mémoriels : Paul retrouve ainsi le souvenir de ses parents – son père était le catcheur Attila Marcel – morts dans un accident. . . de piano, celui des deux tantes qui a traversé le plafond. Les décors, papier peint et mobilier des années 1970, font partie de ce retour au passé ; sans parler des *Muppets* qui s'invitent dans l'orchestre pendant que Paul joue un concerto. Ayant retrouvé ses repères, il troque son piano pour un ukulele et se marie : quand le couple a un enfant, c'est Paul qui se met à parler en ânonnant "Pa-pa".

Le personnage très réussi de madame Proust renvoie à la citation liminaire tirée de *La prisonnière* : "Nous trouvons de tout dans notre mémoire ; elle est une espèce de pharmacie, de laboratoire de chimie, où on met au hasard la main tantôt sur une drogue calmante, tantôt sur un poison dangereux".

Per grazia ricevuta *Miracle à l'italienne*, Nino Manfredi, Italie, 1971, 115 mn

Enfant, l'orphelin Benedetto (le réalisateur) avait réchappé à une chute mortelle sans une égratignure : miracle ! Recueilli par des moines, ce naïf finit par rejeter la religion sous l'influence d'un pharmacien athée (Lionel Stander) et tente de se suicider lorsque son mentor accepte l'extrême-onction ; un second miracle l'arrache à la mort. Conte philosophique plus sympathique que réussi, tourné en Italie centrale (Ombrie et Latium) ; on reconnaît l'aqueduc de Nepi.

Welcome to L. A. *Bienvenue à Los Angeles*, Alan Rudolph, USA, 1976, 99 mn

Carroll (Keith Carradine) atterrit à Los Angeles à l'occasion de l'enregistrement d'un disque. Il croise plusieurs femmes avec lesquelles il se retrouve facilement au lit, ainsi Ann (Sally Kellerman) et Nona (Lauren Hutton). Mais il refuse de renouer avec Susan (Viveca Lindfors), trop vieille, et rate son coup de peu avec Karen (Geraldine Chaplin) qui lui préfère au fond son époux (Harvey Keitel), lui-même poursuivi par Linda (Sissy Spacek).

Très influencé par Robert Altman qui produit le film et dont on retrouve plusieurs acteurs, c'est une sorte de sous-*Nashville* (p. 233) où Carradine tenait un rôle du même genre. Mais l'atmosphère, baignée par les chansons légèrement nostalgiques interprétées par Carradine ou Richard Baskin, est déjà du pur Rudolph, celui de *Trouble in mind* (p. 1115) ou *Choose me* (p. 807).

Gishiki *La cérémonie*, Nagisa Ōshima, Japon, 1971, 123 mn

De cérémonie en cérémonie – funérailles, mariages – Masuo dévide le film de sa vie dans le Japon de l'après-guerre depuis 1946, date de son retour de cette Mandchourie où il est né (les idéogrammes pour Masuo signifient : homme de Mandchourie). Son père s'étant suicidé lorsque l'empereur a accepté de perdre son statut divin, il est le successeur désigné de la famille Sakurada qui inclut quelques criminels de guerre, un fervent communiste et un chef de famille (Kei Satō, acteur-fétiche d'Ōshima) doté des pleins pouvoirs, en termes d'autorité et de décision quant à la vie de sa parentèle. Pleins pouvoirs sexuels aussi, par exemple sur la belle Setsuko (Akiko Koyama, femme du réalisateur), d'où l'écheveau complexe des relations familiales. Symbole du quasi-despotisme patriarcal de l'ancien système familial que la démocratie de l'après-guerre et les mouvements étudiants vont lentement et sûrement battre en brèche.

Ce Japon du passé finit par vaciller, comme le chef de famille jeté à terre par ses petits-enfants pour avoir brisé la vie de l'un d'entre eux, Tadashi, Japonais à la Mishima – lequel venait (novembre 1970) de commettre le *seppuku*. Impossible de fuir comme l'avait tenté Masuo. Obéir, prendre la succession des faux-semblants, des mensonges pour préserver la place du clan face aux affidés et à la société, ou se suicider, telle est l'alternative qui reste aux héritiers. L'oncle cadet communiste est libre de trouver, tardivement, une épouse qui chante une Internationale, vite recouverte par des chants nationalistes, à leur mariage.

Ce vaste huis clos familial s'appuie sur une théâtralisation outrancière de la japonité : les épaisses portes des ressers (*kura*) où se conserve le trésor de la maisonnée sont posées là comme signe d'enfermement, ce qui inclut la vie incestueuse de la famille. Ōshima déroule ainsi une sorte de réquisitoire impitoyable en enfonçant les clous quitte à nuire à sa démonstration. Servi par la musique de Takemitsu et narré en flash-back, le film est cependant une réussite.

Utamaro o meguru gonin no onna *Cinq femmes autour d'Utamaro*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1947, 95 mn

À Edo, à la fin du XVIII^e siècle, Utamaro et ses modèles, principalement des courtisanes : Okita, Takasode, Oman... Il n'est épris d'aucune d'elles mais de toutes, ou plutôt de leur beauté. Ainsi, celle de Takasode dont la peau splendide l'incite à peindre directement sur son dos. Habillée à la façon d'un ukiyo-e de Harunobu – maître de la génération précédente –, elle s'enfuit avec Shozaburō, l'amant en titre d'Okita (Kinuyo Tanaka), laquelle, peu partageuse, commettra un double meurtre.

Pour crime de lèse-shōgun, Utamaro est menotté à domicile pendant 50 jours. Au terme de sa peine, il ne se précipite pas sur le sake, mais sur ses pinces.

Il cappotto *Le manteau*, Alberto Lattuada, Italie, 1952, 103 mn

La nouvelle de Gogol est transposée dans l'Italie contemporaine, à Pavie : on reconnaît le pont couvert qui venait juste d'être reconstruit. C'est là où le héros (Renato Rascel), minable employé de mairie, se fait voler ce manteau dont il était si fier ; devenu fantôme après sa mort, il y hantera les vivants. La scène du discours du maire, sur une place du centre ville, perturbé par le corbillard – très *Funérailles d'antan* – du héros, est particulièrement réussie.

Renato Rascel, acteur comique de petite taille (1,57 mètres) est surtout connu comme chanteur (le tube *Romantica*).

Abbott and Costello meet Dr. Jekyll and Mr Hyde Charles Lamont, USA, 1953, 77 mn

Laborieuse pitrerie du couple Abbott & Costello, sortes de Laurel & Hardy du pauvre. Le sérum mis au point par le Dr. Jekyll (Boris Karloff), assisté d'un sinistre laborantin (John Dierkes), lui permet de se transformer en Mr. Hyde et donne lieu à plusieurs gags : Costello capture Hyde qui est à nouveau le respectable Jekyll quand arrive la Police, puis s'injecte par erreur du produit et se transforme en souris géante. Et enfin en clone de Hyde ; il redevient lui-même au commissariat alors que les policiers qu'il a mordus se changent en Hyde.

It *Le coup de foudre*, Clarence G. Badger, USA, 1927, 71 mn

Le coup de foudre entre Betty Lou et son patron Cyrus T. Waltham se termine par un mariage après la dissipation d'un malentendu : il avait cru avoir affaire à une fille-mère.

D'après un roman d'Elinor Glyn, qui fait une apparition dans le film, une autrice que DeMille avait dénoncée comme influence néfaste dans *Les dix commandements* (p. 163). "It", on l'a ou on ne l'a pas, c'est le je-ne-sais-quoi qui séduit, le *sex-appeal*. Clara Bow, vedette de ces années-là aux faux airs de Juliette Binoche, l'avait sûrement.

The sisters *Nuits de bal*, Anatole Litvak, USA, 1938, 99 mn

Encadré par deux bals électoraux : 1904 (Ted Roosevelt) et 1908 (William Taft). Quand Louise Elliott (Bette Davis) rencontre le journaliste velléitaire et alcoolique Frank Medlin (Errol Flynn) qui prend la mer peu avant le tremblement de terre de San Francisco (18 avril 1906 à 5h12) ; puis quand le couple, qui s'aime toujours, se reforme. Le film, assez terne, suit aussi la vie des deux autres sœurs Elliott, dont les parents sont joués par Henry Travers et Beulah Bondi.

Hors-la-loi Rachid Bouchareb, France, 2010, 133 mn

La guerre d'Algérie en France, vue du côté FLN, un film nécessaire mais pas suffisant : l'effort pédagogique centré sur le rappel des principaux événements en trace un peu les limites que résumant ces trois frères aux destins trop emblématiques. Spoliés de leur terre par un voisin européen, ils sont présents à Sétif lors de la terrible répression du 8 mai 1945. Abdelkader (Sami Bouajila) passe plusieurs années en prison puis devient cadre de l'organisation à Nanterre. Messaoud (Roschdy Zem), retour d'Indochine, devient rapidement le bourreau au service des *fellagas*. Enfin, Saïd (Jamel Debbouze), d'abord maquereau à Piggalle, s'oriente vers la boxe (comme manager, puisque l'acteur n'a qu'une main) et se heurte aux menaces de mort du FLN, car un Algérien ne saurait participer au championnat français. Même si la lutte de libération est présentée comme globalement positive, on reste loin de la légende dorée.

On s'en approche malheureusement avec le personnage du colonel Faivre (Bernard Blacan) de la DST, un ancien résistant acharné à détruire le FLN par tous les moyens (le film lui attribue abusivement la création de l'infâme Main rouge), que le scénario fait dialoguer avec Abdelkader. Le soir du 17 octobre 1961, il déclare au cadavre du dirigeant assassiné par la Police : "Tu as gagné". La conclusion du film sous forme de bandes d'actualités sur l'indépendance rappelle les pires procédés du cinéma brejnévien (p. 243).

Pour le reste, les faits et situations présentés sont avérés. Ainsi la lutte fratricide avec le MNA du chef historique Messali Hadj, qui s'était fourvoyé dans un autonomisme sans issue, est résumée par la pénible exécution d'un de ses partisans par Messaoud. On nous suggère de même que les exactions de la Police, typiquement son irruption brutale au milieu du mariage du même Messaoud, sont souhaitées par le FLN. Lequel fait régner la terreur : "Si les Français t'arrêtaient, ils te mettront en prison, ils te tueront peut-être. Mais pas ta femme, ni tes enfants... Tu as toujours été un traître, aujourd'hui je suis venu te donner une chance". Le film évoque aussi les porteurs de valise et montre, sans insister, la mort par noyade que Papon et ses sbires réservaient aux "terroristes". On retrouvait leurs cadavres, mains liées, aux écluses, m'a raconté un marinier.

Allô Berlin ? Ici Paris ! Julien Duvivier, France, 1932, 82 mn

Lily (Josette Day) et Erich, respectivement standardistes à Paris et Berlin, décident de se voir. Mais la rencontre, prévue à Paris se passe mal : des collègues indéliçats ont remplacé qui Lily, qui Erich. Une seconde chance s'offrira à Berlin où la vraie Lily rencontrera le véritable Erich. Ce scénario tiré par les cheveux est prétexte à une comédie brillamment filmée dans un style qui rappelle le cinéma muet ; elle est cependant peu typique de son auteur.

Dune David Lynch, USA, 1986, 121 mn

Le best-seller de Frank Herbert est d'abord un démarquage de Cordwainer Smith : la planète Norstrilia d'où l'on extrait le *stroon*, drogue de vie éternelle est devenue Arrakis ; rebaptisé *épice*, le stroon n'est plus produit par de gigantesques moutons malades, mais par de gros vers. Qui permettent de faire le lien avec l'autre source évidente de *Dune*, *Lawrence of Arabia* (p. 1558) : ces vers qu'on peut aussi chevaucher sont plus proches du chameau que du mouton. Pour le reste, le roman est une sorte de guerre des Deux-Roses transposée dans un futur qui ne ressemble pas, comme trop souvent, à la Rome antique : celui-ci est gothique et les femmes y portent hénin à la mode du XV^e siècle. L'intrigue, pas shakespearienne pour un sou, n'est qu'un banal space opera avec super-pouvoirs : "Je peux tuer d'un mot" dit le héros.

Au total une œuvre boursouflée peu typique du réalisateur, bien que certains acteurs, e.g., Kyle MacLachlan, fassent partie de sa troupe alors en formation. La récente adaptation de Denis Villeneuve (pp. 1239, 1831) montre qu'il est possible de faire quelque chose de cette saga surestimée.

A double life *Othello*, George Cukor, USA, 1947, 101 mn

Un comédien (Ronald Colman) s'identifie tellement à Othello qu'au bout de deux cents représentations il se sent habité par son personnage au point d'en reproduire les obsessions, typiquement celle d'étrangler Desdémone au cours d'une sorte de baiser de la mort : il tuera ainsi une maîtresse (Shelley Winters) en toute impunité. Son psychose le pousse à s'inventer une jalousie à l'égard de son ex-épouse (Signe Hasso), laquelle joue, précisément, Desdémone ; après une tentative d'étranglement de son ami Bill (Edmond O'Brien) qu'il assimile à Cassio, il se donnera la mort en jouant le final d'Othello avec un vrai poignard.

Penser qu'un comédien puisse devenir jaloux et étrangleur à force de jouer Othello est un peu tiré par les cheveux. Le film ne convainc pas.

The hours Stephen Daldry, USA, 2002, 110 mn

Le film est une illustration du célèbre *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf dont on retrouve les thèmes, par exemple la bisexualité, à travers les trois protagonistes : l'auteure (Nicole Kidman) écrivant le livre en 1923, Laura une épouse américaine (Julianne Moore) de 1951 qui pense à se tuer puis se ravise et décide de quitter son mari après la naissance de l'enfant qu'elle porte, et Clarissa (Meryl Streep) une newyorkaise de 2001 laquelle prend soin d'un poète atteint du SIDA (Ed Harris) qui se défenestre sous ses yeux. Il n'était autre que le fils de Laura que nous revoyons, vieillie, lors d'une rencontre magique avec Clarissa.

Parrish *La soif de la jeunesse*, Delmer Daves, USA, 1961, 137 mn

“Véhicule” pour Troy Donahue, éphémère vedette du début des années 1960. Un mélo qui se passe dans le milieu du tabac du Connecticut, avec son méchant magnat Raike (Karl Malden) qui épouse la gentille maman (Claudette Colbert dans son ultime apparition) du jeune Parrish (Donahue). Secondé par son fils Edgar (Hampton Fancher, très convaincant en tête à claques), Raike use de tous les moyens pour s’emparer progressivement d’une vallée. Parmi ses concurrents ruinés, Sala Post (Dean Jagger) qui se venge indirectement en mariant sa fille, véritable Messaline, à l’autre fils Raïke. Quant à Parrish, après son service militaire à bord du sous-marin *Nautilus* qui rejoignit le pôle nord sous la banquise en 1958, il prête main forte à Sala pour s’opposer à Raïke.

Tous ces éléments de feuilleton à la *Dallas* (1978–91) ne sont pas assez exploités : la scène paroxystique se réduit à une petite bagarre entre Edgar et Parrish.

Horse feathers *Plumes de cheval*, Norman Z. McLeod, USA, 1932, 64 mn

Un des grands films des frères Marx : Groucho, devenu doyen d’université, engage Chico et Harpo pour gagner à tout prix un match de football américain. Tous les moyens sont bons, du char romain aux peaux de banane. Mentionnons le hot dog que Harpo improvise avec le doigt d’un joueur. Chico joue du piano en compagnie de la belle Thelma Todd qui devait mourir en 1935, d’une asphyxie sans doute arrangée par la pègre ; la Police très corrompue de Los Angeles classa l’affaire. Le peu mémorable Zeppo, qui joue des personnages “sérieux” dans les cinq premiers films de la fratrie, campe ici le fils de Groucho.

Dames Ray Enright & Busby Berkeley, USA, 1934, 90 mn

Le clou du film est constitué par trois chorégraphies collectives et géométriques dues à Busby Berkeley – qui s’était spécialisé dans ce type de production Warner. La première est un ballet chantant de blanchisseuses emmené par Joan Blondell. La seconde, où chante Dick Powell, met en scène des clones de Ruby Keeler. Enfin, la dernière qui donne son titre au film – quelque chose comme “nanas” – nous montre une cohorte de filles, depuis leur réveil dans un très improbable dortoir jusqu’à leur fusion dans une figure abstraite.

Prologue laborieux, la préparation du spectacle produit à Broadway, ce qui n’a pas de sens, puisque ces ballets ne sont possibles qu’au cinéma. Un milliardaire moralisateur (Hugh Herbert, drolatique) cherche à faire interdire le spectacle dans lequel joue la fille d’un héritier (Guy Kibbee) et a même payé des voyous pour le saboter, d’où l’intervention de la Police. Le “tycoon” se retrouve finalement en prison, heureux car il s’est amusé pour la première fois de sa vie !

Hogaraka ni ayume *Va d'un pas léger*, Yasujirō Ozu, Japon, 1930, 113 mn

Kenji, un petit gangster, tombe amoureux de Yasue, une fille honnête horrifiée quand elle voit le tatouage qu'il porte sur l'avant-bras. Par amour, Kenji se range des voitures pour devenir laveur de fenêtres. Rattrapé par la Justice, il "va d'un pas léger" vers la prison rédemptrice.

Cet Ozu des débuts se situe dans un milieu mal défini : le héros joue au golf tout en vivant de petits trafics, une de ses complices travaille comme dactylographe alors que son allure sied à une autre profession. Mais il a une certaine originalité stylistique : on y voit beaucoup de pieds et de jambes et la caméra sait s'attarder sur des volets qui se ferment ou du linge qui sèche. On se croit parfois dans un film de gangsters américain, impression due aux acteurs japonais occidentalisés et renforcée par l'omniprésence de l'alphabet romain dans les enseignes, affiches et graffiti. Avec Takeshi Sakamoto.

La pyramide humaine Jean Rouch, France, 1961, 88 mn

Tourné à Abidjan en 1959–60, aux ultimes heures du colonialisme, cet exercice consiste à laisser des élèves de 1^{ère} se livrer à une improvisation à partir de rôles vaguement définis. Conformément aux principes du cinéma-vérité, le commentaire est partie intégrante du film : on comprend ainsi que Noirs et Blancs ont appris à se connaître et s'apprécier durant le tournage. Pour le reste, le résultat n'est guère probant : les lycéens annoncent les propos racistes que Jean Rouch leur a demandé de tenir. Vers la même époque (1962), mes camarades rapatriés d'Algérie étaient autrement éloquentes à propos des "melons" et des "ratons".

Le titre réfère à un passage lu en classe du livre de Paul Éluard *Les dessous d'une vie, ou la pyramide humaine* (1926).

Riten *Le rite*, Ingmar Bergman, Suède, 1969, 76 mn

Dans un pays indéterminé, trois comédiens de passage sont cuisinés par un juge au sujet d'un spectacle indécent. Une représentation est organisée devant le magistrat qui meurt de crise cardiaque.

Il y a deux types d'érotisme dans ce téléfilm aux décors spartiates. D'une part, la vie sexuelle débridée de l'actrice (Ingrid Thulin brune) un peu nymphomane, filmée de façon assez suggestive : son amant (Anders Ek) reçoit les conseils très explicites de son époux (Gunnar Björnstrand) quant à la façon de la faire jouir. De l'autre, la représentation "scandaleuse" qui se résume à une sorte de bacchanale très symbolique avec masques et pénis en carton-pâte. Ce n'est évidemment pas ce que voit le juge (Erik Hell), mais ce qu'il imagine, qui cause sa mort.

Sur un sujet voisin, *Le visage* (p. 1637) était plus réussi.

Lady Paname Henri Jeanson, France, 1950, 108 mn

Dans les années 1920, à l'Olympia : Caprice (Suzy Delair) remporte ses premiers succès alors que la carrière du superstitieux Marval (Raymond Souplex) bat de l'aile. Caprice est amoureuse du compositeur Jeff (Henri Guisol) : *happy end* dans un taxi arrêté faubourg Saint-Martin. Excellente distribution dominée par Louis Jouvet en photographe anarchiste : Henri Crémieux, Jane Marken, Monique Mélinand, Georges Douking et Pierre Trabaud. La musique est de Georges van Parys et le scénario de Henri Jeanson dont c'est l'unique réalisation, vite oubliée.

Splendor Ettore Scola, Italie, 1989, 110 mn

Cette histoire de décadence d'un cinéma dans une bourgade du Latium, Arpino, est prétexte à nous montrer des extraits de films, depuis *Metropolis* (p. 1011) jusqu'à *L'arbre aux sabots* (p. 519). Luigi (Massimo Troisi), le projectionniste, vit sa vie comme un film en citant des réparties célèbres, ainsi "Print the legend" de *L'homme qui tua Liberty Valance* (p. 44). Jordan (Marcello Mastroianni), le propriétaire, est lui-même fils d'un ambulant qui exerçait avant guerre sur les places de village. Tous deux ont une vague relation avec la caissière Chantal (Marina Vlady, au rôle assez ingrat). Fin irréaliste, mais émouvante, avec le démantèlement de la salle interrompu un moment par la population qui vient s'y asseoir. Luigi en profite pour y aller de sa citation en souhaitant un "Joyeux Noël" sorti de *It's a wonderful life* (p. 399), mais tout à fait hors saison.

Le film ne vaut pas *Cinema Paradiso* (p. 1596) sorti six mois plus tôt : les personnages, notamment celui joué par Philippe Noiret, y étaient plus attachants.

From dusk till dawn *Une nuit en Enfer*, Robert Rodriguez & Quentin Tarantino, USA, 1996, 108 mn

L'histoire commence en tarantinerie genre *Pulp fiction* (p. 170) : les frères Gecko s'en prennent à une supérette. Si Seth (George Clooney) est un voleur "normal", son cadet Richard (Quentin Tarantino) est par contre un assassin compulsif doublé d'un maniaque sexuel, d'où une débauche de violence. Prenant en otage Jacob (Harvey Keitel) et ses deux enfants, les Gecko parviennent à passer au Mexique où ils ont un rendez-vous dans une boîte de nuit isolée. Bonne surprise pour le spectateur, ils sont tombés dans un repère de vampires. Mais le scénario, répétitif, dégénère en interminable bataille à coups de pieux avec effets spéciaux idoines montrant les personnages ressusciter puis se désagréger. Mordus, Richard et Jacob deviendront eux-mêmes vampires ; seuls survivants, Seth et Kate (Juliette Lewis), fille de Jacob. Quand la caméra s'éloigne de la boîte de nuit à l'allure très mexicaine, nous découvrons qu'elle est adossée à une pyramide maya.

Skyfall Saul Mendes, Grande-Bretagne, 2012, 143 mn

Ce troisième James Bond avec Daniel Craig se singularise par d'étranges décors : une ville en ruines sur une île plutôt virtuelle et une maison isolée dans la lande écossaise dont le gardien est joué par Albert Finney. Le méchant de service (Javier Bardem) a un problème œdipien avec "M" (Judi Dench) qui perd la vie à la fin de l'épisode : elle sera remplacée par Mallory (Ralph Fiennes). À noter l'apparition d'un nouveau "Q" de style *geek* (Ben Whishaw) qui croit surtout à l'informatique ; pour lui, le stylo explosif appartient à un passé révolu.

Adieu Phillipine Jacques Rozier, France, 1962, 106 mn

Les films de Jacques Rozier donnent l'impression d'avoir été tournés dans un éternel été sans lendemain peuplé d'adolescents attardés qui n'auront jamais le malheur de vieillir. On suit ici trois personnages, Michel, Juliette et Liliane. Le garçon travaille à la RTF – on le voit passant dans le champ d'une dramatique en direct, *Montserrat*, au grand dam du réalisateur Stelio Lorenzi –, en attendant de partir à l'Armée. "1960, sixième année de guerre en Algérie", dit le carton initial, mais Michel ne s'en émeut guère ; il préfère partir en Corse avec sa vieille Frégate Renault pour obtenir les faveurs de Juliette et Liliane, deux jeunes femmes aussi insouciantes que lui qui ne lui donneront guère que leur sympathie. On pense à *Du côté d'Orouët* (p. 790).

Le seul authentique adulte de l'histoire est Pachala (Vittorio Caprioli), un publicitaire marron qui ne paie jamais. Pour éviter Michel venu lui réclamer un salaire, il s'enfuit par les sentiers muletiers corses, ce qui le change de la pittoresque Isetta Velam qu'il utilisait à Paris.

OSS 117 : le Caire, nid d'espions Michel Hazanavicius, France, 2006, 99 mn

Inspiré d'un personnage de Jean Bruce, à la mode dans les années 1950 (*Double bang à Bangkok*, etc.), ce divertissement, qui se présente comme une parodie de film d'espionnage, est avant tout une satire de la mentalité de ces années-là, particulièrement de l'esprit colonialiste. Ainsi le héros (Jean Dujardin) n'hésite-t-il pas à faire taire le muezzin qui troublait son sommeil.

On y trouve des tas de clins d'œil. Par exemple, le jokari, jeu qu'on offrait aux enfants en raison de son prix modique. Si la chanson *Bambino* créée en 1956, soit un an après la date supposée de l'action est légèrement anachronique, le twist l'est franchement. L'utilisation de transparences renvoie au cinéma de l'époque.

Avec Bérénice Bejo, Aure Atika et, dans un second rôle, Said Amadis, de son vrai nom Boussouar, Français d'origine kabyle qui fut mon camarade de promotion à l'ENI de Lyon (1962-66) et que je n'ai revu qu'au cinéma.

La danza de la realidad *La danse de la réalité*, Alejandro Jodorowsky, Chili, 2013, 133 mn

Tocopilla, au nord du Chili, ville natale de Jodorowsky, un univers lumineux et coloré où l'on voit une procession de parapluies noirs descendant de la montagne, des mutilés rassemblés dans une benne de camion et les pompiers du coin qui défilent, surveillés par des squelettes.

La mère (Pamela Flores), héroïne bienfaitrice et passionnée de l'opéra de la vie du jeune Alejandro, ne s'exprime qu'en chantant : ses paroles, devenues incantations, semblent être un baume magique aux souffrances de la famille. La scène étonnante où elle urine sur son époux malade n'est ni vulgaire ni grotesque, mais simplement émouvante. Elle s'enduit de cirage noir – "Ma mère s'est dissoute dans l'obscurité et plus jamais je n'ai eu peur de la nuit" ; peu après, toujours nue mais invisible pour eux, elle va narguer les antisémites d'un bar.

Le réalisateur lui-même, vieillard aux cheveux blancs, se place derrière l'enfant comme un ange gardien ; et c'est touchant. Il fait jouer ses trois fils, dont l'aîné Brontis campe le père d'Alejandro, un communiste stalinien sur lequel se focalise la seconde partie dénuée de l'originalité fulgurante des scènes où apparaît la mère qui, à elles seules, suffisent à faire de ce film un chef-d'œuvre.

20000 years in Sing Sing *20000 ans sous les verrous*, Michael Curtiz, USA, 1933, 78 mn

Tommy (Spencer Tracy) est une forte tête que le directeur de Sing Sing (Artur Byron) remet dans le droit chemin, ce qui le dissuade de s'associer à ses co-détenus (Lyle Talbot et Warren Hymer) lors d'une tentative d'évasion qui se termine dans le sang. Quand sa compagne Fay (Bette Davis) est à l'article de la mort, le magnanime directeur offre une permission sur parole au bon larron qui promet de revenir "même pour passer à la chaise". Déclaration prémonitrice puisqu'il rencontre au chevet de sa chérie le menaçant Finn (Louis Calhern) qui sortira les pieds devant. C'est Fay qui abat le gangster, mais Tommy s'est tellement engagé dans la voie de la rédemption qu'il prend le crime sur lui et retourne à la prison où l'attend la chaise.

Ce bon film est basé sur un roman de Lewis E. Lawes, directeur de Sing Sing et animateur de l'émission éponyme de la radio NBC qui avait une conception progressiste de son activité ; on déplorera seulement la rareté d'un type de prison dont aucun gardien n'est brutal ou corrompu.

The cocoanuts *Noix de coco*, Robert Florey, USA, 1929, 89 mn

Ce premier film des (quatre !) frères Marx pâtit de la nullité du scénario.

Shoah Claude Lanzmann, France, 1985, 532 mn

Documentaire essentiel sur la “solution finale” dont le tournage s’est étalé de 1976 à 1981, soit à peu près 35 ans après les faits évoqués.

Les Juifs amenés à témoigner sont des victimes épargnées pour faire partie d’un Sonderkommando ou couper les cheveux de femmes qui ignoraient qu’elles n’avaient plus que quelques minutes à vivre ; ou bien ce sont des survivants du ghetto qui se remémorent l’insurrection de 1943. Nous rencontrons des Polonais, voisins des camps, dont on comprend à demi-mot que le sort des Juifs ne les peinait pas outre-mesure. Et des Allemands qui ne savaient rien, ainsi ce Dr. Grassler, adjoint du superviseur “aryen” du ghetto de Varsovie, qui aurait été pris au dépourvu par l’extermination ; quand Lanzmann lui dit que “ça se savait” chez les Juifs, il répond à peu près que ces derniers sont toujours les mieux informés.

Le réalisateur a recours à tous les moyens pour faire parler ses interlocuteurs ; il payait, paraît-il, les Allemands et a même utilisé une camionnette postée dans la rue pour voler les images de l’un d’eux qui ne voulait pas être filmé. Quant aux Juifs, le souvenir des camps – de ce qu’ils ont été amenés à y faire et surtout la culpabilité d’avoir survécu – est tellement insupportable qu’ils se sont bâtis une forteresse de silence. Ainsi ce survivant qui sourit tout le temps et dont Lanzmann n’a pas pitié : il le harcèle de questions jusqu’à briser ce mur et lui faire dire l’indicible. Même s’il était nécessaire de recueillir ces souvenirs avant qu’il ne soit trop tard, le spectacle de ces hommes mûrs se mettant à sangloter est insoutenable. La difficulté que nous éprouvons à supporter leur témoignage nous donne une très vague approximation de ce qu’ils pouvaient ressentir.

Une réserve : si on nous rappelle que la résistance polonaise ne voulut pas fournir d’armes aux insurgés du ghetto de Varsovie, on oublie le refus des organisations sionistes d’aider le rabbin slovaque Weissmandl à corrompre des officiels nazis. Cette figure admirable, mais dérangeante pour Israël, n’est même pas évoquée.

Jungfrukällan *La source*, Ingmar Bergman, Suède, 1960, 91 mn

Le moyen-âge. La jeune Karin est violée, puis assassinée par deux bergers. Ils ont la mauvaise idée de se réfugier chez Töre (Max von Sydow), lequel se vengera, quitte à tuer dans sa colère un parfait innocent, le petit frère des coupables.

“Dieu a-t-il abandonné les hommes ?” se demande Töre près du cadavre de la vierge blonde. Il semble que non car une source miraculeuse se met à jaillir, où les protagonistes pourront laver leurs péchés. Tout particulièrement la brune Ingeri (Gunnel Lindblom), la servante enceinte, adepte de la sorcellerie et du dieu Odin qui jalousait sa sœur de lait Karin au point de souhaiter sa mort et ne rien tenter pour la secourir. Les desseins de Dieu sont impénétrables : un autre de Ses miracles est d’avoir permis à Bergman de signer un film à la fois édifiant et réussi.

Mio Dio, come sono caduta in basso! *Mon Dieu, comment suis-je tombée aussi bas?*, Luigi Comencini, Italie, 1974, 105 mn

Noto (Sicile) vers 1910. Au moment de consommer le mariage, Raimondo (Alberto Lionello), époux de la belle Eugenia (Laura Antonelli), apprend qu'elle est en réalité sa sœur ; elle reste donc vierge. Difficile alors de décider un homme à devenir son amant : un aristocrate français (Jean Rochefort) recule devant sa virginité. C'est finalement le chauffeur Silvano (Michele Placido) qui la culbute sur la paille d'une cabane des environs : mémorable scène où Silvano s'escrime contre les sous-vêtements gigognes de la belle. Raimondo apprend finalement qu'Eugenia n'est pas sa sœur et du coup perd l'attirance incestueuse qu'il éprouvait pour elle.

Cette histoire un peu salace est prétexte à la reconstitution d'une Italie pas encore fasciste qui, à la veille de la Grande Guerre, ne jure que par "il Poeta", l'ineffable Gabriele D'Annunzio dont on lit en groupe, jusqu'à la pâmoison, la prose boursouflée, un style qui imprègne les commentaires en voix off d'Eugenia. Les relations sexuelles entre madame et son chauffeur opposent ainsi deux langages : alors que l'une décrit la chose en circonvolutions évaporées, l'autre se contente d'un sommaire "trombare", quelque chose comme "troncher".

L'État sauvage Francis Girod, France, 1978, 108 mn

La décolonisation au début des années 1960. Nous assistons à la chute puis à l'exécution sommaire de Patrice Doumbé (Mane Doura), ministre idéaliste à la Lumumba, sous les coups de ses compatriotes manipulés par les Français. Le film est centré sur les déboires de la compagne de Doumbé (Marie-Christine Barrault) et de son époux français (Jacques Dutronc) venu la chercher ; ils parviendront à quitter le pays grâce à un policier corrompu (Michel Piccoli). Claude Brasseur campe un profiteur colonialiste d'une insondable vulgarité. Le meilleur film de Francis Girod ; avec Rudiger Vogler.

Rope of sand *La corde de sable*, William Dieterle, USA, 1949, 104 mn

L'aventurier Mike Davis (Burt Lancaster) retourne dans le Sud-Ouest africain pour y récupérer les diamants qu'il a trouvés dans la zone interdite, propriété de la compagnie minière. Le sadique Vogel (Paul Henried), chef de la Police locale, a recours à la torture pour faire parler Mike, alors que le fourbe et louvoyant Martingale (Claude Rains), propriétaire de la mine, se sert de Suzanne (Corinne Calvet), une Française de petite vertu, pour obtenir des confidences sur l'oreiller. Martingale provoque un affrontement mortel où Vogel est tué par Mike, lequel repartira sans les diamants mais avec Suzanne. L'atmosphère très *Casablanca* (p. 1129) du film est accentuée par la présence de Peter Lorre dans un second rôle.

Parpaillon Luc Moullet, France, 1993, 85 mn

Le col du Parpaillon est le point culminant d'une route non goudronnée qui relie Embrun et Barcelonnette au moyen d'un étrange tunnel (à 2640 mètres) gardé par des portes métalliques. C'est dans ce lieu que se déroule un rallye cycliste assez pataphysique. Il n'y a pas vraiment de distribution, même si l'on reconnaît Jean Abeillé, Claude Melki, Rosette, Antonietta Pizzorno ainsi que le réalisateur, philosophe à vélo.

Les images cocasses, souvent sans queue ni tête, plus qu'un hommage à Alfred Jarry, sont surtout un chant d'amour pour ces Alpes du Sud chères à Moullet.

Al-asfour *Le Moineau*, Youssef Chahine, Égypte, 1972, 74 mn

Égypte, 1967. Un policier et un journaliste cherchent le brigand Abou Khedr, l'un pour l'arrêter, l'autre pour lui faire dénoncer ses commanditaires haut placés. Le bandit dérobe en effet des machines dans une entreprise d'État pour les revendre au secteur privé ; mais Abou Khedr, abattu sur consigne des "escrocs légitimes", ne parlera pas. Puis l'action se déplace au Caire au moment de la guerre des Six jours, lourde piquette pour l'Égypte. La population abasourdie apprend la démission de Nasser à la télévision et descend spontanément (?) dans la rue pour lui demander de rester au pouvoir.

La narration, un peu brouillonne, oppose la bourgeoisie prévaricatrice aux "moineaux", le petit peuple sincère symbolisé par la belle Baheya (Mohsena Tawfik), réellement émouvante au centre de la manifestation.

Story of G.I. Joe *Les forçats de la gloire*, William A. Wellman, USA, 1945, 105 mn

Le film s'attache à la vie d'une petite unité de l'armée américaine, depuis la Tunisie – adoption du chien-mascotte l'Arabe et bataille de Kasserine – jusqu'à la mort du Lt. Walker (Robert Mitchum) aux portes de Rome. Cette odyssee est vue par les yeux du correspondant de guerre Ernie Pyle (Burgess Meredith), personnage bien réel qui devait bientôt trouver la mort à Okinawa.

Le quotidien peu exaltant du soldat est fait de boue, d'ordres incompréhensibles et de la mort qui peut s'inviter à l'improviste sous le regard vide des statues d'une église en ruines. Et pour Walker, la tâche – qu'il supporte visiblement très mal – d'envoyer des condoléances stéréotypées aux familles.

La séquence du Mont Cassino rappelle par moments l'extraordinaire et parfois insoutenable documentaire de John Huston *La bataille de San Pietro* (p. 410). On entend Bob Hope dans un programme radio à destination des troupes – il reprendra du service durant la guerre du Vietnam.

Mitt liv som hund *Ma vie de chien*, Lasse Hallström, Suède, 1985, 98 mn

L'été 1958 en Suède, au temps de la Coupe du monde de football. Le jeune Ingemar a été envoyé à la campagne car sa mère est en train de mourir. Il est hébergé par un oncle un peu fantasque et fait la connaissance de voisins d'âges très variés et parfois bizarres comme ce vieil homme qui se fait lire en cachette les descriptions de gaines pour femme d'un catalogue de sous-vêtements.

Cet enfant d'onze ans pense que sa chienne Sickan, dont personne ne voulait, attend sagement son retour dans un chenil. Ingemar fera une étrange assimilation entre la mort de sa mère qu'on ne lui a pas cachée et l'absence de Sickan dont on n'a pas osé lui dire qu'elle avait été euthanasiée. Il connaît cependant le sort de Laïka, la chienne de l'espace. Dans un moment de confusion il se met à aboyer avant de s'accuser de la mort de sa mère.

Il ferroviere *Le disque rouge*, Pietro Germi, Italie, 1956, 110 mn

Andrea Marcocci (le réalisateur) est un conducteur de locomotive soumis à diverses épreuves. . . et c'est un peu la totale. N'ayant pu empêcher un suicide sur la voie, il est tellement perturbé qu'il ne voit pas un feu rouge ; rétrogradé sur une petite ligne, sa paie diminue, ce qu'il compense en augmentant sa consommation d'alcool. Son fils oisif fait des dettes de jeu et sa fille (Sylva Koscina), mariée par nécessité, a pris un amant. Heureusement, quelques personnages positifs servent de points d'ancrage : son épouse Sara (Luisa Della Noce), son collègue Gigi (Saro Urzi) et surtout Sandro (Edoardo Gero), son fils de huit ans qui commente l'histoire en voix off : c'est lui qui rétablit les contacts brisés. Au total, un film néo-réaliste tardif à la conclusion trop optimiste pour être honnête.

Le héros joue un moment le briseur de grève – "crumiro" en italien, en référence à des Arabes (assimilés aux Kroumirs) utilisés comme "jaunes" vers 1900.

Secret ceremony *Cérémonie secrète*, Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1968, 104 mn

L'orpheline Cenci (Mia Farrow, tout juste sortie de *Rosemary's baby*, p. 1589) vit dans une immense maison – la *Debenham house*, splendide villa Arts & Crafts (1905) – où elle reçoit parfois la visite de ses cupides tantes paternelles, Hilda (Pamela Brown) et Hannah. Dérangée, elle a cru reconnaître sa défunte mère en la personne de la prostituée Leonora (Elisabeth Taylor) laquelle, ayant perdu une fille, est prête à lui servir de mère. Mais voilà qu'arrive Albert (Robert Mitchum), le déplaisant beau-père de Cenci pour lequel elle éprouve une attirance sexuelle ; son désordre mental l'amène à simuler une grossesse, puis à se suicider après s'être donnée à Albert que Leonora poignardera en représailles. Tiré par les cheveux.

A comédia de Deus *La comédie de Dieu*, João Cesar Monteiro, Portugal, 1995, 162 mn

Second volet, superbe, de la trilogie de Dieu (cf. pp. 1275, 348). João de Deus est devenu marchand de glaces, prétexte pour s'occuper des jeunes et ravissantes employées. D'un même ton calme et pédant, il leur apprend à servir la glace ou débite les pires obscénités. Une de ses "amies" s'assoit nue, comme pour les couvrir, sur les œufs qui remplissent une gigantesque corne dorée ; il l'avait auparavant rejointe dans une baignoire remplie de lait. On le voit aussi danser autour d'une beauté en maillot de bain sur *La mort d'Isolde*. Ce qui fait penser, esthétiquement, à Balthus dont il serait un vague cousin, moins hypocrite et plus drôle. Rattrapé par ses frasques, il se fait casser la figure par le père d'une employée puis licencier par sa patronne, une ancienne prostituée devenue honorable. Dernier plans sur son appartement à l'abandon squatté par des pigeons.

João, qui ne se gêne pas pour roter et péter, fait collection de poils pubiens et en conserve un de la reine Victoria, commentaire "God shave the queen" ; ce qui n'est après tout pas plus choquant que ceux de la barbe du prophète conservés à Topkapi. Apparition de Jean Douchet sous le nom d'Antoine Doinel (!), avec une unique réplique en français "Votre glace, c'est de la merde".

Camille *La dame aux camélias*, Ray C. Smallwood, USA, 1921, 70 mn

Transposition contemporaine de l'œuvre de Dumas fils. Alla Nazimova campe une Marguerite Gautier émouvante face à l'Armand Duval peu inspiré de Rudolph Valentino. Les décors très inventifs qui jouent sur les cercles et les demi-cercles sont splendides ; avec un orchestre de jazz qu'on n'entend pas, et pour cause.

Pourquoi "Camille", alors que personne ne surnomme ainsi l'héroïne ? En 1853, sans doute motivés par la proximité avec "camélia", les adaptateurs américains ont changé son nom et, en conséquence, le titre de la pièce qui reste Camille au cinéma tandis que Marguerite y retrouve son prénom.

Kasaba *La petite ville*, Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 1997, 84 mn

Ce premier long-métrage évoque au moyen d'un superbe noir et blanc l'enfance de Ceylan dans un village d'Anatolie. Début particulièrement réussi dans la salle de classe avec la neige qui tombe derrière la vitre ; le temps semble soudain suspendu. Longue veillée familiale sous un arbre où le grand-père (joué par Emin, père du réalisateur) raconte sa guerre contre les Anglais. Tout le sadisme de l'enfance s'exprime à travers la pathétique tortue que le gamin a abandonnée sur le dos.

On retrouvera les mêmes – dont le débutant Mehmet Emin Toprak mais aussi la tortue – dans *Nuages de mai* (p. 193), fiction basée sur le tournage du film.

Robin des Mers Jean-Pierre Mocky, France, 1998, 80 mn

Crédit pour tous Jean-Pierre Mocky, France, 2011, 82 mn

Les deux films exposent les solutions politiques de Mocky aux problèmes, respectivement, du chômage et du surendettement. Le premier fonctionne car le héros est un enfant de douze ans, dans une version bretonne de Robin des Bois qu'on ne prend pas un instant au sérieux ; cela désamorçait les critiques habituelles qu'on peut faire à Mocky. Ajoutons que les réjouissants Roland Blanche, Jacques Legras, Jean Abeillé et Michel Francini, dans des rôles de pourris, contribuent à cette farce plutôt réussie. Le second nous montre une combine du même genre où le meneur de jeu n'est pas un enfant mais Dominique Pinon, ce qui en fait une version au rabais des *Compagnons de la marguerite* (p. 669).

Le tombeau d'Alexandre Chris Marker, France, 1993, 121 mn

Dans un format qui lui est cher, la série de lettres adressées à un disparu, Chris Marker dresse le portrait en creux d'un cinéaste soviétique ainsi que de l'échec d'une génération et d'un rêve. D'Alexandre Medvedkine (1900–1989), on ne connaît guère que l'extraordinaire *Bonheur* (p. 630), film surprenant de fantaisie à une époque qui ne riait guère. Le drame de ce réalisateur, et de bien d'autres, comme Dziga Vertov, est d'avoir eu du Communisme une vision révolutionnaire et libératrice aux antipodes de la glaciation stalinienne. À l'instar de Boris Barnet, qui n'est pas mentionné, ils ont été mis à l'écart et contraints de signer des œuvres insipides ; ils se voulaient des propagandistes inspirés, on en a fait des chantres de l'orthodoxie. Le film évoque aussi les destins encore plus tragiques de Vsevolod Meyerhod et d'Isaac Babel, carrément liquidés par Staline.

Retrouvés miraculeusement, des petits documentaires tournés par Medvedkine dans les années 1930 montrent l'échec du projet communiste dans tous les secteurs d'activité ; mais leur auteur ne semble pas en avoir tiré de conclusions. Pour Marker, Medvedkine reste finalement une énigme, une sorte de dinosaure ; mais, conclut-il malicieusement, les enfants d'aujourd'hui adorent les dinosaures.

The forbidden room *La chambre interdite*, Guy Maddin, Canada, 2015, 119 mn

Interprété par une pléiade d'acteurs introduits par des cartons comme dans les films de 1920, le film est une juxtaposition de fragments vaguement raccordés. C'est toujours aussi inventif et surprenant, mais l'absence de trame narrative se fait cruellement sentir, d'autant plus que tout ça est un peu longuet. Contrepèterie en anglais : *hope in her soul/soap in her hole*.

Kagirinaki hodō *La rue sans fin*, Mikio Naruse, Japon, 1934, 89 mn

Tout débute par la rencontre accidentelle puis le mariage d'une serveuse d'un grand café de Ginza, Sugiko (Setsuko Shinobu), avec le fils de famille Hiroshi (Hikaru Yamanouchi). Trop faible pour s'opposer à la mesquinerie de sa mère et sa sœur à l'égard de son épouse, le jeune homme sombre dans l'alcool. Quand Sugiko le quitte, il a un accident de voiture qui s'avérera fatal ; elle lui rend visite à l'hôpital autant par amour que poussée par la nécessité d'asséner leurs quatre vérités aux deux pimbêches. Désormais veuve, elle semble, à la fin, heureuse de retrouver son modeste emploi et son frère Koichi (Akio Isono) devenu chauffeur de taxi ; mais que de tristesse dans ses yeux ! Naruse savait déjà nous émouvoir.

Même si sa morale – mieux vaut rester à sa place – est un peu conservatrice, le film reste remarquable par sa modernité psychologique et l'absence de concessions au niveau de l'intrigue principale. Ce côté noir est compensé par le destin heureux de Kesako (Chiyoko Katori), collègue de travail de l'héroïne qui connaît une éphémère célébrité au cinéma puis trouve finalement le bonheur en épousant son soupirant de toujours, un peintre des rues (Shin'ichi Himori).

Le film vaut aussi comme document sur le quartier des grands magasins, Ginza et ses enseignes lumineuses. On reconnaît Chishū Ryū dans un petit rôle. Au cinéma on joue *The smiling lieutenant* (p. 167).

Yoru no onnatachi *Les femmes de la nuit*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1948, 74 mn

Ce film de Mizoguchi est d'une rare violence. Le contexte est l'immédiate après-guerre dans un Japon en ruines soumis aux trafics en tout genre dont sont victimes, en tout premier, les femmes veuves de guerre et désormais sans famille. Contrairement à la prostitution un peu feutrée des maisons où travaillent des filles qui nourrissent ainsi leurs parents, nous avons ici affaire à une sorte de marché noir du sexe à destination des troupes américaines ; ces clandestines ont d'ailleurs un surnom évocateur les *pan'pan*.

Nous suivons, près du quartier chaud d'Abeno à Ōsaka, les destins croisés de trois femmes, Fusako (Kinuyo Tanaka), sa sœur Natsuko et sa belle-sœur Kumiko. Natsuko, syphilitique, accouchera d'un enfant mort-né ; la jeune Kumiko échappera, peut-être, à son destin grâce à Fusako qui veut lui éviter de devenir, comme elle-même, une pierreuse. Dans le dernier plan, la vierge à l'enfant du vitrail de l'église en ruines est comme un ténu message d'espoir.

Les hommes veules, comme toujours chez Mizoguchi, portent une responsabilité certaine dans la descente aux enfers des héroïnes ; exception ici, le docteur des prostituées est un être pétri d'humanité. Ce qui n'empêche pas Fusako de clamer qu'elle veut contaminer tous les mâles de la syphilis dont elle se sait atteinte.

Confessions d'un enfant de cœur Pierre L'Hôte, France, 1977, 89 mn

La drôle de guerre en Lorraine ; pour éviter la réquisition, le maître d'école (Maurice Biraud) planque sa voiture dans une ferme. Malgré les querelles avec l'Église, il accepte que son fils devienne enfant de cœur, puis fasse une communion célébrée en pleine offensive allemande. Finalement, toute la famille part en exode dans une voiture au vert agressif, le véhicule ayant été repeint par le fermier un peu zinzin (Jean-Claude Rémoieux) à qui elle avait été confiée.

Ce téléfilm est la chronique amusée et superficiellement indulgente de l'époque. Par exemple, le wagon-restaurant où se tient le repas de communion finit par errer sur une voie qui vient d'être bombardée. Biraud est comme le symbole d'une France à la dérive et complètement irresponsable.

La plaisanterie finaude de celui qui écrit "– J'ai craché dedans" sur le papier qu'il pose sur sa bière avant de se diriger vers les toilettes (en revenant, il y lit "– Moi aussi") sévissait encore dans mon enfance.

Le père Amable Claude Santelli, France, 1975, 97 mn

Césaire (Jean-Pierre Sentier) épouse la fille-mère Céleste (Geneviève Fontanel) contre la volonté de son père, Amable Houlbrecque (Fernand Ledoux) qui ne se tient pas pour battu. Les durs travaux des champs viennent à bout de la santé de Césaire et Céleste se retrouve face à son beau-père qui manifeste son hostilité en ne s'exprimant que par onomatopées. Il ouvre enfin la bouche après s'être saoulé à l'occasion de l'"assemblée" du village : altercation violente avec sa bru qui a ramené un homme (Gérard Darrieu). Puis le vieil homme va se pendre.

Maupassant façon Santelli (cf. *Madame Baptiste*, p. 1531). Excellente distribution dominée par Ledoux, pathétique vieillard enfermé dans ses préjugés.

Kvinnors väntan *L'attente des femmes*, Ingmar Bergman, Suède, 1952, 109 mn

Film à sketches moyennement réussi montrant les relations de trois femmes avec leurs époux. La première (Anita Björk) avoue un adultère avec un bellâtre (Jarl Kulle) ; le mari s'en remet difficilement, "Il est devenu mon enfant", dit-elle, plutôt satisfaite. La seconde (Maj-Britt Nilsson) a un enfant d'un homme (Birger Malmsten) rencontré à Paris mais refuse un temps de l'épouser. La troisième (Eva Dahlbeck), coincée dans un ascenseur avec un mari devenu indifférent (Gunnar Björstrand), arrive à raviver sa flamme en le rendant jaloux.

Œuvre charnière qui voit se croiser les acteurs des premiers films (Nilsson qu'on ne reverra plus chez Bergman et Malmsten qui s'y fera très rare) et ceux des films à venir : Dahlbeck, Kulle et surtout Björstrand. Dans la séquence parisienne on reconnaît le quai de Jemmapes et l'hôtel de l'Ancre (cf. *L'Atalante*, p. 56).

Intermezzo Gustaf Molander, Suède, 1936, 92 mn

Une jeune pianiste (Ingrid Bergman) tombe amoureuse d'un violoniste célèbre et plus âgé (Gösta Ekman qui fut Faust dans le film de Murnau, p. 159) qu'elle suit dans une longue tournée à l'étranger. Elle s'éloignera pour laisser son amant retourner en Suède auprès de sa femme et de ses enfants ; comme sorti d'un film japonais de l'époque, l'accident bien venu de la fillette scellera la réconciliation du couple. Pensum moralisant des débuts de l'actrice.

Da xiang xi di er zuo *An elephant standing still*, Bo Hu, Chine, 2018, 234 mn

Les destins croisés de plusieurs personnages dont deux lycéens, la jeune Huang qui vit une liaison sans issue avec le sous-directeur du collège et Wei qui, pour défendre un copain, cause la chute fatale du brutal Shuai, frère cadet du gangster Yu. Ce dernier, qui vient de causer le suicide d'un ami qui l'avait surpris en compagnie de son épouse, tenait son défunt frère pour "un moins que rien" et renonce à sa *vendetta* contre Wei. N'oublions pas M. Wang, vieil homme désemparé depuis la perte de son chien et que son fils veut mettre à l'hospice.

Vie sans perspective, personnages malheureux et pétris de contradictions. L'image d'un éléphant assis dans un cirque à Manzhouli (frontière russe) sert de contrepoint poétique à un quotidien barré fait de rackets, de règlements de comptes et d'adultères : le film se clôt sur un retentissant barrissement.

Premier film magnifique et touchant où l'on sent l'influence de Béla Tarr ; un peu trop peut-être avec ces images insistantes de marcheurs filmés de dos, façon *Sátántangó* (p. 31). On attendra en vain les films de maturité d'un réalisateur qui s'est suicidé peu après.

Dilwale dulhania le jayenge Aditya Chopra, Inde, 1995, 190 mn

Londres. Avant de partir en Inde pour un mariage arrangé, Simran (Kajol) obtient de son père (Amrish Puri) une permission d'un mois qu'elle passe en Suisse ; c'est là qu'elle rencontre l'homme de ses rêves, Raj (Shah Rukh Khan). Mais il est trop tard pour se libérer et son inflexible père l'emmène au pays où, après moult péripéties agrémentées de numéros musicaux, l'amour aura le dernier mot.

Le substrat social de ce produit bollywoodien est inconsistant ou convenu : Raj est fils de millionnaire, ce qui arrange bien des choses. Et si la mère de Simran (Farida Jalal) est plutôt contre le mariage arrangé, Raj lui-même estime que le père de la belle doit avoir le dernier mot. C'est d'ailleurs ce qui se passe aux ultimes images du film quand ce dernier lâche la main de sa fille et la laisse monter en courant dans le train qui emporte Raj et aussi l'adhésion émue du spectateur : dans un final splendide, "le grand cœur enlève la mariée."

Catene *Le mensonge d'une mère*, Raffaello Matarazzo, Italie, 1949, 95 mn

Naples. Guglielmo (Amadeo Nazzari) et Rosa (Yvonne Sanson) forment un couple heureux dont le bonheur est menacé par un ancien amoureux un peu maître-chanteur (Aldo Nicodemi aux faux airs de Franco Fabrizi qui jouera un rôle similaire dans *Torna !*, p. 279), – catégorie qu'on peut adjoindre à celles énumérées p. 120 – qui convoque Rosa dans une chambre sous prétexte de lui rendre ses lettres. Le jaloux Guglielmo surgit et tue son rival avec un pistolet qui traînait, comme par hasard, sur une commode. La fidèle Rosa ne peut sauver son époux d'une lourde condamnation qu'en confessant un adultère imaginaire aggravé par un projet de fugue. L'avocat (Aldo Silvani) explique à Guglielmo la vraie raison de l'aveu de Rosa. . . retrouvailles émouvantes.

Excellents acteurs et rôles d'enfants réellement touchants, avec le regard triste et accusateur du garçonnet pour son indigne mère ou celui de la fillette qui guette derrière une vitre battue par la pluie le retour de sa maman exclue du foyer. Le premier des sept Matarazzo/Nazzari/Sanson est un véritable chef-d'œuvre dans un genre complètement artificiel et codé – mais pas davantage que le western ou le film policier, sans parler de Bollywood.

Nosferatu : Phantom der Nacht *Nosferatu, fantôme de la nuit*, Werner Herzog, RFA, 1979, 107 mn

La référence au *Nosferatu* de Murnau (p. 593) est écrasante, Klaus Kinski est d'ailleurs grimé comme Max Schreck. La photo est superbe, certains passages, notamment l'arrivée au château, sont très réussis, et la distribution (Isabelle Adjani, Bruno Ganz) excellente ; mention spéciale pour Roland Topor, extraordinaire Renfield. Mais ce film "anémié et comme vampirisé" (Jacques Lourcelles) ne fonctionne pas. Musique de Popol Vuh.

Warum läuft Herr R. Amok *Pourquoi monsieur R. est-il atteint de folie meurtrière ?*, Rainer Werner Fassbinder & Michael Fengler, RFA, 1970, 85 mn

Ce premier grand film de Fassbinder est une protestation violente contre la médiocrité et le conformisme petit bourgeois. Entre sa famille (femme, fils et parents), ses collègues de bureau et ses voisins, le pauvre R. (Kurt Raab) n'a aucune sorte de perspective. L'impression d'enfermement est accentuée par la technique du plan-séquence qui rend ces échanges banals insupportables : on a droit à la litanie des plaisanteries de ces années-là, aux remontrances de R. mère à sa bru ou encore à un pénible toast aviné porté par R. à son chef hiérarchique. Un jour où une voisine (Irm Herman) n'en finit plus de parler de ski, R. l'assomme avant de faire subir le même sort à son épouse et son fils.

Beatrice Cenci *Le château des amants maudits*, Riccardo Freda, Italie, 1956, 89 mn

Le destin tragique de Beatrice Cenci (Mireille Granelli), accusée par sa marâtre Lucrezia (Micheline Presle) de complicité dans la mort de son père Francesco (Gino Cervi) et exécutée au moment où le juge (Frank Villard) recevait la preuve de son innocence. L'Histoire est allègrement malmenée puisque le meurtre fut commis par Lucrezia, Beatrice et son frère Giacomo qui furent tous trois exécutés en même temps. Circonstance atténuante pour la jeune femme, Francesco était une sorte d'ogre incestueux, mais comment en parler à l'époque ?

Johnny Eager *Johnny, roi des gangsters*, Mervyn LeRoy, USA, 1941, 107 mn

Le gangster Johnny Eager (Robert Taylor) manipule Lisbeth (Lana Turner) qui se trouve être la fille d'un procureur (Edward Arnold). Mais l'amour remet le mauvais garçon sur le droit chemin qui meurt pardonné par le Code.

Mention spéciale pour Van Heflin dans le rôle du copain alcoolique de Johnny.

Le dernier sou André Cayatte, France, 1944, 86 mn

Stefani (Noël Roquevert) tient une agence spécialisée dans l'escroquerie ; sa maîtresse Marcelle (Ginette Leclerc) est l'efficace secrétaire de ses arnaques variées, telle la vente d'un négoce de vins bidon où son grand-père (René Génin) fait de la figuration en servant des faux clients. Cette petite industrie se détraque lorsque le jaloux Stefani se met en tête de plumer le jeune coureur cycliste Durban (Gilbert Gil) dont Marcelle est tombée amoureuse. Elle se rachète en livrant Stefani à la Police mais le paie de sa vie.

Points communs avec *Le corbeau* (p. 1578) : Roquevert et Leclerc, le scénariste Louis Chavance et surtout la Continental dont c'est la pénultième production. Maudit de ce simple fait, le film fut injustement escamoté à la Libération.

The sign of the cross *Le signe de la croix*, Cecil B. DeMille, USA, 1932, 126 mn

Scénario édifiant : le préfet Marcus (Fredric March) refuse les avances de Poppée (Claudette Colbert) pour partager le sort de Mercia (Elissa Landi) dont il est tombé amoureux. D'authenticité historique contestée, la persécution de Néron (Charles Laughton affublé d'un faux-nez) est prétexte aux excentricités habituelles de DeMille : sadisme des jeux de cirque et scène de débauche aux implications lesbiennes. Des scènes très composées dans un style chromo qui utilise au maximum la profondeur de champ jusqu'à recréer la troisième dimension.

Aruitemo aruitemo *Still walking*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 2008, 110 mn

L'anniversaire de la mort de Junpei est célébré chez ses parents vieillissants. Le père grincheux n'apprécie pas que Ryōta (Hiroshi Abe), le fils qui lui reste, soit marié à une veuve, encore moins qu'il ne lui ait pas succédé comme médecin local. La mère (Kirin Kiki) fait de la tempura au maïs ou des beignets de daikon ; le soir, lorsqu'un papillon jaune vient rôder, elle ne veut pas l'écraser car c'est peut-être la réincarnation du fils mort. Responsable involontaire de l'accident qui a causé la mort de Junpei, le grotesque Yoshio vient se recueillir et bredouiller de pénibles excuses. La mère l'invite à revenir l'an prochain pour une nouvelle séance d'auto-dénigrement ; elle reconnaît que la souffrance de cette larve la soulage.

Contrairement à sa sœur (You), Ryōta a passé la nuit chez ses parents, erreur à ne pas commettre la prochaine fois, confie-t-il à son épouse. Quelques années plus tard, le couple se recueille au cimetière et arrose la tombe des parents. Ils ont maintenant une petite fille à eux, réalisant ainsi un vœu de la mère.

El río y la muerte *Le fleuve de la mort*, Luis Buñuel, Mexique, 1954, 88 mn

La vendetta entre les deux familles Anguiano et Menchaca touche à son terme, puisque les derniers de chaque lignée sont supposés en découdre. Le rejeton Anguiano, bien que poussé par sa mère qui le taxe de lâche s'il n'affronte pas l'ultime Menchaca "pour défendre le nom de son père", décide de ne pas répondre aux provocations et finit par faire entendre raison à l'ennemi que l'atavisme lui a désigné.

Moralité, la véritable lâcheté consiste à se conformer aux codes d'"honneur" édictés par un village assoiffé de sang. Les Mexicains du film, avec leurs grands chapeaux blancs et leur revolver sur la hanche semblent sortis d'un western. Le titre réfère au déroulement traditionnel de ces vendettas : on tue l'ennemi avant de traverser le fleuve pour se mettre à l'abri. Un Buñuel mineur.

Conte d'automne Éric Rohmer, France, 1998, 111 mn

Isabelle (Marie Rivière) complotte pour remarier son amie d'enfance Magali (Béatrice Romand), viticultrice ardéchoise esseulée. Elle passe elle-même une petite annonce et finit par dénicher la perle rare. . .

Si le film est réussi, ce n'est certes pas le fait des actrices qui n'en finissent plus d'annoncer un texte trop écrit – il passe sans doute mieux auprès du public américain qui se contente de lire les sous-titres. C'est à cause du paysage, celui de la vallée du Rhône entre Montélimar et Pont-Saint-Esprit ; au centre, Bourg-Saint-Andéol et Saint-Paul dont les trois châteaux réfèrent au mot "Tricastin" qui viendrait en réalité de l'antique tribu gauloise des Tricasti.

Le farceur Philippe de Broca, France, 1960, 85 mn

Édouard (Jean-Pierre Cassel) vit avec son oncle Théodose (Palau), son frère Guillaume (Georges Wilson), son ex-épouse Pilou (Geneviève Cluny) remariée avec Guillaume et la soubrette Olga (Anne Tonietti) dans une grande maison qui rappelle celle de Hulot dans *Mon oncle* (p. 21). Famille excentrique où l'on photographie des scènes historiques comme la mort de Louis XIV. Édouard tombe amoureux d'Hélène (Anouk Aimée) mariée à un bonnet de nuit (François Maistre); sa poésie naturelle vient à bout des réticences de l'aimée.

Après *Les jeux de l'amour* (p. 120), le second film du réalisateur, toujours pour AJYM, l'éphémère société de production de Claude Chabrol. On retrouve Cassel et Cluny ainsi que Daniel Boulanger dont le scénario comporte comme souvent une petite pointe de désillusion : les emballements n'ont qu'un temps et, alors que s'affiche le mot FIN, le volage Édouard a déjà découvert un nouveau grand amour.

Woman on the run *Dans l'ombre de San Francisco*, Norman Foster, USA, 1950, 98 mn

L'unique témoin d'un crime a pris la fuite de peur d'être assassiné. Son épouse Eleanor (Ann Sheridan) cherche donc à le retrouver tout en évitant la Police, représentée par Ferris (Robert Keith). Elle est assistée dans sa quête par le sympathique journaliste Legget (Dennis O'Keefe) qui voudrait bien interviewer le témoin. Au milieu du film nous comprenons que Legget n'est autre que le tueur qui compte sur Eleanor pour le mener vers sa future victime. Le film traverse divers lieux de San Francisco, notamment Chinatown et Fisherman's Wharf, pour se terminer de nuit, dans un parc d'attraction; quand Eleanor, seule sur la chénille, comprend enfin qui est réellement Legget, il y a comme un avant-goût de *L'inconnu du Nord express* (p. 401).

Dans un second rôle, Victor Sen Young qui fut le fils des seconds Charlie Chan (avec Sidney Toler, p. 160).

The patsy *Jerry souffre-douleur*, Jerry Lewis, USA, 1964, 97 mn

Stanley Belt (le réalisateur) est un garçon d'étage qu'une bande de requins du spectacle (Everett Sloane, John Carradine, Keenan Wynn, etc.) veut transformer en vedette. Il reçoit une formation accélérée, dont une hilarante leçon de chant auprès d'un professeur (Hans Conried) dont il écrase la main dans son piano.

Production mégalomane où Lewis en fait trop comme toujours, mais c'est plutôt réussi. Dernier film de Peter Lorre dont le visage bouffi par la maladie fait peine à voir; on aperçoit George Raft en George Raft et Hedda Hopper dans le rôle de la célèbre pipelette Hedda Hopper.

No man of her own *Chaînes du destin*, Mitchell Leisen, USA, 1950, 97 mn

Excellente adaptation de *J'ai épousé une ombre* de William Irish.

"But not for us" dit, en voix off, Helen (Barbara Stanwyck), car le bonheur n'est pas pour le couple qu'elle forme avec Bill (John Lund). Flashback : Helen avait rencontré une jeune mariée et son époux, juste avant l'accident de train qui leur coûta la vie. Une série de hasards a fait qu'elle passe désormais pour Patrice, la bru que sa belle-famille ne connaissait pas ; elle est d'ailleurs au mieux avec son pseudo beau-frère Bill. Mais son ancien amant Steve (Lyle Bettger, un méchant qui crève l'écran) la contraint à l'épouser sous la menace de révéler sa véritable identité. Quand elle se rend chez lui avec un pistolet, elle le trouve déjà mort et les apparences sont contre elle ; le serviable Bill l'aide alors à se débarrasser du corps. . . Retour au présent et *happy end* : la Police a identifié la coupable, une maîtresse qui qualifie Steve de "sconse".

Un colpo di pistola *Un coup de pistolet*, Renato Castellani, Italie, 1942, 88 mn

D'après Pouchkine. L'amour du comte Andreï (Fosco Giachetti) pour Macha (Assia Noris) est contrarié par un malentendu qui le brouille avec son ami Sergueï (Antonio Centa), d'où un duel que Sergueï ne prend pas au sérieux ; l'ombrageux Andreï décide alors de tirer plus tard son coup de pistolet et disparaît. Quand il revient, il trouve Macha fiancée à Sergueï ; le pire sera évité de justesse.

Le film, qui appartient à la mouvance calligraphiste, est d'une grande beauté plastique. Mentionnons le départ d'Andreï, à cheval sous l'orage, quand il se croit supplanté par Sergueï. Assia Noris, d'origine russe, chante dans sa langue maternelle et fait le signe de croix à la mode orthodoxe, de droite à gauche.

Left luggage *À la recherche du passé*, Jeroen Krabbé, Pays-Bas, 1998, 96 mn

Qu'est-ce au juste qu'être juif ? Le film, attachant sinon réussi, n'aborde pas la question sous l'angle de la facilité et des bons sentiments.

Anvers, 1972. La jeune Chaja (Laura Fraser), juive non pratiquante, entre au service d'un couple hassidique (Isabella Rosselini et le réalisateur) et arrive à faire sortir leur fils autiste Simcha du mutisme ; l'enfant se noie plus tard en tentant de poursuivre des canards dans l'eau. Face au père de Simcha, un survivant enfermé dans ses règles rigides, celui de Chaja (Maximilian Schell) qui pense que les hassidiques sont en train de rebâtir le ghetto ; il est lui-même obsédé par deux valises contenant des souvenirs qu'il a dû enterrer pendant la guerre, symboles d'une identité sans doute à jamais perdue. Un troisième Juif âgé, M. Apfelschnitt (Chaim Topol), semble s'être libéré de l'emprise de la Shoah.

Kaette kita yopparai *Le retour des trois ivrognes*, Nagisa Ōshima, Japon, 1968, 80 mn

Trois étudiants se font voler leurs habits alors qu'ils se baignent dans la mer. Les voleurs sont deux Coréens illégaux (dont Kei Satō) qui essaient de se faire passer pour des Japonais et voudraient effacer leurs traces en exécutant les étudiants, vêtus de leurs habits qu'ils troqueront pour des vêtements féminins. Poursuite en camion, puis dans un train en route pour Tōkyō où ils sont tués... Retour à la case départ : les étudiants sont à nouveau en train de se baigner et on leur vole leurs habits. Mais cette fois-ci, ils connaissent l'histoire et se mettent à jouer sur les identités : ils seraient réellement coréens, etc. Ce jeu se poursuit jusqu'à l'arrivée à Tōkyō où les authentiques Coréens sont exécutés sur le quai d'une gare par un policier (Taiji Tonoyama) : la scène finale renvoie à l'actualité de la guerre du Vietnam et à la célèbre photo de l'exécution à bout portant d'un insurgé pendant la récente offensive du Têt.

La référence implicite aux Beatles – les trois étudiants sont joués par les membres d'un groupe pop, les *Folk crusaders* – le côté déjanté de l'histoire, font de cette dénonciation politique une œuvre assez réussie.

Twilight of the ice nymphs Guy Maddin, Canada, 1997, 92 mn

D'après *Pan* de Knut Hamsun. Maddin ne nous laisse jamais un instant oublier que nous sommes au cinéma ; la photo couleur, toujours un peu floue ou voilée ou encore à contre-jour, donne l'impression d'un film archaïque en bichrome ; mais malheureusement trop long et, contrairement à *Careful* (p. 1243), globalement barbant. Image mémorable d'un gros clou planté dans une tête.

Offret *Le sacrifice*, Andreï Tarkovski, Suède, 1986, 143 mn

Filmé à Gotland – l'île dont Fårö est satellite – avec des acteurs de Bergman (Allan Edwall et surtout Erland Josephson), c'est une œuvre testamentaire où l'on reconnaît le style si particulier de Tarkovski : plans très élaborés, images de pièces de monnaie dans l'eau, digressions métaphysiques. Ici le héros est sujet à des rêves, des fantasmes comme celui du déclenchement de la troisième guerre mondiale. Qu'il pourrait empêcher en allant communier avec la servante Marie (Guðrún Gísladóttir) – ce qui renvoie à l'*Adoration des mages* de Léonard – puis en commettant, éveillé, un sacrifice, brûler sa maison. Ceux qui ne voient pas – sa famille – le font intérieurement ; mais son jeune fils semble avoir compris son message abscons puisqu'il continue à s'occuper de l'arbre mort qu'il arrosait avec lui.

Un personnage refuse une cigarette car il a vu les poumons autopsiés d'un fumeur : le cinéaste devait mourir peu après d'un cancer du poumon.

Memento Christopher Nolan, USA, 2000, 109 mn

L'originalité du film tient à sa forme qui cherche à exprimer l'état – l'amnésie "antérograde" – de Leonard (Guy Pearce) qu'un violent coup sur la tête empêche de mémoriser quoi que ce soit. Il a donc recours à des photos Polaroid qu'il annote – par exemple "ne pas croire ce que ce type dit" – ou des tatouages, par exemple le numéro d'une voiture. L'histoire semble n'avoir qu'un intérêt limité : le protagoniste chercherait à se venger de l'assassin de son épouse, ce qu'il fait d'ailleurs au tout début du film, mais ce n'est qu'une apparence.

Pour rendre compte de la mémoire à courte vie du héros, le scénario a été déconstruit en faisant alterner deux séries de séquences, celles en noir et blanc suivant l'ordre chronologique, celles en couleurs l'ordre inverse. Le film se clôt naturellement au point de rencontre des deux séries avec la succession, pour une fois chronologique, d'une séquence en noir et blanc et d'une en couleurs. On comprend alors que le véritable assassin de l'épouse est Leonard qui, ne pouvant ni ne voulant s'en souvenir, a disposé des points de repère tendant à accuser le flic Teddy (Joe Pantoliano) qu'il finit par tuer de bonne foi. Avec Carrie-Ann Moss.

It should happen to you! *Une femme qui s'affiche*, George Cukor, USA, 1954, 83 mn

Le film, satire amusante du vide télévisuel, met en scène une jeune femme (Judy Holliday) qui ne rêve que de notoriété. Un heureux hasard lui permet de louer un espace publicitaire en plein centre de New York, à Columbus circle, où s'étale désormais son nom, GLADYS GLOVER. Ayant troqué ce lieu d'affichage pour d'autres, plus nombreux, elle devient rapidement célèbre du seul fait de sa célébrité. Elle se lance alors à la télévision où elle incarne avec succès – elle est à vrai dire un peu tartignolle – l'américaine moyenne dans des publicités pour une marque de savons. Elle abandonne en pleine ascension cette carrière prometteuse pour l'amour d'un documentariste (Jack Lemmon), mais cette retraite n'est peut-être que temporaire.

Captain from Castile *Capitaine de Castille*, Henry King, USA, 1947, 141 mn

Film d'aventures totalement académique prétendant montrer la conquête du Mexique par Cortès (Cesar Romero). Les acteurs (Tyrone Power et Jean Peters) sont médiocres et l'histoire molle se traîne d'épisode en épisode. Les seconds rôles comiques (Alan Mowbray, Lee J. Cobb) n'arrangent rien.

Le film minimise la dimension religieuse de l'Inquisition, appelée ici Hermandad. Cette association malfaisante prétend combattre l'hérésie mais est contrée par l'Église (!) à travers son représentant encapuchonné (Thomas Gomez).

Na srebrnym globie *Sur le globe d'argent*, Andrzej Żuławski, Pologne, 1988, 157 mn

Un Terrien est assimilé à un dieu et meurt crucifié. Adaptation d'un roman de science-fiction du grand-oncle du réalisateur, le film est à peu près incompréhensible ; en cela il ressemble au récent *Il est difficile d'être un dieu* (p. 1364), autre histoire de cosmonaute déifié. Le tournage fut interrompu en 1977 à la suite d'un ukase et les décors détruits ; les passages en voix off décrivant les parties manquantes du scénario sont bizarrement les seuls où l'on comprend quelque chose. Car on se perd vite dans cette pénible succession de cris, de lamentations, de hurlements et de meurtres ; dans le genre hystérique, *Diabeł* (p. 295) était plus satisfaisant. Et on ne retient finalement que de splendides images : le désert de Gobi ou encore d'étonnants extra-terrestes.

Hana saku minato *Le port des fleurs*, Keisuke Kinoshita, Japon, 1943, 82 mn

Se faisant passer pour les fils tokyoïtes d'un notable décédé, deux imposteurs (Eitarō Ozawa et Ken Uehara) débarquent dans une petite île et collectent de l'argent qu'ils prétendent vouloir investir dans la construction navale. Le coup de tonnerre de Pearl Harbor rebat les cartes car les deux aigrefins, plus patriotes qu'escrocs – on pense à *Paris-New York* (p. 13) –, abandonnent immédiatement leurs plans pour se consacrer, avec le village unanime, à la construction d'un bateau destiné à la guerre : "Un but plus important que ma vie".

Excellente distribution pour ce film de propagande : Eijirō Tono, Takeshi Sakamoto, Chieko Higashiyama et surtout Chishū Ryū au nationalisme exacerbé ; il aura un rôle encore plus déplaisant dans *L'Armée* (p. 193).

Kōshikei *La pendaison*, Nagisa Ōshima, Japon, 1968, 118 mn

R., Coréen violeur et assassin, est pendu mais son cœur continue à battre. On le dépend alors et la petite bande de bourreaux (dont les récurrents Kei Satō, Rokkō To.ura et Fumio Watanabe) rencontre une difficulté légale pour procéder à une seconde pendaison : le condamné ne sait plus qui il est. S'ensuit une (trop) longue comédie où les tueurs légaux miment, comme des pantins, les étapes supposées de la vie de R., lequel retrouve même sa sœur (Akiko Koyama) qui se livre à un vibrant réquisitoire contre l'impérialisme des Japonais et leur traitement des Coréens. C'est politiquement conscient que R. sera pendu pour de bon.

Le film n'est qu'à moitié réussi à cause de son ton crispé et démonstratif, une véhémence typique d'Ōshima. Le message politique est martelé, qu'il s'agisse des Coréens ou de la peine de mort : sur la dernière image d'un nœud coulant vide, la voix off énumère les responsables, jusqu'à "vous aussi qui avez vu ce film".

How to murder your wife *Comment tuer votre femme*, Richard Quine, USA, 1965, 119 mn

Assisté de son fidèle valet de chambre Charles, (Terry-Thomas) Stanley Ford (Jack Lemmon) est un célibataire endurci, auteur des aventures de l'espion Brannigan, bande dessinée quotidienne très lue. Ayant épousé malgré lui une charmante Italienne (Virna Lisi), il marie son espion de héros qui se met à vivre une vie de couple, les Brannigan. Exaspéré par la possessivité de sa femme, Stanley se venge dans sa BD en dessinant l'assassinat de Mrs Brannigan par son mari. La véritable épouse, outrée, disparaît et le héros doit faire face à une accusation de meurtre dont il se défend en plaidant la légitime défense ; il est acquitté par un jury masculin. Nullement morte, la "victime" revient en compagnie de sa mère. . .

Amusante charge, pas vraiment misogynne, contre le matriarcat américain. Un mari (Eddie Mayehoff), cité comme témoin au procès, avoue qu'il ferait disparaître sa femme (Claire Trevor) s'il suffisait d'appuyer sur un bouton.

Le thème de la relation entre réalité et bande dessinée sera repris dans *Jeu de massacre* (p. 132). Référence au récent *Divorce à l'italienne* (p. 140).

Gandahar Étienne Laloux, France, 1988, 79 mn

Film de science-fiction d'après des dessins de Philippe Caza. Scénario obscur – le passé devient le futur et vice-versa – et histoire un peu ennuyeuse. Les paysages à la Yves Tanguy sont plus réussis que les personnages, assez laids. Ça ne vaut pas *La planète sauvage* (p. 573).

Island of lost souls *L'île du docteur Moreau*, Earle C. Kenton, USA, 1932, 71 mn

D'après H. G. Wells. Sorte d'Alexis Carrel, le Docteur Moreau (Charles Laughton, glaçant) fabrique des humanoïdes à partir de greffes animales. Ces créatures hybrides, desquelles se détache la femme-panthère Lota (Kathleen Burke), sont subjuguées par une religion sur mesure dont le prêtre simiesque (Bela Lugosi) psalmodie les commandements en les assortissant d'un "Are we not men?". Ils finissent par se révolter pour faire subir à leur créateur les supplices qu'ils ont endurés dans la salle de dissection, dite *House of pain*. Avec Arthur Hohl.

Avida Benoît Delépine & Gustave Kervern, France, 2006, 87 mn

Ce film dénué de scénario est un sympathique hommage aux premiers films de Buñuel (p. 1344). *Avida* (le mannequin obèse Velvet d'Amour) renvoie à Salvador Dalí. Avec la participation de Claude Chabrol qui disserte sur le goût du chevreuil.

The deadly affair *M15 demande protection*, Sidney Lumet, Grande-Bretagne, 1967, 107 mn

D'après le premier roman de John Le Carré, *L'appel du mort*. Débuts de Smiley (James Mason) – appelé Dobbs dans le film –, un anti-James Bond qui souffre de l'infidélité malade de son épouse Ann (Harriet Andersson). L'infortune conjugale de Dobbs est connue de l'ennemi et Dieter (Maximilian Schell), maître-espion au service des Soviétiques, couche avec Ann dans le seul but de paralyser l'action de son mari. Lequel finit cependant, avec l'aide de l'inspecteur Mendel (Harry Andrews), par débusquer la touchante Elsa (Simone Signoret), Juive rescapée des camps qui travaille pour les Russes par idéalisme. Dobbs finit par tuer Dieter qui vient d'assassiner Elsa et Mendel, mais ses motivations sont assez obscures : on peut penser qu'il voit surtout en lui un des amants d'Anna.

Pièce dans le film, une représentation de l'Edward II de Christopher Marlowe, avec David Warner dans le rôle-titre.

La musica Marguerite Duras & Paul Seban, France, 1967, 80 mn

Le film proprement dit ne débute qu'après une première partie brouillonne de 40 mn. C'est un long tête-à-tête entre un homme (inattendu Robert Hossein) et une femme (Delphine Seyrig) qui se retrouvent à Évreux après trois ans de séparation pour formaliser leur divorce. Duras n'est encore que co-réalisatrice mais l'univers d'*India song* (p. 1050) est déjà présent au niveau des mots, de la diction, etc. ; ne manquent que les images et... la musique.

Week-end Jean-Luc Godard, France, 1967, 100 mn

Corinne (Mireille Darc) raconte, à contre-jour, à voix très basse et de façon très crue une expérience sexuelle. Puis se rend en voiture avec son époux Roland (Jean Yanne) chez son père qu'ils ont méthodiquement empoisonné. Dépité quand la mère refuse de partager l'héritage, Roland l'assassine. Au centre de cette histoire, la bagnole : scènes d'accident, carcasses d'automobiles qui brûlent, interminable embouteillage. Également la révolution car le FLSO (Front de libération de la Seine-et-Oise) capture le couple. À moins qu'il ne s'agisse de cannibalisme ; leur chef (Jean-Pierre Kalfon) déclare à Corinne "J'ai mélangé le cochon avec les touristes anglais. Il y a aussi un reste de ton mari".

Le style Godard s'exprime aussi par l'utilisation d'intertitres en grosses capitales qui évoquent les dazibaos alors à la mode dans les milieux pro-chinois. Et par sa manie de nous infliger le dernier livre qu'il a lu ; ici, en voix off, une longue citation de Guy Dhoquois, "Communisme primitif et démocratie militaire". Avec Juliet Berto, Jean-Pierre Léaud, László Szabó et Anne Wiazemsky.

The conqueror *Le conquérant*, Dick Powell, USA, 1956, 106 mn

Épouvantable nanar qui relate l'ascension de Gengis Khan au XII^e siècle en Mongolie. C'est une sorte de western où les Indiens, casqués, auraient troqué leurs tentes pour des yourtes. Le producteur Howard Hughes n'a pas lésiné sur la distribution : autour d'un John Wayne aux yeux bridés, Susan Hayward, Pedro Armandáriz, Agnes Moorehead, Ted de Corsia et Thomas Gomez. Un ancien site d'expériences nucléaires tient lieu de désert de Gobi : la plupart des acteurs et le metteur en scène de ce "RKO radioactive picture" devaient succomber au cancer, sauf Thomas Gomez qui y échappa à cause d'un accident d'auto.

Storia di ragazzi e di ragazze *Histoire de garçons et de filles*, Pupi Avati, Italie, 1989, 87 mn

Le film est une attachante tentative de reconstitution d'un passé à la fois très proche et très lointain. Début 1937, au temps de l'Empire et du maréchal Graziani, vice-roi d'Éthiopie, la rencontre entre deux familles, des paysans riches et des bourgeois venus de Bologne, à l'occasion des fiançailles de leurs enfants Silvia et Angelo. Ce qui donne lieu à un pantagruélique repas et son lot de petits drames et d'amours clandestines : le père de Silvia (Alessandro Haber) est un homme à femmes. Après la sieste, Angelo repart comme il était venu, en train avec sa famille qui n'accepte que du bout des lèvres la mésalliance.

The long voyage home *Les hommes de la mer*, John Ford, USA, 1940, 105 mn

Adapté de quatre pièces d'Eugene O'Neill, une sorte de film à sketches avec les mêmes acteurs. 1. L'équipage du Glencairn fait la fête dans un Paradis exotique : filles, rhum et bagarres. 2. Durant la traversée de l'Atlantique, un marin (Ward Bond) est grièvement blessé et meurt. 3. La paranoïa contre la Cinquième colonne s'exerce à l'encontre de Smith (Ian Hunter) que ses camarades soupçonnent d'être un espion allemand : ils vont jusqu'à ouvrir son courrier. Innocenté, Smith mourra mitraillé par l'ennemi. 4. Débarqué à Londres, le Suédois Ole (John Wayne) est attiré dans un piège par un négrier (J. M. Kerrigan) qui, avec l'aide d'une prostituée (Mildred Natwick) le saoule pour le livrer au navire Amindra en partance pour Valparaiso ; l'équipage du Glencairn délivre Ole qui pourra rejoindre sa Suède natale mais laisse capturer un autre de ses membres (Thomas Mitchell) qui finira au fond de l'Atlantique lors du torpillage de l'Amindra.

Quelle distribution ! Mentionnons les frères Barry Fitzgerald et Arthur Shields, Joe Sawyer et les récurrents fordien John Qualen et Jack Pennick. C'est le point fort d'un film qui reste malgré tout très en dessous des grandes œuvres du maître.

Alfred Hitchcock presents V Alfred Hitchcock, USA, 1959-60, 980 mn

Cette cinquième “saison” (38 épisodes, dont deux dûs au maître) présente les mêmes caractéristiques que les précédentes (p. 196). Hitchcock s’y montre cependant moins féroce envers la publicité : “I shall not criticise the commercial again”. Même s’il casse un poste de télévision pour le remplacer par un aquarium.

On y retrouve les mêmes types d’histoires, comme celle du meurtrier doublé par sa victime (n^{os} 5, 38) ou pris à son propre piège (n^{os} 6, 22, 26). Et le lot habituel de réjouissantes vengeances : n^{os} 11, 29 et 33 où une pipelette qui avait causé une mort en monopolisant le téléphone trouve à son tour sa ligne interminablement occupée alors qu’elle a désespérément besoin d’aide.

Certains dénouements sont prévisibles, tel le cannibalisme au n^o 12 ou celui du n^o 1 quand Hitchcock s’auto-plagie en démarquant le célèbre épisode *Lamb to the slaughter* de la saison III (p. 1256). Parfois les chutes sont vraiment inattendues. Ainsi dans le n^o 17, est-il question d’envoyer une épouse dangereuse chez le “head shrinker”, le psy, mais c’est aux Jivaros qu’elle est confiée. L’épisode le plus étonnant est le n^o 15 où Peter Lorre se livre à un étrange jeu intitulé “Ma voiture contre ton petit doigt” mais la partie est arrêtée par son épouse qui dit l’avoir complètement plumé : elle n’a plus que deux doigts à la main gauche.

C’est souvent drôle. Dans le n^o 23, une femme veut d’abord tuer le chien dont un milliardaire excentrique a fait son légataire universel, puis décide finalement de séduire l’animal et se met à aboyer. Ou encore ce voleur (n^o 18) qui avoue son crime et rend l’argent à sa sortie de prison, sauf les intérêts fabuleux que ce capital “emprunté” lui a rapportés en douze ans. Mais parfois étonnamment grave, notamment quand Hitchcock manifeste sa haine de la peine de mort dans les n^{os} 3, 34 et 13, ce dernier d’après *La rivière du hibou*, qui ne vaut pas l’adaptation de Robert Enrico, *infra*. Le n^o 20 est particulièrement dur : un enfant qui a été témoin d’un passage à tabac se trouve confronté à la lâcheté des adultes, surtout son père, qui s’aplatissent devant le gangster local en prétendant qu’il a tout inventé. Dans un registre plus léger, cette phrase mémorable du maître après un crime particulièrement horrible (n^o 27) : “It gives murder a very bad name”.

La rivière du hibou Robert Enrico, France, 1961, 27 mn

Court-métrage fulgurant d’après Ambrose Bierce. Sur un pont d’Owl Creek, on s’apprête à pendre un civil sudiste (Roger Jacquet) suspecté de sabotage. Préparatifs fastidieux, puis plongeon : le corps arrive dans l’eau, le condamné se dégage, part à la nage, puis continue en courant, en courant vers sa femme qui l’attend. Au moment où il l’étreint, le nœud coulant le rattrape. La caméra s’éloigne du pont où il pendouille. Sur le thème de l’EMI (expérience de mort imminente), *Carnival of souls*, *Donnie Darko*, *Interstellar*. . . (pp. 468, 1785, 1082).

Shan he gu ren *Au delà des montagnes*, Zhangke Jia, Chine, 2015, 126 mn

Film en trois épisodes, dont un au futur, où l'on retrouve les marqueurs essentiels des films de Jia : la province du Shanxi et sa ville natale, Fenyang, son actrice préférée et épouse Tao Zhao, un peu âgée pour le premier épisode. La thématique est toujours la même, celle d'une société en mutation rapide qui broie individus et points de repère ; le réalisateur a un peu tendance à se répéter.

Tout commence en 1999 quand Tao, courtisée par Jinsheng et Lianzi, choisit le premier, qui a plus d'avenir. Quinze ans plus tard, Lianzi, marié et très affaibli par son métier de mineur retrouve Tao, maintenant divorcée de Jinsheng dont elle a eu un fils, Daole (comme Dollar !). Il vit à Shanghai avec son père (qui se fait appeler Peter) et revient à Fenyang pour les funérailles de son grand-père. Élevé comme un futur premier de cordée, il appelle sa mère "Mummy". En 2025, c'est en Australie, où s'est installé Jinsheng dont les affaires sentaient trop le soufre, que Dollar se met à apprendre le chinois auprès de Mia (touchante Sylvia Chang), une expatriée âgée avec laquelle il a une liaison. Il projette d'aller retrouver sa mère qu'il connaît mal et que les dernières images montrent en train de danser dans la neige devant la pagode de Fenyang.

Les mistons François Truffaut, France, 1957, 17 mn

Nîmes et ses arènes, le Pont du Gard voisin. Bernadette (Lafont) à bicyclette est zieutée par cinq "sales mistons" qui, trop jeunes pour l'aimer, perturbent ses amours avec Gérard (Blain). Après la mort du jeune homme en montagne, les mistons gardent le souvenir de cet amour d'avant l'amour.

Brouillon frais et nostalgique des *Quatre cents coups* (p. 521). Détail incongru, le gamin qui renifle la selle de Bernadette. Et refus d'un passant dont Gérard sollicitait le briquet : "Non monsieur, je ne donne jamais de feu, jamais, jamais !"

High wall *Le mur des ténèbres*, Curtis Bernhardt, USA, 1947, 99 mn

Steve Kenet (Robert Taylor), sujet à des crises d'amnésie et des flambées de violence, est soupçonné d'avoir étranglé son épouse Helen ; il commence à voir clair dans ses souvenirs grâce au penthotal de la psychiatre Ann Lorrison (Audrey Totter). Quand Willard Whithcombe (Herbert Marshall à contre-emploi), l'ex-employeur d'Helen, provoque la chute fatale d'un portier trop bavard (Vince Barrett), nous sommes édifiés quant à l'identité du véritable assassin. Lequel se rend alors à l'hôpital et avoue son meurtre à Steve pour provoquer la réaction agressive qui devrait entraîner son internement définitif. Mais Ann parvient à faire prendre le même penthotal à Willard qui raconte, devant témoins, comment il étrangla une maîtresse encombrante. Bien ficelé, trop bien peut-être.

The Lavender Hill mob *De l'or en barres*, Charles Crichton, Grande-Bretagne, 1951, 77 mn

Comédie britannique de la grande époque. Holland (Alec Guinness) a trouvé comment voler les lingots d'or qu'il est chargé de convoier ; tâche relativement facile, mais comment leur faire passer le Channel ? Il a l'idée d'utiliser la fonderie de l'artiste Pendlebury (Stanley Holloway) pour en faire des tours Eiffel presse-papiers (bien qu'en or massif, elles ne semblent pas peser plus lourd pour autant). Un de ces "souvenirs" vendu par erreur à une lycéenne donne lieu à une poursuite à l'intérieur d'une exposition consacrée aux méthodes policières.

Débuts d'Audrey Hepburn dans un rôle insignifiant.

Cleopatra *Cléopâtre*, Cecil B. DeMille, USA, 1934, 101 mn

César (Warren William) ne se méfie pas assez des Ides de Mars. Après son assassinat, Antoine (Henry Wilcoxon) tombe sous la coupe de Cléopâtre (Claudette Colbert). Séquences spectaculaires pour un film ennuyeux au comique laborieux ; selon le carton initial, le 80^e a avoir été pasteurisé selon les préceptes du code Hays. Avec C. Aubrey Smith.

The naked and the dead *Les nus et les morts*, Raoul Walsh, USA, 1958, 131 mn

Pour le Gal. Cummings (Raymond Massey), les ordres ne se discutent pas et sont d'autant plus efficaces que les officiers ont su se faire haïr des soldats. Il s'oppose au Lt. Hearn (Cliff Robertson) qui, lassé de ce jupitérisme, préfère quitter ses fonctions d'aide de camp pour rejoindre la troupe. Les ordres du général se révéleront stupides et le lieutenant ne devra la vie qu'au dévouement de ses brancardiers au-delà de ce que prescrit le règlement.

Le sergent Croft (Aldo Ray) est l'exemple-même de la brute, une ordure raciste qui tue avec une jouissance évidente et aussi par intérêt car il récupère les dents en or des prisonniers qu'il exécute sommairement. Quand Hearn souhaite arrêter une reconnaissance infructueuse, Croft, qui veut continuer, oriente le lieutenant dans une direction où il sait qu'il sera abattu. Ce salopard est néanmoins un excellent soldat : son supérieur éliminé, l'expédition se poursuit et conduit à la localisation – d'importance capitale – des troupes japonaises de l'île où se déroule l'action. Militaire exemplaire et criminel de guerre, Croft est d'autant plus dérangeant qu'il n'a rien de caricatural – il suffit de penser à la guerre d'Algérie.

D'après Norman Mailer, ce grand film de guerre ne tombe jamais dans le pacifisme bêlant, mais ce n'est pas pour autant du grand Walsh. Preuve que la barbe des morts continue à pousser, le film sortit après la disparition de la RKO.

Djävulens öga *L'œil du Diable*, Ingmar Bergman, Suède, 1960, 88 mn

Le Diable (Stig Järrel) est affligé de l'orgelet causé, selon un proverbe, par la chasteté d'une femme. Il expédie sur Terre Don Juan (Jarl Kulle) avec pour mission de séduire la jeune et pure Britt-Marie (Bibi Andersson) sur le point de se marier. Don Juan n'obtiendra guère plus qu'un baiser de la jeune fille qui cache cependant cette petite trahison à son futur époux. Comme elle a menti, elle n'est plus totalement vertueuse et l'orgelet disparaît. Le père de Britt-Marie, un pasteur, enferme le Diable dans un placard – métaphore de l'hypocrisie religieuse – tandis que son épouse (Gertrud Fridh) prend du bon temps avec Pablo (= Sganarelle, Leporello).

Gunnar Björnstrand présente ce petit film réussi. Järrel avait joué l'inoubliable "Caligula" dans *Hets* (p. 1205), le premier film de Bergman alors scénariste.

Coma *Morts suspectes*, Michael Crichton, USA, 1978, 113 mn

Le chef de service (Richard Widmark) d'un grand hôpital de Boston provoque des comas afin de disposer d'un stock de "Vincent Lambert" pour son commerce d'organes frais. Une doctoresse (Geneviève Bujold) mettra fin au trafic.

Un film pénible qui exploite *ad nauseam* des artifices usés jusqu'à la corde : incrédulité du compagnon (Michael Douglas) et tentatives d'assassinat de la trublionne, notamment lors d'un accident d'anesthésie arrangé. On sauvera à la rigueur les images de "vaches à organes" allongées dans une sorte d'apesanteur. L'informatique aux écrans verdâtres date le tournage.

Young Sherlock Holmes *Le secret de la pyramide*, Barry Levinson, USA, 1985, 104 mn

Divertissement basé sur les personnages de Conan Doyle, ici supposés camarades de collège. Ils ont déjà leurs caractéristiques bien connues, Watson est placide et Holmes pédant ; on aperçoit même un Lestrade encore subalterne et le méchant de service, qu'on croit mort noyé, apparaît après le générique : il s'appelle désormais Moriarty.

En utilisant ses infailibles "déductions", le jeune Holmes déjoue le complot des sectateurs d'une ancienne religion d'Égypte dont l'arme principale est un poison lancé à la sarbacane. Lequel provoque des hallucinations souvent mortelles que les effets spéciaux savent très bien rendre : ainsi, quand un prêtre voit un chevalier en armure descendre de son vitrail ou encore quand le gourmand Watson est assailli par toutes sortes de pâtisseries montées sur pattes. Petite touche d'amertume : la belle Elizabeth pour laquelle en pinçait Holmes est tuée, ce qui explique peut-être le célibat du célèbre détective. Avec Freddie Jones.

La schiave del peccato *L'esclave du péché*, Raffaello Matarazzo, Italie, 1954, 99 mn

La prostituée Mara (Silvana Pampanini) recueille une fillette dont les parents inconnus sont morts dans un accident de train. Elle fait tout pour devenir *perbene* (respectable) et avoir le droit de l'adopter. Seulement son passé pèse aux yeux de ses employeurs qui lui reprochent soit d'avoir été pute, soit de ne plus vouloir l'être. Une fois l'adoption actée, c'est son ex-maquereau Carlo (Franco Fabrizi, abonné aux personnages veules) qui vient la relancer et lui file un sale coup qui l'envoie à l'hôpital. Elle préfère abandonner la garde de l'enfant à une épouse stérile (Liliana Gerace) et son mari ingénieur (Marcello Mastroianni) : ex-fiancé de Mara avant sa déchéance, il croit en être le père, ignorant que la fillette née de leurs amours est morte.

Le film se clôt sur l'émouvant baiser que la pécheresse, maintenant servante d'hôtel, donne à "sa" fille, une jeune femme tout à fait *perbene* qui attribue l'émotion de cette vieille femme à sa ressemblance avec une enfant défunte.

Seemabaddha *Company limited*, Satyajit Ray, Inde, 1959, 106 mn

À Calcutta, Shyamalendu (Barun Chanda) le jeune chef des ventes d'une entreprise d'appareils électriques doit faire face à une malfaçon qui empêche de livrer une commande dans les temps, ce qui serait désastreux pour l'image de la compagnie. Aidé d'un complice, il pousse les ouvriers à la grève ; un attentat opportun commis contre les locaux permet alors de déclarer un lock-out qui justifiera les retards de livraison. Peu importe le gardien gravement blessé, la direction est tellement satisfaite qu'elle offre une spectaculaire promotion à Shyamalendu. Pourtant, lorsque la caméra le suit gravissant palier après palier les escaliers de son immeuble dont l'ascenseur est en panne, on devine sa gêne, sa difficulté à retrouver ses marques. L'attendent chez lui son épouse et sa belle-sœur Tutul (Sharmila Tagore) avec laquelle il entretenait une espèce de flirt. Elle lui rend sans commentaires la montre qu'il lui avait prêtée, le laissant seul face à son image à jamais dégradée.

Le film, handicapé par une trop longue introduction, n'est pas un grand Ray. On remarque l'ostentation des classes supérieures à abuser de l'anglais.

More Barbet Schroeder, France, 1969, 116 mn

À Ibiza, le destin tragique du jeune Allemand Stefan (Klaus Grünberg) entraîné dans la spirale de la dépendance à l'héroïne par l'Américaine Estelle (Mimsy Farmer) et qui finit enterré dans un champ car il s'est suicidé par overdose. Malgré la musique de Pink Floyd, le spectateur n'entre jamais dans le "trip".

La femme de l'aviateur Éric Rohmer, France, 1981, 102 mn

Comédies et proverbes, opus 1. François (Philippe Marlaud, qui devait mourir peu de temps après) est jaloux de sa fiancée Anne (Marie Rivière) qui vient de recevoir la visite de son ancien amant, l'aviateur Christian (Mathieu Carrière) qu'il suit à la trace dans Paris, notamment aux Buttes-Chaumont où il obtient l'aide de la très jeune Lucie (Anne-Laure Meury, excellente mais qui ne fit pas carrière). Ayant vu l'aviateur se rendre dans l'immeuble d'un avocat en compagnie d'une femme, Lucie et François concluent qu'il est en instance de divorce pour épouser Anne. Cette déduction à la mords-moi-le-nœud est un cas typique d'*abduction*, i.e., de logique débile à la Sherlock Holmes (p. 126) que Lucie prend très au sérieux. François apprend plus tard d'Anne que la prétendue femme de Christian est sa sœur et que tous deux sont en procès contre un tiers. . . Avec Rosette.

Androcles and the lion Chester Erskine, USA, 1952, 98 mn

Produit par Gabriel Pascal pour la RKO d'après une pièce de George Bernard Shaw (1912), avec une distribution plutôt british : Elsa Lanchester, Jean Simmons, Alan Mowbray, Maurice Evans, Robert Newton, Alan Young, le Canadien Gene Lockart et quelques Américains, Victor Mature, John Hoyt, Jim Backus.

L'histoire se déroule au temps d'Antonin le Pieux qui fut assez tolérant avec le christianisme ; c'est un peu *Major Barbara* (p. 257) en plus drôle. Ferrovius (Robert Newton) est un violent que son surmoi chrétien empêche de tuer à tout va : lancé dans l'arène, ses pulsions se déchaînent et il occit tellement de gladiateurs que l'empereur (Maurice Evans) lui offre la direction de sa garde prétorienne à laquelle il intime l'ordre de se convertir pour devenir aussi féroce que Ferrovius ! Le doux Androclès (Alan Young) est livré aux appétits d'un lion pour compenser la frustration de la foule ; or ce lion a déjà fait ami-ami avec le jeune chrétien dans le prologue. . .

Straight-jacket *La meurtrière diabolique*, William Castle, USA, 1963, 93 mn

Internée après un double assassinat à la hache, Lucy (Joan Crawford) sort de l'asile après 20 ans pour être hébergée par sa fille Carol. Mais, saisie par le démon du meurtre, elle se remet à décapiter, le médecin venu la voir, l'ouvrier Leo (George Kennedy), puis Fields (Howard St. John), futur beau-père de Carol. Mais ce n'est que tromperie à destination de la Police et du spectateur : Fields s'opposait au mariage et Carol voulait le tuer tout en faisant porter la responsabilité à Lucy, quitte à enfiler un masque afin de passer pour sa mère.

Une autre hitchcockerie de Castle, un sous-*Psychose* (p. 1036), sur un scénario de . . . Robert Bloch. Avec Leif Erickson.

Le passé Asghar Farhadi, France, 2013, 130 mn

Marie (Bérénice Bejo), qui finalise son divorce d'avec Ahmad (Ali Mosaffa), pense épouser Samir (Tahar Rahim), encore marié à Céline qui se trouve dans le coma après un suicide à demi réussi. Est-elle passée à l'acte à cause d'une indiscretion de Lucie, la fille adolescente de Marie élevée par Ahmad, de la malveillance d'une employée de la teinturerie tenue par Samir (Sabrina Ouazani), ou tout simplement parce qu'elle était dépressive et un peu jalouse ? On ne le saura pas mais qu'importe : dans le dernier plan, au chevet de Céline dont le visage impassible laisse perler une larme, Samir tente de saisir une main inerte.

Venu spécialement de Téhéran, Ahmad espère vaguement que Marie est toujours amoureuse de lui mais elle se referme totalement quand il cherche à s'expliquer : nous ne saurons pas pourquoi il est parti quatre ans auparavant. Si le passé ne passe pas pour les deux hommes, Marie semble par contre avoir tiré un trait et refuser d'en tirer les leçons.

The professionals Richard Brooks, USA, 1966, 117 mn

À la fin de la révolution mexicaine, quatre aventuriers (Burt Lancaster, Lee Marvin, Robert Ryan et Woody Strode) se mettent au service d'un magnat américain (Ralph Bellamy) dont l'épouse Maria (Claudia Cardinale) a été enlevée par Raza (Jack Palance), un révolutionnaire à moitié brigand. Ils arrivent, à grand peine, à ramener Maria auprès du mari pour découvrir qu'elle avait volontairement rejoint Raza, l'amour de sa vie. Comprenant qu'on les a trompés, les quatre professionnels décident de laisser le couple d'amants repartir.

Bien enlevé, avec de superbes scènes d'action tournées dans la vallée de la Mort, c'est un excellent divertissement, mais pas un grand film. Le *happy end* désamorce la dimension d'amertume et de désenchantement par rapport aux idéaux révolutionnaires que les personnages portent en eux.

Ocean's eleven Steven Soderbergh, USA, 2001, 117 mn

Danny Ocean (George Clooney) a décidé de récupérer son épouse (Julia Roberts) qui l'a quitté pour une grosse légume de Las Vegas (Andy Garcia), propriétaire de trois casinos. Au centre de son complot, le recrutement d'une bande pour vider le coffre souterrain commun aux trois établissements : onze complices (dont Brad Pitt, Matt Damon, Elliott Gould et Carl Reiner). Le film est fertile en rebondissements, par exemple la création d'une réplique exacte de l'immense coffre pour y filmer des images de surveillance bidon.

L'œuvre – pas seulement le cambriolage – est réussie, dans les limites imparties à ce type de divertissement. Mais pourquoi donc en tirer deux suites ?

Gu ling jie shao nian sha ren shi jian *Une belle journée d'été*, Edward Yang, Taiwan, 1991, 236 mn

Le scénario s'inspire d'un fait divers survenu à Taiwan en 1960. Sur fond de bandes qui s'affrontent violemment, nous suivons l'éveil à la sexualité de Si'r, adolescent à la scolarité difficile. Il tombe amoureux de Ming, jeune fille de son âge dont il découvre progressivement qu'elle couche avec n'importe qui. Il finit par la tuer ; sa condamnation à mort est commuée en raison de son jeune âge.

Le film, magnifique, ne paraît pas long malgré ses quatre heures. L'auteur a semble-t-il recréé l'atmosphère de sa jeunesse bercée par les chansons d'Elvis Presley. On découvre que 50 ans de domination japonaise ont laissé des traces : dans l'aménagement intérieur des maisons et la facilité à se procurer des *katanas*. Les bandes qui recourent au meurtre éclipsent facilement celles de *West Side Story* (p. 1017), bien sages en comparaison. En arrière-plan, la Police politique : le père de Si'r est cuisiné jour et nuit sur ses anciennes connaissances à Shanghai. Avant d'être relâché et perdre son travail, puisqu'il n'y a pas de fumée sans feu. Au moins n'aura-t-il pas été torturé au moyen des énormes blocs de glace sur lesquels d'autres suspects, moins chanceux, sont obligés de s'asseoir. Mais c'était pire sur le Continent, cf. p. 391.

The tramp *Charlot vagabond*, Charles Chaplin, USA, 1915, 26 mn

The bank *Charlot à la banque*, Charles Chaplin, USA, 1915, 25 mn

One A.M. *Charlot rentre tard*, Charles Chaplin, USA, 1916, 22 mn

The pawn shop *Charlot usurier*, Charles Chaplin, USA, 1916, 25 mn

The rink *Charlot patine*, Charles Chaplin, USA, 1916, 24 mn

Cinq deux-bobines (~ 25mn), les deux premiers pour Essanay (i.e., Spoor & Anderson), les trois autres pour la Mutual. La période Essanay voit la finalisation de Charlot : dans *The tramp* il a complètement trouvé son personnage de clochard aristocratique ; mais le *slapstick* se réduit souvent à de laborieux coups de pied au cul. Il en va tout autrement un an plus tard, chez Mutual : les démêlés de Charlot éméché avec un lit pliant dans *One A.M.* ou encore les arabesques en patin à roulettes de l'éblouissant *The rink*, sont du grand Chaplin – lequel patinera à nouveau dans *Les temps modernes* (p. 451).

Edna Purviance joue dans la plupart de ces courts-métrages. Mention spéciale pour Eric Campbell, le faire-valoir aux sourcils hérissés qui devait se tuer en voiture en 1917 et qui n'apparaît que dans les productions Mutual.

Dr. Ehrlich's magic bullet William Dieterle, USA, 1940, 99 mn

Biographie du fondateur de la chimiothérapie, le Dr. Ehrlich (Edward G. Robinson, excellent) : tuberculose auprès de Koch (Albert Bassermann), diphtérie auprès de Behring (Otto Kruger) et enfin de syphilis. Son 606, alias Salvarsan, mis au point en 1909, est, malgré ses effets secondaires – certains patients en meurent – le premier médicament efficace contre cette maladie qui faisait d'épouvantables ravages mais qu'il était immoral de soigner.

Les atrocités commises en Belgique en août 1914 provoquèrent l'émotion des pays neutres où s'organisaient des collectes, cf. *Forfaiture* (p. 1166). Le Kaiser répliqua par un manifeste négationniste signé par 93 célébrités dont Ehrlich et Behring : les envahisseurs n'avaient pas levé le petit doigt contre cette population qui par ailleurs l'avait bien mérité. Rappelons que 674 personnes furent fusillées à Dinant par les Allemands ; et "seulement" 643 à Oradour-sur-Glane, massacrés par qui au juste, d'horribles Nazis ou, "malgré eux", de braves Alsaciens ?

God's country Louis Malle, France, 1985, 85 mn

En 1979, Louis Malle filme la bourgade de Glencoe (Minnesota) et sa population d'origine allemande. Il nous montre une Amérique conservatrice dont les éléments contestataires se sont égaillés, à Saint Paul/Minneapolis ou à New York. En 1985, il revient pour terminer son film. La population est un peu déçue par rapport aux promesses de Reagan ; et si les contestataires ne sont pas rentrés au pays, ils sont en voie de yuppisation.

Un seul amour Pierre Blanchar, France, 1943, 98 mn

D'après Balzac (*La Grande Bretèche*), une histoire d'amour tragique. Clara Bioni (Micheline Presle) a épousé par amour Gérard de Clergue (Pierre Blanchar) ; mais James de Poulay (Julien Bertheau, peu reconnaissable), un ancien amant du temps où elle était ballerine, vient la menacer de révéler son passé. Le maître-chanteur n'a que le temps de se cacher dans un cabinet attendant lorsque survient le mari ; prenant au mot Clara qui a juré être seule, son époux qui se croit trahi fait murer la pièce où James mourra. Refusant tout éclaircissement, Gérard trouve la mort dans un faux accident de chasse. Dernier plan sur un cadran solaire : ELLES BLESSENT TOUTES LA DERNIÈRE TUE.

La structure narrative repose sur l'ouverture de la pièce maudite, cinquante ans après le drame, la découverte d'un "squelette dans le placard" provoquant les confidences d'une vieille servante (Gabrielle Fontan), témoin du drame. Avec Roger Karl, Maurice Schutz et Georges Douking. Les tableaux d'Ingres représentant Clara sont qualifiés de "zingres".

Two seconds Mervyn LeRoy, USA, 1932, 67 mn

John Allen (Edward G. Robinson) se fait littéralement harponner par la taxi-girl Shirley Day (Vivienne Osborne) qui le saoule à mort avant de se faire épouser. Comme le collègue Bud (Preston Foster) émet des doutes sur la vertu de Shirley, John le frappe et provoque sa chute du haut du vertigineux gratte-ciel sur lequel ils travaillaient. Prostré, John dépend désormais d'une femme qui vit de ses charmes et qu'il finit par abattre dans un sursaut de dignité. Refusant de se défendre, il finit sur la chaise électrique ; le temps que le cerveau s'arrête, il a deux secondes pour revivre sa vie. Avec J. Carroll Naish et Guy Kibbee.

Nessuno torna indietro *Nul ne revient sur ses pas*, Alessandro Blasetti, Italie, 1943, 119 mn

L'Istituto Grimaldi, à Rome dans les années 1930 : nous suivons les destins croisés de six pensionnaires à travers les yeux de Valentina (Cortese), une septième qui joue le rôle d'observatrice. Milly meurt de maladie, Silvia (Elisa Cegani) doit choisir entre son professeur marié et un poste à Florence, Emanuela (Doris Duranti) cache à son prétendant la fille qu'elle a eue de son défunt fiancé. Sans parler de Xenia qui fugue pour entamer une brève carrière de demi-mondaine et de l'Espagnole Vinca (María Mercader), accablée de douleur en apprenant la mort de son homme, un franquiste parti en découdre avec les "Rouges". Les survivantes se retrouvent au mariage d'Anna, fille d'un paysan parvenu des Pouilles.

The group (p. 198) est une sorte de transposition américaine – en plus réussi – de ce scénario. Petits rôles pour Vittorio De Sica et Ada Dondini.

Welcome Philippe Lioret, France, 2009, 109 mn

Calais et sa jungle. Le jeune Bilal, un Kurde d'Irak, veut à tout prix traverser le Channel pour rejoindre sa fiancée Mîna. Pour cela, il prend des cours de natation et réussirait presque si les garde-côtes anglais ne le prenaient en chasse pour le renvoyer, sous plastique, en France.

C'est à travers les yeux d'un moniteur de natation (Vincent Lindon) que nous suivons cette histoire. Nous voyons ainsi les difficultés des aidants qui doivent à la fois fermer les yeux sur certaines indécidables de leurs protégés et supporter les brimades policières.

Le film évite tout angélisme. Les émigrants ne sont que modérément solidaires et la famille kurde de la fiancée, bien que d'une nation victime, est répressive : si Bilal avait réussi sa traversée, il n'aurait pas retrouvé Mîna, mariée de force à un cousin. La dernière image, émouvante, montre un match du Manchester United où le jeune Kurde rêvait de jouer.

La vieille dame indigne René Allio, France, 1965, 91 mn

D'après Bertolt Brecht. À la mort de son mari, Berthe sort du format en s'offrant de petites distractions avec des amis de fraîche date, au grand dam de ses enfants : le scandale ne réside pas vraiment dans ses modestes dépenses mais dans le fait que la vieille dame a cessé d'être la propriété de la famille.

Le film est ancré dans son époque, celle du formica : on n'y mourait pas à l'hôpital et les veuves se promenaient encore tout de noir vêtues. Et dans un lieu, Marseille, plus précisément l'Estaque.

À 80 ans, Sylvie aux étranges yeux clairs est émouvante. Les amis sont joués par Malka Ribowska et Jean Bouise, et la famille par François Maistre, Victor Lanoux et un Étienne Bierry d'autant plus terrifiant qu'il n'est en rien caricatural.

Voix chaleureuse de Jean Ferrat : "Faut-il pleurer, faut-il en rire ? Fait-elle envie ou bien pitié ? Je n'ai pas le cœur à le dire, on ne voit pas le temps passer".

Austin Powers : international man of mystery *Austin Powers*, Jay Roach, USA, 1997, 90 mn

L'acteur Mike Myers joue le Dr. Evil chef de SPECTRE, un pastiche d'Ernst Stavro Blofeld dont le chat décongelé a perdu ses poils ; et surtout le super-agent psychédélique Austin Powers, un James Bond surgelé en 1967 et réchauffé 30 ans plus tard. Le film côtoie la vulgarité tout en restant constamment drôle ; par exemple, une auxiliaire du Dr. Evil s'appelle Alotta Fagina, ce qui renvoie à Pussy Galore de *Goldfinger* (p. 778). Cette parodie assez réussie est le premier volet d'une trilogie (cf. pp. 742, 1438).

För att inte tala om alla dessa kvinnor *Toutes ses femmes*, Ingmar Bergman, Suède, 1964, 81 mn

Le snobissime critique Cornelius (Jarl Kulle) cherche à rencontrer le célèbre violoncelliste Felix. Il ne le verra jamais, pas plus que le spectateur d'ailleurs. Les sept compagnes du maestro (dont Bibi et Harriet Andersson, Eva Dahlbeck et Gertrud Fridh) en font voir de toutes les couleurs à Cornelius. On aperçoit finalement Felix, mais les pieds devant, après sa mort subite durant un concert. Le club des sept (comme les jours de la semaine) lui trouve rapidement un remplaçant.

Ce premier Bergman en couleurs n'est qu'une farce laborieuse, bien qu'absolument typique du maître dont on conviendra que l'humour n'est pas la qualité principale. Il sait cependant manier la comédie, ainsi dans *Sourires d'une nuit d'été* (p. 734) (déjà avec Harriet Andersson, Eva Dahlbeck et Jarl Kulle) ou *Fanny et Alexandre* (p. 469) (où l'on retrouve Jarl Kulle, Harriet Andersson ainsi qu'Allan Edwall qui joue ici l'impresario), deux de ses chefs-d'œuvre.

El Norte Gregory Nava, Mexique, 1983, 141 mn

Un film sur le triste sort des Mayas du Guatemala, à l'époque soumis à un quasi-génocide par leur gouvernement. Pour éviter d'être assassinés par l'Armée comme leurs parents, Enrique et Rosa s'enfuient vers le mythique Nord. Ils vivent à Los Angeles la triste existence des "wetbacks" à travers un double mensonge : ils n'ont pas de papiers et de plus ne peuvent avouer leur vraie nationalité de peur d'être renvoyés dans un pays où la mort les attend. Enrique, dénoncé par un collègue du restaurant qui l'emploie, échappe aux inspecteurs de l'immigration en se sauvant par la porte de service mais doit repartir à zéro. Rosa meurt du typhus qu'elle a contracté en passant la frontière dans un boyau infesté de rats. Ce Nord est moins expéditif que le Sud mais à peine plus clément.

La première partie – tournée au Mexique, non au Guatemala et pour cause – est plastiquement très belle. Des images aux couleurs vives et saturées, des poses hiératiques, célèbrent un mode de vie en voie d'extinction.

Circonstances atténuantes Jean Boyer, France, 1939, 89 mn

Gaetan Le Sentencier (Michel Simon) juge à la retraite, se retrouve, en compagnie de sa femme (Suzanne Dantès), hôte d'une bande de malfrats (dont Arletty et Andrex). Ces dignes bourgeois s'encanaillent et apprennent des mots d'argot comme "liquette" ou "pucier", ce qui rappelle *Fric-frac* (p. 1747). Le juge se met au service des bandits en les aidant à commettre des délits bidons, notamment le cambriolage de sa propre villa qui lui permet de se débarrasser des horribles bibelots de son épouse. Le film est bercé par *Comme de bien entendu*, rengaine sur une musique de Georges Van Parys qui passe de bouche en bouche.

Muerte de un ciclista *Mort d'un cycliste*, Juan Antonio Bardem, Espagne, 1955, 87 mn

Une voiture renverse un cycliste qui meurt sur place de ses blessures. Le véhicule ne s'est pas arrêté car occupé par un couple adultère peu désireux de publicité. Cette lâcheté pèse beaucoup sur Juan (Alberto Closas), si culpabilisé que sa distraction est cause d'une injustice à l'égard d'une étudiante de l'université où il enseigne. En revanche, María José (Lucia Bosè, toujours aussi belle) a seulement peur du scandale. Quand son amant décide de se livrer à la Police, elle l'écrase puis part en roulant comme une folle : c'est en voulant éviter un autre cycliste qu'elle trouve sa némésis.

Métaphore de la société franquiste ; les compromissions de María José s'opposent aux tentatives de Juan pour sortir de l'impasse. Les étudiants qui ont brisé une vitre pour protester contre l'injustice y arriveront-ils mieux que lui ?

Je vous salue Marie Jean-Luc Godard, Suisse, 1985, 76 mn

Servi par des images magnifiques et des cadrages soignés, le film est une tentative de compréhension du mystère de la virginité de Marie, depuis l'Annonciation jusqu'à la petite enfance de Jésus. Tout cela se passe au bord du lac de Genève, dans des stations service et des taxis et l'on manipule le gadget à la mode, le cube Rubik ; Marie parle de son cul et de son con, on voit sa touffe.

Images de pluie sur l'eau, soleils couchants bien loin de l'esthétique de carte postale, poésie et références pseudo-scientifiques font du film une authentique œuvre de foi. Mais pas de religion au sens pénible du terme ; on est en effet bien loin de Saint Sulpice. C'est pourquoi La Manif' pour tous de l'époque s'est déchaînée contre ce blasphème. Ces gens-là ne conçoivent pas Marie sans son auréole portative et dorée.

Lili Charles Walters, USA, 1953, 81 mn

Charmant conte de fées : dans un port français comme il n'y en a que dans les films américains, la jeune Lili (Leslie Caron) éprouve un amour non partagé pour le magicien Marc (Jean-Pierre Aumont) déjà marié à Rosalie (Zsa Zsa Gábor pas assez célèbre pour jouer Zsa Zsa Gábor). Elle trouve du réconfort auprès de quatre petits personnages animés par le timide marionnettiste Paul (Mel Ferrer) qui s'exprime à travers elles et auquel elle finit par s'intéresser.

La séparation Maurice Cazeneuve, France, 1968, 80 mn

Ce téléfilm en noir et blanc est d'autant plus émouvant qu'il est très sobre. Un vieux monsieur (Charles Vanel) vient de perdre son épouse. Pour lui, le temps s'est arrêté : il refuse de s'extirper de ses souvenirs et ne prend même plus de plaisir à sa partie d'échecs. Il finit par passer la nuit au cimetière du village (Lectoure, Gers) ; c'est là où on le retrouve mort au matin. Longue séquence durant laquelle le prêtre (Paul Bonifas) raconte une histoire de servante incapable de se séparer du cadavre de son chat (cf. *L'assassinat du Père Noël*, p. 142).

Tange Sazen *Le pot d'un million de ryō*, Sadao Yamanaka, Japon, 1935, 92 mn

À Edo, plusieurs personnages, dont le rōnin parodique Sazen Tange, s'agitent pour retrouver un vieux pot qui renfermerait les coordonnées d'un inestimable trésor.

Il ne reste que trois films de Yamanaka, sorte de Jean Vigo nippon mort à 28 ans. Peu militariste (cf. le samourai de *Pauvres humains et ballons de papier*, p. 1163), il fut envoyé servir l'Empereur en Mandchourie où il mourut de dysenterie.

La Vénus à la fourrure Roman Polanski, France, 2013, 96 mn

Au théâtre Hébertot, dans le décor d'une mise en scène belge de *La chevauchée fantastique* (p. 477) en comédie musicale, une actrice (Emmanuelle Seigner) répète avec l'auteur (Mathieu Amalric) d'une adaptation de Sacher-Masoch : elle est Wanda, lui Severin. Comme il se doit, spectacle et réalité tendent à se confondre. Cet excellent film se termine sur l'image de l'auteur-Severin attaché à un cactus (belge) et devenu l'esclave de l'actrice-Wanda : "Et le Tout-Puissant le frappa et le livra aux mains d'une femme."

Compagni di scuola Carlo Verdone, Italie, 1988, 115 mn

Des camarades de lycée se revoient pour la première fois depuis quinze ans. La réunion se passe globalement assez mal, avec bassesses et méchanceté à gogo ; des épisodes, plus ou moins développés, s'entrecroisent dans ce film roboratif. Le dernier mot revient à une jeune fille déflorée par un *pezzo da novanta* (grosse légume) : "Je ne veux pas devenir comme vous". Avec Christian De Sica.

Alias Nick Beal *Un pacte avec le Diable*, John Farrow, USA, 1949, 88 mn

Méphisto, alias Nick Beal (Ray Milland, diabolique... en diable) veut s'offrir le gouverneur d'un état américain. Pour ce faire, il favorise l'élection du vertueux procureur Foster (Thomas Mitchell) avec l'aide d'une séduisante jeune femme (Audrey Totter). Las, Nick voit le nouveau gouverneur démissionner, horrifié. Mais il est lié par contrat au Diable qui veut l'emmener dans l'île d'Almas Perdidas ; un avocat rusé (George Macready) neutralise le document en l'insérant sous une Bible, utilisée ici comme la croix des films de vampires !

I nostri sogni *Nos rêves*, Vittorio Cottafavi, Italie, 1943, 67 mn

Leo (Vittorio De Sica) et Oreste (Paolo Stoppa) vendent des lames de rasoir inusables. À la suite d'un quiproquo, Leo est pris pour le fils de Tuns, le grand patron d'une chaîne de magasins populaires. "Tuns Junior" est amené à offrir un fastueux repas à la jeune Titi (María Mercader) qui ignore que le frac est loué et celui qui le porte fauché comme les blés. Au moment de (ne pas) payer, Leo est sauvé par un *Deus ex Machina*, son authentique "père" que tout ça amuse ; Titi peut s'en aller avec ses illusions intactes. La direction du restaurant, trompée par les apparences, offre un cadeau au "fils" : "– Combien cela vaut-il ? – Deux mille lires – Donnez-m'en mille et je vous le laisse". Les deux compères, qui avaient un urgent besoin de cette somme, s'éloignent à la recherche d'une nouvelle combine.

Une comédie douce-amère de la fin des "téléphones blancs".

City streets *Les carrefours de la ville*, Rouben Mamoulian, USA, 1931, 76 mn

La Prohibition. Autour du grand chef Maskal (Paul Lukas), le tueur Cooley (Guy Kibbee), sa fille Nan (Sylvia Sidney) qui fait de la prison pour n'avoir pas su se débarrasser du pistolet que son père venait d'utiliser et le Kid (Gary Cooper), le fiancé de Nan qui s'intègre à un juteux trafic de bière. Problème, Maskal veut s'approprier Nan quitte à tuer le Kid ; mais il n'a pas anticipé la jalousie de sa maîtresse Agnes qui l'abat tout en essayant de faire porter le chapeau à Nan.

Histoire de gangsters d'avant le Code : le Kid sort du jeu en compagnie de Nan sans être inquiété, ni recevoir la traditionnelle balle perdue qui supplée aux limitations de la justice humaine. Cela dit, on se demande ce qu'il va advenir du couple en fuite. Un mot traverse le film "No hard feelings" (sans rancune) : c'est ce qu'on dit à un concurrent qu'on prévoit d'assassiner. Mot repris, parodiquement, par le Kid quand il abandonne ses "amis" dans la nature.

Splendide scène foraine où Nan fait la connaissance du Kid qui ne porte pas encore ce col de fourrure qui pue l'argent mal gagné.

Pożegnania *Les adieux*, Wojciech Has, Pologne, 1958, 97 mn

1939 : Paweł, issu d'une famille aristocratique, rencontre Lidka, une entraînante ; coup de foudre interrompu par la famille du garçon et la guerre. Les protagonistes se retrouvent au terme de l'occupation allemande ; mariée à un noble nommé Mirek (Gustaw Holoubek), Lidka vit dans un milieu de parasites. Mirek part pour l'étranger à l'arrivée des Russes, ce qui permet au couple de se reformer. Il faut comprendre qu'on est au début d'une ère nouvelle où barrières de classe et préjugés auraient disparu et que les exilés sont des lâches. Oublions le message pour remarquer la façon dont Has sait créer une distance nostalgique en filmant au travers de vitres avec traces d'humidité, buée ou gouttes de pluie.

Welcome to the dollhouse *Bienvenue dans l'âge ingrat*, Todd Solondz, USA, 1995, 87 mn

Dawn Wiener (Heather Matarazzo), adolescente mal dans sa peau, conserve encore sa cabane d'enfant dans le jardin familial. Elle rêve de se faire violer par un camarade d'école tout en tentant de séduire un copain de son grand frère. Elle jalouse surtout son adorable petite sœur qu'elle se reproche d'avoir, par négligence volontaire, laissé enlever par un voisin pédophile.

Tous ces ados sont un peu méchants. Le monde de Todd Solondz, superficiel et dénué d'empathie, est désobligeant : on n'y caresse pas le teckel (= Wiener dog, surnom de Dawn à l'école) dans le sens du poil. Les parents Wiener et son frère Mark (Matthew Faber) reprendront du service dans *Palindromes* (p. 1419).

The restless breed *La ville de la vengeance*, Alan Dwan, USA, 1957, 81 mn

Mitch (Scott Brady) débarque à Mission (Texas) pour venger son père. Seule originalité du dernier western de Dwan, les personnages sont un peu décalés. Ainsi ce jeune homme qui passe son temps à mijoter des mauvais coup mais trouve toujours une bonne raison pour y renoncer. Avec Jay C. Flippen et Anne Bancroft.

... **And the pursuit of happiness** *À la poursuite du bonheur*, Louis Malle, France, 1986, 78 mn

Regard critique sur le melting pot américain qui prend parfois des allures de tour de Babel. Le réalisateur débute avec des immigrés – roumains, kurdes, russes, cubains, vietnamiens, etc. – tous très bien intégrés ou du moins qui prétendent l'être. Puis visite l'envers de cette médaille dorée : les Arabes qui se sentent ostracisés ou les Mexicains qui passent illégalement la frontière à Tijuana. Note inattendue, car ces gens-là sont aussi des immigrés : le confortable exil de la famille de Somoza qui fut le sanguinaire dictateur du Nicaragua.

Wild is the wind ... *car sauvage est le vent*, George Cukor, USA, 1957, 106 mn

Remake de *Furia* (1947) de Gofreddo Alessandrini ; délocalisé au Nevada en une sorte de western néo-réaliste. Gino (Anthony Quinn) met un terme à son long veuvage en faisant venir d'Italie sa belle-sœur Gina (Anna Magnani) qui, supportant mal d'être confondue avec la défunte Rossana, finit tromper Gino avec son fils adoptif Bene (Anthony Franciosa). Le pire est évité de justesse : Gino retrouve Gina, qui rentrait au pays, à l'aérodrome de Reno et lui avoue son amour.

Tout est faux dans ce pensum. Quinn ressemble plus à un paysan italien qu'à un émigré devenu roi du bétail, la Magnani semble s'être trompé de plateau, quant à Franciosa, il est mauvais comme toujours. Malgré une scène de capture de chevaux sauvages qui annonce *The misfits* (p. 1112), on ne se sent pas un instant aux États-Unis. Avec Joseph Calleia.

Diplomatic courier *Courrier diplomatique*, Henry Hathaway, USA, 1952, 94 mn

Mike Kells (Tyrone Power), qui fait office de postier diplomatique, est chargé par des officiers américains (Stephen McNally et Karl Malden) de retrouver un document secret. Il doute de la sincérité de Janine (Hildegard Knef), un agent double qui affirme détenir le microfilm... sans se méfier de Joan Ross (Patricia Neal), une Américaine passée au service des Soviétiques.

La toile de fond, Trieste, alors sous mandat international, renvoie à la Vienne du *Troisième homme* (p. 206), film beaucoup plus mémorable malgré ses défauts.

Broken lance *La lance brisée*, Edward Dmytryk, USA, 1954, 96 mn

Remake de *House of strangers* (p. 51) de Mankiewicz façon western anti-raciste, avec Spencer Tracy, Richard Widmark et Jean Peters ; Robert Wagner campe un métis et Katy Jurado sa mère indienne. Cette lance brisée réfère aussi aux ambitions de Dmytryk, un des Dix de Hollywood qui se fit donneur pour retrouver du travail et devint un tâcheron peu inspiré.

Battement de cœur Henri Decoin, France, 1940, 92 mn

Évadée d'une maison de correction, Arlette (Danielle Darrieux, alors épouse et actrice de prédilection du réalisateur) passe par les "classes" du maître pickpocket Aristide (Saturnin Fabre) où elle fait la connaissance du pittoresque Calubert (Julien Carette). Elle est pincée en flagrant délit par un ambassadeur (André Luguet) qui l'oblige à voler la montre qui devrait apporter la preuve de l'infidélité de son épouse (Junie Astor). C'est alors qu'elle tombe amoureuse du propriétaire de la montre, Pierre de Rougemont (Claude Dauphin). Lequel cherche d'abord à lui faire contracter un mariage blanc avec un ami fauché (Jean Tissier) avant d'essayer le refus de la jeune fille. . . *Happy end*.

Amusant et bien enlevé, ce film à la distribution éblouissante est un *remake* du film homonyme de Mario Camerini (1939). Darrieux chante.

Ramrod *Femme de feu*, André De Toth, USA, 1947, 91 mn

Dave Nash (Joel McCrea) est l'intendant (*ramrod*, la baguette) de la jeune Connie Dickason (Veronica Lake) en conflit avec son voisin Frank Ivey (Preston Foster). Tout tourne autour d'une débandade (*stampede*) du bétail de Connie dont Frank est accusé à tort : cette querelle coûtera la vie au shérif (Ray Teal) et un ami de Dave (Don DeFore), tués par Frank qui sera lui-même abattu par le *ramrod*. Comprenant que Connie a elle-même débandé son troupeau pour incriminer Frank, Dave, écœuré, abandonne la manipulatrice à ses bovins.

Remarquable western dominé par la psychologie complexe de la protagoniste.

A dangerous method David Cronenberg, USA, 2011, 100 mn

Le jeune Carl Jung (Michael Fassbinder) avant la Grande Guerre. Il est beaucoup question de sexe : théorie avec Otto Gross (Vincent Cassel) et pratique avec Sabina Spielrein (Keira Knightley) à laquelle il administre des fessées. Et aussi de psychanalyse avec Sigmund Freud (Viggo Mortensen) auquel Gross reproche d'être obsédé par la sexualité parce qu'il est réprimé.

La brouille entre Freud et Jung, vrai sujet du film, n'est pas assez développée.

As bodas de Deus *Les noces de Dieu*, João Cesar Monteiro, Portugal, 1999, 147 mn

Dernier volet de la trilogie de João de Deus. L'histoire, servie par de magnifiques plans-séquences, est lente et peu élaborée : un envoyé céleste (Luís Miguel Cintra) apporte à João une petite fortune avec laquelle il acquiert un château. Faux baron, il gagne au jeu une fausse princesse dont le véritable nom est Albertine Rabelais. . . On le voit nu, avec son physique digne du Greco, pratiquer le cunnilingus sur cette beauté dont il pourrait être le grand-père. Diction calme, un tantinet pédant et toujours pince-sans-rire, Jean de Dieu est amateur d'opéra (Don Giovanni, Tosca) mais ne dédaigne pas les réflexions pornographiques, voire scatologiques (le cartel de Merdelin). Comme dans l'opus 1 (p. 1275), il se retrouve chez les fous, puis en prison. C'est là que la jeune Joana vient lui rendre visite : "Oh Jeanne, pour aller jusqu'à toi, quel drôle de chemin il m'a fallu prendre", dit-il, citant la fin de *Pickpocket* (p. 1037). Il lui aura auparavant demandé de montrer ses nichons au parloir et de lui donner un poil pubien : on pense à l'opus 2 (p. 315). Apparition de Jean Douchet dans le rôle du pâtissier Bardamu.

Aus dem Leben der Marionetten *De la vie des marionnettes*, Ingmar Bergman, RFA, 1980, 114 mn

Peter assassine une prostituée avant de sodomiser son cadavre. Une série d'épisodes nous ramène à l'avant et l'après du crime : il avait fantasmé de tuer son épouse, Katarina. Puis un ami homosexuel de celle-ci mais intéressé par son mari, lui avait présenté une autre Katarina, une professionnelle que, dans un éclair qui coïncide avec le passage du noir et blanc à la couleur, il a l'intuition de tuer. L'inspiration ne l'abandonne d'ailleurs pas, puisqu'il voit sa cellule en couleurs. Mais elle semble avoir un peu délaissé Bergman loin de son pays et de sa troupe d'acteurs : ce téléfilm en allemand et à la photo soignée fut réalisé à Munich durant un "exil fiscal" qui ne profita ni à la Suède ni au réalisateur.

L'Anglaise et le duc Éric Rohmer, France, 2001, 124 mn

D'après les mémoires de Grace Eliott (Lucy Russell) une Anglaise très réactionnaire qui déteste la Révolution et se désole que son ancien amant, le duc d'Orléans (Jean-Claude Dreyfus), s'en accommode au point de voter la mort de Louis XVI ; elle n'a pas tout à fait tort, vu que Philippe-Égalité connut le même sort que son cousin. Ce positionnement politique agaçant ne doit pas occulter le mérite du film qui repose sur des peintures réalisées dans le style de l'époque et magnifiées par la technologie numérique en surprenants décors dont l'ostentatoire artificialité renforce l'aspect statique et théâtral de l'œuvre.

El espinazo del diablo *L'échine du diable*, Guillermo del Toro, Espagne, 2001, 103 mn

Film fantastique avec effets spéciaux, ce qui convainc rarement car nous ne croyons pas aux fantômes et pas davantage au Malin. Or, le réalisateur a trouvé un équivalent au Diable en la personne de Franco et n'a aucun mal à créer une atmosphère terrifiante dans cet orphelinat du plateau castillan où, début 1939, on attend l'arrivée imminente des "Croisés", symbolisée par cette énorme bombe non explosée dans la cour.

Dans ce monde angoissant, un fantôme devient presque rassurant, l'indice d'une vie après la mort. Le lieu est hanté par celui du petit Santi, victime du Barbe-Bleue de l'histoire, Jacinto (Eduardo Noriega), un orphelin devenu adulte qui satisfait les besoins sexuels de la directrice unijambiste (Marisa Paredes) et s'apprête à massacrer les enfants pour quelques lingots d'or. Une séquence l'humanise, et l'on se surprend à être ému, qui le montre en train de détruire des documents parmi lesquels les photos de ses parents, sans doute victimes des franquistes.

La dernière image voit les enfants survivants quitter les ruines de l'orphelinat accompagnés du regard par le fantôme du médecin (Federico Luppi).

L'inévitable M. Dubois Pierre Billon, France, 1943, 116 mn

Hélène Mareuil (Annie Ducaux), qui dirige une entreprise de parfum à Grasse, fait par accident (de la route) la connaissance de M. Dubois (André Luguet), un peintre. Autant celui-ci est suave et charmeur, autant celle-là est froide et coincée. Tout s'arrangera après que les protagonistes auront échangé leurs personnalités : elle devient frivole, lui s'occupe de l'entreprise d'une main de fer. Amusante comédie avec Sinoël et Germaine Reuver.

Il viaggio di Capitan Fracassa *Le voyage du capitaine Fracasse*, Ettore Scola, Italie, 1990, 133 mn

D'après Théophile Gautier : Sigognac (Vincent Perez), noble décaqué, rejoint une troupe de comédiens errants. Il remplace au débotté le défunt Matamore et devient Fracasse. Protégé par Pulcinella (Massimo Troisi) il vit une histoire d'amour embrouillée avec les comédiennes (Emmanuelle Béart et Ornella Muti).

Les décors en toiles peintes à la façon de certains films "kabuki" comme *La vengeance d'un acteur* (p. 170) sont particulièrement bien venus dans ce splendide hommage au théâtre "qui donne du bonheur à tous, sauf à ceux qui le font."

Grâce à sa distribution, le film passe bien en version française. La doublure de Troisi mange d'ailleurs ses mots à la façon de l'original. Le passage où l'on entend les rêves des comédiens endormis fait penser au futur *Sátántangó* (p. 31).

Fontane – Effi Briest *Effi Briest*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1974, 141 mn

Mariée très jeune au baron von Instetten (Wolfgang Schenck) souvent absent, Effi (Hanna Schygulla) a une courte liaison avec le major Crampas (Ulli Lommel). Bien oubliée quand, devenu conseiller à Berlin, Instetten découvre des lettres vieilles de sept ans. Il tue Crampas en duel et répudie Effi qui s'éteint doucement dans sa famille. Et, sur son lit de mort, trouve le moyen d'approuver le comportement de son mari qui est allé jusqu'à monter leur fille contre elle.

Tournée en noir et blanc, avec des cadrages soignés, une photographie splendide souvent à travers des miroirs, une voix off, cette adaptation d'un classique du XIX^e siècle n'est fassbinderienne qu'au niveau du thème : Effi Briest est avant tout une victime. Le style un peu corseté s'accorde bien à celui de la société de 1890. Avec Lilo Pempeit, Karlheinz Böhm et Hark Bohm. En fond sonore, la *havanaise* de Saint-Saëns dont Chico Marx s'est sans doute inspiré pour son *I'm daffy over you* (p. 884).

Kyōnetsu no kisetsu *The warped ones*, Koreyoshi Kurahara, Japon, 1960, 76 mn

Akira (Tamio Kawaji, excellent) est une espèce d'asocial qui vit de petites rapines avec la complicité de la prostituée Yuki (Yuko Chiyo) ; on pense à *Contes cruels de la jeunesse* (p. 1270). Il l'emmène avorter dans une clinique et se retrouve face au journaliste Kashiwagi et sa fiancée Fumiko : un chassé-croisé car Fumiko est enceinte de ses œuvres et Yuki de celles de Kashiwagi. Akira pique alors un fou-rire, commentaire sur l'absurdité d'une société qu'il n'a cherché à aucun moment à rejoindre. Car ce personnage n'est récupérable, ni par la contre-société des yakuzas, ni par les artistes snobinards qui cherchent à s'encanailler : il ne recule pas à l'occasion devant le viol et aime par dessus tout le jazz. Le titre original pourrait être traduit par *Une saison folle*.

Schoß Vogelhöd *La découverte d'un secret*, F. W. Murnau, Allemagne, 1921, 81 mn

Des nobles rassemblés dans un château ostracisent l'un des leurs, le comte Oetsch, accusé d'avoir tué son frère. Anticipant la venue du père Faramund de Rome, Oetsch se déguise en prêtre et obtient les aveux de son ex belle-sœur, remariée au véritable coupable, le baron Safferstätter qu'il accule au suicide.

Un Agatha Christie *ante litteram* au scénario ridicule et surtout vieillot. Vieilloté aussi, la caméra clouée à la Capellani (p. 184) mais l'image et les cadrages sont superbes. Mentionnons la courte séquence onirique où apparaissent des mains crochues dignes de *Nosferatu* (p. 593).

... **All the marbles** *Deux filles au tapis*, Robert Aldrich, USA, 1983, 113 mn

Harry (Peter Falk, au jeu toujours aussi limité, hélas) traverse les États-Unis avec ses deux catcheuses, les California Dolls qu'on voit lutter dans la boue, occasion pour le spectateur de "mater du nichon". Elles sont opposées par trois fois à un autre duo féminin, les Toledo Tigers; la dernière rencontre, à Reno, dure une vingtaine de minutes, mais on ne s'ennuie pas un instant, car les deux lutteuses ont en fait un troisième adversaire, l'arbitre vendu qui a droit à une copieuse raclée ! Elles repartent avec le titre, ramassant ainsi les billes (marbles).

We were strangers *Les insurgés*, John Huston, USA, 1949, 101 mn

Cuba, 1933. Un groupe de révolutionnaires – dont China (Jennifer Jones), Tony (John Garfield) et Guillermo (Gilbert Roland) – posent une mine sous le caveau familial d'un dignitaire du régime qu'ils assassinent afin de décapiter le gouvernement lors des obsèques. Las, elles ont lieu dans un petit village. L'immonde chef de la Police, Ariete (Pedro Armendáriz, éblouissant), finit par localiser Tony qui meurt alors que les cloches sonnent le renversement du régime honni.

Peter Viertel et Ben Hecht ont collaboré à ce film tourné à Cuba avant que la CIA n'y installe Batista. En 1933, Cuba était un protectorat dont les États-Unis nommaient le président : la révolution se faisait donc un peu contre le pénible voisin.

Teresa Venerdi *Mademoiselle Vendredi*, Vittorio De Sica, Italie, 1941, 97 mn

Film dans le style "téléphones blancs", variante lycée de jeunes filles, cf. *Madalena, zero in condotta* (p. 1467). Le docteur Vignali (le réalisateur), couvert de dettes à cause d'une chanteuse (Anna Magnani), accepte un poste d'inspecteur sanitaire dans l'orphelinat où il rencontre Teresa (Adriana Benetti) qui parvient à faire rembourser ses créanciers par un matelassier poète – comme Dante et Raffaello (!). Mariage annoncé du couple qui part s'installer à Teramo (Abruzzes).

Bullitt Peter Yates, USA, 1968, 114 mn

Cette histoire classique de protection de témoin oppose un homme de terrain, Bullitt (Steve McQueen) à un politicien (Robert Vaughn). Tout ceci est prétexte à une célèbre poursuite en voiture (10 mn) dans les rues pentues de San Francisco. Si, comme l'a dit Baudelaire, créer un poncif c'est le génie, le film est assurément génial : les essieux de voiture dont on filme l'envol au téléobjectif ont eu une longue postérité. Repoursuite à la fin, cette fois-ci pédestre, à l'aéroport ; on pourrait en évoquer une autre, celle du réalisateur courant après son scénario. Avec Jacqueline Bisset et Simon Oakland.

Händler der vier Jahreszeiten *Le marchand des quatre saisons*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1972, 85 mn

Hans Epp (Hans Hirschmüller) a été légionnaire, puis policier avant de devenir marchand de primeurs ; mal à l'aise dans un monde qui le méprise, il bat sa femme (Irm Hermann) qui n'en peut plus. Puis fait un malaise quand elle annonce son intention de divorcer. Le couple se rabiboche et décide de prendre un employé ; le premier (Karl Scheydt), trop insistant avec l'épouse, sera licencié, victime d'un complot qu'elle a ourdi. Le second, Harry (Klaus Löwitsch), est un ancien camarade de Légion efficace et absolument irréprochable. Hans pourrait s'embourgeoiser et être enfin respectable aux yeux de sa mère qui a honte de lui ; mais il se referme sur lui-même, comme conscient de l'absurdité de son existence oisive. Dans une scène très dure, il boit du schnaps à la santé du monde entier jusqu'à tomber raide mort. À son enterrement viendra la femme de sa vie (Ingrid Caven) avec laquelle il entretenait une liaison sans issue.

Ce chef-d'œuvre, qui rappelle *Pourquoi monsieur R. est-il atteint de folie meurtrière ?* (p. 320), exprime comme un refus de la réussite béate, ce qui avait un sens politique évident dans l'Allemagne de l'époque. Le film diffère ainsi profondément du *Droit du plus fort* (p. 1630) dont le héros sera victime d'une sorte de complot bourgeois. La troupe de Fassbinder (dont Kurt Raab, Hanna Schygulla, Hark Bohm, El Hedi ben Salem, Lilo Pempeit) est déjà largement constituée.

You're telling me ! *Dollars et whisky*, Earle C. Kenton, USA, 1934, 63 mn

W. C. Fields joue un sympathique alcoolique, inventeur méconnu d'un pneumatique increvable et considéré comme inféquentable par la bonne société d'une petite ville américaine. Il fait la connaissance d'une princesse qui l'impose aux snobs du coin, l'aide à faire fortune avec son invention et marier sa fille avec un fils de famille.

L'acteur est, comme toujours, irrésistible, même si la séquence finale où il s'escrime avec un club de golf est un peu longue.

La bourse et la vie Jean-Pierre Mocky, France, 1966, 87 mn

Production franco-allemande, ce qui explique la double tête d'affiche, Fernandel et Heinz Rühmann qui semblent se demander ce qu'ils font dans cette poursuite invertébrée. Manipulés par Pélépan (Jean Poiret), ils transportent leurs pardessus molletonnés de billets de banque de Toulouse à Paris où sévissent les frères Robinhoude (!). On sauvera quelques vignettes : Jean Carmet en prêtre chantant, Roger Legris en pilote de coucou et surtout Michael Lonsdale et sa conférence sur le thème "Comment vaincre la timidité".

Martha Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1974, 112 mn

Martha (Margit Carstensen) épouse Helmut (Karlheinz Böhm) qui se révèle d'emblée un monstre quand il persiste à faire l'amour malgré les cris de douleur que lui arrache une cuisante insolation. Il la force à quitter son travail, à écouter la musique qu'il choisit (Roland de Lassus) à l'exception de toute autre ou à lire un affriolant traité sur la composition du béton. Elle doit rester enfermée à l'attendre dans une maison où le téléphone a été coupé ; le chat qu'elle avait adopté pour lui tenir compagnie est tué par l'époux attentionné. Elle finit, terrorisée, par avoir un accident de voiture d'où elle sort paralysée à vie ; elle n'a pas à s'inquiéter, son Helmut veillera sur elle.

Fassbinder, qui a abordé un peu tous les genres, se rapproche ici du film de vampires : Martha porte d'étranges suçons dans le cou. Discret hommage à Douglas Sirk avec cette improbable adresse : Detlef Sierck str. à Constance.

Lady and the tramp *La belle et le clochard*, Walt Disney, USA, 1955, 76 mn

L'existence de l'épagneule Lady est chamboulée quand ses maîtres ont un bébé et, de plus, s'absentent pour confier la garde de la maison à la pénible tante Sarah qui ne jure que par ses deux chenapans de chats siamois. Fugue de Lady et rencontre d'un chien clochard, lequel échappe de justesse à la fourrière. Une réussite des studios Disney où Peggy Lee prête sa voix à une chienne chanteuse.

Vincent, François, Paul et les autres Claude Sautet, France, 1974, 114 mn

Vincent (Yves Montand) dirige une entreprise de mécanique de précision qui croule sous les dettes et qu'il sera amené à vendre ; il vit mal sa séparation et son prochain divorce d'avec Catherine (Stéphane Audran). Petit accident cardiaque. François (Michel Piccoli), autrefois médecin aux idées généreuses, ne pense plus désormais qu'à gagner de l'argent grâce à sa clinique ; son épouse (Marie Dubois) multiplie les aventures avant de le quitter pour Jacques (Umberto Orsini). Paul (Serge Reggiani) est un écrivain en panne d'inspiration. Ces trois-là sont un peu *Les bourgeois* de Jacques Brel ; ils pourraient illustrer la phrase d'*Un carnet de bal* (p. 4) "Ils ont tous trahi leur jeunesse". Jean (Gérard Depardieu), un ouvrier de Vincent, arrête la boxe pour laquelle il n'était pas doué ; peut-être pour ne pas ressembler aux autres, la cinquantaine venue.

Si Sautet est, comme à son habitude, capable d'individualiser des personnages attachants, l'arrière-plan politique est inexistant. Le film suivant, *Mado* (p. 510), autre scénario de Claude Néron, nous montrera une société gangrénée par les magouilles avec cette séquence où la bande s'enlise sur les bords de la Seine. C'est ce type de symbole qui fait défaut ici. Excellente musique de Philippe Sarde.

Amour Michael Haneke, France, 2012, 127 mn

Georges (Jean-Louis Trintignant) doit faire face à la déchéance brutale d'Anne (Emmanuelle Riva) qui, après une seconde attaque, n'est plus guère qu'un légume prononçant des bribes de phrases absurdes. Contre l'avis de sa fille (Isabelle Huppert), il décide de la garder à la maison pour lui donner l'attention et l'amour qu'il est seul à pouvoir lui prodiguer. Puis, quand il semble qu'elle ait complètement déraillé, il l'étouffe avec un oreiller avant de s'asphyxier au gaz dans un appartement soigneusement étanchéifié. Dans un ultime fantasme, il se voit partir au concert avec son épouse – ils étaient tous deux professeurs de piano.

On ne peut pas dire que le réalisateur ait choisi la facilité : il nous parle de ce que nous avons pu vivre avec nos proches et aussi de ce qui nous attend à plus ou moins brève échéance. Nous voyons la difficulté à s'occuper de quelqu'un qui s'en va, qui perd la boule et dont on doit même changer les couches. Tout cela, Georges le fait avec amour, comme le dit le titre.

The brood *Chromosome 3*, David Cronenberg, Canada, 1979, 92 mn

Raglan (Oliver Reed), psychiatre controversé, est capable de susciter de curieuses maladies chez ses patients. L'une d'elles (Samantha Eggar) va se mettre à engendrer d'étranges enfants par parthénogénèse, des monstres qui réalisent en fait les désirs inconscients de leur génitrice. C'est ainsi qu'elle leur fera tuer ses parents, puis une institutrice et enfin le médecin lui-même.

Nous assistons à une peu ragoûtante scène d'"accouchement" par parthénogénèse. L'idée de créatures issues du ça rappelle *Forbidden planet* (p. 84).

Three strangers Jean Negulesco, USA, 1946, 93 mn

Londres, 1938. Crystal Shackelford (Geraldine Fitzgerald) utilise des moyens malhonnêtes pour empêcher le divorce et le remariage de son mari (Alan Napier). L'indélicat Jerome K. Arbutny (Sydney Greenstreet) qui a dilapidé les fonds d'une cliente (Rosalind Ivan) tente le tout pour le tout en lui demandant de l'épouser ; las, la veuve adepte du spiritisme a pris conseil auprès de son défunt et la réponse est négative. Enfin, Johnny West (Peter Lorre), injustement condamné à mort pour un crime qu'il n'avait pas commis, est innocenté *in extremis*. Trois sketches donc, que relie un billet de loterie pris en commun et qu'une déesse chinoise est censée rendre gagnant. Jerome tue Crystal en tentant de se l'approprier puis va se livrer. Le sage Johnny préfère brûler le maléfique billet en faisant croire à sa chère Ikey (Jean Loring) qu'il s'agit d'un papier sans importance.

Le scénario, cosigné par John Huston, reforme le duo Lorre/Greenstreet pour une sorte de *Faucon maltais* (p. 32) du pauvre.

Advise & consent *Tempête à Washington*, Otto Preminger, 1962, USA, 132mn

Le président américain (Franchot Tone) veut nommer Leffingwell (Henry Fonda) comme secrétaire d'État. Mais ce candidat ne plait pas à certains sénateurs, dont le tordu Cooley (Charles Laughton dont ce fut le dernier rôle) qui détecte de vagues traces de communisme chez le chouchou du président. Il suscite le témoignage, facilement écarté, d'un individu douteux (Burgess Meredith). Mais Leffingwell a bien fréquenté des communistes et ce crime le disqualifie à jamais pense le jeune et vertueux sénateur Anderson (Don Murray) qui a bien l'intention de lui faire rendre gorge mais est alors victime d'un chantage – s'il ne se calme pas, on révélera son passé homosexuel – ce qui le pousse au suicide. Leffingwell obtiendrait le poste si le président ne venait à mourir subitement. Le vice-président (Lew Ayres) suspend alors la procédure ; il prendra son temps pour choisir son propre candidat.

Le film porte avant tout sur la description des procédures du Sénat américain et de ses magouilles orchestrées par les chefs de file, Charles Laughton et Walter Pidgeon. L'intrigue repose sur le parallèle presque incongru entre deux passés, l'un vaguement communiste, l'autre franchement homosexuel ; on se demande d'ailleurs lequel des deux crimes est le plus grave pour le parangon de conformisme qu'est Anderson. Le sien lui semble, en tout cas, inavouable ; et sa veuve, qui a pourtant reçu un courrier anonyme avec des photos compromettantes, déclarera n'avoir aucune idée des causes du suicide.

Gene Tierney, dans un second rôle, est décevante. Générique de Saul Bass.

Kaze tachinu *Le vent se lève*, Hayao Miyazaki, Japon, 1986, 119 mn

Le pénultième Miyazaki combine l'histoire de Jirō Horikoshi, l'ingénieur qui construisit le célèbre avion de chasse A6M Zero, et celle, tirée d'un roman de Tatsuo Hori dont le titre renvoie au *Cimetière marin*, de la jeune tuberculeuse Nahoko devenue, dans le scénario, l'épouse de l'ingénieur.

Malgré des passages oniriques mettant en scène l'Italien Giovanni Caproni admiré par Jirō, ce qui concerne l'aéronautique est un peu fastidieux ; pacifiste passionné par les avions, Miyazaki prend soin de séparer – mais est-ce possible ? – la création d'un bel engin volant de l'horrible machine à tuer qu'il devient, une fois confié à l'Armée. Par contre, l'histoire tragique de Nahoko est très touchante : elle quitte le sanatorium pour aller rejoindre son fiancé à Nagoya et l'épouse lors d'une cérémonie quasiment improvisée, sommet bouleversant du film. Comme toujours, le réalisateur excelle dans le rendu des scènes nocturnes.

Le film évoque le grand tremblement de terre de 1923. Les souvenirs de Kurosawa, par exemple, nous rappellent que cette catastrophe entraîna un pogrom contre ses responsables – les Coréens, qui d'autre ?

Dolls Takeshi Kitano, Japon, 2002, 114 mn

Sous le patronage du théâtre de poupées bunraku (p. 679), une histoire d'amour étrange et tragique. Soumis à diverses pressions, un jeune homme quitte sa fiancée pour épouser la fille de son patron. Mais sa promise fait une tentative de suicide et il plante tout pour s'occuper de celle qui n'est plus guère qu'un légume infantile. Liés par une grosse corde rouge, les deux amants déambulent dans la nature et s'enfoncent dans les neiges avant de s'identifier à leurs poupées.

En contrepoint, l'histoire d'un boss yakuza (Tatsuya Mihashi) qui veut revoir celle qu'il a abandonnée il y a bien longtemps et qui, un peu zinzin, persiste à l'attendre sur un banc. Elle ne le reconnaît pas, mais accepte de lui donner le bento de celui qui ne vient jamais. Et celle d'une pop star qui refuse d'être vue par ses admirateurs depuis qu'un accident l'a éborgnée ; l'un d'eux se crève les yeux pour avoir le droit de l'approcher. Dans *The unknown* (p. 699), Lon Chaney se faisait amputer des bras pour plaire à une écuyère allergique aux étreintes.

Le rouge domine dans ce film poétique. Celui du sang – on est chez Kitano –, celui de la corde qui relie les amants et surtout celui des fleurs et des magnifiques feuilles de momiji, l'érable japonais.

Egymásra nézve *Un autre regard*, Hongrie, Károly Makk, 1982, 103 mn

L'action se déroule en 1957-58, donc dans la période de répression qui suit la révolte hongroise. Il en est certes question en filigrane, mais quelque chose de moins corrélé au Communisme passe au premier plan : l'amour entre deux femmes. Sa répression n'est pas vraiment le fait des autorités : le mari de Livia (Grażyna Szapolowska), un policier, lui tire dessus et la laisse à jamais handicapée. Désespérée et privée de son emploi de journaliste pour des raisons politiques, Eva (Jadwiga Jankowska-Cieslak) est abattue en tentant de passer la frontière.

Plus qu'un brûlot politique ou un tract pour la liberté sexuelle, le film est d'abord une touchante histoire d'amour. Les trois rôles principaux sont tenus par des étrangers doublés : les deux actrices sont polonaises et le directeur du journal est joué par le Slovaque Josef Kroner.

T2 Trainspotting Danny Boyle, Grande-Bretagne, 2017, 117 mn

Les mousquetaires (Ewan McGregor, Ewen Bremner, Johnny Lee Miller et Robert Carlyle) de *Trainspotting* (p. 767), vingt ans après. Les acteurs ont pris un coup de vieux et le réalisateur aussi : le film est avant tout un gigantesque clip vidéo sur fond d'histoire invertébrée, parfois amusante. Ainsi quand deux des quatre zozos se trouvent obligés d'improviser une chanson nulle *No more catholics* devant des fanatiques orangistes. Quelques belles images d'Édimbourg.

Ai no mukidashi *Love exposure*, Sion Sono, Japon, 2008, 237 mn

Le jeune Yū, dont le père, devenu prêtre catholique, lui impose des confessions excessives, finit par pécher volontairement pour satisfaire ses demandes. C'est ainsi qu'il devient "pervers", en photographiant... les petites culottes de lycéennes – fantasme très japonais – sans arriver à bander pour autant. Quand la bagarreuse Yōko lui procure une érection à faire pâlir le père Dupanloup, il l'identifie sur le champ à... la vierge Marie. Problème, l'aimée déteste les hommes; pour contourner l'obstacle, Yū prend l'apparence féminine de Sasori san (Miss Scorpion). En embuscade, la criminelle Koike, qui avait carrément coupé le membre d'un père abusif avant d'intégrer la secte de l'Église Zéro, spécialisée dans la séquestration de familles auxquelles elle lave le cerveau. Le couple formé par Yū et Yōko lui échappera difficilement.

Ce ballet où se croisent trois personnages détraqués par leur père, étonne par ses exagérations de type clip vidéo, sa référence à la foi catholique – *Corinthiens* 13, comme *À travers le miroir*, p. 224 –, mais référence tordue : désinvolture quant au célibat des prêtres et vierge Marie bandante ! Il l'est aussi par l'évocation des sectes – genre AUM, même si celle du film est (un peu) moins monstrueuse. Il se termine sur une note presque grave lorsque Yū, qui avait fini par se prendre pour Sasori, retrouve son grand amour, Yōko, enfin guérie de sa misandrie.

Ma Loute Bruno Dumont, France, 2016, 123 mn

Cela se passe en 1910, sur la côte d'Opale; en vacances dans le Typhonium, villa alors récente de style néo-égyptien, des bourgeois (Fabrice Luchini, Juliette Binoche, Valeria Bruni Tedeschi, Jean-Luc Vincent) sont menacés par des... ogres parmi lesquels le jeune Ma Loute. Un commissaire grotesque vient enquêter sur les disparitions; il finit par s'envoler comme une montgolfière.

Les acteurs, surtout Luchini – "un whisseky" – et Binoche, grandiloquente, en font des tonnes, ce qui est conforme à l'esprit farcesque et déjanté de l'œuvre.

The revenant Alexandro G. Iñárritu, USA, 2015, 156 mn

Le film est basé sur l'histoire authentique de Hugh Glass qui, dans les années 1820, fut grièvement blessé par un ours et laissé pour mort après avoir été (mal) achevé par ses compagnons. Et qui réussit à se rétablir puis à les rejoindre au terme d'une longue poursuite dans les neiges de l'Ouest américain. Les paysages sont splendides, DiCaprio excellent et le film un peu ennuyeux. On peut préférer l'adaptation de Richard Sarafian, *Man in the wilderness* (p. 1290), avec Richard Harris et John Huston, à cause de la dimension fantastique conférée par un improbable bateau monté sur roulettes, sorte de *Château ambulant* (p. 240).

Il deserto rosso *Le désert rouge*, Michelangelo Antonioni, Italie, 1964, 113 mn

La vie ressemble à un long dimanche où l'on s'ennuie, tout comme le personnage psychologiquement perturbé de Giuliana (Monica Vitti); vellétés de partouze entre amis (dont Xenia Valderi d'*Il bidone*, p. 1559) avant que Giuliana ne prenne un amant (Richard Harris) comme une sorte de médicament.

Le spectateur s'ennuie ferme aussi. Il peut se consoler en contemplant la splendide photographie aux cadrages époustouflants; ce premier film en couleurs d'Antonioni insiste particulièrement sur le rouge. Parmi les images mémorables, celle du radio-télescope de Medicina (près de Bologne) et un étonnant moment dans le brouillard.

Ni luo he nu er *La fille du Nil*, Hsiao-hsien Hou, Taiwan, 1987, 93 mn

La jeune fille travaille comme serveuse dans un KFC et suit des cours du soir tout en s'occupant de sa famille dont son frère Hsiao-fang (Jack Kao), un voleur qui croit se ranger en ouvrant un restaurant avec son copain San mais a le malheur de frayer avec les triades; San mort, il revient à son activité première avant d'être lui-même tué lors d'un cambriolage.

La maison familiale, avec le grand-père et le père malade, rappelle l'atmosphère d'*Un temps pour vivre, un temps pour mourir* (p. 644). Le titre réfère à un manga dans laquelle la grande sœur puise un certain réconfort.

Le voyageur de la Toussaint Louis Daquin, France, 1943, 98 mn

D'après Simenon, un film typique de l'Occupation : le jeune Gilles Mauvoisin (Jean Desailly), de retour dans sa famille, se découvre héritier de la petite fortune de son oncle Octave et d'un coffre-fort fermé qui pourrait contenir des dossiers accablants sur les bons bourgeois du "syndicat" qui règne sur la ville. C'est un ramassis de crapules (emmenées par Jules Berry) dont les enfants sont souvent des dégénérés comme Bob (Serge Reggiani); même la jeune Alice (Simone Valère), que Gilles pensait épouser, est corrompue. Le syndicat s'acharne contre la jeune Colette (Assia Noris), veuve d'Octave accusée de l'avoir empoisonné. L'ouverture du coffre-fort met un terme à leur complot et Gilles, accompagné par Colette, quitte pour toujours ce panier de crabes.

La vision de la bourgeoisie provinciale est proche de celle du *Corbeau* (p. 1578) dont le film n'a pas la flamboyance. Les personnages ne sont pas tous complètement noirs, ainsi le "syndicaliste" repentin Babin (Guillaume de Sax). Et la sœur d'Octave, la véritable empoisonneuse (Gabrielle Dorziat) a des circonstances atténuantes puisqu'elle n'a agi qu'au nom de la Famille, pour protéger son indigne rejeton Bob. En ces temps de Révolution Nationale, elle en serait presque sublime!

Les saisons du plaisir Jean-Pierre Mocky, France, 1988, 83 mn

Divine enfant Jean-Pierre Mocky, France, 1988, 79 mn

Malgré une distribution superlative (dont Charles Vanel dans son ultime apparition), le premier film est une farce tellement bête qu'on se lasse très vite : le scénario inepte est prétexte à des accouplements tous azimuts.

Dans le second, la petite orpheline Sarah (la touchante Laura Martel, six ans) trouve un papa en la personne de Brada (le réalisateur), ex-coureur automobile sonné suite à un accident. Un peu bâclé comme toujours – mais il faut le voir avec les yeux d'un enfant –, il frôle parfois la poésie.

La caméra explore le temps Stelio Lorenzi, France, 1957-66, 38 épisodes

Stelio Lorenzi produit, et réalise le plus souvent, une des émissions-phares des débuts de la télévision française. Il est assisté de ses deux complices, André Castelot et Alain Decaux, historiens événementiels qui débattent des sujets présentés, surtout lorsqu'ils sont énigmatiques. En cas de controverse, l'un joue les "pour", l'autre les "contre".

Ce programme correspond à la période de démocratisation du petit écran qui devient, après le coup d'État de 1958, le principal moyen de propagande du régime gaulliste. Les informations sont pesées, calibrées et les journalistes pratiquent l'auto-censure par peur des foudres du ministre de l'Information, Peyrefitte. Mais le domaine culturel jouit d'une certaine liberté dont cette émission est un exemple. Bien entendu, il n'était pas question de toucher à l'histoire récente, avec l'assassinat du conseiller Prince, l'affaire Seznec, ou encore le scandale de Panamá, l'affaire Dreyfus ou la révolte de 1907, trois épisodes mettant en scène Clemenceau : pour notre série, l'Histoire s'arrête aux alentours de 1848.

Même si les événements évoqués sont bien lointains et parfois oubliés, les mots "raison d'État", "procès inique" reviennent à longueur d'épisode. Ainsi *L'affaire Ledru* (1965), machination qui vint à bout d'un avocat dérangeant, ou encore *L'enlèvement de Clément de Ris* (1958) – "ténébreuse affaire" qui inspira Balzac et se conclut par un procès monté de toutes pièces par Fouché – font-elles écho aux juridictions d'exception que le régime allait mettre en place en relation avec la guerre d'Algérie. Un passé qui dérange même quand il remonte au Moyen-Âge. Ainsi, les dernières émissions (p. 1128) évoquant le bûcher de Montségur, qui indisposèrent ceux qui voyaient en Louis IX un saint, oublieux de ses diverses persécutions, dont l'instauration d'une étoile jaune *ante litteram*, la rouelle.

Certains opus n'ont d'autre intérêt que de nous présenter de passionnantes énigmes policières. Ainsi, *Le mystère de Choisy* (1964), histoire d'empoisonnement dont on ne sait trop où se situent coupable et victime.

Le sang à la tête Gilles Grangier, France, 1956, 89 mn

La Rochelle. François Cardinaud (Jean Gabin) ne s'est guère occupé de son épouse Marthe, laquelle fait une fugue en compagnie de Mimile, une petite crapule. François passe le film à la chercher sous les quolibets discrets des notables locaux qui n'ont jamais vraiment accepté la réussite de celui qu'ils avaient connu débardeur. François retrouve Marthe, qui rentrait d'elle-même, sur le bac de l'île de Ré ; il promet de s'améliorer.

Adaptation réussie de Simenon avec un Gabin qui n'en fait pas trop ; on pense à *La vérité sur Bébé Donge* (p. 1075). Dialogues de Michel Audiard – "Sans la découverte des sulfamides, elle vérolerait toute la Charente" – et excellente distribution dont Georgette Anys qui campe Titine, la pittoresque mère de Mimile.

We're not dressing USA, Norman Taurog, 1934, 74 mn

Version musicale de *L'admirable Crichton*, pièce déjà portée à l'écran par De-Mille (p. 434). Le naufrage d'un bateau de croisière donne lieu à un renversement des hiérarchies : sur l'île déserte, un matelot (Bing Crosby) prend le pouvoir sur le groupe de survivants constitué de parasites arrogants. Contrairement à l'intrigue originale où tout le monde regagnait sagement sa place, l'héroïne (Carole Lombard) reste avec son matelot. Seconds rôles amusants pour deux couples cocasses : Leon Errol et Ethel Merman, George Burns et l'irrésistible Gracie Allen.

Cuore *Les belles années*, Luigi Comencini, Italie, 1984, 337 mn

Avec cette série télévisée, Comencini confirme son intérêt pour les enfants qu'il filme toujours avec bonheur. Il détourne un classique édifiant (1886), l'équivalent italien du *Tour de France par deux enfants*, qui cherchait à inculquer à la jeunesse les valeurs de l'époque, en particulier le culte de la Nation. La principale trahison place les écoliers, devenus adultes, dans le contexte sanglant de la Grande Guerre, apportant ainsi un cuisant démenti au chauvinisme enseigné à l'école. Le dernier épisode présente un de ces jeunes permissionnaires confronté au bourrage de crâne de l'arrière (Turin), notamment celui de ses bourgeois de parents (Bernard Blier et Andréa Ferréol). Il trouve par contre un allié inattendu en la personne de l'instituteur de son enfance (Johnny Dorelli) qui avoue avoir toujours été socialiste. Ce qui suppose un déplacement de l'action au tout début du XX^e siècle et permet d'insérer des films muets, tout aussi édifiants, dans les cinq premiers épisodes ; on frôle alors l'anachronisme puisque leur style, bien loin de Méliès, est plutôt celui de la fin des années 1910. Dans le sixième épisode, ils sont remplacés par un ballet dédié au Progrès. Émouvante apparition d'Eduardo De Filippo dans son dernier rôle.

Le sagouin Serge Moati, France, 1972, 85 mn

Un noble décafé (Henri Virlojeux) est écartelé entre son épouse (Malka Ribowska) et madame Mère (Muse Dalbray). Guillou, le fruit de la mésalliance que sa mère surnomme le Sagouin, est la vraie victime de la haine que la bru détestée porte à un mari sans volonté. Guillou se réfugie dans la lecture de Jules Verne et reçoit un peu d'attention de la part de l'instituteur "rouge" et son épouse (Michel Vitold et Marie-Christine Barrault) ; mais le disciple de Jaurès ne veut pas trop se mouiller avec "le château". Double suicide de Guillou et de son père.

Ce téléfilm nous plonge dans l'univers de François Mauriac, la bourgeoisie hypocrite d'avant 1914, quelque part vers Bordeaux : "Qu'avez-vous fait de la Charité ?" semble-t-il nous dire. Citation de *L'île mystérieuse* : "Te voilà donc redevenu homme, puisque tu pleures".

Champagne Charlie Alberto Cavalcanti, Grande-Bretagne, 1944, 101 mn

Débuts, à l'époque victorienne, du music-hall anglais autour de George Leybourne (Tommy Trinder) auquel on doit la chanson *The daring young man on the flying trapeze*, de Bessie Bellwood (Betty Warren) et Alfred Vance (Stanley Holloway). Un film bien enlevé dont on retiendra une réjouissante séquence de duel entre les deux couards que sont Leybourne et Vance. La chanson *Hit him on the boko* fait penser à la *Bonne paire de claques* de Boris Vian.

Tabu Miguel Gomes, Portugal, 2012, 114 mn

Les derniers jours d'Aurora, une vieille dame qui perd la boule et son argent au casino. Elle ne peut compter que sur sa garde-malade capverdienne et une voisine dévouée, cette dernière se chargeant de retrouver *in extremis* un certain Gian Luca Ventura, dont le récit nous ramène, dans un long flash-back, au Mozambique des années 1963-64.

Aux alentours du fictif Mont Tabou (!) la jeune Aurora dirige avec son époux une plantation de thé. Elle est enceinte de ses œuvres quand débute sa relation passionnée avec Gian Luca, un voisin qui avait retrouvé son crocodile apprivoisé. Son accouchement met un terme à la fuite du couple adultère ; mais elle a dû tuer Mário, l'ami légitimiste du mari. La rébellion du FRELIMO endosse la responsabilité de l'assassinat ; quant aux amants à jamais séparés, il ne leur restera que des souvenirs à peine souillés par ce meurtre impuni.

Film muet en noir et blanc où la lecture de belles lettres d'amour en voix off restitue l'émotion de cette histoire ancienne. Qui s'achève, symboliquement, avec le début de la guerre d'indépendance, agonie d'un monde révolu auquel appartient à jamais la vieille dame. Dernier plan sur son crocodile.

Les rendez-vous d'Anna Chantal Akerman, Belgique, 1978, 127 mn

Anna (Aurore Clément) se déplace pour présenter ses films. Chambres d'hôtel, trains, gares, sa vie semble n'être faite que d'entre-deux, d'intermittences. Les cadrages sont superbes et les images prises la nuit, depuis un compartiment d'où l'on voit un quai de gare désert et vaguement mouillé, magnifiques.

Brève liaison à Essen avec un Allemand (Helmut Griem) puis rencontre d'une amie de sa famille (Magali Noël) à Cologne. Échanges de banalités sur la France dans le train qui la conduit à Bruxelles où elle passe la nuit à parler avec sa mère (Lea Massari) en lui détaillant une aventure lesbienne. Puis Paris où son amant (Jean-Pierre Cassel) l'emmène à l'hôtel ; il lui demande de chanter et elle interprète *Les amants d'un jour* d'Édith Piaf *a cappella*. Avant de se retrouver chez elle seule sur son lit près de son téléphone pour préparer d'autres rencontres ; "Where are you, Anna ?" entend-on au répondeur.

Varjoja paratiisissa *Ombres au Paradis*, Aki Kaurismäki, Finlande, 1986, 71 mn

Assisté de ses deux acteurs-fétiches, le réalisateur met en place un univers que l'on retrouvera de film en film. Petits boulots et transgressions de la loi : Nikander (Matti Pellonpää, pince-sans-rire disparu en 1995) est éboueur et passe une nuit en prison, Ilona (Kati Outinen) est vendeuse et fauche la caisse du magasin quand elle perd son travail. Sur fond de musique et de rôdeurs agressifs sur le port, avec une fin optimiste, même si le *happy end* est peu vraisemblable : les protagonistes s'embarquent pour... Tallinn (en Union Soviétique à l'époque), pas à la rame comme dans *Calamari Union* (p. 1757), mais en ferry.

A day at the races *Un jour aux courses*, Sam Wood, USA, 1937, 109 mn

Un bon film des Marx Brothers qui voit Chico vendre à Groucho le nom codé du cheval gagnant, puis un livre pour le déchiffrer, puis l'annuaire des codes, etc. Harpo désosse un piano dont il fait une harpe. La course finale est très réussie : pour stimuler leur cheval, le trio utilise la haine que l'animal porte à Morgan (Douglass Dumbrille) dont ils s'arrangent pour amplifier la voix.

Le film est malheureusement trop long, faute aux intermèdes musicaux. Intrigue amoureuse avec chansons sirupeuses et chorégraphies – mal – inspirées de Busby Berkeley ; la séquence avec des Noirs qui chantent et dansent est nettement plus enlevée. Parmi les seconds rôles, Maureen O'Sullivan, le drolatique Sig Ruman et la faire-valoir habituelle du trio, Margaret Dumont à laquelle Groucho confesse : "Je vous avoue que j'étais vétérinaire pour chevaux. Mais si je vous épouse, je ne verrai plus jamais un autre cheval".

Iskanderija, kaman oue kaman *Alexandrie, encore et toujours*, Youssef Chahine, Égypte, 1989, 104 mn

Film autobiographique étonnant qui montre le réalisateur dans ses espoirs, ses réussites et ses déceptions – en particulier son amour meurtri pour un acteur – sur fond de grève des cinéastes. Tout cela dans un style composite qui mêle comédie musicale, film muet style *slapstick*, péplum façon *Cléopâtre* (p. 986) et même un analogue égyptien de la scène du métro de *Fellini-Roma* (p. 177) : la découverte du tombeau d'Alexandre est perturbée par des travaux de construction. Cette profusion finit par composer un portrait extrêmement touchant de l'auteur.

Arise, my love Mitchell Leisen, USA, 1940, 106 mn

Le film débute en comédie pour prendre progressivement un tour plus grave. La journaliste Augusta "Gusto" Nash (Claudette Colbert) est spécialisée dans les scoops. Pour pouvoir l'interviewer, elle sauve Tom Martin (Ray Milland) du peloton d'exécution franquiste qui l'attendait à Burgos. Arrivés à Paris, les deux protagonistes jouent au chat et à la souris avant de décider de se marier pour aller cultiver la terre quelque part dans l'Amérique profonde. Seulement, le bateau qu'ils prennent en septembre 1939 est l'Athenia, premier à être coulé par un sous-marin allemand. Rescapés, ils sont en France lors de l'invasion allemande et les dés sont jetés : chacun s'engage à sa façon dans le combat contre le nazisme.

Le film est typique de la période qui suit le début de la guerre : jusque là très pusillanime face à Franco, Hitler, etc., Hollywood prend partie alors que les États-Unis, neutres, sont soumis à la propagande isolationniste de la cinquième colonne emmenée par Lindbergh. Scénario de Charles Brackett et Billy Wilder.

Sapphire *Opération Scotland Yard*, Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1959, 92 mn

Londres. Le corps d'une jeune femme poignardée est retrouvée au parc de Hampstead Heath. L'inspecteur Hazard (Nigel Patrick) apprend que la victime est en fait une Noire à peau claire transfuge de son milieu depuis qu'elle a compris qu'elle peut se faire passer pour blanche. Le coupable pourrait être un ami de Sapphire abandonné lors de son "changement de couleur", d'où une plongée dans les milieux noirs de l'époque. On découvre finalement que Sapphire, qui devait se marier avec un étudiant de Cambridge, passait pour blanche dans la famille de son futur ; ayant appris soudainement qu'elle allait avoir un neveu de couleur, sa future belle-sœur (Yvonne Mitchell) était entrée dans une rage meurtrière.

Le prêchi-prêcha anti-raciste est un peu daté. La photographie fait ressortir un Londres humide aux arrière-plans légèrement brumeux. Avec Bernard Miles.

Midsommar Ari Aster, USA, 2019, 170 mn

Quelque part en Suède, la secte Hårga fête le solstice en observant des rituels pré-chrétiens, ce qui en fait d'ailleurs un excellent sujet de thèse pour les deux étudiants du petit groupe qui sont venus en touristes. L'unanimité folklorique de ces gens tout habillés de blanc devient inquiétant quand deux d'entre eux se suicident, joyeusement, en se jetant d'une falaise. Deux touristes, qui préfèrent partir, disparaissent sans même dire au revoir. Ce qu'on subodorait se confirme quand un des étudiants restants est tué à la masse. Il ne reste plus qu'un couple de touristes : l'homme servira d'inséminateur avant de terminer brûlé avec les autres – dont deux volontaires Hårga – sous le regard halluciné, mais heureux, de son ex-fiancée proclamée reine de mai.

L'aspect terrifiant du film réside dans cette acceptation, cette complicité douceuse qui unit les bourreaux, tueurs dénués de méchanceté, à leurs victimes Hårga pour qui la mort n'est, après tout, que le passage d'un état à un autre.

Koshiben gambare *Bon courage, larbin !*, Mikio Naruse, Japon, 1931, 29 mn

Le scénario du plus ancien film conservé de Naruse, muet comme tout le cinéma japonais de la première moitié des années 1930, utilise une ficelle typique de l'époque, la maladie ou l'accident d'un enfant (p. 193). Ici, le fils a été percuté par un tramway.

L'originalité de ce court-métrage tient à un renversement de ton. Le héros, agent d'assurances famélique, use de tous les subterfuges pour obtenir qu'une riche voisine assure ses enfants ; il va même jusqu'à jouer à saute-mouton avec eux. Quand on apprend qu'un gosse du quartier a été renversé par un tram, il en profite pour faire signer sa police, puis de retour chez lui un jouet sous le bras, comprend que le fameux contrat doit tout à l'accident de son propre fils. Près du lit de l'enfant, le ton comique a disparu : mourra, mourra pas ? Le film pourrait à ce moment, virer au tragique ; mais Dieu et le scénariste ont opté pour le *happy end*.

The crimson kimono *Le kimono pourpre*, Samuel Fuller, USA, 1959, 81 mn

Los Angeles. Deux policiers qui enquêtent sur un meurtre tombent tous deux amoureux de Christine (Victoria Shaw), la femme peintre qui a dessiné le portrait du principal suspect. Scénario banal : rivalité entre les deux hommes puis capture de la véritable coupable. Mais un des deux flics est un Nisei, i.e., un Américain d'ascendance japonaise, d'où une visite du quartier de Little Tokyo, ses rituels et manifestations. Mais on est loin de *Maison de bambou* (p. 584), tourné à Tōkyō. Avec Anna Lee dans le rôle d'une sympathique artiste portée sur le goulot.

Comme un avion Bruno Podalydès, France, 2015, 105 mn

Michel (le réalisateur dans un premier rôle), la cinquantaine, ne jure que par l'Aéropostale, Mermoz et *Vol de nuit* sans avoir jamais piloté un avion. La découverte du mot "palindrome" et l'exemple de "kayak" vont le propulser dans l'aventure. Il quitte son épouse Rachel (Sandrine Kiberlain) et son travail auprès de Rémi (Denis Podalydès) – celui qui l'appelle Choumi – pour se lancer sur une rivière quelque part entre l'Yonne et le Loiret. Après avoir abordé la guinguette tenue par la veuve Lætitia (Agnès Jaoui) avec laquelle il a... une aventure, il termine son expédition poursuivi par un pêcheur à la ligne irascible (Pierre Arditi) équipé d'une énorme bouée et de palmes. Et retrouve Rachel et Rémi, satisfait comme s'il avait traversé la Cordillère des Andes.

Film attachant caractérisé, comme les autres œuvres de Podalydès, par un esprit de gentille dérision. Avec Michel Vuillermoz et Jean-Noël Brouté et, en bande sonore, Georges Moustaki (*Le temps de vivre*) et Alain Bashung (*Vénus*).

Manbiki kazoku *Une affaire de famille*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 2018, 121 mn

Les Shibata, drôle de famille où tout le monde s'est choisi. On travaille, bien sûr, mais en trichant un peu sur tout. Le petit garçon fait ainsi ses commissions en volant à l'étalage de la boutique Yamatoya : le vieil épicier ferme les yeux.

Ce petit monde heureux finit par s'effondrer ; la "grand-mère" (Kirin Kiki) meurt, puis le garçon se fait attraper, entraînant sa "famille" avec lui.

Cette maladresse du "fils" était volontaire : le gamin s'est laissé prendre pour savoir si son "père" (Lily Franky) ne l'abandonnerait pas. Qu'est-ce qu'un père, une mère ? C'est la question muette que semble se poser la fillette que les Shibata avaient recueillie et que la Société a cru devoir rendre à une famille biologique qui l'ignore quand elle ne la maltraite pas. Un film touchant.

The cat and the canari *La volonté du mort*, Paul Leni, USA, 1927, 84 mn

Un excentrique millionnaire rédige un testament en deux parties, à lire vingt ans après sa mort. Il lègue toute sa fortune à la jeune Annabelle, sous réserve qu'elle ne soit pas folle ; dans ce cas, un codicille secret contenu dans une seconde lettre donne le nom du légataire définitif. Lequel a ouvert la lettre puis tué le notaire (Tully Marshall) ; affublé de fausses défenses de sanglier et d'yeux globuleux, il compte bien faire perdre la raison à Annabelle. . .

La vraisemblance n'est pas le point fort de cette histoire de maison prétendument hantée dont le style hésite entre horreur et comique laborieux : on pense aux films bichromes de Michael Curtiz (pp. 1486, 70). Quelques belles images cependant, dont un couloir aux tentures agitées par le vent.

Dekigokoro *Cœur capricieux*, Yasujirō Ozu, Japon, 1933, 100 mn

Kihachi (Takeshi Sakamoto) vit avec son fils (Tomio Aoki, excellent) dans la pension tenue par Otome (Chōko Iida, qui d'autre ?). Son ami Jirō (Den Obihata) gagne le cœur de la jeune femme qu'il aimait. L'action bascule quand Kihachi apprend que son fils est mal en point ; ayant vu trop de films, il le croit renversé par une automobile (p. 193). En fait, le gamin s'est rendu malade en se goinfrant de friandises pour la somme astronomique de 50 sen (un demi yen). Le père, forcé d'emprunter pour payer les soins, décide de partir travailler à Hokkaidō mais il se ravise et quitte à la nage le bateau qui l'emmenait loin de son fils.

Mélodrame typique de ces années (scénario de Tadao Ikeda). La caméra d'Ozu, déjà basse, n'est pas encore au ras des tatami.

Million dollar legs *Folies olympiques*, Edward F. Cline, USA, 1932, 59 mn

La République de Klopstokia – spécialités chèvres et noix – est au bord de la faillite et le président (W. C. Fields) a bien du mal à se maintenir au pouvoir. Un Américain de passage (Jack Oakie) le convainc d'emmener ses brillants administrés aux Jeux Olympiques de Los Angeles. Le ministre des finances (Hugh Herbert), qui complotte contre le président, envoie la vamp Mata Machrie (Lyda Roberti) séduire les membres de l'équipe olympique et les monte les uns contre les autres, d'où une bagarre avec beaucoup d'éclopés. Mais le lait de chèvre klopstokien fait des miracles et le pays remporte de nombreuses médailles, dont celui du soulevé à terre : pour stimuler le président dans cette épreuve difficile, il suffit de le mettre en colère.

Très amusant ; avec le bigleux Ben Turpin dans un rôle d'espion.

Meantime Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1983, 103 mn

Colin (Tim Roth) est une espèce d'ahuri que son frère aîné Mark (Phil Daniels), pourtant pas bon à grand-chose, traite de muppet. Mark a une attitude protectrice et destructrice à l'égard de ce frère introverti : quand leur tante (Marion Bailey) confie à Colin le soin de redécorer une chambre, Mark déboule et sa présence induit d'office une sorte de catatonie chez son frère, alors contraint d'abandonner ce petit boulot. Finalement, en se faisant tondre pour devenir skin-head comme leur voisin Coxy (Gary Oldman !), Colin remonte dans l'estime de Mark : il ne l'appelle plus Kermit mais Kojak.

Le cinéma de Mike Leigh montre une grande empathie pour les classes populaires, une finesse psychologique habituellement réservée aux états d'âme des premiers de cordée au détriment de "ceux qui ne sont rien."

Expression apprise dans ce film, "to spend a penny" pour "aller pisser".

Les louves Luis Saslavsky, France, 1957, 101 mn

L'Occupation. Gervais (François Périer) usurpe l'identité de son ami de captivité Bernard (Marc Cassot), mort en s'enfuyant avec lui. Il épouse "sa" marraine de guerre Hélène (Micheline Presle) qui finira par empoisonner celui qu'elle savait dès le départ être un imposteur ; tout comme elle avait déjà "suicidé" son inquiétante sœur Agnès (Jeanne Moreau) qui guignait "Bernard". Un moment étrange voit l'arrivée de Julia (Madeleine Robinson), la vraie sœur de Bernard qui, contre toute attente, tombe dans les bras de son prétendu frère ; lequel la laissera lâchement abattre par une patrouille allemande.

Malgré une distribution superlative, le film est inférieur à *La neige était sale* (p. 1729). Manque l'atmosphère brumeuse et confinée de la presque île lyonnaise (place Carnot) où se déroulait le superbe roman du tandem Boileau-Narcejac.

Edvard Munch Peter Watkins, Norvège, 1974, 211 mn

Une dizaine d'années de la vie du grand peintre norvégien, dont le style de Watkins, mélange de voix off et d'interviews imaginaires, restitue l'environnement avec une grande intensité. Celui de Christiania (aujourd'hui Oslo) : travail des enfants, misère, puritanisme et prostitution supervisée par l'État. Et celui de la famille Munch où les femmes, sa mère comme sa sœur, meurent de phtysie, les hommes étant plutôt menacés de folie. Munch devait lui-même se faire interner en 1908 pour ressortir à jamais guéri, y compris d'une dérangeante créativité qui lui avait valu les continus sarcasmes de la critique académique. Christiania, c'est aussi la "Bohême" où trône Hans Jaeger contre lequel une Justice bien-pensante allait s'acharner. Le souvenir obsessionnel de la mort de sa jeune sœur lui inspire un tableau qu'il retravaille longuement, *L'enfant malade*. Une autre image traverse le film, celle d'une femme mariée qui fut sa maîtresse avant de le délaisser pour de nouveaux amants.

Très mal vu dans son pays, il s'installe à Berlin, où faute d'y être mieux traité par l'Académie, il fréquente le café du *Petit cochon noir* où il rencontre August Strindberg et Stanislas Przybyszewski avec lesquels il partage les faveurs de la célèbre Dagny Juel au destin tragique. Nous le voyons s'escrimer sur ses toiles, en particulier sur *L'enfant malade*, puis composer ses œuvres les plus connues, *Mélancolie*, *Le cri*, ainsi que celle que Przybyszewski baptisa *Le vampire*, toutes basées sur la solitude et l'incommunicabilité. La biographie proprement dite s'arrête vers 1894, suivie de l'évocation de la progressive entrée du protagoniste dans la folie jusqu'à son internement. Mais rien sur le peintre guéri qui ressort de l'asile et termine sa vie comme artiste un peu trop reconnu.

Quelques erreurs factuelles dans ce magnifique téléfilm, par exemple "le Français Paul Vallotton" pour parler d'un Suisse prénommé Félix.

The loneliness of the long distance runner *La solitude du coureur de fond*, Tony Richardson, Grande-Bretagne, 1962, 120 mn

Ayant volé quelques dizaines de livres et ignorant sans doute qu'il pleut à Nottingham, Colin (Tom Courtenay) a caché les billets dans un chéneau. . . résultat, le petit voyou se retrouve en maison de correction. Ses dons pour la course à pied le font remarquer et protéger par le principal de l'établissement (Michael Redgrave) qui compte bien gagner une médaille lors de la prochaine compétition avec la "public" school locale. Colin, pratiquement arrivé, laisse ostensiblement passer son poursuivant – comme s'il se refusait à rentrer dans le moule qu'on lui propose. Ce film réussi est un cri de révolte que résume la scène où, Gainsbourg *ante litteram*, Colin s'amuse à brûler un billet d'une livre.

Pal Joe *La blonde ou la rousse*, George Sidney, USA, 1957, 109 mn

Joey Evans (Frank Sinatra) essaie de monter un nightclub à San Francisco avec l'aide d'une millionnaire un peu mûre (Rita Hayworth) et d'une danseuse (Kim Novak). Ce scénario sans intérêt est prétexte à un tour de chant du crooner.

High fidelity Stephen Frears, Grande-Bretagne, 2000, 109 mn

Rob Gordon (John Cusack), qui possède une petite boutique de vinyles à Chicago, est en crise car sa petite amie Laura (Iben Hjejle) vient de le quitter ; il finira par se réconcilier avec elle après avoir tenté de renouer avec ses anciennes. Ce film amusant vaut surtout pour les appartés de Rob face à la caméra et la description du snobisme culturel du milieu de la pop : Barry (Jack Black) a coutume d'insulter copieusement les clients coupables d'avoir mauvais goût.

Tunes of glory *Les fanfares de la gloire*, Ronald Neame, Grande-Bretagne, 1960, 107 mn

Une garnison en Écosse (au château de Stirling) voit l'opposition entre deux officiers, Jock (Alec Guinness), un commandant qui doit subitement céder la place à Barrow (John Mills), un colonel pète-sec. Jock prend assez mal sa perte de pouvoir et va jusqu'à frapper le petit ami de sa fille. Cet acte, commis contre un sous-officier en uniforme, mérite le Conseil de guerre. Écartelé entre le respect du règlement et les pressions des collègues de Jock, Barrow décide finalement de fermer les yeux ; mais c'est trop pour son esprit rigide et il se suicide. Quant à Jock, sa santé mentale vacille. . .

Le film vaut surtout pour sa distribution dominée par un Guinness aux cheveux carotte : Susannah York, Kay Walsh, Dennis Price, Gordon Jackson. . .

Dupa-amiaza unui tortionar *L'après-midi d'un tortionnaire*, Lucian Pintilie, Roumanie, 2001, 76 mn

Un ancien tortionnaire de l'époque stalinienne essaie d'exorciser ses démons en se confiant à une jeune journaliste. Le récit est sans cesse interrompu car tout le monde n'approuve pas cette confession, en particulier l'épouse (Coca Bloos) pareille à une araignée gardienne du passé : nous n'aurons donc droit qu'à des fragments, épouvantables par ailleurs. Le personnage le plus terrifiant n'est pas le bourreau ni même sa défunte complice (Dorina Chiriac) mais son fils né après les faits, qui tente par la menace de dissuader son père de parler. Pourquoi vouloir expier des crimes que la génération suivante est disposée à nier ?

Signe de l'époque, la tarte à la crème de l'"effet papillon" dont le battement d'ailes peut causer des tempêtes (*sic*). Si cet animal est redoutable, que dire des effets nocifs de la mauvaise vulgarisation sur le cerveau humain ?

Dracula Tod Browning, USA, 1931, 74 mn

"Classique" très surestimé : les acteurs sont mauvais et le scénario, basé sur une théâtralisation du roman de Bram Stoker, bavard et ennuyeux. La plastique du film est plus satisfaisante, notamment le décor transylvanien du prologue et ses belles images de vampires, Dracula (Bela Lugosi) et ses trois sœurs.

Le cauchemar de Dracula (p. 778) de Terence Fisher est bien plus réussi.

3.10 to Yuma *Trois heures dix pour Yuma*, Delmer Daves, USA, 1957, 92 mn

Ben Wade (Glenn Ford) est un chef de bande qui vient d'attaquer une diligence en tuant le conducteur. Il a la mauvaise idée de s'arrêter dans le saloon tenu par la belle Emmy (Felicia Farr) à laquelle il consacre un peu trop de temps. Capturé, il est accompagné à Contention par le fermier fauché Dan Evans (Van Heflin), le propriétaire de la diligence Butterfield (Robert Emhardt) et le poivrot Alex (Harry Jones) : c'est là où passe le train de 3h 10 qui mène au pénitencier de Yuma. Wade est un criminel charmeur qui essaie en vain de corrompre Evans, lequel est d'abord motivé par la récompense offerte par Butterfield avant de décider d'aller jusqu'au bout lorsque la bande de Wade, menée par l'horrible Charlie (Richard Jaeckel), tente de le terroriser en pendant le brave Alex. Wade, qui s'est pris d'une paradoxale affection pour son geôlier, se laissera emmener.

Durant tout le film, on attend la pluie dont Evans a tant besoin pour ses récoltes ; elle se met à tomber sur le visage de son épouse Alice (Leora Dana) qui regarde le train qui emmène les deux hommes. Splendide noir et blanc pour le meilleur western de Daves, variation sur le thème de l'homme qui reste seul à faire face, cf. *High noon* (p. 204).

13, French street Jean-Pierre Mocky, France, 2007, 87 mn

La bête de miséricorde Jean-Pierre Mocky, France, 2001, 84 mn

Les deux films adaptent des romans américains. Dans le premier, Mocky ne sait ni nous amuser ni nous intéresser aux personnages.

Le ton de Fredric Brown (*L'ibis rouge*, p. 1736) convient mieux au réalisateur qui, dans le second film, joue le rôle d'un consolateur assassin – cousin de *l'Étrangleur* (p. 64) de Paul Vecchiali – opposé aux deux policiers joués par Jackie Berroyer et Bernard Menez, ce dernier "bénéficiant" de la miséricorde du héros.

Alliance cherche doigt Jean-Pierre Mocky, France, 1997, 88 mn

En quête d'une épouse pour s'occuper de sa ferme, Jean (François Morel) s'adresse à l'agence matrimoniale dirigée par Geneviève (Carmen Maura) et son fils André (Guillaume Depardieu). Au terme d'une série de rencontres, Jean s'accommodera de Geneviève alors qu'André trouvera une âme sœur (ou frère?) à qui il ne dit pas "Nobody is perfect", mais "Le bonheur est dans l'imprévu".

Le bénévole Jean-Pierre Mocky, France, 2006, 82 mn

Le syndicaliste Max (Michel Serrault dans un de ses tout derniers rôles) a la bonne idée de défendre les bénévoles, qui feront désormais payer leurs services. Ce qui indispose beaucoup de monde, en particulier l'Église qui s'en remet au jugement de Dieu. Comme nous sommes à Agde, une joute nautique oppose Max à l'évêque qui tombe à l'eau.

Hross íoss *Des chevaux et des hommes*, Benedikt Erlingsson, Islande, 2013, 81 mn

Étonnant film anti-spéciste qui minimise la distance entre humains et chevaux. D'où une succession de saynètes tournées dans de beaux paysages islandais ; le scénario, peu élaboré, est peut-être dû à un équidé.

La caméra est capable de filmer un homme à cheval sans cadrer sa tête. Le monde est parfois vu, par reflet, dans l'œil d'un cheval ; et, par symétrie dans celui d'un humain. S'il n'y a tout de même pas de relations sexuelles entre hommes et bêtes, un parallélisme s'établit entre le couple faisant l'amour à même le sol à la fin du film et la saillie du début ; saillie qui cause la mort de la jument, abattue par son propriétaire, apparemment jaloux.

Étonnant moment où un personnage se protège du froid en s'abritant dans le ventre d'un cheval mort : on pense à *L'expiation* de Victor Hugo.

Umi yori mo mada fukaku *Après la tempête*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 2016, 117 mn

Ryōta (Hiroshi Abe) a eu sa petite heure de gloire comme écrivain, mais la passion du jeu lui a été fatale. Son épouse Kyōko (Yōko Maki) l'a quitté et il vivote désormais comme détective privé un peu maître-chanteur. Lors d'une tempête, ce peu ragoûtant personnage se retrouve avec son ex-femme et son fils au domicile de sa mère Yoshiko (la récurrente Kirin Kiki) qui rêve de reformer le couple, tout comme son fils d'ailleurs. Le rapprochement espéré ne se produit pas et Ryōta promet de payer la pension quand il reverra son fils le mois suivant.

Chez sa mère, Ryōta subtilise des objets, comme la belle pierre à encre qu'il met en gage, l'argent étant sans doute plus destiné au jeu qu'aux arriérés de pension. Le prêteur connaissait bien son père, un bon client, lui aussi panier percé ; quand Yoshiko croit voir son époux décédé sous l'aspect d'un papillon bleu (cf. *Still walking*, p. 322), elle lui demande d'aller se poser ailleurs ! Portrait réussi d'un individu irresponsable ; peut-on échapper au modèle paternel ?

Rakvičkárna Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1964, 10 mn

Et cetera Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1967, 8 mn

Historia Naturae, Suita *Histoire naturelle (suite)*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1967, 9 mn

Tichý týden v domě *Une semaine tranquille à la maison*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1969, 19 mn

Žvahlav aneb šatičky slaměného Huberta Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1971, 13 mn

Cinq courts-métrages, de factures très diverses, du début de la carrière de Jan Švankmajer (cf. p 921). Le premier, *Rakvičkárna*, est une animation en volume mettant en scène des marionnettes filmées. Le second, *Et cetera* recourt à des techniques graphiques très éloignées de l'idée qu'on se fait d'un dessin animé. Le troisième est un bestiaire dédié à l'empereur fou Rodolphe II : les animaux y sont associés à des types de musique, par exemple les reptiles et la tarentelle, les humains et la valse. Le quatrième débute de façon "normale" avant de verser dans le surréalisme, d'où l'apparition d'un étrange volatile, la chaise à plumes. Le dernier, vaguement inspiré du poème *Jabberwocky*, est un hommage éblouissant à Lewis Carroll dont Švankmajer est l'illustrateur le plus inspiré depuis John Tenniel, ce qu'il devait confirmer avec son *Alice* (p. 143).

Beoning *Burning*, Chang-dong Lee, Corée, 2018, 148 mn

Excellent film centré sur Jong-su, jeune homme solitaire qui vit à la campagne alors que son père, irascible, est en prison pour coups et blessures. Il s'attache à une jeune femme Hae-mi, camarade d'enfance retrouvée. Mais cette dernière s'amourache de Ben, un privilégié qui se vante de brûler des serres en plastique pour son plaisir. Quand Hae-mi disparaît, Jong-su, inconsolable, comprend que Ben ne s'attaque pas aux serres, mais aux jeunes femmes. Il poignarde le présumé tueur, puis, traitant sa superbe Porsche comme une serre, y fourre le cadavre et ses propres habits pour l'incendier ; et s'en va nu, comme purifié par le feu.

La ferme de Jong-su est située à Paju, tout près de la DMZ (la zone démilitarisée) ; au loin, les haut-parleurs du Nord psalmodient leur vaine propagande.

Dolor y gloria *Douleur et gloire*, Pedro Almodóvar, Espagne, 2019, 109 mn

Salvador Mello (Antonio Banderas), metteur en scène au creux de sa carrière, se remet en cause. À l'occasion de la ressortie de son film *Sabor* (Saveur), il retrouve l'acteur Alberto (Asier Etxeandia) après une brouille de trente ans due à la drogue qui aurait plombé son jeu. Et se laisse entraîner dans une "chasse au dragon", chevauchée particulière du "caballo" qu'est l'héroïne. Ses rêveries le ramènent auprès de sa mère jeune (Penélope Cruz) ou âgée (Julieta Serrano). Après avoir revu un ancien amant, Federico (Leonardo Sbaraglia) et passé un examen médical, il est prêt à descendre de cheval pour renouer avec la créativité.

Malgré l'excellence de l'interprétation de Banderas, le film, indéniablement sincère, n'a pas l'extravagance des meilleurs Almodóvar : il paraît bien sage en regard du classique *Huit et demi* (p. 18) ou du bouleversant *Alexandrie, encore et toujours* (p. 363) dû à un autre cinéaste homosexuel, Youssef Chahine.

Salinui chueok *Memories of murder*, Joon-ho Bong, Corée, 2003, 99 mn

Deux policiers enquêtent sur une série de meurtres sexuels commis dans un village. Malgré leurs efforts et un traitement particulièrement brutal des suspects, toutes les pistes mèneront à des impasses.

L'action se passe en 1986. En contrepoint du film, l'opinion désastreuse que se font les civils des forces de l'Ordre occupées avant tout à réprimer toute manifestation démocratique dans ces années de dictature militaire. Les policiers, qui recourent à la torture et aux menaces de mort, n'obtiennent que des aveux téléphonés. Un débile mental qu'ils avaient trop malmené se fait écraser par un train en tentant de leur échapper. Le dernier suspect semble enfin le bon, mais l'analyse de l'ADN – procédé alors à son tout début – n'est pas concluante ; un des flics tentera néanmoins de le zigouiller pour simplifier le problème.

Lovers and lollipops Morris Engel & Ruth Orkin, USA, 1956, 82 mn

Après *Le petit fugitif* (p. 1514), le couple Engel/Orkin récidive avec l'histoire d'une veuve qui pense se remarier et doit gérer le conflit potentiel entre sa fillette et son fiancé. Le film nous montre le New York des années 1950, sa statue de la Liberté mais aussi des lieux moins connus ; il est une sorte de documentaire sur le quotidien des classes moyennes. Bien que tourné de façon novatrice, la dédramatisation, la quasi-absence de ficelles rendent le film assez barbant : on peut le suivre en faisant autre chose. Sur un thème voisin, *Visages d'enfants* (p. 1657), qui se passe dans le Valais, est plus réussi.

The prince of darkness *Prince des Ténèbres*, John Carpenter, USA, 1987, 98 mn

C'est un peu *Night of the living dead* (p. 1342) avec des zombies menaçants qui se reproduisent comme des vampires. L'informatique années 1980, assez fruste, est passée par là : le Diable communique par les écrans installés dans les souterrains de l'église dédiée à Saint Godard (!). Le prêtre (Donald Pleasence) arrêtera *in extremis* une zombiette qui, à travers un miroir liquide comme sorti d'*Orphée* (p. 524), était en train de tirer à elle le prince des Ténèbres. La musique de ce film assez réussi est due, comme d'habitude, au réalisateur.

Kyūketsuki Gokemidoro *Gokemidoro le vampire*, Hajime Satō, Japon, 1968, 84 mn

Quand un film atteint un certain niveau de nullité, il devient jubilatoire. C'est le cas ici avec cette œuvre que n'aurait pas reniée Ed Wood. Avec plus de moyens que le "maître" américain, ceux de la Shōchiku et donc la couleur qui permet de faire ressortir des trucages aussi laids que maladroits. L'histoire est une sorte de *remake* de l'immortel *Plan 9 from outer space* (p. 596) : des extra-terrestres arrivés en soucoupe, les Gokemidoro, ont décidé l'invasion de la Terre et l'extermination de ses habitants, ce qu'ils sont en train de réussir au vu de la dernière séquence. Pour ce faire, ils prennent l'aspect insidieux d'une sorte de mousse à raser et s'emparent de leurs victimes qui deviennent alors des espèces de vampires : on les reconnaît à la crête verticale rouge qu'ils portent sur le front. La dimension politique n'est pas absente, avec la bombe atomique, le Vietnam et même le parti libéral-démocrate dont un représentant est particulièrement soigné par le scénario : corrompu et lâche, il est une proie de choix pour le vampire de service. Le nom des vampires de l'espace est formé en accolant deux toponymes de Kyōto, ce qui donnait Kokemidoro, devenu Gokemidoro pour éviter l'homophonie avec *kokeru*, faire un flop (!).

Barwy ochronne *Camouflage*, Krzysztof Zanussi, Pologne, 1977, 97 mn

L'opposition entre deux universitaires, à l'occasion d'une école d'été de linguistique. Jaroslaw (Paul Garlicki), jeune chargé de cours honnête et idéaliste, est prêt à prendre des risques et à soutenir un étudiant qui présente des vues hétérodoxes – la relation entre son et signification ! Bien qu'extravagante, cette thèse est la seule à se dégager de la médiocrité ambiante. Face à Jaroslaw, son aîné retors Jakub (Zbigniew Zapasiewicz) a abdiqué toute ambition intellectuelle et se contente de vivre, désabusé, dans les rouages du système. Une lecture possible du film en fait le plus intelligent des deux, son objectif étant le pouvoir plutôt que l'esprit. Malgré les maladresses à répétition qui lui aliènent le soutien du vice-doyen, on peut penser que Jaroslaw et sa droiture l'emporteront à long terme. Jakub en est d'ailleurs plus ou moins conscient puisqu'il s'ingénie à déniaiser son jeune collègue en lui révélant les compromissions inévitables dont serait, selon lui, faite la vie. Jaloux de l'intégrité de Jaroslaw, il voudrait qu'il vende son âme au Diable et rabaisse comme lui son intelligence au niveau de la ruse.

Le film n'est pas une critique du système universitaire, communiste ou non. Car le renoncement de Jakub, qui n'est pas uniquement dû à la peur de déplaire, exprime un conformisme profond qui va jusqu'à nier la possibilité d'une qualité qui lui fait cruellement défaut, l'originalité. *La structure de cristal* (1969) était déjà centrée sur l'opposition entre deux conceptions du monde.

Dare mo shiranai *Nobody knows*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 2004, 141 mn

Inspiré d'une histoire réelle, le film s'attache à la vie d'Akira (12 ans) et ses trois demi-frères et sœurs, abandonnés dans un appartement de Tōkyō par une mère (You) partie vivre avec un nouvel amant. C'est plutôt amusant au début pour ces enfants, même si Akira regrette un peu de ne pas fréquenter l'école. Puis tout se déglingue progressivement : l'appartement devient un capharnaüm sans eau ni électricité, la nourriture est souvent du périmé donné en cachette par un employé de supermarché "– Tu mangeras l'inarizushi en premier". Il y a comme des éclairs d'inquiétude dans les regards que lance le plus petit, en quête de réconfort, vers son aîné. Aux trois quarts du film on comprend que la course est engagée entre la Police, qui finira nécessairement par gagner et séparer les enfants, et la Mort, qui peut prendre la forme d'une maladie mal soignée. C'est en fait une chute qui tue la petite Yuki : elle s'en va comme elle était venue, dans une valise que son frère enterre de ses mains avec l'aide d'une fillette qui s'est agrégée à la fratrie. La fin, ouverte et dérangeante, ne nous rassure même pas en mettant en scène, comme dans *Une affaire de famille* (p. 365), ce moindre mal que serait l'intervention des autorités : nous voyons les quatre enfants s'éloigner de dos, comme un bateau en perdition.

Prästänkan *La quatrième alliance de Dame Marguerite*, Carl Theodor Dreyer, Suède, 1920, 71 mn

Norvège, vers 1600. Le jeune pasteur Söfren hérite à la fois de l'église et de Dame Marguerite, la veuve de son prédécesseur qu'il doit épouser ; sa jeune fiancée patiente en se faisant passer pour sa sœur. Mais la vieille femme saura se faire apprécier du jeune couple avant de rendre l'âme en réclamant qu'on cloue un fer à cheval sur la porte après sa mort : était-ce une sorcière ? Une amusante comédie.

The sea of grass *Le maître de la prairie*, Elia Kazan, USA, 1947, 119 mn

Ce western dynastique dans le style de *Giant* (p. 1810) est d'abord un "véhicule" pour le couple formé par Spencer Tracy et Katharine Hepburn. Jim est un *cattle baron* sans scrupule, prêt à tout pour empêcher l'installation de fermiers sur la "mer d'herbe", alors que son épouse Lutie essaie, en vain, d'humaniser ce maître de la prairie. Ce qui la conduira à une courte liaison avec un ennemi de son époux (Melvyn Douglas). Dont naîtra Brock (le météorique Robert Walker), un "fils" adoré cependant, voir gâté par Jim. Mais ni le Code ni les villageois n'appréciant la bâtardise, Brock se mue en voyou et est abattu après qu'il a tué un homme qui mettait en doute sa filiation.

Ce film très réactionnaire – à la fin l'héroïne finit par reconnaître que son mari avait raison quant à la nature divine de la prairie ! – n'est guère typique de Kazan.

Vipère au poing Pierre Cardinal, France, 1971, 82 mn

Adaptation de l'œuvre d'Hervé Bazin dominée par Alice Sapritch dans le rôle de Folcoche, i.e., la folle cochonne, une mère aux allures de marâtre : dure, méchante et menteuse, elle déteste ses trois fils qui lui rappellent ce mari (Maurice Cuvelier) qu'on lui a imposé et qui ne l'a jamais comprise : "– Vous croyez me connaître parce que vous m'avez fait trois enfants dans le noir". Le jeune héros révolté qu'elle surnomme "Brosse-bouillon" la hait en se reconnaissant malgré tout dans celle qu'il n'a jamais pu appeler "Maman" et qui est largement inspirée de la mère du romancier. Tout comme le grand-oncle René qu'on entrevoit à la fin renvoie à l'académicien René Bazin, chantre du paternalisme agrarien (cf. p 1735).

La double inconstance Marcel Bluwal, France, 1968, 115 mn

Le couple formé par Arlequin (Pierre Brasseur) et Sylvia (Danièle Lebrun) se disloque sous les assauts de Flaminia (Judith Magre) qui guigne Arlequin et ceux du Prince (Jean-Pierre Cassel) qui n'a d'yeux que pour Sylvia. Servi par une distribution superlative, Bluwal porte avec bonheur Marivaux au petit écran.

Chant d'hiver Otar Iosseliani, France, 2015, 116 mn

À Paris autour d'un immeuble où l'on croise des princes décaqués qui font les poubelles, des chiens qui traversent en famille les passages piétons, un étrange rouleau-compresseur à l'affût du passant à écraser ; une porte qui s'ouvre dans le mur d'enceinte de la Santé donne sur un jardin exotique.

Rien de neuf dans cet ultime opus où l'on retrouve avec plaisir les thèmes chers au réalisateur : trafic d'armes, musique et chant *a cappella*, goût de la bouteille et des prostituées. Et aussi cette éternelle destruction qui est en même temps renouveau : en témoigne l'étrange maison-mur de Mathieu Amalric faite de pierres ramassées à la brouette et tapissée d'emprunts russes. Les rôles principaux sont tenus par Amiran Amiranashvili et Mathias Jung, récurrents du réalisateur, et Rufus, guillotiné dans le prologue. Dernière apparition de Pierre Étaix.

Songs for dead children S. & T. Quay, Grande-Bretagne, 2003, 24 m

Wonderwood : comme des garçons Stephen & Timothy Quay, Grande-Bretagne, 2010, 3 mn

Maska Stephen & Timothy Quay, Grande-Bretagne, 2010, 24 mn

Unmistaken hands Stephen & Timothy Quay, Grande-Bretagne, 2013, 27 mn

Quatre courts-métrages des frères Quay (cf. p. 1535) qui savent réaliser de petites merveilles en filmant des poupées. Le premier film n'a pas de rapport avec les *Kindertotenlieder* ; il illustre une composition de Steve Martland. Christopher Nolan a réalisé un court-métrage, *Quay* (2015), montrant l'atelier des jumeaux.

Happy-go-lucky Be happy, Mike Leigh, Grande-Bretagne, 2008, 119 mn

Poppy (Sally Hawkins) est une institutrice exubérante, superficielle et un peu agaçante. Nous la suivons avec ses amies, à l'école avec les enfants, dans un cours de flamenco et aussi en train de prendre des leçons de conduite. Scott (Eddie Marsan), son moniteur, est son exact opposé : introverti, sérieux, conspirationniste et raciste, il professe d'étranges théories comme celle du point EnRaHa, sommet d'une pyramide d'où l'on aurait une vue plongeante. Il tombe amoureux de cette trombe qui ne peut que le repousser.

Illustration de la capacité d'empathie du réalisateur, c'est dans la violente querelle finale – il vient d'apprendre que Poppy a un petit copain – que Scott arrive enfin à s'exprimer en déballant ses quatre vérités à celle qu'il aime ; laquelle reste par contre murée dans cette carapace d'optimisme qui la dispense de s'intéresser aux autres : "Be happy".

Dark city *La main qui venge*, William Dieterle, USA, 1951, 98 mn

Trois copains, joueurs professionnels, dépouillent Winant (Don DeFore), un gogo de passage, d'un gros chèque qu'il transportait pour le compte de tiers ; la victime se pend. On apprend ensuite qu'un des trois requins (Ed Begley) a été étranglé : le frère de Winant, un psychopathe, a décidé de venger son frangin. Les deux autres ont très peur et d'ailleurs l'un d'eux (Jack Webb) subira le sort du premier. Le survivant (Charlton Heston quasi-débutant) est pris d'un remords et va voir la veuve Winant (Viveca Lindfors) pour réparer, du moins matériellement, le dommage causé. Il est finalement agressé dans sa chambre par l'étrangleur et sauvé *in extremis* par le policier (Dean Jagger) qui suivait l'affaire.

Œuvre mineure sans temps morts où Lizabeth Scott chante de sa voix rauque. Pour accentuer le climat d'angoisse, nous ne voyons du tueur (Mike Mazurki) que sa grosse paluche ornée d'une chevalière ; ses traits ne sont révélés qu'à la fin.

On borrowed time *L'étrange sursis*, Harold S. Bucquet, USA, 1939, 99 mn

Sous l'aspect glaçant de Mr. Brink (= seuil), la Mort (Cedric Hardwicke) rôde autour des grand-parents (Beulah Bondi et Lionel Barrymore) d'un jeune orphelin. Il arrive à s'emparer de la grand-mère, mais le grand-père acariâtre parvient à l'emprisonner dans un arbre : désormais, ne meurent plus que ceux qui s'en approchent trop près. Finalement, Brink réussit à attirer l'enfant qui fait une chute dont il ne peut même pas mourir ; pour abréger les souffrances du garçonnet, le grand-père libère Brink et rejoint le Paradis avec son petit-fils.

La fin n'est pas triste, puisqu'il y a ici une vraie vie après la mort. Barrymore – acteur infirme – se lève de son fauteuil roulant pour aller au Paradis en marchant (!). Avec Henry Travers et Eily Malyon dans le rôle d'une antipathique "pissmire" (fourmi) que le grand-père cherche en vain à livrer à la Mort.

Seven days in may *Sept jours en mai*, John Frankenheimer, USA, 1964, 113 mn

Un clan d'extrême-droite mené par le général Scott (Burt Lancaster) veut prendre le pouvoir aux États-Unis. Un de ses adjoints, le colonel Casey (Kirk Douglas) a vent d'une structure militaire secrète, ECOMCON dont il comprend qu'elle est le bras armé du coup d'état fomenté par son supérieur. Le Président (Fredric March) saura, avec l'aide de ses deux amis de toujours (Edmond O'Brien en sénateur alcoolique et Martin Balsam), arrêter le complot *in extremis*.

La technique du coup d'État a bien évolué depuis, voir la récente tentative de Trump, basée sur les réseaux "sociaux" complotistes. La distribution est excellente, avec, dans un second rôle, une Ava Gardner aux traits déjà empâtés.

Monsieur Vincent Maurice Cloche, France, 1947, 109 mn

Vincent de Paul est un rôle en or pour Pierre Fresnay, acteur alsacien qui, retrouvant l'accent méridional – celui de Dax, pas celui de *Marius*, p. 590 –, est bouleversant, voire effrayant, quand il s'en prend à des dames patronnesses *ante litteram* prêtes à laisser mourir un nourrisson coupable d'être né dans le péché ; le scénario ne fait d'ailleurs aucune concession, puisque la philippique ne convainc en aucune façon ces pimbêches (dont Gabrielle Dorziat).

Le film est tourné à Pérouges, ville morte de l'Ain à laquelle le cinéma, puis le tourisme ont redonné un semblant de vie.

Grouz 200 *Cargo 200*, Alexeï Balabanov, Russie, 2007, 86 mn

À Leninsk, le policier fou Jourov (Alexeï Polouyan) enlève la jeune Angelika malgré ses menaces de représailles : “– Mon père est le chef régional du PCUS”. Un innocent, Alexeï (Serebriakov), se laissera condamner pour le meurtre, collatéral à l'enlèvement, d'un vietnamien et sera nonchalamment exécuté d'une balle dans la nuque. Jourov, impuissant, ne sait que faire de sa victime attachée nue sur un lit et finit par convoquer l'ex-fiancé de la belle, un “cargo 200” – euphémisme qui désigne les morts ramenés d'Afghanistan – : le cadavre en décomposition partage alors la couche de la jeune femme terrorisée. La veuve d'Alexeï vient venger son époux et abat Jourov, ce qui ne dérange guère sa vieille mère, rivée à la télévision.

Le scénario, qui démarque en partie *Sanctuaire* de Faulkner, se veut une reconstitution de l'URSS de l'éphémère gérontocrate Tchernienko (1984). Même s'il dépasse en horreur *Colin-maillard* (p. 215), le film ne semble jamais gratuit. Et il y a un petit côté Dostoïevski dans les discussions sur Dieu stimulées par la vodka : l'infortuné Alexeï, adepte de Campanella, s'oppose à un professeur athée qui retrouve à la fin le chemin de la Foi.

Péchés de jeunesse Maurice Tourneur, France, 1941, 92 mn

Un film à sketches dans la lignée d'*Un carnet de bal* (p. 4), en moins brillant. Lacalade (Harry Baur), riche sans enfant, fait le tour de ses bâtards pour en adopter un. Le premier (Fred Pasquali) est un gargotier minable, le second un chef d'orchestre prometteur qui doit tout à son père adoptif (Pierre Bertin) et n'aurait que faire de son père biologique. Il apprend d'une acrobate de cirque (Monique Joyce) que son troisième fils n'est pas de lui mais d'un voleur actuellement à Fresnes. Le quatrième, élevé dans l'orphelinat dont s'occupe sa mère (Lise Delamare) sera le bon : Lacalade est amené à recueillir tous les enfants dans son château, épisode d'inspiration vaguement pétainiste, moins cependant que *Le val d'enfer* (p. 271) que réalisera Tourneur pour la même Continental.

Our daily bread *Notre pain quotidien*, King Vidor, USA, 1934, 71 mn

Comme l'a remarqué Jacques Lourcelles, les protagonistes portent le même nom que ceux de *La foule* (p. 58), mais la prospérité des années 1920 est bien loin. Ne trouvant pas de travail, le couple retourne à la terre et agrège d'autres victimes de la crise, dans une espèce de communauté chaleureuse, totalement apolitique, ce qui lui permet de recevoir l'onction – n° 59 – du Saint Office Hays. La magnifique séquence finale, qui montre la percée – peu vraisemblable, mais rien ne l'est vraiment dans ce film – d'un canal d'irrigation, a une dimension épique digne du cinéma soviétique de l'époque. Avec John Qualen.

Nevinost bez zaštite *Innocence sans protection*, Dušan Makavejev, Yougoslavie, 1968, 80 mn

Documentaire très intéressant sur le premier film yougoslave parlant, qui portait le même titre. Cette œuvre mal jouée dont sont présentés de larges extraits fut tournée et interprétée par un athlète de cirque, Dragoljub Aleksić, qui exploitait une indéniable force physique. Nous le voyons d'ailleurs au présent exhibant ce qu'il reste de ses capacités. Le film est entrecoupé de bandes d'actualité diverses tournées pendant la guerre, sous le régime serbe fantoche de "Salut national". Le film de 1943, réalisé sans l'aval des Allemands, entra en concurrence avec *La ville dorée* qui célébrait, en Agfacolor, la germanité à travers une ville emblématique... Prague!

The temptress *La tentatrice*, Fred Niblo, USA, 1926, 107 mn

D'après Blasco Ibáñez, ce mélo très réussi débute à Paris. Pour éponger ses dettes, le marquis de Torre Bianca a "prêté" son épouse Elena (Greta Garbo) au riche Fontenoy (Marc McDermott) qui la couvre de bijoux; mais elle se refuse à lui et il se suicide lors d'un repas. Coup de foudre réciproque cependant entre Elena et Robledo (Antonio Moreno), un ingénieur ami du mari qui retourne en Argentine où il sera rejoint par le couple Torre Bianca. La présence d'Elena attire convoitises et malheurs. Un gaucho un peu bandit (Roy D'Arcy) se bat au fouet contre Robledo avant d'assassiner le mari de la belle, puis lui donne la sérénade en dynamitant un barrage; Cantenac (Lionel Barrymore), ami de toujours de l'ingénieur, se fait meurtrier par passion amoureuse. C'en est trop pour Robledo qui renvoie la tentatrice à Paris où elle sombre dans l'alcool et la prostitution.

Garbo est particulièrement belle dans ce film, qu'elle soit la reine des soirées mondaines ou la femme en haillons hallucinée qu'on voit à la fin dans un bar offrir son dernier bijou à un homme qu'elle a pris pour le Christ. Les scènes de bal avec cotillons font penser aux films de Sternberg, e.g., *Underworld* (p. 64).

The captive city Robert Wise, USA, 1952, 91 mn

Dans une petite ville américaine, un journaliste (John Forsythe) est contacté par un homme qui se prétend persécuté par le chef de la Police (Ray Teal), lequel couvrirait un réseau de paris illégaux. Il ne prend le message au sérieux qu'après la mort – très suspecte – de l'informateur et commence une enquête. Il est, à son tour, persécuté par la Police et menacé de mort : quand une femme qui s'appêtait à parler est "suicidée", il prend la fuite, poursuivi par la Mafia. Il arrivera cependant à témoigner devant une commission du Sénat.

L'atmosphère oppressante de paranoïa face à une corruption qui semble toucher presque tout le monde et la dénonciation finale se retrouveront – transposées en science-fiction – dans *Invasion of the body snatchers* (p. 1005). Le sénateur démocrate Estes Kefauver, connu – et détesté jusque dans son parti – pour son combat contre le crime organisé, fait une déclaration à la fin du film.

The power and the glory Thomas Garner, William K. Howard, USA, 1933, 76 mn

À la mort de Tom Garner (Spencer Tracy), impitoyable magnat (*tycoon*) des chemins de fer, l'ami de toute une vie, Henry (Ralph Morgan), se souvient ; d'où une série de flash-backs dans le désordre. Jeune ouvrier illettré, son épouse Sally (Coleen Moore) l'avait poussé à s'élever en suivant les cours du soir. Bien plus tard, il employa des moyens brutaux pour briser une grève dans le sang. Il tomba alors amoureux d'une jeune femme, Eve (Helen Vinson), épousée après le suicide de Sally. . . mais qui le trompait avec son propre fils et il se suicide à son tour. "Pas si mauvais que ça" semble être le verdict implicite de Henry.

Le scénario de Preston Sturges annonce *Citizen Kane* (p. 472). Mais on est loin du chef-d'œuvre de Welles à cause d'une réalisation un peu terne ; en particulier, la cicatrice que Tom porte à la main depuis l'enfance, sorte de "Rosebud", aurait pu être mieux exploitée.

Love me tonight *Aimez-moi ce soir*, Rouben Mamoulian, USA, 1932, 89 mn

Le meilleur *musical* de la série des Chevalier/MacDonald (p. 1271). L'intrigue, sans intérêt, fait du premier un tailleur, de la seconde une princesse. Les trouvailles de mise en scène de Mamoulian – qui remplace Lubitsch – sont remarquables. Tout commence par une symphonie des bruits de Paris qui se réveille ; puis une chanson *Isn't it romantic* passe de bouche en bouche, en commençant par le tailleur, puis un taxi, un camp de tsiganes avant d'aboutir sur les lèvres de la princesse. Trois vieilles femmes, sortes de Parques, commentent les potins du château. Avec Charles Ruggles, C. Aubrey Smith, Myrna Loy et Robert Greig.

A sense of history Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1992, 25 mn

Sur un monologue de sa plume, Jim Broadbent campe le comte de Leete, 23ème en titre. Nous apprenons que le respectable gentleman tua son frère aîné pour hériter du titre, que sa mère était très belle et parfaitement stupide, qu'Hitler était un type dans son genre, capable de relever une vieille maison en quasi-faillite. Également qu'il assassina sa première épouse et ses enfants témoins du crime. Tout ça raconté avec l'aplomb inimitable de l'aristocratie anglaise.

Persona non grata Krzysztof Zanussi, Pologne, 2005, 111 mn

Ambassadeur polonais en Uruguay, Wiktor (Zbigniew Zapasiewicz, acteur préféré de Zanussi), qui se remet mal du décès soudain de son épouse Helena, doit faire face aux intrigues de son attaché (Jerzy Stuhr) qui transmet des rapports sur son alcoolisme au ministre (Daniel Olbrychski). Il soupçonne la femme russe du nouveau consul d'espionner pour son pays. En compétition avec les Russes pour une vente d'hélicoptères, sa méfiance à l'égard des ex-grand-frères lui fait négliger les Italiens qui enlèvent le contrat.

Sa souffrance se pimente de jalousie : il se met à imaginer que le Russe Oleg (Nikita Mikhalkov) a pu être l'amant de la défunte. Sans répondre directement, ce dernier, proche de Wiktor au temps de Solidarność, le tourmente au moyen d'une demi-photo équivoque où il tient Helena dans ses bras.

L'ambassadeur fait piquer son chien très malade puis va, en pyjama, vider l'urne funéraire de son épouse dans la mer en signe de protestation contre un monde qui a déçu ses espérances. On le retrouvera mort dans sa chambre à côté de la photo complète – son ami russe lui a finalement fait parvenir le morceau manquant – et qui montre Oleg, Wiktor et Helena ensemble.

Ce beau film centré sur le vieillissement, la tromperie et l'abandon se referme ainsi sur une lueur qui nuance le désespoir auquel a succombé Wiktor. Ce ne sont pas les autres qui l'ont trahi, mais lui qui a commis le péché de doute.

Rosa la rose, fille publique Paul Vecchiali, 1986, 84 mn

Bien que tourné dans le quartier des Halles, le film est d'un total irréalisme : où aborde-t-on une professionnelle (Marianne Basler) une rose à la main ? Le maniérisme de Vecchiali lorgne, comme souvent, du côté du cinéma des années 1930. Ce qui donne des intermèdes musicaux réussis (musique de Roland Vincent), mais aussi des ratages comme ce banquet inspiré de la Cène de Leonardo. Sans parler des fantasmes sexuels des clients, pâles décalques de ceux de *Belle de jour* (p. 1314) où jouait Jean Sorel – ici maquereau aux traits empâtés.

Ce film en dents de scie est racheté par la tragédie finale, assez émouvante.

Sleep, my love *L'homme aux lunettes d'écaïlle*, Douglas Sirk, USA, 1948, 92 mn

Richard Courtland (Don Ameche) veut se remarier avec une femme fatale (Hazel Brooks aux déshabillés suggestifs) et pour cela doit se débarrasser du principal obstacle, son épouse Alison (Claudette Colbert) qu'il veut faire passer pour folle. Il nie l'existence de Vernay (George Coulouris), l'homme aux lunettes d'écaïlles, un photographe complice qu'il a chargé d'effrayer son épouse. Le *modus operandi* de l'époux consiste à préparer un chocolat drogué pour Alison puis à lui suggérer d'aller se jeter par la fenêtre – qui donne sur le cinégénique pont de Queensboro – ou encore d'assassiner le terrifiant Vernay. Comme dans d'autres œuvres du même genre (*Gaslight, Experiment perilous* (pp. 562, 1197), un chevalier servant (Robert Cummings) déjouera ce diabolique complot.

Ce Sirk mineur est plus palpitant que *Merci pour le chocolat* (p. 464), mais pas très original. Avec Keye Luke.

Gas-oil Gilles Grangier, France, 1955, 89 mn

Le petit artisan camionneur Chape (Jean Gabin) est soupçonné par le gangster Schwob (Roger Hanin) de s'être approprié une serviette contenant le produit d'un hold-up. Sur un scénario de Michel Audiard, le film se veut la description d'un monde populaire de petits artisans (dont Marcel Bozzuffi et Albert Dinan). Cependant, la solidarité qui les unit pour cerner la voiture de Schwob semble peu plausible et les criminels, dont Ginette Leclerc, bien convenus. Quant à la conception du rôle des femmes, on la résumera par la démission de l'institutrice (Jeanne Moreau) qui abandonne son travail pour aller vivre maritalement avec Chape : on est bien loin du féminisme de *L'amour d'une femme* (p. 1103). On retiendra de belles images des routes du Puy-de-Dôme.

The King of kings *Le Roi des rois*, Cecil B. DeMille, USA, 1927, 160 mn

Le film, qui évoque constamment la peinture, est avant tout une grande réussite plastique : quand la tempête se déchaîne au moment de la crucifixion et la scène, qui renvoie à Rembrandt, où Caïphe égrène les 30 deniers devant Judas. L'introduction, avec sa Marie-Madeleine sortie de chez Gustave Moreau, et la résurrection sont tournées dans un Technicolor dont les couleurs, superbement choisies, parviennent à faire oublier les limitations du bichrome.

Magnifique trône de Ponce Pilate surmonté d'un aigle gigantesque. Joseph Schildkraut est un excellent Judas rongé de l'intérieur par le remords. Le Christ est joué par H. B. Warner, qui ne retrouvera que des rôles plus modestes : assistant du Grand Lama (*Lost horizon*, p. 109) ou pharmacien (*It's a wonderful life*, p. 399).

The black panther *La panthère noire*, Ian Merrick, Grande-Bretagne, 1977, 94 mn

Neilson (Donald Sumpter) ne jure que par l'Armée : il prépare ses petits cambriolages comme des campagnes militaires, s'entraîne devant sa glace comme De Niro dans *Taxi driver* (p. 1730). C'est d'ailleurs un fanatique de l'autorité : on le voit demander à sa fille de relaver une fourchette propre parce qu'il a dit qu'elle était sale, puis de la laver à nouveau. . . ça sent la corvée de chiottes !

Malheureusement pour lui (et ses victimes !), Neilson rate tout ce qu'il fait. Il cambriole de nuit des bureaux de poste ou des épiceries dont, maladroit, il réveille les occupants ; il se sauve alors en tirant dans le tas. Il enlève une adolescente qu'il enferme dans un égout ; sa méthode pour toucher la rançon étant aussi inadéquate que ses tentatives de cambriolage, la jeune fille en meurt.

On n'a jamais su s'il l'avait tuée ou si elle avait été victime d'un accident. Car il s'agit d'une histoire vraie, toute récente à l'époque.

Si l'on peut, à la rigueur, comprendre qu'un individu se fasse cambrioleur, voire kidnappeur, il se doit au minimum d'être efficace. Pour Neilson, tout n'est que question d'uniformes, d'armes, d'ordres absurdes, de cartes d'état-major. Le film est finalement une terrifiante illustration de l'essentialisme militaire.

La vie en rose Jean Faurez, France, 1948, 89 mn

Dans un pensionnat, un pion croit vivre une histoire d'amour romantique alors qu'il est en réalité la risée d'un trio d'élèves. Touchante composition de Louis Salou, une de ses dernières, hélas. Avec François Périer.

Passe montagne Jean-François Stévenin, France, 1978, 108 mn

Pas très loin d'une autoroute, un garage dans un bled perdu du Jura. Quand il ne s'occupe pas de dépannage, Serge (Jean-François Stévenin) travaille à un projet aussi grandiose qu'abscons auquel il associera Georges (Jacques Villeret), un Parisien dont il doit réparer la voiture. Il est question d'un grand oiseau en bois qui ne trouvera sa place définitive que dans une combe magique délicate à localiser car à la limite de trois communes. Et même sur une carte, c'est difficile car ce n'est jamais la bonne moitié de carte.

Serge entraîne Georges dans cette quête souvent nocturne dans la montagne mais il l'emmène aussi boire et divaguer avec une bande de copains. Le Parisien reparti, nous voyons Serge, juché sur son oiseau-observatoire, en train de calculer on ne sait trop quoi. Parfaite illustration de ces rêves auxquels nous tenons tant, tout en sachant confusément qu'ils ne sont que des illusions. Ce qui ne leur enlève rien, tout au contraire.

Paranoid park Gus Van Sant, USA, 2007, 84 mn

L'image du pont St Johns situe le film à Portland. C'est avec la planche à roulette qu'il pratique au Paranoid park que le lycéen Alex provoque accidentellement la mort d'un vigile des chemins de fer. Nous le suivons quelques jours en train de ressasser sa culpabilité, d'écrire une confession avant de la brûler. Le film, magnifique, qui s'attache aux pas du héros, notamment dans les couloirs de son lycée, montre l'évidente influence de Béla Tarr (cf. *Elephant*, p. 1679).

La maison du Maltais Pierre Chenal, France, 1938, 89 mn

Matteo (Marcel Dalio) enchante la ville de Sfax de ses contes parfumés et vit un grand amour avec la prostituée Safia (Viviane Romance). Pour gagner de l'argent et élever l'enfant à venir, il se fait contrebandier d'armes tandis que sa chérie se console auprès d'un archéologue de passage (Pierre Renoir) qui l'épouse en croyant que l'enfant est le sien. Safia s'embourgeoise au point de suivre les cours de la Sorbonne sur "la philosophie positive d'Auguste Comte" ! Devenu chef de gang à Paris, Matteo se sacrifie pour que le passé ne vienne pas salir la vie de son ex-amour et de leur enfant commun.

Le scénario est une accumulation effarante de poncifs, digne du XIX^e siècle. Mais quelle distribution ! Fréhel, Jany Holt, sans oublier Louis Jouvet en détective maître-chanteur qui menace de déterrer le passé.

Matteo est qualifié de "crouillat", mot à la fois bienveillant et raciste, autrement dit paternaliste ; suivant le contexte, il l'accepte ou le refuse violemment.

Marie-Martine Albert Valentin, France, 1943, 99 mn

Des flash-backs successifs dévoilent, pli selon pli, le passé de Marie-Martine (Renée Saint-Cyr). On apprend qu'elle est sortie de prison, puis qu'elle y alla pour meurtre, dénoncée par un écrivain sans scrupules (Jules Berry), enfin qu'un notable (Jean Debucourt) lui fit porter le chapeau pour un crime commis par sa propre fille. Le véritable sujet de ce film remarquable est sa narration à tiroirs qui fonctionne à merveille, servie par d'excellents seconds rôles : Jeanne Fusier-Gir, plus vieille taupe que jamais, Sylvie, Hélène Manson et Marguerite Deval, cette dernière détenant la clef du passé enfoui.

Une séquence, sans relation à l'intrigue, oppose Bernard Blier à Saturnin Fabre, lequel prononce cinq fois de suite le (trop) célèbre "Tiens ta bougie... droite!". Et aussi cette réplique croquignollette digne des "logiques" contrefactuelles : "Si ça s'était passé comme ça aurait dû se passer, tu serais mon fils". On mentionnera aussi le rapprochement entre une religieuse et une prostituée : toutes deux veulent embrigader l'héroïne tout juste sortie de prison.

Punishment park Peter Watkins, USA, 1971, 87 mn

L'administration Nixon fait juger les activistes politiques par un tribunal d'exception. Les condamnés ont le choix entre quinze ans de prison ou quatre jours dans Punishment park, où on leur fait miroiter une possibilité de sortie. Ils doivent essayer de traverser une sorte de désert de la Mort, sans eau, pour rejoindre un drapeau américain. Comme dans *Les chasses du comte Zaroff* (p. 682), on leur donne un peu d'avance, puis le tir aux pigeons commence ; ils n'ont aucune chance de réussir puisqu'ils sont attendus sur le site d'arrivée : ceux qui croyaient s'en sortir sont exécutés par une Police toujours sûre de son bon droit qui justifie son action au nom de la légitime défense : "Il allait me lancer une pierre".

Cet u-documentaire excessif ne fait qu'exagérer la réalité d'une époque où Nixon envoyait la Garde Nationale ouvrir le feu sur les campus et où Bobby Seale était jugé attaché et baillonné comme l'est un des malpensants du film.

Groundhog day *Un jour sans fin*, Harold Ramis, USA, 1993, 101 mn

La petite ville de Punxsutawney (Pennsylvanie) est connue pour son Jour de la marmotte, qui a lieu le 2 février. Le présentateur météo Phil Connors (Bill Murray) venu rendre compte de l'évènement est pris dans une boucle temporelle et vit désormais plus dans un 2 février toujours recommencé. Nous le voyons donc refaire sans arrêt le même chemin en tentant à peu près n'importe quoi, sûr qu'il est de se réveiller à 6 heures pile, sur la même musique et les mêmes nouvelles. Durant ce cauchemar, il est le seul à progresser – il apprend, par exemple à jouer du piano –, alors que les autres personnages, comme frappés d'amnésie, repartent à zéro à chaque fois. Il finit par connaître tout le monde ; est-ce pour cela que le charme se rompt et qu'il se réveille un 3 février avec la belle Rita (Andie MacDowell) à ses côtés ?

Vargtimmen *L'heure du loup*, Ingmar Bergman, Suède, 1968, 88 mn

Relation volontairement confuse de la démence progressive d'un peintre (Max von Sydow) sujet à des hallucinations sous les yeux de son épouse (Liv Ullmann). A moins qu'il ne s'agisse d'une histoire de vampires : l'étrange château où est invité (ou convoqué) le couple, les aristocrates âgés et inquiétants, ce baron (Erland Josephson) qui marche sur murs et plafonds. Il y a d'ailleurs comme un soupçon de contamination vampirique : la femme finit par ressembler au mari, jusqu'à éprouver les mêmes hallucinations.

Cette réusite atypique renvoie à Dracula, voire à Carl-Theodor Dreyer – que Bergman n'appréciait pas – et son *Vampyr* (p. 516). Film tourné à Fårö (p. 145) avec Ingrid Thulin, Naima Wifstrand et Gertrud Fridh.

L'arrière-pays Jacques Nolot, France, 1998, 87 mn

Jacqui (le réalisateur), un comédien qui a obtenu une certaine notoriété grâce à la télévision, est rappelé au pays (Marciac) par la mort de sa mère. C'est l'occasion pour lui de renouer avec sa famille, dont son père coiffeur.

Le film est comme une version apaisée de *La matiouette* (p. 289). On devine aux conversations que la vie du jeune Jaqui n'a pas dû être de tout repos ; mais le petit écran lui a conféré une sorte d'immunité, ce qui signifie aussi une sorte de barrière invisible avec les autres qui marchent un peu sur des œufs. Il peut même s'adonner à ses "penchants" en allant, chaperonné par une jeune fille, dans une boîte de nuit où il s'éclipse un instant aux toilettes pour un rapport homosexuel tarifé. Quand il s'en retourne à Paris sur la musique de *Sodade*, on devine l'amour-haine que voue Jacqui à sa ville natale, qu'il était content de retrouver et encore plus de quitter ; tout comme Nolot, natif de Marciac, sans doute.

Die Bergkatze *La chatte des montagnes*, Ernst Lubitsch, Allemagne, 1921, 86 mn

Les amours de Rischka (Pola Negri), fille d'un chef de bande qui opère dans les montagnes enneigées et d'Alexis (Paul Heidemann), un officier bourreau des cœurs. L'histoire important peu, on n'en retient que l'aspect farfelu. D'un côté, le fort où est cantonnée l'Armée, d'une architecture expressionniste très peu militaire. De l'autre, les tentes où les bandits vivent comme des Indiens. Mentionnons le ruisseau profond creusé dans la neige par les larmes d'un personnage ou encore les poêles à bois sur lesquels les brigands s'assoient en plein air lors d'un repas de mariage, . . . sans parler d'un magnifique rêve avec personnages en surimpression. Le cadre prend les formes variées de caches inventifs : bandes étroites verticales ou obliques, cercles ou ovales parfois dentelés, voire deux lèvres.

Hana to dotō *Les fleurs et les vagues*, Seijun Suzuki, Japon, 1964, 88 mn

À l'ère Taishō (1912-26), deux clans rivaux, Murata et Tamai, se disputent le juteux contrat de construction d'une usine électrique. Les yakuzas ne sont pas des entrepreneurs officiels : la confusion volontaire entre capitalisme et banditisme donne une superficielle coloration politique à ce film confus de la Nikkatsu.

Sur ce fond, les amours contrariées entre le jeune yakuza Kikuji (Akira Kobayashi) et sa fiancée Oshige (Chieko Matsubara) qui, après moult péripéties, trouveront le chemin de la terre promise de l'époque, la Mandchourie sur laquelle le Japon venait de mettre la main. Un personnage d'assassin, Yoshimura (le récurrent Tamio Kawaji), donne avec son costume de Zorro (!) une dimension inquiétante à cette œuvre divertissante et décorative.

De la belle ouvrage Maurice Failevic, France, 1970, 78 mn

Ouvrier professionnel P3, Pierre (Jacques Serres) s'occupe de la branche "Loisirs et culture" de son syndicat, sans doute la CGT. Vraisemblablement communiste, il rentre dans le lard de jeunes gauchistes qui veulent lui donner des leçons sur le monde du travail ; ils sont certes arrogants, mais ce membre de l'aristocratie ouvrière n'est pas non plus le représentant le plus typique du prolétariat.

Un an plus tard, le travail qu'il accomplissait avec une telle fierté a été, pour l'essentiel, confié à une machine. Le sentiment de déclassement qu'il éprouve le rend querelleur, aussi bien en famille qu'avec ses collègues d'usine et la maîtrise qui n'a pas tort de lui reprocher de bousiller le travail. Nous le quittons, alors qu'il a provisoirement pris du recul, tandis qu'une voix off – un peu redondante tant le film est éloquent – nous interroge sur les ravages de ce qu'on n'appelait pas encore le néo-libéralisme.

Nattvardsgästerna *Les communiants*, Ingmar Bergman, Suède, 1963, 82 mn

Depuis la mort de son épouse, le pasteur Tomas (Gunnar Björstrand) ne croit plus. Dénué d'empathie, il est incapable d'empêcher le suicide d'une de ses ouailles (Max von Sydow), tout comme il refuse l'amour de l'institutrice Märtha (Ingrid Thulin) avec laquelle il a une liaison. Il continue néanmoins à officier malgré le silence de ce Dieu qui, selon le sacristain (Allan Edwall), avait abandonné le Christ sur la croix. Bergman se caricature lui-même dans cette œuvre austère et lugubre, filmée durant un hiver qui est aussi celui de la foi, de l'amour et de l'espoir ; et un peu celui de l'inspiration du cinéaste. Avec Gunnel Lindblom.

Avril et le monde truqué Christian Demares & Franck Ekinici, France, 2015, 102 mn

Dans ce dessin animé uchronique, Rodrigue et Chimène, un couple de varans, ont truqué le monde depuis le Second Empire en enlevant systématiquement scientifiques et inventeurs pour les faire travailler à une entreprise pacifique et altruiste. En conséquence, le développement de la civilisation est resté bloqué au stade de la machine à vapeur. C'est en 1941 que la jeune Avril, héritière d'une famille de chercheurs clandestins, donne le fruit de sa découverte aux deux lézards pour le bien de l'Humanité. Erreur, car l'apparent altruisme de Rodrigue dissimulait un panreptilisme mégalomane : "Les humains vont subir le sort qu'ils méritent". Mais il a le dessous et le monde uchronique peut enfin rattraper son retard par rapport au nôtre.

Le film vaut surtout pour les dessins de Tardi, toujours inspiré par les paysages urbains et le style 1900 ; on remarque en particulier deux tours Eiffel jumelles.

Hitler, ein Film aus Deutschland *Hitler, un film d'Allemagne*, Hans-Jürgen Syberberg, RFA, 1977, 410 mn

Le sujet, monstrueux, méritait un film tout aussi monstrueux, un peu fou. C'est le cas ici, avec cette œuvre théâtrale et parfaitement statique sur fond de toiles peintes, d'images d'archives ou de potences soutenant des pantins. Les acteurs se livrent à des monologues d'une longueur incantatoire où revient le mot "race". Il y a de nombreuses versions de Hitler : Hamlet, Napoléon, le Chaplin du *Dic-tateur* (p. 109), *M le maudit* (p. 82) et le Diable sous l'aspect d'une marionnette.

Dans une quête psychanalytique du "Hitler qui est en nous", Syberberg ressassait la culture allemande, depuis *Muspilli* et les *Nibelungen* jusqu'à Thea von Harbou et Leni Riefenstahl en passant par Ludwig II et Karl May sur fond de musique wagnérienne – tout particulièrement *Parsifal*. Et propose une thèse étonnante : Hitler aurait chipé aux Anglais l'idée de l'impérialisme universel pour la combiner à celle du Peuple élu transféré des Juifs aux prétendus Aryens.

Les habitudes du *Führer*, ses chemises comme son petit-déjeuner, sont détaillées par son valet de chambre ; la neige recouvre lentement l'acteur tandis qu'il égrène cette litanie d'une choquante banalité – celle du *Moloch* de Sokourov (p. 108). Un long passage, sorte de pied-de-nez à la "mythologie" néo-nazie du *Matin des magiciens*, présente un ridicule Himmler s'adonnant à l'occultisme.

À la fin, une fillette joue avec une peluche moustachue : se débarrassera-t-on jamais de Hitler ?

The tree of life *L'arbre de vie*, Terrence Malick, USA, 2011, 139 mn

Les films de Terrence Malick sont splendides et celui-ci ne fait pas exception. L'histoire, s'il y en a une, est centrée sur la disparition d'un des fils O'Brien, vers 1960. Ce qui donne lieu à un retour en arrière et l'évocation du quotidien du jeune Jack et de ses deux frères, à Waco (Texas) vers 1956. À la mère aimante et protectrice (Jessica Chastain) s'oppose le père autoritaire et volontiers brutal (Brad Pitt) aux cheveux en "crew cut" (brosse) auquel les enfants doivent donner du "Sir". Tout ça évoqué dans le style inimitable du réalisateur.

Le reste est moins réussi : devenu adulte, Jack (Sean Penn) semble plus à la recherche du scénario qu'à celle des souvenirs d'un frère mort. Pire, Malick nous inflige une interminable séquence avec nébuleuses et dinosaures. Le style rappelle *2001, a space odyssey* (p. 1727) ; et pour cause car le spécialiste ès effets spéciaux est Douglas Trumbull. C'est très beau, quoique proche d'un clip de propagande religieuse ; les références au *Livre de Job* pourraient être remplacées par n'importe quel slogan du genre "Ne dérangez pas l'ordre divin" ou "Protégez la vie". Comme ce passage se situe tout au début, ce film inégal nous laisse finalement sur une bonne impression.

Alphaville Jean-Luc Godard, France, 1965, 99 mn

Œuvre extraordinaire où les qualités et défauts de Godard se combinent et s'équilibrent pour créer un chef-d'œuvre d'une poésie inattendue. Dans un monde sorti du 1984 d'Orwell où l'on détruit les mots inutiles comme "rouge-gorge", le journaliste Ivan Johnson (Eddie Constantine) du Figaro-Pravda visite Alphaville, cité dystopique régie par l'ordinateur α 60 (dont le nom renvoie au langage de programmation Algol 60) avec à sa tête le professeur Léonard Nosferatu (Howard Vernon), qui, ayant troqué son patronyme pour celui de von Braun, est comme passé du statut de vampire à celui de criminel de guerre. À la tête de l'Institut de Sémantique Générale (!) il veut imposer une société régie par ce qu'il appelle la logique, mais qui est plutôt la prétendue Intelligence Artificielle et ses "cerveaux électroniques". Dans ce monde à la rationalité auto-proclamée, il ne faut pas dire "pourquoi", mais "parce que", car les réponses ont pris le pas sur les questions. Les émotions sont interdites et quiconque est surpris à pleurer est exécuté publiquement dans une piscine pour "action illogique".

Johnson est en réalité l'agent secret Lemmy Caution (détournement d'un personnage qui fit la gloire de Constantine dans une série de films des années 1950) chargé de ramener Nosferatu dans les galaxies extérieures (Nueva York, Tokyohama) ou à défaut de le liquider. La voix monocorde d' α 60 lui annonce qu'il a été identifié, mais il réplique en posant à la machine une énigme qui provoquera à terme sa surchauffe. Il finit par abattre le scientifique totalitaire et s'enfuit en compagnie de sa fille Natacha (Anna Karina) alors que les personnages décervelés d'Alphaville agonisent dans les couloirs.

Le film est également un festival de citations, mais ce n'est pas comme souvent le dernier livre lu par Godard, à moins qu'il n'ait tout juste découvert *Capitale de la douleur* dont des passages sont lus en voix off. On entend aussi "– Moi je voyage au bout de la nuit" ou "– Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie" qui s'intègrent naturellement dans le scénario, grâce à l'humour de Lemmy Caution, contrairement aux habituels cheveux sur la soupe.

"Vous êtes fatigué, M'sieur ?" : les séductrices d'ordre trois, tatouées et numérotées, répètent, en blouse, leur litanie dans les couloirs sur la musique lancinante de Paul Misraki. Natacha n'éprouve aucun sentiment – "Amoureux, qu'est-ce que c'est ?", écho du "Qu'est-ce-que c'est, dégueulasse ?" d'*À bout de souffle* (p. 468). Après l'implosion d' α 60, elle articule péniblement "Je vous aime".

Le film utilise de façon inattendue les décors banals et déshumanisés de l'époque, la poste du Louvre ou des bâtiments filmés de nuit en contre-plongée, ce qui crée une impression d'étrangeté. Vers la fin, sans doute à cause de la destruction de l'ordinateur, la photo vire parfois au négatif.

Second rôle pour László Szabó et apparition d'Akim Tamiroff qui joue le détective Henry Dickson, référence au *Harry Dickson* de Jean Ray.

La corruzione *La corruption*, Mauro Bolognini, Italie, 1963, 79 mn

Le jeune Stefano (Jacques Perrin) se destine à la religion, ce que son père (Alain Cuny), cynique éditeur milanais, ne saurait accepter. Il corrompt littéralement cet idéaliste au moyen de sa jeune maîtresse (Rosanna Schiaffino) qui se charge de le déniaiser lors d'un week-end au large des îles Pontines. Le film se clôt alors que Stefano essuie une larme en contemplant des jeunes gens alignés pour danser le madison, métaphore de sa probable rentrée dans le rang.

Isa Miranda joue la mère neurasthénique de Stefano.

Manon Henri-Georges Clouzot, France, 1949, 101 mn

Manon Lescaut transposé à la Libération avec la Palestine en guise de Louisiane. Le film est un règlement de compte de Clouzot avec cette époque : femmes tondues et trafics en tout genre, par exemple de pénicilline grâce aux Américains. Le frère de Manon (Serge Reggiani) est particulièrement répugnant, tout comme l'est le négociant joué par Raymond Souplex. Manon (Cécile Aubry, extraordinaire) est une femme-enfant gentille, et même un peu trop puisqu'elle utilise ses charmes comme petite monnaie. Difficile de lui reprocher d'être allée avec les Allemands, ce n'est pas sa faute si les Américains sont arrivés après. Pour assurer un niveau de vie décent à son couple, elle se prostitue en cachette, mais dans un établissement tenu par une dame très bien (Gabrielle Dorziat). Elle est même prête à épouser un Américain, car là-bas, les mariages ne comptent pas. Michel Auclair est un Desgrieux avili et dégradé par l'amour qui se retrouve en Palestine avec des émigrants juifs (les acteurs yiddish du théâtre Lancry, fermé en 1953) bientôt abattus par des Bédouins qui blesseront mortellement Manon. La fin du film qui voit Desgrieux traîner le cadavre de l'aimée et l'enterrer dans le sable est d'un romantisme déchirant, inattendu chez Clouzot : "– Je suis heureux que tu sois morte" dit-il à celle que plus personne ne peut désormais convoiter.

Institute Benjamenta Stephen & Timothy Quay, Grande-Bretagne, 1995, 105 mn

Jakob (Mark Rylance) entre à l'Institut Benjamenta, une école de domestiques dirigée par un frère et une sœur (Gottfried John et Alice Krige), où des élèves un peu zombies psalmodient des commandements d'obéissance en répétant *ad nauseam* les mêmes gestes absurdes quand ils n'oscillent pas en cadence. Dans le saint des saints trône un poisson rouge prisonnier d'un bocal aux allures de loupe. On est entre Kafka et la Maison Usher car la sœur meurt.

Étrange et magnifiquement filmé en noir et blanc, ce "rêve qu'on appelle vie humaine" est cependant un peu longuet faute de scénario.

Dead souls *Les âmes mortes*, Bing Wang, 2018, 504 mn

Deux camps de “rééducation”, Jiabiangou (avec son annexe Xintiandun) et Mingshui dans le Gansu, aux confins du désert de Gobi. De 1957 à 1961, on y envoie des déviationnistes, des “régionalistes” mais surtout des “droitiers”. Cette étiquette s’attache facilement à qui n’a pas le bon pedigree de classe, par exemple les enseignants ou encore ceux qui ont été liés à l’Ancien Régime. Ou les imprudents qui, lors des Cent Fleurs où l’on incitait à la critique, ont hasardé quelques observations sur un dirigeant abusif, sur la distance par rapport aux “masses”. Ces accusations sont des sparadraps dont on ne saurait se débarrasser : les contester revient à mettre en doute l’infaillibilité du Parti. . . Il y a d’ailleurs des quotas de droitiers : selon leur niveau on trouvera plus ou moins de déviants !

À Mingshui, la caméra s’attarde longuement sur une sorte de terrain vague où traînent des déchets blanchâtres. Pas d’erreur, ce sont bien des ossements humains ; les habitants, interrogés en 2005, savent qu’il y a ici un charnier, ils y ont même trouvé un squelette menotté. En cherchant, on trouve des cailloux gros comme le poing sur lesquels on peut vaguement lire un nom. Car on mourait beaucoup : sur 3200 internés, seuls 500 en réchappèrent. Les cercueils en bois venant à manquer, on utilisa du chaume puis de simples couvertures.

Cette mortalité terrifiante était aggravée par les conditions d’hébergement : Mingshui se trouvait dans des ravines où aucun baraquement n’avait été construit. Les déportés, qui devaient s’abriter dans des sortes de grottes naturelles, étaient retrouvés morts au petit matin, le froid ayant achevé le travail de la faim. Car la population du camp a été avant tout victime de sous-alimentation, le corps commençant par enfler avant de se transformer en squelette peinant à marcher. La cause de cette disette, qui touchait toute la Chine, est à chercher dans le volontarisme économique du Grand Bond en Avant qui, combiné à une application rigide des ordres, conduisait à une ration journalière inférieure au minimum vital. Pour ne pas mourir de faim, on mangeait les cadavres ; cela valait mieux que les graminées sauvages sources d’une terrible constipation. Les cuisiniers, qui étaient les mieux lotis car ils se nourrissaient en cachette après minuit, avaient un peu le droit de vie et de mort puisque selon le mouvement de leur louche, ils pouvaient décider de mettre quelques nouilles dans la soupe où ne servir que du bouillon.

Les épouses pouvaient rendre visite aux déportés, du moins celles qui n’avaient pas divorcé de ces parias. Mais elles étaient souvent dévalisées en chemin de la nourriture qu’elles avaient tenté d’apporter.

Jiabiangou et Mingshui furent fermés en catastrophe en janvier 1961, laissant quelques survivants ; que Wang Bing interroge longuement – ils ont alors dans les 80 ans – entre 2005 et 2017, avant que tout ne retombe dans l’oubli. La tentative d’élever sur place une stèle commémorative s’est heurtée à l’administration qui n’a pas hésité à la détruire. Mais ce film est plus efficace qu’un monument.

Heaven's gate *La porte du Paradis*, Michael Cimino, USA, 1980, 217 mn

Le film qui provoqua la faillite d'United Artists à cause d'un budget pharaonique et d'un échec critique aux allures de cabale.

En évoquant la "Johnson County War" de 1892, le scénario prend l'Amérique toujours satisfaite d'elle-même à rebrousse-poil. Il est question de l'extermination, non pas des Indiens, mais d'émigrants pauvres venus d'Europe centrale qui dérangent les *cattle barons* du Wyoming. Des tueurs sont payés 50 \$ par tête pour en tuer une centaine (125 exactement); avec l'appui discret de l'Armée et du président républicain Benjamin Harriman. Même si leurs destinées sont un peu traficotées, les principaux personnages du film sont historiques, comme James Averill (Kris Kristofferson), fils de bonne famille devenu shérif, Nate Champion (Christopher Walken), d'abord tueur pour les éleveurs puis leur victime, Ella Watson (Isabelle Huppert), madame d'un boxon où l'on paie "cash or cattle". Ainsi que Frank Canton (Sam Waterston) assassin en chef et William Irvine (John Hurt), politicien alcoolique et corrompu. Tout commence à Harvard en 1870 avec une cérémonie de fin d'étude de vingt minutes où Irvine explique qu'il ne faut surtout rien changer à l'ordre établi. Nous faisons connaissance avec personnage principal, Averill, qu'on retrouve dans le court épilogue (4 mn) à bord d'un yacht au large de Newport en 1903 : il semble avoir perdu son ressort intérieur. Tout ça n'est évidemment pas une glorification du "melting pot".

Le film est aussi un western, mais très loin des stéréotypes du genre; ce genre alors en plein sommeil où les considérations sociales sont, sinon absentes, du moins très édulcorées. Les personnages secondaires ne parlent pas anglais mais plutôt allemand ou ukrainien. On les voit surtout dans des scènes de groupe caractéristiques de la mythologie des émigrants, arrivant sur le toit d'un train ou cheminant avec enfants et bagages sur la route, comme les Hébreux arrivant en Terre Promise. Et cette incroyable scène de bal populaire en patins à roulettes qui fait pendant au prologue où des couples d'étudiants friqués dansaient sur la musique de Johan Strauss. Quant à la Cavalerie, son rôle consiste à venir au secours des tueurs en mauvaise posture. Incidemment, les go-devils, machines "romaines" utilisées par les immigrants, ont bien existé.

Autre manquement aux usages, la revendication à l'européenne de la primauté du metteur en scène – d'où le caractère ostensiblement dispendieux du budget. Le film se voulait un peu la revanche des réalisateurs brimés par les studios depuis le massacre de *Greed* (p. 1725); et son dénigrement la contre-attaque de l'idée hollywoodienne du producteur tout puissant.

Une splendide musique nostalgique (violon et mandoline) de David Mansfield – qui apparaît dans un rôle de violoniste à roulettes – sert ce film qui, au-delà de la dénonciation politique, nous propose un Far West attachant, sans héros positif, comme on n'en voit guère que dans le *John McCabe* de Robert Altman (p. 397).

Onna no rekishi *L'histoire d'une femme*, Mikio Naruse, Japon, 1963, 126 mn

La vie des femmes de la famille Shimizu est ponctuée par des morts d'hommes aux fréquentations douteuses. L'histoire est celle de Nobuko (Hideko Takamine) tout autant que celle du Japon de la guerre et d'après. Elle perd son époux Kōichi tué sur le front et apprend plus tard qu'il avait revu une maîtresse la veille de son départ. La mère de Kōichi (Natsuko Kahara) avait elle aussi perdu le sien qui, criblé de dettes, s'était suicidé en compagnie d'une geisha. Kōhei, fils de Nobuko, meurt à son tour dans un accident de voiture. Une vie triste qu'aurait pu éclairer l'amour d'Akimoto, le meilleur ami de Kōichi, qui se livrait au marché noir et s'était hélas évaporé pour échapper à la Police. Quand la chanteuse de bar Midori vient faire savoir qu'elle est enceinte de Kōhei qui l'avait épousée, la rancœur l'emporte chez la malheureuse Nobuko qui traite sa bru de pute. Concession scénaristique, les trois femmes finissent par se rassembler autour du fils de Kōhei.

Tsuma yo bara no yō ni *Ma femme, sois comme une rose*, Mikio Naruse, Japon, 1935, 74 mn

Kimiko (Sachiko Chiba) part à la campagne retrouver son père Shunzaku (Sadao Maruyama) qui l'abandonna, ainsi que sa mère, pour aller vivre avec l'ancienne geisha Oyuki (Yuriko Hanabusa). Elle espère ainsi lui faire quitter cette vie scandaleuse pour réintégrer le giron familial. Mais, contre toute attente, elle découvre qu'Oyuki est une femme généreuse – ce que n'est pas sa mère – et que Shunzaku, qui l'avait suivi à contre-cœur à Tōkyō, est bien plus heureux dans la montagne avec sa seconde famille ; elle l'incite à y retourner. Un film touchant à la morale pour le moins décapante !

Santa sangre Alejandro Jodorowsky, Mexique, 1989, 123 mn

Deux fils Jodorowsky, Adan et Axel, incarnent Fenix, qui fut témoin, enfant, de la mutilation de sa mère Concha (Blanca Guerra) par son père. Adulte, il participe avec elle à un étrange spectacle où il lui prête les bras dont elle est dépourvue et qu'elle peut actionner à son gré, en particulier pour tuer celles qui s'approchent de trop près du rejeton ; car c'est une femme jalouse et un peu incestueuse. Fenix recule devant le dernier meurtre et poignarde sa mère qui se dissout alors : "Sors de ma vie" dit-il à celle qui n'avait en fait pas survécu aux coups de son père mais garde toujours le pouvoir sur son esprit.

Film d'une poésie douloureuse servi par d'inoubliables images baroques : trisomiques et nains de cirque, un cimetière d'où d'affriolantes mortes sortent de leur tombe et surtout les funérailles d'un éléphant dont le cercueil gigantesque traverse la ville. Références à *The unknown* et *The invisible man* (pp. 699, 1613).

Death takes a holiday *La Mort prend des vacances*, Mitchell Leisen, USA, 1934, 80 mn

La Mort se donne trois jours de vacances : bonne nouvelle pour les accidentés de la route, puisqu'on ne meurt plus. Elle décide même de prendre l'apparence d'un mortel, le prince Sirki (Fredric Brown) qui repartira dans l'autre monde en compagnie de la jeune vivante dont il s'est épris.

Ce film des débuts de Leisen est bavard et statique, en un mot théâtral. Sur le thème de la Mort lasse, Lang avait fait mieux (p. 612). Avec Henry Travers.

Les espions Henri-Georges Clouzot, France, 1957, 121 mn

Directeur d'une clinique en faillite de Maisons-Alfort, le docteur Malic (Gérard Sétty) qui n'a que deux clients dont sa sœur muette (Véra Clouzot), accepte d'héberger pour de l'argent un inconnu que les services secrets américains lui auraient confié. Tout change immédiatement pour lui : sa secrétaire (Gabrielle Dorziat) et sa cuisinière sont remplacées par la patibulaire Connie (Martita Hunt) et ses inquiétants hommes de main Pierre (Fernand Sardou) et Léon (Sacha Pitoëff). Au café d'en face, le garçon Victor (Clément Harari) est tout aussi nouveau et l'Amicale des ocarinistes de Bagnolet (dont Daniel Emilfork) y tient congrès : on entend d'ailleurs leur musique guillerette et menaçante tout au long du film. Déboulent deux chefs de services secrets, ceux de la CIA (Sam Jaffe) et du KGB (Peter Ustinov), lequel a une manière réfrigérante de proposer des cachous.

Tous ces braves gens, dont on ne sait trop pour qui ils travaillent – mais eux-mêmes guère plus – sont ici pour Vogel, un Allemand de l'Est fugitif qui détiendrait le secret de la pire arme jamais conçue. Lorsqu'un chauffeur de taxi (Pierre Larquey) l'amène de nuit, les espions rivalisent d'astuce pour l'apercevoir mais Malic seul le voit : il a les traits de Curd Jürgens.

Quand Malic donne, pour avoir la paix, une fausse photo de Vogel à la CIA, les espions plient bagage. Car le personnage joué par Jürgens n'était qu'un leurre, une manœuvre de diversion permettant au véritable savant (O. E. Hasse de *l' confess*, p. 1229) d'échapper aux deux blocs. L'infortuné fugitif, accompagné par Malic dans le Train Bleu, se croira un moment tiré d'affaire : mais le son de l'ocarina résonne à l'arrêt en gare de Dijon. . .

Le scénario, bien ancré dans une époque où l'on regarde le catch à la télévision, accumule les détails inquiétants, les mines patibulaires et quelques assassinats – Léon, puis Victor – puis se détraque vers la fin, trop rationnelle. Dès lors que le spectateur comprend le subterfuge du faux Vogel, cette œuvre à la limite du fantastique devient une histoire d'espionnage de plus. Henri Jeanson a dit du film que Clouzot avait fait Kafka dans sa culotte.

L'enfant qui joue près de la clinique est interprété par. . . Patrick Dewaere.

The wild bunch *La horde sauvage*, Sam Peckinpah, USA, 1969, 145 mn

1913. L'agonie de la bande (bunch) de pilleurs de banques (ou de trains) emmenée par Pike (William Holden) et formée de Dutch (Ernest Borgnine), des frères Gorch (Warren Oates et Ben Johnson), Ángel (Jaime Sánchez) et du vieux Sykes (Edmond O'Brien, extraordinaire) dont le petit fils, Crazy Lee (Bo Hopkins), est tué au début du film. Ils sont poursuivis par une milice de chemins de fer (Strother Martin, L. Q. Jones) coordonnée par Harrigan (Albert Dekker) qui emploie, à son corps défendant, Thorton (Robert Ryan), un prisonnier en semi-liberté qui fut le meilleur ami de Pike. En pleine révolution mexicaine, nos bandits se mettent au service des loyalistes de Huerta et de leur homme de main Mapache (Emilio Fernández) auquel ils livrent les armes qu'ils ont volées dans un train de munitions de l'armée américaine. Tout se passe très mal à cause d'Ángel qui n'a pas accepté que sa fiancée lui ait préféré l'horrible Mapache. Le film, qui commence par un carnage de l'autre côté de la frontière, se termine par un autre carnage, dans le repaire du seigneur de la guerre. Quand Thorton arrive, ne subsiste plus que Sykes ; tous deux restent au Mexique pour tenter leur chance.

La violence selon Peckinpah est trop stylisée ; dans l'interminable règlement de compte final, les balles qui sifflent dans tous les sens n'atteignent que les combattants et les putes à soldats, jamais les enfants. Cependant le film possède une beauté crépusculaire soulignée par la musique mexicaine. Quand la petite horde, après avoir profité une dernière fois des joies de la vie, se met en route pour aller réclamer ce qu'il reste d'Ángel, elle sait bien qu'il n'y aura pas de retour. Le film s'ouvrait sur un groupe d'enfants en train de torturer un scorpion.

To catch a thief *La main au collet*, Alfred Hitchcock, USA, 1955, 107 mn

Cary Grant joue un cambrioleur rangé des voitures surnommé le Chat, à qui l'on attribue des vols de bijoux sur la Côte d'Azur. Avec l'aide d'un détective des assurances très british (John Williams), il décide d'attraper lui-même le voleur, se conformant ainsi au dicton "It takes one to catch one". Il rencontre la belle Frances (Grace Kelly) et, au terme d'un pittoresque bal masqué, attrape le – ou plutôt la – coupable (Brigitte Auber) sur un toit, repère des chats.

Parmi les seconds rôles, Charles Vanel, Jean Martinelli, Roland Lesaffre et René Blancard. Jessie Royce Landis (qui reprendra du service dans *La mort aux trousses*, p. 993) crève l'écran en mère délurée de Frances. Le film est bien fait, avec des dialogues souvent amusants comme "– Mon collier est une imitation, pas moi". Un peu trop superficiel cependant, en particulier dans ses allusions ineptes à la Résistance, pour atteindre le niveau des chefs-d'œuvre du maître.

Troisième et dernier rôle de Grace Kelly pour Hitchcock dont elle fut l'actrice préférée et dont Tippi Hedren fut le peu satisfaisant substitut.

Night of the demon *Rendez-vous avec la peur*, Jacques Tourneur, Grande-Bretagne, 1957, 96 mn

Le dernier film important de Jacques Tourneur, et peut-être son chef-d'œuvre, est situé, tout comme *Circle of danger* (p. 188), en Grande-Bretagne. John Holden (Dana Andrews), rationaliste convaincu, s'oppose à Julian Karswell (Niall MacGinnis dans son meilleur rôle), un occultiste dont il veut dénoncer les supercheries. Qui n'en sont pas : Karswell refile en douce à Holden un parchemin runique qui causera, à une date et une heure précises, la venue d'un démon meurtrier. C'est d'ailleurs ce qu'il est arrivé au professeur Harrington, un autre sceptique que nous voyons au début du film implorer l'indulgence de Karswell ; en vain, car ces malédictions sont plus faciles à lancer qu'à arrêter. Aidé par Joanna (Peggy Cummins), nièce de Harrington, Holden réussira à échapper au mauvais sort en repassant son parchemin maudit à Karswell ; victime de ses propres sortilèges, le sorcier meurt détruit par un monstre.

Le film est une succession de scènes étranges, d'autant plus inquiétantes qu'elles doivent peu aux effets spéciaux mais tout à leur atmosphère malsaine et décalée. Par exemple, la violente tempête qui agite les arbres de la propriété quand Holden, sceptique, demande à Karswell un exemple de sa magie ; ainsi que la fuite du héros dans les bois, poursuivi par une présence invisible. Et d'angoissants cénacles : l'inquiétante secte satanique de Karswell ou encore le groupe spirite et son médium à travers lequel Harrington s'adresse à Joanna. Mentionnons aussi Stonehenge où se rend Holden pour tenter d'y déchiffrer les runes du terrible parchemin. Quand celles-ci sont montrées sous hypnose au catatonique Hobart, ancien membre de la secte de Karswell, l'homme trouve la force de se libérer de ses liens pour se jeter par la fenêtre. Entre deux séquences, quand Holden arpente le corridor désert de son hôtel, il entend comme un murmure.

Si elle ne prouve pas la réalité de la sorcellerie, la réussite du film montre que son auteur y croyait fermement. Bien qu'ajoutés contre l'avis de Tourneur, adepte de l'esthétique Val Lewton, les plans du démon ne sont pas trop gênants. La mère marieuse de Karswell (Athene Seyler) serait tout à fait à sa place chez Hitchcock.

Haut, bas, fragile Jacques Rivette, France, 1993, 163 mn

Roland (André Marcon) est le trait d'union entre trois femmes : la voleuse Ninon (Nathalie Richard), Louise (Marianne Denicourt), qui ne sait pas qu'elle est fille d'un escroc, et Ida (Laurence Côte), bibliothécaire en quête de ses vrais parents. Le scénario comporte sa dose de complots, vrais ou faux, par exemple une histoire de carte fatale tout droit sortie de *The ace of hearts* (p. 156).

Le film se veut aussi une comédie musicale où l'on l'entend Enzo Enzo mais aussi, hélas, Anna Karina ; quant aux scènes dansées, bof. Avec Bruno Todeschini.

Les tontons flingueurs Georges Lautner, France, 1963, 111 mn

Rangé des voitures, Fernand (Lino Ventura) accepte de gérer la succession de Louis le Mexicain (Jacques Dumesnil). Assisté de l'avocat Folace (Francis Blanche) et du larbin anglophile Jean (Robert Dalban), il doit surtout s'occuper de la fille du défunt, qu'il laissera épouser par un snobinard (Claude Rich) dont le père (Pierre Bertin) est une ganache, mais aussi vice-président du FMI, ce qui est très bon pour les affaires. Il doit aussi faire face à la fronde des ex-vassaux de Louis, Tomate (Charles Regnier) et Théo (Frank Horst) dont les agressions sont attribuées aux frères Volfoni (Bernard Blier et Jean Lefebvre) qui n'arrêtent pas de payer pour des coups bas et des violences qu'ils ont rarement commises.

Le film doit beaucoup à sa distribution et aux dialogues de Michel Audiard d'une vulgarité datée mais qui savent faire mouche. Une scène d'anthologie voit les principaux truands en train de boire dans une cuisine. Le "tout-venant" ayant été éclusé, ils se risquent à ingurgiter du "bizarre", un whisky au goût de vitriol qui rend aveugle et dont la composition est un mystère : "– Je lui trouve un goût de pomme – Y en a". Autre scène fameuse, la ganache du FMI rend visite à la "belle-famille" au moment d'une attaque de Théo ; les armes munies de silencieux font des bruits incongrus. Avec Venantino Venantini et Marc Ronay.

McCabe & Mrs. Miller John McCabe, Robert Altman, USA, 1971, 116 mn

Altman ne peut pas faire un film hollywoodien. Quand il tourne un western, c'est pour en casser les codes : John McCabe (Warren Beatty) est un joueur de poker qui s'acoquine avec la prostituée Constance Miller (Julie Christie) pour ouvrir un bordel dans une petite ville ouvrière de l'État de Washington (le film est en fait tourné à côté de Vancouver). Pas vraiment antipathiques mais peu reluisants quand même. Comme ce petit commerce fonctionne bien, une puissante compagnie minière propose à McCabe de racheter l'affaire ; l'imbécile commet l'erreur de mégoter sur cette offre qu'il lui était impossible de refuser. Dès le lendemain, des tueurs arrivent ; McCabe mourra blessé et abandonné dans la neige tandis que son associée s'absente dans les Paradis artificiels de l'opium.

C'est l'Amérique de 1900, avec ses puissants qui ont toujours le dernier mot, ses règlements de compte sans la moindre poésie, ses prostituées aux allures de grosses vaches qui officient, avant l'arrivée de Constance, sous de sordides tentes. Mais c'est aussi un film très beau. Dehors, il pleut ou neige constamment et les intérieurs sont dominés par une lumière rougeâtre, celle des lampes à pétrole : pour une fois, on se sent réellement dans le passé. Clint Eastwood recréera une atmosphère du même type pour son *Unforgiven* (p. 1572).

Avec William Devane et les récurrents René Auberjonois, John Schuck, Michael Murphy, Shelley Duvall et Keith Carradine. Chansons de Leonard Cohen.

L'enfer Danis Tanović, France, 2005, 102 mn

Trois sœurs (Emmanuelle Béart, Karin Viard et Marie Gillain) et leur difficile relation aux hommes sans doute due à une mère manipulatrice (Carole Bouquet).

Une vieille femme qui porte péniblement une bouteille à la poubelle, une abeille qui se noie dans un verre de grenadine, un inconnu qui donne un rendez-vous dans un bar, tout ça renvoie à Krzysztof Kieślowski qui n'a pas pu tourner le film. Reprendre le projet d'un autre donne rarement de bons résultats.

Hikinige *Délit de fuite*, Mikio Naruse, Japon, 1966, 95 mn

Alors qu'elle conduit en compagnie de son amant, Kinuko (Yōko Tsukasa) a renversé un enfant et pris la fuite. Kakinuma (Eitarō Ozawa), son cocu, demande à son chauffeur personnel de porter le chapeau : il en sera quitte pour une amende mais l'image de la firme qu'il dirige ne sera pas ternie. Nullement dupe, Kuniko (Hideko Takamine), la mère de la victime, s'engage comme domestique chez les Kakinuma dans l'idée de venger sa mort en provoquant celle du fils de la maison, un enfant du même âge, par exemple en lui faisant traverser une route très fréquentée ; mais elle recule toujours au dernier moment. Elle s'introduit finalement dans la chambre où dorment Kinuko et son fils ; serait-elle passée à l'acte si la mère culpabilisée n'avait déjà mis fin à ses jours après avoir étranglé son fils ? Un temps suspectée, Kuniko est rendue à la liberté mais se sent responsable de ce double décès ; désormais un peu dérangée, elle s'évertue à faire traverser la rue à des enfants, à l'endroit-même où elle avait voulu faire écraser le fils Kakinuma.

Comme toujours, Takamine est très touchante. Petit rôle pour l'indispensable Daisuke Katō, acteur-fétiche de Naruse.

Genji monogatari *Le roman de Genji*, Kōzaburō Yoshimura, Japon, 1951, 124 mn

Première (et pénible) adaptation d'un classique avec Kazuo Hasegawa dans le rôle-titre. Malgré ses défauts, le dessin animé (p. 616) sera plus réussi.

Richard III Laurence Olivier, Grande-Bretagne, 1955, 158 mn

"Now is the winter of our discontent" nous dit, dans un de ses nombreux apartés, le royal sanglier (Laurence Olivier qui adapte Shakespeare pour la troisième fois). Le metteur en scène a réuni une brillante distribution (John Gielgud, Cedric Hardwicke, Ralph Richardson, Claire Bloom, Stanley Baker, etc.). Et Pamela Brown, remarquable dans le rôle muet de Mistress Shore – elle est absente de la pièce originale. Le long final consacré à la bataille de Bosworth – "Un cheval, un royaume pour mon cheval" – fait sortir le film de la scène théâtrale.

It's a wonderful life *La vie est belle*, Frank Capra, USA, 1946, 131 mn

George Bailey (James Stewart) a consacré sa vie au bien-être de la petite ville de Bedford Falls. À la suite d'une étouderderie de son oncle Billy (Thomas Mitchell) qui a égaré la somme, coquette pour l'époque, de 8000 \$, il est sur le point d'être mis en faillite par l'horrible Potter (Lionel Barrymore), le tyran de la ville en fauteuil roulant qui se prend pour Napoléon. Le désespoir l'amène au bord de la rivière pour s'y noyer...

En cette nuit de Noël, le Ciel a dépêché l'ange Clarence (Henry Travers, inoubliable) qui, prenant George au mot, l'emmène dans un monde où il n'aurait pas existé. Séquence magique et bouleversante (18 mn) durant laquelle il se retrouve confronté à des amis qui ne le reconnaissent pas, à la mère aigrie (Beulah Bondi) qu'il n'a pas eue, à l'épouse Mary (Donna Reed) qui ne s'est jamais mariée, sans parler des ruines de la maison qu'il n'a jamais retapée, tout ça dans un Bedford Falls aux allures de boxon rebaptisé Pottersville.

Clarence, ange de seconde classe, n'a pas encore reçu ses ailes car il a la cervelle d'un lapin. Ce divorce entre sensibilité et raison se retrouve dans l'idée de pouvoir changer un fait avéré et en tirer des conséquences. Ces "contrefactuelles" nous émeuvent au cinéma, alors qu'elles sont, à l'Université, le fait de pseudologiciens peu fréquentables, marchands d'un étrange orviétan, les "modèles de Kripke" qui prétendent – sans rire! – donner un substrat réaliste au conditionnel passé. Ces univers parallèles où l'on rase gratis seraient très intéressants, si, bien sûr, ma tante en avait.

Petits rôles mémorables pour H. B. Warner (en pharmacien) et Gloria Grahame (en dévergondée), deux personnages qui auraient sombré si George n'avait pas existé. Un mot amusant, "mossback", employé dans le sens de vieux réactionnaire, réfère à une tortue hors d'âge recouverte de mousse. Une broderie, souvenir de son coup de foudre pour Mary, indique "George lassoes the Moon". Et n'oublions pas ces clochettes qui tintent chaque fois qu'un ange obtient ses ailes.

La version colorisée du film, aux teintes pastel raffinées, est une réussite.

Our relations *C'est donc ton frère*, Harry Lachmann, USA, 1936, 64 mn

"– Shakespeare – Longfellow (Lamartine dans la VF) – Qu'est-ce qui sort de la cheminée? – La fumée/Le père Noël." Stan et Ollie ont deux jumeaux, les marins Alf et Bert qui invitent des filles au café alors que leur copain – le bigleux James Finlayson, qui d'autre? – les a soulagés de leur paie. Ils règlent le gargotier (Alan Hale) avec le bijou que leur avait confié leur capitaine (Sidney Toler). C'est Stan et Ollie qui doivent supporter les conséquences de leurs actes. Épilogue : des gangsters ont coulé dans du béton les pieds des deux zozos – ou leurs jumeaux, on s'y perd – qui se mettent à osciller comme des culbutos au bord d'un quai.

The big steal *Ça commence à Vera Cruz*, Don Siegel, USA, 1949, 71 mn

Au Mexique, le Lt. Halliday et Joan Green (Robert Mitchum et Jane Greer, sa partenaire du plus mémorable *Out of the past*, p. 1576) poursuivent le voleur Fiske (Patric Knowles) tout en étant eux-mêmes pourchassés par le Cpt. Blake (William Bendix), un ripou complice de Fiske qui prétend croire Halliday coupable du larcin ; tout se terminera dans la propriété d'un receleur (John Qualen).

Amusante utilisation des différences de langage : tandis que le policier mexicain (Ramon Novarro) essaie d'améliorer son anglais, les fuyards font croire à des ouvriers qu'ils sont deux amoureux poursuivis par le père de la jeune femme, i.e., Blake, qui ne parlant pas espagnol, ne peut pas les contredire !

Przypadek *Le hasard*, Krzysztof Kieslowski, Pologne, 1981, 118 mn

Meilleur film de Kieslowski et extraordinaire description de la Pologne juste avant Solidarność. C'est l'histoire de Witek (Bogusław Linda), un étudiant en médecine qui veut partir à l'étranger et n'y arrivera pas. Il croise un groupe de samizdat plus tard démantelé par la Police. Reprenant l'idée des univers parallèles mais sans trop en abuser, le scénario fait défiler l'histoire trois fois de suite (50, 37 et 21 mn) : en gare de Łódź, Witek court prendre un train pour Varsovie. . .

Première version, il l'attrape et fréquente des communistes très ouverts, tout en retrouvant une amie de jeunesse de l'autre bord. Il s'énerve sérieusement quand il s'aperçoit qu'elle a été arrêtée à cause des confidences qu'il a imprudemment faites à son mentor du Parti (Zbigniew Zapasiewicz).

Seconde version : il se bat avec un contrôleur, ce qui lui vaut une condamnation légère. En purgeant sa peine, il rencontre des opposants catholiques, ce qui l'amène naturellement à participer au samizdat. Il est accusé à tort, quand ses amis sont arrêtés en son absence, de les avoir donnés aux communistes.

Troisième version : renonçant à prendre son train, il retourne à l'université où il se tient à distance, et du Parti, et des contestataires. Tout lui réussit, il a épouse, fils et carrière universitaire toute tracée. Il arrive même à partir en Libye à bord d'un avion. . . qui explose au décollage à cause d'une bombe.

Chaque épisode comporte son histoire d'amour ainsi que son gadget : un ressort qui descend l'escalier, un Christ qui ouvre et ferme les paupières, deux jongleurs d'une rapidité de mitraillette. Mais le thème est plus le destin que le hasard : quelle que soit l'option choisie, la conclusion est la même : "On s'en va pas monsieur, on s'en va pas", comme dirait Jacques Brel.

La structure d'univers parallèles fait que Witek croise sans les remarquer des personnages d'autres épisodes : c'est un peu l'effet *It's a wonderful life* (p. 399). Quand il prend l'avion fatal, on se dit "Il y arrive enfin" alors que ce n'est pour lui qu'une première tentative. Musique lancinante de Wojciech Kilar.

Strangers on a train *L'inconnu du Nord express*, Alfred Hitchcock, USA, 1951, 114 mn

D'après Patricia Highsmith, ce chef d'œuvre de Hitchcock se lit à plusieurs niveaux. D'abord comme un double crime parfait : l'instable Bruno (Robert Walker) se propose de tuer l'épouse de Guy (Farley Granger), moyennant quoi le veuf lui rendra la pareille en tuant son père. Stupéfaction de Guy quand il apprend que le demi-fou est passé à l'acte et lui demande d'honorer sa part d'un contrat inexistant avant de chercher à lui faire porter le chapeau en déposant son briquet, indice accablant, sur les lieux du crime. . . Tout ça servi par de superbes scènes de suspense : le dénouement dans le manège fou ou encore le montage alterné du contre la montre de Guy pour remporter son match et celui de Bruno pour récupérer le compromettant briquet tombé dans une bouche d'égout.

Le film est aussi une histoire d'ascension sociale. Guy, d'origine modeste, connaît la célébrité comme champion de tennis et fréquente maintenant la ravissante Anne (Ruth Roman), fille du sénateur Morton (Leo G. Carroll). Il est malheureusement marié à une fille vulgaire et sensuelle qui le trompe allègrement mais ne veut pas entendre parler de divorce.

Ce n'est pas *A place in the sun* (p. 1039) : l'idée de tuer l'encombrante épouse n'affleure même pas la conscience du vertueux Guy dont le "ça" s'exprime à travers Bruno, sorte de Mr. Hyde qui commet le crime dont l'autre n'a pas osé rêver. Robert Walker est extraordinaire en assassin échangiste : dans une scène d'anthologie, il serre, pour blaguer, le kiki à une rombière (Norma Varden) et augmente la pression à la vue de la sœur d'Anne (Patricia, fille d'Hitchcock) qui lui rappelle l'épouse de Guy récemment étranglée de ses mains. Le thème du ça est repris dans *Harry, un ami qui vous veut du bien* (p. 452).

La Poison Sacha Guitry, France, 1951, 82 mn

Braconnier (Michel Simon) assassine son épouse (Germaine Reuver) et réussit à se faire acquitter en plaçant l'acte non prémédité et la légitime défense. On découvrira – il ne le savait pas lui-même – que la virago lui avait servi un verre contenant de la "mortaurats". L'idée de la supprimer lui est venue en écoutant à la radio maître Aubanel (Jean Debucourt) prendre la défense des meurtriers qu'il n'assimile pas à de vulgaires assassins. Braconnier se rend alors chez Aubanel en s'accusant du crime qu'il n'a pas encore commis pour savoir comment éviter la guillotine : il déclarera d'ailleurs à l'avocat avoir procédé selon ses "instructions".

Avec Pauline Carton et Jeanne Fusier-Gir en fleuriste qui affiche Saint Borgia puis Saint Juste ; et la voix de Lucienne Delyle à la radio "Nous nous adorerons toujours". Contrairement au déplaisant *Trésor de Cantenac* (p. 263), cette comédie vaguement misogyne, grande réussite de Guitry, ne porte aucun message.

Bend of the river *Les affameurs*, Anthony Mann, USA, 1952, 91 mn

Quelqu'un qui a mal tourné peut-il vraiment changer ? Pour le fermier Baile (Jay C. Flippen), il s'agit d'une pomme pourrie qu'il faut éliminer de peur qu'elle ne contamine les autres. Deux personnages au passé douteux – ils furent bandits au Missouri et ont échappé de peu à la pendaison –, McLyntock (James Stewart) et Cole (Arthur Kennedy) essaient de se racheter. Doté d'un surmoi à toute épreuve, McLyntock prouvera, par son comportement exemplaire, que les hommes ne sont pas des pommes. Pour Cole, c'est plus compliqué : il tente d'effacer son ardoise, quitte à se débarrasser d'un témoin gênant (Frank Ferguson). Mais ses bonnes résolutions sont mises à l'épreuve et il finit par retomber.

L'action, qui se passe en Oregon, est déclenchée par la découverte d'or dans la région : la nourriture indispensable pour l'hiver doit-elle être livrée aux fermiers qui l'ont payée, ou aux prospecteurs qui sont prêts à donner dix fois plus pour la même chose ? Le premier à succomber à la tentation est l'épicier de Portland (Howard Petrie) auquel McLyntock devra arracher de force les denrées qu'il ne veut plus livrer. Ce sont ensuite les hommes de main qui accompagnent la caravane de provisions (Royal Dano, Jack Lambert, Harry Morgan) qui fomentent un complot pour la détourner vers la mine d'or. Finalement, Cole succombe lui aussi au veau d'or. Mais McLyntock, inébranlable, mènera la cargaison à bon port, illustrant ainsi la thèse existentialiste du film.

La belle Julie Adams qui hésite entre Cole et McLyntock, Rock Hudson en joueur professionnel et Chubby Johnson en sympathique marinier du fleuve Columbia, complètent la distribution de ce chef-d'œuvre du western, le second de la série des Mann/Stewart sur un magnifique scénario de Borden Chase.

The big sky *La captive aux yeux clairs*, Howard Hawks, USA, 1952, 122 mn

Une bande d'aventuriers remonte le Missouri dans une région qui fut naguère française : on entend notre langue dans certains dialogues et, surtout, dans les chansons. À bord du bateau, Œil de Sarcelle, une princesse de la tribu Pied-Noir qu'on ramène à son père pour gagner sa confiance et initier un fructueux commerce de peaux. La longue remontée du fleuve est jalonnée des pièges tendus à nos héros par "la Compagnie" qui, voulant s'assurer l'exclusivité du commerce, n'hésite pas à lancer contre eux la tribu des Corbeaux. Jim (Kirk Douglas) a moins de chance auprès de la jeune femme que Boone (Dewey Martin) qui, après quelques hésitations, reste avec les Indiens, rendez-vous l'an prochain.

Excellente distribution : Arthur Hunnicutt et Hank Worden qui, dans le rôle de l'Indien Poordevil, fait oublier son déficit d'authenticité. Œil de Sarcelle (oiseau aux yeux clairs) est jouée par Elizabeth Threatt, à moitié indienne, dont ce fut le seul rôle. Ce magnifique film d'aventures mériterait une copie DVD à la hauteur.

Barry Lyndon Stanley Kubrick, USA, 1975, 185 mn

Plastiquement, le film est d'une splendeur inégalée. Une succession de plans statiques, animés seulement par un zoom arrière et composés comme des peintures, nous raconte l'histoire de Redmond Barry (Ryan O'Neal), devenu Barry Lyndon par mariage avec la belle veuve Lyndon (Marisa Berenson), seul personnage sympathique du film, sans jamais obtenir le titre de Lord Lyndon. Une attention toute particulière est apportée à la photo qui multiplie les clairs obscurs et donne la fausse impression d'être réellement éclairée aux chandelles.

Barry, être naïf rapidement corrompu, est une crapule, mais pas plus que les aristocrates qui le méprisent comme "upstart" (parvenu) et profitent de ses largesses, commises au dépens de son épouse, ainsi Lord Wendover (André Morell). Ces êtres poudrés et leurs auxiliaires, dont un prêtre réfrigérant (Murray Melvin qui fut Mignon dans *Les diables*, p. 1393), ne sont pas épargnés par le réalisateur dont le mépris bien connu de l'Humanité s'exprime aussi dans les deux scènes de duel qui opposent Barry à des lâches : le capitaine Quin (Leonard Rossiter) s'évanouit de frousse, le jeune lord Bullingdon (Leon Vitali) vomit carrément.

Très contestable, l'envahissant commentaire jupitérien en voix off souligne avec une componction superfétatoire – comme si Kubrick ne savait pas raconter une histoire en images – la philosophie très superficielle de Thackeray, auteur qu'on osa jadis comparer au génial Dickens. Dernier carton : "Ça se passait sous George III, ils sont tous égaux maintenant" : là où il aurait dû alléger le propos, le metteur en scène en remet une couche. Cette insistance à égrener des prudhommeries est l'indice de sévères limitations intellectuelles. Qui ont réduit ce potentiel chef-d'œuvre à la dimension d'un – somptueux – livre d'images.

Le cheval qui tue l'héritier est une tarte à la crème cinématographique, voir *Gone with the wind* et *Blanche Fury* (pp. 476, 237). Avec Hardy Küger et les récurrents Patrick Magee et Philip Stone.

Soylent green *Soleil vert*, Richard Fleischer, USA, 1973, 97 mn

Dans un futur dystopique (2022), la surpopulation entraîne une pénurie de nourriture. En enquêtant sur l'assassinat d'un membre de la nomenclatura (Joseph Cotten), le policier Thorn (Charlton Heston) découvre que la grande compagnie Soylent recycle les cadavres pour en faire des tablettes protéinées.

Description terrifiante d'un monde inégalitaire où certains dorment sur des grabats alors que d'autres ont des appartements dont les meubles incluent même une femme d'agrément. Prendre un bain est un luxe inouï, la confiture de fraise une denrée inabordable ; quant au riz, Thorn "en a déjà vu".

La scène d'euthanasie au son de la *Pastorale* est une sorte d'adieu à Edward G. Robinson, qui devait mourir avant la sortie du film.

Greystoke : the legend of Tarzan, lord of the apes Hugh Hudson, Grande-Bretagne, 1984, 131 mn

Tarzan (Christophe Lambert dans le rôle de sa vie) a été élevé par des singes. Il sauve la vie de l'explorateur belge d'Arnot (Ian Holm) qui le ramène au bercail où il est reconnu par son pittoresque grand-père (Ralph Richardson) et hérite du titre de Lord Greystoke à la mort de ce dernier. Malgré sa ravissante cousine américaine Jane (Andie MacDowell) qu'il a ravie à un snob (James Fox), il a du mal à vivre dans son beau château qui ne lui fait pas oublier la jungle. La coupe déborde quand, invité au British Museum, il découvre la vivisection ; il cherche alors à libérer un grand singe, celui qui l'a élevé et qu'il considère comme son père. Impossible de le raisonner, "Half of me is the earl of Greystoke, the other half is wild" ; il retourne, dans sa jungle. Très éloignée de celle de la MGM (p. 1753), une adaptation réussie du roman d'Edgar Rice Burrough (1912).

Uzak Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 2002, 105 mn

C'est un peu la suite de *Nuages de mai* (p. 193) : Yusuf (Mehmet Emin Toprak, mort peu après d'un accident de la route) se rend à Istanbul pour chercher du travail. Il perturbe les habitudes de son cousin Mahmut (Muzaffer Özdemir), un photographe qui vit mal la séparation d'avec sa femme qu'il aime encore.

Chaque homme dans sa nuit. . . Yusuf semble davantage rechercher des aventures féminines qu'un boulot. Gentil mais balourd, il finit par horripiler Mahmut qui lui fait comprendre qu'il dérange. Ce dernier se referme sur lui-même et sur les films de Tarkovski qu'il visionne entre deux pornos. Son ex-épouse partie pour le Canada – il ne la reverra plus –, Yusuf ayant dégagé – il ne l'importunera plus –, la souris de la cuisine ayant fini par se faire prendre, Mahmut s'assoit sur un banc au bord du Bosphore : navires, ressac et cris des mouettes dans une espèce de sommeil d'hiver pour prendre le titre d'une œuvre à venir (p. 1032). Il allume une cigarette et rompt ainsi la promesse faite à sa mère de s'arrêter de fumer.

Un film de Ceylan, ce sont aussi des images de la Turquie : l'Anatolie et Istanbul. De préférence en hiver et si possible sous la neige.

Lured *Des femmes disparaissent*, Douglas Sirk, USA, 1947, 103 mn

Copie carbone de *Pièges* de Robert Siodmak (p. 51). Lucille Ball, George Sanders, Cedric Hardwicke, George Zucco, Alan Mowbray, Boris Karloff et Charles Coburn reprennent les rôles d'Adrienne, Robert Fleury, Brémontière, Batol, Maxime, Pears et du commissaire Ténier. Avec quelques différences mineures : Londres a remplacé Paris et Sanders ne chantant pas ne peut interpréter *Il pleurait* ; on retrouve par contre la musique de Michel Michelet.

Frankenstein created woman *Frankenstein créa la femme*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1967, 88 mn

Le baron (Peter Cushing) est ici assisté d'un médecin (Thorley Walters) : ils rappellent le couple formé par Holmes et Watson que les acteurs avaient d'ailleurs incarnés chez Fisher, mais séparément. Ils ressuscitent une suicidée en lui conférant la beauté qu'elle n'avait pas et l'esprit, qui lui vient par intermittences, d'un innocent exécuté. Pour le crime commis par trois aristocrates vauriens – qui, bien qu'Allemands, semblent sortis d'une public school – que la belle séduit l'un après l'autre avant de les assassiner. Plus instrument de vengeance qu'être humain autonome, elle se tue, pour de bon cette fois.

Le troisième Frankenstein de Fisher est un film atypique assez réussi malgré les extérieurs de la Hammer qui laissent, comme toujours, à désirer : le village est un patchwork où l'on reconnaît les bâtiments du *Cauchemar de Dracula* (p. 778).

L'argent Robert Bresson, France, 1983, 81 mn

D'après Tolstoï. Un faux billet de 500 francs circule ; c'est pour certains une sorte de mistigri qu'on n'a qu'à refiler aux autres, sauf que cela fait des victimes collatérales. En particulier le jeune Yvon qui sera abandonné par son épouse et entraîné dans la spirale du crime.

Le style de Bresson, avec sa diction artificielle et ses litotes, est un peu agaçant : l'auteur, enfermé dans son système, ne nous surprend plus.

Le avventure di Pinocchio Luigi Comencini, Italie, 1972, 320 mn

Tout comme *Cuore* (p. 360), que Comencini adaptera en 1984, *Pinocchio* (1881) est un roman édifiant – mais sans message religieux – à destination des jeunes enfants, dû au journaliste Carlo Collodi : “– Si tu ne vas pas à l'école, tu seras changé en âne (somaro)”, et c'est effectivement ce qu'il advient, car tout ça est très amusant. Servi par un excellent scénario de Suso Cecchi d'Amico, avec des acteurs épatants – Nino Manfredi en Gepetto, Gina Lollobrigida en fée, Lionel Stander en Mangiafuoco, Mario Adorf en directeur de cirque, et même Vittorio De Sica en juge –, ce téléfilm en six épisodes est un petit bijou qu'illumine la composition d'un de ces acteurs-enfants que Comencini savait dénicher et surtout diriger, comme ici le jeune Andrea Balestri, 8 ans. On finit rapidement par voir l'histoire à travers ses yeux et à oublier son invraisemblance.

Les animaux – chat, renard – sont joués par des humains déguisés ; mention spéciale pour l'extraordinaire escargote Lumaca (Zoe Incroci). Le “pescecane” (poisson-chien, i.e., requin) est en fait une baleine. Petite leçon de morale : “Les mensonges ont les jambes courtes et le nez long”.

La glace à trois faces Jean Epstein, France, 1927, 40 mn

D'après Paul Morand, l'histoire d'un homme pressé (René Ferté) occupé à fuir, à bord de sa voiture de sport, ses trois maîtresses, Pearl "aussi démodée que son prénom", Athalia et Lucie. On ne sait trop s'il recherche la mort, mais il finit par la trouver au terme d'un inévitable accident annoncé à l'écran par des images de cimetières et la prolifération de panneaux DANGER.

C'est un film avant-gardiste de la grande période d'Epstein avec une caméra-vedette qui ne se laisse jamais oublier. Tout est dans le montage, les surimpressions, les images hachées. Le metteur en scène s'attarde un moment sur une fête de village filmée de façon documentaire. Dialogue empreint de féminisme : "– Pearl vous plaît ? Elle est à vous".

L'albatros Jean-Pierre Mocky, France, 1971, 89 mn

Cette histoire de cavale d'un détenu en Alsace est prétexte à une charge lourdingue contre les politiciens corrompus du pompidolisme. Avec une référence implicite au maire de Puteaux, Ceccaldi-Raynaud, dont les colleurs d'affiches venaient de commettre un meurtre à l'occasion des municipales.

Les deux acteurs principaux sont mauvais, aussi bien Mocky en héros romantique dans la lignée de *Solo* (p. 686) que la beauté de service (Marion Game). Quant aux dialogues, ils sont souvent affligeants : après "– En politique, tous les coups sont permis" fallait-il mettre les points sur les i en répondant "– Même ceux en-dessous de la ceinture" ? Il y a cependant des idées inattendues comme les ébats d'un couple en ombres chinoises. Ce qui donne lieu à ce commentaire : "– Ça énerve les gens de voir faire l'amour, pas vous ?".

Seconds rôles pour Paul Muller, René-Jean Chauffard, Marcel Pérès, Michel Delahaye et Rudy Lenoir. Musique de Léo Ferré.

Klute Alan J. Pakula, USA, 1971, 114 mn

Le détective Klute (Donald Sutherland) enquête sur un meurtre qui se ramifie en une série de crimes sexuels commis sur des prostituées. L'une d'entre elles, Bree (Jane Fonda), échappera de peu au même sort.

Le film est trop sage pour être une authentique descente dans l'enfer de la perversion sexuelle comme *Maîtresse* (p. 1233). Ni les bandes magnétiques que se passe en boucle le tueur (Charles Cioffi), ni les séances de Bree avec sa psychanalyste (!) ne sont vraiment convaincantes ; et l'intrigue policière est d'une banalité à toute épreuve. Mais restent les décors newyorkais, en particulier cet atelier de couture désert qui voit le dénouement et surtout la magnifique photo de Gordon Willis (de *Manhattan*) qui insiste sur le noir, les contre-jours presque bouchés.

Sugata Sanshirō *La légende du grand Judo*, A. Kurosawa, Japon, 1943, 76 mn

Zoku Sugata Sanshirō *La nouvelle légende du grand Judo*, Akira Kurosawa, Japon, 1945, 79 mn

D'après un roman publié en feuilleton à partir de 1942, le film relate la création, à l'époque Meiji, en 1882, d'une branche dissidente du ju-jitsu (art de la souplesse), le judo (voie de la souplesse). Le fictif Sanshirō Sugata se convertit au judo et affronte, dans des combats parfois mortels, les tenants du ju-jitsu dont l'un est joué par Takeshi Shimura à l'aube d'une longue collaboration avec Kurosawa.

Malgré un scénario assez ingrat, ce premier film porte déjà la marque d'un vrai réalisateur. Quand Sanshirō (Susumu Fujita) décide de suivre le maître de judo (Danjirō Ōkōchi), il laisse ses getas : une courte séquence montre ces socques abandonnés s'abimer au fil des saisons. De même, le combat final dans les hautes herbes voit les nuages défiler en accéléré : Gus Van Sant s'en est-il inspiré ?

L'œuvre ne comporte aucune trace du nationalisme agressif des films de l'époque, e.g., ceux de Kinoshita. Le judo n'apparaît qu'après guerre sous nos longitudes : dans *L'île noire* (1937), Wronzoff attaque Tintin "– C'est du jiu-jitsu, mon petit ami", lequel réplique d'un coup de pied "– Et ça, c'est de la savate!".

La suite (*zoku*) met à nouveau en scène Denjirō Ōkōchi et Susumu Fujita dans les rôles du maître et son disciple Sanshirō, lequel affronte des adeptes du karate lors d'un combat dans la neige.

Cette sauce rallongée est inférieure à l'original. Ce n'est guère qu'une suite d'épisodes, dont certains ont déplu à l'occupant, pensez donc : le héros vole au secours d'un tireur de pousse-pousse auquel un Américain filait une raclée – il avait sans doute lu *Le lotus bleu* –, plus tard, il met KO sur le ring un champion de boxe yankee... sous les yeux de marins US aux yeux bridés !

Nightmare Maxwell Shane, USA, 1956, 85 mn

Stan (Kevin McCarty), musicien, se réveille avec le souvenir d'un cauchemar où il tuait un homme dans une pièce octogonale garnie de miroirs. Accompagné de son beau-frère policier Rene (Edward G. Robinson), il retrouve le lieu du crime, puis se rappelle progressivement les tragiques événements. Ce qui l'amène à identifier Belknap (Gage Clarke) qui l'avait impliqué dans l'assassinat de sa propre épouse en l'hypnotisant à l'aide d'une chandelle ; et qui récidive à l'aide d'une montre pour l'amener à se noyer. Stan sera sauvé *in extremis* par Rene.

Tourné à la Nouvelle-Orléans, un film noir avec voix off sur fond de jazz ; d'après une nouvelle de Cornell Woolrich (alias William Irish) que Shane avait déjà adaptée (*Fear in the night*, p. 95).

Ida Paweł Pawlikowski, Pologne, 2013, 83 mn

1962. Au moment de prononcer ses vœux, Anne, novice catholique, est encouragée à rendre visite à une tante qu'elle ne connaît pas. Elle apprend qu'elle est née de parents juifs qui furent tués et enterrés par des voisins ; bébé de sexe féminin, donc non circoncise, elle fut confiée à des religieuses. Ida – puisque c'est son vrai prénom – prend soin des restes de ses parents. Sa tante Wanda, communiste vieillissante qui vit entre la bouteille et les rencontres sans lendemain se suicide. Ses obsèques sont l'occasion pour Ida d'expérimenter l'amour physique avec un saxophoniste admirateur de Coltrane. Sachant maintenant qui elle est et à quoi elle renonce, elle retourne au couvent pour devenir nonne.

Magnifique film en noir et blanc qui restitue le quotidien grisâtre du socialisme de l'époque, ses mensonges et ses désillusions ; et la vérité des êtres.

Badlands *La balade sauvage*, Terrence Malick, USA, 1973, 90 mn

Kit (Martin Sheen) a pour petite amie Holly (Sissy Spacek) que son père (Warren Oates) trouve trop jeune pour avoir un copain et surtout pas Kit, né "du mauvais côté des rails". Qui passe outre à cet obstacle en abattant son potentiel beau-père pour s'enfuir et vivre avec Holly une sanglante robinsonade. Quand il se sent menacé, Kit tue ; quand il ne l'est pas aussi. Arrêté, il est devenu un sorte de vedette et rien ne lui fait plus plaisir que ce commentaire d'un flic (Alan Vint) le comparant à James Dean. Sa complice passive Holly lui voue une admiration sans bornes : "He says frog, I jump". C'est elle qui, longtemps après les faits, nous fait part, en voix off, de ses réflexions assez tartes.

Kit s'inspire de Charles Starkweather, exécuté à 20 ans en 1959 après 11 meurtres. Le réalisateur s'applique surtout à nous montrer les paysages, l'espace infini et muet qui a servi de toile de fond à des actes qu'il ne tente pas d'expliquer.

Le témoin Jean-Pierre Mocky, France, 1978, 90 mn

Reims. Le notable Maurisson (Philippe Noiret) a tué une fillette – assez dévergondée par ailleurs. Seul capable de l'incriminer, le restaurateur de peintures Antonio (Alberto Sordi) brouille les pistes par haine de la peine de mort. Maurisson disculpé par un alibi en or fourni par sa famille, Antonio devient le principal suspect. Quand le coupable est abattu par le père de la victime (Paul Crauchet) qui l'avait pris pour l'Italien, personne ne peut plus sauver Antonio de la guillotine.

Une œuvre grave et sobre qui détone dans la filmographie de Mocky. Les rares bizarreries, comme ce commissaire de police ouvertement homosexuel joué par Roland Dubillard, s'effacent devant l'horreur de la "veuve". Dernier plan terrifiant : le lavage au jet de la courette où a eu lieu l'exécution.

Adam's rib *Madame porte la culotte*, George Cukor, USA, 1949, 101 mn

Le sixième des neuf films du couple Spencer Tracy/Katharine Hepburn : Adam, procureur et son épouse Amanda, avocate, s'opposent au tribunal et c'est elle qui gagne. L'enjeu est le procès d'une jeune femme (Judy Holliday) qui a tiré sur son époux infidèle (Tom Ewell). Amanda prétend faire profiter sa cliente de la loi non écrite qui bénéficie habituellement aux hommes coupables de "crimes d'honneur". Pour cela, elle va tenter de démontrer la parfaite égalité entre hommes et femmes, le clou du procès étant l'intervention d'un monstre féminin (Hope Emerson, qui d'autre ?) qui exhibe sa force aux dépens du malheureux Adam.

Amanda offre un chapeau à sa cliente pour la rendre plus féminine ; autrement dit l'égalité et les places assises. Scénario de Ruth Gordon et Garson Kanin.

Reconstituirea *La reconstitution*, Lucian Pintilie, Roumanie, 1968, 99 mn

Deux jeunes hommes en état d'ébriété ont causé quelques dégâts dans un centre de loisirs. Les autorités locales les obligent à jouer leur propre rôle dans un prétendu film éducatif dénonçant les ravages de l'alcool. À force de faire semblant de se battre, l'un des jeunes, Vuica (George Mihaita) reçoit un coup mortel.

Les autorités (l'adjutant, le procureur) semblent complètement irresponsables, hésitant entre discours paternaliste et brutalité ; le pédagogue est un peu plus lucide, mais il est trop saoul pour être pris au sérieux. Quant à la population qui arrive sur les lieux pour se détendre devant la télévision, elle prend violemment à parti le survivant bien désemparé à côté du corps de son copain.

The panic in Needle Park Jerry Schatzberg, USA, 1971, 110 mn

Le quotidien d'un couple de drogués newyorkais. Tout juste remis d'une overdose, Bobby (Al Pacino) accompagne son frère Hank (Richard Bright) dans un cambriolage et se fait prendre ; alors qu'il est en prison, Helen (Kitty Winn) se prostitue. Le "narc" (flic anti-stupéfiants) Hotch (Alan Vint) cherche à coincer les gros bonnets du quartier (Broadway/72^e rue, dit "Needle Park") au moyen de dénonciations en cascade. Ayant attrapé Helen sur un petit délit, il lui promet l'immunité si elle lui "donne" Bobby ; elle préférerait lui offrir quelqu'un d'autre mais, comme dit Hotch "You rat up, you don't rat down", autrement dit on ne peut s'en tirer qu'en vendant un plus mouillé que soi. Quand Bobby sort de la prison où l'a envoyé Helen, il ne lui en veut même pas car tous les drogués sont prêts à donner jusqu'à leurs proches. Moment emblématique de cette descente aux Enfers, quand le couple revient de Staten Island après y avoir acheté un petit chien ; Bobby tient à se faire une piquouze dans les toilettes du ferry et ils négligent l'animal qui tombe à la mer.

The battle of San Pietro *La bataille de San Pietro*, John Huston, USA, 1945, 38 mn

Documentaire bouleversant sur les combats de décembre 1943 entre les Américains et les Allemands retranchés au nord de Naples sur la Ligne Gothique et qui devaient se poursuivre au Monte Cassino. Images de tout jeunes soldats qu'on emballe dans des sacs, de rangées de tombes fraîches encore ouvertes. Et de ces paysans italiens retrouvant, avec un semblant de sourire, la lumière du jour dans les ruines de ce qui fut leur village, San Pietro. Cette œuvre âpre et dérangeante déplut aux services de la propagande et fut remise.

Jules et Jim François Truffaut, France, 1962, 106 mn

La première adaptation de Henri-Pierre Roché, avant *Les deux Anglaises* (p. 1623). L'histoire de l'amitié entre deux hommes, l'Autrichien Jules (Oskar Werner) et le Français Jim (Henri Serre) amoureux de la même femme, la fantasque Catherine (Jeanne Moreau) qui finit par entraîner Jim dans la mort. Jules se rappelle alors que Catherine avait souhaité que ses cendres fussent dispersées du haut d'une montagne dans le vent... "mais cela était interdit" poursuit la voix off. Séquence émouvante où Catherine chante, accompagnée par un de ses amants (Serge Rezvani, alias Bassiak), *Le tourbillon de la vie*.

Référence (enjôlée) à l'idylle épistolaire entre Guillaume Apollinaire et Madeleine Pagès. Apparition de Marie Dubois et débuts à l'écran de la très jeune Sabine Haudepin. Musique de Georges Delerue.

Secret beyond the door... *Le secret derrière la porte*, Fritz Lang, USA, 1947, 95 mn

Mariée à Mark (Michael Redgrave), un architecte qui a rassemblé dans son manoir les authentiques pièces où eurent lieu des crimes atroces, la jeune Celia (Joan Bennett) trouve la clef de la chambre interdite n° 7, en fait une copie carbone de la sienne. Son époux a prévu de l'y étrangler pour régler un vieux problème œdipien : sa mère l'avait enfermée dans sa chambre quand il avait dix ans. Celia arrive *in extremis* à stopper Mark en lui révélant qu'il s'agissait en fait d'une mauvaise farce de sa grande sœur Caroline (Anne Revere). *Happy end* : le couple file désormais le parfait amour. On ne nous dit pas si Mark guéri s'"occupera" de Caroline...

Étonnante séquence onirique, un procès où Mark tient tous les rôles. Le scénario louche un peu sur *Rebecca* (p. 1056), cf. le personnage secondaire de Miss Robey (Barbara O'Neill) dont le visage prétendument brûlé est à moitié caché par un voile ; elle mettra le feu à la maison dont elle a été chassée. La musique signée Miklós Rózsa est un plagiat éhonté du *Prélude à l'après-midi d'un faune*.

Fabiola Alessandro Blasetti, Italie, 1949, 166 mn

Au temps de l'empereur Maxence, de méchants païens (Louis Salou, Paolo Stoppa) font assassiner le patricien éclairé Fabien (Michel Simon) par leur homme de main (Franco Interlenghi) et accusent les chrétiens du meurtre. Aidée du gladiateur gaulois Rhual (Henri Vidal), la fille de la victime, Fabiola (Michèle Morgan), les disculpe mais les comploteurs tuent aussi l'intègre juge Galba (Carlo Ninchi). Les innocents sont alors livrés aux lions du cirque. *Happy end* avec l'arrivée des troupes de Constantin et victoire d'une "nouvelle force pacificatrice dont le but est d'établir Paix, Justice et Fraternité", le Christianisme (!); auquel on attribue, tant qu'à faire, des positions anti-esclavagistes. . .

Les acteurs italiens viennent en grande partie de *La corona di ferro* (p. 168). À part Paolo Stoppa, ils jouent des chrétiens : Gino Cervi, Elisa Cegani, Rina Morelli et Massimo Girotti, ce dernier tenant le rôle de Saint Sébastien, en fait supplicié sous Dioclétien s'il a vraiment existé. Dans le genre édifiant, le film se compare favorablement au *Signe de la croix* (p. 321).

The mule Clint Eastwood, USA, 2018, 112 mn

Earl (Clint Eastwood), vieil horticulteur ruiné de 90 ans, met le doigt dans un engrenage fatal qui en fait le courrier d'un cartel mexicain de la drogue. Quand il est finalement arrêté, il aura eu le temps de se réconcilier avec son épouse mourante et avec sa fille.

Réflexion apaisée sur les erreurs d'une vie, le film recèle deci delà quelques radotages réactionnaires – une bande d'hommasses à moto, les "dykes on bike", illustration sans frais de l'opinion d'Eastwood sur les LGBT, une plaque de voiture qui réfère à la lointaine guerre de Corée –, mais ils n'arrivent pas au niveau des attaques contre le *welfare* qui plombaient *Million dollar baby* (p. 192).

La petite voleuse Claude Miller, France, 1988, 109 mn

Janine (Charlotte Gainsbourg, 17 ans) est élevée par sa tante et son oncle (Raoul Billery qui était le père de *L'effrontée*, p. 675). Asociale, elle est placée comme bonne et devient la maîtresse de Michel (Didier Bezace), un homme marié qui tente de l'éduquer ; mais elle lui préfère le voyou Raoul (Simon de La Brosse) avec lequel elle fugue avant d'être envoyée en maison de correction. D'où elle s'échappe alors qu'elle est enceinte de Raoul.

La France de 1950, mal reconstituée, sert de toile de fond à une œuvre qui se voudrait une version féminine des *Quatre cents coups* (p. 521) mais ne trouve jamais ses marques. Vouloir tourner le scénario d'un autre – en l'occurrence François Truffaut – est une mauvaise idée ; exception, *Mes chers amis* (p. 605).

The four horsemen of the Apocalypse *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse*, Vincente Minnelli, USA, 1962, 147 mn

D'après un roman de l'Espagnol Vicente Blasco Ibañez déjà porté à l'écran par Rex Ingram (p. 932) ; l'histoire a été modernisée, on a changé de guerre.

Le prologue, en Argentine, montre le patriarche Madariaga (Lee J. Cobb) et sa famille en 1938. D'un côté, un gendre français (Charles Boyer) et son petit-fils préféré, Julio (Glenn Ford), de l'autre, un gendre allemand (Paul Lukas) et un autre petit-fils, Heinrich (Karlheinz Böhm), qui affirme son nazisme pendant le repas. Le vieil homme en a une attaque alors que se déchaîne un orage où l'on croit voir dans le ciel Conquête, Guerre, Épidémie et Mort.

Après ce début fulgurant, nous suivons l'insouciant Julio à Paris. Il y est l'amant de la belle Marguerite (Ingrid Thulin) dont le mari, un journaliste patriote (Paul Henried), deviendra un des chefs de la Résistance, mouvement que Julio se décide à rejoindre, lassé de se sentir inutile. Son statut de neutre et ses liens familiaux avec des hauts gradés allemands lui permettent de transmettre des informations cruciales. Et d'accomplir une mission suicide : il rejoint son cousin Heinrich, maintenant général SS, en Normandie dans un véhicule muni d'un émetteur. Peu de temps après son arrivée sur les lieux, les deux derniers petits-enfants de Madariaga sont détruits par les avions anglais venus en compagnie des Quatre Cavaliers.

Malgré une séquence un peu lourdingue où Heinrich protège Marguerite des assiduités pachydermiques d'un général, le film est magnifique. Il est centré sur l'évolution morale de Julio que l'amour amène à vouloir se grandir à ses propres yeux : il prend pour une fois un risque, ce que n'avait pas fait son père en 1914. D'où ses adieux déchirants car celui qui n'en reviendra pas et le sait pas meurt au moment où il est enfin devenu un homme.

Coiffures et habits sont ceux de 1962 ; avec Yvette Mimieux et Albert Rémy.

The badlanders *L'or du Hollandais*, Delmer Daves, USA, 1958, 84 mn

Remake d'*Asphalt jungle* (p. 471) en western. Alan Ladd nous inflige un visage bouffi par l'alcool et Ernest Borgnine qu'on aimait détester est hélas devenu gentil ; le *happy end* n'arrange rien. Avec Katy Jurado.

The black cat *Le chat noir*, Edgar G. Ulmer, USA, 1934, 65 mn

Werdegast (Bela Lugosi) retrouve son vieil ennemi Poelzig (Boris Karloff) dans une série de vignettes d'outre-tombe. On voit un cercueil vertical transparent où repose, comme suspendue, l'épouse que Poelzig ravit jadis à Werdegast. Le scénario, mal ficelé, est peut-être celui d'un cauchemar. Avec Harry Cording.

Femmes femmes Paul Vecchiali, France, 1974, 116 mn

Grande réussite de Paul Vecchiali, sur un scénario de Noël Simsolo (qui joue dans le film). Deux comédiennes d'âge mûr (Hélène Surgère et Sonia Saviange) partagent un appartement décoré de photos d'actrices, souvent tirées de *Cinévie*, avec lesquelles elles entretiennent comme un dialogue muet. Amusantes saynètes, dont une sera reprise par les deux actrices dans *Salò* (p. 568); par exemple la visite incongrue d'un amateur de femmes mûres (Michel Duchaussoy).

Au bout de quarante minutes, on finit par s'apercevoir que la fenêtre donne sur le cimetière du Montparnasse et une certaine gravité perce sous le loufoque. Sonia, qui avait demandé au médecin (Michel Delahaye) des conseils quant à un prétendu rôle d'alcoolique et s'était vu répondre "Ce que je vous souhaite, c'est le *delirium tremens*", se met à voir des animaux, iguanes et chauves-souris : elle doit se désintoxiquer. À la mort du metteur en scène qui fut le mari de l'une puis de l'autre, elles s'apprêtent à célébrer dignement l'héritage quand Sonia se sent mal et se met à hurler, hurler sous le regard des images épinglées au mur... tandis qu'Hélène, hébétée, s'avoine au champagne.

Touchantes chansons sur une musique de Roland Vincent : "Ce n'était pas un colonel", "Les hommes, en somme" ou "Elles se fanent à qui mieux mieux".

The night of the generals *La nuit des généraux*, Anatole Litvak, Grande-Bretagne, 1967, 138 mn

Cette superproduction tournée à Varsovie et à Paris pousse jusqu'à l'absurde la thématique de *Monsieur Verdoux* (p. 608) : ce qui est admirable à grande échelle est monstrueux sur une petite. Grau (Omar Sharif), policier zélé mais un tantinet borné, poursuit un tueur en série dans un moment où l'on massacre gratis. Le sadique n'est autre que Tanz (Peter O'Toole, excellent), un général SS déséquilibré. La meilleure séquence du film le montre saisi de tremblements alors qu'il visite le Jeu de Paume : il s'est reconnu dans l'autoportrait de Van Gogh.

L'action se déroule principalement à Paris, vers le 20 juillet 1944, au moment de l'attentat contre Hitler. C'est l'occasion de dresser quelques portraits assez réussis de généraux ; Donald Pleasence en conspirateur, Charles Gray en spécialiste du retournement de veste – en cela il s'oppose à sa réfrigérante épouse (Coral Browne). Tom Courtenay joue un sympathique caporal tire-au-flanc qui espère bien en sortir vivant. Le policier français (Philippe Noiret) est, à cette époque où le vent s'est mis à souffler contre les Allemands, un résistant plausible ; mais que dire de l'appui qu'il reçoit du rigide Grau ?

La nuit quand le Diable venait (Robert Siodmak, p. 1527) raconte une authentique histoire de tueur en série, étouffée car il ne pouvait y avoir de crime impuni sous le III^e Reich.

La bête humaine Jean Renoir, France, 1938, 99 mn

Magnifique adaptation de Zola, plus fidèle que la version de Fritz Lang (*Human desire*, p. 1227). Le cheminot Lantier (Jean Gabin) croise le couple Roubaud alors que le mari (Fernand Ledoux) vient de commettre un meurtre dans un train : il a tué par jalousie le “parrain” de Séverine (Simone Simon), son épouse aux allures félines. Lantier ne pipe mot devant la Justice mais devient l’amant de la belle. Cette dernière le pousse au meurtre du mari mais le cheminot ne peut s’y résoudre à cause de la pitié que lui inspire cet assassin rongé par le remords. Quand le couple formé par Séverine et Lantier danse sur la musique du *Petit cœur de Ninon*, on est profondément ému car on pressent qu’ils ne s’en sortiront pas. Pire, ils le savent : Lantier tuera plus tard Séverine dans une crise de folie avant de se jeter de sa locomotive en marche.

L’hérédité chargée de Lantier en fait un potentiel meurtrier : “Des générations d’ivrognes m’ont pourri le sang”, préjugé scientifique dont on trouve un écho dans le *Journal d’un curé de campagne* (p. 122). Parmi les seconds rôles, un Julien Carrette éblouissant et le réalisateur dans celui du pittoresque braconnier Cabuche.

Playtime Jacques Tati, France, 1967, 119 mn

Dans un quartier moderniste, construit de toutes pièces par le réalisateur mégalomane qui en fut ruiné, des personnages se croisent sans pouvoir communiquer, souvent séparés par le verre omniprésent. Les habitants ressemblent, vus de la rue, à de grosses tortues dans leur aquarium. Un restaurant chic, le Royal Garden, ouvre ses portes ; les clients vont essayer les plâtres et M. Hulot y commettra quelques unes de ses proverbiales maladroites. Tout se détraque, les flèches lumineuses se mettent à crépiter – un peu comme le poisson-fontaine de *Mon oncle* (p. 21) –, les sièges déchirent les vêtements – un serveur, mis à l’écart, sert de poubelle à habits –, le faux plafond s’effondre. Dans les décombres du restaurant, un Américain (Billy Kearns) organise une sorte de fiesta improvisée où l’on chante *Nini peau d’chien* sous l’œil du maître d’hôtel (Michel Francini) dont la bouche noircie montre qu’il a bu au goulot. Une des portes vitrées du restaurant n’existe plus, qu’importe, le préposé tient toujours la poignée en main, ce qui le rend plus mobile pour réclamer une pièce.

Les sons ont la part belle : le siège lâche comme un pet quand on s’y assoit, une porte reste silencieuse même quand on la claque rageusement. Tati dénonce un snobisme qui n’en était qu’à son début avec l’abus de mots anglais inutiles comme PHARMACY. Subsistent quelques vagues traces d’un Paris dont ne subsistent que de vagues traces : dans la musique de Francis Lemarque et aussi ces monuments célèbres qui s’affichent le temps d’un reflet dans une porte. . . vitrée. Ce film sur la déshumanisation pâtit de son sujet : il est un peu froid.

Julieta *Julieta*, Pedro Almodóvar, Espagne, 2016, 99 mn

Dans un de ses mélos à tiroirs, Almodóvar nous raconte les souffrances de Julieta (interprétée par deux actrices selon son âge) séparée de sa fille depuis douze ans. Il est beaucoup question de culpabilité dans cette histoire : le mari, mort en mer à La Corogne après une dispute, leur fille qui en veut à tout le monde y compris elle-même et se laisse kidnapper par une secte évangéliste.

Le film, qui ne décolle que dans son dernier tiers, n'atteint pas le niveau des grandes réussites de l'auteur. Rossy de Palma, vieillie, joue une servante.

Dishonored *Agent X 27*, Joseph von Sternberg, USA, 1931, 92 mn

1915. Tombée bien bas, la veuve d'un officier autrichien, Marie Kolverer (Marlene Dietrich) est ramassée dans la rue où elle se prostitue par le chef des services secrets (Gustav von Seyffertitz) qui lui propose, pour l'éprouver, de trahir son pays. Sous le nom de code de X 27, elle participe à un bal costumé – prétexte à filmer des cotillons – pour entrer dans les bonnes grâces d'un suspect (Warner Oland, futur Charlie Chan, pp. 160, 730, 418) qui, démasqué, se suicide. Elle a moins de chance avec l'espion russe H 14 (Victor MacLaglen) avec lequel elle joue au chat et à la souris. Il échappe à la belle qui, envoyée du côté russe, s'y fait capturer mais arrive à s'enfuir après lui avoir administré un somnifère. Quand H 14, finalement pris par les Autrichiens, attend d'être fusillé, elle le laisse sciemment s'évader. Cette histoire d'amour entre espions se termine au petit matin dans une cour de prison où Marie se pomponne et ajuste ses bas face au peloton d'exécution.

Accompagné par la valse des *Donauwellen*, le plus beau des sept Sternberg/Dietrich, d'une incroyable splendeur plastique (photo de Lee Garmes). Il est aussi question de cryptographie musicale, un secret restitué au piano par X 27 écoutée attentivement par l'État-major ; même genre de scène dans *Une femme disparaît* (p. 697) avec May Whitty, moins affriolante que Marlene cependant !

La 317^e section Pierre Schoendoerffer, France, 1965, 90 mn

Compte-rendu quasi-documentaire de la retraite d'un petit groupe de soldats au moment de la défaite de Diên Biên Phu (mai 1954). Avec Jacques Perrin dans le rôle du sous-lieutenant Torrens et Bruno Cremer dans celui de l'adjudant Willsdorf, un Alsacien au langage pittoresque qui a connu la Wehrmacht : pour lui, les hommes sont des "rombiers" et "on n'est pas sorti de l'auberge". Apparition de la célèbre métaphore employée par le Vietminh : on brise un œuf dans la main, le blanc s'en va mais le jaune reste. La sécheresse du style rend d'autant plus poignant l'aveu final de Torrens mortellement blessé : "J'ai peur des bêtes".

Ambavi Suramis tsikhitsa *La légende de la forteresse de Souram*, Sergueï Paradjanov, URSS, 1985, 87 mn

Dans le style, inventif et fauché, de *Sayat Nova* (p. 197), le conte impossible à suivre du sacrifice d'un jeune homme qui s'enterre vivant dans les fondations d'une forteresse pour en assurer la stabilité.

Une jeune femme oscille de part et d'autre d'une ombre puis s'arrête et s'efface ; c'est alors l'ombre qui se démasque et apparaît une vieille femme qui se met à osciller à son tour, dévoilant ainsi par moments la jeune femme du début, aux yeux désormais fermés. Le passage du temps selon Paradjanov. Inoubliable.

The bonfire of the vanities *Le bûcher des vanités*, Brian De Palma, USA, 1990, 120 mn

Sherman (Tom Hanks), un premier de cordée de Park Avenue qui s'est égaré en voiture dans le Bronx en compagnie de sa maîtresse (Melanie Smith), se dégage comme il peut d'une tentative d'agression et plonge dans le coma un des assaillants, un Noir que le communautarisme aura vite fait de présenter comme l'agneau qu'il n'était pas (il s'appelle Lamb). C'est de Sherman que les magouilles politiques font l'agneau sacrificiel (lamb to the slaughter) de cette histoire. Dans laquelle un journaliste alcoolique (Bruce Willis) trouvera matière à un best-seller.

Cet amusant jeu de massacre pâtit d'une séquence moralisatrice où un juge noir (Morgan Freeman) assène une leçon de civisme à tout le monde. Un mouvement de caméra, copié de *Vertigo* (p. 1561) et combinant travelling arrière et zoom avant exprime le désarroi de Sherman face à ses agresseurs du début.

Il colosso di Rodi *Le colosse de Rhodes*, Sergio Leone, Italie, 1961, 137 mn

Tout Leone, le meilleur comme le pire, est déjà présent dans ce péplum qui ne respecte l'Histoire que sur un point : la sixième merveille de l'Antiquité fut détruite par un tremblement de terre. Cet épisode, qui survient à la fin en s'accompagnant d'une violente tempête, est le plus réussi du film, même s'il rappelle *Les derniers jours de Pompei* (p. 1069).

Dans un passé pré-chrétien où se mêlent jeux du cirque et archers assyriens, Tireo (Conrado San Martin), affublé d'un collier de barbe, a décidé de livrer Rhodes aux Phéniciens. Il est assisté en cela par sa maîtresse Diala (Lea Massari), fille du constructeur de la gigantesque statue qui défend l'île. Face à ces traîtres, des patriotes emmenés par Peliocle (Georges Marchal) que vient soutenir le Grec Dario (Rory Calhoun). Diala, amoureuse de Dario, lui sauve la vie, mais meurt durant le tremblement de terre.

Tourné en Espagne, notamment dans le chaos rocheux de Manzanares el Real.

Mala noche Gus Van Sant, USA, 1984, 75 mn

Splendide noir et blanc et caméra portée, images de Portland la nuit ou sous la pluie, belles gueules de jeunes marginaux dans la lignée d'*Accattone* (p. 285).

Répétitive et invertébrée, cette chronique du désir d'un homosexuel pour un jeune Mexicain sans papiers dégage un irrésistible ennui.

Saraband for dead lovers Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1947, 92 mn

Georg Ludwig et Sophie-Dorothée de Hanovre sont les ancêtres de l'actuelle famille royale britannique. En 1694, Sophie tombe amoureuse du beau Königsmark ; le futur George I^{er} fait alors assassiner l'amant et répudie son épouse qui est enfermée jusqu'à sa mort au château d'Ahlden.

Le film, qui bénéficie de couleurs somptueuses, culmine dans une longue scène de carnaval, mais déçoit malgré son titre ravélien : le couple-titre (Joan Greenwood et Stewart Granger) manque de passion. Les méchants sont mieux servis : le Georg Ludwig campé par Peter Bull ressemble à un petit cochon vicieux, quant à la comtesse Platen qui orchestra la mort de son ex-amant Königsmark, Flora Robson la rend touchante dans sa douleur de femme vieillissante et blessée.

Street angel *L'ange de la rue*, Frank Borzage, USA, 1928, 97 mn

Naples. Rencontre entre Angela (Janet Gaynor), recherchée par la Police, et le peintre Gino (Charles Farrell) qui voit en elle un ange des Cieux. De la Rue, plutôt, suggère une prostituée jalouse alors que la jeune femme a été reprise par les pandores à bicornes. Quand elle sort, le peintre désespéré veut désormais la tuer mais, à deux doigts de l'étrangler sur l'autel d'une église, le Livre tombe : une longue série de regards croisés scelle alors la réconciliation des amoureux.

Tout est question de style : ce film à la plastique splendide est sublime.

Wild at heart *Sailor et Lula*, David Lynch, USA, 1990, 120 mn

Le couple formé par Sailor (Nicolas Cage) et Lula (Laura Dern) est menacé par la mère (Diane Ladd) de la jeune femme qui veut la mort de Sailor. En lançant ses troupes (Harry Dean Stanton, J. E. Freeman, Willem Dafoe) contre lui, elle arrive seulement à le mettre dans de mauvaises situations qui lui valent la prison.

On s'amusera des références à Elvis Presley – le *Love me tender* final – et aux sorcières du *Magicien d'Oz* (p. 1314) qui renvoient à la caricaturale et vulgarissime belle-mère de Sailor. On a cependant du mal à entrer dans un film auquel, malgré la présence d'acteurs emblématiques – Isabella Rossellini, Jack Nance, etc. – manque la dimension fantastique des chefs-d'œuvre de l'auteur.

Shadow of the thin man *L'ombre de l'introuvable*, W.S. Van Dyke, USA, 1941, 93 mn

Song of the thin man *Meurtre en musique*, Edward Buzzell, USA, 1947, 83 mn

Deux autres films mettant en scène Nick et Nora (William Powell et Myrna Loy), le sympathique couple de détectives alcooliques de Dashiell Hammet (p. 185). Asta reprend lui aussi du service, avec un chien différent dans le second film. Les intrigues sont tout aussi peu intéressantes avec la sempiternelle réunion finale où sont convoqués tous les suspects ; ici, les coupables sont les personnages joués respectivement par Henry O'Neill et Leon Ames.

Le premier film est alerte et plein de rebondissements. Du second, plus routinier, on retiendra surtout la présence de Gloria Grahame.

Charlie Chan at the circus Harry Lachman, USA, 1936, 72 mn

Charlie Chan at the race track H. Bruce Humberstone, USA, 1936, 70 mn

Charlie Chan at the opera H. Bruce Humberstone, USA, 1936, 68 mn

Charlie Chan at the olympics H. Bruce Humberstone, USA, 1937, 71 mn

Quatre Charlie Chan (cf. p. 160) avec Warner Oland et Keye Luke, le fils n° 1 que son père reconnaît de dos à cause des fréquentes fessées qu'il lui administra.

Sentences mémorables : “– Suspicion father of truth.” “– Facts like photographic film must be exposed before developing.” “– More than one way to remove skin from cat.” “– Truth like football receives many kicks before reaching goal.” “– Mind like parachute only functions when open.” “– Inquisitive person like bear after honey sometimes finds hornet's nest.” “– Don't rub sore finger with sand paper.” “– Envelope like skin of banana must be removed to digest contents.” “– Better for oriental to lose life than lose face.” “– Luck happy combination of stupid accidents.”

Charlie Chan à l'opéra est particulièrement réussi grâce à Boris Karloff, William Demarest et son atmosphère qui rappelle *Phantom of the opera* (p. 1101). *Charlie Chan aux jeux olympiques*, où le détective se rend en zeppelin (61 heures de traversée), se déroule dans une Allemagne où les policiers sont très sympathiques ; carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 826) en prime. *Charlie Chan au cirque* retrouve un peu l'univers de *Freaks* (p. 147). L'indécrottable racisme des studios est patent dans *Charlie Chan aux courses* : le palefrenier noir est tellement empoté qu'on l'a surnommé Streamline.

The hill *La colline des hommes perdus*, Sidney Lumet, Grande-Bretagne, 1965, 118 mn

Pendant la dernière guerre, en Afrique du Nord, un camp disciplinaire où trône la colline artificielle que les soldats doivent grimper sous un soleil de plomb pour y apprendre les vraies valeurs militaires. Un des garde-chiourme, le sergent Williams (Ian Hendry), provoque sciemment la mort de l'un d'eux, d'où la protestation de son compagnon de cellule Roberts (Sean Connery). Williams, qui bénéficie du soutien indéfectible de son supérieur Wilson (Harry Andrews), une brute raciste, passe à tabac Roberts auquel il fracture un pied. . .

Le commandant du camp (Norman Bird) est une ganache qui passe son temps au bordel et le médecin (Michael Redgrave) un trouillard ; il n'y a guère que le sergent Harris (Ian Bannen) pour relever le tableau. Bien loin du front, ces planqués dissimulent leur lâcheté derrière une application rigide du règlement : tel est le message de cette œuvre bien filmée mais au scénario terriblement bétonné.

Fifth avenue girl *La fille de la conquième avenue*, Gregory La Cava, USA, 1939, 83 mn

Lassé d'être traité comme une vache à lait par sa famille, le richissime Borden (Walter Connolly) loue les services de la jeune chômeuse Mary (Ginger Rogers) qu'il fait passer pour sa maîtresse. Le fils Borden (Tim Holt) arrête en conséquence le polo pour s'intéresser aux affaires de son père ; quant à madame Borden, elle retrouve de l'intérêt à ce mari qui faisait partie des meubles. Mary arrange aussi les affaires de la fille Borden, amoureuse d'un chauffeur (James Ellison) aux idées communistes simplistes, en lui conseillant de l'épouser ; on comprend que le jeune marié cessera de manger du bourgeois.

Le scénario rappelle celui de *My man Godfrey* (p. 1336).

Apache *Bronco apache*, Robert Aldrich, USA, 1954, 87 mn

Un des tout premiers films d'Aldrich dont le héros, l'Apache Masaï (Burt Lancaster), refuse de se laisser déporter en Floride. Il s'échappe et mène des actions de guerilla, ce qui lui vaut d'être traqué par Sieber (John McIntire). Puis, suivant l'exemple des Cherokees de l'Oklahoma, il s'assagit, prend femme (Jean Peters) et entreprend de cultiver le maïs.

Ce film, qui présente les Indiens sous un jour positif, est handicapé par le *happy end* imposé par le studio : en entendant les vagissements d'un nouveau-né, Masaï dépose les armes et Sieber laisse vivre ce "Buck", ainsi que sa femme et son bébé ! Rôle de scout pour Charles Buchinsky, alias Bronson, passé au cirage rouge, comme Lancaster et Peters, pour faire buck.

One hour with you *Une heure près de toi*, Ernst Lubitsch, USA, 1932, 78 mn

Remake de *The marriage circle* (p. 511) sur une musique d'Oscar Straus avec l'équipe Paramount/Lubitsch/Maurice Chevalier/Jeanette MacDonald (cf. p. 1271). C'est l'histoire d'un couple bien parisien, le docteur Bertier, lequel interpelle souvent le spectateur, et sa légitime dont la meilleure amie – "Oh, cette Mitzi!" – (Genevieve Tobin) a comme une envie de se faire ausculter... Le bon docteur succombe une nuit ; par souci de symétrie, son épouse fait de même – mais en pensée seulement ! – avec un soupirant (Charles Ruggles).

Meet me in St Louis *Le chant du Missouri*, Vincente Minnelli, USA, 1944, 113 mn

Production d'Arthur Freed pour la MGM, cette *americana* musicale est rythmée par les saisons, de l'été 1903 au printemps 1904. L'intérêt se focalise sur les amours de la jeune Esther (Judy Garland) et sur les désarrois de sa petite sœur (extraordinaire Margaret O'Brien, 7 ans). C'est elle qui, en détruisant ses bonshommes de Noël par dépit, convainc le *pater familias* (Leon Ames) de ne pas déménager pour New York où sa carrière l'appelait, au grand soulagement de la famille et de son épouse (Mary Astor). Divers événements ponctuent le film : un coup de téléphone depuis New York, Halloween et, bien sûr, l'Exposition Universelle. Chanson à succès, *The trolley song*, interprétée par Judy Garland.

Otac na službenom putu *Papa est en voyage d'affaires*, Emir Kusturica, Yougoslavie, 1984, 130 mn

Les matches de football à la radio – contre le Danemark, contre l'URSS – datent l'action qui se déroule entre 1950 et 1952. Ce n'est pas parce que Tito s'oppose à Staline que son régime n'est pas stalinien : il partage avec le maître du Kremlin un manque complet d'humour. Mesa (Miki Manojlović) a trouvé "exagéré" un dessin satirique montrant Marx avec un portrait de Staline au mur : il n'a pas le sens de la plaisanterie, mais sa maîtresse qui le dénonce, son beau-frère du Parti qui le fait coffrer, ne l'ont pas davantage. Il est emmené après la circoncision de ses fils (nous sommes à Sarajevo, dans un monde de culture musulmane) et ne redonne signe de vie que quelques mois plus tard. La famille est finalement autorisée à le rejoindre dans la petite ville de Zvornik (sur la Drina) où il est relégué, avant que son directeur de conscience communiste ne lui annonce que son temps de purgatoire est fini.

L'histoire est racontée par Malik, le fils cadet de Mesa, un enfant atteint de somnambulisme. Ce film baroque, constamment inspiré, émouvant et parfois déchirant, est accompagné par *Les flots du Danube* de Iosif Ivanovici que joue à l'accordéon son frère aîné (Davor Dujmović du *Temps des gitans*, p. 1151).

Hôtel du Nord Marcel Carné, France, 1938, 97 mn

Dans un hôtel du Canal Saint-Martin, les destins croisés de deux couples : d'une part les amants d'un jour (Annabella et Jean-Pierre Aumont) venus pour se suicider, de l'autre un maquereau (Louis Jouvet) et sa gagueuse (Arletty) à laquelle le dialogue d'Henri Jeanson confie, à côté du trop célèbre "atmosphère", le néologisme "fatalitaire". En compagnie d'une pléiade de seconds rôles : une volage épouse (Paulette Goddard) partagée entre son amant (André) et son cocu donneur de sang (Bernard Blier), l'hôtesse (Jane Marken) et sa servante (Raymonde). Sans oublier un flic (René Bergeron) et un jeune homme efféminé (François Périer) avec ses réflexions très datées sur la bicyclette. Tout commence par un coup de feu et un suicide raté et s'achève sur un autre coup de feu, sorte de suicide réussi, dont le bruit est couvert par celui des pétards du 14 juillet.

L'hôtel du Nord, 102 quai de Jemmapes, tenu par les parents d'Eugène Dabit (mort en URSS où il accompagnait André Gide) a été reconstitué en studio.

The day the Earth stood still *Le jour où la Terre s'arrêta*, Robert Wise, USA, 1951, 92 mn

Effrayée par l'accès de la Terre à l'arme atomique, la Civilisation Galactique dépêche une soucoupe volante qui débarque à Washington. À son bord Klaatu (Michael Rennie), assisté de Gort, robot aux allures de Golem. L'émissaire reçoit un accueil mitigé de la part de la population, compréhensive (Patricia Neal) ou cupide et bornée (Hugh Marlowe). Il rencontre un grand savant (Sam Jaffe) qui le persuade de montrer son pouvoir en coupant l'électricité dans le monde entier pendant trente minutes avant de convoquer une assemblée des scientifiques du monde entier devant le vaisseau spatial. Mais l'Armée tue Klaatu et Gort se dispose à détruire la Terre lorsque la phrase magique KLAATU BARADA NIKTO convainc le robot de récupérer et ressusciter son maître. Celui-ci repart en soucoupe après avoir adressé un message comminatoire que les scientifiques, dans leur infinie sagesse, ont évidemment compris.

Tout cela est d'une telle naïveté et tellement dépourvu d'humour qu'on en reste perplexe. L'idée que les scientifiques formeraient une corporation au-dessus des autres relève d'un scientisme affligeant et dangereux. Elle mène à cette Police galactique dont fait partie ce Gort qui ne prend d'ordres nulle part : c'est sans doute l'Intelligence Artificielle qui lui donne droit de vie et de mort sur la Création. Parmi les détails croustillants, le fait que Klaatu puisse corriger des équations au tableau, ce qui postule plus que l'universalité des mathématiques, celle de leur expression écrite... Et puis ces extra-terrestres sont très riches puisqu'ils ont des diamants plein les poches ! Ce film annonce *2001, a space odyssey* (p. 1727), film plus brillant et encore plus con.

Fargo Joel Coen, USA, 1996, 98 mn

Dans un Minnesota glacé et sous le patronage du mythique bûcheron Paul Bunyan, des personnages aux patronymes scandinaves rivalisent de bêtise et de méchanceté. Question bêtise, Jerry (William H. Macy) est gratiné : directeur des ventes du garage de son beau-père Wade, il multiplie les ruses infantiles pour faire de petits profits, par exemple en transmettant des numéros de série illisibles aux autorités. Sa dernière idée est de faire enlever son épouse Jean par des complices puis partager la rançon avec eux. La mesquinerie de Wade (Harve Presnell) qui le prend – à juste titre – pour un minable, est un peu responsable de ce complot débile. Les deux truands donnent davantage dans la méchanceté, que ce soit Carl (Steve Buscemi) ou Gaer (Peter Stormare), assassin taiseux. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure qu'apparaît Marge (Frances McDormand époustouflante) fliquesse "redneck" enceinte jusqu'aux yeux et personnage positif du film. C'est elle qui arrête Gaer alors qu'il est en train de broyer le corps de son complice Carl, la septième victime de cette histoire qui a vu auparavant la mort de Wade et Jean. Elle chapitre le criminel en lui expliquant que l'argent n'est pas l'unique but de la vie avant de retrouver son placide époux (John Carroll Lynch) qui vient de gagner un concours pour illustrer le timbre-poste à trois cents.

Peut-être le meilleur film des Coen ; prenante musique de Carter Burwell.

Scarface Howard Hawks, USA, 1932, 90 mn

Le film, qui s'ouvre par une série de cartons qui sont comme un appel à la création du FBI, nous dépeint l'ascension d'un petit gangster, le balafre Tony Camonte (Paul Muni) dont la carrière s'inspire en partie de celle d'Al Capone avec une référence au massacre de la Saint-Valentin. Les images – la boule qui renverse les quilles alors qu'on déquille celui (Boris Karloff) qui l'a lancée, la blonde beauté (Karen Morley) à laquelle deux hommes, l'officiel et le caché, offrent du feu, etc. – ne nous surprennent plus : elles ont été plagiées *ad nauseam*.

Les gangsters sont d'une vulgarité sans fond ; il faut les voir discuter au théâtre de la pièce *Sadie Thompson* (cf. *Rain*, p. 1332). Parmi eux, Angelo (Vince Barnett) crève l'écran : illettré, il s'annonce au téléphone comme le "seckertary" de Scarface. Ce dernier a une signature, un air de *Lucia di Lammermor* qu'il siffle constamment ; son bras droit Guino (George Raft) se reconnaît à sa sempiternelle pièce de monnaie, un tic qui devait à jamais coller à l'acteur.

Scarface appartient à la veine incestueuse du machisme : il ne supporte pas qu'un homme approche sa sœur (Ann Dvorak), une jalousie malade qui l'amène à tuer Guino. Peu de temps après, frère et sœur sont abattus par la Police emmenée par Guarino (C. Henry Gordon). *THE WORLD IS YOURS* proclame une annonce lumineuse de l'agence Cook, disparue en 2019.

Deus e o diabo na terra do sol *Le dieu noir et le diable blond*, Glauber Rocha, Brésil, 1964, 118 mn

Œuvre emblématique de l'éphémère Cinema Novo et la meilleure de son auteur. Manoel et Rosa, paysans du Sertão, cherchent la voie en suivant, d'abord le dieu noir Sebastião, puis le diable blond Corisco (Othon Bastos). Deux expériences interrompues par le "matador de cangaceiros" Antonio das Mortes (Mauricio do Valle) chargé d'exterminer les ennemis de l'Église et des possédants. Il laisse la vie sauve au couple qui part dans une course éperdue vers la mer que l'homme termine seul : "Le Sertão sera la mer et la mer le Sertão".

Sebastião se veut le continuateur d'Antônio Conselheiro, prophète fondateur de la Commune de Canudos massacrée par l'Armée en 1897. Corisco – personnage historique mort en 1940 – se réclame de son ex-chef Lampião et du padre Cícero, le saint des cangaceiros. Le film, violent et sanguinaire, culmine dans une espèce de sacrifice d'Isaac mené à terme par Sebastião et les atrocités illuminées de Corisco : "– Coupe les couilles à ce cocu" dit-il à Manoel, rebaptisé Satan... À côté de tout ça, *O cangaceiro* (p. 105) a des allures de western familial. La caméra portée, parfois haletante, s'égaré en direction du ciel alors que Manoel, guidé par Sebastião, chemine en portant une énorme pierre sur la tête; elle encercle le couple maudit formé par Corisco et son épouse Dadá qui s'embrassent éperdument sur la musique de Villa-Lobos (*Bachianas Brasileiras* n° 5).

Malgré son message marxiste trop explicite, le film est avant tout une œuvre poétique sur ce Sertão déshérité. Dominé par la figure de l'énigmatique Antonio das Mortes (qu'on retrouvera dans le film éponyme, p. 1564) dont les actions sont commentées par la plainte lancinante de Sérgio Ricardo.

Call Northside 777 *Appelez Northside 777*, Henry Hathaway, USA, 1948, 106 mn

Alors que Frank Wiecek (Richard Conte) purge depuis plus de dix ans une perpétuité pour le meurtre d'un flic, un journaliste (James Stewart) arrive à prouver que le témoin principal a été manipulé par la Police.

Tiré d'une histoire authentique, cet excellent film a une dimension semi-documentaire, que ce soit l'évocation des minorités – les Polonais de Chicago – ou des dernières méthodes policières. L'inventeur du détecteur de mensonges, Leonarde Keeler, fait d'ailleurs une démonstration de sa machine sur le prisonnier. Le sérieux du film en prend quand même un sacré coup avec la datation d'une photo grâce à l'agrandissement d'un détail infime bien au-delà des limites de résolution imposées par le grain; et son honnêteté aussi quand l'image de Dillinger illustre un discours sur le gangstérisme de la Prohibition, là où il aurait fallu Capone! Avec Lee J. Cobb, Helen Walker et Betty Garde.

Le locataire Roman Polanski, France, 1976, 125 mn

D'après Roland Topor. Trelkowski (le réalisateur, excellent) loue l'appartement de Simone Choule, une jeune femme qui s'est défenestrée sur la verrière de la courette. Son bailleur (Melvyn Douglas) lui reproche rapidement de faire du tapage et de recevoir des "gourgandines". Il se sent rejeté par les habitants de l'immeuble et particulièrement par la concierge (Shelley Winters) : "Qu'est-ce qu'il a encore fait" dit-elle alors qu'il a eu un accident. Les signes inquiétants se multiplient : l'homélie du curé "Tu pueras comme une charogne lubrique", une bizarre réclame pour LA PEINTURE LURE, une dent humaine dans un trou du mur, d'énigmatiques silhouettes vues au travers de la lucarne du "petit coin"... le bruit de la verrière qu'on répare sonne d'ailleurs comme celui d'un échafaud qu'on dresserait pour lui. Le cafetier (Jacques Monod) essaie de lui faire prendre les habitudes – cigarettes Marlboro, chocolat chaud – de la défunte. Il s'imagine que ses voisins veulent lui faire subir le sort de Simone qu'ils auraient poussée au suicide puis finit par accepter son rôle. C'est déguisé en femme qu'il fait le saut fatal sous le regard des résidents qui se pressent, pense-t-il, aux fenêtres comme au théâtre... il doit s'y prendre à deux fois.

Ce film très réussi est une métaphore du rejet du Juif; elle inclut jusqu'à la paranoïa de la victime qui voit un complot là où il n'y a que de l'étroitesse d'esprit, e.g., celle des voisins (dont Jo van Fleet) qui font expulser une locataire (Lila Kedrova) laquelle, en repréailles, conchie leurs paliers. Avec Isabelle Adjani, Rufus, Bernard Fresson, Claude Dauphin, Claude Piéplu et Hélène Manson.

The heretic John Boorman, USA, 1977, 118 mn

The exorcist (p. 1216), la suite. Assisté par la docteure Tuskin (Louise Fletcher), le père Lamont (Richard Burton) tente d'arracher la jeune Regan (Linda Blair) au démon. Celui-ci, qui n'est autre que Pazuzu, lui fait voir du pays : une Éthiopie onirique récréée en studio, seul intérêt d'un film qui, sinon, sombre dans le ridicule. Avec Max von Sydow, Ned Beatty et Paul Henreid.

Le roman de Renard Wladyslaw Starewicz, France, 1931, 62 mn

Renart (rebaptisé Renard) berne tous les animaux : corbeau, loup, poule, ours et même Sa Majesté le lion qui, outré, fait le siège de son château. Mais il se défend tellement bien que le Roi, impressionné, en fait son ministre.

Film d'animation en volume réalisé par Starewicz et sa fille Irène et sonorisé en 1937. Quel dommage qu'il ne soit pas en couleurs! Le noir et blanc et la photo grisâtre ne rendent pas justice à cette œuvre débordante de trouvailles, comme cette joute commentée à la radio.

Straw dogs *Les chiens de paille*, Sam Peckinpah, G^{de}-Bretagne, 1971, 117 mn

David Sumner (Dustin Hoffman), timide mathématicien américain, est en vacances avec son épouse anglaise Amy (Susan George) en Cornouailles. La région est peuplée de dégénérés, des obsédés qui ne rêvent que de coucher avec Amy : le scénario démagogique en fait une fieffée allumeuse qui n'a que ce qu'elle mérite quand elle se fait violer, ce qui ne lui déplaît pas plus que ça. Une autre garce s'amuse à émoustiller Henry (David Warner), l'idiot du village qui la tue puis se réfugie chez David qui est alors assiégé par une demi-douzaine d'énergumènes alcoolisés et homicides emmenés par le père de la victime (Peter Vaughan). Venu à bout des assaillants, il part en voiture avec l'idiot en abandonnant Amy.

Le film, très découpé, est totalement répugnant. Il vante l'autodéfense tout en trouvant de précieuses excuses aux violeurs : toutes des salopes ! Le premier plan montrant des enfants qui jouent renvoie à *The wild bunch* (p. 395).

Panic in the streets *Panique dans la rue*, Elia Kazan, USA, 1950, 92 mn

Le médecin Reed (Richard Widmark) et le policier Warren (Paul Douglas) essaient d'enrayer la propagation de la peste bubonique dans un port en tentant de retrouver un nommé Poldi, porteur du bacille. Ignorant le but de cette recherche, non divulgué pour ne pas créer de panique, deux petits criminels (Jack Palance et Zero Mostel), qui croient que Poldi cache un magot, sont aussi à sa recherche. Ils seront eux aussi contaminés.

L'intérêt majeur du film réside dans les images de la Nouvelle-Orléans. Dont les rues avaient été cependant expurgées de toute population noire ; un résumé de l'honnêteté de Kazan qui venait de signer *Pinky* (1949), film anti-raciste ! Barbara Bel Geddes (Mrs. Reed) et Zero Mostel allaient bientôt être blacklistés.

J'embrasse pas André Téchiné, France, 1991, 138 mn

Une des grandes réussites de Téchiné sur un scénario de Jacques Nolot. Le jeune Pierre (Manuel Blanc) quitte ses Pyrénées pour Paris avec l'idée de faire du théâtre et finit par se prostituer pour gagner sa vie. Son échec à devenir acteur s'explique sans doute par une totale incapacité à éprouver des émotions : il est insensible à l'amour touchant que lui porte une vieille fille (Hélène Vincent) ou aux attentions sincères d'un vieil homosexuel (Philippe Noiret). Le déclic se produit pourtant quand il s'attache à une putain (Emmanuelle Béart) qui lui chante "Quand on a trop tourné en rond/Sous la lampe comme un papillon" ; cruelle punition de son éveil affectif, il sera sévèrement battu et enclulé par le souteneur de la jeune femme. Mais il a terminé son éducation sentimentale : après avoir effectué son service militaire, il peut enfin aller voir la mer.

They died with their boots on *La charge fantastique*, Raoul Walsh, USA, 1941, 94 mn

Biographie épique du Gal. Custer (Errol Flynn) qui a souvent inspiré le cinéma, les Américains n'ayant jamais digéré que les Indiens ne se soient pas laissés exterminer sans rendre un ou deux coups. *Fort Apache* (p. 230) en fait un militaire pète-sec et incompétent, *Little Big Man* (p. 138), un mégalomane. Comme ici, où il est présenté comme le héros de la bataille de Gettysburg. Placardisé dans l'Ouest après la Guerre de Sécession, il protège (!) les Indiens et leur chef Crazy Horse (Anthony Quinn) avant de tomber à la bataille de Little Big Horn, victime d'une révolte fomentée par une bande de spéculateurs (dont Arthur Kennedy). Autre ami des Peaux-Rouges, le Gal. Sheridan (John Littel), auteur de la célèbre phrase "Un bon Indien est un Indien mort" qu'on aurait aimé entendre dans le film.

Cette hagiographie un peu indécente est sauvée par le dynamisme de la mise en scène et les prestations de Flynn et de sa partenaire attirée, Olivia de Havilland. Leur rencontre donne lieu à un gag "locatif" (cf. *Les lois de l'hospitalité*, p. 86) : Custer s'est fait remettre une lettre d'introduction pour le père (Gene Lockhart) de sa future épouse, lequel se révèle être l'individu qu'il vient de traiter de tous les noms d'oiseau.

Hattie McDaniel illustre la version paternaliste du racisme : domestique dévouée et superstitieuse, elle croit aux vertus des pattes de lapin !

Queen Kelly Erich von Stroheim, USA, 1928, 101 mn

Film maudit dont le tournage fut interrompu à la demande de Gloria Swanson, l'interprète de Kelly, choquée par le scénario : c'est pour elle que son amant, Joseph Kennedy (père du futur président), produisait le film. Ce qu'il reste de l'œuvre porte indéniablement la griffe du metteur en scène, en particulier son insistance sur la perversion et la dégénérescence : voir la scène où la reine (Seena Owen) cravache l'héroïne ou l'extraordinaire Jan Vreyheid (Tully Marshall) affublé de béquilles, litron en poche.

Scénario : l'héroïne, une orpheline pensionnaire chez des religieuses, est séduite par le futur consort (Walter Byron) du royaume de Kronberg devant lequel, émue, elle avait perdu sa petite culotte. Puis elle part à Dar es Salaam au chevet de sa tante qui lui fait épouser le dégénéré Vreyheid (fin du fragment tourné) avant de reprendre le boxon familial – c'est alors qu'on la surnomme "Queen Kelly". Elle est finalement retrouvée par l'ex-futur consort devenu roi. Au moment du mariage-couronnement, elle a cette réflexion très élégante : "– Majesty, me foot ! Just plain Queen Kelly", pesante analogie entre un royaume et un bordel.

Cette lourdeur qui plombe les œuvres de Stroheim épargne *Greed* (p. 1725), adaptation littéraire où, pour une fois, ses fantasmes ne tournent pas à vide.

Sommarlek *Jeux d'été*, Ingmar Bergman, Suède, 1951, 96 mn

Les souvenirs d'une danseuse (Maj-Brit Nilsson) remontent à la surface lorsqu'elle reçoit le journal d'Henrik (Birger Malmsten) avec lequel elle passa un merveilleux été, à peine troublé par le cri d'un oiseau de mauvais augure ou la proche venue de l'automne. Ces splendides images de la nature scandinave se referment sur celles, déchirantes, du lit d'hôpital sur lequel agonisa Henrik qui avait plongé au mauvais endroit. "Je ne crois plus en Dieu" avait-elle alors dit. Une dizaine d'années après, durant une répétition de *Coppelia*, elle en est toujours à hésiter entre deux voies, celle du souvenir mortifère et celle de la vie adulte. Un plan sur ses ballerines qui se soulèvent alors qu'elle embrasse son amant journaliste (Alf Kjellin), suggère que son deuil a pris fin et qu'elle a décidé de faire face.

He liu *La rivière*, Ming-liang Tsai, Taiwan, 1997, 111 mn

Hsiao-shen (Kang-shen Lee) souffre d'une douleur au cou contractée dans une rivière polluée où il figurait un noyé lors d'un tournage. Ni les moxas, ni les prières, rien n'y fait dans un contexte de sexualité ambiguë avec ses géniteurs. Le père (Tien Miao), qui va chercher des aventures dans des bains-douches spécialisés, trouve dans la pénombre un partenaire qu'il ne sait pas être son fils ; il le gifle quand il s'en aperçoit mais on ne sait pas trop ce qu'il lui reproche. La relation avec la mère (Li-ching Lu) ne semble pas aller au-delà de la provocation.

Hsiao-shen est une sorte d'Antoine Doison qui revient dans de nombreux films du réalisateur, e.g., *Vive l'amour*, *Et là-bas quelle heure est-il ?* (pp. 1660, 1476). L'eau qui n'arrête pas de dégouliner des plafonds annonce *The hole* (p. 915).

Grindhouse Robert Rodriguez & Quentin Tarantino, USA, 2007, 183 mn

Film en deux parties, censées être projetées dans une *grindhouse*, un théâtre burlesque, d'où les amusantes bandes-annonces de films bidons. Le premier long-métrage, *Planet terror*, signé par Robert Rodriguez, est une sorte de pastiche de *Night of the living dead* (p. 1342). Les détails répugnants – pustules et sang qui gicle – ne compensent pas l'indigence d'un scénario dont on ne retient que l'idée saugrenue d'utiliser une mitrailleuse en guise de jambe de bois.

Death proof (en français : *Boulevard de la mort*) est moins pénible car on y tchatte beaucoup comme dans tous les films de Tarantino. Le cascadeur Mike (Kurt Russell) est une espèce de monstre qui fait régner la terreur sur la route. Il assassine les passagères d'une voiture en provoquant délibérément un accident ; lorsqu'il récidive en s'en prenant à une Dodge Challenger 1970 – référence explicite à *Vanishing point* (p. 1652) – dont les trois occupantes sont elles-mêmes cascadeuses, le démon de la route en prend pour son grade.

Kárhozat *Damnation*, Béla Tarr, Hongrie, 1988, 115 mn

Le premier très grand film de Béla Tarr – et mon préféré – est placé sous le signe d'une pluie qui imprègne tout. Elle s'abat sur le chien solitaire qui traîne devant la façade du "Titanik bar" où Karrer (Miklós Székely) va écouter chanter une femme fatale. Et forme des flaques où l'on "fait des claquettes", mais ce n'est pas vraiment *Singin' in the rain* (p. 31). Elle inonde la base des colonnes des édifices : un long panoramique accompagne des gens qui s'abritent en attendant qu'elle cesse. Tout se termine dans un paysage de boue qui semble avaler Karrer.

On ne boit guère d'eau dans ce monde humide, témoins les verres à bière renversés sur le comptoir du bar où l'alcool incite les personnages à d'étranges ballets. Nostalgie et plans-séquences hypnotiques sur un scénario de László Krasznahorkai et musique lancinante de Mihály Vig, tous deux récurrents de Tarr.

High sierra *La grande évasion*, Raoul Walsh, USA, 1941, 96 mn

Dès les premières images, on sait que Roy (Humphrey Bogart) ne s'en sortira pas : il n'a été relâché de prison que dans le but de participer à l'attaque d'un casino. Quand il va rencontrer ses complices pour préparer le coup, les montagnes menaçantes semblent l'avertir et c'est d'ailleurs sur le flanc du Mont Whitney qu'il sera abattu. Une lueur d'espoir pourtant avec cette vieille guimbarde qu'il a bien failli emboutir avec son coupé Ford : à son bord Velma (Joan Leslie) affligée d'un pied-bot. Image de la pureté perdue, l'amour que Roy éprouve pour elle porte la promesse d'une possible rédemption ; il lui paie une opération chirurgicale, ce qui lui vaut la reconnaissance du grand-père (Henry Travers) de celle qui peut désormais danser... avec un autre homme. Roy doit se rabattre sur l'affection, peu valorisante mais sincère, de Marie (Ida Lupino) qui s'est attachée à lui comme le chien Pard à la touchante jeune femme.

Tout ça fait un beau film tragique que Walsh reprendra en western : ce sera l'extraordinaire *Colorado territory* (p.1619).

Le racisme des studios s'exprime à travers le personnage d'Algernon (Willie Best), un Noir qui roule des yeux quand il ne somnole pas. Petits rôles pour Cornel Wilde, Arthur Kennedy et Henry Hull.

Le diable boiteux Sacha Guitry, France, 1948, 124 mn

Cette biographie de Talleyrand, "merde en bas de soie" à la veste réversible, peut être vue comme un plaidoyer *pro domo* : le réalisateur voudrait nous faire accroire qu'il servait la France en dînant, sous l'Occupation, avec Göring.

Passages en alexandrins, e.g., "Remettez-vous, madame, et venez me rejoindre". Jeanne Fusier-Gir joue une vieille maîtresse surnommée "Le petit pâtissier".

The narrow margin *L'énigme du Chicago-express*, Richard Fleischer, USA, 1952, 71 mn

Les trains permettent des huis clos parfaitement adaptés aux intrigues policières. À Chicago, le policier Brown (Charles McGraw) prend en charge la veuve d'un gangster qui doit témoigner à Los Angeles. Sa vie est en danger mais les tueurs montés dans le train ne savent pas à quoi elle ressemble, Brown non plus : celle qu'on lui a présentée est en fait une policière (Marie Windsor) qui égare tellement les soupçons qu'elle sera abattue. Tandis que la véritable veuve (Jacqueline White), très comme il faut, voyage incognito avec fils et gouvernante.

Ce film nerveux est mené train d'enfer. Mention spéciale pour les tueurs : Peter Brocco, David Clarke, Peter Virgo et son col de fourrure. Un détective des chemins de fers (Paul Maxey) joue de sa corpulence pour bloquer les couloirs.

Burn after reading Joel & Ethan Coen, USA, 2010, 110 mn

Osborne Cox (John Malkovich), cadre de la CIA licencié à cause de son alcoolisme, compte bien vider son sac. Las ! Katie (Tilda Swinton), son épouse en instance de divorce, copie son manuscrit sur un CD qu'elle oublie dans un club de gymnastique où il est récupéré par Linda (Frances McDormand), une employée qui, aidée de son collègue un peu simplet Chad (Brad Pitt), puis de son patron Ted (Richard Jenkins) qui en pince pour elle, essaieront de le monnayer auprès de Cox, voire des Russes. Ce complot minable entraîne la mort de Chad et Ted dont la CIA fait disparaître les restes et un coma dépassé pour Cox ; quant à Linda, facile de la faire taire puisqu'elle ne réclame que le prix d'une petite chirurgie esthétique. . . "Jesus fucking Christ !" commente une huile de l'agence.

Ce film mineur, mais très amusant, comporte un étrange gadget mis au point par le séducteur de l'histoire (George Clooney) : un rocking chair masturbatoire pour femmes. On s'amusera aussi de la différence entre les deux hommes que Linda emmène voir le même film au cinéma : l'un rit, l'autre pas.

Kiss of death *Le carrefour de la mort*, Henry Hathaway, USA, 1947, 95 mn

Le petit gangster Nick Bianco (Victor Mature) décide de collaborer avec un procureur (Brian Donlevy) pour obtenir une remise de peine. Malheureusement, les preuves qu'il apporte contre Tommy Udo (Richard Widmark) n'emportent pas la conviction du jury et il doit faire face à la vengeance de ce dernier.

Film moralisateur sauvé par la composition de Widmark en tueur au petit rire méchant ; dans une scène d'anthologie, il précipite dans l'escalier une infirme en fauteuil roulant. Le patron du restaurant est joué par Tito Vuolo, acteur voué aux rôles de "wops" (ritals).

Brigitte et Brigitte Luc Moullet, France, 1966, 72 mn

Description cocasse et fauchée de la vie de deux étudiantes provinciales (Cocotte Descombes et Françoise Vatel) qui partagent une chambre à Paris – grèves, triche aux examens – sur laquelle Moullet a greffé une caricature du snobisme des cinéphiles de l'époque : l'un d'eux rêve de mourir en projection et Jerry Lewis ferait partie des trois plus grands réalisateurs vivants ! Avec Claude Melki, Claude Chabrol, Michel Delahaye, Éric Rohmer... et Samuel Fuller dans son propre rôle.

Coup de foudre Diane Kurys, France, 1983, 106 mn

Léna (Isabelle Huppert) a épousé Michel (Guy Marchand) à Rivesaltes – ce camp d'internement pour (ou plutôt contre) les Républicains espagnols servait alors à parquer les Juifs – ; après avoir passé la guerre en Italie, ils se retrouvent à Lyon où Léna se prend d'amitié passionnée pour Madeleine (Miou-Miou), mal mariée à Costa (Jean-Pierre Bacri), un spécialiste des combines foireuses, ainsi ce stock de chemises à une seule manche. Les deux femmes finiront par quitter leurs époux pour vivre ensemble à Paris.

Un film émouvant inspiré de la vie des parents de la réalisatrice. Michel, garagiste macho sujet à d'épouvantables colères – il ne supporte pas la "gouine" Madeleine – est le personnage le plus touchant qui laisse couler ses larmes en comprenant qu'il a perdu Léna. Détail incorrect : la Haute-Roya n'étant française que depuis 1947, le couple n'a pas pu fuir en Italie à partir de Saint-Dalmas-de-Tende.

House of Frankenstein *La maison de Frankenstein*, Earle C. Kenton, USA, 1944, 68 mn

Avant de prendre leur retraite, les monstres Universal donnent un gala d'adieu : la créature de Frankenstein, Dracula et le loup-garou sont réunis par le scénariste Curt Siodmak. Niemann, savant fou (Boris Karloff) échappé d'une prison en compagnie d'un bossu (J. Carroll Naish), s'empare de la roulotte aux horreurs du forain Lampini (George Zucco). Leur première action est de ressusciter Dracula (John Carradine) qui trouve le temps de se transformer en chauve-souris et de saigner un bourgmestre (Sig Ruman) avant de mourir à nouveau. Ils rejoignent ensuite le lieu où le loup-garou avait été vu en compagnie du monstre (*Frankenstein meets the wolf man*, p. 926) ; le pauvre lycanthrope (Lon Chaney Jr.), toujours aussi las de vivre, arrivera, une fois de plus, à se faire tuer définitivement – i.e., en attendant que le studio le réanime. Pour le reste, les conflits entre Niemann et son bossu, la créature qui se réveille enfin, sans parler des sempiternels villageois venus en finir torche à la main, ont raison de ce beau monde... jusqu'à l'ultime réunion de cette équipe en fin de course dans *House of Dracula* (p. 991).

Europa Lars von Trier, Danemark, 1991, 107 mn

Américain fils d'émigré, Leopold (Jean-Marc Barr) rentre dans cette Allemagne de l'immédiate après-guerre où, pour "montrer un peu de gentillesse au pays", il occupe, pistonné par son oncle (Ernst-Hugo Järegård), un poste de contrôleur de trains chez Zentropa, ce qui lui vaut un examen au style on ne peut plus prussien. Il fait aussi la connaissance d'un militaire américain (Eddie Constantine) qui lutte contre les Werwölfe (partisans nazis) tout en se montrant assez compréhensif avec les repentis "utiles", puis celle des enfants du patron de Zentropa, Larry (Udo Kier) et Kate (Barbara Sukowa) qu'il épouse. Kate, qui fait partie des Werwölfe, le charge de faire sauter un train et il obtempère. Alors qu'il se débat au fond de l'eau, on entend la voix off de Max von Sydow "You will drown, on the count of ten, you will be dead".

Ce film envoûtant a recours à des archaïsmes cinématographiques – transparences ou bichrome – qui font vaguement penser à Guy Maddin. Quant au train où se déroule l'essentiel de l'action, il rappelle *Berlin express* (p. 524). Zentropa est désormais le nom de la société de production de von Trier.

Délits flagrants Raymond Depardon, France, 1994, 109 mn

Début 1994 au Palais de Justice, un défilé de prévenus inculpés pour de petits délits avant une comparution proche avec avocat commis d'office.

Un joueur de bonneteau multi-récidiviste met en avant son activité occasionnelle d'indic ; une voleuse chic des Galeries Lafayette s'estime outragée par sa comparution ; deux copains qui ont essayé de vider un sac à main et frappé leur victime s'enfoncent dans le déni. Le discours de Muriel, une prostituée droguée séropositive prise en flagrant délit de vol de voiture, varie en fonction de l'interlocuteur : à l'enquêtrice de personnalité, elle confie son plaisir de rouler à grande vitesse, mais face à la magistrate ou l'avocat, elle prétend ne pas savoir conduire !

Il y a aussi ceux qui volent par nécessité – même si c'est pour se droguer – et les "accidents" : cette femme qui devient dangereuse quand elle a bu ou ce mari que la jalousie a rendu violent. Sans parler d'un malien, interdit de territoire depuis 1971, qui finit par avouer qu'il n'y a rien pour lui au pays.

Camille *Le roman de Marguerite Gautier*, George Cukor, USA, 1936, 105 mn

Excellente adaptation de Dumas fils, avec une Greta Garbo émouvante dans le rôle de Marguerite, Lionel Barrymore et Robert Taylor jouant les Duval, père et fils. Sans oublier Henry Daniell qui campe l'antipathique Varville. Le film souffre malgré tout du ton compassé de mise à la MGM. Il ne fait pas complètement oublier la version Smallwood (p. 315).

Andreï Roublev Andreï Tarkovski, URSS, 1966, 175 mn

Biographie imaginaire du célèbre peintre d'icônes (le récurrent Anatoli Solonitsyne) dans un XV^e siècle russe régi par l'arbitraire, l'injustice et la cruauté, en particulier celle des envahisseurs Tartares, sans oublier la jalousie des autres : face à cette désolation, que faire ? Andreï y répond en cessant de peindre et en s'enfermant dans le silence. Dont il est tiré par un tout jeune homme qui s'est improvisé fondeur de cloches alors qu'il n'a aucune véritable expérience : son exemple lui redonne confiance et il reprend ses pinceaux.

Le film, magnifique, est avant tout une réflexion sur l'Art et la créativité : pour Roublev, la peinture se révèle l'unique façon d'échapper à la contingence et l'impermanence. Magnifique photo – en noir et blanc sauf pour la fin qui détaille les icônes du maître – et séquences inoubliables comme celle de la fonte de la cloche. Comme toujours, l'univers de Tarkovski est dominé par l'eau dans laquelle se vide, par exemple, une gourde de lait. Avec Nikolai Grinko.

Land and freedom Ken Loach, Grande-Bretagne, 1995, 105 mn

1936. David (Ian Hart), jeune communiste anglais, part en Espagne soutenir la République. Il se retrouve par hasard dans les rangs du POUM et participe aux combats sur le front d'Aragon. Puis il assiste, impuissant, à la liquidation de ce groupe par le gouvernement à la botte de Staline. Auparavant, les femmes auront été "remises à leur vraie place" ainsi Maite (Iciar Bollaín) qui, de soldate, devient cuisinière – exécration, nous dit-on.

Temps fort du film, la prise d'un village où un prêtre fait le coup de feu du côté fasciste. Il nie, mais la crosse du fusil a laissé des marques sur son épaule et il est abattu sommairement. Ainsi que le désarmement de la milice trotskiste qui voit la mort de Blanca (Rosanna Pastor), la compagne espagnole de David. Le film se termine par l'enterrement de la jeune femme qui se fond naturellement dans celui (contemporain) de David ; une poignée de terre espagnole gardée par ce dernier est jetée sur son cercueil.

Comme *Le vent se lève* (p. 148), le film donne une place importante aux discussions politiques : pour ou contre la collectivisation ou l'intégration de cette sympathique milice dans une Armée régie par l'obéissance aveugle ? Loach a une opinion très tranchée sur ces questions, mais peine tout de même à convaincre.

Aventure de Catherine C. Pierre Beuchot, France, 1990, 98 mn

Deux femmes (Fanny Ardant et Hanna Schygulla) sont amoureuses du même homme (Robin Renucci). Ce qui donne lieu à d'interminables et assommantes discussions. D'après Pierre-Jean Jouve.

Ou samovo sinevo moria *Au bord de la mer bleue*, Boris Barnet, URSS, 1936, 69 mn

Rescapés d'un naufrage, le Russe Aliocha et l'Azéri Youssef se retrouvent dans une ferme collective au bord de la Caspienne. Tombés sous le charme de Macha (Elena Kouzmina), ils s'affrontent à qui mieux mieux pour gagner son cœur ; moment de désespoir quand on la croit noyée. Mais sa réapparition s'accompagne d'une déception : elle reste fidèle à un fiancé – marin quelque part vers Vladivostok et éloigné le temps d'un service militaire de quatre ans.

À l'aube des Grandes Purges, le film a été vilipendé car peu idéologique : les héros s'intéressent plus à Elena qu'au kolkhoze. D'ailleurs cette œuvre poétique – et chantée – donne le rôle principal à la mer qui bat et rebat les côtes, qui a amené les deux hommes puis les remporte sur un esquif dont l'image s'estompe.

Gran Torino Clint Eastwood, USA, 2009, 117 mn

Detroit. Walt (le réalisateur), un vieux réactionnaire nostalgique de la guerre de Corée, se prend bizarrement d'amitié pour le "gook" (chinetoque) Thao. Alors qu'il ne lui reste plus longtemps à vivre, il se fait abattre, devant témoins, par la bande de petits voyous qui persécutait son protégé ; ils iront tous en prison.

Film paternaliste ; notre raciste s'attache à un Hmong, membre d'une famille d'exilés qui ont fui le Vietnam par crainte des représailles du régime communiste. Certes, mais on oublie de nous rappeler que cette minorité a été utilisée par la CIA à la manière des Kurdes, i.e., abandonnée à son sort après usage.

Et film d'un vieillard aigri, cf. *Million dollar baby* (p. 192) : ses enfants veulent l'envoyer en maison de retraite pour récupérer la maison, sa petite-fille ne rêve que d'hériter de sa superbe Ford "Gran Torino" de 1972. Tous tellement méprisables qu'on est soulagé d'apprendre que la maison ira à l'Église et la voiture à Thao.

The three musketeers *Les trois mousquetaires*, Fred Niblo, USA, 1921, 119 mn

Adaptation bien enlevée d'un scénario réduit à l'épisode des ferrets de diamants. Douglas Fairbanks est un d'Artagnan bondissant à souhait et Adolphe Menjou un Louis XIII attachant. Le Richelieu de Nigel De Brulier est éclipsé par la silhouette de l'Éminence Grise, l'inquiétant père Joseph campé par Lon Poff. Eugene Pallette joue Aramis ; il n'avait pas encore l'embonpoint d'un Porthos.

Dans le roman, Constance (Marguerite De La Motte) est une femme mariée... ce qui est hautement immoral. Moralité, si l'on peut dire, Bonacieux est rétrogradé du rang d'époux à celui d'oncle. Cette censure de Dumas, si elle ne change pas grand chose à l'histoire, en dit long sur la bien-pensance des studios.

Safety last ! *Monte là-dessus*, Fred C. Newmayer & Sam Taylor, USA, 1923, 74 mn

Harold Lloyd derrière une grille dit adieu à sa fiancée ; la potence qui se profile à l'arrière-plan n'est en fait qu'une illusion d'optique, car le héros est à la gare où il prend le train. . . Le clou du film est la célèbre ascension d'un building à mains nues : le binoclard se retrouve accroché aux aiguilles d'une gigantesque pendule.

Tízezer nap *Dix mille soleils*, Ferenc Kóza, Hongrie, 1967, 103 mn

Cette chronique, qui s'étend sur trente ans (10000 jours) est une œuvre de propagande dans le style de *Sibériade* (p. 1156). Une critique millimétrée du régime pour nous expliquer que le Communisme est bon mais l'Homme trop impatient. Ce film pénible est servi par de splendides images en scope noir et blanc.

Male and female *L'admirable Crichton*, Cecil B. DeMille, USA, 1919, 115 mn

D'après une pièce de J. M. Barrie – l'auteur de *Peter Pan* – qui donnera lieu à la comédie musicale *We're not dressing* (p. 360). La morale est que chacun doit rester à sa place et que l'injustice est préférable au désordre. Un bateau de croisière fait naufrage. Sur l'île déserte c'est le majordome (Thomas Meignan) qui prend le pouvoir sur les autres rescapés, une bande d'aristocrates arrogants ; il épouserait même son ex-patronne (Gloria Swanson) si un providentiel navire ne venait ramener tout le monde à Londres et au *statu quo ante*. Ce domestique atypique – il n'est pas écrasé comme les autres larbins de luxe par un surmoi ancillaire – se décide à partir refaire sa vie aux États-Unis, pays sans classes paraît-il, en compagnie d'une soubrette.

Cartons à la DeMille, e.g., *The condition of her face is more important than to face conditions*. Dont le goût pour le péplum s'exprime à travers un intermède antique de neuf minutes, illustration d'un poème de W. E. Henley (connu pour son *Invictus*, p. 1459) : "I was the king of Babylon and you were a christian slave."

The flying deuces *Laurel et Hardy conscrits*, A. Edward Sutherland, USA, 1939, 65 mn

Par désespoir d'amour, Ollie tente de se noyer, puis se ravise et s'engage dans la Légion Étrangère en compagnie de Stan. Déserteurs, ils sont condamnés à mort mais parviennent à s'enfuir à bord d'un avion qui finit par s'écraser. Le survivant Laurel a la surprise de rencontre au détour d'un chemin Hardy réincarné en cheval, avec chapeau melon et moustache noire !

Apparition de Finlayson dans un rôle sous-écrit de geôlier.

Spiklenci slasti *Les conspirateurs du plaisir*, Jan Švankmajer, Tchéquie, 1996, 83 mn

Film sonore sans aucune parole puisque, le sujet étant l'onanisme, les personnages ne communiquent pas. Une postière fabrique d'étranges boulettes qui transitent par ses narines ou ses oreilles ; qu'elle livre à Anna, une présentatrice qui prend son pied – c'est le cas de le dire – en se faisant grignoter les arpions par des carpes nourries avec les susdites boulettes. Anna n'a rien à attendre de son époux, un policier occupé à façonner des ustensiles cloutés avec lesquels il s'inflige diverses mortifications. Elle joue par contre un rôle décisif dans les fantasmes du marchand de journaux qui s'est fabriqué une machine dotée de mains féminines qui le papouillent alors qu'elle passe à la télévision.

Tout ça n'est rien comparé à ces deux voisins qui échafaudent des fantasmes pervers basés sur le massacre de l'autre. L'homme se constitue un étonnant costume de coq volant avec lequel il écrase une poupée à l'image de la femme. Celle-ci, masquée, fouette et noie dans un seau d'eau un pantin ressemblant à son ennemi. Lequel, rentré chez lui, constate que sa voisine a été massacrée selon le protocole qu'il a lui-même imaginé. Dans sa chambre l'attend le seau d'eau : il se déshabille pour s'y noyer. Époustouflant !

Afonya Georgy Danielia, URSS, 1975, 87 mn

Afonya (Léonide Kouravliov), plombier de son état, passe le plus clair de son temps à boire et à courir les filles, d'où de fréquents conseils de discipline pour bagarre ou travail bâclé et une rétrogradation. Il retourne à la campagne de son enfance où il est rejoint, aux dernières images, par une toute jeune femme.

Dans ces années de glaciation brejnevienne, ce film prend à rebours l'idée de l'*homo sovieticus* : Afonya, mauvais citoyen, trouve sa rédemption, non pas en rentrant dans le rang, mais en en sortant pour de bon. Second rôle pour le drolatique Evgneni Leonov.

Rupan sansei : Kariosutoro no shiro *Le château de Cagliostro*, Hayao Miyazaki, Japon, 1979, 100 mn

Adaptation d'un épisode de manga opposant le cambrioleur Arsène Lupin (transcription Rupan) au policier Zenigata. Le comte de Cagliostro, un faux-monnaieur sans scrupules, veut épouser sa nièce Clarisse pour s'emparer d'une bague aux propriétés magiques.

Les personnages récurrents de la série ne s'intègrent guère à l'univers de Miyazaki, tel qu'on a appris à l'aimer. Mais certains passages annoncent *Le château dans le ciel* (p. 125).

Smultronstället *Les fraises sauvages*, Ingmar Bergman, Suède, 1978, 93 mn

Un des grands chefs d'œuvre de Bergman. En compagnie de sa bru (Ingrid Thulin), le vieux médecin Isak (Victor Sjöström) se rend en voiture de Stockholm jusqu'à la lointaine Lund, au Sud du pays, pour y recevoir un diplôme *Honoris causa*. Il prend des passagers, Sara (Bibi Andersson) et deux étudiants (acteurs trop âgés), puis brièvement, un couple querelleur qu'il faut abandonner au bord de la route. Il se ravitaille auprès d'un pompiste (Max von Sydow) qui lui voue une éternelle reconnaissance, puis fait une halte chez sa mère (Naima Wifstrand), vieille femme autoritaire et froide. Après la cérémonie, il tente de se rapprocher de son fils (Gunnar Björnstrand) avec lequel il s'était montré radin, mais ce dernier coupe court à ses velléités et maintient qu'il remboursera sa dette. Il s'endort après avoir été bordé par sa dévouée gouvernante (Jullan Kindahl).

Le film s'ouvre sur une séquence onirique. Dans une rue aux fenêtres fermées où les horloges n'ont plus d'aiguilles – comme celles de la montre qu'il verra chez sa mère – arrive un corbillard d'où tombe un cercueil, le sien. Second cauchemar, il passe un examen, ne sait pas répondre et lit sur le tableau un texte incompréhensible INKE TAN MAGROV. Il regarde son passé à travers des vitres qu'il ne peut pas traverser et y voit sa cousine Sara (la même Andersson) lui préférer son "bon à rien" de frère et plus tard son épouse en train de le débiter auprès d'un amant : il serait froid, jamais sincère. Qu'en penser, se demande-t-il à la fin de cette remontée introspective dans le temps ? Après l'avoir taxé d'égoïsme, sa bru, qui a appris à le connaître malgré sa carapace, lui avoue qu'elle l'aime bien.

L'Humanité Bruno Dumont, France, 1999, 148 mn

Pharaon De Winter, fictif arrière-petit-fils d'un peintre né, comme Dumont, à Bailleul, est officier de Police. Cet être lent, à l'élocution laborieuse, vit dans le voisinage de Domino qui ne dédaigne pas le provoquer, mais lui préfère Joseph, un chauffeur de car.

L'Humanité selon Dumont est assez sordide : Domino et Joseph, un peu vulgaires, baisent comme des pourceaux et un violeur en liberté – qui s'avèrera être Joseph – a tué une fillette. Or, nous ne sommes pas chez Kubrick : aucun point de vue de Sirius, aucun mépris sinon une immense compassion qui s'exprime à travers le regard d'une sorte d'Innocent à la *Boris Godounov* dont les étreintes vont jusqu'au baiser sur la bouche à Joseph en garde à vue, celui de Pharaon qui, seul dans la nature, se met à pousser un cri de détresse et de protestation.

Chef-d'œuvre un peu bressonien servi par des amateurs, Emmanuel Schotté (Pharaon) et Séverine Canele (Domino) qui eurent droit au prix d'interprétation à Cannes. La maîtresse de cérémonie – Sophie Marceau, dans son meilleur rôle – ne manqua pas de railler ces riens-du-tout.

Melancholia Lars von Trier, Danemark, 2011, 135 mn

Le dispendieux mariage de Justine (Kirsten Dunst) qui découvre en cette occasion qu'elle vit dans un monde de faux semblants résumé par un mari qu'elle n'aime pas, un employeur qu'elle méprise. Puis, quelques mois plus tard dans les mêmes lieux – le château où vit sa sœur Claire (Charlotte Gainsbourg) –, l'attente de la fatale collision de la Terre avec la planète errante Melancholia.

Loin de la grandiloquence d'Abel Gance (*La fin du Monde*, p. 710), c'est un film centré sur les drames intérieurs dont l'apocalypse finale ne semble être que la métaphore; encore dissimulée lors du mariage et de son hypocrisie, la planète apparaît dans sa terrifiante splendeur quand les deux sœurs se retrouvent face à face. Caméra portée et musique de Wagner (*Tristan*).

One-eyed jacks *Vengeance aux deux visages*, Marlon Brando, France, 1961, 141 mn

Ce western atypique, attachant et raté est l'unique réalisation d'un mégalo-mane. Rio (Marlon Brando), ancien pilleur de banques, cherche à se venger de son ancien partenaire Dad (Karl Malden) qui l'avait jadis abandonné aux "rurales" mexicains. Ce qui nous vaut une scène sado-masochiste, Dad, devenu respectable shérif, prenant un plaisir visible – tout comme l'acteur-réalisateur – à flageller son ancien complice. Et l'évasion d'une prison qui annonce celle de Billy le Kid dans le film (p. 1306) de Peckinpah – qui participa au scénario.

Avec Ben Johnson, Slim Pickens et Katy Jurado; l'émouvante Pina Pellicer incarne la belle-fille de Dad que Rio déflore pour humilier son ex-complice avant d'en tomber réellement amoureux. L'actrice devait se suicider trois ans plus tard.

For your eyes only *Rien que pour vos yeux*, John Glen, Grande-Bretagne, 1981, 128 mn

Même si Bernard Lee, décédé, ne peut plus incarner "M", les autres habitués de la série, notamment Desmond Llewelyn, plus grincheux que jamais, sont fidèles au poste. Une succession de poursuites, en 2 CV – ce qui change de l'Aston Martin – puis à moto dans la neige de Cortina d'Ampezzo, un temple grec englouti et le site des Météores font de ce James Bond un spectacle plutôt réussi. Avec Roger Moore dans le rôle-titre, Carole Bouquet en James Bond girl. Et la sympathique (!) Mafia (Chaim Topol) qui ne fait pas de drogue et combat les méchants Cubains!

Souvenir de ma visite (1982) du site extraordinaire d'Agias Triádas (Sainte Trinité) : l'unique occupant, un moine, se plaignait amèrement que sa hiérarchie n'ait pas autorisé le tournage du film sur place, ce qui lui aurait fourni les fonds dont il avait tant besoin pour retaper le monastère.

Eu tu eles *La vie peu ordinaire de dona Lihares*, Andrucha Waddington, Brésil, 2000, 102 mn

Chronique picaresque située dans le Nordeste brésilien. Darlène (Regina Casé), déjà fille-mère, épouse Osias dont elle aura trois fils. "Dont", c'est vite dit : l'époux se contente de trouver des prénoms très variés – Ednardo, Ednaldo et Edivaldo – à des enfants qu'il reconnaît mais dont les géniteurs respectifs sont un saisonnier de passage, le propre cousin d'Osias et un beau travailleur agricole, ces deux derniers venant s'installer à la maison. Car Darlène pratique la polyandrie : en menaçant de s'en aller, elle parvient à garder trois hommes à demeure ! Magnifiques paysages du Sertão (province de Ceará) et musique de Gilberto Gil.

Dinner at eight *Les invités de huit heures*, George Cukor, USA, 1933, 106 mn

Oliver Jordan (Lionel Barrymore) et son épouse veulent donner un repas mondain en l'honneur d'aristocrates anglais qui se décommanderont. Ce repas est prétexte à nous montrer, en ces temps de dépression, une espèce de coupe transversale de la bonne société. Dont se dégage une vieille actrice (Mary Dressler) et le couple Packard : lui (Wallace Beery) est un parvenu assez vulgaire trompé par son épouse (Jean Harlow), tout aussi vulgaire. Touche tragique dans cette comédie de mœurs, une gloire du cinéma muet, Larry Renault (John Barrymore), invité à la dernière minute pour garder la parité hommes/femmes ; un *has been* qui refuse le rôle minuscule que son imprésario (Lee Tracy) a eu du mal à lui trouver. Panier percé, il est chassé de sa luxueuse suite et préfère se donner la mort : il ne sera pas au rendez-vous de huit heures.

Le film est une espèce de *Grand Hotel* (p. 792) en plus réussi.

Vers le Sud Laurent Cantet, France, 2005, 103 mn

Port-au-Prince vers 1980. Des femmes mûres se livrent au tourisme sexuel. Un certain Legba (Ménothy César) a un succès fou auprès d'Ellen (Charlotte Rampling), la cinquantaine bien écornée et surtout Brenda (Karen Young), la quarantaine finissante, tout ça sous les yeux amusés de Sue (Louise Portal). Brenda prétend vivre un grand amour alors qu'Ellen, plus cynique, pense qu'il s'agit surtout de passer du bon temps. Legba est assassiné et les deux femmes se renvoient la responsabilité de sa mort, alors qu'il avait seulement commis l'erreur de marcher sur les plates-bandes d'un macoute. Brenda se remaquille en pensant à toutes les îles qu'il reste à visiter et Ellen repart pour New-York, le cœur gros.

Le sujet du film n'est pas le Haïti des horribles Duvalier, ni d'ailleurs le tourisme sexuel. Ce sont les mensonges – ceux que Brenda fait à elle-même plus qu'au beau Legba – qui dissimulent une peur panique de vieillir.

Salesman Albert & David Maysles, USA, 1969, 91 mn

La caméra-vérité des Maysles s'attache aux pas de quatre démarcheurs, surnommés the Rabbit (lapin), the Bull (taureau), the Gipper – référence à un célèbre joueur de "football" – et surtout the Badger (blaireau). Au pays des culs-bénits, ils ne vendent pas des aspirateurs, mais de luxueuses bibles illustrées trop chères pour une clientèle de catholiques fauchés. Prétendant être envoyé par l'Église, Blaireau fourgue cet objet de première nécessité, véritable fondement de la famille ; le soir, il se moque de ses gogos en singeant leur accent irlandais.

All the night long *Tout au long de la nuit*, Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1962, 92 mn

Othello actualisé dans le milieu du jazz de l'époque, un des seuls admettant des couples mixtes ; le ligo de service, Johnny Cousin (Patrick McGoohan), tisse sa toile avec une bande magnétique truquée mais rate son coup. Le film, un peu raté aussi, vaut pour la présence d'authentiques musiciens (dont Charles Mingus et Dave Brubeck). Avec Betsy Blair et Richard Attenborough encore chevelu.

Les amants réguliers Philippe Garrel, France, 2005, 175 mn

1968 à Paris, dans un milieu artiste où l'on se drogue au moyen d'une anachronique pipe à opium. On brûle le drapeau – incidemment, ça marche mieux avec une petite ampoule d'essence –, lance des pavés, s'imaginent à la prise de la Bastille ; sans vraiment s'engager, les militants gauchistes ayant, il est vrai, des allures de curés sectaires. Au milieu d'une bande de copains pas tous fauchés – et mal définis malgré la longueur du film –, François (Louis Garrel), jeune poète insoumis, rencontre la sculptrice Lilie (Clotilde Hesme) : c'est l'amour et la vie à deux. Mais elle part pour Brooklyn et François, abandonné à son "inamertume", se donne la mort par somnifères.

Film familial : outre Louis, fils du réalisateur, apparitions de son père Maurice et de Brigitte Sy, mère de Louis. Musique attachante de Jean-Claude Vannier.

L'avventuriera del piano di sopra Raffaello Matarazzo, Italie, 1941, 78 mn

L'avocat Marchini (Vittorio De Sica) croit que la voisine du dessus (Clara Calamai), qui s'était réfugiée chez lui pour s'abriter d'un mari irascible, a dérobé le collier de perles de son épouse alors en visite chez sa sœur. Il essaie de récupérer le bijou... d'où un imbroglio : soupçonné d'adultère, Marchini doit s'expliquer devant le mari colérique et sa propre épouse rentrée inopinément.

Cinéma de téléphones blancs amusant mais un peu laborieux.

The fly *La mouche noire*, Kurt Neumann, Canada, 1958, 90 mn

Le scientifique André Delambre (David Hedison) invente une machine à téléporter. Qui a quelques défauts cependant : la sous-tasse japonaise affiche, une fois rematérialisée, un inattendu *НАЧАЛ ИИ ЭДАМ*, et Dandelo, sorte de chat de Schrödinger, se perd dans les limbes. Bien pire, la présence d'une mouche dans la machine quand l'inventeur se téléporte lui-même : deux hybrides sont restitués, un homme à tête de mouche plus une mouche à tête d'homme. Même si la mouche avait pu être rattrapée, il est peu probable qu'une seconde téléportation eût pu ramener les deux au *statu quo ante*. Comparé à l'excellent *remake* de Cronenberg (p. 591), le film montre une extrême sobriété qui met en valeur ses rares moments horribles. Quand Mme Delambre (Patricia Owens) revoit son mari après le désastre, il est en partie couvert par une étoffe noire, mais un mouvement brusque dévoile une pince d'insecte à la place de la main gauche. Plus tard, en soulevant le voile, c'est une énorme tête de mouche aux yeux exorbités qu'elle découvre ; contrechamp, l'être aux yeux composites la voit comme dans un kaléidoscope. Finalement, c'est dans une toile d'araignée que la mouche à tête humaine se fait prendre : elle crie "Help me!".

Informatique antédiluvienne et machines à la Ed Wood sur un scénario de George Langelaan ; avec Vincent Price et Herbert Marshall.

Nóz w wodzie *Le couteau dans l'eau*, Roman Polanski, Pologne, 1962, 90 mn

Sur un lac de Mazurie, un voilier de plaisance avec trois personnages, Andrzej (Leon Niemczyk de *Train de nuit*, p. 140), sa jeune épouse Krystyna et un auto-stoppeur. Tout oppose les deux hommes, l'âge comme la position sociale, les quarante ans du chroniqueur sportif arrivé face aux vingt ans de l'étudiant qui partage une chambre à six. Un long plan des trois protagonistes dans la cabine montre Krystyna au centre, en train de chanter pour l'étudiant qui lui répond en récitant un poème ; alors que le mari suit un match à la radio en fumant la pipe. La jalousie sourde d'Andrzej conduit à une provocation idiote : chute dans l'eau du couteau de l'étudiant, puis de son propriétaire – qui ne sait pas nager – après une rixe. Le couple le cherche en vain, puis repart en voiture tandis que Krystyna avoue ce que le spectateur sait déjà : le jeune homme, qui pouvait nager, s'était caché derrière une bouée avant d'avoir une relation sexuelle avec elle et repartir par ses propres moyens. Andrzej ne sait trop s'il doit la croire et retourner à Varsovie ou obliquer en direction de la station de police locale ; les deux solutions étant également pénibles, l'automobile reste plantée à la croisée des chemins.

Ce premier long-métrage de Polanski et son seul polonais, est une réussite : le huis clos, magistralement filmé, n'est jamais ennuyeux malgré le côté spartiate de l'intrigue. Musique de Krzysztof Komeda.

Au pan coupé Guy Gilles, France, 1967, 68 mn

Comme dans *Absences répétées* (p. 784), il s'en va. Ici, c'est au tout début que Jean (Patrick Jouané, double cinématographique de l'auteur) quitte Jeanne (Macha Méril) et part à la dérive pour s'en aller mourir dans une banlieue de Lyon. Qu'importe puisqu'il revit dans les souvenirs (en couleurs) de Jeanne qu'elle évoque dans un présent en noir et blanc avec son ami Pierre (Bernard Verley).

Image d'une maison à moitié détruite dont les portes battent dans le vide, comme ces souvenirs qui affleurent par bribes ; mais violemment, ce que souligne la partition de Jean-Pierre Stora. Le cinéaste cisèle au passé, son temps de prédilection, les images furtives d'un bonheur perdu qui est sans doute une construction de la mémoire. "Jean, tout est fragile ; peut-on vivre d'un souvenir ?" . . . On pense à *India song* (p. 1050). Avec Elina Labourdette et Orane Demazis.

French cancan Jean Renoir, France, 1955, 104 mn

Jean Gabin, Françoise Arnoul et María Félix jouent les rôles principaux de cette évocation, splendide malgré une photo suréclairée, des débuts du Moulin-Rouge. Et aussi du music hall de la fin du XIX^e siècle : Yvette Guilbert, Paul Delmet, Paulus, Eugénie Buffet. Les seconds rôles sont épatants avec une mention particulière pour Gianni Esposito, touchant prince aux amours malheureuses.

Cora Vaucaire chante la célèbre *Complainte de la Butte*, sur une musique de Georges Van Parys. On entend, noyé dans le superbe cancan final, l'air d'*En revenant de la revue* qui célébrait "le brave général Boulanger", rengaine chère à Renoir qui fera de cet aventurier le protagoniste d'*Elena et les hommes* (p. 681).

Le feu follet Louis Malle, France, 1963, 104 mn

D'après Drieu La Rochelle. Sur le miroir de sa chambre à la clinique de désintoxication, Alain (Maurice Ronet dans le rôle de sa vie) a griffonné "23 juillet". Nous sommes précisément le 22 et il quitte Versailles pour Paris où il va prendre congé : "Je m'en vais". On le suit place de l'Odéon, au Flore, puis dans un hôtel particulier de la place des Vosges et enfin dans un bus de nuit. Il voit les autres comme des "formes vides" et se fait traiter de "raté et envieux". La prise d'un cognac provoque une indisposition qui se dissipe quand il boit davantage. Saoul, il confie son désarroi : "Je ne peux pas toucher, je ne peux pas prendre".

Le lendemain 23, jour fatidique, son Lüger sur la table, il se rase et fait soigneusement sa valise. Puis se tire une balle en plein cœur : "Je me tue parce que vous ne m'avez pas aimé, parce que je ne vous ai pas aimés. Je laisserai sur vous une tache indélébile". Avec Bernard Noël, Alexandra Stewart et une apparition de Jeanne Moreau. Musique d'Erik Satie.

The maltese falcon *Le faucon maltais*, Roy Del Ruth, USA, 1931, 78 mn

Première adaptation du roman de Dashiell Hammett qui sera éclipsée par celle de John Huston (p. 32). Ricardo Cortez est un Sam Spade moyen, Dudley Digges un bon Gutman, inférieur cependant à Sydney Greenstreet et Bebe Daniels une excellente Ruth Wonderly. Petits rôles pour Una Merckel et Thelma Todd.

The great Gabbo *Gabbo le ventriloque*, James Cruze, USA, 1929, 96 mn

Gabbo (Eric von Stroheim, rétrogradé au rang d'acteur) est un ventriloque mégalomane et schizophrène qui a transféré une partie de lui-même, la plus tendre, vers sa marionnette Otto. Quand, au sommet de sa gloire, il veut renouer avec son ex-partenaire Mary (Betty Compson), il apprend avec stupeur qu'elle s'est mariée entre temps ; et sombre dans la folie.

Une bonne moitié de ce film inégal est consacrée au spectacle, avec toile d'araignée géante, où jouent Mary et son époux. Qui ne se raccorde pas vraiment à l'intrigue, sauf au moment où Gabbo vient perturber le final.

Le mariage de Chiffon Claude Autant-Lara, France, 1941, 103 mn

À la Belle Époque, sur l'air de *Fascination* : la jeune Corysande, alias Chiffon (Odette Joyeux), est courtisée par un colonel bellâtre (André Luguet) qui a la sagesse de laisser la place quand Jean (Pierre Larquey), le fidèle domestique de la jeune fille, lui ouvre les yeux pour lui faire comprendre qu'elle est amoureuse de son oncle par alliance Marc (Jacques Dumesnil), un pionnier de l'aviation.

Malgré la mièvrerie du roman de Gyp, Joyeux sait se montrer touchante ; elle crève l'écran quand elle avoue son amour à l'oncle Marc. Excellente distribution dont se dégage Robert Le Vigan en sympathique huissier.

Death on the Nile *Mort sur le Nil*, John Guillermin, Grande-Bretagne, 1978, 141 mn

Drôle d'idée de s'embarquer pour une croisière sur le Nil avec des gens qui ont tous des raisons de vous tuer ; sans parler d'Hercule Poirot (Peter Ustinov) dont la seule présence présage un meurtre. Distribution superlative – même si David Niven est un peu éteint – et décors naturels bien utilisés. La mise en scène académique de ce roman d'une auteure elle-même académique, Agatha Christie, consiste à faire défiler une demi-douzaine de suspects et mettre en images la façon dont chacun aurait pu s'y prendre. Avec, bien entendu, la réunion finale au salon où Poirot joue au chat et la souris avant de démasquer les coupables qui sont, comme on peut le prévoir, les seuls à disposer d'un alibi en béton armé.

Beyond a reasonable doubt *Invraisemblable vérité*, Fritz Lang, USA, 1956, 81 mn

Tom Garrett (Dana Andrews) forge les indices l'accusant de l'assassinat d'une danseuse légère avec la complicité de son futur beau-père, le journaliste Spencer (Sidney Blackmer, futur Roman Castevet dans *Rosemary's baby*) afin de servir son combat contre la peine de mort et le sanguinaire procureur Thompson (Philip Bourneuf). Spencer est malheureusement victime d'un accident mortel au cours duquel disparaissent les documents montrant la fabrication des "preuves". Bien près d'y passer pour de bon mais innocenté par une lettre retrouvée à la dernière minute, il attend l'inévitable grâce du gouverneur lorsque, retrouvant sa fiancée Susan (Joan Fontaine), il se trahit et révèle qu'il était bien le meurtrier de la danseuse – en fait une épouse dont il se croyait divorcé qui le faisait chanter –, et les faux indices une façon d'exploiter une faute de logique très courante (p. 46). Susan, accablée, dénonce Tom qui n'échappe pas à la chaise.

Cet ultime opus américain du maître, et son plus noir, commence par une exécution et se termine par celle de Tom, terrifiante conclusion. Dans la mesure où l'on accepte cet horrible châtement, c'est un criminel qui mérite son sort. Mais que penser de Susan qui était, après tout, une fiancée aimante ? Si elle se tait, le "pardon" du gouverneur ayant valeur d'absolution définitive, le crime restera à jamais impuni. Mais en parlant, même à contre-cœur, ne devient-elle pas à son tour une criminelle – de la pire espèce, celle des bien-pensants ?

The human factor *Le facteur humain*, Otto Preminger, Grande-Bretagne, 1979, 111mn

Le dernier film de Preminger, d'après Graham Greene, est une terrifiante histoire d'espionnage. En poste en Afrique du Sud, l'espion anglais Castle (Nicol Williamson) s'est épris d'une jeune femme noire, ce qui est un crime au pays de l'Apartheid. Pour l'exfiltrer, il a recours à l'aide de ses collègues communistes qui ne sont pas vraiment désintéressés. Rentré à Londres, Castle est obligé de jouer la taupe pour les Soviétiques, ce qui ne manque pas d'éveiller des soupçons, lesquels se portent d'abord sur son adjoint, le jeune Davis (Derek Jacobi). Que le médecin du service (Robert Morley, d'une terrifiante bonhomie) se charge de liquider : sous prétexte de soigner une cuite – expression consacrée "the hair of the dog" – il lui injecte un poison simulant une mort par cyrrhose. Mais ce n'est qu'un répit : une visite du responsable de la sécurité (Richard Attenborough) panique Castle qui demande l'asile en URSS. Seul dans une chambre à Moscou, traître pour les uns et désormais inutile aux autres, il n'est plus relié à l'épouse qu'il a laissée à Londres que par un téléphone qui pend, image reprise par le générique de Saul Bass. Avec Ann Todd et John Gielgud.

The last command *Crépuscule de gloire*, Joseph von Sternberg, USA, 1928, 89 mn

Un long flash-back nous explique comment le général Dolgorouki (Emil Jannings) a dû quitter son pays. Ce qui donne lieu à une restitution plus fantaisiste qu'anti-communiste de la Révolution russe, dépassée cependant par celle de De-Mille dans *The Volga boatman* (1926), sorte de prise de la Bastille. À peine a-t-il quitté le Tsar que le général est capturé par les révolutionnaires ; ceux-ci passant, comme chacun sait, le plus clair de leur temps en orgies, c'est pendant qu'ils cuvent leur vodka qu'une jeune femme (Evelyn Brent) sauve le général en lui donnant ses bijoux pour qu'il puisse s'enfuir à l'étranger. Ce passage extravagant est prétexte à montrer un homme humilié à qui l'on a enlevé son beau manteau : écho du *Dernier des hommes* (p. 163) où Jannings n'était que portier d'hôtel.

La partie contemporaine est très réussie : arrivé aux États-Unis, Dolgorouki accepte de travailler pour la Paramount sous la direction d'un metteur en scène russe (William Powell) qu'il avait jadis cravaché avant de le faire jeter en prison. Il doit jouer un général qui a ordonné l'assaut à des troupes qui, lassées des offensives meurtrières, refusent de sortir des tranchées. Il entre hébété dans ce qui est quasiment son propre rôle puis, victime d'une attaque, réalise son rêve : mourir pour la Russie, sur le plateau de tournage. On se demande bien pourquoi il avait quitté son pays sans participer, contrairement aux autres officiers blancs, à la longue et sanglante guerre civile (1917–1921).

I am a fugitive from a chain gang *Je suis un évadé*, Mervyn LeRoy, USA, 1932, 92 mn

Basé sur l'authentique histoire de Robert E. Burns, connu pour s'être évadé à deux reprises du bagne de Georgie et d'en avoir décrit les horreurs, d'où la rancune de la Justice à son égard. En 1921, James Allen (Paul Muni) est condamné à dix ans pour le vol de 5 dollars (c'est la miche de pain de Jean Valjean). Lassé du sadisme des gardiens, il s'évade et refait sa vie à Chicago. Trahi par son épouse (Glenda Farrell), il se laisse convaincre de retourner purger une peine de principe en attendant une grâce... qu'Atlanta est bien décidée à ne jamais lui accorder. Dénouement émouvant : après sa seconde évasion, il vit caché : "– Comment subsistes-tu donc ? – Je vole." répond-il alors qu'il a déjà disparu dans la nuit.

Le film dénonce avant tout l'épouvantable brutalité de cette "maison des morts" américaine, mais aussi l'essentialisme d'une Justice qui ne reconnaît jamais ses torts. S'il n'en était pas réellement réduit à voler pour vivre – le film fut un succès –, Burns ne fut gracié qu'en 1946 !

Production Warner revendicative et sans concessions. Le frère aîné, un pasteur mielleux et conformiste, aurait été impensable après la promulgation du Code.

While the city sleeps *La cinquième victime*, Fritz Lang, USA, 1956, 100 mn

Tout comme *Executive suite* (Robert Wise, p. 1146), le film, un des meilleurs du réalisateur, est centré sur la lutte de pouvoir entre les chefs de service d'une entreprise dont le patron vient de mourir subitement. Nous sommes ici dans un grand groupe de presse, Kyne (clin d'œil à *Citizen Kane*, p. 472), dont l'héritier inepte (Vincent Price) veut choisir un directeur général : ça s'agite dans le panier !

La compétition se ramène à un duel entre Loving (George Sanders, machiavélique à souhait), directeur de l'agence de presse, et Griffith (Thomas Mitchell) qui s'occupe du journal du groupe et répugne aux coups bas. Pour décrocher la timbale, les deux compétiteurs s'assurent de certains soutiens : d'un côté, la maîtresse de Loving (Ida Lupino), prête à tout, y compris le trahir, de l'autre Mobley (Dana Andrews) chroniqueur à la télévision Kyne. C'est à celui qui pourra s'attribuer la capture d'un mystérieux tueur en série (John Drew Barrymore) qui règle son problème avec sa mère (Mae Marsh, d'*Intolérance*, p. 564) en étranglant d'autres femmes – "Ask mother" écrit-il au rouge à lèvres chez une victime. Mobley saura piéger le déséquilibré en le ridiculisant à la télévision, provoquant à dessein une périlleuse tentative de meurtre sur sa fiancée (Sally Forrest).

Cette capture devrait logiquement profiter à Griffith auquel Mobley confie l'exclusivité. Mais un troisième larron, Kritzer (James Craig), discret directeur de la photographie et amant de la superbe épouse de l'héritier (Rhonda Fleming), pourrait doubler tout le monde sur la ligne d'arrivée... Avec Howard Duff.

Manji *Passion*, Yasuzō Masumura, Japon, 1964, 90 mn

Excellente adaptation du roman de Jun'ichirō Tanizaki dont le titre signifie "svastika". La belle Mitsuko (Ayako Wakao), qui entretient une relation lesbienne tordue avec Sonoko (Kyōko Kishida), finit par satelliser Kōtarō (Eiji Funakoshi), le mari de cette dernière. Elle impose au couple des rituels de prise de somnifères dont ils ne savent trop s'ils sont mortels ou pas. Se prétendant persécutée par son amant manipulateur Eijorō (Yūsuke Kawazu), elle propose finalement un suicide à trois ; mais Sonoko se réveille seule à côté des cadavres de Mitsuko et Kōtarō qui sont ainsi partis en traîtres, sans l'emmener avec eux.

The war lord *Le seigneur de la guerre*, Franklin J. Schaffner, USA, 1965, 121 mn

Au XI^e siècle, près de Gand. Une histoire de rançon et de droit de cuissage servie par un souci de la vraisemblance historique. Souci limité car les réjouissants rituels païens appartenaient déjà au passé. Excellente distribution emmenée par Charlton Heston et Richard Boone.

A man called Horse *Un homme nommé Cheval*, Elliot Silverstein, USA, 1970, 111 mn

1825. Morgan (Richard Harris), un lord anglais parti chasser dans l'Ouest américain est capturé et asservi par les Indiens Sioux. Il finit par gagner leur estime et s'intégrer, ne les quittant qu'après la mort de son épouse, massacrée par les Shoshones, ennemis héréditaires des Sioux.

Regard presque ethnographique sur la vie des Indiens, notamment le spectaculaire rituel d'initiation appelé *Danse du soleil* : Morgan est suspendu par la poitrine dans laquelle ont été insérés deux morceaux de bois. Bien que les rôles principaux ne soient pas tenus par de vrais Indiens, les personnages de Batise (Jean Gascon), un métis qui sert d'interprète, et de Tête de Buffle, une vieille squaw pathétique jouée par Judith Anderson, sont très attachants.

Toi... le venin Robert Hossein, France, 1958, 89 mn

Laquelle, d'Éva, clouée dans un fauteuil ou d'Hélène (interprétées par Marina Vlady et sa sœur Odile Versois), racole les hommes la nuit au volant de sa voiture blanche ? C'est ce que cherche à découvrir Pierre (Robert Hossein), une de ses "victimes". Tout tourne autour de la paralysie d'Éva : simule-t-elle ou non ? Les indices contradictoires égarent Pierre et le spectateur... on apprend finalement qu'elle simule, mais ce suspense dû à Frédéric Dard est bien laborieux. La célèbre musique du film est signée par le père du réalisateur, André "Gosselain".

Central Park Frederick Wiseman, USA, 1989, 176 mn

Un immense parc (340 ha) préservé, on ne sait trop comment, des appétits immobiliers. On s'y marie ou, plus prosaïquement, pique-nique en famille. On y écoute de la musique, un émule de Jimmy Hendrix jouant avec ses dents ou un récital de Pavarotti. On y tourne des films, comme le (calamiteux) sketch de Coppola pour *New York stories*, on y danse quand on n'y court pas le marathon. C'est aussi le théâtre d'actions militantes, une célébration des morts du SIDA ou une "gay pride". Mais qu'on ne s'y trompe pas, tout est réglementé : un stand pacifiste se voit interdire la vente, pourtant peu commerciale, de T-shirts. Des ouvriers s'activent à réparer les infrastructures alors que des employés rattrapent une tortue fugeuse par la queue ! La direction du parc s'inquiète des dommages causés par les VTT qu'elle ne sait comment arrêter. Et, comme dans toutes les institutions américaines, on s'occupe de "fund raising" ; tout en s'affrontant au sujet d'un nouveau et controversé "club house" pour le tennis.

Ce beau film se referme sur des plans enchantés du parc sur fond de gratte-ciels ; on pense à *An affair to remember* (p. 113).

La piel que habito Pedro Almodóvar, Espagne, 2011, 120 mn

Robert (Antonio Banderas), un chirurgien esthétique dont la fille s'est suicidée à la suite d'un viol, séquestre le coupable Vicente (Jan Cornet), lequel, après avoir subi un changement de sexe et d'identité, devient Vera Cruz (Elena Anaya).

Le film, inspiré des *Yeux sans visage* (p. 1590), est (relativement) impersonnel. On retrouve la patte de l'auteur dans une sous-intrigue plaquée où apparaissent le demi-frère fou de Robert (Roberto Álamo) et leur mère (Marisa Paredes).

Hunted *Rapt*, Charles Crichton, Grande-Bretagne, 1952, 81 mn

Ce beau film d'un auteur plutôt connu pour ses comédies raconte la fuite d'un criminel accompagné d'un petit garçon. Robbie (Jon Whiteley qu'on retrouvera dans *Moonfleet*, p. 22) est un orphelin maltraité dans sa famille adoptive ; ayant fait une bêtise, il cherche à éviter d'être fouetté une fois de plus. Et se raccroche désespérément à Chris (Dirk Bogarde) qui, venant de tuer par jalousie un des amants de sa femme, se passerait bien de sa compagnie. Les deux quittent Londres en stop en direction du Nord. Arrêt à Stoke-on-Trent et son étrange décor de fours à poteries Wedgwood – belle photo d'Eric Cross – où Chris est reconnu par sa logeuse (Kay Walsh) puis en Écosse où il est mal reçu par son frère. La cavale se termine dans le petit port de pêche de Portpatrick où le fugitif jette l'éponge à cause d'une soudaine maladie de l'enfant.

Vive le tour ! Louis Malle, France, 1962, 18 mn

Quelques images du Tour de France 1962 et un commentaire intéressant de Jean Bobet. Qui nous apprend que le "doping" ne donne pas d'énergie mais se contente de supprimer la douleur. On aurait aimé un film plus long.

The man who knew too much *L'homme qui en savait trop*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1934, 72 mn

Le brouillon d'un film, qu'Hitchcock refera – et comment ! – en 1956 (p. 8). Le couple britannique est en vacances à Saint-Moritz (et non pas Marrakech) et les futurs rôles de Daniel Gélin et James Stewart sont tenus par Pierre Fresnay et Leslie Banks, tandis que le chef des conspirateurs est incarné par Peter Lorre. Il y a quelques touches d'humour : le bal du début avec un pull qui se détricote, le copain qui enquête chez le dentiste et ressort avec une dent en moins. La scène du concert au Royal Albert Hall, avec un Mauser qui pointe derrière des rideaux, est réussie. Le dénouement, qui voit le siège du Tabernacle du Soleil – paravent des conspirateurs – se réduire à un échange de coups de feu peu inspiré.

La pianiste Michael Haneke, Autriche, 2001, 125 mn

Erika (extraordinaire Isabelle Huppert) enseigne le piano au Conservatoire de Vienne et vit toujours avec sa mère tyrannique (Annie Girardot) sans correspondre pour autant à l'image de la vieille fille. Elle sait se montrer perverse en mettant du verre brisé dans la poche d'une de ses élèves : jalousie, pure méchanceté ? Ou bien encore quête désespérée d'une vie autre, ce qui passe par une sexualité tordue et purement fantasmée à base de films pornos. Quand son élève Walter (Benoît Magimel) tente de faire l'amour avec elle, il a droit à un catalogue de fantasmes masochistes très crus. Le jeune homme, à la fois émoustillé et dégoûté, arrive (difficilement) à ses fins. Mais la pianiste, déçue par le sexe tel qu'il est vraiment, se poignarde et va mourir hors champ.

The old dark house *Une soirée étrange*, James Whale, USA, 1932, 72 mn

Ce n'est pas une bonne idée que de demander en plein orage l'hospitalité dans une maison au bord de la route. On peut y rencontrer des personnages inquiétants : Horace (Ernest Thesiger) et sa sœur, leur père grabataire et centenaire et leur frère pyromane enfermé dans une chambre, sans parler de l'inquiétant domestique muet campé par Boris Karloff, – "de *Frankenstein*" précisait le générique original. Cette référence à un film récent (p. 1608) explique l'effroi des visiteurs (Charles Laughton, Melvyn Douglas, Raymond Massey, Gloria Stuart).

Zangiku monogatari *Contes des chrysanthèmes tardifs*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1939, 137 mn

Tōkyō au début de l'ère Meiji. Kikunosuke (Shōtarō Hanayagi) souffre de n'être qu'un héritier, celui du célèbre acteur de kabuki Onoue. Quand la servante Otoku (Kakuo Mori), nourrice de son jeune frère, a le courage de lui dire qu'il joue mal, il l'écoute et brave les foudres paternelles pour aller jouer à Ōsaka sous le pseudonyme de Shoko. Otoku le rejoint pour essayer de lui donner la volonté de devenir un grand acteur. Mais tout se passe assez mal et Shoko doit même devenir "herbe flottante", i.e., acteur ambulancier. Son jeu s'est toutefois bien amélioré et la jeune femme se permet d'intercéder auprès d'un de ses anciens collègues pour qu'il lui donne la chance de montrer ce qu'il sait faire. C'est un succès et le héros, redevenu Kikunosuke, réintègre sa famille à Tōkyō. Seule Otoku est restée à Ōsaka de peur que sa présence n'indispose le patriarche.

Le film est une variation de plus sur l'abnégation et le courage des femmes. Séquence bouleversante quand le désormais célèbre Kikunosuke retrouve à Ōsaka celle qui a maintenant le droit de se dire son épouse alors qu'elle est en train de mourir de tuberculose ; elle expire pendant que l'acteur parade sur les canaux.

Tian zhu ding *A touch of sin*, Zhangke Jia, Chine, 2013, 130 mn

Quatre sketches inspirés de faits divers composent l'image terrifiante d'une Chine soumise à la double peine du système communiste et du néo-libéralisme.

Dans une ville du Shanxi où trône toujours une statue de Mao, Dahai (Wu Jiang) harcèle un nouveau riche qui s'en est mis plein les poches lors d'une privatisation. Lorsque celui-ci revient à bord de son avion privé, Dahai annonce qu'il va le dénoncer à Pékin. Pour toute réponse, le potentat le fait tabasser par ses sbires avant de lui faire parvenir, suprême humiliation, une liasse de billets à l'hôpital. Armé d'un fusil, le naturellement violent Dahai règle ses comptes dont celui du premier de cordée qui éclabousse de son sang sa belle Maserati.

À Chongqing, Zhou San, que seules les armes à feu distraient, tue deux passants et s'enfuit tranquillement avec leur argent.

Près du barrage des Trois Gorges, Xiao Yu (Tao Zhao) est réceptionniste dans un sauna. Un client qui insiste lourdement pour avoir des rapports avec elle finit par lui flanquer des baffes à répétition. Elle sort alors un couteau et le tue.

Près de Canton, le jeune Xiao Hui vit de petits boulots : ouvrier dans la couture, mais aussi garçon dans un club où les filles déguisées, par exemple dans le style militaro-communiste, doivent se plier aux fanstasmes des VIP. Le jeune homme s'enfuirait bien avec l'une d'elles si celle-ci n'avait une fillette de trois ans. Ce monde est si bouché que Xiao le quitte en se jetant d'un balcon.

The green berets *Les bérets verts*, John Wayne, USA, 1968, 142 mn

Film tellement démoli – jusqu'aux salles où il passait – dans ma jeunesse que j'ai voulu en avoir le cœur net : n'aurions-nous pas été aveuglés par nos préjugés ? Il s'agit bien d'une immonde propagande, de plus sans intérêt cinématographique.

Tout commence par une justification de la guerre devant un parterre de journalistes : festival d'éléments de langage à destination des débiles légers. Puis on se déplace sur les lieux-mêmes de l'action décisive (en Georgie !). L'humour pachydermique – doublé de l'utilisation démagogique d'un gamin – tombe à plat. On est d'ailleurs étonné que cet ennemi qui se laisse surprendre puis dégommer par centaines – encore plus fastoche qu'avec les Indiens – ne soit qu'un ramassis de Viets vivant dans la luxure et le luxe comme ce général qui ne se déplace qu'en DS 19. Lâches et incapables de se battre, ils se rabattent sur des pièges tordus : il est donc normal de les exécuter sommairement – hors champ – : si ce n'est toi qui a commis ce crime, c'est donc ton frère, sinon quelqu'un des tiens.

Après avoir supporté stoïquement ce nanar puant, on se dit que si John Wayne ne s'était pas fait porter soutien de famille (statut 3-A) durant la guerre du Pacifique – il put ainsi prendre la place de concurrents plus connus mais moins trouillards – le Japon aurait perdu dès 1942 : nul besoin de bombe A, donc !

Au revoir les enfants Louis Malle, France, 1987, 105 mn

Un pensionnat religieux en Île-de-France (on reconnaît Provins). Le jeune Quentin (Gaspard Manesse) sympathise avec le nouveau venu Bonnet (Raphael Fejtö) et découvre qu'il est juif de son vrai nom Kippelstein. Le film est plein de détails trop précis pour ne pas être authentiques : Quentin pisse au lit et considère *Les mille et une nuits* comme un "livre de cul", il trouve qu'Aramis est un hypocrite alors que "Bonnet" pense que c'est le plus intelligent des quatre mousquetaires.

Ces fils de bourgeois trafiquent avec Joseph (François Négret), un estropié qui aide aux cuisines et sert un peu de souffre-douleur. Quand le pot aux roses est découvert, c'est Joseph qui paie ; renvoyé, il se venge en dénonçant la présence de Juifs aux Allemands. Une sorte de Klaus Barbie (Peter Fitz) vient fermer l'établissement ; il emmène alors les trois enfants juifs qui y étaient réfugiés ainsi que le père Jean (Philippe Morier-Genoud) qui les protégeait. "Au-revoir les enfants" dit ce dernier, mais aucun des quatre n'en reviendra. Le visage de Kippelstein s'encadre une dernière fois dans une porte avant de disparaître et le film se termine sur un long plan de Quentin tandis que la voix off du réalisateur dit qu'il n'oubliera jamais ce matin de janvier 1944.

Les roquets à béret à la recherche de "youtres", madame Quentin (Francine Racette) la bourgeoise venue voir son fils et la bonne sœur qui dénonce un garçon juif caché à l'infirmerie pourraient figurer dans *Lacombe Lucien* (p. 1731). Tout comme Joseph, sorte de cousin de Lucien, peut être le seul qui paiera au moment de l'épuration. L'émotion qui nous étreint, par exemple quand les deux enfants dialoguent sous la neige "– Tu as peur ? – Tout le temps", fait de ce film le plus sincère et le plus émouvant du réalisateur.

Bonjour tristesse Otto Preminger, Grande-Bretagne, 1958, 94mn

Second film de Jean Seberg (19 ans), qui venait de tourner *Saint Joan* (p. 632) pour le même Preminger, d'où sa coupe de cheveux. Le roman de Françoise Sagan – qui connut un extraordinaire succès, même dans les classes populaires – met en scène des oisifs parisiens, Raymond (David Niven) et sa fille Cécile (Seberg), en villégiature à Saint Tropez. Le veuf y a invité sa vieille amie Anne (Deborah Kerr) qui lui met rapidement le grappin dessus : il est question de remariage et même d'obliger Cécile à prendre ses études au sérieux. La petite égoïste ne l'entend pas ainsi et provoque un réchauffé entre Raymond et son ancienne maîtresse Elsa (Mylène Demongeot). Le plan fonctionne puisqu'Anne s'en va ; trop bien même puisqu'elle meurt en voiture – suicide ? Cécile et Raymond, toujours aussi superficiels, rentrent à Paris ; l'emploi du noir et blanc, une larme sur la joue de la jeune fille, montrent que quelque chose s'est cassé durant ce fatidique été.

Yoidore tenshi *L'ange ivre*, Akira Kurosawa, Japon, 1948, 98 mn

Le premier grand film de Kurosawa. Sanada (Takeshi Shimura), un médecin des pauvres alcoolique qui prend du thé à 50°, soigne les maladies qui prospèrent dans un quartier déshérité de Tōkyō. Il fait la connaissance du yakuza Matsunaga (Toshirō Mifune) chez lequel il diagnostique une tuberculose très avancée. Ce petit chef est détrôné par la sortie de prison de son ancien boss, Okada (Reizaburō Yamamoto aux faux airs de Jean Servais).

Le centre du quartier est occupé par un immonde cloaque-dépotoir auquel Sanada compare les poumons de Matsunaga. Le soir, un guitariste répète la même musique lancinante ; quand elle change, c'est qu'Okada signale son retour en s'emparant de la "mandoline" pour y jouer *La chanson du tueur*. C'est d'ailleurs sur la musique un tantinet moqueuse de *La valse du coucou*, que Matsunaga découvre qu'il a perdu son pouvoir : voilà que le fleuriste lui demande de payer la fleur qu'il avait l'habitude de chiper au passage. . . finies les courbettes.

Belle scène de night club où une petite chanteuse simiesque chante le "Jungle Boogie". C'est alors que Nanae (Michiyo Kogure) choisit de danser avec Okada plutôt qu'avec son homme officiel, Matsunaga : on pense à la scène de la cigarette dans *Scarface* (p. 422). Et cauchemar où Matsunaga anticipe sa propre mort avec cercueil au bord de la mer. Le combat où il est poignardé par Okada est mis en scène en évitant de montrer le sang car les deux se sont vautrés dans la peinture claire tombée d'un gros pot. Le yakuza mort ne sera regretté que par une serveuse (Noriko Sengoku). Sanada doit parfois surmonter la tentation du désespoir : on le voit planter ses baguettes dans le riz, signe de deuil au Japon.

Modern times *Les temps modernes*, Charles Chaplin, USA, 1936, 83 mn

Dernière apparition de Charlot dans l'ultime film muet et néanmoins sonore de Chaplin : les seules paroles audibles viennent de hauts-parleurs ou de la radio et ce sont des cartons qui nous renseignent sur ce que disent les personnages. Nombreuses scènes d'anthologie, notamment sur le travail à la chaîne. Les spectaculaires engrenages sont utilisés dans deux séquences puisque, vers la fin, Charlot revient travailler en compagnie d'un mécanicien (Chester Conklin, le père de Trina dans *Greed*, p. 1725) qui se retrouve coincé dans la machine et que le héros doit nourrir à la cuiller, ce qui renvoie à la drolatique "feeding machine" du début.

On mentionnera l'extraordinaire séance de music-hall où Charlot danse sur l'air de *Titine* (1917) dont il a oublié les paroles, les transformant au débotté en un brillant et hilarant et sabir vaguement espagnol. Sans oublier la séance de patinage dans un grand magasin désert – on pense à *The rink*, p. 338 – et le dernier plan quand Charlot s'éloigne sur la route en compagnie de sa jeune protégée (Paulette Goddard).

Harry, un ami qui vous veut du bien Dominik Moll, France, 2000, 112 mn

Un ancien camarade de lycée, Harry Balestero (Sergi López), s'incruste dans une famille en vacances en semant la mort. C'est le côté Hitchcock (le nom Balestero renvoie à *The wrong man*, p. 1282) du film avec sa maison isolée au bout d'une route du Cantal et une musique qui rappelle parfois Bernard Herrmann.

C'est aussi une histoire faustienne : Harry veut rendre à Michel (Laurent Lucas) une jeunesse qu'il a noyée dans la médiocrité familiale. Cet Harry est un véritable démon ; disposant de tout l'argent qu'il veut, il a gardé intacte une âme d'enfant dénuée d'hypocrisie et incapable de compromis – "Pas de problème sans solution". Il se souvient du jeune Michel du temps où il écrivit un poème à la Prévert pour la gazette du lycée et veut lui redonner sa créativité en le débarrassant des "boulets" que sont ses parents (Dominique Roran et Liliane Rovère) en perpétuelle bisbille et son frère (Michel Fau) coupable d'avoir moqué le "poignard en peau de nuit" du poème. Harry est d'ailleurs capable de donner l'exemple en tuant sa compagne Prune (Sophie Guillemin). Michel arrête le monstre avant qu'il ne le "libère" de ses derniers boulets : sa femme (Mathilde Seigner) et ses fillettes.

C'est enfin une réflexion sur la liberté, ou plutôt la peur d'être libre. Ce monstrueux Harry est un peu ce que nous serions si nous laissions toute latitude à notre "ça". Un ça centré sur l'originalité que les autres briment en nous. Quand Michel tue Harry, c'est sur la terrifiante créativité qu'il met un couvercle en l'enterrant dans le puisard. À moins qu'il n'ait étouffé ce monstre surgi de l'inconscient par peur de se retrouver nu, sans personne à qui pouvoir reprocher "Avant de te connaître, je faisais ci, je faisais ça" et comprendre qu'on est avant tout prisonnier de soi-même.

Samson and Delilah Cecil B. DeMille, USA, 1949, 134 mn

Le péplum à la DeMille est une sorte de chromo animé où tout est figé, hiératique, artificiel, et qui fonctionne. Ici, Victor Mature campe le héros de la Bible aux amours malheureuses : ni Semadar (Angela Lansbury) qui ne l'aime pas, ni son aînée, la splendide Dalila (Hedy Lamarr) qui l'aime mais lui en veut de lui avoir préféré sa sœur, ne sont très recommandables. Seule la trahison de Dalila – qui coupe ses cheveux, source de sa force – permet au Saran (George Sanders) et à son auxiliaire Ahtur (Henry Wilcoxon) de le capturer et l'enchaîner, désormais aveugle, à une meule. Mais cet Hercule biblique aura le dernier mot en faisant tomber les colonnes du temple sur les Philistins dans un final très réussi durant lequel il est d'abord tourmenté par... des nains.

Les Philistins étaient-ils communistes ? Une voix off présente en effet Samson comme un défenseur de la Liberté face à l'Oppression. Film en partie tourné aux Alabama Hills, décor habituel de westerns ; petit rôle pour le jeune Russ Tamblyn.

Peeping Tom *Le voyeur*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1960, 102 mn

Mark (Karlheinz Böhm, bien loin de ses rôles de prince charmant) est atteint de scotophilie, en d'autres termes de voyeurisme. Son père, biologiste très scientifique, l'avait pris pour cobaye en enregistrant ses moindres faits et gestes, y compris les réactions aux frayeurs qu'il lui infligeait. Devenu adulte, Mark semble éprouver une stimulation sexuelle à la vue de l'épouvante sur un visage de femme, par exemple cette prostituée lasse, style "dépêche-toi", qui, lorsque Mark sort son... pied de caméra-épée, se met à montrer une indicible terreur. L'appareil de prises de vue de Mark est d'ailleurs muni d'un miroir pour que ses victimes puissent se voir à ce moment – car on a avant tout peur d'avoir peur, nous dit-il.

Regain d'inspiration chez un cinéaste qui avait décliné après *Les contes d'Hoffmann* (p. 104) et signal de son exclusion du milieu pour entorse aux bonnes manières, d'où un exil en Australie où il devait tourner le mineur *Age of consent* (p. 216). Osant aborder le thème de la sexualité clandestine – ainsi cet amateur d'images pornographiques (Miles Malleon) qu'un buraliste vend sous le comptoir et emballe dans une enveloppe EDUCATIONAL BOOKS –, c'est de plus un film d'horreur, doté de son personnage inquiétant d'aveugle (Maxine Audley) qui voit ce qu'on ne voit pas comme il se doit. La comparaison avec un nanar drôle et superficiel comme *Crimes au musée des horreurs* (p. 1810), permet de comprendre que ce genre décrié peut produire des chefs-d'œuvres à dimension universelle et pas seulement des divertissements à apprécier au second degré.

Avec Moira Shearer, Anna Massey, Shirley Anne Field et Esmond Knight.

The adventures of Robin Hood *Les aventures de Robin des Bois*, Michael Curtiz & William Keighley, USA, 1938, 98 mn

Ce classique du film d'aventures hollywoodien est le quinzième long-métrage en Technicolor trichrome. Autour du couple formé par Robin et Marian (Erroll Flynn et Olivia de Havilland) : les pittoresques Petit Jean (Alan Hale) et frère Tuck (Eugene Pallette) ainsi que Will Scarlet (Patric Knowles, assez fade). Des Saxons au service de Richard (Ian Hunter), roi prisonnier qui retrouve à la fin son trône. L'usurpateur Jean (Claude Rains) est entouré de ses Normands, dont le vicieux Gisbourne (Basil Rathbone) et le ridicule shérif de Nottingham (Melville Cooper).

C'est d'abord un film d'action dont le clou est la séance de tir à l'arc où la flèche tirée par Robin se loge dans la flèche que son concurrent avait placée au centre de la cible. Et aussi une histoire d'amour comme on peut les raconter aux enfants, tout ça sur le fond de bonne humeur apporté par les faire-valoir comiques, principalement le couple formé par Una O'Connor et Herbert Mundin.

L'évêque (Montagu Love) détonne en ces temps de code Hays où tout ecclésiastique est un saint : hypocrite et lâche, il est finalement exilé avec les traîtres.

Bring me the head of Alfredo Garcia *Apportez-moi la tête d'Alfredo García*, Sam Peckinpah, USA, 1974, 108 mn

Ce funèbre voyage au Mexique, pays de la mort, est peut-être le meilleur film de Peckinpah. Bennie (Warren Oates), pianiste américain échoué à México se voit offrir une grosse somme par deux gangsters (Gig Young et Robert Webber) pour leur ramener la tête d'un nommé Alfredo García. Cet Alfredo était le client, hélas décédé dans un accident, de la maîtresse de Bennie, la prostituée Elita (Isela Vega). Qu'importe, il part avec elle pour déterrer le cadavre dans le cimetière où il repose. Il ramène une tête coupée enveloppée d'un linge sur lequel se collent les mouches ; seul, car Elita a été tuée, ainsi que les gangsters, sans parler de la famille du défunt – qui a donc fait des petits, seize au total, avant que Bennie n'arrive chez le véritable commanditaire, El Jefe (Emilio Fernández). Celui-ci, découvrant que sa fille (aux allures d'infante de Vélasquez) était enceinte des œuvres d'Alfredo, avait décidé de garder son petit-fils, mais pas son "gendre". Une dernière boucherie et Bennie ira rejoindre sa chère Elita au Royaume des Morts.

Comme dans *The wild bunch* (p. 395), le héros s'engage dans une entreprise qui devient rapidement suicidaire. Mais la stylisation de la violence – corps qui s'effondrent au ralenti, etc. – n'est pas aussi poussée. Tout ça est un peu sale – le ton est donné dès le début quand Bennie se la nettoie à la tequila car il a des morpions – mais aussi parsemé de touchants moments de tendresse. Avec Kris Kristofferson dans un petit rôle de violeur.

The war of the worlds *La guerre des mondes*, Byron Haskin, USA, 1953, 82 mn

D'après H. G. Wells, l'invasion de la Terre par les Martiens, stoppée par "les créatures les plus humbles que Dieu, dans Sa sagesse, a disposées sur Terre", des bactéries contre lesquelles les envahisseurs ne sont pas immunisés.

Les films de science-fiction des années 1950 étaient assez fauchés. Celui-ci tranche au niveau des décors et de l'emploi de la couleur : les yeux triples (bleu-rouge-vert, comme les pixels des écrans) sont d'autant plus saisissants. Les scènes de destruction sont plutôt réussies et la terreur inspirée par les Martiens est renforcée par leur quasi-absence de l'écran : l'un est à moitié dans l'ombre, de l'autre nous ne voyons qu'un bras – terminé par trois doigts à ventouse – qui dépasse d'une machine. Ces véhicules ressemblent à des raies manta sur lesquelles on aurait greffé un tentacule métallique à tête de cobra. Hélas, la Paramount n'a pas cru utile de consacrer un budget décent à l'interprétation, nanardesque.

Une séquence – qui ne peut être tirée du roman (1897) – montre une offensive nucléaire contre les envahisseurs. Signe des temps, elle est suivie par une foule qui se protège d'un possible éblouissement à l'aide de lunettes de soleil !

Vredens dag *Dies iræ*, Carl Theodor Dreyer, Danemark, 1943, 98 mn

Ces hommes portant fraise qui semblent poser pour Hals ou Rembrandt sont en train de juger une pitoyable vieille femme à moitié dénudée – ses seins pendent sous ses cheveux gris – qu'on torture avant de la brûler vive. La victime est réellement une sorcière, ce qui veut dire qu'elle croit aux remèdes de bonne femme et aux envoûtements. Tout comme la jeune Anne (Lisbeth Movin), elle-même fille de sorcière mais protégée car seconde épouse du pasteur Absalon (Thorkild Roose), un membre éminent de cette bande d'hypocrites. Son fils Martin (Preben Lendorff-Rye) est séduit par les étranges yeux d'Anne et devient son amant. La jeune femme, qui veut se débarrasser de son époux, cause sa mort ; non par un maléfice, mais en lui assénant ses quatre vérités.

Dans ce monde d'hommes, les pires rôles sont dévolus aux belles-mères : celle d'Anne (terrifiante Sigrid Neiiendam) l'accuse en public d'avoir tué Absalon par sorcellerie. Quand elle voit que Martin prend parti contre elle, la jeune femme avoue sa connivence avec le Malin. Dernière image, la sinistre ombre de la Croix : difficile de ne pas penser à *La sorcellerie à travers les âges* (p. 630).

On retrouvera Lendorff-Rye dans le rôle du thaumaturge d'*Ordet* (p. 686) et parmi les convives du *Festin de Babette*, en compagnie de Movin.

Ryan's daughter *La fille de Ryan*, David Lean, Grande-Bretagne, 1970, 206 mn

Sur fond de révolution – juste après les Pâques Sanglantes de 1916 – avec une musique de Maurice Jarre, de merveilleux paysages irlandais et une tempête qui rappelle *Man of Aran* (p. 150), un beau film romantique. Rosy (Sarah Miles) a épousé par amour un veuf (inattendu Robert Mitchum) qui ne la satisfait pas sexuellement ; elle trouvera ce qu'elle cherche auprès d'un officier anglais (Christopher Jones) estropié relégué aux besognes de répression. Le père de la jeune femme, le "publicain" Ryan (Leo McKern), affiche un indépendantisme de façade dans son bistrot mais informe les Anglais en cachette ; pourtant, à cause de sa liaison avec l'officier, c'est Rosy qui est soupçonnée de trahison et tondue.

On peut reprocher au film, et à ce type de cinéma grand public, d'utiliser l'Histoire comme toile de fond sans donner un minimum d'éléments de compréhension. Il y a en tout cas un personnage d'une normativité envahissante, le prêtre campé par Trevor Howard qui nous inflige un point de vue de Sirius tout droit sorti des pires stéréotypes hollywoodiens. Ce personnage pénible est heureusement contrebalancé par celui de l'idiot du village (extraordinaire John Mills) à la démarche de crabe.

Le révolutionnaire capturé lors de la livraison d'armes est joué par Barry Foster qui se fera étrangeur dans *Frenzy* (p. 5). Par contre Lean, profondément démoralisé par la recension incendiaire de Pauline Kael, ne tournera pratiquement plus.

The funeral *Nos funérailles*, Abel Ferrara, USA, 1996, 95 mn

La voix de Billie Holiday (*Gloomy Sunday*) nous place d'emblée dans une atmosphère crépusculaire, celle de l'agonie d'une famille mafieuse américaine. Au temps de la Dépression (1936), les frères Tempio, Ray (Christopher Walken), Chez (Chris Penn) et Johnny (Vincent Gallo), ne dédaignent pas de donner un coup de main aux syndicats contre le patronat. Surtout le communiste Johnny qui meurt, soudainement assassiné à la sortie d'un cinéma. Les survivants tentent, avec leurs moyens de gangsters, de faire leur deuil en exécutant un innocent (Benicio Del Toro) puis le vrai coupable que l'instable Chez devra enterrer de ses mains, ce qui le fait craquer : il crible de balles le cercueil de Johnny, puis tue Ray avant de se donner la mort comme pour mettre fin à une lignée maudite.

Le film vaut pour l'attention apportée aux personnages : Ray se rappelle une espèce de Bar-mitzvah mafieuse où il a dû exécuter un ennemi attaché, le colérique Chez se met à chanter, Johnny assiste à un meeting communiste. Mention spéciale pour les femmes, bouleversantes, celle de Ray (Annabella Sciorra) tout comme celle de Chez (Isabella Rossellini).

Cabiria Giovanni Pastrone, Italie, 1914, 126 mn

Extraordinaire péplum muet aux magnifiques costumes et aux décors impressionnants, tels ceux du temple de Moloch. Cette histoire, située au moment de l'anéantissement de Carthage, a visiblement inspiré Griffith qui devait surenchérir sur le gigantisme des remparts dans *Intolérance* (p. 564). On trouve déjà quelques trucages, ainsi une courte séquence de rêve incrustée dans l'image principale ou encore la guirlande vivante qui se superpose au couple enfin réuni.

Le film est cependant barbant, et les cartons ampoulés signés D'Annunzio n'arrangent rien. Le costaud Maciste devait revenir dans divers péplums jusqu'en 1925, puis dans les années 1960 pour affronter de nombreux ennemis, dont Zorro !

Maria Chapdelaine Julien Duvivier, France, 1934, 74 mn

À Péribonka, on chante *Alouette* et *À la claire fontaine*, on va à la messe écouter le prêtre dire que rien ne doit changer, on appelle le "remancheux" (Robert Le Vigan) au chevet d'une mourante ; on paie la boisson en piastres (dollars canadiens) et les vœux à la Vierge de mille Ave Maria. À tort, car Maria Chapdelaine (Madeleine Renaud) ne reverra pas François Paradis (Jean Gabin) mort de froid et mangé par les loups. François disparu, elle préfère le colon Eutrope Gagnon (Alexandre Rignault) au citoyen Lorenzo Surprenant (Jean-Pierre Aumont).

Québec folklorique et enneigé, conforme à celui où le jeune Français Louis Hémon, mort en 1913 écrasé par un train, passa les deux dernières années de sa vie.

Born to kill *Né pour tuer*, Robert Wise, USA, 1947, 92 mn

Helen (Claire Trevor), femme divorcée et arriviste éprouve de l'amour – à moins que ce ne soit une simple attirance sexuelle – pour son beau-frère Sam (Lawrence Tierney). Quand elle découvre qu'il est un double assassin, elle cherche à le protéger en menaçant de mort Mrs. Kraft (Esther Howard), une rombière alcoolique trop curieuse que le meilleur ami de Sam, Marty (Elisha Cook), tente de son côté d'assassiner. Elle s'en tirera car Sam souffre d'une jalousie malade – ce paranoïaque voit des traîtres partout – qui lui fait soupçonner une liaison entre Marty et Helen : il tue l'un et l'autre.

Excellent film noir servi par le personnage d'Arnett (Walter Slezak), un *shamus* (privé) crapuleux d'allure débonnaire ; sentencieux, il n'est jamais à court de citations, e.g., *L'Écclésiaste* : "La femme dont le cœur est un piège et un filet".

House of wax *L'homme au masque de cire*, André De Toth, USA, 1953, 85 mn

Remake de *Mystery of the wax museum* (p. 70) en trichrome et 3D. De toute évidence, de nombreux plans ont été composés pour exploiter la troisième dimension : cela se voit sur ma banale copie 2D. Vincent Price reprend le rôle de l'artiste fou et défiguré qui, ne pouvant plus créer de ses mains, tue ses modèles et les plonge dans la cire. Charles Buchinsky (= Bronson) campe le muet Igor qui façonne des têtes à sa propre image ; quand la jeune héroïne (Phyllis Kirk) s'égaré dans l'atelier du musée, une des têtes posées sur une étagère s'anime car l'effrayant auxiliaire s'était caché parmi les masques de cire.

De man die zijn haar kort liet knippen *L'homme au crâne rasé*, André Delvaux, Belgique, 1966, 95 mn

Extraordinaire film sur la folie d'après Johan Daisne. L'avocat Miereveld (Senne Rouffaer) est amoureux de la lycéenne Fran (Beata Tyszkewicz). Quand cette dernière quitte la ville, il perd tout goût à la vie et sombre dans la routine. Quelques années plus tard, des collègues légistes l'invitent à assister à l'autopsie d'un cadavre passablement décomposé dans une ville du Nord de la Belgique. À l'hôtel, il retrouve Fran, devenue chanteuse célèbre et va la rejoindre dans sa chambre. Il lui avoue son amour ; elle lui répond en racontant une vie de débauche entamée dès le lycée avec un de ses collègues. Le père de Fran, possiblement l'autopsié de l'après-midi, a laissé à sa fille un Lüger avec lequel Miereveld abat la jeune femme. Plus tard, le crâne rasé dans un asile d'aliénés, il voit la chanteuse aux actualités cinématographiques ; il ne l'aurait donc que blessée.

À moins que la rencontre n'ait été le fruit d'une imagination déstabilisée par l'autopsie. En tout cas, Miereveld (= fourmilière), n'aura jamais la réponse.

Ascenseur pour l'échafaud Louis Malle, France, 1958, 87 mn

Alors qu'il avait réussi le meurtre parfait en tuant le mari de sa maîtresse, l'ancien parachutiste Julien Tavernier (Maurice Ronet) est bloqué dans un ascenseur ; sa complice Florence Catala (Jeanne Moreau) passera la nuit à le chercher, une errance filmée dans les rues de Paris dans un superbe noir et blanc sur la (célèbre) musique de Miles Davis. Avec monologue en voix off : la diction ampoulée et exaspérante de Moreau souligne la superficialité de la criminelle.

Un "blouson noir" *ante litteram* (Georges Poujouly) en profite pour voler la décapotable de Julien et commettre un double meurtre. Le personnage annonce Lucien Lacombe (p. 1731) ainsi que Joseph d'*Au revoir les enfants* (p. 450). Ce crime auxiliaire se déroule quelque part sur l'autoroute (la seule à l'époque) dans un motel : la modernité est en marche ! Ainsi que la Nouvelle Vague.

Warlock *L'homme aux colts d'or*, Edward Dmytryk, USA, 1959, 121 mn

Exaspérés par les cow-boys de San Pablo qui y font régner la terreur, les citoyens de Warlock (= sorcier) louent les services d'un marshall privé, Blaisedell (Henry Fonda), auquel la Loi, qui se réveille enfin, oppose le shérif délégué Gannon (Richard Widmark). Après avoir nettoyé la ville des bandits, les deux défenseurs de l'Ordre, l'officieux et l'officiel, s'opposeraient dans un combat meurtrier si Blaisedell n'avait la sagesse de s'en aller.

L'originalité du film tient à l'étrange doublure qui suit Blaisedell comme son ombre, le boiteux Morgan (Anthony Quinn). Il est prêt à n'importe quoi pour défendre celui qu'il admire tant, quitte à le manipuler occasionnellement. Et même si Morgan cherche à récupérer une ancienne passion (Dorothy Malone), on perçoit l'homosexualité sous-jacente à cette relation entre les deux hommes. Apprenant que Blaisedell ne quittera pas Warlock avec lui, Morgan se lance dans une rage suicidaire qui force son ami à l'abattre ; lequel, fou de douleur, mettra le feu au saloon où repose le corps de son assistant.

L'équipage Anatole Litvak, France, 1935, 98 mn

Le lieutenant Maury (Charles Vanel) fait équipe avec l'aspirant Herbillon (Jean-Pierre Aumont) ; l'épouse du premier, Hélène, et la maîtresse du second, Denise, se révèlent être une seule et même personne (Annabella). Herbillon sera tué, Maury grièvement blessé et hospitalisé ; pour aider Hélène à surmonter sa douleur, Maury prétend que les derniers mots de son équipier furent pour "Denise".

Touchant mélodrame basé sur l'expérience de Joseph Kessel qui fut aviateur à la fin de la Grande Guerre. Jean Murat joue le capitaine et Serge Grave est excellent dans le rôle du jeune frère d'Herbillon. Au piano du beuglant, Jean Wiéner.

La chartreuse de Parme Christian-Jaque, France, 1948, 166 mn

Le point fort de cette adaptation assez infidèle du chef-d'œuvre de Stendhal – celle de Mauro Bolognini (p. 1764) sera plus satisfaisante – est sa distribution : Gérard Philipe est un inoubliable Fabrice et María Casares une Sanseverina frémissante et passionnée. Tullio Carminati en Mosca et Renée Faure en Celia sont moins convaincants. Les méchants sont plutôt réussis, que ce soient le Prince (Louis Salou), le chef de la Police Rassi (Lucien Coëdel) ou encore le geôlier Grillo (Louis Seigner, retors à souhait). Aldo Silvani, dans le rôle du père de Clelia, campe une réjouissante ganache. En guise de Parme, Rome : on reconnaît l'église Santa Maria della Pace.

Design for living *Sérénade à trois*, Ernst Lubitsch, USA, 1933, 92 mn

Juste avant l'extinction des feux – le code Hays de 1934 – ce chef-d'œuvre d'immoralité souriante adapte une pièce de Noel Coward. Dans une France approximative – voir les arrêts du Marseille-Paris aux gares de Ribes et Vrioune ou la galerie d'art sise au 399 rue la Boétie –, le peintre George (Gary Cooper) et le dramaturge Tom (Fredric March) se découvrent une muse commune (Miriam Hopkins) : comme elle les aime tous deux, elle organise un ménage à trois basé sur le *gentlemen's agreement* "NO SEX". Quand l'auteur s'absente pour Londres, la belle fond dans le lit du peintre, avant de consoler Tom revenu par surprise. Prise dans un dilemme insoluble, elle s'enfuit pour épouser l'ennuyeux publicitaire Plunkett ; ses deux amours viennent l'arracher à la vie conformiste qui l'attend. Dans le taxi qui les emmène, les trois renouvellent leur pacte : NO SEX.

Le contrepoint comique du film repose sur la composition drolatique d'Edward Everett Horton en Plunkett. La même phrase "Immorality may be fun but it cannot take the place of 100% virtue and three square meals" est répétée, ou plutôt déclinée, quatre fois. D'abord comme un adage de Plunkett, qu'il répète ensuite à George et dont s'empare Tom pour en faire une tirade de sa pièce *Good night Bassington* que Plunkett entend plus tard à Londres.

Hopkins et Horton jouaient déjà dans *Trouble in Paradise* (p. 92).

Œdipus wrecks Woody Allen, USA, 1989, 39 mn

Sheldon est ravi quand son envahissante mère disparaît subitement, mais sa joie est de courte durée car elle reparait dans le ciel de New York pour faire des commentaires sur son fils ; c'est ainsi que tout le monde apprend qu'il pissait au lit.

Tirée de *New York stories*, cette farce hilarante sur le thème de la mère juive est un film très mineur du réalisateur qui signait la même année *Crimes and misdemeanors* (p. 1192), œuvre autrement profonde.

Les voleurs André Téchiné, France, 1996, 111 mn

Alex (Daniel Auteuil) est flic à Lyon où se passe l'essentiel du film. La routine policière l'amène à rencontrer Juliette (Laurence Côte), qui chaparde des parfums de luxe et dont le frère Jimmy (Benoît Magimel) est voleur de voitures professionnel. Alex est d'autre part la brebis galeuse d'une famille de truands de haut vol : son père (Ivan Desny) et son frère Ivan (Didier Bezace) qui est aussi le "patron" de Jimmy. Le film s'organise autour d'un événement central, la mort d'Ivan tué par un vigile alors qu'il opérait en gare de Vénissieux.

Les thèmes chers à Téchiné sont développés superbement. D'une part, les relations familiales et le sentiment d'infériorité du voyou friqué qu'est Ivan à l'égard de son frère honnête et droit qu'il provoque en brocardant sa maladresse auprès des femmes. Même si Ivan n'est qu'une crapule superficielle, ses critiques font cependant mouche, car l'introverti Alex manque à coup sûr de générosité. Autre thème de Téchiné, l'homosexualité : l'énigmatique Juliette, centre caché de l'intrigue, entame une liaison sexuelle avec Alex, tout en étant l'amante de Marie (Catherine Deneuve), une professeure de philosophie alcoolique. L'impassible Alex finit par éprouver de l'amour pour cette dernière ; en vain, car elle se suicide après le départ de Juliette pour Marseille. Rejeté par les femmes et par sa famille, le policier retrouve le triste quotidien du poste de La Duchère ; tandis que Jimmy remplace Ivan auprès de sa veuve et son jeune fils.

Séquence cocasse : Marie essaie de donner un cours de philo au voyou inculte qui la convoie dans les rues de la Presqu'île.

Le café des Jules Paul Vecchiali, France, 1988, 58 mn

Au Kremlin-Bicêtre, un café avec ses habitués, sortes de ratés velléitaires : le patron pense d'ailleurs reprendre ses études de médecine. Cette bande de minables est dominée par Jeannot (Jacques Nolot, auteur du scénario), aigri raciste qui déteste les circoncis, mais n'a rien contre le Martiniquais Guy, aussi bête que lui, la méchanceté en moins. Déboule un étranger dont la bande éméchée ouvre la mallette, celle d'un représentant en lingerie féminine : danses grotesques et humiliation de l'intrus au nom en "stein". Une habituée (Brigitte Roüan) fait les frais de la fête : elle est tristement violée par le pitoyable Jeannot.

Pitoyable, comme les autres qui ont laissé faire et qui, le lendemain matin, se souviennent d'une soirée amusante. Tout comme la victime qui reprend le bus toute honte bue ; elle a sans doute déjà eu droit aux attentions de Jeannot. Très bien filmé par Vecchiali qui signe un de ses rares chefs-d'œuvre dont le message dérangeant "nous sommes tous un peu complices, même les victimes" fait oublier le côté théâtral ; contrairement au huis clos de *Detective story* (p. 849) dépourvu de l'affligeante irresponsabilité des habitués du café.

The godfather *Le parrain*, Francis Ford Coppola, USA, 1972, 177 mn

The godfather II *Le parrain II*, Francis Ford Coppola, USA, 1974, 202 mn

Les deux premiers épisodes de la saga des “parrains” d’une famille mafieuse américaine, le père Vito Corleone (Robert De Niro, puis Marlon Brando) et le fils Michael (Al Pacino). Il y a de nombreux points communs, notamment la musique de Nino Rota (*Bruscia la terra*), entre ces épisodes, y compris le (III) (p. 462).

Prégnance de la Sicile où se réfugie Michael (I), dont Vito s’évade pour revenir plus tard se venger (II) et théâtre de la seconde partie du (III) avec son final dramatique sur les marches de l’Opéra de Palerme. Avec une référence à l’huile d’olive GENCO (marque fictive) et aux emblématiques cannoli : qu’on peut servir empoisonnés (III) et qu’il ne faut pas oublier : “– Leave the gun, take the cannoli”. Autre lieu récurrent, le quartier du Lower East Side et ses fêtes bruyantes propices aux assassinats : Vito s’y fait presque tuer (I), s’y débarrasse de Fanucci (Gastone Moschin, II) tout comme son petit-fils bâtard Vincent (Andy Garcia) le fera de Zasa (Joe Mantegna, III).

Les trois films se terminent sur une sorte de feu d’artifice où la famille règle ses comptes avec l’ennemi masqué de l’épisode : Barzini (Richard Conte), Hyman Roth (Lee Strasberg) ou encore Don Altobello (Eli Wallach, extraordinaire).

Chaque opus comporte son morceau de bravoure : le restaurant où Michael abat deux ennemis dont un ripou (Sterling Hayden, I), l’attaque d’hélicoptère à Atlantic City (III) et le Nouvel An 1959 à Cuba (II) quand Batista entouré d’amis américains, mafiosi et dirigeants de grandes compagnies aux noms transparents, General Fruit ou UTT, reçoit un téléphone en or massif (détail authentique).

Ces mafiosi caricaturalement italiens qui baragouinent des “Mio frati” révèrent la sainte famille, les héritiers mâles – “Was it a boy?” dit Michael lors de la fausse couche de Kay (Diane Keaton) –, et accumulent les pseudo-trahisons qui amènent à chaque fois un agent du Parrain à feindre de vendre son âme à l’ennemi. Ils ne pardonnent jamais : Michael fait exécuter son beau-frère, responsable de la mort de Sonny (James Caan), et plus tard son frère Fredo (John Cazale), un crétin trop irresponsable pour mériter une punition, dans le premier cas après le baptême de son neveu, dans le second après la mort de la mamma.

Le producteur (John Marley) qui se réveille auprès de la tête coupée de son cheval ne peut plus refuser à Tom Hagen (Robert Duvall), conseiller du Parrain, d’engager une sorte de Sinatra ; de là à dire qu’il accepte. . . “An offer one cannot refuse” est une double négation, ce qui logiquement ne vaut pas affirmation.

Vito arrive à New York à bord du *Moshulu* en 1901. Ce quatre-mâts, en réalité construit en 1904, fut reconverti en restaurant flottant sur les berges de la Delaware à Philadelphie. Avant d’être victime, il y a une trentaine d’années, d’un incendie peut-être causé par une de ces offres qu’on ne saurait refuser.

The godfather III *Le parrain III*, Francis Ford Coppola, USA, 1990, 170 mn

La trilogie (p. 461) raconte la course à la légitimation d'une famille fondamentalement honnête : comme le mafieux de *Rien que pour vos yeux* (p. 437), nos parrains ne touchent pas à la drogue de peur de ternir la réputation de l'Honorable Société ! Les deux premiers épisodes peuvent être vus comme un commentaire ironique sur cette prétendue vertu. Mais cela se gâte avec le (III) : Michael (Al Pacino) est en train de devenir un saint de vitrail guidé par le pape Jean-Paul 1^{er} (Raf Vallone) qui meurt victime d'un complot lié à la loge P2, nous dit-on. Cet arrière-plan politique, superficiel et opportuniste, brouille les cartes : on ne sait plus quoi penser de Michael. Dieu merci, sa sœur (Talia Shire, sœur de Coppola), sorte d'araignée qui empoisonne Don Altobello (Eli Wallach) avec des cannoli, et son âme damnée Vincent (Andy Garcia) restent fidèles à l'esprit de la famille et au point de vue originel du film. Qui s'achève comme une tragédie jouée sur les marches de l'Opéra de Palerme ; un tueur imite le braiement d'un âne pour faire diversion pendant que l'autre tire mais c'est la fille de Michael (Sofia Coppola) qui reçoit la balle fatale, rachetant peut-être ainsi les péchés de la famille.

Chakhmatnaïa goriachka *La fièvre des échecs*, Vsevolod Poudovkine, URSS, 1925, 28 mn

Avec le tournoi de Moscou (1924), tout le monde est pris d'une frénésie des échecs. En particulier, un jeune marié (Vladimir Fogel) qui voit des damiers partout ! Son épouse exaspérée change d'avis après avoir rencontré le champion du monde José Raúl Capablanca. Dépourvue de scénario, cette amusante comédie nous permet d'apercevoir les grands joueurs du moment comme Richard Réti.

La maladie de Sachs Michel Deville, France, 1999, 103 mn

Le quotidien de Bruno Sachs (Albert Dupontel, très attachant), médecin de campagne dans le Loir-et-Cher. Son activité nous est présentée par petites touches, très peu appuyées, à travers les apartés de la voisine, de sa secrétaire (Dominique Reymond) ou encore d'une serveuse de bar. Ainsi que par un défilé de patients : la relation difficile d'une adolescente avec sa mère, une vieille femme qui vit avec un fils alcoolique un peu idiot et que sa sœur veut faire interner ou un vieux monsieur (Bernard Waver) qui accompagne l'agonie de son épouse. Sachs se confie à son magnétophone portatif, écrit des notes sur ce qu'il a cru comprendre de l'Humanité. Il semble qu'il s'en soit mis un peu en retrait cependant : il se livre rarement, pas même à sa compagne (Valérie Dréville). Il lui arrive parfois de laisser percer son refus de l'injustice et de l'indifférence ; on entend alors le *cahos* (*sic*) de Jean-Féry Rebel.

To have and have not *Le port de l'angoisse*, Howard Hawks, USA, 1944, 96 mn

D'après Ernest Hemingway, une sorte de *Casablanca* (p. 1129) situé à la Martinique en 1940, avec sa Police aux ordres de Vichy (Dan Seymour, terrifiant sous son béret). D'où la présence de Marcel Dalio aux côtés d'Humphrey Bogart. Le premier rôle féminin est tenu par la débutante Lauren Bacall qui formera avec Bogart le couple le plus célèbre du cinéma. L'histoire – un Américain rejoint la France Libre pour aller délivrer un résistant à l'Île du Diable (!) – est peu convaincante. Reste l'interprétation, Walter Brennan en copain alcoolique de Bogart – "Were you ever bitten by a dead bee?" – et l'atmosphère du bar où trône un Hoagy Carmichael comme rivé à son piano.

Petulia Richard Lester, USA, 1968, 105 mn

L'excentrique Petulia (Julie Christie) jette son dévolu sur Archie (George C. Scott), un médecin qui vit difficilement son divorce d'avec Polo (Shirley Knight) dont il a deux enfants. Petulia le suit partout sans la moindre discrétion – par exemple en jouant du soubassophone ! Alors que le docteur s'est attaché à la belle, il la découvre sauvagement battue, de toute évidence par son mari (Richard Chamberlain), fils du riche Danner (Joseph Cotten). Contre toute attente, la capricieuse renoue alors avec son époux dont elle tombe enceinte ; elle accouche en prononçant le nom d'Archie, allez comprendre !

Tourné par le réalisateur attiré des Beatles, le film, très découpé, est comme l'instantané d'une époque ; mais pas si complaisant que ça, puisqu'il s'attache à montrer des accidents, des corps blessés. Photo de Nicolas Roeg, qui devait tourner *Don't look now* (p. 4) avec la même Christie.

Quintet Robert Altman, USA, 1979, 118 mn

Dans un monde post-atomique gelé, les survivants se livrent à un énigmatique jeu à cinq participants – mais c'est le sixième qui compte, allez comprendre ! Surgi des neiges, Essex (Paul Newman), confronté à l'assassinat de son épouse enceinte (Brigitte Fossey), usurpe l'identité du meurtrier et se fait appeler Redstone. Il se trouve rapidement mêlé au tournoi mortel qui oppose Goldstar, Deuca (Nina van Pallandt), Saint Christophe (Vittorio Gassman) et Ambrosia (Bibi Andersson) ; il en sort unique survivant. À Grigor (Fernando Rey) qui joue l'arbitre, il demande ce qu'il a gagné : "Rien, seulement de rester vivant". Il repart dans les neiges.

Atmosphère envoûtante et splendide décor où évoluent des personnages moyen-âgeux ; le vignettage des images donne l'impression d'un objectif givré. . . à l'instar du scénario, abscons et à la limite de la prétention, de ce film raté et attachant.

The late George Apley *Un mariage à Boston*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1947, 99 mn

1912, au centre de l'Univers, i.e., Boston selon George Apley (Ronald Colman). Lequel entretient une relation compassée avec le reste du Monde ; ainsi, fait-il déplacer la tombe d'une cousine pauvre qui avait eu le mauvais goût de se faire enterrer dans son pré carré. Armé de son accent british, il utilise le mot "radical" pour stigmatiser tout ce qui sort de l'immobilisme dans lequel il se complaît. Ainsi, sa fille Eleanor (Peggy Cummins) serait-elle amoureuse d'un de ces radicaux, un jeune professeur coupable d'avoir voulu dépoussiérer son cher Ralph Waldo Emerson et qu'il fait, en conséquence, virer de l'université. Ses amis WASP le trouvent tellement réactionnaire qu'ils refusent de l'élire comme président d'une société ornithophile. Il fait alors un effort, se met à lire Freud – en cachette –, et condescend même à marier son fils à une jeune fille de Worcester, à une soixantaine de kilomètres de Boston. Mais il se fait remettre à sa place par le père de la future, un rien du tout qui refuse de se plier aux effarantes conditions – emménager à Boston, adhérer à tel ou tel club, etc. – que prétend lui imposer cette momie vivante, illustration caricaturale du mot "stuffed shirt" (collet monté).

Cette satire d'un monde suranné est elle-même surannée, encore que. . .

De fem bspænd *Cinq obstructions*, Jørgen Leth & Lars von Trier, Danemark, 2003, 87 mn

Un pur film sur le cinéma : un court-métrage sarcastique de Jørgen Leth, *L'homme parfait* (1968), est refait selon diverses contraintes, qui vont de la limitation à douze images par plan (!) à l'absence totale de contraintes. Lars von Trier tire les ficelles en choisissant lui-même les "obstructions". La quatrième version, en style dessin animé, est particulièrement réussie ; la dernière, en réalité due à von Trier, est un hommage touchant à son aîné Leth.

Merci pour le chocolat Claude Chabrol, France, 2000, 96 mn

Modus operandi : une boisson droguée que l'on sert à son invitée à qui l'on demande ensuite d'aller acheter, de nuit, un médicament ; la victime a un accident mortel en conduisant par les routes sinueuses qui mènent à Lausanne.

Problème avec ce film, les acteurs principaux sont mauvais, que ce soit Jacques Dutronc, complètement absent ou Isabelle Huppert qui semble parodier Isabelle Huppert jouant chez Chabrol. Le suspense est quasi inexistant ; quant à l'espèce de complicité qui unit le couple – le mari sait mais se contente de gronder son épouse –, le réalisateur a fait bien mieux. Référence à *La vie est un long fleuve tranquille* (p. 1583) ; avec Anne Mougllalis et Brigitte Catillon.

Fantômas : l'échafaud magique Claude Chabrol, France, 1980, 94 mn

Fantômas : l'étreinte du Diable Juan Luis Buñuel, France, 1980, 86 mn

Fantômas : le mort qui tue Juan Luis Buñuel, France, 1980, 86 mn

Fantômas : le tramway fantôme Claude Chabrol, France, 1980, 89 mn

Une série de quatre téléfilms consacrés au célèbre encagoulé. L'action a été reportée, du début des années 1910, à la fin des années 1920, une prise de distance par rapport à Feuillade qui avait déjà adapté les trois premiers épisodes dans le même ordre (p. 1031). Helmut Berger est un excellent Fantômas, qui apparaît sous les traits de Gurn, Chalek, Nanteuil et Seltz, mais laisse sagement la place à d'autres acteurs quand le transformisme deviendrait ridicule : la concierge du dernier épisode est jouée par Eduard Linkers. Il est secondé par un extraordinaire Dufilho dans le rôle de Juve. N'oublions pas Pierre Malet en Fandor et Gayle Hunnicut (qu'on avait vue dans *L'homme sans visage*, p. 94) en Lady Beltham.

La série se regarde avec d'autant plus de plaisir que les réalisateurs ont su retrouver l'esprit de ruse infantile et macabre des romans mal ficelés de Souvestre & Allain : l'acteur qui remplace Fantômas sous le couperet de la guillotine, les gants en peau humaine, le tunnel de tramway à l'usage du seul Fantômas, etc. Le dernier épisode, situé à Vienne, est le plus réussi.

Gente di Roma Ettore Scola, Italie, 2003, 89 mn

Une journée à Rome à travers un kaléidoscope de destins vaguement reliés par un bus au trajet fictif où l'on entend un passager réciter un poème de Belli. Un homme part au travail et va s'asseoir sur un banc car il n'a pas avoué à son épouse qu'il a été licencié. Dans la salle de la mairie, place du Capitole, un employé déclame une tirade de *Jules César*, de faux légionnaires attendent le touriste devant le Colisée, Stefania Sandrelli joue avec son petit-fils au Pincio. Un patron de bar raciste ne veut pas d'un Noir au comptoir, une vieille femme juive est paniquée par le tournage d'un film sur la rafle du 18 octobre 1943. Sans oublier les vieux qui perdent la boule comme la grand-mère qui demande son nom à sa petite-fille ou le père qui insulte les clients du restaurant où il déjeune avec son fils qui prévoit de le mettre en EHPAD. Scènes collectives aussi, une salle où l'on joue au loto, un meeting de gauche où parle Moretti, une fête "gay" à Testaccio. La journée se termine piazza Navona : venu en fiacre, un vieux monsieur de la haute s'installe à côté d'un clochard qu'il connaît visiblement bien.

Ce magnifique hymne d'amour à Rome culmine dans une séquence où les morts du Verano se mettent à discuter de tombe à tombe en se donnant du "Voï".

Chinatown Roman Polanski, USA, 1974, 131 mn

Los Angeles, 1937. Le privé Gittes (Jack Nicholson) est engagé pour filer l'ingénieur Mulwray soupçonné d'adultère par une prétendue épouse. Quand il est retrouvé mort, la véritable Evelyn Mulwray (Faye Dunaway) se manifeste. Nous ne sommes qu'au début d'une histoire embrouillée dont le héros, qui a toujours un coup de retard sur l'action, se fait rapidement entailler le nez par un minuscule malftrat, joué par Polanski ; il traverse le film un pansement au milieu de la figure. Arrière-plan, une juteuse affaire d'adduction d'eau associée à la spéculation foncière : les pensionnaires gâteux d'une maison de retraite sont, à leur insu, propriétaires d'immenses vergers dans une vallée voisine. Le génie criminel qui tire les ficelles n'est autre que Noah Cross (John Huston) commanditaire de la mort de l'honnête Mulwray. L'infortunée Evelyn, fille de Cross, essaie de protéger sa propre fille Katherine, qui est aussi sa sœur, contre ce père incestueux.

Trop confiant en lui, Gittes veut expliquer à Cross qu'il a tout compris et n'obtient que des menaces de mort qui le contraignent à lui livrer la cachette de ses deux filles. C'est là, dans le quartier chinois, qu'une Police aux ordres abat Evelyn dans sa voiture alors qu'elle fuyait avec Katherine ; le bruit ininterrompu d'un klaxon signale sa mort au volant. Alors que les mains du monstrueux Cross se referment sur sa (petite-)fille, la dernière phrase "Ici, c'est Chinatown" sorte de "Circulez, il n'y a rien à voir", sonne comme un commentaire sur la prégnance de ce mal quasi-absolu incarné par Cross et sur la connerie monumentale de Gittes.

Contrairement à d'autres films du réalisateur qui commencent bien pour se terminer en eau de boudin, le dénouement de son dernier opus américain nous laisse pantois. Un authentique film noir dans la meilleure tradition du genre.

Carrie Brian De Palma, USA, 1976, 94 mn

La jeune Carrie (Sissy Spacek) est la risée de ses camarades, pensez donc elle n'avait jamais entendu parler de menstruations ; et surtout pas par sa mère (extraordinaire Piper Laurie), une évangéliste qui considère les règles comme une punition du péché. Un couple de lycéens méchants (Nancy Allen et John Travolta) organise une mise en scène pour le bal de fin d'études : Carrie reçoit en public un seau de sang de porc – recueilli chez *Farmer John*, cf. *Murs murs*, p. 548 – sur la tête. . . Quand on a une camarade douée de télékinésie, on évite de lui faire une sale blague en public : l'enfer se déchaîne alors, guidé par une Carrie immobile qui ferme à distance les portes, provoquant électrocutions et incendies. De retour à la maison, elle lance des couteaux par réflexe télékinétique, crucifiant ainsi sa mère qui l'avait poignardée.

Malgré les limitations du scénario (Stephen King!), le film est une réussite grâce à une mise en scène qui fait durer les préparatifs de l'humiliation de Carrie.

The marrying kind *Je retourne chez Maman*, George Cukor, USA, 1952, 92 mn

Au moment de leur divorce, Florence (Judy Holliday) et Chet (Aldo Ray, quasi-débutant) revisitent leur vie commune dans une série de flash-backs à deux voix, traités de façon très originale ; ainsi, les images d'une soirée très arrosée contredisent-elles le commentaire, très partial, de Chet. Qui évoque aussi le président des USA en visite dans son bureau de poste perdant l'équilibre sur des billes d'acier, un rêve qui avait viré au cauchemar car son invention de patins à roulettes sur roulement à billes avait été un échec. Autre rendez-vous manqué avec la fortune quand il souffle la mauvaise réponse à Florence qui avait pourtant reconnu la marche du *Washington Post* au jeu de radio-téléphone. Ces petits hauts et bas de la vie conjugale sont traversés d'un drame, la noyade du fils dans un parc, qui provoque un attroupement alors que Florence, insouciant, joue de l'ukulele à proximité. Plus tard, Chet, perdu dans ses pensées de deuil, se fait renverser dans la rue et plus tard encore, pique une colère jalouse quand Florence reçoit un important chèque, héritage de son employeur mesquin, sans famille ni amis, qui avait tout simplement réparti sa fortune entre ses employés.

Le scénario de Ruth Gordon et Garson Kanin est touchant et toujours juste. Le rabibochage *in extremis* compensera-t-il l'inexorable dégradation du couple ?

Sous le ciel de Paris Julien Duvivier, France, 1951, 112 mn

Accompagné par la voix off de François Périer, ce film unanimiste mais nullement confus suit plusieurs personnages que le Destin fait se croiser durant une journée à Paris. Avec parfois un sort tragique comme Denise (Brigitte Aubert) qui, malgré son billet gagnant (quarante millions) de la Loterie Nationale, tombe sous les coups du sculpteur fou Mathias (Raymond Hermantier) pour qui les femmes sont soit des putes, soit de purs enfants comme celle qu'il a trouvée quai de Bercy, au milieu des tonneaux. Une citation d'André Salmon "La petite Lise/Repose dans une malle à la consigne" nous fait craindre le pire, mais Mathias ne s'en prend pas aux fillettes. En poursuivant le criminel, les policiers abattent un brave ouvrier, Jules (Jean Brochard) qui revenait d'un piquet de grève – l'affrontement avec les CRS avait été évité de justesse. Il sera pratiquement ramené du Royaume des Morts par Georges (Daniel Ivernel), un étudiant en médecine qui venait de rater l'internat une fois de plus et dont la fiancée (Christiane Lénier) pose pour des photos de mode ; elle croise une vieille dame (Sylvie) qui cherche désespérément 64 francs pour acheter du lait à ses innombrables chats.

C'est un beau document d'époque dont l'optimisme – malgré les épisodes tragiques – tranche avec la noirceur bien connue du réalisateur. Serge Grave (des *Disparus de Saint-Agil*, p. 99) apparaît pour la dernière fois à l'écran.

Carnival of souls Herk Harvey, USA, 1962, 78 mn

cc

Tombée en voiture avec deux amies dans une rivière, une jeune femme s'en tire miraculeusement. Elle part exercer ses talents d'organiste dans l'Utah où elle cherche à se débarrasser d'une sorte de zombie, une image d'outre-tombe qui la poursuit, quand elle n'est pas sujette à d'étranges intermittences qui la coupent d'un monde qui ne l'entend ni la voit. Sur la fin, elle ne rencontre plus que des fantômes qui l'entraînent dans un étrange carnaval. La dernière image confirme nos soupçons, il s'agit d'une EMI car elle n'était pas sortie vivante de la rivière.

Cette réussite peu connue du cinéma fantastique est tournée en partie dans les ruines du parc d'attraction de Saltair, au bord du Grand Lac Salé.

El Sur Victor Erice, Espagne, 1983, 95 mn

La jeune Estrella (Sonsoles Aranguren, puis Icíar Bollaín) vit dans l'admiration de son père (Omero Antonutti), un médecin taciturne. Au froid de l'Espagne du Nord s'ajoute la glaciation du franquisme qui a forcé ce père à quitter Séville, où il est *persona non grata*. Et abandonner la femme qu'il aimait (Aurore Clément), connue depuis sous le nom d'Irene Ríos pour sa petite carrière au cinéma. Le temps passe et un jour de 1957, le père, de plus en plus renfermé, se suicide, sans doute après un coup de téléphone déprimant à "Irene". Estrella part rendre visite à sa grand-mère paternelle dans ce Sud qui la fascine.

Film sur l'enfance et ses mystères, fait d'impressions, de sentiments furtifs – ainsi la communion où vient Milagros (Rafaela Aparicio), la vieille nourrice du père, lequel danse un *paso doble* avec sa fille qui n'oubliera jamais ce moment. La photo, constamment splendide, nous plonge dans les années 1950.

À bout de souffle Jean-Luc Godard, 1960, 90 mn

Le film emblématique de la Nouvelle Vague affiche sa désinvolture par rapport aux valeurs cinématographiques. Le genre policier est particulièrement maltraité par un scénario exsangue, prétexte aux monologues de Michel, alias László Kovács (Jean-Paul Belmondo) "– Allez vous faire foutre !" et aux questions de Patricia (Jean Seberg) qui demande régulièrement le sens de mots français, y compris dans le dernier plan, avec regard caméra "– Qu'est-ce-que c'est, dégueulasse ?".

Impressionnant travail sur la bande-son, les lumières et les cadrages – photo de Raoul Coutard – qui coexiste avec un laisser-aller évident et revendiqué, notamment dans le faux raccord qui voit Patricia ressortir du Herald Tribune en ayant changé de robe ! Tout cela tourné dans la rue, par exemple lors du passage d'Eisenhower sur les Champs-Élysées (1959). Une sorte de renouveau du langage pour un résultat qui ressemble plus à un brouillon qu'à une œuvre achevée.

Fanny och Alexander *Fanny et Alexandre*, Ingmar Bergman, Suède, 1982, 322 mn

Uppsala, 1907. Oscar Ekdahl (Allan Edwall) qui dirige le théâtre a une attaque alors qu'il répète le rôle du fantôme d'Hamlet. Il laisse deux enfants en costume marin, Fanny et Alexandre, ainsi qu'une jeune veuve, Emilie (Ewa Fröling), qui se remarie avec l'évêque Vergéus (Jan Malmsjö), individu autoritaire et d'une jalousie malade, en particulier à l'égard d'Alexandre.

Un des frères d'Oscar, Gustav Aldolf (Jarl Kulle) est un débonnaire coureur de jupons, un chaud lapin qui affectionne les amours ancillaires. L'autre, l'universitaire Carl (Börje Ahlstedt), compense sa médiocrité en accablant son épouse allemande aimante et un peu tarte ; scène de Noël mémorable où il amuse les enfants en pétant dans l'escalier. Oscar mort conserve son rôle de spectre, rendant une longue visite à sa mère Helena (Gunn Wålgren) et apparaissant souvent devant le très imaginaire Alexandre.

Helena a pour vieil amant Jacobi (Erland Josephson), un antiquaire capable d'obtenir l'aide du Dieu des Juifs lors de l'enlèvement, dans une malle, des deux enfants prisonniers de l'évêque, une évasion moins coûteuse que celle de Carlos Ghosn. Il vit dans un étrange capharnaüm peuplé de momies et d'automates.

Vergéus – patronyme récurrent chez Bergman, e.g., *Le visage* p. 1637, *Une passion* p. 1528, *The touch* p. 1811 et *L'œuf du serpent* p. 1105 – n'est proche de Dieu qu'en façade. Cet hypocrite froid et cruel, qui vit avec ses (épouvantables) mère et sœur, est secondé par la servante Justina (Harriet Andersson), bête et vicieuse. En inventant des histoires horribles, elle stimule le goût d'Alexandre pour l'affabulation afin de donner au sadique évêque prétexte à le châtier.

L'opposition entre Dieu et Diable est symbolisée par deux personnages, Ismael, neveu de Jacobi, et Elsa, tante de Vergéus, joués respectivement par une femme et un homme. Pour exaucer un vœu muet d'Alexandre, Ismael, ange redoutable, fait prendre feu à Elsa, démon cloué au lit. Ce prolongement surnaturel de l'imagination de l'enfant donne sa dimension poétique au film.

Lequel se clôt sur un double baptême et Helena lisant *Le rêve*, pièce de Strindberg chère à Bergman (*Après la répétition*, p. 130). Le fantôme de l'évêque a auparavant fait un croche-pied à Alexandre : "– Tu ne m'échapperas pas".

Dokument Fanny och Alexander *Le faisant de Fanny et Alexandre*, Ingmar Bergman, Suède, 1984, 110 mn

L'impressionnant et méticuleux travail de direction d'acteurs auquel s'est livré Bergman durant le tournage et qui confine parfois à la torture : Gunnar Björstrand, alors malade, reprend pendant 19 minutes la même chanson. Mais Bergman n'est pas un documentariste (cf. *Mon île, Fårö*, p. 145).

The pink panther strikes again *Quand la panthère rose s'emmêle*, Blake Edwards, Grande-Bretagne, 1976, 104 mn

Le meilleur de toute la série des *Pink panther* (p. 929). Peter Sellers est plus Clouseau que jamais : il faut le voir dans son costume de Quasimodo avec bosse gonflable à l'hélium ou encore entendre son accent "a beump, the pheune, a reum". Herbert Lom, dans le rôle de son ex-supérieur Dreyfus, lui vole la vedette dès le départ quand, apparemment guéri, il retombe dans sa manie "clouseau-phobe" à la suite d'une visite de celui qui a pris sa place à la tête de la Sûreté. Et plus tard quand, dans un château allemand, mélange de capitaine Nemo et de fantôme de l'Opéra, il menace le monde entier avec une arme de destruction à distance ; mais contrairement au Blofeld des James Bond, Dreyfus se contente d'une modeste rançon, la tête de Clouseau. Ce qui n'est pas une mince tâche : les sicaires lancés contre lui par douze pays s'entretuent à l'Oktoberfest de Munich.

Quand Clouseau s'introduit au château déguisé en dentiste dont le faux-nez se décolle progressivement, il administre du protoxyde d'azote à Dreyfus : c'est un peu comme si le spectateur lui-même avait respiré du gaz hilarant.

L'invention de Morel Jean-Claude Bonnardot, France, 1967, 95 mn

D'après Adolfo Bioy Casares. Sur une île déserte, une sorte de projecteur passe en boucle la vie d'un groupe saisi pendant une semaine de 1925 par une étrange caméra. Faute de pouvoir s'intégrer à cette représentation figée, l'évadé de passage Luis (Alain Saury) tourne son propre "film" en utilisant le groupe en "transparence" ; c'est ainsi qu'il peut mettre en scène une prétendue histoire d'amour avec Faustine (Juliette Mills). Le ressassement programmé et l'atmosphère d'avant-guerre donnent à ce téléfilm un petit parfum d'*India song* (p. 1050).

The fearless vampire killers *Le bal des vampires*, Roman Polanski, Grande-Bretagne, 1967, 103 mn

Accompagné de son assistant Alfred (le réalisateur) et muni des indispensables pieux et crucifix, le professeur Abronsius (Jack MacGowran) cherche à démontrer l'existence des vampires et à les exterminer. Les deux zozos se mêlent finalement au bal annuel d'une famille de vampires, les von Krolock sortis de leur tombe pour l'occasion, mais un grand miroir où ils sont seuls à se réfléchir dénonce leur imposture. Ils s'enfuient en compagnie de la jeune Sarah (Sharon Tate) qui meurt en cours de route : devenue vampire à son tour, elle contamine Alfred. C'est ainsi que les épidémies se propagent.

Cette œuvre mineure contient d'amusantes variations sur les vampires : homosexuels qui ciblent les hommes, Juifs qui n'ont pas peur de la croix.

The asphalt jungle *Quand la ville dort*, John Huston, USA, 1950, 112 mn

Tout débute avec le cambriolage bien huilé d'une bijouterie que quatre spécialistes, l'organisateur Riedenschneider (Sam Jaffe), le perceur de coffres Louis (Anthony Caruso), le pistolero Dix (Sterling Hayden) et le chauffeur Gus (James Whitmore) réussissent parfaitement ; ou presque, puisque Louis est blessé à mort par une balle perdue. Puis tout se détraque.

Si ces exécutants sont plutôt sympathiques, on ne peut pas en dire autant de leurs commanditaires : le lâche Cobby (Marc Lawrence) vend la mèche, ce qui provoque l'arrestation de Gus. Quant au receleur Emmerich (Louis Calhern), "sugar daddy" ruiné par Angela (petit rôle pour Marilyn Monroe), il prévoit de s'enfuir avec sa "nièce" et le butin, sans le payer. D'où un échange de coups de feu entre son sbire Brannom (Brad Dexter), qui est tué, et Dix qui est gravement blessé ; ce même Dix partira plus tard pour le Kentucky en compagnie d'une jeune femme (Jean Hagen), pour mourir, vidé de son sang, au milieu de ses chers chevaux, seul moment diurne dans ce film nocturne. Riedenschneider, lui, décide d'aller à Cleveland (l'action se passe à Cincinnati) en taxi, mais se fait attraper pour avoir perdu trop de temps dans un café à cause de son péché mignon, les nymphettes.

Cette belle histoire tragique dont on trouvera comme un écho dans *Du rîfîfî chez les hommes* (p. 87), se solde par la punition de tous les coupables, dont Emmerich qui, arrêté, se donne la mort pour éviter à son épouse malade (Dorothy Tree) la honte de le voir en prison. Un châtiment auquel n'échappera pas le pire de la bande, le ripou Ditrich (Barry Kelley), que la patte moralisatrice de la MGM tente de justifier au moyen d'une double négation de son supérieur (John McIntire) : mieux vaut un policier véreux que pas de Police du tout !

On her majesty's secret service *Au service secret de sa majesté*, Peter R. Hunt, Grande-Bretagne, 1969, 142 mn

L'Australien George Lazenby campe un James Bond assez convaincant qui n'apparaît que dans ce seul épisode : il avait à tort escompté qu'une seule prestation dans le rôle-titre lui apporterait la notoriété. Face à lui, Diana Rigg, rendue célèbre par la série *The Avengers* (p. 1131) et Telly Savalas qui joue Ernst Stavro Blofeld, lequel se pique d'avoir du sang bleu et se fait appeler comte de Bleuchamp. Le film, principalement tourné en Suisse, est prétexte à d'excellentes poursuites à ski, en bobsleigh et à une course de stock cars... sans parler d'une avalanche. Originalité suprême, Bond dit "I love you" et se marie... ce qui est contraire à la nature du héros ; pas étonnant donc que Blofeld liquide l'épouse ! Pour une fois, un James Bond se termine sur une (petite) émotion.

Le beau-père de Bond (Gabriele Ferzetti, comme sorti d'*À chacun son dû*, p. 747), dirige une variante corse de la Mafia, ce pilier bien connu du Monde Libre.

Citizen Kane Orson Welles, USA, 1941, 119 mn

Souvent présenté comme le meilleur de tous les temps, mais relégué à la place 103 par IMDb, loin derrière *The green mile* (p. 1600), c'est de toute façon un très grand film. Dont la structure narrative reprend celle de *The power and the glory* (p. 380), biographie un peu terne d'un "tycoon" racontée en flash-backs.

Nous remontons la vie de Kane (le réalisateur), empereur de Presse inspiré de William Randolph Hearst, à travers cinq témoignages. Le banquier qui s'occupa de lui enfant (George Coulouris), son bras droit (Everett Sloane), son vieil ami journaliste (Joseph Cotten) avec qui il se brouilla, son épouse dont il voulut à tout prix faire une cantatrice (Dorothy Comingore) et qu'il considérait comme "a cross-section of the American public", enfin son majordome (Paul Stewart). Tout cela dans une débauche de maquillages – pas toujours réussis – et sur fond de fausses actualités cinématographiques. Assisté de Greg Toland, Welles, cinéaste noir et blanc par excellence, use et abuse des objectifs à grand angle qui produisent des décors surdimensionnés avec un détail révélateur au premier plan : bouteille, machine à écrire, verre vide où traîne une cuiller. Il crée des images inoubliables, ainsi celle de cet entrepôt où sont rassemblées les acquisitions de Kane, que Spielberg devait imiter à plusieurs reprises (pp. 617, 244).

Ces témoignages sont recueillis par un journaliste – réduit à une voix, des lunettes et un chapeau – qui cherche à éclaircir le sens de l'énigmatique "rosebud" que Kane prononce en mourant, sens révélé au seul spectateur – il s'agit de la luge de son enfance – dans l'avant-dernier plan, avant que le film se referme sur un écriteau NO TRESPASSING. La rumeur publique veut que ce "bouton de rose" fût le surnom du clitoris de la maîtresse de Hearst, Marion Davies. Une allusion qui ne pouvait qu'indisposer davantage le magnat. Si le film réussit à sortir malgré les pressions, les Welles suivants furent beaucoup plus encadrés, voire massacrés comme *La splendeur des Amberson* (p. 118).

RKO 281 *Citizen Welles*, Benjamin Ross, USA, 1999, 87 mn

Ce téléfilm évoque le tournage et la sortie de *Citizen Kane*. Hearst (James Cromwell), vieillard moralisateur choqué par l'image d'alcoolique que l'œuvre renvoie de sa maîtresse Marion Davies (Melanie Griffith), fait donner l'artillerie lourde par sa dévouée Louella Parsons (Brenda Blethyn) qui menace les chefs des grands studios d'une campagne antisémite s'ils ne font pas tout pour acheter et détruire le négatif. Le producteur de la RKO George Schaefer (Roy Scheider) soutient cependant le "wonder boy" ; ce dernier (Liev Schrieber) est en fait un égocentrique qui tente de faire disparaître le nom de son scénariste, Herman Mankiewicz (John Malkovich) du générique.

Tout ça ressemble à une collection de ragots à la... Louella Parsons.

Gun crazy *Le démon des armes*, Joseph H. Lewis, USA, 1950, 87 mn

Classique fulgurant du film noir. Deux excités des armes à feu, Bart (John Dall, de *Rope*, p. 1568) et Annie (Peggy Cummins) vivent une passion ponctuée de hold-ups haletants. Alors que le bon sens voudrait qu'ils se séparent pour échapper aux poursuivants, le cri du cœur les ramène l'un vers l'autre. Cette fuite éperdue est la façon la plus radicale de préserver leur amour, ce qu'a sans doute compris la jeune femme : tandis que Bart n'arrive pas à tirer sur un être vivant, elle tue comme pour brûler leurs vaisseaux. Alors qu'ils sont tous deux cernés, elle provoque une fusillade dans laquelle ils tombent, unis dans la mort.

Avec Berry Kroeger et, dans le rôle de Bart adolescent, le jeune Russ Tamblyn.

Assassins et voleurs Sacha Guitry, France, 1956, 80 mn

Philippe (Jean Poiret) raconte à son cambrioleur, Albert (Michel Serrault), sa liaison avec l'épouse (Magali Noël) d'un ami très violent (Clément Duhour). Rentré à l'improviste, le mari trompé avait étranglé sa femme avant d'être abattu par Philippe qui se débrouilla pour faire condamner à sa place un innocent monte-en-l'air, en fait Albert, lequel, juste sorti de prison pense bien tirer parti de la confession de Philippe. Feignant de vouloir se suicider, ce dernier abat son voleur : "Cet homme-là, il m'aurait emmerdé toute ma vie", dit-il à la caméra.

L'histoire est amusante mais trop courte pour un long-métrage. La sauce a été rallongée au moyen d'un séjour de Philippe dans une maison pour fous (épisode assez moyen), d'une amusante déposition du bafouilleur Darry Cowl au procès d'Albert et de trois escroqueries de Philippe qui tournent au film à sketches.

Ensayo de un crimen *La vie criminelle d'Archibald de la Cruz*, Luis Buñuel, Mexique, 1955, 86 mn

Archibaldo (Ernesto Alonso) est un bourgeois, potier à ses heures perdues, que la découverte d'une boîte à musique bouleverse. Elle le ramène à son enfance et la mort de sa gouvernante, victime d'une balle perdue pendant la guerre civile. Saisi d'une frénésie féminicide, toutes ses tentatives vont pourtant échouer car il sera devancé. La femme qu'il avait accompagnée chez elle (Rita Macedo) se suicide, l'épouse qu'il pensait tuer le soir des noces est assassinée par son ex-amant. Il brûlerait bien une jeune femme (Miroslava, qui se suicida peu de temps après le tournage) qui sert de modèle pour des mannequins en cire mais doit se contenter d'une répétition (ensayo) du crime avec sa copie ; la fausse victime perd d'ailleurs une jambe – on pense à *Tristana* (p. 867) – quand il la traîne vers le four. *Happy end* à la *Susana* (p. 128) : libéré de ses fantasmes après avoir jeté la boîte à musique Archibaldo ne tuerait même pas une sauterelle !

Kind hearts and coronets *Noblesse oblige*, Robert Hamer, Grande-Bretagne, 1949, 101 mn

1902. Louis Mazzini (Dennis Price) n'a de cesse de se venger de la famille d'Ascoyne qui ostracisa sa mère, coupable de s'être mésalliée à un chanteur italien. C'est ainsi qu'il élimine un à un les membres de cette engeance détestée, tous interprétés par Alec Guinness qui tient huit rôles, dont celui d'une suffragette. Louis hérite du titre et devient dixième duc de Chalfont, mais c'est sans compter avec sa maîtresse Sibella (Joan Greenwood) qui, mécontente d'avoir été délaissée pour l'aristocratique Edith (Valerie Hobson), provoque sa condamnation à mort pour un crime que, pour une fois, il n'a pas commis. Elle le sauve *in extremis* de la potence en lui arrachant la promesse de trucider Edith. Libéré, Louis n'a pas le temps de choisir entre les deux femmes car il a laissé traîner ses mémoires dans sa cellule : elles viennent précisément de nous être contées en flash-back.

Cette œuvre emblématique de la grande période du cinéma anglais et du producteur Michael Balcon est caractérisée par un humour constant, les meurtres étant en général commis de façon peu vraisemblable, ainsi quand le héros dégomme la montgolfière de la suffragette en tirant une flèche depuis une fenêtre. Miles Malleon campe un bourreau snobinard, flatté d'avoir à pendre un duc à qui il donne du "Votre Grâce" avant de lui lire un poème de circonstance de son cru.

Le titre original renvoie à *Lady Clara Vere de Vere* de Tennyson.

The purple rose of Cairo *La rose pourpre du Caire*, Woody Allen, USA, 1984, 82 mn

New Jersey, 1935. Lassée de Monk (Danny Aiello), un époux au chômage buveur et coureur, Cecilia (Mia Farrow) passe son temps au cinéma où l'on joue *The purple rose of Cairo*. À la cinquième vision, elle est remarquée par Tom Baxter (Jeff Daniels) un des personnages secondaires qui quitte le film et la salle en sa compagnie, laissant en plan les autres qui ne savent plus que faire à l'écran. Désespérée, la RKO envoie de Californie l'acteur Gil Shepherd qui incarne Baxter : avec l'aide de Cecilia qu'il a promis d'emmener à Hollywood, il arrive à convaincre son personnage de retourner sur scène. Sitôt la situation en mains, le film problématique est remis et Cecilia abandonnée à sa triste vie avec Monk ; elle peut toujours se consoler avec *Top hat* (1935) du couple Astaire/Rogers.

Le film développe une idée introduite dans *Sherlock Junior* (p. 195). Tom, avec son casque colonial qu'il n'enlève jamais, paie avec des billets qui n'ont pas cours, ne sait pas se servir d'une voiture et, bien sûr, n'a pas la moindre notion de l'amour tarifé que lui propose une professionnelle (Dianne Wiest). C'est aussi une évocation discrète de la Crise, un temps béni pour les studios qui montraient pour trois sous un monde de téléphones blancs peuplé d'altesses et de millionnaires.

The effect of gamma rays on man-in-the-moon marigolds *De l'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites*, USA, Paul Newman, 1972, 97 mn

Paul Newman met en scène son épouse Joanne Woodward dans le rôle de Beatrice, surnommée "Betty the Loon" (la Dingue) dans sa jeunesse, qui vit seule avec ses deux filles, Ruth et Matilda, en s'occupant d'une vieille dame en fin de vie qu'elle loge pour mettre du beurre dans les épinards.

Betty, complètement déséquilibrée, n'arrête pas de parler, d'échafauder des plans d'enrichissement – un salon de thé, non, une chaîne de salons de thé – vite oubliés, sans parler des incessantes injonctions à ses filles. Elle indispose son aînée, l'épileptique Ruth qui en fait même une imitation assez réussie. Moins sa résiliente cadette Matilda, toute à ses expériences de biochimie – le titre du film – qui lui valent un prix au lycée et l'arrivée tardive de sa mère saoule dans un accoutrement très 1925. Quand Matilda rentre à la maison, c'est pour découvrir que Betty the Loon a tué son lapin blanc... et sans doute ce qui lui restait d'amour pour sa mère.

Il est question de "demi-vie", temps que prend une substance pour perdre la moitié de son pouvoir ; son double correspond donc à une perte des trois quarts.

A serious man Joel & Ethan Coen, USA, 2009, 106 mn

Le pré-générique est une histoire de dibbouk et les crédits de fin précisent que "No Jews were harmed during the making of this motion picture" : le film juif des frères Coen est un peu le Livre de Job revu à la lumière de la mécanique quantique. Larry Gopnik (Michael Stuhlbarg) professeur de physique à l'Université, enseigne le paradoxe de Schrödinger où se superposent deux états quantiques, celui où un chat est vivant et celui où il est mort. Ce qui peut s'appliquer à la titularisation en suspens de Larry ou encore à son pronostic vital car il attend les résultats d'une radiographie : un Gopnik en bonne santé se superpose peut-être à un autre atteint d'un terrible cancer. Mais qui choisit entre les deux ? Peut-être *Hashem*, le nom qu'utilisent les Juifs pour ne pas nommer leur Dieu. Et sur quel critère ? Il avait envoyé des épreuves injustes à Job qui fut finalement récompensé de sa rectitude. Il fait sans doute de même avec Larry mais ce dernier finit par céder aux pressions d'un étudiant coréen nullissime et change sa note qui passe de F à C-. Le téléphone sonne à ce moment ; au bout du fil, un médecin qui veut parler entre quat'z'yeux de sa radio. Dieu a puni Larry en privilégiant l'un des deux états superposés, celui fatal à l'homme qui n'avait pas su résister à l'adversité.

Un Goy saisit-il toutes les allusions ? On mentionnera le réjouissant Sy Ableman (Fred Melamed) qui a le toupet d'imposer un gett (divorce religieux) à Larry dont il veut épouser la femme selon le rite.

Neobytchaïne priklyoutchniya mistera Vesta v strane bolchevikov *Les aventures extraordinaires de Mister West au pays des bolchéviks*, Lev Koulechov, URSS, 1924, 74 mn

Un Américain en visite en URSS est rançonné par une bande d'escrocs qui, affublés de faucilles et de marteaux, lui donnent une image mensongère de la patrie du prolétariat. Mais le Guépéou sait y mettre un terme et le voyageur peut alors apprécier le bolchévisme à sa juste valeur : il ne jure plus désormais que par Lénine. Cette amusante comédie ne vaut cependant pas celles de Boris Barnet qui apparaît d'ailleurs dans un rôle de cow-boy garde du corps.

Gone with the wind *Autant en emporte le vent*, Victor Fleming, USA, 1939, 233 mn

Feuilleton à la gloire du Sud disparu, – “a dream remembered” – avec ses nobles chevaliers et ses esclaves, principalement des *house niggers*, on ne peut plus heureux de leur sort et souvent d'une bêtise accablante, ainsi Prissy (Butterfly McQueen, cf. p. 585). Il faut dire qu'à l'instar de Gerald O'Hara (Thomas Mitchell), les maîtres sont “fermes mais gentils avec les inférieurs”. Des inférieurs à qui le film délègue une tâche normative habituellement réservée aux prêtres : Mammy (Hattie McDaniel) commente les événements avec son gros bon sens.

Le personnage principal, Scarlett O'Hara (Vivien Leigh), est une insupportable égoïste entourée par un essaim d'admirateurs parmi lesquels elle choisit, de temps à autre, un époux. Elle n'a d'yeux que pour Ashley Wilkes (Leslie Howard, fatale erreur de distribution : il joue les lords anglais) marié à Melanie (Olivia de Havilland), personnage positif qui ne voit pas le mal – ou refuse de le voir.

Vient la guerre et le drapeau à sept étoiles (il en comptera bientôt treize, soit deux de trop), le siège d'Atlanta où Scarlett visite un hôpital improvisé – célèbre plan de la gare où sont étendus les blessés – et la fuite sur fond de bâtiments en feu. Avec l'aide de Rhett Butler (Clark Gable), riche aventurier dont Scarlett consent à faire son troisième époux, tout en rêvant toujours à son Ashley compassé. La naissance d'une fillette qui mourra d'un accident de poney, animal très dangereux au cinéma (*Blanche Fury*, *Barry Lyndon*, pp. 237, 403), ne suffit pas à cimenter le couple et Rhett part pour toujours : pas de *happy end*.

Tous ces braves gens participent au ККК (qui n'est pas nommé), en particulier Ashley qui revient blessé d'un lynchage nocturne et dont Rhett sauve la peau en prétendant le ramener saoul du bordel tenu par Belle (Ona Munson, future Gin Sling de *Shanghai gesture*, p. 1141) ; les femmes attendaient le retour de leurs époux en écoutant Melanie leur lire *David Copperfield*.

Le style Selznick, c'est le chromo permanent, l'*Angélus* de Millet sur fond de ciel rougeâtre. Une esthétique de carte postale qu'on retrouvera chez Spielberg.

Stagecoach *La chevauchée fantastique*, John Ford, USA, 1939, 96 mn

Classique du western par excellence : Ringo (John Wayne) s'évade de prison pour régler un compte, puis repart pour son ranch en compagnie de Dallas (Claire Trevor), une femme de mauvaise vie. Indiens, coups de feu, Monument Valley, tout y est, y compris les ligues de vertu et le miroir du saloon que le barman met à l'abri. Sans parler de la *dead man's hand* (p. 664) de l'ennemi de Luke qui, après le combat, ouvre la porte battante pour s'écrouler mort.

Le long voyage en diligence, inspiré de *Boule de Suif*, vaut par ses personnages secondaires qui sont devenus des archétypes. À l'extérieur, le conducteur et le shérif (Andy Devine et George Bancroft). À l'intérieur, un banquier qui a levé le pied (Berton Churchill) et se plaint des impôts en réclamant un président homme d'affaires (!) et une femme de militaire collet monté (Louise Platt) qui accouche en route et a droit aux attentions toute sudistes d'un suave mais peu recommandable joueur professionnel (David Carradine). Enfin, le couple impayable formé d'un représentant en whisky (Donald Meek) et d'un médecin alcoolique (Thomas Mitchell) qui siffle ses échantillons : une trogne familière aux enfants des années 1950, celle du docteur Saignée dans la BD *Miki le ranger*.

Assault on precinct 13 *Assaut*, John Carpenter, USA, 1976, 91 mn

Prisonniers d'un commissariat désaffecté, trois personnages, un policier noir, une secrétaire et un condamné à mort affrontent une inépuisable armée d'agresseurs nocturnes. Avec une musique répétitive due au metteur en scène, cet excellent film d'action, qui lorgne sur *Rio Bravo* (p. 1586) mais rappelle davantage *La nuit des morts-vivants* (p. 1342), côtoie parfois la démagogie.

Coup de torchon Bertrand Tavernier, France, 1981, 123 mn

Tourné à Saint-Louis du Sénégal, le chef-d'œuvre de Tavernier transpose un roman de Jim Thompson dans l'AOF au moment de Munich. Cordier (Philippe Noiret) est un brave flic qui doit supporter mille et une avanies. Un militaire un peu vulgaire (Guy Marchand) lui prodigue de facétieux conseils qu'il applique au pied de la lettre. Il commence par dégommer deux maquereaux (dont Jean-Pierre Marielle), puis le mari de Rose (Isabelle Huppert), une fille facile qu'il manipule pour lui faire tuer sa propre épouse (Stéphane Audran) ainsi que l'amant et prétendu frère de cette dernière, le crétin Nono (Eddy Mitchell, étonnant).

La description d'une humanité méprisante peut facilement tomber dans la démagogie. Chausse-trappe évitée ici par la sympathie limitée que nous inspire Cordier : même si la plupart de ses victimes sont peu recommandables, sa justice est l'œuvre d'un fou mandaté par Jésus Christ. Musique de Philippe Sarde.

A clockwork orange *Orange mécanique*, Stanley Kubrick, Grande-Bretagne, 1971, 137 mn

Dans une Angleterre dystopique, Alex (Malcom McDowell) et ses drougs (copains) ultraviolents s'en prennent à un clochard alcoolique puis à l'écrivain Alexander (Patrick Magee) qu'ils tabassent tout en violant son épouse. C'est ensuite le tour d'une femme mûrissante qu'Alex tue au moyen d'une statue en forme de pénis ; ses trois drougs, qui ont un compte à régler avec lui, l'empêchent de prendre la fuite et il est pris puis lourdement condamné. Il demande alors à bénéficier de la toute nouvelle méthode Ludovico, un lavage de cerveau qui inhibe non pas le désir mais sa mise en œuvre : il doit subir *ad nauseam*, avec des écarteurs qui l'empêchent de fermer les yeux, des scènes de viols et d'atrocités nazies. Relâché, il n'est plus qu'une sorte d'agneau qui découvre que ses parents (dont le récurrent Philip Stone) lui ont trouvé un remplaçant et doit subir les représailles du clochard puis un sévère passage à tabac par deux de ses drougs devenus flics. Il trouve alors asile chez un Alexander désormais invalide qui venge le suicide de son épouse en le forçant à écouter la IX^e de Beethoven contre laquelle il a été conditionné, dommage collatéral de la méthode. Tentative de suicide et campagne de presse pour stigmatiser la cruauté du parti au pouvoir. . . Alex, qui a surmonté les inhibitions dues à la méthode Ludovico, semble décidé à profiter de sa soudaine popularité pour reprendre ses activités.

Éblouissant comme tous les Kubrick, cette adaptation d'Anthony Burgess nous présente une galerie de personnages rivalisant de bêtise et de méchanceté. Auxquels on peut adjoindre le réalisateur : pourquoi avoir choisi la lumineuse IX^e comme archétype de musique fasciste et non pas, disons, les *Carmina Burana* ?

Alex utilise un pidgin truffé de mots russes comme dievouchka (fille), malenky (petit), droug (ami), Bog (Dieu), tcheloviek (homme), slovo (mot), maltchik (garçon), tolchok (secousse), vidit' (voir). . .

The seventh victim *La septième victime*, Mark Robson, USA, 1943, 71 mn

À la recherche de sa sœur Jacqueline (Jean Brooks), la jeune Mary (Kim Hunter) découvre qu'elle cherche à échapper à la secte des Palladiens qui l'ont condamnée à se suicider.

Production Val Lewton aux images inquiétantes, comme le mort qu'on promène de nuit dans le métro newyorkais, la silhouette menaçante, très *Psychose* (p. 1036), qui se devine à travers un rideau de douche ou cette chambre où attend un nœud coulant au-dessus d'une chaise. Il présage le suicide de Jacqueline qui nous est signalé par une litote, le bruit de la chaise qui tombe derrière la porte fermée. Citation de John Donne "– I run to death and death meets me as fast". Tom Conway est à nouveau le docteur Louis Judd (*Cat people*, p. 596).

Ludwig Luchino Visconti, Italie, 1973, 258 mn

Les quatre premiers épisodes de ce long – et luxueux – téléfilm racontent, en flash-back, la vie du roi Louis II (Helmut Berger dans le rôle de sa vie), telle que la voient les membres d'une commission gouvernementale chargée de sa destitution.

Excepté une passion de jeunesse pour sa cousine Sissi (Romy Schneider dans le rôle auquel le public l'a longtemps identifiée), le jeune roi est peu porté sur les femmes : quand une actrice peu farouche (Adriana Asti) s'offre à lui pour le déniaiser, il prend peur et humilie l'hétaïre. Protecteur des Arts, il est manipulé par Wagner (Trevor Howard, odieux à souhait) – et sa maîtresse Cosima (Silvana Mangano) – pour lequel il engloutit des fortunes. Sur le tard, il s'attache à l'acteur Kainz. Ses dépenses somptuaires, ce sont aussi ses châteaux : Linderhof et sa grotte de Vénus, Herrenchiemsee et sa galerie des glaces sans parler de Neuschwanstein – devenu depuis une attraction touristique rentable.

À mesure que le temps passe, le roi s'isole, protégé par ses mignons (dont Marc Porel). Il ne dédaigne pas de rendre visite à d'étranges bûcherons qui dansent à poil au son de la cithare ; on pense à la Nuit des Longs Couteaux dans *La caduta degli dei* (p. 528). Au cinquième épisode, quand le fidèle Dürckheim (Helmut Griem) vient à sa rescousse, il refuse d'endosser les habits moraux d'un roi, seule possibilité d'échapper à l'internement pour folie.

Ce film magnifique repose sur l'opposition entre deux mondes confinés : celui des familles royales ou princières et celui de l'homosexualité. On peut déplorer la longueur de certaines discussions, avec Dürckheim ou le père Hoffman (Gert Fröbe), qui mettent un peu trop les points sur les i. Et trouver lourde la déclaration de von Holnstein (Umberto Orsini) qui s'empresse de conclure au suicide, ce qui laisse entendre que Ludwig aurait été victime d'un crime d'État.

Ludwig devait inspirer trois strophes de *La chanson du mal-aimé*, e.g., *Luitpold le vieux prince régent/Tuteur de deux royautes folles/Sanglote-t-il en y songeant/Quand vacillent les lucioles/Mouches dorées de la Saint Jean* ; l'autre fou est Otto, le cadet de Ludwig (touchant John Moulder-Brown).

Zamani barayé masti asbha *Un temps pour l'ivresse des chevaux*, Bahman Ghobadi, Iran, 2000, 78 mn

Les chevaux du titre sont en fait des mulets auxquels on donne de l'alcool avant de leur faire traverser, chargés de pneus et d'autres articles de contrebande, un col neigeux du Kurdistan qui sépare l'Iran de l'Irak. Portefaix au sein de ces rudes convois, un garçon d'une dizaine d'années, chef d'une fratrie d'orphelins pauvres : il faudrait gagner de l'argent pour faire opérer en Irak un frère malade. Au centre du film, l'émouvante tendresse des enfants aux prises avec le monde des adultes et la neige.

36 hours *36 heures avant le débarquement*, George Seaton, USA, 1964, 110 mn

D'après Roald Dahl. Pike (James Garner), militaire de haut rang, est drogué et kidnappé par les Allemands à la veille du débarquement. Quand il se réveille dans un faux hôpital militaire américain, le médecin (Rod Taylor) et son infirmière (Eva Marie Saint) lui font croire qu'il est amnésique : on serait en 1950 et la guerre aurait été gagnée depuis longtemps. Pour l'aider à retrouver la mémoire, on l'incite à se souvenir des préparatifs du D-day : "– C'était prévu en Normandie" se souvient-il... avant de se rétracter car un détail – un bobo qu'il s'était fait avant son enlèvement et pas encore cicatrisé – a révélé la supercherie.

Le film ressemble à un épisode gonflé d'une série télévisée genre *Destination danger* (1964–67).

Mayerling Anatole Litvak, France, 1936, 94 mn

Film sans surprise d'après le roman de l'écrivain Claude Anet, dont le pseudonyme renvoie aux *Confessions*. Charles Boyer et Danielle Darrieux jouent le couple tragique : un Rodolphe fêtarde et désabusé qui rencontre l'amour en la personne de la jeune et vibrante Marie Vetsera. En face, la raison d'État incarnée par le ministre Taafé (Jean Debucourt) et ses sbires (Vladimir Sokoloff et Raymond Aimos). Suzy Prim joue Larisch, l'entremetteuse du couple.

Qiānxī mǎnbō *Millenium mambo*, Hsiao-hsien Hou, Taiwan, 2001, 101 mn

Taipei. La belle Vicky (Qi Shu) s'est mise en ménage avec le beau et violent Hao-hao (Chun-hao Tuan), insupportable macho. Elle finit par le quitter pour Jack (Kao), un mafieux plus âgé qu'elle va rejoindre au Japon où il est allé régler un problème "épineux" ; mais il ne donnera plus signe de vie.

C'est beau, un peu hypnotique à cause de la voix off qui commente les actes de Vicky comme s'ils s'étaient passés il y a très longtemps, alors que tout indique qu'on est au début du millenium. Le film se termine dans l'île de Hokkaidō, à Yūbari, village connu pour son festival de cinéma : affiche en japonais de *Mélodie en sous-sol* (p. 1598) et magnifique dernier plan sur la rue enneigée.

Sands of Iwo Jima *Iwo Jima*, Alan Dwan, USA, 1949, 105 mn

La vie d'un groupe de marines, centrée sur l'opposition entre un soldat (John Agar) et son sergent (John Wayne) qui trouve la mort lors du hissage du drapeau sur le mont Suribachi, une scène amplement commentée dans *Flags of our fathers* (p. 1610). L'acteur Wayne, va-t-en-guerre au cinéma comme dans la vie, s'était glorieusement planqué pendant la guerre au titre de soutien de famille.

Au hasard Balthazar Robert Bresson, France, 1966, 91 mn

Les destinées parallèles de la jeune Marie (Anne Wiazemsky débutante) et de l'âne qu'elle baptisa Balthazar : tous deux sont victimes de la méchanceté humaine. Après avoir été humiliée, Marie s'enfuit, on ne la reverra plus ; utilisé par des contrebandiers – l'action se passe dans les Basses-Pyrénées – l'âne est touché par une balle tirée par les douaniers et s'en va mourir seul, entouré par des moutons, comme un "saint" rachetant les péchés des hommes.

Les hommes ne sont pas brillants : un ivrogne assassin (Jean-Claude Guilbert), un grigou (Pierre Klossowski) et surtout Gérard, un beau garçon qui semble être le Diable descendu sur Terre. Même le père de Marie, un honnête instituteur, souffre d'un orgueil maladif qui en fait un complaisant bourreau de soi-même.

La diction bressonienne, anti-théâtrale, est le summum du théâtre : Marie dit "Je l'aimerai, je l'aimerai" comme si elle lisait une adresse dans l'annuaire.

An american werewolf in London *Le loup-garou de Londres*, John Landis, Grande-Bretagne, 1981, 98 mn

Film amusant et sans prétention. Deux randonneurs américains, David et Jack, font halte au pub gallois *The slaughtered lamb* (!). Les sinistres habitués les laissent repartir par cette nuit de pleine lune tout en sachant qu'un loup-garou traîne sur la lande. La créature attaque ; Jack est tué et David sauvé *in extremis* par les habitants pris de remords. L'agresseur mort a repris apparence humaine – celle d'un déséquilibré nous dit-on. En convalescence à Londres, David est sujet à des cauchemars récurrents où lui apparaît le fantôme de Jack, en état de décomposition de plus en plus en plus avancé, qui lui prédit le sort de l'infortuné *Wolf man* (p. 45). Une nuit de pleine lune, David se transforme (trucage très convaincant) en loup et entame une expédition meurtrière avant de se réveiller le lendemain dans la cage aux fauves du zoo. Redevenu loup, il est abattu le soir suivant près de Piccadilly ; le fantôme de Jack l'avait auparavant attiré dans un cinéma porno pour rencontrer la demi-douzaine de victimes du jour précédent.

The glass key *La clef de verre*, Stuart Heisler, USA, 1942, 82 mn

Sorte de McGinty (p. 1066), le politicien véreux Paul Madvig (Brian Donlevy) est accusé d'avoir tué le frère de la belle Janet (Veronica Lake) à laquelle il est fiancé. Mais il peut compter sur le soutien sans faille d'Ed Beaumont (Alan Ladd), son ami de toujours qui démasquera le vrai coupable, le père de la victime.

Retrouvailles Ladd/Lake après *This gun for hire* (p. 1609) dans une adaptation de Dashiell Hammett un peu lourdingue, à l'image du tueur incarné par William Bendix, très convaincant en brute sadique. Avec Joseph Calleia.

Versailles-Chantiers Bruno Podalydès, France, 1998, 313 mn

Nous suivons Albert Jeanjean (Denis Podalydès) pendant une semaine, entre les premier et second tours des municipales de Versailles où il est assesseur tout comme M. Crémieux (Maurice Baquet) qui écorche les patronymes à particules et que le président du bureau (Daniel Ceccaldi) doit systématiquement corriger.

Preneur de son, il part, en compagnie de son collègue Bruno (Jean-Noël Brouté) à Montgiscard où il rencontre Sophie (Isabelle Candelier), sorte de Blanche-Neige peu farouche ; un des sept nains (Philippe Uchan), jaloux, le menacera avec... une perceuse. À son retour, il va voir le film snobinard d'Anna (Jeanne Balibar), puis, au terme d'un imbroglio, se retrouve au lit avec une fliquesse, Corinne (Cécile Bouillé), ce qui lui vaudra deux baffes d'un autre collègue de travail, le jaloux François (Michel Vuillermoz). Vendredi soir, Albert, admirateur d'Hergé, invite Anna à dîner chez Klow, le restaurant syldave sorti tout droit du *Sceptre d'Ottokar* dont les décors ont été reproduits très fidèlement. Le samedi, une manifestation devant les grilles du château réunit les trois femmes rencontrées dans la semaine ; son camarade de lycée Cruquet (Mouss Zouheiri) s'y fait tabasser par les flics.

Albert est un indécis qui, ne sachant jamais quoi offrir, apporte toujours la même bouilloire sifflante. Doublé d'un opportuniste : en amour, nous le voyons hésiter entre Sophie, Corinne et Anna comme objet de fantasme pour se masturber, en politique, il répète des phrases toutes faites sur Cuba qui varient au gré de l'interlocuteur. Et en plus velléitaire : invité pour une raclette (thème récurrent du film avec le football) par Cruquet, il tergiverse et finit par se décommander tout en lui suggérant de faire fondre le fromage sur son radiateur.

Tout cela est drôle, gentiment dérisoire et finalement très vrai.

Casino Martin Scorsese, USA, 1995, 178 mn

Le film est commenté en voix off, dans le style de *Goodfellas* (p. 1026), par deux copains, Sam et Nicky. Le petit bookie Sam Rothstein (Robert De Niro) qui prend la direction du casino Tangiers de Las Vegas est épris de respectabilité tandis que Nicky Santoro (Joe Pesci) n'est qu'un mafieux brutal. Le principal problème de Sam provient de sa superbe épouse Ginger (Sharon Stone), une ex-prostituée qui reste à jamais éprise du peu reluisant souteneur Lester (James Woods). Elle meurt droguée tandis qu'après avoir exaspéré ses protecteurs, Nicky finit enterré vivant dans le désert avoisinant. Sam, qui n'a commis que des péchés véniels, redevient le gagne-petit qu'il était au début.

C'est un bon film, même si le rôle tenu par De Niro est sous-écrit. Scorsese est-il mal à l'aise avec ce Juif, à peine caractérisé comme tel, lui qui affuble ses "wops" de détails typiques de leur italianité ? Petit rôle pour L. Q. Jones.

L'affaire Calas Stelio Lorenzi, France, 1963, 128mn

Sans doute le plus réussi (n° 26) de tous les épisodes de la série *La caméra explore le temps* (p. 359), grâce à la composition exceptionnelle de Pierre Asso (frère du parolier de *Mon légionnaire*) dans le rôle de sa vie. Il campe un inoubliable Voltaire, histrion hypocondriaque à la fois roublard et sincère... et extrêmement sympathique. Avec René Dary, Henri Nassiet et Dominique Davray.

The Alfred Hitchcock hour II Alfred Hitchcock, USA, 1963-64, 1542 mn

The Alfred Hitchcock hour, dont c'est ici la seconde "saison" (32 épisodes), est la suite de *Alfred Hitchcock presents* (1955-62) (p. 196). Avec pour principale nouveauté, des épisodes de 48 minutes au lieu de 26.

Les interventions du maître ne sont pas plus longues que dans la série originale et les piques contre "the sponsor" – mot qui sonne comme une obscénité – y sont toujours aussi réjouissantes. Par exemple, la pub' est un sorte de Cheval de Troie ou de hold-up sur l'émission dont l'interruption centrale, qualifiée par ailleurs de minute de souffrance, serait l'apex. Quelques idées farfelues comme l'idée d'une roulette russe avec des cachets d'aspirine dans les chambres vides du revolver... pour éviter les maux de tête. Ou présenter l'épisode déguisé en épouvantail, en génie dans la bouteille – il devient alors Hitchcocktail – ou encore en train de tenir la légendaire digue hollandaise avec deux doigts. Et n'oublions pas la diligence de *La chevauchée fantastique* (p. 477) transformée en citrouille.

Le doublement de la longueur des épisodes n'a pas toujours un effet heureux sur des histoires qui reposent souvent sur leur chute d'où un fréquente impression de remplissage. Les scénarios s'inspirent parfois d'œuvres connues, par exemple le Cobalt 60 du n° 9 renvoie à *City of fear* (p. 632), la schizophrène du n° 23 à *Psychose* (p. 1036), le n° 24 à *The ladykillers* (p. 1043), les n° 6 et 32 à *Rear window* (p. 1008), mais souvent avec un retournement final, par exemple le n° 11, variation sur *La Poison* (p. 401). Pour se débarrasser d'une femme infecte, son mari laisse entendre qu'il va se suicider tout en déposant deux rats dans la cuisine ; la virago qui s'est procuré de la mort-aux-rats ne résiste pas à la tentation d'empoisonner son mari et se fait mettre à l'ombre. Alors qu'il croit être débarrassé de son dragon, il tombe sous la coupe d'une autre mégère, celle qui lui a vendu les rongeurs !

Les dénouements sont souvent basés sur des vengeances, par exemple le n° 32 où une vieille femme (Lillian Gish) s'empoisonne pour faire accuser un voisin, criminel impuni. On rencontre en effet des personnages diaboliques au n° 5, 20, 28, 29. Tout ça est plutôt drôle, sauf le n° 25, plus sérieux : un véritable suspense nous fait craindre pour la vie d'une tante à héritage (Patricia Collinge).

Apparition de l'incroyable carte de Chine (p. 826) dans le n° 24.

La classe operaia va in Paradiso *La classe ouvrière va au Paradis*, Elio Petri, Italie, 1971, 111 mn

Lulù (Gian Maria Volonté), ouvrier bien noté mais peu apprécié des copains, perd un doigt dans un accident de travail. Il prend alors du recul et se rapproche même d'un groupe d'étudiants gauchistes. Licenciement puis réintégration.

Image de l'aliénation, Militina (Salvo Randone, comme sorti des *Giorni contati*, p. 135), vieil ouvrier devenu fou. Lulù est bien près de basculer quand, seul et sans travail, il s'en prend aux colifichets de style vulgaire qui décorent son intérieur. Scène de dépuclage dans une FIAT 850 : c'est sinistre et ça fait mal.

Twelve years a slave Steve McQueen, USA, 2013, 134 mn

D'après le "reportage" sur l'esclavage dû à Solomon Northup (Chiwetel Ejiofor), un Noir de la classe moyenne du Nord qui fut enlevé et revendu en Louisiane comme esclave dans les années 1840. Quand un petit Blanc (Paul Dano) veut votre peau, il n'a qu'à vous provoquer jusqu'à ce que vous répondiez, ce qui lui donnera prétexte à vous pendre avec l'aide de ses copains. Jugeant qu'il s'agit de bris de matériel, un propriétaire arrête l'exécution mais laisse le Nègre à moitié pendu pendant des heures. Les Blancs sont sadiques, au mieux indifférents et très religieux : ne suivent-ils pas les préceptes de l'Évangile comme Epps (Michael Fassbinder) ? Ce dernier, adonné aux amours ancillaires et aux punitions cruelles, s'acharne contre une esclave dont il a fait son jouet sexuel.

Le monde décrit est bien le même que celui, parfois un peu complaisant, de *Mandingo* (p. 791), où un esclave doit cacher qu'il sait lire et écrire s'il veut rester en vie. Northup s'en sort finalement grâce à l'aide d'un trimardeur yankee (Brad Pitt). Quand il quitte la propriété, on pense à la libération de Gorantchikov dans *La maison des morts* de Janáček (p. 1542) : les autres restent. Car l'injustice n'est pas d'avoir réduit en esclavage un homme libre, c'est l'existence-même d'hommes libres dans un monde où certains ne sont que du bétail.

The offence Sidney Lumet, Grande-Bretagne, 1973, 108 mn

Un violeur pédophile a encore frappé. L'inspecteur Johnson (Sean Connery) s'en prend à Baxter (Ian Bannen), un suspect qu'il finit par tuer à coups de poings.

Le film s'articule, de façon (un peu trop) théâtrale, autour de trois affrontements : avec son épouse (Vivian Merchant), avec un supérieur (Trevor Howard) venu enquêter sur la "bavure", enfin avec le suspect – dont on ne saura pas s'il était coupable – qui a le malheur de dire à Johnson qu'il est malsain, qu'il voit le mal partout. Effectivement, l'esprit du policier est encombré d'images d'accidents, de corps mutilés, de cadavres de suicidés.

Think fast, Mr. Moto Norman Foster, USA, 1937, 66 mn

Thank you, Mr. Moto Norman Foster, USA, 1937, 67 mn

Mr. Moto takes a chance Norman Foster, USA, 1938, 64 mn

Mysterious Mr. Moto Norman Foster, USA, 1938, 63 mn

Mr. Moto (Peter Lorre) est un alter ego japonais de Charlie Chan qui n'apparaît que dans huit films ; pour les quatre autres, voir p. 1103.

Dans le premier épisode, il est commerçant. C'est à ce titre qu'il fait la traversée de San Francisco à Shanghai pour démasquer des trafiquants – diamants et drogue – dont un des chefs est incarné par Sig Ruman. On apprend à cette occasion une recette contre la gueule de bois, le "Hakodate highball".

Il revient ensuite, déguisé comme souvent, du désert de Gobi avec un des sept rouleaux dont l'ensemble contiendrait la clef du trésor de Gengis Khan ; un magot qui cause bien des morts, comme celle d'un antiquaire (John Carradine).

Agent d'Interpol au Cambodge, avec un déguisement peu convaincant de gourou hors d'âge, il déjoue le complot d'un prêtre contre le rajah local pour découvrir que son protégé complotait aussi contre l'Occident. Mais ce Nippon est quand même l'ami de tous les Asiatiques, Chinois comme Cambodgiens.

C'est enfin de l'Île du Diable qu'il s'évade en compagnie d'un criminel (Leon Ames) dont il va contrer les plans maléfiques dans les brouillards d'un Londres crapuleux digne de Sherlock Holmes. Il se déguise alors en peintre hirsute et excentrique pour sauver la vie d'un industriel tchèque (Henry Wilcoxon).

J'oubliais : s'il n'a guère d'aphorismes à nous servir, c'est un as du ju-jitsu.

An angel at my table *Un ange à ma table*, Jane Campion, Nouvelle-Zélande, 1990, 151 mn

D'après l'autobiographie de Janet Frame – interprétée à l'âge adulte par la débutante Kerry Fox – que la réalisatrice suit dans sa bouleversante fragilité, sa difficulté à s'adapter au monde, sa constante tentation du repli sur soi. Quand à vingt ans on lui diagnostique une schizophrénie, elle bénéficie d'un tout nouveau traitement, l'électrochoc – on lui en inflige 200 – et échappe de justesse, grâce à un providentiel prix littéraire, à la lobotomie censée la normaliser pour de bon. À trente ans passés (1957), elle part pour l'Europe puis s'installe entre autres à Ibiza où la vie est moins chère. C'est à ce moment qu'elle perd sa virginité avec un Américain auquel, se sentant abandonnée, elle refusera d'ouvrir la porte pour lui dire au revoir. À la mort de son père, elle rentre en Nouvelle-Zélande et entame une carrière solitaire dédiée à l'écriture ; le reste est "hush-hush-hush".

Berlin Alexanderplatz Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1980, 902 mn

Adaptation en 14 épisodes du roman d'Alfred Döblin. Franz Biberkopf (extraordinaire Günter Lamprecht) sort de la prison de Tegel où il a passé quatre ans pour avoir un peu trop corrigé sa gagueuse Ida (elle en est morte). Encouragé par sa nouvelle compagne Lina (Elisabeth Trissenaar) et son grand ami Meck (Franz Buchrieser), il tente de vendre des journaux – mais le *Völkischer Beobachter* ne plait pas à tout le monde – puis des lacets avec Lüders (Hark Bohm) qui lui joue un tour pendable. Après une période de flottement, il rencontre Reinhold (Gottfried John) qui lui refille sa maîtresse Cilly (Annemarie Düringer) dont il s'est lassé comme de toutes les autres. Cet individu sournois et tordu pousse Franz hors d'une camionnette, lui faisant perdre le bras droit. Le désormais manchot se résout à vivre à nouveau du travail d'une femme, Mieze (Barbara Sukowa), qu'il aime d'une passion partagée même s'il manque de lui faire subir le sort d'Ida. L'autre amour de Franz est Reinhold qu'il croit fondamentalement bon ; tellement bon qu'il tend un piège à Mieze et l'assassine dans une forêt. L'épilogue montre Franz en asile psychiatrique jonglant avec ses souvenirs dans un monde inspiré de Jérôme Bosch (le Jardin des Délices) et peut-être aussi du *Hitler* de Syberberg (p. 388), voire de *La clepsydre* (p. 845). Il sort de sa catatonie pour devenir gardien d'un garage d'hôtel, un emploi qui satisfait son optimiste médiocrité.

Ce Berlin de Weimar (1928) centré sur une chambre avec oiseau en cage et linge qui sèche est superbement rendu par des images un peu floues aux dominantes sépia. Image obsessionnelle de la scène du meurtre d'Ida et, comme un refrain, des cartons en gothique exprimant la douceur de la vie avec Mieze. Avec Ivan Desny en chef de bande, Claus Holm en cafetier et l'indispensable Hanna Schygulla dans le rôle d'une ancienne gagueuse de Franz toujours amoureuse de lui.

L'Espagnol Jean Prat, France, 1967, 195 mn

D'après Bernard Clavel, natif du Jura. Le républicain espagnol Pablo (Jean-Claude Rolland) est extrait d'un infâme camp d'internement pour aller vendanger à Château-Chalon, pays de vin jaune. Comme on manque de bras durant la drôle de guerre, son patron (Paul Frankeur) décide de le garder. Après la mort de ce dernier au moment de la débâcle, il devient le concubin de sa veuve Germaine (Dominique Davray). Même s'il doit parfois se cacher à cause de son passé : il rejoint d'ailleurs le maquis pour un temps. La guerre terminée, le puant fils de la maison rentre de captivité, vend la propriété et emmène sa mère à Lyon, ne laissant sur place que sa sœur simplette à laquelle seul s'intéresse Pablo, resté dans une maison abandonnée que Germaine, qui s'en va à contre-cœur, lui a léguée.

Hanté par le souvenir d'une épouse morte, Pablo est énigmatique et touchant ; l'acteur devait se suicider avant la diffusion du téléfilm. Avec Léonce Corne.

Les vampires Louis Feuillade, France, 1915-16, 421 mn

Feuilleton en dix épisodes relatant les sinistres exploits des Vampires, une bande de criminels hors-norme. Ceci dit, ils sont bien décevants : leurs orgies sont des sortes de jivas d'Apaches et ils se font chiper les bijoux qu'ils arrivent à voler. Tout repose en fait sur leur attirail : ils adorent se promener encagoulés sur les toits. Leurs méthodes d'exécution vont de la bague qui tue au gaz asphyxiant sans oublier le canon d'appartement qui permet de dégommer un navire depuis la côte : dommage que l'Armée française n'ait pas disposé de l'ustensile à l'époque ! Ils ne sont pas toujours très rationnels, ainsi pourquoi donc masquer une victime avant de la tuer, sinon pour permettre une substitution intempestive ?

Des scénarios sans grand intérêt jaillit de temps en temps une idée. La plus moderne est l'escroquerie téléphonique : la voix enregistrée d'un millionnaire confirme, à distance, la validité d'un gros chèque. Les Vampires emploient l'hypnose ou encore le clou dans la main contenant un venin qui paralyse celui qui la serre ; sans parler du stylo empoisonné que ne désavouerait pas le "Q" des James Bond et du bidon d'huile percé qui laisse une trace digne du *Petit poucet*. Mention spéciale pour les anagrammes : IRMA VEP ou LA VERITE SERA A NU se recomposent sous nos yeux en VAMPIRE ou LE NAVIRE SAUTERA. C'est un monde où les voitures dénuées de coffre transportent des malles d'osier où l'on peut cacher la victime qu'on vient d'attraper au lasso alors qu'elle se penchait à la fenêtre.

Le film est aussi un document d'époque : l'obélisque de Fontainebleau, déjà ancien, et l'avenue Junot, toute neuve avec palissades et immeubles en construction, où l'on se promène sur des vélos sans garde-boue. Image inoubliables, mais trop brèves : un Vampire près de la Seine en surplomb du Pont-Neuf, une poursuite sur le toit d'un train en marche. On tourne dans des décors naturels et les intérieurs bourgeois sont ce qu'ils étaient à l'époque, surchargés.

La technique, très rudimentaire, repose sur le plan fixe. Avec quelques hardiesses, par exemple une conversation téléphonique en "split screen" ou une cloison partiellement supprimée qui permet de filmer deux pièces dans le même plan.

La distribution est dominée par Musidora, inoubliable Irma Vep : c'est elle le rat d'hôtel en collants noirs. Aléas dûs à la Guerre et côté improvisé du scénario, elle a successivement quatre partenaires masculins. D'abord le Grand Vampire (Jean Aymé), personnage transformiste tué par Irma, Feuillade ne supportant pas l'acteur. Il est remplacé par Moréno qui finit guillotiné, car la permission de Fernand Herrmann qui l'incarne prend fin. Vient ensuite Satanás, interprété par Louis Leubas qui part en tournée ; il est donc empoisonné par Vénéos (Frédéric Moriss), le dernier méchant. Du côté des bons, Édouard Mathé, qui campe le sympathique reporter Philippe Guérande, est éclipsé par Marcel Lévesque dans le rôle de l'inénarrable Oscar-Cloud Mazamette. René Poyen, alias Bout-de-Zan, alors âgé de sept ans, joue le fils Mazamette dans le huitième épisode.

La maison des bois Maurice Pialat, France, 1971, 363 mn

Le chef d'œuvre du réalisateur nous plonge dans la Grande Guerre vue à travers les yeux du jeune Hervé (Lévy) en pension avec deux autres enfants dans l'Oise, donc pas très loin du Front, auprès du garde-forestier Albert (Pierre Doris) et son épouse Jeanne (Jacqueline Dufranne). Ce couple de braves gens, d'une bonhomie simple et touchante, résume la souffrance vécue durant ces quatre ans.

La vie s'en va, non pas comme une dent qu'on arrache, sauf quand Jeanne apprend la mort de son fils, mais imperceptiblement, car les grandes douleurs sont muettes. Il n'y a aucune révolte dans le film – d'ailleurs l'ORTF de Pompidou ne l'aurait pas toléré – sinon une sorte de tristesse résignée. C'est cette vieille femme qui retrouve son fils le temps d'une permission, c'est la bouleversante Jeanne qui se laisse mourir de chagrin. Sinon tout est normal : on se fait bourrer le crâne aussi bien à l'école qu'à l'église tandis que le "Crédo du Poilu" vante Sainte-Rosalie la baïonnette et qu'on peut lire en fascicule *Les vampires* de Feuillade (p. 487) – comme s'il n'y avait pas assez de morts comme ça. Même les leçons de morale sont ambiguës, à la fois éloge de la méritocratie et incitation à la docilité, distillées par l'instituteur (joué par Pialat). L'humiliation de l'enfant affublé d'un bonnet d'âne devant toute la classe rappelle ces "têtes sous la boîte à craie" dont j'ai été témoin dans les années 1950.

Mystère des grands drames, les gens ne sont ni bons ni mauvais, tout juste un peu médiocres et vulgaires, ainsi la mère d'un des trois enfants (Micha Bayard). Et le marquis (Fernand Gravey, dont c'est le dernier film), malgré son *Action française* et son insistance à forcer le cafetier socialo à se découvrir, est un brave homme qui fait ce qu'il peut. On voit passer des soldats, des civils qui fuient les combats – on est alors au printemps 1918 –, mais on ne sent pas de haine véritable contre les "Boches" : une photo de famille trouvée sur l'un d'eux, la caméra qui s'attarde sur un biplan à croix noire abattu dans un champ avec son pilote mort, rappellent que ces ennemis sont aussi des hommes.

Au générique, une touchante mélodie *a cappella* de Ravel, *Trois beaux oiseaux du Paradis* : "Mon ami z-il est à la guerre". Avec Paul Crauchet et Barbara Laage.

Turks fruit *Turkish délices*, Paul Verhoeven, Pays-Bas, 1973, 102 mn

Les amours d'Eric (Rutger Hauer) et Olga (Monique van de Ven) sont traitées sur un mode à la fois romantique et répugnant qui ne nous épargne ni vermine, ni vomissures, ni excréments. Le réalisateur, qui devait s'assagir aux États-Unis, s'exprime avec une violence qui emporte tout, comme un torrent : famille (la belle-mère), société (la reine des Pays-Bas), amour, sexe et art. Ainsi que la vie, à travers cette trappe percée dans le crâne de l'aimée, et même la mort qui se résume, finalement, à une perruque broyée dans un camion-poubelle. Bouleversant.

The wind *Le vent*, Victor Sjöström, USA, 1928, 75 mn

Venue de Virginie, Letty (Lillian Gish) est prise en grippe par la jalouse épouse de son cousin qui la met à la porte. Ne sachant où aller, elle se résout à un mariage de raison avec le voisin Lige (Lars Hanson). Durant une absence de ce dernier, elle est violée par Wirt (Montagu Love) qu'elle abat au matin. Elle enterre le corps dans le sable qui, miséricordieux, fait disparaître le corps du "skunk" ; *happy end* avec Lige qu'elle a fini par apprécier.

Chef d'œuvre de la période américaine de Sjöström (= Seastrom), un magnifique western muet dominé par le vent qui ne cesse d'apporter du sable dans une maison dont on a du mal à fermer la porte. Un monde des tempêtes parcouru par un cheval fantôme, litote du viol, proche du désert où la malheureuse, devenue folle, allait se perdre avant que la MGM n'édulcore le scénario.

Yurika *Eureka*, Shinji Aoyama, Japon, 2000, 209 mn

Kyūshū. Une prise d'otages dans un bus scolaire se termine sur un parking en ne laissant que trois survivants : le chauffeur Makoto (Kōji Yakusho) et deux enfants, Naoki et Kozue (frère et sœur, tout comme leurs interprètes Masaru et Aoi Miyazaki). Deux ans plus tard, les trois rescapés ne s'en sont toujours pas remis. Les deux gamins, dont le père est mort et la mère partie, ne vont plus à l'école et sont livrés à eux-mêmes ; Makoto a été abandonné par son épouse et doit, de plus, faire face à des soupçons, car un tueur en série opère dans le coin.

Ces trois êtres à la dérive sont unis par le souvenir du carnage. Makoto vient s'installer chez les gosses et a l'idée de reprendre sa fonction de chauffeur de bus, désormais libre de son itinéraire. Il achète un vieux car, dont la porte n'est même pas automatique, qu'il retape puis entame une errance sur les routes de l'île – on reconnaît le volcan du Mont Aso – avec les deux enfants, accompagnés de leur cousin plus âgé Akihiko, envoyé par la famille pour veiller au grain : départ symbolique depuis le fatal parking.

Makoto finit par comprendre que le meurtrier en série n'est autre que Naoki lequel, détraqué par son expérience, éprouve à son tour le besoin de tuer ; il le remet à la Police en promettant de l'attendre le temps qu'il faudra. Après s'être débarrassé d'Akihiko coupable de ne pas ressentir de compassion pour Naoki, Makoto continue avec la fillette qu'il emmène voir la mer ; à cette occasion, on la voit s'adresser, comme par télépathie à son frère "– Naoki, tu vois, je regarde la mer". Le voyage semble s'achever quand Kozue jette des pierres du haut d'une montagne et se met enfin à parler en invoquant ses parents, Naoki, Akihiko, Makoto et même le tueur du bus. Regard déchirant entre l'adulte et l'enfant, signe qu'un cap a été franchi.

La photo, jusque là quasiment sépia, reprend les couleurs de la vie.

The ten commandments *Les dix commandements*, Cecil B. DeMille, USA, 1956, 232 mn

Quoi qu'on en dise, c'est un sacré film ! Bien entendu, tout est hollywoodien à outrance, style parc d'attraction. Les images, statiques, lorgnent vaguement sur la peinture égyptienne, corps de face, tête de profil. Les couleurs sont très saturées et les nuages ont l'air d'être peints : on est dans le chromo sulpicien. . . Et pourtant ça marche : il suffit d'imaginer qu'on est dans un livre d'heures qui virerait parfois au dessin animé, quand un bâton devient serpent ou qu'une colonne de flammes arrête les chars égyptiens. Le film illustre une histoire mythique dans un style délibérément naïf qui nous installe d'emblée dans le monde des légendes et nous y tient, sans nous ennuyer, pendant quatre heures.

Le titre est trompeur, car les dix commandements sont expédiés vers la fin dans une énumération-débarras ; un scénariste malicieux aurait pu y glisser subrepticement "Tu ne saleras l'eau qu'après ébullition". De ce point de vue, la version de 1923 (p. 163) tentait, dans sa partie moderne, de donner un sens à ces divins ukases. Seul Kieślowski (p. 117) a pris le risque de les approfondir.

Distribution tout aussi colossale que les décors, dans les grands comme les petits rôles. Mentionnons Charlton Heston, Yul Brynner, Anne Baxter, Edward G. Robinson, Yvonne de Carlo, John Derek, Debra Paget et Cedric Hardwicke.

Cecil B. DeMille ouvre son film par une déclaration solennelle comparant la lutte des Hébreux contre Ramsès à celle du Monde Libre contre le Communisme athée. Mais le grand chasseur de sorcières de Hollywood agressait les réalisateurs de gauche d'origine juive en prononçant leur nom avec un fort accent yiddish. . .

Monsieur Klein Joseph Losey, France, 1976, 118 mn

Film kafkaïen consacré à la rafle du Vel' d'Hiv'. Robert Klein (Alain Delon) est un innocent, comme aurait dit Raymond Barre, accusé d'être juif. Bien que nullement antisémite, l'individu n'est pas très net puisqu'il profite de la persécution pour acheter des œuvres d'art à bon marché : comment être neutre dans un tel contexte ? D'ailleurs, si Klein est un hypocrite, son ami et avocat Pierre (Michael Lonsdale) est un franc salaud. L'homonymie entre Klein, Français originaire d'Alsace et un Juif – qu'on ne verra jamais – crée une confusion entre le profiteuse de guerre et le persécuté et installe une atmosphère à la limite du fantastique. Fasciné par son double, Klein finira par partir à sa place dans un convoi de la mort lors de la rafle dont nous voyons les préparatifs durant le film.

Scènes mémorables, l'examen médical en vue de l'établissement d'un certificat d'"aryanité" et le spectacle de cabaret avec des Juifs caricaturaux ; une femme chante un des *Kindertotenlieder* (n° 1). Superbe distribution, mentionnons Jeanne Moreau et Suzanne Flon.

Kiga kaikyō *Le détroit de la faim*, Tomu Uchida, Japon, 1965, 175 mn

Ce film magnifique, qui souffre seulement de quelques longueurs vers la fin, raconte un crime commis en 1947 et résolu dix ans plus tard. Inukai (Rentarō Mikuni) traverse le détroit séparant Hokkaidō de Honshū muni de l'argent d'un meurtre. Il trouve asile auprès de la prostituée Yae (Sachiko Hidari) qui en tombe amoureuse et lui voue dès lors une éternelle reconnaissance pour le cadeau de 34000 ¥ qui lui permet de rembourser les dettes de famille. Elle conserve comme un trésor une rognure d'ongle de celui dont elle chérit le souvenir. Face au policier Yumisaka (Junzaburō Ban), obsédé par Inukai, elle nie effrontément : "– Je ne mens jamais : mentir ne sert à rien, n'est-ce pas ?". C'est seulement en 1957, alors qu'on va fermer les maisons (Yae a rempli à Tōkyō), qu'elle découvre la photo d'Inukai, devenu riche bienfaiteur : elle part, éperdue, lui exprimer sa reconnaissance, mais l'autre, paniqué, la tue. Des images solarisées soulignent alors le désarroi du criminel. L'enquête policière, grâce à Yumisaka et à la rognure d'ongle, établit l'identité d'Inukai qui se jette à la mer lors du retour vers Hokkaidō.

Les personnages font preuve de l'opiniâtre sens japonais des obligations : Yumisaka et Yae sont obstinément fidèles, l'un au devoir de policier, l'autre à Inukai. Ce dernier n'est pas un tueur en série comme celui de *La vengeance est à moi* (p. 999 ; Mikuni y jouera d'ailleurs le père du criminel) et sa responsabilité dans l'affaire de 1947 n'est pas vraiment établie. C'est un parvenu qui a connu la faim et qui, pour se racheter, est devenu philanthrope, d'où sa photo dans le journal. Comme dit le proverbe, un bienfait n'est jamais perdu.

Le film est situé très précisément : le meurtre avec vol et incendie est commis dans la ville d'Iwanai, Inukai et ses acolytes mettent à profit le typhon du 20 septembre 1947 et le naufrage d'un ferry (en réalité celui du Tōya Maru le 26 septembre 1954) pour voler une barque à Hakodate et traverser le détroit de Tsugaru. De l'autre côté, la péninsule de Shimokita, connue pour son Mont Effroi (Osorezan) et ses chamanes (itako), et le port d'Ominato où exerce Yae. Plus tard, Maizuru, près de Kyōto, sur la mer du Japon où Inukai s'est installé.

Fanfan la Tulipe Christian-Jaque, France, 1952, 95 mn

Un Fanfan (Gérard Philipe) bondissant accompagné du prosaïque Tranche-Montagne (Olivier Hussenot), une fausse bohémienne (Gina Lollobrigida), un Louis XV libidineux (Marcel Herrand) et son âme damnée Lebel (Jean-Marc Tennberg), pourvoyeur du Parc aux Cerfs, sont les protagonistes d'une histoire bien enlevée qu'on ne se lasse pas de revoir. J'oubliais le Fier-à-Bras de Noël Roquevert qui jouera un personnage voisin dans *Cartouche* (p. 523), autre grand film de cape et d'épée français au ton plus sombre. Ici c'est plutôt la dérision anti-militariste que privilégie le scénario de René Wheeler. Avec Geneviève Page en Pompadour.

Toby Dammit Federico Fellini, Italie, 1968, 43 mn

Sous le patronage de Poe et Shakespeare, le meilleur sketch d'*Histoires extraordinaires* s'inspire librement d'*Il ne faut jamais parier sa tête avec le Diable*. Toby Dammit (Terence Stamp) est un célèbre acteur anglais venu tourner le premier western catholique : c'est ce que lui dit le prêtre (Salvo Randone) qui l'accueille à Fumicino. Il participe, suprêmement ennuyé, à une émission de télévision, puis s'éclipse dans la nuit au volant d'un bolide d'Enfer, la Ferrari que le producteur lui a offerte. On était jusque là dans le monde de *Huit et demi*, voire *Fellini-Roma* (pp. 18, 177) et voilà qu'on se trouve de l'autre côté, avec des rues vides peuplées de rares mannequins et Toby, effrayant, au volant de la décapotable lancée à toute vitesse. Tout s'arrête devant un pont effondré : en face, l'étrange fillette sortie de ses rêves semble le défier de passer quand même. L'acteur recule pour prendre son élan. Sa tête coupée par un cable est rejointe par le ballon blanc que tenait l'enfant aux allures de fantôme japonais. Extraordinaire et inoubliable !

Giù la testa *Il était une fois... la révolution*, Sergio Leone, Italie, 1971, 157 mn

Western spaghetti situé dans le Mexique de 1913. James Coburn y est un indépendantiste irlandais en avance sur l'époque – les Pâques sanglantes n'eurent lieu qu'en 1916 – qui se promène avec des litrons de nitroglycérine. Romolo Valli, moins caricatural, est un bourgeois opposé à Huerta qui a parlé sous la torture et se rachète dans la mort. Quant à Rod Steiger, brigand devenu révolutionnaire à son corps défendant, il en fait des tonnes sans parvenir à égaler Eli Wallach dans *Le bon, la brute et le truand* (p. 514) et encore moins à nous émouvoir.

Outre les ralentis – les flash-backs irlandais sont on ne peut plus cuculs – sur fond de musique d'Ennio Morricone, que dire des gros plans sur les visages, voire sur les lèvres des personnages ? Le ton est d'ailleurs donné dès le premier plan : ce liquide jaunâtre n'en serait-ce pas ? Oui c'en est !

The hound of the Baskervilles *Le chien des Baskerville*, Sidney Lanfield, USA, 1939, 80 mn

Basil Rathbone et Nigel Bruce ont fait équipe dans une série de quatorze films (cf. pp. 24, 74, 493, 126, 1091 et 1617). Rathbone est un Sherlock inquiétant et pédant alors que Bruce est un Watson sympathique et couillon. Ce premier opus adapte le meilleur roman où apparaît le détective – et le seul véritable, les trois autres prenant la forme d'une nouvelle suivie d'une seconde partie racontant en flash-back la préhistoire du crime. Le film se termine sur une injonction, impensable de nos jours : "– Watson, the needle!". Avec Lionel Atwill, Eily Malyon, John Carradine ; et Morton Lowry dans le rôle du diabolique Stapleton.

The adventures of Sherlock Holmes Alfred L. Werker, USA, 1939, 82 mn

Le goût de Holmes pour les bizarreries (le son qui tue les mouches), les rébus, les armes effrayantes comme ces bolas sud-américaines qu'un faux gaucho à pied-bot (Arthur Hohl) lance contre Ann (Ida Lupino), tout cela est exploité par le "Napoléon du crime" Moriarty (George Zucco) pour le distraire d'un méfait trivial mais rémunérateur, le vol des bijoux de la Couronne. Second Rathbone/Bruce.

Sherlock Holmes in Washington Roy William Neill, USA, 1943, 72 mn

Sherlock Holmes faces death *Échec à la mort*, Roy William Neill, USA, 1943, 69 mn

The spider woman *La femme aux araignées*, Roy William Neill, USA, 1944, 62 mn

Trois des douze Sherlock Holmes "contemporains" du tandem Rathbone/Bruce (voir aussi pp. 24, 74, 126, 1091 et 1617) à message propagandiste : (1) l'amitié anglo-américaine, (2) l'espoir en un monde fraternel, (3) un tir à la carabine sur des effigies de Hitler, Mussolini et Hirohito.

Le maître du raisonnement déductif (*sic*) se livre à ses habituelles abductions (p. 126), aussi foireuses que réjouissantes. On retrouve la logeuse du 221B, Baker St., Mrs. Hudson (Mary Gordon), et, dans les deux derniers épisodes, l'inspecteur Lestrade (Dennis Hoey) de Scotland Yard.

Le voyage à Washington est une chasse au MacGuffin, un micro-film dissimulé dans une pochette d'allumettes que la caméra suit de mains en mains jusqu'à celles de l'espion nazi (George Zucco), un faux antiquaire qui ne se doute pas qu'il possède le document tant convoité.

Échec à la mort se passe dans une maison de convalescence pour officiers dont, pour cause de guerre, aucun ne saurait être coupable. Un rituel absurde remontant au Moyen-Âge décrit une partie d'échecs sur des cases grandeur nature dont l'issue dévoile l'emplacement d'un précieux parchemin : encore le goût du rébus ! Lestrade et Watson sont encore plus cons que d'habitude.

La femme aux araignées, avec l'excellente Gale Sondergaard, est une histoire d'escroquerie basée sur le faux suicide de victimes à qui l'on a fait contracter une assurance-vie. Avec son lot de créatures répugnantes, des araignées ou... un pygmée : le film est un peu raciste. Prenant Watson pour un couillon, Holmes simule sa mort sans avertir le bon docteur qui va jusqu'à offrir à Lestrade une pipe de son ami comme souvenir ! Watson ne le reconnaît pas quand il revient déguisé, et comme chat échaudé craint l'eau froide, essaie plus tard d'arracher la (vraie) barbe d'un visiteur, subodorant une nouvelle farce du détective.

Akai satsui *Désir meurtrier*, Shōhei Imamura, Japon, 1964, 150 mn

Sadako (Masumi Harukawa), la femme un peu arriérée et méprisée d'un petit fonctionnaire (Kō Nishimura) qui la traite comme une servante, n'est même pas inscrite dans l'état civil de la famille ; son fils est censé être le jeune frère du mari. Alors que son époux est en voyage, elle est violée par un étrange cambrioleur (Shigeru Tsuyuguchi), un musicien de jazz qui se sait atteint d'une fatale maladie cardiaque. Entre ces deux marginaux s'établit une relation tordue, surtout chez Sadako qui hésite entre se suicider de honte, se faire avorter ou encore le tuer ; tout en éprouvant une étrange attirance pour lui. Ils font ensemble le voyage de Sendai à Tōkyō en train et, bloqués par la neige, se rendent dans un tunnel abandonné, où elle lui offre un bouillon d'onze heures, avant de se raviser ; il meurt cependant d'une attaque. Cet étrange couple était suivi par la maîtresse du mari (Yūko Kususoki) qui prenait des photos pour accabler Sadako. Elle meurt accidentellement à son retour ; les photos, une fois développées, établissent bien quelque chose que le mari, lâche, ne cherche pourtant pas à approfondir. Tout au contraire, Sadako arrive même à régulariser sa situation d'épouse.

C'est le monde d'Imamura, avec cette femme sensuelle et un peu bête qui joue avec des vers à soie sur ses cuisses. Un Japon primordial régi par des rapports ancillaires et des passions telluriques que les protagonistes ne contrôlent pas et dont ils ont à peine conscience. Un monde entre Eros et Thanatos, qu'on retrouvera dans *La vengeance est à moi* (p. 999), plus du côté Thanatos.

Se7en *Seven*, David Fincher, USA, 1995, 127 mn

Si l'on n'a pas oublié les sept péchés capitaux, c'est bien grâce au cinéma qui en a tiré moult scénarios, souvent à sketches. Le pari, tout à fait réussi, de ce film est de nous terrifier au moyen d'un tueur en série qui exécuterait des pécheurs au moyen de leur vice-même poussé à l'extrême. Les policiers Somerset (Morgan Freeman) et Mills (Brad Pitt) découvrent progressivement (sur sept jours) des meurtres horribles et cruels qui ont souvent fait l'objet d'un long et atroce supplice, pendant un an pour le paresseux. Adeptes de Sherlock Holmes, le criminel adore les indices tordus et nos flics se prennent au jeu. Le septième jour, un dimanche, après un cinquième crime (l'Orgueil) presque banal, le tueur inconnu (Kevin Spacey) que les policiers ont appelé John Doe (cf. p. 229) se livre.

Il convainc les deux flics de l'accompagner dans une campagne déserte, sur les lieux des meurtres six et sept. Un livreur y apporte une boîte contenant... la tête coupée de l'épouse de Mills (Gwyneth Paltrow) : John Doe s'accuse alors du péché d'Envie à l'encontre du bonheur domestique du couple. Mills, éperdu de douleur, exécute sommairement le malade mental : en cédant à la Colère, il referme le cycle... Et nous laisse pantois !

Sweet smell of success *Le grand chantage*, Alexander Mackendrick, USA, 1957, 93 mn

Broadway. Prêt à tout pour briser la liaison de sa sœur Susan avec le jeune guitariste Dallas, l'influent éditorialiste Hunsecker, alias JJ (Burt Lancaster), a recours aux services de Falco (Tony Curtis), agent de presse pourri à sa botte. Lequel fait insinuer que Dallas se drogue, puis lui colle du haschich dans les poches avant de le dénoncer à Kello (Emile Meyer), un ripou tout aussi dévoué à JJ. Interprétant de travers la présence de son sbire dans la chambre de Susan, l'incestueux JJ le livre à la Police ; sa sœur, écoeurée, le quitte pour toujours. Quant à Falco, il est passé à tabac par Kello à Times square.

Splendide photographie nocturne de James Wong Howe sur un excellent scénario de Clifford Odets. Quand JJ se fait traiter d'ordure par Dallas, "ce sont ses 60 millions de lecteurs qui sont insultés".

The man between *L'homme de Berlin*, Carol Reed, Grande-Bretagne, 1953, 98 mn

Venue voir son frère officier marié à une Allemande (Hildegard Knef), l'Anglaise Susanne (Claire Bloom) est enlevée à la place de sa belle-sœur par les Berlinoises de l'Est menés par le terrifiant Halendar (Aribert Wäscher). Un personnage de l'entre-deux, Ivo (James Mason), parviendra à la libérer au prix de sa vie.

Avec son remarquable décor du Berlin de l'après-guerre, souvent de nuit, le film serait plutôt réussi s'il ne renvoyait pas à la Vienne divisée du *Troisième homme* (p. 206) ainsi qu'à la douloureuse descente aux Enfers de James Mason dans *Odd man out* (p. 1318), deux chefs d'œuvre de Reed.

Cry of the city *La proie*, Robert Siodmak, USA, 1948, 88 mn

Martin Rome (Richard Conte) a tué un policier en "légitime défense" ; qu'importe la raison, il est promis à la chaise et son ami d'enfance, le Lt. Santella (Victor Mature), est bien décidé à l'y faire griller. Obsédé par Martin, Santella néglige un vol de bijoux dont la propriétaire a été torturée à mort et c'est Martin qui règle son compte au receleur, l'avocat marron Niles (Berry Kroeger), puis débusque la criminelle, la monstrueuse masseuse Rose Given (Hope Emerson) capable d'étrangler un homme. Santella aura la satisfaction d'abattre son copain avant de reconforter (!) le petit frère de Martin.

Des deux "wops", le pire est Santella qui veut se montrer bon Américain : cet émule de Javert n'a pas la moindre humanité à l'égard de ceux qui ont secouru Martin blessé et s'acharne en lui faisant porter de surcroît la responsabilité des sanctions terribles qu'il leur inflige au nom d'un respect rigide de la Loi.

Rękopis znaleziony w Saragossie *Le manuscrit trouvé à Saragosse*, Wojciech Has, Pologne, 1965, 183 mn

D'après le roman de Jan Potocki écrit en français au début du XIX^e siècle. Alphonse van Worden (Zbigniew Cybulski), capitaine de la garde wallone égaré dans la Sierra Morena, fait halte à la Venta Quemada (l'auberge brûlée) où vivent deux créatures pulpeuses et assez dénudées sorties des *Mille et une nuits* avec lesquelles il passe la nuit, avant de se réveiller... au pied du gibet où pendouillent les frères Zoto. Une mésaventure qui se répète au cours du film.

La narration en tiroirs comporte jusqu'à six niveaux. (1) Deux soldats français trouvent le manuscrit dans lequel Alphonse (2) fait la connaissance du gitan Avadoro qui lui parle (3) d'un certain López Suárez ; lequel lui raconta (4) sa rencontre avec le pique-assiette Busqueros qui lui confia (5) l'histoire de sa maîtresse Frasquita, laquelle lui expliqua (6) comment elle avait inventé un prétendu comte Peña Flor pour cocufier son mari ! Le père de López Suárez, un banquier, estimait devoir deux millions à son collègue Mora que celui-ci refusait obstinément : le problème fut résolu par le mariage du fils Suárez à la fille Morra, les deux millions servant de dot. Le père du héros est tout aussi extravagant : on apprend qu'il se battait en duel deux fois par jour afin d'éviter... les querelles.

Ce film picaresque, où tout – Inquisition, bandits borgnes, pendus – ne serait qu'une comédie liée à l'intronisation d'Alphonse dans une vague maçonnerie, ne retrouve finalement pas les marqueurs de la normalité. L'initié se réveille une fois de plus au pied du gibet ; il semble désormais avoir pris goût à la chose.

OSS 117 : Rio ne répond plus Michel Hazanavicius, France, 2009, 96 mn

Le Caire, nid d'espions (p. 309), sauce rallongée. Dans le rôle-titre, Jean Dujardin, toujours aussi con, accumule des bourdes ponctuées d'un "– Au temps pour moi" : c'est ainsi qu'il confond Chinois et Japonais ou qu'il s'étonne que la CIA s'intéresse à l'Amérique du Sud. Cette suite se situe en 1967, ce qui donne lieu au rappel de quelques mensonges du régime gaulliste, notamment sur la Résistance. Le héros s'associe à une collègue du Mossad à laquelle il exprime son machisme et son antisémitisme. Le personnage féminin est conforme à la propagande israélienne de l'époque – les femmes y sont les égales des hommes – que le film s'abstient de démystifier.

Quelques idées amusantes comme le pédalo à tête de canard, le nazi de service (Rüdiger Vogler) qui transpose la tirade du *Marchand de Venise* en remplaçant "juif" par "nazi" ou encore un final sur le Corcovado qui cite celui de *La mort aux trousses* (p. 993) sur le Mont Rushmore. Le style visuel s'est adapté à l'époque : finies les transparences des années 1950, voici venu le temps du "split screen".

Le journaliste Pierre Bellemare joue le supérieur du héros.

L'ennemi intime Florent-Emilio Siri, France, 2007, 111 mn

La guerre d'Algérie, dans son insoutenable horreur, ici sur le terrain en Kabylie. Arrivé avec ses idées généreuses, le Lt. Terrien (Benoît Magimel) s'oppose à la brutalité de ses collègues : séances de "gégène", "corvées de bois", atrocités qui ne sont plus guère niées que par l'Armée. À ses côtés, le sergent Dougnac (Albert Dupontel) que le dégoût poussera à désertir et des supérieurs sans états d'âme (Aurélien Recoing, Marc Barbé). En face, les fellaghas, impitoyables et cruels, qui savent que la population, massacrée par les deux partis, penchera pour eux.

Dans ce monde où le sang répond au sang, Terrien se met à torturer et massacrer. Début 1960 il est abattu par un tireur du FLN, une bonne fin *dixit* Dougnac : "avec son idéalisme à la con, il n'aurait pas supporté l'homme qu'il était devenu". Scénario de Patrick Rotman (cf. *La guerre sans nom*, p. 1139).

It's always fair weather *Beau fixe sur New York*, Stanley Donen & Gene Kelly, USA, 1955, 101 mn

Chef-d'œuvre de la comédie musicale, cette production d'Albert Freed insuffle une authentique émotion dans un genre plutôt dédié au pur divertissement. Elle nous étreint dès le début, quand les trois soldats qui ont fait la guerre ensemble cessent de picoler et jurent de se revoir dix ans plus tard, même jour, même heure en 1955 et qu'ils se mettent à chanter "When the time has come for parting". Les retrouvailles ont bien lieu, mais ils ne se reconnaissent que difficilement. Doug (Dan Dailey) qui voulait être peintre, gagne beaucoup d'argent dans la publicité et évolue dans un milieu de premiers de cordée aux ridicules tics de langage : comme dans *The apartment* (p. 81) on y accole des "wise" à tout bout de champ, ce qui donne d'ailleurs lieu à une chanson. Angie (Michael Kidd), qui rêvait d'être un grand cuisinier, vend des hamburgers à Schnectady pour nourrir une famille nombreuse. Quant à Ted (Gene Kelly), il a abandonné l'idée d'une carrière politique et vit entouré jolies femmes en essayant de gagner de l'argent dans le monde de la boxe. Quand les trois se retrouvent dans un restaurant chic, la conversation languit et chacun se met à chanter, en aparté, sa désillusion sur l'air du *Beau Danube bleu* : "– I shouldn't have come".

C'est la rencontre de Ted avec Jackie (Cyd Charisse) qui fait rebondir l'histoire : cette mondaine à l'idée de dépanner son amie Madeline (Dolores Gray), qui cherche un invité surprise pour son émission de télé-vérité financée par la lessive Klensrite, en faisant des trois copains les héros involontaires de la soirée. Quand ils sont interrogés par l'agaçante présentatrice, chacun exprime son amertume : l'un parle de *self-degradation*, l'autre dit "Je suis un bon à rien", et le troisième, questionné sur les retrouvailles, avoue "Je les ai haïs comme je me hais moi-même".

Incidemment, ce film bouleversant est aussi une satire acide de la télévision.

Twin Peaks III David Lynch, USA, 2017, 984 mn

Le détective Dale Cooper (Kyle MacLachlan) revient après vingt-cinq ans d'absence. Toujours captif dans la Loge alors que son double maléfique, le chevelu C. est en liberté, il arrive à s'évader en rentrant dans la peau de Dougie, un agent d'assurance de Las Vegas qu'il "habite" à la façon d'un zombie : démarche hésitante et répétition du dernier mot entendu. La série raconte, grosso modo, comment Dougie parvient à redevenir Cooper, ce qui implique l'élimination de C.

Trois lieux principaux. À Twin Peaks, avec un commissariat presque au complet, le shérif Harry S. Truman (!) étant remplacé par son frère (Robert Forster). Au Sud Dakota où nous retrouvons la bande du FBI dont Cole (le réalisateur), toujours aussi sourdine, et l'agent Rosenfield (Miguel Ferrer), égal à lui-même. Et à Las Vegas, où l'épouse de Cooper-Dougie est jouée par Naomi Watts, clin d'œil à *Mulholland Drive* (p. 40). Deux sympathiques gangsters, les frères Mitchum (!), assistés de trois beautés aux allures de bonbons, y tiennent un casino.

La continuité de l'intrigue est assurée par la présence de nombreux acteurs des deux "saisons" précédentes (pp. 1051, 162), même si la plupart ne font guère que de la figuration. Mentionnons le docteur Jacoby (Russ Tamblyn), toujours aussi givré ou encore Ben Horne (Richard Beymer) qui n'a pas quitté l'hôtel ; sans parler de Laura Palmer (Sheryl Lee) dont on découvre dans un final un peu raté qu'elle vit à Odessa (Texas). Certains personnages qui ont beaucoup vieilli sont très touchants, par exemple Sherilyn Fenn, Audrey Horne empâtée, ou encore la "Log lady" (Catherine Coulson, réellement mourante). Jack Nance, assassiné en 1996, ne peut pas reprendre son rôle ; pas de problème par contre avec David Bowie qui n'est plus ici qu'un fantôme. Autre absence remarquable, celle de Lara Flynn Boyle, à jamais noyée, semble-t-il, dans l'alcool. Parmi les nouveaux venus, Laura Dern incarne la mystérieuse Diane à laquelle Cooper envoyait jadis des "mémos" et Howard Dean Stanton dans son pénultième rôle.

Les épisodes se terminent souvent dans un roadhouse moins mal famé que celui des frères Renault, avec un ou plusieurs chanteurs sur scène, le temps du générique. Lynch s'amuse parfois à filmer de longs plans où rien ne se passe, par exemple (n° 7), le balayage du bar alors que le juke box joue un madison.

Cette suite n'est pas une déception. La double négation implique un petit bémol : trop centré sur les deux Cooper, le scénario manque d'intrigues subsidiaires. Malgré cet appauvrissement, on retrouve la patte du réalisateur dans des épisodes très réussis comme l'époustouflant n° 8, sorte de bal de fantômes en noir et blanc dans la lignée d'*Eraserhead* (p. 1093) et explication – à la Lynch, comprend qui peut – de ces bizarreries : tout viendrait d'une expérience atomique de 1945. De façon générale, le film est dominé par les éléments fantastiques qui ne faisaient qu'affleurer dans la "saison" précédente. Par exemple ces créatures furtives qui, telles des auxiliaires de Charon, s'activent à raccommoder la dépouille de C.

Tinker tailor soldier spy *La taupe*, Thomas Alfredson, Grande-Bretagne, 2011, 127 mn

1973. "Control" (John Hurt), le chef du "Cirque" (services secrets britanniques) a été détrôné à la suite d'une catastrophique opération à Budapest où a été capturé l'agent Prideaux (Mark Strong). Control meurt peu après et Smiley (Gary Oldman), victime collatérale de sa disgrâce, apprend qu'il était sur la piste d'une taupe, forcément un des quatre sous-directeurs surnommés Tinker, Tailor, Soldier, Poorman d'après une comptine. Il mène donc une enquête officieuse – il a perdu son statut – et finit par piéger Bill Haydon (Colin Firth). La Taupe attend un échange d'espions avec l'URSS quand il est abattu par Prideaux, entre temps relâché par les Russes.

D'après John Le Carré, cette histoire d'infiltration extrêmement tordue reste parfaitement intelligible du début à la fin. Les acteurs, excellents, sont capables d'insuffler une dimension humaine à des personnages qui ne sont pas vraiment sympathiques mais vivent dans une grisaille affective. Ainsi Smiley dont le point faible (voir *The deadly affair*, p. 329) réside dans les récurrentes infidélités de sa femme et dont Haydon est devenu l'amant à seul fin de le déstabiliser.

Le miracle des loups Raymond Bernard, France, 1924, 129 mn

Le point fort de ce film consacré à la légende de Jeanne Hachette est sa plastique : la bataille de Montlhéry, la poursuite dans la neige et le siège de Beauvais, reconstitué à Carcassonne. Ou encore la représentation d'un mystère, des danseurs sortis de Brueghel et des images d'incendie à la Jérôme Bosch. L'interprétation est dominée par Charles Dullin en Louis XI joueur d'échecs : au dernier plan, il balaye la table pour y poser le roi tout seul. Avec Gaston Modot, Armand Bernard et Philippe Hériat.

L'uomo dalla croce *L'homme à la croix*, Roberto Rossellini, Italie, 1943, 71 mn

CE FILM EST DÉDIÉ À LA MÉMOIRE DES AUMÔNIERS TOMBÉS DANS LA CROISADE CONTRE LES "SANS DIEU" POUR DÉFENDRE LA PATRIE ET PORTER LE FLAMBEAU DE LA VÉRITÉ ET DE LA JUSTICE JUSQUE DANS LES TERRES DE L'ENNEMI BARBARE.

La musique de style tétralogique due à Renzo Rossellini accompagne l'avancée victorieuse des Croisés. . . Au printemps 1943, le vent soufflait contre l'Axe et les débris du corps expéditionnaire italien refluaient de Russie avec 50% de pertes. Film suivant du réalisateur-girouette : *Roma, città aperta* (p. 504), célébration d'une Résistance unanime aux côtés des sans-Dieu !

L'arme à gauche Claude Sautet, France, 1965, 98 mn

Aux Caraïbes, le trafiquant d'armes Morrison (Leo Gordon) s'est emparé d'un bateau de plaisance à l'aide duquel il compte se livrer à un trafic d'armes. Mais le navire, trop chargé, s'échoue sur des hauts fonds. Aidée du capitaine Cournot (Lino Ventura), la propriétaire du ketch Rae Osborne (Sylva Koscina) tente de récupérer son bien. Ce qui donne lieu à un long siège, Cournot et Rae sur le bateau face à Morrison occupé à jouer de la mitraillette depuis une langue de terre.

Bien fait et sans temps mort, mais peu typique de Sautet.

Bis ans Ende der Welt *Jusqu'au bout du monde*, Wim Wenders, Allemagne, 1991, 276 mn

Cela commence comme un serial aux dimensions planétaires : Claire Tourneur (!) (Solveig Dommartin), partie de Venise, arrive à Paris en passant par les Causses, puis rejoint Berlin, Lisbonne, Moscou et son départ en transsibérien vers Pékin, Tōkyō et ses "capsule hotels" avant d'atterrir en Australie après un petit détour par San Francisco. Elle est sur la trace de Sam Farber (William Hurt), mystérieux aventurier qui parcourt le monde en tournant des films-souvenirs sur une famille très dispersée. Claire et Sam sont eux-mêmes accompagnés par plusieurs personnages, dont l'ex de Claire (Sam Neill), le truand Chico (Chick Ortega) et un détective (Rüdiger Vogler) qui utilise un impayable logiciel soviétique – il faut dire que l'action est située dans le futur au moment du basculement vers les années 2000. Bien que très longue, cette poursuite est traitée avec une sympathique désinvolture ; on y croise Chishū Ryū dans un de ses derniers rôles.

Arrivés à Sydney, les héros transitent par Coober Pedy, la ville des opales qui n'est pas la porte à côté, avant de partir vers le Nord, dans l'Outback "proche" d'Alice Springs et sa terre ocre. Sam y retrouve son antipathique père Henry (Max von Sydow) et sa mère aveugle (Jeanne Moreau) pour laquelle Sam a enregistré des images familiales qu'elle pourra visionner grâce à un procédé révolutionnaire inventé par Henry ; par exemple celles de sa fille comme sortie d'un tableau de Vermeer. Elle meurt avec le millénaire.

Le génial Henry n'en continue pas moins ses recherches et met au point une sorte de tablette capable de visualiser les rêves. Ce qui fait écho au Monde des Rêves cher à l'environnement aborigène (on reconnaît l'acteur David Gulpilil). L'écran est traversé de structures géométriques qui se muent progressivement en ombres furtives avant de se préciser sous la forme de peintures rappelant les gravures de Munch. Les expérimentateurs, en particulier Claire, deviennent complètement dépendants à ces images. Comme dit son ex : "Au début était le Verbe, à la fin il n'y eut plus que les images".

Malgré sa boursoflure, c'est peut-être le meilleur Wenders.

Razzia sur la chnouf Henri Decoin, France, 1955, 105 mn

Henri dit "le Nantais" rentre en France pour resserrer les boulons dans le trafic de drogue de Liski (Marcel Dalio). Assisté de deux tueurs (Lino Ventura et Albert Rémy), il pourchasse ceux qui ne filent pas droit. Mais des avanies à répétition amènent Liski à mettre en doute la loyauté du Nantais ; tout comme le spectateur qui le soupçonne d'être un flic infiltré en cheville avec un commissaire (Paul Frankeur) qui n'a même pas prévenu son adjoint (Pierre-Louis).

Ce bon film policier où l'on remarque Magali Noël est surtout un extraordinaire document sur la drogue. Lila Kedrova vole la vedette à Gabin dans sa bouleversante composition de camée : ses yeux suppliants, ses plaintes et ses cris indécents, relèguent *L'homme au bras d'or* (p. 844) au rang de spectacle familial.

Le mot "chnouf" avait encore cours au temps du *Corniaud* (p. 1557).

The dirty dozen *Les douze salopards*, Robert Aldrich, USA, 1967, 143 mn

Le Cdt. Reisman (Lee Marvin), militaire mal noté, est chargé d'entraîner un commando pour une mission suicide à la veille du "D-day" de 1944. Les douze participants, condamnés à mort ou à une très longue peine, préfèrent mourir les armes à la main ; un seul reviendra vivant.

Amusants préparatifs des douze ; l'un d'eux (Donald Sutherland qui anticipe son rôle dans *M*A*S*H*, p. 1315) joue au général devant un colonel (Robert Ryan) médusé. L'orchestre militaire qui recommence plusieurs fois la même marche renvoie au *Prisonnier de Zenda* (pp. 1027, 569).

La mission proprement dite – tuer un maximum d'Allemands dans un château breton près de Rennes le 5 juin 1944 – prend une tournure douteuse. Le plus immonde des douze, un sadique misogyne (Telly Savalas), disparaît assez vite, mais les autres (dont John Cassavetes et Charles Bronson) se livrent à un massacre écœurant : rien ne justifie de brûler vives autant de personnes, nazies ou non.

Fort de sa notoriété, le chanteur Trini López perdit au change en tentant de renégocier son rôle durant le tournage car Aldrich préféra tuer son personnage dans le saut en parachute sur la France.

Saps at sea *Laurel et Hardy en croisière*, Gordon Douglas, USA, 1940, 57 mn

Employé dans une fabrique de klaxons, Ollie est devenu allergique aux cuivres. Le docteur Finlayson (!) lui conseille une croisière, laquelle est perturbée par un menaçant criminel évadé qui oblige les deux compères à manger une sorte de gloubi-boulga où ficelle et peinture rouge remplacent spaghetti et sauce tomate. Mais Stan arrive à réassembler un trombone à coulisses dont le son plonge Ollie dans une rage salvatrice. Apparition éclair de Ben Turpin en plombier bigleux.

Valborgsmässoafton *La nuit de la Saint-Jean*, Gustaf Edgren, Suède, 1935, 79 mn

Lena (Ingrid Bergman) est amoureuse de son patron marié (Lars Hanson). Celui-ci, compromis dans un meurtre commis par son épouse infidèle, s'engage dans la Légion ; sa femme s'étant suicidée en le blanchissant, il revient et convole avec Lena sous les yeux attendris du père de la jeune femme (Victor Sjöström).

Sujet mélodramatique à souhait auquel ne manque qu'un metteur en scène.

Phantom of the Paradise Brian De Palma, USA, 1974, 88 mn

Nouvelle adaptation du *Fantôme de l'Opéra* (cf. pp. [1101](#), [556](#)) en opéra-rock très réussi. William Finley (de *Sœurs de sang*, p. [258](#)) joue le rôle de Winslow, compositeur maudit dépossédé de son œuvre, un opéra sur *Faust*. Défiguré, il porte un étrange casque qui lui donne des allures d'oiseau de proie. Le plagiaire Swan est joué par le véritable auteur des chansons du film, Paul Williams ; sa silhouette de petit cochon psychédélique le rend particulièrement méphistophélien. Jouissant d'une éternelle jeunesse à la Dorian Gray, il séduit la jeune Phoenix (Jessica Harper, excellente chanteuse et débutante à l'écran), aimée sans espoir par le fantôme qu'est devenu Winslow. Agaçante référence à *Psychose* (p. [1036](#)).

L'amant de cinq jours Philippe de Broca, France, 1961, 86 mn

Dans la foulée des *Jeux de l'amour* et du *Farceur* (pp. [120](#), [323](#)), Daniel Boulanger signe un nouveau scénario sur mesure pour Jean-Pierre Cassel. Antoine vit une histoire d'amour aérienne avec Claire (Jean Seberg, excellente), une jeune femme à l'accent étranger. Chacun dissimule la vérité : Antoine vit aux crochets d'une femme riche (Micheline Presle), Claire est mariée à un archiviste sans le sou (François Périer) dont elle a deux enfants. Conclusion douce-amère : tout rentre dans l'ordre et Claire n'a plus qu'à chercher un nouvel amant.

The drum *Alerte aux Indes*, Zoltan Korda, Grande-Bretagne, 1938, 97 mn

Les Anglais règnent paternellement sur des tribus afghanes qui ont le culot de mordre la main qui les protège. La révolte de l'horrible Ghul (Raymond Massey encouragé) sera déjouée par un officier britannique (Roger Livesey) assisté de son épouse (Valerie Hobson). L'ordre rétabli, un enfant (Sabu) sera mis sur le trône pour régner sur ces sauvages qui n'ont de toute façon pas l'âge de raison.

Produit par Alexander Korda et réalisé par son frère qui était pourtant loin de partager son idéologie impérialiste. Côté folklore militariste lourdingue, un sous-officier énumère tout ce qu'il ne faut pas faire en ponctuant ses recommandations d'un "Got that, Kelly?" destiné à une forte tête. Technicolor assez laid.

The small back room Michael Powell, Grande-Bretagne, 1949, 103 mn

1943, dans un service dédié aux armes de guerre. Estropié, Sammy (David Farrar) a perdu toute confiance en lui et résiste mal à l'alcool. Appelé à démonter une mine anti-personnel larguée par les Allemands, il vient péniblement à bout du double piège caché dans la machine diabolique. Ce qui lui donne la force d'affronter la vie et de répondre à l'amour de Susan (Katherine Byron). Avec Michael Gough, Leslie Banks, Jack Hawkins et Cyril Cusack.

Akahige *Barberousse*, Akira Kurosawa, Japon, 1965, 178 mn

Edo. Le jeune médecin Yasumoto (Yūzō Kayama) est affecté à la clinique du docteur Niide (Toshirō Mifune). D'abord réticent, car il pensait faire une brillante carrière auprès du shōgun, il est peu à peu conquis par l'humanité de "Barberousse". Le film est une succession de petites histoires : la schizophrène qui tente de tuer Yasumoto avec son épingle à cheveux (kanzashi) ou le "petit rat" (Yoshitaka Zushi qu'on retrouvera dans *Dodes'kaden*, p. 1527) qui s'empoisonne avec toute sa famille pour échapper à la misère. Ceci dit, on ne retrouve pas l'émotion des grands Kurosawa dans cette machine bien huilée. C'est en partie dû à l'interprétation de Mifune qui ne joue pas le Barberousse qu'avait imaginé l'auteur, i.e., un cousin de Sanada (p. 451), mais son propre personnage, une sorte de Sanjurō (p. 1666) sans faiblesse qui n'inspire aucune empathie. D'où la rupture entre le metteur en scène et son comédien de prédilection.

Yasumoto a étudié la médecine "hollandaise" à Nagasaki, poumon unique et excentré de l'archipel à l'époque Edo. N'y étaient tolérés, hormis les Chinois, que les Néerlandais, d'où cette métonymie pour désigner l'Occident.

Buongiorno, notte Marco Bellocchio, Italie, 2003, 102 mn

L'enlèvement d'Aldo Moro (Roberto Herlitzka), suivi de 55 jours de séquestration et de son exécution en 1978, suite à un "procès" de la Justice Proletarienne des Brigades Rouges. Problème de base : si l'assassinat de Moro est bien l'œuvre des Brigades, ce crime qui enterra le "compromis historique" tombait trop à pic pour qu'il n'y ait pas eu de commanditaire en amont de l'irresponsable groupuscule ; qui au juste ? On ne saura sans doute jamais.

Histoire terrible vue à travers les yeux de la fictive terroriste Clara (Maya Sansa) issue d'une famille de résistants communistes ; prétexte à opposer les pseudo-prolétaires du commando à ceux, authentiques et vieillissants, qui commémorent leurs camarades fusillés par les Allemands. Le film va jusqu'à lui prêter un rêve dans lequel Moro s'évade : c'est oublier que, dans les organisations extrémistes, les femmes ont tendance à surcompenser en ne montrant aucune faiblesse.

Roma, città aperta *Rome, ville ouverte*, Roberto Rossellini, Italie, 1945, 103 mn

Ce chef-d'œuvre du néo-réalisme italien exalte une Résistance unanimiste. Elle voit la mort sous la torture de Ferraris (Marcello Pagliero), un communiste qui refuse de vendre les résistants de droite partisans de Badoglio. Il est secondé par le prêtre don Pietro (Aldo Fabrizi) qui sera fusillé de dos, sur une chaise – protocole réservé aux “traîtres” comme le comte Ciano, gendre de Mussolini. Le curé aura eu le temps de lancer un “Maledetti !” aux tortionnaires allemands et leurs complices italiens, au premier rang desquels une droguée (Maria Michi). Le film restitue l'atmosphère d'une époque toute récente, celle de la *borsa nera* (marché noir), des rafles et des SS à la mitrailleuse facile : c'est ainsi que meurt Pina (Anna Magnani) qui avait eu le tort de courir après le camion qui emmenait son fiancé.

On peut mettre en doute la sincérité de Rossellini dont le film précédent, *L'uomo dalla croce* (p. 499), exaltait l'esprit de croisade contre les “sans Dieu”. Tout comme Renoir, c'était une girouette indiquant le sens du vent ; qui venait de tourner avec la chute du fascisme.

Pastorali Otar Iosseliani, URSS, 1975, 96 mn

Un village géorgien avec ses querelles et ses petits trafics. On y pêche la truite à la grenade quand on ne vole pas les briques du kolkhoze pour construire une maison dont la fenêtre, mal orientée, indispose le voisin. On passe beaucoup de temps à boire et à chanter *a cappella*. Un quatuor à cordes, venu de Tbilissi, est venu répéter ; il repartira avec un panier de fruits qui établit comme un lien secret entre les musiciens citadins et la jeune paysanne de la maison-hôte.

Avec ce film, gardé plusieurs années sous le boisseau, Iosseliani confirmait sa totale indifférence – pour ne pas dire plus – au Communisme. Les systèmes politiques passent, les hommes restent les mêmes, semble-t-il nous dire.

La messa è finita *La messe est finie*, Nanni Moretti, Italie, 1985, 92 mn

Le professeur de *Bianca* (p. 36) s'est fait prêtre, ce qui fait qu'il est encore plus arc-bouté sur ses principes. Et il passe un mauvais moment dans ce film qui voit la démolition systématique de tout ce qui compte pour lui. Sa sœur ne se marie pas, pire elle se fait avorter ; son père part avec une jeune fille et sa mère (Margarita Lozano de *Viridiana*, p. 1564) se suicide de désespoir. Un de ses amis se fait tabasser pour drague homosexuelle, un autre est un prêtre marié... Je n'en jette plus, car la cour est déjà pleine : *ite missa est*.

Cette œuvre sur la désillusion et la perte de l'idéal n'est qu'une juxtaposition de sketches un peu prévisibles puisqu'on sait que, n'importe comment, tout se retournera contre les croyances du protagoniste. Jolie musique de Nicola Piovani.

Avanti ! Billy Wilder, USA, 1972, 144 mn

Wendell Armbruster Jr. (Jack Lemmon) arrive à Ischia récupérer le corps de son père mort dans un accident. Il y rencontre Pamela (Juliette Mills) venue à cause du décès de sa propre mère : il apprend ainsi qu'Armbruster Sr. avait une maîtresse avec laquelle il passait tous les ans un mois dans l'île. Ayant surmonté son puritanisme, Wendell donne rendez-vous à Pamela pour l'été suivant.

Atmosphère italienne très amusante. Avec un complaisant directeur d'hôtel (Clive Revill) et sa kyrielle de beaux-frères bien placés, les frères Trotta un peu maîtres chanteurs et la servante sicilienne enceinte et moustachue qui assassine le valet Bruno qui refusait de l'épouser ; son cadavre, substitué à celui d'Armbruster Sr., est ramené aux USA par une huile du département d'État (Edward Andrews) pour y être enterré en grande pompe. Ce qui permet un moment d'émotion, l'inhumation côte à côte des parents de Wendell et Pamela.

Jéricho Henri Calef, France, 1946, 95 mn

Amiens, juin 1944. Un train militaire allemand ayant été détruit, cinquante otages doivent être fusillés en représailles. Atrocité interrompue par l'aviation anglaise qui bombarde la prison, permettant la fuite de la plupart des condamnés.

Le film est prétexte à montrer la diversité de comportement des Français face à l'opresseur. Souvent héroïques (Jean Brochard, Roland Armontel, Louis Seigner), voire un peu folkloriques comme le mendiant Béquille (Pierre Larquey) ou ridicules comme le comte (Jacques Charon) et ses chansons patriotiques. Avec un beau salaud, le profiteur de guerre Morin (Pierre Brasseur), et deux membres du conseil municipal (Fred Pasquali et Jean d'Yd) qui rivalisent de lâcheté.

Si la prison d'Amiens a bien été bombardée par la RAF, ce n'est pas après le débarquement et encore moins pour sauver des otages de l'exécution. Les véritables raisons de ce fait d'armes restent obscures.

The last wave *La dernière vague*, Peter Weir, Australie, 1977, 106 mn

Au sortir d'un pub de Sydney, des Aborigènes exécutent l'un des leurs par un tour de magie tribale. Burton (Richard Chamberlain), leur avocat, fait connaissance de Chris (David Gulpilil) qu'il avait préalablement vu en rêve et de Charlie, sorte de chamane. Alors que les signes prémonitoires d'une catastrophe – la pluie noire qui s'abat sur Sydney – se précisent, Burton apprend l'existence d'un secret tribal qu'on ne saurait dévoiler sous peine de mort : un tsunami se prépare.

Le film démarre bien avec une violente grêle dans une école de l'Outback mais se plante en essayant d'accommoder la culture aborigène à la sauce *Matin des magiciens* : une civilisation venue de l'Est aurait jadis confié un message à la tribu. . .

Cocorico monsieur Poulet Jean Rouch, France, 1974, 93 mn

À bord d'une deudeuche sans freins sur laquelle ils ont badigeonné "Cocorico monsieur Poulet", trois copains quittent Niamey pour acheter des volailles et les revendre : aventures picaresques en partie improvisées. De retour avec leur cargaison, ils se heurtent à l'interdiction de ramener les animaux à cause d'une épidémie aviaire ; qu'à cela ne tienne, ils évitent le pont sur le Niger et ses contrôles en faisant traverser leur véhicule quasiment à la nage. Avec Zika Damouré et Lam Ibrahim Dia qui jouaient déjà dans *Jaguar* et *Petit à petit* (pp. 905, 214).

Far from Heaven *Loin du Paradis*, Todd Haynes, USA, 2002, 107 mn

En cette année 1957, Cathy (Julianne Moore) doit faire face à la découverte de l'homosexualité de son époux Frank (Dennis Quaid), une affection pour laquelle il commence un traitement auprès du docteur Bowman (James Rebhorn). Après une rechute, il comprend qu'il n'est pas du tout malade et quitte sa famille pour aller vivre avec un homme. Cathy a par ailleurs commis l'erreur impardonnable de monter dans la voiture du jardinier noir (Dennis Haysberg), ce qui provoque une tempête dans le microcosme de Hartford : même sa meilleure amie (Patricia Clarkson), qui a pourtant les idées larges, est outrée. Elle n'a d'autre choix que de se séparer de son employé, lequel, ayant perdu tous ses clients du fait de la médisance, s'exile à Baltimore, non sans avoir reçu un adieu éloquent (un discret mouvement de la main) de la part de Cathy venue "par hasard" à la gare.

Le Connecticut en automne, avec des feuilles d'érable aux couleurs de rouille renvoie à *All that heaven allows* (p. 606) où il était question d'une barrière moins insurmontable que celle de la peau, le statut social, ce qui permettait un *happy end*. Dans le registre "à la manière de Douglas Sirk", le film est une réussite.

L'aîné des Ferchaux Jean-Pierre Melville, France, 1963, 101 mn

Sous le coup d'une menace d'arrestation, un banquier (Charles Vanel) entame une cavale en partant pour les États-Unis accompagné d'un boxeur raté et un peu hâbleur (Jean-Paul Belmondo). Les rapports entre les deux hommes se modifient et le jeune prend progressivement l'ascendant sur son aîné.

Il n'y a pas grand-chose à sauver de cette adaptation académissime de Simenon où l'on aperçoit des beautés de l'époque, la jeune Stefania Sandrelli tout juste sortie de *Divorce à l'italienne* (p. 140) et la pulpeuse Michèle Mercier qui allait bientôt devenir *Angélique* (1964). On ne se sent jamais jamais aux États-Unis, et pour cause : les extérieurs ressemblent aux routes de montagne de la Drôme. Quant aux deux acteurs qui ont l'air d'attendre la fin du film, il semble que, suite à une brouille avec le réalisateur, il l'aient quitté en cours de tournage.

Un monde presque paisible Michel Deville, France, 2002, 90 mn

La vie du petit atelier d'Albert (Simon Abkarian), un tailleur juif dans le Paris de 1946. Il ne s'y passe pas grand-chose, mais on est vivant, c'est déjà ça. Et l'on a foi dans l'avenir représenté par les enfants qui récitent, à plusieurs voix, un poème un peu pompier d'Aragon *La rose et le réséda*. Le passé, on n'en parle guère, sinon pour faire de douteuses plaisanteries genre "Maurice Abramauschwitz". Pourtant la blessure est là, enfouie : les plus grandes douleurs sont muettes, ainsi celle de Charles (Denis Podalydès) qui sait que sa femme ne reviendra pas. Quand Léa (Zabou Breitman), l'épouse d'Albert, lui avoue son amour dans une scène déchirante, il le refuse et répond, parlant de la disparue "– Si je ne me souviens pas d'elle, qui s'en souviendra ?".

Autre trace d'un passé récent, une espèce de Papon, ex-rafleux toujours en poste à la Préfecture qui déclare à Joseph (Malik Zidi), qu'il fera tout pour empêcher sa naturalisation. Ce dernier, un apprenti-tailleur d'une exceptionnelle maladresse, lui répond que personne ne peut l'empêcher de devenir écrivain. Et peut-être de signer, comme Robert Bober, le roman *Quoi de neuf sur la guerre ?* sur lequel est basé le film. Avec Julie Gayet et Stanislas Merhar.

1941 Steven Spielberg, USA, 1979, 146 mn

Spielberg rompt avec son habituel académisme dans cette farce hénaurme qui se déroule à Los Angeles le 13 décembre 1941 : un vent de panique se met à souffler six jours après l'attaque de Pearl Harbor. Il y a, effectivement près de la côte, un sous-marin nippon dont le commandant (Toshirō Mifune), assisté d'un Allemand (Christopher Lee), se propose de détruire Hollywood. Un commando déguisé en sapins de Noël n'arrive qu'à capturer un temps le bûcheron Hollis Wood (Slim Pickens) et le sous-marin doit se rabattre sur un parc d'attractions dont il dégomme la grande roue avant de repartir avec pour captif un aviateur excité (John Belushi). Ce dernier avait auparavant descendu un appareil qu'il prenait pour un Zéro dans lequel une nymphomane, éprise plus des avions que de leurs pilotes (Nancy Allen), s'envoyait en l'air, si l'on peut dire. Les gradés américains sont tous incompetents, ainsi Maddox (Warren Oates) ou encore Stilwell (Robert Stack) qui passe sa soirée au cinéma pour y voir *Dumbo* (p. 1046). Les jeunes tankistes (Treat Williams, Dan Ackroyd) s'occupent surtout de leurs amours et des concours de *jitterbug*, ce qui implique pas mal de *slapstick*. Tout ce monde converge vers une maison sur la falaise dont le propriétaire (Ned Beatty) tente de couler le sous-marin mais ne parvient guère qu'à démolir son habitation : elle s'effondre dans le vide quand il cloue une couronne de Noël sur la porte.

Le flop immérité du film est à rapprocher du succès de *Tant qu'il y aura des hommes* (p. 509) et sa version plus flatteuse de la réaction à Pearl Harbor.

Au-delà des grilles René Clément, France, 1949, 83 mn

Pierre (Jean Gabin) a tué sa maîtresse et s'est enfui dissimulé dans les cales d'un cargo. Pris d'une rage de dents lors d'une escale à Gênes, il s'aventure dans la ville où il rencontre la serveuse de restaurant Marta (Isa Miranda) qui vit séparée de son mari (Andrea Checchi). Une histoire d'amour s'ébauche et Pierre envisage même de rester sur place. Mais il est repéré par la Police et arrêté.

Même si le couple Miranda/Checchi renvoie au calligraphisme de *Malombra* (p. 11), il s'agit d'un film néo-réaliste, situé dans les milieux populaires – qui parlent un italien non doublé – d'une ville sinistrée. Malgré les affinités évidentes avec *La bandera*, *Pépé le Moko* ou encore *Le quai des brumes* (pp. 1017, 1293, 137), Gabin n'entre plus dans ses bottes d'avant-guerre, il n'est simplement pas là. En attendant de se muer en papy rangé des voitures et donneur de leçons.

Turandot Yimou Zhang, Chine, 1999, 113 mn

Une Chine en toc, telle que pouvait l'imaginer Carlo Gozzi au XVIII^e siècle, avec ses ministres Ping, Pang, Pong et son bourreau prêt à couper les têtes des prétendants qui ne trouveraient pas la réponse aux énigmes posées par la frigide princesse Turandot. Mise en scène par Zhang Yimou dans un lieu on ne peut plus authentique, la Cité Interdite ; l'orchestre est dirigé par Zubin Mehta.

Puccini n'a pas tout à fait réussi son opéra : s'intéressant peu à la cruelle héroïne qui lui rappelait, dit-on, son épouse, il se reporta sur le personnage secondaire de l'esclave Liù dont le suicide constitue le sommet de l'œuvre. Ne sachant comment terminer, il ne cessa de réclamer des modifications à ses librettistes. La partition fut achevée après sa mort (1924) à partir d'esquisses.

Action in the north Atlantic *Convoi vers la Russie*, Lloyd Bacon, USA, 1943, 122 mn

Un destroyer américain qui accompagne un convoi pour Mourmansk est isolé à la suite d'une attaque. Pourchassé par le sous-marin invisible qui appelle même l'aviation à la rescousse, il est endommagé par une torpille. Il feint alors d'être en train de couler ; trompé par la ruse, le "sea skunk" fait surface et finit éperonné.

Excellent film de guerre avec Raymond Massey et Humphrey Bogart.

Up the down staircase *Escalier interdit*, Robert Mulligan, USA, 1967, 124 mn

Le difficile début de carrière d'une enseignante (Sandy Dennis) dans un lycée défavorisé de New York, entre élèves pénibles et administration ubuesque. Sur le même sujet, on peut préférer *High school* II (p. 922) de Wiseman.

Videodrome David Cronenberg, Canada, 1983, 87 mn

Max (James Wood), pornographe audiovisuel, se retrouve embarqué dans un univers où la vidéo tend à se confondre avec le réel. D'un côté, les tenants du "vidéodrome" qui créent des hallucinations au moyen de cassettes VHS que Max lit en les insérant dans une sorte de vagin qui lui est apparu sur le ventre. De l'autre, ceux de la "new flesh" de la Mission Cathodique du défunt professeur O'Blivion (= oubli) et sa fille Bianca (Sonja Smits) qui réalise une fusion entre humains et accessoires genre armes à feu. Tout se termine par le suicide de Max devant un écran où apparaît l'image d'une morte (Debbie Harry). Le réalisateur reprendra les mêmes thèmes dans *eXistenZ* (p. 758).

The black spy *L'espion noir*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1939, 79 mn

1917 : arrivé à bord d'un sous-marin, un capitaine allemand (Conrad Veidt) prend contact avec une institutrice (Valerie Hobson) dans les Orcades, au nord de l'Écosse. Mais sa prétendue complice est en réalité une Britannique patriote qui espère bien le faire capturer. Déjouant le piège, l'espion s'enfuit à bord d'un ferry qui sera coulé par son propre sous-marin.

Le film, métaphore d'une guerre imminente, nous présente un Allemand plutôt respectable. On n'avait pas encore compris le sens du mot "nazi".

From here to eternity *Tant qu'il y aura des hommes*, Fred Zinnemann, USA, 1953, 118 mn

Le Cpt. Holmes (Philip Ober) veut obliger, par des brimades, le champion de boxe Prewitt (Montgomery Clift) à combattre alors qu'il ne veut pas en entendre parler. Warden (Burt Lancaster), sergent consciencieux, refuse de devenir officier, pas même pour les beaux yeux de sa maîtresse Karen (Deborah Kerr), l'épouse délaissée du capitaine. Le sympathique rebelle Angelo (Frank Sinatra) méprise le règlement, ce qui le mène à la prison militaire où sévit le gros Fatso (Ernest Borgnine, extraordinaire teigneux). Après la mort d'Angelo sous les coups de Fatso, Prewitt joue la sonnerie aux morts dans la cour du baraquement, puis règle son compte au garde-chiourme. Lui-même blessé, il déserte et se réfugie chez l'entraîneuse Lorene (Donna Reed).

Nous sommes à Pearl Harbor, fin 1941. Au moment de l'attaque, Prewitt tente de rejoindre son unité mais est abattu par erreur. Cette superlative Armée dont tous les éléments douteux ont disparu, y compris Holmes forcé de démissionner – on veut bien le croire –, fait face; c'est ainsi que Warden organise la défense. Karen et Lorene quittent Honolulu en lançant deux couronnes de fleurs dans la mer, clôturant une œuvre qui ne vaut guère que par ses acteurs.

The searchers *La prisonnière du désert*, John Ford, USA, 1956, 119 mn

Texas, 1868. Ethan (John Wayne) rentre de sa guerre menée du côté sudiste après avoir fait sans doute un détour chez Maximilien. Renfermé, aigri et profondément raciste, il détruit les bisons pour affamer ceux qu'il appelle les "bucks" et s'acharne même sur leurs morts pour leur barrer l'accès au Paradis des Guerriers.

À la recherche, en compagnie du jeune Martin (Jeffrey Hunter), d'une nièce enlevée par les Comanches (Natalie Wood), il ne pense qu'à la tuer car elle est devenue épouse de Scar, alias Cicatriz (Henry Brandon); il se ravisera de justesse. Cette traque interminable suit le cours des saisons scandé par des images récurrentes d'attente. De nombreux plans sont tournés depuis l'intérieur d'une maison; dans le cadre vertical délimité par la porte, une femme regarde le paysage, celui de Monument Valley (Arizona!), beau mais marqueur trop évident du western, tout comme la tour Eiffel est celui de la France. Cette attente n'est jamais ennuyeuse car ce film magnifique est ponctué d'épisodes cocasses comme celui où Martin, croyant avoir acheté une couverture, se retrouve marié à la squaw Look... cocasses et tragiques: Look mourra massacrée par la Cavalerie.

On retrouve la troupe habituelle de Ford: Ward Bond, John Qualen, Ken Curtis, Jack Pennick, Harry Carey Jr. et Hank Worden, inoubliable idiot au rocking chair. La baston est au rendez-vous: Martin rentré après quatre ans de recherches interrompt le mariage en cours de son ex-fiancée (Vera Miles) et doit se colleter avec son remplaçant. Autre élément de folklore fordien, ce lieutenant de cavalerie sous les ordres de son papa colonel et qui accumule les maladroites.

Mado Claude Sautet, France, 1976, 120 mn

Peut-être le meilleur film de Claude Sautet et le seul à avoir un contenu politique. Simon (Michel Piccoli), entrepreneur, se fait escroquer par un requin bien protégé, Lépidon (Julien Guiomar), auquel il rend la pareille en utilisant les révélations d'un certain Manecca (Charles Denner) qui fut le complice de l'affairiste. Simon est par ailleurs un homme seul et triste, réduit à payer les services sexuels de la jeune Mado (Ottavia Piccolo). Elle lui présente ses amis post-soixante-huitards un peu fauchés (dont Jacques Dutronc, absent comme toujours). Au retour de la visite du terrain "acheté" à Barachet (Michel Aumont), l'homme-lige de Lépidon, le cortège de trois voitures s'embourbe au bord de l'Oise. Métaphore, bien plus accablante que toutes les dénonciations virulentes, du blocage d'une société gangrénée par le Veau d'Or. Pendant ce temps-là, Manecca est victime d'un règlement de comptes – chose banale à l'époque, voir l'assassinat de Jean de Broglie. Cette sympathique crapule semble n'être regrettée que par l'énigmatique Mado pour laquelle il était, semble-t-il, plus qu'un client.

Scénario de Claude Néron et musique de Philippe Sarde.

Violette Nozière Claude Chabrol, France, 1978, 119 mn

Fait divers célèbre du début des années 1930. La jeune Violette Nozière (Isabelle Huppert), prostituée occasionnelle de 18 ans, empoisonne ses parents (Jean Carmet et Stéphane Audran) mais sa mère, qui n'a pas pris toute la dose, survit. À son procès, la criminelle déclare avoir été systématiquement violée par son père.

Petite pute ou symbole de l'oppression familiale ? Sans doute les deux, mais le film ne sait pas exploiter cet "en même temps". Contrairement à *Une affaire de femmes* (p. 88) où la même Huppert incarnera à merveille une garce doublée d'une victime. Restent les décors d'époque, les intérieurs des années 1930 sans cabinet de toilette où l'on se lave à l'eau froide dans un évier... Avec Jean-François Garreud, Bernadette Lafont et Fabrice Luchini.

The mayor of Hell *Le bataillon des sans-amour*, Archie Mayo, USA, 1933, 86 mn

Le jeune Jimmy (Frankie Darro) est envoyé avec d'autres délinquants dans une maison de correction ; ou plutôt de corrections car son directeur Thompson (Dudley Digges) est un partisan des sévices corporels. Propulsé par des politiciens à la tête de l'établissement, le gangster Patsy (James Cagney) en change radicalement l'esprit en responsabilisant les petits diables qui deviennent des parangons de moralité. À la faveur d'un éloignement de Patsy – qui s'est mis dans le pétrin en rompant avec sa bande –, Thompson reprend le pouvoir, allant jusqu'à causer la mort d'un pensionnaire. Jugé par la République des Enfants, il n'échappe au châtement qu'en s'enfuyant mais fait une chute mortelle. À son retour, Patsy devient pour de bon directeur de cette famille de substitution.

Scénario souvent repris, e.g., *Le carrefour des enfants perdus* (p. 1546). On remarquera l'absence de punition pour Patsy et pour les gamins qui sont quand même responsables de la mort de l'odieux Thompson... c'était avant le Code.

The marriage circle *Comédiennes*, Ernst Lubitsch, USA, 1924, 85 mn

La délurée Mizzi (Marie Prevost) qui a échoué à séduire un médecin (Monte Blue) est répudiée par son époux (Adolphe Menjou) ; elle se console auprès d'un ami du docteur. Le *remake* *One hour with you* (p. 420) sera encore plus réussi.

Deep in my heart *Au fond de mon cœur*, Stanley Donen, USA, 1954, 132 mn

Biographie du compositeur d'opérettes Sigmund Romberg (1887–1951) campé par José Ferrer. Tout comme les œuvres dont nous voyons des extraits interprétés par Gene Kelly, Cyd Charisse, Ann Miller, Howard Keel, etc., le film est un peu mièvre. Avec Merle Oberon, Paul Stewart Walter Pidgeon et Paul Henreid.

Un héros très discret Jacques Audiard, France, 1996, 101 mn

Début 1945 : Albert Dehousse (Mathieu Kassovitz) a quitté Lambersart, laissant son épouse Yvette (Sandrine Kiberlain) et sa mère pétainiste tondu de frais. Vivant d'expédients à Paris, il rencontre Dionnet (Albert Dupontel), un homosexuel revenu de Londres qui l'initie *in extremis* à la Résistance. Et commence à prendre du galon auprès de Joanovici (François Berléant) mais ce personnage douteux, qui fut roi de Paris à la Libération, est rattrapé par l'Épuration. Albert a cependant glané suffisamment d'expertise sur un mouvement auquel il n'a pas participé pour s'incruster dans des cercles d'anciens résistants. Ce qui lui vaut d'être envoyé à Baden-Baden pour diriger la traque des collabos planqués en STO – avec un grade de lieutenant-colonel tout aussi mérité que celui de Benalla. Il dirige la capture de sept SS français et procède à leur exécution sommaire, ce qui arrangeait les salopards qui crient d'ailleurs "Vive la France" ! Puis lassé de mentir, de simuler sans pouvoir se confier à personne, il avoue sa supercherie. Embarrassée par le cas, la Justice le condamne pour bigamie car il s'était remarié avec une certaine Servane (Anouk Grinberg) sans avoir divorcé d'Yvette.

Le sujet est passionnant et Audiard Junior sait varier les angles d'approche : certains mots comme "juif" sont cherchés dans le dictionnaire et ânonnés, des témoins de l'époque sont prétendument interviewés et Dehousse âgé (Jean-Louis Trintignant) y va de son commentaire profond.

L'avventura Michelangelo Antonioni, Italie, 1960, 143 mn

Une bande d'amis en croisière aux Îles éoliennes. Un des personnages, Anna (Lea Massari) disparaît sur un îlot sans la moindre explication, un peu comme dans *Pique-nique à Hanging Rock* (p. 667). Son fiancé Sandro (Gabriele Ferzetti) et sa meilleure amie Claudia (Monica Vitti) unissent leurs forces pour tenter de la retrouver à travers la Sicile. Cette quête est avant tout un prétexte pour entamer une liaison, mais le vide est en embuscade derrière les grands mots. Claudia, qui s'est réveillée seule dans un grand hôtel de Taormina, finit par retrouver Sandro en train de batifoler avec une putain.

À Noto, Sandro s'amuse à renverser de l'encre sur le dessin d'un jeune homme, pourquoi ? Plus par désœuvrement que par méchanceté sans doute. Et pour quelle raison une amie (Dominique Blanchar) couche-t-elle avec un gamin de dix-sept ans ? Pour blesser son mari qui la considère, à juste titre, comme une buse ou parce qu'elle ne sait trop comment s'occuper ? Si, comme dit Baudelaire, créer un poncif c'est le génie, Antonioni a réussi son coup avec l'"incommunicabilité", tarte à la crème des années 1960 à jamais accolée à son œuvre.

Une chose est certaine, il a le sens des cadrages et la photo est superbe. Le petit matin l'inspire visiblement.

Omoide poro poro *Souvenirs, goutte à goutte*, Isao Takahata, Japon, 1999, 114 mn

Le scénario entremêle deux périodes de la vie de Taeko, le présent (vers 1980) et le passé (1966, quand elle avait dix ans). Alors qu'elle va travailler pour ses vacances dans une ferme du Nord-Est du Japon, elle se souvient de ses émois d'écolières – l'incompréhensible division de fractions, la découverte des menstruations, les garçons pénibles – et de la télévision de l'époque.

Dépourvu d'intrigue, le film est assez décevant. À cause du prêchi-prêcha écologique qui tourne un peu au documentaire – la précieuse fleur de carthame – et d'une animation peu satisfaisante, les personnages, parfois laids, ayant bien du mal à marcher. On peut sauver cependant les atmosphères nocturnes, celle d'une rizière sous la pluie sur fond de musique de Gheorghe Zamfir ou de la rue où Taeko faisait ses courses avec sa mère.

The sand pebbles *La canonnière du Yang-Tsé*, Robert Wise, USA, 1966, 183 mn

Superproduction de la fin de carrière de Wise dont on ne peut guère sauver que *La maison du Diable* et *The Andromeda strain* (pp. 199, 757). Holman (Steve McQueen) est un sympathique mécanicien, héroïque sans ostentation, dans une Chine de 1926 hostile aux étrangers. Le ton général, paternaliste, hésite entre la reconnaissance des torts faits au pays et la dénonciation des horribles communistes. On n'est finalement pas très loin de ces histoires de science-fiction où celui qui prend la défense des martiens est leur première victime : c'est ici le sort d'un missionnaire qui avait trop de sympathie pour les "slopeheads" (chinetoks).

Un collègue de Holman, Frenchy (Richard Attenborough) trouve une mort naturelle auprès de son épouse chinoise (Emmanuelle Arsan, plus connue pour le roman pornographique qu'elle signa) ; les communistes en profitent pour tuer la femme et attribuer le meurtre à l'impérialisme. En ce début de guerre du Vietnam, on se serait passé de cette péripétie qui sous-entend que les atrocités attribuées aux Américains sont en fait dues aux sales rouges.

The wolf of Wall street *Le loup de Wall street*, Martin Scorsese, USA, 2012, 180 mn

Ascension et chute du courtier Jordan Belfort (Leonardo DiCaprio) : argent, sexe, drogue et dialogues ponctués par le mot "fuck". C'est bien fabriqué, avec voix off et séquences spectaculaires au montage haché, dont une défonce dévastatrice due à un "quaalude" de derrière les fagots. Mais c'est quand même Scorsese faisant du Scorsese. Petit rôle pour Jean Dujardin en banquier suisse.

I walked with a zombie *Vaudou*, Jacques Tourneur, USA, 1943, 69 mn

Jane Eyre aux Antilles. Venue du Canada, la jeune Betsy (Frances Dee) doit s'occuper de la femme catatonique de Paul (Tom Conway) dont on ne sait trop si elle est vivante ou morte comme le prétend la mère de Paul (Edith Barrett). Appelée par un sortilège vaudou sur une poupée à son image, la malade est rejointe par son ex-amant Wesley (James Ellison), le demi-frère de Paul qui la prend dans ses bras pour se noyer avec elle. . . de nuit et sous le regard vide du Noir Carrefour (Darby Jones), le zombie gardien.

Ce chef-d'œuvre de la période Val Lewton de Tourneur reste sur la ligne de crête entre rêve et réalité. D'ailleurs, "Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes, mortes ou *possédées*, serait purement fortuite". Le chanteur jamaïcain Sir Lancelot crée *Shame and scandal in the "famerly"*, une ballade qui sonne comme une menace et qui deviendra un tube mondial dans les années 1960.

Il buono, il brutto, il cattivo *Le bon, la brute et le truand*, Sergio Leone, Italie, 1966, 179 mn

Le bon Blondie (Clint Eastwood) livre des criminels pour toucher la prime puis coupe la corde au fusil au moment de la pendaison. Il fait un temps équipe avec le truand Tuco (Eli Wallach) avec lequel il se brouille ; mais possédant chacun la moitié d'un secret – l'emplacement de sacs d'or –, il sont contraints d'unir leurs forces, poursuivis par la brute Sentenza (Lee Van Cleef) qui leur dispute le magot.

Ce western spaghetti est souvent drôle, ainsi quand les héros prennent des soldats du Nord aux uniformes poussiéreux pour des sudistes. L'extrême lenteur de la mise en scène, notamment l'interminable "triello" (duel à trois) final, n'est supportable qu'à cause de l'excellente musique d'Ennio Morricone. Le film doit beaucoup à la prestation truculente de Wallach : roublard et rancunier, comme sorti d'un dessin animé, il rappelle son personnage de *Baby doll* (p. 65).

La guerre de Sécession est restituée de façon convaincante, sauf qu'elle s'est entièrement déroulée à l'Est du Mississippi, bien loin du Far West.

Ben-Hur Fred Niblo, USA, 1925, 143 mn

D'après un *best seller* édifiant du XIX^e siècle dont on connaît surtout l'adaptation de 1959 (p. 1012). Celle-ci, avec Ramon Novarro dans le rôle-titre, est supérieure : superbe scène de bataille navale et magnifique course de chars dans le cirque d'Antioche aux gigantesques statues. Elle est ponctuée de courts passages en bichrome – la femme adultère, les Rameaux, la Cène, . . . – principalement consacrés au Christ qu'on ne voit jamais de face. Le trucage final montrant la guérison des lépreux dont le visage se modifie sous nos yeux est très réussi.

Hijōsen no onna *Femmes au combat*, Yasujirō Ozu, Japon, 1933, 96 mn

Kazuko (Sumiko Mizukubo), vendeuse de gramophones, cherche à empêcher son jeune frère (Kōji Mitsui) de rejoindre la pègre. C'est ainsi qu'elle rencontre le gangster Jōji (Oka), lequel tombe amoureux de la jeune femme. Ce qui ne plait pas du tout à sa régulière, Tokiko (Kinuyo Tanaka), laquelle déploie des trésors d'imagination pour récupérer son homme. Elle finit par l'inciter à commettre un hold-up pour qu'ils soient tous deux condamnés : ils sortiront de prison comme régénérés, pense-t-elle.

Film des débuts d'un Ozu qui n'a pas encore trouvé son style. Recherches visuelles – cadrages, mouvements de caméra, reflets – et déjà insistance sur des plans d'objets. Pratiquement pas de caractères japonais à l'écran ; ainsi, le règlement de la salle de billard est-il rédigé en anglais... pour faire américain ?

Thieves' highway *Les bas-fonds de Frisco*, Jules Dassin, USA, 1949, 94 mn

Nick (Richard Conte) vend une cargaison de pommes au margoulin Figlia (Lee J. Cobb) qui le paie avec réticence, puis le fait tabasser par ses hommes de main pour reprendre l'argent. Nick arrivera à récupérer son dû grâce à une prostituée (Valentina Cortese) qui est tombée amoureuse de lui.

Le film rappelle la première partie de *They drive by night* (p. 654), déjà tiré d'un roman d'A. I. Bezzerides. Des camions en mauvais état sillonnent les routes de la Californie avec leurs fruits achetés à des prix dérisoires ; l'un d'eux, victime d'un accident mécanique, se renverse et son chauffeur (Millard Mitchell) est brûlé vif. Les deux collègues (Jack Oakie et Joseph Pevney) qui le suivent à distance sont partagés entre compassion et avidité à l'idée de récupérer sa cargaison.

Vai e vem *Va-et-vient*, João Cesar Monteiro, Portugal, 2003, 168 mn

Vuvu est le nouveau nom du pittoresque João de Deus de la trilogie inaugurée avec *Souvenirs de la maison jaune* (p. 1275). Entre deux trajets dans un bus jaune, de longs plans-séquences le voient débiter, sur un ton calme et pédant, des obscénités devant quelque jeune beauté engagée, dit-il, comme femme de ménage. L'une lui tend une serviette hygiénique maculée en lui réclamant "du miel pour [s']enduire le con". Il interprète une zarzuela avec l'autre avant de l'inciter à lui péter au visage. Une troisième porte une barbe digne d'Assurbanipal. Il se livre à une étrange danse avant que les médecins lui extraient du rectum un phallus en bois de taille extravagante ; il semble bien mal en point à la fin.

Cet étalage d'obsessions frise parfois le gâtisme. C'est en tout cas le dernier film du réalisateur qui devait mourir avant la sortie du film : un gros plan prolongé sur son œil figé est comme un message d'adieu... "Antigone with the wind".

Dr. Mabuse, der Spieler *Le docteur Mabuse*, Fritz Lang, Allemagne, 1922, 272 mn

Débuts du docteur Mabuse (Rudolph Klein-Rogge), le génie du mal, sur un scénario de Thea von Harbou. Spirite mais aussi psychanalyste à l'ancienne, il excelle dans l'hypnose qui lui permet de prendre le contrôle de ses adversaires dans des parties de cartes. C'est ainsi qu'il escroque le riche héritier Hull (Paul Richter) qu'il finira par faire assassiner. Il va jusqu'à forcer le digne comte Told (Alfred Abel) à tricher au vu et su de tout le monde dans le but de le faire ostraciser : il en profite pour enlever la comtesse (Gertrude Welcker) tandis que, médecin en titre de son époux, il le pousse au suicide. Le personnage, transformiste au-delà des nécessités du scénario, assume la personnalité d'un hypnotiste de music-hall, le docteur Weltmann ; c'est durant une de ces séances qu'il intime au procureur von Wenck (Bernhard Goetze) l'ordre de rouler comme un fou en direction d'une carrière, dont le nom MELIOR s'inscrit à l'écran, comme auparavant TSI NAN FU (référence à une ex-concession allemande en Chine) lors d'une partie de cartes.

Il y a un côté *Vampires* (p. 487) dans le film, avec cette cachette où des assistants aveugles trient des faux billets, – peut-être imprimés en Braille – et où Mabuse arrive déguisé en pochard ou en colporteur quand ce n'est pas via les égouts. Mais, alors que le Grand Vampire de Feuillade était peu convaincant, les extravagances du scénario n'atténuent pas le côté terrifiant de Mabuse. Qui a une façon bien à lui de s'assurer le silence des acolytes capturés : la danseuse Carozza (Aude Egede-Nissen) se suicide sur ordre, son homme à tout faire Pesch (le récurrent Georg John) est abattu lors d'un transfert.

N'oublions pas les décors dans l'air du temps, mélange de modernité et d'art africain. Et le dénouement où, en compagnie des aveugles dans son repaire, le criminel entame une partie de cartes avec les fantômes de ses victimes, signe qu'il est mûr pour l'asile du *Testament du Docteur Mabuse* (p. 551). Il a d'ailleurs toujours eu un grain : pourquoi celui qui a réussi à provoquer une si juteuse panique en Bourse s'amuse-t-il à tricher aux cartes avant de tout miser sur une comtesse qui le déteste ? Avec Hans Adalbert Schlettow et Robert Forster-Larrinaga.

Vampyr Carl Theodor Dreyer, France, 1932, 70 mn

La poésie domine le cauchemar éveillé du jeune Allan Gray (Julian West, alias Nicolas de Guntzburg, producteur du film), où les ombres sont autonomes et les images grises et un peu floues. Les filles du châtelain (joué par Maurice Schutz) sont atteintes d'une anémie causée par la vieille vampiressa Marguerite Chopin et son complice, un médecin criminel qui finit étouffé par la farine dans une séquence souvent citée au cinéma... tout comme celle du voyage en cercueil, filmé en caméra subjective, sorte de rêve dans le rêve d'un Allan Gray tétanisé.

L'eredità Ferramonti *L'héritage*, Mauro Bolognini, Italie, 1976, 120 mn

Rome en 1880. Le riche minotier Gregorio (Anthony Quinn) se retire des affaires en laissant ses trois enfants le bec dans l'eau. L'un d'entre eux, le petit quincailleur Pippo (Gigi Proietti), est séduit par la jeune arriviste Irene (Dominique Sanda) qu'il épouse. Elle commence alors à intriguer pour lui obtenir des commandes puis fait la connaissance d'un autre fils, Mario (Fabio Testi) avec lequel elle entame une liaison. Elle arrive surtout à faire la conquête du vieux Gregorio qui meurt d'épactase non sans en avoir auparavant fait sa légataire universelle. Elle a le tort d'envoyer bouler toute la fratrie car Mario, qui l'aimait, se suicide. Devenue un monstre pour l'opinion, elle perd le procès intenté par les héritiers. Pippo étant mort alcoolique, ce sont donc des "médiocres", la fille (Adriana Asti) et le gendre (Paolo Bonacelli) du défunt qui récupèrent le magot.

Bolognini est particulièrement à l'aise dans cette reconstitution de la Rome umbertienne. Qu'il s'agisse des images splendides, e.g., la soirée de Carnaval, ou de l'arrière-plan politique avec l'émergence d'une petite bourgeoisie mesquine qui n'a que peu de rapports avec l'aristocratie décadente du *Guépard* (p. 1030) : la prédiction du prince de Salina s'est réalisée car les hyènes ont remplacé les lions.

Frau im Mond *La femme sur la Lune*, Fritz Lang, Allemagne, 1929, 169 mn

Le scénario, dû à Thea von Harbou, de ce dernier film muet de Lang est mal construit. Le prologue s'attarde trop longuement sur le complot d'un cartel de l'or qui a eu vent du voyage vers la Lune initié par le professeur Manfeld (Klaus Pohl) et mis en œuvre par l'industriel Helius (Willy Fritsch) : vol de documents dans un taxi – style *Les espions*, p. 252 – et attentat contre les usines de Helius. Ce dernier finit par céder et accepte d'embarquer "Turner" (Fritz Rasp et sa mèche façon Hitler), un membre du cartel qui espère s'approprier l'or lunaire.

Les passagers du vaisseau spatial comprennent, outre les susmentionnés, un ingénieur trouillard et sa belle fiancée Friede (Gerda Maurus), secrètement amoureuse de Helius. On découvrira en cours de route un gamin qui s'était endormi dans l'astronef en lisant *Nick Carter*. Sur la Lune – dont l'atmosphère est respirable! –, Manfeld se met, comme un sourcier, en quête de l'or qu'il trouve en même temps que la mort. *Idem* pour Turner qui tentait de s'emparer du navire. Sinon qu'il a auparavant percé d'une balle un réservoir d'oxygène, condamnant ainsi un passager à demeurer sur place. Helius se dévoue et découvre, le vaisseau parti, que Friede est restée avec lui.

Si le paysage lunaire rappelle un peu Méliès, le décollage avec compte à rebours, l'apesanteur qui transforme les liquides en bulles, etc. sont conformes aux spéculations astronautiques de l'époque. L'œuvre a visiblement inspiré le double album dessiné par Hergé vingt ans plus tard.

La vie d'Adèle Abdellatif Kechiche, France, 2013, 180 mn

La vie sentimentale et sexuelle d'une jeune fille (Adèle Exarchopoulos) qui rencontre l'amour, alors qu'elle est encore lycéenne à Lille, auprès d'une artiste peintre lesbienne aux cheveux bleus (Léa Seydoux).

La longue scène (5 mn) de sexe du milieu du film est extrêmement crue : les deux femmes baisent crument des corps étonnamment glabres. On peut préférer leur rendez-vous final dans un café : au-delà d'un désir difficile à maîtriser affleure une bouleversante émotion.

Le désordre et la nuit Gilles Grangier, France, 1958, 95 mn

Dialogues cousus main de Michel Audiard pour Jean Gabin en policier tombé amoureux d'une jeune droguée qu'il dépose à la fin dans une clinique de désintoxication. Question stupéfiants, le film est très en deça de *Razzia sur la chnouf* (p. 501) où jouait déjà Gabin. Avec Danielle Darrieux, Louis Ducreux et Nadja Tiller qui chante et montre ses cuisses ; mais n'est pas Marlene qui veut.

Violent playground *Jeunesse délinquante*, Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1958, 102 mn

Liverpool (bien filmée). Les jeunes d'un quartier, dont deux (authentiques) jumeaux de sept ans, n'ont que la rue pour jouer. Leur grand frère Johnny (David McCallum) s'en prend à la société en provoquant des incendies, par exemple celui d'un hôtel de luxe où il n'a pas pu mettre les pieds. Surpris en flagrant délit, il s'enfuit après avoir causé la mort d'un de ses complices et c'est armé d'une mitraillette qu'il prend en otage les élèves d'une école. Menace à prendre au sérieux car le garçon paniqué est capable de tirer sur les enfants, ce qu'il fait d'ailleurs. Le pire est évité grâce à un prêtre (Peter Cushing !), un policier chargé de la jeunesse (Stanley Baker) et la sœur aînée (Ann Haywood) du délinquant.

The Addams family *La famille Addams*, Barry Sonnenfeld, USA, 1991, 100 mn

D'après les personnages du dessinateur Charles Addams. Morticia (Anjelica Huston) et Gomez (Raul Julia) vivent dans leur manoir gothique avec une famille aux airs de déterrés dont la Chose, sorte de main coupée. Fester (Christopher Lloyd), le frère porté disparu, s'incruste chez les Addams. Alors qu'il se prend lui-même pour un imposteur, il s'avère être l'authentique aîné frappé d'amnésie.

Décors gothiques à souhait, particulièrement le cimetière avec ses statues de défunts, et gadgets étonnants comme la grenouillère à trois jambes pour le futur bébé de Morticia. On se demande ce que Tim Burton aurait fait du scénario.

L'albero degli zoccoli *L'arbre aux sabots*, Ermanno Olmi, Italie, 1978, 178 mn

Tourné en dialecte bergamasque (ça s'entend !) avec des acteurs non professionnels, le film évoque la paysannerie lombarde de la fin du XIX^e siècle. Plusieurs familles cohabitent dans une grande ferme où elles partagent certaines tâches, comme la saignée d'un cochon. Elles se retrouvent le soir à la veillée pour écouter des comptines un peu égrillardes, mais pas trop, ou encore des histoires de revenants. Au même moment, chez le maître, un jeune homme interprète une *Lettre à Élise* laborieuse devant la famille dignement assise.

Ce monde de pauvres voit parfois passer un colporteur ou un mendiant auquel on ne refuse pas une part de polenta. Un des fermiers est un madré qui met des cailloux dans sa charrette lors de la pesée ; ayant trouvé une pièce d'or, il croit bien faire en la dissimulant dans le sabot d'un cheval et finit par la perdre. Accablée par la maladie de sa vache, une veuve lui donne à boire de l'eau bénite, ce qui semble faire effet ; son beau-père cultive son petit carré de tomates avec un soin maniaque. Une autre famille a envoyé son fils à l'école ; pour remplacer son sabot cassé, le père abat un petit arbre, ce qui lui vaut un renvoi immédiat de la ferme. Il embarque ses maigres possessions et part avec femme et enfants, comme un voleur, tandis que les autres se terrent chez eux, tétanisés.

Le film nous montre une paysannerie parfois un peu arriérée et peu sensible aux sirènes socialistes : c'est à Milan qu'il faut aller pour voir des manifestants menottés. L'Église est présentée comme une force paternaliste et bienveillante qui s'occupe surtout des enfants, mais pas à la façon de *Grâce à Dieu* (p. 1262) ! L'indéniable message chrétien d'Olmi reste cependant suffisamment honnête : le spectateur attentif remarquera que le prêtre ne se manifeste pas au moment de l'expulsion de la famille, signe que l'Église ne s'oppose jamais aux possédants.

The fortune cookie *La grande combine*, Billy Wilder, USA, 1966, 121 mn

Cleveland. Renversé par le joueur de football (américain, très violent) Boom Boom (Ron Rich), le cameraman Harry (Jack Lemmon) est convaincu par son beau-frère Willie (Walter Matthau), avocat aussi retors que minable, de feindre une incapacité motrice de façon à percevoir une juteuse indemnité. La compagnie d'assurances ne l'entend pas ainsi et charge un détective (Cliff Osmond) d'espionner le prétendu invalide qui, écœuré, finira par cracher le morceau. Il a en effet découvert que son ex-épouse Sally (Judi West) ne lui est revenue que par cupidité, de plus il ne supporte pas de voir Boom Boom sombrer dans l'alcool.

Laborieux et crispé. Petit rôle pour Sig Ruman avec une recette genre *Witchfinder general* (p. 1393) pour débusquer les faux paralytiques : "– De mon temps, on les jetait dans la fosse aux serpents, s'ils s'en tiraient, c'est qu'ils simulaient. – Et s'ils ne simulaient pas ? – On avait perdu un patient."

Chut Jean-Pierre Mocky, France, 1972, 62 mn

La Caution Foncière propose un rendement de 12% à des gogos. Un de ceux-ci, Ducharrel (Jacques Dufilho) a des doutes et se met à poursuivre celui qu'il prend pour un des dirigeants de la société. Ce Sergel (Michael Lonsdale) n'est autre qu'un fonctionnaire des Impôts chargé de recueillir des preuves que son ministre pourra utiliser contre le parti politique qui soutient la Caution Foncière.

On reconnaît le scandale de la Garantie Foncière, dans lequel trempaient des proches de Pompidou et l'exploitation qu'en fit Giscard d'Estaing. Mais la dimension politique s'estompe vite derrière le style baroque confus de Mocky - telle la partie de bridge où Sergel, pendu par les pieds, fait le mort - et son sens de l'étrange, à la limite du fantastique, qui se manifeste dès le début du film dans les cadrages de la réception donnée à Angers.

'T' men *La brigade du suicide*, Anthony Mann, USA, 1947, 92 mn

Introduit par une huile du Trésor, Elmer Lincoln Irey, ce film aux prétentions semi-documentaires nous raconte une chasse aux faux-monnayeurs menée de Detroit jusqu'à Los Angeles par des 'T' men (T pour Treasury), nommés ainsi par analogie aux 'G' men (G pour Government, p. 27). Nous suivons deux agents infiltrés, O'Brien, alias Harrigan (Dennis O'Keefe) et Genaro, alias Galvani (Alfred Ryder), qui laisse sa vie dans l'histoire, d'où le titre français.

Tout débute par une passionnante chasse au "Schemer", i.e., magouilleur, (Wallace Ford) dont on ne sait qu'une chose : il est amateur d'herbes chinoises ! Les héros se heurteront plus tard à deux effrayants tueurs, Moxie (Charles McGraw) et Brownie (Jack Overman).

La Schemer pratique une cryptographie infantile consistant à transcrire les caractères latins dans leur équivalent grec. Un graveur de faux billets prétend ne pas reconnaître des plaques fournies par "Harrigan", lui sauvant ainsi la vie ; il pense témoigner pour obtenir une réduction de peine... indulgence refusée par l'impitoyable Code qui le fait abattre par Moxie. Superbe photo de John Alton.

L'alibi Pierre Chenal, France, 1937, 81 mn

Ayant assassiné un vieil ennemi, le magicien de cabaret Winckler (Eric von Stroheim) paie Hélène (Jany Holt) pour qu'elle prétende avoir passé la nuit avec lui. Le commissaire Calas (Louis Jouvet) détruit cet alibi en la faisant séduire par son subordonné, l'inspecteur Laurent (Albert Préjean).

Le scénario de Marcel Achard est peu original mais la distribution superbe jusque dans les petits rôles : Florence Marly, Maurice Baquet, Margo Lion et Jean Témerson, sans oublier Roger Blin, l'inquiétant secrétaire de Winckler.

Les quatre cents coups François Truffaut, France, 1959, 100 mn

Première apparition d'Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud, 14 ans) dans le rôle d'un jeune adolescent mal dans sa peau. Sa mère (Claire Maurier) ne l'aime pas – ce qui renvoie à celle du réalisateur – et la découverte de l'existence d'un amant (Jean Douchet, mince) déséquilibre visiblement le gosse qui va jusqu'à raconter à l'instituteur (Guy Decomble) qu'elle est morte. Le "père" (Albert Rémy) est plutôt sympathique d'autant plus qu'il a reconnu un enfant qui n'était pas de lui. Le mal-être d'Antoine l'amène à sécher les cours, puis à tenter un vol de machine à écrire qui l'envoie en maison de correction.

Quand on revoit ce film aujourd'hui, on mesure ce que la Nouvelle Vague a apporté au cinéma. On tourne vraiment dans la rue et non pas dans un studio : les voitures, les réclames, la tourn e du laitier sont étonnants de véracité. Les scènes de classe, qui relèvent d'un style de cinéma plus traditionnel, sont très réussies : elle nous rappelle en particulier les quolibets des maîtres à l'égard des mauvais élèves et l'académisme de la littérature inflig e aux enfants, e.g., *Le lièvre* de Jean Richepin. Étonnante apparition de Georges Flamant (Dédé dans *La chienne*, p. 1560) dans le rôle du père d'un écolier ; Richard Kanayan, qui joue un autre camarade, reviendra dans *Tirez sur le pianiste* (p. 1565). Musique de Jean Constantin, auteur des immortelles *Pantoufles*.

Da hong deng long gaogao gua * pouses et concubines*, Yimou Zhang, Chine, 1991, 120 mn

Pingyao (Shanxi) dans les années 1930. Forc e d'interrompre ses études, la jeune Songlian (Li Gong) est devenue la concubine né 4 d'un important personnage. Ce qui veut dire que son maître peut l'honorer de sa présence et faire allumer les lanternes dans sa courette. Elle se heurte à l'hostilité de sa servante Yan'er, aux caprices de la né 3, l'ex-cantatrice Meishan et à l'arbitraire du maître qui fait brûler sa flûte, dérisoire souvenir d'un père décédé. Refusant de s'intégrer à ce panier de crabes, elle prétend être enceinte, ce qui lui confère des privilèges. Mais Yan'er a vu qu'elle a ses règles et en informe Zhuoyan, la né 2 "au visage de Bouddha et au cœur de scorpion" qui  vente la supercherie et fait punir Songlian dont les lanternes sont couvertes. Elle se venge en humiliant Yan'er qui se laisse mourir de froid dans sa courette. Toujours ostracis e, la fautive se saoule pour son anniversaire et livre malgré elle le secret qu'elle avait surpris : Meishan a un amant, le docteur Gao. Surprise en flagrant délit par Zhuoyan, la né 3 a droit au châtiment prescrit par la tradition : une petite pièce au sommet du bâtiment sert à pendre les adultérines. Songlian sombre dans la folie.

Illustration terrifiante d'une sujétion qui produit des bourreaux-victimes. Comme les horribles belles-mères de naguère qui avaient toutes été des brus maltrait es.

Dr. Strangelove *Docteur Folamour*, Stanley Kubrick, USA, 1963, 95 mn

Dans le but d'empêcher les "commies" de souiller ses fluides corporels, le général cinglé Ripper (Sterling Hayden), veut provoquer une guerre nucléaire avec l'URSS. Pour cela, il se contente d'envoyer ses bombardiers à l'attaque ; sachant que la réponse soviétique ne peut être que terrible, les Américains n'auraient alors d'autre choix que de la prévenir en déclenchant une offensive surprise. Ce plan, qui ravit le Gal. Turgidson (George C. Scott), chef des armées, ne fonctionne pas car on apprend à ce moment que les Russes viennent de mettre au point un système de réplique automatique qu'il est impossible d'arrêter. Les deux super-puissances sont donc obligées d'unir leurs forces pour stopper à tout prix les avions de Ripper. Ce qui réussit... presque car un des appareils, endommagé, ne reçoit pas le message d'annulation : on voit son commandant (Slim Pickens) qui n'a réussi à débloquer la bombe qu'en s'asseyant dessus, partir à califourchon sur l'engin de mort en agitant son chapeau texan, accompagné par la musique de *When Johnny comes marching home*.

Hélas, la lourdeur pachydermique de Kubrick décrédibilise son propos ; sur le même thème, *The Bedford incident* (p. 1746) sera bien plus efficace. Les militaires sont tous des abrutis qui ne rêvent que d'Apocalypse, le kit de survie en URSS contient une sorte de dictionnaire Tom Pouce condensé de Bible et de phrases russes, le premier ministre soviétique est bourré au téléphone, etc. Peter Sellers tient trois rôles, ceux de l'Anglais Mandrake, "group captain" assistant de Ripper, du président américain ainsi que du Dr. Strangelove, personnage dont l'énormité tue littéralement le film. Affublé d'un bras articulé comme sorti de *Son of Frankenstein* (p. 1112), donnant du "Mein Führer" au Président, cet Allemand à l'accent tudesque vante les lendemains radieux de l'après-bombe, la vie dans des souterrains profonds avec sélection des individus les plus aptes.

Bourde habituelle quant à la demi-vie qui mesure en fait le temps qu'il faut pour que la radioactivité diminue de moitié : le double de la demi-vie correspond à une diminution des trois quarts. Avec Peter Bull et Keenan Wynn.

Touchez pas au grisbi Jacques Becker, France, 1954, 96 mn

D'après Albert Simonin, le grand retour de Jean Gabin en gangster vieillissant (il chausse des lunettes à la fin du film) qui éprouve une certaine tendresse pour son vieux copain Riton (René Dary) – "P'tite tête de hérisson" – enlevé par la bande rivale d'Angelo (Lino Ventura) au moyen d'une inquiétante ambulance. Tout se termine par un affrontement sanglant qui voit la perte des lingots d'or, objets du litige et, surtout, la mort de Riton. Musique de Jean Wiéner et argot d'époque : grisbi, joncaille, sulfateuses, c'est bath tout ça ! Avec Paul Frankeur et Gaby Basset en "tôliers", Dora Doll et Jeanne Moreau en gagneuses.

The gold rush *La ruée vers l'or*, Charles Chaplin, USA, 1925, 95 mn

Revoir ce film, c'est feuilleter un album d'images : la danse des petits pains, la chaussure que Charlot fait cuire et dont il enlève les clous comme s'il s'agissait d'arêtes, le copain affamé qui le prend pour un poulet et le poursuit armé d'une hache. Sans oublier la maison en équilibre sur le bord d'une falaise ou la ville où il déblaie la neige devant une porte pour obstruer celle d'à côté... et arrête son petit trafic quand il s'aperçoit qu'il vient de bloquer celle de la prison. Et ce Nouvel An au saloon observé depuis la rue par un Charlot seul et triste.

Snow White and the seven dwarfs *Blanche-Neige et les sept nains*, Walt Disney, USA, 1937, 80 mn

Le premier long-métrage de Walt Disney reste son meilleur, que ce soit au niveau du graphisme, de l'histoire ou des chansons : on se souvient de *Siffler en travaillant*, *On rentre du boulot* ou encore d'*Un jour mon prince viendra*. La difficile tâche d'individualiser les sept nains n'est qu'en partie réussie. Dopey (Simplet) et Grumpy (Grincheux) se détachent largement du lot, les autres étant réduits à un trait particulier : Doc (Prof) est le chef, Sneezy (Atchoum) éternue, Bashful (Timide) rougit... quant à Sleepy (Dormeur) et Happy (Joyeux) l'un dort trop et l'autre n'est pas assez gai pour retenir notre attention. Les animaux ne sont pas individualisés à l'exception de la tortue, seule de son espèce et tellement en retard qu'elle est toujours à contre-courant.

Cartouche Philippe de Broca, France, 1962, 116 mn

Cela commence comme une comédie de cape et d'épée qui serait la suite en couleurs de *Fanfan la Tulipe* (p. 491) ; d'ailleurs Noël Roquevert reprend le rôle qu'il y tenait. Cartouche (Jean-Paul Belmondo) assisté de La Douceur (Jess Hahn) et La Taupe (Jean Rochefort) ne restent dans l'Armée que le temps de voler la solde. Les trois compères se retrouvent vite à Paris où Cartouche, évinçant Malichot (Marcel Dalio), devient roi des bandits. Il file le parfait amour avec la belle Vénus (Claudia Cardinale). Ce film léger et bon enfant s'assombrit alors progressivement : Cartouche, qui s'est entiché d'une aristocrate (Odile Versois), tombe dans un piège fatal qui coûtera la vie à Vénus, venue le délivrer. La fin est superbe et émouvante : au clair de lune, le carrosse doré où repose Vénus s'enfonce dans l'eau d'un étang. La bande se concerte : "– On finira comme prévu – Dans les mains du bourreau". Et que ça aille vite, répond Cartouche avant de s'élaner avec les autres à cheval dans la nuit.

Au début du film, le sergent Roquevert menace Cartouche avec un pistolet qu'il vient d'utiliser. Une arme à répétition en 1720 ?

Berlin express Jacques Tourneur, USA, 1949, 86 mn

Scénario de Curt Siodmak. Quatre militaires (dont Robert Ryan et Robert Coote) des puissances occupantes accompagnent de Paris à Berlin le Doktor Bernhardt (Paul Lukas) et sa secrétaire (Merle Oberon) pour une conférence censée ressouder les Alliés, objectif chimérique, puisque le film sortit juste avant le blocus de Berlin, début de la Guerre froide ! Les irrédentistes font tout pour arrêter le docteur, attentats dans le train et son enlèvement à Francfort ; les héros le recherchent dans une boîte de nuit avant de le retrouver dans les caves d'une brasserie fantôme, QG des nazis ; avec deux clowns, un méchant et un bon.

L'Allemagne de 1948, celle de *La scandaleuse de Berlin* et *Allemagne, année zéro* (pp. 1585, 1152), avec ses ruines, ses ramasseurs de mégots, son marché noir et son nazisme rampant. Ce n'est pas la compassion, teintée ou non de dérision, qui l'emporte, mais une atmosphère fantastique. Que Tourneur, servi par des seconds rôles inquiétants (Reinhold Schünzel, Otto Waldis), sait créer à travers les deux clowns, les couloirs du train, la brasserie désaffectée. Dernier plan sur un unijambiste entre les colonnes bien abimées de la Porte de Brandebourg.

Orphée Jean Cocteau, France, 1950, 91 mn

Cette transposition moderne du mythe d'Orphée est à moitié réussie : quand Orphée (Jean Marais) écoute sur les ondes des messages genre Radio-Londres – Jupiter rend sages ceux qu'il veut perdre –, quand la Mort (Maria Casares) vient le regarder dormir, ou encore quand il traverse la zone, décor de ruines où erre un vitrier incongru, en compagnie d'Heurtebise (François Périer) qui avance sans marcher. Et donc à moitié ratée : les références germanopratives qui culminent avec Aglaonice (Juliette Gréco et son vrai nez) et les pages blanches du recueil de poèmes de Cégeste (Édouard Dermithe), les trucages sommaires filmés à l'envers, sans parler du tribunal d'Enfer qui ressemble à une commission de spécialistes de l'Université... et une Eurydice (Marie Déa) d'une écœurante mièvrerie.

Dédée d'Anvers Yves Allégret, France, 1947, 86 mn

Scénario de Jacques Sigurd, avec Bernard Blier, Jane Marken et Simone Signoret – tous quatre se retrouveront dans *Manèges*, p. 1729 – dans le rôle de Dédée, une prostituée qui croit un instant pouvoir quitter son maquereau (Marcel Dalio, répugnant à souhait) et partir avec un trafiquant de passage (Marcello Pagliero).

Plombé par les poncifs, le film n'arrive pas à retrouver l'atmosphère du réalisme poétique. Malgré une excellente distribution et une superbe photographie. Touchant dernier plan : dans la rue du port où s'est dénoué le drame, arrivent, dans un petit matin brumeux, les travailleurs sur leurs vélos aux feux allumés.

The world according to Garp *Le monde selon Garp*, George Roy Hill, USA, 1982, 136 mn

Le sujet politique du roman de John Irving est le rejet de l'homme. L'infirmière Jenny (Glenn Close) a réussi à se faire féconder en profitant de l'érection d'un mourant, le T. S. (technical sergeant) Garp, ce qui lui a permis d'avoir un fils en évitant le mariage. Le best-seller *Sexual suspect* lui apporte plus tard la notoriété dans les milieux féministes. Sa grande maison devient un havre pour toute une faune d'ennemies jurées du mâle, dont une secte dont les membres se coupent la langue en l'honneur d'une martyre des hommes, Ellen James (Amanda Plummer), qui réprovoque d'ailleurs cette mutilation. Seule femme non agressive autour de Jenny, la transsexuelle Roberta (extraordinaire John Lithgow).

Élevé par une mère dévouée mais d'un puritanisme extravagant, Garp (Robin Williams) entame une carrière d'écrivain. Il vivrait presque normalement avec son épouse (Mary Beth Hurt) et ses enfants si, prenant ombrage d'une liaison, il ne provoquait un terrible accident dans lequel meurt un de ses fils. Ce qu'il reste de la famille se retrouve chez Jenny où Garp, tout juste toléré par les pensionnaires de sa mère, n'arrange pas son cas en écrivant un livre sur Ellen James. Quand Jenny est tuée par un activiste macho, c'est déguisé en femme qu'il se rend à la cérémonie interdite aux hommes : il échappe de peu au lynchage. Une ennemie d'enfance lui tire finalement dessus et il nous quitte entre la vie et la mort.

Tout cela est drôle, un peu bizarre, ainsi quand Garp, lassé d'être mordu par le chien Bonkers (= fou) du voisin, décide de mordre le molosse et lui arrache carrément un lambeau d'oreille. Derrière le rire, les larmes ne sont jamais très loin et le film, servi par des acteurs éblouissants, est souvent bouleversant.

Hume Cronyn et son épouse Jessica Tandy jouent les parents de Jenny.

La strada Federico Fellini, Italie, 1954, 104 mn

Fellini dans sa veine chrétienne. Zampanò (Anthony Quinn), un forain un peu fruste, s'attache les services de la simplette Gelsomina (Giulietta Masina) qu'il traite comme une serpillère. Le seul à lui montrer un peu d'humanité est un funambule (Richard Baseheart) surnommé il Matto (le Fou) qui ne rate aucune occasion de brocarder celui qu'il surnomme Ciufile – déformation de *fucile*, fusil ; Zampanò finit par se venger en lui portant un mauvais coup mortel. Gelsomina perd alors la boule – “il Matto sta malè” – et son patron l'abandonne glorieusement sur une route de montagne. Quelques années plus tard, la brute entend parler de la jeune femme, morte depuis, et éprouve alors un semblant de remords.

Actrice limitée qui abuse des roulements d'yeux, Masina est émouvante dans ce qui fut le rôle de sa vie. Scène de mariage typique de Fellini avec tables en plein vent dans un espace ouvert parfaitement sinistre. Musique de Nino Rota.

Maboroshi no hikari *Maborosi*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 1995, 110 mn

Après le suicide de son mari Ikuo, Yumiko fait un mariage arrangé avec un veuf et quitte Ōsaka pour un village de pêcheurs proche de Wajima, dans la péninsule de Noto. Tout irait très bien avec son second époux Tamio si elle n'était obsédée par la mort du premier. Un jour de grande déprime, Tamio lui raconte que son père a jadis vu sur la mer une lumière qui l'appelait : c'est sans doute une vision (*maboroshi*) du même ordre qui a poussé Ikuo à marcher sur la voie ferrée.

Film lent, contemplatif, dialogues spartiates et cadrages soignés : une fenêtre qui donne sur la mer, l'escalier de la vieille maison de Wajima traversée d'un rayon de soleil, le passage des saisons. Une procession funèbre le long d'une plage, Yumiko immobile à côté du bûcher et un plan comme sorti d'une gravure d'Edvard Munch. Trop longue, cette œuvre dégage un indéniable ennui.

Biutiful Alexandro G. Iñárritu, Espagne, 2010, 148 mn

Uxbal (Javier Bardem) vit de petits trafics à la limite de la légalité. Nous le suivons dans les rues de Barcelone alors qu'il "assiste" des Sénégalais dans leurs ventes à la sauvette ; il "s'occupe" aussi de la main-d'œuvre chinoise clandestine avec des résultats douteux – 25 morts par asphyxie car il a lésiné sur un chauffage d'appoint – tout en gérant comme il peut ses rapports avec une épouse volage et droguée. Il a aussi le don de parler aux morts, du moins tant que leur âme ne les a pas quittés. Ce personnage discutable est une sorte de médiateur.

Son père, mort à l'âge de vingt ans, a été ramené momifié du Mexique. Uxbal, atteint d'un cancer en phase terminale, rencontre en rêve ce tout jeune homme dont il vient de découvrir les traits lors d'une exhumation : père et fils disparaissent dans un bois de bouleaux. Magnifique.

The verdict Don Siegel, USA, 1946, 83 mn

Londres, 1890. Le superintendant Grodman (Sydney Greenstreet) est horrifié d'apprendre que l'homme qu'il vient de faire pendre était innocent. Il perd son poste au profit de l'arrogant Buckley (George Coulouris) qui doit bientôt mener une enquête sur un autre meurtre pour lequel il envoie un supposé coupable (Paul Cavanagh) à la potence. Celui-ci y échappe *in extremis* grâce aux aveux de Grodman : ayant en fait découvert le véritable coupable du premier meurtre contre lequel la Justice ne pouvait rien, il l'avait exécuté en commettant un crime parfait. Ses aveux, qui montrent l'incompétence de Buckley, permettent accessoirement au superintendant d'expier l'erreur judiciaire qu'il avait jadis commise.

Avec Rosalind Ivan, Jean Lorring et surtout Peter Lorre, partenaire attitré de Greenstreet ; petit rôle de pasteur pour... Arthur Shields.

The moon and sixpence Albert Lewin, USA, 1942, 88 mn

L'agent de change Strickland (George Sanders) quitte sa famille pour s'établir à Paris où il commence à peindre. Tout en se montrant d'une muflerie sans égale : il remercie un généreux collègue qui l'hébergeait, Stroeve (Steven Geray), en lui chipant sa femme. Puis il part pour Tahiti où il meurt de la lèpre.

Même si le peintre est anglais et la lèpre pas la syphilis, il s'agit bien de la vie de Paul Gauguin ; l'insert couleurs de la fin est d'ailleurs tout à fait dans le style du maître de Pont-Aven. L'histoire est contée par un écrivain (Herbert Marshall), pénible procédé narratif cher à Somerset Maugham – cf. *The razor's edge*, p. 1816, avec le même Marshall – qui renforce l'académisme du film.

Juninatten *Nuit de juin*, Per Lindberg, Suède, 1940, 89 mn

Kerstin (Ingrid Bergman) est victime d'une tentative de meurtre quand elle quitte son amant. Elle en réchappe de justesse et part travailler dans une pharmacie de Stockholm sous une autre identité. Quand son ex vient la relancer, elle fait un malaise mais un valeureux médecin vole à sa rescousse ; *happy end*.

Le scénario est insipide et mal exploité. Ainsi, un fouille-merde dans le style Isopod (*Five star final*, p. 786) qui a reconnu Kerstin veut-il la crucifier dans son journal ; mais il se fait promptement recadrer. Reste la lumineuse beauté de l'actrice dont c'est le dernier film avant son départ pour Hollywood... où elle devait trouver des metteurs en scène à la mesure de son talent.

Donzoko *Les bas-fonds*, Akira Kurosawa, Japon, 1957, 125 mn

Moins désinvolte que Renoir (p. 993), Kurosawa transpose la pièce de Gorki à l'époque Edo, dans une habitation collective (nagaya) particulièrement sordide. Le taudis est géré par Rokubei (Ganjirō Nakamura) et son épouse Osugi (Isuzu Yamada), laquelle est jalouse de sa sœur Okayo (Kyōko Kagawa) que lui préfère le voleur Sutekichi (Toshirō Mifune). Qui sera emprisonné, dénoncé par Osugi, pour le meurtre de Rokubei qui n'est pourtant qu'un accident.

Kurosawa s'est surtout intéressé à la description du petit peuple, dont il a fait revivre le dialecte et les intonations perpétués par les conteurs de rakugo. La nagaya abrite un rétameur (Eijirō Tono), un ancien samourai (Minoru Chiaki), un acteur alcoolique (Kamatari Fujiwara), un joueur (Kōji Mitsui), etc. Les personnages s'adonnent finalement à une danse effrénée interrompue par une annonce "L'acteur s'est pendu"... drôle d'idée, alors qu'on s'amusait si bien !

Malgré ses qualités, le film est un peu lassant, à cause peut-être de sa structure éclatée dont aucun personnage ne se détache vraiment, sauf celui, attachant, du pèlerin de passage (Bokuzen Hidari).

Zéro de conduite Jean Vigo, France, 1933, 42 mn

“Jeunes diables au collège”. Le principal, nain (!) à grande barbe (Delphin), entend “Je vous dis merde”, une gigantesque bataille de polochons révolutionne le dortoir. Plus tard, les enfants juchés sur le toit perturbent une cérémonie en présence du préfet (Louis de Gonzague-Frick, poète qui fut ami d’Apollinaire). Bien loin d’*If...* (p. 85), ce film (gentiment) anarchisant fut interdit !

Un pion décalé (Jean Dasté) imite Charlot sous le préau tandis qu’un professeur laisse deviner ses penchants pédophiles. Musique de Maurice Jaubert.

La caduta degli dei *Les damnés*, Luchino Visconti, Italie, 1969, 150 mn

Le SS Aschenbach (Helmut Griem) prend le contrôle d’un empire industriel en manipulant Martin (Helmut Berger), un héritier perturbé qui couche avec sa mère (Ingrid Thulin), avant de l’obliger à se suicider en compagnie de son amant (Dirk Bogarde) au terme d’une lugubre cérémonie de mariage.

Lourdement démonstratif, le film ne se départ de son académisme glacé que durant un quart d’heure, évocation de la Nuit des Longs Couteaux (juin 1934). Le personnage de Martin est abject : sorte de Stavroguine, il viole une fillette puis attend qu’elle se pend de honte. La musique de Maurice Jarre est un auto-plagiat (*Docteur Jivago*, p. 1040) ; avec Charlotte Rampling et Umberto Orsini.

Beetlejuice Tim Burton, USA, 1988, 92 mn

Première réussite de Tim Burton. Les Maitland (Alec Baldwin et Geena Davis) décèdent accidentellement après avoir tout juste emménagé dans leur maison de Nouvelle-Angeterre. Fantômes désœuvrés, ils ont la désagréable surprise de voir arriver de nouveaux propriétaires, les Deetze, qu’ils comptent bien chasser en les épouvantant. Mais ce n’est pas si facile ; d’abord il faut se faire remarquer, puis – et ce n’est pas évident – faire peur. Or, M. Deetze (Jeffrey Jones) est un yuppie qui trouve qu’on pourrait faire un parc thématique très rentable centré sur les fantômes. Tout se passe donc très mal pour les infortunés Maitland jusqu’au moment où la jeune Lydia Deetze (Winona Ryder), passée de leur côté, sollicite l’aide de Betelgeuse (Michael Keaton), sorte de démon irresponsable. Tout rentre finalement dans l’ordre et les deux familles cohabitent pour le plus grand ravissement de Lydia.

Les mésaventures des Maitland font penser au vain combat des tanuki de *Pompoko* (p. 229) incapables d’épouvanter les humains. Pour amener Lydia à prononcer son nom, Betelgeuse suggère la charade Beetle + Juice, d’où le titre. Petit rôle pour Sylvia Sidney qui officie dans un au-delà dont la pittoresque salle d’attente est peuplée de créatures cauchemardesques.

Va savoir Jacques Rivette, France, 2001, 148 mn

On retrouve la passion de Rivette pour le théâtre (Pirandello : *Come tu mi vuoi*), comme dans *Paris nous appartient* (p. 253), mais sans le complotisme abscons et agaçant dont il a parfois tendance à abuser.

L'histoire entremêle trois couples : le metteur en scène Ugo (Sergio Castellito) et sa compagne et actrice Camille (Jeanne Balibar, qui joue la pièce en italien), le philosophe Pierre (Jacques Bonnaffé) qui n'a toujours pas terminé sa thèse d'État sur Heidegger et son épouse Sonia (Marianne Basler), enfin le frère et la sœur Desprez (Bruno Todeschini et Hélène de Fougerolles). L'intrigue s'enroule autour d'un ancien amour, du vol d'une bague et de la recherche d'un improbable manuscrit de Goldoni *Il destino veneziano* qui se trouve finalement – on veut bien le croire – au milieu des livres de cuisine de maman Desprez (Catherine Rouvel). Après une fuite de Camille par les toits, un étonnant duel à la vodka oppose Ugo et Pierre dans les cintres du théâtre. Il clôt cette œuvre jubilatoire, véritable moment de bonheur cinématographique. Petit rôle pour le cinéaste Claude Berri.

Zardoz John Boorman, Grande-Bretagne, 1974, 106 mn

Une étrange bulle coupée d'un monde extérieur abandonné aux "brutaux" abrite des individus éternellement jeunes qui ont fini par perdre le goût de la vie. Tout a été tellement bien verrouillé par les concepteurs qu'il est impossible non seulement de mourir, mais aussi de détruire ce microcosme de l'intérieur. Des immortels moins dégénérés que les autres parviennent à y faire entrer Zed (Sean Connery), un brutal qui réussira à tout démolir avant de s'enfuir avec une femme du groupe (Charlotte Rampling) pour repartir à zéro et fonder une famille.

Lieu mémorable de ce conte philosophique, la réserve où sont parqués, dans un éternel gâtisme, les pères fondateurs de la bulle. Zardoz, contraction du *Wizard of Oz* (p. 1314), est le nom du faux dieu créé à l'usage des brutaux ; il se promène dans une sorte de tête géante inspirée du *Château des Pyrénées* de René Magritte.

Tony Rome *Tony Rome est dangereux*, Gordon Douglas, USA, 1967, 106 mn

Miami. Tony Rome (Frank Sinatra), détective privé aussi décontracté que désargenté, est chargé de retrouver la broche perdue par la jeune Diana (Sue Lyon de *Lolita*, p. 240, déjà en fin de carrière). Il met au jour un chantage à l'égard de Rita (Gena Rowlands), la belle-mère bigame de Diana. C'est superficiel, sympathique et sans temps mort. On retiendra l'image nocturne d'un individu creusant une fosse pour y enterrer Nimmo, l'évanescent premier époux de Rita.

Clin d'œil à *Rear window* (p. 1008) : un jeune homme s'étire sur le pont d'un bateau avant d'être immédiatement rappelé au devoir par une invisible épouse.

The killers *Les tueurs*, Robert Siodmak, USA, 1946, 103 mn

D'après Hemingway, un joyau du film noir. Le narrateur Nick Adams (Phil Brown) est témoin de l'arrivée de deux tueurs (Charles McGraw et William Conrad) venus régler son compte au "Suédois" Ole (Burt Lancaster), lequel attend son sort, résigné : sa mort est inéluctable et d'ailleurs, il l'a bien cherchée.

Un détective (Edmond O'Brien) de la société d'assurances qui doit verser une petite prime à sa mort, remonte dans son passé, ce qui nous vaut une série de flash-backs. C'est d'abord l'ami d'enfance (Sam Levene), maintenant flic, qui raconte comment, devenu l'amant de la belle Kitty Collins (Ava Gardner), Ole s'était laissé enchrister à sa place. Puis, un camarade de cellule (Vince Barnett de *Scarface*, p. 422) nous apprend qu'il se retrouva mêlé à un hold-up en compagnie de Blinky (Jeff Corey), Dum-dum (Jack Lambert) et Colfax (Albert Dekker), lequel l'avait supplanté comme amant en titre de Kitty durant sa mise à l'ombre. Au moment du partage, Ole vola les voleurs et s'enfuit à Atlantic City avec la belle qui ne tarda pas à l'abandonner, emmenant l'argent. On finit par comprendre que ce vol au troisième degré était télécommandé par Colfax, désireux de ne rien partager, sauf avec Kitty, qui apparaît comme le personnage le plus négatif de l'histoire – la femme fatale par excellence.

Alors pourquoi la passivité d'Ole face aux tueurs ? Parce que, Colfax l'ayant croisé par hasard, il lui semblait évident que celui qu'il croyait avoir détrossé vienne s'occuper de lui. Mais pourquoi ce dernier l'a-t-il fait tuer ? Parce que sinon, il aurait compris la machination. Remake de Don Siegel (p. 1341).

Husbands John Cassavetes, USA, 1970, 142 mn

Chronique d'une sorte de monstrueuse cuite prise par trois hommes de quarante ans désemparés par le décès d'un ami commun. Elle est prétexte à une interminable séquence, filmée en gros plans où les copains, déjà bien éméchés, s'acharnent à faire reprendre *ad nauseam* la même chanson à une femme mûre lors d'un concours de chant improvisé. Après en être venu aux mains avec son épouse, Harry (Ben Gazzara) décide de s'envoler pour Londres où les deux autres le suivent. Ils y passent une nuit sinistre en compagnie de femmes rencontrées au casino : Gus (John Cassavetes) n'arrive à rien avec son Anglaise indécise (Jeanny Runacre), alors qu'Archie (Peter Falk) a une attaque de puritanisme quand son Asiatique se met à fondre. Harry semble mieux loti avec, pour lui tout seul, trois femmes aux allures de prostituées. Il reste à Londres alors qu'Archie et Gus réintègrent piteusement leurs familles new yorkaises avec leur plein de cadeaux pour les enfants. Archie se demande ce qu'Harry va devenir sans ses deux amis. Est-ce ainsi que les hommes vivent ?

Le plus cassavétien des films de l'auteur et aussi son plus désespéré.

La meglio gioventù *Nos meilleures années*, Marco Tullio Giordana, Italie, 2003, 351 mn

Nous suivons Nicola (Luigi Lo Cascio) et son frère Matteo (Alessio Boni) depuis 1966 jusqu'au début des années 2000. Nicola, psychiatre, vit avec la pianiste Giulia (Sonia Bergamasco) qui le quitte pour les Brigades Rouges. Matteo, devenu flic, se sent mal aimé et finit par se suicider ; sa chère Mirella (Maya Sansa) finira par se rapprocher de Nicola dans le *happy end* final.

La narration replace les personnages dans le contexte de l'époque : crue de l'Arno, gauchisme et antipsychiatrie, mafia sicilienne. Mais l'aspect politique est mal développé malgré la longueur de l'œuvre, plus satisfaisante comme saga familiale : l'épisode centré autour de la mort de Matteo est émouvant. Beaux décors italiens, de Turin à Stromboli en passant par Florence et la merveilleuse campagne siennoise. Adriana Asti joue la mère du protagoniste.

The favourite Yórgos Lánthimos, Grande-Bretagne, 2018, 119 mn

Anne (Olivia Colman), dernière de la lignée des Stuart, est une reine souffreteuse dépourvue d'héritier malgré ses nombreuses grossesses ; quatorze lapins de compagnie sont les substituts de ses enfants morts-nés. Sarah Churchill (Rachel Weisz), femme du Marlborough de la chanson, a pris un grand ascendant sur la souveraine et les politiciens – qu'ils cherchent ou non à arrêter la guerre contre Louis XIV – doivent en passer par elle. Entrée à son service comme servante, sa cousine déclassée Abigail (Emma Stone) finit par la supplanter auprès de la Reine dont elle devient gardienne de la bourse privée et aussi sa complice sexuelle – elle n'a pas sa pareille pour mettre la langue au fond d'elle-même, dit Anne. Le film se termine au début des années 1710 : les Marlborough ont été chassés d'Angleterre – ils reviendront avec les Hanovre – et Abigail continue à se rendre indispensable à la Reine vieillissante... malgré son aversion des lapins.

Bon film, belles images comme sorties de Vermeer. Mais Lánthimos nous avait habitués à des œuvres plus dérangeantes.

A star is born Bradley Cooper, USA, 2018, 130 mn

Le scénario bien connu (première version : *What price Hollywood?*, 1932) est transposé dans le milieu de la chanson. Le réalisateur en personne interprète le Pygmalion alcoolique avec Lady Gaga en étoile montante. Comparé aux versions de William Wellman ou de George Cukor (pp. 773, 992), les personnages et la description du milieu sont appauvris au profit de longues séquences musicales chantées par les héros, séparément ou en duo. Émouvant final avec *I'll never love again* interprété par l'actrice principale.

Capharnaüm Nadine Labaki, Liban, 2018, 126 mn

Plongée haletante dans le monde des laissés-pour-compte de Beyrouth qui vivent d'expédients divers et de petits trafics plus ou moins sordides. Zain (12 ans) est chassé par ses parents qui viennent de vendre sa petite sœur : elle meurt bientôt d'une fausse couche. Le gamin attaque son "beau-frère" au couteau ; il est condamné à cinq ans de prison.

Concession scénaristique – sinon le film serait trop désespérant – Zain obtient finalement un passeport tandis que l'Éthiopienne sans papiers dont il gardait le bébé retrouve son fils. Comme dans *Les quatre cents coups* (p. 521), le dernier plan se fige sur une image de l'enfant qui sourit enfin.

Black Klansman Spike Lee, USA, 2018, 135 mn

Au départ chargé d'infiltrer le Black Power, le policier noir Ron Stallworth (John David Washington) repère une annonce du KKK à laquelle il répond par téléphone au moyen d'une débauche de "coons", "kikes" (négros, youpins) qui lui attirent une immédiate sympathie. Et finit même par entrer en contact avec le grand chef en personne, David Duke, qui lui confie reconnaître les authentiques Aryens à la voix : les Nègres prononceraient "are" comme "arrheu" ! Ce n'est pas le cas de Ron qui doit malgré tout se faire doubler pour l'image – c'est le contraire du cinéma – par un collègue (Adam Driver) à la peau moins voyante, un Juif qui redoute de devoir baisser son pantalon pour montrer qu'il n'est pas "circonstancié". L'initiative de Stallworth permettra de démasquer deux membres du KKK infiltrés dans le Saint des Saints de la défense américaine, le NORAD, et de déjouer un projet d'attentat contre l'activiste noir Jerome Turner (Harry Belafonte).

Malgré son côté démonstratif (mais l'histoire est authentique), le film a su capter la mentalité et l'humanité – même si elle est méprisable – de ces petits nazis, en particulier celle du couple formé par Felix (Jasper Pääkkönen) et Connie (Ashlie Atkinson), d'autant plus effrayants qu'ils sont criants de vérité.

The dictator Larry Charles, USA, 2012, 99 mn

Aladeen (Sacha Baron Cohen), dictateur de Wadiya, se rend à New York – Brooklyn plus précisément – en compagnie de son ministre Tamir (Ben Kingsley) qui tente en vain de le remplacer par un sosie pour proclamer la démocratie.

Ce film dédié à la mémoire de Kim Jong-il est un peu la sauce rallongée de *Borat* (p. 1326) avec son comique juif version lourdingue ; mais l'effet de surprise est passé et le résultat est assez poussif. À noter cette illustration sans frais du féminisme d'Aladeen quand il apprend que son épouse est enceinte : "Is it a boy or an abortion?". Le palais dictatorial est celui du parc Maria Luisa de Séville.

Nora inu *Chien enragé*, Akira Kurosawa, Japon, 1949, 123 mn

Un des plus grands Kurosawa, qui reforme le tandem de *L'ange ivre* (p. 451). Une pickpocket permanentée vole son pistolet chargé de sept balles au flic novice Murakami (Toshirō Mifune). Plus que le blâme professionnel, c'est la responsabilité par rapport aux victimes de son Colt qui le travaille. Longue enquête, de femme en femme, avec Satō (Takeshi Shimura) un collègue plus âgé qui sera gravement blessé en découvrant l'assassin Yusa, lequel tirera les dernières balles sur Murakami avant un corps à corps au milieu des fleurs.

Plongée dans le Japon interlope de l'après-guerre : trafics, boîtes de nuit, entraînues et misère psychologique. Dans une descente aux Enfers typique du réalisateur (cf. *Ikiru*, *Entre le Ciel et l'Enfer*, pp. 1726, 174), Murakami en vagabond démobilisé écume les bas-fonds de Tōkyō à la recherche de pourvoyeurs d'armes. Tout ça dans la touffeur de l'été, la sueur, les ventilateurs et un violent orage qui permet au héros d'identifier le tueur à son pantalon blanc maculé de boue.

L'empathie de Kurosawa s'attache à un homme dont la femme vient d'être tuée qui s'acharne contre les tomates qu'elle avait plantées. Elle s'étend même au triste assassin qui, une fois pris, se met à sangloter comme un enfant.

L'enfant sauvage François Truffaut, France, 1970, 81 mn

Chronique sobre de l'interaction difficile entre un médecin et un enfant trouvé dans les bois de l'Aveyron dont il essaie d'éveiller l'intelligence. Mais un mur se dresse, celui du langage, car "Victor" ne comprend à aucun moment son importance et n'apprend donc pas à parler. Contrairement à *The elephant man* (p. 601), centré sur le monstre, c'est ici le médecin Jean Itard, incarné par Truffaut, qui a la vedette et nous émeut par son obstination sincère et généreuse.

Raw deal *Marché de brutes*, Anthony Mann, USA, 1948, 75 mn

Joe (Dennis O'Keefe) s'évade pour retrouver Coyle (Raymond Burr) et toucher l'argent que ce dernier lui a promis en échange de son silence avant de s'embarquer avec Pat (Claire Trevor) pour l'étranger. À cause de la prégnance du Code, le spectateur sait d'emblée que ce plan ne peut pas réussir : c'est donc un personnage tragique qu'il voit rencontrer l'amour de la jeune Ann (Marsha Hunt) ou affronter l'effrayant Fantail (John Ireland) que Coyle, peu désireux de régler ses dettes, a lancé contre lui.

La photographie nocturne de John Alton est splendide et Claire Trevor, qui commente l'action en voix off, touchante dans son amour meurtri pour Joe qui lui a préféré Ann. La scène où Coyle ébouillante sa maîtresse en train de danser annonce *The big heat* (p. 986).

The french connection William Fiedkin, USA, 1971, 104 mn

Depuis qu'ils surveillent les agissements du douteux Boca (Tony Lo Bianco), Doyle, alias Popeye (Gene Hackman) et son adjoint Russo (Roy Scheider) sont sur la piste d'une filière qui approvisionne New York en drogue depuis Marseille ; le produit est en fait dissimulé dans la grosse Lincoln d'un journaliste français qui voulait arrondir ses fins de mois.

Ce film d'action très réussi est une succession de filatures et de poursuites. Popeye, semé par Charnier (Fernando Rey) dans une gare, réussit par contre à rattraper un tueur (Marcel Bozzuffi) au terme d'une spectaculaire course de vitesse avec le métro aérien. New York est la vedette cachée du film, tout comme le sera Marseille dans sa seconde partie (p. 701).

Le journaliste passeur de drogue renvoie à Jacques Angelvin, présentateur de l'émission télévisée de 12h30 *Paris-Club*, poissé à New York en 1962. Un fait-divers qui avait inspiré, de façon plus lointaine, *Le corniaud* (p. 1557).

High plains drifter *L'homme des hautes plaines*, Clint Eastwood, USA, 1973, 105 mn

Il y a un cadavre dans le placard des citoyens de Lago. Venu pour venger la victime, l'Étranger (Eastwood) viole carrément une femme – qui l'avait bien cherché dirait Dupond-Moretti – et, investi des pleins pouvoirs, nomme shérif le nain du village avant de faire repeindre en rouge cette ville de lâches qu'il rebaptise Hell. Il la laisse incendier par les bandits (dont Geoffrey Lewis) contre lesquels il était censé la défendre avant d'intervenir.

Tourné au bord du lac de Mono (sierra Nevada), ce premier western a un fort relent de spaghetti ; les mêmes thèmes, images et obsessions reviendront, en moins démagogique, dans *Pale rider* et *Unforgiven* (pp. 1199, 1572).

American beauty Saul Mendes, USA, 1999, 122 mn

Lester (Kevin Spacey) perd son travail, son épouse Carolyn (Annette Bening) le trompe avec le "roi de l'immobilier" et sa fille Jane a une liaison avec le fils du voisin Ricky, petit revendeur de drogue. Le sexe semble la seule possibilité d'évasion, ainsi Lester convoite-t-il Angela, copine de classe de Jane, tout en étant lui-même désiré par le père de Ricky, un militaire homophobe qui, ne supportant pas sa propre homosexualité, finit par tuer Lester au moment où il s'était réconcilié avec le Monde.

La critique du mode de vie américain est réussie, mais pas spécialement originale. Quant à l'enfermement petit bourgeois, Fassbinder a fait mieux avec *Pourquoi monsieur R. est-il atteint de folie meurtrière ?* (p. 320).

I vitelloni Federico Fellini, Italie, 1953, 102 mn

Littéralement “Les bœufs”, ces tristes personnages sont les fils oisifs et vieillissants de la petite bourgeoisie d’une ville de province. Leopoldo (Trieste), qui se prend pour un auteur de théâtre, passe une soirée à lire sa pièce à un vieux cabotin de passage mais s’enfuit quand il comprend que l’autre s’intéresse à autre chose qu’à sa prose. Alberto (Sordi) veut régenter la vie affective de sa sœur, coupable d’aimer un homme marié ; dans une scène d’anthologie, il fait un bras d’honneur à des ouvriers depuis une voiture mais le tacot tombe en panne et ses passagers se font molester par les prolétaires. Le minable en chef est le bellâtre Fausto (Franco Fabrizi) qui essaie de séduire la patronne de la boutique de bon-dieuseries où son beau-père lui a trouvé du travail. Sa femme, qu’il avait épousée par nécessité, fait une fugue à cause de ses infidélités ; et malgré ses trente ans, ce personnage reçoit de son père (Jean Brochard) une raclée à coups de ceinture.

Le plus jeune, Moraldo (Franco Interlenghi), aura le courage de sauter le pas et de rompre avec cette médiocrité : il part en train, peut-être pour Rome comme Fellini. Bien que tourné à Viterbo (et Ostie pour le bord de mer), le film a l’allure d’un règlement de compte avec une jeunesse riminiennne que le réalisateur évoquera à nouveau dans une œuvre plus aboutie, *Amarcord* (p. 1222). Musique pénible et sirupeuse digne de Miklós Rózsa ; elle est pourtant signée Nino Rota !

Dillinger Max Nosseck, USA, 1945, 70 mn

Le Robin des Bois de la Crise est devenu un tueur froid, cruel et surtout dénué d’humour, campé par le quasi-débutant Laurence Tierney : après avoir abattu Dillinger, il fallait aussi tuer son image. Mis en scène par un tâcheron sur un scénario passe-partout signé (et peut-être dû à) Philip Yordan. Avec Elisha Cook, Marc Lawrence et Eduardo Ciannelli.

Fat city John Huston, USA, 1971, 97 mn

À Stockton, ville pauvre de Californie, l’itinéraire parallèle de deux minables qui cherchent à “s’en sortir” au moyen de la boxe. Tully (Stacey Keach), après un début de carrière prometteur, a plongé quand sa femme l’a quitté ; ce n’est pas Oma (étonnante Susan Tyrrell), une pocharde agressive, qui l’aidera à remonter la pente. Le débutant Ernie (Jeff Bridges) a réussi à se faire mettre KO au bout de 23 secondes... ce qui n’est guère encourageant. Les deux copains qui s’étaient perdus de vue se retrouvent dans un bar : ils viennent chacun de remporter un combat de justesse et n’ont pas perdu leur croyance en l’Eldorado (Fat city), contrairement au pathétique vieillard qui les sert auquel ils se sentent supérieurs. L’Amérique des “losers”, vue avec empathie par Huston.

Xiao cai feng *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, Sijie Dai, Chine, 2002, 106 mn

La Chine de la Révolution Culturelle. Deux étudiants sont envoyés dans une région montagneuse au-delà de "l'Œil du Ciel", pour y être rééduqués. Ce qui signifie être soumis à l'arbitraire d'un chef de village illettré, pas vraiment méchant, mais arbitraire tout de même. Luo, fils de dentiste, bricole une roulette pour soigner la prémolaire du potentat. Ma, musicien, arrive à garder son violon en affublant les œuvres classiques de titres du genre *Mozart pense au président Mao*. Les deux partagent un certain don de conteur qui leur permet d'enjoliver les péripéties d'un film nord-coréen et même de récidiver en inventant de toutes pièces un film du grand allié albanais dont l'héroïne s'appellerait Ursule Mirouët.

La grande affaire des deux garçons est la Petite Tailleuse, référence au métier de son grand-père. C'est pour elle qu'ils volent des livres interdits, traductions de classiques principalement français – d'où Ursule Mirouët – qu'ils passent des nuits à lui lire car elle est illettrée. Luo la séduit et la met enceinte et c'est Ma qui trouve, en le payant avec un livre interdit, le médecin qui accepte de l'avorter.

Un jour, elle s'en va, abandonnant les deux garçons toujours assignés à résidence. C'est Balzac, dit-elle, qui lui a donné l'envie de partir en changeant sa perception de la féminité. Vingt ans plus tard les deux garçons, désormais solidement ancrés dans la réussite, évoquent à Shanghai celle dont ils furent tous deux amoureux et dont la trace s'est perdue à Hong Kong.

Vesnicky má stredisková *Mon cher petit village*, Jiří Menzel, Tchécoslovaquie, 1985, 98 mn

Křečovice, au sud de Prague, dont l'activité est centrée sur la coopérative. Le médecin distrait (Rudolf Hrušínský), qui conduit en récitant *Le dormeur du val*, enchaîne les accidents de voiture. Le villageois Turek (Petr Čepek) est d'une jalousie malade; à juste titre car son épouse le trompe avec le vétérinaire en chef. Le lieu des ébats est la maison d'Otík (János Bán), l'idiot du village dont le chauffeur Pávek (Marián Labuda) a fait son aide. Quand Otík lui fait faire une marche arrière désastreuse avec son camion, Pávek décide de s'en séparer et l'envoyer à Prague, ce qui tombe bien, car une huile de la capitale saurait comment utiliser la maison laissée vacante. Mais Pávek aime trop Otík qui restera finalement dans son village pour continuer à se rendre le matin à la coopérative en compagnie de son chef. Silhouettes à la Laurel et Hardy, le grand Otík tentant de régler son pas sur celui du petit Pávek : on pense à *Bonnie Scotland* (p. 1525).

Comme dans *Une blonde émoustillante* (p. 276), tout baigne dans un éternel été où l'on semble surtout occupé à boire de la bière à la bonne température derrière le mur du cimetière.

La vie et rien d'autre Bertrand Tavernier, France, 1989, 131 mn

Comme le récent *Au revoir là-haut* (p. 705), le film est avant tout une évocation du carnage de la Grande Guerre. Nous croisons des personnages à la recherche de disparus, une quête qui n'est pas toujours dictée par l'amour. Il faut des années, en effet, pour qu'un "porté manquant" soit déclaré mort, ce qui pose des problèmes aux héritiers. La hiérarchie, en cet automne 1920, cherche au contraire un soldat inconnu, mais "pas un Boche ou un Bicot". Il y aussi ceux qui vivent de la mort, comme ce sculpteur (Maurice Barrier) qui voit un nouvel âge d'or dans la prolifération des monuments commémoratifs ou le douteux Dilatoire (!, Pierre Trabaud) qui escroque les familles désemparées.

Au centre de l'intrigue, le Cdt. Delaplane (Philippe Noiret), militaire pacifiste comme il n'y en a qu'au cinéma et comptable méticuleux des morts de la guerre ; on pense au *Général de l'armée morte* (p. 819). Il croise la route d'Irène (Sabine Azéma), une bourgeoise en quête de son époux manquant, sans savoir que la jeune Alice (Pascale Vignal) recherche le même homme qu'elle a connu sous un autre nom. L'idylle amorcée entre Delaplane et Irène projette comme un rayon de soleil couchant sur cette désolation.

Une impressionnante friche industrielle sert de décor aux "Ateliers Warin". Premier scénario de Jean Cosmos pour Tavernier.

Crainquebille Jacques Feyder, France, 1922, 76 mn

D'après Anatole France, l'histoire d'un camelot accusé à tort d'avoir dit "Mort aux vaches" à un agent de police (Félix Oudart) ; après quinze jours de prison, il est ostracisé par sa clientèle féminine et sombre dans l'alcool. Un gamin (Jean Forest de *Visages d'enfants*, p. 1657) l'empêche *in extremis* de se jeter à l'eau.

Ce film brillant vaut pour l'interprétation de Maurice de Féraudy (le parolier de *Fascination*) dans le rôle-titre. Et l'originalité de la mise en scène : anamorphoses pour exprimer le désarroi de l'accusé lors du procès, buste de la Justice qui s'anime. Document d'époque, les Halles grouillantes d'activité.

Journey to the center of the Earth *Voyage au centre de la Terre*, Albert Levin, USA, 1959, 124 mn

Spectacle familial tout à fait réussi avec descente dans un volcan islandais au moyen de l'appareillage des années 1880, notamment ces lampes de Ruhmkorff qui n'ont jamais existé que chez Jules Verne. Champignons géants et gros lézards de l'ère secondaire – des dimetrodons – et ruines de l'Atlantide en prime. James Mason campe un professeur écossais, célibataire endurci et misogyne, qui se voit imposer la compagnie d'une femme (Arlene Dahl) dans l'expédition.

La vie des morts Arnaud Desplechin, France, 1991, 50 mn

Un jeune homme est entre la vie et la mort à l'hôpital après une tentative de suicide. Toute la famille, frères, sœurs et cousins aux improbables patronymes irlandais, se réunit autour de ses parents dans l'attente de l'inéluctable.

Moyen-métrage de Desplechin sorti un an avant *La sentinelle* (p. 15) où l'on retrouvera Thibault de Montalembert, Emmanuel Salinger, Emmanuelle Devos et Marianne Denicourt. Il y a un peu trop de cousins et l'on s'y perd un peu, mais le metteur en scène sait nous émouvoir avec cet entre-deux où l'on meuble le temps en plaisantant comme pour éloigner la mort.

Rebel without a cause *La fureur de vivre*, Nicholas Ray, USA, 1955, 111 mn

Second rôle en vedette de James Dean, mort avant la sortie du film. Jim Stark, mal dans sa peau du fait de parents incapables, dont son faible père (Jim Backus), rencontre Judy (Natalie Wood) en butte à l'indifférence familiale. Se greffe une querelle avec un voyou (Corey Allen) dont la mort accidentelle est attribuée à Jim et que ses copains (dont Dennis Hopper) veulent venger. Tout ça se termine devant l'Observatoire où la Police abat le jeune Plato (Sal Mineo), héros caché de l'histoire car le moins aimé : détail bouleversant, ses chaussettes mal assorties dont Jim se moque quand il s'endort et qu'on revoit sur son cadavre.

Jeunesse déboussolée, lycéens de la fictive Dawson High School : ce qui convient à Mineo et Wood mais guère à Dean (respectivement 16, 17 et 24 ans).

Good night, and good luck George Clooney, USA, 2005, 93 mn

C'est d'abord un film consacré au maccarthysme et aux procédés du politicien éponyme. Des archives télévisées d'époque démontent sa méthode indigne : répondre aux accusations par d'autres accusations, purement calomnieuses. Qui étaient, à une époque d'information relativement canalisée, plus faciles à réfuter que celles de Trump qui dispose d'une multitude de "trolls" prêts à relayer et diffuser n'importe quelle craque sur les "réseaux sociaux".

Les bons sentiments ne font pas les bons films ; George Clooney a fait mentir l'adage en décidant d'aborder la chute de l'apprenti-dictateur (1954) à travers les chroniques d'un de ses principaux ennemis, Edward R. Murrow (David Strathairn, excellent) qui les ponctue d'un sempiternel "Good night, and good luck" ; et dont la consommation de cigarettes laisse présager le cancer des poumons qui allait l'emporter. Le noir et blanc intense, les plans rapprochés des collaborateurs de CBS News, les obstacles interposés entre eux-ci et la caméra, restituent l'atmosphère tendue et les constantes tentations d'auto-censure de cette période noire de l'Amérique. Une grande réussite.

A Pál utcai fiúk *Les garçons de la rue Paul*, Zoltá Fábri, Hongrie, 1968, 104 mn

D'après Ferenc Molnár, auteur de *Liliom* (p. 1306). En 1902, à Budapest, une sorte de Guerre des Boutons oppose deux groupes de gamins, les Chemises Rouges et les Garçons de la rue Paul, pour le contrôle d'un terrain de jeu. Aucun personnage féminin, sinon la mère (Mari Törőcsik) du vaillant petit Ernő dont la mort des suites d'une pneumonie rend émouvante cette histoire pour enfants. Le jeune John Moulder-Brown (de *Deep end*, p. 1136) joue le traître Geréb.

Since you went away *Depuis ton départ*, John Cromwell, USA, 1944, 177 mn

L'épouse et les deux filles (Claudette Colbert, Jennifer Jones et Shirley Temple) d'un militaire porté disparu qui donnera signe de vie à la fin vivent chichement au point de prendre un pensionnaire (Albert Bassermann). La mère de famille ignore superbement les vagues avances d'un ami (Joseph Cotten), alors que la fille aînée se fiance avec Bill (Robert Walker), le petit-fils du locataire : il mourra lors du débarquement de Salerne. Cette vision patriotique et bien-pensante suppose quelques personnages répulsifs, ainsi Agnes Moorehead, plus vieille taupe que jamais. Quelques beaux plans aux ombres étirées, au bal ou à la gare.

À quinze ans, la célèbre Shirley Temple était déjà une *has been*. Jones était à l'époque mariée à son fiancé du film, Walker, tout en étant la maîtresse de David Selznick, producteur de cet hymne à la fidélité conjugale.

Umberto D. Vittorio De Sica, Italie, 1952, 89 mn

Le magnifique scénario de Zavattini est interprété par un amateur, Carlo Battisti, professeur de "glottologie" (linguistique). Il est bouleversant dans le rôle d'un petit retraité qui n'arrive pas à joindre les deux bouts. La patronne vulgaire de la "pension" (Lina Gennari) lui réclame des arriérés, prétexte pour le chasser. Il a beau vendre ses livres, sa montre, se faire hospitaliser pour économiser sur la nourriture, il ne rassemble pas assez d'argent pour garder sa chambre dans ce garni dont le seul être humain semble être la jeune servante (Maria Pia Casilio), enceinte des œuvres d'un des deux soldats qu'elle fréquente – sans savoir lequel !

Umberto a un chien, Flike, qu'il emmène parfois à la soupe populaire pour le nourrir en cachette et qu'il sauve du gazage en le récupérant *in extremis* à la fourrière. Il envisage un instant de l'utiliser comme auxiliaire pour mendier, mais il recule devant cet avilissement. Décidé à se séparer de son compagnon, il pense à le mettre en pension, à le faire adopter par une fillette, voire à se jeter sous un train avec lui. Nous abandonnons le vieil homme alors qu'il joue dans un parc avec l'animal, certes un poids mais aussi l'unique lien qui le rattache à la vie.

Alien *Alien – le huitième passager*, Ridley Scott, USA, 1979, 116 mn

Sur une lointaine planète (décors très impressionnants), l'équipage du *Nostromo* (référence implicite à Joseph Conrad) est attaqué par une forme de vie extra-terrestre particulièrement agressive et résiliente. Des sortes de gigantesques reptiles, au sang constitué d'un "acide moléculaire" qui n'existe que dans le film, utilisent les humains comme incubateurs : terrifiante sortie d'une de ces créatures du ventre de son hôte involontaire (John Hurt). Lors du retour vers la Terre, l'équipage (Harry Dean Stanton, Tom Skerritt, etc.) est victime de la créature dissimulée dans le cargo. Qui dispose d'un appui caché, le robot humanoïde Ash (Ian Holm) chargé par la compagnie propriétaire du *Nostromo* de ramener à tout prix – "crew expandable" – ce spécimen bien plus précieux que l'équipage humain. Ripley (Sigourney Weaver) vient à bout de la bête et rentre en compagnie de l'autre survivant, le chat Jonesy. L'actrice retrouvera son reptile préféré dans trois autres films, dont *Aliens* (p. 15).

L'horizon Jacques Rouffio, France, 1967, 99 mn

1917. Réformé temporaire, Antonin (Jacques Perrin) passe quelques semaines à l'arrière. Après le Chemin des Dames, c'est le temps du désarroi, des incertitudes. Max, un camarade devenu manchot puis journaliste bourreur de crânes, s'est mis à dénoncer la guerre : il est recherché comme espion. Dave, un Américain déserteur est capturé par la Police. Antonin rencontre Elisa (Macha Méril), veuve d'un cousin mort à la guerre, qui devient sa maîtresse et voudrait passer en Espagne avec lui ; il pourrait d'ailleurs utiliser le petit pactole que son père (René Dary) vient de lui confier "pour en faire ce qu'il veut". Mais son surmoi l'oblige à retourner au casse-pipe avec les autres. Un début de mutinerie à la gare se calme avec l'arrivée des gendarmes : "On ne saura jamais" (refuser de partir) constate un autre "poilu". Musique de Serge Gainsbourg, dont *Elisa* sans les paroles.

Body and soul *Sang et or*, Robert Rossen, USA, 1947, 101 mn

La carrière fulgurante du boxeur Charley Davis (John Garfield) auquel l'argent monte à la tête, au point d'accepter de perdre (aux points) dans un match truqué par le véreux Roberts (Lloyd Gough). Quand il comprend que son adversaire a pour consigne de le mettre KO, il se révolte et envoie la mazette au tapis, sans se préoccuper des inévitables rétorsions que Roberts ne manquera pas de lui infliger via son patibulaire homme de main (Peter Virgo).

Avec Lilli Palmer, Hazel Brooks, Joseph Pevney et William Conrad ; ainsi qu'Anne Revere, future victime avec Gough, Garfield et le scénariste Abraham Polonski, de la Chasse aux Sorcières.

Cœurs Alain Resnais, France, 2006, 120 mn

D'après Alan Ayckbourn. Dan (Lambert Wilson), ex-militaire dont le mariage avec Nicole (Laura Morante) bat de l'aile, rencontre par petites annonces Gaëlle (Isabelle Carré), tout aussi esseulée que son frère Thierry (André Dussollier). Cet agent immobilier est émoustillé par sa collègue Charlotte (Sabine Azéma) qui lui a prêté une cassette vidéo édifiante mais mal effacée où elle apparaît dans une danse suggestive. Cette bonne catholique aide le barman Lionel (Pierre Arditi) en gardant son père Arthur (Claude Rich, hors champ mais pas silencieux!), un pénible grabataire qu'elle envoie au Paradis en se trémoussant devant lui. Chacun dans une solitude que souligne la neige qui tombe pour se confondre avec celle de l'écran de télévision floconneux sur lequel s'affiche le mot FIN.

La chambre des officiers François Dupeyron, France, 2001, 127 mn

Adrien (Éric Caravaca), un jeune lieutenant, est gravement défiguré par un obus : nous sommes au tout début de la Grande Guerre, comme l'atteste son pantalon garance – ce n'est qu'en 1915 qu'apparaîtra le "bleu Joffre" plus discret. Il se retrouve au Val-de-Grâce en compagnie d'autres victimes du conflit, Henri (Denis Podalydès) et Pierre (Grégori Derangère). Il doit d'abord surmonter la tentation du suicide grâce à une infirmière (Sabine Azéma), puis assisté par un médecin (André Dussollier), retrouver l'usage de la parole. Le temps passe, son ami Alain qui s'était engagé est tué ; puis un jour c'est l'Armistice et les étranges retrouvailles avec sa famille dont une mère qui lui dit "On te reconnaît très bien". Viennent les balbutiements du retour à la vie civile puis les sorties sans le bandeau qui masquait la moitié droite de son visage. Dans le métro, face à une fillette qui le regarde perplexe, il s'amuse à faire des grimaces en jouant de sa "gueule cassée" ; avant de faire répéter à une jeune femme "Vous n'êtes pas un monstre".

Émotion et délicatesse dans un film dénué de *happy end* sentimental. Marguerite (Isabelle Renaud), infirmière défigurée à Noircœur-sur-la-Lys – avec Louis-Ferdinand Bardamu ? –, n'est qu'une autre solitude croisée par Adrien.

Stranger on horseback *Tu seras jugé*, Jacques Tourneur, USA, 1955, 66 mn

Le fils Bannermann (Kevin McCarthy) a commis un assassinat dans la bourgade où règne son père (John McIntire) un *cattle baron*. Aidé par le shérif local (Emile Meyer) et une transfuge du clan Bannermann (Miroslava), le juge itinérant Thorne (Joel McCrea) parviendra à amener le criminel dans une ville voisine où il aura droit à un procès équitable.

Ce petit western souffre des limitations du médiocre Ansochrome. Comme sorti de *Stagecoach* (p. 477), John Carradine campe un douteux colonel sudiste.

Le juge et l'assassin Bertrand Tavernier, France, 1976, 127 mn

Histoire, à peine transposée, de Joseph Vacher, le tueur de bergers. Renommé Bouvier, il est interprété par Michel Galabru qui trouve le rôle de sa vie. Anarchiste, anti-clérical et parfois mystique, il sodomise des enfants des deux sexes après les avoir tués. Face à lui, le juge Rousseau (Philippe Noiret), qui vit entre une mère catholique autoritaire (Renée Faure) et Rose (Isabelle Huppert), une ex-ouvrière qu'il n'est pas question d'épouser bien qu'elle lui ait donné des enfants. Bouvier est une chance de promotion pour ce petit juge qui va jouer un double jeu. Contre la promesse du placement en asile dont rêve le fou, il se concilie sa coopération et recueille l'aveu d'un crime non découvert. Reste à écarter une possible folie qui permettrait à l'assassin d'échapper à l'échafaud : la Médecine (Yves Robert) tranche, si l'on peut dire, et Joseph est guillotiné le 31 décembre 1898.

Le film est aussi une récréation de la France de l'affaire Dreyfus. Chansons revanchardes, sermons antisémites, il n'y manque rien. C'est parfois un peu trop démonstratif : l'affiche "La Croix, le journal le plus anti-juif de France" n'a jamais existé, même si la phrase fut imprimée dans cet horrible canard. Le suicide du magistrat pas très net de retour de Saïgon témoigne des tourments de l'époque. De même que le plan de la communiant mise en joue par son père suggère la bêtise bien partagée entre cléricaux et anti. Tout se termine sur l'image d'une usine occupée par des femmes en grève au son d'une belle chanson post-communarde due à Jean-Roger Caussimon.

This island Earth *Les survivants de l'infini*, Joseph F. Newman, USA, 1955, 86 mn

Le scientifique Cal Meacham (Rex Reason) reçoit un étrange jeu de construction avec lequel il assemble un "interocitor", sorte de télévision futuriste à écran triangulaire. Il se trouve rapidement invité dans un centre dédié à la Paix où sont rassemblés des spécialistes du nucléaire du monde entier, dont Ruth Adams (Faith Domergue). Ce ne sont pas les Soviétiques qui tirent les ficelles mais les Métaluniens qui ont tôt fait d'emmener Cal et Ruth en soucoupe volante, direction leur planète sur le point de disparaître sous les coups de boutoir de ses voisins de Zagon. Le séjour sur Métaluna – étrange et magnifique décor nocturne sur lequel pleuvent les projectiles zagoniens – est assez court et le retour s'organise sous la houlette d'Exeter (Jeff Morrow), un Métalunien – au grand front comme tous ses congénères – qui a refusé de faire subir à ses hôtes l'inévitable lavage de cerveau. Sur le chemin du retour, il doivent passer par une cabine de dépressurisation. Bonne idée, car le mutant – dont l'on retrouvera une version verdâtre dans *Mars attacks!*, p. 1197 –, embarqué clandestinement mais non préparé au changement d'atmosphère, mourra avant d'avoir pu nuire.

The uninited *La falaise mystérieuse*, Lewis Allen, USA, 1944, 95 mn

Roderick (Ray Milland) et sa sœur (Ruth Hussey) achètent Wynward, manoir abandonné d'une falaise du Devon, au militaire à la retraite Beech (Donald Crisp). Pour un bon prix car la maison serait hantée par le fantôme de sa fille Mary tombée dans le précipice, peut-être poussée par Carmel, maîtresse de son époux et depuis morte elle aussi. Assistés du médecin local (Alan Napier) et de Stella (Gail Russell), fille de Mary, les nouveaux propriétaires s'adonnent en vain au spiritisme pour apaiser le fantôme. Quand l'inquiétante directrice d'un asile d'aliénés (Cornelia Otis Skinner) incite Stella à retourner seule à Wynward dans l'espoir que le spectre la convaincra de se jeter dans le vide, elle est sauvée *in extremis* par Roderick qui comprend enfin la vérité : Stella, survivante d'un duel entre deux femmes, était en fait la fille de Carmel. Et il y a deux fantômes, celui de la maléfique Mary, acharnée à la perte de "sa" fille et celui de Carmel au parfum de mimosa qui cherche à la protéger. *Happy end* : les ectoplasmes se dissolvent.

Excellente histoire de revenants mais mise en scène un peu laborieuse.

Envoi de fleurs Jean Stelli, France, 1950, 94 mn

Biographie de Paul Delmet, incarné par Tino Rossi qui, à défaut d'être bon acteur, est un excellent interprète des succès de l'auteur des *Petits pavés*, chanson qu'on n'entend malheureusement pas. Tout est un peu romancé : on prête au compositeur un amour impossible (Micheline Francey) tout en faisant le silence sur son goût pour l'absinthe. Le personnage d'Hippolyte (Jean Brochard), comédien médiocre et pédant, empêche l'œuvre de sombrer dans la mièvrerie.

Les chiens Alain Jessua, France, 1979, 96 mn

Des habitants d'une ville nouvelle ont pris en main leur auto-défense à l'aide de chiens policiers. Ce cauchemar cynophile est l'œuvre de Morel (Gérard Depardieu), émule de Brigitte Bardot auquel les clébard font facilement venir la larme à l'œil : "Il n'y a pas de chiens méchants, il n'y a que de mauvais maîtres". Thème intéressant mais le scénario est trop démonstratif ; manque une dimension fantastique genre *Les chasses du comte Zaroff* (p. 682). Avec Victor Lanoux.

Mon oncle Benjamin Édouard Molinaro, France, 1969, 93 mn

Rôle taillé sur mesure pour Jacques Brel dans cette adaptation d'un roman du XIX^e siècle, sorte de farce contant les exploits picaresques d'un médecin paillard et libertaire, un plébéien ennemi des nobles. Le banquet d'adieu à son ami, le docteur Minxit (Paul Frankeur), fait penser à la chanson *Le dernier repas*.

Tōkyō monogatari *Voyage à Tōkyō*, Yasujirō Ozu, Japon, 1953, 137 mn

Le film le plus célèbre d'Ozu n'est pas, pour une fois, la chronique d'un mariage arrangé. Un couple âgé (Chishū Ryū et Chieko Higashiyama) quitte Onomichi (vers Hiroshima) pour rendre visite, dans la lointaine Tōkyō, à leurs enfants mariés. Le fils Koichi (Sō Yamamura), petit médecin de quartier, n'a guère de temps à leur consacrer, quant à la fille Shige (Haruko Sugimura) qui tient un salon de coiffure, son égoïsme à peine dissimulé la dissuade de perdre du temps avec ses vieux. Pour s'en débarrasser, les enfants envoient le couple, qui n'était pas venu pour s'isoler en bord de mer, à Atami. Avant de repartir, le père prend une biture en compagnie de vieux copains, dont Eijirō Tono, sur fond de l'hymne de la Marine qu'on réentendra dans *Le goût du sake* (p. 35) ; tandis que son épouse passe la nuit chez leur bru Noriko (Setsuko Hara), veuve d'un fils mort à la guerre et la seule à montrer un véritable intérêt pour les visiteurs.

La mère, prise d'un malaise, meurt à Onomichi où toute la famille se retrouve. La cupide Shige en profite pour s'approprier des "souvenirs" et repart aussitôt. Seule Noriko prend le temps de passer quelques jours avec son beau-père. Elle laisse un vieux monsieur perdu dans des pensées que berce le bruit des bateaux à moteur qui empruntent un chenal de la mer intérieure.

Tout reste feutré, plausible et, partant, d'une infinie tristesse. On sent l'amour d'Ozu pour la Famille et sa déploration devant la dissolution des liens que les principaux intéressés se refusent à voir en face : quand les parents font le bilan du voyage, c'est un festival de doubles négations qui sert à qualifier leurs enfants indifférents, qui ont changé mais sont quand même mieux que la moyenne.

La prima Angélica *La cousine Angélica*, Carlos Saura, Espagne, 1974, 103 mn

Luis (José Luis López Vázquez) revient à Ségovie chez sa tante. C'est dans ce milieu franquiste qu'il a passé la Guerre Civile, bloqué sur place alors que ses parents, des Républicains, étaient à Madrid. Il retrouve son amour d'enfance, la cousine Angélica (Lina Canalejas), enfermée dans un triste mariage. Il y a toujours un quelque chose entre les deux, mais le ressort est cassé ; il n'a pas la force de répondre à la demande muette de celle qui, comme lui, n'est plus très jeune.

Passé et présent se superposent constamment : Luis se retrouve dans l'Espagne de 1936-38 en gardant son apparence d'homme mûr – tout comme dans *Les fraises sauvages*, p. 436 –, ce qui le rend gauche et attachant. Angélica prend alors l'aspect qu'a maintenant sa fille et l'oncle franquiste et brutal s'identifie au mari actuel de sa cousine, un promoteur immobilier. Luis se souvient du bourrage de crâne des prêtres stigmatisant les Rouges, ou encore de son cauchemar – très bunuelien – de la nonne aux lèvres cadencées.

Le chef-d'œuvre de Saura : "Voyez ce que Franco a fait de nos rêves".

This land is mine *Vivre libre*, Jean Renoir, USA, 1943, 103 mn

L'occupation de la France par des Allemands qu'on peut insulter copieusement et qui, sans cette manie de prendre des otages pour les fusiller, seraient presque fréquentables. Clou du film, le plaidoyer pour la Liberté prononcé par Albert Lory (Charles Laughton) au tribunal qui le juge !

Avec ses personnages stéréotypés et ses situations académiques, ce nanar est tellement loin de la réalité, qu'on se prend à l'apprécier au second degré. Avec Maureen O'Hara, Una O'Connor, Walter Slezak, George Sanders et Ken Smith.

Rien ne va plus Claude Chabrol, France, 1997, 101 mn

Betty (Isabelle Huppert) et Victor (Michel Serrault), un couple de petits escrocs, trouvent une proie prometteuse en la personne de Maurice (François Cluzet) qu'ils accompagnent de Sils-Maria jusqu'en Guadeloupe où ils ont quelques ennuis avec monsieur K. (Jean-François Balmer), un gangster.

En paraphrasant mon commentaire sur *Minnie and Moskowitz* (p. 897) : c'est sympathique et amusant, mais trop gentil pour du Chabrol.

Some call it loving *Sleeping beauty*, James B. Harris, USA, 1973, 99 mn

Un musicien, Robert, achète une Belle au Bois Dormant (Tisa Farrow) dans une foire où elle servait d'attraction et la ramène chez lui, où il vit d'étranges jeux de rôles avec son épouse et une lesbienne, souvent déguisées en religieuses. Jennifer se réveille pour participer aux amusements du trio et Robert, qui en est tombé amoureux, part avec elle. Mais la belle préfère retourner jouer avec les autres : "C'est un peu comme quand on est enfant, on ne veut pas que ça s'arrête". Elle se rendort et Robert se met à son tour à l'exhiber dans des foires.

Ni vraiment pervers, ni poétique, un film qui ne trouve jamais ses marques.

The man in grey *L'homme en gris*, Leslie Arliss, Grande-Bretagne, 1943, 103 mn

L'intrigante Hester (Margaret Lockwood) est la maîtresse de Lord Rohan (James Mason), époux de sa meilleure amie Clarissa (Phyllis Calvert) qu'elle tente de discréditer en la faisant enlever par le séduisant Rokeby (Stewart Granger) lequel, hélas, part pour l'Amérique. Menacée d'éloignement par Rohan pour sauver les apparences, Hester provoque la mort de Clarissa au moyen d'une surdose de somnifères. La criminelle parviendrait à se faire épouser si le veuf n'avait vent de son crime. Il la tue à coup de canne : après tout la victime était une Rohan.

Amours et crimes en costume : un bon mélodrame Gainsborough.

Le Golem Jean Kerchbron, France, 1967, 110 mn

Première adaptation du chef-d'œuvre de Gustav Meyrink. À la suite d'une intervention de chapeaux, le héros fait un cauchemar qui l'amène à revivre le destin d'Athanasius Pernath (André Reybaz) dans le ghetto de Prague avec ses tavernes, ses criminels et ses voleurs. On y entrevoit, tous les 33 ans, la silhouette à la démarche mécanique du Golem. Ce robot rabbinique n'a qu'un rôle très mineur dans cette histoire qui est avant tout une expérience gnostique – la rencontre entre Pernath et la jeune Myriam (Marika Green) pour former un être unique, l'hermaphrodite. Le narrateur finit par rendre son chapeau à Pernath qu'il aperçoit avec Myriam près d'une pagode (celle de Chanteloup) : "Mon maître espère qu'il ne vous a pas causé de migraine" dit le domestique du couple.

Typique de la grande période de la télévision française, ce conte baroque peu compréhensible – mais il ne serait pas gnostique sinon – annonce par moments *La clepsydre* de Wojciech Has (p. 845).

A room with a view *Chambre avec vue*, James Ivory, Grande-Bretagne, 1985, 117 mn

Après David Lean (*Passage to India*, p. 1324), c'est James Ivory qui s'intéresse à Forster dont il adapte coup sur coup trois romans. Il s'agit ici d'une plaisante comédie de mœurs dont l'aspect daté – la dénonciation d'une bonne société edwardienne rigide et étriquée – est largement compensé par la magnificence des images – Florence et la Toscane – et les acteurs, au premier rang desquels Helena Bonham Carter. Seconds rôles pour Simon Callow, Denholm Elliott, Judi Dench ; et surtout Maggie Smith, d'une époustouflante étroitesse d'esprit et Daniel Day-Lewis en snob pédantissime et puant.

The constant gardener Fernando Meirelles, Grande-Bretagne, 2005, 129 mn

D'après John Le Carré. Une jeune femme, Tessa (Rachel Weisz), enquête sur les étranges pratiques médicales qui ont cours au Kenya. Avec l'aide d'un humanitaire (Hubert Koundé), elle met au jour les expérimentations de l'anti-tuberculeux Dypraxa menées sur la population par la compagnie locale ThreeBees. Ce qui dérange au plus haut point la multinationale KDH qui produit le médicament ainsi que les autorités britanniques qui ferment les yeux sur cette horreur. Tessa est assassinée par les hommes de main de KDH au bord du lac Turkana. Après sa mort, son mari (Ralph Fiennes) reconstitue son enquête et son rapport, ce qui lui vaut d'être assassiné par les mêmes hommes de main, auprès du lac fatal où il a décidé de les attendre. Ce film politique d'une actualité brûlante est aussi une belle histoire d'amour traversée de fulgurantes réminiscences de l'absente.

Four friends *Georgia*, Arthur Penn, USA, 1981, 115 mn

Quatre copains dans la banlieue de Chicago dans les années 1960. S'en détache la fantasque Georgia (Jodi Thelen) qui se prend pour Isadora Duncan et dont sont amoureux les trois garçons, en particulier Danilo Prozor (Craig Wasson) tout juste arrivé de Yougoslavie. Il semble d'ailleurs rester en marge de cette période étrange, agitée et remplie d'espoirs – moment symbolique où il ne suit pas le car qui part pour manifester en Alabama – alors que Georgia qui s'y est beaucoup plus impliquée se retrouve, à l'extinction des feux, avec ses premiers cheveux blancs déjà "fatiguée d'être jeune" : Isadora s'éloigne.

Si cette génération déçoit, la précédente n'est guère à son avantage. Ouvrier, le père Prozor accuse son fils de trahir sa classe, en allant à l'Université et en épousant la sœur d'un riche camarade. Quant au beau-père d'un jour de Danilo, il ne se résout pas à perdre sa fille avec laquelle il couchait et tire sur les jeunes mariés avant de se suicider ; seul le jeune homme réchappe au carnage.

Les affinités avec *Le monde selon Garp* (p. 525) s'expliquent en partie par leur scénariste commun, Steve Tesich. En fond sonore, *Georgia*, tube de Ray Charles.

Arabesque Stanley Donen, USA, 1966, 101 mn

Une hitchcockerie dans la lignée de *Charade* (p. 280). C'est ici Yasmin (Sophia Loren) qui se révèle aussi changeante que ses extravagantes tenues. Tout va trop vite pour que le héros (Gregory Peck), professeur à Oxford, y comprenne grand-chose, à l'instar du spectateur qui s'amuse cependant devant cette série de morceaux de bravoure : la poursuite au zoo, le réveil groggy au milieu d'une autoroute et une fausse accusation de meurtre style *La mort aux trouses* (p. 993).

Lady in the dark *Les nuits ensorcelées*, Mitchell Leisen, USA, 1944, 96 mn

Deux ans après *The major and the minor* (p. 868), Ginger Rogers retrouve Ray Milland : elle est Liza, rédactrice en chef du journal de mode *Allure*, il est Charley, responsable de la publicité. Sujette à des maux de tête, elle va voir le psychanalyste Brooks (Barry Sullivan) qui l'aidera à comprendre sa complexe relation aux hommes : volonté de les dominer par peur de sa propre sexualité et recherche du père à travers un amant trop mûr (Warner Baxter). *Happy end* : Liza coopte Charley, qu'elle croyait détester, à la direction du journal.

La progression de Liza dans son inconscient est traitée au moyen de rêves aux couleurs bizarres, peu satisfaisants plastiquement : un mariage en hénin, une séance de cirque avec Charley en M. Loyal. Bien que raté, le film tranche cependant avec le simplisme habituel de Hollywood quant à la psychanalyse, même si Brooks met un peu trop les points sur les i. Avec Mischa Auer, très amusant.

Des journées entières dans les arbres Marguerite Duras, France, 1977, 94 mn

La mère (Madeleine Renaud) rentre d'on ne sait trop quel Outremer avec des billets plein son sac à main. Elle est accueillie par son fils préféré Jacques (Jean-Pierre Aumont) et sa bru Marcelle (Bulle Ogier). La mère mange tout le temps ; quand elle s'est suffisamment goinfrée, les trois personnages se rendent dans la boîte de nuit où le couple est payé pour danser avec les clients, sur une musique de Carlos D'Alessio, celle d'*India Song* (p. 1050). Discussions entre la mère et sa bru qui s'estime bonne à rien, puis Jacques va perdre au baccara l'argent rapporté par la maman. Confite en admiration devant un fils oisif et médiocre – elle se le rappelle jouant enfant dans les arbres – dont elle encourage les vices, elle avait chapardé à cet effet dans la caisse de l'usine familiale gérée par sa fille, "là-bas".

Une réussite de Duras qui a porté une attention particulière à la couleur : on y trouve toutes les nuances de rouge, du vermillon orangé au carmin violacé. Dommage que le film ait été tourné en 16mm.

Tema *Le thème*, Gleb Panfilov, URSS, 1979, 93 mn

Monologue intérieur du célèbre auteur de théâtre Essénine (Mikhaïl Oulianov) de passage à Souzdal. Il a conscience de sa profonde nullité qu'il s'amuse à revendiquer à table dans le but d'obtenir des démentis rassurants et flatteurs. Une posture qui ne fonctionne pas avec Sacha (Inna Tchourikova), guide au musée de la ville : elle le trouve réellement médiocre et lui préfère l'obscur (et fictif) Tchijikov, mort de maladie en 1934. Essénine fait tout ce qu'il peut pour séduire la rétive, et envisage de prendre Tchijikov comme thème de sa prochaine pièce. Quand il découvre que Sacha a pour amant un écrivain doué qui, n'en pouvant plus, est conduit à s'exiler, Essénine s'éclipse rageusement dans sa belle voiture. Il a un accident ; sans gravité, heureusement pour les Lettres soviétiques.

Constat impitoyable de la profonde médiocrité de l'ère Brejnev, le film fut interdit et ne sortit qu'en 1986. Le même Oulianov (patronyme de Lénine !) joue un personnage voisin dans *Sans témoins* (p. 167).

Mur murs Agnès Varda, France, 1981, 78 mn

Les "murals" de Los Angeles (Venice) et ceux qui les peignent : Mexicains, mais aussi féministes, voire évangélistes. Le message est politique, même millénariste quand il anticipe sur le grand tremblement de terre à venir. Il s'agit parfois de cacher des espaces laids, comme l'usine de cochonnailles *Farmer John* qu'entoure une interminable fresque dont les auteurs ne sont cités nulle part : "Mœurs de patrons, mœurs de cochons" commente la réalisatrice.

... **Hogy szaladnak a fák!** *Le sac*, Pál Zolnay, Hongrie, 1967, 82 mn

Simon vient passer quelques jours dans le village de son enfance. Avant de succomber à une attaque lors d'une fête religieuse, sa mère adoptive (Manyi Kiss) lui reproche de n'avoir pas donné de nouvelles pendant dix ans. Méditation nostalgique sur le passage du temps et l'impossibilité de reprendre contact avec un lieu qu'on a quitté depuis longtemps et des gens qui vous reconnaissent mais avec lesquels on ne partage plus rien.

Rodnya *La parentèle*, Nikita Mikhalkov, URSS, 1982, 92 mn

Maroussia (Nonna Mordioukova), paysanne d'âge mûr, se rend à la ville pour rencontrer sa fille. Elle découvre que cette dernière est en train de divorcer de Stassik (Iouri Bogatyriov) auquel elle file une beigne mémorable. Puis, désireuse de s'excuser, elle poursuit son gendre dans un restaurant chic où il parvient à s'en dépêtrer en l'entraînant dans une spectaculaire et épuisante danse. Maroussia rend aussi visite à son ancien mari, un alcoolique qui vit pauvre et abandonné de tous; elle arrivera à le réconcilier avec sa seconde épouse.

Être fruste aux opinions simplistes – en peinture elle déteste les “abstractionnistes de malheur” –, Maroussia est une force de la nature, l'image contradictoire de la Famille qui recèle le meilleur comme le pire.

Stroszek *La ballade de Bruno*, Werner Herzog, RFA, 1979, 108 mn

Après *L'énigme de Kaspar Hauser* (p. 1338), Herzog tourne un second film avec Bruno S. sur un scénario taillé sur mesure pour ce personnage hors-normes. Rebaptisé Bruno Stroszek, il joue avant tout son propre rôle, celui d'un musicien de rue qui pratique divers instruments et chante. Il rencontre la prostituée Eva (Mattes) et le minuscule (Clemens) Scheitz, adepte de Mesmer et conspirationniste. Utilisant les économies d'Eva, les trois marginaux décident de quitter Berlin et ses maquereaux agressifs pour le Wisconsin. Drôle d'endroit quand même : le réalisateur a choisi le lieu des exploits du tueur en série Ed Gein.

Les trois immigrés sont rapidement incapables de payer leurs traites; Eva fait un peu chauffer la marmite en reprenant son ancien métier puis, lassée, préfère partir pour Vancouver avec deux camionneurs. Bruno replonge dans l'alcoolisme et assiste à l'étonnante vente aux enchères de son mobil-home : la voix du crieur qui psalmodie les chiffres a des accents de guimbarde. Après avoir raté un hold-up avec Scheitz, il s'embarque seul sur un tire-fesses où il met fin à ses jours. Auparavant, il a eu le temps d'actionner une étrange attraction, en aucune façon inventée, le *piano playing chicken* : dans une vitrine, moyennant un *quarter*, un poulet se pavane en musique. On y voit aussi un lapin et un canard.

Vedreba *La prière*, Tengiz Abouladzé, URSS, 1967, 72 mn

Ce film statique illustre des textes du poète géorgien Vaja-Pchavela (1861–1915), principalement une épopée opposant Chrétiens et Musulmans au Moyen-Âge. Les images cruelles – un égorgement et une pendaison – sur fond de montagnes enneigées sont d’une stupéfiante et sauvage beauté.

The red badge of courage *La charge victorieuse*, John Huston, USA, 1951, 69 mn

Baptême du feu pour deux soldats nordistes (Bill Mauldin et Audy Murphy). Le second, pris de panique lors du premier engagement, s’enfuit. S’étant ressaisi, il fait preuve de bravoure le jour suivant. Un beau film commenté par des passages du roman de Stephen Crane ; avec Arthur Hunnicutt, John Dierkes et Royal Dano.

Les biches Claude Chabrol, France, 1968, 95 mn

Une dizaine d’années après *Et Dieu... créa la femme* (p. 111) nous retrouvons Jean-Louis Trintignant à Saint-Trop’ dans le rôle de l’architecte Paul Thomas. Il séduit la ravissante “Why” (Jacqueline Sassard), auparavant draguée sur le Pont des Arts, où elle dessinait des biches, par la richissime Frédérique (Stéphane Audran) qui, jalouse, vire sa cuti et se met à aimer les hommes – du moins Paul qu’elle chipe à la jeune femme. S’ensuit un ménage à trois dans lequel Why tient la chandelle au couple. Frédérique, qui en a assez, essaie de la larguer et part à Paris avec le seul Paul : Why la rejoint et la tue, puis se grime pour ressembler à son ex-rivale en attendant Paul.

Tout ça est bien artificiel ; contrairement au futur *Betty* (p. 605), les personnages n’ont aucune cohérence psychologique. Par contre, le ménage Robègue-Riais (!) (Henri Attal et Dominique Zardi), deux parasites de Frédérique qui mangent son caviar en citant Mao dans le texte, est assez réjouissant. Petit rôle pour Nane Germon, une des vilaines sœurs de *La Belle et la Bête* (p. 82).

Nihon no yoru to kiri *Nuit et brouillard sur le Japon*, Nagisa Ōshima, Japon, 1960, 103 mn

1960. Un mariage (Fumio Watanabe et Miyuki Kuwano) chez des intellectuels de gauche donne lieu à des règlements de comptes : regard sur l’activité du Parti communiste des années 1950, en particulier son sectarisme qui avait poussé un des leurs au suicide. Le Parti s’est depuis bien assagi : le trotskiste Ōta (Masahiko Tsugawa), que la Police recherche et arrête, n’est selon la phraséologie du chef (Takao Yoshizawa) qu’un “aventuriste” ennemi de la nouvelle “ligne de masse”.

Intéressant mais véhément. Avec Akiko Koyama, Kei Satō et Rukkō To.ura.

Das Testament des Dr. Mabuse Fritz Lang, Allemagne, 1933, 116 mn

Avant de mourir dément au début du film, le docteur Mabuse (Rudolph Kein-Rogge) a convaincu Baum (Oscar Beregi Sr.), le directeur de l'asile d'aliénés, de mettre en œuvre ses plans de conquête du Monde. Baum trouve sur son chemin le commissaire Lohmann de *M le maudit* (Otto Wernicke, p. 82) ainsi que le repent Thomas Kent (Gustav Diessl) et termine fou à son tour, pensionnaire de son propre asile : le diabolique docteur s'est progressivement emparé de son esprit.

Le film contient plusieurs scènes mémorables : l'assassinat d'un conducteur dans sa voiture à l'arrêt devant un feu – litote, le véhicule ne redémarre pas – ou encore la pièce sale et nue où les sbires viennent prendre leurs ordres d'un chef caché derrière un rideau qui dissimule une silhouette en carton et un haut-parleur. Il ne fait pourtant pas oublier le *Mabuse* muet de 1922 (p. 516). Le film, interdit par les nazis qui se sentirent visés, ne sortit pas en Allemagne ; quant au réalisateur, il devait prendre le train pour Paris avant de s'installer aux États-Unis.

Journey into fear *Voyage au pays de la peur*, Norman Foster, USA, 1943, 68 mn

D'après Eric Ambler, un film d'espionnage assez invraisemblable et plutôt réussi. Pour échapper à des tueurs nazis, dont Banat (Jack Moss) qui ne pipe mot mais signale sa présence par une musique de disque rayé, l'Américain Graham (Joseph Cotten) s'embarque à Istanbul pour rejoindre Batoumi où il sera sauvé de justesse par le policier turc Haki (Orson Welles avec un faux nez de plus). L'influence de ce dernier se fait d'ailleurs sentir dans les cadrages.

On se demande cependant comment tous ces gens peuvent opérer tranquillement à Batoumi, en URSS donc, sous le nez de la Police de Staline. Avec Agnes Moorehead, Everett Sloane et Dolores del Rio.

Party girl *Traquenard*, Nicholas Ray, USA, 1958, 95 mn

Chicago au début des années 1930. Tombé amoureux de la danseuse Vicky (Cyd Charisse), l'avocat de la pègre Farrell (Robert Taylor) veut rentrer dans le droit chemin. Mais refuse longtemps d'aller jusqu'au bout en témoignant, comme lui demande le procureur Stewart (Kent Smith), contre Rico (Lee J. Cobb), sorte d'Al Capone. Farrell fait par deux fois le coup de la montre, une de ses spécialités – “Vous voyez cette montre, elle me vient de mon père” – : cela lui sert à attendrir des jurés qui acquittent le terrifiant tueur Louis (John Ireland) puis à faire perdre un temps précieux à Rico prêt à défigurer Vicky et qui meurt flacon d'acide sulfurique en main. Seul point faible du film, Charisse, agréable à regarder, surtout quand elle danse, mais actrice inexpressive.

Il Casanova di Federico Fellini *Le Casanova de Fellini*, Federico Fellini, Italie, 1976, 148 mn

La mention de Trimalcion à la 90^e minute fait du film une sorte de prolongement du *Satyricon* (p. 785) au XVIII^e siècle. Avec une plastique éblouissante malgré sa mer en matière plastique car Fellini inverse le rapport entre cinéma et théâtre ; au lieu de filmer en extérieur ou d'en donner l'illusion, il impose constamment à notre regard l'univers de carton-pâte dans lequel évolue le protagoniste.

Casanova (Donald Sutherland), qui se prend pour un esprit supérieur, n'est guère reconnu que comme le maître-étalon de son siècle. Il voyage avec un improbable oiseau mécanique, métaphore de son *cazzo*, qui s'agite comme un métronome lors des ébats de l'aventurier – superbe musique de Nino Rota. Ses partenaires sont affublées de tares, ainsi cette bossue qui louche tout en agitant une langue suggestive. Quelques exceptions à cette laideur, ainsi Henriette (Tina Aumont), comme sortie du *Casanova* de Comencini (p. 1720), qu'il présente comme son grand amour ; dans le plus pur style des *Mémoires*, il a tôt fait de l'oublier. Et cette poupée mécanique avec laquelle il fait un dernier tour de piste.

Il est dommage qu'aucune allusion ne soit faite à la prétendue méthode des "pyramides", l'arnaque numérologique chère au Vénitien. Mentionnons la contribution graphique de Roland Topor et l'étrange caméléon à élytres joué par Daniel Emilfork. Avec Reggie Nalder et Micha Bayard.

Young Frankenstein *Frankenstein Junior*, Mel Brooks, USA, 1974, 106 mn

Le comique référentiel de Mel Brooks à son meilleur : le docteur Frankenstein (Gene Wilder) de New York, qui fait prononcer son nom Fronkonsteen (comme Wonsteen), arrive en Transylvanie où il reprend l'activité bien connue de son ancêtre. Références aux Frankenstein de chez Universal, surtout *Bride of Frankenstein* (p. 1018) avec la fiancée (Madeline Kahn) aux cheveux poivre et sel et une parodie désopilante du sketch de l'aveugle (Gene Hackman) qui brûle le monstre en lui offrant soupe puis cigare – la créature se sauve sans attendre le café – ; empruntés à *Son of Frankenstein* (p. 1112) Igor (Marty Feldman) dont la bosse passe d'une épaule à l'autre et le policier au bras articulé (Kenneth Mars).

Signe des temps, les sous-entendus égrillards ne sont pas interdits ; le monstre (Peter Boyle) est doté d'un gigantesque "schwanstücker" qui ravit sa partenaire au point de lui faire chanter "Ah sweet mystery of life" et le docteur se fait greffer une partie de cet organe pour la plus grande satisfaction de la pulpeuse Inga (Teri Garr). Brooks est moins heureux avec le comique de répétition : chaque fois qu'on entend le nom de Frau Blücher (Cloris Leachman), les chevaux se mettent à hennir, ce qui est lassant. Par comparaison, Lubitsch pratiquait un comique de déclinaison, autrement dit ressassait la même phrase dans divers contextes.

Jeanne Dielman, 23 quai du Commerce, 1080 Bruxelles Chantal Akerman, Belgique, 1975, 193 mn

Filmé en plans fixes, le rituel de la vie de Jeanne (Delphine Seyrig), répétition des mêmes actes sur trois jours, d'un après-midi à un après-midi, ce qui fait que la plupart n'ont lieu que deux fois. Préparatifs de cuisine et courses, garde du bébé d'une voisine invisible. Le fils lycéen rentre le soir pour s'asseoir à table en gardant les yeux sur un livre. Jeanne, qui a reçu une lettre de sa sœur canadienne, la lui lit, puis tricote ; ils vont finalement faire un petit tour à pied. Le fils se couche dans son canapé-lit et discute, un soir, de son père mort il y a six ans, un autre, de sexe. Le lendemain, la mère préparera ses chaussures et son petit déjeuner.

Seul rituel à être répété trois fois, le client de l'après-midi. Car Jeanne fait bouillir la marmite en se prostituant. Rapport sordide, le micheton du jour arrive, pose son chapeau, la suit dans la chambre, non pour une piqûre mais pour un vite fait bien fait sur le lit recouvert d'une serviette. Le client repart en donnant rendez-vous pour la semaine suivante et son obole finit dans la soupière qui trône sur la table. La troisième fois quelque chose se passe mal, ou trop bien – peut-être qu'un vague soupçon d'orgasme a fait affleurer quelque chose d'insupportable. Toujours est-il qu'elle le tue avec une paire de ciseaux. Puis va s'asseoir avec la main droite rouge de sang, et médite alors que la nuit tombe.

Quasi-documentaire d'une précision maniaque qui présente une terrifiante image de l'aliénation, ici dans sa variante féminine. Une aliénation qui n'est supportable que tant qu'on n'en a pas conscience.

49th parallel Michael Powell, Grande-Bretagne, 1941, 117 mn

Ce film mineur de Powell imagine l'odyssée de six rescapés d'un sous-marin allemand emmenés par le lieutenant Hirth (Eric Portman) à travers le Canada, depuis la baie d'Hudson jusqu'à Banff en passant par Winnipeg. Ce voyage est avant tout prétexte à montrer des minorités tellement bien intégrées qu'elles sont insensibles aux sirènes nazies : un Québécois (Laurence Olivier au pénible faux accent français), des Esquimaux – comme on disait à l'époque –, des Indiens de l'Alberta et même des Huttérites germanophones (dont Anton Walbrook). Si tout ça relève de la propagande, le comportement des fuyards n'a, hélas, rien d'exagéré : ils tuent sans état d'âme un des leurs (Niall MacGinnis) qui se serait bien intégré aux anabaptistes ou détruisent avec rage les œuvres d'art qui faisaient la fierté d'un Anglais "dégénéré" (Leslie Howard). Le groupe fond progressivement pour se réduire au seul Hirth dont la fuite est devenue un symbole pour l'Allemagne ; il arrive aux États-Unis neutres caché dans un wagon de marchandises, mais un Canadien (Raymond Massey) convainc la douane américaine de renvoyer de l'autre côté des chutes du Niagara cette "marchandise non déclarée".

Jesse James *Le brigand bien aimé*, Henry King, USA, 1939, 106 mn

La lutte héroïque de Jesse James (Tyrone Power) et de son frère Frank (Henry Fonda) en guerre contre les Chemins de Fer depuis qu'un de leurs agents (Brian Donlevy) a causé la mort de leur mère (Jane Darwell). Le film, excellent, repose sur des personnages archétypaux, comme celui du journaliste Cobb (Henry Hull) toujours en train de récrire un éditorial vengeur ou celui du traître Robert Ford (John Carradine), le "dirty little coward" tremblant de peur auquel Samuel Fuller devait consacrer son premier film *I shot Jesse James* (p. 47). Les salauds sont très réussis, ainsi le directeur de la compagnie (Donald Meek) ou l'horrible Kane (J. Edward Bromberg) qui pousse Ford à assassiner Jesse.

Cette légende dorée oublie la participation des deux frangins à la sanguinaire bande de Quantrill (*The stranger wore a gun*, p. 740). Par contre Dillinger, héros du même genre, sera systématiquement noirci par Hollywood, (cf. p. 535).

La baie des Anges Jacques Demy, France, 1963, 80 mn

Jean (Claude Mann) est initié au jeu à Enghien par un collègue (Paul Guers). Au grand dam de son père horloger (Henri Nassiet) – "Douze chasseurs, douze pêcheurs, douze joueurs : trente six feignants" –, il se rend à Nice où il rencontre Jackie (Jeanne Moreau platinée) à laquelle il porte chance. Musique de Michel Legrand. Ils gagnent beaucoup, puis perdent tout. Remusique de Michel Legrand. Ils deviennent amants, gagnent davantage et achètent une belle voiture, histoire d'aller faire un tour à Monte-Carlo et de rentrer à Nice... en train. Reremusique de Michel Legrand : elle quitte la table de jeu pour le rejoindre. Sauvée par l'amour ?

Roberto Succo Cédric Kahn, France, 2001, 120 mn

Après avoir tué ses parents, Roberto s'évade de l'hôpital psychiatrique de Bologne pour réitérer ses exploits en Savoie et en Suisse. La confusion apparente du film rend bien le désordre mental de ce schizophrène mythomane et capricieux qui semait, sans la moindre rationalité, la mort sur son chemin. Les étonnants yeux bleus de l'acteur Stefano Cassetti le rendent encore plus terrifiant.

Le roi des aulnes Marie-Louise Iribe, France, 1931, 54 mn

D'après Goethe. Un homme chevauche avec son enfant malade à travers marécage et forêt ; quand il arrive dans un village (alsacien), l'enfant est mort. Auparavant, l'enfant aura vu un inquiétant crapaud, une fée et des danseuses, ainsi que ce roi des Aulnes en cotte de mailles qui finit par le rattraper et l'emmenant, ayant pris l'aspect de la Mort. Ce festival de surimpressions n'est pas vraiment réussi.

Escape to Burma *Les rubis du prince birman*, Alan Dwan, USA, 1955, 83 mn

Dans une Birmanie de pacotille – singes et éléphants de la réserve de Thousand Oaks –, Brekan (Robert Ryan) se cache dans la plantation de teck de Gwenn Mar (Barbara Stanwyck) et devient son amant. Rattrapé par la Police (David Farrar) lancée ses troussees par le Sawbwa (Robert Warwick) qui l'accuse d'avoir tué son fils, il est innocenté *in extremis* par une lettre du rejeton atteint de la peste.

History is made at night *Le destin se joue la nuit*, Frank Borzage, USA, 1937, 97 mn

Bruce Vail (Colin Clive, ci-devant Henry Frankenstein, p. 1608) est un armateur dont la jalousie malade a poussé son épouse Irene (Jean Arthur) au divorce. À Paris, il assassine son propre chauffeur dans le but de faire suspecter l'amant (encore une fois imaginaire) d'Irene et la force à regagner New York. Paul Dumond (Charles Boyer), maître d'hôtel parisien tombé amoureux d'Irene le soir du meurtre, traverse alors l'Atlantique pour ouvrir avec son ami le cuisinier Cesare (Leo Carillo) un restaurant dont la renommée finira par attirer la belle. *Happy end?* Pas encore, car suspect potentiel du meurtre du chauffeur, Paul part avec Irene se faire innocenter par la Justice française... à bord d'un navire de la Cie Vail, le *Princess Irene*. Le jaloux pousse la démence jusqu'à provoquer un naufrage inspiré de celui du *Titanic*.

Scénario extravagant et mélange de genres, comédie légère et tragédie lorsque les passagers attendent la mort dans le navire qui a touché un iceberg. Mais le film ne sombre pas plus dans le ridicule que le navire ne coule : une grande réussite, peu connue, du génial Borzage.

Le daim Quentin Dupieux, France, 2019, 74 mn

Georges (Jean Dujardin) achète pour un prix d'ami (8000 €) une veste façon daim des années 1960 qui change sa vie. Le vêtement se met en effet à parler et demande à devenir le seul blouson au monde. Lourde tâche dont Georges s'acquitte en prétendant tourner un film dans lequel des figurants déclarent "Je promets de ne plus jamais porter de blouson de toute ma vie" ; fort de cette promesse filmée, le "réalisateur" confisque alors le vêtement. Il finit par tuer ceux qui en portent et creuse une fosse commune où il enterre ses victimes, i.e., les blousons. Il tape régulièrement la barmaid Denise (Adèle Haenel) en prétendant en faire la monture (!) de son film ; cette dernière, nullement dupe de son manège, récupère à sa mort le célèbre blouson pour pérenniser l'immortel projet.

Cette rupture, plus avec la rationalité qu'avec la société, est insolentement dérangeante ; peut-être parce qu'on ne sait pas trop dire en quoi elle nous dérange.

The tall T *L'homme de l'Arizona*, Bud Boetticher, USA, 1957, 77 mn

Ce western vaut d'abord pour sa distribution de méchants très convaincants : Skip Homeier, Henry Silva brute stupide et sadique, et Richard Boone hypocrite à souhait. Face à eux, Randolph Scott est moins désespéré qu'à l'habitude et Maureen O'Sullivan touchante dans le rôle d'une femme vieillissante qui, tout juste mariée, voit son époux – qui l'avait épousée par intérêt – abattu. Les Alabama Hills servent de splendide décor à cette histoire bien enlevée.

Phantom of the Opera *Le fantôme de l'Opéra*, Arthur Lubin, USA, 1943, 93 mn

Le fantôme est un peu à la portion congrue dans ce splendide film en Technicolor où l'on chante beaucoup, notamment des extraits d'un faux opéra russe assez réussi. La distribution est peu exaltante, à l'exception de Claude Rains dans le rôle de Claudin, violoniste défiguré qui croit qu'on lui a volé son concerto. Clou du film, le sabotage par Claudin du gigantesque lustre qui tombe sur les spectateurs. La version de 1925 (p. 1101), où l'on ne chantait pas puisque muette, donnait la place centrale au fantôme (Lon Chaney). Celle, ostensiblement infidèle de 1974 (*Phantom of the Paradise*, p. 502), retrouvera l'esprit de Gaston Leroux.

Fritz Leiber, père de l'auteur de science-fiction, joue Franz Liszt.

Dom Juan Marcel Bluwal, France, 1965, 106 mn

Molière adapté par la télévision de la grande époque. Michel Piccoli campe un Dom Juan en révolte contre Dieu dont le caractère prométhéen est souligné par le placide Sganarelle (Claude Brasseur) qui stigmatise les "esprits forts", tout comme un certain Pompidou (cf. p. 590). Avec Anouk Ferjac, Lucien Nat et Michel Le Royer. On reconnaît la saline royale d'Arc-et-Senans.

Mysterious island *L'île mystérieuse*, Cy Enfield, Grande-Bretagne, 1961, 101 mn

Arrivé par hasard sur une île déserte, un petit groupe doit affronter les animaux géants créés par Ray Harryhausen : un crabe, rouge avant même d'être bouilli, un poulet agressif et des abeilles qui ridiculisent les frelons asiatiques. Sous l'eau, des poulpes et dans une caverne, le *Nautilus* du capitaine Nemo (Herbert Lom). Ni les beaux scaphandres-coquillages qui déguisent les personnages en crustacés ni les décors irréalistes ne sauvent de l'ennui ce film dont les acteurs – Gary Merrill, Percy Herbert, Joan Greenwood – sont mauvais ou mal dirigés : Jules Verne n'est pas au rendez-vous. Pas plus que la musique peu inspirée de Bernard Herrmann qui se pastiche lui-même.

Faa yeung nin wa *In the mood for love*, Kar-wai Wong, Hong Kong, 2000, 99 mn

Hong Kong, 1962. L'amour entre deux voisins mal mariés, Mme Chan, alias Li-zhen Siu (Maggie Cheung) et M. Chow (Tony Leung). Ils découvrent que leurs conjoints respectifs, toujours en voyage, sont amants, ce qui les dissuade plutôt de les imiter ; ils se voient en cachette à cause des inévitables ragots alors que leur relation reste, à une exception près, chaste. Comme Mme Chan est incapable de divorcer, Chow s'enfuit à Singapour, profitant d'une opportunité offerte par son collègue Ah Ping (Ping-Lam Siu). Mais le souvenir de cet amour platonique continue à hanter les deux protagonistes. En 1966, dans les ruines d'Angkor, Chow se souvient. . . La suite dans *2046* (p. 1642).

Le film, magique, sait saisir l'attente, les frôlements à peine ébauchés, la pluie qui tombe de nuit sur l'éclairage public comme si elle ruisselait sur les cœurs à vifs : l'amour est plus beau quand il est chaste, cf. la *Délie* de Maurice Scève. La musique inoubliable de Shigeru Umebayashi avait déjà servi pour le soporifique *Yumeji* (1991) de Seijun Suzuki.

Le crime de monsieur Lange Jean Renoir, France, 1936, 76 mn

C'est un Front Populaire *ante litteram* qui inspire ce film où l'on retrouve la patte de Jacques Prévert. Jules Berry incarne Batala, un éditeur de presse un peu escroc qui rêve de fonder une revue littéraire et policière au nom évocateur de *Javert* ; après qu'il a pris la poudre d'escampette pour éviter la Justice, il est tenu pour mort dans un accident de train et le personnel reprend l'activité sous forme d'une coopérative qui remporte un franc succès auprès des enfants en publiant *Arizona Jim*, aventures d'un cow-boy de pacotille concoctées par Amédée Lange (René Lefebvre). Quand l'odieux Batala refait surface déguisé en curé et menace de s'approprier les bénéfices pour payer ses dettes et publier *Javert*, Lange s'énerve et le tue ; l'escroc agonisant, réclame alors. . . un prêtre. Le meurtrier s'enfuit, accompagné par Valentine (Florelle) qui raconte l'histoire, en flash-back, à des frontaliers qui décident de laisser le couple passer en Belgique.

Batala annonce le dompteur de chiens du *Jour se lève* (p. 1595) où son meurtrier aura moins de chance. On n'imagine pas un tel film dans les États-Unis de l'époque. D'abord Lange, qui a tué Batala, même pas en légitime défense, s'en sort. Ensuite parce que l'habit ecclésiastique sert de déguisement à un escroc : Charlot, évadé de prison, l'avait revêtu dans *Le pèlerin* (p. 573), œuvre qui fut interdite en Pennsylvanie.

Brillante distribution : Sylvia Bataille, Henri Guisol, Nadia Sibirskaïa, Maurice Baquet, Jacques Brunius, Marcel Duhamel, et Sylvain Itkine. . . dont se détache le superlatif Marcel Lévesque le Mazamette des *Vampires* (p. 487).

Treno popolare Raffaello Matarazzo, Italie, 1933, 60 mn

Rome. Le petite classe moyenne profite des billets de train bon marché pour aller passer un dimanche à Orvieto (Ombrie) : l'unanimité de cette description de mini-drames et d'amours ébauchées rappelle *Menschen am Sonntag* (p. 1330). L'attention se focalise sur un trio : Giovanni, binoclard pédant, emmène sa collègue de bureau Lina, laquelle lui préfère le bellâtre Carlo rencontré dans le train. Lina et Carlo utilisent le prétexte d'une randonnée à bicyclette pour semer Giovanni ; ils empruntent une barque qui chavire, ce qui fait que Giovanni les croit noyés. Lors du retour en train, Giovanni rencontre Maria, une jeune femme qui a passé la journée seule : venue avec un homme marié, elle en avait été séparée par l'arrivée intempestive d'une épouse jalouse.

Ce premier film de Matarazzo est aussi le premier d'un célèbre compositeur dont la brillante partition sonne déjà comme du Nino Rota.

Gibier de potence Roger Richebé, France, 1951, 102 mn

Vers 1938, l'orphelin Marceau (Georges Marchal) rencontre Alice (Arletty) qui le fait poser chez un douteux photographe (Palau), puis en fait le gigolo des clientes de son commerce de "lingerie". Il se retrouve ainsi homme de compagnie, une activité contre laquelle il se révolte parfois... mais vendre des journaux paie mal. Rentré de captivité, il retombe sous la coupe d'Alice qui grenouille désormais dans un milieu plus huppé. Invité dans un château, il est censé séduire la jeune Dominique d'Arjelouve (Nicole Courcel). Alice s'énerve en apprenant que son protégé – dont elle est platoniquement amoureuse – a trop bien réussi puisqu'il devrait épouser la belle avec la bénédiction de son influente tante Consuelo. Au désespoir de perdre son protégé et son gagne-pain, elle lui tire une balle de pistolet ; Marceau se défend en lui assénant un coup mortel.

Le film aborde un sujet un peu tabou, celui de la prostitution hétérosexuelle masculine. Cette originalité fait passer le prêchi-prêcha de la fin : chaperonnée par le père Quentin (Pierre Dux), Dominique jure d'attendre Marceau, désormais sur la voie de la rédemption.

The whistler William Castle, USA, 1944, 60 mn

Histoire classique du désespéré (Richard Dix) qui commande son propre assassinat, change d'avis et a le plus grand mal à échapper à son sicaire (J. Carroll Naish), lequel tente de faire mourir sa future victime de peur ! Tout cela commenté en voix off par une ombre, ce Siffleur métaphore de la destinée.

Le film, qui adaptait une émission radiophonique de CBS, est le premier d'une série de huit ; cet opus 1 n'incite pas à voir les autres.

Letter from an unknown woman *Lettre d'une inconnue*, Max Ophüls, USA, 1948, 87 mn

D'après Stefan Zweig. Dans la Vienne de 1900, Stefan Brand (Louis Jourdan) reçoit une grosse enveloppe la veille d'un duel. C'est le testament de Lisa (Joan Fontaine) qui vient de mourir du typhus, tout comme le fils naturel qu'elle eut de Stefan. Le séducteur, qui ne se souvenait même plus d'elle, est bouleversé et décide d'affronter l'époux de celle dont il fut l'unique amour.

Plans incroyablement raffinés dont celui des amants qu'on suit depuis les fenêtres d'un café. Et insistance à montrer l'envers en même temps que l'endroit : on voit, dans le "voyage" sur le Prater, que le paysage suisse ou vénitien qui défile est actionné au moyen d'une sorte de bicyclette et à la fin d'une danse les musiciens fatigués s'éclipser. Le mari jaloux dans sa calèche annonce celui de *Madame de...* (p. 1138). Chez Ophüls, l'émotion naît de la perfection.

La reine Margot Jean Dréville, France, 1954, 105 mn

Août 1572. Sous prétexte de marier sa fille Margot (Jeanne Moreau) à Henri de Navarre (André Versini), Catherine de Médicis (Françoise Rosay) rassemble les parpaillots à Paris pour mieux les massacrer. Robert Porte campe un Charles IX fourbe et tragique à la fois. Mais le ton comique l'emporte : le futur Henri III (Daniel Ceccaldi) est un as du bilboquet et, contrairement à l'infortuné La Môle (Armando Francioli) torturé pour de bon, Coconas (Henri Génès) s'amuse beaucoup quand on le questionne à l'aide d'improbables coins en cuir. Louis de Funès fait une réjouissante apparition en empoisonneur.

Moins respectueuse de l'intrigue de Dumas, la version Chéreau (p. 221) retrouve par contre le bruit et la fureur des Guerres de Religion.

Viskningar och rop *Cris et chuchotements*, Ingmar Bergman, Suède, 1972, 92 mn

Le rouge domine dans cette grande maison où agonise Agnes (Harriet Anderson) en présence de ses deux sœurs, égoïstes chacune à sa façon : Maria (Liv Ullmann) pense surtout à ses amants alors que Karin (Ingrid Thulin) est frigide et dure. À la tentative de suicide du mari de Maria après une nouvelle infidélité répond le verre brisé avec lequel Karin se mutile le vagin : dans les deux cas encore du rouge. Malgré la photo et les cadrages splendides, ce serait un peu appuyé s'il n'y avait le personnage admirable de la servante Anna (Kari Sylwan) qu'on voit prendre la mourante sur son sein. Cet être généreux ouvre le journal d'Agnes pour restituer un instant de bonheur fugace : les trois sœurs, sur une balançoire poussée par Anna, dans la verdure du parc.

Dead zone David Cronenberg, USA, 1983, 104 mn

Johnny Smith (Christopher Walken) peut prévoir l'avenir et même le prévenir. Il découvre que le politicien Stillson (Martin Sheen) deviendra président des États-Unis et déclenchera l'holocauste nucléaire. Après en avoir discuté avec son médecin (Herbert Lom), il décide d'abattre l'apprenti-Hitler. . .

Ce film indigne du talent de Cronenberg n'est guère qu'une succession de sketches. D'après un roman du maître du paranormal infantile, Stephen King.

Romanzo criminale Michele Placido, Italie, 2005, 147 mn

Rome, 1977-92. L'authentique Bande de la Magliana – Freddo (Kim Rossi Stuart), Libano (Pierfrancesco Favino) et Dandi (Claudio Santamaria) – met la main sur la drogue avec l'aide de la Mafia sicilienne avant de se rapprocher des services secrets ; elle est mêlée à l'attentat de la gare de Bologne (2 août 1980). Le (fictif) commissaire Scialoja (Claudio Santamaria) cherche à coincer les criminels en manipulant une prostituée (Anne Mouglagis), maîtresse de Dandi.

Victimes de règlements de comptes, les copains tombent l'un après l'autre, Libano, puis Dandi et enfin Freddo liquidé par les services secrets : il en savait trop. Quoi au juste ? Mais après tout, ces services ne sont pas secrets pour rien.

Ich will doch nur, daß ihr mich liebt *Je veux seulement que vous m'aimiez*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1976, 105 mn

Munich. Marié et père d'un bébé, Peter (Vitus Zeplichal) accumule les dettes et les heures supplémentaires comme maçon. Jusqu'à la maladie et la dépression ; il finit par tuer, dans un acte de rage, un cafetier qui ressemblait à ce père indifférent et égoïste qui ne lui a jamais rendu son amour.

Le victimisme de Fassbinder, renforcé par des cartons redondants, trouve ici ses limites. Comment s'identifier à ce médiocre au sempiternel bouquet de fleurs qui semble le principal responsable de ses malheurs ?

Ostrov *L'île*, Pavel Lounguine, Russie, 2006, 110 mn

1976. Anatole (Piotr Mamonov) ne se pardonne pas une lâcheté de jeunesse : pour que les Allemands lui laissent la vie sauve, il avait exécuté le Cpt. Tikhon. Moine thaumaturge et grincheux sur une île de Carélie, près de la mer Blanche, il brûle les belles bottes de son supérieur (Victor Soukhouroukov) pour lui apprendre l'humilité et guérit la fille d'un amiral (Iouri Kouznetsov) qui n'est autre que ce Tikhon qu'il pensait avoir tué et qui lui pardonne. Il peut désormais mourir en paix.

Malgré un paysage saisissant, ce film édifiant est un peu ennuyeux.

Gion no shimai *Les sœurs de Gion*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1935, 67 mn

Deux sœurs, geishas à Gion. La plus âgée, Umekichi (Yōko Umemura) témoigne d'une certaine compassion pour son ancien protecteur ruiné, Furusawa. Alors que la cadette Omocho (Isuzu Yamada) n'a pas le moindre scrupule à l'égard des clients qu'elle houspille et manipule. Après avoir été envoyée à l'hôpital par l'un d'eux auquel elle avait fait perdre son travail, elle découvre que Furusawa a quitté son aînée sans crier gare. Omocho sanglote "– Pourquoi faut-il qu'il y ait des geishas, pourquoi une telle profession?".

La Ferme aux Loups Richard Pottier, France, 1943, 82 mn

Deux journalistes (François Périer et Paul Meurisse) enquêtent sur la mort du clochard surnommé le Moujik, retrouvé étranglé. Assistés de la secrétaire du canard (Martine Carol, nez d'origine) – en fait la fille du patron (Guillaume de Sax) – pour laquelle ils en pincent, ils retrouvent le cadavre du Moujik dans la solitaire Ferme aux Loups. Arrive un juge d'instruction (Palau) qui ne comprend rien à rien,, le spectateur non plus. Las, le film s'enlise dans les explications, une histoire de jumeaux à dormir debout. La description de la rédaction du journal (avec André Gabriello) reste cependant drôle. Paul Meurisse reviendra dans *La dame d'onze heures* (p. 1756), film plus mémorable. Production Continental.

Jeremiah Johnson Sydney Pollack, USA, 1972, 116 mn

Ce western lent et magnifique conte la légende de Jeremiah Johnson (Robert Redford), le tueur de Crows. Parti vers l'Ouest, il a "tourné à gauche" – clin d'œil du droitier scénariste John Milius – aux Rocheuses et fait plusieurs rencontres. Un mort congelé lui lègue un fusil, une femme folle lui fait cadeau d'un fils adoptif. Il croise un chasseur d'ours (Will Geer) et un faux chauve (Stefan Gierasch) qui s'est rasé pour éviter d'être scalpé. Et des Indiens comme Paints-his-shirt-red (Joaquín Martínez) et des Têtes-Plates parmi lesquels son épouse.

Le destin frappe sous la forme d'un détachement militaire qui cherche un éclaireur pour porter secours à une caravane bloquée dans la montagne; au nom des valeurs chrétiennes, le terrifiant révérend Lindquist (Paul Benedict) oblige Jeremiah à guider la troupe, quitte à profaner un cimetière indien. Ce que la tribu lui fait payer cruellement en massacrant sa petite famille. Amer et détruit, il s'enferme dans une solitude vengeresse et devient la terreur des Crows. Ce demi-sauvage croise à nouveau les personnages vus à l'aller en terminant par Paints-his-shirt-red qu'il salue avec réticence. "Certains prétendent qu'il est toujours là-haut" susurre alors la ballade du film.

L'authentique John Johnson allait jusqu'à manger le foie de ses victimes.

Eyes wide shut Stanley Kubrick, USA, 1999, 159 mn

D'après Arthur Schnitzler. Tenaillé par la jalousie, un médecin (Tom Cruise) passe une nuit d'errance qui l'emmène dans une orgie très stylisée avec masques et musique satanique dont il se fait jeter avec des menaces que l'enlèvement du pianiste qui l'avait initié et la mort d'une participante portent à prendre au sérieux.

Comme dans *Orange mécanique* (p. 478), la seconde partie est un peu le revers de la première. Avec une longue et pesante démystification des menaces par un participant (Sydney Pollack) qui met les point sur les i. Et une morale très osée qui se résume au mot **FUCK** prononcé par son épouse (Nicole Kidman).

Le boucher Claude Chabrol, France, 1970, 89 mn

L'amour d'un type un peu fruste (Jean Yanne, excellent) pour une institutrice (Stéphane Audran, excellente elle aussi) qu'il juge inaccessible. Ce sentiment d'infériorité lui fait accepter qu'elle fume dans la rue, ce qui faisait encore "mauvais genre" à l'époque. Ce boucher, un ancien d'Indo, est parfois saisi d'une frénésie meurtrière qui lui a fait tuer plusieurs jeunes femmes ; mais il préfère se faire une sorte de *seppuku* plutôt que s'en prendre à elle. Une expiation qui lui donne surtout la force et le prétexte pour se livrer à une déchirante déclaration ; ce Popaul qu'elle aimait bien, sans plus, expire sur les mots "Mademoiselle Hélène".

Beau film dans un contexte daté, un village du Périgord (Trémolat). Mariages et funérailles d'antan, respect encore intact pour l'institutrice et fétichisme d'un diplôme qui ne valait déjà plus un clou, "le" certificat.

Gaslight *Hantise*, George Cukor, USA, 1944, 109 mn

Londres, 1885. Paula (Ingrid Bergman) est un peu folle. Elle égare une broche offerte par son époux Anton (Charles Boyer), décroche des tableaux pour aller les cacher dans l'escalier, s'imagine voir l'éclairage baisser quand son mari s'absente le soir ; la servante Nancy (Angela Lansbury) la traite d'ailleurs avec un certain mépris. Nous apprenons que le mari projette de faire interner son épouse, ce qui lui évitera de passer par les toits pour fouiller les combles. Un policier attentionné (Joseph Cotten) identifiera Anton comme le Sergis Bauer qui tua jadis la tante de Paula ; n'ayant pas alors pu trouver ses bijoux, il a épousé son héritière pour avoir accès au domicile et y reprendre ses recherches en allumant le gaz au grenier.

Les acteurs, notamment Bergman, sont excellents mais le scénario est lourd et prévisible. Une bonne surprise à la fin, réjouissant retour à l'envoyeur : quand Anton/Sergis supplie Paula d'aller chercher de quoi couper ses liens, elle se met à jouer à la folle, à prétendre qu'elle a égaré le couteau qu'elle tient pourtant dans la main. Apparition de May Whitty en mémé amatrice de *murder stories*.

Archangel Guy Maddin, Canada, 1990, 83 mn

Au bord de la mer Blanche, pendant la guerre civile. Un soldat canadien uni-jambiste croit retrouver son épouse morte dans les traits de Veronkha, laquelle est mariée à un amnésique. Tout ça sur fond de lutte contre les méchants bolchéviques : moitié hommes et moitié bêtes, ils ont de grandes griffes et qui veut s'en défendre doit utiliser ses propres intestins pour les étrangler. J'oubliais, c'est filmé à la Maddin, autrement dit c'est du cinéma muet parlant.

Holy motors Leos Carax, France, 2012, 115 mn

Dans son interminable limousine blanche conduite par Céline (Édith Scob), Oscar (Denis Lavant) se change et se grime avant d'incarner un nouveau personnage : mendiant sur un pont ou mourant dans un hôtel de luxe, M. Merde au Père Lachaise, accordéoniste dans une église, assassin et sa victime. . . avant de rentrer chez lui dormir avec ses singes. Céline lui souhaite une bonne nuit – à demain ! – et regagne le garage des HOLY MOTORS ; après avoir mis le masque des *Yeux sans visage* (p. 1590), elle laisse les limos à leurs papotages.

On ne sait trop quel rôle surnaturel tient Oscar dans cette histoire qui renouvelle notre vision du fantastique. Ange ou démon, il travaille sous la direction d'un personnage au visage marqué de taches de vin (Michel Piccoli) mais n'est peut-être pas immortel ; d'ailleurs une collègue de la même "firme" se suicide sous ses yeux depuis la terrasse de la Samaritaine. Moment magique, la visite du grand magasin à l'abandon avec ses mannequins étendus comme des cadavres. Le film est un tissu de références à d'autres œuvres, *Les amants du Pont-Neuf* (p. 1720) – l'ouvrage est visible de la terrasse de la Samar' – et *Les vampires* (p. 487). Ainsi qu'un hommage à Georges Franju et Étienne-Jules Marey.

Tandem Patrice Leconte, France, 1987, 87mn

Animateur de radio itinérant, Morteux (Jean Rochefort) présente depuis vingt ans l'émission *La langue au chat* qui ressemble à s'y méprendre au *Jeu des mille francs* que Lucien Jeunesse anima sur France Inter de 1965 à 1995. Il est accompagné du chauffeur Rivetot (Gérard Jugnot) qu'il tutoie et avec lequel s'est établie une relation complexe, puisqu'il est son unique fréquentation. Ce *has been* vit entouré d'un halo de mensonges : il téléphone, au seul bénéfice de son assistant, à des maîtresses imaginaires et lui fait croire qu'il ne sait pas que son émission va s'arrêter. Quand la libraire d'une petite ville (Sylvie Granotier) cherche à se rapprocher de lui, il la quitte brutalement, effrayé par sa franchise.

Les deux acteurs sont excellents : Rochefort semble être né pour le rôle et Jugnot qui lui sert de faire-valoir, modeste et efficace.

Intolerance D. W. Griffith, USA, 1916, 168 mn

Le chef-d'œuvre de Griffith, dont le scénario consiste à développer parallèlement quatre épisodes de la lutte contre l'intolérance. Les cartons signés du monogramme  ne laissent aucun doute à ce sujet : celle-ci est le fait de l'hypocrisie religieuse, qu'il s'agisse des prêtres de Baal (épisode assyrien), des Pharisiens (épisode christique), des catholiques (la Saint-Barthélemy) ou des ligues de vertu de l'époque contemporaine. Preuve qu'on ne peut pas réduire Griffith au racisme de *The birth of a nation* (p. 1061). Afin de leur donner un cachet d'universalité, les personnages ne portent aucun nom : nous avons affaire à la Chérie, au Garçon, à la Fille des montagnes ou au Rhapsode – sauf quand ils sont historiques, ainsi Catherine de Médicis campée par l'horrible Josephine Crowell. Un personnage atemporel, celui de la Mère éternelle, fait la transition d'une époque à l'autre : c'est Lilian Gish qui berce ainsi l'Humanité.

Les épisodes sont développés de façon très inégale : on ne voit guère le Christ et la Saint-Barthélemy est un peu expédiée. Mais l'épisode assyrien est d'une luxuriance incroyable, avec ses décors titanesques, ses murailles et ses machines de siège et même une arme de guerre futuriste, sorte de compromis entre le tank et le lance-flammes. L'épisode moderne, beaucoup moins impressionnant visuellement, nous inflige l'insupportable description d'un rituel d'exécution. Le seul à voir la défaite de l'intolérance, il se clôt sur des images de la Grande Guerre rapidement supplantées par celle d'un futur pacifié et idyllique : il est vrai qu'en 1916, les États-Unis étaient encore neutres.

Le film eut une grande influence, citons *Pages arrachées au livre de Satan* de Dreyer (p. 1653).

L'appât Bertrand Tavernier, France, 1992, 112 mn

Fait divers particulièrement horrible : pour gagner rapidement de l'argent, les jeunes Nathalie, Éric et Bruno (Marie Gillain, Olivier Sitruk et Bruno Putzulu) tuent des notables (Philippe Duclos et Richard Berry) appâtés par les charmes de la jeune femme.

Le portrait moral est accablant. Les deux garçons sont bêtes et Tavernier leur prête des goûts cinématographiques affligeants : ils ne jurent que par Steven Seagal et connaissent le *Scarface* de 1983 (p. 686) par cœur. Leurs cambriolages mal préparés se terminent par l'assassinat obligé de la victime avec des méthodes qui montrent un complet amateurisme et une surprenante absence d'humanité. La fille est la mieux servie : cette allumeuse obsédée par les marques – “C'est un Mont-Blanc” – et prétend habiter Neuilly – “Enfin Neuilly-Levallois, c'est à deux rues” – demande au policier qui la boucle “Vous croyez que je serai relâchée pour aller voir mon père à Noël ?”.

The Ox-Bow incident *L'étrange incident*, William A. Wellman, USA, 1943, 79 mn

Ce western particulièrement âpre et sans concessions que Wellman tenait beaucoup à réaliser est l'histoire d'un lynchage. Trois innocents sont capturés par des justiciers auto-proclamés qui les pendent en refusant de les écouter. Parmi les victimes, Donald (Dana Andrews) auquel on laissera quand même le temps d'écrire une lettre à sa femme et un Mexicain (Anthony Quinn), sans doute coupable d'autres crimes que celui, imaginaire, qu'on lui reproche. Le détachement de vengeurs est emmené par une brute douteuse (Marc Lawrence) et un ex-militaire qui porte l'uniforme obsolète du Sud (Frank Conroy); s'en détache un couple immonde (Paul Hurst et Jane Darwell) singulièrement acharné à tuer. Seuls sept (dont Henry Fonda, Harry Morgan et Harry Davenport) des membres de la sinistre bande ont tenté de s'opposer à cette horreur. Quand ce beau monde revient une fois sa besogne accomplie, on apprend que le crime n'était qu'un bruit sans fondement. L'ex-Sudiste, discrédité aux yeux de son fils, se donne la mort tandis que les autres, justes et brutes sanguinaires dégrisées, se retrouvent au saloon; piètre compensation, une quête pour la veuve de Donald.

Les grands ducs Patrice Leconte, France, 1987, 87mn

Trois acteurs sans emploi se retrouvent en tournée pour jouer une pièce ringarde au nom évocateur de *Scoubidou*. Le producteur Chapiro (Michel Blanc), qui fait tout pour saboter les représentations, va jusqu'à pousser la vedette féminine (Catherine Jacob) dans un escalier. Mais rien n'y fait : la pièce et ses acteurs sont tellement mauvais qu'ils finissent à Broadway.

Il n'y a pas vraiment d'histoire, seulement une bande de copains – Jean-Pierre Marielle, Philippe Noiret et Jean Rochefort – qui cabotent à souhait dans cette farce sans prétention mais souvent hilarante.

Ivanhoe Richard Thorpe, 1952, 107 mn

Bonne adaptation hollywoodienne de Walter Scott. Ami de Robin des Bois, le preux Ivanhoe (Robert Taylor) hésite entre la Saxonne Rowena (Joan Fontaine) et la belle Juive Rebecca (Elizabeth Taylor); il choisira la première, mais sauvera la seconde au terme d'un Jugement de Dieu qui l'oppose à l'immonde Bois-Guilbert (George Sanders), un Normand pris dans ses contradictions puisque amoureux de Rebecca mais forcé par la situation à combattre pour l'envoyer au bûcher.

Emlyn Williams campe l'amusant serf affranchi Wamba. Finlay Currie et Felix Aylmer jouent les pères respectifs d'Ivanhoe et Rebecca. Côté méchants, Guy Rolfe et Francis De Wolff incarnent le prince Jean et Front-De-Bœuf.

Oktiabr *Octobre*, Sergueï Eisenstein, URSS, 1927, 99 mn

Reconstitution épique de ces “dix jours qui ébranlèrent le monde” (John Reed, cf. *Reds* p. 1052)) : la prise du Palais d’Hiver, le croiseur *Aurore*, etc. Montage extrêmement fragmenté et plans métaphoriques : ainsi, la statue d’Alexandre III qui s’était brisée au début du film se réassemble-t-elle au moment du putsch de Kornilov. Ou quand Trotski appelle à temporiser, des harpistes en contrepoint. Parler du traître Trotski, c’est évoquer le caractère mensonger de cette œuvre de propagande : on ne regarde pas Eisenstein par amour de la vérité historique mais pour les images inoubliables qui parsèment ses films comme ce pont sur la Neva qui bascule en soulevant un attelage et son cheval mort. Sonorisation tardive (1967) à l’aide de musiques de Chostakovitch, notamment sa onzième.

The belly of an architect *Le ventre de l’architecte*, Peter Greenaway, Grande-Bretagne, 1987, 119 mn

L’architecte américain Kracklite (Brian Dennehy) prépare à Rome une exposition sur Boullée, son visionnaire confrère du XVIII^e siècle. Il est pris d’une étrange obsession quant à son ventre tandis que son épouse le trompe avec le co-organisateur Caspasian (Lambert Wilson). Lequel lui prend non seulement sa femme mais encore la direction de l’exposition. Kracklite délire de plus en plus : discussions imaginaires avec “Étienne-Louis” et phobie des figues empoisonnées façon Livia (p. 62). Atteint d’un cancer de l’estomac, il se défenestre le jour de l’inauguration au Vittoriano. . . alors que son épouse accouche d’un enfant de lui.

Le film est un hommage à Rome et ses monuments antiques et fascistes. Pêle-mêle, l’EUR, la Villa Adriana, le Capitole, la piazza Navona, le Foro Italico et, *last but not least*, le Panthéon, baigné d’une splendide couleur ocre, décor nocturne de la dérive éthylique de l’architecte.

Le vieil homme et l’enfant Claude Berri, France, 1967, 84 mn

Pendant la guerre, un enfant juif est caché chez les Dupont (Michel Simon, étonnant, et Luce Fabiole) dans une bourgade de l’Isère. Pépé Dupont n’arrête pas de pester contre les Bolchéviki, le Front Populaire et, surtout, les Juifs qu’il reconnaît à l’odeur. . . c’est tout juste s’ils ne portent pas des cornes.

Visiblement basé sur les souvenirs du réalisateur, le film restitue le passé par petites touches : les enfants tondus à cause des poux annoncent les “tondues” de la Libération. Quant au fils de la famille (Roger Carel), il se prend d’une tardive aversion pour Pétain – alors que son vieux père refuse de désavouer le Maréchal en fuite. Dernier plan touchant du couple de vieillards sous la pluie, vu depuis le car emmenant l’enfant qui a retrouvé son père (Charles Denner).

Werckmeister harmóniák *Les harmonies Werckmeister*, Béla Tarr, Hongrie, 2000, 139 mn

La séquence d'ouverture nous situe dans la continuité de *Sátántangó* (p. 31) : un bar où les gens dansent de façon grotesque. Mais les personnages principaux ne sont plus les mêmes : János (Lars Rudolph) est facteur dans une petite ville qui semble peuplée de ses oncles et tantes. Ainsi Tünde (Hanna Schygulla) qui pousse son amant le préfet de police à prendre le pouvoir "pour rétablir l'ordre". Ou encore György (Peter Fitz), ex-époux de Tünde, qui radote sur les harmonies Werckmeister, un tempérament inégal proposé à la fin du XVII^e siècle et curieusement présenté ici comme égal.

Un étrange camion arrivé de nuit installe sur la grand-place une gigantesque baleine morte. Symbolise-t-elle les méfaits du défunt Communisme ? À la tombée de la nuit, un attroupement se forme autour de la bête puis la foule va, d'un pas décidé, saccager l'hôpital municipal. On ne sait trop si ces vandales sont manipulés par le cétacé mort ou par la tante Tünde. Qu'importe, les plans-séquences sont, comme d'habitude, superlatifs. Tarr, qui aime bien s'attarder sur des gens en train de marcher, souvent de dos et en petit groupe, filme longuement et de face, la troupe de casseurs en route vers l'hôpital. Scénario et musique des récurrents László Krasznahorkai et Mihály Vig.

Fury Fritz Lang, USA, 1936, 92 mn

Joe Wilson (Spencer Tracy), un Américain moyen parti en voiture rejoindre sa fiancée Katherine (Sylvia Sydney) est arrêté car on le soupçonne, sur de vagues indices, de faire partie d'une bande de kidnappeurs. Les esprits s'échauffent dans la petite ville et une bande de lyncheurs emmenés par Dawson (Bruce Cabot), met le feu à la prison ; une explosion permet à Wilson d'en réchapper par miracle. Tenu pour mort et muré au domicile de ses frères, il suit à la radio le procès des 22 lyncheurs qui encourent la peine de mort.

Le procureur (Walter Abel) peine à établir leur identité car ils ont tous de solides alibis ; même le shérif (Edward Ellis), que les justiciers avaient pourtant tabassé, pratique l'omertà. Miracle du cinéma, l'assaut de la prison a été filmé et ces citoyens exemplaires, soi-disant chez eux ou au bar, sont montrés en pleine action. Katherine, qui croyait Joe mort, le débusque chez ses frères et le culpabilise : au moment de l'énoncé de la sentence, il se présente à la barre.

Cette brillante dénonciation d'un fléau de l'époque (cf. *They won't forget*, p. 239) n'est pas vraiment tendre pour la victime qui se transforme en bourreau aigri ; comme si le mal n'épargnait personne. Dommage que ce premier film américain de Lang recoure au procédé éculé du montage parallèle : commères en train de s'exciter et volatiles de basse-cour.

Portrait of Jennie William Dieterle, USA, 1948, 86 mn

Après *Love letters* (p. 119), Dieterle réunit à nouveau Joseph Cotten et Jennifer Jones dans une œuvre onirique qui voit un peintre plonger régulièrement dans le passé pour y retrouver une jeune femme morte. "Time made an error" dit-elle lors de leur dernière rencontre. Ce qui peut s'appliquer aussi au personnage tout à fait réel de la galeriste (Ethel Barrymore) laquelle, bien que trop vieille, semble aimer l'artiste. Musique de Debussy attribuée à... Debussy.

Je l'ai été trois fois Sacha Guitry, France, 1952, 78 mn

"Il a une pipe de cocu" entend-on au début, en parlant de Verdier ; et il est vrai que Bernard Blier avait la tête de l'emploi. Ce film amusant et vite oublié raconte, comme le suggère le titre, trois mésaventures. La première "moitié" de Verdier (Simone Paris) le trompe – mais de bonne foi – avec un sosie. Alors qu'il s'est établi diamantaire place Vendôme, sa seconde épouse (Solange Varenne) vend un collier à un sultan plein aux as ; non seulement elle en obtient un très bon prix, mais elle garde le bijou. La troisième (Lana Marconi) le trompe avec un cabot (le réalisateur) venu en habit de scène entre deux actes d'une pièce qu'il est en train de jouer ; rentré inopinément, le cornu fait sortir de la chambre conjugale l'amant costumé... en cardinal qui lui fait la morale et le réexpédie à Paris.

Réjouissant générique : François Gir arrive en auto-gyre !

Salò o le 120 giornate di Sodoma Pier Paolo Pasolini, Italie, 1975, 112 mn

Les 120 journées de Sodome du divin marquis transposées dans l'infâme République de Salò. Un groupe de miliciens enlève des jeunes gens, neuf de chaque sexe, qui devront traverser trois cercles. Celui des manies, avec pour meneuse de jeu la signora Vaccari (Hélène Surgère), celui de la merde, avec pour meneuse de jeu la signora Maggi (Elsa De Giorgi) et celui du sang, meneuse de jeu la signora Castelli (Caterina Boratto).

Film placé sous le signe du trou du cul qu'on regarde, qu'on pénètre, d'où sort la merde qu'on va manger. Et d'une règle absurde et cruelle, celle du bon plaisir essentialiste que l'auteur a judicieusement associé à la République Sociale, état fasciste et fantoche, donc doublement arbitraire ; et d'ailleurs ces dignitaires sadiques (!) dont Paolo Bonacelli et Aldo Valletti évoquent le Croate Ante Pavelić et sa bourriche d'yeux humains. Un des deux films essentiels de Pasolini avec son *Évangile selon saint Mathieu* (p. 735) dont il est comme le négatif.

Pasolini avait été enthousiasmé par *Femmes femmes* (p. 413), d'où la présence d'Hélène Surgère et Sonia Saviange qui reprennent une saynète du film de Vecchiali (mossieur Juju et mossieur Loyal).

Zavtra byla voïna *Demain c'était la guerre*, Iouri Kara, URSS, 1987, 84 mn

L'automne 1940, dans une bourgade russe. Les élèves du lycée se réunissent parfois chez le prestigieux ingénieur aéronautique Liouberetski – inspiré d'Andreï Tupolev – qui tranche avec les adultes godillots auxquels ils ont affaire en classe. Il ne trouve pas scandaleux qu'on lise Essénine et préfère, en poésie, le point d'interrogation au point d'exclamation. Les grosses voitures noires du NKVD viennent l'arrêter une nuit et le conformisme se déchaîne : une professeure exige que Vika, fille de l'ingénieur, renie publiquement son père. Elle préfère se tuer et la professeure qui est aussi la mère d'Iskra (= étincelle), héroïne de l'histoire, essaie d'empêcher les élèves de lui rendre un dernier hommage. Qui se tient quand même grâce au proviseur qui paie cette audace de son poste en attendant pire. Contre toute attente, Liouberetski est libéré et les élèves qui lui rendent visite tentent de le reconforter en déclarant que 1940, bissextile, était une mauvaise année : 1941 sera meilleure.

C'est là où s'arrête le film proprement dit. Il est suivi d'un épilogue racontant la destinée héroïque et tragique des protagonistes, en particulier qu'Iskra fut pendue par la Gestapo à côté de sa mère. C'est de cette façon que la censure soviétique noyait le poisson (p. 243) : il ne se passait rien de bien grave et d'ailleurs ces jeunes gens un peu exaltés sont rentrés dans le rang dès qu'ils ont dû faire face à des enjeux sérieux.

La couleur est réservée à des lieux où règne l'espoir : l'appartement de Liouberetski avant son arrestation (mais pas après son retour), celui du proviseur licencié. Le film, bouleversant, sait restituer l'émotion de cette jeunesse idéaliste : à fleur de peau, elle s'exprime lors de la lecture d'un poème ou de l'adieu à Vika.

The prisoner of Zenda *Le prisonnier de Zenda*, Richard Thorpe, 1952, 100 mn

Remake du classique de John Cromwell (p. 1027) démarqué scène à scène. Globalement inférieure, cette version bénéficie de la couleur et d'une splendide distribution : côté dames, Deborah Kerr et Jane Greer, côté messieurs, Stewart Granger, alors à son apogée et James Mason excellent dans un rôle de traître suave et sans scrupules. Moments mémorables, le bal à la Cour où l'orchestre s'arrête chaque fois que le couple royal fait une pause pour discuter et surtout le duel final dans la forteresse, presque aussi réussi que celui de *Scaramouche* (p. 618).

Peter Pan Walt Disney, USA, 1953, 77 mn

Cette adaptation de la pièce de J. M. Barrie est moins réussie que celles de *Pinocchio* ou *Alice in Wonderland* (pp. 1020, 1093). Le tandem formé par le capitaine Crochet (Hook) et le crocodile échappe à la mièvrerie générale.

Duel Steven Spielberg, USA, 1971, 86 mn

David (Dennis Weaver), voyageur de commerce, a la mauvaise idée de doubler un énorme camion-citerne dont le chauffeur le prend en grippe et se met systématiquement en travers de son chemin, allant jusqu'à essayer de le tuer.

Ce téléfilm qui lança Spielberg montre un indéniable sens de la mise en scène. Mais c'est bien plus qu'un interminable duel grâce à sa dimension fantastique due au scénariste Richard Matheson. Car ce camion est une sorte de monstre infernal dont on ne voit jamais le conducteur sinon son bras signalant à David que la voie est libre alors qu'une voiture arrive en face. Quand le véhicule s'écrase dans un ravin, ce n'est d'ailleurs pas du sang qui dégouline sur le volant mais de l'huile.

The curse of Frankenstein *Frankenstein s'est échappé!*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1957, 83 mn

Cette production Hammer, avec Peter Cushing (le baron Victor, scientifique cruel et sans scrupules) et Christopher Lee (sa pathétique et dangereuse créature), marque le retour du héros de Mary Shelley, mais en couleurs. Il ne renouvelle pourtant pas l'image de la femme : la servante Justine (Valerie Gaunt) couche avec tout le monde, y compris le baron, normal donc qu'il la livre au monstre, la fiancée Elizabeth (Hazel Court) est une oie blanche qui, après avoir échappé *in extremis* à la créature, se console avec l'assistant de Victor (Robert Urquhart).

Le film eut une grande diffusion : il passait à l'époque dans les cinémas de quartier, comme celui de la rue Staline à Saint-Fons.

Ruby Gentry *La furie du désir*, King Vidor, USA, 1952, 79 mn

Caroline du Nord. La jeune Ruby (Jennifer Jones), née "on the wrong side of the tracks", entretient une liaison tumultueuse avec Boake (Charlton Heston) qui préfère se marier dans son milieu. Ruby épouse alors le riche veuf Gentry (Karl Malden) mais est soumise à l'ostracisme de la bonne société, puis à sa franche hostilité après le décès accidentel de son conjoint. Dès lors, elle utilise son argent pour ruiner cette bande de snobs. À l'exception de Boake qui se voit magnanimement proposer l'effacement d'une hypothèque ; offre refusée avec un ostensible mépris de classe auquel Ruby réplique par le rachat des plantations de son ex-amant qu'elle fait noyer par la mer. Mais l'amour et le désir sont trop forts et les deux se retrouvent dans les marais pour un rendez-vous amoureux déguisé en partie de chasse ; Jewell (James Anderson), frère de Ruby et bondieusard aigri, abat le jeune homme.

Le film rappelle *Duel au soleil* (p. 995) mais cette passion dévorante manque d'ampleur : les épisodes se succèdent trop vite et Heston est peu convaincant.

Fitzcarraldo Werner Herzog, RFA, 1982, 157 mn

Le héros du film est incontestablement ce bateau auquel le réalisateur a réellement fait hisser sur une colline pour passer d'une rivière à une autre – en fait un méandre de la même, comme l'atteste le sens du courant ; et ses véritables vedettes, les étonnants indigènes qui s'activent à cette tâche absurde. Le documentaire *Burden of dreams*, dû à Les Blank (p. 70), est l'indispensable complément de cette œuvre attachante et un peu ratée du fait de sa démesure.

La remontée de la rivière a un petit côté Conrad – *Au cœur des ténèbres* – avec ce moment étonnant où Fitzcarraldo fait écouter Caruso au peuple invisible des berges. Claudia Cardinale campe une patronne de bordel d'Iquitos, maîtresse de l'aventurier joué par un Klaus Kinski un peu absent. Avec José Lewgoy, Miguel Ángel Fuentes et le minuscule Grande Otello ; musique de Popol Vuh.

Rendez-vous André Téchiné, France, 1985, 80 mn

La jeune et peu farouche Nina (Juliette Binoche) monte à Paris pour faire du théâtre. Elle y rencontre le torturé Quentin (Lambert Wilson) dont le fantôme continue à la persécuter après son suicide. Véritable *Deus ex machina*, un metteur en scène de théâtre (Jean-Louis Trintignant) la pousse à devenir une véritable actrice en jouant Juliette. Ce qui suppose la découverte de l'amour avec Paulot (Wadeck Stanczak) auquel elle s'était jusque là refusée.

À rapprocher d'autres films sur des actrices, *Stage door* (p. 1334) ou *Esther Kahn* (p. 1356) ; et de *J'embrasse pas* (p. 425) dont il est un peu le brouillon. La musique de Philippe Sarde rappelle *Verklärte Nacht* d'Arnold Schönberg.

Great expectations *Les grandes espérances*, David Lean, Grande-Bretagne, 1946, 114 mn

Dickens, magnifiquement servi par David Lean. Mémorable image du début à travers le regard du jeune Pip : la rencontre de Magwitch (Finlay Currie) le bagnard évadé géant comme un ogre. Sans parler du salon de Miss Havisham (Martita Hunt), la vieille fille immergée dans les toiles d'araignées qui recouvrent le banquet non consommé d'un mariage qui n'eut pas lieu. C'est dans cette atmosphère étrange qu'évoluent Pip (John Mills) et Estella (Jean Simmons, puis Valerie Hobson), dont Pip est amoureux et qui ont tous deux, sans le savoir, un lien avec Magwitch : il est le père de l'une et le bienfaiteur de l'autre. L'univers de Dickens où tout se termine bien est néanmoins un monde menacé par la potence qui orne le premier plan du film : le cabinet de l'avocat (Francis Sullivan) donne sur un gibet qui ne chôme pas et Magwitch n'y échappe que parce que la maladie est plus rapide que le bourreau. Débuts d'Alec Guinness.

Angst *La peur*, Roberto Rossellini, RFA, 1954, 75 mn

D'après Stefan Zweig, l'histoire d'une épouse adultère (Ingrid Bergman) que son mari (Mathias Wieman) persécute par l'intermédiaire d'une fausse maître-chanteuse (Renate Mannhardt) qui l'accule à faire des mensonges de plus en plus graves. Quand elle apprend la manipulation, elle tente de mettre fin à ses jours, mais son époux l'arrête *in extremis* et lui demande pardon pour sa cruauté.

Décors pluvieux, sordides et nocturnes pour ce film tourné à Munich qui ne vaut pas *Voyage en Italie* (p. 54). Mais Bergman est excellente.

Lady for a day *Grande dame d'un jour*, Frank Capra, USA, 1933, 96 mn

Apple Annie (May Robson) qui survit en vendant des pommes porte-bonheur est alarmée par la visite de sa fille, élevée en Espagne où elle doit faire un beau mariage : le père du promis, un comte (Walter Connolly), souhaite rencontrer la belle famille. Dude (Warren William), un gangster superstitieux, décide de donner le change pour que les Ibériques repartent de New York en croyant avoir eu affaire à une grande dame. Ils auront en tout cas rencontré le véritable maire (Samuel Hinds) qui s'est pris au jeu. Autour de Dude, la belle Missouri (Glenda Farrell) et le "père" de la fiancée (Guy Kibee), un arnaqueur qui gagne le montant de la dot au billard. Et deux pittoresques hommes de main : Shakespeare (Nat Pendleton) et Happy (Ned Sparks) qui écorche tellement la langue anglaise qu'il a droit à "If I had my choice of weapons with you, Sir, I'd choose grammar".

Pro ourodov i lioudei *Des monstres et des hommes*, Alexeï Balabanov, Russie, 1998, 89 mn

1900. Le pornographe Johan (Sergueï Makovetski), un épileptique qui n'hésite pas à tuer, vit du trafic de photos osées – des jeunes femmes en train de se faire fouetter – avec l'aide de sa sœur Grounia (Daria Jurgens) et de son acolyte Victor (Soukhoroukov). Le trio prend le contrôle de deux familles pétersbourgeoises : la jeune Liza (Dinara Droukarova) est ainsi initiée à l'amour qu'elle confondra pour toujours avec la flagellation. Les siamois Kolia et Tolia sont pervertis par le sadique Victor qui en fait des monstres chantants ; Kolia tue Victor et Tolia, devenu alcoolique, meurt laissant son frère désespéré. Johan s'aventure sur un banc de glace qui s'éloigne sur la Neva. . . on pense à la fin de *La mère* (p. 1160).

Sur un scénario parfaitement désespérant et sordide, un film magnifique et étonnamment poétique. La photo sépia, la musique, notamment celle du bal du *Guerre et Paix* de Sergueï Prokofiev, ces canaux où évolue une barque à vapeur dans un nuage de fumée noire, tout cela contribue à une évocation nostalgique, mais nullement complaisante, de la Russie pré-révolutionnaire.

Place de la République Louis Malle, France, 1974, 91 mn

Octobre 1972 : Louis Malle fête ses quarante ans en s'installant place de la République, côté III^e arrondissement. Il donne la parole aux passants et aux camelots alors qu'on entend "Si tu ne veux pas payer d'impôts" de Maurice Yvain et Albert Willemetz, remis à la mode par les Charlots. Le film, qui restitue l'atmosphère du quartier tel que je l'ai connu en 1968, n'est pas une réussite : certaines divagations saoulantes auraient dû être, pour le moins, raccourcies.

A dog's life *Une vie de chien*, Charles Chaplin, USA, 1918, 33 mn

Shoulders arms *Charlot soldat*, Charles Chaplin, USA, 1918, 36 mn

The pilgrim *Le pèlerin*, Charles Chaplin, USA, 1923, 40 mn

Dans *A dog's life*, le "Tramp", qui n'arrive pas à accéder à un guichet d'embauche, rencontre un chien avec lequel il partage des puces, "strangers in our midst", mais qui lui fait découvrir un porte-feuille bien rempli ; la dernière image le montre marié et se penchant sur le berceau où dort... l'animal, en fait une chienne, avec ses petits. Dans *Shoulders arms*, le héros mobilisé utilise un fromage puant en guise de gaz asphyxiant et, déguisé en arbre, capture l'État-major allemand, ou peut-être seulement quelques hauts gradés : ça n'a pas d'importance, vu que c'était un rêve et d'ailleurs les Allemands ne portaient plus de casque à pointe depuis 1916. *The pilgrim* est le dernier court-métrage de Chaplin : un forçat évadé troque sa tenue voyante pour une autre qui l'est tout autant, celle de pasteur. Contraint de délivrer un sermon devant des fidèles, il mime la lutte de David contre Goliath. Finalement arrêté, il apitoye le policier qui choisit de l'abandonner à la frontière avec le Mexique ; comme ce pays lui semble peu sûr, il préfère poursuivre son chemin un pied de chaque côté. Cette œuvre valut à son auteur des accusations d'impiété et fut en conséquence interdite en Pennsylvanie. Edna Purviance joue dans ces trois films produits par la First National.

La planète sauvage Étienne Laloux, France, 1973, 69 mn

Le roman de Stefan Wul se situe dans le monde des Draags, géants bleuâtres qui s'absentent souvent dans leur bulle pour méditer ; c'est en fait pour se rendre sur un satellite naturel, la planète sauvage. Leurs enfants s'amuse avec des animaux domestiques, les Oms qui ont tendance à s'évader pour former des colonies : il faut alors procéder à une déshommisation.

Magnifique graphisme surréaliste de Roland Topor dont le statisme s'accorde avec une animation parfois un peu figée.

L'assassin habite. . . au 21 Henri-Georges Clouzot, France, 1942, 83 mn

D'après Stanislas-André Steeman, cette production Continental marque les brillants débuts de Clouzot dans la mise en scène. Le couple de l'inspecteur Wens (Pierre Fresnay) et de la chanteuse Mila Malou (Suzy Delair) s'installe dans la pension des Mimosas pour débusquer l'assassin qui défraye la chronique et qui, sous le pseudonyme de M. Durand, cache en fait une trinité (Pierre Larquey, Noël Roquevert et Jean Tissier) : quand l'un d'eux est arrêté, un crime de Durand vient le disculper à point nommé. Excellents seconds rôles (Raymond Bussières, André Gabriello, Maximilienne). Suzy Delair, alors compagne de Clouzot, crève l'écran, notamment quand, véritable bombe, elle enlève les points noirs de "[S]on minet".

La fictive pension des Mimosas serait située au 21 de l'avenue Junot, soit à deux pas du bien réel hôtel Alsina de *Jenny* (p. 195), sis au 39.

Arigatō-san *Monsieur Merci*, Hiroshi Shimizu, Japon, 1936, 76 mn

Dans la presque-île d'Izu, un autocar dont le conducteur (Ken Uehara) est surnommé monsieur Merci à cause du sempiternel "Arigatō" qu'il adresse à ceux qu'il dépasse. Parmi les passagers, un grincheux pénible, une jeune femme délurée et une mère qui accompagne sa fille qu'elle a décidé de vendre – pratique courante encouragée par la Crise – que Merci sauvera de la prostitution en utilisant le pécule qu'il destinait à l'achat d'un véhicule : toutes deux sont dans le bus de retour.

L'autocar du court récit de Yasunari Kawabata (1925) s'intègre à l'univers de Shimizu, toujours attentif aux petites gens. On y croise des masseurs aveugles en route pour l'onsen, une troupe ambulante de kabuki féminin et des tâcheronnes coréennes trop pauvres pour s'offrir le car. Sur une musique guillerette de Kiezō Horiuchi, ce film tourné en extérieurs est un document sur le Japon de l'époque.

Born to win *Né pour vaincre*, Ivan Passer, USA, 1971, 85 mn

Le quotidien de JJ (George Segal), un drogué que Parm (Karen Black) essaie, en vain, d'aider. Elle sera finalement victime d'un flic tordu (Robert De Niro, quasi-débutant) qui dépose de la drogue dans sa voiture : cela fait partie des diverses pressions de la Police sur JJ pour le forcer à coopérer. Les fournisseurs se méfient de ce voleur un peu indic' prêt à toutes les bassesses pour avoir sa dose ; c'est ainsi qu'ils lui refilent une drogue trafiquée qui cause la mort d'un de ses copains. On lui offre à l'œil une nouvelle dose qui lui procurera, paraît-il, le pied de sa vie ; la caméra l'abandonne alors qu'il traîne aux alentours de Times square. . . la prendra, la prendra pas ? Séquence amusante où JJ, séquestré par des gangsters et, s'échappe en déhabillé féminin rose ; le film ne vaut cependant pas *Panique à Needle Park* (p. 409). Petit rôle pour Paula Prentiss.

Phase IV Saul Bass, USA, 1974, 84 mn

Myrmécophobes (de *μύμηξ*, fourmi) s'abstenir : il s'agit de la conquête de la Terre par ces insectes sociaux qu'une mutation génétique aurait dotés d'une intelligence collective. Un épisode particulièrement effrayant les montre charriant, au prix de leur vie, un échantillon du poison jaunâtre utilisé pour les éradiquer ; que la reine assimile avant de se mettre à pondre des œufs de couleur jaune. . . Des deux scientifiques engagés dans cette lutte inégale, le premier (Nigel Davenport) devient fou et tombe dans un trou où il est dévoré en un clin d'œil. L'autre (Michael Murphy) se résout à collaborer avec les nouveaux maîtres du Monde : dernières images idylliques de sa vie avec une jeune fille (Lynne Frederick) à l'ombre des mandibules.

Cet unique film du célèbre concepteur de génériques peut être lu comme une métaphore, au message ambigu, de la guerre du Vietnam.

Westworld *Mondwest*, Michael Crichton, USA, 1973, 89 mn

Un parc d'attractions pour adultes peuplé de robots humanoïdes dont la principale attraction est Westworld, où l'on peut se replonger dans l'Ouest de 1880 ; il y a aussi un village médiéval pour amateurs de joutes et d'amours ancillaires et enfin un monde romain pour rombières en quête d'orgies. Un client de Westworld, Peter (Richard Benjamin), apprend rapidement à jouer de la gachette et à descendre les importuns. A la suite d'un dysfonctionnement électronique, les machines deviennent folles et Peter se retrouve poursuivi par un faux cow-boy (Yul Brynner) à la démarche mécanique guidée par vision infra-rouge.

Variation réussie sur le thème de la révolte des robots ; on peut cependant douter du plaisir pris à tirer sur des robots qu'on sait inoffensifs où à lutiner des servantes qui ne peuvent pas refuser.

The Blue Dahlia George Marshall, USA, 1946, 95 mn

Helen (Doris Dowling), l'épouse volage de Johnny (Alan Ladd), militaire de retour du Pacifique, est tuée. Les soupçons se portent sur le mari, mais Harwood (Howard Da Silva), amant de la belle et patron du Blue Dahlia, pourrait tout aussi bien être coupable, à moins que ce ne soit un camarade de Johnny, Buzz (William Bendix), sujet à d'épouvantables crises depuis sa trépanation. Il ne faudrait pas non plus oublier Mrs. Harwood (Veronica Lake) et un détective d'hôtel (Will Wright) qui se révèle finalement être l'assassin.

Film noir routinier où l'on retrouve tous les marqueurs du genre, mais qui semble tourner à vide. Le rôle de Lake est sous-écrit et le dénouement expédié ; le scénario est pourtant signé Raymond Chandler !

Obsession *L'obsédé*, Edward Dmytryk, Grande-Bretagne, 1949, 93 mn

Lassé des infidélités de son épouse (Sally Gray), le docteur Riordan (Robert Newton) séquestre son dernier amant, l'Américain Bill (Phil Brown, qui fut Nick Adams dans *The killers*, p. 530). Son plan machiavélique consiste à le faire disparaître, le moment venu, dans l'acide sulfurique dont il remplit lentement la baignoire. Quand le vocabulaire de Riordan s'américanise – il utilise le mot "pal" pour dire "ami" – un policier de Scotland Yard (Naunton Wayne) comprend que Bill est captif et le libère après avoir localisé son cachot. Le chien des Riordan, qui avait joué un rôle essentiel dans l'histoire en vidant la baignoire sulfurique, reste avec Bill lorsque sa maîtresse s'en va avec un nouveau Jules.

Le plan d'un train roulant dans la campagne fait immédiatement penser à une maquette ; mais nous ne sommes pas dans *Un flic* (p. 732) et un zoom arrière nous ramène chez Riordan occupé à jouer avec son train électrique.

Dmytryk, un des Dix de Hollywood, alors sous le coup d'une condamnation à six mois de prison, la purgea en rentrant d'Angleterre et retourna sa veste.

Shanghai express Joseph von Sternberg, USA, 1932, 83 mn

Le train de Peiping (nom de Pékin de 1928 à 1949) à Shanghai est arrêté par des bandits. Shanghai Lily (Marlene) s'offre à leur chef Chang (Warner Oland, qui d'autre ?) pour sauver son cher Donald (Clive Brook). Mais Chang est poignardé par une prostituée (Anna May Wong) qu'il avait prise de force.

Comme toujours chez Sternberg, la plastique est splendide. Mais le scénario, vaguement inspiré de Maupassant, est trop moralisateur, témoin ce personnage de pasteur qui voue d'abord Shanghai Lily, femme de mauvaise vie, aux gémonies avant de devenir son avocat quand il a compris son sacrifice. Et, surtout, le bon Donald a moins de relief que le méchant Chan.

Strange illusion Edgar G. Ulmer, USA, 1945, 85 mn

De retour chez sa mère, Paul (Jimmy Lydon) apprend qu'elle va se remarier avec Brett Curtis (Warren Williams), bellâtre qu'un cauchemar récurrent l'incite à soupçonner d'être l'insaisissable criminel Claude Barrington, probable assassin de son père, un juge qui en savait trop. Pour le confondre, Paul se laisse interner dans la clinique psychiatrique du docteur Muhlbach (Charles Arndt), un complice de Barrington qui le séquestre dans une chambre aux miroirs sans tain. Avec l'aide d'un médecin ami de la famille (Regis Toomey), il arrivera à trouver le camion utilisé jadis par Barrington et Muhlbach pour tuer le juge.

Scénario tiré par les cheveux pour une sorte de rêve éveillé, production fauchée du studio PRC de "Poverty Row" qui produisit aussi *Détour* (p. 96).

El bruto *L'enjôleuse*, Luis Buñuel, Mexique, 1953, 77 mn

Pedro, alias la Brute (Pedro Armendáriz) a tabassé un des locataires que Cabrera (Andrés Soler) voulait faire expulser ; un peu trop fort puisqu'il en est mort. Paloma (Katy Jurado), l'épouse de Cabrera, s'éprend de l'homme de main dont elle fait son amant. Las, Pedro n'a d'yeux que pour la fille de sa victime, Meche (Rosita Arenas), qu'il épouse. La volcanique Paloma monte alors Cabrera contre la Brute et tout se termine dans le sang : Pedro, qui a tué son patron, est abattu par la Police. Le film, qui se voit avec plaisir, n'est pas un grand Buñuel.

Armendáriz devait se suicider dix ans plus tard à cause d'un cancer contracté sur le tournage du "RKO radioactive picture" *The conqueror* (p. 330).

The man who laughs *L'homme qui rit*, Paul Leni, USA, 1928, 111 mn

Adaptation du roman véhément de Victor Hugo. Gwynplaine (Conrad Veidt), héritier des Clancharlie, a été vendu enfant par le cruel Jacques II à des "comprachicos" qui l'ont défiguré : la chirurgie a figé son visage dans un éternel sourire. Recueilli par Ursus (Cesare Gravina), il est devenu monstre de foire puis, reconnu par Barkilphedro (Brandon Hurst), l'ex homme à tout faire de Jacques II, il est alors l'objet des "attentions" de la reine Anne (cf. *The favourite*, p. 531) – jouée par le monstre féminin Josephine Crowell : réinstallé dans son titre, il doit épouser une duchesse dépravée (Olga Baclanova) qu'un mari aussi hideux ne peut que mortifier. Cet "homme qui rit" refuse lui aussi ce mariage grotesque et s'enfuit. *Happy end* hollywoodien – le roman se terminait tragiquement –, Gwynplaine quitte Londres sur le bateau qui emmène Ursus et son autre enfant adoptif, la jeune aveugle Dea (Mary Philbin) qui aime celui dont elle ne verra jamais le monstrueux sourire. C'est un peu le chant du cygne du cinéma muet.

Mimi wo sumaseba *Si tu tends l'oreille*, Yoshifumi Kondō, Japon, 1995, 109 mn

Histoire d'amour entre deux collégiens : Seiji qui veut partir à Crémone pour se perfectionner en lutherie et Shizuku qui néglige ses cours à KEIO pour écrire un roman. Titré *Si tu tends l'oreille*, il est inspiré par le Baron, une statuette de chat trouvée dans le magasin d'antiquités de Shiho, le grand-père de Seiji qui commente le manuscrit : "un peu confus telle la pierre précieuse dans sa gangue."

Supérieur au *Royaume des chats* (p. 673) où le Baron reprendra du service, l'unique film, délicat et onirique, d'un auteur trop tôt disparu ; spécialiste de l'animation au studio Ghibli, il avait collaboré, entre autres, à *Pompoko* et *Princesse Mononoke* (pp. 229, 1294). Scénario cosigné par Hayao Miyazaki.

Presque méconnaissable en version japonaise, le tube *Country roads* (1971).

La tête contre les murs Georges Franju, France, 1959, 93 mn

Au temps des “surboums”, François (Jean-Pierre Mocky), fils de famille révolté, est confié par son très bourgeois paternel (Jean Galland) au psychiatre Varmont (Pierre Brasseur) qui déclare lutter contre la folie et surtout contre les ennemis de l'Ordre. Après une première tentative d'évasion, il met à profit le suicide d'un compagnon d'infortune (Charles Aznavour) pour échapper à ses geôliers. Mais ceux-ci ont vite fait de le retrouver au domicile d'une amie (Anouk Aimée).

D'après Hervé Bazin, cette véhémence dénonciation de l'embastillage médicalisé met un peu trop les points sur les *i*, cf. l'autre médecin (Paul Meurisse), partisan d'une psychiatrie ouverte. Mais c'est aussi un film de Franju aux images inquiétantes – le Decauville qui fait le tour de la prison, l'étrange Édith Scob – servies par la superbe musique de Maurice Jarre. Le dernier plan – les portes de l'établissement où attend Varmont – annonce *Les yeux sans visage* (p. 1590).

Umimachi diary *Notre petite sœur*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 2015, 122 mn

À Kamakura, trois sœurs, seules dans une grande maison depuis le divorce de leurs parents, découvrent à la mort du père l'existence d'une demi-sœur qu'elles recueillent : quatre individualités réunies par une commune blessure affective. Aucune véritable tension dans ce beau film en demi-teintes, presque mièvre parfois mais où les personnages gagnent progressivement en épaisseur ; il est scandé par les saisons si chères aux Japonais – la mère des trois aînées, venue de Sapporo pour une cérémonie funèbre, déplore l'absence de saison des pluies à Hokkaidō. Message positif : une famille cassée, ça se répare, avec l'autorité d'une grande sœur, des repères comme la grand-tante (Kirin Kiki) et les coutumes familiales qu'on transmet : la liqueur de prunes, avec ou sans alcool. D'après un manga.

Koroshi no rakuin *La marque du tueur*, Seijun Suzuki, Japon, 1966, 87 mn

Ce film tarantinesque *ante litteram*, qui provoqua l'ire de la Nikkatsu et la mise en quarantaine de Suzuki, n'est guère qu'une succession de morceaux de bravoure où Gorō (Jō Shishido, cf. *Crevez vermines*, p. 73) fait face à des hordes d'ennemis et à un évanescent n° 1 dont il rêve de prendre la place. Clins d'œil à la mythologie des yakuzas pimentée de détails absurdes. Gorō, qui nous est présenté comme toxico-dépendant au... riz, doit pour un temps cohabiter avec un adversaire : il n'est même pas question d'aller uriner, ce qui fait que l'un des deux en a, littéralement, plein les bottes. Gorō tue une de ses cibles d'une balle tirée depuis le tuyau d'évacuation de son évier, sans doute démunie de siphon.

Un accent inhabituel est mis sur le sexe, avec des images très suggestives. Le principal rôle féminin est tenu par l'étrange Annu Mari, métisse indo-nipponne.

Campanadas a medianoche *Falstaff*, Orson Welles, Espagne, 1965, 111 mn

Excellente adaptation de Shakespeare (les deux *Henry IV*) dominée par la bataille de Shrewsbury. Et un exceptionnel Welles au faux nez d'ivrogne qui joue de son obésité pour camper un Falstaff truculent, hâbleur et trouillard ; face à Doll Tearsheet (Jeanne Moreau), il a l'air d'un ogre. Un ogre qui pense bien bénéficier des largesses du nouveau roi. Las, Henry V répudie son ancien compagnon de débauche – “I know thee not, old man” –, lequel meurt de chagrin, hors champ. Avec John Gielgud (Henry IV) et Margaret Rutherford (Mistress Quickly).

Nasanunaka *Sans lien de parenté*, Mikio Naruse, Japon, 1932, 79 mn

Devenue riche et célèbre à Hollywood, Tamae (Yoshiko Okada) espère bien récupérer la fillette qu'elle avait abandonnée six ans auparavant. Avec l'aide d'un frère gangster, elle l'enlève ; mais l'enfant lui préfère la seconde épouse de son père, Masako (Yukiko Tsukuba), qu'elle tient pour sa mère. La star finira par s'effacer.

Malgré son manque d'originalité – on y retrouve la sempiternelle voiture écraseuse d'enfants (p. 193) – le film vaut par sa caméra très mobile et une constante attention aux détails : le quotidien dans une belle demeure à l'occidentale, ici une pelote de laine qui roule, là une cuvette qu'on renverse. Avec Jōji Oka.

Salon Mexico *Les bas-fonds de Mexico*, Emilio Fernández, Mexique, 1948, 91 mn

L'entraîneuse Mercedes (Marga López) se dévoue pour assurer l'éducation chic de sa jeune sœur Beatriz. Quitte à subir les coups du maquereau Paco (Rodolfo Acosta) ; le brave flic Lupe (Miguel Inclán) qui en pince pour elle essaie, en vain, de l'arracher à ce milieu sordide. Lorsque Paco menace de révéler à la sœurette le métier de Mercedes, celle-ci le poignarde avant d'être abattue en représailles. Beatriz, qui peut espérer faire un beau mariage avec un aviateur, ignorera à jamais le sacrifice de son aînée.

Ce mélodrame convenu vaut pour la photo nocturne des scènes de cabaret.

Le dernier tango à Paris Bernardo Bertolucci, France, 1972, 129 mn

Paris, près du pont de Bir-Hakeim. Jeanne (Maria Schneider) rencontre Paul (Marlon Brando) dont l'épouse, tenancière d'hôtel, vient de se suicider. Violente passion sexuelle entre la jeune Française et l'Américain d'âge mûr. Elle finit par le tuer, on ne sait trop pourquoi ; elle n'a peut-être pas apprécié d'être sodomisée après un “Passe-moi le beurre” qui fit le succès de ce film aux personnages inconsistants. Avec Jean-Pierre Léaud en cinéaste – clin d'œil à *L'Atalante* (p. 56) –, Massimo Girotti et Maria Michi, bien vieillie depuis *Rome ville ouverte* (p. 504).

De rouille et d'os Jacques Audiard, France, 2012, 122 mn

Une histoire d'amour sans la moindre mièvrerie : Ali (Matthias Schoenaerts), adepte des combats violents et illégaux qu'organise un copain (Bouli Lanners) spécialisé dans le flicage des employés des supermarchés locaux, a des côtés aussi peu ragoûtants que les héros de *De battre mon cœur s'est arrêté* ou *Sur mes lèvres* (pp. 1343, 52). Comme la protagoniste de ce dernier film, Stéphanie (Marion Cotillard) est handicapée, mais plus sérieusement : dompteuse d'orques au Marineland d'Antibes et victime d'un terrible accident, ses jambes sont remplacées par des prothèses en carbone. Les deux personnages, complémentaires, se retrouveront au terme d'une série d'épreuves qui culmine avec la quasi-noyade du fils d'Ali dans un lac gelé : la glace qu'il brise de ses mains pour sauver l'enfant est une métaphore de la barrière invisible qui le tenait à distance de Stéphanie.

Anna Boleyn Ernst Lubitsch, Allemagne, 1920, 124 mn

Le destin tragique de la seconde épouse d'un roi (Emil Jannings) qui en eut six. La future mère d'Elizabeth prend la place de Catherine d'Aragon – divorce, puis schisme à cause du veto papal – avant d'être supplantée par Jane Seymour (Anne Eggede-Nisse) et décapitée à la suite d'un procès truqué.

Difficile de voir ici une quelconque "Lubitsch touch" tant ce film tragique porte la marque du studio UFA : costumes raffinés, décors époustouflants et figuration pléthorique. . . mention spéciale pour le splendide tournoi.

La vie privée d'Henry VIII (p. 926), film très amusant dominé par un truculent Charles Laughton, en est un peu la suite puisqu'il débute par l'exécution d'Anne.

Le carrosse d'or Jean Renoir, Italie, 1952, 103 mn

Au XVIII^e siècle, Camilla (Anna Magnani), une saltimbanque de *commedia dell'arte*, séduit son petit monde : un militaire, un toreador et même le vice-roi du Pérou (Duncan Lamont) qui lui offre son tout nouveau véhicule doré, objet des convoitises de la colonie. Les deux premiers risquent la corde après un duel et le vice-roi lui-même la déposition suite à une cabale de la noblesse. Camilla se résout à faire don de son carrosse à l'Église et l'évêque (Jean Debucourt), qui a le dernier mot en matière politique, sauve la mise des trois prétendants. La comédienne fait aussi son deuil de l'amour et le film se referme, comme *La chienne* (p. 1560) sur un rideau de théâtre et sur ce dialogue concernant les trois galants : "– Ils ont disparu au milieu du public, tu les regrettes ? – Un peu."

D'après Prosper Mérimée, le chef d'œuvre du Renoir d'après-guerre pâtit d'une distribution cosmopolite qui oblige à doubler certains acteurs comme Magnani – mais par elle-même dans la version française. Avec William Tubbs.

Dans la nuit Charles Vanel, France, 1930, 81 mn

Défiguré lors d'une explosion dans la carrière où il travaille, un jeune marié (le réalisateur) doit porter un masque. Son épouse (Sandra Milovanoff) le trompe et il est tué lors d'un affrontement avec l'amant qui va jeter son corps à la rivière en compagnie de la femme qui découvre bientôt que c'est l'autre qui est mort. . . "Que c'est bête un rêve" dit-elle en se réveillant.

Images travaillées avec une insistance sur les ombres et photo de nuit. Ce film magnifique, unique long-métrage de Vanel, est des tout derniers du muet ; il fut boudé pour cette raison par le public qui voulait "voir" du parlant.

Il delitto di Giovanni Episcopo *Le crime de Giovanni Episcopo*, Alberto Lattuada, Italie, 1947, 88 mn

D'après D'Annunzio. Aux environs de 1900, Giovanni Episcopo (Aldo Fabrizi), comptable à Rome, tombe sous l'influence du douteux Wanzer (Roldano Lupi), un parasite qui doit s'exiler en Argentine pour une affaire de faux. Giovanni s'enhardit alors et délaisse sa tortue Loretta pour faire la cour à Ginevra (Yvonne Sanson), une femme facile aux multiples amants (e.g., Alberto Sordi) trop contente de trouver un mari respectable. Quelques années plus tard Wanzer rentre et Ginevra, qui fut sa maîtresse, s'apprête à abandonner fils et époux pour partir avec lui ; Episcopo le tue d'un coup de couteau, puis va se livrer à la Police.

Bien réalisé avec d'excellents acteurs, en particulier Fabrizi, touchant comme toujours, ce cinéma daté ne suscite pas l'enthousiasme.

Peau d'âne Jacques Demy, France, 1970, 86 mn

D'après Perrault. Le roi veuf du royaume bleu (château du Plessis-Bourré) a décidé de se remarier avec sa fille (Catherine Deneuve). Laquelle, conseillée par la fée des Lilas (Delphine Seyrig), tempore en réclamant des robes extravagantes, couleur du Temps, de la Lune et du Soleil, qu'elle obtient, puis la mise à mort de l'âne banquier, qu'elle obtient aussi. Elle s'enfuit pour devenir, vêtue de la peau de l'animal, souillon d'une vieille qui crache des crapauds. Remarquée par le prince héritier du royaume rouge (Chambord) qui l'avait vue sans son déguisement, elle convolera finalement au terme d'une séance d'essayage de la bague trouvée dans le gâteau cuisiné par la souillon.

Ce beau livre d'images où la musique de Michel Legrand prend un tour grand siècle est d'abord un hommage à *La Belle et la Bête* (p. 82) dont le film retrouve par moments la magie, notamment lors de la fuite de Peau d'Âne. Multiples références dont Jean Marais en roi bleu et citation de l'*Ode à Picasso* de Jean Cocteau. Avec Micheline Presle, Fernand Ledoux et le bafouilleur Pierre Repp.

Hōhokekkyo tonari no Yamada-kun *Mes voisins les Yamada*, Isao Takahata, Japon, 1999, 99 mn

La vie d'une famille qui comporte cinq membres : la grand-mère Shige, le père Takashi et la mère Matsuko, le fils adolescent Noboru et sa petite sœur Nonoko. Les petites vignettes centrées sur des incidents de la vie quotidienne sont ponctuées par des haikus bien connus comme ceux de Bashō. Par exemple, l'oubli de la fillette dans un hypermarché ou un retour précipité de la mère qui marche sur les tatamis avec ses chaussures. Paresseuse, elle trouve un truc pour que la mamie fasse des sushis, mais celle-ci a préféré tenter un bœuf "Stroga-machin" qu'elle rate. Les deux femmes se chamaillent sur le tri sélectif des déchets – cauchemar de la vie de tous les jours. Le père explique au fils le rituel du riz au thé vert, le thé dans le riz, pas le contraire. Il s'amuse aussi à battre son record de vitesse dans la distribution des cartes de Nouvel an, livrées par la Poste le jour J, aux membres de la famille. Et quand la mémé prend les accents du vengeur Gekkō Kamen (Masque au Croissant de Lune) pour faire déguerpier des motards, son gendre passe à l'action dans un rêve où il s'identifie au justicier tout de blanc vêtu sur son scooter : silhouette gracile, sorte de François Hollande *ante litteram*.

Graphiquement, le film suit un parti-pris original, conserver le trait du manga d'Isaichi Ishii, rehaussé par des aplats couleur pastel. Ce qui ne s'oppose pas, bien au contraire, à la restitution de l'atmosphère japonaise : ainsi le soir sous une petite pluie quand la famille est dans la rue pour aller faire des courses. Le début fait référence au jeu de cartes des fleurs, le hanafuda des films de yakuzas.

Così parlò Bellavista Luciano De Crescenzo, Italie, 1984, 101 mn

Also sprach Bellavista. Interprété par le réalisateur, lui-même professeur de philosophie. Cet hédoniste nous explique la différence qu'il fait entre "peuples d'amour" et "peuples de liberté" – autrement dit Sud et Nord – qu'on retrouve dans la façon de fêter Noël : crèche pour les uns, sapin pour les autres.

Truculente série de vignettes napolitaines. Ainsi, cette famille qui discute au restaurant tandis qu'un chanteur à guitare attend, silencieux, en tête de table avant de tendre un carton "Je ne joue pas pour éviter de déranger ; merci". Un homme s'offre à aider un client de photomaton, réglage du siège, etc. puis chausse une casquette REGISTA et réclame des honoraires pour la mise en scène.

Breezy Clint Eastwood, USA, 1973, 106 mn

Histoire d'amour improbable entre un agent immobilier (William Holden) et la jeune hippie Breezy qui a largement l'âge d'être sa fille. Kay Lenz illumine le film de sa fraîcheur contagieuse. Musique de Michel Legrand.

La chute de la Maison Usher Jean Epstein, France, 1928, 64 mn

Le chef-d'œuvre d'un cinéaste qui ne fut jamais à l'aise que dans le muet. Et qui en utilise à merveille les procédés – surimpressions, ralentis – pour restituer l'atmosphère morbide de la nouvelle de Poe. Jean Debucourt est Roderick, un peintre dont l'épouse malade Madeline s'affaiblit à mesure qu'il inscrit son image sur la toile. Au manoir, d'immenses salles vides entourées de tentures flottantes ; à l'extérieur, un monde gris et un peu flou qui annonce celui de Dreyer dans *Vampyr* (p. 516). Dans cet entre-deux, on ne sait plus si Madeline est réellement morte : “– Nous l'avons mise vivante dans la tombe”.

Lonesome *Solitude*, Paul Fejos, USA, 1928, 70 mn

Un homme et une femme dans la grande ville (New York). Chacun va à son travail – ouvrier à la chaîne et standardiste — puis rentré chez soi décide d'aller terminer la journée à Coney Island. Leur coup de foudre est suivi d'un malencontreux incident qui les sépare : impossible de retrouver qui que ce soit dans cette foule bientôt dispersée par un orage. De retour seule dans sa chambre, la femme entend la musique d'*Always* d'Irving Berlin que joue le gramophone de son voisin, lequel s'avère être l'homme rencontré, puis perdu.

Ce film résume l'expressivité atteinte par le muet de cette époque et présente les balbutiements du parlant – trois séquences de deux minutes ; les scènes colorisées au pochoir sont un peu archaïques au temps du technicolor bichrome. Par son insistance à décrire des gens ordinaires auxquels arrivent des choses ordinaires, il fait penser à *La foule* de King Vidor (p. 58).

La dame de pique Léonard Keigel, France, 1965, 78 mn

Film magnifique dominé par la touchante composition de Dita Parlo dans le rôle d'Anna Fedorovna à laquelle l'immortel comte de Saint Germain (Jean Négroni) confia l'infailible secret des trois cartes gagnantes. . . À n'utiliser qu'une seule fois, comme en logique linéaire ! La “Dame de pique” s'en sert pour se tirer d'un mauvais pas, puis le confie à son mari et plus tard à un amant : tous deux gagnent au jeu, mais paient cette victoire de leur vie. Un ambitieux sans scrupules, Herman (Michel Subor), tente sous la menace d'arracher son secret à la vieille femme qui meurt d'effroi et c'est son fantôme qui accepte de parler à l'arriviste. Qui gagne ses deux premières parties mais perd la troisième car l'as qu'il avait en main s'est subrepticement changé en dame de pique. Il rejoint la vieille femme attablée avec des spectres pour une partie de cartes intemporelle.

Le scénario de cette adaptation de Pouchkine est signé Julien Green dont Keigel avait déjà adapté *Léviathan* (p. 112).

House of bamboo *Maison de bambou*, Samuel Fuller, USA, 1955, 81 mn

Remake de *The street with no name* (p. 975), transposé au Japon, ce qui permet de voir quelques sites touristiques comme Kamakura et des bâtiments disparus, ainsi l'Imperial Hotel dû à Frank Lloyd Wright. Dénouement sur la terrasse du grand magasin Matsuya où il y avait à l'époque un parc d'attractions et une grande roue, décor du règlement de compte final. On mentionnera aussi ce plan étonnant des semelles d'un cadavre dans la neige sur fond de Mont Fuji.

Le film raconte l'infiltration d'un gang, dont l'"ichiban" est l'impitoyable Dawson (Robert Ryan), par le prétendu Eddie Spanier (Robert Stack). Comme dans l'original, l'intérêt de Dawson pour Spanier a des relents homosexuels. Avec Shirley Yamaguchi en "kimona girl", i.e., en compagnie d'Américain.

Tri pesni o Lenine *Trois chants sur Lénine*, Dziga Vertov, URSS, 1934, 59 mn

Film en trois parties à la gloire de Lénine, décédé dix ans plus tôt. D'abord la libération des femmes : fini le voile pour les musulmanes d'un sovkhoze d'une république d'Asie centrale ! Puis retour à 1924 et au deuil de la nation devant le cercueil du grand homme ; plans récurrents sur le fameux banc, parfois couvert de neige. Pour conclure avec le monde contemporain (1934) rendu possible par "Ilitch".

On se moque éperdument du message douteux et daté de l'œuvre – et des images de Staline en arrière-plan – pour se concentrer sur les trouvailles de la mise en scène, ainsi quand les images se figent comme pour marquer le deuil. Magnifiques plans de Moscou en accéléré au début de la troisième partie.

Humoresque Jean Negulesco, USA, 1947, 124 mn

Fils d'un couple d'épiciers (J. Carroll Naish et Ruth Nelson), Paul Boray (John Garfield) devient un brillant violoniste que son ami et mentor, le pianiste Sid Jeffers (Oscar Levant) introduit dans le monde. Il devient le protégé de la riche Helen Wright (Joan Crawford) qui lui procure contrats et célébrité. Ils deviennent amants et tout semble s'arranger pour le mieux puisque le mari d'Helen (Paul Cavanagh) accepte le divorce. Mais Helen se suicide un soir où elle a trop bu.

Le film est avant tout le drame d'une femme encore belle dont on perçoit l'âge lorsqu'elle chausse des lunettes, une angoissée possessive dont les contradictions ne peuvent conduire qu'au pire : elle est amoureuse de Paul car c'est un brillant musicien tout en jalosant la priorité qu'il donne à son travail. D'où sa noyade, alors que Paul joue *Tristan* à la radio. Cette fin très touchante fait penser au suicide de Norman Maine dans *A star is born* (pp. 773, 992).

Garfield est doublé au violon par Isaac Stern, alors que Levant joue lui-même. Le titre réfère à un morceau bien connu d'Antonin Dvořák.

Central do Brasil Walter Salles, Brésil, 1999, 106 mn

Dora (Fernanda Montenegro), institutrice retraitée, officie comme écrivaine publique dans la gare des trains de banlieue de Rio. Peu scrupuleuse, elle détruit souvent les lettres qu'elle est censée poster. Le hasard la met en contact avec Josué, un orphelin de neuf ans qu'elle commence par vendre à des trafiquants d'organes avant, prise de remords, de le récupérer pour l'emmener dans le Nordeste à la recherche de son père. Voyage qui se fait principalement en autocar – magnifiques paysages du Sertão – et partiellement à bord du véhicule d'un camionneur évangéliste. Quand Dora laisse Josué à ses deux frères, l'enfant aura retrouvé une famille et la vieille dame un peu de son humanité perdue.

Mildred Pierce *Le roman de Mildred Pierce*, Michael Curtiz, USA, 1945, 111 mn

D'après James Cain. Les premières images montrent Beragon (Zachary Scott), abattu d'un coup de pistolet, tomber sur le tapis en murmurant "Mildred". Nous suivons ensuite Mildred Pierce Beragon (Joan Crawford), que nous ne pouvons que soupçonner du crime, dans une série de flash-backs qui disculpent son associé (Jack Carson) et son premier époux (Bruce Bennett) ; elle serait donc bien la meurtrière du second, individu par ailleurs peu recommandable. Le dernier retour en arrière nous donne la solution : c'est Veda (Ann Blyth), la fille égoïste et gâtée de Mildred, qui a tué ce beau-père avec lequel elle avait une liaison.

Cet excellent mélodrame noir n'offre d'autres surprises que celles qu'on s'attend à trouver dans ce type de cinéma. Butterfly McQueen est chargée d'illustrer les préjugés racistes des studios : quand elle sert le champagne, elle assure qu'il s'agit d'un millésime récent, "the newest one can get" ! L'actrice, qui était tout sauf une imbécile – elle se disait athée, ce qui est courageux aux États-Unis –, supportait mal ce type de rôle.

The General *Le mécano de la "General"*, Buster Keaton & Clyde Bruckman, USA, 1926, 78 mn

Le chef-d'œuvre de Keaton est une histoire de poursuite entre trains durant la guerre de Sécession. Dans la première partie, l'homme qui ne rit jamais essaie de retrouver la locomotive "General" volée par les Nordistes. Dans la seconde, aidé de sa fiancée, il ramène la General au bercail ; il a le temps d'allumer un feu sur un pont qui s'effondrera (sans trucage) sous le véhicule des poursuivants. Ayant ramené avec lui un général nordiste, le héros obtient un grade de lieutenant dans cette armée qui n'avait pas voulu de lui à la déclaration de guerre.

Les wagons portent le sigle W.&A.R.R., i.e., Western and Atlantic Railroad.

Nuit et brouillard Alain Resnais, France, 1956, 32 mn

Admirable documentaire consacré à l'univers concentrationnaire, sur un texte de Jean Cayrol bien servi par la diction sans emphase de Michel Bouquet.

Au-delà des camps de la mort, une dénonciation de toutes les atrocités, passées, présentes et à venir : "Nous qui feignons de croire que tout cela est d'un seul temps et d'un seul pays, et qui ne pensons pas à regarder autour de nous, et qui n'entendons pas qu'on crie sans fin". Ce parti-pris d'universalité amène à gommer l'aspect le plus évident de cette persécution, le fait qu'elle était principalement dirigée contre les Juifs ; ce qui produit un certain malaise.

Le film, jugé désobligeant pour la RFA, fut retiré de la sélection de Cannes à la demande de Philippe Erlanger.

La traversée de Paris Claude Autant-Lara, France, 1956, 83 mn

Odyssée nocturne dans le Paris de l'Occupation : Martin (André Bourvil) et le peintre Grandgil (Jean Gabin) transportent un cochon depuis la rive gauche jusqu'à Montmartre. Le premier est timoré, le second grande gueule un peu irresponsable. Scènes d'anthologie chez un trafiquant trouillard (Luis de Funès) puis dans un café (tenanciers Jean Dunot et Georgette Anys) où Grandgil traite tout le monde de "salauds de pauvres". Dix ans plus tard, le hasard les réunit à la gare de Lyon où l'un porte les bagages de l'autre : "– Alors Martin, toujours les valises ? – Oui, celles des autres".

Le film est typique des sympathies collaborationnistes de Marcel Aymé. La notoriété facilite les rapports avec des militaires allemands plutôt sympathiques même quand ils fusillent et les Français, lâches et veules, ne dédaignent pas le marché noir alors qu'ils prétendent résister. Les deux acteurs sont excellents, même si Gabin est en train de s'enfermer dans un rôle normatif qu'il ne quittera guère : il donne son avis sur tout, sans jamais se tromper. Bourvil crève l'écran.

Liebelei Max Ophüls, Allemagne, 1933, 82 mn

Tombé amoureux de la jeune chanteuse d'opéra Christine (Magda Schneider, mère de Romy), un lieutenant (Wolfgang Liebeneiner) quitte sa maîtresse, une comtesse. Trop tard car le cocu rancunier (Gustav Gründgens) provoque le jeune homme en duel et le tue ; Christine se défenestre.

Un des tout premiers films d'Ophüls, d'après Arthur Schnitzler ; bien que son style soit à l'état d'ébauche, il sait nous émouvoir quand Christine chante ou encore dans la litote qui annonce la mort du héros : il n'y a pas de second coup de feu. L'acteur Gründgens était le gendre de Thomas Mann dont les compromis avec le III^e Reich sont évoqués dans *Méphisto* (p. 701).

Yuki, yukite, shingun *L'armée de l'Empereur s'avance*, Kazuo Hara, Japon, 1987, 121 mn

Le cannibalisme des soldats japonais en déroute (cf. *Nobi*, p. 1052) est le sujet apparent de ce documentaire qui suit Kenzo Okuzaki, un activiste déterminé, en 1982, à obtenir des aveux pour des actes commis en Nouvelle-Guinée qu'il est de bon ton de passer sous silence. Il s'acharne contre un officier, Koshimizu, à qui il veut faire dire pourquoi il fit exécuter les soldats Nomura et Yoshizawa plus d'un mois après la reddition du Japon. Les explications, quand elles viennent, sont confuses : on ne sait si les soldats ont été tués parce qu'ils mangeaient du cochon noir (aborigène) ou pour servir de cochon blanc (japonais). Il a plus de chance, sur une autre affaire, avec Yamada qui avoue finalement avoir participé à des exécutions de soldats : comme tirés à la courte-paille, les mauvais éléments, ceux que leurs camarades n'appréciaient pas trop, étaient exécutés et mangés.

Produit par Imamura, le film rappelle *L'évaporation de l'homme* (p. 288) car le sujet caché du film est Okuzaki lui-même, sorte d'illuminé qui parle au nom de Dieu tout en refusant que celui-ci s'incarne dans l'Empereur ou les nations : il se promène dans une camionnette pavoisée d'appels à tuer le premier ministre. Violent, il fit dix ans de prison pour le meurtre d'un courtier en 1956, avant d'être recondamné pour avoir lancé à la fronde des billes de pachinko sur l'Empereur puis pour avoir distribué des tracts pornographiques dirigés contre le même Hiro Hito. Il agresse physiquement ceux qui pratiquent l'omertà : si cette méthode réussit à faire parler Yamada, elle l'envoie aussi à l'hôpital. Sa haine de l'Armée et de l'Empereur se traduit par une pénible logorrhée qui le rend insupportable. Ainsi, le frère d'un des soldats exécutés et la sœur de l'autre cessent-ils de collaborer avec lui : il les fait remplacer par un ami et sa propre femme pour rendre visite à Yamada. Le carton final nous informe qu'Okuzaki blessa grièvement par balle le fils de Koshimizu en 1983 et fut condamné à douze ans de travaux forcés qu'il était en train de purger lors de la sortie de ce film étonnant.

The public enemy *L'ennemi public*, William A. Wellman, USA, 1931, 84 mn

La carrière du petit malfrat Tom Powers (James Cagney, excellent) dans le Chicago de la Prohibition. Rancunier, il abat un receleur qui l'avait jadis trahi et plus tard le cheval responsable de l'accident mortel de son chef. Sa bande en passe d'être décimée, il provoque une fusillade qui l'envoie gravement blessé à l'hôpital d'où ses ennemis l'enlèvent pour le ramener chez sa mère, debout, emballé à la manière d'une momie ; son frère ouvre la porte et le cadavre bascule tête en avant.

Détail amusant, au moment de la promulgation de cette loi contre-productive, les clients sortent des commerces de spiritueux avec des landaus remplis de bouteilles. Avec Jean Harlow, Joan Blondell et Snitz Edwards dans son dernier rôle.

La meilleure façon de marcher Claude Miller, France, 1976, 82 mn

L'homosexualité d'une adolescence qui se cherche sous-tend les relations entre Philippe et Marc (Patrick Bouchitey et Patrick Dewaere), moniteurs d'une colonie de vacances. L'un est cultivé et un peu efféminé, l'autre un sportif mal dégrossi. La tension plus ou moins larvée entre les deux explose lors d'un bal masqué où, s'autorisant d'un déguisement féminin, Philippe fait du rentre-dedans à Marc, au figuré comme au propre puisqu'il lui plante un couteau dans la cuisse.

Excellente distribution, même si les acteurs ont une dizaine d'années de trop. Christine Pascal apporte au film sa touchante fragilité. Claude Piéplu est un époustouffant directeur qui humilie un des moniteurs (Michel Blanc) trouvé en possession d'images pornographiques. Sketch drolatique de la boîte à idées où les enfants n'ont rien proposé de mieux qu'un "concours de bites".

Au nom de la loi Maurice Tourneur, France, 1932, 83 mn

Trafic de "coco" : tombé dans un piège, un inspecteur est tué. Son collègue Lancelot (Charles Vanel) suit la piste d'un chauffeur de taxi douteux (Gabriel Gabrio) pour arriver à l'assassin Bullack (Harry Nestor), lequel est soumis à un siège en règle qui annonce celui de *L'homme qui en savait trop* (p. 447). Séduite par un inspecteur (Jean Marchat), la mystérieuse Sandra (Marcelle Chantal) qui faisait partie de la bande se suicide quand elle comprend que son nouvel amour n'est qu'un auxiliaire de Lancelot : ce qui rappelle *Cœur de lilas* (p. 1614) un film plus réussi sorti la même année.

All about Eve Ève, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1951, 138 mn

Ce chef-d'œuvre raconte l'ascension d'Eve (Anne Baxter), une actrice sans scrupules, dans un long flash-back qui montre comment elle s'est insinuée dans l'entourage de Margo Channing (Bette Davis), grande comédienne guettée par le retour d'âge. Autour de laquelle gravitent un auteur (Hugh Marlowe) et son épouse (Celeste Holm), son mari metteur en scène (Gary Merrill) et le producteur (Gregory Ratoff). Tous sont, à des moments divers, manipulés par l'arriviste. Ne sont jamais dupes cependant l'habilleuse (Thelma Ritter) et le cynique critique Addison DeWitt (George Sanders) encore plus "killer" qu'Eve.

L'arrivée, dans la dernière séquence, d'une Phoebe qui veut de toute évidence tenir auprès d'Eve le rôle que celle-ci avait joué près de Margo ne convainc pas tout à fait puisqu'on n'imagine pas que la froide et calculatrice Eve se laisse duper comme Margo. On peut par contre y lire la fascination exercée par le théâtre quand Phoebe fait des mimiques devant la glace à plusieurs faces qui répercute son image à l'infini. Petit rôle pour une étoile montante, Marilyn Monroe.

Un borghese piccolo piccolo *Un bourgeois tout petit, petit*, Mario Monicelli, Italie, 1977, 117 mn

Un défaut bien humain, en aucune façon limité à la petite bourgeoisie, l'idée d'obtenir pour son fils une situation avantageuse, même s'il est dépourvu de la compétence requise. Giovanni Vivaldi (Alberto Sordi), un petit fonctionnaire au Palazzaccio (Palais de Justice), veut obtenir une sinécure pour son rejeton, un médiocre qui a peu de chances de réussir au grand concours à venir. Il fait part du problème à son supérieur et ami Spazioni (Romollo Valli) qui, cessant de se gratter les pellicules, lui propose une solution : entrer dans la Maçonnerie. Vivaldi se fait donc introniser, ce qui lui permet d'obtenir à l'avance le texte de l'examen. Arrivé à l'EUR où se déroule la compétition, l'espoir de la famille Vivaldi est tué par une balle perdue tirée lors d'un braquage manqué. Sa mère (Shelley Winters) est victime d'une attaque en apprenant la nouvelle.

Si la recommandation maçonnique permet à Vivaldi de faire état d'une fictive participation à la Résistance, elle est de peu d'effet pour l'aider à enterrer son fils au cimetière du Verano où les places sont chères ; pensez donc, le chauffeur d'un cardinal est sur liste d'attente ! Cette pénurie donne lieu à une séquence étonnante dans l'entrepôt où sont empilés des cercueils qu'on déplace en Fenwick : le réalisateur aurait mis à profit une grève des Pompes Funèbres romaines.

Vivaldi est convoqué par la Police pour identifier le coupable parmi des suspects. Dont le meurtrier de son fils qu'il feint de ne pas reconnaître mais piste avant de l'assommer et l'emmener dans sa baraque de campagne où il le garde ensanglanté et attaché avec du fil de fer. Le voyou ainsi torturé ne tarde pas à mourir et Giovanni l'enterre dans le jardin. Désormais veuf et retraité, il est bousculé par une sorte de maquereau qu'il se met à suivre en voiture. Charles Bronson d'*Un justicier dans la ville* (1974) a fait un nouvel émule.

Jackie Brown Quentin Tarantino, USA, 1997, 148 mn

Jackie Brown (l'actrice noire Pam Grier), hôtesse de l'air d'âge mûr, aide Ordell (Samuel Jackson) dans ses trafics de dollars entre les États-Unis et le Mexique. Prise en étau entre Ordell et la Police (Michael Keaton), elle roule tout le monde dans la farine avec l'aide de Max (Robert Forster, le soldat de *Reflets dans un œil d'or*, p. 888) qui exerce la profession de garant de caution. L'épisode central, un échange de sacs pleins de dollars dans un centre commercial, est (brillamment) filmé trois fois, vu par Jackie, puis par Louis et Melanie (Robert De Niro et Bridget Fonda), auxiliaires d'Ordell, enfin par Max.

Le film, réussi car pas trop tarantinesque, contient sa dose de tchatte, notamment sur les armes à feu dont Ordell est trafiquant. Et puis quelques meurtres, dont celui de Louis dans une camionnette, histoire de décorer le pare-brise.

Marius Alexander Korda, France, 1931, 120 mn

Fanny Marc Allégret, France, 1932, 120 mn

César Marcel Pagnol, France, 1936, 133 mn

La trilogie de Pagnol raconte les amours contrariées de Marius Ollivier (Pierre Fresnay avec accent marseillais) et de la "petite" Fanny (Orane Demazis au jeu exécrationnel). Il lui préfère la marine à voile (I) sans savoir qu'enceinte de ses œuvres (II), elle doit trouver un père – le barbon Honoré Panisse (Fernand Charpin) – pour l'enfant à venir. Lequel, devenu le polytechnicien Césariot (André Fouché, mauvais) réunira vingt ans plus tard les amants séparés (III).

En arrière-plan, Marseille et son quai de Rive-Neuve, face à la mairie où l'on peut se rendre à bord du ferry boîte d'Escartefigue (Paul Dullac et Auguste Mourès dans *Fanny*) et de son second Mangiapan (Marcel Maupi). Le mastroquet César (Raimu dans le rôle de sa vie) y tient le Bar de la Marine où se déroule la fameuse partie de manille avec les habitués, dont un inspecteur des Douanes, le Lyonnais M. Brun (Robert Vattier, lui aussi dans le rôle de sa vie), durant laquelle César suggère à son partenaire Escartefigue de jouer cœur de façon tellement lourde qu'elle provoque le départ de Panisse : "Si on ne peut pas tricher aux cartes entre amis, à quoi bon jouer ?" commente le cafetier. Le capitaine du ferry boîte quitte à son tour le bistro après que César a insulté la Marine française en rapelant l'inconduite notoire de son épouse. Ne reste que M. Brun auquel César fait payer l'addition avant de le congédier en lui recommandant bruyamment de taire l'infortune d'Escartefigue. Le même Brun est plus tard berné par Panisse qui lui vend, dans *Fanny*, un "bateau jaloux" connu pour son instabilité, le célèbre Pitallugue ; avant d'être initié dans *César* au jeu très marseillais de trompe-couillon, un melon abandonné sur le quai et dans lequel il est tentant de donner un coup de pied. . . sauf qu'il recouvre une grosse pierre.

C'est d'abord du Pagnol, donc du théâtre filmé avec un dialogue redondant mais souvent amusant. Monsieur Brun, de retour de Paris, se voit demander par César s'il y a rencontré Landolfi ; quand le Lyonnais lui répond que non et que d'ailleurs il ne connaît pas cette personne, César a cette explication : "Alors, c'est qu'il est mort". Si *Fanny* n'est pas le film le plus drôle de la trilogie, c'est de loin le plus "aéré" : le tramway 24 pour Le Redon arrêté par une partie de boules, la noce qui sort de la mairie et prend place sur le ferry boîte pour traverser le Vieux-Port et, surtout, Fanny descendant la Canebière en passant à Noailles.

Alida Rouffe et Milly Mathis jouent la mère et la tante de Fanny, Édouard Delmont (à partir de *Fanny*) le médecin et Relys le commis de Panisse. Pour stigmatiser les athées, le curé de Saint-Victor (Thommeray) parle d'"esprit fort", une expression réutilisée par Pompidou à l'encontre des détracteurs de Paul Touvier.

The fly David Cronenberg, Canada, 1986, 96 mn

Ce *remake* du film de 1959 (p. 440) démarre vraiment quand Brundle (Jeff Goldblum) se téléporte lui-même en compagnie d'une mouche importune, ce qui provoque une fusion des codes génétiques ; les dégâts sont limités dans un premier temps. Brundle commence "à mettre du café dans son sucre", devient d'une agilité et d'une force extraordinaires – mieux vaut ne pas le défier au bras-de-fer – et un athlète sexuel ; c'est au cours d'un rapport que Veronica (Gena Davis) découvre d'étranges poils dans son dos. Il est de plus atteint de mégalomanie, ce qui le rend insupportable. Quand la métamorphose s'accroît, "Brundlefly" devient un peu répugnant : Cronenberg, ne pratiquant pas la litote façon Val Lewton, nous inflige des ongles qui tombent tout seuls et autres détails dégoûtants. Mais on s'accoutume à l'horreur et le monstre devient touchant en dépit de son horrible aspect et de l'affreux fluide qu'il vomit pour liquéfier les membres de l'ami jaloux de Veronica (Stathis Borans) : il voudrait survivre et fusionner avec la jeune femme enceinte, en vain. Sa dernière métamorphose l'unit, non pas à un animal, mais à la machine elle-même. Ce qui donne un analogue approximatif de la transformation itérative proposée par Lewis Carroll (1895) qui, sous prétexte de simplifier une preuve, ne cessait de la compliquer.

L'informatique, comme toujours, date le film ; l'hypothèse du scénario, peu vraisemblable de nos jours, tient encore moins la route avec les brouettes électroniques de l'époque aussi datées que la coupe de cheveux de l'héroïne.

The english patient *Le patient anglais*, Anthony Minghella, Grande-Bretagne, 1996, 162 mn

Ce mélodrame essaie de retrouver le souffle romantique des films des années 1930 et y parvient assez bien d'ailleurs. Sur fond de désert, les amours tragiques de Katharine (Kristin Scott Thomas) et Almásy (Ralph Fiennes). Quand il l'abandonne blessée dans une grotte pour aller chercher du secours, il est pris pour un "Jerry" (= Boche) par les Anglais en guerre ; il s'évade et se met au service de l'Afrikakorps pour avoir les moyens de retrouver sa maîtresse. Mais c'est un cadavre qu'il emporte dans son biplan ; abattu, il gît atrocement brûlé dans un hôpital de Toscane, prétendument amnésique et paradoxalement nommé "patient anglais". Une vague connaissance du Caire, Caravaggio (! Willem Dafoe), l'a reconnu et l'accuse d'avoir toujours été un espion. Soupçons dérisoires puisque Almásy veut mourir et y parviendra, assisté par l'infirmière Hana (Juliette Binoche).

Un sympathique Sikh (Naveen Andrews) démine le piano sur lequel jouait Hana qui prétendait ne rien risquer puisque c'était du Bach, une plaisanterie qu'il ne saisit pas : au cinéma, du moins, les Hindous n'ont pas d'humour. Il l'emmène plus tard voir les fresques de Piero della Francesca à la basilique d'Arezzo.

Le mouton enragé Michel Deville, France, 1974, 101 mn

Nicolas (Jean-Louis Trintignant), employé de banque pusillanime, suit les conseils de son ami Claude (Jean-Pierre Cassel) et s'enhardit. Il apprend à vaincre sa timidité et entame son ascension sociale, aidé par sa petite amie Marie-Paule (Jane Birkin), une michetonneuse qui lui présente Lourceuil (Georges Wilson), un affairiste dérangé par la politique. Relations utiles, une "vieille chouette" richissime (Mary Marquet) et un ancien camarade de lycée devenu politicien (Henri Garcin). Par contre, Roberte (Romy Schneider) ne lui sert à rien car il n'a pas besoin de complications sentimentales ; elle disparaît du jeu, tuée par un mari jaloux (Michel Vitold). Il s'enrichit par des spéculations et s'empare d'un journal ringard qu'il transforme, grâce à l'aide de Vishenko (Jean-François Balmer), en gazette à scandales – avec titres à la Détective, e.g., "violente par un coiffeur aveugle" – au service de Lourceuil. Lequel, élu député, épouse Marie-Paule qui hérite à sa mort d'un pactole à condition de ne jamais se remarier.

Claude a constamment piloté son ami depuis la table de bistro à laquelle il semble vissé. Quand Shirley Douglas (Estella Blain), une star internationale du porno, fait un séjour à Paris, il met Nicolas au défi de sauter celle qu'ils connaissent lycéens comme "la fille du pharmacien". La réussite de Nicolas désespère le cynique Claude car sa dernière part de rêve s'effondre avec celle qu'il croyait inaccessible mais n'est qu'"une belle enveloppe avec rien dedans" : il se suicide. Police-secours emmène son cadavre et l'on découvre la chaussure orthopédique qui explique sa vie par procuration. Retournement final, Nicolas change d'attitude et épouse Marie-Paule malgré la perte de l'héritage Lourceuil.

Dersou Ouzala Akira Kurosawa, URSS, 1975, 136 mn

Basé sur le récit du Cpt. Arseniev chargé d'explorer la région de l'Oussouri au début du XX^e siècle, le film est la chronique de son amitié avec un pittoresque Golde (= Hehzen), Dersou Ouzala. Animiste, il dialogue avec le feu, répare la Terre qu'on a blessée, laisse de la nourriture pour les autres – il veut dire les êtres vivants – et se désole d'avoir dû tuer un tigre, ce qui ne peut qu'attirer une vengeance divine. Parmi les épisodes marquants, celui où Arseniev et son guide se sont égarés et où Dersou, anticipant la tombée de la nuit, coupe des herbes pour fabriquer un abri de fortune qui sauve la vie des deux hommes. Sorti de sa taïga, Dersou s'ennuie dans la grande ville (Khabarovsk) où tout s'achète, même le bois qu'on n'a pas le droit d'aller couper dans le parc municipal et repart dans ses montagnes. Arseniev doit plus tard identifier la dépouille de Dersou, tué pour son fusil.

Tourné à l'invitation de Sergueï Guerassimov, ce film soviétique renouvelle, en le dépaysant, l'humanisme chaleureux de Kurosawa.

Kohayakawa-ke no aki *Dernier caprice*, Yasujirō Ozu, Japon, 1961, 99 mn

L'action se passe au sud de Kyōto, dans le quartier des brasseries de sake de Fushimi. Celle de Manbei (Ganjirō Nakamura) bat de l'aile, mais le vieil homme a d'autres intérêts en tête : la famille horrifiée découvre qu'il rend régulièrement visite à Sasaki (Chieko Naniwa), une vieille flamme de Kyōto dont la fille est peut-être aussi la sienne ; rien n'est moins sûr, mais la jeune femme veut bien l'accepter pour père jusqu'à ce qu'il lui ait payé une étole de vison.

Manbei se relève d'une première attaque et sa fille aînée Fumiko (Michiyo Aratama) croit le tenir en laisse à la maison. Mais il profite d'une partie de cache-cache avec son petit-fils (Masahiko Shimazu de *Ohayō*, p. 661) pour aller faire un tour à Kyōto ; c'est de là que Sasaki appelle pour annoncer la mort du patriarche. Tout se termine par un repas funèbre près d'un crématorium puis la famille rassemblée, y compris la belle-sœur (Haruko Sugimura, toujours aussi vache), s'engage en file indienne sur le pont de bois de Kōzuyabashi. Tandis que des corbeaux, symbole de gratitude envers les parents, se posent près des stèles.

Cet *Automne de la famille Kohayakawa* (titre japonais) est somme toute moins sombre que *Le goût du sake* (p. 35). Bien sûr le vieil homme meurt, bien sûr il faudra vendre la brasserie à un gros opérateur, genre Gekkeikan. Mais il y a un certain espoir dans le refus de la fille cadette (Yōko Tsukasa) d'accepter le mariage qui aurait bien arrangé les affaires de la famille : elle part rejoindre l'homme qu'elle aime à Sapporo. De même, Akiko (Setsuko Hara), veuve d'un fils de Manbei préfère vivre seule en s'occupant d'une galerie d'art à Ōsaka, ignorant ainsi le beau parti qu'oncle Yanosuke (Daisuke Katō) lui a complaisamment présenté.

Comme toujours chez Ozu, les scènes sont localisées au moyen de détails caractéristiques : des néons publicitaires signalent un bar, des tonneaux la brasserie familiale. Les réclames de Coca Cola, les Japonais qui chantent une version de *Clementine*, sans parler des copains US de la "fille" de Manbei semblent brocarder l'influence américaine sur le pays.

Nosferatu, eine Symphonie des Grauens *Nosferatu le vampire*, F. W. Murnau, Allemagne, 1922, 94 mn

Grand chef-d'œuvre du muet – et du cinéma tout court. Le vampire campé par Max Schreck, à la fois horrifiant et fragile, est inoubliable aussi bien de face qu'en ombre menaçante sur le mur. Le groupe de maisons en ruines où il a élu domicile semble d'ailleurs appartenir à l'autre monde. Mention spéciale pour Alexander Granach dans le rôle du fou Knock (= Renfield) qui mange des mouches en attendant l'arrivée du Maître.

Mémorable carton de la version française : "Et quand il eut dépassé le pont, les fantômes vinrent à sa rencontre".

The right stuff *L'étoffe des héros*, Philip Kaufman, USA, 1983, 193 mn

Le film est principalement consacré au programme Mercury de la NASA (1959–1963), période où les Américains courent après les Soviétiques. Ponctué par les annonces du Spoutnik (octobre 1957), du premier spationaute Gagarine (avril 1961) et du premier vol en orbite (Titov, août 1961), il oppose les cosmonautes, “singes humains” sans contrôle sur leur engin, aux pilotes d’essai, dont Chuck Yeager (Sam Shepard) qui franchit le Mur du Son en octobre 1947. Les sept (faux) pilotes de Mercury connaissent pour certains – Alan Shepard (Glenn Scott) et John Glenn (Ed Harris) – une célébrité temporaire avec défilé sur la Cinquième Avenue. Par contre Gus Grissom (Fred Ward), accusé d’avoir détruit sa capsule par panique, rentre de l’espace la queue entre les jambes.

Le temps des héros s’achève, celui de l’argent – “No bucks, no Buck Rogers” – et de la communication commence. Nous voyons d’ailleurs le vice-président Johnson (Donald Moffat) se livrer à d’odieuses pressions sur Annie Glenn, épouse d’une timidité pathologique, pour la forcer à apparaître avec lui devant les caméras.

Le cosmonaute Alan Shepard, raciste, s’ingénie à imiter José Jiménez, pseudo Hispano ridicule qui sévissait alors à la télévision. On a du mal à identifier Wernher von Braun dont le nom n’est même pas mentionné ; nul doute à cause de l’embarras (rétrospectif) causé par la présence à la NASA d’un criminel de guerre qui faisait fabriquer ses V1 et V2 par les déportés du camp de concentration de Dora.

Two rode together *Les deux cavaliers*, John Ford, USA, 1961, 109 mn

Œuvre tardive de John Ford caractérisée par d’étonnantes ruptures de ton. On pense à *La taverne de l’Irlandais* (p. 222) quand Guthrie (James Stewart) avoue son agacement à Jim (Richard Widmark) : la femme avec qui il vit l’appelle “Guth”, ce qui pour lui annonce une possible catastrophe, le mariage. La recherche de personnes enlevées par les Indiens renvoie, quant à elle, à *The searchers* (p. 510), sous une forme beaucoup plus dramatique : après quelques années de vie avec les “sauvages”, la plupart refusent de rentrer au bercail chez les Blancs. Un adolescent, ramené malgré lui, est devenu tellement farouche qu’il faut l’attacher ; quand une vieille femme un peu cinglée (Jeanette Nolan) libère celui qu’elle prend pour son fils, il la tue avant d’être promptement pendu par des lyncheurs. Lesquels, notamment un pasteur, n’ont pas la rondeur habituelle des personnages fordien : bêtes et racistes, ils prennent du plaisir à exécuter un gamin. La Cavalerie n’est pas épargnée car les officiers (et leurs épouses collet monté) se montrent odieux avec une jeune femme qui a eu le malheur d’être la squaw d’un “buck”.

Final apaisé : Guthrie, shérif vénal, lâche tout pour partir avec la belle ostracisée. Commentaire de Jim “– Pour une fois, il ne se contente pas de 10% de quelque chose”. Avec Harry Brandon, Andy Devine et John McIntire.

Des gens sans importance Henri Verneuil, France, 1956, 99 mn

Jean (Gabin), un camionneur qui a une famille à nourrir, est trop vieux pour Clotilde (Françoise Arnoul) serveuse du relais routier “la Caravane” où elle doit subir les pince-fesses des clients ; la jeune femme qui n’a personne au monde se raccroche cependant à Jean comme à un père de substitution. Elle monte à Paris pour travailler dans un hôtel de passe dont la patronne (Lila Kedrova) lui indique l’adresse d’une faiseuse d’anges (Hélène Manson) ; partie en camion avec Jean qui s’est résolu à quitter sa femme, Clotilde mourra des suites de cette intervention.

Aucune fatalité, aucun noir ennemi ne s’acharne sur Jean : si le contremaître (Robert Dalban) est une peau de vache, le collègue Pierrot (Pierre Mondy) est une bonne pâte d’homme et Solange (Yvette Étievant) une épouse dévouée. Idem pour Clotilde : si sa mère (Nane Germon) ne lui témoigne aucune compassion, le patron du relais (Paul Frankeur) est plutôt compréhensif. Tout est petit, confiné et médiocre dans cette touchante histoire de pluie, de brouillard et d’hôtels sordides qui finit dans un petit jour blême devant la Caravane où les deux s’étaient rencontrés ; le temps de la résignation pour Jean. Avec Dany Carrel.

Foreign correspondent *Correspondant 17*, Alfred Hitchcock, USA, 1940, 104 mn

1939 à la veille de la guerre. Envoyé en Europe par son journal, Jones (Joel McCrea) se trouve mêlé à un complot qui débute à Amsterdam dans une forêt de parapluies avec le faux assassinat du diplomate Van Meer (Albert Bassermann) pour se poursuivre dans un moulin à vent dont les ailes tournent à l’envers ; Krug (Eduardo Ciannelli) y sequestre Van Meer qu’il veut faire parler, MacGuffin la clause secrète, n° 27, d’un traité ! Quand la Police arrive sur les lieux, tout a été nettoyé comme dans *La mort aux trousses* (p. 993) et Jones a l’air d’un imbécile.

Suite à Londres. Assisté d’un collègue anglais (Georges Sanders) appelé ffolliott – sans majuscule, référence à un ancêtre décapité – et de la jeune Carol (Laraine Day), le reporter se jette dans la gueule du loup Fisher (Herbert Marshall), père de Carol et faux pacifiste à la solde de Hitler qui tente de le faire précipiter du haut de la tour de Westminster par un homme de main (Edmund Gwen) : c’est le sbire qui tombe dans le vide. Van Meer est libéré par ffolliott qui s’envole avec Jones pour New York à bord du (tout récent) “Clipper Plane” où ont aussi pris place Fisher en cavale et l’innocente Carol. Mais c’est le premier jour de la guerre et l’avion est descendu par un destroyer allemand. Les réfugiés se retrouvent sur un radeau de fortune – ce qui annonce *Lifeboat*, p. 1742 – et Fisher se suicide pour laisser plus de place aux autres. Les survivants sont recueillis par un navire américain, donc neutre : Jones, qui n’a pas le droit de correspondre avec sa rédaction, trouve un subterfuge pour contourner l’interdiction.

Ce second Hitchcock américain, un peu oublié, est une réussite.

Cat people *La féline*, Jacques Tourneur, USA, 1944, 70 mn

Un des grands classiques de l'horreur et du style Val Lewton. Irena (Simone Simon) est convaincue, tout comme les animaux qui ont peur d'elle, d'appartenir à une famille de femmes-chats venue de Serbie. Elle se refuse donc à son époux Oilver (Kent Smith) de peur de réveiller le félin qui sommeille en elle. Le docteur Louis Judd (Tom Conway, frère aîné de George Sanders), médecin coureur de jupons, paiera de sa vie l'audace d'avoir voulu embrasser la belle.

Dans le monde de Jacques Tourneur, tout n'est qu'ombres et murmures. C'est une rue déserte où Alice (Jane Randolph) se met à marcher de plus en plus vite alors que les buissons s'agitent ; c'est la piscine où, nageant seule, elle se sent menacée et appelle à l'aide... fausse alerte, mais elle retrouve sa robe de bain lacérée de coups de griffe.

La chanson *Dodo l'enfant* sera reprise dans *The curse of the cat people* (p. 59), suite merveilleuse du film où Irena revient sous forme d'apparition.

Petite erreur : quand l'infortunée Irena se fait appeler "moja sestra" (ma sœur) par une femme au physique félin (Elizabeth Russell), elle se signe de gauche à droite, alors que les Serbes, orthodoxes, le font de droite à gauche.

Plan 9 from outer space Ed Wood, USA, 1957, 78 mn

Œuvre culte s'il en est, réputée pour être le plus mauvais film de tous les temps, ce qui ne veut pas dire grand chose, sinon qu'il est nanardesque au point d'en devenir jubilatoire. Originellement intitulée *Grave robbers from outer space* mais devenue *Plan 9* pour ne pas froisser la secte baptiste qui la finançait, cette œuvre édifiante raconte une invasion d'extra-terrestres qui réveillent les morts, ce qui en fait une sorte de *Nuit des morts-vivants* (p. 1342) *ante litteram*. Trois de ces zombies sont joués par le catcheur Tor Johnson, Maila Nurmi alias Vampira à la télévision et Bela Lugosi mort au début du tournage. Inconvénient mineur pour celui qui se prenait pour un vampire puisque l'acteur revient *post-mortem* avec une cape au niveau des yeux, sans doute pour que ses victimes ne voient pas qu'il est doublé. Face à eux, des policiers dont le récurrent Paul Marco.

Les décors sont merdiques : les tombes du cimetière vacillent facilement et la soucoupe volante à l'arrêt ressemble à un abri de jardin. Quant aux trucages, on mentionnera les authentiques couvercles attachés à un fil ou le rayon mortel qui transforme Lugosi en squelette de classe de sciences naturelles.

Ce chef-d'œuvre est introduit par Criswell, mage télévisuel célèbre en son temps. Ce moderne Nostradamus, prédisant tout et n'importe quoi, devait fatalement tomber juste de temps à autre : il annonça que Kennedy ne se représenterait pas en 1964 car quelque chose allait lui arriver en novembre 1963 ! *Ed Wood* de Tim Burton (p. 1586) donne une version romancée du tournage du film.

Cadaveri eccellenti *Cadavres exquis*, Francesco Rosi, Italie, 1976, 115 mn

D'après Leonardo Sciascia. Tout commence par une série de meurtres de magistrats, le procureur Varga (Charles Vanel), plus tard le juge Rasto (Alain Cuny). L'inspecteur Rogas (Lino Ventura) suspecte l'introuvable pharmacien Cres – dont toutes les photos ont disparu –, jadis victime d'une erreur judiciaire. Au plus haut niveau, on veut faire porter le chapeau aux groupuscules gauchistes, ce qui ne colle pas vraiment. Une mystérieuse Mercedes blanche immatriculée en Suisse a été repérée lors d'un des crimes et Rogas la retrouve dans des lieux de pouvoir, notamment lors d'une discrète réunion d'où sortent les représentants de l'ordre, Armée et Police. À vrai dire, il n'y comprend pas grand-chose et devient paranoïaque : il se sent suivi, espionné, ce qui est d'ailleurs vrai puisque sa rencontre avec le journaliste communiste Cusan (Luigi Pistilli) dans un jardin est enregistrée avec le concours du chien d'un faux aveugle. Rogas est persuadé que la vengeance de Cres, au départ un fait divers réel, a été transformée en opération des services secrets de façon à légitimer un coup d'État. Quand il donne rendez-vous au chef du Parti Communiste pour parler du complot, il est abattu avec lui. Le ministre de l'Intérieur (Tino Carraro, terrifiant) annonce que l'inspecteur, devenu fou, a commis le crime avant de se donner la mort.

Le message passe bien car le complotisme fonctionne mieux quand l'histoire est un peu obscure. De plus, s'il ne faut pas voir des machinations derrière tous les faits divers, il y en a bien eu quelques unes dans l'Italie de l'époque : le film préfigure vaguement l'assassinat d'Aldo Moro.

Étonnante séquence d'ouverture : Varga rend visite aux momies des catacombes des Capucins à Palerme. Et terrifiante déclaration du président de la Cour Suprême (Max von Sydow) pour qui l'énoncé d'une sentence est comme la célébration de la Sainte Messe, d'où l'impossibilité de toute erreur judiciaire.

La veuve Couderc Pierre Granier-Defferre, France, 1971, 85 mn

D'après Simenon. Un bagnard évadé (Alain Delon) trouve du travail et un peu plus que ça auprès d'une veuve revêche (Simone Signoret) qui vit avec son beau-père (Jean Tissier), alors qu'elle est fâchée avec le reste de sa belle-famille (Boby Lapointe, Monique Chaumette et Ottavia Piccolo). Ces derniers attirent l'attention de la gendarmerie sur le nouveau venu, qui, cerné, tombe sous les balles en même temps que celle qui s'était attachée à lui.

Le film doit beaucoup à la composition touchante de Signoret, déjà bien abîmée par l'alcool, et le lieu du tournage, Cheuge (Côte d'Or) avec son pont-levis sur le canal Marne–Saône entre les maisons de la veuve et de sa belle-sœur. L'ambiance, très 1934, est assurée par la présence de Croix de Feu prêts à en découdre avec la "racaille". Musique de Philippe Sarde.

Patterns Fielder Cook, USA, 1956, 80 mn

Promu à un poste important au sein d'une grande entreprise, Staples (Van Heflin) découvre qu'il a été recruté pour prendre la place du vice-président Briggs (Ed Begley) dont l'autoritaire Ramsey (Everett Sloane) veut se débarrasser, le trouvant trop âgé pour la fonction. Au cours d'une réunion de direction, Ramsey est tellement odieux avec Briggs que celui-ci meurt foudroyé par une attaque. Staples, qui était devenu l'ami de Briggs, va présenter sa démission au petit dictateur... et ressort avec le titre de vice-président assorti d'un salaire mirobolant.

C'est *Executive suite* (p. 1146) en plus dérangeant. Ramsey est-il un beau salaud ou l'incarnation-même du génie américain des affaires? Et Staples, qui décide de rester pour faire triompher ses principes, est-il sincère ou hypocrite? Sans doute les deux en même temps, ce qui nous laisse sur un malaise.

Prison sans barreaux Léonide Moguy, France, 1938, 95 mn

La nouvelle directrice (Annie Ducaux) d'une maison de correction apporte un peu d'humanité dans cet univers carcéral jusque-là régi par une sorte de dragon (qui donc, sinon Maximilienne?). La jeune Nelly (Corinne Luchaire) cesse ses fugues et prend du service à l'infirmerie où elle entame une idylle avec le médecin (Roger Duchesne); une petite garce (qui donc, sinon Ginette Leclerc?) la fait chanter pour obtenir des cigarettes ou de l'alcool médicinal.

Ce traitement très conventionnel d'un sujet tabou se laisse voir grâce à la prestation remarquable de la très jeune Corinne Luchaire (cf. *Le déserteur*, p. 68).

The Spikes gang *Du sang dans la poussière*, Richard Fleischer, USA, 1974, 93 mn

Will (Gary Grimes de *Summer of '42*, p. 1654) et ses deux copains Les et Tod prennent soin de Spikes (Lee Marvin), un hors-la-loi blessé. Ils décident de suivre son exemple et de piller des banques. Mais tout va de mal en pis : à leur première tentative, les gamins descendent un sénateur et tout retour en arrière devient impossible. Ils rejoignent Spikes avec lequel il ratent un second coup : Tod est tué. Spikes, à qui on a promis l'amnistie en échange de la peau des garnements survivants, capture Les, qu'il blesse à mort pendant une absence de Will. Quand celui-ci revient, un règlement de comptes final voit la mort de Spikes et l'agonie de Will sur un quai de gare d'où part un train – celui de la vie qu'il a raté. Comédie au départ, le film se referme sur une note tragique et touchante.

L'extrême jeunesse des acteurs (au plus vingt ans) fait ressortir leur inexpérience et leur maladresse. On sait, dès le départ que cette histoire de gamins se terminera très mal. Petits rôles pour Arthur Hunnicutt et Noah Beery Jr.

La nuit américaine François Truffaut, France, 1973, 111 mn

Journal de tournage, aux studios de la Victorine, du nanar *Je vous présente Pamela*, mis en scène par Ferrand (Truffaut lui-même). C'est un document sur la réalisation et les coulisses d'un film, avec fausse station de métro, fausse neige, cascade dans la Vésubie, et ses métiers, du producteur (Jean Champion) à l'accessoiriste (Bernard Menez) et la maquilleuse (Nike Arrighi) sans oublier la scripte (Nathalie Baye) et l'assistant (Jean-François Stévenin).

Problèmes de distribution avec un chat mal choisi qui refuse de s'aventurer sur le plateau du petit déjeuner mais surtout avec les acteurs : une grossesse intempestive (Alexandra Stewart) ou une dépendance à l'alcool (Valentina Cortese) source d'erreurs de jeu. Car ils sont caractériels et fragiles pour beaucoup, tel le jeune premier Alphonse (référence à *Domicile conjugal*, p. 678), joué par Jean-Pierre Léaud, émotionnellement instable, qui barbe tellement sa copine (Dani), une stagiaire à la cuisse légère, qu'elle s'enfuit avec le cascadeur anglais. Alphonse se met à bouder comme un enfant et c'est sa partenaire (Jacqueline Bisset) qui se dévoue pour le consoler. Aussi caractérielle que lui, elle refuse à son tour de jouer puis est saisie d'une envie... de motte de beurre frais que le producteur imite avec les moyens du bord. Seul à être équilibré, un acteur homosexuel (Jean-Pierre Aumont) se tue en voiture en conduisant son compagnon à l'aéroport. Il faut convoquer les assurances et modifier le scénario en catastrophe.

Le tournage est prétexte à une certaine promiscuité sexuelle dont a été victime Alphonse, mais dont profite l'accessoiriste. L'épouse du régisseur, une jalouse qui ne quitte jamais son mari, vomit d'ailleurs sa haine pour ce milieu dévergondé.

On sait que Truffaut tombait systématiquement amoureux de ses vedettes féminines. Il évite ce sujet mais nous livre un rêve récurrent : un enfant muni d'une canne va nuitamment voler les photos de *Citizen Kane* (p. 472) au cinéma du coin. Et nous confie qu'il pense toujours, à mi-tournage d'un film, n'avoir pas été à la hauteur, ce qui l'amène à mettre les bouchées doubles pour la fin.

Dédicace aux sœurs Gish, avec une photo extraite de leur premier film *An unseen enemy* (D. W. Griffith, 1912). Référence à *Jules et Jim* (p. 410) où Catherine disait "Vous n'avez pas connu beaucoup de femmes. Moi de mon côté, j'ai connu beaucoup d'hommes. Cela fera une moyenne".

Il deserto dei Tartari *Le désert des Tartares*, Valerio Zurlini, Italie, 1976, 141 mn

Cette adaptation académique du chef-d'œuvre de Dino Buzzati bénéficie du décor exceptionnel de la citadelle de Bam (Iran) et d'une superlative distribution internationale emmenée par Jacques Perrin, producteur du film. Jacques Brel avait fait mieux en trois minutes avec sa chanson *Zangra*.

Speaking parts Atom Egoyan, Canada, 1989, 92 mn

Dans une étrange salle funéraire, Clara (Gabrielle Rose) visionne des images de son frère mort après lui avoir fait don d'un poumon. Elle a écrit le scénario d'un téléfilm sur ce sujet et a même trouvé l'acteur idéal pour incarner le défunt : Lance (Michael McManus), obscur figurant de cinéma et actuellement homme de ménage. Les deux deviennent amants et poursuivent leur relation par masturbation à distance au moyen d'un Skype *ante litteram*. Clara cherche surtout à préserver l'intégrité de son scénario que le producteur (David Hemblen) est en train de dénaturer mais, lâchée par Lance, elle se suicide en direct à la télévision.

L'hôtel où travaille Lance est un lieu bizarre : la patronne (Patricia Collins) attend de son employé qu'il soit "compréhensif" avec une cliente esseulée qui, dépressive, mettra fin à ses jours. Amoureuse du beau Lance, sa collègue de travail Lisa (Arsinée Khanjian), ne se lasse pas de passer et repasser les vidéos dans lequel il figure, muet. Étrangement, ces vidéos s'actualisent et se mettent à montrer des scènes de la vie de Lance, par exemple sa discussion avec la patronne dans la chambre de la suicidée.

Parenthèse dans ce film singulier, le tournage d'une vidéo (encore une !) consacrée à un mariage, exercice consensuel s'il en est. Lisa insiste pour interviewer la mariée et lui pose des questions du genre "Que lui trouves-tu ?" ; ne sachant que répondre, celle-ci s'enfuit en pleurant. Musique prenante de Mychael Danna.

Bob le flambeur Jean-Pierre Melville, France, 1956, 102 mn

Bob (Roger Duchesne), vieux jeune homme et gangster retraité n'a qu'une passion, le jeu où il perd régulièrement. Il décide de tenter un gros coup contre le casino de Deauville ; le cambriolage échoue et son jeune protégé (Daniel Cauchy) est tué. Mais il a eu le temps de jouer et faire réellement sauter la banque.

Dans ce qui est sans doute son meilleur film, Melville met en place une mythologie du truand qui virera à l'académisme dans les œuvres ultérieures. Bob, sorte de Saint-Bernard de la pègre, a des principes, par exemple il ne tolère pas les maquereaux comme Marc (Gérard Buhr) et fait de son mieux pour que l'appétissante Anne (Isabel Corey) n'entame pas une carrière pour laquelle elle a certaines dispositions. Sa stature morale est d'ailleurs tellement évidente qu'il a gagné l'estime d'un policier (Guy Decomble). Assortie d'un zeste d'humour, la composition de Duchesne fait passer la pilule. Dans la Traction Citroën de la Police qui l'embarque, Bob se demande à combien il sera condamné : "– Si je prends Me Garçon ou Me Floriot – les avocats-vedettes de l'époque –, j'aurai peut-être des indemnités". Et n'oublions pas la caméra qui suit Bob dans les rues : magnifiques images tournées le soir ou encore au crépuscule du matin (*sic*) autour de la place Blanche. On entend la *Valse des lilas* de Michel Legrand.

The elephant man David Lynch, USA, 1980, 126 mn

L'histoire, à peine romancée, de Joseph (John dans le film) Merrick (John Hurt), être dont une incroyable difformité avait fait l'homme-éléphant, monstre de foire exploité par l'horrible Bytes (Freddie Jones). Le docteur Treves (Anthony Hopkins) le prend en charge à la fois par compassion et par intérêt scientifique. Soutenu par son supérieur hiérarchique (John Gielgud), aidé par une infirmière (Wendy Hiller), il arrive à susciter l'intérêt de la société victorienne, notamment d'une actrice (Anne Bancroft), pour cet infortuné qui mourut à 27 ans en 1890.

La splendide photo noir et blanc de Freddie Francis met en valeur le monde du charbon avec ses fumées et son exploitation de l'homme par l'homme. Un passage est particulièrement réussi : celui où Merrick, recapturé par Bytes, puis libéré par une bande de "freaks" comme sortis du film éponyme (p. 147), rejoint Londres pour être victime d'une hallucinante chasse à l'homme dans une gare.

Ce superbe film humaniste est un classique mais, paradoxalement, pas un grand Lynch. Malgré quelques séquences oniriques, on reste loin des extravagances habituelles du cinéaste qui avait déjà *Eraserhead* (p. 1093) à son actif.

Colors Dennis Hopper, USA, 1988, 116 mn

Film assez réussi sur la guerre des gangs de rue à Los Angeles : les authentiques bandes afro-américaines, *Crips* (bleus) et *Bloods* (rouges), ainsi que celle, imaginaire, des latinos de la 21^e rue. Meurtres et représailles, tout ce beau monde utilise pour le mieux les possibilités offertes par le second amendement pour occire son prochain. Deux flics essaient de limiter les dégâts : selon une recette éprouvée (e.g., *The new centurions*, p. 1334), l'un est un modéré proche de la retraite (Robert Duvall), l'autre un jeune fougueux (Sean Penn) qui se fait rapidement détester ; surnommé Pac-Man par le voisinage, il fait son travail avec zèle et ne rate jamais une occasion de frapper un homme menotté.

Diamonds are forever *Les diamants sont éternels*, Guy Hamilton, Grande-Bretagne, 1971, 120 mn

George Lazenby ayant refusé de tourner un second James Bond, c'est Sean Connery qui reprend le rôle pour cet opus peu inspiré. Les diamants du titre sont censés être utilisés pour fabriquer un monstrueux laser qui, d'un satellite, peut pulvériser n'importe quelle cible. Mais l'histoire n'est guère qu'une suite de péripéties confuses filmées à Las Vegas. L'idée de clones d'Ernst Stavro Blofeld (Charles Gray) comporte une amusante surprise : le chat blanc a lui aussi été cloné. Les fausses empreintes digitales utilisées par Bond à Amsterdam renvoient au *Mort qui tue*, un Fantômas plusieurs fois porté à l'écran (pp. 1031, 465).

Pierrot le fou Jean-Luc Godard, France, 1966, 110 mn

Un film de Godard, c'est d'abord une auberge espagnole : extraits d'*Histoire de l'art* d'Élie Faure, de *Guignol's band* – d'ailleurs Pierrot (Jean-Paul Belmondo) insiste pour se faire appeler Ferdinand. Raymond Devos y va de son sketch, Dirk Sanders de sa chorégraphie ; on y croise Samuel Fuller et aussi Michel Simon à travers l'imitation qu'en donne Pierrot-Ferdinand. Les invités d'un cocktail parlent en récitant des publicités d'époque et le héros fait le plein en demandant "un tigre dans son moteur". Il y a aussi un scénario exsangue que Godard ne prend guère au sérieux, celui de la descente sur la côte d'Azur de Pierrot et Marianne (Anna Karina) vaguement poursuivis par des trafiquants d'armes. "Qu'est-ce que je peux faire, j'sais pas quoi faire" répète Marianne ; le couple chante en duo "Ma ligne de chance/Ta ligne de hanches" ou mime une scène évoquant la guerre du Vietnam. Tout ça se termine dans le sang, Pierrot se faisant sauter, au moyen d'un cordon de dynamite, la tronche préalablement peinturlurée. Ce collage, chef d'œuvre de désinvolture poétique, se révèle être un hymne à l'amour fou.

Le titre renvoie au truand gestapiste Loutrel qui fut enterré par ses complices en 1946. Apparition d'une mémé gâteuse, la poétesse Berthe de Nyse.

An officer and a gentleman *Officier et gentleman*, Taylor Hackford, USA, 1982, 119 mn

Un camp d'entraînement dans l'état de Washington : on y forme des recrues qui se destinent à l'aviation, autant dire que les standards sont élevés et que le sergent peau de vache Foley (Louis Gossett Jr.) fait tout pour détecter les points faibles des postulants et les acculer au DOR (drop on request, démission). Les permissions sont plus agréables à cause d'une usine proche où travaillent des ouvrières, proies faciles pour les futurs officiers. C'est ainsi que Zack Mayo (Richard Gere), surnommé Mayonnaise par Foley, devient l'amant de Paula (Debra Finger) et après une valse-hésitation, finit par l'épouser. Sid (David Keith) a moins de chance avec Lynette (Lisa Blount) qui, prête à tout pour le piéger, prétend être enceinte. L'imbécile la prend au sérieux et démissionne pour partir avec elle en Oklahoma ; le DOR n'étant pas dans les plans de Lynette qui se rêvait femme d'officier, elle lui rit au nez et il se suicide.

Ce beau mélodrame implique, comme souvent, un message passablement conformiste. Foley, sous-officier noir, a tout un répertoire d'injures homophobes : une de ses préférées consiste à dire à une recrue que sa ville natale produit des *steers and queers* (bœufs et pédales), or il n'aperçoit pas de cornes. En les humiliant, en leur faisant chanter des idioties, il s'agit de former des hommes, ce que l'Armée fait à merveille (la prison aussi, si l'on en croit *Le val d'enfer*, p. 271). Quitte à éliminer les canards boiteux comme Sid.

Brute force *Les démons de la liberté*, Jules Dassin, USA, 1947, 94 mn

Excellent film de prison : Joe (Burt Lancaster) entraîne ses compagnons (Charles Bickford, Sam Levene, Jeff Corey, etc.) dans une funeste tentative d'évasion. Une scène particulièrement réussie montre l'exécution d'un mouchard, poussé sous la presse hydraulique de l'atelier. Le personnage le plus intéressant est Munsey (Hume Cronyn dans le rôle de sa vie), gardien-chef vicieux qui compense sa petite taille au moyen d'une grande matraque et dont on devine qu'il éprouve une attirance cachée pour Joe.

Le producteur Mark Hellinger a voulu inclure des femmes dans la distribution de ce film fondamentalement masculin : ce qui nous vaut quatre flash-backs avec pépée. Sir Lancelot campe un prisonnier chantant et Art Smith un sympathique médecin alcoolique. Pénible musique debussyste de Miklós Rózsa.

Demonlover Olivier Assayas, France, 2002, 116 mn

Une boîte de pornographie 3D est l'objet des attentions croisées de Manga-tronics, qui y a infiltré Diane (Connie Nielsen) et Demonlover qui y manipule Hervé (Charles Berling) et Elise (Chloë Sevigny). Dans son costume façon Musidora, Diane se fait pincer alors qu'elle fouillait la chambre de la représentante de Demonlover (Gina Gershon de *Bound*, p. 299), ce qui la met à la merci d'Hervé, qu'elle tue. Transportée en Amérique par Demonlover, elle sert de victime pour le site SM confidentiel HELLFIRE : "Énoncez vos fantasmes, nous les lui ferons subir".

Ces *Vampires* (p. 487) façon Assayas ne sont pas une réussite.

Todo sobre mi madre *Tout sur ma mère*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1999, 101 mn

Cela commence comme *Opening night* (p. 146) : le jeune Esteban, 17 ans, trouve la mort en poursuivant la voiture de l'actrice Huma Rojo (Marisa Paredes) qui jouait Blanche dans une production madrilène d'*Un tramway nommé désir*. Sa mère effondrée Manuela (Cecilia Roth) part alors retrouver Lola, le père naturel d'Esteban, un travesti drogué qui vit à Barcelone. Elle découvrira surtout Rosa (Penélope Cruz), une bonne sœur enceinte des œuvres du même Lola et qui, séropositive, meurt en couches. Manuela retourne finalement à Madrid avec cet autre fils de Lola, appelé lui aussi Esteban. Elle aura eu le temps de fréquenter Huma (référence à *Eve*, p. 588), en tournée à Barcelone et de lui présenter le pittoresque Agrado (Antonia San Juan), un autre travesti ami de Lola.

Sur un scénario délirant qui enfonce tous les mélés, le réalisateur tire une œuvre bouleversante, dédiée "à toutes les actrices qui ont joué des actrices" et à sa propre mère. Apparition de Fernando Fernán Gómez.

Sanshō dayū *L'intendant Sanshō*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1954, 124 mn

Au XII^e siècle, un gouverneur qui a pris la défense des paysans est exilé. Restés seuls, son épouse Tamaki (Kinuyo Tanaka) et ses enfants Zushiō et Anju, sont capturés et vendus alors qu'ils tentent de le rejoindre. Tamaki est envoyée dans l'île de Sado, lieu de relégation en mer du Japon, pour y être prostituée alors que les enfants deviennent esclaves du cruel Sanshō (Eitarō Shindo). Après dix ans passés dans le domaine géré par l'intendant, Zushiō (Yoshiaki Hanagaya) s'évade avec l'aide d'Anju (Kyōko Kagawa) qui retarde les poursuivants puis se suicide pour ne pas parler sous la torture. Zushiō produit ensuite une miniature de Kannon appartenant à son père qui lui permet de se faire reconnaître comme le fils du disgracié, maintenant décédé et obtenir un titre de gouverneur. Dont il va user – ou plutôt abuser tant ce qu'il fait est illégal – en abolissant l'esclavage et en exilant Sanshō, avant de démissionner d'une position où il n'a sûrement pas grand avenir.

La recherche de sa mère le conduit à Sado. Elle vit seule, à l'écart, doublement infirme : en plus d'avoir eu les tendons coupés pour l'empêcher de fuir, elle est devenue aveugle. Moment d'intense émotion lors des retrouvailles de la mère et du fils. . . désormais seuls dans le vaste monde, ce que souligne la caméra qui les abandonne blottis l'un contre l'autre pour se fixer sur le rivage de cette île perdue.

Shock corridor Samuel Fuller, USA, 1963, 96 mn

Johnny (Peter Breck aux faux airs de Roger Moore), un journaliste prêt à tout pour un prix Pulitzer, se fait interner dans un asile psychiatrique où un crime a été commis : il pense ainsi démasquer le coupable en recueillant les témoignages des patients témoins du meurtre. Le premier, qui a subi un lavage de cerveau en Corée, se prend pour le général sudiste Jeb Stuart, le second, un Noir victime du racisme à l'Université, se promène avec une cagoule de KKK, le troisième (Gene Evans), qui fut un scientifique célèbre, est retombé en enfance. En mettant bout à bout les confidences faites par ces zinzins dans leurs éclairs de lucidité, il arrive à démasquer le coupable, un infirmier dont il obtient les aveux.

Sa fiancée (Constance Towers) lui rend visite : il est temps de sortir pour récolter le prix tant convoité. Le problème est qu'il a été traité par l'institution et que les électrochocs en ont fait un schizophrène catatonique, un légume.

Les fous présentés sont tous des cas extrêmes – il n'est pas sûr qu'un Noir puisse jamais se prendre pour un suprémaciste blanc – ce qui ne peut qu'accentuer la perte progressive de contact du protagoniste avec la réalité.

Le film, en noir et blanc et format 4/3, utilise des inserts en cinémascope couleur non anamorphisé : entre autres, Kamakura et son grand Bouddha (*Maison de bambou*, p. 584).

Mutiny on the Bounty *Les révoltés du Bounty*, Frank Lloyd, USA, 1935, 127 mn

Brillante distribution dominée par Charles Laughton, vicieux et sadique à souhait dans le rôle du Cpt. Bligh ainsi que Clark Gable dans celui du mutin Fletcher Christian, Franchot Tone campant le fictif Roger Byam. Mais l'ensemble, académique, manque de souffle : la révolte n'est pas dans les cordes de la MGM.

Amici miei *Mes chers amis*, Mario Monicelli, Italie, 1975, 113 mn

Ils sont quatre : le journaliste Perozzi (Philippe Noiret), l'architecte Melandri (Gastone Moschin), le comte décavé Mascetti (Ugo Tognazzi) et le cafetier Necchi (Duillio Del Prete), cinq si l'on compte le chirurgien Sassaroli (Adolfo Celi). À la fois drôles et affligeants, ces Florentins multiplient les "zingarate" (de *zingaro*, tzigane), des farces infantiles qui trahissent leur peur de vieillir. Quand Perozzi finit par mourir, son épouse et son fils redoutent une nouvelle plaisanterie de ce couillon invétéré. Les survivants mettent d'ailleurs à profit l'enterrement pour mystifier Righi (Bernard Blier), un ballot auquel il font croire que le journaliste a été victime d'un règlement de comptes lié à la drogue.

Mascetti se gargarise à tout bout de champ d'un sabir incompréhensible qui sonne comme de l'italien, par exemple "supercazzora nbrematurata" ; par contre "harne" n'est que la prononciation toscane de "carne". Scène d'anthologie où la bande s'amuse à gifler les passagers aux fenêtres d'un train en partance. Le film reprend un projet de Pietro Germi, mort en 1974.

Betty Claude Chabrol, France, 1992, 99 mn

D'après Simenon, le portrait d'une prédatrice sexuelle. Betty (Marie Trintignant) a fait un mariage bourgeois. Sa belle famille, que Chabrol croque sans trop de méchanceté, réagit de façon plutôt mesurée lorsque la jeune femme est prise en flagrant délit avec un amant dans l'appartement familial : elle est chassée, avec des indemnités confortables, d'un monde qu'il ne tiendrait qu'à elle de réintégrer après un temps de purgatoire. Mais elle aime trop s'amuser en trompant les autres ; le danger la stimule.

Le moment de son exclusion est difficile : alcoolisme et rencontres peu reluisantes. Laure (Stéphane Audran), une veuve d'âge très mûr, la prend en charge et l'aide à sortir de sa déprime. Le fauve en elle retrouve son appétit et elle chipe littéralement l'amant trop jeune (Jean-François Garreaud) de sa protectrice qui, se laissant faire sans réagir, s'efface et s'en va mourir de tristesse à Lyon.

Les deux actrices sont remarquables : Audran et sa lassitude résignée que souligne la photo impitoyable et Trintignant, belette lascive prête à fondre sur sa proie.

Hope & glory *La guerre à 7 ans*, John Boorman, G^{de}-Bretagne, 1987, 108 mn

Film quasi-autobiographique : la guerre vue à travers les yeux du jeune Bill Rohan. La famille vit à Londres lorsque son père Clive (David Haymann) est mobilisé à l'arrière dans le lointain Cumberland ; sa mère Grace (Sarah Miles) est tentée par une liaison avec Mac (Derrick O'Connor), le meilleur ami de Clive, tandis que sa grande sœur Dawn (Sammi Davis) tombe enceinte des œuvres de Bruce (Jean-Marc Barr), un soldat canadien. Les "saucisses" qui montent la garde dans le ciel n'empêchent pas une bombe de tuer la voisine et les accidents naturels perdurent malgré la guerre : la maison familiale prend feu sans intervention des Allemands. Mère et enfants se réfugient alors chez le grand-père (Ian Bannen) qui vit au bord de la Tamise en radotant sur ses anciennes conquêtes.

Ah Dieu ! que la guerre est jolie : l'enfant ne s'est jamais autant amusé. Le plus beau jour de sa vie est celui où l'école est détruite par les bombes.

There was a crooked man *Le reptile*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1970, 118 mn

Œuvre mineure et atypique, l'unique western de Mankiewicz est très divertissant. Paris Pitman (Kirk Douglas) est un détenu retors qui, avec ses cheveux roux et ses lunettes – en verre blanc – inspire confiance. Aussi bien à ses co-détenus (dont Burgess Meredith et Warren Oates) qu'il entraîne dans une sanguinaire évasion dont lui seul bénéficie, qu'au directeur de la prison, le vertueux Lopeman (Henry Fonda). Une fois libre, Pitman récupère l'énorme butin qu'il avait caché dans un nid de serpents et meurt de la morsure d'un des reptiles. Lopeman, lancé à sa poursuite, se révèle lui aussi être une sorte de reptile puisque, abandonnant tout scrupule, il s'enfuit au Mexique avec le magot.

Un ménage de détenus homosexuels (Hume Cronyn et John Randolph), qui passe son temps à se chamailler, vole un peu la vedette aux deux têtes d'affiche.

All that heaven allows *Tout ce que le ciel permet*, Douglas Sirk, USA, 1955, 89 mn

Après *Magnificent obsession*, Douglas Sirk reforme le couple Hudson/Wyman dans un mélodrame élégiaque dominé par des tonalités ocres, celles de l'automne dans une petite bourgade du Connecticut et de la chevelure rousse d'Agnes Moorhead. Avec des plans magnifiques comme ceux de la neige vue à travers une baie vitrée. Ron Kirby (Rock Hudson), un pépiniériste adepte de Thoreau, rencontre la veuve Cary Scott (Jane Wyman) ; les projets de mariage sont perçus comme une mésalliance par les relations très conformistes de Cary et surtout ses enfants majeurs, infects avec l'homme des bois. Mais l'amour sera le plus fort.

Les maris, les femmes, les amants Pascal Thomas, France, 1989, 110 mn

Film de vacances aux nombreux personnages : les hommes sont à l'île de Ré, les femmes plutôt à Paris. Il y a de la trahison et de la jalousie dans l'air mais c'est léger, enjoué et si rapide qu'on n'a guère le temps de réfléchir. Subsiste un sentiment de bonheur fugitif avec le nécessaire petit brin de nostalgie : une réussite.

Côté messieurs, Jean-François Stévenin, Daniel Ceccaldi, Guy Marchand, Michel Robin ; et Catherine Jacob, Hélène Vincent, Sabine Haudepin (en "Poupée Barbie") chez ces dames. Ainsi que Clément Thomas, fils du réalisateur, Hélène Manson dans son dernier rôle et Ludivine Sagnier (9 ans) dans son premier.

Hanussen István Szabó, Hongrie, 1988, 111 mn

"Astrologue de Hitler", cet hypnotiseur de cabaret (Klaus-Maria Brandauer) se croyait tellement malin qu'il se permit de "prédire" l'incendie du Reichstag. Les SA exécutèrent dans une forêt celui qui ne savait pas tenir sa langue.

Passage d'anthologie, on a mis des noms sur les tombes d'un cimetière militaire bidon que Franz Joseph doit inaugurer : Wajda, Menzel, Jancsó. "Je les connais, des magiciens, des illusionnistes", dit Hanussen. Avec Erland Josephson, Grażyna Szapolowska et Adrianna Biedrzyńska, György Cserhalmi et Michal Bajor. Brandauer est excellent mais le film ne vaut pas *Méphisto* (p. 701).

Le couple témoin William Klein, France, 1977, 101 mn

Du fait de leur médiocrité absolue, Jean-Michel (André Dussollier) et Claudine (Anémone) ont été désignés comme des prototypes de Français moyens que deux sociologues (Jacques Boudet et Zouc) dissèquent sous le regard de la télévision avec l'aide d'une informatique archaïque. Il s'agit pour le ministre de l'Avenir (Georges Descrières) et son aide, le docteur Goldberg (Eddie Constantine moustachu) de quantifier le bonheur. Le film débute bien, puis s'enlise faute de scénario.

Références à Giscard d'Estaing et sa *Marseillaise* personnelle, *Le chant du départ*, au Club Med' avec la chanson *Il y a des GO partout à Cefalù*, au bateleur Uri Geller et ses cuillers. Et apparition du chroniqueur judiciaire Frédéric Pottecher.

La femme qui pleure Jacques Doillon, France, 1979, 88 mn

Dominique (Laffin) n'accepte pas que Jacques (Doillon) la quitte pour Haydée (Politoff). D'où une alternance de récriminations et de déclarations d'amour, de fugues et de retours au foyer... avec la petite Lola (Doillon) comme variable d'ajustement. Après avoir réussi à chasser sa rivale, Dominique se résout à partir pour Paris avec Lola. Authentique et éprouvant, l'envers indécent de l'amour.

E la nave va *Et vogue le navire...*, Federico Fellini, Italie, 1983, 127 mn

Le ton est donné dès l'entrée sous forme d'un pot-pourri d'œuvres connues : le monde de D'Annunzio s'embarque sur un paquebot pour un adieu grandiloquent à Edmea Tetua, célèbre cantatrice dont on va disperser les cendres. Fellini sait, plus que jamais, ciseler des images baroques sans chercher à créer l'illusion du réalisme : la mer est en plastique et un mouvement de caméra, digne de *La montaña sagrada* (p. 1023), découvre le plateau de tournage. Une princesse autrichienne aveugle (Pina Bausch) ajoute au sentiment d'étrangeté. L'arrivée inopinée de réfugiés d'un radeau serbe, puis d'un bâtiment de guerre austro-hongrois à leurs trousse nous rappelle que nous sommes en 1914. Les funérailles de la diva deviennent celles de l'Europe qui sombre avec le paquebot, façon *Titanic*.

Dans le rôle de coryphée, Freddie Jones (d'*Elephant man*, p. 601) se retrouve sur une chaloupe avec une rhinocérosse dont, dit-il, le lait est excellent.

Fantasia Walt Disney, USA, 1940, 125 mn

L'idée d'une équivalence entre sons et images est on ne peut plus douteuse ; Disney tente cependant d'illustrer des morceaux de musique classique. Interprétés par Leopold Stokowski, ils sont restitués en stéréophonie, procédé introduit pour l'occasion mais qui ne put être exploité, faute de salle correctement équipée.

Le projet fonctionne à merveille dans le cas d'un poème symphonique censé raconter une histoire comme *L'apprenti sorcier*, avec Mickey et ses balais. Ou d'un ballet rendu par une chorégraphie, à l'exemple de *La ronde des heures* et sa danse des autruches, hippopotames, éléphants et crocodiles. Sinon, *Le sacre du printemps* au service de l'origine des espèces est vainement barbant et l'illustration de la *Pastorale* au moyen de disgracieux centaures plutôt vulgaire. Les bornes du kitsch sont pulvérisées dans l'*Ave Maria* final.

Monsieur Verdoux Charles Chaplin, USA, 1946, 119 mn

Une espèce de Landru – voir la réjouissante cheminée du début – travaille à l'élimination du sexe opposé. Bien que l'action se passe en France, on sent que Chaplin s'en prend au matriarcat américain. On aime tant l'acteur qu'on oublie que le style est un peu vieillot et la distribution assez terne – à l'exception de Martha Ryers, celle que Verdoux n'arrive pas à noyer. Rayon de lumière à la Charlot dans ce déferlement mysogine, la rencontre d'une jeune vagabonde sur laquelle il pensait tester un poison et qui l'émeut. Quand le protagoniste se laisse prendre, on sent que l'auteur exprime son propre découragement face à la vie, au monde qui n'est plus ce qu'il était ; d'où sa déclaration ironique comparant son activité artisanale et celle, industrielle, des militaires et des marchands de canon.

Otona no miru ehon – Umarete wa mita keredo *Gosses de Tōkyō*, Yasujiro Ozu, Japon, 1932, 91 mn

Première désillusion pour Ryōchi et Keiji (Tomio Aoki) lorsqu'ils découvrent que leur père (Tatsuo Saitō) est à plat ventre devant son patron (Takeshi Sakamoto) lequel n'est autre que le père de leur copain Tarō. D'où un début de protestation en forme de grève de la faim : "Tu nous dis de devenir quelqu'un, mais tu n'y es pas arrivé".

Un film plus dérangeant que son sympathique *remake Ohayō* (p. 661) où la révolte des enfants concernera l'achat d'un téléviseur et où le jeu qui consiste à s'étendre comme mort sur un signe de l'autre deviendra un concours de pets. Le titre original peut se traduire "Et voilà ce que la vie fait des rêves et des espoirs".

The house on Telegraph Hill *La maison sur la colline*, Robert Wise, USA, 1951, 93 mn

Cela commence comme *No man of her own* (p. 324) : Victoria Kowelska (Valentina Cortese, alias Cortesa) a usurpé l'identité de Karin Dernakova, une camarade de déportation morte près d'elle. Elle part vivre aux États-Unis où elle recueille la succession de "sa" riche tante des mains d'Alan (Richard Basehart), un exécuteur testamentaire qui ne tarde pas à l'épouser. Avec lui dans une grande maison à San Francisco en compagnie de "son" fils (i.e., celui de Karin) et d'une inquiétante gouvernante (Fay Baker), Victoria soupçonne Alan de vouloir la tuer en même temps que l'enfant pour hériter : le scénario lorgne alors vers *Soupçons* (p. 625). Tout particulièrement quand Alan sert un jus d'orange suspect à son épouse : elle échange le contenu de son verre avec celui du pichet que le mari s'empresse de boire pour l'encourager à faire de même. Ce réjouissant retour à l'envoyeur est à peu près le seul moment réussi du film. Avec William Lundigan.

The curse of the werewolf *La nuit du loup-garou*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1961, 93 mn

Après Frankenstein et Dracula, la Hammer s'attaque à un autre monstre Universal. Ce loup-garou est le résultat du viol commis par un prisonnier velu sur une servante muette, morte en couches le jour de Noël ; l'eau du bénitier se mit à frémir et l'orage se déchaîna au moment de son baptême. Nous suivons un temps le jeune Leon, alors qu'il n'égorge encore que des moutons les nuits de pleine lune. Il réapparaît, adulte, sous les traits d'Oliver Reed, et termine sa carrière tué par une balle en argent tirée par son père adoptif.

Le film passait en France dans les cinémas de quartier, assorti d'une interdiction aux moins de 13 ans, âge que j'avais atteint à l'époque.

Somewhere in the night *Quelque part dans la nuit*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1946, 108 mn

George Taylor (John Hodiak), GI amnésique de retour du Pacifique, est à la recherche de son passé. Ce qui le met sur la piste du mystérieux Larry Cravat lié à un meurtre et au vol d'une valise pleine de billets trois ans auparavant. Avec l'aide de Christy (Nancy Guild), il finira par découvrir que Larry Cravat est en fait lui-même, alors "shamus" (privé), George Taylor n'étant qu'un pseudonyme.

Film noir laborieux avec quelques passages réussis, notamment cette visite de "Taylor" à une vieille fille (Josephine Hutchinson) qui prétend le reconnaître. Les têtes d'affiche sont éclipsées par Houseley Stevenson en malade mental, Fritz Kortner et Richard Conte en méchants et Lloyd Nolan en policier philosopant sur le port du chapeau : un flic le garde sur la tête afin de pouvoir dégainer.

La mariée était en noir François Truffaut, France, 1968, 108 mn

D'après William Irish. Julie Kohler est veuve depuis le jour de son mariage : son mari a été abattu à la sortie de l'église et elle tient pour responsable le groupe de cinq célibataires un peu éméchés d'où est parti le coup de feu. Elle les exécute un par un, à commencer par Bliss (Claude Rich) qu'elle précipite d'un balcon le jour de ses fiançailles. Elle s'en prend ensuite à Coral (Michel Bouquet), un vieux garçon sentimentale qu'elle empoisonne, puis à Morane (Michael Lonsdale), caricature du gaullisme arriviste de ces années-là qu'elle asphyxie dans un cagibi. C'est ensuite le tour du "cavaleur" Fergus (Charles Denner), un peintre qu'elle transperce d'une flèche. Le dernier crime a lieu hors champ : Julie s'est laissé reconnaître par Corey (Jean-Claude Brialy) pour être emprisonnée et pouvoir approcher Delvaux (Daniel Boulanger), un délinquant seul véritable coupable du meurtre.

Dans ce contexte déplaisant de meurtres gratuits, le sketch de Fergus se distingue par le caractère attachant du personnage : rebaptisé Morane, il deviendra *L'homme qui aimait les femmes* (p. 9), film bien plus réussi.

Yōkihi *L'impératrice Yang Kuei-fei*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1955, 92 mn

La Chine des Tang (VIII^e siècle) : Yang Kuei-fei (Machiko Kyō), une fille de cuisine devenue favorite de l'Empereur (Masayuki Mori) connaît un destin tragique lors de la rébellion d'An Lushan (Sō Yamamura).

Tourné à Hong Kong, ce premier des deux films en couleurs de Mizoguchi souffre d'un évident manque de moyens : des rideaux servent le plus souvent de décor et les figurants ne sont pas assez nombreux. Il y a cependant des plans magnifiques, comme celui où Yōkihi (prononciation japonaise de Yang Kuei-fei) part au supplice en abandonnant ses souliers.

Le fantôme de la Liberté Luis Buñuel, France, 1974, 104 mn

Le film est un peu la suite, très réussie, du *Charme discret de la bourgeoisie* (p. 681) ; sa structure narrative, volontairement décousue, abrite une série de microsketches, dont les suivants. 1) Un pervers donne des images cochonnes à une fillette : les parents (Jean-Claude Brialy et Monica Vitti), outrés d'y reconnaître l'Arc-de-Triomphe et le Sacré-Cœur, renvoient la bonne (Muni). 2) Une infirmière (Milena Vukotic) croise dans un hôtel un moine (Bernard Musson) et ses compagnons ; elle entame avec eux une partie de poker interrompue par un exhibitionniste masochiste (Michael Lonsdale) qui vient se faire fouetter. 3) Un instructeur (François Maistre) illustre, devant des gendarmes, la relativité des conventions sociales en racontant une soirée où l'on cague à table entre amis et s'absente discrètement pour aller manger au petit coin. 4) Une fillette kidnappée participe à l'enquête sur son enlèvement. 5) Le préfet de police (Julien Bertheau) reçoit un coup de téléphone de sa sœur (Adriana Asti) qui, bien que morte de la redoutable colique du miserere, lui donne rendez-vous dans le caveau de famille.

Chikamatsu monogatari *Les amants crucifiés*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1954, 102 mn

D'après une pièce de bunraku (p. 679) de 1715. "– Aide-moi ou je vais en prison", tel est le cri de détresse lancé à Osan (Kyōko Kagawa) par son frère Dōki criblé de dettes. Mais Ishun (Eitarō Shindō), l'époux d'Osan, n'a pas envie de casquer une fois de plus. Se sentant tenue à l'impossible pour son frangin, Osan demande l'aide de Mohei (Kazuo Hasegawa), l'homme de confiance de son mari qui commet alors un faux. Suke.emon (Eitarō Ozawa), un collègue jaloux de Mohei, le dénonce puis accuse Osan d'adultère avec ce dernier : Ishun somme alors Osan de se suicider. Écœurée par le comportement de son époux qui essayait en même temps d'obtenir les faveurs de l'employée Otama (Yōko Minamida), elle s'enfuit avec Mohei dans le but de trouver de l'argent pour le peu reluisant Dōki.

Tout scandale touchant le ménage d'Ishun pourrait entraîner la perte de son privilège d'imprimeur des calendriers impériaux. Un jeu de chaises musicales permettrait alors à Suke.emon de devenir lui-même imprimeur : alors qu'Ishun tente de retrouver son épouse seule, Suke.emon s'ingénie à la faire capturer en compagnie de Mohei. Il arrivera à provoquer la chute d'Ishun mais aussi la sienne.

Entre temps, Mohei a avoué son amour à Osan, un amour rapidement partagé. Désormais amants, ils refusent de se séparer, avouant ainsi leur adultère ; conduits au supplice, ils se tiennent la main, dos à dos sur un cheval. Le visage d'Osan irradie un profond bonheur, comme si la mort n'était pas trop cher payer pour cet amour qui transcende les barrières de caste. Le sommet de l'œuvre de Mizoguchi : des cadrages superbes au service de l'émotion et d'une infinie délicatesse.

Der müde Tod *Les trois lumières*, Fritz Lang, Allemagne, 1921, 99 mn

La Mort (Bernhard Goetzke) s'est installée dans un village où elle s'abrite derrière de hautes murailles sans porte apparente, sauf pour ceux qui entreprennent le dernier voyage ; mais elle est lasse, nous dit le titre allemand. Elle enlève son fiancé à une jeune femme (Lil Dagover) qui se suicide de désespoir, ce qui lui ouvre les portes du fatal jardin. Comme elle est venue avant l'heure, la Mort lui propose un étrange jeu qui lui permettra, si elle l'emporte dans une seule des trois manches, de retrouver son bien-aimé. C'est dans l'Arabie du *Voleur de Bagdad*, puis dans la Venise des Doges, enfin dans une Chine façon *Turandot* que l'héroïne tente de sauver son amant ; en vain, les trois lumières symboles de vie s'éteignent l'une après l'autre. Déçue de gagner à si bon compte, la Mort lui offre une possibilité de rattrapage : une seule âme apportée et l'aimé lui sera rendu. Les vieillards que la jeune femme approche ne l'entendent pas de cette oreille et veulent vivre jusqu'à la dernière seconde. . . Un incendie se déclare et l'héroïne sauve un bébé des flammes ; elle pense à l'offrir mais y renonce pour mourir brûlée et rejoindre son homme dans l'au-delà sous l'aile protectrice de la Mort.

Le premier grand film de Lang, du moins parmi ceux qui nous sont parvenus. Second rôle pour Rudolph Klein-Rogge.

Northwest passage *Le grand passage*, King Vidor, USA, 1940, 122 mn

Aucune dénonciation du génocide des Indiens ne peut rivaliser avec ce film MGM raciste qui exalte sans le moindre recul, le moindre remords, l'extermination de ces êtres que le major Rogers (Spencer Tracy) qualifie de "diables". Dans le Vermont au temps de George II (avant 1760), il s'agit de faire disparaître la tribu Abénaqui. On attaque leur camp endormi pour les massacrer avec une joie frénétique ; à l'exception d'un unique enfant auquel on fait grâce allez savoir pourquoi. De retour au village, Rogers annonce à ses hommes qu'il va partir pour le Nord-Ouest rencontrer (!) d'autres tribus dont il nous fait la liste. Cette solution finale du problème indien, qui devait faire l'objet d'un second film – le passage du Nord-Ouest proprement dit – n'a jamais été tournée. C'est peut-être pour ça qu'il reste quelques Sioux. Avec Robert Young et Walter Brennan.

El Cid *Le Cid*, Anthony Mann, USA, 1961, 179 mn

La vie du célèbre héros espagnol sur un scénario signé Philip Yordan mais en fait dû au blacklisté Ben Barzman. Le film, emmené par Charlton Heston, ne manque pas de grandeur. Si Sophia Loren est une peu convaincante Chimène, les seconds rôles (Herbert Lom, Raf Vallone, Geneviève Page) sont excellents. Le chaos rocheux de Manzanares el Rio est utilisé comme décor de bataille.

Roubaix, une lumière Arnaud Desplechin, France, 2019, 119 mn

Même si l'action se passe à Roubaix, on ne se sent pas vraiment chez Desplechin qui fait ici une incursion, un peu décevante, dans le domaine policier. Deux flics (Roschdy Zem et Antoine Reinartz) font face au quotidien d'un commissariat – une escroquerie à l'assurance, un viol et une fugue – affaires résolues durant le film qui servent d'arrière-plan à l'enquête sur l'assassinat d'une vieille dame. Les soupçons se portent sur un couple de lesbiennes (Léa Seydoux et Sara Forestier) que les policiers font avouer en leur imposant des reculades successives. On se demande à la fin quel était le mobile de ce meurtre – chaparder une télévision, vraiment ? – et comment l'idée de tuer est venue aux deux femmes – on pense évidemment au classique *De sang froid* (p. 1563). Seule certitude, elles s'aiment.

Merci Patron ! François Ruffin, France, 2016, 84 mn

"I ♥ BERNARD" proclame la camionnette du journal *Fakir*. Bernard, c'est Arnault, l'empereur du luxe auquel s'en prend ce film, sorte de *Louise-Michel* (p. 754) à la sauce Michael Moore. Le réalisateur s'attache à une famille de chômeurs, les Klur, licenciés économiques pour lesquels il obtient des indemnités confortables et un nouvel emploi en menaçant de perturber un de ces raouts où sont conviés les nouveaux riches qui viennent dépenser leur argent douteux à Paris. Mais il s'agit avant tout d'un piège destiné à ternir (un peu plus) l'image du milliardaire en rendant cette histoire publique, ce qu'une clause léonine de confidentialité interdit ; Ruffin s'arrange pour que la bande à Arnault révèle elle-même la transaction, ce qui rend le film possible.

Obtenir la réintégration d'un licencié, c'est dérisoire. Mais arriver à ridiculiser le premier de cordée arrogant qui se permet de jouer avec la vie des gens, ce n'est quand même pas négligeable. Le Mussolini de LVMH devait d'ailleurs lancer les barbouzes de son Squarcini contre l'impertinent trublion. Le titre renvoie à un succès des Charlots (1971).

Délire à deux Michel Mitrani, France, 1969, 52 mn

Téléfilm d'après Ionesco. Un vieux couple est enfermé dans un appartement alors que la guerre civile fait rage alentour. Ils se querellent sans arrêt, la femme (Suzanne Flon) étant de loin la plus venimeuse. Elle reproche à l'homme (Michel Piccoli) d'être un séducteur qui l'a enlevée à son mari. Une dispute récurrente, dont le seul enjeu est d'avoir le dernier mot, concerne la tortue et le "limaçon" qui seraient selon elle un seul et même animal : ne sont-ils pas en effet lents, ne portent-ils pas tous deux une carapace ? L'homme objecte en vain que le limaçon a des cornes, elle lui rétorque que la tortue cache les siennes.

The sorcerers *La créature invisible*, Michael Reeves, Grande-Bretagne, 1967, 86 mn

Un couple âgé d'hypnotistes, Marcus (Boris Karloff, dans un de ses derniers rôles) et Estelle (Catherine Lacey, époustouflante) convainquent le jeune Mike (Ian Ogilvy) de se prêter à une expérience. Au terme de laquelle le sujet est transformé en une sorte de poupée que les deux vieillards peuvent téléguider à leur guise tout en ayant l'impression d'être à sa place. L'intérêt, scientifique, de Marcus ne fait pas le poids face à la soif de vie d'Estelle qui se met à manipuler Mike pour ressentir les sensations exaltantes qu'elle n'a jamais connues : c'est ainsi qu'elle éprouve la joie de tuer par marionnette interposée. Marcus reprend le contrôle de Mike et provoque un accident mortel qui entraîne sa propre perte et celle de la sorcière, brûlés vifs en même temps que leur créature.

Ce film prometteur d'un jeune réalisateur qui allait mourir deux ans plus tard souffre, hélas, d'un criant manque de moyens.

Coup de tête Jean-Jacques Annaud, France, 1979, 85 mn

"Allez Trincamp !" Le décor est planté, celui d'une petite ville prête à tout, notables en tête, pour gagner la coupe de France de football. Perrin (Patrick Dewaere), tout d'abord victime de ces braves gens et incarcéré pour un viol qu'il n'avait pas commis, est sorti *in extremis* de prison pour effectuer un remplacement sur le terrain : il marque deux buts. Ce qui, vu l'hystérie ambiante, lui assure une sorte de pouvoir absolu, du moins jusqu'au samedi suivant. Il en profite pour offrir un banquet à ses persécuteurs, occasion de leur servir leurs quatre vérités ; puis disparaît avant le match retour. Trincamp est écrasé.

Mise en scène efficace et distribution au-dessus de tout éloge : Jean Bouise, Michel Aumont, Paul Le Person, Maurice Barrier côté notables face à Patrick Dewaere qui sauve à lui seul ce film au scénario d'une lourdeur pachydermique. Musique persifleuse – et sifflée – de Pierre Bachelet.

Play Misty for me *Un frisson dans la nuit*, Clint Eastwood, USA, 1971, 102 mn

La voix qui demandait au *disc jockey* Dave (Clint Eastwood) de passer *Misty* d'Erroll Garner s'incarne en la personne d'Evelyn (Jessica Walter). Cette bonne surprise ne dure pas car l'admiratrice, érotomane, se mue en pot de colle : elle cherche à s'incruster avant de devenir franchement criminelle.

Ce cauchemar misogyne au scénario assez prévisible vaut surtout pour l'actrice principale, terrifiante en folle homicide. Le réalisateur débutant nous inflige par contre une longue séquence d'amour entre Dave et sa gentille future : zooms, musique sirupeuse et silhouettes à contre-jour sur fond de coucher de soleil !

Mountains of the Moon *Aux sources du Nil*, Bob Rafelson, Grande-Bretagne, 1989, 135 mn

Au milieu du XIX^e siècle, l'aventurier Richard Burton (Patrick Bergin), accompagné de John Hanning Speke (Iain Glen) explore l'Afrique de l'Est dans le but de découvrir les sources du Nil. Après avoir côtoyé la mort et s'être mutuellement sauvé la vie, les deux amis rentrent en Angleterre et se brouillent. Speke, qui a découvert seul un grand lac qu'il a baptisé "Victoria", prétend que le Nil y prend sa source, alors que Burton réclame des preuves que Speke est en mal de fournir; même s'il avait raison, ce qu'on saura une dizaine d'années plus tard. Une explication devant la Société de Géographie, en 1864, tourne court car Speke trouve la mort lors d'une partie de chasse – accident ou suicide ?

Le film est aussi une évocation de l'aventure coloniale : ces explorateurs étaient les fourriers des États et des grandes compagnies. L'anticonformiste Burton détonne un peu dans l'Angleterre victorienne. Il est connu pour ses traductions scabreuses du *Kamasutra* et des *Mille et une nuits*; on le voit aussi faire l'amour avant le mariage avec sa promise. Une scène cocasse l'oppose à Livingstone dans une sorte de strip-tease où ils exhibent leurs cicatrices respectives.

The reluctant debutante *Qu'est ce que Maman comprend à l'amour ?*, Vincente Minnelli, USA, 1958, 92 mn

Jane (Sandra Dee), fille du premier mariage américain de Jim (Rex Harrison), rend visite à son père à Londres. Sa très snob belle-mère Sheila (Kay Kendall) veut organiser le bal où elle fera ses "début" et lui choisit son cavalier : David Fenner (Peter Myers) qui fait partie de la garde de Buckingham. À cause de sa conversation limitée – il ne parle pas du temps qu'il fait mais de la circulation automobile –, Jane lui préfère vite le musicien (batter) Parkson (John Saxon), un autre David, d'où des quiproquos. La belle-mère horrifiée se laisse circonvenir quand elle apprend que cet indésirable vient d'hériter d'un duché.

Bien interprété (avec Angela Lansbury dans un second rôle) mais vite oublié.

Le Petit Prince a dit Christine Pascal, France, 1992, 101 mn

Le couple divorcé formé d'Adam (Richard Berry) et Mélanie (Anémone) doit faire face à la terrible maladie de leur fille Violette (Marie Kleiber) atteinte d'une tumeur au cerveau qui ne pardonne pas. Aucun sentimentalisme, aucun pathos dans cette histoire qui se termine sur le rapprochement (sans doute temporaire) des parents et l'image de Violette qui s'endort heureuse. Les acteurs sont au-dessus de tout éloge, en particulier la fillette, actrice d'un seul film. Référence à la pièce de Copi *Les escaliers du Sacré-Coeur* que Mélanie répète à Milan.

Breaking the waves Lars von Trier, Danemark, 1996, 152 mn

La caméra portée du réalisateur sait rendre le déséquilibre teinté de schizophrénie de la touchante Bess (Emily Watson) : elle parle souvent avec Dieu en faisant questions et réponses. Mariée à Jan (Stellan Skarsgård) qui travaille sur une plateforme pétrolière écossaise, elle vit avec lui une relation passionnée et excessive. Quand il est cloué au lit à la suite d'un terrible accident, il l'implore de l'aider à vivre en ayant avec d'autres hommes des aventures qu'elle lui racontera. À mesure que l'état du malade empire, elle plonge dans une prostitution de plus en plus sordide et finit par trouver, volontairement, la mort sur un navire sous les coups d'un sadique. Une mort suivie d'un miracle, le rétablissement de Jan. Ostracisée par la communauté presbytérienne qui la voue au démon, Bess a droit à des funérailles en mer organisées par Jan et ses collègues ; des cloches sonnent alors dans le Ciel, alors que l'église du village n'en a même pas.

Le miracle final, la religion hypocrite et rigide, tout cela renvoie à l'évidence à *Ordet* (p. 686) ; stylistiquement les deux films n'ont cependant aucun rapport. Katrin Cartlidge campe une belle-sœur attentionnée et normative. Avec les récurrents Jean-Marc Barr et Udo Kier.

A fish called Wanda *Un poisson nommé Wanda*, Charles Crichton, Grande-Bretagne, 1988, 108 mn

Wanda (Jamie Lee Curtis), qui a participé à un vol de diamants à Londres, décide de doubler ses complices. Tâche compliquée car il s'agit de trouver la boîte renfermant les pierres précieuses ainsi que la clef qui l'ouvre. Elle doit en particulier se débarrasser de son prétendu frère Otto (Kevin Kline), un imbécile d'une jalousie malade qui cite Nietzsche à tout bout de champ. Et du bègue Ken (Michael Palin), lequel cherche à supprimer une vieille dame dont le témoignage pourrait être gênant, ce qui renvoie à *The ladykillers* (p. 1043) : il arrive, à grand-peine à tuer, un par un, les trois chienchiens de la mémé qui succombe finalement d'une crise cardiaque. Wanda, qui a été amenée à séduire un avocat (John Cleese), en tombera amoureuse au point de partager le butin avec lui.

Rencontre désopilante du brillant cinéma anglais d'après-guerre (Crichton) et des Monty Python (Cleese, Palin).

Genji monogatari *Le roman de Genji*, Gizaburō Sugii, Japon, 1987, 103 mn

Adaptation, un peu ennuyeuse, du classique japonais racontant les amours du prince Genji ; devenu l'amant de l'épouse de son père l'Empereur, il est exilé. Le graphisme de style manga, superbe, s'inspire de rouleaux d'époque (XII^e siècle) et les couleurs sont magnifiques. Mais l'animation laisse à désirer, dommage.

Sans soleil Chris Marker, France, 1983, 99 mn

“Il m’écrivait” dit la voix off (celle de Florence Delay). Il, c’est Sandor Krasna, hétéronyme du réalisateur qui signe une méditation profondément poétique sur le passage du temps et sa restitution, ou plutôt sa recreation, dans la mémoire.

Des lieux : l’Islande et ses volcans, Ermenonville et ses émeus, le Cap-Vert et la Guinée-Bissau et enfin le Japon, Okinawa et surtout Tōkyō. La gare de Shinjuku d’où l’on prend, à moitié endormi, la ligne Yamanote pour Akihabara où l’on vend de l’électronique quand on n’y danse pas dans la rue ; Yūrakuchō et ses activistes politiques, Kanda et ses librairies. Le fidèle chien Hachikō, qui continue, changé en pierre, à attendre son maître à la gare de Shibuya nous amène au chat, animal de prédilection du réalisateur. Il peut porter pattes blanches, être statufié ou encore – porcelaine – servir de protecteur aux félins égarés. Autre type de créature, la poupée cassée a droit à un cérémonial de crémation qui renvoie à l’animisme profond reliant cette culture à celle de la lointaine Guinée. Le titre réfère à un cycle de mélodies de Moussorgsky. Chant d’Arielle Dombasle.

Raiders of the lost ark *Les aventuriers de l’arche perdue*, Steven Spielberg, USA, 1981, 111 mn

Le prélude en Amérique du Sud nous place sous le signe de *L’homme de Rio* (p. 1203) et, par transitivité, du *Temple du soleil*. Nous faisons connaissance avec l’archéologue Indy Jones (Harrison Ford) et son ennemi juré Belloq (Paul Freeman). Près du Caire, Indy retrouve Belloq qui dirige des fouilles destinées à exhumer l’Arche d’Alliance, “sorte de radio pour communiquer avec Dieu” que les nazis espèrent bien utiliser comme arme de guerre dans le conflit à venir. Après moult péripéties, ils arrivent à s’emparer du coffre divin et l’ouvrir ; en sort un violent souffle qui détruit les imprudents – on pense à *Kiss me deadly*, p. 1090 – puis s’élève vers des cieux de bitume sortis des *Dix commandements* (p. 490) avant de réintégrer sa boîte. Ramené aux États-Unis, le dangereux secret est remisé dans un entrepôt digne de *Citizen Kane* (p. 472).

Spielberg s’amuse parfois à induire le spectateur en erreur. Un menaçant ennemi fait d’impressionnants moulinets avec son cimenterie, prélude à un combat spectaculaire. . . qui n’a pas lieu car un Indy pressé le descend d’un banal coup de pistolet ; un nazi effrayant s’apprête à interroger Marion (Karen Allen) et sort une sorte de nunchaku – accessoire indispensable des films de kung-fu alors à la mode – qui s’avère n’être qu’un porte-manteau pliant. Cet humour culmine avec la scène où Belloq se costume en rabbin d’antan devant un parterre de nazis.

Le réalisateur ne nous fait pas grâce des couchers de soleil selznickiens qui sont un peu sa signature ; et la poursuite en camion accompagnée par la musique tétralogique de John Williams est bien longue (7 mn).

Scaramouche George Sidney, USA, 1952, 115 mn

D'après Rafael Sabatini. Dans une France aux forêts d'eucalyptus où le sort de la Révolution se décide au fil du fleuret, André Moreau (Stewart Granger) est amoureux de la belle Aline (Janet Leigh) dont il se croit le demi-frère – conflit locatif typique, (cf. p. 86) – tout en étant fiancé avec une artiste (Eleanor Parker) de la troupe de comedia dell'arte dans laquelle il a pris l'identité de Scaramouche. À trois reprises, cet émule du *Capitaine Fracasse* (p. 1160) affronte en duel de Maynes (Mel Ferrer), fine lame résolue à assassiner l'un après l'autre tous les ennemis du Trône en les provoquant à des duels inégaux. Autre conflit locatif, Moreau est le véritable demi-frère de l'immonde de Maynes auquel il fait finalement grâce : on le sait depuis Caïn, un frère ne saurait tuer un frère.

Film très bien enlevé ; le spectaculaire duel final, bien que très long (6 mn), évite la répétitivité qui guette l'exercice. Avec Henry Wilcoxon et Nina Foch.

Les portes de la nuit Marcel Carné, France, 1946, 106 mn

Extinction des feux pour le réalisme poétique. Côté poésie, le personnage du Destin, incarné par Jean Vilar, sorte de clodo dont personne n'écoute les conseils, les dialogues de Jacques Prévert et la musique de Joseph Kosma : *Les enfants qui s'aiment* (chanté par Fabien Loris, qui fut Avril dans *Les enfants du paradis* p. 1013) et surtout *Les feuilles mortes*. Côté réalisme, le métro Barbès de l'hiver 1945 reconstitué par Alexandre Trauner, avec son petit peuple (Julien Carette, Raymond Bussières, Sylvia Bataille) mais aussi ses profiteurs de guerre (Saturnin Fabre, Pierre Brasseur) et ses ex-collabos (Serge Reggiani).

Tous les ingrédients d'un chef-d'œuvre, en somme, sauf que Jean Gabin et Marlene Dietrich ayant fait faux bond pour tourner *Martin Roumagnac* (p. 759), Carné a dû se rabattre sur Yves Montand et Nathalie Nattier qui ne sont pas à la hauteur, notamment pour rendre le ton prévertien et décalé du dialogue de la longue scène d'amour. . . qui les transporte jusqu'à l'île de Pâques.

Ce film tourné après guerre parle beaucoup d'un mouvement que Prévert ne connaissait que par ouï-dire : la Résistance.

Waterloo road *Un soir de rixe*, Sidney Gilliat, Grande-Bretagne, 1945, 73 mn

Un soldat (John Mills) rentre chez lui sans permission car il craint que sa femme ne le trompe avec un bellâtre (Stewart Granger). Lequel n'arrivera à rien, les épouses anglaises étant fidèles ; il aura seulement réussi à recevoir une déroutée. Cette histoire vite oubliée, censée se dérouler au début des hostilités, est racontée par un médecin (Alastair Sim) qui sympathise avec le soldat. . . tout comme l'Armée compréhensive qui ne lui en voudra pas trop de sa désertion.

Play dirty *Enfants de salauds*, André De Toth, USA, 1969, 118 mn

Le colonel Masters (Nigel Green) envoie un commando dans le désert libyen pour détruire un dépôt de carburant allemand. Au terme de péripéties sanglantes et peu glorieuses, les membres du groupe (Michael Caine et Nigel Davenport) arriveront sur les lieux pour découvrir que ce dépôt est un leurre. Qu'à cela ne tienne, ils se rabattent sur un autre, authentique. Entre-temps, Rommel, vaincu, est sur le départ et il ne s'agit plus de détruire le carburant, mais de le préserver : le brigadier Blore (Harry Andrews) ordonne à Masters de stopper ses hommes par tous les moyens, ce dont il s'acquitte en les vendant aux Allemands.

C'est un peu *Les douze salopards* (p. 501), la complaisance en moins.

Baron Práčil *Le baron de Crac*, Karel Zeman, Tchécoslovaquie, 1962, 85 mn

Dans la lignée des *Aventures fantastiques* (p. 1787), Zeman s'attaque au célèbre baron de Münchhausen. Il nous livre un splendide album d'images tout droit sorties de chez Gustave Doré ; mais on s'ennuie ferme. Il semble que seul Terry Gilliam (p. 1605) ait su faire quelque chose du personnage.

Il racconto dei racconti *Le conte des contes*, Matteo Garrone, Italie, 2015, 128 mn

Une reine (Salma Hayek) aime tellement son fils qu'elle est prête à tout pour le séparer de son meilleur ami, le fils d'une paysanne qui lui ressemble comme un jumeau. Elle finit par prendre l'aspect d'une sorte de ptérodactyle pour s'attaquer au "jumeau" ; elle y perd la vie et sépare pour de bon les amis.

Un roi libidineux (Vincent Cassel) tombe amoureux de la voix d'une jeune femme qu'il désire posséder. C'est en réalité une vieille qu'il fait jeter, horrifié, par la fenêtre ; elle s'en sort et revient miraculeusement rajeunie. Le roi l'épouse mais la sœur de la reine, restée vieille, se fait écorcher par jalousie sans autre effet que devenir encore plus laide. La jeune reine observe quant à elle de soudaines traces de vieillissement et s'échappe avant que le roi ne la fasse à nouveau défenestrer.

Un roi (Toby Jones) est tombé amoureux d'un pou géant ; quand l'animal meurt, il fait exposer sa peau et offre la main de sa fille à quiconque trouvera la nature de ce morceau de cuir. C'est un ogre qui devine et emporte la princesse qui vit terrorisée avec ce mari effrayant mais aimant. Au terme d'une tentative de fuite qui voit périr la troupe de comédiens venue à son secours, la princesse égorge l'ogre et ramène sa tête au roi pour se faire couronner.

Ces trois contes de fées napolitains du XVII^e siècle s'entremêlent dans un film à la plastique superbe sur fond de paysages de l'Italie du Sud – Pouilles et Sicile. À cause d'une distribution très cosmopolite, la version anglaise est préférable.

La grande bouffe Marco Ferreri, France, 1973, 130 mn

Marcello (Mastroianni) est un pilote de ligne obsédé sexuel, Michel (Piccoli) un présentateur télé, Ugo (Tognazzi) un patron de restaurant et Philippe (Noiret) un juge qui entretient une relation ancillaire quasi-incestueuse avec sa vieille nourrice. Tous quatre se sont réunis pour un *seppuku* assez particulier, bouffer jusqu'à en crever : "Si tu ne manges pas, tu ne vas pas mourir". Une institutrice, Andréa (Ferréol qui aurait pris 25 kilos pour le tournage), les accompagne dans leur orgie. Le premier à s'en aller est Marcello, mort de froid dans sa Bugatti ; c'est ensuite le tour de Michel, dans un monstrueux pet foireux, suivi d'Ugo sur la table de la cuisine. Le dernier à partir est Philippe, assis sous le "tilleul de Boileau" – le film est tourné à Paris, au 64 de la rue éponyme –, qui succombe face à deux énormes flans en forme de nichons.

Gigantesque provocation, mais en aucune façon gratuite, en temps d'"Empifrez-vous" pompidolien. Il faut avoir vécu cette époque pour mesurer le torrent de haine suscité par ce film, signe qu'il avait touché là où ça fait mal. Alors que ne survit plus que Philippe agonisant, arrive un camion plein de carcasses de viande qu'il fait déposer dans le jardin : répugnant, n'est-ce pas ?

Adieu, plancher des vaches Otar Iosseliani, France, 1999, 112 mn

Un châtelain (le réalisateur) boit du vin en chantant *a cappella* avec un clodo (Amiran Amiranashvili) ramené par son fils. La châtelaine (Lily Lavina) enferme dans sa chambre ce mari ivrogne qui détonerait, en pyjama, dans ses réceptions où brille son amant (Emmanuel de Chauvigny) alors qu'un marabout vole dans le salon. Le fils exerce, on ne sait trop pourquoi, des petits métiers et participe, en compagnie d'un mendiant (Joachim Salinger) tabasseur de mémés (Narda Blanchet), à un braquage de supermarché. Sorti de prison et rentré au château familial déserté par le père, il commence à boire, servi par le filiforme domestique (Yannick Carpentier). Sa petite sœur joue avec un train : il pleut à la fenêtre.

Jeux de rôles et destinées parallèles. Un nettoyeur de trains qui frime avec une moto empruntée, séduit la fille d'un bistro qu'il épouse et oblige à laver la Kawasaki qu'il a enfin pu s'offrir. La jeune femme, qui avait croisé le chemin du fils du château, n'a pas fait le bon choix : un de ces bégayements de la vie. Un marchand de bondieuseries assassine sa femme et se met en ménage avec une Noire. Dernier plan sur un petit voilier : l'ex-châtelain et son clodo.

Iosseliani rappelle le Buñuel du *Fantôme de la liberté* (p. 611) par cette insistance à présenter des galeries de personnages décalés en rupture avec interdits et barrières sociales. Mais alors que le maître espagnol utilise des structures ouvertes où les personnages n'apparaissent guère que le temps d'un micro-sketch, le Géorgien les fait se croiser et recroiser dans une attachante tapisserie baroque.

Yi jiang chun shui xiang dong liu *Les larmes du Yang-Tsé*, Chusheng Cay & Junli Zheng, Chine, 1947, 179 mn

Zhongliang (Tao Jin) combat l'envahisseur japonais avant de se retrouver à Chongqing (en amont sur le Yang-Tsé) où il gravit les échelons d'une grande compagnie grâce à Lizheng (Xiuwen Shu) qu'il séduit et épouse. Ce bigame a perdu tout contact avec sa famille, un père que les Japonais pendent et une vaillante épouse, Suchen (Yang Bai), qui s'occupe de sa mère (Yinyan Wu) et de leur fils. La guerre finie, Suchen devient domestique à Shanghai (embouchure du Yang-Tsé) pour échapper à la famine. Elle est en fait au service de la cousine par alliance – et maîtresse – de Zhongliang venu la voir de Chongqing. Quand tout est révélé, Lizheng se déchaîne contre Suchen qui se jette dans le fleuve.

Beau mélodrame à la conclusion tragique mais logique : on n'imagine pas une réconciliation de Suchen avec le veule Zhongliang. Du point de vue politique, le scénario oppose les riches égoïstes – et un peu collaborateurs comme la cousine de Lizheng – au peuple personnifié par l'admirable mère de Zhongliang à laquelle est confiée la déploration finale.

The Truman show Peter Weir, USA, 1998, 99 mn

Truman Burbank (Jim Carrey) vit une existence bien réglée dans la petite île où il est employé d'assurances. Jusqu'à ce qu'il se mette à avoir des doutes en croisant son père réputé mort noyé ; à peine l'a-t-il reconnu que le sosie est esacamoté par des passants, avant de revenir pour de bon. Il découvre progressivement que son épouse, sa mère, son meilleur copain... ne sont que les acteurs d'un spectacle télévisé diffusé dans le monde entier dont il est la vedette depuis sa naissance. Quand il se révolte, le metteur en scène (Ed Harris) tente de le ramener à son train-train ; Truman préfère franchir la porte qui marque les limites du gigantesque plateau de théâtre où s'est déroulée toute sa vie.

Plus qu'une critique de la télé-réalité, c'est à un questionnement sur la réalité tout court auquel le film nous invite : le Monde est-il plus vrai à l'extérieur ? On pense à *La fin du Monde* d'Audiberti où le protagoniste assiste au démontage d'une ville-décor construite à son seul bénéfice.

The blue bird *L'oiseau bleu*, Maurice Tourneur, USA, 1918, 79 mn

D'après Maurice Maeterlinck. Aidés par la fée Bérylune, deux enfants partent à la recherche de l'Oiseau Bleu en compagnie du Char, du Chien, de l'Eau, du Feu, de la Lumière, que sais-je encore... avant de rentrer bredouilles et de découvrir ce qu'ils cherchaient dans le foyer familial.

Malgré de belles images, ce conte reste bien ennuyeux.

Blow-up Michelangelo Antonioni, Grande-Bretagne, 1966, 107 mn

Thomas (David Hemmings), photographe à la mode – il roule en Rolls – prend dans un parc le cliché d'un couple dont la femme (Vanessa Redgrave) n'a de cesse qu'elle n'ait récupéré les négatifs. Thomas aura cependant eu tout loisir de les agrandir et deviner, malgré le grain, les préparatifs d'un crime. Il y a d'ailleurs ce soir là dans le parc un cadavre qui aura disparu le lendemain matin.

Cette méditation sur le vide, sur les signes ténus dont on est amené à douter, se referme sur une partie de tennis mimée : Thomas renvoie une balle imaginaire tombée sur une pelouse semblable à celle où il a(urait) trouvé un cadavre.

Le film, nullement ennuyeux, est aussi une plongée dans le Londres des *sixties*. Atmosphère psychédélique avec musique des Yardbirds et "joints" : "– Je te croyais à Paris – Mais j'y suis!". Jane Birkin joue un modèle peu farouche.

Twelve angry men *Douze hommes en colère*, Sidney Lumet, USA, 1957, 96 mn

La délibération d'un jury (totalement masculin) qui doit décider de la vie ou de la mort d'un jeune homme que tout accable. Un seul juré (Henry Fonda) doute au départ de sa culpabilité ; il arrive progressivement à remonter le courant en semant le doute quant aux dépositions des témoins.

Cette machine est un peu trop bien huilée pour être convaincante, mais Lumet se révèle un extraordinaire directeur d'acteurs, capable de faire fonctionner un groupe dont il individualise les participants (notamment Martin Balsam, E. G. Marshall, Edward Binns, Robert Webber et Jack Klugman) ; s'en détachent Jack Warden, pressé d'en finir pour ne pas rater un match, Ed Begley et ses préjugés racistes sans oublier Lee J. Cobb et sa mauvaise foi contre-productive.

Casino Royale Martin Campbell, Grande-Bretagne, 2006, 145 mn

Daniel Craig incarne 007 pour la première fois alors que Judi Dench en est à sa cinquième "M". Les poursuites sont longuettes et le palais vénitien, lieu de la catastrophe finale, met bien du temps à s'enfoncer dans le canal. Tout s'articule autour d'une interminable partie de poker opposant Bond au méchant Le Chiffre (Mads Mikkelsen). Mais ce dernier est tué avant le dénouement par une bande qui manipule aussi Vesper Lynd (Eva Green) dont 007 est tombé amoureux... au point d'être totalement désespéré à la mort de la belle traîtresse.

Le premier *Casino Royale* (une parodie datée de 1967) ne s'était pas remis d'un incident de tournage : en visite sur le plateau, la princesse Margaret – sœur de la Reine – n'en aurait eu que pour Orson Welles, ignorant les ronds de jambe de Peter Sellers lequel, profondément humilié, aurait refusé de jouer avec lui.

The master Paul Thomas Anderson, USA, 2012, 137 mn

Freddie (Joaquin Phoenix) est rentré de la guerre du Pacifique complètement dérangé. Obsédé sexuel, il fabrique de dangereux cocktails à base de solvant à peinture ou de révélateur photo. Il croise le chemin du Maître (Philip Seymour Hoffman), un mystagogue au message confus pour lequel il est prêt à tuer. Le film, où il ne se passe pas grand chose, est une tentative à moitié réussie d'exploration de la relation de dépendance qui fonctionne de gourou à disciple et réciproquement.

Le personnage du Maître doit beaucoup à la Scientologie et à son Moïse, Lafayette Ron Hubbard dont l'"église" n'eut droit de cité qu'après la mort du fondateur, trop sulfureux au gré du gouvernement américain. On reconnaît sa psychanalyse à trois sous, basée sur une hypnose censée ramener le patient à l'état intra-utérin, voire à des vies antérieures anciennes de millions d'années. Bien qu'il lui ait violemment déplu, il ne s'agit pas d'un film sur la secte.

Una donna ha ucciso *Une femme a tué*, Vittorio Cottafavi, Italie, 1952, 89 mn

Naples. Anna (Lianella Carell) est séduite par le Cpt. Roy (Frank Latimore) qui part subitement à Rome. Mais elle s'incruste et vient le rejoindre ; elle découvre que son séducteur ne rêve que de la voir repartir et le tue sans cesser pour autant de l'aimer. D'après un fait divers réel ; le goujat américain est devenu anglais !

Beyond the rocks Sam Wood, USA, 1922, 79 mn

Film sans grande originalité d'après Elinor Glyn. Mal mariée au riche et âgé Josiah, la vertueuse Theodora (Gloria Swanson) tombe amoureuse du jeune Lord Hector (Rudolph Valentino) auquel elle écrit qu'ils ne se reverront jamais tout en protestant de son amour. Une bonne âme intervertit cette lettre avec une autre destinée au mari qui, noble et désespéré, s'en va trouver la mort au Sahara. Après le deuil de rigueur, les deux jeunes gens convolent.

La decima vittima *La dixième victime*, Elio Petri, Italie, 1965, 89 mn

Dans un futur télévisuel dystopique, la criminalité a été régulée grâce à un jeu qui voit s'opposer à chaque fois un chasseur et sa victime, laquelle ne connaît pas son potentiel assassin. Ce sont ici Ursula Andress et Marcello Mastroianni (blond !) qui jouent, dans un décor romain, les rôles de la chasseresse et du gibier.

C'est vain, prétentieux et assommant avec un *happy end* vaguement misogyne : la chasseresse se fait épouser par sa proie sous la menace d'un (faux) pistolet. Avec Massimo Serato, Elsa Martinelli et Salvo Randone.

Le schpountz Marcel Pagnol, France, 1938, 124 mn

Chef d'œuvre un peu méconnu de Pagnol qui commence et finit à Éoures (Marseille 11^e). Irénée Fabre (Fernandel) n'est pas bon à rien, mais mauvais à tout. C'est l'opinion de l'oncle Baptiste (Fernand Charpin), un épicier qui vante par ailleurs l'esprit d'initiative de son frère Casimir (Jean Castan), capable de fourguer un baril d'anchois daubés – verdâtres et gonflés, ils viendraient des Tropiques – que la victime de cette arnaque a su apprécier puisqu'il vient s'enquérir : "Vous en avez encore, des anchois des Tropiques?"

Irénée est, selon une expression qui n'a cours que dans le film, un schpountz, i.e., un naïf qui se croit capable de briller au cinéma. Exemple le chétif serveur d'un restaurant (Marcel Maupi) auquel on prête de faux airs de... Raimu et qui préfère rester dans l'ombre pour ne pas concurrencer l'acteur. Le petit monde du cinéma, dont Astruc (Robert Vattier) et Françoise (Orane Demazis), se moque des schpountz qu'il croise. C'est ainsi qu'Irénée, qui aurait démontré son talent en récitant "Tout condamné à mort aura la tête tranchée" sur divers tons, se voit offrir un contrat mirobolant prévoyant des indemnités en cas de maladie : elles sont chiffrées en monnaie du pays – roubles pour les engelures, défenses d'éléphant pour le bérubéri. Ne saisissant pas la blague, Irénée monte à Paris et arrive finalement à s'imposer dans le studio Yaourt Meyerboom.

Ce passage est prétexte à quelques piques contre les acteurs mégalomanes (Henri Poupon) ou les réalisateurs cosmopolites mais sans le moindre antisémitisme : Meyerboom (Léon Belières), producteur honnête et sympathique, donne sa Peugeot 601 Éclipse (celle de Pagnol) à Irénée pour aller voir la famille à Éoures.

Irénée a du mal à admettre, puis à faire admettre à son oncle, qu'on rie de lui : ce serait dégradant. Les acteurs qui avaient un grand succès en jouant les hurluberlus étaient d'ailleurs obligés de garder des distances avec un public trop enclin à la familiarité ; on disait dans mon enfance que Bourvil était bêcheur...

All I desire *Désir de femme*, Douglas Sirk, USA, 1953, 96 mn

Vers 1910, Naomi Murdoch (Barbara Stanwyck) rentre dans son patelin de Riverdale pour assister à une représentation de théâtre amateur où joue sa fille (Lori Nelson). Tout le monde prend pour une gloire cette obscure actrice de "vaudeville" qui avait déserté son foyer pour tenter sa chance à Chicago : son époux Henry (Richard Carlson), au mieux avec une professeure (Maureen O'Sullivan), n'a d'yeux que pour elle depuis son retour. Amenée à blesser accidentellement son ancien amant (Lyle Bettger) qui cherchait à renouer, elle provoque un petit scandale qui l'incite à regagner Chicago et la médiocrité du vaudeville... *Happy end* artificiel pour ce mélodrame un peu décevant : pressée par Henry, Naomi décide de rester pour faire face avec lui au qu'en-dira-t-on.

Suspicion *Souçons*, Alfred Hitchcock, USA, 1941, 95 mn

Johnnie (Cary Grant) épouse Lina (Joan Fontaine) en pensant peut-être à la fortune du père (Cedric Hardwicke) de la jeune femme, un aristocrate anglais. Le sympathique Johnnie est, pour le moins, un individu léger, un panier percé un peu escroc qui doit rembourser 2000 £ “empruntées” à un cousin (Leo G. Carroll) sans pouvoir compter sur l’héritage d’un beau-père qui, désapprouvant le mariage, n’a légué à sa fille que deux chaises et, plus tard, un portrait qui trône comme la statue du Commandeur.

Lina se met à attribuer à son mari, désespérement à court d’argent, des intentions meurtrières. Quand Beaky (Nigel Bruce), plein aux as et associé potentiel de Johnnie meurt à Paris, elle le soupçonne d’être le mystérieux compagnon qui a poussé l’infortuné à boire jusqu’à en mourir. Les questions posées par Johnnie à une sorte d’Agatha Christie locale quant aux poisons indétectables l’amènent à redouter que son mari ne cherche à l’assassiner pour toucher une assurance-vie. Scène sinistre où il monte l’escalier avec un verre de lait aux allures de bouillon d’onze heures. Elle serait effectivement tuée par l’inquiétant Johnnie si ce type de rôle n’était interdit à Cary Grant. Suite à un changement de scénario, le couple se réconcilie au terme d’une explication dramatique en bord de falaise... *Happy end* bien convenu car, même s’il n’est plus un assassin, Johnnie garde cependant son poil dans la main et ne voit guère comment il pourra rembourser ses dettes !

Comme une boucle dans la filmographie d’Hitchcock, ce premier film avec Cary Grant s’ouvre sur la sortie d’un tunnel qui renvoie à celui dans lequel Hitchcock prenait malicieusement congé de son acteur (*La mort aux trousses*, p. 993).

The wonderful country *L’aventurier du Rio Grande*, Robert Parrish, USA, 1959, 94 mn

Robert Brady (Mitchum) est un pistolero qui rêve de retourner aux États-Unis. Mais à peine a-t-il traversé le Rio Grande qu’il se casse une jambe, puis, remis, abat un homme en légitime défense et doit s’enfuir par prudence. De retour au Mexique, il refuse de participer à la lutte fratricide que se livrent ses patrons, les frères Castro (Pedro Armendáriz et Víctor Manuel Mendoza), et doit encore fuir, poursuivi par des tueurs. Une lueur d’espoir cependant en la personne d’une belle veuve (Julie London) qui lui conseille de traverser le fleuve pour retourner aux États-Unis et abandonner son métier d’homme de main. Après avoir été forcé d’achever son cheval Lágrimas, il passe le Rio Grande à gué.

Sous son chapeau mexicain, Brady est un personnage meurtri dont les yeux laissent deviner une insondable tristesse. Les scènes souvent nocturnes, les couleurs magnifiques contribuent à l’impression de nostalgie déchirante qui se dégage de cette œuvre inoubliable.

Laura Otto Preminger, USA, 1944, 88 mn

Les hommes sont tous amoureux de la Laura Hunt (Gene Tierney) qui vient d'être assassinée. Son fiancé (Vincent Price), un homme à femmes qui est également le gigolo de sa tante (Judith Anderson), mais aussi Waldo Lydecker (Clifton Webb, tellement bon qu'il fut enfermé dans ce type de rôle) snobissime critique à l'accent british qui lui avait déclaré à leur première rencontre que son déjeuner à lui est plus important que sa carrière à elle ! Ce prince de l'aigreur au physique malingre avait changé rapidement d'avis, devenant le Pygmalion de la belle pour laquelle il éprouvait une passion non partagée. Le policier McPherson (Dana Andrews) tombe à son tour sous le charme de la victime – ainsi que le spectateur, à cause des flash-backs. Au milieu du film, le flic finit par s'endormir chez elle ; Laura ouvre alors la porte et ce n'est pas un rêve car une autre a été tuée à sa place, en fait par le jaloux Waldo qui avait tiré dans la pénombre. . .

Toute la magie du cinéma.

Winchester '73 Anthony Mann, USA, 1950, 92 mn

Le premier des cinq magnifiques westerns Mann/Stewart et le seul en noir et blanc se présente comme une traversée de l'Ouest dont le fil conducteur est un prestigieux fusil qui passe de main en main. L'arme est au départ gagnée par Lin McAdams (James Stewart) au terme d'un concours de tir organisé par le mythique Wyatt Earp (Wil Geer, pas encore blacklisté). Lin se la fait dérober par Dutch Henry Brown (Stephen McNally) qui est en fait son frère, un criminel parricide. Accompagné du fidèle Spade (Millard Mitchell), Lin n'aura de cesse de venger son père et de récupérer la Winchester. Qu'un "indian trader" (John MacIntire) gagne au poker avant d'être tué par Young Bull (Rock Hudson), lequel meurt lors d'un combat avec l'Armée. Le sergent (Jay C. Flippen) l'offre à Miller (Charles Drake), le fiancé couard d'une pianiste de bar (Shelley Winters) ; Miller est tué par le bandit Waco Johnny Dean (Dan Duryea) qui récupère l'arme que confisque l'horrible Dutch que son frère abat, refermant ainsi le cycle.

Das Boot *Le bateau*, Wolfgang Petersen, RFA, 1981, 208 mn

La vie à bord d'un sous-marin allemand d'après les mémoires d'un correspondant de guerre. C'est angoissant, tragique et dérisoire : après avoir échappé de justesse à la mort par asphyxie au fond du détroit de Gibraltar, l'équipage rentre à La Rochelle pour se faire décimer sur le quai lors d'un bombardement allié. Excellente distribution avec Jürgen Prochnow dans le rôle du capitaine.

On est toujours étonné de voir les soldats chanter les chansons de l'ennemi : le *It's a long way to Tipperary* des sous-marinières répond au *Lili Marleen* des tommies.

Two for the road *Voyage à deux*, Stanley Donen, Grande-Bretagne, 1967, 106 mn

Le film suit la vie d'un couple, à travers leurs vacances en France, depuis 1953 jusqu'au milieu des années 1960. Les épisodes sont présentés dans un désordre absolu. Typiquement, Mark (Albert Finney), qui poireaute avec Joanna (Audrey Hepburn), jure qu'il prendra toujours les stoppeurs ; passe alors la superbe voiture du couple qui ne s'arrête pas et nous voici dix ans plus tard.

En 1953, c'est à la suite d'une série de hasards, le premier étant que Mark égare toujours son passeport, que les deux font connaissance : sac à dos et auto-stop, commentaires persifleurs sur les couples mariés qui ne se parlent plus. En 1956, c'est dans la grosse voiture de Cathy (Eleanor Bron), un ancien flirt de Mark, et de son époux américain (William Daniels) qu'ils voyagent. L'insupportable gamine du couple s'amuse à jeter les clefs ; le père ne veut ni la brusquer ni utiliser le trousseau de secours – sinon il n'y en aurait plus. Plus tard elle demande à son père : "Pourquoi dis-tu que Joanna est une garce de province?". En 1959, ils ont leur propre véhicule, une MG hors d'âge qui prend feu sur le parking d'une luxueuse résidence hôtelière. Où ils mangent en cachette dans leur chambre pour découvrir au moment de payer que les repas étaient compris dans le forfait. C'est à ce moment qu'ils rencontrent le riche couple Dalbret (Claude Dauphin et Nadia Gray) dont Mark devient l'architecte attitré. Les voyages suivants se font à bord d'une Triumph rouge : c'est le temps des aventures extra-conjugales, notamment celle de Joanna avec l'ennuyeux David (Georges Descrières). C'est enfin l'ère du coupé Mercedes blanc ; riches et blasés, ils sont devenus le couple dont ils se moquaient au début. Au moment de passer la frontière à Vintimille, Mark a de nouveau égaré son passeport. Les incessants allers-retours dans le temps permettent de mesurer l'érosion des sentiments, la dégradation de l'amour concomitante à la réussite sociale : c'est émouvant.

Woman on the beach *La femme sur la plage*, Jean Renoir, USA, 1947, 71 mn

Tod (Charles Bickford), un peintre qui a perdu la vue, vit au bord de la mer avec son épouse Peggy (Joan Bennett) qui le déteste mais se sent obligée de rester avec lui. Scott (Robert Ryan), un militaire de retour de la guerre tombé amoureux de Peggy, s'acharne contre Tod ; il tente de montrer qu'il simule mais ne réussit qu'à provoquer sa chute d'une falaise et quand il l'emmène en mer pour le noyer, chavire avec lui. De retour sur la terre ferme, Tod décide alors de rompre avec le passé en brûlant ce à quoi il tenait le plus, ses tableaux, et rend sa liberté à Peggy. La jeune femme décide alors de rester avec lui.

Le dernier film de la décevante période américaine de Renoir ne vaut guère que pour son atmosphère étrange et onirique.

Moulin-Rouge John Huston, USA, 1952, 115 mn

Grande réussite plastique que cette évocation de Toulouse-Lautrec (José Ferrer) ; l'acteur, qui mesurait 1,78 m et campe aussi le père, est remplacé, quand il se déplace, par un nain filmé de dos. Le Paris du Moulin-Rouge, de la Goulue, de Valentin et de Chocolat. Zsa Zsa Gábor, mauvaise, ne joue pas Zsa Zsa Gábor, mais Jane Avril ; elle chante (doublée) sur la célèbre musique de Georges Auric.

Le point faible du film est le moralisme qui interdit de mettre les points sur les i. Si Toulouse est dépeint comme un alcoolique, pas question de mentionner sa syphilis ; il semble d'ailleurs très chaste et si la porte d'un boxon s'entr'ouvre un court instant, c'est pour se refermer aussitôt sur une pile d'esquisses en tout genre : le petit Henri n'y tâtait peut-être que de son art. On lui attribue par contre deux amours malheureuses, pour la prostituée Marie Charlet (Colette Marchand) qui dort sagement sur un canapé, puis la fictive Myriam (Suzanne Flon) avec laquelle le peintre entretient une relation platonique. . . Contrairement à celle du metteur en scène avec l'actrice : Huston raconte dans ses mémoires comment il faillit mourir d'un coup de pistolet tiré par un soupirant de la jeune femme. Petits rôles pour Peter Cushing et Christopher Lee (en Georges Seurat !).

Regalo di Natale Pupi Avati, Italie, 1986, 98 mn

Une partie de poker le soir de Noël dans une grande maison prêtée à cet effet. Quatre anciens copains y sont réunis autour de Gabriele (Alessandro Haber), un pigiste dont le talisman est la photo d'un bébé affublé d'un bandeau noir qui serait celle du "piccolo John Ford", réalisateur sur lequel il a écrit un livre non publié. Stefano (George Eastman) est un *frocio* (pédé) et Ugo (Gianni Cavina) sévit dans une télé privée aux heures creuses consacrées au télé-achat ; sa présence a indisposé le grand joueur de la bande, Franco (Diego Abatantuono), avec lequel il est brouillé. Franco, propriétaire criblé de dettes d'un cinéma à Milan, est venu jouer en cachette de sa femme, comptant bien se refaire au dépens du bouc sacrificiel, l'avocat Santelia (Carlo Delle Piane) réputé perdre sans compter. Tout se passe bien pour Franco qui accumule les gains, jusqu'à ce que l'avocat, sans doute sur un coup de chance, regagne le paquet. Dans un ultime tour, Franco se pose la question de hasarder 250 millions, risquant ainsi de perdre son cinéma : alors qu'il hésite, Santelia lui offre magnanimement – c'est le cadeau de Noël du titre – de sortir du jeu sans gain ni perte ; manière de le pousser à miser tout. Il perd ainsi face à ce prétendu avocat, en fait un professionnel payé par l'immonde Ugo pour détrousser Franco qui était le véritable bouc sacrificiel de cette histoire cruelle.

Des flash-backs renvoient à Martina (Kristina Sevieri), ex de Franco et cause de sa brouille avec Ugo, que le malheureux, ruiné, croise sans la reconnaître. Sauce rallongée avec les mêmes, *La rivincita di Natale* (2004), paraît-il médiocre.

L'armoire volante Carlo Rim, France, 1946, 92 mn

Léa (Berthe Bovy), l'autoritaire vieille tante d'Alfred (Fernandel), part de Paris dans un camion de déménagement pour ramener son mobilier resté à Clermont. Comme il fait très froid, elle meurt sur le chemin du retour et, pour ne pas avoir d'ennuis, les déménageurs cachent son cadavre dans une armoire. Mais le camion est volé et Alfred bien embarrassé car la tante, bien que morte, n'est pas décédée – le décès étant à la mort ce que le mariage est à l'amour. Il entreprend une course-poursuite pour récupérer l'armoire dans une maison de passe qui en compte beaucoup d'autres ; dans l'une, le cadavre du Frisé (Paul Demange), un truand occis à l'hôtel. Il est amené à les acheter toutes, d'où l'étrange ballet d'armoires identiques qui montent les escaliers. . .

Les armoires, c'est comme les valises : on n'en trouve jamais deux pareilles, sauf chez le marchand. Ou dans un cauchemar : Alfred, qui se réveille alors que la tante Léa se prépare à partir pour Clermont, lui recommande de bien se couvrir.

Excellente distribution (Germaine Kerjean, Pauline Carton, Maximilienne et Annette Poivre ; Albert Dinan, Jean Témerson, Yves Deniau, Jean Daurand et Gaston Modot) et mots d'auteur – "Un ministre qui tient ses promesses, mais c'est un parjure !" – pour un film qui manque un peu de rythme.

There's always tomorrow *Demain est un autre jour*, Douglas Sirk, USA, 1955, 81 mn

Clifford (Fred MacMurray), un fabricant de jouets de Los Angeles, retrouve sa vieille amie Norma (Barbara Stanwyck), une célèbre couturière venue de New York. Les enfants, menés par son aîné Vinnie, se déchaînent alors contre ce père qu'ils accusent, sans la moindre preuve, d'adultère. À son épouse (Joan Bennett) pour qui il fait partie des meubles, il dit qu'il ressemble à un de ses robots-jouets qui savent parler et marcher. Prenant conscience de l'égoïsme et de l'indifférence de sa famille, il reporte son affection sur Norma ; celle-ci, qui l'a toujours aimé, préfère repartir à New York après avoir sermonné les "enfants". *Happy end* amer : cette merveilleuse famille retrouve pour un soir un semblant d'intérêt pour leur vache à lait – qui regarde mélancoliquement passer l'avion emportant Norma.

Si Gigi Perreau qui joue Ellen a 15 ans, William Reynolds qui campe son frère Vinnie en a 24 et les fait bien ; censé être un lycéen de 19 ans, il a des allures de Tanguy (p. 683), ce qui le rend encore plus antipathique. Pourquoi les jeunes gens, du moins les garçons, sont-ils toujours trop vieux dans les films de cette époque ? Peut-être parce qu'on n'engage les acteurs que comme enfants ou déjà adultes : à 18 ans, ils sont, soit déjà *has been*, soit en déficit de notoriété.

Sirk aimait-il les USA ? Il raconte dans *Sirk on Sirk* qu'il fut cuisiné par le FBI après avoir acheté une édition des œuvres de Bertolt Brecht.

Häxan *La sorcellerie à travers les âges*, Benjamin Christensen, Suède, 1922, 105 mn

Mélange de documents commentés en “voix” off et de saynètes mettant en scène des envoûtements, des sabbats de sorcières à balai qui embrassent le Malin sur le postérieur ; et l’Inquisition, ses prêtres hypocrites et sadiques. Les images, qui rappellent parfois Jérôme Bosch, sont splendides. La torture, dont on nous détaille les instruments, annonce le *Dies iræ* de Dreyer (p. 455).

Selon le film, les sorcières d’antan correspondraient à nos modernes hystériques, ce qui est un peu réducteur. Le metteur en scène jouera le peintre homosexuel Claude Zoret dans *Michael* (p. 1648).

Stchastié *Le bonheur*, Alexandre Medvedkine, URSS, 1935, 63 mn

Dédié “au dernier kolkhozien fainéant”, ce film de propagande montre le moujik transcendantal, Khmyr, sous l’ancien et le nouveau régime. Il était exploité, fouetté, mais gardé en vie pour entretenir une cohorte de parasites ; tout se passe mieux pour lui dans le nouveau système, une fois éliminés les méchants koulaks.

Ce résumé ne rend pas compte de l’humour et de l’inventivité constante de la mise en scène. On mentionnera le cheval à pois, le trésor de Khmyr enfermé dans des coffres gigognes qui se révèlent vides, les religieuses vêtues d’un voile noir laissant transparaître leurs seins. . . ainsi que ce silo à blé monté sur pattes ! Les soldats aux masques stéréotypés – sortes de petits cochons – font penser aux serviteurs de Claire Lescot dans *L’inhumaine* (p. 925).

Chris Marker a consacré un documentaire (p. 316) à cet énigmatique réalisateur que le stalinisme remit rapidement dans le droit chemin.

Life of Brian *Monty Python : la vie de Brian*, Terry Jones, Grande-Bretagne, 1979, 90 mn

Brian Cohen (Graham Chapman) est recruté par le Front Populaire de Libération de la Judée (à ne pas confondre avec le Front Judéen de Libération) pour enlever l’épouse de Ponce Pilate. Il est pris pour le Messie et crucifié au milieu d’une forêt de suppliciés qui chantent en sifflant “Always look on the bright side of life”.

Le film est hilarant depuis la lapidation du début jusqu’à la queue finale pour le supplice : “– Crucifixion ? On the left, one cross each”. Ou cette question à la mère de Brian : “Are you a virgin?”. Ses camarades du FPLJ viennent chanter “A jolly good fellow” au pied de la croix de Brian et les Romains s’appellent Naughtius Maximus ou Biggus Dickus. Avec John Cleese, Michael Palin, Eric Idle dans une multitude de rôles et des séquences animées par Terry Gilliam.

À quand une vie de Mahomet dans le même style ?

Little man, what now ? *Et demain ?*, Frank Borzage, USA, 1934, 98 mn

Les difficultés d'un couple dans l'Allemagne de Weimar touchée par la crise. Hans (Douglass Montgomery) perd son travail quand son patron, qui cherchait désespérément à caser sa fille, apprend qu'il est marié. Il quitte la ville avec son épouse Emma et va s'installer chez sa marâtre, la veuve de son père qui tient une sorte de boxon ; le seul individu sympathique est le compagnon de la matrone (Alan Hale), une sorte d'escroc. Le couple emménage finalement dans un grenier qui rappelle la maison aux courants d'air de *Man's castle* (p. 808) avec une vue sur les toits comme sortie de *7th heaven* (p. 1165) ; au-dessous, le cheval du propriétaire, un vieux cocher. Tout ça compose une sorte de crèche qui accueille la naissance du nouveau-né alors que tout s'arrange pour le couple. J'oubliais l'essentiel, Emma est campée par la délicieuse Margaret Sullavan qui illumine ce film touché par la grâce – comme tant d'autres d'un réalisateur que le passage au parlant ne semble pas avoir affecté. Moment magique où Hans part à la recherche d'Emma et la trouve sur les chevaux de bois.

Détail parmi les avanies du héros, un client (Alan Mowbray) du magasin où il travaille lui fait déballer des costumes pendant deux heures, refuse d'acheter la moindre chose et se plaint au patron causant son renvoi ; l'individu n'était qu'un puant cabot venu répéter son prochain rôle. L'arrière-plan politique est douteux : il y a bien des bagarres mais elles ont l'air d'être le fait des communistes ; l'auteur ne s'avisera vraiment du danger nazi qu'avec *The mortal storm* (p. 866).

La più bella serata della mia vita *La plus belle soirée de ma vie*, Ettore Scola, Italie, 1972, 103 mn

Victime d'une panne de Maserati entre Milan et Genève, l'industriel Rossi (Alberto Sordi) qui allait mettre un gros sac de billets à l'abri du fisc, se retrouve hôte d'un château. Dont les quatre occupants sont des magistrats à la retraite : un juge (Charles Vanel), un procureur (Michel Simon), un avocat (Pierre Brasseur) et un greffier (Claude Dauphin). Durant le dîner, puis dans le fumoir, ils font le procès pour rire du peu recommandable Rossi et le condamnent à mort. Ce dernier, à moitié rassuré, fait un cauchemar où il est décapité à la hache. Au réveil, il se voit présenter une addition salée – le château est en fait un hôtel – pour la soirée inoubliable qu'il a passée : 524000 liras.

Cette adaptation de Friedrich Dürrenmatt est peu satisfaisante. Il semble que les quatre "trombones" – acteurs célébrités – aient un peu paralysé Scola et le doublage n'arrange rien : il faudrait écouter le film en français. Élément de fantastique, une beauté motorisée, sorte d'image de la mort ; mais pourquoi ce pénible final où la voiture du fraudeur n'en finit plus de tomber dans un ravin ? Dernier film de Brasseur qui devait mourir sur les lieux du tournage (Brunico).

Lo scopone scientifico *L'argent de la vieille*, Luigi Comencini, Italie, 1972, 109 mn

Une millionnaire américaine (Bette Davis, terrifiante), vient comme tous les ans à Rome pour s'y livrer à sa passion, les cartes. Faisant équipe avec son chauffeur (Joseph Cotten), elle s'oppose à un couple de déshérités, Peppino et Antonia (Alberto Sordi et Silvana Mangano) qui espèrent à chaque fois ramasser la mise. Mais elle gagne toujours, parce que Peppino n'est pas très attentif et fait des erreurs. Aussi parce qu'elle peut se permettre de doubler les enjeux à chaque fois ; c'est ainsi qu'elle continue à gagner même quand Peppino est remplacé par un joueur professionnel (Domenico Modugno, l'interprète de la chanson *Volare*). Piètre consolation dans cette comédie cruelle, le gâteau à la mort-aux-rats que la fillette du couple offre à l'impitoyable vieille au moment du départ.

Lo scopone scientifico est une variante du jeu de *scopa* qui se joue avec des cartes italiennes dont la principale est le *settebello* – sept de deniers. Face à la Rolls de la vieille, le pittoresque triporteur *Ape* (abeille) de Peppino, un véhicule cousin de la célèbre *Vespa* (guêpe). Avec Mario Carotenuto.

Saint Joan *Sainte Jeanne*, Otto Preminger, Grande-Bretagne, 1957, 111mn

Le film est dominé par l'extraordinaire Jeanne de la débutante Jean Seberg (18 ans) qui confère une étonnante et naïve énergie à son personnage. Le dauphin, futur Charles VII, est joué par Richard Widmark dans un rôle comique de semi-crétin. L'évêque Cauchon est campé par Anton Walbrook, Finley Currie, Felix Aylmer et Harry Andrews jouant d'autres ecclésiastiques moins infâmes, i.e., moins célèbres. John Gielgud est le sinistre Warwick – sans rapport, quoi qu'en dise le film, avec le faiseur de rois qui n'avait alors que deux ans – et Richard Todd un Dunois qui éprouve une sorte de tendresse platonique pour Jeanne.

La photo noir et blanc est splendide ; la scène où Jeanne est emmenée au bûcher a un petit côté *Portement de croix* à la Jérôme Bosch. Scénario de Graham Greene d'après George Bernard Shaw et mémorable générique de Saul Bass.

City of fear *La cité de la peur*, Irving Lerner, USA, 1959, 75 mn

Un criminel évadé, Vince (Edwards) se promène avec une boîte volée contenant, pense-t-il, de l'héroïne pure qu'il pense bien revendre. Cruelle erreur, il s'agit de Cobalt 60, un produit hautement radioactif. Une course s'engage avec la Police qui cherche à éviter qu'il ne contamine, en ouvrant le récipient, la population de Los Angeles qu'il faut, par ailleurs, éviter d'affoler. Vince laisse une trace sanglante avant de succomber aux radiations, la fatale boîte toujours intacte.

Un bon petit film, variation sur *Panic in the streets* (p. 425).

Maynila sa mga kuko ng liwanag *Manille*, Lino Brocka, Philippines, 1975, 126 mn

Le jeune Julio est venu à Manille dans l'espoir de retrouver sa chère Ligaya. La vie dans la capitale est un enfer : quand on trouve un travail, il faut abandonner une partie de son salaire au contremaître et qui s'oppose à ce racket risque d'être mis en prison et assassiné par un maton. Pour s'en sortir, la prostitution : Julio s'y essaie, mais ce n'est pas trop son truc.

Après en avoir beaucoup bavé, il retrouve Ligaya presque par hasard dans une église. Elle est la concubine d'Ah Tek, le Chinois auquel elle a été vendue et dont elle a un enfant en bas âge. Julio l'emmène dans un hôtel où ils conviennent d'un rendez-vous nocturne : elle va tenter de s'échapper. Plus tard, c'est un Julio abasourdi qui la revoit une dernière fois dans son cercueil vitré : son maître l'a empêchée de partir en la tuant. N'ayant plus aucune raison de vivre, il se venge en massacrant Ah Tek à coups de pic à glace et s'enfuit poursuivi par une horde qui le cerne dans une arrière-cour : toute la douleur du monde se lit alors sur son visage. Ce poème d'amour au lyrisme désespéré est traversé de furtives images en flash-back de Ligaya qui affleurent à la mémoire de Julio. Défaut d'époque, l'abus du zoom avant.

Les demoiselles de Rochefort Jacques Demy, France, 1967, 121 mn

"Vous allez, cher Subtil, découper le gâteau" ; si l'œuvre n'est pas entièrement chantée, elle contient un passage en alexandrins. Subtil, c'est le prénom de Dutrouz (Henri Crémieux) dont on découvrira, envers du décor de bonbonnière d'un Rochefort repeint pour l'occasion, qu'il a découpé une femme en morceaux. Les personnages vont souvent par deux, ainsi les deux forains de passage (George Chakiris, référence à *West Side story*, p. 1017, et Grover Dale), à la recherche de danseuses de "Chabavanais" – un mot qui fait penser au célèbre établissement de la rue Chabanais – qu'ils remplacent par les jumelles Delphine et Solange (Catherine Deneuve et Françoise Dorléac qui n'étaient que sœurs). Des couples se défont, comme celui de Delphine et d'un peintre avant-gardiste snob, se reforment comme celui d'Yvonne (Danielle Darrieux) et Simon Dame (Michel Piccoli), ou encore se créent : Solange et le pianiste américain Andy (Gene Kelly), Delphine et Maxence (Jacques Perrin). Mais retrouvailles et rencontres se font désirer : les personnages prennent comme un malin plaisir à s'éviter, ainsi Maxence, parti "en perm" à Nantes" qui ne rejoint Delphine qu'hors champ, alors que la caravane des forains aborde le pont transbordeur.

Cet hommage à la comédie musicale américaine, servi par la superbe musique de Michel Legrand, fait partie de la petite "Comédie humaine" des premiers Demy : on y entend des nouvelles de Cherbourg (p. 115) ou de Nantes (p. 252).

The store Frederick Wiseman, USA, 1983, 118 mn

Le grand magasin de luxe Neiman-Marcus à Dallas. L'envers du décor, ce sont les ateliers de bijouterie ou de couture, le service des expéditions mais aussi le personnel s'exerçant au sourire destiné à la clientèle. Et des réunions de cadres où l'on discute de la politique du magasin, des soldes à venir, d'un coup de publicité avec Lancôme. L'endroit, ce sont les défilés de haute couture, américaine hélas.

Grand raout pour les 75 ans de la boutique, fondée en 1907. Alors qu'on s'attend aux pires banalités, on apprend que le président du magasin et fils du fondateur, Stanley Marcus, a eu une attitude courageuse durant le maccarthysme.

Ne croyez surtout pas que je hurle Frank Beauvais, France, 2019, 75 mn

Attachant journal intime des quatre mois passés par le réalisateur dans la campagne alsacienne dont il n'apprécie guère la mentalité réactionnaire ; il vit entouré de ses DVD qu'il visionne jusqu'à pas d'heure en buvant et en fumant de l'herbe. Des nouvelles d'actualité de 2016 – l'attentat de Nice, mais aussi les décès de Michael Cimino et Abbas Kiarostami – datent le récit. L'image est principalement composée d'extraits de films, trop courts pour être identifiables, œuvres obscures glanées sur Internet le plus souvent. Sur ce fond visuel, le narrateur qu'on ne voit que de dos parle beaucoup : de sa non-relation au père auquel il faisait voir *Le ciel est à vous* (p. 131) au moment de sa mort, du désert de sa vie sentimentale depuis que son compagnon l'a quitté et de mille autre choses.

Compte tenu de la place que le cinéma occupe dans la vie du narrateur, on pourrait s'attendre à une réflexion sur le septième art. Or, le contenu proprement cinématographique du commentaire est relativement limité et on peut voir le film comme un "à propos de la dépendance", précisément celle au cinéma. La quantité d'images est à la mesure de la quantité d'alcool ou d'herbe et semble avoir la même fonction : oublier la vie, évacuer des angoisses. Et ne pas hurler.

The snake pit *La fosse aux serpents*, Anatole Litvak, USA, 1948, 104 mn

Virginia (Olivia de Havilland, excellente) souffre de troubles psychologiques sévères, d'où son internement. Après des électrochocs, le docteur Kik (Leo Genn) lui fait suivre une psychothérapie qui aboutit à la découverte de traumatismes enfouis : la mort de son père qu'elle s'attribue à tort, puis l'accident mortel d'un fiancé qu'elle n'aimait pas. Guérie, elle peut retrouver son mari (Mark Stevens).

Le docteur Kik exerce dans un établissement dirigé par des psychiatres à l'ancienne : les médecins sans égards pour le patient, les infirmières cruelles comme Davis (Helen Craig) et la thérapie punitive servent de faire-valoir à la psychanalyse. Touchante scène de bal entre pensionnaires de l'asile. Avec Ruth Donnelly.

Attack! Robert Aldrich, USA, 1956, 103 mn

1945, en Alsace. Le Cpt. Cooney (Eddie Albert) envoie à la mort les hommes du Lt. Costa (Jack Palance) qui meurt avant d'avoir pu les venger. Cooney est finalement abattu alors qu'il allait trahir. L'opportuniste Col. Bartlett (Lee Marvin) voudrait cependant faire attribuer une médaille posthume à ce lâche dont le père est un influent juge américain. Le scénario, théâtral, souffre de la présence d'un personnage trop normatif, le Lt. Woodruff (William Smithers).

Mr. Skeffington *Femme aimée est toujours jolie*, Vincent Sherman, USA, 1944, 146 mn

1914. La belle Fanny (Bette Davis) est entourée d'un essaim d'admirateurs. Pour sauver son frère Trippy (Richard Waring) de la prison – il vient de détourner 24 000 dollars –, elle épouse la victime du vol, Skeffington (Claude Rains), lequel, éperdument amoureux, ne portera pas plainte. Outré par cette mésalliance, le frangin s'engage dans l'escadrille Lafayette et meurt à la guerre; ce dont Fanny rend responsable cet époux qui n'est pas WASP... ce petit monde est antisémite. Elle s'affiche avec des jeunes gens ou de célèbres gangsters et divorce; jusqu'au jour où, à quarante ans passés, la diphtérie la défigure. Fini le temps des soupirants – ou des amants, le scénario évite de se prononcer –, les hommes (comme Jerome Cowan) ne s'intéressent plus qu'à son argent; mais elle est à peu près ruinée. C'est alors que Skeffington rentre d'Europe où il a eu quelques ennuis avec les Nazis: désormais aveugle, il est le seul à voir Fanny telle qu'elle fut. "Femme aimée est toujours jolie" déclare cette incorrigible égocentrique.

Les deux acteurs principaux sont excellents, même si le masque post-diphtérie de Davis est un peu raté. Avec Walter Abel.

Tanin no kao *Le visage d'un autre*, Hiroshi Teshigahara, Japon, 1966, 117 mn

Défiguré, un homme d'affaire se fait confectionner une prothèse qui permet d'exhiber un visage avantageux (celui de Tatsuya Nakadai). Sans doute inspiré par *Così fan tutte*, il décide de séduire son épouse pour mieux lui reprocher de l'avoir trompé; cette dernière rétorque qu'elle l'avait reconnu malgré le masque, mais qu'importe, cet incident les sépare pour de bon. Ayant le sentiment de n'être personne avec ce visage amovible, il s'engage dans une spirale meurtrière.

Une intrigue secondaire met en scène une jolie fille dont la joue droite est brûlée; souffrant du regard des hommes, elle se donne à son frère, puis va se noyer.

Cette troisième adaptation de Kōbō Abe (cf. pp. 1654, 1429) est un film barbant dont on peut sauver une séquence de rêve, des anamorphoses et la note fantastique finale: le héros armé d'un couteau se mêle à une foule de sans-visages.

Fedora Billy Wilder, USA, 1977, 113 mn

Deitweiler, alias Dutch (William Holden), producteur américain fauché, se rend à Corfou, puis avec l'aide de l'hôtelier (Mario Adorf) dont le beau-frère possède un canot à moteur – ce qui renvoie à *Avanti!*, p. 505 –, sur l'îlot où vit l'immortelle Fedora (Marthe Keller). Il trouve porte close, l'inquiétant chauffeur (Gottfried John) de la star faisant bonne garde. Comme il n'y a pas d'alcool dans ce lieu de réclusion, le docteur Vando (José Ferrer), responsable de l'éternelle jeunesse de Fedora, vient se saouler sur l'île principale où Dutch arrive à lui parler. Il finit par être reçu à la villa de l'actrice, entourée et prisonnière d'une comtesse polonaise (Hildegard Knef) et d'une gouvernante genre porte de prison (Frances Sternhagen) ; il est éconduit, mais Fedora échappe à ses gardiens et vient le rejoindre dans sa chambre. Elle est rapidement rattrapée et expédiée dans une clinique parisienne dont elle s'évade pour mourir écrasée par un train – référence à *Anna Karenine* dont Dutch voulait tourner une nouvelle version avec elle.

C'est dans la chambre funéraire, lieu du dernier adieu à la star, que Dutch apprend la vérité. Le docteur Vando avait raté, en 1963, une cure de rajeunissement, défigurant l'actrice qui se mit à vivre à l'écart du monde. Puis à inciter sa fille Antonia à jouer à sa place, les gants blancs qu'elle ne quittait jamais dissimulant la jeunesse et non pas la vieillesse de la fausse Fedora. Malheureusement, la jeune femme tomba amoureuse de son partenaire Michael York (lui-même), censé avoir l'âge d'être son fils : elle comptait bien lui avouer la supercherie à la fin du tournage, mais l'horrible gouvernante lui signifia qu'elle devait se sacrifier pour sa mère. Tentative de suicide, réclusion à Corfou, puis transfert dans la clinique privée du docteur Vando où cette bande de monstres intercepte les lettres qu'elle écrit à Michael York. La seconde tentative sera la bonne.

William Holden renvoie à *Sunset boulevard* (p. 1574), une référence sous laquelle il serait injuste d'écraser ce film émouvant, basé sur un scénario de Tom Tryon. Apparition de Henry Fonda dans son propre rôle.

Next of kin Atom Egoyan, Canada, 1984, 70 mn

Lassé de ses parents, un jeune homme décide se faire passer pour le fils qu'une famille d'Arméniens abandonna en immigrant au Canada. Premier film d'Egoyan avec accent sur la vidéo et une thématique originale : peut-on choisir ses proches, les liens du sang ont-ils un sens ? Arsinée Khanjian joue la "sœur".

The permissive society Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1975, 29 mn

Trois personnages, un jeune homme, sa sœur et sa petite amie ; la sœur sort tandis que le couple se chamaille avant d'aller au pub. Amusant sans plus.

All or nothing Mike Leigh, Grande-Bretagne, 2002, 123 mn

Phil (Timothy Spall) est un chauffeur de taxi un peu las qui n'en fait pas trop : pas question de se lever aux aurores pour "faire un aéroport", i.e., une lucrative course jusqu'à Gatwick. Son épouse Penny (Leslie Manville), caissière de supermarché, lui en veut de ne pas ramener assez pour faire bouillir la marmite. Elle a deux copines vieillissantes : Maureen (Ruth Sheen), dont la fille vient de tomber enceinte, et Carol (Marion Bailey), un peu zinzin.

Phil et Penny ont deux grands enfants au physique hideux dû en partie à l'action conjointe du hamburger et du Coca-Cola® : Rachel est femme de charge dans un hospice de vieux, Rory traîne sa graisse bouffie en ne faisant rien, sinon la gueule. Cet adipeux est victime d'un malaise qui le conduit à l'hôpital : affligé d'une défaillance cardiaque, il devra se soigner toute sa vie. Un drame qui fait éclater la crise latente entre Phil et Penny ; disputes, reproches et explications, peut-être un renouveau entre des époux qui ne se comprenaient plus.

L'empathie de l'auteur pour ce petit peuple cockney qu'il sait évoquer sans la moindre condescendance s'exprime une fois encore dans ce film touchant.

His kind of woman *Fini de rire*, John Farrow & Richard Fleischer, USA, 1951, 120 mn

Interdit de séjour aux États-Unis, le gangster Nick Ferraro (Raymond Burr) a conçu un plan machiavélique pour y revenir. Il fait inviter dans une station balnéaire de Basse-Californie le joueur professionnel Milner (Robert Mitchum) dans l'idée de prendre son identité avec l'aide d'un chirurgien esthétique (John Mylong) avant de se débarrasser de lui. La station est un lieu étrange où Milner croise Lenore (Jane Russell), la maîtresse du cabotin égocentrique Cardigan (Vincent Price) qui aime à se repasser les films dans lesquels il a joué. Et aussi le dangereux Thomson (Charles McGraw) qui parvient à amener Milner sur le yacht où le chirurgien n'attend que lui pour procéder à l'opération. Le film noir vire curieusement au comique quand le ridicule Cardigan décide de jouer pour de vrai à Robin des Bois et passe à l'attaque. Après quelques ratés dus au fait que ses opposants ne sont pas des figurants, il arrivera à prendre le contrôle du yacht. . .

Le film se ressent des interventions du mégalomane Howard Hughes qui dirigeait alors la RKO : changement de réalisateur et sans doute réécriture du scénario. Le film noir où Milner était promis à un destin tragique se transforme en comédie avec policiers mexicains ridicules. Quant à la pulpeuse et vulgaire Jane Russell, on ne comprend guère son rôle dans l'histoire. Restent des épisodes inattendus : Milner regagnant l'argent perdu par un jeune couple en voyage de noces qui vient de se faire rétamer par un arnaqueur (Jim Backus), Milner repassant. . . non pas ses films mais ses dollars pour se détendre. Avec Tim Holt.

Django unchained Quentin Tarantino, USA, 2012, 165 mn

Aux derniers temps de l'esclavage dans le Mississippi de 1858, le chasseur de primes Schultz (Christoph Waltz) libère Django (Jamie Foxx) et l'aide à reprendre son épouse Broomhilda (!) à l'horrible Candie (Leonardo DiCaprio).

Sanguinaire western spaghetti sur un fond sonore emprunté à Ennio Morricone. Avec un zeste de *Mandingo* (p. 791) et une gigantesque molaire de dentiste à quatre racines (!) – comme celle de *Greed*, p. 1725 – et les habituelles tchatches tarantinesques : Schultz, un tantinet pédant, apprend à Candie qu'Alexandre Dumas est noir – il était en fait quarteron. Le personnage de Stephen (Samuel Jackson), un *house nigger* plus blanc que ses maîtres, relève le niveau de cette œuvre placée sous le signe de la redondance et de l'anachronisme (le KKK en 1858!).

L'affaire Maurizius Julien Duvivier, France, 1954, 109 mn

Berne (belles images). Léonard Maurizius (Daniel Gélin) croupit depuis presque vingt ans en prison pour le meurtre de son épouse (Madeleine Robinson). Quand le procureur qui l'a fait condamner (Charles Vanel) se penche à nouveau sur le dossier, il décide de le grâcier. Mais pas question de réviser le procès, ça ne se fait pas. La véritable coupable (Leonora Rossi Drago), sœur de la victime, est encore plus immonde : elle a fait sa paix avec Dieu, dit-elle, un Dieu qui ne lui a pas demandé d'avouer quoi que ce soit. Maurizius se suicide.

Ce film mal ficelé abuse des flash-backs narrés au passé simple ; et les acteurs sont souvent mauvais comme Anton Walbrook en faux témoin trop véhément.

Army of one Larry Charles, USA, 2016, 93 mn

Inspiré de l'authentique aventure de Gary Faulkner qui partit seul s'emparer de Ben Laden au Pakistan. Nicolas Cage cabotine dans ce rôle de nationaliste un peu givré qui dispose d'une ligne directe avec Dieu (Russell Brand). Mais le film est plus effrayant que drôle : il annonce l'élection de Trump.

Ďáblova past *Le piège du Diable*, František Vlácil, Tchécoslovaquie, 1962, 86 mn

Un Jésuite s'acharne contre un brave meunier qu'il accuse de sorcellerie car il a prévu l'effondrement d'un terrain instable. Le fanatique finira enterré dans un éboulement qu'il avait provoqué.

Film anti-clérical – les Tchèques furent victimes d'épouvantables persécutions religieuses – au scénario peu inspiré et aux personnages mal définis. La scène de danse est comme sortie d'un tableau de Brueghel.

Khroustaliov, machinou ! *Khroustaliov, ma voiture !*, Alexeï Guerman, Russie, 1998, 141 mn

Cela commence dans la nuit moscovite, un 28 février : un employé chauffagiste qui s'apprêtait à voler le bouchon de réservoir d'une voiture cachant des membres du MGB (futur KGB) est tabassé et enfermé dans une remise ; il ne retrouvera la liberté qu'après dix ans de goulag. Nous sommes en 1953, alors que se déchaîne la nouvelle mise en scène du Petit Père des Peuples, le complot des blouses blanches : une machination antisémite dirigée contre le "cosmopolitisme".

Klenski, directeur de clinique juif et spécialiste du cerveau, prend la fuite quand il comprend qu'on est en train de lui substituer un sosie. Rattrapé par le MGB, il est sodomisé dans une camionnette de "champagne soviétique". Et, contre toute attente, réinstallé dans son grade et amené dans la datcha de Staline qui décède malgré ses soins. C'est alors que Beria quitte les lieux dans un ballet de ZIS noires, après avoir demandé à son chauffeur Khroustaliov d'amener sa voiture. Klenski ne retourne pas à son travail : on le retrouve dix ans plus tard à l'arrière d'un train où il trafique on ne sait trop quoi. Il passe à tabac le chauffagiste tout juste sorti du goulag et qui croyait avoir retrouvé la liberté.

On n'y comprend rien, mais c'est superbe. "Un Américain mal foutu s'était mis le doigt dans le cul" répète le fils Klenski qui a l'âge qu'avait Guerman à l'époque, 14 ans. On visite un sauna, une sorte de bal costumé ; les appartements sont surchargés de meubles, avec une différence entre le luxueux intérieur où vivait la nombreuse famille Klenski et le taudis communautaire qu'elle doit partager après la purge, avec ses lunettes de WC individuelles au mur. Images inoubliables : une sculpture de glace dans un parc, le train pour Astrakhan sur un pont dans un nuage de fumée noire, et ces ZIS qui traversent silencieusement Moscou sous la neige. Le meilleur Guerman avec *Mon ami Ivan Lapchine* (p. 1747).

Festen Thomas Vinterberg, Danemark, 1998, 101 mn

À l'occasion de ses soixante ans, le patriarche Helge (Hennings Moritzen) a convoqué amis et famille, dont ses trois enfants survivants, dans l'hôtel qu'il dirige. Christian (Ulrich Thomsen) choque tout le monde en rappelant qu'Helge avait coutume de les violer enfants, lui et sa sœur qui vient de se suicider. Il insiste au point de se faire tabasser par son jeune frère Michael (Thomas Bo Larsen), un aigri raciste. C'est à ce moment qu'intervient leur sœur Helene (Paprika Steen) qui lit en public la lettre, accablante pour Helge, laissée par la suicidée. . .

Un carton DOGMA95 spécifie qu'il s'agit du premier film casher selon la Torah mise au point par Lars von Trier et Vinterberg : caméra portée, son naturel, etc. Un format un peu étriqué qui semble taillé sur mesure tant il exalte l'atmosphère d'improvisation inquiète de cette soirée pleine de bruit et de fureur.

Tōkyō boshoku *Crépuscule à Tōkyō*, Yasujirō Ozu, Japon, 1957, 140 mn

Ce dernier Ozu en noir et blanc débute comme bien d'autres : Sugiyama (Chishū Ryū) a deux filles, Takako (Setsuko Hara), séparée de son mari et Akiko (Ineko Arima), que sa tante (Haruko Sugimura) cherche à marier. Mais Akiko, "fille moderne", a fauté et doit se faire avorter. Elle fréquente un tripot dont elle découvre – on se croirait dans *À l'est d'Eden*, p. 900 – que la patronne (Isuzu Yamada) n'est autre que Kisako, la mère qui déserta la famille il y a bien longtemps ; c'est la goutte de trop pour la jeune femme qui se jette sous un train.

La mère indigne, qui entreprend un long voyage en train vers la lointaine Hokkaidō, attendra en vain que Takako vienne la saluer à la gare. Cette dernière décide de réintégrer le foyer conjugal, car même si elle ne s'entend guère avec son mari, elle ne veut pas que leur fillette souffre un jour les tourments d'Akiko.

L'univers feutré d'Ozu se détraque (un suicide !) dans ce film qui lorgne sur les mélôs façon Naruse sans parvenir à les égaler. Avec Nobuo Nakamura.

Jestoky romans *Romance cruelle*, Eldar Ryazanov, URSS, 1984, 137 mn

Kostroma sur la Volga. La maison de la veuve Ogoudalova (Alissa Freindlikh) ne désemplit pas, à cause de ses filles, belles et cultivées. L'une vient d'être épousée par un prince du Caucase jaloux – on apprendra plus tard qu'il l'a poignardée, l'autre est en rade à Monte-Carlo depuis que son mari s'est fait poisser à tricher aux cartes. Reste la délicieuse Larissa (Gouzeïeva) que la mère désespère de caser : c'est "la fille sans dot" de la pièce dont est tiré le film. Quand elle se résout à une mésalliance avec l'employé des postes, Karandychev (Andreï Miagkov), individu étriqué à tous points de vue, le flamboyant Paratov (Nikita Mikhalkov) qui aurait épousé Larissa s'il n'avait été criblé de dettes, s'invite au repas de fiançailles. Le promis s'y montre vulgaire et ridicule ; il ne tient même pas le mauvais alcool qu'il a acheté en mégotant. Dégoûtée par ce futur mari qu'elle méprise, elle va rejoindre Paratov sur son bateau à aubes et se donne à lui pour découvrir après coup qu'il est fiancé à une femme riche. Les habitués de la maison Ogoudalov (Alexeï Petrenko et Victor Proskourine) se réjouissent de la dégradation de Larissa et tirent au sort celui qui l'emmènera à l'Exposition Universelle de Paris (1878). Surgit alors le ridicule Karandychev, prêt à fermer les yeux ; comme elle lui rit au nez, il l'abat d'un coup de pistolet.

Cette histoire bouleversante est servie par une musique nostalgique et la déchirante composition de Gouzeïeva. En s'effondrant sur le pont, Larissa plaque ses mains sur la vitre derrière laquelle se tient Paratov. Dernier plan sur un vol d'hirondelles, nom du bateau – "Lastotchka" – du séducteur.

Une autre pièce d'Ostrovski, *L'orage*, avec les mêmes ingrédients, Volga et tragique destinée des femmes, a donné lieu au *Káťa Kabanová* de Janáček.

The verdict Sidney Lumet, USA, 1982, 129 mn

Galvin (Paul Newman), avocat alcoolique réduit au statut d’“ambulance chasser” – il propose ses services à des familles dans le deuil, on ne sait jamais –, se voit offrir un cas en or par son ex-partenaire (Jack Warden). Une erreur d’anesthésie commise dans un grand hôpital de Boston a été fatale à une jeune femme, désormais dans le coma. L’Église catholique dont dépend l’institution voulant éviter le scandale, le Barbarin local (Edward Binns) propose un confortable dédommagement. Comme Galvin s’obstine contre tout bon sens, l’évêque fait donner l’artillerie lourde, i.e., l’avocat Concannon (James Mason) qui ne recule devant rien : il écarte un témoin en lui payant d’opportunes vacances aux Caraïbes et charge une jeune femme (Charlotte Rampling) de séduire le trublion pour mieux l’espionner. Quand l’infirmière préposée aux admissions vient *in extremis* donner un témoignage accablant contre l’anesthésiste (Wesley Addy), Concannon arrive à faire annuler sa déposition avec la complicité d’un juge d’une écœurante partialité (Milo O’Shea). L’Église est malgré tout condamnée par des jurés qui ne comprennent sans doute rien à la Justice.

Le seul défaut de cet excellent film de procès, genre dont raffolent les Américains, très procéduriers, est d’être trop manichéen : l’unique interrogation concerne la possibilité de gagner, pas la justesse de la cause. Contrairement au combat judiciaire douteux d’*Anatomy of a murder* (p. 1004).

La maschera del demonio *Le masque du démon*, Mario Bava, Italie, 1960, 85 mn

Belles images : un masque avec clous en dedans et cette calèche mystérieuse qui va chercher nuitamment le médecin (Andrea Checchi). La beauté maléfique de Barbara Steele contribue à la (modeste) réussite de ce film de vampires.

Safe in Hell William A. Wellman, USA, 1931, 70 mn

Gilda (Dorothy Mackaill) a tué par accident Piet qui l’avait violée puis réduite à la prostitution. Elle s’enfuit de la Nouvelle-Orléans pour se réfugier dans une île des Caraïbes où Piet, qui avait simulé sa mort, vient se cacher à son tour. Quand il cherche à abuser d’elle, elle le tue pour de bon ; elle serait acquittée si Bruno, chef de la Police et bourreau local, n’avait idée de lui infliger six mois de travaux forcés – très particuliers – pour détention d’une arme qu’il lui a par ailleurs fournie. Elle préfère s’accuser d’homicide volontaire : “Mon cou est la seule partie de moi que vous toucherez” dit-elle à l’immonde individu.

Pourquoi donc les femmes des films de l’époque doivent-elles “se racheter” au prix de leur vie ? Avec la splendide Nina Mae McKinney (de *Hallelujah*, p. 1288).

Agoniya *Raspoutine, l'agonie*, Elem Klimov, URSS, 1975, 148 mn

Grigori Léfimovitch Raspoutine, moujik thaumaturge, prit un ascendant fatal sur la cour du tsar avant d'être assassiné aux tout derniers jours de 1916. La tsarine était tombée sous la coupe du saint homme, le seul capable d'arrêter les crises du tsarévitch hémophile – sans doute en le privant de ses médicaments dont la récente aspirine aux effets secondaires alors inconnus. Le titre réfère à l'agonie de cette force de la nature dont les assassins velléitaires – une conjuration d'extrême-droite – eurent, selon la légende, du mal à venir à bout ; celle aussi d'un régime qui n'avait plus que deux mois à vivre. L'interprétation du *starets* manipulateur et prédateur sexuel – il soignait les dames de l'aristocratie par son contact physique – par Alexeï Petrenko est impressionnante.

Le film a déplu, sans doute parce qu'il présente un Nicolas II (Anatole Roumachine) complètement dépassé, une pathétique ganache à la Louis XVI. Il n'est sorti que beaucoup plus tard, caviardé de bandes d'actualités – vraies ou fabriquées – rappelant de façon insistante les indiscutables atrocités commises par le régime : la censure façon Brejnev (cf. p. 243). Avec Alissa Freindlikh

Iwashigumo *Nuages d'été*, Mikio Naruse, Japon, 1958, 124 mn

Dans le Japon d'après-guerre, Wasuke (Ganjirō Nakamura) oppose son arrogance bornée à la réforme agraire qui lui interdit de garder plus de terre qu'il n'en peut cultiver. Il compte sur ses trois fils mais, le cadet Shin préfère devenir employé de banque alors que le benjamin Jun est attiré par le métier de garagiste à Tōkyō. Seul l'aîné Hatsu veut bien rester paysan à condition d'avoir sa propre maison pour ne pas infliger une belle-mère à sa future. À son corps défendant, le patriarche devra renoncer à organiser un dispendieux repas de mariage pour Hatsu et vendra même une parcelle de terre pour financer le départ de Jun.

Attention particulière aux rapports de force au sein de la famille étendue. Chef de la branche aînée, Wasuke se permet d'interdire à sa nièce Hamako (Kumi Mizuno), qu'il destine à Jun, de faire des études : munie d'un diplôme universitaire, elle ne voudrait plus d'un paysan. Mais la jeune fille rencontre Shin et tombe enceinte de ses œuvres ; après un avortement, elle se met en ménage avec lui et entame des études. Attention aussi au sort des femmes, à leur personnalité et leur résilience face à des comportements d'un autre temps : la seconde épouse de Wasuke (Haruko Sugimura) fut brutalement renvoyée par son beau-père. La jolie veuve Yae (Chikage Awashima), jeune sœur de Wasuke qui élève son fils en supportant la mesquinerie de sa belle-mère, se retrouve bien seule dans sa rizière après une bienfaisante histoire d'amour : son amant marié vient d'être muté à Tōkyō.

Le titre réfère aux cirrus "en forme de sardine". Avec Michiyo Aratama et le récurrent Daisuke Katō.

The greatest show on Earth *Sous le plus grand chapiteau du monde*, Cecil B. DeMille, USA, 1952, 146 mn

Plusieurs intrigues s'enchevêtrent au *Ringling Bros and Barnum & Bailey Circus*. La trapéziste Betty (Hutton) dispute à son collègue, "le grand" Sebastian (Cornel Wilde), l'attention du public ; ce dernier prend des risques et fait une chute qui paralyse son bras droit. Angel (Gloria Grahame) est l'assistante du jaloux dresseur d'éléphants Klaus (Lyle Bettger) qui finit par tenter un hold-up contre le cirque ; résultat, un spectaculaire déraillement dans lequel le "boss" Brad (Charlton Heston) est blessé et ne doit la vie qu'au clown Buttons (James Stewart) qui ne quitte jamais son maquillage pour échapper à la Justice : médecin, il est poursuivi pour avoir abrégé les souffrances d'une épouse très malade. Malgré l'accident, le cirque parviendra à donner un spectacle avec les moyens du bord.

Stewart est le dernier du générique avec la mention "A clown", tout comme Chaplin – "A tramp" – à la fin de celui du *Cirque* (p. 1377). Avec Dorothy Lamour.

Faraon Jerzy Kawalerowicz, Pologne, 1966, 144 mn

Le fictif Ramsès XIII, lassé de voir son pays partir à vau-l'eau, essaie de soulever le peuple contre le joug des prêtres. Lesquels utilisent une éclipse de Soleil pour invoquer un prétendu courroux des Dieux, puis font assassiner l'impie.

Ce magnifique péplum se caractérise par un souci d'authenticité plastique qui tranche avec les productions de Hollywood ou Cinecittà. Par contre, la vision du monde antique est tout aussi douteuse : elle correspond à celle de l'écrivain positiviste Bolesław Prus († 1912) à qui l'on doit aussi *La poupée* (p. 695). On peut lire entre les lignes une dénonciation de la religion catholique et une référence à l'absurde règle de l'unanimité – le *liberum veto* – qui paralysa la Diète polonaise au XVIII^e siècle. Le recours, digne d'Hergé, à une éclipse pour terroriser le peuple, suppose un savoir astronomique anachronique.

Road house *La femme aux cigarettes*, Jean Negulesco, USA, 1948, 95 mn

Jefty (Richard Widmark) est tombé amoureux de Lily (Ida Lupino), la chanteuse de son bar. Comme elle lui préfère le gérant Pete (Cornel Wilde), le machiavélique Jefty accuse Pete de vol puis lui obtient la liberté surveillée sous sa garde, ce qui en fait un véritable esclave légal. . . À partir de ce moment, le film s'esouffle ; pour faciliter le dénouement, les scénaristes ont placé dans la poche du jaloux à moitié fou une enveloppe que découvre la sympathique caissière (Celeste Holm) : elle innocente Pete.

Les cigarettes de Lily semblent destinées à brûler le rebord de son piano. Si Lupino n'a pas de voix, Widmark a par contre le petit rire méchant de ses débuts.

La leggenda del santo bevitore *La légende du saint buveur*, Ermanno Olmi, France, 1988, 122 mn

D'après Joseph Roth, alcoolique notoire mort en exil à Paris en 1939. Andreas Kartak (Rutger Hauer), un mineur polonais interdit de séjour qui vit sous les ponts de Paris, rencontre un vieux monsieur (Anthony Quayle) qui lui prête 200 francs à charge de les rendre à la "Petite Thérèse" (de Lisieux) dans l'église de Sainte-Marie-des-Batignolles. S'ensuit une succession de miracles : Andreas croise des gens qu'il a connus autrefois, une maîtresse, un ami devenu champion de boxe. Qu'importe si une de ses rencontres féminines (Sandrine Dumas) le dévalise ou si son copain poivrot (Dominique Pinon) profite un peu trop de ses largesses : le portefeuille du paria se remplit toujours. Un peu comme la vie qui apporte chaque jour une nouvelle chance à gâcher, à l'image des tentatives sans cesse renouvelées d'Andreas pour rendre l'argent après la messe dominicale.

Film étrange et fascinant, situé dans un Paris des années 1930 comme collé sur celui des années 1980, un miracle de plus en somme. Lieu central, le TARI BARI – en fait la Maison Rouge, bar du quai de la Gare démoli depuis.

Tóngnián wangshì *Un temps pour vivre, un temps pour mourir*, Hsiao-hsien Hou, Taiwan, 1985, 137 mn

La jeunesse de Hou Hsiao-hsien, alias Ah ha, à Taiwan. Il vit avec une grande sœur et trois frères dans une famille dont le père est tuberculeux. En 1958 (références aux combats de Matsu et au calamiteux "Grand bond en avant"), le père crache une dernière fois son sang. En 1965 (référence à la mort du vice-président), Ah-ha, un peu voyou, fait preuve de mauvais esprit à l'école ; il va même jusqu'à feindre d'utiliser une anti-sèche pour provoquer son professeur. Quand la mère décède d'un cancer de la gorge, les enfants renoncent à récupérer la dette d'une femme plus pauvre qu'eux. L'année suivante, c'est le tour de la grand-mère un peu zinzin qui avait l'habitude de fuguer à la recherche d'un pont. . . sur le continent.

Ce sont donc des images de mort qui scandent ce récit touchant : les petits coups qu'on donne au père pour tenter de le ramener à la vie, la mère dans son cercueil alors que l'assistance chante une version chinoise de *Stille nacht*. Peu de temps auparavant, à l'abri d'une moustiquaire, les enfants éventaient la mourante. Et puis la grand-mère, laissée sur son tatami au milieu des traces d'excréments, qu'on découvre un jour avec des fourmis qui lui courent sur la main : "Elle se décomposait déjà" commente, sur un ton réprobateur, le croque-mort.

Entre ces moments forts, il y a tous ceux où le temps ne semble occupé qu'à passer : il prend alors l'apparence de la pluie qui n'en finit plus de tomber.

Cinquante ans de présence japonaise ont laissé des traces : les tatamis de la maison ou le sabre de samourai d'Ah-ha (cf. *Une belle journée d'été*, p. 338).

Home from the hill *Celui par qui le scandale arrive*, Vincente Minnelli, USA, 1960, 144 mn

Wade Hunnicutt (Robert Mitchum), potentat local et notoire coureur de jupons, vit séparé de son épouse Hannah (Eleanor Parker) sous le même toit. Celle-ci s'est arrogé le droit d'élever leur fils Theron (George Hamilton) à sa guise, loin des amusements brutaux qui ont cours au village ; c'est ainsi que le fiston est ridiculisé dans une variante texane de la chasse au dahut. Piqué au vif, Wade prend en mains l'éducation du rejeton qui finit par abattre un dangereux sanglier mais cesse de vouloir ressembler à son père quand il apprend que le factotum du domaine, Rafe (George Peppard), est en réalité un demi-frère bâtard que Wade s'est bien gardé de reconnaître. Theron rompt avec sa famille et même avec sa petite amie Libby qui n'ose pas lui avouer qu'elle est enceinte de ses œuvres.

Le centre de ce beau mélodrame se déplace alors sur Rafe qui se dévoue pour épouser la jeune femme qu'il aimait. Mais la rumeur, qui ne prête qu'aux riches, attribue à Wade la grossesse de Libby dont le père (Everett Sloane) abat le présumé responsable. Après avoir vengé son père, Theron s'enfuit ; Rafe se retrouve en quelque sorte chef de la famille Hunnicutt, ou du moins ce qu'il en reste.

Le titre renvoie au *Requiem* de Stevenson : "Here he lies where he longed to be ; / Home is the sailor, home from sea / And the hunter home from the hill."

Cheyenne autumn *Les Cheyennes*, John Ford, USA, 1964, 141 mn

Histoire authentique (1878) : déportés à 2000 kilomètres de chez eux, dans l'actuel Oklahoma, les Cheyennes sont soumis à des conditions de vie inhumaines. Plutôt que mourir de faim et de maladies, ils décident de rentrer chez eux, vers les Black Hills ; les rares survivants gagneront le droit de rester sur place.

L'épisode le plus mémorable est celui où une moitié de la Nation trouve refuge à Fort Anderson (Nebraska) pour ne pas mourir de froid. Le militaire en commande est un Prussien (Karl Malden) qui décide, au nom du respect aveugle des ordres, de les renvoyer au Sud, à pied et dans la neige ; comme ils ne veulent pas mourir de cette façon, il les prive de nourriture et de chauffage et ils se révoltent.

Les seuls vrais Indiens du film sont les figurants : les premiers rôles sont tenus par les Mexicains Gilbert Roland, Dolores del Rio et Ricardo Montalban, ainsi que Sal Mineo. Et l'on voit un peu trop la Monument Valley chère au réalisateur.

Un pittoresque sergent (Mike Mazurki) rempile après une mémorable cuite tandis qu'à Dodge City, Wyatt Earp (James Stewart) pratique une "anesthésie contondante" dans un saloon. Ce dérisoire folklore fordien semble destiné à atténuer la dureté du scénario, tout comme les quelques personnages positifs : une institutrice quaker (Carroll Baker), un militaire humaniste (Richard Widmark) et un secrétaire d'État (Edward G. Robinson) qui empêche le massacre *in extremis*.

Volpone Maurice Tourneur, France, 1941, 92 mn

À Venise, le riche Volpone (le Renard, Harry Baur) trompe son monde à l'aide du fidèle Mosca (la Mouche, Louis Jouvet). Se prétendant à l'article de la mort, il fait miroiter son héritage à l'un (Charles Dullin) qui déshérite son fils (Alexandre Rignault), à l'autre (Fernand Ledoux) qui lui offre son épouse (Jacqueline Delubac). Mais c'est le rusé Mosca qui ramasse la mise.

Adapté d'une pièce élizabéthaine (Ben Jonson), le film vaut surtout pour ses acteurs. Malgré la présence de Jean Témerson dans le rôle du notaire, un petit relent d'antisémitisme cependant dans le nez crochu du "levantin" Volpone.

This property is condemned *Propriété interdite*, Sydney Pollack, USA, 1966, 105 mn

Au temps de la Dépression, Alva (Natalie Wood) était l'attraction de la petite ville de Dodson (Mississippi) : belle, fantasque, peu farouche, vivant dans un monde poétique à trois sous, mais bien à elle. Puis vint Owen (Robert Redford) chargé d'appliquer un "plan social" ; bien qu'elle le traite de *smart Alec* (bêcheur), elle en tombe amoureuse. Mais sa mère Hazel (Kate Reid), refuse de laisser partir celle qui fait bouillir la marmite grâce à des "amis" mariés et esseulés. Pour se libérer, Alva épouse JJ (Charles Bronson), le Jules de Hazel qu'elle détrouse aussitôt pour rejoindre Owen à la Nouvelle-Orléans. Mais Hazel déboule pour récupérer sa vache à lait en révélant ce piteux mariage à Owen : discréditée, Alva s'enfuit pour mourir d'une maladie des poumons. Cette histoire émouvante et nostalgique est contée par la jeune sœur d'Alva, Willie (Mary Badham, 13 ans). On pense à *La ménagerie de verre* (p. 1752) ; et pour cause, Tennessee Williams.

Dancer in the dark Lars von Trier, Danemark, 2000, 134 mn

Superbe mélo musical dominé par la composition de Björk dans le rôle d'une immigrée tchèque dans les États-Unis des années 1950 ; alors qu'elle devient progressivement aveugle, elle travaille pour payer une opération des yeux à son fils. Quand son ami le shérif (David Morse) lui vole les 2000 dollars qu'elle destinait au chirurgien, elle le tue pour les récupérer ; condamnée à mort elle est exécutée. Des intermèdes musicaux – l'usine, le train, la marche à la potence – moments de grâce pendant lesquels l'héroïne échappe à son triste sort, contribuent à l'émotion qui se dégage du film, notamment lors de l'exécution que les bourreaux font traîner sous prétexte de vérifier un point de règlement. Catherine Deneuve joue une collègue de travail, Peter Stormare un soupirant, Siobhan Fallon une gardienne de prison compatissante. Petits rôles pour les récurrents Jean-Marc Barr et Udo Kier et allusion à un acteur tchèque d'avant-guerre, Oldřich Nový.

Love streams John Cassavetes, USA, 1984, 135 mn

Un excellent film qui laisse cependant une impression de déjà vu. Robert (John Cassavetes) semble sorti de *Husbands* (p. 530) : toujours en train de faire la bringue, il emmène son fils que son épouse, séparée, lui a confié pour un week-end, à Las Vegas où il le tient enfermé dans une chambre tandis qu'il va s'envoyer en l'air avec des putes. Sa sœur Sarah (Gena Rowlands) vient de divorcer de Jack (Seymour Cassel) ; mais on est davantage dans *Une femme sous influence* (p. 247) que dans *Minnie and Moskowitz* (p. 897). Sarah est, en effet, un peu givrée : quand elle avait la garde de sa fille, elle l'emmenait visiter des mourants à l'hôpital. Et pénible : elle achète des farces et attrapes qui n'amuse qu'elle et, surtout, une véritable ménagerie qu'elle installe chez son frère. Il y a deux chevaux nains, une cane et même une chèvre. . . pour qu'il ne manque pas de lait. Sarah est, malgré tout, un personnage poétique pour qui "love is a continuous stream". Touchante séquence de rêve où elle chante "I am not sure of me, of you".

The song of Bernadette *Le chant de Bernadette*, Henry King, USA, 1943, 151 mn

Biographie plutôt réussie de la célèbre sainte et thaumaturge, avec la quasi-débutante Jennifer Jones, très convaincante dans le rôle-titre. Le début, avec sa "Dame" très chromo et les persécutions de l'administration, confine à l'académisme. Mais la dernière partie, au couvent de Nevers, est émouvante de dépouillement : Bernadette arrive à emporter l'adhésion d'une collègue jalouse et mesquine (Gladys Cooper) et aussi celle du spectateur.

Le film est adapté de Franz Werfel qui, sur le chemin de l'exil avec son épouse – la célèbre Alma Schindler –, trouva refuge à Lourdes et fit vœu d'écrire une hagiographie de la sainte locale s'il arrivait à bon port. On apprend incidemment l'existence d'une "Rue des petites fossées" – pas faussées ! – à Lourdes.

Le furet Jean-Pierre Mocky, France, 2003, 86 mn

Un Mocky tardif dont la (relative) réussite est due au talent de ses trois interprètes principaux. Jacques Villeret campe le Furet, un assassin furtif qui fait la une. Il n'est pourtant qu'un modeste serrurier que mène en bateau Anzio (Michel Serrault portant chéchia), le commanditaire de ses meurtres qui le pousse à faire ses preuves de tueur avant d'être prétendument engagé par le puissant Don Salvatore (Michael Lonsdale) qu'Anzio fait semblant de connaître. Tout se complique quand le Furet tue par erreur Tarski (!), un sbire de Salvatore : la Police et la Mafia unissent alors leurs forces contre lui mais le Furet aura le dernier mot. Avec Patricia Barzyk et Robin Renucci.

The revolt of Mamie Stover *Bungalow pour femmes*, Raoul Walsh, USA, 1956, 89 mn

Hawaï, 1941. L'attraction principale du dancing tenu par Bertha (Agnes Moorehead) est la pneumatique Mamie (Jane Russell) qu'un écrivain amoureux (Richard Egan) cherche, en vain, à faire changer de vie. Quand il rompt, elle quitte l'île pour rentrer dans son Mississippi natal en abandonnant les biens immobiliers acquis grâce à la panique causée par l'attaque de Pearl Harbour.

Ce n'est sans doute pas vraiment du champagne mouillé dont Mamie fait commerce mais le Code interdit de mettre les points sur les i.

Mr. Smith goes to Washington *M. Smith au sénat*, Frank Capra, USA, 1939, 125 mn

Le naïf Jefferson Smith (James Stewart) est coopté en remplacement d'un sénateur décédé par Paine (Claude Rains) dont il découvre qu'il est vendu à Taylor (Edward Arnold), un gros bonnet qui veut construire un dispendieux barrage sur le terrain que Smith pensait consacrer à un camp de jeunesse. Piloté par son assistante (Jean Arthur), le néophyte parviendra à démasquer les corrompus.

Cette histoire d'aire de jeux pour enfants est trop simpliste et consensuelle pour convaincre. Mais la prestation de James Stewart, qui pratique le *filibuster* (obstruction) en parlant sans s'asseoir pendant 24 heures – s'il s'arrête, il perd tout – et dont la voix devient rauque à mesure que le temps passe, fait oublier les facilités un peu démagogiques du scénario. Excellents seconds rôles : Thomas Mitchell, Eugene Pallette, Russell Simpson, Beulah Bondi, Guy Kibbee, ... ainsi que Harry Carey en bienveillant président du Sénat.

Les félins René Clément, France, 1964, 89 mn

Nous retrouvons, en noir et blanc, l'acteur de *Plein soleil* (p. 1612), Alain Delon, dans le rôle de Marc, play-boy un peu gigolo. Poursuivi par la Mafia, il se réfugie dans une luxueuse villa de Villefranche-sur-Mer où il sert de chauffeur à une riche veuve américaine, Barbara (Lola Albright). Dans la maison se dissimule Vincent (André Oumansky) recherché pour le meurtre du mari de Barbara, sa maîtresse. Le couple meurtrier a mis au point un plan diabolique qui repose sur un échange d'identités entre Vincent et un Marc préalablement trucidé. C'est oublier Melinda (Jane Fonda), la cousine pauvre de Barbara qui fait aussi office de bonne : elle provoque une dispute fatale entre Barbara et Vincent puis fait porter la responsabilité des deux crimes à Marc. Doublement poursuivi, il est désormais condamné à vivre dans la prison dorée naguère occupée par Vincent.

Extérieurs niçois (la gare, le marché aux fleurs) pour cette histoire bien ficelée.

Senjō no merī kurisumasu *Furyo*, Nagisa Ōshima, Japon, 1983, 118 mn

Ōshima confirme ce que nous savions déjà (*Le pont de la rivière Kwai*, p. 2) sur l'extrême brutalité des militaires japonais envers les prisonniers. Mais ici, le sujet est autre : il s'agit du choc des cultures, en particulier face à l'homosexualité. Celliers (David Bowie) est conscient de la fascination qu'il exerce sur Yonoi (Ryūichi Sakamoto, qui signe aussi la musique du film) dans une société qui punit ce type de "penchants" par le *seppuku*. Quand il embrasse l'impulsif capitaine devant ses troupes pour l'empêcher d'effectuer une décapitation sommaire, Celliers rachète une lâcheté de jeunesse par un acte punissable de mort ; il est enterré vivant mais Yonoi viendra couper une mèche de ses cheveux.

Seconds rôles pour Rokkō Tōura, Tom Conti et "Beat" Kitano – qui se fait appeler Takeshi tout court – dans le rôle d'un criminel de guerre qui apprend suffisamment d'anglais pour ânonner "I am leady to die".

Le "merī kurisumasu" du titre est la transcription phonétique de "merry Christmas" ; "furyo" signifie "prisonnier de guerre". Une calligraphie affiche le slogan impérialiste "Hakkō ichiu", i.e., "Un seul toit jusqu'aux huit confins".

Bobby Deerfield Sydney Pollack, USA, 1977, 119 mn

Deerfield (Al Pacino) est un coureur automobile américain plutôt renfermé et obsédé par les accidents. En visite à un collègue qui se remet de ses blessures en Suisse, il fait la connaissance de la pénible Liliana (Marthe Keller) qui ne cesse de poser des questions auquel ce taiseux a du mal à répondre. Lui prêtant une carapace, elle le traite alors de tortue – "the world's fastest turtle". Liliana s'incruste et profite de la voiture de Deerfield pour rentrer à Florence. En chemin à Bellagio, un rapprochement s'opère ; mais quand il se glisse dans le lit, elle dort déjà et une touffe de ses cheveux se détache. Bizarre, insaisissable, elle dit n'avoir jamais le temps et l'agace franchement quand elle va faire un tour en montgolfière – dont l'aérostier (Gérard Hernandez) semble sorti d'un des futurs dessins animés de Miyazaki – sans l'en avertir. Il rentre en France où il a un accident de course sans gravité ; jalouse, sa splendide compagne française (Annie Duperey) qui a fait sa propre enquête lui apprend que Liliana est atteinte d'un mal incurable, genre leucémie. Il va la rejoindre en Toscane où s'opère un bris de carapace : Deerfield se met à imiter l'actrice américaine Mae West – alors bien oubliée, surtout en Europe – et à raconter la mort de sa mère qu'il invente de toutes pièces, suivant en ceci l'exemple de Liliana. Mais c'est bien le seul miracle du film car il doit la ramener très mal en point à la maison de santé où il l'avait rencontrée.

Il y a quelque chose de déchirant dans cette histoire d'amour placée sous le signe de la mort omniprésente, tout comme *A time to love and a time to die* (Douglas Sirk, p. 1021), autre film tiré d'un roman d'Erich Maria Remarque.

Molière Ariane Mnouchkine, France, 1978, 243 mn

Le jeune Jean-Baptiste évolue dans un environnement inspiré des peintures d'intérieur de l'époque, entouré de son grand-père (Jean Dasté) et d'une mère aimante : l'enfant va jusqu'à emprunter un pou pour se faire cajoler. C'est aussi un monde régi par une religion intraitable qu'il retrouvera adulte : un prêtre obscurantiste (Maurice Chevit), des cagots qui veulent interdire le Carnaval.

Adulte, le jeune Molière (Philippe Caubère) opte pour le théâtre et se joint à la troupe de Madeleine Béjart (Joséphine Derenne) qui part sur les routes de France à la recherche du public, voire d'un protecteur : le prince de Conti en exil près de Pézenas. C'est enfin le succès à Paris et son mariage malheureux avec la jeune Armande (Brigitte Catillon), sœur – ou fille – de Madeleine. Nous suivons ses démêlés avec le parti prêtre au sujet de son *Tartuffe* et sa dégradation physique jusqu'au malaise fatal durant une représentation du *Malade imaginaire*.

En s'éloignant le plus possible du style "biopic", l'auteure réussit à tracer un superbe portrait de Molière, mordu de théâtre qui plagie à tour de bras – Madeleine lui suggère même de s'auto-piller – et souffre des infidélités de son épouse. Avec des moments profondément inspirés, comme son agonie alors qu'il est porté par sa troupe qui n'en finit plus de trébucher sur les degrés d'un escalier qu'elle n'arrive pas à gravir ; bégayement symbolique que souligne le splendide *cold song* de Henry Purcell qui accompagne ce départ vers l'au-delà.

Les images quasi-oniriques de gondoles dorées glissant sur un tapis de neige, font référence à un cadeau de la Sérénissime à Louis XIV – en fait arrivé en 1674, soit un an après la mort du dramaturge. Tout comme les extravagantes scènes de Carnaval et les personnages qui semblent parler en vers, elles gardent le réalisme à distance pour se rapprocher de la vérité des êtres.

The westerner *Le cavalier du désert*, William Wyler, USA, 1940, 100 mn

Amené à protéger les cultivateurs en butte aux agressions des éleveurs, Cole Harden (Gary Cooper) s'éprend de la jeune Jane Ellen (Doris Davenport), d'où quelques scènes dans le style de *My darling Clementine* (p. 1571). Mais il doit avant tout s'opposer au pittoresque "juge" Roy Bean (Walter Brennan), authentique crapule qui faisait régner sa loi au Texas – "law west of the Pecos" – en pendant et s'appropriant les maigres possessions des condamnés. Le film restitue de façon cocasse les pseudo-procès qu'il organisait dans son saloon-tribunal avec l'aide de Chickenfoot (Paul Hurst) ; ainsi que son admiration pour la comédienne Lily Langtry qu'il rencontre – invention scénaristique – avant d'expirer.

On retrouvera le personnage dans *Juge et hors-la-loi* (p. 1305). Ainsi que dans un des albums de la BD *Lucky Luke* ; le croque-mort puant le formol qui prend les mesures de ses futurs clients sort directement du film.

The prisoner Patrick McGoohan, Grande-Bretagne, 1967-68, 828 mn

Un agent secret (Patrick McGoohan) démissionne ; suivi et anesthésié chez lui, il se réveille dans l'étrange Village où il est désormais le numéro 6. Au fil des épisodes, des numéros 2 interchangeable joués par Patrick Cargill, Colin Gordon, Eric Portman, John Sharp... et surtout Leo McKern, vont tenter de le faire parler, de le démoraliser, ou encore contrer ses tentatives d'évasion.

Si le kosho, art martial japonais qui se pratique sur des trampolines – et non des tatamis – est une pure invention, le village existe réellement : c'est Portmeirion (Pays de Galles). Placé sous le patronage du grand bi, on s'y déplace en mini-Moke et se salue par un "Be seeing you" ; le journal local s'appelle Tally Ho (taïaut). Les habitants numérotés portent maillots rayés et canotiers, mais aussi capes multicolores et casquettes. Ce petit Paradis est supervisé depuis une salle de contrôle aux écrans géants scrutés par deux employés qui tournent sous le regard d'un œil électronique, prêts à lancer le Rôdeur, l'énorme ballon qui étouffe les récalcitrants. Et n'oublions pas le majordome campé par le nain Angelo Muscat.

Ce sont les disparités de style qui font précisément le style de ce chef-d'œuvre : on n'est nulle part, on ne sait pas qui sont réellement les maîtres du Village ni ce qu'ils veulent tant savoir. Le dernier épisode (p. 1629), censé répondre à ces interrogations, se mord la queue. Ce qui provoqua à l'époque l'ire des téléspectateurs ; il est pourtant évident qu'un tel puzzle ne pouvait avoir d'autre clef que la devise du héros : "Je ne suis pas un numéro, je suis un homme libre".

Les épisodes 13/14/15, médiocres, ne se rattachent pas vraiment à l'ensemble.

The handmaid's tale II *La servante écarlate*, Bruce Miller, USA, 2018, 691 mn

L'héroïne June (Elisabeth Moss), alias ofFred, est un personnage positif au physique assez ingrat. Contrairement à la belle Serena (Yvonne Strahovsky) qui attend, par June interposée, un enfant conçu selon l'immonde protocole détaillé p. 219. Cette patricienne égoïste et fanatique a cependant des remords ou des hésitations ; quand elle réalise le triste sort qui attend "sa" fille, elle plaide pour le droit des femmes à la lecture. Outré qu'elle soit sortie de la place assignée aux femmes par Paul de Tarse (*Colossiens 3 : 18*), son époux le *commander* Fred (Joseph Fiennes), lui fait couper un doigt. La terrifiante "Tante" Lydia (Ann Dowd) continue à régenter le cheptel féminin.

Du point de vue plastique, la robe rouge carmin des servantes reste du plus bel effet, comme dans l'épisode 13 à la photo très sombre.

Omniprésence des salutations "– Blessed be the fruit. – May the Lord open", "Blessed day", "All glory to God", "Under His eye", "In grace I go" ou "Praised be". Et puis, comme dans *Alphaville* (p. 389), on exécute dans une piscine ; une très jeune femme coupable d'adultère y récite *Corinthiens 13 : 4-8* avant d'être noyée.

The new pope Paolo Sorrentino, Italie, 2019–20, 486 mn

Suite et fin de *The young pope* (p. 1764) avec quatre papes. Pie XIII (Jude Law) passe six des neuf épisodes dans le coma. François II, pape de transition décidé à retourner à l'esprit de pauvreté meurt victime d'un providentiel arrêt cardiaque. Brannox (John Malkovich), alias Jean-Paul III, se retire quand Pie XIII se réveille. On comprend que Voiello (Silvio Orlando) sera élu à la mort de Pie XIII.

Jean-Paul III est un pape atypique : sans vocation, il est sous l'emprise de la drogue ce qui le rend perméable au chantage de Spaletta (Massimo Ghini). C'est seulement dans son discours d'adieu prononcé après le retour de son prédécesseur qu'il trouve enfin les mots pour parler aux déshérités. Il retourne à la vie laïque, rejoint par Sofia (Cécile de France), ex-communicante du Vatican.

Le secrétaire d'État Voiello est un pur produit de cette Église pour laquelle il a sans doute fait tuer François II. Mais il est bien moins pourri que Spaletta et sa bande qui provoquent son remplacement par Assente (Maurizio Lombardi). Le sexe est omniprésent, aussi bien chez les homosexuels Gutiérrez (Javier Cámara) et Assente que dans le couvent attenant où il s'en passe de drôles ; ce qui donne lieu à des ballets dont l'aspect clip vidéo est transcendé par l'étrange atmosphère de ce Vatican reconstitué avec une époustouflante authenticité.

Et puis, il y a la Foi. Celle d'Esther (Ludivine Sagnier) qui sombre dans la prostitution de luxe avant de participer à une prétendue prise d'otages islamiste (!) organisée par des complotistes se réclamant du pape comateux. Et bien sûr celle du pontife réveillé qui tente de guérir un enfant ; en vain, car on n'est pas dans *Ordet* (p. 686) et Dieu n'accède pas à cette requête véhémence. Mais sa mort place Saint-Pierre au milieu des fidèles le place définitivement au rang des saints.

Dans le dernier plan d'une saga fascinante où le Diable prend l'aspect d'un scolopendre ou d'un cafard, le fils d'Esther arpente les salles du Vatican comme l'enfant de *The shining* (p. 980) l'hôtel Overlook ; il croise Voiello tout vêtu de blanc.

Mark of the vampire Tod Browning, USA, 1935, 60 mn

Cela commence comme une suite de *Dracula* (p. 369) du même Tod Browning : escaliers gothiques, chauves-souris et même Bela Lugosi dans le rôle du "comte Mora". Dans ce château, quelqu'un est bien mort vampirisé et l'on a peur que sa fille ne subisse le même sort, d'où la présence d'un policier (Lionel Atwill) et d'un vampirologue (Lionel Barrymore). La fille rencontre même son père sorti de la tombe et... s'effondre en larmes car elle ne peut plus jouer la comédie : il s'agit en fait d'une mise en scène destinée à démasquer le meurtrier (Jean Hersholt) qui avait maquillé son crime en acte vampirique ! Tout est faux, du père soi-disant ressuscité au comte Mora, tous deux des acteurs.

Entre film d'horreur, film policier et comédie, ce pensum ne convainc pas.

Quand tu liras cette lettre Jean-Pierre Melville, France, 1953, 107 mn

À Cannes, la novice Thérèse (Juliette Gréco entre deux rhinoplasties) sort du couvent pour régler la succession de ses parents, des libraires morts dans un accident. Elle croise sur son chemin Max (Philippe Lemaire), une gouape dont toutes les femmes raffolent. Pensez donc, il était “chauffeur” d’une belle Italienne (Yvonne Sanson) logée au Carlton mais, pour se débarrasser d’un complice (Daniel Cauchy) qui voulait emprunter la voiture, il s’est livré à un sabotage fatal à sa patronne-maîtresse. Il vient par ailleurs de violer Denise (Irene Galter), la sœur de Thérèse ; laquelle estime qu’il doit “réparer” en épousant sa victime. Il y consent à reculons et tombe amoureux de la frangine qui ne résiste pas à la tentation et s’apprête à partir avec lui pour le Maroc. Mais il meurt écrasé en gare des Arcs et Thérèse prononce ses vœux, un peu à contre-cœur.

Scénario extravagant qui ne joue pas jusqu’au bout la carte du mélo. Et, surtout, Gréco est une actrice exécrationnelle : il aurait fallu Emmanuelle Riva (cf. *Léon Morin, prêtre*, p. 184) pour faire passer la pilule.

Sciuscià Vittorio De Sica, Italie, 1946, 88 mn

Rome. Âgés de 13–14 ans, deux jeunes cireurs de chaussures – d’où le titre “shoeshine” baragouiné à l’italienne – comptent amasser le pécule qui leur permettra d’acheter le cheval Bersagliere – leur passion commune. Giuseppe, le plus jeune, a malheureusement un frère aîné, Attilio qui les manipule pour commettre un vol ; seuls les deux gamins se font prendre alors qu’ils n’y sont strictement pour rien. Même si Attilio est une ordure, la famille passe avant tout et le respect de l’omertà conduit les deux gamins en prison. Au moment du procès, Giuseppe bénéficie des services d’un avocat payé par Attilio pour charger son copain Pasquale (le débutant Franco Interlenghi), un orphelin qui, n’ayant droit qu’au défenseur – façon de parler – commis d’office, est condamné plus lourdement.

Étrange lieu aux allures de monastère, la prison pour enfants occupe la plus grande partie du film. Rapports de force entre jeunes détenus et persécutions contre Pasquale, coupable d’avoir rompu l’omertà pour faire cesser une séance de torture prétendument infligée à Giuseppe.

Cette prison n’est qu’une sorte de maison de correction dont Giuseppe et d’autres gamins s’échappent lors d’une séance de cinéma – nouvelles de la guerre du Pacifique, ce qui place l’action durant l’été 1945. S’agissant d’enfants, leur comportement n’en est pas édulcoré pour autant : Pasquale offre son aide pour rattraper Giuseppe et le retrouve en train de chevaucher Bersagliere. Bagarre, Giuseppe fait une mauvaise chute et meurt sur le coup, laissant Pasquale éploré près du corps de son copain. Le dernier plan de ce chef-d’œuvre sans concessions ni effets montre Bersagliere s’en allant sans cavalier.

They drive by night *Une femme dangereuse*, Raoul Walsh, USA, 1940, 91 mn

Tiré, tout comme *Thieves' highway* (p. 515), d'un roman d'A. I. Bezzerides, le film débute dans le milieu des camionneurs de Californie, toujours en retard d'une traite sur leur véhicule et à la merci d'un accident. Car on s'endort facilement sur la route, c'est ce qu'il arrive aux frères Fabrini dont l'un, Paul (Humphrey Bogart, dans son ultime second rôle), y perd un bras. L'autre, Joe, (George Raft, qui n'en était pas encore réduit à jouer George Raft), a la chance de retrouver son vieux copain Carlsen (Alan Hale) qui a fait fortune.

Le film devient alors moins original : madame Carlsen (Ida Lupino) jette son dévolu sur Joe et tue son mari en l'enfermant ivre dans son garage avec le moteur en marche. Mais Joe refuse obstinément d'épouser la veuve à laquelle il préfère Cassie (Ann Sheridan), une serveuse de relais routier. En désespoir de cause, la meutrière avoue son crime tout en prétendant y avoir été poussée par Joe ; mais elle perd la boule et s'effondre lors du procès.

Capote *Truman Capote*, Bennett Miller, USA, 2005, 114 mn

La gestation complexe et douloureuse du best-seller *In cold blood* (1966) – dont le succès, foudroyant (cf. le film de Richard Brooks, p. 1563) fut un peu le baiser de la mort pour son auteur, incapable de se maintenir à ce niveau.

Capote (Philip Seymour Hoffman) est un individu agaçant qui pratique le "name dropping" ; difficile d'ignorer qu'il a rencontré Bogart sur le tournage de *Beat the devil* (p. 243). C'est aussi un histrion qui cherche à impressionner son amie Harper Lee (Catherine Keener), auteure de *To kill a mockingbird* (p. 1671), en payant le serveur du train pour qu'il prétende le reconnaître. Fasciné par la tuerie du Kansas – une famille massacrée par deux marginaux fin 1959 – il sent qu'il peut en tirer l'œuvre de sa vie. Et quelque chose se passe entre cet homosexuel déclaré et l'un des deux tueurs, Perry Smith (Clifton Collins Jr.) : Capote éprouve on ne sait trop quoi pour lui. Même s'il lui ment et finit par souhaiter sa mort car il attend l'exécution, qui n'a lieu qu'en 1965, pour boucler son œuvre. *Infamous* (p. 1427), basé sur le même Capote, le présente sous un jour un peu différent.

Racetrack Frederick Wiseman, USA, 1985, 114 mn

Début dans un haras : mise bas d'une jument et saillies. Puis transfert à l'hippodrome de Belmont (Long Island) où les chevaux s'entraînent – on apprend incidemment qu'ils courent mieux châtrés. À leur service, un petit monde de palefreniers (noirs) et de jockeys (petits), voire un dentiste qui opère sur la bête endormie. Enfin, la course proprement dite avec les parieurs qui font la queue aux guichets, les tribunes bondées puis un jockey qui explique comment il a gagné.

La notte Michelangelo Antonioni, Italie, 1961, 115 mn

Le dimanche après-midi semble inspirer Antonioni (cf. *L'éclipse*, p. 863). Une femme désœuvrée, Lidia (Jeanne Moreau), est allée faire un tour dans une banlieue de Milan alors que les lampadaires s'allument et qu'on entend un avion à réaction. Dans un terrain vague, deux voyous se battent, un peu plus loin des jeunes gens lancent des fusées artisanales. . . Bourdon garanti. Elle retrouve son mari écrivain Giovanni (Marcello Mastroianni) pour s'ennuyer avec lui dans une boîte de nuit en regardant un superbe strip-tease. Ils se rendent ensuite à la réception donnée par le riche Gherardini – sorte d'Agnelli – dans sa villa ; au fil des banalités mondaines on apprend que la tortue de D'Annunzio est morte d'une indigestion de tubéreuses. Giovanni rencontre la fille de la maison, Valentina (Monica Vitti brune), une désœuvrée avec laquelle il entame un flirt. Lidia fait de même de son côté, mais plus velléitaire, coupe court. Elle appelle l'hôpital où est soigné un ami du couple (Bernhard Wicki) pour apprendre qu'il vient de mourir.

Tout cela ne pourrait être qu'un film de plus sur l'incommunicabilité chère à l'auteur. Mais il y a la plastique : cadrages superbes, la photo de nuit, avec la pluie, et du petit matin quand un orchestre de jazz s'obstine à jouer sur la pelouse. Et ce moment où Lidia lit à son mari une magnifique lettre d'amour : "– Qui t'a écrit ça ? – Toi !". Pour un bref instant l'homme retrouve, sinon l'amour qu'il éprouvait, du moins son fantôme.

Il salto nel vuoto *Le saut dans le vide*, Marco Bellocchio, Italie, 1980, 114 mn

Marta (Anouk Aimée) est une vieille fille qui ne tourne pas rond, au point que Mauro (Michel Piccoli), le frère attentionné avec lequel elle vit, songe sérieusement à la faire interner. Ce dernier est pénible : sous prétexte de ne pas choquer sa sœur, il rencontre sa fiancée dans des repas furtifs et ennuyeux qui se terminent sur un "Tu ne veux pas descendre la poubelle?". Derrière sa normalité se dissimule en fait une perversité dont il n'a même pas conscience : il est capable de percer le ballon avec lequel joue un enfant qui l'agace. En tant que juge d'instruction, Mauro est amené à enquêter sur la mort d'une femme défenestrée ; le suspect Sciabola – "sabre" en italien – (Michele Placido) est un marginal qui fait du théâtre quand il ne crache pas du feu. Le juge lui fait comprendre qu'il arrangerait son cas s'il lui rendait le service de défenestrer Marta qu'il lui a fait rencontrer. Au lieu de tuer la vieille fille, la gouape lui soutire de l'argent. . . et la dépucelle ! Une libération pour Marta qui se met à sortir, jusqu'à oser aller passer une journée à Ostie avec la femme de ménage. Quand il surprend Sciabola à saccager son appartement, le juge se cache et se recroqueville dans son enfance. Avant, resté seul, de s'infliger le sort dont il rêvait pour sa sœur et se défenestrer. Les deux acteurs principaux sont exceptionnels ; à écouter donc en VF.

Sedotta e abbandonata *Séduite et abandonnée*, Pietro Germi, Italie, 1964, 118 mn

Quand Don Vincenzo (Saro Urzi) découvre que sa fille Agnese (Stefania Sandrelli) est enceinte, il demande à Peppino (Aldo Puglisi) d'épouser celle qu'il a déflorée ; il refuse car elle n'est plus vierge. Aidé d'un cousin avocat (Umberto Spadaro), Vincenzo arrivera à sauver l'honneur.

Cette farce lourdingue est la sauce rallongée de *Divorce à l'italienne* (p. 140) dont Germi reprend trois acteurs : Sandrelli, Leopoldo Trieste en noble décafé et Lando Buzzanca en frère aîné censé laver l'honneur de la famille dans le sang.

La guerre est finie Alain Resnais, France, 1966, 116 mn

C'est avant tout un film politique où le scénariste Jorge Semprún règle ses comptes avec le PCE et la conception stalinienne de l'engagement. Diego (Yves Montand), permanent communiste, se fait taxer de "subjectivisme" par son chef (Jean Dasté) quand il critique les slogans stéréotypés annonçant la prochaine grève générale qui sera un échec de plus ; pour lui, tout ça ressemble à un langage magique : "C'est comme si on promenait des idoles pour faire tomber la pluie". Il continue néanmoins à servir le Parti et repart en mission en Espagne ; apprenant qu'il est grillé à Madrid, sa compagne (Ingrid Thulin) s'envole pour Barcelone pour lui faire rebrousser chemin. Cette fois-ci du moins, il devrait s'en tirer.

Après *Muriel* (p. 1724), le film déçoit un peu. On reconnaît cependant le style du Resnais de l'époque dans les passages en voix off au montage très découpé qui combinent souvenirs et anticipations, par exemple celle de l'adresse du 7, rue de l'Estrapade avant que Diego n'y soit allé. Petite madeleine proustienne, la rue Champou et ses cinémas, telle que je l'ai connue quelques mois plus tard.

Si Semprún connaît bien le PCE, il prête aux gauchistes de l'époque, représentés ici par le groupuscule de Nadine et Miguel (Geneviève Bujold et Gérard Lartigau), des projets terroristes qu'ils refusaient, toutes obédiences confondues.

Brigands, chapitre VII Otar Iosseliani, Géorgie, 1996, 117 mn

Le thème de ce film tourné en Géorgie, le septième long-métrage de son auteur, est la permanence du Mal. Nous suivons le même personnage (Amiran Amiranashvili) au Moyen-Âge (ceintures de chasteté), à l'ère stalinienne et à l'époque contemporaine (guerre civile). Partout la même cruauté, le même plaisir à tuer. Avec une mention spéciale pour les guépéistes en casquette bleue, leurs tortures et la délation qu'ils encouragent chez les enfants.

Notations chères à l'auteur : vin, chant *a cappella*, bombes terroristes, sans parler du jeu de chaises musicales qui fait se succéder dans un appartement de fonctions ceux qu'on liquide et ceux qui les remplacent... temporairement.

Shatranj ke khilari *Les joueurs d'échecs*, Satyajit Ray, Inde, 1977, 115 mn

En toile de fond, l'absorption du royaume musulman d'Oudh par la Compagnie des Indes en 1856, finalisant ainsi la mainmise britannique sur le sous-continent. Le scénario oppose l'efficacité cynique et raciste du général Outram (Richard Attenborough) à l'irresponsabilité du Nabab (Amjad Khan). Roi fainéant certes mais aussi poète et esthète, un personnage qui renvoie au noble décaqué de *Jal-saghar* (p. 153) mais aussi un monarque qui, comme Ludwig (p. 479), se refuse à conserver son trône au prix du sang.

À cette tragédie fait écho la dérisoire passion pour les échecs que partagent deux petits aristocrates, des mordus qui ne savent pas plus gérer leur foyer que le Nabab l'Oudh. L'impuissant Mirza (Sanjeev Kumar) ne satisfait pas son épouse Khurshid (Shabana Azmi), quant à Meer (Saeed Jaffrey), il est trompé par Nafisa (Fakrida Jalal) mais se refuse à le voir. Signe des temps, alors que envahisseurs entrent à Lucknow, les deux somnambules décident d'adopter la variante occidentale du jeu, plus rapide. Plus intéressant que réussi.

The naked kiss Samuel Fuller, USA, 1964, 87 mn

Kelly (Constance Towers) arrive dans une petite ville où elle décide subitement d'abandonner le plus vieux métier du monde pour se consacrer à l'enfance handicapée. Et aussi à prêcher la vertu parmi les jeunes femmes tentées d'aller vendre des "bonbons" dans le boxon du coin. Ayant séduit le plus riche du patelin, elle s'apprête à l'épouser lorsqu'elle découvre qu'il est pédophile : horrifiée, elle lui assène un coup fatal.

Un film de Fuller est fait d'images excessives, comme celles du pré-générique où, deux années avant l'action, Kelly assomme un homme puis enlève sa perruque : elle est chauve et celui qu'elle frappe est le souteneur qui lui avait fait une boule à zéro. Ces excès coexistent avec des passages cuculs à intention moralisatrice. Par exemple, Kelly chante accompagnée d'enfants portant béquilles et coiffés de chapeaux de pirates ; la reprise de la bande sonore permet d'ironiser sur les penchants pervers de son fiancé. Lequel lui avait d'ailleurs infligé un "naked kiss" – un baiser tellement répugnant qu'il a épouvanté Kitty pourtant dotée d'une certaine expérience en la matière... on aimerait des détails !

Her Tartüff *Tartuffe*, F. W. Murnau, Allemagne, 1925, 64 mn

Œuvre mineure de Murnau et adaptation libre de la pièce de Molière : Lil Dagover, Werner Kraus et Emil Jannings sont Elmire, Orgon et Tartuffe dans un film dans le film, celui que projette un petit-fils à son grand-père pour lui ouvrir les yeux sur les hypocrites, en particulier sa rapace gouvernante (Rosa Valetti).

Lásky jedné plavovlásky *Les amours d'une blonde*, Miloš Forman, Tchécoslovaquie, 1965, 85 mn

Zruč nad Sázavou dans la campagne tchèque. Pour distraire les nombreuses employées de l'usine de chaussures locale, le directeur (Josef Kolb) suggère à un colonel (Jan Vostrčil) d'effectuer des manœuvres dans le coin. Il organise donc un bal, mais les ouvrières sont bien dépitées de découvrir que les soldats sont des réservistes plus très jeunes. Seul Milda (Vladimír Pucholt), le pianiste venu de Prague, se taille un certain succès. Il séduit Andula (Hana Brechová), la beauté locale qui, prenant ses déclarations au sérieux, fait sa valise et part pour la capitale et déboule chez les parents (Josef Šebánek et Milada Ježková) du musicien qui se montrent peu accueillants – pas plus que leur fils d'ailleurs. Elle revient à Zruč sans avouer sa déconvenue à ses camarades du dortoir de l'usine.

C'est un peu *Au feu les pompiers* (p. 256), en moins caustique et plus tendre.

The big knife *Le grand couteau*, Robert Aldrich, USA, 1955, 114 mn

D'après Clifford Odets. Poussé par son épouse (Ida Lupino), l'acteur Castle (Jack Palance) veut rompre avec le studio dirigé par Hoff (Rod Steiger) ; ce dernier, assisté du sinistre Coy (Wendell Corey), arrive à le faire changer d'avis en se livrant au chantage. Il est en particulier question d'un accident d'automobile provoqué par Castle en état d'ivresse. Le seul témoin est une obscure starlet (Shelley Winters) qui a tendance à trop parler quand elle boit. "A woman with six martinis can ruin a city", dit Coy avant d'expliquer comment la faire taire pour de bon ; divine surprise, la bavarde est écrasée par un bus. Écœuré, Castle se suicide.

Une dénonciation des mœurs hollywoodiennes en béton précontraint.

Union Pacific *Pacific express*, Cecil B. DeMille, USA, 1939, 117 mn

Un bon western de DeMille consacré à la construction du chemin de fer transcontinental. Jeff Butler (Joel McCrea) est chargé par la compagnie Union Pacific (portion Est-Ouest) de veiller à la bonne marche des travaux. Agissant pour le compte d'un affairiste de l'Est, le louche Campeau (Brian Donlevy) tente, en effet, de retarder à tout prix la construction, aidé dans cette tâche par Dick Allen (Robert Preston), un ami de Jeff qui vole la paie des ouvriers pour provoquer une révolte. Dick se rachète *in extremis* en sauvant, au prix de la sienne, la vie de Jeff lors de la cérémonie d'inauguration. Ce dernier pourra convoler avec la belle Mollie (Barbara Stanwyck) dont les deux copains se disputaient le cœur.

Le film doit beaucoup aux pittoresques Fiesta et Leach (Akim Tamiroff et Lynne Overman), les deux as du fouet qui assistent Jeff. Référence voltairienne : la femme de Fiesta fut mordue par un serpent à sonnette et le reptile mourut.

Ils étaient neuf célibataires Sacha Guitry, France, 1939, 119 mn

Lécuyer (Guitry en personne), un affairiste douteux, monte une arnaque légale en ouvrant une pension pour vieux célibataires français qui contractent, moyennant finance, des mariages blancs avec des étrangères en danger d'expulsion. La première partie du film est consacrée à la formation des couples (sept en tout) ; détail cocasse, chaque fiancée offre une radio – meuble de taille respectable à l'époque – à son promis. Puis les ex-célibataires, dont les prénoms commencent tous par un A, désertent la pension pour rendre visite à leurs femmes respectives, d'où une série de mini-sketches. Athanase (Max Dearly) retrouve sa marchande de guano (Marguerite Moréno) mais prend la fuite en se découvrant beau-père de deux sergents de ville. Adhémar (Saturnin Fabre), vieux noble zinzin, ne se rend pas compte que son épouse (Marguerite Pierry) dirige une "maison". Enfin, quand Agénor (Raymond Aymos) prend contact avec la comtesse Stacia (Elvire Popesco), c'est pour se faire taxer de bigame par la femme de chambre (Pauline Carton), qu'il avait abandonnée il y a onze ans en sortant acheter des allumettes... qu'il n'avait visiblement pas trouvées. Lécuyer arrive alors à point nommé : prévoyant, il s'était arrangé pour épouser lui-même la comtesse, donc plus de bigamie, mais *quid* de l'amant belge de cette dernière qui vient d'acquérir un studio de cinéma ? C'est très simple, Lécuyer lui propose d'y tourner *Les neuf célibataires* ; il répète son rôle en embrassant sa future partenaire, Stacia.

La loi imaginaire expulsant les étrangers reflète l'imminence de la guerre et l'idéologie nauséabonde de l'époque.

La comédie du travail Luc Moullet, France, 1987, 84 mn

Employée très appréciée de l'ANPE, Françoise (Sabine Haudepin) commet une double injustice. Elle s'oppose au recrutement du très efficace et très organisé Benoît (Roland Blanche) qui ne vit que pour le boulot ; pour faire engager à sa place le beau Sylvain (Henri Déus) dont elle fait son amant. Ce tire-au-flanc qui n'a jamais travaillé de sa vie mais connaît toutes les ficelles de l'allocation chômage, croit un moment devoir arrêter l'alpinisme pour s'enfermer dans un bureau mais réussit à se faire renvoyer, ce qui lui permet de pointer aux ASSEDIC. En partance pour le Népal, il se fait prendre en stop par Benoît et se vante de ses exploits de chômeur professionnel. L'autre, indigné, le tue, ce qui lui vaut vingt ans de réclusion ; il en est ravi car il est sûr de pouvoir travailler en prison.

Cette comédie désinvolte fonctionne très bien, malgré son style fauché. Avec Antonietta Pizzorno, Michel Delahaye, Max Desrau, Noël Simsolo, Micha Bayard, Paulette Dubost, Jean Abeillé et Dominique Zardi. Séquence de montagne dans les Alpes du Sud chères à Moullet. Le film nous rappelle incidemment les trois étapes distinctes d'un achat chez Gibert : ticket, puis règlement et enfin retrait.

Manhattan melodrama W.S. Van Dyke, USA, 1934, 87 mn

Ils se sont connus enfants, puis leurs chemins ont divergé. "Split screen" : d'un côté des cartes et des dés, c'est le monde de Blackie (Clark Gable), de l'autre des livres de droit, c'est celui de Jim (William Powell). Au temps de la Prohibition, Blackie tient un *speakeasy*, ce qui donne lieu au sempiternel raid, moment où l'on retourne les tables de roulette et cache le champagne frelaté dans le piano : si les flics étaient allés au cinéma, il auraient su où chercher. Jim, devenu procureur, enquête sur un crime commis par Blackie et le disculpe – de bonne foi car il est incorruptible ; sa vertu fait de lui le parfait candidat au poste de gouverneur. Snow, un adjoint véreux, se met en travers de son élection en l'accusant de copinage lors du non-lieu de Blackie. Ce dernier abat le calomniateur dans des toilettes pour aider son ami d'enfance ; reconnu par un mendiant aveugle (!), Blackie est condamné suite à un vigoureux réquisitoire de Jim, lequel est élu gouverneur grâce à ce verdict. Apprenant la raison du meurtre de Snow juste avant l'exécution, Jim est tenté de commuer la peine de Blackie, lequel l'en dissuade. Le gouverneur, qui s'est laissé un instant corrompre, démissionne.

Le rôle féminin est tenu par Myrna Loy qui allait former avec Powell, sous la direction du même Van Dyke, le couple de détectives alcooliques du *Thin man* (p. 185) ; elle était l'actrice préférée de John Dillinger qui venait de voir cet excellent film lorsqu'il fut exécuté par le FBI. Le titre français *L'ennemi public n° 1* réfère peut-être à ce spectateur de choix. Avec le pittoresque Nat Pendleton.

La ferme du pendu Jean Dréville, France, 1946, 83 mn

Trois frères et une sœur qui ont hérité de la ferme familiale en Vendée sont d'accord pour ne pas morceler ce que les ancêtres ont eu tant de mal à rassembler. Ce qui implique la soumission à François (Charles Vanel) le frère aîné autoritaire dont la sœur part sans réclamer sa part. Le cadet Grand-Louis (Alfred Adam dans le rôle de sa vie) cocufie le village entier, dont Ménétrier (Léonce. . . Corne) et le bourrelier (Bourvil et sa chanson inepte *Les crayons*) qui se vengent en l'estropiant. La grossesse de la servante Marie qu'il avait violée apporte cependant une consolation à ce coq de village mais François ne veut surtout pas d'un bâtard dans la famille. Le rhabilleur ayant refusé de faire avorter Marie, l'aîné arrange un accident qui provoque une fausse couche ; le dépressif Grand-Louis se suicide, c'est lui le pendu du titre. Le benjamin Bénoni (Guy Decomble), outré du comportement de François qui, en bon macho, a renvoyé Marie, quitte à son tour la ferme en compagnie de la "trainée". C'est tout seul que François continue à s'occuper de la sacro-sainte terre ; il s'effondre derrière sa charrue au moment où un jeune garçon, le fils de sa sœur, arrive pour prendre la relève.

Âpre et terrifiant car nullement exagéré.

Voyages Emmanuel Finkiel, France, 1999, 111 mn

En Pologne, un car de pèlerins visite un cimetière juif. L'Israélienne Rivka (Shulamit Ada) se querelle avec son mari. Commentaires sur les Polonais qui ont tué tous leurs Juifs. Le film d'amateur tourné pendant le voyage est projeté à Paris dans une amicale juive.

Régine (Liliane Rovère) reçoit un coup de téléphone de son père qu'elle tenait pour mort. Elle l'accueille chez elle, mais est-ce bien lui ? En dépit d'un sérieux doute, elle laisse le vieil homme s'intégrer pour un temps à la famille.

Tout juste arrivée en Israël, Vera (Esther Gorintin) rend visite à une cousine qui perd un peu la boule. Elle-même fait un malaise dans l'autobus et une passagère, la Rivka de l'épisode polonais, prend soin d'elle. Quand la vieille dame repart pour son hôtel, un appel de Paris demande à Rivka si elle s'appelle bien Graneck, avec un un c et un k. C'est peut-être le "père" de Régine.

Une date traverse le film, le 16 juillet 1942, la rafle du Vel'd'Hiv qui vit la séparation brutale de ces trois femmes d'avec des parents dont elles ne sont pas tout à fait certaines qu'ils soient morts. Ne subsistent que de dérisoires photos en piteux état, celles qui tombent du porte-feuilles de Vera au moment de son malaise ou celles que garde sur lui le "père" de Régine et que cette dernière compare aux siennes. "Il ne reste plus personne", disent ceux qui sont encore là, pas en très bon état d'ailleurs, et déplorent une autre disparition, celle du yiddish, langue commune des trois héroïnes qu'on ne parle guère en Israël où l'artificiel hébreu moderne l'a remplacée.

Ohayō *Bonjour*, Yasujirō Ozu, Japon, 1959, 90 mn

Remake de *Gosses de Tōkyō*, (p. 609). Au temps du hula-hoop et du linge, Minoru et son petit frère Isamu (Masahiko Shimazu) réclament une télévision. Réprimandés par leur père (Chishū Ryū), ils entament une grève de la parole, un mutisme qu'Isamu résume avec un cercle formé entre pouce et index.

La voisine Kikue (Haruko Sugimura), dont la belle-mère gâteuse (Eiko Miyoshi) a créé un quiproquo avec le voisinage, se croit ostracisée quand les deux garnements s'abstiennent de la saluer. Les enfants prétendent que les mots comme "Bonjour !" ne servent à rien ; ce que confirme la rencontre de leur tante (Yoshiko Kuga) et du professeur d'anglais (Keiji Sada) sur un quai de gare, prétexte à un festival de banalités.

Les gamins suivent un régime à base de pierre ponce râpée pour leurs concours de pets qu'une simple pression sur le front suffit à déclencher. Avec parfois des ratés, ainsi le fils de Kikue doit-il rentrer en catastrophe sans avoir émis de bruit : le dernier plan montre ses culottes en train de sécher. Quand un voisin d'âge mûr lâche un vent en s'habillant, sa femme accourt : "Tu m'as appelée ?".

That uncertain feeling *Illusions perdues*, Ernst Lubitsch, USA, 1941, 83 mn

Lassée de son mariage avec Larry (Melvyn Douglas), Jill Baker (Merle Oberon) tombe amoureuse de l'excentrique pianiste Sebastian (Burgess Meredith). Le divorce est à peine prononcé qu'elle s'est déjà lassée d'entendre des gammes toute la journée : elle retrouve son mari.

Lubitsch mineur où l'on retrouve par moments la patte du maître, par exemple le "keeks" qui accompagne l'index qui chatouille les côtes de l'épouse.

A night to remember *Atlantique, latitude 41°*, Roy Ward Baker, Grande-Bretagne, 1958, 124 mn

La tragédie du Titanic, exposée de façon sobre, sans acteur marquant, avec un désir de privilégier le collectif sur le particulier ; pari risqué, mais réussi. Plus que des personnages, nous voyons des types, les lâches resquilleurs et les héroïques, ceux qui se noient dans l'alcool comme ceux qui n'interrompent pas leur lecture pour si peu ; mention spéciale aux musiciens, émouvants. Les objets, privés de psychologie, ont leur propre langage, ils s'expriment en se déplaçant, d'abord discrètement, puis plus violemment ; ce sont eux, une chaise ou une table flottant les pieds en l'air, qui "poussent la plainte".

À qui la faute ? Parce que nous avons touché un iceberg ? Non, "Because we were so sure" : il faut toujours se méfier des certitudes. Le film est supérieur aux *Titanic* de Jean Negulesco (p. 145) et James Cameron (p. 1046), trop mélodramatiques ou spectaculaires. Deux ans plus tard, une autre catastrophe allait produire des désastres bien plus sévères dont les victimes seraient, comme ici, principalement de sexe masculin.

Birdman of Alcatraz *Le prisonnier d'Alcatraz*, John Frankenheimer, USA, 1962, 143 mn

L'histoire de Robert Stroud (Burt Lancaster), un condamné à mort dont la mère (Thelma Ritter) obtient la grâce. Condamné à l'isolement perpétuel, il se met à élever des canaris et devient spécialiste des maladies aviaires ; ceci grâce à un gardien compréhensif (Neville Brand) et une veuve (Betty Field) avec laquelle il conclut un mariage de convenance qui le brouille avec sa mère.

Son élevage indisposant l'administration pénitentiaire, Stroud est envoyé à Alcatraz où le directeur (Karl Malden) ne lui permet plus d'élever des oiseaux. Le héros a acquis une telle stature morale qu'il donnerait presque des leçons à ses geôliers. C'est la partie peu convaincante du film : il semble que le vrai Stroud soit resté jusqu'à la fin l'ours violent et mal léché qui préfère les animaux aux humains ; tout comme son disciple Gomez (Telly Savalas !), autre ami des canaris.

Hangover square John Brahm, USA, 1945, 78 mn

Un pianiste fou (Laird Cregar) se met à tuer quand certains sons le dérangent puis oublie son crime. Une aguichante chanteuse de cabaret (Linda Darnell) qui le manipulait pour lui faire composer ses chansons sera sa principale victime. Identifié par un policier de Scotland Yard (George Sanders), il meurt dans une salle de concert en flammes en jouant au piano le concerto qu'il (ou plutôt Bernard Herrmann) venait de composer.

Belle évocation d'un Londres victorien nocturne et composition hallucinée de Cregar (*I wake up screaming*, *The logder*, pp. 299, 1094) qui devait mourir peu après, à trente ans, des effets collatéraux de son régime amaigrissant qui commençait à lui donner le visage et la silhouette affinés tant désirés.

Kokoro *Le pauvre cœur des hommes*, Kon Ichikawa, Japon, 1955, 122 mn

Film douloureux d'après Sōseki Natsume. Deux étudiants aiment la même jeune femme (Michiyo Aratama) : Kaji (Tatsuya Mihashi aux faux airs de Maurice Ronet), qui faillit ainsi à son idéal bouddhiste et Nobuchi (Masayuki Mori) que la jalousie pousse à demander la main de la belle sans même avertir son ami. Kaji met fin à ses jours, laissant un Nobuchi obsédé par le remords.

Cet égocentrique fait une vague tentative de suicide interrompue par l'étudiant Jirō (Shōji Yasui) dont il devient le sensei (professeur). Nobuchi écrit même une confession destinée à Jirō quant à son rôle dans la mort de Kaji. Une confession qu'il n'a jamais osé faire à sa femme "pour qu'elle garde une mémoire immaculée du passé", bien qu'il l'ait peinée au jour le jour par sa distance. Alors que Jirō s'absente au chevet de son père mourant, Nobuchi se donne la mort. Il est visiblement encouragé par le *seppuku* du général Nogi consécutif au décès de l'Empereur, évènement climatérique qui sanctionne la fin de l'ère Meiji (1912).

Gardens of stone *Jardins de pierre*, Francis Ford Coppola, USA, 1987, 112 mn

Description, souvent poignante, d'une société déchirée par la guerre du Vietnam que les États-Unis sont en train de perdre. Sorte d'envers d'*Apocalypse now* (p. 1722) le film appréhende le conflit depuis l'univers en porte-à-faux de soldats d'apparat qui n'ont même pas l'excuse d'y participer : l'armée de parade dont fait partie le sergent Hazard (James Caan) s'occupe d'obsèques au cimetière militaire d'Arlington. Sans être pacifiste, ce militaire trouve que la guerre est une erreur, ce qui le met dans une position impossible. Quand il est agressé verbalement dans le milieu protestataire de sa petite amie Samantha (Anjelica Huston), il se défend en utilisant une horrible et inadéquate mesure de la "victoire" américaine, le "kill ratio", cf. p. 1763 : ils ont dix fois plus de morts que nous.

The plainsman *Une aventure de Buffalo Bill*, Cecil B. DeMille, USA, 1936, 113 mn

Lincoln décide de coloniser l'Ouest, ce qui déplaît à certains à Washington. Le douteux Lattimer (Charles Bickford) est chargé d'entretenir les rébellions indiennes au moyen de fusils à répétition. Prologue repris, *mutatis mutandis* dans *Union Pacific* (p. 658) : il s'agira de retarder la construction du chemin de fer.

Le titre français est trompeur car le héros de cette légende dorée de l'Ouest (où apparaît Custer) n'est pas Buffalo Bill (James Ellison, médiocre) mais son ami Wild Bill Hickok (Gary Cooper) que nous suivons jusqu'à la mort du fictif Lattimer qui précède de peu la sienne, d'une balle dans le dos tirée par l'historique Jack McCall (Porter Hall), alors qu'il jouait au poker à Deadwood.

La combinaison de quatre cartes noires, deux huit et deux as, est depuis appelée "dead man's hand". Pour dire à Wild Bill qu'il est têtu, Calamity Jane (Jean Arthur) utilise l'expression imagée "You ornery son of a mule".

Norma Rae Martin Ritt, USA, 1979, 110 mn

Une jeune femme, Norma Rae (Sally Field), entre sa vie sentimentale – veuve avec deux enfants, elle vient de se remarier – et son travail à la filature locale. C'est le Sud où les ouvriers sont aussi réactionnaires que leurs patrons. Quand Reuben (Ron Liebman) vient de New York pour implanter un syndicat dans l'usine – ce qui ne va pas de soi –, il se fait traiter de Juif communiste par le père de Sally (Pat Hingle) et de *Kike* (youpin) par la direction. Du côté de Norma, son engagement n'est pas plus apprécié de son époux (Beau Bridges), pourtant amoureux.

Ce film américain – atypique puisque consacré aux luttes ouvrières – se conclut sur une double victoire, celle des ouvriers qui votent pour la légalisation du syndicat et celle de Norma dont l'univers s'est élargi sous l'influence de Reuben qui lui a fait découvrir Dylan Thomas.

Le goût des autres Agnès Jaoui, France, 2000, 108 mn

Rouen. L'industriel Castella (Jean-Pierre Bacri) se mêle à une bande d'artistes qui se moquent de sa réelle inculture – on lui présente Ibsen comme un auteur comique –, tout en profitant de son argent. L'acquisition d'une peinture prouvera aux autres qu'il a "son goût" et le révélera à lui-même ; il se fera finalement respecter, peut-être aimer, de l'actrice (Anne Alvaro) qui lui avait fait découvrir *Bérénice* et quittera son foyer. Au café où tout ce monde se retrouve, la barmaid (Agnès Jaoui) a moins de chance ; le garde du corps (Gérard Lanvin) pour lequel elle en pinçait n'est qu'un gros con macho. Mme Castella (Christiane Millet) qui accuse les victimes de son toutou de ne pas aimer les bêtes est d'une totale plausibilité. Pour ce qui est du commissaire nommé Tortue, les doutes sont de mise.

Profundo carmesí *Carmin profond*, Arturo Ripstein, Mexique, 1996, 110 mn

L'homme est un bellâtre qui dissimule sa calvitie naissante sous une moumoute ; sa spécialité, l'exploitation des femmes esseulées des annonces matrimoniales. Sa compagne est une infirmière obèse, une victime qui s'attache à lui et se fait passer pour sa sœur lorsqu'ils rendent visite à leurs proies pour les voler et les assassiner. L'histoire de ce couple terrifiant – Raymond Fernandez et Martha Beck, électrocutés en 1951 – fut maintes fois portée à l'écran, depuis *The honeymoon killers* (p. 1054). Ce film transpose l'intrigue dans le Mexique du début des années 1940 : on passe *Hold back the dawn* (p. 1649) au cinéma.

Nicolás Estrella (Daniel Giménez Cacho) joue au caballero espagnol, Coral Fabre (Regina Orozco) admire Charles Boyer. Quand il lui dérobe ses économies, elle part le rejoindre avec ses enfants et, comme il trouve cette famille encombrante, met ses gosses à l'orphelinat : c'est par de tels gestes qu'elle s'impose à celui dont elle est amoureuse, ce qu'elle exprime par une jalousie malade et meurtrière. Elle empoisonne leur première victime à la mort-aux-rats, assomme la seconde (Marisa Paredes) avec une statuette pieuse, noie l'enfant de la troisième que son amant vient de tuer. Indiscutablement une grande histoire d'amour, avec la monstruosité comme moyen d'expression : "ces choses-là vous lient à jamais".

Le carmin du titre réfère à la dominante rougeâtre des habits, voitures, lumières, notamment de la séquence de meurtre dans un dancing, et au sang. Magnifique musique de David Mansfield (qui signa celle de *Heaven's gate*, p. 392).

All the king's men *Les fous du roi*, Robert Rossen, USA, 1949, 110 mn

Willie Stark (Broderick Crawford), politicien débutant, prend la défense des *hicks* (ploucs), ce qui lui attire la sympathie du journaliste Burden (John Ireland), mais peu de votes. Puis il commence à être connu et les politiciens en place l'utilisent comme candidat de diversion : il n'est pas élu gouverneur, mais, assisté de Burden et Sadie Burke (Mercedes McCambridge), a appris les ficelles du métier. Quand il se représente quatre ans plus tard, il a passé des accords en sous-main avec les grandes compagnies. Élu, tous les moyens sont bons pour préserver son pouvoir : grands travaux inutiles, aussi bien que menaces et manifestations spontanées de *hicks*. Quand un juge intègre veut faire voter son *impeachment* par le Sénat local, Stark obtient des informations compromettantes sur son accusateur grâce à la nièce de ce dernier, Anne (Joanne Dru), dont il a fait sa maîtresse : le juge se suicide. À peine blanchi de l'épreuve, Stark est abattu par le frère d'Anne sous les yeux d'une foule de manifestants prêts à en découdre – on pense à Donald Trump – venus le soutenir. Et qui vénèrent déjà sa mémoire.

Le film, plutôt réussi dans le genre bétonné, est basé sur la vie de Huey Long, quasi-dictateur populiste de la Louisiane assassiné en 1935.

Général Idi Amin Dada : autoportrait Barbet Schroeder, France, 1974, 90 mn

Nous suivons le dictateur mégalomane et un peu fou de l'Ouganda, notamment quand il donne une leçon de politique à des ministres terrorisés : "– You must teach people to love their leader". Il fait partie de la longue liste des défenseurs du Monde Libre portés au pouvoir par la CIA (et Israël dans son cas en 1971), une marionnette sanguinaire qui, échappant à ses maîtres, dénonce désormais un gigantesque complot juif, celui du *Protocole des Sages de Sion* (!).

Amin Dada fait partie, tout comme Trump, des politiciens impossibles à caricaturer : ils le font tellement mieux eux-mêmes. À sa décharge, admettons qu'il savait au moins se montrer drôle : "– Je vous aime beaucoup. Si vous étiez une femme, malgré vos cheveux blancs, je vous considérerais comme digne d'être épousée", écrivit-il à son voisin tanzanien Nyerere.

La hija del engaño *Don Quintin l'amer*, Luis Buñuel, Mexique, 1951, 77 mn

L'irascible cabaretier Quintin recherche la fille qu'il abandonna à sa naissance, croyant qu'elle était d'un autre, ainsi que l'individu qui a osé répondre à ses provocations en l'humiliant en public. Lequel, ressort locatif (cf. *Les lois de l'hospitalité*, p. 86), s'avère être son gendre. Un Buñuel mineur avec Fernando Soto.

Midareru *Tourments*, Mikio Naruse, Japon, 1964, 98 mn

Reiko (Hideko Takamine, actrice favorite de Naruse) s'occupe de l'épicerie familiale dans la petite ville de Shimizu : c'est elle qui la tient à bout de bras malgré la concurrence des supermarchés qui commencent à supplanter le petit commerce. Mais elle n'est qu'une pièce rapportée, une veuve de guerre que ses deux punaises de belles-sœurs veulent voir déguerpir.

Elle s'accrocherait bien à sa position si son beau-frère Koji (Yūzō Kayama), bien que de dix ans son cadet, n'était éperdument amoureux d'elle. Mais, à jamais fidèle à son défunt mari, elle ne saurait répondre ; pire, elle vit mal le trouble qu'elle éprouve face aux avances du jeune homme. C'est ce qui la pousse à débarrasser le plancher et à partir pour le Nord. Jusque dans la station thermale de Ginzan perdue dans la montagne, elle est suivie par Koji, auquel elle persiste à se refuser. Parti se soûler comme à son habitude, il fait une chute mortelle.

Reiko est un personnage plus touchant que sympathique, entravé par une fidélité pathologique à un époux dont ne subsiste qu'une photo. Cet attachement constamment réaffirmé qui lui a permis de supporter une vie austère est aussi un surmoi protecteur qui la dispense de voir qu'elle a gâché sa jeunesse. Magnifiques images embrumées : le voyage en train puis le village où coule une rivière encaissée.

You can't cheat an honest man *Sans peur et sans reproche*, George Marshall, USA, 1939, 73 mn

W. C. Fields campe le pittoresque Larson E. Whipsnade, directeur d'un cirque fauché. Moment hilarant quand il se pique de jouer au ping-pong. Sans oublier la réception mondaine où il se déchaîne en racontant des histoires de serpents en présence d'une rombière (Mary Forbes) qui s'évanouit au simple mot "snake" ; il finit par se faire expulser par le maître de maison (Thurston Hall) et s'enfuit à bord d'un char romain, poursuivi par des créanciers motorisés. La présence, en co-vedette, d'un ventriloque et sa marionnette plombe, hélas, le film.

Picnic at Hanging Rock Peter Weir, Australie, 1975, 107 mn

Excursion d'un pensionnat féminin dans le chaos rocheux de Hanging Rock, proche de Melbourne, le jour de la Saint-Valentin 1900. Signe bizarre, les montres s'arrêtent à midi, puis trois jeunes filles disparaissent, ainsi qu'une accompagnatrice. Sans explication, comme mangées par la montagne. Contrairement à *L'avventura* (p. 512), les recherches ne sont pas tout à fait vaines car une des disparues est retrouvée plus tard ; elle n'a rien à dire.

Victime collatérale du drame, la directrice (Rachel Roberts) de l'institution sombre dans l'alcoolisme et la folie et s'acharne contre une jeune orpheline au point de la tuer – on découvre son corps dans une serre – avant d'aller elle-même trouver la mort à Hanging Rock.

La reine Victoria († 1901) est omniprésente : son portrait orne un mur, l'action se passe dans l'État éponyme et les considérations sur les jeunes femmes – "Est-elle intacte ?" – sont très victoriennes. Mais ces apparences ont peine à contenir un monde sous-jacent dont la dimension cosmique affleure par instants, au son de la flûte de Pan de Gheorghe Zamfir, à travers l'étrange paysage australien et ses animaux improbables comme le lézard à collerette.

Rio Grande John Ford, USA, 1950, 105 mn

Sauce rallongée de *Fort Apache* (p. 230) et *She wore a yellow ribbon* (p. 938) : sur le fond de Monument Valley, les sous-off folkloriques (Victor McLaglen, Jack Pennick, Harry Carey Jr., Ken Curtis) ne ratent pas une occasion de chanter une sérénade à Mrs. Yorke (Maureen O'Hara), la femme du colonel (John Wayne, qui d'autre ?). Il est question d'Indiens – un éclaireur s'appelle même "Son of many mules" – car on est en train, sous l'impulsion du général Sheridan (J. Carroll Naish), de résoudre la question une fois pour toutes ; mais son célèbre "Un bon Indien est un Indien mort" n'est pas dans le dialogue. Le drapeau à 38 étoiles situe l'action entre 1876 et 1889. Avec Ben Johnson et Claude Jarman.

The old maid *La vieille fille*, Edmund Goulding, USA, 1939, 91 mn

Histoire de deux cousines qui se détestent cordialement. Delia (Miriam Hopkins) a tout pour elle, même les soupirants comme ce Clem (George Brent) qu'elle congédie. Avant de mourir à la guerre (du côté nordiste, pour une fois), l'infortuné aura eu le temps de se consoler avec Charlotte (Bette Davis). De cette liaison naît Tina, enfant illégitime que la perfide Delia accueille sous son toit en même temps que sa cousine. Tina finit par considérer Delia comme sa mère alors qu'elle n'aime guère la vieille fille aigrie qu'est devenue sa "tante" Charlotte. Delia adopte légalement Tina pour lui permettre de contracter un beau mariage mais, remords de dernière minute, lui conseille d'être très gentille avec sa "tante" au moment de partir : musique nostalgique de *Clementine*, i.e., (Clemen)Tina.

Sur le thème de l'enfant naturel volé par une autre, *To each his own* (p. 845) sera plus émouvant. On retrouve le sempiternel "Something old and something new, something borrowed and something blue" des préparatifs de noces.

Raba lioubvi *Esclave de l'amour*, URSS, Nikita Mikhalkov, 1976, 89 mn

1920, en Crimée, une des dernières régions tenues par les Blancs de Wrangel. Voznenskaïa (Elena Solovei), une célèbre actrice de cinéma, entre en contact avec Victor (Rodion Nakhapetov) qui filme, au péril de sa vie, des bandes d'actualités : exécutions de bolchéviks et fosses communes.

Cette œuvre splendide, dont l'atmosphère tchékhovienne annonce *Partition inachevée pour piano mécanique* (p. 1486), ne souffre que d'un défaut : l'indéniable terreur blanche que dénonce le film a été éclipsée par celle que faisait déjà régner à l'époque la Tchèque du régime soviétique.

Lo spettro *Le spectre du Dr. Hichcock*, Riccardo Freda, Italie, 1963, 95 mn

Après *L'orribile segreto del Dr. Hichcock* (p. 107), un autre film d'horreur de "Robert Hampton", situé dans l'Écosse de 1910. Ici, le Dr. Hichcock feint de mourir victime de son médecin pour tirer vengeance de son épouse Margaret (Barbara Steele) qui le trompait avec le toubib. Une fois dans le caveau et assisté par son inquiétante gouvernante Catherine (Harriet Medin), il s'ingénie à la terroriser pour la monter contre son amant qu'il fait passer pour un voleur ; elle le tue après s'être accidentellement blessée avec du curare qui la laissera à jamais paralysée. C'est à ce moment que Hichcock abat les cartes et en profite pour trucider la gouvernante complice. Il prend congé en buvant à la santé de son épouse... le breuvage fatal que Margaret qui voulait se suicider, s'était préparé. Le dernier mot revient à un pasteur qui interprète les plaintes de Hichcock agonisant derrière une cloison comme une preuve de l'existence du Diable.

Les compagnons de la marguerite Jean-Pierre Mocky, France, 1967, 86 mn

Matouzec (Claude Rich), alias Matou, est un expert en calligraphie capable de retoucher des documents anciens. Lassé d'une femme rivée sur la télévision, il décide de procéder à un échange standard en rectifiant les actes de mariage. Son entreprise ayant été ébruitée par un collègue (Roland Dubillard), il en fait profiter d'autres mal mariés, au premier rang desquels un flic (Michel Serrault) dont il fait un veuf après l'avoir "démarié" de son épouse (Micha Bayard).

Mais c'est sans compter la brigade des Us et Coutumes : le commissaire Rudel (René-Jean Chauffard) et son adjoint Leloup (Francis Blanche, prononcer Lelouhouhou) sont sur la trace du faussaire qu'ils espèrent pincer en flagrant délit, ce qui rappelle *Un drôle de paroissien* (p. 258). Mentionnons le flic (Marcel Pérès) qui abat des pigeons au pistolet avant de les faire rôtir pour Leloup. Musique de Gérard Calvi et excellents seconds rôles dans un des meilleurs films du réalisateur.

Nettoyage à sec Anne Fontaine, France, 1997, 93 mn

Belfort. Un couple de blanchisseurs, Nicole (Miou-Miou) et Jean-Marie (Charles Berling) fait la rencontre de Loïc (Stanislas Merhar), sorte d'ange aux pieds fourchus qui bouleverse leur quotidien plan-plan. Engagé et installé chez eux, il devient l'amant de Nicole. Mais, bisexuel, il va trop loin en tentant d'enculer Jean-Marie : ce dernier, ne supportant pas la révélation de sa propre homosexualité, le tue. Nicole fait disparaître le cadavre et le couple se trouve ressoudé par le crime.

Loïc est le "ça", le Mister Hyde que nous portons en nous et que nous ne pouvons pas supporter. Mieux vaut le tuer, même si cela équivaut à une sorte d'auto-mutilation. Thème repris dans *Harry, un ami qui vous veut du bien* (p. 452) ; Mathilde Seigner, présente dans les deux films, joue ici la sœur de Loïc.

The beguiled *Les proies*, Don Siegel, USA, 1971, 105 mn

À la fin de la guerre de Sécession, McBurney (Clint Eastwood), caporal yankee blessé, est recueilli et caché dans un pensionnat de jeunes filles qu'il s'emploie à séduire (beguile). Une enseignante jalouse (Elizabeth Hartman) qui l'avait surpris dans le lit d'une élève le précipite dans les escaliers, ce qui donne prétexte à la directrice (Geraldine Page) pour l'amputer de sa jambe déjà blessée. Remis de l'opération, il devient franchement pénible et commet l'erreur de tuer, dans un accès de rage, la tortue de la jeune Amy (douze ans), pourtant une de ses admiratrices : la fillette va ramasser des champignons bien choisis pour en régaler McBurney qui les adore. Il ne reste plus qu'à coudre un linceul pour le feu Casanova.

La directrice vit dans le souvenir des relations incestueuses qu'elle entretenait avec son frère, ce qui rappelle le Sud de *Mandingo* (p. 791).

Roma città libera *La nuit porte conseil*, Marcello Pagliero, Italie, 1946, 80 mn

Deux jeunes gens au bout du rouleau. Elle (Valentina Cortese) est prête à sombrer dans la prostitution pour payer son loyer, lui (Andrea Checchi) veut se suicider à la suite d'une histoire d'amour malheureuse qui l'a laissé seul et sans le sou. Ils croisent sur leur chemin un sympathique voleur (Nando Bruno) et un amnésique (Vittorio De Sica), en fait un ministrable qui finit par rejoindre la luxueuse voiture qui l'attend piazza di Spagna. Il est aussi question d'un collier volé confondu avec un autre en pacotille ; l'imitation finira au cou de la Vierge d'une église et l'original, tombé de celui de la fille, emporté par la pluie dans le caniveau : "Qu'importe, dit le garçon, je t'en paierai un vrai". Musique de Nino Rota.

Le titre renvoie à *Roma, città aperta* (p. 504) où jouait Pagliero : après la Libération, le temps des désillusions. C'est un peu *Italie, année zéro*.

Ubu enchaîné Jean-Christophe Averty, France, 1971, 90 mn

Les trois *Ubu* sont des farces de potache invertébrées qui valent avant tout par leurs mots-clefs : gidouille, oneilles, merdre, décervelage. Grand admirateur d'Alfred Jarry, Averty a le talent d'en récréer l'univers en nous faisant oublier, par l'inventivité de la mise en scène et des trucages, les limitations du texte. Avant l'époque du numérique, il nous présente une déferlante de collages animés dont l'esthétique colorée doit beaucoup au douanier Rousseau.

Rappelons que, dans *Ubu enchaîné*, la liberté c'est l'esclavage ; Pissedoux, marquis de Grandpré, veut épouser Éleuthère, nièce de Pissebock, marquis de Grand-air. Hourrah, cornes au cul, vive le Père Ubu !

Went the day well ? Alberto Cavalcanti, Grande-Bretagne, 1942, 89 mn

Les Allemands préparent un débarquement en Angleterre et envoient une section de soldats déguisés occuper un village pour y installer un relais radio. Ils bénéficient pour cela de la complicité d'un notable (Leslie Banks) qui ne sera identifié qu'à la toute fin. Cependant, malgré leur anglais impeccable, les soldats sont rapidement démasqués : ils barrent leurs chiffres 7 comme sur "le continent" et consomment du "Schokolade" de "Wien". Emmenés par un lieutenant cruel (David Farrar), les envahisseurs passent alors au plan B : otages et exécutions sommaires. Après plusieurs tentatives infructueuses, les captifs arrivent à prévenir un village voisin dont la *Home guard* a vite fait de disposer de l'ennemi. Tout ça nous est raconté en flash-back par un des habitants (Mervyn Jones) : "C'était avant que nous n'ayons réglé son compte à Hitler". Il faut plutôt entendre "Espérons que nous lui réglerons son compte". Scénario de Graham Greene.

Le titre est tiré d'une épitaphe à un soldat de la Grande Guerre.

Bright leaf *Le roi du tabac*, Michael Curtiz, USA, 1950, 106 mn

1894. Royle (Gary Cooper) retourne dans la vallée de son enfance dans le but de prendre sa revanche sur Singleton (Donald Crisp) le potentat local du tabac qui a ruiné sa famille. Il s'associe à un inventeur (Jeff Corey) pour fabriquer un produit nouveau, la cigarette. Devenu très riche, il peut prétendre à la main de Margaret Singleton (Patricia Neal) dont le père se suicide devant une telle mésalliance. Mais son empire se fissure et une enquête visant ses méthodes monopolistiques est déclenchée par le gouvernement. Chris (Jack Carson), bras droit de Royle, découvre que c'est Margaret elle-même qui travaillait en sous-main contre son époux, auquel elle avoue avoir voulu venger la mort de son père. Royle quitte la vallée après avoir mis le feu à sa luxueuse villa sudiste qui fut auparavant la résidence de ce Singleton dont la haine le poursuit même après sa mort.

Margaret est une garce que Royle amusait tout au plus ; mais, aveuglé par l'ascension sociale que représentait son mariage avec la fille Singleton, il n'a pas compris qu'elle ne l'avait jamais accepté. Le même arrivisme lui a fait traiter comme une serpillère la sympathique Sonia (Lauren Bacall), une tenancière de "maison" toujours prête à lui venir en aide, qui lui sert finalement ses quatre vérités mais le regarde s'éloigner avec comme un regret.

Roger la honte Riccardo Freda, France, 1966, 106 mn

C'est un peu *Le comte de Monte Cristo* (p. 1007) du pauvre. Envoyé au bagne et donné pour mort, un innocent (Georges Géret) revient pour se venger : comme Dantès, il est devenu immensément riche et a changé de nom. Le traître (Jean Topart, excellent) et Fernand de service, a lui aussi changé de nom. Il y a une femme (Irene Papas), "faible et lâche comme elles le sont toutes", dont le héros est toujours amoureux et qui, comme Mercedes, reste seule à la fin. Malgré une bonne distribution – Jean-Pierre Marielle, Jacques Monod, Anne Vernon, Jean Carmet et la jeune Sabine Haudepin –, le film ne décolle jamais.

A stolen life USA, Curtis Bernhardt, 1946, 103 mn

Kate Bosworth (Bette Davis) est tombée amoureuse de Bill Emerson (Glenn Ford) que sa jumelle Patricia (Bette Davis) lui chipe et épouse. Un accident de bateau qui cause la mort de Patricia est l'occasion d'une méprise comme seul le cinéma sait les arranger : Kate se fait passer pour sa sœur – ce qui ne dupe pas l'oncle Freddy (Charles Ruggles) – et découvre qu'elle faisait porter une forêt de cornes à Bill... *Happy end* en vue. Avec Dane Clark et Bruce Bennett.

Le film vaut avant tout pour les plans où coexistent les deux Bette. On trouvera aussi deux Olivia dans *The dark mirror* (p. 1094) de la même année.

Masques Claude Chabrol, France, 1986, 96 mn

Remake (inavoué) de *The unsuspected* (p. 760). Wolf (Robin Renucci) s'introduit dans l'entourage d'un célèbre animateur qu'il soupçonne d'avoir tué sa sœur et sauve la vie de la pupille (Anne Brochet) du rapace télévisuel.

Le film vaut surtout pour ses acteurs, la réjouissante Bernadette Lafont et Philippe Noiret, mi-Pierre Bellemare, mi-Jacques Martin, qui manipule des vieillards (dont Pierre Nougaro, père du chanteur) en direct. Quand il comprend qu'il va être pris, il vide son sac devant les caméras : "J'aime pas la vieillesse".

Nippon konchūki *La femme insecte*, Shōhei Imamura, Japon, 1963, 150 mn

Ce premier chef-d'œuvre d'Imamura suit les pas de la paysanne Tome (Sachiko Hidari, du *Détroit de la faim*, p. 491), de sa campagne natale à Tōkyō où elle fait carrière dans la prostitution, principalement comme entremetteuse.

Le film est conçu comme une observation objective du mode de vie des êtres vivants, assimilés à des insectes soumis à leur instinct, d'où le titre original qui pourrait être rendu par : *Chronique entomologique du Japon*. Tome est une femme incestueuse qui n'a jamais cessé d'aimer un pseudo-père un peu demeuré dont elle partageait le lit enfant ; d'ailleurs quand celui-ci meurt, elle lui donne le sein. Peu intelligente, mais sans scrupules et calculatrice, elle mène à la baguette son troupeau de putains, dont Midori (Masumi Harukawa, qu'on reverra dans *Désir meurtrier*, p. 494) toujours flanquée de son mari coréen idiot. Elle est finalement condamnée à deux ans de prison après dénonciation d'une de ses "employées" ; quand elle sort, elle s'aperçoit que sa propre fille Noriko (Jitsuko Yoshimura) l'a remplacée auprès de son protecteur Karasawa (Seizaburō Kawazu). Noriko, qui a tiré les leçons du destin de sa mère, quitte Karasawa après lui avoir soutiré de quoi s'établir à la campagne avec son jeune époux et l'enfant de père inconnu qu'elle porte. C'est cette fille régénérée par les travaux des champs que Tome rejoint finalement.

Le style du réalisateur s'exprime à travers des images très travaillées qui s'inscrivent dans de multiples cadres et l'exploitation de la profondeur de champ. De temps à autre, l'écran se fige pour donner la parole à une voix off. Références à la secte de la Terre Pure, chère à Tome.

Thérèse Alain Cavalier, France, 1986, 87 mn

Film minimaliste aux plans courts très composés ; les décors spartiates évoquent le monde de Philippe de Champaigne. Catherine Mouchet est une inoubliable Thérèse Martin dont la foi s'exprime à travers une détermination simple et souriante, comme si tout ça ne lui coûtait rien. Magnifique.

Kiseki *Nos vœux secrets*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 2011, 128 mn

Deux frères (dans la vie aussi) vivent à Kyūshū, l'aîné Koichi avec sa mère à Kagoshima, le cadet Ryūnosuke avec son père à Fukuoka. Les villes ne sont plus si éloignées depuis la mise en service du train à grande vitesse Nozomi et en plus, les enfants croient en une nouvelle légende qui voudrait que quiconque assiste au croisement de deux Nozomi voie ses vœux (nozomi) exaucés. Ils décident donc de se rendre sur les lieux du croisement avec des copains : ils seront sept au total. Ils vendent leurs jouets pour avoir un peu d'argent et se font porter pâles à l'école en frottant énergiquement leurs thermomètres. A Kumamoto, le point de rencontre, ils ont du mal à se dépêtrer d'un policier (trop) bienveillant et se retrouvent pour la nuit chez des habitants qui, moment émouvant, acceptent tacitement de passer pour les grands-parents d'une fillette du groupe. Puis c'est la séance de vœux près de la voie ferrée ; le chiot mort qu'une des gamines avait amené ne ressuscite pas. Mais Ryūnosuke de retour à Fukuoka apprend que son souhait a été exaucé : son père, guitariste bohème, a trouvé un engagement. Rentré à Kagoshima chez ses grands-parents maternels – qui font commerce d'une pâtisserie locale à base de farine d'igname, le karukan – Koichi contemple d'un air maussade le proche volcan Sakurajima depuis la fenêtre : il avait demandé une éruption qui aurait entraîné une évacuation et la réunification de la famille à Ōsaka.

C'est frais, léger et finalement assez touchant. Avec Kirin Kiki.

Neko no ongaeshi *Le royaume des chats*, Hiroyuki Morita, Japon, 2002, 72 mn

Une fillette évite à un prince chat d'être écrasé et se retrouve avec oreilles pointues et queue au royaume des félins. Transposition du conte du pêcheur Tarō Urashima qui, ayant sauvé la vie d'une tortue, est invité dans son royaume sous-marin. Mais cet *Alice in Catland* est laid et ennuyeux, inférieur à *Si tu tends l'oreille* (p. 577) dont il reprend le personnage du baron.

Una giornata particolare *Une journée particulière*, Ettore Scola, Italie, 1977, 104 mn

Le 3 mai 1938, Mussolini accueille Hitler à la gare d'Ostiense. Un immeuble collectif, sans doute réservé à des privilégiés, se vide de ses occupants qui vont participer à cet événement climatérique. Ne restent que quelques femmes et un présentateur de la Radio, licencié car "frocio" (homosexuel). Splendide tête à tête entre deux relégués, Gabriele (Marcello Mastroianni) qui va partir en déportation dans une île, et Antonietta (Sophia Loren, pour une fois excellente) à laquelle le régime n'accorde qu'un rôle subalterne de reproductrice.

Les inconnus dans la maison Henri Decoin, France, 1942, 92 mn

D'après Simenon. La voix off du début nous présente une petite ville endormie qui pourrait être celle du *Corbeau* (p. 1578) ; le scénario de ce film Continental est d'ailleurs signé Clouzot. Un crime vient d'être commis dans la demeure d'un notable, l'avocat alcoolique Loursat (Raimu), par une bande de jeunes gens désœuvrés. Loursat délaisse la bouteille pour retrouver le prétoire ; selon lui, les vrais coupables sont les parents – dont lui-même – et le laisser-aller moral de l'époque. Une thématique pétainiste aux relents antisémites, cf. le criminel (Marcel Mouloudji) prénommé Éphraïm qu'une post-synchronisation effectuée après la Libération essaya – subsistent des occurrences d'Éphraïm – de changer en Amédée.

Un bon film cependant malgré son idéologie déplaisante ; avec Hélène Manson, Jacques Baumer, Noël Roquevert, Lucien Coëdel et Jean Tissier.

La double vie de Véronique Krzysztof Kiesłowski, France, 1991, 93 mn

Mort de la zolie Veronika (Irène Jacob) à Cracovie et réincarnation à Clermont-Ferrand en Véronique qui tombe amoureuse d'un marionnettiste ; tout ça sur une zolie musique de Zbigniew Preisner, alias van den Budenmayer.

Ce film décoratif assez cucul est censé nous faire comprendre que les impénétrables desseins de Dieu s'expriment à travers un réseau de signes et de correspondances. Sauce rallongée dans *Bleu* (p. 1065) ; on est bien loin du *Hasard* (p. 400) et des meilleurs épisodes du *Décatalogue* (p. 117).

Victor Victoria Blake Edwards, USA, 1982, 134 mn

Remake d'un film de Reinhold Schünzler, le scénario joue sur le transsexualisme. Pour ne pas mourir de faim dans le Paris de 1934, la soprano Victoria (Julie Andrews) se fait passer, avec l'aide de l'homosexuel notoire Toddy (Robert Preston), pour le comte polonais Victor ; elle obtient un succès rapide comme chanteur travesti. Un gangster américain, King Marchand (James Garner), en tombe amoureux, convaincu qu'il est en réalité une femme. Il arrive à ses fins, mais pour ne pas nuire à la carrière de "Victor", consent à passer pour homosexuel. D'où des ennuis avec ses amis de la pègre, dont le moralisme est proverbial : ils ne veulent plus avoir affaire à un "faggott".

Excellents seconds rôles : Squash (Alex Karras), le garde du corps de Marchand qui profite de la situation pour révéler ses "tendances", Norma Cassady (Lesley Ann Warren), la maîtresse évincée du gangster dont la vulgarité agressive s'oppose au raffinement de Victoria. Et le serveur (Graham Stark) auquel Victor rappelle quelqu'un, en fait celle qui avait évité de payer un consistant repas grâce à la providentielle découverte d'un cafard (cockroach !) dans la salade.

Poil de carotte Julien Duvivier, France, 1932, 92 mn

“Tout le monde ne peut pas être orphelin” : Duvivier adapte, pour la seconde fois, le texte de Jules Renard cher à son cœur ; et le replace dans le Nivernais – contrairement à la version muette (p. 1265) qu’il avait délocalisée dans les Alpes. C’est Robert Lynen qui campe cet enfant mal aimé, un peu trop gentil tout de même. Son horrible mère, hypocrite et partielle, est jouée par Catherine Fonteney, alors que Harry Baur est un “monsieur Lepic” maladroit et bourru.

La discutable tentative de suicide de l’enfant a l’avantage de structurer, en lui offrant un *happy end*, cette histoire qui ne serait sinon qu’une série de vignettes.

Quand la mer monte Yolande Moreau & Gilles Porte, Belgique, 2004, 89 mn

Yolande Moreau reprend, sous le nom d’Irène, le spectacle *Sale affaire* qu’elle avait créé sur scène : une ménagère difforme affublée d’un masque débite des banalités devant un public qui lui fournit le “poussin” d’un soir qu’elle fait monter sur scène. Un de ceux-ci, Dries (Wim Willaert), porteur de géants de son état, s’attache à elle. S’ensuit une idylle pudique et hésitante qu’Irène finit par interrompre : “– J’arrête, je suis en train de faire n’importe quoi”. Film tendre et sensible sur le spectacle, la solitude ainsi que ce Nord symbolisé par le tube éponyme de Raoul de Godewarsvelde.

L’effrontée Claude Miller, France, 1985, 92 mn

Charlotte Gainsbourg, quatorze ans, campe une adolescente dont le chemin croise celui d’une petite prodige qui joue du piano ; l’âge les rapproche un instant et Charlotte s’imagine même accompagnant sa copine comme imprésario (!). Une illusion qui n’aura duré que le temps du court séjour de la jeune pianiste à Évian. Retrouvant son quotidien trivial, Charlotte joue à la désabusée face à sa copine Lulu, une fillette de huit ans gravement malade.

Portrait touchant des désarrois d’un âge ingrat, servi par une comédienne déjà excellente. Seconds rôles pour Jean-Claude Brialy et Bernadette Lafont. La chanson “Sara perche ti amo” rappelle le tube de *Cría cuervos* (p. 955).

Macbeth Orson Welles, USA, 1948, 103 mn

Gros plans et contre-plongées pour une adaptation fauchée – avec toutefois des figurants en nombre – de Shakespeare interprétée par le réalisateur et Jeanette Nolan : les brumes et la photo nocturne cachent l’absence de décor et le château a des allures de mine de charbon. Quant aux couronnes de Welles-Macbeth, l’une est une sorte de réchaud renversé et l’autre semble volée à la statue de la Liberté.

Imitation of life *Mirage de la vie*, Douglas Sirk, USA, 1959, 119 mn

Remake du film de John Stahl (p. 1649). Les destinées parallèles de Lora (Lana Turner) et Annie (Juanita Moore) ou plutôt de leurs filles respectives Susie (Sandra Dee) et Sarah Jane (Susan Kohner), âgées de 16 et 18 ans.

Susie tombe amoureuse du futur époux de sa mère (John Gavin) alors que cette dernière, actrice célèbre qui a toujours fait passer sa carrière avant tout, est à Cinecittà pour tourner avec le célèbre metteur en scène Amerigo Fellucci (!).

Bien que noire, Sarah Jane cherche à passer pour blanche, ce qui est possible à cause de son apparence physique, mais suppose aussi de rompre avec une mère trop aimante incapable de comprendre que, dans ce pays raciste, sa fille a honte d'elle. Ce qui abrège sans nul doute la vie de la pauvre Annie qui s'offre cependant le somptueux enterrement, avec spiritual de Mahalia Jackson et corbillard à chevaux dans les rues de New York, qui conclut ce beau mélodrame, ultime long-métrage du réalisateur.

A perfect world *Un monde parfait*, Clint Eastwood, USA, 1993, 138 mn

1962. Deux prisonniers s'échappent d'une prison du Texas. L'un des deux, Haynes (Kevin Costner), prend en otage le jeune Phillip avec qui il entame une cavale qui ne peut que se terminer tragiquement pour l'évadé.

Phillip est aussi une sorte d'évadé – de la prison des Témoins de Jéhovah, secte de sa mère – et cherche un père, d'où son attachement pour Haynes. Ce dernier est un brave garçon, un peu tête brûlée, mais aux impulsions parfois incontrôlables. Quand les deux sont les hôtes d'une famille d'ouvriers agricoles noirs, il ne supporte pas de voir le père frapper son fils ; il enclenche alors des représailles terrifiantes – on pense au déchaînement final d'*Unforgiven* (p. 1572) – qui ne se terminent que grâce à un coup de feu tiré par un Phillip terrorisé.

C'est ce côté sombre et quelque peu indéfendable du protagoniste qui lui donne sa profondeur et le rend réellement touchant. Alors que les poursuivants policiers n'échappent pas aux stéréotypes.

The nutty professor *Dr. Jerry and Mr. Love*, Jerry Lewis, USA, 1963, 103 mn

Stevenson revu par Jerry Lewis dans le rôle d'un professeur de chimie hurluberlu et chahuté qui, grâce à une potion, se transforme en l'imbuvable crooner Buddy Love. Le retour à la normale, qui s'effectue de façon inopinée, débute par un changement de voix, par exemple alors qu'il interprète son succès *Black magic* devant des élèves joués par des acteurs trop âgés (certains ont plus de 35 ans !).

C'est parfois drôle mais franchement trop long. Buddy Love renvoie à Dean Martin dont l'auteur était le faire-valoir avant leur brouille (1956).

Saboteur *Cinquième colonne*, Alfred Hitchcock, USA, 1942, 109 mn

Au début de la guerre, Hanney (Robert Cummings) est accusé d'un attentat contre l'usine d'armement californienne où il travaille ; accompagné d'une jeune femme réticente (Priscilla Lane), il finit par traverser les États-Unis pour démasquer les saboteurs. D'où la rencontre d'un aveugle musicien comme sorti de *Bride of Frankenstein* (p. 1018) puis un voyage avec des monstres de cirque. Et un bal mondain où le héros cerné de saboteurs – la plupart en haut d'un escalier monumental –, croit s'en sortir en improvisant une vente de charité.

Charles Tobin (Otto Kruger) rappelle le professeur Jordan à la phalange coupée des *Trente neuf marches* (p. 1615) dont *Saboteur* est un peu le *remake* américain. En moins réussi : ces terroristes qui risquent tous la mort – on est en guerre – se contentent d'enfermer Hanney au lieu de le tuer. Dénouement au sommet de la statue de la Liberté où le véritable auteur de l'attentat (Norman Lloyd), suspendu dans le vide, n'est plus retenu que par une manche qui se décroche. . . À ce propos, Hitchcock déclara à Truffaut qu'il s'agissait d'une erreur de dramaturgie, puisqu'on ne saurait avoir vraiment peur pour le méchant du film.

Il y a cependant des trouvailles. Le Normandie couché dans le port de New York suggère – à tort – l'œuvre des comploteurs ; le couple que la jeune femme appelle à l'aide contre Hanney n'en fait rien – “They must be terribly in love”, les publicités menaçantes – “A beautiful funeral” – qui s'affichent en bord de route, les siamoises du cirque qui se détestent. . .

Mauprat Jean Epstein, France, 1926, 90 mn

Amour et brigandage au XVIII^e siècle. Le roman de George Sand a mal vieilli ; on se demande ce que l'Église a pu y trouver pour le mettre à l'index ou Epstein pour l'adapter. Dans ce film ridicule quand il n'est pas ennuyeux, on sauvera les effets de surimpression et un personnage de moine louvoyant qui reviendra dans *El* (p. 1005) : il est joué par Luis Buñuel ! Avec Maurice Schutz.

Cape Fear *Les nerfs à vif*, J. Lee Thompson, USA, 1962, 102 mn

À Savannah, un criminel psychopathe (Robert Mitchum) et rancunier veut se venger d'un avocat (Gregory Peck) qu'il estime responsable de son séjour en prison. Tout se termine sur la rivière Cape Fear, en Caroline du Nord, par un tête à tête angoissant mis en musique par Bernard Herrmann.

Ce film démagogique oppose un Méchant protégé par des lois laxistes et un Bon qui ne s'écarte du droit chemin que poussé par les impératifs de l'auto-défense prônée par un Kojak *ante litteram* (Telly Savalas). On se demande ce que Martin Scorsese a bien pu trouver à ce scénario pour en tourner un *remake* (1991).

Jason and the Argonauts Don Chaffey, Grande-Bretagne, 1963, 100 mn

Ce magnifique péplum est servi par les trucages de Ray Harryhausen, malheureusement un peu dépassés à l'heure du numérique. On mentionnera le géant de bronze Talos, les Harpies et l'Hydre dont les dents servent de semence à une engeance invincible de belliqueux squelettes. Intelligence et humour, tout est observé depuis l'Olympe par un couple en perpétuelle bisbille. Héra (Honor Blackman) soutient Jason dont l'athéisme froisse Zeus (Niall MacGinnis) : "Vous êtes le Dieu d'une multitude, mais vous n'êtes rien s'ils ne croient plus en vous".

Domicile conjugal François Truffaut, France, 1970, 97 mn

La suite des aventures de l'*alter ego* de Truffaut, Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud), désormais mari e à Christine (Claude Jade). Elle donne des cours de violon, il est pay e pour faire joujou avec des maquettes de bateaux, métier récurrent chez Truffaut (p. 9). Il ont un fils, le petit Alphonse, tandis qu'Antoine a une liaison avec une Japonaise dont il se lasse assez vite. C'est ainsi qu'il passe un repas dans la cabine téléphonique du restaurant à se plaindre à Christine du manque de conversation de la belle Nippone qui l'accompagne et finit par le planter en laissant un mot KATTE NI SHAGARE, traduction d'"Allez vous faire foutre" dans *  bout de souffle* (p. 468) dont il donne le titre japonais.

Le film est drôle, peupl e de personnages secondaires pittoresques : Claude Véga, dans son propre rôle, qui passe pour un étrangleur jusqu'au moment où on le voit à la télévision imitant Delphine Seyrig, le beau-père d'Antoine (Daniel Ceccaldi) rencontr e dans une maison de passe, un copain (Jacques Robiolles) qui tape Antoine de quelques billets chaque fois qu'il le croise, etc. Sans oublier le voisin ténor (Daniel Boulanger) qui jette les habits de sa femme, aux préparatifs interminables, dans l'escalier. Un geste qu'imit e à la fin Antoine, scellant ainsi la bonne entente retrouvée de son couple.

Seconds rôles pour Barbara Laage, Danièle Girard, Pierre Maguelon, Jacques Jouanneau, Jacques Rispal et première apparition à l'écran de Philippe Léotard.

Dr. Jekyll and Mr. Hyde Rouben Mamoulian, USA, 1931, 92 mn

Cette adaptation du court roman de Robert Louis Stevenson est supérieure à celle de Fleming (p. 226). On est frapp e par les recherches stylistiques de Mamoulian : le début en caméra subjective, l'usage du "split screen" en diagonale. Et les surimpressions, comme celle des jambes nues de la tentatrice (Miriam Hopkins), une image qui poursuit le vertueux Jekyll (Fredric March) en présence duquel elle avait enlev e ses bas. Cette évocation du désir sexuel situe le film dans la p eriod e antérieure à l'extinction des feux proclamée par le code Hays.

Shinjū ten no amijima *Double suicide*, Masahiro Shinoda, Japon, 1969, 99 mn

Histoire tragique de l'amour partagé entre un homme marié et une courtisane. Chikamatsu († 1725), qui inspira à Mizoguchi ses *Amants crucifiés* (p. 611), est l'auteur de cette pièce du théâtre de poupées Jōruri (bunraku), jouée ici par de vrais acteurs ; les manipulateurs vêtus de noir se contentent donc de s'occuper des décors, très stylisés. C'est beau et un peu ennuyeux.

Le titre comprend un jeu de mots sur "ami", le filet, et pourrait se traduire par Double suicide et vengeance du Ciel à Amijima – l'île aux filets.

Kauas pilvet karkaavat *Au loin s'en vont les nuages*, Aki Kaurismäki, Finlande, 1996, 93 mn

Le monde tel qu'il est. Lauri (Kari Väänänen) perd son travail de chauffeur de tram ; son épouse Ilona (Kati Outinen), maîtresse d'hôtel au Dubrovnik, est licenciée quand ce restaurant est racheté. Elle cherche alors un boulot et doit payer pour obtenir l'adresse du snack merdique d'un gangster qui oubliera de lui verser son salaire. Le couple, qui a vu partir le mobilier et la télévision achetés à crédit, attend désormais une probable expulsion. Avec l'aide de l'ancien portier du Dubrovnik (Sakari Kuosmanen), Ilona met sur pied un projet de ravintola de luxe que les banquiers refusent de financer.

Le monde tel qu'il devrait être. La rencontre accidentelle de l'ancienne propriétaire du Dubrovnik, véritable *Deus ex machina*, permet de financer le nouveau restaurant. Avec l'assistance de l'ancien cuisinier alcoolique (Markku Peltola), le ravintola TYÖ (travail !) peut ouvrir. Miracle dans le miracle, les clients affluent.

La musique un peu vieillotte sur laquelle dansent des couples un peu vieillots exprime la nostalgie d'un temps passé, celui du Dubrovnik qui ferme. Le film, un des meilleurs de son auteur, est dédié à Matti Pellonpää qui venait de mourir.

The last frontier *La charge des tuniques bleues*, Anthony Mann, USA, 1955, 94 mn

Le Col. Marston (Robert Preston) veut faire oublier ses déboires de la bataille de Shiloh où il mena ses troupes au massacre. Relégué dans un poste perdu de l'Ouest, il cherche à remporter une grande victoire sur les Indiens : n'écouter pas les conseils du scout Cooper (Victor Mature), il se lance dans une aventure mortelle qui coûte aussi la vie à Gus (James Whitmore), le meilleur ami de Cooper.

Le protagoniste Cooper est un sympathique ivrogne, peu fait pour le règlement militaire. Cet être fruste tombe amoureux de l'épouse du colonel (Anne Bancroft) et, quand il fait sa cour, c'est tout juste s'il ne la traîne pas par les cheveux. Le Technicolor prend ici des tons ocres.

Devushka s korobkoy *La jeune fille au carton à chapeau*, Boris Barnet, URSS, 1927, 68 mn

La jeune Natacha (Anna Sten) fabrique des chapeaux pour une boutique où elle a prétendument une chambre – astuce des patrons pour tricher avec l’habitat collectif. Elle rencontre un étudiant sans logis Ilya (Ivan Koval-Samborsky) avec lequel elle contracte un mariage blanc qui lui permettra de profiter de la chambre inoccupée. S’ensuivent des complications avec les propriétaires qui cherchent à prouver que le mariage est bidon, sans compter les 25000 roubles que la jeune femme vient de gagner à la loterie avec un billet que le patron lui avait donné en paiement et qu’il veut maintenant récupérer. Tout s’arrangera avec l’aide de Vogelev (Vladimir Vogel), un employé de train amoureux de Natacha.

Il n’y a pas de film soviétique sans message politique. Dans les années 1920, il était de bon ton de dénoncer les capitalistes de la NEP, ici le couple de chapeliers dont la femme est jouée par Serafima Birman qui sera Efrossinia dans *Ivan le Terrible* (p. 1038) ; et accessoirement de faire de la publicité pour la toute nouvelle Loterie d’État. Au-delà de cet inéniable aspect propagandiste, nous avons affaire à une œuvre drôle, légère, parfois touchante – Natacha se pique la lèvre pour se faire embrasser – et constamment inventive, à mille lieues des stéréotypes sur le cinéma soviétique. Et dont le style ne pouvait qu’indisposer.

La mala educación *La mauvaise éducation*, Pedro Almodóvar, Espagne, 2004, 106 mn

Ce film d’hommes se présente comme un jeu de fausses pistes. En 1980, “Ignacio” (Gael García Bernal) contacte son ex-camarade d’école, le metteur en scène Enrique (Fele Martínez), avec un manuscrit évoquant leur enfance et le père Manolo, l’enseignant pédophile dont il fut le favori. Cet Ignacio est en fait Juan, un acteur obscur qui cherche à décrocher le rôle du travesti Zahara en usurpant l’identité d’un frère décédé. Il devient l’amant du cinéaste qui fait semblant d’être dupe. A la fin du tournage, le père Manolo, devenu l’éditeur Berenguer (Lluís Homar sans ressemblance avec Daniel Giménez Cacho, l’acteur du film dans le film), s’invite dans l’histoire. Il raconte ses retrouvailles à Valence avec Ignacio, écrivain et drogué transsexuel devenu son maître-chanteur puis comment il fut séduit par Juan avec lequel il devait s’acoquiner pour provoquer la mort par overdose du pénible Ignacio. Finalement, Juan, qui fut l’amant de Berenguer puis celui d’Enrique, n’était-il qu’un arriviste sans scrupules, feignant même d’être un *maricón* (pédé) ? À moins que ce ne fût la seule manière de sortir de l’ombre faite par un frère aîné détruit et destructeur. . . pour le venger tout en expiant.

En filigrane, la fin du franquisme et le cinéma de l’époque avec sa vedette Sara Montiel, célèbre au point d’être imitée par un travesti. Avec Javier Cámara.

The emperor Jones Dudley Murphy, USA, 1933, 76 mn

D'après Eugène O'Neill, cette histoire de forçat évadé qui devient empereur d'une petite île des Caraïbes n'est guère mémorable. Sinon pour la prestation de Paul Robeson, que ce soit comme acteur ou comme chanteur : "Didn't my Lord deliver Daniel". Seul acteur blanc, Dudley Digges ; Fredi Washington tourna ses scènes passée au cirage, sa peau étant trop blanche pour la femme d'un "nigger".

Elena et les hommes Jean Renoir, France, 1956, 99 mn

Le général revanchard Rollan (Jean Marais) est poussé à prendre le pouvoir par une coalition d'intérêts hétéroclites et l'aventurière polonaise Elena (Ingrid Bergman), plus intéressée par la politique que par l'amour. Paulette (Elina Labourdette), maîtresse en titre de Rollan, s'unit à Chevincourt (Mel Ferrer), soupirant d'Elena, pour séparer Rollan de son inspiratrice et de la politique.

Cette farce est inspirée par le démagogique général Boulanger, cher au réalisateur. Comme le fait remarquer Bertrand Tavernier dans son *Voyage à travers le cinéma français* (p. 1744), les films de Renoir de cette époque sont trop éclairés : on préférera les tons pastels des *Grandes manœuvres* (p. 42). Petit rôle pour l'emblématique Juliette Gréco, bonne chanteuse mais actrice empotée.

Le charme discret de la bourgeoisie Luis Buñuel, France, 1972, 101 mn

Six personnages en quête d'agapes, dont trois messieurs respectables liés par un trafic d'héroïne. Le couple Sénéchal (Stéphane Audran et Jean-Pierre Cassel), Thévenot (Paul Frankeur) accompagné de son épouse (Delphine Seyrig) et sa belle-sœur (Bulle Ogier), et enfin don Acosta (Fernando Rey), ambassadeur de la république de Miranda. Les repas du groupe sont toujours interrompus : ce n'est pas le bon jour, ou encore le patron du restaurant vient de mourir et son cadavre repose dans la cuisine... sans parler des hôtes qui s'éclipsent pour aller faire l'amour dans le jardin ou de l'intrusion d'un groupe de militaires emmenés par un colonel (Claude Piéplu). Ce dernier les invite à dîner mais ils se retrouvent sur un plateau de théâtre, car ce n'était qu'un rêve. Autre rêve : le colonel dit ce qu'il pense de Miranda, effroyable dictature dans le syle du Paraguay de l'époque, à don Acosta qui l'abat. Entre deux repas ratés ou deux rêves, les six protagonistes avancent d'un pas vif sur la route, comme s'ils avaient un but, mais lequel ?

N'oublions ni le brigadier sanglant (Pierre Maguelon) ni l'évêque (Julien Bertheau) qui s'est institué jardinier bénévole des Sénéchal. Appelé au chevet d'un mourant (Georges Douking) qui confesse avoir tué les parents du prélat, ce dernier l'assassine après lui avoir donné l'absolution. Ce chef d'œuvre a donné lieu à une sorte de suite dans le même style : *Le fantôme de la Liberté* (p. 611).

Lumière d'été Jean Grémillon, France, 1943, 110 mn

Quelque part dans les Alpes du Sud. Un hôtel dirigé par Cricri (Madeleine Renaud) non loin du château de Patrice (Paul Bernard), son amant qui s'est lassé d'elle. Arrivent Michèle (Madeleine Robinson) et son compagnon Roland (Pierre Brasseur), peintre alcoolique et raté. convoitant Michèle, Patrice invite le couple à résider chez lui : Roland est supposé décorer la grand-salle du château, ce qu'il fera en la repeignant tout en blanc avec un petit tableau caché dans un placard ! Pour conquérir Michèle, Patrice donne un (trop) somptueux bal masqué au terme duquel Roland, saoul comme d'habitude, emmène son monde en voiture, histoire d'avoir un accident dont il est la seule victime.

En contrepoint de ce monde décadent, celui du barrage voisin (en fait celui de l'Aigle, en Corrèze), servi par de magnifiques images ; c'est là que travaille Julien (Georges Marchal), un ingénieur dont s'éprend finalement Michèle. Patrice, qui avait autrefois tué son épouse dans un "accident de chasse", tente d'abattre le jeune homme ; désarmé et cerné par les ouvriers, il tombe dans le ravin.

Le film, plus attachant que réussi, souffre d'un manque d'homogénéité, notamment à cause du personnage de Roland ; inspiré d'Yves Tanguy, l'"énergumène" a été soigné par le dialogue de Jacques Prévert qui avait été son grand ami : "Le génie de la Bastille, il a pas de talent mais il s'en fout, il a du génie". Le couple Michèle/Julien peut être vu comme l'exaltation du renouveau, thème commun à la Résistance et à la Révolution Nationale. Excellents seconds rôles : Marcel Lévesque, Jane Marken, Léonce Corne, Charles Blavette et Raymond Aimos.

The most dangerous game *Les chasses du comte Zaroff*, Irving Pichel & Ernest B. Schoedsack, USA, 1932, 63 mn

Ce film fulgurant n'a pas pris une ride. Il est dominé par la prestation de Leslie Banks en Zaroff, un Russe émigré qui pratique la chasse. Ayant essayé toutes les armes, c'est le choix du gibier qui l'intéresse, le plus intéressant et le plus dangereux étant l'être humain qu'il attire dans son île en provoquant des naufrages avant de lui proposer une "partie d'échecs en plein air". C'est ainsi qu'il lâche dans la nature un couple (Joel McCrea et Faye Wray) avant de les poursuivre pour tuer l'homme et faire valoir ses droits de guerrier sur la femme.

Cette chasse à l'homme est un grand moment de cinéma, sans le côté souvent répétitif de l'exercice. Zaroff, filmé au pas de course et costumé style Chemise Noire, avec arc et carquois puis fusil, assisté de molosses sortis d'une sorte de chenil infernal, crève l'écran de son regard halluciné. Le dernier plan qui le montre mortellement blessé, essayant de décocher une flèche au couple qui s'éloigne en bateau, clôt superbement cette œuvre profondément onirique.

Wray reviendra dans *King Kong* (p. 1142), autre film RKO de Schoedsack.

Tanguy Étienne Chatiliez, France, 2001, 105 mn

Tanguy (Éric Berger) est un post-maturé, né 13 jours après terme : il ne voulait pas quitter un endroit où il était bien. Ce qui explique pourquoi, à 28 ans, il vit toujours chez ses parents (Sabine Azéma et André Dussollier), lesquels essaient de le faire déguerpir. En vain car le Pékinois – c'est ainsi que le surnomme la grand-mère (Hélène Duc) – s'incrute. Chargé de cours à Langues O', il a toujours un proverbe chinois en réserve pour contrer les offensives ; pire, quand son père exaspéré le chasse, il intente un procès et le gagne. Les parents ont alors l'idée de renvoyer la balle : ils l'obligent à dormir dans une chambre d'enfant et Maman va assister aux cours du rejeton. . . qui finit par jeter l'éponge pour aller vivre à Pékin. C'est alors la grand-mère qui s'incrute à la place de Tanguy.

Terminus Paradis Lucian Pintilie, Roumanie, 1998, 96 mn

Alors qu'il venait de rencontrer Norica (Dorina Chiriac), Mitu (Costel Cas-caval) est appelé au service militaire. Tête brûlée, il démolit avec son tank la guinguette où travaille la belle que son patron, Gili, veut épouser. Envoyé dans la "serpenterie", un camp disciplinaire où sévit le capitaine Burci (Razvan Vasilescu), il s'en évade pour tuer Gili et entamer une cavale avec Norica.

En arrière-plan, les compromissions du régime communiste ou de ce qui l'a remplacé. Dix ans auparavant, Mitu n'était pas parti "faire fortune" aux États-Unis car cela aurait gêné la carrière d'un père ministrable (Victor Rebengiuc) ; c'est ainsi qu'il est devenu porcher et ne fait plus la différence entre hommes et cochons. Quand Mitu est encerclé par une unité d'élite, le tireur en profite pour abattre du même coup le colonel venu parlementer avec lui.

War and peace *Guerre et paix*, King Vidor, USA, 1956, 208 mn

Rien ne manque à cette superproduction tournée en Italie. Mais les hommes ont beau danser à la cosaque, briser les verres et se signer de droite à gauche, on ne se croit jamais en Russie. Mel Ferrer est particulièrement catastrophique en prince Andreï compassé ; Henry Fonda s'en tire un peu mieux dans le rôle de Pierre Bezoukhov, notamment durant la séquence de la bataille de la Moskova (= Borodino), mais il n'a pas le physique maladroit que Sergueï Bondartchouk avait su exploiter dans sa version (p. 1263) du chef-d'œuvre de Tolstoï. Seule Audrey Hepburn, papillonnante et émouvante Natacha, arrive à animer par moments ce film qui n'est guère qu'une suite d'épisodes sommairement expédiés.

Les scènes de guerre, notamment la retraite de Russie et le passage de la Berezina dû à Mario Soldati, sont par contre réussies. Et Herbert Lom en Napoléon, tout comme Oskar Homolka en Koutouzov, excellents.

Ashani sanket *Tonnerres lointains*, Satyajit Ray, Inde, 1973, 97 mn

Chakravarti (Soumitra Chatterjee) est un petit privilégié : seul Brahmane du village, il se fait appeler "Pandit" et peut facilement gagner de l'argent en récitant des prières en sanskrit ou en faisant le maître d'école. Un jour, déboule un pique-assiette, membre de la même caste venu d'un village voisin où il y a sept familles brahmanes : il meurt de faim car le riz se fait rare depuis que Singapour, puis la Birmanie voisine, sont tombés. La pénurie touche tout le monde et même si les Brahmanes restent un peu privilégiés, l'épouse de Chakravarti travaille au décor-tiquage du riz, solution qui ne dure qu'un temps. Alors que des avions passent dans le ciel, les femmes vont déterrer des tubercules d'igname et, pour du riz, une voisine affamée se donne à un individu au visage à moitié brûlé avant de partir "pour la ville". Une hors-caste (des corroyeurs) rentre au village et meurt, faute de trouver la force de porter la nourriture à sa bouche. L'horreur avance avec le choléra et la famine ; le pique-assiette du début apparaît à l'horizon avec une famille nombreuse qui se transforme en multitude, celle des victimes d'un "fléau causé par les hommes" qui tua cinq millions de personnes au Bengale en 1943.

The incredible shrinking man *L'homme qui rétrécit*, Jack Arnold, USA, 1957, 78 mn

Suite à une contamination nucléaire, un homme se met à rapetisser. Ses habits deviennent trop grands, puis ce sont les meubles ; il se lie d'amitié avec une naine qui devient elle aussi trop grande pour lui, puis s'installe dans une maison de poupée d'où il est délogé par le chat de la maison. Son épouse le croit mort, mangé par le félin, alors qu'il est tombé dans la cave. Un nouvel univers s'offre à lui dans le sous-sol.

Trouvant abri dans une boîte d'allumettes, il doit faire de l'alpinisme pour atteindre un reste de gâteau gardé par une araignée géante ; une banale fuite de chaudière prend des allures de raz-de-marée.

Classique de la science-fiction, d'après Richard Matheson : un simple changement d'échelle confère une dimension fantastique aux objets les plus banals.

Seven men from now *Sept hommes à abattre*, Bud Boetticher, USA, 1956, 75 mn

Premier western de Boetticher avec Randolph Scott dans le rôle d'un shérif obsédé par l'idée de vengeance ; sa femme a été tuée lors d'un hold up. Une fois les coupables liquidés, il doit encore affronter un aventurier (Lee Marvin) qui voulait s'approprier le butin. Tout à son deuil, il ne semble cependant pas complètement indifférent aux avances d'une belle veuve (Gail Russell). Les Alabama Hills servent de décor aux combats finaux.

Kuroi kawa *Rivière noire*, Masaki Kobayashi, Japon, 1957, 110 mn

Shizuko (Ineko Arima), serveuse de restaurant, est attirée dans un piège par le yakuza Jo (Tatsuya Nakadai) qui la sauve d'une agression qu'il avait lui-même mise en scène ; il en fait sa maîtresse non sans l'avoir un peu bousculée au départ. Jo, jaloux de l'étudiant Nishida (Fumio Watanabe) que Shizuko lui préfère visiblement, invite ce dernier à une fête d'anniversaire très arrosée où alternent bagarres et menaces, puis part au bras de Shizuko faire une promenade, complètement bourré : elle en profite pour le précipiter sous un camion.

La toile de fond est violemment politique. Nishida habite une "maison longue" (nagaya), baraquement vétuste où le coréen communiste Kim (Seiji Miyaguchi) tente de mobiliser les locataires pour résister à la propriétaire (Isuzu Yamada enlaidie par des fausses dents). Cette dernière, qui veut tout démolir pour construire un Love Hotel, arrivera à ses fins avec l'aide musclée de Jo et sa bande.

Ce film dénonce implicitement la corruption liée à la présence américaine, ce que souligne d'ailleurs le commentaire musical jazzy et la proximité de la base aéronavale d'Atsugi. Accumulation de symboles : quand Jo est écrasé par un camion US, l'ombrelle blanche de Shizuko se détache, oubliée dans la nuit, à côté de son cadavre. Jo la lui avait subtilisée lorsqu'il l'avait "secourue" ; elle est comme la métaphore de la virginité et de l'innocence à jamais perdues.

Un personnage à qui l'on demande son nom répond "Godzilla", ce qui illustre le succès de ce film anti-nucléaire (p. 1116) et donc un peu anti-américain.

L'horloger de Saint-Paul Bertrand Tavernier, France, 1974, 105 mn

C'est d'abord l'histoire touchante du rapprochement de Michel (Philippe Noiret) avec son fils accusé de meurtre. Bien que ce dernier ait choisi un système de défense absurde – il cache ses motivations pour ne pas révéler que sa fiancée (Christine Pascal) a été violée – son père lui manifeste une totale solidarité.

C'est aussi un dépliant touristique sur la ville de Lyon : le roman de Simenon y a été délocalisé par des scénaristes mis au piquet par la Nouvelle Vague, Aurenche et Bost. L'horloger sympathise avec le commissaire de police (Jean Rochefort) qu'il rencontre dans des lieux typiques : parc de la Tête d'Or, Croix-Rousse, etc. ; Saint-Paul (à ne pas confondre avec la prison de la fin, sise près de Perrache), où Michel a sa boutique, est un quartier près des quais de Saône.

C'est enfin un film politique. La victime, qui conservait un croustillant poème de Claudel *Saint Michel Archange, patron des parachutistes du corps expéditionnaire d'Indochine*, était vigile d'usine, membre du SAC ou des CDR, voire de la CFT, sigles de sinistre mémoire. On voit aussi deux nervis démolir la vitrine de Michel à coup de boules de pétanque. "On étouffe dans ce pays" sanglote Antoine (Jacques Denis), un ami de Michel, résumant ainsi les années Pompidou.

Ordet Carl Theodor Dreyer, Danemark, 1955, 126 mn

Que dire du chef-d'œuvre de Dreyer ? Que la lenteur, le resserrement, l'austérité de la mise en scène créent une intense émotion qui culmine lors de la résurrection finale d'Inger (Birgitte Federspiel), morte en couches. Préparée par l'étrange diction de Joannes (Preben Lendorff Rye), le fils fou qui voit passer l'homme portant la faux ou le sablier et obtient de Jésus le mot (ordet) qui fait revenir les morts.

Il est beaucoup question de Foi : le patriarche Borgen, sorte de Claudel protestant, va au Ciel en pullman, alors que le tailleur, plus peuple, tient des réunions de style évangéliste dans son arrière-boutique. Quant au pasteur, c'est un bureaucrate luthérien, bien plus éloigné de Dieu que le médecin agnostique. Comme le dit Joannes : "– Pourquoi, parmi les croyants, n'y en a-t-il-aucun qui croie ?".

Tout est blanc à l'intérieur de la ferme cossue des Borgen. À l'extérieur, les dunes du Jutland battues par le vent d'Ouest qui ne cesse de souffler.

Scarface Brian De Palma, USA, 1983, 170 mn

Remake sanguinolent du célèbre film de 1932 (p. 422) que le scénario suit d'assez loin. Dans le rôle-titre, Al Pacino qui était plus convaincant dans *Le parrain* (pp. 461, 462). Michelle Pfeiffer est plutôt absente ; seul Steven Bauer, qui joue le Guino de service, tire son épingle du jeu. Après une interminable fusillade où le nouveau Scarface vient presque à bout à lui seul de l'armée bolivienne, le film se réfère, comme son modèle, sur *THE WORLD IS YOURS*.

L'original, aux trouvailles de mise en scène devenues classiques, nous montrait des comparses d'une réjouissante bêtise : tout ça a disparu ici, sans doute massacré par la tronçonneuse des trafiquants colombiens.

Solo Jean-Pierre Mocky, France, 1970, 83 mn

Mai 1968 d'après Mocky. Des jeunes gens idéalistes s'emploient à débarrasser le monde de tous ses vieux partouzeurs ; ils seront secondés par un voleur de bijoux un peu donneur de leçons (le réalisateur, qui d'autre ?).

Quelques passages sonnent juste, comme la tirade de la jeune révolutionnaire (Anne Deleuze) qui ne veut pas rentrer dans le rang ou l'évocation de l'atmosphère de l'époque, son obsession anti-gauchiste et ses lessives qui lavent plus propre. L'atmosphère de désespoir romantique, qu'on retrouvera dans *L'albatros* (p. 406), est gâchée par un style affreusement bricolé : les orgies semblent tournées dans un EHPAD et le restaurant chic est situé face aux entrepôts de Tolbiac.

Avec Henri Poirier, Christian Duvaléix, Rudy Lenoir, René-Jean Chauffard, Marcel Pérès et Dominique Zardi. Musique de Georges Moustaki.

The Palm Beach story Preston Sturges, USA, 1942, 84 mn

Screwball comedy. Gerry (Claudette Colbert) et Tom (Joel McCrea) sont heureusement mariés mais sans le sou. Gerry prend alors une héroïque décision : elle va divorcer pour épouser un riche, de façon à pouvoir financer l'aéroport futuriste dont Tom a conçu les plans. Elle prend donc le train pour la Floride à la recherche de l'oiseau rare et se trouve mêlée à un club de chasseurs passablement éméchés, "The ale and quail club", joués par William Desmarest, Jimmy Conlin, Robert Greig, Chester Conklin... Elle fait aussi la connaissance de J. D. Hackensacker III (le chanteur Rudy Vallee), un milliardaire qui l'emmène à Palm Beach et compte bien l'épouser. Déboule alors Tom que Gerry tente de faire passer pour son frère et qui séduit la sœur (Mary Astor) du magnat. Le mensonge, trop lourd à porter, pousse Tom et Gerry à avouer la supercherie à leurs hôtes. Dénouement à la Tex Avery (*Screwball squirrel*, 1944), ils ont chacun un jumeau ou une jumelle de substitution, ce qui permet de satisfaire frère et sœur.

Le générique est mémorable. Sur fond de montage accéléré, nous voyons les préparatifs de la noce de Gerry et Tom ; une porte vitrée se referme sur laquelle on peut lire "And they lived happily ever after... ", suivie d'une seconde porte "Or did they?". Mention spéciale pour le drôlatique Sig Arno.

Morgan, a suitable case for treatment Karel Reisz, Grande-Bretagne, 1966, 97 mn

Morgan (David Warner) est un original trotskiste qui ne jure que par *King Kong* (p. 1142) et *Tarzan* (p. 1753). Il faut le voir au cimetière de Highgate devant le tombeau de Karl Marx se frapper la poitrine comme un gorille. Le problème de ce déséquilibré est qu'il reste amoureux fou de la riche Leonie (Vanessa Redgrave) qui vient de divorcer de ce mari peu fréquentable. Elle prévoit de se remarier avec un snobissime premier de cordée (Robert Stephens).

Morgan nous est présenté sous un jour éminemment sympathique, en gommant tout ce qu'une telle personnalité peut avoir de pénible. Leonie, pour ce qu'on saisit du personnage, le trouve rafraîchissant par rapport au milieu puant dont elle est issue mais il en fait trop. Et que dire de sa famille ? La mère, une vieille communiste, tient un snack sordide.

Le film, au style daté – accélérés ou images figées – est traversé de gags extravagants : la bombe sous le lit où s'assoit la mère de Leonie, l'interruption du remariage par un Morgan-singe qui ne peut plus se séparer de son déguisement comme l'Octave-ours de *La règle du jeu* (p. 1577). Dans le plan final, Leonie va rendre visite à son ex dans son asile d'aliénés ; quand elle s'éloigne après lui avoir annoncé que l'enfant qu'elle porte est de lui, la caméra prend du recul pour révéler la faucille et le marteau dont Morgan est en train d'orner la pelouse.

Sombre Philippe Grandrieux, France, 1998, 111 mn

Image de sexe : il lui lèche la chatte, elle crie mais parce qu'il la tue. Jean (Marc Barbé) est un assassin en série qui confond Eros et Thanatos, orgasme et agonie. Il rencontre Claire (Elina Löwensohn) avec laquelle il semble avoir une relation plus apaisée mais cela n'a qu'un temps. Dernières images, énigmatiques, des badauds du Tour de France le long d'une route de montagne.

Tout est dans le style. Mais alors que Maddin filme le cinéma, ce sont les émois que Grandrieux traque : la panique, le désarroi, le désir et peut-être un peu l'amour. Tout ça avec des images sombres, bouchées ; et aussi bougées, voire sautillantes, avant de se calmer en même temps que le protagoniste. Éblouissant.

Djentrymen *oudatchi* *Gentilshommes de fortune*, Alexandre Sery, URSS, 1971, 83 mn

À peine découvert en Asie Centrale par des archéologues, le casque en or d'Alexandre est subtilisé par trois voleurs qui sont arrêtés et incarcérés mais pas au même endroit ; le casque reste cependant introuvable. Trochkine (Evgunei Leonov), qui s'occupe ordinairement d'un jardin d'enfants, ressemble tellement à l'un des trois, Blanc, qu'on le persuade d'aller rejoindre les deux autres en prison avec pour mission de les faire parler. La Police organise alors une évasion dont profite aussi Alibabaïevitch (!), un pompiste qui coupait son essence avec de la pisse d'âne. Les quatre se retrouvent rapidement à Moscou et le naturel de Trochkine revient : il traite ses trois comparses, un peu idiots il est vrai, comme des enfants : "Va te laver les mains". Quand Blanc s'évade pour être repris avec le casque, la Police oublie de récupérer les trois autres et Trochkine part à leur poursuite pour s'occuper d'eux. Ce scénario hilarant est dû à Gueorgui Danielia.

Wanda Barbara Loden, USA, 1970, 102 mn

Incapable de s'occuper de ses enfants, Wanda arrive en retard à son audience de divorce avec ses bigoudis sur la tête. Livrée à elle-même, elle va traîner dans les bars, prête à passer la nuit avec celui qui lui paiera à boire avant de la jeter comme un Kleenex au petit matin. Sa vie s'éclaire quand elle s'attache à "M. Dennis" (Michael Higgins), un voleur grisonnant, culotté et un peu brutal qui lui dit qu'elle est moche mais la pousse à soigner un peu son apparence. À l'aide d'une bombe à retardement factice, le bandit tente de dévaliser une banque mais est abattu. Wanda reprend sa vie de femme facile qu'on ramasse dans les bars. "I am no good" avait-elle dit à Dennis.

Le 16mm cradingue s'accorde tout à fait au personnage peu reluisant que campe la réalisatrice trop tôt disparue dont c'est l'unique et remarquable film.

Uccello dalle piume di cristallo (l') *L'oiseau au plumage de cristal*, Dario Argento, Italie, 1970, 92 mn

C'est un giallo, i.e., une enquête extravagante menée par des amateurs. Le jeune Américain Sam (Tony Musante) a été témoin d'une tentative de meurtre et n'aura de cesse que de retrouver le, ou plutôt la criminelle qui s'avère être la prétendue victime : dénouement dans une galerie d'art. Fausses pistes et séquences sanguinaires ; au centre, une version naïve des *Chasseurs dans la neige* représentant un crime. D'où une réjouissante visite au peintre Consalvi (Mario Adorf) qui vit enfermé – il a muré sa porte et on entre par la fenêtre – avec des chats qu'il élève pour les manger sans informer Sam de cette tradition italienne quand il l'invite à partager son repas. Petit rôle pour le patibulaire Reggie Nalder.

L'histoire d'Adèle H. François Truffaut, France, 1975, 94 mn

Le destin tragique de la sœur cadette de Léopoldine, Adèle (Isabelle Adjani) atteinte d'érotomanie : elle poursuit de ses assiduités le lieutenant anglais Pinson (Bruce Robinson) qui ne veut pas entendre parler de mariage avec la fille un peu givrée du trop célèbre exilé de Guernesey. Nous suivons Adèle depuis Halifax, alors qu'elle s'humilie en offrant putes et argent à celui qu'elle "aime", jusqu'aux Barbades où, devenue une sorte de clocharde, elle ne le reconnaît même plus. Elle avait auparavant empoisonné la vie du lieutenant et berné le grand Victor en lui annonçant son mariage, d'où un écho dans la gazette de Guernesey.

Cette excellente description d'un délire pseudo-amoureux dont l'objet, le veule Pinson, n'a finalement aucune importance est trop académique, trop glacée pour nous émouvoir comme saura le faire *Dites-lui que je l'aime* (p. 175) de Claude Miller. La bande sonore, extraite de musiques de Maurice Jaubert, est comme plaquée sur le film. La chambre de Pinson porte le numéro 813 (cf. p. 3).

The diary of a chambermaid *Le journal d'une femme de chambre*, Jean Renoir, USA, 1946, 83 mn

Trahison informelle, pourtant signée Jean Renoir, du chef-d'œuvre d'Octave Mirbeau, avec Paulette Goddard dans le rôle de Céleste. Le scénario a inventé de toutes pièces un fils (Hurd Hatfield) dans le lit duquel Mme Lanlaire (Judith Anderson) veut faire tomber Céleste qui évite le piège et se fait épouser ! Seul le personnage de Joseph (Francis Lederer), sinistre à souhait, est bien rendu ; comme il n'est pas question de lui faire violer une petite fille, il se contente d'occire le voisin, le sautillant capitaine Mauger (Burgess Meredith).

La dimension de satire sociale a quasiment disparu : Céleste apparaît plutôt comme une sorte de cousine pauvre. La version Buñuel (p. 157) est bien meilleure.

Winstanley Kevin Brownlow, Grande-Bretagne, 1975, 92 mn

1649. Gerrard Winstanley (Miles Halliwell), chrétien communisant, organise des "Bêcheux" (diggers) qui squattent les terres non utilisées. Ils indisposent les propriétaires petits et grands qui, emmenés par un pasteur particulièrement virulent, s'acharnent contre eux. À cause de leur engagement aux côtés de Cromwell, les Bêcheux ont droit à une certaine mansuétude de la part du général Fairfax, mais tout ça n'a qu'un temps et l'expérience utopique tourne court.

Noir et blanc austère avec textes de Winstanley en voix off et dispositif minimaliste : la plupart des scènes sont tournées dans une nature sauvage et la reconstitution se limite aux chapeaux des personnages, souvent saisis en gros plan. Cette production un peu fauchée parvient cependant à restituer l'atmosphère de l'époque. Et sa fébrilité, un peu comme *Les Camisards* (p. 1134) de René Allio.

L'illusionniste Sylvain Chomet, France, 2010, 80 mn

D'après un scénario de Jacques Tati, ce dessin animé met en scène un prestidigitateur du nom de Tatischeff qui, en 1959, se trouve ringardisé par la montée du Rock 'n' Roll. Ayant perdu sa place dans un music hall parisien, il s'exile à Londres, puis en Écosse pour se fixer temporairement à Édimbourg où il partage (chastement) une chambre avec la jeune Alice, laquelle lui préfère un homme plus jeune ; Tatischeff s'éclipse en laissant une note "Magicians do not exist".

L'illusionniste a l'état-civil et les traits de Jacques Tati ; et même plus, son allure et sa démarche si particulières. Le film vaut avant tout pour l'atmosphère délicatement nostalgique d'une splendide Edimbourg saisie dans un quasi-permanent crépuscule baigné par la pluie.

Les socquettes et les gants blancs d'Alice renvoient à Betty Schneider dans *Mon oncle* (p. 21) dont on voit d'ailleurs un extrait. Dialogues inaudibles.

Decision at Sundown Bud Boetticher, USA, 1957, 77 mn

Accompagné de son fidèle Sam (Noah Beery Jr.), Allison (Randolph Scott) interrompt la cérémonie de mariage du potentat local Kimbrough (John Carroll) qu'il accuse d'être une crapule : alors qu'il était parti à la guerre, celui-ci lui avait pris sa femme, laquelle avait fini par se suicider juste avant son retour. Après des échanges de coups de feu et la mort de Sam, le film se conclut par le départ de Kimbrough que la population supportait difficilement. Également sur une vérité qu'Allison se refuse à entendre : on ne lui avait rien volé car son épouse était d'une légèreté notoire. C'est complètement saoul qu'il quitte à son tour Sundown.

Les westerns Boetticher/Scott mettent souvent en scène un cow-boy obsédé par la vengeance. Jusqu'à l'aveuglement dans celui-ci. Avec Ray Teal.

Holy matrimony John Stahl, USA, 1943, 84 mn

1905. Priam Farll (Monty Wooley), un peintre à la Gauguin qui vit en Océanie depuis trente ans, reçoit la nouvelle de son ennoblissement. À son corps défendant, il se rend à Londres où son valet Leek qui l'accompagne meurt subitement. Farll y voit l'occasion d'échapper aux mondanités en se faisant passer pour Leek qu'on enterre à sa place à Westminster. Le valet ayant auparavant noué un contact épistolaire avec une veuve, Alice (Gracie Fields), c'est tout naturellement que Leek/Farll l'épouse sur l'air de *Oh Genevieve*. Le couple connaîtra quelques ennuis, frôlant le scandale de bigamie quand la femme (Una O'Connor) du vrai Leek, qui ne se sait pas veuve, se manifeste. Et surtout quand, pour faire bouillir la marmite, Alice brade les toiles sans grande valeur peintes par "Leek", faisant la fortune d'un marchand d'art avisé (Laird Cregar), bien embarrassé quand on s'aperçoit que lesdites toiles sont peintes par un mort. D'où un procès pour déterminer l'identité de Leek/Farll, lequel, têtu, ne fait aucun effort pour aider la Justice. Mais l'autoritaire Alice montre en public les marques de naissance du peintre. Avant d'aller vivre avec lui dans les mers du Sud.

Gros titres de la Presse : UN VALET ENTERRÉ À L'ABBAYE.

The last run *Les complices de la dernière chance*, Richard Fleischer, USA, 1971, 95 mn

La sempiternelle histoire du "dernier coup" qui se termine mal. Ici, le gangster Harry (George C. Scott) rangé des voitures – c'est le cas de le dire – quitte le Portugal pour l'Andalousie où il apporte son aide à l'évasion du détenu Paul (Tony Musante) avec lequel il est censé faire un hold up. Les commanditaires ne veulent en fait que se débarrasser de Paul, mêlé à un obscur complot de l'OAS. Poursuites et échanges de coups de feu se soldent par le départ de Paul et de sa compagne Claudie (Trish Van Devere) sur le bateau de Harry, lequel est laissé mort sur une plage : "He was dead for years" commente le peu amène Paul.

Magnifiques paysages ibériques pour un petit film nerveux commencé par John Huston et dominé par la nostalgie de la jeunesse. Le vieillissant Harry, que Paul appelle "tonton", espérait, sans vraiment y croire, gagner le cœur de Claudie.

¡ **Que viva Mexico!** Sergueï Eisenstein, Mexique, 1931, 84 mn

Cette reconstitution donne une idée du projet d'Eisenstein qui se voulait un hymne au Mexique, entre tradition indienne précolombienne et révolution de 1910. On retiendra surtout une longue séquence (30 mn) montrant la répression d'une révolte de peones au temps de Porfirio Díaz. Plastique magnifique, avec des chapeaux semblables aux feuilles de maguey.

The remains of the day *Les vestiges du jour*, James Ivory, Grande-Bretagne, 1993, 134 mn

D'après Kazuo Ishiguro, le film reforme le couple de *Howards End* (p. 248) pour raconter l'histoire d'un amour raté : Miss Kenton (Emma Thompson) en pince pour le majordome Stevens (Anthony Hopkins), lequel est tellement coincé dans son snobisme – comme tous ces larbins de luxe, il est une caricature de ses maîtres – mâtiné de timidité qu'il se refuse à répondre aux avances de la jeune femme. Laquelle, en désespoir de cause, quitte le château pour faire un mariage de raison. Vingt ans après, ils se revoient mais il est trop tard.

Stevens est un gros con pathétique, mais que dissimule-t-il derrière son impassibilité ? Le vide cache peut-être le vide. Une faille dans son flegme pourtant quand il casse une bouteille après que Miss Kenton lui a annoncé son mariage. Et les retrouvailles dans une station balnéaire de l'Ouest, ces mains qui s'étreignent sous la pluie alors qu'ils se quittent le soir tombé, sont bouleversantes.

Le château est celui de Lord Darlington (James Fox), membre du *Cliveden set*, "diplomates amateurs" emmenés par Lord Halifax qui s'ingénierent à bloquer l'action de l'Europe pour laisser les mains libres à Hitler. D'où des réunions internationales pour le réarmement de l'Allemagne dont les participants finiront par arriver en chemise noire ; comme tous les bons nazis, ils sont végétariens. Réticents à l'"apaisement", un Français (Michael Lonsdale), un Américain (Christopher Reeve) et le filleul du Lord (Hugh Grant) qui mourra à la guerre.

Qu'en pense donc Stevens ? Rien, car il est trop occupé pour écouter. Quand un infect invité du château l'interroge à coups de "My good fellow" sur des enjeux internationaux très pointus, il avoue n'avoir aucune opinion, confirmant ainsi l'ineptie du suffrage universel. Vingt ans plus tard, quand il est amené à parler de son maître décédé, il commence par le renier – "Je ne l'ai pas connu" – pour finalement avouer et le défendre – "C'était un homme très bon".

Unfaithfully yours *Infidèlement vôtre*, Preston Sturges, USA, 1948, 101 mn

Sir Alfred (Rex Harrison), célèbre musicien anglais, est convaincu que son épouse américaine Daphne (Linda Darnell) le trompe avec son secrétaire, le bel-lâtre Tony (Kurt Kreuger). Tout en dirigeant son orchestre, il échafaude plusieurs plans pour se venger de l'infidèle. Le premier de ceux-ci repose sur l'enregistrement d'un disque qui peut passer pour l'appel au secours de Daphne tuée par Tony. Mais la mise en œuvre se révèle délicate et le complot s'envase. Tout comme le film d'ailleurs, Sturges n'étant vraiment pas doué pour le *slapstick* : le héros est incapable d'utiliser l'enregistreur – pourtant censé marcher tout seul ou presque – au terme d'une pénible séquence où il escalade des chaises cannées, histoire de passer le pied à travers. Avec Lionel Stander et Rudy Vallee.

Balanta *Le chêne*, Lucian Pintilie, Roumanie, 1992, 100 mn

La Roumanie de Ceaușescu. Après la mort de son père, une huile du Parti, une jeune femme (Maia Morgenstern) prend un poste d'institutrice dans la cité de Copșa Mică. Elle se fait violer en arrivant puis rencontre le chirurgien anti-conformiste Mitica (Razvan Vasilescu) avec lequel elle entame une liaison.

Le film est une succession d'épisodes picaresques montrant la décomposition du régime. Manœuvres militaires intempestives, arbitraire policier et Securitate omniprésente. Titi, un patient décédé de Mitica, consignait des utopies sur un cahier bleu ; la Police politique cherche à mettre la main sur ce document qu'elle sait pourtant n'être qu'un tissu d'inepties. Quand Mitica ramène le corps de Titi pour être enterré dans son village, il est suivi par deux argousins dans une voiture munie d'une galerie : ils profitent de l'occasion pour faire quelques provisions à la campagne. Avec Victor Rebengiuc.

Family viewing Atom Egoyan, Canada, 1987, 86 mn

Van (Aidan Tierney), environ vingt ans, adore sa grand-mère maternelle Armen que son père a placée dans un hospice. Il y rencontre Aline (Arsinée Khanjian) dont la mère, une autre pensionnaire, décède bientôt. Il a alors l'idée d'un échange d'identité entre la vivante et la morte pour pouvoir s'occuper avec amour de son aïeule qu'il installe dans l'aile désaffectée d'un hôtel. Ce qui lui permet aussi de la soustraire à son père Stan (David Hemblen), un maniaque de la vidéo qui enregistre tout, même ses ébats avec Sandra (Gabrielle Rose), quitte à effacer les précieuses cassettes tournées durant l'enfance de Van. Lequel est par ailleurs l'amant de sa marâtre Sandra. . . Pour couronner le tout, la call-girl occasionnelle Aline est spécialiste de l'amour téléphonique : c'est ainsi qu'elle participe, sans jamais les avoir rencontrés, aux rapports sexuels entre Stan et Sandra.

Dispositif narratif extrêmement complexe pour un résultat touchant. Ces images vidéo qu'on efface évoquent la prégnance d'un passé à jamais révolu.

Nazarín Luis Buñuel, Mexique, 1959, 94 mn

D'après Antonio Pérez Galdós (cf. *Viridiana* et *Tristana*, pp. 1564, 867). Au temps de Porfirio Díaz, Nazarín (Francisco Rabal) est un saint gaffeur révérend par Andara (Rita Macedo), prostituée meurtrière, et Beatriz (Marga López), femme délaissée par son amant : elles lui attribuent un miracle. Les allures christiques de ce prêtre sont démenties par ses paroles – il a du mal à pardonner à celui qui le bat – et ses actes. Quand une femme lui offre, par pure compassion, un ananas pour la route, il commence par refuser comme si la bonté d'une inconnue le mettait mal à l'aise. Résumé de ce film "chrétien" : la religion, ça ne fonctionne pas.

Conte d'été Éric Rohmer, France, 1996, 114 mn

De passage à Dinard, Gaspard (Melvil Poupaud) s'embrouille dans ses flirts avec trois jeunes femmes, Margot (Amanda Langlet), Léna et Solène, auxquelles il promet séparément d'aller faire un tour à Ouessant. Fin des tergiversations lorsqu'il est subitement appelé à Nantes ; il se rend compte alors – mais est-ce bien sûr ? – qu'il aime Margot . . . qui n'est plus disponible.

C'est du Rohmer rohmérisant, autrement dit verbeux, trop écrit. Personne ne tient de tels discours, même si le talent de Poupaud arrive à faire passer ceux de Gaspard. Ça fonctionnerait mieux en alexandrins ou alors avec un peu d'humour : par exemple celui de *Versailles-Chantiers* (p. 482), autre histoire d'un indécis face à trois femmes. Compte tenu de ces restrictions, le film, réussi, arrive parfois à s'animer, notamment quand Gaspard se fait envoyer sur les roses par sa chère Léna ; c'est comme si une tempête se déchaînait soudainement sur une mer calme.

Cobra woman *Le signe du cobra*, Robert Siodmak, USA, 1944, 68 mn

Kitschissime film en couleurs, avec Maria Montez (épouse de Jean-Pierre Aumont et future mère de Tina) dans deux rôles, comme plus tard Olivia de Havilland dans *The dark mirror* (p. 1094). Elle est la gentille Tollea et la cruelle Naja, bien nommée puisque prêtresse du cobra sacré. Manipulée par l'horrible Martok, Naja voudrait sacrifier sa sœur. Mais le reptile restera sur sa faim et Tollea s'en sortira, aidée par le jeune Kado (Sabu) et Hava (Lon Chaney Jr.), le muet de cette île située on ne sait trop où. Infantile.

Zhantai *Platform*, Zhangke Jia, Chine, 2000, 148 mn

1980 à Fenyang (Shanxi) : une troupe de théâtre interprète des chansons à la gloire du Grand Timonier. La rengaine paillardes "Dans vingt ans tu auras huit femmes et douze marmots" provoque une séance d'autocritique, car elle fait fi de la politique de contrôle des naissances. Mais quelque chose est en train de changer puisqu'on annonce la réhabilitation du "Khrouchtchev chinois" Liu Shaoqi. Quatre ans plus tard, alors qu'on entend la chanson disco "Gengis Khan", la troupe, privatisée, part en tournée et deux de ses membres ont des ennuis en tant que "couple illégitime". Mais là encore les choses évoluent, comme en témoigne ce film d'éducation sexuelle que regardent les membres du désormais "Electric band", groupe de rock prétendument venu de Shenzhen (près de Hong Kong) qui sillonne le pays ; pour pouvoir se produire dans un village, les filles doivent passer à la casserole, celle du petit chef local. 1990, retrouvailles décevantes des protagonistes (Tao Zhao et Hongwei Wang) dans une ville en pleine mutation comme le reste de la Chine : "creuser, boucher, recréer, c'est ça Fenyang".

Lalka *La poupée*, Wojciech Has, Pologne, 1968, 152 mn

D'après Bolesław Prus. Dans la Pologne des années 1880, alors partie de l'empire russe, Wokulski (Mariusz Dmochowski), richissime commerçant et parvenu philanthrope, commet l'irréparable erreur de s'amouracher d'Izabela Łęcka (Beata Tyszkiewicz), fille d'un noble décaqué. Il rétablit la situation financière de l'incapable père Łęcki en achetant sa maison bien au-dessus de sa valeur. Il se montre tellement utile à cette famille arrogante que la belle consent finalement à l'épouser... tout en entretenant une liaison avec un prétendu cousin (Andrzej Łapicki) avec lequel elle communique en anglais pour ne pas être comprise de Wokulski. Ce dernier jette finalement l'éponge et prend congé de la Poupée au moyen d'un éloquent "Farewell Miss Isa", façon de dire qu'il comprend l'anglais. Désespéré, il liquide ses affaires et part au bout du monde.

La mise en scène baroque utilise d'étonnants plans-séquences où le réalisme semble masquer un arrière-plan fantastique qui s'épanouira dans le film suivant, lui aussi en couleurs, *La clepsydre* (p. 845).

Stage fright *Le grand alibi*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1950, 105 mn

Retour en Angleterre et, en apparence, aux *Trente neuf marches* (p. 1615) : la jeune comédienne Eve (Jane Wyman) aide l'innocent Jonathan (Richard Todd) à échapper à la Police (Michael Wilding). Avec l'assistance de son père, joué par le pittoresque Alastair Sim, elle cherche à confondre l'actrice Charlotte Inwood (Marlene Dietrich) qu'elle croit coupable. Le film culmine dans une scène de kermesse très british où la présumée criminelle se voit offrir une poupée ensanglantée par un enfant. Eve découvre sur le tard que Charlotte n'est que la complice du véritable assassin, Jonathan ; lequel trouve la mort sur un plateau de théâtre.

Erreur de dramaturgie (cf. *Saboteur*, p. 677), ce sont les méchants, Charlotte et Jonathan, qui ont peur. Pour espionner l'actrice, Eve soudoie sa camériste (Kay Walsh, excellente) et prend sa place, ce qui suppose un maquillage ingrat que Wyman sabotait en cachette pour ne pas paraître moins belle que Dietrich... un combat pourtant perdu d'avance.

Le film débute par un flash-back mensonger qui fut, au nom d'on ne sait trop quel principe, reproché à Hitchcock. Marlene chante *The laziest gal in town*.

Bestiaire Denis Côté, Canada, 2012, 72 mn

N'est pas Frederick Wiseman (cf. *Zoo*, p. 916) qui veut : ce documentaire sur un zoo québécois est fastidieux, notamment tout ce qui concerne les humains. Mais il réussit, grâce à des cadrages inattendus, d'étonnants gros plans d'animaux, festival de cornes, pattes, becs et ailes. Et d'yeux, dont ceux d'une autruche.

The Eiger sanction *La sanction*, Clint Eastwood, USA, 1975, 129 mn

Clint Eastwood incarne Hemlock (= ciguë), tueur à gages pour la CIA et improbable professeur d'histoire de l'art qui s'est offert une collection privée digne de l'ex Jeu de Paume avec l'argent de ses "sanctions" (= meurtres). Parmi ses victimes, un homosexuel (Jack Cassidy) qui fait ses coups... par derrière.

Comme dans *Secret agent* (p. 1049), la cible inconnue à abattre, en fait un vieil ami du héros (George Kennedy), se trouve dans une station alpine suisse. Mais elle est non identifiée, d'où de possibles méprises. Sans parler des inévitables manipulations des services secrets, tous pourris au cas où on ne le saurait pas.

Le seul intérêt du film réside dans les scènes de montagne : à l'entraînement, dans le parc national de Zion (Utah), puis sur les flancs vertigineux de l'Eiger.

The steel helmet *J'ai vécu l'enfer de Corée*, Samuel Fuller, USA, 1951, 84 mn

La guerre de Corée, vue à travers le sergent Zack (Gene Evans), un brutal-mais-il-en-faut-des-comme-ça. Il sait qu'on ne doit pas aller chercher les "dog tags" (identifications) sur les cadavres, souvent piégés par les "gooks" (chinois). Et n'hésite pas à abattre un prisonnier pour une remarque déplaisante ; il essaie de le ranimer car il aurait gagné une perm' en le ramenant vivant.

Avant d'être abattu par Zack, le sale Rouge avait tenté de corrompre un Noir en lui parlant de la ségrégation. Réponse très sage : "Ne brûlons pas les étapes, dans 50 ans on aura le droit de s'asseoir au milieu des bus, dans 100 ans à l'avant"... et dans 70, au temps de Trump ?

Question couleur locale, on apprend que l'hymne de la Corée du Sud se chantait sur le timbre d'*Auld lang syne*. Par contre, le Bouddha qui trône dans le temple n'est guère coréen avec son visage d'Occidental : sa laideur trahit le manque de moyens de cette production du studio Lippert de "Poverty Row".

Les glaneurs et la glaneuse Agnès Varda, France, 2000/2002, 141 mn

Documentaire en deux parties sur le glanage et sa variante, le grapillage, ainsi que diverses formes de récupération. Cela va de la nourriture sur les marchés aux pommes de terre mal calibrées qui finissent à la décharge. Ainsi cette patate en forme de cœur qui sert de symbole au film. Un film qui n'en manque pas, de cœur : portrait chaleureux d'une France de déclassés, mais aussi de marginaux qui ont décidé de vivre "autrement", sans parler des artistes qui ont fait du recyclage la base-même de leur activité.

Il y a aussi la glaneuse Agnès. Qui tient d'une main la caméra pour filmer l'autre envahie par des taches brunes : "J'ai l'impression que je suis une bête. C'est pire : je suis une bête que je ne connais pas."

Flamingo road *Boulevard des passions*, Michael Curtiz, USA, 1949, 94 mn

Dans la fictive Boldon, la serveuse de restaurant Lane (Joan Crawford) entame une liaison avec l'adjoint Fielding (Zachary Scott), contrecarrant ainsi les plans du shérif Titus (Sydney Greenstreet) qui veut en faire un sénateur. Lane perd son travail puis fait de la prison sous une accusation de racolage montée par Titus. Mais la jeune femme décroche le gros lot : l'influent politicien Dan (David Brian) l'épouse et l'installe dans le quartier huppé de Flamingo road.

Fielding, sénateur mal marié, sombre dans l'alcoolisme. Titus, qui le voyait gouverneur, décide de concourir à sa place et monte une campagne de calomnies contre Dan au moyen de témoignages obtenus par chantage. Il croit arriver à ses fins quand Fielding se suicide chez Lane : il insinue alors qu'elle était sa maîtresse mais est abattu par la jeune femme. . . de façon suffisamment accidentelle pour laisser présager un *happy end* à ce mélodrame superbement interprété, notamment par Greenstreet, plus monstrueux que jamais.

Macario Roberto Gavaldón, Mexique, 1960, 90 mn

D'après *La mort marraine* des frères Grimm, transposée par Traven dans le Mexique colonial. Le pauvre paysan Macario (Ignacio López Tarso) obtient de la Mort (Enrique Lucero) le pouvoir de guérison mais son succès lui vaut d'être persécuté par l'Inquisition. Avec la touchante Pina Pellicer dans le rôle de l'épouse.

The lady vanishes *Une femme disparaît*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1938, 96 mn

L'intrigue, située dans un train, est centrée sur la disparition d'une Anglaise (May Whitty) que personne sauf l'héroïne (Margaret Lockwood) ne semble avoir remarquée. Aidée d'un musicologue (Michael Redgrave), elle finira par libérer la vieille dame qui pourra rejoindre Londres porteuse d'un message secret.

Ce message n'est qu'un MacGuffin d'autant plus improbable qu'il est codé dans un thème musical qu'on peut fredonner ! Deux homosexuels cocasses, Charters et Caldicott (Basil Radford et Naunton Wayne) campent l'engeance la plus agaçante qui soit, non pas les sportifs mais leurs supporters – ici de cricket. Les scénaristes Sidney Gilliat et Frank Launder devaient réutiliser le couple Charters/Caldicott dans trois autres films, dont *Train de nuit pour Munich* (p. 1120).

Derrière le divertissement, on perçoit la menace totalitaire, incarnée par d'inquiétants personnages d'allure italo-allemande, dont Paul Lukas. L'antipathique Anglais joué par Cecil Parker renvoie aux pacifistes munichois.

Hitchcock, qui fait sa sempiternelle apparition à la toute fin, décidera rapidement de se montrer au début des films pour éviter de déconcentrer le spectateur.

Nagaya shinshiroku *Récit d'un propriétaire*, Yasujirō Ozu, Japon, 1947, 71 mn

À Tōkyō, dans le quartier de Tsukiji, la ruelle des “maisons longues” (nagaya) et la promiscuité de ses habitants. Un enfant y trouvé est recueilli ; Otane (Chōko Iida, excellente) s'énerve contre ce pisse-au-lit avant de se prendre d'affection pour lui au point de se faire tirer le portrait ensemble. Elle est bien dépitée lorsque le père de l'enfant (Eitarō Ozawa) vient le récupérer. Qu'à cela ne tienne, les orphelins ne manquent pas : ils se regroupent au parc d'Ueno près de la statue de Saigō (chef de la rébellion de 1877) flanqué de son chien.

Ce film qui clôt la première manière d'Ozu se situe, pour la dernière fois, dans un milieu populaire : le récit est attribué, non au propriétaire, mais au “gentleman” (Chishū Ryū) de la nagaya. Avec Mitsuko Yoshikawa, Takeshi Sakamoto, Reikichi Sakamura ; Ryū interprète une de ces ballades rythmées dont il avait le secret.

Le silence de la mer Jean-Pierre Melville, France, 1949, 87 mn

Touchante adaptation du célèbre roman publié en 1942 par les Éditions de Minuit, servie par l'austérité du propos et de la mise en scène. Il s'agit d'une dénonciation du nazisme à travers le personnage d'un officier allemand idéaliste (Howard Vernon) qui croit que cette guerre sera la “der des der” et que France et Allemagne marcheront désormais main dans la main. La plus grande partie du film consiste en de longs monologues de l'officier devant ses hôtes français dignes et muets, un vieil homme (Jean-Marie Robain) et sa nièce (Nicole Stéphane).

Anachronique référence au camp de Treblinka qui n'existait pas en 1941.

Kvinnodröm *Rêve de femmes*, Ingmar Bergman, Suède, 1955, 88 mn

Doris (Harriet Andersson) est un modèle un peu stupide. Abordée à Göteborg par Otto (Gunnar Björnstrand), un respectable consul, elle se laisse emmener au parc d'attractions, offrir une robe, des chaussures et un collier. Le champagne aidant, elle est à point pour la casserole... mais la fille du dragueur déboule en traitant son père de vieux radin et en humiliant Doris qui s'en va, comme Cendrillon, en abandonnant ses cadeaux et le séducteur confit dans sa lâcheté.

La photographe Susanne (Eva Dahlbeck) qui accompagne Doris vit une expérience similaire, en plus sordide. Son ex-amant Henrik (Ulf Palme) lui propose d'aller passer quelques jours avec lui à Oslo ; mais l'épouse intervient et révèle que Henrik dépend financièrement de son bon vouloir. L'amant s'éclipse la queue entre les jambes ; ce qui ne l'empêche pas d'écrire à Susanne, rentrée à Stockholm, pour confirmer son intention de la voir à Oslo. Elle déchire la lettre.

Veulerie des hommes, certes. Mais on se demande bien pourquoi ce jeu continue quand même à fonctionner.

Three ages Buster Keaton & Edward F. Cline, USA, 1923, 64 mn

Cette parodie d'*Intolérance* (p. 564) nous fait vivre la même histoire d'amour à trois époques différentes avec les mêmes acteurs : Buster Keaton et Wallace Beery se disputent la main de Margaret Leahy à l'Âge des cavernes, à l'époque romaine et au XX^e siècle. Le scénario est divisé en cinq épisodes : 1) Les parents de la jeune femme préfèrent Beery à Buster qui va consulter un augure ; 2) Buster essaie, en vain, de séduire une autre jeune femme ; 3) Buster, qui avait battu Beery en duel, est mis temporairement hors course ; 4) Buster enlève Leahy au moment de son mariage avec Beery ; 5) Ils vécurent heureux et eurent... douze enfants à l'Âge de pierre, cinq à l'époque romaine, un toutou en 1923.

Les épisodes anciens jouent sur l'anachronisme : la massue préhistorique sert à jouer au base ball, les cartes de visite sont gravées sur pierre et l'on emmène la promise en la tirant par les cheveux. Dans l'Antiquité romaine, Buster porte une sorte de bracelet-cadran solaire, le signe "no parking" est écrit en latin NON POSTUM EXIT et le char de course est tiré par des chiens, dont un de secours dans le coffre. Dans l'épisode contemporain, c'est la future belle-mère qui porte la culotte et somme les prétendants de montrer leur compte en banque, First National pour Beery, Last National pour Buster. Ce dernier va s'asseoir à la table d'une jeune femme qui se remaquille ; il se met à l'imiter en se faisant la barbe en public. Le premier (et très réussi) long-métrage de Keaton.

The unknown *L'inconnu*, Tod Browning, USA, 1927, 49 mn

Alonzo (Lon Chaney) est un artiste manchot qui se produit en lançant des couteaux ; il fait d'ailleurs bien d'autres choses avec ses pieds, fumer, boire un verre et même jouer de la guitare – mais on ne voit pas son pied gauche de trop près ! Quand il rentre dans sa roulotte, son acolyte Cojo (John George, 1,27m) le libère d'un corset qui dissimule des bras qu'il a toujours et une main gauche difforme. Ce subterfuge sert à détourner les soupçons de la Police qui recherche précisément un criminel au pouce dédoublé. La belle Nanon (Joan Crawford), fille du directeur du cirque, a un problème avec les hommes car elle n'aime pas leurs sales paluches qui ont tendance à s'égarer. Alonzo est donc le compagnon idéal, le problème étant ses bras qu'il ne saurait dissimuler dans l'intimité. Qu'à cela ne tienne, il se les fait couper pour de bon ! Mais découvre en revenant de la clinique que Nanon a surmonté sa phobie et qu'elle se prépare à épouser l'hercule Malabar (Norman Kerry). Alors que le fiancé se produit attaché à deux chevaux, Alonzo tente en vain de provoquer l'accident qui lui arracherait les bras.

Chef d'œuvre du muet en dépit – et surtout à cause – de son extravagance où Chaney trouve son rôle le plus délirant. On retrouvera le monde du cirque dans *Freaks* (p. 147) du même Browning.

Buta to gunkan *Cochons et cuirassés*, Shōhei Imamura, Japon, 1961, 108 mn

Les cuirassés renvoient aux navires d'une base américaine (Yokosuka) qui apporte une douteuse prospérité au voisinage. Les filles se prostituent quand elles ne sont pas carrément louées à de riches Américains par leur famille : c'est ce qu'il arrive à Haruko (Jitsuko Yoshimura). Les garçons sont yakuzas et se livrent à divers trafics, ici une cargaison de porcs. Le jeune Kinta (Hiroyuki Nagano) trempe dans toutes ces magouilles qu'il ne comprend qu'à moitié ; quand il apprend que la bande veut lui faire porter le chapeau pour un crime qu'il n'a pas commis, il s'empare d'une mitraillette et tire à l'aveuglette. Après s'être livré à un réjouissant lâcher de cochons dans les rues de la ville, il ira agoniser dans une cuvette de chiottes. Haruko, qui pensait s'en aller avec lui, part seule pour Kawasaki et croise en gare un troupeau de chair fraîche destinée aux marins US.

Le film est une sorte de contrepoint comique à *Kuroi kawa* (p. 685), autre film anti-américain. Mais Imamura ne persistera pas dans le tract politique.

Shutter Island Martin Scorsese, USA, 2010, 138 mn

1954. Accompagné de son adjoint Chuck (Mark Ruffalo), le policier Teddy Daniels (Leonardo DiCaprio) enquête sur une meurtrière internée dans un établissement psychiatrique situé sur une île. Mais tout se complique progressivement, devient confus à mesure que Teddy approfondit ses recherches. On finit par apprendre qu'il est en réalité un des pensionnaires de l'île et que, pour fuir une réalité intolérable – il a tué son épouse, une folle qui venait de noyer leurs trois enfants –, il a changé son nom d'Andrew Laeddis en son anagramme Teddy Daniels. Les médecins (Ben Kingsley, Max von Sydow) ont eu recours au subterfuge de l'enquête pour lui faire accepter son crime ; Andrew recouvre en effet ses souvenirs, mais un instant seulement avant de réintégrer sa carapace protectrice pour redevenir Teddy. C'est un peu l'histoire de *Mulholland Drive* (p. 40) ; mais le réalisateur a trop mis les points sur les i.

Panic in year zero *Panique année zéro*, Ray Milland, USA, 1962, 92 mn

Attaque atomique sur Los Angeles : Harry et Ann Baldwin (Ray Milland et Jean Hagen) ont, heureusement pour eux, déjà quitté la ville avec leurs deux enfants au moment de sa destruction. Ils rejoignent difficilement la zone montagneuse où ils avaient prévu de passer leurs vacances et doivent affronter divers dangers, dont un groupe de voyous qui viole la fille et blesse grièvement le fils. Puis l'Armée rétablit l'ordre alors qu'un armistice est signé au niveau mondial.

Harry fait passer sa famille avant tout : s'il n'y a plus d'autorité, est-ce que tout est permis ? Le retour à la normale, trop rapide, désamorce le débat.

The french connection II John Frankenheimer, USA, 1975, 114 mn

Suite et fin de *French connexion* (p. 534). “Popeye” Doyle (Gene Hackman) se rend à Marseille pour mettre un terme aux activités de Charnier (Fernando Rey). Ce dernier lui joue un mauvais tour en le kidnappant pour le bourrer d’héroïne ; après une douloureuse désintoxication, Popeye démantèle le laboratoire clandestin du trafiquant et l’abat alors qu’il quittait le Vieux-Port sur son yacht.

Le film est centré sur l’opposition entre Doyle et son collègue français (Bernard Fresson). Sans la moindre considération pour les “Frogs”, Popeye accumule les bavures, qu’il cause la mort d’un indic en le grillant ou qu’il aille, avec son bidon d’essence, incendier l’hôtel minable qui sert de repaire aux trafiquants. La scène de sevrage où il réclame des *Hershey bars* et, complètement bourré, n’en finit plus de déblatérer sur le baseball est le meilleur moment du film. Le décor marseillais nous rappelle la disparition de l’enseigne BAZE et des trolleys.

Napló gyermekeimnek *Journal intime*, Márta Mészáros, Hongrie, 1984, 102 mn

Film autobiographique sur le retour de l’orpheline Juli (Zsuzsa Czinkóczi) dans la Hongrie de 1947 : sa relation conflictuelle avec sa mère adoptive Magda (Anna Polony), une communiste rigide qui lui reproche de sécher les cours pour aller au cinéma – extraits de films stalinien – et la compréhension qu’elle trouve auprès de son “grand-père” (Pál Zolnay) et d’un voisin, l’ingénieur János (Jan Nowicki) qui est emprisonné on ne sait trop pourquoi. On apprend à la fin que, contrairement au père de Juli, sculpteur communiste exilé en URSS et disparu lors d’une purge, il n’a pas été exécuté.

Premier opus, sincère et touchant, d’une trilogie de “journaux intimes” (pp. 1818, 1821).

Mephisto István Szabó, Hongrie, 1981, 138 mn

Bien que très marqué à gauche, le grand acteur Höfgen (Klaus-Maria Brandauer, éblouissant) continue son activité sous le nazisme. On lui demande de ne plus céder au “bolchévisme culturel”, d’arrêter de “souiller sa race” et donc de larguer sa maîtresse métisse, etc. Il s’y prête à contre-cœur en se disant qu’il est plus utile à l’intérieur du système – en prenant la direction du Théâtre d’État prussien – qu’en exil. Mais c’est un lâche qui se ment à lui même. Dans un dernier plan symbolique, il est poursuivi par des projecteurs au centre d’un stade : “Que veulent-ils de moi ? Je ne suis qu’un acteur.”

Le personnage s’inspire de Gustaf Gründgens qui fut le mari de la fille de Thomas Mann, rebaptisée Barbara Bruckner et jouée par Krystyna Janda. À l’époque du film, le roman de Klaus Mann (1936) dont est tiré le scénario était interdit en Allemagne à la suite d’un procès intenté par les héritiers Gründgens.

It's a mad mad mad mad world *Un monde, fou, fou, fou, fou*, Stanley Kramer, USA, 1963, 161 mn

Un gangster victime d'un accident mortel révèle aux automobilistes venus le secourir la présence d'un magot de 350000 \$ dans un parc de la fictive Santa Rosita, à l'autre bout de la Californie. Les huit témoins se livrent alors à une course au trésor, usant de tous les moyens pour rejoindre la petite ville, de la bicyclette pour enfant au biplan. Divers parasites se joignent à la bande : ils sont finalement 14 dans le parc à s'activer autour du W formé par quatre palmiers plantés en biais, dont un Anglais (Terry-Thomas) et même le policier local Culpeper (Spencer Tracy) qui tente de doubler les autres. Ce beau monde termine à l'hôpital avec des fractures multiples et un procès en vue pour Culpeper.

Cette réjouissante débauche de *slapstick* fonctionne très bien à cause de son hénaurmité. Le rôle principal est sans conteste celui tenu par Ethel Merman, caricature du matriarcat américain que certains qualifient d'"old bag" ; difficile d'y déceler cependant la moindre misogynie car son fils (Dick Shawn) est une sorte de crétin et les autres hommes, que la course au dollar rend fous, peu reluisants. Petits rôles pour Buster Keaton et Zazu Pitts (son dernier).

The New World *Le Nouveau Monde*, Terrence Malick, USA, 2005, 172 mn

L'émouvante histoire de la princesse Pocahontas (Q'orianka Kilcher, 14 ans, d'ascendance Quechua par son père) et des deux hommes de sa courte vie (1595–1617), le capitaine Smith (Colin Farrell) et John Rolfe (Christian Bale) dont elle a un enfant. Un film contemplatif et un peu ennuyeux.

Ukikusa monogatari *Histoire d'herbes flottantes*, Yasujirō Ozu, Japon, 1934, 86 mn

Une troupe d'acteurs ambulants fait escale dans un village. C'est l'occasion pour leur chef Kihachi (Takeshi Sakamoto) de rendre visite à son ancienne flamme Otsune (Chōko Iida) qui a élevé leur fils Shinkichi (Kōji Mitsui). Lequel prend Kihachi pour un oncle et passe beaucoup de temps avec lui, notamment à la pêche où ils lancent leurs cannes de concert, plan qui sera repris dans *Il était un père* (p. 156). Vedette de la troupe, Otaka (Emiko Yagumo) prend ombrage des visites de son amant Kihachi à Otsune et charge sa collègue Otoki (Yoshiko Tsubouchi) de séduire Shinkichi. Les affaires de la compagnie vont si mal que Kihachi se résout à la dissoudre. Otsune lui demande alors de rester sur place ; après avoir assumé son statut de père auprès de Shinkichi, il décide de s'en aller reformer une nouvelle troupe d'"herbes flottantes" (*ukikusa*). Et repart avec Otaka qui s'est rabibochée avec lui ; dernier plan sur l'arrière du train qui s'éloigne. Seconde version, parlante et en couleurs, mais moins réussie : *Ukikusa* (p. 1074).

L'opéra de quat'sous Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1931, 102 mn

Londres. Le gangster Mackie (Albert Préjean) épouse Polly (Florelle) : noces dans un entrepôt avec des cadeaux de mariage volés – on n'a pas trouvé d'horloge. Le père de Polly est Peachum (Gaston Modot), le roi des mendiants ; cet "homme le plus pauvre de Londres" épris de respectabilité fait arrêter Mackie qui échappe à la potence grâce à Jenny (Margo Lion), une pute au grand cœur, alors qu'il est devenu une personne comme-il-faut, Polly ayant entre temps pris la direction d'une banque. Ce beau monde se réconcilie sur le dos des mendiants que Peachum avait envoyés perturber les fêtes du couronnement.

Version bien interprétée mais un peu trop "française" de l'œuvre de Brecht et Weill (p. 1758). Petits rôles pour Vladimir Sokoloff en gardien de prison (dans les deux versions) et Antonin Artaud en mendiant débutant.

La resa dei conti Colorado, Sergio Sollima, Italie, 1967, 110 mn

Le chasseur de primes Corbett (Lee van Cleef) poursuit le Mexicain Cuchillo (= Couteau, Tomás Milián), dont il découvrira qu'il est accusé à tort. Succession d'épisodes picaresques dont celui où Corbett vole au secours d'une jeune mormone de 12 ans : "– Votre fille est sauvée. – Ce n'est pas ma fille, mais ma quatrième épouse!". Le film se referme sur une série de duels (musique d'Ennio Morricone) contre les trois méchants, dont un caricatural Teuton (Gérard Herter).

Cet excellent spaghetti tourné en Espagne, notamment dans le chaos de Manzanares el Real, se passe entre Texas et Mexique, nullement au Colorado. Survivance de Mussolini, on s'y donne encore du "Voi" (p. 11).

Baccara Yves Mirande, France, 1935, 86 mn

Maître Lebel (Marcel André) suggère à son amie étrangère Elsa (Marcelle Chantal) d'épouser un Français pour acquérir la nationalité et éviter l'expulsion puisque son amant en titre, le banquier véreux Gouldine, est proche de la faillite. Le choix se porte sur le pittoresque André (Jules Berry, excellent), panier percé et joueur – d'où le titre. Lorsque Gouldine prend la fuite, Elsa est jugée comme complice et acquittée ; elle s'en va en compagnie d'André – le mariage ayant été consommé – et de son meilleur ami Charles (Lucien Baroux).

Le film est une critique assez déplaisante de la société de l'époque qui culmine lors du procès : Gouldine renvoie au "Juif Stavisky" et les récriminations d'André, ancien combattant décoré et sept fois blessé, ont des relents de 6 février 1934 – "une bonne petite mitrailleuse" dit-il en visant le personnel politique. On est donc étonné de trouver le nom de France Gourdj (alias Françoise Giroud) au générique. Baroux y va de sa chanson et s'en tire bien.

Belphégor Claude Barma, France, 1965, 289 mn

Ce giallo met en scène un étudiant (Yves Rénier) qui, aidé par un sympathique policier (René Dary) et sa fille, mène une enquête sur le mystérieux Belphégor que le gardien Gautrais (Paul Crauchet) a cru surprendre dans une salle du Louvre. On découvrira le secret des Rose-Croix et du métal de Paracelse qu'a percé l'horrible Williams (François Chaumette), lequel ne recule devant rien, pas même le meurtre de sa mère (Sylvie). Il manipule la belle Florence (Juliette Gréco) avec l'aide de Stéphanie, la sœur jumelle de cette dernière : c'est Florence qui, sous hypnose, incarne le terrifiant Belphégor ! Avec Palau et Muni.

Le succès, mérité, de ce feuilleton télévisé en quatre épisodes était en partie dû à un choix limité de programmes, la seconde chaîne n'ayant alors que quelques mois. C'était un temps où la prison de la Petite Roquette fonctionnait encore, où Malraux venait de faire décrasser le Louvre et où Philips avait commercialisé une nouveauté dont le succès fut foudroyant : le magnétophone portatif à cassettes.

Le livre adapte un roman de 1927 dû à Arthur Bernède, l'immortel auteur de *Cœur de française* (1912) dont j'ai une copie, vraisemblablement offerte à ma mère comme livre de prix dans les années 1930. Ce roman revancharde oppose un Français nommé Chantecoq (!) à trois Teutons, les champions respectifs de la saucisse, du sommeil à volonté et de la bière de Munich.

La haine Mathieu Kassovitz, France, 1995, 94 mn

C'est le monde des banlieues déshéritées qu'évoque ce film sans concession qui suit, pendant une journée, un trio BBB (black-blanc-beurre comme on disait à l'époque). Rap, verlan, petits trafics : un de leurs voisins, surnommé Darty, refourgue de l'électronique volée. Les flics ne sont pas loin, un peu impuissants et prompts au passage à tabac ; en cas de bavure, ils ne risquent pas grand-chose.

C'est souvent drôle, ainsi cette discussion culturelle sur les mérites respectifs de Pif le Chien et d'Hercule le Chat. Ou encore cette prédiction de la grand-mère de Vinz (Vincent Cassel) qui craint qu'il finisse par bouder la Synagogue, remarque digne de Thomas de Quincey : "If once a man indulges himself in murder, very soon he comes to think little of robbing ; and from robbing he comes next to drinking and Sabbath-breaking, and from that to incivility and procrastination". Une publicité ironique "Le monde est à vous" renvoie à *Scarface* (p. 422). Le "Jusqu'ici tout va bien", qui avait déjà servi dans *Les sept mercenaires* (p. 1033), vient de Paul-Louis Courier : "Arlequin, dit-on, tombant du haut d'un clocher, se trouva assez bien en l'air avant de toucher le pavé". Mais pourquoi donc alourdir cette image assez juste avec le redondant "l'important c'est l'atterissage" ? Qui ne pouvait que mal se passer : trente ans plus tard, la haine a pris le pouvoir entre tirs de Kalachnikov et de LBD. Avec Hubert Koundé.

Au revoir là-haut Albert Dupontel, France, 2017, 117 mn

Histoire de deux copains rescapés de la Grande Guerre. Maillard (Albert Dupontel) est ancré dans un réel terre-à-terre et parfois comique alors que Péricourt (Nahuel Pérez Bisacayart) est un personnage poétique, voire onirique : il cache son visage sans menton derrière une multitude de masques qui reflètent ses états d'âme. Tous deux comptent gagner beaucoup d'argent au moyen de monuments aux morts qu'ils n'ont aucune intention de livrer. Ils ne sont pas les seuls à vouloir tirer parti du carnage : le sabreur Aulnay-Pradelle (Laurent Lafitte) s'est reconverti dans le juteux business de la réinhumation des soldats.

Le film culmine sur une scène bouleversante. Péricourt, qui avait changé d'identité pour échapper à sa famille, est retrouvé par son père (Niels Arestrup) qui lui avoue qu'il l'aime et le comprend enfin. Une larme perle sur le beau masque d'oiseau, les deux s'étreignent et le fils s'envole d'un balcon du Lutétia pour s'écraser, réconcilié. C'est à ce moment qu'on perçoit l'immense souffrance causée par la guerre, jusque là refoulée. Cette histoire d'escroquerie aux monuments aux morts se révèle *in fine* un émouvant tombeau dédié aux disparus.

Cette belle adaptation d'un roman de Pierre Lemaître souffre néanmoins d'un style un peu tape-à-l'œil avec moult cadrages inattendus et mouvements de caméra. Mention spéciale pour Michel Vuillermoz, impayable inspecteur tatillon qui ne lâche pas les basques de l'horrible Aulnay-Pradelle.

Invitation to a gunfighter *Le mercenaire de minuit*, Richard Wilson, USA, 1964, 93 mn

De retour au Nouveau-Mexique après la guerre de Sécession, Matt Weaver (George Segal) découvre qu'il a perdu maison et fiancée (Janice Rule) : sous prétexte qu'il est un "Reb" (sudiste), le puissant Brewster (Pat Hingle) l'a dépouillé. Comme Matt proteste, Brewster engage un tueur (Yul Brynner) dénommé Jules Gaspard d'Estaing (!). Ce personnage fantasque et imprévisible finit par s'en prendre à la ville et ses habitants malhonnêtes tout en épargnant Matt.

Western atypique dominé par son étonnant protagoniste en porte-à-faux – sa mère était une esclave quarteronne –, un individu suicidaire qui n'a de place nulle part. Le meilleur rôle de Brynner ?

L'or du duc Jacques Baratier, France, 1965, 83 mn

Un noble décafé (Claude Rich) reçoit en héritage un autobus à impériale venu d'Inde, sans savoir qu'il est en or massif.

Cette histoire loufoque au scénario invertébré se réduit à un défilé d'acteurs : Pierre Brasseur, Jacques Dufilho, Noël Roquevert, Daniel Emilfork. . .

P'tit Quinquin Bruno Dumont, France, 2014, 197 mn

Roger van der Weyden (Bernard Pruvost) n'est pas peintre, mais commandant de gendarmerie sur la Côte d'Opale. C'est un bafouilleur au langage fleuri – *mouque à brin* pour *mouche à merde* – et aux perles mémorables – “C'est pire que la shoya ici”. Assisté du Lt. Carpentier, il enquête sur une série de meurtres qui se produisent à Audresselles. Des gens sont découpés, puis donnés en pâture à des vaches folles. Au milieu de ce carnage qui n'aura pas vraiment d'explication, deux enfants, P'tit Quinquin (Alane Delhaye) et Eve (Lucy Caron).

Détails incongrus. Lors d'une messe funèbre, le prêtre se livre à des pitreries, le commandant a un gros tatouage sur le bras, un débile quitte le restaurant où il mangeait avec ses parents pour s'asseoir au volant de la berline familiale, Carpentier conduit sa voiture en équilibre sur deux roues. Les anciens combattants se plaignent d'être de moins en moins nombreux et attendent la relève.

Les enfants, frustes et arriérés, sont racistes ; ils seront plus tard semblables à leurs peu loquaces parents, comme cet oncle de Quinquin, fou et suspect. À moins que le coupable ne soit cet homme à la moto – grosse moto, petite quéquette dit Carpentier – veuf d'une des victimes. Le Diable se tapit quelque part dans cette comédie débridée... Sauce rallongée dans *Coincoin et les z'inhumains* (p. 125).

Dragon seed *Les fils du dragon*, Harold S. Bucquet & Jack Conway, USA, 1944, 148 mn

Film de propagande exaltant la lutte des Chinois contre l'envahisseur japonais. Les acteurs viennent tous de l'Empire du Milieu : le père de famille (Walter Huston) et son épouse (Aline MacMahon), son cousin (Henry Travers) et son épouse (Agnes Moorehead, plus vieille taupe que jamais : elle est d'ailleurs comparée à cet animal, mais c'est un commentaire sur sa vision), son gendre (Akim Tamiroff) et sa bru (Katharine Hepburn), sans parler du troisième fils (Hurd Hatfield). Cette distribution prouve qu'on peut se faire brider les yeux.

Le scénario, dû à la romancière américaine Pearl Buck, n'a qu'un rapport superficiel avec la Chine. C'est davantage la chronique abstraite de l'occupation du pays X par le pays Y, lesquels, pour des raisons politiques, sont devenus Chine et Japon. Une séquence décroche la timbale, celle où la bru Hepburn, pour se débarrasser du traître Tamiroff, se rend dans les cuisines de l'Armée nippone et arrive, malgré les assiduités du chef-cuisinier japonais (J. Carroll Naish), à empoisonner le canard laqué : on comprend comment les occupants ont été vaincus.

Le seul élément authentique est caché, sans doute involontaire. La partition d'Herbert Stothart cite abondamment la *Marche des volontaires* (du film *Fen-ghun Ernü*, 1935), chant communiste qui deviendra en 1949 l'hymne de la Chine Populaire. Ce qui sonne comme un pied-de-nez à la très réactionnaire MGM.

Alfred Hitchcock presents VI&VII Alfred Hitchcock, USA, 1960-62, 1918mn

La sixième "saison" de la célèbre série (p. 1089) comporte 38 épisodes dont deux réalisés par le maître. Toujours intarissable à propos de la publicité, on le voit, surmonté d'une auréole, réciter la litanie des bienfaits des *commercials*. Et aussi se réveiller d'un cauchemar dont le récit en flash-back n'est autre que l'annonce qui suit. D'ailleurs ces "entertainment blackouts" sont comme les médicaments, c'est amer, mais on se sent mieux quand c'est fini ; et, de toute façon, ennuyer son prochain à en mourir n'est pas un crime. Quand il ne s'en prend pas au "sponsorial pronunciamento", il nous présente ses inventions, comme cette guillotine de musculation dont il fait monter et descendre le couperet en s'exerçant.

Certains scénarios renvoient à des œuvres connues : le n° 2 *The doubtful doctor* à *It's a wonderful life* (p. 399), le n° 19 *The landlady* à *Arsenic and old lace* (p. 1259) et le n° 14 *The changing heart* est inspiré de *L'homme au sable*.

Ces histoires reposent sur leur chute. Les n°s 1 *Mrs. Bixby and the colonel's coat*, 12 *The baby-blue expression*, 17 *The last escape*, 26 *Coming, mama*, 27 *Deathmate* et 30 *You can't trust a man* sont dans le style "retour à l'envoyeur". D'autres, les n° 6 *Pen pal*, le n° 15 *Summer shade*, le n°s 20 *Throwback*, 23 *Incident in a small jail*, 33 *Self defence*, 36 *Final arrangements* et 38 *Ambition* sont dans le style "horrible dénouement". Alors que les n°s 18 *The greatest monster of them all*, 21 *The kiss-off*, 24 *A woman's help*, 25 *Museum piece*, 29 *The pearl necklace* et 37 *Make my death bed* relèvent de la vengeance immorale mais justifiée. Épisodes atypiques, les n°s 4 *The contest for Aaron Gold*, 5 *The five forty eight* et 16 *A crime for mothers* ne sont pas des histoires de meurtre, mais plutôt de personnages solitaires et malheureux.

La septième "saison" comporte 39 épisodes dont un réalisé par Hitchcock lui-même : un enfant se promène avec un revolver chargé qu'il prend pour un jouet qu'on lui enlève *in extremis*. Avec les railleries habituelles contre la publicité, ainsi juste avant une interruption : "After the deluge, me."

Le scénario du n° 1 *The hatbox* est une sorte de version parodique de *Rear window* (p. 1008). Et comme toujours, beaucoup d'histoires reposent sur leur chute. Les épisodes n°s 6 *Beta Delta Kappa*, 16 *The case of M.J.H.*, 17 *The faith of Aaron Menefee*, 24 *Apex*, 25 *The last remains* et 33 *The opportunity* sont dans le style "arroseur arrosé". Avec une mention spéciale pour le n° 19 *Strange miracle*, la meilleure histoire du lot, tellement bonne que Mocky l'a piratée dans son *Miraculé* (p. 246). Il y a aussi quelques dénouements horribles : les épisodes n°s 10 *Services rendered*, 13 *The silk petticoat*, 32 *Victim four*, 38 *Where beauty lies* et 39 *The sorcerer's apprentice*. Et quelques histoires aux chutes immorales comme les épisodes n°s 20 *The test*, 29 *The match pearl* et 34 *The twelve hour caper* ; on mentionnera particulièrement le n° 23 *Profit sharing plan* basé sur une fausse alerte à la bombe.

Justin de Marseille Maurice Tourneur, France, 1935, 100 mn

Esposito (Alexandre Rignault), un envahisseur napolitain qui ne respecte pas l'honneur marseillais, est contré par le sympathique Justin (Antonin Berval), sorte de juge de paix de la pègre. Ce qui donne lieu à des séquences cocasses dont se détache un enterrement, très funéraires d'antan, où les truands suivent un corbillard et son cercueil rempli d'opium. Et des discussions entre souteneurs : avec les femmes, il faut faire montre de psychologie, celles qui cherchent un vrai travail sont des paresseuses. Esposito tente de faire assassiner Justin par le jeune maquereau Silvio mais c'est le Bègue (Pierre Larquey) qui est tué. Justin règle alors son compte au Napolitain lors d'un combat à la loyale du côté de Cassis. Puis sauve la jeune Totone de la traite des Blanches : Silvio voulait lui faire visiter l'Égypte !

Sorte de *Pépé le Moko* (p. 1293) du pauvre – Berval fait pâle figure comparé à Gabin –, le film bénéficie d'une photographie superbe, notamment de ce Vieux Port où l'on vend oursins, violets et favouilles. Avec Raymond Aimos (le Fada) et Line Noro en prostituée qui travaille pour un "macaque", i.e., un Noir.

Targets *La cible*, Peter Bogdanovich, USA, 1968, 86 mn

Bobby (Tim O'Kelly) utilise les facilités offertes par le second amendement pour faire une provision d'armes à feu avec lesquelles, après avoir tué son épouse et sa mère, il dégomme des voitures sur l'autoroute avant de s'installer dans un cinéma "drive in" pour continuer son entraînement au tir sur les spectateurs. On y joue précisément *The terror* avec une star de l'horreur, Byron Orlok (Boris Karloff) venu en personne présenter l'œuvre. Le vieil acteur sort de sa voiture et arrête le meurtrier déconcerté par cette apparition comme surgie de l'écran. Emmené par la Police, l'as de la NRA se vante d'avoir presque toujours fait mouche.

Confusion entre l'Orlok de l'écran et celui qui arrête Bobby. Ainsi qu'entre Orlok et Karloff qui jouait avec Jack Nicholson dans *The terror* (1963) de Roger Corman. La tuerie s'inspire d'un massacre commis à Austin en 1966.

Tol'able David *David l'endurant*, Henry King, USA, 1921, 94 mn

Le jeune David Kinemon (Richard Bartelmess) n'est pas pris au sérieux par ses proches, il est tout juste passable (tolérable). Quand Luke Hatburn (Ernest Torrence) et ses deux frères blessent grièvement Allan Kinemon, c'est son cadet David qui prend sa place pour s'occuper du courrier. Le film se clôt sur la victoire du héros confronté aux trois Hatburn qui s'étaient emparés du sac postal.

Tourné en décors naturels, le film permet de voir un village de Virginie tel qu'il était à l'époque. Célèbre image de David couvrant sa nudité avec un tonneau.

Moonrise kingdom Wes Anderson, 2012, 94 mn

Le coryphée (Bob Balaban) nous ramène au “temps des copains” (Françoise Hardy, 1965). Sam et Suzy, 13 ans, vivent une histoire d’amour comme on peut la vivre à cet âge et à cette époque moins délurée. Ils font une fugue dans la fictive île de New Penzance : l’orphelin Sam quitte son camp scout et Suzy sa famille (Bill Murray et Frances McDormand) pour s’installer dans la nature avec un électrophone et de la nourriture pour le chat de Suzy. Ramenés au bercail, ils s’évadent à nouveau grâce aux copains scouts de Sam. Tout ça se terminera par l’adoption de Sam par le shérif local (Bruce Willis, amant de la mère de Suzy) et la poursuite d’une relation, clandestine mais tolérée, avec Suzy.

Film frais et constamment inventif où se déploie la fantaisie du réalisateur qui a recours au “split screen”. C’est le monde de l’enfance vu avec tout le sérieux de l’enfance : on emploie des grands mots qu’on ne comprend pas et les adultes sont un peu caricaturaux, aussi bien la femme des services sociaux et ses électrochocs (Tilda Swinton) que les chefs scouts en kaki (Edward Norton et Harvey Keitel).

Racket John Cromwell, USA, 1951, 89 mn

Le policier McQuigg (Robert Mitchum) cherche à coincer le gangster Scanlon (Robert Ryan). Ce dernier est un psychopathe qui n’hésite pas à se rendre dans un commissariat pour réduire au silence le témoin gênant Irene (Lizabeth Scott) mais n’arrive qu’à tuer le policier de garde (William Talman). Arrêté, Scanlon est lâché par son protecteur haut placé qui le fait abattre par deux hommes de loi corrompus (Ray Collins et William Conrad). Routinier et vite oublié.

Ceux qui m’aiment prendront le train Patrice Chéreau, France, 1998, 117 mn

Jean-Baptiste, peintre homosexuel manipulateur, est mort. Ses proches prennent le train depuis Paris pour aller l’enterrer à Limoges où vit son frère (Jean-Louis Trintignant), naguère dans la chaussure comme toute la famille “Mille-Pattes”.

Conflits dans les couples, aussi bien hétéros (Charles Berling et Valeria Bruni Tedeschi, Roschdy Zem et Dominique Blanc) qu’homosexuel (Pascal Greggory et Bruno Todeschini qui se disputent un jeune séropositif). Et puis affrontements et bagarres autour de ce mort dont chacun se croyait le préféré et qui semble n’avoir aimé qu’une fillette dont il a fait sa légataire. Le transsexuel joué par Vincent Perez est véritablement attachant, loin du ridicule dont est habituellement gratifié ce type de personnage.

Tumultueux et passionné, le film se clôt sur des vues du cimetière, qui n’est pas “le plus grand de France”, au son de l’Adagio – posthume (!) – de la X^e de Mahler.

La fin du Monde Abel Gance, France, 1931, 90 mn

Sous la menace d'un cataclysme – l'anéantissement de la Terre par une comète –, l'Humanité s'unit enfin pour former la République universelle, comme cela fut le cas pour la récente pandémie. Les acteurs (Victor Francen en particulier) sont d'une nullité déclamatoire étonnante. Il faut dire que le dialogue ne les aide guère ; ainsi le personnage christique joué par l'auteur déclare-t-il tout de go : "Certains hommes doivent souffrir sans relâche pour consoler et guérir toutes les douleurs des autres".

Malgré le son (les ondes Martenot), Gance reste fidèle à l'esthétique du muet. Il faut dépasser les complots infantiles, les personnages caricaturaux à la diction ampoulée pour apprécier les extraordinaires images d'Apocalypse sur lesquelles se termine ce film ambitieux et totalement raté.

Memorīzu Kōji Morimoto & Tensai Okamura & Katsuhiro Ōtomo, Japon, 1995, 110 mn

Trois courts-métrages d'animation dûs à des réalisateurs différents.

La rose magnétique, le seul à correspondre vraiment au titre (*Memories*), se situe dans un dépotoir interstellaire où règnent les souvenirs d'une cantatrice morte depuis longtemps et qui se survit à travers des images holographiques et son interprétation de *Madame Butterfly*. Poétique et nostalgique.

La bombe puante est l'histoire d'une mouffette humaine. À la suite d'un accident dans un laboratoire d'armes bactériologiques situé à Yamanashi (près du Mont Fuji), le seul survivant traîne derrière lui une puanteur mortelle. Le film, tout à fait d'actualité, fait un peu trop porter le chapeau aux seuls Américains.

Chair à canon : dans un futur dystopique, la Grande Guerre perdue sous la forme d'un interminable affrontement de canons géants, style Grosse Bertha. Dans ce monde ultra-militarisé, l'école se réduit aux cours de balistique, l'usine à la fabrication d'obus – dont la poudre est nocive pour les ouvriers ! – la télévision à la saga de la *Famille Canon*. Superbes images saturées et oppressantes.

The rise of Catherine the great Paul Czinner, G^{de}-Bretagne, 1934, 94 mn

Cette production d'Alexandre Korda fait un peu piètre figure en comparaison de *L'impératrice rouge* sorti la même année (p. 1619). Douglas Fairbanks Jr. campe un Pierre III plus infantile que méchant, Elizabeth Bergner une Catherine naïve à peine jolie et affligée d'un indécrottable accent allemand. Amoureuse de son époux, elle ne se résout au coup d'État qu'à contre-cœur. Flora Robson est excellente en tsarine Elizabeth, un de ces rôles de souveraine auxquels elle était vouée. Dans un second rôle, Gerald du Maurier, père de Daphne et fils de George.

China seas *La malle de Singapour*, Tay Garnett, USA, 1935, 87 mn

Capitaine d'un navire en route pour Singapour, Gaskell (Clark Gable) est accompagné de l'encombrante China Doll (Jean Harlow) qu'il vient de larguer pour la très mondaine Sybil (Rosalind Russell) qu'il compte épouser. En pleine crise de jalousie, China Doll livre les clefs de la réserve d'armes au douteux MacArdle (Wallace Beery) qui aide des pirates venus en jonque à s'emparer du navire. Pour s'approprier l'argent qui s'y trouve, ils torturent Gaskell au moyen du "brodequin malais" sans parvenir à le faire parler. Ils sont finalement chassés et, trop mouillé, MacArdle se suicide. Se rendant compte que c'est China Doll qu'il aime, Gaskell démissionne de son poste pour se consacrer à la défense de l'aventurière qui doit désormais faire face à la Justice.

Ce film amusant ne vaut guère que pour sa brillante distribution.

Juste avant la nuit Claude Chabrol, France, 1971, 102 mn

Au cours d'un jeu érotique qui a mal tourné, Charles (Michel Bouquet) a tué sa maîtresse, femme de son meilleur ami Philippe (François Périer). Rongé par le remords, il veut expier mais Philippe refuse même de le soupçonner et, quand son ami met les pieds dans le plat, lui conseille de se taire. Même réaction de la part d'Hélène (Stéphane Audran), l'épouse de Charles qui ne veut surtout pas d'un scandale qui éclabousserait cette respectable famille et aurait des conséquences fâcheuses sur les enfants. Quand il annonce son intention d'aller se livrer le lendemain à la Police, Hélène surdose le laudanum qu'il prend pour dormir ; est-il consentant ? L'enquête conclut en tout cas au suicide de cet homme admirable. À aucun moment, Hélène ne se sera départie de l'amour sincère qu'elle lui portait : elle fera une excellente veuve. Variation sur *La femme infidèle* (p. 1123)

À cause, à cause d'une femme Michel Deville, France, 1963, 101 mn

Couvert de maîtresses, Rémi (Jacques Charrier) est accusé d'un meurtre par Chloé (Juliette Mayniel). Grâce à la complicité d'Agathe (Marie Laforêt) et Lisette (Mylène Demongeot qui crève l'écran), il arrivera à se disculper.

Le scénario désinvolte de Nina Companeez est très bien filmé ; la longue séquence où Rémi et Lisette patinent de concert sous un parapluie est absolument magnifique. Et la comédie se referme sur un petit regret qui la rend attachante : Rémi reçoit l'aide de Johann (Helmut Griem) et de sa femme Cécilia (Jill Haworth) dont il tombe désespérément amoureux. Le carton final cite Verlaine : "O triste, triste était mon âme/À cause, à cause d'une femme".

Petits rôles pour Odile Versois ainsi que pour Maurice Garrel, Louis Velle et Roland Dubillard en policiers.

The duellists Ridley Scott, Grande-Bretagne, 1977, 96 mn

D'après une longue nouvelle de Joseph Conrad, le film éblouit par sa plastique, en particulier les paysages du Périgord, comme celui du château de Commarque, lieu du duel final. Réflexion sur l'absurde code de l'honneur qui permettait à l'époque (ici, celle des guerres napoléoniennes) à n'importe qui d'assassiner son prochain en le provoquant selon les formes, elle oppose aussi deux conceptions de la vie. Ouverte et généreuse selon d'Hubert (Keith Carradine) – qui sauve la vie de son ennemi attiré en demandant sa grâce auprès de Fouché (Albert Finney) – et quelque peu opportuniste, puisqu'il se met au service de la Restauration. Obstinée, à la limite du délire, selon Féraud (Harvey Keitel) : son animadversion l'amène à provoquer celui qu'il a identifié comme un militaire de salon et un traître dans un duel perpétuel. . . sauf dans les périodes de guerre, heureusement fréquentes, où le duel entre militaires est interdit.

Sorti vainqueur de la dernière rencontre, d'Hubert laisse la vie à Féraud qu'il considère donc comme mort. Le dernier plan montre le désormais demi-solde contemplant la vallée de la Dordogne : tout le désarroi du monde se lit sur le visage de celui qui, n'ayant plus le droit moral de se battre contre un "traître", a perdu le point de repère, le marqueur essentiel de sa propre identité.

Quatre-vingt-treize Albert Capellani & André Antoine, France, 1921, 166 mn

Paul Capellani (frère d'Albert) campe le magnanime Gauvin, Henry Krauss l'inflexible Cimourdain et son épouse Charlotte Barbier-Krauss une Flécharde ; laquelle rêve à ses enfants en "split screen". Caméra clouée pour cette adaptation de Hugo dont le tournage fut interrompu en 1914 puis repris en 1916 par Antoine.

Moi, Pierre Rivière. . . René Allio, France, 1976, 125 mn

C'est Michel Foucault qui attira l'attention sur le criminel et son mémoire *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère* écrit en 1835, année d'un passage de la comète de Halley. Le film restitue une époque et sa mentalité : on finit par comprendre les parents du jeune assassin, un père plutôt brave mais sans autorité, une mère révoltée qui ne veut pas aller vivre "avec une belle-mère" et s'aigrit progressivement en accumulant dettes et amants. Et surtout la personnalité complexe de Pierre Rivière avec sa cruauté envers les animaux et son étrange machine à tuer les oiseaux, sa misogynie causée par cette mère épouvantable et l'amour qu'il éprouve pour son père. Idiot, sûrement pas, fou peut-être mais ce n'est qu'une taxinomie. Cet être se livre en tout cas avec une sincérité naïve parfaitement rendue par l'interprétation non professionnelle de Claude Hébert, qu'on ne reverra guère que dans *La drôlesse* (p. 797).

The talented Mr. Ripley Anthony Minghella, Grande-Bretagne, 1999, 139 mn

D'après Patricia Highsmith. Tom Ripley (Matt Damon) est chargé par le richissime Américain Greenleaf (James Rebhorn) de ramener au bercail son fils Dickie (Jude Law) qui vit en Italie. Au lieu de cela, Tom assassine Dickie et usurpe son identité, au risque d'être à tout moment découvert ; c'est ainsi qu'il est amené à tuer le trop curieux Freddy Miles (Philip Seymour Hoffman).

Après celle de René Clément, cette adaptation risquait de n'être qu'un album de belles images. Mais, si tout ce qui concerne Dickie est assez proche de *Plein soleil* (p. 1612), on ne retrouve pas le Ripley campé par Alain Delon, un arriviste déterminé ayant tout manigancé dès le départ. C'est ici un homosexuel introverti qui aime Dickie au point de vouloir s'identifier à lui. Et c'est sous l'emprise du dépit amoureux qu'il donne un coup fatal à celui qui le considérait comme un parasite trop empressé pour être vraiment intéressant. Le personnage, qui commet un troisième meurtre à la fin, prend ainsi une dimension inattendue.

Ano natsu, ichiban shizukana umi *A scene at the sea*, Takeshi Kitano, Japon, 1991, 101 mn

Ni yakuzas, ni "Beat" Kitano dans ce film qui se déroule au bord de l'océan (Yokohama) et met en scène deux jeunes amateurs de surf. Peu de dialogue puisqu'ils sont sourds-muets. Traversé de silences, le film atteint à une certaine poésie grâce à quelques plans bien composés – la jeune femme en rose avec son parapluie bleu après la pluie. Mais c'est quand même bien austère.

Toivon tuolla puolen *L'autre côté de l'espoir*, Aki Kaurismäki, Finlande, 2017, 100 mn

La Finlande, un restaurant qu'on reprend, beaucoup de musique ; des marginaux et les nazillons prêts à les assassiner. Du déjà vu, en somme ; le clandestin syrien qui agonise à la fin s'intègre mal à l'univers de Kaurismäki.

Épisode amusant où Waldemar (Sakari Kuosmanen) et ses employés se déguisent en Japonais pour transformer leur ravintola en restaurant à sushis.

Intouchables Olivier Nakache & Éric Toledano, France, 2011, 112 mn

La régénération réciproque d'un richissime tétraplégique (François Cluzet) et du voyou d'origine sénégalaise (Omar Sy) qui s'en occupe ; l'un apporte sa culture, l'autre sa fantaisie et sa vitalité. Grand succès mondial, ce film sympathique et amusant qui semble sorti d'un studio américain est un peu bien pensant mais, comme il est basé sur une histoire vraie, on se laisse faire. Avec Anne Le Ny.

Silvestre João César Monteiro, Portugal, 1981, 113 mn

Pour retrouver son père, Silvia (Maria de Medeiros, 15 ans) doit aller combattre, sous le pseudonyme masculin de Silvestre et surtout échapper à la vengeance d'une sorte de démon (Luís Miguel Cintra, comme animé d'une flamme infernale) auquel elle a coupé la main droite. Malgré la modestie des moyens, Monteiro recrée un Moyen-Âge légendaire à mi-chemin entre peinture et enluminure.

The general died at dawn *Le général est mort à l'aube*, Lewis Milestone, USA, 1936, 98 mn

Sur fond de guerre civile chinoise, les amours de l'aventurier O'Hara (Gary Cooper) et de la belle Judy (Madeleine Carroll) affublée d'un père peu recommandable (Porter Hall). Il est question d'apporter de l'argent à un bon Chinois (Dudley Digges) pour lutter contre le seigneur de la guerre Yang (Akim Tamiroff). Le film comporte son lot de crapules réjouissantes comme Leach (J. M. Kerrigan) et de rebondissements à la fois absurdes et prévisibles. Mais le scénario de Clifford Odets se surpasse avec un dénouement ahurissant qui crève le mur du çon. Yang ayant été blessé à mort, O'Hara le convainc de pousser tous ses hommes au suicide pour ne pas perdre la face – "My men die for me" – tout en l'épargnant, lui, O'Hara ainsi que Judy, pour que quelqu'un raconte l'histoire !

À noter un amusant "split screen" : l'écran principal, un losange encadré de bambous, est complété par des vignettes aux quatre coins.

La belle noiseuse Jacques Rivette, France, 1991, 229 mn

Adaptation libre du *Chef d'œuvre inconnu*, transposé au XX^e siècle en Languedoc. L'histoire n'est pas du tout la même selon qu'on l'envisage du point de vue de Marianne (Emmanuelle Béart), le modèle, ou de Frenhofer (Michel Piccoli), le peintre (doublé par le pinceau de Bernard Dufour). La jeune femme se laisse enfermer dans un jeu de séduction, au demeurant très platonique ; alors qu'elle n'intéresse l'artiste que dans la mesure où elle stimule sa créativité. Prétexte et aboutissement des séances de pose, cette *Belle noiseuse* demeurera inconnue : Frenhofer la mure et substitue à ce chef-d'œuvre une toile plus ordinaire. Car à la fin de sa vie, on n'a plus rien à prouver aux autres, seulement à soi-même.

L'ami de Marianne (David Bursztein), peintre lui aussi, a compris la supercherie qu'il désapprouve. Alors que Liz (Jane Birkin), compagne et ex-modèle de Frenhofer, a vu un état préliminaire de la vraie *Noiseuse*, qui recouvre en partie – bouzille dit-elle – une ébauche où elle apparaissait, et s'accommode très bien du mensonge. Peut-être parce que cette dissimulation signe la fin des angoisses de l'artiste, l'ultime réconciliation avec lui-même. Avec Marianne Denicourt.

Bartleby Maurice Ronet, France, 1976, 96 mn

Ce Bartleby (Maxence Mailfort) qui vient de rejoindre l'étude d'un huissier (Michael Lonsdale) est d'une efficacité redoutable. Zélée disent même les deux autres clerks (Maurice Biraud et Dominique Zardi) qui, n'en foutant pas une, le jalouent. Il ne s'intègre pas, répond rarement aux questions et l'huissier impressionné l'isole au moyen d'un paravent pour ne pas l'importuner. Ce bourreau de travail se met à bloquer les rouages ; alors qu'on lui demande son aide pour collationner des documents, il répond de sa voix douce qu'il préférerait ne pas. Incapable de réagir énergiquement, l'huissier finit par perdre ses clients, ses clerks et l'étude dans laquelle Bartleby vivait à demeure. Quand il en est chassé, il s'installe dans l'escalier avant de s'éteindre, en prison, en état de catatonie.

Superbe adaptation de l'étrange nouvelle d'Herman Melville. Bartleby est une sorte de machine dont le ressort se brise et qui ne veut ni travailler, ni déménager, ni finalement se nourrir. Mais que dire de l'affection que lui porte l'huissier ? Plus qu'une homosexualité refoulée, ce pourrait être la fascination du vide ; le vide exprimé par les yeux de Bartleby, seuls peut-être à voir celui des autres.

Ana y los lobos *Anna et les loups*, Carlos Saura, Espagne, 1973, 96 mn

La maisonnée où arrive la jeune Ana (Geraldine Chaplin) est comme un condensé du franquisme. Avec José (José María Prada), petit dictateur qui possède son petit musée militaire, Juan (José Vivó), obsédé sexuel dont l'épouse Luchy (Charo Soriano) est frigide et suicidaire, et Fernando (Fernando Fernán Gómez) sorte d'anachorète mystique et tordu. Encouragés par leur mère (Rafaela Aparicio), les trois frères se déchaînent sur la pauvre Ana. Juan la viole tandis que Fernando la tond ; quand à José, il l'abat au pistolet après l'avoir menottée.

Un film pas vraiment léger ; la suite dans *Maman a cent ans* (p. 1691).

Le signe du Lion Éric Rohmer, France, 1959, 103 mn

Poussé à la rue par une histoire d'héritage, le musicien Pierre (Jess Hahn) devient clochard avant d'être tiré de sa misère par un autre héritage. Le véritable sujet du film est Paris, tel qu'un piéton pouvait le voir en 1959. Et aussi le droit de filmer pour filmer, de montrer les lampes qui s'allument à la tombée de la nuit, les terrasses de café, etc. ; ce que Louis Malle avait réussi dans *Ascenseur pour l'échafaud* (p. 458), mais ici sans véritable scénario pour nous distraire du pur plaisir cinématographique. Mention spéciale pour Jean Le Poulain dans le rôle d'un pittoresque clodo.

Excellent film des débuts de la Nouvelle Vague et Rohmer atypique : ni prétentieux, ni verbeux mais souvent drôle, il est le nadir du *Rayon vert* (p. 1188).

Adieu Bonaparte Youssef Chahine, Égypte, 1985, 114 mn

C'est toute l'ambiguïté de l'expédition de Bonaparte (Patrice Chéreau) en Égypte – à la fois libération du joug des mamelouks et assujettissement à un nouveau tyran – que porte l'idéaliste général Caffarelli (Michel Piccoli). Venu avec ses scientifiques (on mentionne la pierre de Rosette), il pense apporter les Lumières qui permettront au pays de renouer avec son glorieux passé. Face à lui trois frères : l'aîné Bakr se retranche dans une opposition intransigeante, alors que le benjamin Yehia est l'objet des attentions homosexuelles du général. Mais c'est finalement sur le cadet Ali (Mohsen Mohieddin) que Caffarelli blessé à mort au siège de Saint-Jean-d'Acre reporte son affection : "Je t'aime moins mais tellement mieux". Façon de dire qu'un lien s'est alors établi entre France et Égypte et que la campagne de Bonaparte ne se réduit pas à un désastre militaire.

Anachronisme : "Si le Roi savait ça Isabelle", paroles de... Francis Blanche.

Dernier atout Jacques Becker, France, 1942, 100 mn

Deux aspirants inspecteurs, Clarence (Raymond Rouleau) et Montès (Georges Rollin, futur "Monsieur" dans *Goupi Mains-Rouges*, p. 998), unissent leurs forces pour élucider le meurtre de l'Ennemi Public n° 1 américain. Ils doivent faire face au gangster Rudy Score (Pierre Renoir) dont Clarence séduit la sœur Bella (Mireille Balin). Soutenus par leur chef (Jean Debucourt) et épaulés par les autres aspirants, ils sont en compétition avec un instructeur borné (Noël Roquevert).

Film policier loufoque qui, dans ce style, tient mieux la route que *La Ferme aux Loups* (p. 561). Il est tourné à Nice, devenue pour des raisons liées à la guerre, Carical, fictive capitale sud-américaine. Ce premier long-métrage de Jacques Becker vaut mieux que sa réputation.

Je t'aime, je t'aime Alain Resnais, France, 1968, 89 mn

Bruxelles. Après une tentative de suicide, Claude Ridder (Claude Rich) est utilisé comme cobaye par un groupe de scientifiques qui le font voyager dans le temps. Il se retrouve un an en arrière avec Catrine (Olga Georges-Picot). Mais la machine ne tarde pas à se dégrader, premier signe quand une souris de laboratoire se mêle à ses souvenirs. Il erre dans des lambeaux de passé où il retrouve Wiana (Anouk Ferjac) avec laquelle il évoque les circonstances troubles de la mort de Catrine par asphyxie au gaz. Il reparcourt inlassablement les mêmes moments avec de brusques sauts, ceux que ferait un disque rayé, et finit par revivre son suicide. L'expérience s'arrête alors : il faudra améliorer le programme.

Cette adaptation de Jacques Sternberg porte, davantage que *La guerre est finie* (p. 656), la griffe de Resnais. Mais on reste sur sa faim.

Kimi to wakarete *Après notre séparation*, Mikio Naruse, Japon, 1933, 60 mn

Kikue (Mitsuko Yoshikawa), geisha déjà âgée, subvient aux études de son fils Yoshio (Akio Isono), lequel a honte de sa mère et sombre dans la délinquance. Shōkiku (Sumiko Mizukubo), une jeune collègue de Kikue amoureuse de Yoshio, lui fait comprendre l'horreur du métier de geisha et la valeur du sacrifice maternel.

Sur une trame banale, un film magnifique de conception originale. Ainsi, un travelling avant sur l'interlocuteur pour exprimer qu'on s'adresse à lui de façon appuyée. Détail d'époque, le yoyo à ses débuts.

Die Marquise von O. . . Éric Rohmer, RFA, 1976, 98 mn

D'après Heinrich von Kleist, l'histoire d'O. . . (Edith Clever), une veuve qui se retrouve enceinte sans savoir comment. Elle est ostracisée par ses parents jusqu'aux aveux du coupable, un comte russe (Bruno Ganz) qui avait abusé d'elle lors d'un évanouissement et qui cherchait depuis à "réparer". *Happy end*.

Ce sont d'abord les images qui frappent : les décors, les habits et même les visages, qui réfèrent à la peinture d'intérieur de l'époque (vers 1800). Ce sont aussi les mentalités et comportement théâtraux avec genou à terre et serments ; et beaucoup de larmes. La froideur de la mise en scène évite à cette histoire un peu grandiloquente de sombrer dans le ridicule. Une réussite de Rohmer.

Céline et Julie vont en bateau Jacques Rivette, France, 1974, 186 mn

Céline et Julie (Juliet Berto et Dominique Labourier) se rencontrent comme dans *Alice* ; l'une laisse tomber un "Traité de magie pratique", l'autre le ramasse. Elles vont désormais communiquer de façon débridée, en inventant des lieux comme la maison sise 7^{bis} rue du Nadir aux Pommes et ses occupants sortis de chez Henry James : Camille, Sophie et Olivier (Bulle Ogier, Marie-France Pisier et Barbet Schroeder) à la diction et au fond de teint très théâtraux. La maison est une sorte de scène où l'on joue ou répète les mêmes passages, avec des variantes dues à la présence de Céline ou de Julie, ou des deux, dans un rôle d'infirmière.

Les protagonistes emmènent finalement Madlyn, la fillette devenue réelle du trio imaginaire, dans une promenade en bateau. C'est aussi le spectateur qui a été mené en bateau ; superbement car il faut tenir trois heures sur un scénario aussi ténu sans éprouver ennui ou irritation mais tout au contraire, jubilation.

La magie est présente à travers le carré dont la somme des lignes, des colonnes ou des diagonales vaut 34, les yeux de bébés dinosaures et le numéro de prestidigitation de Céline. Auquel répond le numéro de chant de Julie, moment le plus réussi du film. Référence aux *Vampires* (p. 487) : les deux complices vont nuitamment dévaliser une bibliothèque dans un costume à la Musidora.

Room at the top *Les chemins de la haute ville*, Jack Clayton, Grande-Bretagne, 1959, 113 mn

L'ambitieux Joe Lampton (Laurence Harvey) court deux lièvres à la fois. Susan (Heather Sears), fille du potentat local, augure d'une possible ascension sociale ; Alice (Simone Signoret) est une Française plus âgée dont il tombe amoureux au point de vouloir l'épouser. Mais il a trop bien réussi avec Susan, enceinte de ses œuvres : la famille se résout à une mésalliance que Joe est trop opportuniste pour refuser. Alice, désespérée, sombre dans l'alcool et meurt dans un accident aux allures de suicide. Joe se marie, hanté par la culpabilité.

La dimension de critique sociale, qui avait frappé à l'époque, s'est banalisée. Restent les acteurs, Harvey qui illustre un arriviste nullement caricatural et surtout Signoret, dans un de ses rôles les plus attachants qui annonce sa prestation des *Mauvais coups* (p. 895). La musique de Mario Nascimbene plagie le *Boléro*.

Nez de cuir Yves Allégret, France, 1952, 90 mn

Gravement défiguré lors de la campagne de France (1814), Roger de Tainchebraye (Jean Marais) est rafistolé par le docteur Marchal (Massimo Girotti, doublé). Le visage désormais barré par son masque de cuir, il multiplie les aventures jusqu'au moment où il rencontre la jeune Judith (Françoise Christophe) ; avec elle, ce serait du sérieux mais il hésite à sauter le pas. Judith épouse par dépit le vieux marquis de Brives (Jean Debucourt) qui devient grand ami de "Nez-de-cuir". À sa mort, la question de l'amour se pose à nouveau entre Judith et Roger ; ce dernier, par orgueil, enlève son masque et, ne pouvant supporter la pitié de celle qu'il aime, s'enfuit à cheval. Désolation des cœurs.

La présence de Jean Marais (et Marcel André dans un petit rôle) renvoie à *La Belle et la Bête* (p. 82) dont ce film est comme une version tragique.

The lost world *Le monde perdu*, Harry O. Hoyt, USA, 1925, 93 mn

Le Pr. Challenger (Wallace Beery) organise une expédition en Amérique du Sud où survivraient des créatures de l'ère secondaire. Agressés par les hommes-singes, les héros observent des combats – superbes trucages – entre brontosaures, triceratops et autres ptérodactyles. Un de ces lézards, ramené à Londres, sème la terreur dans les rues ; il abîme le Tower Bridge avant de repartir à la nage.

On pense à *King Kong* (p. 1142) et surtout *Godzilla* (p. 1116). Apparition de Conan Doyle, auteur du roman (1911) ; en 1912, Edgar Rice Burroughs créait Tarzan (p. 1753) qui vit lui aussi dans une sorte de monde perdu.

Le racisme des studios se manifeste par la présence de Jules Cowles, acteur qui ne ressemble pas à un Noir mais à un Blanc grimé en Noir.

Ruthless *L'impitoyable*, Edgar G. Ulmer, USA, 1948, 105 mn

La carrière de Vendig (Zachary Scott), un arriviste né du mauvais côté des rails qui s'élève en se servant des femmes et en écrasant les hommes. Son ami d'enfance Vic (Louis Hayward) est sa première victime : il lui souffle sa petite amie Martha (Diana Lynn) dont les parents aisés lui paient des études à Harvard. Il y rencontre Susan (Martha Vickers) qui éclipse Martha, car son oncle est financier. Devenu requin de Wall Street, il s'associe avec le peu rancunier Vic pour attaquer Mansfield (étonnant Sydney Greenstreet) auquel il prend son épouse Christa (Lucille Bremer) puis sa fortune. Ce dernier, sorte d'épave humaine, l'agresse lors d'une réception et l'entraîne au fond de l'eau.

The strange affair of Uncle Harry Robert Siodmak, USA, 1945, 81 mn

Harry Quincey (George Sanders) vit dans une grande maison avec ses sœurs Lettie et Hester et leur domestique Nona (Sara Allgood). Quand Harry annonce son intention d'épouser la jeune Deborah (Ella Raines), Lettie (Geraldine Fitzgerald) déploie des trésors d'ingéniosité pour garder son frère, allant jusqu'à feindre une maladie subite pour empêcher le mariage. Quand, apprenant que Deborah en a épousé un autre, Hester (Moyna MacGill) dénonce les manigances de sa sœur, Harry décide d'empoisonner celle qui lui a empoisonné la vie ; mais c'est Hester qui boit le fatal cacao. Accusée du crime, Lettie est condamnée à mort ; saisi d'un remords, le vrai coupable veut se dénoncer mais sa sœur préfère hanter à jamais la conscience de Harry. Un scénario inacceptable pour le Code faute de punition, d'où un dénouement postiche : ce n'était qu'un mauvais rêve... Mais nul ne nous empêche d'arrêter le film trois minutes avant la fin.

Lettie est un personnage intéressant : monstre dominateur, elle veut s'approprier Harry corps et âme. Ce dernier est quand même bien médiocre ; subissant une telle emprise, on a du mal à croire à sa soudaine révolte. Bourde astronomique du scénario : Vénus en plein ciel à 10 heures du soir !

Bad influence *Mortelle influence*, Curtis Hanson, USA, 1990, 95 mn

Le yuppie Michael (James Spader, qui d'autre ?) fait la rencontre d'Alex (Rob Lowe), un beau ténébreux qui lui rend divers services tout en se montrant de plus en plus dangereux ; il tente même de lui faire porter la responsabilité d'un crime.

Alex, croisement de Méphistophélès et de Mister Hyde, se présente comme l'envers criminel du monde lissé des premiers de cordée ; on s'attend avec un brin de délectation à la déconfiture totale de l'antipathique Michael. Las ! Une flèche nommée *happy end* dégomme le sulfureux Alex en plein vol. Le film, qui lorgne sur *L'inconnu du Nord express* (p. 401), n'en recueille que l'écume.

Raffles sur la ville Pierre Chenal, France, 1958, 78 mn

Un dangereux gangster, "le Fondu" (Charles Vanel) s'est évadé en tuant un inspecteur. La Police qui fait tout pour le retrouver convainc son maquereau de neveu (Marcel Mouloudji) de livrer sa planque; pas fou, le Fondu anticipe la trahison et abat le délateur. Il échappe à un autre piège lors d'un vol de fourrures mais se fait finalement prendre alors qu'il allait rendre visite à sa maîtresse, la belle Cri-Cri (Bella Darvi). Au commissariat, le truand dégoupille une grenade qu'amortit, au prix de sa vie, l'inspecteur Vardier (Michel Piccoli).

L'originalité du film tient au personnage de Vardier, répugnant malgré son rachat final. Ayant séduit l'épouse d'un subordonné débutant, il avait tenté de faire descendre le mari gênant par le Fondu. Écœuré par cette redite de l'histoire de Bethsabée, son divisionnaire (Jean Brochard) l'avait alors placardisé.

Winter kills William Richert, USA, 1979, 96 mn

Nick Kegan (Jeff Bridges) apprend que son frère Timothy, président des États-Unis assassiné, fut victime d'un complot. Il se livre à sa propre enquête qui, de fausses pistes en témoins réduits au silence, s'enroule en spirale autour de la personnalité monstrueuse du père (John Huston) qui aurait fait tuer son propre fils dont la présence à la Maison-Blanche lui faisait perdre de l'argent.

Cette réjouissante variation sur le thème de l'assassinat de Kennedy est prétexte à un défilé d'acteurs : Anthony Perkins, Dorothy Malone, Toshirō Mifune, Sterling Hayden, Eli Wallach, Richard Boone, Ralph Meeker et Elizabeth Taylor.

Devdas Aditya Chopra, Inde, 2002, 172 mn

Un mariage contrarié sur un fond couleur de gajar halwa : on se dit que ça va s'arranger. Que non pas ! Devdas (Shah Rukh Khan) laisse son grand amour Paro (Ayswara Rai) épouser le riche mais sinistre Bhuvan. Il se console avec une putain de luxe, Chandramukhi (Madhuri Dixit), et surtout avec la bouteille. Il expire alcoolique devant la porte de Paro que Bhuvan a fait refermer pour l'empêcher de revoir Devdas une dernière fois.

Le monde de Bollywood, où les riches habitent tous le Taj Mahal, est étonnant car il s'accommode aussi de la tragédie et arrive à nous émouvoir malgré des stéréotypes épouvantables et un ancrage très sommaire dans les lieux et les époques. À quelques détails – la mention des Anglais, les lampes à pétrole, les calèches et les locomotives à vapeur –, on comprend que l'action n'est pas contemporaine. Elle suit en fait un roman écrit en 1901, au temps de Victoria, impératrice des Indes. Mémorable remarque logique : "Pour une seule et même réponse, il y a trop de questions".

Five easy pieces *Cinq pièces faciles*, Bob Rafelson, USA, 1970, 94 mn

Robert "Eroica" Dupea (Jack Nicholson) s'est immergé dans un milieu prolétarien qu'il méprise cordialement. Ce pianiste classique de formation vit avec Rayette (Karen Black), une serveuse de restaurant un peu tarte qui se rêve chanteuse de *country music*. Il quitte Los Angeles pour rendre visite à son père aphasique (William Challee) qui vit dans une île près de Seattle avec ses deux autres enfants, surnommés "Partita" et "Fidelio" : cette famille bourgeoise est centrée sur la musique. Venu avec Rayette, il la cache dans un motel des environs car il en a honte. Quand, au bout de quinze jours, elle déboule dans la demeure familiale, c'est pour se faire humilier par une pédante de passage qui commente ses déclarations comme si elle était un insecte. Suprême inconsistance, Robert prend alors la défense de sa compagne et mouche le nez de la snobinarde.

La fiancée de Fidelio, Catherine (Susan Anspach), le fascine ; il couche avec elle après lui avoir joué au piano une "pièce facile". Mais quand il veut l'emmener, elle le renvoie à ses contradictions : il n'aime personne et surtout pas lui-même. Reparti avec Rayette, il la laisse soudainement en plan dans une station-service pour monter dans un camion en route vers le Canada.

Personnage attachant et antipathique, raté en perpétuelle fuite, il ne trouve vraiment ses marques que dans le mépris d'autrui. Ainsi, dans un restaurant routier, se querelle-t-il avec la serveuse sur des brouilles dans le but évident de montrer qu'elle est rigide et limitée. "Serait-il impossible de vivre debout ?" chantait Jacques Brel : c'est trop facile de faire semblant et de cacher sa propre médiocrité en s'en prenant aux médiocres patentés.

Bird of Paradise *L'oiseau de Paradis*, King Vidor, USA, 1932, 79 mn

Des plaisanciers de passage dans une île des mers du Sud. Le jeune Johnny (Joel McCrea) tombe amoureux d'une beauté locale, Luana (Dolores del Rio), qu'il enlève. Mais le volcan gronde, sans doute pour exprimer sa désapprobation : pour le calmer, Luana se sacrifie en retournant chez les siens.

Amour et noix de coco, nage sous-marine avec Luana et ébats avec une grosse tortue, un tourne-disques échangé contre un prao (à moteur)... Le film évite le *happy end* mais reste très en dessous du déchirant et tragique *Tabou* (p. 1058).

Dragées au poivre Jacques Baratier, France, 1963, 90 mn

Film à sketches débridés façon cinéma-vérité (*Chronique d'un été*, p. 1472), comédie musicale (*West Side story*, p. 1017) ou encore *L'année dernière à Marienbad* (p. 1148). Chansons de Serge Rezvani, dont *Lili Gribouille*, et Jacques Auduberti. Distribution superlative emmenée par Guy Bedos et Sophie Daumier.

I vampiri *Les vampires*, Riccardo Freda & Mario Bava, Italie, 1957, 78 mn

La duchesse du Grand (Gianna Maria Canale) rajeunit grâce au traitement à base de sang frais mis au point par son cousin Julien (Antoine Balpêtré), un médecin prétendu mort dont le cercueil abrite un sbire (Paul Muller) que le diabolique Julien arrivera à ramener à la vie. La monstrueuse duchesse qui se fait passer pour sa nièce retrouve son âge quand elle se met en colère, d'où deux scènes réussies où elle vieillit à vue d'œil ; et l'enlèvement d'une jeune fille en vue d'une nouvelle cure de jouvence. . . on pense aux futurs *Yeux sans visage* (p. 1590).

Tout ça dans un réjouissant décor gothique à la limite du baroque ; mais la distribution est un peu terne.

Swiss miss *Les montagnards sont là*, John G. Blystone, USA, 1938, 65 mn

Désespérant de vendre leurs pièges à souris, Laurel et Hardy offrent leurs services à un fabricant de gruyère et percent des trous dans le plancher pour permettre l'arrivée des rongeurs. Rétribués avec de l'argent qui n'a cours nulle part, ils doivent ensuite régler leurs agapes en travaillant, avec leur proverbiale efficacité, pour le restaurant qu'ils n'ont pas pu payer. On voit alors Laurel déployer des trésors d'ingéniosité pour boire le cognac transporté par un Saint-Bernard : il utilise le duvet de l'oie qu'il vient de plumer pour créer l'illusion de la neige et provoquer la sollicitude de l'animal. Les deux compères seront plus tard aux prises avec un piano sur le pont de cordes qui traverse un précipice. . . sans oublier cet orgue dans lequel ils ont fait tomber du détergent et qui émet des bulles emprisonnant les sons qu'on entend lorsqu'elles éclatent.

Cela fait encore bien rire les enfants ! Qui s'ennuient cependant ferme durant les tunnels dus à une sous-intrigue amoureuse inepte avec chanteurs à voix.

Mary Reilly Stephen Frears, Grande-Bretagne, 1996, 104 mn

Mary Reilly (Julia Roberts) est servante à Édimbourg chez le docteur Jekyll (John Malkovich) dont elle devient amoureuse tout en gardant sa répulsion pour l'horrible Hyde dans lequel elle refuse de reconnaître son employeur. Elle montre malgré tout une certaine compassion pour le monstre sanguinaire, lequel semble éprouver une sorte d'amour pour elle ; pour ne pas lui faire de mal, la créature qui habite Jekyll se résout à mourir, emportant ainsi la vie de son double et laissant d'éternels regrets à Mary.

Variation sur le classique de Stevenson, le film humanise Hyde en lui prêtant des sentiments pour Mary, ce qui lui donne une certaine vraisemblance psychologique et le rend d'autant plus effrayant. Glenn Close joue une tenancière de bordel et Michael Gambon le père indigne de Mary.

The grand Budapest hotel Wes Anderson, USA, 2014, 100 mn

République de Zubrowka (comme la vodka) dans les années 1930. M. Gustave (Ralph Fiennes), concierge d'un grand hôtel, hérite du célèbre tableau "Garçon avec pomme" que lui a légué une pensionnaire récemment décédée en récompense de ses privautés. Mais le fils de la défunte (Adrian Brody) ne l'entend pas ainsi et fait accuser Gustave de meurtre, puis quand il s'évade de prison, le fait pister par un sanguinaire homme de main (Willem Dafoe). Faux *happy end* quand Gustave récupère ce qui lui est dû, suivi de son exécution après le déclenchement d'une guerre qui voit la disparition du petit état. C'est son fidèle lieutenant Zero Moustafa (Tony Revolori) qui hérite de sa fortune ; bien vieilli (F. Murray Abraham), il raconte son histoire en 1968 à un écrivain. . .

Grande réussite de Wes Anderson, avec une somptueuse distribution dans les rôles grands et petits ; inventivité de la mise en scène, irréalisme revendiqué et humour constant du scénario pour un hommage à Stefan Zweig. Quand le film s'arrête, on a l'impression de revenir de la *Mitteleuropa* chère à l'écrivain viennois. Une *Mitteleuropa* d'autant plus prégnante qu'elle est un peu décalée : on y paie en klubecks, on y boit du Pouilly-Jouvet et se parfume avec Air de Panache.

Sortilèges Christian-Jaque, France, 1945, 97 mn

Film de l'Occupation terminé après la Libération. Sur l'air d'*Aux marches du palais*, c'est *L'assassinat du Père Noël* (p. 142) mâtiné de *Goupi Mains-Rouges* (p. 998) dont on retrouve Fernand Ledoux : il joue le Lièvre, un simplet qui gobe tout ce que lui susurre le Campanier (Lucien Coedel), sorte de sorcier illettré et malfaisant. La fadeur du couple de jeunes gens – Catherine (Renée Faure) et Pierre (Roger Pigaut) – est compensée par la présence de Madeleine Robinson, excellente dans le rôle de Marthe, l'infortunée fille du cabaretier. Et n'oublions pas Sinoël en centenaire dansante !

Avec un scénario exsangue réduit à l'assassinat d'un vendeur de chevaux par le Campanier et aux tergiversations de Pierre – Catherine ou Marthe ? –, le film vaut surtout pour les dialogues de Prévert et son atmosphère fantastique – la "communion d'or", monnaie mise dans la bouche du mort par son assassin – et la neige omniprésente où galope un cheval fou poursuivi par les villageois : images de battue dans le brouillard, on pense à *Un roi sans divertissement* (p. 192).

Mulan Walt Disney (studios), USA, 1998, 88 mn

En Chine, dans un passé indéfini, la jeune Mulan prend la place de son père âgé pour aller lutter contre les Huns. Les décors de ce dessin animé (modérément) féministe s'inspirent de la peinture chinoise classique.

La ferme des sept péchés Jean Devaivre, France, 1949, 88 mn

L'assassinat de Paul-Louis Courier (Jacques Dumesnil), écrivain et pamphlétaire républicain, sous la Restauration. Il nous apparaît comme un homme dur avec les pauvres et en même temps un défenseur de la liberté, un libéral en somme. Sa personnalité nous est dévoilée à travers divers témoignages qui ne se recoupent pas : la Michel (Hélène Manson) en fait un avaro, le marquis de Sibras (Aimé Clariond) un protecteur des villageois qu'on empêche de danser. D'autres voient en lui un cocu, mal marié à une femme trop jeune (Claude Génia) qui le trompe avec le palefrenier (Georges Grey). Quant à l'idiot du village (Jacques Dufilho), il voue une reconnaissance infinie à ce maître qui l'avait recueilli.

Ce portrait kaléidoscopique est recueilli par le juge d'instruction (Palau) qui a du mal à clarifier certains points. Le procureur du Roi (Pierre Renoir) nie en effet l'existence du mystérieux homme en gris (Jean Vilar) qui semble avoir organisé l'embuscade fatale. Tué à cause de sa dureté, de ses positions politiques ou par les amants de sa femme ? Ou tout ça en même temps ? Le dernier plan nous assure en tout cas que son œuvre, symbolisée par des feuillets de papier emportés par le vent, n'est pas morte. Rappelons que Courier est dans la Pléiade.

La caméra explore le temps (p. 359) a consacré un épisode (n° 6) à l'affaire.

Arrival *Premier contact*, Denis Villeneuve, USA, 2015, 117 mn

Poncif de la science-fiction, l'arrivée d'extra-terrestres avec un message pour l'Humanité ; ayant tendance à nous ressembler, ils nous réunissent dans des conventions unificatrices, e.g., *Le jour où la Terre s'arrêta* (p. 421). Rien d'anthropomorphe ici : les deux visiteurs sont de monstrueux heptapodes (surnommés Abbott et Costello) au message plutôt original, car il tient au langage lui-même, basé sur d'étranges logogrammes circulaires. Que la jeune linguiste Louise Banks (Amy Adams), chargée de communiquer avec eux, apprend progressivement à déchiffrer. Mais il ne s'agit pas d'un décryptage genre "pierre de Rosette", car ces structures sont une espèce de clef de déverrouillage du temps : elles permettent de vivre avec ses souvenirs dans une sorte d'atemporalité. Devenue experte ès logogrammes, Louise communique dans le passé avec sa fillette morte d'une maladie rare et dans le futur sur des événements passés, i.e., présents, et arrive à convaincre un haut gradé chinois de l'intérêt du contact, évitant ainsi une issue violente et hasardeuse. Les étrangers peuvent repartir : leur don à l'Humanité a été correctement reçu... rendez-vous dans 3000 ans.

Le film est une brillante illustration de la thèse déréaliste de Marshall McLuhan : le médium est le message. Mentionnons cette étymologie fantaisiste : questionnant un aborigène à propos d'étranges animaux à poche, un marin de Cook se serait entendu répondre "kangourou", i.e., "je ne comprends pas" !

Le joueur d'échecs Jean Dréville, France, 1938, 82 mn

Remake parlant du film muet de Raymond Bernard (1927, p. 979). Un patriote polonais se dissimule dans un automate qui joue prétendument aux échecs. L'impératrice Catherine (Françoise Rosay), au courant du subterfuge, condamne l'automate aux allures de faux Turc à être fusillé : c'est Kempelen (Conrad Veidt), l'inventeur de la machine qui se glisse à l'intérieur et tombe sous les balles.

Ses derniers mots "bizarre, bizarre, bizarre" résument la partie la plus réussie du film. L'atelier de Kempelen est un lieu poétique et un peu effrayant, un univers à la Coppelius peuplé d'étranges machines, de créatures sans tête et de statues voilées dont on se demande si elles ne sont pas un peu vivantes. Quand le prosaïque et agressif Nicolaïeff (Gaston Modot) vient pour le saccager, il se retrouve encerclé par une armée d'automates qui le transpercent de leurs baïonnettes.

1860 Alessandro Blasetti, Italie, 1933, 69 mn

C'est le ton de l'épopée que choisit Blasetti dans cette évocation de l'expédition des Mille. La première partie présente une Sicile sur laquelle les Bourbons de Naples font régner la terreur. La montée vers le Nord (Gênes) d'un berger en quête d'un Garibaldi qu'on ne voit guère est prétexte à une débauche d'accents et de dialectes qu'un non-italien peut percevoir sans pour autant les identifier et aussi à un étalage des divergences politiques entre républicains, papistes, fédéralistes, etc. L'idée de ce film de propagande étant que, sous la bannière de Victor Emmanuel II, toutes ces différences seront fondues pour créer l'Italie nouvelle. La seconde partie met en scène les garibaldiens aidés des *picciotti* locaux dans une bataille qui voit la déconfiture de l'armée de mercenaires allemands au service des Deux-Siciles. Mais était-il nécessaire de nous présenter un prêtre patriote, alors que l'Église était pour le moins... réservée quant à l'unité italienne ?

Get out Jordan Peele, USA, 2017, 104 mn

Pas raciste la jeune Rose Armitage, puisqu'elle a un petit ami de couleur, Chris (David Kaluuya), un photographe qu'elle emmène à la campagne pour le présenter à ses parents, dont une mère (Catherine Keener) qui pratique l'hypnose. Les signes inquiétants se multiplient et Chris se retrouve attaché en attendant d'être utilisé pour "rendre ses yeux" à un vieux galeriste aveugle. Tout comme un précédent petit ami de Rose avait permis de rajeunir le grand-père Armitage.

Le film, très décevant, ressemble à un épisode d'une série TV des années 1960, genre *The outer limits*. Le bruit d'une cuiller dans une tasse permet d'hypnotiser les victimes, mais l'éclair inopiné d'un flash photo peut aussi les réveiller et les amener à se révolter, ainsi le Noir qui servait d'"hôte" au grand-père.

The outlaw Josey Wales *Josey Wales, hors-la-loi*, Clint Eastwood, USA, 1976, 136 mn

Sa famille ayant été massacrée par une bande de pillards au service du Nord, Josey Wales (Clint Eastwood) rejoint un groupe qui se livre au même type d'activité, mais pour le Sud. Sa tête mise à prix après la reddition, il entame une longue fuite qui lui fait croiser un pittoresque carpetbagger (Woodrow Parfrey) et son élixir miraculeux, un Peau-rouge (Dan George, acteur indien), une jeune fille et sa grand-mère (Sondra Locke et Paula Trueman). Il vient à bout de son principal poursuivant Terril (Bill McKinney) qu'il embroche sur son propre sabre. Fletcher (John Vernon), son ex chef de bande passé à son corps défendant du côté nordiste – on pense à *The wild bunch* (p. 395) –, le retrouve à son tour, mais fait semblant de ne pas le reconnaître. Dialogue codé entre les deux personnages “– The war is over – We all died a little in this damn war.”

Après l'inégal *Homme des hautes plaines* (p. 534), Eastwood montre, par ce chef d'œuvre, qu'il a intégré les apports du western spaghetti.

Fog John Carpenter, USA, 1980, 86 mn

Les fantômes d'il y a cent ans reviennent hanter les vivants. Mettant un brouillard complice à profit, ils viennent frapper à votre porte. Gare, c'est avec un crochet de docker qu'ils vous attendent ! Bof. Avec Jamie Lee Curtis dans un de ses premiers rôles et Janet Leigh dans un de ses derniers.

Twelve monkeys *L'Armée des Douze Singes*, Terry Gilliam, USA, 1995, 130 mn

Contre l'offre d'une grâce, le criminel Cole (Bruce Willis) voyage dans le passé pour trouver la cause de l'épidémie (1996) qui força l'Humanité à vivre sous terre.

La jetée (p. 1162), court-métrage en images fixes et voix off de Chris Marker, était basé sur un paradoxe temporel qui voyait un enfant assister à sa propre mort. Les voyages dans le temps sont fascinants mais ne tiennent pas debout : ils fonctionnent surtout quand on n'approfondit pas trop. Développé en film de deux heures, le scénario original perd de sa force, d'autant plus qu'on lui a adjoint une intrigue parasitaire, la fausse piste de l'Armée des Douze Singes, militants de la cause animale et non pas dangereux criminels.

On retrouve la patte du réalisateur de *Brazil* (p. 1728) dans les séquences qui se passent à la base d'où Cole est envoyé plusieurs fois dans le passé ; ainsi que dans les rues de Philadelphie transformée en capharnaüm où officient des prédicateurs illuminés. Mais la trame hollywoodienne est bien lourde et les personnages campés par Brad Pitt et Madeleine Stowe sans surprise. Sorti de ses superlatives fulgurances baroques, Gilliam se révèle assez décevant.

Voici le temps des assassins Julien Duvivier, France, 1956, 115 mn

Le dernier film important de Duvivier est un sommet de noirceur. Si l'on excepte le restaurateur Chatelin (Jean Gabin) et son jeune protégé, l'étudiant Gérard (Gérard Blain), les personnages ne sont guère reluisants. Parmi les clients du bistrot des Halles, une duchesse anglaise qui offre des desserts de luxe à son chien-chien baptisé Group Captain, un plein aux as (Aimé Clariond) qui "lance" tous les soirs une nouvelle starlette ou encore un Corse égrillard (Robert Manuel). Mais le film est avant tout misogyne ; témoin les trois vieilles taupes, la gouvernante (Gabrielle Fontan), la mère (Germaine Kerjean qui reprend le fouet qu'elle maniait dans *Goupi Mains-Rouges*, p. 998) et la première épouse de Chatelin (Lucienne Bogaert), droguée à la dérive qui met tous ses espoirs dans sa charmante fille Catherine (Danièle Delorme). Cette dernière est un monstre de duplicité qui brouille Chatelin et Gérard pour mieux épouser le restaurateur et n'a pas peur de recourir au crime quand ses intrigues sont découvertes.

Chanson interprétée par Germaine Montero dont les paroles – "Pour trouver des ivresses meilleures/Dans les bras d'un nouveau chéri" – laissent à désirer. Dans un petit rôle, Gaby Basset qui fut la première épouse de Gabin.

Derrière la façade Yves Mirande & Georges Lacombe, France, 1939, 91 mn

Tout comme *Café de Paris* (p. 1631) ou *Paris-New York* (p. 13), ce dernier signé du seul Mirande, ce film est une succession de micro-sketches où défilent de nombreux acteurs. Ici, la propriétaire d'un immeuble a été tuée ; ce qui donne prétexte à deux policiers (Jacques Baumer, stupide et Lucien Baroux, plus futé) d'aller faire un tour derrière la façade. Ils y croisent un soldat en bonne fortune (Julien Carette), un magistrat de haut rang (Aimé Clariond) déchiré entre sa femme (Gabrielle Dorziat) et une chanteuse de cabaret (Simone Berriau), ainsi qu'un caissier indélicat (Andrex) mais pour la bonne cause : le père (Joffre) de celle qu'il aime est un aveugle grabataire ruiné dont la collection de tableaux se réduit à des traces sur les murs. Sans oublier un escroc (Erich von Stroheim) qui joue aux cartes avec un gogo (Jacques Dumesnil) et une Anglaise (Betty Stockfeld), une femme entretenue (Gaby Morlay) qui trompe son protecteur (Marcel Simon) avec un gigolo (Claude Sainval) et un célèbre bandit (Jules Berry) qui, pour ne pas entacher la réputation d'une femme mariée (Elvire Popesco), feint de la voler quand la Police frappe à la porte ; enfin un lanceur de couteaux (Michel Simon) et un cleptomane (André Lefaur). On finit pas apprendre que la défunte tenait un boxon et que le meurtre avait pour mobile la recette de l'établissement que la sous-maîtresse (Marguerite Moréno) lui avait fait parvenir.

Et le coupable alors ? C'est le concierge (Paul Faivre) : il fallait bien terminer le film. Apparition de Jean Wiéner à son piano.

Missile Frederick Wiseman, USA, 1987, 114 mn

La base de Vanderberg en Californie où l'on forme les techniciens militaires en charge de l'arme atomique. Nous voyons les petits boîtiers de commande, les codes et contre-codes ; on s'entraîne à tirer au Smith & Wesson, ce qui semble un peu dérisoire. Les postulants – dont on ne sait pas s'ils ont dû auparavant en bavarder avec le sergent teigneux d'*Officier et gentleman* (p. 602) – sont soumis à divers tests QCM. On nous enseigne incidemment une méthode pour limiter les dégâts : la réponse la plus longue est souvent la bonne, dans une série de chiffres, on peut éliminer les deux extrêmes. Il y a aussi des discussions visant à écarter ceux qui auraient des scrupules à appliquer une instruction aux conséquences terrifiantes. Qu'est-ce donc qu'un ordre illégal ? C'est quand on a gazé les non-Aryens nous dit une postulante qui emploie ce mot comme s'il allait de soi. L'instructeur évoque aussi l'extermination du village de Mỹ Lai par le Lt. Calley ; mais tous ces Viets, y compris femmes et enfants étaient des ennemis sans uniforme. Discours final d'une huile dont le dernier mot entendu est un "God" qui fait écho aux "930 ans !" sur lesquels se refermait *Multi-handicapped* (p. 919). Bien que Wiseman se montre toujours très discret, d'une neutralité qui confine parfois à la banalité, on croit sentir comme un agacement contre ce monde de culs-bénits.

Une cérémonie dédiée à l'équipage de la navette *Challenger* date le tournage.

I shot Andy Warhol Mary Harron, USA, 1995, 103 mn

Valerie Solanas (Lily Taylor, éblouissante), prostituée hommasse et zinzin, fait partie des satellites de la Factory d'Andy Warhol (Jared Harris) auquel elle compte bien faire monter sa pièce de théâtre *Up your ass* (Dans ton cul), une espèce de farce scatologique. Un moment amusé – il la fait même jouer dans un de ses oubliables films, *I a man* – le pape du pop art se lasse. Un jour de juin 1968, elle lui loge trois balles, dont une à bout portant ; il en réchappe de justesse.

Le film reconstitue un milieu de marginaux, transexuels et prophètes de révolutions variées. Celle de Solanas, résumée par le manifeste du SCUM (Society for cutting up men) est d'une misandrie radicale. Des extraits de ce "classique du féminisme" sont déclinés en regard caméra par Valerie. La réalisatrice a cependant omis le plus réfrigérant, la chambre à gaz pour les mâles survivants.

The hitch-hiker *Le voyage de la peur*, Ida Lupino, USA, 1953, 71 mn

Basse-Californie. Un assassin en cavale (William Talman) prend en otage, sous la menace d'une arme, les deux passagers d'une voiture (Edmund O'Brien et Frank Lovejoy). La réalisatrice nous avait habitués à des œuvres autrement originales que ce film fauché tourné dans les Alabama Hills. Carte de Chine (cf. p. 826).

Cimarron *La ruée vers l'Ouest*, Wesley Ruggles, USA, 1931, 123 mn

Les premières années de l'Oklahoma, à travers le personnage de Yancey Cravat (Richard Dix). Il est présent lors de l'ouverture du territoire en 1889 et y fonde un journal. En 1893, lors de l'extension territoriale suite à l'acquisition du "Cherokee strip" – payé 3,5 dollars l'hectare aux Indiens –, il disparaît pour ne refaire surface qu'en 1898, après la guerre contre l'Espagne où il a combattu. Il s'éclipse définitivement en 1907, lorsque le territoire devient état de l'Union, et trouve la mort incognito près d'un puits de pétrole en 1930.

Yancey défend une politique paternaliste : il est gentil et compréhensif vis à vis des prostituées, des Noirs et même des Juifs. Ce qui n'est pas le cas de son épouse Sabra (Irene Dunne) à laquelle il s'oppose au sujet des Indiens. Mais elle évolue au point d'annoncer fièrement, en 1930, que sa bru est une authentique Cherokee. Ce déluge de bons sentiments rappelle *Giant* (p. 1810) d'après la même Edna Ferber, une autre chronique pétrolière sise au Texas voisin : les Mexicains remplacent les Indiens et c'est l'épouse qui a des idées "avancées".

Nothing sacred *La joyeuse suicidée*, William A. Wellman, USA, 1937, 74 mn

Wally (Fredric March), journaliste en recherche d'un scoop, apitoye New York sur le destin tragique de Hazel (Carole Lombard) qu'une contamination au radium aurait condamnée à mourir à brève échéance. La jeune femme devient la coqueluche de la bonne société et Wally en tombe amoureux au point de vouloir l'épouser malgré la tragédie. Sauf que le pronostic mortel était une erreur due à un médecin incompetent (Charles Winniger de *The sun shines bright*, p. 1634). Le directeur du journal (Walter Connolly) consulte à ce sujet une autorité venue de Vienne, le professeur Eggelhoffer (Sig Ruman) qui confirme que Hazel est en parfaite santé. Il s'agit donc de la faire disparaître. . .

Cette comédie vaut surtout pour sa distribution et son technicolor trichrome, troisième production Selznick de ce type, confiée à Wellman comme la précédente, *A star is born* (p. 773). Apparition de la célèbre pipelette Hedda Hopper.

Majo no takkyūbin *Kiki la petite sorcière*, Hayao Miyazaki, Japon, 1989, 99 mn

On est loin de Benjamin Christensen (p. 630) : que reste-il d'une sorcière quand on la prive de sabbats et de maléfices ? Un balai qu'elle utilise pour se déplacer car elle ne sait pas faire de vélo ; et pour effectuer quelques livraisons (le takkyūbin du titre) fastidieuses (pour le spectateur), voire rattraper au vol un gamin suspendu à un dirigeable hors de contrôle. De plus, la poésie n'est pas au rendez-vous dans ce film peu inspiré tourné après le magnifique *Totoro* (p. 1149).

Charlie Chan in London Eugene Forde, USA, 1934, 79 mn

Charlie Chan in Paris Lewis Seiler, USA, 1935, 71 mn

Charlie Chan in Egypt Louis King, USA, 1935, 72 mn

Charlie Chan in Shanghai James Tinling, USA, 1935, 71 mn

Quatre films de la première série des Charlie Chan (p. 160), avec Warner Oland dans le rôle-titre. L'épisode parisien – où un Victor Descartes travaille à la banque Lamartine et les brigands se réunissent rue de Pont (*sic*) – voit apparaître le fils du détective, Lee : joué par l'excellent Keye Luke qui accompagnera Warner Oland durant huit épisodes dont celui situé à Shanghai. Le meilleur des quatre qui se passe en Égypte (petit rôle pour Rita Hayworth) est d'un racisme insupportable à cause du personnage caricatural du Noir Snowshoes (!) (Stepin Fetchit).

Quelques sentences mémorables : “– Front seldom tells truth, look backyard.” “– Wild bird to sing don't put it in cage.” “– Perfect case like doughnut has hole.” “– Mud turtle in pond more safe than man on horseback.” “– Motive like end of string tied in many knots.” “– Hasty deduction like hind leg of mule, kicks backwards.” “– Theory, like mist on eyeglasses, obscures facts.” “– Silence big sister of wisdom.” “– Talk cannot cook rice.”

La brigade des maléfices Claude Guillemot, France, 1971, 343 mn

Cette série télévisée, au style léger et farfelu et aux scénarios cousus de fil blanc, ne comporte, hélas, que six épisodes. Le personnage principal en est le commissaire Paumier qu'on voit se déplacer dans un véhicule un peu ringard, une moto à side-car. Il est incarné par le truculent chansonnier Léo Champion – qu'on reverra en grand-père gâteux de *La lectrice* (p. 1485) : “Tranquilles, cependant...”. Chargé des affaires paranormales, il les traite dans un esprit de dérision digne de son ami Pierre Dac, qui tranche avec la vogue mystagogique qui fit le succès du tordeur de cuillers télévisuel Uri Geller.

On y croise un fantôme poudré (Gérard Séty) mal à l'aise quand il s'agit de hanter un HLM, le Diable (Pierre Brasseur) qui pousse des couples à s'entre-tuer via une confidentielle septième chaîne de télévision et des célibataires (Claude Brasseur) à se suicider à cause d'une inaccessible secrétaire-robot, un escroc (Philippe Clay) et ses charters pour la planète Vénus, sans parler d'un vampire amoureux de sa dentiste ou de fées dont la présence est révélée par le nitrate d'argent.

Le film est un précieux document : papiers peints, vaisselle, mobilier, jusqu'à la “chaîne hi-fi”, tout est d'époque. Par contre, la triple négation “Vous n'êtes pas sans ignorer” (au lieu de “sans savoir”) reste une perle intemporelle.

Queen Christina *La reine Christine*, Rouben Mamoulian, USA, 1933, 95 mn

La tragédie d'une jeune reine (Greta Garbo) qui abdique pour l'amour d'un émissaire espagnol, Antonio (John Gilbert), lequel meurt dans un duel avec le jaloux comte Magnus (Ian Keith). Le jeu crispé de l'actrice ne se détend qu'à la toute fin, au moment du décès d'Antonio.

Il est douteux que la Reine ait connu à l'avance l'œuvre de Molière; en revanche, le scénario aurait pu évoquer sa relation à Descartes. Garbo essaya, avec ce film, de relancer la carrière de son partenaire du muet Gilbert, ce qui est un peu le thème de *The artist* (p. 179).

Le mari de Léon Jean-Pierre Mocky, France, 1993, 93 mn

Un metteur en scène de théâtre (Mocky lui-même) est soigné, chouchouté et adoré par son ami Léon (Serge Riaboukine).

Ce festival d'obscénités renchérit sur la vulgarité naturelle de Frédéric Dard. La dernière séquence qui voit Léon, abandonné par son grand amour, se suicider au gaz, serait touchante si le reste était moins grossier.

Intolerable cruelty Joel Coen, USA, 2003, 100 mn

Les tubes de Simon & Garfunkel servent de fond sonore à cette comédie vite oubliée opposant une "gold digger" (Catherine Zeta-Jones) – elle épouse des hommes riches pour s'emparer de leur fortune – à un avocat (George Clooney) spécialisé dans le divorce : il est l'auteur d'un "prenup" (contrat de mariage) qui protège les biens des riches époux contre les ambitions de leurs conjoint(e)s.

Life is sweet Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1990, 99 mn

Une tranche de vie dans une famille populaire sans grand relief. Un copain de boisson (Stephen Rea) refile au père (Jim Broadbent) une roulotte hors d'âge qui lui permettra – espère-t-il – d'échapper au salariat en vendant des hamburgers. La mère (Claire Skinner) donne un coup de main à un ami (Timothy Spall) pour son restaurant, le REGRET RIEN, dont la carte, très "nouvelle cuisine", jure avec son décor ringard – un vélo et un sac d'oignons censés représenter la France – ; il a tellement mal goupillé son truc qu'il n'a pas un seul client le soir de l'ouverture. Sans oublier les jumelles (Claire Skinner et Jane Horrocks) : l'une, introvertie, ne rêve que d'Amérique, l'autre, rebelle et plate comme une limande, se fait lécher la poitrine enduite de chocolat par son petit ami (David Thewlis).

Petites vies et petites ambitions de "ceux qui ne sont rien" : un film typique de l'empathie de Mike Leigh pour les classes populaires.

Un flic Jean-Pierre Melville, France, 1972, 96 mn

Histoire centrée sur un interminable hold-up commis à bord d'un train (électrique) par un truand descendu d'un hélicoptère joujou – enfoncées, les soucoupes volantes de *Plan 9 from outer space*, p. 596 –, dont le gros aimant est capable de faire coulisser fer sur fer ! Magnétique aussi, le regard d'Alain Delon qui n'est plus *Le samouraï* (p. 1021) mais un flic homophobe brutal (adjoint : Paul Crauchet). Les bandits sont joués par des acteurs étrangers (dont Richard Crenna) mal doublés. Catherine Deneuve semble attendre qu'on lui donne son texte. Affligeant.

Laitakaupungin valot *Les lumières du faubourg*, Aki Kaurismäki, Finlande, 2006, 74 mn

Comme toujours chez Kaurismäki, ça commence mal : Seppo Koistinen (Janne Hyytiäinen), vigile dans un centre commercial, est séduit par la blonde Mirja (Maria Järvenhelmi) dans le but de le droguer et prendre ses clés pour ses amis voleurs de bijoux ; et lui faire porter le chapeau en planquant des “preuves” chez lui. Quand il sort de prison, les gangsters s'acharnent contre lui et le font chasser de son travail, puis le tabassent copieusement quand il tente de se venger.

Où est donc la seconde partie “à la Capra” qui faisait le charme d'*Au loin s'en vont les nuages* (p. 679) ? Dans ce monde luthérien sans tendresse, aucun *Deus ex machina* ne vient à la rescousse de Koistinen qui lui-même – il fut la victime consentante de Mirja – n'est pas très attachant. Une lueur d'espoir cependant avec le dernier plan : la main de Seppo se referme sur celle d'Aila (Maria Heiskanen), une jeune femme amoureuse de lui qu'il avait jusque là ignorée.

Les acteurs marquent un renouvellement de la troupe du réalisateur, qui nous fait entendre Fred Gouin dans *Le temps des cerises*, chanson chère à son cœur.

Captain Blood Michael Curtiz, USA, 1935, 119 mn

Ce film d'aventures bien enlevé est la première apparition du couple Errol Flynn/Olivia de Havilland. Il campe le médecin anglais Blood, injustement condamné lors de la rébellion de Monmouth (1685) et envoyé en esclavage à la Jamaïque, elle joue Arabella, la nièce de l'horrible colonel et futur gouverneur Bishop (Lionel Atwill). Aidé par d'autres condamnés, Blood s'empare d'un navire et pratique la piraterie jusqu'au jour où il capture Arabella en compagnie de Lord Willoughby (Henry Stephenson) qui lui apprend que l'infâme Jacques II ayant été détrôné, lui et ses hommes peuvent redevenir des Anglais à part entière. Après avoir sauvé Port Royal d'une attaque française, il est nommé gouverneur en remplacement de Bishop, absent pour cause de chasse au pirate ; quand ce dernier rentre au port, Blood l'accueille en l'appelant “Mon oncle”.

Three billboards Martin McDonagh, USA, 2017, 115 mn

Mildred (Frances McDormand) est un peu givrée, mais il y a de quoi. Sa fille a été violée et tuée il y a quelques mois et le coupable court toujours. Pour relancer l'enquête, elle loue trois panneaux publicitaires à l'entrée d'Ebbing (Missouri), demandant ce que fait la Police, notamment son chef Willoughby (Woody Harrelson). Ce dernier, un brave homme atteint d'un cancer en phase terminale, ne s'en offusque pas trop. Mais, quand il se suicide à cause de sa maladie, une partie de la population blâme Mildred. Tout particulièrement le teigneux subordonné de Willoughby, Dixon (Sam Rockwell) qui s'en prend très violemment au propriétaire des panneaux. Renvoyé de la Police, il incendie les "billboards" avant d'être gravement brûlé par un cocktail Molotov lancé par Mildred.

Un déclic se produit alors chez l'ex-flic. Bien qu'il n'ait plus de fonction officielle, il se met réellement en quête du coupable qu'il croit avoir trouvé en la personne d'une terrifiante brute venue de l'Idaho ; mais un test ADN innocente le suspect dont les propos montrent qu'il est de toute évidence, un violeur. Le film se clôt sur le départ pour l'Idaho de Mildred et Dixon, réconciliés et résolus à faire justice, sinon de l'introuvable violeur, mais d'un violeur. Terrifiant et tellement vrai.

Le père Noël est une ordure Jean-Marie Poiré, France, 1982, 90 mn

Cet hilarant triomphe du café-théâtre a pour cadre le standard de "SOS Détresse Amitié", la veille de Noël. Thérèse et Pierre (Anémone et Thierry Lhermitte), bénévoles catholiques coincés, échangent des cadeaux, un gilet-serpillère pour Pierre, un tableau érotique avec femme nue et cochon rose pour Thérèse. Leur collègue Marie-Ange (Josiane Balasko) est bloquée dans l'ascenseur, d'où la venue d'un réparateur abattu par erreur par un couple querelleur, Josette (Anne-Marie Chazel) et Félix (Gérard Jugnot), le Père Noël du titre. Tout se termine au petit matin au zoo de Vincennes où la bande va nourrir les fauves avec des morceaux de dépanneur. N'oublions pas Christian Clavier en travesti et le voisin bulgare (Bruno Moynet) aux délicieux doubitchous "roulés à la main sous les aisselles."

The flame and the arrow *La flèche et le flambeau*, Jacques Tourneur, usa, 1950, 85 mn

Sorte de Robin des Bois lombard, Dardo (Burt Lancaster), s'oppose à l'empereur allemand et son représentant local dont la nièce (Virginia Mayo) ne lui est pas indifférente. Le film, en couleurs, vaut surtout pour les acrobaties de Lancaster avec son ancien partenaire de cirque, Nick Cravat, qui joue le muet Piccolo ; on retrouvera le duo dans *The crimson pirate* (p. 1343) de Robert Siodmak, moins convenu car totalement extravagant. Avec Aline MacMahon et Norman Lloyd.

Monte Cristo Henri Fescourt, France, 1929, 223 mn

Superproduction muette filmée dans de splendides décors et en extérieurs à Marseille. La mise en scène, plutôt sage, sait s'animer durant les fiançailles interrompues ou encore s'offrir quelques fulgurances au moment de l'expiation des coupables. Jean Angelo en Dantès et Lil Dagover en Mercédès sont émouvants lors de l'entrevue qui précède le duel. Gaston Modot campe un Fernand répugnant qui n'atteint pas à la vilénie de Germaine Kerjean, terrifiante Carconte : la séquence de l'assassinat du joailler par une nuit d'orage est très réussie. Pierre Batcheff joue Albert de Morcerf et Marie Glory Valentine ; l'abbé Faria est campé par Bernhard Goetzke, partenaire de Dagover dans *Les trois lumières* (p. 612).

Comme toutes les adaptations du roman de Dumas, celle-ci sacrifie des personnages. La première victime est, sans surprise, le banquier Danglars ; exit aussi l'empoisonneuse Villefort et le pittoresque Noirtier. Quant à l'indispensable Bertuccio, son rôle est fondu avec celui de Caderousse qui n'est plus tué par Andrea : il en réchappe, ce qui lui permet de témoigner au procès.

Sommarnattens leende *Sourires d'une nuit d'été*, Ingmar Bergman, Suède, 1955, 109 mn

Quatre couples dans ce vaudeville très réussi qui se déroule durant une nuit blanche. La comédienne Desiree (Eva Dahlbeck) veut récupérer son ancien amant Fredrik (Gunnar Björnstrand) dont elle a eu, ce qu'il ignore, un fils naturel. Un des obstacles à cette réunion est la jeune épouse du barbon, Anne (Ulla Jacobsson) – toujours vierge, on pense à *Baby doll*, p. 65 – qui en pince pour Henrik, fils d'un premier lit de Fredrik. Parlant de lit, c'est un cocasse baldaquin mécanique qui réunira les jeunes gens. La comtesse Charlotte (Margrit Carlqvist) aimerait quant à elle retrouver son volage époux Carl (Jarl Kulle) jusque-là amant de Desiree. Elle allume Fredrik dans le but d'attiser la jalousie de son mari : ce dernier, un militaire, provoque un duel en forme de roulette russe avec des balles chargées de suie. C'est un Fredrik au visage noirci que cajole finalement l'actrice.

Contrepoint venu de l'autre côté des rails, la peu farouche et vaguement bisexuelle servante Petra (Harriet Andersson) va faire un tour dans le foin avec le cocher Frid. Et lui arrache une promesse de mariage.

Desiree a invité ce beau monde dans le château de sa mère – Naima Wifstrand qu'on retrouvera en centenaire dans *Les fraises sauvages* (p. 436).

La jeune fille sans mains Sébastien Laudenbach, France, 2016, 72 mn

D'après Grimm. Sur le papier, le trait léger du pinceau esquisse et anime de furtives et volatiles silhouettes d'inspiration extrême-orientale. Magnifique.

Midnight cowboy *Macadam cowboy*, John Schlesinger, USA, 1969, 107 mn

Le jeune étalon texan Joe Buck (Jon Voight) monte à New York, bien décidé à se prostituer sur la 42^e rue. Épisodes cocasses du débutant offrant ses services à une femme mûre (Sylvia Miles) qui se débrouille pour le faire paier ou du qui-proquo avec un évangéliste (John MacGiver) qui l'invite à prier, voire la levée d'une cliente à la Factory d'Andy Warhol. Plus sordides aussi comme celui du lycéen timide qui n'a pas d'argent ou du client culpabilisé qu'il finit par tabasser et détrousser. Tout cela ferait un excellent film dominé par des images d'errance nocturne si le scénario n'édulcorait le propos en introduisant le pathétique Ratso (Dustin Hoffman), boiteux et tuberculeux, que Joe, pas si mauvais que ça, essaiera d'emmener jusqu'à une Terre Promise peuplée de mamies friquées, Miami.

Thérèse Raquin Marcel Carné, France, 1953, 103 mn

Principale qualité du film, la description datée du milieu confiné de la famille Raquin, le fils (Jacques Duby) étant sous la coupe d'une vieille mère possessive et méchante (Sylvie). Datée aussi, cette partie hebdomadaire de petits chevaux, impensable après l'irruption de la télévision. Les amants criminels, Thérèse (Simone Signoret) et Laurent (Raf Vallone), peu intéressants, s'effacent devant les yeux accusateurs de la mère Raquin, paralysée à l'annonce de la mort de son fiston. Roland Lesaffre, acteur-fétiche du Carné d'après-guerre qui n'est que l'ombre de celui de la grande époque, joue le maître-chanteur Riton, sorte de némésis qui plombe cette adaptation peu fidèle du roman de Zola.

Le film a été tourné à Lyon, plus particulièrement dans le quartier Saint-Paul. Le dernier plan, où une servante (Maria Pia Casilio) poste la dénonciation de Riton, se ferme sur une vue des quais de la Saône depuis la Croix-Rousse. Raf Vallone – mieux traité que Massimo Girotti dans *L'amour d'une femme* (p. 1103), sorti la même année – garde son accent, mais n'est pas prénommé Lorenzo pour autant.

L'évangile selon saint Mathieu *Il vangelo secondo Matteo*, Pier Paolo Pasolini, Italie, 1964, 131 mn

Comment mettre en scène le passé biblique ? Dans ses *Dix commandements* (p. 490) DeMille construit une sorte de gigantesque enluminure où la légende prend le pas sur la religion. Avec des moyens bien plus limités, – spirituels et bande sonore d'*Alexandre Nevski*, p. 1340, pour la musique et très jeunes acteurs non professionnels –, Pasolini crée un univers digne de la peinture du Quattrocento où déclarations et paraboles du Christ se conjuguent à la beauté du site de Matera pour donner un film austère, réussite dans le genre édifiant – sans connotation péjorative : c'est le monde de la Foi que cet athée réussit à évoquer.

Phantom thread Paul Thomas Anderson, USA, 2017, 131 mn

Londres, 1957. Assisté par sa sœur Cyril (Lesley Manville), Reynolds (Daniel Day-Lewis dans son ultime rôle) tient une maison de couture huppée. Homme d'habitudes, il ne tolère pas le moindre bruit lorsqu'il se concentre et refuse avec horreur toute forme de surprise. Déçue de passer après son travail, sa nouvelle compagne Alma (Vicky Krieps) lui fait ingurgiter un plat de champignons soigneusement dosé. Gravement indisposé, il prend conscience de son amour pour la jeune femme et l'épouse ; mais le travail reprend le dessus. Elle lui prépare alors une omelette qui devrait, dit-elle, le réduire à une sorte de dépendance à son égard.

Cette "femme-insecte" amoureuse et rusée sait-elle ce qu'elle fait ? Elle se moque des possibles conséquences de son acte car elle croit en Dieu : s'il meurt, ils se retrouveront dans l'au-delà. Reynolds est complètement ambivalent : il repousse Alma qui le distrait de sa vocation mais se laisse empoisonner, comme fasciné par l'amour qu'elle lui porte. La plastique du film est au-dessus de tout éloge.

Sweeney Todd Tim Burton, USA, 2007, 116 mn

D'après une comédie musicale de Hugh Wheeler. Le couple maléfique du "diabolique barbier de Fleet street" (Johnny Depp) qui égorge ses clients et de sa complice, Mrs. Lovett (Helena Bonham Carter), qui fourre ses bouchées avec la chair des victimes, a donné lieu à un superbe film aux couleurs éteintes sur lesquelles se détache le rouge vif du sang qui coule à flots. Johnny Depp incarne un être meurtri – "There was a barber and his wife and she was beautiful" –, mort-vivant dominé par l'obsession de revanche au point de perdre progressivement toute humanité. Seconds rôles pour Sacha Baron Cohen, Alan Rickman et un terrifiant Timothy Spall comme sorti d'une gravure de John Tenniel.

Échec au porteur Gilles Grangier, France, 1958, 84 mn

Destiné à un règlement de comptes entre trafiquants de drogue, un ballon de football chargé d'explosifs est chapardé par des gamins. Bastien Sassey (Serge Reggiani) qui le transportait est abattu par ses complices mais a le temps d'avertir la Police. D'où une double action, contre les bandits et pour retrouver à temps le ballon qu'une série de péripéties a placé dans la salle d'opération d'une clinique.

Le principal intérêt de ce petit film réside dans sa description de l'époque, telle que je l'ai connue : HLM bordés de terrains vagues où les enfants s'amuse comme ils peuvent. Le reste est convenu, flics (Paul Meurisse, Bernard Lajarrige et Robert Porte) comme gangsters (Gert Fröbe, Clément Harari, Reggie Nalder). Court plan des Noctambules, rue Champollion, où l'on joue *Othello* (p. 1020). Avec Simone Renant, Fernand Sardou, Jeanne Moreau et Albert Dinan.

Youth Paolo Sorrentino, Italie, 2015, 119 mn

Dans une station thermale suisse, les retrouvailles de deux amis très âgés, Fred Ballinger (Michael Caine), compositeur et chef d'orchestre britannique et Mick Boyle (Harvey Keitel), cinéaste américain ; la fille (Rachel Weisz) de Fred est d'ailleurs mariée au fils de Mick et leur couple bat de l'aile. L'Américain veut toujours travailler et tourner l'ultime film qui serait son testament ; mais quand la grande vedette qu'il a pressentie (Jane Fonda) se dérobe en disant qu'il est trop vieux, il se tue. L'Anglais se sent au contraire vraiment à la retraite ; quand des envoyés de la Couronne lui demandent de venir à Londres pour diriger un de ses célèbres *simple songs* devant le prince Philip, il se récite, arguant que seule son épouse, une cantatrice trop âgée, pourrait l'interpréter. Il lui rend visite à Venise après le suicide de son ami : elle n'est plus qu'un légume, incapable même de le reconnaître. Fred contemple un instant les eaux du canal avant de se rendre à Londres pour diriger son œuvre devant la famille royale.

Description touchante de la vieillesse, de ce qu'on ne peut plus faire, de ce qu'on a raté – une femme que tous deux ont aimée jadis. Les jeunes peuvent aussi être insatisfaits : Jimmy (Paul Dano) souffre d'être célèbre pour un rôle merdique de robot. Séquences de rêve réussies en dépit, ou à cause, du style de clip vidéo.

Jezebel *L'insoumise*, William Wyler, USA, 1938, 104 mn

Un an avant *Gone with the wind* (p. 476), Bette Davis campe Julie, sorte de Scarlett O'Hara *ante litteram*. Elle insiste pour aller au bal avec une robe rouge de mauvais goût dans le but d'embarrasser Preston (Henry Fonda), son chevalier servant qui en serait quitte pour un duel si elle essayait des quolibets. Il s'exécute mais décide de rompre tous liens avec la capricieuse égocentrique et, après une longue absence, revient avec une épouse yankee. Julie fait tout pour provoquer un affrontement en manipulant le soupirant de service, Buck (George Brent, qui d'autre ?), un dangereux duelliste qu'elle charge de dénigrer le Nord dans le contexte tendu des années qui précèdent la Guerre de Sécession ; c'est Ted (Richard Cromwell), le jeune frère de Preston, qui répond aux provocations de Buck et qui, déjouant les manœuvres de Julie, l'abat en duel.

Quand la fièvre jaune se répand à la Nouvelle-Orléans, Preston, médecin, est atteint à son tour et doit être mis en quarantaine dans un lazaret où il a toutes chances de mourir. Rachetant alors un comportement indigne, notre Jezebel décide de l'y accompagner. La traversée de la ville illuminée par torches et braseros à bord d'une charrette qui emmène malades et infirmières, dont Julie, a des allures de montée à l'échafaud.

Ce film un peu empesé est sauvé par sa photographie qui insiste sur la profondeur de champ et, bien entendu, par la prestation de Davis.

Resurrectio Alessandro Blasetti, Italie, 1931, 60 mn

Un chef d'orchestre veut se suicider, car celle qu'il aimait, une femme fatale portant diadème, vient de le quitter. Sa rencontre avec une jeune fille (Lia Franca) lui redonne goût à la vie.

Ce premier film sonore italien, tourné en 1930, est comme *Blackmail* (p. 55), une œuvre de transition qui fait des expériences sur la relation entre image et son. Ainsi, le premier morceau du concert final est-il commenté par des images de mer censées représenter les impressions de l'héroïne ; pour le second l'accent est mis sur les réactions à la musique, avec des visages de spectatrices, tout ouïe. L'orage qui se déchaîne à la fin est prétexte à d'autres effets sonores. Mais cela reste un film de style muet aux dialogues spartiates qui séduit par sa plastique : la rencontre dans l'autobus, les scènes de bal, voire les verres sur un comptoir. . .

King Solomon's mines *Les mines du roi Salomon*, Robert Stevenson, Grande-Bretagne, 1937, 77 mn

La présence du Noir Paul Robeson en tête d'affiche est la preuve que le film n'est pas américain. Il campe Umbopa, fils d'un roi détrôné qui s'appuie sur une expédition de Blancs pour renverser l'usurpateur. Il en profite aussi pour chanter. Les autres acteurs (Cedric Hardwicke, Roland Young, Anna Lee, John Loder) sont un peu ternes. Les civilisés utilisent une éclipse de soleil pour impressionner les "sauvages", astuce qui inspira Hergé pour *Le temple du soleil*. Le roman de Rider Haggard a été adapté plusieurs fois, notamment par Andrew Marton (p. 1292).

Rain man Barry Levinson, USA, 1988, 134 mn

L'antipathique Charlie (Tom Cruise) se découvre un frère auquel son père décédé vient de léguer sa confortable fortune. Raymond (Dustin Hoffman), alias Rain Man, est un autiste qui passe son temps à faire des calculs absurdes, mais pas forcément inutiles : il est capable de mémoriser toutes les cartes d'un sabot, ce qui le rend rapidement *persona non grata* à Las Vegas où l'a emmené Charlie qui ne rêve que de récupérer l'héritage dont il s'estime frustré. Il n'y a pas de *happy end* à ce touchant portrait d'un "anormal", du moins pas au sens conventionnel puisque Raymond ne se débarrasse pas de ses phobies et n'est pas capable de dire de façon cohérente s'il veut vivre avec son frère ou retourner à l'institution psychiatrique. Par contre Charlie a progressé : renonçant à contester l'héritage, il s'est attaché à ce frangin atypique et fragile qu'il reverra dans deux semaines – soit 336 heures, 20160 minutes, 1209600 secondes selon Rain Man.

La copine de Charlie (Valeria Golino) porte des cheveux mi-longs frisés, l'uni-forme des Américaines de la fin des années 1980.

La tortue rouge Michael Dudok de Wit, France, 2016, 81 mn

Naufragé sur une île déserte, un homme cherche en vain à s'évader. Il rencontre une magnifique tortue aquatique à carapace rouge qui, une fois mise sur le dos, se transforme en beauté rouquine. Dont il aura un enfant qui partira en compagnie de trois tortues, vertes celles-là. L'homme mort de vieillesse, le chélonien reprend son apparence première et s'enfonce dans l'eau.

Magnifique dessin (très bien) animé, aux nombreuses scènes nocturnes traitées en nuances de gris. Mais cette *Danse avec les tortues* est un peu ennuyeuse.

Au royaume des cioux Julien Duvivier, France, 1949, 105 mn

Une maison de correction pour jeunes filles, dirigée par l'épouvantable Chamblas (Suzy Prim). Arrive Maria (Suzanne Cloutier) sur laquelle s'acharne la peau de vache. Elle sera délivrée par son petit ami (Serge Reggiani), tandis que Chamblas, dont les exactions ont été dénoncées, sera limogée... après avoir été bien mordue par le molosse qu'elle avait elle-même posté dans la cour.

Malgré la mise à profit d'un paysage inondé par une crue qui donne un cachet d'authenticité à la fuite de Maria, ce n'est pas un grand Duvivier. Parmi les filles, l'étonnante Christiane Lénier qu'on retrouvera dans *Sous le ciel de Paris* (p. 467).

Tobacco road *La route au tabac*, John Ford, USA, 1941, 81 mn

"Tobacco Road" réfère au passé : on ne cultive plus de tabac dans ce trou déshérité de Georgie, mais on y chante toujours des gospels. Autour du pitoyable patriarche Jeeter (Charley Grapewin, le grand-père des *Raisins de la colère*, p. 242), cette histoire de *hillbillies* ne décolle jamais. À cause de l'aspect théâtral – ce n'est pas le roman d'Erskine Caldwell, mais la pièce de Broadway qui sert de source –, du jeu excessif du protagoniste et de la nullité des autres acteurs, habituellement mieux inspirés, Ward Bond, Dana Andrews, etc. On aperçoit Gene Tierney dans un rôle purement décoratif.

Tin men *Les filous*, Barry Levinson, USA, 1987, 108 mn

1963. Suite à une collision, BB (Richard Dreyfuss) et Tilley (Danny DeVito), deux bateleurs spécialisés dans la vente de dispendieuses façades en aluminium, se prennent en grippe et se jouent des tours pendables. C'est ainsi que BB séduit l'épouse (Barbara Hershey) de Tilley ; mais il en tombe amoureux, d'où des complications avec le mari, ravi d'être débarrassé de sa femme mais désireux d'être désagréable à celui qu'il déteste. Quand la commission du logement révoque la licence des deux filous, ils se réconcilient et projettent même de s'associer.

Paradis perdu Abel Gance, France, 1939, 96 mn

1914. Le peintre Pierre Leblanc (Fernand Gravey) fait la connaissance de Janine Mercier (Micheline Presle, 17 ans), employée chez le couturier Calou (André Alerme) : coup de foudre, mariage et débuts de Leblanc comme styliste. Un court bonheur interrompu par le tocsin du 2 août. Janine meurt en couches et Pierre est grièvement blessé. Il rentre et, retrouvant sa place dans la haute couture, élève sa fille Jeannette (la même Micheline Presle) qui fait un mariage d'amour. Pierre, qui se rappelle le sien, meurt pendant la cérémonie.

Touchante description d'un bonheur fugace et de sa perte. Notamment quand Pierre apprend, dans la tranchée, la mort de Janine dont on entend la voix sur un rouleau enregistré : "Rêve d'amour, bonheur trop court, au Paradis perdu", musique de Hans May. Seconds rôles pour Elvire Popesco et Robert Le Vigan.

The stranger wore a gun *Les massacreurs du Kansas*, André De Toth, USA, 1953, 79 mn

Le titre français réfère au massacre d'un village entier (Lawrence, Kansas) par les pillards de Quantrill en 1863. Jeff Travis (Randolph Scott), qui a aidé à préparer ce haut fait d'armes, interrompt, écœuré son activité d'espion du Sud. Il se retrouve après la guerre (1867) à Prescott au moment où cette petite ville cesse d'être la capitale de l'Arizona. Mourret (George Macready), un ancien de chez Quantrill, lui propose de reprendre son activité d'espion, cette fois-ci pour le renseigner sur les arrivages d'or par diligence. Ce qui ne le convainc guère : il organise un piège où la bande à Mourret s'entretue avec des rivaux dirigés par Degas (Alfonso Bedoya, qui fut Gold Hat dans *Le trésor de la Sierra Madre*, p. 1316). Tout se termine en règlement de compte : Jeff abat Kurth (Lee Marvin), puis Slager (Ernest Borgnine de la grande époque) et enfin Mourret qui succombe dans un saloon en flammes. Désormais du bon côté, Jeff part pour la Californie en compagnie de Josie (Claire Trevor).

Le film met en valeur le chaos rocheux d'Alabama Hills, décor récurrent de tant de westerns ; à l'arrière-plan, des montagnes enneigées.

Deadline U. S. A. *Bas les masques*, Richard Brooks, USA, 1952, 87 mn

Hommage éloquent à la liberté de la Presse et célébration du journalisme. Hutcheson (Humphrey Bogart) lutte pour sauver son journal que les héritières du fondateur, à l'exception de sa veuve (Ethel Barrymore), veulent faire disparaître. Il échoue mais réussit cependant à sortir un dernier numéro contenant des documents accablants sur le gangster Rienzi (Martin Gabel) auquel il fait écouter au téléphone le bruit des rotatives, en marche pour la dernière fois ; et c'est émouvant.

Le grand jeu Jacques Feyder, France, 1934, 110 mn

Pour l'amour de Florence (Marie Bell), Pierre (Richard-Willm) a commis des indécrotesses qui l'ont amené à s'engager dans la Légion. Au Maroc, il croit reconnaître l'aimée en la personne de la prostituée Irma. Alors qu'il s'apprête à rentrer en France avec Irma, il retrouve la véritable Florence et comprend qu'elle ne l'a jamais aimé : il rempile dans l'espoir de trouver la mort.

Le film est dominé par l'image de la Fatalité, du "grand jeu" que fait parfois Blanche (Françoise Rosay, épouse Feyder), la patronne vieillissante du boxon où Pierre a pris pension : la mort, c'est le 9♠ à côté du 9♦, dernière image du film. Irma est jouée par une Marie Bell brune à laquelle Claude Marcy a prêté sa voix rauque. Cette bonne fille, sincèrement amoureuse de Pierre, manque de classe et d'éducation : les hommes préfèrent les garces. Avec Charles Vanel en tenancier libidineux et Georges Pitoëff en légionnaire russe. Musique de Hanns Eisler.

The raven *Le corbeau*, Roger Corman, USA, 1963, 86 mn

Le docteur Erasmus Craven (Vincent Price) récite le célèbre poème d'Edgar Poe. Apparaît alors le corbeau qui se transforme rapidement en docteur Bedlo (Peter Lorre) bien que conservant des plumes noires. Tous deux se rendent chez le maléfique docteur Scarabus (Boris Karloff) que Craven défait dans un spectaculaire combat. Dernier mot : "Quoth the raven – Nevermore".

Sur un scénario de Richard Matheson, ce gothique pour rire est prétexte à un réjouissant cabotinage des acteurs principaux. Mais le film manque cruellement de rythme. Avec Hazel Court et Jack Nicholson.

Minne, l'ingénue libertine Jacqueline Audry, France, 1950, 87 mn

Vers 1900, avant d'épouser son cousin, la jeune Minne (Danièle Delorme) a droit à une leçon de choses sur le coq et la poule, le taureau et la vache ; "Ferme les yeux et pense à autre chose", conclut sa mère. Son fiancé Antoine (Frank Villard) va demander des conseils à l'oncle Paul (Roland Armontel) : on comprend que le futur n'est pas très dégourdi. On voit le résultat à la mine morose qu'arbore au matin la jeune mariée. Elle se résout à prendre un amant (Claude Nicot) qui ne la satisfait pas davantage, puis tente sa chance auprès d'un vieux beau (Jean Tissier) qui bat en retraite de peur d'échouer lui aussi. Un voyage à Monte Carlo en compagnie d'Antoine qui a finalement pris conscience du problème se termine sur l'image d'une Minne enfin radieuse au réveil.

C'est l'originalité, datée, de Jacqueline Audry d'avoir abordé l'orgasme féminin, sujet scandaleux au temps de Colette et tout autant dans le cinéma des années 1950. Références d'époque : Polaire, *Poil de Carotte*. Avec Simone Paris.

Kholodnoye leto pyatdesyat tretyego *L'été froid de 1953*, Alexandre Prochkine, URSS, 1988, 96 mn

Film soviétique aux allures de Western, un Eastern donc. L'action se situe au moment où tombe une nouvelle incroyable : Beria a été démasqué ! Dans ce hameau de Sibérie où sont relégués deux "politiques" en fin de peine, on décroche ses portraits avant de les brûler. L'éphémère successeur de Staline avait entamé une sorte de Perestroïka – qui lui fut fatale – en commençant par vider les goulags ; six criminels de droit commun qui en ont profité arrivent dans le hameau où ils font régner la terreur. Alors que les autorités (e.g., Iouri Kouznetsov) font le gros dos, les deux déportés résistent ; l'un d'eux, Kopalytch (Anatali Papanov) y laissera la vie. Au moment de sa libération, fin 1955 à l'occasion de l'anniversaire d'Octobre, le survivant Louzga (Valery Priomykhov) rend visite à la famille de Kopalytch à Moscou. Accusé en 1939 d'espionnage par un régime paranoïaque, il avait sagement conseillé aux siens de le renier ; le fils demande quand même au visiteur de confirmer l'innocence de son père.

Le dernier plan est bouleversant : sur l'avenue décorée de banderoles à la gloire de la Révolution, Louzga croise un inconnu portant la même petite valise que lui. Les deux graciés s'arrêtent un instant pour échanger du feu, sans un mot.

Austin Powers : the spy who shagged me *Austin Powers II*, Jay Roach, USA, 1999, 95 mn

Sauce rallongée d'*Austin Powers* (p. 341) avec les mêmes références, psychédélices et jamesbondesques, et le même comique parfois scatologique, ainsi ce pet en ombres chinoises. Le Dr. Evil a maintenant un clone, le minuscule Mini-me (Verne Troyer, 0,81 mètres) ; exit Alotta Fagina, bonjour Felicity Shagwell.

Parlant d'une fusée aux allures phalliques : "Looks like a giant. . . ", phrase coupée suivie d'un nouveau plan interpellant un certain Dick ; rebelote avec Johnson ou encore Pecker. . . ne manque que Popaul.

Drive a crooked road *Le destin est au tournant*, Richard Quine, USA, 1954, 83 mn

Eddie Shannon (Mickey Rooney), surnommé Shorty à cause de ses 1,57 mètres, est séduit par Barbara (Dianne Foster). Mécanicien et conducteur hors pair, il sert de chauffeur dans le hold-up organisé par Steve (Kevin McCarthy) dont il ne sait pas qu'il est l'amant de Barbara. La belle a des remords et explique à Shorty qu'il a été manipulé et qu'elle ne l'aime pas. Règlement de comptes nocturne sur la plage de Malibu : comme un avant-goût de *Kiss me deadly* (p. 1090).

Petit film sans temps mort dominé par l'interprétation de Rooney, un des rares acteurs-enfants qui ait passé le cap de l'âge adulte.

Slavnosti sněženek *Les fêtes des perce-neige*, Jiří Menzel, Tchécoslovaquie, 1984, 83 mn

La forêt de Kersko, près de Prague. Un sanglier est prétexte à une guerre microcholine entre deux villages : qui l'a abattu, comment le préparer, vers quel côté de la table présenter la hure ? Un livreur à vélo se fait régulièrement pousser dans le fossé par l'autobus et même à l'article de la mort, il tient bien droit la pile de gâteaux ou le bidon de soupe qu'il emportait à bout de bras. Des villageois sortent éméchés d'une brasserie ; le gendarme dégonfle les pneus de leurs vélos.

Cette série décousue de vignettes, où l'on retrouve les récurrents Rudolf Hrušínský, Josef Somr et Petr Čepek, finit par prendre forme et tracer une image attachante, labile et dérisoire, de la vie : le monde selon Hrabal en quelque sorte.

Abbott and Costello meet Frankenstein Charles Barton, USA, 1948, 83 mn

Film d'horreur parodique qui reprend la recette des auberges à monstres de l'Universal (cf. *House of Frankenstein*, p. 430), ici le musée des horreurs de McDougal (Frank Ferguson), avec la créature de Frankenstein, Dracula et le loup-garou. Ni le décor, ni la distribution, avec Bela Lugosi et Lon Chaney Jr., ne sont au rabais. Ce comique référentiel et laborieux fonctionne à cause de la prestation de Lou Costello, boulot et moche, qui échappe de peu à un échange de cerveau avec la créature : si nous n'avons pas peur, nous nous amusons de ses frayeurs. Le terre-à-terre Bub Abbott ne croit pas au surnaturel, d'où ce dialogue : "– Dracula n'existe pas. – Oui, mais est-ce que Dracula le sait ?". Abbott se rend finalement à l'évidence et annonce que les trois monstres ont été éliminés. . . Agitation dans l'eau : "Coucou, je suis l'homme invisible !".

125, rue Montmartre Gilles Grangier, France, 1959, 83 mn

Film policier cousu main avec dialogues de Michel Audiard. Le marchand de journaux Pascal (Lino Ventura) sauve de la noyade Didier Barrachet (Robert Hirsch), un bourgeois que son épouse Catherine (Andréa Parisy) veut faire interner. Pour venir en aide à l'infortuné mari, il consent à s'introduire dans son hôtel particulier afin d'y récupérer de l'argent. Mais s'y fait arrêter et accuser du meurtre d'un homme qui gît assommé dans le salon et qui se révèle être le véritable Barrachet. Quant au "noyé", il semble être une pure invention de Pascal. Auquel le commissaire Dodelot (Jean Desailly), pas vraiment convaincu par les apparences, laisse la bride sur le cou. En liberté surveillée, Pascal se rend dans le cirque tenu par le frère de la victime, Philippe (Alfred Adam), pour découvrir que le clown blanc n'est autre que le faux Didier, amant de Catherine.

Référence d'époque au tube "Scoubidou" de Sacha Distel. Avec Dora Doll.

Dheepan Jacques Audiard, France, 2016, 114 mn

Dheepan (Jesuthasan Antonyhasan) est arrivé en France au moment de la déconfiture des Tigres tamouls au Sri Lanka. Il est venu avec son "épouse" Yalini et sa "fille" Illayal. En fait, ce ne sont pas leurs vrais noms et ils ne sont même pas parents : ils ont usurpé l'identité d'une famille exterminée par le pouvoir singhalais pour pouvoir fuir plus facilement.

Dheepan trouve finalement un emploi de concierge dans une cité de grande banlieue ravagée par le trafic de drogue sur lequel règne Brahim (Vincent Rottier) que connaît bien Yalini, puisqu'elle s'occupe de son père grabataire. Dheepan est amené à prendre position quand les affrontements entre bandes se font trop violents : retrouvant son agressivité de Tigre, il se livre à un carnage parmi les petits malfrats qui, bien que dangereux, n'ont pas l'expérience de la guerre.

Comme souvent dans les films d'Audiard, il s'agit de reconstruction, de réhabilitation. Ici, c'est une famille qui se forme dans la douleur : Dheepan gagne l'estime et la reconnaissance de Yalini. Le dernier plan le montre, maintenant chauffeur de taxi en Angleterre, entouré de sa femme, de sa fille (plus de guillemets) et d'un nouveau-né.

Ni misérabilisme ni angélisme. Bien que victimes d'une sanguinaire répression, les Tigres sont présentés comme des fanatiques. Et quand le placide Dheepan s'arme d'une machette pour aller affronter les dealers, il laisse éclater la monstrueuse violence qu'il retenait depuis longtemps ; on pense à *Unforgiven* (p. 1572).

Le ruisseau Maurice Lehmann & Claude Autant-Lara, France, 1938, 97 mn

Pour dissuader son fils d'épouser une orpheline (Gaby Sylvia), la chanteuse Régina (Françoise Rosay) veut la pousser au ruisseau. Mais tout se terminera bien avec l'aide d'un sympathique photographe, le comte "Escargot" de Bourgogne joué par Michel Simon, excellent comme toujours. Avec Ginette Leclerc.

Somewhere in time *Quelque part dans le temps*, Jeannor Swarc, USA, 1980, 99 mn

Fasciné par la photo d'une actrice, un dramaturge se débarrasse de tous les accessoires le liant au présent et s'auto-hypnotise pour retourner en l'an 1912. Il y retrouve la belle qui ne tarde pas à lui rendre son amour. Jusqu'au moment où une pièce de monnaie datée de 1979 oubliée dans son costume 1900 le sépare pour toujours de sa bien-aimée en le ramenant dans un présent détesté.

Le touchant scénario fantastique de Richard Matheson est gâché par une mise en scène prosaïque et appliquée, sans parler d'une distribution (Christopher Reeve, Jane Seymour et Christopher Plummer) peu exaltante.

Big eyes Tim Burton, USA, 2014, 102 mn

Histoire du “plus grand peintre des années 1960”, Walter Keane (Christoph Waltz) qui inondait les supermarchés avec les reproductions de ses portraits de fillettes aux yeux trop grands. Sinon que Keane n’avait jamais tenu un pinceau de sa vie, jamais mis les pieds en France et donc pas fréquenté les Beaux-Arts de Paris comme il s’en vantait. Le véritable auteur de ces impérissables chefs-d’œuvre était son épouse Margaret (Amy Adams), laquelle finit par réclamer la maternité des peintures. Le passage le plus réussi du film est la scène du procès final, à Hawaï : pour couper court aux interminables pitreries de Walter, le juge demande aux ex-époux de produire une toile en public. Margaret réussit dans le temps imparti alors que Walter est saisi d’une soudaine crampe à l’épaule. . .

On a du mal à s’identifier à Margaret et ses peintures racoleuses, sortes de poulbots à l’américaine, son goût pour la numérogie et son affiliation aux Témoins de Jéovah. Le personnage de Walter est typique de l’époque : sans lui, son épouse n’aurait sans doute jamais trouvé seule le chemin du public vulgaire qui admirait ses œuvres. Certes, mais il aurait pu se contenter du rôle de génial promoteur, ce qui pose toutes sortes de questions sur l’Art et le machisme.

Le film s’ouvre d’ailleurs sur une citation en forme de double négation d’Andy Warhol : “Cela [Keane] doit être bon. Si ce n’était pas le cas, il n’y aurait pas autant de monde pour l’aimer!”. . . Hommage d’un autre génie de la publicité dont les produits étaient de nature différente. Les Keane et les boîtes de soupe Campbell se différenciaient implicitement par leurs lieux d’exposition et les publics visés. En arrière-plan, l’opposition entre la Presse populaire (Danny Huston) et la critique snobinarde (Terence Stamp) : les grands yeux plaisaient à la masse, alors que les warholeries ne pouvaient être appréciées qu’au second degré.

On retrouve la patte du réalisateur dans certains détails : l’héroïne fait ses courses entourée de clientes et de caissières aux yeux surdimensionnés.

Geheimnisse einer Seele *Les mystères d’une âme*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1926, 75 mn

Un homme saisi d’une soudaine phobie des couteaux va voir un psychanalyste auquel il explique son récent cauchemar. D’où il ressort que le patient est sujet à une jalousie inconsciente à l’égard du cousin de sa femme. Il sort guéri.

Visuellement très inventif, le rêve est très convaincant. Illustration des thèses freudiennes bien appliquée : se rappelle-t-on tous les détails d’un cauchemar, ont-ils toujours une signification aussi claire, leur explication entraîne-t-elle une si immédiate et complète guérison ? Même problème pour *Spellbound* (p. 1024) basé sur un rêve, pourtant signé Dalí, moins réussi que celui-ci. Le patient est joué par Werner Krauss qui fut l’inquiétant *Caligari* (p. 174).

Tous les matins du monde Alain Corneau, France, 1991, 114 mn

D'après Pascal Quignard, le film imagine l'interaction du musicien Sainte-Colombe (Jean-Pierre Marielle dans le rôle de sa vie) avec son élève Marin Marais (Depardieu fils, puis père). Le maître est austère, un peu janséniste ; et le Roi n'est pas son cousin puisqu'il refuse les avances de la Cour. Il vit dans le souvenir compassé d'une épouse aimée (Caroline Silhol) et méprise un peu l'arrivisme du jeune Marais, futur "musicien ordinaire". La sympathie du réalisateur va plutôt au maître, en dépit de son terrifiant orgueil : prise en tenailles entre maître et élève, sa fille Madeleine (Anne Brochet) en sera victime.

La plastique superbe renvoie aux clairs-obscur de *La Tour* et surtout à *Lupin Baugin* (Michel Bouquet), dont la nature morte aux gaufrettes traverse le film ; en bande sonore, la viole de gambe de Jordi Savall (*Les pleurs, La rêveuse*).

Ōsone-ke no ashita *L'aube de la famille Ōsone*, Keisuke Kinoshita, Japon, 1946, 81 mn

Alors que la guerre fait rage, la famille Ōsone bat de l'aile depuis la disparition de son chef, un homme aux idées progressistes. Le fils journaliste est emprisonné pour malpensance et l'oncle Issei (Eitarō Ozawa), colonel de l'arrière, s'installe à demeure pour pourrir l'atmosphère avec son chauvinisme et pousser le plus jeune fils à s'engager. Lorsqu'il est tué au combat, sa mère Fusako (Haruko Sugimura) prend conscience des méfaits du militarisme et trouve la force de chasser ce planqué arrogant qui explique la défaite par le relâchement des principes éternels.

Après le délire nationaliste de *L'Armée* (p. 193), Kinoshita opère un retournement à 180° digne de Rossellini. La tardive prise de conscience de Fusako peut être vue comme une sorte de plaidoyer *pro domo*.

Radio days Woody Allen, USA, 1987, 89 mn

À Rockaway dans le Queens en temps de guerre, des souvenirs d'enfance bercés par la radio : chansons d'époque et émissions à succès. Comme celle où l'on demande en direct le titre d'un air connu... ce sont deux cambrioleurs en action qui décrochent le téléphone et font gagner le gros lot à leurs victimes. Avec une sorte de Bellemare qui raconte des histoires à dormir debout comme celle du joueur de baseball unijambiste. Anachronismes, l'invasion martienne due à Orson Welles date de 1938, et la fillette tombée dans le puits de 1949.

Le réalisateur referme son évocation sur le Jour de l'An 1944, qu'il n'oubliera jamais, dit-il, même si son souvenir devient de plus en plus flou – "dimmer and dimmer". Composition émouvante de Dianne Wiest en tante à marier. Mia Farrow et Diane Keaton interprètent toutes deux des chanteuses.

Vaudeville Jean Marbœuf, France, 1986, 85 mn

Gaston (Guy Marchand), marié à Madeleine (Marie-Christine Barrault), envie la liberté du célibataire Victor (Roland Giraud), lequel rêve de la conjugalité plan-plan de Gaston. Le troisième larron et frère de Gaston, Pierrot (Jean-Marc Thibault), perd son épouse volage, écrasée alors qu'elle sortait en courant de chez Victor. . . sans sa petite culotte. Ces hommes tristes font ce qu'ils peuvent pour échapper à l'angoisse de la vieillesse. Gaston et Victor tentent même d'échanger leurs rôles respectifs mais Madeleine refuse de se plier à cet enfantillage.

Sept ans plus tard, les personnages n'ont guère changé. Pierrot a une nouvelle épouse volage, Victor, qui avait réussi à se marier, se met à draguer à peine veuf ; Gaston vit toujours avec Madeleine une relation touchante malgré sa médiocrité.

Décors dijonnais, notamment le grand magasin Au Pauvre Diable (maintenant H & M). Musique discrètement nostalgique de Sylvain Kassap.

A ciascuno il suo *A chacun son dû*, Elio Petri, Italie, 1967, 90 mn

Excellente adaptation de Leonardo Sciascia. À Cefalù, un pharmacien coureur de jupons est assassiné lors d'une partie de chasse au cours de laquelle tombe une victime collatérale, le docteur Roscio. À moins que le "crime d'honneur" n'ait servi qu'à maquiller le meurtre du médecin. C'est ce que Paolo (Gian Maria Volonté), un enseignant communiste, va progressivement découvrir : Roscio père (Salvo Randone) lui remet un journal tenu par son fils mettant en cause l'avocat Rosello (Gabriele Ferzetti) coupable de diverses malversations. Paolo se rapproche de Luisa (Irene Papas), la veuve du docteur qui avoue avoir peur de Rosello qui est en fait son cousin. Les deux décident de faire éclater la vérité mais, cédant aux pressions de Rosello, Luisa finit par attirer Paolo dans un piège : on ne retrouvera sans doute jamais son corps enseveli dans un éboulement. La vie reprend à Cefalù : mariage des deux cousins sous le signe de l'omertà.

Bizarrerie du scénario, aucune allusion n'est faite à la Pieuvre. Ferzetti reviendra en (sympathique !) mafieux dans *Au service secret de sa majesté* (p. 471).

Zotz ! William Castle, USA, 1962, 86 mn

Un professeur de langues anciennes (Tom Poston) trouve une amulette assyrienne aux propriétés magiques : il suffit de prononcer le mot "Zotz !" pour provoquer un ralentissement de l'activité de son interlocuteur. Mais il n'arrive à convaincre personne – ni ses collègues (Cecil Kellaway, Jim Backus) ni le Pentagone (Fred Clark) – des potentialités du bijou. . . sauf des Russes (dont Mike Mazurki) qui chercheront à s'en emparer. Cette comédie très réussie est aussi la pénultième apparition à l'écran de Margaret Dumont, faire valoir des Marx Brothers.

Hail Caesar ! *Ave César*, Joel & Ethan Coen, USA, 2016, 106 mn

1951. Eddie Mannix (Josh Brolin) gère les problèmes liés aux acteurs du fictif studio Capitol Pictures. En premier lieu, la disparition de Baird Whitlock (George Clooney), vedette du péplum édifiant *Hail Caesar !*. L'acteur a été momentanément retenu par des scénaristes rouges qui l'ont passablement endoctriné ; de retour sur les plateaux, il interprète une tirade très convaincante au pied de la Croix – mais se plante à la fin. Eddie doit aussi s'occuper d'une star (Scarlett Johansson) dont la grossesse, alors qu'elle n'est pas mariée, pourrait indisposer le public. Ainsi que d'un acteur de westerns (Alden Ehrenreich) parachuté dans une comédie dont il désespère le metteur en scène (Ralph Fiennes). Tout en évitant deux venimeuses pipelettes, les sœurs Thacker (Tilda Swinton), jumelles et ennemies.

Cet amusant hommage à Hollywood comporte de nombreux pastiches : comédie musicale avec marins en goguette, chorégraphie aquatique ; la séquence initiale renvoie d'ailleurs au *Grand sommeil* (p. 1573). Mais le film manque cruellement d'épine dorsale.

The catered affair *Repas de noces*, Richard Brooks, USA, 1956, 90 mn

Jane (Debbie Reynolds) a décidé de se marier. Mais sa mère Aggie (Bette Davis) ne veut pas d'une simple cérémonie intime : il lui faut une réception qui en mettra plein la vue aux futurs beaux-parents. Quand elle découvre que ces derniers projettent d'inviter 186 personnes, elle comprend qu'elle met en danger les plans de son époux (Ernest Borgnine), modeste chauffeur de taxi qui voulait se mettre à son compte avec un copain. Le mariage a finalement lieu dans l'intimité.

Œuvre de style néo-réaliste, sympathique et vite oubliée. Avec Barry Fitzgerald, Rod Taylor et Jay Adler.

Blood for Dracula *Du sang pour Dracula*, Paul Morrissey, Italie, 1974, 100 mn

Les années 1930. Le comte Dracula (Udo Kier), qui ne s'abreuve que de sang de vierges, a du mal à s'approvisionner en Roumanie. Il émigre en Italie où il devrait en trouver davantage du fait, pense-t-il, de l'influence de l'Église. Il arrive chez un marquis décafé (Vittorio De Sica dans son dernier rôle) qui a précisément quatre filles. Les deux nubiles se révèlent impropres à la consommation : elles ont été déflorées par le jardinier communiste lequel, comprenant qu'il a affaire à un vampire, s'empresse d'en faire de même avec la benjamine avant de tuer le comte ; lequel aura eu le temps de se consoler avec l'aînée (Milena Vukotic), vieille fille mais authentique pucelle.

Scènes de sexe un peu racoleuses et humour (le régime végétarien du comte). Clin d'œil au *Bal des vampires* (p. 470), Roman Polanski tient un petit rôle.

Le bureau des légendes III & IV Éric Rochant, France, 2017, 1062 mn

Après sa mission-sacrifice (p. 66), le traître Malotru (Mathieu Kassovitz) se retrouve prisonnier de Daech. Le Bureau décide de le libérer mais Duflot (Jean-Pierre Darroussin) perd la vie dans l'opération. Marina (Sara Giraudeau), la prétendue sismologue qui avait eu des ennuis en Iran, récidive en se laissant recruter par Israël qui prépare une action contre ce même pays à partir de Bakou. Démasquée, elle échappe de peu à la liquidation par des tueurs du Mossad déguisés en équipage d'El Al ; la méthode annonce l'exécution de Khashoggi (2018) par un commando saoudien dépêché à Istanbul.

Dans la "saison" IV, JJA (Mathieu Amalric), responsable de la sécurité bd. Mortier, fait le ménage dans le Bureau suite aux dysfonctionnements de l'affaire Malotru. Ce dernier a échappé à ses libérateurs et s'est réfugié en Russie où il tombe aux mains de Karlov (Alexeï Gorbounov) du FSB. Le Bureau décide d'en faire un "traître utile" en le chargeant d'introduire une taupe chez les Russes ; pour montrer patte blanche, il est amené à livrer un espion et c'est Marina, maintenant sismologue à Moscou, qui est, une fois de plus, démasquée. Tout se termine en Ukraine quand la CIA met la main sur Malotru pour l'exécuter... Mais comme les héros de séries ont neuf vies, on ne s'en fait pas trop pour lui.

L'intrigue entrecroise plusieurs histoires, dont une chasse aux terroristes de Daech avec visite d'une morgue syrienne où s'entassent les victimes d'Assad mortes sous la torture. Elle rend hommage à l'héroïsme des combattantes kurdes et dénonce la légèreté des Occidentaux prêts à les vendre aux Turcs. Une grande place est accordée à l'IA, l'"Intelligence" artificielle, terrifiant auxiliaire de la dystopie. Pour ne pas être fliqué, le téléphone à carte, utilisé une fois puis détruit. Nous apprenons incidemment comment mentir au polygraphe : il suffit d'exagérer sa réaction aux questions de contrôle qui servent à étalonner l'appareil.

Tiexi qu *À l'ouest des rails*, Bing Wang, 2002, 554 mn

Documentaire en trois parties tourné de 1999 à 2001 dans le quartier de Tie Xi, à Shenyang (Moukden en mandchou). Dans *Rouille*, décrépitude extrême des usines en faillite l'une après l'autre ; les ouvriers licenciés au sang empoisonné par les métaux ont droit à un séjour à l'hôpital. *Vestiges* suit des adolescents et surtout leurs familles qui tentent, sinon de résister aux expulsions – on est en train de détruire la zone – du moins de négocier un relogement favorable. Tournés depuis le train qui ceinture la ville, longs plans hypnotiques dans *Rails*, de jour comme de nuit, en été comme sous la neige. Nous suivons une équipe de cheminots ainsi que le "vieux" Du qui s'est fait prendre à chaparder du charbon d'où des ennuis avec la Police et une querelle avec son fils. Tout comme son compatriote Jia, Wang porte un regard sans complaisance sur le Paradis des Travailleurs.

Frances Graeme Clifford, USA, 1982, 134 mn

Le destin tragique de Frances Farmer (Jessica Lange) qui préférait les milieux de la gauche communiste de Broadway à la Paramount qui avait fait d'elle une star. Abandonnée par son amant Clifford Odets – qui n'en était pas à une trahison près –, elle sombre dans l'alcoolisme. Pour sa mère (Kim Stanley) qui ne rêve que de la normaliser, c'est le prétexte idéal pour la mettre sous tutelle puis l'envoyer en asile psychiatrique bénéficier des bienfaits des électrochocs et de la lobotomie qui délivrent les patients de leur dangereuse créativité. Dernier plan bouleversant : elle est guérie au point de n'avoir pas conscience d'avoir perdu quelque chose.

Un personnage fictif, Harry York (Sam Shepard) lui donne à l'écran la compréhension et la tendresse qu'elle n'a guère trouvées dans la vraie vie.

Il merlo maschio *Ma femme est un violonsex*, Pasquale Festa Campanile, Italie, 1971, 105 mn

Vivaldi (Lando Buzzanca) passe inaperçu au point que tout le monde, y compris lui-même, oublie son nom ; le chef de l'orchestre où il joue du violoncelle l'appelle d'ailleurs Frescobaldi ! Son épouse, la superbe Costanza (Laura Antonelli), ne passe pas inaperçue, elle. Il va s'ingénier à l'exhiber nue devant des audiences variées, en particulier lors d'une représentation d'*Aida* aux arènes de Vérone. Ce qui le conduit à l'asile ; il profite de la visite hebdomadaire de Costanza pour faire tâter ses tétons aux autres aliénés, c'est elle qui a les plus beaux, n'est-ce pas ?

Une comédie réussie dans un genre un peu casse-gueule. Avec Lino Toffolo.

Il medico della Mutua Luigi Zampa, Italie, 1968, 95 mn

Jeune médecin conventionné auprès d'une mutuelle (la Mutua du titre), Tersilli (Alberto Sordi) utilise tous les moyens pour augmenter la liste des adhérents qui le choisissent comme médecin traitant. Son coup de génie consiste à séduire l'épouse (Bice Valori) du docteur Bui, un médecin bien malade qui transfère chez lui ses 2300 patients ; après la mort de Bui, il n'hésite pas à se débarrasser de cette maîtresse vieillissante et possessive.

Traiter 3115 patients – qui viennent pour un oui pour un non car les consultations sont gratuites – suppose une certaine taylorisation : "Au suivant !". Pour sommaires qu'elles soient, les consultations données par le riche Tersilli – *exit* la FIAT 600 des débuts, bonjour la voiture de sport – n'en sont pas moins épuisantes, ce qui le conduit à l'hôpital où il voit, horrifié, ses collègues moins chanceux se partager à l'avance sa juteuse clientèle. Il rentre chez lui en catastrophe : c'est depuis un fauteuil qu'il donne désormais des consultations téléphoniques.

Avec Leopoldo Trieste et Claudio Gora.

Senso Luchino Visconti, Italie, 1954, 123 mn

Venise, 1866. Provoqué en duel par le marquis Ussoni (Massimo Girotti), le Lt. Mahler (Farley Granger) se défile en le faisant arrêter ; ce qui n'empêche pas la comtesse Livia Serpieri (Alida Valli), pourtant cousine d'Ussoni, de devenir la maîtresse du séducteur qui ne tarde pas à se lasser d'elle. Alors qu'elle a suivi son mari dans leur villa palladienne (Godi Malinverno), Mahler revient à la charge en quémandant l'argent destiné à corrompre un médecin qui le déclarera inapte au service ; elle l'aide en puisant dans la caisse de la cause italienne que son cousin lui avait confiée. Puis va rejoindre son amant à Vérone où elle le trouve en compagnie d'une prostituée ; Malher en profite pour lui rappeler ses trahisons. Pofondément humiliée, Livia le dénonce aux autorités autrichiennes qui le fusillent sur le champ.

Le chef d'œuvre de Visconti est une sorte d'opéra scandé par la VII^e de Bruckner. Il débute d'ailleurs à la Fenice où l'on joue *Le trouvère*. Le scénario adapte une longue nouvelle de Camillo Boito – dont le frère Arrigo fut le dernier librettiste de Verdi – ; son titre, *Custoza*, référence à une piquette italienne (1866), fut refusé par la censure. Avec Rina Morelli et Christian Marquand.

Prick up your ears Stephen Frears, Grande-Bretagne, 1987, 110 mn

Enquête sur la mort du dramaturge Joe Orton (Gary Oldman), tué par son compagnon Kenneth (Alfred Molina) en 1967. Ce film très réussi restitue l'état d'esprit particulier d'un monde où les Beatles sont des demi-dieux et Joe peut se vanter à tout va d'avoir rencontré Paul McCartney. Il avait en effet écrit un scénario pour un film du groupe mais leur agent Brian Epstein y avait découvert que les garçons fument de l'herbe et, surtout, entrent dans le même lit qu'une fille, les quatre ensemble. . . Impossible : "my boys are clean !"

C'est à Kenneth que le réalisateur accorde sa compassion. Sorte de Pygmalion, il a montré la voie à Joe qui désormais réussit tout mieux que lui. Dans les vespasiennes où a plus de succès et au théâtre où Ken peut juste se targuer d'avoir trouvé le titre d'une de ses pièces. Il est un reproche vivant, une sorte de femme jalouse et délaissée. "A bilious queen" dit Joe que Kenneth finit par massacrer à coups de marteau avant de se donner la mort. Au journaliste américain John Lahr (Wallace Shawn) qui déclare que Kenneth était la première épouse de Joe, l'agente théâtrale Peggy Ramsay (Vanessa Redgrave) rétorque qu'elle est sa veuve.

Le chien jaune Jean Tarride, France, 1932, 70 mn

Tourné à Concarneau avec Robert Le Vigan et Jean Tarride (père du réalisateur), Maigret assez satisfaisant. Mais le roman de Simenon, une histoire de meurtre genre *Les cinq gentlemen maudits* (p. 1740), l'est beaucoup moins.

La pirate Jacques Doillon, France, 1984, 84 mn

Le scénario, incompréhensible, ne tient pas la route. On comprend qu'Alma (Jane Birkin) est partagée entre son mari (Andrew Birkin, frère de l'actrice) et Carole (Maruschka Detmers) et que l'époux utilise les services d'un étrange et inefficace détective (Philippe Léotard) assisté d'une adolescente (Laure Marsac). Ce qu'il se passe, la mort finale d'Alma, ne nous importe guère : Doillon a voulu peindre l'amour et le sexe dans un délire paroxystique. Le côté mal ficelé de l'histoire rend bien compte des incohérences, des brusques contrastes propres à la passion : un instant je t'aime, celui d'après j'ai envie de te tuer.

The man who watched trains go by *L'homme qui regardait passer les trains*, Harold French, Grande-Bretagne, 1952, 77 mn

D'après Simenon. Kees Poppinga (Claude Rains) est premier clerc dans une vénérable firme de Groningue. Quand son patron (Herbert Lom) lève le pied avec une mallette pleine de florins, il le frappe et croit le tuer ; il ne lui reste plus qu'à s'enfuir avec le magot pour Paris où il croit pouvoir prendre la place de sa "victime" auprès de la plantureuse Michelle (Märta Torén). Celle-ci n'a que faire de ce petit homme terne et le mène en bateau pour s'approprier le butin.

L'inspecteur Lucas (Marius Goring) poursuit Poppinga dans le but de retrouver l'argent et aussi lui apprendre qu'il n'est pas un assassin – ou plutôt qu'il ne l'était pas, puisque le clerc règle finalement son compte à la femme fatale. C'est un Poppinga dément que Lucas sauve du suicide alors qu'il voulait mourir sous un de ces trains dont les horaires réguliers sont comme une métaphore d'une vie médiocre et bien réglée ; une vie qu'il n'aurait pas fallu déranger, pas soumettre à la tentation. Petit rôle de prostituée pour Anouk Aimée.

La la land Damien Chazelle, USA, 2016, 123 mn

La brève histoire d'amour entre un pianiste (Ryan Gosling) et une actrice (Emma Stone) sert de prétexte à des hommages réussis au cinéma – *La fureur de vivre*, (p. 538) et son planétarium – ou la comédie musicale – *Un Américain à Paris* (p. 71) dans la séquence finale. Cet épisode uchronique – les protagonistes, à jamais séparés y vivent la vie qu'ils n'ont pas eue – ne nous émeut pas comme celui d'*It's a wonderful life* (p. 399), un univers parallèle où les héros *ne se seraient pas connus*. La scène où l'héroïne chante seule est par contre touchante.

Sin City : a dame to kill for Robert Rodriguez, USA, 2014, 102 mn

Sauce rallongée de *Sin City* (p. 1219) d'après Frank Miller. Nauséux !

La red *Le filet*, Emilio Fernández, Mexique, 1953, 77 mn

“Les hommes me déshabillent du regard” dit la jeune Rossana (Podestà, 18 ans, qui allait bientôt jouer le rôle-titre dans *Helen of Troy*). Sa beauté affole les mâles du village – gros plans sur leurs yeux concupiscents – et tout autant les deux hommes avec lesquels elle vit, son amant officiel et le copain de celui-ci qu’elle allume un peu. . . Sortant de l’eau avec ses habits qui lui collent à la peau, elle l’invite à la baignade : “L’eau est fraîche. C’est comme une caresse sur tout le corps”. Tout ça se termine très mal, d’autant plus que les deux compagnons de la belle sont recherchés par la Police.

Entre deux échanges de regards, la photo léchée d’Alex Phillips s’attarde sur plage et vagues. Pénible musique debussyste.

Dramma della gelosia *Drame de la jalousie*, Ettore Scola, Italie, 1970, 102 mn

Oreste (Marcello Mastroianni), un maçon, est ami de Nello (Giancarlo Gianini), un pizzaiolo en compagnie duquel il se fait tabasser aux manifestations communistes. Il rencontre Adelaide (Monica Vitti), une fleuriste qu’il a le malheur de présenter à Nello : elle aime les deux copains dont elle devient la maîtresse. Aucune solution n’est trouvée à cet imbroglio digne de *Design for living* (p. 459). Après une violente rixe entre les deux hommes, Adelaide épouse Nello ; Oreste, devenu clochard, provoque un affrontement dans lequel elle perd la vie.

Le film, touchant, annonce *Nous nous sommes tant aimés* (p. 173) et ses apartés de personnages avec la caméra. Adelaide, blessée à plusieurs reprises, est bien connue à l’hôpital : “Revoilà Adelaide” entend-on dans les couloirs. . . y compris quand on l’y amène morte. Musique d’Armando Trovajoli.

Les amants de Vérone André Cayatte, France, 1949, 103 mn

Entre Venise et Vérone, le tournage d’une nouvelle version de *Roméo et Juliette* voit la rencontre tragique des deux doublures. Angelo (Serge Reggiani) est souffleur de verre à Murano, Giorgia (Anouk Aimée, 16 ans) est issue d’une famille épouvantable. Son père Ettore (Louis Salou, juste avant son suicide) est un ancien procureur fasciste qui la destine au douteux Raffaele (Pierre Brasseur). Sans parler de la tante Laetitia (Marianne Oswald), sadique et perverse, qui attire Angelo dans un piège où il est blessé à mort par l’oncle Amadeo (Marcel Dalio), un maniaque de la mitraillette. Giorgia se suicidera sur le cadavre de son amant.

Le scénario de Jacques Prévert (et la présence de Brasseur et Reggiani) renvoie aux *Portes de la nuit* (p. 618), ses collabos et profiteurs de guerre. Il en est comme une version moins inégale – rien à dire sur les interprètes – où les salauds sont plus réussis que les jeunes protagonistes. Avec Martine Carol et René Génin.

Al-hard *La terre*, Youssef Chahine, Égypte, 1969, 130 mn

L'Égypte des années 1930. Des villageois s'opposent à l'arbitraire d'un pouvoir qui leur rationne l'eau et construit une route qui évite soigneusement, quitte à louvoyer, les terres des puissants. Âme de la lutte, le vieil Abou Souelam (Mahmoud Al Meligy) est mis en prison et en ressort la moustache coupée, ce qui a valeur d'humiliation. Le combat continue et le gouvernement envoie l'Armée en renfort. Le corps de Souelam, violemment battu puis attaché à un cheval, est traîné à même cette terre qu'il continue à étreindre de ses mains.

Un film extraordinairement sincère et touchant. Comme beaucoup d'œuvres de Chahine en dépit, ou plutôt à cause, de sa confusion et de sa maladresse.

Anna Karenina Clarence Brown, USA, 1935, 89 mn

Le jeu compassé de Greta Garbo (Anna Karénine) et Fredric March (Vronski) manque singulièrement de passion. Basil Rathbone, en Karénine, complète la distribution de ce monument d'académisme hollywoodien : même si l'on se signe correctement, de droite à gauche, on ne quitte jamais la Russie façon Selznick.

Prividnie, kotoroe ne vozvrashchaetsya *Le fantôme qui ne revient pas*, Abram Room, URSS, 1930, 67 mn

Dans une dictature sud-américaine, un prisonnier politique met à profit une permission d'un jour : au lieu de regagner la prison, il prend la tête d'une grève.

D'après Henri Barbusse. À noter l'étonnante prison panoptique à la Jeremy Bentham et un rocher aux allures de tête de chien (ou de sphinx).

Louise-Michel Benoît Delépine & Gustave Kervern, France, 2008, 91 mn

Victime d'un licenciement collectif, Louise (Yolande Moreau) décide ses camarades de travail à utiliser leur maigre indemnité pour flinguer le patron-voyou. Le sicaire qu'elle déniche, Michel (Bouli Lanners), est d'une nullité affligeante. Le couple Louise-Michel finit cependant par trouver et tuer le patron – ou du moins un patron – à Jersey. Les deux héros sont en fait transsexuels et, en prison, Cathy (alias Michel) accouche d'un enfant de Jean-Pierre (alias Louise).

À l'incompétence du couple de justiciers répond la désinvolture des premiers de cordée : d'où une double incapacité à déterminer qui prend les décisions. Cette dilution des responsabilités est manifeste dans la séquence de Jersey, un paradis fiscal où les entreprises ne sont plus guère que des boîtes aux lettres, au sens littéral du terme. Avec Benoît Poelvoorde, Miss Ming et une apparition du dessinateur Siné. Ce film sympathique est dédié à la célèbre communalde.

The other love *L'orchidée blanche*, André De Toth, USA, 1947, 93 mn

Dans un sanatorium suisse, une célèbre pianiste (Barbara Stanwyck) rencontre un pilote automobile (Richard Conte) de passage qui l'emmène à Monte Carlo ; trop malade, elle retourne se soigner. Les soins attentionnés du médecin (David Niven) dont elle devient l'épouse devraient lui permettre de vaincre la tuberculose.

Le scénario adapte une nouvelle d'Erich Maria Remarque, sorte de brouillon du roman dont sera tiré *Bobby Deerfield* (p. 649) film bien plus satisfaisant à cause de son dénouement tragique

La musique de Miklós Rózsa est un pot-pourri de réminiscences debussystes.

“Non”, ou a vã glória de mandar *Non, ou la vaine gloire de commander*, Manoel de Oliveira, Portugal, 1990, 107 mn

Un groupe de soldats en guerre quelque part en Afrique évoque le Portugal sur fond de vignettes renvoyant à sa culture (Camões) et son histoire, notamment la catastrophique bataille des Trois Rois (1578). Le détachement est accroché par les rebelles et le Lt. Cabrita (Luís Miguel Cintra) grièvement blessé : il meurt à l'hôpital le 25 avril 1974, date de la chute du salazarisme.

Malgré un titre splendide est une fin émouvante, le film souffre d'un didactisme à la Rohmer : les militaires, assis dans un camion ou au bivouac, expriment leur point de vue de façon sage et châtiée, donc artificielle.

Mister Cory *L'extravagant M. Cory*, Blake Edwards, USA, 1957, 89 mn

Cory (Tony Curtis) veut s'extraire de Sangamon street, la rue pauvre de Chicago où il est né. Employé à la plonge dans un centre de vacances huppé, il se déguise à l'occasion en play boy. Sa gueule de beau gosse fait merveille mais la riche et belle Abby (Martha Hyer) dont il est tombé amoureux fuit, épouvantée quand elle découvre son véritable statut social. Chassé pour n'avoir su garder sa place, il s'acoquine avec Biloxi (Charles Bickford), un joueur professionnel avec lequel il dirige un établissement de jeu pour le compte de la Mafia. Il a plus de chance, cette fois-ci, avec Abby dont il devient l'amant... sans qu'il soit question de mariage pour autant. Après avoir essuyé un coup de feu d'Alex (William Reynolds), le fils à papa fiancé d'Abby, il renonce à celle-ci, décidément trop snobinarde. Mais il peut tout espérer de sa jeune sœur Jen (Kathryn Grant).

Un des tout premiers Blake Edwards, le portrait tout en nuances d'un arriviste qui souffre de son origine sociale. Cynique, prêt à piétiner les autres, il garde néanmoins une certaine dignité : alors qu'Alex s'est mis dans une sale affaire en le blessant à l'épaule, il refuse d'exploiter son avantage et rompt avec Abby qu'il renvoie à son monde doré peuplé de médiocres bien “comme il faut”.

Brewster McCloud Robert Altman, USA, 1970, 101 mn

Brewster McCloud (Bud Cort) se prépare à voler, avec ses étranges ailes, dans le gigantesque stade couvert de l'Astrodome de Houston. Les importuns qui se trouvent sur son chemin sont étranglés et maculés d'une sorte de fiente que la Police (Michael Murphy et John Schuck) fait analyser. Est-elle le fait d'un oiseau, d'une tortue volante ? Ce serait plutôt du caca d'ange, dû à la gardienne de Brewster (Sally Kellerman) qui porte dans le dos des traces d'ailes disparues et dont la voiture est immatriculée BRD SHT. Le projet de Brewster suppose qu'il garde sa virginité or il se laisse déniaiser par une jeune femme (Shelley Duvall débutante) qui s'empresse de le dénoncer. S'il arrive bien à décoller, le nouvel Icare s'effondre après quelques battements d'aile.

Ce film réjouissant est d'abord une charge contre l'Amérique de Nixon, notamment son infâme vice-président : la première fiente s'abat sur un journal où s'affiche le nom de Spiro Agnew. C'est aussi une œuvre déjantée qu'accompagne, en voix off, un ornithologue (René Auberjonois) aux allures d'oiseau déplumé. La distribution reprend largement celle de *M*A*S*H* (p. 1315).

Land of the pharaohs *La terre des pharaons*, Howard Hawks, USA, 1955, 100 mn

Le clinquant hollywoodien nous empêche d'entrer dans ce film qui vaut surtout pour la scène finale où Nellifer (Joan Collins), la seconde épouse manipulatrice du pharaon Khéops (Jack Hawkins) est enterrée vivante avec lui dans la pyramide qui se mure de l'intérieur. L'architecte Vashtar (James Robertson Justice) a de faux airs de prophète juif et d'ailleurs il emmène son peuple à la fin. *Les dix commandements* (p. 490) sera une œuvre plus satisfaisante car située carrément dans le monde du mythe et du livre d'images. Excellente composition d'Alexis Minotis dans le rôle du grand prêtre Hamar.

Scandal sheet *L'inexorable enquête*, Phil Karlson, USA, 1952, 82 mn

Chapman (Broderick Crawford), directeur d'une feuille à scandales, a tué son épouse dont personne ne connaissait l'existence en détruisant ce qui permettrait de l'identifier. Son fouille-merde en chef McCleary (John Derek) décide d'enquêter sur ce crime qui fait vendre du papier, ce que Chapman accepte à son corps défendant. . . tout en assassinant un vieux journaliste alcoolique (Henry O'Neill) qui avait découvert le pot aux roses. Assisté de Julie (Donna Reed), McCleary arrive à démasquer le coupable à force d'obstination. Ce jour-là, le tirage du journal franchit un nouveau record.

Cette adaptation d'un roman de Samuel Fuller est un peu molle.

The Andromeda strain *Le mystère Andromède*, Robert Wise, USA, 1971, 130 mn

La souche Andromède est le nom attribué à un virus qui vient de foudroyer la quasi-totalité des habitants d'un petit village du Nouveau-Mexique. Quatre scientifiques (James Olson, Kate Reid, Arthur Hill et David Wayne) sont séquestrés dans un laboratoire souterrain ultra-secret afin d'analyser ce poison qui se révèle être une arme de guerre sur laquelle l'Armée a perdu le contrôle. On passe près de la catastrophe que serait l'annihilation thermonucléaire du village, car Andromède se repaît d'énergie. Bonne nouvelle, la souche mute en une variété inoffensive ; tout va donc pour le mieux... en attendant le COVID.

Le film, qui utilise la technique alors à la mode du "split screen", est extraordinaire car il traite d'un sujet austère – un fastidieux travail de recherche – sans nous ennuyer un seul instant et sans les diversions habituelles, histoires d'amour, etc. Les quatre protagonistes ne sont d'ailleurs ni vraiment sympathiques ni beaux – la femme, dont l'humour grinçant confine à l'aigreur, pourrait être la sœur d'Ernest Borgnine. La seule concession est un court passage (six minutes) à la James Bond : un des héros désamorce une bombe quelques secondes avant l'explosion.

The Maggie Alexander Mackendrick, Grande-Bretagne, 1954, 92 mn

Le Maggie est un vieux "puffer" (vapeur) guetté par le rebut. Le capitaine MacTaggart (Alex Mackenzie) embarque par ruse les meubles du château écossais de l'Américain Marshall (Paul Douglas) lequel, horrifié, fait tout pour arrêter le rafiot. Mais le roublard MacTaggart a plus d'un tour dans son sac et le bateau continue à zigzaguer à l'Ouest de Glasgow. Marshall finit par se prendre d'affection pour l'épave flottante – ainsi que pour le gamin qui sert de mousse (Tommy Kearns) – jusqu'à sacrifier sa cargaison quand le Maggie s'échoue sur des récifs.

Touchante évocation de l'Écosse : on pense à *Whisky à gogo* (p. 1628). Et aussi au *Titfield thunderbolt* (p. 1083) dont l'héroïne était une vieille locomotive.

Hamlet liikemaailmassa *Hamlet goes business*, Aki Kaurismäki, Finlande, 1987, 85 mn

Hamlet (Pirkka-Pekka Petelie) est prince d'une usine finlandaise qui produit des canards en celluloïd : humour pince sans rire donc pour cette œuvre mineure – qui ne gomme pas, comme Laurence Olivier (p. 77), Rosencrantz et Guildenstern. Et une idée loufoque : Hamlet tue son ennemi Lauri (Kari Väänänen) en le coiffant d'une radio à l'ancienne qui se met à jouer "Twist à Saint-Tropez" ! Les rôles de Claudius, Gertrude, Ophélie et Polonius sont tenus par Esko Salminen, Elina Salo, Kati Outinen et Esko Nikkari. En fond sonore, la onzième de Chostakovitch.

eXistenZ David Cronenberg, Canada, 1999, 93 mn

Le monde selon Cronenberg est souvent bizarre, voire un peu répugnant. Ici les humains se font implanter un “bioport” dans le dos, sorte de prise permettant d’accéder à des jeux virtuels. Ainsi eXistenZ, auquel Ted Pikul (Jude Law) est initié par sa conceptrice Amanda Geller (Jennifer Jason Leigh), laquelle est pourchassée par des assassins, les tenants du Réalisme. Visite d’une étrange ferme avec animaux mutants, des amphibiens bicéphales sur lesquels les outils chirurgicaux de *Dead ringers* (p. 102) feraient merveille puis déjeuner au restaurant chinois où les os de la spécialité du chef, une fois mangée, s’assemblent pour former un pistolet qui se charge avec un bridge dentaire et tire donc des molaires !

Mais en fait, tout ça n’est qu’un jeu dans lequel Amanda a tenu le rôle de la conceptrice du fictif eXistenZ. Elle est par contre venue assassiner, avec l’aide de Ted, un véritable concepteur de jeux. Au moment où ils vont exécuter un des participants, celui-ci demande “Are we still in the game ?”.

Le film est sorti en même temps que *The matrix* (p. 1076), autre variation sur les réalités imbriquées, sortes de pyramides de Ponzi intellectuelles. Le patronyme d’Amanda est un référence au prétendu tordeur de cuillers télépathe Uri Geller.

Country of my skull *In my country*, John Boorman, G^{de}-Bretagne, 2004, 103 mn

Au moment de la sortie de l’Apartheid, la commission “Vérité et réconciliation” parcourt une Afrique du Sud divisée. Ce qui nous vaut quelques belles images et surtout le rappel des incroyables atrocités commises par le pouvoir blanc. L’histoire d’amour entre un journaliste noir, américain cependant (Samuel Jackson), et une Afrikaner (Juliette Binoche) permet d’opposer deux approches à cet horrible passé – faut-il ou non pardonner ? –, mais c’est bien académique. Avec Brendan Gleeson en tortionnaire “droit dans ses bottes”.

Footlight parade *Prologues*, Lloyd Bacon & Busby Berkeley, USA, 1933, 103 mn

Trois numéros musicaux dûs à Busby Berkeley. Dick Powell et Ruby Keeler chantent “Honeymoon hotel” sur une chorégraphie de jeunes mariés. Ils continuent avec “By a waterfall I am calling you-hou-hou” pendant que bras, jambes et têtes de jolies baigneuses dessinent les corolles et rosaces d’un époustouflant ballet aquatique. Enfin, James Cagney, marin américain de passage en Chine, joue des claquettes en compagnie de Keeler au son de “Shanghai Lil”.

Le feu d’artifice final est formé de “prologues” chorégraphiés dont on nous a détaillé la laborieuse préparation : vers 1928, ils sont liés au début des talkies. Avec Joan Blondell, Guy Kibbee, Frank McHugh, Hugh Herbert et Ruth Donnelly.

Le garçon sauvage Jean Delannoy, France, 1951, 112 mn

D'après Édouard Peisson, l'histoire de Simon (touchant Pierre-Michel Beck), "un homme dont il faut faire un gosse". Il a onze ans lorsqu'il va enfin vivre avec sa mère Marie (Madeleine Robinson), une prostituée qui a le malheur de s'amouracher de Paul (Frank Villard), prétendu navigateur qui serait plutôt du genre maquereau. Simon se prend à détester cet individu trouillard et douillet qui s'interpose entre lui et sa chère maman. Il va jusqu'à voler un pistolet pour l'abattre, tâche dont se chargeront finalement les amis faux-monnayeurs de Paul. Simon s'embarque sur un navire, laissant sa mère à son triste métier.

Description très juste, sans misérabilisme, d'un enfant livré à lui-même : on pense aux futurs *Quatre cents coups* (p. 521). Le film est tourné à Marseille, notamment montée des Accoules, domicile de Marie.

Hour of the gun *Sept secondes en Enfer*, John Sturges, USA, 1967, 97 mn

Suite de *Gunfight at the OK Corral* (p. 1322) avec d'autres acteurs. Plus animé par l'esprit de vendetta que celui de justice, Wyatt Earp (James Garner) poursuit Ike Clanton (Robert Ryan) et ses sbires qu'il abat l'un après l'autre. Quant au tuberculeux Doc Holliday (Jason Robards), il passe son temps à boire. Bof.

Martin Roumagnac Georges Lacombe, France, 1946, 103 mn

Martin Roumagnac (Jean Gabin) tombe amoureux de Blanche (Marlene Dietrich), une veuve qui vit de son commerce d'oiseaux et surtout des largesses de ses amants comme l'adjoint au maire (Lucien Nat). Pour elle et ses belles jambes, Roumagnac met en danger son entreprise de construction en laissant passer des marchés importants alors qu'il lui bâtit gracieusement une villa. Devenu veuf, un diplomate du corps consulaire (Marcel Herrand) est prêt à épouser Blanche ; Martin, qui se sent méprisé du fait de son manque de vernis social, la tue alors dans une crise de jalousie. Il est finalement acquitté grâce au faux alibi fabriqué par sa soeur (Margo Lion) et au témoignage de l'oncle de la victime (excellent Jean d'Yd) qui apprend aux juges, mais aussi à Roumagnac, que la belle avait congédié le consul, trop méprisant à l'égard de Martin. Disculpé par la Justice mais rongé par le remords d'avoir injustement tué celle qu'il aimait, il se laisse abattre par un jeune admirateur de Blanche (Daniel Gélin).

Sans être un chef d'œuvre, un beau film auquel on a reproché d'avoir causé le naufrage partiel des *Portes de la nuit* (p. 618), dans lequel le couple Gabin/Dietrich devait tenir la tête d'affiche. Gabin est à mi-chemin entre le personnage de prolétaire maudit qu'il jouait avant la guerre et celui de papy donneur de leçons qu'il incarnera dans les années 1950-60.

Conflict *La mort n'était pas au rendez-vous*, USA, Curtis Bernhardt, 1945, 82 mn

Richard Mason (Humphrey Bogart) a tendu un piège à son épouse Kathryn qui repose désormais dans une voiture au fond d'un ravin au terme d'un faux accident ; la découverte du corps se fait cependant attendre. De plus, des détails bizarres suggèrent que Kathryn serait toujours vivante : on l'a vue chez un prêteur sur gages et Richard l'a même suivie dans la rue. Pour en avoir le cœur net, il se rend sur les lieux du crime et se fait prendre en flagrant délit : le cadavre de Kathryn avait été retrouvé le lendemain du crime mais les soupçons d'un médecin (Sydney Greenstreet) avaient amené la Police à monter cette histoire de revenants. . . moins mémorable cependant que *Les diaboliques* (p. 1733).

The unsuspected *Le crime était presque parfait*, Michael Curtiz, USA, 1947, 99 mn

Le jeune Steven s'introduit dans l'entourage de Victor Grandison (Claude Rains), une célébrité radiophonique qu'il soupçonne d'avoir tué sa fiancée. Deux meurtres plus tard – le couple formé par Audrey Totter et Hurd Hatfield –, la vedette de la radio réussit presque à se débarrasser de sa richissime nièce Matilda ainsi que de Steven emporté par son homme de main (Jack Lambert) dans une malle pour être broyé dans une décharge. Le pire est évité *in extremis* grâce au policier Donovan (Fred Clarke) ; *happy end* dans la salle de spectacle d'où Grandison diffuse son émission consacrée au meurtre.

Ce scénario bien ficelé a été piraté par Chabrol (*Masques*, p. 672), film plus réussi avec un criminel (Philippe Noiret) avant tout démagogue audiovisuel.

Hamlet Kenneth Branagh, Grande-Bretagne, 1996, 242 mn

La pièce de Shakespeare, dans l'intégralité du texte, d'où la longueur du film. Transposée à la fin du XIX^e siècle, elle a pour décor le palais de Blenheim construit par Marlborough (qui n'est pas mort à la guerre) et où naquit son descendant Winston Churchill. Avec une belle distribution : Derek Jacobi est Claudius (il fut aussi l'empereur Claude, p. 62), Julie Christie Gertrude, Kate Winslet Ophélie. Le réalisateur se réserve le rôle-titre dans cette adaptation qui, laissant une large place au bruit et à la fureur, cherche à retrouver la violence du théâtre élizabéthain. Sans faire pour autant oublier la version Olivier (p. 77).

On s'amusera à reconnaître des acteurs célèbres dans des seconds rôles : Charlton Heston, Timothy Spall, Robin Williams, Jack Lemmon, Gérard Depardieu, Richard Attenborough. . . Et même dans des rôles muets, car il n'y a pas de texte pour eux : Judi Dench, John Gielgud, John Mills. . .

The killing of a sacred deer *Mise à mort du cerf sacré*, Yórgos Lánthimos, USA, 2017, 121 mn

Steven (Colin Farrell), chirurgien à Cincinnati, s'est pris d'affection pour Martin (Barry Keoghan), fils d'un de ses patients décédé pendant une opération : il se sent en fait coupable d'avoir causé l'accident par alcoolisme. Jusqu'au jour où Martin profère une menace : tu dois expier en tuant l'un des tiens, sinon, ils seront tous atteints du même mal, d'abord paralysie des jambes, puis perte de l'appétit avant un saignement d'yeux, prélude à l'agonie. C'est ce qu'il advient effectivement et conduit Steven à attacher son épouse (Nicole Kidman) et ses deux enfants puis à tirer sur eux à l'aveuglette dans une scène insoutenable : c'est son fils qui sera finalement sacrifié.

Le plus terrifiant n'est pas la malédiction biblique, ni même la mort du fils. Mais cette complicité forcée, cette obligation de choisir soi-même la victime. Steven s'en tire en laissant ce soin au hasard. À voir les regards qu'elle lui prodigue à la fin, la fille survivante ne semble pas tenir rigueur à Martin de son rôle – comme s'il n'était au fond qu'un messenger de Dieu. Référence à *Groundhog day* (p. 385).

Sense and sensibility *Raison et sentiments*, Ang Lee, 1995, USA, 136mn

L'univers de Jane Austen, celui de la *gentry* du début XIX^e siècle qui semble obsédée par l'idée de mariage, est rendu à la perfection par de splendides images et une distribution au-dessus de tout éloge avec Hugh Grant et Alan Rickman dans le rôle des futurs époux. Les deux sœurs sont jouées par Kate Winslet et Emma Thompson qui exprime un monde de passions indicibles derrière sa constante retenue avant de s'abandonner finalement à pleurer. La mise en scène devrait elle aussi s'abandonner un peu pour éviter de verser dans le calligraphisme.

The life of Emile Zola *La vie d'Émile Zola*, William Dieterle, USA, 1937, 116 mn

Biographie passablement académique d'Émile Zola (Paul Muni), notamment tout le début avec Cézanne (Vladimir Sokoloff). La pièce de résistance, l'affaire Dreyfus, n'est qu'approximativement conforme à l'Histoire. Par exemple, Walsin-Esterhazy, petit fils d'un bâtard né à Valleraugue en 1767, n'a jamais été comte ; et Zola est mort (peut-être assassiné, on le sait aujourd'hui) en 1902 soit quatre ans avant la réhabilitation. Heureusement, Paul Muni confère à son personnage une telle sincérité, une telle fougue, qu'on se laisse prendre. Remarquables images de pluie, notamment une étonnante forêt de parapluies. Excellente distribution : Joseph Schildkraut, Gale Sondergaard, Robert Barrat, Robert Warwick, Donald Crisp et Henry O'Neill.

Kuch kuch hota hai *Laisse parler ton cœur*, Karan Johar, Inde, 1998, 185 mn

À Bombay, l'étudiant Rahul (Shah Rukh Khan) est le meilleur ami d'Anjali (Kajol), sorte de garçon manqué. Il épouse Tina (Rani Mukerji) qui meurt en couches, lui laissant une fille prénommée aussi Anjali. Huit ans plus tard, à Shimla (= Simla), la gamine organise les retrouvailles *in extremis* d'Anjali et Rahul.

Un film de Bollywood, ce sont des chants et des danses filmés façon clip vidéo – parfois en Écosse! –, des sentiments convenus et un arrière-plan social aussi inexistant que celui des téléphones blancs du cinéma fasciste. Mais ça fonctionne et devient par moments presque émouvant, en particulier lors du final. On retiendra le faux “Je t'aime” de Rahul à Anjali, qui répétait en fait sa future déclaration d'amour à Tina.

La belle époque Nicolas Bedos, France, 2019, 110 mn

Variation sur *The game* (p. 836). Victor (Daniel Auteuil), auteur de bandes dessinées passé de mode et brouillé avec son épouse Marianne (Fanny Ardant), utilise les services d'une société spécialisée dans la recréation du passé. Il demande de retourner un certain jour de 1974, celui de sa rencontre avec Marianne à Lyon. Complications en vue avec la jeune femme (Doria Tillier) chargée d'incarner Marianne et son amant (Guillaume Canet) qui dirige la société.

Le spectateur qui fut jeune à cette époque se croit un peu en 1974. Mais le film s'embourbe au bout d'un moment. Avec Pierre Arditi et Denis Podalydès.

La rabbia Pier Paolo Pasolini & Giovanni Guareschi, Italie, 1963, 100 mn

Deux visions malhonnêtes et diamétralement opposées du monde de l'époque.

Le communiste Pasolini pratique l'amalgame : pour salir les Hongrois de 1956, il évoque les douteux soutiens qu'ils reçurent à l'Ouest. Il célèbre naïvement Fidel Castro ou l'indépendance algérienne pour clore sur de triomphantes images de Gagarine. Tout ça est un peu trafiqué comme la musique de fond, l'adagio d'Albinoni composé 200 ans après sa mort (par Remo Giazotto). L'aveuglement idéologique de l'auteur n'exclut pas la présence d'accents lyriques.

Le très droitier Guareschi est d'une démagogie constante : il nous montre des énergumènes cassant des pianos – c'était bien mieux avant –, les parachutistes en action à Alger où l'on brûle des Blancs – il n'ose pas dire des Aryens – dans leurs voitures, ou encore de blondes princesses daignant serrer la main de ces ridicules roitelets africains. Il voudrait nous faire pleurer sur les pendus de Nuremberg, victimes de “la vengeance des Alliés”, et célèbre – comme Rossellini dans l'infâme *Uomo dalla croce*, p. 499 –, la calamiteuse croisade fasciste contre l'Antéchrist marxiste. Cet Éric Zemmour *ante litteram* clôt son prêche sur un “Grazie a Dio”.

Major Dundee Sam Peckinpah, USA, 1965, 136 mn

À la fin de la guerre de Sécession, Dundee (Charlton Heston), militaire nordiste placardisé, est gardien de prison au Nouveau-Mexique. Il décide de s'engager dans une étrange aventure : rechercher et détruire un groupe d'Apaches en les poursuivant en territoire mexicain, alors sous domination française – c'est l'époque de la désastreuse expédition de Napoléon III. Pour cela, il s'adjoit des prisonniers sudistes (dont les récurrents Warren Oates, Ben Johnson et L. Q. Jones) commandés par Tyreen (Richard Harris).

Cette étrange épopée est l'histoire d'un naufrage ; si l'Indien est bien tué à la fin, Dundee doit affronter les Français et ne ramène guère de survivants. C'est un militaire un peu con qui n'est jamais vraiment à la hauteur de la situation, sur le terrain comme en amour : il gâche ses chances avec une belle veuve (Senta Berger). Tyreen est un personnage plus intéressant, qui va à la mort en le sachant contrairement au rigide Dundee. Un militaire ridicule, le Lt. Graham (Jim Hutton), ne jure que par l'artillerie et Napoléon. Avec James Coburn et Mario Adorf.

Les choses de la vie Claude Sautet, France, 1970, 85 mn

Dans la France de Pompidou, un bourgeois (Michel Piccoli), entre la vie et la mort après un accident de la route, revit son passé récent. Les hésitations du personnage quant à sa liaison avec Hélène (Romy Schneider) – la quitter ou l'épouser ? – nous laissent un peu de marbre. On est davantage touché par le dénouement et son rêve d'agoisant : un banquet de mariage où l'on reconnaît son infirmier et même le paysan (Boby Lapointe) qui conduisait le fatal camion.

Piccoli retrouvera Schneider dans *Max et les ferrailleurs* (p. 48), une œuvre plus dérangeante. Avec Lea Massari et Jean Bouise ; musique de Philippe Sarde.

Has anybody seen my gal ? *Qui donc a vu ma belle ?*, Douglas Sirk, USA, 1952, 85 mn

1928. Sur la fin de sa vie, le millionnaire Fulton (Charles Coburn, excellent) part incognito à la rencontre des descendants de celle qu'il faillit épouser avant d'aller faire fortune dans le Yukon. Il prend ainsi pension chez les Blaisdell, famille moyenne du Vermont, et les teste en leur faisant parvenir anonymement un chèque de 100 000 \$: ils n'attendaient que ça pour se mettre à fréquenter le gratin et spéculer. Rapidement ruinés, les Blaisdell sont condamnés à revenir au *statu quo ante* et à un bonheur modeste mais réel.

Sous les dehors d'une comédie très amusante, Sirk s'en prend une fois de plus au conformisme des petites villes américaines. Mention spéciale pour Gigi Perreau dans le rôle de la fillette Blaisdell et apparition furtive de James Dean.

Boxcar Bertha Martin Scorsese, USA, 1972, 85 mn

Ce sous-*Bonnie and Clyde* (p. 1044), qui confine parfois au western spaghetti et où Barbara Hershey apparaît très dénudée, est plus un film du producteur Roger Corman que du débutant Scorsese. L'aspect social du banditisme des années 1930 n'est guère qu'un prétexte pour un divertissement bien enlevé. Avec deux Carradine, David et son père John, ainsi que Victor Argo. Parmi les cadrages bizarres imaginés par le réalisateur, mentionnons le plan final où le héros, crucifié au wagon d'un train en marche, est filmé en plongée : du Dalí en quelque sorte !

J'accuse Abel Gance, France, 1938, 119 mn

Remake du film homonyme de 1919 (p. 1419) dont il reprend principalement le titre et le nom des personnages. Traumatisé par les souvenirs de la Grande Guerre, Jean Diaz (Victor Francen) vit dans l'obsession d'empêcher la nouvelle qui se prépare. Alors qu'on mobilise, il se rend à Douaumont et demande aux morts de sortir pour ramener les vivants à la raison. Avec pour effet le désarmement immédiat et l'abolition (!) de la guerre.

C'est *La fin du Monde* (p. 710) en plus réussi. Diaz est un personnage grandiloquent, comme les affectionne Gance, qui a juré de renoncer à l'amour de la veuve (Line Noro) d'un copain tombé au front. Mais son appel aux morts finit par nous émouvoir malgré son style outrancier : le défilé de gueules cassées revenues de l'au-delà est poignant. Malgré un petit côté munichois qu'un carton final ajouté *a posteriori* tente de minimiser.

Au bonheur des dames André Cayatte, France, 1943, 83 mn

Cette adaptation est plus fidèle à Zola que celle de Duvivier (p. 148) dont elle n'a toutefois pas la splendeur plastique. Excellente distribution emmenée par Michel Simon : Albert Préjean, Suzy Prim, Jean Tissier et Blanchette Brunoy.

Ce film Continental sur lequel Jean Devaivre fut assistant est évoqué dans *Laissez-passer* (p. 49) ; quelques scènes sont tournées au Bon Marché.

Edge of the city *L'homme qui tua la peur*, Martin Ritt, USA, 1957, 82 mn

Sidney Poitier joue le rôle, auquel il était abonné, de gentil Noir, bonne conscience de l'Amérique "libérale". Docker, il est assassiné par un contremaître raciste (Jack Warden). Son ami blanc (eh oui !), joué par John Cassavetes, fera justice et ramènera le coupable, plutôt mort que vif, à la Police. Quitte à payer le prix fort, vu qu'il est recherché pour désertion.

Même si le racisme est toujours d'actualité, le film a terriblement vieilli.

Je, tu, il, elle Chantal Akerman, Belgique, 1974, 86 mn

“Je” (Chantal Akerman) reste claustrée sur un matelas à m’empiffrer de sucre en poudre, à écrire des lettres, à me déshabiller et me regarder nue dans la vitre ; bruits de circulation. Je sors et fais du stop ; le conducteur du camion (Niels Arestrup) n’est guère loquace, du moins avant que je commence à le branler. “Il” se met alors à parler, parler... de sa famille et de sa queue. J’arrive finalement chez “Elle” (Claire Wauthion), on mange sans rien dire ou presque avant de se mettre au pieu ; après une espèce de partie de catch, elle me broute la chatte.

Cradingue au début, la photo devient sombre et bouchée dans la cabine du camion, puis nette et trop claire dans la chambre des ébats. Moche et triste mais aussi bouleversant auto-portrait : un chef d’œuvre.

La mort d’un bûcheron Gilles Carle, Canada, 1973, 114 mn

Marie Chapdeleine (Carole Laure, quasi-débutante) exerce diverses activités, toutes centrées sur l’exhibition de son corps (splendide). Elle part dans le Nord en compagnie d’une bande hétéroclite qui inclut un certain François Paradis (!). Pour y découvrir que son père Tancrède, un bûcheron, a été assassiné par la compagnie qui l’employait il y a six, sept ans lors d’une révolte ; le joual non sous-titré n’aide pas à comprendre les tenants et aboutissants du drame.

Mélange typique de l’époque, libération sexuelle – Marie est frigide (!), ce qui annonce *Préparez vos mouchoirs*, p. 1398 – et politique. Avec Pauline Julien.

Mississippi A. Edward Sutherland, USA, 1935, 70 mn

W. C. Fields est excellent en patron de bateau à aubes hâbleur, grand tueur d’Indiens mais terrorisé par un Peau-rouge en bois. Il accueille sur son rafiote le *crooner* Tom (Bing Crosby) qu’il présente comme le “singing killer”, un dangereux duelliste. L’intrigue principale est centrée sur la fâcherie et la réconciliation de Tom et Lucy (Joan Bennett). Ce n’est pas palpitant, d’autant plus que Bing est mauvais acteur ; il chante par contre très bien, e.g., *Swanee river*.

Kumo no su-jō *Le château de l’araignée*, Akira Kurosawa, Japon, 1957, 110 mn

Shakespeare version samourai. On reconnaît les épisodes de *Macbeth* : la prophétie, partiellement auto-réalisatrice, de la sorcière, les gardes qu’on saoule, le spectre de “Banquo” (Minoru Chiaki) lors du banquet, “Lady Macbeth” (Isuzu Yamada) qui lave des mains qu’elle croit tachées de sang et la forêt qui part à l’assaut de “Macbeth” (Toshirō Mifune). Mais ce film n’est pas “A tale told by an idiot, full of sound and fury, signifying nothing”. Petit rôle pour Takeshi Shimura.

The shape of water *La forme de l'eau*, Guillermo del Toro, USA, 2017, 123 mn

Transposition de *La Belle et la Bête* (p. 82) dans les USA de 1962. Elisa (Sally Hawkins), femme de ménage muette d'un centre de recherches militaires, se prend d'affection pour un monstre aquatique – celui de *Creature from the black lagoon*, p. 841 – sujet aux persécutions d'un colonel sadique (Michael Shannon), cousin du franquiste Vidal du *Labyrinthe de Pan* (p. 1092). Avec l'aide d'un voisin homosexuel (Richard Jenkins) et d'un espion russe (Michael Stuhlbarg) qui désobéit aux ordres du Kremlin, elle arrive à libérer l'homme amphibie qui l'entraîne avec elle au fond de l'eau... Et voilà pourquoi votre fille est muette : les cicatrices qu'elle portait sur le cou se transforment en branchies.

La dominante verdâtre est par moment compensée par le rouge de la robe d'Elisa ou celui des sièges du cinéma désert situé sous son appartement. Profondément poétique, le film met en images la rencontre de deux muets : scène de danse rêvée en noir et blanc, gouttes d'eau qui courent sur la vitre du bus pour dire l'émotion d'Elisa après la première étreinte. Ici, c'est la Belle qui devient Bête.

My dinner with Andre Louis Malle, USA, 1981, 111 mn

New York. Le repas entre deux vieux amis, Wallace Shawn et Andre Gregory (qui gardent leurs noms), est tout simplement saoulant. Ils n'en finissent plus de parler, surtout Andre qui raconte ses souvenirs sur son collègue Grotowski et nous fait part de son enthousiasme pour la communauté Findhorn. Wallace est un peu plus intéressant, peut-être parce qu'on l'entend moins. On aperçoit de temps à autre le serveur, ça aide à passer le temps.

Film sur et pour le milieu intellectuel newyorkais qui apprécie les œuvres soporifiques et snobinardes dont l'archétype expérimental et avant-gardiste *Sleep* d'Andy Warhol (1964), montre un gonzier en train de dormir pendant cinq heures.

Karafuru *Colorful*, Keiichi Hara, Japon, 2010, 126 mn

A l'entrée du monde des morts, un ange gardien propose une seconde chance à un adolescent. Réincarné en un Makoto dont il ne sait rien, il a six mois pour comprendre la cause du suicide du collégien : sa mère a un amant, la lycéenne qu'il aime se prostitue, il est le souffre-douleur de la classe.

Destiné aux adolescents à problèmes, ce dessin animé didactique utilise comme fond des photographies numérisées, ce qui permet de restituer l'atmosphère des rues et des maisons du Japon dans leur attachante banalité. Mais "animé" est un bien grand mot : les personnages se déplacent difficilement, comme s'ils avaient les genoux ankylosés. Le titre signifie que l'être humain n'est pas monochromatique. Évocation d'une ligne de train disparue, la Kinuta du Tamaden de Tōkyō.

Trainspotting Danny Boyle, Grande-Bretagne, 1997, 94 mn

Édimbourg. Renton (Ewan McGregor), Spud (Ewen Bremner) et Sick Boy (Johnny Lee Miller) sont occupés à se droguer avec tous les produits possibles : “si la vitamine C était interdite, on l’aurait essayée”. Ils s’intéressent occasionnellement aux filles, dont la lycéenne Diane (Kelly Macdonald), quand ils ne vont pas regarder passer les trains (trainspotting) ou se livrer au trafic de drogue en compagnie de la tête brûlée Begbie (Robert Carlyle). Ce qui leur rapporte un petit magot que Renton détourne à son seul profit. Mais c’est juré, il va changer pour de bon et passer sa vie devant la télé en ne sortant plus que pour faire pisser le chien.

Le style tape-à-l’œil, genre clip vidéo avec abus des courtes focales, fonctionne assez bien. Séquence réussie de la plongée dans la cuvette des “pires toilettes d’Écosse” et scène de sevrage impressionnante. La sauce rallongée, *T2 Trainspotting* (p. 356) est assez décevante.

Réflexion désabusée sur les Écossais nuls car colonisés par des branleurs, les Anglais. Et références cinéphiliques : James Bond et *Orange mécanique* (p. 478).

Glen or Glenda ? Ed Wood, USA, 1953, 68 mn

Un des “chefs-d’œuvre” d’Ed Wood consacré au transsexualisme. Sous couvert de documentaire, il nous conte l’histoire du changement de sexe d’un ancien marin et, surtout, celle de Glen (le metteur en scène) qui n’osait pas avouer à sa fiancée Barbara (Dolores Fuller) son goût pour les habits féminins. Plan symbolique où Barbara fait don de son pull angora à Glen.

Bela Lugosi joue les *Deus ex machina* – “Pull the strings, pull the strings !” – et nous prévient sur fond de “stock shots” de bisons, voitures et tanks : “Beware, beware of the big green dragon that sits on your door steps. He eats little boys, puppy dogs tails and big fat snails”. Qu’on se le dise !

Tzameti Treize, Géla Babluani, France, 2004, 89 mn

Un jeune homme remplace au pied levé un “joueur” dans un tournoi ultra-confidentiel où il reçoit le numéro 13 (tzameti en géorgien). Il s’agit d’une sorte de roulette russe, mais au lieu de pointer leur propre tempe, les participants se flinguent mutuellement – ce qui revient d’ailleurs strictement au même puisqu’ils ne contrôlent pas leurs munitions. On n’adhère pas un instant à cette histoire absurde. Comment croire en effet qu’un des organisateurs (Christophe Vandeveld) soit l’“entraîneur” de son frère (Aurélien Recoing) – entraînement à recevoir une balle à bout portant ? Ou que le néophyte “manque d’expérience” – l’expérience de faire tourner un barillet et appuyer sur la gachette ? On peut sauver la splendide photo noir et blanc qui met en valeur les faciès sinistres des participants.

Aranyer din ratri *Des jours et des nuits dans la forêt*, Satyajit Ray, Inde, 1970, 112 mn

Quatre jeunes hommes de la petite bourgeoisie de Calcutta graissent la patte du gardien pour s'installer dans un bungalow auquel ils n'ont pas droit. Trois d'entre eux entament des flirts avec des femmes du voisinage. Hari a une relation sexuelle avec une fille délurée mais se fait tabasser et détrousser par un villageois qu'il avait injustement cogné; Sanjoy, trop coincé, se dérobe lorsqu'une jeune et jolie veuve s'offre à lui. Ashim peut par contre garder espoir avec Aparna (Sharmila Tagore), ravissante et cultivée. Ces jeunes gens qui parlent anglais pour ne pas être compris manquent de générosité : c'est surtout pour plaire à Aparna qu'Ashim sort de son indifférence par rapport au gardien qui risque de perdre sa place pour avoir ouvert le bungalow. Le réalisateur réserve sa sympathie à Shekhar (Rabi Gosh), le bouffon fauché du groupe qui quémande de l'argent pour mieux le perdre au jeu. La musique, due à l'auteur, est du style "spaghetti".

It happened one night *New York – Miami*, Frank Capra, USA, 1934, 101 mn

Une des plus célèbres *screwball comedies*. Ellie (Claudette Colbert) quitte le yacht de son père, le milliardaire Andrews (Walter Connolly), qui s'opposait à son mariage, pour aller rejoindre son fiancé à New York. Une meute de détectives est lancée à sa recherche et elle ne doit son salut qu'à Peter (Clark Gable), un journaliste en panne de copie qui espère bien en tirer un scoop. Les deux protagonistes doivent partager une chambre; une sorte de mur de Jéricho formé d'une couverture sur un fil les sépare. Ils tombent amoureux l'un de l'autre : quelques péripéties plus tard, il a renoncé à son scoop, elle à son fiancé. Lors de la nuit de noces, une trompette annonce la chute des murs de Jéricho.

Apparition d'un autogire, véhicule à la mode (cf. *International house*, p. 213).

F... comme Fairbanks Maurice Dugowson, France, 1976, 104 mn

Patrick Dewaere, éblouissant, campe André F... (comme Fragson) qui, tout juste rentré du "service", est lâché par le fourbe Étienne (Michel Piccoli) dont il attendait un travail au Venezuela. Il enchaîne les boulots merdiques, fait la connaissance de Marie (Miou-Miou), comédienne peu farouche, mais s'enferme progressivement dans ses fantasmes cinématographiques : c'est déguisé en Zorro, ou plutôt en Douglas Fairbanks dans le rôle de Zorro, qu'il tente d'enlever Marie sur la scène du théâtre où elle joue Alice. Dénouement sur le tapis volant du *Voleur de Bagdad* (p. 871), à moins que ce ne soit plus prosaïquement dans une ambulance.

Le réalisateur blacklisté John Berry joue Fragson père, un... réalisateur blacklisté devenu projectionniste à Paris. Avec Jean-Michel Folon et Diane Kurys.

Ratataplan Maurizio Nichetti, Italie, 1979, 89 mn

Ce film à sketches commence par un entretien d'embauche chez Finlayson (référence au célèbre bigleux des Laurel & Hardy?). On demande aux postulants de représenter un arbre; tous les dessins sont affligeants sauf celui, magnifique, dû à Colombo (le réalisateur). Illustration de ce qu'on attend d'un employé, tout le monde est recruté sauf lui. On le retrouve barman alors qu'à l'autre bout de Milan un grand patron (Roland Topor) est saisi d'une attaque: "Un bicchiere d'acqua!" s'entend-il réclamer au téléphone. Il l'amène sur un plateau, mais le trajet est si long que l'eau arrive mêlée à diverses impuretés – pollution, pigeons et même peinture – moyennant quoi le breuvage immonde provoque la guérison instantanée du malade. Colombo ouvre un stand où il guérit les paralytiques en reproduisant soigneusement les incidents qui ont produit la potion miraculeuse.

La suite, plus laborieuse, suit une troupe de théâtre amateur dans une cour de ferme dont les spectateurs renvoient à *L'arbre aux sabots* (p. 519). Puis la mise au point d'un robot que Colombo manipule pour danser à sa place.

Phffft! Mark Robson, USA, 1954, 88 mn

Une histoire, drôle et bien enlevée, de divorce raté. Nina et Robert (Judy Holliday et Jack Lemmon) décident de se séparer. Robert tente sa chance à contre-cœur avec l'écervelée Janis (Kim Novak) mais ne peut supporter l'idée que son copain, le lourdaud Charlie (Jack Carson), fasse de même avec Nina.

Comme toujours, Judy Holliday crève l'écran. Le combiné que Robert décroche pour espionner une conversation de Nina n'est discret qu'au cinéma.

Something wild *Dangereuse sous tous rapports*, Jonathan Demme, USA, 1986, 114 mn

Un yuppie (Jeff Daniels) est séduit par une jeune femme (Melanie Griffith), un peu sauvage. Tout se complique à cause de l'ex mari (Ray Liotta) de la belle, tout juste sorti de prison et très violent. Hélas, le film s'assagit pour se terminer sur un *happy end* moralisateur. Ça ne vaut pas *Blind date* (p. 1589).

A walk with love and death *Promenade avec l'amour et la mort*, John Huston, Grande-Bretagne, 1969, 86 mn

Deux jeunes gens (Anjelica Huston, 18ans, et Assi Dayan, fils de général) tentent de s'aimer alors que règne le bruit et la fureur de la Guerre de Cent Ans et le fanatisme religieux. Décors frustes sans quinquillerie hollywoodienne. Mais les deux héros sont anachroniques: c'est tout juste s'ils ne fument pas de l'herbe.

Édouard et Caroline Jacques Becker, France, 1951, 88 mn

Édouard (Daniel Gélin) est un jeune pianiste prometteur marié à Caroline (Anne Vernon), une fille de la bourgeoisie. L'oncle Claude (Jean Gallant) de la jeune femme trouve que "Carolein" (comme *fraulein*) a fait une mésalliance, mais veut bien aider le jeune homme "qui n'a qu'un seul gilet d'habit, c'est sans doute ça qu'on appelle la Bohème" et auquel il donne du "Mon brave ami". Il organise donc une soirée mondaine avec piano loué. Qui se passe plutôt mal : Édouard, préoccupé par une violente querelle avec Caroline et surtout désorienté par ce monde qu'il ne connaît pas et sur lequel règnent les "yeux de biche" de la belle Florence Borch (Elina Labourdette), boit trop et finit par rater son "audition." Heureusement, l'époux américain et "cocou" de Florence (William Tubbs), un impresario, a apprécié le jeune homme et va lui donner sa chance.

Cette comédie de mœurs très réussie saisit bien les nuances de classe. Édouard, qui ne possède pas les codes bourgeois, en fait trop ou pas assez ; alors que Caroline, qui sait jusqu'où elle peut aller, montre beaucoup plus de fantaisie. Son cousin Alain (Jacques François) est encore plus vide et puant que son père.

La raspa, que ce beau monde préfère au fond à Chopin, est une scie d'époque sur laquelle on devait greffer d'immortelles paroles : "Connaissez-vous Doudou ?/La femme en caoutchouc/Qui bouffe des élastiques/Et chie des bomb' atomiques".

Mikey and Nicky Elaine May, USA, 1976, 106 mn

Philadelphie. Le petit malfrat Nicky (John Cassavetes) est poursuivi par un tueur (Ned Beatty) lancé contre lui par la Mafia (Sanford Meisner et William Hickey). Pendant toute une nuit, il tente de trouver refuge auprès de son ancienne épouse, d'une maîtresse qui lui en veut de l'avoir livrée à ses copains et même auprès de sa mère au... cimetière. Il est accompagné par son ami d'enfance Mikey (Peter Falk) qui est en réalité chargé de rabattre la proie. Les deux copains se querellent et se séparent ; au petit matin Nicky se rend chez son ami qui refuse de lui ouvrir la porte et le laisse lâchement assassiner sur son perron.

Ce film semi-improvisé dans le style de Cassavetes rappelle *Husbands* (p. 530), bien qu'il ne comporte pas de plans-séquences.

Le roi et l'oiseau Paul Grimault, France, 1980, 82 mn

Le roi Charles V et III font VIII et VIII font XVI de Takicardie veut épouser une jolie bergère et se débarrasser d'un petit ramoneur "de rien du tout"... ce n'est pas du Macron mais de l'Andersen sauce Prévert. Dessin animé à mi-chemin entre Disney et Miyazaki dont on retrouve comme un écho dans *Le château dans le ciel* (p. 125), ses perspectives vertigineuses et son gigantesque robot.

Ghost dog *La voie du samourai*, Jim Jarmusch, USA, 1999, 111 mn

Quand Louie (John Tormey) fait exécuter un truand par son tueur attitré, Ghost Dog (Forest Whitaker), ses collègues mafieux (Cliff Gorman, Henry Silva, Victor Argo) décident d'éliminer le sicaire noir. Celui-ci, dont la société se réduit aux pigeons qu'il nourrit sur un toit (on pense à *On the waterfront*, p. 865) et à un vendeur de glaces francophone (Isaach de Bankolé), est adepte du *Hagakure*, recueil de préceptes guerriers du XVIII^e siècle dont des extraits nous sont lus à mesure que Ghost Dog élimine ses ennemis. Cette éthique japonaise implique la soumission du vassal à son suzerain, c'est pourquoi le samourai du New Jersey ne se défend pas quand Louie vient le tuer.

Sur son chemin, Ghost Dog a le temps de descendre, pour le plaisir du spectateur, deux fascistes de la NRA armés jusqu'aux dents. Le recueil de nouvelles *Rashōmon* dont est tiré le film éponyme (p. 1617) passe de mains en mains.

Traffic Steven Soderbergh, USA, 2000, 147 mn

La principale qualité du film est sa description du trafic de drogue entre le Mexique et les USA. Au Mexique (dominante rougeâtre très appuyée), le policier Javier (Benicio Del Toro) aide au démantèlement d'un puissant cartel mais s'aperçoit que son supérieur, le général Salazar (Tomás Milián), est en fait au service de la concurrence. De l'autre côté de la frontière, la DEA a réussi à convaincre un trafiquant capturé (Miguel Ferrer) de témoigner contre son chef Ayala... dont l'épouse enceinte (Catherine Zeta-Jones) fera empoisonner le témoin gênant. Enfin dans l'Ohio (dominante bleuâtre très appuyée), le nouveau "drug czar" Wakefield (Michael Douglas), procureur chargé de la lutte anti-drogue, découvre que sa fille adolescente est elle-même ravagée par le fléau.

On aurait pu se passer du triple *happy end* : Javier a obtenu l'électricité pour un stade d'un quartier déshérité, la famille Wakefield participe à une réunion de drogués anonymes et un policier astucieux a planqué un micro chez les Ayala.

Secrets Pierre Blanchar, France, 1943, 93 mn

Tourgueniev transposé dans notre Midi, ce qui s'entend à l'accent de madame Auguste (Marguerite Moreno). Un répétiteur, Michel (Gilbert Gil), est engagé pour s'occuper d'un cancre durant les vacances d'été. Tout se passe très bien ; avec le garçon qui fait des progrès, mais surtout avec Marie-Thérèse, sa mère (Marie Déa) qui tombe amoureuse de Michel. Elle devient irritable, jalouse : ses sentiments violents s'expriment dans une longue séquence de rêve (dix minutes). Seule solution, le départ de l'intrus qui, regretté de tous, s'en va de sa propre initiative car le coup de foudre a été réciproque. Musique d'Arthur Honegger.

Kynóontas *Canine*, Yórgos Lánthimos, Grèce, 2009, 93 mn

Certains parents cherchent à garder leurs enfants et réussissent parfois. Mais pas au point atteint par ce couple très aisé qui vit en autarcie dans sa villa avec deux filles et un fils, tous trois de plus de vingt ans et dépourvus de prénom. Les enfants, tout comme leur mère, se prennent pour des chiens : ils aboient à l'occasion et, se défiant des chats, animaux dangereux qui rôdent aux alentours, ne dépassent jamais les grilles. Les enfants jouent comme des enfants et viennent dormir entre les parents ; on lèche le père derrière l'oreille pour lui demander une faveur. Une employée de l'usine paternelle, amenée les yeux bandés, sert aux besoins sexuels des "chiots" ; dans ce monde incestueux et fusionnel où tout est strictement contrôlé, elle ose apporter une cassette vidéo à une des sœurs. Découvrant le délit, le père frappe sa fille avec ladite cassette et assène à la traîtresse un coup de lecteur VHS qui la laisse à moitié morte. La *doxa* familiale prétend qu'on devient adulte en perdant sa canine, dent du chien ; la fille aînée (Angeliki Papoulia) se l'arrache violemment avant de se cacher dans le coffre de la Mercedes du père – où elle a toutes chances de mourir asphyxiée.

Ce film terrifiant qui relègue les histoires de vampires au rayon de la blague de potache lança un réalisateur qui semble s'être assagi depuis. Hélas.

En quête des sœurs Papin Claude Ventura, France, 2000, 94 mn

L'assassinat au Mans de Mme Lancelin et sa fille par leurs bonnes, Christine et Léa Papin, en février 1933. C'est Christine qui les tua avant que Léa ne s'acharnât sur les cadavres. Leurs motivations sont obscures ; une référence impertinente aux soupçons d'escroquerie qui s'attachaient à M. Lancelin, un acte de révolte contre la Bourgeoisie ou simplement la réaction sauvage de deux lesbiennes surprises au lit ? Sans chercher à reconstituer quoi que ce soit ni même à proposer une quelconque hypothèse, ce film fascinant nous plonge dans l'abîme du temps dont émergent des archives moisies, des coupures de journaux ou encore l'interview d'une journaliste âgée ayant écrit un livre sur le sujet – elle nous apprend que les deux sœurs étaient "des perles", ce qui en dit long sur le regard qu'on pouvait porter sur l'acte. Le film est ponctué, faute de mieux, d'images nocturnes du Mans qui sont comme une métaphore des ténèbres du souvenir. La voix off de Pascale Thirode s'interroge sur l'enfance des sœurs – les religieuses où elles furent placées comme perles de culture – ou sur la prison où Christine mourut folle en 1937 et s'enquiert du destin de Léa. Que la caméra retrouve à la fin dans une chambre d'hôpital à Nantes, paralysée et muette.

Un journal d'époque titre "De notre (*sic*) correspondant Jérôme et Jean Tharaud" ; les deux frères, hagiographes de Ravillac et antisémites notoires, devaient bientôt siéger parmi les Immortels.

A star is born *Une étoile est née*, William A. Wellman, USA, 1937, 111 mn

La jeune Esther Blodgett (Janet Gaynor) monte à Hollywood dans l'espoir de devenir actrice de cinéma. Elle a la chance d'y rencontrer le célèbre acteur Norman Maine (Fredric March) qui s'entiche d'elle et lui met le pied à l'étrier en la présentant au producteur Niles (Adolphe Menjou). Sous le nom d'artiste de Vicki Lester, elle devient rapidement une grande vedette et épouse son Pygmalion. Lequel était déjà sur une mauvaise pente au moment de leur rencontre : son jeu pâtissant d'une dépendance à l'alcool, le public s'éloignait de lui. Norman découvre progressivement qu'il n'est plus qu'un *has been*, une sorte de M. Lester servant occasionnellement de secrétaire à sa célèbre épouse. Désintoxication, puis rechute ; comprenant qu'il est devenu un poids pour Vicki, il se suicide par noyade, ce qui passe pour un accident : "C'est bien la seule façon dont il a pu boire de l'eau" dit le venimeux chargé de relations du studio (Lionel Stander).

Le film ne vaut pas le *remake* de Cukor (p. 992) avec Judy Garland. Sauf pour l'incomparable technicolor trichrome de W. Howard Greene, alors chef-opérateur de Selznick, et ses tons pastels aux infinies nuances de brun et de bleu. Dans la vraie vie, c'est Gaynor dont la carrière allait s'achever pour cause de mariage ; en 1954, celle de l'alcoolique Garland touchait à sa fin.

À nous la liberté René Clair, France, 1931, 80 mn

Deux copains s'évadent de prison ; l'un d'eux, Louis (Raymond Cordy), qui a fait fortune en fabriquant des tourne-disques, engage l'autre, Émile (Henri Marchand). Mais ils sont finalement retrouvés puis dénoncés par des ex-collègues de taule. Ils deviennent chemineaux, tandis que les anciens ouvriers de Louis, libérés de leur tâche par le machinisme, sont payés pour jouer aux cartes.

L'intrigue cousue de fil blanc aurait mérité un traitement moins sec. On peut sauver la cérémonie d'inauguration de la nouvelle usine qui se termine en débâcle et la séquence de travail à la chaîne qui inspira *Les temps modernes* (p. 451). Musique de Georges Auric pour un film aux dialogues spartiates.

I grandi magazzini *Les grands magasins*, Mario Camerini, Italie, 1939, 82 mn

Bruno (Vittorio De Sica) travaille avec Lauretta (Assia Noris) dans un grand magasin. Elle est soumise aux assiduités du chef du personnel qui est en réalité le chef d'une bande de voleurs que Bruno démasque et fait arrêter... il avait dû oublier d'adhérer au parti fasciste. Le scénario est avant tout prétexte à reconstituer le couple vedette des films de "téléphones blancs". On notera la présence amusante d'un mannequin à l'image de De Sica et le beau dernier plan montrant une vitrine de Noël et ses badauds ; attendent-ils la guerre ?

Insomnia Christopher Nolan, USA, 2002, 118 mn

Tout juste débarqué de Los Angeles, pour enquêter sur l'assassinat d'une jeune fille en Alaska, l'inspecteur Dormer (Al Pacino) flingue accidentellement son collègue Eckhart ; ce qui pourrait passer pour un meurtre car Eckhart était chargé par l'Inspection des services de garder un œil sur le peu orthodoxe Dormer. Lequel remplace la balle 9mm de son arme de service, meurtrière d'Eckhart, par une autre du calibre voisin de .38. Le criminel recherché, l'écrivain local Finch (Robin Williams) a assisté à la mort d'Eckhart ; il exerce sur Dormer un chantage en récupérant le .38 qu'il place chez le petit ami de la victime, un adolescent colérique qui devrait ainsi porter un double chapeau. Dormer se laisse manipuler, non sans se débattre, par le machiavélique Finch qui est bien près d'arriver à ses fins. Mais la jeune policière Ellie (Hilary Swank) qui enquête consciencieusement sur la mort d'Eckhart, retrouve la douille 9mm de la balle fatale et démonte la machination ; Finch et Dormer s'entretuent.

Ce *remake* d'un film norvégien situé à Tromsø est délocalisé en Alaska dont la partie habitable ne connaît pourtant pas ce soleil de minuit, source du manque de sommeil et de la semi-torpeur dans laquelle baigne le héros du film, appelé Dormer par antiphrase. Une torpeur qui est aussi celle de son éthique vacillante.

The fallen idol *Première désillusion*, Carol Reed, Grande-Bretagne, 1948, 96 mn

D'après Graham Greene. Baines (Ralph Richardson), majordome de l'ambassade londonienne d'un pays francophone indéterminé entretient une liaison avec Julie (Michèle Morgan), une employée bien plus avenante que son acariâtre épouse. Laquelle, soupçonneuse, monte sur le rebord d'une fenêtre pour espionner une chambre et fait une chute mortelle. Outrepasant un peu ses droits, la Police anglaise enquête ; l'inspecteur Crowe (Denis O'Dea) est à deux doigts d'embarquer l'infortuné Baines qu'un détail disculpe à la dernière minute.

Cette affaire serait à peu près sans intérêt si elle n'était relatée par Philippe (Bobby Henrey, huit ans), le fils de l'ambassadeur qui voue un culte à Baines, lequel lui renvoie son affection en lui racontant diverses craques, comme ses chasses au lion dans une Afrique où il n'a jamais mis les pieds. Philippe déteste par contre Mrs Baines qui vient en plus de tuer Macgregor, son orvet domestique. L'enfant fait tout pour aider Baines et apprend à mentir en affabulant de façon désordonnée et contradictoire, au point que Crowe, qui pensait l'utiliser, cesse de l'écouter ; heureusement car ce qu'il sait pourrait détruire la preuve qui innocente Baines. Lequel, tiré d'affaire, est définitivement tombé de son piédestal.

Le décor du film est celui d'un hall monumental aux escaliers d'autant plus gigantesques qu'ils sont magnifiés par les yeux de l'enfance.

Bakumatsu taiyōden Yūzō Kawashima, Japon, 1957, 111 mn

Le Bakumatsu désigne la période d'agonie du Bakufu – “le gouvernement de la tente”, i.e., le shōgunat. En 1862, à Shinagawa, première halte du Tōkaidō connue pour ses bordels, un resquilleur (Furankī Sakai) consomme dans une maison sans pouvoir payer. Il propose de s'acquitter de sa dette en travaillant, d'où son surnom d'Inokori (reste–après). Autour de cet amusant personnage, rapidement indispensable, les petites comédies des prostituées et de leurs clients. Au loin, des flammes : les samourais de Satsuma s'en sont pris aux étrangers.

So dark the night Joseph H. Lewis, USA, 1946, 70 mn

Le célèbre détective Cassin (Steven Geray), surmené, quitte le Paris des années 1910 pour prendre des vacances dans le village de Sainte-Margot. Malgré l'opposition de son père due à la différence d'âge et le dépit d'un soupirent éconduit, Léon, il est rapidement question de mariage avec Nanette (Micheline Cheirel), la fille de l'aubergiste. La jeune femme est retrouvée étranglée ainsi que Léon ; c'est ensuite le tour de la mère de Nanette. Le Sherlock Holmes parisien fait tout pour retrouver le tueur à propos duquel il dispose d'un seul indice, une empreinte de soulier qu'il finit par comparer à sa propre chaussure : il est lui-même le meurtrier, totalement schizophrène, qu'il recherchait.

Cette histoire extravagante se situe dans une France de carte postale où tout le monde parle anglais avec un accent français à couper au couteau ! Au moment où Cassin, assis à sa table de travail, entrevoit la vérité, un changement d'éclairage suggère la noirceur de sa personnalité seconde.

Niagara Henry Hathaway, USA, 1953, 85 mn

Les chutes du Niagara, côté canadien. George (Joseph Cotten) échappe à la tentative d'assassinat ourdie par son épouse Rose (Marilyn Monroe) ; il tue son amant dont le corps, repêché dans l'eau, passe pour le sien. Il envisage un instant d'usurper l'identité du mort mais la touriste Polly (Jean Peters) qu'il a discrètement contactée refuse de l'aider et lui conseille de se livrer puisqu'il s'agit d'un cas de légitime défense. George, désespéré, succombe au ressentiment et étrangle Rose dans le beffroi de la Rainbow Tower sous le “regard” des carillons. Puis s'enfuit sur un bateau volé ; mauvaise idée car, comme par hasard, Polly est à bord, les réservoirs sont à sec et il se trouve en amont des chutes. . .

Le rôle tenu par la nouvelle star de Hollywood est assez convenu. Joseph Cotten est plus intéressant en mari trompé, criminel malgré lui, bien loin de l'assassin cynique et suave de *L'ombre d'un doute* (p. 1812). La véritable vedette du film est le décor constitué par les fameuses chutes.

Shiiku *Le piège*, Nagisa Ōshima, Japon, 1961, 101 mn

D'après Kenzaburō Oe. Un soldat noir américain blessé (Hugh Hurd, de *Shadows*, p. 1390) est capturé par des villageois qui voient en ce "negga" un "gibier d'élevage" (titre du roman) qu'ils tiennent rapidement responsable de tous leurs maux. Ils finissent par le massacrer et, alors que la guerre vient de se terminer, font porter le chapeau à l'un des leurs qui n'est plus là pour se justifier.

Ōshima veine crispée et véhémence. Avec Rentarō Mikuni et Rokkō To.ura.

Jigokumon *La porte de l'Enfer*, Teinosuke Kinugasa, Japon, 1953, 89 mn

Au XII^e siècle, le samourai Moritō (Kazuo Hasegawa) prend le parti des Taira lors de la révolte des Minamoto. En guise de récompense pour ses loyaux services, il réclame la main de Kesa (Machiko Kyō), une dame d'honneur dont il a sauvé la vie. Hélas pour lui, elle est déjà mariée et n'a pas la moindre intention de quitter son époux Wataru (Isao Yamagata). Mais cet érotomane insiste et se fait menaçant ; quand il vient de nuit pour tuer Wataru dans son lit, c'est la fidèle Kesa qui reçoit le coup mortel : elle s'est sacrifiée en prenant la place de son mari. En guise de châtement, Wataru condamne Moritō à une vie d'éternel remords.

Film en couleurs aux décors soignés (avec une séquence dans le site classique de Miyajima) à destination d'un public occidental qui venait de découvrir le cinéma japonais avec *Rashōmon* (p. 1617).

Adieu ma concubine Kaige Chen, Chine, 1993, 171 mn

Cet hommage à l'Opéra de Pékin suit la carrière de deux amis amenés à interpréter ensemble diverses œuvres, dont *Adieu ma concubine*. L'un d'eux, Douzi (Leslie Cheung), joue des rôles féminins sous le nom de Cheng Dieyi et se trompe toujours sur le même passage où il remplace "femme" par "homme". Homosexuel, il est amoureux de son collègue Shitou (Fengyi Zhang) abonné aux rôles d'empereurs sous le nom de Duan Xiaolou, qui lui préfère la belle Juxian (Li Gong) qu'il a extraite d'un boxon. Le tic caractéristique de Shitou est de réagir à l'adversité en se frappant avec une brique.

Tout commence comme une sorte de document sur la formation, pour le moins sévère, des enfants appelés à devenir acteurs. À mesure que les protagonistes prennent de l'âge, le film se focalise sur les aléas de la politique chinoise : les Seigneurs de la Guerre sont remplacés par le Kuomintang avant l'occupation japonaise et ses atrocités. Ce sont ensuite les libérations – nationaliste puis communiste – et leurs épurations respectives, enfin la Révolution Culturelle et ses séances d'humiliation collective. Bien qu'on n'y décèle aucune complaisance à l'égard du régime, le résultat est un peu indigeste.

Il conformista *Le conformiste*, Bernardo Bertolucci, Italie, 1970, 113 mn

D'après Alberto Moravia. Marcello Clerici (Jean-Louis Trintignant) a été violé enfant par Lino (Pierre Clémenti), un chauffeur de maître qu'il croit avoir tué en représailles. En quête d'une normalité de fasciste ordinaire dans l'Italie de 1938, il choisit une épouse bête et conformiste (Stefania Sandrelli) et se met au service de la Police. Chaperonné par l'homme de main Manganiello (Gastone Moschin), il se rend à Paris pour assassiner son ancien professeur de philosophie, le réfugié antifasciste Quadri dont l'épouse Anna (Dominique Sanda) fait preuve d'une liberté, pas uniquement sexuelle, qui le dérange. Au moment du meurtre, atroce, du couple Quadri, il se révèle d'une passivité écœurante – Manganiello le compare alors aux Juifs et aux homosexuels. Quoi qu'il en soit, il ne doute pas d'avoir agi pour la bonne cause. En 1943, quand Mussolini tombe, il erre dans les rues de Rome et découvre Lino, le violeur de son enfance, bien vivant et en train de draguer ; il se met alors à l'accuser bruyamment du meurtre de Quadri.

Marcello, en quête d'un surmoi encadrant un déséquilibre et une faiblesse profonde, désire s'abriter derrière des ordres indiscutables qu'il n'a pas vraiment les tripes d'exécuter ; quand cette autorité morale se dissout, son irresponsabilité l'amène à faire porter le chapeau à un autre. Cette psychanalyse du fascisme est bien servie par Bertolucci qui signe ici son chef-d'œuvre. Cadres obliques pour une séquence de panique – la rencontre de Manganiello –, scènes fantasmées et personnages bizarres comme ce chroniqueur fasciste (José Quaglio) d'autant plus enragé qu'il est aveugle. Et référence d'époque, l'hôtel Terminus situé dans la gare d'Orsay. Petits rôles pour Fosco Giachetti et Yvonne Sanson.

Souder Martin Ritt, USA, 1972, 105 mn

Rebecca (Cicely Tyson) et Nathan (Paul Winfield), métayers noirs dans la Louisiane de 1933. Quand Nathan est condamné aux travaux forcés pour avoir volé de la nourriture, son fils de 13 ans part à sa recherche en compagnie du chien Souder sans réussir à le trouver dans le camp où il purge sa peine. L'enfant rencontre alors une institutrice, noire elle aussi, qui plus tard, propose de l'héberger pour l'année scolaire. Il se laisse convaincre par son père qu'il ne voulait pourtant pas quitter, surtout depuis qu'il était rentré estropié du bagne.

Touchante tranche de vie accompagnée par le blues du chanteur Taj Mahal.

Il birichino di papà Raffaello Matarazzo, Italie, 1943, 78 mn

L'espiègle (birichino) en question est une fille (Chiaretta Gelli) qui rue dans les brancards. Tout en chantant (bien), elle sème gentiment la zizanie au collège et remet de l'ordre dans le ménage de sa sœur. Vite oublié.

Dracula *Le cauchemar de Dracula*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1958, 81 mn

Avec Christopher Lee dans le rôle-titre, Peter Cushing en van Helsing et des seconds rôles tenus par Michael Gough et Miles Malleon, sans parler de plusieurs beautés pulpeuses, e.g., Carol Marsh, qui raffolent du baiser du vampire, ce premier *Dracula* est la plus grande réussite de la Hammer. Une réussite due à l'utilisation de la couleur qui fait ressortir le sang et à de beaux décors gothiques qui seront recyclés *ad nauseam* dans les productions suivantes du studio.

Ceci dit, on reste très loin de Bram Stoker : l'action a été délocalisée en Allemagne – pas de bateau maudit donc – et le fou Renfield a disparu. La version Coppola (p. 269) sera bien plus fidèle.

Goldfinger Guy Hamilton, Grande-Bretagne, 1964, 110 mn

Un des meilleurs James Bond, avec Sean Connery et l'équipe (Bernard Lee, Lois Maxwell, Desmond Llewelyn) au complet. Le méchant Goldfinger (Gert Fröbe) est un fétichiste de l'or prénommé Auric (!). Son but, faire exploser une bombe atomique dans la réserve fédérale de Fort Knox pour rendre le précieux métal inaccessible pendant 58 ans – bourde courante sur la période de radioactivité, cf. *Docteur Folamour*, p. 522 – et faire s'envoler les cours. La beauté de service (Honor Blackman) au nom extravagant de Pussy Galore (chatte à gogo) est consommée en cours de film et passe ainsi du statut de méchante à celui d'auxiliaire de Bond ; un Asiatique massif, Oddjob, utilise un chapeau meurtrier. La femme qui meurt asphyxiée par une peinture dorée renvoie à *Bedlam* (p. 1487). Et Cuba représente déjà le mal absolu. . .

Seul dans la nuit Christian Stengel, France, 1945, 95 mn

Un tueur en série s'en prend à des femmes, toutes admiratrices du chanteur Jacques Sartory (Jacques Pills) dont le tube *Seul dans la nuit* est entendu au moment des meurtres. L'inspecteur Pascal (Bernard Blier), assisté de Thérèse (Sophie Desmarest), fille de son supérieur hiérarchique Planquine (Marcel André), parvient à démasquer le coupable, l'acteur raté Dalbret (Jean Davy) qui utilise sa position de secrétaire de Sartory pour donner des rendez-vous à ses victimes dans des lieux déserts comme les Buttes-Chaumont.

Un demi-fou (Louis Salou) qui poursuit le chanteur de sa vindicte, le borgne Dalbret qui joue le monologue de *Lorenzaccio* devant une audience imaginaire, un compositeur maître-chanteur (Jean Wall) et une vedette qu'on soupçonne : ces éléments à la *Pièges* (p. 51) sont mal exploités, sans parler de Pills, futur époux d'Édith Piaf et piètre acteur qui ne vaut pas Maurice Chevalier.

Treasure island *L'île au trésor*, Victor Fleming, USA, 1934, 103 mn

D'après Stevenson. Le jeune Jim Hawkins (Jackie Cooper) se prend d'amitié pour Long John Silver (Wallace Beery), le truculent pirate – jambe en bois et perroquet sur l'épaule – auquel il permettra d'échapper à la potence. Le cabotage éhonté de Beery – contrairement à celui de Lionel Barrymore en Billy Bones – est celui du personnage qui veut impressionner l'enfant. Avec Otto Kruger, Nigel Bruce, Lewis Stone ; Charles Sale incarne Ben Gunn, le fou solitaire de l'île.

Border incident *Incident de frontière*, Anthony Mann, USA, 1949, 95 mn

Film pseudo-documentaire qui raconte, en l'embellissant, la lutte contre l'émigration clandestine. Pablo Rodriguez (Ricardo Montalban), un policier mexicain, se fait passer pour un "bracero" (ouvrier agricole), ce qui l'amène à croiser le chemin des passeurs, les pittoresques et sanguinaires Zopilote et Cuchillo (Arnold Moss et Alfonso Bedoya) et leur chef Hugo (Sig Ruman), puis celui de leurs complices américains, Amboy et Nordell (Charles McGraw et Arthur Hunnicutt), des criminels au service de Parkson (Howard Da Silva). Tout ça prend fin à la frontière près des sables mouvants dans lesquels les bandits ont coutume de plonger, après les avoir détroussés, les braceros de retour au Mexique.

La splendide photographie "low key" de John Alton est le principal atout de ce film au scénario bétonné qui se termine en voix off : désormais les travailleurs vivent sous la protection (!) de deux grandes républiques.

Dressed to kill *Pulsions*, Brian De Palma, USA, 1980, 105 mn

Un film de Brian De Palma de cette époque est toujours une hitchcockerie : la référence la plus évidente est *Psychose* (p. 1036) avec ce personnage schizophrène (Michael Caine) dont le versant femme ne supporte pas le versant homme ; le scénario en fait un psy, ce qui est un peu limite, mais on ne prête qu'aux riches. Il y a aussi un côté *Rear window* (p. 1008) avec espionnage à la jumelle et même une référence à *Vertigo* (p. 1561) avec une longue scène au musée : rapprochement peut-être excessif mais, encore une fois, on ne prête qu'aux riches.

Comme dans *Psychose*, l'héroïne (Angie Dickinson) est tuée au début. C'est une autre femme qui prend le relais, une pute de luxe (Nancy Allen, alors épouse du réalisateur et un peu confinée à ce type de rôle). Elle est présente au moment du crime commis par la "blonde au rasoir" – le psy emperruqué.

Si l'on dépasse l'agacement devant ce cinéma référentiel, c'est par ailleurs un excellent film. Dennis Franz campe un policier très réussi, au style un peu vulgaire. Le scénario tourne au giallo avec cette enquête menée en commun par deux amateurs, l'"escort girl" et le fils de la victime, sorte de geek *ante litteram*.

Domenica d'agosto *Dimanche d'août*, Luciano Emer, Italie, 1950, 75 mn

Départ en masse en ce 7 août pour Ostie depuis la gare romaine d'Ostiense. Le jeune Enrico (Franco Interlenghi) venu à vélo rencontre une jeune fille arrivée en famille dans une voiture surchargée. Luciana découvre que le bellâtre (Massimo Serato) qui l'a éblouie avec sa Studebaker la destine à un vieux cochon plein de fric. Deux parents esseulés dont les fillettes respectives sont à la colonie de vacances d'Ostie se parlent. Dans une Rome déserte, un agent en costume d'été (Marcello Mastroianni) retrouve sa fiancée, une bonne qui, paniquée à l'idée d'être enceinte, oublie de débrancher le fer à repasser. Des jeunes gens désœuvrés tentent un hold-up dans les abattoirs de Testaccio et échouent lamentablement ; parmi eux, le fiancé de Luciana. On se serait passé de ce dernier épisode : cette chronique unanimiste ne vaut pas *Treno popolare* (p. 558).

Gideon's day *Inspecteur de service*, John Ford, Grande-Bretagne, 1958, 87 mn

Une journée de l'inspecteur Gideon (Jack Hawkins) de Scotland Yard, les affaires dont il s'occupe étant ouvertes et fermées durant ce temps. Ce qui signifie aussi qu'il n'en a guère, de temps : ni pour assister au concert de sa fille violoncelliste (Anna Massey) ni pour dîner avec son épouse (Anna Lee). L'humour général du film est personnalisé par un jeune policier (Andrew Ray) qui délivre des PV à tout va et surtout aux huiles de la Police. Ce mélomane qui raccompagne la fille de Gideon finit par être verbalisé par plus zélé que lui en conduisant l'inspecteur pour une mission tardive. . .

Se permettete parliamo di donne *Parlons femmes*, Ettore Scola, Italie, 1964, 102 mn

En Sicile, une femme seule reçoit la visite d'un individu taciturne armé d'un fusil, lequel demande à voir le mari absent ; elle prend peur et se donne au supposé tueur avant d'apprendre qu'il n'était venu que pour rendre l'arme.

Une femme refuse tous les lieux que lui propose son amant, sauf le grand hôtel où il finit par réserver une chambre et s'envoyer la soubrette, moins chichiteuse.

Un chiffonnier est appelé dans le luxueux appartement d'une indolente beauté qui s'offre à lui. Quand elle le congédie, il se plaint d'être monté pour rien.

Un détenu a droit à une permission pour aller voir sa mère ; pas si mourante que ça, car tout a été arrangé par l'épouse pour que le mari puisse passer la nuit avec elle. . . et croire que l'enfant dont elle est enceinte est le sien.

Neuf sketches – j'ai résumé les n^{os} 1,5,8 et 9 – interprétés par Vittorio Gassman qui marquent les débuts réussis de Scola. Avec Sylva Koscina, Antonella Lualdi, Leonora Rossi Drago, Walter Chiari et Gigi Proietti.

Papirosnitsa ot Mosselproma *La vendeuse de cigarettes du Mosselprom*, Iouri Jeliaboujski, URSS, 1924, 113 mn

La vendeuse de cigarettes Zina (Ioulya Solntseva) séduit le cameraman Latouguine (Nikolaï Tsereteli) qui veut en faire une vedette de cinéma. Elle fait aussi tourner la tête de l'employé de bureau Mitouchine (Igor Ilyinsky) et du riche américain MacBride. Au terme d'épisodes plutôt laborieux, prétexte à nous montrer le Moscou de l'époque, Zina épouse Latouguine et devient actrice : la foule se presse à la première de *La vendeuse de cigarettes*.

L'acronyme MOSSSELPROM désigne la coopérative rurale de Moscou et le bâtiment constructiviste qui l'abritait. Mêmes acteurs principaux dans *Aelita* (p. 1766).

Hush... hush, sweet Charlotte *Chut, chut, chère Charlotte*, Robert Aldrich, USA, 1964, 127 mn

Le scénario, peu inventif, combine deux chefs-d'œuvre : *What ever happened to Baby Jane?* et *Les diaboliques* (pp. 1057, 1733). Le temps s'est arrêté dans la villa sudiste où Charlotte (Bette Davis) vit en compagnie de sa fidèle Velma (Agnes Moorehead qui surjoue en givrée) depuis l'année 1927 où la tête de son amant John (Bruce Dern) fut tranchée au hachoir. Tout le monde soupçonne un peu Charlotte qui, elle, croit son défunt père (Victor Buono) coupable. Quand sa cousine Miriam (Olivia de Havilland) débarque, c'est dans l'intention de rendre folle à interner Charlotte qu'elle pousse à tirer sur Drew (Joseph Cotten), le médecin local, avant de plonger avec elle le supposé cadavre aux yeux ouverts dans un ruisseau ; effroi garanti quand le complice, maculé de boue, se pointe en haut des marches. La machiavélique Miriam avait surpris la vraie coupable – l'épouse Jewel (Mary Astor) de John – et, plutôt que la dénoncer, l'avait fait chanter tout en laissant planer les soupçons sur sa cousine.

No man's land Danis Tanović, France, 2001, 93 mn

1993, la guerre civile en Bosnie. Deux combattants, un Serbe et un Bosniaque musulman se retrouvent coincés entre les lignes. Un troisième soldat se réveille : il n'était pas mort, mais c'est tout comme puisque les Serbes ont disposé une bombe impossible à désamorcer sous son "cadavre".

Ballet des schtroumpfs (Casques bleus) français, visite d'une journaliste anglaise (Katrin Cartlidge) : beaucoup de paroles pour peu de résultats. Quand le Serbe et le Bosniaque s'entretient, la journaliste s'assure auprès de son cameraman qu'il a tout filmé : "Did you get it?". Dépêché sur place avec sa secrétaire sexy, un colonel anglais (Simon Callow) prétend que la mine a été désamorcée. Le mort vivant est laissé seul dans sa tranchée.

Grown ups Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1980, 93 mn

A Canterbury, dont on aperçoit la cathédrale, les jeunes mariés Dick et Mandy (Phil Davis à l'accent cockney et Lesley Manville) ont du mal à établir une vie de couple. Il faut dire que Gloria (Brenda Blethyn), la sœur esseulée (32 ans) de Mandy, ne leur laisse aucune intimité. Un jour où elle en fait trop, ils la mettent dehors mais elle essaie de rentrer par la porte de derrière avant de s'incruster chez les voisins. S'ensuit une séance d'hystérie collective ponctuée par les "bleeding" de Dick et les "bloody" de Mandy qui parvient finalement à la renvoyer chez elle. Quand Mandy est sur le point d'accoucher, Gloria rend visite au couple ; on suppose qu'elle reportera son envahissante affection sur le bébé à naître.

Les petites vies et leur solitude, celle des célibataires comme la pathétique Gloria, celle des gens mariés comme la voisine, dont l'époux, un enseignant cul-bénit, ne s'intéresse qu'au monstre du Loch Ness ou au Triangle des Bermudes. Quand elle lui confie son besoin de sexe et d'enfants, l'autre fait semblant de ne rien entendre et se replonge dans un magazine consacré aux dinosaures.

Tenue de soirée Bertrand Blier, France, 1986, 81 mn

Le couple plan-plan formé par Monique (Miou-Miou) et Antoine (Michel Blanc) est perturbé par l'irruption de Bob (Gérard Depardieu), un cambrioleur qui les entraîne dans des visites nocturnes d'appartements dont les propriétaires ne sont même pas absents. Il s'immisce surtout dans la sexualité du couple, d'abord avec Monique mais surtout avec Antoine auquel il propose brutalement de l'enculer ; ce dernier se rebiffe avant d'y prendre goût. Les deux hommes se mettent en ménage en confiant Monique à un maquereau (Michel Creton) ; mais Antoine fait des scènes. . . Le trio se reforme finalement quai de Valmy pour tapiner – les deux hommes portant perruque – et se raconter des craques.

L'homosexualité se réduit aux "pédés" tels que peut les voir un macho comme Blier : "– Vous êtes de la Police ? – Non, de la Jaquette". Une vulgarité surréaliste et provocatrice dans un film dont se dégage une certaine poésie, une nostalgie, sinon du bonheur de la vie à deux, du moins de la croyance en ce bonheur.

The courtship of Eddie's father *Il faut marier Papa*, Vincente Minnelli, USA, 1963, 118 mn

Veuf, Tom Corbett (Glenn Ford) songe à se remarier avec Rita (Dina Merrill), laquelle déplaît à son fils Eddie (huit ans) qui lui trouve des yeux de sorcière (skinny eyes). Envoyé dans une colonie de vacances, il fait une fugue avant d'imposer son choix : Elizabeth (Shirley Jones), la voisine qui s'est toujours occupée de lui. L'enfant (Ron Howard, excellent) est le personnage principal du film.

Near death Frederick Wiseman, USA, 1989, 349 mn

L'hôpital Beth Israel de Boston dans un service où les patients arrivent en très mauvais état. Le traitement est souvent pire que le mal, comme ce tube respiratoire difficilement supporté par les malades qu'il faut donc gaver de calmants ; résultat, ils sont à peine conscients. Tout tourne autour de la question : "faut-il continuer ou arrêter ?". Un patient, consulté sur le sujet, rejette catégoriquement l'acharnement qui le plongerait dans une vie végétative "comme Sunny von Bülow" (cf. p. 1595). La plupart du temps ils ne sont plus assez conscients et c'est à la famille, désemparée et hésitante, que les médecins demandent de prendre une décision. Une partie du film est consacrée à l'agonisant Sperazza qui a le plus grand mal à respirer et à sa touchante épouse.

Le personnel médical a ses propres discussions sur le sujet : techniques – on entend "trachéotomie", "valvuloplastie", "pneumopathie" – mais aussi plus générales – "Qu'est-ce qu'un état terminal ?", "À quoi ça sert tout ça ?" – qui frôlent parfois le Café du Commerce – "C'est la volonté divine".

Détails matériels, assez rares dans ce film où l'humain prime et la parole est reine : le service des "pneumatiques", les ordinateurs d'époque et une consigne frigorifique où les infirmières déposent les cadavres avant qu'ils ne partent dans une voiture immatriculée HEARSE 943 ; à l'extérieur, le fleuve impassible.

Tagebuch einer Verlorenen *Journal d'une fille perdue*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1929, 108 mn

Enceinte des œuvres de Meinert (Fritz Rasp), préparateur dans la pharmacie de son père, Thymiane (Louise Brooks) ne veut pas l'épouser, et lui non plus car l'officine est grevée d'hypothèques. Le conseil de famille lui retire l'enfant – qui mourra chez une nourrice – et fait interner la fille-mère dans la maison de correction dirigée par un couple inquiétant (Valeska Gert et Andrews Engelmann) où s'affiche un seul mot, VERBOTEN. Mettant à profit une révolte contre les geôliers, elle parvient à s'évader avec la complicité du comte Osdorff (André Roanne), un sympathique bon à rien habitué des bordels. C'est là que Thymiane entame une carrière ; moment fort dans un night club où elle est le gros lot d'une loterie, à l'ébahissement de Meinert, de son père effondré et de la gouvernante Meta (Franciska Kinz) avec laquelle il s'est remarié. À la mort de ce père, elle hérite d'une coquette somme dont elle fait don à Meta pour que ses filles, ses demi-sœurs donc, ne tombent pas dans le ruisseau. Osdorff, qui pensait épouser une Thymiane devenue riche, se défenestre. C'est à son enterrement qu'elle rencontre l'oncle Osdorff qui l'épouse ; maintenant respectable, elle visite la maison de correction en compagnie de dames patronesses et en profite pour régler ses comptes.

Un film magnifique qui rappelle *Loulou* (p. 1286), en moins désespéré.

Absences répétées Guy Gilles, France, 1972, 78 mn

Il s'en va : ce résumé convient à la plupart des films de Guy Gilles. Qui en sont d'ailleurs à peine tant ils louchent vers le diaporama, ici accompagné d'une chanson interprétée par Jeanne Moreau. Ni les femmes de sa vie (Nathalie Delon), ni les hommes (Patrick Jouané) car il est plutôt homosexuel et encore moins sa mère (Danièle Delorme) n'arriveront à empêcher François (Patrick Penn) de partir pour une contrée nostalgique qu'on atteint au moyen d'une simple overdose. Gros plans sur des jeunes gens qui sont comme un condensé de la mode vestimentaire du tout début des années 1970 ; film de poète sans narration avec voix off et adieux griffonnés au verso de cartes postales : "Mon cœur refroidi ne vous entend plus".

Feu Mathias Pascal Marcel L'Herbier, France, 1926, 179 mn

Première adaptation à l'écran du roman de Pirandello, voir le résumé de la version Chenal, *L'homme de nulle part* (p. 1261), bien meilleure. Mathias Pascal (Ivan Mosjoukine), obscur employé maltraité par sa belle-mère, quitte son village le jour où il perd sa mère et sa fillette. Ayant gagné beaucoup d'argent à Monte Carlo, il apprend avec stupeur qu'il est donné pour mort. Il part s'installer à Rome mais souffre de n'être personne. Il retourne dans son village et oblige l'employé de mairie (Michel Simon) qui a épousé sa veuve à lui donner une nouvelle identité.

Le film, extrêmement long et lent, ne vaut guère que pour sa plastique et ses décors. Ceux du curieux San Gimignano en Toscane connu pour ses tours et ceux de la Rome de l'époque. Petits rôles pour Pierre Batcheff et Pauline Carton.

Razumov Marc Allégret, France, 1936, 90 mn

D'après Joseph Conrad. Dans la Russie tsariste, Haldin (Jean-Louis Barrault) assassine le premier ministre et va se réfugier chez son camarade d'université, l'étudiant Razumov (Pierre Fresnay) qui le trahit par pure maladresse. Le chef de la Police secrète (Jacques Copeau) oblige alors ce délateur malgré lui à se rendre en Suisse où il doit infiltrer les amis de Haldin qui le prennent pour un héros. Écœuré par cette imposture, Razumov tue l'espion qui le surveille (Pierre Renoir) puis vide son sac devant le chef des révolutionnaires (Michel Simon), lequel lui fait grâce. Ce qui n'est pas du goût de Nikita (Gabriel Gabrio) qui abat le "traître" ; c'est ce que cherchait Razumov qui remercie son meurtrier.

Comme beaucoup de films occidentaux, celui-ci n'arrive pas à restituer l'atmosphère russe ; seul Copeau s'en sort. Le sous-titre français, *Sous les yeux d'Occident* (il aurait fallu "de l'Occident") pour *Under western eyes*, témoigne de la médiocrité des traducteurs de l'époque. Avec Roger Karl, Jean Dasté (gendre de Copeau), Raymond Aimos et Vladimir Sokoloff dans une rôle de... Russe !

Another year Mike Leigh, Grande-Bretagne, 2010, 125 mn

Quatre saisons de la vie du couple formé par Tom et Gerri (!) Hepple (Jim Broadbent et Ruth Sheen) ou plutôt de celle de leurs parents et collègues, principalement la touchante Mary (Leslie Manville), encore jolie malgré ses 50 ans mais terriblement seule. Au printemps, elle boit trop, en été, elle rabroue le gentil Ken (Peter Wight) qui lui avait fait des avances car elle le trouve obèse ; tout en minaudant devant Joe Hepple, le fils du couple. À l'automne, Joe revenu avec une fiancée, Mary se montre odieuse : on ne l'invitera plus. L'hiver cependant, elle profite de l'absence des Hepple pour s'introduire dans la maison gardée par le triste Ronnie (David Bradley), le frère de Tom qui vient de perdre sa femme, auquel elle inflige une conversation d'une exemplaire banalité ; le couple revient et lui pardonne. . . elle semble bien désemparée tout de même. Et d'autant plus pathétique que seule responsable de son infortune.

Fellini-Satyricon *Le Satyricon de Fellini*, Federico Fellini, Italie, 1969, 129 mn

Encolpe et Ascylyte se disputent les faveurs du jeune Giton – nom qui a donné lieu à une antonomase –, notamment lors du banquet donné par Trimalcion. L'œuvre de Pétrone est prétexte à une évocation de l'Antiquité inspirée de la peinture romaine, avec des images décadentes à souhait et une plastique superbe. Ce qui tranche avec la vision hollywoodienne, voire avec une spécialité italienne, le péplum, auquel il est fait cependant quelques clins d'œil, e.g., le tremblement de terre. Le film serait même le plus beau péplum de tous les temps s'il n'était à peu près dépourvu de scénario, ce qui fait qu'on finit par s'ennuyer. Avec Mario Romagnoli (Trimalcion), Salvo Randone (le poète Eumopie), Lucia Bosè (la matrone d'Éphèse), Capucine, Alain Cuny et Magali Noël.

Triple agent Éric Rohmer, France, 2004, 111 mn

Un Rohmer atypique situé en France au temps du Front Populaire. Fiodor Voronine (Serge Renko), général russe blanc en exil manipulé par Staline, aide à l'enlèvement du général Dobrinsky, chef des militaires exilés. Puis disparaît, sans doute liquidé par le NKVD. On apprend plus tard qu'en dessous de la pièce où se réunissaient les Blancs, un dispositif d'espionnage permettait d'écouter leurs conversations pour les transmettre à l'ambassade d'URSS.

Sa mégalomanie et sa naïveté – ce général blanc croit qu'il pourra rentrer en Russie prendre la place laissée libre par l'exécution de Toukhatchevski ! –, nous empêchent de sympathiser avec Fiodor. L'innocente Arsinoé (Katerina Didaskalou), une artiste-peintre mêlée bien malgré elle aux compromissions de son époux, est autrement touchante. Dernier mot : "Elle est morte".

Okuribito *Departures*, Yōjirō Takita, Japon, 2008, 125 mn

Daigo (Masahiro Motoki), violoncelliste au chômage, rentre au village, quelque part dans le Nord-Est du Japon. Il devient l'assistant d'Ikuei (Tsutomu Yamazaki), sorte de croque-mort à la japonaise : ils font la toilette des défunts et les maquillent en présence de la famille. Ce n'est pas toujours facile, surtout au début et le spectateur occidental souffre quand les deux protagonistes doivent s'occuper d'une femme en décomposition avancée. Toucher les morts est un tabou, ce métier n'est pas honorable ; l'épouse de Daigo est horrifiée quand elle découvre la nouvelle profession de son mari.

Il s'agit avant tout d'aider les proches à faire leur deuil. Apprenant que son père, qui avait abandonné le foyer familial dans son enfance, est décédé pauvre et abandonné, Daigo décide de lui faire traverser le Styx ; quand la main du mort s'ouvre pour laisser tomber un caillou en forme d'œuf, s'opère une sorte de réconciliation du passeur avec le passé, aux deux sens du terme.

L'acteur a pris des cours de violoncelle, ce qui change agréablement des guitaristes de cinéma qui tiennent leur instrument comme une poêle à frire.

Five star final Mervyn LeRoy, USA, 1931, 85 mn

Pour faire monter le tirage de son tabloïd, le rédacteur en chef Randall (Edward G. Robinson) ressuscite une affaire vieille de vingt ans, le meurtre commis par Nancy Voorhees, pourtant acquittée à l'époque. La pauvre femme, qui vit de façon exemplaire, est traquée chez elle par le faux prêtre Isopod, autrement dit Cloporte (Boris Karloff). Elle se suicide, suivie par son époux (H. B. Warner) : pain bénit pour le canard qui bat tous les records de vente grâce aux photos des cadavres ! Randall, passablement bourré comme tout le monde au temps de la Prohibition, se fait asséner ses quatre vérités par la fille de la victime. Pris de remords (!), il démissionne et quitte le journal accompagné de sa fidèle secrétaire (Aline MacMahon). Le film se referme sur la dernière édition du journal dans un caniveau. Mentionnons l'utilisation d'un triple "split screen".

I sovversivi *Les subversifs*, Paolo & Vittorio Taviani, Italie, 1967, 93 mn

1964, les funérailles de Togliatti, moment de ferveur des communistes italiens. Quatre destins dans une sorte d'instantané unanimiste d'une Italie en mutation. Un réalisateur de télévision a un malaise alors qu'il tourne un film sur Leonardo, une épouse affirme son homosexualité, un communiste vénézuélien regagne son pays pour y faire la révolution, enfin un étudiant en philosophie (le chanteur Lucio Dalla) abandonne la voie tracée par ses parents pour devenir photographe.

Anachronisme : *Pierrot le Fou* (p. 602) date de 1965.

Trzecia część nocy *La troisième partie de la nuit*, Andrzej Żuławski, Pologne, 1971, 102 mn

Cracovie. Un homme découvre que sa femme et son fils ont été massacrés par les Allemands. Engagé dans la Résistance, il est poursuivi par la Gestapo qui abat un sosie ; lequel avait une épouse qui ressemble à la sienne. Pour gagner de l'argent, il accepte de nourrir des poux avec son sang pour un hôpital où l'on prépare un vaccin contre le typhus. Tout s'embrouille, passé et présent, l'épouse et son sosie, lui-même et son propre sosie : comme toujours avec Żuławski, on n'y comprend rien. On peut penser que la Gestapo ne l'avait pas raté et que tout ça n'est que le cauchemar, l'EMI (p. 331), qui accompagne son agonie.

Placé sous l'invocation de l'Apocalypse, le film est une réussite : contrairement à la frénésie du *Diable* (p. 295), le réalisateur sait ici doser ses excès.

L'apprenti salaud Michel Deville, France, 1977, 93 mn

Venant juste de perdre sa mère, Antoine (Robert Lamoureux) quitte son travail pour devenir escroc. Il s'adjoint l'aide de Caroline (Christine Dejoux) qui a largement l'âge d'être sa fille. Leur principale arnaque s'effectue à Briançon aux dépens de la famille Forelon (Jacques Doniol-Valcroze, Jean-Pierre Kalfon, Claude Piéplu et Georges Wilson dans un de ses quatre rôles), dont un grand-oncle, brebis galeuse envoyée à Cayenne et disparue après une évasion, aurait fait fortune aux États-Unis ; c'est ce que prétend Antoine qui demande d'avancer quelques frais d'avocat en vue de récupérer un consistant héritage. Le stratagème fonctionne bien jusqu'au moment où il se fait rattraper pour une ancienne usurpation d'identité ; il choisit de vider son sac devant la Justice, ce qui l'envoie en prison pour très longtemps, manière de rendre sa liberté à Caroline.

Il y a quelque chose d'aérien chez Deville qui fait passer l'histoire d'amour improbable, s'amuse sans lourdeur de provinciaux assez ringards (Pieplu !) et distille finalement une infinie tendresse pour le personnage d'Antoine, vieux garçon qui semble n'avoir vraiment vécu que durant sa brève activité de margoulin. Musique primesautière tirée des parties orchestrales de *Carmen*.

3-4 × Jūgatsu *Jūgatsu*, Takeshi Kitano, Japon, 1990, 93 mn

Ne supportant plus les brimades des yakuzas locaux, le jeune pompiste Masaki va se procurer des armes américaines à Okinawa. Incapable de les manier, il se fait exploser avec son camion-citerne dans le repaire des mafieux.

L'intermède okinawaïen dominé par le pittoresque et suicidaire Uehara ("Beat" Kitano), lui-même en délicatesse avec les truands locaux, fait du film un brouillon de *Sonatine* (p. 80), plus réussi. Jūgatsu signifie "Octobre".

The thing from another world *La chose d'un autre monde*, Christian Nyby & Howard Hawks, USA, 1951, 85 mn

Une soucoupe volante s'est abîmée dans les glaces arctiques. L'ayant détruite par maladresse, les militaires dépêchés sur place se contentent de ramener un énorme bloc de glace contenant un extra-terrestre congelé. Autre maladresse, une couverture chauffante – ustentile accusé à l'époque de provoquer des incendies – posée sur le sarcophage a vite fait de libérer la créature, en fait un végétal à forme humaine qui laisse des traces de sève mais se nourrit de sang, celui des chiens en attendant de se repaître de celui de l'équipe de la station polaire. La Chose ravit le Dr. Carrington (Robert Cornthwaite) qui fait des boutures à partir d'un bras coupé, lequel se met par ailleurs à repousser sur l'extra-terrestre. Beaucoup moins le Cpt. Henry (Kenneth Tobey) qui y voit un danger pour l'Humanité : il aura le dernier mot et le légume venu de l'espace finira grillé.

La sympathie des scientifiques pour la Chose renvoie, dans ces années de guerre froide, à la fascination exercée sur les intellectuels par le Communisme. Dont on ne saurait trop se méfier – “Keep watching the sky” dit à la fin le reporter de service (Douglas Spencer). Remake de John Carpenter (p. 269).

Il giardino dei Finzi-Contini *Le jardin des Finzi-Contini*, Vittorio De Sica, Italie, 1970, 94 mn

Ferrare, 1938. Giorgio (Lino Capolicchio) est scandalisé par les propos de son père (Romollo Valli), un Juif bien intégré dans le parti fasciste, qui vante la modération du Duce en comparaison de Hitler. La promulgation des lois raciales gêne Giorgio qui ne peut même plus entrer à la bibliothèque municipale ; quant à son père, il comprend petit à petit qu'il ne bénéficiera d'aucun passe-droit. Face à eux, les Finzi-Contini semblent avoir oublié leur origine, d'ailleurs leurs enfants Micol et Alberto (Dominique Sanda et Helmut Berger) invitent la jeunesse dorée, “aryenne” ou pas, à jouer au tennis dans leur magnifique jardin ; trop riches pour devoir travailler, ils continuent à vivre comme si de rien n'était. Jusqu'à la rafle de 1943 : dans la voiture qui l'emmène, Micol voit pour la dernière fois son chien, les hautes fenêtres et le portail.

Giorgio vit les événements tragiques comme une persécution aussi stupide qu'impitoyable. Alors que les Finzi-Contini, enfermés comme des somnambules derrière l'abri précaire des murs du jardin, les ignorent avant de les subir. Alberto meurt symboliquement de maladie et Micol préfère se donner à l'ingénieur communiste Giampiero (Fabio Testi) plutôt que répondre à l'amour de Giorgio – lequel lui ressemble trop, dit-elle.

D'après un roman auto-biographique de Giorgio Bassani, le film vaut plus par son sujet bouleversant que par sa mise en scène assez décevante.

Le bal des pompiers André Berthomieu, France, 1949, 94 mn

“Au bal des pompiers, ce sont toujours les mêmes qui dansent”. D’après une pièce de Jean Nohain située au moment de la Libération dans laquelle son fils Dominique et son frère Claude Dauphin (trois rôles) jouent les hommes de la famille Grégeois. L’un d’eux, Olivier, est un homme de théâtre à la Sacha Guitry : un moment vilipendé pour ses compromissions avec l’occupant, il redevient un monsieur important. Le planqué Fatafia (Henri Crémieux) trouve à la dernière minute un rutilant uniforme pour se pavaner héroïquement de la rue de la Pompe à l’avenue de la Motte Picquet. Tandis que le profiteuse de guerre Touvoir (Robert Arnoux) se plaint qu’on n’épure pas assez.

Un autre Grégeois de la 2^e DB, qui s’était attiré les sarcasmes de l’oncle Olivier, trouve la mort en Alsace, avant le retour de son père musicien qui a passé la guerre en captivité. C’est à lui et ce petit peuple (Paulette Goddard, Pierre-Louis, Paul Faivre) dont ce n’est jamais le tour de danser que le film rend hommage.

Shunpu den *Histoire d’une prostituée*, Seijun Suzuki, Japon, 1965, 96 mn

L’armée japonaise en Chine durant la dernière guerre. Harumi (Yumiko Nogawa), “femme de réconfort”, n’apprécie guère le brutal capitaine Narita (Isao Tamagawa) qui se l’est un peu appropriée. Elle essaie de monter contre lui le sergent Mikami (Tamio Kawaji) dont elle est tombée amoureuse mais n’arrive qu’à lui créer des ennuis. Le sergent, blessé et abandonné par les siens lors d’une offensive chinoise, est fait prisonnier puis, quand il parvient à les rejoindre, est promis au peloton d’exécution, motif lâcheté ; il se suicide avec Harumi. Le déshonneur ne rejaillira pas sur la compagnie car son décès est attribué à la maladie.

“Mieux vaut mourir que revenir”. Le crime de Mikami – et il s’en estime coupable – est d’avoir été pris vivant, même s’il était alors gravement blessé ; on comprend mieux le comportement odieux des Japonais à l’encontre des prisonniers de guerre tel qu’il est décrit, par exemple, dans *Le pont de la rivière Kwai* (p. 2). Le film souffre cependant de la comparaison avec *L’ange rouge* (p. 127), autre histoire d’amour et de sexe sur fond de guerre.

Sex, lies, and videotapes *Sexe, mensonges et vidéo*, Steven Soderbergh, USA, 1989, 100 mn

Graham (James Spader), voyeur impuissant, filme les confessions intimes et scabreuses de jeunes femmes. Dont Ann (Andie McDowell) et sa sœur Cynthia (Laura San Giacomo), maîtresse de John (Peter Gallagher) qui est en fait le mari d’Ann. *Happy end* : Ann quitte John pour Graham qui a retrouvé ses “moyens”.

Ce film bavard eut un succès sans rapport avec ses modestes qualités.

Tchistoy nebo *Ciel pur*, Grigori Tchoukraï, URSS, 1961, 104 mn

Un pilote dont l'avion avait été abattu revient après guerre alors qu'on le tenait pour mort. Comme les anciens prisonniers de guerre sont suspects, il a du mal à se réinsérer : méfiance des camarades du Parti, réflexions désobligeantes des colocataires de l'appartement communautaire et errance alcoolique malgré le soutien de son épouse. Sous Khrouchtchev, le héros retrouve sa place dans le cockpit.

Les personnages manquent d'épaisseur et la subtilité n'est pas vraiment au rendez-vous dans ce film où la déstalinisation est symbolisée par cette métaphore : un filet d'eau perce la neige avant que le dégel n'emporte la glace par blocs entiers. Le héros garde, quant à lui, une foi communiste sans faille ; il se compare aux œufs qu'il faut bien casser pour faire l'omelette – "Je vois bien les œufs cassés, mais où donc est l'omelette ?", disait à ce propos Panaït Istrati.

La défiance vis-à-vis des anciens prisonniers fait penser au Japon impérial capable de leur appliquer la peine de mort, cf. *Histoire d'une prostituée* (p. 789).

Du côté d'Orouët Jacques Rozier, France, 1971, 154 mn

Joelle, Kareen et Caroline (Cartier) sont en vacances en Vendée. Gilbert (Bernard Menez), s'incruste dans le groupe dans l'idée de séduire Joelle dont il est chef de bureau. Malgré ses efforts, il n'arrive qu'à se ridiculiser et repart agacé.

Rozier saisit comme personne l'éphémère, le présent conjugué au présent, sans hier ni lendemain, celui d'*Adieu Philippine* (p. 309). Ici, une petite nuance sur la fin : quand Gilbert s'efface, une nostalgie très discrète s'installe avec la pluie qui tombe et la rentrée qui s'annonce. On sort ainsi de l'atemporalité de l'éternel été. Dans le sable, une sardine oubliée de la tente canadienne de Gilbert : "Il était ennuyeux, mais s'il n'avait pas été là, les vacances auraient été totalement ratées".

Sōshun *Printemps précoce*, Yasujirō Ozu, Japon, 1956, 145 mn

Tōkyō. Shōji (Ryō Ikebe) a une liaison passagère avec Poisson rouge (Keiko Kishi), une collègue de travail. Ce qui provoque une crise avec son épouse Masako (Chikage Awashima) qu'il résout en acceptant une mutation dans la lointaine préfecture d'Okayama. Où Masako vient le rejoindre pour reconstruire le couple.

La position de la caméra, la composition des plans, jusqu'aux cheminées d'usine, tout porte la signature d'Ozu. Avec un résultat mi-chèvre, mi-chou car ce film – comme le suivant, *Crépuscule à Tōkyō*, p. 640 – sort de son univers lisse ; le ton est trop dramatique et le milieu de petits employés trop populaire. C'est comme s'il avait été faire un tour du côté du *Repas* (p. 1481) de Naruse, cinéaste qu'il admirait beaucoup et auquel il emprunte son acteur-fétiche, Daisuke Katō.

On entend *Auld lang syne*, bien connu au Japon, lors du pot de départ de Shōji.

Mad love *Les mains d'Orlac*, Karl Freund, USA, 1935, 68 mn

D'après Maurice Renard. Le chirurgien Gogol (!) est amoureux d'Yvonne Orlac (Frances Drake), une artiste du Grand-Guignol dont il a même acquis une réplique en cire. Quand l'époux pianiste de la belle est victime d'un grave accident de train, il lui greffe les mains d'un condamné fraîchement exécuté ; Orlac devient alors virtuose d'un autre art, le lancer de couteau qui lui permet de sauver Yvonne des griffes du médecin fou. Un classique de l'horreur dominé par la composition de Peter Lorre, un Gogol pas si dément que ça puisqu'il avoue l'être.

Broken arrow *La flèche brisée*, Delmer Daves, USA, 1950, 93 mn

1872. Tom Jeffords (James Stewart) convainc le chef apache Cochise (Jeff Chandler, impressionnant) de signer un traité de paix. Western magnifique, basé sur des faits authentiques et d'autant plus poignant qu'on pressent la suite, hors film, de l'histoire : comme toujours, le gouvernement fédéral revint sur sa parole.

La jeune Debra Paget est lumineuse dans le rôle de la fictive Sonseeahray (Étoile du matin). Avec Arthur Hunnicutt et Will Geer, futur blacklisté.

Mandingo Richard Fleischer, USA, 1975, 127 mn

Au début de *Gone with the wind*, Mrs O'Hara (Barbara O'Neill) se félicite que l'enfant illégitime de l'intendant (Victor Jory) soit mort-né ; on se dit qu'il a dû fauter avec une esclave. Que non pas, toute relation sexuelle de ce type était impossible à l'époque, du moins au cinéma. Trente cinq ans plus tard, au moment de la déferlante pornographique, c'est cet envers caché du noble Sud que le film nous montre, un peu trop complaisamment cependant.

Les maîtres sont des dégénérés facilement sadiques dont certains, comme Warren (James Mason), obsédés par les Mandingues, sorte de pur-sang qu'ils font s'affronter dans d'éprouvants et sanguinaires combats ; son fils Hammond (Perry King) en a d'ailleurs acquis un, Mede (Ken Norton), au marché où s'affiche SLAVES & MULES. Ils sont tous un peu portés sur l'ancillaire – l'esclavage est bien commode –, voire l'inceste : c'est ainsi que Hammond découvre que son épouse Blanche (Susan George qui fut l'allumeuse du déplaisant *Straw dogs*, p. 425) a trop joué au docteur avec son frère. Il se console avec une séduisante esclave (Brenda Sikes) tandis que Blanche en fait autant avec le beau Mede ; quand son épouse accouche d'un enfant noir, Hammond, pourtant en retrait sur les autres rayon cruauté, fait ébouillanter Mede.

Si rien ne semble exagéré, l'accumulation de choses immondes est cependant pénible : on ne peut pas visiter en permanence les toilettes ou les décharges. *Band of angels* (p. 47) donne une image plus équilibrée du Sud.

Guardie e ladri *Gendarmes et voleurs*, Mario Monicelli & Steno, Italie, 1951, 101 mn

Rome. Esposito (Totò) vit de petits trafics. Il vient de soutirer cinquante dollars à un Américain (William Tubbs) en lui vendant une authentique monnaie de l'empereur Claude. Mais la victime s'aperçoit de l'arnaque et se lance, avec l'aide du gendarme Bottoni (Aldo Fabrizi), à la poursuite du délinquant. Bottoni l'attrape et lui passe même les menottes mais Esposito arrive à lui fausser compagnie. L'Américain a le bras long et Bottoni risque un procès pour avoir laissé filer le coupable : seule solution, le retrouver et l'emmener en prison. Ayant identifié la résidence d'Esposito, Bottoni fait ami-ami en son absence avec la famille qui finit par l'inviter pour un repas dominical. Esposito a la mauvaise surprise de se trouver face à face avec son gendarme mais il comprend la détresse du pandore et se laisse conduire en prison.

Film du début de la carrière de Monicelli qui signa plusieurs "véhicules" pour Totò en compagnie de Steno, réalisateur moins coté. Derrière la comédie, la chaleur humaine dégagée par les deux acteurs, excellents.

Grand Hotel Edmund Goulding, USA, 1932, 108 mn

D'après Vicky Baum, une grosse machine MGM située dans un palace de Berlin. Avec les frères Barrymore, Lionel en employé effacé qui se libère en apprenant qu'il n'en a plus pour longtemps et John en baron rat d'hôtel qui s'amourache d'une danseuse russe dépressive (Greta Garbo) avec laquelle il projette de partir ; il se fait tuer par un requin de la finance (Wallace Beery), lui aussi au bout du rouleau. J'allais oublier Joan Crawford en sténographe un peu aventurière... Bof!

Mein liebster Feind *Ennemis intimes*, Werner Herzog, Allemagne, 1999, 99 mn

Ce passionnant documentaire est consacré à Klaus Kinski qui doit au réalisateur ses principaux rôles au cinéma. Demi-fou profondément "égomaniac", souvent méchant et capable d'épouvantables colères, il laisse paradoxalement un bon souvenir aux actrices Claudia Cardinale et Eva Mattes avec lesquelles il avait su se montrer tendre. Herzog, encore enfant avait habité dans la même pension que lui ; plus tard, leurs relations furent souvent orageuses, au point que le metteur en scène – un peu dérangé lui aussi et le sachant – alla jusqu'à tenter de tuer son acteur. Kinski mort, Herzog regrette de ne plus pouvoir lui mettre la main sur l'épaule comme il le faisait dans leurs moments de connivence.

Nous apprenons que Kinski avait mis au point une sorte de rotation en spirale pour entrer dans le champ en gros plan. Le titre anglais *My best fiend* (démon) est meilleur que l'original allemand.

Procès de Jeanne d'Arc Robert Bresson , France, 1962, 61 mn

La diction monocorde de Florence Delay laisse présager le pire. Au bout d'un moment d'adaptation, on finit cependant par entrer dans cette œuvre austère qui se clôt sur des images d'animaux : un chien errant entre les soldats, deux oiseaux haut perchés. . . comme pour pousser la plainte – puisque les hommes n'ont rien dit, pour reprendre un poème d'Audiberti, *Vera Cruz*.

The bad and the beautiful *Les ensorcelés*, Vincente Minnelli, USA, 1952, 113 mn

Jonathan Shields (Kirk Douglas), producteur indépendant ruiné, demande à son adjoint Pebbel (Walter Pidgeon) de convoquer trois pointures du cinéma qu'il espère réunir pour se refaire. Fred Amiel (Barry Sullivan), metteur en scène de "Poverty Row", a pris du galon en tournant ses premiers films avec Shields qui s'est ainsi imposé comme producteur avant de jeter Amiel comme une vieille chaussette. Giorgia Lattimore (Lana Turner), obscure actrice alcoolique à laquelle personne ne croyait, est devenue star grâce à Shields qui l'avait libérée de son angoisse en devenant son amant et abandonnée une fois le film tourné. Enfin James Lee Bartlow (Dick Powell), écrivain sudiste attiré par le cinéma, que Shields parvint à faire travailler en éloignant une épouse envahissante (Gloria Grahame); laquelle trouva la mort dans un accident d'avion en compagnie de Gaucho (Gilbert Roland), un acteur que le même Shields avait chargé d'"occuper" la belle.

Portrait d'un beau salaud mais les trois protagonistes lui doivent tout, c'est le message de Hollywood sur son sujet favori, Hollywood. On y retrouve la faune habituelle de petits agents et de "Yes men" (Paul Stewart). Shields emprunte ses principaux traits à David Selznick, notamment dans sa propension à virer les réalisateurs, comme celui (Ivan Triesault) qui tourne une sorte de *Gone with the wind* (p. 476). Détail inspiré de Val Lewton et de *Cat people* (p. 596) : "– À quoi ressemble un acteur en combinaison de chat ? – À un acteur en combinaison de chat. – Le public paie pour avoir peur et ce qui fait peur, c'est ça.", dit-il en éteignant la lumière. . . les hommes-chats resteront donc dans l'ombre.

L'aimée Arnaud Desplechin, France, 2007, 63 mn

Documentaire sur les origines de la famille du réalisateur à travers une discussion à bâtons rompus avec son père qui éclaire les nombreuses références roubaisiennes de ses films. L'image de sa grand-mère, morte à l'hôpital alors que son père était en bas âge, se superpose à un deuil récent, la disparition de celle qu'il appelle "l'aimée", en fait sa psychanalyste Solange Faladé, béninoise d'origine. Référence à *The night of the hunter* (p. 1563) avec l'image de Lillian Gish.

Ride, Vaquero! *Vaquero*, John Farrow, USA, 1953, 91 mn

Texas. Le nouvel arrivant King (Howard Keel) s'affronte au brigand Esqueda (Anthony Quinn) dont il arrive à débaucher le frère de lait Rio (Robert Taylor). Ce dernier tombe amoureux de Cordelia (Ava Gardner), l'épouse de King, mais s'éloigne quand il la sent prête à céder. Tandis que, profondément blessé par la défection de Rio, Esqueda s'engage dans une dérive suicidaire, d'où un affrontement mortel pour les deux. Film tourné, hélas, en Anscochrome. Avec Jack Elam.

You only live once *J'ai le droit de vivre*, Fritz Lang, USA, 1937, 82 mn

Ayant été condamné à trois reprises, Eddie (Henry Fonda) sait que, la fois suivante, c'est perpète. Il a donc l'intention de filer droit, soutenu dans cette résolution par son épouse Joan (Sylvia Sydney). Sinon que les bons citoyens ne l'entendent pas ainsi et font tout pour l'empêcher de trouver du travail. Les mauvais citoyens font pire : un camarade de cellule d'Eddie laisse traîner le chapeau portant ses initiales lors d'un hold-up sanglant pour lui faire, justement, porter le chapeau. Condamné à mort à cause de ses antécédents, Eddie s'évade juste avant l'exécution en abattant le prêtre qui lui annonçait sa grâce – on venait de trouver la preuve de son innocence. Joan et Eddie prennent la fuite pour vivre comme des proscrits ; ils sont abattus au moment de passer la frontière. "Maintenant je suis libre" pense Eddie en expirant.

Ce deuxième opus américain de Fritz Lang est un des meilleurs de sa carrière. Son style, proche de celui de ses films muets, s'exprime par des cadrages à travers des barreaux ou la lucarne d'une porte de cellule, la grisaille de la brume ou un noir et blanc glacial qui renforce l'impression de *fatum*. Dont on ne peut plus douter dès qu'Eddie tue, de surcroît un prêtre : si les Hommes peuvent pardonner un tel crime, le Code est intraitable sur le sujet.

Thieves like us *Nous sommes tous des voleurs*, Robert Altman, USA, 1974, 118 mn

Excellente distribution : Keith Carradine et Shelley Duvall ainsi que John Schuck, Bert Remsen et Louise Fletcher. Et reconstitution d'époque : le mot est faible car une attention maniaque est portée aux détails, mobilier ou émissions de radio, impossible donc d'ignorer que nous sommes en 1937, pas plus qu'on ne pouvait oublier que *Lacombe Lucien* (p. 1731) se passe en 1944. Ce caractère rétro s'affirme au détriment des personnages auxquels on ne s'attache guère : nous sommes loin du lyrisme déchirant de Nicholas Ray qui avait déjà adapté le roman éponyme dans *They live by night* (p. 63) en mettant l'accent sur la fragilité des protagonistes (Farley Granger et Cathy O'Donnell).

Son of the sheik *Le fils du cheik*, George Fitzmaurice, USA, 1926, 69 mn

“Véhicule” pour Rudolph Valentino qui joue un double rôle, le cheik et son fils Ahmed, lequel tombe amoureux de la danseuse Yasmin (Vilma Bánky) qu’il croit être complice d’une bande de rançonneurs. . . Poursuites dans les sables du Sahara près de Touggourt (reconstitué à Los Angeles) et intermèdes comiques un peu laborieux. C’est le dernier film de l’acteur qui devait mourir peu après, au plus grand désespoir de ses admiratrices.

Hang ’em high *Pendez-les haut et court*, Ted Post, USA, 1968, 115 mn

Jed est lynché pour vol de bétail ; la caméra s’attarde sur le pendu qui gigote alors que s’affiche “Clint Eastwood starring” ! Décroché *in extremis* et rapidement disculpé, il s’engage dans la Police du juge local (Pat Hingle) qui officie à Fort Grant (Oklahoma). Véritable mort-vivant, il ne pense qu’à se venger, tout comme la belle Rachel (Inger Stevens) qui ne s’est jamais remise d’un viol.

Le film est caractérisé par une obsession morbide de la pendaison ; ainsi, le pire des neuf lyncheurs (Ed Begley) se pend-il pour échapper à la Justice. Une longue séquence décrit une sorte de festival de la hart, avec force détails : un gibet à six places, les sacs de sable pour les trappes, le médecin armé d’un stéthoscope, les gens excités d’en voir d’autres qu’eux-mêmes mourir, les cantiques et les boissons.

Autre thème, la vanité de la vengeance. Ainsi, un des lyncheurs est-il vu comme un brave type utile à sa communauté par le shérif (Charles McGraw) auquel on l’a confié : “– Si l’on arrête notre forgeron, qui s’occupera des chevaux?”. Jed prend finalement pitié d’un de ses lyncheurs, vieux et malade.

Midnight *La baronne de minuit*, Mitchell Leisen, USA, 1939, 90 mn

La “gold digger” Eve Peabody (Claudette Colbert) échoue à Paris sans un sou mais en tenue de soirée car elle a pris le train après avoir tout perdu à Monte Carlo. Elle s’incruste dans une réunion mondaine sous le nom de baronne Czerny, du nom du chauffeur de taxi hongrois (Don Ameche) qui l’y a déposée à l’œil. Elle y rencontre Georges Flammarion (John Barrymore) qui n’est pas dupe, mais l’instrumentalise pour arracher son épouse Hélène (Mary Astor) au bellâtre Jacques Picot (Francis Lederer). Hélène découvre à son tour l’identité de la “baronne” qu’elle s’apprête à révéler quand Czerny, qui a troqué sa casquette de chauffeur pour le haut-de-forme, s’annonce et reconnaît Eve pour sa femme. Cette *screw-ball comedy* se conclut par un procès en (faux) divorce entre Eve et Czerny – qui n’est d’ailleurs pas baron –, suivi d’un (vrai) mariage entre les mêmes.

Scénario bien enlevé de Billy Wilder et Charles Brackett. Avec Monty Wooley en juge et la pipelette Hedda Hopper en. . . mondaine.

Husbands and wives *Maris et femmes*, Woody Allen, USA, 1992, 103 mn

Judy et Gabe (Mia Farrow et le réalisateur) sont atterrés par la séparation de leurs amis Sally et Jack (Judy Davis et Sydney Pollack) ; fausse brouille car Jack se lasse rapidement des foutaises astrologiques de sa nouvelle compagne et réintègre le foyer. Sally rompt donc avec Michael (Liam Neeson) que Judy lui avait présenté sans se rendre compte qu'elle-même en pinçait pour lui. Cette dernière finira par se mettre en ménage avec Michael après avoir quitté Gabe. Lequel, écrivain et professeur d'université, est amoureux d'une de ses étudiantes, Rain (Juliette Lewis), qui affiche un goût marqué pour les hommes mûrs. Sautera-t-il le pas ? Non ; il reste seul, le bec dans l'eau.

Les protagonistes font part de leurs états d'âme à un interlocuteur (psychothérapeute ?) invisible. Un bon Woody Allen avec un petit goût de déjà vu.

Sous le sable François Ozon, France, 2000, 92 mn

Comme une autruche. Depuis que Jean (Bruno Cremer) a disparu, sans doute noyé, sur une plage des Landes, son épouse Marie (Charlotte Rampling) vit dans la dénégation : elle sait confusément qu'il est mort mais se refuse à toute clarification. Elle parle de Jean à ses proches (Alexandra Stewart, Jacques Nolot, Pierre Vernier) comme s'il était là ou allait incessamment revenir. Contrainte d'aller reconnaître la dépouille de son mari, elle s'inflige l'examen du cadavre en décomposition avancée pour mieux pouvoir nier en arguant que la montre-bracelet ne serait pas conforme. Elle n'a pas convaincu la Police ni d'ailleurs elle-même et sanglote sur la plage ; une silhouette isolée lui rappelle Jean... et si c'était lui ?

On pense au chat de Schrödinger (p. 475) : la superposition d'un mari vivant et d'un mari mort... faute d'effectuer la mesure qui choisirait entre les deux.

Mahler Ken Russell, Grande-Bretagne, 1974, 111 mn

Biographie baroque du grand compositeur post-romantique, interprété par Robert Powell. Moment fort, la visite à son ami fou, le compositeur Hugo Wolf. Citation de *Mort à Venise* (p. 110), ou plutôt de son accompagnement musical (l'adagietto de la cinquième). Enterrement fantasmé façon *Vampyr* (p. 516) depuis un cercueil avec lucarne, sur fond de première symphonie et de pas chassé des porteurs. Accompagné par la troisième symphonie, un certificat d'aryanité obtenue auprès d'une Cosima Wagner entre *fraulein* SS et Walkyrie lors d'une séquence frisant la vulgarité ; mais la vulgarité est partie intégrante du style si particulier de Mahler. Un des *Kindertotlieder* nous rappelle la mort d'une de ses fillettes, ce qui amène à la volage Alma (Giorgina Hale) dont le réalisateur a fait une sorte de bombe sexuelle.

Un air de famille Cédric Klapisch, France, 1996, 105 mn

Tranche de vie mettant en scène une fratrie, Henri, Betty et Philippe (Jean-Pierre Bacri, Agnès Jaoui, auteurs de la pièce de théâtre, et Wladimir Yordanoff). Henri, qui vient d'être largué par sa femme, tient un café. Betty vient de dire ses quatre vérités à "Benito" Mazzolini, le supérieur hiérarchique de Philippe que cette sortie exaspère et inquiète. Ce dernier est un arriviste prétentieux et cassant, le préféré de la mère (Claire Maurier) qui tient par contre Henri pour un incapable "comme son père" : il aurait dû transformer le bistrot en pub.

Cela sonne vrai, sans exagération. Un peu d'espoir est cependant permis : Betty part avec le sympathique garçon de café Denis (Jean-Pierre Darroussin), Henri reçoit un coup de fil de son épouse. Il va changer et transformer son bouiboui en pub ; un zoom arrière sur la rue, sinistre à souhait, relativise ce *happy-end*.

Excellente distribution dominée par Catherine Frot dans le rôle de Yoyo (Yolande), l'épouse de Philippe ; parangon de la "femme à l'ancienne" dont le moule semble avoir été brisé vers 1968, son étroitesse d'esprit est à la mesure de ses gloussements. C'est son anniversaire et on lui offre un chien – "Comment ça s'entretient ?" – ainsi qu'un bijou collier de chien qu'elle croit destiné à l'animal.

La drôlesse Jacques Doillon, France, 1979, 84 mn

François, 17 ans et un peu spécial, enlève Mado, 11 ans, qui se laisse faire : "Vous pouvez m'attacher mais pas fort". D'emblée la fillette ne sait trop si c'est un jeu ; croit-elle à la prétendue caméra de surveillance avec voyant rouge que François a installée dans le grenier ? Disons que ça l'amuse d'y croire. Et puis, François, aussi immature soit-il, sert de substitut à un père absent ; il prétend aussi guérir les boutons qu'elle a au cou. Les rapports des deux enfants sont chastes, dans le sens qu'aucune sexualité, même infantile, n'est présente ; tout au plus Mado voudrait un bébé... mais ne sait visiblement pas ce que cela implique.

Doillon s'aventure dans le monde de l'enfance en respectant sa spécificité. Avec de jeunes acteurs épatants : Claude Hébert, qu'on avait déjà vu dans *Moi, Pierre Rivière...* (p. 712) et surtout Madeleine Desdevises qui crève l'écran ; elle allait mourir de leucémie à 15 ans. Tournage en Normandie (Bocage virois).

Joe Kidd John Sturges, USA, 1972, 88 mn

Ce western tourné aux États-Unis (Alabama Hills), avec des acteurs américains (Robert Duvall, John Saxon) par un spécialiste du genre est symptomatique de sa déliquescence : on en est réduit à copier la parodie, i.e., les spaghetti. D'où la présence de Clint Eastwood et d'extravagants fusils aux interminables canons. Clou du film, l'entrée d'une locomotive dans un saloon.

Mouchette Robert Bresson, France, 1967, 78 mn

D'après Bernanos. Un monde mesquin, au mieux indifférent, c'est celui dans lequel erre Mouchette (Nathalie Nortier) qui essuie les continuelles rebuffades de son père, se laisse violer sans trop de résistance par un braconnier (Jean-Claude Guilbert, comme sorti d'*Au hasard Balthazar*, p. 481) et traiter de mauvaise fille par les voisines lorsque meurt sa mère (la romancière Marie Cardinal). Autant s'envelopper d'un châle et se laisser rouler dans l'étang ; elle s'y prend à deux fois. La diction bressonienne n'est pas trop appuyée ici.

Les trois font la paire Sacha Guitry, France, 1957, 81 mn

Un crime ayant été commis sous l'œil d'une caméra, le commissaire Bernard (Michel Simon) dispose donc du portrait du coupable. Ce qui ne résout pas l'affaire car deux clowns jumeaux (Philippe Nicaud) correspondent à la photo ; le vrai coupable est en fait un sosie. "Duquel des deux ?" demande le nouveau Maigret.

Avec Darry Cowl en cinéaste bafouilleur et Sophie Desmarest en prostituée, ainsi que Pauline Carton, Julien Carette et Jean Rigaux, c'est le dernier film de Guitry. L'action est située à Paris entre les fictives rues Alfred-Jarry et Rachilde.

Unconquered *Les conquérants d'un nouveau monde*, Cecil B. DeMille, USA, 1947, 141 mn

Les années 1760. Sur le navire qui l'emmenait en Amérique, le capitaine Holden (Gary Cooper) a acheté et libéré Abby (Paulette Goddard), une condamnée à mort dont la peine avait été commuée en esclavage au Nouveau Monde. Sauf que Garth (Howard Da Silva) réussit à la racheter illégalement dans le dos de Holden pour en faire sa propriété – et sans doute un peu plus, mais les scénarios de l'époque sont prudes. Garth est de plus un trafiquant d'armes, de mèche avec les Indiens en guerre : il leur confie Abby que Holden ira délivrer en bernant leur chef (Boris Karloff) au moyen d'une boussole qu'il présente comme un instrument magique. Holden sauve finalement Fort Pitts (= Pittsburgh) assiégé par les Indiens au moyen de faux renforts, des militaires morts embarqués en uniforme sur des chariots. L'affrontement final, style dégâinage avec pistolets d'époque, permet à Holden de régler son compte à Garth.

On croise deux géographes, Mason et Dixon, occupés à tracer la célèbre ligne qui séparera plus tard le Nord du Sud esclavagiste. Signe que le problème indien auquel s'attaquaient les héros – "Un de moins" entend-on – a été résolu depuis lors, les "sauvages" sont joués par des Blancs grimés ; seul Karloff s'en sort. Les invraisemblables combattants morts renvoient à *Beau Geste* (p. 1256) ; ils reprendront du service dans *Pour une poignée de dollars* (p. 1071).

Here comes Mr. Jordan *Le défunt récalcitrant*, Alexander Hall, USA, 1941, 94 mn

Le boxeur Pendleton (Robert Montgomery) meurt dans un accident d'avion dû à la négligence d'un employé du Ciel (Edward Everett Horton) qui l'a rappelé trop tôt. Son chef de service, M. Jordan (Claude Rains), cherche à réparer l'erreur mais le corps du défunt a été incinéré : on lui propose à l'essai celui du financier Fainsworth qui est bientôt assassiné. L'ex Pendleton s'installe finalement "chez" un autre boxeur, Murdoch, et perd tout souvenir de ses deux identités antérieures et de M. Jordan. Son entraîneur (James Gleason) note cependant un détail troublant : le saxophone dont jouait (mal) Pendleton est maintenant propriété de Murdoch. *Happy end* avec la jeune Bette (Evelyn Keyes).

Cette laborieuse comédie n'est ni vraiment amusante, ni touchante.

Panelkapcsolat *Rapport préfabriqué*, Béla Tarr, Hongrie, 1982, 76 mn

Un couple se dispute. Chez le coiffeur, l'épouse évoque les danses de sa jeunesse, twist, madison, letkiss ; dans une salle de bal, on entend *Chacun son truc*, *Parle plus bas* et *Les feuilles mortes* que le mari reprend. Il décide de partir seul, travailler deux ans en Roumanie : ils pourront après s'acheter une voiture, voire une maisonnette ; nouvelle scène de ménage quand il s'en va... elle pleure. Lors d'un passage de l'époux, le couple achète une machine à laver.

Critique de la vie sans horizon d'un couple qui ne communique pas sauf, imparfaitement, au lit. D'une banalité absolue, mais pas ennuyeux un instant grâce aux plans-séquences tout droit sortis de chez Cassavetes, comme le retour avec le lave-linge dans la benne arrière d'un camion, façon *Une femme sous influence* (p. 247) ; on entend d'ailleurs constamment la caméra. Mais le point n'est pas fait, manque encore ce je-ne-sais-quoi hypnotique des grands films du maître.

Le soupirant Pierre Étaix, France, 1962, 81 mn

Pierre (Étaix), un fils de famille, se voit intimer l'ordre de se marier. Cet ahuri féru d'astronomie ne sait trop comment s'y prendre et accumule les gaffes, un peu à la façon de Buster Keaton dans *Seven chances* (p. 38). Il se fait harponner par une voisine alcoolique et envahissante qu'il délaisse pour s'éprendre d'une chanteuse vue à la télévision : coup de foudre. Il l'idolâtre avant de découvrir qu'elle a un fils d'une vingtaine d'années. Il opte finalement pour Ilka, la jeune Suédoise au pair qui a eu le temps d'apprendre le français et de comprendre la question "Voulez-vous m'épouser ?" qu'il lui avait posée au début du film.

Festival de gags particulièrement inventifs, comme la ruse de Sioux du paternel pour boire en cachette ou encore le plan final : Pierre, juché sur un chariot, a rattrapé Ilka à la gare... et c'est lui qui s'en va.

Lonely are the brave *Seuls sont les indomptés*, David Miller, USA, 1962, 103 mn

Sur un scénario de Dalton Trumbo, l'histoire d'un personnage anachronique, le cow-boy. Comme le héros de *Man without a star* (p. 206) déjà incarné par Kirk Douglas, Burns déteste les barbelés et tous les obstacles que peut rencontrer sa jument Whisky. Mais il n'y a plus de terre vierge et le héros s'enferme dans un combat perdu d'avance. Il se fait enchrister pour retrouver un ami écrivain qui tire déjà deux ans et n'a pas envie d'en prendre cinq pour évasion ; tout ce qu'il récolte dans l'histoire, c'est une dent en moins – son mauvais esprit lui a valu l'ire d'un geôlier (George Kennedy) – et des policiers lancés à sa poursuite. Seul avec son cheval dans les collines, il s'en sort plutôt bien, dégommant le rotor de queue d'un hélicoptère de poursuivants qui s'écrase dans un ravin. Mais Whisky panique en traversant une route ; un camion chargé de cuvettes de WC – sorte de némésis, présent depuis le début du film – renverse l'animal. Burns est grièvement blessé et le compatissant shérif (Walter Matthau) qui le poursuivait prétend ne pas le reconnaître pour le laisser partir en ambulance : à quoi bon, d'ailleurs, puisqu'il est un peu mort au moment où l'on a achevé son cheval. Dernier plan sur son chapeau abandonné sous la pluie. Avec Gena Rowlands.

Tatie Danielle Étienne Chatiliez, France, 1990, 107 mn

“Tatie” Danielle (Tsilla Chelton) vit à Auxerre avec une vieille bonne qui doit supporter de continuelles avanies lesquelles finissent par causer sa mort. La gentille tante s'installe alors à Paris chez ses petits-neveux Billard, Catherine (Jacob) et Jean-Pierre qui finit par avouer “Je crois qu'elle est méchante”. En effet, passant son temps entre Barbara Cartland et les séries télévisées, Tatie se montre odieuse : elle trouve la nourriture immangeable – ça ne vaut pas les paupiettes qu'elle détestait à Auxerre –, mouille délibérément son lit, etc. Partant en vacances en Grèce, les Billard la confient à Sandrine (Isabelle Nanty), une aide à domicile qui ne se laisse pas marcher sur les pieds et la traite comme la sale gosse qu'elle est. Contre toute attente, Tatie paie la réparation de la voiture de l'auxiliaire : les deux femmes, aussi garces l'une que l'autre, s'apprécient. Quand Sandrine découche, la mémé, par dépit, met le feu à l'appartement. Les Billard sont blâmés pour avoir abandonné une vieille parente, puis tout se tasse et Tatie, dont ils ne veulent plus, atterrit dans un hospice pour vieux où elle persécute les autres pensionnaires. Un jour elle disparaît : Sandrine l'a enlevée et emmenée en vacances dans les Alpes en se faisant payer un superbe appareil photo au passage.

Le réjouissant comportement de Tatie n'est guère vraisemblable car les gens vraiment méchants ne font pas le mal pour le mal. Ce sont plutôt des hypocrites qui mentent à tout le monde et d'abord eux-mêmes : ils ont leurs raisons.

Guys and dolls *Blanches colombes et vilains messieurs*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1955, 143 mn

Nathan Detroit (Frank Sinatra) veut organiser une partie de craps; il doit pour cela échapper à la vigilance de la Police (Robert Keith) et de sa fiancée de toujours (Vivian Blaine) à laquelle il a promis de cesser ce type d'activité. Et surtout dégager 1000 dollars qu'il compte obtenir au moyen d'un pari avec "Sky" Materson (Marlon Brando) qu'il met au défi d'emmener à La Havane une pépée (doll) de son choix. Pari imperdable, puisque Nathan désigne la salutiste Sarah (Jean Simmons); et pari perdu car il n'y aurait pas de film sinon. Le siège local de l'Armée du Salut sert même de salle de craps avant que les joueurs prétendument repentis ne viennent y confesser leurs péchés. Tout se termine par un double mariage célébré par l'oncle de Sarah (Regis Toomey).

Production Samuel Goldwin peu typique de Mankiewicz. Mention spéciale pour le personnage de truand (B. S. Pully) qui joue au craps au moyen de dés blancs dont lui seul pourrait lire les chiffres. . .

Stromboli (Terra di Dio) Roberto Rossellini, Italie, 1950, 94 mn

D'origine lituanienne, la réfugiée Karin (Ingrid Bergman) s'est vu refuser le visa pour l'Argentine. Pour sortir du camp d'internement, elle accepte la proposition de mariage d'Antonio qui l'emmène vivre à Stromboli. Cette citadine déteste spontanément l'île pauvre et austère où elle se heurte à la mentalité arriérée de la population, les insinuations des femmes faisant écho à la grossière convoitise des hommes. Antonio la traite même de *civetta* (chouette, i.e., allumeuse). Elle cherche à s'habituer, en vain car la pêche au thon la dégoûte. Une éruption volcanique qui voit le village émigrer dans des barques fait déborder le vase : elle décide de partir, bien qu'enceinte de trois mois. Son mari tente de la retenir en clouant la porte, mais elle est libérée par le gardien de phare à qui elle se donne avant de se diriger vers l'autre versant de la montagne, celui du bateau pour Messine. Arrivée sur une crête, une sorte d'éblouissement panthéiste cosmique la saisit : "Donne-moi la force !" dit-elle en s'adressant à Dieu.

The virgin suicides Sofia Coppola, USA, 1999, 97 mn

Cinq sœurs (13–17 ans) se sont suicidées; c'est d'abord la plus jeune, Cecilia, puis, après un sérieux tour de vis donné par les parents (James Woods et Kathleen Turner), les quatre autres. Pourquoi donc? se demandent les adolescents qui tournaient autour d'elles et s'expriment, 25 ans plus tard, en voix off. Le film devrait nous émouvoir mais la mise en scène n'est pas vraiment à la hauteur. Avec Kirsten Dunst dans le rôle de Lux, la plus âgée.

The Vikings Richard Fleischer, USA, 1958, 94 mn

Einar (Kirk Douglas) et Eric (Tony Curtis) jouent des “demis” : demi-frères, mais ils ne le savent pas, l’un n’a qu’un œil, l’autre une seule main, c’est dans les deux cas la partie gauche qui manque. Ne pouvant se partager la princesse Morgane (Janet Leigh), ils doivent s’opposer dans un duel à mort. Leur père commun, Ragnar, est campé par Ernest Borgnine qui ne fait pas oublier ses prestations de teigneux du début des années 1950.

Ce magnifique film d’aventures comporte un pittoresque et peu féministe Jugement de Dieu. Accusée d’adultère, une épouse est encanguée dans un tonneau et son mari doit couper ses nattes en lançant une hache ; s’il réussit, elle est innocentée, sinon, c’est que la défunte était coupable. Extérieurs dans le fjord Hardanger et le château breton de Fort La Latte ; la musique de Mario Nascimbene est citée dans *Tales from the Gimli hospital* (p. 297).

Les âmes fortes Raúl Ruiz, France, 2001, 104 mn

Dans les années 1880, Thérèse (Lætitia Casta), paysanne madrée, manipule son Firmin (Frédéric Diefenthal) et le couple Numance (John Malkovich et Arielle Dombasle) avec l’aide de l’usurier Réveillard (Charles Berling). Ce passé lointain est évoqué en 1947 lors d’une veillée funéraire où Thérèse, âgée mais “fraîche comme une rose” (Monique Mélinand), s’oppose à une autre vieille (Édith Scob).

Dans le roman, le désaccord est plus qu’une différence d’opinion, puisque les récits ne se raccordent pas vraiment ; il aurait presque fallu deux actrices pour jouer la jeune Thérèse. Cette incertitude du passé qui rendait le chef d’œuvre de Giono si attachant a disparu ici ; ne surnagent que les splendides paysages de la Drôme filmés dans une nostalgique et chaude lumière hivernale.

Det sjunde inseglet *Le septième sceau*, Ingmar Bergman, Suède, 1957, 97 mn

De retour des croisades avec son écuyer Jöns (Gunnar Björnstrand), le chevalier Antonius (Max von Sydow) croise la Mort (Bengt Ekerot) et entame avec elle une partie d’échecs pour retarder l’inéluctable. Qui débute par la lecture d’un passage de l’Apocalypse : “Et lorsque l’Agneau ouvrit le septième sceau.” Six silhouettes entraînées par la Mort, dont celles d’Antonius, Jöns et d’une jeune femme (Gunnel Lindblom), s’éloignent main dans la main, sous l’œil d’un comédien (Nils Poppe) et son épouse (Bibi Andersson), seuls à échapper à la peste.

Le film est servi par une splendide photo noir et blanc qui fait ressortir les joueurs d’échecs en bord de mer, la cotte de mailles d’Antonius et le visage blafard de la Mort. Mais l’aspect métaphysique est pour le moins appuyé, ainsi quand la Faucheuse vient scier l’arbre sur lequel s’était perché un des personnages.

Szerelem *Amour*, Károly Makk, Hongrie, 1971, 85 mn

En 1957, une vieille dame lit des lettres de son fils, un réalisateur parti aux USA. Images de ce pays, tel qu'elle se le représente – façon Theodore Roosevelt, au temps de sa jeunesse. Le fils est tellement important que six agents secrets – elle les imagine sur leurs chevaux – veillent sur lui.

Ces lettres sont des faux, apportés à une mourante par sa bru Luca (Mari Törőcsik) qui n'est même pas sûre que son mari soit vivant. Elle a en tout cas perdu son travail et doit désormais partager son appartement. Pour elle, l'absence est d'abord ne pas savoir. Images de pluie, d'eau qui ruisselle sur les vitres : attente.

János (Iván Darvas) n'est finalement pas mort et sort, on ne sait trop quand, de prison. Il prend son temps pour arriver à l'appartement vide, puis contemple meubles et souvenirs ; c'est lui qui se met à attendre. En rentrant, elle devine sa présence à un chapeau sur la patère puis une silhouette derrière la porte vitrée : elle se jette en pensée dans ses bras alors qu'en réalité elle étreint la porte en pleurant. "Dormiras-tu avec moi ?" lui demande-t-il puis insiste : "Toute la nuit ?".

Une bouleversante histoire d'amour vécue à travers l'absence de l'autre.

Une femme est une femme Jean-Luc Godard, France, 1961, 83 mn

Angela (Anna Karina) veut convaincre son compagnon Émile (Jean-Claude Brialy) de lui faire un enfant ; pour cela elle va jusqu'à coucher avec Alfred (Jean-Paul Belmondo), à l'improbable patronyme de Lubitsch, pour le rendre jaloux.

Vaguement inspiré des *Jeux de l'amour* (p. 120), ce troisième film de Godard et le premier en couleurs, est une suite de saynètes décousues, mais assez réussies, mettant en valeur l'actrice principale. Qui, se faisant traiter d'"infâme" alors qu'elle est arrivée à ses fins, répond "Non, une femme".

Référence datée, la méthode Ogino censée déterminer les périodes de fertilité. Scie d'Aznavour *Tu t'laisses aller* (3mn 30 !) illustrée par des gros plans d'Angela et Alfred (ainsi qu'Émile via une photo) : "Tes bas tombant sur tes chaussures, ton vieux peignoir mal fermé et tes bigoudis, quelle allure. . . ". Et quelle désinvolture !

5000 fingers of Dr. T. *Les 5000 doigts du docteur T.*, Roy Rowland, USA, 1953, 89 mn

D'après une pièce de théâtre du docteur Seuss. Un garçonnet (Tommy Rettig) soupçonne l'auteur d'une méthode de piano, le docteur T. (= Terwilliker, Hans Conried), de vouloir enlever 500 enfants pour faire jouer leurs 5000 doigts sur un gigantesque instrument ; quant aux violonistes, trompettistes, etc., il les enfermerait dans une oubliette. Décors abstraits et idées amusantes, e.g., deux siamois reliés par la barbe ; mais les sbires jaune et bleu de T. sont bien disgracieux.

Der junge Törless *Les désarrois de l'élève Törless*, Volker Schlöndorff, RFA, 1966, 88 mn

D'après Robert Musil. Au temps de l'Autriche-Hongrie, le lycéen Basini a été pris en flagrant délit de vol par deux de ses camarades, Beineberg et Reiting qui, plutôt que le dénoncer, en profitent pour le battre et lui faire subir des humiliations de plus en plus insupportables. Tout ça sous l'œil de Törless (Mathieu Carrière, 15 ans), d'abord amusé puis prenant progressivement ses distances avec les tortionnaires. Quand l'affaire éclate au grand jour, Törless disparaît un temps avant de revenir témoigner devant la direction ; explications incohérentes dont se dégage une référence aux nombres "imaginaires" (= complexes), symboles pour lui d'une chose qui n'existe qu'à travers ses conséquences et référence aux principes justifiant ces débordements. Il est renvoyé dans sa famille aisée.

Musique de Hans Werner Henze et petit rôle pour Barbara Steele.

The penalty Wallace Worsley, USA, 1920, 90 mn

Blizzard (Lon Chaney) règne sur Barbary Coast, le quartier chaud de San Francisco. Cul-de-jatte, il a décidé de se venger de la société : il va provoquer, avec l'aide des Rouges (!), une révolution qui le portera au pouvoir. Il compte, à l'occasion, récupérer une paire de jambes que Ferris, le chirurgien qui l'avait amputé enfant par erreur, sera obligé de lui greffer. Mais Ferris agit différemment et soulage Blizzard d'une tumeur au cerveau qui le rendait méchant. Il faut cependant qu'il paie son passé – d'où le titre – : un de ses complices l'abat.

Cette production Goldwyn, dont on voit le fameux lion (p. 156), est dominée par l'extraordinaire composition de Lon Chaney qui grimpe aux murs grâce à des poignées et descend à l'aide d'une rampe de pompiers dans un repaire qui rappelle celui des *Vampires* (p. 487). Cet ange déchu, qui apprécie la musique par dessus tout, joue du piano, ce qui nécessite l'aide d'une jeune femme pour actionner la pédale. Il sert de modèle pour une sculpture représentant Satan : "Evil mask, great soul" dit-on de lui en guise d'oraison funèbre.

Hondo *Hondo, l'homme du désert*, John Farrow, USA, 1953, 84 mn

Hondo (John Wayne) s'attache à une femme esseulée (Geraldine Page) et son fils (Lee Acker) qui vivent dans une zone infestée d'Apaches.

Lee Aaker, 9 ans, allait connaître la célébrité comme le Rusty d'un célèbre feuilleton télévisé (1954-59) : "Youhou, Rin Tin Tin !" criait-il en lançant son chien contre le méchant de service. Le regard sur les Indiens est plus compréhensif que d'habitude, même si le chef Vittorio est interprété par un Blanc grimé (Michael Pate). Le personnage du garçonnet renvoie au célèbre *Shane* (p. 1314).

Drums along the Mohawk *Sur la piste des Mohawks*, John Ford, USA, 1939, 100 mn

Tourné dans un splendide Technicolor, ce premier film en couleurs de Ford est l'histoire d'une attaque d'Indiens manipulés par les Tories (= Anglais) durant la Guerre d'indépendance. Il se focalise sur un jeune couple (Henry Fonda et Claudette Colbert); en second plan, une galerie de personnages fordien, dont une pittoresque veuve (Edna May Oliver) et un truculent pasteur (Arthur Shields, qui d'autre ?). Le méchant de service est campé par John Carradine.

Szabadgyalog *The outsider*, Béla Tarr, Hongrie, 1983, 122 mn

Une tranche dans la vie d'András, un marginal qui se fait renvoyer de ses boulots et n'arrive pas à construire une vie familiale. Il est beaucoup question de musique car András, violoniste, se prend un peu pour Beethoven.

Tourné en 16 mm et en couleurs un peu délavées, ce film trop bavard est typique du Béla Tarr de la première époque, très influencé par John Cassavetes.

Humain, trop humain Louis Malle, France, 1974, 69 mn

Derrière ce titre nietzschéen, le film s'attache, sans commentaire, à la production des automobiles Citroën à Rennes. Les gestes répétitifs finissent par devenir hypnotiques. Et parfois effrayants, comme ceux des ouvriers qui peignent au pistolet sans masque de protection. L'intermède au Salon de l'automobile visité par Pompidou est un condensé de la connerie de l'époque.

Une époque où la CFT, syndicat maison cousin du SAC, faisait régner l'ordre moral chez Citroën et SIMCA. Cet aspect de l'aliénation est complètement absent du film; mais Malle aurait-il pu tourner s'il n'avait montré patte blanche aux gros bras d'un encadrement qui a sans doute interdit toute interview.

The boy with green hair *Le garçon aux cheveux verts*, Joseph Losey, USA, 1948, 79 mn

Premier film de Losey – en couleurs, et pour cause! – et plaidoyer pour la différence. Le jeune Peter (Dean Stockwell), dont les parents sont morts à Londres dans un bombardement, a été recueilli par un vieil homme (Pat O'Brien) qui se fait appeler Gramp. Il se réveille un matin avec une tignasse verte et doit affronter le regard des autres; tout le monde le pousse à se faire tondre et même pour un temps son prétendu grand-père. La boule à zéro, il raconte son histoire à un médecin (Robert Ryan) avant de décider de s'accepter tel qu'il est : il espère que ses cheveux repousseront verts.

Love affair *Elle et lui*, Leo McCarey, USA, 1939, 87 mn

Première version d'un film repris quasiment plan par plan dans *An affair to remember* (p. 113). Avec Charles Boyer et Irene Dunne ; et Maria Ouspenskaïa (la grand-mère), Maurice Moscovitch (le marchand de tableaux). En noir et blanc et 4/3, cette version soutient la comparaison avec son *remake* : les gamins chantants sont déjà tartes et la fin tout aussi émouvante : "If you can paint, I can walk".

Interview with the vampire *Entretien avec un vampire*, Neil Jordan, USA, 1994, 118 mn

Las de vivre, Louis (Brad Pitt) s'est laissé vampirisé par Lestat (Tom Cruise) qui lui apprend le "métier" dans une Louisiane encore française. Louis a cependant du mal à se repaître d'humains jusqu'au moment où il s'en prend à la jeune Claudia (Kirsten Dunst, 12 ans), qui, devenue vampire à son tour, dépasse les deux adultes en cruauté. Détestant Lestat, elle le tue – c'est du moins ce qu'elle croit – puis part pour l'Europe avec Louis. Arrivés en septembre 1870 dans un Paris qui ignore bizarrement la guerre, ils rencontrent Armand (Antonio Banderas) et sa bande de vampires jouant des humains déguisés en vampires – c'est un peu *Victor Victoria* (p. 674). La jeune Claudia perd alors définitivement la vie et c'est un Louis à jamais inconsolable qui dicte ses mémoires, un siècle plus tard, à un journaliste de San Francisco. Mais Lestat veille : on n'est jamais sûr de rien avec les vampires. . .

Bien loin de Bram Stoker, le film vaut surtout pour l'étonnante fillette vampire.

The reckless moment *Les désespérés*, Max Ophüls, USA, 1949, 79 mn

Sorte de cauchemar éveillé vécu par Lucia (Joan Bennett) sous l'emprise d'un maître-chanteur maladroit (James Mason) qui renonce finalement à la persécuter car il en est tombé amoureux ; il meurt dans un accident de voiture après avoir confessé un crime qu'on aurait pu sinon attribuer à l'irresponsable fille de Lucia.

Cela ne fonctionne pas : le film noir n'était pas dans les cordes d'Ophüls.

Man in the attic Hugo Fregonese, USA, 1953, 82 mn

D'après *The lodger* de Marie Belloc Lowndes, roman consacré à Jack l'Éventreur et déjà adapté plusieurs fois (cf. pp. 914, 1094). Contrairement à la version Hitchcock, le roman n'est pas trahi et le locataire (Jack Palance) bel et bien un criminel. Lequel nous est cependant présenté sous un jour assez sympathique qui contraste avec l'horrible policier de Scotland Yard fier de son musée où trônent masques mortuaires et cordes de pendus. Le film est malheureusement fauché : Palance excepté, la distribution est terne et la Tamise a des allures de ruisseau.

Daisy Kenyon Otto Preminger, USA, 1947, 99mn

Daisy (Joan Crawford), maîtresse insatisfaite d'un avocat marié (Dana Andrews), rencontre un militaire démobilisé (Henry Fonda) qui lui fait la cour et l'épouse. Mais l'amant ne se tient pas pour vaincu et décide de divorcer tout en demandant à Daisy de faire de même. Elle tergiverse avant que le mari, "expert ès techniques de combat", ne l'emporte.

Le film nous rappelle incidemment la spoliation des Nisei sous prétexte de leur origine japonaise, sujet évoqué aussi dans *Bad day at Black Rock* (p. 1038). Du pur racisme : personne ne s'en est pris aux Américains de souche allemande.

Choose me Alan Rudolph, USA, 1984, 106 mn

Le jeu du désir, sexuel bien sûr, mais aussi celui d'être autre. Alias Dr. Nancy Love, Nancy (Geneviève Bujold) confesse les femmes sur une radio locale alors qu'elle est elle-même un peu coincée. Eve (Lesley Ann Warren) tient un café et multiplie les aventures sans lendemain, dont une avec son barman (John Larroquette) ; elle a pour amant un voyou français (Patrick Bauchau) marié à une de ses clientes, Pearl (Rae Dawn Chong). Au centre de ce chassé-croisé amoureux, Mickey (Keith Carradine), un mythomane tout juste sorti de l'asile psychiatrique qui propose le mariage à toutes les femmes qu'il rencontre. Ancien espion capturé par les Russes, photographe ayant fait la couverture de *Newsweek*, il aurait enseigné la poésie à Yale et j'en passe... il ne ment jamais, dit-il. Quand Nancy fouille dans ses affaires, elle découvre que ce passé invraisemblable n'a rien d'inventé. Après avoir "essayé" les trois femmes, Mickey épouse Eve avec laquelle il part pour Las Vegas.

Ce monde de la nuit, où les prostituées sont belles sans être vulgaires, où l'on se retrouve pour un faux suicide à deux sur les toits, est baigné par une douce musique de jazz. Univers factice et poétique, celui d'Alan Rudolph dont c'est peut-être le chef d'œuvre.

Xi meng ren sheng *Le maître de marionnettes*, Hsiao-Sen Hou, Taiwan, 1993, 142 mn

Le célèbre marionnettiste Tian-lu Li, né en 1910, raconte sa jeunesse à Taiwan, alors sous administration japonaise. Il nous parle de son père, remarié à une femme autoritaire et aussi de sa maîtresse, une prostituée du nom de Lei Tzu. Au début des années 1940, il se met au service de l'occupant et de sa campagne de japonisation ; il ne nous dit pas s'il dut plus tard expier cette collaboration. La magnifique photographie traque les recoins des maisons sombres : un autre monde, un état d'esprit en voie de disparition.

Man's castle *Ceux de la zone*, Frank Borzage, USA, 1933, 67 mn

Le château du titre, c'est la vie que se construit l'Homme, en aucun cas la maison aux courants d'air qu'occupe Bill (Spencer Tracy) dans une sorte de bidonville. Il y amène Trina (Loretta Young) qu'il trompe par ailleurs avec une meneuse de revue (Glenda Farrell) ; tout va bien pour lui en quelque sorte lorsque la jeune femme lui annonce qu'elle est enceinte. Tenté de fuir, il se ravise et épouse Trina lors d'une cérémonie présidée par un faux pasteur (Walter Connolly). Comme les quelques sous qu'il tire de son activité d'homme-sandwich ne suffiront plus, il se laisse entraîner dans le cambriolage d'une fabrique de jouets : loin de s'intéresser au coffre, il se contente de voler un soldat mécanique. Alors qu'il va être dénoncé à la Police par son complice Bragg (Arthur Hohl) qui guigne Trina, ce dernier est abattu par sa compagne (Marjorie Rambeau) qui conseille à Bill de fuir. Dernier plan du couple dans un wagon de marchandises. Borzage ou la grâce !

Sorti un an avant la promulgation du Code, le film passe l'éponge sur les atteintes à la Morale : sexe hors mariage et tentative de vol.

Darling Lili Blake Edwards, USA, 1970, 137 mn

Cela commence comme une version musicale de *Mata-Hari* (p. 19) ou d'*Agent X 27* (p. 415) : Lili Smith (Julie Andrews), chanteuse d'ascendance allemande, espionne pour le compte de l'ennemi. Son maître-espion von Ruger (Jeremy Kemp) lui demande de séduire un aviateur, le major Larrabee (Rock Hudson), d'où un jeu de dupes : Lili trompe Larrabee, puisqu'elle l'espionne mais, tombée amoureuse, se croit trompée par le major avec une autre chanteuse du nom de Crêpe Suzette ; un imbroglio qui provoque la fuite précipitée de l'espionne vers la Suisse.

Excellents faire-valoir : deux chasseurs d'espions ineptes (Jacques Marin et André Maranne) ainsi que le collègue de Larrabee, Carstairs (Lance Percival), qui boit car il a peur de voler : "– Pourquoi vole-t-il alors ? – Parce qu'il aime boire.". Malgré quelques passages à vide, l'émotion nous gagne à la fin quand Lili chante *Whistling away the dark*, chanson de Henry Mancini et Johnny Mercer.

Park Row *Violences à Park Row*, Samuel Fuller, USA, 1952, 83 mn

La création en 1886, par le fictif Phineas Mitchell (Gene Evans), du non moins fictif *Globe*. En une, un plongeon réussi depuis le pont de Brooklyn ou une souscription pour l'érection de la statue de la Liberté. Parmi les collaborateurs du journal, l'inventeur de la linotype, l'historique Mergenthaler.

Cet hommage au journalisme a des allures de western fauché : la compétition entre le *Globe* et le *Star* se fait à coup d'hommes de main qui passent des faux reçus de souscription quand il ne s'en prennent pas aux machines et aux hommes.

Les enfants de Lumière France, 1995, 99 mn

Ce documentaire produit par Jacques Perrin compile des extraits de films français à l'occasion des cent ans du cinéma. Il y a de tout, du bon et du moins bon, du très connu comme de l'obscur. Le résultat est un véritable enchantement.

The harder they fall *Plus dure sera la chute*, Mark Robson, USA, 1956, 104 mn

Le promoteur sportif Benko (Rod Steiger) lance une nouvelle vedette, le boxeur argentin Toro auquel il fait traverser les États-Unis et remporter une série de matches par KO. Tous sont truqués, sauf le dernier pour le titre des poids lourds où Toro se fait littéralement massacrer. Benko revend alors son poulain qui, tous frais déduits, n'a gagné que 49 \$, à son collègue Weyerhause (Edward Andrews) : l'idée est de le faire passer par les mêmes villes où le public payera maintenant pour voir le champion du coin le dégommer.

Humphrey Bogart – bien fatigué, c'est son dernier rôle – campe un agent de presse pour un temps complice de cette manipulation. Il finit cependant par se révolter sous l'influence de son épouse (Jean Sterling) et d'un ami chroniqueur sportif (Harold J. Stone) en conduisant Toro à l'aéroport, direction l'Argentine. Ce scénario en béton précontraint est signé Philip Yordan.

The great race *La grande course autour du Monde*, Blake Edwards, USA, 1964, 160 mn

Tony Curtis retrouve son partenaire de *Some like it hot* (p. 40), Jack Lemmon. Le premier, tout de blanc vêtu, est le grand Leslie et le second, habillé de noir, est le professeur Fate. Nous sommes au tout début du XX^e siècle et les deux rivaux vont s'affronter dans une course automobile autour du Monde. À laquelle participe aussi une journaliste suffragette, Maggie Dubois (Natalie Wood) dont la présence indispose Hezekiah (Keenan Wynn), l'assistant misogyne de Leslie.

Avec l'aide de son âme damnée Max (Peter Falk), Fate tend des pièges foireux à Leslie ; c'est ainsi qu'il tire contre lui au canon et dégomme... la Tour Eiffel. Ces deux personnages aux machines bizarres accumulent explosions et chutes improbables dignes d'un dessin animé ; ils devaient d'ailleurs inspirer la série des *Fous du volant* (*Wacky races*) quelques années plus tard.

La seconde partie du film contient une longue parodie du *Prisonnier de Zenda* (pp. 1027, 569) tournée à Salzburg : Fate a un sosie en la personne de l'héritier alcoolique de la principauté de Carpania. Cet épisode se termine par une monstrueuse bataille de tartes à la crème dont Leslie sort indemne, ou presque. Edwards y démontre, une fois de plus, sa maîtrise du *slapstick*.

Moe no suzaku Naomi Kawase, Japon, 1997, 90 mn

Le temps passe au sein de cette famille de cinq personnes qui vit dans un hameau perdu dans la montagne : la grand-mère Sachiko, son fils Kōzō, sa bru Yasuyo et leur fille Michiru (18 ans), ainsi qu'un cousin, Eisuke (26 ans) fils d'une sœur de Kōzō. Le temps passe et s'étire : le tunnel ferroviaire abandonné depuis 15 ans rappelle l'existence d'un projet de train pour lequel seul Kōzō milite encore. Un jour ce père disparaît, happé peut-être par le tunnel. La vie continue dans une éternelle nostalgie du présent soulignée par la photo aux couleurs délavées et la musique de Masamichi Shigeno. Un jour Sachiko suggère à sa bru de rentrer dans sa famille, comme si l'épouse n'était que prêtée à son mari. Elle accepte, peut-être pour ne pas s'abandonner à l'attraction qu'elle éprouve pour Eisuke, et emmène avec elle Michiru. La maison devenue trop grande, la grand-mère part s'installer avec son petit-fils au restaurant où il travaille.

Difficile de faire un film avec des riens et des non dits : il faut marcher sur la crête qui sépare le beau du barbant. Pari risqué mais pari réussi pour Kawase qui signe une œuvre vibrante d'émotion contenue. "Suzaku" est le nom d'une variété de cerisier, arbre qui fait la célébrité des monts de Yoshino (près de Nara) où est tourné le film dont le titre pourrait se traduire par *Cerisiers en bourgeons*.

Madame Bovary Vincente Minnelli, USA, 1949, 110 mn

Film d'un académisme glacé (MGM!) desservi par une voix off, celle de Flaubert (James Mason) expliquant (à qui au juste, aux censeurs du Code Hays ?) que son œuvre n'est pas immorale, et un sirop sonore de l'inévitable Miklós Rózsa. Quelques épisodes réussis (le bal) ne font pas oublier l'édulcoration du propos : Homais (Gene Lockhart) est à la portion congrue, ce qui permet au pied-bot (Harry Morgan) d'éviter la fatale opération. Avec Jennifer Jones, Louis Jourdan, Alf Kjellin et Van Heflin dans les rôles respectifs d'Emma, Rodolphe, Léon et Charles, les trois premiers étant "prêtés" par Selznick.

Little Big Horn Charles Marquis Warren, USA, 1951, 86 mn

Un petit détachement militaire part à la recherche du général Custer pour l'avertir du piège qui l'attend. Les hommes tombent l'un après l'autre au cours des escarmouches qui jalonnent le chemin. Ce n'est pourtant pas la franche camaraderie qui règne entre les soldats, ainsi le capitaine (Lloyd Bridges) déteste-t-il le lieutenant (John Ireland) qui lui a pris sa femme (Marie Windsor).

Le résultat est sobre et émouvant, les moyens très limités du studio Lippert (de "Powerty Row") renforçant l'impression de fatalité triste qui s'attache à ces hommes sans héroïsme pas vraiment résignés à mourir.

The 7th voyage of Sinbad *Le 7ème voyage de Sinbad*, Nathan Juran, USA, 1958, 88 mn

A Badgad (l'Alhambra de Grenade) le magicien Sokurah (Torin Thatcher) miniaturise la princesse Parisa (Kathryn Grant) pour obliger son fiancé Jason à l'accompagner dans une île peuplée de cyclopes, oiseaux bicéphales, dragons et squelettes belliqueux – cf. *Jason and the Argonauts*, p. 678. Merveilleux trucages de Ray Harryhausen et musique de Bernard Herrmann. "From the land beyond beyond" est le début de l'invocation qui fait sortir le Génie de la lampe.

Evreyskoe stchastié *Le bonheur juif*, Alexis Granovski, URSS, 1925, 90 mn

Reconstitution touchante d'un monde disparu, la culture yiddish de la Russie ou plutôt l'Ukraine (Berdytchev, près d'Odessa) au temps du tsarisme. Menahem Mendel (Solomon Mikhoels), colporteur, est sujet au racket des autorités. Il lui vient, en rêve, l'idée de se faire marieur et voyant les choses en grand, affrète un navire de jeunes filles pour New York ! Au réveil, il se contente d'arranger les épousailles d'une riche demoiselle de Berdytchev sans s'apercevoir qu'il la destine à une autre femme ; son ami Zalman, dont la belle-famille ne voulait pas, servira de roue de secours pour éviter de décommander la noce *in extremis*.

Le film dément la réputation d'antisémitisme qui s'attache à l'URSS. Du moins pour les années 1920 : Isaac Babel (auteur des cartons) et Mikhoels allaient être "purgés", l'un en 1940, l'autre en 1948 dans un "accident de voiture".

Der Golem Paul Wegener & Carl Boese, Allemagne, 1920, 85 mn

Un des chefs d'œuvre de l'expressionnisme allemand : architecture biscornue et portes en ogive. Dans ce cadre, évolue une créature maladroite au pas mécanique, le Golem (Wegener), qu'un rabbin pragois contrôle au moyen du médaillon qu'il porte sur la poitrine. Une fillette qu'il a prise dans ses bras le lui enlèvera, ramenant le Golem à son statut d'argile inerte. Avec Ernst Deutsch.

Trop belle pour toi Bertrand Blier, France, 1989, 88 mn

Garagiste marseillais, Bernard (Gérard Depardieu) trompe sa superbe épouse Florence (Carole Bouquet) avec Colette (Josiane Balasko), le boudin dont il est tombé amoureux. Ce contre-emploi donne, paradoxalement, une certaine épaisseur aux sentiments, à la magie des rencontres doublée d'une nostalgie prémonitrice que les amants expriment en aparté. Les deux femmes finissent par quitter un Bernard douloureux exaspéré par la musique de Schubert qui avait bercé ses amours. Avec François Cluzet, Roland Blanche et Myriam Boyer.

Daguerréotypes Agnès Varda, France, 1975, 75 mn

Filmés entre les numéros 70 et 90 de la rue Daguerre, les commerçants de l'époque dans leur boutique. Épiciers, boulangers, bouchers, coiffeurs, blanchisseurs, tailleurs, bazars, horlogers, plombiers ainsi qu'une auto-école et un marchand d'accordéons. Leur activité est entrecoupée d'extraits du spectacle de Mystag, magicien sympathique et sans prétention. La plupart de ces boutiques sont tenues par des couples venus de province ; souvent de l'Ouest, signe de la proximité de la gare de Montparnasse. Vie laborieuse et monotone : "Rêver, on n'a pas le temps". Une attention particulière pour le touchant couple âgé d'AU CHARDON BLEU, parfums et bonneterie, vestige d'un temps déjà révolu.

Caught *Prise au piège*, Max Ophüls, USA, 1949, 88 mn

Le modèle Leonora (Barbara Bel Geddes) a fait le beau mariage dont elle rêvait. Mais Ohlrig (Robert Ryan), le millionnaire qui l'a épousée pour contredire son psy (Art Smith), la considère comme une simple pièce de mobilier. Elle décide d'aller travailler dans un cabinet médical et tombe amoureuse du docteur Quinada (James Mason) avant de découvrir qu'elle est enceinte de son mari qui a bien l'intention d'utiliser le futur enfant pour lui rendre la vie impossible. *Happy end*, si l'on peut dire : le bébé est mort-né et Leonora peut divorcer tranquille.

Film très mineur d'Ophüls au scénario pénible. On ne s'intéresse guère qu'aux mouvements de caméra comme ceux qui permettent de passer d'un interlocuteur à l'autre lors d'une discussion de Quinada avec son collègue (Frank Ferguson).

Inception Christopher Nolan, USA, 2010, 142 mn

Le cerveau humain est le terrain de bataille de Cobb (Leonardo DiCaprio) et ses employés ; il s'agit ici d'implanter subrepticement dans celui de Robert Fischer (Cillian Murphy) une idée qui l'amènera à modifier la stratégie du groupe dont le jeune homme vient d'hériter. Cette "inception" se produit durant un voyage Sydney-Los Angeles où Cobb profite du sommeil de Fischer pour s'immiscer dans ses rêves et aussi les rêves dans les rêves. . . trois niveaux où le temps ne s'écoule pas à la même vitesse ; on s'y affronte dans des décors imaginaires, comme ce fort perdu dans les neiges ou encore les limbes aux immeubles grisâtres menacés d'effondrement. Plongée dans la psyché des autres, dans la sienne propre aussi : Cobb retrouve son épouse Mal (Marion Cotillard) qui s'est suicidée, convaincue par une inception réussie de l'irréalité du Monde.

Final ambigu : la toupie que Cobb utilise comme repère – si elle s'arrête, c'est qu'il ne rêve pas – semble vaciller, du moins un instant. La chanson *Non, je ne regrette rien* sert à synchroniser les rêves : clin d'œil à *La môme*, avec Cotillard ?

A midsummer night's sex comedy *Comédie érotique d'une nuit d'été*, Woody Allen, USA, 1982, 88 mn

1900, au temps des *Katzenjammer kids* (Pim Pam Poum), un chassé-croisé érotique entre trois couples lors d'une nuit d'été au domicile d'Andrew (le réalisateur), inventeur farfelu d'une bicyclette volante et d'un projecteur d'ectoplasmes. Venue avec son pédantissime fiancé Leopold (José Ferrer), Ariel (Mia Farrow) couche avec Andrew – un fiasco – avant de repartir avec Maxwell (Tony Roberts), un médecin dont la peu farouche maîtresse, l'infirmière Dulcy, causera le décès de Leopold par épectase. Le couple formé par Andrew et son épouse Adrian surmonte ses problèmes sexuels quand Adrian avoue avoir jadis couché avec Maxwell. Ce dernier repart d'ailleurs amoché : il a fait une fausse tentative de suicide avant d'être blessé par une flèche tirée par le jaloux Leopold ; lequel, à sa mort, rejoint le monde ectoplasmique cher à Andrew.

Shakespeare, Tchekhov... n'en jetez plus. Contentons-nous d'une référence à Bergman et ses *Sourires d'une nuit d'été* (p. 734) pour ce film mineur et réussi.

Jōi-uchi : Hairyō tsuma shimatsu *Rébellion*, Masaki Kobayashi, Japon, 1966, 121 mn

Aizu, an 12 de l'ère Kyōhō (1727). Le samourai Isaburō (Toshirō Mifune) a été contraint d'accepter pour bru Ichi (Yōko Tsukasa), la concubine répudiée du suzerain Matsudaira auquel elle avait donné un "fils de secours". Après le décès de l'héritier légitime, Ichi ne saurait plus être l'épouse d'un vassal : elle est donc réclamée par le Château. Isaburō refuse de céder à un décret d'autant plus arbitraire que son fils Yogorō (Gō Katō) et Ichi s'aiment. Tout ça conduit à la rébellion d'Isaburō que personne ne peut vaincre au sabre, pas même le vaillant Tatewaki (Tatsuya Nakadai) qu'il affronte à la frontière du fief lorsqu'il veut aller plaider sa cause à Edo ; ce sont les mousquets qui auront raison de lui. Ichi suicidée et Yogorō assassiné, ne subsiste que la très jeune fillette du couple.

Le style, statique et assez austère, suscite un certain ennui.

j **Viva Villa !** Jack Conway & Howard Hawks, USA, 1934, 112 mn

Le scénario très romancé de Ben Hecht ne tient que grâce à la truculente composition de Wallace Beery, dans le rôle de sa vie. Le film met l'accent sur les méthodes expéditives de cet illettré qui se marie tous les soirs. Arrivant dans un village où l'on vient de pendre six peones, il réunit les cadavres en jury pour juger les juges. Il condamne plus tard le Gal. Pascal (Joseph Schildkraut) à être mangé par les fourmis rouges : ce personnage inspiré de Huerta avait tué Madeiro, président cher au cœur du naïf Pancho. Le film lança un tube, la célèbre *Cucaracha*.

La vie de château Jean-Paul Rappeneau, France, 1966, 89 mn

La Normandie en juin 1944. Chargé de préparer le débarquement, Julien (Henri Garcin) fait la connaissance de Marie (Catherine Deneuve) qui s'estime mal mariée au châtelain local, Jérôme (Philippe Noiret) qu'elle prend un peu pour un lâche et qui, surtout, ne veut pas l'emmener à Paris. Tout ça fait un film léger où la guerre est abordée sur le mode humoristique. Ayant fait montre d'héroïsme, Jérôme entre à Paris sur un char américain, accompagné de Marie... et ses valises. Mary Marquet et Pierre Brasseur sont remarquables en parents respectifs de Jérôme et Marie. Marc Dudicourt joue un sous-off allemand.

Yuki fujin ezu *Le destin de madame Yuki*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1950, 86 mn

Héritière d'une vieille famille, la très distinguée et pusillanime Yuki (Michiyo Kogure) est trompée par son époux Naoyuki (Eijirō Yanagi) mais n'ose pas faire de même avec Masaya (Ken Uehara), le professeur de koto qu'elle aime en dépit de sa dépendance sexuelle à l'égard de ce mari rustaud. Quand elle se résout à transformer sa splendide demeure qui domine la baie d'Atami en auberge, Naoyuki a vite fait de placer à sa tête la vulgaire Ayako, sa maîtresse qui est surtout celle du terrifiant Tateoka (Sō Yamamura), un avocat retors et vil qui ne recule devant aucune bassesse : il insinue que l'enfant porté par Yuki est de Masaya et spolie le couple de ses biens. Les yeux dessillés, Naoyuki comprend qu'il aime son épouse. Mais, incapable de faire face, Yuki est allée se noyer : "femme sans courage !" dira la servante Hamako (Yoshiko Kuga) en jetant rageusement dans le lac les colifichets que la malheureuse a abandonnés en chemin. Poignant et sévère portrait (ezu) d'une riche indolente du monde d'avant, défendue par des servantes autrement lucides et déterminées.

Un conte de Noël Arnaud Desplechin, France, 2008, 146 mn

Réunion de Noël à Roubaix autour de Junon (Catherine Deneuve) dont la maladie nécessite un transfert de moelle que seul son fils mal aimé Henri (Mathieu Amalric) sera à même de lui fournir. Amour : entre Junon et son mari Abel (Jean-Paul Roussillon), Junon et ses enfants – surtout Ivan (Melvil Poupaud) –, ou Sylvia (Chiara Mastroianni), épouse d'Ivan, et Simon (Laurent Capelluto), cousin de la famille, qui se font des aveux déchirants. Et haine, principalement à l'égard de cet Henri insupportable et alcoolique que sa sœur Élisabeth (Anne Consigny) a ostracisé et que Junon n'a jamais aimé. Quelque part rôde le fantôme du fils aîné Joseph, mort à six ans, dont on voit la plaque au cimetière.

Le documentaire *L'aimée* (p. 793) nous apprend qu'une grand-tante du réalisateur se prénommait Rose-Aimée, comme un des personnages du film.

Born yesterday *Comment l'esprit vient aux femmes*, George Cukor, USA, 1950, 98 mn

Harry Brock (Broderick Crawford), ferrailleur millionnaire, est sur un gros coup à Washington. Problème, sa compagne Billie (Judy Holliday) ne brille guère en société : elle n'a même pas entendu parler de la Cour suprême ! Devery (Howard St. John), conseiller de Brock, suggère de lui faire donner des cours pour la doter de l'indispensable vernis et c'est le journaliste Verrall (William Holden) qui en est chargé. C'est ainsi que Billie enrichit son vocabulaire et comprend les maigouilles de Brock qu'elle traite de "fasciste" avant de le quitter pour épouser Verrall.

Le film repose sur la composition de Holliday dont la voix haut perchée souligne l'inculture. Brock, d'une vulgarité abyssale, serait inspiré de Harry Cohn, le directeur de la Columbia – studio qui produisait le film ! Scénario de Garson Kanin.

Before night falls *Avant la nuit*, Julian Schnabel, Mexique, 2000, 133 mn

Film consacré à la vie du poète cubain Reinaldo Arenas (Javier Bardem, excellent), "maricón" (= pédé) persécuté par le régime, dont les textes, sortis en cachette, sont publiés en France. En 1980, il prend le chemin de l'exil avec d'autres asociaux et meurt victime du SIDA à New York en 1990.

Le carton final reproduit quelques magnifiques vers d'Arenas qui nous font comprendre ce qu'il manque à cette honnête biographie : la poésie.

Souvenirs perdus Christian-Jaque, France, 1950, 121 mn

Quatre sketches reliés par le Bureau des objets trouvés de la rue des Morillons.

Une statuette d'Osiris : retrouvailles désenchantées entre un mannequin (Edwige Feuillère, touchante) et son ex-amant (Pierre Brasseur), un petit escroc.

Une couronne mortuaire : aidé par son fidèle majordome (Armand Bernard, désopilant), un homme à femmes (François Périer) essaie d'échapper à une maîtresse dangereuse (Suzy Delair) en se faisant passer pour mort.

Une cravate de fourrure : filmé en cadrages obliques, un jeune homme (Gérard Philipe) s'évade pour se venger de la famille qui l'a fait interner dans un asile mais, devenu réellement fou, étrangle la jeune femme (Danièle Delorme) qui l'héberge.

Le violon, plus cucul, est centré sur la cour ratée faite par un agent de police (Bernard Blier) à une épicière veuve dont le fils s'escrime à jouer du violon. Il introduit le loup dans la bergerie en la personne d'un chanteur des rues (Yves Montand), d'où un pot-pourri de succès (Henri Crolla à la guitare), dont *Tournesol* et cette réplique, quand le flic l'oblige à s'occuper du gamin au crin-crin sous peine d'être bouclé : "Entre deux violons, il faut choisir le moindre" – ce qui sonne comme du Prévert, et pour cause.

Tōkyō sonata Kiyoshi Kurosawa, Japon, 2008, 120 mn

Le chef de la famille Sasaki, Ryūhei (Teruyuki Kagawa), perd son travail pour cause de compression de personnel et n'arrive pas à l'avouer à son épouse ; il finit par accepter, en cachette, le métier peu glorieux d'agent de nettoyage dans un centre commercial. Le fils aîné Takashi décide de s'engager dans une sorte de légion étrangère américaine et part pour l'Irak. Le cadet Kenji, doué pour le piano, prend des cours en cachette qu'il paye avec l'argent destiné à la cantine, ce qui provoque un grave incident avec son père. Dont l'épouse Megumi (Kyōko Kozumi), qui avait compris qu'il est au chômage, est agressée par un voleur inconscient (Kōji Yakusho) qu'elle accompagne au bord de la mer quasiment de son plein gré dans une sorte de fuite en avant. Durant la même nuit, Kenji, qui avait tenté de fuguer en autobus, passe un moment au poste et Ryūhei est renversé par une voiture après avoir trouvé une enveloppe bourrée d'argent qu'il avait eu la tentation de garder. Il rejoint la maison au petit matin dans son habit de travail pour y retrouver Megumi et Kenji, retour de mer et du poste de police.

Crise salutaire, puisque quelques mois plus tard, les trois se retrouvent pour l'audition de Kenji, maintenant élève d'un conservatoire. Quant à Takashi, toujours au Moyen-Orient, il ne croit plus à l'infaillibilité américaine.

The world of Henry Orient *Deux copines, un séducteur*, George Roy Hill, USA, 1964, 102 mn

Deux gamines de 14 ans s'amourachent d'Henry Orient (Peter Sellers), un pianiste à la mode qu'elles poursuivent de leurs assiduités en lui gâchant franchement la vie : le pusillanime Henry est sans cesse interrompu dans sa conquête de la peu farouche Stella (Paula Prentiss), une femme mariée tout aussi pusillanime. Le ton change subrepticement quand la pseudo-fugue d'une des ados, Valerie Boyd alias Val, sert de prétexte à sa mère Isabel (Angela Lansbury) pour tomber comme par hasard dans le lit du pianiste. Val, qui surveillait Henry avec sa copine, découvre avec horreur que sa mère a la cuisse légère. On comprend alors que son engouement pour le célèbre pianiste dissimulait un déficit d'attention de la part de son père Frank (Tom Bosley), un homme d'affaire toujours en voyage. Lequel saura finalement se montrer à la hauteur.

Subtil équilibre, le film réussit à conserver un point de vue proche de celui de l'enfance sur une question qui n'est compréhensible qu'à un autre âge : l'adultère. En se gardant bien du *happy end* qu'aurait été la réconciliation artificielle du couple Boyd. Mais aussi d'une punition excessive des coupables : Frank quitte Isabel pour s'installer avec Val. Quant à Henry, toujours aussi trouillard, il s'enfuit de New York en catastrophe en apprenant qu'il a été surpris.

Le nom d'Henry Orient est un clin d'œil à l'acteur et pianiste Oscar Levant.

La salamandre Alain Tanner, Suisse, 1971, 119 mn

Portrait en creux de Rosemonde (Bulle Ogier, étonnante), jeune femme marginale et indépendante. C'est à la suite d'une tentative d'assassinat sur son oncle pour laquelle elle a obtenu le non-lieu, que Pierre (Jean-Luc Bideau) et Paul (Jacques Denis) s'intéressent à elle : il est question d'un téléfilm que les deux hommes renoncent finalement à tourner, ayant été roulés dans la farine par cette fille insaisissable, prédatrice sexuelle qui n'en fait qu'à sa tête. Désormais juge et partie, ils ont perdu la nécessaire distance que suppose le documentaire.

Devenue vendeuse de chaussures à Genève, Rosemonde se met à caresser les jambes des client(e)s. Cette provocation, qui conduit à son renvoi immédiat, exprime son mépris des contraintes sociales qui ont l'air de glisser sur elle comme les flammes sur la légendaire salamandre. Son absence de perspectives s'oppose aux certitudes de Pierre et Paul qui semblent vivre au nom de principes sans grande substance ; tous trois reflètent finalement le désarroi des années 1968.

Le personnage de Camille dans *Une belle fille comme moi* (p. 1567) est une espèce de cousine cocasse de Rosemonde.

The man in the Moon *Un été en Louisiane*, Robert Mulligan, USA, 1991, 100 mn

Premier amour de la jeune Dani (Reese Witherspoon, 14 ans) pour son voisin Court qui lui préfère sa sœur aînée Maureen. Désespoir de l'adolescente quand il meurt hâché par son tracteur : "Plus rien n'a de sens".

L'été est la saison de prédilection du réalisateur ; ce n'est pas *Summer of '42* (p. 1654) mais plutôt *Summer of '57*, au temps d'Elvis et des Platters : "Only you". Cela pourrait être superficiel, c'est émouvant. Avec Sam Waterston.

Va, vis et deviens Radu Mihaileanu, France, 2005, 143 mn

Lors de l'"opération Moïse" (1984) destinée à rapatrier les Juifs falachas en Israël, un jeune copte est abandonné par sa mère – "Va, vis et deviens" – et prend l'identité d'un enfant juif décédé le matin même. Sous le nom de Schlomo, il va souffrir et du racisme israélien à l'égard des gens de peau noire et de la culpabilité liée au mensonge sur ses origines. Il trouve cependant un appui indéfectible auprès de ses parents d'adoption, Yaël et Yoram (Yaël Abecassis et Roschdy Zem), des Juifs de gauche peu religieux.

Le film est souvent très émouvant, même s'il est trop démonstratif. Il pointe la contradiction entre cette opération médiatique dont les Falachas sont les "figurants" et l'accueil réservé, voire hostile, de la population. Et pose aussi la question de savoir si on naît Juif ou si, comme Schlomo, on le devient.

Drugstore cowboy Gus Van Sant, USA, 1989, 98 mn

Bob et Dianne (Matt Dillon et Kelly Lynch) ne vivent que pour les drogues qu'ils se procurent en pillant des pharmacies. Guéguerre avec les "narcs" de la DEA, puis Nadine, qui vit avec eux, meurt d'overdose ; le véritable souci de Bob, lorsqu'il l'enterre dans une forêt, est le chapeau de la morte resté sur le lit, funeste présage selon ce crétin superstitieux. D'où le sevrage à la méthadone qu'il entreprend ; mais il n'échappera pas à la malédiction du chapeau !

Cette description sans concession de l'univers des drogués est une véritable réussite. Mentionnons ces images de chapeaux volants – sur fond de nuages accélérés, bien entendu. Apparition du prophète des amphétamines, William Burroughs.

The bohemian girl James W. Horne & Charley Rogers USA, 1936, 64 mn

L'opérette sans intérêt – une histoire de fillette enlevée par des romanichels – s'efface derrière les apparitions de Laurel et Hardy. Stan y va de ses tours de mains et se livre à une réjouissante séance de remplissage de bouteilles où il n'oublie pas de se servir au passage. Apparitions du récurrent teigneux Finlayson et de Thelma Todd juste avant sa mort "accidentelle" (p. 306).

Gake no ue no Ponyo *Ponyo sur la falaise*, Hayao Miyazaki, Japon, 2008, 97 mn

Librement adapté de *La petite sirène* de Hans Christian Andersen, ce dessin animé nous conte la métamorphose de Ponyo le poisson, recueilli par le jeune Sōsuke, en fillette de cinq ans. Moment mémorable, le tsunami qui ravage la côte et dont les vagues, semblables à un banc de poissons, montent à l'assaut du rivage sur une musique inspirée de la *Chevauchée des walkyries* et idée amusante, le bateau pop pop géant utilisé par Ponyo et Sōsuke. Le film reste cependant très en dessous des grands chefs d'œuvre du réalisateur.

The arrangement Elia Kazan, USA, 1969, 121 mn

Eddie Arness alias Anderson (Kirk Douglas), auteur de la publicité "The clean one" (!) pour la cigarette Zephyr, a une bonne situation (= arrangement) : argent, villa et piscine. Sur une impulsion, il tente de se suicider. Sorti de l'hôpital, il refuse de reprendre la même vie, que ce soit avec sa conformiste épouse (Deborah Kerr) ou avec son entreprise. Il essaie de s'occuper de son père (Richard Boone) qui perd la boule puis s'en va vivre avec son ancienne maîtresse (Faye Dunaway) qui l'a tiré de l'asile psychiatrique où sa femme l'avait fait interner.

Développement laborieux de thèmes à la mode. Eddie est le neveu du héros d'*America, America* (p. 984), baptisé Joe Arness à son arrivée à New York.

Unearthly stranger John Krish, Grande-Bretagne, 1963, 79 mn

Des scientifiques (Philip Stone et Patrick Newell) qui explorent les possibilités du voyage interplanétaire sont intrigués par l'étrange Julie (Gabriella Licudi), l'épouse que leur collègue Mark (John Neville) a rencontrée en Suisse : elle ne cligne pas des yeux et peut mettre les mains dans le four sans se brûler. C'est en fait une extra-terrestre qui a pris apparence humaine pour tuer Mark et l'empêcher de conclure ses recherches. Mais, tombée amoureuse de son époux, elle préfère se désintégrer pour ne pas lui nuire. La secrétaire de l'institut de recherche, autre non-humaine, prend alors le relais : Mark échappe de peu à la mort et l'extra-terrestre se défenestre. Seul moment réussi de ce film misogynne, des passantes contemplent ce qu'il reste d'elle, des vêtements ; la caméra passe de l'une à l'autre en nous suggérant qu'elles pourraient, elles aussi, venir d'ailleurs.

Il generale dell'armata morta Luciano Tovoli, Italie, 1984, 84 mn

Accompagné d'un aumonier (Michel Piccoli), le général Ariosto (Marcello Mastroianni) parcourt les montagnes albanaises (en fait un plateau des Abruzzes) à la recherche des dépouilles de soldats italiens morts en 1943. Avec une attention particulière pour le Col. di Brenni auquel sa veuve Betsy (Anouk Aimée) veut donner une sépulture. Les restes du militaire sont finalement retrouvés : il avait été tué en représailles du suicide d'une jeune fille qu'il avait violée. Amoureux de la belle Betsy, Ariosto fait disparaître les ossements lors d'une crise de jalousie. Puis est pris de remords ; un collègue allemand bourré du matin au soir (Gérard Klein) lui vend un squelette de substitution, même taille et dent en or.

D'après Ismail Kadare, un film aux images désolées accompagnées par la marche funèbre de la seconde symphonie de Mahler : le souvenir et ses mensonges. Sur le même thème, Tavernier tournera *La vie et rien d'autre* (p. 537).

The MacKintosh man *Le piège*, John Huston, Grande-Bretagne, 1973, 95 mn

Sous le nom de Rearden et avec l'accent australien – il se vante de chanter *Waltzing Matilda!* –, un agent des services secrets (Paul Newman) se fait condamner pour vol de diamants dans le but d'infiltrer un réseau d'espionnage. Son supérieur MacKintosh (Harry Andrews) a omis de lui dire qu'il a un suspect en tête, le très réactionnaire sir George Wheeler (James Mason) auquel il révèle l'opération dans le but de le démasquer quand il s'en prendra à Rearden. poursuite en voiture en Irlande (près de Galway) puis dénouement à Malte en présence de la fille de MacKintosh (Dominique Sanda) et d'un espion rouge (Ian Bannen).

Ce produit de consommation courante est typique de la filmographie en dents de scie d'un réalisateur qui avait, paraît-il, des pensions alimentaires à payer.

Zerkalo *Le miroir*, Andreï Tarkovski, URSS, 1975, 103 mn

Plongée dans l'enfance d'un quadragénaire dominée par le souvenir de sa mère dont l'image s'est estompée au profit de celle de son épouse (Margarita Terkhova) ; son père est joué par Oleg Yankovski, mais c'est l'authentique Arséni, père de Tarkovski, qu'on entend déclamer ses poèmes. Un long plan traverse une maison où l'on perçoit deux enfants dans un miroir et se termine sur une grange en feu – en 1935, nous dit-on plus tard –, le vent plie les herbes, l'eau dégouline du plafond tandis que du lait goutte sur une table ; la mère assise sur la barrière attend on ne sait qui – le père peut-être. Vieilles images d'actualités : la Guerre d'Espagne, un meeting aéronautique soviétique, la Grande Guerre Patriotique. Et évocation intemporelle des *Chasseurs dans la neige*. Le dernier plan montre une sorte de croix dans un champ.

Le passé, à la fois proche et hors d'atteinte, est le sujet de ce film magnifique.

Geuddae geusaramdeul *The president's last bang*, Sang-soo Im, Corée, 2005, 102 mn

L'assassinat, aux mobiles à jamais mystérieux, du dictateur sud-coréen Park Chung-hee en 1979 par Kim, le chef des services secrets. C'est d'abord une partie fine à la Maison-Bleue où Park s'avoine en compagnie de deux prostituées ; il a commandé des testicules de phoque, variante de la corne de rhinocéros. Il déteste Jimmy Carter et cette démocratie qui ne fonctionne nulle part ; la preuve, il a lui-même un parti d'opposition à sa botte. Après le massacre, c'est la panique puis la reprise en main par l'Armée et l'exécution des coupables.

Ces services secrets – la KCIA, tout un programme, on pense au KGB de Biélorussie – sont chargés de terroriser la population, notamment les étudiants. On en met un à poil pour se moquer de son pénis, on en tabasse un autre chez qui l'on a trouvé. . . une reproduction de Picasso : la bêtise de ces gens fait partie intégrante de la peur qu'ils inspirent. Le film se clôt sur des images d'archives, l'enterrement du grand homme avec ses pleureuses désespérées le long de la principale artère de Séoul qui, contrairement à Tōkyō, est un bel espace urbain.

Perdues dans New York Jean Rollin, France, 1989, 52 mn

Deux amies, Michèle et Marie, voyagent ensemble dans les livres, puis en vrai à New York (Coney Island) et Rome (Cinecittà). Scénario inexistant : les deux (jolies) filles passent leur temps à courir quand elles ne chaussent pas un masque façon *Yeux sans visage* (p. 1590). Cadrages approximatifs et abus de zoom pour cet hymne très peu imaginaire à l'imagination. Parmi les lieux, un bord de mer avec pieux (Pourville-sur-Mer) qui revient dans d'autres films de Rollin.

Fritänkaren *Le libre penseur*, Peter Watkins, Suède, 1994, 274 mn

Strindberg ou le malheur d'être né. Le Scandinave d'adoption Watkins reprend la démarche de son *Edvard Munch* (p. 367) en mêlant des scènes reconstituées de la vie du grand dramaturge à des dialogues extraits de ses pièces. Avec des interviews imaginaires et des discussions ouvertement anachroniques – les licenciements chez Volvo! – ponctuées par les réactions du public du tournage. En dépit, ou à cause, d'une déroutante absence de continuité temporelle, quelque chose se dégage : le portrait contradictoire et très émouvant d'un homme aigri malgré sa notoriété, un féministe d'une terrifiante misogynie, un génie assez débile pour se livrer à d'indignes bricolages alchimiques. Cet être torturé qui torture celle qu'il aime est soumis à un constant va-et-vient entre une sensibilité paranoïaque – il est d'une jalousie malade – et une intelligence acérée. Fascinant.

La donna scimmia *Le mari de la femme à barbe*, Marco Ferreri, Italie, 1964, 89 mn

Dans le couvent où elle a été élevée, la jeune Maria (Annie Girardot) à la pilosité extravagante est repérée par Antonio (Ugo Tognazzi) qui l'emmène et commence à l'exhiber comme femme-singe, se réservant le rôle de l'explorateur qui l'aurait découverte au fin fond de l'Afrique. Il serait même prêt à la "prêter" à un scientifique affriolé par les poils, mais Maria, qui n'en a pas dans la cervelle, s'y refuse. De retour chez les sœurs, elle en ressort mariée : c'est la seule méthode qu'Antonio ait pu trouver pour la récupérer. Elle exige alors d'être traitée comme une véritable épouse et Antonio, malgré son peu de goût pour son pelage, est bien obligé de s'exécuter. Moyennant quoi, Maria tombe enceinte. Antonio imagine déjà un bébé hirsute qui pimentera le spectacle donné par sa mère : c'est presque avec amour qu'il va prier la Vierge et Saint Antoine dans une chapelle de Naples. Mais il n'est pas entendu car la mère meurt en couches avec l'enfant. Antonio se console grâce à la taxidermie qui lui permet d'exhiber les deux "animaux" sur les places de village. Féroce !

Les deux acteurs sont excellents, Tognazzi dans sa veulerie et Girardot en femme velue qui serait touchante si le style farcesque le permettait.

Munkbrogreven *Le comte du Pont-au-Moine*, Edvin Adolphson, Suède, 1935, 83 mn

Stockholm. Une bande de sympathiques poivrots, menés par un comte décafé, joue à cache-cache avec la Police qui fait la chasse à l'alcool de contrebande plutôt qu'au voleur de bijoux qui sévit dans le quartier. Ce dernier se dissimule sous l'apparence d'un faux aveugle qui ressemble vraiment à un faux aveugle.

Cette comédie médiocrement amusante aurait sombré dans un oubli mérité si elle n'était le premier rôle d'une débutante de 19 ans, Ingrid Bergman.

Liam Stephen Frears, Grande-Bretagne, 2000, 87 mn

Manchester, au temps de la Dépression. Le jeune Liam (Anthony Borrows, sept ans) souffre de la terreur que lui inspire l'enseignement catholique : il n'est question que de clous enfoncés dans la paume du Christ à chaque péché, d'Enfer et de punitions éternelles. C'est peut être pour cela qu'il est bègue. Son père (Ian Hart) a perdu son travail et maudit les immigrants irlandais – alors qu'il s'appelle Sullivan ! – et les Juifs : son propriétaire, le prêteur sur gages. C'est tout naturellement qu'avec des copains de la British Union of Fascists, il commet un attentat contre la villa d'une famille israélite, où sa fille – la sœur de Liam, donc –, qui servait de domestique, est gravement brûlée.

Le film ne fait pas dans la nuance, mais le Monde de l'époque non plus ; surtout quand il est vu à travers les yeux d'un enfant impressionnable.

I'll be seeing you *Étranges vacances*, William Dieterle, USA, 1944, 85 mn

Noël 1943. Zachary (Joseph Cotten), soldat bénéficiaire d'une permission suite à un choc, rencontre la jeune Mary (Ginger Rogers) dans le train et descend à la même station qu'elle : il ne savait en fait pas trop où aller. Il devient rapidement familier de la famille Marshall formée des oncle et tante de Mary (Tom Tully et Spring Byington) et de leur fille Barbara (Shirley Temple). On lui cache soigneusement que Mary est elle aussi permissionnaire – la prison où elle tire six ans pour homicide involontaire l'a laissée sortir pour les fêtes – avant qu'une bourde de Barbara ne révèle le petit secret. Qu'importe, l'amour s'est déclaré entre les deux protagonistes. Au moment où Zachary raccompagne Mary à la porte de la prison, il semble avoir surmonté ses angoisses post-traumatiques.

Production Selznick dont la distribution rappelle celle de *Since you went away* (p. 539). Moralisme oblige, le crime commis par Mary est totalement excusable, puisqu'elle se défendait contre une tentative de viol de son patron.

Kaze no tani no Naushika *Nausicaa de la Vallée du Vent*, Hayao Miyazaki, Japon, 1984, 117 mn

Dans un monde post-atomique aux allures moyenâgeuse, deux états impérialistes s'affrontent dans le but d'apporter la paix, i.e., leur hégémonie. Ils partagent un projet à la Bolsonaro, la destruction d'une immense forêt qui est un peu le poumon de la Terre. Avec le risque d'en réveiller les pacifiques mais néanmoins dangereux insectes qui y vivent, notamment les Ohmus, gigantesques punaises dont les multiples yeux-hublots passent du vert au rouge en cas de panique et qui chargent en emportant tout sur leur passage. On pense aux sangliers de *Princesse Mononoke* (p. 1294) dont ce film, déjà très réussi, est un peu le brouillon.

Seppuku *Hara-kiri*, Masaki Kobayashi, Japon, 1962, 133 mn

1630 à Edo. “Le *seppuku* est devenu trop facile” dit Omodaka (Tetsurō Tanba) au jeune Motome (Akira Ishihama) qui s’était présenté à la porte du clan li pour y commettre, disait-il, le suicide rituel. Le *rōnin* – samourai en déréliction –, qui a utilisé se subterfuge pour tenter de se faire embaucher, est pris au mot ; pire, le *seppuku* devient supplice car Motome doit s’ouvrir l’abdomen avec un sabre en bois et n’a droit au coup de grâce que déjà bien éventré. Son histoire nous est contée en flash-back par un autre *rōnin*, Tsugumo (Tatsuya Nakadai), dont Motome était le gendre : il vient lui aussi se suicider chez les li mais n’a pas l’intention de mourir avant de leur avoir mis le nez dans leur caca. Les trois samourais, dont Omodaka, dont il réclame l’assistance pour l’indispensable coup de grâce se sont fait porter pâles. Tsugumo exhibe alors leurs chignons de samourai, preuve qu’ils se cachent par lâcheté. Après la mort de Tsugumo, l’intendant des li (Rentarō Mikuni) fait croire que les trois scalpés – qui ont quand même dû faire *seppuku* – sont morts de maladie. Jubilatoire !

Le film est une violente attaque contre le *bushidō*, le code du guerrier dénoncé comme une façade destinée à couvrir des comportements nullement héroïques.

Frenchman’s creek *L’aventure vient de la mer*, Mitchell Leisen, USA, 1944, 108 mn

D’après Daphne du Maurier. Lassée des assiduités de l’immonde Rockingham (Basil Rathbone) sur lesquelles son époux complaisant ferme les yeux, Dona (Joan Fontaine) quitte le Londres de Charles II pour son manoir de Navron en Cornouailles. C’est pour y rencontrer un pirate français, Jean-Benoît Aubrey (Arturo de Córdova d’*El*, p. 1005) dont elle tombe amoureuse et avec lequel, déguisée en garçon, elle fait les quatre cents coups. Après une tentative de viol de la part de Rockingham, prétendument venu prêter main forte contre le pirate à Lord Goldophin, un ridicule hobereau (Nigel Bruce, qui d’autre ?), elle envisage de s’enfuir avec Aubrey mais reste finalement sur place pour s’occuper de son fils.

Superbe Technicolor ; avec Cecil Kellaway dans le rôle du pittoresque majordome de Navron, en fait un auxiliaire du pirate.

The secret life of Walter Mitty *La vie secrète de Walter Mitty*, Norman Z. McLeod, USA, 1947, 110 mn

Sous la coupe de sa mère et de son patron, Walter Mitty (Danny Kaye) se réfugie dans des rêves où il a le beau rôle. Il est mêlé malgré lui à un complot dont le MacGuffin est un carnet de moleskine noire que tentent de récupérer “the Boot” et son inquiétant acolyte (Boris Karloff). Le comique gentil manque un peu de punch et les situations sont mal exploitées. Avec Virginia Mayo.

Seven days to noon *Ultimatum*, John & Roy Boulting, Grande-Bretagne, 1950, 93 mn

Terrorisé par l'arme atomique, Willingdon (Barry Jones), scientifique un peu fêlé, donne une semaine au gouvernement pour arrêter les recherches sur la Bombe, faute de quoi il fera exploser celle qu'il transporte avec lui. Downing street, qui n'a pas la moindre intention de désarmer et encore moins sous la contrainte, charge Folland (André Morrell) de Scotland Yard d'organiser la chasse à l'homme : le portrait de Willingdon s'affiche sur les murs de Londres alors qu'il s'est réfugié chez une femme vieillissante (Olive Sloane) qu'il retient prisonnière. Le fou pacifiste sera abattu *in extremis* : l'Humanité peut respirer et reprendre sa course aux armements.

Le point fort du film réside dans les scènes d'évacuation de Londres : les habitants du centre sont regroupés dans des cars et expédiés à la campagne pour ne laisser sur place que des patrouilles apeurées. Images étranges de places désertes : Piccadilly, Trafalgar square, etc.

The roaring twenties *Les fantastiques années 20*, Raoul Walsh, USA, 1939, 102 mn

Trois copains de tranchee, Eddie (James Cagney), George (Humphrey Bogart) et Lloyd (Jeffrey Lynn) se trouvent mêlés au trafic d'alcool dans les années 1920. L'avocat Lloyd s'en retire quand le sang commence à couler tandis que George devient un criminel endurci qu'Eddie finira par abattre, avant d'être tué à son tour, pour protéger Lloyd devenu vertueux procureur. Ce rachat *in extremis* est symbolisé par son agonie sur les marches d'une église.

Bogart en est encore à jouer le salopard de service. Cagney est excellent, avant de faire encore mieux avec le même Walsh (*White heat*, p. 1723). Deux chanteuses : Panama (Gladys George) à la voix rauque et Jean (Priscilla Lane) qui préfère Lloyd à Eddie. Avec Frank McHugh, Paul Kelly et Joe Sawyer. Superfétatoire commentaire en voix off, signature du scénariste/producteur Mark Hellinger.

Downhill racer *La descente infernale*, Michael Ritchie, USA, 1969, 102 mn

Natif du Colorado, le nouveau venu Chappelet (Robert Redford) a du mal à s'intégrer à l'équipe américaine de ski car ses camarades trouvent qu'il n'a pas l'esprit d'équipe ; l'entraîneur (Gene Hackman) lui passe d'ailleurs un savon. Mais il remporte tout de même la médaille d'or de descente aux Jeux Olympiques. Ce champion antipathique qui se fout éperdument des autres reste énigmatique du début à la fin : possible clef de son comportement, un père totalement indifférent.

Double suspense lors de la compétition finale, la descente de Chappelet puis celle du skieur suivant qui fait une chute alors qu'il allait lui ravir la médaille.

Captain Horatio Hornblower *Capitaine sans peur*, Raoul Walsh, USA, 1951, 117 mn

Aventures maritimes d'un capitaine anglais (Gregory Peck) : abordages de l'autre côté du Horn, puis retour en compagnie de Lady Barbara (Virginia Mayo), la sœur de Wellington dont il tombe amoureux mais qui doit se marier à un contre-amiral puant (Denis O'Dea) surnommé Mucho Pomposo. Le scénario, parfois infantile, se clôt sur un *happy end*, le décès des conjoints respectifs !

Le mur du çon est franchi avec les approximations géographiques quant à la France. Une borne mentionne "Département de la Loire, Paris à 217 km" ; c'est de là que le héros descend le torrent éponyme pour se retrouver à Nantes, rues pentues et maisons méditerranéennes... celles de Villefranche-sur-mer.

Persepolis Marjane Satrapi & Vincent Paronnaud, France, 2007, 91 mn

D'après la BD autobiographique à succès de Marjane Satrapi. Graphisme original en noir et blanc pour parler d'une enfance et d'une jeunesse passées sous le régime sanguinaire du Shāh, puis celui, terroriste, de la République Islamique. L'humour constant permet de garder une distance de sécurité pour endiguer l'indignation et éviter la véhémence. C'est finalement l'émotion qui l'emporte : elle transite à travers le personnage de la bienveillante grand-mère (voix de Danielle Darrieux) qui met des pétales de fleurs dans son corsage.

The road to Guantánamo *La route de Guantánamo*, Mat Whitecross & Michael Winterbottom, Grande-Bretagne, 2006, 92 mn

2001. Arrivés en Afghanistan un peu par hasard, trois Britanniques d'origine pakistanaise sont envoyés comme terroristes au camp de Guantánamo où ils sont soumis à diverses tortures et humiliations avant d'être finalement relâchés.

Les trois "criminels" se racontent à l'écran tandis que des acteurs reconstituent leur parcours. On retiendra cette arrogance particulière des Américains – "With God on their side" disait Dylan – et la résilience de leurs victimes, laquelle ne peut pas être totalement inventée puisque les "trois de Tipton" ont refusé de signer les documents qui leur auraient imposé un silence définitif. Le film ne les présente d'ailleurs pas comme des saints, mais comme de petits délinquants arrêtés par la Police anglaise au moment où, selon l'accusation, ils auraient été en compagnie de ben Laden : une peu glorieuse mais probante interpellation qui les a tirés du pétrin. On comprend aussi que les trois copains, musulmans modérés au départ, ont peut-être été radicalisés par cette bavure qui leur a coûté deux ans de vie.

Des trolls lancés à l'assaut du film ont fait valoir que les autres avaient fait bien pire en matière de torture. Double négation synonyme d'aveu : elle place la CIA sur le même plan que les monstres qu'elle combat... après les avoir créés.

Carmen Jones Otto Preminger, USA, 1954, 105mn

Excellente transposition de l'opéra de Bizet dans un monde où il n'y aurait que des Noirs. Carmen (Dorothy Dandridge, remarquable) travaille dans une usine de parachutes, Joe (Harry Belafonte) est aviateur et le toreador est devenu boxeur.

Saul Bass signe ici le premier d'une longue série de génériques. À l'exception d'Olga James et Pearl Bailey, les acteurs sont doublés.

Hamnstad *Ville portuaire*, Ingmar Bergman, Suède, 1948, 98 mn

La rencontre entre Gösta et la jeune Berit tout juste sortie d'une maison de correction. Un suicide raté, l'avortement d'une camarade qui se termine tragiquement, les images du port (Göteborg) et de l'usine, tout ça trahit l'influence du néo-réalisme sur ce cinquième film de Bergman.

L'école buissonnière Jean-Paul Le Chanois, France, 1949, 111 mn

Biographie romancée de Célestin Freinet. Revenu de la Grande Guerre, l'instituteur Pascal (Bernard Blier) impose un style nouveau dans la pédagogie. Il se heurte au conservatisme de l'ancien maître d'école (Édouard Delmont) et à la mesquinerie des notables locaux, le pharmacien (Marcel Maupi) et surtout l'antiquaire (Jean Aquistapace); il n'y a guère que le coiffeur (Edmond Ardisson) et la vieille aveugle (Raymone) pour prendre sa défense.

Ce film aux thèses de gauche assez simplistes est sincère et émouvant, notamment dans la longue séquence finale du certificat d'études. Illustration sans frais de ce que nous appelons aujourd'hui libéralisme, le personnage du "Novateur" qui veut bien que ses ouvriers soient instruits, mais pas trop.

Altercation mémorable : "– J'ai vu deux guerres, monsieur. – Oui, trop jeune pour l'une, trop vieux pour l'autre!". Puniton d'époque "vingt lignes" et problème captivant : "Un père a cinq fois l'âge de son fils..."

Illegal *Le témoin à abattre*, Lewis Allen, USA, 1955, 88 mn

Démoralisé après avoir fait électrocuter un innocent, le procureur Scott (Edward G. Robinson) démissionne pour devenir l'avocat de la pègre, retors au point de boire à l'audience le flacon de poison mortel utilisé par son client avant de courir se faire laver l'estomac en cachette. Il se rachètera *in extremis*... bof. Avec Nina Foch et la pneumatique Jayne Mansfield, alors débutante.

Apparition furtive à la une d'un journal d'une carte munie de la légende "Where floods are devastating China". Un incroyable encadré qu'on retrouve de 1935 (*G' men*, p. 27) à 1965 (*L'obsédé*, p. 122).

Thérèse Desqueyroux Georges Franju, France, 1962, 102 mn

D'après François Mauriac. Thérèse (émouvante Emmanuelle Riva) déteste la vie bourgeoise qu'elle mène avec Bernard (Philippe Noiret) dans leur propriété des Landes. Conformiste, il ne s'intéresse guère qu'à la chasse et trouve le charmant et poétique Azevedo (Sami Frey) infréquentable – pensez-vous, un Juif! –, en aucun cas un parti pour sa sœur Anne (Édith Scob). Thérèse, qui rêvait d'un Azevedo, se met à empoisonner Bernard, goutte à goutte. Les relations familiales (style *Meurtres ?*, p. 225) lui évitent les Assises mais elle est enfermée dans une chambre dont elle ne sort que pour faire bonne figure à côté de son digne époux.

Le temps s'étire à Argelouse : le vent agite la cime des pins, la pluie tapote sur l'étang et brouille les fenêtres tandis que dépérit l'empoisonneuse. Un jour la punition prend fin : Anne enfin casée – son mariage dans une famille comme il faut avait été compromis par la rumeur –, il n'y a plus lieu de garder Thérèse en captivité et Bernard l'emmène à Paris où elle vivra dorénavant. Elle aimerait s'excuser, s'expliquer, mais c'est impossible car Bernard ne lui en veut même pas. Comme tous les gens dépourvus d'âme, il est incapable de comprendre qu'il n'en a pas.

Tower of London *La tour de Londres*, Rowland V. Lee, USA, 1939, 93 mn

Vie de l'infâme Gloucester (Basil Rathbone), alias Richard III. Près de lui une étagère où des figurines vaudoues campent les obstacles qui le séparent du trône. Si ses frères Clarence (Vincent Price) et Edward (Ian Hunter) sont de ridicules ganaches, Elizabeth (Barbara O'Neill) est touchante. La véritable vedette du film est cette tour où officie le pied-bot Mord campé par un inoubliable Boris Karloff dont la silhouette dégingandée arpente les escaliers en quête de quelque nouveau méfait. Il a cependant un vague scrupule au moment de tuer les jeunes princes et délègue la tâche à un inquiétant auxiliaire (Harry Cording).

Adventure in Sahara D. Ross Lederman, USA, 1938, 57 mn

Le scénario, cosigné par Samuel Fuller, transpose la mutinerie du *Bounty* (p. 605) dans les sables africains. Apprenant la mort de son frère à Fort Agadez suite aux maltraitements du cruel capitaine Savate (C. Henry Gordon), Wilson (Paul Kelly) s'engage dans la Légion. Aidé de Poulet (Marc Lawrence), il organise une mutinerie et abandonne Savate avec quelques hommes dans le désert ; mais le capitaine arrive à s'en sortir et revient avec des troupes pour s'emparer du fort. Attaqués par des Arabes, les assiégeants ne doivent leur salut qu'aux révoltés qui leur ouvrent les portes. Décorés pour bravoure, ces derniers passent cependant en conseil de guerre pour mutinerie et n'écopent que d'une peine assez légère car un officier témoigne de la brutalité de Savate. Ahurissant !

Suez Alan Dwan, USA, 1938, 94 mn

La construction du fameux canal avec du sable et une spectaculaire tempête ; et même Victor Yougo, auteur des *Misérables* si on ne le savait pas. Ferdinand de Lesseps, 64 ans en 1869, est interprété par Tyrone Power, qui en a 40 de moins. Ce qui permet une romance avec l'impératrice Eugénie (Loretta Young) et la fictive Toni (Annabella, future Mme Power). Le rappel du soutien de Disraeli oublie la proche confiscation de l'ouvrage par la perfide Albion.

Mighty Aphrodite *Maudite Aphrodite*, Woody Allen, USA, 1995, 95 mn

Lenny et Amanda (Woody et Helena Bonham Carter) adoptent un bébé dont Lenny veut absolument rencontrer la mère biologique. Elle s'avère être une prostituée qui ne parle que de bites et de *blow jobs* (= pompiers)...

Tranchant avec ce ronron allénien, le commentaire façon *Œdipe roi* par un chœur (F. Murray Abraham et Jack Warden) dans le théâtre grec de Taormina.

Moontide *La péniche de l'amour*, Archie Mayo, USA, 1942, 94 mn

Cette production Mark Hellinger tente d'acclimater *Le quai des brumes* (p. 137) en Californie. Jean Gabin y joue Bobo, un docker d'origine française qui prend soin de la jeune Anna (Ida Lupino) après une tentative de suicide.

Las! Le tragique du réalisme poétique n'est pas au rendez-vous. Thomas Mitchell, antipathique pour une fois, campe un assassin un peu violeur ; seconds rôles pour Claude Rains et Jerome Cowan dans une œuvre sans grand relief, sans doute tournée avant Pearl Harbor car on y voit beaucoup de sake.

Blonde Venus Joseph von Sternberg, USA, 1932, 94 mn

Pour payer les soins de son mari Ned (Herbert Marshall), un chimiste empoisonné au radium, la chanteuse Helen (Marlene Dietrich) remonte sur scène. Rentré guéri (!) d'Europe, Ned découvre que l'argent nécessaire à son traitement venait en fait de Nick (Cary Grant), richissime admirateur et amant d'Helen, et réclame le divorce ainsi que la garde de leur fils Johnny (Dickie Moore). La Vénus blonde préfère s'enfuir avec l'enfant en chantant de ville en ville, puis, poursuivie par la Police (Sidney Toler), finit par le rendre à son père. Elle entame alors une carrière internationale et retrouve Nick qu'elle s'appête à épouser. Auparavant, elle souhaite revoir Johnny et c'est alors qu'elle se réconcilie avec Ned.

Le film, au scénario peu intéressant, est avant tout un "véhicule" pour Marlene, qui se produit sur scène déguisée – pas trop longtemps! – en gorille et chante en anglais, en français et même en allemand pour son fils.

Syriana Stephen Gaghan, USA, 2005, 128 mn

L'impérialisme américain au Pays de l'Or Noir – fusion de sociétés, complots à tiroirs et trahisons en tout genre – auquel répond le fanatisme d'un jeune Pakistanais qui enregistre ses dernières volontés avant d'aller faire sauter un tanker.

Le film est, hélas, raté : on s'y perd très vite et seul le synopsis IMDb permet de s'y retrouver. Reste la séquence mémorable de l'assassinat en plein désert d'un prince progressiste par des drones commandés depuis un bureau de la CIA. Avec Matt Damon, George Clooney et Christopher Plummer.

Lincoln Steven Spielberg, USA, 2012, 151 mn

1865. Tout juste réélu, Lincoln (Daniel Day-Lewis) décide de faire voter un treizième amendement à la Constitution abolissant l'esclavage. Il craint en effet que, suite à l'imminente victoire du Nord, les mesures législatives prises pour l'abolir ne soient remises en cause. Il lui faut pour cela réunir une majorité des deux tiers, ce qui suppose débaucher des Démocrates – la corruption, organisée par son secrétaire d'État (David Strathairn) y pourvoira – et contenir la fraction réactionnaire des Républicains, ce qui implique une complicité tacite de la frange progressiste du même parti : emmenée par Thaddeus Stevens (Tommy Lee Jones), elle se résout à faire profil bas. Il faut aussi mentir, nier l'existence de plénipotentiaires sudistes. Cet ensemble de magouilles commises pour une noble cause illustre, pour une fois, le douteux adage "la fin justifie les moyens".

Silhouette légèrement voûtée affublée d'un haut-de-forme comme Henry Fonda dans *Young Mr. Lincoln* (p. 850) : Day-Lewis campe, dans son style méditatif si particulier, un président généreux jamais à court d'anecdotes et attentif aux souffrances. Y compris celles de son fils (Joseph Gordon-Levitt) que Mrs Lincoln (Sally Field) a protégé pour lui éviter le carnage et qui a peur de passer pour un lâche : son père lui trouvera un poste de planqué, ce qui satisfera épouse et rejeton.

Tumultes Robert Siodmak, Allemagne, 1932, 90 mn

Version française de *Stürme der Leidenschaft* tourné la même année. Tout juste sorti de prison, Ralph (Charles Boyer, excellent) découvre que sa compagne Ania (Florelle) le trompe avec un photographe (Thomy Bourdelle) : un combat s'ensuit et l'amant meurt sous les coups de Ralph qui doit donc vivre caché. Ania en profite pour prendre un nouveau jules, Willi (Robert Arnoux), qu'elle protège en livrant Ralph à la Police. Emprisonné, ce dernier s'évade mais recule finalement devant le meurtre de Willi. Au policier (Marcel André) qui l'arrête, il déclare : "Quand on voit toutes ces saletés, je vous jure qu'on en arrive à préférer la taule."

Séquence de fête très réussie. Avec Armand Bernard en truand bègue.

Allez France! Robert Dhéry & Pierre Tchernia, France, 1964, 89 mn

À la suite d'une série de quiproquos, Martineau (Robert Dhéry), venu avec un groupe de Français (dont Henri Génès) soutenir le XV de France, se retrouve affublé d'un uniforme de bobby, matricule 202. Recherché par des "collègues" emmenés par le sergent Reagan (Ronald Fraser) et aussi par sa future belle-sœur (Colette Brosset) mariée à un lord anglais, Martineau n'a pas le temps de s'ennuyer ; le spectateur non plus. Avec la pulpeuse Diana Dors dans son propre rôle.

Katyń Andrzej Wajda, Pologne, 2007, 117 mn

Lors du partage de la Pologne de 1939, les Soviétiques internent les 12 000 officiers polonais tombés sous leur coupe. Transférés à Katyń, près de Smolensk, ils sont exécutés par le NKVD – une balle dans la nuque par personne – puis enterrés dans des fosses communes en avril 1940. Les Allemands les exhument lors de l'invasion de l'URSS et font du charnier un outil de propagande. Quand les Soviétiques reprennent le contrôle du pays, ils attribuent le massacre aux nazis – on ne prête qu'aux riches –, mais personne n'est réellement dupe.

Ce film démonstratif évoque les difficultés qu'ont les familles à faire reconnaître la vérité face à un pouvoir décidé à les faire taire coûte que coûte. Ainsi que les réticences qu'éprouvent certains à admettre les faits, tel cet officier, pourtant rallié au régime, qui se suicide, incapable de faire face. Incidemment, ma génération avait encore du mal à accepter cette tache indélébile sur les idéaux communistes.

Dernière séquence, une glaçante reconstitution du massacre.

La notte di San Lorenzo *La nuit de San Lorenzo*, Paolo & Vittorio Taviani, Italie, 1982, 103 mn

Arrivée des Américains en Toscane et départ des troupes allemandes qui en profitent pour se livrer à leurs coutumières atrocités. Redoutant d'être massacrés, des habitants d'un village se dispersent dans la nature.

Quelques moments paroxystiques ne sauvent pas ce film qui, sans jamais atteindre la dimension épique, est parfois pompeux : ainsi l'invocation de guerriers antiques imaginaires perçant une Chemise Noire de leurs lances. Un seul passage est convaincant : alors qu'ils sont cernés par ceux auxquels ils donnaient la chasse, un père demande grâce pour son fils, fasciste enragé comme lui, car il n'a que quinze ans. Cet indécent "chat perché" rappelle l'irresponsabilité du gamin atteint par une balle perdue dans *Vecchia guardia* (p. 1135).

Le film se referme sur une berceuse : on pense à *Saint Michel avait un coq* (p. 1741). La musique de Nicola Piovani plagie parfois celle d'Ennio Morricone pour *Allonsanfán* (p. 1620). Avec Omero Antonutti et Margarita Lozano.

In nome della legge *Au nom de la loi*, Pietro Germi, Italie, 1949, 96 mn

Nommé dans un village de Sicile, le juge Schiavi (Massimo Girotti), qui a pour seul auxiliaire le carabinier du pays (Saro Urzi), doit faire face à un baron voyou qui a fermé la mine pour vendre les machines et à Passalacqua (Charles Vanel), le chef local de la Mafia. Alors qu'il va démissionner suite aux pressions, l'assassinat d'un jeune homme lui donne la force de haranguer la foule sur les marches de l'église. Miracle, Passalacqua vient au secours de Schiavi.

Cette réconciliation entre deux formes de pouvoir, l'Etat et *Cosa Nostra*, est franchement déplaisante. Sinon, le film a un petit parfum de western sicilien. Les paysans donnent du "Voscenza" (contraction de *Vostra Eccellenza*) à Schiavi. Petit rôle pour Carmelo Oliviero.

Sabrina Billy Wilder, USA, 1954, 114 mn

Sabrina (Audrey Hepburn) est la fille du chauffeur (John Williams) de la riche famille Larrabee, plastiques en tout genre. Son père, domestique très snob, compare la société à une automobile où il y a place pour tout le monde, certains à l'avant, d'autres à l'arrière et une vitre entre les deux. Ce n'est pas l'avis de sa fille qui est depuis toujours amoureuse du fils cadet de la famille, David (William Holden). Mais c'est finalement le fils aîné Linus (Humphrey Bogart) dont elle gagne le cœur. . . la bande sonore ressasse *La vie en rose*.

Privé de la touche d'émotion qui aurait pu faire passer la différence d'âge (30 ans, tout de même) entre les protagonistes, ce n'est pas un grand Wilder qui signe ici son dernier film pour la Paramount avec laquelle il s'était brouillé (cf *Stalag 17*, p. 1730). Sur un scénario voisin avec la même Audrey Hepburn, *Love in the afternoon* (p. 1042) sera nettement plus attachant.

Les fantômes du chapelier Claude Chabrol, France, 1982, 116 mn

Concarneau. Léon (Michel Serrault) étrangle des femmes ; pas n'importe lesquelles, seulement les vieilles copines de son épouse (Monique Chaumette). Fatigué de son agressivité – paralysée, elle n'a pas quitté sa chambre depuis 15 ans –, il l'a étranglée puis éliminé une à une les amies qui lui auraient rendu visite pour son anniversaire. Un mannequin dans un fauteuil dont on peut voir l'ombre chinoise depuis la rue crée l'illusion d'une présence de la défunte.

Ce Simenon façon *Psychose* (p. 1036) fonctionne mal. Charles Aznavour en tailleur arménien fasciné par le meurtrier, Aurore Clément en pute, sont sous-utilisés. Serrault, pourtant étrangleur cocasse dans *L'ibis rouge* (p. 1736), n'est pas le personnage : il aurait fallu Michel Bouquet. Indétermination temporelle, 1938 ou 1959 : le cinéma affiche *Carrefour* puis *Ben-Hur* (pp. 1711, 1012).

A midsummer night's dream *Le songe d'une nuit d'été*, William Dieterle & Max Reinhardt, USA, 1935, 143 mn

Cette adaptation de Shakespeare vaut mieux que sa mauvaise réputation. Le couple Lysandre/Hermia (Dick Powell et Olivia de Havilland débutante) et les autres nobles sont peu mémorables. En revanche, la partie féérique est très réussie, avec d'éblouissants ballets auxquels ne manque que la couleur, des décors qui font parfois penser aux *Nibelungen* (p. 246) où évoluent Victor Jory en Obéron et le jeune Mickey Rooney qui en fait un peu trop en Puck – mais n'est-ce pas dans le personnage ? Quant à la pièce dans la pièce, elle est grotesque à souhait, avec un inattendu James Cagney et l'hilarant Joe E. Brown qu'on se rappelle surtout pour le "Nobody is perfect" de *Some like it hot* (p. 40). La bande sonore utilise la musique de scène de Felix Mendelsohn, dont la célèbre marche nuptiale.

Bells are ringing *Un numéro du tonnerre*, Vincente Minnelli, USA, 1960, 126 mn

Comédie musicale bien enlevée produite par Arthur Freed. Ella Peterson (Judy Holliday dans son ultime rôle) travaille dans le service téléphonique *Susanswerphone* où elle répond pour les abonnés absents dont elle arrange souvent les petits problèmes. C'est ainsi qu'elle s'occupe, en se faisant passer pour une vieille dame, d'un auteur de théâtre (Dean Martin) qui n'arrive pas à terminer sa pièce.

Intrigue auxiliaire, une enquête de la Police qui soupçonne *Susanswerphone* de dissimuler un réseau de prostitution. Sans voir que des bookmakers crapuleux l'utilisent comme service de paris téléphoniques déguisés en commandes de disques classiques pour la fictive société *Titanic records*, par exemple "50 enregistrements de la 10^e de Beethoven".

Frankenweenie Tim Burton, USA, 2012, 87 mn

Cette brillante et amusante parodie est un film d'animation en volume et en noir et blanc. Stimulé par le professeur de physique Rzykruski (aux allures de Vincent Price), le jeune Victor Frankenstein ressuscite son chien mort. Il est bientôt imité par ses camarades de classe qui font revenir divers animaux, dont une tortue géante façon *Godzilla* (p. 1116) du nom de Shelley (allusion à Mary Shelley et à *shell*, la carapace). Parmi les multiples références, la chienne au pelage poivre et sel (*Bride of Frankenstein*, p. 1018) ou le moulin en flammes (*The brides of Dracula*, (p. 1570)). Rzykruski est chassé de la petite ville de New Holland dont les habitants "aiment ce que la science apporte, mais pas les questions qu'elle pose". Il est remplacé par une antipathique collègue d'éducation physique tout droit sortie de *Charlie et la chocolaterie* (p. 855).

Herr Arnes pengar *Le trésor d'Arne*, Mauritz Stiller, Suède, 1919, 107 mn

Chef d'œuvre du muet d'après Selma Lagerlöf. Au XVI^e siècle, trois mercenaires écossais écument la Suède et massacrent le pasteur Arne et sa maisonnée. Mais leur navire est retenu par les glaces, comme envoyées par Dieu pour les empêcher d'échapper au châtement. Archie tombe amoureux de la jeune Elsalill, seule rescapée de la tuerie qui finit par reconnaître en lui un des criminels. Dénoncera, dénoncera pas ? Capture des brigands et mort d'Elsalill dont Archie s'était fait un bouclier ; son cercueil est acheminé par une superbe procession dans la neige.

Collateral Michael Mann, USA, 2004, 120 mn

Un chauffeur de taxi (Jamie Foxx) prend en charge un passager (Tom Cruise) qui se révèle être une redoutable machine à tuer, un sicaire chargé d'éliminer des témoins gênants pour un narco-trafiquant (Javier Bardem) ainsi que la procureure chargée de son dossier. Poursuites nocturnes et carambolages dans les rues de Los Angeles filmées en plongée, cloisons de verre des bureaux dégomées par les balles et surtout Tom Cruise, terrifiant assassin tout droit sorti des Enfers. Pour un film superficiel et un peu prétentieux.

Escape from Fort Bravo *Fort Bravo*, John Sturges, USA, 1953, 98 mn

Quatre prisonniers confédérés (John Forsythe, William Demarest, William Campbell et John Lupton) s'évadent de Fort Bravo, dans l'Arizona, avec l'aide de la belle Carla (Eleanor Parker). Le Cpt. Roper (William Holden) parvient à les rattraper mais tous se retrouvent encerclés par des Indiens Mescaleros qui commencent à les exterminer avec des pluies de flèches. La cavalerie yankee arrive *in extremis* pour sauver les deux survivants, Roper et Carla.

Le film se termine dans l'impressionnant décor de la Vallée de la Mort.

Variété Ewald André Dupont, Allemagne, 1925, 95 mn

Cette banale histoire d'un cocu qui se venge met en scène un trio de trapezistes, une femme (Lya De Putti) et deux hommes. Mais le sujet de ce film éblouissant est le cinéma lui-même et ses possibilités dont il fait un peu l'inventaire, tout comme *L'homme à la caméra* (p. 165) dans un autre style. Cette dernière est d'une mobilité étonnante, notamment quand elle suit les ébats aériens ; la photo accumule les obstacles – portes vitrées, etc –, et les effets divers genre surimpressions. Dupont ne recule pas devant une litote reprise par Hitchcock dans *Blackmail* (p. 55) : quand le cocu (Emil Jannings) tue son rival, nous ne voyons à l'écran que sa main armée d'un couteau.

Run silent run deep *L'odyssée du sous-marin Nerka*, Robert Wise, 1958, 89mn.

Le Cpt. Richardson (Clark Gable) veut prendre sa revanche sur le destroyer japonais Akikaze (vent d'automne) qui a coulé un précédent sous-marin dans le détroit de Bungo (entre Kyūshū et Shikoku). Il meurt de maladie durant l'opération qui sera menée à terme par son adjoint, le lieutenant Bledsoe (Burt Lancaster).

Un bon film de guerre avec Jack Warden, Brad Dexter et Nick Cravat qui n'est plus muet (cf. *The flame and the arrow*, p. 733).

Next stop, Greenwich village Paul Mazursky, USA, 1976, 111 mn

Touchante reconstitution de la bohème artistique de New York, telle que l'a connue Mazursky en 1953. Une fille suicidaire qui finit par "réussir", un Noir homosexuel au nom improbable de Berstein Chandler, quelques copains qui parlent de Marlon Brando ou de Lee Strasberg. C'est là que Larry (Lenny Baker) rencontre Sarah (Ellen Greene) qui, tombée enceinte de ses œuvres, se fait avorter ; elle part ensuite au Mexique avec un autre membre de la bande, le séduisant Robert (Christopher Walken). Larry, qui suit des cours pour devenir acteur, presse des carottes dans un petit restaurant. Alors qu'on vient d'exécuter les Rosenberg, il apprend que le test qu'il a passé pour un studio lui ouvre les portes de Hollywood et s'en va après avoir pris congé de sa famille.

La famille, parlons-en. Larry n'avait eu qu'à prendre le métro de Brooklyn à Greenwich Village pour la fuir. Sans pour autant échapper à la réprobation de sa mère juive (Shelley Winters, excellente) pour le sexe hors mariage ni à ses pénibles incursions chez lui et jusque dans ses rêves où il se cache sous les fauteuils alors qu'elle monte sur une scène de théâtre. Avant son départ pour Los Angeles, il traîne nostalgiquement dans la rue où habitent ses parents et croise le violoniste, les femmes assises dehors ; une voisine sait déjà que Sarah l'a délaissé.

Malinconico automno Raffaello Matarazzo, Italie, 1958, 92 mn

Barcelone. Privé de père, Luca (10 ans) adopte Andrea (Amadeo Nazzari), un capitaine de navire un peu contrebandier et se retrouve embarqué par erreur avec lui lors d'une traversée pour Gênes. Au retour, Andrea fait la connaissance de María (Yvonne Sanson), la mère célibataire de Luca, mais leur amour naissant est contrarié lorsque Lola (Mercedes Monterrey), une chanteuse jalouse, informe María des activités du capitaine. Révolte à bord lors d'une seconde traversée où le gamin, encore présent (!), reçoit une balle perdue qu'Andrea extrait grâce aux instructions qu'il reçoit par radio (!). *Happy end* avec une famille reconstituée après qu'Andrea a payé sa (légère) dette à la société.

La marcia su Roma *La marche sur Rome*, Dino Risi, Italie, 1962, 87 mn

1920. Domenico (Vittorio Gassman) et Umberto (Ugo Tognazzi) rencontrent leur ancien capitaine (Roger Hanin), lequel leur trouve un petit boulot au sein du mouvement fasciste : il s'agit de briser des grèves en faisant le coup de poing. Ce qui ne les dérange pas trop puisqu'ils mangent ainsi à leur faim tout en luttant pour une noble cause : Umberto garde sur lui le programme du mouvement qui promet la liberté de la Presse, l'abolition des privilèges en tout genre, etc.

Un horizon mal placé et c'est la taule. Dont les deux zozos sont extraits par le fasciste Mitraglia (Mario Brega) et embarqués sur les camions en partance pour Rome – nous sommes en octobre 1922. Nos héros profitent de l'atmosphère de purge pour administrer un purgatif – l'infâme huile de ricin chère aux fascistes – au juge qui les avait condamnés, lequel la boit stoïquement en leur signifiant son mépris. Les exactions de la bande d'excités – saccages de journaux, humiliations d'opposants – ne choquent pas trop Domenico mais indisposent Umberto qui raye à chaque fois une ligne de la liste des promesses de Mussolini. L'épisode le plus marquant est celui où ils sont cravachés après avoir réquisitionné la voiture d'un latifondiste, en fait le principal soutien des fascistes du coin : *exit* l'abolition des privilèges. Quand Mitraglia assassine froidement un cheminot, plus aucun doute n'est permis : les deux fascistes d'occasion s'éclipsent par la petite porte.

Incidemment, le film indique que la marche sur Rome n'a pu réussir qu'à cause d'un ordre royal intimant à l'Armée de laisser passer les putschistes.

Cavalleria *La cavalerie héroïque*, Goffredo Alessandrini, Italie, 1936, 76 mn

Ce touchant mélodrame commence en 1901 avec la rencontre de Speranza (Elisa Cegani) et du lieutenant Solaro (Amadeo Nazzari aux faux airs d'Errol Flynn) : coup de foudre mutuel. Las, la jeune fille est vendue à un cousin pour éponger les dettes familiales. Solaro se console grâce aux concours hippiques et sa liaison avec Speranza qu'elle interrompt pour éviter le scandale. Son cheval Mugetto ayant été victime d'un accident, le militaire, qui a perdu les deux amours de sa vie, s'engage dans la toute nouvelle aviation où il trouve la mort en 1917.

The spy who loved me *L'espion qui m'aimait*, Lewis Gilbert, Grande-Bretagne, 1977, 126 mn

Un James Bond sans grand relief qui reprend des idées déjà amplement utilisées : poursuite à ski, piscine à requins, etc. où Curd Jürgens joue une sorte de Capitaine Nemo. Unique intérêt du film, l'apparition du terrifiant Jaws (Richard Kiel) à la dentition d'acier – et à peu près immortel au vu des accidents auxquels il survit. On le retrouvera donc dans la distribution de *Moonraker* (p. 1079).

The game David Fincher, USA, 1997, 129 mn

Pour son anniversaire, le richissime Nicholas (Michael Douglas) se voit offrir par son frère Conrad (Sean Penn) une carte donnant accès à CRS (Consumer Recreation Services). Il se retrouve propulsé dans un jeu dont il ne sait trop comment sortir et finit par tuer son frère par erreur puis se suicider, le tout faisant partie du jeu : ultime pirouette d'un film qui confond rebondissements et inspiration. Avec James Rebhorn et Deborah Kara Unger.

Beach red *Le sable était rouge*, Cornel Wilde, USA, 1967, 102 mn

La guerre du Pacifique, vue par Cornel Wilde qui tient le rôle principal. Violence des combats filmée avec une égale compassion pour les deux camps : deux soldats ennemis, qui se sont entre-eventrés, échangent de l'eau contre des cigarettes. Et la nature, ses fleurs et ses insectes ; les hommes passent et trépassent avec leurs souvenirs en images fixes et leurs monologues intérieurs en voix off. On est déjà dans *The thin red line* (p. 996) de Terrence Malick.

Maverick Richard Donner, USA, 1994, 127 mn

Western décontracté, réussi dans son genre mais vite oublié, qui met en scène trois personnages douteux (Mel Gibson, Jodie Foster et James Garner qui jouait le rôle de Gibson pour la série télévisée (1957-62) dont s'inspire le film). Ils essaient de rafler l'enjeu d'une partie de poker qui se tient sur un bateau à aubes. Seconds rôles pour James Coburn et l'acteur indien Graham Greene (de *Danse avec les loups*, p. 1542). Alfred Molina donne un petit goût de spaghetti à l'ensemble.

The burning hills *Les collines brûlantes*, Stuart Heisler, USA, 1956, 92 mn

Le jeune Trace (Tab Hunter) demande justice à Sutton (Ray Teal) dont les hommes de main ont abattu son frère ; le tyranneau lui répond avec du plomb et Trace le blesse en se défendant. Il est alors poursuivi par un "posse" de lyncheurs auxquels il n'échappera que grâce à l'aide de la jeune Maria-Christina (Natalie Wood). Cette bande, emmenée par le fils Sutton, Jack (Skip Homeier, un teigneux comme on les aime au cinéma), comprend Ben (Claude Akins), trop mou aux yeux de Jack qui lui colle une balle dans le dos, et un sympathique métis indien (Eduard Franz) qui veut bien suivre la trace de Trace, mais c'est tout. Tout ça se termine par deux corps à corps où le héros affronte un des tueurs (Earl Holliman) puis Jack dans un combat qui rappelle les westerns d'Anthony Mann, *The naked spur* (p. 34) ou *Bend of the river* (p. 402) ; ce rapprochement fait d'ailleurs mesurer la différence entre un petit film bien enlevé et un chef-d'œuvre.

Faust Alexandre Sokourov, Russie, 2011, 139 mn

Dernier volet, en allemand, de la tétralogie du réalisateur (*Moloch* p. 108, *Tellets* p. 1384 et *Solntse* p. 923). Dont on retrouve le goût pour les images pas toujours très piquées, les dominantes verdâtres et les anamorphoses. C'est un univers sale et assez sordide situé dans un passé indéfini, celui d'un Moyen-Âge superstitieux où l'on porterait redingote. Faust (Joannes Zeiler) y est accompagné de l'usurier Méphisto (Anton Adasinsky) qui, nu, a l'aspect d'un croisement entre serpent et cochon. Un monde déjà un peu de l'autre côté où il est presque naturel de vendre son âme au Diable, puis de s'en aller avec lui dans une sorte d'Enfer islandais où les geysers tiennent lieu de flammes.

Cette magnifique adaptation de Goethe est malheureusement un peu trop longue. Apparition d'Hanna Schygulla en prétendue épouse de Méphisto.

Tutti a casa *La grande pagaille*, Luigi Comencini, Italie, 1960, 117 mn

8 septembre 1943 : Badoglio conclut un armistice avec les Alliés. Les soldats démobilisés tentent de rentrer chez eux dans un pays ravagé par les Allemands et les bandes fascistes qui cherchent à les enrôler dans l'armée reconstituée de Graziani ; nous suivons le destin de quatre d'entre eux.

Codegato (Nino Castelnuovo) est abattu en voulant protéger une jeune Juive (Carla Gravina) trahie par son patronyme, un nom de ville (Modena). Fornaciari (Martin Balsam) retrouve ses pénates mais est embarqué par les fascistes en même temps qu'un Américain qui s'y cachait. L'officier Innocenzi (Alberto Sordi) voyage un temps dans la camionnette d'une jeune femme dont les sacs de farine seront volés par une foule affamée. Il rejoint, puis fuit son père (Eduardo De Filippo) qui voulait l'obliger à rallier l'armée Graziani avant de retrouver sa dignité en tirant sur les Allemands derrière une mitrailleuse, près du cadavre de Ceccarelli (Serge Reggiani) abattu le 28 septembre, au second jour d'une insurrection immortalisée par l'épique *Bataille de Naples* (p. 259).

Slogan sur les murs : CREDERE, OBBEDIRE, COMBATTERE.

Phantom F. W. Murnau, Allemagne, 1922, 119 mn

Lorenz (Alfred Abel), modeste employé de mairie et rimailleur du dimanche, tombe amoureux de l'inaccessible Veronika (Lya de Putti). Il se console auprès de son sosie Mellitta qui lui réclame de l'argent ; il s'en procure auprès de sa tante (Grete Berger), une usurière qui croit l'aider à publier sa poésie. Il finit par participer au cambriolage de ladite tante, ce qui le mène en prison. À sa sortie, il rentre dans le droit chemin, soutenu par Marie (Lil Dagover) qui l'a toujours aimé.

Tourné après *Nosferatu* (p. 593), ce film n'en retrouve que rarement le brio.

Gravity Alfonso Cuarón, USA, 2013, 87 mn

Seule survivante d'un désastre survenu dans une station spatiale américaine, Ryan Stone (Sandra Bullock) rentre sur Terre en transitant par deux autres stations, une russe puis une chinoise. Elle est pratiquement seule durant tout le film, si l'on excepte Matt Kowalski (George Clooney), son collègue qui se perd au début dans l'espace et revient sur la fin – mais ce n'est qu'un rêve – et le contrôleur (Ed Harris) dont on ne connaît que la voix puisqu'il est à Houston.

Le sujet du film n'est pas la gravité – ce n'est qu'aux toutes dernières images que Ryan retrouve le plancher des vaches – mais son absence. On suit, étonné, les déambulations de l'héroïne en apesanteur dans un vaisseau désert : c'est Fred Astaire dans *Royal Wedding* (p. 1403) en plus impressionnant. L'arrière-plan, la Terre vue du Ciel est magnifique : on reconnaît le Sinaï, la Terre de Baffin, etc.

Requiem for a dream Darren Aronofsky, USA, 2000, 101 mn

Quatre destins entrecroisés de drogués. Harry (Jared Leto) et Tyrone (Marlon Wayans) se procurent la précieuse substance au moyen de petits trafics qui mènent Tyrone le Noir en prison où il est victime de brimades racistes. C'est plus grave pour Harry dont le bras gauche, infecté à force de piquouzes, est amputé. Sa copine de Harry Marion (Jennifer Connelly) obtient de la drogue en faisant des pompiers à un dealer qui l'exhibe dans des spectacles pornographiques.

Sara, mère de Harry (Ellen Burstyn, remarquable) est une Juive de Brooklyn déjà droguée à la télé-réalité. Désireuse d'apparaître dans une émission à la con, elle commence un régime amaigrissant qu'elle améliore avec des amphétamines dont elle devient dépendante. Ayant perdu contact avec la réalité, elle est finalement internée dans un asile où on lui inflige de terrifiants électrochocs. Le film se termine sur des plans montrant les quatre personnages en position fœtale.

Des passages style clip vidéo rendent compte du caractère compulsif des prises de drogue ; un engrenage infernal souligné par la musique de Clint Mansell.

L'ennui Cédric Kahn, France, 1998, 120 mn

D'après Alberto Moravia. Martin (Charles Berling) rencontre Cécilia (Sophie Guillemin), une toute jeune fille avec laquelle il entretient des rapports sexuels intenses. Découvrant qu'il la partage avec un autre amant, Momo, il cherche à l'avoir pour lui seul, en vain. Le désir de Martin pour cet être insaisissable s'exacerbe – "Plus je la prends et moins je la possède". Quand elle part quinze jours avec Momo en Corse, Martin à demi fou tente de se tuer en voiture ; il se retrouve sur un lit d'hôpital. En contrepoint, son ex-épouse (Arielle Dombasle), blessée au poignet : elle a trouvé le bonheur avec un amant très brutal.

Incompreso *L'incompri*, Luigi Comencini, Italie, 1966, 100 mn

Duncombe (Anthony Quayle), consul anglais à Florence, vient de perdre sa femme. Il a deux enfants, Andrew qu'il n'aime guère et le jeune Miles qui a droit à toute son attention. L'un a beau quémander l'amour de son père, toutes ses tentatives se retournent contre lui ; il faut dire que l'autre, charmeur et roublard, sait à merveille lui savonner la planche et le pousser à la faute qui le fera punir. Quand Andrew est victime d'un accident mortel un peu provoqué par Miles, le père saura trouver *in extremis* quelques mots d'amour pour son fils. Avec John Sharp.

Film d'une déchirante vérité psychologique que je trouve insoutenable, ayant été moi-même l'aîné mal aimé manipulé par un frangin rusé. Pas franchement dans la même classe sociale, mais la misère affective est universelle. Comme dirait Malherbe, la garde qui veille aux barrières du Louvre n'en défend point nos rois.

Home sweet home Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1982, 88 mn

Stan (Eric Richard), postier de son état, aime bien s'attarder chez les épouses de ses collègues, que ce soit Hazel, la femme de l'ahuri Gordon (Timothy Spall), ou June, celle d'Harold, tout juste bon à faire des calembours, par exemple paracetamol-parrots eat'em all !

Tina, sa fille de quatorze ans, est le cadet de ses soucis. Quand une assistante sociale le convainc d'aller la chercher au foyer où elle est placée pour s'en occuper le temps d'un week-end, Stan ne peut s'empêcher d'inviter Gordon, prétexte à lutiner Hazel ; déboule alors June et les deux maîtresses se querellent sous les yeux inexpressifs de Tina qui ronge son frein. Plus tard, l'empathique assistante a fait place à un pédant marxisant et sa logorrhée passe au-dessus de la tête de Sam. Le dernier plan montre Tina seule ; qui donc va faire attention à elle maintenant ? Comme souvent, Leigh fait un film bouleversant avec des riens.

Witness for the prosecution *Témoin à charge*, Billy Wilder, USA, 1957, 116 mn

Adaptation d'une pièce d'Agatha Christie qui sort pour une fois du *whodunit*. L'idée est basée sur l'erreur de logique très répandue (p. 46) qui transforme une preuve fautive en réfutation. Ici, une épouse (Marlene Dietrich) témoigne contre son mari (Tyrone Power) accusé d'un meurtre qu'il a par ailleurs réellement commis ; mais une providentielle inconnue (la même, affublée d'une perruque et d'un accent cockney) livre à la défense des lettres dans lesquelles l'épouse-témoin à charge avoue son intention de mentir au procès.

Cet excellent film jouit d'une distribution superlative, dominée par le couple désopilant formé par l'avocat (Charles Laughton) et son infirmière (Elsa Lanchester, épouse de Laughton) qui cherche à l'empêcher de fumer et de picoler.

Ai no korīda *L'empire des sens*, Nagisa Ōshima, Japon, 1976, 98 mn

Film pornographique très réussi basé sur l'érotisme suicidaire du couple formé par Kichizō Ichida (Tatsuya Fuji) et Sada Abe (Eiko Matsuda) dont les ébats prirent fin avec le décès de l'homme par asphyxie et l'amputation de son membre par sa maîtresse, retrouvée trois jours après dans un grand état d'exaltation... c'était en 1936. Cette "corrida de l'amour" (titre japonais) qui se termine par la mise à mort du taureau et la prise de ses "oreilles" est une recherche éperdue qui ne peut déboucher que sur la mort : "Si tu commences à m'étrangler, ne t'arrête pas en chemin, ça fait trop mal après".

Aucune édulcoration du propos – pour complaire à Sada, Kichizō baise une geisha hors d'âge qui s'oublie au moment de l'orgasme – ni des images, par ailleurs soignées : on voit le membre en érection la pénétrer et l'œuf dur qu'il lui met dans la chatte avant de le manger. Avec Taiji Tonoyama.

Avant que j'oublie Jacques Nolot, France, 2007, 105 mn

Le quotidien de Pierre (le réalisateur), homosexuel de 60 ans et séropositif qui rechigne à se soigner, entre ses gigolos (100 € la séance) et son psychanalyste (80 € seulement). C'est cru : "– Lèche-moi les couilles" ou "– À fond je te prie" avec des détails qui frisent la complaisance, ainsi quand le héros se chie dessus place Pigalle. C'est un univers d'hommes, rapprochés par la marginalité, où l'on échange des informations sur les tarifs et les mensurations – "Il a une grosse queue" – et où l'on trouve parfois de l'affection, voire de l'amour. Par exemple pour le vieux Toutoune qui vient de décéder et dont Pierre aurait été légataire si la famille ne veillait au grain. Et beaucoup de solitude aussi, de désarroi devant la vieillesse ; qu'on devine quand Pierre, pathétique, se travestit dans la séquence finale, au son de la marche funèbre de la 5^{ème} de Mahler.

Ce film sans concessions est largement autobiographique. Témoin, le siège de coiffeur dans l'appartement, comme sorti de *La Maitouette* (p. 289), ainsi que le passé de prostitué homosexuel du héros qui a bien connu Roland Barthes.

La duchesse d'Avila Philippe Ducrest, France, 1973, 344 mn

Adaptation télévisée du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, tournée à l'Alhambra de Grenade et dans la sierra Nevada, décor habituel des westerns spaghetti. Moins satisfaisante que celle de Wojciech Has (p. 496) : on déplorera la disparition totale des histoires à tiroirs imbriquées comme des poupées gigognes et donc de l'humour implicite de ce style de narration. Pire, le quatrième et dernier épisode trahit le roman en lui greffant l'histoire de la duchesse d'Avila, prétexte pour le réalisateur à donner le premier rôle à son épouse et actrice (lambda) préférée.

Creature from the black lagoon Jack Arnold, USA, 1954, 79 mn

Un homme à branchies est repéré dans un lagon d'Amérique du sud. D'où de longues poursuites sous-marines qu'il faut sans doute voir en 3D. L'amour de la créature préhistorique pour la charmante Kay (Julie Adams) a un côté touchant qui rappelle (un peu) *La Belle et la Bête* (p. 82).

Le million René Clair, France, 1931, 81 mn

Michel (René Lefèvre) a touché le gros lot d'une loterie hollandaise. Il avait malheureusement mis le billet dans une vieille veste que sa fiancée (Annabella) vient de donner au sympathique voleur La Tulipe (Paul Ollivier). D'où une course-poursuite pour récupérer le haillon qu'un chanteur d'opéra utilise sur scène.

Les personnages sont comme des pantins – créanciers, policiers, voleurs – qui défilent en s'agitant mécaniquement sur des airs scandés. . . quand ils ne se livrent pas à une parodie de rugby avec pour ballon le veston qui atterrit sur le toit d'un taxi dont le chauffeur est joué par Raymond Cordy, l'autre récurrent du réalisateur avec Ollivier. Tout ça a bien mal vieilli.

Accident Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1967, 102 mn

Un collège d'Oxford. Bien que marié à Rosalind (Vivien Merchant), Stephen (Dirk Bogarde) guigne la jeune Anna (Jacqueline Sassard), une étudiante autrichienne qui s'affiche avec un camarade (Michael York) tout en étant en réalité la maîtresse de son collègue Charley (Stanley Baker) ; que Stephen jalouse d'autant plus qu'il est devenu une espèce de célébrité audio-visuelle.

Ce scénario d'Harold Pinter est moins percutant que celui du *Servant* (p. 911).

The fisher king Terry Gilliam, USA, 1991, 138 mn

Jack Lucas (Jeff Bridges) veut se racheter d'avoir, très indirectement, causé un massacre. Dans lequel a péri l'épouse bien aimée de Parry (Robin Williams), devenu un marginal inconsolable. Assisté de sa compagne Anne (Mercedes Ruehl) il décide de rapprocher le veuf de la jeune et gauche Lydia (Amanda Plummer).

Dégoulinant de bons sentiments et écrasé par le cabotinage de Williams, le film laisse affleurer le style inimitable de Gilliam dans les cadrages en contre-plongée, les clochards du Manhattan bridge, le sous-sol aux canalisations géantes, les papiers qui volent dans les rues et ce messenger chantant tout droit sorti de *Brazil* (p. 1728). . . sans parler du récurrent chevalier rouge que Parry croit voir dans la rue. La chanson qui traverse le film, *How about you ?* – "I like New York in spring, I like a Gershwin tune" – est tirée de *Babes on Broadway* (1941).

Tre fratelli *Trois frères*, Francesco Rosi, Italie, 1981, 107 mn

Un télégramme du père (Charles Vanel) rappelle trois frères dans les Pouilles pour l'enterrement de leur mère. Raffaele (Philippe Noiret) est un juge, Nicola (Michele Placido) un ouvrier et Rocco (Vittorio Mezzogiorno) un éducateur spécialisé. Revenu sur le lieu de son enfance, chacun vit ses propres fantasmes, respectivement celui d'être assassiné par les Brigades Rouges, de retrouver l'épouse dont il est séparé ou juguler la délinquance enfantine. Tandis que dans ses rêves, le père est ramené à son voyage de noces et une alliance égarée dans le sable. . .

En dépit des querelles de Raffaele et Nicola sur la politique, il manque quelque chose à ce film pour nous intéresser vraiment.

La nave delle donne maledette *Le navire des filles perdues*, Raffaello Matarazzo, Italie, 1953, 95 mn

L'Espagne du XVIII^e siècle. Consuelo est condamnée à la déportation pour un infanticide commis en réalité par sa cousine Isabella. Elle se retrouve engagée avec des prostituées sur un bateau pour les Colonies où se trouvent aussi Isabella, en voyage de noces, et Da Silva, l'avocat de Consuelo, passager clandestin (!). La vérité éclate mais le capitaine du navire, auquel Isabella s'est donnée, prend le parti de la criminelle et fait fouetter Da Silva et Consuelo. Révolte des mauvaises filles (on reconnaît Kerima) avec des arguments bien à elles qui mettent l'équipage de leur côté puis scènes de sadisme et d'orgie avec seins à l'air. Seuls Consuelo et Da Silva échappent à l'incendie et à l'explosion de ce réjouissant navire.

Fatti di gente perbene *La grande bourgeoise*, Mauro Bolognini, Italie, 1974, 110 mn

D'après un fait divers qui défraya la chronique en 1902. Tullio Murri (Giancarlo Giannini) assassine son beau-frère (Paolo Bonacelli), lequel était odieux avec sa sœur Linda (Catherine Deneuve). Il se trouve que Tullio et Linda sont les enfants du célèbre médecin Murri (Fernando Rey), libre-penseur aux idées socialistes. Quand le fanatique juge Stanzani (Marcel Bozzuffi) prend le dossier en main, c'est l'Église qui règle ses comptes : "Les assassins sont des socialistes donc tous les socialistes sont des assassins". Les peines sont en conséquence très lourdes, 30 ans pour Tullio dont ni la maîtresse (Tina Aumont) ni la sœur ne sont épargnées. Cette dernière était-elle l'instigatrice du crime ? Elle fut en tout cas graciée après que Murri père eut sauvé la fille du Roi, atteinte de typhoïde.

L'époque inspire Bolognini (e.g., *Metello*, *L'héritage*, pp. [1801](#), [517](#)) dont le sens plastique s'exprime à travers de magnifiques plans de Venise et Bologne. Avec Laura Betti et Rina Morelli.

Gremlins 2 : the new batch USA, Joe Dante, 1990, 106 mn

La boutique newyorkaise d'un vieil antiquaire chinois (Keye Luke) est détruite à sa mort pour laisser place à un immeuble accueillant un centre commercial et le laboratoire de biologie du docteur Catheter (Christopher Lee). C'est dans ce monde que va évoluer le gentil Gizmo que l'antiquaire gardait à l'ombre, en se gardant bien de le mouiller ou de le nourrir après minuit. Inutile de dire que ces précautions ne seront pas suivies et que Gizmo va engendrer, à son corps défendant, une armée de bestioles diaboliques qui sèment la zizanie dans l'immeuble.

Cette sauce rallongée de *Gremlins* (p. 1351) vaut pour quelques trouvailles, par exemple le gremlin façon ptérodactyle recouvert de ciment qui s'envole pour se poser sur la corniche d'une église où il devient gargouille ; et le gag final d'un gremlin grimé comme une "folle" qui séduit un des yuppies de service.

Ce film invertébré est aussi une œuvre de cinéphile : Catheter transporte une gigantesque cosse tout droit sortie d'*Invasion of the body snatchers* (p. 1005), un gremlin dentiste pratique la torture à la roulette en posant la question "Is it safe?" entendue dans *Marathon man* (p. 228) et le critique Leonard Maltin fait une courte apparition. Avec Dick Miller et Kathleen Freeman.

Fantasm del mare Francesco De Robertis, Italie, 1948, 99 mn

Le 8 septembre 1943, fin de la guerre pour les Italiens ; une fausse bonne nouvelle car ils sont immédiatement envahis par les Allemands, cf. *Tutti a casa* (p. 837). Dans le port de Pola, en Istrie alors italienne, le navire militaire *Alfa due* prend la mer en catastrophe. Début de mutinerie des hommes qui voudraient que le vaisseau soit sabordé. Les avions allemands attaquent et blessent mortellement le capitaine ; sept jeunes marins sont noyés derrière la porte étanche qu'il faut bien fermer quand le bâtiment est touché par une torpille.

Film aux magnifiques images de mer dans la lignée du *Cuirassé Potemkine* (p. 946). L'interprétation est dominée par Raf Pindi dans le rôle du sous-officier qui a verrouillé la porte fatale et reste à jamais hanté par le souvenir des victimes.

Born to be bad *La femme aux maléfices*, Nicholas Ray, USA, 1950, 90 mn

Christabel (Joan Fontaine) chipe Curtis (Zachary Scott) à sa cousine Donna (Joan Leslie). Pour se faire épouser par ce naïf plein aux as auquel elle préfère Nick (Robert Ryan), un écrivain dont le seul défaut est d'être fauché. Ayant rendu visite à Nick sous prétexte d'aller voir une tante alitée, elle donne à son retour des nouvelles de la malade... laquelle venait en fait de trépasser. Prise la main dans le sac, la mauvaise femme est chassée par son époux, conclusion morale d'un film peu caractéristique de son auteur. Avec Mel Ferrer en peintre mondain.

The man with the golden arm *L'homme au bras d'or*, Otto Preminger, USA, 1955, 119mn

Triple dépendance pour Frankie Machine (Frank Sinatra) : à sa femme Zosh (Eleanor Parker) qu'il a épousée par culpabilité d'avoir provoqué l'accident qui lui vaut d'être en fauteuil roulant, au jeu de poker où elle le pousse à mettre son "bras d'or" au service d'un organisateur de parties clandestines (Robert Strauss) et enfin à la drogue qui lui interdit de devenir musicien professionnel. S'étant fait prendre en train de tricher, il est banni à jamais du poker qu'il ne pratiquait qu'à contre-cœur. Son amie de cœur Molly (Kim Novak) l'aide ensuite à se sevrer et c'est libéré qu'il va affronter Zosh qui simulait la paralysie pour le garder : démasquée, elle se jette dans le vide, non sans avoir auparavant utilisé le sifflet de détresse qu'elle porte au cou. Véritable *happy end*, elle en meurt ; Frankie peut donc partir le cœur léger avec Molly.

Ce film, célèbre à cause du combat mené par le réalisateur contre le Code qui ne voulait pas entendre parler de drogue, reste bien timide en comparaison de *Razzia sur la chnouf* (p. 501) sorti en même temps. Un acteur à l'étonnante tête de tortue, Arnold Stang, joue le meilleur ami de Frankie. Générique de Saul Bass.

Justice est faite André Cayatte, France, 1950, 103 mn

Elsa Lundenstein (touchante Claude Nollier) est jugée pour le meurtre de son concubin. Cupidité ou compassion pour un cancéreux en phase terminale ? Et les sept jurés, tous bien individualisés, sont-ils compétents ? L'un (Noël Roquevert) est une pitoyable ganache militaire antisémite sur les bords, un autre (Jacques Castelot) donne des leçons de morale en oubliant sa goujaterie à l'égard d'une maîtresse qu'il vient de larguer – il apprend après le procès qu'elle s'est suicidée. Un catholique fervent (Jean-Pierre Grenier) est adepte du "Tu ne tueras point" ; son collègue (Raymond Bussières) lui fait observer qu'il envoie ainsi une femme à la guillotine. C'est sans doute pour ça que l'épouse inculpée obtient les circonstances atténuantes et en prend pour cinq ans, ce qui est trop si elle est innocente, pas assez si elle est coupable nous dit la voix off qui met les points sur les i. L'euthanasie n'est pas plus au centre du film que dans *Meurtres ?* (p. 225) : c'est le fonctionnement de la Justice que Cayatte décortique de façon impitoyable.

L'imbrication entre la vie privée des jurés et le verdict est patent dans le personnage joué par Valentine Teissier, femme plus que mûre qui se croyait courtisée par le séduisant Cremer (Michel Auclair). Profondément blessée en apprenant qu'amant de l'inculpée, il ne cherchait qu'à influencer une jurée, elle trouve dans sa souffrance matière à comprendre l'auteure de l'euthanasie. Le président du tribunal est joué par Antoine Balpêtré qui fit trois mois de prison pour avoir prononcé un discours lors des obsèques de l'immonde Philippe Henriot.

Sanatorium pod klepsydra *La clepsydre*, Wojciech Has, Pologne, 1973, 124 mn

Un train au contrôleur aveugle dépose Józef (Jan Nowicki) devant l'étrange sanatorium où son père Jakub (Tadeusz Kondrat) vient de mourir. Cependant, à cause des distortions temporelles, il est peut-être encore vivant, assure le médecin (Gustaw Holoubek). En errant dans la clinique, Józef retrouve sa mère (Irena Orska) et un enfant qui pourrait être lui-même. Il traverse divers lieux, une sorte de ghetto puis un étrange musée d'automates à l'image de gloires du XIX^e siècle comme l'infortuné Maximilien qui s'abîme en tombant, laissant apparaître les rougeurs de son visage ; au dehors, des militaires noirs en uniforme du Premier Empire. Puis réapparaît Jakub qui débite de la toile mangée par la vermine à des clients hassidiques avant d'aller rejoindre des filles de joie. Quand ce père meurt pour de bon, Józef chausse des yeux de porcelaine : il est temps pour lui d'endosser l'uniforme du contrôleur aveugle.

Le chef d'œuvre de Has se présente comme un capharnaüm mémoriel : Józef erre dans les ruines du passé, le sien et celui d'une communauté disparue. Pièces à moitié condamnées où sont remisés des meubles sur lesquels traînent des oiseaux morts en état de décomposition ; par la fenêtre, un cimetière juif enneigé.

To each his own *À chacun son destin*, Mitchell Leisen, USA, 1946, 117 mn

Les États-Unis, à la fin de la Grande Guerre. Jody (Olivia de Havilland) a une brève liaison avec un aviateur qui trouvera la mort en France. Fille-mère, elle se fait chipper son fils par une amie qui venait de perdre le sien en couches : le lourd conformisme d'une petite ville américaine lui interdit de réclamer l'enfant. Après diverses tentatives infructueuses, elle part, ayant fait fortune dans les cosmétiques, pour l'Angleterre. C'est là qu'elle accueille, en 1944, son fils Gregory (John Lund), aviateur lui aussi et en permission pour voir sa fiancée. Il n'a qu'un vague souvenir de cette amie de la famille qu'il n'aimait pas trop mais qui se débrouille, grâce à lord Desham (Raymond Culver) – sorte de *Deus ex machina* – pour arranger un mariage express avec sa fiancée. Laquelle fait remarquer à Gregory que cette "tante" a pour lui, qui se sait adopté, les yeux d'une mère. "I think it's our dance, Mother" dit-il en allant retrouver Jody qui valsait avec Desham.

Pour une fois, le code Hays a été bénéfique au scénario, puisque la punition pour le sexe hors mariage est à la base de ce magnifique mélo à la fin bouleversante. Olivia revient à l'écran avec un de ses plus beaux rôles après une absence de trois ans due à ses démêlés avec la Warner. Elle avait, en effet, demandé à sortir des sempiternels rôles de fiancée du héros auxquels elle était cantonnée ; le studio avait répliqué en la mettant au piquet pour six mois et en prolongeant son contrat d'autant !

Moby Dick John Huston, USA, 1956, 110 mn

Adaptation du chef d'œuvre de Melville dans un film aux couleurs sourdes, façon sépia. Superbe galerie de seconds rôles dont Leo Genn, Harry Andrews, Richard Basehart et Friedrich von Ledebur – le harponneur indien Queequeg. Mais l'Achab de Gregory Peck passe à côté de la démesure monomaniaque d'un capitaine acharné à la destruction de son double, un projet qui ne peut mener qu'à l'anéantissement, comme l'a prophétisé "Élie" (Royal Dano).

Apparition d'Orson Welles en pasteur, sujet de son prêche "Jonas et la baleine".

Hair Miloš Forman, USA, 1979, 121 mn

Le spectacle (1967) est à l'origine un gloubi-boulga où l'on trouve pêle-mêle : sexe, drogue, Hare Krishna, New Age et cheveux longs. Pour lier ces éléments hétéroclites, la guerre du Vietnam tellement détestée qu'elle fait passer la pilule. Tournée avec dix ans de retard cette adaptation d'un show déjà complètement ringardisé est une bonne surprise. Excellamment filmée, on peut la voir comme la recréation d'une époque marquée par la désinvolture et la superficialité du mouvement hippie. Avec John Savage, Treat Williams et Beverly D'Angelo ; ainsi que Nicholas Ray, en fin de vie, dans un rôle de général.

The garden of Allah *Le jardin d'Allah*, Richard Boleslavski, USA, 1936, 79 mn

Boris (Charles Boyer) cache un lourd secret : il a rompu ses vœux monastiques et s'est enfui en emportant la recette de la liqueur, spécialité du couvent d'El Agarnin. Aux confins du désert, il rencontre et épouse Domini (Marlene Dietrich), laquelle, horrifiée en apprenant sa forfaiture, le convainc de retourner à la Trappe : la fabrication de "Lagarnine" pourra reprendre. Scénario effarant pour cette production Selznick, un des tout premiers longs-métrages en Technicolor trichrome servi par la somptueuse photo de W. Howard Greene. Avec Joseph Schildkraut et John Carradine en Arabes folkloriques, Basi Rathbone en comte italien et C. Aubrey Smith en prêtre compréhensif.

Hush ! Ryōsuke Hashiguchi, Japon, 2001, 130 mn

La jeune Asako désire un enfant – et rien de plus – du bel homosexuel Katsuhiko, ce qui ne va pas sans problèmes de la part de la famille du jeune homme et, surtout, de son compagnon Naoya. Une sorte de famille à trois, centrée sur l'enfant à concevoir avec une pipette, semble finalement se dessiner. Sympathique et frais, le film n'égale cependant pas *Grains de sable* (p. 1372).

Katsuhiko s'occupe de maquettes de bateaux ; référence à Truffaut (p. 9) ?

Paradis pour tous Alain Jessua, France, 1982, 110 mn

Suicide manqué pour Alain (Patrick Dewaere, juste avant son suicide réussi). Il est traité grâce au tout nouveau “flashage” mis au point par le docteur Valois (Jacques Dutronc) et c’est une franche réussite. Débarrassé de toute angoisse, Alain réussit tout ce qu’il fait : sans jamais s’énerver, il trouve toujours la solution rationnelle, “utilitariste”, aux problèmes. C’est ainsi qu’il pousse sa belle-mère vieillissante (Stéphane Audran) à faire des exercices physiques qui provoquent sa mort – c’est mieux pour elle. À un collègue (Philippe Léotard) qui voulait se suicider, il conseille plutôt l’accident d’automobile : les primes d’assurance-vie sont triplées, c’est mieux pour la famille. Pour son épouse Jeanne (Fanny Cottencçon) lassée de lui qui ne pense qu’à baiser quand il ne se repaît pas de publicité télévisuelle, la solution est le flashage ; mais en se débattant, elle provoque la chute d’Alain dans les escaliers. C’est dans un fauteuil roulant qu’Alain assiste désormais aux ébats de son épouse avec le docteur Valois, lequel s’est auto-flashé pour neutraliser l’angoisse injustifiée qu’il éprouvait quant à son invention.

Bonne nouvelle pour les benthamistes, les enfants de flashés naissent flashés.

Possession Andrzej Żuławski, RFA, 1981, 124 mn

Berlin. Mark (Sam Neill aux faux airs de Jack Nicholson) découvre que son épouse Anna (Isabelle Adjani) le trompe. Pas avec Heinrich (Heinz Bennent) mais avec une créature tapie dans un grand appartement situé en face du Mur pour laquelle elle n’hésite pas à tuer car elle lui procure une intense satisfaction sexuelle. Helen, l’institutrice du fils du couple, est un sosie d’Anna. . . en attendant l’apparition d’un double de Mark ; bref, on n’y comprend rien. Entre scènes de ménage et crimes commis pour nourrir la bête, le réalisateur crée une atmosphère d’hystérie permanente avec une caméra qui finit rapidement par lasser, comme dans *Diabeł* (p. 295). Dans le genre, *La région sauvage* (p. 275) sera plus réussi.

Il vedovo *Le veuf*, Dino Risi, Italie, 1959, 87 mn

Nardi (Alberto Sordi), fabricant d’ascenseurs peu doué, accumule les dettes. Sa richissime épouse Elvira (Franca Valeri) lui refuse sa caution en le traitant de crétin. Divine surprise, le train qui emmenait sa femme en Suisse étant tombé dans un lac, voici Nardi veuf, pas trop éploré et entouré de la sollicitude de ses créanciers. Hélas, la “mauvaise nouvelle” était fausse car Elvira, s’étant ravisée à la dernière minute, avait préféré partir en voiture. Le veuf décide alors d’organiser un accident d’ascenseur pour son épouse, avec l’aide de trois complices ; le piège est tellement bien millimétré que c’est lui qui est tué. Dernier plan sur un cortège funèbre : le veuf est enterré par sa veuve.

Sleuth *Le limier*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1972, 138 mn

Andrew Wyke (Laurence Olivier), auteur de romans policiers snobinards – son détective porte le nom puant de Saint John Lord Merridew – invite Milo Tindle (Michael Caine), amant de son épouse et coiffeur d'origine italienne. Et le convainc de participer à un faux cambriolage mais l'abat quand il part avec le butin, certain de l'impunité. Deux jours plus tard, le détective Doppler (Alec Cawthorne, hétéronyme de Caine) vient enquêter sur la disparition de Milo ; Andrew proclame qu'il s'est contenté de remettre à sa place un wop reparti la queue entre les jambes après qu'il a tiré sur lui à blanc. Mais le policier insiste et Andrew se trouve en bien mauvaise posture. . . jusqu'à ce que Doppler enlève son déguisement. C'est en fait Milo qui ne s'estime pas quitte pour autant : prétendant avoir tué la femme d'Andrew et disposé des indices l'incriminant, il lui impose un jeu de piste indigne de son cher Merridew. Après cette seconde humiliation, Milo se dispose à partir quand Andrew, joueur mais mauvais perdant, recommence le coup du cambrioleur surpris et l'abat, cette fois-là pour de bon. Il n'avait pas cru Milo qui prétendait avoir renseigné la Police sur le simulacre précédent. Or ce dernier, pour une fois, n'avait pas menti : Andrew ne s'en tirera pas.

Cet excellent théâtre filmé utilise un décor saturé dominé par un buste de Poe et peuplé d'automates qui font écho à la composition d'Andrew.

The snows of Kilimanjaro *Les neiges du Kilimandjaro*, Henry King, USA, 1952, 114 mn

La jambe infectée lors d'un safari, l'écrivain Harry Street (Gregory Peck) se remémore sa chère Cynthia (Ava Gardner), morte lors de la Guerre d'Espagne. Quand la dévouée Helen (Susan Hayward) perce l'abcès, hyène et vautours déguerpissent. Adaptation académique d'Hemingway, cf. *Le soleil se lève aussi* (p. 1755).

The picture of Dorian Gray *Le portrait de Dorian Gray*, Albert Lewin, USA, 1945, 106 mn

D'après Oscar Wilde. Le très beau Dorian Gray (Hurd Hatfield) est éternellement jeune : à quarante ans il semble en avoir vingt. C'est son portrait qui vieillit à sa place et qu'il doit cacher tant il trahit la dégradation morale de son modèle.

Film d'un académisme pesant, servi par d'excellents acteurs : George Sanders, Donna Reed et surtout Angela Lansbury dans le rôle de la touchante Sibyl, première victime de Dorian. Quelques plans en Technicolor – il manque deux de ces inserts – scandent la dégradation du tableau. La taverne où se produit Sibyl, *The two turtles*, trouvera un équivalent espagnol dans *Pandora* (p. 1580) : Las dos tortugas. Référence à la peinture hollandaise (Pieter de Hooch).

Detective story *Histoire de détective*, William Wyler, USA, 1951, 103 mn

L'activité d'un commissariat de New York sert de toile de fond au portrait d'un officier de police, McLeod (Kirk Douglas), maladivement obsédé par le devoir. Il s'acharne contre un avorteur (George Macready) au point de l'envoyer à l'hôpital mais est désarçonné en apprenant que son épouse (Eleanor Parker) avait eu, avant de le connaître, affaire à ce triste personnage. Ce personnage impitoyable retrouve toutefois une sorte d'humanité en se jetant contre un criminel (Joseph Wiseman) qui a réussi à s'emparer d'un pistolet et meurt sous ses balles.

Comme la plupart des films tirés de pièces de théâtre, cette variation sur la parabole de la paille et de la poutre est trop bien huilée.

Roma, ore 11 *Onze heures sonnaient*, Giuseppe De Santis, Italie, 1952, 103 mn

Ce film néo-réaliste, sans doute le chef d'œuvre de l'auteur, est basé sur un fait divers authentique : l'écroulement de l'escalier sur lequel attendaient environ deux cents jeunes candidates à un poste de dactylo. Excellent prétexte pour croiser des destinées diverses, comme celle de Simona (Lucia Bosè), fille de bonne famille mésalliée à un artiste sans le sou (Raf Vallone), ou de la prostituée Caterina (Lea Padovani) qui tente en vain de "s'en sortir". Sans oublier Angelina (Delia Scala), bonne lassée de servir qui décide de rentrer dans sa campagne, Adriana (Elena Varzi) enceinte d'un homme marié et Clara (Irene Galter) qui profite d'une interview pour faire entendre sa belle voix à la radio.

Dans cette Rome pluvieuse, la Police cherche aussi des coupables et commence à cuisiner Luciana (Carla Del Poggio) dont la sortie tumultueuse dans les escaliers aurait provoqué le fatal accident. Mariée à un chômeur (Massimo Girotti), elle est à deux doigts de se suicider ; les pandores renoncent finalement à incriminer les lampistes. Avec Paolo Stoppa.

That cold day in the park Robert Altman, USA, 1969, 103 mn

Vancouver. Frances (Sandy Dennis), une jeune vieille fille, ramasse dans un parc un garçon de vingt ans (Michael Burns) qu'elle installe chez elle. Le jeune homme profite de la situation en feignant d'être muet ; pire, lors d'une absence de Frances, sa sœur hippie vient prendre un bain avant de se mettre à l'émoustiller. Ceci à l'insu de Frances qui s'offre au garçon pour en avoir un enfant ; en attendant elle le séquestre puis, comme il se refuse, paie une prostituée pour coucher avec lui, avant de la poignarder : elle a perdu toute notion de la réalité.

Altman délaissait la télévision pour le grand écran avec ce film attachant, mais peu typique de sa future manière. Petit rôle pour Michael Murphy, qui deviendra un récurrent du réalisateur.

Young Mr. Lincoln Vers sa destinée, John Ford, USA, 1939, 96 mn

Jeune avocat dans un patelin de l'Illinois, Abraham Lincoln (Henry Fonda affublé d'un faux nez) prend la défense de deux frères (dont Richard Cromwell des *Trois lanciers du Bengale*, p. 20) poursuivis pour meurtre par un procureur expérimenté (Donald Meek). Au terme d'un procès comme les aime le cinéma américain, il parvient à confondre Cass (Ward Bond), le véritable coupable.

C'est un Lincoln largement imaginaire que campe Henry Fonda : il lui fait même siffler *Dixie*, futur hymne officieux du Sud que personne ne connaissait – et pour cause ! Et donc une sorte de portrait du futur président en homme chaleureux, faussement naïf et non dénué d'humour dont on retrouvera la silhouette maladroite et longiligne dans *Lincoln* (p. 829). Le monologue du héros près de la tombe de son épouse annonce celui de *She wore a yellow ribbon* (p. 938).

Mad Max 2 George Miller, Australie, 1981, 95 mn

Film ultra-violent mettant en scène la lutte pour l'octane dans un monde post-atomique moyenâgeux où l'arme principale est l'arbalète. Une communauté, emmenée par le mythique Max (Mel Gibson) et son auxiliaire volant (Bruce Spence), arrive à échapper aux voyous motorisés du terrifiant Humungus au masque de fer.

Scénario simpliste pour un film dont le principal intérêt réside dans son ancrage australien : le paysage de l'Outback est splendide. Quant aux acteurs, ils ont l'accent aussie ("to-day" – aujourd'hui – devient "to die" – mourir). L'utilisation du boomerang comme arme de jet est purement fantaisiste.

A Canterbury tale Michael Powell, Grande-Bretagne, 1944, 119 mn

Le village fictif de Chillingbourne, près de Canterbury, en 1943. Les cheveux d'une jeune femme (Sheila Sim) sont aspergés de colle par le mystérieux "Glue Man" qui n'en est pas à sa première victime. Deux sergents, un Anglais (Dennis Price) et un Américain, mènent une enquête et démasquent le coupable, le notable local Colpeper (Eric Portman) qui voulait dissuader les fiancées des soldats à la guerre de prendre du bon temps avec les GI en garnison. Difficile de ne pas penser aux futures tondues de la Libération. . .

Comme plus tard *Une question de vie et de mort* (p. 289), ce film de propagande exalte discrètement l'amitié entre l'Angleterre et les États-Unis à travers leurs différences superficielles : le sens des chevrons sur le bras des sergents ou encore leurs accents. C'est aussi un hommage à la campagne du Kent où l'on croit voir les personnages de Chaucer et à la ville ravagée de Canterbury où des écriteaux mentionnent la nouvelle adresse des commerces à côté d'espaces béants. Dans le ciel une "saucisse" ; mais c'est la cathédrale qui monte la garde.

The hunchback of Notre-Dame *Quasimodo*, William Dieterle, USA, 1939, 117 mn

Reconstitution soignée pour les décors, figurants et costumes, avec un petit côté Brueghel, et plastique splendide. Excellente distribution dominée par le touchant Quasimodo de Charles Laughton au physique de gargouille tout à fait fidèle au personnage du roman. Mention pour Thomas Mitchell en Clopin Trouillefou.

Et Cedric Hardwicke, vicieux à souhait dans une trahison complète du personnage faustien de Claude Frollo. Car ce film semble tourné *contre* le chef d'œuvre de jeunesse d'Hugo. Le code Hays interdisant de mettre en scène un ecclésiastique libidineux, Frollo a été laïcisé. Finie l'*ἀνάγκη* de la chair : récupérant le prénom de Jehan – celui du frère ribaud de Frollo dans le roman –, il est devenu le sanguinaire procureur du royaume. Grâce à son saint homme de frère auquel échoit la dignité d'archidiacre, il garde cependant un pied dans la cathédrale, ce qui permet à Quasimodo de le précipiter du haut des tours. Cette scission du héros en deux personnages n'a pas été inventée pour l'occasion : déjà à l'œuvre dans la version Worsley (p. 1327), on la retrouvera dans la version Delannoy (p. 272) qui, à part cette infamie, est plus fidèle à Hugo.

Autre trahison du roman, le *happy end* qui voit le bienveillant (!) roi Louis XI (Harry Davenport) accorder la grâce à Esmeralda (Maureen O'Hara) laquelle pourra convoler avec Gringoire (Edmond O'Brien, encore mince). Gringoire qui devient un chantre de la Révolution : il a publié un pamphlet sur la liberté de pensée. L'attaque de la cathédrale prend d'ailleurs des allures de prise de la Bastille – "À bas la noblesse" – avec trois siècles d'avance. Et n'oublions pas le ridicule procès auquel ne manquent que les "Objection, Votre Honneur".

Pourquoi s'acharner à adapter des œuvres qu'on n'aime ni ne comprend ?

I was a male war bride *Allez coucher ailleurs*, Howard Hawks, USA, 1949, 101 mn

L'Allemagne occupée de 1946. Partis de Heidelberg en side-car, le capitaine français Henri Rochard (Cary Grant) et son chauffeur, la lieutenant américaine Catherine Gates (Ann Sheridan), se livrent à une guerre des sexes le long des berges du Rhin. Elle tourne systématiquement au désavantage de l'homme qui n'arrive jamais à dormir. Qu'importe, ils se marient malgré les divers obstacles que l'Armée américaine dispose contre cette union. Démobilisé, Rochard souhaite donc suivre son épouse rapatriée aux États-Unis, ce que tout conjoint est en droit de faire sinon que le règlement n'a pas vraiment prévu qu'il s'agisse d'un homme. Henri continue à se heurter à des interdictions : "You can't sleep here". Au moment d'embarquer à Brême, l'accès au navire lui est carrément refusé : c'est déguisé en femme qu'il réussit finalement à monter à bord. Avec Kenneth Tobey.

The americanization of Emily *Les jeux de l'amour et de la guerre*, Arthur Hiller, USA, 1964, 115 mn

1944 à Londres. Le Lt-commander (capitaine de corvette) Madison (James Garner) est un "dog-robber" ; autrement dit, il est chargé de pourvoir au bien-être de l'amiral Jessup (Melvyn Douglas) auquel il sert d'ordonnance. Il lui procure aussi bien du champagne français qu'une partenaire anglaise capable de jouer au bridge dans une soirée, Emily (Julie Andrews), une jeune veuve de guerre avec laquelle il a bientôt une histoire d'amour. La franchise de Madison rend son personnage attachant : devant la mère d'Emily (Joyce Grenfell), qui a perdu un époux et un fils, il avoue détester la guerre et être un trouillard professionnel.

Las, Jessup, dans un état de surexcitation, décide que le premier mort sur les plages de Normandie doit être un *marine*. Il envoie à cet effet une équipe y tourner des images et, malgré tous ses efforts, Madison est lâché sur Omaha beach avec une caméra. Il voudrait bien tourner casaque, mais son collègue et ami Cummings (James Coburn) lui tire dans les jambes ; il trouve la mort un peu plus loin et l'image de son cadavre dans le sable, premier mort américain du débarquement, fait la une des journaux. Tristesse et deuil pour Emily – et même Jessup – et ravissement de Cummings devant ce destin exemplaire. *Happy end*, Madison n'était pas mort : Emily le convainc d'accepter de jouer au héros pour aller descendre la cinquième avenue en réclame vivante de l'héroïsme américain.

Ce film parle de façon émouvante des horreurs de la guerre au moyen d'un éloge de la lâcheté. Le ton humoristique sert admirablement le propos en désamorçant toute véhémence. On pense à *La scandaleuse de Berlin* (p. 1585).

The ladykillers *Tueurs de dames*, Joel & Ethan Coen, USA, 2004, 100 mn

Tom Hanks campe le professeur Dorr, sorte de faux sudiste pédant féru d'Edgar Poe qui loue le sous-sol d'une vieille Noire un peu zinzin pour y jouer de la musique baroque. En réalité pour y percer, avec ses quatre complices (dont Tzi Ma et G. K. Simmons), un tunnel jusqu'au coffre d'un casino voisin. Ayant découvert le pot aux roses, la propriétaire leur intime l'ordre de restituer le butin. Ils tentent sans succès de l'occire et finissent, l'un après l'autre, basculés depuis un pont dans la péniche d'ordure qui circule sur le Mississippi. La mémé cherche à rendre l'argent ; en vain, car la Police ne la prend pas au sérieux.

Certains ont cru détecter du racisme dans les pittoresques Noirs du film, dont la propriétaire (Irma P. Hall) ; alors qu'on ne s'est jamais ému des Juifs archétypaux de certains films des frangins – nommés Coen, il est vrai. Ce n'est cependant pas une réussite car le public cinéphile connaît les grandes lignes du scénario, *re-make* d'un bijou signé Mackendrick (p. 1043). On s'amusera au mieux de l'IBS (irritable bowel syndrome) – la courante – dont est atteint un des personnages.

Earth vs. the flying saucers *Les soucoupes volantes attaquent*, Fred F. Sears, USA, 1956, 83 mn

Attaque de saucières sur Washington. Les trucages de Ray Harryhausen marquent leur âge et le film est bien bavard. Avec Hugh Marlowe et Morris Ankrum.

The strange love of Martha Ivers *L'emprise du crime*, Lewis Milestone, USA, 1946, 116 mn

La jeune Martha Ivers (Barbara Stanwyck) tue accidentellement son horrible et riche tante (Judith Anderson). Le précepteur de l'héritière étouffe le crime mais oblige Martha à épouser son fils Walter (Kirk Douglas, débutant). Plus tard, dans les rôles de procureur et de témoin, Walter et Martha font juger et pendre un innocent pour le meurtre.

Vingt ans après, Sam (Van Heflin), qui fut proche de Martha, est de passage à Iverstown. Le couple criminel craint qu'il en sache trop et ne soit revenu que pour les faire chanter. Toujours amoureux de Martha, Sam découvre qu'elle veut lui faire assassiner ce mari qu'elle déteste. Il recule d'horreur, abandonnant Martha à son sort : Walter la tue avant de se suicider. Sam repart avec une jeune femme (Lizabeth Scott) qu'il avait prise sous sa protection.

Les premières images, nuit et pluie, nous installent dans l'atmosphère du film noir. Celui-ci serait un chef-d'œuvre sans l'insupportable sirop sonore qui ressasse le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, signature de... Miklós Rózsa.

Children of the damned Anton Leader, Grande-Bretagne, 1964, 89 mn

La prémisse rappelle l'Évangile : une vierge donne naissance à un enfant d'une intelligence stupéfiante. Sauf qu'ils sont plusieurs et dotés de pouvoirs effrayants : communiquant par télépathie, ils peuvent prendre le contrôle des humains qui les menacent et les obliger à s'entre-tuer. Ils seront exterminés.

Ce résumé convient aussi bien au *Village des damnés* (p. 994) d'après John Wyndham, qu'à cette variation sur le même thème. Ici, les enfants sont au nombre de six, nés aux quatre coins du monde mais rassemblés à Londres pour les besoins du scénario. Les gouvernements dont ils relèvent sont criminels : chacun pense utiliser "son" prodige pour construire une arme de guerre terrifiante. Découvrant que le petit groupe partage instantanément toute information, les politiciens des pays concernés s'accordent pour les exterminer.

Les enfants sont – contrairement aux antipathiques "coucous" de 1960 – les innocentes victimes de l'équilibre de la terreur. Dénouement bouleversant : résignés à leur sort, ils s'alignent main dans la main sur le porche d'une église désaffectée pour attendre la mort.

Tacones lejanos *Talons aiguilles*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1991, 113 mn

Rebeca (Victoria Abril) tue son époux (Féodor Atkine) quand elle découvre que sa mère Becky (Marisa Paredes) le lui a chipé. Pour se racheter, cette dernière endosse, avant de mourir, le crime de sa fille.

Becky est une actrice célèbre dont les difficiles relations avec sa fille renvoient (explicitement) à *Sonate d'automne* (p. 41). Malgré des détails délirants, comme l'aveu du crime par Rebeca en direct à la télévision ou l'improbable juge d'instruction (Miguel Bosé), travelo à ses heures sous le nom de Letal (!), on reste un peu sur sa faim. Mais Paredes est très touchante.

The visitors Elia Kazan, USA, 1972, 85 mn

Deux soldats, Mike (Steve Railsback) et Chico, sortent de Leavenworth après avoir purgé deux ans pour le viol suivi de meurtre d'une jeune Vietnamiennne. Ils rendent visite à Bill (James Wood), celui qui les a dénoncés, et fraternisent immédiatement avec son beau-père Harry avec lequel, en vrais hommes, ils vont tuer le chien du voisin ; ce Harry, écrivain incestueux et aigri, pense d'ailleurs que si son gendre ne s'est pas "amusé" avec la victime avant qu'elle ne soit zigouillée, c'est qu'il est un peu pédé. Les deux héros tabassent Bill avant de violer son épouse, une allumeuse qui l'avait bien cherché.

Ce film fauché (16 mm) repose sur l'opposition entre Mike, héros tragique et incompris de l'Amérique, et Bill, un lâche qui se donne bonne conscience en dénonçant les crimes de guerre. Il faut évidemment plus de courage pour cafter sur les malpensants, comme Kazan au temps du maccarthysme. *Casualties of war* (p. 1064) évoquera les mêmes faits sans tenter, ni de justifier les atrocités, ni de rabaisser le dénonciateur.

Chunhyangdyun *Le chant de la fidèle Chunhyang*, Kwon-taek Im, Corée, 2000, 116 mn

Chunhyang, fille d'une kisaeng (équivalent coréen de la geisha) a été épousée en secret par le jeune Mongriong qui doit la quitter pour passer un examen à Séoul où il obtient un poste d'inspecteur du Royaume. C'est déguisé en mendiant qu'il revient dans la ville de Namwon pour y découvrir que le gouverneur Byeon va mettre à mort la fidèle Chunhyang qui s'était refusée à lui... *Happy end*.

Adaptation d'un des plus célèbres "pansori" coréens : seul sur une estrade, un récitant – ici l'artiste Soghyun Cho – psalmodie un texte que tout le monde connaît par cœur en y introduisant des innovations de son cru. Pour pallier l'austérité du dispositif, son récit est illustré et incarné par des acteurs. Ce bel album d'images un peu trop léchées finit par s'animer sur la fin.

The private lives of Elizabeth and Essex *La vie privée d'Elizabeth d'Angleterre*, Michael Curtiz, USA, 1939, 102 mn

Amour et affrontements d'égos entre la Reine (Bette Davis) et Essex (Errol Flynn), son général. Aidés par le fluctuant Francis Bacon (Donald Crisp), les méchants Raleigh (Vincent Price) et Cecil (Henry Daniell) arrivent à brouiller les amants en faisant intercepter leurs lettres par la jeune Penelope (Olivia de Havilland), amoureuse d'Essex. D'où la révolte du militaire contre sa maîtresse et sa condamnation à mort. Jusqu'à la dernière minute – selon le film – cet ambitieux pourrait avoir la vie sauve s'il se contentait de l'amour d'une reine ; mais il préfère mourir plutôt que de renoncer au pouvoir. Corneille façon Warner Bros.

Charlie and the chocolate factory *Charlie et la chocolaterie*, Tim Burton, USA, 2005, 115 mn

Seconde adaptation du roman de Roald Dahl, après celle de Mel Stuart (p. 281). Nous sommes ici dans l'univers de Tim Burton qui sait utiliser un gros budget et les effets spéciaux sans que cela nuise au film. À part Charlie, les enfants sont déplaisants à souhait, en particulier Violet qui méprise les *losers* et la snobinarde et capricieuse Veruca. Un seul acteur cloné, le nain Deep Roy (1,32 mètre) campe les Oompa Loompa et d'autres personnages comme le psychanalyste du solitaire Willie Wonka. Citations de *2001, a space odyssey* (p. 1727), *The fly* (pp. 440, 591) et des chorégraphies de Busby Berkeley. Johnny Depp, acteur fétiche de Tim Burton, est excellent comme toujours. Dans le rôle du grand-père de Charlie, David Kelly crève l'écran. Apparition de Christopher Lee en dentiste.

Two-lane blacktop *Macadam à deux voies*, Monte Hellman, USA, 1971, 98 mn

Road-movie par excellence puisqu'il ne s'agit pas seulement de traverser l'Amérique d'Ouest en Est : les vrais héros sont les voitures. D'un côté une Chevy 55 (Chevrolet de 1955) gonflée, de l'autre une GTO (Pontiac GTO 455). Les personnages ont peu d'épaisseur et sont d'ailleurs désignés par leur relation aux machines. Même s'ils prennent une très jeune passagère (Laurie Bird) qui "paie en nature" avant de les abandonner pour un motard, le conducteur et le mécano de la Chevy ne pensent qu'à se faire de l'argent de poche en disputant des petites courses contre d'autres véhicules gonflés, dont une Ford 1932 ! Par contre, "GTO" (Warren Oates) est un mythomane adepte de la poudre aux yeux qui raconte des craques à ses auto-stoppeurs, la dernière étant qu'il a gagné sa belle voiture en faisant une course au volant d'une Chevy 55 ! Il est question d'une compétition entre les deux véhicules, le premier arrivé à Washington récupérant l'autre voiture ; mais les protagonistes ont-ils jamais pris ce défi au sérieux ?

Primrose path Gregory La Cava, USA, 1940, 93 mn

Elly May (Ginger Rogers) épouse Ed (Joel McCrea) auquel elle a caché sa peu reluisante famille où, à part elle, on est pute de mère en fille. La sienne, la très sympathique Mamie (Marjorie Rambeau), fait bouillir la marmite en faisant la vie avec des gogos pleins aux as. Quand il apprend la vérité, Ed se sépare d'Elly May. Dont le père (Miles Mander), intellectuel féru de grec ancien qui ne déssaoule jamais, tue accidentellement Mamie. Elly May est alors convaincue par son horrible grand-mère (Queenie Vassar) de reprendre l'activité de sa mère. Mais elle retrouve Ed et l'amour est le plus fort. . . Avec Henry Travers.

Interiors *Intérieurs*, Woody Allen, USA, 1978, 92 mn

Trois sœurs – Renata (Diane Keaton), Joey (May Beth Hurt) et Flynn (Kristin Griffith) – vivent mal la séparation de leurs parents (E. G. Marshall et Geraldine Page) et le remariage du paternel avec Pearl (Maureen Stapleton), femme vulgaire mais généreuse, n'arrange rien : l'intruse est rejetée par Joey, la fille à problème du couple. Puis la mère, déjà dépressive, vient se suicider par noyade près de la maison familiale.

Le film fut injustement dégommé à l'époque, par exemple par Télérama qui disait à peu près : "N'est pas Bergman qui veut, qu'il revienne donc à ce comique juif où il excelle". Avec Richard Jordan et Sam Waterston.

The warriors *Les guerriers de la nuit*, Walter Hill, USA, 1979, 89 mn

Alors qu'il était en train d'unifier les gangs de New York, Cyrus le Grand est assassiné. La petite bande des Warriors, rendue responsable du meurtre, doit alors faire son Anabase, i.e., rentrer du Bronx à Coney Island, un quartier de Brooklyn proche de Little Odessa, malgré les autres gangs lancés à sa poursuite.

Trop multi-ethniques et abstraites pour être plausibles, ces bandes interchangeables qui ne se distinguent que par des détails vestimentaires – l'une renvoie aux voyous d'*Orange mécanique*, p. 478 – relèvent plus du jeu vidéo que de Xénophon.

Popeye Robert Altman, USA, 1980, 114 mn

Autour de Popeye (Robin Williams), une galerie de personnages très réussis : Olive Oyl (Shelley Duvall), le percepteur (Donald Moffat), Wimpy (Paul Dooley), le commodore et père de Popeye (Ray Walston) sans oublier l'indispensable Bluto (Paul L. Smith). Popeye massacre, tout comme son père, la langue anglaise et, innovation, déteste les épinards : c'est Bluto qui lui en fait ingurgiter de force ! En dépit de la qualité des séquences, cette comédie musicale manque de rythme.

Wings *Les ailes*, William A. Wellman, USA, 1927, 144 mn

Film sur la Grande Guerre dont on retiendra les spectaculaires combats aériens avec flammes traitées au pochoir et la magnifique soirée de permission à Paris : un travelling avant nous amène à la table du héros (Richard Arlen) passablement ivre qui voit des bulles (de champagne) partout, certaines sortant des trombones des musiciens. Avec Clara Bow et une apparition éclair de Gary Cooper.

Quo vadis ? Jerzy Kawalerowicz, Pologne, 2001, 120 mn

Après avoir mis le feu à Rome dans un acte de délire surréaliste, le poète Néron décide d'accuser les Chrétiens : s'ensuivent supplices, crucifixions et jeux de cirque. Cette superproduction, adaptation académique d'une œuvre édifiante (1895) maintes fois portée à l'écran, n'est même pas bien filmée car l'abus de plans rapprochés nous empêche d'apprécier pleinement les décors. On se demande ce que Bogusław Linda et Michal Bajor font dans cette galère.

Quand rabbi Pierre quitte Rome, il croise le Seigneur qui lui dit "Quo vadis ?" et le futur saint se ravise : "Je vais à Rome où se trouve ma place". Car si le Christianisme a conquis la ville, cette dernière le lui a bien rendu en devenant le centre de la nouvelle religion au détriment de Jérusalem, Antioche ou Alexandrie. La mort du mythique apôtre à Rome contrebalançant celle du Christ à Jérusalem, le clergé local put s'assurer la prééminence sur ses concurrents orientaux.

Il bandito Alberto Lattuada, Italie, 1946, 80 mn

Rentré de captivité, Ernesto (Amedeo Nazzari) a du mal à se réinsérer. Il tente d'arracher sa sœur Anna (Carla Del Poggio) à la prostitution : résultat, deux morts, Anna et son maquereau. Désormais hors-la-loi, Ernesto devient chef de gang mais sa maîtresse Lidia (Anna Magnani) finit par vendre ses complices, d'où une fuite dans la montagne. Ernesto y rencontre la fillette d'un camarade de captivité qu'il ramène à son père, quitte à être abattu par les carabinieri.

Seul intérêt de ce banal film de gangsters, mélodramatique et moralisateur de surcroît, les images du Turin de l'immédiate après-guerre, souvent saisissantes.

The Darjeeling limited Wes Anderson, 2007, 104 mn

Trois frères (Adrian Brody, Jason Schwartzmann et Owen Wilson) traversent l'Inde pour retrouver leur mère (Anjelica Huston) devenue religieuse. C'est sympathique, mais très en dessous de *The grand Budapest hotel* (p. 723). Apparitions de Bill Murray et Barbet Schroeder. En première partie, le court-métrage *Hotel Chevalier* où l'on entend *Where do you go to ?* chanté par Peter Sarstedt.

Retour à l'aube Henri Decoin, France, 1938, 89 mn

D'après Vicky Baum. Secrètement déçue de son mariage avec un chef de gare genre bonnet de nuit (Pierre Dux), Anita (Danielle Darrieux) se rend à la grande ville pour toucher un petit héritage. Elle fait donc un peu la fête et rate le train de 18h30 ; elle est entraînée par un bellâtre (Pierre Mingand) dans une salle de jeu pour y être séduite par un suave voleur de bijoux (Jacques Dumesnil) qui s'intéresse à elle uniquement pour lui faire exfiltrer le collier qu'il vient de dérober. Anita est arrêtée mais ses ennuis avec la Police se dissipent au matin et l'apprentie Bovary retrouve son chef de gare qu'elle pas réussi à cocufier.

Extérieurs à Budapest ; sous-utilisés d'autant plus qu'on y paie en francs ! Reste la fraîcheur de la jeune madame Decoin, qui chante très bien, et de solides seconds rôles – Léonce Corne, Raymond Cordy, Samson Fainsilber.

Valmont Miloš Forman, France, 1989, 137 mn

Le scénario de Jean-Claude Carrière est infidèle à Laclos : juste après le chef-d'œuvre de Frears (p. 42), il n'y avait pas de place pour de secondes *Liaisons dangereuses*. Valmont (Colin Firth) devient sympathique en dépit d'un comportement assez inconséquent ; Merteuil (Annette Bening) prend des allures de garce irresponsable. Mention spéciale pour Meg Tilly, touchante Tourvel.

Si l'esprit n'y est pas, la reconstitution d'époque est splendide.

Good Sam *Ce bon vieux Sam*, Leo McCarey, USA, 1948, 115 mn

Le cœur sur la main, Sam Clayton (Gary Cooper) applique à la lettre les préceptes de l'Évangile. C'est ainsi qu'il prête sa voiture à un voisin tombé en panne au moment de partir en vacances. Lequel ne manque pas de lui confier le chien et d'avoir un accident. Quand il recueille chez lui son beau-frère sans travail, même son épouse Lu (Ann Sheridan) trouve qu'il y va un peu fort. Elle qui rêve d'une nouvelle maison voit l'argent destiné à l'acheter prêté par le Bon Samaritain à un jeune couple qui désirait ouvrir une station-service. Lu va jusqu'à demander au pasteur (Ray Collins) si Sam n'a pas de vice caché, alcool, jeu, femmes : "– Non, il aime l'Humanité entière". Alors que tout s'arrange, que les prêts ont été remboursés et que la famille va pouvoir s'installer dans sa nouvelle demeure, Sam se fait dérober une importante somme d'argent. Désespéré car la banque ne veut pas aider celui qui aide tout le monde, il prend une bonne cuite et rentre chez lui, accompagné par l'Armée du Salut, pour apprendre que son banquier s'est finalement ravisé. *Happy end* : on pense à *It's a wonderful life* (p. 399), nettement plus réussi. Le catholicisme du réalisateur s'exprimera de façon plus déplaisante dans *My son John* (p. 1028).

The miracle worker *Miracle en Alabama*, Arthur Penn, USA, 1962, 107 mn

L'histoire authentique d'Annie Sullivan (Anne Bancroft) qui, dans les années 1880, arriva à faire communiquer la jeune (six ans) Helen Keller (Patty Duke, quatorze ans), sourde, muette et aveugle ! Le film est un combat, qui tourne parfois au pugilat, entre l'enfant, que la tendresse écœurante des parents a transformée en petit animal capricieux et rusé, et l'éducatrice, à moitié aveugle elle-même. Chaotique et bouleversant !

Avec Victor Jory qui fut un des meilleurs teigneux du cinéma, e.g., *Dodge City* (p. 176), dans le rôle du père sudiste d'Helen.

Pas sur la bouche Alain Resnais, France, 2003, 112 mn

D'après une opérette bien oubliée de 1925 ; amusante mais très datée, elle accumule les situations graveleuses. Georges (Pierre Arditi) professe que la femme appartient à celui qui l'a "visitée" en premier. Malheureusement pour lui, son épouse Gilberte (Sabine Azéma) avait été mariée, sans qu'il le sache, à l'Américain Thomson (Lambert Wilson) justement de passage à Paris. À ce trio de base, ajoutons l'artiste avant-gardiste Charley (Jalil Lespert), fondateur du cucuïsme, sorte de cubisme dadaïste. Tout le monde se retrouve à la fin dans la garçonnière de Faradel (Daniel Prévost) où la jeune Huguette (Audrey Tautou) se donne à Charley et où Arlette (Isabelle Nanty), sœur vieille fille de Gilberte, roule un patin à Thomson, lequel a pourtant une phobie des baisers sur la bouche.

La mise en scène de Resnais rajeunit tout ça, servie par des acteurs éblouissants, notamment Wilson en Amerloque pudibond et Darry Cowl en savoureuse concierge. La musique de Maurice Yvain, qui rappelle un peu celle de son célèbre *Pouet-pouet*, est délicieuse.

Münchhausen *Les aventures fantastiques du baron de Munchhausen*, Josef von Báky, Allemagne, 1943, 111 mn

Le mythique baron, immortel, raconte incognito ses souvenirs du XVIII^e siècle : Cagliostro, Casanova, le Sultan, la grande Catherine et ses séjours à Venise ou encore sur la Lune. Ainsi que son arrivée chez les Turcs juché sur un boulet de canon, sans parler de son serviteur qui, parti en courant de Constantinople, rapporte en urgence (une heure) le Tokai de Marie-Thérèse. Ce n'est pas pour rien que nous le connaissons sous le nom de baron de Crac !

Ce scénario très amusant est malheureusement desservi par une mise en scène totalement dépourvue de rythme. Le principal intérêt de ce film de prestige tourné à l'occasion des 25 ans de la UFA réside dans un superbe Agfacolor qui, contrairement à *la ville dorée* (1942), n'est pas mis au service de la propagande nazie.

The heiress *L'héritière*, William Wyler, USA, 1949, 110 mn

D'après Henry James (*Washington square*). Catherine (Olivia de Havilland) est la fille, timide et un peu tarte, d'un chirurgien veuf (Ralph Richardson) qui s'ingénie à la rabaisser : elle n'est rien par rapport à sa défunte mère. Un bellâtre sans le sou, Morris Townsend (Montgomery Clift), fait la cour à la jeune femme ; les deux convoleraient si le père aigri ne soupçonnait un mobile sordide – qu'a donc sa fille d'intéressant sinon l'héritage conséquent qu'elle peut espérer ? Catherine est prête à quitter Washington square pour vivre dans la misère – toute relative, car son père ne peut pas la déshériter complètement – avec son grand amour. . . lequel, voyant ses perspectives de fortune s'évanouir, prend la poudre d'escampette.

Catherine mûrit. Au paternel qui se targue de lui avoir évité d'apprendre au bout de vingt ans que son mari ne l'aime pas, elle rétorque que c'est ce qu'il lui est arrivé avec son père ; lequel doit admettre que sa fille a désormais de la répartie. Après avoir hérité, Catherine reçoit la visite de Morris qui pense bien l'embobiner d'autant qu'elle est devenue plus séduisante. Catherine lui donne rendez-vous pour le soir-même, mais confie à sa tante (Miriam Hopkins) qu'il est devenu plus gourmand : "– Avant, il n'en voulait qu'à mon argent, maintenant il veut aussi mon amour". Quand l'ambitieux se pointe, il trouve porte close ; Catherine monte en silence les escaliers.

Images léchées exploitant la profondeur de champ avec *Plaisir d'amour* en fond sonore. . . l'académisme wylérien. Mais les interprètes sont exceptionnels.

Koza Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 1995, 18 mn

Littéralement *Le cocon*, ce court-métrage sans paroles est consacré aux parents du réalisateur. Cette œuvre de photographe faite de très courtes séquences, suscite l'émotion : images à contre-jour, comme voilées, neige et buée sur les vitres. . . on pense au *Miroir* (p. 820). Apparition furtive d'une tortue qu'on retrouvera, tout comme les parents, dans *Kasaba* et *Nuages de mai* (pp. 315, 193).

La tête d'un homme Julien Duvivier, France, 1933, 93 mn

L'homme qui risque de perdre sa tête est Heurtin (Alexandre Rignault), un crétin utilisé comme bouc émissaire dans le meurtre crapuleux d'une femme riche. C'est ce que comprend Maigret (Harry Baur) qui remonte la piste pour arriver aux commanditaires, l'héritier (Gaston Jacquet) et sa maîtresse (Gina Manès) ; sans oublier l'assassin Radek (Valéry Inkijinoff), un Tchèque d'autant plus dangereux qu'il sait n'avoir plus que six mois à vivre. Inkijinoff crève l'écran, au point de déséquilibrer cette bonne adaptation de Simenon, au demeurant réalisation atypique de Duvivier qui signe les paroles de la plainte interprétée par Damia.

Waterloo bridge *La valse dans l'ombre*, Mervyn LeRoy, USA, 1940, 109 mn

Londres pendant la Grande Guerre. Coup de foudre entre la danseuse Myra (Vivien Leigh) et un militaire en permission, Roy (Robert Taylor), lequel est rappelé au front alors qu'ils allaient se marier. Chassée du ballet par l'autoritaire Kirowa (Maria Ouspenskaïa) et croyant Roy mort à la guerre, elle sombre dans la prostitution. Roy revenu se dispose à épouser Myra qui ne se résout pas à avouer son impardonnable faute ; elle finit par tout confier à la mère (Lucile Watson) de son fiancé avant d'aller se jeter sous un camion sur le pont de Waterloo.

Remake, en plus moralisateur, d'un film de James Whale (p. [1128](#)).

Dvadsat dneï bez voïny *Vingt jours sans guerre*, Alexeï Guerman, URSS, 1976, 97 mn

D'après Constantin Simonov. Le correspondant de guerre Lopatine (Iouri Nikouline) quitte le front du Kouban pour une permission de trois semaines en Asie Centrale (Tachkent) où sont repliés de nombreux Russes. Sa courte aventure avec la couturière Nina (Lioudmila Gourtchenko) est bien le seul rayon de soleil dans cet arrière sinistre où il croise sa femme dont il est en train de divorcer. On y tourne aussi un film, trop héroïque pour son goût, d'après ses chroniques de guerre. Il raccourcit finalement sa permission ; assis sur un talus au Kouban, il compte les coups du canon allemand – s'il y en a trois de suite, puis un silence, tout ira bien pour moi, et aussi pour elle (Nina). Mais il y a loin d'ici Berlin.

Bien que touchant, le film ne vaut pas *Mon ami Ivan Lapchine* (p. [1747](#)).

Darbāreye Elly *À propos d'Elly*, Asghar Farhadi, Iran, 2009, 114 mn

Une bande d'amis aisés en vacances pour quelques jours sur la côte caspienne. Parmi eux, l'institutrice Elly (Taranesh Alidosti) que Sepideh (Golshifteh Farahani) a invitée pour lui présenter Ahmad (Shahab Hosseini), un divorcé qui revient d'Allemagne ; tout se passe bien entre les deux jusqu'à la soudaine disparition d'Elly qui laisse ce petit monde désespéré. On téléphone à sa mère, puis à Alireza (Saber Abar), un fiancé qui fait alors le déplacement. Nous apprenons qu'Elly avait accepté la proposition de Sepideh parce qu'elle ne voulait plus épouser cet Alireza violent auquel il est impossible de dire la vérité d'autant plus qu'il vient d'agresser physiquement Ahmad. Alors on tergiverse et Sepideh dissimule soigneusement sa complicité dans ce que tout le monde semble considérer comme un adultère. Alireza garde sur Elly une sorte de droit moral – il prétend lui avoir consacré trois ans de sa vie – que personne n'ose lui contester. Encore moins quand elle est retrouvée noyée ; elle devient à jamais la possession du fiancé éploré qui repart en emportant ses bagages qu'il n'a pas l'intention de rendre à la famille.

Afterglow *L'amour... et après*, Alan Rudolph, USA, 1997, 109 mn

Montréal. Marianne (Lara Flynn Boyle), désespère d'avoir un enfant, son yuppie d'époux, Jeffrey (Johnny Lee Miller), étant peu porté sur la chose ; il en pince pour les beautés bien mûres, comme Phyllis (Julie Christie, belle et touchante) qui ressasse dans l'alcool un passé d'actrice de films d'horreur – illustré par des extraits de *Pit and the pendulum*, 1961. Elle est mariée à Lucky (Nick Nolte), un artisan réparateur qui ajoute Marianne à la liste de ses nombreuses conquêtes. Le drame secret du couple âgé est la fugue de leur fille ; ils la retrouvent à la fin. *Happy end* aussi pour Marianne enfin enceinte – de Jeffrey, prétend-elle.

Cet attachant chassé-croisé amoureux ne vaut pas *Choose me* (p. 807).

Rally 'round the flag boys ! *La brune brûlante*, Leo McCarey, USA, 1958, 106 mn

Harry et Grace Bannerman (Paul Newman et son épouse Joanne Woodward) habitent Putnam's Landing, fictive localité de Long Island. Il aimerait bien passer une seconde lune de miel avec son épouse qui a toujours une réunion du comité machin quand il ne s'agit pas de l'appareil dentaire des rejetons. Ce fidèle Harry est par contre sujet aux assiduités de la provocante Angela (Joan Collins), ce qui ne manque pas d'engendrer des malentendus très boulevardiers. Dirigée par un militaire particulièrement obtus, le capitaine Hoxie (Jack Carson), l'armée américaine s'installe dans le patelin. Grace forme alors un comité demandant la fermeture d'une base destinée à battre les Russes sur leur propre terrain en satellisant un chimpanzé, sorte de Laïka qui reviendrait sur Terre. À l'issue d'une fête réconciliant civils et militaires, ces derniers appuient sur le mauvais bouton et envoient Hoxie, Gagarine *ante litteram*, dans l'espace.

Flesh and the Devil *La chair et le Diable*, Clarence Brown, USA, 1926, 112 mn

Deux militaires allemands, Leo (John Gilbert) et Ulrich (Lars Hanson) se sont juré, enfants, une amitié éternelle. Leo entame une liaison avec la mystérieuse Felicitas (Greta Garbo) qui est en fait mariée. Le cocu exige réparation en invoquant une querelle de jeu pour justifier le duel – traité en ombres chinoises – où il trouve la mort. Leo doit alors s'exiler en Afrique et revient trois ans plus tard pour découvrir Ulrich, qui ignorait la véritable raison du fatal combat, marié à Felicitas. Laquelle séduit à nouveau Leo, ce qui conduit les deux copains à un duel sur l'"Île de l'Amitié", mais Leo ne peut pas tirer et Ulrich hésite, hésite... avant de comprendre l'étendue de la perfidie féminine. Saisie d'un remords tardif, l'impure tente de rejoindre l'île en marchant sur la glace ; elle est engloutie.

Malgré des images splendides, on se serait bien passé du pasteur (George Fawcett) et de son pénible sermon contre l'adultère !

The salvation hunters *Les chasseurs de salut*, Joseph von Sternberg, USA, 1925, 70 mn

Sans relation familiale, un garçon, une fille et un enfant, vivent sur les docks dans une apathie et une médiocrité sans fond. Ils décident de partir à la ville où ils tombent sous la coupe d'un couple dont l'homme prévoit de faire "travailler" la fille. Tout ça se termine à la campagne par une rixe où le garçon casse la figure du maquereau sous un panneau annonçant "Your dreams come true". Réconfortés par cette victoire sur leur propre résignation, les trois prennent la route.

L'influence de Chaplin est manifeste dans ce premier film de Sternberg. Scandé par le va-et-vient des dragues, le début sur les docks est assez réussi.

Segreti segreti Giuseppe Bertolucci, Italie, 1985, 91 mn

Moins connu que son frère, Giuseppe Bertolucci signe une œuvre sur le terrorisme des Brigades Rouges centrée sur le personnage ambigu et finalement méprisable de Laura (Lina Satri). Révolutionnaire pure et dure, elle abat un de ses camarades pour éviter qu'il ne tombe aux mains de la Police. Une fois capturée, elle se met à vider son sac devant la juge d'instruction.

Le film est prétexte à un sympathique défilé d'actrices : Alida Valli, Lea Mas-sari, Stefania Sandrelli, Rossana Podestà et même Anna Magnani à la télévision.

L'eclisse *L'eclipse*, Michelangelo Antonioni, Italie, 1962, 123 mn

Dimanche à l'EUR, le quartier "futuriste" de Mussolini au sud de Rome. Un attelage de trot traverse les rues désertes, plus tard une famille contemple d'un balcon la trace d'un avion à réaction ; les lumières s'allument alors que tombe la nuit. C'est ainsi que se termine ce film qui voit une jeune femme désœuvrée (Monica Vitti) écouter les propos racistes d'une amie revenue du Kenya et remplacer un amant (Francisco Rabal) par un autre (Alain Delon) qui s'intéresse aux belles voitures et gagne sa vie à la Bourse, symbole superfétatoire de ce vide qui, au cas où on ne l'aurait pas saisi, est le sujet de cette œuvre un peu ennuyeuse.

The quiet American Phillip Noyce, Grande-Bretagne, 2002, 97 mn

Contrairement à celle de Mankiewicz (p. 1145), cette adaptation ne trahit pas le chef-d'œuvre de Graham Greene. Michael Caine, un peu âgé pour le rôle, est un excellent Fowler et Brendan Fraser, sympathique, naïf et sans scrupules, est parfait dans le rôle de Pyle, chef local de la CIA et rival de Fowler en amour. Mais tout est appuyé, lourdement démonstratif : là où il fallait suggérer, Noyce enfonce le clou et le film en même temps. Avec Tzi Ma dans un rôle de communiste.

Leur dernière nuit Georges Lacombe, France, 1953, 91 mn

Le scénario se réduit à pas grand-chose, la rencontre, dans une pension de famille, de deux marginaux venus refaire leur vie à Paris. Fernand Ruffin (Jean Gabin) est bibliothécaire mais aussi chef de gang, Madeleine (Robinson) enseigne l'anglais. Elle prend soin de lui puis l'aide à se cacher alors que l'inspecteur Dupré (Robert Dalban) le pourchasse. À deux pas de fuir dans la péniche d'un sympathique Belge (Arthur Devère qui fut Goupi Mes-Sous dans *Goupi Mains-Rouges*, p. 998) il est blessé par la Police : dernier plan sur des bulles dans l'eau alors que Madeleine crie son nom en bord de Seine.

On remarquera l'attention particulière portée aux extérieurs : marché d'Aligre, marché aux fleurs, musée Rodin, gare de Lyon. Et la remarquable sobriété de cette histoire d'amour touchante dont les protagonistes ne s'embrassent même pas. Gaby Basset, première épouse de Gabin, tient un petit rôle de prostituée.

Monsieur Fabre Henri Diamant-Berger, France, 1951, 85 mn

Biographie appliquée de Jean-Henri Fabre : on retiendra la composition de Pierre Fresnay dans le rôle-titre et les passages montrant des insectes – mantes, fourmis – avec un commentaire extrait des *Souvenirs entomologiques*.

Et la déclaration testamentaire du scientifique qui dit n'en avoir jamais fait qu'à sa tête. Cette liberté qu'il obtint au prix de sa carrière d'enseignant, c'est ce qu'offrait naguère – i.e., de mon temps –, le CNRS : on payait l'absence de résultats par des retards de carrière. Nos premiers de cordée transforment cet organisme voué à l'aventure intellectuelle en agence dédiée à des projets éprouvés : *exit* la Recherche, bonjour le Développement. Avec Elina Labourdette.

Jamaica Inn *La taverne de la Jamaïque*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1939, 95 mn

1820, sur la côte de Cornouailles, une sinistre auberge dont le patron Joss (Leslie Banks) dirige une bande de naufrageurs. Sa nièce Mary (Maureen O'Hara dans un de ses tout premiers rôles) sauve Jem Trehearne (Robert Newton), un membre du gang que les autres, dont le sinistre Harry (Emlyn Williams), avaient un peu pendu. Trehearne, qui se révèle être un policier infiltré, va solliciter avec Mary l'appui du potentat local sir Humphrey Pengallan (Charles Laughton avec faux nez busqué) qui est en fait le commanditaire secret de Joss. Démasqué, Pengallan tente de s'embarquer pour Saint-Malo mais, rejoint par Trehearne, monte dans les haubans et s'écrase sur le pont du navire.

Avant *Rebecca* et *Les oiseaux* (pp. 1056, 65), cette adaptation de Daphne du Maurier conclut la riche période anglaise de Hitchcock sur une note impersonnelle.

The merry widow *La veuve joyeuse*, Ernst Lubitsch, USA, 1934, 95 mn

Sur la musique de Franz Leahr, cette lointaine adaptation de son opérette est le dernier film de la série inaugurée par *The love parade* (p. 1271) : Lubitsch, Chevalier et MacDonald mais production MGM. Avec Edward Everett Horton.

Mimino Georgy Danielia, URSS, 1978, 91 mn

Émoustillé par Larissa, une hôtesse de l'air croisée à Tbilissi, un pilote de brousse géorgien (Vakhtang Kikabidze aux faux airs de Jean Rochefort) surnommé Mimino (l'Épervier) décide de monter à Moscou pour devenir pilote de ligne. Il y fait la connaissance de Roubik (Mher Mkrtchyan), un pittoresque Arménien avec lequel il enchaîne les aventures picaresques. C'est ainsi qu'il en vient aux mains avec un individu qu'il prétend ne pas connaître : il s'agit en fait du séducteur qui a engrossé sa sœur, détail déshonorant pour la famille qu'il ne saurait révéler.

Le film est une accumulation de quiproquos ; ainsi, un Russe (Evgueni Leonov) le reconnaît-il car il est le portrait craché d'un camarade de même patronyme avec qui il avait fait la guerre dans les tanks. . . alors que le père de Mimino était dans l'infanterie. Ou encore quand Mimino appelle Télavi (Géorgie) et se retrouve à parler avec un inconnu de Tel Aviv ; c'est absurde et touchant à la fois.

Larissa semble à la portée d'un Épervier valorisé par l'uniforme de l'AEROFLOT, lequel, nostalgique du Causase, préfère cependant retrouver son hélicoptère. Mais il s'est fait un ami, Roubik.

On the waterfront *Sur les quais*, Elia Kazan, USA, 1954, 108 mn

Le chef-d'œuvre de la propagande maccarthyste. Les Rouges ont pris le pouvoir sur les docks de New York, on les reconnaît d'ailleurs à leurs luxueux habits, ceux qu'arbore Friendly (Lee J. Cobb). Ils font régner la terreur : quiconque n'est pas D & D (deaf and dumb, sourd et muet) est victime d'un accident mortel. C'est ainsi que Terry (Marlon Brando) se trouve mêlé, un peu malgré lui, au meurtre d'un bavard. Il deviendra l'ami de la sœur de la victime (Eva Marie Saint) puis, sous l'impulsion d'un prêtre (Karl Malden) héroïque – pardon pour le pléonasma –, se décidera à témoigner contre le syndicat. La mort de son frère (Rod Steiger), victime de la bande à Friendly, aura fait déborder le vase.

Le témoignage de Terry contre le syndicat criminel est une sorte de plaidoyer *pro domo* puisque Kazan venait de dénoncer ses collègues communistes de Hollywood. Cette Cinquième Colonne toute puissante et omniprésente – on ne peut même pas parler dans les taxis, car les chauffeurs en sont aussi – par temps de sévère persécution politique fait penser aux complots koulaks des films soviétiques (e.g., *Zemlia*, p. 1155) tournés alors que sévissait le Guépéou.

High society *La haute société*, Charles Walters, USA, 1956, 102 mn

Version musicale de *The Philadelphia story* (p. 893). Tracy, Macaulay et Dexter sont interprétés par Grace Kelly (dans sa dernière apparition à l'écran), Frank Sinatra et Bing Crosby, ces deux rôles étant chantants. Les interchangeables oncle et père de Tracy sont joués par Louis Calhern et Sidney Blackmer ; Celeste Holm campe la photographe de SPY. Pour justifier la présence de Louis Armstrong – dont le duo avec Crosby est le moment le plus réussi du film – l'action a été relocalisée à Newport où un festival de jazz venait d'être créé. On peut être agacé par les grimaces et les roulements d'yeux du céléberrissime musicien.

The mortal storm Frank Borzage, USA, 1940, 101 mn

Le film commence le 30 janvier 1933, jour sombre pour l'Allemagne. Roth (Frank Morgan), professeur juif respecté, est lâché par ses élèves et les fils de son épouse ; interné dans un camp de concentration, il succombera à une prétendue crise cardiaque. Insensible aux sirènes nazies, Martin (James Stewart) tente de passer la frontière à ski (l'action se situe en Bavière) avec Freya (Margaret Sullavan), la fille de Roth ; mais les nazis lancés à leurs trousses parviennent à abattre la jeune femme. Celui qui commande le feu n'est autre que Fritz (Robert Young), qui fut l'élève de Roth et même le fiancé de sa fille ; il l'a fait un peu à contre-cœur, mais "c'était [s]on devoir" déclare cet Allemand exemplaire.

Terrifiante scène de cabaret où déboule une brute en uniforme SA : tout le monde se lève pour chanter une sorte de *Horst Wessel Lied* et gare à qui ne desserre pas les lèvres ou ne tend pas le bras. Autre détail effrayant, involontaire celui-là, le mot "aryen" dont l'utilisation va de soi pour tout le monde. Avec Maria Ouspenskaïa, Ward Bond et Robert Stack.

Hadaka no shima *L'île nue*, Kaneto Shindō, Japon, 1960, 96 mn

Les travaux et les jours sur un îlot de la mer intérieure, près d'Onomichi – lieu de résidence des parents du *Voyage à Tōkyō*, p. 544. C'est fastidieux, surtout pour le spectateur qui s'ennuie ferme dans le premier tiers à voir un couple (Taiji Tonoyama et Nobuko Otowa) transporter de l'eau, transporter de l'eau et encore transporter de l'eau sans que la moindre parole ne soit jamais prononcée. Il peut se consoler avec la magnifique musique de Hikaru Hayashi qui tourne, elle aussi, en boucle et le paysage splendide qu'on découvre depuis le sommet de l'île. L'automne venu, le scénario devient moins répétitif. Au printemps, un des deux fils meurt et c'est son cercueil, suivi par ses camarades de classe, que les parents portent au sommet pour y être incinéré ; l'ennui se mue alors en émotion. La mère pique une crise de nerfs avant de reprendre ses allées et venues estivales.

Tristana Luis Buñuel, Espagne, 1970, 99 mn

Fernando Rey campe don Lope, un barbon libre-penseur cousin de celui de *Viridiana* (p. 1564) dont le scénario était inspiré du même Antonio Pérez Galdós. Cet ami des faibles et des opprimés est un tyran domestique qui abuse de sa pupille Tristana (Catherine Deneuve) qui finit par le détester, surtout depuis qu'elle a perdu une jambe à la suite d'une infection. C'est une sexualité bien triste dont doit se contenter la belle qui s'exhibe nue devant un muet adepte de l'onanisme, le fils de la gouvernante Saturna (Lola Gaos).

L'anticléricalisme de Buñuel se donne libre cours à travers les personnages d'ecclésiastiques, sortes de corbeaux qui tournent autour de don Lope à partir du moment où il hérite de sa sœur. Image mémorable de la tête du barbon devenue battant de cloche dans les rêves de Tristana.

Le film est de surcroît touchant car il exprime l'amour d'un exilé pour l'Espagne et tout particulièrement sa chère Tolède qu'il s'ingénie à nous montrer en reconstituant la période où il l'a bien connue, les années qui précèdent la Guerre Civile. Les rues, les places, le café Zocodover recréé en studio et les intérieurs bourgeois où domine l'ocre.

Ride the pink horse *Et tournent les chevaux de bois*, Robert Montgomery, USA, 1947, 97 mn

Gagin (Robert Montgomery) déboule dans un patelin du Nouveau-Mexique où il compte bien faire casquer Hugo, un gangster local (Fred Clark) en échange d'un chèque compromettant. Mais il n'est pas de taille et échappe de peu à la mort grâce à Pancho (Thomas Gomez) qui le cache dans son antique manège. Gagin cesse son chantage et se résout à confier le chèque au FBI (Art Smith).

Le film est illuminé par la présence de Pila (Wanda Hendrix), sorte d'ange gardienne naïve qui protège Gagin. Le gangster Hugo est affublé d'un Sonotone de taille respectable : le transistor (inventé fin 1947) était encore dans les limbes.

Ça va barder John Berry, France, 1955, 92 mn

Au Mozambique (i.e., aux environs de Nice), Johnny Jordan (Eddie Constantine) est mêlé à la lutte qui oppose le trafiquant d'armes Moreno (Roger Saget) à son adjoint Diego (Jean Danet). Film amusant et décontracté : sympathique bagarre avec des Américains (dont Jesse Hahn) sur l'air de *Stars and stripes forever* et poursuite d'une ambulance dans laquelle un macchabée (Clément Harari) occupe la place... du mort, Johnny tenant alors le rôle de la femme qui va accoucher ! Avec André Versini, Jean Carmet (frisé !), Gérard Hoffman, Jacques Marin et une demi-douzaine de "p'tites pépées" emmenées par May Britt.

The major and the minor *Uniformes et jupons courts*, Billy Wilder, USA, 1942, 96 mn

N'ayant pas assez d'argent pour rentrer chez elle, Susan (Ginger Rogers, 30 ans) se déguise en fillette de 12 ans (!) de façon à payer demi-tarif. Ce qui ne convainc pas vraiment les contrôleurs du train mais trompe un militaire, le commandant Phillip Kirby (Ray Milland) qui l'emmène dans l'académie où il enseigne. Elle devient la coqueluche des cadets qui se bousculent pour lui expliquer les manœuvres de l'armée allemande autour de la ligne Maginot et la prise de Sedan – prétexte à tenter de l'embrasser. Quand, à la fin, elle met le grappin sur le naïf Phillip, elle lui fait à son tour le coup de Sedan.

Sans être un chef-d'œuvre, ce second film, et son premier américain, de Billy Wilder, jusque-là connu comme scénariste de Leisen et Lubitsch, est plutôt réussi.

Život a neobyčejná dobrodružství vojáka Ivana Čonkina *Les aventures d'Ivan Tchonkine*, Jiří Menzel, Tchéquie, 1994, 104 mn

Film en russe situé dans l'Ukraine de 1941. Le début retrouve l'atmosphère estivale chère au réalisateur : Ivan, soldat un peu simplet, est chargé de garder un avion en panne. Il s'acquitte de la mission qui lui permet de partager le lit de la jeune postière Nioura. Dénoncé comme déserteur par un jaloux, il est menacé d'arrestation par le NKVD : jusque là lourdingue, le film tourne à la farce style *1941* (p. 507). Ivan et Nioura se défendent et capturent les guépéistes, ce qui est pris pour une action de l'avant-garde de l'armée allemande qui vient justement d'envahir l'URSS... Sympathique, mais Menzel a fait tellement mieux.

Séquence cocasse, le tabassage d'un Juif cesse quand on découvre qu'il s'appelle Staline... improbable vu qu'il s'agit d'un pseudonyme forgé sur "acier".

If I had a million *Si j'avais un million*, Ernst Lubitsch & al., USA, 1932, 80 mn

Sur le point de mourir, un misanthrope décide de léguer des chèques d'un million à des inconnus ; huit sketches illustrent l'utilisation du pactole. Un employé (Charles Ruggles) casse toute la porcelaine du magasin où il travaillait (n° 1). Une prostituée s'offre une nuit dans un palace pour y dormir seule (n° 2). Un cuisinier (W. C. Fields) acquiert une armada de vieilles bagnoles avec lesquelles il fait la chasse aux chauffards (n° 4). Un condamné à mort reçoit l'argent trop tard pour se payer l'avocat qui lui aurait évité la chaise (n° 5). La pensionnaire d'un asile de vieux prend le pouvoir et transforme son mouiroir en dancing (n° 8).

Le plus connu (et le plus court) est dû à Lubitsch : un employé (Charles Laughton) quitte l'"open space" où il travaille avec des centaines d'autres pour monter faire un "raspberry" – bruit de pet avec la langue – au grand patron (n° 6).

Pattes blanches Jean Grémillon, France, 1949, 103 mn

Paul Bernard retrouve son château de *Lumière d'été* (p. 682), cette fois-ci sur la lande bretonne. Noble décafé, il est surnommé Pattes blanches à cause de ses guêtres, et n'est guère aimé que d'une servante bossue (Arlette Thomas). Face à lui, le village prosaïque peuplé de personnages peu reluisants : son demi-frère Maurice (Michel Bouquet) bâtard et aigri dont la mère (Sylvie) a des allures de sorcière, le poissonnier enrichi Jock (Fernand Ledoux) qui vient de ramener une maîtresse de Saint-Brieuc, Odette (Suzy Delair) qu'il est décidé à épouser alors qu'elle est devenue la maîtresse de Maurice et un peu celle de Pattes blanches. Sentiment d'irréalité quand Odette, étranglée par le châtelain, tombe de la falaise ne laissant flotter qu'un voile blanc ; on pense à *Dainah la métisse* (p. 188).

Le film devait être tourné par Jean Anouilh ; repris par Grémillon, le sordide a cédé le pas à une poésie triste illuminée par une Cendrillon (un peu) difforme.

Údolí včel *La vallée des abeilles*, František Vlácil, Tchécoslovaquie, 1969, 98 mn

Ondřej (Petr Čepek), voué enfant à la Vierge, s'est retrouvé moine sur la Baltique chez les Teutoniques. Quand il décide de rompre ses vœux et rentrer au pays tchèque s'occuper de ses abeilles, son meilleur ami Armin (Jan Kačer) décide de tout faire pour sauver son âme et le ramener au sein de l'Ordre où il devra payer cette trahison de sa vie. Il rejoint Ondřej au moment où celui-ci se marie et tue traîtreusement l'épouse ; même livré aux chiens, Armin continue d'implorer le retour de son ami que le dernier plan montre en bord de mer : le fugitif s'apprête à rentrer volontairement au monastère pour y obtenir son "pardon".

Très beau film sur l'oppression religieuse et plus généralement la prégnance des idéologies. Armin, cruel et fourbe, est un fanatique dans la lignée du Hagen des *Nibelungen* (p. 246) : son regard fixe exprime une détermination sans état d'âme. Mais que dire d'Ondřej qui se résout finalement à retourner dans l'Ordre, sinon que la prison est en nous-même ?

Nanook of the North *Nanouk l'esquimau*, Robert J. Flaherty, USA, 1922, 78 mn

Chronique de la vie d'un "Itinivuit" : pêche au phoque, au morse, construction d'un igloo avec une sorte de vitre en glace pour laisser passer la lumière. Pas vraiment un documentaire à cause du scénario, minimaliste mais scénario quand même.

Ce classique est à l'origine de la glace dite "esquimau" qu'un petit malin eut l'idée de proposer aux spectateurs : "Bonbons, caramels, esquimaux chocolat/Sucez les mammelles à Lollobrigida" chantait-on dans les années 1950.

The Spirit of St. Louis *L'odyssée de Charles Lindbergh*, Billy Wilder, USA, 1957, 135 mn

La traversée de l'Atlantique par Lindbergh en 1927. Pour éviter que le spectateur ne s'endorme, comme le héros, pendant la traversée, le scénario a disposé des flash-backs, souvent cocasses, rappelant les débuts de l'aviateur.

James Stewart, 48 ans, est trop âgé pour le rôle d'un jeune homme de 25 ans ; tout comme Humphrey Bogart et Gary Cooper que Wilder opposa à Audrey Hepburn dans *Sabrina* (p. 831) et *Love in the afternoon* (p. 1042). On se demande surtout comment le réalisateur a pu consacrer un film à celui qui fut, au début des années 1940, la figure de proue des isolationnistes pro-nazis et antisémites.

Chéri Pierre Billon, France, 1950, 86 mn

Adaptation très âpre de deux romans de Colette. Fred (Jean Desailly), alias Chéri, fils d'une ex-cocotte (Jane Marken), est le gigolo de la vieillissante Léa (Marcelle Chantal) qu'il quitte pour "faire une fin" et épouser la jeune Edmée (Marcelle Derrien), femme indifférente. Il retourne chez sa vieille maîtresse, mais ce n'est plus ça : "Tu trouves une vieille femme" lui dit-elle. Il finit par se tuer.

Monde pitoyable peuplé de victimes. Chéri est un faible, élevé et entouré par des femmes. Celles qu'il côtoie forment une galerie de beautés fanées, pathétiques dans leur quête d'une jeunesse perdue, voire ridicules quand elles s'affichent avec des gamins ; parfois, plus sages, elle trouvent un réconfort dans l'alcool comme "la Copine" (Yvonne de Bray) chez qui Chéri passe son temps à contempler de vieilles photos. On notera un personnage de baronne lesbienne habillée en homme.

Blade runner 2049 Denis Villeneuve, USA, 2017, 163 mn

Suite, particulièrement réussie, de *Blade runner* (p. 90). K (Ryan Gosling) est un androïde de nouvelle génération chargé de l'extermination des survivants d'un modèle ancien. Il découvre que deux des proscrits ont donné naissance à un enfant : course de vitesse pour le retrouver, compliquée par le fait que les souvenirs de K – en particulier un petit cheval sculpté dans un matériau rare, le bois – lui donnent à penser qu'il s'agit de lui-même. Après avoir localisé son père Deckard (Harrison Ford), il comprend que l'enfant est en fait une spécialiste de la mémoire artificielle qui lui avait inculqué ses propres souvenirs.

Superbes décors : mondes déserts, monstrueuses décharges, architectures futuristes et effets spéciaux bien utilisés, i.e., pas trop envahissants. Sur un scénario qui s'inspire autant de Philip K. Dick que de Cordwainer Smith : les faux souvenirs implantés et surtout la pathétique compagne virtuelle comme sortie de *Think blue count two* (1963).

Mystery train Jim Jarmusch, USA, 1989, 106 mn

Brillant film à skteches organisé autour du fantôme d'Elvis Presley : ses chansons *Mystery train*, *Blue moon* passent à la radio (voix de Tom Waits), ses portraits ornent les chambres de l'hôtel minable de Memphis où passent, sans se croiser, les protagonistes sous l'œil placide des deux employés noirs.

Far from Yokohama met en scène un couple de Japonais qui visite les lieux classiques du rock 'n' roll, comme le célèbre studio SUN. En guise de pourboire, la jeune femme offre une prune du Japon – banale, pas une umeboshi salée – au garçon d'hôtel ; l'époux part avec les serviettes de toilette qu'il prétend incluses dans le prix de la nuitée. Au petit matin, un coup de feu dans une autre chambre.

A ghost : l'italienne Luisa, venue de Rome pour rapatrier un cercueil, croise un marginal (Tom Noonan) qui tente de lui faire gober le conte – repris dans *Road to Graceland*, 1998 – du fantôme d'Elvis faisant du stop, manière de lui soutirer 20 \$. Elle partage une chambre avec Dee-Dee, une Américaine qui vient de quitter son époux Johnny. Quand le coup de feu éclate, Luisa reconnaît un .38, ce qui en dit long sur la profession de celui qu'elle ramène en Italie.

Lost in space raconte la virée nocturne de trois types, dont Charlie (Steve Buscemi), frère de Dee-Dee, et Johnny son mari. Après avoir blessé un détaillant d'alcool, Johnny se planque avec les autres à l'hôtel où, bourré à mort, il finit par tirer dans la cuisse de Charlie la balle entendue dans les autres sketches.

The thief of Badgad *Le voleur de Bagdad*, Raoul Walsh, USA, 1924, 151 mn

Superproduction muette qui vaut pour un Douglas Fairbanks plus bondissant que jamais et les superbes décors quasi-expressionnistes de William Cameron Menzies. Trois princes, un Indien, un Perse et un Mongol, se disputent la main de l'héritière du Calife et ramènent, qui un cristal magique – Je vois tout –, qui un tapis volant – Je vais partout –, qui une pomme miraculeuse – Je guéris tout. C'est avec la pomme que le Mongol compte emporter le concours : une servante aux yeux bridés (Anna May Wong) empoisonne la princesse que seule la pomme peut alors guérir. Le cristal et le tapis ayant eu part égale à la guérison, la belle se permet de temporiser en attendant la venue de son préféré, le Voleur. Mais le cruel et fourbe Asiatique s'empare de Bagdad par surprise.

Au terme d'une longue quête qui lui avait fait croiser des monstres préhistoriques, une araignée géante du fond des mers, un homme-arbre et des sirènes, le Voleur s'est doté d'une impressionnante panoplie : un cheval ailé, une armée magique déployable à volonté et une cape qui rend invisible. C'est pour lui jeu d'enfant de retourner en Arabie, puis de défaire l'armée mongole avant de berner l'usurpateur. Départ en tapis volant.

Déguisement en jarre (!) pour Snitz Edwards, pittoresque acolyte du Voleur.

The search *Les anges marqués*, Fred Zinnemann, USA, 1948, 104 mn

Berlin. Un orphelin tchèque prend peur en montant dans une ambulance de la Croix Rouge : il croit qu'on veut le gazer et s'enfuit. Il est recueilli par un soldat américain (Montgomery Clift débutant) qui lui apprend l'anglais et projette même de l'adopter, avant que le gamin ne retrouve *in extremis* sa mère toujours vivante.

Témoignage impressionnant sur une époque avec ses ruines et ses hordes d'orphelins terrorisés. Et aussi, de façon involontaire, son aveuglement : un champignon atomique affiché sur un mur et ces gamins juifs expédiés en Palestine, la promise terre sans peuple (!). Avec Alice MacMahon et Wendell Corey.

Lucky Luciano Francesco Rosi, Italie, 1973, 106 mn

Gian Maria Volonté incarne le chef du cartel de l'héroïne des années 1950. Nous assistons à des assassinats comme celui de Giannini (Rod Steiger) qui parlait trop ou encore la lutte d'Ansliger (Edmond O'Brien) du Bureau des Stupéfiants contre le mafieux qui jouit de la protection occulte du procureur Dewey qui l'avait condamné en 1936 mais qui, devenu gouverneur républicain de New-York, le renvoya à Naples en 1946 : le mafioso aurait aidé au débarquement en Sicile. Tout ça est contesté par le vertueux Démocrate Kefauver (cf. *The captive city*, p. 380) : Luciano se serait borné à financer la campagne du Républicain. Moralité, les Européens sont les victimes collatérales des luttes de pouvoir aux USA. Quelques chevilles scénaristiques auraient aidé à comprendre ces magouilles.

O. Henry's full house Henry Koster & Henry Hathaway & Jean Negulesco & Howard Hawks & Henry King, USA, 1952, 117 mn

Dans le style de *Quartet* (p. 882), John Steinbeck introduit un quintette de sketches inspirés d'un auteur à succès du début du XX^e siècle.

Charles Laughton se taille la part du lion dans le rôle d'un clochard qui tente à tout prix d'être logé à l'œil par l'État. Alors qu'il s'apprête finalement à chercher du travail, il se fait arrêter et coffrer pour vagabondage.

C'est ensuite Richard Widmark en assassin dont le ricanement devient lassant.

Puis l'histoire d'une jeune femme malade (Anne Baxter) qui identifie sa vie à la dernière feuille d'une vigne qu'elle voit de sa chambre ; un artiste raté (Gregory Ratoff) la peindra en trompe-l'œil sur le mur pour qu'elle garde espoir.

Deux escrocs kidnappent un gamin (Lee Aaker, de *Rin Tin Tin*, cf. *Hondo* p. 804) tellement insupportable qu'ils paient les parents pour s'en débarrasser. Bof...

Enfin, un couple fauché (Jeanne Crain et Farley Granger) échange des cadeaux pour Noël : elle a vendu ses cheveux pour lui acheter une chaîne pour sa belle montre, il lui offre un peigne en écaille qu'il a payé en vendant... la montre.

Saturday night and sunday morning *Samedi soir, dimanche matin*, Karel Reisz, Grande-Bretagne, 1960, 89 mn

Description d'un monde étriqué où même la révolte est petite, celui d'Arthur (Albert Finney), jeune ouvrier de Nottingham. Il entretient une liaison avec une femme mariée (Rachel Roberts), ce qui lui vaut un cassage de gueule en règle commandité par le cocu (Bryan Pringle) : il faut dire que ce dernier va être père malgré lui. Arthur est un révolté velléitaire dont la hardiesse se réduit à tirer à la carabine à plomb sur une voisine malveillante ou lancer des cailloux en direction de maisons en construction ; sa fiancée (Shirley Anne Field) lui fait alors remarquer que c'est peut-être son futur domicile qu'il vise.

Les personnages abusent de la locution "nowt" (nothing) à laquelle s'oppose "owt" ou "summat" (something).

Chung Hing sam lam *Chungking express*, Kar-wai Wong, Hong Kong, 1994, 108 mn

Hong Kong, 1994. Le policier 223 (Takeshi Kaneshiro) achète des boîtes d'ananas, DLC 1^{er} mai et en mange une chaque jour d'avril. Il croise une fausse Catherine Deneuve (Brigitte Lin) qui joue du pistolet. L'agent 663 (Tony Leung) est l'objet des attentions d'une jeune femme (Faye Wong) qui s'introduit chez lui pour faire le ménage quand il n'y est pas.

Le scénario, informe, est prétexte à parler de l'amour, de l'absence : les deux flics vivent des ruptures difficiles. Les images sont splendides avec des effets de bougé qui semblent coller aux émotions des protagonistes. Ce film brillantissime ne pêche que par la musique, *California Dreamin'*, un tube dont la version française – *La terre promise* – a été rabachée *ad nauseam* dans les années 1960.

Tenet Christopher Nolan, USA, 2020, 150 mn

S A T O R Chargé par la philanthropique CIA de sauver le monde, le "protagoniste" (John David Washington) affronte le pervers oligarque
A R E P O "ogoniste" (John David Washington) affronte le pervers oligarque
T E N E T russe Sator (Kenneth Branagh) détenteur de la terrifiante capa-
O P E R A cité d'inverser le temps : face aux personnages covariants, il en est de contrava-
R O T A S rians qui fonctionnent à l'envers. Inutile de creuser cette histoire d'entropie qui
ne tient pas vraiment la route ; mais permet des scènes spectaculaires, notamment
des collisions entre véhicules "normaux" et d'autres évoluant à l'envers, d'où des
"désaccidents". On pense à *Inception* (p. 812) et surtout à *Memento* (p. 326) qui
se terminait en raccordant une chronologie directe et une à rebours, tout comme
le protagoniste qui découvre finalement qu'il est "inversé" et vient du futur.

Une sorte de James Bond façon Nolan : brillant et incompréhensible, ce qui ne veut pas dire profond. Le palindrome du titre est la ligne centrale du carré SATOR.

The great moment Preston Sturges, USA, 1944, 77 mn

1846. Le dentiste W. T. Morton (Joel McCrea) révolutionne la médecine en introduisant l'anesthésie. Il espère bien s'enrichir au moyen de son "Letheon" – de l'éther – qu'il veut faire breveter. Mais il se heurte à l'hostilité des médecins qui contestent sa méthode avant de prétendre après coup l'avoir toujours connue : "– Pourquoi donc la gardiez-vous secrète ?".

Cet indéniable progrès de l'Humanité est concomitant à l'échec d'une carrière ; pour éviter une fin déprimante, Sturges brise la chronologie et conclut sur une note optimiste, le moment où Morton offre son produit au monde médical.

Ce dernier des huit films de Sturges pour la Paramount est cependant son plus faible : c'est le seul à ne pas être une comédie, même si William Demarest, dans le rôle du premier patient de Morton devenu son assistant, est d'une irrésistible drôlerie. Avec Betty Field, Louis Jean Heydt et Harry Carey.

Letiat jouravli *Quand passent les cigognes*, Mikhaïl Kalatazov, URSS, 1957, 96 mn

Moscou, 1941. Veronika (Tatiana Samoïlova, touchante) est fiancée à Boris qui s'engage lors de l'invasion allemande. Mark, pianiste planqué cousin de Boris, profite d'un bombardement pour abuser de Veronika qu'il épouse. Boris est tué près de Smolensk mais Veronika ne l'apprend que tardivement, alors qu'elle a quitté Mark, et a beaucoup de mal à faire son deuil.

Le film vaut pour sa caméra mobile comme centrée sur les émotions de l'héroïne. Son aspect politique se réduit à une critique passe-partout des embusqués.

Notre histoire Bertrand Blier, France, 1984, 107 mn

Didascalies : "La scène se passe dans une chambre d'hôtel Terminus" ou "C'est l'histoire d'un type qui...". Parlant d'eux à la troisième personne – ce qui convient admirablement à l'acteur principal –, les personnages n'en finissent plus d'expliquer ce qu'ils sont (un garagiste alcoolique, une nymphomane), où ils sont et ce qu'ils font. Robert (Alain Delon) rencontre Donatienne (Nathalie Baye) dans un train, la suit dans un hôtel puis dans une maison en compagnie d'une troupe pléthorique – Sabine Haudepin, Jean-Pierre Darroussin, Michel Galabru, Geneviève Fontanel, ... – dans une histoire qui bégaye. Donatienne ayant disparu, Robert la cherche et la retrouve mariée à un instituteur (Jean-François Stevenin) dans un coin perdu des Alpes... avant de se réveiller dans le train du début où Sam (Philippe Laudenbach) vient l'extraire de son cauchemar pour abrégé sa fugue et le ramener au foyer où l'attend une épouse qui ressemble à Donatienne.

Portée par le visage anxieux et fatigué de Delon, cette promenade dans les décombres de l'amour conjugal est un hymne à la tendresse.

Les croix de bois Raymond Bernard, France, 1932, 114 mn

La Grande Guerre restituée sobrement avec un souci d'exactitude. Mentionnons l'angoissante séquence où les soldats entendent les Allemands creuser une mine sous leur abri ; ils sont relevés et ce sont leurs successeurs qui sautent. L'inauguration du bleu Joffre, en remplacement du rouge garance, situe l'offensive centrale comme une des calamiteuses opérations de "grignotage" de 1915. Parmi les soldats, Charles Vanel, Gabriel Gabrio, Pierre Labry et Pierre Blanchar un peu théâtral quand il crie "Au secours, on assassine des hommes!", une véhémence qui est due à Roland Dorgelès, auteur du roman, et non au metteur en scène. Chanson "Les prunes" dans une de ses multiples variantes.

Lady Chatterley Pascale Ferran, France, 2006, 161 mn

Les amours d'une jeune aristocrate (Marina Hands), dont l'époux (Hippolyte Girardot) est un invalide de la Grande Guerre, avec l'"homme des bois", son garde-chasse Parkin (Jean-Louis Coulloc'h) au physique massif et au tempérament bourru. La relation à la nature et la nudité des corps qui dansent sous la pluie arrivent à nous faire croire, le temps du film, en l'utopie du sexe libérateur. Car tout cela s'accompagne d'un dénudement progressif des âmes, disparition des préjugés de classe pour la Lady, de la suprématie machiste pour son amant qui ne trouvait "pas correct qu'un homme gagne sa vie grâce à une femme". Une belle histoire d'amour, en somme.

Tourné en français dans le Limousin, le film adapte la seconde mouture (on connaît surtout la troisième) du roman scandaleux de D. H. Lawrence. La réalisatrice a eu la bonne idée de filmer l'intermède méditerranéen dans le style d'un film de vacances couleurs, complètement anachronique vers 1920 par ailleurs. Le passage où le mari handicapé s'obstine à remonter une pente à 30% avec son fauteuil motorisé est une sorte de parabole sur l'arrogance aristocratique.

Heaven knows, Mr. Allison *Dieu seul le sait*, John Huston, USA, 1957, 102 mn

C'est un peu le dispositif de *The African Queen* (p. 1733) : un homme bourru et une femme réservée. Ici, le GI Allison (Robert Mitchum) face à sœur Angela (Deborah Kerr) dans un îlot du Pacifique. On a droit à l'inévitable scène de saoulerie : la religieuse est très perplexe devant la bouteille de 1,8 litres que le fruste Allison vide de son sake avant de se mettre à tenir des propos déplacés. Les Japonais vont et viennent et Allison contribue au débarquement américain sur l'île en jetant les culasses des obusiers de 105 mm.

Ce film sympathique fait partie des réussites de l'inégal Huston qui allait bientôt signer les affligeantes *Racines du ciel* (p. 1749).

Mōjū *La bête aveugle*, Yasuzō Masumura, Japon, 1969, 84 mn

Tout commence comme *L'obsédé* (p. 122) : Michio (Eiji Funakoshi) enlève et séquestre Aki (Mako Midori), un modèle. Sculpteur aveugle, il ne cherche pas à se faire aimer, seulement à la garder le temps nécessaire à créer une œuvre à sa semblance. Aki tente évidemment de s'évader, ce qu'elle est en passe de faire grâce à la mère possessive (Noriko Sengoku) de Michio, jalouse de ses attentions pour la jeune femme. Le fils s'oppose violemment à sa mère qui succombe à un mauvais coup, puis viole Aki. Dénouement genre *Empire des sens* (p. 840) : Aki, qui ne détestait pas son geôlier, se plait à faire l'amour avec lui. Comme la chair est triste, le couple la pimente de sado-masochisme, coups en tout genre, blessures et vampirisme. Mais, ici aussi, la nouveauté s'émousse : "– Coupe-moi les bras", dit-elle, avant de réclamer l'amputation des jambes. Michio s'inflige une sorte de *seppuku* sommaire sur le corps de sa partenaire.

Le décor est celui d'un atelier-hangar où trône une sculpture géante de femme lascive et, aux murs, des yeux et des nez gigantesques, des bouches et des seins, des jambes et des bras. Cette variation sur Eros et Thanatos – thème cher au réalisateur de *L'ange rouge*, p. 127 – est basée sur un livre de Ranpo Edogawa, pseudonyme qui, lu dans le sens nom-prénom, sonne comme Edgar Allan Poe.

Monkey business *Monnaie de singe*, Norman Z. McLeod, USA, 1931, 75 mn

Les frères Marx, période Paramount autrement dit à quatre, s'en donnent à cœur joie comme passagers clandestins d'un navire. Clou du film au contrôle de l'immigration où ils prétendent chacun être... Maurice Chevalier en interprétant la même chanson ; dans le cas du muet Harpo, un tourne-disque (mal remonté) chante à sa place ! Avec Thelma Todd.

Bez konca *Sans fin*, Krzysztof Kieślowski, Pologne, 1985, 103 mn

Urszula (Grażyna Szapolowska) vient de perdre son mari Antek (Jerzy Radziwiłowicz), un avocat. Elle essaie de se raccrocher à la vie en s'occupant de son fils ou en ayant des aventures... en vain. Elle finit par se suicider pour rejoindre son Antek qu'elle avait auparavant cru retrouver grâce à un charlatan hypnotiste.

Urszula est amenée à s'intéresser à un des clients de son mari, un ouvrier (Arthur Barcis) membre de Solidarność : doit-il garder profil bas, comme le suggère son avocat (Aleksander Bardini) ou au contraire faire front pour obtenir une peine exemplaire, comme le propose un stagiaire (Michał Bajor) ? Évocation de la Pologne de la loi martiale, avec ses lumignons dans les cimetières, comme je les ai vus près de la tombe du père Popuśzko. Manque ce je-ne-sais-quoi qui fera du film suivant, *Le hasard* (p. 400), un chef-d'œuvre.

Akasen chitai *La rue de la honte*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1956, 86 mn

Les femmes de la nuit (p. 317) transposé dans le monde plus feutré du “café” Yume no sato (Le village des rêves) tenu par M. Taya (Eitarō Shindō). Le lieu est Yoshiwara, près d’Asakusa qu’un panoramique survole lors du générique. Et la période, celle de l’agonie des bobinards : la radio annonce que le projet de loi de fermeture a été repoussé une fois de plus. Taya explique à ses gagneuses que c’est tant mieux car où iraient-elles sans lui ? Il se voit presque comme un bienfaiteur à la tête d’une œuvre quasiment philanthropique.

On n’est pas loin de lui donner raison. La prostitution permet à Hanae (Michiyo Kogure), dotée d’un enfant et d’un mari malade, de faire bouillir la marmite. Et rapporte beaucoup à la délurée Mickey (Machiko Kyō) qui désespère son père – pourtant un débauché – puisque la révélation de sa profession pourrait compromettre le mariage de sa sœur. Car le métier est mal vu : Yumeko (Ako Mimasu) perd la tête quand son fils lui annonce qu’il ne la reverra jamais tant elle lui fait honte si bien qu’on doit l’interner.

L’important est de s’en sortir, mais comment ? Yorie (Hiroko Machida), qui pensait refaire sa vie avec un paysan, refuse cette nouvelle existence d’esclave domestique et revient à la “maison”. Yasumi (Ayako Wakao) pressure un commerçant qu’elle accule à la ruine ; ayant repris son négoce de tissus, elle devient alors la respectable fournisseuse du boxon.

Le dernier plan montre une toute jeune fille qui tente de racoler des passants qu’elle appelle en se dissimulant à moitié, par timidité. C’est sur cette image bouleversante que se referme le film et l’œuvre de Mizoguchi.

Lola *Lola, une femme allemande*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1981, 115 mn

Générique sur un portrait d’Adenauer : nous sommes en 1958 et Lola (Barbara Sukowa) chante en allemand *Le jour où la pluie viendra*. Cette prostituée est la favorite du puissant Schuckert (Mario Adorf) qui est en train de bétonner une petite ville avec la complicité intéressée de ses notables (Hark Bohm, Ivan Desny). Le nouveau directeur de l’équipement, von Bohm (Armin Müller-Stahl), qui s’était amouraché de Lola, s’énerve quand son collaborateur Esslin (Matthias Fuchs) lui ouvre les yeux sur sa profession ; il se met en travers du projet Lindenhof de Schuckert et ne se calme qu’après avoir épousé la belle. Désormais, Schuckert et von Bohm se partageront ses faveurs. Re-Adenauer en générique de fin.

Les couleurs criardes, violemment artificielles, font ressortir les yeux bleus de Müller-Stahl, du moins avant qu’il ne pactise avec la Mafia qui régent la ville. La voiture de Lola, une Mercedes décapotable, était surnommée “voiture de pute” en Allemagne : seules ces dames avaient les moyens de se l’offrir. Dernier opus de la trilogie sur la RFA initiée avec *Le Mariage de Maria Braun* (p. 1360).

Son of Dracula Robert Siodmak, USA, 1943, 79 mn

Le comte Alucard (Dracula en verlan!) reprend du service chez Universal pour le troisième épisode de la série. Le vampire est ici détruit faute de pouvoir réintégrer son lit-cercueil à temps. Scénario de Curt Siodmak et distribution médiocre dominée par le peu exaltant Lon Chaney Junior. On mentionne une étrange maladie, la thanatophobie : certains auraient peur de la mort !

I mostri *Les monstres*, Dino Risi, Italie, 1963, 111 mn

Célèbre film à sketches (20, dont il ne reste que 19 sur le DVD français) interprétés par Vittorio Gassman et Ugo Tognazzi, séparément ou ensemble dans des rôles bêtes ou méchants, parfois les deux. Ainsi, dans le n° 5, *Rapt*, un réalisateur fait-il enlever une mémé pour la jeter, en fauteuil roulant, dans une piscine ; mécontent de la prise, il en réclame une seconde. Dans le n° 8, *La journée d'un parlementaire*, un député démocr chrétien confit en dévotion fait délibérément poireauter un militaire pour ne pas entendre les informations compromettantes qui auraient empêché le vote d'une loi aux juteuses implications immobilières. Le n° 10, *Le témoin volontaire*, met en scène une espèce de Dupond-Moretti qui discrédite et fait presque emprisonner l'unique témoin du meurtre commis par son client. Dans le n° 11, *Les deux orphelins*, le guide d'un mendiant aveugle feint de n'avoir rien entendu quand un médecin s'offre à guérir son compagnon. Le n° 19, *Le testament de Saint François*, montre les préparatifs, dans un salon de coiffure, d'un prêtre très exigeant sur son apparence physique : il va parler de Saint François d'Assise à la télévision.

The bank dick *Mines de rien*, Edward F. Cline, USA, 1940, 69 mn

W. C. Fields campe Egbert Sousé "accent grave (*sic*) over the e", un brave homme soumis au matriarcat d'une ribambelle de femmes – épouse, belle-mère, filles – qui le tiennent pour un bon à rien.

Un escroc l'ayant convaincu de l'avenir des mines de beefsteack, il incite son futur gendre (Grady Sutton) à "emprunter" dans la caisse pour en acheter. Las, déboule un inspecteur bancaire (Franklin Pangborn) que Sousé tente de neutraliser : qu'il lui fasse prendre une biture monstre, lui abîme la main droite ou écrase ses lunettes, rien n'y fait. Heureusement, les mines se mettent à payer.

Lui-même gardien de la banque locale, Sousé est pris en otage par un gangster qui, installé à l'arrière d'une voiture, lui intime l'ordre de conduire ; comme il s'en acquitte mal, le bandit demande au conducteur de lui passer le volant, ce qu'il fait au pied de la lettre en le lui tendant, désolidarisé du véhicule.

Ce Fields est d'autant plus amusant que dénué de sous-intrigue sentimentale.

Bom yeoareum gaeul gyeoul geurigo bom *Printemps, été, automne, hiver. . . printemps*, Ki-duk Kim, Corée, 2003, 99 mn

Les saisons de la vie dans un temple situé au milieu d'un étang. Au printemps, l'enfant est puni de sa cruauté envers le poisson, la grenouille et le serpent par le bonze qui l'élève. Durant l'été, il fait la connaissance de la chair avec une jeune fille, que le maître chasse – il faut se méfier de la luxure. À l'automne, celui qui s'était enfui avec la fille revient, car il l'a tuée par jalousie : il faut se méfier du désir, dit le maître qui le bat et lui fait recopier le Sûtra du cœur. L'hiver venu, le prisonnier libéré retourne sur les lieux pour y remplacer son maître mort. Traînant une énorme pierre, référence – martelée par des plans de coupe – aux cailloux qu'il avait jadis attachés au poisson, à la grenouille et au serpent, il va jusqu'au sommet d'une colline installer une statuette du bodhisattva Maitreya. Le printemps revenu, l'enfant recueilli par le nouveau maître persécute une tortue.

Malgré le pénible prêchi-prêcha bouddhiste, on ne s'ennuie pas un seul instant durant ce film édifiant aux magnifiques images.

La vie de Bohème Aki Kaurismäki, France, 1992, 99 mn

Malakoff. Rodolfo (Matti Pellonpää avec son accent finnois), peintre albanais sans papiers, vit une histoire d'amour tragique avec Mimi (Évelyne Didi). Il partage sa bohème avec l'auteur dramatique Marcel Marx (André Wilms) et le musicien Schaunard (Kari Väänänen). L'industriel (Jean-Pierre Léaud) dont il réalise le portrait devient son principal et unique client.

Authentique émotion derrière l'humour pince-sans-rire de ce premier film français de Kaurismäki, adaptation libre de Henry Murger (dont on voit la tombe). Rodolfo prépare un potage en faisant bouillir un os piqué au chien. Quand il offre des fleurs, elles sont déjà fanées – "Si j'avais su, je les aurais achetées en plastique" – réflexion typique d'une époque, le début des années 1960 avec la lessive Sunil, l'hebdomadaire BAYARD et la voiture Reliant Robin à trois roues.

Voix de Damia et touchant générique de fin avec la chanson japonaise *Yuki no furu machi wo* (La ville où tombe la neige). Avec Christine Murillo en Musette et des apparitions de Samuel Fuller et Louis Malle.

Meitō bijomaru *L'épée Bijomaru*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1945, 67 mn

Le Japon du Bakumatsu (p. 775). Pour venger son père, assassiné par un sup-pôt du shōgun Tokugawa, la jeune Sasae (Isuzu Yamada) se fait forger une magnifique épée, Bijomaru (la Belle) par un apprenti-forgeron (Shōtarō Hanayagi).

Tournée à la fin de la guerre, cette œuvre mineure ne fait que le minimum de concessions au militarisme ambiant : on peut y voir un message féministe.

Documenteur Agnès Varda, France, 1981, 62 mn

Los Angeles. Émilie (Sabine Mamou, monteuse de Varda, dans son unique rôle) est la secrétaire d'une réalisatrice qui vient de tourner un film – on reconnaît *Mur murs*, p. 548. Seule avec un garçonnet (Mathieu Demy), elle souffre de s'être récemment séparée de son mari. Avec un beau texte en voix off, manque affectif et sexuel ponctué par les images de tracteurs ratissant la plage de Malibu.

Un homme propose à Émilie d'essayer son *water-bed*, invitation qu'elle décline ; il est crédité au générique comme "l'homme au lit d'eau".

Agent trouble Jean-Pierre Mocky, France, 1987, 86 mn

Les passagers d'un car d'excursions ont été accidentellement contaminés par un terrible virus. Pour éviter une épidémie, le gouvernement a décidé de les gazer puis de précipiter l'autobus dans un lac ; mais le marginal Victorien (Tom Novembre) a eu le temps de dévaliser les macchabées. Le trouble Alex (Richard Bohringer) est chargé de récupérer le butin pour éluder les questions des familles. Il sème la mort sur son chemin et, après avoir tué Victorien, s'en prend à sa tante Amanda (Catherine Deneuve) mais succombe à une crise cardiaque ; c'est un ami d'Amanda (Pierre Arditi), une huile haut placée, qui finira le boulot.

Le scénario ne tient pas la route car une banale autopsie montrerait que les passagers ne sont pas morts noyés. Mais Mocky n'a pas son pareil pour créer des atmosphères étranges : ici, dans la neige d'une montagne composite, avance un autobus rempli de cadavres. Apparition d'Hélène Manson dans son pénultième rôle.

Oliver Twist David Lean, Grande-Bretagne, 1948, 111 mn

Pluie et vent accompagnent le calvaire de l'infortunée mère d'Oliver avant son fatal accouchement. Puis c'est la workhouse – GOD IS GOOD, GOD IS JUST – où l'on obéit d'autant mieux qu'on est moins bien nourri si l'on en croit le bedeau (Francis Sullivan) qui a peut-être lu Jeremy Bentham. Employé chez un croquemort, Oliver s'évade pour un Londres où règne Fagin (Alec Guinness au nez de caricature antisémite) sur un troupeau de jeunes voleurs. Mais Dickens a toujours pitié de ses personnages et le jeune Oliver est adopté par celui qui est en fait son grand-père (Henry Stephenson). Le terrifiant Sykes (Robert Newton) se charge alors de "récupérer" l'enfant avec la complicité de sa maîtresse (Kay Walsh) ; prise d'un remords qu'elle paiera de sa vie, elle permet le *happy end*.

Ce film à la plastique superlative, avec un décor londonien quasi-expressionniste, est le sixième opus de Lean, sa deuxième adaptation de Dickens après *Great expectations* (p. 571). Les moments les plus réussis des deux films sont leurs magistrales ouvertures qui dénoncent un monde sans espoir ni pitié.

Blind husbands *Maris aveugles*, Erich von Stroheim, USA, 1919, 92 mn

Brillants débuts de Stroheim comme réalisateur. L'officier autrichien Eric von Steuben (Stroheim), dont le motto est "Wine, WOMEN, Song", tente de séduire une Américaine (Francelia Billington) venue à Cortina avec son mari (Sam De Grasse). Il arriverait à ses fins si le guide Sepp (Gibson Gowland, le futur Mc-Teague de *Greed*, p. 1725) ne veillait au grain. Le sommet du Monte Cristallo voit l'explication finale entre l'époux et le séducteur qui fait une chute mortelle.

Une courte séquence de rêve montre que l'épouse était réellement tentée. Steuben, individu lâche aux amours ancillaires, revient avec une barque beaucoup plus chargée et le même goût pour les Américaines délaissées : c'est le Karamzine de *Foolish wives* (p. 87), film plus achevé.

Dog day afternoon *Un après-midi de chien*, Sidney Lumet, USA, 1975, 125 mn

D'après un fait divers authentique : Sonny (Al Pacino) braque une banque de Brooklyn avec l'aide de Sal (John Cazale qui jouait le frère de Pacino dans *Le parrain*, p. 461). Le but est de dégager de l'argent pour le changement de sexe de la nouvelle "épouse" de Sonny par ailleurs déjà marié. Tout se passe relativement bien et les deux braqueurs obtiennent même un avion pour l'Algérie – mais le FBI a tendu un piège : Sal est abattu et Sonny arrêté.

Le film est une description intéressante et assez convaincante de la relation complexe qui s'établit entre les preneurs d'otages et leurs victimes – le trop fameux "syndrome de Stockholm". Avec des répliques cocasses : une des captives s'étonne de l'utilisation du "F word", euphémisme ringard pour "fuck", analogue des "cinq lettres" de mon enfance. Sonny se moque de Sal qui veut partir pour l'étranger au... Wyoming ; plus au courant du vaste monde, il sait qu'en Algérie il y a un hôtel Howard Johnson.

Quand Sal refuse une cigarette par peur du cancer du poumon, difficile de ne pas penser à la maladie qui allait emporter l'excellent Cazale.

Steamboat Bill Jr. *Cadet d'eau douce*, Buster Keaton & Charles Reisner, USA, 1928, 67 mn

Buster campe un gringalet qui retrouve son père aux allures de brute (Ernest Torrence de *Tol'able David*, p. 708) dont les affaires vont mal : son bateau à aubes, qui porte le nom du général sudiste Stonewall Jackson, est presque une épave. Le film décolle vraiment dans sa dernière partie, spectaculaire et inventive, quand un cyclone se déchaîne, emportant tout. Le pépin de Buster regarde vers le ciel, les façades de maison s'effondrent en l'épargnant miraculeusement, son lit d'hôpital se met à voyager et il avance presque couché à contre-vent.

Caesar and Cleopatra Gabriel Pascal, Grande-Bretagne, 1945, 128 mn

Cette superproduction en couleurs adapte une divertissante comédie de George Bernard Shaw. Claude Rains et Vivien Leigh dans les rôles-titres sont secondés par Francis Sullivan en Plothin et Stewart Granger qui joue Apollodore de Sicile, celui qui transporte la Reine dans un tapis. Mais le rôle le plus marquant est tenu par Flora Robson qui campe l'inquiétante Phtatatita, la (fictive) nourrice de Cléopâtre. Meilleur que le Mankiewicz (p. 986).

Quartet Ralph Smart & Harold French & Arthur Crabtree & Ken Annakin, Grande-Bretagne, 1948, 115 mn

Quatre nouvelles de Somerset Maugham, présentées par l'auteur.

The facts of life : un fils (Jack Watling) ignore les conseils de son père (Basil Radford) – pas de jeu, pas de femme – et s'en porte d'autant mieux.

The alien corn : un jeune homme bien né (Dirk Bogarde) déroge en voulant devenir pianiste et se suicide quand il apprend qu'il ne sera jamais au niveau. C'est vraiment trop pour sa famille : sa mort est qualifiée d'accident. Avec Françoise Rosay et Honor Blackman.

The kite : mal aimée par sa belle-mère (Hermione Baddeley), une bru fait une fixation sur le goût de son époux pour les cerfs-volants. Avec Mervyn Johns.

The colonel's lady : trop occupé entre chasse et maîtresse, Peregrine (Cecil Parker) découvre que son épouse (Nora Swinburne) a rencontré le succès grâce à son recueil de poèmes contant une tragique histoire d'amour. Irrité, le pompeux militaire se croit trompé et cherche à savoir quel est l'amoureux disparu auquel le livre fait implicitement référence : "C'était vous, du temps où vous m'aimiez". Petit chef d'œuvre de comédie amère, avec Ernest Thesiger et Wilfrid Hyde-White.

Road to Singapore *En route pour Singapour*, Victor Schertzinger, USA, 1940, 85 mn

Premier opus d'une série à succès (cf. *Road to Utopia*, p. 57). Grâce à son complice Josh (Bing Crosby), Ace (Bob Hope) échappe de justesse à un "shotgun marriage" avec une fille qu'il a séduite. "Patty cake, patty cake, baker man" se mettent-ils à chanter en se frappant mutuellement les paumes ; arrivés à "Bake me a cake as fast as you can", ce sont les frères de la "fiancée" qu'ils cognent de concert. Les deux copains quittent les États-Unis pour les mers du Sud où ils rencontrent Mima (Dorothy Lamour) dont ils tombent amoureux. Ils participent, déguisés, à une fête locale où l'on peut s'empiffrer mais gare au mariage forcé après une danse avec une de ces filles en sarong. Pour faire rentrer de l'argent, Ace vend le détergent miracle Spotto, celui qui dégueulasse les costumes les plus blancs. Chansons et bonne humeur, avec Charles Coburn, Antony Quinn et Jerry Colonna.

Les Misérables Marcel Bluwal, France, 1972, 235 mn

Ce téléfilm se concentre sur la partie parisienne de l'intrigue : la mesure Gorbeau où végètent les Thénardier, puis l'insurrection du cloître Saint-Merri. Valjean, Javert et Marius sont joués par Georges Géret, Bernard Fresson et François Marthouret. Parmi les personnages secondaires, Lucien Nat est un Gillenormand ultra à souhait et Alain Mottet un Thénardier moins effrayant que son épouse (Micha Bayard). Jean-Luc Boutté campe un Enjolras halluciné et Julien Verdier, un Mabeuf très émouvant dans ce rôle obscur. Hermine Karagheuz incarne la mal aimée Éponine avec une déchirante intensité.

Le chef-d'œuvre de Victor Hugo est un véritable continent dont on ne connaît guère que les péninsules feuilletonnesques. Son centre est constitué d'interminables et géniales digressions dont quelques passages, lus ici en voix off, permettent de restituer l'esprit.

Senza pietà *Sans pitié*, Alberto Lattuada, Italie, 1948, 86 mn

L'après-guerre à Livourne. La jeune Angela (Carla Del Poggio, épouse du réalisateur) et le soldat noir américain Jerry (John Kitzmiller) sont victimes d'une bande de trafiquants qui réduisent l'une à la prostitution et compromettent l'autre dans un trafic qui lui vaut la prison militaire. Jerry s'évade pour rejoindre Angela, laquelle est abattue par un truand ; le soldat désespéré va se jeter dans un précipice avec le camion dans lequel il a emporté la morte.

Le scénario de ce film néo-réaliste est dû à Fellini qui y fait jouer son épouse Giuletta Masina. Les trafiquants sont campés par Folco Lulli et surtout un certain Pierre Claudé dans son unique rôle au cinéma ; ils ont pour partenaire l'excellent Raf Pindi en contrebandier sud-américain. Un tel scénario aurait été impensable aux États-Unis où les Noirs pouvaient au mieux jouer dans des films anti-racistes dans lesquels ils étaient priés de rester gentiment à leur place.

13 ghosts William Castle, USA, 1960, 84 mn

Une famille a hérité de la maison d'un oncle qui y avait caché des fantômes ainsi qu'un pactole en dollars, cause de son assassinat. Le meurtrier qui vient de nuit pour récupérer l'argent est mis hors d'état de nuire par les ectoplasmes.

Comme souvent, Castle présente son film. Celui-ci joue d'un filtre coloré adapté à la présence éventuelle de fantômes – bleu, on ne voit rien, rouge, on "les" voit. Ainsi, un dompteur à tête coupée qui met le cou dans la gueule d'un lion ; mais rien de bien impressionnant car la peur repose plus sur l'idée du spectre que sur le spectre lui-même. La distribution est sans intérêt, à l'exception de Margaret Hamilton en sorcière tout droit sortie du *Magicien d'Oz* (p. 1314).

Hadewijch Bruno Dumont, France, 2009, 106 mn

Placé sous le patronage d'Hadewijch d'Anvers, l'histoire d'une vierge amoureuse du Christ. D'une passion sincère, totale et maladroite que Céline (Julie Sokolowski) ne parvient pas à vivre chez ses parents, des grands bourgeois du quai d'Anjou, et pas davantage au couvent où elle était novice : la supérieure, qui se méfie de son zèle excessif, l'a renvoyée dans le siècle. Son petit ami (platonique) Yassine lui présente son frère Nassir, un commentateur du Coran qui n'a pas de tels scrupules quant à la sincérité de la foi de Céline ; au nom du Dieu universel, il l'engage dans la troupe des soldats martyrs. Un attentat suivi d'une ellipse : Céline est de retour au couvent où la Gendarmerie vient lui demander des comptes. Elle se sauve pour aller se noyer dans le proche étang ; David (Dewaele), un ouvrier tout juste sorti de prison, la repêche et la serre contre lui.

Bernanos : la quête orgueilleuse de Dieu – *Journal d'un curé de campagne*, p. 122 –, la tentation du désespoir – *Mouchette*, p. 798. Cet amour de Dieu est d'abord amour de soi-même ; c'est un peu le message du personnage fruste mais généreux de David... qui annonce le thaumaturge de *Hors Satan* (p. 103).

Animal crackers *L'explorateur en folie*, Victor Heerman, USA, 1930, 93 mn

Les (quatre) Marx Brothers dans leur second film centré sur une histoire peu roborative de tableau disparu dont il existe en fait trois exemplaires. Groucho y va de ses "one-liners" habituels, ainsi à la rombière (Margaret Dumont) : "You mind if I don't smoke?". Chico joue au piano une de ses compositions *I'm daffy over you*, en boucle car, dit-il "– I can't think of the finish" ; "– It's strange, I can't think of anything else", rétorque Groucho. À l'aide d'un pulvérisateur à fly-tox rempli d'un puissant soporifique, Harpo endort tout le monde ; avisant une jeune femme assoupie, il s'administre lui-même le produit avant de s'allonger près d'elle.

Waga koi wa moenu *Flamme de mon amour*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1949, 84 mn

Au début de l'ère Meiji, la lutte contre l'absolutisme des clans. Venue d'Okayama, Eiko Hirayama (Kinuyo Tanaka) devient la compagne du progressiste Kentarō Omoi (Ichirō Sugai), ce qui les emmène tous deux en prison dont ils sortent en 1889 avec l'octroi de la Constitution. Mais le libéral Omoi garde une vision rétrograde de la femme : bien qu'il s'apprête à épouser Eiko, il entretient une liaison avec Chiyo (Mitsuko Mito), une fille au destin particulièrement ingrat qu'elle avait pris comme domestique pour la protéger. Désillusionnée, Eiko retourne, accompagnée par Chiyo, à Okayama pour y fonder une école de jeunes filles.

Saisissantes images des fabriques et prisons pour femmes dont la violence ne le cède pas à celle, proverbiale, de l'armée nippone.

The fire raisers Michael Powell, Grande-Bretagne, 1934, 74 mn

Brnton (Leslie Banks) est un sympathique escroc qui vit aux dépens des assurances. Pour assurer un train de vie somptueux à son épouse, fille d'un dirigeant de la Lloyd's, il s'acoquine avec Stedding (Francis Sullivan), un gangster spécialisé dans les catastrophes arrangées. À la suite d'un naufrage avec mort de matelots, Brnton pris de remords sauve un policier des flammes d'un incendie provoqué par Stedding et y perd la vie.

Le film fait partie de la vingtaine de "quota quickies", du débutant Powell. Films fauchés – témoin les maquettes qui tiennent lieu de cargo incendié – dont beaucoup ont disparu. En attendant le plus personnel *Edge of the world* (p. 1041).

Unbreakable *Incassable*, M.Night Shyamalan, USA, 2000, 102 mn

Philadelphie. David (Bruce Willis) est l'unique survivant d'un accident de train : il n'a même pas une égratignure. Ayant échappé plusieurs fois à la mort et ne connaissant pas la maladie, il est en fait une sorte de Superman avec, comme le héros de BD, sa kryptonite : hydrophobe, il pourrait se noyer dans un verre d'eau. Son don de seconde vue lui permet, vêtu d'une cape, de redresser les torts dans les quartiers résidentiels. Et de démasquer son exacte antithèse, le super-salaud en fauteuil roulant, Elijah (Samuel Jackson) aux os cassants comme du verre.

Cinéma manichéen pour adolescents. Pour mémoire l'épithète (apocryphe) de W. C. Fields : "On the whole, I'd rather be in Philadelphia".

In which we serve *Ceux qui servent en mer*, Noel Coward & David Lean, Grande-Bretagne, 1942, 110 mn

Les quatre premiers films de David Lean doivent beaucoup à Noel Coward, à peu près tout pour celui-ci dont il est aussi producteur, scénariste et acteur. Il s'agit d'une œuvre de propagande tournée à une époque où le sort des armes penchait encore pour l'Axe. À travers la destinée du HMS (His Majesty's Ship) *Torin*, depuis sa construction dans les chantiers navals jusqu'à son coulage par "Jerry". Ces hommes à la mer – Noel Coward, John Mills, Bernard Miles et le débutant Richard Attenborough – qui s'agrippent à un canot de sauvetage se souviennent : l'évacuation de Dunkerque et aussi la vie civile, les femmes. Ces dernières – Celia Johnson, Kay Walsh, Joyce Carey –, qui savent que leur homme est avant tout marié au bateau, tremblent en recevant un télégramme, se choquent du mot "bloody" et échangent des banalités : "Men must work and women must weep", juste avant un bombardement où périt l'une d'elles. L'esprit de cohésion nationale l'emporte, symbolisé par l'entraînante et vaguement nostalgique *Beer barrel polka*. Après tout, dit la voix off, "We are an island race".

Road to Rio *En route pour Rio*, Hal Walker, USA, 1947, 101 mn

Cinquième opus de la série des Crosby/Hope/Lamour. Départ en catastrophe des musiciens Crosby et Hope sur un navire direction Rio sur lequel ils rencontrent une riche héritière (Lamour) que sa tante (Gale Sondergaard) cherche à spolier en l'hypnotisant. On pratique finalement beaucoup cette technique dans le film, c'est ainsi que Hope finira par chiper Lamour à Crosby en agitant un pendule. Les deux zozos s'adjoignent trois gugusses qui, ne parlant pas un mot d'anglais, ne savent que répéter "You're telling me?", "You're in the groove, Jackson!" ou "This is murder!"; des bulles sortent du trombone joué par Hope, ce qui renvoie à *Wings* (p. 857). On n'oublie pas non plus le traditionnel "Patty cake, patty cake, baker man" inauguré dans *Road to Singapore* (p. 882).

Rikos ja rangaistus *Crime et châtement*, Aki Kaurismäki, Finlande, 1983, 89 mn

Dostoïevski à Helsinki. Rahikanen (Markku Toikka) traîne son crime en essayant d'y intéresser la Police (Esko Nikkari), une jeune femme (Aino Seppo) et le spectateur qui, s'ennuyant un peu, peut se consoler avec le personnage joué par Matti Pellonpää ou encore *L'accordéoniste* chanté en finnois. Le dispositif de Kaurismäki n'est pas encore au point.

Dracula : pages from a virgin's diary Guy Maddin, Canada, 2003, 75 mn

Les personnages du *Dracula* de Bram Stoker : Lucy et Mina, Harker, Holmwood et Morris, Dracula et son âme damnée le fou Renfield, sans parler du chasseur de vampires van Helsing. Tout cela filmé dans le style Maddin, capable de retrouver l'atmosphère de *Nosferatu* (p. 593) dans ce film noir et blanc où affleurent des taches de couleur – rouge sang le plus souvent – distribuées avec parcimonie et à bon escient. Mais ce n'est pas un "à la manière de" passéiste : la chorégraphie de Mark Godden renforce l'irréalisme de l'ensemble. La musique de Mahler – tirée des deux premières symphonies –, faussement grandiloquente, s'accorde parfaitement avec l'esprit discrètement parodique de l'œuvre.

Batman begins Christopher Nolan, USA, 2005, 140 mn

Effets spéciaux pour une accumulation de scènes spectaculaires sans originalité et excellente distribution – Christian Bale, Michael Caine, Gary Oldman, Morgan Freeman, Liam Neeson, Cillian Murphy et Rutger Hauer – pour des personnages inexistantes et totalement dénués d'humour. Le cycle de Batman, Perceval version Coca-Cola®, est un mythe capital de la culture américaine qu'on n'adaptera jamais assez, d'où les deux *Dark knight* (pp. 80, 1430) du même Nolan.

Mr. Turner Mike Leigh, Grande-Bretagne, 2014, 150 mn

Un excellent Timothy Spall à l'accent cockney incarne le peintre dans cette biographie pointilliste qui ne fait aucun effort pour le montrer à son avantage.

L'égoïsme marque ses relations affectives. Il profite du dévouement sans borne de sa gouvernante (Dorothy Atkinson) avec laquelle il a occasionnellement des rapports ancillaires et se soucie peu des filles qu'il aurait eues avec son ancienne maîtresse (Ruth Sheen), d'où les récurrentes visites de reproches. Il finit par s'installer chez la veuve Booth (Marion Bailey) chez qui il mourra.

Les relations de Turner avec ses collègues sont émaillées de piques, voire de provocations comme le célèbre incident de l'ostentatoire touche de rouge appliquée sur une de ses propres peintures lors d'un pré-vernissage, au grand dam de son rival Constable occupé à pignocher... avec du rouge. Le film est aussi l'occasion d'évoquer des personnages emblématiques, comme Mary Somerville (Lesley Manville) ou John Ruskin, jeune snob au verbe ampoulé.

Et bien sûr le travail du peintre qui, comme Ulysse, se fait attacher à un mât pour mieux saisir les nuances d'une tempête. Avec une incessante recherche de la lumière à laquelle la photographie du film rend hommage en restituant l'éclairage si particulier de ses tableaux. "The sun is God" dit-il en expirant.

Everyone says I love you *Tout le monde dit I love you*, Woody Allen, USA, 1996, 97 mn

Comédie musicale située à New York, Venise et Paris. On retrouve avec plaisir le train-train allénien : Woody incarne un divorcé qui réalise tellement bien les rêves d'une jeune femme (Julia Roberts) – il a eu accès à ses secrets intimes – qu'elle se rend compte que ceux-ci étaient vains. Plaqué, il se fait consoler par son ex-épouse (Goldie Hawn) sur un quai de la Seine. Sa belle-fille (Drew Barrymore) avale à deux reprises, avant et après sa fugue avec un voyou (Tim Roth), la bague offerte par son fiancé (Edward Norton).

L'aspect musical est plutôt réussi, compte tenu des limites des interprètes. On mentionnera la désopilante veillée funèbre du grand-père qui sort de son cercueil pour danser et chanter "Enjoy yourself" avec d'autres spectres en surimpression.

Gervaise René Clément, France, 1956, 112 mn

Aux côtés de Maria Schell dans le rôle-titre, François Périer est un excellent Coupeau dont la descente aux Enfers est parachevée par une crise de *delirium tremens*, Armand Mestral un Lantier suave et veule et Suzy Delair une Virginie venimeuse à souhait. Cette adaptation soignée de *L'assommoir* est un peu trop académique pour susciter l'enthousiasme. Avec Jacques Harden et Jany Holt.

Reflections in a golden eye *Reflets dans un œil d'or*, John Huston, USA, 1967, 105 mn

D'après Carson McCullers. Bien plus réussi que l'académique *Freud* (p. 1751) ou les pensums antonioniens sur l'incommunicabilité, le film met en scène les couples officiels et officieux formés par six existences inabouties. Anacleto, minuscule Philippin, est l'employé et le seul réconfort dans la vie d'Alison (Julie Harris), femme suicidaire qui a perdu sa fille. Son époux, le Col. Langdon (Brian Keith), être d'une médiocrité sans fond, la trompe avec Leonora (Elizabeth Taylor qui exagère sa vulgarité naturelle). Cette dernière est mariée au Cdt. Penderton (Marlon Brando, époustouflant), militaire ridicule qui ne jure que par Clausewitz mais sait à peine monter à cheval ; il finit par foutter la monture qui l'a jeté à terre. Le dernier personnage, l'énigmatique soldat Williams (Robert Forster) n'ouvre jamais la bouche. Il passe ses nuits à déambuler dans le fort quand il ne s'introduit pas dans la chambre de Leonora pour la regarder dormir en caressant ses habits. Penderton éprouve un désir homosexuel rentré à l'égard de ce soldat qu'il a vu faire du cheval compètement nu. Tout explose quand il le suprend en train de pénétrer dans sa maison et croit qu'il vient pour lui. . . "Il y a un fort dans le Sud où, il y a quelques années, un meurtre fut commis".

La version originale du film, "dorée", met en valeur le pull rouge de Leonora.

Karami-ai *L'héritage*, Masaki Kobayashi, Japon, 1962, 108 mn

Atteint d'un cancer en phase terminale, Senzō Kawara (Sō Yamamura) veut léguer sa fortune à ses trois enfants naturels, ne laissant que le tiers incompressible à sa future veuve Satoe (Misako Watanabe). Des avocats douteux se lancent alors à la recherche des bâtards : Furukawa (Tatsuya Nakadai) présente une fausse héritière, plus manipulable que la vraie qu'il fait tuer pour rendre la substitution possible. Fujii (Minoru Chiaki), découvrant qu'une autre fille est morte en bas âge, lui substitue l'enfant illégitime qu'il a eu avec. . . Satoe. Chargée de retrouver le troisième bâtard Sadao (Yūsuke Kawazu), la charmante et insignifiante secrétaire Yasuko (Keiko Kishi) le séduit, ce qui ne manque pas de provoquer la jalousie de son père. . . *exit* Sadao. Il faut dire que Yasuko s'était résignée à "consoler" Kawara dont elle serait enceinte : son bébé à naître devient ainsi héritier. Les malversations de Furukawa et Fujii sont découvertes et Satoe déshéritée pour avoir participé à la seconde. L'enfant de Yasuko devient légataire universel, puis sa mère car il meurt à la naissance. L'avocat retors Yoshida (Seiji Miyaguchi) qu'elle avait roulé dans la farine lui propose alors une affaire un peu douteuse ; "– Vous savez bien que je respecte scrupuleusement la loi" lui rétorque-t-elle.

Histoire réjouissante et profondément immorale : l'immoralité de Yasuko mais surtout celle du sacro-saint héritage.

Cyrano de Bergerac Claude Barma, France, 1960, 156 mn

Créée en 1897, la pièce d'Edmond Rostand est un résumé de la mentalité française. L'arrogance revancharde – le panache – qu'on verra à l'œuvre lors des assauts contre les mitrailleuses allemandes. Mais aussi la tirade des "non merci" : ne pas monter bien haut peut-être, mais tout seul.

J'ai vu ce film à la télévision française le soir de Noël 1960 ; c'était l'époque où le "petit écran" ne manquait pas d'ambition et où l'on ne méprisait pas le spectateur. Je me souviens encore de l'extraordinaire Cyrano campé par Daniel Sorano mais j'avais oublié les autres, pourtant excellents : Françoise Christophe en Roxanne, Michel Le Royer en Christian, sans oublier Michel Galabru, Jean Topart et, dans de petits rôles, Jane Marken, Palau et Philippe Noiret. Dans certains passages, notamment au début, le réalisateur nous fait entendre la métrique un peu artificielle de l'alexandrin : c'est comme si les acteurs se mettaient à chanter.

Le miserie del signor Travet *Les ennuis de monsieur Travet*, Mario Soldati, Italie, 1945, 97 mn

Début des années 1960 à Turin, éphémère capitale de L'Italie unie. "Monsù" Travet (Carlo Campanini), fonctionnaire minable, est en but à l'hostilité de son chef de bureau et à ses insinuations quant à la conduite de son épouse trop jeune avec le "Commandatore" (Gino Cervi). Il finit par démissionner pour aller travailler dans une boulangerie. Une comédie bien désuète ; avec Alberto Sordi.

Madeleine David Lean, Grande-Bretagne, 1950, 110 mn

Glasgow, 1857 dans le quartier victorien de Blythswood square, à peine changé de nos jours. Madeleine Smith (Anne Todd, alors épouse du réalisateur) est la fille d'un architecte aisé (Leslie Banks, dans son dernier rôle) et la maîtresse du Français Pierre-Émile L'Angelier (Ivan Desny), un aventurier un peu coureur de dots. Quand Madeleine décide d'interrompre cette liaison sans issue pour épouser le fiancé choisi par ses parents, L'Angelier menace de rendre publiques les lettres d'amour en sa possession avant de succomber à une indigestion de cacao à l'arsenic. Bien que tout accuse Madeleine, son avocat (André Morell) sait se montrer assez éloquent pour la tirer d'affaire.

La voix off fait des gorges chaudes sur le verdict : "not proven" plutôt que "not guilty". Ce qui est pourtant la formulation logiquement correcte, puisque l'accusation est censée *prouver* le crime. Dire qu'absence de preuve vaut innocence est la négation-même de l'incomplétude. Film académique d'un Lean peu inspiré, sur un sujet déjà abordé dans *Letty Lynton* (avec Joan Crawford, 1932), invisible depuis 1936 pour des querelles de droits d'auteur.

A shot in the dark *Quand l'inspecteur s'emmêle*, Blake Edwards, Grande-Bretagne, 1964, 102 mn

Coup de feu mortel dans le château du millionnaire Ballon (George Sanders) propice aux amours ancillaires, version chaises musicales : on sort d'une chambre pour entrer dans l'autre que son occupant vient de quitter. Principal(e) suspect(e), la pulpeuse servante Maria (Eike Sommer). Le douteux Ballon utilise son influence pour que l'enquête soit confiée à l'incompétent inspecteur Clouseau (Peter Sellers).

Aucune panthère (p. 929) dans l'intrigue, le titre ou la musique ; l'animal reviendra dans les opus suivants, ainsi que quatre personnages qui débudent ici. Hercule (Graham Stark), l'adjoint de Clouseau et Kato (Burt Kwouk), un karateka chargé d'attaquer l'inspecteur par surprise – même quand il est en galante compagnie. Et surtout, assisté par François (André Maranne), le commissaire Dreyfus (Herbert Lom), tellement allergique à son subordonné – “Donnez-moi dix Clouseau et je vous détruis le monde” – qui s'inflige des blessures involontaires et cause la mort de dix personnes en tentant de l'occire. Absolument tordant !

Battle cry *Le cri de la victoire*, Raoul Walsh, USA, 1955, 142 mn

La guerre du Pacifique. Contrairement à *The naked and the dead* (p. 333), c'est l'aspect sentimental qui l'emporte ici : ces dames sont jouées par Dorothy Malone, Anne Francis, Mona Freeman et Nancy Olson en veuve de guerre néo-zélandaise. Elle épouse un soldat (Aldo Ray) qui reviendra avec une jambe en moins après avoir un instant songé à désertier. Le sergent (James Whitmore) commente en voix off l'odyssée du bataillon, depuis l'entraînement jusqu'à l'engagement à Saipan où le bien aimé colonel Huxley (Van Heflin) trouve la mort.

Il ritorno di Don Camillo *Le retour de Don Camillo*, Julien Duvivier, Italie, 1953, 106 mn

Suite du *Petit monde de Don Camillo* (p. 204), avec son lot habituel de petites anecdotes. Celle du vieux réac (Édouard Delmont) qui achète l'âme d'un “rouge” (Alexandre Rignault) ou encore la compétition entre les deux horloges, cléricale et laïque, à celle qui sonnera avant l'autre. Les deux protagonistes se jouent des tours de cochon, ainsi quand un fasciste attardé (Paolo Stoppa) oblige Peppone (Gino Cervi) à ingurgiter la traditionnelle huile de ricin sans que Don Camillo (Fernandel) ne lève le petit doigt. Mais affichent aussi une solidarité profonde face à un propriétaire égoïste qui s'oppose à l'endigage du Pô.

Ce film est le meilleur de la série, avec quelques images mémorables : l'arrivée de Don Camillo en disgrâce dans un village de montagne enneigé, la bourgade de Brescello inondée par le Pô et sa population sur la digue. Avec Saro Urzì.

The devil's doorway *La porte du Diable*, Anthony Mann, USA, 1950, 84 mn

Lance (Robert Taylor), un Indien Shoshone, rentre de la Guerre de Sécession dans son Wyoming natal pour découvrir que n'importe qui peut réclamer ses terres, sauf lui, car il est un sous-homme. Un avocat retors et raciste (Louis Calhern) organise la chasse à l'homme en entraînant des colons (Marshall Thomson joue l'un d'eux) à l'assaut des "sauvages". Seule concession mélodramatique du film, une avocate (Paula Raymond) essaie d'adoucir le sort de Lance en lui offrant "a fair trial", i.e., une pendaison légale. Il meurt de ses blessures en arborant ses décorations avant que cette reconfortante perspective ne se réalise.

Ce beau film, servi par la superbe photo de John Alton, inaugure (avec *La flèche brisée*, p. 791) une inflexion de Hollywood quant à la question indienne.

Susan Slade Delmer Daves, USA, 1961, 116 mn

Susan (Connie Stevens) a rencontré un jeune homme sur le bateau qui la ramenait du Chili avec ses parents. Ne s'étant pas contentée de baisers sur la bouche, c'est une Susan enceinte qui apprend la mort en montagne de son fiancé. Le père (Lloyd Nolan) accepte alors un poste au Guatemala où l'enfant qui naît passe pour le fils de la mère (Dorothy McGuire) de Susan. De retour à San Francisco où son père meurt, Susan qui s'occupe de son "petit frère" est courtisée à la fois par l'héritier des riches Corbett et par Hoyt (Troy Donahue), un jeune écrivain fauché qui cherche à racheter par la gloire littéraire le passé douteux de son père – un escroc qui s'est pendu en prison. Lorsque l'enfant a un grave accident, Susan dénonce la supercherie et Corbett Jr. s'en va sur la pointe des pieds : elle peut voler avec Hoyt.

Le vol d'enfant naturel, chose courante au cinéma (*The old maid*, p. 668, *To each his own*, p. 845), est parfois l'œuvre de la mère de la coupable, comme dans *Le décalogue 7* (p. 117). Mais il s'agit d'actes hostiles, de punitions moralisantes souvent imposées par le Code ; rien de tel ici. Les deux jeunes héros, qui ont chacun "a chip on the shoulder", trouvent en l'autre l'amour et la compréhension dont ils ont tant besoin. Le conformisme n'est même pas caricaturé : les Corbett s'en vont poliment... à nous de comprendre qu'ils ne reviendront pas.

The lamp still burns Maurice Elvey, Grande-Bretagne, 1943, 87 mn

Film de guerre édifiant. La jeune Hilary (Rosamund John) décide de se rendre utile en devenant infirmière. Mais elle a du mal à se faire à la discipline, justifiée quoique un peu rigide, de la "matron" (Cathleen Nesbitt). Elle décide cependant de persévérer dans cette noble cause, quitte à sacrifier son amour pour Laurence (Stewart Granger). Avec John Laurie, Godfrey Tearle et Ernest Thesiger.

Change pas de main Paul Vecchiali, France, 1975, 87 mn

Production Jean-François Davy, ce porno cinéphilique ne satisfera ni les amateurs de scènes crues – il n'en manque pas – ni les spectateurs qui avaient aimé *Femmes femmes* (p. 413) dont il reprend pourtant la troupe : Hélène Surgère, Sonia Saviange, Noël Simsolo, Michel Delahaye ainsi que la musique de Roland Vincent. Le scénario est tellement au second degré qu'on ne s'y intéresse pas un instant : des femmes, dont Myriam Mézières affublée d'une gabardine et d'un chapeau, jouent du revolver dans un obscur complot lié à l'OAS : le maniérisme de Vecchiali tourne à vide. Avec Liza Braconnier et Marcel Gassouk.

Nihon shunka-kō *À propos des chansons paillardes au Japon*, Nagisa Ōshima, Japon, 1967, 104 mn

“Cas n° 1, avec une fille unique, demander d'abord la permission aux parents. Cas n° 2, avec deux sœurs, commencer par la plus vieille. Cas n° 3, avec une fille moche, lui couvrir la tête avec un seau. Cas n° 4, en haut des escaliers, ne pas faire de bruit. Cas n° 5, avec l'habituelle, comme d'habitude. . .” Cette chanson paillarde traverse le film où l'on entend aussi les airs de *folk song* – c'est le temps de la guerre du Vietnam – *We shall overcome, Michael rowed the boat ashore*.

Quatre étudiants passent l'examen d'entrée de l'université Gakushūin (étrange pyramide, détruite depuis) puis vont se saouler en groupe avec leur professeur, Otoke. Les grossières invites qu'ils infligent aux jeunes filles trahissent une complète inexpérience sexuelle. Et l'irresponsabilité totale pour l'un d'eux, Nakamura (le chanteur Ichirō Araki) qui, entré dans la chambre d'Otoke saoul en train de s'asphyxier accidentellement, en ressort sans couper le gaz puis s'en vante auprès de la “veuve” (Akiko Koyama, rousse) d'Otoke qu'il séduit. Ses camarades réalisent – mais rien n'est moins sûr – leurs fantasmes de viol dans un amphithéâtre.

Le film brocarde le retour de la fête du 11 février célébrant la fondation – historique façon Vase de Soissons – du Japon dont il titille la supposée unité ethnique en évoquant une origine coréenne. Message politique et restitution de l'esprit d'une époque ; sans crispation, tout comme *Le retour des trois ivrognes* (p. 325).

Clash by night *Le démon s'éveille la nuit*, Fritz Lang, USA, 1952, 105 mn

Monterey. Mae (Barbara Stanwyck) qui s'est mariée sur le tard avec le patron pêcheur Jerry (Paul Douglas) est mal à l'aise dans son foyer, surtout depuis son accouchement. Séduite par le projectionniste Earl (Robert Ryan), pourtant grand ami de Jerry, elle s'apprête à partir avec lui mais se ravise à la dernière minute pour ne pas abandonner sa fillette : un *happy end* qui enfonce le scénario déjà banal de Clifford Odets. Avec J. Carroll Naish et une gloire montante, Marilyn Monroe.

The Philadelphia story *Indiscrétions*, George Cukor, USA, 1940, 112 mn

Screwball comedy sur le thème "Ils n'auraient jamais dû divorcer". Dexter (Cary Grant) s'invite dans la famille de son ex-épouse Tracy (Katharine Hepburn) la veille d'un remariage qu'il est bien décidé à empêcher. Il arrive accompagné du journaliste Macaulay (James Stewart) de la feuille à scandales SPY, qu'on surprendra en train de ramener Tracy pompette dans sa chambre après la fête ; la jeune sœur (Virginia Weidler) de la future en profite pour semer une confusion propice à Dexter, lequel réépousera son ex. Sous-intrigue, la menace de SPY de divulguer les frasques du paternel de Tracy (John Halliday), lequel est un temps confondu avec son frère, l'oncle Willie (Roland Young). Un mot peu courant, "yare", traverse le film : "She was yare" dit Tracy en parlant de la maniabilité du navire que Dexter avait autrefois construit pour elle.

Dvoryanskoe gnezdo *Un nid de gentilhommes*, Andreï Kontchalovski, URSS, 1969, 105 mn

D'après Tourgueniev, un film sensible et nostalgique aux splendides images. Lavretski (Léonide Koulaguine) rentre dans son domaine : il a laissé à Paris son épouse, la brillante et volage Varvara (Beata Tyszkiewicz) et ressasse des souvenirs, de son enfance ou de l'infidèle qu'il aime toujours. La vie s'éclaire quand il rencontre la jeune Lisa (Irina Kouptchenko). Tout semble même possible entre les deux malgré la différence d'âge : le journal ne vient-il pas d'annoncer la mort de Varvara ? Ce n'est qu'une fausse nouvelle et Varvara revient pour quémander un pardon... avant de repartir mener joyeuse vie à Paris – "Vous vivez dans un monde imaginaire", dit-elle à son mari. Lisa, qui trouve les autres hommes sans intérêt, entre au couvent. Lavretski, d'ordinaire réservé, devient provocateur : il achète 10000 roubles un cheval qui en vaut 3000 pour le simple plaisir de le souffler à son ami Nelidov (Nikita Mikhalkov, jeune frère du réalisateur).

5 against the house *On ne joue pas avec le crime*, Phil Karlson, USA, 1955, 83 mn

Quatre étudiants, dont l'âge s'expliquerait par le "GI bill" qui permettait aux anciens de Corée de reprendre leurs études, et leur amie Kay (Kim Novak) décident de dévaliser un casino. Leur truc est de faire parler un magnétophone caché dans un coffre à roulettes : l'employé (William Conrad) qui le pousse croit qu'un gangster nain s'y dissimule. L'intention de départ est purement démonstrative, l'argent devant être rendu sitôt l'exploit accompli, mais l'un d'entre eux, le déséquilibré Brick (Brian Keith), veut transformer l'essai en véritable hold up.

Ce petit film vite oublié se referme sur un plan nocturne de Reno "The biggest little city in the world". Apparition d'Eddie Constantine en braqueur maladroit.

Weddings and babies Morris Engel, USA, 1958, 78 mn

New York, quartier de Little Italy. Dans la veine semi-documentaire et un peu ennuyeuse de *Lovers and lollipops* (p. 373), quelques jours de la vie d'un photographe spécialisé dans les photos d'événements heureux, entre sa mère qui perd la boule et sa fiancée (Viveca Lindfors) qui veut se marier pour avoir un lardon.

Návrat ztraceného syna *Le retour du fils prodigue*, Evald Schorm, Tchécoslovaquie, 1967, 103 mn

Loin du Napoléon avec entonnoir sur la tête, un sorte de mal-être empêche Jan (Kačer) de trouver sa place. Sa femme (Anna Brejchová) l'aime, bien qu'elle ait un amant (Jiří Menzel), sans pourtant saisir sa fragilité : elle le fait sortir de l'asile mais ne résiste pas à la tentation de l'emmener voir un cirque ambulante, images bizarres et dérangeantes qui provoquent la fuite du "malade", bientôt poursuivi par des paysans qui le prennent pour un assassin. Serait-il finalement mieux à l'asile, en compagnie d'Olga (Dana Medřická) épouse vieillissante du médecin, une nymphomane qui n'a pas non plus trouvé ses marques ? Le film se referme sur des plans nocturnes de cet hôpital à la fois sinistre et rassurant.

Így jöttem *Mon chemin*, Miklós Jancsó, Hongrie, 1965, 98 mn

1945. Jóska (András Kozák), lycéen hongrois, est capturé par les Russes alors qu'il avait revêtu un uniforme allemand. Confié à la garde d'un soldat (Sergueï Nikonenko) pour s'occuper d'un troupeau, les deux jeunes gens sympathisent puis le Russe meurt de maladie ; Jóska tente de rentrer chez lui à pied.

Le film vaut surtout par son univers visuel, une fille nue qui court au bord d'une rivière, les hôpitaux, un anachronique biplan et les Cosaques : on pense à *Rouges et Blancs* (p. 1298). Sur fond de steppe vallonnée proche d'un château en ruine où trônent d'énigmatiques moulages de statues grecques.

Awdat al ibn al dal *Le retour du fils prodigue*, Youssef Chahine, Égypte, 1978, 119 mn

Ali (Ahmed Mehrez) sort de la prison où il a passé douze ans à cause de ses opinions communistes. Mais déçoit un peu tout le monde, notamment quand il devient l'adjoint de son frère Tolba (Shoukry Sarhan), le minotier-despote du village qui avait "emprunté" sa fiancée durant son incarcération. Tout ça se termine par un règlement de comptes entre les deux frères et le départ d'Ibrahim (Hesham Selim), le jeune fils encore pur de Tolba, pour l'étranger.

Passages chantés et dansés, façon Bollywood ; avec Mahmoud Al Meliguy.

Along the great divide *Le désert de la peur*, Raoul Walsh, USA, 1951, 94 mn

Le marshall Merrick (Kirk Douglas) sauve le voleur de bétail Keith (Walter Brennan) de la pendaison : Roden (Morris Ankrum), le propriétaire du troupeau, l'accuse d'avoir tué son fils préféré et le poursuit avec sa bande. Accompagné de ses adjoints (John Agar et Ray Teal) ainsi que de la fille Keith (Virginia Mayo), Merrick amènera le suspect à la Justice pour qu'elle le juge dans les règles. *Deus ex machina* : alors qu'on va exécuter la sentence, il découvre que le véritable meurtrier est Dan (James Anderson), l'autre fils mal aimé de Roden.

Cet excellent western n'est cependant pas du grand Walsh : il lui manque la dimension tragique de *Pursued* ou *Colorado Territory* (pp. 1721, 1619).

Moins tape-à-l'œil que la sempiternelle Monument Valley, le paysage de rochers des Alabama Hills ne se réduit pas à une simple toile de fond puisqu'on peut y accéder et y mettre en scène, comme ici, de spectaculaires combats.

The abominable Dr. Phibes Robert Fuest, Grande-Bretagne, 1971, 91 mn

Dans les années 1920, le docteur Phibes (Vincent Price) a décidé de venger la mort de son épouse, due selon lui à la négligence du personnel médical, soit neuf personnes. Qu'il décide de punir en leur infligeant les dix plaies d'Égypte. Ce qui donne une réjouissante série de meurtres, par exemple celui d'une infirmière endormie et préalablement enduite d'un sirop verdâtre sur laquelle sont lâchées des sauterelles. Le docteur Vesalius (Joseph Cotten), arrivera cependant à sauver de justesse son fils de la malédiction du premier-né. La dixième plaie correspond au châtement que le fou s'inflige lui-même en s'enfermant dans les ténèbres avec le corps de son aimée : on pense à *Se7en* (p. 494).

Le décor extravagant où Phibes, en réalité défiguré, joue de l'orgue accompagné d'un orchestre de marionnettes, a un indéniable côté *Fantôme de l'Opéra* (pp. 1101, 556). Petits rôles pour Terry-Thomas et Hugh Griffith.

Les mauvais coups François Leterrier, France, 1961, 100 mn

Lugubre hiver sans neige, dans le froid et la boue. Roberte (Simone Signoret), femme vieillissante et alcoolique, vit dans l'ombre de son mari Milan (Reginald Kernan), un pilote de chez Ferrari en congé prolongé. Elle manipule la jeune institutrice Hélène (Alexandra Stewart) qu'elle pousse dans les bras de Milan pour mieux lui faire des scènes. Ce dernier décide de reprendre la compétition et repart pour Crémone ; mais sans Roberte qui, seule, se suicide.

Signoret, dans un rôle proche de celui de *Room at the top* (p. 718) est extraordinaire : jalouse, agaçante et pitoyable, on ne voit qu'elle. Petit rôle pour Marcello Pagliero, bien vieilli.

Culloden Peter Watkins, Grande-Bretagne, 1964, 69 mn

Le 16 avril 1746, la dernière bataille jamais livrée sur le sol britannique, près d'Inverness dans les Highlands. La télévision anglaise était sur place en la personne de Peter Watkins qui signe ici un documentaire foudroyant et bouleversant.

C'est l'incompétence qui règne dans les rangs jacobites, en particulier chez leur chef Charles Edward Stuart et son lieutenant O'Sullivan. Le premier, convaincu que Dieu est avec lui, n'a même pas de plan de retraite, le second a choisi un champ de bataille donnant un avantage décisif à l'artillerie anglaise. Résultat, une boucherie où tombent les Highlanders. Cette défaite brutale, qui assoit à jamais la dynastie allemande des Hanovre sur le trône, est due à l'indétermination de Charles Edward, aux errements de ses lieutenants et leurs querelles de préséance : une bande d'abrutis dont on ne peut regretter qu'ils aient perdu toute chance de reprendre le pouvoir. Charles Edward s'éclipse et ne quittera que très difficilement l'Écosse ; on a reconstitué son itinéraire de cachette en cachette, protégé pendant cinq mois par une population étonnamment fidèle à ce crétin arrogant.

La caméra était présente sur le champ de bataille : nous voyons les effets de la mitraille, les agonisants, puis la recherche des blessés qu'on achève. Car Cumberland, fils du roi Georges II, ne fait pas de quartier : alors que Haendel lui dédie un oratorio, les Écossais le surnomment le Boucher. Cette "pacification" des Highlands dure des mois, des années, les troupes anglaises et leurs auxiliaires protestants des Lowlands tuant les anciens de Culloden – mieux vaut mourir ainsi que pendu, éviscéré puis écartelé – et, tant qu'à faire, leurs familles ; ils s'en prennent aussi aux fermes, aux charrues. Le but est de détruire le système des clans basé sur l'allégeance personnelle, que des interviews de soldats ont illustrée avant la bataille ; destruction finalisée par l'interdiction de tout ce qui est spécifiquement écossais, comme le tartan. Résultat, la dépopulation, l'envoi des survivants aux Colonies : "Ils ont créé un désert qu'ils ont appelé paix" conclut Watkins. Difficile de ne pas penser aux Cévennes et à l'action pacificatrice des dragonnades.

Shussho iwai *Les loups*, Hideo Gosha, USA, 1971, 131 mn

1929. Membre du clan Enokiya condamné pour avoir tué le chef du clan Kannon, Iwahashi (Tatsuya Nakadai) vient de bénéficier d'une amnistie. Il découvre que son chef est mort assassiné par celui qui a pris sa place à la tête d'Enokiya pour sceller une union avec Kannon par un mariage contre nature.

Histoire de yakuzas située dans la péninsule de Shimokita (Nord de Honshū) dont le message politique – la collusion entre crime organisé et grand patronat – est prétexte à des scènes sanguinaires : mentionnons les deux tueuses lesbiennes armées d'un poinçon. Le film, sans grande originalité, lasse par l'abus des longues focales et du zoom arrière. Dans un second rôle, Kunie Tanaka au visage de tortue.

Ganashatru *Un ennemi du peuple*, Satyajit Ray, Inde, 1989, 99 mn

Ibsen transposé au Bengale. Le docteur Gupta (Soumitra Chatterjee, qui d'autre?) découvre que l'eau du temple de Chandipur, polluée, est responsable d'une épidémie d'hépatite. Il écrit un article demandant la fermeture temporaire du lieu, mais se heurte aux cagots – l'eau sacrée est pure par définition – et aux intérêts touristiques. Une cabale montée par son propre frère (Dhritiman Chatterjee), maire de Chandipur, et relayée par la Presse locale, le musèle et lui fait perdre son poste à l'hôpital : il est un ennemi du peuple, un sale athée.

Daté ? Pas vraiment si l'on pense au retour de l'obscurantisme sur Internet ; les lettres envoyées par des "indignés" annoncent les modernes hordes de trolls.

Minnie and Moskowitz *Ainsi va l'amour*, John Cassavetes, USA, 1971, 111 mn

Minnie (Gena Rowlands), qui travaille au musée de Los Angeles, se plaint de n'avoir jamais rencontré de Charles Boyer dans sa vie sentimentale. Pour sûr, Moskowitz (Seymour Cassel) est l'exact opposé cet idéal : sorte de hippie mal élevé, il gagne sa vie comme valet de parking. Mais son obstination lourde et maladroite finit par vaincre les réticences de Minnie. *Happy end* : ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

Nombreux échanges de gnons entre les deux protagonistes ainsi qu'avec des tiers dans un film où l'on retrouve le style de Cassavetes mais dont la thématique lorgne sur celle du Capra d'*It happened one night* (p. 768). Avec Timothy Carey et Katherine Cassavetes, mère du réalisateur, en... mère juive.

Barravento Glauber Rocha, Brésil, 1962, 74 mn

Dans l'état de Bahia, une communauté de pêcheurs noirs soumis aux exploit-teurs et à la superstition, une sorte de vaudou local. Un des leurs, venu de la ville, les incite à se révolter et s'en aller.

Les vagues, le violent orage (= barravento), les danses rituelles et le combat entre deux hommes qui ressemble à une chorégraphie de kung-fu : Rocha compose de belles images sur un scénario simpliste et exsangue. Le film suivant, *Le dieu noir et le diable blond* (p. 423) sera un chef-d'œuvre.

The proud valley Pen Tennyson, Grande-Bretagne, 1940, 77 mn

Accident dans une mine de charbon du Pays-de-Galles au début de la guerre ; l'Américain David Goliath (!) se sacrifie pour sauver ses camarades de l'asphyxie. On retiendra surtout l'Eisteddfod (festival) qui permet à l'acteur-chanteur Paul Robeson de montrer la voix.

Bad timing *Enquête sur une passion*, Nicolas Roeg, Grande-Bretagne, 1980, 122 mn

Vienne. Les amours telluriques du psychanalyste Alex Linden (le chanteur Art Garfunkel) et de l'Américaine Milena Vognič (Theresa Russell) qui trompe son mari slovaque (Denholm Elliott). Placées sous le patronage de Klimt, des scènes d'amour et de sexe réussies – ce qui n'est pas commun – ponctuent une relation qui se désagrège pour sombrer dans les menaces de suicide de Milena. Jusqu'à la dernière soirée, reconstituée par un flic pointilleux (Harvey Keitel) : elle a fait une overdose après avoir prévenu Alex. Il semble que celui-ci, sur place, se soit surtout préoccupé d'avoir des rapports quasi-nécrophiliques avec l'agonisante avant de se résoudre à demander de l'aide.

Happy end, Milena s'en sort à l'aide d'une trachéotomie, laissant Alex à ses regrets, mais de quoi exactement ? Musique de Keith Jarrett (*The Köln concert*).

The more the merrier *Plus on est de fous*, George Stevens, USA, 1943, 104 mn

Screwball comedy basée sur la pénurie de logements à Washington du fait de la guerre. Connie (Jean Arthur) loue une partie de son appartement au vieux Benjamin (Charles Coburn) qui en sous-loue une partie à Joe (Joel McCrea). Complications avec le FBI qui soupçonne Joe d'être un espion. . . japonais et *happy end* : Connie épouse Joe, un mariage orchestré par le malicieux Benjamin.

Le film n'est pas assez délirant. Mais Coburn est irrésistible quand il cite l'amiral Farragut : "Au diable les torpilles, en avant toute !".

La duchesse de Langeais Jacques de Baroncelli, France, 1942, 91 mn

Sous la Restauration, Antoinette de Langeais (Edwige Feuillère), coquette mal mariée, désespère les hommes. Mais quelque chose se passe avec Montriveau (Pierre Richard-Willm), un général avec lequel elle joue au chat et à la souris. Elle finit par lui donner un rendez-vous où il ne rencontre qu'une doublure : esclandre du général qui rompt toute relation. Elle lui écrit cependant des lettres qu'il n'ouvre pas et lui fait finalement porter un ultimatum par un vieil ami (Charles Granval) – ce soir à huit heures, elle quittera le Monde – ignoré par son destinataire. Qui apprend trop tard que le fatidique rendez-vous n'était qu'un complot ourdi par ses amis des Treize – chers à Balzac – pour l'éloigner d'une passion qu'ils jugeaient futile. À l'aide de ces derniers (Aimé Clariond et Georges Grey), il la retrouve dans un couvent où elle meurt dans ses bras après lui avoir avoué son amour.

Le film est sauvé de l'académisme par quelques scènes vibrantes, dont l'esclandre du général et les retrouvailles finales.

Žert *La plaisanterie*, Jaromil Jireš, Tchécoslovaquie, 1969, 81 mn

D'après Milan Kundera. "L'optimisme est l'opium du peuple. La notion d'esprit sain est d'une puante stupidité. Vive Trotski!". Écrite vers 1950 au verso d'une carte postale, cette blague vaut à l'étudiant Ludvik (Josef Somr) six ans de rééducation : bataillon disciplinaire et travail dans les mines. Quinze ans plus tard, il fait la connaissance de la journaliste Helena dont il découvre qu'elle est l'épouse de Pavel Zemánek, son ami d'autrefois et le plus virulent à l'accabler. Il séduit cette belle femme vieillissante dans l'espoir de se venger. Peine perdue car Pavel n'offre aucune prise : il vit séparé de sa femme et de plus reconnaît avec désinvolture les excès du stalinisme. La vengeance ratée de Ludvik a en tout cas fait une malheureuse qui cherche à mourir en prenant des barbituriques... en fait un laxatif. Un jeune admirateur d'Helena cherche alors querelle au séducteur qui lui flanque une raclée tout en se disant qu'il ne s'en est pas pris aux vrais coupables.

La structure de flash-back est traitée à la façon des *Fraises sauvages* (p. 436), comme si Ludvik, non rajeuni, observait le passé de l'extérieur.

Lettres d'amour Claude Autant-Lara, France, 1942, 92 mn

1855. Emmenée par le marquis de Longevialle (André Alerme) et la préfète (Simone Renant), la Société (les aristocrates) méprise la Boutique (la classe moyenne), dont la postière Zélie (Odette Joyeux). Entre les deux, le substitut François (Périer) qui fut l'amant de la préfète à laquelle il écrivait des lettres adressées, par discrétion, à la postière. Une de celles-ci est interceptée d'où un quiproquo : Zélie est censée avoir une liaison avec celui qui signe "Ton hérisson" mais dont elle ignore l'identité. Dénouement lors d'un bal réunissant les deux classes : pour forcer la Boutique à faire tapisserie, la Société avait en cachette fait venir Lorient (Julien Carette) pour répéter le complexe *Quadrille des lanciers*. Mais la Boutique a vent de la cabale et utilise les services du même Lorient. Tout le monde finit par danser alors que Zélie et François s'avouent leur amour.

Vincent mit l'âne dans un pré Pierre Zucca, France, 1975, 102 mn

D'une jalousie malade, le pénible Vincent (Fabrice Luchini) empoisonne la vie de sa petite amie Bénédicte (Valérie Thévenet) et prétend régenter celle de son père (Michel Bouquet), un artisan spécialisé dans la copie d'antiquités qui feint d'être à moitié aveugle. Vincent tente même de coucher avec Jeanne (Bernadette Lafont), la maîtresse du paternel, mais se fait chasser à coups de pistolet chargé à blanc. Il détale comme le lapin d'*Alice* : il faut dire que le patronyme de Jeanne est Dodgson, comme celui de Lewis Carroll. Réjouissante composition d'un acteur né pour jouer les têtes à claques.

East of Eden *À l'est d'Eden*, Elia Kazan, USA, 1955, 118 mn

Le titre du roman de Steinbeck, dont Kazan adapte la dernière partie, réfère à la Genèse "Et Caïn sortit de devant l'Eternel ; et il habita dans le pays de Nod, à l'est d'Eden". Mais on peut aussi penser à Baudelaire : "Race d'Abel/Dors bois et mange/Dieu te sourit complaisamment". Tout réussit en effet à Aron (Richard Davalos), le fils aîné et aimé d'Adam (Raymond Massey) alors que son cadet Caleb (James Dean) ne reçoit que des rebuffades de ce père rigide et bien pensant ; seule Abra (Julie Harris), la fiancée d'Aron, témoigne quelque compassion pour cet assoiffé d'amour. Qui s'évade parfois de la bourgade de Salinas pour aller jusqu'à Monterey où une nommée Kate (Jo Van Fleet) tient un établissement peu recommandable : il a appris qu'elle serait sa mère. Un soir où il a subi un savon particulièrement cruel de la part de son père, il emmène son moralisateur de frère au beuglant de Kate : épouvanté, ce dernier prend une biture et s'engage dans l'Armée – nous sommes en 1918. Impitoyable recruteur pour le casse-pipe, Adam qui s'était bien gardé d'y envoyer ses fils, est terrassé par une attaque à la nouvelle du départ de son préféré. Et Caïn obtiendra enfin une marque d'amour de la part de son père hémiplegique.

Dans son premier film en vedette et le seul anthume, l'inoubliable James Dean campe un personnage immature et velléitaire sujet à des accès de violence rendus par les fulgurances de la mise en scène.

Who framed Roger Rabbit *Qui veut la peau de Roger Rabbit ?*, Robert Zemeckis, USA, 1988, 100 mn

Le postulat de départ est que les personnages de dessins animés sont joués par des êtres à part, les "toons" (de *cartoon*) doués d'une force peu commune et à peu près immortels – sauf quand on les immerge dans le "dip", trempette à base de térébenthine. Ces créatures ont leur propre cité, Toontown : c'est là où le détective privé Valiant (Bob Hoskins) mènera son enquête.

Le film, très amusant, vaut pour les trucages qui font coexister de vrais acteurs et des dessins animés. Valiant est un privé tout droit sorti des films des années 1940 qui croise à peu près tous les toons de l'époque, Mickey, Donald, Bugs Bunny, Dumbo, etc. On mentionnera une Betty Boop en noir et blanc, un Droopy garçon d'ascenseur ainsi que l'équipe de *Fantasia* (p. 608), dont les balais du sktech de l'apprenti-sorcier. Valiant peut, occasionnellement, utiliser des armes qui sont elle-mêmes des toons, ainsi ce revolver dont les balles animistes délibèrent pour trouver leur chemin. La vedette du film est la belle Jessica Rabbit, une toonesse aux formes pneumatiques amoureuse de son époux Roger ; tous deux sont pourchassés par l'effrayant juge Doom (Christopher Lloyd) qui est en réalité un toon transfuge qui sera victime de la trempette qu'il destinait au couple.

Le café du cadran Jean Gehret & Henri Decoin, France, 1947, 95 mn

Changement de propriétaire au café du Cadran : tout juste montés de leur Auvergne, Julien et Louise (Bernard Blier et Blanchette Brunoy) paient une tournée générale. Puis c'est le train-train dans cet établissement bien situé, juste en face du café de Paris (décor du film éponyme, 1631), avec sa clientèle d'habitues, des journalistes ou encore l'alcoolique Grégorio (Félix Oudart). Louise, qui a du mal à se faire à Paris, est poussée par Julien à se montrer coquette avec les clients. Encouragée par le bellâtre Luigi (Aimé Clariond), un violoniste sur le retour, elle devient effectivement dépensière et Julien doit tremper dans une combine pour payer les factures. Un soir où Louise est sortie voir "sa tante", Grégorio lui apprend qu'il vient de la croiser en compagnie du "racleur" Luigi : "Cocu pour cocu mieux vaut l'être en musique". Julien abat son épouse.

Changement de propriétaire au café du Cadran : les nouveaux patrons paient une tournée générale. Avec Robert Le Fort, Charles Vissières et Nane Germon.

Birdman Alexandro G. Iñárritu, USA, 2014, 119 mn

Riggan (Michael Keaton) n'est pas un acteur, c'est une célébrité. Universellement connu comme l'interprète de Birdman – fictif cousin de ce Batman que joua réellement Keaton (pp. 6, 1127) – il voudrait bien changer d'image. C'est pour ça qu'il monte à Broadway une pièce d'après Raymond Carver où il tient le rôle principal. Le film, chronique de ses hésitations, des relations difficiles avec les femmes de sa vie, diffère d'autres œuvres consacrées au théâtre par le style : de longs plans séquences accompagnent Riggan dans les couloirs et presque à poil dans la rue car il s'est laissé enfermer dehors entre deux actes.

La dimension fantastique est omniprésente et jubilatoire. Cet homme-oiseau dont Riggan voudrait se séparer l'escorte en permanence, du moins quand il est seul : il lui parle de sa voix rauque, le suit en voletant au-dessus de lui. Pour des raisons liées à son mal-être, l'acteur se tire une balle réelle sur scène, ce qui le conduit à l'hôpital. Il se jette alors d'une fenêtre mais sa fille (Emma Stone) n'aperçoit pas de cadavre au sol ; à son regard qui pointe vers le ciel, on devine que Riggan a vraiment pris son envol. Avec Edward Norton et Naomi Watts.

The great sinner *Passion fatale*, Robert Siodmak, USA, 1949, 110 mn

À l'occasion de ses 25 ans, la MGM rassemble une distribution prestigieuse – Gregory Peck, Ava Gardner, Walter Huston, Melvyn Douglas, Frank Morgan et Agnes Moorehead – pour une adaptation du *Joueur* de Dostoïevski dans le style académique qui a fait la renommée du studio. Le vernis se craquèle un instant lors d'une (trop courte) apparition d'Ethel Barrymore.

The go-between *Le messenger*, Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1970, 112 mn

1900, dernière année du règne de Victoria. Leo, 13 ans, invité dans la famille aristocratique de Marcus, est manipulé par la sœur aînée de son camarade, la belle Marian (Julie Christie) qui le charge de transmettre des billets doux à son amant Ted (Alan Bates), fermier aisé des environs. L'enfant est gêné par la sympathie qu'il éprouve aussi pour le fiancé (Edward Fox), charmant par ailleurs, de Marian. Quand l'autoritaire mère (Margaret Leighton) de la jeune femme tire les vers du nez au messenger, le pot aux roses est découvert et Ted se suicide.

D'après un scénario d'Harold Pinter, le film vaut par une superbe reconstitution d'époque et de belles images : Leo, vêtu de vert et Marian aux cheveux roux sortent d'un tableau de Rossetti. Mais son message, le dernier transmis par un Leo (Michael Redgrave) revenu cinquante ans plus tard sur les lieux, est un peu daté.

L'ami de mon amie Éric Rohmer, France, 1987, 103 mn

Le style est, comme souvent, très agaçant. Les filles parlent de leurs béguins comme si elles avaient quinze ans “– Tu as un amoureux ?” “– Je suis très fidèle, si je quitte Fabien, je serai obligée de mentir.” “– On ne prend pas le fiancé d'une autre.” Elles ânonnent un texte qui donne à chaque instant la météo exacte de leurs sentiments “– C'est pas lui qui a changé, c'est mon regard”.

Le décor est celui, presque abstrait, de la ville nouvelle de Cergy-Pontoise avec sa pompeuse architecture bofillesque et des intérieurs aux allures d'appartements-témoins. Il renvoie aux protagonistes sans épaisseur et dénués d'humour d'un film dont le manque d'intérêt ne faiblit jamais, sauf lors de l'époustouflant “climax” dramatique : le quiproquo entre les deux filles qui ont couché avec “lui”, mais c'est pas le même. Comédies et proverbes, opus 6.

Konchū daisensō *La grande guerre des insectes*, Kazui Nihonmatsu, Japon, 1968, 84 mn

Lassés des dangers de guerre nucléaire, les insectes passent à l'attaque : un gigantesque essaim vient se prendre dans les turbines d'un bombardier atomique qui perd sa cargaison. Laquelle est alors l'objet d'une compétition entre les deux blocs : pour éviter qu'elle ne tombe entre les mains des Rouges, les Américains la font exploser ! Mais c'est pas tout, mais c'est pas tout : une blonde rescapée d'Auschwitz (!) procède à des manipulations génétiques sur les insectes qu'elle préfère aux Hommes – “Eux ne mentent jamais”, dit-elle. Un pilote américain livré à ces bestioles devient fou – d'où sans doute l'expression “piqué”.

On pense à Godzilla (p. 1116), aux *Oiseaux* (p. 65) et *Phase IV* (p. 575). Références écrasantes pour ce nanar réjouissant de bêtise. Avec Yūsuke Kawazu.

The family jewels *Les tontons farceurs*, Jerry Lewis, USA, 1965, 96 mn

Accompagnée de son chauffeur Willard (Jerry Lewis), une très jeune – et très riche – orpheline fait la tournée de ses oncles pour se choisir un tuteur. Le premier (Jerry Lewis) est un marin, le second (Jerry Lewis) un clown qui déteste les enfants. Le troisième (Jerry Lewis) est un photographe de mode et le quatrième (Jerry Lewis) le pilote d'une compagnie d'aviation "Airline for the birds". Le cinquième tonton (Jerry Lewis) est un détective qui cherche à retrouver la fillette qu'oncle Bugsy (Jerry Lewis), un gangster, a enlevée. Avec Jerry Lewis.

La femme de nulle part Louis Delluc, France, 1922, 68 mn

Une inconnue (Ève Francis) revient sur les lieux de son passé, une villa des environs de Gênes. Sur place, une jeune femme qui s'apprête à abandonner enfant et mari (Roger Karl). Ayant fait de même autrefois, l'inconnue lui conseille de rester, puis de partir ; elle décide finalement de rester à cause de son fils.

Ce classique du cinéma est plombé par le jeu compassé de l'épouse du réalisateur dans le rôle de l'inconnue. Beaux plans du port de Gênes.

Six et demi onze Jean Epstein, France, 1927, 83 mn

Jean de Ners (Nino Constantini) tombe amoureux d'une chanteuse (Suzy Pierson) qu'il emmène avec lui dans son château. Mais elle le trompe et part avec son amant (René Ferté) ; Jean se suicide. Son frère Jérôme (Edmond van Daële) tombe amoureux à son tour de la femme fatale sans savoir ce qu'elle était pour Jean. Un rouleau de photographies non développées lui apprendra la vérité.

Ce film avant-gardiste dans le style de *La glace à trois faces* (p. 406) déçoit cependant à cause de la faiblesse du scénario : on est loin de *La chute de la Maison Usher* (p. 583). Le titre réfère à un format obsolète de pellicule, le 6, 5 × 11.

Susuz yaz *Un été sans eau*, Metin Erksan, Turquie, 1963, 92 mn

Film de style néo-réaliste. Osman, qui accapare l'eau d'un village, assassine le paysan qui s'en était pris à son barrage et persuade son frère d'aller en prison à sa place ; puis chipe l'épouse de ce dernier après lui avoir fait croire au décès de son époux. Lequel sort à la faveur d'une amnistie ; au terme d'un règlement de comptes, le cadavre d'Osman est emmené par l'eau, enfin libérée, qu'il monopolisait.

L'acteur Erol Tas est excellent dans un rôle de paysan brutal, fruste et rusé ; maladroit avec les femmes, il répète une déclaration d'amour à sa belle-sœur devant l'épouvantail du jardin ! Le son du film est pénible : Osman donne l'impression de hurler, ce qui s'accorde d'ailleurs au personnage.

Üç Maymun *Les trois singes*, Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 2008, 105 mn

Le politicien Servet (Ercan Kesal), qui a renversé un passant, persuade son chauffeur Eyüp d'aller en prison à sa place. Moyennant quoi, il s'occupe de sa famille, tout spécialement de son épouse Hacer dont il devient l'amant. Servet est assassiné, non par Eyüp, récemment sorti de prison, mais par son fils Ismail; Eyüp convainc, moyennant finance, un tiers de s'accuser du crime. Quand Hacer semble vouloir se suicider en se jetant du balcon, son mari la regarde, fasciné, puis finit par préférer un mot d'apaisement. Chaque homme dans sa nuit, celle du mensonge, dans l'incapacité de faire face.

Comme tous les films de Ceylan, superbe plastique : plans larges en bord de mer sur fond de ciel saturé... l'orage gronde.

Constans *La constante*, Krzysztof Zanussi, Pologne, 1980, 87 mn

Le travail du jeune Witold (Tadeusz Bradecki) l'emmène dans des salons d'exposition à l'étranger (Bombay, Allemagne) où il est choqué de découvrir que ses collègues vivent de magouilles minables; son supérieur, un virtuose de la prévarication, réagit à ses accusations en le faisant renvoyer puis, alors qu'il pensait partir pour l'Himalaya, pincer à la douane en possession d'argent non déclaré. Il arrive finalement à faire du rappel face à... un immeuble en démolition et meurt d'une attaque, comme autrefois son père en haute montagne. Tout un symbole, comme s'il était vain de rechercher élévation et idéal dans cette société verrouillée sans porte de sortie ni espoir; c'était juste avant Solidarność.

Witold cherche la pureté dans les mathématiques; son professeur lui répond qu'il s'agit d'un jeu arbitraire dont nous fixons nous-mêmes les règles. Vraiment ?

Perceval le Gallois Éric Rohmer, France, 1978, 140 mn

D'après Chrétien de Troyes dont le texte, traduit en français moderne, est sautillant et un brin désuet; accompagné par des chœurs de pucelles chantantes, sur une musique de Guy Robert dans le style de l'époque (XII^e siècle). Les acteurs, Fabrice Luchini en Perceval, André Dussollier en Gauvain, se déplacent sur d'authentiques chevaux trop grands pour les minuscules châteaux aux allures d'enluminures : on pense à *Henry V* (p. 1245). Peu de voix off car les personnages empruntent souvent la troisième personne pour décrire ce qu'ils sont en train de faire. Après l'évocation du Graal – que Chrétien inventa en cette occurrence –, une crucifixion mise en scène dans un décor inspiré des icônes byzantines fournit une conclusion à ce manuscrit inachevé qui laisse les héros en plan.

Avec Arielle Dombasle, Pascale Ogier; et Michel Etcheverry dans le rôle du Roi pêcheur, celui que Perceval ne sait pas soigner.

Conte d'hiver Éric Rohmer, France, 1992, 114 mn

Félicie est à jamais amoureuse de Charles qu'elle a perdu de vue alors qu'elle était enceinte. Quelques années plus tard, elle hésite entre deux hommes qu'elle n'aime pas. Avant de retrouver par hasard son grand amour : *happy end*.

Comme d'habitude, le film est jalonné de tunnels où l'on disserte de métempychose, d'année karmique, de prédestination. . . des cuistreries qui passent mieux que dans d'autres Rohmer, sans doute grâce à la composition de Charlotte Véry en coiffeuse inculte illuminée par l'amour. Au sujet du pari qui sévissait déjà dans *Ma nuit chez Maud* (p. 1634), je préfère *Les paris stupides* – "Un certain Blaise Pascal, etc. . . etc. . ." – d'un certain Jacques Prévert ou encore l'impérissable slogan de la Française des Jeux : "100% des gagnants ont tenté leur chance".

Le titre renvoie à la pièce tardive de Shakespeare dont on voit un long extrait.

Mr. Wu William Nigh, USA, 1927, 90 mn

Nang Ping (Renée Adorée), fille du Chinois Wu qui a fauté avec un Anglais est sacrifiée par son père : c'est ce que prescrit l'implacable code de sa race. Inconsolable cependant, le cruel Asiatique décide de s'en prendre au jeune homme qui sera sauvé *in extremis* par sa mère (Louise Dresser). Vaut surtout pour Lon Chaney qui porte ici deux de ses "mille visages", ceux de Wu et de son père. Anna May Wong doit se contenter d'un second rôle : elle n'était pas "caucasienne" !

Jaguar Jean Rouch, France, 1967, 89 mn

Trois copains quittent le Niger pour aller "s'enrichir" en Gold Coast (nom du Ghana avant l'indépendance). Ils traversent Dahomey et Togo avant de se retrouver à Accra. Petits métiers, puis ouverture d'un négoce "Petit à petit l'oiseau fait son bonnet". Enfin, retour au pays en camion en passant par la Haute Volta.

Tourné en 1957 avec des acteurs improvisés qui reviendront dans *Petit à petit* et *Cocorico monsieur Poulet!* (pp. 214, 506), Lam Ibrahim Dia et Damouré Zika, dont on entend les commentaires chargés d'humour en voix off.

La femme du Gange Marguerite Duras, France, 1974, 83 mn

Une voix off incantatoire (Françoise Lebrun) égrène des noms magiques comme Lola Valérie Stein. Cette vie qui n'existe que par la mémoire, les souvenirs de la petite enfance, semble plus intense que la vraie. Les images statiques, prises à Trouville, sont moins mémorables : la caméra style Capellani fixe des cadres dans lesquels les acteurs (e.g., Gérard Depardieu) entrent et sortent maladroitement. Ce ratage est le brouillon d'une grande réussite, *India song* (p. 1050).

Kapurush *Le lâche*, Satyajit Ray, Inde, 1965, 69 mn

Mahapurush *Le saint*, Satyajit Ray, Inde, 1965, 66 mn

Deux sketches disparates que seule relie la rime Kapurush/Mahapurush.

Le lâche reforme le couple de *Charulata* (p. 1034). Le scénariste Amitabha (Soumitra Chatterjee) retrouve Karuna (Madhavi Mukherjee), son grand amour qu'il n'eut pas le courage d'épouser. Elle a depuis fait un beau mariage mais son époux fortuné (Hardhan Bannerjee) est assez vulgaire. Hôte du couple pour une nuit, Amithaba cherche à renouer avec Karuna qui lui oppose une fin de non-recevoir. La dernière scène est d'une remarquable cruauté : Amithaba, assoupi sur un quai de gare voit venir Karuna... qui lui réclame la boîte de somnifères qu'elle lui avait prêtée. Manière de dire que c'est librement qu'elle décide de ne pas partir avec lui ; et aussi d'insinuer qu'il est un peu cause de ses insomnies.

Le saint est un *Tartuffe* à l'indienne. Un sādhu qui avait pris trop d'ascendant sur une famille est démasqué et chassé. Cette farce qui illustre les opinions de l'auteur quant à la religion vaut surtout pour la composition de Charuprakash Gosh en saint homme : il "les" connaît tous, aussi bien l'astrologue romain Platon que le Christ – il était à son "cruci-fact" – sans parler d'Einstein auquel il suggéra $E = mc^2$. Et embobine son monde grâce à un tour de mains qu'il arrive à faire tourner en même temps, la droite dans un sens (le futur), la gauche dans l'autre (le passé). Les personnages du film s'escriment à reproduire l'exercice – ainsi que le spectateur qui découvre que le sādhu est bon à quelque chose.

Lenny Bob Fosse, USA, 1974, 111 mn

L'humoriste Lenny Bruce (Dustin Hoffman), mort en 1966, fit scandale en son temps en s'attaquant à l'hypocrisie. Il parlait librement de sexualité – il eut un procès pour avoir dit "cocksucker" en public – et de beaucoup d'autres choses comme le racisme. Au sujet de l'antisémitisme, cette blague : nous, Juifs, avons tué le Christ mais remerciez-nous de l'avoir fait il y a longtemps et non pas il y a cinquante ans car vous porteriez sinon une petite chaise électrique au cou.

Aux scènes de cabaret en plan large s'opposent les gros plans de Lenny et ses proches, principalement son épouse (Valerie Perrine) et sa mère (Jan Miner). Le montage et la photo noir et blanc font ressortir le côté torturé du personnage.

V oigne broda net *Pas de gué dans le feu*, Gleb Panfilov, URSS, 1968, 90 mn

Redoutable genre que le film de guerre civile soviétique. Celui-ci sort un peu du prêchi-prêcha grâce à la présence d'Inna Tchourikova dans le rôle d'une aide infirmière découvrant la peinture. Avec Anatoli Solonitsyne.

Ikite iru Magoroku *Magoroku vivant*, Keisuke Kinoshita, Japon, 1943, 89 mn

1943. Dirigée par un jeune homme souffreteux, la famille Onagi, qui s'illustra jadis au service du célèbre Ieyasu Tokugawa, se refuse à mettre en culture la parcelle sacrée de 30 hectares où se livra jadis une bataille. Un militaire de passage (Ken Uehara) transforme cette lavette en chef énergique : tout le village s'unit alors dans l'effort patriotique, certains partant au front, d'autres défrichant le terrain jusque là abandonné aux *susuki* (herbes de la pampa).

Ce délire nationaliste est placé sous l'invocation de Kanemoto Magoroku, célèbre maître-forgeur de sabres. Une arme faite selon ses principes est capable de tailler vingt gringalets américains en pièces : elle permet d'ailleurs son détenteur de se tracer un chemin en montant à l'assaut. Film militariste dans la même lignée que *L'Armée* (p. 193), veine que le réalisateur tenta de faire oublier après guerre avec *L'aube de la famille Ōsone* (p. 746).

Natsu no imōto *Une petite sœur pour l'été*, Nagisa Ōshima, Japon, 1972, 91 mn

Accompagnée d'une future belle-mère à peine plus âgée qu'elle, une jeune adolescente se rend à Okinawa pour rencontrer un possible demi-frère : flirts sans lendemain sur l'air de la comptine de Tarō Urashima (cf. *Le royaume des chats*, p. 673). Les relations complexes entre les adultes (Akiko Koyama, Kei Satō, Taiji Tonoyama et Rokkō To.ura) renvoient à un arrière-plan plus grave : l'annihilation de la culture indigène et l'occupation de l'île que les Américains venaient tout juste de restituer au Japon. Mais Ōshima évite toute véhémence dans ce film agréable et léger ; "confus" car ne mettant pas assez les points sur les i, selon certains.

À flor do mar João César Monteiro, Portugal, 1986, 138 mn

L'italienne Laura (Morante) passe ses vacances dans la villa de l'Algarve où son peintre de mari s'est jadis suicidé. Un attentat a eu lieu dans les environs et Laura héberge un séduisant blessé qui finit par repartir. "Il faut apprendre à dépenser le malheur qu'il nous reste" commentent les femmes.

Pas vraiment de scénario dans ce film poétique et sans tension malgré l'ombre du terrorisme. Monteiro impose son temps suspendu à travers de magnifiques images, par exemple celle du départ de l'aventurier, vu depuis une porte que Laura ferme, puis d'une lucarne qu'elle ferme à son tour. Ou encore le plan final avec la maison dans la nuit dont on ne voit que les fenêtres qui s'éteignent une à une. Le passant s'appelle Robert Jordan (référence à Hemingway) alors que le patronyme de Laura est Rossellini, son fils étant donc prénommé Roberto ! Le réalisateur joue un petit rôle, celui d'un crétin obsédé sexuel appelé... Stavroguine.

Die bitteren Tränen der Petra von Kant *Les larmes amères de Petra von Kant*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1972, 119 mn

Fassbinder adapte une de ses pièces de théâtre ; particularité, tous les personnages (Katrin Schaake, Eva Mattes, Gisela Fackeldey) sont des femmes. Ce qui n'est pas trop artificiel puisque Petra (Margit Carstensen) est lesbienne. Cette créatrice de mode dominatrice s'éprend de la jeune Karin (Hannah Schygulla) dont elle fait à la fois son modèle et sa maîtresse – ou plutôt sa chose. Mais Karin est une ambitieuse qui préfère les hommes et délaisse sa Pygmalionne dès qu'elle n'en a plus besoin. Après avoir sombré dans l'alcoolisme, Petra se remet et s'humanise : elle promet même d'être moins dure avec Marlene (Irm Herman) sa secrétaire-collaboratrice-bonniche. Dépitée, Marlene fout le camp, signe qu'elle aimait être traitée comme une serpillère.

Les actes sont scandés par les changements de costumes – parfois extravagants – et de perruques de Petra. La caméra très mobile sait tirer avantage du huis clos qu'impose la théâtralité revendiquée de l'entreprise.

Les rendez-vous de Paris Éric Rohmer, France, 1995, 94 mn

Trois sketches de Rohmer, ça signifie trois fois plus de logorrhée et d'intrigues sans intérêt dont les personnages stéréotypés et dénués d'humour nous laissent de marbre. Mais il s'agit peut-être des rendez-vous donnés *par* Paris et le résultat est plus satisfaisant. On oublie le pseudo-marivaudage pour faire un tour au marché du boulevard Edgar-Quinet, à Beaubourg chez Dame Tartine, au jardin du Luxembourg fontaine Médicis, à Montmartre cimetière Saint-Vincent ou près du Bateau-lavoir et encore au Marais, chez Picasso rue de Thoiry.

Y a-t-il un Français dans la salle ? Jean-Pierre Mocky, France, 1982, 104 mn

Tumelat (Victor Lanoux), politicien corrompu, est transfiguré par l'amour d'une jeune fille de 17 ans : il veut devenir propre, l'annonce à l'Assemblée et renverse le gouvernement. Dans la vie réelle on lui passerait la camisole de force mais on est chez Mocky. Tout ça finit très mal à cause de la vengeance de sa secrétaire-maîtresse (Dominique Lavanant).

Le film s'articule autour du suicide de l'oncle de Tumelat, intrigue secondaire qui donne prétexte à divers numéros d'acteurs (e.g., Jacques Dufilho) et pas mal de vulgarité, celle de Frédéric Dard ; mais c'est parfois amusant, témoin cette grotesque idylle (Jean-François Stévenin et Jacqueline Maillan !) qui tourne court quand l'amant se prend pour le père Lustucru et fait cuire le chat. Avec Jacques Dutronc, Andréa Ferréol, Michel Galabru, Jean-Luc Bideau, Emmanuelle Riva et une apparition du sympathique Cavanna de Charlie-Hebdo.

La candide madame Duff Jean-Pierre Mocky, France, 2000, 81 mn

Histoire tordue et mal ficelée d'une tante à héritage lesbienne et ruinée (Alexandra Stewart) qui cherche, contre toute attente, à hériter de son neveu (le réalisateur). Les acteurs, comme l'inévitable Patricia Barzyk, sont mauvais, dans des rôles mal définis de surcroît. Bâclage parmi d'autres, une voiture qui s'embarque dans une flaque d'eau. Avec le chanteur *has been* Dick Rivers en flic.

Kōshiyama Sōshun Sadao Yamanaka, Japon, 1936, 81 mn

Un des trois films conservés du météorique Yamanaka (pp. 343, 1163) d'après deux pièces du théâtre kabuki. Située à Edo, l'intrigue met en parallèle la vente d'une dague volée signée d'un célèbre maître-forgeur et celle de la jeune Onami (Setsuko Hara, 15 ans) à un bordel de Shinagawa. Le héros Sōshun Kōshiyama dénoue l'imbroglio lié au couteau – dont circule une imitation – et récupère l'argent nécessaire à l'affranchissement d'Onami. Débuts de Daisuke Katō.

Aux deux colombes Sacha Guitry, France, 1949, 89 mn

La croyant morte en Amérique du Sud, maître Walter (l'auteur) est surpris de retrouver sa femme (Marguerite Pierry) dont il avait depuis épousé la sœur (Suzanne Dantès). Querelle de légitimité entre les deux Mme Walter qui quittent de concert le foyer conjugal pour aller ouvrir une boutique d'antiquités "Aux deux colombes". Elles laissent ainsi la place à une nouvelle venue (Lana Marconi, future veuve Guitry). Tout ça sous l'œil de la servante (l'indispensable Pauline Carton).

Ce théâtre de boulevard filmé vaut surtout pour sa longue introduction de sept minutes. Dans les studios où l'on prépare le film, un acteur au chômage (Robert Seller) qui cherche un rôle se présente en Breton, en ecclésiastique, en colonel ; il décroche celui du valet de chambre de Walter.

Laurence anyways Xavier Dolan, Canada, 2012, 161 mn

Nous suivons sur dix ans le parcours du transsexuel Laurence (Melvil Poupaud). Depuis sa décision d'assumer sa féminité qui entraîne la perte de son poste d'enseignant à Montréal, jusqu'à sa reconnaissance comme écrivaine. Et surtout sa relation déchirante avec son épouse Frédérique (Suzanne Clément) qu'il/elle n'a pas cessé d'aimer ; car Laurence n'est pas homosexuel(le). La narration est ponctuée de petits clips vidéo, forme de cinéma superficielle s'il en est, qui participent à l'émotion qui se dégage du film.

Les passages en joul sont sous-titrés, en oubliant les "tabernacle" qu'il faut saisir en tendant l'oreille. Avec Nathalie Baye dans le rôle de la mère.

Round midnight *Autour de minuit*, Bertrand Tavernier, France, 1986, 131 mn

Pari, 1959. Le jeune Francis Borier (François Cluzet), fanatique de jazz, prend en charge le saxophoniste alcoolique et drogué Dale Turner (le musicien Dexter Gordon) qui vient habiter chez lui. Le personnage s'inspire de Lester Young et du pianiste Bud Powell qui fut l'ami de Francis Paudras dont le film adapte les mémoires. C'est avant tout un prétexte à écouter Gordon, pittoresque individu qui donne du "Lady" à tout le monde e.g., "Lady Francis", jouer dans un Blue Note reconstitué. On aurait pu se passer du voyage à Lyon, prétexte à filmer les quais de Saône. Un des rares films réussis sur le jazz, avec *Bird* (p. 1300).

Die Austernprinzessin *La princesse aux huîtres*, Ernst Lubitsch, Allemagne, 1919, 58 mn

Dernier caprice de l'héritière Oss Quaker (Ossi Oswalda), fille du roi américain des huîtres : elle exige un époux de la Haute. On lui déniche le prince décafé Nucki, mais son ami Joseph usurpe son identité au moment du mariage, histoire de s'en mettre plein la lampe. Faisant partie d'une société de tempérance en tant que fille de millionnaire, Oss recueille Nucki complètement saoul et en tombe amoureuse sans savoir qu'il est son époux.

Comme *Die Puppe* (p. 300), cette histoire tient la route uniquement parce qu'elle est tellement farfelue qu'on cesse rapidement de douter. Elle joue sur des décors extravagants comme celui du palais Quaker, sorte de résidence royale de mauvais goût où s'agite une pléthore de laquais en livrée ; ce qui contraste avec le taudis où végète Nucki qui dispose d'une unique chaise à trois pieds. Le foxtrot spectaculaire dansé par les invités du mariage fait regretter que le film soit muet.

The dark corner *L'impasse tragique*, Henry Hathaway, USA, 1946, 99 mn

Malgré l'assistance de sa fidèle secrétaire Kathleen (Lucille Ball), le privé Galt (Mark Stevens) est persécuté par l'inquiétant Stopper (William Bendix) qui ne fait pas vraiment dans la discrétion. Tout cela fait partie d'un plan machiavélique monté par le galeriste Cathcart (Clifton Webb) pour se débarrasser de l'amant de sa femme (Kurt Kreuger) tout en faisant porter le chapeau à Galt.

Un excellent film noir, souvent amusant : le couple formé par Galt et Kathleen rappelle celui du *Thin man* (p. 185), la bouteille en moins. Quand le privé est amené à "emprunter" un taxi genre Yellowcab, il échappe aux poursuites de la Police en se rendant au garage de la compagnie pour se fondre dans un flot de véhicules identiques. Stopper est un tueur effrayant et répugnant à souhait ; on aurait aimé que Webb ne se contente pas de reprendre le rôle de snobinard puant qu'il tenait dans *Laura* (p. 626).

Il marchese del Grillo *Le marquis s'amuse*, Mario Monicelli, Italie, 1981, 140 mn

Dans la Rome pontificale occupée par les Français, Onofrio del Grillo (Alberto Sordi) est proche du pape Pie VII (Paolo Stoppa) et néanmoins anti-conformiste. Ce farceur aime à parcourir la campagne déguisé, voire surprendre sa jeune maîtresse en compagnie de son amant de cœur ; il se surpasse en se faisant remplacer par un sosie, un charbonnier grossier qu'il installe dans son lit.

Ce marquis a réellement existé, mais au XVIII^e siècle ; les exploits racontés par le film sont donc en partie inventés. Est-il vraiment sympathique ? Quand il refuse de payer la facture de l'artisan Piperno, dont le nom suggère une origine juive, et le fait même condamner par la justice pontificale, il a beau jeu de dire au Pape que c'était pour dénoncer la corruption du système ; n'empêche que, même largement indemnisé, Piperno a été réellement humilié. Onofrio pourrait prendre sa place au sein des sinistres blagueurs d'*Amici miei* (p. 605).

Toutes peines confondues Michel Deville, France, 1992, 103 mn

Zurich. Chargé par Thurston (Vernon Dobtcheff) d'Interpol d'enquêter sur le criminel Gardella (Jacques Dutronc), l'inspecteur Vade (Patrick Bruel) tombe amoureux de Jeanne (Mathilda May), l'épouse du dangereux mafieux.

Le film vaut surtout par sa somptueuse mise en scène, sa musique tirée des quatuors de Chostakovitch et ses seconds rôles épatants. En Savoie, où les parents Gardella ont été victimes d'un meurtre crapuleux, un témoin pusillanime (Bernard Waver) ou encore un flic benêt et vénal (Joël Barbouth). À Zurich, Scandura (Bruce Myers), l'ami de toujours de Gardella ou encore son homme de main (Éric Da Silva), tueur compatissant qui a l'air de s'excuser de faire son sinistre boulot. Et surtout la belle Laura (Sophie Broustal), une amie que Scandura a convaincue de se déguiser en pute, ce qui n'a que trop bien marché : violée par un flic véreux, son visage tuméfié porte comme la marque d'une meurtrissure intérieure.

The servant Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1963, 111 mn

Losey façon Pinter. Barrett (Dirk Bogarde), domestique stylé, s'introduit dans la vie de Tony (James Fox), un aristocrate arrogant qu'il n'a de cesse de rabaisser. Par exemple en le faisant coucher avec sa prétendue sœur (Sarah Miles) qui est en fait sa maîtresse. Il devient l'ordonnateur des orgies de celui qui n'est plus qu'un pion dominé par ses désirs. Seule l'ancienne fiancée de Tony (Wendy Craig) échappe à la dégradation ; elle gifle d'ailleurs Barrett dans la dernière séquence.

Le message sur la lutte des classes est, pour le moins, appuyé. L'utilisation de miroirs, dont une "sorcière", confère une certaine étrangeté au film.

The iron mistress *La maîtresse de fer*, Gordon Douglas, USA, 1952, 105 mn

Cette maîtresse de fer, c'est le célèbre couteau auquel l'aventurier Jim Bowie (Alan Ladd) a donné son nom. Ce *Bowie knife*, prend ici des dimensions de sabre de samourai : il est prétendument forgé à partir de l'acier d'une météorite.

Dans une Louisiane encore très française d'esprit, Jim rencontre Judalon de Bornay (Virginia Mayo) qui lui inspire un amour malheureux. Il quittera finalement ses deux maîtresses – en jetant symboliquement son couteau dans l'eau – pour épouser la fille du vice-gouverneur du Texas voisin, alors province mexicaine, détail historique. On sait qu'il trouva la mort en compagnie de Davy Crockett, épisode raconté dans *The Alamo* (p. 1141) où il est campé par Richard Widmark.

Dans une pièce obscure, un spectaculaire duel – couteau contre épée – dévoilé par intermittence par des éclairs d'orage. Avec Anthony Caruso et Alf Kjellin.

Farrebique Georges Rouquier, France, 1946, 87 mn

Les travaux et les jours en Aveyron. En un superbe noir et blanc, les images austères d'une famille qui joue, maladroitement et à moitié en occitan, son propre rôle pendant quatre saisons. Le passage du temps est rendu par des accélérés : les pousses qu'on voit grandir, les bourgeons qui éclosent, l'ombre qui avance sur un pré et les nuages qui cavalent comme de nos jours chez Gus Van Sant. Côté travaux, la préparation du pain et la moisson, puis le repos dominical quand tout le monde se rend au village voisin de Goutrens où les hommes, en blouse noire, se retrouvent au café. Cette vie semble peu touchée par le temps, même si l'on décide finalement d'installer la Fée Électricité. Quand l'automne revient, tombent les feuilles et meurt le grand-père. Un conseil de famille élargi avait prévu l'évènement : l'aîné gardant Farrebique, il a bien fallu indemniser ses frères et sœurs. Le prêtre, gage de conservatisme, conduit les funérailles ; mais quand le cortège rejoint la route, un poteau à moyenne tension suggère que quelque chose est en train de changer... Rendez-vous dans *Biquefarre* (p. 1187).

T'amerò sempre Mario Camerini, Italie, 1933, 68 mn

Abandonnée enceinte par le comte Diego (Mino Doro), Adriana (Elsa De Giorgi) élève sa fille tout en travaillant dans le salon (étonnants casques d'époque) dirigé par un coiffeur français efféminé (Robert Pizani). Elle est courtisée par l'ennuyeux comptable Mario (Nino Besozzi) qui sait cependant se montrer à la hauteur lorsque l'ancien séducteur revient lourdement à la charge...

Style néo-réaliste *ante litteram* avec une réception dans la petite bourgeoisie et un final en décors naturels : Adriana et Mario, haletants car virés du salon pour avoir osé s'opposer à un comte, marchent de concert et décident de s'unir.

Il sorpasso *Le fanfaron*, Dino Risi, Italie, 1962, 100 mn

Ferragosto (le 15 août) à Rome. Au volant de sa décapotable, Bruno (Vittorio Gassman) emmène Roberto (Jean-Louis Trintignant) qui préparait un examen de droit, dans une virée en direction de la Ligurie qui se terminera mal.

Le désinvolte Bruno a comme un coupe-file universel : du succès avec les femmes, une opinion superficielle sur à peu près tout – il faut l'entendre parler d'incommunicabilité – et il devine, étant lui-même un tricheur, les petits secrets que l'honnête Roberto ne soupçonne pas. Ce dernier, un introverti qui avait jusque là pris la vie au sérieux, cherche désormais à ressembler à son compagnon quitte à se ridiculiser en le singeant : c'est la fascination exercée par le vice sur la vertu. Tout se termine abruptement par un dépassement (sorpasso) raté, un accident de voiture fatal à Roberto, alors que Bruno s'en tire. Cette sortie de route est aussi celle de celui qui s'est cru obligé d'endosser une personnalité qu'il n'avait pas, par ailleurs bien moins attachante que la sienne propre. Avec Catherine Spaak.

Tom à la ferme Xavier Dolan, Canada, 2013, 99 mn

Tom (le réalisateur), jeune homosexuel, se rend dans la ferme de la famille de Guillaume, son compagnon qui vient de mourir. La mère du disparu (Lise Roy) ne sait rien des "tendances" de son fils que Tom s'ingénie à dissimuler, allant jusqu'à inviter une collègue (Evelyne Brochu) pour tenir le rôle de l'imaginaire fiancée de Guillaume. Dont le frère aîné Francis (Pierre-Yves Cardinal) est une sorte de démon sadique qui prend l'homophobie comme prétexte pour établir des rapports violents et pervers avec Tom qu'il empêche de repartir en privant son "char" de roues. Lequel envisage désormais de rester à la ferme : il éprouve de la fascination pour cette incarnation du Diable qui lui rappelle Guillaume.

Puis le jeune homme prend connaissance d'un méfait particulièrement horrible commis par Francis et rentre en catastrophe à Montréal en "empruntant" la voiture de son géôlier. Quand il s'arrête en chemin pour faire le plein, on sent qu'il garde comme un espoir d'être rattrapé.

Cinq et la peau Pierre Rissient, France, 1982, 96 mn

"Ma solitude, c'est ma vraie liberté". Le monologue intérieur, servi par la voix off de Roger Blin, d'un exilé français (Féodor Atkine) à Manille. Poèmes de Fernando Pessoa et expériences sexuelles crues : une fille pêche des billets avec son sexe. Du côté des évocations cinéphiliques, on croise Lino Brocka et on apprend la mort de Raoul Walsh. Tout ça sous l'influence d'un vin chinois comportant cinq épices et aussi l'écorce. Malgré la collaboration d'Eugène Guillevic, le film est décevant, très en deçà de ses ambitions poétiques. Avec Eiko Matsuda.

Barfly Barbet Schroeder, France, 1987, 100 mn

Scénario de Charles Bukowski qui avait fait un fond de commerce de son comportement. La longue biture de Hank Chinaski (Mickey Rourke, excellent) commence et se termine par une bagarre. Il rencontre une poivrote, Wanda (Faye Dunaway, excellente elle aussi), avec laquelle il vit tant bien que mal. La jeune et riche Tully (Alice Krige), qui essaie en vain de le normaliser, n'arrivera qu'à se faire crêper le chignon par la jalouse Wanda.

Séquence digne des *Lois de l'hospitalité* (p. 86) où Chinaski porte secours à une voisine tabassée par son mari, laquelle lui dit de s'occuper de ses oignons.

La chasse aux papillons Otar Iosseliani, France, 1992, 113 mn

Un film aux personnages décalés. Un curé (Emmanuel de Chauvigny) habillé à l'ancienne et porté sur la bouteille, une vieille aristocrate qui tire dans son parc au pistolet, sa sœur russe qui hérite et vend le domaine à des Japonais avant de recréer un appartement collectif à Paris. On y entend du chant *a cappella*, un attentat pulvérise le train qui emmenait la cousine (la récurrente Narda Blanchet) de la châtelaine décédée et Yannick Carpentier, autre acteur-fétiche, promène son improbable silhouette filiforme entre l'église, la poste et la fanfare municipale. Des Hare Krishna se promènent dans le parc tandis que des fantômes en uniforme tsariste jouent au billard en cachette.

Iosseliani s'amuse à nous présenter une sorte de réjouissant "grand remplacement" : l'épouse noire du voisin noble présente les portraits accrochés au mur comme ceux de ses ancêtres, les Japonais apprennent à jouer aux boules et adaptent le château du XVI^e siècle à leurs besoins ; incidemment, les trois bandeaux affichés sur les volets se lisent "Willy" (Lubtchansky, directeur de la photo), "Manu" (de Chauvigny, aussi chef décorateur) et Otar. Et d'ailleurs la châtelaine décédée n'était pas une Française de souche, mais une Russe blanche.

The lodger *Les cheveux d'or*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1927, 99 mn

Le roman de Marie Belloc Lowndes, qui met en scène une sorte de Jack l'éventreur, a été plusieurs fois adapté (pp. 1094, 806)). Cet Hitchcock des débuts est donc une trahison puisque l'inquiétant locataire campé par Ivor Novello est tout le contraire d'un assassin : il est sur la piste de celui qui, signant "the Avenger" (Vengeur), a tué sa sœur.

Ce film brillant s'ouvre sur des scènes de rue avec distribution de journaux annonçant le dernier meurtre du Vengeur. L'innocent qu'une jeune femme aide à échapper à la Police reviendra dans *Les trente neuf marches* (p. 1615), *Young and innocent* (p. 1197) et *Saboteur* (p. 677), voire *Stage fright* (p. 695).

All this, and heaven too *L'étrangère*, Anatole Litvak, USA, 1940, 137 mn

1847. Le duc de Choiseul-Praslin (Charles Boyer), pair de France, poignarde son épouse (Barbara O'Neill) puis s'empoisonne en prison. Mêlée à l'histoire, la gouvernante Henriette Deluzy (Bette Davis) a finalement droit à un non-lieu.

Les personnages du Duc et de la gouvernante sont trop parfaits pour être intéressants. Reste l'extraordinaire duchesse hystérique et jalouse campée par O'Neill. La reconstitution laisse à désirer : le château de Vaux-Praslin (= Vaux-le-Vicomte) a des allures de pavillon cossu. Un fictif journal appelé *La voix du soir* commente l'action. On se demande à quoi sert l'omniprésent prêtre (Fritz Leiber) ; mandaté par le Code ? Avec la jeune Victoria Weider.

Ce fait divers qui contribua à la chute de la Monarchie de Juillet a fait l'objet d'un épisode (n° 24) de *La caméra explore le temps* (p. 359). La duchesse, née Sebastiani, était fille d'un maréchal d'Empire, donc d'un parvenu ; ce qui montre la relative porosité de la *Haute* de l'époque. En 1969, Charles-Henri, lointain descendant du Duc, alors ouvrier établi chez Renault, dormait à l'ENS de Saint-Cloud, un des centres de la Gauche Prolétarienne.

Izgnanie *Le bannissement*, Andreï Zviaguintsev, Russie, 2007, 157 mn

En vacances dans la maison familiale avec femme et enfants, un homme apprend que son épouse attend un enfant, mais pas le sien. Il la somme d'avorter, ce qui se fait clandestinement, et elle ne survit pas. On comprend plus tard que, lassée de son mari et enceinte de lui, elle cherchait à mourir ; après une première tentative de suicide, elle l'avait déjà provoqué, espérant qu'il la tuerait. Puisqu'il ne la condamnait qu'à avorter, elle avait finalement avalé un flacon de somnifères.

Plans d'une grande beauté et référence évidente à Tarkovski : l'eau sur l'étang, le bruit du train qui passe comme dans *Stalker* (p. 114). Mais le film souffre d'un parti pris d'abstraction : personnages mal définis et intrigue trop suggérée qu'on suit d'autant moins qu'elle se déroule en un lieu que le réalisateur a voulu incertain, quelque part entre la Moldavie et Charleroi.

Dong *The hole*, Ming-liang Tsai, Taiwan, 1998, 89 mn

Il pleut à Taipei. L'air est si humide que le papier peint se décolle. Une jeune femme (Kuei-mei Yang) est seule dans un appartement avec un trou au plafond ; dans l'appartement du dessus, un jeune homme (Kang-shen Lee, l'*alter ego* du réalisateur). Il pleut, l'eau ruisselle. La radio nous apprend l'existence du virus de Taiwan qui transforme les humains en espèces de cafards qui se terrent pour éviter la lumière. Le film, un peu ennuyeux, est égayé par des intermèdes musicaux, hommage à une chanteuse hongkongaise de la fin des années 1950, Grace Chang.

Zoo Frederick Wiseman, USA, 1993, 130 mn

Le zoo de Miami, son monorail et ses magnifiques animaux, parfois très spectaculaires comme ce varan à la terrifiante langue bifide. Il faut les nourrir, ce qui peut impliquer de tuer un petit lapin pour le déjeuner du boa qui l'avalera tout cru. Ils doivent aussi se reproduire, d'où l'attention apportée aux œufs d'alligator. Ce qui ne va pas sans drames : cette vieille rhinocérosse a pris trop de temps pour mettre bas, le bébé est mort-né puis autopsié. De gentils herbivores ont été taillés en pièces ; comme les coupables ne sont pas les fauves du zoo mais des pitbulls errants, ils sont poursuivis et abattus. . . fin de partie au crématoire.

Model Frederick Wiseman, USA, 1980, 124 mn

À New York, le monde des mannequins. Moment le plus intéressant, la minutieuse préparation d'une publicité télévisée pour une marque de collants. Les modèles ont du mal à se défaire d'une image de superficialité, nous dit-on ; ce n'est pas ce film lui-même un peu superficiel et parfois, ses allures de clip, qui la modifiera. Apparition d'un génie de la publicité, Andy Warhol.

Waga seishun ni kuinashi *Je ne regrette pas ma jeunesse*, Akira Kurosawa, Japon, 1946, 106 mn

Kyōto 1933. Suite à la répression qui s'abat à l'Université sur le professeur Yagihara, un de ses étudiants, Ryūichi Noge, radicalise son opposition au gouvernement. Il est rejoint à Tōkyō par Yukie (Setsuko Hara), la fille du professeur, qui partage sa vie d'agitateur politique. Fin 1941, arrêté et accusé de complot contre l'Etat, il meurt sous la torture. Yukie veuve se rend alors chez ses beaux-parents, des paysans qui avaient renié leur fils et doivent désormais subir l'ostracisme de leurs voisins : ce sont les parents d'un espion ! Ils ne travaillent que la nuit mais Yukie s'attelle aux travaux de la ferme et, malgré l'hostilité des villageois qui vont jusqu'à saccager la rizière, elle entraîne la mère (Haruko Sugimura) puis le père de Ryūichi à se montrer au grand jour. Après guerre, Yagihara est réintégré à l'Université et Ryūichi réhabilité ; quant à Yukie, elle milite en faveur des paysannes dans un village qui l'a complètement adoptée. Où sont donc passés les justiciers destructeurs des plantations ?

Ce Kurosawa politique, inspiré de l'"Incident de Takigawa" et du communiste Hotsumi Ozaki, est maladroit et démonstratif à la façon d'un mauvais film américain. Cependant, de gamine capricieuse, Yukie devient un modèle de conviction et de liberté ; et les vingt dernières minutes qui empruntent au lyrisme "soviétique" emportent l'enthousiasme en exposant son combat, seule ou avec sa belle-mère, face à la boue ou à la hargne des voisins. Avec Takeshi Shimura et Eiko Miyoshi.

Shanghaied *Charlot marin*, Charles Chaplin, USA, 1915, 27 mn

A night in the show *Charlot au music-hall*, Charles Chaplin, USA, 1915, 23 mn

A burlesque on Carmen *Charlot joue Carmen*, Charles Chaplin, USA, 1915, 31 mn

Police *Charlot cambrioleur*, Charles Chaplin, USA, 1916, 25 mn

Easy street *Charlot policeman*, Charles Chaplin, USA, 1917, 24 mn

The cure *Charlot fait une cure*, Charles Chaplin, USA, 1917, 24 mn

The immigrant *L'émigrant*, Charles Chaplin, USA, 1917, 25 mn

The adventurer *Charlot s'évade*, Charles Chaplin, USA, 1917, 24 mn

Les derniers courts métrages des périodes Essanay puis Mutual (cf. p. 338). Avec Edna Purviance et, dans les quatre Mutual, l'agressif Eric Campbell.

Dans le premier, Charlot "shanghaié", i.e., matelot malgré lui, affronte le roulis à la cuisine, puis assis à table en tentant de manger. *A night in the show* est un festival de *slapstick* où Chaplin joue deux personnages : l'un prend tout son temps pour entarter un comédien, l'autre arrose la scène avec une lance d'incendie – il récidivera dans *Un roi à New York* (1957) en s'en prenant au comité maccarthyste. Le troisième est une parodie de *Carmen* avec Purviance dans le rôle-titre. Alors qu'on est perplexé face à cette bizarre comédie où le héros gît sur le corps de Carmen, Escamillo venu constater les dégâts reçoit un coup de savate : les morts se relèvent pour un *happy end*. *Police*, histoire de gendarmes et de voleurs, est plus routinier.

Dans *Easy street*, Charlot devenu policier patrouille dans une rue mal famée qui annonce celle du *Kid* (p. 233) ; il doit faire face à l'invincible colosse joué par Campbell qu'il assomme en lui faisant tomber un poêle en fonte sur la tête. Dans *The cure*, Charlot bien habillé déboule dans un établissement thermal avec sa malle pleine d'alcool que le directeur fait jeter et qui finit mélangée à l'eau des curistes. . . on devine la suite. *L'émigrant* commence sur un navire soumis à un terrible roulis – ce qui renvoie à *Shanghaied* – puis se poursuit dans un restaurant où le héros a invité une passagère (Purviance) sans avoir un sou pour payer ; il s'en sort en utilisant le pourboire royal qu'un autre client destinait au terrifiant maître d'hôtel (Campbell). Après ce chef-d'œuvre, *The adventurer* déçoit : il signe le retour à un comique plus primitif, celui des poursuites et des coups de pied au cul. Cette régression – temporaire, le film suivant sera *Une vie de chien* (p. 573) – permet de mesurer les progrès accomplis depuis la période Essanay.

Ai no kawaki *Désir d'amour*, Koreyoshi Kurahara, Japon, 1966, 99 mn

D'après Yukio Mishima. Devenue la concubine de son riche beau-père (Nobuo Nakamura), la jeune veuve Etsuko (Ruriko Asaoka) poursuit le jardinier Saburō (Tetsuo Ishodate) de ses assiduités. Quand elle découvre qu'il a engrossé la servante, elle la force à avorter et partir. Dénouement lors d'une fatale soirée où elle provoque Saburō, lequel lui manifeste une totale indifférence tout en cherchant à profiter de l'aubaine : elle le tue avec une houe puis enterre le corps dans une serre sous les yeux d'un beau-père dépassé.

Tourné près d'Osaka avec commentaire en voix off et points de vue excentriques, par exemple le dîner en famille filmé depuis le plafond, ainsi qu'un montage très fragmenté comme celui de la Fête du Feu. Mais tout cela reste un peu tape-à-l'œil ; on se demande ce qu'Imamura aurait fait d'un tel sujet.

Hard labour Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1973, 70 mn

Manchester, sinistre et pluvieuse. Mrs. Thornley (Liz Smith), une femme de 50 ans moche et mal soignée, fait des ménages, s'occupe de la maison, doit subir les assauts hebdomadaires de son époux. Aucune révolte chez cette catholique résignée qui se culpabilise de ne pas aimer son mari : "I don't love him" confie-t-elle au prêtre qui la confesse et lui inflige le lot réglementaire de *Pater* et d'*Ave*. . . avant de reprendre la lecture de son journal que la pécheresse avait perturbée. Dernier plan sur une séance de lavage de vitres. Petit rôle pour Ben Kingsley.

Murder ! *Meurtre*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1930, 98 mn

Film de la veine grave d'Hitchcock, cf. *The wrong man* (p. 1282). Sir John Menier (Herbert Marshall), auteur à succès, se reproche d'avoir fait partie du jury qui a condamné une jeune actrice (Norah Baring) pour le meurtre d'une collègue. Il enquête et découvre que le crime est le fait du transformiste Fane (Esme Percy), "half casté" qui voulait empêcher la victime de révéler son métissage.

Tout se passe dans le milieu du théâtre et Fane est démasqué selon une méthode inspirée d'*Hamlet* : Menier lui fait jouer le meurtre. Il se donnera la mort en se pendant en public au cours d'une séance de trapèze qui ne peut que rappeler le final des *Espions* de Fritz Lang (p. 252). La scène du jury voit les onze autres faire pression sur "sir John", en scandant à la manière d'un chœur antique "Que répondez-vous à ça ?", jusqu'à ce que, de guerre lasse, il rejoigne le troupeau ; quelques jurés qui s'étaient auparavant fait un peu forcer la main pour voter coupable aboient sans problème avec la meute. Le dernier plan montre l'auteur accueillant l'actrice innocentée ; la caméra recule et découvre une scène de théâtre, procédé repris dans *Le dernier métro* (p. 1610). Avec Una O'Connor.

Deaf Frederick Wiseman, USA, 1986, 164 mn

Blind Frederick Wiseman, USA, 1987, 132 mn

Adjustment and work Frederick Wiseman, USA, 1986, 118 mn

Multi-handicapped Frederick Wiseman, USA, 1986, 125 mn

Talladega (Alabama) abrite un complexe hospitalier dédié aux handicapés.

Deaf est tourné dans un institut exclusivement consacré aux sourds. Un handicap avec lequel on peut mener une vie à peu près normale – sinon il y a Helen Keller (*Multi-handicapped, infra*) –, le principal problème étant peut-être de nature psychologique : nous suivons une longue séquence (48 mn) consacrée à un garçonnet pénible qui refuse de comprendre qu'il a été rejeté par son père à cause de son infirmité. Discussions entre encadrants dont certains sont sourds, ce qui s'entend à leur drôle de voix. Presque sans rapport avec le sujet, un vieux Noir de 92 ans, dont les parents naquirent esclaves, vante en public cette démocratie sans pareil qui lui donne désormais le droit de s'asseoir à l'avant des bus !

Blind s'intéresse aux aveugles. Nous suivons – d'un œil car c'est un peu fastidieux – l'activité du personnel, par exemple la déambulation assistée d'un gamin dans les couloirs où il doit contourner un banc, les escaliers... Ainsi que les problèmes posés par certains enfants qui sont de petits démons. L'enseignement comporte sa dose de bourrage de crâne : un texte en Braille vante les vertus de l'Amérique, le seul pays au monde à garantir toutes les libertés, notamment la religieuse. Dont on a vu au début un exemple éloquent : une petite fanfare d'enfants aveugles est repérée sur un stade par le pasteur local qui fond sur les gosses comme un vautour et les oblige à chanter un hymne d'action de grâce au Seigneur qui, en les privant de la vue, leur a épargné les tentations temporelles.

Adjustment and work se situe dans un autre institut du même complexe, sorte de petite usine qui emploie des handicapés, aveugles pour la plupart, à des activités salariées. On les suit depuis leur formation jusqu'à leur travail qui consiste, par exemple, à confectionner des balais. Cela ne va pas sans problèmes, car certains malades sont paresseux, un peu tire-au-flanc... "– Ce ne sont pas des malades !" réagit violemment un vieil employé, lui-même aveugle.

Sourds, muets ou aveugles : le "ou" n'est pas exclusif. On pense évidemment à Helen Keller (*Miracle en Alabama*, p. 859) dont un institut dédié aux *Multi-handicapped* porte d'ailleurs le nom. Nous suivons le patient effort d'éducation et les discussions de travail du personnel, ainsi que les interactions entre patients. À la fin apparaît l'inévitable homme de Dieu qui enseigne qu'on pouvait vivre 930 ans aux temps bibliques. Une vérité martelée, "930 ans!", pour être sûr qu'elle ne soit ni oubliée ni discutée. Après tout, mieux vaut entendre ça qu'être sourd.

Ressources humaines Laurent Cantet, France, 1999, 100 mn

La lutte des classes, évoquée sans prêchi-prêcha. Franck (Jalil Lespert), étudiant dans une école de business, vient faire son stage de fin d'études dans l'usine de l'Eure (Gaillon) où son père travaille depuis trente ans. Le patron, qui tutoye ses ouvriers et appelle ses cadres par leur nom de famille, est plutôt sympathique et bon enfant : il accepte la proposition de Franck d'un sondage sur les 35 heures, ce qui sera un moyen de faire taire Mme Arnoux, l'agressive déléguée CGT de la boîte. Tout se passe donc bien jusqu'à la découverte par Franck d'un "plan social" caché prévoyant le licenciement de douze ouvriers, dont son propre père. À ce moment-là, le jeune homme quitte le camp des patrons pour rejoindre celui des travailleurs, ce qui déplaît paradoxalement à son paternel, tellement formaté qu'il refuse de s'associer à une grève contre son propre licenciement. D'où la séquence bouleversante où Franck apostrophe son père, rivé à sa machine alors que les autres ont débrayé : "Tu m'as inculqué ta honte d'être ouvrier, la honte d'être ton fils". Plus tard, alors qu'un gréviste lui dit : "Tu vas retrouver ta place à Paris", Franck lui rétorque : "Et toi, elle est où la tienne?". Ce qui évoque un passage de *Pompoko* (p. 229) : "Quid de ceux qui ne peuvent pas se déguiser?".

Les acteurs, non-professionnels à part Lespert, sont excellents.

Neskolko dneï iz jizni I. I. Oblomova *Quelques jours de la vie d'Oblomov*, Nikita Mikhalkov, URSS, 1980, 135 mn

D'après Ivan Gontcharov. Ilya Oblomov (Oleg Tabakov), être sympathique et indolent, passe beaucoup de temps à dormir en rêvassant sur son enfance heureuse. Il tombe éperdument amoureux d'Olga (Elena Solovei) ; bien que cette passion soit réciproque, cet être velléitaire se retire sur la pointe des pieds quand surgit son grand ami Andreï (Iouri Bogatyriov), lequel finira par épouser Olga.

Sur la musique de *Casta diva*, un film magnifique et touchant dont le thème est la peur de vivre ou plutôt celle de décevoir ou d'être déçu, comme si les signes d'amour, les quelques échanges passionnés avec la jeune femme, sublimes, suffisaient à remplir une vie. Avec Avangard (!) Leontiev.

The mark of Zorro *Le signe de Zorro*, Rouben Mamoulian, USA, 1940, 93 mn

Remake du film de Fred Niblo (p. 129) avec Tyrone Power dans le rôle-titre. L'alcalde et son épouse sont incarnés par J. Edward Bromberg et Gale Sondergaard, leur nièce par la belle Linda Darnell. Les rôles les plus pittoresques sont ceux du vicieux Esteban (Basil Rathbone) et du prêtre adipeux (Eugene Pallette). C'est bien fait et sans surprise ; quelques plans de peones renvoient à *¡Que viva México!* (p. 691).

Moznosti dialogu *Possibilités du dialogue*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1983, 11 mn

Do pivnice *Dans la cave*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1983, 15 mn

Kyvadlo, jáma a naděje *Le puits, le pendule et l'espoir*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1984, 14 mn

Mužné hry *Jeu viril*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1988, 14 mn

Zamilované maso *Amour de viandes*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1989, 70 s

Tma/Svetlo/Tma *Ténèbres/Lumière/Ténèbres*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1989, 8 mn

Konec stalinismu v Čechách *La fin du stalinisme en Bohême*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1990, 9 mn

Jídlo *Nourriture*, Jan Švankmajer, Tchéquie, 1993, 16 mn

Huit des douze derniers courts-métrages du très surréaliste Švankmajer (cf. p 371). *Possibilités du dialogue* fait s'affronter deux personnages sortis d'Arcimboldo : faits de dés à coudre, de tubes dentifrice et de morceaux de pain, ils se recomposent pour entrer dans l'univers de Dubuffet avant de se muer en glaise.

Dans la cave où une fillette égarée observe un vieil homme qui couche sous un tas de charbon, une mamie qui confectionne des muffins avec de la terre.

Le puits, le pendule et l'espoir adapte de façon abstraite la nouvelle de Poe : une main, des rats, des engrenages et une sorte de Moloch servi par des pantins.

Jeu viril est une étrange partie de football : les joueurs sont systématiquement mutilés puis mis dans des cercueils dans lesquels ils reviennent sur le terrain.

Konec stalinismu autopsie, façon Švankmajer, une statue de Staline.

Amour de viandes raconte l'idylle entre deux tranches de bidoche qui se rapprochent, ébauchent un pas de danse avant de tomber dans la farine et la poêle. On en retrouvera comme une écho dans *Démence* (p. 929).

Ténèbres/Lumière/Ténèbres évoque un monde de glaise animée où des membres – yeux, bras, jambes, couilles – s'associent pour reconstituer un homme.

Nourriture met en scène les trois repas. Au petit-déjeuner, un convive ouvre la poitrine de son voisin de table : saucisses et moutarde en sortent. Au déjeuner, les consommateurs, ignorés par le maître d'hôtel, mangent mouchoir, puis chaussures et vêtements, nappe, table et chaise avant de s'entre-dévoré. Au dîner, ce sont des membres humains, des seins et des couilles qui sont servis.

Six of a kind *Poker party*, Leo McCarey, USA, 1934, 60 mn

Un couple (Charles Ruggles et Mary Boland) qui veut s'offrir une seconde lune de miel à Hollywood traverse le pays en voiture. Pour limiter les frais, ils s'adjoignent deux passagers (George Burns et sa drolatique épouse Gracie Allen) et leur énorme chien. Ils s'arrêtent à l'hôtel dans un patelin du Nevada nanti d'un shérif alcoolique (W. C. Fields) qui, en guise de revolver, dégaine une bouteille de whisky et a le plus grand mal à éviter de déchirer le tapis du billard sur lequel il joue : on est rassuré quand il troue carrément la table. Tout ça sur fond d'intrigue policière invertébrée résolue par la patronne de l'hôtel (Alison Skipworth). Au total, six acteurs principaux : au poker, *four of a kind* désigne un carré.

Aspen Frederick Wiseman, USA, 1991, 146 mn

Une station de sports d'hiver du Colorado, sorte de Megève américaine. La caméra s'attarde peu sur les chasse-neige et les pistes que dévalent les skieurs, ne visite que pour mémoire les vestiges de la mine d'argent pour se concentrer sur l'activité de la petite ville. Chirurgie esthétique, docteur charlatan équipé d'un ohmmètre et galerie de peinture : "Après Claude Monet et ses meules de foin, Andy Warhol et ses boîtes de soupe, c'est le temps des cabines téléphoniques", bof. Moins banal, parmi les nombreuses réunions suivies par Wiseman, un groupe qui vient de lire et discute *Un cœur simple*, un des trois contes de Flaubert. Sinon, chez ces culs-bénits, Dieu ne se laisse jamais oublier, ainsi ce rassemblement évangéliste et le récit par un bateleur de l'origine de sa secte dans un garage : l'un avait du mal à se passer de drogue, un autre sortait de prison après avoir tué l'amant de sa femme... après ce catalogue d'êtres en perdition régénérés par le Tout-Puissant, notre Pierre Bellemare conclut : "Cinq ans après, ils étaient mille".

High school II Frederick Wiseman, USA, 1994, 221 mn

Wiseman s'intéresse à nouveau (cf. (p. 1695) à un lycée, ici la *Central Park East High School* principalement fréquentée par des Latinos et des Noirs. Cours sur la génétique mendélienne, le *Roi Lear*. Et apprentissage du débat politique au sein d'une classe ; on discute aussi du rêve américain, celui de gagner beaucoup d'argent pour avoir une grande maison avec une clôture blanche. Les enseignants passent beaucoup de temps à des tâches d'assistance sociale, par exemple lorsque les élèves ont des enfants. L'impression générale est celle d'une indéniable bonne volonté et d'une efficacité, limitée mais réelle, de ces efforts.

Épisode cocasse, une enseignante explique, capote et fausse bite en main, l'emploi du condom ; on pense à l'initiation aux "joints" de *Taking off* (p. 198). Référence au tabassage filmé (1991) de Rodney King par des flics racistes.

Three secrets *Secrets de femmes*, Robert Wise, USA, 1950, 99 mn

Susan (Eleanor Parker), Phyllis (Patricia Neal) et Ann (Ruth Roman) ont chacune abandonné leur fils à la naissance. Ce qui donne lieu à trois sketches assez ternes dans un film qui guigne les lauriers de *A letter to three wives* (p. 98).

Desiderio *La proie du désir*, Marcello Pagliero & Roberto Rossellini, Italie, 1946, 76 mn

Ayant trouvé un fiancé (Carlo Ninchi) qui ignore son passé, Paola (Elli Parvo) quitte Rome et la prostitution pour regagner son village. En butte à la haine de son père, convoitée par son beau-frère (Massimo Girotti) et soumise au chantage d'un ancien amant (Francesco Grandjacquet), elle se suicide.

Pagliero a repris ce film abandonné, avec raison, par Rossellini.

Solntse *Le soleil*, Alexandre Sokourov, Russie, 2005, 110 mn

Dans la lignée de *Moloch* et *Telets* (pp. 108, 1384), ce film aux couleurs éteintes et aux images peu piquées restitue les derniers jours de dieu vivant de l'empereur Shōwa, alias Hirohito (extraordinaire Issei Ogata). Son patriotisme atavique s'accommode bien du carcan qui réduit ses contacts ordinaires à un majordome – littéralement – à plat ventre devant lui. Mais l'homme en lui affleure, qui se pique de biologie marine ou convoque un scientifique terrorisé pour savoir que penser des aurores boréales qu'aurait vues son grand-père Meiji. La rencontre de MacArthur est pour lui prétexte à sortir de l'auto-censure perpétuelle : il s'applique à parler anglais, joue comme un enfant avec les chandeliers : c'est comme si un des crabes de son laboratoire avait brisé sa carapace. Sa décision est prise : il ne sera désormais plus qu'un homme. Passivité résignée de son épouse, effroi du chambellan ; le secrétaire qui a transcrit la dépêche fait *seppuku*.

The stunt man *Le diable en boîte*, Richard Rush, USA, 1980, 131 mn

Échappant à la Police, Cameron (Steve Railsback) trouve refuge comme cascadeur dans l'équipe d'un film. Il tombe amoureux de la vedette (Barbara Hershey) sans s'apercevoir qu'il est manipulé par le metteur en scène (Peter O'Toole).

Cameron est un ancien du Vietnam à la réputation sulfureuse – peut-être le violeur patriote incarné par le même Railsback dans les *Visiteurs* de Kazan (p. 854). Plus qu'à ce personnage déplaisant, le spectateur s'intéresse aux coulisses d'un tournage, celui d'un film censé se dérouler pendant la Grande Guerre, quelque part entre Nancy et... Verdon (!). On reconnaît l'Hôtel Coronado, décor du superlatif *Some like it hot* (p. 40).

Alice doesn't live here anymore *Alice n'est plus ici*, Martin Scorsese, USA, 1974, 107 mn

Suite au décès accidentel de son mari, une mère de famille quitte le Nouveau-Mexique avec son fils pour rejoindre Monterey en Californie où elle pense bien reprendre son ancienne activité de chanteuse. Elle ne dépassera pas l'Arizona : après un premier arrêt à Phoenix, elle se fixe à Tucson où elle devient serveuse dans un restaurant. Tombée amoureuse d'un cow-boy (Kris Kristofferson), elle se résigne à abandonner son rêve et à recommencer une vie de famille.

Ellen Burstyn est excellente dans ce rôle de femme mûre velléitaire qui s'en remet trop facilement aux hommes. Seconds rôles pour Harvey Keitel et Jodie Foster qu'on retrouvera tous deux dans *Taxi driver*. Expression entendue dans le film : "Don't worry about the mule going blind".

The lusty men *Les indomptables*, Nicholas Ray, USA, 1952, 113 mn

Wes Merrit (Arthur Kennedy) réussit à se faire une petite fortune en participant à des rodéos, grâce aux conseils de l'ancien champion Jeff McCloud (Robert Mitchum). Mais il claque l'argent en faisant la fête, oubliant le ranch qu'il voulait acheter, au grand dam de son épouse Louise (Susan Hayward). Jeff lui-même essaie de ramener Wes à la raison avant qu'il ne soit trop tard – "Il n'est pas une bête qui ne puisse être montée, pas un cavalier qui ne puisse être désarçonné" – mais se fait traiter de lâche et de planqué. Il avoue alors son amour à Louise qui, bien que très agacée par son époux, reste de marbre. Le "vieux" cow-boy s'engage dans un rodéo suicidaire où il perd la vie. Ce qui convainc Wes de cesser cette dangereuse activité et de partir avec Louise pour la ferme dont elle rêvait.

Alors que les cavaliers font la fête dans une soirée, la veuve (Lorna Thayer) de l'un d'entre eux qui vient de mourir piétiné fait irruption et leur hurle leurs quatre vérités ; ce moment réussi fait pardonner le *happy end* dont on se serait bien passé. Avec Arthur Hunnicutt.

Mio figlio professore Renato Castellani, Italie, 1946, 102 mn

Le concierge du grand lycée Visconti (piazza del Collegio Romano) ne vit que pour le fils qu'il a élevé seul. Quand son rêve d'en faire un professeur de langues anciennes se réalise, il se retire sur la pointe des pieds pour ne pas gêner le fiston. Le pompeux et désuet FINIS dont il était chargé de ponctuer la fin de chaque cours prend alors une signification toute personnelle.

Ce film vaut surtout pour la prestation du grand Aldo Fabrizi, drôle et émouvant. Le réalisateur Mario Soldati, chef de file du calligraphisme, interprète un professeur opposant au fascisme "promu" à Campobasso, trou perdu du Molise.

Les tribulations d'un Chinois en Chine Philippe de Broca, France, 1965, 116 mn

Librement inspirée de Jules Verne, c'est un peu la suite, réussie, de *L'homme de Rio* (p. 1203). Nous suivons les aventures du millionnaire suicidaire Arthur Lempereur (Jean-Paul Belmondo) que son précepteur chinois Goh (Valéry Inkijinoff) a convaincu, pour lui redonner goût à la vie, de contracter une assurance-vie d'un mois, assortie d'une fausse promesse d'assassinat. Qui devient réelle avec l'armée de tueurs que la mère (Maria Pacôme) de la bénéficiaire, sa fiancée, a lancée à ses trousses. Entre temps, il a retrouvé un charme à l'existence car il se croit ruiné et a de plus rencontré l'amour en la personne de l'effeuilleuse Alexandrine Pinardel (Ursula Andress) ; accompagné du fidèle et obséquieux Léon (Jean Rochefort), il essaie donc de survivre jusqu'à la date d'échéance du contrat.

Malgré les éléphants de Tarzan (p. 1753) et une Ursula Andress comme sortie de *Dr. No* (p. 1199), la principale référence reste Tintin. Deux détectives à la Dupondt (Paul Préboist et Mario David), chargés par l'Assurance de protéger Arthur, multiplient les gaffes : alors que le héros était en prison, bien à l'abri des tueurs, les deux zozos s'empressent de l'en faire sortir en payant sa caution. La séquence tournée à Katmandou fait penser à *Tintin au Tibet*, Hong Kong et la fusillade devant la prison renvoient au *Lotus bleu*, les cercueils transformés en barques aux *Cigares du pharaon*.

Le *happy end* est gâché par une mauvaise nouvelle : le bafouilleur Biscoton (Darry Cowl) annonce à Arthur qu'il n'est pas du tout ruiné. . . Avec Jesse Hahn.

L'inhumaine Marcel L'Herbier, France, 1924, 123 mn

Pour tenter d'arracher des sentiments humains à l'inaccessible cantatrice Claire Lescot, Einar Norsen (Jaque-Catelain) feint de se jeter dans la Seine en voiture. Émue, elle répond alors à l'amour du jeune ingénieur, un pionnier de cette TSF qui lui permet de diffuser la voix de l'aimée. Jaloux, un perfide Hindou enturbanné (Philippe Hériat) la fait mordre par un non moins perfide serpent asiatique. . . mais la science d'Einar sauvera la diva.

Sur un scénario proprement affligeant, un superbe manifeste du style Art déco : Fernand Léger et Robert Mallet-Stevens ont participé aux extraordinaires décors de cette œuvre avant-gardiste qui utilise des effets de flou ou des anamorphoses. Les étranges serviteurs de Claire affublés de masques inexpressifs annoncent les soldats du *Bonheur* de Medvedkine (p. 630). Georgette Leblanc, trop âgée et mauvaise actrice, est par contre une Claire peu convaincante. Rappelons que la sœur du créateur d'Arsène Lupin, réellement cantatrice, avait été la compagne de Maurice Maeterlinck, lequel n'avait guère apprécié que Claude Debussy choisisse Mary Garden pour créer le rôle de Mélisande.

The private life of Henry VIII *La vie privée d'Henry VIII*, Alexander Korda, Grande-Bretagne, 1933, 94 mn

Le ton est d'emblée humoristique, voire persifleur. Un carton nous informe qu'on ne parlera pas de la première épouse Catherine d'Aragon : c'était une femme respectable, donc Henry (Charles Laughton) en divorce. Tout débute par une discussion sur les mérites respectifs des bourreaux anglais et français, sur des bisbilles de spectateurs pour une vue sur le billot : la belle Merle Oberon qui joue Anne Boleyn a bien du mal à nous émouvoir dans ces conditions. L'épouse suivante, Jane Seymour, est choisie pour sa stupidité ; mais elle meurt en couches et nous passons de suite à la quatrième, Anne de Clèves (Elsa Lanchester) qui ne veut pas entendre parler de ce Barbe-Bleue anglais. Elle abuse de son accent tudesque – "your wife" –, feint de boîter et passe finalement la nuit de noces à jouer aux cartes avec son époux... dont elle obtient ce qu'elle voulait, une annulation. La cinquième, Katherine Howard (Binnie Barnes), inspire de l'amour à ce souverain montré jusque là sous l'aspect d'une sorte de goret sensuel et brutal. Mais elle le trompe avec le courtisan Culpeper (Robert Donat) et c'est à contre-cœur qu'Henry se résout à son exécution, le ton du film devenant alors nettement plus grave. Pour terminer sur une note plus légère avec l'autoritaire sixième épouse, Catherine Parr, qui l'empêche de se goinfrer ; tout en mangeant en cachette, il marmonne "Six wives, and the best of them's the worst". C'est ainsi que se referme cette œuvre dominée par la composition de Laughton et de son épouse Lanchester.

Frankenstein meets the wolf man *Frankenstein rencontre le loup-garou*, Roy William Neill, USA, 1943, 73 mn

Comme les monstres Universal s'ennuyaient, on a eu l'idée de faire de petites réunions. Sur un scénario de Curt Siodmak, le monstre de Frankenstein, dans sa cinquième apparition, retrouve le lycanthrope Laurence Talbot qui n'en est qu'à sa seconde. Le studio organisera deux autres raouts auxquels sera aussi convié Dracula : *House of Frankenstein* et *House of Dracula* (pp. 430, 991).

L'infortuné loup-garou (Lon Chaney Jr.), toujours aussi las de vivre, demande conseil à la bohémienne Maleva (Maria Ouspenskaïa, du *Wolf man*, p. 45) qui l'emmène à la recherche du docteur Frankenstein, possible détenteur du secret de la mort éternelle. Faute de docteur, il retrouve sa créature (Bela Lugosi) avec laquelle il ne sympathise pas ; ils en viennent aux mains alors qu'un villageois fait sauter la retenue d'eau qui engloutit le château Frankenstein.

La séquence la plus réussie est celle d'une fête de village où l'on entend, sur une musique très joviale, "La vie est courte et la mort est longue". Dennis Hoey campe un policier proche du Lestrade des Sherlock Holmes de Neill (cf. p. 24).

In einem Jahr mit 13 Monden *L'année des treize lunes*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1978, 125 mn

Erwin (Volker Spengler gauche et touchant), un transsexuel qui travaillait aux abattoirs – terrifiantes images qui renvoient au *Sang des bêtes*, p. 1587 –, s'est fait opérer au Maroc pour plaire au séduisant Sainz "avec un a" (Gottfried John). Devenue Elvira, elle se retrouve bien seule à Francfort et cherche en vain sinon l'amour, du moins un minimum d'empathie. Elle meurt chez elle à côté de "son" Sainz qui baisouille avec une pute (Ingrid Caven, épouse du réalisateur au physique ingrat pour le rôle). Elvira avait auparavant assisté, sans chercher à le dissuader, au suicide par pendaison d'un désespéré : chaque homme dans sa nuit.

Fassbinder signe un chef d'œuvre exempt de son habituel complotisme social ; c'est son cœur mis à nu qu'il nous présente à travers la métaphore de cette femme dans un bâti d'homme qui ne trouve place nulle part.

Citation de *Mr. Arkadin* (p. 981), un personnage raconte un rêve, sorte de parabole : les stèles d'un cimetière portent des dates incongrues e.g., 1970-72, qui correspondent aux périodes où le défunt a eu un véritable ami. Fassbinder est moins inspiré avec l'ânerie numéro-astrologique qui accorde un statut spécial aux années à treize pleines lunes. On suspendra la sentence en rappelant que le grand Tarkovski croyait au Triangle des Bermudes (cf. *Stalker*, p. 114).

Valerie a týden divů *Valérie au Pays des Merveilles*, Jaromil Jireš, Tchécoslovaquie, 1970, 73 mn

Valérie (Jaroslava Schallerová, 14 ans) évolue dans un monde onirique aux couleurs magnifiques. Un milieu chargé d'érotisme avec des scènes d'orgie et de vampirisme, une grand-mère jeune qui se confond avec la mère, des religieux fanatiques et obscènes (dont Jan Klusák), un zeste d'homosexualité féminine et un frère nommé Orlik (aigle). Ce n'est pas l'univers victorien de Lewis Carroll, mais celui, surréaliste, de Vítězslav Nezval (1900–1958) ; lequel s'était rallié au régime, ce qui dut faciliter les choses en ces années de normalisation.

Passion *Tornado*, Alan Dwan, USA, 1954, 81 mn

Western plutôt réussi produit par Benedict Bogeaus. Dans une Californie alors mexicaine, Obreón (Cornel Wilde) cherche à venger sa famille assassinée, en particulier son épouse Rosa (Yvonne De Carlo). Après être venu à bout de Castro (Lon Chaney Jr.) et de comparses mineurs, il piste dans la neige Sandro (Rodolfo Acosta), tout en étant lui-même traqué par deux policiers (Raymond Burr et Anthony Caruso). Bonne nouvelle, le fils nouveau-né que l'on croyait mort avec sa mère est toujours vivant ; il sera sans doute élevé par la sœur jumelle de Rosa.

Four weddings and a funeral *Quatre mariages et un enterrement*, Mike Newell, Grande-Bretagne, 1994, 113 mn

Comédie bien enlevée centrée sur le coup de foudre entre Charles (Hugh Grant), issu d'un milieu british huppé, et l'Américaine Caroline (Andie MacDowell). Ils se rencontrent à cinq reprises sans se marier, du moins pas ensemble : le troisième mariage, celui de Caroline avec un riche Écossais, est un échec, le quatrième où Charles allait à contre-cœur n'a finalement pas lieu. . . *Happy end*.

Apparition de Rowan Atkinson en pasteur bafouilleur et de Kristin Scott Thomas – qui jouait l'épouse de Grant dans *Lunes de fiel* (p. 222). Moment d'émotion dans cette œuvre légère au moment de l'enterrement de Gareth (Simon Callow, acteur *gay*) : son compagnon lit le magnifique *Funeral blues* de W. H. Auden.

¿Qué he hecho yo para merecer esto ? *Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1984, 101 mn

Dans une banlieue madrilène, le quotidien de Gloria (Carmen Maura), femme de ménage. Tandis qu'un de ses fils vend de la drogue, elle confie l'autre, homosexuel, à un dentiste pédophile. Référence à "Alfred Hitchcock presents" (p. 1256), elle tue son mari avec un os de gigot auquel le flic enquêteur ne prête aucune attention puisqu'il trône dans la marmite. Par ailleurs impuissant, ce flic va voir un sexologue en compagnie d'une prostituée amie de Gloria. . . j'allais oublier le lézard vert que la grand-mère (Chus Lampreave) appelle Dinero (argent).

Cet Almodóvar des débuts apparaît rétrospectivement comme le brouillon un peu confus des chefs-d'œuvre à venir, e.g., *Volver* (p. 1624).

Ichiban utsukushiku *Le plus dignement*, Akira Kurosawa, Japon, 1944, 82 mn

Le seul film de propagande nationaliste de Kurosawa est tourné dans une usine d'optique qui fabrique des lentilles à usage militaire et dont la courbe de production s'anime sous nos yeux sur fond de musique martiale. Le personnel féminin, très jeune et extrêmement motivé, répète des slogans militaristes quand il ne chante pas de rengaines guerrières. Pas question de tirer au flanc ; une ouvrière malade dissimule sa température pour ne pas être renvoyée chez elle, une autre (Yōko Yaguchi, future épouse du réalisateur) refuse de se rendre à l'enterrement de sa mère pour ne pas faire chuter la fatidique courbe. Elle a quand même les larmes aux yeux, mais que ne ferait-on pas pour l'Empereur ?

Ces larmes qui accompagnent le nécessaire sacrifice en rappellent d'autres, comme celle de la mère dans *L'Armée* de Kinoshita (p. 193). Ce qu'on tolère chez un réalisateur de second plan devient odieux chez l'inégalé Kurosawa. Avec Takeshi Shimura, inattendu dans cette douteuse entreprise.

Sílení *Démence*, Jan Švankmajer, Tchéquie, 2005, 118 mn

Deux approches à la psychiatrie. Celle d'un prétendu marquis (Jan Třiska) portant perruque et adepte des messes noires qui conduit le jeune Jean Berlot dans une étrange clinique d'art-thérapie où les patients célèbrent la Liberté – "At' žijé svoboda". Charlotte, la fille nymphomane du directeur, séduit Jean et l'amène à délivrer d'étranges hommes emplumés enfermés dans la cave. C'est là que le docteur Coulmière (Martin Huba) et ses aides qui pratiquent une psychiatrie répressive – plus on est malade, plus fort on est puni selon une échelle graduée de 1 à 13 – reprennent le pouvoir. Le marquis, qui a eu droit au n° 13, n'est plus qu'une masse informe alors que l'ancien directeur, moins sévèrement châtié (n° 10), a seulement les yeux crevés. Quand Jean fait son cauchemar récurrent où des infirmiers musclés lui passent la camisole, il est soigné par Coulmière qui lui prescrit le traitement n° 1, vingt coups de fouet.

Sous la forme d'un film d'horreur avec le double patronage d'Edgar Poe et du divin marquis, cette critique de la prétendue normalité trouve son contrepoint dans un incessant ballet tout droit sorti des courts-métrages du réalisateur. Des yeux, des cervelles et des langues se faufilent partout en ouvrant les tiroirs, etc. Mention spéciale aux morceaux de bidoche genre *Amour de viandes* (p. 921) : le dernier plan montre une côte de bœuf dans une barquette dont le cellophane remue comme si la viande respirait. Éblouissant !

The pink panther *La Panthère rose*, Blake Edwards, USA, 1963, 115 mn

Rome... MEANWHILE... Hollywood... MEANWHILE... Paris... MEANWHILE... Cortina d'Ampezzo. Débuts simultanés des protagonistes de cette histoire de vol d'un diamant – dit la "Panthère Rose" à cause d'un défaut – appartenant à une exotique princesse (Claudia Cardinale). L'action se déplace de Cortina à Rome où une mondaine (Brenda de Banzie) donne un hilarant bal masqué. Les deux voleurs, oncle et neveu (David Niven et Robert Wagner), se retrouvent face à face déguisés en gorilles de part et d'autre d'un coffre à double porte : on pense à *Duck soup* (p. 1504). Ils ont une alliée de taille en la personne de la propre épouse (Capucine) de l'inspecteur Clouseau (Peter Sellers), un gaffeur qui vole la vedette aux autres personnages. Il joue (très mal) du violon au lit ; s'étant levé, il écrase l'instrument, ce qui ne semble guère l'émouvoir : "Quand tu as vu un Stradivarius, tu les as tous vus".

Clouseau devait revenir dans une longue série de films dont certains sont encore plus réussis que le premier ; ils doivent beaucoup à la présence de Dreyfus (Herbert Lom), un supérieur acharné à la perte de son subordonné. La musique de Henry Mancini, ainsi que la panthère en dessin animé du générique ont rencontré un succès qui dépasse le cadre des films en question.

Ragtime Miloš Forman, USA, 1981, 149 mn

D'après un roman d'E. L. Doctorow. Fort de sa notoriété, le pianiste de ragtime Coalhouse Walker (Howard E. Rollins) se pavane dans une Ford T, ce qui indispose un pompier imbécile (Kenneth McMillan) et ses collègues : ils immobilisent le véhicule et défèquent sur les sièges. Humilié, Coalhouse demande une réparation qu'il ne saurait obtenir car on ne s'excuse pas auprès d'un Nègre. Mais le pianiste y tient mordicus – c'est comme si l'on avait mis du sel sur une plaie à vif – et bascule dans le terrorisme avant de se retrancher avec cinq complices masqués dans la prestigieuse Pierpont Morgan Library qu'il menace de faire sauter si on ne lui rend pas justice. On transige finalement sur l'évacuation de sa bande – on ne les retrouvera pas – tandis que Coalhouse se rend aux autorités en escomptant un procès public. Mais le chef de la Police – extraordinaire apparition de James Cagney, très âgé – le fait abattre pour l'empêcher de s'exprimer.

En toile de fond, l'Amérique de 1906 et l'affaire Thaw-White, cf. *La fille sur la balançoire* (p. 234). Ici, l'actrice Evelyn Nesbit (Elizabeth McGovern) prend pour amant un jeune homme (Brad Dourif) qui rejoindra (cagoulé) le gang Coalhouse tandis que son beau-frère (James Olson) adopte l'enfant du pianiste, doublement orphelin car sa mère a été tabassée à mort en tentant de parler au Président.

Nagareru *Au gré du courant*, Mikio Naruse, Japon, 1956, 116 mn

Décadence d'une maison de geishas. Couverte de dettes, Otsuta (Isuzu Yamada) cherche de l'argent auprès d'un ancien protecteur qui se défile. Elle vend finalement son commerce à une amie de confiance, Ohama (Sumiko Kurishima de *Rêves de chaque nuit*, p. 128), sans soupçonner que la rusée a prévu d'en faire un restaurant où elle n'aura pas sa place. Ayant ainsi soldé ses dettes, Otsuta se réjouit en compagnie de Someka (Haruko Sugimura), une geisha qui commence à marquer son âge. La servante Rika, alias Oharu (Kinuyo Tanaka), sorte de dévoué grillon du foyer, annonce son intention de regagner sa campagne ; elle ne veut pas être témoin du naufrage de ce navire à veau-l'eau.

L'alternance rapide de plans sur la servante initiée au drame à venir, sur Otsuta enivrée de musique et de chant, sur sa fille Katsuyo (Hideko Takamine, récurrente de Naruse) et son rythme effréné à la machine à coudre qui lui permettra d'échapper à la destinée de sa mère, construit la séquence finale comme l'inéluctable tourbillon dans lequel ce monde va s'engloutir.

Le film appelle la comparaison avec les œuvres de Mizoguchi de la même époque. Cet établissement n'est pas un lieu de prostitution, ce qui fait que tout y est moins dur, plus feutré. Cependant, l'irruption d'un maître-chanteur (Seiji Miyaguchi) dont la nièce a travaillé sur place en trichant sur son âge, montre qu'il n'y a pas de muraille de Chine entre les deux mondes.

Le colonel Chabert René Le Hénaff, France, 1943, 98 mn

Chabert, héros de l'Empire tombé à Eylau mais revenu d'entre les morts, dérange la vie bien ordonnée de sa veuve (Marie Bell) remariée à un aristocrate. Assistée d'un homme à tout faire dénué de scrupules (Jacques Baumer), cette épouse que Chabert avait tirée du ruisseau tente de le faire interner; dégoûté, il devient vagabond. Quand plus tard un dévoué notaire (Aimé Clariond) le retrouve dans un hospice, il n'a que faire d'une identité enfin établie; il lui suffit de la tambouille des bonnes sœurs et des souvenirs de la Grande Armée.

Adaptation soignée de Balzac servie par l'incomparable Raimu.

North to Alaska *Le grand Sam*, Henry Hathaway, USA, 1960, 117 mn

Sam (John Wayne) va chercher la promise de son associé George (Stewart Granger) à Seattle. Las, la belle n'a pas eu la patience d'attendre et s'est mariée – mauvaise idée car les deux compères ont trouvé de l'or. Sam revient à Juneau avec Michelle (Capucine), une prostituée française qui donne du "Mon chou" à George, mais elle lui préfère finalement Sam. Les deux copains auront dû auparavant faire face aux tentatives d'un "claim jumper" (Ernie Kovacs) qui cherchait à s'approprier leur concession. Ce film amusant ne vaut pas *The spoilers* (p. 249).

Underground Anthony Asquith, Grande-Bretagne, 1928, 93 mn

Londres. Coup de foudre entre Nell (Elissa Landi), vendeuse dans un grand magasin, et Bill (Brian Aherne), employé du métro. Mais son copain Bert (Cyril McLaglen), qui travaille à l'usine électrique de Battersee, guigne la belle. Il convainc sa maîtresse Kate (Norah Baring), une couturière qu'il s'apprêtait à quitter, de se plaindre d'une prétendue agression de la part de Bill. Tout se termine par la mort de Kate, tuée par Bert, et celle de Bert au terme d'un combat avec Bill.

Plus que l'histoire, un peu sommaire, on retiendra la peinture du milieu populaire de l'époque à travers divers lieux : grand magasin, pub, autobus à impériale découverte (!). Et le métro : la station Waterloo et ses escaliers mécaniques, les wagons où l'on se tient debout et où il est de bon ton de se lever pour les dames.

Mat i syn *Mère et fils*, Alexandre Sokourov, Russie, 1997, 68 mn

Un fils aide sa mère, très malade, à passer l'Achéron au cours d'une longue promenade où il la porte dans ses bras en lui déclarant son amour. Splendides images de paix et de calme déploration dans un univers qui semble comme peint et à moitié rêvé; arbres gigantesques et anamorphoses accompagnent ce moment de douleur et d'infinie tendresse. "Attends-moi" dit-il à la morte.

L'heure exquise René Allio, France, 1981, 59 mn

Hommage touchant du réalisateur à sa ville, Marseille, à travers l'évocation de gens qui ne furent rien ou, moins méprisant, "la recherche des traces légères de ceux qui n'en laissent pas". Ses grands-parents, entre les quartiers Saint-Gabriel et Bon-Secours, les uns dans une villa, les autres logés au HBM Strauss où un oncle rata son suicide avant de mourir à la guerre en 1940, tout comme son père, immigré piémontais, en 1918. Au temps où l'on jouait *La veuve joyeuse* à l'Alcazar.

The four horsemen of the Apocalypse *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse*, Rex Ingram, USA, 1921, 133 mn

D'après le roman de Blasco Ibáñez qui devait être adapté une seconde fois par Minnelli (p. 412). Les quatre cavaliers – Conquête, Guerre, Épidémie et Mort – jouent un rôle considérable à partir du déclenchement de la Grande Guerre : surimpressions et images inspirées de Jérôme Bosch un peu floues et teintées en rouge, sauf la Mort en vert. Ils s'éloignent après l'armistice, mais reviendront si les Hommes n'apprennent pas à se comprendre nous dit une sorte de Christ (Nigel De Brulier). Cette compréhension n'est guère à l'œuvre dans le film qui raconte la fin des Madariaga, famille argentine partagée entre deux branches : la française avec le suave Julio (Rudolph Valentino), un danseur de tango qui s'engage quand l'époux qu'il a cocufié perd la vue au front et l'allemande, des Teutons élevés à la mamelle de Bismarck, un type de caricature qui allait cependant être revendiquée par les nazis. Dénouement sur le champ de bataille où Julio meurt en même temps que son cousin. Avec Wallace Beery.

It happened in Hollywood *Idole d'un jour*, Harry Lachman, USA, 1937, 67 mn

Tim Bart (Richard), célèbre cow-boy de l'écran façon Hopalong Cassidy, est brutalement congédié lors de l'arrivée des "talkies". Il doit même se séparer du ranch où il comptait recevoir ses jeunes admirateurs. Complètement fauché, il se dispose à commettre ce qu'il se refusait de faire à l'écran, un hold-up : mais se trouvant à la banque face à d'authentiques gangsters, il les abat. Ce qui lui vaut la une des journaux et le rétablit dans son rôle de justicier équestre.

Sur un scénario de Samuel Fuller, le film est gentil et amusant. Pour faire plaisir à un garçonnet malade, Tim organise une réception dans le ranch qu'il prétend toujours posséder : il y invite les célébrités de l'époque, en fait des imitateurs, par exemple un faux W. C. Fields, un faux Charlot, une fausse Mae West, etc. Le rapport de Tim avec sa partenaire Gloria (Faye Wray) qui monte alors qu'il descend rappelle *A star is born* (p. 773) sorti quelques mois plus tôt.

Inside Daisy Clover *Daisy Clover*, Robert Mulligan, USA, 1965, 123 mn

1936. Daisy Clover (Natalie Wood) est remarquée par le producteur Swan (Christopher Plummer) qui la lance dans une série de films à succès où triomphe son style de garçon manqué chantant. Elle tombe amoureuse de Wade (Robert Redford), jeune premier du studio et bisexuel volage qui l'abandonne après l'avoir épousée. Sa mère zinzin (la scénariste Ruth Gordon qui sera Mrs. Castevet dans *Rosemary's baby*, (p. 1589), dont l'existence avait été dissimulée par le très directif Swan, meurt et c'est la crise de nerfs : censée réenregistrer une scène pour un film, Daisy se met à pleurer alors que son visage rayonnant s'affiche à l'écran. S'ensuit une cocasse tentative de suicide au gaz, sans arrêt interrompue par des importuns. . . elle reprend le chemin du studio.

Si voitures et mobilier sont d'époque, les coupes de cheveux ne le sont guère. Hollywood semble un peu pasteurisé, surtout le personnage de Wade, sous-écrit. Redford et Wood se retrouveront dans *Propriété interdite* (p. 646), plus réussi.

Chinmoku *Le silence*, Masahiro Shinoda, Japon, 1971, 130 mn

Le Japon de l'époque Edo qui ne communique plus avec l'Étranger qu'au travers du sas excentré de Nagasaki. La religion catholique est considérée comme le fourrier de l'impérialisme ibérique et ses prosélytes obligés d'abjurer : le rituel du *fumi-e* – piétinement d'une image sacrée – est la seule façon d'échapper au supplice. Les missionnaires ont droit à un traitement plus raffiné : pas question d'alimenter la mystique du martyr, on préfère donc les corrompre. Le Jésuite portugais (et anglophone!) Rodrigues capturé sera donc soumis à une douche écossaise par ses tortionnaires (Rokkō To.ura et Eiji Okada) qui finissent par lui présenter un collègue, Ferreira (Tetsurō Tanba) qui a franchi le pas et pris femme. Il finit, lui aussi, par se plier à la "pure formalité" du *fumi-e* ; la dernière image le montre au lit avec son épouse, l'ancienne chrétienne Kiku (Shima Iwashita).

Film chrétien avec un traître genre Judas, Kichijirō (Mako). On relativisera la cruauté des Japonais en pensant aux conversions forcées de parpaillots.

La notte brava *Les garçons*, Mauro Bolognini, Italie, 1959, 90 mn

C'est avant tout du Pasolini, i.e., une histoire de voyous avec un zeste d'homosexualité. La nuit folle de Ruggeretto (Laurent Terzieff) et Scintillone (Jean-Claude Brialy) débute avec les prostituées Anna (Elsa Martinelli) et Supplizia (Antonella Lualdi) et des mauvais garçons comme Bellabella (Franco Interlenghi). L'argent vient, trafics, vols et bagarre devant la fontaine des Tortues. Et l'argent va, Ruggeretto dépense ce qu'il en reste avec Rossana (Schiaffino) ; le dernier billet de 1000 liras est pour le fossé. Avec Mylène Demongeot.

Ljubavni slucaj *Une affaire de cœur*, Dušan Makavejev, Yougoslavie, 1967, 69 mn

Poignante histoire d'un amour qui finit très mal. Rencontre d'Izabela, standardiste d'origine hongroise et d'Ahmed, alias Meho, inspecteur sanitaire d'origine turque et membre du Parti. Il s'entendent très bien mais, lors d'une des longues absences de son désormais compagnon, la jeune femme peu farouche s'amuse un peu trop et tombe enceinte. Meho, qui ne buvait jamais, sombre dans l'alcoolisme ; c'est en cherchant à le ramener à la maison qu'Izabela fait une chute mortelle qui l'entraîne au fond d'un puits.

Tout ça est traité dans un style pseudo-documentaire avec interviews d'authentiques spécialistes – un sexologue et un criminologue – auxquelles répondent les images de l'autopsie d'Izabela. Information sur la dératisation dont s'occupe Meho et, sans relation à l'intrigue, des images d'archive montrant la destruction d'églises et d'icônes : une autre forme de dératisation ?

Svoï sredi tchoujkh, tchoujoï sredi svoikh *Le nôtre parmi les autres*, Nikita Mikhalkov, URSS, 1974, 92 mn

Le tchékiste Chilov (Iouri Bogatyriov) cherche à récupérer l'or volé par le bandit blanc Brylov (le réalisateur). Ce premier opus pourrait s'appeler *Il était une fois dans l'Est* (cf. p. 1309) : musique *spaghetti*, abus de longues focales et pénibles flash-backs. Le mur du çon est franchi lors du dénouement : la sinistre Tchéka, pour laquelle il n'y a pourtant jamais de fumée sans feu, blanchit Chilov un temps soupçonné d'être un traître ! Avec Anatoli Solonitsyne et Alexandre Kaïdanovsky qu'on retrouvera tous deux dans *Stalker* (p. 114).

The gunfighter *La cible humaine*, Henry King, USA, 1950, 84 mn

Ringo (Gregory Peck, moustachu) s'arrête dans la localité de Cayenne (!) dans l'espoir de voir sa femme et son fils de huit ans qu'il ne connaît pas. Le marshall local est son vieil ami Mark (Millard Mitchell) qui ne tient pas trop à sa présence. En effet, Ringo est un tireur tellement réputé qu'il ne peut pas entrer dans un saloon sans qu'un merdeux ne cherche à le descendre pour devenir célèbre de ce seul fait. Au début du film, dans une autre ville, il a dû abattre un de ces petits cons (Richard Jaeckel) et pas de légitime défense qui tienne pour ses trois frères : "ce n'était qu'un gamin", disent-ils avant de partir à la poursuite de Ringo. Mais c'est Hunt Bromley (Skip Homeier), un apprenti-tueur local, qui le descendra ; avant de mourir, il aura le temps de lancer une malédiction sur le jeune salopard, désormais cible des gens de son espèce.

Éclaircie dans cette histoire placée sous le signe de la fatalité, la brève rencontre du père avec son fils : le visage las du paria s'illumine alors d'un sourire.

The banshees of Inisherin Martin McDonagh, Irlande, 2022, 115 mn

Retrouvailles de l'équipe d'*In Bruges* (p. 1783) dans une petite île proche de l'Irlande. Colm (Brendan Gleeson) a subitement interrompu toute relation avec son ami Pádraic (Colin Farrell) au motif qu'il est ennuyeux ; et rien ne peut le faire revenir sur cette décision radicale doublée d'une injonction au silence. Il aurait pu couper la langue de Pádraic (!) ; au lieu de cela – soumission au fatum incarné par la vieille *banshee* errante McCormick ? –, il menace de se couper les doigts si Pádraic lui parle. Après avoir réuni quelques musiciens capables d'interpréter sa dernière œuvre, les cinq doigts de la "main du violon" seront tranchés.

Autour des protagonistes, le simplet Dominic (Barry Keoghan) avec son idéal de pureté et d'amour contredit par la brutalité d'un père flic dont il est le souffre-douleur et Siobhán (Kerry Condon), la sœur de Pádraic cultivée et détestée de ce fait. Quand elle quitte l'île, Dominic perd son dernier repère et se noie. La mort de l'ânesse naine à laquelle Pádraic était tant attaché exacerbe le conflit.

Opposition entre un égotiste exigeant et un quidam mu par son instinct, une sorte de tragédie grecque relatant la fin brutale d'une amitié qui ne fut jamais qu'une succession d'interminables conversations avoïnées. Et métaphore de la guerre civile qui se termine en 1923 (cf. *Le vent se lève*, p. 148) et réjouit le père de Dominic trop content de pouvoir participer à une sextuple exécution.

Incroyable mais vrai Quentin Dupieux, France, 2022, 76 mn

Alain (Chabat) et Marie (Léa Drucker) on emménagé dans une maison qui semble un défi à l'espace-temps : il suffit de descendre dans un boyau pour rajeunir de 3 jours. Pendant ce temps-là, Gérard (Benoît Magimel), ami et patron d'Alain, se vante de sa nouvelle bite électronique *made in Japan* qui lui vaut certains succès féminins. Mais toute médaille a son revers : sous la peau de 18 ans de Marie se dissimulent des fourmis tandis que le joujou crac-boum-hue de Gérard prend feu : accident mortel. Alain, plus sage, se contente de pêcher à la ligne.

Amusant mais moins dérangeant que *Le daim* (p. 555).

EO Jerzy Skolimowski, Pologne, 2022, 92 mn

L'âne Balthazar (p. 481) a quitté les Pyrénées pour s'établir en Pologne. Toujours aussi placide, il est avant tout victime des humains, globalement indifférents, exception faite des attentions d'une jeune femme et la brutalité d'une bande de supporters. Tout ça pour finir en Italie dans un boyau qui l'emmène avec d'autres quadrupèdes vers ce qui semble être l'abattoir : son destin se résume au mot *salami*. Images bizarres d'eau tourbillonnante : la conscience d'EO (= Hihan). Apparition d'Isabelle Huppert.

The man who fell to Earth *L'homme qui venait d'ailleurs*, Nicolas Roeg, Grande-Bretagne, 1976, 139 mn

Sujet casse-gueule que celui de l'extra-terrestre Newton (David Bowie), descendu sur Terre avec de fabuleuses inventions pour y être dépouillé et maltraité par les humains (Candy Clark et Rip Torn). Mais cela ne semble pas vraiment le sujet de l'œuvre, magistralement filmée comme toutes celles de Roeg. Il s'agit plutôt d'une douloureuse plainte : l'humanoïde androgyne aux yeux jaunes et fendus, s'enfonce dans la dépendance à l'alcool, à la télévision où il voit film sur film – e.g., *Love in the afternoon*, *Billy Budd* et *Le troisième homme*, pp. 1042, 1440, 206 – ainsi qu'au sexe traité de façon assez crue. Il survit dans le souvenir de sa planète à la *Dune* (p. 305) où il a laissé une famille qu'il ne reverra plus... image nostalgique d'un monorail perdu au milieu d'un désert de sable.

Rendez-vous à Bray André Delvaux, France, 1971, 85 mn

D'après Julien Gracq. Fin 1917, le jeune pianiste Julien (Mathieu Carrière), luxembourgeois donc neutre, rend visite à un ami aviateur mobilisé et ne trouve dans la maison qu'une jeune femme énigmatique (Anna Karina). Il occupe son temps à se remémorer le passé sous l'invocation du *Fantômas* de Feuillade (p. 1031) et d'un tableau préraphaélite, *Le roi Cophetua et la jeune mendicante* de Burne-Jones. Après une nuit en compagnie de son hôtesse, il se rend à la gare mais hésite au moment de prendre le train.

Le film, académique, est plombé par les flash-backs où apparaît l'autre femme de l'histoire, jouée par Bulle Ogier.

Schatten – Eine nächtliche Halluzination *Le montreur d'ombres*, Arthur Robison, Allemagne, 1923, 86 mn

Un magicien ramène la paix dans le ménage d'un mari jaloux au moyen d'un spectacle d'ombres chinoises. Malgré son ancrage expressionniste, le film, à l'intrigue tirée par les cheveux, est ennuyeux ; et l'absence de cartons n'aide pas à comprendre ce qu'il s'y passe. Avec Alexander Granach, Fritz Korner et Fritz Rasp.

Dumbo Tim Burton, USA, 2019, 107 mn

Remake du dessin animé (p. 1046) avec une modification douteuse, les humains tenant le rôle principal : Danny DeVito en directeur de cirque, Colin Farrell en cow-boy rentré manchot de la Grande Guerre, Eva Green en trapéziste et Michael Keaton dans le rôle du méchant directeur du parc DREAMLAND de Coney Island. Déception pour les admirateurs de Disney comme pour ceux de Burton.

Liu lian piao piao *Durian durian*, Fruit Chan, Hong Kong, 2000, 116 mn

Le film, tourné avec des acteurs amateurs, rapproche deux jeunes citoyennes de la Chine continentale en séjour temporaire à Hong Kong, une fillette et une jeune femme qui se prostitue pour ramener le plus d'argent possible dans sa ville neigeuse du Nord du pays où elle passe pour avoir réussi.

Témoignage assez accablant sur une Chine où coexistent tant bien que mal deux systèmes ; une schizophrénie symbolisée avec humour par le "roi des fruits", ce durian si bon paraît-il mais à l'odeur répugnante – tofu fermenté, merde, rat crevé, entend-on. À ne pas confondre avec le sterculier, alias arbre moufette !

Blizna *La cicatrice*, Krzysztof Kieslowski, Pologne, 1976, 101 mn

Chargé de la construction d'une usine, Bedarz (Frantisek Pieczka) se heurte aux rigidités du système et à l'hostilité des habitants, ce qui l'amène à démissionner.

Ce premier long-métrage de Kieslowski, assez confus, montre avant tout une société bloquée où les rancœurs –références à 1956 – ont la vie dure. Avec Jerzy Stuhr en secrétaire un peu trop dévoué qui savonne la planche de son supérieur.

L'étrange monsieur Victor Jean Grémillon, France, 1938, 102 mn

Toulon. Victor Agardanne (Raimu) tient le bazar local, une "maison de confiance". Il est aussi un peu receleur : c'est lui qui écoule les bijoux volés par Robert (Andrex) et Amédée (Georges Flamant de *La chienne*, 1931). Quand ce dernier veut le faire chanter, il le tue et c'est un innocent, le cordonnier Bastien (Pierre Blanchar) qui est envoyé à Cayenne à sa place. Mais, brave homme, Victor s'occupe de la famille du condamné, son fils et son épouse (Viviane Romance) qui a vite fait de se consoler avec Robert. Échappé du bagne, Bastien trouve asile chez le toujours compréhensif Victor et sa femme (Madeleine Renaud) dont il tombe amoureux. Dénouement heureux lorsque Robert dénonce Bastien à la Police mais vend la mèche alors que Victor le laissait emmener.

Cadre pagnolesque – Édouard Delmont, Marcel Maupi, Charles Blavette – avec ses parties de pétanque et son Raimu comme sorti du café de Rive-Neuve (p. 590). Mais c'est un personnage complexe, un hypocrite qui rachète ses crimes par une ostentatoire bonté ; tout comme le protagoniste du futur *Bienfaiteur* (p. 1071). Renaud, récurrente de Grémillon (cf. *Remorques*, *Lumière d'été* et surtout *Le ciel est à vous*, pp. 2, 682, 131) campe une femme au foyer attachante. Pierre Blanchar est mauvais, comme souvent et le film ne trouve jamais ses marques. Sur les murs, la réclame pour Arlatte, une marque de chicorée – un produit dont la vogue remonte au blocus continental de 1806, tout comme la toile de lin et le sucre de betterave.

Unagi *L'anguille*, Shōhei Imamura, Japon, 1997, 112 mn

Libéré sur parole, Yamashita (Kōji Yakusho), qui avait tué son épouse adultère, ouvre un salon de coiffure à Sawara (au-delà de Narita) où il emploie une jeune femme, Keiko (Misa Shimizu) dont il refuse l'amour : il préfère la compagnie d'une anguille. Il est amené à s'opposer à un ancien codétenu agressif et à l'ex de Keiko, un escroc. Même s'il doit retourner un temps en prison, tout se termine bien pour ce solitaire qui finit par accepter l'amour de Keiko et l'enfant de père inconnu qu'elle porte. Faisant référence à la reproduction de l'anguille – on retrouve l'animisme de l'auteur –, il déclare que l'identité du géniteur n'a aucune importance. En arrière-plan, des personnages sympathiques et farfelus, dont certains attendent les extra-terrestres. Loin de l'inspiration tellurique de *Désir meurtrier* (p. 494), un Imamura façon Kaurismäki à rapprocher de son testament, *De l'eau tiède sous un pont rouge* (p. 1736), avec les deux mêmes acteurs principaux.

Mischka Jean-François Stévenin, France, 2002, 113 mn

Histoire de personnages à la dérive, à la recherche d'un père, vrai ou faux, depuis les canaux de l'Yonne jusqu'aux sables de la Gironde (Blaye). Le spectateur renonce rapidement à trouver une quelconque rationalité dans cette œuvre volontairement brouillonne et confuse qui essaie, comme les autres films de son auteur, de donner corps à nos désirs les plus impossibles, ceux que nous ne sommes même pas capables de formuler. Entre Bertrand Blier et Jacques Rozier, le film nous laisse une sorte de nostalgie d'un monde où l'amour serait véritablement amour. Avec le réalisateur et ses enfants, ainsi que Jean-Paul Roussillon et Yves Afonso. Apparition de Johnny Halliday dans son propre rôle.

She wore a yellow ribbon *La charge héroïque*, John Ford, USA, 1949, 104 mn

Film fordien classique sur la Cavalerie situé après la mort de Custer et tourné dans le décor unique (en plus d'un sens) de Monument Valley. John Wayne campe un capitaine qui va prendre sa retraite et qui monologue près de la tombe de son épouse. Sous ses ordres, le pittoresque sergent Quincannon (Victor McLaglen) dont personne ne vient à bout et qui pourtant obéit comme un enfant à la femme du commandant (Mildred Natwick), surnommée Iron pants. Et les jeunes gens, joués par Ben Johnson, Harry Carey Jr. et John Agar, ces deux derniers se disputant le ruban jaune de la nièce du commandant (Joanne Dru, excellente).

Quand les Indiens sont défaits, il est recommandé de les remmener dans leur réserve, à pied et sous bonne garde pour les humilier. Peut-être aussi pour qu'il en meure le plus possible en chemin. Troisième film en couleurs de Ford, dominé par des tonalités rouges qui vont de l'ocre au violacé.

The Bostonians *Les Bostonniennes*, James Ivory, USA, 1984, 117 mn

D'après Henry James. Olive (Vanessa Redgrave), vieille fille et suffragette militante, supervise les premiers pas de la jeune et brillante Verena (Madeleine Potter) qui devient la coqueluche du féminisme bourgeois du Boston de 1875. Basil (Christopher Reeve), Sudiste très réactionnaire, s'intéresse aussi à Verena dont il tombe amoureux : finies les réunions publiques, il veut en faire une femme au foyer. Il finit par l'emporter (aux deux sens du terme), laissant Olive bien désemparée, mais décidée à continuer la lutte pour l'émancipation de son sexe.

Le désarroi politique d'Olive cache mal un dépit amoureux et une homosexualité (à peine) rentrée. Superbe reconstitution d'époque ; avec Wesley Addy, Jessica Tandy, Linda Hunt, Wallace Shawn et Nancy Marchand.

Hangman's knot *Le relais de l'or maudit*, Roy Huggins, USA, 1952, 81mn

Le major Stewart (Randolph Scott) et son détachement sudiste infiltré dans l'Ouest s'emparent d'un convoi d'or en tuant l'escorte. Ils ne savent pas que la guerre est finie et que leur action peut être assimilée à du banditisme. Poursuivis par une patrouille de civils, en fait une bande de brigands sans scrupules emmenés par Quincey (Ray Teal), ils se réfugient dans un relais de diligence où ils doivent subir un siège ; dénouement lors d'un violent orage nocturne. Stewart abandonne l'or et promet de revenir pour la belle Molly (Donna Reed). Jamie (Claude Jarman Jr.), jeune soldat de Stewart dont la famille a été victime des Nordistes, est implicitement adopté par la touchante Mrs. Harris (Jeanette Nolan) grevée par le double deuil d'un mari à Gettysburg puis d'un fils lors de l'attaque du convoi.

Le début, en extérieur, est filmé dans les Alabama Hills. Anachronisme, la dynamite ne fut inventée qu'après la Guerre de Sécession. Avec Lee Marvin.

The man who loved Cat Dancing *Le fantôme de Cat Dancing*, Richard C. Sarafian, USA, 1973, 123 mn

Jay (Burt Reynolds), pilleur de train poursuivi par Lapchance (Lee J. Cobb), entame une longue fuite en compagnie de Catherine (Sarah Miles), étrange écuyère comme sortie de *Ryan's daughter* (p. 455) qui vient de quitter son époux, l'odieux Crocker (George Hamilton). Jay doit la protéger des "attentions" de ses complices (Bo Hopkins et Jack Warden) dont l'un arrivera à ses fins. Lui-même vit dans le souvenir douloureux de Cat Dancing, une squaw qu'il a aimée et qu'il tua par jalousie. Lent retour aux sources avec séjour dans la tribu de Cat et dénouement dans une montagne enneigée ; Catherine abat Crocker qui avait blessé Jay, lequel, ayant rendu la butin, est épargné par Lapchance. Les protagonistes se trouvent enfin l'un l'autre et, partant, eux-mêmes.

Qīngméi Zhúmā *Taipei story*, Edward Yang, Taiwan, 1985, 120 mn

Portrait attachant de Lung (le metteur en scène Hou Hsiao-hsien), un ancien champion de *baseball* qui n'arrive pas à trouver ses marques. Il est, comme dit sa petite amie Chin (Chin Tsai) qui le connaît depuis l'enfance, enfermé dans une bulle de compassion qui lui donne une illusoire supériorité sur les autres. Il se ruine pour sauver le père de Chin qui a contracté des dettes douteuses et reçoit finalement un coup de couteau d'un amant de passage de la jeune femme. Dans quel état est-il quand on l'emporte en ambulance ? On ne le saura pas mais sa trajectoire, contrairement à celle de Chin, est de toute façon négative.

Avatar James Cameron, USA, 2009, 154 mn

La présence de Sigourney Weaver renvoie à une autre œuvre de Cameron, *Aliens* (p. 15). Mais ici l'Humanité s'en prend à une planète et sa forêt peuplée d'êtres bleuâtres et graciles munis d'une queue et surtout d'une longue tresse qu'ils utilisent comme une espèce de raccord électrique pour se brancher sur des montures, volantes ou pas. Les effets spéciaux, splendides, sont mis au service d'une sorte de western galactique à coloration écologique qui fait penser parfois au *Château dans le ciel* (p. 125) et surtout à *Princesse Mononoke* (p. 1294) ; mais là où le film de Miyazaki se résignait à la destruction du génie de la forêt, le *happy end* montre la déconfiture des envahisseurs terrestres et de leurs étranges machines de guerre – comme ce vaisseau-dragon aux allures de tortue géante. En évitant l'issue tragique, ce qui aurait pu être un grand film n'est hélas qu'un – magnifique – blockbuster.

La pazza gioia *Folles de joie*, Paolo Virzì, Italie, 2016, 116 mn

Nous suivons la fugue de deux timbrées qui s'échappent pour un temps d'une institution psychiatrique. Beatrice (Valeria Bruni Tedeschi) se prend pour une fille de la "haute" ; on découvre progressivement que c'est exact et qu'elle a été internée à cause d'un comportement irresponsable qui a ruiné les siens : sa mère en est réduite à louer le domaine familial comme décor de cinéma. Donatella (Micaella Ramazzotti) est considérée comme dangereuse car elle a tenté de se tuer avec son fils qui a depuis été confié à des parents adoptifs.

Les deux filles arpentent pour un temps la Toscane à bord de véhicules volés ; l'aventure se termine à Viareggio de façon moins dramatique que *Thelma & Louise* (p. 212), référence implicite du film, puisque les deux fugitives regagnent l'institution ; Donatella aura eu le temps de revoir son fils.

Les deux actrices, qui parviennent à nous faire sympathiser avec leurs personnages sans tenter un instant de justifier leur comportement, sont excellentes.

Io la conoscevo bene *Je la connaissais bien*, Antonio Pietrangeli, Italie, 1965, 111 mn

Chef d'œuvre d'un réalisateur trop tôt disparu centré sur Adriana (Stefania Sandrelli, 19 ans), une belle jeune femme tartignolle montée de sa campagne à Rome avec l'idée de faire carrière en couchant de-ci de-là. Le film nous présente sa progression de façon éclatée : employée dans un salon de coiffure, ouvreuse dans un cinéma, starlette, etc. Ses rapports avec les hommes (Mario Adorf, Nino Manfredi, Jean-Claude Brialy, etc.) sont superficiels. Une nouvelle de l'écrivain avec lequel elle a passé une nuit la décrit comme une sorte de parangon du vide et quand elle croit percer en donnant une interview filmée, les journalistes qui la présentent en future gloire montent ses propos de façon à la ridiculiser. Au bout d'une dernière nuit de fête, elle rentre chez elle en voiture ; à la radio, Gilbert Bécaud chante *Toi* en italien. Arrivée dans son appartement, elle va sur le balcon qui fait face au Testaccio et se jette dans le vide après avoir mis sur l'électrophone le disque d'une musique typique de l'époque, *Letkiss*.

Parenthèse dans cette exploration du vide, le pathétique cabot joué par Ugo Tognazzi, prêt à toutes les bassesses : il accepte de mimer un train en montant sur une table pour jouer des claquettes dans une réception, puis essaie de mettre Adriana dans le lit d'un producteur pour décrocher un rôle. La starlette n'apprécie pas la manière cavalière dont on lui demande le service et ne choisit d'ailleurs pas ses partenaires par intérêt. Vivant dans un monde factice de plaisirs faciles et sans lendemain, elle n'en a pas complètement perdu toute lucidité ; ce dont témoigne ce sursaut de révolte qui la pousse au suicide.

A hole in the head *Un trou dans la tête*, Frank Capra, USA, 1959, 120 mn

Miami. L'hôtel *Garden of Eden* de Tony Manetta (Frank Sinatra) bat de l'aile. Il appelle à l'aide son frère plus âgé et un peu pingre (Edward G. Robinson) qui vient de New York en compagnie de son épouse (Thelma Ritter). Il propose à Tony de le remettre à flot s'il s'assagit et quitte sa minette (Carolyn Jones) pour épouser une sympathique veuve (Eleanor Parker), mais rien n'y fait. En désespoir de cause, le frangin repart en emmenant le fils que Tony, veuf, a du mal à élever ; mais le gamin s'échappe du taxi et rejoint son père sur la plage. *Happy end ?*

Cet avant-dernier Capra – qui n'ajoute pas grand-chose à sa gloire – est le portrait d'un sympathique "loser" toujours en train d'échaffauder des plans qui ne tiennent pas la route. Moment réussi, une course de chiens où Tony retrouve un ancien copain de dèche devenu millionnaire (Keenan Wynn) dans le vain espoir de lui faire financer un de ses projets ; l'autre l'envoie sur les roses en le traitant de minable. Références datées : le hula hoop et Cuba, bordel des Américains au moment du tournage, mais pas de la sortie, du film.

La maison sous la mer Henri Calef, France, 1947, 86 mn

Flamanville dans le Cotentin. Nouveau venu à la mine de fer sous-marine de Diélette, Constant (Clément Duhour) séduit Flore (Viviane Romance sans apprêt) qu'il a rencontrée en bord de mer. Rendez-vous furtifs et projets de départ jusqu'à ce que Constant, apprenant que Flore est l'épouse de son collègue Lucien (Guy Decomble), s'en aille seul. Elle trouve la mort en tentant de le rattraper.

Peinture attachante du milieu ouvrier de l'époque entre la mine, images saisissantes, et le bar où l'on se moque des cocus tout en signant une pétition pour une veuve acariâtre (Santa Relli épouse de Decomble dans *Jour de fête*, p. 949). Remarquables débuts d'Anouk Aimée, 15 ans, dans le rôle de la jeune serveuse.

Café express Nanni Loy, Italie, 1980, 93 mn

Vallo della Lucania, Battipaglia, Pontecagnano, Salerno, Torre Annunziata et Napoli Centrale sont les gares de Campanie dans lesquelles s'arrête l'omnibus Reggio-Napoli, théâtre d'une course entre contrôleurs des FS et un sympathique vendeur de café à la sauvette, Michele Abbagnano (Nino Manfredi), qui connaît toutes les ficelles pour leur échapper. Il a cette fois-ci des ennuis du fait de voleurs à la tire (Vittorio Mezzogiorno et Vittorio Caprioli) qui pissent dans son caffè ristretto et finissent par causer son arrestation. Mais l'inspecteur des FS (Adolfo Celi) a pitié de Michele dont le fils adolescent a feint un malaise en gare de Naples. Père et fils se séparent et Michele lave ses thermos pleines de pisse avant de reprendre le train, direction Vallo della Lucania.

Manfredi apporte une touchante humanité à ce qui ne serait sinon qu'une histoire de gendarmes et voleurs.

The man I love Raoul Walsh, USA, 1946, 90 mn

La chanteuse de cabaret Petey (Ida Lupino) rend visite à sa fratrie en Californie. Musique, chansons, drames petits et grands. Elle tombe amoureuse d'un musicien (Bruce Bennett), amour non partagé. Sans attache, cette femme indépendante – unique originalité du film – repart en train, peut-être pour Chicago.

Avec John Ridgely et Martha Vickers, acteurs du *Grand sommeil* (p. 1573).

Sign of the pagan *Le signe du païen*, Douglas Sirk, USA, 1954, 89 mn

Péplum édifiant censé démontrer la supériorité des chrétiens, en la personne du futur empereur Marcien (Jeff Chandler), sur les horribles païens d'Attila (Jack Palance). Rita Gam, qui campe la fille du fléau de Dieu, est moins empotée que l'inexpressive beauté Ludmilla Tchérina qui interprète la princesse Pulchérie.

Young Bess *La reine vierge*, George Sidney, USA, 1953, 107 mn

Évocation des jeunes années de la future reine Elizabeth (Jean Simmons), principalement sous le “règne” de son petit frère, Edward VI, période où s'affrontent les deux oncles du royal gamin, frères de Jane Seymour morte en couches. Edward (Guy Rolfe) qui devient Lord protecteur et Thomas Seymour (Stewart Granger) que tout le monde aime : il épouse la dernière femme d'Henry VIII, Catherine Parr (Deborah Kerr), qui meurt elle aussi en couches ; il a toutes ses chances avec Elizabeth... mais son cher frère le fait raccourcir.

Belles images et splendide distribution britannique : Kay Walsh, Katherine Byron et un Charles Laughton comme sorti de *The private life of Henry VIII* (p. 926).

Codine Henri Colpi, France, 1963, 94 mn

Le meilleur film du réalisateur adapte un roman de Panaït Istrati situé dans la Roumanie du début du XX^e siècle. C'est l'histoire tragique et émouvante de Codine (Alexandru Virgil Platon), être fruste, brutal et sincère, vue à travers les yeux du jeune Adrien qui s'est attaché à lui. Codine n'a pas de chance avec ses amis ; il a passé dix ans dans les mines de sel pour en avoir tué un qui lui avait volé sa petite amie. Rebelote lors d'une épidémie de choléra où les soins de Codine sauvent la vie de Zoitza (Nelly Borgeaud), mère d'Adrien ; il découvre que son grand copain Alexis (Maurice Sarfati) en a profité pour lui prendre sa nouvelle petite amie (Françoise Brion). D'où un nouveau meurtre commis par celui dont les amis sont “de croix et de mort”. Il finit par rentrer chez lui, bien décidé à payer et rentrer dans le droit chemin ; mais son épouvantable mère (Germaine Kerjean) l'assassine avec de l'huile bouillante pendant son sommeil.

Tournée Mathieu Amalric, France, 2010, 107 mn

Joachim Zand (le réalisateur) ramène cinq strip-teaseuses américaines – jouées par d'authentiques artistes du *New burlesque* – qu'il pense produire à Paris. Détesté par ses anciens amis du spectacle qui refusent de l'aider, il doit se contenter de promener ses filles dans des cabarets de la côte atlantique où l'originalité de leurs numéros leur vaut un certain succès. Voient-elles autre chose – comme le musée Jules Vernes de Nantes suggéré par Joachim – que les hôtels et le no man's land qui entoure les boîtes où elles se produisent ? On ne le saura pas, mais ces femmes chaleureuses qui aiment leur métier rêvaient de lieux plus prestigieux, tout comme leur producteur qui ne se débrouille guère mieux avec ses deux fils.

Tout ça a un petit goût de *Meurtre d'un bookmaker chinois* (p. 169), la Mafia en moins ; et de désillusion, résumée par le reflet d'une larme au coin de l'œil de Joachim qui vient de coucher avec une de ses effeuilleuses.

Aimer, boire et chanter Alain Resnais, France, 2014, 108 mn

Ultime film d'Alain Resnais qui adapte Alan Ayckbourn pour la troisième fois (sa pièce *Life of Riley*, i.e., "La vie de patachon"). L'Arlésienne du scénario est un nommé George Riley dont on apprend au tout début qu'il est atteint d'un mal incurable. Les dames de l'histoire (Sabine Azéma, Catherine Silhol et Sandrine Kiberlain) se disputent le privilège de s'occuper de lui et l'accompagner en vacances à Ténérife. Sous le regard impuissant et un peu agacé de leur conjoint ou compagnon (Hippolyte Girardot, Michel Vuillermoz et André Dussollier au rôle sous-écrit) qui arrivent d'autant mieux à les retenir que George part finalement avec une gamine de 16 ans pour trouver la mort dans un accident de plongée !

Théâtralité affichée pour une mise en scène qui rappelle celle de *Smoking/No smoking* (p. 1257). Quelques plans de routes de campagne au fil des saisons font place à des dessins représentant les lieux, l'action se déroulant dans le jardin d'habitations réduites à des tentures : rideaux de théâtre aussi puisque, outre Riley, trois des protagonistes répètent une pièce. Quand un des acteurs entreprend un monologue, un treillis gris se substitue au décor, déjà fruste.

Tsumetai nettaigo *Cold fish*, Sion Sono, Japon, 2010, 146 mn

À quel trafic se livre donc ce Murata (Denden) qui possède un florissant commerce de poissons exotiques ? Quelles que soient ses malversations, elles n'expliquent cette débauche d'assassinats. Auxquels il prend nécessairement du plaisir, peut-être lié au fastidieux découpage des cadavres auquel il se livre avec son épouse (Asuka Kurosawa) dans une église désaffectée perdue dans les montagnes : les os sont brûlés et les membres servent à nourrir les poissons d'une rivière. Il aime aussi manipuler les êtres humains : c'est ainsi qu'il satellise Shamoto (Mitsuru Fukikoshi) et sa famille. Ce dernier, lassé d'être humilié, se révolte : il tue le couple Murata puis sa propre épouse avant de se trancher la gorge.

Final très sanguinaire – on doute qu'il y ait eu autant de bidoche dans Murata – pour un film plutôt réussi dans le genre *gore*. Musique de la première de Mahler.

Heureux qui comme Ulysse Henri Colpi, France, 1970, 89 mn

Antonin (Fernandel) doit conduire le vieux cheval Ulysse (28 ans) "en" Arles pour le confier à un picador. Écœuré par le destin qui attend l'animal, il l'exfiltre des arènes pour l'emmener en Camargue.

Pas vraiment d'histoire et itinéraire touristique – les carrières d'ocre de Roussillon, celles de calcaire des Baux-de-Provence – pour les touchants adieux de l'acteur au visage chevalin. Complainte chantée par Georges Brassens qui rompt avec son style : "Mon cheval, ma Camargue et moi". Avec Rellys.

Voïna Alexeï Balabanov, Russie, 2002, 120 mn

Voïna, c'est la guerre. Le film raconte la sanglante libération d'une Anglaise, otage des horribles Tchétchènes, par son époux qui s'est adjoint les services d'un courageux soldat, sorte de version russe de Rambo.

Ces rebelles qui exécutent, rançonnent et violent au nom d'Allah, le réalisateur ne leur trouve aucune excuse. Mais alors pourquoi vouloir à tout prix les assujettir alors qu'il serait plus intelligent de les laisser aux vendettas dans lesquelles ils semblent à jamais empêtrés ? Les villes construites par l'occupant portent d'ailleurs des noms évocateurs : Grozny (redoutable) ou Vladikavkaz (maître du Caucase).

La cage aux rossignols Jean Dréville, France, 1945, 92 mn

Histoire de Clément (Noël-Noël), un pion qui remet les voyous d'une maison de correction sur le droit chemin en formant une chorale (les Petits Chanteurs à la Croix de Bois). Ils sont en fait plus dissipés que dangereux, même si l'un d'eux a un peu éborgné le concierge (René Génin) ; le directeur (René Blancard), adepte des coups de trique, semble le véritable responsable des méfaits des garnements. Le pire de ces gamins est aussi doté de la plus belle voix et d'une cousine (Micheline Francey) que Clément finit par épouser... accompagné par sa chorale.

Le film nous touche à cause de sa sincérité, modeste et amusante ; et une naïveté qu'on cherchera en vain dans *Les choristes* (2004). Avec Georges Biscot.

The man who never was *L'homme qui n'a jamais existé*, Ronald Neame, Grande-Bretagne, 1956, 103 mn

1943. Pour leurrer les Allemands et leur faire croire à un débarquement en Grèce – et non en Sicile –, le capitaine de corvette Montagu (Clifton Webb), assisté du Lt. Acres (Robert Flemyng), a l'idée de balancer au large de l'Espagne le cadavre de Willie Martin, un militaire fictif muni de documents destinés à être lus par les services ennemis. Lesquels, pas si naïfs, envoient l'espion O'Reilly (Stephen Boyd) enquêter à Londres sur le passé du défunt. Il remonte jusqu'à la prétendue fiancée (Gloria Grahame) de Willie en se faisant passer pour un de ses amis ; elle-même sous le coup de la mort de son vrai fiancé est très convaincante mais O'Reilly, rusé et fanatique, indique son adresse à la jeune femme pour une ultime vérification : si elle le dénonce, il sera neutralisé mais la preuve que Willie n'a jamais existé sera faite. Montagu arrive à persuader *in extremis* ses collègues des services secrets de laisser O'Reilly tranquille.

Un suspense qui tient en haleine grâce à des mensonges emboîtés : à la création de Willie succède la fausse maladresse de l'espion puis l'inaction calculée du contre-espionnage. Mais tout ça est filmé de façon bien conventionnelle.

La voie lactée Luis Buñuel, France, 1969, 102 mn

Deux trimardeurs (Paul Frankeur et Laurent Terzieff), sur le chemin de Paris à Compostelle, font des rencontres très improbables où l'on entend des paraboles pour le moins inattendues toujours extraites du corpus ecclésiastique. Leurs interlocuteurs sont interprétés par une pléiade d'acteurs : d'Alain Cuny, qui leur demande de se mêler à des prostituées et d'avoir des enfants nommés "Tu n'es pas mon peuple" et "Plus de miséricorde", à Delphine Seyrig qui joue la prostituée en question en passant par Édith Scob en Vierge Marie. On s'affronte sur la Trinité et la prédestination, on y dénonce les hérésies, Priscillien, jansénistes et protestants. Sur un scénario de Jean-Claude Carrière, c'est un film bunuelien en diable, à la fois anti-clérical et attentif à la religion.

Bronenossets Potemkin *Le cuirassé Potemkine*, Sergueï Eisenstein, URSS, 1925, 71 mn

Classique s'il en est, avec son montage haché et ses morceaux d'anthologie : la révolte à bord et les mutins qu'on recouvre d'une bâche, la fusillade sur les escaliers d'Odessa et le landau qui dévale les marches en compagnie des fuyards. Tout cela relève avant tout de la propagande, mais tellement réussie qu'elle a pris sa place dans l'Histoire. Ce chef-d'œuvre, qui suscita l'admiration de Bardèche et Brasillach, influença le cinéma fasciste, cf. *La nave bianca* (p. 93).

Le plus beau moment du film montre les navires à contre-jour dans une semi-obscureté, comme un répit entre deux épisodes violents.

Rich and strange *À l'est de Shanghai*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1931, 80 mn

Le titre renvoie à Shakespeare (*La tempête*) : *Doth suffer a sea change/Into something rich and strange*. Un couple de petits bourgeois (Henry Kendall et Joan Barry) reçoit de l'argent d'un oncle pour faire le tour du monde. Durant la croisière, la femme est l'objet des attentions d'un bellâtre (Percy Marmont), alors que l'époux se laisse carrément séduire, puis détrousser, par une fausse princesse. Ils reviennent tant bien que mal de Singapour sur un navire qui fait naufrage. Seuls sur le bateau en train de couler, ils sont sauvés par des pirates chinois.

L'absence d'intrigue policière fait de ce film un Hitchcock atypique. Et cependant très caractéristique à cause de son humour pince-sans-rire, celui de *The trouble with Harry* (p. 1092) ou encore de ses introductions aux épisodes de la série *Alfred Hitchcock presents* (p. 196). Durant le voyage aller, une raseuse (Elsie Randolph) vient sans arrêt déranger les flirts des époux. Sur la jonque des Chinois, le mari vomit son repas quand il comprend qu'il vient de manger du chat.

Senilità *Quand la chair succombe*, Mauro Bolognini, Italie, 1962, 106 mn

D'après Italo Svevo. Emilio, employé de bureau plus très jeune, rencontre Angiolina (Claudia Cardinale), une jeune femme du peuple dont il tombe amoureux et découvre peu à peu qu'il n'est pas seul à partager ses faveurs : elle est bien connue des hommes de Trieste, y compris de Stefano (Philippe Leroy), l'ami sculpteur d'Emilio auquel elle n'aurait pas seulement servi de modèle.

Bolognini a, comme toujours, le sens du paysage urbain : sa Trieste noir et blanc de 1927 est d'une nostalgique splendeur. Quant aux acteurs, si Betsy Blair est très touchante dans le rôle de la sœur éthéromane du héros, Anthony Franciosa, trop beau, trop à l'aise, n'est pas Emilio. Il aurait fallu Alberto Sordi.

23 Hans-Christian Schmid, Allemagne, 1998, 95 mn

Histoire authentique d'un Allemand de Hanovre, Karl Koch (August Diehl), qui, au printemps 1986, met ses capacités de pirate informatique au service du bloc de l'Est ; il rencontre même une huile du KGB (Zbigniew Zamachowski) à Berlin-Est. Sommé de se dénoncer par un directeur de presse (Burghart Klaußner) quelque peu compromis dans l'histoire, il vend ses copains. Un carton nous apprend que son corps carbonisé fut retrouvé trois ans plus tard dans une forêt.

Le film est d'abord un document sur l'époque – assassinat d'Olof Palme, Tchernobyl – et son informatique qui en était encore au char à bœufs. La naïveté du protagoniste est effarante : les Soviétiques n'œuvraient pas plus pour la Paix que les Américains pour la Démocratie. C'est d'ailleurs plus que de la naïveté : sous l'influence de l'héroïne et de lectures débiles, Karl croyait au complot des prétendus "Illuminati" et à la toute-puissance du nombre 23. Ce qui montre qu'on peut être un brillant "hacker" et un parfait crétin.

Fight Club David Fincher, USA, 1999, 139 mn

Son appartement ayant mystérieusement brûlé, un yuppie (Edward Norton) s'installe dans un squat auprès de l'étrange Tyler Durden (Brad Pitt). Lequel dirige un étrange "Fight Club" dédié à la baston. Nous comprenons progressivement que Tyler n'est que le double schizophrène du héros, d'où un affrontement entre les deux alors que Tyler est sur le point de s'en prendre à la ville entière avec son projet Mayhem (grabuge).

Cette histoire de dédoublement peu originale sert d'alibi à une interminable succession de bagarres, dents cassées et rituels fascisants, le tout servi dans un style tape-à-l'œil. En apéritif de ce monument de superficialité, le héros s'amuse à participer à des groupes de malades incurables, comme la Marla (Helena Bonham-Carter) qu'il rencontre dans celui dédié au cancer des... testicules.

Oh ! Soo-jung *La vierge mise à nu par ses prétendants*, Sang-soo Hong, Corée, 2000, 127 mn

La vierge Soo-jung se refuse à Jae-hoon qui finit par la convaincre de le rejoindre dans un hôtel, mais le téléphérique qui y mène se bloque en route. . .

Tout comme le film qui repart à zéro en nous racontant – à peu près – la même histoire, mais du point de vue de Soo-jung. On apprend qu'elle masturbe occasionnellement son frère, que son employeur Young-soo a lui aussi essayé de coucher avec elle. Une première rencontre dans un hôtel avec Jae-hoon s'était mal terminée, le jeune homme s'étant trompé de prénom.

Le téléphérique se débloque et Soo-jung est finalement dépucelée ; le jeune homme est très embarrassé par les traces de sang sur les draps qu'il cherche à laver lui-même. Le titre international renvoie gratuitement au *Grand verre* de Marcel Duchamp, *La mariée mise à nu par ses célibataires, même*.

Akarui mirai *Jellyfish*, Kiyoshi Kurosawa, Japon, 2002, 92 mn

Le maléfique Mamoru Arita (Tadanobu Asano) élève une méduse dans le but de l'acclimater à l'eau douce des canaux-cloaques de Tōkyō et à la Sumida où elle ferait de nombreuses victimes. Viré par son patron qu'il avait tenté de faire piquer par la bête, il l'assassine ainsi que sa famille puis, condamné à mort, se pend dans sa cellule – est-ce bien possible au Japon ? Il laisse derrière lui son copain Yūji Nimura (Joe Odagiri) et son père Shin'ichirō (Tatsuya Fuji de *L'empire des sens*, p. 840) qui se rapprochent – Nimura est quasiment adopté par Arita – pour mener à terme le projet d'apocalypse écologique cher à Mamoru. Quand les bestioles quittent les canaux pour rejoindre la Sumida, direction la mer, Shin'ichirō se fait volontairement piquer et expire dans les bras de Nimura.

Les couleurs sourdes font ressortir les phosphorescentes méduses. Images énigmatiques d'une bande de voyous arborant des T-shirts à l'effigie aseptisée du Che, jeunes déshumanisés dont les animaux dénaturés qui infectent les canaux sont un peu la métaphore. Bien qu'un peu prétentieuse, l'œuvre est attachante.

It happened to Jane *Train, amour et crustacés*, Richard Quine, USA, 1959, 98 mn

Aidée d'un avocat (Jack Lemmon), une jeune veuve (Doris Day) tente de livrer ses homards à l'aide d'une antique locomotive, la "97", date de son année de mise en service. Elle rencontre l'obstruction systématique de Harry Foster Malone (Ernie Kovacs), magnat des chemins de fer du Maine : ce "meanest man in the world" lui impose un routage aux détours extravagants. Bonne nouvelle, les carapaces arrivent finalement à destination. Bof.

Jour de fête Jacques Tati, France, 1949, 79 mn

Le village de Sainte-Sévère-sur-Indre au moment de la fête annuelle. On y passe un film sur la rapidité de la Poste des USA que le facteur François (Jacques Tati), dont le patronyme est peut-être Hulot, prend très au sérieux : encouragé par deux facétieux forains (Guy Decomble et Paul Frankeur), notre "postman" entame une tournée à l'américaine sur son vélo. Ce film qu'on ne se lasse pas de revoir est devenu avec le temps une évocation nostalgique d'un monde disparu.

Il fut tourné en Thomsoncolor, procédé médiocre inférieur au Technicolor bichrome. Le négatif ne put être développé à l'époque et c'est en noir et blanc – avec quelques taches de couleur ajoutées au pochoir – qu'il fut projeté jusqu'en 1995 quand la version couleur put enfin être exploitée.

Peter Ibbetson Henry Hathaway, USA, 1935, 85 mn

D'après George du Maurier, grand-père de Daphne. Architecte chargé de rénover les écuries du duc de Towers (John Halliday), Peter (Gary Cooper) tombe amoureux de la duchesse (Ann Harding) ; amour partagé bien que rien ne se passe, rien ne soit dit : c'est le mari jaloux qui met les pieds dans le plat. Peter reconnaît alors son inoubliable amour d'enfance, avec ce signal de reconnaissance mutuel "– Cric – Crac". L'irascible duc tire un coup de pistolet sur Peter qui se défend au moyen d'un coup de tabouret fatal. Échappant à la peine de mort, Peter est rapidement cloué sur un grabat à cause des coups reçus d'un gardien. C'est alors que Mary lui apparaît : "Ne meurs pas, car nos esprits communiquent à distance, pour preuve l'anneau qu'on t'apportera demain matin". Des années se passent ainsi, où ils traversent, réunis en pensée, d'étranges contrées pour rejoindre un merveilleux château... alors que leurs corps sont à jamais séparés.

Émouvant et magique, le film fut célébré comme un "triomphe de la pensée surréaliste" par André Breton. Avec les jeunes Dickie Moore et Ida Lupino.

Nightmare *Meurtre par procuration*, Freddie Francis, Grande-Bretagne, 1964, 82 mn

Rentrée chez elle après une longue absence, la jeune Janet (Jennie Linden) fait un cauchemar récurrent dans lequel apparaît une femme terrifiante ; qui se révèle être l'épouse de son oncle Henry qu'elle poignarde terrorisée quand elle la rencontre pour de bon. Elle est internée et Henry peut convoler avec sa maîtresse Grace : c'est cette dernière qui organisait les prétendus cauchemars. Mais Grace se sent à son tour persécutée et finit par tuer Henry avant de perdre la raison : ce sont les proches de Janet qui avaient organisé ce retour à l'envoyeur.

Petit film assez réussi d'un réalisateur surtout connu comme chef opérateur.

Cowards bend the knee *Et les lâches s'agenouillent*, Guy Maddin, Canada, 2003, 64 mn

Chef d'œuvre posthume du muet : photo à moitié floue, montage surdécoupé et scénario alambiqué. Il est question de hockey sur glace (Winnipeg oblige) et d'une équipe transformée en statues de cire qu'il faut cependant nourrir et aussi d'un "ice breast", unique nichon de glace. La prostituée Meta, qui veut venger son père, fait greffer sur un jeune homme les mains bleuâtres de ce dernier par le Dr. Fusi (Louis Negin) qui se contente de peindre en bleu celles du justicier. Le père de Meta, n'étant finalement pas mort, serre sa fille dans ses bras qui, comme dit le carton "Too much for a father with no hands", fait une chute mortelle. . .

Le mépris Jean-Luc Godard, France, 1963, 103 mn

Sur le tournage d'un film de Fritz Lang (lui-même) consacré à l'Odyssée, un obscur scénariste (Michel Piccoli) pousse son épouse (Brigitte Bardot) dans le lit du producteur Prokosch (Jack Palance) ; écoeurée par sa veulerie, elle le quitte.

Adaptation d'Alberto Moravia, cette superproduction tranche avec *Les carabinieri* (p. 1807), film cradingue et sans vedette. Les scènes d'intérieur entre Piccoli et Bardot donnent lieu à des dialogues moins inspirés que ceux des autres films de l'auteur, qui semble nous dire "Vous vouliez voir le cul de BB, le voici". Les extérieurs à Cinecittà sont avant tout prétexte à montrer des affiches de film. Par contre, Capri et sa Villa Malaparte, les statues grecques sur fond de mer bleue, sont d'une étonnante et immémoriale splendeur. Musique de Georges Delerue.

Dans le rôle de la scripte, Giorgia Moll, de *The quiet American* (p. 1145) ; un film qui enthousiasma Godard en dépit (en fait à cause) de sa malhonnêteté.

Van Gogh Maurice Pialat, France, 1991, 152 mn

Les derniers jours du peintre à Auvers-sur-Oise. Le Van Gogh de Jacques Dutronc nous change des héros tourmentés à la *Lust for life* (p. 1329) : il se borne à vivre et à peindre. Bernard Le Coq campe un Theo attachant et Gérard Séty (des *Espions*, p. 394) un docteur Gachet sympathique et un peu ridicule, notamment quand il se mêle de peinture. Même si l'image lorgne parfois vers la reproduction de toiles connues, le point fort du film est la reconstitution d'une époque où l'on chante *Le temps des cerises*, avec son absinthe et ses bordels – scène magique où Vincent danse avec la fille Gachet (Alexandra London) qui dira à la fin "Oui, c'était mon ami". Quelques anachronismes cependant : la Commune date de 1871 et non 1870, le Véronal et *Le fiacre* sont antidatés et que dire de *La butte rouge*, composée en 1923 par le chansonnier socialiste Montéhus soucieux de faire oublier son virage cocardier de la Grande Guerre ?

Le dossier 51 Michel Deville, France, 1978, 105 mn

D'après Gilles Perrault. Le diplomate Auphal est nommé à un poste important à la (fictive) ODENS. Une mystérieuse agence d'espionnage, dont on ne saura rien sinon les pseudonymes de ses divers services – Jupiter, Minerve, Mars, Vénus –, décide de trouver le point faible de celui qu'elle a désigné sous le code "51" afin de le contrôler. D'où des enquêtes sur son épouse, sa mère, ses anciens camarades de classe. Au terme de ce processus immonde, la cellule psychologique, dite Esculape (Roger Planchon, Daniel Mesguich), de l'agence trouve le talon d'Achille de "51" : une homosexualité rentrée qui, mise au jour, devrait le plonger dans une confusion propice à toutes les manipulations. Si l'opération réussit – "51" couche avec un des espions – le malade meurt car il se suicide de honte. Tout est à recommencer avec le successeur du diplomate.

Progrès de l'électronique à part, cette histoire n'a rien perdu de son actualité. Mais beaucoup mieux qu'un film politique démonstratif, c'est une œuvre originale qui sait rendre passionnant un matériau au départ ingrat. Racontée par des voix off qui lisent des rapports, accompagnée de photos volées au téléobjectif, d'enregistrements faits en cachette, d'images de perquisitions secrètes en caméra subjective, avec une quasi absence du protagoniste (François Marthouret) – et pour cause, il ne faut surtout pas l'alarmer. Certains espions de l'agence sont chargés de faire parler les proches, ainsi une ancienne maîtresse gauchiste (Anna Prucnal). Ce qui donne lieu à des séquences moins hachées, en particulier la longue confession de la mère de "51" (Françoise Lugagne), bouleversante.

Allusion à l'immortelle distinction entre emmerdantes, emmerdeuses et emmerderesses, due à Paul Valéry.

Les invasions barbares Denys Arcand, Canada, 2003, 95 mn

Suite du *Déclin de l'empire américain* (p. 76) dont il reprend les personnages rassemblés pour un ultime adieu à l'un d'eux, Rémy (Girard), atteint d'une maladie incurable. Ultimes retrouvailles avec son épouse (Dorothee Berryman), ses ex-maîtresses (Louise Portal et Dominique Michel) et ses collègues (Pierre Curzi et Yves Jacques) pour le bilan désabusé d'une génération qui n'a raté aucun "isme", et tout particulièrement le maoïsme. Ironiquement, c'est le fils de Rémy, un capitaliste qui représente tout ce que son père a refusé qui sert de *Deus ex machina* à ce départ pour l'au-delà. Sébastien (Stéphane Rousseau) dispose de l'argent qui graisse les pattes et ouvre bien des portes, permet d'acheter l'héroïne qui soulage les souffrances ; mais surtout il aime son père. Quand, après le suicide assisté de Rémy, il reprend l'avion pour Londres, on entend Françoise Hardy en bande sonore : "Beaucoup de mes amis sont venus des nuages".

Magnifique et bouleversant.

Eternal sunshine of the spotless mind Michel Gondry, USA, 2004, 108 mn

Le titre, tiré de *L'épître d'Héloïse à Abélard* d'Alexander Pope, annonce une histoire d'amour. La startup dirigée par Mierzwak (Tom Wilkinson de *The full monty*, p. 959) propose des amnésies sélectives : on peut scotomiser un être aimé avec qui la vie est devenue un enfer. C'est le choix que fait Clementine (Kate Winsley), puis, par ricochet, son compagnon Joel (Jim Carrey). Le processus d'effacement de Clementine de l'esprit de Joel se passe mal, avec des à-coups. Le réalisateur utilise les ressources du clip vidéo pour nous montrer les corridors et les impasses de la mémoire, les zones de refuge d'un souvenir en train de se désagréger, de ce passé qui s'effondre comme les murs d'une maison.

Cette touchante évocation du complexe lien entre deux êtres – qui rappelle un peu *Je t'aime, je t'aime* (p. 716) – est gâchée par un *happy end* qui voit les protagonistes se retrouver un peu trop facilement. On se croirait dans une comédie conjugale moralisante à la DeMille, genre *The affairs of Anatol* (p. 78).

Detenuto in attesa di giudizio *Détenu en attente de jugement*, Nanni Loy, Italie, 1971, 98 mn

Géomètre établi en Suède où il a fondé une petite entreprise, Di Noi (Alberto Sordi) rentre avec sa blonde épouse et ses enfants passer des vacances dans son Italie natale. Il est arrêté à la frontière et trimballé de prison en prison sans jamais vraiment savoir ce qu'on lui reproche : il se heurte au règlement, appliqué avec bêtise et mauvaise foi par l'administration. Après un temps indéfini – quelques jours ou quelques semaines – et une tentative de sodomisation par des co-détenus mafieux, c'est dans un état proche de la catatonie qu'il entend l'explication du juge d'instruction : suite à l'effondrement d'un pont autoroutier construit par la société italienne qui l'employait il y a dix ans, il avait été mis à l'ombre de façon préventive, au cas où. Mais, poursuit l'infailible, si son séjour s'est mal passé, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Di Noi s'éclipse de cet univers kafkaïen en remerciant basement ceux qui lui font la grâce de le libérer.

From Hell to Texas *La fureur des hommes*, Henry Hathaway, USA, 1958, 96 mn

Tod Lohman (Don Murray) est injustement accusé d'avoir tué le fils de Hunter Boyd (R. G. Armstrong), un "cattle baron" qui lance contre lui ses sbires (John Larch, Rodolfo Acosta). Boyd étant détesté, Tod reçoit l'aide d'un comanchero (Jay. C. Flippen) avant d'être caché par Bradley (Chill Wills) dont la fille (Diane Varis) en pince pour lui. Lors de l'affrontement final, il se paie le luxe de sauver Tom (Dennis Hopper) le fils teigneux de Boyd : la hache de guerre est enterrée.

Nayak *Le héros*, Satyajit Ray, Inde, 1966, 117 mn

Arindam (Uttam Kumar), célébrité de l'écran bengali, se rend en train de Calcutta à la lointaine Delhi pour y recevoir un prix dont il n'a que faire. C'est l'occasion pour cet acteur de films commerciaux de revenir sur sa carrière à travers des flash-backs qui accompagnent ses réponses à la journaliste plutôt critique (Sharmila Tagore) qui l'interroge. Succès facile, trop facile même, avec comme des regrets, celui de ne pas avoir pardonné au cabotin arrogant qui l'avait jadis humilié ou celui de s'être soigneusement tenu à distance d'un engagement politique qui aurait nui à son image. Le voyage est long et Arindam s'endort parfois pour faire des cauchemars : dans l'un d'eux, il marche difficilement sur un monticule de billets de banque d'où dépasse un téléphone tenu à bout de bras par un squelette. Il finit par prendre une bonne biture.

Le film ne se réduit pas à la critique d'un type de cinéma que Ray n'appréciait guère. C'est aussi, grâce au huis clos du train, un petit microcosme des classes moyennes indiennes. On y trouve un vieux réac bougon, un industriel plein de sous qu'un publicitaire veut accrocher en jouant sur la beauté de son épouse... ainsi qu'un sādhu en quête de gogos, ce qui renvoie au *Saint* (p. 906).

L'acrobate Jean-Daniel Pollet, France, 1976, 97 mn

Léon (Claude Melki) est garçon de bains et, accessoirement, danseur de tango. Le scénario, sans grande importance, est taillé sur mesure pour ce Buster Keaton parlant auquel Pollet avait déjà consacré *L'amour c'est gai, l'amour c'est triste* (p. 1413). Seconds rôles pour Guy Marchand, Édith Scob, Micheline Dax et apparition de Denise Glaser, présentatrice de l'émission *Discorama*.

Old acquaintance *L'impossible amour*, Vincent Sherman, USA, 1943, 110 mn

"Véhicule" pour Bette Davis dans le rôle de Kit, célébrité littéraire admirée et respectée. Ses succès de librairie ne sont pourtant rien comparés aux tirages des livres de sa meilleure amie Millie (Miriam Hopkins), sorte de Barbara Cartland dont l'époux (John Loder), traité comme un accessoire, est amoureux d'elle ; passion partagée mais interdite car Kit ne saurait trahir sa copine. Beaucoup plus tard, alors qu'elle hésite à épouser un homme plus jeune (Gig Young) c'est Deirdre (Dolores Moran), la fille de Millie, qui le lui souffle.

Le point faible du film est l'insignifiance de la plupart des acteurs, comme s'il ne poussait rien à l'ombre des grands arbres. Avec une exception cependant : Hopkins est extraordinaire en écrivainonne maniérée dont les attitudes, la conception de la vie et les déclarations emphatiques semblent sorties d'un des romans à l'eau de rose qui ont assuré sa fortune.

Kenka erejī *Élégie de la bagarre*, Seijun Suzuki, Japon, 1966, 83 mn

Le jeune Kiroku est partagé entre son amour pour une jeune catholique, sa sexualité insatisfaite et son goût immodéré pour la baston. Renvoyé d'un lycée d'Okayama à cause de sa violence, il se comporte de la même manière dans un autre établissement du Nord-Est (Aizu) mais y gagne cette fois l'estime du proviseur. Cette "Enfance d'un facho" se clôt sur la tentative de putsch du 26 février 1936 : Kiroku prend le train pour rejoindre les militaristes à Tōkyō.

Le style est typique de Suzuki, i.e., constamment exagéré : comme les yakuzas de *Crevez vermines* (p. 73) mais armés seulement de barres de fer, les lycéens belliqueux (trop nombreux et trop âgés) se déplacent sur la benne arrière d'un camion. Avec quelques touches d'humour ; un des bagarreurs d'Okayama (Yūsuke Kawazu) est surnommé Suppon, du nom de la goûteuse tortue d'eau douce à carapace molle (trionyx) connue pour son agressivité, elle mord ! La musique est un plagiat éhonté du thème des *Parapluies de Cherbourg* (p. 115).

Un bellissimo novembre *Ce merveilleux automne*, Mauro Bolognini, Italie, 1969, 89 mn

"I regali dei morti", les cadeaux faits par les morts aux enfants le 2 novembre, ce détail nous situe en Sicile (Catane). Nous suivons les émois du jeune Nino face à sa sensuelle tante Cettina (Gina Lollobrigida) et sa jalousie à l'égard d'un amant que son oncle (Gabriele Ferzetti) semble tolérer. Elle est loin d'être cruelle avec lui, mais de là à préférer un gamin à des hommes plus mûrs... Après avoir envisagé le pire – suicide, meurtre de l'amant –, Nino se résigne à épouser sa cousine.

Ni *Guépard* (p. 1030) ni *Summer of '42* (p. 1654), ce film légèrement graveleux centré sur des beautés mûrissantes – Danielle Godet qui joue la mère de Nino est splendide – est indigne du talent de Bolognini.

The bribe *L'île au complot*, Robert Z. Leonard, USA, 1949, 94 mn

Carlotta, fictive île à l'Ouest de l'Amérique Centrale. Rigby (Robert Taylor) enquête sur un trafic international. Il rencontre la belle Liz (Ava Gardner), laquelle est manipulée par l'adipeux Bealer (Charles Laughton) qui lui-même obéit au dangereux Carwood (Vincent Price). Tout se terminera par un duel nocturne très décoratif entre Rigby et Carwood sur fond de feu d'artifice. Carwood avait auparavant tenté de tuer Rigby lors d'une sortie de pêche en mer et assassiné de ses propres mains Tug (John Hodiak), l'époux de Liz ; laquelle, croyant protéger son douteux mari de la Police, avait servi un somnifère au policier.

Ce film noir routinier fait partie des 19 dont des extraits sont réutilisés dans *Dead men don't wear plaid* (p. 1734) qui se termine précisément à Carlotta.

Cría cuervos Carlos Saura, Espagne, 1976, 104 mn

Ana (Torrent, 9 ans) vit dans un monde imaginaire où elle parle à sa défunte mère (Geraldine Chaplin) quand elle ne revit pas des souvenirs. Convaincue d'avoir causé la mort de son père, due en fait à une épectase, elle propose son poison "dont une cuillerée peut tuer un éléphant" – du bicarbonate ! – à sa mamie qui n'en veut pas et drogue le lait de sa tante (Mónica Randall) qui se réveille cependant le lendemain. Le commentaire au futur d'Ana adulte (la même Geraldine) semble nous dire : "C'est ainsi qu'on vivait sous Franco". Un temps qui touchait alors à sa fin mais dont on sent la prégnance à des détails. Ainsi, le père militaire a-t-il jadis combattu en Russie dans la División Azul (1941–43) de la Wehrmacht. Pattes de poulet bunueliennes dans le frigo.

Le titre réfère à un proverbe espagnol : "Élève des corbeaux et il te crèveront les yeux". Le film lança le tube *Porque te vas*.

The hospital *L'hôpital*, Arthur Hiller, USA, 1971, 103 mn

Un hôpital de Manhattan. Le chirurgien Herbert Bock (George C. Scott) doit gérer une multitude de problèmes dans une semi-improvisation permanente. Une jeune femme, Barbara Drummond (Diana Rigg), qui fait soigner son père (Barnard Hughes) devenu chamane chez les Apaches, séduit le dépressif docteur qu'elle compte ramener au Mexique en compagnie de son paternel. De façon concomitante, des meurtres de médecins se produisent ; c'est en fait Drummond père guidé par le Tout-Puissant qui enfile une blouse et se débarrasse, au nom de "la colère de l'agneau", du personnel négligeant. Bock laisse repartir le demi-fou avec sa fille mais ne les accompagne pas : ses malades ont trop besoin de lui.

Un film très réussi, entre fantastique et documentaire sur l'hôpital. Dans un second rôle, Nancy Marchand qui sera la venimeuse mère des *Sopranos* (p. 1203).

The piano tuner of earthquakes *L'accordeur de tremblements de terre*, Stephen & Timothy Quay, Allemagne, 2005, 95 mn

Sur une Île des Morts façon Max Ernst, une étrange clinique gérée par une directrice un peu pute (Assumpta Serna). L'unique malade est la cantatrice Malvina (Amira Casar), une semi-morte que le docteur Droz (Gottfried John) veut ranimer pour lui faire interpréter son opéra. L'accordeur de pianos Felisberto (César Sarachu) y est invité par Droz pour s'occuper des automates. Tout ça n'est clair ni pour le spectateur ni pour Felisberto qui se perd dans les diverses machines : il finit bloqué avec la cantatrice dans l'automate n° 6, après un tremblement de terre qui fait pousser une corne sur le front de l'inquiétant docteur.

Tout ça dans le style très particulier des jumeaux : un vrai plaisir.

La ragazza con la valigia *La fille à la valise*, Valerio Zurlini, Italie, 1961, 116 mn

Parme. Aida (Claudia Cardinale), jeune femme naïve, est de celles avec lesquelles on s'amuse mais qu'on n'épouse pas. Elle se fait traiter comme une serpillère par les musiciens (dont Gian Maria Volonté) avec lesquels elle travaille. Seul à la prendre au sérieux, un adolescent de la grande bourgeoisie, Lorenzo (Jacques Perrin), dont c'est le premier amour. Assistée par un prêtre (Romolo Valli), sa famille remet les pendules à l'heure.

Film sans grande originalité centré sur la rencontre de deux personnes mal assorties : la fille à l'avenir bouché et le gamin qui ne sait rien de la vie.

Bullfighter and the lady *La dame et le toréador*, Bud Boetticher, USA, 1951, 125 mn

Dans le but de séduire la belle Anita (Joy Page), Regan (Robert Stack) se fait initier à la corrida par la grande vedette mexicaine Manolo Estrada (Gilbert Roland). Estrada est tué par un taureau alors qu'il portait secours à Regan ; ce dernier lui rend hommage lors d'un combat dans l'arène, son premier et dernier.

Ancien torero professionnel, Boetticher réalise un film sobre et émouvant à la limite du documentaire. Avec Katy Jurado et Paul Fix.

Anche libero va bene *Libéro*, Kim Rossi Stuart, Italie, 2006, 104 mn

Tommi (Alessandro Morace, excellent), 11 ans, entre un père caractériel (le réalisateur) et une mère volage. Le paternel est très fier de son professionnalisme d'opérateur de cinéma – il n'aurait pas son pareil pour tenir une steadycam –, ce qui l'amène à se quereller avec les réalisateurs, incompetents selon lui, et à prendre la porte. La mère, souvent absente, rentre piteuse d'une longue fugue et jure que c'était bien la dernière ; moyennant quoi elle s'occupe tendrement des enfants, rivée au téléphone avec "son amie Livia". Un soir, elle est repartie avec un nouvel jules. Dans ce contexte difficile, Tommi essaie de garder l'équilibre ; son père, qui le voyait champion de natation, accepte finalement de le laisser faire du foot. Moment touchant d'amour entre les deux : "– Quel est le poste qui te plait le plus? – Avant-centre, répond le fils. – Moi c'est libéro – Même libéro me convient" dit alors le gamin. En attendant, Tommi termine la saison à la piscine – celle du Foro Italico aux mosaïques de style antico-fasciste. Sa mère est passée avec un cadeau d'anniversaire qu'il est d'abord tenté de jeter sans l'ouvrir. Il contient un portrait de Tommi photographié avec elle et, sur un bout de papier, une déclaration d'amour rédigée d'une écriture maladroite. L'enfant en a les larmes aux yeux, le spectateur aussi.

The homesman Tommy Lee Jones, USA, 2014, 123 mn

Le *territoire* du Nebraska, donc avant 1867. Mary Bee Cuddy (Hilary Swank) est chargée par le pasteur local (John Lithgow) de ramener dans l'Iowa trois jeunes femmes démentes pour n'avoir pu se faire à cette vie fruste. Mary Bee sauve de la pendaison un nommé Briggs (le réalisateur) dont elle s'adjoint les services comme "homesman" – rapatrieur en quelque sorte. Voyage dans la steppe, avec ses incidents plus ou moins graves, en compagnie des trois aliénées. Mary Bee, jugée moche et trop indépendante, n'a pas trouvé homme; par pur désespoir, elle finit par s'offrir à Briggs puis se pend. Le homesman pense alors tout laisser tomber mais, pris d'un remords, finit par mener à bon port sa cargaison humaine qu'il délivre à l'épouse d'un pasteur (Meryl Streep). Il prévoit même de poser une stèle en bois à l'endroit où repose l'infortunée Mary Bee; alors qu'il danse sur le bac en traversant une rivière, la stèle tombe à l'eau sans qu'il s'en aperçoive.

Chronique attachante de l'Ouest avec ses personnages insatisfaits, médiocres et ambigus, tel ce Briggs saisi par de rares moments de grâce aussitôt oubliés.

The chase *La poursuite impitoyable*, Arthur Penn, USA, 1966, 128 mn

Grosse machine à la distribution éblouissante située dans une ville du Sud américain où tout le monde couche avec tout le monde. C'est ainsi qu'Anna (Jane Fonda), dont l'époux Bubber (Robert Redford) est en prison, a une liaison avec Jake (James Fox), le fils du potentat local (E. G. Marshall). Quand Bubber, condamné à la place d'un autre, s'évade, l'Enfer se déchaîne; même le shérif Calder (Marlon Brando à la diction agaçante) reçoit une copieuse raclée. Bubber est finalement assassiné alors que Calder le ramenait à la prison municipale avant de quitter cette ville de cons en compagnie de son épouse (Angie Dickinson).

La délirante fiesta finale où l'on se saoule pour mieux lyncher relève un peu cette accumulation de poncifs. Avec Bruce Cabot et Miriam Hopkins, bien vieillie.

The dark past Rudolph Maté, USA, 1948, 71 mn

En fuite avec sa bande, un dangereux tueur (William Holden) prend un psychanalyste (Lee J. Cobb!) en otage. Ce dernier, pipe à la main comme tous les intellectuels, en profite pour décortiquer ses cauchemars – dont une séquence tournée en négatif – et lui révéler qu'il souffre d'un complexe d'Œdipe: il a jadis tué son père et voit dans chaque homme une image du paternel détesté, ce qui explique sa violence. Le criminel, enfin guéri, se rend à la Police.

Une sorte de brouillon des *Sopranos* (p. 1203) à l'humour tout à fait involontaire. Ce type d'approche naïf à la psychanalyse a sans doute une responsabilité dans le développement de la scientiologie, ce freudisme au rabais.

Kuroi taiyō *Black sun*, Koreyoshi Kurahara, Japon, 1964, 95 mn

Comme dans *The warped ones* (p. 350), Akira (Tamio Kawaji) est un grand amateur de jazz. Ce marginal, dont le chien s'appelle Thelonious Monk, squatte une église en ruines où Gil (Chico Laurant), un GI blessé recherché pour meurtre, trouve refuge. Akira sympathise avec lui car étant noir, il joue forcément du jazz. L'église démolie, les deux amis partent en cavale, poursuivis par la Police.

On ne s'intéresse pas un instant à cette histoire répétitive au scénario exsangue qui vaut surtout pour la bande son interprétée par Max Roach. Le film se termine sur l'image de Gil, mal en point, s'envolant agrippé à un ballon tandis qu'Akira lui souhaite de retrouver sa mère de l'autre côté du Pacifique.

Un mauvais fils Claude Sautet, France, 1980, 105 mn

Retour en France de Bruno (Patrick Dewaere) qui a purgé cinq ans de prison aux États-Unis pour revente de drogue. Ses relations avec son père (Yves Robert), qui lui reproche d'avoir causé la déprime et le suicide de sa mère, sont pour le moins tendues. Grâce à une droguée (Brigitte Fossey) et un libraire homosexuel (Jacques Dufilho), il arrivera à se réinsérer et se réconcilier avec son père.

Le milieu populaire n'est pas celui de Sautet et ça se sent. Le rôle de Dewaere est sous-écrit : on sait de quoi il est capable chez Bertrand Blier, or ici, l'ex-taulard, un peu trop bien élevé, n'a aucune trace de vulgarité, ne s'autorise pas la moindre blague lourdingue sur les pédés. Yves Robert est par contre très convaincant en ouvrier honnête et un peu buté qui a honte d'avouer qu'il se console avec une amie de sa femme (Claire Maurier). Fossey, et surtout Dufilho, sont parfaitement à leur place ; mais ils sont issus d'un milieu plus familier à l'auteur.

Storytelling Todd Solondz, USA, 2001, 87 mn

Tournage d'un documentaire sur une famille juive : le père (John Goodman) est obèse, la mère, obsédée par la Shoah, pratique la "logique" contrefactuelle. "– Si je n'avais pas émigré, vous, les enfants, seriez européens" dit-elle. . . "– Mais tu n'aurais pas rencontré Papa" rétorque le fils ; on pense à *Marie-Martine* (p. 384). Ce fils aîné homosexuel se voit déjà vedette de la télévision : il est ridiculisé par les documentaristes qui remarquent à peine le petit frère, odieux gamin de dix ans qui s'acharne contre la bonne salvadorienne et la fait renvoyer par pure perversité ; cette dernière revient de nuit dans la villa et ouvre le gaz.

Cinéaste désobligeant, Solondz se complaît dans l'étalage de la bassesse humaine. En guise d'apéritif, un sketch mettant en scène la compassion d'une étudiante pour les handicapés et les Noirs. Elle accepte une relation sexuelle avec son professeur de couleur, lequel lui demande de répéter "Nigger, fuck me hard !".

Tih Minh Louis Feuillade, France, 1918, 384 mn

Feuilleton dont le MacGuffin est un testament en sanskrit consigné dans un exemplaire du *Nalodaya* acheté à Bénarès par Jacques d'Athys (René Cresté). Il contient des renseignements vitaux pour les Alliés et les agents allemands menés par le faux Hindou Kistna (Louis Leubas) essaient en vain de s'en emparer. Avec l'aide de son ami Francis Grey (Édouard Mathé), Jacques transmet aux Anglais ce "document 29" qui contribuera sans nul doute à la victoire contre les Teutons.

Ces traîtres auront pourtant tout essayé, ainsi le philtre d'oubli donné à Tih Minh (Mary Harald), la fiancée eurasienne de Jacques dont le père avait autrefois (long flash-back) été assassiné en Indochine par l'un d'entre eux, Gilson alias Marx (Gaston Michel). Qui plus est, ils gardent une vingtaine de mortes vivantes dans le sous-sol de leur villa Circé. Leur complice Dolorès de Santa Fe (Georgette Faraboni) est une médium dont l'amulette endort quiconque la touche. Parmi les ruses des espions, des microphones cachés dans la villa Luciola où demeure Jacques, un chien voyageur qui transmet les messages, de fausses nonnes armées de revolvers. Et, dans la villa Circé, des pièges à loups reliés à une sonnerie : Hergé s'en souviendra dans *L'île noire*.

Le film, dont la distribution recoupe celles des *Vampires* et *Judex* (pp. 487, 1645) pâtit de l'absence de leurs deux meilleurs acteurs, Musidora et Marcel Lévesque. Ce manque est en partie comblé par Georges Biscot et Jane Rollette qui campent un cocasse couple de domestiques, Placide et Rosette ; ce sont eux qui mettent en déroute les prétendues religieuses.

Feuillade avait filmé Paris, ses toits et ses environs – Fontainebleau, Château-Gaillard – dans *Les vampires* ou *Judex*. Ici, c'est Nice qui tient la vedette dès l'épisode n° 1 avec la promenade des Anglais. Les épisodes n°s 9 et 10 sont tournés dans l'arrière-pays et l'épisode final, n° 12, utilise une benne au-dessus d'une rivière caillouteuse, peut-être le Var. Le n° 11, tourné dans la ville, comporte une longue séquence sur les toits du Grand Palais niçois. C'était en 1918. . .

The full monty Peter Catteano, Grande-Bretagne, 1997, 91 mn

Le générique, style "trente glorieuses", vante les vertus de l'acier qu'on produit à Sheffield. Vingt cinq ans plus tard, c'est dans une cité bien déprimée qu'évoluent Gaz (Robert Carlyle) et ses copains. Voyant l'engouement de leurs compagnes pour un strip-tease masculin style Chippendale, ces hommes qui ne sont ni jeunes, ni beaux et ne savent guère danser décident de monter leur propre spectacle, avec pour clou un strip-tease intégral, "the full monty". Contre toute attente, le spectacle est un succès qui réjouit également le cœur du spectateur ému devant ces déclassés qui retrouvent leur dignité au moment où ils se débarrassent des casquettes qui leur cachaient le sexe.

Profils paysans I : l'approche Raymond Depardon, France, 2001, 90 mn

Profils paysans II : le quotidien Raymond Depardon, France, 2005, 81 mn

Profils paysans III : la vie moderne Raymond Depardon, France, 2008, 83 mn

Élevé lui-même dans une ferme de Villefranche-sur-Saône, Depardon tourne, sur une dizaine d'années, des portraits de paysans. Près du Pont-de-Montvert au pied du Mont Lozère, pays granitique d'où partit en 1702 la Guerre des Cévennes, dans la vallée du Lignon du Velay (Haute Loire), à Rochepaule dans le Haut Vivarais et à Servance (Haute Saône) près du ballon éponyme.

Il a fallu du temps au documentariste pour apprivoiser ses interlocuteurs âgés ; il a maintenant le droit d'entrer dans leur cuisine. C'est plus facile avec les jeunes, moins fermés, qui sont comme en conflit de génération avec les anciens. Une agricultrice débutante se qualifie d'épicurienne (!), car elle ne veut pas tout sacrifier aux bêtes. Un homme mûr se sent obligé de rester avec ses parents alors qu'il aimerait bien partir et peine à l'exprimer. Dès qu'il est question d'argent, les discussions deviennent âpres, exemple lors de la vente d'un veau ; on comprend aussi que les nouveaux venus sont un peu ostracisés.

Le documentaire se focalise sur les Cévennes. À Grizac avec Louis Brès, qui a perdu un œil et qu'on enterre en vrai protestant dans son champ ; deux pasteurs venus d'Alès délivrent la Bonne Parole. Dans le hameau voisin du Villaret, Monique, qui s'était occupé de lui, a failli hériter de sa terre ; ses deux oncles très âgés, Marcel et Raymond Privat, ne veulent plus entendre parler du défunt. Et voilà qu'Alain, le frère célibataire de Monique, trouve une épouse grâce aux annonces du Chasseur Français. Tout irait pour le mieux si la "bru" ne se rebellait contre l'autoritaire Marcel, cévenol jusque dans son manque d'amabilité, et surtout, n'avait le défaut rédhibitoire de venir du Nord.

Vivant dans une quasi-solitude qui leur fait envier le bonheur des autres, des personnages nobles et rugueux, à l'image des plateaux de moyenne montagne où ils travaillent sans relâche – Raymond parle de passion –, profondément attachés à leur bétail. Ils communiquent en occitan et font les liaisons quand ils parlent français. Ils sont volubiles ou bien presque mutiques comme Paul Argaud, célibataire aux cheveux longs d'une pathétique solitude qui trait ses vaches à la main. Les épouses des vieux couples n'ouvrent guère la bouche, il leur faut pour ça attendre le veuvage, mais les jeunes femmes venues de la ville, moins endurentes, disent franchement ce qu'il en est. Souvent, ce sont les épaules, les regards, les mains qui expriment le non-dit. Ce sont aussi des vaches crottées, des cours boueuses, de grosse cuisinières à l'ancienne. Un monde en train de disparaître qui parle de lui-même au passé. Un passé d'avant le temps des résidences secondaires pour citadins. Musique de Fauré.

A taste of honey *Un goût de miel*, Tony Richardson, G^{de}-Bretagne, 1961, 101mn

L'histoire de Jo, une jeune fille qui ne supporte plus sa mère vieillissante, Helen (Dora Bryan), et encore moins l'homme plus jeune (Robert Stephens) qu'elle vient d'épouser. Dans cette ville portuaire, elle se donne à un marin noir de passage puis va vivre seule en travaillant dans un magasin de chaussures. Elle y rencontre Geoffrey, un homosexuel timide qui s'attache à elle au point de vouloir devenir le père de l'enfant qu'elle porte. Larguée par son Jules, la pénible Helen reprend les choses en main et récupère Jo : Geoffrey s'éclipse discrètement.

Tourné dans des lieux bien identifiables (Manchester, Blackpool, Salford et son pont tournant), ce film typique du Free Cinema dépeint des existences où même l'espoir est médiocre. Jo est interprétée par Rita Tushingham, future fille de Lara dans *Docteur Jivago* (p. 1040) et Geoffrey par Murray Melvin qui sera l'ecclésiastique de *Barry Lyndon* (p. 403). Tous deux sont touchants.

Jigeumeun-matgo-geuttaeneun-tteullida *Un jour avec, un jour sans*, Sang-soo Hong, Corée, 2015, 116 mn

Le réalisateur Cheonsoo se déplace dans une ville de province (Suwon) pour présenter son dernier film. Arrivé avec un jour d'avance, il fait la connaissance de Heejeong qui est peintre : rencontre dans les jardins du palais, thé dans un café, visite à l'atelier de la jeune femme, puis soirée arrosée dans un restaurant qui se termine dans un autre restaurant où Heejeong rejoint trois amis avant que Cheonsoo ne la raccompagne chez sa mère. . .

L'histoire est racontée deux fois, en faisant varier le choix des séquences. Le premier montage montre un Cheonsoo poli et un peu pontifiant dont les compliments à Heejeong sont plutôt académiques. Dans le second il est nettement plus direct et se permet de critiquer le travail de la jeune peintre ou encore, bourré, d'exhiber – hors champ – ses parties intimes aux amies de Heejeong ; laquelle semble cependant avoir trouvé attachant ce Cheonsoo mal élevé.

Malgré la nuit Philippe Grandrieux, France, 2015, 149 mn

Autour de Lenz (Kristian Marr), plusieurs femmes. Hélène (Ariane Labed) que la perte d'un enfant pousse aux extrêmes en participant à des séances pornographiques sado-masochistes où l'on tue pour de bon ; et la chanteuse Léna (Roxane Mesquida) gardée par un père possessif et criminel (Johan Leysen). Enfin l'absente Madeleine, la mère tant aimée du héros qu'il retrouve *in extremis*.

Malgré sa longueur et son scénario indigent, le film n'est pas ennuyeux. La photo de nuit sombre, aux images parfois bouchées, les gros plans sur les visages, savent dire la tristesse ; ainsi que le désir d'amour et le mystère de ce désir.

License to kill *Permis de tuer*, John Glen, Grande-Bretagne, 1989, 133 mn

James Bond (Timothy Dalton) s'en prend aux narco-trafiquants dans cet épisode un peu longuet. Inhabituel, ils ne sont pas basés à Cuba, mais à Panamá ; ce qui présage de l'invasion d'un pays dont le dictateur avait déplu à ses maîtres. Avec Benicio Del Toro, Anthony Zerbe, Everett McGill et Robert Davi en méchant portant un iguane (anesthésié) sur l'épaule. Et Desmond Llewellyn en "Q" !

Asphalt Joa May, Allemagne, 1929, 89 mn

Albert (Gustav Fröhlich), flic à Berlin, se laisse séduire par Else (Betty Amann), une voleuse qu'il devait arrêter. Surpris par l'amant et complice de cette dernière (Hans Adalbert Schlettow), il est amené à le tuer en légitime défense ; la belle se livre à la Police pour l'innocenter. Albert promet de l'attendre à sa sortie de prison.

Ce mélodrame muet vaut surtout pour sa somptueuse photographie. Mentionnons la longue séquence d'ouverture, de style choral, avec piétons et automobiles qui semble interpréter un ballet sous la baguette du policier.

Justinien Trouvé ou le bâtard de Dieu Christian Fechner, France, 1993, 157 mn

Vers 1700, dans le Gévaudan (le film est tourné au nord des Cévennes : La Garde-Guérin, le Chassezac, le bois de Paiolive). Un bébé sans nez abandonné à la porte d'un monastère échappe plus tard aux galères, puis *in extremis* à la pendaison pour être reconnu par son père naturel, le noble du coin.

Le ton est véhément et amer : c'est un univers où règne la terreur, d'abord celle des brigands, puis celle des prêtres et des moines et enfin celle du seigneur, toujours prêt à pendre ou à rouer. Justinien (Pierre-Olivier Mornas) n'est reconnu par son géniteur que parce que ce dernier est obligé de donner un de ses fils au corps expéditionnaire du Canada. Le bâtard s'en va, à la fin, seul sur son cheval, avec les recommandations hypocrites de ce beau monde – clergé et noblesse – qui lui souhaite une glorieuse mort : surtout qu'on ne le revoie plus.

Film sans concessions placé sous le patronage du bourreau. Le tourmenteur local (Ticky Holgado), qui ne veut pas occuper cet office infâmant y fait nommer Justinien qui est ainsi amené à rouer un horrible criminel (Roland Blanche) : on sent toute la souffrance de l'apprenti-exécuteur. Nous assistons aussi à une terrifiante pendaison collective. Rappelons qu'en 1702, l'abbé du Chayla torturait à tour de bras au Pont-de-Montvert voisin. Œuvre impie aussi : Justinien mord l'oreille du prêtre qui l'attend au pied du gibet et maudit ce Dieu qui l'a fait naître. Il ne rate pas une occasion de mutiler le nez des Christs de calvaire.

À rebrousse-poil du conformisme de mise dans les films de cape et d'épée, cette magnifique superproduction fit un mémorable flop.

Zendegi va digar hich *Et la vie continue*, Abbas Kiarostami, Iran, 1992, 95 mn

Zire darakhatan zeyton *Au travers des oliviers*, Abbas Kiarostami, Iran, 1994, 103 mn

Films situés à Koker où fut tourné *Où est la maison de mon ami ?* (p. 966).

Le premier est une sorte de remontée vers le cœur des ténèbres. Accompagné de son jeune fils, le réalisateur part de Téhéran à la recherche des deux garçons qui avaient joué dans ce film connu – *a fortiori* dans la région. Leur périple à travers les décombres est prétexte à montrer la résilience humaine après le séisme du 21 juin 1990. Que ce soit ou non le dessein de Dieu de tuer des enfants, pourquoi porter le deuil et ne pas se marier, pourquoi se priver de Coupe du Monde de football ? La vie continue tandis que la petite Renault 5 jaune du réalisateur peine sur des pentes à 30%. Elle doit s'y prendre à deux fois pour monter un zigzag, encore un : en haut la silhouette d'Ahmed qui rentre à Koker avec un réchaud.

Le second film s'attache au tournage d'une scène du précédent ; le metteur en scène est ainsi joué par deux acteurs, l'un étant celui qui incarnait le réalisateur dans le premier. Le rôle d'un jeune marié est tenu par Hossein, un manoeuvre illettré, qui sert aussi de factotum à l'équipe de tournage. Mais il a du mal avec le scénario qui lui prête la mort de 65 personnes de sa famille : il rectifie car il n'en a perdu que 25. Tahereh, qui joue l'épouse, ne respecte pas non plus le script : supposée vouvoyer son mari, elle refuse ce signe de déférence et le tutoie dans toutes les prises. Toujours au premier degré, Hossein veut épouser Tahereh qui ne veut pas de lui. Il finit par la harceler, muette au travers des oliviers, en lui vantant ses qualités. Il la suit dans le zigzag du film de 1987, fleuri ici de buissons, puis la caméra s'éloigne alors qu'il continue à importuner la jeune femme. . . jusqu'au moment où il rebrousse chemin : sous son submissif tchador, Tahereh lui a-t-elle enfin dit "non" ? Dieu ou le séisme, les belles et les moches, la voiture ou la marche et la théorie de Hossein, marier les riches aux pauvres. Tout un univers. . . qui rappelle parfois une miniature persane.

Le secret de Wilhelm Storitz Éric Le Hung, France, 1967, 105 mn

Wilhelm Storitz (Jean-Claude Drouot) a inventé un élixir d'invisibilité qui lui permet d'enlever Martha (Pascale Audret) et la soustraire à son fiancé Adrien (Bernard Verley). Utilisant sa "logique", Marc-Antoine (Michel Vitold), frère d'Adrien, découvre le secret de Storitz qui, cerné, est contraint à un combat à l'épée et reprend son apparence en mourant. Martha devra attendre plus longtemps ; ce n'est qu'après s'être mariée et avoir accouché qu'elle redevient visible.

D'après un roman tardif de Jules Verne inspiré de Wells, ce téléfilm du *Théâtre de la jeunesse* vaut surtout pour la ville de Prague, toujours aussi photogénique.

Hausu Nobuhiko Ōbayashi, Japon, 1977, 88 mn

Horreur gore et comique à la fois, *Suspiria* (p. 1665) mâtiné de *Beetlejuice* (p. 528) avec décors violemment artificiels et des couchers de soleil peints. Les sept lycéennes qui rendent visite à la tante de l'une d'elles portent des surnoms, ainsi Angel ou Kung Fu pour une adepte des arts martiaux. La maison (hausu = house) est hantée et la tante une sorte de vampire. On croit d'abord que les fantômes veulent seulement chasser les intruses, que non pas, ils les détruisent systématiquement : l'une est étouffée par des futons en furie, l'autre est dévorée par son piano. . . ne subsistent que ses doigts qui dansent au-dessus des touches. Devenue vampiressse comme sa tante, Angel accueille la future seconde épouse de son père et la réduit en cendres d'un éclair de ses yeux maléfiques.

Dangsinjasingwa dangsinui geot *Yourself and yours*, Sang-soo Hong, Corée, 2016, 82 mn

Histoire tordue comme les aime l'auteur. Young-soo se brouille avec sa chère Min-jung qu'il soupçonne d'être alcoolique. La jeune femme hante en effet les bars et accumule les rencontres d'un soir qu'elle affecte ensuite ne pas reconnaître, quitte à s'inventer une sœur jumelle. Quand Young-soo finit par la retrouver, c'est sous l'identité de son *alter ego* qu'elle renoue avec lui ; il se prête au jeu.

Vivere in pace *Vivre en paix*, Luigi Zampa, Italie, 1947, 87 mn

L'Ombrie (film tourné à Orvieto) à la fin de la guerre. Bien que le commissaire politique (Nando Bruno) prédise la victoire imminente des Allemands, les Américains ne sont pas loin, témoins les deux soldats, Ronald (Gar Moore) et Joe (John Kitzmiller), qui trouvent refuge dans le village où le second, blessé, est soigné par le médecin (Aldo Silvani). Tout dérape quand l'Allemand Hans déboule dans un repas de famille ; les Américains se cachent mais Hans s'incruste et raconte sa campagne depuis 1939. Au bout d'un moment, Joe, qui s'était avoiné dans son coin, sort de son trou et – contre toute attente – se met à faire la fiesta avec Hans qui s'écroule ivre mort. La population qui risque des représailles collectives pour avoir caché Joe se demande que faire. Tout le monde part se réfugier sur une colline en laissant sur place le curé censé vérifier si Hans se souvient d'avoir fraternisé avec un. . . Noir. Au moment où le Teuton va déchaîner la foudre sur le village, le téléphone sonne pour annoncer le repli allemand ; il se sent subitement une âme pacifiste et emprunte des habit civils à l'oncle Tigna (Aldo Fabrizi), lequel sera abattu avec lui par les troupes en retraite, vengeance dérisoire des vaincus.

Dominé par la composition de Fabrizi à la touchante humanité, le film est – contrairement aux *Années difficiles*, p. 1117 – dénué de toute amertume.

Repo man Alex Cox, USA, 1984, 92 mn

Film étrange et déjanté qui raconte les aventures picaresques du jeune punk Otto (Emilio Estevez) devenu "repo(ssession) man" – récupération de voitures impayées – au service de Bud (Harry Dean Stanton). Dans une Californie où les arbres de Josué sont plutôt rassurants face aux mystagogies délirantes développées par les rencontres d'Otto : extraterrestres, triangle des Bermudes, etc. Une voiture à reprendre focalise l'attention car son coffre dégage de la chaleur et malheur à qui l'ouvre, il est détruit par une lumière aveuglante, comme sortie de *Kiss me deadly* (p. 1090) : ne restent que ses bottes ! Qu'y a-t-il à l'intérieur ? Dieu, comme l'affirme un bateleur évangéliste, une arme atomique comme le pensent les argousins de la CIA qui cherchent à s'en emparer, voire des extra-terrestres ? Le dénouement, qui voit le véhicule, devenu phosphorescent, s'envoler comme une soucoupe volante avec Otto à son bord, penche pour la troisième hypothèse.

Le garçon Maurice Pialat, France, 1995, 107 mn

Gérard (Depardieu) se sépare de son épouse Sophie (Géraldine Pailhas) de façon plutôt feutrée, sans heurts majeurs. Sophie semble cependant toujours aimer Gérard et en attendre quelque chose ; mais ce n'est pas lui qui hurlerait "Antinéa, Antinéa !" comme Pierre Blanchard dans *L'Atlantide* (p. 1632) qui passe à la télévision. Tout l'amour qu'il est capable de dispenser semble s'être focalisé sur son jeune fils Antoine (joué par celui du réalisateur). Chacun dans sa solitude.

Gérard rend visite à son père agonisant surnommé le Garçon, d'après un patois obsolète que même les habitants de Cunhat – ville natale de Pialat – ne comprennent pas. L'expression était déjà utilisée dans *La gueule ouverte* (p. 1401). Avec l'ex-gloire du football Dominique Rocheteau.

The shadow of the cat *Le spectre du chat*, John Gilling, G^{de}-Bretagne, 1961, 75 mn

Tout commence avec *The raven* d'Edgar Poe lu par la vieille Ella que son époux Walter (André Morell) fait tuer par le majordome. Mais il y a un témoin, le chat Tabitha, d'ordinaire si paisible, qui s'en prend aux assassins. Lesquels, culpabilisés et terrorisés, tentent de le faire disparaître, en vain. Le majordome se noie en le poursuivant, l'inquiétante servante (Freda Jackson) fait une chute dans l'escalier ; quant aux trois hommes de cette peu recommandable famille, ils y passent tour à tour, à commencer par Walter, victime d'une crise cardiaque. L'héritage convoité ira finalement à Beth (Barbara Shelley), la nièce préférée d'Ella.

Originalité du film, des plans anamorphosés signalent le point de vue du chat. Le décor – la demeure à l'architecture trop familière, la rivière avoisinante – est celui, très répétitif, des productions Hammer.

Khane-ye doust kodjast ? *Où est la maison de mon ami ?*, Abbas Kiarostami, Iran, 1987, 83 mn

Le monde vu à travers les yeux d'Ahmed, enfant de huit ans qui a emporté par mégarde le cahier de son camarade Reza ; celui-ci ne pourra pas faire ses devoirs du soir et risque peut-être le renvoi. Ahmed cherche donc à retrouver son ami dans le village proche de Peshteh mais, sans indications précises, n'arrive à rien. Il se heurte à l'indifférence, l'incompétence, voire l'hostilité des adultes, dont son immonde grand-père, adepte de la brimade gratuite et prétendument formatrice.

Premier d'une série de trois films (cf. p. 963) tournés dans le village de Koker, ce conte touchant magnifie la droiture d'un enfant face aux adultes et au monde que symbolise la course circulaire et labyrinthique d'Ahmed qui repasse toujours dans les mêmes lieux – une montée en zigzags, un cimetière, une porte fermée où attend une mule – alors que tombe le soir. Avec un dénouement heureux, récompense de l'obstination : le lendemain, il arrive en retard à l'école, juste à temps pour remettre à Reza son cahier avec les devoirs faits. Avec une fleur entre deux pages, preuve façon Coleridge que ce que nous avons vu n'était pas un rêve.

Sam was here *Nemesis*, Christophe Deroo, USA, 2016, 73 mn

Le lieu – le désert mojave et ses arbres de Josué – fait penser à *Twenty-nine palms* (p. 978). Un voyageur de commerce se retrouve seul, poursuivi par des créatures à moitié humaines qui l'accusent d'être un violeur d'enfants. Il n'y comprend rien – il a peut-être scotomisé des souvenirs pénibles –, le spectateur non plus. Mais les images sont splendides.

Malmkrog Christi Puiu, Roumanie, 2020, 193 mn

Le modèle du film est *My dinner with Andre* (p. 766) : cinq personnages – Ingrida, Madeleine, Olga, Édouard et Nikolai – discutent en français de guerre, de morale et de religion. Mise en scène statique mais impressionnante des *Trois entretiens* de Vladimir Soloviev (1900). Avec, comme chez Malle, une attention portée aux domestiques qui, dirigés par l'autoritaire majordome hongrois István, s'affairent autour de la table où l'on mange, au salon où l'on disserte. L'époux d'Ingrida, un général, est cloué au lit ; une fusillade abat les protagonistes mais comme on les retrouve ensuite, il faut plutôt y voir une prémonition du destin de l'aristocratie. Le terrifiant discours d'Édouard, raciste et eugéniste, aurait pu être tenu par Bertrand Russell dont l'engagement tardif contre la guerre du Vietnam occulte les discutables positions antérieures – apaisement avec Hitler, campagne pour la guerre atomique contre Staline. De l'aveu du réalisateur, le titre ne veut rien dire, il pourrait désigner une ligne de produits IKEA.

The lighthouse Robert Eggers, USA, 2019, 109 mn

Noir et blanc superbe et format atypique de 1,19 (celui de *M le maudit*, p. 82). Pour un film à la Guy Maddin qui voit s'affronter Howard (Robert Pattinson) et Wake (Willem Dafoe) dans un phare. Histoire à peu près incompréhensible avec tempêtes et sirènes. La clef dont s'empare Howard après avoir tué Wake donne accès à la salle des lumières d'où, ébloui, il fait une chute mortelle. Peut-être parce qu'il s'en était pris à une mouette, ce qui porte guigne.

Louise en hiver Jean-François Laguionie, France, 2017, 73 mn

Dans la fictive Biligen-sur-Mer, une dame âgée qui pensait s'en aller avec les touristes rate son train et se retrouve totalement seule. Elle quitte sa chambre pour camper sur la plage, et plus tard fait pousser des légumes dans le cimetière. Pour seule compagnie un chien errant et ses souvenirs de petite fille, après la guerre, mais laquelle ? La première comme le suggère la musique des *Roses de Picardie* ou la seconde à cause du parachutiste mort qui se décompose dans un arbre ? La vieille dame fait un rêve terrifiant où un jury la condamne à l'oubli. Avec l'été reviennent les touristes qui ne s'aperçoivent pas de sa présence.

Un magnifique dessin animé de l'auteur du *Tableau* (p. 1421) ; les décors peints contribuent à la douce mélancolie de l'ensemble. Référence aux *Fraises sauvages* (p. 436), l'horloge de gare sans aiguilles.

Un condé Yves Boisset, France, 1970, 98 mn

“Le Mandarin” fait assassiner Robert Dassa, un patron de boîte de nuit qui ne voulait pas participer à son trafic de drogue, puis s'en prend à sa sœur Hélène (Françoise Fabian) ; en toute impunité car il est protégé en plus haut lieu. Dan (Gianni Garko), amant d'Hélène, décide donc de faire justice et, aidé par le truand Viletti (Michel Constantin), assassine le pilier du pompidolisme ; avec pour victime collatérale l'inspecteur Barnero (Bernard Fresson), un flic honnête que son collègue Favenin (Michel Bouquet) décide de venger. Pour remonter jusqu'à Viletti qu'il finira par abattre froidement, il ne recule ni devant la torture ni même devant le meurtre d'un sbire du Mandarin (Henri Garcin). Seule différence avec Dan qui tentera en vain de l'abattre, ce “condé” possède un permis de tuer. Mais, culpabilisé par ses actes, il se suicide après avoir vidé son sac dans une lettre au Procureur de la République. Au grand dam de son supérieur (Adolfo Celi) et, de façon extra-diégétique, du Gardien des Mœurs Raymond Marcellin. Qui n'avait apprécié ni l'évocation des brutalités policières – “Les flics sont des ordures” –, ni celle du cancer de l'époque, le mélange pègre/politique (cf. *L'albatros*, p. 406). Donc suicide hors-champ pour éviter l'interdiction. Avec Théo Sarapo et Rufus.

A vida invisível *La vie invisible d'Eurídice Gusmão*, Karim Aïnouz, Brésil, 2019, 135 mn

Histoire de deux sœurs séparées par un père tyrannique dans le Rio des années 1951–58. Guida a commis l'erreur de croire au grand amour et s'est enfuie avec un marin grec ; ayant rapidement déchanté, elle est rentrée enceinte pour être chassée à jamais de la maison familiale. Eurídice, qui rêvait d'une carrière de pianiste, s'est vue imposer le mariage, puis une grossesse ; elle ne reçoit jamais les lettres que sa sœur, qui la croit à Vienne, lui écrit : le père les intercepte. Guida trouve un certain équilibre en élevant son fils en compagnie d'une ancienne prostituée qui lui fait don de sa maison en mourant à condition de prendre son identité. Eurídice, qui avait chargé un détective de retrouver sa sœur, la croit alors morte et enterrée. Le père avoue son imposture et la jeune femme, qui venait pourtant d'être admise au Conservatoire, fait une dépression et détruit son piano. Soixante ans se sont écoulés quand les lettres interceptées sont découvertes par le fils d'Eurídice (jouée alors par Fernanda Montenegro de *Central do Brasil*, p. 585) ; alors qu'il est trop tard pour revoir Guida décédée, le lien invisible entre les deux sœurs est comme renoué.

Une sorte de *Couleur pourpre* (p. 98) sans académisme ; et c'est touchant.

Le piège à cons Jean-Pierre Mocky, France, 1979, 87 mn

Le pactole Jean-Pierre Mocky, France, 1985, 85 mn

Le premier film reprend *Solo* (p. 686) dix ans après. Les soixante-huitards se sont bien assagis, fini le temps d'"élections, piège à cons", ils jouent le jeu. Sauf un petit groupe, plutôt écologiste, qui cherche à dénoncer des malversations ; ils finiront abattus, non par la Police, mais par une sorte de SAC qui a pris le pas sur elle. Avec Michel Francini, Gérard Hoffman et Lise Roy ; le film est sorti au moment du "suicide" de Robert Boulin.

Le pactole, c'est la recette d'un supermarché. Elle est volée par Beaulieu (Richard Bohringer) qui échappe à ses poursuivants, le patron du magasin (Roland Blanche) et un flic (Patrick Sébastien) qui opère en fait pour son propre compte. Loufoque et bricolé mais plutôt réussi. Avec Bernadette et Pauline Lafont, ainsi que Marie Laforêt dans le rôle de l'épouse nymphomane du policier.

Maître Zaccharius Pierre Bureau, France, 1973, 61 mn

D'après une nouvelle de Jules Verne, ce téléfilm est une histoire d'homme mécanique genre *L'homme au sable*. "Toute la philosophie du monde se simplifie en rouages s'engrenant les uns dans les autres" selon le Diable (Jean-Pierre Sentier).

Les galettes de Pont-Aven Joël Séria, France, 1975, 101 mn

Représentant en parapluies, Henri (Jean-Pierre Marielle) abandonne tout et s'installe en Bretagne pour peindre et peloter de petits culs. Il semble trouver le bonheur auprès de Marie-Poupée (Jeanne Goupil) avec laquelle il chante sur scène *Kenavo* de Théodore Botrel. On peut voir le film comme un hommage à Gauguin qui aurait laissé sur place une image d'obsédé sexuel. Avec Bernard Fresson, Andréa Ferréol, Romain Bouteille, Claude Pieplu et Martine Ferrière.

Deconstructing Harry *Harry dans tous ses états*, Woody Allen, USA, 1997, 92 mn

Harry (le réalisateur), romancier célèbre, se rend dans une université fictive de l'état de New York pour recevoir un diplôme d'honneur. Avec lui dans la voiture, un fils qu'il a enlevé à sa mère dont il est divorcé, une call-girl noire portant les habits de sa profession et un collègue qui meurt en route. Il fait un arrêt chez sa sœur mariée à un intégriste qui ne le trouve pas vraiment juif... avant d'être appréhendé sur le campus pour kidnapping ; ce sont finalement les personnages de ses œuvres, décalques de lui-même ou de ses femmes, qui lui font fête.

Le scénario inspiré des *Fraises sauvages* (p. 436) se prête à l'insertion de petits sketches, ainsi l'acteur flou (!) joué par Robin Williams ou encore le vieux père dont on découvre qu'il avait tué femme, maîtresse et enfants avant de les manger – il fallait bien les faire disparaître. Avec un arrière-goût déplaisant de plaidoyer *pro domo* : "Voilà ce que je suis, moi et ma fixation sur les femmes trop jeunes ; je mérite l'Enfer mais j'ai aussi tant de choses admirables à mon crédit".

Drunk Thomas Vinterberg, Danemark, 2020, 117 mn

Une théorie (abusivement) attribuée au psychiatre norvégien Finn Skårderud veut que les hommes naissent avec un déficit d'alcool : un taux de 0,5 g/l serait approprié. Quatre copains de buverie décident de se mettre à niveau dans le lycée où ils enseignent, avec des résultats stupéfiants. Martin (Mads Mikkelsen) qui barrait ses élèves lors des cours d'histoire les passionne désormais. Une de ses trouvailles consiste à leur demander de départager trois personnages du point de vue de leur vie privée : le chaste et sobre Hitler l'emporte haut la main devant Churchill et Roosevelt. Désireux d'améliorer la méthode, les zozos augmentent la dose et, perdant tout contrôle, vont faire la foire au supermarché local. La proviseure les tance dans une réunion où le prof' de gym' Tommy (le pittoresque Thomas Bo Larsen) se pointe ivre mort ; il meurt bientôt en bateau. Les trois autres, secoués, semblent se ranger ; mais en apparence seulement. Alors que les lycéens arrosent leurs résultats, Martin se met à danser en buvant, buvant... jusqu'à un plongeur dans l'eau du port sur lequel la caméra se fige.

Dawson -City : frozen time *Dawson -City : le temps suspendu*, Bill Morrison, Canada, 2016, 121 mn

En 1978, on découvre, enfouies dans le sol, des centaines de bobines sur support nitrate à Dawson, ancienne capitale de la Ruée vers l'or et aujourd'hui ville presque fantôme avec ses 1300 habitants alors qu'elle en comptait 40000 en 1898. Leur présence s'explique par la forte demande de cinéma dans une cité par ailleurs en bout des réseaux de distribution : les films y arrivaient avec quelque trois ans de retard et restaient sur place. La plus grande partie fut brûlée, l'extrême combustibilité du nitrate facilitant la tâche.

Pour avoir longtemps été enterrées à même le sol, les bobines retrouvées sont en très mauvais état. Les extraits présentés ressemblent à d'autres films, actualités ou séries, de la même époque ; documents éminemment précieux pour l'historien puisque 70% des films muets ont disparu. Nous voyons simultanément, grâce à des photos, l'évolution de Dawson, ville soumise à des incendies répétitifs et les lieux qui se transforment en cinémas, ainsi le DAAA (Dawson Amateur Athletic Association), avant de disparaître à cause de l'arrivée du parlant et de la raréfaction du public.

Plongée émouvante dans le passé, et pas seulement celui de Dawson – on nous présente en annexe quelques actualités françaises de la Grande Guerre –, c'est comme si le monde de *La ruée vers l'or* (p. 523) avait été mis au jour par un coup de pelleuse.

Forces occultes Paul Riche, France, 1943, 52 mn

Tout commence par une sorte de documentaire consacré à l'initiation maçonnique ; le rituel grotesque, caricature de cérémonie religieuse, n'est en aucune façon exagéré. On mentionne ensuite le copinage et il y a du vrai là-dedans même si le film passe à côté de l'essentiel : la Franc-maçonnerie est un monde de l'envers où les médiocres prennent leur revanche. Puis ça dérape : les Francs-maçons expliquent leur volonté de diriger le Monde, un peu comme les Jésuites du *Juif Errant* et pour ça poussent à la guerre contre Hitler – qui dirige le seul pays, avec l'Italie, le Japon et l'Espagne – à leur échapper. Bien entendu, ils sont de mèche avec les Juifs, témoin leurs patronymes. Image d'un globe sur laquelle plane la menace d'une sorte de Lucifer en surimpression ; le mot FIN s'inscrit dans une étoile de David. Un film à voir, ne serait-ce que pour vérifier que son exécration n'est nullement usurpée.

Paul Riche est le pseudonyme de Jean Mamy, collaborateur fusillé en 1949 dont le destin immonde résume les contradictions des pacifistes qui se sont retrouvés soutenir le régime le plus belliciste qui ait jamais existé. Léonce Corne, acteur de second plan estimable par ailleurs, a trempé dans cette abomination.

Magnificent obsession John Stahl, USA, 1935, 97 mn

Première version d'un mélodrame refait par Douglas Sirk (p. 1348). Le riche et désinvolte héritier Robert Merrick (Robert Taylor) cause involontairement la mort d'un célèbre chirurgien, puis la cécité de son épouse Helen (Irene Dunne). Il décide alors de tout faire pour rendre la vue à sa victime et va jusqu'à reprendre ses études de médecine. Devenu à son tour un grand chirurgien, il pourra opérer avec succès celle dont il était tombé amoureux.

Le film nous révèle l'existence d'une source de puissance infinie : il suffit de faire du bien en cachette. Qu'on se le dise !

Lord of the flies *Sa majesté des mouches*, Peter Brook, Grande-Bretagne, 1963, 87 mn

D'après William Golding. À la suite d'un accident d'avion, une trentaine de jeunes garçons – dans les 13 ans, style Public School – livrés à eux-mêmes sur une île déserte retournent rapidement à la sauvagerie : deux morts avant que n'arrivent des secours. Thème intéressant mais mise en œuvre peu convaincante : comment faire jouer à des enfants un scénario réellement violent ?

Gakusei romansu : Wakaki hi *Jours de jeunesse*, Yasujirō Ozu, Japon, 1929, 99 mn

Deux étudiants (les gakusei du titre) se disputent le cœur d'une jeune fille aux sports d'hiver sans arriver à rien. En reprenant le train, ils rencontrent leur professeur surnommé Tanuki (cf. p. 229) : ça ne va pas très fort du côté des notes !

Panoramiques au début et à la fin du film. Au mur, une affiche de *7th heaven* (p. 1165). Avec Tatsuo Saitō et (déjà !) Chishū Ryū dans un petit rôle.

Ame agaru *Après la pluie*, Takashi Koizumi, Japon, 1999, 88 mn

Sur un scénario d'Akira Kurosawa, ce film signé par un de ses assistants constitue, davantage que le pénible *Madadayo* (1993), le testament du grand cinéaste. Ihei (Akira Terao), rōnin empli de sagesse, se préoccupe plus du petit peuple que d'avancement personnel et deviendra – de façon post-diégétique – maître d'armes auprès d'un seigneur (Shirō Mifune, fils de Toshirō) moins obtus que les autres. Une partie du film se déroule dans une auberge où se côtoient des personnages bloqués par la pluie, cette pluie que Kurosawa aimait tant et qui fait partie de sa signature.

Ihei est une sorte de *Barberousse* (p. 503) débarrassé de l'assurance monolithique que lui avait conférée la discutable interprétation de Toshirō Mifune : il ne s'écarte pas de son chemin mais doute. Petit rôle pour Tatsuya Nakadai.

Hele sa hiwagang hapis *Le jour contre la nuit*, Lav Diaz, Philippines, 2016, 156 mn

Hele sa hiwagang hapis II *Les fantômes de la forêt*, Lav Diaz, Philippines, 2016, 173 mn

Hele sa hiwagang hapis III *Berceuse sur un air de mystère*, Lav Diaz, Philippines, 2016, 178 mn

L'action se situe au cours de la révolution philippine (1896–1898) alors que les Espagnols ont repris l'avantage. La guerre hispano-américaine allait permettre la proclamation d'une éphémère république, bientôt noyée dans le sang par les Américains qui se taillèrent ainsi un empire colonial aux dépens de l'Espagne.

Le film est difficile à suivre car on a du mal à situer les protagonistes. Le José Rizal dont on nous parle est un poète fusillé par les occupants et Andres Bonifacio un des héros de la révolution, le "Supremo" fondateur du Katipunan qui meurt victime de luttes intestines ; son épouse Gregoria de Jesús passe son temps à sa recherche, puis à celle de son corps. Deux traîtres, Simoun et Cæsaria, errent dans la forêt ; tandis que de terrifiants fanatiques religieux, les *colorums*, brûlent ceux qui s'opposent à leur mainmise. Avec des références à la mythologie tagalog comme ce Bernardo Carpio censé causer les tremblements de terre.

Le style est statique, volontairement archaïque : une caméra clouée avec une focale fixe, mais les plans-séquences de cette interminable déploration sur "une nation à la recherche de son âme" sont superbes.

Fearless *État second*, Peter Weir, USA, 1993, 122 mn

Mort et résurrection. Max (Jeff Bridges) fait partie des rares rescapés d'un accident d'avion. S'estimant déjà mort, il est pris d'un délire – on pense à *Bigger than life*, p. 1154 – qui l'éloigne de sa famille, notamment de son épouse (Isabella Rosselini). Il s'intéresse surtout à Carla (Rosie Perez), une survivante qui s'en veut d'avoir lâché son fils lors de l'impact. Il parvient à la déculpabiliser en provoquant un accident de voiture mais paie son geste d'un séjour à l'hôpital. Après avoir failli s'étrangler avec une fraise, il sort enfin de son état second. Trop moralisateur, notamment le *happy end* mal venu, pour être réussi. Avec Tom Hulce (d'*Amadeus*, p. 1582) et John Turturro.

Kishibe no tabi *Vers l'autre rive*, Kiyoshi Kurosawa, Japon, 2015, 123 mn

Mizuki (Eri Fukatsu) est surprise de voir rentrer son mari Yūsuke (Tadanobu Asano) qui sert de nourriture aux crabes depuis trois ans. D'où un voyage à deux dans les méandres du souvenir. Un beau film un peu trop compassé.

De Grey Claude Chabrol, France, 1976, 48 mn

Un jeune homme rebelle Paul Seban, France, 1976, 61 mn

La redevance du fantôme Robert Enrico, France, 1965, 90 mn

Le tour d'écrou Raymond Rouleau, France, 1974, 101 mn

Quatre téléfilms tirés d'histoires de fantômes dues à Henry James.

La malédiction de la famille De Grey n'a guère inspiré Chabrol.

Pour prouver son courage, Owen Wingrave (Mathieu Carrière), jeune homme taxé de lâcheté par ses proches car il refuse d'aller à Sandhurst, passe la nuit dans une chambre hantée et y trouve la mort. Vite oublié ; avec Bernard Giraudeau.

Situé en 1851 à Boston, *The ghostly rental* raconte la vengeance d'une fille (Marie Laforêt) à l'égard de son père (François Vibert) qui a été très dur avec elle. Se faisant passer pour morte, elle hante la demeure jusqu'au départ du paternel auquel le fantôme paie de ce fait un loyer trimestriel. Moment de grâce avec la chanson *Katy Cruel* interprétée par l'actrice dans tout l'éclat de sa beauté.

Dans *The turn of the screw*, miss Giddens (Suzanne Flon) est convaincue de l'emprise des fantômes de Quint (Robert Hossein) et miss Jessel (Marie-Christine Barrault) sur les enfants dont elle a charge. Elle éloigne la gouvernante (Andrée Tainsy) et la petite Flora pour se retrouver seule avec le jeune Miles qu'elle parvient – mais à quel prix ! – à soustraire au maléfique Quint. Ces spectres sont-ils réels ou seulement les fantasmes d'une vieille fille hystérique que les enfants se plaisent à manipuler ? Le scénario penche pour la seconde hypothèse. Sans égaler celle de Jack Clayton (p. 1184), cette adaptation française est plutôt réussie.

Gladiatorerna *Les gladiateurs*, Peter Watkins, Suède, 1969, 88 mn

Sur fond de troisième de Mahler et dans le style *Jeux sans frontières*, la Suède organise des Jeux de la Paix télévisés où les diverses nations du Monde règlent leurs différends au moyen d'une mini-guerre ; où l'on meurt pour de bon. Quand deux combattants, un Anglais et une Chinoise, sympathisent, l'état-major formé de généraux de plusieurs pays ne peut le tolérer et les fait massacrer en direct par les forces qui encadrent le jeu, sortes de BRAV-M *ante litteram*.

C'est en fait le "système", la solidarité entre les divers gouvernements, anglais, chinois ou africains, que cette fable dénonce. Tout en mettant en garde contre les utopies "anti-systèmes", incarnées par ce Français parvenu jusqu'à l'ordinateur central et qui croit pouvoir tout détruire pour repartir sur des bases plus justes. Sa naïveté est douchée par un des ingénieurs de service : le système sait tout à fait récupérer les contestataires qui ne feront que le recréer sous une autre forme.

Bai ri yan huó *Black coal, thin ice*, Yi'nan Diao, Chine, 2014, 105 mn

Le charbon est celui d'une mine mandchoue où l'on retrouve les membres de Liang, le mari de Wu (Lun-mei Gwei), employée dans une blanchisserie. La glace fine sur laquelle on patine est aussi la carapace qui recouvre le mensonge : l'ex-flic Zhang (Fan Liao) finit par comprendre que Liang est toujours vivant car il avait échangé son identité avec un mort. Puis, en enquêtant sur un blouson jadis bousillé par Wu, il découvre le pot aux roses : son propriétaire se remboursant sur la bête, elle l'avait tué avant que Liang ne fasse passer son cadavre pour le sien.

Difficile de ne pas éprouver de la compassion pour l'infortunée Wu soumise aux pulsions des hommes : le client abusif, son patron et même Zhang. Seul Liang, qui a sacrifié son existence légale et même tué pour elle, a été correct mais elle l'a trahi par faiblesse et il a été abattu par la Police. Un beau film.

Chunjiang shuinan *Séjour dans les monts Fuchun*, Xiaogang Gu, Chine, 2019, 150 mn

Une famille, une vieille mère et ses quatre fils. L'un est restaurateur, l'autre pêcheur, le troisième s'adonne aux jeux d'argent – il finira en prison – et le benjamin ne semble pas bon à grand chose ; elle a aussi des petits-enfants dont un trisomique. Histoire peu captivante : querelles d'argent, mariages et disparition de la mère. Le cours des saisons à Fuyang, sur le fleuve Fuchun, est rendu par des plans d'une splendeur incomparable, surtout quand hiver et neige s'en mêlent. Le titre renvoie à un rouleau classique peint vers 1350.

Wandafuru raifu *After life*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 1998, 119 mn

Nous sommes ici dans un service du royaume des Morts, façon *Orphée* (p. 524) en moins sordide. Chaque semaine, les nouveaux décédés sont priés de choisir un souvenir qui sera recréé par l'équipe cinématographique puis archivé. Mais qui sont donc ces "conseillers" qui officient dans ces locaux aux allures d'université ? Ce sont les défunts qui n'ont pas su choisir, ainsi Takashi, soldat tué en 1945 que la mort a figé à 22 ans. Un vieux monsieur qui avait du mal à se décider finit par opter pour un après-midi dans un parc avec son épouse décédée Kyōko (Kyōko Kagawa) ; elle avait été auparavant la fiancée de Takashi qui était resté l'amour de sa vie. Découvrant cela en compulsant les enregistrements, Takashi choisit lui aussi un après-midi avec Kyōko et quitte ainsi le monde des conseillers. Il laisse la stagiaire Shiori qui en pinçait pour lui, bien en peine ; elle se promet de ne jamais choisir de souvenir pour garder en elle celui de Takashi.

Un bon film peu typique de la future manière de Kore.eda. Le titre original est la translittération de *Wonderful life*.

Kyojin to gangu *Les géants et les jouets*, Yasuzō Masumura, Japon, 1958, 95 mn

Trois fabricants de caramels mous se disputent le marché. La compagnie Giant utilise un gigantesque catcheur affublé d'une peau de bête. Apollo, dont le bonbon au triple parfum est le plus novateur, organise un concours dont le prix sera une existence payée du berceau au mariage. Nous suivons principalement l'entreprise World dans sa démarche pour créer l'icône de la marque en recrutant une délurée aux dents pourries, Kyōko (Hitomi Nozoe), dont un photographe (Yūnosuke Itō) fait une vedette. Gagnat désormais des fortunes et Nishi (Hiroshi Kawaguchi), l'étudiant devenu publicitaire au service de World ayant refusé ses avances, elle rompt sa coopération avec la firme. Complètement dégoûté, Nishi est prêt à lâcher son chef qui a perdu tout sens moral mais flanche en le voyant très malade : il endosse le costume d'extra-terrestre dans lequel paraissait Kyōko.

Ce film est un étrange caramel : emballage joyeux et clinquant pour une pseudo comédie à l'arrière-goût amer, celui de la perte des valeurs traditionnelles pour le tout-profit de l'entreprise moderne.

The street with no name *La dernière rafale*, William Keighley, USA, 1948, 91 mn

Un gang de la fictive Center City s'assure du pedigree d'un nouveau membre en le faisant arrêter par la Police pour un délit où l'on a retrouvé des papiers à son nom : le FBI expédie alors la fiche idoine qu'un policier corrompu, Demory (Howard Smith), communique à la bande. C'est ainsi que Manly (Mark Stevens), en fait agent fédéral, se fait adouber par Stiles (Richard Widmark) sur la base d'un casier judiciaire *ad hoc*. Un premier cambriolage que Manly avait dénoncé au FBI est décommandé à la dernière minute : Demory avait prévenu les bandits du piège qui les attendait. Il finit par démasquer Manly et Stiles utilise une étrange méthode pour le tuer : aidé par deux acolytes (Joseph Pevney et Donald Buka), il cambriole une bijouterie en laissant Manly assommé et bien en vue pour que le flic Demory l'abatte... *Happy end*, Loi et Ordre triomphent.

Le film a été refait par Samuel Fuller (*Maison de bambou* p. 584) dans un contexte japonais. Cette première version est un peu handicapée par son style normatif de pseudo-documentaire adoubé par le terrifiant J. Edgar Hoover. Mais la photo, nocturne, est constamment splendide ; ce sont les rues où Manly croise son contact (John McIntire), une salle de boxe déserte où se balance un sac de frappe, signe que quelqu'un vient de passer furtivement. Widmark est très convaincant en gangster enchiffrené qui porte sans arrêt à la narine un inhalateur style Vicks vaporub. Avec Ed Begley et Lloyd Nolan ainsi qu'une furtive apparition de la carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 826).

Le créateur Albert Dupontel, France, 1999, 87 mn

Darius (le réalisateur), auteur dramatique à succès qui a perdu toute inspiration après un malaise, croit la retrouver suite à la mort accidentelle du chat de son voisin Victor (Philippe Uchan) ; il entame son *Retour* tant attendu mais retombe en panne. Sa vedette (Claude Perron) lui suggère de tuer d'autres chats, ce qui ne suffit pas ; il s'en prend au régisseur (Michel Vuillermoz), puis à un papy (Paul Le Person) et enfin une crêperie bretonne démolie avec une bombarde du XVI^e siècle ; pourtant la page du dernier acte reste blanche. Déboule alors Victor et sa disquette typique des années 1990 : admirateur inconditionnel – et même un peu plus – du créateur, c'est lui qui écrit *Le retour* qu'il insère dans l'ordinateur de Darius quand ce dernier a pris une cuite. Darius, qui refuse d'accepter l'évidence, trucidé Victor et détruit sa disquette avant de se détruire lui-même, complétant ainsi la série de meurtres nécessaires, selon lui, à l'écriture de la pièce.

Apparition du Monty Python Terry Jones dans le rôle de Dieu le Père.

Tout va bien Jean-Luc Godard & Jean-Pierre Gorin, France, 1972, 96 mn

Jacques (Yves Montand, juste avant *César et Rosalie* ! p. 1552), un publicitaire qui tourne des spots pour DIM, et son épouse Suzanne (Jane Fonda), journaliste américaine, rencontrent le patron (Vittorio Caprioli) de l'entreprise de cochonnailles SALUMI au moment d'une action gauchiste : tous trois sont pris en otage dans l'usine filmée comme une maison de poupée façon *The ladies man* (p. 72). Tout ça est prétexte à de longs soliloques : le patron, la très sage CGT, les meneurs gauchistes. "Libéré" par les CRS, le couple s'interroge sur sa vie de cons, bouffe, baise, ciné et pétitions – Montand apporte ici son image d'homme public longtemps proche du PCF – et décide de s'engager dans l'Histoire.

Cette leçon de matérialisme historique façon Gauche Prolétarienne se termine par des images d'hypermarché (Carrefour) et une évocation de la mort – peu accidentelle, il fut sciemment noyé par les CRS – de Gilles Tautin... sur l'air d'// *y a du soleil sur la France*, chanson pompidolienne s'il en fut ! On peut trouver le propos simpliste et daté, mais c'est tout de même une réussite.

L'assommoir Albert Capellani, France, 1908, 36 mn

Adaptation simplifiée, voire simpliste, de l'œuvre de Zola. Virginie (Catherine Fonteney dans son premier rôle) sabote carrément l'échafaudage où travaille Coupeau ; elle remplace plus tard son vin par de l'eau-de-vie, causant ainsi sa mort ! La caméra clouée est pénible : on a l'impression d'observer une scène depuis un trou de serrure. Le film est par ailleurs un document d'époque qui nous permet d'entrer dans un café 1900.

Bardelys the magnificent King Vidor, USA, 1926, 90 mn

Retour du duo d'acteurs de *The merry widow* (p. 1378) : le favori du Roi Bardelys (John Gilbert) s'oppose à Chatellerault (Roy D'Arcy) pour la conquête du cœur de Roxalanne (Eleanor Boardman). Amené à usurper l'identité du chef de la Fronde, Bardelys est condamné à mort par l'immonde Chatellerault qui feint de ne pas le reconnaître. Une Fronde sous Louis... XIII – car c'est du Rafael Sabatini, peu respectueux de l'Histoire de France, cf. *Scaramouche* (p. 618). Bien que noble, le héros est condamné à être pendu ; potence avec trappe plus pratique pour les acrobaties à la Douglas Fairbanks auxquelles il se livre avant d'affronter le traître qui se suicide de honte. La mode change vite : si Roxalanne rappelle Eugénie de Montijo, sa mère est du style Catherine de Médicis !

El cochecito *La petite voiture*, Marco Ferreri, Espagne, 1960, 83 mn

Don Anselmo (José Isbert) envie les vieillards infirmes de son âge : ils ont droit à des fauteuils motorisés et se réunissent pour plaisanter, voire disputer des courses. Il feint la paralysie, puis vend les bijoux de sa défunte épouse qui devaient revenir à sa petite-fille. Rien n'y fait, son avoué de fils reste intraitable et il finit par le cambrioler pour s'acheter le véhicule avec lequel il s'enfuit de Madrid ; rattrapé par la Police, il demande s'il pourra garder l'engin en prison.

Humour désobligeant sur fond de crucifix et de portraits de Pie XII. Avec José Luis López Vázquez et Chus Lampreave.

12 Douze, Nikita Mikhalkov, Russie, 2007, 160 mn

On n'attend pas grand-chose d'un *remake* de *Douze hommes en colère* (p. 622), œuvre un tantinet démonstrative. Dont on retrouve les principaux éléments : un jury de douze *hommes*, une quasi-unanimité pour la culpabilité de l'accusé à laquelle vient se heurter la détermination d'un unique juré (Sergueï Makovetski).

Ayant sans doute vu le film de 1957, les jurés s'intéressent assez peu à l'argumentation mais trouvent ici un prétexte à parler d'eux-mêmes dans des soliloques où s'exprime l'"âme russe" façon Dostoïevski : des confessions, parfois bouleversantes comme celle du chauffeur de taxi (Sergueï Garmach), renvoient à celles des bagnards de la *Maison des morts* (p. 1542) – et l'hirondelle prisonnière du gymnase où se tient la délibération, à son aigle bessé. Le dernier juré (l'auteur) à s'exprimer a du mal à voter "non coupable" car il pense que le jeune Tchétchène qu'on juge aurait une espérance de vie limitée hors de prison.

Le vrai sujet du film est la Russie de l'époque, avec son antisémitisme, ses pannes de courant, son affairisme et sa terrible guerre de Tchétchénie : une bonne surprise dans la filmographie décevante du dernier Mikhalkov.

Un singe en hiver Henri Verneuil, France, 1962, 99 mn

Juin 1944. Tenancier d'un hôtel-restaurant normand, Quentin (Jean Gabin) promet à son épouse (Suzanne Flon) qu'il ne boira plus une goutte s'ils réchappent des bombardements. Ayant rompu à jamais avec son compagnon de beuverie Esnault (Paul Frankeur), il carbure à l'eau douce jusqu'à l'arrivée de Fouquet (Jean-Paul Belmondo), un client venu rechercher sa fillette dans un pensionnat local. Ce dernier, un "prince de la cuite", communique à Quentin la nostalgie du bon vieux temps ; au terme d'une soirée très arrosée, ils vont faire un tour dans le bazar tenu par "Landru" (Noël Roquevert), un commerçant qui ne sait que faire de son stock de feux d'artifices. . .

L'ivresse selon Antoine Blondin, docteur ès bitures, sert de prétexte à une réjouissante séance de cabotinage. Mais tout ça est mal filmé, avec des cadrages épouvantables. La musique plagie celle de *L'île nue* (p. 866).

Twentynine palms Bruno Dumont, France, 2003, 119 mn

David (Wissak), photographe, s'installe dans l'oasis de Twentynine Palms (Californie) en compagnie de Katia (Goloubeva), une Russe qui ne parle pas anglais : ils communiquent dans un français approximatif. David, venu pour les étranges arbres de Josué, passe son temps en repérages quand il ne se querelle pas avec Katia : entre deux disputes, ils baisent comme des sconses. Des voitures passent, telles des menaces diffuses. Mais rien de bien précis jusqu'au moment où le couple est agressé en plein désert par trois nazillons qui tabassent David ; l'un d'eux l'encule sous les yeux de Katia. Rentré à l'hôtel, David reste prostré puis soudainement tue sa compagne à coups de couteau avant d'aller mourir nu dans le désert.

Film un peu raté du fait de son minimalisme : on a du mal à accrocher.

Air Force Howard Hawks, USA, 1943, 119 mn

Quand le sergent White (Harry Carey) demande au capitaine du bombardier (John Ridgely) la nature de leur mission, celui-ci répond : "Can you keep a secret?". "That's a good idea", conclut le pilote. Nous sommes le 6 décembre 1941 et il ne s'agit au départ que d'un vol de routine. Arrivé dans un Pearl Harbor détruit, l'avion est envoyé aux Philippines où, sévèrement endommagé en chemin, il doit être réparé pour décoller *in extremis* au nez des Japonais. En route vers l'Australie, il repère un convoi "nip" et participe à sa destruction. L'équipage (dont John Garfield, George Tobias, Arthur Kennedy, Gig Young et Charles Drake) a durement payé : directement – le pilote perd la vie – ou indirectement – le sergent apprend que son fils est mort sans avoir même pu faire décoller son avion.

Bon film de guerre mais œuvre relativement mineure de Hawks.

Mamma Roma Pier Paolo Pasolini, Italie, 1962, 106 mn

Mamma Roma (Anna Magnani), prostituée rangée des voitures qui tient un éventaire de primeurs dans la banlieue romaine (vers l'EUR), ne vit que pour l'amour de sa vie, Ettore (Ettore Garofolo), son fils d'une quinzaine d'années. Elle lui paie une moto et lui trouve un travail dans un restaurant mais, quand il apprend le triste passé de sa mère, il quitte son boulot et tente de chaparder une radio dans un hôpital avec ses copains. Il se fait prendre et interner, puis, comme il se révolte, assujettir à un lit jusqu'à ce qu'il en meure.

Le film s'ouvre sur une parodie de Cène et se termine par le désespoir de Mamma, sorte de Vierge (!) Marie. Le lit de supplice – qui semble bien inhumain – sur lequel est attaché Ettore a des allures de Croix. Les références chrétiennes omniprésentes en font une agaçante imitation de la Passion, due à un réalisateur communiste plus sensible au *lumpenproletariat* qu'au prolétariat proprement dit.

Moment réussi quand Mamma soliloque dans la nuit pour un public formé de clients potentiels qui font quelques pas avec elle. Lien avec le film précédent (*Accattone*, p. 285), Franco Citti campe ici un maquereau qui la force à reprendre le collier et révèle à Ettore le secret de sa mère.

Le joueur d'échecs Raymond Bernard, France, 1927, 135 mn

Première version, tout aussi réussie que celle due à Jean Dréville, cf. p. 725 pour le résumé. La première partie, un peu gancienne, est consacrée à une insurrection polonaise où s'illustre Vorowski (Pierre Blanchar), par ailleurs redoutable joueur d'échecs. Dissimulé dans la prétendue machine construite par Kempelen (Charles Dullin), il essaie ensuite d'échapper au courroux de l'impératrice.

Clou du film, la mort de Nicolaïeff (Camille Bert), âme damnée de la tsarine, sous les coups des automates, une scène qui inspirera Franju (*L'homme sans visage*, p. 94). L'atelier du *remake* sera bien plus étrange et son Kampelen (Conrad Veidt) plus inquiétant que le touchant Dullin. Avec Pierre Batcheff en officier russe et le drolatique Armand Bernard qui se déguise en femme pour aider Vorowski.

When tomorrow comes *Veillée d'amour*, John Stahl, USA, 1939, 88 mn

Philippe (Charles Boyer), célèbre pianiste français, tombe amoureux d'Helen (Irene Dunne). Mais la romance esquissée par une nuit d'orage s'avère impossible car Philippe a une épouse demi-folle (Barbara O'Neill).

Retrouvailles du couple Dunne/Boyer après *Love affair* (p. 806). Le scénario, ingrat, est alourdi par une sous-histoire de grève : Helen est serveuse dans une chaîne de grands restaurants. *Remake* de Douglas Sirk : *Les amants de Salzbourg*, 1957, paraît-il inférieur à l'original... ce qui ne motive guère pour le voir !

The devil is a woman *La femme et le pantin*, Joseph von Sternberg, USA, 1935, 80 mn

Adaptation du roman de Pierre Louÿs que Buñuel portera aussi à l'écran dans son ultime film (p. 52) ; c'est aussi le dernier, et le plus réussi plastiquement, des sept Sternberg/Dietrich. Les hommes (Lionel Atwill, Cesar Romero, Edward Everett Horton) ne sont que des pantins venus manger dans la main de la séduisante et inaccessible Concha Perez campée par une inoubliable Marlene.

Comme dans *Agent X 27* (p. 415) ou *Underworld* (p. 64), ce sont des images de fêtes, serpentins et cotillons avec en prime un petit côté Goya – *L'enterrement de la sardine*. Et aussi tout un réseau de rideaux, de mantilles, de filets et de grilles. La photo, éblouissante, culmine lors de la scène du duel sous la pluie : parapluies et saules pleureurs. Le style Paramount à son apogée.

The shining Stanley Kubrick, USA, 1980, 120 mn

Adaptation superlative d'un roman du spécialiste du conte de fées horrifique, Stephen King. Une histoire de télépathie entre un enfant et un distant employé (Scatman Crothers) réduite par Kubrick à l'état de simple périπέtie.

L'enfant Danny, puis son père Jack (Jack Nicholson) et enfin sa mère Wendy (Shelley Duvall) voient des images de mort – deux fillettes égorgées, un flot de sang qui s'écoule d'un ascenseur. Ce qui se passe dans la fatidique chambre 237 n'est-il pas le résultat d'une contagieuse hallucination ? En tout cas la santé mentale de Jack, venu avec les siens garder l'Hôtel Overlook, se dégrade. Il tape des pages entières de "All work and no play makes Jack a dull boy". Puis va faire un tour au restaurant fermé de l'hôtel où l'attend un barman d'outre-tombe (Joe Turkel). Avant d'avoir une longue discussion dans le décor rouge et blanc des toilettes avec Delbert Grady (Philip Stone), un serveur snobinard que Jack reconnaît comme le gardien qui tua jadis femme et fillettes. Ce que l'autre nie : "Le gardien c'est vous, vous avez toujours été le gardien". Avant de parler du jeune Danny, un "naughty boy" qui mérite "a good talking to". Ce que va tenter de faire Jack.

Seul indéniable élément fantastique, il arrive à s'extraire de la remise où l'avait enfermé Wendy : Grady, qui n'est donc pas un pur fantasme, lui a ouvert la porte. La suite, avec ce fou claudiquant qui attaque les portes à la hache et se perd finalement dans le labyrinthe en poursuivant son fils est du meilleur cinéma d'horreur sans parvenir toutefois au sommet atteint par la discussion dans les lavabos.

Kubrick sait magnifier les lieux. Dès l'ouverture, avec la voiture dans la montagne que la caméra suit en hélicoptère sur fond de *Dies irae*. Et les couloirs que le gamin, filmé style Ozu, à hauteur d'enfant, arpente sur son petit tricycle.

Mentionnons aussi le "redrum" entendu par Danny qui l'orthographe REDRUM et la glaçante lecture qu'en fait sa mère dans le miroir : MURDER.

Never say never again *Jamais plus jamais*, Irvin Kershner, Grande-Bretagne, 1983, 134 mn

Ce film n'appartient pas à la série "officielle" des James Bond : on y chercherait en vain les "M", "Q" ou Moneypenny habituels, ou encore le célèbre générique. Seul Sean Connery, qui avait pourtant juré de ne jamais plus incarner 007 – d'où le titre –, est d'origine. Le scénario reprend vaguement celui de *Thunderball* (p. 1569). Les méchants sont remarquables : Max von Sydow en Blofeld et Klaus Maria Brandauer auquel Bond livre – à Monte Carlo – une spectaculaire bataille virtuelle pour la conquête du monde ; sans oublier la vénéneuse brune Fatima (Barbara Carrera) qui éclipse sans peine la blonde de service (Kim Basinger).

Poursuites extravagantes avec saut à cheval (à deux !) des remparts d'une forteresse en bord de mer, final dans un temple assyrien à moitié englouti, tout cela participe à un spectacle aussi réussi que celui d'*Octopussy* (p. 255), le James Bond "officiel" sorti la même année et le meilleur de ceux avec Roger Moore. Un chouia d'humour : Bond aveugle un ennemi en lui jetant à la figure, non pas du vitriol mais sa propre urine et le stylo à roquette fourni par "Q" (Alec McCowen) n'est pas vraiment au point. Débuts du drolatique Rowan Atkinson.

Mr. Arkadin Orson Welles, USA, 1955, 106 mn

Le minable Guy Van Stratten (Robert Arden) et sa compagne Mily (Patricia Medina) ont recueilli les confidences de Bracco (Grégoire Aslan) qui leur révèle un secret explosif réduit à deux noms, Arkadin et Sophie. Guy séduit donc la fille (Paola Mori, alors épouse de Welles) du milliardaire Arkadin (l'auteur, affublé de son pire faux-nez) lequel, pour s'en débarrasser, prétend être amnésique et lui demande d'enquêter sur sa vie avant 1927. C'est ainsi que Guy retrouve au Mexique la fameuse Sophie (Katina Paxinou), autrefois complice d'Arkadin à Varsovie ; celui-ci, ayant décidé d'effacer toute trace de son passé, i.e., les membres de son ancien gang, la tue. Ne survit que le vieux Jacob Zouk (Akim Tamiroff) à Munich, auquel Guy raconte l'histoire en flash-back avant qu'il ne soit trucidé à son tour. Guy reste l'unique dépositaire du secret qu'Arkadin – qui a aussi éliminé Mily – veut à tout prix cacher à sa fille qui l'attend en Espagne. Parvenu le premier sur place, Guy la convainc de dire par radio à son père, qui arrive aux commandes de son avion privé, qu'elle "sait tout" : l'Ogre se jette dans le vide.

Chef d'œuvre servi par des images baroques. Les contre-plongées et les focales courtes exagèrent la corpulence de Welles qui raconte deux histoires lors d'un bal costumé inspiré de *L'enterrement de la sardine*. Celle du cimetière aux étranges dates (cf. *L'année des treize lunes*, p. 927) et celle du scorpion qui pique la grenouille contre toute logique, mais c'est sa nature. Pléiade éblouissante de seconds rôles : Mischa Auer, Peter Van Eyck, Michael Redgrave et Suzanne Flon.

To be or not to be Ernst Lubitsch, USA, 1942, 99 mn

Le couple de comédiens polonais Tura, Josef (Jack Benny) et Maria (Carole Lombard), est impliqué dans une histoire invraisemblable qui amène le mari à jouer des rôles de nazis, tout en soupçonnant sa femme d'infidélité avec un aviateur (Robert Stack) envoyé en mission en Pologne occupée.

Le film est un festival de comique de répétition : le cabotin Tura voit sa tirade de Hamlet systématiquement gâchée par la sortie intempestive d'un spectateur. Une blague sur le Führer promis à la célébrité comme nom de fromage est déclinée trois fois. Un acteur minable (Felix Bressart) débite à trois reprises le "Quand vous nous piquez..." de Shylock. Cerise sur le gâteau, Tura dans le rôle du redoutable Ehrhardt ne sait que répéter "So they call me concentration camp Ehrhardt" mais quand, sous une autre identité, il rencontre le véritable Ehrhardt (Sig Ruman, excellent), ce dernier reprend deux fois la phrase ! Un acteur (Tom Dugan) qui est amené à jouer trois fois Hitler ponctue son arrivée d'un hilarant "Heil myself" puis, dans l'avion qui permet à la troupe de fuir, ordonne aux deux pilotes de sauter, ce qu'en bons Allemands ils font sans parachute.

Tura est remis à sa place par Ehrhardt qui commente son jeu d'un "Il faisait à Shakespeare ce que nous faisons à la Pologne". Autre phrase mémorable "It is good to breathe the air of the Gestapo again". Avec Lionel Atwill et Henry Victor.

Notorious *Les enchaînés*, Alfred Hitchcock, USA, 1946, 114 mn

Un des grands Hitchcock, d'après un projet de Selznick revendu à la RKO. Fille d'un traître nazi, Alicia (Ingrid Bergman) n'a pas de mal à infiltrer le réseau dirigé par Alex Sebastian (Claude Rains) à Rio. Sa mission entre en conflit avec l'amour qu'elle éprouve pour son maître-espion Devlin (Cary Grant); surtout quand le devoir l'amène à épouser Alex.

Le MacGuffin de l'histoire est le minerai d'uranium que Sebastian conserve à la cave dans des bouteilles de Pommard 1934 : prière de croire que cela suffit au "docteur Anderson" (Reinhold Schünzel) pour fabriquer une arme redoutable ! Dans l'entourage d'Alex, le réfrigérant et expéditif Mathis (Ivan Triesault) et surtout une maman possessive (extraordinaire Leopoldine Konstantin) trop contente d'apprendre que sa bru est une espionne. Mais pour éviter les foudres de Mathis, mère et fils l'empoisonnent lentement. Elle est sauvée *in extremis* par Devlin qui l'emmène en voiture au terme d'une haletante descente d'escaliers que le réalisateur reprendra dans *L'homme qui en savait trop* (p. 8). Alex retourne à sa villa vers un destin résumé par la silhouette de Mathis sur le perron.

C'est aussi l'histoire d'amour de Devlin et Alicia, jalousie et rapports sensuels dans les limites imposées par le Code; en filigrane, celle bien plus tragique du vieillissant et pathétique Alex pour la jeune femme. Avec Louis Calhern.

L'argent de poche François Truffaut, France, 1976, 101 mn

Film choral sur l'enfance tourné à Thiers. Des saynètes charmantes et décousues, vaguement reliées par le personnage de l'instituteur (Jean-François Stévenin). On entend des blagues enfantines qui sinon se perdraient, comme celle, usagée, du curé et de la frangine qui sautent à poil dans l'eau. Pour structurer l'ensemble, le film s'attache plus particulièrement au jeune Patrick, sympathique et ridicule. Invité à dîner par la mère d'un copain, il s'en met plein la lampe avant de la remercier pour "ce frugal repas" ; tombé amoureux de cette belle femme, il lui offre des roses et s'entend dire : "Tu remercieras ton papa". En contrepoint, Julien, un gamin un peu voleur qui termine à l'Assistance quand la visite médicale révèle qu'il est le souffre-douleur de sa mère et sa grand-mère.

Au cinéma, les actualités Pathé : Oscar, de père américain et de mère française n'a jamais pu se décider entre les deux langues, alors il siffle ! Puis un docu qui démarque la chanson *Gangsters et documentaires* (1957) de Charles Trénet – dont on entend par ailleurs *Les enfants s'ennuient le dimanche*. Patrick, empoté, ne sait que faire de la fille à ses côtés : c'est son copain qui doit s'en occuper ! Le garçon timide parviendra à embrasser sa première fille un peu plus tard, en "colo".

Lundi matin Otar Iosseliani, France, 2015, 122 mn

Vincent quitte sa maison des Monts du Lyonnais et son travail (à Saint-Fons?) – où il est soudeur à l'arc sans avoir le droit de fumer ! –, va faire un tour dans le Vieux Lyon où son père lui recommande son ami de jeunesse Enzo qui vit dans un palais vénitien. Et le voici parti pour l'Italie ; Enzo (le réalisateur) n'est qu'un mythomane radin et Vincent préfère boire en compagnie d'un ouvrier du coin qui, au matin regagne son usine de Marghera où il n'est pas plus permis de fumer qu'à Saint-Fons. Après une longue absence, Vincent revient chez lui et rentre dans le moule. Son fils qui vole en deltaplane arrivera-t-il à se libérer ?

En arrière-plan, le monde un peu répétitif de Iosseliani où l'on chante en vidant des bouteilles, où l'on tire au pistolet en se guidant avec un miroir. Avec les récurrents : Narda Blanchet l'excentrique mère de Vincent, Emmanuel de Chauvigny en dame-pipi travelo sans oublier Yannick Carpentier qui promène son physique de dépendeur d'andouilles façon Jacques Tati. Les images de l'usine renvoient au court-métrage *La fonte* (p. 1757).

Cimetières dans la falaise Jean Rouch, France, 1951, 18 mn

Un village aux toits pointus caractéristiques du pays dogon. Nous suivons le rituel des funérailles d'un noyé. Le cadavre est promené puis enveloppé dans des couvertures, hissé et enfin muré dans une anfractuosité de la falaise.

Les maîtres fous Jean Rouch, France, 1955, 28 mn

Accra en Gold Coast (Ghana). Des membres de la secte des Haoukas se réunissent pour un étrange rituel. Dansant et bavant, ils se disent possédés par des puissants, un général par exemple : un temps pour tenir le rôle des acteurs du pouvoir colonial ; et s'en libérer. Moment important, l'égorgeage d'un chien, nourriture interdite et donc prisée dans la cérémonie. Le lendemain, les participants ont retrouvé leur aspect ordinaire ; mais la séance a eu des conséquences positives puisque l'un d'eux qui se disait impuissant a récupéré ses moyens.

America, America Elia Kazan, USA, 1956, 168 mn

L'odyssée de Stavros Topozoglou (Stathis Giallelis), oncle du réalisateur qui, parti des montagnes de l'Anatolie, arrivera finalement aux États-Unis.

Il échappe à un pogrom dans lequel son ami arménien Vartan (Frank Wolff) trouve la mort. Son pusillanime père, un Grec qui lèche les bottes des Turcs tout en disant "My honour is safe inside me", décide de l'envoyer à Istanbul chez un cousin avec tout l'argent de la famille sous forme de tapis, pièces d'or, etc. Sur le chemin il est victime d'un escroc turc (Lou Antonio) qui, en répétant "Tout ce que j'ai est à toi, tout ce qui est à toi est à moi", le dépouille du trésor familial. Arrivé dans la capitale, il devient portefaix (hamal) sur le port, avec une seule idée : "America, America" pour laquelle il tente de rassembler 110 livres, prix du voyage. Quand son argent durement gagné est volé par une prostituée, il vire au terrorisme en compagnie de son collègue Garabet (John Marley) et, abattu par la Police, s'échappe d'une charrette de mourants qu'on va jeter à la mer.

Revenu d'entre les morts, il entame une seconde carrière : le cousin le présente comme beau parti à un marchand de tapis – un peu incestueux, on pense à *The visitors*, p. 854 – désespéré de ne pouvoir marier ses filles. Il finit par avouer à sa fiancée (Linda Marsh) qu'il veut seulement les 110 livres du passage. À cette jeune femme au destin ingrat succède une femme mûre (Katharine Balfour) mal mariée à un importateur de tapis ; tout aussi poignante, elle devient la maîtresse du jeune homme sur le navire. Ce qui manque de lui être fatal car le cocu veut le faire renvoyer en Turquie. Il entrera en usurpant l'identité de Hohaness, un jeune homme atteint d'une tuberculose avancée qui s'est jeté à l'eau. Sous le nom de Joe Harness, il commence sa vie américaine comme cireur de souliers.

"People waiting" : touchante image de la famille laissée dans son village d'Anatolie où les Turcs passent à cheval comme des Cosaques. La voix off dit qu'il fit venir tous ses proches l'un après l'autre, sauf le vieil homme mort sur sa terre natale.

Avec son magnifique noir et blanc dû à Haskell Wexler, ses personnages en gros plans et une splendide exploitation de la profondeur de champ, c'est un film dont les divines longueurs finissent par emporter l'adhésion émue du spectateur.

Leave her to heaven *Péché mortel*, John Stahl, USA, 1945, 110 mn

Ce chef d'œuvre tardif de John Stahl est baigné par un éclairage chaud donnant dans les ocres. Et dominé par la composition de Gene Tierney dans le rôle d'Ellen Berent, belle, belle et folle à la fois. Possessivement amoureuse de son père, elle avait détourné son amour au détriment du reste de la famille ; nous la voyons à cheval, serrant contre elle les cendres du paternel décédé qu'elle disperse dans les collines du Nouveau-Mexique. Quand elle s'éprend de l'écrivain Richard Harland (Cornel Wilde), elle ne peut que faire le vide autour de lui, laissant se noyer son jeune frère paraplégique. De même, afin que personne ne s'interpose entre elle et son époux, elle fait une chute volontaire dans un escalier, tuant ainsi l'enfant qu'elle portait. La découverte de la dédicace du dernier roman de Richard à "The girl with the hoe" – sa sœur adoptive Ruth (Jeanne Crain) – provoque une terrible crise de jalousie qui l'amène à vider son sac devant son époux qui veut alors divorcer. Dans un dernier complot machiavélique, Ellen se suicide en laissant des preuves fabriquées et une lettre incriminant Ruth. Le procureur (Vincent Price), un ancien fiancé de la défunte, s'acharne alors contre la présumée coupable avec une obstination d'inquisiteur, poussant Richard à dire la vérité sur Ellen. N'ayant pas dénoncé un crime, il est condamné à la prison... *Happy end* deux ans plus tard. Le titre original est une citation d'*Hamlet*.

Excellent film autour d'un cas de folie très plausible que la superlative beauté de l'actrice principale rend encore plus terrifiant.

The killing *L'ultime razzia*, Stanley Kubrick, USA, 1956, 84 mn

Dirigé par le repris de justice Clay (Sterling Hayden) et financé par Unger (Jay C. Flippen), un gang s'apprête à dévaliser un hippodrome. Il s'agit de créer une confusion maximum en abattant un cheval en pleine course et en organisant une bagarre près des bureaux. Les complices sont un flic (Ted de Corsia), un barman (Joe Sawyer) et le caissier Peatty (Elisha Cook). Tout fonctionnerait pour le mieux – ou à peu près car le tueur de chevaux (Timothy Carey) est abattu – si le mal marié Peatty ne s'était vanté du hold-up à venir devant sa femme (Mary Windsor), laquelle n'avait pas manqué de prévenir son amant (Vince Edwards). Résultat, une fusillade dont réchappe Peatty qui trouve la force d'aller régler son compte à la traîtresse : "A bad joke without a punch line", dit-elle en expirant. Et retour à la case prison pour Clay : quand il prend l'avion pour Boston, sa valise qui s'ouvre sur le tarmac laisse échapper des billets que le vent disperse.

Le réalisateur impose son style fulgurant dès la séquence d'ouverture à l'hippodrome. S'ensuit une magistrale série de flash-backs sans un temps mort, commentés par une voix off. C'est tellement bien filmé qu'on s'intéresse plus au cadrages et aux mouvements de caméra qu'à l'histoire proprement dite.

Cleopatra Joseph L. Mankiewicz, USA, 1963, 252 mn

Le film débute avec les amours de Cléopâtre (Elizabeth Taylor, vulgaire comme toujours) et César (Rex Harrison un peu compassé). Seul moment réussi, celui où Cléopâtre visionne à distance l'assassinat ourdi par Brutus grâce à un sortilège dû à sa grande prêtresse (Pamela Brown). Tout ça ne vaut pas le *César et Cléopâtre* (p. 882) de Gabriel Pascal.

La seconde partie est centrée sur le couple tragique formé par la Reine et Antoine (Richard Burton, peu inspiré). Heureusement, Roddy McDowall crève l'écran : il incarne un Octave machiavélique et calculateur comme le sera plus tard Ieyasu Tokugawa. Les seconds rôles sont excellents, mentionnons Hume Cronyn en Sosigène, Martin Landau et Andrew Kier dans les rôles symétriques de Rufio et Agrippa.

Le clinquant hollywoodien se surpasse dans les décors qui, se voulant réalistes, ne sont même pas baroques. Et que dire de l'entrée de Cléopâtre à Rome ? Sinon qu'elle fait penser à une revue du Lido avec son grand escalier.

Comme il arrive souvent, l'histoire de la réalisation est plus intéressante que le résultat. Je ne retiendrai que la construction de dispendieux décors aux studios de Pinewood en Angleterre : après un début de tournage catastrophique – la star faillit mourir d'une pneumonie et Mamoulian jeta l'éponge –, la Fox s'avisa que le climat n'était pas tout à fait adapté à la reconstitution de l'Égypte ancienne !

The big heat *Règlement de comptes*, Fritz Lang, USA, 1953, 90 mn

Duncan, policier corrompu, s'est suicidé en laissant une lettre compromettante que sa veuve (Jeanette Nolan) a mise à l'abri dans un coffre. Elle compte ainsi toucher une substantielle rente de la part du sinistre Lagana (Alexander Scourby) qui règne sur la ville. Chargé du suicide de Duncan, le policier Bannion (Glenn Ford) est prié de s'intéresser à autre chose et, comme il n'obtempère pas, sa voiture explose tuant son épouse (Jocelyn Brando). Quand il réclame une enquête sérieuse, il est expulsé de la Police par son supérieur hiérarchique Higgins (Howard Wendell), une créature de Lagana. Il continue cependant ses recherches qui l'amènent à s'opposer à Vince (Lee Marvin), le bras droit très brutal de Lagana. Il s'attire ainsi la sympathie – et même un peu plus – de Debby (Gloria Grahame), la maîtresse de Vince ; lequel, se sentant trahi, lance le contenu d'une cafetière bouillante sur Debby. Défigurée, menacée de mort et se sentant indigné de Bannion, elle se rend chez la veuve Nolan qu'elle assassine froidement. Elle meurt peu de temps après abattue par Vince mais son geste provoquera la diffusion de la fameuse lettre et la fin de l'empire Lagana.

Ce film très réussi de la période américaine de Lang est servi par le splendide noir et blanc de Charles Lang. Petits rôles pour Edith Evanson et Dan Seymour.

The General John Boorman, Grande-Bretagne, 1998, 119 mn

Le gangster Martin Cahill (Brendan Gleeson) défraya la chronique en dévalisant le joaillier O'Connor et la National Gallery de Dublin où il s'empara, entre autres, d'un Vermeer. Mais, ayant fricoté avec les Unionistes, il finit abattu par l'IRA.

Doué d'un certain charisme et d'un culot qui force l'admiration, ce chevalier des quartiers pauvres est par ailleurs un bigame que deux sœurs se partagent et qui n'a pas son pareil pour rouler les flics (Jon Voight) dans la farine, notamment quand il sème leur voiture qui le pistait dans les collines ; ils en sont réduits à se venger en tuant ses pigeons ! Soutien indéfectible de ses lieutenants (Adrian Dunbar, Sean McGinley), même quand l'un d'eux s'avère être pédophile, il peut se montrer cruel et crucifier un supposé traître sur une table de billard.

Lord Jim Richard Brooks, USA, 1965, 154 mn

"He was one of us" commente Marlow (Jack Hawkins). Jim (Peter O'Toole) était en effet le parfait officier de marine jusqu'au jour où, suite à un accident, il se retrouva à bord du PATNA, un rafiote hors d'âge transportant sa cargaison vers La Mecque. Une terrible tempête, une plaque qui menace de céder sous la pression des éléments et voilà Jim tenaillé entre la terreur et le devoir : sautera, sautera pas dans le canot où l'attend le reste de l'équipage ? Sautera ! Pour débarquer à Singapour où l'attend le PATNA miraculeusement rescapé. Profondément meurtri par sa lâcheté, Jim insiste pour être jugé ; il devient alors un paria.

Une seconde chance lui est donnée quand le commerçant Stein (Paul Lukas) lui offre une mission très dangereuse : livrer des armes à un de ses amis à Patusan, un comptoir tombé sous la coupe d'un tyranneau, surnommé le Général (Eli Wallach, excellent). Jim accepte car il n'est plus question pour lui de "sauter". Une fois le Général éliminé, tout semble s'arranger pour "Tuan Jim" ; mais un groupe de bandits emmenés par le gentleman de fortune Brown (James Mason, éblouissant) tente de s'emparer des trésors de Patusan. Rapidement acculé, Brown négocie son départ avec Jim, lequel accepte ses conditions alors qu'il ne s'agit que d'un piège qui coûtera la vie à son ami, le fils du chef de village Dura-Min (Tatsuo Saitō de *Jours de Jeunesse*, p. 971 !). Désireux d'expier cette faute, Jim se livre à la vindicte de Dura-Min. Il meurt victime de cet orgueil démesuré qui lui faisait placer son rachat personnel au-dessus de toute autre considération.

Handicapé par la trop longue séquence du combat contre le Général, le film n'en est pas moins superbe au début, notamment la séquence du PATNA, et à la fin, dominée par un Brown machiavélique qui a compris la faiblesse profonde de Jim. Excellentes compositions de Curd Jürgens en épave alcoolique et d'Akim Tamiroff en Schomberg – personnage maléfique qui sévit dans un autre roman de Conrad, *Victory*, porté à l'écran par Maurice Tourneur en 1919 (p. 995).

Under Capricorn *Les amants du Capricorne*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1949, 112 mn

Sydney, 1831. Sam Flusky (Joseph Cotten, rugueux) est un ancien bagnard marié à une aristocrate, Henrietta (Ingrid Bergman) : il a en fait payé pour le crime qu'elle avait commis en abattant, en légitime défense, son propre frère qui s'opposait à la mésalliance. Ce parvenu est sujet à un certain ostracisme : les épouses se font porter pâles aux dîners qu'il donne. Devenue alcoolique, la solitaire Henrietta retrouve le moral grâce au séduisant Charles Adare (Michael Wilding) qui l'impose même au bal donné par son cousin gouverneur (Cecil Parker). Un Flusky mal dégrossi vient y faire du scandale, sa jalousie ayant été excitée par Milly (Margaret Leighton), la sinistre majordome du couple largement responsable par ailleurs de l'alcoolisme de Henrietta. Plus tard dans la soirée, le coup de feu qui blesse accidentellement Adare donne prétexte au gouverneur pour vouloir pendre Flusky comme récidiviste. Henrietta révèle alors son crime ancien, s'exposant ainsi à la corde ; Sam refuse de confirmer ses dires et risque *a minima* de retourner au bagne. Ce couple admirable est tiré d'affaire par Adare qui confirme la thèse de l'accident et s'efface malgré l'amour qu'il éprouve pour Henrietta.

Situé dans une Australie de studio, le film est bien plus réussi que l'autre Hitchcock en costumes, *Jamaica Inn* (p. 864). C'est un jeu de sacrifices mutuels où tout le monde, mari, femme et amant potentiel, rivalise de générosité. Reprise partielle de la technique de plans-séquences utilisée dans *Rope* (p. 1568).

Only angels have wings *Seuls les anges ont des ailes*, Howard Hawks, USA, 1939, 121 mn

Bonnie (Jean Arthur) fait escale dans la fictive Barranca où opère une aéro-postale dirigée par le débonnaire Dutchy (Sig Ruman) et son associé Geoff (Cary Grant) dont elle tombe amoureuse ; mais il semble souhaiter son départ.

Météo ingrate au dessus des Andes avec la mort à l'affût. Le vieillissant "Kid" Dabb (Thomas Mitchell) triche pour pouvoir voler : il connaît par cœur les lettres du test optique et met le hasard de son côté grâce à une monnaie à deux revers. Venu en compagnie de sa jeune épouse (Rita Hayworth), un ancien amour de Geoff, le nouveau pilote MacPherson, alias Kilgallen (Richard Barthelmess) traîne la réputation d'un lâche ayant abandonné l'avion et le frère de ce Kid amené à faire équipe avec lui suite à une blessure de Geoff : c'est dire si le voyage s'annonce mal. Quand une volée d'oiseaux endommage l'appareil, MacPherson ramène au péril de sa vie le Kid mortellement blessé. Dans le mouchoir où s'étalent ses maigres biens, Geoff récupère la monnaie truquée avec laquelle il joue à pile ou face le départ éventuel de Bonnie qui ne peut que saisir le message quand elle examine la pièce. Magnifique et émouvant.

The red house *La maison rouge*, Delmer Daves, USA, 1947, 100 mn

Pete Morgan (Edward G. Robinson) vit avec sa sœur Ellen (Judith Anderson) et Meg (Allene Roberts) qu'ils ont adoptée. Le jeune Nath, par ailleurs fiancé à la belle Tibby (Julie London), vient y faire de petits travaux. Mais interdiction pour lui de passer par les bois : Pete qui ne tolère pas les curieux, paie d'ailleurs une petite frappe, Teller (Rory Calhoun), pour les dissuader. Ce voyou s'en prend à Nath, puis à Meg, enfin à Ellen qu'il tue à la carabine avant d'être arrêté par la Police en compagnie de la volage Tibby. Simultanément, la santé mentale de Pete se dégrade : il se met à appeler sa fille adoptive "Jeannie" et finit par avouer qu'au fond des bois se cache une bâtisse en ruines où habitait jadis cette Jeannie, mère de Meg, qu'il tua par accident et dans la foulée son époux. Finalement Pete meurt dans la fatidique maison rouge à laquelle Nath mettra le feu. *Happy end* entre le jeune homme et Meg.

Judith Anderson, la maison maudite décor d'un crime de jalousie dont réchappe un enfant : tout cela évoque *Pursued* (p. 1721), sorti en même temps. Sinon que ce n'est pas un western mais un (excellent) film noir situé à la campagne.

A wedding *Un mariage*, Robert Altman, USA, 1978, 120 mn

Grande réussite, dans le style de *Nashville* (p. 233). Avec des dialogues pointillistes, Altman y brasse une foultitude de personnages à l'occasion d'un luxueux mariage. Il est difficile de tous les identifier et on s'y perd un peu comme parfois dans le dressing tapissé de miroirs.

Le marié est le fils de Luigi Corelli (Vittorio Gassman), un serveur napolitain épousé par amour par la richissime Regina (Nina van Pallandt). Une mésalliance qu'il a dû payer en faisant profil bas : son implacable belle-mère (Lilian Gish dans un rôle de cadavre) lui a interdit tout contact avec sa famille. Quand son frère Dino (Gigi Proietti) déboule, il commence par l'insulter, puis se calme, apprenant que la vieille est morte. Les frères quittent finalement cet univers peu hospitalier qui dissimule le décès de la matriarche pour ne pas troubler la fête.

Passons sur les sœurs de Regina et venons-en à la famille de la mariée. Ces parvenus sont horrifiés d'apprendre que la sœur aînée (Mia Farrow) de l'épouse est enceinte du futur mari... conseil de famille, oui il a bien couché avec elle, mais il n'est qu'un numéro sur une très longue liste. La mère de la future, Tulip (Carol Burnett), se laisse un temps séduire par le beau-frère de Regina puis se ravise en voyant comme un avertissement de Dieu dans la fausse nouvelle d'un accident de voiture où les mariés auraient péri.

On mentionnera aussi l'évêque gâteux joué par le réalisateur John Cromwell, et l'organisatrice des cérémonies (Geraldine Chaplin). Deux énigmatiques caryatides noires regardent les participants s'éloigner.

The deer hunter *Voyage au bout de l'Enfer*, Michael Cimino, USA, 1978, 184 mn

Le premier des deux grands films de Cimino. Dans une Amérique ouvrière profondément conservatrice, aux confins de la Pennsylvanie, de l'Ohio et de la Virginie Occidentale, une bande de jeunes gens aux patronymes slaves. Le mariage du début est d'ailleurs célébré dans une église orthodoxe : Steven (John Savage) épouse une jeune femme qu'il n'a jamais touchée. Mais son ami Stan s'en est bien occupé puisqu'elle est enceinte de ses œuvres. Nous sommes en 1967 et Steven part pour le Vietnam en compagnie de Michael (Robert De Niro) et Nick (Christopher Walken) : les portraits géants des trois défenseurs de l'Amérique ornent la salle de bal. Avant leur départ, sortie de chasse dans les montagnes – en fait celles du lointain état de Washington – où Michael abat un cerf. Une seconde scène de chasse, après le retour de Michael, le verra hésiter devant sa proie et laisser partir l'animal, comme si un ressort s'était brisé en lui.

Arrivés sur place, les trois copains sont capturés par les sales Viets qui les torturent en leur imposant un terrifiant jeu de roulette russe. En réclamant de pimenter le jeu avec trois balles dans le barillet, Michael arrive à dégommer ses geôliers. Lorsque le trio est récupéré par un hélicoptère, une chute dans la rivière fait de Steven un handicapé moteur. Nick disparaît dans la nature et Michael rentre seul au pays où il retrouve Linda (Meryl Streep), la copine de Nick dont il était lui aussi amoureux. Une visite à Steven sur son fauteuil roulant lui apprend que Nick est sans doute toujours vivant : sinon qui pourrait envoyer du Vietnam tant d'argent à l'invalidé ?

Michael revient à Saïgon au moment de l'effondrement du Sud. Dans une ville en débandade, un Français (Pierre Segui) l'aide à retrouver Nick, désormais champion de roulette russe à moitié sonné. Mais c'est pour le voir mourir sous ses yeux, tué par sa propre balle. Retour en Pennsylvanie et enterrement de Nick : la petite bande attablée à boire le café, se met à fredonner "God bless America".

Les protagonistes n'ont pas le moindre doute quant à la justesse de cette guerre. Pas davantage le scénario unilatéral et chauvin qui nous montre des atrocités dues aux seuls Viets, dont l'utilisation de la roulette russe, un supplice hautement improbable. Tout comme l'idée qu'on puisse, à l'instar de *Tzameti* (p. 767), gagner confortablement sa vie au moyen de cette activité. Mais qu'importe : le film, magnifique, est une plongée dans une Amérique profonde, trum-piste *ante litteram*. Se dégage le personnage de Stan (John Cazale, alors dans la phase terminale de son cancer du poumon), un des copains resté au pays qui, quand il ne baise pas tout ce qui porte jupon, joue avec un .38 chargé dont il menace ses amis. Michael lui flanque la frousse de sa vie en lui infligeant un coup de "roulette" avec sa propre arme chargée d'une seule balle. Avec Shirley Stoler qui sort de ses rôles de monstre féminin (*The honeymoon killers* et *Pasqualino*, pp. 1054, 181) pour incarner la mère de Steven.

The sea wolf *Le vaisseau fantôme*, Michael Curtiz, USA, 1941, 100 mn

“Better to reign in Hell than serve in Heaven” : tiré de *Paradise lost*, c’est la devise de “Wolf” Larsen (superlatif Edward G. Robinson), capitaine du bateau GHOST qui écume les mers en quête d’un ennemi mortel qui n’est autre que son frère. Son équipage est une galerie de parias dont se détache le cuisinier vicieux et délateur (Barry Fitzgerald) livré par Larsen à la vindicte de ses camarades qui le jettent à l’eau : ramené à bord après s’être fait un peu manger par un requin, il ne vit plus que pour se venger du capitaine. Mentionnons le médecin alcoolique “Louie” Preston (Gene Lockhart) que Wolf se plaît à humilier : il finit par se jeter sur le pont du haut des gréements. Les personnages positifs sont en comparaison presque fades : Leach (John Garfield) qui s’est engagé sur le GHOST pour échapper à la Police ainsi que l’écrivain van Weyden (Alexander Knox) arrivé par accident sur le bateau en même temps que la jeune Ruth (Ida Lupino) évadée de prison. Final extraordinaire avec, dans le navire en train de sombrer, un Larsen désormais aveugle à côté du cadavre de van Weyden qu’il a tué en tirant au jugé. Les deux jeunes gens auront une seconde chance.

Cette extraordinaire adaptation de Jack London nous fait rêver à ce que Curtiz aurait pu faire du *Maître de Ballantrae* (p. 1768).

Light on the piazza *Lumière sur la piazza*, Guy Green, USA, 1962, 101 mn

Clara (Yvette Mimieux), fille de la riche Meg Johnson (Olivia de Havilland), est jolie, fraîche et espiègle. Elle est aussi débile légère ; ce qui se devine quand elle tire sans vraie raison un signal d’alarme ou demande un petit frère à sa maman, mais passe inaperçu dans un monde où l’on ne parle que de la dernière star à la mode. Embarras de Meg quand le jeune italien Fabrizio (George Hamilton) se met à la courtiser et veut l’épouser. Le père de Clara (Barry Sullivan) pousse au mariage alors que Meg craint que celui de Fabrizio (Rossano Brazzi) ne découvre le pot aux roses. . . *Happy end* dans une Florence très touristique.

House of Dracula *La maison de Dracula*, Earle C. Kenton, USA, 1945, 64 mn

Dracula (John Carradine) et le loup-garou (Lon Chaney Jr.) font analyser leur sang dans le but de guérir de leurs sales manies. Seul le second réussira et partira avec la secrétaire du docteur Edlemann (Onslow Stevens), lequel se transforme lui-même en vampire suite à la transfusion du sang de Dracula. La créature de Frankenstein se réveille finalement pour détruire le laboratoire. Avec Lionel Atwill, Skelton Knaggs et les sempiternels villageois armés de torches.

Les monstres Universal sont fatigués : après cet ultime opus dans la lignée de *House of Frankenstein* (p. 430), place à la parodie (p. 743).

Osseni marafon *Marathon d'automne*, Georgy Danielia, URSS, 1979, 89 mn

Andreï Pavlovitch (Oleg Bassilachvili), traducteur à Leningrad, est partagé entre son épouse Nina et sa maîtresse Alla, ce qui le pousse à de pitoyables jongleries. Quand sa maîtresse téléphone à la maison, il prétend avoir affaire à un collègue, mais Nina n'est guère dupe. Alla lui offre d'ailleurs une veste qu'elle voudrait lui voir porter : nouveau mensonge d'Andreï qui l'aurait trouvée dans la rue. L'épouse réagit en la jetant par la fenêtre après en avoir arraché les manches.

Ce velléitaire est par ailleurs un ami sincère et dévoué de sa collègue Varvara, tellement peu douée qu'elle risque de se faire renvoyer : il faut dire que des phrases du genre "La chèvre criait d'une voix inhumaine" sont malvenues. Pour l'aider, il passe une nuit à reprendre une de ses traductions, puis est bloqué par la levée du pont-bascule sur la Neva, prétexte cousu de fil blanc des époux adultères, d'où l'incrédulité de Nina et Alla. Il apprend plus tard que la prétendue traduction de Varvara est d'une qualité telle que celle de l'auteur américain dont devait s'occuper Andreï lui échoit.

Son pittoresque voisin Vassili (Evgueni Leonov) – qui a récupéré la fameuse veste – l'invite à une cueillette de champignons qui se termine en saoulerie. Andreï, qui doit récupérer un collègue danois au poste, arrive trop tard à l'aéroport où s'embarque sa fille pour une lointaine station située dans l'Île Jokhov de l'Océan Arctique. Nina ne lui pardonne pas cette "trahison" et décide de le quitter. Aubaine pour Andreï qui téléphone de suite à Alla : ils vont enfin pouvoir "régulariser". Mais Nina revient à ce moment-là et Andreï renoue avec ses petites menteries en prétendant préparer une réunion de travail.

Cette "comédie triste" centrée sur des personnages incapables de changer est une œuvre attachante et discrètement bouleversante.

A star is born *Une étoile est née*, George Cukor, USA, 1954, 176 mn

Remake du film de Wellman (résumé p. 773) supérieur à l'original. Le film vaut d'abord pour ses numéros musicaux très réussis, notamment la séquence "Born in a trunk". Et aussi pour sa description du petit monde de Hollywood, par exemple la séance de maquillage dont Vicky ressort déguisée en pièce montée.

Les seconds rôles sont excellents, Tommy Noonan, Charles Bickford et surtout Jack Carson en homme à tout faire du studio chargé d'effacer les frasques du célèbre Maine et qui lui donne le coup de pied de l'âne quand il n'est plus qu'un *has been*. James Mason est bouleversant dans le rôle de Norman Maine, star alcoolique qui perd pied. Mais c'est Judy Garland en Vicky Lester, qui nous touche le plus : dans son regard passe toute la douleur du monde. Et on ne peut s'empêcher de penser que dans la vraie vie, c'était elle l'alcoolique sur la pente descendante ; Mason lut le discours sur sa tombe en 1969.

Les bas-fonds Jean Renoir, France, 1936, 93 mn

Inférieure à celle de Kurosawa (p. 527), cette adaptation de Gorki pêche par sa désinvolture : où sommes-nous donc ? Cette production Albatros, studio russe blanc surtout actif au temps du muet, semble avoir souffert d'un conflit entre les tenants d'une atmosphère russe – qui s'exprime dans les prénoms, les uniformes et l'utilisation du rouble – et ceux d'une francisation – les bords de Seine à Épinay ! – : le scénario semble coincé dans cet entre-deux.

Moins réussi que *Le crime de monsieur Lange* (p. 557), le film mérite cependant d'être vu à cause de sa brillante distribution : Suzy Prim, Vladimir Sokoloff, Junie Astor, Jany Holt, René Génin, Maurice Baquet, André Gabriello et Robert Le Vigan. Sans oublier Jean Gabin et Louis Jouvet dans leur unique (et réjouissante) collaboration à l'écran. Le dénouement s'inspire des *Temps modernes* (p. 451) : le couple Gabin/Astor part sur la route.

North by Northwest *La mort aux trousses*, Alfred Hitchcock, USA, 1959, 136 mn

Musique de Bernard Hermann, déjà entendue dans *On dangerous grounds* (p. 208) et générique de Saul Bass ; un gros homme tente de prendre un bus qui part sous son nez... on est bien chez Hitchcock.

Le film est une succession de morceaux de bravoure : mentionnons la maison de Long Island où revient Thornhill (Cary Grant) en compagnie de sa mère (pittoresque Jessie Royce Landis) et où tout donne tort au héros. Procédé déjà utilisé dans le parodique *My favorite brunette* (p. 159) ou encore dans *Cry danger* (p. 136). Ou la vertigineuse poursuite au milieu des présidents du mont Rushmore, entre Theodore Roosevelt et Abraham Lincoln. Sans parler de cette scène de vente aux enchères où Thornhill se rend tellement insupportable que la Police vient pour l'arrêter, privant ainsi les tueurs de leur proie. Mais le passage le plus connu – et aussi le plus gratuit – est cette attaque au milieu des champs par un biplan muni de mitrailleuses.

Le complot repose sur un MacGuffin, les microfilms contenus dans une statuette que le suave Vandamm (James Mason) doit emporter à l'étranger. Et une infiltration, la belle Eve Kendall (Eva Marie Saint) étant l'agent posté par "le Professeur" (Leo G. Carroll) auprès de Vandamm. Mais, contrairement à *Notorious* (p. 982), Cary Grant n'y comprend rien ou presque. Apparition récurrente d'un pistolet chargé à blanc : Eve l'utilise pour "abattre" Thornhill. Puis dans la magnifique villa de Vandamm – inspirée de la maison sur la cascade de Frank Lloyd Wright – Leonard (Martin Landau) tire sur son patron pour démonter le stratagème ; avant que Thornhill ne soit immobilisé par la menace de l'arme factice.

Dernier plan, aux implications coquines, du train pénétrant dans un tunnel.

Village of the damned Wolf Rilla, Grande-Bretagne, 1960, 77 mn

Dans un rayon de quelques kilomètres autour de Midwich, tout être vivant est soudainement frappé de léthargie. Le phénomène cesse et voici que toutes les femmes du village en état de procréer sont enceintes, même les vierges. Leurs enfants, sept garçons et cinq filles tous d'une intelligence stupéfiante, sont dotés de pouvoirs effrayants : communiquant par télépathie, ils peuvent prendre le contrôle des humains qui les menacent et les amener à s'auto-détruire. C'est ainsi qu'ils poussent un automobiliste qui avait renversé l'une des leurs à jeter sa voiture contre un mur ; quand le frère (Thomas Heathcote) du "suicidé" vient se venger armé d'un fusil, ils l'amènent à retourner l'arme contre lui. Gordon Zellaby (George Sanders), "père" de David (Martin Stephens), est chargé de leur éducation. Après avoir confié son épouse (Barbara Shelley) à son beau-frère (Michael Gwynn), il rejoint la salle de classe avec une bombe dans son cartable. Pour que les enfants ne devinent pas son plan, il fait écran à leur perception télépathique en focalisant sa pensée sur l'image d'un mur de brique.

Film de science-fiction très réussi aux effets spéciaux très sobres – principalement les yeux des enfants qui s'allument lorsqu'ils utilisent leurs pouvoirs. Ces "coucous de Midwich" (titre du roman de John Wyndham) n'éprouvent aucune émotion, c'est ce qui fait leur force selon David. *Children of the damned* (p. 853) reprend le thème en les dotant au contraire de sentiments : ils deviennent alors les pathétiques et fragiles victimes de la bêtise humaine.

Ride lonesome *La chevauchée de la vengeance*, Bud Boetticher, USA, 1959, 73 mn

Ben Brigade (Randolph Scott) est un étrange chasseur de primes. Ayant capturé Billy John (dans le décor des Alabama Hills) et se sachant poursuivi, il prend son temps pour ramener le tueur à Santa Cruz où il devrait être pendu. Il voyage avec une belle veuve (Karen Steele) et deux voyous (dont le débutant James Coburn) qui n'attendent qu'une occasion pour lui chiper son butin puisque l'amnistie – un mot que les deux parias écorchent – est promise à qui livrera Billy. Brigade veut en réalité être rattrapé par Frank (Lee Van Cleef), le frère du criminel qui jadis pendit son épouse dans une sinistre clairière où trône un *hang tree*. Celui-là même auquel Brigade accroche Billy ; quand Frank voit son frère en train de gigoter au bout d'une corde, il tente de le sauver et se fait abattre. Billy John devenu inutile, Brigade le détache et le confie à ses compagnons. Il leur abandonne aussi la belle veuve – un peu déçue – et reste bien seul à côté du cadavre de Frank devant le sinistre arbre qu'il a incendié et regarde brûler.

Le plus beau – avec *Comanche station*, p. 1057 – des Boetticher/Scott. Le héros prisonnier d'une souffrance qui le rend indifférent au monde depuis la mort de sa femme rappelle celui de *Decision at Sundown* (p. 690).

Victory Maurice Tourneur, USA, 1919, 59 mn

Axel Heyst (Jack Holt) a pris ses distances avec le monde en s'installant dans une île des mers du Sud. De passage à Surabaya, il remarque une jeune femme, Alma (Seena Owen), qui fait partie d'un douteux orchestre féminin. Il la prend sous sa protection et la ramène dans son île mais garde ses distances. Schomberg (Wallace Beery), le libidineux patron de l'hôtel où elle travaillait, n'apprécie pas son départ et lance contre Heyst le sinistre trio formé de Ricardo (Lon Chaney), Pedro et Mr. Jones en leur faisant accroire que Heyst possède un trésor. Heyst, re-vigoré par Alma qui lui a avoué son amour, trouve la force de résister. *Happy end*.

Le film serait meilleur sans ce final heureux : le roman de Joseph Conrad, alors très récent (1915), se terminait par la mort d'Alma et le suicide de Heyst. Les trois assassins qui viennent s'immiscer au Paradis renvoient à *Lord Jim* (p. 987) où apparaissait déjà le maléfique Allemand Schomberg.

Duel in the sun *Duel au soleil*, King Vidor & William Dieterle, USA, 1946, 144 mn

Signé King Vidor mais en réalité tourné par une demi-douzaine de réalisateurs dont William Dieterle, auteur de l'éblouissante séquence initiale qui voit Scott Chavez (Herbert Marshall) tuer sa volage épouse indienne, ce qui lui vaut d'être pendu. Centré sur son actrice principale, Jennifer Jones, c'est, comme *Gone with the wind* (p. 476), avant tout un film de David Selznick.

Les 38 étoiles du drapeau situent l'action entre 1876 et 1889. Orpheline, Pearl Chavez est recueillie par Laura Belle Canles (Lillian Gish), une ancienne flamme de son père, dans le ranch de Spanish Bit (Texas). Le sénateur Canles (Lionel Barrymore) prend Pearl en grippe à cause de son métissage mais lui en veut surtout d'être la fille de Scott Chavez dont il est toujours jaloux. Ce *cattle baron* a deux fils : le vertueux Jesse (Joseph Cotten) qui rompt avec son père quand il veut faire tirer sur les coolies chinois du chemin de fer, et le bon à rien Lewt (Gregory Peck) qui devient un assassin dont la tête est mise à prix quand il s'en prend au chemin de fer et à tous les hommes qui approchent Pearl.

Laquelle est partagée entre les deux frères, la raison et la passion. Car, si Lewt la viole puis la traite comme une serpillère, elle est prête à le rejoindre dès qu'il la siffle. Quand le voyou abat son frère – qui en réchappe *in extremis* –, elle se rend armée d'un fusil à l'ultime rendez-vous : règlement de compte mortel, "ni avec toi ni sans toi" dira Truffaut dans *La femme d'à côté* (p. 1029). Final repris dans *Ruby Gentry* (p. 570), avec la même actrice.

Brillante distribution (Charles Bickford, Harry Carey, Walter Huston qui cabotine un peu). Butterfly McQueen reprend le rôle affligeant de négresse sans cervelle qu'elle tenait dans *Gone with the wind* (p. 476) et *Mildred Pierce* (p. 585).

The thin red line *La ligne rouge*, Terrence Malick, USA, 1998, 171 mn

1942. La guerre du Pacifique et les combats de Guadalcanal, grande île (5000 km²) des Salomon. On prend difficilement un bunker situé au sommet d'une colline puis, par surprise, un camp japonais où l'on massacre tout le monde avant de se calmer ; plus tard, c'est dans une rivière qu'on se fait dégommer. Il n'y a pas de personnage principal dans ce film à la distribution superlative dominé par les monologues intérieurs des soldats, sur fond de musique céleste de Hans Zimmer et des images fulgurantes du passé, des femmes aimées ou encore de la douceur paradisiaque d'une île où s'était réfugié un AWOL (*absent without order of leave*, i.e., déserteur). Les soldats se fondent en un être unique – E PLURIBUS UNUM disait l'ancienne devise américaine, hélas remplacée par IN GOD WE TRUST – lequel ne fait qu'un avec la nature : les animaux – varans ou chauve-souris – et même les végétaux, les grandes herbes et les arbres qui laissent passer un rayon de lumière. "Qui étiez-vous, avec qui j'ai vécu et marché ?" s'interroge la voix off. Une énigmatique noix de coco germée regarde le bateau s'éloigner avec les soldats.

Erogotoshi-tachi yori : Jinruigaku nyūmon *Les pornographes*, Shōhei Imamura, Japon, 1966, 127 mn

Les canaux nous situent à Ōsaka, ce que confirme le dialecte du Kansai. Pornographe de son état, "Subu" Ogata (Shōichi Ozawa) tourne de petits films qu'il vend à prix d'or sous le manteau. Surveillé par la Police, il ne peut pas demander son aide lorsque les yakuzas locaux le rackettent. Il peut occasionnellement satisfaire les fantasmes d'un vieux cochon (Ganjirō Nakamura) en lui offrant une authentique pucelle à laquelle il demande discrètement des nouvelles de son bébé.

Il est marié à Haru (Sumiko Sakamoto), une veuve qui avait promis l'abstinence à son défunt ; réincarné en *funa* (carpe carassin), il la surveille désormais depuis son aquarium et s'il s'agit, pas de sexe ! Haru a deux enfants du premier lit, un fils bon à rien avec lequel elle entretient une relation incestueuse et une fille délurée, Keiko, qui veut bien coucher avec son beau-père mais exige de l'argent.

Le temps a passé, Haru est morte et Ogata a épousé Keiko qui a repris le salon de coiffure de sa mère. Le pornographe, que les sauts du carassin ont rendu impuissant, travaille désormais sur un projet révolutionnaire de femme-machine, une sorte de poupée dont il construit un prototype à l'image de Haru dans sa cabane flottante. Laquelle se détache du quai et va se perdre en pleine mer sans qu'Ogata, perdu dans ses rêves, ne semble s'en aviser.

D'après Akiyuki Nosaka (du *Tombeau des lucioles*, p. 1022), un chef d'œuvre d'Imamura avec ses thèmes familiers : inceste et animisme. Et sa façon de filmer à travers des obstacles : aquarium, barreaux et vitres, comme celles du salon de coiffure exigü vu du canal où se profile en arrière-plan la rue où passent les voitures.

Mortelle randonnée Claude Miller, France, 1982, 121 mn

Détective privé employé par Mme Schmidt-Boulanger (Geneviève Page), "l'Œil" (Michel Serrault) est chargé de pister une jeune femme, Catherine Leiris (Isabelle Adjani) qu'il identifie à sa fille Marie morte en 1962, année de naissance de cette Catherine. Laquelle assassine ses fiancés – et même une maîtresse. L'Œil se met au service de la criminelle qui ne s'aperçoit jamais de son existence : elle prétend que ceux qui l'observent n'existent que si elle le veut bien. Quand, occasionnellement, Catherine semble éprouver de l'amour, il se fâche ; c'est ainsi qu'il pousse sous un bus le séduisant aveugle Forbes (Sami Frey). La piste sanglante laissée par Catherine en fait une femme traquée, à laquelle l'Œil offre une valise de billets et une voiture – sans oublier le pistolet chargé à blanc pour qu'elle croie le tuer. Suivie par son "père", qu'elle prend pour la Police, elle se précipite en voiture depuis l'étage d'un parking.

Le meilleur film de Claude Miller, auquel collaborèrent les deux Audiard, est l'histoire improbable et réussie d'une tueuse mythomane poursuivie par un fou muré dans sa douleur. Avec Guy Marchand, Stéphane Audran, Macha Méril et Dominique Frot. Audio-description fantaisiste du *Dernier des hommes* (p. 163).

L. A. confidential Curtis Hanson, USA, 1997, 138 mn

D'après James Ellroy, une évocation du Los Angeles des années 1950, et de sa Police corrompue, le LAPD. Sid Hudgens (Danny DeVito), directeur de la feuille à scandales HUSH-HUSH, nous apprend en voix off que le sang coule depuis la mise à l'ombre du chef local du trafic de drogue. Deux criminels se sont en fait alliés pour prendre la relève. D'une part Pierce Patchett (David Strathairn), chef d'un réseau de prostitution proposant des *ersatz* de stars, ainsi une fausse Veronica Lake (Kim Basinger, peu ressemblante). De l'autre, Dudley Smith (James Cromwell), un capitaine du LAPD qui, après avoir liquidé un ex-flic corrompu qui cherchait à le doubler, a fait porter le chapeau à de petits délinquants noirs.

Face au gang, Jack Vincennes (Kevin Spacey), ripou spécialisé dans les flagrants délits sexuels auxquels il ne manque jamais de convier le photographe de HUSH-HUSH et Bud White (Russell Crowe), flic sadique qui exécute lui-même les auteurs de violences sur les femmes – il faut dire que sa mère a été torturée à mort par son père. Ainsi qu'Ed Exley (Guy Pierce), jeune et propre, entré dans la Police pour y traquer "Rollo Tomasi" : c'est le nom qu'il a donné au meurtrier inconnu de son père, flic comme lui, et par extension à tous ceux qui échappent à la punition. Ce qui explique qu'à la fin, effrayé que celui-ci puisse s'en tirer, il abat Dudley d'une balle dans le dos. Le vertueux chevalier recule finalement devant la dénonciation du réseau où trempait le LAPD et transige contre une belle promotion : Dudley a droit aux honneurs posthumes. Fin en demi-teinte d'un film réussi.

Őszi almanach *Almanach d'automne*, Béla Tarr, Hongrie, 1984, 115 mn

Huis-clos dans le grand appartement de Hédi (Temessi), la cinquantaine bien avancée, aux crochets de laquelle vivent son fils János (Derzsi), son infirmière Anna (Erika Bodnár) et l'amant de cette dernière, Miklós (Székely). À ce trio de parasites s'agrège Tibor (Pál Hetény), un homme d'âge mûr qui indispose les autres en couchant avec les deux femmes ; la précieuse broche qu'il dérobe à Hédi est un bon prétexte pour le dénoncer à la Police. Contre toute attente, János épouse Anna mais c'est Miklós qui danse avec elle sur l'air de *Que sera sera* ; on comprend alors que mère et fils sont les proies d'un couple calculateur.

Cette œuvre de transition est tournée dans une sorte de bichrome volontairement artificiel, typiquement du rouge et du bleu. Avec une curiosité : la raclée que Miklós file à Tibor filmée d'en dessous à travers un plancher transparent. C'est sinon une succession de tête-à-tête : cinq personnages, cela fait dix couples. Les travellings latéraux annoncent ceux de *Damnation* (p. 428), film plus abouti où l'on retrouvera Miklós Székely, Hédi Temessi et la musique de Mihály Vig.

Goupi Mains-Rouges Jacques Becker, France, 1943, 105 mn

D'après Pierre Véry, un pseudo-drame paysan tourné près d'Angoulême. Chez les Goupi où tout le monde porte un surnom, l'autoritaire Tisane (Germaine Kerjean) a été retrouvée morte. En même temps, L'Empereur (Maurice Schutz), le patriarche âgé de 106 ans – trop jeune cependant pour avoir vécu l'Empire ! – a fait un malaise, ce qui désespère son fils La-Loi et ses petits-fils Mes-Sous et Dicton (Arthur Devère et René Génin) qui le promènent dans la maison pour qu'il leur indique la cachette de son proverbial magot. Les soupçons se portent sur Goupi-Monsieur (Georges Rollin), fils de Mes-Sous élevé à Paris par une mère divorcée et qu'on croit riche – alors qu'il n'est que vendeur de cravates aux Nouvelles Galeries – pour le marier à sa cousine Muguet (Blanchette Brunoy), fille de Dicton.

Le rôle principal est dévolu à Mains-Rouges (Fernand Ledoux), la brebis galeuse de la famille. Dans une séquence qui écrase un peu le film, il accueille nuitamment Monsieur à la gare, puis l'emmène chez lui pour parler statuettes et envoûtements avant de prendre congé pour son rendez-vous avec le Diable : Monsieur détaille alors dans la forêt. Mains-Rouges, brave homme auquel on avait jadis refusé la main de sa cousine, entend ainsi favoriser Tonkin (Robert Le Vigan, éblouissant) auprès de Muguet. C'est ce bon à rien revenu des colonies qui a tué Tisane pour protéger Jean (Albert Rémy), le fils idiot de la servante (Line Noro) auquel s'en prenait la harpie. Confondu par les gendarmes, il se réfugie dans un arbre. Chute mortelle : "Pauv' Tonkin" commente Mains-Rouges.

Finalement dépositaire du secret du magot – le cuivre de la pendule est en fait de l'or – Mains-Rouges nous inflige un laïus pétainiste sur les valeurs paysannes.

Fukushū suru wa ware ni ari *La vengeance est à moi*, Shōhei Imamura, Japon, 1979, 140 mn

Après un long éloignement des studios dû à l'échec de *Profonds désirs des dieux* (p. 1025), Imamura revient avec cette œuvre très réussie où l'on ne retrouve que partiellement sa thématique : l'animisme en est absent et l'inceste est réduit au désir coupable éprouvé par le père du héros, Shizuo (Rentarō Mikuni), pour sa bru (Mitsuko Baishō). Que ce catholique hypocrite offre carrément à un voisin alors que son fils est en tôle. La religion chrétienne joue donc un rôle discret dans ce film dont le titre est une citation du Deutéronome (32 :35).

Le protagoniste Iwao Enokizu (Ken Ogata) est un tueur en série, inspiré du sinistre Akira Nishiguchi du début des années 1960. Iwao trucidé deux collègues à coups de marteau, puis, poursuivi par la Police, entame une cavale. Il se fait passer pour un professeur de chimie dans une auberge dont il séduit la patronne plus très jeune ; il faut dire que c'est un athlète sexuel, inlassable au lit. Il la tue lorsqu'il apprend qu'elle est enceinte de ses œuvres ; il ne voulait pas d'un nouvel Iwao. Il remercie cependant le cadavre de cette femme qui le protégeait avant d'assassiner sa vieille mère, une voyeuse – connue pour observer les ébats des clients – au passé criminel. Et aussi un ami de rencontre dont il enferme le cadavre dans un placard bien hermétique pour en retarder la découverte.

Sa condamnation ne l'émeut guère. Tout au long du film, des images de cordes annoncent son futur destin : plus haut que les autres lui a-t-on prédit. Lors d'une ultime visite, son père lui reproche de l'avoir épargné : “– Tu ne peux tuer que ceux qui ne t'ont rien fait”. Ce paternel glauque se rendra en compagnie de sa bru en haut du mont Aso – près de Beppu, la ville de Kyūshū réputée pour son volcanisme thermal – avec les os que, selon le rituel funéraire, on recueille dans un certain ordre. Lui les disperse au ciel où ils restent figés en vol.

Un cœur en hiver Claude Sautet, France, 1992, 105 mn

La déchirante histoire de Stéphane (Daniel Auteuil) au cœur pris dans les glaces. Luthier de son état, il accompagne les progrès de la belle violoniste Camille (Emmanuelle Béart), qui tombe amoureuse et s'offre à lui alors qu'elle est la compagne de son collègue Maxime (André Dussollier). Plus Camille frappe sur la carapace, plus l'animal se terre à l'intérieur ; désert de l'amour, solitude triste et résignée de Stéphane. Des larmes imprègnent les yeux de Camille lorsqu'elle le revoit, bouleversée par la déclaration en creux d'un Stéphane prêt à aimer.

En contrepoint, le vieux professeur (Maurice Garrel) qui réclame l'euthanasie à sa compagne (Myriam Boyer), une demande à laquelle seul accède l'impassible Stéphane. Et des personnages insatisfaits comme Régine (Brigitte Catillon), dont on sent qu'elle est plus que la dévouée agente de Camille. Musique de Ravel.

Sen to Chihiro no kamikakushi *Le voyage de Chihiro*, Hayao Miyazaki, Japon, 2001, 125 mn

Le plus beau film de Miyazaki baigne dans une atmosphère magique. Une rue où passent des fantômes la nuit, un train qui circule sur d'improbables rails baignant dans l'eau et dont les passagers sont d'autres fantômes. Parmi eux, le touchant et poétique Kaonashi (sans visage) qui accompagne la jeune Chihiro.

Les personnages sont doubles, tout comme le kanji qui se lit aussi bien *chi* que *sen* : entrée dans un étrange *onsen*, Chihiro – littéralement mille brasses – s'est fait voler son nom par la vieille Yubaba, i.e., mémé du 湯 (yu = bain) et s'appelle désormais Sen (mille). Yubaba a une sœur jumelle, Zeniba, sorcière plus amène. Des créatures ambivalentes – tel trois têtes-gros Bébé – peuplent cet univers très japonais, dualiste sans être manichéen. Un monde animiste où les poussières de suie ont des yeux et les dragons se font rivières ou garçonnets.

Le film est aussi un commentaire sur le consumérisme : les parents de Chihiro se goinfrent d'une nourriture qui ne leur était pas destinée et sont changés en cochons. Même le gentil Kaonashi se mue en monstre quand il se met à dévorer le petit peuple de grenouilles de l'onsen et distribuer de l'or qui se transforme en merde. Bouffe et or, or et merde : message un peu simpliste, mais efficace.

Maigret tend un piège Jean Delannoy, France, 1958, 114 mn

C'est l'histoire de Marcel Maurin (Jean Desailly), brillant enfant que sa mère (Lucienne Bogaert) a élevé dans le mépris du métier de son père, boucher dans le Marais. Habitant désormais le très chic quai Blériot, il n'a jamais pu toucher son épouse Yvonne (Annie Girardot) : toujours vierge, elle a fini par se faire sauter par une gouape (Gérard Séty). Certains soirs, Marcel est saisi par une envie de tuer des femmes qu'il assouvit dans son quartier natal ; poursuivi par la Police, il peut toujours se réfugier chez sa mère, laquelle est trop contente de lui prêter un vieux veston de son père – le sien ayant été déchiré par une victime. Il a gardé sa chambre où il lui arrive encore de jouer au Meccano sous l'œil attendri de Maman. Quand il est plus tard fortement soupçonné, une de ses deux femmes ira commettre un meurtre – style *L'assassin habite... au 21*, p. 574 – pour le disculper. Laquelle des deux l'aime donc à ce point ? C'est en fait son épouse.

Maurin a un compte à régler avec les femmes, mais il aurait dû s'en prendre à sa mère plutôt qu'à la toujours tentante Mauricette (Paulette Dubosc) qu'il essayera de trucider. Assisté de Lagrume (Olivier Hussenot), Maigret (Jean Gabin) mène l'enquête. Pour notre plus grand plaisir car l'intrigue fourmille en rebondissements et, malgré un court passage où il met trop les points sur les i, l'acteur n'est pas encore le donneur de leçons du Maigret suivant (p. 280) : il est humain, tout comme le criminel qui n'est au fond qu'un pathétique enfant gâté.

Way out west *Laurel et Hardy au Far West*, James W. Horne, USA, 1937, 63 mn

Les deux ahuris arrivent dans l'Ouest où ils doivent remettre le titre de propriété d'une mine d'or à une jeune femme qui travaille dans le saloon de son tuteur (l'indispensable bigleux Finlayson) ; lequel confisque le document que nos deux compères seront amenés à récupérer de nuit.

Peut-être le meilleur Laurel & Hardy avec un scénario linéaire sans sous-intrigue parasitaire. Comme souvent, Laurel montre un tour de main qu'essaie d'imiter Hardy : ici, un pouce-briquet ! Sommé de manger son chapeau, Laurel commence à contre-cœur avant de sortir serviette et salière ; dépité, l'autre mange du "melon" en cachette. Mentionnons le piano à queue dont joue Finlayson avec les deux zozos à l'intérieur ; lesquels chantent *The trail of the lonesome pine*.

Clou du film, l'expédition nocturne pour entrer dans le saloon. Les deux tentatives pour hisser Hardy défient les lois de la pesanteur : c'est d'abord Laurel qui tire seul sur la corde ; "– Attends un peu que je crache dans mes mains" dit-il en lâchant tout. La tâche est ensuite déléguée à la mule, sur laquelle est monté Laurel ; il en descend et Hardy retombe, propulsant l'animal au premier étage.

Where the sidewalk ends *Mark Dixon, détective*, Otto Preminger, USA, 1950, 95 mn

Mark Dixon (Dana Andrews) est un flic brutal et mal noté qui prend un certain plaisir à tabasser les voyous. Quand le truand Scalise (Gary Merrill) poignarde un gogo qui lui avait pris 20000 \$ au jeu, Dixon y va trop fort avec le minable comparse Paine, lequel claque suite à un mauvais coup. Dixon se débarrasse du cadavre mais est bien ennuyé quand le Lt. Thomas (Karl Malden) inculpe le brave chauffeur de taxi Jiggs (Tom Tully) : père de la ravissante Morgan (Gene Tierney), ex-épouse de Paine, il avait proféré des menaces à son égard. Dixon tente en vain, avec l'aide de son collègue Klein (Bert Freed), de trouver un avocat pour Jiggs. Puis, en désespoir de cause, essaie de se racheter par une action suicidaire en rencontrant Scalise dans sa cachette pour s'y faire tuer. Les bandits se contentent de le blesser et prennent la fuite : Dixon bloque alors l'ascenseur à voitures emprunté par la bande – on reconnaît Neville Brand – pour s'enfuir. Jiggs disculpé et Morgan à son bras, Dixon reçoit les félicitations de son supérieur ; mais, toujours insatisfait, il insiste pour que soit lue la lettre testamentaire qu'il avait auparavant écrite pour s'accuser de la mort de Paine.

Le couple Dixon/Morgan reforme celui de *Laura* (p. 626) mais la poésie n'est pas au rendez-vous dans le restaurant tenu par Martha (Ruth Donnelly) où ils se retrouvent : plus qu'une histoire d'amour, il s'agit d'une méditation sur la culpabilité. Servie par le superbe noir et blanc de Joseph LaShelle : on n'est pas près d'oublier les images nocturnes de l'appartement de Paine, près du pont de Manhattan.

Before the devil knows you're dead 7h58 *ce samedi-là*, Sidney Lumet, USA, 2007, 112 mn

Andy (Philip Seymour Hoffman) a commis des indécitesses du fait de sa dépendance à la drogue. Menacé par un contrôle financier, il a la lumineuse idée de cambrioler la bijouterie que tiennent ses parents dans le Queens : ça ne fait de mal à personne, vu que l'Assurance remboursera. Il charge son frère cadet Hank (Ethan Hawke) du forfait : celui-ci, durement pressuré par son ex-épouse, a lui aussi besoin d'argent. Mais Hank a la trouille et charge le minable Bobby de se rendre au magasin un samedi matin, moment creux où il est tenu par une employée, exceptionnellement remplacée, ce jour-là, par la vieille mère des deux frères ; elle tue le voleur qui, en retour, la blesse à mort. Charles (Albert Finney), le père désormais veuf des deux frères, mène avec rage sa propre enquête : un diamantaire marron (Leonardo Cimino) le met sur la piste d'Andy. Entre temps, tout se complique pour les frangins : Andy est amené à tuer son *dealer* pour payer la veuve de Bobby qui fait chanter Hank. Au terme d'un bain de sang, Andy se retrouve gravement blessé à l'hôpital. Charles se rend alors dans sa chambre et l'étouffe avec un oreiller.

Cet ultime film de Lumet, organisé en flash-backs et flash-forwards autour du hold-up central, est très réussi. Dans un monde sans repères, régi par l'intérêt, seul s'en sort le père et dans une certaine mesure le cadet, plus faible que coupable, qui disparaît avec l'argent volé au *dealer* ; retrouvera-t-il la désormais veuve d'Andy (Marisa Tomei) avec laquelle il couchait ? Musique de Carter Burwell.

It happened tomorrow *C'est arrivé demain*, René Clair, USA, 1944, 85 mn

Au tournant du XX^e siècle, un étrange papy remet régulièrement le journal du lendemain à Larry Stevens (Dick Powell). Qui peut ainsi prévoir le hold-up de l'Opéra où chante Melba, puis faire arrêter les coupables. Tout se gâte quand il y lit la nouvelle de son décès. Le journal avait hâtivement annoncé sa mort sur la foi de papiers d'identité volés trouvés sur le corps d'un bandit.

Variation, au style trop sec, sur le thème de la prédiction, activité logiquement absurde. Larry dénonce les bandits à la Police parce qu'il a lu dans le journal ce qu'il va y écrire : cercle vicieux. Il se rend sur un hippodrome et gagne systématiquement puisqu'il connaît le nom des gagnants ; quand le vainqueur d'une course qu'il semblait avoir perdue est disqualifié, il comprend qu'il n'a aucun espoir de changer le futur. Autant dire qu'il attend le jour suivant avec terreur car il a en mains le journal du lendemain relatant sa mort ; mais une nouvelle imprimée n'est pas forcément vraie. Une nuance importante qu'on retrouve en Logique : c'est la différence entre l'antinomie "Je ne suis pas vrai" et l'incomplétude "Je ne suis pas prouvable". Avec Linda Darnell, Jack Oakie et George Chandler.

Double indemnity *Assurance sur la mort*, Billy Wilder, USA, 1944, 108 mn

Premier grand film de Billy Wilder. Un couple adultère se débarrasse d'un mari gênant, puis se déchire une fois le forfait accompli ; mais contrairement au *Facteur sonne toujours deux fois* (p. 234) du même James Cain, le but principal est ici l'argent. L'agent d'assurances Walter Neff (Fred MacMurray) fait prendre (à son insu) au mari de Phyllis Dietrichson (Barbara Stanwyck) une police prévoyant une indemnité doublée en cas de mort ferroviaire. Neff monte à bord d'un train déguisé en Dietrichson, puis saute du wagon arrière (*observation car*) avant de retrouver Phyllis pour déposer le cadavre du mari sur la voie. L'intuitif collègue de travail de Neff, Keyes (Edward G. Robinson), flairer une embrouille : le mort, qui venait d'avoir un accident – d'où les béquilles qui ont aidé à imiter sa silhouette – n'a pas sollicité l'assurance à ce sujet. La tension monte chez les meurtriers, d'autant plus que la belle-fille de Phyllis l'accuse d'avoir auparavant assassiné sa mère. Tout ça se termine dans un règlement de comptes où Phyllis perd la vie ; Neff blessé rentre au bureau pour raconter l'histoire, en flash-back, au dictaphone.

Suspense : convoqué par Keyes, un passager du train (Porter Hall) témoigne en présence de Neff sans le reconnaître ; Phyllis arrive chez son complice alors que Keyes est en visite et doit se cacher derrière la porte de l'appartement – qui s'ouvre commodément vers l'extérieur. Et touchant dernier plan : contrairement aux habitudes, c'est Keyes qui allume la cigarette d'un Neff mal en point qui ne trouve pas, pour une fois, ses allumettes.

The walking dead *Le mort qui marche*, Michael Curtiz, USA, 1936, 65 mn

Des gangsters, dont l'avocat Nolan (Ricardo Cortez), assassinent un juge intègre, puis font porter le chapeau à Ellman (Boris Karloff), un petit repris de justice jadis condamné par le juge. "Défendu" par Nolan, l'innocent passe à "la chaise" mais, son innocence prouvée *in extremis*, est ranimé après la première décharge ; il en reste à jamais marqué, témoin sa chevelure poivre et sel façon sconse tout droit sortie de *Bride of Frankenstein* (p. 1018). Bien qu'amnésique, ce mort qui marche est doté d'un sixième sens qui l'amène à retrouver ceux qui l'ont fait condamner : "Trigger" (gachette) (Joe Sawyer), puis ses commanditaires qui meurent l'un après l'autre sans qu'Ellman en soit directement responsable car la trouille leur fait faire n'importe quoi. Les deux survivants, Loder (Barton MacLane) et Nolan, le criblent de balles avant d'aller s'écraser en voiture sur un pylone. C'est à un Ellman agonisant que le professeur Beaumont (Edmund Glenn) demande le secret de la mort : le moribond commence à raconter puis expire... on ne connaîtra pas la réponse. Avec Henry O'Neill.

Petit film d'horreur très réussi. Référence au "Lindbergh heart", un cœur artificiel mis au point par l'aviateur avec un autre nazillon, Alexis Carrel.

Bitter victory *Amère victoire*, Nicholas Ray, Grande-Bretagne, 1957, 102 mn

Un commando est envoyé récupérer des documents dans le QG de l'Afrika Korps à Benghazi. Il est dirigé par le Cdt. Brand (Curd Jürgens, dans la peau d'un Sud-africain à cause de son accent), qui se révèle lâche sur le terrain. Une lâcheté dont a été témoin le Cpt. Leith (Richard Burton) qui a de plus le défaut d'être l'ancien amour de Mrs. Brand (Ruth Roman). Sur le chemin du retour dans le désert libyen, Brand fait tout pour se débarrasser de Leith ; un scorpion qu'il a vu entrer dans le pantalon de son rival sans l'en avertir exauce ses vœux. Témoin de la scène, le guide arabe Mekrane (Raymond Pellegrin) qui essaie de venger Leith est abattu par Brand ; lequel, de retour à la base, reçoit le prestigieux DSO sous le regard narquois des survivants du commando (dont Nigel Green et Christopher Lee). Il l'accroche dérisoirement à un des mannequins qui pendouillent dans la salle d'entraînement.

Excellent scénario sur le thème du remords, d'après un roman de René Hardy qui eut toute une vie pour se repentir de son rôle dans la capture de Jean Moulin.

Anatomy of a murder *Autopsie d'un meurtre*, Otto Preminger, USA, 1959, 154 mn

Cette méditation sur le doute est une histoire de procès comme en raffolent les Américains, peuple procédurier s'il en est.

Le Lt. Manion (Ben Gazzara) a tué Barney Quill, un patron de bar qu'il accuse d'avoir violé son épouse Laura (Lee Remick). Cette dernière, vulgaire et aguicheuse, porte des traces d'hématomes faciaux qui suggèrent que son irascible époux lui a donné une raclée. Biegler (James Stewart), un avocat sans clientèle, décide de le défendre ; il sera assisté de ses fidèles, l'alcoolique Parnell (Arthur O'Donnell) et la vieillissante Maida (Eve Arden). L'accusation fait venir de Lansing le retors procureur Dancer (George C. Scott) contre lequel Biegler doit se battre pied à pied. La thèse de la défense est que l'accusé a agi sous l'emprise d'une impulsion irrésistible, ce qui l'exonère, selon la jurisprudence de l'État du Michigan. Encore faut-il prouver qu'il y a bien eu viol ; mais les tests médicaux ne sont pas conclusifs et Dancer fait des gorges chaudes de l'introuvable petite culotte que Quill aurait déchirée. À la dernière minute la gérante de Quill, Mary Quant (Kathryn Grant), apporte au Tribunal le sous-vêtement qu'elle a trouvé au linge sale et Dancer en fait trop en l'accusant d'avoir été la maîtresse de la victime. "C'était mon père !" répond-elle : débandade du procureur et acquittement.

Une Laura narquoise fait cadeau à Biegler de la gaine – le corset des années 1950 – qu'elle portait pour avoir une posture digne à l'audience. Quand l'avocat vient toucher ses honoraires dans la roulotte en bord de lac où vivait le couple, le gardien lui remet un message de Manion : "Parti sous le coup d'une impulsion irrésistible". Générique de Saul Bass et apparition de Duke Ellington.

Invasion of the body snatchers Don Siegel, USA, 1956, 81 mn

Un enfant prétend qu'on lui a changé sa mère, *idem* pour une nièce et son oncle. Le docteur Bennell (Kevin McCarthy) découvre chez son ami Jack un corps aux traits mal définis – il lui manque aussi des empreintes digitales – qui pourrait être un Jack (King Donovan) en formation. Ce sont en fait d'énormes cosses qui, déposées ici dans une cave, là sous une serre, mûrissent en prenant l'aspect des villageois de Santa Mira ; arrivées à maturité, elles remplacent leurs modèles humains quand ceux-ci s'endorment. Comme dans *Paradis pour tous* (p. 847), le résultat est bénéfique : les substitués, heureux, veulent faire partager leur bonheur à l'Humanité. C'est ainsi Bennell est poursuivi par Jack et plus tard sa fiancée (Dana Wynter) : ils veulent le soumettre aux cosses miraculeuses. Seul sur une autoroute, il essaie d'arrêter les voitures en hurlant "You're next !" . . .

Cette histoire paranoïaque – "Ils en sont tous" – est évidemment une parabole du Communisme puisque ces faux humains sont uniformes, standardisés, tous égaux. Mais c'est un peu plus que ça car ce sont des atrophiés de l'émotivité qui ne pousseraient pas un cri en voyant un chien se faire écraser. Le monde nouveau dont ils font partie est celui des réponses et non des questions – du "parce que" et non du "pourquoi" dirait-on à Alphaville (p. 389). Titre français calamiteux : "profanateurs de sépultures" alors qu'il aurait fallu "trafiquants de corps".

Él *Tourments*, Luis Buñuel, Mexique, 1953, 88 mn

Tourné durant sa période mexicaine, un des meilleurs Buñuel dont le héros est un paranoïaque qui subodore des complots un peu partout. Le riche Francisco (Arturo de Córdoba) intente un procès insensé basé sur des documents datant de plus d'un siècle : les avocats qui tentent de l'en dissuader se font renvoyer, puisqu'à la solde de l'ennemi. Il épouse une jeune femme (Delia Garcès) dont il empoisonne la vie avec ses crises de jalousie ridicules et violentes ; sorte d'*Heautontimoroumenos*, il faudra finalement l'interner.

On sent que l'auteur a mis beaucoup de lui-même dans ce personnage qui a, malgré tout, sa sympathie. Par exemple, le fétichisme du pied (cf. *Le journal d'une femme de chambre*, p. 157) : alors que Francisco est très irrité contre son épouse, un coup d'œil à ses chaussures à talons le rend subitement amoureux et pressant. Obsédé par ce qu'on dit de lui, il entre dans une église en plein délire et croit se voir moqué par fidèles et prêtre. On mentionnera l'effrayant clocher où il est saisi d'une pulsion de meurtre à l'égard de sa femme et l'étrange attirail fait d'une lame de rasoir et d'une alène de cordonnier avec lequel il compte s'en prendre à l'infortunée. Dernier plan inoubliable : Francisco, qui a retrouvé la sérénité au monastère, s'éloigne en zigzaguant, encapuchonné dans sa robe de bure. Ce qui rappelle une scène de *Mauprat* (p. 677) jouée par . . . Luis Buñuel.

Carlos Olivier Assayas, France, 2010, 326 mn

Téléfilm en trois parties retraçant la carrière du célèbre terroriste. Qui débute dans un monde que j'ai connu, celui des gauchistes soutiens du peuple palestinien. Déclarations sur cette Histoire dont nous ne serions que les pions – ce qui justifie des actes extrêmes –, refus de la mentalité petite bourgeoise, exaltation du sacrifice personnel : un univers sans humour mais pas sans plaisir car Ilich Ramírez Sánchez (Edgar Ramírez, excellent) s'en accorde quelques uns, en baisant comme un sconse et buvant comme une tortue. Sa collègue Nada (Julia Hummer), une femme qui surcompense, prend plutôt son pied en tuant.

Ces professionnels de la Révolution sont des bricoleurs comparés à ceux, plus récents, du Bataclan. Leur roquette tirée sur un avion d'El Al rate sa cible, et la prise d'otages de la réunion de l'OPEP à Vienne finit en eau de boudin : l'avion qu'ils obtiennent est bloqué en Algérie dont le gouvernement les manipule pour exploiter l'incident en faisant libérer les ministres du pétrole captifs. Heureusement pour Carlos, l'amateurisme règne aussi à la DST : deux inspecteurs venus désarmés chez lui se font descendre. La fusillade de la rue Toullier propulse un parfait inconnu au rang de star mondiale du terrorisme.

Une star dont la notoriété fait de l'ombre à son chef Wadie Haddad (Ahmad Kaabour). Carlos est en réalité marginalisé, plus occupé à défendre son petit fond de commerce – e.g., faire libérer ses copains – qu'à la poursuite du grand rêve communiste. Ces actions sont par ailleurs douteuses car la limite entre antisio-nisme et antisémitisme, claire sur le papier, l'est beaucoup moins dans les faits et ni Israël ni le FPLP n'ont intérêt à la clarifier. C'est pourquoi Angie (Christoph Bach), un Allemand horrifié par tout rapprochement avec le nazisme, quittera le navire. Et, si l'on comprend à la rigueur qu'on veuille s'en prendre à Sadate au nom de l'anti-impérialisme, l'assassinat d'un journaliste qui indispose les Syriens illustre le gangstérisme politique d'un groupe prêt à servir n'importe quel dictateur "révolutionnaire".

Cette petite bande, où l'on trouve les Allemands Joannes (Alexander Scheer) et Magdalena (Nora von Walstätten), future épouse de Carlos, ainsi que l'agent syrien Ali (Talal Jurdi) qui sera son Judas, est ballotée entre la Hongrie et l'Allemagne de l'Est où elle entretient des relations ambiguës avec la STASI. On les tolère en leur demandant de faire profil bas et surtout de ne pas organiser d'action contre la RFA. C'est plus tard la Syrie qui recueille le groupe devenu une patate chaude dont personne ne voudra finalement plus. . . sauf le Soudan qui finit par le livrer au Gal. Rondot (André Marcon) : retour en France du Vénézuélien.

"We are such stuff as dreams are made on" : voilà de quoi les rêves d'internationalisme, de révolution sont faits. Le jeune idéaliste qui voulait changer le monde n'est plus qu'un criminel bouffi et marginalisé, un alcoolique sanguinaire à la solde du gouvernement qui veut bien encore l'employer.

Les aventures de Robert Macaire Jean Epstein, France, 1925, 200 mn

Macaire (Jean Angelo), héros du Boulevard du Crime (cf. *Les enfants du paradis*, p. 1013), s'introduit dans une famille aristocratique dont il séduit la fille avant de finir en prison. Dix sept ans plus tard, il revient pour se venger de son ennemi Cassagnol et doter la fille naturelle née de son ancienne aventure.

C'est plutôt amusant, mais long, trop long et dépourvu des recherches esthétiques des autres films Albatros de l'auteur. Débuts de Maximilienne, déjà d'une remarquable laideur, dans un rôle de fermière que le héros vient visiter déguisé en Saint Antoine accompagné de son acolyte Bertrand (Alex Allin) en cochon !

The leopard man *L'homme-léopard*, Jacques Tourneur, USA, 1943, 66 mn

Pour lancer son épouse, la chanteuse Kiki (Jean Brooks), Jerry Manning (Dennis O'Keefe) loue un léopard avec lequel elle fait une entrée remarquée dans la boîte où chante Clo-Clo (Margo), rivale de Kiki. Irritée par ce procédé déloyal, Clo-Clo excite l'animal qui brise sa laisse et prend la fuite. La bête se met à faire des victimes : d'abord Teresa, sortie de nuit faire des courses, puis Consuelo qui avait rendez-vous dans un cimetière, enfin Clo-Clo elle-même. Le propriétaire du félin (Abner Biberman) veut bien que l'animal paniqué soit responsable de la mort de Teresa, mais pas des deux autres, qui seraient l'œuvre d'un sadique opportuniste. Il s'avère être le conservateur du musée local (James Bell) abattu plus tard par le fiancé de Consuelo lors d'une procession de pénitents encagoulés.

Litotes typiques du style Val Lewton, ainsi Teresa qui hurle de peur alors que sa mère refuse d'ouvrir ; avant qu'une tache de sang ne s'étale sous la porte. Et atmosphères étranges telle cette courette du cimetière où Consuelo sent comme une présence, l'as de pique que la cartomancienne tire deux fois de suite pour Clo-Clo. Malgré tout, le film reste inférieur à ces deux sommets que sont *Cat people* et *Vaudou* (pp. 596, 514).

Le comte de Monte Cristo Robert Vernay, France, 1943, 185 mn

Adaptation en deux époques du roman d'Alexandre Dumas, plus fidèle que celle de Henri Fescourt (p. 734) : si Danglars est sacrifié, tout comme les sous-intrigues de la maisonnée Villefort, on retrouve l'épisode romain (transposé à Venise) ainsi que Bertuccio, campé par un extraordinaire Marcel Herrand qui domine une distribution superlative dont se détachent, autour de Pierre Richard-Willm, Dantès tragique, Aimé Clariond, Line Noro et Alexandre Rignault dans les rôles respectifs de Villefort, la Carconte et Caderousse, sans oublier André Fouché d'une réjouissante vulgarité en Benedetto. Un plan du château d'If clôt ce film très réussi, sans doute le meilleur Monte-Cristo de l'écran.

Rear window *Fenêtre sur cour*, Alfred Hitchcock, USA, 1954, 112 mn

Peut-être le meilleur Hitchcock. Jeff (James Stewart), photographe, s'est cassé une jambe au cours d'un reportage. Il est comme chien et chat avec sa ravissante fiancée Lisa (Grace Kelly, qui d'autre ?) un tantinet snobinarde : alors qu'il ne rêve que de retourner crapahuter, elle met un point d'honneur à ne jamais porter deux fois la même tenue. Pour meubler son temps et s'occuper durant ses insomnies, Jeff confiné dans son appartement observe au téléobjectif les voisins, semblables à des poissons dans un aquarium, qui habitent la cour.

Rappelons-en les principaux : à gauche un jeune marié que son épouse convoque sans cesse au devoir conjugal, à droite un pianiste sous une verrière. En face, le rez-de-chaussée est occupé par une sculptrice abstraite et par une femme mûre esseulée, "Mrs Lonelyheart", qui finira, après des déboires, à lier connaissance avec le pianiste. Au second étage, un couple qui dort sur le balcon et dont le petit chien trop curieux sera victime du criminel. Au premier, la splendide "Miss Torso" qui n'arrête pas d'exhiber de splendides formes mais se réserve pour un soldat d'aspect insignifiant. À sa droite, l'appartement du représentant Thorwald (Raymond Burr) aux étranges sorties nocturnes ; bref, celui que Jeff soupçonne d'avoir tué et découpé son épouse en morceaux avec les scies qu'il a aperçues.

Son voyeurisme contaminera la masseuse (Thelma Ritter) et Lisa : elles comploteront pour piéger Thorwald. Incidemment, Hitchcock nous rend complices d'une intrusion dans la vie privée des autres – justifiée *a posteriori* puisque le suspect est réellement coupable –, mais intrusion tout de même. L'ami policier (Wendell Corey) qui refusait de rentrer dans ce jeu moralement répugnant, viendra *in extremis* sauver Jeff, lequel finit avec les deux jambes dans le plâtre.

The Kremlin letter *La lettre du Kremlin*, John Huston, USA, 1970, 120 mn

Pour récupérer une lettre au contenu explosif, Charles Rone (Patrick O'Neal), un espion novice à la mémoire eidétique, part pour Moscou avec des chevaux de retour aux surnoms folkloriques – Ward, Whore et Warlock – (Richard Boone, Nigel Green et George Sanders efféminé !). Il séduit Erika (Bibi Andersson) l'épouse droguée du Col. Kosnov (Max von Sydow), un terrifiant chef du KGB.

Intoxication montée avec l'aide de Bresnavitch (Orson Welles), une huile du Comité Central, la fameuse lettre est une pièce du complot visant à remplacer Kosnov par Ward, *alias* Sturdevant. Ce dernier tue le colonel, sa femme et la plupart des membres de l'équipe. Alors que Rone reprend l'avion, Ward lui présente sur le tarmac la jeune femme réputée morte sous la torture dont il portait le deuil, mal en point mais vivante dans une ambulance : pour la retrouver, il devra montrer patte blanche en tuant la femme et les deux filles d'un Russe en poste à New York. Un film embrouillé, amusant et terrifiant. Avec Dean Jagger et Lila Kedrova.

Les anges du péché Robert Bresson, France, 1943, 87 mn

Anne-Marie (Renée Faure) a l'étoffe d'une sainte. Novice chez les Dominicaines, elle s'attire l'admiration de la mère prieure (Sylvie) et quelques jalousies. Elle prend sous sa protection Thérèse (Jany Holt), une ancienne taularde vicieuse entrée au couvent pour se mettre à l'abri de la Justice – tout juste sortie de prison, elle avait commis un meurtre. Irritée par Anne-Marie, Thérèse la monte contre sœur Saint-Jean (Marie-Hélène Dasté) dont le chat noir serait une sorte de Belzébuth que les religieuses flattent pour s'attirer ses bonnes grâces. L'intransigeante Anne-Marie en fait trop et se fait expulser par la Prieure. Installée en cachette dans les bois avoisinants, elle y tombe malade et prononce finalement ses vœux sur son lit de mort... à travers les lèvres de Thérèse car elle n'a plus la force de parler. Cette dernière, transfigurée, va se livrer à la Police.

Brillants débuts d'un cinéaste qui n'a pas encore trouvé son style.

Nous sommes tous des assassins André Cayatte, France, 1952, 113 mn

La peine de mort, vue à travers le cas d'un crétin, René (Marcel Mouloudji), auquel la Résistance avait confié des armes qu'il n'a pas su rendre la guerre finie. Ainsi que ceux d'un Corse (Raymond Pellegrin) coupable de *vendetta*, d'un médecin (Antoine Balpêtré) accusé d'avoir empoisonné sa femme, d'un pauvre (Julien Verdier) qui a tué son enfant qui l'empêchait de dormir, enfin d'un violeur de fillettes (Marcel Pérès). Le scénario, démonstratif, a choisi des condamnés avec circonstances atténuantes, pas de Michel Fourniret dans la bande donc. René est irresponsable, le Corse obéit aux lois claniques, le médecin emporte son secret, le pauvre était mal logé ; et, cerise sur le gâteau, le violeur est devenu normal suite à une "topectomie", miraculeuse opération du cerveau ! On a en plus chargé, ici un avocat, là un prêtre, de mettre les points sur les i : le châtiment n'est pas dissuasif, la preuve, le Corse à peine mort, un membre du clan adverse est flingué.

Le film ne se réduit toutefois pas à ce prêchi-prêcha bien huilé à l'usage des convaincus. C'est aussi une évocation de la France d'après-guerre qui culmine lors d'un aveu tardif fait par René : sur ordre de son supérieur dans la Résistance, il a exécuté un imprimeur qui était en fait un agent des Allemands. Inacceptable, surtout pour la veuve qui, tant qu'à faire, préfère un époux mort pour la France et tué par la Gestapo, à un traître exécuté par ses camarades. C'est aussi une description du protocole de mise à mort : les gardiens en chaussettes dans les couloirs, le condamné aux pieds et mains attachés qu'on traîne vers la fatidique courette. Mocky ajoutera un détail (*Le témoin*, p. 408) : le lavage au jet.

On ne sait pas si René obtient la grâce présidentielle. Le film se clôt sur un plan pathétique de son petit frère (Georges Poujouly) qui regarde, à travers la vitre du salon, l'avocat (Claude Laydu) collé au téléphone.

The tarnished angels *La ronde de l'aube*, Douglas Sirk, USA, 1957, 91 mn

D'après *Pylon* de William Faulkner. Devlin (Rock Hudson), journaliste au *New Orleans Picayune* (= picaillon), tombe amoureux de la belle LaVerne (Dorothy Malone) qui participe, avec son époux Roger Shumann (Robert Stack) à des exhibitions aériennes. Elle est spécialisée dans les sauts en parachute, prétexte à montrer ses jambes, alors que lui, ancien as de l'Escadrille Lafayette, dispute des courses de vitesse autour de deux dangereux pilônes. Un premier accident cause la destruction de l'avion de Roger et la mort d'un concurrent. Qu'importe, Roger insiste auprès de son mécano Jiggs (Jack Carson) pour faire retaper un coucou en mauvais état, lequel aura une panne fatale en pleine compétition. Ayant gâché ses chances avec la désormais veuve, Devlin arrive cependant à l'arracher au monde du spectacle aérien pour l'envoyer au loin avec son fils.

Le trio Hudson/Malone/Stack renvoie à *Écrit sur du vent* (p. 14), un autre film Universal de Sirk. Mais nous sommes bien loin du *soap opera* : des fêtards masqués effectuent une sorte de danse de mort autour de ce couple comme marqué à l'avance par le destin. À part les biplans et quelques références d'époque – Prohibition, Dépression –, on se sent plus en 1957 qu'en 1932.

Akibiyori *Fin d'automne*, Yasujirō Ozu, Japon, 1960, 129 mn

Volet médian d'une trilogie de films en couleurs dont le point commun est un trio de cinquantenaires joués par Nobuo Nakamura, Ryūji Kita et Shin Saburi, ce dernier étant remplacé par Chishū Ryū dans le troisième volet. Mêmes lieux, mêmes plans (le restaurant tenu par Toyo Takahashi) pour une même thématique, le mariage d'une jeune femme. Mais alors que dans *Fleurs d'équinoxe* (p. 78) Saburi s'opposait à celui de sa fille, il s'ingénie ici à arranger celui d' Ayako (Yokō Tsukasa), fille d'un copain décédé. "Ingénieur" n'est pas le mot tant il est lourd et maladroit : si Ayako convole finalement avec Goto (Keiji Sada), c'est que la rusée Yuriko (Mariko Okada), qui reprend le rôle de la Yukiko du premier film, aura réussi à réparer ses bourdes. Comme dans *Le goût du sake* (p. 35) et auparavant *Banshun* (p. 1213), pour qu' Ayako veuille bien se décider, il est question d'un faux projet de remariage de sa mère Akiko (Setsuko Hara), la fille du pharmacien dont les trois copains étaient amoureux dans leur jeunesse : ils lui achetaient de l'antigrippine à tour de bras. Kita, lui-même veuf, croit un instant pouvoir épouser Akiko mais celle-ci préfère vivre dans le souvenir de son époux. Le dernier plan qui la montre seule, larme à l'œil, n'est pas aussi désespérant que celui qui clôt le troisième volet. Où l'on retrouvera Kita, remarié à une jeune fille et sujet aux quolibets égrillards de ses deux amis.

Le film s'ouvre sur un plan de la récente Tour de Tōkyō. Petit rôle pour Chishū Ryū, patron d'un onsen de la station d'Ikaho aux typiques escaliers de pierre.

Days of wine and roses *Le jour du vin et des roses*, Blake Edwards, USA, 1962, 117 mn

Ce film atypique et déchirant de Blake Edwards décrit la dérive d'un couple d'alcooliques. Joe Clay (Jack Lemmon) rencontre et épouse Kirsten Arnesen (Lee Remick). Travaillant pour une agence de relations publiques, il est porté sur la bouteille, ce qui lui vaut finalement de perdre son boulot. Kirsten devient elle aussi alcoolique au point de mettre le feu à l'appartement. Le couple se ressaisit et va sagement s'établir chez Arnesen père (Charles Bickford), un horticulteur chez qui tout se passe bien jusqu'à une fatidique soirée où il s'autorise un écart : en quête d'une bouteille, Joe se retrouve à saccager une serre.

Une crise de *delirium tremens* le conduit à l'hôpital ; il s'assagit ensuite au sein des AA. L'ami qu'il s'y est fait (Jack Klugman) lui confesse qu'il y a deux mondes distincts, celui avec alcool et celui sans. Mais son épouse est toujours dépendante, rencontres de passage en plus. Quand Joe essaie de la convaincre, elle le traite de "milkman's friend" et l'amène à rechuter temporairement. Définitivement guéri semble-t-il, il revoit Kirsten qui lui confie qu'elle ne peut se faire à l'idée de ne plus jamais boire une goutte. Joe regarde la rue en pente de San Francisco où elle a disparu ; en reflet sur la vitre le mot *ВРАЯ*.

Metropolis Fritz Lang, Allemagne, 1927, 146 mn

La jeune Marie (Brigitte Helm) prône la collaboration de classes dans une catacombe du tréfonds de Metropolis. Le potentat de la cité, Joh Fredersen (Alfred Abel), demande alors à l'inventeur fou Rotwang (Rudolph Klein-Rogge) de donner l'apparence de Marie à son robot pour lui faire prêcher une révolte qui servira de prétexte à l'extermination des travailleurs. Mais se calme en apprenant que son fils (Gustav Fröhlich) risque de faire partie des victimes. Réconciliation entre Capital et Travail : "Le cœur est le médiateur entre la tête et la main".

Le film ne se réduit heureusement pas au scénario, au message douteux, de Thea von Harbou. Divisé en trois parties – prélude, intermezzo, furioso –, c'est un chef-d'œuvre expressionniste aux images insurpassées. Mentionnons les architectures vertigineuses, l'usine-Moloch où travaille le n° 11811, le lieu de plaisir de Yoshiwara et l'extraordinaire robot qui prend l'apparence de Marie avant de retrouver son aspect métallique sur le bûcher. Et, venues du passé, la Tour de Babel, la maison biscornue de Rotwang et les gargouilles façon Notre-Dame.

La perception de ce monument du cinéma été modifiée par la découverte, en 2008, d'une copie quasi-complète en Argentine : les passages restitués développent le rôle de l'"homme maigre" (Fritz Rasp), espion de Fredersen, et l'amour que continue à porter Rotwang à la défunte Hel : une immense tête humaine à sa semblance trône dans une pièce.

Zamri, umri, voskresni! *Bouge pas, meurs et ressuscite!*, Vitali Kanevski, URSS, 1989, 99 mn

D'après les souvenirs d'enfance de l'auteur. En 1947, dans la localité minière de Soutchan, le jeune Valerka, 12 ans, multiplie les blagues. Passe encore qu'il vende un improbable "Thé de source" sur le marché ou qu'il verse de la levure dans les WC de l'école ; mais il fait aussi dérailler un train sur une voie de garage. Le MGB lance une enquête quant à un possible sabotage et le gamin terrorisé s'enfuit à Vladivostok où il tombe sous la coupe d'une bande de voleurs aux méthodes expéditives : grâce à sa petite taille, il s'introduit subrepticement dans les toilettes d'une bijouterie dont le patron, forcé d'ouvrir le magasin pour l'expulser, est alors occis par les criminels. La jeune Galia (Dinara Droukarova) vient rechercher son (très cher) Valerka pour le ramener à Soutchan où il ne risque plus rien ; de peur que les enfants ne parlent, les truands les poursuivent et tuent la gamine.

C'est aussi la description d'un monde qu'on croyait alors totalement disparu et qui rappelle celui de *Mon ami Ivan Lapchine* (p. 1747) : cette ville où sont relégués des "politiques" avec son camp de prisonniers japonais et l'étrange image de ces soldats qui psalmodient une prière pour l'un des leurs qui brûle, pendu. La Police politique n'est jamais loin : l'amant de la mère de Valerka en fait partie et garde dans sa poche d'affriolantes photos d'exécutions. C'est aussi la boue omniprésente quand il ne fait pas trop froid, ce fou qui se procure de la farine qu'il mélange à de la terre pour confectionner des beignets. Tout ça servi par un lyrisme échevelé qui culmine dans le plan final où l'on ramène sur une brouette le corps de Galia : sa mère sort nue en chevauchant un balai pour crier sa douleur.

Ben-Hur William Wyler, USA, 1959, 213 mn

"Arrête ton char, Ben-Hur!", entendait-on à l'époque : c'est dire le succès d'un film centré sur la fameuse course de dix minutes entre Ben-Hur (Charlton Heston) et Messala (Stephen Boyd). Pour le reste, ce produit MGM typique, de style sulpicien avec musique de Miklós Rózsa pour sanctifier le tout, est inférieur à la version de 1925 (p. 514). Avec Jack Hawkins, Hugh Griffith, Sam Jaffe, Finlay Currie et Frank Thring qui campe un Ponce Pilate faux-jeton à souhait.

Heat Michael Mann, USA, 1995, 170 mn

Film policier sans temps mort qui voit l'affrontement du gangster McCauley et du policier Hanna, joués par Robert De Niro et Al Pacino, réunis pour la première fois : dans *Le parrain II* (p. 461) les deux stars ne se rencontraient pas. Mais on ne s'intéresse guère à cette grosse machine spectaculaire et sans âme. Avec Jon Voight et Diane Venora qui méritait un rôle moins ingrat.

Une étrange affaire Pierre Granier-Defferre, France, 1981, 98 mn

Suite à la mort du patron d'un grand magasin, un nouveau directeur, Bertrand Malair (Michel Piccoli, éblouissant), débarque avec ses sbires, le mielleux François (Jean-Pierre Kalfon) et le déplaisant Paul (Jean-François Balmer). Louis Coline (Gérard Lanvin), sous-chef de la publicité, tombe sous l'emprise de son nouveau patron, spécialiste des prudhommeries sentencieuses à la Jacques Chancel. Malair satellise progressivement le jeune homme en le brouillant sciemment avec sa femme Nina (Nathalie Baye), par exemple en s'installant chez eux pour quelques jours ; départ de l'épouse et commentaire de l'"invité" : "C'est le cas classique de la femme qui s'essouffle derrière son mari". Louis, qui a perdu toute autonomie, croit faire partie, avec François et Paul, de la garde rapprochée du grand homme... lequel disparaît un beau matin, le laissant désespéré dans l'attente de son inéluctable retour.

En contrepoint, le portrait amusé et touchant de la mère de Louis (Dominique Blanchar), une ancienne starlette qui n'en finit plus de revenir à l'écran.

Les enfants du paradis Marcel Carné, France, 1945, 190 mn

Classique à la distribution superlative centré autour de Garance (Arletty) dont sont amoureux les protagonistes. Baptiste Deburau (Jean-Louis Barrault), mime aux Funambules sur le boulevard du Crime, éprouve pour elle une passion partagée mais contrariée. Au terme du film, quand le couple s'est enfin trouvé, c'est l'épouse Nathalie (María Casares) qui vient les séparer : Garance se perd dans la foule. Elle aura été auparavant la maîtresse de Frédérick Lemaître (Pierre Brasseur) qui massacre sur scène son rôle de Robert Macaire (cf. p. 1007) dans la médiocre *Auberge des Adrets*, ce qui ravit le public mais pas les auteurs.

Elle est aussi l'amie du suave Lacenaire (Marcel Herrand) auquel Prévert réserve ses meilleures répliques, ainsi : "Me laisser seul avec moi-même et m'interdire les mauvaises fréquentations" ou encore, parlant de "Chand d'habits" (Pierre Renoir) : "Marchand d'amis, avez-vous des amis à vendre?". Mais elle ne l'aime pas : "Pierre-François, vous avez la tête trop chaude et le cœur trop froid". Entretenu par le baron de Montray (Louis Salou), qui se montre d'une jalousie malade et se propose "d'envoyer dans l'autre monde un homme qui n'est pas du [sien]", Frédérick ; duel que Lacenaire empêchera en trucidant, assisté de son fidèle Avril (Fabien Loris), l'irascible baron aux Bains Turcs.

Le scénario oppose l'amour-passion du couple Garance/Baptiste à celui, plus plan-plan, éprouvée par Nathalie pour l'"homme blanc". De façon inattendue, cette épouse au rôle ingrat se révèle la plus convaincante, notamment quand au milieu d'une pantomime elle pousse un déchirant "Baptiste!". Avec Jane Marken en logeuse à la cuisse légère et Gaston Modot en aveugle aux yeux perçants.

The adjuster Atom Egoyan, Canada, 1991, 102 mn

Noah (Elias Koteas) est expert ès sinistres pour une compagnie d'assurances. Sa compassion pour les victimes d'incendies l'amène à les loger dans un motel où on l'a surnommé "Mr. Render" et aussi à coucher avec elles, sans distinction de sexe. Son épouse Hera (Arsinée Khanjian) visionne, pour la censure, des films pornographiques qu'elle copie en vidéo à la sauvette pour les projeter à sa sœur. Laquelle vit avec le couple dans le pavillon-témoin d'un lotissement qui n'a pas été construit. C'est cette maison que Bubba (Maury Chaykin), accompagné de son épouse Mimi (Gabrielle Rose), loue pour tourner un film. Ce second couple est spécialisé dans les jeux de rôles suprenants et choquants : par exemple dans le métro où Mimi se fait mettre la main entre les cuisses par Bubba déguisé en répugnant clochard. En fait de film, Bubba a décidé de mettre le feu au pavillon – et sans doute à lui-même par la même occasion. Noah, qui contemple de l'extérieur sa maison en train de brûler, s'imagine en train d'offrir ses services d'"adjuster" à son épouse et sa belle-sœur.

Film énigmatique et très réussi d'Egoyan : si Bubba a les allures d'un démon, Noah a plutôt celles d'un ange – plus convaincant que celui de *Théorème* (p. 1656). Petits rôles pour les récurrents David Hemblen et Patricia Collins.

Five fingers *L'affaire Cicéron*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1952, 103 mn

Ankara, 1944. Diello (James Mason), valet de chambre de l'ambassadeur britannique, propose aux Allemands de les renseigner contre une grasse rétribution en livres sterling. Il s'adjoint les services de la comtesse décaquée Anna Stavitska (Danielle Darrieux), laquelle ouvre un salon propice aux trafics du traître. Ayant vent d'une fuite à l'ambassade, le contre-espion Travers (Michael Rennie) mène son enquête. Diello fait alors profil bas et s'apprête à partir au Brésil avec la comtesse lorsqu'il apprend qu'elle a filé en Suisse avec 130 000 £. Ce qui l'amène à une dernière séance de photographie de documents – sur le projet OVERLORD – tirés du coffre, puis une fuite précipitée vers Istanbul, poursuivi par les agents anglais et allemands, ces derniers ayant ordre de le tuer après avoir récupéré les pellicules. Il arrive adroitement à semer la confusion et part seul pour le Brésil. Las, les billets de banque qu'il avait emportés se révèlent faux ; quand il apprend que la même mésaventure est advenue à la comtesse, il éclate de rire.

Film brillant basé sur l'authentique histoire de l'Albanais Elyesa Bazna. Comme beaucoup d'affaires d'espionnage, celle-ci a un côté dérisoire car on a du mal à faire confiance à un espion : les Allemands n'exploitèrent pas des informations qu'ils n'avaient d'ailleurs pas payées, Bazna n'étant peut-être qu'un agent chargé de les intoxiquer. On comprend leur hésitation puisque, de nos jours, les experts restent divisés sur la question.

Solaris Andreï Tarkovski, URSS, 1972, 160 mn

D'après Stanislas Lem. Il se passe d'étranges choses dans la station en orbite autour de la planète Solaris. Le psychologue Kelvin (Donatas Banionis) y est rapidement confronté au retour de son épouse Khari (Natalia Bondartchouk) qui s'était suicidée dix ans auparavant. Rapports déchirants avec la "visiteuse" qui n'est qu'une création de la planète; il a beau la détruire, elle revient toujours mais en s'humanisant progressivement. Kelvin a finalement l'idée d'envoyer un message à Solaris sous la forme d'un encéphalogramme; alors que des îles se forment sur l'immense océan qui recouvre la planète, Khari décide de disparaître pour de bon. Kelvin rend visite à son père devant lequel il s'agenouille puis la caméra recule, recule et recule encore pour dévoiler un îlot de Solaris.

L'inimitable style Tarkovski, ses herbes dans l'eau, la pluie qui coule sur les épaules du père dans la maison. Sans oublier les *Chasseurs dans la neige* et d'énigmatiques plans des autoroutes qui sillonnent Tōkyō. Avec Anatoli Solonitsyne.

Wise blood *Le malin*, John Huston, USA, 1979, 101 mn

Brillante adaptation, signée Jhon (*sic*) Huston d'un roman de Flannery O'Connor situé dans la Bible belt. À Taulkinham, il suffit de parler de Jésus pour provoquer un attroupement; c'est ainsi qu'Asa Hawks (Harry Dean Stanton), affublé de ses lunettes d'aveugle et guidé par Lily (Amy Wright), se fait des sous: "You can't run away from Jesus", dit-il. Rentré dans sa chambre, il s'installe pour lire le journal tandis que sa "fille" pense à le quitter pour un plus jeune, Hazel Motes (Brad Dourif dans le rôle de sa vie). Dans cette contrée où le chapeau fait le saint, ce dernier passe pour un prédicateur à cause de son couvre-chef. Détestant Jésus, il fonde l'Église de la Vérité sans le Christ où les aveugles ne voient pas et les boiteux ne marchent pas. Ce qui fonctionne suffisamment pour qu'un parasite, Hoover (Ned Beatty), s'improvise manager en cherchant à prélever sa taxe au passage; Hazel, qui ne veut pas d'argent, l'éconduit. Hoover suscite alors un imitateur (William Hickey) qui reprend les salades de Hazel; ce dernier attire son clone sur une route déserte et le laisse à moitié mort. Autre personnage dans cette ville où règne l'intelligence, Enoch Emory (Dan Shor) qui prétend avoir trouvé le Messie de Hazel sous la forme d'une minuscule momie qu'il a volée au musée municipal. Et se promène plus tard en habit de King Kong (p. 1142), manière de terroriser les passants.

Bien qu'athée, Hazel se mortifie en s'aveuglant, sans simuler comme Asa, avec de la chaux et se torture à l'aide de barbelés et de verre dans ses chaussures. Sa logeuse, deux fois plus âgée que lui, voudrait lui voir reprendre le collier: un "preacher" aveugle, ça rapporte. Mais il reste obstinément dans son lit. Quand la matrone, qui le loge à l'œil, le somme de l'épouser, il s'en va mourir sous la pluie.

Profumo di donna *Parfum de femme*, Dino Risi, Italie, 1974, 99 mn

Le Cpt. Fausto Consolo (Vittorio Gassman), un aveugle auquel manque aussi la main gauche, se fait prêter une jeune recrue pour l'accompagner pendant une semaine – Turin, Gênes, Rome et Naples. Le capitaine est pénible, au mieux paternaliste avec celui qu'il appelle Ciccio (quelque chose comme "Mon gros"). Prétendant reconnaître les femmes à leur odeur, il est en quête d'aventures féminines tarifées. Le but du voyage est de retrouver un autre militaire aveugle à Naples : ils ont fait le projet de se suicider ensemble. Mais, suprême échec, Fausto recule au moment de passer à l'acte. C'est la jeune Sara (Agostina Belli), qui a l'âge d'être sa fille et l'aime depuis le temps où il avait encore ses yeux, qui le recueille. L'aveugle, désormais plus pathétique qu'odieux, la rejette mais l'appelle à l'aide après avoir fait une chute. *Happy end* ? Les doutes sont de mise.

Un bon film européen ne peut être que le brouillon d'un blockbuster américain. D'où le *remake* *Scent of a woman* (p. 1757) avec Al Pacino. Le scénario original étant un peu dérangent, on l'a aseptisé au moyen d'une sous-intrigue moralisatrice, genre *Cercle des poètes disparus*. Ciccio, le jeune Alessandro Momo (17 ans), allait se tuer peu après en moto, un destin avorté qui rappelle celui de Pierre Blaise (*Lacombe Lucien*, p. 1731).

Fallen angel Otto Preminger, USA, 1945, 97 mn

Le douteux Eric Stanton (Dana Andrews) débarque sans le sou dans un village en bord d'Océan. Une serveuse de bar, Stella (Linda Darnell), lui plaît beaucoup, mais la réciprocité est douteuse : la belle est prête à suivre quiconque l'épousera pourvu qu'il ait un compte en banque. Stanton déploie alors une tactique peu glorieuse pour s'enrichir en s'appropriant l'argent de la riche June Mills (Alice Faye) malgré l'opposition de sa sœur (Anne Revere). Prenant prétexte d'un (prétendu) concert de Toscanini, il l'emmène à San Francisco et l'y épouse. Comme il prévoit de faire annuler son mariage, l'arriviste ne consomme même pas sa nuit de noces et passe la soirée à courir après Stella. Laquelle rit au nez de ce soupirant qui n'est plus libre avant de sortir avec Atkins (Bruce Cabot), un brave type tout prêt à l'épouser ; on la retrouve au matin morte assassinée.

Judd (Charles Bickford), un ex-policier newyorkais chargé de l'enquête, tabasse sadiquement Atkins malgré son alibi en béton avant d'accuser Stanton du crime. Ce dernier téléphone à des amis de la côte Est pour apprendre que ce Judd avait été expulsé de la Police pour brutalité ; membre caché du club des éconduits, il avait fait une scène à Stella, lui portant accidentellement le coup fatal.

Et Stanton dans tout cela ? L'amour sincère de June l'aurait remis dans le droit chemin. Peut-être ; mais on est plus convaincu par le touchant vieux patron de bar (Percy Kilbride) qui portera à jamais le deuil de sa défunte employée.

West Side story Robert Wise & Jerome Robbins, USA, 1961, 154 mn

Roméo et Juliette transposé à New York. Le gang des Jets s'oppose à celui des Sharks, des nouveaux venus portoricains. Maria (Natalie Wood) des Sharks rencontre Tony (Richard Beymer) des Jets. Amours tragiques puisqu'un combat voit la mort de Riff (Russ Tamblyn) poignardé par Bernardo (George Chakiris), le frère de Maria lequel est à son tour victime de la vengeance de Tony. Tout ça se terminera par la mort du jeune homme et une pseudo-réconciliation sur son cadavre sous l'œil d'un flic un tantinet raciste (Simon Oakland).

Les gangs sont trop pasteurisés pour être convaincants : ils ne se livrent à aucun trafic, vols, drogue, etc., tout au plus une tentative de viol des Jets sur Anita (Rita Moreno), la "veuve" de Bernardo. Mais il y a la musique de Leonard Bernstein, les chorégraphies de Jerome Robbins. . . sans oublier le générique "graffiti" final de Saul Bass. Beymer et Tamblyn se retrouveront dans *Twin Peaks* (p. 162).

La bandera Julien Duvivier, France, 1935, 97 mn

Le Rif espagnol avec sa Légion où se retrouvent Gilieth (Jean Gabin), un meurtrier "qui avait ses raisons", et Lucas (Robert Le Vigan), un flic à ses trousses. Leur *bandera* est envoyée défendre un fortin assiégé par des "salopards" qui les dégomment l'un après l'autre. Ne survit que Lucas qui a fait auparavant la paix avec Gilieth : c'est lui qui ira rendre visite à Aischa (Annabella), la danseuse que le criminel en fuite avait épousée.

D'après Pierre Mac Orlan, une œuvre inoubliable placée sous le signe de la mort que tous semblent anticiper, voire provoquer ; un légionnaire s'est même fait tatouer le visage pour ressembler à une tête de mort. Avec Raymond Aimos, Charles Granval, Margo Lion, Gaston Modot et Pierre Renoir, excellent comme toujours. Le film était originellement dédié au Gal. Franco qui avait facilité le tournage ; une dédicace retirée au moment de la Guerre Civile.

Versailles-Rive-Gauche Bruno Podalydès, France, 1992, 45 mn

Arnaud (Denis Podalydès) a invité Claire (Isabelle Candelier) dans son appartement exigü. La soirée est interrompue par des fâcheux (Michel Vuillermoz, Jean-Noël Brouté, Philippe Uchan), puis le groupe musical "Soldes, tout doit disparaître" : ils sont finalement une bonne douzaine à s'entasser. Claire repart, enlevée par un musicien sans doute trop entreprenant puisqu'elle se fait déposer à la gare de Versailles-Rive-Gauche. Faute d'être un Casanova, Arnaud se console avec *Mon histoire avec Bellino*, un fascicule extrait de l'*Histoire de ma vie*.

On retrouvera les mêmes acteurs dans *Versailles-Chantiers* (p. 482) dont ce court-métrage est un peu le brouillon. Et la même tintinophilie.

Die 1000 Augen des Dr. Mabuse *Le diabolique docteur Mabuse*, Fritz Lang, Allemagne, 1960, 100 mn

Troisième *Mabuse* et ultime film de Lang. Le complot est situé ici dans l'hôtel Luxor où la bande dirigée par Mabuse (Wolfgang Preiß) a son quartier général. Le diabolique docteur cherche à manipuler un important industriel, Travers (Peter Van Eyck), dans le but de s'approprier ses usines atomiques et de dominer le Monde. Pour cela, il tient sous hypnose la belle Marion (Dawn Addams) qu'il pousse à une fausse tentative de suicide depuis un rebord de fenêtre, puis fait agresser par un pied-bot sous l'œil de Travers qui n'en perd pas une miette à travers la glace sans tain disposée dans une chambre attenante.

On retrouve le goût de Mabuse pour les déguisements (p. 516) puisqu'il est aussi le docteur Jordan et l'inquiétant aveugle Cornelius dont le personnage, assez gratuit, ajoute un zeste de fantastique à l'histoire. Et toujours des tueurs comme celui campé par Howard Vernon et une voiture qui, comme dans l'opus 2 (p. 551), ne redémarre pas au feu car son conducteur a été victime d'une fléchette mortelle. Et des policiers : le criminel détective de l'hôtel (Andrea Checchi), le ridicule Hieronymus B. "comme bedaine" Mistelzweig (Werner Peters) – en fait agent d'Interpol – et Gert Fröbe dans le rôle du commissaire Kras.

Tout ça renvoie au style feuilletonnesque qu'a toujours affectionné Lang. Élément de nouveauté, la prégnance du fliquage télévisuel initié par les nazis qui ont construit le Luxor ; idée anachronique mais thèse prémonitoire.

Bride of Frankenstein *La fiancée de Frankenstein*, James Whale, USA, 1935, 75 mn

Excellent film d'horreur, supérieur au premier *Frankenstein* (p. 1608). Avec Henry Frankenstein (Colin Clive) et la créature (Boris Karloff) rescapée de l'incendie final, ainsi qu'Elizabeth (Valerie Hobson). Le monstre, perdu dans la forêt, est attiré par le violon d'un ermite aveugle : il commence à parler, à balbutier des mots comme "bon", "ami". Un moment de paix dérangé par des chasseurs égarés.

L'inquiétant professeur Pretorius (Ernest Thesiger, excellent) se présente à Henry en lui montrant les créatures miniatures qu'il tient dans ses bocaliers : un roi, une reine, un évêque, une sirène... Son rêve est de créer "un nouveau monde de dieux et de monstres". Dans l'immédiat, il se contentera de fournir une compagne à la créature. Cadres obliques et cerfs-volants pour capturer la foudre : la fiancée du monstre (Elsa Lanchester, qui joue aussi Mary Shelley dans le prélude) est bien vivante mais recule d'horreur devant son promis... Issue tragique : "We belong dead" baragouine la créature avant d'actionner un fatal levier.

La coiffure d'Elsa Lanchester, cheveux noirs traversés d'une rayure blanche façon sconse, devait faire florès dans le monde de l'horreur. Humphrey Bogart lui-même (*The return of Doctor X*, 1939) eut droit à son poivre et sel.

Amores perros *Amours chiennes*, Alexandro G. Iñárritu, Mexique, 2000, 148 mn

Trois histoires d'hommes et de chiens, dont celle du modèle dont le toutou disparaît sous les lattes du parquet. Moins réussie que l'épisode d'Octavio (Gael García Bernal), propriétaire du dangereux molosse Cofi qui ne paie pas de mine mais n'a pas son pareil pour trancher la gorge des clébardes du voisinage. Octavio est par ailleurs amoureux de sa belle-sœur avec laquelle il voudrait refaire sa vie ; mais même quand l'obstacle principal – son frère – trouve la mort dans un hold-up, la jeune femme refuse de partir avec lui.

Et finalement celle d'El Chivo (Emilio Echevarría), ancien guerrillero aux allures de clochard et occasionnel sicaire. Écœuré par un contrat – un type veut faire descendre son demi-frère –, il laisse les deux premiers de cordée, pour lesquels il a un égal mépris, s'expliquer à l'aide d'un pistolet : on ne connaîtra pas l'issue du combat. La blessure de sa vie est sa fille qu'il ne connaît pas et qui le croit mort ; il lui laisse un message sur son répondeur avant de s'éloigner en compagnie du terrible Cofi vu avec Octavio. C'est ce personnage douteux, meurtri par la vie, qui a la sympathie du réalisateur.

The life and death of colonel Blimp *Colonel Blimp*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1943, 163 mn

Un des chef-d'œuvre de Powell, centré sur la carrière de l'officier Clive Candy (Roger Livesey) depuis son retour de la guerre des Boers en 1902 jusqu'à son enrôlement dans la défense passive. Il est opposé à l'Allemand Theo Kretschmar-Schuldorff (Anton Walbrook) qu'il rencontre d'abord en duel – tous deux en garderont une cicatrice –, puis quand Theo est prisonnier de guerre, aigri, enfin quand, ne supportant pas Hitler, l'Allemand se réfugie en Angleterre. La vie des amis est éclairée par trois femmes jouées par la même Deborah Kerr : Edith, aimée des deux qui épouse Theo, Barbara que Clive choisit à cause de sa ressemblance avec Edith et enfin Angela qui travaille au service de Clive alors qu'il est âgé.

Le titre "Colonel Blimp" renvoie à un personnage de vieille baderne caricaturale, équivalent anglais de notre Foch national, dont on ne retient que les principes chevaleresques surannés, en gommant sa dimension d'épouvantable boucher. À l'heure où les Allemands ne respectent plus aucune règle, il est temps pour ce type de militaire de prendre une retraite méritée. D'où l'idée du fiancé d'Angela d'anticiper des manœuvres et de capturer six heures avant leur début le vieux militaire dans son hammam : un résumé des méthodes nazies en quelque sorte.

Quelques faiblesses liées au côté propagandiste de l'œuvre. Le duel initial est dû aux "calomnies" répandues à Berlin au sujet du comportement des troupes britanniques durant la guerre des Boers. C'est pourtant bien à cet occasion que les Anglais s'immortalisèrent en inventant les camps de concentration (30 000 morts).

Gosford Park Robert Altman, Grande-Bretagne, 2001, 137 mn

1932. La présence de Maggie Smith renvoie au monde d'Agatha Christie (cf. pp. 442, 67) sauf que l'inspecteur de service, nullissime, sabote son enquête. La partie de chasse est une référence implicite à *La règle du jeu* (p. 1577) et à son monde où la classe des aristocrates côtoie celle des domestiques.

Côté *upstairs*, le parvenu McCordle (Michael Gambon) et ses amours ancillaires ; ainsi que son épouse encore jeune (Kristin Scott Thomas) qui ne dédaigne pas non plus la chair fraîche. N'oublions pas le producteur américain (Bob Balaban) qui veut tourner un *Charlie Chan* (p. 160) et vient accompagné du (déjà) *has been* Ivor Novello (Jeremy Northam), vedette de *The lodger* (p. 914). *Downstairs* sévissent les petit(e)s chef(fe)s Jennings (Alan Bates) et Mrs. Wilson (Helen Mirren). Un valet détonne : on apprendra après le crime qu'il est "pire qu'un meurtrier, un acteur" venu se documenter en vue d'un rôle.

Puis l'horrible McCordle est tué. Deux fois car Mrs. Wilson a reconnu parmi les laquais de passage l'enfant que cet ogre l'obligea à abandonner et a anticipé le meurtre du père : c'est donc un cadavre empoisonné par ses soins que le jeune homme poignarde. Final touchant après le départ des invités : Mrs. Wilson, qui sanglote, est consolée par sa sœur, cheffe des cuisines avec laquelle elle était brouillée.

Un film d'Altman, c'est une multitude de personnages dont les destinées s'entrecroisent, ainsi les jeunes domestiques Mary (Kelly Macdonald) et Elsie (Emily Watson). On ne peut pas tout suivre sauf à prendre des notes. Mais c'est un peu comme la profondeur de champ : on voit ce qui se passe à l'arrière-plan sans être pour autant tenu à davantage qu'une attention distraite.

Pinocchio Walt Disney, USA, 1940, 88 mn

Magnifique adaptation de Collodi. Épisodes remarquables : le nez qui s'allonge jusqu'à porter des branches puis un nid avec oiseau, l'île où les cancre se transforment en ânes. Images délicates ou tons vifs et étonnants embruns autour de la baleine, personnages secondaires réussis : Jiminy Cricket et surtout le chat Figaro.

The tragedy of Othello *Othello*, Orson Welles, Italie, 1951, 93 mn

Éblouissante adaptation de Shakespeare produite dans des conditions extravagantes en Italie et au Maroc. Les images sont d'une stupéfiante et constante invention plastique ; on mentionnera l'utilisation, très wellésienne, de focales courtes, mais aussi d'étonnantes contre-plongées : tout cela culmine dans la procession funèbre finale, filmée à contre-jour. Autour de Welles en Maure de Venise, Suzanne Cloutier est Desdémone et Micheál MacLiammóir Iago. Voir aussi *Return to Glennascaul* (p. 211) dû à Hilton Edwards, petit rôle du film.

A time to love and a time to die *Le temps d'aimer et le temps de mourir*, Douglas Sirk, USA, 1958, 132 mn

D'après Erich Maria Remarque, qui tient un petit rôle, une déchirante parenthèse de trois semaines dans la vie d'un soldat du Front de l'Est en permission. Le film commence par une exécution de civils et se termine par une autre exécution sommaire à laquelle se refuse le héros : il libère les trois condamnés dont l'un saisit un fusil et tue le sale Boche.

La ville natale d'Ernst Gräber (John Gavin) est à moitié détruite, sa maison n'est d'ailleurs plus qu'un tas de ruines ; il apprendra plus tard que sa famille n'a pas péri sous les bombes. Tout a bien changé, c'est ainsi que son ex-camarade de classe, le minable Binding (Thayer David), tient maintenant le haut du pavé, fort de son rang dans le parti nazi. L'atmosphère d'avant-guerre survit dans un restaurant sélect où mieux vaut venir recommandé ; il y invite Elizabeth Kruse (Liselotte Pulver), la fille d'un ancien professeur maintenant détenu dans un camp. Mariage presque de raison pour que l'épouse puisse toucher un peu d'argent.

Atmosphère d'apocalypse symbolisée par un corbillard, une église en ruines où s'abritent les rescapés des bombes. Tristesse et résignation douceuse, l'amour qui peine à s'exprimer entre deux êtres qui savent que le temps leur est compté ; et pas même de révolte quand la Gestapo rend les cendres de Kruse père, "mort d'une maladie cardiaque". Quelques notes d'espoir : cet arbre qu'un incendie a fait fleurir en plein hiver ou encore cette lettre qu'Ernst lit avant de mourir – Elizabeth est enceinte – et qu'il laisse filer dans l'eau, n'ayant plus la force de la rattraper.

Sirk quitta l'Allemagne en 1935, laissant le fils d'un premier lit, Klaus Detlef Sierck qui tint quelques petits rôles au cinéma avant d'être mobilisé pour mourir à l'Est à l'âge de 18 ans : ce film a des allures de tombeau pour un enfant disparu.

Le samouraï Jean-Pierre Melville, France, 1967, 105 mn

Le film, qui s'ouvre sur une citation (apocryphe) du bushidō, n'est qu'une accumulation de codes convenus : le chapeau de Jef Costello (Alain Delon) et les lieux – boîte de nuit, P.J, appartement du tueur – ; paradoxalement, cet académisme superlatif produit un chef-d'œuvre "glacé" aux antipodes du calamiteux *Un flic* (p. 732). L'auteur nous fait grâce, pour une fois, du pénible mythe du truand "réglo" : Costello est un loup solitaire, un amputé du cœur qui utilise les femmes comme Jane (Nathalie Delon) sans rien leur donner. Il semble cependant éprouver pour la jolie pianiste (Cathy Rosier) quelque chose qu'il ne verbalise pas.

Séquence d'anthologie, la traque dans le métro entre Télégraphe et Châtelet avec les loupiotes qui clignotent sur le plan électrique (d'un modèle courant dans les grandes stations) et qui se termine quand Jef enjambe le rebord vitré du trottoir roulant pour semer une auxiliaire de Police. Musique de François de Roubaix.

Wake of the Red Witch *Le réveil de la Sorcière Rouge*, Edward Ludwig, USA, 1948, 112 mn

Film d'aventures romantique d'autant plus réussi que totalement invraisemblable. Le Cpt. Ralls (John Wayne) et Mayrant Sydneye (Luther Adler), ce dernier à la tête de la puissante compagnie maritime *BATJAK*, s'affrontent dans les mers du Sud. Enjeux : un coffret de perles défendu par un calmar géant et surtout l'amour de la belle Angélique (Gail Russell) dont Ralls tue accidentellement le père (Henry Daniell). Mayrant en profite pour épouser la belle et Ralls qui ne songe plus qu'à se venger coule la Sorcière Rouge, un bateau de la *BATJAK* chargé d'or. Il ira finalement repêcher les lingots vêtu d'un scaphandre alors que Mayrant l'attend cloué dans un fauteuil ; mais la Sorcière Rouge, en position instable sur un haut fond, l'entraîne dans les profondeurs de l'océan.

Quand les cordons du scaphandre remontent sans Ralls, ce qu'il restait de vie en Mayrant semble tranché. Car une haine cordiale enchaîne les deux hommes, dominée par le souvenir d'Angélique morte de la même maladie qui immobilisa Mayrant. Dans une scène digne de *Wuthering Heights* (p. 1301), Ralls était entré de force dans la chambre où agonisait l'aimée pour la porter à la fenêtre.

Hotaru no haka *Le tombeau des lucioles*, Isao Takahata, Japon, 1989, 89 mn



Été 1945, dans la gare de Kōbe. “Encore un”, dit un agent en retournant le corps d'un adolescent qui vient d'expirer en murmurant “Setsuko”. Sur lui, une petite boîte rouge que l'agent jette au loin ; des petits os s'éparpillent. Nous allons suivre le parcours de cette boîte en métal remplie de bonbons (*doroppusu* = drops) pour la joie de Setsuko jusqu'au moment où son grand frère Seita y recueille ses cendres.

Tout bascule lors d'un bombardement : la maison est détruite et la mère tuée, le père dans la Marine s'il est encore vivant. Les deux gamins sont hébergés par une tante qui finit par les traiter de parasites de la Patrie. Ils s'installent dans un refuge isolé en bord d'étang où ils ont de plus en plus de mal à se nourrir ; Seita en vient à voler dans les maisons désertées durant les alertes. Poux et diarrhée, la petite tombe malade, se met à délirer, à manger les boutons qui ont remplacé les bonbons dans la boîte avant de mourir alors que la guerre est finie. Son frère achète du charbon pour l'incinérer et allume le feu avec des haricots de soja.

D'après la quasi-autobiographie d'Akiyuki Nosaka, auteur des *Pornographes* (p. 996), le film restitue l'atmosphère de l'époque avec ses bombes niveleuses et un discours nationaliste omniprésent que la défaite ne fait qu'exacerber. Avec des moments de grâce : les rizières et l'eau de la saison des pluies qui inonde et détrempe, le goût du riz blanc. Et puis la nuit et ses lucioles qui servent de lampe dans le refuge, bonheur magique dans la détresse.

The hit Stephen Frears, Grande-Bretagne, 1984, 94 mn

Willie Parker (Terence Stamp) a témoigné contre ses copains en échange de l'immunité. Dix ans plus tard, planqué en Espagne, il est rejoint par deux sbires, Braddock (John Hurt) et Myron (Tim Roth), chargés de le ramener, si possible à Paris, pour recevoir la monnaie de sa pièce : ils l'embarquent dans une voiture en compagnie de Maggie (Laura del Sol), une jeune femme prise en otage. Leur piste, jalonnée de cadavres, est suivie par un policier (Fernando Rey).

Myron est un novice qui, n'ayant jamais tué, a des états d'âme, notamment quant au sort de la belle captive. Willie qui affecte une totale indifférence quant à sa mort prochaine, se dégonfle et se met à implorer au moment où Braddock décide de l'exécuter sans attendre la frontière : le tueur abat Willie, et Myron en sus, mais épargne Maggie qu'il laisse bien amochée dans une clairière avec les deux cadavres. Il arrive avec un sac à dos à la frontière française ; Maggie, qu'un hélicoptère a récupérée, le reconnaît et n'hésite pas un instant à le signaler aux flics.

Les occupants de l'automobile sont filmés sans empathie mais comme des êtres humains et non des monstres stéréotypés. Braddock est un tueur opaque, imprévisible et finalement irrationnel, notamment à l'égard de Maggie. Dont la présence était destinée à empêcher un contact madrilène de parler ; quand Braddock change d'avis et abat ledit contact, il devrait logiquement la tuer mais se laisse attendrir par Myron. Et même mordre par la captive qui s'en tire finalement avec une sévère raclée. Au moment de mourir, il la salue d'un clin d'œil, signe d'une complicité non verbalisée : on pense au "samourai" (p. 1021) et sa pianiste.

La montaña sagrada *La montagne sacrée*, Alejandro Jodorowsky, Mexique, 1973, 117 mn

Manchots et culs-de-jatte, évêques, iguanes et crapauds, cela commence un peu comme du Buñuel. Un alchimiste (le réalisateur) rassemble un groupe de neuf personnes : un voleur, une femme nue tatouée et sept autres assez arbitrairement associées à des planètes. Prétexte à nous montrer une machine en train de prendre son pied, une solution au problème du logement – des cercueils –, un poisson rouge en train de pousser un cri. Et des images d'atrocités policières.

Après avoir renoncé à l'argent et à eux-mêmes, les neuf élus partent à la recherche du secret de l'immortalité détenu par des sages attablés au sommet d'une montagne. Lesquels s'avèrent n'être que des pantins. Le mystagogue dévoile alors la clef de l'énigme : nous ne sommes que des images, des rêves et des photographies. Un zoom arrière dévoile l'équipe de tournage.

Surréalisme et humour caractérisent ce film aux images d'un baroque étonnant. Dont la morale est un pied-de-nez aux prétentieuses quêtes gnostiques style *Matin des magiciens*, e.g., 2001, a space odyssey (p. 1727).

Spellbound *La maison du docteur Edwardes*, Alfred Hitchcock, USA, 1945, 111 mn

Le nouveau directeur (Gregory Peck) d'un institut psychiatrique se révèle être un amnésique qui a pris la place de ce docteur Edwardes qu'il a peut-être tué. Aidé de sa "collègue" Constance (Ingrid Bergman), le malade trouvera la cause de sa maladie : enfant, il a tué son frère par accident. Le coupable du meurtre d'Edwardes est l'ancien directeur (Leo G. Carroll) qui voulait garder sa place.

Film psychanalytique basé, comme *Les mystères d'une âme* (p. 745), sur l'élucidation d'un rêve – sorti du monde surréaliste de Salvador Dalí– dont le héros se rappelle tous les détails, lesquels ont par ailleurs un sens transparent. Et, bien entendu, celui qui se promenait naguère un rasoir à la main est désormais totalement guéri ! Peck n'est pas un acteur hitchcockien, pas plus à sa place que dans le futur *Paradine case* (p. 14), autre production Selznick ; et la musique sirupeuse signée Miklós Rózsa est envahissante. Par contre, Michael Chekhov (= Tchekhov, neveu de l'écrivain) crève l'écran dans le rôle du docteur Brulov.

Que la bête meure Claude Chabrol, France, 1969, 107 mn

Charles Thénier (Michel Duchaussoy) cherche à venger son fils tué par un chauffard inconnu. Une longue quête l'amène presque par hasard sur la piste de Paul Decourt (Jean Yanne), un garagiste de Quimper qu'il approche par l'intermédiaire de la belle-sœur (Caroline Cellier) dudit Paul, une actrice dont il est devenu l'amant. L'individu – beauf' dans tous les sens du terme – est dégoulinant de vulgarité. Il ne se plaît qu'à rabaisser ses proches, son fils Philippe tout comme son épouse (Anouk Ferjac) dont il lit les poèmes un peu ridicules à table, histoire d'amuser Mme Decourt mère (Raymone), aussi méchante que lui.

Charles prévoit d'emmener Paul en bateau un jour de gros temps où un accident peut être fatal au garagiste qui ne sait pas nager. Mais ce dernier a ouvert le journal dans lequel Charles consignait ses intentions et déjoue ses plans. Peu de temps après, l'horrible individu meurt empoisonné et les soupçons du policier (Maurice Pialat), auquel un avocat a fait tenir le fameux journal, se portent sur Charles. Lequel fait valoir qu'il n'est pas très malin de tuer un type alors qu'on sait que ses intentions sont consignées dans un document en de tierces mains. Mais comme dans *Beyond a reasonable doubt* (p. 443), cette apparente maladresse est peut-être la ruse suprême d'un assassin. Disculpé par Philippe qui avoue avoir empoisonné ce père détesté, Charles part en bateau en s'accusant par lettre du crime que l'adolescent n'aurait finalement pas commis. . . que croire ? Tout ça est bien tiré par les cheveux. Il est sûr en tout cas que, si Paul est bien une immonde brute, le personnage de Charles, justicier autoproclamé, n'inspire pas la sympathie. Le titre réfère à un des *Chants sérieux* de Brahms : on entend la voix de la sublime Kathleen Ferrier.

Kamigami no fukaki yokubō *Profonds désirs des dieux*, Shōhei Imamura, Japon, 1968, 173 mn

Une petite île de l'archipel des Ryūkyū (entre Okinawa et Taiwan). La famille Futori est ostracisée : son principal représentant, Nekichi (Rentarō Mikuni), qui est le fils de son incestueux grand-père, est amoureux depuis toujours de sa sœur Uma qui sert de noro (chaman) et aussi de maîtresse à Ritsugen Ryū, directeur de l'usine locale – on cultive la canne à sucre. Il y a vingt ans, un tsunami s'est abattu sur l'île, provoqué par les Dieux courroucés par Nekichi, baiseur et pêcheur à la dynamite : ils ont laissé un monstrueux caillou dans le champ des Futori et depuis ce temps, Nekichi enchaîné creuse un trou pour y faire basculer le rocher. Nekichi a deux enfants un peu idiots : Toriko, comme sortie de *Désir meurtrier* (p. 494), a des démangeaisons "à l'oreille" qu'elle demande à son frère Kametarō de calmer. Lorsque la compagnie sucrière dépêche un ingénieur de Tōkyō, Nekichi et Toriko sont chargés par Ritsugen, lui de saboter son travail, elle de le séduire.

Le caillou bascule enfin et Nekichi part sur une grosse barque pour un îlot inhabité en compagnie de sa chère Uma – drôle d'idée ! Ils sont poursuivis par les îliens en pirogue, dont Kametarō, qui les accusent d'avoir tué Ritsugen qu'ils ont retrouvé mort, en fait d'épectase : dissimulés sous des masques archaïques et terrifiants, ils massacrent Nekichi et abandonnent Uma attachée au mât de la barque.

Une histoire pleine de bruit et de fureur contée par un chanteur cul-de-jatte. Inceste et animisme : tout un monde animal – serpents, geckos et crabes, grenouilles et chouettes, araignées et papillons – qui annonce celui de Terrence Malick. Un univers dominé par des dieux immémoriaux qui s'expriment dans les séances de chamanisme. Cinq ans plus tard, Kametarō croit voir Toriko sur la voie du chemin de fer touristique ; mais ce n'est peut-être que la nostalgie d'un monde disparu, tout comme le plan final de la barque à voile rouge perdue dans l'océan sur lequel Uma dérive à jamais – on pense à la fin des *Pornographes* (p. 996).

Ce film mal reçu fut source d'une longue disgrâce pour l'auteur au summum de sa japonité, plus "originelle" donc plus dérangeante que celle de sa *Ballade de Narayama* (p. 149). Tous les noms des personnages ont un sens simple en japonais, par exemple captive pour Toriko, cheval pour Uma, etc.

Strangers in the night Anthony Mann, USA, 1944, 56 mn

Hilda Blake (Helene Thimig) a inventé de toutes pièces la fille dont le portrait orne le salon. Quand un militaire rentré du Pacifique veut faire sa connaissance, sa "mère" temporise et va jusqu'à empoisonner sa vieille amie Ivy (Edith Barrett) qui s'apprêtait à révéler son imposture et sa démence.

Ce film des débuts d'Anthony Mann n'est ni fait ni à faire. Seules les deux actrices âgées tirent leur épingle du jeu.

Goodfellas *Les affranchis*, Martin Scorsese, USA, 1990, 145 mn

L'histoire véridique et répugnante du gangster d'origine irlandaise Henry Hill (Ray Liotta), accompagnée d'un commentaire en double voix off, la sienne et celle de son épouse juive (Lorraine Bracco, future psy des *Sopranos*, p. 1203). Un monde violent et sanguinaire dont se détachent Jimmy (Robert De Niro), autre "mick" très expéditif, Paulie (Paul Sorvino), placide et impitoyable, et surtout Tommy (Joe Pesci). Ce dernier, fou et un peu stupide, tue sans raison ou presque, sur un coup de tête ; c'est ainsi qu'il a zigouillé un *made man*, un mafieux intouchable que lui et ses copains doivent enterrer à la sauvette dans un bois, quitte à l'exhumer suite à un projet immobilier. La voiture qui a servi au second transfert pue : "J'ai écrasé un sconsé", dit Henry. Tommy croit le grand jour arrivé quand la Mafia fait de lui un *made man* : en guise de cérémonie, il a droit à une balle dans la tête, châtement pour s'en être pris à un Chevalier du Crime Organisé.

Sinon, c'est la chronique de gros coups, contre Air France ou Lufthansa, réussis par des pauvres types qui n'ont qu'une hâte, parader dans une grosse Cadillac ou avec une poule envisioned, comme s'ils voulaient signer leur crime. Ainsi que la vie en prison (on y cuisine italien), le trafic de drogue et la suspicion qui s'installe à mesure que le Monde rétrécit : le coup fatal vient toujours sans prévenir. Quand Henry comprend que Jimmy veut le faire tuer, il préfère transiger avec la Police. Mais que la vie d'un repent, sans fric, sans drogue et sans filles, est morne !

Images insoutenables d'un couple de macchabées assis, comme faisant la sieste à l'avant de leur voiture : il parlait à tort et à travers, elle posait trop de questions en ne le voyant pas revenir.

Le cave se rebiffe Gilles Grangier, France, 1961, 93 mn

Comédie bien menée centrée sur une histoire de fausse monnaie : trois zigotos (Bernard Blier, Frank Villard, Antoine Balpêtré) décident d'utiliser les services d'un superlatif graveur (Maurice Biraud) pour faire de la fausse monnaie. N'étant pas de la partie, ils mettent dans le coup le Dabe (Jean Gabin), un vieux de la vieille qui connaît les ficelles du métier et a un un compte à régler avec le florin néerlandais. Le "cave", i.e., le graveur qu'ils prenaient pour un pauvre type, les double et part sous les Tropiques en compagnie du Dabe.

Ces dames sont jouées par Martine Carol, Ginette Leclerc et Françoise Rosay, dont la plus jeune a 40 ans. D'après Albert Simonin avec des dialogues cousus mains de Michel Audiard – "Si la connerie se mesurait, il (i.e., Villard) servirait de mètre-étalon !" – le film a moins bien vieilli que *Les tontons flingueurs* (p. 397) des mêmes Simonin et Audiard. Peut-être parce que les blagues sur les bobinards – Blier se désole sur les 17 chambres, désormais fermées, de son ex-boxon – qui semblaient un peu osées à l'époque ne sont plus que ringardes.

Une si jolie petite plage Yves Allégret, France, 1948, 86 mn

Pierre (Gérard Philipe) arrive dans une station balnéaire non loin de Berck ; “une si jolie petite plage”, entend-on à l’envi alors que l’écran affiche une grisaille constante et de la pluie, de la pluie à n’en plus finir. Pierre, ancien orphelin, est revenu sur les lieux de son enfance malheureuse : personne ne le reconnaît à l’hôtel où il travaillait, sauf l’ancien propriétaire aphasique (Charles Vissières) qui bout de rage en le revoyant. Il est rejoint par Fred (Jean Servais) qui faisait partie comme lui de la petite cour d’une chanteuse vieillissante et tyrannique que Pierre a fini par tuer. Fred, de passage pour récupérer les bijoux, est dépité d’apprendre que Pierre n’a rien volé et repart en le dénonçant aux gendarmes. Ce salaud n’est qu’une fausse némésis car Pierre est là pour mourir. Ni l’émouvante servante Marthe (Madeleine Robinson qui prête aussi sa voix à la chanteuse décédée dont on ressasse une chanson), ni le sympathique garagiste Georges (André Valmy) qui voulait le faire passer en Belgique ne le sauveront : il s’enferme dans la cabane de son adolescence et se tue. “Il s’est arrangé autrement” commente Marthe.

Royaume de pluie où passent des curés à bicyclette, des orphelins en rang deux par deux. Peuplé de méchant comme la nouvelle patronne de l’hôtel (Jane Marken) et de médiocres : un représentant collé au téléphone (Julien Carette), une pensionnaire (Mona Dol) qui se fait sauter par le garçon de l’Assistance qui a pris la place de Pierre et auquel ce dernier cherchera à donner des conseils, réponse : “Vous l’avez bien eue, la vieille”. Pas étonnant que le film s’ouvre sur un pénible carton-parapluie : non, les pupilles de la Nation ne sont pas tous des assassins !

Dix ans après *Le quai des brumes* (p. 137), ce film magnifique et désespéré est un peu le tombeau du réalisme poétique.

The prisoner of Zenda *Le prisonnier de Zenda*, John Cromwell, 1937, 101 mn

1897. En vacances dans la fictive Ruritanie, l’Anglais Rassendyll (Ronald Colman) se trouve malgré lui mêlé au complot qui doit détrôner le Roi alcoolique – qui lui ressemble comme un jumeau – au profit de son demi-frère Michael (Raymond Massey). Il est amené à prendre l’identité du monarque puis à le délivrer du château de Zenda où il est captif. Il doit faire face au vicieux Hentzau (Douglas Fairbanks Jr.) mais bénéficie de l’aide de militaires loyaux (C. Aubrey Smith et David Niven) et celle d’Antoinette (Mary Astor) qui ne veut pas que son amant Michael devienne roi. Rassendyll repart avec la nostalgie de la princesse Flavia (Madeleine Carroll) qui préférerait ce faux roi à celui qu’elle *doit* épouser.

Magnifique photo de James Wong Howe, notamment des scènes de duel dans le château. Le *remake* de Richard Thorpe (p. 569) est une sorte de copie carbone qui bénéficierait de la couleur et de meilleurs acteurs. Mentionnons aussi la longue séquence parodique de *The great race* (p. 809).

My son John Leo McCarey, USA, 1952, 122 mn

La guerre de Corée. Deux des fils Jefferson font leur devoir alors que leur père (Dean Jagger) participe à des rallyes patriotiques de l'American Legion (anciens combattants) ou l'on célèbre "The old red white and blue" – le drapeau – ; leur pieuse mère (Helen Hayes) attend le retour de John (Robert Walker), le fils préféré étudiant en droit à Washington. Las, on a changé leur John : c'est ce que dit d'ailleurs l'agent du FBI (Van Heflin) qui ne lâche pas la famille. Le père, indigné d'avoir donné le jour à un tel monstre, le frappe et envisage même de le tuer de peur que ses méfaits ne nuisent trop à la santé mentale de sa maman. Pris d'un remords tardif, le salopard enregistre une confession qui sera lue devant un sage parterre d'étudiants après son assassinat par ses anciens complices, dépités qu'il ait vendu la mèche.

Production Paramount due à un auteur dont ce n'est assurément pas le chef-d'œuvre, le film en dit beaucoup plus sur les chasseurs (de sorcières) que les chassés. Quel crime a donc révolté la mère ? Celui d'avoir vécu avec une femme dorénavant en prison pour avoir refusé de témoigner devant l'Inquisition et dont l'appartement est surveillé par la Police politique à l'aide de caméras cachées. Dans le but d'identifier les malpensants dont les opinions "libérales", i.e., de gauche, pourraient contaminer la jeunesse. Et l'amener, comme John, à se moquer de l'histoire de Jonas et la baleine – d'où le coup de Bible asséné par son père. Tout ça est synthétisé par le discours *post-mortem* du repentin : intoxiqué par des pensées "osées" qui font fi de l'Église et de l'autorité paternelle, il avait remplacé la Foi en Dieu par la Foi en l'Homme. On ne peut être plus clair.

Walker, psychologiquement instable, fut le premier époux de Jennifer Jones. Il avait incarné l'extraordinaire Bruno de *L'inconnu du Nord express* (p. 401) dont certains plans (Bruno en taxi) sont réutilisés ici à cause de sa mort durant le tournage : un coup des communistes ? Principale différence entre *commies* et vampires : ces derniers sont tenus à l'écart par les symboles religieux, alors que John peut jurer sans sourciller sur une pile de Bibles. Avec Frank McHugh.

Madame Bovary Jean Renoir, France, 1934, 99 mn

Valentine Tessier est une Emma Bovary ni jeune ni belle ; son ton, volontairement théâtral, fait ressortir l'univers de faux semblants et de clichés dans lequel elle évolue. Pierre Renoir est un Charles honnête et maladroit, comme empêtré dans son corps massif, Robert Le Vigan un Lheureux retors et Max Dearly un Homais bouffeur de curés qui ne jure que par le progrès et pousse Charles à opérer le pied-bot Hippolyte (Pierre Larquey). Qui sera amputé, tout comme le film dont ne subsiste qu'une grosse moitié. Les épisodes se succèdent trop rapidement : seule la fin, très réussie, semble avoir échappé au charcutage.

La femme d'à côté François Truffaut, France, 1981, 105 mn

NI AVEC TOI NI SANS TOI, c'est l'épithète que propose madame Jouve (Véronique Silver), qui porte elle-même les stigmates d'un amour malheureux, pour le couple déchirant formé par Bernard (Gérard Depardieu) et Mathilde (Fanny Ardant). Ils se sont séparés au terme d'une relation passionnée et voilà qu'ils se découvrent voisins, mariés chacun de son côté. Et ça les reprend ; elle veut tout arrêter, dit-elle, et lui a quelque chose à lui dire, de très important, qu'il ne verbalise jamais. Quand il la retrouve dans l'hôtel de passe de Grenoble, il lui saute dessus et elle se laisse sauter dessus. Comme si la fameuse carapace qu'il est censé porter n'avait pas de valve de sûreté, il finit par exploser et faire un scandale. Douleur du mari (Henri Garcin) et dépression de Mathilde. Les amants deviennent amis, le temps pour elle de faire semblant de s'en sortir et de déménager. Avant de revenir nuitamment provoquer Bernard chez lui : sexe dans le garage et, après l'orgasme, deux balles dans la tempe, une pour lui et une pour elle.

Références cinéphiliques : *The unknown* (p. 699) et *Rage in heaven* (p. 1210) – en français *La proie du mort* – que Truffaut a confondu avec *Le mort qui marche* (p. 1003). Bernard exerce le seul métier possible selon le réalisateur, faire joujou avec des bateaux miniatures (p. 9) – pour la SOGREA dont on voit un calendrier au mur ; sur un autre mur, un petit Balthus. Avec Philippe Morier-Genoud.

Bride of the monster Ed Wood, USA, 1955, 70 mn

Le docteur Vornoff (Bela Lugosi) met au point une arme secrète, mélange d'énergie atomique et de contrôle des cerveaux. Il est assisté de Lobo (Tor Johnson), une brute grommeuse qui l'aide à se débarrasser des importuns – ainsi un agent communiste – en les livrant à sa pieuvre. Il l'aide aussi à attacher ses futurs robots sur une table d'opération mais tombe amoureux d'une jeune femme, d'où un combat avec Vornoff. L'ayant emporté, le docteur s'enfuit avec la femme évanouie mais chute dans le marais où l'attendait l'octopode.

Tout, ou à peu près, est jubilatoire dans ce film, un des "meilleurs" nanars jamais tournés. Lugosi, dont c'est une des toutes dernières apparitions, cabotine en agitant les mains pour téléguider sa victime. La cloison du laboratoire oscille quand Lobo la heurte violemment. Et puis il y a la pieuvre, exemple typique de faux raccord : à la fois animal des fonds marins ("stock shots") et créature confinée dans une remise sèche, elle hante en même temps les marais avoisinants. Quand elle s'en prend à Vornoff, le vieil acteur fait de son mieux pour animer le mollusque désespérément inerte ; mésaventure évoquée par Tim Burton dans son *Ed Wood* (p. 1586). Image de champignon atomique – le film devait s'appeler *Bride of the atom* – et épithète pour Vornoff : "He tampered in God's domain". Avec Paul Marco en flic et une carte de Chine (p. 826).

Il gattopardo *Le guépard*, Luchino Visconti, Italie, 1963, 185 mn

D'après le roman posthume de Giuseppe Tomasi di Lampedusa (1958). Le film est d'abord une réflexion politique sur un moment crucial de l'histoire italienne : il commence en 1860 avec le débarquement de Garibaldi à Marsala et s'achève en 1862 avec sa défaite à Aspromonte, alors qu'on fusille des soldats qui avaient déserté pour rejoindre celui qu'on affecte toujours de considérer comme un héros.

Le monde suranné de la vieille aristocratie sicilienne est dominé par le prince de Salina (Burt Lancaster dans le rôle de sa vie), seul personnage lucide qui sait que tout doit changer pour que rien ne change : les hyènes remplaceront les lions, c'est à peu près tout. Son épouse (Rina Morelli) est un concentré de vide et de préjugés aristocratiques, une femme qui crie "Gesù Maria" au moment du devoir conjugal. Sa fille Concetta porte les stigmates d'unions consanguines, nul doute qu'elle ressemblerait à sa mère si elle trouvait à se marier. Mais elle est trop difficile et traite le comte milanais Cavriaghi (Terence Hill) comme un ver de terre : pour elle c'est Tancrède (Alain Delon), sinon personne. Ce neveu décafé horrifie tout le monde, en particulier le Jésuite Pirrone (Romolo Valli) qui n'apprécie pas qu'il fraie avec la racaille garibaldienne. Un encanaillement qui n'a qu'un temps : deux ans plus tard, alors qu'il entame une carrière politique, Tancrède recommande la fermeté à l'égard de ceux qu'il considère désormais comme des voyous.

Le Prince choisit le compromis historique en mariant Tancrède à la fille de Don Calogero (Paolo Stoppa), le riche maire de Donnafugata où il a sa résidence d'été. Cette Angelica (Claudia Cardinale) n'est pas bien dégrossie ; son grand-père était surnommé Peppe Merda et elle rit buyamment à table. Mais, belle et intelligente, elle est empreinte d'une vitalité qui fait défaut à Concetta. C'est l'épouse qu'il faut au neveu pour faire carrière dans l'Italie nouvelle. Don Calogero est un animal politique typique de ce monde en mutation, quelqu'un dont, selon le Prince, la famille est sinon ancienne, du moins en passe de le devenir. En entendant le bruit de l'exécution des déserteurs, Calogero se fend d'un "Possiamo stare tranquilli" un peu redondant, mais le personnage est grossier.

Le plébiscite de 1860, vu de Donnafugata : alors que Don Calogero a proclamé un OUI unanime, l'organiste (Serge Reggiani) enrage car, contre l'avis du Prince, il a voté NON par fidélité à la couronne des Deux-Siciles dont il fut boursier.

Le film est aussi l'évocation nostalgique d'un monde disparu : travellings sur les visages à l'église, puis sur la table d'un repas, enfin sur la bonne société du bal qui clôt le film ; un bal interminable (45mn) mais d'une divine longueur tant ce final est réussi. On y entend une inédite valse de Verdi arrangée par Nino Rota qui signe aussi une marche primesautière bien dans son style et, hélas, deci-delà quelques passages sirupeux dignes du pire Miklós Rózsa.

Ce chef-d'œuvre se referme sur l'image du Prince au petit matin à Palerme. Sans doute en quête de ce "long sommeil" dont rêvent selon lui les Siciliens.

Fantômas – À l'ombre de la guillotine Louis Feuillade, France, 1913, 54 mn

Juve contre Fantômas Louis Feuillade, France, 1913, 62 mn

Le mort qui tue Louis Feuillade, France, 1913, 91 mn

Le policier apache Louis Feuillade, France, 1914, 60 mn

Le faux magistrat Louis Feuillade, France, 1914, 71 mn

D'après Pierre Souvestre (mort en 1914... de maladie) et Marcel Allain, un type de cinéma à la fois magique et suranné. Faute de mouvements d'appareil, les acteurs doivent se placer dans le champ, d'où une fréquente impression d'embouteillage. Et la litote n'est pas de mise : la caméra se positionne devant les quatre portes d'un ascenseur qui monte au 3^e étage.

C'est d'abord un document d'époque où l'on voit le Pont-Neuf, les toits de la Conciergerie, la gare de Lyon, le métro aérien (ligne 2), les boulevards parisiens ; et Louvain avec son tramway. Avec des intérieurs surchargés et une peu seyante mode qui déguise les femmes en otaries encorsetées.

Les histoires sont répétitives et prévisibles : une malle en osier sert toujours à cacher quelqu'un. Et infantiles, grand-guignolesques : un mur pisse le sang car on y a muré un cadavre, Fantômas se fait "doubler" sur la guillotine par un acteur grimé qui se flattait de l'avoir parfaitement imité. Et quelques trouvailles : la carte de visite blanche où FANTÔMAS est écrit à l'encre sympathique, l'authentique boa utilisé comme "exécuteur muet" ou le criminel qui s'échappe en abandonnant ses faux bras. Mention spéciale pour les fausses empreintes digitales obtenues avec des gants de peau humaine, idée reprise dans un James Bond (p. 601). Sans oublier le bal masqué où se croisent trois Fantômas, dont le vrai. Et quelques images étonnantes : le parterre de tonneaux quai de Bercy ou ce voyou transformé en battant de cloche et dont on ne voit plus que les pieds.

Quand il ne porte pas une cagoule plus cinégénique qu'utile, Fantômas (René Navarre, dans le rôle de sa vie), assume diverses identités : Gurn, Chaleck, Nanteuil, le père Moche, le détective américain Tom Bob, le juge d'instruction Pradier. Il a pour complice Lady Beltham (Renée Carl) et pour ennemi l'inspecteur Juve (Edmund Breon), sorte de Fantômas du Bien qui ne déteste pas se déguiser – par exemple sous les traits de la brute Cranajour. Breon finira troisième couteau de films américains ; ainsi dans *La femme au portrait* (p. 5), ce qui nous rappelle la dette évidente du Fritz Lang de *Mabuse* (p. 516) envers Feuillade. Juve est assisté par le sémillant journaliste Fandor (Georges Melchior).

Des cinq épisodes, le second, *Juve contre Fantômas*, est le plus décousu, mais aussi le plus aéré, le plus inventif et le plus fertile en rebondissements.

Die freudlose Gasse *La rue sans joie*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1925, 151 mn

Vienne, 1921. La rue Melchior est un microcosme où se croisent, dans un mélange d'expressionnisme et de réalisme, ceux qui meurent de faim et ceux qui les affament : un monde de spéculateurs, heureux ou malheureux, et un petit peuple de femmes réduites à se prostituer pour pouvoir manger. Le boucher (Werner Krauß) se fait payer en nature par ses clientes – dont une finira par le tuer – tandis que la modiste (Valeska Gert, diabolique) tient une arrière-salle où ces dames font des heures supplémentaires.

La jalousie pousse Maria (Asta Nielsen) à assassiner une rivale et faire accuser du crime celui qu'elle aime ; tombée dans la prostitution et devenue tuberculeuse, elle se rétracte à l'article de la mort. Destin tragique auquel s'oppose celui de Greta (Garbo) dont la famille a été ruinée par les spéculations d'un père prétentieux et imbécile : vouée au tapin, elle est sauvée *in extremis* par un officier américain.

Kış uykusu *Sommeil d'hiver*, Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 2014, 196 mn

Sur une musique de Schubert, un village de Cappadoce – plans magnifiques de maisons troglodytes couvertes de neige. L'auteur n'abuse pas de cette facilité décorative et trace à travers de longs dialogues le portrait de trois prisonniers de l'hiver de l'amour. Même s'il est pavé de bonnes intentions, l'Enfer c'est les autres.

L'ancien acteur Aydin qui tient l'hôtel OTHELLO est un homme contradictoire qui critique les réactionnaires dans une feuille de chou locale tout en se plaignant que les jeunes oublient les vieux principes. Il affecte d'ignorer le comportement brutal de son adjoint Hidayet qui vient d'humilier deux locataires impécunieux, les frères Hamdi, en leur envoyant un recouvreur de dettes : résultat, le gamin de l'aîné a lancé une pierre, brisant une vitre de la voiture d'Aydin. Sa sœur divorcée, Necla, recommande une sorte de "Tendez l'autre joue" tout en se livrant à une critique systématique et un tantinet sournoise de son frère. Dont l'épouse Nihal, qui a l'âge d'être sa fille, meuble le vide de son existence en organisant un comité pour la rénovation des écoles avec l'aide de l'instituteur Levent. Ceci indispose Aydin qui prétend qu'elle ne sait pas tenir les comptes et que ce Levent est douteux. Crise de nerfs de Nihal à laquelle Aydin, qui vient de piétiner son jardin privé, croit répondre en faisant un don conséquent à son œuvre. Restée seule, elle va voir les frères Hamdi auxquels elle offre l'obole de son mari qui lui brûlait les mains ; si le cadet, mielleux, est prêt à accepter, l'aîné se sent humilié par ce paternalisme et brûle l'argent pourtant si précieux.

En route pour Istanbul, Aydin change d'avis à la gare et se rend chez un ami. Discussion de poivrots avec Levent, puis chasse au lièvre dans la neige. Et le voilà rentré ; échange de regards avec la triste Nihal et voix off : il ne pourra jamais avouer à celle qui a cessé de l'aimer qu'il a tant besoin d'elle.

The magnificent seven *Les sept mercenaires*, John Sturges, USA, 1960, 126 mn

Ce *remake* des *Sept samourais* (p. 1597) en western vaut surtout pour son excellente distribution : autour de Yul Brynner, Steve McQueen et Horst Buchholz – qui reprend le rôle tenu par Mifune –, James Coburn en lanceur de couteau désinvolte, Charles Bronson en gardien d'enfants (!), Brad Dexter en cow-boy cupide et Robert Vaughn, le lâche aux gants noirs obsédé par ses cauchemars. Comme sorti du *Baron de l'Arizona* (p. 81), Vladimir Sokoloff campe un patriarche mexicain ; mais c'est Eli Wallach qui se taille la part du lion en Calvera, un chef de bandits cruel et retors. À ses côtés une silhouette aperçue dans *Touch of evil* (p. 1557), Valentin de Vargas.

“So far so good”, jusqu'ici ça va ; cette blague récurrente vient de Paul-Louis Courier (cf. *La haine*, p. 704). Le tour de main de Brad Dexter, remettre d'aplomb trois cruches tête en bas en les retournant deux par deux, ne peut pas être filmé sans raccord : la parité du nombre de cruches tête en l'air ne change pas.

Black friday *Vendredi 13*, Arthur Lubin, USA, 1940, 70 mn

Pour sauver son ami accidenté Kingsley (Stanley Ridges), paisible professeur d'anglais, le chirurgien Sovac (Boris Karloff) n'a d'autre choix que de lui transférer le cerveau du criminel Red Cannon. Avec l'arrière-pensée de mettre ainsi la main sur le magot de la bande à Red, ce qui permettra de financer son laboratoire de recherches. Sous l'apparence de Kingsley, Red règle ses comptes avec son acolyte Marnay (Bela Lugosi) ; puis oublie tout et retrouve sa personnalité d'enseignant effacé. Lors de l'inévitable rechute, il tente de récupérer le magot en s'en prenant à la fille de Sovac ; ce dernier l'abat avant d'être condamné à mort.

Un cerveau sans corps pour un corps sans cerveau ; le scénario de Curt Siodmak aurait mérité un traitement moins routinier.

Cidade de Deus *La cité de Dieu*, Fernando Meirelles, Brésil, 2002, 130 mn

Une favella de Rio entre les années 1960 et 1980. Avec ses gangsters dont le vicieux Petit Zé, tueur depuis l'enfance qui veut contrôler le trafic de drogue dans la Cité. Tous ne sont pas aussi méchants, ainsi Manu le Coq qui ne voulait au départ que venger sa famille. Alors que Zé a gagné *in extremis* la guerre contre Manu et a été relâché par une Police corrompue, il est abattu par la bande de gamins qu'il avait armés jusqu'aux dents, nouvelle génération de tueurs.

L'histoire est contée en voix off par Fusée, un jeune qui finira par s'en sortir en devenant photographe. Le style, éclaté, est souvent celui du clip vidéo, ce qui est pour une fois parfaitement justifié pour rendre compte du comportement sporadique et imprévisible de ces voyous sanguinaires.

La grande illusion Jean Renoir, France, 1937, 114 mn

Grand classique des années 1930. La guerre, la solidarité en dépit des barrières de classe (Pierre Fresnay vs. Jean Gabin) et de "race" (Marcel Dalio). Des Allemands montrés avec sympathie : Dita Parlo qui recueille les deux fugitifs, le soldat qui commente leur passage en Suisse par un "Tant mieux pour eux". Et Stroheim, impérial avec sa minerve : il faut voir le mouvement de tout son corps quand il siffle son cognac, la complicité aristocratique qu'il entretient avec Fresnay et son unique géranium qu'il coupe quand ce dernier meurt.

Et aussi un type déguisé en fille sous les regards bizarres de ses compagnons de captivité, la chanson *Si tu veux Marguerite* que chantait mon grand-père, détails servis par d'excellents seconds rôles : Julien Carette, Gaston Modot, Jean Dasté et Sylvain Itkine (le spécialiste de Pindare), future victime de Klaus Barbie.

El Dorado Marcel L'Herbier, France, 1921, 98 mn

Sibilla (Eve Francis), danseuse à l'El Dorado, s'occupe de son fils naturel, malade ; elle n'obtient aucune aide du père de l'enfant, le "mauvais riche" Esteria (Georges Paulais) dont elle enferme en représailles la fille Iliana (Marcelle Pradot, épouse du réalisateur) avec son soupirant Hedwick (Jaque Catelain) une nuit entière dans une salle de l'Alhambra. Suite à ce scandale, Iliana part vivre avec Hedwick et sa mère dans les montagnes avoisinantes en emmenant son demi-frère. Restée seule et désormais inutile, Sibilla se suicide.

Vues de Grenade – et accessoirement Séville – avec d'avant-gardistes anamorphoses et surimpressions. Étonnant final où s'agite derrière la toile de scène l'ombre chinoise du bouffon (Philippe Hériat) alors que Sibilla agonise.

Charulata Satyajit Ray, Inde, 1964, 119 mn

D'après Tagore. En 1879, dans la bourgeoisie indienne de Calcutta, Charulata (Madhavi Mukherjee) tombe amoureuse de son beau-frère Amal (Soumitra Chatterjee) qui l'encourage à écrire et publier. "Charu", intelligente et poète, trouve dans le fantasme Amal ce qu'il manque à son prosaïque époux Bhupati (Shailen Mukerjee) qui s'intéresse plus au journal politique libéral qu'il a fondé qu'à sa femme. Un journal coulé par les malversations du gérant, frère de Charu. Amal disparaît de peur d'accabler Bhupati avec une nouvelle trahison. Le couple va tenter de rebondir en créant conjointement un nouveau périodique mais Charu n'a pas su cacher sa douleur à son époux et leur avenir est on ne peut plus incertain, ce que soulignent les arrêts sur image finaux alors que leurs mains se cherchent.

Émouvant portrait de femme, aux images d'une infinie délicatesse dues à Subrata Mitra. Peut-être le chef-d'œuvre de l'auteur : on pense à Mizoguchi.

Mystic river Clint Eastwood, USA, 2003, 138 mn

Boston, dans le milieu irlandais. La jeune Kathie Markum a été tuée et les soupçons se portent naturellement sur Dave Boyle (Tim Robbins), jadis victime de pédophiles, ce dont il ne s'est jamais totalement remis. Jimmy Markum (Sean Penn), mène sa propre enquête et, sur une dénonciation de Celeste Boyle (Marcia Gay Harden), exécute Dave avec l'aide des bien nommés frères Savage (Kevin Chapman et Adam Nelson). Entre temps, la Police a retrouvé les coupables, deux gamins agressifs, dont le fils pseudo-muet de "Just Ray", un délateur que Jimmy avait jadis exécuté au même endroit que Dave – les berges du fleuve Mystic.

Le film est peu typique du cinéma américain car il ne laisse aucune place aux bons sentiments. Celeste qui a livré son époux à Jimmy en sachant bien qu'il le tuerait affecte à la fin de le chercher dans la foule. Du même acabit, sa cousine qui est aussi la femme de Jimmy proclame son admiration à celui qu'elle voit comme un roi prêt à tout pour protéger les siens ! Jimmy lui-même semble avoir surjoué sa douleur pour endosser ce rôle de justicier tant admiré par son épouse. Un policier (Kevin Bacon), qui fut l'ami d'enfance de Dave et Jimmy, a tout compris ; mais de là à ennuyer Jimmy pour un acte bien excusable... hypocrisie sur toute la ligne !

Tic mafieux récurrent, "Avoue et je te fais grâce" : la victime confesse n'importe quoi pour avoir la vie sauve et se fait tuer pareillement. "Mystic" ne renvoie pas au puritanisme de la Nouvelle-Angleterre : c'est la translittération d'un toponyme indien. Petit rôle pour Eli Wallach, toujours éblouissant malgré l'âge.

Blood and sand *Arènes sanglantes*, Rouben Mamoulian, USA, 1941, 120 mn

D'après Blasco Ibáñez. Juan Gallardo (Tyrone Power) reprend la cape de son père et devient un célèbre torero. Puis c'est la dégringolade et la mort suite à un coup de cornes : un peu de sang – le film est en couleurs – dans le sable alors que son successeur (Anthony Quinn) parade dans l'arène sévillane.

Film d'un académisme pesant au scénario téléphoné. Juan est partagé entre une épouse qu'il aime depuis l'enfance (Linda Darnell) et une beauté aristocratique (Rita Hayworth) qui vit dans une sorte d'Alhambra où elle collectionne les tableaux de Vélasquez et les toreros ; elle chante, mal doublée, aussi à l'aise – cf. *Gilda*, p. 118 – avec une guitare que Bela Lugosi avec la pieuvre de *Bride of the monster* (p. 1029). Avec J. Carroll Naish, John Carradine et, mal utilisés, Alla Nazimova en maman moralisatrice et Laird Cregar en critique tauromachique malhonnête. Sur le sujet, *Bullfighter and the lady* (p. 956) – dû à Budd Boetticher qui servit de conseiller sur le tournage – est une œuvre autrement sérieuse.

Chantée en sérénade puis développée en thème orchestral, la future musique de *Jeux interdits* (p. 39) ne doit donc rien à Narciso Yepes (né en 1927) : bien que précoce, le guitariste n'a pas pu composer une œuvre enregistrée dès 1901 !

Objective, Burma! *Aventures en Birmanie*, Raoul Walsh, USA, 1945, 142 mn

1944, en Birmanie. Le commando aéroporté du Cpt. Nelson (Errol Flynn) est largué dans la jungle pour détruire un radar ennemi. Mission facilement accomplie mais retour difficile car les Japonais se lancent à leur poursuite. De point de rendez-vous en point de rendez-vous, la troupe s'amenuise; quand Nelson retrouve à pied l'armée du Gal. Stilwell – l'invasion a commencé – il n'a plus que onze hommes et une grosse poignée d'identifiants ramassés sur les soldats morts.

Film sobre, sans beauté exotique, basé sur des litotes fulgurantes. Une branche de feuillage dans le ruisseau que remonte la troupe descend le cours de l'eau jusqu'aux poursuivants japonais. Les corps de soldats dont on ne nous montre que les pieds : la rage et les sanglots de leurs copains nous permettent d'imaginer les atrocités commises par les *slopeheads* (chinetoks). Quelques personnages se détachent : un pilote (Mark Stevens), des soldats (George Tobias, Anthony Caruso) et un correspondant de guerre trop âgé (Henry Hull) qui finit par mourir d'épuisement. Terrifiante séquence de combat de nuit où les "singes" attaquent en rampant. Un grand Walsh avec le superlatif Flynn.

Psycho *Psychose*, Alfred Hitchcock, USA, 1960, 109 mn

Générique de Saul Bass et musique de Bernard Herrmann sur un scénario de Robert Bloch pour ce célèbre Hitchcock en noir et blanc. C'est une production de la Paramount qui s'y est tellement peu investie que l'inquiétant motel Bates fut construit sur les terres d'Universal.

Un des multiples défis de ce film atypique est de faire mourir son héroïne Marion (Janet Leigh) au beau milieu de l'histoire. On se doutait bien qu'ayant volé une grosse somme, elle ne s'en tirerait pas facilement; d'ailleurs, un flic douteux aux allures de pervers (Mort Mills) l'avait suivie de manière insistante. Mais se faire poignarder comme ça, sous un rideau de douche, défie un peu les lois de la dramaturgie. *Idem* pour l'infortuné détective Arbogast (Martin Balsam) dont les investigations sont interrompues par un coup de couteau. L'ex-amant de Marion (John Gavin), sa sœur Lila (Vera Miles), héroïne de substitution, le shérif local (John McIntire) et le psychologue (Simon Oakland) qui démonte l'étrange névrose du protagoniste, ne retiennent guère l'attention.

Laquelle est accaparée par Anthony Perkins, dans le rôle de sa vie, qu'il reprit dans deux suites (e.g., p. 1769). Jusque là spécialisé dans un rôle de blanc-bec (*The tin star*, p. 81) souvent affriolé par une femme plus âgée, il est ici parfait en fils à maman tellement phagocyté qu'il a fini par la tuer et prendre progressivement sa place. Son autre rôle célèbre est celui du *Procès* (p. 1602), film au demeurant raté, Welles ayant traité Kafka sur le mode baroque.

Sur le journal qui enveloppe les billets, l'incroyable carte de Chine (p. 826).

Der amerikanische Freund *L'ami américain*, Wim Wenders, RFA, 1977, 121 mn

Fausiaire de lui-même, Derwatt (Nicholas Ray) continue de peindre et signer des tableaux bien qu'il soit réputé mort. Seules contraintes, il ne peut ni faire évoluer son style ni en produire trop car son ami et complice Ripley (Dennis Hopper) – héros récurrent de Patricia Highsmith – aurait du mal à les écouler. Quand il n'est pas à New York, Ripley vit à Hambourg où il sympathise avec Jonathan (Bruno Ganz) un encadreur atteint de leucémie. Lorsque le douteux Minot (Gérard Blain) lui demande de l'aide contre des mafieux ennemis, il l'oriente vers Jonathan qui, en servant de tueur, pourra léguer un pécule à sa famille.

Premier voyage pour Jonathan sous prétexte d'examen à l'Hôpital américain de Neuilly : c'est dans le métro qu'il suit sa victime (Daniel Schmid) qu'il finit par abattre dans un escalier roulant de La Défense. Les caméras de surveillance suivent, pour le seul spectateur, la fuite du tueur paniqué dans les couloirs.

Minot revient à la charge et propose une seconde consultation, à Munich cette fois : dans le train du retour, Jonathan doit tuer un complice (?) de sa première victime, une tâche au-dessus de ses capacités. Tel un *Deus ex machina*, Ripley apparaît alors pour occire le mafieux et son garde du corps. Mais la bande adverse a identifié l'auxiliaire et c'est dans une ambulance contenant un énigmatique blessé couvert de bandelettes et un Minot amoché que son chef (Samuel Fuller) tente de s'emparer de Ripley, lequel en vient à bout avec l'assistance de Jonathan. Tout se termine au petit matin sur une plage, avec l'ambulance – et ses cadavres – qui brûle, incendiée par Ripley. Jonathan l'abandonne sur place pour rentrer au volant de sa Coccinelle rouge qui fait une embardée sur l'autoroute : il est mort.

Intrigue incompréhensible. Ce qui se justifie par le point de vue adopté, celui d'un Jonathan mêlé bien malgré lui à ce qu'il ressent comme une belle histoire d'amitié. Petits rôles pour Lou Castel et Jean Eustache.

Pickpocket Robert Bresson, France, 1959, 73 mn

Sorte de Raskolnikov du vol, Michel (Martin La Salle Supervielle), estime que les hommes supérieurs peuvent s'arroger certains privilèges. C'est en tout cas ce qu'il explique au Porphyre (Jean Pélégri) qui le surveille. La voix off de Michel l'accompagne au champ de courses, puis à la gare de Lyon avec un étonnant ballet de portefeuilles passant de main en main, celles des deux complices joués par Pierre Étaix et Kassagi – prestidigitateur et conseiller technique du film car ancien voleur à Tunis. En prison, Michel accepte enfin l'amour d'une jeune femme : "Oh Jeanne, pour aller jusqu'à toi, quel drôle de chemin il m'a fallu prendre".

Servi par la beauté de la jeune Marika Green (16 ans), un film stupéfiant qui constitue avec *Un condamné à mort s'est échappé* (p. 28) le sommet de la carrière de Bresson. Qui aura ensuite tendance à s'enfermer dans son style.

Bad day at Black Rock *Un homme est passé*, John Sturges, USA, 1955, 81 mn

1945. Privé de son bras gauche, Macreedy (Spencer Tracy) débarque dans la bourgade de Black Rock à la recherche d'un certain Kumoko. On apprendra que c'était pour lui remettre la médaille de son fils, mort à ses côtés en Italie. Les habitants sont hostiles et Macreedy échappera de justesse à la mort.

Un homme seul face à une ville de trouillards, la dénonciation de la lâcheté collective, tout ça rappelle *High noon* (p. 204). Côté méchants : Lee Marvin, Ernest Borgnine version teigneuse et Robert Ryan, un bon Américain bien raciste qui a tué Kumoko avec la complicité des deux autres. À l'image du shérif (Dean Jagger), tous sont plutôt passifs. Seul le médecin (Walter Brennan) relève le lot : il est le premier à prendre parti pour Macreedy. Les Alabama Hills servent de décor aux scènes d'action. Avec Anne Francis.

Ivan Grozny *Ivan le Terrible*, Sergueï Eisenstein, URSS, 1945-46, 177 mn

Film en deux parties, dont la seconde, terminée en 1946, ne sortit qu'en 1958, Staline s'étant senti visé. Quant à la troisième, elle ne fut jamais tournée.

La plastique, superbe, s'impose dès les premières images avec tout un jeu sur les lignes : Ivan de profil regardant penché, à travers une ouverture à la fois anguleuse et courbe, la foule qui s'approche en faisant un Z dans la neige. Autre jeu de courbes, l'affrontement avec le métropolite Philippe, épisode évoqué dans *Tsar* (p. 85) ; sans oublier la cour de Pologne assimilée à un échiquier. Mentionnons les suppliciés du siège de Kazan comme sortis de *¡ Que viva Mexico !* (p. 691), les boyards à fourrure, les Polonais à fraise, les prêtres catholiques aux lunettes-élytres (!) et le terrifiant clergé orthodoxe. Ainsi, hélas, que de démagogiques plans de coupe sur les visages du petit peuple soutien du Tsar.

Le Tsar (Nikolaï Tcherkassov) est un personnage halluciné qui a souffert dans son enfance de la tutelle de l'étranger. Un flash-back le montre entouré de ses conseillers-vautours : la caméra descend pour dévoiler ses jambes trop courtes pour le trône. Ivan est un patriote décidé à libérer le pays des tutelles, extérieures comme intérieures, en particulier celle des boyards. Sa Police politique est présentée comme une émanation du bon peuple, menée par le fidèle Maliouta, sorte de Beria *ante litteram* : cet "opritchnik" se veut un bon chien, un chien qui décapite dans une cour... c'était avant le temps des balles dans la nuque.

Ivan doit faire face au complot de sa tante Efrossinia (Serafima Birman) qui veut mettre son rejeton idiot sur le trône pour en faire le "Tsar boyard Vladimir". Moment émouvant où elle chante près de son fils, puis procession où Ivan s'est fait remplacer par Vladimir qui tombe sous les coups du Ravaillac posté par sa mère.

Magnifique séquence aux dominantes jaune et rouge (15mn) tournée avec de l'Agfacolor récupéré à Berlin. Et musique de Sergueï Prokofiev.

20000 leagues under the sea *20000 lieues sous les mers*, Richard Fleischer, USA, 1954, 122 mn

Superbe adaptation de Jules Verne. Mentionnons une cérémonie funèbre au fond des océans, la salle de contrôle du superbe *Nautilus* et son orgue sur lequel Nemo joue la Toccata de Bach. Et surtout l'attaque d'un calmar géant – autrement convaincant que la pieuvre de *Bride of the monster* (p. 1029) – qui impressionna le public enfantin de cette production Walt Disney.

Un excellent film à la distribution superlative. Paul Lukas et Peter Lorre campent le professeur Arronax et son assistant, alors que Kirk Douglas est Ned, marin espiègle et un peu voleur qui joue de la guitare-tortue pour son otarie et siffle l'alcool des bocaux où sont conservés des spécimens de poissons rares. Capable aussi d'altruisme, il sauve le capitaine des tentacules du mollusque. Ce Nemo, superbement interprété par James Mason, est un "Personne" perdu dans des rêves ténébreux et retiré du monde qui voue une haine sans fond, sinon à l'Humanité, du moins aux nations guerrières. À ses côtés, un équipage peu locale dont se dégage le second (Robert Wilke).

Le scientisme de l'écrivain s'accorde bien avec celui des années 1950, ainsi la nourriture de substitution issue de fermes sous-marines. Du scientisme au racisme il n'y a qu'un pas : Nemo s'amuse à faire danser les cannibales qui ont envahi le pont du sous-marin en leur infligeant des décharges électriques.

A place in the sun *Une place au soleil*, George Stevens, USA, 1951, 117 mn

Parent pauvre aux dents longues, le jeune George Eastman (Montgomery Clift) débute au plus bas dans l'entreprise de son richissime oncle comme petit chef au service d'emballage. Faisant fi de la déontologie, il entame une liaison avec Alice Tripp (Shelley Winters), une ouvrière sous ses ordres. Puis son oncle se souvient de lui et le propulse aux niveaux supérieurs où il approche la richissime Angela Vickers (Elizabeth Taylor) : tout s'arrange pour l'ambitieux. Las, Alice est enceinte et veut se faire épouser. George l'emmène en barque sur un lac avec l'intention de l'y noyer, mais ne peut s'y résoudre ; elle tombe cependant spontanément à l'eau et se noie sans que George ne se préoccupe trop de la sauver. Il s'enfuit avant d'être finalement retrouvé, jugé et exécuté.

Le film est placé sous le signe du doute : George est-il vraiment un criminel ? Et que trouve-t-il de si fascinant chez Angela – vulgaire comme l'est toujours Liz Taylor – sinon sa fortune ?

Le roman de Theodore Dreiser, *An american tragedy*, avait déjà été adapté par Sternberg (1931) dans un film plombé par l'interminable procès final. *Match point* (p. 136) est l'histoire d'un George qui s'en sortirait. Dernier rôle pour Anne Revere avant son bannissement des studios pour malpensance.

Doctor Zhivago *Le docteur Jivago*, David Lean, Grande-Bretagne, 1965, 200 mn

Omar Sharif, dans le rôle du médecin-poète Jivago ne convainc pas – on ne voit pas le poète – et Julie Christie, en Lara, peine à nous émouvoir. On peut à la rigueur sauver Ralph Richardson en ganache dépassée par l'Histoire mais Geraldine Chaplin est inexistante en épouse de Jivago : voilà pour le versant romantique du scénario. Côté Révolution, Tom Courtenay est un Antipov bien académique. Mais Rod Steiger dans le rôle de l'opportuniste Komaroski et surtout le réfrigérant Yevgrav d'Alec Guinness qui porte sur lui toute la malédiction de la nécessité historique sont convaincants, tout comme Klaus Kinski dans le rôle d'un anarchiste persécuté par les bolchéviks. Quelques images mémorables – un champ où sont étendus des cadets blancs fauchés par une mitrailleuse, une maison prise dans la neige, un barrage de l'époque stalinienne – et la musique de Maurice Jarre relèvent un peu la moins réussie des grosses machines de David Lean.

Une balalaïka traverse le film, depuis l'enterrement de la mère de Jivago jusqu'au départ de la fille de Lara (Rita Tushingham de *A taste of honey*, p. 961).

Les Girls George Cukor, USA, 1957, 114 mn

Un procès à Londres et trois versions de la relation controversée des "Girls", des danseuses, avec leur patron Barry (Gene Kelly), en 1949 à Paris. Sybil, la "diffamatrice", raconte l'histoire d'Angèle (Taina Elg) et de sa liaison avec Barry – secret de Polichinelle – puis sa tentative de suicide au gaz par crainte d'avoir été reconnue de son fiancé (Jacques Bergerac) venu en famille assister au spectacle des Girls. C'est ensuite à Angèle de raconter celle de Sybil (Kay Kendall, excellente), une alcoolique qui risque de se faire virer et que ses copines sauvent en faisant croire à Barry qu'elle l'aime ; lorsque le fiancé (Leslie Phillips) de Sybil s'en prend à Barry, celle-ci replonge dans la bouteille et tente de se suicider au gaz. Troisième version, celle de Barry qui, amoureux de Joy (Mitzi Gaynor), avait monté un complot avec les deux fiancés pour dissoudre la troupe, chacun récupérant sa Girl ; il feint des malaises et un cœur fragile. Le suicide au gaz n'est plus qu'un accident qui manque de coûter la vie à Angèle et Sybil.

WHAT IS TRUTH proclame un homme-sandwich à la fin de chaque épisode. Les trois histoires se raccordent très mal, un peu comme dans *Les âmes fortes* (le roman et non le film, p. 802). Ce qui leur laisse un brin de mystère. Pourtant, si la déposition de Barry semble avoir réconcilié Angèle et Sybil, Joy se dit que les deux autres n'ont pas pu tout inventer.

Numéros musicaux dont une parodie de *The wild one* (1953) : Barry y endosse le blouson noir de Brando. Et sketch désopilant où Joy refroidit Barry en se présentant en robe de chambre et bigoudis tout en lui réclamant de l'eau pour son bain de pieds. Avec Henry Daniell et Patrick Macnee (des *Avengers*, p. 1131).

Prizzi's honor *L'honneur des Prizzi*, John Huston, USA, 1985, 124 mn

Charley Partanna (Jack Nicholson) est le terrifiant homme de main de la famille Prizzi qui sévit à Brooklyn. Lors d'un mariage, il tombe amoureux de la ravissante Irene Walker (Kathleen Turner) venue de Los Angeles, laquelle s'avère être une tueuse engagée pour régler un compte à l'occasion d'un moment festif où les Prizzi au complet ont un bon alibi. Charley épouse Irene au grand dam de Maerose Prizzi (Anjelica Huston), une ancienne fiancée qui en pince toujours pour lui et essaie de monter la famille contre cette "Polack". Au terme d'un scénario fertile en rebondissements, Charley tue Irene et se réconcilie avec Maerose.

Ces mafieux sont plus proches des crétins de *Scarface* (p. 422) que des chevaliers de Coppola. "Don" Corrado Prizzi (William Hickey) est un mélange de ruse, de conformisme et de cupidité. Tout comme son ami Angelo Partanna (John Randolph), père de Charley, ses fils Eduardo (Robert Loggia) et Dominic (Lee Richardson), cec dernier père de Maerose qui la traite de pute depuis qu'elle a rompu ses fiançailles. Tout ce monde vit dans une italianité caricaturale résumée par des portraits géants de Pie XII ou Toscanini. Charley n'échappe pas à cette médiocrité générale : sommé de choisir entre la famille et l'amour, il n'hésite guère ; Maerose est, quant à elle, une sorte de scorpion venimeux. Les flics newyorkais (e.g., Lawrence Tierney) forment une famille parasitaire qui touche sa dîme sur toutes les activités mais s'énerve lorsque l'épouse d'un de ses membres est accidentellement tuée. Parallèlement conne, la Polack Irene, féministe qui n'a rien compris au machisme sicilien et tient à garder son butin propre pour ne rien devoir à son homme. Les allées et venues de Charley sont signalées par un avion : vers la gauche direction LA, vers la droite retour à Brooklyn.

The edge of the world *À l'angle du monde*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1937, 75 mn

Hirta dans l'archipel écossais de Saint Kilda en 1930. Et son émouvante évacuation, car la vie y est devenue trop dure : on condamne les portes, on noie les chiens, on arrache les rares écriteaux. Vue du bateau qui s'éloigne avec la population, la silhouette des falaises en nuances de gris. Le film ne fut pas tourné à Hirta, impraticable, mais à Foula où vivent toujours une trentaine de personnes.

Le scénario se focalise sur l'obstination de Peter Manson (John Laurie) à rester sur l'île ; au moment du départ, une soudaine envie le pousse à dénicher des œufs à flanc de falaise et la corde rompt. Il se tue, tout comme auparavant son fils Robbie lors de l'escalade à mains nues de la fatidique falaise ; mauvais présage, on apercevait l'Écosse. Face aux Manson, les Gray, le père (Finlay Currie) et le fils (Niall MacGinnis) dont Peter ne voulait plus pour gendre depuis la mort du sien au même endroit, l'en tenant, on ne sait trop pourquoi, responsable.

Macao, l'enfer du jeu Jean Delannoy, France, 1939, 93 mn

Ce bon film exotique voit se croiser divers aventuriers au destin tragique : Werner von Krall (Erich von Stroheim), trafiquant d'armes, Mireille (Balin), comédienne au bout du rouleau, Ying Tchaiï (Sessue Hayakawa), banquier côté pile et gangster patron de tripot côté face, et l'immonde Almaïdo (Henri Guisol) toujours en avance d'une trahison. Seul à s'en tirer, Pierre Milley (Roland Toutain), journaliste façon Tintin, s'enfuit avec la fille de Ying Tchaiï.

Distribution différée (1942), le temps de retourner avec Pierre Renoir les scènes de Stroheim (restituées depuis), *persona non grata* sous l'Occupation.

Love in the afternoon Ariane, Billy Wilder, USA, 1957, 125 mn

D'après Claude Anet. La jeune violoncelliste Ariane (Audrey Hepburn) sauve la vie de Frank Flanagan (Gary Cooper), un play boy vieillissant et plein aux as : ayant appris par son père détective privé (Maurice Chevalier) qu'un drame se prépare, elle s'introduit dans la chambre du Ritz où le séducteur dansait avec une épouse volage. Quand le cocu (John McGiver) entre armé, c'est Ariane qu'il découvre sous la voilette. Idylle avec Frank qui ne connaîtra longtemps que l'initiale A. de sa salvatrice ; il sait qu'elle ne s'appelle pas Adolphe, ce qui ne l'avance guère. Tombée amoureuse du play boy, elle parvient à le rendre jaloux en enregistrant au dictaphone une cocasse liste d'amants. Dénouement gare de Lyon où Frank enlève *in extremis* Ariane pour l'emmener sur la Côte d'Azur.

Le scénario rappelle celui de *Sabrina* (p. 831) où l'actrice était déjà associée à un homme nettement plus âgé. En plus réussi car elle sait rendre son personnage attachant et parfois émouvant : ses mensonges ont un petit goût de nostalgie prémonitoire où affleure la douleur. Tout ça commenté par un quatuor de musiciens tziganes qui ressasse *Fascination*. Premier scénario d'I.A.L. Diamond pour Wilder.

Yama no oto *Le grondement de la montagne*, Mikio Naruse, Japon, 1954, 94 mn

Les enfants de Shingō (Sō Yamamura) sont mal mariés, d'ailleurs sa fille revêche (Chieko Nakakita) vient de se réfugier chez lui. Où vit sa bru Kikuko (Setsuko Hara) qui sait que son mari Shūichi (Ken Uehara) a une maîtresse ; refusant de porter un enfant de lui, elle se fait avorter. Shingō, qui a tenté de sauver ce mariage en allant voir la maîtresse de son fils, vient d'apprendre qu'enceinte, elle a décidé de quitter son amant tout en gardant l'enfant. Il envisage alors de déménager pour donner à Kikuko une chance de se rapprocher de Shūichi : peine perdue, elle veut divorcer. Car ce qui compte dit-elle, c'est la *vista*, la perspective. D'après Yasunari Kawabata, un mélodrame touchant centré sur l'amour impossible et non verbalisé entre beau-père et bru.

David Golder Julien Duvivier, France, 1931, 94 mn

Conte balzacien situé dans un milieu juif décrit sans concession mais avec empathie. Les personnages sont parfois grotesques, tel ce radin (Paul Franceschi) qui marche sur la pointe des pieds pour ne pas user ses talons. Golder (Harry Baur) est, en affaires, un impitoyable requin, prompt à pousser ses concurrents au suicide. Son épouse Gloria (Paule Andral) entretient à Biarritz une cour de parasites, "une auberge un jour de foire" selon Golder. Lorsqu'il fait un malaise, l'épouse trop pressée d'hériter apprend que tout ira à leur fille Joyce (Jackie Monnier); en repréailles, elle révèle à son mari que sa chouchoute n'est pas sa fille mais celle de l'amant en titre Hoyos (Gaston Jacquet). Assommé par cette révélation, Golder liquide tout, d'où un petit krach. Il n'attend plus rien de la vie mais Joyce, qui veut presser le citron jusqu'à la dernière goutte, finit par l'attendrir. Pour elle, il va faire un dernier tour de piste à Bakou où son savoir-faire lui permet de conclure un juteux contrat avec les Soviets. Mais cet effort l'épuise et c'est bien malade qu'il rentre sur le bateau ODESSA; il confie ses papiers à un jeune Juif compatissant et s'éteint bercé par les chants yiddish des passagers.

Ce premier film parlant de Duvivier est une exceptionnelle réussite. La composition d'Harry Baur a sans doute contribué à sa dénonciation comme Juif – alors que, pour paraphraser Raymond Barre, il était innocent. Autre victime, l'autrice du roman, Irène Némirovsky, que ses amitiés collaborationnistes (dont Paul Morand) ne sauvèrent pas d'Auschwitz.

The ladykillers *Tueur de dames*, Alexander Mackendrick, Grande-Bretagne, 1955, 91 mn

Classique tardif de la comédie anglaise. Cinq criminels s'installent chez une vieille dame (Katie Johnson) afin d'y répéter, disent-ils, des œuvres pour quintette à cordes. L'innocente mamie est chargée d'aller à la consigne de King's Cross pour récupérer le butin d'un vol. À la suite de l'ouverture intempestive d'un étui rempli de billets, elle découvre le pot aux roses et leur demande de restituer l'argent. Les bandits décident alors de la supprimer mais personne n'est très chaud pour se charger de la corvée et leurs hésitations se transforment en affrontement mortel : l'un après l'autre (Cecil Parker, Peter Sellers, Danny Gray, Herbert Lom et Alec Guinness), leurs corps sont précipités depuis le pont du chemin de fer. La vieille dame se rend au commissariat pour raconter l'histoire. Connue pour ses histoires de Martiens, elle n'est pas prise au sérieux et on lui conseille de garder l'argent.

Le film repose sur le contraste entre cette mémé au chapeau fleuri digne d'Agatha Christie et les criminels mal dégrossis qui la contaminent avec leur langage cru; c'est ainsi qu'elle se débarrasse d'un policier au moyen d'un peu amène "Buzz off". *Remake* médiocre des frères Coen (p. 852).

Bonnie and Clyde Arthur Penn, USA, 1967, 111 mn

Bonnie Parker (Faye Dunaway) a un petit talent d'écriture – son poème sera chanté par Serge Gainsbourg – et Clyde Barrow (Warren Beatty) est impuissant. Les autres – "C. W." (Michael Pollard), le frère de Clyde (Gene Hackman), sa stupide belle-sœur (Estelle Parsons) – ne brillent pas par l'intelligence mais leur irresponsabilité les rend en tout cas plus sympathiques que les gangsters de la Prohibition. En toile de fond, des familles chassées de chez elles par la Crise, les films de Busby Berkeley (*Gold diggers of 1933*, p. 1664). Tout ça accompagné par une musique *bluegrass* frénétique, comme si les héros étaient pressés d'en finir. Épisode cocasse de la rencontre d'un sympathique croque-mort (Gene Wilder) que Bonnie chasse quand elle découvre sa profession.

Toni Jean Renoir, France, 1935, 82 mn

Embauché dans une carrière de Martigues, l'Italien Toni (Charles Blavette) est amoureux de la belle Josefa, une fille peu farouche qui se laisse séduire par le contremaître Albert (Max Dalban). Double mariage puisque Toni se console avec sa logeuse Marie qu'il rendra malheureuse. Tout comme Josefa qui prend pour amant son cousin Gabi (Andrex), une sorte de maquereau qui la convainc de partir avec l'argent du ménage ; violemment battue par Albert, elle le tue. Toni, toujours amoureux de Josefa, essaie de maquiller le crime en suicide mais est surpris par un gendarme ; il s'enfuit avant d'être abattu à la sortie du viaduc de Caronte par un chasseur qui a ainsi pu se payer un carton avec l'alibi de la Loi.

Film néo-réaliste *ante litteram* avec des acteurs comme sortis de chez Pagnol, e.g., Édouard Delmont. L'esprit est pourtant bien différent : tout comme Marie qui a tenté de se noyer, Toni est un personnage tragique dominé par le *fatum*.

Garde à vue Claude Miller, France, 1981, 84 mn

La nuit du Nouvel An. Affrontement entre maître Martinaud (Michel Serrault) et l'inspecteur Gallien (Lino Ventura). Le notable est soupçonné d'avoir violé et tué deux fillettes, le flic cherche à le faire avouer. Le teigneux Belmont (Guy Marchand) n'y va pas par quatre chemins et passe carrément Martinaud à tabac. Gallien, plus civilisé, se contente de l'aide de Chantal Martinaud (Romy Schneider) qui s'est rendue au commissariat pour accabler son mari. Celui-ci craque et passe aux aveux ; Gallien triomphe avant que la découverte d'un troisième corps n'innocente le notaire. Chantal Martinaud se suicide.

Martinaud est un personnage opaque. Il a avoué n'importe quoi pour éviter que sa nièce Camille, pour laquelle il éprouve quelque chose, ne soit mêlée à l'affaire. Quelle est la nature de ses relations avec cette enfant ? On ne saura pas.

Le roi de cœur Philippe de Broca, France, 1963, 103 mn

Octobre 1918. Le soldat écossais Plumpick (Alan Bates) est chargé de désamorcer la mine que les Allemands ont laissée avant de se retirer d'une petite ville (Senlis). Dans la cité désertée, les fous sans gardiens sont sortis de l'asile : le général Géranium (Pierre Brasseur), le duc de Trèfle (Jean-Claude Brialy), monseigneur Marguerite (Julien Guiomar), ainsi qu'un merlan efféminé (Michel Serrault) et un vieux gamin (Palau) accueillent en leur sein Plumpick qui devient roi de Cœur. Côté femmes, madame Églantine (Micheline Presle), la Duchesse – "une vieille taupe mais je l'aime" *dixit* le Duc – et la jeune Coquelicot (Geneviève Bujold) promue fiancée du Roi.

Cet univers improbable et poétique est de temps à autre perturbé par les militaires : la patrouille de MacFish (Jacques Balutin), ensuite l'affrontement entre Écossais et Allemands sur la Grand-Place. Les hommes tombent, puis leurs chefs Mac Bibenbook (Aldolfo Celi) et von Krack (Daniel Boulanger, scénariste du film) s'exterminent. Le lieutenant Hamburger (Marc Dudicourt) aura auparavant été fusillé par erreur, puis réhabilité avec Croix de Fer, "précieuse, même à titre posthume" selon von Krack. C'est finalement un général en bleu horizon (Yves Robert) qui félicite Plumpick et le presse de rejoindre le front. Ayant compris que les plus fous ne sont pas ceux qu'on croit, le Roi préfère se présenter à poil devant l'asile pour y être interné et retrouver ses sujets.

Ugetsu monogatari *Contes de la lune vague après la pluie (les)*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1953, 97 mn

Au temps des guerres civiles (fin XVI^e siècle) près du lac Biwa) : scénario d'après deux contes d'Akinari Ueda (1776) et du "Décoré" de Guy de Maupassant.

Tōbei (Eitarō Ozawa) s'approprié la tête déjà tranchée d'un fameux général ; devenu important samourai, il retrouve dans un bordel son épouse Ohama (Mitsuko Mito), laquelle, violée en son absence, est devenue courtisane. Il abandonne les armes et retourne à sa condition de paysan en compagnie d'Ohama.

L'histoire de Genjurō (Masayuki Mori) est plus développée. Potier, il a quitté sa famille pour vendre sa production à la ville. Une cliente, dame Wakasa (Machiko Kyō), l'invite dans son château ; il devient son amant et expérimente des jouissances inimaginables. Un prêtre le prévient que dame Wakasa est un fantôme ; c'est le corps recouvert d'un exorcisme en sanskrit (comme dans *Kwaidan*, p. 1655) qu'il se présente à nouveau pour se libérer des démons. Puis il rentre chez lui où l'attend son épouse Miyagi (Kinuyo Tanaka). Au matin ne reste que son fils : c'est le fantôme de Miyagi, tuée par des soldats, qui l'avait accueilli.

Moralité, il ne faut pas chercher à sortir de son état. Images raffinées comme celle de Miyagi – son fantôme – reprisant un vêtement près de Genjurō endormi.

The mummy *La momie*, Karl Freund, USA, 1932, 73 mn

1921. Lors de fouilles en Égypte, sir Joseph Whemple (Arthur Byron) découvre la momie d'Imhotep accompagnée d'un coffret que son assistant a la mauvaise idée d'ouvrir alors qu'il est seul. Il contient un parchemin dédié à Toth ; Imhotep se réveille et s'en va, traînant ses bandelettes. L'assistant devient fou.

Dix ans plus tard, nouvelles fouilles. Sous l'identité d'Ardeth Bey (Boris Karloff), Imhotep indique à Whimple l'emplacement de la momie d'Ankhesenamou ; il veut, au moyen du rouleau de Toth, réveiller cette femme pour laquelle il commit un sacrilège. Ses incantations trouvent un écho en la personne d'Helen, une jeune femme bien vivante qu'il voit comme la réincarnation de sa bien-aimée. Il s'apprête à la tuer pour la transformer en momie vivante comme lui. Dans un moment de lucidité, la jeune femme demande l'aide d'Isis dont le feu détruit le parchemin. . . Imhotep est alors réduit en poussière. Extraordinaire Karloff !

Titanic James Cameron, USA, 1997, 195 mn

Le scénario mélodramatique individualise deux destins un instant rapprochés : Jack Dawson (Leonardo DiCaprio), jeune peintre fauché et Rose DeWitt (Kate Winsley) que son horrible mère (Frances Fisher) vend littéralement à un bellâtre (Billy Zane) aussi riche qu'odieux au service duquel opère l'immonde Lovejoy (David Warner). Rose s'en sort grâce au sacrifice de Jack qui meurt gelé dans l'océan. La reconstitution du célèbre naufrage du 15 avril 1912 occupe la moitié du film. Spectaculaire et très impressionnante, elle occulte l'émotion qui n'est pas toujours au rendez-vous : on peut préférer *A night to remember* (p. 662), un film unanimiste où les objets arrivaient à nous émouvoir.

Émotion cependant quand le robot s'aventure dans les entrailles de l'épave. Et quand la vieille Rose (Gloria Stuart, 87 ans mais vieillie pour en paraître 101 !) jette à l'océan le collier qu'elle portait au cou quand Jack fit son portrait nue.

Dumbo Walt Disney, USA, 1941, 64mn

Excellent dessin animé. Le bébé de madame Jumbo est affublé d'oreilles surdimensionnées, d'où son surnom de Dumbo (comme "dumb") en référence à son handicap. Après diverses mésaventures, il prend une cuite involontaire et se retrouve sur un arbre perché, signe que ses pavillons géants lui permettent de voler.

Avant le numéro du pachyderme aérien, Disney nous régale de la superlative parade des éléphants roses, ceux que voit Dumbo après avoir bu de l'eau "aromatisée". Mentionnons les personnages traités en ombres chinoises derrière une tente, les corbeaux Noirs comme sortis de Harlem et le train du cirque qui monte en haletant "I think I can" avant de redescendre au son de "I thought I could".

Ningen no jōken *La condition de l'Homme*, Masaki Kobayashi, Japon

Film en trois parties racontant les désillusions du jeune ingénieur Kaji (Tatsuya Nakadai) pris dans la tourmente de la seconde guerre mondiale en Mandchourie.

I : Il n'y a pas de plus grand amour 1959, 206mn

Envoyé, en compagnie de son épouse Michiko (Michiyo Aratama), s'occuper d'une mine de fer, Kaji essaie d'adopter une attitude décente à l'égard des travailleurs chinois, des malpensants parqués dans un camp. Ses collègues Okazaki et Furuya (Eitarō Ozawa, Kōji Mitsui) sont d'une brutalité sans nom ; il n'y a guère qu'Okishima (Sō Yamamura) pour partager son approche humaniste. Quelques Chinois s'évadent en faisant couper le courant à haute tension du grillage mais leur troisième tentative est un piège de Furuya qui a posté des mitrailleuses de l'autre côté des barbelés. Lequel Furuya récidive en accusant sept ouvriers de tentative d'évasion, prétexte à une spectaculaire décapitation au sabre. Le capitaine chargé de l'exécution prête son sabre à un subalterne pour qu'il puisse "s'entraîner" ; mais l'emporté n'arrive qu'à massacrer sa victime en la lardant de coups mal placés. Kaji se lève alors pour protester et les Chinois, forcés d'assister à la boucherie, commencent à se rebeller ; la cérémonie est suspendue.

Un peu comme le maréchal Juin chez le sultan du Maroc, le capitaine rentre chez Michiko sans enlever ses bottes. En piétinant les tatamis, il marque son irrespect pour Kaji dont le sort est scellé puisque, après de pénibles séances de torture, le Kempeitai (Gestapo japonaise) l'envoie à l'Armée. Nous sommes en 1943 et les Chinois, dont Wang (Seiji Miyaguchi), continuent à s'évader.

II : Le chemin de l'éternité 1959, 178mn

L'Armée est un véritable cauchemar, un univers de brimades. Tout supérieur, par exemple un "vétérant", a droit de frapper une recrue quand elle commet une erreur, quand elle n'en commet pas pour lui apprendre l'obéissance et enfin pour le seul plaisir de frapper, d'humilier. C'est *Le pont de la rivière Kwai* (p. 2) en pire, puisque cette violence gratuite, encouragée par la hiérarchie, s'exerce contre les soldats. Amené à mimer les cris d'une pute, le malheureux Obara (Kunie Tanaka) se suicide ; commentaire des briscards dont il était le souffre-douleur : "Il nous aura fait chier jusqu'au bout". Le Lt. Kageyama (Keiji Sada), un ami de Kaji, lui donne la responsabilité de nouvelles recrues ; quand il essaie de les soustraire aux brimades des anciens, il se trouve lui-même torturé par ces intouchables. Pour éviter le pire, Kageyama envoie son ami creuser des tranchées au loin. C'est alors que l'offensive soviétique du 9 août 1945 se déclenche, balayant les Japonais, bleus et vétérans "aguerris".

III : La prière du soldat 1961, 190mn

C'est la débâcle; accompagné de quelques soldats, Kaji fuit en direction du Sud de ce qui était alors une colonie de peuplement. Des civils se joignent sporadiquement au groupe, ainsi une prostituée (Kyōko Kishida). Il faut se battre contre les Russes ou les paysans chinois – chacun parlant sa propre langue, sous-titrée à la droite de l'écran. Halte dans une ferme où vivent des Japonais (Chishū Ryū, Hideko Takamine); les femmes en surnombre se livrent à la débauche dans l'espoir de trouver un protecteur parmi les militaires en déroute.

C'est finalement plein d'espoir que Kaji se rend aux Soviétiques. Une trajectoire qu'avait anticipée Shinjō (Kei Satō) en désertant pour rejoindre la Terre promise de Staline. Mais l'enthousiasme retombe : les Russes violent et tuent comme les autres et les pires ordures de l'armée impériale leur servent d'auxiliaires. Quand le jeune Terada (Yūsuke Kawazu) est victime d'un de ces crapuleux Japonais devenu "camarade", Kaji le tue et précipite son corps dans les latrines. Avant de s'évader pour mourir de faim et de froid; il s'endort sur la neige en murmurant le nom de son épouse Michiko qu'il n'a pas vue depuis deux ans.

C'est un grand film de par de sa longueur exceptionnelle et surtout l'ampleur du message de désillusion qu'il porte. Dans la première partie, c'est la foi en une gestion humaine du travail qui est détruite, dans la seconde l'image de l'armée japonaise; l'espoir d'un monde meilleur promis par les communistes disparaît finalement lui aussi. On observera à ce propos que le héros laisse aux Soviétiques le bénéfice du doute : ils ont de mauvais traducteurs, le socialisme ne peut pas se faire en un jour, un type de justification en forme de double négation dont le Communisme a abusé (le "bilan globalement positif").

Manque cependant le souffle épique qui en aurait fait un chef-d'œuvre. Le lyrisme n'y affleure que parcimonieusement, ainsi lors de l'étreinte désespérée et échevelée du couple au milieu des terrils. Les sentiments extrêmes, panique ou indignation, sont rendus par des cadrages obliques : l'exécution des Chinois, la fuite devant les Russes. Excellent emploi des paysages de Hokkaidō.

La passion de Jeanne d'Arc Carl Theodor Dreyer, France, 1928, 81 mn

Gros plans sur les visages : Eugène Silvain, Cauchon faussement bonhomme, Maurice Schutz, "ami" mal intentionné, et Antonin Artaud, compatissant, sont opposés à Renée Falconetti, Jeanne douloureuse à laquelle on fait porter une sorte de couronne d'épines puis dont on balaye les cheveux après les avoir coupés.

Un vol d'oiseaux noirs, une roue qui attend son patient, une potence où les enfants jouent à la balançoire préludent à l'admirable final. La frénésie s'empare du peuple autour du bûcher : "Vous avez brûlé une sainte". Moment de révolte vite réprimé par L'Anglais aux casques inspirés de ceux des *tommies* de 1918.

Scarlet street *La rue rouge*, Fritz Lang, USA, 1945, 102 mn

Retrouvailles des trois protagonistes de *La femme au portrait* (p. 5). Le petit caissier Cross (Edward G. Robinson) secoure Kitty (Joan Bennett) qu'il installe dans ses meubles aux dépens de sa banque ; une aubaine pour le maquereau de la belle, Johnny (Dan Duryea), qui profite de la situation. Quand Cross découvre le pot aux roses, il tue Kitty puis laisse condamner et exécuter Johnny pour le crime.

Son acariâtre épouse (Rosalind Ivan) ne supportant pas l'odeur de peinture, Cross, peintre du dimanche, avait déplacé son atelier chez Kitty ; et Johnny avait vendu ses toiles non signées en les attribuant à Kitty qui devint une célébrité du monde de l'Art. Alors que Cross erre dans les rues obsédé par la culpabilité, il voit passer une œuvre "de" la grande artiste, trop tôt disparue.

Cette bonne adaptation d'un roman de Georges de La Fouchardière pâtit de la comparaison avec *La chienne* (p. 1560), un film génial, profondément irrévérencieux et amoral : ce *remake* américain souffre d'un dénouement pasteurisé selon les préceptes du code Hays. Alors que dans la version Renoir Michel Simon terminait clodo, doublement assassin mais heureux, ici "no one escapes punishment" : Robinson, rongé de remords n'attend que l'occasion de se pendre à nouveau, la première tentative ayant échoué. Ajoutons que le maître allemand n'est pas réputé pour son sens de l'humour.

Secret agent *Quatre de l'espionnage*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1936, 82 mn

D'après Somerset Maugham, une histoire d'espionnage située pendant la Grande Guerre. Elle commence comme un James Bond, avec l'enterrement de l'écrivain Brodie (John Gielgud). Sous le nom d'Ashenden, ce dernier bien vivant se rend en Suisse pour identifier et éliminer un dangereux agent du Kaiser ; il est accompagné de sa prétendue épouse Elsa (Madeleine Carroll) et du "Général" (Peter Lorre), un authentique tueur. Leur contact ayant été assassiné, les soupçons se portent sur un touriste (Percy Marmont) dont le Général se débarrasse lors d'une excursion : contre-ordre de Londres, ils ont tué un innocent. Ils finissent par démasquer le véritable espion, le séduisant Marvin (Robert Young) qui n'a cessé de courtiser Elsa et sera neutralisé *in extremis* en territoire turc.

Le film ressemble un peu à un brouillon des futurs chef-d'œuvre du maître : le mort qui joue de l'orgue, la chocolaterie qui sert de boîte aux lettres aux Allemands. Mais l'interprétation laisse à désirer : Carroll et Gielgud sont bien ternes en comparaison du terrifiant Lorre, quant à Young, il passe sans transition du suave homme à femmes à l'espion glacé.

Mic-mac au niveau des titres avec *The secret agent* adapté la même année (*Sabotage*, p. 1647)... sans oublier *Saboteur* (p. 677).

Usual suspects Bryan Singer, USA, 1995, 106 mn

L'inspecteur Kujan (Chazz Palminteri) cuisine Verbal (Kevin Spacey), un truand boiteux rescapé d'une tuerie à bord d'un bateau ; banal épisode d'une guerre de gangs sur fond de trafic de drogue, semble-t-il. Le verbeux Verbal raconte la création d'une petite bande de cinq criminels qu'un terrifiant gangster turc nommé Keiser Söze fait chanter par l'intermédiaire de son lieutenant, Kobayashi. Kujan finit par comprendre qu'il n'y avait pas de drogue sur le navire, seulement un témoin dissimulé dans une cale, la seule personne capable de reconnaître Söze. La création du groupe, l'attaque du navire des "trafiquants" n'ont été qu'un rideau de fumée pour Söze qui cherchait à se débarrasser du gêneur.

Mais qui est donc ce personnage insaisissable ? Sans doute l'ancien flic Keaton (Gabriel Byrne), le membre le plus en vue de la bande : c'est ce que subodore Kujan qui, n'arrivant pas à conclure, libère Verbal qui part en claudiquant. Resté seul, le policier regarde machinalement son bureau : au mur des publicités affichent les adresses données par le témoin, le cul d'une tasse cassée le nom de Kobayashi. Sitôt sorti, Verbal a repris une démarche normale ; il s'engouffre dans la voiture conduite par "Kobayashi" (Pete Postlethwaite au faciès peu japonais!).

Le film réussit la gageure de nous parler d'un terrifiant génie du crime sans nous décevoir comme par exemple *Les vampires* (p. 487). *The Devil himself*, Söze ne recule devant rien : après avoir tué sa propre famille pour montrer sa détermination, il s'en était pris à celles de ses ennemis, puis à leurs proches et même à leurs créanciers. Son nom est d'ailleurs utilisé pour faire peur aux enfants : "Si tu n'es pas sage, Keiser Söze s'occupera de toi".

India song Marguerite Duras, France, 1975, 119 mn

"Savannakhet, Lahore, on les a retrouvés dans un bordel de Chandernagor" : litanie de lieux, ou plutôt de noms de lieux que ressassent les voix off. Au sujet d'Anne-Marie Stretter (Delphine Seyrig), la femme de l'ambassadeur entourée d'hommes (Claude Mann, Mathieu Carrière, Vernon Dobtcheff), au sujet de son histoire avec le vice-consul de Lahore (Michael Lonsdale), "vous savez, celui qui tirait sur les lépreux ; et qui hurle son nom de Venise dans Calcutta désert".

Piètre *ersatz* de Calcutta, les extérieurs sont ceux d'une semi-ruine, le château Rothschild de Boulogne-Billancourt. À part quelques panoramiques, la caméra est fixe. Mais n'enferme pas les personnages : au premier plan un piano, derrière, un immense miroir dans lequel se profile un escalier. Ces gens, ces noms, cette histoire oubliée de tous sauf celle qui l'entendit enfant, acquièrent une fugace consistance. Les personnages, dont les lèvres ne bougent jamais, ont l'air de traverser le miroir qui pourrait être celui du souvenir, une sorte d'arc-en-ciel dont on chercherait en vain le pied. Musique envoûtante de Carlos D'Alessio.

Twin Peaks I David Lynch, USA, 1990, 430 mn

Sur une frontière, celle qui sépare les États-Unis du Canada, mais aussi le Bien du Mal, voire le Réel de l'Imaginaire. Entre-deux résumé par la défunte et duplice Laura Palmer (Sheryl Lee), qui fut lycéenne, vendeuse de parfums à l'hôtel Grand Northern d'où elle glissa "escort girl" au bordel canadien *One Eyed Jacks*. Protagonistes en nuances de gris, depuis les gentils lycéens James (Marshall) et Donna (Lara Flynn Boyle) jusqu'aux assassins Leo (Eric DaRe), Hank (Chris Mulkey) et la fausse victime Josie (Joan Chen) en passant par les jeunes Audrey (Sherilyn Fenn) et Bobby (Dana Ashbrook) pas toujours très nets.

Et personnages étranges : le docteur Jacoby (Russ Tamblyn) chaussé de lunettes aux verres vairons, l'experte borgne ès rideaux coulissants silencieux Nadine (Wendy Robie) et son cache-œil, Leland Palmer (Ray Wise) qui semble possédé. Même l'agent Dale Cooper (Kyle MacLachlan) du FBI est un peu bizarre : il enregistre des mémos pour une hypothétique Diane et pratique le chamanisme tibétain pour trouver des indices. Dans ce monde de zinzins, son grossier et terre-à-terre auxiliaire Albert (Miguel Ferrer, époustouflant) est presque rassurant.

Et enfin un autre monde qui affleure dans l'espace onirique d'une chambre aux rideaux rouges où l'on parle d'une voix fragmentée. Cooper y retrouve Laura en compagnie d'un nain (Michael Anderson) et d'autres personnages qui semblent contaminer le réel : le terrifiant Bob (Frank Silva) ou le manchot Mike (Al Strobel).

Mélange génial où s'imbriquent le terre-à-terre – drogue, adultère, incendie criminel, assassinat – et le fantastique, voire le virtuel (le "soap opera" *Invitation to love*), la série est placée sous le patronage de la "Log lady" (Catherine Coulson), emme à la bûche dont les réflexions philosophiques ouvrent chaque épisode. Si le personnage est givré, ses propos sont intéressants : ils concernent la réalité, les apparences, la connaissance en général. Cette première "saison", magistrale, est supérieure à la suivante (p. 162) qui souffre de passages à vide.

La maman et la putain Jean Eustache, France, 1973, 219 mn

Alexandre face à ses copines qu'il vouvoie, sauf Gilberte (Isabelle Weingarten), son ex. Le jeu limité de Jean-Pierre Léaud contribue à la réussite du film dont se détachent la "maman" Marie (Bernadette Lafont) et surtout la "putain" Veronika (Françoise Lebrun). Cette dernière est touchante, voire bouleversante : complètement bourrée, elle ne parle que de baise, tout en prétendant n'y attacher aucune importance car elle aime Alexandre – "malgré sa queue en bec de théière". Chronique de la recherche confuse et désordonnée de l'amour et d'une époque révolue, 1972. Avec des points de repère disparus, INNO ou le Mahieu. Dans ce microcosme qui croit repartir à zéro, les appartements sont vides de meubles, tout est par terre, en tout premier les matelas ; au mur une toile de jute, mal posée.

Reds Warren Beatty, USA, 1981, 195 mn

La vie du célèbre communiste américain Jack/John Reed (le réalisateur), auteur du livre dont fut inspiré *Oktiabr* (p. 566) ; de santé fragile, il meurt en 1920 avant d'être enterré dans le mur du Kremlin. Autour de Jack, son épouse féministe Louise Bryant (Diane Keaton, excellente) adepte de l'amour libre qu'elle pratique notamment avec Eugene O'Neill (Jack Nicholson) et des figures un peu oubliées comme Emma Goldman (Maureen Stapleton) ou Louis Fraina (Paul Sorvino).

Ce film atypique recrée un milieu occulté, une Gauche américaine déjà persécutée qui pressent, sans se l'avouer, que ses idéaux ont été dénaturés, ceci bien avant Staline. Témoin le discours de Jack à Bakou que Zinoviev (Jerzy Kosiński) – future victime des Procès de Moscou – fait traduire en remplaçant “guerre de classe” par “guerre sainte” pour séduire le public musulman.

Des témoins très âgés, filmés en gros plan, livrent leurs commentaires sur John Reed et ses proches. Parmi eux, Henry Miller.

Morocco *Cœurs brûlés*, Joseph von Sternberg, USA, 1930, 92 mn

Mogador. Amy (Marlene Dietrich), chanteuse de passage qui dit faire partie de la Légion Étrangère des Femmes, est partagée entre le riche et suave La Bessière (Adolphe Menjou) qui veut l'épouser et le légionnaire Tom Brown (Gary Cooper), un séducteur qu'un de ses cocus, l'adjudant César (Ulrich Haupt), cherchera à tuer lors d'une reconnaissance. La belle tergiverse avant d'abandonner La Bessière pour se joindre à la cohorte de femmes qui s'attachent aux pas de leurs hommes partis en mission dans le désert.

Du point de vue plastique, ce premier Sternberg/Dietrich américain ne vaut pas *Agent X 27* (p. 415) ou *La femme et le pantin* (p. 980) ; on n'y sent pas non plus le tragique lié à ce type de films (*Le grand jeu*, p. 741). Marlène chante en français, mais que dire du THÉÂTRE DE LA GRIMAC (*sic*) qui s'affiche au mur ?

Nobi *Feux dans la plaine*, Kon Ichikawa, Japon, 1959, 104 mn

Leyte (Philippines) en février 1945. Les Japonais en déroute essaient, comme Tamura (Eiji Funakoshi), de rejoindre Palompon pour se rembarquer. Mais il faut marcher avec des chaussures trouées et surtout trouver à manger : on tue pour des ignames, une poignée de sel. Tamura trouve pire que lui en Nagamatsu (l'Eurasien Mickey Curtis) qui se nourrit de “singe”, i.e., de chair humaine ; révolté par ce vampire à la bouche barbouillée du sang d'une victime, il le tue avant d'errer dans la plaine où brûlent les feux allumés par des paysans hostiles. Il est abattu.

Le cannibalisme des soldats nippons a été évoqué dans un documentaire exceptionnel, *L'armée de l'Empereur s'avance* (p. 587).

La main du Diable Maurice Tourneur, France, 1943, 77 mn

Une pension de famille en montagne. On frappe à la porte et entre un personnage halluciné, le peintre Roland Brissot (Pierre Fresnay), qui raconte son histoire. Le cuisinier italien Mélisse (Noël Roquevert) lui a cédé pour un sou sa main gauche magique grâce à laquelle il peint des chefs d'œuvre qui lui valent reconnaissance, fortune et amour. Mais le Diable, sous la forme d'un petit homme (Palau, qui d'autre ?), lui explique qu'il ne pourra pas revendre cette main, – il faut que ce soit à perte comme Mélisse –, car les centimes n'ont plus cours. Il veut bien la reprendre si Brissot lui donne un sou, ou à défaut le double le lendemain, etc. Ayant tergiversé, Brissot doit faire face à une montée exponentielle du prix accrue par la tricherie du petit homme qui avance les horloges. . .

Au désespoir, il se retrouve dans une chambre où l'attendent les précédents propriétaires de la main enchantée. Magnifique série de vignettes commençant avec l'histoire d'un duelliste – la nouvelle de Nerval qui inspira le film – pour remonter au mystérieux MAXIMUS LEO, nom dont le peintre signait "ses" œuvres. Ils découvrent ensemble que le Diable les a trompés et qu'ils ne lui doivent rien. Désormais manchot mais délivré de la malédiction, Brissot est venu dans la montagne rendre sa main gauche à son premier propriétaire. Il quitte l'auberge pour s'affronter avec le petit homme et fait une chute mortelle ; sous son cadavre, la tombe du moine MAXIMUS LEO.

Du fantastique, et du meilleur ; et donc scénario un peu incohérent. Le tournage de cette production Continental est évoqué dans *Laissez-passer* (p. 49).

Marguerite de la nuit Claude Autant-Lara, France, 1955, 130 mn

D'après Pierre Mac Orlan, un Faust 1927 situé à Paris au moment de l'arrivée de Lindbergh. Le vieux docteur (Palau, excellent) se laisse convaincre par M. Léon (Yves Montand) de lui céder son âme en échange de la jeunesse et de l'amour de Marguerite (Michèle Morgan). Mais tout se passe mal et Faust rajeuni est amené à tuer l'amant de la belle. Laquelle cherche éperdument à le tirer de ce mauvais pas en dénichant un remplaçant à Faust sur le maudit parchemin ; mais tous (Jean Debucourt, Louis Seigner) se défilent. Marguerite n'a plus qu'une solution, se sacrifier en vendant elle-même son âme. M. Léon, bon Méphisto qui en pince un peu pour elle, déchire le parchemin. . . trop tard car elle est morte.

Le personnage central de l'histoire est Marguerite, touchante dans son amour qui la pousse au sacrifice suprême. Faust rajeuni est interprété par un acteur sans grand relief, Jean-François Calvé ; ce qui tombe bien puisqu'il est plutôt égoïste et ne mérite guère l'amour de l'héroïne. Mais ce sont les étonnants décors de Max Douy, d'une artificialité assumée, qui retiennent l'attention : ainsi cette boîte de nuit – le PIGALL'S – en sous-sol dont l'entrée rouge vif est un peu celle de l'Enfer.

The honeymoon killers Leonard Kastle, USA, 1970, 108 mn

Ray Fernandez (Tony Lo Bianco), bellâtre (un peu) dégarni, rencontre Martha Beck (Shirley Stoler), une infirmière au physique ingrat. Se faisant passer pour sa sœur, elle l'accompagne lorsqu'il rend visite à ses victimes, des femmes d'un certain âge rencontrées par petites annonces, dans le but de les détrousser. Et qu'ils assassinent même quand ce n'est pas nécessaire car Martha est d'une jalousie malade : elle ne supporte pas que quiconque approche son "frère". Elle appelle finalement la Police après avoir tué une veuve (et sa fillette) qui a eu l'imprudence de lui avouer être enceinte de Ray. Le couple, bien réel, est exécuté en 1951.

Des deux, c'est Martha la véritable criminelle, Ray n'étant qu'un faible qui se serait contenté de partir avec l'argent. Mais, que ça nous plaise ou non, cette passion monstrueuse est aussi une grande histoire d'amour. Transposition mexicaine du fait divers dans *Carmin profond* (p. 665).

Litan Jean-Pierre Mocky, France, 1982, 84 mn

De passage à Litan le jour de la fête des morts, un couple (Marie-José Nat et le réalisateur) essaie d'échapper à une obscure malédiction et à un inquiétant docteur (le chanteur Nino Ferrer qui signe la musique originale). Comme souvent, le scénario est bâclé et les trucages pourraient être signés Ed Wood. Mais ces défauts s'effacent devant l'étonnante atmosphère que sait créer Mocky : masques de têtes de morts ou de cochons, danseurs comme sous état d'hypnose, étrange décor de tanneries (Anonnay). Il réussit ici ce qu'il avait tenté à Salers avec *La cité de l'indicible peur* (p. 155), un chef-d'œuvre fantastique.

Outre Nino Ferrer, la bande du film utilise la XI^e de Chostakovitch et les étonnants *Alléluias et offertoires des Gaules* de mon collègue logicien Igor Reznikoff, retour aux sources de ce qu'on appelle improprement chant grégorien. Avec Jean-Claude Rémoleux, Micha Bayard et François Toumarkine.

The seven year itch *Sept ans de réflexion*, Billy Wilder, USA, 1955, 104 mn

Resté seul à New York, Richard (Tom Ewell) est émoustillé (il y a de quoi) par sa voisine du dessus (Marilyn Monroe). Le film est l'interminable chronique de ses (sages) fantasmes et de sa frousse d'être découvert et dénoncé publiquement. L'humour laborieux se pimente de quelques références cinématographiques : *Tant qu'il y aura des hommes* (p. 509), *Creature from the black lagoon* (p. 841) et aussi... Marilyn Monroe dont le héros suggère la présence dans sa cuisine. Un pensum très daté dont on ne peut guère sauver que la (trop) célèbre séquence de la grille de métro : la robe de Marilyn se soulève lorsque passe un train. Avec Oskar Homolka et Robert Strauss ; générique de Saul Bass.

Cross of iron *Croix de fer*, Sam Peckinpah, USA, 1977, 127 mn

La péninsule de Taman, près de la mer d'Azov, en 1943. L'armée allemande bat en retraite sous les coups de boutoir soviétiques. Le Cpt. Stransky (Maximilien Schell), nouvellement nommé, n'a qu'une obsession, gagner la Croix de Fer : d'une famille de Junkers prussiens, il se sent tenu de ramener cette décoration. Le Lt. Triebig (Roger Fritz), dont il a fait son âme damnée en usant de la carotte et du bâton – un transfert à Biarritz avec son mignon, sinon la pendaison pour homosexualité –, certifie que Stransky a mené une contre-attaque héroïque, ce qui devrait lui valoir la médaille. Mais ce témoignage n'est pas confirmé par le Sgt. Steiner (James Coburn) qui se refuse à cette mascarade. Stransky décide alors de se débarrasser de lui en le faisant mitrailler par Triebig, qui n'en est pas à une bassesse près, alors qu'il rentre en traversant les lignes. Steiner, unique survivant de sa patrouille avec Krüger (Klaus Löwitsch), règle son compte à Triebig. Il s'y prend autrement avec Stransky : il lui donne une mitraillette et l'emmène là où ça barde, ce champ de bataille "où poussent les Croix de Fer".

Rien de spécifiquement nazi dans cette armée : Stransky est cousin du Cpt. Cooney d'*Attack!* (p. 635). L'opposition centrale est un conflit de classe entre l'arrogant Prussien et Steiner qui déteste tous les officiers, même ceux qui montrent de l'humanité comme le colonel (James Mason, trop âgé) ou son adjoint (David Warner, peu inspiré). Le film souffre d'un traitement complaisant de la violence au moyen d'une débauche de ralentis qui rappellent ceux de *The wild bunch* (p. 395). Petit rôle pour Senta Berger.

La vie de Jésus Bruno Dumont, France, 1996, 96 mn

Coup d'essai et coup de maître du réalisateur. Son univers, Bailleul, les jeunes hommes frustes aux allures de dégénérés qui baisent comme des sconses et ne reculent jamais devant une bonne blague, le doigt dans le cul d'une majorette ou des propos racistes à l'égard du jeune Kader qui est (peut être) un peu mieux qu'eux. On retape une voiture pour faire des virées stupides sur les petites routes du Nord. On passe aussi à l'hôpital voir un copain en train de mourir du SIDA. L'épileptique Freddy n'a pas grand-chose à lui, sinon son pinson et sa copine ; jaloux que Kader puisse la lui piquer, il l'agresse avec sa bande avant de lui porter des coups mortels. Puis s'échappe (?) du commissariat pour se précipiter en moto dans un pré et sangloter en méditant ; à quoi au juste, en admettant qu'il pense ?

Une grande empathie se dégage de ce film qui aurait pu s'appeler *Le Christ s'est arrêté en Belgique*, autrement dit n'est jamais arrivé à Bailleul. La distribution est formée d'amateurs dénués de l'artificialité bressonnienne. On retrouvera un de ceux-ci, Samuel Boidin, dans *Flandres* (p. 1233) où les mêmes – sinon leurs cousins – partent faire une sale guerre.

Rebecca Alfred Hitchcock, USA, 1940, 130 mn

Une jeune mariée (Joan Fontaine) se trouve confrontée à la présence obsédante de la défunte Rebecca, une première épouse à laquelle l'inquiétante gouvernante Danvers (Judith Anderson), qui finira par mettre le feu au manoir, ne cesse de la comparer défavorablement. Elle apprend que son mari (Laurence Olivier) détestait Rebecca – il faut dire qu'elle le trompait allègrement avec son "cousin" (George Sanders) – et qu'il lui a peut-être porté un coup mortel. *Gimmick* pour apaiser le Code, Rebecca se sachant atteinte d'un cancer en phase terminale, sa mort n'était qu'un suicide déguisé.

Ce premier Hitchcock américain adapte Daphne du Maurier – après *Jamaica Inn* (p. 864) et avant *Les oiseaux* (p. 65). C'est un conte gothique assez réussi mais peu typique du maître qui a dû subir la fêrule du tyrannique Selznick. Sa patte s'exprime occasionnellement, notamment dans le personnage joué par Florence Bates, ridicule rombière bien dans son style. On retrouvera une femme mal à l'aise manipulée par une gouvernante diabolique dans *Under Capricorn* (p. 988), film plus abouti. Avec Nigel Bruce, C. Aubrey Smith et Leo G. Carroll.

Who'll stop the rain *Les guerriers de l'Enfer*, Karel Reisz, USA, 1978, 126 mn

Le chef-d'œuvre de Karel Reisz. Ray Hicks (Nick Nolte) rapporte du Vietnam deux kilos d'héroïne pour le compte de son copain John (Michael Moriarty) qui s'est laissé tenter par ce trafic occasionnel mais doit rentrer plus tard. Le véritable commanditaire est Antheil (Anthony Zerbe), un ripou qui abuse de sa position à la DEA (D pour *drug*) pour trafiquer, quitte à tuer ses "mules" pour délit de fuite ; il compte bien récupérer le paquet reçu par John à Saïgon. Venu livrer la drogue chez Marge (Tuesday Weld), l'épouse de ce dernier, Ray échappe à deux sbires d'Antheil (Richard Masur et Ray Sharkey) d'une brutalité inouïe puis part se cacher avec elle dans les bâtiments d'une ancienne communauté, vestige des utopies des années 1960 ; mais Antheil l'a pisté et l'y rejoint accompagné de John capturé à son retour et menacé d'exécution sommaire. Ray vient à bout des deux sbires et délivre John auquel il donne rendez-vous avec Marge, le long d'une voie ferrée. Le couple le retrouvera près des rails, mort de ses blessures. John a cependant le bon réflexe : avant de repartir, il répand la poudre par terre, seule action capable d'arrêter le terrifiant Antheil qui se met à la ramasser avec ses mains. Un dé clic dans son dos nous apprend que l'ami qui l'accompagne – sans doute un trafiquant – est lui aussi prêt à tout pour s'approprier la drogue.

Film sur une génération perdue : le désastre du Vietnam, les responsables de l'ordre plus criminels que ceux qu'ils pourchassent. Et le fantôme des illusions de la génération hippie, évoquée dans une séquence de combat nocturne qu'illuminent des éclairs stroboscopiques au son d'une musique "sixties".

Comanche station Bud Boetticher, USA, 1960, 73 mn

Jefferson Cody (Randolph Scott) s'est voué au rachat de femmes enlevées par des Indiens, ainsi Nancy Lowe (Nancy Gates) qu'il ramène à son mari. Sans savoir que celui-ci a offert une prime de 5000 \$ pour son épouse. Assisté de deux jeunes comparses (Skip Homeier et Richard Rust), un aventurier sans scrupules (Claude Akins) impose sa compagnie à Jefferson dans le but transparent de l'assassiner puis récupérer le pactole. Il échoue et Jefferson peut terminer sa mission. Pour découvrir que le mari de la belle, pour laquelle il en pinçait peut-être un peu, est aveugle. Il repart seul, à la recherche d'autres femmes à libérer, parmi lesquelles la sienne qu'il affecte de croire toujours vivante.

Le dernier des Boetticher/Scott, principalement tourné dans les Alabama Hills, rappelle le magnifique *Ride lonesome* (p. 994). Imperturbable, perdu dans ses souvenirs – ceux d'une épouse disparue comme dans d'autres films de la série – l'acteur est d'une émouvante sobriété.

What ever happened to Baby Jane ? *Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?*, Robert Aldrich, USA, 1962, 134 mn

Un huis clos très réussi sur le thème des mamies diaboliques. "Baby Jane" Hudson (Bette Davis) avait été, vers 1917, une enfant célèbre et d'autant plus capricieuse que très riche : on vendait des poupées à son image. Avant d'être éclipsée, dans les années 1930, par sa sœur Blanche (Joan Crawford), une actrice dont on passe encore les films (un extrait de *Sadie McKee*, p. 1508) à la télévision. Mais voilà, Blanche est infirme depuis cette nuit où, selon la rumeur, sa sœur jalouse l'écrasa en voiture.

Confinée dans sa chambre, Blanche est sujette aux attentions de Baby Jane : quand elle soulève le couvercle du déjeuner, elle peut y trouver son canari mort, voire un rat crevé. Il lui est de plus en plus difficile de communiquer car sa sœur l'a privée de téléphone et peut toujours, en cas d'urgence, imiter sa voix. L'ancienne enfant gâtée a d'ailleurs un grand projet, celui de remonter sur scène. Elle sollicite à cet effet les services d'Edwin (Victor Buono), spécialiste du chant, pour reprendre son succès d'antan *I've written a letter to Daddy*.

Mais le monde factice de cette détraquée se détraque. Elle a attaché Blanche sur un lit et ne laisse personne s'approcher, ni la femme de ménage qu'elle tue, ni Edwin qui s'en va en courant prévenir les flics. Jane paniquée embarque sa sœur dans une voiture et l'amène sur une plage – celle de Malibu où se terminait *Kiss me deadly*, p. 1090. Avant de mourir, Blanche lui avoue avoir elle-même provoqué le fatal accident en cherchant à l'écraser ; la tentative s'était retournée contre elle mais, complètement ivre et n'ayant rien compris, Baby Jane s'était crue coupable. "On aurait pu être amies tout ce temps, alors ?" dit-elle.

Tabu F. W. Murnau & Robert J. Flaherty, USA, 1931, 86 mn

Bora-Bora ou le Paradis terrestre. On nage et danse dans un éternel été. Mais les nuages arrivent avec le bateau de Papeete et le vieillard Hitu qui vient chercher la jeune Reri désormais taboue, i.e., consacrée aux seuls Dieux. Matahi, le fiancé de Reri, viole le tabou et enlève la jeune fille.

Pour les jeunes gens en fuite dans une autre île, c'est maintenant le temps du Paradis perdu. Bien sûr, Matahi est un excellent plongeur qui excelle à trouver des perles ; mais il est brouillé avec l'argent et il doit une fortune au négociant chinois chez qui il a donné une fête. Quant à Reri, elle est visitée la nuit – rêves ou pas – par Hitu au visage fermé : si elle ne rentre pas sous trois jours, Matahi mourra. Alors que son homme est parti pêcher de quoi éponger ses dettes, Reri s'embarque avec Hitu. Matahi qui poursuit le bateau à la nage est prêt de s'y hisser quand l'implacable vieillard coupe la corde qu'il avait saisie. Matahi sombre dans l'océan alors que le bateau s'éloigne.

Film sur la fatalité qui s'exerce contre deux jeunes gens qui n'ont de place nulle part, pris entre l'implacable tabou originaire et la nouvelle malédiction de l'argent. La fin est splendide, depuis les incursions nocturnes de Hitu, jusqu'à ce bateau où, assis à l'arrière tout vêtu de blanc, il ressemble à la traditionnelle faucheuse ; mais un banal couteau suffit pour trancher la vie du jeune Matahi. Cosigné par Flaherty, il semble avant tout l'œuvre de Murnau qui devait se tuer peu après en voiture. Format inhabituel, presque carré, 1,19 :1.

The night of the iguana *La nuit de l'iguane*, John Huston, USA, 1964, 113 mn

Pasteur alcoolique défroqué pour immoralité, Shannon (Richard Burton) vi-vote au Mexique comme accompagnateur de voyages bon marché. C'est ainsi qu'il se retrouve avec un groupe d'Américaines toutes d'un certain âge, sauf la jeune Charlotte (Sue Lyon, enfermée dans son rôle de *Lolita*, p. 240) qui vient carrément le provoquer dans sa chambre. Miss Fellows (Grayson Hall), le chape-ron très collet monté et un peu "dyke" (gouine) de Charlotte, fait un scandale et demande le renvoi de Shannon. En sursis, ce dernier emmène le groupe dans l'hô-tel désert que tient sa vieille amie Maxine (Ava Gardner), une veuve qui aime bien "danser" sur la plage avec ses employés mâles. De passage avec un grand-père d'âge mathusalémique (Cyril Delevanti, excellent) qui meurt après avoir terminé son ultime poème, une femme peintre nomade, Hannah (Deborah Kerr), redonne à Shannon le goût à la vie. Les excursionnistes et Hannah reparties, il décide de rester auprès de Maxine qui ne demandait que ça.

Ni ce *happy end*, ni l'humour qui se dégage de certaines situations, ne sont conformes à l'esprit de Tennessee Williams. La belle Ava Gardner est en train de s'épaissir ; apparition d'Emilio Fernández.

Eijanaïka *Pourquoi pas?*, Shōhei Imamura, Japon, 1981, 151 mn

1866 près du pont de Ryōgoku à Edo. Kinzō (Shigeru Tsuyuguchi) règne sur la prostitution et sur une bande de voleurs qui opèrent de nuit. Politiquement homme à tout faire de Satchō – acronyme qui désigne deux clans du Sud opposés au Shōgun –, il grenouille occasionnellement pour le gouvernement. Payé pour attiser les révoltes tout en les réprimant, il fournit des armes à Satchō – celles de l'Écossais Glover – et au Shōgun – des fusils périmés de la guerre de Sécession.

Du petit peuple de Ryōgoku se détachent Genji (Shigeru Izumiya) – rentré des États-Unis, ce qui lui vaut un emprisonnement à Yokohama – et son épouse Ine (Kaori Momoi) que la famille de Genji a vendue à Kinzō. Elle est actrice d'un genre spécial, puisqu'elle exhibe sa chatte; détail imamurien, cette femme peu farouche invoque "Grand-mère ours" au moment de l'orgasme. Autour d'eux, Furukawa (Ken Ogata) un rōnin envoyé à Kyōto pour tuer un ami devenu conseiller du Shōgun et qui se suicide en compagnie d'une courtisane. Ainsi qu'un voleur (Masao Kusaraki) qui assouvit sa vengeance contre l'assassin de sa famille; c'est avec du sang de porc (i.e., sa victime) qu'il teint la voile du petit bateau sur lequel il s'éloigne – on pense à *Profonds désirs des dieux* (p. 1025).

Ces déclassés sont en train de se révolter, "pour changer le monde" (Yonao-shi) : au cri de Eijanaïka (pourquoi pas?), ils dansent près du pont. Ceux qui les manipulent, Kinzō et ses commanditaires, essaient de les empêcher de traverser car de l'autre côté attend l'armée du Shōgun. Affrontements verbaux, tirs de sommation, les femmes montrent leur cul et pissent. Tout se calme et les gentils émeutiers sont en train de repasser le pont quand un responsable fait tirer dans le dos de la foule qui reflue calmement. Fin de partie pour Genji et commentaire digne du *Guépard* (p. 1030) : "Le monde est cruel quand il change".

Ambitieux et un peu raté – on se perd dans les manipulations et les personnages mal définis –, le film restitue la confusion de ce Bakumatsu (p. 775) que symbolise l'éléphant, comme sorti de *The party* (p. 1137), qui traverse le pont.

Big fish Tim Burton, USA, 2003, 125 mn

Réconciliation d'un jeune homme avec son père à l'article de la mort. Nous sommes amenés à suivre la jeunesse imaginaire de ce paternel hâbleur, incarné par Ewan McGregor, puis Albert Finney. Le ton général est celui d'une *americana* fantastique, ce qui sous-entend une exaltation un peu inattendue des valeurs traditionnelles par un réalisateur qu'on a connu plus caustique. Quant à la réconciliation avec le père mourant, *Les invasions barbares* (p. 951) est autrement plus émouvant que ce film cucul où Tim Burton copie Tim Burton. Avec Jessica Lange, Helena Bonham Carter, Steve Buscemi, Danny DeVito et Deep Roy (futur Oompa Loompa dans *Charlie et la chocolaterie*, p. 855).

Brutti, sporchi e cattivi *Affreux, sales et méchants*, Ettore Scola, Italie, 1976, 116 mn

La Cour des Miracles dans un bidonville romain. Giacinto (Nino Manfredi) règne sur sa très nombreuse famille formée d'une multitude de fils paresseux (dont Ettore Garofalo). Borgne à la suite d'un accident, il a touché un pactole d'un million de liras qu'il s'ingénie à dissimuler. Toujours prêt à réprimander, à donner des ordres, il s'envoie aussi une bru, pas trop farouche il est vrai. La coupe déborde quand il amène sa *troia* (truie), une grosse pute qu'il installe dans le lit conjugal en compagnie de son épouse barbue qui n'apprécie pas trop. La famille décide d'empoisonner le patriarche lors d'un repas de baptême où sa pasta est assaisonnée à la mort aux rats. Giacinto s'en tire et se venge des siens en mettant le feu à la baraque puis en la vendant à une famille de paysans siciliens.

Le dernier plan est une copie du premier : dans l'unique pièce de la mesure, des corps entassés dorment sur des paillasses, des chaises, des fauteuils ; derrière une vitre dépolie, un couple baise debout. Mais ils sont désormais deux fois plus nombreux à cause des Siciliens. Giacinto a maintenant un bras dans le plâtre, cache commode pour son magot.

Sans message social ni empathie – les personnages sont tous grotesques –, cette comédie bien enlevée est un pied de nez à un mythe très italien, la famille. Musique d'Armando Trovajoli, compositeur attitré de Scola.

Where danger lives *Voyage sans retour*, John Farrow, USA, 1950, 80 mn

Le médecin Jeff Cameron (Robert Mitchum) rencontre Margo Lannington (Faith Domergue) qui vient de rater son suicide et en tombe amoureux au point d'aller demander sa main à son père. Las, celui-ci (Claude Rains), s'il a bien l'âge de l'emploi, est le mari de la jeune femme. Bagarre et mauvaise chute pour Lannington que le couple laisse mort sur place. Fuite en voiture en Arizona et tentative de passage de la frontière ; souffrant d'un début de paralysie à la suite d'un mauvais coup de Lannington, Jeff refuse d'aller plus loin. Margo l'étouffe avec un coussin, méthode qu'elle avait utilisée avec son mari – Jeff n'était donc pour rien dans sa mort –, travail mal fait car il part comme il peut à sa poursuite. Elle tire alors sur lui au pistolet ; les policiers abattent la déséquilibrée.

Cette histoire de couple tragique a ses moments réussis : le passage dans une bourgade où, à cause de la "whiskers week", tout le monde porte barbe, même les femmes. Mais la logique du film noir aurait exigé que Jeff meure à la fin comme ses malaises le laissent présager. Quant à Faith Domergue, protégée d'Howard Hughes, c'est une criminelle bien falote, ni effrayante, ni touchante comme Jean Simmons dans *Angel face* (p. 90) où Mitchum reprendra du service. Petit rôle pour Maureen O'Sullivan, épouse du réalisateur et mère de Mia Farrow.

Manhattan murder mystery *Meurtre mystérieux à Manhattan*, Woody Allen, USA, 1993, 103 mn

Petit film sympathique et réussi sur le thème de *Rear window* (p. 1008). Larry et Carol (l'auteur et son ex, Diane Keaton) suspectent un voisin d'avoir tué son épouse. Manèges pour "visiter" l'appartement du suspect, filature de la supposée complice, puis piège tendu avec la connivence d'amis (Alan Alda et Anjelica Huston). Avec des rebondissements extravagants : la morte, toujours vivante, est ensuite retrouvée décédée dans une chambre d'hôtel puis son cadavre disparaît. Final dans un cinéma, à l'arrière de l'écran où l'on projette *La dame de Shanghai* (p. 1612) ; l'assassin est abattu par une des ses maîtresses, sorte d'Everett Sloane féminin à une seule béquille. Phrase mémorable de Larry : "Je ne peux pas écouter trop de Wagner ; ça me donne envie d'envahir la Pologne".

The birth of a nation *Naissance d'une nation*, D. W. Griffith, USA, 1915, 187 mn

Grand classique du cinéma et une des toutes premières superproductions, après *Cabiria* (p. 456). Cette naissance d'une nation, c'est la guerre de Sécession qui en est le creuset : mélodrame sur fond de batailles, prise d'Atlanta aux images nocturnes teintées en rouge. La seconde partie est l'histoire de la reconstruction du Sud et de tout un pays de nouveau uni et rassemblé contre les sales Nègres.

Car, à l'image de sa principale interprète Lillian Gish qui fut sa vie durant une punaise fasciste, le film est profondément raciste. D'abord de façon extra-diégétique avec des Blancs au visage passé au cirage qui ressemblent... à des Blancs passés au cirage, les mulâtres – abjection suprême car mélanges de "races" – s'en tirant mieux car un fond de teint suffit. Les élus Noirs enlèvent leurs chaussures en pleine séance en sauvages qu'ils sont ; et ne reculent devant aucune ignominie, par exemple la légalisation des mariages mixtes.

Le Sud humilié s'insurge contre cette gabegie. Affublés de draps blancs, ils organisent la "common defense of their aryan birthright" en terrorisant et pendant les négros superstitieux. Ces prétendus Aryens, qui ne doivent rien à Hitler, sont le fruit d'un certain scientisme auquel adhérait le président (démocrate !) Wilson – ce que rappelle un carton à la gloire du KKK. Ce racisme concède d'ailleurs une place aux bons Nègres, i.e., ceux qui ne s'avisent pas de vouloir en changer. Dans le Paradis retrouvé de la fin du film, des encagoulés gardent les bureaux de vote pour empêcher les non-Aryens de voter. Ce qui éclaire, si besoin était, le récent engouement pour le vote par correspondance !

Le message est tellement immonde qu'il occulte toute possibilité de vision rassérénée d'une œuvre pourtant profondément novatrice. Cartons signés du monogramme DG qui évoluera plus tard en IG (p. 210). Dans *Celebrity* (p. 1300), il est question d'un *remake* entièrement noir ! Avec Josephine Crowell.

Le petit soldat Jean-Luc Godard, France, 1960, 84 mn

Genève. Le déserteur Bruno Forestier (Michel Subor) travaille pour une sorte de Main rouge (évoquée dans *Hors-la-loi*, p. 304) qui veut l'obliger à tuer un nommé Paligoda, soutien local du FLN. Bruno tombe d'ailleurs entre les mains des "Ratons" (dont László Szabó) qui le torturent, mais il s'échappe. Les barbouzes français capturent alors sa petite amie Veronica (Anna Karina) – patronyme Dreyer ! – qui a elle aussi droit à la torture car elle est proche du FLN. Pour la faire libérer, Bruno assassine Paligoda avant d'apprendre que Veronica n'a pas survécu au traitement infligé par les Français. Il lui reste à "apprendre à ne pas être amer".

Sorti en 1963 car la censure gaulliste l'avait bloqué, ce second long-métrage est une réussite. Il nous montre un univers régi par l'horreur où l'on torture à l'électricité ou avec un tissu mouillé. Le personnage de Bruno est, comme Godard, en train de prendre congé de l'extrême-droite : ses références, confuses, mêlent Drieu La Rochelle à la République espagnole. Avec, comme toujours, un festival de références (Paul Klee) et de pensées glanées deci-delà, ainsi : "Poser les questions est plus important que trouver les réponses". Magnifique photo nocturne de Raoul Coutard ; qui sait devenir un peu floue, juste ce qu'il faut, quand Bruno essaie en vain de saisir le moment qui passe, qui est déjà passé, devant la glace.

Mollenard, capitaine corsaire Robert Siodmak, France, 1938, 102 mn

Tout commence à Shanghai où le Cdt. Mollenard (Harry Baur) se livre au trafic d'armes à l'insu de sa compagnie. Mais n'arrive pas s'entendre avec le redoutable Bonnerot (Pierre Renoir) qui lui déclare une sorte de guerre. Dans laquelle succombe le pianiste Happy Jones (Marcel Dalio), un pathétique traître. Mollenard semble tiré d'affaire quand un incendie organisé par Bonnerot se déclare à bord. Naufragé, il échappe à une mise à pied qui aurait alerté les Assurances.

En arrivant à Dunkerque, il coupe court au discours pompeux du sous-préfet (Robert Seller) et évite son épouse (Gabrielle Dorziat, terrifiante), une dame comme-il-faut. Il s'installe dans un petit hôtel où l'équipage vient lui rendre visite en attendant que la Compagnie, par l'intermédiaire de son puant secrétaire Chevrier (Jacques Baumer), lui attribue un nouveau navire. Mais il est saisi par une grave maladie et sa digne épouse en profite pour l'enlever afin qu'il puisse mourir dignement parmi "les siens". Chance pour lui, sa fille (Ludmilla Pitoëff) est passée de son côté et permet à Kerrotret (Albert Préjean), le second devenu capitaine à sa place, de lui apporter, à contre-cœur, un pistolet pour abrégier ses souffrances. Mais la vieille taupe découvre l'arme : "Un suicide, il ne manquait plus que ça !". Au moment de s'embarquer, Kerrotret et ses hommes kidnappent leur ancien supérieur qui meurt paisiblement sur le pont du navire. Magnifique ! Avec Gina Manès et Arthur Devère.

Short cuts Robert Altman, USA, 1993, 180 mn

Los Angeles. Jerry Kaiser (Chris Penn) n'entend parler que de chattes humides, que ce soit par sa sage épouse (Jennifer Jason Leigh) qui susurre des cochonneries au téléphone pour gagner sa vie, ou son meilleur copain qui raconte d'improbables exploits. Il finit par tuer une jeune femme mais un providentiel tremblement de terre fera passer le meurtre pour un accident.

Doreen (Lily Tomlin) a renversé le petit Casey et tente de se rassurer avec son époux alcoolique (Tom Waits) sans vouloir connaître la fin de l'histoire : pris d'un malaise, le gamin finira par mourir à l'hôpital. Sa mère (Andie MacDowell) subit le harcèlement téléphonique d'un pâtissier (Lyle Lovett) dépité que le gâteau d'anniversaire de Casey lui soit resté sur les bras ; alors que son père, présentateur télé, renoue avec le sien propre (Jack Lemmon).

Il y a aussi la jeune morte que des pêcheurs trouvent dans une rivière où ils la laissent refroidir pour ne pas gêner leur sortie, une violoncelliste solitaire qui se suicide dans le garage tandis que sa mère vieillissante (Annie Ross) chante du jazz dans un café. Et cette divorcée (Frances McDormand) qui découvre en rentrant de week-end meubles et habits découpés à la tronçonneuse par son ex-mari et cotoyant une moquette traitée "nickel" par un spécialiste durant le carnage.

Dans ce microcosme patrouille Gene Shepard (Tim Robbins), flic abusif et coq de quartier dont la belle-sœur Marian (Julianne Moore) est peintre ; quand elle se se chaille avec son mari, Altman prend à rebours la convention des feuilles de vigne et lui fait exhiber sa toison, ce qui n'a d'ailleurs rien d'excitant.

D'après Raymond Carver, cette magnifique tapisserie unanimiste a visiblement influencé *Magnolia* (p. 108), situé dans la voisine San Fernando.

Le pays sans étoile Georges Lacombe, France, 1946, 91 mn

En route vers Calatayud, le clerc de notaire Simon (Gérard Philipe, débutant) aperçoit du train l'étrange falaise de Tournepique, village où la curiosité l'amène. Il y éprouve comme des réminiscences, renforcées par la rencontre de Catherine (Jany Holt), une fille de mauvaise vie selon sa mère (Sylvie) – elle fume ! –, et la venue d'un ami d'enfance, Jean-Thomas (Pierre Brasseur). Ils reconstituent la tragique histoire des frères Talacayud et de leur cousine Aurélia (Holt), une garce qui avait poussé Frédéric (Philipe) à tuer François-Charles (Brasseur). Le même scénario se répète et Simon tue Jean-Thomas avant de s'engager en direction de la falaise, guidé par le fantôme de Frédéric pour s'y suicider comme lui.

D'après Pierre Véry, cette histoire de prédestination garde un certain charme malgré son côté *Club des Cinq* : il suffit d'ouvrir un tiroir de commode pour découvrir un manuscrit vieux de cent ans. Réflexion intéressante d'un notaire : "Tout l'édifice des lois repose sur des virgules".

Casualties of war *Outrages*, Brian De Palma, USA, 1989, 109 mn

Vietnam, 1969. Meserve (Sean Penn) est envoyé en patrouille avec quatre hommes. Pour se distraire, il enlève une "gook", i.e., une jeune Vietnamiennne, dans le but de "s'amuser" avec elle quitte à la tuer ensuite. C'est ce qu'il se passe en effet : Meserve, puis Hatcher (John C. Reilly) et Clark (Don Harvey), rejoints à contre-cœur par Diaz (John Leguizamo), s'envoient "la pute" avant de l'assassiner, tâche dont Clark s'acquitte avec jubilation. Eriksson (Michael J. Fox), témoin impuissant qui s'est fait traiter de pédé, refuse d'oublier. Ses supérieurs lui suggèrent de se taire, Clark lui lance une grenade, etc. Il tient bon, les quatre soldats passent en jugement et sont lourdement condamnés.

C'est la complexité d'une sale guerre qui s'exprime dans ce film remarquable. Meserve a, auparavant, sauvé la vie d'Eriksson, Diaz n'a violé que par peur d'être lui aussi stigmatisé. Et d'ailleurs, quelle est la gravité d'un viol quand on a le droit de tuer des civils pour un regard de travers ? L'incident avait déjà été abordé dans *The visitors* (p. 854) : sortis de prison, les fiers garçons se vengent de leur lâche dénonciateur en "s'amusant" avec son épouse – une autre pute bien sûr.

Ace in the hole *Le gouffre aux chimères*, Billy Wilder, USA, 1951, 111 mn

Chuck Tatum (Kirk Douglas) débarque avec toute son arrogance de journaliste newyorkais dans un canard d'Albuquerque, au Nouveau-Mexique. Le patron (Porter Hall) accepte d'employer ce *has been* dont on ne veut plus dans les grandes villes, mais ne peut guère lui confier que des serpents à sonnette écrasés. Aubaine pour Chuck, un accident : Minosa, amateur de vestiges indiens, est prisonnier d'un éboulement dans une grotte. En vertu de "Bad news sells best, good news is no news", il décide de monter l'accident en évènement national, citant l'histoire (authentique) du spéléo Floyd Collins dont l'agonie tint l'Amérique en haleine en 1925. Il s'arrange donc pour saboter le sauvetage tout en évoquant dans le journal la malédiction de la montagne aux Sept vautours. Et le public arrive, stands en tout genre, une grande roue et même un chanteur country. Chuck s'est assuré de complicités, celle du shérif local (Ray Teal) qui trouve ici une remarquable occasion de faire oublier ses malversations et de Lorraine (Jean Sterling), l'épouse de Minosa qui n'attendait qu'une occasion pour quitter son mari mais joue les éplorées tant que dure ce "grand carnaval". Las, après six jours d'agonie, le captif a la fâcheuse idée de mourir : "The circus is over". Catastrophe pour Chuck que Lorraine avait blessé d'un coup de couteau et qui meurt dans la salle de rédaction d'Albuquerque.

Anticipation des télé-réalités qui sévissent de nos jours, le film est viscéralement anti-américain ; pas étonnant qu'il ait fait un flop. Le titre *Ace in the hole* veut dire "Une carte dans la manche". Petit rôle pour Edith Evanson.

Ministry of fear *Espions sur la Tamise*, Fritz Lang, USA, 1944, 83 mn

Londres. Entré par hasard dans une kermesse de charité, Stephen (Ray Milland) gagne un gâteau qui cache un microfilm, d'où son agression par un faux aveugle qui cherche à récupérer ce MacGuffin. S'ensuivent des épisodes assez invraisemblables dominés par une séance de spiritisme présidée par l'inquiétante Mrs. Bellane (Hilary Brooke) qui voit la (fausse) mort d'un participant (Dan Du-ryea). À l'arrière-plan, une douteuse association humanitaire, *Mothers of free nations*, un libraire, un couturier, voire un expert psychiatre, qui travaillent en sous-main pour Hitler : un complotisme qui rappelle *Man hunt* (p. 232).

On se demande ce qu'aurait pu faire Hitchcock du roman de Graham Greene.

Trois couleurs : bleu Krzysztof Kieślowski, France, 1993, 94 mn

Trois couleurs : blanc Krzysztof Kieślowski, France, 1994, 88 mn

Trois couleurs : rouge Krzysztof Kieślowski, France, 1994, 95 mn

Bleu. Julie (Juliette Binoche) fait le deuil de son époux compositeur en permettant à Olivier (Benoît Régent) de terminer un concerto inachevé. Mort et résurrection, puisque le défunt se perpétue à travers le fils mis au monde par sa maîtresse. Images d'accouchement sur fond bleu qui contrastent avec le rouge de l'Enfer auquel semble condamnée la voisine prostituée (Charlotte Véry). Avec Emmanuelle Riva, un film cucul-béni qui rappelle *La double vie de Véronique* (p. 674).

Avec *Blanc*, Kieślowski signe le moins clinquant et le seul des trois films à être émouvant. Karol (Zbigniew Zamachowski), coiffeur d'origine polonaise, est répudié par Dominique (Julie Delpy) qui lui reproche d'être impuissant. Carlos Ghosn *ante litteram*, il rentre dans son pays neigeux caché dans une malle et s'enrichit rapidement. Assisté de Mikolai (Janusz Gajos), il se fait prétendument assassiner et enterrer... histoire de faire venir Dominique en Pologne. Soupçonnée du meurtre de son mari, elle est emprisonnée ; on pense que tout se terminera bien. Avec Jerzy Stuhr qui reprend son rôle de frère du *Décatalogue* 10 (p. 117).

Rouge. À Genève, Valentine (Irène Jacob), jeune modèle – poses pour du chewing gum sur fond rouge –, rencontre un juge retraité (Jean-Louis Trintignant) qui s'adonne au sport national helvétique, l'espionnage des voisins et la dénonciation, sinon que c'est lui-même qu'il livre à la justice. Ce démiurge manipulateur, qui oriente l'héroïne vers un jeune homme qui semble revivre la vie qu'il a ratée, referme la trilogie sur une note inquiétante.

Images récurrentes de vieillards tentant de mettre une bouteille dans une poubelle, allusions au hasard – bilboquet, pièces de monnaie. Zbigniew Preisner nous inflige du van den Budenmayer – sauf dans *Blanc* où il est moins compassé.

The great McGinty *Gouverneur malgré lui*, Preston Sturges, USA, 1940, 78 mn

McGinty (Brian Donlevy), homme à tout faire du "Boss" (Akim Tamiroff), un politicien corrompu, devient maire de la ville lorsqu'il y a besoin d'une figure nouvelle. Il s'y montre particulièrement pourri, dépenses inutiles, etc. puis s'enhardit, se fait élire gouverneur et décide de devenir vertueux car son épouse lui a rappelé le sort des démunis. Rupture avec le Boss qui se retrouve en prison où le rejoint bientôt McGinty. Déguisé en gardien, un troisième larron (William Desmond) les aide à s'enfuir : tous trois se retrouvent dans une république bananière.

Première réalisation de Preston Sturges dont on reconnaît l'humour. Lisant à voix haute une histoire pour enfant : "C'était, vous savez qui ? Muggley Wugg la tortue", McGinty fait remarquer qu'il avait bien deviné. Gouverneur et Boss reprendront du service dans *The miracle of Morgan Creek* (p. 1211) pour résoudre, d'un trait de plume, un cas de bigamie embarrassant pour le Code. Apologie du ruissellement : l'argent détourné n'est pas volé puisque dépensé et donc recyclé !

La victoire en chantant Jean-Jacques Annaud, France, 1976, 92 mn

Janvier 1915. Dans un trou de l'AEF arrive la nouvelle de la déclaration de guerre. On envoie donc des indigènes à l'assaut de la colonie allemande voisine, de l'autre côté d'un ruisseau, sorte de Rhin du pauvre : déconfiture totale. Le jeune Fresnoy (Jacques Spiesser) prend alors les choses en main. Il organise des razzias de Noirs, les entraîne et leur fait même creuser des tranchées.

Un film jeu de massacre dont les cibles sont les petits profiteurs racistes (Jean Carmet, Jacques Dufilho, Maurice Barrier, Claude Legros, Catherine Rouvel, Dora Doll) mais aussi l'Église (Peter Berling et Jacques Monnet), toujours prompte à bénir les tueries. Et surtout un certain type de social-traître représenté par Fresnoy : ancien de l'ENS et disciple de Lucien Herr, il est au début prêt à conférer "le noble titre d'Homme" aux locaux. Quelques coups de fusil plus tard, le voilà va-t-en-guerre ; la paix revenue, il confie à un jeune Allemand qui a suivi le même parcours : "Je vais vous faire rire, j'étais socialiste". Le meilleur film d'Annaud.

Nightfall Jacques Tourneur, USA, 1957, 76 mn

À Los Angeles, Vanning (Aldo Ray) échappe de justesse à deux gangsters (Rudy Bond et Brian Keith) qui l'avaient jadis laissé pour mort dans une vallée du Wyoming en oubliant la sacoche remplie de l'argent d'un hold up. Vanning s'était sauvé avec le butin mais l'avait égaré dans sa panique. Retour dans la vallée pour un dénouement enneigé où le plus teigneux des deux bandits est haché menu par un chasse-neige. Avec Anne Bancroft et James Gregory, un film noir au scénario abracadabrant qui ne tient que grâce au savoir-faire de Tourneur.

Classe tous risques Claude Sautet, France, 1960, 104 mn

Un truand (Lino Ventura) rentre d'Italie en France où il est condamné à mort par contumace. Fusillade à Menton, sa femme est tuée, il est bloqué à Nice avec ses gosses. Ses anciens amis comme Fargier (Claude Cerval) se font un peu tirer l'oreille avant de lui envoyer un chauffeur (Jean-Paul Belmondo) qui le ramène en fausse ambulance à Paris. Où il se cache et finit par braquer un caïd du milieu (Marcel Dalio), ce qui énerve ce petit monde. Règlements de comptes et fin tragique pour le gangster qui est pris et exécuté.

Ce Sautet d'avant Sautet est un peu du sous-Melville : Belmondo est déjà le truand "réglo" du *Doulos* (p. 1229). Ce qui sous-entend qu'il y aurait, face à la loi, une anti-loi tout aussi respectable gouvernant le banditisme. Pour enfoncer le clou, le romancier José Giovanni a baptisé son héros du nom évocateur d'Abel Davos (= Danos), un ancien des "Traction avant" mais surtout – il oublie de le mentionner – une gloire de la Gestapo française. Qui fut fusillé comme colabo et non pas guillotiné comme un criminel ordinaire en 1952 ; l'année du film *Nous sommes tous des assassins* (p. 1009) qui, pour ne pas affaiblir la démonstration, se garde bien de faire figurer un Danos parmi les condamnés.

Avec Sandra Milo et, dans de petits rôles, Charles Blavette et deux acteurs de *Mon oncle* (p. 21), Betty Schneider et Jean-Pierre Zola.

Shallow grave *Petits meurtres entre amis*, Danny Boyle, Grande-Bretagne, 1994, 89 mn

Trois jeunes gens pas trop sympathiques, Juliet (Kerry Fox), David (Christopher Eccleston) et Alex (Ewan McGregor), font passer des examens aux postulants à la quatrième chambre de leur appartement d'Édimbourg. Ils condescendent enfin à accepter un co-locataire, mais celui-ci décède inopinément, abandonnant sous son lit une valise de coupures à l'effigie d'Elizabeth II. Ils décident, après délibération, de garder l'argent ; il leur faut aussi découper le cadavre dont les parties identifiables sont confiées à l'incinérateur de l'hôpital où travaille Juliet. Ils font plus tard subir le même sort aux deux complices du bandit décédé. Mais la discorde s'installe dans le trio ; David, qui ne supporte pas que les deux autres entament le magot, se réfugie avec l'argent dans le grenier où il le cache dans une caisse à eau (p. 124). Le règlement de comptes final voit la mort de David, le départ de Juliet seule pour le Brésil avec une valise, pleine de billets pense-t-elle. De la blessure d'Alex, souriant bien que cloué au sol d'un coup de couteau, s'égoutte du sang qui traverse le plancher sous lequel est caché l'argent.

Divertissement réussi qui n'abuse pas trop du clip vidéo. Avec des images étonnantes : l'agression du client d'un distributeur de monnaie, le grenier auquel les spots lumineux créés par les trous du plafond donnent des allures de DCA.

Indiana Jones and the kingdom of the crystal skull *Indiana Jones IV*, Steven Spielberg, USA, 2008, 123 mn

Quatrième épisode, très routinier, d'une série inspirée de *L'homme de Rio* (p. 1203) et du *Temple du soleil*. On y retrouve Harrison Ford et Karen Allen, plus âgés puisqu'ils ont maintenant un fils et, à peine modifié, le scénario de *Raiders of the lost ark* (p. 617) : les Soviétiques, guidés par la redoutable Irina (Cate Blanchett) ont remplacé les nazis et l'Arche d'Alliance est devenue un crâne aux vertus cognitives inouïes – "I want to know" dira Irina – apporté par une soucoupe volante, en panne en Amazonie comme il se doit. On ne coupe ni à l'interminable poursuite motorisée ni à la musique tétralogique signée John Williams et l'on retrouve l'herpétophobie bien connue d'Indiana, même si les fourmis rouges volent la vedette aux serpents.

Début dans l'entrepôt du premier opus où sont conservés les artefacts ultra-secrets, clins d'œil à *Tarzan* (p. 1753) et à *La terre des Pharaons* (p. 756) ; nous sommes en 1957, ce qui nous vaut une évocation superficielle de la Chasse aux Sorcières. Seul moment original quand Indiana se retrouve dans un hallucinant village-témoin destiné à tester les effets d'une bombe atomique.

Three women *Trois femmes*, Robert Altman, USA, 1977, 124 mn

La Californie. Pinky (Sissy Spacek) débarque dans un centre de thérapie pour vieillards où elle fait la connaissance d'une autre employée, Millie (Shelley Duvall) dont elle partage rapidement l'appartement. Millie est extravertie, hableuse et un peu stupide alors que l'introvertie Pinky ne semble vivre que par procuration. Elle s'approprie la personnalité – pourtant plus agaçante qu'originale – de Millie en lisant son journal, en chipant son numéro de Sécurité Sociale, puis, après une tentative de suicide, son amant Edgar (Robert Fortier), le coq local.

Il a pour épouse Willie (Janice Rule), peintre de fresques et la troisième femme du titre, plus effacée. Le drame éclate lorsque Edgar apprend aux deux femmes qu'elle est en train d'accoucher. Millie se porte au chevet de l'épouse qu'elle assiste comme elle peut alors que Pinky reste d'une énigmatique passivité... résultat un enfant mort-né. Un épilogue nous montre les trois femmes – dont on comprend qu'elles ont tué leur mâle commun – vivant ensemble. Pinky, qui se fait appeler Millie, donne maintenant du "Maman" à la vraie Millie.

Loin de la naïveté des films psychanalytiques à la *Marnie* (p. 1313), une exploration de l'inconscient d'une jeune femme qui finit par se choisir une mère après avoir récusé ses vrais parents (Ruth Nelson et le réalisateur John Cromwell). Et des images bizarres – les peintures à la Jan Toorop de Willie –, ou cocasses – la jupe jaune de Millie qui dépasse toujours de la portière de sa voiture jaune. Et pourquoi donc cette compulsion de Pinky à laver son slip ?

Un homme marche dans la ville Marcello Pagliero, France, 1950, 82 mn

Un port, dans le milieu des docks. Jean (Jean-Pierre Kérien) essaie d'aider son ami Laurent (Robert Dalban), individu raciste et aigri auquel Ambilarès (Grégoire Aslan) refuse de donner de l'avancement car il a "une gueule de croquemort". Ce chef guigne en fait Madeleine (Ginette Leclerc), l'épouse craquante de Laurent, laquelle a des vues sur Jean. Elle arrive à ses fins et Laurent, qui a tout deviné, veut casser la figure à son copain ; complètement saoul, il attaque un passant qu'il prenait pour Jean et se fait tuer. Madeleine, qui ne le regrette pas trop, croit son heure venue mais se fait éconduire et, de dépit, accuse du meurtre son amant d'un soir. La Police (André Valmy) a tôt fait de disculper Jean qui se retrouve à marcher seul dans la ville, sans savoir que Madeleine s'est suicidée au gaz. La caméra s'élève pour un panoramique du Havre, du moins de ce que les Anglais en avaient laissé après un bombardement méthodique et militairement gratuit.

Au centre de ce film magnifique, le bistro d'Albert (Yves Deniau), lieu de cuites et de bagarres : la CGT organisa donc le boycott de cette vision déformée du prolétariat qui, comme on le sait, carburait au jus de fruit. Dernier rôle de Fréhel.

Werewolf of London USA, Stuart Walker, 1935, 75 mn

Le botaniste Glendon (Henry Hull) est mordu au Tibet par une sorte de loup ; il en rapporte quand même une fleur, la mariphasa, qui éclôt à minuit et a le pouvoir de soulager les individus atteints de lycanthrophobie (!), comme lui-même et Yogami (Warner Oland), le "loup" du Tibet. Affrontement mortel entre les deux loups-garous pour la possession de la mariphasa. Déplorable ficelle scénaristique : un pénible chevalier servant s'attache aux pas de Mrs Glendon (Valerie Hobson) en prévision de l'inéluctable remplacement du malheureux époux.

Gli ultimi giorni di Pompei *Les derniers jours de Pompei*, Mario Bonnard, Italie, 1959, 93 mn

La célèbre éruption de l'an 79 (13 mn) est à peu près le seul intérêt de cette succession de détails incongrus : un temple plus égyptien que romain – d'où un sous-sol peuplé de crocodiles, espèce pourtant peu napolitaine – où l'on s'affronte dans une sorte de catch *ante litteram* sous l'œil du maléfique grand-prêtre incarné par Fernando Rey qui domine une distribution cosmopolite et sans relief. J'oubliais gladiateurs et lions dans une arène à faire pâlir le Colisée ; c'est sans doute pour ça que Pompei grouille de Chrétiens, engeance un peu anachronique.

Sergio Leone fut assistant sur ce film qui annonce son *Colosse de Rhodes* (p. 416) situé dans une Antiquité plus ancienne et qui échappe donc au prêchi-prêcha religieux. Extérieurs dans le chaos rocheux de Manzanares el Real.

Rachel, Rachel USA, Paul Newman, 1968, 101 mn

Portrait touchant et souvent bouleversant de Rachel (Joanne Woodward), une vieille fille qui vit avec sa mère (Kate Harrington) au-dessus de la boutique du croque-mort qui a repris l'activité de son père décédé. Vie monotone, entre les souvenirs de son enfance et les désirs soudains, vite réprimés, d'étreintes ou de meurtre comme cette envie de faire avaler une poignée de pilules à sa pénible maman. Son amie Calla (Estelle Parsons, de *Bonnie and Clyde*, p. 1044), enseignante comme elle, l'emmène dans un de ces terrifiants happenings dont les évangélistes ont le secret et profite de son désarroi pour lui avouer son amour ; mais Rachel n'est pas lesbienne. Un rayon de soleil avec Nick (James Olson) qu'elle a connu enfant mais qui avoue avoir une famille, un affreux mensonge pour la tenir à distance alors qu'elle commençait à s'attacher. Nouvel espoir quand elle se croit enceinte de Nick. . . l'examen gynécologique révèle qu'il ne s'agit que d'un banal kyste aux ovaires. Elle finit par quitter sa bourgade de Manakawa pour aller enseigner en Oregon ; à quoi bon, puisqu'elle doit se résoudre à y emmener sa mère ? Dernières images de bonheur au bord de l'océan : encore un des rêves éveillés de cette femme trop jeune et trop vieille à la fois.

Robin and Marian *La rose et la flèche*, Richard Lester, Grande-Bretagne, 1976, 103 mn

Rentré de croisade en compagnie de Little John (Nicol Williamson), Robin Hood (Sean Connery) retrouve ses anciens compagnons vieillissés et Lady Marian (Audrey Hepburn) au couvent. Tous reprennent à peu près leur place dans la forêt de Sherwood, que vient assiéger le shérif de Nottingham (Robert Shaw). Robin le défie en combat singulier, gagne péniblement le duel mais est blessé ; privés de chef, ses compagnons sont massacrés. Le héros se réfugie chez Marian qui sous prétexte de le soigner, lui fait boire du poison. Dernier plan sur une flèche tirée par Robin qui se perd dans le ciel. . . la caméra descend et se fige sur l'image de trois pommes, dont deux pourries.

Les aventures de Robin des Bois (p. 453) mâtinées de *Vingt ans après*. Ce qui tombe bien, vu que Lester venait d'adapter Dumas (p. 286). Le film est d'abord une parodie, une déconstruction du mythe : ainsi, le roi Richard (Richard Harris) est-il présenté comme un crétin cupide et sanguinaire. Avec des trouvailles, par exemple quand Marian se plaint de n'avoir reçu aucune nouvelle, Robin confesse ne pas avoir appris à écrire. Mais le côté parodique est vite lassant et peut devenir laborieux. Rien de tel ici ; Robin, vieillissant et prisonnier de principes surannés – ceux qui lui ont fait accepter un combat aux conséquences désastreuses – a fait son temps. C'est ce qu'a compris Marian qui lui donne la mort avec un ultime message d'amour : la dérision a laissé place à l'émotion.

Per un pugno di dollari *Pour une poignée de dollars*, Sergio Leone, Italie, 1964, 100 mn

Le premier western spaghetti. Tourné en Espagne (Sierra Nevada) par un prétendu Bob Robertson avec l'acteur de télévision Clint Eastwood (*Rawhide*, 1959-65) et John Wells, alias Gian Maria Volonté. Signée Dan Savio (hétéronyme d'Ennio Morricone), la musique est la seule réussite de ce film aux cadrages peu satisfaisants. Dont le scénario pille *Yōjimbō* (p. 1221), une histoire de samourai parodique qui n'eut qu'un succès limité au Japon. Mais rapporta finalement un pactole à Kurosawa grâce au consistant *pugno di dollari* (15% des droits) que Leone fut condamné à lui rétrocéder.

Spalovač mrtvol *L'incinérateur de cadavres*, Juraj Herz, Tchécoslovaquie, 1969, 96 mn

Kopfrkingl (Rudolf Hrušínský) travaille dans un crématorium. Au moment de l'occupation allemande, son ami Reinke (Ilja Prachar) suggère qu'il a du "sang germanique" et lui fait intégrer le parti nazi ; ce qui lui permet de devenir directeur de ce qu'il voit comme un temple de la Mort. S'avisant que son épouse a peut-être du "sang juif", il la tue avant de s'en prendre à ses enfants – sa fille lui échappe – qu'il considère comme des métis ; il faut dire que sa profession est bien commode pour faire disparaître les cadavres. Son monologue intérieur au ton doux parle de réincarnation ; alors qu'une berline l'emène gérer un crématoire plus industriel, il marmonne "Je vous sauverai tous". Dernier plan sur le Potala : il se donne du "Rinpoché".

La superbe photo noir et blanc est gâchée par l'abus de cadrages tape-à-l'œil, de très gros plans et d'un pénible montage haché. Petit rôle pour Jiří Menzel.

Le bienfaiteur Henri Decoin, France, 1942, 89 mn

Rentier bienfaiteur dans sa commune de Barfleur et truand à Paris, Moulinet alias Guillot (Raimu) tombe amoureux de la respectable Irène Berger (Suzy Prim) et décide de se ranger pour de bon. Las, son dernier coup attire l'attention d'un inspecteur parisien (Georges Colin) qui finit par le démasquer. Au moment où il est emmené menotté, un alcoolique en délire donne à Guillot l'occasion de mourir en Moulinet, i.e., en gardant intacte l'estime de ses concitoyens et surtout d'Irène.

Si le protagoniste ne dévalisait une bijouterie, il passerait pour un saint de vitrail : il restitue l'argent volé à Noblet (Pierre Larquey) par un fils à papa (André Fouché) et finance le canard d'un apprenti-journaliste (Yves Deniaud). Dans le style notable de province opaque, *Non coupable* (p. 133) sera moins édifiant. Apparition de Lucienne Delyle qui interprète *C'est trop beau pour durer toujours*.

L'emmerdeur Édouard Molinaro, France, 1973, 85 mn

Montpellier. Ralf Milan (Lino Ventura) a loué une chambre d'hôtel face au palais de Justice, place idéale pour dégommer un témoin gênant. Il a malheureusement pour voisin Pignon (Jacques Brel), un représentant en chemises qui tente de se pendre après que son ex-épouse (Coroline Cellier), remariée à un psychiatre (Jean-Pierre Darras), a refusé de lui parler. Pignon rate son suicide et Milan, qui n'arrive pas à s'en débarrasser, son attentat.

Ventura, en tueur exaspéré, sert de faire-valoir à Brel, impayable beauf qui n'en rate pas une. Au flic qui lui inflige une amende pour excès de vitesse, il répond : "Je les fais sauter" avant de lui demander son numéro. Il tombe en panne sèche car il ne fait le plein que chez FINA, à cause des santons en plastique pour son neveu. Dernier plan dans une cour de prison – il a été arrêté comme complice – où il rassure Milan : il va partager sa cellule.

Le garçon d'hôtel (Nino Castelnuovo) dit : "Pour le rasoir, c'est du 220" ; j'ai moi-même constaté la survivance du 110 volts à la Sorbonne vers 1978. Quant au *remake* de Billy Wilder *Buddy Buddy* (1981), il a une exécration réputation.

Network Sidney Lumet, USA, 1976, 121 mn

Le (fictif) réseau de télévision UBS. Tout est bon pour faire grimper l'audimat et ceux en perte de vitesse sont éjectés comme Howard Beale, ex journaliste-vedette qui annonce en direct qu'il va se suicider. Ce qui attire l'attention des journaux et convainc Diana Christensen (Faye Dunaway), cheffe des programmes, de lui donner un temps spécifique d'antenne où il développe son aigreur au moyen du slogan "I'm mad as Hell and I'm not going to take this anymore!" qu'il fait répéter par ses nombreux téléspectateurs. À moitié illuminé mais sincère, Beale s'en prend aux intérêts financiers – le pétrole saoudien – qui menacent de racheter le réseau. Ce qui met son propriétaire Jensen (Ned Beatty) dans une rage folle : il convoque la star des plateaux et lui expose sa "cosmologie corporatiste". Résultat, une conversion immédiate du trublion qui cesse de dénoncer et se met à développer des théories aussi conformistes que fumeuses. La chute progressive de ses parts d'audience n'entraîne pas l'éviction de Beale, protégé par le Bolloré *ante litteram* trop heureux de voir sa pensée prêchée en direct à l'antenne.

Réunion des chefs, Diana et Hackett (Robert Duvall) : que faire ? Diana a un autre programme à son actif, *The Mao Tse Toung hour* (!) où elle met en scène les terroristes de l'Armée Œcuménique de Libération qu'il n'est pas trop difficile de convaincre d'assassiner Beale – en direct, évidemment.

Référence transparente à la *Symbionese Liberation Army* qui avait enlevé et converti Patricia Hearst, petite fille de "Citizen Kane" (p. 472). On se serait passé de Max (William Holden), personnage chargé de mettre les points sur les i.

Running on empty *À bout de course*, Sidney Lumet, USA, 1988, 111 mn

River Phoenix retrouve Martha Plimpton après *The mosquito coast* (p. 1640). Il est Danny Pope, lycéen doué pour le piano, elle est la fille du professeur de musique qui veut envoyer Danny à la Juilliard School.

Danny fait partie d'une famille de fugitifs pourchassés par le FBI : en 1971, ses parents avaient posé une bombe dans une usine de napalm, blessant gravement un gardien qui n'était pas censé être là. Depuis, ils sont en cavale avec leurs deux fils. On a vu, au début, la famille partir sans plier bagage quand une voiture suspecte, avec deux hommes à bord, s'est garée au coin de la rue. C'est sous une nouvelle identité, une de plus, qu'ils habitent maintenant dans le New Jersey.

Danny est partagé entre son désir d'étudier sérieusement le piano – ce que n'a pu faire sa mère Annie (Christine Lahti) – et son allégeance à la famille qui risque de se déliter s'il s'en va. Son père (Judd Jirsch), qui ne veut pas le voir partir, change finalement d'avis et l'abandonne, seul avec son vélo sur un parking.

Loin des grosses machines (souvent réussies) comme *Network* (p. 1072), Lumet signe ici un chef-d'œuvre intimiste qui culmine lors de la rencontre clandestine d'Annie avec son père – un vieux réac qu'elle n'a pas vu depuis quinze ans – pour qu'il s'occupe de Danny et la séparation, abrupte et déchirante, de cette famille fusionnelle : ils savent que Danny sera désormais espionné par la Police politique et qu'il ne se reverront plus, sinon furtivement dans une gare ou un supermarché. Remarque intéressante sur la différence entre pop et classique : "On ne danse pas sur Beethoven". Le titre original signifie "Avec un pneu à plat".

The Queen Stephen Frears, Grande-Bretagne, 2006, 99 mn

La semaine qui suit la mort de Diana (30 août 1997), ci-devant princesse de Galles, à Paris. Enfermée dans sa résidence écossaise de Balmoral, la famille royale, qui la déteste cordialement – seul son ex-époux Charles (Alex Jennings) semble un peu plus mesuré – reste sourde à l'émotion qui entoure le décès de cette paria très médiatisée. L'impayable Philippe d'Édimbourg (James Cromwell) ne parle guère que du cerf à quatorze cors qu'on lui a signalé, la Reine-mère (Sylvia Syms) sirote son gin tout en débinant la défunte. L'émotion gronde, les tabloïdes s'en mêlent et un premier ministre aux dents longues, Tony Blair (Michael Sheen), célèbre "la princesse du Peuple". En réalité, le "travailleuse" se porte au secours de la Reine (Helen Mirren, excellente) qui se trouve contrainte d'organiser des funérailles officielles, de rentrer à Buckingham, d'y mettre l'étendard en berne – bien qu'il n'y ait aucun précédent ! – et de lire un message à la télévision.

Film mordant à souhait. Elizabeth réserve sa compassion au "quatorze cors" dont la dépouille est conservée dans le pavillon de vénerie de Balmoral. Quant à Tony Blair, on sait, depuis la guerre d'Irak, de quoi il est capable.

Ukikusa *Herbes flottantes*, Yasujirō Ozu, Japon, 1959, 119 mn



Remake en couleurs d'*Ukikusa monogatari* (p. 702). Avec d'autres noms, Kihachi, Otsune, Otaka et Otoki sont interprétés par Ganjirō Nakamura, Haruko Sugimura, Machiko Kyō et Ayako Wakao. Pour un résultat un peu décevant ; l'étonnant Nakamura sera mieux utilisé dans *Dernier caprice* (p. 593), film dont la trame rappelle celui-ci.

Musique guillerette de Takanobu Saitō (qui signera aussi celle du *Goût du sake*, p. 35) et petit rôle pour Kōji Mitsui qui jouait Shinkichi dans l'original. Dernier plan sur le train qui s'éloigne avec deux feux rouges à l'arrière.

The invisible ray *Le rayon invisible*, Lambert Hillyer, USA, 1935, 79 mn

Janos Rukh (Boris Karloff) découvre en Afrique le radium X aux extraordinaires propriétés thérapeutiques mais devient fou et s'estime dépossédé de son travail. Il décide de se venger en se faisant passer pour mort et extermine un à un ses concurrents, dont son collègue Benet (Bela Lugosi) : devenu radioactif et lumineux, il tue par simple contact ! Comme dans *Werewolf of London* (même scénariste, p. 1069) son épouse (Frances Drake) a, dès le départ, un consolateur.

Moon over Parador Paul Mazursky, USA, 1988, 104 mn

La prémisse rappelle *Secret d'État* (p. 249) : Simms, dictateur du Parador, est mort mais, comme le Monde ne doit pas l'apprendre, un sosie est chargé de jouer son rôle. C'est à Jack Noah (Richard Dreyfuss), un comédien américain venu pour tourner un film – et qui singeait le despote en privé – qu'échoit cette tâche ; lors d'un discours improvisé, le pseudo-Simms délire sur une "inaccessible étoile" – sortie de l'opérette *L'homme de la Manche* ! Tourné dans un extraordinaire décor, la magique Ouro Preto au cœur du Minas Gerais, ville de collines et d'églises baroques que le déclin a conservée presque intacte. Avec Raul Julia, Fernando Rey, Sônia Braga et le réalisateur... travesti en mère du dictateur.

The untouchables *Les incorruptibles*, Brian De Palma, USA, 1987, 119 mn

Elliott Ness (Kevin Costner) et sa bande (Sean Connery, Andy Garcia, Charles Martin Smith) s'opposent au gangster Al Capone (Robert De Niro, excellent) qu'ils font condamner pour fraude fiscale. Spectaculaire et un peu infantile, le film s'offre une citation : un landau en haut des escaliers d'une gare nous alarme, osera, osera pas?... Il ose et peint des moustaches au *Cuirassé Potemkine* (p. 946), film d'une toute autre classe. Dans le genre hagiographie d'Elliott Ness, on peut préférer la série télévisée (p. 1780) avec Robert Stack.

L'invitation Claude Goretta, Suisse, 1973, 96 mn

Les employés d'un bureau se rendent à la réception qu'un des leurs, Placet (Michel Robin), donne dans la splendide propriété de la banlieue de Genève qu'il a achetée à la mort de la mère autoritaire qui régente sa vie. Si Placet est timide et gentil, Dutoit (Jean-Luc Bideau) est extraverti et plutôt vulgaire ; comme les conjoints n'ont pas été invités, Mermet (Jacques Rispal) passe l'après-midi au téléphone avec "Maman", son épouse fusionnelle... De cette bande se détache Lamel (Jean Champion, dans le rôle de sa vie), vieux garçon renfermé et acrimonieux, qui défend l'honneur de l'Armée (suisse !) et qu'il est facile de provoquer tant il est con et aigri. L'alcool libérant paroles et comportements, la vérité de chacun s'expose. Tout se termine par une rixe où Lamel tente de frapper Dutoit et porte par maladresse un coup à Placet ; lequel renvoie les invités pour rester seul avec Émile (François Simon), extra stylé et un peu sentencieux qui sait baragouiner quelques mots dans les langues les plus improbables comme l'algonquin.

Retour au bureau sans la plus jeune (Cécile Vassort), virée ou démissionnaire : peu encline aux compromis, elle avait vidé son sac.

La vérité sur Bébé Donge Henri Decoin, France, 1952, 111 mn

Thérèse Desqueyroux (p. 827) façon Simenon. François Donge (Jean Gabin) a épousé tardivement Élisabeth, dite Bébé (Danielle Darrieux). Mais le Prince Charmant dont elle rêvait s'avère n'être qu'un terre-à-terre homme à femmes et sa vie d'épouse d'industriel provincial l'insupportant, elle finit par l'empoisonner. Sur son lit d'hôpital, François ressasse cette relation ratée ; il n'en veut pas à Bébé et pense repartir de zéro avec elle : "S'il n'y a pas d'espoir quand tout est perdu, alors qu'est-ce que c'est, l'espoir ?". Bébé reste impénétrable, même quand on vient l'arrêter après le décès de François ; tout ce qu'on sait, c'est qu'elle ne l'aime plus, ce qui veut dire qu'elle l'a jadis aimé ; un film touchant. Avec Gabrielle Dorziat, Jacques Castelot et Marcel André.

Il portiere di notte *Portier de nuit*, Liliana Cavani, Italie, 1974, 118 mn

Vienne, 1957. Le hasard remet en présence deux personnes qui s'étaient connues dans un camp de concentration : le bourreau Max (Dirk Bogarde) devenu portier de nuit d'un hôtel et sa victime favorite Lucia (Charlotte Rampling). Les amis de Max (Gabriele Ferzetti et Philippe Leroy) veulent faire taire la survivante mais Max, qui éprouve pour elle un amour partagé, tente de la protéger ; dernier plan où, lui en SS, elle en socquettes, meurent mitraillés sur un pont.

Sado-masochisme putassier avec des images parfois réussies. Le thème avait été abordé sans complaisance dans *La passagère* (p. 1134). Avec Isa Miranda.

The matrix Andrew & Laurence Wachowski, USA, 1999, 131 mn

Keanu Reeves, Laurence Fishburne, Carrie-Ann Moss et Joe Pantolino, le traître de la bande, luttent pour sortir de la matrice, un microcosme informatique gardé par de terrifiants agents à lunettes noires, style Muska du *Château dans le ciel* (p. 125), dont Smith (Hugo Weaving), à peu près invincibles car capables de remodeler la réalité. Cette réussite des Wachowski, qui emprunte à Lewis Carroll et Blanche-Neige, est une série de combats et de poursuites vertigineuses.

Le thème de la réalité virtuelle, déjà traité dans *Welt am Draht* (p. 1261), est aussi le sujet d'*eXistenZ* (p. 758), sorti en même temps mais plus original car issu de l'univers malsain de Cronenberg.

Thelma Jordon *La femme à l'écharpe pailletée*, Robert Siodmak, USA, 1949, 101 mn

Thelma Jordon (Barbara Stanwyck) séduit Marshall (Wendell Corey), un procureur-adjoint alcoolique. Sa tante à héritage ayant été tuée lors d'un cambriolage, Thelma est jugée pour meurtre. Chargé de requérir contre elle, Marshall fait de son mieux pour s'aliéner le jury et elle est acquittée au terme d'un procès un peu longuet. Surgit alors l'ex-amant de Thelma (Richard Rober) qui la force à partir avec lui en voiture ; elle lui enfonce l'allume-cigare dans l'œil, résultat deux morts. Avant d'expirer, Thelma avoue l'assassinat de sa tante au procureur-chef (Paul Kelly) ainsi que son amour à Marshall. Lequel, brisé, démissionne.

In nome del popolo italiano *Au nom du peuple italien*, Dino Risi, Italie, 1971, 99 mn

Premier plan sur le Palazzaccio, hideux Palais de Justice romain. Bonifazi (Ugo Tognazzi), tenace petit juge à mobylette, enquête sur la mort suspecte de Silvana, une jeune "escortée". Dans son collimateur, Santenocito (Vittorio Gassman), un industriel d'origine sicilienne au langage ampoulé – e.g., "désimplifié" pour "compliqué" – qui roule en Maserati. Ce pollueur au bras long fait tout ce qu'il ne faut pas faire : il essaie d'acheter le juge, puis s'offre un témoin pour la soirée du "meurtre", faux alibi que Bonifazi n'a pas de mal à démonter. Case prison pour le premier de cordée, pourtant innocent : s'il s'était bien rendu chez la jeune femme, elle n'avait pas ouvert. Alors que les tifosi célèbrent "leur" victoire sur l'Angleterre, Bonifazi découvre le journal de Silvana, victime de parents qui affectaient d'ignorer sa profession tout en lui interdisant d'en changer : elle y annonçait son intention de se suicider. Bonifazi hésite, puis jette le document qui aurait innocenté Santenocito dans la carcasse d'une voiture en flammes immatriculée GB.

Version, autrement brillante et dérangement, d'un thème déjà abordé dans *Le dossier noir* (p. 135). Avec Yvonne Furneaux.

Benjamin ou les mémoires d'un puceau Michel Deville, France, 1968, 99 mn

Sur un scénario de Nina Companeez, un film délicieux consacré au dépucelage du jeune Benjamin (Pierre Clémenti) dont la grâce aérienne et la naïveté désarmement le potentiel égrillard du film. Le personnage central est le Comte (Michel Piccoli) dont sont amoureuses la tante vieillissante de Benjamin (Michèle Morgan) et la jeune Anne (Catherine Deneuve) qui est déterminée à l'épouser et veut le rendre jaloux pour mieux le tenir ; elle offre donc sa virginité à Benjamin qui perd la sienne par la même occasion. Le jeune homme pourra alors refermer le livre de ses courtes mémoires. Il aura été auparavant poursuivi par une cohorte de soubrettes – dont Catherine Rouvel et Francine Bergé – qui veulent savoir s'il "l'a" encore, ainsi que par des dames respectables et tout aussi légères, comme la Conseillère (Odile Versois). La souffrance affleure, furtive, notamment quand la tante délaissée brise un verre. Avec Jacques Dufilho.

Entre les murs Laurent Cantet, France, 2008, 124 mn

Film captivant consacré à une classe de quatrième vue à travers les cours du professeur de français (François Bégaudeau, auteur du roman). La bonne volonté, parfois maladroite, du maître se heurte à l'obstruction des adolescents, experts en l'art de ne pas comprendre ou de couper les cheveux en quatre quand ça les arrange ; un climat de confiance semble cependant s'être établi au moment du départ en vacances. Après des moments difficiles qui culminent lors du conseil de discipline de Souleyman, élève malien pénible mais touchant qui s'est permis de tutoyer le prof ; et semble désarmé devant les conséquences de ses actes.

Carne tremula *En chair et en os*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1997, 101 mn

Le policier David (Javier Bardem) est paraplégique suite à un coup de feu tiré en réalité par son collègue Sancho (José Sancho), dont l'épouse Clara (Angela Molina) était sa maîtresse. Sorti de prison quelques années plus tard, le faux coupable Victor (Liberto Rabal) noue une liaison avec Clara, toujours mariée à Sancho, ainsi qu'avec l'épouse de David, Elena (Francesca Neri). Détestant également les deux hommes, David attise la jalousie de son ex-collègue à l'égard de Victor pour qu'ils s'entretuent ; mais n'arrive qu'à causer la mort de Sancho et Clara. C'est à ce personnage touchant que le réalisateur réserve sa tendresse.

Le film s'ouvre sur la naissance de Victor dans un bus en plein état d'urgence franquiste (janvier 1970) et se referme sur l'accouchement d'Elena, enceinte des œuvres du même Victor. Différence entre les deux, "aujourd'hui les gens n'ont plus peur". Référence à Buñuel et à son *Archibald de la Cruz* (p. 473).

Kill Bill : volumes I & II Quentin Tarantino, USA, 2003–4, 106 mn et 131mn

Ancienne du *Deadly viper assassination squad*, Black Mamba (Uma Thurman) a été victime, alors qu'elle préparait son futur mariage, d'un commando de Vipères emmené par son ex, le jaloux Bill (David Carradine). Mais elle s'en sort – sinon il n'y aurait pas de film – et passe les deux épisodes à se venger de ses assassins. Avec une overdose de tchatte, la redondance étant la signature du "faquin".

La première partie est essentiellement située au Japon, avec une séquence en dessin animé. Black Mamba se fait fabriquer un sabre à Okinawa avec lequel elle va affronter une des tueuses de Bill. Combats chorégraphiés dans une immense salle puis dans un jardin nippon. La seconde partie nous vaut un règlement de comptes dans le désert avec une autre Vipère et son acolyte (Michael Madsen) ; puis la mort de Bill tué grâce à la technique des "cinq points" apprise d'un maître chinois.

Musique : *Bang bang* par Nancy Sinatra (1966) et *Twisted nerve* de Bernard Herrmann (1968). Le générique du volume I porte, en japonais, l'inscription "La mariée arrive". Dans le cadre du "Me too", la comédienne s'est plainte des pénibles "attentions" du producteur Harvey Weinstein.

Caccia a l'uomo *Les misérables I*, Riccardo Freda, Italie, 1948, 87 mn

Tempesta su Parigi *Les misérables II*, Riccardo Freda, Italie, 1948, 93 mn

On peine à retrouver l'esprit du roman de Hugo, transformé en mélodrame rocambolesque dans cette adaptation très inférieure à celle de Raymond Bernard (p. 1562). Le Jean Valjean de Gino Cervi est peu mémorable : il faut dire que, privé de son sosie Champmathieu – celui de la *Tempête sous un crâne* –, il perd un peu de son épaisseur. Éponine et Gavroche sont également expédiés : on est privé de "C'est la faute à Voltaire". On sauvera cependant la Cosette de Valentina Cortese qui sait animer un personnage habituellement un peu fade et le terrifiant Javert de Hans Hinrich aux faux airs de Fosco Giachetti (de *Noi vivi*, p. 223).

La dame aux camélias Mauro Bolognini, France, 1981, 181 mn

Contrairement à *Camille* (pp. 315, 431), il ne s'agit pas de la Marguerite Gauthier de Dumas fils (Fabrizio Bentivoglio), mais de son modèle, Alphonsine Plessis (Isabelle Huppert, touchante) et son "monde de bandits et de prostituées". Bolognini, toujours à l'aise avec le XIX^e siècle, nous concocte un univers décoratif où trône l'éphémère courtisane qui cherche à prendre de vitesse la phtysie : derrière les bonbonnières, le bassin où elle crache son sang. Distribution internationale : Bruno Ganz, Fernando Rey et Gian Maria Volonté dans le rôle du père. Chansons anachroniques : *Rose blanche* (1901) et *File la laine* (1948).

Avec le sourire Maurice Tourneur, France, 1936, 93 mn

Film profondément cynique comme il était permis d'en tourner en France. Victor Larnois (Maurice Chevalier), un illettré – on le verra s'asseoir avec des gosses pour apprendre à écrire – s'insinue dans un music-hall, d'abord en ouvrant des portières, puis en vendant des programmes ; devenu indispensable, il est promu associé de Villary (André Lefaur), l'honnête propriétaire du théâtre qui est finalement victime d'un complot de Gisèle (Marie Glory), l'épouse de Larnois tout aussi arriviste que lui. Au terme d'un ultime chantage, Larnois est nommé directeur de l'Opéra ! Pas mauvais bougre, il ramasse Villary dans le ruisseau en lui reprochant sa sale gueule : "Suffit pas d'être une canaille, il faut avoir le sourire !"

Passage très daté, Larnois interprète *Le chapeau de Zozo* en adoptant quatre styles, celui des gens bien, puis des Français moyens et ensuite des apaches, pour terminer sur "un petit groupe un peu spécial" dit-il en faisant la folle.

The adventures of Tintin Steven Spielberg, USA, 2011, 107 mn

Tintin passe mal au cinéma, que ce soit en dessin animé ou avec des acteurs comme dans *Tintin et le mystère de la Toison d'or* (1961) ; il n'y a guère que *L'homme de Rio* (p. 1203) qui ait sû retrouver l'esprit d'Hergé. La technique utilisée ici est pourtant très satisfaisante : un traitement 3D de l'image donne une impression d'animation en volume, ce qui nous place à mi-chemin du dessin animé et du film traditionnel. Ajoutons que le style graphique a été respecté dans les moindres détails : les polices de caractères sont celles des albums.

Malgré ses qualités plastiques, cette adaptation libre du *Secret de la Licorne* et du *Crabe aux pinces d'or* déçoit faute d'avoir su tirer partie de l'atmosphère inquiétante, voire menaçante de ces Tintin de l'Occupation, la *Licorne* notamment. Comme toujours, Spielberg compense son incapacité à faire vivre des personnages par des scènes de poursuite et de répétitives cascades, chute rattrapée *in extremis* avant une rechute à son tour rattrapée : le style *Indiana Jones* (pp. 617, 1270, 1593, 1068), une série par ailleurs inspirée de *Tintin*.

Moonraker Lewis Gilbert, Grande-Bretagne, 1979, 126 mn

James Bond (Roger Moore) se promène à Vaux-le-Vicomte – partie de chasse –, puis à Venise – verrerie à Murano – et à Rio – le Carnaval – avant de s'envoler en navette spatiale pour combattre le méchant de service, Drax (Michael Lonsdale), sorte d'Elon Musk *ante litteram*. Un opus très routinier dont la véritable vedette est l'indestructible Jaws (Richard Kiel, 2,18 m) de *L'espion qui m'aimait* (p. 835). Lequel survit à toutes les chutes, dont celles d'Iguazú, alors pourquoi pas d'une station en orbite ? Dernière apparition de Bernard Lee en "M".

La casa dalle finestre che ridono *La maison aux fenêtres qui rient*, Pupi Avati, Italie, 1976, 106 mn

Un petit film d'horreur très réussi dans un genre – le *giallo* – où s'est illustré Dario Argento. Stefano (Lino Capolicchio) arrive dans un village proche de Ferrare pour restaurer les fresques d'un peintre fou dont le sujet de prédilection était l'agonie. Les signes inquiétants se multiplient, notamment autour d'une bicoque aux étranges lèvres peintes sur les murs extérieurs. Puis les morts s'accumulent ; appelé au téléphone par sa copine défunte – en fait un enregistrement –, Stefano est agressé par les deux sœurs toujours vivantes du peintre dont le squelette trône dans un placard. Blessé, il leur échappe difficilement pour se réfugier chez M. le curé, toutes les autres portes ayant lâchement refusé de s'ouvrir. Le prêtre s'avère être une des deux sœurs, bientôt rejointe par sa frangine pour se repaître de l'agonie de Stefano. Avec Gianni Cavina qu'on retrouvera dans *Regalo di Natale* (p. 628).

La storia Luigi Comencini, Italie, 1986, 257 mn

D'après Elsa Morante. Même si le carton final dit *La storia continuà*, c'est une bien triste histoire que celle d'Ida (Claudia Cardinale), institutrice violée par un soldat allemand à l'orée de la guerre. À moitié Juive, elle serait mal avisée de se plaindre, d'autant qu'elle s'attache à l'enfant de cette union d'un instant, qu'elle appelle Giuseppe ou encore Useppe. La guerre arrive avec le bombardement de San Lorenzo, le déménagement dans un hangar pour réfugiés. Nino, demi-frère plus âgé d'Useppe, membre enthousiaste des Jeunesses Fascistes à quinze ans, se retrouve résistant lors de son retour du front Russe avant de s'adonner à divers trafics à la Libération ; il sera tué dans sa Jeep de l'Armée américaine alors qu'il refusait de s'arrêter à un barrage. C'est finalement Useppe, atteint d'une maladie mal comprise par les médecins, qu'on retrouve mort au bord du Tibre. Ida ramène le petit corps et s'enferme avec lui ; quand les carabinieri enfoncent la porte, elle est à côté du lit, perdue dans un ailleurs plus clément dont plus personne ne pourra la ramener. Autre personnage qui ne s'en sort pas, Carlo (Lambert Wilson), un autre Juif qui a perdu famille, puis dignité le jour où il a battu à mort un ennemi blessé, et qui se détruit en buvant systématiquement comme pour éteindre sa soif de punition.

Ce téléfilm produit par la RAI est un peu fauché : les scènes dans les rues de Rome laissent à désirer. Qu'importe, Comencini sait nous émouvoir. Avec les rêves d'Ida peuplés par Nino et surtout le petit Useppe qu'on croit avoir vu dans d'autres films du maître, e.g., *Les aventures de Pinocchio* (p. 405) comme s'il choisissait les enfants sur le même modèle, à moins sa manière de les diriger en fasse un unique acteur-enfant qui ne vieillirait pas. Avec Francisco Rabal.

A personal journey with Martin Scorsese through american movies À travers le cinéma américain, Martin Scorsese, USA, 1995, 221 mn

Le réalisateur nous parle des films américains qu'il aime, ceux qui l'ont influencé, les *Dix commandements* (p. 490) mais aussi *Citizen Kane* (p. 472). Ce qui inclut des choix moins bateau : *Cat people* (p. 596), *The furies* (p. 1231) ou encore *Wild boys of the road* (p. 1157). Ni passe-partout, ni trop pointue, cette sélection constitue une bonne initiation au sujet, très supérieure au documentaire du même Scorsese sur le cinéma italien (p. 284). On aurait aimé qu'il passe plus de temps sur le Code Hays, dont il évoque la disparition en parlant de *Bonnie and Clyde* (p. 1044), et surtout la Chasse aux sorcières à peine mentionnée.

L'Inde fantôme Louis Malle, France, 1969, 343 mn

Documentaire issu d'un séjour de cinq mois, début 1968, dont Malle tira aussi *Calcutta* (p. 1143). De sa vision de l'Inde se détache avant tout l'obsession du pur et de l'impur, la peur de la souillure que serait, par exemple, la fréquentation d'une caste inférieure. Il va à la rencontre des minorités – Bondos, Juifs, Todas, Parsis – ainsi que des mouvements politiques, le parti communiste "de gauche" ou le Shiv Sena d'extrême-droite. Bien qu'agacé par les lenteurs de la bureaucratie ou encore la cupidité des prêtres, il repart finalement émerveillé d'un pays qui lui semble témoigner de ce que nous avons perdu.

En voix off, un auto-portrait involontaire de celui qui avoue ne vivre les choses qu'après coup. Malgré sa bonne volonté qui le pousse à éviter les Indiens anglophones qui, occidentalisés, le conforteraient dans ses préjugés, il laisse affleurer ses propres limites. Semble-t-il croire que les viols n'existent pas puisque les journaux n'en parlent pas ? Il partage en tout cas l'aveuglement de l'époque quant à la Chine : l'Inde aurait besoin d'un Mao Tsé Toung et d'une Révolution culturelle de façon à mettre fin à "l'exploitation de l'homme par l'homme".

Sono yo no tsuma *L'épouse de la nuit*, Yasujirō Ozu, Japon, 1930, 63 mn

La tarte à la crème de l'enfant accidenté (cf. *Aniki Bóbó*, p. 193) – ou malade comme ici. Le père (Tokihiko Okada) vole pour acheter des médicaments avec l'intention de se dénoncer. Un policier se présente et n'emmène le délinquant qu'au matin, lorsque la fillette est hors de danger. Il a d'ailleurs été plus que compréhensif en donnant au coupable une chance de se sauver : mais ce dernier déclare à son épouse (Emiko Yagumo) qu'il veut payer pour repartir à zéro.

Du point de vue stylistique, le cinéaste cherche ses marques : au moyen de longs travellings latéraux, la caméra s'attarde sur du linge qui s'égoutte, des bouteilles renversées. Avec Tatsuo Saitō dans le rôle du médecin.

Interstellar Christopher Nolan, USA, 2014, 169 mn

Départ aux confins de la galaxie pour trouver une porte de sortie à l'Humanité coincée sur une planète qui agonise. L'hypothèse scientifiquement infantile est celle d'un hyper-espace euclidien (= normal) à cinq dimensions abritant l'univers tordu dans lequel nous vivons : dans ces coulisses de la création, espace et temps seraient abolis. C'est ainsi que Cooper (Matthew McConaughey) arrive à voir sa fille à la fois enfant et adulte pour lui communiquer la formule antigravitationnelle qui permettra d'établir une station en orbite autour de Saturne. À moins que cette fin optimiste ne soit qu'une EMI (p. 331) du héros, mort alors qu'il entrait dans un trou noir. Le film dispose des points de repère dans ce sens tout en s'abstenant sagement de trancher entre les deux dénouements.

Les robots – TARS, CASE et KIPP – sont dénués de l'anthropomorphisme du célèbre Robby (p. 84) ; mais on est loin de *2001* (p. 1727) car la froide mystagogie a fait place à la complexité humaine, cf. le traîtreux Dr. Mann (Matt Damon) qui ment sur l'habitabilité du monde glacé où il végète depuis trente ans. L'abolition des distances temporelles crée une relation déchirante entre un père qui ne vieillit pas et sa fille (Jessica Chastain) qui – paradoxe de Langevin – a rapidement le même âge que lui. Quand il la retrouve enfin, elle n'est plus qu'une pitoyable grabataire (Ellen Burstyn). Vignettes dans le style de *Reds* (p. 1052) où des vieillards témoignent sur le passé du héros. Avec John Lithgow et Michael Caine.

Kaguyahime no monogatari *Conte de la princesse Kaguya*, Isao Takahata, Japon, 2013, 137 mn

Période Heian (vers l'an 1000). Un paysan découvre une minuscule créature dans une pousse de bambou. Cette Kaguya aux allures de princesse est courtisée par la noblesse et même le Mikado. Mais elle doit s'en retourner dans la Lune d'où le Bouddha Amida, descendu sur un nuage, vient la reprendre.

Esthétique d'aquarelliste pour une succession de véritables dessins aux couleurs tendres et au traits précis avec une grande attention aux objets et des références à l'imagerie des rouleaux horizontaux. Splendide mais un peu ennuyeux.

Saddle the wind *Libre comme le vent*, Robert Parrish, USA, 1958, 81 mn

Deux frères. Le gentil Steve (Robert Taylor) est amené à affronter le méchant Tony (John Cassavetes) qui joue du pistolet et abat un malheureux fermier (Royal Dano) poseur de barbelés ; Tony se suicide pour ne pas forcer Steve à commettre un fratricide ! La présence de Donald Crisp en vertueux *cattle baron* renvoie à *L'homme de la plaine* (p. 30), western bien moins manichéen dans lequel le frère gentil ne l'était pas tant que ça. Avec Julie London.

Al-massir *Le destin*, Youssef Chahine, Égypte, 1997, 130 mn

Plaidoyer pour la tolérance centré sur la figure d'Averroès (Nour El-Sherif) à travers ses démêlés avec le califat almohade dans l'Andalousie du XII^e siècle. Tout ça est très romancé avec un méchant puni et des anachronismes comme cette lunette d'approche très en avance sur son temps. Et une certaine confusion caractéristique de l'auteur dans un film touchant qui vire parfois à la comédie musicale. À cause de son côté un peu bricolé, il échappe à l'académisme qui plombe *Agora* (p. 251), autre dénonciation du fanatisme.

Belovy Russie, Victor Kossaviski, 1992, 58 mn

La ferme où vivent Mikhaïl et Anna Belov, un frère et sa sœur veuve. Mikhaïl tient des propos extravagants puis, après une visite de la fratrie, se saoule, insulte copieusement sa sœur (le son est coupé !) puis tombe ivre mort. Restée seule, Anna s'occupe des tâches domestiques avant de se mettre à danser en chantant. Cela se passe sous Eltsine, près d'une ville redevenue Saint-Pétersbourg... dans une "Russie éternelle" qu'il nous a été donné d'entrevoir.

The Titfield thunderbolt *Tortillard pour Titfield*, Charles Crichton, Grande-Bretagne, 1953, 84 mn

Comédie à l'anglaise en couleurs. Il est question de fermer une petite ligne de trains, ce qui fait bien l'affaire d'une compagnie de bus locale. Mais la population s'émeut et décide de s'occuper bénévolement de son modeste chemin de fer, quitte à y installer un pub pour attirer la clientèle. La locomotive étant hors service suite à un sabotage, c'est une (authentique !) antiquité datant de 1838, le *Thunderbolt* (l'éclair) qui emmènera les passagers jusqu'au chef-lieu voisin.

Avec Hugh Griffith, Stanley Holloway, Jack MacGowran et Naunton Wayne. Dans le même genre, *The Maggie* (p. 757) sur un bateau à vapeur hors d'âge.

Gangbyeon hotel *Hotel by the river*, Sang-soo Hong, Corée, 2018, 91 mn

Film en noir et blanc énigmatique et attachant. Le célèbre poète Yeonghwan boit beaucoup de soju avec ses deux fils venus lui rendre visite. Il évoque l'échec de sa vie avec leur mère, ce qui agace le plus jeune (Joon-sang Yoo), un réalisateur à la mode. Il parle de sa mort prochaine et du patron de l'hôtel HEIMAT qui a cessé de l'admirer et ne veut plus le loger à l'œil. Resté seul au restaurant, il aborde deux jeunes femmes – dont l'une se remet difficilement d'une histoire d'amour – et leur lit le poème qu'il a composé récemment. C'est en quelque sorte l'adieu à la beauté après l'adieu à la famille ; ses fils le retrouvent mort au matin.

The lobster Yórgos Lánthimos, Irlande, 2015, 119 mn

Une dystopie dérangeante où chacun est supposé s'accoupler en trouvant sa demi-pomme. C'est ainsi que David (Colin Farrell) est captif dans un hôtel avec 45 jours pour dénicher cette moitié, date à laquelle il sera sinon transformé en animal – un homard dans son cas. Tenté de tricher, il feint une totale absence de sentiments pour séduire une femme sans cœur (Angeliki Papoulia) mais se trahit. Obligé de fuir l'hôtel, il se retrouve dans la nature avec les Solitaires, des marginaux dont les principes sont comme l'envers de ceux de la Société : aucune forme de flirt, encore moins d'amour ou de sexe n'est tolérée. Mais notre homard s'éprend d'une femme (Rachel Weisz) affligée du même défaut que lui : elle est myope. Quand la cheffe des Solitaires (Léa Seydoux) a vent de cette trahison, elle la fait aveugler femme. David s'enfuit avec elle à la ville où il se crève les yeux ; ils pourront ainsi, pense-t-il, former un couple bien assorti.

Détails terrifiants, aussi bien chez les Solitaires où l'on coupe les lèvres, que chez les "normaux" de l'hôtel. Rituel sexuel odieux, une servante vient se frotter, habillée, sur l'homme qu'elle laisse ensuite seul avec un désir impossible à assouvir car la masturbation est interdite : un pensionnaire (John C. Reilly) qui s'était fait prendre a été obligé de mettre sa main dans le grille-pain. Les résidents peuvent gagner des jours de sursis en participant à la chasse aux Solitaires ; le fusil hypodermique suggère que le gibier capturé est transformé en animal.

La rupture Claude Chabrol, France, 1970, 119 mn

Hélène Régnier (Stéphane Audran) a quitté son époux Charles (Jean-Claude Drouot) qui s'en était pris à leur fils lors d'une crise provoquée par la drogue. Mais Ludovic Régnier (Michel Bouquet, qui d'autre?), qui a toujours vécu le mariage de son rejeton comme un mésalliance, ne l'entend pas ainsi et cherche à salir l'image d'Hélène pour que la garde de son petit-fils lui soit confiée.

Cette tâche délicate échoit au peu scrupuleux Paul (Jean-Pierre Cassel), lequel, assisté de sa pulpeuse maîtresse (Catherine Rouvel), tisse sa toile d'araignée autour d'Hélène. Son plan, enlever la fille idiote (Katia Romanoff) de la pension de famille où s'est installée Hélène et faire croire que cette dernière a abusé d'elle. Le complot se retourne contre Paul : arroseur arrosé, il poignarde Charles dans un moment de panique, ce qui n'était pas exactement le but recherché par Ludovic.

Paul est un improbable scélérat de mélodrame et Ludovic un bourgeois caricatural traité sans la finesse ni l'empathie coutumières du réalisateur pour ce type de personnage. Reste l'arrière-plan, un Bruxelles non touristique centré sur la pension de famille tenue par Annie Cordy et Jean Carmet (alcoolique, tiens !). Avec pour pensionnaires un pittoresque trio de Parques (Louise Chevalier, Margo Lion et Maria Michi) et un cabotin emphatique (Mario David).

Scener ur ett äktenskap *Scènes de la vie conjugale*, Ingmar Bergman, Suède, 1973, 300 mn

Ce téléfilm en six parties suit les avatars du couple formé par Marianne (Liv Ullmann) et Johan (Erland Josephson). Ils sont choqués de voir leurs amis (Bibi Anderson et Jan Malmö, futur Vergéus de *Fanny et Alexandre*, p. 469) se déchirer en leur présence. Pourtant, eux-mêmes ne s'entendent pas si bien que ça et leur relation se dégrade : Marianne se fait avorter, puis ils décident de ne plus aborder les sujets qui fâchent. Un jour Johan avoue une liaison avec une certaine Paula (qu'on ne verra pas) et s'en va, laissant Marianne effondrée. Quand plus tard elle a repris le dessus et lui demande de signer la demande de divorce, il tergiverse, se saoule et la frappe. Chacun remarié de son côté, ils s'offrent finalement une revoyure en cachette – dans l'île Fårö chère au réalisateur (p. 145). Véritable moment d'amour même s'il s'exprime surtout par une infinie tendresse. Avec Gunnel Lindblom ; épilogue tardif, *Sarabande* (p. 1171).

Les frères Sisters Jacques Audiard, France, 2018, 121 mn

Oregon, 1851. Deux tueurs minables, les frères Eli (John C. Reilly) et Charlie (Joaquin Phoenix) Sisters (!) qui travaillent pour le compte du "Commodore" (Rutger Hauer) sont lancés sur la piste de Warm (Riz Ahmed) avec pour mission de le torturer et lui faire cracher son secret. Un comparse, Morris (Jake Gyllenhaal), est chargé de rabattre le gibier pour le livrer aux redoutables frangins. Mais Warm déjoue les plans de Morris en lui avouant la nature du fameux secret : chimiste, il a mis au point un produit qui, mélangé à l'eau, permet de détecter la présence d'or. Il compte ainsi faire fortune et installer un phalanstère à Dallas ; enthousiasmé, Morris se joint à lui. C'est alors qu'ils sont rattrapés par les Sisters, rapidement conquis eux aussi par le projet. Et effectivement, le produit versé dans un gour fait apparaître des pépites. Tout irait pour le mieux si le stupide Charlie n'avait la malencontreuse idée de vider le baril de produit dans l'eau : il y perd la main droite et cause la mort de Warm et Morris dans d'atroces douleurs. Après avoir réglé leurs comptes avec les hommes de main que le Commodore avait envoyés à leurs trouses, les deux mauvais garçons rentrent chez Maman.

Tourné en Europe (Roumanie, Sierra Nevada, etc.), le film n'est pas un western parodique façon spaghetti. Il appartient à cette tentative, constante bien que minoritaire, qui aborde l'Ouest autrement. Par exemple, comme un monde nocturne où les revolvers crachent des flammes. Où les Sisters s'enrichissent mais sont privés de vengeance puisqu'ils ne retrouvent le Commodore que déjà mort : Eli doit se contenter de tabasser son cadavre exposé dans un cercueil. Où l'utopie – le phalanstère – côtoie le prosaïque et le sordide, ainsi le bordel tenu par la dangereuse Mayfield (Rebecca Root) affligée d'une voix d'homme.

Napoleon ist an allem schuld *C'est toujours la faute à Napoléon*, Curt Goetz, Allemagne, 1938, 88 mn

Un congrès à Paris consacré à Napoléon suivi d'une revue dans le style Busby Berkeley. C'est là où Lord Cavershoot (le réalisateur) rencontre "Püntschen", une danseuse chargée de figurer le point de "N". Des quiproquos en série l'amènent à la faire passer pour sa fille, d'où des ennuis avec son épouse Josephine.

Cette comédie vite oubliée fut interdite en 1939 par Goebbels, sans doute à cause de son absence de contenu propagandiste. Je me souviens cependant d'avoir lu enfant – dans *Historia*, avant 1960 – qu'il s'agissait du film préféré de Hitler qui le projetait très souvent à Berchtesgaden. Allez comprendre...

Vanya on 42nd street Louis Malle, USA, 1994, 120 mn

Uncle Vania joué en anglais à New York. Le réalisateur nous montre, non la représentation, mais son filage, sans costumes ni décors ; puisque situées dans des coulisses, les scènes sont filmées en gros plans. Ce qui induit, après un nécessaire temps d'acclimatation, un rapport renouvelé au texte de Tchekhov.

Excellente distribution avec les deux protagonistes de *My dinner with Andre* (p. 766), Wallace Shawn (Vania) et Andre Gregory (lui-même en metteur en scène), ainsi que Julianne Moore dans le rôle d'Elena.

Ahlat ağacı *Le poirier sauvage*, Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 2018, 188 mn

Sinan, un étudiant de passage dans sa ville natale – Çanakkale, cf. *Nuages de mai*, p. 193 –, vient d'écrire son premier livre, *Ahlat ağacı* (Le poirier sauvage), qu'il cherche à publier à compte d'auteur. Rencontre avec une ancienne petite amie et discussions, théologique avec deux copains devenus muftis, littéraire avec un écrivain, une gloire locale avec lequel il est arrogant : dans ce dernier cas, il s'agit d'un rêve qui se termine dans la statue du Cheval de Troie. Au centre de l'histoire, Idris, le père du héros qui a ruiné la famille pour satisfaire sa passion des courses et auquel Sinan ne voudrait pas ressembler. Idris dérobe de l'argent à Sinan qui réagit en vendant son chien afin de pouvoir publier son bouquin.

De film en film, Ceylan trace le portrait d'un personnage unique, un égo-centrique non dénué d'ambition mais sans la générosité et l'humilité qui lui permettraient de la satisfaire. Après le service militaire, ce cousin du héros d'*Uzak* (p. 404) retrouve Idris qui vit maintenant seul avec ses moutons. Il découvre en lui un lecteur attentif du roman dont il n'a pas vendu une copie. Et va s'activer au fond du puits que creuse depuis toujours son père et où il a peu de chances de jamais trouver de l'eau, ce qui est finalement rassurant. Cette plongée résignée dans la médiocrité s'effectue alors que la neige enveloppe doucement l'Anatolie.

Charley Varrick *Tuez Charley Varrick*, Don Siegel, USA, 1973, 111 mn

Après avoir attaqué une obscure succursale bancaire, Charley Varrick (Walter Matthau) découvre avec terreur le montant excessif de son butin : 750000 \$ qui ne peuvent appartenir qu'à la Mafia. Une société qui mettra tout en œuvre pour les récupérer ; et, de plus, exécutera les voleurs, pour l'exemple. Molly (Joe Don Baker), un assassin qui fume la pipe, est chargé de retrouver les coupables : il remonte jusqu'au complice de Charley, Harman (Andrew Robinson de *Dirty Harry*, p. 1614) qu'il torture et tue. Charley prend alors l'initiative et donne rendez-vous à un chef mafieux (John Vernon) dans un lieu désert où il arrivera en biplan pour rendre l'argent. Molly s'y étant posté en embuscade, s'ensuit une course entre sa voiture et l'avion qu'il arrive à empêcher de décoller. Le sicaire est finalement victime d'une bombe que le prévoyant Charley avait disposée dans un coffre de voiture. Il n'a plus qu'à laisser de faux indices pour faire cesser la traque : le cadavre de Harman et quelques billets brûlés devraient suffire. Excellent film d'action à la fin immorale mais réjouissante puisque la Mafia est bernée.

Acht Stunden sind kein Tag *Huit heures ne font pas un jour*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1973, 475 mn

Téléfilm (cinq épisodes) consacré à une famille ouvrière de Cologne autour du couple formé par Jochen (Gottfried John) et Marion (Hannah Schygulla). Affrontements de classe et préjugés à l'égard des cols bleus constituent le fond d'un *soap opera* – un peu cucul pour du Fassbinder – où les histoires d'amour finissent bien grâce à la bienveillante "Oma" (Luise Ullrich). Et où le travail se réorganise selon une sorte d'utopie post-soixante-huitarde. Avec Wolfgang Schenck, Kurt Raab, Irm Herman, Brigitte Mira et Klaus Löwitsch ; apparition de Valeska Gert.

Night must fall *La force des ténèbres*, Richard Thorpe, USA, 1937, 116 mn

Le jeune Danny (Robert Montgomery) s'insinue dans les bonnes grâces de Mrs. Bramson (May Whitty), vieille femme tyrannique et acariâtre. Il finit par étouffer celle qui le traitait comme un fils et ferait de même avec sa nièce Olivia (Rosalind Russell) si la Police n'intervenait à temps.

Tout repose sur la composition de Montgomery en charmeur qui nous fait douter un temps de sa culpabilité ; mais aussi en déséquilibré qui transporte la tête de sa précédente victime dans un carton à chapeau. Olivia éprouve pour lui des sentiments mitigés, une répulsion mêlée d'attirance : elle lui sauve la mise en empêchant l'ouverture du fameux carton à chapeau et, surtout, laisse sa tante seule avec cet individu qu'elle sait dangereux... lecture cynique, elle hérite ! Défaut du film, on ne se sent pas un instant en Angleterre.

Mort en fraude Marcel Camus, France, 1957, 100 mn

D'après Jean Hougron. Dans l'Indochine en guerre de 1950, Paul Horcier (Daniel Gélin) débarque avec une valise supposée contenir des billets – c'est le juteux trafic de piastres de l'époque. Mais ils ont été dérobés à Singapour et il doit fuir Saïgon pour échapper à la mort. Une jeune Eurasienne, Anh (Anne Méchard), l'emmène dans son village où il joue au bienfaiteur et va jusqu'à détruire une digue néfaste aux autochtones avant d'être abattu par les Français.

Pétri de bonnes intentions mais aussi description d'un monde colonial déliquéscent partagé entre le Viet Minh et les Français – militaires, trafiquants et administrateurs ineptes –, le film fut interdit dans les Territoires d'Outre-mer.

Isle of dogs *L'île aux chiens*, Wes Anderson, USA, 2018, 101 mn

Film d'animation en volume. Au Japon, le maire-dictateur de Megasaki (!), partisan des chats est un ennemi des chiens qu'il décide de reléguer sur une île. C'est là où son neveu Atari (12 ans) ira rechercher son cher Spots, aidé dans cette tâche par un chien errant, Chief, qui se révélera être le jumeau de Spots.

Wasabi empoisonné et chiens-robots : un petit bijou d'inventivité et de fantaisie. On reconnaît, à la guitare sèche, la musique de *L'ange ivre* (p. 451).

Dybuk *Le dibbouk*, Michał Waszyński, Pologne, 1937, 117 mn

Au XIX^e siècle, deux amis se jurent de marier – si possible – leurs futurs enfants. Plus tard, Channan, le fils de l'un, tombe amoureux de Léa, la fille de l'autre. Comme le père de la jeune femme a en tête une union plus avantageuse pour sa famille, Channan s'en remet à la Kabbale pour obtenir Léa ; mais Dieu le foudroie dans la synagogue. Au moment de son mariage, Léa se met à parler avec la voix de Channan, signe qu'elle est possédée par un dibbouk, une sorte de démon qu'il faut exorciser. Un célèbre rabbin organise un procès pour savoir s'il y a eu rupture de promesse ; il y convoque les parents, dont celui de Channan revenu d'entre les morts. Son verdict est très juif : le serment fait avant la conception des enfants ne tient pas puisqu'on ne saurait passer un accord liant une chose non encore créée. Encore faut-il convaincre le dibbouk de quitter le corps de Léa ; quand il s'en va, la jeune vierge tombe morte.

Magie des rituels, chants prenants et danses à la Brueghel auxquelles participe la Mort. Un univers fantastique qui est celui du *Golem* (p. 811) mais aussi de *Fanny et Alexandre* (p. 469) où l'on croise d'inquiétants envoyés divins (Ajzyk Samberg, comme d'autres acteurs du film, future victime de la Solution Finale). Reconstitution émouvante d'un monde qui ne se sait pas voué à l'anéantissement et où l'on parle ce yiddish contre lequel devait se bâtir Israël.

Alfred Hitchcock presents I Alfred Hitchcock, USA, 1955-56, 961 mn

Une femme (Vera Miles) a été victime d'un viol ; son mari (Ralph Meeker) l'emmène en voiture à la recherche du coupable. Elle le reconnaît dans la rue alors qu'il entre dans un hôtel ; l'époux le suit discrètement et le tue dans une chambre. Il rejoint sa femme qui, un peu plus loin, revoit à nouveau son agresseur. Commentaire du grand Alfred : le mari fut pris peu après, car même à la télévision, le crime ne paie pas, il vous faut un annonceur.

Ce premier épisode sinistre est le début très réussi d'une série dont j'ai résumé les caractéristiques générales p. 196. Cette première "saison" est formée de 39 épisodes dont quatre réalisés par le maître. Ses interventions en début et fin ne sont pas encore très remarquables ; on notera cependant que mémoriser la publicité peut fournir, le cas échéant, un alibi pour prouver qu'on était bien chez soi.

Ces histoires reposent en grande partie sur leur chute : elles doit être inattendue et, si possible, horrible. Avec des épouses assassinées puis enterrées qu'une bonne âme va exhumer (n^{os} 4 et 23), une empoisonneuse qui n'est pas celle qu'on croit (n^o 8), des arroseurs arrosés (n^{os} 9, 24, 29) et l'inévitable ventriloque (n^o 20). Également, les n^{os} 2, 38, 39 aux sinistres dénouements et le n^o 35 particulièrement vicieux : au lieu de se sentir coupable, une femme trouve l'épanouissement personnel en croyant qu'un prince s'est tué pour ses beaux yeux.

Vraiment cruel, le n^o 6 dans lequel un bandit sorti de prison est aux petits soins pour celle qui causa la mort de son frère : il attend qu'elle soit vraiment heureuse pour se venger. Le n^o 11 commence comme un démarquage de *Rear window* (p. 1008) ; mais quand le couple Crane démasque la voisine meurtrière de son époux, celle-ci confesse qu'elle l'a tué parce qu'il s'apprêtait à s'enfuir avec... madame Crane. On mentionnera le n^o 25 et cette vieille femme zinzin (Estelle Winwood) qui empoisonne tranquillement son voleur, lequel rejoint ainsi sa galerie de spectres. Et le n^o 10, terrifiante histoire de *doppelgänger* qui voit un homme remplacé par son double : à la fin c'est Hitchcock qu'on emmène alors qu'il proteste : "– C'est moi le vrai". Le meilleur épisode est le n^o 27, histoire d'un homme (John Qualen) payé pour pousser par la fenêtre de son bureau le visiteur qui viendra ; à peine s'est-il acquitté de cette pénible tâche que celui qu'il était censé tuer se présente. Un peu atypiques, le n^o 26 dans lequel un auteur de *whodunits* assassiné (John Williams) convoque *post mortem* les suspects pour la sempiternelle confrontation ainsi que le n^o 7 avec Joseph Cotten en cadavre : il passe l'épisode rigoureusement immobile après un accident jusqu'à ce que ses larmes parviennent à attirer l'attention.

Tout n'est pas de ce niveau, et beaucoup d'épisodes sont mal ficelés ou sans originalité ; ainsi le n^o 5 est-il un démarquage éhonté de *So long at the fair* (p. 291), un forfait que Hitchcock tente de masquer en prétendant qu'il s'agit d'une resucée d'*Une femme disparaît* (p. 697). Carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 826).

Kiss me deadly *En quatrième vitesse*, Robert Aldrich, USA, 1955, 106 mn

Meilleur film d'Aldrich et un des sommets du cinéma américain. Il s'inspire d'un roman du pénible Mickey Spillane dont le scénariste Bezzerides a profondément modifié l'esprit. Il met en scène Mike Hammer (Ralph Meeker, dans le rôle de sa vie), un "privé" antipathique qui utilise sa secrétaire-maîtresse Velda (Maxine Cooper) à des tâches peu reluisantes de chantage sur des hommes mariés. Il est lui-même cupide et brutal, voire sadique : il faut le voir sourire quand il coince la main d'un petit employé de la morgue (Percy Helton) dans un tiroir. Ayant compris qu'il est sur un gros coup, Hammer ne veut pas lâcher le morceau malgré les avertissements d'un flic (Wesley Addy) et les macchabées qui s'empilent, notamment le sympathique mécanicien Nick "Va va voom" (Nick Dennis). Il est poursuivi par une bande de tueurs (Paul Stewart, Jack Lambert et Jack Elam) sans s'apercevoir qu'il est manipulé par la jeune Gabrielle (Gaby Rodgers) qui, comme lui, est sur la piste de ce "gros coup" qui a déjà causé tant de morts. . .

C'est plus qu'une histoire policière car le butin est une sorte de boîte magique d'où sort une lumière atomique aveuglante que Gabrielle, trop curieuse, a le malheur d'ouvrir, déclenchant ainsi une catastrophe nucléaire à Malibu, dans la villa du docteur Soberin (Albert Dekker), qu'elle tue avant de jouer les Pandora. Ce Soberin, chef de la bande de tueurs, n'est montré qu'aux dernières images : il se signalait jusque là par ses chaussures très reconnaissables, ce qui renvoie à *Dark city* (p. 377). À cette dimension atomique quasi fantastique s'ajoute la poésie des sonnets de Christina Rossetti, sœur du peintre. Détail inattendu et un peu inquiétant, un répondeur téléphonique en forme de magnétophone mural.

Les triplettes de Belleville Sylvain Chomet, France, 2003, 77 mn

Une mémé traverse l'Atlantique en pédalo pour récupérer son petit-fils à Belleville (sorte de Manhattan franchouillard). Il a été capturé par une bande de gangsters alcooliques dont le gros nez dénote une surconsommation de sang rouge et qui s'en prennent aux coureurs du Tour de France qu'ils font courir, dans un théâtre empli de parieurs, sur des vélos immobiles devant un écran où l'on projette un paysage en transparences. La mamie trouve de l'aide auprès d'un trio de chanteuses âgées – connues pour une scie où l'on entend "rendez-vous" – qui se nourrissent de grenouilles pêchées à la grenade.

Ce dessin animé très réussi est un hommage à Jacques Tati et son facteur à bicyclette (*Jour de fête*, p. 949) ainsi qu'une évocation des années 1960 – De Gaulle, Poulidor, l'accordéon d'Yvette Horner et la pendule télévisuelle aux heures en spirale – dans un univers poétique où les méchants aux carrures de carte à jouer se déplacent dans d'interminables deudeuches immatriculées IN VINO VERITAS ; on se serait passé du "S" de VOITURE-BALAIS.

Sherlock Holmes and the voice of terror John Rawlins, USA, 1942, 66 mn

The scarlet claw *La griffe sanglante*, Roy William Neill, USA, 1944, 74 mn

The pearl of death *La perle des Borgia*, Roy William Neill, USA, 1944, 69 mn

The house of fear *La maison de la peur*, Roy William Neill, USA, 1945, 69 mn

Pursuit to Algiers *Mission à Alger*, Roy William Neill, USA, 1945, 66 mn

Le premier film inaugure une série de douze Sherlock Holmes “contemporains” (cf. pp. 24, 74, 126, 493 et 1617), tous dirigés par Neill, sauf celui-ci. Franchement ancré dans la guerre, il met en scène une invasion ratée de l’Angleterre ; avec Henry Daniell, acteur antipathique qu’on est amené à soupçonner à tort.

Le second (et le plus réussi des cinq résumés ici) ne mentionne la guerre qu’au détour d’un éloge lourdingue du Canada, cheville ouvrière de l’amitié anglo-américaine. C’est une œuvre dans le style *Chien des Baskerville* (p. 492) avec monstre phosphorescent sur la lande, vengeance d’un criminel transformiste (Gerald Hamer), tout ça dans une bourgade québécoise appelée La-Mort-Rouge.

Le troisième est consacré à la recherche d’une perle qu’un criminel a dissimulée dans un des six exemplaires d’un buste de Napoléon ; pour la retrouver, il en élimine les acquéreurs avec l’aide du terrifiant “Creeper” (Rondo Hatton).

Le quatrième est une histoire de meurtres entre amis (Aubrey Mather, Paul Cavanagh, Harry Cording, etc.), en fait une escroquerie à l’assurance. Les (fausses) victimes disparaissent après avoir reçu une enveloppe contenant des pépins d’orange.

Le n° 5 est une croisière où, menacé de mort, un jeune roi (Morton Lowry) a été déguisé en steward par Holmes ; Martin Kosleck campe un terrifiant tueur.

Le “maître du raisonnement déductif” (Basil Rathbone) poursuit ses abductions (p. 126) à la mords-moi-le-nœud. Il affirme qu’un suspect rentre de Sevenoaks au vu de ses chaussures – maculées d’une boue qu’on ne trouverait qu’à cet endroit (!) – et analyse toujours infailliblement les cendres de cigare. Il serait franchement pénible sans ses faire-valoir : l’inspecteur Lestrade (Dennis Hoey) et bien sûr le *dear old* Watson (Nigel Bruce) d’une sublime couillonnerie.

Le cinquième élément Luc Besson, France, 1997, 121 mn

On ne s’intéresse pas un instant au scénario manichéen et infantile : ce cinquième élément qui dominerait Air, Eau, Terre et Feu, ce serait Dieu. De bons acteurs (Ian Holm, Gary Oldman) autour du couple formé par Bruce Willis et Milla Jovovich ne sauvent pas le film ; le spectateur pourra tromper l’ennui grâce à la mode futuriste signée Jean-Paul Gaultier ou aux décors de Mœbius.

The trouble with Harry *Mais, qui a tué Harry?*, Alfred Hitchcock, USA, 1955, 99 mn

Gros plan sur les semelles d'un mort étendu, façon *Maison de bambou* (p. 584). Mais la musique un tantinet persifleuse et impertinente de Bernard Herrmann nous rassure, tout comme le cadre idyllique de cette campagne du Vermont aux tonalités automnales genre *All that heaven allows* (p. 606) : c'est à une charmante (et cynique) histoire d'amour que nous sommes conviés. La rencontre entre un peintre (John Forsythe) et une jeune veuve (Shirley MacLaine) – celle de Harry, le cadavre du bois. Un peu dérangent, ce Harry qu'un vieux capitaine à la retraite (Edmund Gwenn) croit avoir occis d'une balle perdue. . . mieux vaut donc l'enterrer. Quitte à le déterrer à la suite d'un doute, car une vieille fille (Mildred Natwick) se sent tout autant responsable. . . D'inhumations en exhumations, on finit par apprendre que Harry est mort d'une crise cardiaque. Mais on ne peut pas le laisser dans son trou, sinon la veuve ne pourra pas se remarier. C'est un Harry pomponné et aux vêtements soigneusement repassés qu'on retrouve le lendemain matin au même poste, les semelles en avant. L'épicière (Mildred Dunnock) et son shérif adjoint de fils (Royal Dano) n'y auront vu que du feu.

El laberinto del fauno *Le labyrinthe de Pan*, Guillermo del Toro, Espagne, 2006, 119 mn

Dans la lignée de *L'échine du diable* (p. 349), un conte de fées où les méchants sont les franquistes, ici des phalangistes venus réduire une poche de résistance en 1944, soit cinq ans après la victoire du Caudillo. Côté merveilleux, le monde imaginaire, façon *Alice in Wonderland*, de la petite Ofelia où l'on pénètre au moyen de portes tracées à la craie ; les sinistres bleus et verts se changent alors en ocres chaleureux. Mais la gamine ne vit pas dans un cocon victorien car elle accompagne son beau-père Vidal, un fasciste amoureux de la Mort qu'il prodigue avec un méticuleux sadisme. Le scénario est assez réconfortant pour nous faire assister à un improbable succès des partisans ; mais avant de mourir, le Barbe-Bleue franquiste aura eu le temps de tuer la fillette dont l'âme s'est envolée dans un Paradis ocre peuplé de faunes et de lutins.

Campé par Sergi López, qui fut *Harry, un ami qui vous veut du bien* (p. 452), Vidal est d'autant plus terrifiant qu'il est psychologiquement juste. C'est un maniaque de l'ordre, un tortionnaire qui consulte compulsivement un fétiche, la montre que son père avait brisée au moment de son exécution pour en figer l'heure. On pense à la manipulation des médecins qui débranchèrent Franco à l'anniversaire exact de la mort du fondateur de la Phalange. Vidal veut, avant d'être lui-même exécuté, transmettre ce talisman à son fils nouveau-né : sa gouvernante (Maribel Verdú) lui répond que l'enfant n'entendra jamais parler de lui.

Eraserhead David Lynch, USA, 1977, 89 mn

Dans un noir et blanc oppressant, à la limite du cradingue, un personnage comme tétanisé (Jack Nance, affublé d'une improbable moumoute) se débat avec ses beaux-parents, puis avec son épouse qui le quitte, ne supportant pas les cris de leur bébé. Il faut dire que le nourrisson n'est guère ragoûtant : si l'on oublie ses pustules, il a l'allure d'un lapin écorché ou d'un oisillon tombé du nid – ce qui renvoie aux cailles mangées avec la belle-famille. Ce délire tératologique se poursuit par l'évocation d'une scène de théâtre – dont les rideaux seraient rouges si le film était en couleurs – sur laquelle se pavane un monstre féminin aux terrifiantes bajoues. À terre s'accumulent de répugnants résidus humains, cousins des cerveaux de *Fiend without a face* (p. 32). Courte séquence avec des crayons et des chiures de gomme, d'où le titre.

Cette remarquable première œuvre allait être suivie de films moins dérangeants, le magnifique *Elephant man* (p. 601) et le blockbuster raté *Dune* (p. 305). Lynch ne finalisera son style qu'avec *Blue velvet* (p. 48).

In the electric mist *Dans la brume électrique*, Bertrand Tavernier, USA, 2009, 102 mn

Film américain de Tavernier, situé en Louisiane après l'ouragan Katrina. Le shérif Robicheaux (Tommy Lee Jones) enquête sur des meurtres en série de prostituées auxquels pourraient être mêlés un mafieux (John Goodman) et un industriel (Ned Beatty), tout ça lié au souvenir ancien (1965) de l'assassinat d'un Noir en fuite. Alors qu'on tourne un film sur la guerre de Sécession, Robicheaux, qui a sympathisé avec les deux vedettes Elrod (Peter Sarsgaard) et Kelly (Macdonald), ressent une certaine culpabilité lorsque Kelly, à laquelle il avait prêté sa veste, est prise pour lui et abattue.

Lors d'une réception, on sert à Robicheaux du Dr. Pepper subrepticement aromatisé au LSD. C'est ainsi qu'il fait la connaissance d'un général sudiste avec lequel il ne cessera d'échanger des hypothèses quant à l'auteur des meurtres – en fait un flic ripou. Cet ingrédient fantastique revient dans la vieille photo du général sudiste trouvée dans un album, avec Robicheaux à l'arrière-plan ; *The shining* (p. 980) se terminait de la même façon.

Alice in Wonderland *Alice au Pays des Merveilles*, Walt Disney, USA, 1951, 75 mn

Excellent dessin animé basé sur les deux *Alice* de Lewis Carroll et formé d'une succession d'épisodes très réussis. Dans la "unbirthday party" du chapelier fou et du lièvre de Mars nous apprenons qu'on ne doit pas ajouter de moutarde dans une montre ; idée développée dans mon article sur les montres à moutarde. Le graphisme s'inspire largement des illustrations classiques de John Tenniel.

No country for old men Joel & Ethan Coen, USA, 2007, 122 mn

Texas, 1980. Moss (Josh Brolin) a la mauvaise idée de s'approprier une valise de billets abandonnée par des narco-trafiquants qui se sont entretués lors d'un échange dans le désert. Il est rapidement poursuivi par l'impitoyable Chigurh (Javier Bardem) qui finira par le retrouver et lui faire son affaire.

Chigurh est une masse indestructible armée d'une improbable bonbonne de gaz comprimé qui lui permet de défoncer hommes et verrous. C'est surtout un maniaque aux terrifiants principes. Un pompiste qui lui avait déplu est obligé de jouer sa vie à pile ou face ; il a de la chance et s'en tire. Après la mort de Moss, Chigurh rend visite à sa femme (Kelly Macdonald) pour honorer sa menace de la tuer ; on ne saura pas si elle a eu autant de chance que le pompiste.

Commentaire désabusé et décalé du shérif (Tommy Lee Jones) qui suit l'affaire à distance : "No country for old men". Avec Woody Harrelson.

The dark mirror *Double énigme (la)*, Robert Siodmak, USA, 1946, 82 mn

Des deux jumelles, Ruth et Terry Collins (Olivia de Havilland) que seul distingue le collier ou l'initiale qu'elles portent, l'une est adorable, l'autre est une meurtrière : c'est ce que déclare le docteur Elliott (Lew Ayres) au policier (Thomas Mitchell) qui enquête sur un meurtre commis par l'une des deux. Pour trouver la coupable, Elliott fait passer aux deux sœurs des tests de Rorschach ou d'associations de mots – ainsi, mirror/death. Vers le milieu du film, nous savons que Terry jalouse Ruth au point de tuer ses soupirants. Elle essaie de plus de pousser sa sœur au suicide en la persuadant qu'elle est la vraie criminelle ; quand on lui fait croire qu'elle est arrivée à ses fins, elle prétend être sa sœur. . .

Tout comme *The spiral staircase* (p. 19), le film est un peu tiré par les cheveux. On s'intéresse surtout au tour de force technique qui permet de faire apparaître Ruth et Terry dans le même plan.

The lodger *Jack l'éventreur*, John Brahm, USA, 1944, 84 mn

Une des nombreuses adaptations du roman de Marie Belloc Lowndes dont la plus célèbre reste celle, infidèle, de Hitchcock (p. 914). Reconstitution d'époque, un Whitechapel brumeux à souhait et le music-hall où la belle Kitty (Merle Oberon) exhibe ses cuisses pour le cancan ; excellente distribution (Cedric Hardwicke, Sara Allgood et George Sanders). Tout ça un peu trop léché et académique mais il y a Laird Cregar, dans un de ses trois rôles importants (avec ceux de *I wake up screaming*, p. 299 et *Hangover square*, p. 663) ; malgré sa corpulence terrifiante, des yeux hallucinés et une diction trop douce le rendent infiniment pathétique. Comme s'il poussait une plainte contre la malédiction d'être soi-même.

Niki Ardalean, colonel în reserva *Niki et Flo*, Lucian Pintilie, Roumanie, 2003, 94 mn

Niki (Victor Rebengiuc) est un colonel retraité, nostalgique du régime communiste et surtout de son armée. Il vient de perdre son fils clarinettiste à la suite d'une banale électrocution domestique. Son ami et voisin Florian (le récurrent Razvan Vasilescu) s'occupe des obsèques durant lesquelles il tourne une vidéo puis explique que ce n'est pas le voltage qui tue, mais l'ampérage (!) avant de s'enquérir des signes zodiacaux des participants au repas funèbre. Ce "Flo" qui débîne la Roumanie pour vanter l'Occident, se querelle avec le rigide Niki au sujet du rôle de l'Armée dans le renversement du dictateur fasciste Antonescu ; et lui apporte une pile de bouquins qu'il faut avoir lu avant de pouvoir discuter, dont *À l'Ouest rien de nouveau* et un livre sur le *New Age* (!).

En fait, Angela (Dorina Chiriac), fille de Niki, a épousé le fils de Flo. Quand les jeunes mariés partent pour l'Amérique, il n'y a pas de place pour Niki dans la voiture qui les emmène à l'aéroport, et dont l'immatriculation se termine par FLO). Un peu amer, il visionne la cassette du mariage d'Angela pour y découvrir une scène de sexe entre les époux filmée par l'envahissant Flo. Et puis, convié avec son épouse (Coca Bloos), toujours tétanisée par la mort du fils, à une fête donnée par celui qu'il déteste de plus en plus, il apprend qu'il doit s'y déguiser en Mickey ; c'est alors qu'il obtient des nouvelles de sa fille, qui a écrit à ce Flo qu'elle préférerait à son père.

Dénouement abrupt un 25 octobre, fête de l'Armée : pomponné et rasé de frais, sanglé dans son ancien uniforme mais en savates, Niki traverse la rue pour se rendre chez Flo qu'il massacre à coups de marteau.

Point blank *Le point de non-retour*, John Boorman, USA, 1967, 93 mn

Assisté de sa belle-sœur (Angie Dickinson), le gangster Walker (Lee Marvin) se venge de son complice Reese (John Vernon) qui lui a volé à la fois sa femme et sa part de butin (93000 \$) sur un coup. Reese ayant utilisé l'argent pour solder une dette à la Mafia, c'est à cette dernière que Walker réclame son dû : il élimine successivement deux de ses chefs, Carter et Brewster, à la grande satisfaction du troisième, Fairfax (Keenan Wynn) qui l'avait un peu manipulé.

Film spectaculaire et violent aux décors typiquement californiens comme ce "storm drain" de Los Angeles et surtout la prison désaffectée d'Alcatraz où commence et se termine la narration. Énigmatique dernier plan, au centre de la cour de prison, le colis contenant l'argent apporté par Fairfax et que Walker ira sans doute chercher quand il ne risquera plus rien ; la caméra s'élève pour nous montrer la baie de San Francisco avec, au loin, Alcatraz... Mais tout ça n'est peut-être qu'une EMI (p. 331) de Walker qu'on voyait bien mal en point au début du film.

La chambre verte François Truffaut, France, 1978, 95 mn

D'après Henry James. Vers 1928, le journaliste de province Julien Davenne (le réalisateur) décide de consacrer une sorte de chapelle à ses morts, parachevant ainsi l'œuvre qu'il avait entreprise pour sa femme décédée dont il entretenait le souvenir dans la chambre verte de son domicile.

Déploration des victimes de la Grande Guerre, dont Davenne est revenu, dans un monde peuplé d'invalides en fauteuil roulant ; d'ailleurs, le *Globe* où il travaille périclité à mesure que meurent ses abonnés. Et, plus profondément, le refus farouche d'oublier ceux qu'on a connus et qui nous restent chers. Quitte à oublier les vivants en projetant des photos de soldats morts à un enfant et ignorer l'amour que lui porte Cécilia (Nathalie Baye) : c'est elle qui allumera l'ultime cierge. Ce n'est pas le Truffaut habituel avec son humour mais c'est sans doute son meilleur film, le plus personnel et le plus touchant car il s'y met à nu bien plus que dans ses Antoine Doinel, mieux cotés. Plan bouleversant où Davenne évite un inconsolable qui s'est trop vite consolé : on devine son visage à travers le verre dépoli de la porte derrière laquelle il s'est caché.

Parmi les disparus dont les photos ornent le mur de la chapelle, Jacques Audiberti, Marcel Proust et Maurice Jaubert dont le *Concerto flamand* sert de bande sonore au film. Avec Jean Dasté, mieux servi que d'habitude.

Gueule d'amour Jean Grémillon, France, 1937, 94 mn

Orange. La gargotière (Jane Marken) se pomponne au grand dam de son mari (Henri Poupon) : les spahis sont de retour. Parmi eux, Lucien Bourrache (Jean Gabin), dit Gueule d'amour, tout un programme. Ce séducteur s'entiche de Madeleine (Mireille Balin), une beauté inaccessible qui l'éconduit. Il quitte l'Armée et part pour Paris dans l'espoir de retrouver l'inaccessible, laquelle en fait finalement son amant. Mais Lucien doit parfois s'effacer car Madeleine est une femme entretenue : sommée de choisir entre amour et confort matériel, elle choisit la sécurité. Profondément blessé, l'ex-Gueule d'amour retourne à Orange et y ouvre un bistro, *L'ami Lucien*. C'est là où Madeleine vient le relancer en lui demandant de reprendre sa place d'amant de cœur. Comme il refuse, elle le menace de coucher avec son meilleur ami René (Lefèvre), juste pour le rendre malade de jalousie. Colère gabinesque style *Le jour se lève* (p. 1595), mort de la garce et fuite de Lucien pour l'Algérie (la Légion).

Cet excellent mélodrame, qui reforme le couple de *Pépé le Moko* (p. 1293), vaut pour ses notations très justes. À l'imparfait du subjonctif du valet stylé de Madeleine (Jean Aymé, qui fut le Grand Vampire, p. 487) s'oppose le mousseux prolétarien et la culture autodidacte de Lucien : il a gravé le mot le plus long de la langue française, "anticonstitutionnellement", aux Buttes-Chaumont.

Canyon passage *Le passage du canyon*, Jacques Tourneur, Grande-Bretagne, 1946, 88 mn

Focus sur les personnages dans ce magnifique western en couleurs situé dans un village minier de l'Oregon. Y sévit Bragg (Ward Bond), un vicieux qui semble tuer par pure perversité et dont les crimes déclenchent une révolte indienne. Sorte de banquier local, George (Brian Donlevy) est un joueur compulsif qui éponge ses dettes en "sablant" les sachets d'or en poudre dont il a la garde, quitte à tuer quand il est sommé de rembourser. Il échappe à la corde grâce à son meilleur ami Logan (Dana Andrews), mais pas aux balles de ses poursuivants. Logan est un amoureux indécis qui prévoit d'épouser Caroline (Patricia Roc) avant de se raviser en faveur de Lucy (Susan Hayward), l'ex-fiancée du défunt George. Avec Lloyd Bridges et le musicien Hoagy Carmichael qui traverse, désinvolte, le film.

Der Tiger von Eschnapur *Le tigre du Bengale*, Fritz Lang, RFA, 1959, 96 mn

Das indische Grabmal *Le tombeau hindou*, Fritz Lang, RFA, 1959, 97 mn

Troisième adaptation d'un scénario de Thea von Harbou, qui fut l'épouse de Lang puis une fervente nazie – mais après tout les Hindous sont des "Aryens". Le film, tourné dans le décor spectaculaire d'Udaipur – au Rajasthan, donc loin du Bengale – met en scène une Inde de carte postale avec une intrigue de bande dessinée. Mais c'est tellement bien filmé qu'on oublie les conventions pour se laisser prendre par la grâce de Debra Paget, capable de charmer un naja rien qu'en dansant. Avec Valéry Inkijinoff en grand prêtre.

Monty Python and the Holy Grail Terry Jones, Grande-Bretagne, 1975, 88 mn

Grande réussite des Monty Python que cette version parodique de la légende d'Arthur (Graham Chapman). Avec une absence totale de chevaux : les personnages se déplacent avec une démarche saccadée qui tient lieu de monture. Le lapin est par contre présent, que ce soit celui de Troie (mal) utilisé lors d'un siège, ou la créature sanguinaire qui sévit à l'entrée d'une grotte. Des gardiens, il y en a un peu partout, comme celui qu'il faut combattre et qui ne concède un match nul que lorsque ses bras et ses jambes ont été coupés. Ou encore celui qui défend un pont en posant des énigmes fatales, ce qui se retourne contre lui. N'oublions pas les Chevaliers du "Ni" qui font régner la terreur avec cette onomatopée : on les fait taire en coupant un arbre à l'aide d'un hareng. Et l'énigmatique inscription murale qui se termine par "Aaaarrgh", signe que le graveur a été tué alors qu'il l'écrivait. Avec la bande habituelle : John Cleese, Michael Palin, Eric Idle et Terry Gilliam qui signe l'animation.

Espoir André Malraux, France, 1939, 68 mn

La guerre d'Espagne vue du côté républicain dans un style un peu bricolé – avec cartons pour des scènes non tournées – qui rend bien l'atmosphère de sacrifice et d'improvisation de cette armée d'amateurs opposée à des professionnels mieux entraînés et équipés. Détails fulgurants : un fasciste tire dissimulé derrière des persiennes, une voiture se jette contre un canon de campagne, un cafetier franquiste assassin. Puis un champ éclairé par des voitures d'où décolle un avion ; à son bord un paysan qui ne reconnaît plus du ciel son village proche de Teruel ainsi qu'un ancien de Richthofen devenu mitrailleur qui sera blessé mortellement au ventre. L'avion s'abat dans les montagnes et les villageois vont en procession, sur une musique de Darius Milhaud, chercher ce qu'il reste de l'équipage : scène touchante qui conclut le film sur une note épique.

Tout comme *Mollenard* (p. 1062) et *Drôle de drame* (*infra*), il s'agit d'une production d'Édouard Coniglion-Molinier, propriétaire des studios de la Victorine.

Drôle de drame Marcel Carné, France, 1937, 95 mn

Londres. L'archevêque Soper (Louis Jouvet) s'en prend aux romans policiers de Felix Chapel sans savoir qu'ils sont l'œuvre de son cousin, le botaniste Molyneux (Michel Simon) chez lequel il s'invite à dîner : "Bizarre, bizarre, vous avez dit bizarre. . .". En effet, peu soucieuse de le rencontrer, Margaret Molyneux (Françoise Rosay) reste invisible ; Soper accuse alors Molyneux de l'avoir tuée. Enquête de Chapel (avec fausse barbe) et de la Police (Pierre Alcover) dont les soupçons se portent sur Soper – déguisé en Écossais à lunettes noires il était venu récupérer la photo dédicacée d'une poule. Margaret reparue, le "Tueur de bouchers" Kramps (Jean-Louis Barrault) s'accuse du meurtre de Molyneux, lequel est condamné à garder sa fausse barbe. Il est vrai "qu'à force d'écrire des choses horribles". . .

Un chef d'œuvre servi par l'éblouissant dialogue de Jacques Prévert.

Die Spinnen I *Les araignées I : le lac d'or*, Fritz Lang, Allemagne, 1919, 56 mn

Die Spinnen II *Les araignées II : le cargo d'esclaves*, Fritz Lang, Allemagne, 1920, 81 mn

Le plus ancien film de Fritz Lang conservé est une poursuite assez indigeste qui débute chez les Incas (où Lil Dagover joue la grande prêtresse) et continue dans la ville chinoise souterraine de San Francisco, puis dans les Îles Malouines. Ces maléfiques Araignées ne sont guère plus convaincantes que *Les vampires* (p. 487) qui les ont inspirées. Ceci dit, le dyptique est un peu le brouillon des chefs-d'œuvre ultérieurs de l'auteur comme *Le docteur Mabuse* (p. 516).

The dead *Gens de Dublin*, John Huston, USA, 1987, 79 mn

1904, Dublin, une réception dans un monde suranné. Un acteur lit la traduction d'un antique poème gaélique, *Dónal Óg* : "Tu m'as pris l'Est et tu m'as pris l'Ouest/Tu m'as pris la Lune blanche et le Soleil/Tu m'as pris le cœur du milieu de ma poitrine/Et j'ai peur que tu m'aies même pris Dieu". Alors que le fils d'une vieille dame est déjà bien enivré, on évoque des chanteurs morts, enfin Tante Julia chante *La fille d'Aughrim*, localité du comté de Galway. Rentrée à l'hôtel avec son mari, Gretta (Anjelica Huston) se souvient de Michael Furey, de Galway précisément, mort à 17 ans – pas de quoi être jaloux. Elle se souvient du jour où il lui avait rendu visite en restant sous la pluie, il ne voulait pas vivre disait-il.

La neige se remet à tomber : "It was falling too in the lonely churchyard where Michael Furey lay buried". Adaptation d'une nouvelle du recueil *Dubliners* (1914) de James Joyce, ce film testamentaire est sans doute le plus beau d'un réalisateur très inégal (cf. *Les racines du ciel*, p. 1749!).

Red-headed woman *La belle aux cheveux roux*, Jack Conway, USA, 1932, 76 mn

Véritable bombe sexuelle, Lillian (Jean Harlow) ne fait qu'une bouchée de son patron (Chester Morris) qui divorce pour l'épouser. Rebelote avec le puissant Charles Gaerste (Henry Stephenson)... mais l'élan de la belle rousse est brisé par la découverte de sa liaison avec Albert (Charles Boyer), le chauffeur français de Gaerste : exil à Paris. Deux ans plus tard, Lillian rentre des courses en voiture avec son nouvel époux ; recul de la caméra, le chauffeur n'est autre qu'Albert.

Sans être un chef-d'œuvre, ce film rappelle par son impertinence l'esprit de *La chienne* (p. 1560) ; le Code allait y mettre bon ordre ! Avec Una Merkel.

They were expendable *Les sacrifiés*, John Ford, USA, 1945, 135 mn

Le 7 décembre 1941 dans une base des Philippines (Cavite). Les Américains doivent faire face à l'avancée annoncée des Japonais. Repli à Bataan et baroud d'honneur avant de déguerpir : on s'en va mais on reviendra... .

Moment particulièrement âpre, le départ pour l'Australie dans un avion qui ne peut prendre que trente personnes. Les 29 et 30 ne s'étant pas présentés, ce sont les 31 et 32 qui prennent place à bord ; alors que l'avion roule déjà, 29 et 30 frappent sur la carlingue et expulsent leurs infortunés remplaçants qui doivent redescendre pour attendre la venue de l'ennemi. La scène où l'on aperçoit le fascisant MacArthur et sa pipe sont par contre un peu démagogiques, avec des plans de coupe style *Ivan le Terrible* (p. 1038). Avec Robert Montgomery, Donna Reed, Ward Bond, Jack Pennick, Marshall Thompson et John Wayne, un planqué qui n'a jamais fait la guerre qu'au cinéma.

La sirène du Mississippi François Truffaut, France, 1969, 118 mn

D'après William Irish. Mahé (Jean-Paul Belmondo), un industriel du tabac de la Réunion, tombe amoureux de Marion, alias Julie (Catherine Deneuve), qu'il épouse. Elle disparaît après avoir siphonné son argent mais il la retrouve à Antibes, puis à Aix où il commet un meurtre pour la protéger avant de se rendre avec elle à Lyon et enfin dans un chalet de montagne où elle commence à lui administrer de la mort-aux-rats. Quand elle comprend qu'il consent à sa propre mort, un déclic se produit et elle se met – peut-être – à l'aimer.

Plus attachant que réussi, le film est un labyrinthe de références : outre deux occurrences du nombre 813 (cf. *La peau douce*, p. 3), on y retrouve le chalet des neiges de *Tirez sur le pianiste* (p. 1565). Le privé (Michel Bouquet) assassiné par Mahé porte le nom de Comolli ! Et n'oublions pas l'authentique place Jacques Audiberti d'Antibes où se situerait le fictif hôtel Monorail, référence au roman du poète dont la seconde partie devait servir de scénario à *Nouvelle vague* (1990). Hommage à Jean Renoir à travers un passage de *La Marseillaise* (p. 1306).

La Chinoise Jean-Luc Godard, France, 1967, 92 mn

1967, l'UJCML, groupuscule pro-chinois dont je me souviens bien pour avoir vendu rue Champollion l'indigeste mensuel de la secte, *Garde rouge*. Le peu d'argent rapporté par ce commerce étant destiné au mouvement, la déclaration d'Yvonne (Juliet Berto) qui prétend que son Henri (Michel Séméniako) en vit relève d'un humour que ne pouvaient guère apprécier nos dirigeants, peu portés sur la rigolade. Phraséologie de l'époque, la vérité qui vient de la pratique immédiate (!) et piles de petits livres rouges... que personne ne lisait.

On aperçoit la récente université, construite à Nanterre-la-Folie à côté d'un bidonville : c'est là que les littéraires de l'ENS Saint-Cloud suivaient leurs cours. Ainsi, mon camarade de promotion Omar Diop, ici chargé de délivrer la bonne parole marxiste-léniniste ; il fut exclu de l'UJCML pour avoir participé à cette pitrerie de Godard. Avant de rentrer au Sénégal pour y finir étranglé sur ordre de Senghor en 1973 : il avait barbouillé le centre culturel français avant une visite de Pompidou et le Jupiter de l'époque avait sans doute réclamé sa tête.

Omar se vantait de sa familiarité avec le cinéaste et nous en mettait plein la vue en le débinant, notamment au sujet de sa manie de citer le dernier livre lu. Son Godard était finalement un individu très superficiel qui serait passé à côté de l'essentiel : raison pour moi de ne pas voir le film. Quand, bien plus tard, je l'ai découvert en DVD, j'ai été frappé par sa qualité et son intelligence. Il capture l'atmosphère et les idées à la mode d'une époque ainsi que les limites et les égarements, mélange de sincérité et de désinvolture, d'une très jeune intelligentsia. Avec Jean-Pierre Léaud et Anne Wiazemski qui discute avec Francis Jeanson.

Changeling *L'échange*, Clint Eastwood, USA, 2008, 142 mn

D'après un terrifiant fait divers de 1928. Le fils de Christine Collins (Angelina Jolie) a disparu depuis cinq mois lorsque le commissaire Davis (Colm Feore) le retrouve. Problème, ce n'est pas son Walter mais un gamin vicelard qui pense ainsi avoir l'occasion de rencontrer son idole, le cow-boy de Hollywood Tom Mix.

Car nous sommes à Los Angeles où les policiers sont notoirement corrompus – ils devaient participer, au moins passivement, au “suicide” de Thelma Todd (1935). Christine a beau protester, dire que son fils n'a pas pu rapetisser, etc. elle n'obtient que des sarcasmes avant qu'un ukase policier ne la fasse taire en l'envoyant dans une institution psychiatrique, un lieu de non-droit et d'arbitraire médicalisé où elle est soumise aux traitements dégradants réservés aux “fous” ; qu'elle peut cependant faire cesser à tout moment si elle “prouve” sa normalité en reconnaissant le faux Walter. Aidée d'un pasteur (John Malkovich) en croisade perpétuelle contre le terrifiant LAPD, elle finit par sortir. Il faut dire qu'on a trouvé des restes d'enfants dans le ranch d'un nommé Northcott (Jason Butler Harner) ; c'est sans doute là que son fils est mort sous les coups de ce tueur en série.

On a du mal à comprendre comment Christine a pu, même pour quelques heures, accepter pour sien un fils qui ne ressemblait pas du tout à son Walter ; quelle pression indigne, et sans doute inavouable, a pu exercer Davis ? Mystère. Particulièrement tordu, Northcott refuse, alors qu'il va être pendu, les quelques mots qui auraient pu aider Christine en la libérant du vain espoir de retrouver un jour son cher disparu.

Phantom of the Opera *Le fantôme de l'Opéra*, Rupert Julian, USA, 1925, 91 mn

Adaptation du roman extravagant de Gaston Leroux, centré sur le personnage du fantôme campé par un extraordinaire Lon Chaney au terrifiant visage de squelette vivant. Il règne sur un monde souterrain de trappes et couloirs où pendouillent des nœuds coulants prêts à happer les importuns, de salles où l'on peut faire régner une température intolérable à moins qu'on ne les inonde pour en noyer les occupants ; au centre de ce royaume, une pièce où il se plait à jouer de l'orgue. Mais, contrairement à la version Lubin (p. 556), nous ne saurons rien des injustices qui l'ont transformé en monstre. Aux étages supérieurs, la salle de spectacle où le fantôme fait tomber un lustre sur les spectateurs et les salons d'apparat où il se pavane en costume rouge lors d'un bal masqué (6mn de technicolor bichrome). On aperçoit furtivement Notre-Dame, reste du décor d'un film récent (p. 1327) où Chaney jouait Quasimodo. Avec Snitz Edwards et trois acteurs de *Greed* (p. 1725), Chester Conklin, Cesare Gravina et Gibson Gowland qui n'est pas encore réduit au rôle de figurant. Le film a connu plusieurs versions ; celle que j'ai visionnée correspond à une ressortie de 1929.

Act of violence *Acte de violence*, Fred Zinnemann, USA, 1948, 82 mn

Joe Parkson (Robert Ryan) rentre en claudiquant aux États-Unis où il a bien l'intention de se venger de Frank Enley (Van Helsing), son ami et camarade d'armée qui a dénoncé aux Allemands une tentative d'évasion alors qu'ils étaient prisonniers, résultat dix morts. Les épouses respectives (Janet Leigh et Phyllis Thaxter) de Joe et Frank n'arrivent pas à calmer l'inexorable vengeur, Frank trouve du réconfort auprès d'une prostituée (Mary Astor) qui lui présente un tueur (Berry Kroeger) ; hypocrite comme toujours, il change d'avis à la dernière minute, ce qui lui coûte la vie. Belles images de nuit, notamment de Los Angeles.

Alfred Hitchcock presents II Alfred Hitchcock, USA, 1956-57, 958 mn

Cette seconde "saison" de 39 épisodes dont 3 réalisés par Hitchcock est un peu inférieure aux autres (pp. [1089](#), [1256](#), [196](#), [331](#), [707](#), [707](#)). S'il y fait toujours le pitre, l'absence de toute attaque contre la publicité le rend beaucoup moins amusant. Par ailleurs, dans les premiers épisodes surtout, il y a trop de scénarios bâclés, auxquels manque une chute satisfaisante. Malgré cela, on n'en regardera pas moins avec plaisir les prestations de Hume Cronyn (n° 4), Jessica Tandy (n° 6) ou encore Claude Rains (n° 24) ; ainsi que Herbert Marshall dans l'épisode plus réussi *A bottle of wine* (n° 19), histoire d'Amontillado empoisonné qui renvoie à Poe tout comme le n° 13, *Mrs. Blanchard's secret* à *Rear Window* (p. [1008](#)).

Dénouements diaboliques dans les n°s 1, 20 et 23 *One for the road* où une légitime empoisonne le sucrier de la maîtresse de son mari, puis l'avertit de peur qu'il n'en prenne ; la maîtresse en profite pour "sucrer" le mari qui allait la quitter. Et parfois plaisants, ainsi le taxidermiste de *The West Warlock time capsule* (n° 35) qui met à profit sa profession pour se débarrasser du beau-frère parasite incrusté chez lui. Ou dérangeants comme le n° 39 *The dangerous people*, huis clos où deux hommes croient chacun que l'autre est le dangereux maniaque en fuite : à deux doigts de s'entretuer, sont-ils vraiment moins dangereux que lui ?

Certains épisodes sont très drôles. Dans le n° 9, *Crack of doom*, deux sœurs se disputent autour d'un faux mort qu'elles croient avoir empoisonné, dans le n° 3, deux amis assurent un mari qu'ils ne le dénonceront pas pour avoir tué et enterré son épouse. . . qui était bien vivante mais une telle sollicitude le convainc de passer à l'acte. Dans *The end of indian summer* (n° 22), un enquêteur d'assurances s'inquiète qu'une veuve professionnelle contracte un troisième mariage avant d'apprendre que le futur est encore plus professionnel, cinq fois veuf ! Dans le n° 28 *One more mile to go*, un policier s'obstine à accompagner un conducteur qui cache dans son coffre le cadavre de son épouse. Le plus réussi est le n° 37 *The indestructible Mr. Weems*, préfiguration du *Viager* (p. [1295](#)) de Pierre Tchernia.

Carte de Chine (p. [826](#)) au n° 31, déjà utilisée pour le n° 35 de la saison I.

L'amour d'une femme Jean Grémillon, France, 1953, 99 mn

Tourné à Ouessant, l'ultime film du réalisateur est une œuvre féministe exaltant le travail des femmes. La jeune doctoresse Marie Prieur (Micheline Presle) a du mal à s'imposer dans un monde traditionaliste qui fait davantage confiance aux hommes. Deux pénibles gardiens de phare (Marc Cassot et Roland Lesaffre) se proposent d'ailleurs de la "dresser" mais révisent leur opinion lorsqu'elle opère la hernie de l'un des deux en urgence. Comme autrefois la poignante Mlle. Leblanc (Gaby Morlay) qui meurt au moment où elle prend sa retraite, Marie doit choisir entre travail et amour, ici celui d'un bel ingénieur italien (Massimo Girotti) qu'elle aurait épousé s'il n'avait voulu l'enfermer dans le "métier de mère". Elle le laissera repartir, une larme à l'œil, pour poursuivre son activité plus valorisante.

Contrainte des co-productions, les deux acteurs italiens : s'il est normal que le prêtre joué par Paolo Stoppa soit doublé, on ne comprend pas pourquoi Girotti n'aurait pas pu conserver son accent. . . d'autant que le bedeau alcoolique garde celui, très peu breton, de Julien Carette.

Mr. Moto's gamble James Tinling, USA, 1938, 72 mn

Mr. Moto's last warning Norman Foster, USA, 1939, 71 mn

Mr. Moto in Danger Island Harold I. Leeds, USA, 1939, 70 mn

Mr. Moto takes a vacation Norman Foster, USA, 1939, 63 mn

Toujours adepte du ju-jitsu, Moto (Peter Lorre) démonte un système de matches de boxe truqués avec l'aide du fils aîné de Charlie Chan (Keye Luke) ; il faut dire que, depuis la mort de Warner Oland, le Chinois préfère son fils cadet (p. 160).

À Port-Saïd, Moto déjoue un plan de sabotage contre les Anglo-Français ourdi par le ventriloque Fabian (Ricardo Cortez) dont on nous fait comprendre qu'il travaille pour l'Allemagne. . . bizarre pour un Japonais !

Trafic de diamants à Porto Rico ; un mort, prétendument comateux, est installé dans un lit d'hôpital, ce qui amène l'assassin (Jean Hersholt) à tenter de le faire taire. Amusante composition de Warren Hymer et inoxydable carte de Chine (p. 826) à la une d'un journal.

Un voleur diabolique (Joseph Schildkraut) veut s'emparer d'un fameux bijou.

Les quatre dernières apparitions (sur huit, cf. p. 485) d'un détective japonais dont la carrière fut écourtée par les menaces de guerre. En règle générale, les "Mr. Moto" sont moins statiques que les "Charlie Chan". De plus le Nippon adore déguisements et fausses identités mais est avare d'aphorismes ; on relève cependant : "– To reveal a snake one must overturn a rock".

La poupée sanglante Marcel Cravenne, France, 1976, 322 mn

Adaptation du diptyque de Gaston Leroux *La poupée sanglante/La machine à assassiner* dans un téléfilm en six épisodes. Marquis vampire, guillotiné dont le cerveau anime un automate, tout ça mélange allègrement *Dracula*, *Frankenstein*, voire *L'homme au sable* et Landru. Mais il manque quelque chose pour que ce soit vraiment réussi. En fait la note la plus effrayante est involontaire : l'évocation du nazi Alexis Carrel. Avec Édith Scob et Sacha Pitoëff.

Le voyageur des siècles Jean Dréville, France, 1971, 315 mn

“Julvernerie moderne” en quatre épisodes. Une machine à remonter dans le temps et à prendre des photos dans les miroirs. Depuis 1885, le Pr. d'Audigné (Robert Vattier) explore le passé en compagnie d'un arrière-neveu venu de 1980, ce qui donne lieu à une amusante uchronie. Ayant pu rencontrer Louis XVI et le convaincre de faire des réformes, la Révolution n'a pas eu lieu en France, mais en Prusse ! En 1808, c'est notre pays qui est menacé d'invasion. En désespoir de cause, le professeur part à la recherche de Bonaparte... qu'il retrouve bonnetier près de la rue Mouffetard.

Léger et bien enlevé, avec la verve gentille, mais pas trop, du scénariste Noël-Noël. L'ancêtre d'Audigné est présenté comme un négrier ; quant au général Boulanger contemporain du professeur, on nous annonce qu'il est en de bonnes mains – allusion à sa maîtresse, trop pointue sans doute pour être saisie par la plupart des téléspectateurs.

Nikui an-chikushō *Un type méprisable*, Koreyoshi Kurahara, Japon, 1962, 105 mn

Daisuke Kita (Yūjirō Ishihara), célébrité télévisuelle, vit un amour platonique avec sa productrice Noriko (Ruriko Asaoka) ; sur un tableau, des chiffres marquent les jours depuis leur rencontre – on en est à 737, chastes. Il tombe par hasard sur une petite annonce : une jeune femme demande de l'aide pour acheminer une jeep dans les montagnes de la lointaine Kyūshū afin d'aider un instituteur qu'elle ne connaît qu'épistolièrement. Daisuke se met en route, poursuivi par Noriko qui n'apprécie que modérément l'initiative et aussi par la télévision qui médiatise l'évènement au maximum. Après bien des péripéties, la jeep arrive à bon port, ainsi que son expéditrice que les médias ont amenée sur place en hélicoptère et priée de faire en direct des mamours à l'instituteur, ce qui a pour effet de les bloquer ; Daisuke les repousse hors champ en leur conseillant de commencer à zéro. Il s'éloigne avec Noriko dans un champ pour régler un problème en suspens.

Comédie charmante et bien enlevée qui annonce les terrifiants “reality shows”.

A history of violence David Cronenberg, Canada, 2005, 92 mn

Deux meurtriers s'en prennent aux clients d'une cafétéria de l'Indiana. Le patron, Tom Stall (Viggo Mortensen), réagit et tue les assaillants, ce qui lui vaut la une des journaux. Peu de temps après, il reçoit la visite du terrifiant Carl (Ed Harris) qui l'accuse d'être en réalité un nommé Joey Cusack, gangster de Philadelphie rangé des voitures. Carl et ses acolytes font tout pour ramener "Joey" à Philly, avec une telle violence que, quand ce dernier est acculé à les abattre, la légitime défense ne fait aucun doute. Mais le cauchemar continue et Joey doit se rendre à Philadelphie chez son frère Ritchie (William Hurt) qui veut lui faire payer une vieille entorse aux principes mafieux : règlement de comptes dont se tire, une fois pour toutes, Joey qui tue son frangin. De retour dans sa famille, il s'assoit à la table du déjeuner ; tout semble en passe de rentrer dans l'ordre sinon qu'il n'est plus vraiment Tom pour ses proches.

Un bon film d'un auteur qu'on a connu autrement dérangeant.

Pidä huivista kiinni, Tatjana *Tiens ton foulard, Tatiana*, Aki Kaurismäki, Finlande, 1994, 60 mn

Deux copains, Reino et Valto, rencontrent Tatiana et Claudia, venues de l'ex-URSS ; avec lesquelles ils ne communiquent guère, pas tant à cause du langage que du fait de leur caractère taciturne. Après une nuit très chaste, ils les raccompagnent jusqu'au ferry de Tallinn qu'ils finissent par prendre eux aussi. Reino (Matti Pellonpää) décide de rester sur place avec Tatiana (Kati Outinen) tandis que Valto retourne à Helsinki où l'attend sa machine à coudre Husqvarna.

Vodka, café, rock'n'roll et humour pince-sans-rire. Le départ pour Tallinn rappelle le dénouement d'*Ombres au Paradis* (p. 362). Avec la récurrente Elina Salo.

The serpent's egg *L'œuf du serpent*, Ingmar Bergman, RFA, 1978, 120 mn

Mélange à moitié réussi de fantastique et de politique tourné à Munich en anglais. Des artistes de cirque de nationalité américaine (David Carradine et Liv Ullmann), qui vivent dans l'Allemagne de 1923 au moment de l'inflation galopante, deviennent malgré eux les cobayes humains du docteur Vergéus (Heinz Bennent) dont les recherches monstrueuses sur la "thanatoxine" font écho aux troubles politiques fomentés par les nazis.

Le film se termine sur l'échec du putsch de Munich : cet Hitler n'arrivera à rien dans notre Allemagne démocratique dit le policier Bauer (Gert Fröbe). Sorte de Mabuse (p. 516), Vergéus (patronyme maléfique chez Bergman : *Le visage, Fanny et Alexandre*, pp. 1637, 469) évoque au contraire un œuf dont la fine coquille laisse déjà deviner le reptile en gestation. Avec James Whitmore.

Der Untergang *La chute*, Oliver Hirschbiegel, Allemagne, 2004, 149 mn

Moloch (p. 108) nous montre des dignitaires nazis médiocres ; en passant du Berghof au Bunker des derniers jours, ils ont acquis cornes et pieds fourchus. D'abord Hitler (Bruno Ganz) qui refuse de concéder la défaite et a toujours dans sa manche une armée qui va retourner la situation. Et puis ses proches, comme les monstrueux Goebbels qui assassinent sans ciller leurs six filles – dont les prénoms commençaient tous par “H” – car leur vie n’aurait aucun sens dans une Allemagne privée du Führer. Ainsi que ces militaires fanatiques qui entament un jeu d’émulation à la japonaise : ceux qui ne se dégonflent pas doivent se flinguer, mais au moment de passer à l’acte, seuls deux ou trois honorent leur promesse. Et la rue, la terrifiante rue où des bandes extrémistes recherchent les vieillards “traîtreusement planqués” pour les pendre aux réverbères ; Hitler acculé ne veut d’ailleurs pas de survivants, d’où l’exécution de Fegelein, l’arriviste beau-frère d’Eva.

D’après les souvenirs de Traudl Junge, secrétaire de Hitler qui fréquenta une Eva Braun jugée un peu tarte mais sympathique et un Albert Speer raisonnable. Elle intervient elle-même au début et à la fin du film : trop jeune, elle ne savait pas... avant de nuancer son propos : “La jeunesse n’est pas une excuse”.

The killing of Sister George *Faut-il tuer Sister George ?*, Robert Aldrich, Grande-Bretagne, 1968, 140 mn

June Beckridge (Beryl Reid) incarne le personnage de Sister George dans *Applehurst*, un *soap opera* de la BBC. Alcoolique grisonnante et moche elle est capable de colères envers ses collègues : sa popularité auprès du public le lui permet. C’est aussi une lesbienne qui garde sous sa coupe une ravissante femme-enfant, Alice (Susannah York) à laquelle elle inflige des punitions en la menaçant d’arracher la tête de sa poupée préférée. Les deux partagent de rares bons moments, ainsi quand, déguisées en Laurel et Hardy, elles vont faire la fête dans une boîte réservée. Mais “Sister George” a tendance à trop tirer sur la corde. Le studio la remet à sa place par l’intermédiaire de Mercy Croft (Coral Browne), une lesbienne du même âge mieux conservée qui finira par lui souffler son Alice... après lui avoir annoncé la fin de son personnage : Sister George meurt écrasée par un camion. La cabotine pourra toujours se consoler avec son prochain rôle, la voix de la vache Clarabelle ; ayant tout perdu, elle se rend dans le studio désert qu’elle commence à saccager avant de se mettre à sangloter... “Meuh”.

À mettre sur le même plan que *What ever happened to Baby Jane ?* (p. 1057), cette grande réussite d’Aldrich parvient à nous faire éprouver de l’empathie pour un être fondamentalement déplaisant et, de plus, unique responsable de ses malheurs. *Applehurst* renvoie à *Coronation street* d’ITV, *soap* alors célèbre pour sa longévité : il durait depuis 1960... et continue encore !

Violent saturday *Les inconnus dans la ville*, Richard Fleischer, USA, 1955, 90 mn

La fictive bourgade américaine de Brandenville. Trois gangsters (Stephen McNally, J. Carroll Naish et Lee Marvin reniflant son inhalateur Vicks) attaquent une banque en plein midi, puis se rendent dans la ferme Amish (cf. *Witness*, p. 27) où un complice les attend : ils exploitent l'aversion bien connue de cette secte à l'égard de la modernité, donc pas de téléphone.

Derrière les apparences, Brandenville dissimule un réseau de mensonges et de pulsions cachées : la bibliothécaire (Sylvia Sydney) dérobe un sac à main pour rembourser une dette, le directeur de l'agence bancaire Reeves (Tommy Noonan) est un voyeur qui, sous prétexte de promener le chien, va mater une voisine en train de se déshabiller, le patron de l'usine Fairchild (Richard Egan) noie dans l'alcool son désespoir d'être marié à la trainée locale. Les Amish s'en remettent à la Providence divine quand les bandits s'en prennent à eux ; il faut dire que le patriarche est joué par le désormais gentil Ernest Borgnine – "I thank thee neighbour" – qui finit pourtant par tuer un assaillant d'un terrifiant coup de fourche dans le dos : le "ça" réprimé de l'acteur fait ainsi surface !

La limite de ce type de film est son côté moralisateur : Reeves finit par confesser son voyeurisme à la voisine qu'il matait, Fairchild se dispose à repartir de zéro avec son épouse infidèle – heureusement, le Code veille et une balle perdue lui fait payer ses écarts. Et surtout un père de famille (Victor Mature) remonte dans l'estime de son fils qui lui reprochait de ne pas avoir fait la guerre : c'est lui qui était venu à bout des gangsters.

The mask of Dimitrios Jean Negulesco, USA, 1944, 92 mn

En quête de sujet, l'écrivain Leyden (Peter Lorre) se lance sur la trace du dangereux conspirateur Dimitrios (Zachary Scott) au patronyme fluctuant : Makropoulos, Talat ? C'est son cadavre qu'on a retrouvé sur un rivage turc. Leyden n'est pas le seul à s'intéresser à ce Dimitrios, l'inquiétant Peters (Sydney Greenstreet) aussi, mais pour d'autres raisons : il ne croit pas que le corps retrouvé sur la plage soit celui de l'homme qui lui doit beaucoup d'argent. Au fil des flash-backs, nous en apprenons plus sur l'évanescent criminel. L'épisode le plus développé se situe en Yougoslavie : travaillant pour un maître-espion (Victor Francen), il avait contraint un employé de ministère (Steven Geray) à livrer des secrets militaires.

Le film reforme le tandem Greenstreet/Lorre du *Faucon maltais* (p. 32). La traque de Dimitrios se révèle aussi frustrante que celle du fameux volatile : Peters semble démoralisé après l'avoir tué, cette fois-ci pour de bon. Le colonel Haki du film appartient à l'univers du romancier Eric Ambler : dans *Journey into fear* (p. 551), il était joué par Orson Welles qu'on aurait bien vu dans le rôle de notre Arkadin (p. 981) *ante litteram*. Splendide photo noir et blanc de David Edeson.

Eaux profondes Michel Deville, France, 1981, 91 mn

D'après Patricia Highsmith. Parfumeur à Jersey, Vic (Jean-Louis Trintignant) supporte mal les incartades de son épouse Mélanie (Isabelle Huppert). Il s'attribue même le meurtre d'un de ses supposés amants, un aveu gratuit puisque le vrai coupable est arrêté. Il n'en continue pas moins de menacer sur un ton pince-sans-rire ceux (e.g., Robin Renucci) qui tournent trop autour de sa volage moitié et d'agir discrètement et brutalement. Un pianiste est retrouvé noyé, ce qui n'est un accident ni pour le spectateur ni pour Mélanie qui accuse publiquement Vic du meurtre. Elle va jusqu'à louer les services d'un détective privé chargé de jouer le faux amant pour démasquer son époux. Quand débarque Cameron (Bruce Myers), un Canadien venu pour distribuer les parfums de Vic, c'est le coup de foudre avec Mélanie qui veut partir incessamment avec lui. Second assassinat : le corps, enveloppé dans une bâche jaune, est confié à la Manche. L'affaire est classée malgré de nouvelles accusations de l'épouse. Laquelle semble finalement heureuse d'être restée : quand un débris jaunâtre s'approche des rochers, Vic s'alarme – à tort, il s'agit d'un gros bidon – tout comme Mélanie qui semble avoir tout compris. Mystères de l'amour... on pense à *La femme infidèle* (p. 1123).

Run of the arrow *Le jugement des flèches*, Samuel Fuller, USA, 1957, 86 mn

Tout commence le 9 avril 1865 à Appomattox quand O'Meara (Rod Steiger) tire la dernière balle du Sud contre le Yankee Driscoll (Ralph Meeker) qu'il fait cependant soigner. Avant de s'en aller, profondément aigri, vers l'Ouest où il fait la connaissance d'un Sioux renégat (Jay C. Flippen) en compagnie duquel il subit le terrifiant jugement des flèches – échapper à un guerrier armé d'un arc. Il s'en tire avec l'aide de Mocassin Jaune (Sara Montiel, vedette espagnole, cf. *La mauvaise éducation* (p. 680), ce qui lui vaut d'être accepté par la tribu. Plus tard, les Visages pâles – que le héros assimile aux Yankees – viennent installer un fortin dans la région et divers incidents ont lieu, ce qui donne prétexte au Driscoll du début pour rompre le *statu quo*. Les Sioux balaient cette petite troupe et font subir à Driscoll un cruel supplice interrompu par O'Meara qui tire ainsi sur lui pour la seconde fois. Cet acte de merci montre qu'il n'est pas un véritable Indien : il repart chez les siens, peut-être enfin en paix avec lui-même.

Le thème du film, un des tout derniers produits par la RKO, n'est pas vraiment les guerres indiennes : les belligérants sont renvoyés dos à dos avec des bons et des mauvais de part et d'autre. C'est davantage une réflexion sur la réconciliation entre Nord et Sud – bien plus réussie de ce point de vue que *Birth of a nation*, p. 1061 – à travers un personnage schizophrène qui refuse son identité américaine au point de vouloir s'immerger dans une culture qui lui reste malgré tout étrangère. Avec Charles Bronson en Indien.

The league of gentlemen *Hold-up à Londres*, Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1960, 114 mn

Un colonel à la retraite (Jack Hawkins) rassemble sept anciens soldats au sein de la CO-OPERATIVE REMOVALS LTD, des spécialistes hautement qualifiés qui tirent le diable par la queue depuis qu'ils ont été renvoyés de l'Armée pour malversation. Les huit organisent un commando pour dévaliser une banque et s'emparer d'un million de livres. Tout commence avec le vol d'un stock d'armes dans une base militaire : un forfait attribué à l'IRA du fait de l'accent irlandais qu'ils ont affecté. Communications coupées, bombes fumigènes et masques à gaz... tout fonctionnerait à merveille sans le grain de sable, un gamin qui s'amuse à relever des immatriculations. Avec Nigel Patrick, Roger Livesey et Richard Attenborough. Humour très british représenté par le casse-pieds de service (Robert Coote).

Sur un thème voisin, *Ocean's eleven* sorti peu après (refait en 2001, p. 337).

Grand-Guignol Jean Marbœuf, France, 1987, 87 mn

Une troupe de théâtre minable répète les pièces d'un auteur raté (Guy Marchand) où il n'est question que d'atrocités ; son accessoiriste (Jacques Chailleux) lui confectionne une guillotine, voire la chambre tournante de *Royal wedding* (p. 1403). L'acteur principal (Jean-Claude Brialy) se sait mauvais mais il aime trop jouer. Et les femmes ? Attachées à de faux poteaux de torture, les actrices (Claire Nadeau, Olivia Brunaux) s'ennuient ferme ; pourtant moins que l'épouse de l'auteur (Caroline Cellier) qui n'en peut plus. Finalement tout le monde est insatisfait, surtout peut-être l'hôtelier (Denis Manuel) qui se branle dans la pièce aménagée d'où il mate les ébats d'une prostituée (Catherine D'At) et son client récurrent (Serge Marquand). Dans la boutique de farces et attrapes voisine – "Chez Charlie, rire garanti" – le patron (Michel Galabru) est tué d'un coup de (vraie) hache asséné par son épouse (Marie Dubois) qui se suicide peu après. Preuve pour les comédiens "qu'à force d'écrire des choses horribles..." (*Drôle de drame*, p. 1098). Entre rire et larmes, un film déchirant.

Las Hurdes *Terre sans pain*, Luis Buñuel, Espagne, 1933, 28 mn

Terrifiant documentaire sur une région arriérée d'Espagne. Images inoubliables de crétins et de nains comme sortis d'un tableau de Ribera et de l'enterrement d'un enfant qu'on porte, tant bien que mal, jusqu'au village voisin, là où il y a une sorte de cimetière.

En 1936, Ramón Acín, l'ami de Buñuel qui produisit le film, fut sommé par les franquistes de se livrer en échange de la vie de son épouse. Promesse de fascistes : les deux furent fusillés.

Szyfry *Les chiffres*, Wojciech Has, Pologne, 1966, 80 mn

La quête de Tadeusz, un père de passage à Cracovie après vingt ans d'absence : qu'est-il arrivé à son fils cadet, disparu à la fin de la guerre ? Les témoignages révèlent, petit à petit, l'image d'un adolescent dont l'irresponsabilité mettait en danger un réseau de résistance, ce qui rappelle *Circle of danger* (p. 188). Mais faut-il à tout prix ressasser un passé qui n'a pas grand-chose à livrer ou se soucier des vivants, en l'occurrence son épouse qui n'a jamais retrouvé l'équilibre depuis la disparition de leur fils ? Il décide de rester pour s'occuper d'elle.

Images oniriques, e.g., un enfant muni d'un cierge au milieu de soldats : on pense à *La clepsydre* (p. 845). Avec Zbigniew Cybulski et Barbara Krafftówna.

Matador Pedro Almodóvar, Espagne, 1986, 102 mn

Ce premier succès international de l'auteur est une "corrida de l'amour" – ce qui renvoie à *L'empire des sens* (p. 840) et son titre japonais, *Ai no korīda*. Sans se connaître, Diego et María (Nacho Martínez et Assumpta Serna) conçoivent la relation sexuelle comme une course de toros avec mise à mort du partenaire au moyen d'une épingle enfoncée à la base du cou. Lui est une ancienne gloire de l'arène ; désormais estropié il se contente de donner des cours. Elle est avocate et défend le jeune Ángel (Antonio Banderas), jeune homme mal dans sa peau et doué de seconde vue qui s'accuse des crimes commis par Diego. À la fin, les deux voluptueux assassins éprouveront, ensemble, l'orgasme sans retour.

Réjouissante extravagance : la mère d'Ángel (Julieta Serano), membre de l'Opus Dei, nique ses bas en abusant du cilice. Avec Eva Cobo, Carmen Maura, Eusebio Poncela et Chus Lampreave.

Passport to Pimlico Henry Cornelius, Grande-Bretagne, 1949, 81 mn

Dédié à la mémoire des... tickets de rationnement. À la suite de l'explosion d'une bombe oubliée, on découvre la cachette secrète de Charles le Téméraire qui avait en fait terminé sa vie à Pimlico. Des documents, certifiés par la professeure Hatton-Jones (Margaret Rutherford), transforment ce quartier de Londres en un pays étranger, la Bourgogne. Dont les habitants (Stanley Holloway, John Slater, Raymond Huntley, Hermione Baddeley) font sécession. Plus de taxes ou de fermeture de pub à 23 heures. Le gouvernement (les compères Naunton Wayne et Basil Radford) tente de réduire la sédition : le quartier est entouré de barbelés, eau et électricité sont coupées. La population affamée suscite l'émotion du monde entier et un ravitaillement style blocus de Berlin se met en place. Après d'âpres négociations, les Bourguignons réintègrent l'Angleterre : signe du retour au bercail, il se met à pleuvoir sur Pimlico.

L'Atlantide Jacques Feyder, France, 1921, 163 mn

Première adaptation du célèbre roman de Hoggar de Pierre Benoît. Dans une Atlantide située au cœur du Sahara, Antinéa (Stacia Napierkowska), sorte de sous-Cléopâtre, collectionne les amants qui se suicident l'un après l'autre. Leurs momies vont alors rejoindre les précédentes victimes dans une salle où elles sont devenues des statues de porphyre : il y en a déjà 26 au moment de l'action. Le capitaine Morhange (Jean Angelo) rompt avec la tradition en ne tombant pas amoureux de la fatale : c'est elle au contraire qui, pour la première fois, éprouve un sentiment. Pour le punir de son indifférence, elle le fait tuer par le lieutenant de Saint-Avit (Georges Melchior), un malheureux tombé sous sa coupe. Ce dernier s'enfuit dans le désert en compagnie d'une esclave qui meurt en route dans ce pays de la soif. Retrouvé *in extremis* par une patrouille, Saint-Avit raconte, trois ans plus tard, son histoire en flash-back. Avant de repartir vers le Sud, accomplir son destin. . . nul doute qu'il ne finisse changé en porphyre.

L'Antinéa empâtée de Napierkowska est éclipsée par l'esclave Tanit-Zerga jouée par Marie-Louise Iribe. Les décors sont souvent très réussis avec de beaux cartons et l'utilisation de teintes rouges. On retrouvera une salle aux sarcophages – dont un pour le chien Milou – dans *Les cigares du Pharaon*.

I want to live *Je veux vivre !*, Robert Wise, USA, 1958, 121 mn

Vie et mort de Barbara Graham (Susan Hayward qui ne se savait pas encore condamnée par le "RKO radioactive picture", p. 330), exécutée en 1955 à San Quentin pour sa participation à un cambriolage suivi de meurtre sadique.

Le film cherche laborieusement à susciter de l'empathie pour cette prostituée surnommée Bloody Babs par la Presse. Cependant, la dernière demi-heure consacrée à l'exécution est bouleversante. Nous voyons la chambre à gaz, telle une cabine spatiale à deux sièges : Bloody Babs s'assoira sur le B, celui du co-pilote en somme. Nous assistons aux préparatifs des bourreaux, la boîte qui contient les dragées au cyanure ; "– Quand vous les entendrez tomber dans l'eau, comptez jusqu'à dix, puis inspirez très fort, ça se passera mieux. – Comment le savez-vous?". Et puis le téléphone qui sonne à 9h15 : l'exécution, prévue pour 10h, est suspendue. Il sonne à nouveau : ce sera pour 10h45. Nouvel appel alors que la condamnée entre dans la capsule et nouveau délai. Le téléphone cesse enfin son petit jeu et le processus reprend : le spectateur regarde, terrorisé, le fatal combiné qui pourrait encore faire des siennes alors que le gaz se répand.

Une célébrité de mon enfance était Caryl Chessman qui retarda l'échéance durant douze ans pendant lesquels il écrivit des best-sellers comme *Cellule 2455, couloir de la mort* – je cite de mémoire ! Je me souviens encore de ce jour de 1960 où, rentrant de l'école, j'appris qu'il "y" était passé, à San Quentin, lui aussi.

The misfits John Huston, USA, 1961, 120 mn

Venue pour un divorce express à Reno, Roslyn (Marilyn Monroe dans son dernier rôle) rencontre le vieillissant Gay (Clark Gable dans son dernier rôle) puis le cow-boy de rodéo Perce (Montgomery Clift dans un de ses derniers rôles). Tout se termine dans le désert par une chasse aux mustangs ; mais Roslyn ne supporte pas le cruel destin – l'abattoir – qui attend les zentils animaux et fait un caprice. *Happy end* pour les chevaux et pour le couple Roslyn/Gay.

Bonne nouvelle, ce n'est pas le dernier film de Huston. Scénario de l'époux de la star, Artur Miller ; avec Eli Wallach, Thelma Ritter et Estelle Winwood.

Son of Frankenstein *Le fils de Frankenstein*, Rowland V. Lee, USA, 1939, 97 mn

Après *Frankenstein* et *Bride of Frankenstein* (pp. 1608, 1018), Boris Karloff reprend du service, pour la dernière fois dans le rôle de la créature. L'alcoolisme ayant eu raison de Colin Clive, Frankenstein est remplacé par son fils (Basil Rathbone). Deux innovations empêchent cette suite de sombrer dans la routine. D'abord le personnage d'Ygor (Bela Lugosi, excellent) qui joue de l'olifant derrière sa fenêtre : ancien "body snatcher" du défunt baron et (mal) pendu pour ce crime, il en garde un cou de travers et une rancune envers le jury qui l'a condamné dont il fait tuer les membres par la créature. Ensuite le policier Krogh (Lionel Atwill) dont le bras droit articulé donne lieu à plusieurs gags. Ainsi, quand il joue aux fléchettes et s'en plante une provision sur le poignet.

Servi par un beau noir et blanc, le film a inspiré *Frankenstein Junior* (p. 552). Le bras articulé avait déjà repris du service dans *Docteur Folamour* (p. 522).

Gomorra Matteo Garrone, Italie, 2008, 131 mn

D'après Roberto Saviano. Le film suit quelques activités liées à la Camorra : ordures toxiques déchargées illégalement dans des carrières qui empoisonnent le voisinage, atelier spécialisé dans la haute couture de contrefaçon : un tailleur, qui donnait en cachette des cours à la concurrence chinoise, échappe de peu à la mort et préfère devenir chauffeur routier. Et quelques destins, notamment dans la cité de Scampia Vele, un monstre corbuséen où s'affrontent deux branches du crime organisé lors de sanglants règlements de comptes. À contre-cœur, mais pour prouver qu'il est un homme, un enfant participe au meurtre d'une femme qui lui fait confiance et qu'il attire dans un piège. Piégés aussi, les deux voyous hors-système, Marco et Pisello, qui ne respectent rien et n'écoutent pas les avertissements ; la Déshonorable Société emmènera leurs cadavres dans une chargeuse-pelleteuse en vue d'une discrète inhumation : les deux gamins étaient certes immondes, mais que dire de leurs exécuteurs ? Avec Toni Servillo.

One way passage *Voyage sans retour*, Tay Garnett, USA, 1932, 67 mn

Coup de foudre à Hong Kong entre Dan (William Powell) et Joan (Kay Francis) puis départ du couple en bateau, direction San Francisco. Chacun ignore le terrible destin qui attend l'autre : une maladie en phase terminale pour Joan, un nœud coulant – c'était avant la chambre à gaz – pour Dan. Le sympathique policier (Warren Hymer) qui escorte Dan sauve les apparences en affectant d'être son inséparable ami. Lors de l'escale à Honolulu Dan est à deux doigts de s'échapper, mais un malaise de la jeune femme le ramène à bord. Dan finit par apprendre la maladie de Joan, laquelle ne sait qu'au moment de débarquer qu'elle a voyagé en compagnie d'un condamné. Ils font tous deux semblant de ne rien savoir et se donnent rendez-vous : "Au jour de l'An, à Agua Caliente!".

L'émotion qui se dégage de ce chef-d'œuvre est amplifiée par les pittoresques escrocs campés par Aline MacMahon et Frank McHugh, le second bourré du début à la fin. Symbole de la relation entre les deux condamnés, deux cigarettes se consomment dans le sable de Honolulu ; n'en restent qu deux longues cendres mêlées. Et surtout ce rituel des verres brisés après l'apéritif par les amants, inauguré à Hong Kong puis se poursuivi sur le navire. Et une ultime fois, le jour de l'An à Agua Caliente : deux verres posés sur le comptoir du bar se cassent.

Onna ga kaidan wo agaru toki *Quand une femme monte l'escalier*, Mikio Naruse, Japon, 1960, 111 mn

"Je déteste monter les escaliers" dit la voix off, celle de Keiko (Hideko Takamine) qui doit les gravir pour accéder au bar *Carton* où elle travaille le soir. Comme beaucoup d'autres hôteses, elle rêve de se mettre à son compte, encore faut-il trouver un protecteur digne de ce nom. Une de ses collègues couverte de dettes a cru s'en sortir en simulant un suicide – hélas réussi – et son "ami" (Eitarō Ozawa) n'a pas hésité à importuner la famille pour récupérer sa mise.

Pourquoi Keiko voudrait-elle devenir patronne ? Obligée par sa mère d'entretenir un frère irresponsable, véritable sangsue qui réclame sans cesse de l'argent "pour la dernière fois", elle se demande si elle ne va pas accepter l'aide du vieux et peu appétissant Goda (Ganjirō Nakamura). Espoir pourtant, un industriel (Daisuke Katō) est prêt à l'épouser ; mais c'est un mythomane qui propose le mariage à tout va alors qu'il a déjà une femme. Reste le gérant du bar (Tatsuya Nakadai), de plus amoureux d'elle ; mais elle pense que ce métier n'est pas fait pour les couples. Elle se met à boire.

Place à part dans son cœur pour Fujisaki (Masayuki Mori, partenaire de Takamine dans *Nuages flottants*, p. 1566) qu'elle ne verra plus car il est nommé à Ōsaka. Elle va le saluer à la gare où il prend le train en famille : échanges polis puis retour au Carton dont elle monte les escaliers.

Westfront 1918 : Vier von der Infanterie *Quatre de l'infanterie*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1930, 92 mn

Les destinées de quatre soldats allemands de la Grande Guerre, avec une attention particulière pour Karl (Gustav Diessl). Lequel, après 18 mois d'absence trouve son épouse au lit avec un homme ; elle quémande son pardon mais il repart pour le Front sans avoir desserré les dents. Ce sont des images d'assaut, de tanks (français), de corps à corps dans les tranchées. L surnommé Étudiant est agrippé par un Français et les deux tombent dans la boue : plus tard Karl recouvrira d'un peu de terre une main qui dépasse du sol. Ce sont aussi les blessés et un lieutenant devenu fou qu'on soigne dans une église à moitié détruite. C'est là où meurt Karl qui pardonne alors à sa femme car il comprend désormais que les civils ont eux aussi souffert : "Nous sommes tous coupables". Avec Vladimir Sokoloff.

21 grams Alexandro G. Iñárritu, USA, 2003, 119 mn

Un accident fait se télescoper trois destinées : c'était déjà le principe d'*Amours chiennes* (p. 1019), dû au même scénariste, Guillermo Arriaga. Ici, c'est la camionnette "divine" de Jack (Benicio Del Toro) – un voyou repenté devenu évangéliste – qui fauche un père et ses deux filles ; seul le père s'en tire. Façon de parler puisqu'il n'est plus bon qu'à donner son cœur pour une greffe. Son épouse Cristina (Naomi Watts) accepte le transfert et c'est Paul (Sean Penn) qui en bénéficie. Ayant trouvé l'identité du donneur, il se rapproche de Cristina dont il devient l'amant ; il voudrait la venger en abattant le triste Jack mais ne peut s'y résoudre, d'autant plus que le nouveau cœur est en train de le lâcher. Dans un final où se déchaînent les passions, Paul se tire la balle destinée à Jack.

L'auteur sait entretenir l'émotion en nous présentant l'histoire dans le plus complet désordre. Ainsi, la scène où le père se promène avec ses filles arrive tard et fragmentée : elle acquiert ainsi une dimension de fatalité qu'un exposé linéaire n'aurait pu lui conférer. Avec Charlotte Gainsbourg et Kevin Chapman.

Maine-Océan Jacques Rozier, France, 1986, 130 mn

Histoire invertébrée – on est chez Rozier – qui commence à la gare Montparnasse pour se terminer à l'Île d'Yeu. Avec des personnages mémorables, les contrôleurs joués par Luis Rego et surtout l'excellent Bernard Menez – ce qui renvoie à *Du côté d'Orouët* (p. 790), film autrement réussi – ainsi que le drolatique "marin étrangleur" (Yves Afonso) à l'improbable diction. Et d'autres qui ne fonctionnent pas, principalement l'agaçante avocate. Petits moments de grâce cependant, tel celui où tout le monde se met à danser sur des musiques brésiliennes et le contrôleur service-service à se déboutonner.

Murder by decree *Meurtre par décret*, Bob Clark, Grande-Bretagne, 1979, 118 mn

Assisté de Watson (James Mason), Sherlock Holmes (Christopher Plummer) se lance sur la piste de Jack l'Éventreur. Et met au jour un complot lié au mariage morganatique du duc de Clarence († 1892, frère aîné du futur George V) avec une jeune femme (Geneviève Bujold) que des monarchistes ont fait interner ; ils terrorisent Whitechapel pour retrouver la fillette qu'elle a eue de l'héritier présomptif.

Le film donne corps à certaines hypothèses quant au "Ripper" en attribuant les crimes à l'entourage du Duc. James Mason est un excellent Watson, conformiste sans être con. Plummer est par contre un Holmes trop émotif qui va jusqu'à verser des larmes pour les victimes de cette affaire d'État : il est rageur, presque véhément, face aux défenseurs de la Monarchie (Anthony Quayle et John Gielgud). Belle reconstitution du Londres miséreux de Victoria et petit rôle, inquiétant et réussi, pour Donald Sutherland.

Trouble in mind *Wanda's café*, Alan Rudolph, USA, 1985, 108 mn

Chassé-croisé amoureux et poétique dans la pluvieuse Rain City (= Seattle) autour de la cafétéria tenue par Wanda (Geneviève Bujold). Un couple mal assorti, Coop et Georgia (Keith Carradine et Lori Singer) vient installer son camping-car dans la rue adjacente. Coop se laisse entraîner dans des trafics de plus en plus dangereux par Solo (Joe Morton) et n'évitera le pire que grâce à l'aide de l'ex-flic Hawk (Chris Kristofferson), l'amant de Wanda tombé amoureux de Georgia. Coop s'engage dans l'Armée – tout ça se passe dans un futur dystopique indéfini – et Georgia trouve une note de Hawk lui disant qu'elle n'a qu'à tourner la tête pour le retrouver. La dernière séquence, ambiguë, les montre tous deux en voiture dans les montagnes : derrière les nuages on devine le soleil.

Étrange piège – un sommier muni de pieux acérés – confectionné, en vain, par Solo pour se défendre et superbe réception, au sanglant dénouement, organisée par un patron du crime (Divine) parmi les sculptures et les peintures des années 1980. Chansons interprétées par Marianne Faithfull.

Les mystères de Paris Jacques de Baroncelli, France, 1943, 84 mn

D'après Eugène Sue, l'histoire de Fleur-de-Marie que le grand-duc Rodolphe (Marcel Herrand) sauve des persécutions de la comtesse Sarah (Yolande Laffon) alors qu'aucun des deux ne sait qu'elle est leur fille. Aux côtés de Rodolphe, le sympathique Chourineur (Lucien Coëdel) et, face à lui, une mégère borgne, la Chouette (Germaine Kerjean), et son digne époux, le Maître d'École (Alexandre Rignaut) auquel Rodolphe fera crever les yeux, châtiment byzantin. Les concierges s'appellent Pipelet, un patronyme promis à l'antonomase. Petit rôle pour Jean Carmet.

Macabre William Castle, USA, 1958, 71 mn

Un médecin veuf apprend que sa fillette a été enlevée et mise dans un cercueil où elle n'a plus que cinq heures à vivre. Ultimatum angoissant ponctué par les inserts d'une pendule qui avance inexorablement. Recherche effrénée au cimetière, en compagnie du grand-père maternel de la petite qui, cardiaque, finit par succomber de terreur lors d'une exhumation. On découvre finalement que son gendre avait tout manigancé pour hériter. Bof. . .

La voix off du réalisateur annonce au spectateur qu'il doit faire attention aux voisins qui pourraient avoir des malaises pendant la projection. C'est ce qu'il y a de plus réussi dans ce film avec le générique de fin et son défilé de corbillards.

News from home Chantal Akerman, Belgique, 1977, 89 mn

New York et ses immeubles, ses gens qui regardent ou non la caméra, l'attention aux couleurs vives et profondes des vêtements, des accessoires, du métro dont les quais sont cadrés comme des tableaux de Mondrian. Les artères de la ville et ses taxis, les enseignes aux noms juifs sur lesquelles la caméra s'arrête. Et un lien avec Bruxelles où l'on pense à elle, beaucoup, souvent : entre le bruit des voitures sur l'asphalte, du jaillissement de l'eau des bouches à incendie, la réalisatrice lit les lettres de sa mère, banales et répétitives, avec des nouvelles de la santé, de la famille : "Je t'ai envoyé 20 \$", "Écris plus souvent" et surtout "Quand reviendras-tu?". De ce New York intime qu'elle filme, habitée par cette lancinante requête et dont elle s'éloigne en bateau dans le plan-séquence final.

Gojira *Godzilla*, Ishirō Honda, Japon, 1954, 96 mn

Au large de la (fictive) île d'Odo, des navires sont régulièrement coulés. Les habitants évoquent le mythique demi-dieu Godzilla. Il s'agit en fait d'un reptile du secondaire réveillé par les expériences atomiques, lequel transforme Tōkyō en champ de ruines style Hiroshima. Un jeune savant, qui a mis au point une arme détruisant l'oxygène, plonge en scaphandre pour anéantir le monstre qu'un compteur Geiger suffit à localiser puisqu'il est radioactif. Avant de se donner la mort de peur que certains pays – comprenez les USA – ne s'emparent de son arme à des fins bellicistes. Dernier mot au Dr. Yamane (Takeshi Shimura) : il y a peut-être d'autres Godzillas, arrêtez les expériences nucléaires de peur de les réveiller !

Ce *Lost world* (p. 718) de la Tōhō, qui bénéficie des effets spéciaux d'Eiji Tsuburaya fut distribué aux USA en 1956 dans une version pasteurisée par l'ajout d'un journaliste américain (Raymond Burr), une sorte de *King Kong* (p. 1142) jurassique amputé de son message pacifiste. La différence entre Gojira et Godzilla est due aux limitations du syllabaire japonais qui transcrit *love* par *rābu*.

Anni difficili *Les années difficiles*, Luigi Zampa, Italie, 1948, 110 mn

Entièrement tournée dans la magnifique ville sicilienne de Modica – connue pour son chocolat –, une pathétique chronique de la bassesse humaine. Aldo Piscitello (Umberto Spadaro) est un humble employé de mairie que son supérieur, le podestat (Enzo Biliotti), somme, vers 1934, d'intégrer le *Fascio* ; avec l'approbation de son épouse (Ave Ninchi), admiratrice du "genio poliedrico", synthèse d'Alexandre, César et Napoléon. Elle lui obtient même un faux certificat de participation à la marche sur le Capitole – celle de 1922. Ses amis sont plutôt antifascistes mais leur opposition, prudente, est confinée à l'arrière-salle d'une pharmacie dont le patron (Aldo Silvani) sortira cependant pour chanter *la Marseillaise* en juin 1940 lors de la déclaration de guerre à une France déjà vaincue, ce qui lui vaut une villégiature à Lipari. Quand les défaites s'accumulent, le podestat se met à fréquenter les opposants car il n'a, bien sûr, jamais été fasciste.

Durant ce temps, le fils Piscitello (Massimo Girotti) a été envoyé guerroyer sur tous les fronts, Espagne, Albanie, Libye et enfin Russie dont il a eu la chance de revenir ; mais il est abattu au retour par des Allemands en retraite, trop contents de faire un carton sur le soldat d'un pays "traître". Près de sa dépouille, Aldo se révolte enfin et rend visite au groupe de notables "antifascistes" qui inclut désormais le podestat : "Nous avons laissé tuer nos enfants à notre place". Arrivent les Américains qui "défascisent" avec l'aide du même podestat ; accablé par les fausses attestations suscitées par son épouse, Aldo perd son poste. Il se retrouve bien seul alors que les autres, anciens dignitaires du régime ou opposants planqués, festoient avec les libérateurs.

Scarecrow *L'épouvantail*, Jerry Schatzberg, USA, 1973, 112 mn

Touchant film d'errance consacré à la traversée des États-Unis par deux pathétiques "losers". Max (Gene Hackman) sort de prison et ne rate jamais un bon coup ou une bonne bagarre comme celle qui les envoie pour un mois dans une ferme de rééducation près de Denver. Francis, alias Lion (Al Pacino) est un introverti, obsédé par l'enfant qu'Annie (Penelope Allen), qu'il a abandonnée enceinte à Detroit trois ans auparavant, lui a sûrement donné : arrivé sur place, il lui téléphone d'une cabine en face de chez elle. Pour se venger, une Annie en larmes lui ment – le bébé, un garçon, serait mort-né – et lui torture l'esprit avec l'image d'une âme non baptisée errant à jamais dans les limbes. Lion tombe en catatonie et Max décide d'aller à Pittsburgh récupérer en banque le petit capital qu'il destinait à l'ouverture d'une laverie de voitures pour payer les soins de son copain. Problème, il n'a pas tout à fait assez d'argent pour le bus et doit puiser dans sa réserve, un billet de 10 \$ caché dans le talon de sa bottine. Dernier plan alors qu'il s'escrime à le remettre en place en martelant le comptoir.

The river *La femme au corbeau*, Frank Borzage, USA, 1928, 54 mn

Les amours d'Allen John (John Farrell) et Rosalee (Mary Duncan) que son amant, un assassin en prison, a confiée à la garde d'un corbeau. Moment miraculeux quand Allen va abattre des arbres dans la forêt et que Rosalee le ramène à la vie en réchauffant son corps transi avec le sien.

Ne subsistent que 60% d'un film reçu comme un chef d'œuvre à sa sortie.

Broken flowers Jim Jarmusch, USA, 2005, 101 mn

Premières images sur des extraits de *The private life of Don Juan* (p. 1181) que visionne Don... Johnston (Bill Murray), un homme à femmes sur le retour. Tout juste largué par Sherry (Julie Delpy), il reçoit une lettre rose tapée à la machine : une de ses ex, qui ne signe pas, affirme avoir eu de lui un fils désormais âgé de 19 ans. Aiguillé par un ami détective amateur (Jeffrey Wright), il part à la recherche de ses amours d'antan. Si Laura (Sharon Stone) le reçoit dans son lit avec en prime les provocations de sa fille adolescente Lolita (!), la rencontre avec Dora (Frances Conroy) est très formelle. Cela empire avec Carmen (Jessica Lange) dont l'assistante et sans doute plus que ça (Chloë Sevigny) lui retourne ses roses. "Apothéose" avec la rouste administrée par un des motards qui vivent avec la hargneuse Penny (Tilda Swinton) : les fleurs finissent dans le fossé. Cela se passe "mieux" au cimetière où la défunte Michelle ne saurait refuser ses roses. Rentré chez lui, il croise un auto-stoppeur qu'il imagine être le rejeton venu à sa recherche et se fait renvoyer sur les... roses. Ce *Carnet de bal* (p. 4) se termine sur un plan du héros dont le visage peine à dissimuler un désarroi profond face à l'irréversibilité du temps et l'impossibilité de renouer avec le passé.

Murder by contract Irving Lerner, USA, 1958, 80 mn

Claude (Vince Edwards), impitoyable et flegmatique tueur, est engagé pour liquider un témoin gênant avant un procès. Arrivé à Los Angeles, il exaspère les deux sbires chargés de le prendre en charge par son apparente désinvolture, puis émet des objections quand il apprend que sa cible est une femme. Sa première tentative, une télévision branchée sur la haute tension, échoue à cause de l'utilisation d'une télécommande. Partant du principe que la femme, qui descend du singe, est curieuse de nature, il tente de l'attirer sur son pas de porte pour l'abattre ; las, c'est une fliquesse qui se fait descendre. Il finit par s'introduire dans l'appartement de la victime mais ne peut se résoudre à l'étrangler alors qu'elle joue du piano. Il y avait visiblement un *jinx* (mauvais sort) sur ce contrat.

Cette petite réussite dans le genre pince-sans-rire est soutenue par un désinvolté commentaire musical dû à la guitare sèche de Perry Botkin.

Cristo si è fermato a Eboli *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, Francesco Rosi, Italie, 1979, 145 mn

La villégiature forcée du médecin Carlo Levi (Gian Maria Volonté) en Basilicate. On est pris d'emblée par la beauté sauvage du paysage – le film est tourné à Craco et surtout Aliano où il fut relégué. Un monde arriéré où l'on soigne avec une pièce de monnaie sur le front, où il est difficile pour un homme seul de garder une femme de ménage (Irene Papas). Et, écrit le déporté, où l'on se méfie du fascisme comme d'un pouvoir venu de l'extérieur : réflexion jugée choquante par le podestat (Paolo Bonacelli) qui épluche systématiquement son courrier. Carlo répond en évoquant le sort de Melfi – décor du *Brigante di Tacca del Lupo*, p. 217 – saignée à blanc par les lointains suzerains génois. Ce maire qui, comme tous les fascistes, est sa propre caricature, confisque un livre en français d'un certain Montaigne, "un auteur de la Révolution, dangereux", et s'en prend au curé alcoolique (François Simon) qui ne soutient pas la guerre d'Abyssinie. Vient le 5 mai 1936, jour de l'entrée de Badoglio dans Addis-Abeba et revanche de la piquette d'Adoua (1896) : tous les assignés à résidence, sauf les deux communistes, sont graciés par le Duce et libérés. Le héros repart, emportant ses portraits des enfants du village et une indéniable nostalgie pour cette contrée ignorée du Christ, lequel n'aurait jamais dépassé Eboli, à la frontière de la Campanie.

Bubù *Bubu de Montparnasse*, Mauro Bolognini, Italie, 1971, 97 mn

D'après Charles-Louis Philippe (1901). Même si l'on paie bizarrement en francs, nous ne sommes pas boulevard Sébastopol "avec le temps qui passe en hurlant" mais dans une ville italienne composite : côté pile, les boutiques et cafés de Turin où ces dames vont racoler le soir, côté face, les berges lépreuses d'un canal milanais. La jeune Berta (Ottavia Piccolo) s'est mise en ménage avec Bubù (Antonio Falsi), un apprenti boulanger qui, trouvant plus avantageux de la faire travailler, quitte son métier. Ce brave garçon s'énerve quand elle attrape la syphilis et, pire, ose la lui transmettre. Moment de répit pour Berta à l'hôpital puis grâce à l'incarcération de Bubù qui s'est fait poisser à voler. Après la mort de son père, elle envisage une vie décente auprès de l'étudiant Piero (Massimo Rianieri de *Metello*, p. 1801). Espoir tout de suite brisé : accompagné du redoutable Giulo (Gigi Proietti), Bubù vient récupérer sa gagneuse chez Piero. Il est bien déterminé à l'utiliser tant qu'elle plaira et ne sera pas totalement pourrie ; en partant, il réclame même le prix de la nuit passée avec Berta. Piero erre désarmé le long du canal : que fait-il alors qu'on est en train de tuer celle qu'il aime ?

Film bouleversant servi par une somptueuse photographie, des références à la peinture d'époque, e.g., Toulouse-Lautrec. Voix de Léo Ferré chantant Verlaine : *Écoutez la chanson bien douce*.

Snake eyes Abel Ferrara, USA, 1993, 104 mn

Alors qu'il tourne un film sur le délitement d'un couple, le réalisateur Eddie Israel (Harvey Keitel) pousse ses acteurs Sarah (Madonna) et Francis (James Russo) au paroxysme et la détestation réciproque : Francis va jusqu'à pénétrer sa partenaire lors du tournage d'une scène de viol. Eddie alterne le chaud et le froid avec ses comédiens : il a une liaison avec Sarah qu'il a la mauvaise idée d'avouer à son épouse. Tout ça finit très mal, overdose d'Eddie et assassinat de Sarah par Francis – à moins que ce ne soit la dernière scène du film dans le film.

Ce "Bad director" (cf. *Bad lieutenant*, p. 1732) a un parfum de vérité confinant à l'exhibitionnisme ; ce que renforce la présence de l'épouse de Ferrara dans le rôle de celle d'Eddie. Référence au tournage de *Fitzcarraldo* (p. 571).

Armagedon Alain Jessua, France, 1977, 89 mn

Alias Armagedon, Louis Carrier (Jean Yanne, éblouissant) terrifie les gouvernements européens. Installé près du trou des Halles et assisté d'un simple d'esprit surnommé Einstein (Renato Salvatori), ce mégalomane rusé multiplie les menaces avec des photos de lui – portant fausse barbe – près d'un ministre tout en évitant les pièges comme celui qu'on lui tend dans un PLM Saint-Jacques truffé de flics, et en organisant des mises en scène macabres : il électrocute un couple de prostitués des deux sexes dans une chambre d'Ostende. Fin de partie au théâtre de la Renaissance dont il a pris les spectateurs en otage pour projeter un film de son cru, relayé par la télévision, détaillant son projet pour l'Humanité.

Point faible du film Alain Delon, lequel, ignorant les instructions de Jessua, campe un psy sans peur et sans reproche. On pense à Mifune jouant Mifune dans *Barberousse* (p. 503). Avec Michel Duchaussoy et une Marie Déa bien vieillie.

Night train to Munich *Train de nuit pour Munich*, Carol Reed, Grande-Bretagne, 1940, 95 mn

Le train, la présence de Margaret Lockwood et des zozos Charters et Caldicott (Basil Radford et Naunton Wayne), tout ça renvoie à *Une femme disparaît* (p. 697), dont le scénario était dû aux mêmes Sidney Gilliat et Frank Launder. L'action est située au moment de la déclaration de guerre : un agent anglais (Rex Harrison) déguisé en officier allemand tente de libérer un savant tchèque et sa fille (Lockwood) prisonniers des nazis en les embarquant dans un train. Mais il doit faire face au terrifiant Marsen (Paul Henried) ; tout se termine dans les Alpes par un rocambolesque passage en Suisse au moyen d'un téléphérique.

Le film, qui abuse des maquettes, pâtit de la comparaison avec le chef d'œuvre susmentionné ainsi qu'avec le futur *Secret d'État* (p. 249) tourné par... Gilliat.

Félicie Nanteuil Marc Allégret, France, 1943, 90 mn

D'après Anatole France. À la Belle Époque, Cavalier (Claude Dauphin), un cabot de seconde zone, prend sous sa protection la débutante Félicie (Micheline Presle) dont il fait sa maîtresse. Le Pygmalion est bien marri de la voir tomber amoureuse du charmant Robert de Ligny (Louis Jourdan), lequel serait même prêt à l'épouser. Désespéré et n'acceptant pas que Félicie soit à un autre, il se brûle la cervelle en présence des amants. Et réussit son coup : Félicie, hantée par le souvenir de Cavalier, se sépare à jamais de Robert. Plus tard ce dernier, désormais marié, va l'applaudir au théâtre : "Ce n'est plus qu'une comédienne pour vous" commente son épouse. Après la représentation, Félicie apprend la présence de Robert dans la salle et affecte l'indifférence.

Un des meilleurs films de l'auteur, touchant et très supérieur à *Entrée des artistes* (p. 212) avec lequel il présente des similitudes : le théâtre, le suicide par jalousie et la présence de Claude Dauphin.

The Grissom Gang *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, Robert Aldrich, USA, 1968, 130 mn

Excellente adaptation du célèbre roman de James Hadley Chase. Durant la Dépression, une famille de criminels s'empare d'une jeune et riche héritière, Barbara Blandish (Kim Darby) dont le père (Wesley Addy) ne se fait pas trop prier pour verser une confortable rançon, le *hic* étant que la peine de mort attend les kidnappeurs. Ils ont donc tout intérêt à tuer la jeune femme après le paiement : c'est l'avis de tous, ainsi Eddie (Tony Musante) et la matrone (terrifiante Irene Dailey), mais pas du fils un peu demeuré Slim (Scott Wilson) qui tombe amoureux de Barbara. Comprenant qu'elle ne doit sa survie qu'à Slim, elle se met à éprouver pour lui, sinon de l'amour, du moins de la tendresse. Le détective Fenner (Robert Lansing) remonte la piste des gangsters qui tombent victimes de la Police quand ils ne s'entretuent pas, le dernier à mourir étant Slim, ce qui vaut quelques larmes sincères de Barbara. Blandish père aurait préféré que sa fille, déshonorée par la vie commune avec un gangster, n'en réchappe pas.

Crime et châtement Pierre Chenal, France 1935, 107 mn

Sur des dialogues de Marcel Aymé et une musique d'Arthur Honegger, une adaptation de Dostoïevski où l'on cherchera en vain une atmosphère russe. Avec cependant une splendide distribution – Madeleine Ozeray, Alexandre Rignault, Aimé Clariond, Sylvie et Georges Douking – dominée par Harry Baur en Porphyre manipulateur et Pierre Blanchar qui campe un Raskolnikov (de *Raskolnik*, vieux-croyant) halluciné.

The private affairs of Bel-Ami *Bel-Ami*, Albert Lewin, USA, 1946, 107 mn

Maupassant adapté par un esthète qui soigne la photo – la scène du duel est presque aussi belle que celle de *La femme et le pantin* (p. 980) – et les références picturales : les cadrages renvoient à la peinture hollandaise style Pieter de Hooch et un insert en couleurs présente *La tentation de Saint Antoine* de Max Ernst. La distribution est superlative : autour de George Sanders qui campe le cynique Duroy, Ann Dvorak et John Carradine incarnent les époux Forestier, Angela Lansbury et Warren William sont Clotilde et Laroche-Mathieu. On pourrait tout au plus reprocher au film un certain académisme, celui du *Portrait de Dorian Gray* (p. 848) ou *The moon and sixpence* (p. 527).

Problème, le roman – autobiographie de l'écrivain disait perfidement Léon Bloy – est profondément immoral. Il se termine par l'apothéose de Duroy qui se marie à la Madeleine, bien que divorcé : il avait pris soin d'épouser *civilement* la veuve Forestier. Le film est donc caviardé par des inserts moralisateurs avant de se terminer comme il se doit avec une némésis envoyée par le Code tuant Duroy en duel ; au cas où l'on n'aurait pas saisi le message, la voix off se gargarise : "Celui qui n'a pas la foi n'est qu'une marionnette". Il s'agit donc d'une trahison totale et délibérée de Maupassant, analogue à celle qui avait transformé le chef d'œuvre de Graham Greene – *The quiet American*, p. 1145 – en ode à la CIA. Lewin n'y est évidemment pour rien, mais sachant que le studio ne pouvait adapter une œuvre aussi sulfureuse, pourquoi a-t-il tout de même tenté l'aventure ?

Day of the outlaw *La chevauchée des bannis*, André De Toth, USA, 1959, 88 mn

Un village perdu du Wyoming dans lequel débarque une troupe patibulaire pourchassée par l'Armée. C'est une bande de voleurs sans principes que son chef Bruhn (Burl Ives) a du mal à empêcher de se saouler et de violer les femmes. Bruhn est blessé, en fait mortellement : s'il disparaît, sa bande se déchaînera et ce sera un massacre de plus. Le "cattle baron" du village, Starrett (Robert Ryan), montre pour une fois un certain altruisme en proposant de faire traverser les montagnes aux criminels en fuite. Il n'y a en réalité aucun passage : l'idée – finalement partagée par Bruhl qui préfère mourir ainsi – étant que personne n'en reviendra. Magnifiques images de cette procession funèbre sur un fond neigeux filmée en noir et blanc, sorte de voyage sans retour en direction d'un Enfer qui ne serait pas brûlant mais glacé. La première victime est Bruhl qui tombe de cheval pour ne pas se relever. Puis ceux qu'on abat pour réduire le nombre de parts de butin ; Starrett, censé connaître la piste, est épargné par ces règlements de compte. Le dernier à disparaître est l'immonde Tex (Jack Lambert), mort de froid. Starrett trouve quand même la force de rentrer.

Le meilleur film du réalisateur. Petit rôle pour Elisha Cook.

La femme infidèle Claude Chabrol, France, 1969, 94 mn

Charles Desvallées (Michel Bouquet), un bourgeois qui vit luxueusement près de Versailles, soupçonne son épouse Hélène (Stéphane Audran) de le tromper. Ce que confirme la rapide enquête d'un détective privé. Il se rend donc chez Pegala (Maurice Ronet), l'amant auquel il joue la comédie ; l'imbécile qui ne soupçonne pas la violence de sa jalousie lui donne même des conseils et lui fait visiter la chambre des ébats... son corps lesté d'une pierre finit dans un étang. Au bout de quelques jours, la Police (Michel Duchaussoy) vient voir Hélène, dont le nom figurait dans le carnet d'adresses du désormais disparu. Les flics reviennent, de plus en plus insistants ; entre deux visites, Hélène a trouvé dans la poche de Charles une fiche avec la photo de Pegala. Facilité scénaristique ? Non : c'est pour Charles un moyen d'avouer le crime et de mettre sa vie entre les mains de celle qu'il aime "comme un fou". Elle brûle la fiche et, alors que la Police revient pour ennuyer Charles, lui exprime son amour par un long et insistant regard.

Ce film est à la fois un commentaire sur les mœurs bourgeoises et une touchante histoire d'amour : un des meilleurs Chabrol à mettre en rapport avec *Juste avant la nuit* (p. 711).

Pride of the marines *La route des ténèbres*, Delmer Daves, USA, 1945, 120 mn

Al Schmid (John Garfield) perd la vue à Guadalcanal. Rapatrié dans un hôpital de la côte Ouest, il refuse d'ouvrir les lettres de sa fiancée Ruth (Eleanor Parker), ceci malgré la sollicitude de son infirmière (Rosemary DeCamp) : il ne veut pas être considéré comme un infirme. Il est transféré dans sa Philadelphie natale – on reconnaît la cinégénique gare – en compagnie de son camarade de combat Lee (Dane Clark) qui lui tend un piège et le livre à Ruth. Laquelle saura l'aider à retrouver sa fierté et reprendre sa place dans la vie. À la toute fin du film, il perçoit une couleur : ce qui conclut sur une note d'optimisme ce film touchant tourné à la fin de la guerre.

The cunning little vixen Geoff Dunbar, 2003, 58 mn

Magnifique dessin animé basé sur un des meilleurs opéras de Janáček, *Příhody lišky Bystroušky* (1923), à la musique sensuelle et mélancolique, qui raconte la vie d'une renarde dans les forêts de Moravie, depuis sa capture par un garde-chasse jusqu'à sa mort d'un coup de fusil. Avec des épisodes cocasses, comme celui où elle incite, pour mieux les manger, les poules de la basse-cour à se révolter contre la domination du coq ou encore quand elle évince le blaireau de sa tanière en lui pissant dessus. Deux critiques cependant : il s'agit d'une version anglaise, amputée de surcroît d'un bon tiers consacré aux personnages humains.

Iskanderija. . . li ? *Alexandrie, pourquoi ?*, Youssef Chahine, Égypte, 1979, 127 mn

Le premier d'une série de films autobiographiques (suivi de *La mémoire et Alexandrie, encore et toujours*, pp. 1214, 363) où le réalisateur (campé ici par Mohsen Mohieddin) se met en scène sous le nom de Yehia. Ses parents (Mahmoud Al Meliguy et Mohsena Tawfik) sont chrétiens melkites ; le père, avocat, défend des causes perdues. Comme celle du communiste Ibrahim (Ahmed Zaki) condamné à 15 ans de prison et dont la fiancée juive Sarah (Naglaa Fathi) est un instant tentée par le sionisme. Nous sommes en 1942 et un oncle de Yehia (Ahmed Mehrez) pratique le terrorisme en amateur : il assassine des soldats anglais saouls mais tombe amoureux d'une de ses futures victimes (Gerry Sundquist) dont il ira visiter la tombe après la bataille d'El Alamein.

Yehia passe son temps au cinéma pour y voir des comédies musicales ; et, mordu de théâtre, tente de monter un spectacle anti-allemand alors même que les blindés de Rommel s'approchent dangereusement d'Alexandrie. Son rêve, partir aux États-Unis (Pasadena) pour devenir acteur, ce qu'il réalise en 1945. Plan des parents au moment de son départ en bateau, puis sur la statue de la liberté qui cligne de l'œil au son de *Moonlight senerade*.

Le film a été rapproché d'*Amarcord* (p. 1222) malgré un style différent. Celui de Chahine est confus mais de cette confusion surgit une irrépessible émotion.

Caroline chérie Richard Pottier, France, 1951, 133 mn

Film de fesses et d'épée contant les mésaventures galantes de Caroline (Martine Carol), mal mariée à un futur Girondin au début de la Révolution et amoureuse du beau Gaston (Jacques Dacqmine) qu'elle ne retrouvera que sous le Directoire. Pour éviter le pire, elle aura dû parfois payer de sa personne, mais rarement à contre-cœur ; et même passer une nuit dans le lit d'une femme (Maria Déa). L'épisode le plus développé est celui du séjour dans l'étrange clinique du docteur Belhomme (Raymond Souplex) où l'on soigne une seule maladie, la guillotine ; mais quiconque ne peut plus payer son tarif exorbitant est déclaré guéri. Elle y croise de pathétiques "malades" (Yvonne de Bray, Paul Bernard) : ruinés et incapables de retarder la "guérison", ils retournent à la Conciergerie.

Le scénario, dû au "hussard" Jacques Laurent (alias Cécil Saint-Laurent), suggère que c'était bien mieux sous l'Ancien Régime, quand il y avait une place pour chacun et que chacun restait à sa place ; pas comme la nourrice de Caroline (Jane Marken) qui veut maintenant lui filer les claques qu'elle n'avait pu lui donner. Ce message est martelé par une voix off persifleuse, un type de commentaire redondant qui ne fait que souligner, tout comme dans le futur *Barry Lyndon*, (p. 403), la fatuité de son auteur. Le film, qui lança Martine Carol, eut droit à deux suites signées Jean Devaivre. . . un réalisateur qu'on avait connu plus ambitieux.

Dark star John Carpenter, USA, 1974, 71 mn

L'équipage intergalactique formé de Doolittle, Boiler, Pinback et Talby doit faire face au décès du commandant Powell.

On peut dénigrer le film comme le *2001, a space odyssey* (p. 1727) du pauvre. Mais la musique, due au réalisateur, est moins pompière que le solennel *Zarathoustra* de Strauss. Et puis l'œuvre a une qualité qu'on chercherait en vain dans toutes celles de Kubrick, un humour qui tranche avec la prétentieuse mystagogie de *2001*. Démêlés avec un "alien" aux allures de courge avant qu'une bombe intelligente n'annonce son explosion dans 15mn ; on a beau argumenter, elle rétorque qu'un ordre est un ordre. L'équipage désemparé demande conseil à Powell, mort et congelé : "Enseigne-lui la phénoménologie". Discussion avec la bombe : "– Quelle est ta finalité – C'est d'exploser" puis "– Es-tu sûre de l'existence de la réalité? – Il faut que j'y réfléchisse", répond-elle en rentrant dans la soute. Tout semble aller pour le mieux lorsqu'elle annonce être arrivée au bout de son questionnement : "Let there be light", dit-elle en provoquant un éclair éblouissant.

Murder, my sweet *Adieu ma belle*, Edward Dmytryk, USA, 1944, 95 mn

On n'y pige pas grand-chose. Mais cela ne nuit pas au film dont le héros est le Philip Marlowe (Dick Powell) de Raymond Chandler dont la spécialité est de ne jamais rien comprendre. Il se fait assommer à trois reprises dans cette histoire de collier de jade volé à la belle Helen Grayle (Claire Trevor) et d'un chantage auquel participent le charlatan Amthor (Otto Kruger) et la poivrote Jessie (Esther Howard). J'oubliais l'étrange clinique et la brute sympathique (Mike Mazurki) à la recherche d'une Velma qui n'est autre qu'Helen dont le collier n'a finalement pas été volé. . . Règlement de compte en forme d'empilement de cadavres ; Marlowe s'en tire avec une cécité temporaire et c'est les yeux bandés qu'il se laisse finalement embrasser par Ann (Anne Shirley), la belle-fille d'Helen.

Los abrazos rotos *Étreintes brisées*, Pedro Almodóvar, Espagne, 2009, 128 mn

Le réalisateur aveugle Mateo (Lluís Homar) se rappelle ses amours avec Lena (Penélope Cruz) morte dans l'accident de voiture qui lui a coûté la vue. Pour mieux la contrôler, Ernesto (José-Luis Gómez), le jaloux protecteur de Lena, avait produit le film que Mateo tournait avec elle. Et l'avait monté, alors que les amants étaient aux Canaries, en sélectionnant les plus mauvaises prises. Quinze ans plus tard, Judit (Blanca Portillo), la fidèle assistante de Mateo qui avait gardé les rushes, lui propose de reconstituer une version satisfaisante du film.

Quelques trouvailles, ainsi cette histoire de sexe vampirique où il est question d'érection dentaire. Mais l'ensemble a tout de même un arrière-goût de déjà vu.

Out 1, noli me tangere Jacques Rivette, France, 1971, 775 mn

Interminable feuilleton en 8 épisodes où, bien qu'il ne se passe rien, du moins pas grand-chose, on ne s'ennuie pas un instant tant est grand le plaisir de filmer du réalisateur et celui des acteurs à jouer sous sa direction.

On sait la place accordée au théâtre par Rivette dans ses films. Ici, deux compagnies issues d'une scission répètent Eschyle, l'une *Les sept contre Thèbes*, l'autre *Prométhée enchaîné*. Discussions sans fin sur le spectacle et exercices, ainsi une expérience avant-gardiste, sorte de *happening* à la limite du chamanisme.

Les noms de huit personnages donnent leurs titres aux épisodes : côté *Prométhée* Thomas (Michael Lonsdale) et Sarah (Bernadette Lafont), côté *Thèbes* Lili (Michèle Moretti) et Marie (Hermine Karagheuz). Et puis l'étrange muet Colin (Jean-Pierre Léaud) auquel répond symétriquement la voleuse Frédérique (Juliet Berto). Le premier rencontrera Pauline-Émilie (Bulle Ogier) qui tient la boutique *L'angle du hasard*, la seconde l'avocate Julie (Françoise Fabian).

Colin, qui vivait d'un chantage à l'harmonica style "Si tu craches au bassinnet, je m'arrête", reçoit d'énigmatiques messages parlant des Treize : référence complotiste à Balzac (*Ferragus*). Il mène son enquête en se faisant passer pour un journaliste de *Paris-Jour*, immonde tabloïde de l'époque, et tombe amoureux de Pauline-Émilie ce qui lui fait temporairement retrouver la parole. En chapardant chez Étienne (le cinéaste Jacques Doniol-Valcroze), Frédérique tombe sur un paquet de lettres qui lui semble compromettre tout un tas de gens, dont Julie, dans un complot auquel elle n'entrave rien. Elle rencontrera à la fin le Dévorant (encore *Ferragus*!) Renaud (Alain Libolt) qu'elle tente de tuer, on ne sait trop pourquoi ; elle y perdra la vie. Renaud avait escroqué, au profit de sa secte, la compagnie "*Thèbes*" dont les membres s'étaient réparti les sept (!) portes de Paris pour tenter de l'y retrouver – on pense au *Pont du Nord* (p. 1676). Le dernier plan de Marie, porte Dorée, montre que cette quête n'est pas terminée.

Rivette n'est pas un complotiste vulgaire ; un spécialiste de Balzac (Éric Rohmer) relativise d'ailleurs l'importance de cette histoire des Treize – dont seuls trois épisodes furent écrits – au sein de la *Comédie humaine*. S'il y a bien une sorte de complot, on reste loin de *Paris nous appartient* (p. 253) car il s'agit plutôt d'une blague à laquelle avaient participé Thomas, Sarah, Lili, Julie, Étienne ainsi que Warok (Jean Bouise). Et deux absents dont on parle tout le temps : Igor qui téléphone finalement à Pauline-Émilie et Pierre. Ce dernier, le seul à s'être pris au jeu, avait envoyé des messages cryptiques à Colin pour qu'il aille ennuyer ses anciens copains et réactiver de fait cette pseudo société secrète.

Tout se termine en bord de Manche, à l'Obade, sorte de havre, de sanctuaire façon *Ferragus*. Thomas retrouve Lili sans parvenir à une réconciliation. Plus tard en bande sur la plage, il crie son désir de solitude car il ne veut plus jouer : "Je veux pas, laissez-moi". Il pleure, puis semble s'endormir... Extraordinaire Lonsdale !

Silver bears *Banco à Las Vegas*, Ivan Passer, USA, 1977, 113 mn

Joe Fiore (Martin Balsam), mafioso de Las Vegas, charge "Doc" Fletcher (Michael Caine) d'acquérir une banque au Paradis des blanchisseurs. Un prince décafé (Louis Jourdan) lui en procure une, minable mais nantie de l'indispensable certificat des autorités helvétiques. Doc rentre en affaires avec les Firdausi, Shireen (Stéphane Audran) et son frère Agha (David Warner), propriétaires d'une fabuleuse mine d'argent iranienne – c'était avant les ayatollahs. S'émouvant d'une possible chute des cours, Cook (Charles Gray), l'empereur londonien du précieux métal, demande au banquier américain Foreman (Joss Ackland) de racheter le minuscule établissement de Lugano : son envoyé Luckman (Tom Smothers) offre alors un prix sans commune mesure avec celui déboursé par Fiore.

Mais Fletcher s'est attaché à sa petite banque qu'il aimerait bien garder. Il tente de trouver un appui chez les Firdausi et découvre qu'il n'y pas de mine car ils ne sont que de vulgaires contrebandiers – d'ailleurs Agha est un acteur payé pour jouer le frère. Coup de poker éblouissant, Doc arrive à monnayer son secret, l'absence de mine, pour garder la banque pour lui seul.

Tournée sur le site enchanteur de Lugano, cette comédie jubilatoire est éclairée par la charmante naïveté américaine de la femme (Cybill Shepherd) de Luckman. Lequel finit emprisonné comme bouc émissaire : installée dans la villa de Fletcher, son épouse ira lui porter des oranges.

Batman returns *Batman, le défi*, Tim Burton, USA, 1992, 126 mn

Après un premier *Batman* (p. 6) dominé par le cabotinage de Jack Nicholson, Tim Burton signe une œuvre autrement réussie, de loin le meilleur film jamais consacré au pénible super-héros. On y retrouve les personnages du premier opus et leurs acteurs (Michael Keaton, Michael Gough, Pat Hingle), mais ce sont des nouveaux venus qui volent la vedette au vengeur ailé. D'abord Max Schreck (Christopher Walken), un méchant dont le nom renvoie à *Nosferatu* (p. 593), puis Catwoman (Michelle Pfeiffer) animée d'un amour-haine pour Batman ; elle utilise huit vies dans le film et l'on comprend qu'elle a finalement survécu. Et, *last but not least*, l'homme-pingouin (Danny DeVito dans le rôle de sa vie) ; abandonné dans un égout à la naissance, il a été élevé par ces oiseaux et revient à la tête d'une armée de clowns (menée par Vincent Schiavelli) pour se venger des Hommes. Il se déplace sur un gigantesque canard jaune à roulettes et a installé dans sa roulotte une voiture-manège à pièces. Il abuse des parapluies dont il fait des mitraillettes ou des mini-hélicoptères.

Les recherches plastiques sont splendides ; on mentionnera les scènes finales tout droit sorties de Jérôme Bosch. Trop original, le film a été jugé blasphématoire par les producteurs : privation de Batman pour Burton !

Les Cathares Stelio Lorenzi, France, 1966, 307mn

Les deux derniers épisodes, largement suivis – puisque la seconde chaîne restait un peu confidentielle – d'une série (p. 359) dont l'interruption semble avoir été programmée avant leur diffusion. Toujours est-il que le trio Lorenzi/Castelot/Decaux n'a pas amélioré son cas avec ces opus qui ont dû provoquer des grincements de dents du côté des cléricaux. Parti influent qui venait de se manifester avec l'interdiction de *La religieuse* de Jacques Rivette, film au demeurant raté.

Leur principale vertu est de rappeler un passé relativement occulté. Nous sommes d'abord frappés par le pouvoir temporel du Clergé : le Pape est un souverain intraitable et impérialiste qui considère toute hérésie comme une atteinte à ses privilèges. Qu'il fait respecter grâce à l'excommunication et aussi la Croisade, sorte de permis de piller. Illustration sans frais, le sac de Byzance en 1204 et l'installation d'un royaume franc dirigé par ce qu'il faut bien appeler des gangsters. L'archétype de ce genre d'aventurier est Simon de Montfort pour lequel religion et intérêt personnel coïncident. Quand la fortune des armes cause sa mort et le repli de son fils à Montfort-l'Amaury, cette famille de pillards a la bonne idée de transmettre ses "droits" au jeune Louis IX. Le drame cathare, c'est aussi celui des comtes de Toulouse, Raymond VI et VII, contraints à tergiverser, à louvoyer face à des vents de plus en plus contraires. En 1244 le bûcher de Montségur marque la fin de toute une civilisation. Une autre, encore plus brillante, est en sursis : la Sicile des Hohenstaufen, avec pour éteignoir Charles d'Anjou, frère de Louis IX.

Individualités en marge, les Parfaits cathares, intransigeants au point de refuser d'avoir des enfants. Ils ressemblent bizarrement à leur ennemi juré Dominique dont les adeptes allaient former la Sainte Inquisition. Homme pauvre, en aucune façon attaché aux biens temporels, ce n'est pas lui non plus qui dirait "Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens" : ce moine fanatique voué à extirper l'hérésie par le bûcher est d'une honnêteté terrifiante à cet égard. Il faut toujours se méfier des récipiendaires de la Parole Divine.

On retrouve les récurrents de la série : Pierre Asso, Étienne Bierry, François Chaumette, Denis Manuel, Henri Nassiet, Jean Négroni, William Sabatier, Jean Topart, André Valmy... ainsi que la trop rare Christiane Lénier.

Waterloo bridge James Whale, USA, 1931, 80 mn

1918. Myra (Mae Clarke), une prostituée, rencontre la naïf Roy (Douglass Montgomery) qui, prêt à l'épouser, l'emmène dans sa famille. Myra avoue son passé à la mère de Roy et prend la fuite. Il la retrouve sur le pont de Waterloo et lui demande de l'attendre ; à peine est-il parti en camion que Myra est victime d'un bombardement des Gothas. Fin touchante pour ce mélodrame refait en 1940 (p. 861). Avec Frederick Kerr en miliaire gâteux et Bette Davis dans un petit rôle.

Casablanca Michael Curtiz, USA, 1942, 103 mn

“Play it again Sam !” demande Ilsa (Ingrid Bergman) au pianiste (Dooley Wilson) : en entend alors *As time goes by*. Le film est tellement connu qu’il n’est guère pour nous qu’une collection de clichés : Bogart délaisse définitivement les seconds couteaux teigneux pour devenir une légende. Conrad Veidt (dans son pénultième rôle, il devait mourir peu après) en militaire nazi, Claude Rains en policier – louvoyant comme tous les Français –, Paul Henreid en chef d’une improbable Résistance internationale à Hitler. Et des personnages secondaires réussis : S. Z. Sakall en serveur, Marcel Dalio en croupier, Madeleine Lebeau en ex de Bogart. Ainsi que Peter Lorre et Sydney Greenstreet en crapules, n’en jetez plus !

Un certain romantisme – le couple Bogart/Bergman qui sacrifie son bonheur à la bonne cause – et un message politique assez superficiel – la bouteille d’eau de Vichy jetée au panier, Bogart et Rains partant rejoindre la France libre – font de ce film un des préférés des Américains.

Cinéastes à tout prix Frédéric Sojcher, Belgique, 2004, 62 mn

Trois cinéastes belges autodidactes dont des œuvres sont présentées en annexe (*infra*). Décors et costumes d’une indigence totale, scénarios exsangues et interprétations nullissimes avec une obstination naïve qui leur a attiré la sympathie de Bouli Lanners, Benoît Poelvoorde et de l’entarteur Noël Godin qui préfère visiblement leurs films à ceux de son client favori BHV, immortel auteur du *Jour et la nuit* (p. 1811), superlatif nanar au budget tout aussi superlatif.

Irkutz 88 Jean-Jacques Rousseau, Belgique, 2004, 21 mn

César Barbarius chez les Bassi-Mosans Jacques Hardy, Belgique, 1989, 32 mn

Gestapo contre maquisards Max Naveaux, Belgique, 1961, 76 mn

Jean-Jacques Rousseau (!), “Le poète maudit de l’absurde”, est l’auteur d’un film un peu surréaliste, avec centrale nucléaire sur la frontière mongole et des nazis qui se livrent à des expériences génétiques sur un baigneur en celluloid.

Jacques Hardy, le plus drôle de ces “cinéastes à tout prix” (*supra*), signe une parodie d’Astérix. César essaie de percer le secret de la potion magique qui rend invincibles les Gaulois de Basse-Meuse (Beaufix, Boulimix). Quand ses envoyées reviennent enceintes, il tombe à la renverse : chute de l’empire romain.

Le film de Max Naveaux est, hélas, plus sérieux. Son exaltation de la Résistance ne parvient qu’à nous lasser avec un interminable échange de coups de feu – le son n’est pas synchrone mais les balles sont réelles – dans une usine abandonnée.

Game of thrones David Benioff & D. B. Weiss, USA, 2011–19, 4196 mn

Monumentale adaptation, en huit “saisons”, d’une saga de George Martin située dans un Moyen-Âge parallèle : l’Angleterre des Deux-Roses, son Warwick Littlefinger, ses arbalètes et sa lèpre, la grisécaille, mais encore l’Antiquité, ses gladiateurs et lupanars et un Mur d’Hadrien qui protège des Wildlings (sauvages) du Nord. Et puis des funérailles en mer façon Viking, des emprunts à Byzance – eunuques et feu grégeois – et à la mythologie grecque – le sacrifice d’Iphigénie et des sortes d’Atrides criminels et incestueux. Si l’on pratique l’ordalie, l’amour courtois n’est pas de mise et l’on est plutôt chez Messaline dans une débauche de culs et de seins pour du sexe cru plus décoratif qu’excitant où l’on se retrouve dans un lit entre partenaires de tous genres, voire entre frère et sœur.

Les personnages échappent au simplisme. Avec un nadir occupé par le roi Joffrey – malgré sa jeunesse, une sorte de Commode sadique et bête –, sa mère-tante Cersei – ah l’inceste ! – pire, car plus rusée, et son grand-père Tywin, manipulateur sanguinaire ; au fin fond de ce nadir, le parricide Ramsay Bolton dont la bannière porte un homme écorché. Au zénith, le faux bâtard John Snow, en fait l’héritier légitime du royaume, et son “demi-frère” Bran, grabataire sous son arbre rouge et visionnaire aux trois yeux de corbeau : c’est lui qui obtiendra finalement le sceptre, et non, amer pied-de-nez au *happy end*, Jon envoyé en pénitence sur le Mur. Et un fascinant entre-deux peuplé d’ambigus, le nain Tyrion (Peter Dinklage, qui domine la distribution), sympathique malgré tout, ainsi que Jaime Lannister et Theon Greyjoy obsédés par le sang qu’ils ont sur les mains. Dans une série étonnamment féministe dont se détache Brienne de Tarth (Gwendoline Christie), parangon de chevalerie et... moche. Les enfants ne sont pas toujours gentils et Jon pend l’un d’eux pour crime : ni les personnages ni le scénario ne sont indulgents.

Plusieurs religions s’opposent ; la principale, basée sur une “septinité” donne lieu à la prise de pouvoir temporaire d’un Savonarole aux pieds nus. Sorte de fée Morgane, la prêtresse Mélisandre vêtue de rouge sert un dieu du feu dont elle maîtrise mal les pouvoirs magiques ; elle parviendra cependant à ressusciter Jon Snow. Un autre dieu est servi par des assassins capables d’emprunter le visage des morts. Le fantastique s’exprime surtout à travers les Marcheurs blancs, tout droit sortis de *La nuit des morts-vivants* (p. 1342) à peine entrevus jusqu’au moment où ils passent à l’attaque. Sans oublier trois dragons sortis d’œufs couverts d’écailles style pangolin ; la princesse Dæenerys qui leur sert de mère ne craint pas les flammes. Profondément éprise de justice et de liberté – elle est anti-esclavagiste – mais mégalomane, elle finira par livrer la capitale à son “lance-flammes” Drogon.

Tourné entre Islande et Maroc, Espagne, Écosse et Croatie... avec de superbes effets spéciaux, le film abonde en batailles spectaculaires, parfois un peu languettes comme celle avec les Marcheurs. Malgré une brioche farcie aux enfants, genre *Titus Andronicus*, le film passe à côté de la grandeur shakespearienne.

The fury *Furie*, Brian De Palma, USA, 1978, 113 mn

Childress (John Cassavetes, diabolique), un agent de la CIA, a enlevé Robin, sorte d'Uri Geller dont il compte faire une arme de destruction massive. Peter (Kirk Douglas), le papa du garçon, fait tout pour le récupérer. Childress se débarrasse finalement du père et du fils car il a un autre fer au feu, la jeune Gillian (Amy Irving), mais il ne pourra pas la contrôler : elle le fait exploser.

Tout ça est très bien filmé par De Palma, notamment les scènes paroxystiques où les pouvoirs paranormaux se déchaînent, comme dans le Luna Park de Chicago. S'il s'agissait d'un film de vampires ou d'une suite de *The exorcist* (p. 1216), on serait satisfait car on ne croit pas un instant à ces âneries. Ce qui n'est pas le cas pour la parapsychologie, et son jargon pseudo-scientifique – il est question d'ondes électromagnétiques ! –, son monde complotiste sorti du *Matin des magiciens*, ses tordeurs de cuillers télévisuels qui avaient alors pignon sur rue et qui ont toujours leurs défenseurs. Donc message très déplaisant.

Avec Carrie Snodgrass, Charles Durning, Dennis Franz et William Finley. Référence à *La main au collet* (p. 395) : le père rattrape son fils tombé du toit.

The avengers IV, V *Chapeau melon et bottes de cuir*, Brian Clemens, Grande-Bretagne, 1965-67, 2500 mn

The avengers VI Brian Clemens, Grande-Bretagne, 1968-69, 1650 mn

La série débute en 1961 avec pour acteur principal Ian Hendry ; il ne reste presque rien de cette première "saison". Dès la deuxième (1962), c'est Patrick Macnee qui assume le rôle principal, celui de John Steed, Anglais très aristocratique avec son chapeau melon (métallisé !), son éternel parapluie et sa Rolls hors d'âge. Il s'adjoint de charmantes auxiliaires : Cathy Gale (Honor Blackman) dans les II et III – que je n'ai pas vues –, Emma Peel (Diana Rigg) dans les IV et V et enfin Tara King (Linda Thorson) dans la VI. Cathy et Emma devaient fausser compagnie à Steed pour aller rejoindre James Bond (pp. 778, 471).

Le ton général est celui de l'histoire policière ou d'espionnage loufoque. Le couple enquête sur une série de crimes extravagants ; un témoin se manifeste, inmanquablement tué avant d'avoir pu parler. Mais les héros finissent par avoir raison des assassins au cours d'un bref affrontement. L'épilogue les montre en train de circuler dans des véhicules improbables ou, dans la VI, de siroter du champagne MEUDON & HEIM, une marque dont Steed semble être le seul client.

Références british croustillantes, Dickens, Jack the Ripper et surtout le snobisme anglais, ainsi cette école de gentlemen où l'on apprend à manier un parapluie. Malgré la présence du pittoresque Mother (Patrick Newell), chef de service paraplégique, la "saison" VI souffre de la faiblesse de ses scénarios.

The whole town's talking *Toute la ville en parle*, John Ford, USA, 1935, 89 mn

Le placide et timide journaliste Jones est le sosie du dangereux gangster Mannion (Edward G. Robinson, ce qui renvoie à *Little Caesar*, p. 1598). Tout d'abord arrêté, Jones est libéré avec un document certifiant qu'il n'est pas Mannion. Ce dernier en profite pour s'introduire chez lui et usurper son identité, d'où une série de situations où Mannion utilise l'identité de Jones pour ses forfaits. Il essaie finalement de faire tuer Jones à sa place et échoue de justesse.

Amusante comédie de John Ford sur un thème qui devait inspirer d'autres films, notamment *Copie conforme* (p. 267). Avec Jean Arthur.

Murder on the Orient-Express *Le crime de l'Orient-Express*, Sidney Lumet, Grande-Bretagne, 1974, 128 mn

Coupable de kidnapping suivi d'assassinat – référence à l'Affaire Lindbergh –, un meurtrier (Richard Widmark) est exécuté collectivement par douze conjurés qui voyagent avec lui dans le célèbre train. Hercule Poirot (Albert Finney) finit, au terme de la sempiternelle réunion des suspects, à découvrir le pot aux roses.

Distribution superlative avec de grands acteurs dans de petits rôles et reconstitution maniaque du décor des années 1930. Mais cela reste bien académique comme d'ailleurs la plupart des adaptations d'Agatha Christie.

Avant le déluge André Cayatte, France, 1954, 134 mn

Affolés par la guerre de Corée – MacArthur est à deux doigts de déclencher la guerre atomique – des lycéens veulent partir au bout du monde sur un yacht. Pour financer leur fuite, ils tentent de dérober des timbres de collection mais, dans la panique abattent un veilleur de nuit. Puis s'en prennent à l'un des leurs (Roger Coggio), Juif et donc traître potentiel. Au procès des quatre criminels, seule la jeune fille (Marina Vlady) est acquittée, on se demande bien pourquoi.

Le véritable procès est celui des parents. Une mère trop possessive (Line Noro), un père trop coulant (Bernard Blier), une répugnante famille bourgeoise au complet avec mari femme et amant (Paul Frankeur, Isa Miranda et Jacques Castelot). . . Cerise sur le gâteau, le musicien aigri joué par Antoine Balpêtré – un peu dans son propre rôle, puisqu'il fit de la prison pour collaboration (cf. *Justice est faite*, p. 844) – qui rend les Juifs responsables des malheurs du Monde : si son fils a été condamné, ne cherchez pas, le cinquième juré s'appelle David !

Comme dans *Nous sommes tous des assassins* (p. 1009), le scénario et ses types de personnages soigneusement choisis est bétonné. Le film n'en reste pas moins une réussite qui parvient à reconstituer l'atmosphère d'une époque.

Escape in the fog Bud Boetticher, USA, 1945, 63 mn

Scénario ahurissant. Une jeune femme (Nina Foch) est témoin d'une tentative d'assassinat sur le Golden Gate Bridge plongé dans le brouillard, mais ce n'est qu'un rêve. Qui se révèle prémonitoire puisqu'il l'amène à sauver un agent américain agressé par des espions nazis sur ce pont. Hélas un précieux portefeuille contenant des documents secrets tombe dans la baie... Toujours guidée par son cauchemar, elle aide l'agent à retrouver le MacGuffin mais tous deux sont capturés par l'ennemi qui les enferme dans une boutique de Chinatown où une explosion au gaz doit les anéantir. Idée de génie, utiliser du rouge à lèvres et un objectif photo pour projeter HAIL JAPAN sur une vitrine : les secours arrivent... Retour sur le pont, pour de vrai mais toujours dans le brouillard.

Inside Llewin Davis Joel & Ethan Coen, USA, 2013, 105 mn

Le plus touchant des films des Coen situé à Greenwich Village en 1961. Le chanteur folk Llewin Davis a perdu son partenaire qui s'est jeté du haut d'un pont. Il vivote depuis en chantant dans les cafés, en dormant sur des canapés et va même tenter en vain sa chance à Chicago. Le chat roux de ses amis, puis un autre et peut-être encore un troisième jalonnent cet hommage tendre à un monde disparu à travers ce personnage de "loser" dont on comprend qu'il ne percera jamais... contrairement à un jeune homme qu'on entr'aperçoit, Bob Dylan.

Le héros est interprété par un authentique chanteur (Oscar Isaac) qui s'accompagne à la guitare sèche. On entend le tube *500 miles*, tellement célèbre que les paroles françaises furent déformées en *J'entends pisser le chien*. Avec Carey Mulligan et le récurrent John Goodman.

The prestige Christopher Nolan, Grande-Bretagne, 2006, 130 mn

Au temps de la reine Victoria, deux magiciens liés par une haine mortelle s'opposent. Chacun présente sa version du même tour : sa disparition dans une cuve remplie d'eau suivie d'une invraisemblable réapparition – le prestige du titre. Ils ont en réalité des doubles. Angier (Hugh Jackman) en noie un pour faire accuser son ennemi mortel Borden (Christian Bale) de meurtre. Ce n'est pas Borden qui est pendu mais son double Fallon.

Film très réussi avec un mélange de fantastique et de scientisme 1900 symbolisé par l'excentrique inventeur Nikola Tesla (David Bowie) capable, selon le scénario, de dupliquer hommes et chapeaux. Dans la réalité, il dut batailler ferme pour imposer le courant alternatif au détriment du continu prôné par Edison, célèbre inventeur et impitoyable industriel (*General Electric*) qui tenta même de faire main basse sur le cinéma. Avec Michael Caine.

Les Camisards René Allio, France, 1972, 105 mn

Extraordinaire relecture de la guerre des Cévennes, ici à son début. Nous croisons des personnages historiques comme Gédéon Laporte (Jacques Debary), Abraham Mazel (Gérard Desarthe) et Jacques Bonbonnoux – rebaptisé Combassous – (Rufus) dont les mémoires sont lues en voix off.

Les grandes causes donnent souvent lieu à des œuvres trop démonstratives, rien de tel ici. Le film est fauché, ce qui confère à l'ensemble un caractère bricolé, improvisé et touchant qui s'accorde avec cette guerre de pauvres vêtus d'uniformes disparates ramassés sur des cadavres, dans une succession de petites embuscades et d'atrocités. Qui étaient le fait des deux parties, cf. l'encyclopédique *Guerre des Cévennes* de Henri Bosc (1985). La dernière image nous montre des têtes coupées sur un pont – dont celle de Laporte. Nous sommes fin 1702 : "C'est à ce moment qu'on commença à nous appeler Camisards" commente Combassous.

Allio n'esquive pas la vérité dérangeante de ces fous de Dieu, sortes de fanatiques pas très différents, que ça nous plaise ou non, de nos modernes islamistes – souvent eux aussi en révolte contre un pouvoir impitoyable et sanguinaire. Ils prophétisent à tout bout de champ quitte à tomber en transe ; c'est l'inspiration divine qui leur commande d'attaquer ou de fuir dans le désert. Détail absent du film, ce rôle de pythie était souvent dévolu à des fillettes. Image terrifiante de l'ilotage catholique, le prêtre fait l'appel des fidèles à la messe.

Kakushi-toride no san-akunin *La forteresse cachée*, Akira Kurosawa, Japon, 1958, 139 mn

La princesse d'un clan vaincu (Misa Uehara) rentre chez elle incognito – elle joue à la muette – avec son trésor. Elle est escortée par un général (Toshirō Mifune) et deux bons à rien versatiles et trouillards, joués par Minoru Chiaki et Kamatari Fujiwara déjà partenaires de Mifune dans *Les bas-fonds* (p. 527).

Ce film picaresque – qui aurait inspiré *Star wars* (1977) – rappelle *Sur la queue du tigre* (p. 93) ; il sera suivi de *Yōjimbō* (p. 1221) et *Sanjurō* (p. 1666).

Pasażerka *La passagère*, Andrzej Munk, Pologne, 1961, 58 mn

Sur un transatlantique, Liza (Aleksandra Slaska) croit reconnaître Marta (Anna Ciepielewska), une ancienne déportée d'Auschwitz. Gardienne SS, Liza avait développé une relation trouble avec Marta qu'elle considérait un peu comme sa protégée, lui ayant épargné le pire. Jeu du chat et de la souris sur fond d'images terrifiantes bien éloignées de la complaisance décorative de *Portier de nuit* (p. 1075), ce film fascinant reste fragmentaire, le metteur en scène ayant eu un accident fatal durant le tournage.

Pride and prejudice *Orgueil et préjugés*, Joe Wright, 2005, Grande-Bretagne, 127mn

Le roman de Jane Austen (résumé p. 1793) est rendu avec des images raffinées, dont de trop rares paysages du Derbyshire. Excellents acteurs (Donald Sutherland, Brenda Blethyn, Judi Dench) dans le rôle des parents; mais si la passion couve sous la retenue de Keira Knightley, le Darcy de service est inexistant. Dans le même registre, *Sense and sensibility* (p. 761) était plus satisfaisant.

Vecchia guardia Alessandro Blasetti, Italie, 1935, 84 mn

Film de propagande fasciste exaltant la marche sur Rome de 1922. Dans ce village de l'Italie centrale, on reconnaît les bons citoyens à leurs habits soignés qui comporte parfois une chemise noire et les sales Rouges à leur casquette; ils fument d'ailleurs dans la rue. C'est à eux qu'un sympathique colosse s'en prend en les assommant à l'aide d'un gourdin avant de les forcer à avaler la boisson emblématique du fascisme, l'huile de ricin. Ces voyous osent même déclencher une grève: les Chemises noires, embarquées sur une camionnette, vont les déloger en faisant le coup de feu. Le jeune fils du médecin local, qui accompagnait les tenants de l'ordre, meurt victime d'une balle perdue. Le fantôme du petit martyr, en surimpression, accompagne les fascistes partis à l'assaut du Capitole!

On ne peut pas considérer un enfant de douze ans dont le grand frère porte chemise noire comme complètement responsable de ses actes; c'est donc bien une victime. Mais accuser les Rouges en nous montrant la chambre vide où trônent des jouets qui ne serviront plus est d'une démagogie répugnante. Si c'était vraiment un enfant, pourquoi donc l'embarquer dans une expédition punitive?

Scanners David Cronenberg, Canada, 1981, 99 mn

Un médicament pour femme enceinte, l'éphémérol, a été retiré du marché à cause de ses effets secondaires. Son concepteur, le docteur Ruth (Patrick McGoohan), l'a cependant utilisé pour créer une race de "scanners" aux terrifiants pouvoirs télépathiques. Le film est centré sur trois d'entre eux, Vale (Stephen Lack), Kim Obrist (Jennifer O'Neill) et Revok (Michael Ironside). Et un affrontement spectaculaire entre les deux hommes qui se détruisent l'un l'autre avec pour résultat la carbonisation de Vale dont l'esprit passe dans le corps de Revok. On mentionnera aussi, en ces temps d'informatique archaïque aux écrans verts, la connexion télépathique à un ordinateur distant!

Le tournage a été perturbé par la conduite de McGoohan, alcoolique et catholique, qui traitait O'Neill de putain à cause de ses multiples mariages; elle n'en était pourtant qu'au cinquième.

Le mort en fuite André Berthomieu, France, 1936, 86 mn

Deux obscurs cabotins (Jules Berry et Michel Simon, excellents) ont mis au point le plan qui les rendra célèbres. Trignol va s'exiler et Baluchet s'arrangera pour être accusé de l'avoir occis. Ils devraient ainsi tous deux trouver la gloire, l'un comme victime, l'autre comme condamné à mort, le mobile du meurtre étant la rivalité amoureuse censée les opposer au sujet de la belle Myra (Marie Glory). Tout fonctionne à merveille, sinon que Trignol, qui devait innocenter son copain, se fait attendre : pris pour un sosie, il est bien près d'être fusillé dans une dictature slave. Il revient *in extremis* arracher Balutin à la guillotine mais c'est la cynique Myra qui bénéficie de la publicité : l'assassin et sa victime ont tout juste droit à vendre les billets du spectacle où triomphe la briseuse de cœurs !

Léolo Jean-Claude Lauzon, Canada, 1992, 106 mn

Soutenu par une voix off lancinante, le film nous plonge dans une enfance québécoise malheureuse, avec des parents un peu grotesques sinon zinzins – le grand-père (Julien Guiomar) essaie de noyer le jeune Léolo –, une Sicile fantasmée – plans de Taormina – beaucoup de temps passé aux chiottes... Une destinée sauvée du désastre annoncé par la lecture d'un livre, *L'avalée des avalés* (1966), puis l'écriture. Cet *Amarcord* (p. 1222) un peu cradingue est un film touchant et profondément original d'un auteur mort en 1997 dans un accident d'avion. Apparition éclair de Denys Arcand.

Deep end Jerzy Skolimowski, Grande-Bretagne, 1970, 91 mn

Londres. Le jeune Michael (John Moulder-Brown), 15 ans, est employé dans un établissement de bains. Mignon mais puceau, il repousse, à moins qu'il ne les saisisse pas, les avances d'une cliente (Diana Dors) pour se concentrer sur sa collègue Susan (Jane Asher) dont il est éperdument amoureux. Elle n'est pas vraiment farouche puisque, bien que fiancée, elle couche à peu près avec tout le monde, maître-nageur et clients. Michael la poursuit de ses assiduités maladroitement par exemple en déclenchant l'alarme alors qu'elle a rejoint un amant dans une cabine. Il finit par l'agacer au point qu'elle perd le chaton de sa bague en lui filant une baffe ; il faut alors ramasser la neige et la faire fondre pour retrouver le petit diamant. Bonne fille, elle se donne alors à lui, mais le gamin inexpérimenté a une "panne". Alors qu'elle s'en va, il lui porte sans le vouloir un coup mortel puis part au fond du grand bain (le *deep end* du titre) avec le corps de son aimée.

Servi par l'extraordinaire prestation du jeune Moulder-Brown qui allait bientôt jouer Otto, le cadet dément de *Ludwig* (p. 479), un film qui sait parler des émois et maladresses de l'adolescence de façon touchante et un peu surréaliste.

Iklimler *Les climats*, Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 2006, 98 mn

Séparation d'Isa et Bahar (le réalisateur et son épouse Ebru) : c'est l'été et ils sont au bord de la mer, à Kaş. À l'automne, Isa, universitaire à Istanbul, renoue une liaison torride avec l'épouse d'un ami. C'est dans l'hiver anatolien qu'il vient rejoindre Bahar, décoratrice de télévision, sur un tournage. Il neige, les chiens aboient et les flocons tombent comme pour recouvrir les quelques traces des amours mortes. Splendide et déprimant comme toujours, le film commence et finit par deux longs plans d'Ebru, un en été, l'autre en hiver.

Les parents terribles Jean Cocteau, France, 1948, 96 mn

La roulotte, c'est la famille fusionnelle formée d'Yvonne (de Bray), son mari Georges (Maurice André), sa sœur Léonie (Gabrielle Dorziat) et son fils Michel (Jean Marais). Yvonne, qui entretient une relation presque incestueuse avec Michel, prend très mal l'annonce de l'amour de ce dernier pour Madeleine (Josette Day). Tout comme Georges qui était le "protecteur" de la jeune femme ; ces parents terribles essaient de séparer les amoureux mais Léonie fait échouer un complot qui allait briser Michel. Se sentant de trop, Yvonne s'empoisonne. "La roulotte continuait sa route, les Romanichels ne s'arrêtent pas" commente la voix off de Cocteau. Une réussite qui reprend trois acteurs de *La Belle et la Bête* (p. 82).

Le désordre a vingt ans Jacques Baratier, France, 1967, 69 mn

Le réalisateur reprend son court-métrage *Le désordre* (1950) pour nous parler du Saint-Germain-des-Prés de 1946 et de ce qu'il est devenu en 1966. D'où des images d'archives : le jazz New Orleans qui se pratiquait après guerre et des germanopratsins célèbres, Gréco avec son nez, Sartre. Nous entendons longuement parler de Boris Vian par son frère, d'Antonin Artaud par Roger Blin et de Jacques Audiberti – "maître à penser sans disciple" – par Claude Nougaro qui interprète *Chanson pour le maçon*. Ainsi que d'un poète oublié, Olivier Larronde.

The party Blake Edwards, USA, 1968, 99 mn

Réussite superlative de Blake Edwards. Bien qu'il ait saboté, par ses mal-adresses, le tournage d'un *remake* de *Gunga Din* (p. 1587), le petit comédien indien Hrundi V. Bakshi est invité par erreur dans la luxueuse villa californienne du producteur où il crée un désordre maximal. Il est assisté dans cette tâche par un serveur bourré (Steve Franken) et l'arrivée d'un éléphant peinturluré qu'il décide de laver : après avoir noyé la villa dans une tempête de mousse, il repart dans sa Morgan à trois roues en compagnie d'une starlette (Claudine Longet).

Paths of glory Stanley Kubrick, USA, 1957, 88 mn

Le film jouit d'une réputation surfaite due à son message pacifiste qui lui valut une longue interdiction de fait sur le territoire français. Il raconte un épisode de fusillés pour l'exemple vaguement inspiré du Chemin des Dames.

Où se situe donc le front ? Peut-être en Bavière ! C'est ce que semble suggérer le château baroque – il reprendra du service dans *L'année dernière à Marienbad*, p. 1148 – qui abrite l'État-major et où l'on danse sur de la musique viennoise ; ainsi que la chanteuse allemande, sans doute captive, obligée de se produire devant les soldats français. Le procès des "lâches" est conforme au protocole anglo-saxon, avec ses "– Objection – Sustained" : sommes-nous dans l'armée anglaise ? Invention délirante, l'idée de faire tirer au canon sur ses propres troupes pour les forcer à quitter la tranchée – et délire dans le délire, l'idée que le responsable d'une telle atrocité puisse en rendre compte. Il s'agit donc d'un tract pacifiste qui pêche par exagération et véhémence : tout comme certains livres consacrés à la Grande Guerre épinglés par Jean Norton Cru dans son ouvrage *Témoins* (1929).

Ce film discutable a cependant des qualités : la caméra qui accompagne les soldats dans les tranchées et les images d'assaut. Ainsi que l'interprétation : Kirk Douglas, Adolphe Menjou et George Macready chez les officiers, Ralph Meeker, Timothy Carey et Joe Turkel chez les victimes expiatoires. Scène touchante, une des plus belles tournées par Kubrick : une Allemande (l'épouse du réalisateur) chante *Les trois hussards* devant des soldats émus aux larmes.

Madame de. . . Max Ophüls, France, 1953, 100 mn

D'après Louise de Vilmorin, une histoire de boucles d'oreille en forme de cœur que nous suivons depuis le moment où Louise (Danielle Darrieux) les vend en cachette jusqu'à celui où, désespérée, elle les confie comme offrande à "sa" sainte à Saint-Étienne-du-Mont. Les boucles seront revendues quatre fois, dont trois par le bijoutier Rémy (Jean Debucourt), principalement au mari (Charles Boyer), un général jaloux nullement dupe des incessants mensonges de son épouse qui prétend les avoir égarées. Après le premier rachat, elles deviennent cadeau de rupture du général à une cocotte qui s'en débarrasse à Constantinople ; puis, rachetées par le séduisant diplomate italien Donati (Vittorio De Sica), elles reviennent à Louise dont il est devenu l'amant. Elle devra mentir à nouveau – mais c'est dans sa nature – pour expliquer leur réapparition. Tout ça se terminera très mal avec les morts de Donati et Louise : duel et crise cardiaque.

Un film sublime qui frappe par la perfection de ses images. Mentionnons la lettre que Louise écrit à Donati sans l'envoyer et dont les morceaux s'envolent par la fenêtre d'un train. Et cette caméra extrêmement mobile qui s'ingénie à filmer à travers rideaux, vitres, voire chandeliers dans une splendide scène de bal.

Electra Glide in blue James William Guercio, USA, 1973, 108 mn

Policier de petite taille (1,63m), Wintergreen (Robert Blake) abandonne sa blanche moto Electra Glide pour participer à une enquête. Il se heurte à un *coroner* désinvolte (Royal Dano) puis à un inspecteur fascisant (Mitchell Ryan) qui veut casser du hippie. Et découvre que le crime a été commis par un vieil homosexuel (Elisha Cook, pathétique) qui s'était senti délaissé par son compagnon. Il tue accidentellement son collègue (Billy Green Bush) qui s'était approprié le magot du mort pour s'offrir une Electra Glide bleue et reprend seul ses patrouilles avant d'être abattu – sur la route de Monument Valley – par un petit trafiquant de drogue. Film daté par sa thématique et, surtout, l'abus de longues focales et de ralentis.

La guerre sans nom Bertrand Tavernier, France, 1992, 247 mn

Des appelés originaires de Grenoble et sa région se rémémorent une opération de maintien de l'ordre (!) qui dura sept ans et fit 24000 morts dans les seuls rangs de l'Armée. Les entretiens sont menés par Patrick Rotman qui y a sans doute trouvé la matière du scénario de *L'ennemi intime* (p. 497).

Pourquoi Grenoble ? Parce que les manifestations contre l'envoi du contingent par le socialiste Guy Mollet (mai 1956) y furent particulièrement violentes ; souvenir d'enfance, les trains de soldats qui passaient sur la rive ardéchoise de la vallée du Rhône pour éviter les grandes gares situées du côté opposé.

Parmi les nombreux sujets évoqué en quatre heures, le thème récurrent de la torture : coups, baignoire et surtout gégène. Les soldats n'y participaient guère, c'était plutôt l'affaire du deuxième bureau. Face à cette horreur, les réactions sont diverses. Beaucoup de dénégations du genre : "J'en ai vaguement entendu parler mais ça se passait pas chez nous", "Le 12V, c'est pas méchant" ; de plus c'était utile, ça permettait de déjouer les attentats. Une scotomisation qui évite de perdre la raison quand on est trop sensible ; ou du moins de faire des cauchemars.

Atrocités des deux côtés, celles du FLN étant les plus spectaculaires : couilles dans la bouche et sourire kabyle. Mais celles de l'Armée, avec ces corvées de bois dont on ne revenait pas, étaient systématiques. Les Bérets Verts laissaient des mechtas brûlées dont la population avait été exterminée. Les anciens "paras" traînent avec eux cette image qu'ils assurent être fausse, mais qui peut les croire ?

Évocation des BMC (bordels militaires de campagne) des SAS (sections administratives spécialisées) qu'un nostalgique, avec une plaque dédiée au 19 mars dans les toilettes de son association, présente comme d'authentiques Shangri-La. Et des pathétiques harkis que l'on voulait bien rapatrier mais sans leur famille.

Témoignage touchant d'un médecin militaire qui avait transmis ses dossiers aux nouvelles autorités lors du repli ; en enfreignant donc les ordres car, à partir du moment où l'Algérie n'était plus française, les tuberculeux pouvaient crever.

Cabaret Bob Fosse, USA, 1972, 118 mn

Le Berlin préhitlérien, autour du cabaret Kit Kat Klub dont certaines danseuses vont se soulager aux urinoirs. Avec des numéros très réussis où brillent l'Américaine Sally (Liza Minnelli) et le maître de cérémonies (superlatif Joel Grey). Qui éclipsent l'histoire d'amour de Sally avec un étudiant anglais de passage, Brian (Michael York), dont la banalité est pimentée par la rencontre d'un aristocrate décadent, Max (Helmut Griem), un bisexuel qui "s'intéresse" au couple.

En arrière-plan, la montée du nazisme et la peur qui s'installe. À laquelle Fritz Wendel (Fritz Wepper) répond en se revendiquant comme Juif – alors qu'il le cachait jusqu'ici – pour épouser religieusement la belle Natalia (Marisa Berenson). Moment terrifiant, un café de campagne au printemps : une voix claire s'élève, celle d'un jeune homme qui chante "Tomorrow belongs to me". La caméra découvre son uniforme brun et sa croix gammée tandis que la chanson est reprise par les autres consommateurs. À Max qui avait qualifié les nazis de gangsters utiles, Brian demande s'il croit toujours pouvoir s'en débarrasser. . . commentaire superfétatoire tant la scène se passe de commentaires.

Niezwykła podróż Baltazara Kobera *Les tribulations de Balthazar Kober*, Wojciech Has, Pologne, 1988, 110 mn

Cet ultime film de Has raconte l'itinéraire initiatique du jeune Balthazar dans une Allemagne du XVI^e siècle en proie à la peste et aux persécutions religieuses. Malgré quelques plans réussis tel celui qui clôt le film – les barques des morts éclairées par de petites lumières comme dans un cimetière polonais – on s'ennuie ferme devant cette œuvre confuse dépourvue de la charge émotionnelle de *La clepsydre* (p. 845). Avec Adrianna Biedrzyńska, Zbigniew Zamachowski, Michael Lonsdale, Daniel Emilfork et Emmanuelle Riva.

Punch-drunk love *Ivre d'amour*, Paul Thomas Anderson, USA, 2002, 91 mn

Assisté de Lance (Luis Guzmán), Barry Egan (Adam Sandler) vend des accessoires pour WC, un emploi à la hauteur de l'image que ses sept soeurs ont de cet être pusillanime ; il exprime parfois sa rage à leur égard dans des accès de furie destructrice. Un soir de solitude, il a la mauvaise idée d'utiliser un téléphone rose, ce qui le met à la merci du maître-chanteur Trumbell (Philip Seymour Hoffman) qui le traite de pervers et envoie des nervis (ses frères !) lui casser la gueule quand il bloque sa carte de crédit. Barry a entre temps fait la connaissance de Lena (Emily Watson) et c'est le grand amour. Qui donne la force à Barry de reprendre confiance en lui-même et de régler ses problèmes.

Amusant, sympathique. . . et vite oublié.

The Alamo John Wayne, USA, 1960, 155 mn

Célébration épique et réussie de la résistance de la mission, devenue fortin, d'Alamo qui tint treize jours contre des forces supérieures : épisode fondateur de l'État du Texas qui s'établit aux dépens du Mexique au début du XIX^e siècle. La défense est dirigée par le colonel Travis (Laurence Harvey), autoritaire et cassant, et des volontaires nettement plus sympathiques, Davy Crockett (John Wayne) et Jim Bowie (Richard Widmark), le héros de *The iron mistress* (p. 912).

Réalisé par John Wayne – et sa société BATJAC dont le nom renvoie à *Wake of the Red Witch*, p. 1022 – le film est sobre et émouvant. On y devine la présence discrète de John Ford, ne serait-ce que par des acteurs tout droit sortis de *The searchers* (p. 510) : Ken Curtis, Jack Pennick, Hank Worden.

Tube de Dimitri Tiomkin devenu *Le bleu de l'été* en France.

The Shanghai gesture Joseph von Sternberg, USA, 1941, 99 mn

Mother Gin Sling (Ona Munson, à l'extravagante coiffure) tient une maison de jeux dans la concession internationale. Elle est assistée par l'étrange Omar (Victor Mature), "docteur en rien du tout" ; Marcel Dalio tient la roulette alors que Mike Mazurki, chauve, est un inquiétant tireur de pousse-pousse. Une fenêtre donne sur une cour d'où montent des paniers remplis de jeunes femmes à vendre, pour rire paraît-il. L'ancienne prostituée a un vieux compte à régler avec sir Guy Charteris (Walter Huston) qu'elle convoque pour le Nouvel An chinois dans le but de l'humilier. Son arme secrète est Poppy (la splendide Gene Tierney), la fille de Charteris qu'elle a transformée en loque humaine avec l'assistance d'Omar et dont la place à table est indiquée par une statuette à la tête arrachée. Vaincu, Charteris finit par cracher le secret de la naissance de Poppy : elle est en réalité la fille que Gin Sling croyait avoir perdue en couches. Quand la jeune femme apprend qui est sa mère, elle se met à ricaner et cette dernière l'abat.

Le scénario enfonce les pires mélodrames du XIX^e siècle mais la mise en scène baroque de Sternberg en fait un chef-d'œuvre. Avec Maria Ouspenskaïa.

Richard III Richard Loncraine, Grande-Bretagne, 1995, 104 mn

Intéressante transposition de Shakespeare dans une Angleterre nazifiante des années 1930 avec un style visuel qui rappelle parfois celui de *Brazil* (p. 1728) ; la dernière scène se déroule d'ailleurs dans la monstrueuse centrale de Battersee. La distribution excellente (Jim Broadbent, Kristin Scott Thomas, Annette Bening, Maggie Smith) est dominée par Ian McKellen aux allures de Hitler, plus grand méchant loup que sanglier, bien qu'un court plan le montre affublé de défenses. Mentionnons aussi Adrian Dunbar dans le rôle du terrifiant assassin Tyrell.

King Kong Merian C. Cooper & Ernest B. Schoedsack USA, 1933, 104 mn

Cela commence comme une version parlante de *The lost world* (p. 718). Sur une île perdue, toute une faune disparue, dinosaures et ptérodactyles, s'en donne à cœur joie pour s'emparer d'Ann (Fay Wray), laquelle sera sauvée par son futur époux (Bruce Cabot). Mais le chef de l'expédition (Robert Armstrong) est intéressé par un mammifère géant, le gorille Kong qu'il ramène à New York. Tout le monde connaît les images du monstre en train d'escalader l'*Empire State Building* puis, au sommet, son combat contre quatre biplans qui finissent par l'abattre. N'étant pas un reptile, le gorille a montré ce qui ressemble à des sentiments pour Ann : commentaire final, la Belle a eu raison de la Bête !

The king of New York *Le roi de New York*, Abel Ferrara, USA, 1990, 103 mn

Frank White (Christopher Walken, plus mort-vivant que jamais), tout juste sorti de prison, rétablit son empire sur la drogue avec l'aide de Jimmy Jump (Laurence Fishburne). Méthodes sanguinaires bien entendu, mais c'est pour la bonne cause car Frank destine ses gains à la construction d'un hôpital pour les enfants des quartiers pauvres. . . une sorte d'Al Capone moderne en quelque sorte. Les flics ne l'entendent pas ainsi, que ce soit Bishop (Victor Argo) ou le teigneux rouquin Gilley (David Caruso) qui, outré de l'impunité de White, forme sa propre escouade pour l'assassiner. Gilley tue Jimmy avant d'être abattu à la sortie d'un cimetière par Frank, lequel va ensuite rendre visite à Bishop qu'il tue lors d'une poursuite dans le métro. Mortellement blessé au ventre, le roi de New York agonise à l'arrière d'un taxi.

Intéressant rapprochement entre Frank et Gilley qui assassinent à tour de bras, mais seulement des criminels. Des plans d'une statue de la Vierge nous rappellent d'ailleurs qu'ils sont de bons catholiques. On retrouvera Walken dans le crépusculaire *The funeral* (p. 456).

Stardust memories Woody Allen, USA, 1980, 89 mn

Les images noir et blanc renvoient à Fellini (*Huit et demi*, p. 18). Dans une station du New Jersey, un célèbre réalisateur assiste à la rétrospective de son œuvre. Il doit faire face au reproche implicite de ses admirateurs qui lui parlent de ses premiers films, "ceux qui étaient drôles". Ce public, souvent outrancièrement juif, résume l'univers dans lequel on tentait alors d'enfermer l'auteur.

Partagé entre plusieurs femmes, sa maîtresse française Isobel (Marie-Christine Barrault) qui vient de quitter son mari, la jeune Daisy (Jessica Harper) dont il est tombé amoureux, sans parler du souvenir de l'instable Dorrie (Charlotte Rampling), il s'imagine en Dr. Frankenstein échangeant les cerveaux de ses belles.

Saikaku ichidai onna *La vie d'O Haru, femme galante*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1952, 137 mn

O Haru (Kinuyo Tanaka dans son plus grand rôle), fille de samourai, s'est laissée aller à aimer en dessous de son rang social. Son amant est exécuté et la famille exilée. Elle a plus tard une seconde chance comme concubine d'un seigneur, mais est congédiée après avoir donné naissance à un héritier mâle. S'ensuivent une succession d'épisodes, comme celui où elle s'arrange pour faire arracher par le chat la perruque d'une employeuse jalouse, dévoilant ainsi une calvitie ignorée de son époux (Eitarō Shindō). Des épisodes qui se terminent toujours mal, car quoi qu'elle fasse, elle a nécessairement tort. Un jour, alors qu'elle n'est plus jeune, un client l'emmène dans une auberge... pour édifier un groupe de pèlerins sur les ravages causés par une vie dissolue. À la mort du seigneur, le fils qu'O Haru lui a donné lui succède et n'a qu'une hâte, faire enfermer cette mère indigne. Qui prend la fuite pour devenir prêtresse errante.

Plaidoyer déchirant servi par la perfection des images qui renvoient au paisible Japon de la période Edo. Un monde où tout a sa place, même les femmes ; mais, n'ayant aucune prise sur leur destinée, le moindre écart leur est fatal.

14–18 Jean Aurel, France, 1963, 91 mn

Excellent documentaire, juste et souvent touchant, sur la Grande Guerre. Les images d'archives sont ponctuées par un gros plan sur un "poilu" dont les yeux semblent dire "Plus jamais ça, vraiment ?". On prononce le mot "mutineries" sans aller – censure ! – jusqu'aux fusillés pour l'exemple et on entend même la *Chanson de Craonne* – paroles et musique séparées pour contourner son interdiction. Omission de taille, aucune mention du gaz moutarde, et erreur de jugement sur Ludendorff qui était le plus grand tacticien de la guerre, en aucune façon un bon stratège : le premier à réussir la fameuse percée (mars 1918), il fut incapable de l'exploiter. Pétain a la part un peu trop belle mais le commentaire est dû à Jacques Laurent (alias Cecil Saint-Laurent), maurassien notoire.

Calcutta Louis Malle, France, 1969, 105 mn

La caméra se promène quinze minutes dans les rues avant que Louis Malle n'ouvre la bouche. Nous assistons à des manifestations et des combats de rue, à une fête au bord du Gange et aussi aux courses de chevaux que suit la bourgeoisie anglophone. Nous visitons le mouiroir où l'on ramène ceux qu'on a ramassés dans les rues avant de finir par le "slum", sorte de cloaque où s'entassent les divers laissés pour compte. Slum dans le slum, le ghetto des lépreux. Pièce détachée de *L'Inde fantôme* (p. 1081).

Biruma no tategoto *La harpe de Birmanie*, Kon Ichikawa, Japon, 1956, 116 mn

L'été 1945 en Birmanie, alors que la guerre est perdue pour le Japon. Dirigée par le capitaine Inoue (Rentarō Mikuni), une unité tente d'échapper aux Britanniques. On passe à côté de l'affrontement mortel dans un village où, miraculeusement, on se met à chanter de part et d'autre ; les Japonais apprennent alors que la guerre est finie depuis trois jours et sont envoyés au camp de Mudon. On demande cependant à Inoue de faciliter la reddition d'un groupe retranché dans des grottes ; il envoie à cet effet le soldat Mizushima (Shōji Yasui), le barde de la troupe qui communique à l'aide d'un *saung*, la harpe birmane du titre.

Le responsable local refuse de se rendre et obtient le soutien unanime de ses hommes avec le sempiternel chantage au sacrifice. Mizushima échappe alors de justesse à une exécution pour lâcheté grâce au bombardement britannique qui tue à peu près tout le monde.

À Mudon cependant on n'a pas grand-chose à faire sinon rêver au sort de Mizushima. Qui ressemble vaguement au bonze à la harpe qu'ils aperçoivent de temps à autre, un perroquet sur l'épaule. De plus en plus convaincus qu'il s'agit bien du soldat disparu, ils lui font passer un message par une vieille femme qui lui remet un second perroquet : "– Rentre avec nous, Mizushima". Le bonze croise les soldats sans autre contact que des chants en commun. Puis Inoue découvre dans un crématorium anglais une boîte contenant des cendres de soldats nippons et comprend qu'il s'agit bien de Mizushima. Alors qu'ils prennent le bateau qui les ramène enfin au Japon, ils reçoivent le perroquet du bonze "– Je ne peux pas rentrer" et une lettre où l'absent explique qu'il reste, car quelqu'un doit pratiquer les rites funéraires pour les soldats morts.

Fritz the cat Ralph Bakshi, USA, 1972, 78 mn

Réjouissante adaptation de la bande dessinée de Robert Crumb en dessin animé, pas vraiment dans le style Disney. Fritz est un chat fumeur de "pot" mais avant tout un redoutable baiseur ; il faut le voir dans une baignoire avec trois filles – ou plutôt femelles de diverses espèces. Orgie interrompue par les flics – "pigs" campés par des cochons roses – qui les traitent de "preverts". Notre félin traverse une synagogue où il perturbe la prière de rabbins appartenant à la race canine avant de se diriger vers Harlem et ses noirs corbeaux – ce qui renvoie à *Dumbo* (p. 1046). Il poursuit une Noire qui commence par se moquer de son minuscule zizi puis change d'avis quand il passe à l'action. Ayant quitté New York, il est kidnappé par une bande de nazis qui l'enferment dans une usine qu'ils font sauter. À l'article de la mort, il reçoit la visite des nénettes du début et retrouve toute sa vigueur, le lit d'hôpital ayant remplacé la baignoire du début. . .

The quiet American *Un Américain bien tranquille*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1958, 122 mn

Le roman de Graham Greene (1955) oppose le journaliste anglais Fowler (Michael Redgrave), en poste à Saigon, au bénévole américain Pyle (Audie Murphy), qui sous des dehors naïfs, est en réalité le chef local de la CIA. En cette année 1952, il manipule un groupe terroriste, la "troisième force" du général Trìn Minh Thé (personnage historique). Lors d'un reportage en province, la curiosité déplacée de Fowler indispose le général ; il n'est sauvé que grâce à Pyle qui décide *in extremis* de l'épargner. Plus tard, un attentat de la "troisième force" supervisé par Pyle convainc Fowler d'aider le Viet Minh (Richard Loo) à neutraliser l'irresponsable chef de la CIA. Lequel est aussi son rival en amour, d'où le malaise final de Fowler : il voudrait présenter des excuses, mais ne sait trop à qui.

De nos jours, le rôle trouble de la CIA n'est plus un scoop : il suffit d'évoquer ses ex-chouchous, les Talibans. Ce n'était pas le cas à l'époque et le film ressemble à une tentative de démolition du roman. Sans incitation externe, Mankiewicz n'aurait jamais adapté sur ses propres deniers (la compagnie Figaro) un roman qu'il jugeait par ailleurs ridiculement anti-américain.

Le film comporte deux cartons. Le premier rappelle qu'en 1952, le Vietnam était dirigé par une marionnette des Français, Bao Dai. Le second qualifie le dictateur de l'époque (1958), Ngo Dinh Diem, de "librement choisi". On aurait pu ajouter "avec enthousiasme", puisque ce libre choix fut celui de 108% des votants, là où le KGB n'aurait jamais fait que 98,7%. Ironiquement, un autre libre choix de la CIA conduira, en 1963, à la liquidation de Diem devenu encombrant.

Le film suit le roman, même si les joutes verbales tournent toujours à l'avantage de Pyle. Et se termine comme ces pseudo-documentaires du genre '*G' men* (p. 27) où un acteur jouant une huile du FBI prend la parole : dans un pensum de 8 minutes, l'inspecteur Vigot (Claude Dauphin) démolit le scénario et explique que Fowler, mené en bateau par les communistes, est complice de l'assassinat d'un inoffensif humanitaire. Pourquoi donc ce complot pour l'éliminer ? Silence, et pour cause. Reste une impression d'attaque presque *ad hominem* contre Graham Greene : Fowler, "comme tous les intellectuels de gauche", est un traître en puissance. Le film lui inflige, par ailleurs, une punition absente du livre : la belle Phuong (Georgia Moll) ne reviendra pas.

Zemlia (p. 1155), célébrait la dékoulakisation sans cacher son côté propagandiste. Cette charge sournoise contre le traître en puissance et calomniateur de l'Occident Graham Greene, peut-être le film plus dégueulasse de tous les temps, ne pouvait que ravir le trublion fascisant des *Cahiers du cinéma*, Jean-Luc Godard.

Film malgré tout fort bien fait ; on citera la séquence nocturne où Pyle, qui avait envoyé Fowler à la mort, lui sauve la vie. La version, respectueuse du roman, de Phillip Noyce (p. 863) n'est, hélas, pas à la hauteur de celle-ci.

Les visiteurs du soir Marcel Carné, France, 1942, 121 mn

Le Diable (Jules Berry) a envoyé sur Terre deux émissaires, Dominique (Arletty) et Gilles (Alain Cuny) pour perturber les hommes. Ils ont d'étranges pouvoirs, ainsi celui de geler le temps pour se livrer à leurs manigances. Dominique séduit le vieillissant baron Hugues (Fernand Ledoux) et son futur gendre, l'odieux Renaud (Marcel Herrand), provoquant un duel à mort dont elle détermine l'issue en priant le plus jeune de livrer combat sans cotte de maille. Vainqueur, Hugues part à la poursuite de la diabolique séductrice qui l'emmènera nul doute en Enfer. Il en va tout autrement pour Gilles qui ressent pour la fille du baron, Anne (Marie Déa), des sentiments interdits par les conventions. Et surtout réprouvés par le Diable qui fait tout pour séparer les amants, jusqu'à les changer en statues ; en vain car leur cœur bat toujours sous la pierre. . . comme celui de la France vaincue, allusion qui devait être plus transparente dans le contexte de l'époque.

Fantaisie médiévale du tandem Carné/Prévert avec ses nains (Piéral), ses jongleurs et son bourreau (Gabriel Gabrio) et le château tout blanc d'Alexandre Trauner. Chanson *Démons et merveilles* sur une musique de Maurice Thiriet.

Executive suite *La tour des ambitieux*, Robert Wise, USA, 1954, 104 mn

Début en caméra subjective à Wall street : un homme envoie un télégramme puis sort dans la rue pour hélér un taxi avant de s'effondrer mort. Il s'agissait de Bullard, directeur de Tredway, une importante compagnie de meubles dont le siège est en Pennsylvanie : lequel des sous-directeurs lui succédera ?

Tenant la corde, Shaw (Fredric March) n'est qu'une machine à calculer des dividendes. Il met dans sa poche le crapuleux Caswell (Louis Calhern) qui s'est englué dans une vente à découvert ainsi que le pusillanime Dudley (Paul Douglas) dont il a découvert la liaison avec une secrétaire (Shelley Winters). De plus, l'actionnaire principale et fille du fondateur, Julia Tredway (Barbara Stanwyck), ne veut plus entendre parler de mobilier et s'en remet à Shaw pour liquider sa part. Face à Shaw, on ne trouve que le consciencieux mais terne Alderson (Walter Pidgeon), le laborieux et borné Grimm (Dean Jagger) mais aussi Walling (William Holden). Lequel, au terme d'une brillante démonstration où il casse une chaise Tredway pour montrer ce qu'est devenue la marque, emporte le morceau. Caswell devra faire face à sa vente à découvert : les salauds sont toujours punis.

Démonstration bétonnée qui se termine par la victoire de la morale. Les sept personnages principaux renvoient chacun à une conception du capitalisme ; seul Walling est à même de concilier les impératifs divergents liés au profit et à la qualité. Sur un thème voisin, on pourra préférer *While the city sleeps* (p. 445), plus brillant, ou *Patterns* (p. 598) beaucoup moins optimiste ; voire le loufoque *Snobs* (p. 152) de Jean-Pierre Mocky. Avec June Allyson.

La roue Abel Gance, France, 1923, 417 mn

Sept heures de film réparties en quatre épisodes que le producteur Pathé vient de restaurer : on ne disposait jusque là que d'une version "courte" de 270mn. Le rôle principal, Sisif (!), est tenu par Severin Mars, mort en juillet 1921, ce qui date le tournage. Tout commence par un accident de train d'où Sisif, mécanicien, extrait une fillette identifiée par son prénom, Norma, alias "La rose du rail".

Quinze ans plus tard, Sisif est dépressif et bagarreur : il a sombré dans l'alcoolisme car il est amoureux de sa "fille" (Ivy Close, mère du réalisateur Ronald Neame). Tout comme son fils Élie (Gabriel de Gravone), un luthier à la recherche d'un vernis crémonais qu'il finira d'ailleurs par trouver. Sisif tente de se faire écraser par sa locomotive puis accepte à contre-cœur de marier Norma à Hersan (Pierre Magnier). Le mécanicien, qui a avoué à son fils que Norma n'est pas sa sœur, compense sa perte en nommant sa locomotive *Norma compound*. Plus tard, alors que sa vue baisse et qu'il doit l'abandonner, il la brise volontairement pour qu'elle ne tombe pas dans des mains indignes. "– Tu ne m'en veux pas ? – NON. . . SISIF. . ." répond la machine agonisante.

Sisif est affecté au chemin de fer à crémaillère du Mont-Blanc – un escargot en surimpression montre que sa *Norma III* ne brille pas par la rapidité. Il vit en reclus avec son fils lequel fournira un de ses superlatifs violons à Norma. Drôle d'idée, il écrit une confession amoureuse à l'intérieur de l'instrument que le jaloux Hersan brise ; ayant lu le texte, le mari se rend en montagne pour tuer Élie qui le traite de voleur. "– Artiste !" répond Hersan avant de le précipiter dans le vide d'où suspendu à une branche, Élie lui décoche une balle mortelle. Désormais seul et aveugle, Sisif bénéficie de l'aide, d'abord discrète, de Norma. Il trépanse rasséréiné lorsqu'un train-jou lui échappe des mains – ultime déraillement.

Scénario extravagant comme les aimait Gance servi par de splendides images : la montagne et surtout les trains, les voies, le ballet des locomotives. La copie comporte, outre les habituelles séquences teintées, des plans colorisés au pochoir : sémaphores rouges ou verts, tapis d'une salle où l'on danse. Certains effets de montage extrêmement haché annoncent *Napoléon* (p. 247) : typiquement lorsqu'Élie lâche prise et tombe dans le glacier. Des scènes à la limite du ridicule sont transcendées par le génie de Gance, ainsi quand on ramène ce qu'il reste de sa *Norma compound* et qu'il la suit comme un parent à un enterrement ; il agresse d'ailleurs des collègues qui ne se découvrent pas !

Le thème central est celui de "l'éternelle danse tragique de la roue". Roue du destin, roue de la vie et bien sûr des locomotives ; et aussi celle de la ronde à laquelle participe Norma dans la neige alors que Sisif passe de vie à trépas.

Peu d'acteurs pour un film aussi long ; on mentionnera le pittoresque Mâchefer (Georges Térof), assistant de Sisif, ainsi que le minéralogiste joué par Max Maxudian. Blaise Cendrars est crédité au générique comme assistant réalisateur.

Miss Peregrine's home for peculiar children *Miss Peregrine et les enfants particuliers*, Tim Burton, USA, 2016, 122 mn

Une boucle temporelle comme il y en a tant. Celle-ci se situe le 3 septembre 1943, jour du bombardement par les Allemands du home d'enfants tenu par Miss Peregrine (Eva Green) dont les pensionnaires sont particuliers, i.e., paranormaux : l'un est invisible, l'autre est plus légère que l'air au point qu'il faut la lester de peur qu'elle ne s'envole, le troisième peut projeter ses rêves comme au cinéma.

Le film débute mollement avec l'exposition des dons des enfants. Puis s'anime avec l'arrivée de Barron (Samuel Jackson), l'ennemi juré de Miss Peregrine. L'action se déplace dans le Luna Park de Blackpool où les enfants bizarres utilisent leurs ressources contre Barron et ses invisibles sbires, les "Hollows". Un combat de squelettes (style *Jason and the Argonauts*, p. 678), une porte enfoncée avec une hache façon *The shining* (p. 980) et une trouvaille : Barron, capable de tous les déguisements, ayant pris l'apparence du jeune héros, on ne sait plus lequel des deux Jake est le bon... le vrai peut voir les Hollows, contrairement à sa copie qui est tuée par l'un d'eux. Avec Terence Stamp et Judi Dench.

L'année dernière à Marienbad Alain Resnais, France, 1961, 89 mn

Un homme à l'accent italien (Giorgio Albertazzi) essaie de séduire une jeune femme (Delphine Seyrig) qu'il prétend connaître, mais le souvenir est incertain, était-ce à Fredericksbad ? Son mari (Sacha Pitoëff) est un as du pistolet qui gagne toujours aux cartes. La caméra se perd dans les couloirs, s'attarde sur des groupes figés en jouant sur l'hypnose, l'envoûtement créé par un texte volontairement répétitif. Mais cela reste trop cérébral et le miracle ne s'opère pas, contrairement à ce que réussira Marguerite Duras avec *India song* (p. 1050) où joue la même Seyrig. Cette œuvre à moitié réussie, donc à moitié ratée, fut taxée selon certains de plus grand film de tous les temps. Un engouement excessif qui fut un peu le baiser de la mort pour le réalisateur : son génial *Muriel* (p. 1724), avec une Seyrig mieux utilisée, passa quasiment inaperçu.

Le jeu de cartes auquel excelle le mari est une variante du Nim – où celui qui prend la dernière carte gagne, alors qu'il perd dans le film. Paradoxe, la stratégie gagnante – qui repose sur la numération binaire – est quasiment la même dans les deux cas ; ainsi, en commençant par 1/3/5/7, le premier joueur doit-il perdre face à un adversaire aguerrri, aussi bien dans le Nim que dans son "opposé".

Plans d'un château bavarois (Schlessheim), celui où Kubrick n'avait pas craint d'installer l'État-major français dans sa reconstitution de la Grande Guerre (*Paths of glory*, p. 1138). Scénario d'Alain Robbe-Grillet – à moins qu'il ne s'agisse des compères Robègue et Riaï des *Biches* (p. 550).

p

Tonari no Totoro *Mon voisin Totoro*, Hayao Miyazaki, Japon, 1988, 85 mn

Dessin animé dont les héros sont les fillettes Mei et Satsuki (quatre et huit ans) qui viennent de s'installer à la campagne avec leur père, leur mère étant temporairement hospitalisée. Bien qu'il ne s'y passe pas grand-chose, le film est un enchantement dont l'audience dépasse de loin le public enfantin auquel il est destiné. Si l'animation reste parfois maladroite, on est d'emblée séduit par les intérieurs japonais traditionnels, tatamis et baignoires, puis par le paysage de rizières et les renards de pierre aux tabliers rouges. Quand la pluie se met à tomber les têtards s'agitent et une atmosphère magique se crée qui s'intensifie avec le crépuscule et la nuit. En attendant leur père avec un parapluie à l'arrêt de bus, les fillettes se retrouvent en compagnie de Totoro, gigantesque et placide animal à fourrure, lequel ne circule que dans le *nekobasu* (chat-bus), la plus extraordinaire des créations de Miyazaki – avec le Kaonashi du *Voyage de Chihiro*, p. 1000.

Viens chez moi, j'habite chez une copine Patrice Leconte, France, 1980, 82mn

D'après un succès du café-théâtre, un réjouissant divertissement porté par la prestation de Michel Blanc. Suite à des indécidables, le désinvolte Guy vient de perdre son poste de pompiste et se retrouve à la rue. Pas de problème, il est recueilli par un couple d'amis, Daniel (Bernard Giraudeau) et Françoise (Thérèse Liotard) chez lesquels il ne tarde pas à s'incruster. Il ramène ses nombreuses conquêtes dont une partageuse (Anémone) qui ne conçoit le sexe qu'en groupe. Engagé comme déménageur chez Taxi-Fret sur recommandation de Guy, il le pousse à voler plusieurs bouteilles de Château-Margaux : résultat, les deux sont chassés. Mais Guy a déjà un projet pour rebondir, s'installer dans le Quercy dans une immense ferme en ruines pour la retaper et s'y livrer à l'élevage... en compagnie du couple, évidemment.

Du skal ære din hustru *Le maître du logis*, Carl Theodor Dreyer, Suède, 1925, 111 mn

Dans la veine comique de Dreyer (*La quatrième alliance de Dame Marguerite*, p. 375), l'histoire du tyran domestique Viktor (Joannes Meyer) que deux vieilles femmes vont remettre dans le droit chemin. L'épouse-esclave disparaît et c'est Mads (l'excellente Mathilde Nielsen), l'ancienne nounou de Viktor qui prend la direction du logis. Et lui fait découvrir l'envers du décor, les divers travaux liés à la cuisine et au lavage. Viktor s'adoucit et prie instamment Mathilde de lui rendre son épouse. Cette dernière consent mais y met une condition : Viktor doit d'abord aller en punition au coin, avec les mains dans le dos!

The Browning version *L'ombre d'un homme*, Anthony Asquith, Grande-Bretagne, 1951, 80 mn

Extraordinaire composition de Michael Redgrave dans le rôle du Crock, i.e., du professeur de langues mortes Crocker-Harris. Enfermé dans son monde rigide, ne communiquant que par des épigrammes savants qu'il est le seul à saisir, cet individu desséché est haï des élèves qui l'ont surnommé *The Himmler of the lower fifth* (= troisième). Tombé malade, il doit quitter le collège ; on fait tellement peu de cas de sa personne que l'administration (Wilfrid Hyde-White, mielleux à souhait) ne lui accorde même pas de pension de retraite. Quand l'élève Taplow lui offre une copie de la traduction par Browning de l'*Agamemnon* d'Eschyle, des larmes viennent aux yeux du Crock, preuve qu'il avait un cœur. Mais son épouse aigrie (Jean Kent) a tôt fait de souligner le caractère opportuniste du cadeau. Cette remarque d'une terrible cruauté indispose l'amant de la belle (Patrick Nigel) qui rompt de suite avec elle ; ce professeur de physique est au demeurant un individu chaleureux qui remonte le moral de son cocu. Lequel commence ensuite son discours d'adieu dans son style habituel, pédant et ennuyeux à mourir, avant de se mettre à bredouiller puis à s'excuser devant les élèves de les avoir déçus.

Fils du premier ministre de 1916 qui réprima l'insurrection de Dublin dans le sang et cinéaste plutôt académique, Asquith réussit un film magnifique.

Heung Gong jai jo *Made in Hong Kong*, Fruit Chan, Hong Kong, 1997, 104 mn

Ce film hanté par la mort commence par le suicide de la jeune Boshan : face à l'immense croix d'une église, elle se jette dans le vide. Sur elle, des lettres, dont une d'amour, pour son professeur d'éducation physique. Le gros Jacky, qui découvre la suicidée, n'est pas Jacky Chan nous dit, en voix off, son copain et protecteur Mi-août : c'est un débile capable de bander face à la jeune Ah Ping. Laquelle est vouée à la mort à moins d'une improbable transplantation de rein. Mi-août est, quant à lui un jeune délinquant dont le père a quitté le foyer, bientôt imité par sa mère. Ces trois personnages désœuvrés traversent Hong Kong accompagnés par le fantôme de Boshan qu'ils n'ont pas connue ; un de leurs lieux de prédilection est un cimetière en surplomb. Puis Mi-août s'engage dans une violence pour laquelle il n'est pas fait : il doit exécuter quelqu'un mais se dégonfle. Il est plus tard lardé de coups de couteau en représailles d'avoir aidé la mère d'Ah Ping et s'en tire *in extremis*. Quand il sort de l'hôpital, il découvre que Jacky a été abattu par le trafiquant qui l'employait et surtout que sa chère Ah Ping n'est plus. Il règle alors ses comptes en commettant deux meurtres puis va se suicider sur la tombe de la jeune fille. Désormais, tous quatre n'ont plus de soucis, nous dit la voix off de Mi-août : ils garderont une éternelle jeunesse. En Occident on dirait que ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. Bouleversant.

Quelque part quelqu'un Yannick Bellon, France, 1972, 94 mn

Un film consacré à Paris et réellement choral, contrairement à *The naked city* (p. 1153). Une ville en mutation : images du trou des Halles, d'immeubles décrépits ; de longs travellings nous promènent le long de façades sales et rébarbatives comme celles de la rue de Turbigo, puis à l'intérieur des appartements où l'on s'active à diverses tâches. La caméra individualise des visages avant de se concentrer sur quelques personnages qui se croisent sans vraiment se rencontrer : c'est un étudiant (Hugues Quester) qui veut voyager et quitte tout, à commencer par sa fiancée, pour l'Équateur. C'est aussi une campagnarde (Christine Tsingos) qui devient femme de service dans un hôpital ou encore une vieille dame (Hélène Dieudonné) chassée de chez elle par la rénovation urbaine. Au centre du kaléidoscope, le couple formé par Raphaële (Loleh Bellon, sœur de la réalisatrice), architecte et Vincent (Roland Dubillard), journaliste financier. Il boit, voudrait s'arrêter, mais ne veut pas ce qu'il veut. Alors il traîne dans les cafés, téléphone à Raphaële à des heures impossibles, arrive complètement bourré ; personnage pathétique presque suicidaire, il est renversé près du métro Temple.

Une femme inconnue se détache sur un fond de foule : "J'ai l'impression que c'était hier". Apparition de Claude Lévi-Strauss dans un de ses cours.

Dom za vešanje *Le temps des Gitans*, Emir Kusturica, Yougoslavie, 1988, 136 mn

Élevé avec sa sœur par une grand-mère un peu sorcière, Perhan (Davor Dujmović qui devait se pendre à 29 ans mais pas à une cloche d'église comme dans le film) doit supporter son oncle Merzan, bête et indigne. Le drame du jeune homme est son admiration pour Ahmed, un tzigane qui l'intègre à sa tribu et l'emmène à Milan pour le rouler dans la farine à force de promesses bafouées. Découvrant qu'au lieu de faire soigner sa petite sœur infirme, il l'a livrée à la mendicité, Perhan utilise ses dons télékinétiques pour décocher une fourchette mortelle au manipulateur le jour de son remariage. Abattu peu après, il part dans l'autre monde avec deux pièces d'or sur les yeux, monnaie pour Charon.

Tout ça est traité dans un style peu réaliste abondant en idées cocasses – les dindons omniprésents, la maisonnette accrochée aux fils électriques, des caisses en carton puis un chiotte de campagne qui s'animent –, qui seraient même poétiques et touchantes, ainsi le voile de la mariée qui s'envole comme dans *Pattes blanches* (p. 869) ; mais le style boursoufflé interdit toute émotion. Et dilue, dans un salmigondis baroque proche de la complaisance, la description de l'exploitation des enfants par les tziganes : mendicité, vol et prostitution. Inférieur à *Papa est en voyage d'affaires* (p. 420), le film reste cependant regardable – et écoutable, contrairement à *Underground* (1995), au message politique douteux plombé par une musique assommante.

Repulsion Roman Polanski, Grande-Bretagne, 1965, 101 mn

Début remarquable et remarqué de Polanski comme cinéaste international. Catherine Deneuve campe Carole, l'employée schizophrène d'un salon de beauté de South Kensington. Obsédée par les poussières, les craquelures et autres fissures, elle vit mal la présence, dans l'appartement qu'elle partage avec sa sœur Hélène (Yvonne Furneaux), du fiancé (Ian Hendry) de cette dernière. Il laisse traîner des poils de barbe et, hélas, son rasoir. Elle ne supporte pas non plus les gémissements nocturnes de sa sœur car elle est terrifiée par le sexe : d'où des fantasmes de viol et, à la toute fin, des mains qui sortent des murs du couloir pour la palper. Sa sœur partie pour Pise, Carole entre dans un processus de retrait du monde qui l'amène à perdre l'attention, à blesser au doigt une cliente lors d'une banale séance de manucure. Dans l'appartement, les pommes de terre germent et le lapin oublié par Hélène pourrit dans une assiette alors que les fissures des murs s'agrandissent. Un soupirant (John Fraser) a la mauvaise idée de forcer la porte ; assommé à coups de chandelier, il est mis au frais dans la baignoire. Passe alors le logeur venu réclamer son loyer ; voyant Carole en déshabillé, il s'adoucit et finit par lui sauter dessus, mauvaise idée à cause du rasoir qu'elle tenait à la main. Quand le couple rentre de vacances, ils découvrent l'étendue des dégâts et Carole prostrée sous un lit en état de catatonie.

Musique de Chico Hamilton et promenade près du pont de Hammersmith. Et référence à Charlot mangeant ses chaussures dans *La ruée vers l'or* (p. 523). Mais pourquoi avoir pris des actrices françaises si elles se parlent en anglais ?

Deutschland im Jahren Null *Allemagne, année zéro*, Roberto Rossellini, Allemagne, 1948, 73 mn

Le décor, Berlin en ruines. Un veuf malade et ses trois enfants : l'aîné, qui a fait la guerre "jusqu'au bout" hésite à se rendre aux autorités, la fille est à la limite de la prostitution et le benjamin (Edmund Moeschke dans son unique et mémorable rôle) participe au marché noir comme on le peut à 12 ans. Il a le malheur de croiser Enning, son ancien instituteur radié, non pour une probable pédophilie mais pour nazisme, qui lui explique que son père est une charge inutile pour la société. Le gamin sert illico un bouillon d'onze heures à son paternel avant de se vanter du meurtre à son mentor ; lequel, comme James Stewart dans *Rope* (p. 1568), ne pensait pas être pris au pied de la lettre et fait part de son effroi. Le gamin désemparé monte dans un immeuble en ruines et se jette dans le vide.

À la fois innocent et coupable, Edmund est le condensé d'un peuple qui suivit Hitler dans ses délires. Cette bouleversante dénonciation du rôle insidieux du fascisme est due à un auteur autrefois plus accommodant avec cette idéologie, cf. *L'uomo dalla croce* (p. 499).

Compartiment de dames seules Christian-Jaque, France, 1935, 66 mn

Le jour de son mariage, Robert (Armand Bernard) confie à son beau-père (Pierre Larquey) qu'il "le" perdit dans un compartiment de dames seules avec une inconnue. Son autoritaire belle-mère (Alice Tissot), qui a espionné la confession, en profite pour se venger d'un gendre qui la tient pour un "chameau". Elle prétend être la fameuse inconnue et Robert, qui croit avoir épousé sa propre fille, ne veut plus "consommer". Là-dessus déboulent la véritable inconnue et une beauté des *Folies Bergères* (Ginette Leclerc) pour un échange de lettres et d'abracadabran-tesques retournements de situations qui se succèdent si rapidement qu'on n'a guère le temps de réfléchir.

Divertissant vaudeville dominé par le superlatif Armand Bernard : "Que le Diable la constipe !" dit Robert en apprenant le mensonge du "chameau".

The naked city *La cité sans voiles*, Jules Dassin, USA, 1948, 92 mn

Le commentaire envahissant du producteur Mark Hellinger nous prévient : il s'agit d'un film sur la ville de New York. Mais, contrairement à l'admirable *Sous le ciel de Paris* (p. 467), œuvre chorale où se télescopent des destinées dont aucune n'est privilégiée, le scénario, linéaire, se concentre sur l'enquête menée par le Lt. Muldoon (Barry Fitzgerald) et son adjoint Halloran (Don Taylor) sur la mort d'une jeune modèle. Laquelle aboutira à la mise au jour d'un réseau de cambrioleurs piloté par la victime et le bellâtre Niles (Howard Duff) avec pour homme de main l'ex-catcheur Garzah (Ted de Corsia), doué d'une agilité prodigieuse. Dénouement dans le quartier populaire du Lower East Side puis sur le pont de Williamsburg, au sommet du pilier où s'est réfugié Garzah.

Roma Alfonso Cuarón, Mexique, 2018, 135 mn

México, 1970–71 dans le quartier de Colonia Roma. Le film, en noir et blanc, suit la vie d'une famille bourgeoise et de deux femmes de classes sociales différentes rapprochées par leurs destinées. Sofia (Marina de Tavira) vient d'être abandonnée par son mari médecin ; la domestique amérindienne Cleo (Yalitza Aparicio) qui s'occupe des quatre enfants se retrouve enceinte du peu recommandable Fermin – il fait partie d'une sorte d'escadron de la mort – qui l'a laissée tomber.

Cleo accouche d'une fillette morte-née, deux des gamins sont sauvés de la noyade par la domestique, Sofia avoue aux enfants que leur père ne reviendra pas. Au cinéma on joue *La grande vadrouille* (p. 1420), les étudiants manifestent au risque d'être massacrés. Mais le petit noyau familial cimenté par l'attachante Cleo est un havre de paix et de tendresse. Le film, attachant, a des allures de souvenirs du réalisateur alors âgé de neuf ans.

Bigger than life *Derrière le miroir*, Nicholas Ray, USA, 1956, 91 mn

Ed Avery (James Mason), professeur de lycée atteint d'une très grave maladie, bénéficie du tout nouveau médicament, la cortisone. Il en prend des quantités excessives qui lui procurent un sentiment de surplomb, de supériorité mégalomane : "Bigger than life". Tyran domestique, il s'estime moralement divorcé de son épouse Lou (Barbara Rush) et condamne à mort son propre fils qu'il accuse d'être un voleur ; quand il veut répéter le sacrifice d'Isaac avec lui, Lou appelle un voisin (Walter Matthau) à la rescousse : le forcené est maîtrisé et soigné. Pas question d'abandonner la cortisone, mais il faudra désormais respecter les doses prescrites.

Derrière le message un peu banal se profile la dénonciation d'une mentalité étriquée, en particulier chez les parents d'élèves à œillères tous convaincus que leur rejeton est exceptionnel. Dans son délire, Ed les remet à leur place en frappant souvent juste, ainsi quand il critique la méthode de lecture globale : "Les mots ne sont pas des idéogrammes chinois". Le médicament-drogue lui a fait prendre conscience de sa prison sans lui donner les clés pour en sortir.

The gambler *Le flambeur*, Karel Reisz, USA, 1974, 108 mn

Extraordinaire portrait d'Axel (James Caan), un joueur plus fasciné par la perte que par le gain : si c'est trop facile, il n'y a pas de "juice". Ayant perdu 44000 \$, il va taper sa mère, une chirurgienne qui, effrayée – "pour 10000, on te casse les bras, pour 20000 les jambes, pour 50 on te refait le visage à neuf" –, vide son compte en banque. Il provoque l'irritation de son grand-père (Morris Carnovsky), un Juif qui a fait fortune en partant de rien et la lassitude de sa petite amie (Lauren Hutton). Ainsi que l'effroi du spectateur qui souhaite confusément que tout s'arrange pour ce jeune homme intelligent et sympathique. Non, il faut qu'il joue encore et perde l'argent arraché à sa mère !

Il doit donc toujours 44000 \$, une somme trop importante pour son salaire d'assistant à l'Université. Son créancier lui propose alors un marché : il a parmi ses élèves un jeune prodige du basket ball et, si ce dernier s'arrange pour que son équipe ne gagne pas au-delà de sept points d'avance, la dette sera épongée. Le match terminé, Axel ne doit plus rien ; mais son ami et bookmaker Hips (Paul Sorvino) lui dit que l'étudiant indélicat est désormais enchaîné à la Mafia des paris, autrement dit Axel n'est pas l'unique victime de sa dépendance au jeu.

Désireux de jouer une fois de plus, c'est sa vie qu'il va mettre sur la table en allant traîner à Harlem. Dans la chambre où il est monté avec une prostituée noire, un maquereau armé d'un couteau lui fait le coup de la bourse ou la vie. Fasciné, Axel offre son cou au voyou qui hésite ; bagarre et c'est la pute qui octroie une estafilade à Axel. Lequel, dans une glace, contemple avec délectation son visage tailladé. En bande sonore, des extraits de la 1^{re} de Mahler.

The blue gardenia *La femme au gardénia*, Fritz Lang, USA, 1953, 85 mn

Sur un coup de cafard – son fiancé parti en Corée l’a plaquée –, Norah (Anne Baxter) accepte l’invitation de Prebble (Raymond Burr) qui l’emmène au *Blue gardenia* où joue Nat “King” Cole et la fait boire avant de la ramener chez lui pour tenter d’abuser d’elle. Norah lui assène un coup de tisonnier et le laisse mort. Le journaliste Casey Mayo (Richard Conte) se lance sur la piste de la mystérieuse “Gardénia” en lui offrant publiquement son aide. . . Ce qui aboutit à la capture de la présumée coupable. Tombé amoureux de Norah, il remonte la piste de l’enregistrement de *Tristan* trouvé chez Prebble et découvre que le meurtre a été commis par une vendeuse de disques, une autre victime du séducteur.

C’est un peu *La femme au portrait* (p. 5) en moins réussi.

Zemlia *La terre*, Alexandre Dovjenko, URSS, 1930, 77 mn

Génial poème cinématographique consacré à la collectivisation. Ici, les Bielakonia (Cheval blanc), une famille de koulaks, s’énervent contre le kolkhose avec la complicité des prêtres. Et vont jusqu’à assassiner un jeune communiste dont l’enterrement laïc donnera lieu aux aveux du coupable.

Images extraordinaires d’agriculture mécanisée avec les semences qui passent sur un tamis, la fiancée du martyr qui erre nue dans sa chambre, la foule qui se presse derrière le cercueil. . . et finalement la pluie qui tombe comme une bénédiction du Ciel sans Dieu sur le kolkhose.

Bardèche et Brasillach ont loué ce film, un compliment étonnant à première vue de la part de nazis avérés. Il dénote en fait l’admiration pour un cinéma de propagande sans équivalent dans les dictatures fascistes. Quant au message de ce film, rappelons que la “dékoulakisation” allait bientôt induire une terrible famine – plusieurs millions de morts – en Ukraine, patrie du réalisateur.

Nikutai no mon *La barrière de chair*, Seijun Suzuki, Japon, 1964, 87 mn

À la Porte de la chair (traduction exacte du titre), décor de ruines inspiré d’Okachimachi où se tenait le marché noir, des prostituées chacune vêtue d’une couleur criarde, jaune, mauve, rouge ; et verte pour Maya (Yumiko Nogawa). Elles recueillent Ibuki (Jō Shishido) un voleur en fuite blessé dont Maya tombe amoureuse, violant ainsi les principes du petit groupe. Les autres filles lui infligent une sévère correction et dénoncent Ibuki aux Américains qui l’abattent.

Message politique, la gangrène symbolisée par le drapeau à 48 étoiles de l’occupant : prostitution et trafic de pénicilline. Le syle, irréaliste et outrancier, gomme les aspérités démonstratives : Suzuki est plus à l’aise dans le mauvais goût revendiqué que dans l’esthétisme de ses pénibles films tardifs (*Yumeji*, 1991).

Zulu Cy Enfield, Grande-Bretagne, 1964, 138 mn

Janvier 1879 au Natal. Un petit groupe de Britanniques résiste aux assauts des Zoulous qui finissent par se retirer en rendant hommage à leur courage.

Film impérialiste bien enlevé qui exalte les vertus militaires, que ce soient celles des officiers Chard et Bromley (Stanley Baker et Michael Caine), des sous-officiers comme le *colour-sergeant* Bourne (Nigel Green), du chirurgien Reynolds (Patrick Magee) sans parler du tire-au-flanc Hook (James Booth). Tout ce monde récompensé par la Victoria Cross. Avec Jack Hawkins et Ulla Jacobsson.

Sibiriada *Sibériade*, Andreï Kontchalovski, URSS, 1979, 261 mn

Yélane, en Sibérie Occidentale, entre 1904 et 1964. L'intrigue oppose les familles Oustiajanine et Solomine de génération en génération.

Les Oustiajanine sont pauvres et aventureux : Afonya perce une route dans la taïga en direction des étoiles ou plutôt des marais de la Crinière du Diable où affleure le pétrole. Son fils Kolya s'engagera dans la révolution de 1917 et son petit-fils Alexeï (Nikita Mikhalkov, frère du réalisateur) fera jaillir le pétrole.

Les Solomine, riches et parfois mauvais, fournissent des épouses aux Oustiajanine : Nastya que Kolya enlève et qui sera assassinée par les Cosaques, puis Taya (la touchante Lioudmila Gourtchenko) éperdument amoureuse d'Alexeï. Chez les hommes, il y a Spiridon, un contre-révolutionnaire qui assassine Kolya avant de devenir un vieillard aigri, auquel répond le personnage positif de Philippe, le chef régional du Parti qui empêche le village d'être noyé sous les eaux d'un barrage.

Le début est dominé par un révolutionnaire à l'ancienne, expert ès bombes adepte de Campanella qui se déplace en char des glaces. Ça se gâte avec les années 1930 : Spiridon, qui tient ouvertement des propos anti-bolchéviks, est arrêté par Kolya mais s'évade et revient le tuer, ce qui lui vaut seulement, en ces temps de terreur stalinienne, une dizaine d'années de prison ! Certains dénoncent la bureaucratie en disant que tout se décide à Moscou mais Philippe arrive à plaider la cause du pétrole contre celle du barrage hydro-électrique. Sans être niés, les aspects négatifs du Communisme sont édulcorés, noyés dans un bilan globalement positif. Ce que confortent les pénibles bandes d'actualités qui introduisent les épisodes. Nous avons finalement affaire à un *Giant* (p. 1810) soviétique : une quête multi-générationnelle qui mène à la découverte de pétrole... sur fond d'auto-satisfaction confortée par des critiques soigneusement millimétrées.

Éléments fantastiques, le vieil homme éternel qui regarde passer les générations ainsi que la scène finale dans le cimetière enflammé par le pétrole qui vient de surgir : les morts viennent à la rencontre de Philippe. Malgré son conformisme, le film est souvent émouvant, ainsi l'amour entre Taya et Alexeï. Sa rivalité avec un collègue Azéri rappelle *Au bord de la mer bleue* (p. 433).

Broken blossoms *Le lys brisé*, D. W. Griffith, USA, 1919, 89 mn

Dans l'*East End* londonien (Limehouse), la jeune Lucy est le souffre-douleur d'un père brutal, le boxeur Battling Burrows. Recueillie par un Chinois qui la traite comme une petite reine, elle trouve paix et douceur jusqu'au moment où Battling la reprend pour la battre à mort. L'Asiatique tue le bourreau et ramène le corps de la petite martyre chez lui pour faire brûler de l'encens avant de se suicider.

Interprétation superlative. Donald Crisp en boxeur à l'oreille droite décollée, Lillian Gish en petite poupée fragile à laquelle on offre des fleurs quand on ne la regarde pas dormir : ce que fait le platonique Cheng (Richard Barthelmess). C'est ce dernier qui a le plus beau rôle, touchant et poétique, notamment quand il ramène dans le "fog" le corps de Lucy dans ses bras.

Les stéréotypes racistes qui abondent chez  (*Birth of a nation*, p. 1061) jouent ici en faveur des Chinois censés être dépositaires d'une sagesse qui les rend supérieurs à ces Anglais qui les méprisent en les traitant de "Chinks".

Heroes for sale William A. Wellman, USA, 1933, 71 mn

Wild boys of the road William A. Wellman, USA, 1933, 68 mn

Deux films au ton très âpre consacrés à la Dépression.

Difficile retour de guerre pour Tom (Richard Barthelmess) devenu dépendant à la morphine dans un hôpital allemand. Guéri, il travaille dans une blanchisserie dont il améliore la rentabilité sans diminution que le personnel en pâtisse. Au décès du propriétaire, les héritiers décident de virer les employés qui se révoltent : l'épouse de Tom (Loretta Young) est tuée et lui mis en prison comme agitateur. Quand il en sort, il n'est pas pour autant un homme libre car la Police politique municipale (les "red squads") l'expulse. Devenu trimardeur, il retrouve un fils à papa qui avait rapporté des tranchées une médaille imméritée... à quoi bon maintenant puisque la Crise l'a plongé dans la même misère que Tom. Mais il y a de l'espoir avec Roosevelt ; d'ailleurs, alors qu'ils quittent leur abri de fortune, la pluie s'est arrêtée. Mentionnons le savoureux inventeur (Robert Barrat, dans le rôle de sa vie) qui ne jure que par le Communisme mais échange (un peu trop vite) sa casquette pour un haut-de-forme après avoir fait fortune.

Trois adolescents en quête de travail traversent l'Amérique en train de marchandises. Ils sont en butte à diverses persécutions et abus : Grace (Rochelle Hudson) est violée par un vigile (Ward Bond). À Cleveland, Tommy a le pied coupé par un train alors qu'il tentait d'échapper à la Police. À New York, Eddie (Frankie Darro) qui avait trouvé un poste de garçon d'ascenseur se fait manipuler par des truands et risque gros. Illustration de l'esprit *New Deal*, le compréhensif juge (Robert Barrat, encore lui) écoute son vibrant plaidoyer et lui donne sa chance.

The grifters *Les arnaqueurs*, Stephen Frears, Grande-Bretagne, 1990, 110 mn

L'arnaque, c'est ce que Roy (John Cusack) pratique, à sa modeste échelle, quand il paye avec 10 \$ mais se fait rendre la monnaie sur 20. Sa mère Lilly (Anjelica Huston) joue dans la classe au-dessus : chargée de parier sur des chevaux tocards pour réduire leur cote au cas où ils gagneraient, elle a accumulé un petit pactole en ramassant des tickets jetés. Il y a enfin l'aristocrate du "grift", Myra (Annette Bening), qui a réussi à escroquer un homme d'affaires tout en organisant une mise en scène pour le dissuader de se plaindre. Amoureuses de Roy, les deux femmes se détestent cordialement : Myra dénonce les magouilles de Lilly à son patron Bobo (Pat Hingle) qui lui avait déjà écrasé un cigare allumé sur la main en guise d'avertissement. Victime d'une tentative d'assassinat dans un motel, Lilly se fait passer pour morte et c'est le cadavre défiguré de Myra que Roy identifie comme étant celui de sa maman. Laquelle, ayant échappé par sa "mort" à la vindicte de Bobo, tente de s'approprier le modeste trésor de son fils ; quitte à tenter de l'émoustiller en prétendant qu'elle n'est pas sa mère ! Un mauvais coup et il s'effondre, la jugulaire sectionnée ; désormais bien seule, la survivante s'enfuit avec une valise pleine d'un argent rougi par le sang de Roy.

Les deux femmes sont d'épouvantables garces qui se ressemblent. En tenues sexy et talons hauts, elles rivalisent pour séduire le jeune homme : on se demande bien pourquoi tant il manque d'envergure. Le spectateur appréciera les moments où Myra paie en petite monnaie, i.e., avec son splendide corps dénudé.

Le petit lieutenant Xavier Beauvois, France, 2005, 111 mn

Antoine (Jalil Lespert), officier de police débutant, se voit assigner la recherche de deux criminels russes qui détroussent SDF et passants dans l'Est parisien avant de jeter leurs corps dans le canal. Quand l'étau se resserre sur l'un d'eux, un moment d'inattention du collègue resté boire un godet – une bière – et Antoine se fait larder de coups de couteau : emmené à l'hôpital, il ne se réveillera pas. L'attention se déplace sur sa supérieure hiérarchique Caro (Nathalie Baye) qui a du mal à encaisser et retombe pour un soir dans l'alcoolisme contre lequel elle se bat. Un des bandits est repéré et ceinturé, puis, grâce au téléphone, l'autre est localisé à Nice ; Caro l'abat alors qu'il saute par la fenêtre de son hôtel. Regard désemparé de la policière sur la plage ; elle a tenu à venger son jeune adjoint et se dit sans doute "À quoi bon tout ça ?".

Film policier centré sur l'unique enquête de la courte carrière d'Antoine. Parmi ses collègues, un Marocain (Roschdy Zem), prétexte pour évoquer l'indécrottable racisme des forces de l'ordre. On remarquera l'attention extrême portée aux localisations : rue des Pyrénées, rue Vitruve, le Père Lachaise, la rue des Rondeaux, le métro Gambetta et, à Nice, l'hôtel Darcy.

Naked Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1993, 126 mn

Venu de Manchester, Johnny (David Thewlis) s'installe chez Louise (Lesley Sharp) mais préfère baiser sa copine Sophie (Katrin Cartlidge). Puis il se met à errer dans Londres : rencontre d'un gardien de nuit (Peter Wight) et de plusieurs femmes esseulées avant de croiser le chemin de voyous qui le laissent estropié. Rentré chez Louise, il y découvre la véritable locataire des lieux (Claire Skinner) et un de ses ex-amants, le bellâtre sadique Jeremy (Greg Cruttwell).

Chaque homme dans sa nuit et d'abord chaque femme, à la recherche de l'amour ou de la tendresse que Johnny ne leur donnera pas. Une solitaire un peu masochiste effarouche le jeune homme, Louise voudrait repartir à Manchester avec lui, Sophie se fâche quand elle voit qu'elle n'a pas l'exclusivité. Chez les hommes, c'est le vide agressif de Jeremy, la solitude du gardien. Et la fuite en avant de Johnny devant la vie : le dernier plan le montre dans la rue en train de boiter. Métaphore qui renvoie à sa relation aux autres et à ses prétentions intellectuelles qui ne sont au fond qu'une logorrhée de tartes à la crème qui vont des prophéties de Nostradamus à l'inévitable "effet papillon".

Vera Drake Mike Leigh, Grande-Bretagne, 2004, 120 mn

1950, au temps de George VI. Vera Drake (Imelda Staunton) est une brave femme compatissante, toujours prête à aider son prochain – et surtout sa prochaine quand elle est enceinte. Contrairement à sa rabatteuse (Ruth Sheen) qui prélève sa dîme sur les interventions, cette faiseuse d'anges travaille bénévolement. Quand un accident se produit, la Police a vite fait de retrouver la coupable qui avoue ses crimes et passe en jugement hébétée et en larmes : deux ans et demi de prison. Son mari (Phil Davis) et ses enfants restent seuls, bien désemparés.

En parallèle, une jeune femme de bonne famille victime d'un viol paie une petite fortune (210 £) pour obtenir d'un psychiatre complaisant le certificat d'instabilité qui lui permettra d'avorter légalement. Seul élément démonstratif d'un film touchant marqué par l'empathie du réalisateur pour "ceux qui ne sont rien".

O slavnosti a hostech *La fête et les invités*, Jan Němec, Tchécoslovaquie, 1966, 71 mn

Un groupe de pique-niqueurs est convié par le déplaisant Rudolf en pantalons de golf (Jan Klusák, sorte de Fabrice Luchini) à un repas de noces en forêt présidé par un hôte (Ivan Vyskočil) qui se formalise quand les invités changent de place. Et qui s'emporte quand l'un d'eux a le culot de quitter la table. Tout le monde se met en chasse pour rattraper l'asocial avec l'assistance d'un chien-loup ; l'épouse du délinquant espère qu'il ne déchirera pas les habits de son mari. Aboiements.

Roadgames *Déviation mortelle*, Richard Franklin, Australie, 1981, 100 mn

Un routier (Stacey Keach, le “loser” de *Fat city*, p. 535) transporte une cargaison de porcs de Melbourne à Perth, à travers l’interminable plaine de Nullarbor, littéralement “sans arbre”. Il soupçonne le conducteur de la camionnette verte qui voyage sur la même route d’être le fameux tueur en série qui dispose des restes de ses victimes, bras, pieds, etc. aux quatre coins de l’Australie ; une glacière entrevue sur le siège du passager pourrait d’ailleurs contenir une tête.

Référence à *Rear window* (p. 1008), mais sans le voyeurisme ; l’auto-stoppeuse prise en chemin (Jamie Lee Curtis) est d’ailleurs surnommée Hitch – comme *hitch-hiker*, mais aussi Hitchcock. Mais le film renvoie aussi à la poursuite de *Duel* (p. 570). Comme chez Hitch’ tout se termine bien *in extremis* : le héros a pu livrer sa cargaison de carcasses de porc dont il a craint un moment qu’elle ne renferme celle de la charmante Hitch. Pas de problème, la viande sera consommée, mais de la viande de quoi, au juste ?

Il y est beaucoup question du chien aborigène australien, le *dingo* qui, nous dit-on, n’aboie pas. Qu’attend-on pour l’acclimater à nos latitudes ?

Mat’ *La mère*, Vsevolod Poudovkine, URSS, 1926, 84 mn

D’après Maxime Gorki. L’éveil politique d’une mère (Vera Baranovskaïa) qui, bernée par la promesse d’un policier tsariste, a causé la condamnation de son fils Pavel (Nikolaï Balatov). Mettant à profit une manifestation (nous sommes en 1905), elle l’aide à s’échapper. Tous deux sont massacrés par les Cosaques.

Ce film surfait vaut par quelques cadrages obliques et des séquences au montage extrêmement haché. Mais on est loin du génie épique de *La grève* (p. 53). Images récurrentes de débauche sur la Neva ; les bancs de glace sur lesquels fuit Pavel trouvent comme un écho dans *Des monstres et des hommes* (p. 572).

Le capitaine Fracasse Abel Gance, France, 1943, 103 mn

Ruiné, le baron de Cigognac (Fernand Gravey) s’engage dans une troupe de comédiens où il reprend le rôle tenu par le disparu Matamore (Paul Cettly). Il s’affronte au duc de Vallombreuse (Jean Weber) pour le cœur de la comédienne Isabelle (Assia Noris). Tout s’arrange finalement car la jeune femme se révèle être la sœur de l’ombrageux Vallombreuse.

Moments réussis : la mort très théâtrale de Matamore et le duel en alexandrins dans un cimetière, pastiche du *Cyrano* d’Edmond Rostand. Sans égaler ses chefs-d’œuvre muets, le film est une réussite d’Abel Gance. Plus fidèle à Théophile Gautier que *Le voyage du capitaine Fracasse* (p. 349) d’Ettore Scola, qui est davantage un (beau) film sur le théâtre.

Children Terence Davies, Grande-Bretagne, 1976, 44 mn

Madonna and child Terence Davies, Grande-Bretagne, 1980, 27 mn

Death and transfiguration Terence Davies, Grande-Bretagne, 1983, 25 mn

Tournée dans un noir et blanc déprimant, la trilogie de Terence Davies (né en 1945) est une œuvre âpre et sombre, la plainte désespérée et égocentrique d'un homosexuel qui est tout sauf gai.

Children raconte son enfance à Liverpool entre ses camarades d'école qui le traitent de *fruit* (pédé) et le battent et ses parents. Mort du père.

Il est adulte dans *Madonna and child* : le sexe lugubre dans des chiottes, sa visite habillé de cuir à un club qui lui refuse l'entrée et sa demande saugrenue de se faire tatouer les *bullocks* (couilles). Il va se confesser, pleure beaucoup et se met à hurler quand sa mère vieillissante est absente.

Death and transfiguration s'ouvre sur la crémation de la mère. Il s'imagine vieux sur un lit d'hôpital se remémorant son enfance, sa famille, ses relations furtives avec des brutes tatouées. Puis agonisant avec des râles épouvantables.

De nombreux acteurs incarnent le protagoniste – alias Robert Tucker – à divers stades de sa vie. On pense à Jacques Nolot, e.g., *Avant que j'oublie* (p. 840) ; mais Nolot semble relativement heureux et entouré dans sa marginalité revendiquée alors que Davies est un solitaire profondément culpabilisé par son catholicisme. Une sorte de cousin du Kenneth de *Prick up your ears* (p. 751).

Ore wa matteru ze *I am waiting*, Koreyoshi Kurahara, Japon, 1957, 91 mn

Jōji (Yūjirō Isihara) est un ancien boxeur qui pense rejoindre son frère au Brésil. Mais les lettres qu'il lui écrit reviennent et il finit par comprendre que le frangin n'est jamais parti. Il a été assassiné avant de prendre le bateau par le boss yakuza Shibata, lequel fait endosser ses crimes par des hommes de main qu'il est capable de tuer pour les empêcher de parler. Aidé par la chanteuse Reiko (Mie Kitahara), Jōji remonte la piste et finit par démolir le criminel à coups de poings.

Le couple Ishihara/Kitahara devait jouer dans une bonne dizaine de films. Mentionnons *Rusty knife* (p. 1213) : scénario voisin, dû comme celui-ci au propre frère de l'acteur, et musique lancinante du même Masaru Satō. L'actrice devait prendre une retraite prématurée pour cause de mariage avec son partenaire.

Le Brésil, terre d'émigration privilégiée des Japonais, comporte une importante communauté d'origine nippone. Au sein de laquelle, du fait de son isolement, a pu prospérer le conspirationnisme de la *Shindō renmei*. Selon cette organisation terroriste, l'Empire avait gagné la guerre ; révélation fantaisiste argumentée par des menaces de mort bien réelles.

Wesele *Les noces*, Andrzej Wajda, Pologne, 1973, 102 mn

Cracovie (Autriche-Hongrie) en 1900. Suivant l'idéologie de mise à l'époque, un poète (Daniel Olbrychski) épouse une paysanne. Il est accompagné par ses amis de la ville, un peintre (Andrei Łapicki) et un journaliste (Wojciech Pszoniak). On danse, on boit, on parle beaucoup de l'infortunée Pologne. Passent des soldats à cheval. Dans la nuit, les silhouettes vaguement menaçantes de boisseaux de foin en faisceau. On danse, on boit encore plus. Un personnage frappe à la vitre comme sorti du passé, celui de l'insurrection de 1846 ; il est porteur d'un cor doré avec lequel on rassemblera une armée. Les paysans s'arment de faux, s'en prennent aux intellectuels qui ne sont pas vraiment de leur côté, quelque chose va se passer. Mais l'illusion se dissipe au matin, l'armée de faux se disperse car le cor a été égaré : ne reste que son cordon. Le meilleur Wajda ?

La jetée Chris Marker, France, 1962, 27 mn

Chef-d'œuvre de la science-fiction : venu d'un futur post-atomique, un homme navigue dans le temps, le futur et surtout le passé. Il finit par se retrouver sur la jetée d'Orly où il avait assisté, enfant, à la mort d'un homme, la sienne propre.

Ça ne tient pas debout et c'est émouvant ; en fait, émouvant parce que ça ne tient pas debout. Cela touche en nous ce besoin de rêve, d'impossible, de conditionnel passé qui nous met la larme à l'œil dans *It's a wonderful life* (p. 399). La forme idoine pour rendre possible cet impossible : des vues fixes, style roman-photo et une narration courte, avec la voix off de Jean Négroni. On reconnaît le musée du Jardin des Plantes et l'amour du réalisateur pour les chats. Face à cette œuvre fulgurante, que dire de la pièce montée de *Twelve monkeys* (p. 726) ?

Days of heaven *Les moissons du Ciel*, Terrence Malick, USA, 1978, 94 mn

Le meilleur film de Terrence Malick est un chef d'œuvre plastique qui raconte les amours tragiques d'un fermier (Sam Shepard) du Panhandle (la queue de poêle texane) atteint d'une maladie incurable avec Abby (Brooke Adams), une saisonnière venue avec son prétendu frère Bill (Richard Gere). Après avoir épousé Abby, le fermier finit par avoir des doutes ; il est tué en légitime défense par Bill, contre lequel le contremaître (Robert Wilke) déchaîne la Police qui l'abat à son tour. Nous sommes en 1917 : Abby devient fille à soldats.

Commenté en voix off par la petite sœur de Bill, le film est baigné par la lumière du couchant – sans rapport avec les chromos façon Spielberg – qui se prolonge dans une scène d'incendie nocturne où les protagonistes se détachent en ombres chinoises. Les animaux, oiseaux, sauterelles, crapauds, peuplent ce monde selon Malick, ici teinté de nostalgie – celle d'un bonheur qui n'a jamais existé.

Ninjō kami fūsen *Pauvres humains et ballons de papier*, Sadao Yamanaka, Japon, 1937, 85 mn

Dans une "maison longue" (nagaya) semblable à celle de *Rivière noire* (p. 685), mais à l'époque Edo, le destin tragique du rōnin Unno qui se fait systématiquement éconduire alors qu'il cherche la protection de Mōri, un samourai noble qui a une dette de reconnaissance envers son père. Dans la même nagaya, le coiffeur Shinza vit de petits trafics, notamment l'organisation de jeux clandestins. Pour se venger du prêteur sur gages Shiroko qui l'a fait rosser, il enlève sa fille et la cache chez Unno. Tout ça se termine très mal pour le petit peuple : Shinza sera exécuté par des hommes de main et l'épouse d'Unno, profondément mortifiée par la complicité de son mari avec Shinza, le tue : double suicide. Un des ballons de papier (kami fūsen) qu'elle confectionnait pour gagner un peu d'argent tombe dans une rigole et s'éloigne au fil de l'eau, image touchante.

Après *Le pot d'un million de ryō* (p. 343) et *Kōshiyama Sōshun* (p. 909), le troisième film (et le meilleur) d'un réalisateur qui devait mourir à 28 ans. Petit rôle pour le quasi débutant Daisuke Katō.

Kika Pedro Almodóvar, Espagne, 1993, 114 mn

Almodóvar fait de l'Almodóvar. Le personnage principal de la vieillissante Kika (Verónica Forqué) est attachant mais, à l'exception de sa servante (la récurrente Rossy de Palma), il manque aux autres la dimension humaine qui fera d'*En chair et en os* (p. 1077) un chef-d'œuvre. Le tueur en série (Peter Coyote) est un pâle décalque du protagoniste de *Matador* (p. 1110), son beau-fils (Álex Casonovas), voyeur cataleptique, a peu de personnalité et la télé-journaliste à scandales (Victoria Abril) s'efface derrière les tenues extravagantes imaginées par Jean-Paul Gaultier. Référence à *The prowler* (p. 1452).

Yajū no seishun *La jeunesse de la bête*, Seijun Suzuki, Japon, 1963, 88 mn

Dans la lignée de *Crevez vermines* (p. 73), une réussite du réalisateur qui reprend les mêmes, en particulier Jō Shishido. L'homme aux bajoues incarne le détective Mizuno qui enquête sur le suicide suspect de son collègue Takeshita. Infiltré chez des yakuzas, il monte deux gangs l'un contre l'autre avant de découvrir le, ou plutôt la responsable : c'est madame Takeshita (Misako Watanabe), en réalité sixième épouse du cruel Nomoto (Tamio Kawaji) dont le frère joue les Blofeld (p. 195) en caressant un gros chat. Démasquée, elle tente de séduire Mizuno qui trouve moyen de la livrer au sadisme de Nomoto, connu pour taillader ses victimes façon store vénitien. Mise en scène dynamique avec des combats extravagants comme celui que livre Mizuno pendu par les pieds ! Avec Kinzō Shin.

Yellow submarine George Dunning, Grande-Bretagne, 1968, 86 mn

Dessin animé consacré aux Beatles. À bord de leur sous-marin jaune, ils traversent diverses mers – sea of time, of science, of green, of holes, of monsters – avant d’arriver à Pepperland, pays du célèbre sergent où il s’opposent aux Meanies – de *mean*, méchant – qui se reconnaissent à leur couleur bleue. Le graphisme repose sur le collage; très inventif, il rappelle – ou annonce – Roland Topor ou encore Jan Švankmajer. Parmi les titres entendus, outre la chanson éponyme, *Eleanor Rigby*, *When I’m sixty-four*, *Lucy in the sky with diamonds*, *Sgt. Pepper’s lonely hearts club band*, *All you need is love* et *All together now*.

Wind over the Everglades *La forêt interdite*, Nicholas Ray, USA, 1958, 90 mn

Miami, vers 1900. Murdock (Christopher Plummer) est nommé gardien des Everglades dont il essaie de protéger la faune, tout aussi en danger, dit-il, que les Indiens Séminoles. Il entre en conflit avec la bande (dont fait partie le débutant Peter Falk) menée par le cruel et truculent Cottonmouth (Serpent mocassin), joué par Burl Ives dans le rôle de sa vie. Arrivé au repaire du bandit pour l’arrêter, il risque d’être assassiné mais, au terme d’une nuit de beuverie, Cottonmouth sympathise avec lui et accepte d’être son captif; cependant, pour le ramener en barque à Miami, Murdock devra trouver lui-même son chemin dans le dédale des marais. Dont l’aventurier semble apprécier pour la première fois les habitants, ces oiseaux qu’il traquait pour décorer les chapeaux de ces dames; et un peu moins les reptiles, alligators et mocassins dont l’un d’eux lui infligera une morsure fatale.

Référence au mancenillier, arbre au latex irritant et très toxique.

Under the volcano *Au-dessous du volcan*, John Huston, USA, 1984, 107 mn

Le chef-d’œuvre de Malcolm Lowry adapté – et donc forcément un peu trahi – par John Huston. Geoffrey Firmin (Albert Finney, excellent), un ancien consul imbibé du matin au soir, fait face au retour de son épouse Yvonne (Jacqueline Bisset) volage – on la comprend – et à la visite de son demi-frère Hugh (Anthony Andrews) qui rentre de l’Espagne républicaine – nous sommes en 1938 –, un camp où l’on n’a pas d’armes mais de belles chansons comme celle qu’il interprète, moment de grâce. Tous trois vont faire un tour à la campagne où plane la menace des “synarchistes”, sorte de terroristes nazifiants en cheville avec la Police. Démarche suicidaire, Firmin se rend dans un bordel, décor nocturne et tragique presque goyesque avec son nain, des (vraies) putes et le pittoresque Emilio Fernández et son coq, déjà de l’autre côté. Il y est assassiné par les synarchistes en tant que Juif bolchévique. Référence aux *Mains d’Orlac* (p. 791) et dernier plan sur le Popocatepetl. Avec Katy Jurado.

7th heaven *L'heure suprême !*, Frank Borzage, USA, 1927, 114 mn

1914, à Paris. La rencontre entre l'égoutier Chico (Charles Farrell) et Diane (Janet Gaynor), une orpheline martyrisée par une sœur alcoolique. Il l'emmène chez lui, "près des étoiles", dans son appartement sous les toits. Le couple est sur le point de se marier quand la déclaration de guerre les sépare ; qu'importe, ils penseront l'un à l'autre tous les matins à onze heures. Le temps passe, comme l'atteste l'apparition des uniformes bleu horizon ; Chico est blessé et devient aveugle. Réputé mort, seule Diane, qui communique en pensée tous les matins avec lui, le croit vivant. Le jour de l'Armistice, alors qu'on se presse dans le petit appartement pour convaincre Diane de retrouver la raison, Chico réapparaît – à onze heures précisément. Et c'est sublime.

Allusion à l'épisode (très surfait) des taxis de la Marne : un chauffeur qui s'y est rendu à bord de son "Héloïse", voit le tacot détruit par une bombe, "une mort au champ d'honneur". En arrière-plan, un prêchi-prêcha chrétien – Chico se dit athée – qui s'accorde avec le caractère miraculeux du dénouement. Il n'en ira pas de même avec des œuvres plus tardives comme *Strange cargo* (p. 1244) au message lourdingue : le ridicule n'est jamais trop éloigné du sublime.

Piat' vetcherov *Cinq soirées*, Nikita Mikhalkov, URSS, 1979, 98 mn

1957 à Moscou. Tamara (Lioudmila Gourtchenko) vit seule avec son neveu Slava dans un confortable appartement collectif. Membre du Parti, elle a une télévision munie d'un écran minuscule dont on peut améliorer la taille grâce à une lentille ; ce qui attire les voisins, lesquels s'invitent régulièrement pour y voir Paul Robeson et autres célébrités. Voilà que déboule Sacha (Stanislav Lioubchine) qui demande l'hospitalité pour cinq nuits. Cet ingénieur en chef d'une usine du coin est reçu plutôt fraîchement. À mesure que les relations se tendent, on comprend qu'il s'est passé quelque chose entre ces deux-là : ils ont en fait été séparés par la guerre et ils n'arrivent pas à renouer. Elle refuse le repas de fête qu'il avait apporté, il déménage chez un copain. C'est alors qu'elle apprend qu'il n'occupe pas ce ronflant poste d'ingénieur : seul à refuser les oukases d'un professeur abusif, il n'avait pas terminé son cursus et gagne désormais sa vie comme chauffeur sur les routes glacées du grand Nord sibérien, à Vorkouta où il doit repartir. Contre toute attente, il se présente de nouveau à la porte le cinquième soir. Échange de regards, il attend le mot qui lui demandera de rester. . . Lequel finit par sortir : "– Mon Sacha" dit-elle, "– Je te demande pardon" répond-il. Le noir et blanc sépia des images fait place à la couleur. La caméra s'attarde sur les photos accrochées au mur, pont enfin rétabli avec le passé.

Excellente distribution dominée par le couple Lioubchine/Gourtchenko, vibrant d'émotion. Et musique d'époque : *Petite fleur* de Sidney Bechet.

Shen nu *La divine*, Yonggang Wu, Chine, 1934, 78 mn

Dans le Shanghai de l'époque, une prostituée tente d'élever son fils. Elle l'envoie à l'école mais doit faire face à l'hostilité des parents des autres élèves et, surtout, au despotique petit chef qui finance ses dettes de jeu avec l'argent qu'elle gagne. Un jour où il a trop exagéré, elle le tue. Au directeur de l'école qui lui rend visite en prison, elle demande de faire croire à son fils qu'elle est morte : la vie sera plus facile pour lui.

Beau mélodrame muet avec des images nocturnes de Shanghai, notamment le Bund illuminé. Le thème de la femme qui se prostitue pour un frère, un fils, etc. est fréquent dans le cinéma extrême-oriental, voir par exemple *Osen aux cigognes de papier* (p. 1260).

The cheat *Forfaiture*, Cecil B. DeMille, USA, 1915, 58 mn

Edith Hardy, une mondaine, a joué et perdu en bourse les 10000 \$ d'une collecte de la Croix-Rouge. Elle s'adresse à un Asiatique (Sessue Hayakawa) qui l'aide à se tirer d'affaire mais se paie sur la bête. Quand, plus tard, elle cherche à rembourser, le cruel la marque à l'épaule de son sceau. Elle le blesse alors d'un coup de pistolet et c'est son mari qui, pour éviter le scandale, passe en jugement. Au moment où il va être condamné, Edith révèle le pot aux roses en dénudant son épaule. *Happy end*.

Ce film est une petite leçon d'histoire. Les 10000 \$ détournés par la jeune femme étaient destinés à la Belgique, ce qui montre à quel point les atrocités commises par l'Allemagne (voir la notice de *Dr. Ehrlich's magic bullet*, p. 339) étaient contre-productives. Ceci dit, le film frappe par ses incohérences : les chèques sont datés du 17 avril 1918 et le méchant aux yeux bridés, censé être Hara Arakau (!), roi birman de l'ivoire, est joué par un Japonais dans un environnement nippon – lanterne de pierre, porte-fenêtre en papier (shōji) et sceau figurant un torii. Explication : ce n'est pas le film d'origine mais sa version de 1918 où quelques détails ont été modifiés. Entre temps les États-Unis étaient entrés en guerre, ce qui fait que le méchant Hiroshi Torii de 1915 ne pouvait plus être japonais, d'où sa naturalisation birmane assortie d'un changement de nom.

Armored car robbery Richard Fleischer, USA, 1950, 67 mn

Petit film sans temps mort qui débute par l'attaque d'un fourgon blindé par quatre hommes. Poursuivis dans Los Angeles, ils sont abattus ou capturés. Reste Purvis (William Talman, excellent) que le Lt. Cordell (Charles McGraw) retrouve dans un motel mais qui lui échappe pour tenter de partir avec une effeuilleuse (Adele Jergens) à bord d'un avion privé. Le criminel meurt écrasé sur le tarmac.

A londoni férfi *L'homme de Londres*, Béla Tarr, Hongrie, 2007, 133 mn

Extérieurs bastiais – il n'y a pas de port en Hongrie – pour cette adaptation de Simenon. Le film, dont l'auteur semble comme gêné par un sujet qui n'est pas fait pour lui, est un peu raté : même reléguée au second plan et peu compréhensible à force de litotes, l'intrigue résiste et nous distrait du plaisir purement cinématographique procuré par les œuvres de maturité du maître. Désagrément pour le spectateur français, les acteurs écorchent notre langue avec un pénible accent, tchèque (Miroslav Krobot), anglais (Tilda Swinton) ou hongrois.

Splendide ouverture avec un plan-séquence tourné depuis la tour de contrôle du port et musique hypnotique de Mihály Vig. Référence à *Sátántangó* (p. 31) dont les acteurs viennent faire un tour de piste et entamer une danse grotesque avec une chaise. Quant à l'histoire policière, mieux vaut la chercher dans le travail plus modeste, et donc plus respectueux, d'Henri Decoin (p. 136).

The prime of Miss Jean Brodie *Les belles années de Miss Brodie*, Ronald Neame, Grande-Bretagne, 1969, 116 mn

Édimbourg, dans les années 1930. Professeur d'histoire dans le lycée féminin Marcia Blaine, institution plutôt conservatrice, Jean Brodie (extraordinaire Maggie Smith) vole littéralement l'âme de ses élèves – “la crème de la crème” dit-elle. Elle leur présente sur un ton emphatique les héros romantiques de son cru, en épelant les mots pour leur donner de l'autorité, ainsi D-U-C-E pour Mussolini, J-E-F-E pour Franco. On ne sait pas si elle est réellement fasciste ou seulement désireuse de créer un folklore dans lequel elle emprisonnera ses “special girls” qui, comme les F-A-S-C-I-S-T-I, doivent avoir un idéal.

Jean entretient des relations tordues et mijaurées avec ses collègues hommes. Ayant jadis couché avec le professeur de dessin Lloyd (Robert Stephens, alors époux de l'actrice), elle se met en tête, en vain, de lui “donner” la lycéenne Jenny qu'elle estime destinée à une vie romantique de passions à la D.H. Lawrence. Elle minaude aussi avec le professeur de musique (Gordon Jackson) qui finira par se laisser. Miss Brodie croit pouvoir manipuler son monde car elle est dans sa “prime”, i.e., sa plénitude, sans voir qu'elle n'est qu'une pimbêche ridicule et vieillissante à la limite du délire. Et du renvoi, car l'Administration (Celia Johnson de *Brève rencontre*, p. 1169, et Ann Way) cherche à se débarrasser d'elle. Ce qui se produira lorsqu'une de ses élèves, que son influence a poussée à tenter de rejoindre les franquistes, meurt mitraillée dans un train en Espagne. C'est la jeune Sandy (Pamela Franklin), qu'elle croyait son âme damnée, qui lui donne le coup fatal : elle a témoigné devant l'administration et, de plus, est devenue la maîtresse de Lloyd en lieu et place de Jenny. Alors qu'elle quitte le lycée où ne sévit plus Miss Brodie, Sandy l'entend encore susurrer “you are mine for life”.

Cœur fidèle Jean Epstein, France, 1923, 87 mn

Splendide film des débuts d'Epstein. Le docker Jean est amoureux de Marie (Gina Manès), une serveuse de bar orpheline que ses patrons ont plus ou moins vendue au bon à rien Petit Paul (Edmond Van Daële). Envoyé en prison à la suite d'une rixe, Jean retrouve, à sa sortie une Marie bien malheureuse qui élève le bébé qu'elle a eu de Petit Paul, dangereux alcoolique qu'une voisine handicapée (Marie Epstein, sœur du réalisateur) abattra avec son propre pistolet.

On retiendra les extérieurs marseillais (la Joliette) et l'extraordinaire séquence de fête foraine tournée à Manosque avec caméra embarquée dans un manège et des plans extrêmement découpés. Ainsi que l'utilisation d'anamorphoses et de surimpressions. Manès et Van Daële reviendront dans *Napoléon* (p. 247) pour incarner Joséphine et Robespierre.

The list of Adrian Messenger *Le dernier de la liste*, John Huston, USA, 1963, 94 mn

Amusante comédie policière totalement invraisemblable. Gethryn (George C. Scott) enquête sur une série de meurtres dont l'auteur semble être un nommé Brougham (ou Brutenholm, ce qui se prononce Broom dans les deux cas), second en ligne pour hériter de la colossale fortune des Broom. Il est assisté d'un Français (Michel Roux) à l'accent à couper au couteau et de la mère (Dana Wynter) du jeune héritier. Tout se termine par une chasse au renard (tournée près de Dublin) au cours de laquelle, pris à son propre piège, le criminel s'empale sur une faneuse.

Apparitions de Clive Brook, Gladys Cooper, Marcel Dalio, Herbert Marshall et de comédiens déguisés qui enlèvent leurs masques à la fin : Tony Curtis, Robert Mitchum, Frank Sinatra, Burt Lancaster et surtout Kirk Douglas, le seul à ne pas se contenter de figurer puisqu'il incarne le diabolique Brougham.

Desperate journey *Sabotage à Berlin*, Raoul Walsh, USA, 1942, 107 mn

Abattu au dessus de l'Allemagne, un équipage anglo-saxon (un Anglais, un Écossais, un Américain, un Canadien et un Australien !) tente de regagner l'Angleterre. Poursuivis par l'infatigable Baumeister (Raymond Massey), les héros ont cependant le loisir de détruire au passage une usine d'armes chimiques avant de repartir à bord d'un avion que les Allemands n'avaient pas très bien gardé.

Bien que deux des cinq aviateurs perdent la vie dans cette odyssée, l'ensemble a comme la légèreté d'une bande dessinée. Servi par l'interprétation d'Errol Flynn, Ronald Reagan, Aland Hale et Arthur Kennedy avec une réjouissante apparition de Sig Ruman. À noter le charabia destiné à Baumeister, e.g., le "daligonitor" qui annonce la "supercazzora bre maturata" d'*Amici miei* (p. 605).

Blood simple *Sang pour sang*, Joel Coen, USA, 1984, 96 mn

Marty (Dan Edaya) paie Visser (M. Emmet Walsh) pour tuer son épouse Abby (Frances McDormand) et son amant Ray (John Getz). Le sicaire trouve plus malin d'assassiner le commanditaire après lui avoir présenté des photos truquées du couple. . . tout en laissant traîner le revolver d'Abby que Ray venu chez Marty croit donc responsable du meurtre du cocu dont il emmène le cadavre pour l'enterrer – encore vivant car il avait survécu ! – dans un champ. Pour récupérer son briquet égaré, Visser est amené à abattre Ray mais tombe victime d'une balle tirée par Abby à travers une porte : elle pensait se défendre contre Marty !

Quiproquos sur morts et vivants, erreurs sur les tueurs : un premier film très réussi. Mentionnons le moment où Abby, terrorisée dans le noir, cloue la main droite de "Marty" (= Visser) qui tentait d'ouvrir sa fenêtre depuis une pièce attenante ; le criminel réagit en perçant des trous lumineux dans la cloison.

The bitter tea of general Yen *La grande muraille*, Frank Capra, USA, 1932, 84 mn

Fiancée à un missionnaire, la jeune Megan (Barbara Stanwyck) tombe sous la coupe d'un Seigneur de la guerre raffiné et cruel, le général Yen (Nils Asther). S'ensuit une histoire d'amour – forcément platonique puisque interr raciale – ponctuée par deux moments forts : le rêve où Megan imagine une tentative de viol et le suicide final du général déserté par ses troupes avec Megan à son chevet.

Parmi les seconds rôles de ce film moyen, un aventurier américain (Walter Connolly), sorte d'éminence grise de Yen, et une perfide concubine (Toshia Mori) à laquelle le général fait grâce pour complaire à Megan et qui en profite pour le trahir. Nils Asther en Chinois est moins convaincant, et surtout moins touchant, que Richard Barthelmess (*Broken blossoms*, p. 1157).

Brief encounter *Brève rencontre*, David Lean, Grande-Bretagne, 1945, 83 mn

Quatrième film de David Lean, le dernier à se situer dans l'univers de Noël Coward. Il relate l'ébauche furtive et timorée de liaison entre un médecin (Trevor Howard) et une femme d'intérieur (Celia Johnson). Le principal décor est la gare de la fictive Milford où se presse un petit peuple, bien anglais mais nullement aristocratique, représenté par Stanley Holloway et Joyce Carey.

Destinées mièvres de gens qui n'osent pas vivre leur amour à cause des convenances et qui, pour ne pas blesser les conjoints, cèdent à la raison avant même d'être passés à l'acte : le docteur accepte un poste à Johannesburg. Jusqu'aux adieux, lors d'un ultime jeudi à la gare, perturbés par une fâcheuse. Sur ce fond de médiocrité, le second concerto de Rachmaninov sonne comme la tempête derrière une porte bien fermée.

De Mayerling à Sarajevo Max Ophüls, France, 1940, 91 mn

Titre trompeur : le film est consacré au seul François-Ferdinand (John Lodge). Ses amours ne sont pas aussi contrariées que celles de Rodolphe puisque son oncle François-Joseph lui accorde, certes difficilement, le droit de contracter un mariagemorganatique avec la comtesse Chotek (Edwige Feuillère) qui sera obligée de rester dans l'ombre. C'est pourquoi le très protocolaire Montenuovo (Aimé Clariond) refuse la protection militaire à l'Archiduc lors de sa fatale visite à Sarajevo : celle qui l'accompagne n'a pas le droit d'apparaître avec lui en public.

Ophüls ne semble guère s'intéresser aux deux protagonistes pour se concentrer sur le petit monde qui s'affaire autour d'eux et qu'il décrit avec sa patte si reconnaissable. Avec Gabrielle Dorziat et Raymond Aimos.

The last page Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1952, 75 mn

Le libraire Harman (George Brent, acteur pénible) est l'objet d'une vaine tentative de séduction de la part de Ruby (Diana Dors). Téléguidée par son amant Jeffrey, elle entreprend néanmoins un chantage qui va jusqu'à l'envoi d'une lettre à Mrs. Harman, une invalide qui décède en quittant son lit pour la brûler. Démoralisé, Harman livre une grosse somme à Ruby ; Jeffrey l'étrangle dans le sous-sol de la librairie pour s'en emparer. Tout accuse Harman qui peut cependant compter sur sa fidèle secrétaire Stella (Marguerite Chapman).

Petit film des débuts de Fisher dominé par la sensualité de Dors.

Quattro passi fra le nuvole *Quatre pas dans les nuages*, Alessandro Blasetti, Italie, 1942, 88 mn

Paolo Bianchi (Gino Cervi), représentant en chocolats, rencontre sur son trajet la jeune Maria (Adriana Benetti de *Teresa Venerdì*, p. 351), laquelle lui demande de l'accompagner dans sa famille et de s'y faire passer pour son époux : enceinte et abandonnée, elle craint les foudres de son père (Aldo Silvani). Le subterfuge ne dure qu'un soir et Maria risque de se faire renvoyer ; mais Paolo sait trouver les mots et la jeune femme est finalement recueillie par les siens.

Sur un scénario de Cesare Zavattini, ce film marque la naissance du néo-réalisme avec l'attention portée au petit peuple, en rupture avec les "téléphones blancs" et le calligraphisme. On mentionnera l'atmosphère *Arigatō-san* (p. 574) du voyage en car et son pittoresque chauffeur (Carlo Romano) qui vient d'être papa. Ainsi que le grand-père de Maria qui joue "aux dames" avec les échantillons du représentant. Et puis le fait, rétrospectivement étonnant, qu'une fille-mère puisse s'en tirer à si bon compte : dans un film américain de l'époque, e.g., le magnifique *To each his own* (p. 845), elle n'aurait pas coupé au châtiment.

L'affaire est dans le sac Pierre Prévert, France, 1932, 44 mn

Débuts de Pierre Prévert sur un scénario de son frère. Des zozos décident d'enlever le fils du milliardaire Hollister contre, *grosso modo*, la main de sa fille. Erreur sur la personne : ce n'est pas le gamin, mais son père qu'ils ont mis dans un sac. Un plein de fric qui s'ennuyait beaucoup et que cette aventure ravit.

Histoire invertébrée et un peu ubuesque interprétée par une bande de copains (Marcel Duhamel, Jean-Paul Le Chanois qui s'appelait encore Dreyfus) dont deux bons acteurs, Julien Carette et Jacques Brunius. Les décors laissent à désirer, quant à la mise en scène... Film plus sympathique que réussi.

Saraband Ingmar Bergman, Suède, 2003, 112 mn

Ce téléfilm est une sorte de codicille à *Scènes de la vie conjugale* (p. 1085) : après un temps indéfini mais forcément assez long, Marianne (Liv Ullmann) retrouve Johan (Erland Josephson). Il vit seul pas très loin d'Henrik (Börje Ahlstedt, l'oncle pétomane de *Fanny et Alexandre*, p. 469), le fils qu'il a eu de Paula et qui, lui-même veuf, élève sa fille Karin (Julia Dufvenius).

Dans une succession de duos entre les quatre protagonistes, Marianne servant surtout de témoin à leur affrontement, les deux hommes sont présentés sous un jour peu favorable. Johan, qui n'a jamais donné sa chance à Henrik, le déteste et le lui fait savoir : il n'arrive pas à comprendre comment sa chère bru, la regrettée Anna, a pu s'enticher d'un tel individu. Henrik ne voit en son père qu'un héritage à venir ; vivant dans le souvenir d'Anna, il phagocyte Karin dans une relation incestueuse dont la jeune fille a du mal à se dépêtrer car elle sait qu'elle est le seul lien qui rattache son père à la vie.

Johan et Henrik s'affrontent au sujet du futur de Karin. Douée pour le violoncelle, elle est, selon son père, destinée au conservatoire. Son grand-père a d'autres vues : il veut l'envoyer à Helsinki suivre l'enseignement d'un sien ami qui en fera une soliste internationale. La jeune fille les met d'accord en choisissant une tierce solution : elle part à Hambourg suivre un cursus de plusieurs années qui en fera, non pas une vedette, mais un modeste pilier d'orchestre.

Henrik fait alors une tentative de suicide – ratée comme tout ce qu'il fait commente Johan. Lequel, après avoir craché son venin vient rendre visite à Marianne dans sa chambre. Les deux vieillards s'endorment nus l'un à côté de l'autre, mais ce n'est qu'une ébauche de *happy end*. Rentrée chez elle, Marianne s'adresse au spectateur et nous apprend que Johan a cessé de répondre à ses lettres : sa gouvernante y est sans doute pour quelque chose.

Testament de Bergman qui se clôt sur l'image de Marianne rendant visite à sa propre fille aphasique – on pense à *Sonate d'automne*, p. 41 – dont elle touche le visage, peut-être pour s'assurer qu'elle-même n'est pas semblable à Johan.

Un couple épatant Lucas Belvaux, France, 2002, 93 mn

Cavale Lucas Belvaux, France, 2002, 109 mn

Après la vie Lucas Belvaux, France, 2002, 120 mn

Film en trois parties tourné à Grenoble, décor bien mis en valeur, dont les titres mis bout à bout forment une phrase. Le film est organisé selon trois axes.

L'axe des x est celui du couple formé par François (François Morel) et Cécile (Ornella Muti). Hypochondriaque, il se pense atteint d'une grave maladie et fait des cachotteries pour ne pas alarmer son épouse qui, elle, se croit trahie.

Celui des y correspond à Pierre (le réalisateur), un gauchiste en cavale qui sollicite l'aide de Jeanne (Catherine Frot) pour reprendre la lutte contre le Capital.

Enfin, l'axe des z est formé par Agnès (Dominique Blanc), une droguée que son compagnon Pascal (Gilbert Melki), un flic, tente d'aider comme il peut.

Le premier film est une sorte de *screwball comedy* dont la saveur vient de l'unidimensionnalité – l'axe François/Cécile – qui rend incompréhensible ou antipathique le personnage de Pascal, le flic que Cécile a chargé d'enquêter sur François. Lequel n'arrête pas de dicter et redicter son testament en y incluant ou non sa secrétaire (Valérie Mairesse). Un individu (Pierre) entr'aperçu dans son chalet des hauteurs chante *Bella ciao* : c'est pour sûr un mafieux !

Le second film, tout aussi unidimensionnel, est centré sur le personnage, à vrai dire un peu anachronique, de Pierre, membre de l'"Armée populaire" – sorte de Gauche Prolétarienne – qui tue quand il ne se cache pas. Il exécute un patron de bistro qui venait d'appeler les flics et à la fin, Jaquillat (*infra*) qui se cachait. Il oblige Jeanne à l'aider en tabassant son époux Francis (Olivier Darimont) et s'enflamme sur le thème "Nous sommes de plus en plus forts" ; elle tente de le raisonner en mettant – était-ce bien nécessaire ? – les points sur les i. Elle finit par le dénoncer et il échappe de justesse aux flics et à une bande de tueurs pour aller se perdre dans la montagne et disparaître dans une crevasse avec son PM.

Le troisième film ne se réduit pas à l'axe des z : tridimensionnel, il éclaire et restitue ce qui avait été volontairement obscurci dans les deux premiers. Les trois femmes sont collègues dans le même lycée et le flic Pascal se démène pour trouver de la morphine pour sa compagne Agnès : c'est ainsi que sa visite à un cafetier a fait croire à Pierre que ce dernier l'avait vendu. Le pourvoyeur en chef est le dangereux Jaquillat (Patrick Descamps) qui coupe l'approvisionnement en sommant Pascal d'abattre Pierre. Nous apprenons aussi que le gentil Francis avait vendu ses copains gauchistes aux flics et n'a donc pas tout à fait volé le cocard infligé par Pierre. Quant aux fusillades, aux individus qui pistent Pascal, tout cela est le fait de Jaquillat. Sur ce fond, sorte de tapisserie, la touchante histoire d'amour de ce "couple épatant" avec un *happy end* : elle a jeté ses seringues et va le reconforter alors qu'il est saisi par le désespoir.

Agatha Michael Apted, Grande-Bretagne, 1979, 94 mn

La meilleure adaptation d'Agatha Christie inspirée, non d'un de ses romans académiques, mais de sa vie : sa disparition très médiatisée pendant onze jours. Jamais élucidée et donc propice à toutes les suppositions.

Un fictif journaliste américain (Dustin Hoffman) reconnaît la disparue (Vanessa Redgrave) parmi les curistes de la station thermale de Harrogate (Yorkshire) et arrive à déjouer *in extremis* une machination bien digne de l'autrice du *Meurtre de Roger Ackroyd*. Au plus mal avec le Col. Christie (Timothy Dalton), elle voulait commettre un suicide par électrocution camouflé en crime de la maîtresse de son mari dont elle a usurpé le patronyme. C'est une Agatha prétendument amnésique qui réapparaît au Swan Hydropathic Hotel le 14 décembre 1926.

The saddest music in the world Guy Maddin, Canada, 2003, 96 mn

Winnipeg, 1933. Alors que la Prohibition touche à sa fin, une reine de la bière (Isabella Rossellini) finance une compétition musicale destinée à trouver la musique la plus triste. Le film est un peu le *Canada dry* de Maddin : fait par Maddin avec des idées qu'on ne trouve que chez lui, il lui manque la touche de l'auteur de *Tales from the Gimli hospital* (p. 297). Mention spéciale cependant pour l'extraordinaire prothèse, deux jambes en verre qui sont aussi de gigantesques chopes. Avec Maria de Medeiros.

Musashino fujin *La dame de Musashino*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1951, 84 mn

La tragédie d'une femme, ici celle de Michiko (Kinuyo Tanaka) mal mariée à Akiyama (Masayuki Mori), un enseignant veule qui prône l'adultère en se réclamant de Stendhal ! Akiyama finit d'ailleurs par fuguer avec Tomiko (Yukiko Todoroki), épouse du cousin Ono (Sō Yamamura) de Michiko. En réaction contre la désinvolture de son époux, Michiko refuse l'amour d'un autre cousin, le jeune Tsutomu (Akihiko Katamaya) dont elle est pourtant éprise. Elle finit par se suicider pour empêcher Akiyama de dilapider le domaine familial de Musashino, un endroit prisé près de Tōkyō, dont elle lègue les deux tiers à Tsutomu qui, ne voulant pas hériter de celle qu'il aimait, abandonne sa part à Ono.

Nonobstant de splendides séquences comme celle où Michiko et Tsutomu, surpris par l'orage, trouvent abri dans une chambre d'hôtel, on reste sur une impression mitigée : quand il n'exalte pas le combat féministe (*Flamme de mon amour*, p. 884), Mizoguchi est ordinairement l'avocat des femmes sacrifiées, victimes des hommes, frères indécents ou maquereaux. Il y a ici un moralisme sur le thème du "c'était mieux avant" résumé par le pantalon militaire de Tsutomu, référence ostentatoire aux valeurs du proche passé.

Per le antiche scale *Vertiges*, Mauro Bolognini, Italie, 1975, 97 mn

Les années 1930, en Toscane, un asile psychiatrique où tout le monde est obsédé par le sexe, ainsi la malade nymphomane campée par Adriana Asti. Et surtout le Pr. Bonaccorsi (Marcello Mastroianni) avec ses trois maîtresses (Lucia Bosè, Barbara Bouchet et Marthe Keller), femmes de collègues et assistante. Ce n'est pas le cas d'Anna (Françoise Fabian), une doctoresse en stage qui refuse les avances du médecin. Et tourne même en ridicule ses prétentions scientifiques à trouver un bacille de la schizophrénie – de nos jours il chercherait un gène ! Elle le traite de fou en critiquant sa fuite en avant dans la baise. Désarroi d'avoir été rejeté et cas de folie dans sa propre famille – sa sœur –, Bonaccorsi démissionne.

Le film s'ouvre sur une scène de Carnaval comme sait les filmer l'auteur (*L'héritage*, p. 517) ; lui répond la séquence finale dans laquelle les Pierrots lunaires ont fait place à des aliénés en chemise noire qui n'ont que le mot "guerre" à la bouche. Ceci dit, Bolognini est plus à l'aise dans l'Italie umbertienne.

Second rôle pour le météorique Pierre Blaise qui fut *Lacombe Lucien* (p. 1731) et apparition de Maria Michi (de *Roma, città aperta*, p. 504), bien vieillie.

High wind in Jamaica *Cyclone à la Jamaïque*, Alexander Mackendrick, Grande-Bretagne, 1965, 103 mn

Premières images bercées par une chanson de style jamaïcain qui se termine par "high on a gallows tree" : nous sommes prévenus. Tout commence un peu comme *L'île au trésor* (p. 779) avec des enfants tombés par hasard aux mains de pirates plutôt sympathiques – Chavez (Anthony Quinn) et Zac (James Coburn) – du moins presque tous, car Alberto (Ben Carruthers de *Shadows*, p. 1390) voudrait abandonner les gosses sur une île. Lors d'une escale à Tampico (petit rôle pour Lila Kedrova), l'un d'eux fait une chute accidentelle et se tue. Les enfants continuent néanmoins d'adorer leurs ravisseurs, tout particulièrement le Cpt. Chavez qui s'occupe de la petite Emily (Deborah Baxter), une fillette de onze ans blessée à la jambe. Lors de la prise d'un navire hollandais, le capitaine (Gert Fröbe) demande à Emily de couper ses liens ; la gamine terrorisée le poignarde.

En 1870, on ne pend plus pour piraterie sauf s'il y a eu mort d'homme. Le procureur (Dennis Price) cuisine Emily qui, de nouveau paniquée, ne peut pas avouer un crime involontaire dont on subodore que son père (Nigel Davenport) a connaissance. Ses déclarations confuses envoient les pirates à la potence ; ils sont innocents mais, comme dit Chavez à Zac : "Tu as bien quelque chose à te reprocher".

Adultes et enfants cohabitent mal au cinéma, d'où des scénarios souvent... infantiles genre Walt Disney. Ici, les pirates plus irresponsables que méchants et les enfants pas vraiment innocents ont dû indisposer la Fox : le film, qui aurait pu être un chef-d'œuvre, a été amputé de 25 mn.

Cuisine et dépendances Philippe Muyl, France, 1993, 95 mn

Théâtre filmé d'après une pièce du couple Bacri/Jaoui. Martine (Zabou Breitman) et son époux Jacques (Sam Karmann) reçoivent à dîner une célébrité audiovisuelle qu'on ne voit d'ailleurs pas puisque tout se passe dans la cuisine. Georges (Jean-Pierre Bacri), un parasite du couple, se montre impertinent face au premier de cordée ; il faut dire que cet ancien copain lui a fauché Charlotte (Agnès Jaoui). Le frère de Martine (Jean-Pierre Darroussin) a le culot de gagner une petite fortune (80 000 ₣) au poker face à la star des médias : le couple est tellement choqué qu'il utilise ses propres deniers pour rembourser la vedette ! On retrouvera Bacri, Darroussin et Jaoui dans *Un air de famille* (p. 797), plus abouti.

Profondo rosso *Les frissons de l'angoisse*, Dario Argento, Italie, 1975, 126 mn

Giallo particulièrement réussi. Il s'agit, comme toujours, d'une histoire style *Club des Cinq* pour ce qui est de la vraisemblance, matérielle ou psychologique, mais avec du sang – d'où le titre "rouge profond". Le couple de détectives amateurs est formé d'un pianiste (David Hemmings) et d'une journaliste (Daria Nicolodi) ; dans une villa abandonnée, ils découvriront une étrange fresque représentant un crime, puis une salle condamnée avec son squelette. Tout ça lors de l'enquête sur une série de meurtres sanglants commis par une vieille actrice de cinéma zinzin (Clara Calamai, bien vieillie depuis *Ossessione*, p. 100). Les liens avec la parapsychologie (le personnage de Macha Méril) sont plaqués.

The whispering chorus *Le rachat suprême*, Cecil B. DeMille, USA, 1918, 81 mn

Tremble (Raymond Hatton) a commis une indécatesse et disparaît pour vivre sur une île. Découvrant le cadavre d'un nommé Edgar Smith, il échange les identités : *exit* Tremble, supposément assassiné par Smith. Plus tard, Hatton sera, sous le nom de Smith, condamné à mort et électrocuté pour son propre meurtre.

Remarquable film des débuts de DeMille caractérisé par les surimpressions de personnages surgis de l'imagination du protagoniste qui lui suggèrent telle ou telle action, que ce soit pour le tenter ou le ramener à la raison. Avec un message épouvantable, conforme aux opinions politiques de DeMille. En effet, la veuve de Tremble a épousé le gouverneur dont elle a un enfant ; reconnaissant son premier mari sous les traits du condamné, elle lui rend visite et offre de le sauver, tout en lui faisant comprendre qu'il brisera, s'il survit, trois nobles existences. Tremble est effectivement convaincu et sacrifie sa vie de ver de terre à cette famille vertueuse qui vit sous la protection du "Almighty God" du dernier carton. Pour DeMille comme pour Goethe, l'injustice est toujours préférable au désordre.

Europa 51 Roberto Rossellini, Italie, 1952, 119 mn

D'origine américaine – elle est née Hamilton –, Irène Girard (Ingrid Bergman) vit à Rome avec son mari bourgeois (Alexander Knox). Le cocon se brise lorsque son fils de douze ans meurt, suicide sans doute. Désespérée, elle trouve un certain réconfort auprès d'Andrea (Ettore Giannini), un ami communiste qui l'emmène dans les quartiers pauvres. Elle fait ainsi la connaissance d'une ouvrière (Giuletta Masina aux pénibles grimaces) dont elle prend un temps la place à l'usine. Ce qui lui apprend que le travail n'est pas anoblissant et l'éloigne des idées d'Andrea. Le mari soupçonne à tort un adultère, alors qu'Irène s'est engagée sur la voie de la compassion : elle veut donner de l'amour à tout le monde et pas uniquement au petit cercle familial. Elle accompagne les derniers jours d'une prostituée tuberculeuse et montre pour un petit délinquant une compassion vite taxée de complicité par la Police. Retour du mari qui avait perdu sa trace et transaction avec l'autorité : ce sera l'asile psychiatrique. Les flics de la normalité ne trouvent aucun signe de dérangement, sinon son obstination à ne pas rentrer dans les clous d'un quelconque format, même peu recommandable : ni le Communisme, ni la religion, encore moins la famille, ne lui conviennent. Car Irène est une sainte, de celles que l'Église a toujours brûlées – voir le personnage de prêtre papelard qui n'arrive pas à la normaliser. Le juge signe finalement la lettre de cachet qui la condamne à être internée à vie. Dernier plan de la "folle" derrière les barreaux de sa chambre, fin bouleversante de ce qui est peut-être le meilleur film du réalisateur.

Father of the bride *Le père de la mariée*, Vincente Minnelli, USA, 1950, 93 mn

Comédie familiale brocardant gentiment la *middle class* américaine. Stanley et Ellie (Spencer Tracy et Joan Bennett) apprennent soudainement l'existence d'un fiancé que leur fille (Elizabeth Taylor) désire épouser. Casse-tête financier – le couple, bien qu'aisé, ne roule pas sur l'or – et surtout logistique. Tout fait problème, la maison trop petite dont il faut enlever le mobilier, le frac dans lequel ne rentre plus Stanley : ce que résume un cauchemar où le sol se dérobe sous ses pieds à l'église. Il n'a pas pu dire au revoir à sa fille trop sollicitée durant la réception et c'est par téléphone qu'elle le remercie. Avec Leo G. Carroll.

Satan met a lady William Dieterle, USA, 1936, 74 mn

Seconde adaptation du *Faucon Maltais* de Dashiell Hammett, entre celles de Roy Del Ruth (p. 442) et John Huston (p. 32). L'enjeu n'est plus un oiseau, mais l'olifant du preux Roland rempli de pierres. Film au comique pachydermique avec Warren William et Bette Davis dans les rôles principaux ; Alison Skipworth joue la cheffe de gang et Mary Wilson une secrétaire délurée.

Jassy *Le manoir tragique*, Bernard Knowles, Grande-Bretagne, 1947, 97 mn

Margaret Lockwood retrouve Patricia Roc dans cette production Gainsborough. Malgré le technicolor, le film est inférieur à *The wicked lady* (p. 1179) dont l'héroïne était une tordue, contrairement à la gitane Jassy capable de voir à distance et dont les intentions sont honorables ; si elle épouse un vieux salopard, c'est dans le but de remettre le manoir qu'il usurpe à son propriétaire légitime. On sauvera la composition d'Esma Cannon en muette empoisonneuse.

42nd street Lloyd Bacon & Busby Berkeley, USA, 1933, 89 mn

Le film se termine par une série de chorégraphies éblouissantes dues à Busby Berkeley – *Shuffle off to Buffalo, Young and healthy, 42nd street* – avec dans la seconde deux corolles concentriques de danseuses. Chansons interprétées par Ruby Keeler et Dick Powell, ainsi que Ginger Rogers et Una Merkel.

Ce final est la récompense du spectateur qui a dû patienter en suivant l'intrigue, peu originale, qui précède : il s'agit, comme toujours, de la préparation d'un spectacle. La vedette (Bebe Daniels), protégée du commanditaire (Guy Kibbee), lui préfère Denning (George Brent) ; elle fait une chute et doit être remplacée *in extremis*, d'où la présence de Ruby Keeler. Ce scénario un peu poussif fait aussi allusion à la Crise (*depression*). Avec Warner Baxter et Ned Sparks.

Underworld USA *Les bas-fonds new-yorkais*, Samuel Fuller, USA, 1961, 98 mn

1939. Le jeune voyou Tolly Devlin a été témoin de l'assassinat de son père dans une ruelle ; il a reconnu un des exécutants, Vic. Devenu adulte, Tolly (Cliff Robertson) cuisine Vic qui agonise en prison et obtient le nom de ses trois complices : Gela, Gunther et Smith qui, toujours actifs vingt ans après, sont désormais les adjoints de Connors (Robert Emhardt) patron des NATIONAL PROJECTS, autrement dit du syndicat du crime. Il amène la jeune Cuddles (Dolores Dorn) à témoigner contre Smith dans une affaire de meurtre qui doit l'envoyer à "la chaise", puis se met au service de Connors, prétexte à lui faire éliminer ses adjoints en faisant croire qu'ils sont de mèche avec le procureur Driscoll (Larry Gates) : Gus (Richard Rust), le tueur de Connors, élimine successivement Gunther et Gela. Tolly, qui a vengé son père, voudrait cesser de collaborer avec la Police quand il apprend que Gus a été chargé par Connors de tuer Cuddles avec laquelle il voudrait convoler : il va alors voir le chef mafieux au bord de sa piscine et le noie. Mais atteint par la balle d'un sous-fifre, il s'en va mourir dans la rue, à l'endroit même où tomba son père. Dernier plan sur son poing fermé.

Ce film n'est pas américain dans son esprit : il fait plutôt penser aux histoires de yakuzas de Seijun Suzuki avec Jō Shishido et Tamio Kawaji.

Das Wachsfigurenkabinett *Le cabinet des figures de cire*, Paul Leni, Allemagne, 1924, 84 mn

Le titre, les décors expressionnistes, la présence de Conrad Veidt et Werner Krauss, tout renvoie au *Cabinet du Dr. Caligari* (p. 174). Le film est une série de trois sketches dans lequel un écrivain (William Dieterle) s'imagine en compétition avec un personnage de musée de cire pour le cœur d'une jeune femme (Olga Belaïeff). C'est d'abord à Bagdad où il est boulanger : alors que Haroun al Rachid (Emil Jannings) veut lui ravir sa belle, il croit avoir coupé le bras du calife qui avait laissé un mannequin dans son lit. C'est ensuite à Moscou que le terrible Ivan (Veidt) s'empare de son épouse le jour du mariage ; mais le tsar est piégé par un sablier qu'il doit sans cesse retourner pour éviter de mourir empoisonné. Le troisième sketch, plus court, est un cauchemar : à Londres, le couple se croit poursuivi par Jack l'éventreur (Krauss).

Les décors sont splendides : escaliers tarabiscotés à Bagdad, Russie archaïque qui a peut-être inspiré Eisenstein (p. 1038) et scènes de manège sur lesquelles se superpose l'image du "Ripper".

Intimní osvětlení Ivan Passer, Tchécoslovaquie, 1965, 70 mn

Un musicien pragois est invité à passer deux jours chez Bambas, son camarade de conservatoire qui vit à la campagne dans sa belle-famille.

C'est la Tchécoslovaquie de l'époque que dépeint ce film ponctué par la musique qu'on joue à la maison ou aux enterrements, les cuites et le ronflement du beau-père (Jan Vostrčil) au milieu de la nuit. Une description discrètement grinçante : la maison, pas encore crépie, laisse voir des parpaings disparates, signe du caractère chaotique de la construction. Quand les protagonistes, attablés, se lèvent pour boire un lait de poule, le liquide blanc refuse de descendre : il faut de la patience, dit Mme Bambas. C'était sans compter avec l'URSS.

The court jester *Le bouffon du roi*, Melvin Frank & Norman Panama, USA, 1955, 101 mn

Dans un Moyen-Âge anglais fantaisiste, un comédien (Danny Kaye) et sa fiancée (Glynis Johns) arrivent à la cour de l'usurpateur Roderick (Cecil Parker) et sa fille Gwendolyn (Angela Lansbury), eux-mêmes menacés par les perfides Ravenhurst (Basil Rathbone) et Locksley (Michael Pate). Devenu bouffon du roi, il est transformé en redoutable bretteur par la sorcière Griselda (Mildred Natwick)... sauf quand le charme cesse d'opérer ; il est alors trouillard et maladroit.

Le clinquant hollywoodien (*Ivanhoe*, *Les aventures de Robin des Bois*, pp. 565, 453) donne lieu à cette parodie chantante, sans temps mort et désopilante.

Yi yi Edward Yang, Taiwan, 2000, 166 mn

Taipei. La vie d'une famille durant les derniers jours de la matriarche tombée dans le coma lors du mariage de son fils A-Di. Sa fille Min-Min, qui supporte mal la situation, part faire une retraite dans un monastère. Son gendre NJ est envoyé au Japon négocier un contrat d'électronique avec Ota (Issei Ogata de *Solntse*, p. 923), une mission avortée qu'il met à profit pour tenter, en vain, de renouer avec une ancienne flamme. La fille du couple, Ting-Ting, s'amourache du copain de sa voisine Lili ; il tergiverse quand elle devient pressante. Et pour cause, il est préoccupé par le professeur d'anglais de Lili qui couche avec elle et qu'il finit par tuer. Enfin, le jeune Yang-Yang s'attire les quolibets de ses camarades pour ses photographies de personnages prises de dos. Une métaphore de cette vie que semblent aborder, à reculons, les membres de la famille qui se rassemble à nouveau pour les obsèques de la vieille dame.

The wicked lady *Le masque aux yeux verts*, Leslie Arliss, Grande-Bretagne, 1945, 100 mn

1683. Barbara (Margaret Lockwood) dérobe tout ce qui passe à sa portée, à commencer par le fiancé de son amie Caroline (Patricia Roc) qu'elle épouse. Un démon pervers l'amène à rançonner les carrosses de passage déguisée en homme. L'intendant du château (Felix Aylmer) qui avait surpris son manège, sera empoisonné et finalement étouffé par ses soins. Elle fait la connaissance du "capitaine" Jackson (James Mason), un bandit de grand chemin dont elle devient complice et maîtresse. Mais découvrant ce dernier au lit avec une "doxy", elle le dénonce et va même assister à sa pendaison au gibet de Tyburn. Barbara finit par éprouver de l'amour pour... le nouveau fiancé de Caroline, Kit (Michael Rennie) et, pour se libérer, remet son masque dans le but d'assassiner son époux sur la route. Jackson – qui avait échappé à la mort *in extremis* à la faveur d'une bousculade – tente en vain de l'arrêter ; son cher Kit, croyant tirer sur un bandit de grand chemin, abat finalement le petit monstre. Un des meilleurs films de la Gainsborough.

Quadrille Sacha Guitry, France, 1938, 91 mn

Amusante pièce de, filmée par, et avec Sacha Guitry dans le rôle de Philippe, patron de presse dont la maîtresse, la comédienne Paulette (Gaby Morlay), vient de le tromper avec Erickson (Georges Grey à l'accent américain), un acteur hollywoodien de passage. La jeune Claudine (Jacqueline Delubac) convainc Philippe de faire la paix avec Paulette et l'épouser : oui, dit-il, mais vous devenez ma maîtresse. Sauf que, juste avant le mariage, l'Américain revient et enlève Paulette ; Philippe se console en épousant Claudine. Avec l'indispensable Pauline Carton.

Mr. Sardonicus William Castle, USA, 1961, 90 mn

L'homme qui rit version Castle. Marek Toleslawski (Guy Rolfe) qui a tout juste enterré son père (Vladimir Solkoloff) apprend qu'il a emporté dans la tombe un billet de loterie gagnant. Il va nuitamment profaner la sépulture mais est pris d'un tel effroi devant le cadavre que son visage se fige dans un rire sardonique – d'où le pseudonyme que, désormais richissime baron, il adopte. Depuis sa lointaine Gorslava, il fait venir une célébrité médicale londonienne, Cargrave, qu'il contraint à le guérir. Alors que celui-ci repart avec madame Sardonicus, Krull (Oskar Homolka), le terrifiant homme à tout faire du baron le rattrape à la gare : si son maître a bien retrouvé un visage normal, il est incapable d'ouvrir la bouche, que ce soit pour manger, boire ou parler. Cargrave lui explique alors qu'il a soigné Sardonicus avec un placebo et qu'un acte de volonté suffira à le libérer.

Ambiance victorienne (1880) avec des scènes à la *Dracula* et des tortures, comme les sangsues sur le visage infligées par Krull à la servante. Mais effets dosés : le baron n'enlève que tardivement le masque dissimulant son rictus. Et *gimmick* à la Castle qui, s'adressant à l'audience, demande un vote pour déterminer si Sardonicus a été suffisamment châtié : sans surprise, les pouces en bas l'emportent. L'opérateur est alors prié de projeter la bobine punitive dans laquelle Krull – qui a un vieux compte à régler avec un maître qui l'a éborgné – rentre sans lui donner la solution à ses maux. Nouveau Tantale, le baron est condamné à voir Krull s'empifrer avec le copieux repas qu'il s'était fait préparer !

Dark victory *Victoire sur la nuit*, Edmund Goulding, USA, 1939, 104 mn

L'insouciante Judith (Bette Davis) est prise de malaises. Le docteur Steele (George Brent, qui d'autre ?) s'intéresse à son cas et découvre, en l'opérant, qu'elle est atteinte d'une tumeur incurable au cerveau. Il ne dit rien et, avec la complicité d'Ann (Geraldine Fitzgerald), sa meilleure amie, entretient Judith dans l'illusion de la guérison. Quand elle découvre le pot aux roses, elle se brouille avec Steele avant de se raviser : elle épouse le médecin et passe ses derniers jours avec lui. Alors que la mort s'annonce par une chute soudaine de sa vision, elle le laisse partir pour un congrès et va s'étendre, apaisée.

Dénouement rendu poignant par l'absence de pathos, la retenue du jeu de Davis. Dans un second rôle, Humphrey Bogart délaisse la mitraillette pour le cheval.

Cinderella *Cendrillon*, Walt Disney, USA, 1950, 94 mn

Un Walt Disney sans grand relief qui souffre de la comparaison avec un chef-d'œuvre, *Blanche-Neige* (p. 523). Les animaux, les souris Gus et Jaq ainsi que le méchant chat Lucifer, volent la vedette à la souillon.

Kino-glaz *Ciné-œil*, Dziga Vertov, 1925 76mn

Kino-pravda 21 *Ciné-vérité*, Dziga Vertov, URSS, 1925, 22 mn

“Film réaliste sans scénario ni acteurs”, *Kino-glaz* (glaz = œil) suit un groupe de pionniers (10–14 ans). La magie du cinéma leur permet d’inverser le temps. Un taureau mort retrouve ses entrailles, puis sa peau, remonte sur ses pattes pour retourner dans son enclos. Le pain rentre dans le four pour ressortir sous forme de pâte, redevenir farine et retrouver le champ. Les nageurs surgissent de l’eau pour monter sur le plongeur ; Leni Riefenstahl réutilisera l’effet dans ses *Dieux du stade* (1938). Référence au *Mosselprom* (p. 781).

Kino-pravda (pravda = vérité) est une série de 23 tracts cinématographiques dont le numéro 21 est consacré à l’anniversaire de la mort de Lénine (21 janvier 1924) ; beaucoup de dignitaires aux obsèques, dont Félix Dzerjinski, chef du Guépéou, le héros de la guerre civile Semion Boudionny, mais pas de Trotski. La propagande coexiste avec une esthétique avant-gardiste que le pouvoir tolérait encore et qui culminera dans *L’homme à la caméra* (p. 165).

The private life of Don Juan *Les quarante ans de Don Juan*, Alexander Korda, Grande-Bretagne, 1934, 87 mn

D’après une pièce d’Henry Bataille. De retour à Séville, Don Juan (Douglas Fairbanks) est poursuivi par les créanciers. Alors qu’il vient de faire la conquête d’Antonita (Merle Oberon), il apprend la stupéfiante nouvelle de sa mort : un imposteur s’est fait tuer par un mari jaloux. Le fidèle Leporello (Melville Cooper) le convainc de profiter de l’aubaine et d’aller se mettre au vert sous l’identité du Cpt. Mariano. Quelques mois passent et “Mariano” assiste, agacé, à la publication d’un livre relatant les exploits du séducteur et même à une pièce de théâtre dont, de retour à Séville, il interrompt la représentation en révélant son identité. Personne ne veut le reconnaître, que ce soit Antonita ou son épouse délaissée Dolores (Benita Hume). Mais ce n’était qu’une ruse de cette dernière qui arrive finalement à récupérer son volage époux.

Film cité dans *Broken flowers* (p. 1118), autre histoire de séducteur vieilli.

Tight spot *Coincée*, Phil Karlson, USA, 1955, 96 mn

Sherry (Ginger Rogers) est tirée de sa prison par le procureur (Edward G. Robinson) qui veut la faire témoigner au procès du mafieux Costain. Ce n’est pas gagné d’avance car elle risque sa vie. Quelques surprises dans ce scénario au dénouement prévisible : la démarche contre-productive de la sœur détestée de Sherry venue pour la convaincre de se taire ou l’idylle entamée avec le flic charmeur (Brian Keith) qui s’avère un ripou au service de Costain.

A woman of Paris *L'opinion publique*, Charles Chaplin, USA, 1923, 78 mn

Unique film de Chaplin sans Chaplin et dernier rôle important pour Edna Purviance, sa partenaire des débuts. Il s'agit d'un mélodrame sérieux, sans *slapstick*. Marie vit à Paris, entretenue par Pierre (Adolphe Menjou), lorsqu'elle retrouve Jean (Carl Miller) son grand amour dont elle a été séparée par un tragique malentendu. Ils sont prêts à se marier mais la mère de Jean ne veut pas d'une bru de mauvaise vie. Partagé entre l'amour et la piété familiale, Jean se suicide.

Note d'humour quand Marie jette par dépit un collier de perles offert par Pierre ; un clochard le ramasse et elle se dépêche de sortir pour le récupérer. Le portrait de Marie peint par Jean trône dans son studio comme une image du *fatum*. Et très beau plan final : Marie, qui s'occupe désormais d'orphelins avec la mère de Jean, monte avec l'un d'eux à l'arrière d'une charrette. . . que double une voiture occupée par Pierre. Le film a été tardivement sonorisé par l'auteur avec une de ces musiques plaisantes et un peu redondantes qui sont sa signature.

The pajama game *Pique-nique en pyjama*, Stanley Donen & George Abbott, USA, 1957, 101 mn

Comédie musicale située dans le monde du travail – les ouvrières de l'usine de pyjamas Sleepytime. Cette œuvre mineure est desservie par une distribution peu exaltante, Doris Day, etc. d'où se détache l'excellente Carol Haney.

The awful truth *Cette sacrée vérité*, Leo McCarey, USA, 1937, 91 mn

Jerry (Cary Grant) est jaloux d'Armand (Alexander D'Arcy), le professeur de chant de son épouse Lucy (Irene Dunne), d'où un divorce ; raté comme il se doit, puisque que nous sommes dans une *screwball comedy* parmi les plus réussies. L'époux ne supporte pas que sa future ex prenne pour fiancé un gros vacher de l'Ouest (Ralph Bellamy), en visite à New York avec sa très conformiste mère (Esther Dale) ; il raille les charmes de la vie à Oklahoma City "– Vous pourrez même aller faire un tour à Tulsa". Quand le fiancé et sa mère découvrent qu'il n'y a pas moins de deux hommes – Jerry et Armand – dans la chambre de Lucy, c'est la rupture. De son côté, Jerry a mis le grappin sur une riche héritière : Lucy lui casse sa baraque en se présentant à la mère collet-monté (Mary Forbes) de la promise comme la sœur de Jerry, alcoolique et chanteuse aux tenues légères ; le couple est mur pour se reformer, sous les auspices d'un coucou où paradent un Jerry et une Lucy miniatures en tenue tyrolienne.

Le chien du couple n'est autre que le fox à poil dur Asta du *Thin man* (p. 185). Le judo est encore confondu avec le ju-jitsu (p. 407).

p

White dog *Dressé pour tuer*, Samuel Fuller, USA, 1981, 90 mn

D'après Romain Gary, l'histoire d'un chien dressé à tuer les Noirs. Amené dans un zoo par la jeune fille qui l'a recueilli, il est guéri de sa phobie par un dresseur noir (Paul Winfield)... mais c'est pour s'en prendre maintenant à un Blanc (Burl Ives). Absurdement taxé de racisme, ce film tardif de Samuel Fuller vaut plus par son propos que par ses ralentis filmés au télé-objectif.

Thomas l'imposteur Georges Franju, France, 1965, 90 mn

Thomas (Fabrice, fils de Raymond Rouleau), un jeune homme de 16 ans, est la providence de la princesse de Bormes (Emmanuelle Riva) et de son ambulance : en ces temps de guerre (1914), toutes les portes s'ouvrent devant le neveu du général de Fontenoy. Mais une vieille parente du jeune homme (Hélène Dieudonné) révèle le pot aux roses : Thomas n'est qu'un orphelin élevé dans le village de Fontenoy, un gamin qui confond rêve et réalité. Un influent ami de la princesse (Jean Servais) l'expédie sur le front belge où il se fait tuer pour de bon.

Sur un texte de Jean Cocteau lu par Jean Marais, une divagation poétique sur la Guerre auxquelles répondent des images étranges, ainsi ce cheval qui traverse un village, la crinière en flammes. Mais aussi une dénonciation aux relents anti-cléricaux : un prêtre ouvre au couteau la bouche d'un mourant pour lui donner la communion. Au total, un film à moitié réussi, donc à moitié raté.

Hanyo *La servante*, Ki-young Kim, Corée, 1960, 110 mn

Myeong-sook, domestique démoniaque et rusée, s'introduit dans la famille de Kim, un professeur de piano qu'elle séduit. Le malheureux parvient, difficilement, à avouer à son épouse que la servante est enceinte. Laquelle se résout à provoquer une fausse couche mais se venge en tuant le fils des Kim. Elle prend progressivement l'ascendant sur le couple, jusqu'à imposer au mari de se suicider avec elle à la mort-aux-rats.

Splendide photo nocturne : la pluie qui frappe aux fenêtres derrière lesquelles se tapit Myeong-sook et aussi notations insolites, comme le martelage du piano auquel elle se livre pour rappeler sa présence. Mais, tout comme *The servant* (p. 911), c'est aussi un commentaire sur la lutte des classes. Kim dirige une chorale dans l'usine voisine et il doit faire face à des ouvrières un peu délurées. Lorsqu'il reçoit une lettre d'amour, au lieu de faire le gros dos, il va cafter à la Direction qui renvoie la supposée coupable. De façon générale, tout le monde est prisonnier de son statut : les petits bourgeois qui ont peur du scandale, les enfants qui traitent la domestique comme un meuble. Finalement, Myeong-sook est une sorte de sœur Papin (p. 772) coréenne.

Lost in translation Sofia Coppola, USA, 2003, 97 mn

Tōkyō. La rencontre dans un grand hôtel entre l'acteur *has been* Bob Harris (Bill Murray) venu tourner un clip pour le whisky Suntory et Charlotte (Scarlett Johansson) la jeune épouse d'un photographe trop pris par son travail. Les deux Américains ne communiquent jamais vraiment avec leurs contacts japonais dont ils ont, au mieux, noté la difficulté à distinguer L et R : c'est ainsi qu'elle lui souhaite un "good fright". Idem entre eux car tout reste au niveau du non-dit, de l'intraduisible comme le dit le titre, des ébauches fugaces de sentiments que les mots piétineraient. Un film sensible et attachant sur fond de description amusée du Japon tel qu'il se présente de lui-même aux étrangers.

The innocents Jack Clayton, Grande-Bretagne, 1961, 96 mn

The turn of the screw de Henry James (p. 973) adapté de façon superlative par Clayton. La photo noir et blanc de Freddie Francis, l'interprétation nuancée de Deborah Kerr, une miss Giddens un peu folle certes, mais très victorienne. Et le Miles ambigu joué par le jeune Martin Stephens (naguère le terrifiant David de *Village of the damned*, p. 994) dont on ne sait trop pourquoi il a été renvoyé du pensionnat. Il est pour sûr déluré : une certaine "wickedness", l'emploi d'"obscénités" – on ne nous dit pas lesquelles –, font du gamin, sinon un petit démon, du moins un manipulateur qui sait que la gouvernante voit des fantômes. Les voit-il lui-même ? On ne saura pas, mais l'exorcisme final coûte la vie au garçonnet. Je cite le livre : "We were alone with the quiet day, and his little heart, dispossessed, had stopped".

La petite Flora est jouée par Pamela Franklin qui donnera toute sa mesure dans *Our mother's house* et *The prime of Miss Jean Brodie* (pp. 183, 1167).

Dillinger è morto *Dillinger est mort*, Marco Ferreri, Italie, 1969, 91 mn

Un homme (Michel Piccoli) s'ennuie. Tout en regardant la télévision, il ouvre un vieux paquet : enveloppé dans des journaux de 1934 relatant la mort de Dillinger, un revolver rouillé. Il le nettoie patiemment en le trempant dans l'huile, va faire un tour chez la bonne (Annie Girardot) qu'il enduit de miel ; mais elle ne veut pas ce soir-là. Retourne s'occuper de son flingue qu'il a peint en rouge avec des pois blancs et trouve des balles qu'il met dans le barillet. Monté dans la chambre où dort son épouse (Anita Pallenberg) sous sédatifs, il se demande dans la glace s'il ne va pas se tuer mais préfère zigouiller sa moitié. On le retrouve à Porto Venere où il rejoint un yacht en partance pour Tahiti ; on y a justement besoin d'un cuisinier. Grande réussite de l'inégal Ferreri qui parvient à dépeindre le vide sans pour autant nous ennuyer.

Le jardin qui bascule Guy Gilles, France, 1975, 88 mn

Chargé par Paul (Howard Vernon) d'abattre Kate (Delphine Seyrig), le sicaire novice Karl (Patrick Jouané, qui d'autre?) en tombe amoureux et devient son amant. Puis, se sentant rejeté, il la tue par jalousie et dépit mêlés.

Ce semblant de scénario – qui change un peu du “Il s'en va” des films précédents de l'auteur – est prétexte à de belles images chargées d'une nostalgie que résume la chanson interprétée par Jeanne Moreau. Autour de Seyrig rayonnante, Sami Frey, Anouk Ferjac, Caroline Cartier. Avec Guy Bedos dans son numéro (gratuit) de Pied-noir et une évocation par Frédéric Mitterrand de *La Habanera* (p. 1205) et de la chanson de Zarah Leander. Mais le film est un peu vide.

Traitement de choc Alain Jessua, France, 1973, 83 mn

Dans un institut spécialisé de Belle-Île-en-Mer, le docteur Devilers (Alain Delon) procure une éternelle longévité à des privilégiés d'âge mûr. La recette? De l'extrait de glandes de mouton. C'est dans ce petit Éden qu'Hélène (Annie Girardot) rejoint son ami Savignat (Robert Hirsch) lequel, ne pouvant plus payer le traitement, est aux abois : on le retrouve mort au pied d'une falaise... suicide dira la Police. Hélène découvre horrifiée que l'élixir de jouvence ne vient pas de moutons mais d'immigrés qui arrivent par camionnettes entières du Portugal. Pour la faire taire, une chasse à l'homme – ou plutôt à la femme – est organisée par Devilers avec l'aide des autres patients qui “savent”. Ayant tué Devilers en légitime défense, elle se heurte à la mauvaise foi du commissaire de police, lui aussi client régulier de l'institut. Le docteur Bernard (Michel Dechaussoy) prend la relève alors qu'arrive une nouvelle cargaison de glandes fraîches.

Film de science-fiction réussi dans le style démonstratif des *Chiens* (p. 543).

The gypsy and the gentleman Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1958, 103 mn

Dans l'Angleterre de la Régence, Paul Deverill (Keith Michell), noble un peu dégénéré, tombe sous la coupe de Belle (Melina Mercouri), une Gitane qui se fait épouser par intérêt mais déçante : l'argent qu'elle guignait a été dilapidé par le panier percé. Quand une tante à héritage décède, l'intrigante fait enlever Sarah, sœur de Paul et légataire légitime, par son amant Jess (Patrick McGoohan). Il la séquestre dans une folie aux allures de pagode, puis, alors qu'elle s'est enfuie à Londres pour se mettre sous la protection d'une célèbre actrice (Flora Robson), tente de la faire interner avec l'aide d'un notaire marron (Mervyn Johns). Dénoûement en forme de double noyade, celle de Belle entraînée au fond de l'eau par Paul dans un sursaut de dignité. Film en couleurs dans le style du studio Gainsborough avec de belles images ; mais plombé par une catastrophique Mercouri.

Une aussi longue absence Henri Colpi, France, 1961, 94 mn

Thérèse (Alida Valli) croit reconnaître son mari Albert, raflé en 1944 par les Allemands, sous les traits d'un chiffonnier amnésique (Georges Wilson) qui vit dans une cabane en bord de Seine. Elle l'invite dans son café, lui passe des disques d'opéra, essaie d'éveiller des souvenirs, en vain. Quand il s'en va la nuit tombée, le cri "Albert Langlois" fait s'arrêter le vagabond qui lève les mains comme s'il avait entendu la Gestapo ; il est alors victime d'un accident dont il réchappe pour disparaître. Thérèse espère le revoir mais "Il faut attendre l'hiver".

On reconnaît le style de la scénariste Duras aux dialogues qui tournent parfois à l'incantation, notamment quand Thérèse répète des mots pour accrocher le supposé Albert. Les lieux sont composites, indéterminés, comme la vacillante mémoire d'"Albert" qui se rappelle cependant le bleu du Maine, fictive spécialité fromagère de la non moins fictive Chaulieu-sur-Loire. Célèbre chanson, interprétée par Cora Vaucaire *Quatre petites notes de musique*.

Alois Nebel Tomáš Luňák, Tchéquie, 2011, 85 mn

Située symboliquement au moment de la chute du Communisme, le film est une plongée dans le passé de la Tchécoslovaquie d'après-guerre, notamment l'expulsion des Allemands des Sudètes. Le protagoniste, un cheminot au nom symbolique de Nebel (Miroslav Krobot de *L'homme de Londres*, p. 1167), vit dans un brouillard mémoriel dans lequel affleurent des images obsessionnelles : des gens forcés de partir, un meurtre... qu'il tente d'oublier en ressassant des horaires de train. Que ce soit en 1945 ou en 1990, la corruption règne ; un étrange muet vengeur arrive dans la petite gare...

D'après une bande dessinée, ce dessin animé en noir et blanc utilise la rotoscopie pour nous donner, au-delà d'un message politique clair, de magnifiques images : la gare de Prague et la campagne tchèque triste et détrempée par la pluie. Mais l'intrigue est peu compréhensible, comme perçue par Nebel lui-même.

The naked dawn *Le bandit*, Edgar G. Ulmer, USA, 1955, 79 mn

Santiago (Arthur Kennedy), bandit de grand chemin, fait une halte chez un couple de pauvres paysans. Manuel (Eugene Iglesias) est un être veule, appâté par le gain, alors que son épouse Maria (Betta St. John) est prête à tout quitter pour partir avec Santiago. Lequel reçoit une mauvaise balle en secourant Manuel ; il meurt après avoir réconcilié le couple.

Western fauché situé dans un Mexique où les chevaux cohabitent avec les grosses voitures. Il est dominé par la figure paradoxale et rédemptrice de Santiago ; Kennedy, pour une fois dans un premier rôle, est excellent.

Les gaîtés de l'escadron Maurice Tourneur, France, 1932, 81 mn

Aux environs de 1910 si l'on se base sur la référence à la Comète, la vie de caserne selon Georges Courteline. On y est consigné pour un oui, pour un non : "Y a du bon" réagit Vanderague (Fernandel) quand il écope de quatre jours. Fricot (Jean Gabin) est un tire-au-flanc, quant à Potiron (Pierre Labry), le gradé qui le recherche n'arrive pas à mettre la main dessus. Au centre de ce microcosme, la figure du Cpt. Hurluret (Raimu), débonnaire et alcoolique, qui protège ses hommes contre la rigueur du règlement ; ce que désapprouve le général (Henry Roussel) dont les "Ça n'a aucune importance d'ailleurs" signifient que Hurluret ne sera pas promu commandant.

Une portion importante du film (28 mn) a été coloriée au pochoir, ce qui démontre l'intérêt des pantalons garance.

L'étrange madame X Jean Grémillon, France, 1951, 85 mn

Étienne (Henri Vidal), un ébéniste, a rencontré Irène Voisin-Larive (Michèle Morgan), femme d'un éditeur (Maurice Escande) qui se désintéresse des aventures de son épouse. Laquelle se fait passer pour sa propre bonne auprès d'Étienne ; la supercherie continue, avec la complicité du mari, quand Irène va accoucher en Suisse et ramène une fillette qu'elle confie à des amis d'Étienne. Mais le château de cartes s'écroule quand le bébé tombe malade et meurt ; découvrant le pot aux roses, Étienne rompt avec Irène et quitte Paris. Cette dernière, désespérée, se laisse lentement mourir tout en continuant à participer aux mondanités.

Le pénultième film de Grémillon est un mélodrame dont le caractère conventionnel est compensé par l'émouvante composition de Morgan. Avec Arlette Thomas (de *Pattes blanches*, p. 869) et Paul Barge dans le rôle de l'oncle d'Étienne.

Biquefarre Georges Rouquier, France, 1983, 90 mn

Les Rouquier de *Farrebique* (p. 912) 38 ans plus tard. Le fils aîné Roch, qui avait hérité de la ferme, est maintenant cloué au lit et aphasique. Son frère Henri s'inspire du *Comte de Monte Cristo* pour communiquer avec lui : Roch veut discrètement aider son fils Raymond à acquérir la terre voisine de Biquefarre.

Le temps a passé ; le puits et le four à pain dont nous voyons des images, ne servent plus à rien, la Fée Électricité y a veillé. L'agriculture a changé aussi : on est passé de l'auto-suffisance autarcique à un mode productiviste où il faut s'agrandir pour ne pas périr, d'où la nécessité d'acheter Biquefarre. Un monde propre avec ses cuisines où règne le formica, où la place de Goutrens se vide sitôt la messe finie. Et aussi un monde qui a perdu ses repères, ce que résume la visite des deux frères, Henri soutenant Roch, au cimetière.

Le rayon vert Éric Rohmer, France, 1986, 94 mn

D♠ esseulée cherche **V♥** disponible. La **D♠**, c'est Delphine, alias Marie Rivière dont les opinions et même le thème astral n'ont plus aucun secret pour nous à la fin : native du Capricorne, elle est plutôt tartignolle avec ses affligeantes arguties écolo-végétaristes. Elle se plaint d'être seule, mais il faut se la farcir comme on dit vulgairement ; elle se méfie des dragueurs – comme sortis d'*À nous les petites anglaises* (1976) – mais est-elle plus intéressante ?

Ce personnage d'une intelligence médiocre qui ne s'intéresse pas un instant aux autres méritait-il un film ? On en trouve d'aussi vides dans *Husbands and wives* (p. 796) ou encore *Io la conosco bene* (p. 941) où ils reçoivent la monnaie de leur pièce. Ici, ce catalogue de lieux communs rencontre finalement son **V♥**.

Le succès critique d'une telle œuvre peut s'expliquer par un phénomène de boomerang, les intellectuels français se contemplant dans le miroir trompeur tendu par leurs homologues newyorkais. Lesquels s'affirmaient en valorisant les films un peu chiants de Rohmer aux dépens des blockbusters genre *Rambo 2* (1985).

Le titre réfère à un roman de Jules Verne basé sur ce phénomène astronomique peu connu du public. D'où la didascalie où un (authentique) professeur de physique improvise un cours sur la réfraction. Avec Béatrice Romand et Rosette.

The onion field *Tueurs de flics*, Harold Becker, USA, 1979, 121 mn

Film consacré à un authentique fait divers : en 1963, près de Los Angeles, Gregory Powell (James Woods) et Jimmy Smith (Franklyn Seales) sont amenés à capturer deux policiers en patrouille, puis à abattre l'un d'eux dans la campagne – le champ d'oignons du titre. En effet, craignant la "loi Lindbergh" – censée empêcher les rapt en punissant de mort leurs auteurs – Powell ne veut pas laisser de témoin. L'autre flic, Hettinger (John Savage), arrive à échapper aux tueurs. Condamné à mort avec Smith, Powell déploie un tel sens de la chicane juridique qu'il finit par avoir le système à l'usure et faire commuer les peines. Quant à Hettinger, rongé par le souvenir du meurtre, il devient cleptomane et se fait renvoyer de la Police : il lui faudra des années pour retrouver une vie normale.

Influence du cinéma sur la société, le film nous apprend que Powell pourrait sortir en 1982 ; information qui a sans doute contribué à l'absence totale d'indulgence pour ce criminel vicieux qui devait mourir en prison en 2011.

Topkapi Jules Dassin, USA, 1964, 115 mn

Dans l'Istanbul de 1963, des voleurs (Melina Mercouri, Robert Morley, Maximilian Schell, Peter Ustinov) dérobent le poignard serti de diamants du musée Topkapi. Amusant mais longuet, le film ne vaut pas *Du rififi chez les hommes* (p. 87).

Le dîner de cons Francis Veber, France, 1998, 98 mn

“Le temps ne fait rien à l’affaire” chantait Georges Brassens. Et il faut reconnaître que Pignon (Jacques Villeret) mérite amplement d’être invité à un “dîner de cons” pour y réjouir les convives. Des hasards vaudevillesques lui permettent, armé de son seul téléphone, de semer une réjouissante pagaille.

Théâtre filmé, dominé par un Villeret superlatif auquel Thierry Lhermitte, Daniel Prévost et Catherine Frot servent de faire-valoir.

Tystnaden *Le silence*, Ingmar Bergman, Suède, 1963, 96 mn

Anna (Gunnel Lindblom), son fils Johan et sa sœur Ester (Ingrid Thulin) voyagent dans un pays d’Europe où bruissent les bottes ou plutôt les tanks. Chacune vit dans son monde et la détestation de l’autre ; alors qu’Ester s’enferme dans la solitude et la masturbation, Anna collectionne les aventures, ainsi un serveur de café (Birger Malmsten qui fut l’acteur des premiers Bergman). Johan erre dans les couloirs où il croise une troupe de nains comme sortis de chez Vélasquez.

Le silence, c’est celui de Dieu qui semble avoir abandonné les Hommes et coupe parfois l’inspiration des cinéastes les plus doués.

Camille Claudel 1915 Bruno Dumont, France, 2013, 95 mn

Camille Claudel dans l’asile d’aliénés provençal où elle devait passer les trente dernières années de sa vie. Paranoïaque, elle se sent persécutée par Rodin et Berthelot – patron de son frère aux Affaires étrangères – ; sans être un zombie comme la plupart des autres pensionnaires. Arrive le petit Paul qui la trouve à sa place, celle que Dieu lui a assignée. Tartuffe reparti, elle rêve au soleil couchant en exhibant un énigmatique sourire.

Juliette Binoche est extraordinaire dans le rôle de cette créatrice en déréliction qui suscite davantage la compassion que la sympathie. Quant à Popaul (Jean-Luc Vincent), venu dans sa conduite intérieure avec son chauffeur – sans doute redescendu de ce Ciel où, selon André Gide, il montait en pullman –, il est époustoufflant. C’est très simple, sa sœur est possédée : peut-on pratiquer un exorcisme à distance ?

Frère et sœur étaient géniaux et dérangés mais Paul s’en est tiré en s’abritant derrière cette carapace de conformisme puant qui allait en faire un admirateur de Franco. Il admet ressembler à sa sœur, laquelle ressemble donc à son frère : on est tellement indigné par le destin tragique de Camille qu’on oublie qu’elle partageait son catholicisme rance aux relents antisémites, voir le *Journal* de Jules Renard, 13 février 1900. Pour l’infortunée Camille, c’est toujours “Print the legend” (cf. *L’homme qui tua Liberty Valance*, p. 44).

Wspólny pokój *Chambre commune*, Wojciech Has, Pologne, 1958, 97 mn

Référence à Henry Murger, cette chambre de Varsovie que se partage une Bohème façon années 1930, étudiants et artistes. L'un d'eux, un agitateur, est emmené par la Police politique, un autre se pend après avoir raté un examen. Le personnage principal (Mieczysław Gajda) meurt de phtisie. Quant au papillonnant Dziadzia (le récurrent Gustaw Holoubek), il décide de se ranger et se marie.

Destinées tronquées balayées par le vent comme cette feuille de platane qui vient se coller sur la vitre mouillée. Avec Beata Tyszkiewicz.

Once more Paul Vecchiali, France, 1988, 84 mn

Tous les 15 octobre, Louis (Jean-Claude Rolland) fête l'anniversaire d'Anne-Marie (Pascale Rocard), sa fille – ou plutôt celle de sa compagne Sybèle (Florence Giorgetti). Cela commence en 1978 quand Louis annonce sa volonté de partir, puis se poursuit avec la rencontre de Frantz (Patrick Raynal) dont il tombe amoureux ; un amour non partagé d'ailleurs. Puis ce sont les années de drague homosexuelle dans des ghettos nocturnes où rôde le SIDA et enfin la mort de Louis à l'hôpital aux alentours du 15 octobre 1987 ; "Frantz" dit-il en expirant.

Tourné en dix plans-séquences, un par anniversaire, le film est une réussite touchante, parfois bouleversante, de Vecchiali. Sur une musique de Roland Vincent, qui avait déjà signé celle de *Femmes femmes* (p. 413), la chanson *Encore encore* dans une séquence qui fait penser à *La danse de la vie* d'Edvard Munch. Avec Nicolas Silberg, Dora Doll et Albert Dupontel.

Mister Freedom William Klein, France, 1968, 92 mn

Mister Freedom (John Abbey), dans sa tenue de footballeur US aux couleurs du drapeau, est envoyé en France par son supérieur (Donald Pleasence) pour y rétablir la Liberté. Il se heurte à SuperFrenchman (un pantin à la diction gaulienne), à Moujikman (Philippe Noiret) et RedChinaman (un gigantesque dragon de papier). Et croit compter sur Marie-Madeleine (Delphine Seyrig) qui va jusqu'à lui donner des corn flakes à la cuiller : une pour la Liberté, une autre pour la Démocratie. Pour contraindre les ennemis du Monde Libre à négocier, il détruit le Mont Saint-Michel, la Samaritaine et le Mont Blanc ainsi que la moitié de la France qu'il promet de reconstruire quand la Démocratie aura gagné.

Dénonciation elle-même simpliste d'une idéologie simpliste, le film ne fonctionne ni au niveau politique – il faut être déjà convaincu pour l'apprécier – ni au niveau comique car les personnages sont inexistantes. Avec Serge Gainsbourg, Jean-Claude Drouot, Sami Frey, Catherine Rouvel et Monique Chaumette. Les images d'actualités montrent que le tournage est antérieur à Mai 1968.

L'inondation Louis Delluc, France, 1924, 89 mn

Germaine Broc (Eve Francis, épouse du réalisateur) retrouve son père (Edmond Van Daële), une sorte de paria. Elle se voit repoussée par Alban (Philippe Hériat) qui n'a d'yeux que pour Margot (Ginette Maddie), sa volage fiancée ; quand elle est retrouvée noyée dans le Rhône, on soupçonne Alban qui avait proféré des menaces à son égard. Mais Broc se livre aux gendarmes : par amour pour sa fille, il avait poussé Margot dans le fleuve déchaîné.

Dans son ultime film (il devait mourir peu après à 33 ans), Delluc met à profit une crue dans la région d'Orange pour nous laisser un document d'époque aux superbes images. Distribution dominée par Van Daële, un personnage tourmenté plus attachant que le Petit Paul de *Cœur fidèle* (p. 1168).

La kermesse héroïque Jacques Feyder, France, 1935, 109 mn

La Flandre du XVII^e siècle. Craignant l'arrivée des Espagnols, le bourgmestre (André Alerme) d'une petite ville se fait passer pour mort. C'est son épouse (Françoise Rosay) qui recevra l'occupant... dans son lit.

Vaudeville un peu laborieux où les hommes (Alfred Adam) sont lâches et leurs épouses à la cuisse légère prêtes à crier "Remboursez" quand on les a respectées : "Ils devaient tout saccager et s'en prendre aux femmes..." Louis Jouvet, tonsuré, est assisté du nain Delphin qui fut le proviseur de *Zéro de conduite* (p. 528). Superbe effort décoratif dû à Lazare Meerson, assisté d'Alexandre Trauner et Georges Wakhévitch : dans une cité façon de Hooch ou Vermeer, les bourgeois enmouquetés posent pour une sorte de *Ronde de nuit*, et les Espagnols sortent tout droit de chez Vélasquez.

The Royal Tenenbaums *La famille Tenenbaum*, Wes Anderson, 2001, 110 mn

Scénario gentillet : Royal Tenenbaum (Gene Hackman) renoue avec sa famille après plus de vingt ans. Prétexe fallacieux, il est atteint d'un cancer. Après avoir aidé son épouse (Anjelica Huston) à trouver le bonheur auprès d'un soupirant (Danny Glover) et réconcilié ses enfants – notamment le couple d'amoureux formé par Richie et sa (fausse) sœur Margot –, il meurt regretté de tous. Épitaphe : "He saved his family from the wreckage of a sinking battleship".

Mais traité dans le style inimitable de l'auteur, avec ses enfants toujours trop sérieux et d'extravagants détails : des souris dalmatiennes, une compagnie de taxis déglingués, les *Gypsy cabs*, une fille qui fume en cachette depuis l'enfance... un véritable plaisir cinématographique. Seymour Cassel joue le collègue de Royal, garçon d'ascenseur comme lui au *Lindbergh palace* ; et l'indispensable Bill Murray en second mari de Margot.

F for fake *Vérités et mensonges*, Orson Welles, France, 1973, 85 mn

Film sur le faux et les faussaires comme le célèbre Elmyr de Hory auquel on attribue des œuvres de Modigliani, de Matisse et de tant d'autres. Et son biographe Clifford Irving, auteur lui-même de fausses mémoires d'Howard Hughes. Illusionniste en chef, Welles nous gratifie d'une histoire de faux Picasso inventée de toutes pièces : où est la vérité où est le mensonge ? Un faux exposé dix ans dans un musée ne devient-il pas authentique ? Documentaire sur le faux ou faux documentaire dominé par la prestation de Welles affublé d'une cape de magicien.

Crimes and misdemeanors *Crimes et délits*, Woody Allen, USA, 1989, 104 mn

Le chef d'œuvre de Woody Allen est une version de *Hannah et ses sœurs* (p. 77) d'où tout espoir aurait été banni : les salauds gagnent sur tous les tableaux et s'en vantent.

Judah Rosenthal (Martin Landau), ophtalmologue réputé, entretient une liaison avec Dolores (Anjelica Huston), une femme seule qui devient franchement pénible et menace de semer la zizanie en révélant tout à Miriam Rosenthal (Claire Bloom). Il a finalement recours aux services de son frère Jack (Jerry Orbach) qui fait venir un tueur depuis La Nouvelle-Orléans ; lequel parque sa voiture près du pont de Queensboro, puis va "livrer des fleurs" à Dolores au son du quatuor en Sol de Schubert. Les premiers remords de Judah trahissent sa peur d'avoir oublié quelque chose chez la morte : il va y faire le ménage. Il a ensuite envie de se dénoncer, mais son frangin lui fait observer qu'il aurait été plus simple de tout avouer à Miriam. Et un matin il se réveille heureux.

Le réalisateur campe Cliff, un documentariste dont les films n'intéressent personne, sauf son amie Hally (Mia Farrow). Son beau-frère Lester (Alan Alda), petite célébrité audiovisuelle, charge à contre-cœur Cliff d'un film à sa gloire. Ne supportant pas ce personnage prudhommesque, Cliff monte un portrait à charge. Moment amusant dans cette œuvre très noire, le célèbre Francis (*The talking mule*, p. 1703) répète une des vérités selon Lester : "If it bends, it's funny, if it breaks, it's not funny". Cliff se fait virer par Lester et, comme un malheur ne vient jamais seul, il se fait aussi piquer Hally par le même Lester. Lequel, malgré sa bêtise et sa prétention, est doté d'une chaleur humaine qui fait défaut à Cliff.

C'est le film le plus juif de Woody Allen, très loin de l'esprit d'*Œdipus wrecks* (p. 459) sorti la même année. Il s'interroge gravement, mais sans nous emmerder, sur la parole divine. Un survivant des camps, le professeur Levy sur lequel Cliff tourne un documentaire, parle de sa vision chaleureuse et ouverte de la vie, de l'amour à la lumière de la Torah ; il se suicide on ne sait trop pourquoi. Quant au sympathique rabbin joué par Sam Waterston, il devient finalement aveugle. Comme si Dieu ne voulait ou ne pouvait pas voir.

La caza *La chasse*, Carlos Saura, Espagne, 1966, 83 mn

Trois amis du temps de la Phalange se retrouvent pour une partie de chasse au lapin, substitut pour le gibier de leur jeunesse, l'homme. Au centre Paco (Alfredo Mayo), un industriel qui a réussi et que son "ami" José cherche à taper. Rien à faire et d'ailleurs Paco multiplie les provocations, ainsi tue-t-il délibérément le furet amené par le boiteux Juan, employé de José. Dénouement brutal : José abat Paco et le troisième personnage, Luis (José María Prada), un alcoolique falot au service de Paco, cherche à venger son patron. . . les deux survivants s'exterminent.

Le squelette trouvé par José dans une grotte avoisinante est une sorte de cadavre dans le placard, celui de cette Guerre civile qui hante les esprits mais qu'il est interdit d'évoquer directement.

Agnès de rien Pierre Billon, France, 1950, 93 mn

Agnès de Chaligny (Danièle Delorme) est la femme de Francis, un peintre sans le sou qui n'a pas hésité à l'envoyer quémander dans sa propre famille. Fraîchement accueillie par sa belle-sœur Alix (Ketti Gallian, épouse du réalisateur), elle finit par rencontrer sa belle-mère (Yvonne de Bray), laquelle se prend pour . . . madame Lafarge. Seul à lui apporter un peu de réconfort, Carlos (Paul Meurisse), le mari alcoolique d'Alix qui l'avait pourtant accueillie en l'appelant "Agnès de rien". Mais il se suicide et Agnès retourne à Paris où ne l'attend pas Francis.

Dans un noir et blanc sinistre, une usine désaffectée, un chemin battu par la pluie, monde hivernal d'où tout espoir semble à jamais banni.

Les zozos Pascal Thomas, France, 1973, 105 mn

Deux lycéens, moins occupés par leurs études que par la drague et la baise : ils en parlent beaucoup sans arriver à grand-chose avant d'aller tenter leur chance à Malmö, émoustillés par la réputation de liberté des Suédoises. Finalement, l'un des deux arrivera à ses fins malgré une panne de moteur. On apprend incidemment que la Suède avait été occupée par les armées napoléoniennes de Bernadotte. Retour en France et vantardises débridées, puis viennent les vacances : les élèves remettent les cartes de géographie qui ont l'air d'être montées sur pattes.

Gros plan sur la cour vide, l'image vire au sépia et il pleut. C'était il y a déjà longtemps quand les lycées n'étaient pas mixtes : on s'appelait par son nom de famille en commentant les accords d'Évian et la coupe "à la Marlon Brando" restait à la mode. Vers 1962 donc, à Montargis, un lycée contemporain de celui des *Roseaux sauvages* (p. 1226), film qui aborde l'adolescence sous un angle plus grave. Avec, côté adultes, Jacques Debary et Daniel Ceccaldi, côté jeunes filles, Caroline Cartier du *Côté d'Orouët* (p. 790) et Virginie Thévenet.

Le poème de l'élève Mikovski Pascal Thomas, France, 1972, 21 mn

Le brouillon des *Zozos* (p. 1193). Mikovski, par ailleurs souffre-douleur de la classe, écrit un poème d'amour grotesque pour sa professeure d'histoire-géo.

Tiempo de morir Arturo Ripstein, Mexique, 1966, 85 mn

Le premier film de Ripstein, adapté de Gabriel García Márquez, est une sorte de western. Juan (Jorge Martínez de Hoyos) sort de la prison où il a purgé 18 ans pour avoir tué en duel Trueba, un ennemi qui le provoquait. Il compte refaire sa vie avec sa chère Mariana (Marga López) : il l'aidera à tricoter des chaussettes. Mais c'est sans compter sur les fils Trueba qui veulent venger leur paternel que Juan aurait lâchement assassiné ; l'un des deux, à force de provocations, finit par contraindre Juan à livrer un duel et est tué. Son frère, pourtant plus raisonnable, le venge en abattant Juan dans le dos : on ne badine pas avec l'honneur.

Film placé sous le signe de la fatalité, la mort annoncée de Juan et parabole sur le foutu honneur qui justifie à peu près n'importe quoi et oblige, contre tout bon sens, à répondre aux provocations.

¿Quién puede matar a un niño ? *Les révoltés de l'an 2000*, Narciso Ibáñez Serrador, Espagne, 1976, 112 mn

Dans la fictive île espagnole d'Almanzora où un couple d'Anglais a débarqué en canot à moteur, il n'y a pas âme qui vive, sauf des enfants qu'on aperçoit sporadiquement. Les héros finissent par comprendre que ceux-ci se sont révoltés et massacrent les adultes. Des enfants cruels et mauvais que les protagonistes ont du mal à tuer pour se défendre – ce qui suggère le titre espagnol. C'est un peu *Les oiseaux* (p. 65) ou *Night of the living dead* (p. 1342) avec un petit côté *Village des damnés* (p. 994) ; références écrasantes pour un film sans grand relief qui ne vaut que par ses séquences finales. Et une idée horrible : le fœtus de la jeune femme enceinte a été conditionné par les enfants meurtriers pour faire mourir sa mère dans d'horribles souffrances.

La collectionneuse Éric Rohmer, France, 1967, 86 mn

Raconté en voix off, la tentative de séduction de Haydée (Politoff) par Adrien (Patrick Bauchau) dans le milieu désœuvré de Saint-Tropez. Comme il ne veut pas figurer dans la collection de cette fille facile, il s'invente des obstacles, la met dans le lit d'un copain... Elle se prend au jeu et fait monter les enchères. Résultat, il ne se passe finalement rien entre ces deux-là qui se plaisaient pourtant beaucoup. Opus 4 (réussi) des *Contes moraux*.

Obchod na korze *Le miroir aux alouettes*, Ján Kádár & Elmar Klos, Tchécoslovaquie, 1965, 126 mn

1942 à Sabinov dans la Slovaquie fantoche de Mgr. Tiso. Dans le cadre de la spoliation des Juifs, le pauvre charpentier Tono Brtko (Josef Kroner) se voit offrir une mercerie par son beau-frère, fasciste en uniforme. C'est ainsi qu'il débarque chez la veuve Lautmann (Ida Kaminska) qui, sourde et un peu gâteuse, ne comprend rien à ce qui lui arrive. Son négoce ne rapportant rien – les dignitaires du Parti se sont partagés les commerces rentables –, un groupe de Juifs accepte de stipendier Tono pour qu'il laisse la vieille tranquille. Quand les brutes se mettent à rassembler ses coreligionnaires sur la petite place, elle reste dans son coin. Lui, qui espère pouvoir la cacher, se saoule; puis, bien beurré, veut la convaincre de sortir pour entreprendre ce petit voyage offert par les autorités. Il change à nouveau d'avis et lui file un mauvais coup en tentant de l'empêcher d'aller fermer la boutique – c'est Shabbat! – au vu des uniformes qui stationnent dans la rue. Elle est tuée net; resté seul, Tono se pend.

Le héros est un brave type, un de ces "innocents" sans lesquels les crimes à grande échelle ne sauraient être commis. complicité d'"innocents". Il éprouve une indéniable sympathie pour la veuve tout en espérant profiter de la situation; d'ailleurs, ce serait pire avec un autre. Sa saoulerie résume le comportement d'une population désorientée prompte aux revirements extrêmes et capable de s'illusionner en gobant n'importe quoi. Quant à la dame un peu sénile, elle est la métaphore de victimes tétanisées par la sauvagerie de ce qui les attend.

Aussi bizarre que ça puisse sembler, le ton est proche de la comédie. Le film, qui n'est pas écrasé sous la véhémence d'une protestation contre un des pires crimes de tous les temps, n'en est que plus bouleversant.

À double tour Claude Chabrol, France, 1959, 94 mn

Aix-en-Provence, son cours Mirabeau et ses *Deux garçons* où déambulent László Kovács (Jean-Paul Belmondo débutant) et Vlado (László (!) Szabó). Des familiers d'Henri Marcoux (Jacques Dacqmine) qui vit non loin de là dans une grande maison proche de la villa "japonaise" de Leda (Antonella Lualdi), sa maîtresse italienne, une artiste avec laquelle il s'apprête à partir en abandonnant son épouse Thérèse (Madeleine Robinson). Quand Leda est assassinée, on soupçonne l'amant de la bonne (Bernadette Lafont, émoustillante) mais László a la bonne intuition : le coupable est Richard (André Jocelyn), le fils à maman.

Troisième film de Chabrol et son premier sur la thématique des "Folies bourgeoises". Thérèse, véritable responsable du crime, continue à couvrir Richard après ses aveux. Quand il part se livrer à la Police, il se libère de sa culpabilité mais aussi d'une mère possessive et castratrice.

Queen Bee *Une femme diabolique*, Ranald MacDougall, USA, 1955, 95 mn

“Véhicule” pour Joan Crawford dans le rôle d’Eva Philips, sorte de reine des abeilles au centre d’une ruche où cohabitent un ex-amant, Jud (John Ireland), et un mari alcoolique, Avery (Barry Sullivan), dont la sœur Carol a la mauvaise idée de vouloir épouser Jud : elle se suicide après que la mante religieuse lui a révélé son ancienne liaison. Avery décide finalement de provoquer un accident de voiture dans lequel il entraînera Eva dans la mort ; Jud, qui a anticipé son dessein, prend le volant à sa place. . .

Dans un petit rôle, la vedette des *Chasses du comte Zaroff* et *King Kong* (pp. 682, 1142), Faye Wray.

Plein Sud Luc Béraud, France, 1981, 90 mn

Un Paris de politique-fiction où recommence Mai 1968 : grèves, manifestations et bruits de bottes. Fiancée au ténor de la Droite dure, Carol (Clio Goldsmith) prend la porte pour se jeter dans les bras du premier venu, en l’occurrence Serge (Patrick Dewaere), jeune écrivain en partance pour Barcelone où il doit donner une conférence. La suite est racontée par Serge, en voix off. C’est celle d’une rupture avec les liens familiaux et sociaux causée par cette Carol agaçante et provocatrice qui dépense l’argent qu’il n’a pas et le pousse dans ses retranchements, jusqu’au point de non retour où, ayant brûlé ses vaisseaux, il quittera Barcelone pour partir avec elle “plein sud”. On croise d’étranges personnages, la mère (Jeanne Moreau) et le supposé frère (Guy Marchand) de Carol avec lesquels le couple s’embarquera finalement pour l’Afrique ; Serge aura auparavant liquidé un barbouze (Pierre Dux) chargé de ramener Carol à son puissant fiancé. Le carton final nous apprend que le recteur de l’Université (José Luis López Vázquez de *La prima Angélica*, p. 544) a lui aussi rompu les amarres.

Le film exalte le retour à l’enfance dans un esprit qui rappelle les films de Jean-François Stevenin, e.g., *Passe montagne* (p. 383). Témoins la cabane que les amants ont reconstruite dans la chambre de leur hôtel de luxe et le livre de la Bibliothèque verte, *Contes des mers du Sud* de Jack London.

Elephant boy Robert J. Flaherty & Zoltan Korda, Grande-Bretagne, 1937, 82 mn

D’après Rudyard Kipling, avec le jeune Sabu (13 ans), l’histoire de Toomai qui fait une fugue avec l’éléphant Kala Nag menacé d’être abattu. Œuvre colonialiste un peu ennuyeuse servie par une belle photographie noir et blanc ; il aurait fallu la couleur, comme dans *Le livre de la jungle* (p. 213). Avec Wilfrid Hyde-White, pas encore abonné aux rôles de vieillards perfides et mielleux.

Experiment perilous *Angoisse*, Jacques Tourneur, USA, 1944, 91 mn

New York, 1903. Le docteur Bailey (George Brent) est amené à s'occuper d'Allida Bederaux (Hedy Lamarr) menacée par la folie selon son mari Nick (Paul Lukas). Tombé amoureux de la belle, il découvre que Nick, d'une jalousie malsaine, veut se débarrasser d'une épouse qu'il croit infidèle. La tension culmine lorsqu'il tente d'asphyxier au gaz sa femme et son fils qu'il pense ne pas être le sien : la maison prend feu et les gigantesques aquariums du salon se brisent.

Le film, peu typique du réalisateur, souffre de la comparaison avec *Gaslight* (p. 562), autre histoire de mari criminel et manipulateur. Avec Albert Dekker et Margaret Wicherly, future maman de Cody Jarrett dans *White heat* (p. 1723).

Young and innocent *Jeune et innocent*, Alfred Hitchcock, USA, 1937, 83 mn

Accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, le jeune Robert (Derrick De Mornay), s'enfuit avec l'aide d'Erica (Nova Pilbeam) la fille du *chief constable* (Percy Marmont). Sur ce canevas qui rappelle *Les trente neuf marches* (p. 1615), une série d'épisodes réjouissants, ainsi la visite du couple chez une tante un peu punaise (Mary Clare) à laquelle Robert se présente sous le nom extravagant de Beechtree Manningcroft en apportant comme cadeau... un nain chapardé dans le jardin. Ou encore la tasse que Robert casse pour pouvoir identifier le pittoresque raccommodeur de porcelaine Will (Edward Rigby).

Tout ça se termine dans un grand hôtel où un mouvement de grue nous amène à l'assassin, un batteur déguisé en *minstrel* : le spectateur l'identifie au seul détail qu'il en connaisse, un clignement compulsif des deux yeux. Paniqué, le criminel se met à jouer à contre-temps et attire l'attention générale.

Mars attacks! Tim Burton, USA, 1996, 106 mn

C'est un peu *La guerre des mondes* (p. 454) avec des Martiens sortis des *Survivants de l'infini* (p. 542) et des soucoupes volantes qui renvoient à *Earth vs. the flying saucers* (p. 853), mais aussi à celles de *Plan 9 from outer space* (p. 596) ; à la différence que le budget est conséquent et que Tim Burton est infiniment plus doué que le protagoniste d'*Ed Wood* (p. 1586).

Ces hommes verts qui s'amusent beaucoup en nous envahissant se livrent à un jeu de massacre qui n'épargne ni Las Vegas, ni la télévision. Et règlent leur compte au Président (Jack Nicholson) et à son épouse (Glen Close) sur laquelle ils osent faire tomber "le lustre de Nancy Reagan". Ils s'en prennent aussi bien aux militaires (Rod Steiger) et aux fascistes façon NRA qu'aux pacifistes bêlants. De quoi indisposer pas mal de monde : tout comme *1941* (p. 507), le film a été mal reçu outre-Atlantique. Distribution brillante : mentionnons Sylvia Sidney, 85 ans.

Un monsieur de compagnie Philippe de Broca, France, 1964, 92 mn

Éloge de l'oisiveté. Après la mort de son grand-père (André Luguet), Antoine Mirliflore (Jean-Pierre Cassel) se retrouve comme l'oiseau sur la branche, bien décidé à vivre comme un parasite, si possible en compagnie de jolies femmes. Il commence sa carrière comme assistant d'un photographe (Jean-Pierre Marielle), puis continue comme chef de gare du gigantesque train électrique d'un prince (Jean-Claude Brialy) tout aussi oisif, mais friqué. Il part pour l'Italie où il devient l'amant d'une plantureuse boulangère (Sandra Milo) et le protégé de Benvenuto (Adolfo Celi) auquel il fait croire qu'il est en train de rédiger une thèse sur... le travail. Son influent ami lui ayant déniché un poste à l'Université, Antoine évite le piège en prétendant avoir couché avec ses cinq filles, toutes mineures ! À Londres, il s'imisce dans la vente aux enchères de la *Joconde triste* et fait la connaissance du milliardaire Socratos (Marcel Dalio) qui le pousse à écrire. Il publie en effet *Ne rien faire*, un succès de librairie dont toutes les pages sont blanches. C'est alors qu'il rencontre Isabelle (Catherine Deneuve) qui vit avec ses parents ouvriers dans un pavillon d'Argenteuil. Il abandonne alors ses principes pour vivre heureux avec beaucoup d'enfants tout en allant pointer à l'usine. . .

C'est alors qu'il se réveille de ce cauchemar : il s'était endormi en pêchant à la ligne en compagnie du grand-père. Délicieux !

Blow out Brian De Palma, USA, 1981, 108 mn

Philadelphie. Jack (John Travolta), technicien du son, travaille sur les bandes sonores de petits films, le plus souvent pornographiques. Posté près d'un pont en train d'enregistrer des bruits, il est témoin de la chute d'une automobile dans l'eau : il arrive à en extraire Sally (Nancy Allen) mais ne peut rien pour son compagnon, un présidentiable. L'écoute de la bande le convainc que l'accident est dû à un coup de feu qui a atteint un pneumatique. On apprendra plus tard que le but était de provoquer un accident sans gravité ; Manny (Dennis Franz), un comparse de Sally, aurait alors filmé le politicien en galante compagnie, mettant ainsi un terme à son ascension. Mais il y a eu mort d'homme et le criminel involontaire (John Lithgow, terrifiant) a maintenant décidé de se défaire de Sally dont il étrangle deux sosies : la seconde est une pute qui opère dans la gigantesque gare de la 30^e rue. Tout se termine par une course-poursuite depuis la gare jusqu'aux berges de la Delaware, alors qu'on célèbre le jubilé de la *Liberty bell*. Jack, arrivé trop tard pour sauver la jeune femme, vient à bout du criminel mais la bande est à jamais perdue dans le fleuve. Le temps passe et vient l'hiver ; on aperçoit les quatre mâts du *Moshulu* (cf. p. 461). Jack s'absorbe dans son travail.

Le titre renvoie à *Blow up* (p. 622) : le photographe est devenu preneur de son ; agaçante référence à Hitchcock, la douche de *Psychose* (p. 1036).

Dr. No *James Bond 007 contre Dr. No*, Terence Young, Grande-Bretagne, 1962, 110 mn

Débuts à l'écran de James Bond et son équipe – "M" (Bernard Lee), chef du MI6, sa secrétaire Moneypenny (Lois Maxwell) qui flirte avec Bond, Maurice Binder qui signe le générique – à laquelle ne manque que l'accessoiriste grincheux "Q" (Desmond Llewelyn) qui apparaîtra dans le film suivant, *From Russia with love* (p. 1223). Au fil de la série, si le héros – ici incarné par Sean Connery, excellent – change peu, les personnages féminins sont renouvelés à chaque fois : il "consomme" les méchantes avant de les éliminer et se réserve en général les gentilles pour le générique de fin.

Ce premier opus se situe à la Jamaïque, ce que suggèrent les trois aveugles noirs qui vont commettre un meurtre sur l'air de *Three blind mice*. L'ennemi de Bond est le docteur No (Joseph Wiseman de *Viva Zapata!*, p. 76) qui veut s'emparer du Monde pour le compte de SPECTRE. La pépée de service est Ursula Andress dans un rôle du style "sois belle et tais-toi" : elle passe son temps à ramasser des zolis coquillages et prend les traces d'un tank pour celles d'un dragon. Parmi les personnages secondaires, John Kitzmiller, le Noir de Cinécittà et Anthony Dawson qui fut le veule Lesgate de *Dial M for murder* (p. 1577).

Pale rider Clint Eastwood, USA, 1985, 116 mn

Une histoire de vengeance perpétrée par une sorte de spectre (le réalisateur) revenu d'entre les morts sur le cheval pâle de l'Apocalypse. Il arrive dans une vallée menacée par LaHood (Richard Dysart), un industriel adepte de la peu écologique extraction hydraulique, pour redonner courage aux petits mineurs, notamment Hull (Michael Moriarty) dont la compagne (Carrie Snodgrass) et la belle-fille (Sydney Penny) tomberont amoureuses de celui qu'elles appellent "Preacher" à cause du col ecclésiastique qu'il porte quand il ne se bat pas.

C'est aussi une version spaghetti de *Shane* (p. 1314) : LaHood sollicite les services du marshall Stockburn (John Russell) qui vient nettoyer la vallée et qui a fière allure quand il s'aligne en *dust coat* avec ses six sbires pour tirer sur un mineur (Doug McGrath) qui avait trop fêté la découverte de pépites. Preacher a un compte à régler avec ce Stockburn qui l'avait jadis laissé pour mort le dos criblé de balles ; alors que le marshall est tout étonné de le revoir vivant – "You ?" –, l'autre lui perce des trous aux mêmes endroits, plus un au milieu du front.

Chris Penn joue le teigneux fils LaHood et Richard Kiel (le "Jaws" des James Bond, pp. 835, 1079) une brute qui se prend d'amitié pour Preacher. Plus réussi que *L'homme des hautes plaines* (p. 534), le film est inférieur à *Unforgiven* (p. 1572) dont il est un peu le brouillon. Il vaut surtout pour la splendide photo "low key" de Bruce Surtees aux ombres bouchées.

La fille de d'Artagnan Bertrand Tavernier, France, 1994, 124 mn

Projet de Riccardo Freda repris par Tavernier qui a réussi un film personnel et un touchant hommage à Dumas. Dont se détachent le d'Artagnan vieillissant et pétri d'humanité de Philippe Noiret et l'Aramis papelard de Sami Frey ainsi que le superbe Planchet de Jean-Paul Roussillon. Porthos est par contre peu mémorable et Athos (Jean-Luc Bideau) à côté de la plaque, occupé à changer de côté son bandeau de borgne à l'instar d'Igor dans *Frankenstein Junior*, (p. 552).

Comme dans *Le vicomte de Bragelonne*, il y a un complot visant à neutraliser le futur Louis XIV. Il est mené par Crassac (Claude Rich), réjouissante ganache trafiquant d'esclaves mais encore du tout nouveau café dont il veut s'assurer l'exclusivité en France. Il est assisté par Églantine de Rochefort (Charlotte Kady), la femme en rouge qui se heurte à Héloïse d'Artagnan (Sophie Marceau) et Quentin (Nils Tavernier), un poète ne sachant ni se battre ni nager.

Référence d'époque, un pendu comme sorti de *Que la fête commence* (p. 1228) et le savoureux Mazarin de Gigi Proietti qui prend congé du futur roi en oubliant une recommandation : ne jamais révoquer l'Édit de Nantes. On ferraille beaucoup en utilisant des bottes aux noms extravagants : la tortueuse de Cahuzac, la sournoise de Nemours, la vipérine de Montparnasse.

One flew over the cuckoo's nest *Vol au-dessus d'un nid de coucous*, Miloš Forman, USA, 1975, 134 mn

Petit délinquant, McMurphy (Jack Nicholson, excellent) joue au zinzin pour échapper à la "farm", la colonie pénitentiaire. C'est ainsi qu'il se retrouve avec de vrais aliénés et ne tarde pas à se heurter à l'infirmière Ratched (Louise Fletcher dans le rôle de sa vie), laquelle décide de l'enfermer à jamais au moyen d'une de ces lettres de cachet dont la psychiatrie a désormais l'exclusivité.

Les fous, sans entonnoir sur la tête, sont on ne peut plus plausibles, même si le scénario a tendance à faire porter le chapeau au personnel médical qui pêche avant tout par sa suffisance, son crédo en une prétendue normalité qui justifierait n'importe quoi, ainsi le supplice de l'électrochoc, sorte de chaise électrique sur laquelle on pourrait monter plusieurs fois. Une normalité qui dissimule sa perversité derrière le règlement et le respect de la morale : c'est avec délectation que Ratched annonce au jeune Billy (Brad Dourif, excellent) que sa mère sera mise au courant de son crime – il a couché avec une pute. Cet incident provoquera le suicide du patient et une tentative de meurtre de Ratched par McMurphy, prétexte à la lobotomie qui en fera un véritable légume, donc un patient normalisé.

Excellente distribution : Scatman Crothers, Vincent Schiavelli, Danny DeVito. Et Will Sampson dans le rôle de l'Indien, faux catatonique et faux muet auquel l'infortuné McMurphy donne le courage d'affronter la vie en quittant le nid.

Forty guns *Quarante tueurs*, Samuel Fuller, USA, 1957, 77 mn

Les Bonell – inspirés des frères Earp – arrivent dans un patelin de l'Arizona pour arrêter un délinquant. L'aîné Griff (Barry Sullivan) se heurte au shérif pourri (Dean Jagger) puis à Brockie (John Ericson), voyou à la gachette facile qui jouit de la protection de sa sœur Jessica (Barbara Stanwyck), la *cattle baroness* locale qui mène fouet en main ses quarante fusils.

Le point fort du film n'est pas son scénario peu original mais la mise en scène excessive et paroxystique de Fuller. La superbe photo noir et blanc de Joseph Biroc cisèle des vignettes baroques : une tornade en rase campagne, d'énormes tonneaux où les frères prennent leur bain en fumant le cigare et l'inoubliable plan en contre-plongée – depuis la fosse donc – d'une veuve seule à côté du corbillard.

They shoot horses, don't they ? *On achève bien les chevaux*, Sydney Pollack, USA, 1969, 120 mn

1932, un marathon de danse. Il faut tenir un temps fou – on dépasse les 40 jours – pour un prix de 1500 \$ dont il ne restera rien quand le cynique organisateur (Gig Young) aura défalqué ses frais. Scrutés avec avidité par les spectateurs, des couples dansent comme ils peuvent sur la piste. Un mari (Bruce Dern) et sa femme enceinte (Bonnie Bedelia), une beauté (Susanna York) ainsi qu'un marin trop vieux (Red Buttons) qui mourra lors d'un de ces intermèdes où il faut galoper pour ne pas être éliminé. Et surtout Gloria (Jane Fonda) ; à bout de force, ayant perdu courage et énergie, elle quitte l'arène et supplie Albert (Michael Sarrazin) de la tuer. Au flic qui lui demande la raison de son geste, le jeune homme rétorque : "On achève bien les chevaux". Derrière la terrifiante exploitation de l'Homme par l'Homme, un regard sur la "danse de la destinée".

Hiroshima mon amour Alain Resnais, France, 1959, 86 mn

"Tu n'as rien vu à Hiroshima" dit l'homme à l'accent japonais (Eiji Okada) ; "Tu me tues, tu me fais du bien" répond la femme (Emmanuelle Riva, émouvante). Incantation sur fond d'images de survivants ponctuées de travellings dans des couloirs, ceux de *L'année dernière à Marienbad* (p. 1148). Ce couple adultère doit se séparer au matin : errance dans une ville reconstruite comme la Boulogne de *Muriel* (p. 1724). La femme se souvient de son amour de jeunesse, un Allemand, et comment elle fut cachée à Nevers après avoir été tondu. "On est des machines à oublier" disait Henri Barbusse : "Petite tondu de Nevers, je te donne à l'oubli" murmure-t-elle avant de prendre congé de son amant. Échange final : "– Ton nom c'est Hiroshima. – Et ton nom à toi c'est Nevers.". La meilleure adaptation de Marguerite Duras avant qu'elle ne passe elle-même à la réalisation.

L'adversaire Nicole Garcia, France, 2002, 124 mn

“Il y a pire qu’être démasqué, c’est de ne pas être démasqué”. Jean-Marc Faure (Daniel Auteuil), faux maître de recherches à Genève, fait bouillir la marmite familiale à l’aide de placements à 17%, en fait une pyramide de Ponzi réservée aux gogos de son entourage. On reconnaît l’authentique histoire de Jean-Claude Romand, progressivement rattrapé par la réalité : son beau-père (Bernard Fresson) lui réclame une partie des mirifiques intérêts mais meurt, victime d’un accident non provoqué. Puis son épouse (Géraldine Pailhas) s’aperçoit que son nom ne figure pas dans l’organigramme de l’OMS. Une question de trop et c’est l’achat d’un arsenal avec lequel il exécute tranquillement femme, enfants et parents.

Cet individu énigmatique avait subitement décidé de ne pas passer son examen de seconde année, tout en continuant à assister aux cours de médecine en compagnie de son meilleur ami (François Cluzet), berné jusqu’au bout. Il a une maîtresse (Emmanuelle Devos) auprès de laquelle il a besoin de se faire muser en se prétendant proche d’une gloire de l’époque, Bernard Kouchner ; elle échappe de peu au coup de torchon final car Faure ne peut pas davantage lui rendre son argent que lui présenter le cofondateur de MSF.

Consacré à un personnage fascinant qui illustre la possibilité de vivre dans un monde imaginaire tout en cotoyant le gouffre, le film n’est pas réellement à la hauteur de son sujet : on ne sent pas pris de vertige.

Heaven can wait *Le ciel peut attendre*, Ernst Lubitsch, USA, 1943, 112 mn

D’anniversaire en anniversaire et en technicolor, la vie de patachon de Henry Van Cleve (Dickie Moore puis Don Ameche), adoré des femmes, depuis sa mère (Spring Byington) et sa préceptrice française (Signe Hasso) jusqu’à l’infirmière de nuit qui lui procure une fatale poussée de fièvre. Entre temps, il aura rencontré Martha (Gene Tierney, ravissante) la femme de sa vie désarçonnée par les mensonges enfantins de son époux. L’indulgence envers ce viveur contamine jusqu’au Maître des Enfers (Laird Cregar), pourtant impitoyable : un bouton poussé et une trappe s’ouvre sous les jambes, devenues bien laides, d’une mémé.

Contrepoint comique à ce film touchant, le grand-père Hugo (Charles Coburn), complice de Henry contre le sentencieux cousin Albert (Allyn Joslyn) auquel Martha était promise par ses parents Strable (Eugene Pallette et Marjorie Main), gros éleveurs du Kansas ; le père ne s’intéresse qu’à la façon dont le capitaine des Katzenjammer kids (= Pim Pam Poum) va sortir d’un tonneau où il a été enfermé. Le malicieux Hugo s’exerce à des jeux de rimes : Strable, table, label et la vache Mabel. Autre élément répétitif, le livre *How to make your husband happy* que Martha avait acheté alors qu’elle était fiancée à Albert et que Henry retrouve, ému, dans la bibliothèque alors qu’elle n’est plus.

L'homme de Rio Philippe de Broca, France, 1964, 116 mn

Cela commence un peu comme *L'oreille cassée* avec le vol d'un fétiche – pas Arumbaya, mais Maltèque – au musée de l'Homme. Mais, comme dans le *Secret de la Licorne*, il y en a trois exemplaires renfermant les fragments d'un parchemin. Catalan (Jean Servais), scientifique mégalomane, s'en empare, quitte à tuer ses collègues, dont un architecte genre Oscar Niemeyer (Adolfo Celi). Il mourra victime de son succès après avoir rassemblé les trois fétiches dans une caverne, épisode pillé par Steven Spielberg dans ses *Indiana Jones* (pp. 617, 1270, 1068), festivals d'effets spéciaux plombés par d'interminables poursuites.

Des poursuites il y en a ici aussi, mais elles ne sont pas répétitives : le héros en est un militaire en permission (Jean-Paul Belmondo) entraîné avec sa fiancée (Françoise Dorléac) jusqu'à Rio et Manaus – où sévit la beauté mûrissante de Simone Renant – en passant par Brasilia. Sans être Tintin, il pratique les mêmes ruses, ainsi quand il s'empare d'un avion prêt à décoller pour poursuivre l'indispensable hydravion, celui de Catalan. Cette adaptation apocryphe d'Hergé enfonce tous les *Tintin* officiels, ainsi celui de Spielberg (p. 1079). De Broca récidivera avec *Les tribulations d'un Chinois en Chine* (p. 925).

The Sopranos I & II David Chase, USA, 1999–2000, 1346 mn

Deux “saisons” d'une série qui en comporte six. Chronique d'une famille mafieuse du New Jersey dont le chef Tony (James Gandolfini) a des malaises et va consulter une psychothérapeute (Lorraine Bracco). Ce qui donne lieu à des échanges amusants mais pas assez roboratifs pour meubler cet interminable feuilleton. Qui est centré sur la famille Soprano dont les voisins plutôt bourgeois marchent sur des œufs à cause de la redoutable profession de Tony. Son épouse Carmela (Edie Falco) voit ainsi un potentiel amant se défiler par trouille. La famille, c'est aussi l'oncle Junior (Dominic Chianese), un aigri qui complotte contre son neveu et la mère de Tony (Nancy Marchand), sorte de *Tatie Danielle* (p. 800) d'une réjouissante méchanceté ; l'actrice est malheureusement décédée en 2000.

Sinon, la routine de la série est une sorte de déclinaison d'épisodes à la *Goodfellas* (p. 1026). L'ascension d'un sanguinaire neveu (Michael Imperioli) ou encore le vieux copain qui “porte un fil” pour le FBI et qu'on exécute. Avec des expressions italiennes approximatives, ainsi “fangool” pour “vaffanculo”. Comme la plupart des séries, l'ensemble fait penser à ces rivières du Nord-Est de l'Australie qui coulent à l'envers et finissent par se perdre dans les sables. Avec de temps à autre des résurgences inattendues, par exemple l'épisode II–13 où Tony Soprano se retrouve en rêve avec ses morts à Atlantic City.

Une plaisanterie amusante, celle du *Parrain* (p. 461) chinois : “Je vais lui faire une proposition qu'il ne pourra pas comprendre”.

Baby face Alfred E. Green, USA, 1933, 76 mn

Plus ou moins prostituée par son père (Robert Barrat) qui tient un *speakeasy* dans une ville industrielle, Lily (Barbara Stanwyck) part avec sa meilleure amie Chico (Theresa Harris), une fille de couleur, à la conquête de New York sur l'air du *Saint Louis blues*. Payant en nature son voyage dans un wagon de marchandise puis son embauche dans une grande banque, elle navigue de bureau en bureau jusqu'à devenir la maîtresse du directeur, lequel tombe sous les balles de l'amant précédent, éconduit. Envoyée à Paris pour éviter le scandale, elle séduit le nouveau directeur (George Brent) et arrive à se faire épouser. Quand son mari doit faire face à une enquête, elle refuse de l'aider en utilisant le confortable pécule qu'elle a amassé, puis change d'avis alors que son époux s'est déjà tiré une balle dans la tête. . . mourra, mourra pas ? En tout cas Lily semble avoir découvert l'amour.

Le film culmine lors de l'immorale séquence de son ascension à la banque : nous voyons de l'extérieur les fenêtres de plus en plus élevées des services auxquels ses amants successifs, dont John Wayne, l'ont affectée – *filig*, *mortgage*, *accounting*. Sorti dans une version édulcorée conforme au futur code Hays, on peut désormais voir le montage original retrouvé par miracle en 2004.

Kamera o tomeru na! *Ne coupez pas!*, Shin'ichirō Ueda, Japon, 2017, 96 mn

Le tournage d'un film de zombies se passe mal, d'autant plus que de véritables zombies viennent s'en mêler. Générique de fin au bout de 37 mn et flash-back sur le tournage de ce que nous avons vu. Il s'agit en fait d'un unique plan-séquence diffusé en direct ; les bizarreries de cette première partie s'expliquent par la nécessité de répondre en urgence aux nombreux problèmes qui se posent à une équipe incompetente. La grue ayant été cassée, on a dû former une pyramide humaine pour rehausser la caméra du dernier plan où l'actrice se retrouve donc seule ! Hilarant.

Elle s'en va Emmanuelle Bercot, France, 2013, 108 mn

À la suite d'une déconvenue sentimentale, Bettie (Catherine Deneuve) quitte le restaurant breton qu'elle gérait avec sa mère (Claude Gensac) et entame une errance, bientôt accompagnée de Charly, dont elle est la grand-mère maternelle. Les deux se retrouvent au bord du lac d'Annecy où les cosmétiques Yves Rocher organisent une photo de famille des miss régionales de l'an 1969 (dont Mylène Demongeot). Malheureusement, le scénario tourne alors en eau de boudin avec la rencontre du grand-père paternel de Charly : ils vécurent heureux et eurent beaucoup de petits-enfants. C'est *Harry et Tonto* (p. 1650) sauce cucul la praline.

p

Woyzeck Werner Herzog, RFA, 1979, 80 mn

D'après les fragments d'une pièce de théâtre du météorique Georg Büchner, l'histoire du soldat Woyzeck (Klaus Kinski, extraordinaire). Personnage un peu fou et victime fassbindérienne, il doit subir la pseudo-philosophie du capitaine "Ein guter Mensch" auxquelles il répond avec un "Jawohl, Herr Hauptmann!", les prétendues expériences du médecin local ainsi que la raclée que lui inflige le sergent-major (Josef Bierbiechler) qui vient de le cocufier : tout ce beau monde se moque de son infortune. Il finit par s'acheter "ein Messer", couteau avec lequel il poignarde sa chère Marie (Eva Matthes) au bord de la rivière. Trahi par des traces de sang, il retourne près du corps chercher l'arme qu'il jette dans l'eau avant de s'y enfoncer lui-même. Dernières images de mise en bière au bord de l'eau ; on pense à *L'énigme de Kaspar Hauser* (p. 1338) ou encore *Cœur de verre* (p. 1285) dont on retrouve le pittoresque Volker Prechtel. Tourné à Telč, ville de style allemand mais authentiquement tchèque, contrairement à celles des Sudètes.

La pièce avait inspiré à Alban Berg son magnifique *Wozzek*, à la musique plus dissonante et heurtée que la bande sonore baroque utilisée par Herzog, qui se clôt avec une scène entre enfants et cette annonce : *Du, dein Mutter ist tot !*

La Habanera Detlef Sierck, Allemagne, 1937, 93 mn

À Porto Rico, colonie d'un pays qui prétend ne pas en avoir, Astree (Zarah Leander), touriste suédoise de passage, tombe amoureuse d'un potentat local, Don Pedro (Ferdinand Marian qui s'illustrera dans le rôle-titre du *Juif Süß*, 1940) qu'elle épouse. Dix ans plus tard, son ancien fiancé revient avec un collègue brésilien pour tenter de juguler une épidémie. Jaloux et surtout soucieux de ne pas perturber l'activité économique, Don Pedro leur met des bâtons dans les roues jusqu'à faire détruire le sérum qu'ils avaient mis au point ; mauvaise idée car atteint à son tour par la fièvre, il ne peut pas être sauvé. Comme quoi le cinéma est plus moral que la réalité : Trump et Bolsonaro s'en sont tiré.

Dernier film allemand (UFA) du futur Sirk qui culmine avec l'inoubliable interprétation de *La Habanera* par l'actrice à la voix rauque. L'idéologie nazie se manifeste à travers l'opposition Nord/Sud qu'atténue la présence du Brésilien.

Hets *Tourments*, Alf Sjöberg, Suède, 1944, 101 mn

Un Bergman d'avant Bergman : il n'est ici que scénariste. Le film est centré sur le personnage de "Caligula" (Stig Jarrel), professeur de latin sadique qui terrorise les élèves et aussi une jeune fille facile que l'élève Widgren (Alf Kjellin) tente de protéger. Elle meurt et, comme une injustice vaut mieux qu'un désordre, c'est Widgren qui est renvoyé. Caligula reste seul, monstre vicieux et pathétique.

“Jūsangō taihisen” yori *Take aim at the police van*, Seijun Suzuki, Japon, 1960, 79 mn

Film de yakuzas pour la Nikkatsu. Un fourgon de police est attaqué et deux détenus qu’il transportait abattus. Le gardien Tamon, mis à pied pour six mois, mène l’enquête à laquelle on ne comprend rien. Épisodes spectaculaires : une effeuilleuse percée à la poitrine par une flèche et le camion-citerne où sont attachés les héros qui dévale une pente, poursuivi par une trainée d’essence en flammes. L’identité du chef Akiba aux lunettes noires ne nous est révélée qu’à la fin : c’est le père de l’héroïne qui meurt écrasé par un train le pied coincé dans des rails.

The star Stuart Heisler, USA, 1952, 90 mn

Margaret Elliott (Bette Davis), célébrisissime actrice, est sur le déclin. Cela fait un certain temps qu’elle n’a pas tourné et elle ne peut même plus subventionner sa sœur et son pénible beau-frère : quand ils viennent quémander hargneusement, elle leur avoue qu’elle n’a pas de quoi payer son propre loyer. Elle se prend une biture avec les quelques dollars qui lui restent et se retrouve au poste d’où la tire Jim (Sterling Hayden), un admirateur de toujours. Il l’incite à changer de métier ; mais la vente de lingerie fine ne convient pas à celle qui était accoutumée à faire des caprices et non à subir ceux des clientes. Elle retourne alors dans les studios où on lui confie un second rôle, celui d’une femme revêche et aigrie, qu’elle sabote en améliorant son maquillage et en minaudant devant son partenaire. Elle réalise son ridicule quand on lui projette la bande d’essai.

On propose finalement à Margaret de tourner un film sur une actrice vieillissante ; ce qu’elle refuse pour aller vivre avec Jim en emmenant sa fille (Natalie Wood). Contrairement à Bette Davis qui venait de tourner *Ève* (p. 588).

Le paltoquet Michel Deville, France, 1986, 90 mn

Film brillant tourné dans un décor à la *Dogville* (p. 1428), celui d’un café-hangar où quatre personnages jouent au bridge : le journaliste (Daniel Auteuil), le docteur (Richard Bohringer), l’honorable commerçant (Philippe Léotard) et le professeur (Claude Piéplu). Sur un hamac, la belle Lotte (Fanny Ardant) qui se lève parfois pour faire un strip-tease ; derrière le comptoir, la tenancière (Jeanne Moreau) et le serveur (Michel Piccoli), surnommé “le paltoquet”. Survient le policier (Jean Yanne) qui enquête sur un meurtre commis dans un hôtel du port. Lequel des quatre bridgeurs est-il coupable ? Au moyen d’un raisonnement spécieux basé sur la lecture de romans policiers – les indices sont trompeurs –, le flic conclut à la culpabilité du seul à avoir un alibi, le professeur. Musique de Dvořák et Janáček (premier quatuor).

Un dimanche à la campagne Bertrand Tavernier, France, 1984, 91 mn

Vers 1910 – musique de Fauré –, M. Ladmiral (Louis Ducreux) reçoit son fils Gonzague (Michel Aumont) venu avec femme (Geneviève Mnich) et enfants de Paris en wagon de II^e classe. La gouvernante (Monique Chaumette) a fait cuire une volaille : compliments de la bru un peu tarte. L'après-midi s'étire en sieste quand déboule la tornade : Irène (Sabine Azéma), la fille antiquaire arrivée en automobile de Paris. Elle parle trop, indispose son médiocre frère avant de repartir précipitamment, rappelée par une affaire de cœur qui n'attend pas.

Elle est, nous dit la voix off, la préférée du vieux monsieur qui va bientôt mourir. Il l'accompagne dans une guinguette sortie d'un tableau de Renoir, danse avec elle après lui avoir fait des confidences. Peintre reconnu – il a la rosette – sans être un novateur, il a bien vu que quelque chose bougeait mais a préféré rester lui-même : "J'ai peint comme je le sentais, avec honnêteté". Un peu comme Bertrand Tavernier qui semble se livrer à un plaidoyer *pro domo* dans ce film touchant. Adaptation du décrié Pierre Bost, il eut droit aux foudres de Jean-Luc Godard : un "pâté de campagne" *dixit* l'ayatollah de la Nouvelle Vague

25 mars 2021, Tavernier vient de mourir : fondu au noir.

The wrestler Darren Aronofsky, USA, 2008, 110 mn

Randy "the Ram" (Mickey Rourke), catcheur sur le retour, fait une crise cardiaque à la suite d'un combat violent : fini le ring s'il veut vivre. Nouveau boulot derrière le comptoir d'un rayon traiteur où il doit subir les caprices des clientes "– Un peu plus – un peu moins – un peu plus – un peu moins" et de ceux qui le reconnaissent ; pour finir, démission car, tout comme Margaret dans *The star* (p. 1206), il n'est pas à l'aise en vendeur. La tentative de rapprochement avec sa fille dont il ne s'était guère occupé tourne court car il lui pose un impardonnable lapin. Il ébauche une relation amoureuse avec une stripteaseuse vieillissante (Marisa Tomei) qui tergiverse. Quand elle se décide, il est trop tard : le "Bélier" a décidé de mourir sur le ring en acceptant un match de retour, vingt ans après, face à "l'ayatollah", un de ceux qu'on aime haïr. À mesure que le combat progresse, le prétendu Iranien s'aperçoit du comportement suicidaire de son adversaire ; il tente de le raisonner, rien à faire. C'est un Randy bien mal en point qui monte sur les cordes du ring pour se livrer à son saut bien connu : "Ram, Ram, Ram !" scande la salle alors que l'image se fige sur le vide.

Ce film touchant est aussi un reportage sur le milieu très particulier du catch. Les adversaires s'accordent auparavant sur un certain scénario, ce qui n'exclut pas les accidents : Randy porte sur lui les traces de coups maladroitement assésés. La rencontre qui l'envoie à l'hôpital se fait dans le style CZW (combat zone wrestling) avec agrafeuses et barbelé, faut que ça saigne !

Warui yatsu hodo yoku nemuru *Les salauds dorment en paix*, Akira Kurosawa, Japon, 1960, 151 mn

Vice-président d'une agence gouvernementale, Iwabuchi (Masayuki Mori) marie sa fille boiteuse Yoshiko (Kyōko Kagawa) à son secrétaire Nishi (Toshirō Mifune). Mais la foudre s'abat sur le satrape : alors que la Police vient arrêter deux collaborateurs pour enquêter sur une affaire de pots de vin, la pièce montée qui reproduit le siège de son administration est agrémentée d'un œillet à la fenêtre du septième étage d'où s'était jadis jeté un certain Furuya.

Iwabuchi fait libérer sous caution ses collaborateurs en leur intimant l'ordre de se suicider ; ce qu'ils font en bons Japonais... sinon que l'un d'eux, Wada (Kamatari Fujiwara), trouve, au bord du volcan où il s'allait jeter, Nishi. Lequel l'emmène discrètement assister à ses propres funérailles en expliquant qu'il est en réalité le fils du prétendu suicidé Furuya dont il veut venger la mort en mettant au jour les magouilles de celui dont il n'a épousé la fille que par esprit de vengeance. C'est ensuite au tour d'un autre collaborateur, Shirai (Kō Nishimura), d'être harcelé par Nishi : terrorisé par le fantôme de Wada, il sombre dans la folie. L'assistant d'Iwabuchi (Takeshi Shimura) mène alors une enquête qui le conduit à démasquer Nishi. Dont le seul point faible est l'amour partagé qu'il a fini par éprouver pour Yoshiko manipulée par son perfide père pour localiser le vengeur qui meurt dans un accident de la route trafiqué. Il n'y aura pas de révélation ; le grand chef est seulement encouragé à prendre de longues vacances à l'étranger.

Sur un sujet qui tenait à cœur au cinéaste, ce film vaguement inspiré de *Hamlet* est trop démonstratif pour être un grand Kurosawa.

Green for danger *La couleur qui tue*, Sidney Gilliat, Grande-Bretagne, 1946, 91 mn

1944. Alors que les V-1 passent au-dessus des têtes, un accident se produit à l'hôpital : le postier, venu pour une opération bénigne, ne se réveille pas. Puis l'infirmière-chef qui avait parlé d'assassinat est tuée à coup de scalpel. La coupable est l'infirmière Esther (Rosamund John) qui, devenue folle à la suite de la mort de sa mère sous les bombes, en avait rendu responsable le postier membre de l'équipe de secours. Et le *modus operandi* : une bonbonne verte de gaz carbonique repeinte en noir pour faire croire qu'elle contient de l'oxygène.

L'opposition convenue entre les deux médecins (Leo Genn et Trevor Howard) en compétition pour le cœur de l'infirmière Freddi (Sally Gray) est compensée par le cabotinage du détective de Scotland Yard Cockrill (Alastair Sim de *Stage fright*, p. 695), lequel reçoit une leçon d'humilité : sa précipitation détruit l'antidote qui aurait empêché la coupable de s'empoisonner. Cockrill décide de présenter sa démission, tout en espérant qu'elle ne sera pas acceptée !

The raid Hugo Fregonese, USA, 1954, 79 mn

Version romancée d'un authentique épisode de la Guerre de Sécession. En octobre 1864, alors que Sherman encercle Savannah, un détachement confédéré venu incognito du Canada s'empare d'une petite ville du Vermont et la saccage. Le chef de ces pillards, Benton (Van Heflin), se fait passer pour un Canadien. Parmi les Sudistes, un alcoolique (Lee Marvin) dont l'intempérance risque de trahir l'opération. Benton est obligé de l'abattre, à son corps défendant, alors qu'il allait vider son sac en plein office protestant et gagne ainsi la confiance de la population, dont celle d'un blessé nordiste trouillard (Richard Boone) qui saura faire montre de courage au moment décisif et même d'une veuve de guerre (Anne Bancroft). Tout ce monde est bien mari quand Benton réapparaît en uniforme gris ; le débonnaire Canadien s'est mué en impitoyable chef de guerre.

The Devil rides out *Les vierges de Satan*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1968, 92 mn

Christopher Lee est le duc de Richleau (!) qui tente d'arracher deux jeunes gens, Simon et Tanith (Nike Arrighi) à l'emprise de Mocata (Charles Gray), un prêtre de Satan qui réunit ses adeptes – dont une inquiétante vieille dame jouée par Gwen Ffrangcon-Davies – pour des messes noires. C'est protégé par un cercle magique que le Duc se défend de Mocata et de ses créatures diaboliques au moyen d'eau bénite qui les brûle comme de l'acide sulfurique ; mais Tanith meurt. L'affrontement final voit la défaite du sorcier qui provoque l'inversion du temps et un retour au *statu quo ante* : la belle Tanith est toujours vivante.

Pour mémoire, la formule magique URIEL SERAPHIM IO POTESTA ZATI ZATA GALATIM GALATA : ça peut toujours servir.

La bataille du rail René Clément, France, 1946, 82 mn

L'épopée de la Résistance ferroviaire. Sabotages systématiques puis, au moment du Débarquement, la désorganisation des convois de matériel militaire qu'il faut retarder, voire détruire. Détails touchants : cet otage qu'on fusille et dont l'attention se fixe sur un insecte puis la fumée qui sort d'une cheminée, cet accordéon tombé d'un train qui vient de dérailler. Et humour involontaire des Allemands : interdiction aux Juifs d'entrer en zone occupée ! La musique décline le *Horst Wessel Lied* dans des versions de moins en moins triomphantes.

Le ton général est unanimiste : on a un peu l'impression que tout le monde résistait. Tout le monde, ce qui explique l'absence d'acteur marquant dans la distribution. On reconnaît cependant Jean Daurand, futur Dupuy, l'adjoint de Bourrel dans *Les cinq dernières minutes* de 1958 à 1972.

Rage in heaven *La proie du mort*, W.S. Van Dyke, USA, 1941, 85 mn

Phillip Monrell (Robert Montgomery) est d'une jalousie pathologique à l'égard de sa fidèle épouse Stella (Ingrid Bergman). Il imagine une liaison avec son imaginaire rival Ward Andrews (George Sanders), d'où un délirant plan pour punir le couple. Il se poignarde à l'aide d'un couteau coincé dans l'embrasure d'une porte ; tous les détails sont arrangés pour converger vers la culpabilité de Ward, lequel est condamné à mort. Le docteur Rameau (Oskar Homolka), qui sait que Phillip était fou à lier, déniche *in extremis* l'inévitable testament qu'il n'a pas manqué de laisser pour revendiquer son acte auprès de Stella après l'exécution de Ward.

Film dont le scénario ingénieux est mentionné dans *La femme d'à côté* (p. 1029) – avec une erreur sur le titre français. Sur le même sujet, *Leave her to heaven* (p. 985) sera plus attachant.

Element of crime Lars von Trier, Danemark, 1984, 99 mn

L'ex-policier Fisher (Michael Elphick) enquête sur une série de meurtres commis par un certain Harry Gray. Il applique la méthode exposée par son mentor Osbourne (Esmond Knight) en tentant de s'identifier avec celui qu'il pourchasse. C'est ainsi qu'il rencontre Kim (Me Me Lai), ancienne maîtresse de Gray.

Pas vraiment d'histoire, mais un style visuel prenant, le même que celui de son futur *Europa* (p. 431). Entre les deux, la pénible blague d'*Epidemic* (1987). Apparition de Preben Lendorff-Rye d'*Ordet* (p. 686).

La virgen de los sicarios *La vierge des tueurs*, Barbet Schroeder, Colombie, 2000, 101 mn

Medellín. Fernando, écrivain d'âge mûr, se lie avec le jeune Alexis, 16 ans et visage d'ange. Quand celui-ci baisse son pantalon, son "fer", i.e., son Beretta, tombe. Car, malgré son âge, Alexis est un tueur. Fernando va accompagner son jeune amant dans les ruelles de cette capitale où il joue du pistolet : un regard de travers, un mot de trop et Alexis dézingue. Le petit monstre est victime à son tour d'un nommé Lagon Bleu posté à l'arrière d'une moto. Tristesse et difficile deuil pour Fernando qui finit par s'attacher à un autre voyou tout aussi expéditif, Wilmar qui n'est autre que ce Lagon Bleu qui avait tué Alexis pour venger son frère. Fernando pardonne et veut quitter cette capitale du crime avec son nouvel amant qui meurt à son tour victime d'une vendetta, peut-être des amis d'Alexis.

Terrifiante interrogation sur la nature humaine. Alexis ne peut pas se résoudre à abattre un chien pour abrégé ses souffrances alors qu'il tue un punk dont la musique, trop forte, le dérange. On trouve des morts aux mains liées dans les décharges ; c'est sans doute pour ça qu'un écriteau interdit d'y jeter des cadavres.

The miracle of Morgan Creek *Miracle au village*, Preston Sturges, USA, 1943, 98 mn

C'est avant tout une comédie *contre* le Code : l'auteur arrive à faire passer ce qui est, globalement, une histoire de fille-mère, sans que les censeurs ne puissent rien y redire. Trudy (Betty Hutton) est allée danser avec des militaires et se retrouve enceinte. Mauvais point, mais elle se souvient de s'être mariée juste avant. Avec qui, elle l'a oublié et d'ailleurs elle a utilisé un faux nom. Pourquoi donc cette amnésie, l'alcool, mauvais point ? Non, un coup de tête dans le lustre en faisant du *jitterbug*. Norval (Eddie Bracken) tente de régulariser la situation de son amie mariée sans l'être : faux militaire en costume de boy-scout, il va ré-épouser la belle sous l'identité d'Ignatz Ratzkiwatzki, mais se plante et signe Norval Jones. Il est emprisonné pour 19 chefs d'accusation mais le père de Trudy (William Demarest, acteur-fétiche de Sturges) arrive à faire détruire le certificat de ce mariage : mariée deux fois, Trudy ne l'est peut-être plus du tout.

L'imbroglio est dénoué par deux crapules sorties d'un film précédent (p. 1066) le Boss (Akim Tamiroff) et McGinty (Brian Donlevy) qui régularisent la situation : Trudy a toujours été mariée à Norval qui ne s'est jamais déguisé en soldat puisqu'il reçoit un grade ronflant avec effet rétroactif. Pourquoi donc cette intervention ? C'est que la bourgade de Morgan Creek est devenue célèbre à cause des sextuplés (!) de Trudy : Hitler en a piqué une crise et Mussolini démissionné.

Les vrais faux mariages, le fait que le trait de plume d'un escroc puisse rendre moral ce qui serait autrement répréhensible, tout ça a dû sonner désagréablement aux oreilles de la censure. Seul point faible du film, un *slapstick* laborieux.

Noir comme le souvenir Jean-Pierre Mocky, France, 1995, 89 mn

Mocky sait créer des ambiances fantastiques avec des cadrages étranges comme dans *Litan* (p. 1054) auquel ce film (réussi, pour une fois !) réfère explicitement. Cela commence par un bal au bord de l'eau où la petite Garance est enlevée et tuée ; mais on comprend tout de suite qu'elle n'est pas morte, pourquoi sinon lui avoir tranché la tête ? 17 ans plus tard, son fantôme semble revenu pour se venger systématiquement : d'un flic corrompu, d'une ennemie d'enfance qui avait laissé faire, d'une vieille dame (Jany Holt) et de son frère, un pédophile dont on apprendra qu'il avait emmené Garance en Espagne. Sa mère (Jane Birkin) et son père alcoolique (Matthias Habich) sont terrorisés par la voix de la fillette entendue au téléphone et la réapparition de sa poupée disparue avec elle ; sans parler de cette phrase récurrente "noir comme le souvenir". Garance revient pour de bon sur le lieu de l'enlèvement, les chutes du Rhin du prologue.

Avec Sabine Azéma, Jean-François Stevenin et Benoît Régent qui devait céder à la fin du tournage.

10 *Elle*, Blake Edwards, USA, 1979, 122 mn

Méditation douce-amère sur l'amour et le vieillissement. Dudley Moore campe George Webber, un compositeur de mélodies à succès obsédé par le retour d'âge : il vient d'avoir 40 ans. Il délaisse un peu sa compagne Samantha (Julie Andrews) pour s'intéresser à des jeunes filles, en particulier Jenny (Bo Derek à la coiffure rasta) qui l'obsède et à laquelle il décerne un score de 11/10. Il prend villégiature dans la station mexicaine où Jenny est en voyage de noces et en sauvant la vie de son mari victime d'une insolation, a la chance d'approcher la beauté... Qui aime la musique d'ascenseur "avec beaucoup de violons" et aussi le *Boléro* qu'elle affectionne pour faire l'amour : c'est le disque qu'elle met en attirant George dans son lit. Ébats interrompus par un coup de fil du mari hospitalisé qui en profite pour remercier son sauveur. Désarmé devant une nouvelle génération qui ne connaît ni dissimulation, ni remords, ni romantisme, George se résigne à rentrer chez lui pour épouser Samantha. Avec Robert Webber et Max Showalter.

District 9 Neill Blomkamp, Afrique du Sud, 2009, 107 mn

Johannesburg. Depuis vingt ans un énorme vaisseau spatial plane sur la ville. Ses passagers, surnommés "crevettes" à cause de leur allure de crustacés, vivent dans des townships : ils sont friands de pâté pour chat mais aussi détenteurs d'une technologie enviée par les humains, que ce soient les trafiquants nigériens qui les exploitent ou la toute puissante MNU (Multi-National United). Les extra-terrestres ont mis au point des armes redoutables qui ne sont, pour le moment, utilisables que par ceux qui possèdent un ADN de crevette.

Sous des prétextes humanitaires, la MNU organise la destruction du camp *District 9* dont les sbires bousculent les habitants sans ménagements : "Me pointe pas avec ton tentacule!". Certains sont des tueurs sadiques à la Derek Chauvin, d'autres comme Wikus (Sharlto Copley) de simples rouages de la purification ethnique. C'est au cours d'une action de routine que ce dernier se trouve contaminé ; il a maintenant des gènes crustacés, ce qui se voit à sa main droite, référence à *The fly* (p. 440). Comme il peut désormais actionner les fameuses armes, Wikus devient un sujet d'expériences ; mais il ne l'entend pas ainsi car sa crevettisation continue. Après avoir échappé aux griffes de la MNU, et bien que plutôt raciste, il se résout à aider la crevette Christopher à récupérer la bouteille d'un liquide confisqué ; il contient de quoi soigner Wikus et aussi faire redémarrer le vaisseau spatial. La MNU fait tout pour s'y opposer et Wikus doit sacrifier tout espoir de guérison immédiate pour que Christopher puisse repartir vers sa planète. En attendant un hypothétique retour, sa mue se poursuit.

Film de science-fiction très réussi avec une référence à *Greystoke* (p. 404) quand Christopher découvre la salle de vivisection de la MNU.

Ce soir ou jamais Michel Deville, France, 1960, 100 mn

La préparation d'un spectacle est prétexte à fâcherie entre le metteur en scène Laurent (Claude Rich) et sa petite amie Valérie (Anna Karina) qui lui reproche de ne pas lui avoir confié le rôle qu'elle convoitait. Au cours d'une soirée où se retrouvent le musicien, le décorateur, etc., Valérie se confie à Martine (Jacqueline Danno), une ex de Laurent, puis flirte ostensiblement avec Guillaume (Georges Descrières); Laurent n'est pas en reste, qui appelle au téléphone la fictive Isabelle. . . Restés seuls, les amants se réconcilient en s'avouant leur amour. Début réussi d'une longue complicité avec la scénariste Nina Companeez. Dans un petit rôle, l'étonnante Françoise Dorléac.

Banshun *Printemps tardif*, Yasujirō Ozu, Japon, 1949, 108 mn

Premier scénario d'Ozu du type "Un père marie sa fille". Pour convaincre Noriko (Setsuko Hara) d'accepter un mariage arrangé, son père veuf (Chishū Ryū) se plie à un subterfuge (cf. *Fin d'automne, Le goût du sake*, pp. 1010, 35) en prétendant vouloir se remarier – le seul mensonge de sa vie, avoue-t-il à la fin.

Humour discret : la tante vieux jeu (Haruko Sugimura, pour une fois sympathique) se choque des épouses d'aujourd'hui qui mangent du sashimi en gardant leur rouge à lèvres et s'inquiète du nom du futur, Kumatarō "Vais-je l'appeler Kuma-san (monsieur Ours) ?". Et critique, tout aussi discrète, de l'occupant avec une réclame Coca-Cola, le magasin Waco de Ginza, alors transformé en PX réservé aux Américains, la référence à Gary Cooper et à son rôle de baseballeur dans *The pride of the Yankees* (1942) : le futur, qu'on ne voit jamais, lui ressemblerait.

Père et fille vont ensemble au théâtre nō puis entreprennent un ultime voyage à Kyōto : visites au temple Kiyomizu et au jardin de pierre de Ryōan-ji. Noriko fait une dernière tentative : bien avec son père, elle voudrait ne jamais le quitter. Il lui rétorque qu'il a déjà 56 ans. Film en demi-teinte qui fonctionne comme l'homéopathie, plus la dose est faible, plus c'est déchirant. Dernier plan sur le père, seul, en train de peler une pomme, la tête penchée pour dire les larmes retenues.

Sabita naifu *Rusty knife*, Toshio Masuda, Japon, 1958, 90 mn

Enquête sur deux affaires de suicide déjà anciennes : ceux du père de Keiko (Mie Kitahara) et de la fiancée de Yukihiko (Yūjirō Ishihara). Dans les deux cas, le coupable est un yakuza, qui avait camouflé le meurtre du premier et violé la seconde. Emprisonné, le criminel se voit offrir des friandises empoisonnées par le véritable commanditaire qui, comme le Docteur Mabuse (p. 551), est inconnu de ses exécutants qu'il contacte par radio. C'est en fait l'oncle de Keiko. Film Nikkatsu réussi avec une musique lancinante sur le thème du couteau rouillé.

Les ripoux Claude Zidi, France, 1984, 102 mn

François (Thierry Lhermitte), un novice venu d'Épinal, devient l'adjoint de l'inspecteur Boiron (Philippe Noiret), policier ripou (huitième pluriel en "oux") qui prélève sa dîme sur les activités louches de son secteur, aux alentours de Barbès. Boiron parvient à corrompre François en lui présentant une professionnelle (Grace de Capitani) : l'élève finira par surpasser le maître. Début très réussi quand Boiron et son collègue Pierrot sont cernés par la Police alors qu'ils étaient en train de détrousser un maquereau ; Boiron fait mine d'avoir lui-même poursuivi et arrêté Pierrot qui sera le seul à être condamné. La fin est un peu tarte.

Carlito's way *L'impasse*, Brian De Palma, USA, 1993, 144 mn

C'est dans un New York pluri-ethnique que se situe ce long flash-back d'un agonisant. Kleinfeld (Sean Penn à l'étonnante coiffure), un avocat juif, trouve le vice de forme qui permet à Carlito (Al Pacino) de sortir de la taule où il purgeait une longue peine. Ce "spic" (latino) a décidé de filer droit : dès qu'il aura amassé 75000 \$, il quittera New York pour s'installer aux Caraïbes avec sa chère Gail (Penelope Ann Miller). Il s'occupe d'une boîte le plus honnêtement possible, faisant même grâce au voyou agressif Benny Bianco "from the Bronx" (John Leguizamo) que le bon sens lui commandait de zigouiller. Mais le danger vient du véreux Kleinfeld devenu mégalomane et irresponsable : chargé d'aider le boss mafieux Tagliavolpe à s'évader à la nage de la prison de Rikers Island, il le massacre sous les yeux impuissants de Carlito venu donner un coup de main. La famille "wop" (rital) Tagliavolpe, comme sortie de *Goodfellas* (p. 1026), règle son compte à l'avocat, puis s'en prend à Carlito qui arrive à s'en défaire à la gare où Gail l'attend sur le quai ; et aussi Benny qui ne lui a pas pardonné sa clémence.

Le film, marqué par la fatalité, se referme sur l'image que Carlito emportera avec lui, la publicité ESCAPE TO PARADISE qui renvoie, tout comme la présence de Pacino, à THE WORLD IS YOURS de *Scarface* (pp. 422, 686) mais sans les torrents d'hémoglobine de 1983. Et culmine lors de l'extraordinaire poursuite dans la gare de New York. Avec James Rebhorn et Luis Guzmán.

Hadduta misrija *La mémoire*, Youssef Chahine, Égypte, 1982, 120 mn

Entre *Alexandrie, pourquoi?* et *Alexandrie, encore et toujours* (pp. 1124, 363), un autre volet de la vie de l'émouvant réalisateur Yehia (Nour El-Sherif), *alter ego* de Youssef Chahine. C'est à l'occasion d'une opération du cœur qu'il se rémémore son enfance puis sa jeunesse : ses débuts avec *Le fils du Nil* (1951) et ses déconvenues, ainsi le prix raté à Berlin pour *Gare centrale* (p. 257). L'intervention réussit, signe que Yehia mûr s'est réconcilié avec Yehia enfant.

Piccolo mondo antico *Le mariage de minuit*, Mario Soldati, Italie, 1941, 102 mn

D'après Antonio Fogazzaro. Décor, le lac de Lugano, près de Valsolda où vit le jeune Franco Maironi (Massimo Serato), spolié de son héritage par sa grand-mère paternelle Orsola (le monstre moustachu Ada Dondini). La marquise, au mieux avec l'occupant autrichien, réprouve le mariage de Franco avec Luisa (Alida Valli) et surtout les opinions politiques pro-piémontaises de son petit-fils. Qu'elle affame littéralement, le contraignant d'aller travailler dans un journal de Turin.

Le film culmine lors d'un orage sur le lac. Luisa va sous la pluie supplier son horrible belle-grand-mère d'arrêter ses persécutions lorsqu'accourent des voisines : Ombretta (dite "Missipipi"), la fille du couple, a chuté dans l'eau. La harpie voit dans la mort de cette "créature" un signe de Dieu envoyé aux parents mais, prise de remords pendant la nuit, décide de restituer son héritage à Franco.

Le temps passe et les époux sont brouillés ; Luisa se mure dans un deuil qui la conduit chaque jour au cimetière. Retour de l'espoir en 1859 avec une nouvelle guerre contre l'Autriche : Luisa retrouve Franco, en uniforme piémontais, dans une auberge d'Isola Bella, sur le lac Majeur.

Œuvre emblématique du calligraphisme italien, un peu moins réussie cependant que *Malombra* (p. 11), d'après le même Fogazzaro, auquel la folie de l'héroïne confère une grandeur tragique. Expression savoureuse : les activistes décampent à l'arrivée de la Police pour ne pas "se faire prendre comme des salami".

Le combat dans l'île Alain Cavalier, France, 1962, 100 mn

Clément (Jean-Louis Trintignant) est membre d'une sorte d'OAS. Son chef Serge (Pierre Asso, machiavélique à souhait) lui demande d'assassiner un député de gauche (Maurice Garrel), ce qu'il fait avec délectation. . . pour s'apercevoir ensuite qu'il a été berné par Serge qui, vendu à des intérêts privés, a monté le faux attentat dans le but d'atteindre le puissant paternel de Clément à travers son fils. Lequel se lance à la poursuite de Serge qu'il exécutera en Argentine.

L'épouse de Clément, Anne (Romy Schneider), avait du mal à exister dans l'ombre de ce mari possessif. Elle trouve abri chez Paul (Henri Serre), ami de toujours de Clément et son antithèse ; cet humaniste non violent la convainc de reprendre le théâtre où elle obtient un certain succès. Il devient son amant, ce qui fait qu'elle est enceinte lorsque Clément revient de son expédition punitive. "Ce qui a été lié par le sang doit être délié par le sang" dit-il, en remettant à Paul un P38 pour un duel à mort. Celui-ci n'a pas, comme Clément, le meurtre dans le sang mais, contraint de se défendre, vient à bout du petit facho.

Toile de fond assez floue – à cause de la censure gaulliste – la guerre d'Algérie qui reviendra dans *L'insoumis* (p. 1699). La mort de Serge, traitée en images fixes, renvoie à *La jetée* (p. 1162).

The exorcist William Fiedkin, USA, 1973, 132 mn

Georgetown, quartier de Washington. Regan (Linda Blair) est possédée par un démon, d'où l'exorcisme pratiqué par le père Merrin (Max von Sydow). Scènes spectaculaires avec jet de vomissures, lit qui se soulève, prêtre (Jason Miller) jeté par la fenêtre : il y laisse la vie, tout comme le père Merrin. L'adolescente, qui ne se souvient de rien, redevient la gentille fille à sa maman (Ellen Burstyn).

Le *In God we trust* américain recouvre une croyance au spiritisme – la table OUIJA – et au Diable, ici le démon assyrien Pazuzu qui devait reprendre du service chez Jacques Tardi (*Le démon de la Tour Eiffel*, 1976). Clin d'œil cinéphilique avec le flic (Lee J. Cobb) qui cherche à emmener un prêtre au cinéma voir *Othello* (p. 1020) “– Avec qui ? – Mae West et Groucho Marx ! – Je l'ai vu.”, puis un autre à une représentation de *Wuthering Heights* (p. 1301), “– Avec qui ? – Jackie Gleason et Lucille Ball ! – Je l'ai vu.”.

Les culottes rouges Alex Joffé, France, 1962, 99 mn

Inspiré des souvenirs de stalag d'Étienne Bierry, qui tient un second rôle, le film repose sur l'opposition entre le placide et résigné Fendard (Bourvil) qui sert de bedeau et de souffleur pour le théâtre et l'héroïque Rossi (Laurent Terzieff), arrogant “culotte rouge” – uniforme signalant les fortes têtes – qui se cache chez Fendard pour préparer une nouvelle évasion et boulotte ses provisions tout en l'accablant de son mépris. Les péripéties font que Fendard est contraint d'accompagner Rossi dans sa tentative ; il est le seul des deux à réussir.

Détail cocasse : quand un Allemand s'inquiète de tous ces tire-au-flanc de l'infirmerie, on lui explique qu'ils viennent du même endroit que Napoléon... “Tous les Corses au travail !”, éructe-t-il. Ce n'est sans doute pas par hasard que les prisonniers montent l'opérette *Phi-Phi* : elle fut créée le 12 novembre 1918.

Prime cut *Carnage*, Michael Ritchie, USA, 1972, 83 mn

Film de gangsters dans un cadre rural : Nick Devlin (Lee Marvin) est envoyé dans le Kansas par la Mafia de Chicago récupérer une dette de 500000 \$ que Mary Ann (surnom d'un boucher industriel joué par Gene Hackman) refuse de payer. Les émissaires précédents ont été tués et le dernier transformé en saucisses.

Ce scénario sommaire est prétexte à des images étonnantes : des orphelines nues (dont Sissy Spacek) vendues au poids comme du bétail, un combat à la mitraillette dans un champ de tournesols et surtout une moissonneuse-batteuse meurtrière qui rappelle le chasse-neige de *Nightfall* (p. 1066) : arrêtée par une automobile, elle se met à la dévorer pour produire des ballots de foin métalliques. À noter le prénom très bovin de l'épouse de Mary Ann : Clarabelle.

Yabu no naka no kuroneko *Kuroneko*, Kaneto Shindō, Japon, 1968, 95 mn

Un *Onibaba* (p. 1609) façon fantômes japonais avec des décors théâtraux. Violées et tuées par des guerriers, Yone (Nobuko Otowa, épouse du réalisateur) et sa bru Shige (Kiwako Taichi) ont conclu un pacte avec les démons : près de la porte Rashō (cf. *Rashōmon*, p. 1617) elles attirent des samourais, dont un des violeurs (Rokkō Tōura), que Shige vampirise. Tout se complique avec l'arrivée de Gintoki (Kichiemon Nakamura), fils de l'une et mari de l'autre : promu samourai par le puissant Raiko (Kei Satō), il est chargé de venir à bout des vampires. Mais Shige et Gintoki, qui s'aiment toujours, oublient leurs vœux respectifs pour passer des nuits ensemble, sept au total, au terme desquelles Shige est rappelée aux Enfers. Le jeune homme se retrouve alors face à celle qui fut sa mère et lui coupe un bras ; transformé en énorme patte de chat, le membre est exposé sur un autel devant lequel Gintoki se livre à un rituel de purification lorsque Yone vient pour le récupérer. Elle l'emporte entre ses dents tandis que son fils, parti à sa poursuite, expire dans les ruines calcinées de ce qui fut sa maison : miaulement d'un chat noir – le *kuroneko* du titre. Pas vraiment réussi.

Le joli mai Chris Marker & Pierre Lhomme, France, 1963, 146 mn

Dédié aux "happy many", ce film dont nous voyons une version remontée par le chef-opérateur Marcel Lhomme, nous parle de mai 1962 à Paris, le premier mois de paix depuis longtemps puisqu'on vient de signer les accords d'Évian.

C'est un temps où l'on chante *Le clair de lune à Maubeuge* aux mariages, où les HLM font encore rêver une population mal logée. Commerçants de la Mouffe, boursicotiers, inventeurs, poètes et peintres obscurs, la Foire de Paris, twist et madison : les Français semblent être dépolitisés mais, nous dit la voix off (Yves Montand), Fantômes revient à travers des mots comme "plastiquer". L'évocation du récent massacre du métro Charonne lors d'une manifestation contre l'OAS, un des nombreux titres de gloire de Papon, inaugure une seconde partie plus politique : le procès Salan, une grève de l'électricité (!). Des femmes expliquent que les femmes votent pour le candidat le plus beau, des sociologues prédisent l'ère des loisirs, un prêtre-ouvrier raconte comment, sommé de choisir en 1953, il a quitté le Clergé. Et le racisme : un Noir du Dahomey auquel sa mère a dit "Méfie-toi des Français", un jeune Algérien dénoncé par un collègue jaloux qu'un agent de la DST bourré a sévèrement tabassé devant ses parents.

C'était Paris tel qu'il n'est déjà plus semblent dire les plans en accéléré de la ville – on pense à *L'homme à la caméra*, p. 165. Avant une vue de l'architecture benthamienne de la Petite Roquette : tant qu'il y aura des pauvres, nous ne serons pas riches, tant que les prisons existeront, nous ne serons pas libres.

Carte de visite du réalisateur, de récurrents plans de chats.

Che : part I Steven Soderbergh, USA, 2008, 131 mn

Che : part II Steven Soderbergh, USA, 2008, 133 mn

Biographie du célèbre révolutionnaire divisée en deux parties : le combat victorieux qui mène à la chute de Batista, puis l'échec de l'expédition bolivienne.

Un élément de surprise joue en sa faveur en 1958 : personne, et surtout pas les puissants protecteurs américains du dictateur, ne s'attend à une décision aussi rapide. L'attaque sur Santa Clara, menée avec des moyens très limités en hommes et matériel réussit, notamment parce que les militaires cubains sont peu motivés et lâches, prêts à se rendre ou se sauver selon la gravité de leurs fautes. Cette lâcheté est aussi celle de Batista qui part en catastrophe rejoindre ses maîtres dans la nuit du Nouvel An : Santa Clara était tombée le 28 décembre.

La situation est très différente dix ans plus tard : les Américains ne veulent pas d'un second Cuba et envoient matériel et instructeurs – ceux de la "guerre spéciale" du Vietnam – pour soutenir la dictature bolivienne. Mais cela n'explique pas tout : les communistes boliviens se méfient de l'aventurisme castriste et surtout, alors que l'Argentin était comme un poisson dans l'eau parmi la population cubaine, il est reçu avec réticence par les paysans du pays qui voient en lui un communiste athée et finiront par le dénoncer.

À la façon des Anglais qui ont longtemps présenté Jeanne d'Arc comme une pute (voir la première partie du *Henry VI* de Shakespeare), les Américains ont cherché à salir l'image de Guevara dans le caricatural *Che!* de Richard Fleischer (1969) ; en vain, car sa mort en a fait un martyr. Ceci dit, devenu icône christique et motif de T-shirts, le personnage a perdu son aura sulfureuse et dérangeante.

Le film de Soderbergh, tourné en espagnol, est une tentative honnête de restitution d'un trajet hors du commun. Mais le Che de Benicio Del Toro manque de charisme : il n'est ni le meneur qui sait galvaniser ses troupes pour prendre Santa Clara, ni le dirigeant mégalomane qui s'enferme dans une lutte sans issue.

The tall target *Le grand attentat*, Anthony Mann, USA, 1951, 78 mn

Février 1861. Basé sur des faits réels – ou du moins une rumeur tenace –, la tentative d'assassinat du président élu à quelques jours de son inauguration. Le fictif policier Kennedy (Dick Powell) prend place dans un train en partance pour le Sud en compagnie des comploteurs : le colonel Jeffers (Aldolphe Menjou) et le jeune militaire Lance Beaufort (Marshall Thompson) qui doit agir lors d'un meeting à Baltimore. Discours annulé suite à un rapport de Kennedy. Les conjurés découvrent trop tard que Lincoln voyageait avec eux dans un autre wagon.

Film de train haletant à la photo splendide avec Paula Raymond, Leif Erickson et le futur blacklisté Will Geer. Dernière image, le Capitole, alors en construction.

La tête de Normande St-Onge Gilles Carle, Canada, 1975, 116 mn

Normande (Carole Laure), entre ses hommes et sa mère zinzin, risque d'être mise à la rue et sombre dans la catatonie. Elle se réfugie dans ses rêves.

Le vrai sujet du film est le corps de l'actrice, effectivement superbe.

Beau-père Bertrand Blier, France, 1981, 119 mn

Les amours de Rémi (Patrick Dewaere), pianiste de boîte de nuit, avec une gamine de 14 ans, Marion (Ariel Besse), fille de son épouse décédée (Nicole Garcia). Il n'éprouve au départ qu'une sorte de sentiment maternel alors qu'elle a des idées bien arrêtées. Elle arrive finalement à ses fins mais s'efface quand il rencontre une pianiste de concert (Nathalie Baye) qui, elle aussi, a une fillette.

Description d'un homme fragile et immature, en aucune façon pédophile, qui vit sous la protection d'un couple d'amis (Geneviève Mnich et Maurice Risch), un être destiné à attirer les femmes dont il devient un peu l'enfant. Avec Maurice Ronet dans le rôle du père de Marion et Stéphane Grappelli au violon.

Sin City Robert Rodriguez, USA, 2005, 124 mn

D'après la BD fascisante de Frank Miller. Un noir et blanc très sombre, voire bouché avec des taches de couleur pour le sang et aussi une sorte de démon tout jaune. Les hommes, d'une virilité repoussante, s'instituent les chevaliers servants de beautés à moitié nues affublées de guépières en cuir ; ces poupées gonflables lancent occasionnellement des croix gammées. Réussi graphiquement mais répugnant et répétitif. Sauce rallongée dans *Sin City II* (p. 752).

La donna della montagna Renato Castellani, Italie, 1944, 91 mn

Rodolfo (Amadeo Nazzari) vit dans le souvenir de Gabriella, sa première épouse décédée, en rejetant l'amour de la seconde, Zosi (Marina Berti).

Œuvre calligraphique dans la lignée de *Malombra* (p. 11), autre histoire d'enfermement. Ici Rodolfo voue un culte morbide à cette disparue – il a pratiquement installé sa tombe chez lui – dont il n'a pas voulu voir l'infidélité. Le décor de Cervinia dans le Val d'Aoste permet de ciseler des images magnifiques, ainsi l'enterrement de Gabriella sous la pluie.

Il ne s'agit cependant pas d'un chef-d'œuvre : à cause de la chute de Mussolini (8 septembre 1943), la section urbaine du scénario, située à Pise, n'a pu être tournée. Et puis Rodolfo se complaît trop dans le deuil, comme le cow-boy de *Decision at Sundown* (p. 690), pour que le *happy end* – son rapprochement avec Zosi – ne soit pas artificiel.

Le chevalier de Maison-Rouge Albert Capellani, France, 1914, 109 mn

D'après le roman d'Alexandre Dumas lui-même inspiré d'une tentative de libération de Marie-Antoinette, le "complot de l'œillet" dont les protagonistes et surtout cette si peu sympathique reine peinent à séduire le spectateur moderne. Et la caméra rivée n'arrange rien. On est surpris de voir un plan large – un personnage remplit un tonneau – coupé par un plan rapproché ou encore de voir resurgir en gros plan devant la caméra celui que nous avons vu au fond du jardin et qui était sorti du champ ; mais c'est bien tout.

The Alfred Hitchcock hour III Alfred Hitchcock, USA, 1964-65, 1404 mn

29 épisodes clôturent la longue collaboration d'Hitchcock avec la télévision initiée en 1955 (p. 1089). La publicité, cette "golden goose" qui intervient cinq fois, dont trois en cours de projection, l'inspire toujours. Avec une couronne sur la tête, il nous annonce que son royaume a banni les réclames pour les reléguer au USA. Ou encore, devenu serpent dans une jarre de fakir, il lance des imprécations contre les "sponsors" : en vain car on l'a privé de son venin.

On reconnaît quelques trames familières : *The body snatcher* (p. 220) dans le n° 7, *Psychose* (p. 1036) dans le n° 14, scénario de... Robert Bloch, *The turn of the screw* (n° 13), *Sunset boulevard* (p. 1574, n° 20). Avec un lot de vengeance (n°s 1, 6, 24), de crimes parfaits (n°s 5, 8, 18, 19, 21), parfois trop car le criminel y passe aussi (n°s 3, 23). Cibles de choix, les épouses, avec des résultats aléatoires (n° 25) ; un trou creusé dans la cave peut réserver des surprises, un second cadavre (n° 2) ou, plus prosaïquement, servir à installer une chaudière (n° 27). Pour remédier aux déboires de maris assassins, Hitchcock a d'ailleurs créé les HA, *Husbands Anonymous* où ils peuvent échanger leur expérience.

Le format de 48 minutes est plus ingrat que les 26 minutes des sept premières années. On a souvent l'impression que le scénario tire à la ligne pour nous amener à un retournement final, heureusement pas toujours prévisible, ainsi ceux des n°s 16, 17 et 28. Épisode atypique, une histoire de catacombes mexicaines à l'humour macabre (n° 4) où joue la touchante Pina Pellicer. En regard de l'actualité, le plus terrifiant est le n° 11 d'après John Wyndham : créé par un biologiste, un virus censé tuer les rats mute et détruit la population mâle, d'où un monde femelle dystopique organisé comme une fourmilière. Valerie Solanas (*I shot Andy Warhol*, p. 728) a dû s'en inspirer pour son SCUM *manifesto*, texte fondateur du féminisme. Mais comme on n'est pas à l'abri d'un variant qui s'en prendrait aux femmes, elle s'en est tenu à un moyen éprouvé, la chambre à gaz.

Avec Peter Fonda, Arthur Kennedy, John Cassavetes, Teresa Wright, Bruce Dern, Elsa Lanchester, Franchot Tone, Dana Wynter, Robert Strauss, Vera Miles, John Carradine et John Gavin.

Yōjimbō *Le garde du corps*, Akira Kurosawa, Japon, 1961, 111 mn

Le rōnin Sanjurō (Toshirō Mifune) monte l'un contre l'autre les deux clans d'un village. Scénario familial puisque pompé par le céléberrissime *Pour une poignée de dollars* (p. 1071). L'original reste cependant supérieur à la copie, notamment du point de vue plastique. Avec un sens de l'humour certain : les commandes de cercueils, l'espèce de twist sur instruments traditionnels de la musique de Masaru Satō. Le revolver avec lequel Unosuke (Tatsuya Nakadai) terrorise son monde appartient déjà à l'univers du western spaghetti – ou plutôt rāmen. Avec Daisuke Katō, Eijiro Tōno, Isuzu Yamada et Yōko Tsukasa. Sanjurō reprendra du service dans le film éponyme (p. 1666).

The Black hand *La Main noire*, Richard Thorpe, USA, 1950, 88 mn

La lutte contre la Mafia dans le New York de 1908 : au mur un portrait de Ted Roosevelt, au bout de la rue de Little Italy, le pont de Williamsburg. Le policier Lorelli (J. Carroll Naish), désespérant de faire parler des témoins terrorisés comme le commerçant incarné par Frank Puglia, se rend en Italie pour constituer un fichier de criminels émigrés. Il y laisse la vie après avoir envoyé une enveloppe au jeune Columbo (!) que joue Gene Kelly. Lequel arrivera à démasquer le chef local de la Main noire, le banquier Serpi (Marc Lawrence).

Un carton initial nous explique, liste à l'appui, la grandeur des Italo-américains et comment la lutte victorieuse (!) contre la Mafia leur a rendu leur dignité. Une organisation présentée comme exogène, un pur matériau d'importation dont les membres sont déjà fichés dans le Vieux Pays, ce qui était peut-être vrai au début du XX^e siècle. En attendant la criminalité endogène de la Prohibition.

Le baron fantôme Serge de Poligny, France, 1943, 94 mn

Le scénario, exsangue, raconte les amours d'Anne (Jany Holt) et Hervé (Alain Cuny), orphelin qui s'avère l'héritier du baron disparu. En parallèle ceux d'Elfy (Odette Joyeux) et Albéric (Claude Sainval de *Muriel*, p. 1724). Un monde onirique situé entre *Peter Ibbetson* (p. 949) et *Sylvie et le fantôme* (p. 224) qui lorgne sur *Wuthering Heights* (p. 1301). Avec un chat noir et le personnage du baron disparu aperçu dans le prologue sous les traits de Jean Cocteau – auteur des dialogues – et qu'on retrouve momifié à sa table dans un cabinet secret inspiré de l'incroyable craque, avalée toute crue par "le pape de la petite histoire" Georges Lenotre, de Lucie de Pracontal emmurée vive le jour de ses noces.

Face à cet univers irréel, de prosaïques adultes (Gabrielle Dorziat, André Alerme, Aimé Clariond) et entre les deux, un faux Louis XVII (André Lefaur) qui avoue finalement n'être Dauphin que par son patronyme.

A view to a kill *Dangereusement vôtre*, John Glen, Grande-Bretagne, 1985, 131 mn

James Bond en France (Tour Eiffel, Chantilly) puis à San Francisco (Fisherman's Wharf, Golden Gate bridge). Il s'agit cette fois-ci d'un complot visant à engloutir Silicon Valley au moyen d'un tremblement de terre.

Fin de partie pour Roger Moore et Lois Maxwell qui montrent tous deux leur âge. Côté gentils on remarque Patrick Macnee, côté méchants Christopher Walken, Patrick Bauchau et surtout Grace Jones qui crève l'écran.

Amarcord Federico Fellini, Italie, 1973, 124 mn

“Je me souviens”, en dialecte romagnol : après sa jeunesse romaine (*Fellini-Roma*, p. 177), c'est son adolescence riminienne qu'évoque de manière fantasmagorique et distanciée le réalisateur. Le ballet des saisons commence avec les *manine* qui, voletant dans l'air, annoncent le printemps. Dans un monde où paradent les fascistes, plus bêtes que méchants et où les lycéens ont les yeux rivés sur popotins et nichons ; pas étonnant qu'ils aient les yeux cernés. L'atmosphère nocturne est splendide et les dimanches s'éternisent, ainsi celui où la famille est allée sortir de son asile l'oncle givré qui en profite pour réclamer une femme du haut d'un arbre. Moments de grâce comme celui où l'on s'approche en barque d'un gigantesque paquebot. . . mais aussi tunnels et passages à vide avec l'évocation d'un harem en villégiature. Il y a heureusement Gradisca (Magali Noël), touchante et vieillissante beauté à laquelle on prête d'extravagantes aventures, mais qui finit par épouser un prosaïque carabinier ; le banquet de mariage en plein air dans le style de *La strada* (p. 525) est un peu la fin de l'enfance. Inoubliable musique de Nino Rota.

Judex Georges Franju, France, 1963, 93 mn

“En hommage à Louis Feuillade. En souvenir d'une époque, qui ne fut pas heureuse, 1914”. *Remake* de *Judex* (p. 1645) dont on retrouve des lieux, ainsi Château-Gaillard, et des péripéties – on tue un homme préalablement masqué. Le magicien Channing Pollock est un *Judex* convaincant – il porte bien la cape – et Francine Bergé est perverse à souhait dans le rôle jadis tenu par Musidora. Michel Vitold et René Génin sont excellents mais Jacques Jouanneau ne fait pas oublier le Coquantin de Marcel Lévesque ; quant à Théo Sarapo, il n'est pas meilleur acteur que l'autre monsieur Piaf, Jacques Pills (p. 778).

Le film culmine dans d'étranges moments de poésie, signature de Franju : un bal masqué avec des têtes d'oiseau, des hommes en cape escaladant un mur, le cirque de Daisy (Sylva Koscina). Et puis le regard d'Édith Scob.

Anatahan *Fièvre sur Anatahan*, Joseph von Sternberg, Japon, 1953, 91 mn

Tourné à Kyōto dans un pavillon industriel transformé en studio-serre, l'authentique drame d'un groupe de soldats perdus sur un îlot des Mariannes qui refusent de croire à la défaite du Japon. S'entretenant pour le pouvoir symbolisé par deux pistolets, ils se disputent l'unique femme du groupe, d'où cinq morts. Les survivants finissent par accepter l'évidence et sont rapatriés en 1951 ; encore plus tardif, le dernier combattant de l'Empire ne devait se rendre qu'en 1974.

Dans cette production nipponne, on entend peu parler japonais à cause de la voix off du réalisateur, omniprésente, qui confère à ce film au budget modeste une dimension tragique : le commentaire anticipe continûment sur les événements à venir, faits d'une succession d'assassinats par lesquels un clou chasse l'autre.

From Russia with love *Bons baisers de Russie*, Terence Young, Grande-Bretagne, 1963, 115 mn

Un des meilleurs James Bond. "M" (Bernard Lee) envoie 007 (Sean Connery) à Istanbul pour une mission qui ressemble à un piège ; il bénéficie de gadgets (début de Desmond Llewelyn en "Q") qu'il n'oubliera pas d'utiliser tous et flirte avec Money Penny (Lois Maxwell) à laquelle il laisse une carte postale où l'on peut lire "From Russia with love". Le piège en question est tendu par SPECTRE qui joue les services secrets les uns contre les autres, britanniques contre soviétiques, pour récupérer le "Lector" russe, machine à coder et décoder les messages secrets.

Visite d'Istanbul – Sainte-Sophie et le Bazar – en compagnie d'un agent local (Pedro Armendáriz, avant son suicide pour cause de cancer, p. 577). Puis retour dans un Orient-Express rempli d'espions, au premier rang desquels le terrifiant Grant (Robert Shaw). Après moult péripéties, Bond doit encore affronter Klebb (Lotte Lenya), une Russe passée chez SPECTRE dont l'arme secrète est une lame empoisonnée dépassant de sa chaussure qu'on a déjà vue à l'œuvre contre un sous-chef inefficace (Vladek Sheybal). Sur les gondoles vénitiennes, 007 peut enfin goûter le repos du guerrier avec une beauté soviétique (Daniela Bianchi).

The hound of the Baskervilles *Le chien des Baskerville*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1959, 86 mn

Adaptation routinière du roman de Conan Doyle maintes fois porté à l'écran, notamment par Sidney Lanfield (p. 492). Holmes et Watson sont campés par Peter Cushing et André Morell alors que Christopher Lee joue le jeune Baskerville.

Francis De Wolff en docteur Mortimer est paradoxalement plus inquiétant que Holmes. Mais c'est Miles Malleson, dans le rôle d'un truculent pasteur arachnophile porté sur la bouteille, qui domine la distribution.

Meurtre à Montmartre *Reproduction interdite*, Gilles Grangier, France, 1957, 88 mn

Acoquiné à l'escroc Lacroix (Michel Auclair), le marchand de tableaux Kelber (Paul Frankeur) exploite les dons limités de Watroff (Gianni Esposito), un peintre raté grâce auquel ils vendent des copies d'un véritable Gauguin – d'où l'un des deux titres du film – à des étrangers de passage. Hélas, le peintre, alcoolique, a tendance à parler et ses deux complices l'assassinent. Kelber, qui veut vendre un dernier Gauguin, utilise le tableau authentique de peur que l'expert (Lucien Nat) sollicité par le client ne découvre le pot aux roses. Il s'avère qu'il est aussi dû à Watroff qui a signé au dos pour qu'il n'y ait aucun doute quant à sa fausseté; sa veuve (Annie Girardot) conserve l'original.

Ce film bien ficelé est un document d'époque; on notera les portes intérieures vitrées, survivance d'un temps sans éclairage électrique. Avec Albert Dinan.

Les chouans Henri Calef, France, 1947, 93 mn

D'après Balzac, les amours tragiques d'un chef royaliste (Jean Marais) et d'une espionne au service de la République (Madeleine Lebeau). Distribution remarquable – Louis Seigner, Jean Brochard, Pierre Dux dont se dégagent Marcel Herrand et Madeleine Robinson – et musique de Joseph Kosma.

The people vs. Larry Flynt *Larry Flynt*, Miloš Forman, USA, 1996, 124 mn

La vie du pornographe Larry Flynt (Woody Harrelson), directeur du magazine *Hustler* et cible des milieux bien pensants : un membre du KKK tente de le tuer et le laisse paralysé, l'escroc cul-béni Charles Keating (James Cromwell) s'acharne contre lui. On lui reproche son Père Noël doté d'une queue à la Dupanloup, son accoutrement au tribunal – une couche-culotte taillée dans la bannière étoilée – et, surtout, cette publicité Campari détournée : *Jerry Falwell talks about his first time*, prétendue interview du télé-évangéliste reaganien contant son dépuçelage par... sa propre mère. Assisté de son avocat Isaacman (Edward Norton), le pugnace Flynt finit par faire appel devant la Cour suprême qui reconnaît le droit à la caricature! Intermède surréaliste quand le pornographe, momentanément converti par la sœur de Jimmy Carter, reçoit un baptême évangéliste.

Forman ne nous montre guère que le côté pile de ce commerçant rusé pour lequel il tente tardivement de nous faire éprouver de la sympathie lors du décès de son épouse Althea (Courtney Love) atteinte du SIDA. En vain, car ce provocateur est moins attachant que le torturé Andy Kaufman (*Man on the moon*, p. 277).

Flynt devait s'illustrer tardivement avec *Who's nailin' Paylin?* (2008), une vidéo porno mettant en scène un clone de Sarah Palin.

Street scene *Scène de la rue*, King Vidor, USA, 1931, 75 mn

Film unanimiste dans la lignée de *La foule* (p. 58) entièrement tourné en studio. La caméra ne quitte jamais la petite portion de rue, proche d'une station de métro, où est situé l'immeuble dont les locataires s'apostrophent depuis les fenêtres quand ils ne s'attardent pas sur le porche comme le concierge (John Qualen) ou la commère du coin (Beulah Bondi). Un *melting pot* avec côté gauche les Kaplan, des Juifs communistes, côté droit des Italiens qui ne jurent que par Mussolini. Il s'y passe beaucoup de choses en 24 heures. Une famille qui ne peut plus payer est expulsée et ses meubles mis à la rue. Le cocu Frank Maurant rentre chez lui saoul et trouve son épouse avec le laitier : on entend les coups de feu, l'amant est tué, la femme gravement blessée. Peu de chance désormais de voir la fille Maurant (Sylvia Sidney) et le fils Kaplan, bientôt étudiant, poursuivre leur idylle amorcée sur le porche.

Les affaires sont les affaires Jean Dréville, France, 1942, 73 mn

D'après une pièce de théâtre d'Octave Mirbeau (1903). Directeur du journal *Le chant du coq*, Lechat (Charles Vanel) est un parvenu impitoyable. Il essaie de marier sa fille (Renée Devillers) au fils d'un baron décaqué (Aimé Clariond), dont le nom – Porcellet – renvoie au Pourceaugnac de Molière ; mais sa fille préfère partir avec celui qu'elle aime. Son fils, bon seulement à faire des dettes de jeu, se tue à cheval. Alors qu'on apprête sa dépouille, deux aigrefins (Jacques Baumer et Robert Le Vigan) tentent de tirer partie de la situation pour obtenir un contrat avantageux : en vain, car les affaires passent avant toute autre considération.

Dénonciation de l'affairisme mais surtout portrait d'un monstre enfermé dans sa solitude. Tout comme *David Golder* (p. 1043), le film débute par le suicide d'un concurrent (Henri Nassiet) que le protagoniste refuse d'aider.

A bucket of blood *Un baquet de sang*, Roger Corman, USA, 1959, 66 mn

Paisley (Dick Miller), serveur dans un café et sculpteur du dimanche, tue par mégarde le chat de la voisine qu'il transforme en satue – le procédé ne nous est pas indiqué. Succès foudroyant ; il récidive avec un flic, lui aussi tué par erreur, puis avec une jeune femme qu'il étrangle sciemment. Démasqué lors du vernissage de l'exposition de ses œuvres, il se pend, réalisant ainsi son ultime sculpture.

Le scénario est un avatar de ceux, extravagants, de *Mystery of the wax museum* et *House of wax* (pp. 70, 457). Son principal intérêt réside dans la caricature de la Bohème artistique de Greenwich village, monde de beatniks où s'épanouit le réalisme de Paisley. Le côté bricolé du film lui confère un cachet surréaliste qu'on retrouvera dans la célèbre *Petite boutique des horreurs* (p. 176).

Fièvre Louis Delluc, France, 1921, 45 mn

Marseille, dont on voit quelques plans. Sarah Topinelli (Eve Francis) se morfond dans le café tenu par son mari (Gaston Modot), une brute. Débarquent des marins dont Militis (Edmond Van Daële), le grand amour de Sarah qui ne s'est mariée que par désespoir. Retrouvailles très courtes, le temps d'une danse interrompue par Topinelli qui assomme le marin. L'Annamite ramenée par Militis hume la fleur posée sur le comptoir : artificielle, elle ne dégage aucun parfum.

Les personnages – l'homme au chapeau, la femme à la pipe, le petit fonctionnaire – comme sortis du café Panama (*Le quai des brumes*, p. 137) appartiennent déjà au monde du réalisme poétique.

My little chickadee *Mon petit poussin chéri*, Edward F. Cline, USA, 1940, 80 mn

Western parodique et "véhicule" pour deux célébrités : la mûrissante Mae West campe Flower Belle, une beauté de saloon sommée par la vertueuse Mrs. Gideon (Margaret Hamilton) de retrouver la respectabilité dans le mariage, alors que W.C. Fields joue Cuthbert J. Twillie, tricheur et pochard, qui veut bien lui servir d'époux. Cuthbert est pris pour le bandit masqué (Joseph Calliea) et échappe de justesse à un lynchage ; en guise de dernière volonté, il demande à visiter Paris ou, à défaut, Philadelphie ! Cuthbert dispose d'un stock de petits mots tendres comme "chickadee", "rhododendron" pour Belle qui lui préfère le bandit masqué.

Il semble que West ait eu du mal à tourner avec un partenaire qui ne faisait pas semblant d'être bourré !

Les roseaux sauvages André Téchiné, France, 1994, 109 mn

1962, dans une terminale de Villeneuve-sur-Lot, trois lycéens. Le Pied-noir Henri ramène d'Algérie sa rancœur aux relents d'OAS, Serge est un fils de paysan dont le frère soldat vient d'être tué dans une embuscade de cette même OAS. Alors que François (Gaël Morel) découvre son homosexualité après avoir couché avec Serge ; désespéré, il va interroger le bottier local, supposé "en" être ! Au centre de ce petit monde, la rayonnante Maité Alvarez (Élodie Bouchez), fille de la professeure (communiste) de français et confidente de François.

Film frémissant de vérité sur le déséquilibre ; celui causé par la guerre d'Algérie finissante et surtout celui de l'adolescence. Madame Alvarez (Michèle Moretti) fait une dépression suite à la mort du frère de Serge. Son remplaçant (Jacques Nolot) essaie de préparer Henri au bac mais ce dernier se défile et part rejoindre sa famille à Marseille après avoir fait l'amour avec Maité. Serge deviendra sans doute paysan, quant à François, on l'imagine bien en réalisateur de cinéma.

Ich möchte kein Mann sein *Je ne voudrais pas être un homme*, Ernst Lubitsch, Allemagne, 1918, 45 mn

Ossi Oswalda campe une adolescente qui se déguise en homme pour aller danser et découvre, entre autres, qu'elle perd le droit aux places assises dans le métro : c'est fatiguant d'être un garçon ! Avec Curt Goetz.

Kenjū zankoku monogatari *Cruel gun story*, Takumi Furukawa, Japon, 1964, 87 mn

Le braquage sanglant d'un fourgon blindé dont les exécutants sont ensuite victimes de leurs commanditaires. Togawa (Jō Shishido) vient cependant à bout de ses ennemis et s'apprête à partir avec ses valises pleines d'argent pour le Brésil mais est abattu par son copain Takizawa (Tamio Kawaji) lequel, agonisant, l'a pris pour un assaillant. Les flammes dévorent gangsters et billets de banque.

Production Nikkatsu avec deux piliers des films de yakuzas – e.g., *Crevez vermines*, p. 73 – de l'époque, Shishido et Kawaji.

Ivanovo detstvo Andreï Tarkovski, URSS, 1962, 91 mn

Célébration de la résistance à l'occupant nazi à travers les yeux d'un enfant que sa petite taille prédispose au dangereux rôle de courrier. La fin, avec ses images d'archives de la prise de Berlin, est typique du triomphalisme d'un certain cinéma soviétique (pp. 243, 569) : ils sont morts, mais pour la bonne cause.

Cette œuvre, trop patriotique pour être totalement personnelle, préfigure le futur univers du cinéaste. Un lambeau de fresque sur un mur en ruine, une cloche, et l'on est déjà dans *Andreï Roublev* (p. 432), l'arbre mort au bord de l'eau est un peu celui du *Sacrifice* (p. 325). Quant aux images de la mère disparue, elles annoncent *Le miroir* (p. 820). Sans parler de la prégnance de l'élément liquide et de la référence aux *Quatre cavaliers* de Dürer.

Human desire *Désirs humains*, Fritz Lang, USA, 1954, 91 mn

Lang refait, après *Scarlet street* (p. 1049), un film de Renoir (p. 414). Une fois de plus, le cinéma américain cherche à remettre un classique dans le droit chemin. On peut penser que la thèse naturaliste de *La bête humaine* – une sorte de gène du crime – est douteuse et déplaisante ; mais alors on n'adapte pas le roman. Ici, le Lantier de service n'est pas criminel : un *happy end* se profile !

Si l'on arrive à oublier Zola, il s'agit d'un film noir aux images – photo et cadrages – splendides. La distribution reprend le couple de *The big heat* (p. 986), Glenn Ford et Gloria Grahame ; quant à Broderick Crawford, il est superlatif.

Jofroi Marcel Pagnol, France, 1933, 51 mn

Fonse (Henri Poupon) a acheté le verger du vieux Jofroi (Vincent Scotto, compositeur de *Sous les ponts de Paris*) dans lequel il pense faire du blé, ce qui suppose d'abattre les arbres fruitiers bien fatigués que Jofroi y avait plantés. Ce dernier refuse qu'on assassine ses arbres et s'y oppose par tous les moyens en multipliant des tentatives de suicide, notamment une pendaison qu'il rate de peu. Comment le comportement d'une tête de mule, qui ne craint pas l'Enfer promis par le curé, conduit un villageois dans son droit à passer pour un futur assassin.

D'après Jean Giono, ce film trop court – il a le format d'un sketch ou d'un téléfilm – est une sorte de brouillon de *La femme du boulanger* (p. 1618). Débuts de Charles Blavette affublé d'une peu seyante moustache. Scotto, dont c'est l'unique rôle, est excellent.

Que la fête commence Bertrand Tavernier, France, 1975, 115 mn

Tavernier reforme le tandem de *L'horloger de Saint-Paul* (p. 685). Philippe Noiret campe Philippe d'Orléans, un débauché plutôt sympathique, alors que Jean Rochefort est Dubois, ministre sans scrupules et futur cardinal.

Le scénario, co-écrit par Jean Aurenche, tente de restituer la France de l'époque, avec son arbitraire résumé par l'image familière d'un pendu. On déporte pour peupler la Louisiane, on a des doutes quant au système de Law. Un hobereau breton, Pontcallec (Jean-Pierre Marielle), tente de proclamer une république aristocratique ; malgré ses mistouflets – armes grotesques de son invention –, il est bien seul et s'il finit sur l'échafaud de Nantes, c'est que Dubois veut se faire mousser au moyen d'un prétendu complot breton. Il est exécuté le même jour que le comte de Horn, assassin au sang bleu auquel le Régent inflige le supplice de la roue au grand dam du duc de Bourbon (Gérard Desarthe), une des nombreuses ganaches de la Cour avec le maréchal de Villeroi (Alfred Adam).

La Régence, ce sont aussi les soupers avec des filles, Marie-Madeleine (Marina Vlady), la Fillon (Nicole Garcia) et surtout l'inquiète Émilie (Christine Pascal) ; un mirebalai – sorte de supplétif du sexe – est prêt à assister les convives défaillants. Derrière l'orgie, la peur de la mort : le film commençait avec l'autopsie de la fille bien-aimée du Régent, Joufflote qui s'adonnait à tous les excès. Et se termine par l'obsession de Philippe qui se croit en train de pourrir et veut que Dubois lui tranche la main.

Quelques anachronismes : mettre son argent en Suisse – c'est plutôt un clin d'œil – et surtout la scène finale, sorte de répétition de la prise de la Bastille – c'est un commentaire politique. Citation liminaire d'Audiberti (*Le mal court*, 1947) dont la version correcte est "Mais tout ce bonheur que je donnerai, où le prendrai-je?". Et musique de... Philippe d'Orléans.

Habla con ella *Parle avec elle*, Pedro Almodóvar, Espagne, 2002, 109 mn

Elle, c'est Alicia (Leonor Watling), une danseuse qu'un accident de voiture a plongée dans le coma. Elle est soignée avec amour par Benigno (Javier Cámara), un infirmier asexué qui passe pour un *maricón* mais qui était amoureux de la belle avant qu'elle ne s'endorme. Il lui parle et lui raconte les films muets qu'il va voir, en particulier une improbable version pornographique de *L'homme qui rétrécit* (p. 684) dans laquelle le héros miniature finit par rentrer tout entier dans le sexe de sa chérie. Alicia se retrouve enceinte et le coupable – Benigno qui n'a pas résisté à la tentation – en prison à Ségovie. Il se suicide sans savoir que l'accouchement a réveillé Alicia. Histoire parallèle, celle de Marco (Dario Grandinetti), un journaliste qui s'attache à une torera effrayée par les couleuvres et qui sombre elle aussi dans un coma – irréversible celui-là – après avoir été blessée dans l'arène ; les deux hommes, qui s'étaient déjà croisés à un spectacle de Pina Bausch, sympathisent à l'hôpital. Ce film splendide se referme sur un couple en devenir, Alicia et Marco. Moment de grâce : Caetano Veloso chante *Cucurrucucu paloma*.

Le doulos Jean-Pierre Melville, France, 1962, 109 mn

Faugel (Serge Reggiani), auteur de deux meurtres, échappe à la Police grâce au dévouement sans faille et à l'ingéniosité de Silien, sorte de Saint-Bernard mal aimé du crime. Il faut voir avec quelle dextérité il fait porter le chapeau des exactions de Faugel à Nuttheccio (Michel Piccoli).

Tout ça est bien convenu : si Silien a une telle ossature morale, c'est qu'il s'est trompé de branche, il devrait être dans la Police aux côtés de Clain (Jean Desailly). La boîte de nuit annonce celle du *Samourai* (p. 1021), film plus réussi où les femmes sont moins laides. L'ambiance pluvieuse de la fin, quand Faugel et Silien roulent séparément pour chercher la mort à Ponthierry, est assez réussie.

Le receleur Varnove tué par Faugel est joué par René Lefèvre (*Le crime de monsieur Lange*, *Gueule d'amour*, pp. 557, 1096) bien vieilli. Dans le dernier plan, Silien touché à mort rajuste dans une glace son "doulos", d'un mot d'argot qui signifierait aussi bien chapeau qu'"indic". En grec, *δοῦλος* veut dire "esclave".

I confess *La loi du silence*, Alfred Hitchcock, USA, 1953, 91 mn

Tourné à Québec en anglais, le drame d'un prêtre catholique (Montgomery Clift) lié par le secret de la confession qui lui interdit de dénoncer un criminel (O. E. Hasse) et risque d'être condamné à sa place. Se greffe là-dessus une ancienne histoire d'amour avec une femme désormais mariée (Anne Baxter). Quelques plans réussis et le personnage du père Benoît, prêtre maladroit, n'arrivent pas à sauver un scénario plombé par des longueurs. Avec Brian Aherne et Karl Malden.

Rois et reine Arnaud Desplechin, France, 2004, 147 mn

Mathieu Amalric campe, une fois de plus, un des *alter egos* du cinéaste, Ismaël Vuillard. Il se retrouve placé en HDT, une hospitalisation à la demande d'un tiers qu'il ne connaîtra qu'à la fin : le premier violon du quatuor dans lequel il tient l'alto qui ne supportait plus ses extravagances. Il est vrai que le nœud coulant tout préparé chez lui – comme dans *The seventh victim*, (p. 478) – est assez inquiétant. La doctoresse (Catherine Deneuve) lui permet de se rendre, accompagné du pittoresque infirmier (François Tourmarkine), chez sa psychanalyste, noire comme Solange Faladé (cf. *L'aimée*, p. 793), nommée Devereux, comme le héros du futur *Jimmy P.* (p. 1751). Intermède roubaisien chez son père épicier (Jean-Paul Rousillon qui reviendra dans *Un conte de Noël*, p. 814) qui récite *Zone* – “À la fin tu es las de ce monde ancien” – et veut adopter légalement un pseudo-frère au grand dam d'Élisabeth, la sœur aigrie qui avait donné son aval à l'HDT.

Mais Ismaël n'est qu'un satellite de la grande reine qu'est Nora (Emmanuelle Devos). Elle passe une partie du film à prendre soin de son père (Maurice Garrel) en train de mourir à Grenoble. Et se rappelle un autre de ses consorts, Pierre (Joachim Salinger) qu'elle a provoqué au suicide et dont elle a un fils posthume, Elias, dont elle ne se soucie guère. Elle voudrait le faire adopter (décidement !) par Ismaël qui s'en occupait du temps où ils vivaient ensemble. Son père écrivain lui a laissé un message posthume qu'il nous lit à l'écran tel un confiné qui parlerait depuis l'autre monde et dans lequel il lui reproche son égoïsme.

Marianne Denicourt, ex de Desplechin qui s'est reconnue dans Nora, n'a guère apprécié. . . Mais le film fonctionne indépendamment de cette clef déplaisante.

Raphaël ou le débauché Michel Deville, France, 1971, 101 mn

Ultime scénario de Nina Companeez pour Michel Deville et sommet de leur coopération. Raphaël (Maurice Ronet) est un libertin sans âme – “On m'a lancé, je roule” – dont l'indifférence pousse une femme au suicide. Il tombe cependant amoureux de la prude veuve Aurore (Françoise Fabian) mais ne veut pas consommer. Elle lui rend son amour au point de se prostituer pour s'abaisser à son niveau – “Le chemin qui nous séparait, je l'ai fait moi-même”. En vain : “Voilà une femme que je n'aurai jamais” avait-il pensé à leur première rencontre et il ne l'aime qu'inaccessible. De dépit, Aurore épouse un vieux politicien répugnant (Jean Vilar, peu de temps avant sa mort). Raphaël s'invite au mariage où l'attend un comparse (Maurice Barrier) qu'il a payé pour l'abattre.

La musique de Bellini, les salles de bal trop grandes, le bordel un peu *Mille et une nuits* et une époque mal définie, sorte de XVIII^e siècle attardé en 1830. . . pour nous parler d'un déchirement intemporel, le besoin d'amour, celui qu'on éprouve davantage que celui qu'on reçoit.

The furies Anthony Mann, USA, 1950, 109 mn

Wendell Corey retrouve Barbara Stanwyck après *Thelma Jordon* (p. 1076). Il joue Rip Darrow, tenancier de saloon et banquier aux dents longues, elle est Vance, la fille gâtée de Temple C. Jeffords (Walter Huston dans son dernier rôle) alias TC, un *cattle baron* qui gère son petit empire des Furies comme un Napoléon – dit-il. Entre le père et la fille, une relation presque incestueuse : il fait tout pour éloigner les prétendants comme Rip. Tout bascule quand TC ramène de San Francisco sa vieille amie Flo (Judith Anderson) ; apprenant que son père pense se remarier, Vance jette de dépit une paire de ciseaux contre Flo qui sera désormais défigurée. En représailles, TC organise une expédition punitive contre Juan Herrera (Gilbert Roland), ami d'enfance de Vance et occupant illégal des Furies depuis toujours. Violant sa promesse de le laisser partir libre, TC fait pendre sommairement Juan par son bourreau attitré El Tigre (Thomas Gomez).

Le Napoléon des Furies bat sa propre monnaie, des sortes d'assignats baptisés TC, simples papiers revêtus de sa signature avec lequel il a coutume de payer des fournisseurs de plus en plus réticents. Vance se met en campagne et rachète systématiquement tous les TC qu'elle peut trouver à 10% de leur valeur nominale. Elle acquiert ensuite, à l'aide d'un prête-nom, le troupeau de son père (20000 têtes) au prix pharamineux de 140000 \$ qu'elle acquitte avec des TC.

Ce film extraordinaire est gâché par un dénouement conformiste : tout le monde est gentil. Rip, qui ne pensait qu'au profit, est maintenant amoureux de Vance, laquelle ne ressent plus que de l'admiration pour son père. Quand ce dernier est victime de la revanche de la mère Herrera, elle décide de baptiser TC son futur fils avec Rip. Générique de fin scandé par une chanson à la gloire du patriarche.

Fényes szelek *Silence et cri*, Miklós Jancsó, Hongrie, 1968, 73 mn

C'est la suite de *Rouges et Blancs* (p. 1298), en plus ennuyeux. Les gendarmes de Horthy jouent au chat et à la souris avec d'anciens soldats de l'armée de Bela Kun ; ils sont alors escortés jusqu'à la ville, "en passant par les dunes". Dans une ferme, la Police politique (László Szabó) est à la recherche d'anciens membres du bataillon Lénine ; l'un (József Madaras), du menu fretin, en est quitte pour des humiliations. La fermière (Mari Törőcsik) convainc alors l'autre (András Kozák) d'aller se livrer et le militaire en charge de la répression (Zoltán Latinovits) l'envoie en ville par les dunes. Pris d'un remords, il rejoint le condamné et lui donne, pour se suicider, un pistolet que celui-ci retourne contre son "bienfaiteur" en attendant d'être abattu par les soldats.

Cette dénonciation d'une indéniable et terrible répression fait penser à ces œuvres bien-pensantes consacrées aux supplices subis par les Chrétiens à Rome : dans les deux cas, les ex-victimes ont réussi à surpasser leurs bourreaux.

Ma saison préférée André Téchiné, France, 1993, 122 mn

La fin de vie de Berthe (Marthe Villalonga) est l'occasion pour ses enfants Émilie (Catherine Deneuve) et Antoine (Daniel Auteuil) de se rapprocher. Cela se produit par à-coups avec des crises, des sortes d'auto-punitions, ainsi quand Antoine, médecin, se sent responsable de l'attaque qui a un peu fait perdre la boule à sa mère et se jette depuis un balcon. Ou des fuites en avant, ainsi cette relation sexuelle d'Émilie avec un inconnu (Bruno Todeschini) au bord de la Garonne. Et des moments de complicité quand, par exemple, ils conduisent leur mère réticente à l'EHPAD et s'arrêtent, comme autrefois, au bord de l'eau avant de reprendre une chanson de leur enfance *Les trappeurs de l'Alaska*. Victime collatérale de la crise, le mariage d'Émilie, mais ce qui ne tue pas renforce et tout semble remis en place lors du repas improvisé donné suite à l'enterrement. Chacun y va de sa saison préférée, été ou automne, sauf Émilie qui préfère lire un poème émouvant, déjà entendu dans *Les fraises sauvages* (p. 436).

Notations véridiques. Antoine se rend pour Noël chez sa sœur en apportant deux caisses de champagne et s'isole aux toilettes pour répéter quoi dire et surtout ne pas dire ; en vain car son beau-frère fait la gueule et ils en viennent aux mains. La vieille mère était un peu pénible et sa petite-fille (Chiara Mastroianni) déclare à l'enterrement que c'était "une peau de vache". Apparition d'Ingrid Caven.

Black narcissus *Le narcississe noir*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1947, 101 mn

Une petite communauté de cinq religieuses s'installe dans un ancien harem (!) de l'Himalaya. Clodagh (Deborah Kerr), la supérieure inexpérimentée, vit dans le souvenir de ses fiançailles rompues, Philippa (Flora Robson), qui plante des fleurs au lieu de pommes de terre, finit par demander son transfert. Quant à Ruth (Kathleen Byron) elle est un peu folle : tombée amoureuse de leur contact local Dean (David Farrar), elle pense être en compétition avec Clodagh et fait une chute mortelle en tentant de la tuer. Rien ne fonctionne vraiment par ailleurs : le jeune général (Sabu sur le déclin), qui se parfume au Narcisse noir, s'enfuit avec une voleuse (Jean Simmons), les relations avec la population sont tendues. À leur arrivée, Dean avait donné jusqu'aux pluies aux religieuses ; l'eau se met à tomber alors qu'elles plient bagage.

Guère de Foi dans ce scénario, tiré comme celui de *The river* (p. 1258), de Rumer Goden. Tout au plus des affrontements d'égos, des sentiments rentrés. Et l'Inde alors ? Le film est tourné en Angleterre dans un décor dont la végétation doit beaucoup à un jardin botanique sur fond de fausses montagnes vertigineuses. Couleurs splendides, pour les intérieurs sortis de Vermeer et les scènes intimistes, notamment celle où Ruth se maquille ostensiblement pour provoquer Clodagh.

Flandres Bruno Dumont, France, 2006, 92 mn

Comme sorti de *La vie de Jésus* (p. 1055), André Demester (Samuel Boidin) se retrouve avec ses copains à traquer l'Arabe quelque part au Moyen Orient. Exécutions sommaires et viols de la part de ces cousins des protagonistes de *Casualties of war* (p. 1064) et même accusation – "il est pédé" – contre quiconque n'y prend pas part. La petite patrouille est capturée et l'un des violeurs émasculé avant d'être abattu. André, le seul à s'en tirer, rentre. Il retrouve Barbe (Adelaïde Leroux) qui a mal vécu la séparation d'avec Blondel – un de ceux qui sont morts sur place – et qui fait une dépression. "C'était l'horreur là-bas", confie la grosse brute avant de se laisser aller : "Je t'aime, Barbe".

Comme toujours chez Dumont, les protagonistes baisent comme des pourceaux. Barbe est un peu la fille à tout le monde et en redemande tout en donnant l'impression d'être frigide ; les hommes font ça comme s'ils allaient chier. Et, quand ils violent, comme s'ils ne pensaient pas à mal. Ce ne sont ni les tragiques défenseurs de l'Occident dépeints par Kazan dans *The visitors* (p. 854), ni d'horribles monstres. Ce sont des êtres humains capables d'éprouver de l'amour ; et c'est dérangeant. Petit rôle pour David Deawaele.

Maîtresse Barbet Schroeder, France, 1976, 108 mn

Une sorte de documentaire très réussi sur le sado-masochisme, avec son éventail cru de perversions et de sévices consentis, dont un clouage de bite non simulé ; en maîtresse de cérémonie, Bulle Ogier, toute gainée de cuir. Un naïf (Gérard Depardieu) arrache la belle, qui a un petit côté fleur bleue, à son protecteur et propriétaire des lieux, le vieux monsieur Gautier (Holger Löwenhadler, l'inoubliable Horn de *Lacombe Lucien*, p. 1731) dont on doute qu'il laisse se développer cette histoire d'amour assez cucul dans un contexte aussi glauque.

Référence au *Sang des bêtes* (p. 1587) : Vaugirard où l'on abat un cheval.

Them ! *Des monstres attaquent la ville*, Gordon Douglas, USA, 1954, 92 mn

Tout commence dans un désert où ne poussent que des arbres de Josué avec une fillette catatonique qui se met soudainement à hurler "Them !" quand on lui fait humer de l'acide formique. Il s'agit, comme dans *Godzilla* (p. 1116), d'un dégât collatéral de l'arme atomique, ici un nid de fourmis mutantes. Mais alors que dans *Phase IV* (p. 575), c'est le nombre et l'intelligence collective qui les rend dangereuses, elles ne jouent guère ici que sur leur taille – plus de deux mètres, il est vrai. Le nid est détruit au lance-flammes mais deux reines s'enfuient et nidifient, l'une sur un navire, l'autre dans le monstrueux réseau des eaux de pluie de Los Angeles. Avec James Whitmore et Edmund Gwenn.

Shijie *The world*, Zhangke Jia, Chine, 2004, 108 mn

Le décor est celui du célèbre parc thématique de Pékin où un monorail serpente entre diverses reproductions de monuments, dont une imposante Tour Eiffel de 108 mètres, l'Arc de Triomphe, la Tour de Pise, Saint Pierre, les Pyramides et même les Tours jumelles, moins spectaculaires. C'est le décor des amours entre le gardien Taisheng et Tao (Tao Zhao), une danseuse de la troupe attachée au lieu. Elle ne consent que difficilement aux rapports sexuels car elle réclame une exclusivité absolue, sinon. . . Lui, plutôt papillonneur, tourne autour de Qun, une couturière spécialisée dans la contrefaçon de la mode française ; il n'arrive à rien avec elle sinon à s'en faire une amie. Un texto de Qun à Taisheng intercepté par Tao déclenche le drame ; recluse chez une amie, elle s'enferme dans le mutisme quand Taisheng vient la rejoindre. On retrouve au matin les deux amants asphyxiés ; on peut toujours blâmer une fuite de gaz. Alors que leurs corps sont étendus dans la neige, ils communiquent en voix off : "– Sommes-nous morts ? – Non, ce n'est que le début".

Personnages secondaires, Niu et son fiancé Wei, d'une jalousie malade, qu'elle finit par épouser contre tout bon sens. Et Anna, une Russe de passage contrainte à se prostituer pour gagner de quoi rejoindre sa sœur à Oulan Bator. Comme toujours sensible à l'arrière-plan social de ce pays libéré de l'exploitation de l'Homme par l'Homme, le réalisateur s'attache au provinciaux venus de son cher Shanxi (*Platform, Plaisirs inconnus*, pp. 694, 129), plus précisément Fenyang ; l'un d'eux, surnommé Petite sœur, trouve la mort sur un chantier – petit rôle pour Sanming Han qui joue son oncle. Les nombreux textos du film sont accompagnés de courts dessins animés.

Törst *La fontaine d'Aréthuse*, Ingmar Bergman, Suède, 1949, 85 mn

Le premier grand film de Bergman, littéralement *La soif*. Un train pour la Suède traverse une Allemagne affamée où des enfants se pressent aux fenêtres pour quémander ; quand on abaisse les stores pour ne pas les voir, la silhouette d'un bâtiment en ruines se reflète sur la vitre. À bord, un couple mal assorti de retour d'un voyage de noces jusqu'à Syracuse. Ruth une ballerine qu'une liaison avec un homme marié à conduite à l'avortement, craint d'être stérile. Bertil (Birger Malmsten) sort aussi d'une liaison et rêve qu'il vient de tuer Ruth.

Leurs problèmes semblent légers face à ceux de la triste Viola, l'ex de Bertil qui erre à Stockholm le jour de Midsommar (la Saint-Jean) et qui semble n'être qu'un objet sexuel. Pour un psychiatre douteux qui veut la "labourer", puis pour une ballerine amie de Ruth, Valborg, qui lui fait des avances. Elle s'enfuit horrifiée, laissant la lesbienne à sa solitude. Alors qu'on danse dans les rues, des ronds dans l'eau et un bruit discret signalent que Viola s'est noyée. Avec Naima Wifstrand.

Forever Amber *Ambre*, Otto Preminger, USA, 1947, 139mn

En technicolor, les amours contrariées d'Ambre (Linda Darnell) pour le beau capitaine Bruce (Cornel Wilde). Obligé de quitter l'Angleterre, il la laisse alors qu'elle est enceinte. Tombée à la merci d'aigrefins qui la font emprisonner, elle s'évade et passe de lit en lit. Ce qui fait qu'à son retour, Bruce n'en veut plus. Comédienne à la mode, elle épouse alors le comte de Radcliffe (Richard Haydn), un vieillard d'une jalousie malade. Nous sommes en 1665 et la peste qui ravage Londres a frappé Bruce ; Ambre le soigne et lui sauve la vie. Mais quand il apprend que sa bien aimée est désormais mariée, il fait à nouveau faux bond. C'est ensuite l'incendie de 1666 au cours duquel Radcliffe, qui tente d'assassiner son épouse, périt tué par un domestique. Ambre, qui a été remarquée par Charles II (George Sanders), est devenue sa maîtresse en titre. Quand Bruce, désormais marié, vient lui demander leur fils pour l'élever en Virginie, elle finit par accepter. Fin bien amère pour cette arriviste dont les manœuvres pour séparer Bruce de son épouse ont indisposé le roi qui la congédie. Et bien éloignée du *happy end* d'un autre film de fesses et d'épée, *Caroline chérie* (p. 1124).

Quand Ambre, sans fils ni amant, est invitée par l'écuyer royal (Robert Coote), elle devrait accepter et entamer une spirale descendante ; mais la censure nous a privés de ce final, tout comme elle a obligé Ambre à coucher dans un lit à une place au moment-même où sa liaison avec Bruce en faisait une future fille-mère. Avec Margaret Wycherly et Jessica Tandy.

Another woman *Une autre femme*, Woody Allen, USA, 1988, 81 mn

Les hasards de l'acoustique font que Marion (Gena Rowlands) ne perd pas un mot des consultations de son voisin psychologue, et des confidences de sa jeune cliente Hope (Mia Farrow). Cet espionnage involontaire n'est qu'un des éléments qui amènent cette intellectuelle d'âge mûr à réfléchir sur elle-même ou plutôt à examiner le reflet que les autres lui renvoient. C'est ainsi qu'après avoir fait la connaissance de Hope, elle l'entend déclarer au psy qu'elle a peur de devenir comme la vieille femme qu'elle vient de rencontrer. Cet examen passe à travers les yeux d'un mari (Ian Holm) qui la trompe, d'une amie de jeunesse (Sandy Dennis) qui la jalouse et laisse éclater sa rancœur, d'un frère médiocre qu'elle méprise un peu et avec lequel elle prétend vouloir renouer. Mais aussi de sa belle-fille (Martha Plimpton) qui l'admire ou d'une ancienne élève qui la remercie, vingt ans après, de ses cours stimulants. Bilan mitigé pour quelqu'un qui s'est toujours repris au moment de se laisser aller comme l'a dit un amoureux éconduit (Gene Hackman). Et qui trouve une sorte de paix dans les labyrinthes de la mémoire. Cette mémoire dont elle se demande si elle correspond à quelque chose qu'on a ou quelque chose qu'on a perdu... magnifique. En bande sonore, *Bilbao song* de Kurt Weill.

Barton Fink Joel Coen, USA, 1991, 117 mn

Le jeune dramaturge Barton Fink (John Turturro) est invité à Hollywood par le producteur Lipnick (Michael Lerner) de la fictive Capitol Pictures pour écrire des scénarios empreints de la "Fink touch". Mais comment faire quand il s'agit d'une série B, un "véhicule" pour Wallace Beery dans un rôle de catcheur ? D'autant que le guide potentiel, clone de Faulkner, est un ivrogne ("souse") qui laisse le soin à sa compagne Audrey (Judy Davis) de concocter les siens. Après bien des efforts, Barton produit un script dont il est très fier mais que Lipnick refuse en le traitant de "lousy kike" (= youpin : ils sont tous deux juifs !) : il lui reproche d'y avoir mis trop d'art et pas assez de combats. Nous sommes fin 1941 et Lipnick arbore un costume de colonel.

Les papiers peints de l'hôtel se détachent en suivant la colle et le couloir, avec ses rangées de chaussures, est un lieu inquiétant, sorte d'antichambre des Enfers ravagée par les flammes à la fin du film. Le voisin de Barton, Charlie (John Goodman), un prétendu assureur, est le tueur en série "Madman" Mundt ; nul doute qu'il ne soit à l'origine de la mort d'Audrey dont Barton trouve le cadavre dans son lit. Élément fantastique, cette boîte laissée par Charlie qui pourrait contenir la tête d'Audrey... mais que Barton conserve en se gardant bien de l'ouvrir.

Sympathique, mais les Coen ont fait beaucoup mieux.

Genroku Chūshingura *Les quarante sept rōnins*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1941, 214 mn

En 1701, à la cour du shōgun, le jeune seigneur Asano, qui a été insulté par le vieux crabe Kira, lui donne un coup de sabre ; sans gravité mais on n'a pas le droit de dégaîner dans l'enceinte. En conséquence, Asano est condamné au *seppuku* et son clan dépossédé du fief d'Akō ; Kira par contre est totalement épargné. Emmenés par Ōishi, les rōnins d'Akō décident de se venger ; en feignant le découragement et la débauche pendant deux ans, ils arrivent à endormir la défiance de Kira qu'ils assassinent. Le shōgun et l'empereur, c'est un peu le cardinal et le roi : l'acte des 47 rōnins est considéré comme héroïque mais aussi comme un attentat aux édits du shōgun. En conséquence, c'est la mort honorable du sempiternel *seppuku* qui les attend.

Omission de deux moments importants : la débauche à laquelle se livre Ōishi pour tromper l'ennemi et surtout l'assaut proprement dit au cours duquel Kira fut retrouvé caché au fond d'un placard. De plus, la seconde partie de ce film en deux époques commence par une longue redite de 30 mn. Au final, pas assez d'action et trop de déclarations exaltant les principes du *bushidō* à travers l'évocation du plus célèbre fait d'armes du Japon. Le carton initial – "Protégeons les foyers des combattants de la Grande Asie" – donne d'ailleurs le ton.

Phantom lady *Les mains qui tuent*, Robert Siodmak, USA, 1944, 83 mn

Scott Henderson, condamné pour le meurtre de sa femme, attend l'exécution. Sa fidèle secrétaire Carol (Ella Raines) tente de retrouver les témoins qui ont refusé de lui fournir un alibi. Le premier, un barman, meurt écrasé alors qu'il allait peut-être parler ; le second (Elisha Cook), batteur dans un orchestre, avoue avoir touché 500 \$ pour se taire mais meurt étranglé avant d'en avoir dit plus. Le coupable est le sculpteur Marlow (Franchot Tone), ami de Scott qui assiste la peu méfiante Carol dans sa quête jusqu'à l'inconnue au chapeau voyant avec laquelle Scott clamait avoir passé la soirée. Un sympathique policier (Thomas Gomez) vole au secours de Carol que Marlow s'apprête à étrangler à son tour.

Film noir dont la photo soigne les ambiances nocturnes, notamment quand le barman suivi par Carol s'apprête à la pousser sous le métro. Le meilleur ami qui s'avère un tueur déséquilibré et paranoïaque, l'enquête menée par une femme, tout ça rappelle un peu *Pièges* (p. 51), film français du même Siodmak.

Quantum of solace Marc Forster, Grande-Bretagne, 2008, 106 mn

Après une brève incursion dans le Palio siennois, 007 (Daniel Craig) se retrouve en Haïti, puis en Bolivie sur la piste du pseudo-humanitaire Dominic Greene (Mathieu Amalric) qui complotte avec l'apprenti-dictateur Medrano pour s'emparer de l'eau potable du pays. Bond, qui doit faire face à des accusations de meurtre, notamment celui de son ami Mathis (Giancarlo Giannini), est soutenu en sous-main par "M" (Judi Dench). La beauté de service (Olga Kurylenko) a elle aussi un compte à régler avec le "cirque Medrano".

Singularité dans la série, un aspect anti-impérialiste affirmé : le film dénonce l'appui apporté pas les services secrets, CIA en tête, aux pires dictatures. Pour le reste, le scénario est bâclé, avec des personnages mal utilisés comme cette agente victime d'une mort à la *Goldfinger* (p. 778), le pétrole remplaçant la peinture dorée. Et des allusions à *Casino Royale* (p. 622) qu'il vaut mieux connaître par cœur. L'aspect le plus pénible est le montage tape-à-l'œil, haché menu, qui sévit lors des scènes d'action ; on attend que ça passe vu que Bond s'en sort toujours.

Julius Caesar Joseph L. Mankiewicz, USA, 1953, 121 mn

Théâtre (Shakespeare) superbement mis en scène avec une distribution superlative, même dans les plus petits rôles, dont se détachent Louis Calhern (César), John Gielgud (Cassius), James Mason (Brutus) et Marlon Brando (Marc-Antoine). Le film, qui culmine lors du fameux discours d'Antoine "Brutus is an honourable man", "s'aère" lors de la fatale bataille de Philippes. Excellente musique de Miklós Rózsa, à l'aise dans le pompier archaïsant.

Reap the wild wind *Les naufrageurs des mers du Sud*, Cecil B. DeMille, USA, 1942, 120 mn

Key West (Floride) vers 1840. Les Cutler, King (Raymond Massey) et Dan (Robert Preston) vivent du "sauvetage" des navires qu'ils ont attirés sur des récifs. La jeune Loxi (Paulette Goddard) est partagée entre Steve (Ray Milland), qui enquête sur les naufrageurs, et Jack (John Wayne), un capitaine vendu aux Cutler qui coule son bateau à voile et vapeur et passe en jugement, défendu par l'immonde King. Dénouement au fond de l'eau où Steve et Jack sont descendus voir si la belle Drusilla (Susan Hayward), fiancée de Dan, n'aurait pas péri avec le navire. Une lame de fond et Steve remonte seul ; Jack s'était racheté *in extremis* en l'arrachant à un calmar géant.

Le scénario troue le mur du çon quand Loxi, à elle seule, coupe les gréments du navire de Steve sans que celui-ci ne réagisse ! Dans le genre naufrage, sca-phandres et tentacules, *Wake of the Red Witch* (p. 1022), avec le même John Wayne, sera bien plus réussi. Image touchante des funérailles symboliques d'un bateau coulé dont la maquette est transférée dans un dépotoir.

La nuit de Varennes Ettore Scola, Italie, 1982, 151 mn

Distribution internationale dans cette diligence en partance vers l'Est à la poursuite du Roi : Jean-Claude Brialy, Andréa Ferréol, Michel Vitold, Daniel Gélin, Laura Betti, Harvey Keitel et Hanna Schygulla. Jean-Louis Barrault est Restif, Marcello Mastroianni Casanova échappé pour un temps du château de Dux à bord de sa "désobligeante" – un véhicule à une seule place. Tout ça se termine à Varennes où s'est arrêté le Roi qu'on ne voit pas. Beaucoup de palabres avec un petit côté Café du Commerce qui finit par agacer. Avec Jean-Louis Trintignant.

Vu le sujet et la distribution, la version française semble préférable ; dommage que Barrault, doublé (!), soit affublé d'une pénible voix de rogomme.

Lilith Robert Rossen, USA, 1964, 109 mn

Engagé comme aide-soignant par la docteure Brice (Kim Hunter), le jeune Vincent (Warren Beatty) est rapidement captivé, puis subjugué par Lilith (Jean Seberg), une patiente schizophrène dont il devient l'amant en dépit de la déontologie. Il commence à dérailler quand il découvre qu'il n'a pas l'exclusivité de sa conquête qui papillonne, entre autres, avec une autre malade (Anne Meacham). Jaloux, il provoque le suicide du jeune Steve (Peter Fonda) en lui montrant le peu de cas que Lilith ferait de la belle boîte qu'il avait sculptée pour elle. Conscient d'être un quasi-meutrier, Vincent demande finalement à être interné : "Help me !".

Avec Gene Hackman, Jessica Walter et James Patterson.

Hands across the table *Jeux de mains*, Mitchell Leisen, USA, 1935, 80 mn

La manucure Regi Allen (Carole Lombard), un peu chercheuse d'or, est tellement émue quand elle apprend que son client s'appelle Theodore Drew III (Fred MacMurray) qu'elle lui massacre les doigts. Mais elle déchanté rapidement : lui-même d'une famille ruinée, cet oisif est en train de conclure un mariage avantageux. Ils tombent cependant amoureux et, après des hésitations, décident de cesser d'être obnubilés par l'argent. Leur premier acte est de jouer à pile ou face pour savoir s'ils vont d'abord manger ou se marier mais la pièce tombe sur la tranche : Ted en conclut qu'il doit commencer par trouver un boulot.

Épisode amusant où Ted, resté à New York, appelle sa fiancée depuis, dit-il, les Barbades ; Regi joue, en se pinçant le nez, le rôle de l'opératrice qui interrompt constamment la conversation. Parmi les personnages secondaires, un client cloué dans un fauteuil (Ralph Bellamy) qui n'obtient de Regi que son amitié. Et une collègue spécialisée dans les prévisions numérologiques.

Bande à part Jean-Luc Godard, France, 1964, 92 mn

Arthur (Claude Brasseur) et Franz (Sami Frey) cambriolent la villa, située sur une île de la Marne, où travaille Odile (Anna Karina) rencontrée dans un cours d'anglais. Tout se termine par la mort d'Arthur et le départ de Franz et Odile pour le pays des croq'Odiles. La voix off annonce une suite en technicolor et cinémascope. . . peut-être produite par *A band apart*, la société du faquin Tarantino.

Scénario informe, mais quel film ! On y traverse la galerie du Louvre au pas de course, on fait une minute de silence, histoire de couper le son, avant de danser le madison. On y lit dans le journal que "Les Hutus scient les jambes de géants Tutsis pour en faire des hommes comme les autres", on entend la réclame datée "Merci, monsieur Ségalo, ça c'est du meuble". Comme toujours, Godard cite le dernier livre qu'il a lu, ici *Odile* de Raymond Queneau, la dernière blague qu'il a entendue – "Allez chez Renault changer votre air con contre une R8". Celle de l'oiseau privé de pattes qui ne se pose jamais reprendra du service chez Wong (*Nos années sauvages*, p. 1505).

La musique de Michel Legrand cite les *Parapluies de Cherbourg* (p. 115). Karina chante *J'entends j'entends* de Jean Ferrat d'après Aragon : c'est émouvant.

Dune I Denis Villeneuve, USA, 2021, 155 mn

Nouvelle adaptation du best-seller de Frank Herbert. Avec Timothée Chalamet dans le rôle de Paul Atreides que nous quittons alors qu'il vient de faire alliance avec les Fremens. Contrairement à la version Lynch (p. 305), l'univers créé par le réalisateur est prenant. Seconde époque très réussie (p. 1831).

The comedy of terrors *Le croque-mort s'en mêle*, Jacques Tourneur, USA, 1963, 83 mn

Trumbull (Vincent Price) est un entrepreneur de pompes funèbres fauché au point de réutiliser son unique cercueil. Il délaisse son épouse (Joyce Jameson), la fille du pasteur (Boris Karloff). Laquelle se console auprès de l'assistant de son mari, Gillie (Peter Lorre, bouffi). Trumbull compte se créer un client en faisant assassiner par Gillie le richissime Black (Basil Rathbone); peine perdue, Black tombe raide mort alors qu'il lisait *Macbeth*. Ce n'était qu'une catalepsie et le macchabée n'en finit plus de se réveiller avant de clamser à nouveau.

C'est la sauce rallongée de *The raven* (p. 741) : sur un scénario du même Richard Matheson, les mêmes acteurs cabotinent pour notre plus grand plaisir. Mais cette farce macabre n'est guère caractéristique du talent de Jacques Tourneur. Petit rôle de gardien de cimetière pour Joe E. Brown.

Palio Alessandro Blasetti, Italie, 1932, 86 mn

Deux fois par an, début juillet et mi-août, se dispute le Palio siennois. Dix des dix-sept quartiers (contrades) de la ville sont tirés au sort et ont droit à participer à cette course de deux minutes qui se tient sur la célèbre piazza del Campo. Auparavant, les contrades, ici la Lupa, un quartier formé de rues pentues qui descendent sur la porta Ovile, s'y déploient avec oriflammes et costumes.

Une des caractéristiques de cette course est que tous les coups y sont permis, typiquement acheter le cavalier (fantino) d'une contrade ennemie. Celui des loups est assommé alors qu'il se rendait à un rendez-vous galant, un guet-apens tendu par la contrade de la Civetta. Mais il quittera finalement son lit d'hôpital pour remporter cette édition du Palio. Tout ça est, bien entendu romancé : la Lupa n'a gagné aucune course entre 1923 et 1935.

Confessions of a nazi spy *Les aveux d'un espion nazi*, Anatole Litvak, USA, 1939, 104 mn

Démantèlement d'un réseau d'espionnage nazi aux États-Unis. Seuls les petits poissons comme Schneider (Francis Lederer) sont finalement jugés et condamnés. Les plus importants, comme Schlager (George Sanders) ou Kassell (Paul Lukas), sont escamotés. L'enquête, méthodique et sans grand intérêt, est menée par Renard (Edward G. Robinson), un agent du FBI.

Le film vaut surtout pour son évocation des réunions nazies sur le territoire américain. Des scènes exagérées au dire de "certains" ; mais comment caricaturer le nazisme qui est lui-même sa propre caricature ?

p

Gold diggers of 1935 *Chercheuses d'or de 1935*, Busby Berkeley, USA, 1935, 95 mn

Le second d'une série de 4 films inaugurée par *Gold diggers of 1933* (p. 1664). Des personnages fauchés, hommes et femmes, cherchent à conclure des mariages avantageux. Côté comédie, on retient surtout Nicoleff (Adolphe Menjou), metteur en scène fauché à la Groucho Marx. Comme toujours, il est question d'un spectacle, *The lullaby of Broadway* qui donne lieu à une séquence de 13 minutes. Ceci dit, des éléments de comédie musicale sont présents dès l'ouverture avec un ballet de pieds et de mains, sans oublier la chorégraphie de pianos à queue, pièces d'un puzzle qui s'assemblent pour former une gigantesque table. Dick Powell chante avec Gloria Stuart qu'on retrouvera, très âgée, dans *Titanic* (p. 1046). Avec Glenda Farrell, Alice Brady, Hugh Herbert et Frank McHugh.

Zu neuen Ufern *Paramatta, baigne de femmes*, Detlef Sierck, Allemagne, 1937, 98 mn

Londres, 1846. La chanteuse Gloria Vane (Zarah Leander) prend sur elle la responsabilité d'un faux dû à son amant Finsbury (Willy Birgel), un militaire indélicat qui s'est prudemment exilé en Australie. C'est sur ces "nouveaux rivages" qu'échoue bientôt Gloria, condamnée à sept ans de baigne. Mais le lâche Finsbury ne lève pas le petit doigt alors qu'il est sur le point de se marier avec la fille du gouverneur. Rongé de remords, il finit par se suicider alors que Gloria retrouve la liberté en épousant un brave éleveur de moutons.

Les deux films de Sirk avec Leander, celui-ci et *La Habanera*, p. 1205), comptent parmi ses meilleurs. Mais ce Danois exilé à Berlin avait du mal avec les Nazis, d'autant que sa seconde épouse était juive.

The tingler *Le désosseur de cadavres*, William Castle, USA, 1959, 81 mn

Le docteur Chapin (Vincent Price) a prétendument identifié l'entité hostile qui se manifesterait en nous quand nous sommes terrorisés : ce "tingler" (de *tingle*, picotement, frisson) est effrayé par les cris. D'où la nécessité de pouvoir hurler, thèse exposée à l'écran par le réalisateur. Martha (Judith Evelyn), l'épouse muette d'Oliver Higgins (Philip Collidge) n'a pas pu émettre de cri quand son mari l'a fait mourir d'effroi : une autopsie du cadavre permet à Chapin d'en extraire un tingler. Lequel se déchaîne dans la salle de cinéma tenue par Higgins alors qu'on projette *Tol'able David*, (p. 708). Heureusement pour les spectateurs, ils peuvent crier, ce qui paralyse la créature. Conclusion de Castle : si vous ne croyez pas au tingler, la prochaine fois que vous avez peur dans le noir, taisez-vous donc !

Film noir et blanc dans lequel la soudaine irruption d'une baignoire teintée en rouge sang nous fait partager furtivement la terreur éprouvée par Martha.

This happy breed *Heureux mortels*, David Lean, Grande-Bretagne, 1944, 106 mn

D'après Noel Coward, ce *soap opera* en couleurs met en scène une famille de petites gens dans une de ces maisons anglaises avec jardin qui composent l'univers monotone des banlieues. La caméra s'introduit par une fenêtre et déambule dans les couloirs vides : nous sommes en 1919 quand Frank et Ethel Gibbons (Robert Newton et Celia Johnson) emménagent. Elle fera le trajet en sens inverse en 1939 alors qu'ils s'en vont. C'est donc la vie de l'entre-deux-guerres, ponctuée par quelques événements, le défilé de la victoire, l'exposition impériale de 1924, la grève générale de 1926... et les accords de Munich de 1938 : on remise les masques à gaz mais l'idée d'apaiser Hitler est-elle vraiment la bonne ?

Ce sont aussi les sempiternelles bisbilles familiales, le voisin Mitchell (Stanley Holloway) avec lequel Frank discute, bien beurré, des vertus de leurs régiments respectifs. C'est le fils Gibbons qui se tue en voiture et leur fille Queenie (Kay Walsh) qui s'enfuit avec un homme marié. Émotion quand elle rentre finalement, ramenée par le fils Mitchell (John Mills), un marin qui l'a toujours aimée. C'est ainsi que les Anglais vivaient, du moins ceux qui n'étaient pas nés dans la soie.

Shockproof *Jenny, femme marquée*, Douglas Sirk, USA, 1949, 80 mn

Griff Marat (Cornel Wilde) est chargé de superviser la réhabilitation de Jenny (Patricia Knight), une libérée sur paroles. Ce qui n'est pas facile, vu qu'elle en pince toujours pour le truand Wesson. Mais Griff tombe amoureux de Jenny et commet l'erreur de l'épouser, ce qui est un délit en période de probation : Wesson veut alors le faire chanter pour avoir les coudées franches mais Jenny, qui est maintenant amoureuse de Griff, l'abat. Le couple s'enfuit et se cache comme il peut, puisque sa photo s'étale à la une des journaux... Dénouement tragique dans le scénario de Samuel Fuller, hélas édulcoré par la Columbia en *happy end* à l'eau de rose : Wesson, qui a survécu, blanchit Jenny depuis son lit d'hôpital. Avec Esther Minciotti dans le rôle de la mère aveugle de Griff.

Northern pursuit *Du sang sur la neige*, Raoul Walsh, USA, 1943, 93 mn

Un sous-marin allemand émerge dans la baie d'Hudson ; en sort von Keller (Helmut Dantine), un aviateur chargé d'une mission secrète qu'il tentera de mener à terme, quitte à se débarrasser des policiers qui le poursuivent (John Ridgely) ou d'auxiliaires devenus encombrants (Gene Lockart). Seul Wagner (Errol Flynn) le suit, captif, jusqu'à la mine désaffectée où est dissimulé un bombardier en pièces détachées... Sur le thème du commando nazi au Canada, Michael Powell avait fait mieux (*49th parallel*, p. 553).

Victim Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1961, 100 mn

Muni d'un téléobjectif, Sandy Youth (Derren Nesbitt) prend des photos de rencontres furtives : ce maître-chanteur exploite la législation qui réprime sévèrement l'homosexualité. Un jeune homme qui ne pouvait pas casquer comme un larcin et, arrêté par la Police, se suicide. L'avocat Farr (Dirk Bogarde) qui avait eu des rapports avec lui décide de mettre fin au manège de Youth, quitte à briser sa carrière en baissant le masque. Il obtient le soutien de son épouse (Sylvia Syms qui n'avait pas encore l'allure de la Reine-mère de *The queen*, p. 1073) qui sait faire la différence entre amour et pulsions sexuelles.

Sujet hardi, du moins à l'époque. Les homosexuels sont montrés comme des individus traqués, qu'ils soient libraires, coiffeurs ou garagistes, exploités par des aigrefins qui justifient leur racket au nom de la morale. Contrairement à son personnage, Bogarde est toujours resté discret quant à ses orientations sexuelles.

Careful Guy Maddin, Canada, 1992, 99 mn

Ce chef-d'œuvre de Guy Maddin aux couleurs improbables – noir et blanc teinté, bichromes surexposés, etc. – est une histoire d'inceste à tiroirs entre la très appétissante Zenaida et ses fils ainsi qu'entre Herr Trotta et ses filles. Film magique dont le véritable sujet est le cinéma, il ne se raconte pas, il se regarde. Dans le même genre, *Twilight of the ice nymphs* (p. 325) sera moins réussi.

Topsy-turvy Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1999, 154 mn

1884. *Princess Ida* marque un recul de l'inspiration des célèbres auteurs de *HMS Pinafore* et des *Pirates de Penzance*. Le musicien Sullivan (Allan Corduner) trouve que son complice, le librettiste Gilbert (Jim Broadbent), ne se renouvelle plus : il abuse du "topsy-turvy", un procédé qui consiste à tout mettre sens dessus-dessous grâce à un charme, une potion magique. . . Ils sont au point mort quand Gilbert visite le village japonais de l'exposition universelle de Londres : le prochain opéra s'appellera *Le mikado*. La répétition du plus grand succès de Gilbert & Sullivan est prétexte à nous en montrer de larges extraits. L'intrigue est une chinoiserie à la *Turandot* (p. 508) dont ne sont japonais qu'habits et coiffures. Avec ce côté topsy-turvy qui permet une critique transparente de la politique anglaise. Pas vraiment japonais donc, même si les actrices s'entraînent à marcher les pieds en dedans. Mais très amusant : Timothy Spall, dans le rôle-titre, crève l'écran. Et parfois touchant, ainsi cette chanson que le metteur en scène a placée à la fin du film. Gilbert, qui se sent un peu vide, se confie à son épouse (Lesley Manville) dans un plan d'allure vaguement préraphaélite ; elle lui propose un scénario topsy-turvy de son cru mais il trouve ça un peu trop hardi.

Les noces rouges Claude Chabrol, France, 1973, 92 mn

Un couple adultère dans une bourgade du Cher (Valençay). Lucienne (Stéphane Audran) et Pierre (Michel Piccoli) trouvent le bonheur dans la transgression, par exemple en faisant l'amour dans le lit du célèbre château où fut relégué Ferdinand VII. Passion un peu bestiale qui ne fonctionne sans doute qu'à cause de son côté furtif, un peu infantile. Il ne leur vient à aucun moment l'idée de s'enfuir, de partir à deux. Non, ils veulent vivre bourgeoisement dans le mensonge et bientôt le crime. Pierre empoisonne son épouse dépressive puis assassine le cocu complaisant avec la complicité de Lucienne. Tout ira pour le mieux – le pouvoir ne veut pas d'enquête – si la fille de Lucienne ne donnait l'alarme à la Police. . .

Face à ces médiocres, le personnage du mari de Lucienne (Claude Piéplu), terrifiant politicien pompidolien. Maire du patelin, ce prévaricateur a trouvé un terrain qu'il compte donner pour moitié à la commune pour y loger une usine de plastique ; sur l'autre portion, des copains à lui ont prévu de construire des habitations ouvrières. Ses relations des ministères fermeront les yeux sur les irrégularités. Il est membre du parti gaulliste comme il serait de nos jours "marcheur" ; les commémorations du général sont d'ailleurs pour lui du temps perdu.

Strange cargo *Le cargo maudit*, Frank Borzage, USA, 1940, 113 mn

Un groupe de bagnards tente de s'enfuir d'une chiourme façon Cayenne. Verne (Clark Gable), Hessler (Paul Lukas) et Moll (Albert Dekker) sont rejoints par Julie (Joan Crawford), une chanteuse. Quand Verne et Julie croient s'en être tiré, ils sont rattrapés par Pig (Peter Lorre) qui fait chanter le couple : si Julie ne l'épouse pas, il dénonce Verne. . .

Au centre de l'histoire, Cambreau (Ian Hunter) sorte de Christ souffrant au milieu des bagnards, jamais à court de petits miracles ou de recommandations pontifiantes. Verne, auquel il a conseillé de se livrer, réagit en le jetant à la flotte : il surnage accroché à un morceau de bois tel le crucifié et, ramené mort sur le pont d'un bateau, ressuscite ! Verne, touché par la grâce, se rend aux bienveillantes autorités. Plan final d'un pêcheur (!) en train de se signer.

Borzage a souvent œuvré sur la ligne de crête qui sépare le sublime du ridicule. On lui doit aussi bien le génial *7th heaven* (p. 1165) que ce pensum sulpicien.

L'appartement des filles Michel Deville, France, 1963, 83 mn

Un contrebandier séduit une hôtesse de l'air dans le but de lui faire passer de l'or de Nice à Bombay. Film plaisant qui vaut pour le couple formé par Mylène Demongeot et Sami Frey. Dans le genre comédie invertébrée, *À cause, à cause d'une femme* (p. 711) était bien plus réussi. Avec Sylva Koscina et Renate Ewert.

Ibun Sarutobi Sasuke *La guerre des espions*, Masahiro Shinoda, Japon, 1965, 96 mn

1614. Les clans Toyotomi (du défunt Hideyoshi) et Tokugawa se préparent à l'affrontement final. Le (fictif) samourai Sarutobi (Kōji Takahashi), qui cherche à retrouver Tatewaki (Eiji Okada), s'oppose au ninja Sakon (Tetsurō Tanba), espion lépreux tout habillé de blanc. Les morts s'accumulent, victimes de clous qui se plantent dans gorges et fronts – future arme de Brando dans *The Missouri breaks* (p. 98). Le coupable est un comédien mégalomane (Kei Satō). Distrayant et spectaculaire – le pont de Kōzuyabashi – mais on ne comprend pas grand-chose.

Henry V Laurence Olivier, Grande-Bretagne, 1944, 137 mn

Le film, en couleurs, s'ouvre sur de splendides maquettes de Londres ; ce bâtiment circulaire, c'est le théâtre du Globe où l'on donne une représentation. Le coryphée (Leslie Banks) introduit l'archevêque de Canterbury (Felix Aylmer) puis le nouveau roi, joué par le réalisateur. Henry V reçoit une réponse insultante des Français à son ultimatum : des balles de tennis. Les spectateurs n'en perdent pas une miette alors que la pluie tombe dans la cour du Globe, puis l'on quitte le théâtre. Sans s'aérer pour autant car le décor, artificiel, devient celui des enluminures : mépris des proportions et négation de la perspective, procédé repris dans *Perceval le Gallois* (p. 904). John Laurie, Niall MacGinnis et Esmond Knight incarnent la pluralité britannique – un Écossais, un Irlandais et un Gallois, ce dernier forçant le pittoresque Pistol (Robert Newton) à manger un poireau cru. On atteint presque au réalisme avec la bataille d'Azincourt, puis ce sont les scènes de cour et le triomphe – temporaire car Henry V est mort trop jeune – de l'Angleterre sur la France. Peut-être la plus belle adaptation de Shakespeare.

Man on the flying trapeze *Les joies de la famille*, Clyde Bruckman, USA, 1935, 63 mn

Ambrose Wolfinger (W. C. Fields) est maltraité par son épouse qui lui impose une belle-mère hargneuse et un beau-frère, Claude (l'empoté Grady Sutton), aussi méchant que paresseux. Il peut heureusement compter sur Hope (Mary Brian), sa fille d'un premier mariage. C'est sans penser à mal qu'il se venge de sa belle-famille, ainsi quand il se met en congé pour aller voir un combat de catch et qu'il prétexte le décès de sa belle-mère – on pense aux *Quatre cents coups*, p. 521 – laquelle reçoit des tombereaux de couronnes mortuaires. Pour se faire pardonner, il l'invite, ainsi que Claude, à faire un tour dans sa toute nouvelle voiture assis sur un strapontin externe : une roborative saucée s'abat alors sur l'automobile.

Le titre renvoie à un succès de music-hall (cf. *Champagne Charlie*, p. 361).

Otesánek Jan Švankmajer, Tchéquie, 2000, 126 mn

L'étonnant Švankmajer nous présente un mélange jubilatoire de *Pinocchio* (pp. 1020, 405) et de *La petite boutique des horreurs* (p. 176). Une épouse en mal d'enfants décide de faire passer une racine humanoïde pour son bébé ; le mari proteste un peu mais se laisse attendrir quand, au terme d'une fausse grossesse, le morceau de bois baptisé Otik (diminutif Otesánek) se met à bouger. Il ne parle pas mais grandit et mange beaucoup, y compris le facteur et une assistante sociale. Alors qu'il est puni à la cave, la gamine Alzbetka se prend d'affection pour lui et le nourrit, par exemple en y attirant un vieux pédophile. . .

Tout ça dans le style si particulier de l'auteur : séquences en dessin animé, gros plans de lèvres repris d'*Alice* (p. 143). L'obsession sexuelle du vieux cochon est rendue par une animation en volume de sa braguette dont finit par sortir une main.

Rude journée pour la reine René Allio, France, 1973, 101 mn

Le quotidien de Jeanne (Simone Signoret), femme d'âge mur d'un milieu populaire, entre Albert (Jacques Debary), son mari un peu autoritaire et sa belle-mère (Orane Demazis). Son beau-fils Julien (Olivier Perrier) vient de sortir de prison et veut s'enfuir avec la jeune femme, retenue par ses parents cafetiers, dont il a eu un enfant ; il y arrivera avec l'aide de Jeanne.

Le cinéma de René Allio ne ressemble à aucun autre. Comme dans *La vieille dame indigne* (p. 341), il s'intéresse à une laissée pour compte, ici une bobonne grosse et moche, ni cultivée ni intelligente. Il nous fait pénétrer dans son imaginaire, un Gotha sorti de *Point de vue* ou *Jours de France* où Albert prend des allures de François-Joseph et Julien d'archiduc Rodolphe. Réalité et fiction sont difficiles à départager pour le spectateur qui voit le monde à travers les yeux de Jeanne. Chanson de Berthe Sylva, *Arrêter les aiguilles*.

Natchalo *Le début*, Gleb Panfilov, URSS, 1970, 86 mn

Images d'un film consacré à Jeanne d'Arc, ou plutôt de son tournage. Dans le rôle-titre, Pacha (Inna Tchourikova), une amatrice remarquée par le réalisateur. Nous la suivons dans ses hésitations artistiques : embarrassée par ses mains elle ne veut plus jouer puis, désarçonnée par des critiques, s'enfuit – il faut la ramener de force. Et aussi dans sa vie sentimentale maladroite : amoureuse d'un homme marié, elle cherche à le prendre à son épouse, sans résultat. De même, malgré le succès du film, sa carrière de comédienne ne s'annonce pas comme un lit de roses. Un personnage gauche et opiniâtre qui suit sa voie malgré difficultés et embûches, sorte de Jeanne d'Arc détachée de son contexte qu'on retrouvera dans *Prochou slova* (p. 161).

The strange woman *Le démon de la chair*, Edgar G. Ulmer, USA, 1946, 99 mn

Bangor (Nouvelle Angleterre) au début du XIX^e siècle. La belle Jenny (Hedy Lamarr) séduit le vieux et richissime Isayah Poster (Gene Lockhart) qui l'épouse. Femme vertueuse toujours en quête de bonnes actions, elle manipule Ephraim (Louis Hayward), le fils d'Isayah qu'elle avait tenté de noyer quand ils étaient tous deux enfants. Mais c'est John (George Sanders) dont elle tombe amoureuse et qui serait pour elle le mari idéal. Elle pousse donc Ephraim à se débarrasser de son père ; mais quand ce dernier est victime d'une noyade arrangée, elle proclame son dégoût à l'égard du meurtrier qui sombre dans l'alcoolisme et se suicide après avoir tout raconté à John. Qui refuse de le croire et épouse Jenny, laquelle finit par débarrer son sac après avoir écouté un sermon. Elle lance son cabriolet contre John qui, l'ayant momentanément quittée, avait excité sa jalousie et se tue.

Divers types d'hypocrites dans ce film réussi et pas trop fauché pour du Ulmer. Jenny, membre d'une ligue de tempérance, fait partie de ceux qui ne mentent qu'aux autres. Par contre, John ment avant tout à lui-même quand il refuse de croire que Jenny a fait tuer Isayah. Ce type de salopard n'est pas sanctionné par le Code : on pressent qu'il retrouvera son ancienne fiancée (Hilary Brooke).

Tarakanova Raymond Bernard, France, 1930, 122 mn

Entre les deux Dimitri et la récente Anastasia, une autre fausse princesse, prétendument fille de la tsarine Élisabeth. Incarnée par Édith Jéhane, elle serait en réalité une bohémienne manipulée par un intrigant (Rudolph Klein-Rogge). Invitée à bord d'un navire russe, elle est capturée, ramenée à Saint-Petersbourg et enfermée sur ordre de la tsarine Catherine (Paule Andral). Le scénario la fait mourir dans un couvent, non loin de l'inconsolable Orlov qui l'avait pourtant trahie.

Ce film de transition entre muet et parlant – il combine bande musicale et cartons – ne fait pas oublier *Le joueur d'échecs* (p. 979) situé à la même époque et bien plus réussi. Petit rôle pour Antonin Artaud.

Bonsoir Jean-Pierre Mocky, France, 1994, 81 mn

Alex (Michel Serrault) est un SDF d'un type spécial : il s'invite chez les gens pour y passer la nuit. Scénario invertébré prétexte à des sketches laborieux où l'on reconnaît Claude Jade, Marie-Christine Barrault et Catherine Mouchet qui fut *Thérèse* (p. 672), ici bonne de curé. Le bâclage de Mocky atteint des sommets lors de la séquence tournée dans la forêt de Fontainebleau. Avec Jean-Claude Dreyfus et Lauren Grandt, la madame Mocky de l'époque. À voir uniquement pour Serrault teint en roux portant tweed et casque colonial.

The great lie *Le grand mensonge*, Edmund Goulding, USA, 1941, 103 mn

Tout juste mariée à Peter (George Brent, séduisant comme un tabouret de cuisine), Maggie (Bette Davis) apprend sa mort – son avion s'est écrasé en Amérique du Sud – et aussi qu'une de ses anciennes, la pianiste Sandra (Mary Astor), est enceinte de ses œuvres. Elle n'a pas de mal à convaincre l'artiste d'accoucher en secret et lui laisser l'enfant qui fait obstacle à sa carrière. Mais voilà, Peter n'est pas mort et revient ; il est tout heureux d'apprendre que Maggie lui a donné un fils. Sandra ne l'entend pas ainsi et se manifeste pour récupérer l'enfant et à travers celui-ci Peter qu'elle n'a cessé d'aimer. En vain : d'abord choqué par le mensonge de Maggie, Peter se reprend et Sandra doit abandonner l'enfant et ses prétentions sur son ex.

Le scénario pose un problème, car le sexe hors mariage, surtout pour les femmes, est interdit par le Code. On a donc concocté un mariage hâtif entre Peter et Sandra – le temps de concevoir l'enfant –, mariage annulé pour vice de forme. C'est un peu le *Miracle de Morgan Creek* (p. 1211), le second degré en moins.

Le film brille par son paternalisme : les Noirs, dont Hattie McDaniel, restent à la place que leur a assignée Paul de Tarse. Ce sont, nous dit-on, de braves gens.

Hard to handle Mervyn LeRoy, USA, 1933, 78 mn

Lefty Merrill (James Cagney) est un petit escroc qui s'entend comme chien et chat avec sa future belle-mère Lili (Ruth Donnelly, excellente) en quête d'un parti avantageux pour sa fille Ruth (Mary Brian). Lefty organise diverses arnaques : il vend une crème de beauté prétendument amincissante, fourgue des parcelles fictives dédiées à la culture de pamplemousse, puis lance un régime à base desdits pamplemousses pour en faire grimper le cours. Finalement riche mais brouillé avec Ruth, il se présente chez elle menotté entre deux faux policiers : elle lui avoue son amour. Lili n'est pas en retrait sur son futur gendre puisque, fauchée, elle avait vendu le mobilier du garni où elle logeait.

Le film débute par un marathon de danse organisé par Lefty qui l'a truqué pour faire gagner Ruth : on pense à *On achève bien les chevaux* (p. 1201).

Crossfire *Feux croisés*, Edward Dmytryk, USA, 1947, 86 mn

Un civil a été tué, sans doute par un des soldats qu'il avait invités à boire un coup chez lui. La victime (Sam Levene) s'appelait Samuels et le motif ne fait guère de doute, l'antisémitisme. Le coupable semble être le brutal Montgomery (Robert Ryan), encore faut-il le confondre : le policier (Robert Young) l'amène à se rendre à une adresse connue du seul meurtrier. Film au scénario laborieux avec sa ration de prêchi-prêcha anti-raciste. Avec Gloria Grahame et Robert Mitchum.

Paisà Roberto Rossellini, Italie, 1946, 126 mn

La libération de l'Italie vue à travers les yeux des militaires alliés : six épisodes nous mènent de Gela (Sicile) jusqu'au delta du Pô. Le plus léger se passe dans un monastère franciscain qui doit loger trois aumôniers : les moines tentent de convaincre le Catholique (William Tubbs, Américain de service des films de l'époque, e.g., *Guardie e ladri*, p. 792) de ramener ses deux collègues, un Protestant et un Juif, dans le droit chemin ! Le plus terrifiant est celui où des partisans sont capturés par les Allemands qui les exécutent de façon particulièrement cruelle : mains attachées dans le dos, ils sont jetés dans le Pô. À Naples ou Rome, ce sont les compromissions de l'après-guerre, un gamin voleur, une jeune femme (Maria Michi, la droguée de *Roma, città aperta*, p. 504) qui se prostitue pour vivre. À Florence, on emprunte un couloir du Ponte Vecchio pour passer de l'autre côté de l'Arno où des snipers fascistes font régner la terreur ; débusqués, ils sont abattus comme des chiens. Même s'il s'agit de beaux salauds, ce détail horrible est traité sans pathos, comme les autres moments depuis la découverte du corps d'une jeune Sicilienne tuée par les Allemands jusqu'à l'éprouvante noyade finale. Sécheresse de ton, interprétation sans grand relief, tout cela contribue à la réussite de ce film unanimiste, un des chefs-d'œuvre de son auteur.

Le titre réfère au sabir des libérateurs américains. Gar Moore reprendra un rôle de GI dans *Vivre en paix* (p. 964). Quant à Harriet Medin qui joue ici une infirmière, on la retrouvera en gouvernante inquiétante dans plusieurs films d'horreur, e.g., *L'orribile segreto del Dr. Hichcock* (p. 107).

Rozmarné léto *Un été capricieux*, Jiří Menzel, Tchécoslovaquie, 1968, 77 mn

Près de Tábor, vers 1930. La vie tranquille de trois hommes d'âge mûr est perturbée par l'arrivée de la roulotte d'un magicien. Arnoštek (le réalisateur) est un prestidigitateur médiocre et un funambule laborieux mais son assistante Anna ne passe pas inaperçue. C'est d'abord Antonín (Rudolf Hrušínský), tenancier d'un établissement de bains, qui tente sa chance mais n'arrive guère qu'à lui masser les mollets. C'est ensuite le tour du curé (František Řehák), qui se fait chahuter par des fêtards et décoller une oreille. Le major (Vlastimil Brodský) qui y va à la hussarde s'endort avant l'acte – éjaculation précoce ? Les trois barbons regardent avec une mélancolie résignée repartir la roulotte qui emporte un peu de l'été avec la belle, symbole d'une jeunesse désormais inaccessible.

Cinéaste de l'été comme dans *Une blonde émoustillante* ou *Mon cher petit village* (pp. 276, 536), Menzel capte la nostalgie au temps présent. Ce sont ces tables en plein air où l'on s'assoit pour boire ou encore la pluie qui tombe et donne aux images comme une odeur de terre mouillée. C'est le dernier plan sur le petit lac brouillé par une averse : on pense à *Partie de campagne* (p. 1613).

Yolanda and the thief *Yolanda et le voleur*, Vincente Minnelli, USA, 1945, 108 mn

Les escrocs Johnny et Victor (Fred Astaire et Frank Morgan) débarquent dans l'Eldorado sud-américain de Patria – prêtres et lamas – où vit la richissime héritière Yolanda (Lucille Bremer). Johnny se présente à elle comme l'ange gardien chargé de veiller sur sa fortune ; tout ça se terminera par un mariage sous les discrets auspices du véritable ange gardien de la jeune femme (Leon Ames).

Production d'Arthur Freed, une comédie musicale kitsch aux couleurs suavement fausses avec une magnifique séquence onirique dans un décor surréaliste à la Dalí. Le film est souvent amusant : le taxi qu'il faut pousser, la porte aux lucarnes-gigognes, le fumeur à six bras, l'interdiction faite au faux ange de boire ou de manger. Avec Mildred Natwick.

The iron horse *Le cheval de fer*, John Ford, USA, 1924, 150 mn

La construction du Transcontinental à travers le personnage de Dave Brandon (George O'Brien) qui travaille pour la Union Pacific (Est) puis, à la suite d'une brouille amoureuse, pour la Central Pacific (Ouest). Le film se termine le 10 mai 1869 à Promontory Point (Utah) avec la rencontre de deux locomotives, la 119 et la Jupiter, . . . sans président à bord, Ulysse Grant étant resté à Washington.

Comme plus tard dans *Union Pacific* (p. 658), l'avancée des travaux est compromise par un saboteur, ici Deroux, l'homme aux deux doigts qui avait, déguisé en Indien, tué Brandon père ; le spectateur n'a pas de mal à l'identifier, puisqu'il garde la main droite dans sa poche.

Signature de Ford, les pittoresques seconds rôles : une sorte de Roy Bean, à la fois juge et tenancier de bar, un trio d'anciens – trop vieux – de la guerre de Sécession. Le fauteuil de coiffeur où l'un d'eux se fait arracher une dent et dont le dossier bascule reprendra du service dans *My darling Clementine* (p. 1571).

Les doigts dans la tête Jacques Doillon, France, 1974, 99 mn

En attendant de toucher d'hypothétiques indemnités, Chris squatte la soupenne que lui octroyait le patron boulanger qui vient de le renvoyer. Il y accueille son copain Léon et deux filles, la Suédoise de passage Liv et Rosette, autre employée de la boulangerie : Chris couche avec les deux alors que Léon n'arrive à rien. Discussions, petites brouilles et réconciliations, la vie quand on a dix-neuf ans et que tout semble encore possible. Un monde labile que Liv quitte pour rentrer en Suède tandis que Rosette est récupérée par ses parents ; descendus à Bourges à bord de leur vieille Traction, les deux garçons sont éconduits par la mère. . . ce qui ne semble pas les peiner outre mesure. Fraîcheur et spontanéité pour ce film 16mm sans acteur professionnel.

Corps à cœur Paul Vecchiali, France, 1979, 122 mn

Au centre du dispositif narratif, Pierrot (Nicolas Sielberg), garagiste mélomane (il aime Fauré) qui tombe éperdument amoureux de Jeanne (Hélène Surgère), pharmacienne d'âge mûr. Dispositif dont le côté casse-gueule est renforcé par des personnages artificiels sortis du réalisme poétique, ainsi cette gamine qui joue à la balle tout en faisant des propositions très crues au protagoniste. Mais ça marche et l'on finit par rentrer dans cet univers, en particulier quand Jeanne se refuse à Pierrot en dénonçant le caractère vain des relations sexuelles : on retrouve les "petites cérémonies" qu'elle évoquait dans *Femmes femmes* (p. 413). Authentiquement émouvante, elle nous fait avaler les conventions et les excès amoureux de Pierrot qui fait une sorte de siège devant son officine. Les différences d'âge, de milieu social s'estompent et on ne voit plus qu'une histoire d'amour sur laquelle plane l'ombre de la mort. Celle de Jeanne qui, atteinte d'une maladie incurable, la devance en s'empoisonnant, mais aussi celle de Sonia (Saviange) dont les funérailles donnent lieu à un émouvant banquet. La mère un peu zinzin de Pierrot (Madeleine Robinson) y interprète une chanson dont les paroles se perdent.

Un associé plus âgé de Pierrot lui avoue son amour. Personnage secondaire que je n'avais guère remarqué à l'époque : c'était avant *Once more* (p. 1190).

Skammen *La honte*, Ingmar Bergman, Suède, 1968, 104 mn

Deux anciens musiciens, Jan (Max von Sydow) et Eva (Liv Ullmann), sur une île (Fårö, p. 145) ravagée par la guerre civile. Ils sont tirés d'un mauvais pas par Jacobi (Gunnar Björnstrand), le maire désormais colonel d'un des deux camps. Mais il se paie sur la bête et Jan, jaloux, profite du retour de l'ennemi pour se venger. Le couple s'enfuit sur une barque dans une mer où flottent des cadavres.

Cette dénonciation du fanatisme et de la lâcheté pêche par son abstraction : pour quelle raison – idées, religions, chefs – les deux parties se vouent-elles cette haine féroce ? Mystère. On a le droit de préférer des œuvres moins emmerdantes comme le *Le septième sceau* (p. 802) auquel certains plans renvoient.

Jericho Thorton Freeland, Grande-Bretagne, 1937, 75 mn

Condamné à mort pour avoir tué accidentellement un supérieur à moitié fou, le caporal Jackson (Paul Robeson) s'évade et devient roi au Sud du Sahara.

"Véhicule" pour Robeson qui chante beaucoup, le film n'est pas inoubliable. Sinon que le héros, noir, est traité sur un pied d'égalité avec les seconds rôles blancs, Wallace Ford qui monte avec lui sur scène et Henry Wilcoxon qui fut condamné pour l'avoir laissé s'enfuir. Il s'agit donc d'une production britannique : l'Apartheid en vigueur aux États-Unis n'aurait pas toléré une telle incongruité.

Les noces de Figaro Marcel Bluwal, France, 1961, 145 mn

Le comte Almaviva (Jean Rochefort) cherche à exercer son droit de cuissage sur Suzanne (Anne Doat) au grand dam de Figaro (Jean-Pierre Cassel) et de la comtesse (Anouk Ferjac). Le jeune Chérubin (Marie-José Nat) sème la confusion tandis que Figaro récrimine contre les abus de la noblesse. Beaumarchais à la télévision française du temps où il s'y passait quelque chose. Avec Marcelle Arnold, Michel Galabru, Laurence Badie et Roger Carel.

Incendies Denis Villeneuve, Canada, 2010, 125 mn

Après la mort de leur mère Nawal (Lubna Azabal) deux jumeaux partent à la recherche de leur frère et de leur père pour découvrir qu'il s'agit d'une seule et même personne. Condamnée à une lourde peine de prison pour avoir tué un chef des milices chrétiennes, Nawal avait été violée en prison par son fils Nihad lequel, arraché à sa mère à la naissance, était devenu le bourreau Abou Tarek. Quand les jumeaux remettent à Nihad/Abou deux lettres de leur mère, il se rend compte qu'il a violé... le tabou de l'inceste. On ignore s'il se crèvera les yeux.

Le scénario, un peu abracadabrantesque, n'est pas traité sur le mode de l'humour. Il s'agit d'une réflexion sur la guerre civile de type religieux – celle du Liban où les deux camps rivalisent de fanatisme. Et aussi une réflexion de type locatif (*Les lois de l'hospitalité*, p. 86) : le viol d'une salope, d'acte patriotique devient un péché quand il s'agit de sa propre mère.

Avec Rémi Girard (du *Déclin de l'empire américain*, p. 76). Références très superficielles aux mathématiques, e.g., la conjoncture (*sic*) de Syracuse.

Les plages d'Agnès Agnès Varda, France, 2008, 108 mn

Miroirs sur une plage, miroirs dans les miroirs. La cinéaste revient sur sa vie : Sète et sa rencontre avec Jean Vilar qui devait l'inviter comme photographe au festival d'Avignon, Noirmoutier, la rue Daguerre. Reportage en Chine (1957) dont on ne lui montra que le côté pile – pour le côté face, voir les terrifiantes *Âmes mortes* p. 391 –, puis à Cuba. Et sur ses films, autres miroirs qu'elle se tend, en même temps que prétextes à l'évocation des chers disparus, ainsi la touchante Sabine Mamou de *Documenteur* (p. 880). Et surtout son cher Jacques Demy auquel elle consacra *Jacquot de Nantes* (p. 1679) et dont elle révèle – secret jusque là bien gardé – qu'il était atteint du SIDA. Film nombriliste qui évite les écueils de l'exercice grâce à sa voix off impertinente et ces tableaux vivants qu'elle traverse, à rebours comme il se doit. Avec d'étranges installations, ainsi cette cabane qui prend le soleil à travers les pellicules de son film *Les créatures* (1966) qu'elle considère elle-même comme raté. Bouleversant.

Celles qu'on n'a pas eues Pascal Thomas, France, 1981, 105 mn

Les passagers d'un compartiment racontent leurs déboires amoureux. Échec cocasse d'un dragueur (Bernard Menez) qui ramène une femme tellement libérée qu'elle ameute le voisinage par ses cris – "Tu me tues, tu me fais du bien" (*Hiroshima mon amour* p. 1201)! Ou mésaventure du jeune thanatopracteur (Jean-Pierre Darroussin) qui réveille malgré lui sa "cliente" (Anouk Ferjac); il se sauve quand elle veut faire l'amour. Et petites, mesquines vengeance : pour l'un (Michel Aumont), envers une pianiste qui l'a éconduit, pour l'autre (Daniel Ceccaldi) encore enfant, contre une cousine qu'il fit prendre en flagrant délit avec un rival plus âgé. Amusant avec un zeste d'amertume. Scénario de Jacques Lourcelles.

As mil e uma Noites *Les mille et une nuits*, Miguel Gomes, Portugal, 2015, 368 mn

La première partie, *L'inquiet* (120 mn), s'ouvre sur la fermeture des chantiers navals de Viana do Castelo et se termine avec le bain des "trois magnifiques", en fait des chômeurs qui racontent leurs déconvenues. Intermède fantastique, la rencontre de premiers de cordée, occupés à sabrer les retraites et licencier, avec un sorcier africain : son talisman leur procure une érection durable pendant laquelle ils deviennent généreux envers ceux contre lesquels ils s'acharnaient. Et aussi ce coq de Resende qui dérange le voisinage au point qu'il a droit à un procès; le juge qui comprend le langage des bêtes a ainsi connaissance de ses motivations, réveiller les hommes. La bête ne passera pas à la casserole.

La seconde partie, *Le désolé* (127 mn), s'ouvre sur la cavale de Simão "sans tripes", assassin de femmes qui jouit malgré tout d'une certaine popularité comme tous ceux qui bernent la Police. Et se referme sur le quotidien d'une cité HLM de Lisbonne, expulsions, solitude et sous-alimentation. Le chien Dixie change de maîtres, les premiers s'étant donné la mort. Au centre du film, un procès surréaliste où l'on parle vaches et concubines chinoises; un mari débile léger clame le droit à la "fouffe" de son épouse.

L'enchanté (121 mn) débute à Marseille : course de tortues dans les Calanques. Et se termine sur les concours de pinsons : on apprend que leur chant se divise en trois parties, prélude, coups et final. Cette tradition remonte à la Grande Guerre et aux troupes portugaises stationnées dans les Flandres, terre de pinsonnage cf. *La vie de Jésus* (p. 1055). Ce documentaire, trop long, est presque un film à part.

Le titre n'est qu'un prétexte pour parler du Portugal récent (2013–14) et des ravages du libéralisme. La structure narrative des *Mille et une nuits*, les éléments fantastiques – l'érection miraculeuse, les animaux bienveillants, coq, vache ou chien – enlèvent au pamphlet toute véhémence sans l'édulcorer pour autant.

Egy erkölcsös éjszaka *Une nuit très morale*, Károly Makk, Hongrie, 1977, 95 mn

Budapest, à la fin du XIX^e siècle. Venue en train de sa campagne, une vieille dame rend visite à son fils étudiant Jenö (György Cserhalmi) dans la pension où il habite; en fait un bordel où Jenö, apprécié de ces dames, a trouvé à se loger. En attendant qu'il rentre du tripot où il passe la soirée, la patronne et ses employées s'ingénient à donner le change à sa maman qui a l'occasion de rencontrer des messieurs importants – en fait les habitués du boxon – avant de reprendre le train. Sa naïveté aura aussi réveillé la nostalgie d'une autre vie chez les employées. À mi-chemin entre *Lady for a day* (p. 572) et *Le plaisir* (p. 111).

La boulangère de Monceau Éric Rohmer, France, 1963, 23 mn

La carrière de Suzanne Éric Rohmer, France, 1963, 55 mn

Opus 1 et 2 des *Contes moraux* filmés dans un noir et blanc 16mm cradingue. Un jeune homme (Barbet Schroeder) s'intéresse à Sylvie (Michèle Girardon), une voisine abordée dans la rue qui ne réapparaît plus. Il se console en mangeant des galettes dans une boulangerie du quartier dont l'employée lui porte un certain intérêt; il finit même par lui donner rendez-vous mais ne s'y rend pas car Sylvie est revenue entre temps. . . Petite lâcheté, donc. Voix off de Bertrand Tavernier.

Guillaume, qui regardait Suzanne, une fille un peu facile, avec condescendance, est bien marri quand il apprend qu'elle va faire un beau mariage. Sorte de brouillon un peu longuet – la séance de spiritisme – de *La collectionneuse* (p. 1194) mais aussi document d'époque : les anciens francs et les billets de 10000 à l'effigie de Bonaparte, le Boul'Mich, la ligne de Sceaux et les surboums.

Le renard jaune Jean-Pierre Mocky, France, 2013, 84 mn

Mocky tardif et réjouissant sur un scénario de derrière les fagots et une musique de Vladimir Cosma. On a tué Sénac (Richard Bohringer) un écrivain *has been* – il eut le Goncourt dans sa jeunesse – tellement odieux que la plupart des clients du Renard jaune sont suspects. L'inspecteur Giraud (Jean-François Stévenin) soupçonne ses anciennes (Béatrice Dalle, Dominique Lavanant) mais écarte d'un revers de la main un peintre (Frédéric Diefenstahl) qui s'accusait pour se faire mousser. Il doit finalement prendre au sérieux les aveux du serveur aigri Virno (Michael Lonsdale) quand il exhibe la montre du défunt. Peu de temps après, la bombe à l'ancienne – elle fait tic tac – de Virno pulvérise le bistro.

La distribution, qui inclut Claude Brasseur, Jean Abeillé et l'inévitable Patricia Barzyk, est dominée par Lonsdale, un acteur qui jouait déjà dans *Snobs!* (p. 152).

Elena Andreï Zviaguintsev, Russie, 2011, 109 mn

Elena (Nadejda Markina) est mariée à Vladimir (Andreï Smirnov), un des privilégiés du régime. Femme d'origine modeste, elle essaie d'obtenir de l'argent pour sa famille, en particulier de quoi graisser des pattes pour faire entrer son petit-fils un peu bon à rien à l'Université. Vladimir y consent vaguement mais, victime d'une crise cardiaque, doit s'aliter. Sa fille Kateryna (Elena Liadova) en profite pour se rapprocher de lui : il annonce donc à la passive Elena qu'elle sera déshéritée. Laquelle consulte un Vidal russe et s'informe des effets du Viagra... qu'elle ajoute à la nourriture de Vladimir. Il meurt et, le brouillon de testament brûlé, tout est partagé moitié-moitié entre les deux femmes. La famille d'Elena quitte la zone de Birioulovo pour le luxueux appartement moscovite du défunt.

Cette famille mal élevée jure avec son nouveau décor. Mais l'héritière légitime, partiellement dépossédée, qui y serait plus à sa place, n'est qu'une écervelée arrogante. Finalement, à quoi bon avoir commis un crime ? Peut-être pour donner toutes ses chances à l'autre petit-fils, un bébé innocent.

Baisers volés François Truffaut, France, 1968, 91 mn

Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud), c'est un peu Truffaut. Notamment dans ses démêlés de jeunesse avec l'Armée, sa fréquentation des professionnelles.

L'activité de détective privé est par contre imaginaire. D'abord gardien de nuit à l'hôtel Alsina bien connu des cinéphiles (*Jenny*, p. 195), Doinel est manipulé par un faux flic (Harry-Max) qui lui fait ouvrir une chambre pour un flagrant délit d'adultère. Il perd son petit boulot mais est embauché à l'agence Blady, d'où les sketches comme celui du prestidigitateur qui a quitté son amant pour se marier et, surtout, l'enquête chez le chasseur Tabard (Michael Lonsdale) qui veut savoir pourquoi ses employés ne l'aiment pas. Scène d'anthologie où, répondant à une annonce cousue de fil blanc, Antoine qui s'est révélé incapable d'empaqueter une boîte est néanmoins embauché. Il tombe amoureux de sa patronne (Delphine Seyrig) : l'envoi d'un pneumatique est prétexte à évoquer cette poste typiquement parisienne (disparue en 1984).

C'est en dépanneur télé qu'Antoine retrouve Lucien Darbon (Daniel Ceccaldi), père de Christine (Claude Jade) qui a des vues sur lui : on les retrouvera mariés dans *Domicile conjugal* (p. 678). En attendant, Christine lui apprend comment beurrer une biscotte sans la casser – recette qui devait percoler à la suite du film. Référence à *Antoine et Colette* (p. 1487) avec Marie-France Pisier et rencontre d'un copain (Jacques Robiolles) qu'on retrouvera tapeur dans l'opus suivant.

Sur l'air de *Que reste-t-il de nos amours*, la dédicace à Henri Langlois et les images de la Cinémathèque fermée par le "ministre de la Kultur" Malraux ont un avant-goût de mai 1968.

Beau Geste William A. Wellman, USA, 1939, 113 mn

Qui a volé le Blue Water, bijou d'une valeur de 30000 £ ? Les frères Geste s'accusent tour à tour ; c'est en fait l'aîné, Beau (Gary Cooper), qui avait eu la *gallant gesture* de dérober, pour que leur tante ne perde pas la face, la copie du véritable saphir vendu quinze ans auparavant pour faire bouillir la marmite.

Toujours est-il que les trois frangins s'engagent dans la Légion. Beau et John (Ray Milland) se retrouvent dans un fort du désert où ils sont espionnés par Rasinoff (J. Carroll Naish) qui guigne le saphir, bientôt relayé par le sadique sergent Markoff (Brian Donlevy) dont la chasse au trésor est interrompue par une attaque de Touaregs. Quand arrive la caravane de secours du Cdt. de Beaujolais (!), le benjamin Digby (Robert Preston) escalade le mur pour découvrir des créneaux gardés par des cadavres : à cause de la structure en flash-back, cette image sur-réaliste ouvre le film. Seul John s'en est tiré ; Beau a eu droit à des funérailles de Viking, un bûcher funèbre avec un chien mort (Markoff) à ses pieds.

Malgré la prestation de Donlevy c'est un peu *La bandera* (p. 1017) du pauvre.

Alfred Hitchcock presents III Alfred Hitchcock, USA, 1957-58, 963 mn

Cette troisième "saison" (39 épisodes, dont trois signés du maître) de la fameuse série présente les mêmes caractéristiques que les autres (p. 196). On y retrouve des introductions souvent hilarantes : Hitchcock en train de bouillir dans la marmite d'un anthropophage ou assis sur un tapis volant. Il n'oublie jamais d'égratigner la publicité : "Vous avez besoin d'une anesthésie, regardez donc l'annonce qui suit" ou encore à un génie qui lui demande de faire un vœu : "Give me a commercial". Il se plaint d'ailleurs que ces interruptions, trop courtes, ne laissent pas assez de temps pour faire un tour à la cuisine.

Chutes mémorables : la marionnette qui est en fait un ventriloque (n° 1) ou l'acteur *has been* (Herbert Marshall) qui émeut aux larmes un auteur de théâtre avec un souvenir inventé pour montrer qu'il reste le meilleur (n° 39). On mentionnera aussi la maison du n° 23 dont la propriétaire tordue demande un prix exorbitant, le n° 33, histoire macabre d'assurance-vie et d'exhumations et le plongeur trop discret du héros du n° 35. Les scénarios s'inspirent parfois de classiques, le n° 7 rappelant la fin de *Greed* (p. 1725), le n° 8 *Noblesse oblige* (p. 474), le n° 10 *The trouble with Harry* (p. 1092) ; le n° 26 renvoie à *Arsenic and old lace* (p. 1259) alors que le n° 29 fait penser à *Non coupable* (p. 133).

Le meilleur, toutes "saisons" confondues, est sans conteste le n° 28 *Lamb to the slaughter*, signé Hitchcock, d'après Roald Dahl. Une ménagère (Barbara Bel Geddes) tue son mari avec un gigot congelé ; les policiers chercheront en vain l'instrument du meurtre, que la criminelle a fait cuire et qu'ils ont mangé. Idée reprise dans *Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?* (p. 928).

Smoking/No smoking Alain Resnais, France, 1993, 280 mn

Resnais adapte Alan Ayckbourn pour la première fois. Décors théâtraux, le jardin des Teasdale, le cimetière où se concluent les divers épisodes. Artificialité renforcée par la ligne claire des vignettes du Yorkshire de Floc'h. Même théâtralité dans l'interprétation puisque Sabine Azéma et Pierre Arditi se partagent les neuf rôles. Ce qui réduit mécaniquement les scènes à des duos dont certains, comme dans le loup, la chèvre et le chou, sont impossibles, ce qui réduit le nombre de tête-à-tête entre les six personnages principaux de quinze à neuf.

L'histoire proprement dite est un jeu de construction dont on n'utilise pas toutes les pièces : les potentialités des personnages dotés d'un physique et d'une personnalité bien définis sont activées ou non par le hasard. Ce qui veut dire que nous naviguons entre des mondes parallèles au moyen du mot magique "Et si...". Ces mondes sont classés de façon arborescente : deux variantes au départ (smoking ou no smoking) se ramifient cinq jours plus tard en quatre puis, après cinq semaines, en six. On en compte finalement douze au bout de cinq ans.

Comme je l'ai dit, les personnages ont les mêmes personnalités, les mêmes tropismes qui persistent de variante en variante. Toby Teasdale est un directeur d'école couperosé qui a du mal à gérer son alcoolisme : menacé de renvoi, il lui arrive de mourir. Son épouse Celia est une femme un peu hystérique qui se refuse aux avances des hommes même si elle peut parfois s'associer avec eux en affaires ; c'est globalement un personnage mal à l'aise dans toutes les temporalités. Miles Coombes, meilleur ami de Toby et personnage à côté de ses pompes, a une sensibilité poétique et un goût marqué pour les remises : dans le final le plus réjouissant, il est mort depuis cinq ans et sa mémoire est honorée par une resserre du cimetière. Son épouse Rowina à la cuisse légère est la providence des sportifs de l'équipe de squash – ou de cricket dans la variante où le couple visite l'Australie. Attachée à son époux, elle n'en batifole pas moins avec le prof' de gym' aux jambes courtes. Lionel Heppelwick est gardien d'école et homme à tout faire. Un tropisme naturel le rapproche de Sylvie, employée chez les Teasdale, qu'il épouse souvent. Lionel est entreprenant et capable dans certaines variantes de s'enrichir ; mais il reste malgré tout un subalterne. Sylvie un peu nunuche cache en elle une soif de culture qui, après la lecture de Dickens, peut en faire une journaliste ; elle finit habituellement mère des enfants qu'elle a eus avec Lionel.

Au centre de la narration, les variantes à cinq semaines : 1) une kermesse où Celia est censée vendre le pain immangeable de Lionel, 2) un hôtel sinistre où les Teasdale sont dérangés par Lionel amoureux de Celia, 3) la même kermesse où Lionel et Sylvie se chamaillent près d'un joug à bœuf, 4) une partie de golf où Rowena tente de se réconcilier avec Miles, 5) la remise de jardin squattée par Miles et que Lionel enfume et 6) la falaise où Miles qui a entamé un tour d'Angleterre avec Sylvie se perd dans le brouillard, autre enfumage, autre cabane.

The river *Le fleuve*, Jean Renoir, Inde, 1951, 99 mn

Film tourné en anglais dans une Inde récemment indépendante avec – non crédité au générique –, un assistant nommé Satyajit Ray. Le personnage principal est ce fleuve sacré, le Gange, qui semble emporter dans son cours passions et malheurs. L'amour de trois jeunes femmes pour un pilote américain de passage, la mort du jeune frère qui aimait trop les cobras et, dans une constante régénération, la vie qui continue avec la naissance d'une petite sœur. Deux acteurs sont marqués par la guerre : conséquence de ses blessures Esmond Knight – le père – est quasiment aveugle et le pilote a une jambe articulée, on souffre pour lui quand il tombe. Les trois jeunes femmes sont touchantes : la gauche adolescente aux allures de vilain petit canard, l'élégante métisse – son père est joué par Arthur Shields qui délaisse le col ecclésiastique – qui ne trouve pas sa place, et la flamboyante rousse (Adrienne Corri) sortie d'un tableau de Rossetti. Il est vrai que le chef-opérateur n'est autre que Claude Renoir, petit-fils du peintre.

Basé, comme le *Le narcissiste noir* (p. 1232), sur un roman de Rumer Godden, un film d'esprit très différent où règne la sagesse, la symbiose avec l'ordre du monde. Image sans doute un peu fautive, mais les mensonges ont leur vérité propre.

I know where I'm going *Je sais où je vais*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1945, 92 mn

La volontaire Joan (Wendy Hiller) part pour Kiloran, fictive île des Hébrides, pour "épouser la *Consolidated Chemical Industries*". Mais la tempête la bloque sur l'île (réelle) de Mull. Elle y fait la connaissance du laird décafé de Kiloran (Roger Livesey), participe à une cèilidh, tente de rejoindre Kiloran en mettant en danger la vie d'un marin... Histoire peu palpitante mais émouvant hymne d'amour à l'Écosse. Avec Finley Currie et John Laurie comme sortis de *The edge of the world* (p. 1041), Pamela Brown et une gamine à lunettes, Petula Clark.

Lost highway David Lynch, USA, 1997, 129 mn

Un univers schizophrène aux personnages dédoublés. Ainsi Renee (Patricia Arquette brune) et Alice (la même, blonde), Dick Laurent et Mr. Eddy (Robert Loggia). Le héros est lui aussi double : c'est le saxophoniste Fred (Bill Pullman) condamné (à tort) à la chaise électrique (en Californie !) pour le meurtre de Renee et qui se métamorphose en Pete (Bathazar Getty), jeune homme à femmes – "il voit plus de chattes qu'un siège de chiottes" – avant de redevenir Fred. Des tentures rouges et, au bout d'une route perdue, une cabane qui "débrûle", un inquiétant passeur au visage enfariné (Robert Blake). Le monde onirique de Lynch où il ne faut guère chercher d'explication : "Dick Laurent is dead".

Arsenic and old lace *Arsenic et vieilles dentelles*, Frank Capra, USA, 1942, 118 mn

Brooklyn. Personne ne soupçonnerait Abby et Martha, les gentilles taties de Mortimer (Cary Grant). Il y a pourtant douze cadavres dans la cave, enterrés par les soins d'un autre neveu qui se prend pour Ted Roosevelt perçant le canal de Panamá : il s'agirait de victimes de la fièvre jaune. Là-dessus déboule Jonathan (Raymond Massey), le frère de Mortimer au visage couturé : son adjoint, le docteur Einstein (!) joué par Peter Lorre, lui a refait une tête à la Boris Karloff. Ils amènent leur propre macchabée qu'ils tentent de caser avec les douze autres, au gran dam des tantines qui ne veulent pas d'un inconnu dans leur jardin secret.

Version filmée d'un hilarant succès de Broadway – avec Stroheim en Jonathan – aux répliques bien huilées. Petit rôle pour Edward Everett Horton.

San xia hao ren *Still life*, Zhangke Jia, Chine, 2006, 108 mn

Arrivés du Shanxi, cher au réalisateur, à Fengjie, les deux protagonistes Sanming (San-ming Han) et Shen (Tao Zhao) ne se rencontrent pas dans cette ville en cours de démolition à cause du barrage des Trois Gorges. Le modeste Sanming retrouve son ancienne épouse mais les femmes étant propriété familiale, et son frère l'a vendue comme esclave pour une dette de 30000 yuans : il devra travailler dur à la mine pour trouver un tel montant et la récupérer. Shen revoit elle aussi son mari, devenu profiteur du marteau-piqueur ; uniquement pour lui signaler son intention de divorcer. Splendides images du fleuve et de la ville, ce qu'on détruit et ce qu'on construit. Plans magiques : un pont sur le Yangzi illuminé de nuit, une structure en béton qui décolle telle une fusée spatiale.

Ball of fire *Boule de feu*, Howard Hawks, USA, 1941, 112 mn

Screwball comedy sur un scénario de Charles Brackett et Billy Wilder. Sugar-puss (Barbara Stanwyck), chanteuse et fille à gangster, dérange le quotidien bien agencé de huit universitaires occupés à rédiger une encyclopédie ; ils en sont à la lettre S et le grammairien Potts (Gary Cooper) doit écrire une notice sur SLANG. C'est ainsi qu'il s'informe du sens du mot *corny* (cucul, ringard) auprès de la population, dont Sugarpuss qui élit domicile chez les savants : trop liée au truand Joe Lilac (Dana Andrews), elle est recherchée par la Police. Il corrige ses erreurs de grammaire, e.g., *on account of because*, avant leur "yum-yum", baiser final.

Référence implicite à *Blanche-Neige* (p. 523) avec les sept collègues de Potts interprétés par de remarquables acteurs de second plan, Henry Travers, Oskar Homolka, Tully Marshall, Aubrey Mather, S. Z. Sakall, Leonid Kinskey et Richard Haydn. Illustration des ressources de la science, un gangster (Dan Duryea) est neutralisé par les rayons solaires utilisés à la façon d'Archimède à Syracuse.

Orizuru Osen *Osen aux cigognes de papier*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1934, 87 mn

Tōkyō, en gare de Kanda. Alors qu'un incident immobilise les voyageurs, le médecin Sōkichi (Daijirō Natsukawa) se rappelle sa jeunesse. Il fut recueilli et protégé par Osen (Isuzu Yamada), une prostituée en cheville avec une bande d'escrocs. Après les avoir dénoncés à la Police elle avait financé ses études – petits larcins et prostitution – jusqu'à ce qu'elle soit à son tour arrêtée. Sōkichi est tout étonné de la retrouver sous les traits d'une passagère victime d'un malaise. Il l'accompagne à l'hôpital et voudrait se faire reconnaître d'elle ; mais elle ne sort de sa catatonie que pour maudire la gent masculine.

On ne comprend malheureusement pas grand-chose aux escroqueries – il est question de statuette de Bouddha, d'un bonze libidineux – qui occupent une partie du film. Mais la fin, notamment cette vie à deux entre un Sōkichi studieux et une Osen qui joue à la grande sœur, est magnifique. Image bouleversante d'Osen qu'on emmène les mains entravées et qui prend avec la bouche une des grue de papier qu'elle avait coutume de confectionner pour l'envoyer à Sōkichi.

La copie conservée faire entendre le *benshi* préposé à la lecture des cartons.

We own the night *La nuit nous appartient*, James Gray, USA, 2007, 118 mn

Little Odessa, au Sud de Brooklyn, quartier des Juifs russes. Bobby (Joaquin Phoenix) y tient une boîte de nuit pour le compte de la Mafia russe qui ignore que son frère Joseph (Mark Wahlberg) et son père Burt (Robert Duvall) sont des flics. Quand ses protecteurs s'en prennent à Joseph, Bobby décide de devenir indicateur avant d'endosser l'uniforme ; mais la belle Amada (Eva Mendes), lassée des règlements de comptes, le quitte.

Exaltation des valeurs familiales et du maintien de l'ordre, en dessous des films de Scorsese ; pour ce qui est de la Mafia russe, Cronenberg a fait bien mieux avec son *Eastern promises* (p. 1330).

De bruit et de fureur Jean-Claude Brisseau, France, 1988, 95 mn

La difficile vie des adolescents dans une cité de Seine Saint-Denis. Un père (Bruno Cremer), truand et adepte des armes à feu, est tué par son fils mal aimé Jean-Roger (François Négret d'*Au revoir les enfants*, p. 450). Invraisemblance, la guérilla urbaine dirigée par des filles ; autre invraisemblance, le jeune Bruno qui se demande encore comment les Chinois marchent la tête en bas ! Et mauvais goût : quant à danser sur *Aux marches du palais*, ne peut-on trouver mieux que la soupe musicale servie par Nana Mouskouri ? Ne subsiste qu'une image, celle de l'ange gardien féminin qui accompagne Bruno dans la vie comme dans la mort.

L'homme de nulle part Pierre Chenal, France, 1937, 89 mn

D'après *Feu Mathias Pascal* (1904), un roman de Pirandello déjà adapté par Marcel L'Herbier (p. 784). Dans son village ligure, Mathias est méprisé par son épouse (Ginette Leclerc) et sa belle-mère (Catherine Fonteney). Piloté par un personnage un peu méphistophélique (Palau), il gagne au jeu à Monte-Carlo. Tenu pour mort, il part pour Rome et s'y installe dans une pension où il est rapidement au mieux avec la nièce (Isa Miranda) du patron (Sinoël). Un aventurier (Robert Le Vigan), assisté d'un inquiétant espion (Georges Douking), pressent que le prétendu Meis n'est pas très net et s'acharne contre lui. Le héros retourne dans son village où il oblige l'employé d'état-civil qui a épousé sa veuve à lui fabriquer d'authentiques papiers au nom d'Adrien Meis. *Happy end* romain.

Parmi les seconds rôles de ce film bien enlevé, un raseur (Charles Granval) qui tient à placer "Adrien" dans l'arbre généalogique des Meis et une pensionnaire excentrique adepte du spiritisme, Mlle Caporale (Margo Lion).

Welt am Draht *Le monde sur le fil*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1973, 204 mn

D'après un roman de Daniel F. Galouye (*Simulacron 3*, 1964), c'est le premier film sur la réalité virtuelle, anticipant d'un quart de siècle *The matrix* (p. 1076). Stiller (Klaus Löwitsch), directeur technique de la société de cybernétique IKZ, constate la disparition soudaine de Lause (Ivan Desny), le chef de la sécurité avec lequel il parlait ; pire, personne ne semble avoir souvenir de son collègue. Il finit par enquêter dans le monde virtuel créé par l'entreprise et rencontre, au niveau "inférieur", une créature cybernétique nommée Einstein (Gottfried John). Quand il revient, c'est l'ami Fritz (Gunther Lamprecht) qui a changé, parle faux : c'est en fait Einstein qui, chargé de la liaison entre les deux mondes, s'est emparé de son esprit pour tenter de "monter". Stiller apprend à cette occasion une vérité terrible : la réalité dans laquelle il vit est, elle aussi, virtuelle. Si Lause a disparu, c'est qu'il a été "effacé" – imparfaitement puisque Stiller s'en souvient.

Devenu un peu fou – ses doutes quant à la réalité sont exprimés par de savants jeux de miroirs –, Stiller se met en quête de l'analogue d'Einstein, le nécessaire contact avec le niveau supérieur. Il y a bien des espions, ainsi la pneumatique secrétaire (Barbara Valentin), mais ce sont les agents du directeur (Karl Heinz Vosgerau) occupé à des complots circonscrits à son niveau. Quand son collègue Hahn (Wolfgang Schenck) est liquidé sur ordre "d'en haut", Stiller est accusé : son élimination par la Police est programmée. Elle a bien lieu mais son esprit a été auparavant aspiré par son contact d'en haut, la belle Eva (Mascha Rabben).

Cet excellent téléfilm est un peu fauché, ce qui explique la cabine téléphonique allemande (jaune) en bord de Marne. Sketch de théâtre inspiré d'*Agent X 27* (p. 415). Et chanson de Domenico Modugno, *Amara terra mia*.

U ri Sunhi *Sunhi*, Sang-soo Hong, Corée, 2013, 85 mn

Le réalisateur Moon-soo avoue son amour à Sunhi : l'héroïne de son unique film, c'est elle. Le professeur Choi, qui vient d'écrire une recommandation pour son ancienne élève est priée par elle de la réécrire ; lui aussi en pince pour elle. Mais c'est peut-être Jaehak, un homme marié, qui tient la corde. C'est un peu du Rohmer où les personnages seraient constamment imbibés au soju et aussi le Verlaine de *Colombine* : "L'implacable enfant [...] conduit son troupeau de dupes". Titre original : *Notre Sunhi*.

Grâce à Dieu François Ozon, France, 2018, 137 mn

Le prélat Preynat (Bernard Verley) avoue tout mais d'un ton mielleux destiné à désarmer les victimes, à les mettre dans leur tort ; idem pour son protecteur, le Primat des Gaules Barbarin (François Marthouret). Même obstruction au niveau des familles de ces anciens louveteaux, donc plutôt de la bonne bourgeoisie catholique : comme toujours, l'injustice est préférable au désordre. Quelques exceptions cependant avec les mères incarnées par Hélène Vincent et Josiane Balasko. Les victimes ont eu tendance à scotomiser des souvenirs qui seraient sinon des plaies à vif et ne se réveillent que tardivement, alors que la prescription protège le pédophile. Cette prise de conscience débute près du quai Saint Vincent avec un jeune bourgeois catholique (Melvil Poupaud) qui, à la fin du film, ne saura plus trop s'il croit en Dieu. Le relais passe à un énergique athée, puis à un "zèbre" épileptique (Swann Arlaud). Leur association finit par obtenir la mise en examen des hommes de Dieu. Dernier plan sur la basilique de Fourvière, vue de la Saône.

Ce film politique n'évite pas l'écueil du genre, la démonstrativité. Dans le même genre, *Philomena* (p. 291) était plus réussi. Le sujet n'a rien perdu de son actualité : Barbarin a depuis été blanchi par la Justice – et la Justice ternie par cette indulgence suspecte – et Preynat devrait échapper à l'emprisonnement !

Charles mort ou vif Alain Tanner, Suisse, 1969, 90 mn

Le centenaire de la petite entreprise familiale d'horlogerie de Charles Dé provoque une remise en cause : il disparaît pour vivre chez Paul (Marcel Robert) et sa compagne, des marginaux. Mais la famille ne l'entend pas ainsi : le déviant est localisé et emmené par deux infirmiers (dont Jean-Luc Bideau) à l'asile.

Film localisé dans le temps – la contestation soixante-huitarde – mais aussi l'espace : le conformisme helvétique est clairement visé. Ce premier film de Tanner repose sur l'exceptionnelle composition de François Simon (fils de Michel). Musique sérielle de Jacques Olivier.

p

He who gets slapped *Larmes de clown*, Victor Sjöström, USA, 1925, 72 mn

Un clown (Lon Chaney) surnommé "He" reçoit des claques pour le plus grand plaisir des spectateurs du cirque où il se produit. Avant d'être souffre-douleur, il fut un génial chercheur auquel le cynique baron Regnard (Marc McDermott) vola découvertes et épouse. Il éprouve un amour non partagé pour Consuelo (Norma Shearer), l'écuyère qui lui préfère le beau Bezano (John Gilbert). Voilà que Consuelo a été vendue par son père, le comte (!) Mancini (Tully Marshall), à l'horrible Regnard. "He" fait dévorer le futur gendre et son beau-père par un lion puis meurt en piste des suites d'un coup de la canne-épée de Mancini.

Contrairement à *The unknown* (p. 699), Lon Chaney est ici un personnage sympathique. Aucun transformisme dans le scénario, par contre des plans symboliques d'une ronde de clowns autour d'un globe terrestre.

Rakudai wa shita keredo *J'ai été recalé, mais...*, Yasujirō Ozu, Japon, 1930, 62 mn

Un étudiant (Tatsuo Saitō) rate un examen : son anti-sèche était écrite au dos d'une chemise partie chez le blanchisseur. Un gamin (Tomio Aoki) ne lui en voue pas moins une sincère admiration : quand il sera grand, il sera, lui aussi, recalé ! Amusante comédie des débus d'Ozu avec Kinuyo Tanaka et Chishū Ryū.

Voïna i mir *Guerre et paix*, Sergueï Bondartchouk, USA, 1965-67, 401 mn

Magnifique adaptation du chef-d'œuvre du comte Tolstoï. Un jugement qui vaut pour les moyens mis en œuvre, notamment lors des deux batailles, l'atmosphère profondément russe, bien loin du toc kazatchok qui domine chez King Vidor (p. 683), des interprètes superlatifs, notamment le réalisateur touchant de gaucherie en Pierre Bezoukhov. Les images sont celles de la caméra soviétique virevoltante qui sait capter les élans, les émotions, les désarrois : le retour de Nikolaï Rostov, vivant, dans sa famille après Austerlitz, le duel de Pierre qui n'avait jamais vu un pistolet de près contre Dolokhov, le merveilleux bal où Andreï Bolkonski danse avec Natacha, l'insulte qu'elle reçoit de la part du père Bolkonski, le rêve qui précède l'entrée du prince dans la mort. Cette caméra devient hystérique, volontairement confuse lors de la bataille de la Moskova (= Borodino). Mais sait aussi se calmer lors des monologues intérieurs ou de la chanson *Vive Henry IV* entonnée par les grognards à moitié gelés près de la Bérézina.

Comprenne qui pourra, il est de bon ton de dénigrer ce film et de lui préférer le Vidor. Ah, ces critiques ! Koutouzov est un stratège qui sait concéder la défaite à Borodino pour mieux rebondir. Rien à voir avec le calamiteux Macron dont le pilotage à vue est qualifié de stratégie par sa légion de béni-oui-oui.

Westward the woman *Convoi de femmes*, William A. Wellman, USA, 1951, 112 mn

Roy Whitman (John McIntire) charge Buck Wyatt (Robert Taylor) d'acheminer des femmes esseulées jusqu'à la lointaine Californie où des célibataires se morfondent. Cela commence mal avec les guides qui ne gardent pas leurs distances : Roy ayant abattu l'un d'eux suite à un viol, les autres quittent le convoi. Les femmes doivent donc assumer seules la pénible odyssée, avec une descente de chariots dans une pente à 30%, une attaque d'Indiens, un orage qui emporte tout, la traversée d'un désert où l'une d'elles accouche. Et c'est l'arrivée en Terre promise où, attifées de nappes pour être plus présentables, les survivantes retrouvent ceux qu'elles avaient choisis sur photo.

Émouvant western féministe que Frank Capra ne put tourner à la Columbia et dont il vendit les droits à Wellman. Dont se détachent l'énergique matrone campée par Hope Emerson et des femmes parlant leur propre langue : une Italienne dont le fils meurt accidentellement et l'ex-pute Fifi (Denise Darcel) qui traite, en français, Buck de "sale cochon". Sans oublier le minuscule Japonais à l'improbable nom d'Ito Yoshisuke Takeyoshi Gennosuke Kentarō !

La commare secca Bernardo Bertolucci, Italie, 1962, 93 mn

Au Sud de Rome, un parc près de la viale Marconi. On a retrouvé le cadavre d'une prostituée, d'où une enquête et des interrogatoires. Mais ce n'est pas *Rashōmon* (p. 1617) car ces témoignages se complètent comme les pièces d'un puzzle. Les suspects, dont le récit commence l'après-midi, ont tous subi la même averse, au moment où la future victime s'apprêtait pour se rendre à son triste boulot : la pluie qui tambourinait aux vitres semblait dire "Ne sors pas".

Résumé des épisodes. 1) Un voleur à la tire se fait un peu tabasser alors qu'il tentait de chiper une radio. 2) Une sorte de maquereau relève les compteurs près de la basilique Saint Paul. 3) Un militaire à l'accent à couper au couteau – il vient de Catanzaro – traîne au Colisée avant d'aller s'endormir sur un banc du parc. 4) L'"homme aux sabots" qui parle avec l'accent du Frioul est le seul à ne pas évoquer son après-midi. 5) Deux copains en délicatesse avec la Police demandent à deux filles de leur faire... la cuisine ; ils avaient plus tard croisé un homosexuel dans le parc. 6) Ce dernier a tout vu et mène les policiers jusqu'à l'homme aux sabots qui avait étranglé la fille au bord du Tibre pour lui voler son argent : l'assassin est en train de danser dans une guingette proche du fleuve.

Ce n'est pas vraiment du Bertolucci car on sent trop la patte du scénariste Pasolini qui a concocté une série de sketches, prétextes à montrer ces voyous, ces petits délinquants qu'il aimait tant ; avec une attention spéciale aux différences d'accent entre provinces. Le titre renvoie à un poème du barde romain Belli : cette *Commare secca* (Marraine sèche), c'est notre Faucheuse.

Prince of foxes *Échec à Borgia*, Henry King, USA, 1949, 107 mn

Film tourné en Italie : on reconnaît l'éperon de San Marino, les rues de San Gimignano, la chapelle du Palazzo publico de Sienne, les jardins de la villa d'Este. Avec une attention particulière aux costumes, inspirés de la peinture du quattrocento, que Zoppo alias Andrea Orsini (Tyrone Power) porte très bien. Côté distribution, Orson Welles qui cachetonne en César Borgia (il lui fallait financer son *Othello*, p. 1020), Felix Aylmer, Katina Paxinou. Wanda Hendrix (de *Ride the pink horse*, p. 867) est assez nunuche mais Everett Sloane est extraordinaire en assassin imprévisible. Cette tentative de conquête par Borgia de la fictive Città del Monte se laisse voir. Mais le projet est comme plombé à l'avance par l'absence – son nom n'est même pas mentionné – du plus illustre des Borgia, le saint père de César, le pape Alexandre VI. . . foutu Code !

Poil de carotte Julien Duvivier, France, 1926, 108 mn

Les parents Lepic sont joués par Henry Krauss et sa femme Charlotte Barbier-Krauss affublée d'une terrifiante moustache. Comparé à la version parlante (p. 675), le film se signale par sa plastique et ses effets spéciaux, surimpressions et anamorphoses. Mais il sacrifie trop à des péripéties discutables telles la liaison du fils aîné Félix avec une chanteuse réaliste et la tentative de suicide de François qui sera reprise dans le *remake*. De plus, l'action a été délocalisée dans les Alpes : on reconnaît Briançon et les rives de la Bourne à Pont-en-Royans !

Ses amis avaient l'habitude de railler Jules Renard en parlant de "Poil de Vallès". Il semble que personne, même pas à la télévision, n'ait jamais eu l'idée d'adapter *L'enfant* (1879) – signé Jean La Rue par un auteur sous le coup d'une condamnation à mort comme communard.

The story of Dr. Wassell *L'odyssée du docteur Wassell*, Cecil B. DeMille, USA, 1944, 131 mn

En vignette, le cabriolet d'un médecin de campagne ; mais il ne s'agit pas de Charles Bovary puisque le film, signé DeMille, ne peut être que bien pensant. Au moment de l'occupation de Java, Wassell (Gary Cooper) refuse d'abandonner à leur triste sort douze blessés incapables de marcher ; au prix de mille difficultés, il arrivera à les rapatrier en Australie.

Bizarre début où l'hôpital est un peu le Paradis d'Allah, chaque malade semblant disposer d'une infirmière attitrée, dont une du nom de Tremartini, ce qui donne lieu à des plaisanteries. Flash-back sur la chasse aux escargots menée par Wassell en Chine – il cherchait un dangereux parasite caché sous leur coquille – et idylle avec une jeune femme (Laraine Day) qu'il retrouve au final.

Micki + Maude Blake Edwards, USA, 1984, 117 mn

Après *Ten* (p. 1212), Dudley Moore reprend du service chez Edwards dans le rôle de Rob Salinger, reporter pour une télévision californienne. Heureusement marié à Micki (Ann Reiking), il tombe amoureux de Maude (Amy Irving). Quand cette dernière lui apprend qu'elle est enceinte, Rob décide de l'épouser quitte à divorcer. Mais ne peut s'y résoudre car Micki attend elle aussi un enfant : il se retrouve bigame. Comble de malchance, les deux Mrs. Salinger accouchent en même temps dans le même hôpital et le pot aux roses est finalement découvert. Les deux épouses sympathisent et concluent un pacte – plus aucun contact avec Rob – qu'elles finissent par rompre en cachette. Dans la séquence finale, Micki exerce sa fonction de juge à la Cour suprême locale et Maude joue du violoncelle dans un orchestre tandis que Rob s'occupe d'une consistante progéniture : il est vrai qu'avec deux femmes, ça va plus vite !

Une infirmière hommasse et moche qui soupçonne la bigamie est discréditée par Rob qui lui prête une liaison avec le gynécologue (Wallace Shawn), guère plus beau : calomnie grotesque qui s'avère auto-réalisatrice car, contre toute attente, les deux se sautent dessus ! Le peu commode père de Maude est catcheur : mauvais quart d'heure en perspective pour son gendre. Avec Robert Mulligan.

Christmas holiday *Vacances de Noël*, Robert Siodmak, USA, 1944, 89 mn

D'après Somerset Maugham, l'histoire de Robert Manette (Gene Kelly) qui, gâté par une mère fusionnelle (Gale Sondergaard), devient assassin. Le film, peu intéressant, est un "véhicule" pour Deanna Durbin qui interprète *Always* d'Irving Berlin. Le cap délicat de l'âge adulte fut fatal à sa carrière, tout comme à celle de sa concurrente Shirley Temple ; seule Judy Garland sut le franchir.

Barbary coast *Ville sans loi*, Howard Hawks, USA, 1935, 90 mn

Dans le tripot de Chamalis (Edward G. Robinson), mieux vaut ne pas trop gagner : l'expéditif "Knuckles" (Brian Donlevy) a vite fait de récupérer l'argent, mésaventure qui advient à Sawbuck (Donald Meek). La roulette est tenue par "Swan" (Miriam Hopkins) qui se refuse à Chamalis ; après avoir, assisté d'un pittoresque complice (Walter Brennan), dévalisé le naïf Jim (Joel McCrea), elle est prise d'un remords. Entre temps, les citoyens se sont organisés en *vigilantes* sous la direction de Jed Slocum (Harry Carey) : Knuckles est pendu sans jugement et le même sort attend Chamalis. *Happy end* pour Jim et Swan.

Barbary Coast, fermé en 1917, était le quartier chaud de San Francisco, l'équivalent du Storyville de New Orleans où naquit le jazz. On est surpris de ne pas y voir de bordel : même dans les lieux mal famés, la Morale passe avant tout.

Jane B. par **Agnès V.** Agnès Varda, France, 1988, 94 mn

Film jumeau de *Kung-Fu master!* (p. 1683), c'est un documentaire sur Jane Birkin réalisé dans le style inimitable de Varda avec ses détours – on y voit même le cénotaphe de Rousseau à Ermenonville – ses sketches où apparaissent Philippe Léotard, Jean-Pierre Léaud ainsi que Laura Betti qui joue Hardy face à Jane en Laurel dans un *slapstick* sis dans une boulangerie de la rue Daguerre.

Jane est insérée dans des tableaux, Manet, Vermeer. Elle devient la Jane de Tarzan (p. 1753), puis Calamity Jane et enfin Jeanne d'Arc qu'elle déplore ne pouvoir incarner : son accent lui interdit de dire "Je veux bouter les Anglois hors de France" (!). Elle se livre par bribes, confesse son désarroi d'être sans nichons – d'où sa reconnaissance pour Gainsbourg qui préférait les femmes plates –, son goût pour une vie cachée. Agnès V., qui ne se fait jamais totalement oublier, lui fait remarquer qu'elle aime bien aussi faire la couverture des journaux. Superbe !

Bagarres Henri Calef, France, 1948, 89 mn

Carmelle (María Casares) entre au service de l'autoritaire Rabasse (Jean Brochard) ; elle n'accepte de coucher qu'après l'avoir été sur son testament. Rabasse décédé, elle devient un objet de scandale et de convoitise à cause de ses amants. Le vieux Giuseppe (Édouard Delmont) trouve la mort en tentant d'abuser d'elle, tué par Antoine (Roger Pigaut), un trimardeur dont Carmelle est tombée amoureuse. Les deux s'enfuient vers l'Italie. Film attachant servi par ses seconds rôles : Orane Demazis, épouse de Giuseppe, Marcel Mouloudji en tordu malveillant et Jean Vilar comme sorti des *Portes de la nuit* (p. 618).

Her Spike Jonze, USA, 2013, 126 mn

Dans un Los Angeles futuriste – en fait Shanghai –, Theodore (Joaquin Phoenix) tombe amoureux de son OS (operating system) Samantha. Mais les amours entre homme et logiciel n'ont qu'un temps et la créature immatérielle le quitte après une mise à jour.

Le côté IA de l'histoire est un peu inepte, mais pas plus que les histoires de fantômes ou de télépathie. Tout dépend donc du ton choisi qui n'est ici pas humoristique et se voudrait celui d'une douloureuse histoire d'amour. Mais l'émotion n'est pas au rendez-vous. Cordwainer Smith sait le faire quand, dans *The game of the rat and dragon* (1955), il raconte l'étrange symbiose télépathique entre une chatte et un collègue humain : ce dernier est incapable de retrouver chez une femme les sensations, les émotions qu'il a pu partager avec un félin. Cette référence permet de comprendre ce qu'il manque ici : on ne voit pas ce que l'univers numérique, froid et aseptisé, pourrait avoir de poétique et d'irremplaçable.

The kiss of death Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1977, 72 mn

Le timide Trevor travaille comme assistant d'un croque-mort. Quand sa copine Linda lui réclame un baiser sur la bouche, elle n'obtient que des ricanements imbéciles. Lors d'une soirée disco, elle fait des avances à Ronnie qui les ignore par fidélité à son copain Trevor ou peut-être parce qu'il n'est guère plus dégourdi. Ce téléfilm est comme un brouillon des futurs chefs-d'œuvre de Mike Leigh.

Road to Zanzibar *En route pour Zanzibar*, Victor Schertzinger, USA, 1941, 92 mn

Road to..., opus 2. Chuck (Bing Crosby) présente les exploits de Fearless (Bob Hope) qui en *living bullet*, *human dynamo*, ... s'en tire chaque fois de justesse : ainsi, après ses exploits d'homme volant, peut-on lire "neck not broken" dans un journal. Ils préfèrent prendre le large et se retrouvent à Zanzibar où Donna (Dorothy Lamour) et sa copine Julia (Una Merkel) vivent d'expédients. Les deux copains, invités à dîner par des anthropophages – combat de catch de Fearless contre un gorille –, n'échappent à la marmite que grâce à leur célèbre "Patty cake, patty cake, baker man" (p. 882) ; les sauvages, impressionnés, se mettent à y jouer eux-mêmes. Un précédent "patty cake" déjoué s'était attiré ce commentaire de Fearless : "Ils ont dû voir le film". Autre blague dans le même genre, un dialogue entre cannibales dont les sous-titres s'interrompent, censurés : on est déjà un peu dans *Road to Utopia* (p. 57).

The unholy three *Le club des Trois*, Tod Browning, USA, 1925, 86 mn

Le géant Hercule (Victor MacLaglen), le nain Tweedledee (Harry Earles) qui fume le cigare quand il n'est pas déguisé en bébé et le ventriloque Echo (Lon Chaney) habillé en grand-mère, forment une (peu) sainte Trinité à laquelle on peut adjoindre Rosie, qui serait leur Vierge Marie. Ils tiennent une animalerie dont les perroquets ne parlent – et pour cause – qu'en présence de la vieille dame. Le mutisme de l'animal est prétexte à une visite de la mamie chez les clients mécontents : le bébé, depuis son landau, procède alors aux repérages en vue du cambriolage qu'Hercule effectuera nuitamment.

Un de ces coups tourne mal, mort d'homme. Hercule et Bébé font porter le chapeau à Hector, employé du magasin et fiancé de Rosie (Mae Busch) dont Echo est lui aussi amoureux. Il se résoudra, au terme d'un procès où il joue de ses dons de ventriloque, à vendre la mèche pour innocenter Hector. Épargné par la Justice, il s'efface et remonte sur scène, une larme au coin de l'œil.

Remake médiocre dû à Jack Conway (1930) avec les mêmes Chaney – dans son unique film parlant – et Earles qui reviendra dans le génial *Freaks* (p. 147).

I figli di nessuno *Fils de personne (le)*, Raffaello Matarazzo, Italie, 1951, 97 mn

L'angelo bianco *La femme aux deux visages*, Raffaello Matarazzo, Italie, 1955, 100 mn

Film en deux époques tournées à quatre ans de d'intervalle.

Le comte Guido Canali (Amadeo Nazzari) exploite une carrière de marbre – on reconnaît celles de Carrare. Amoureux de Luisa (Yvonne Sanson), il est en butte aux complots de sa mère (Françoise Rosay) qui, assistée de l'indélicat contremaître Anselmo (Folco Lulli), intercepte les lettres de son fils alors qu'il est en Angleterre. Anselmo tente d'abuser de la jeune femme, laquelle s'enfuit et va accoucher – elle était enceinte de Guido – dans la ferme de montagne où elle a trouvé refuge. Impitoyable, la vieille taupe fait enlever le bébé en provoquant un incendie : Luisa le croit mort et prend le voile sous le nom de Sœur Addolorata (Douleoureuse). L'enfant (Enrico Olivieri), élevé sous le nom de Bruno comme un orphelin, découvre le nom d'Anselmo dans son dossier et rejoint Carrare. Au moment-même où la comtesse, prise d'un remords tardif, veut le reconnaître. C'est alors sa bru Elena (Enrica Dyrell) qui se met en travers et détruit le codicille. Elle aussi aura des remords, mais trop tardifs pour empêcher la mort de Bruno des suites d'une explosion déclenchée par le diabolique Anselmo. Avant de mourir, l'infortuné Bruno aura réuni ses parents, Guido et Addolorata, à son chevet.

Guido, qui n'a pas supporté ses magouilles, se montre très dur avec Elena : séparation et garde de leur fille. Résultat, Elena s'enfuit en canot à moteur : mère et fille périssent dans une tempête. Hiver des sentiments pour le comte qui croise – un peu comme dans *Vertigo* (p. 1561) – un clone de sa chère Luisa. Mais en plus vulgaire : Lina est une chanteuse aux douteuses fréquentations qui tombe amoureuse de Guido, lequel ne voit guère en elle qu'un *ersatz*. Quand elle est emprisonnée et victime des persécutions de ses co-détenues, elle accouche difficilement et demande à rencontrer la sœur qui lui ressemblerait tant : laquelle avertit Guido qui avait un peu oublié Lina. Il l'épouse *in extremis*, manière de donner un nom à l'enfant. "Apelle-le Bruno", conclut Luisa/Addolorata.

Au centre des sept Nazzari/Sanson/Matarazzo avec les mêmes types de méchants (p. 120) – des belle-mères (Rosay et Dyrell) au deux sens du mot, Lulli à la fois véreux et libidineux – qui ne reculent devant aucune bassesse, même si les femmes éprouvent de tardifs remords. Mais ça fonctionne : les retrouvailles au chevet du petit Bruno arrachent les larmes. Quant à la seconde partie, elle produit une extraordinaire famille presque virtuelle : Guido a perdu un fils, une fille et sa chérie. Et voilà qu'il retrouve un Bruno et une sorte de Luisa, même si ce n'est pas pour très longtemps, sous les auspices de la vraie qui s'est retirée du monde.

Extraordinaire œuvre sortie par Jacques Lourcelles d'un oubli condescendant.

Robinson Crusoe *Les aventures de Robinson Crusoé*, Luis Buñuel, Mexique, 1954, 86 mn

Dan O'Herlihy campe le naufragé dans ce Buñuel mineur en couleurs et en anglais. On notera une scène de cauchemar où Robinson est maudit par son père, une discussion théologique avec Vendredi et les sous-entendus sexuels, notamment quand l'innocent sauvage enfiler une robe trouvée dans un coffre.

Seishun zankoku monogatari *Contes cruels de la jeunesse*, Nagisa Ōshima, Japon, 1960, 96 mn

Makoto (Miyuki Kuwano) se fait volontiers prendre en stop par des automobilistes d'âge mûr. Mais son complice et amant Kiyoshi (Yūsuke Kawase) la suit en deux roues : quand le barbon s'arrête pour abuser de la jeune femme, il reçoit une raclée et doit en plus casquer. Kiyoshi, qui vit par ailleurs aux crochets d'une femme mûre, ne semble guère voir en Makoto que la partenaire de leur racket. Il y a pourtant comme une lueur d'amour dans son regard quand il lui rend visite alors, qu'enceinte de ses œuvres, elle vient d'avorter. Petit détour par la case prison et le couple semble se rapprocher. Alors qu'on redoute le *happy end*, ils vont vivre des tragédies parallèles : Kiyoshi est violemment tabassé par un yakuza (Kei Satō) tandis que Makoto se jette de la voiture en marche d'un gogo qui refusait de la laisser sortir. L'écran coupé en deux juxtapose leurs deux corps inanimés : qu'ils meurent ou non il n'y a guère d'avenir pour eux. Il faut dire que l'exemple de Yuki (Yoshiko Kuga), la sœur aînée de Makoto, ballotée entre son mari et son amant médecin (Fumio Watanabe), n'est guère concluant.

Un excellent film des débuts d'Ōshima. En arrière-plan, mais sans véhémence démonstrative, des allusions à l'époque : une "démo" communiste, des nouvelles de la Corée où l'on manifeste contre le dictateur Syngman Rhee.

Indiana Jones and the temple of doom *Indiana Jones II*, Steven Spielberg, USA, 1984, 114 mn

La sauce rallongée de *Raiders of the lost ark* (p. 617) avec Harrison Ford en Indiana Jones et la musique tétralogique de John Williams. Festival d'animaux dégoûtants ou menaçants – serpents, scolopendres, scorpions ou crocodiles – et de mets répugnants, scarabées géants ou soupe aux yeux. Une vague histoire de Thugs et trois pierres magiques – *L'homme de Rio* (p. 1203), une fois de plus – sont prétextes à d'interminables poursuites en wagon et un final sur un pont suspendu. À côté de la beauté de service bonne à pousser des cris, un gamin doté d'un *alter ego* vicieux, seule originalité du film... psychologie de dessin animé. Les *Aventures de Tintin* (p. 1079) ne seront pas davantage réussies.

The love parade *Parade d'amour*, Ernst Lubitsch, USA, 1929, 110 mn

Ce film est le premier d'une série de six. Outre *One hour with you* (p. 420), autre production Paramount dirigée par Lubitsch avec Maurice Chevalier et Jeanette MacDonald et quatre autres dans le même genre : *The smiling lieutenant* (p. 167, sans Macdonald), *Monte Carlo* (p. 1504, sans Chevalier), *Love me tonight* (p. 380, sans Lubistch) et *The merry widow* (p. 865, hors Paramount).

Le comte Renard épouse la reine Louise de Sylvanie pour découvrir la triste vie des consorts. D'où une scène de ménage suivie de réconciliation : tout ça prétexte à diverses chansons, dont une mélodie reprise par des chiens. Humour lubitschien : le pas de l'oie des militaires de parade est comparé à un "chicken step". "Do you speak French?" demande Renard à un majordome... réponse négative et bordée d'insultes en français; la question revient plus tard, mais cette fois-ci la réponse est positive... "Too bad" enchaîne le comte.

Le couple de domestiques formé par Lilian Roth et Lupino Lane, un comédien comme monté sur caoutchouc, vole la vedette aux deux têtes d'affiche.

Hakuchū no tōrima *L'obsédé en plein jour*, Nagisa Ōshima, Japon, 1966, 99 mn

Eisuke (Kei Satō) est un tueur en série qui s'en prend aux femmes. Il a commencé sa triste carrière en sauvant Shino (Saeda Kawaguchi) d'un double suicide; mais il a laissé Genji (Rokkō To.ura) au bout de sa corde tout en profitant de la situation pour violer Shino évanouie. Il a ensuite épousé Matsuko (Akiko Koyama), une institutrice qui ferme les yeux sur ses méfaits. Après la capture et la condamnation d'Eisuke, Matsuko convainc Shino de participer à un double suicide : encore une fois, elle est la seule à survivre.

Film tourné près d'Ōsaka, où l'on prend le train rapide dans une gare toute neuve (Shin Ōsaka) pour Tōkyō. Avec les récurrents du réalisateur : son épouse Koyama, Satō, To.ura et Fumio Watanabe en flic. L'image surexposée et le montage très découpé essaient de rendre compte de la frénésie des personnages. Mais on reste très en dessous du *Désir meurtrier* (p. 494) d'Imamura.

Man wanted William Dieterle, USA, 1932, 62 mn

Tommy (David Manners) est engagé comme secrétaire par la patronne de presse Lois Ames (Kay Francis). Il est fiancé à Ruth (Una Merkel), elle est mariée. Tout s'arrange quand l'infidèle époux de Lois se décide à divorcer; Ruth se console avec Andy (Andy Devine) le meilleur ami de Tommy. Sympathique comédie qui pâtit de la comparaison avec *Trouble in Paradise* (p. 92) avec la même Kay Francis, le chef-d'œuvre de Lubitsch au ton doux-amer.

Sedmikrásky *Les petites marguerites*, Vera Chytilová, Tchécoslovaquie, 1966, 76 mn

Les deux Marie, la brune et la blonde, aiment à se faire inviter à déjeuner par des provinciaux mûrs qu'elles larguent à la gare. Elles font les quatre cent coups, rendus dans un délire d'images hachées en noir et en couleurs, d'effets de collage, notamment quand la brune se sépare de sa tête. Les fofolles se déchaînent en découvrant une table apprêtée pour un banquet : elles se goinfrent d'assiette en assiette avant de danser presque nues au milieu des plats. Elles répareront les dégâts en disposant de la vaisselle cassée sur la nappe.

Les chars soviétiques allaient mettre bon ordre à ces débordements indécents. Petit rôle pour Jan Klusák, l'inquiétant Rudolf de *La fête et les invités* (p. 1159).

Secrets and lies *Secrets et mensonges*, Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1996, 136 mn

Cynthia (Brenda Blethyn), une femme mûre, est retrouvée par la fille qu'elle avait dû abandonner alors qu'elle n'avait que quinze ans, Hortense. Surprises, sa peau noire et surtout son statut social : elle est optométriste alors que Cynthia est ouvrière dans une cartonnerie et sa fille Roxanne, demi-sœur d'Hortense donc, employée de voirie. Sans que sa présence soit réellement un problème, Hortense sert de catalyseur lors de l'anniversaire de Roxanne : fâcheries et cris sur fond de jalousies et rancœurs. Maurice (Timothy Spall), le frère cadet de Cynthia qui a réussi comme photographe, est un être généreux et pas seulement financièrement : "Assez de secrets et de mensonges", dit-il. Tout le monde finit par se retrouver dans l'émotion, y compris le spectateur. Le chef d'œuvre de Mike Leigh ?

Douce Claude Autant-Lara, France, 1943, 110 mn

1887. Le monde qui entoure la jeune Douce est dominé par une grand-mère autoritaire (Marguerite Moréno) qui sait aussi bien remettre les indigents à leur place que chasser la préceptrice Irène (Madeleine Robinson), une moins que rien qu'Engelbert (Jean Debucourt) son fils veuf – le père de Douce – voulait épouser. Quand Douce s'enfuit avec le régisseur Fabien (Roger Pigaut), elle sait bien que ce dernier n'est autre que l'amant d'Irène. Pourquoi se donne-t-elle à lui tout en ayant l'intention de rentrer au bercail où on lui fera durement payer sa faute ? Et l'incendie du théâtre dans lequel elle périt est-il réellement un accident ou a-t-elle décidé qu'elle avait déjà vécu sa vie ?

Pour son troisième film avec le réalisateur dont c'est le chef d'œuvre, Odette Joyeux compose un personnage inoubliable dont la mort sonne comme une protestation contre la médiocrité et le conformisme. Scénario des décriés Aurenche et Bost (cf. *Laissez-passer*, p. 49). Avec Gabrielle Fontan.

He ran all the way *Menace dans la nuit*, John Berry, USA, 1951, 76 mn

Nick Robey (John Garfield) et son copain Al Molin (Norman Lloyd) ont dérobé 10000 \$ lors d'un braquage qui a mal tourné : Al blessé a été capturé et Nick ne s'est échappé qu'en blessant mortellement un policier. Ne pouvant compter sur personne, et surtout pas son égoïste mère (Gladys George), il s'attache à Peg Dobbs (Shelley Winters), croisée dans la piscine où il avait trouvé un havre précaire. Cette fille non mariée l'invite chez elle, i.e., chez ses parents où l'inquiet Nick a vite fait de révéler qui il est et terroriser la famille. Qu'importe, Peg en pince pour lui et serait prête à l'aventure en sa compagnie si Dobbs père (Wallace Ford) n'en avait assez. Un affrontement au pistolet oblige la jeune femme à choisir son camp : elle abat Nick... bien à contre-cœur.

Excellent film noir, le dernier en Amérique du réalisateur blackliste John Berry et le dernier tout court de Garfield, victime des persécutions politiques du FBI.

Ladies they talk about Howard Betherton & William Keighley, USA, 1933, 69 mn

Nan Taylor (Barbara Stanwyck), fille à gangsters emprisonnée à San Quentin, tombe amoureuse du radio-évangéliste (!) David Slade (Preston Foster). Convaincue à tort qu'il a dénoncé une tentative d'évasion de ses copains, elle n'a plus qu'une idée en tête, le tuer quand elle sortira. Mais l'amour sera le plus fort.

Ce scénario inepte est prétexte à nous montrer la vie en prison : Ruth Donnelly joue une matrone et Lilian Roth une co-détenue qui chante en s'adressant à une photo sur le mur, celle d'un homme à la bouche fendue : le comédien Joe E. Brown ("Nobody is perfect" dans *Some like it hot*, p. 40).

Pushover *Du plomb pour l'inspecteur*, Richard Quine, USA, 1954, 88 mn

Le policier Paul Sheridan (Fred MacMurray) est chargé de sympathiser avec Lona (Kim Novak, débutante), jeune femme susceptible de le mener au dangereux pilleur de banque Wheeler. Mais la belle a vite fait de flairer le flic derrière son nouvel amant et lui propose de doubler tout le monde en gardant le butin après avoir tué Wheeler. Tout fonctionne bien, mais l'inévitable grain de sable – Ann (Dorothy Malone) la voisine de Lona – causera la perte du ripou.

Le scénario rappelle vaguement celui de *Double indemnity*, avec le même MacMurray (p. 1003), où les complices étaient victimes de leur mésentente. On ne peut s'empêcher d'évoquer Hitchcock : *Vertigo* (p. 1561) à cause de Kim Novak et *Rear window* (p. 1008) à cause de l'espionnage aux jumelles des appartements de Lona et Ann. Parmi les seconds rôles, celui d'un flic alcoolique (Allen Nourse) qui passe au café le temps où il devrait rester planqué dans une automobile.

Le bonheur Agnès Varda, France, 1965, 77 mn

François (Jean-Claude Drouot), menuisier et père de famille à Fontenay-aux-Roses, tombe amoureux d'une postière. Ça ne le dérange pas d'aimer deux femmes, contrairement à sa légitime qui va se noyer de tristesse, séquence bouleversante – on pense à *The marrying kind*, p. 467. Un clou chassant l'autre, la postière fait une excellente mère de substitution. Bonheur utopique ou égoïsme irresponsable ? La télévision passe *Le déjeuner sur l'herbe* (1959), Renoir tardif et faunesque.

Les images très composées rappellent, en couleurs, celles de *La Pointe-Courte* (p. 1672) : le style, photographique, renvoie aux débuts de Varda auprès de Jean Vilar (p. 1252). Jean-Claude Drouot jouait à l'époque (1963-66) *Thierry la Fronde* dans la série télévisuelle éponyme ; une fronde-sparadrapp, tout comme la pièce de monnaie de George Raft dans *Scarface* (p. 422). Avec Paul Vecchiali.

Agantuk *Le visiteur*, Satyajit Ray, Inde, 1991, 120 mn

Une lettre arrive dans cette famille bourgeoise du Bengale : l'oncle (Utpal Dhutt) dont on n'a pas eu de nouvelles depuis 1955 réapparaît. Est-ce lui ou un imposteur ? Partagés entre le formalisme de la politesse indienne et une légitime méfiance, les époux (Dipankar Dey et Mamata Shankar) invitent de prétendus amis pour cuisiner le visiteur, lequel a beaucoup d'humour. Le premier "ami", un comédien (Rabi Gosh), le trouve sympathique, mais le second, un avocat (Dhritiman Chatterjee), lui rentre dans le lard. Deux conceptions de l'Inde s'affrontent, celle de l'avocat, occidentalisation où l'on emploie le plus de mots d'anglais possible, et celle du visiteur attentif aux cultures indiennes – celles de l'Amérique du Sud. La phrase anglaise "This passport proves nothing" traverse le film : avoir vérifié l'identité de quelqu'un ne signifie pas qu'on sache qui il est. La famille a appris à connaître et aimer son hôte quand il repart, cette fois pour l'Australie. Émouvant adieu qui est aussi celui du cinéaste dont c'est le dernier film. Sûrement pas une *floccinaucinihilipilification*, d'un mot anglais qui signifie "pas grand-chose" ?

The first men on the Moon *Les premiers hommes dans la Lune*, Nathan Juran, USA, 1964, 103 mn

D'après H. G. Wells. Au temps de la reine Victoria (1899), le professeur Cavor a mis au point une peinture, la cavorite, qui annule la gravité. C'est ainsi que deux hommes et une femme se retrouvent embarqués dans un voyage vers la Lune. . . Qui n'est pas le désert que nous connaissons : s'y dissimule une population ouvrière aux allures de grillons qui doit faire face aux attaques de vers à soie géants. Sur fond de cristaux et de gigantesques cuves colorées où naît l'oxygène nécessaire à cette faune due à Harry Harryhausen, véritable auteur du film.

Il molino del Po *Le moulin du Pô*, Alberto Lattuada, Italie, 1949, 98 mn

L'Italie umbertienne et ses luttes sociales face aux exploiters. L'État perçoit sa dîme sur le moulin installé sur le Pô : un compteur marque les tours et malheur à celui qui le débranche, c'est l'amende, puis la prison. De plus, le Clapassón, dont le patronyme à consonnance française trahit l'origine piémontaise, est impitoyable avec les fermiers qui organisent une grève : le bétail crève et l'Armée réquisitionnée pour récolter est à deux doigts de tirer sur les femmes.

Le message est un peu confus : comme dans *Il brigante di Tacca del Lupo* (p. 217) d'après le même Riccardo Baccheli, on a l'impression d'un film édulcoré qui ne va pas jusqu'au bout. Le dirigeant socialiste local est un faux-cul briseur de grève, soit ; mais *quid* du prêtre qui ne fait pas corps avec les exploiters, surtout à cette époque ? L'intrigue sentimentale entre Orbino (Jacques Sernas) et Berta (Carla Del Poggio) n'arrange rien. Reste le fleuve impassible.

Recordações da casa amarela *Souvenirs de la maison jaune*, João Cesar Monteiro, Portugal, 1989, 117 mn

Premier opus, suivi de *La comédie de Dieu* et des *Noces de Dieu* (pp. 315, 348), de l'étonnante trilogie consacrée à João de Deus, *alter ego* de l'auteur. Le personnage, pédant, obscène et voyeur, s'intéresse déjà aux poils pubiens. Une photo au mur de sa chambre, Stroheim en militaire dans *Foolish wives* (p. 87), annonce un déguisement en officier de cavalerie – c'est plus aristocratique, dit-il – qui lui vaut un séjour dans la maison jaune des fous. Il y croise un nommé Lívio (Luís Miguel Cintra) qu'il prétend reconnaître en lui attribuant d'extravagants exploits, ainsi "Tu as vendu ton squelette et fait semblant d'être mort pour financer un film". Jean de Dieu s'évade de l'asile pour réapparaître en clone de Max Schreck dans *Nosferatu* (p. 593). Référence à *The night of the hunter* (p. 1563) avec une poupée de chiffons dans laquelle est caché un magot.

Elisa, vida mia *Elisa, mon amour*, Carlos Saura, Espagne, 1977, 123 mn

Elisa (Geraldine Chaplin) passe du temps auprès de son père (Fernando Rey) malade et seul dans sa propriété de Vieille-Castille. Le temps pour elle de s'interroger sur son propre mariage tout en se rappelant son enfance – elle y apparaît sous les traits d'Ana Torrent de *Cría cuervos* (p. 955). Retour aux sources traversé de fulgurants cauchemars, têtes de chevaux équarris, assassinat au bord du chemin, celui où elle retrouve à la fin – à moins que ce ne soit qu'une prémonition de plus – son père mort. La première gymnopédie de Satie et *Papa mon amour* de Rameau servent de fond sonore à ce film un peu bergmannien. La pièce jouée par des enfants est *Le grand théâtre du Monde* de Calderón.

The sound barrier *Le mur du son*, David Lean, Grande-Bretagne, 1952, 112 mn

L'Américain Chuck Yeager devint le premier homme supersonique en 1947 (*The right stuff*, p. 594) ; mais la nouvelle resta longuement secrète, d'où ce film de science-fiction qui imagine une solution britannique au problème. Scénario en porte-à-faux car l'exploit de Yeager était devenu public lors de la sortie du film.

Ce défaut somme toute extrinsèque mis à part, il s'agit d'une de ces œuvres magnifiques comme l'aviation a pu en susciter : *Only angels have wings* (p. 988), *Le ciel est à vous* (p. 131). Ralph Richardson campe JR, un ingénieur passionné et autoritaire qui n'est pas toujours capable de voir que tout le monde ne vit pas dans les mêmes sphères : son fils (Denholm Elliott) se tue en avion dans le vain espoir de vouloir se conformer aux attentes de son père. Son gendre (Patrick Nigel) est un peu le fils qu'il n'a pas eu, mais il se tue aussi en tentant de franchir la fatidique barrière. Sa fille Susan (Ann Todd, alors épouse de Lean) le tient pour un monstre d'égoïsme : à quoi bon le supersonique ? Il ne sait pas répondre, sinon qu'il sent comme une urgence. Une urgence qui le condamne à la solitude.

Références à de Havilland : la mort (1946) de Geoffrey, le fils pilote d'essai, et un *Comet*, premier avion de ligne à réaction, qui décolle de l'aéroport Farouk (!).

Finis Terræ Jean Epstein, France, 1929, 81 mn

Sur l'îlot de Bannec, quatre hommes s'activent à brûler du goémon en vue de la fabrication de pains de soude. Un des quatre, blessé au doigt, souffre d'un panaris mais l'absence de vent interdit la traversée du passage du Fromveur qui sépare Bannec d'Ouessant. . . Semi-documentaire muet aux belles images et au scénario minimaliste : on pense à *Man of Aran* (p. 150). Et aussi, en moins austère, à *L'amour d'une femme* (p. 1103) tourné à Ouessant.

Vidange Jean-Pierre Mocky, France, 1998, 94 mn

Réjouissant jeu de massacre. Une juge d'instruction novice (Marianne Basler) est nommée à Paris. Manipulée par le douteux Castellin (le réalisateur, qui d'autre ?), elle fait tomber des têtes de corrompus, notamment un ministre de la santé aux faux airs de Giscard d'Estaing. Condamnée à mort par la mafia politique, elle s'enfuit au bout du monde ; Castellin finit dans une décharge.

Mocky se réserve un rôle de *Deus ex machina* façon *Solo* (p. 686) mais, de plus en plus complaisant avec l'âge, s'affiche avec des femmes à poil, façon racoleuse de dénoncer un réseau de prostitution. Mentionnons ses acteurs de l'époque, plus obscurs que ceux des années 1960 : Dominique Zardi, Jean Abeillé, Jacques Legras, Alain Fourès, Henri Attal, Évelyne Harter.

Harlan county U.S.A Barbara Copple, USA, 1976, 104 mn

13 mois de grève pour avoir le droit de se syndiquer. La société Duke ne recule devant aucun moyen pour faire plier les ouvriers de sa mine du Kentucky. Un de ses nervis finit par assassiner un piquettiste, ce qui pousse des négociations. Ce documentaire en 16mm rappelle *Salt of the Earth* (p. 207) ; on y entend la célèbre chanson *Which side are you on ?* créée sur les lieux-mêmes en 1931 lors de précédents affrontements, qualifiés à l'époque de guerre. Et on nous rappelle que les syndicats ne sont pas toujours très propres, que les méthodes mafieuses y règnent. Ces *unions* pourries sont un peu l'envers d'un monde où les droits du travail sont inexistants, comme de nos jours chez Amazon.

En haut des marches Paul Vecchiali, France, 1983, 89 mn

1963. Françoise (Danielle Darrieux) rentre à Toulon qu'elle a quitté en 1945. Pour cette pétainiste et femme d'un collabo assassiné à la Libération, le temps des questions est venu. À sa sœur (Hélène Surgère) qu'elle accuse d'avoir profité de la situation, mais aussi à elle-même dans un procès imaginaire, tentative de justification (face à Nicolas Silberg et Françoise Lebrun) d'un passé maréchaliste.

Manière de dialogue entre le réalisateur et sa mère tout juste décédée dont il tente de comprendre les motivations. Les clefs nous échappent un peu mais Darrieux est émouvante quand elle chante Duparc *a cappella* "Mon enfant, ma sœur". Avec Sonia Saviange, sœur de Vecchiali, Micheline Presle et Michel Delahaye.

Życie jako śmiertelna choroba przenoszona drogą płciową *La vie comme maladie mortelle sexuellement transmissible*, Krzysztof Zanussi, Pologne, 2000, 97 mn

Un cancer s'est déclaré chez Tomasz (Zbigniew Zapasiewicz), un médecin qui ne croit en rien. Les examens passés à Paris ne lui laissant aucune chance de s'en sortir, il doit se préparer à la mort. Son questionnement l'emmène du côté de la Religion – on tourne justement un film en français, *Bernard et Abélard* – : insatisfaisant pour cet esprit rationnel. Il tente de se rapprocher de son ex-épouse (Krystyna Janda) qui lui offre une assistance financière mais pas le moindre moment d'intimité à cause de son second époux fusionnel. Il se projette alors dans le futur à travers un couple de jeunes gens, Hanka et Filip, un étudiant en médecine ; il rend l'âme en leur présence en citant les dernières paroles de Tchekhov qui avait bu un verre de champagne avant un définitif "Ich sterbe". Allongé sur la table de dissection, car il a "donné son corps à la science", il est sur le point d'être découpé par un Filip aux yeux embués : "Ce n'est qu'un corps, pourquoi tu hésites ?" semble lui dire le cadavre.

La vie ne serait-elle qu'un témoin qui passe, sans raison, de main en main ?

María Candelaria Emilio Fernández, Mexique, 1944, 97 mn

Située en 1909, dans le Mexique de Porfirio Díaz, l'histoire simple et touchante de María (Dolores del Rio) et Lorenzo Rafael (Pedro Armendáriz). Ils sont maltraités en tant qu'Indiens ; de plus, la chaste María est victime de deux malédictions contradictoires : elle est désirée par le commerçant local (Miguel Inclán) auquel elle se refuse et persécutée par les femmes du village qui lui reprochent d'être la fille d'une prostituée.

Décor étonnant des jardins flottants de Xochimilco et dernière image sur le Canal de los muertos construit par les Aztèques. À quand un DVD de bonne qualité ?

Skepp till India land *Bateau pour les Indes*, Ingmar Bergman, Suède, 1947, 96 mn

Le bossu Joannes (Birger Malmsten) est le souffre-douleur de son père (Holger Löwenhädler) et quand il lui chipe sa maîtresse, la chanteuse Sally (Gertrud Fridh), le paternel réagit par une tentative de meurtre : alors que son fils est descendu en scaphandre faire une réparation, il coupe le cordon. . . Le fils s'en tire et le père se défenestre : il sera à jamais paralysé. Promettant à Sally de ne pas l'oublier, Joannes part pour un tour du monde de sept ans et revient, fortune faite, la sortir du beuglant où elle était retournée. Un bateau pour les Indes les attend.

Photo splendide pour ce mélodrame aberrant, troisième film de Bergman.

Un linceul n'a pas de poches Jean-Pierre Mocky, France, 1974, 125 mn

Transposition de Horace McCoy, plus connu pour *On achève bien les chevaux* (p. 1201), dans la France de Pompidou. Assisté de Mira (Myriam Mézières) et Joe (Christian Duval), le journaliste Dolannes (le réalisateur) dénonce les magouilles dans sa feuille de chou *Cosmopolite* : le docteur Carlille (Jean-Pierre Marielle), un avorteur classé à droite, finit par se suicider. Quand un typographe communiste (Michel Constantin) lui révèle une affaire de pédophilie impliquant un élu socialiste (Paul Muller), il récidive mais se heurte au front uni des politiciens locaux. Le commissaire Bude (Jean Carmet) conseille en vain la fuite à Dolannes dont la mort est signalée par une litote : son chapeau roule près d'une poubelle.

La musique composée par Paul de Senneville et Olivier Toussaint, *Dolannes mélodie*, est beaucoup plus célèbre que ce film injustement méprisé : l'univers simpliste et bâclé de Mocky s'accommode bien d'une longueur peu usuelle qui permet de donner une certaine épaisseur aux personnages. La distribution inclut Michel Galabru, Michael Lonsdale, Daniel Gélin, Jesse Hahn, Sylvia Kristel d'*Emmanuelle* (1974), et, dans un petit rôle, Samson Fainsilber. Sans oublier Francis Blanche qui devait mourir peu après.

La Commune Peter Watkins, France, 2000, 346 mn

Extraordinaire hommage à la Commune tourné avec des moyens limités dans les locaux de la Parole errante d'Armand Gatti. Mouvement sympathique et brouillon déchiré entre les pôles contradictoires d'une majorité jacobine nostalgique de Robespierre et de la minorité socialiste entraînée par Frankel et Varlin. Et catastrophe d'un point de vue militaire car, selon le mot de Rossel, "tout le monde délibère et personne n'obéit"; on sait la douteuse leçon qu'en tira Lénine.

Signature de Watkins qui déteste le documentaire "moniforme", d'où la présence de la télévision : celle de Versailles, d'un conformisme puant, et celle, plus artisanale, des Parisiens qui suit l'action ou plutôt les discussions filmées en plans-séquences dans le 11^e arrondissement. Très convaincante, la diction hésitante des femmes laisse parfois percer une certaine hystérie quand elles s'en prennent à Thiers; mais elles savent aussi s'asseoir et parler du travail et d'égalité avec les hommes. Ces débats semblent tout à coup contemporains et c'est plus qu'une impression car l'actualité de 1999 se superpose à celle de 1871. Ces femmes, parmi les deux cents participants à cette œuvre collective, expriment de façon improvisée leurs opinions politiques et leur jugement sur la Commune. Comédiens et comédiennes, sans doute intermittents, finissent par donner leur opinion sur le spectacle lui-même. Un aller-retour entre passé et présent, acteurs et personnages qui restitue la confusion, le bouillonnement d'idées de ce bref moment où "l'imagination prit le pouvoir", référence à un slogan de mai 1968.

Ce film internationaliste rend hommage aux Polonais venus soutenir les Parisiens et n'oublie pas la révolte des Algériens qui fut réprimée de façon encore plus sanguinaire. Générique de fin au son du *Temps des cerises* chanté *a cappella*.

Mommy Xavier Dolan, Canada, 2014, 133 mn

Steve (Antoine Olivier Pilon), adolescent déséquilibré, vit une relation fusionnelle avec Diana (Anne Dorval), sa mère veuve. Kyla (Suzanne Clément), une voisine affligée d'un bégaiement rédhibitoire, s'agrège au couple en donnant des cours à Steve qui voudrait entrer à Juilliard. Mais la violence de Steve met sa mère dans la marde et elle doit le faire interner. Elle se retrouve alors seule car Kyla part pour Toronto; en s'excusant de ne pas quitter son mari et sa fillette, elle souligne la force du lien qui s'était établi avec Diana. Qui reste seule à pleurer dans sa cuisine, tandis que Steve, à peine libéré de sa camisole, tente une fuite.

Le format carré de l'image, qui ne s'élargit que lors d'un bref rêve de Steve, crée une impression d'enfermement et d'intimité forcée. Le langage rempli d'expressions du cru – le traditionnel "tabernacle" – est caviardé d'expressions américaines; qu'on se rassure, nous sommes dans la bonne voie avec ces indispensables additions au français que sont les "crash", "coach" et autres "cluster".

Armadillo Janus Metz, Danemark, 2010, 100 mn

La vie d'un groupe de soldats danois en Afghanistan. Le quotidien est fait de jeux et de films pornos ; comme dans *Restrepo* (p. 101), les relations avec la population sont tendues. Un soldat est tué, d'autres sont blessés ; lors d'un combat rapproché, quatre Talibans sont victimes d'une grenade et on retrouve leurs corps puants et décomposés dans une tranchée d'irrigation. De retour au pays après six mois, la plupart des soldats pensent rempiler. On reste rêveur devant l'irresponsabilité des Américains qui, après avoir inventé les Talibans, envoient des Danois combattre leur créature.

Álmodozások kora *L'âge des illusions*, István Szabó, Hongrie, 1965, 94 mn

Au début des années 1960, l'entrée de Jancsi (András Bálint), ingénieur électronique, dans la vie professionnelle et ses amours avec Éva (Ilona Béres) qui a les mêmes souvenirs que lui, notamment le train Gyermekvasút géré par des enfants. Un collègue de travail meurt, Jancsi et Éva s'éloignent l'un de l'autre.

Premier long-métrage de Szabó, un film où prédomine la grisaille, la médiocrité des perspectives et des sentiments ; les protagonistes qui se disent communistes sur le mode de la double négation. Images du lac Balaton et des rues de Pest. À l'arrière-plan, le fantôme de 1956, moment où il fallait peut-être partir.

The last picture show *La dernière séance*, Peter Bogdanovich, USA, 1971, 126 mn

1951, au Texas. Sonny (Timothy Bottoms) et Duane (Jeff Bridges) sont tous deux amoureux de Jacy (Cybill Shepherd), la beauté locale qui rêve de partir au loin. Elle parvient difficilement à se faire dépucler par Duane, puis a une courte aventure avec un homme plus mûr (Clu Gulager). Elle fait une fugue avec Sonny qu'elle a épousé mais la famille de la belle fait annuler ce mariage hâtif.

Le café, la salle de billard et le cinéma où se retrouvent la jeunesse sont propriété du sympathique Sam (Ben Johnson), le grand amour de Lois (Ellen Burstyn), mère de Jacy. Sa mort subite est un peu le début de l'agonie de la petite ville.

Débuts à l'écran de Bogdanovich et de Shepherd pour un film moins réussi que *Daisy Miller* (p. 1333). Un peu froid, il ne s'anime que sur la fin, lors de la mort accidentelle de Billy, un jeune copain un peu simplet. Sonny erre dans la salle de billard déserte et finit par retrouver Ruth (Cloris Leachman), une épouse délaissée dont il avait été l'amant. C'est sur l'intense émotion qui se dégage de cette femme vieillissante que se clôt cette œuvre nostalgique.

Le cinéma ferme, faute à la télévision ; on y jouait *Father of the bride* (p. 1176) mais aussi *Winchester '73* (p. 626) ; pour sa dernière séance, *Red river* (p. 1568).

Les amours d'Astrée et de Céladon Éric Rohmer, France, 2007, 105 mn

Le testament de Rohmer est une adaptation de *L'Astrée*, l'indigeste classique d'Urfé que personne n'a lu. Le cinéaste nous en propose une version légère, une sorte de *Perceval le Gallois* (p. 904) en moins travaillé... et c'est charmant. Et puis l'amour courtois, situé dans un passé antérieur de convention, est moins tarte que les considérations astrologiques ou numérogiques contemporaines qui sévissent dans *Le rayon vert* ou *Conte de printemps* (pp. 1188, 271).

The first great train robbery *La grande attaque du train d'or*, Michael Crichton, Grande-Bretagne, 1978, 106 mn

Roboratif et immoral, le scénario imagine le vol, en 1855, de l'or destiné aux troupes britanniques de Crimée. Pierce (Sean Connery) déploie des trésors d'ingéniosité pour dupliquer les quatre clefs fermant les coffres puis, assisté de la sémillante Miriam (Lesley-Anne Down) et du voleur à la tire Agar (Donald Sutherland), parvient à ses fins dans le train, entre Londres et Folkestone.

Le monde de Victoria, avec ses splendeurs et ses horreurs, le Crystal Palace aujourd'hui disparu coexistant avec la pendaison d'une femme à Newgate sous les vivats de la foule. Et une bizarrerie, le beffroi Bateson, un dispositif placé au-dessus d'un cercueil au cas où le mort se réveillerait. À l'intérieur, le "cadavre" d'Agar protégé des investigations par la puanteur d'un chat mort. Ce qui rappelle la ruse de Bohémond qui avait utilisé un coq en état de décomposition avancée : "Il n'y a rien de si pénible que [la race barbare] n'endure une fois qu'elle a choisi spontanément de souffrir" commente Anne Comnène (*Alexiade*, XI, 12).

Man of the West *L'homme de l'Ouest*, Anthony Mann, USA, 1958, 95 mn

Rangé des voitures, Link (Gary Cooper) se retrouve face à son passé symbolisé par son oncle Dock Tobin (Lee J. Cobb) et ses quatre cousins, des criminels bêtes et sadiques dont le grand projet est d'attaquer la banque de Lasso. Il les élimine l'un après l'autre comme s'il voulait exorciser son passé ; et d'ailleurs Dock est une sorte de fantôme, tout comme Lasso, ville minière abandonnée.

Le film n'épargne pas les femmes : une Mexicaine rencontrée dans la banque désaffectée est tuée par un des Tobin (Royal Dano), la belle Billie (Julie London) est contrainte à un *strip tease* avant d'être violée par Dock. Les scènes de violence sont longues et pénibles, ainsi le combat de Link contre Claude (John Dehner) : le plus vicelard des fils de Dock n'est pas tué sur le coup, il agonise une balle dans le ventre. Cette famille de tarés qui prennent plaisir à tuer et humilier annonce Peckinpah et les Hammond de *Ride the high country* (p. 1582). Le western classique, celui justement d'Anthony Mann, est en train de se déliter.

The ballad of Cable Hogue *Un nommé Cable Hogue*, Sam Peckinpah, USA, 1970, 121 mn

Cable Hogue (Jason Robards) a trouvé de l'eau dans une portion de l'Arizona où l'on ne rencontre guère que le monstre de Gila du *Trésor de la Sierra Madre* (p. 1316). Il y installe un relais où vient s'arrêter la diligence conduite par Ben (Slim Pickens) au pittoresque parler – *water my mule* pour "pisser". Autour de lui une prostituée au grand cœur (Stella Stevens) et un pasteur libidineux (David Warner) pouruivi par ses cocus. Ce western n'est pas violent, c'est tout juste si Cable abat deux ennemis en légitime défense ; et s'il tue Taggart (L. Q. Jones), il fait grâce à Bowen (Strother Martin). Il meurt finalement écrasé par une automobile, symbole de la fin de l'ère des cow-boys dès *Ride the high country* (p. 1582). Western parodique et tendre où la nostalgie qui affleure souvent chez Peckinpah se donne libre cours. Chansons composées par Jerry Goldsmith et référence à *The wild bunch* (p. 395) avec cette réunion évangéliste où l'on chante *Shall we gather at the river*.

The wrong man *Le faux coupable*, Alfred Hitchcock, USA, 1956, 105 mn

Histoire authentique de Manny Balestrero (Henry Fonda), contrebassiste au Stork Club accusé à tort de se livrer à de petits hold up dans le voisinage. Tout se passe mal : les témoins qui l'innocenteraient sont morts, l'avocat (Anthony Quayle) est maladroit et tellement procédurier qu'un juré proteste, d'où un vice de forme et un supplice qui reprendra à zéro. Le véritable coupable qui ressemble à Manny est finalement arrêté ; mais entre temps Rose Balestrero (Vera Miles) a un peu perdu la boule et sombré dans la dépression. Le carton final nous assure que, deux ans plus tard, tout va pour le mieux.

Magistralement filmée, la privation de liberté de Manny : la superbe photo noir et blanc de Robert Burkes montre des hommes, bien intentionnés, en train d'en enchaîner un autre. Et puis le délire de Rose qui va jusqu'à frapper Manny : il a une marque sur le front alors qu'un miroir se brise, symbole d'un divorce d'avec la réalité. C'est aussi un film catholique : Manny serre convulsivement un chapelet lors de son procès avorté. Le regard du réalisateur est impitoyable à l'égard des témoin(e)s tout aussi catégoriques envers le véritable coupable qu'avec le faux : elles ne semblent éprouver aucune gêne, aucun remords.

Un détail étonnant : on fait recopier à Manny, en capitales, un mot écrit par le véritable criminel. À la seconde tentative, il reproduit une faute – DRAW au lieu de DRAWER –, coïncidence étonnante et quasiment nécessaire : il y en a toujours et elles servent, ici à accabler Manny, là à justifier telle ou telle théorie complotiste. Musique de Bernard Herrmann pour ce Hitchcock sans la moindre trace d'humour ; une de ses grandes réussites même s'il est atypique.

Les Perses Jean Prat, France, 1961, 69 mn

Sur une musique de Jean Prodomidès, les comédiens masqués, au premier rang desquels le coryphée (François Chaumette au rictus caractéristique), se livrent à une longue déploration du désastre de Salamine. Au temps où la télévision avait de l'ambition : son audience captive se pliait aussi bien au bourrage de crânes gaulliste qu'à l'adaptation culturellement hardie d'une pièce d'Eschyle. Toute la France a vu ce téléfilm ; je m'en souviens encore, j'avais quatorze ans.

The big Lebowski Joel Coen, USA, 1998, 117 mn

Jeff Bridges joue Dude (= Gonze), de son vrai nom Lebowski. Victime d'une méprise – il porte le même patronyme que "the big" Lebowski –, il est entraîné dans des aventures picaresques. Sa véritable qualité est celle d'être le couillon idéal : chargé de délivrer une fausse rançon correspondant à un enlèvement bidon, il la perd et les prétendus kidnappeurs – aussi doués que ceux de *Fargo* (p. 422), on reconnaît d'ailleurs Peter Stormare – menacent de lui couper le "johnson". Dude sera amené à soupçonner un adolescent du vol de la fictive rançon et croisera le chemin d'un pornographe (Ben Gazzara), prétexte à un clip vidéo façon Busby Berkeley où quilles et boules figurent le membre viril. Derrière toutes ces manipulations, Maude Lebowski (Julianne Moore), l'ex épouse du Big L. qui voit en Dude le géniteur idéal pour un enfant qu'elle veut avoir, seule.

Comme si Dude n'était pas assez nul comme ça, il est affligé du pénible Walter (John Goodman), ancien du Vietnam converti au judaïsme qui n'a que le mot "Nam" à la bouche ; les conneries, c'est lui qui les commet. Avec Philip Seymour Hoffman et Steve Buscemi.

Cockfighter Monte Hellman, USA, 1974, 83 mn

Frank Mansfield (Warren Oates) a fait vœu de ne pas prononcer un mot tant qu'il n'aura pas obtenu la médaille de "cockfighter" de l'année. Documentaire sur les petites tricheries, comme entailler le bec du volatile ou lui mettre un ongle dans le cul. Ou encore le faire combattre, les pattes enduites de colophane, sur un parterre en lino qui enlève toute chance au coq d'en face. Vignettes décousues et amusantes : à la suite d'un combat contre Burke (Harry Dean Stanton), Frank perd voiture, roulotte et copine – on pense à *Two-lane blacktop* (p. 855) – et, pour se remettre à flots, vend sa maison qui part sur la route ! Le film se conclut sur une note ambiguë. Assisté d'Omar (Richard B. Shull), Frank décroche enfin la médaille et retrouve la parole ; mais perd sa fiancée, écœurée par la cruauté des combats de coqs. C'est vrai qu'il en meurt beaucoup, témoin la chambre d'hôtel où s'est déroulé un combat à la baignoire remplie de dépouilles de volatiles.

September *Septembre*, Woody Allen, USA, 1978, 92 mn

Une maison de famille qu'on va bientôt vendre. Howard (Denholm Elliott) est amoureux de Lane (Mia Farrow) qui en pince pour Peter (Sam Waterston) lequel n'a d'yeux que pour Stephanie (Dianne Wiest). Diane (Elaine Strich), la mère de Lane, est de passage avec son second époux physicien (Jack Warden).

Pas vraiment d'histoire, sinon des secrets de famille un peu plaqués dans cette œuvre mineure qui vaut surtout pour son atmosphère – vous avez dit atmosphère? Stephanie et Lane sont un peu éteintes mais Diane – comme sortie d'*Interiors*, p. 856 – est un pôle d'énergie exubérant et un peu vulgaire.

La meilleure part Yves Allégret, France, 1955, 92 mn

Un barrage en construction à Aussois – on reconnaît le fort Charles Félix – en Maurienne. Le film vaut pour ses vertigineuses images, prises en cinémascope, du chantier. Et aussi comme documentaire involontaire sur le monde de l'époque : les Arabes étaient des Bicots, le médecin tutoyait les ouvriers. Au café de Modane, un écriteau interdisait de jouer à la *morra* (la mourre).

Jacques Sigurd signe un scénario sans intérêt pétri de bons sentiments : il s'ouvre et se ferme avec la mort d'un ouvrier, une grève est évitée de justesse. Gérard Philipe campe un ingénieur dévoué à son ouvrage mais aussi aux travailleurs, ce qui n'est pas le cas de son adjoint (Gérard Oury) qui les méprise. Avec une galerie de seconds rôles : Olivier Hussenot, Umberto Spadaro, Louis Velle, Marcel Bozzuffi, Jess Hahn, Émile Genevois et Charles Denner.

Gycklarnas afton *La nuit des forains*, Ingmar Bergman, Suède, 1953, 92 mn

Vers 1900, un cirque de passage dans une petite ville. Le patron Albert (Åke Grönberg) essaie de renouer avec son épouse qui l'éconduit poliment ; Anne (Harriet Andersson), sa compagne délurée, couche avec Frans (Hasse Ekman), un cabot qui lui force un peu, mais pas trop, la main. L'immonde Frans humiliera publiquement Albert lors du numéro d'écuyère d'Anne. Albert envisage un instant le suicide mais préfère tuer l'ours, trop vieux, du cirque qui repart.

Même si le directeur du théâtre (Gunnar Björnstrand) décrit ces forains comme une sous-caste dont le meilleur est inférieur au pire acteur, le film s'intéresse peu à leur activité : on est loin des films d'"herbes flottantes", e.g., *Uki-kusa monogatari* (p. 702). C'est une fois de plus l'enfer du couple que Bergman met en scène : outre Anne et Albert, celui formé par Frost (Anders Ek) et sa vieillissante épouse Alma (Gudrun Brost), tous deux humiliés par des soldats dans un flash-back surexposé. Le caractère pathétique, velléitaire et un peu ridicule des personnages rend le film plus léger que *Le septième sceau* (p. 802).

Herz aus Glas *Cœur de verre*, Werner Herzog, RFA, 1976, 94 mn

Film au scénario inexistant dont le statisme est renforcé par la musique de Popol Vuh. Dans l'Allemagne du début du XIX^e siècle chère à Herzog, il est question d'un verre rubis dont le secret s'est perdu avec la mort du maître-souffleur. Hias (Josef Bierbiechler) annonce : sur ces deux ponts passeront un menteur et un voleur. Et fait d'autres prophéties, apocalyptiques. Fin énigmatique à bord d'un bateau en pleine mer.

Images sombres, notamment celles de la taverne peuplée d'acteurs, presque des figurants, en état d'hypnose. Une de ces expériences de l'extrême typiques du Herzog de la grande époque. Deux clients se foutent sur la gueule avant de tomber comme morts ; un seul des deux (Volker Prechtel) se relève. Une fille tétanisée se promène avec une oie ; elle a peut-être inspiré les danseurs de *Sátántangó* (p. 31). Petit rôle pour Clemens Scheitz.

Liberté-Oléron Bruno Podalydès, France, 2001, 108 mn

Jacques (Denis Podalydès) et Albertine (Guilaine Londez) sont en vacances à Oléron où ils possèdent un petit pavillon. Jacques se pique soudainement de marine et veut s'acheter un bateau ; mais ceux fabriqués par Chevreteau (le réalisateur) sont hors de prix et il se rabat sur le Zigomar – référence à Hergé mais aussi clin d'œil au Pitalugue de *Fanny*, p. 590 – qu'il rebaptise Liberté-Oléron. Une sortie jusqu'à l'île d'Aix se terminera mal : après que le bateau a perdu sa dérive, le couple et ses quatre fils se retrouvent à la baille.

"Encore heureux qu'il ait fait beau et que la Marie-Joseph soit un bon bateau" chantaient les Frères Jacques dans mon enfance. Le film est une critique gentille de l'univers des vacances où tout est un peu faux et hors de prix, comme les crêpes baptisées Botticelli ou Quattrocento. Au centre de ce monde, le paysagiste Gaboriau (Patrick Pineau), sorte de coq de village perché, couilles à l'air, sur son bateau. C'est lui qui s'occupe du ridicule jardin d'Albertine – "Quel bel espace" – et récupère les naufragés. Derrière ces apparences pointe un malaise, sensible à qui a vécu le sentiment d'infériorité des vacanciers devant les arrogants détenteurs d'un savoir-faire inaccessible et un peu douteux. Le moteur tout neuf ne fonctionne pas, c'est la faute aux "pétons" qui sont morts. Que sont ces pétons symbolisés par deux petits doigts ? Jacques ne le saura jamais, et pour cause ; mais ne pour pas avoir l'air idiot, il se gargarise de l'explication. Comme plus tard d'expressions tirées du manuel : "empanner", "tirer des bords", "prendre un ris", "lof pour lof", "à la gîte"... Et se prend tellement au sérieux qu'il cite Cyrano "Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul" et devient, un moment, le capitaine autoritaire et violent qui finit par frapper Albertine. Mais tout rentrera dans l'ordre après la revente du ci-devant Zigomar.

Ochazuke no aji *Le goût du riz au thé vert*, Yasujirō Ozu, Japon, 1952, 116 mn

Taeko (Michiyo Kogure), fille d'un grand patron, a épousé Mokichi (Shin Saburi), cadre dans l'entreprise de son père. Elle le méprise un peu, lui reprochant ses goûts paysans : les cigarettes *Asahi*, la troisième classe et surtout le thé vert qu'il ajoute à son bol de riz. Lors d'un week-end passé avec des amies dans la ville thermale de Shuzenji, elle le compare aux *funas* (carpes carassins) de l'onsen : c'est un engourdi. Lors d'un faux départ de Mokichi pour l'Uruguay où l'appelle son travail, Taeko découvre qu'elle l'aime. En contrepoint de la réussite tardive et un peu artificielle de ce mariage arrangé, le refus obstiné de Setsuko (Keiko Tsushima), nièce de Taeko, de rencontrer celui que la famille lui destine.

Les lieux sont plus variés que dans les autres Ozu : outre les comptoirs de café, les bureaux et les intérieurs, on note un pachinko – où officie un ancien soldat (Chishū Ryū) nostalgique du temps où il servait sous les ordres de Mokichi –, un onsen, des stades – base-ball et vélo. Et les ponts métalliques du chemin de fer ; détail typiquement japonais, on annonce de quel côté descendre à l'arrivée.

Die Büchse der Pandora *Loulou*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1929, 135 mn

D'après les deux pièces de Wedekind dont Alban Berg tira son opéra posthume *Lulu*. Danseuse et maîtresse en titre du respectable docteur Schön (Fritz Kortner aux faux airs d'Herbert Marshall), l'héroïne (Louise Brooks) arrive à se faire épouser. Le jour de ce mariage un peu scandaleux, il la découvre en compagnie du vieux Shigolch – son père dit-elle, en réalité son ancien maquereau – : le docteur ulcéré tend alors un pistolet à Loulou avec l'injonction "Töte Dich selbst" mais elle retourne l'arme contre son mari. Un incendie organisé au tribunal lui permet de prendre la fuite sur un bateau en compagnie du fils Schön, Alwa (Francis Lederer), de Shigolch, du trapéziste Rodrigo et de la comtesse Geschwitz. Tous sont amoureux d'elle sauf Rodrigo décidé à la faire chanter. Alwa se fait poisser en train de tricher aux cartes pour sauver Loulou. Quand le trapéziste est tué par la comtesse lesbienne, Loulou prend encore la fuite pour gagner Londres en compagnie de Shigolch et d'Alwa réduit à une épave. En se prostituant pour faire bouillir la marmite, elle rencontre un client au regard triste (Gustav Diessl) : c'est Jack the Ripper. Il y a comme de l'amour entre ces deux êtres mais quand la lampe à pétrole s'éteint, le tueur est repris par ses instincts, ce que signale une litote, la main de Loulou qui retombe. Dans la rue embrumée passe un cortège de l'Armée du Salut.

L'inoubliable Louise Brooks est servie par de splendides images : les coulisses du théâtre, la salle de jeu du bateau, Londres noyé dans le bouillard.

Yellow sky *La ville abandonnée*, William A. Wellman, USA, 1948, 99 mn

Après avoir attaqué une banque, six hors-la-loi traversent un lac salé et se réfugient dans une ville fantôme où vivent un vieil homme et sa petite-fille (Anne Baxter). Les brigands sont partagés entre deux convoitises, la fille et les sacs d'or de la mine du grand-père. L'un d'eux (Gregory Peck) retrouvera le droit chemin en abattant les deux "méchants" de la bande, le libidineux (John Russell) et le ricaneur avide (Richard Widmark). Puis retournera à la banque, en compagnie de deux autres "gentils", restituer l'argent volé... Il faut dire qu'avec le magot de la jeune femme, il peut se permettre d'être généreux.

On retiendra surtout Anne Baxter en garçon manqué portant revolver à la ceinture et les Alabama Hills, labyrinthe rocheux idéal comme décor de combats.

Hanabi Takeshi Kitano, Japon, 1997, 99 mn

Le flic Nishi vient de voir son binôme (Ren Ōsugi) grièvement blessé ; et son épouse, atteinte de leucémie, n'en a plus pour longtemps. Alors il rompt les amarres et commet un hold up pour financer une errance ponctuée d'affrontements violents avec des yakuzas : il veut conclure sa vie de couple par un feu d'artifice. Tout se termine sur une plage, image du Paradis où joue une fillette – celle du réalisateur – ; Nishi demande un répit au policier (Susumu Terajima) qui a retrouvé sa trace, le temps de recevoir un "arigatō" de son épouse. Puis la caméra s'élève, deux coups de feu hors champ. Musique de Joe Hisaishi et peintures, naïves et florales, de "Beat" dont c'est peut-être le meilleur film.

Flesh and fantasy *Obsessions*, Julien Duvivier, USA, 1943, 90 mn

Trois sketches d'après Oscar Wilde. Une fille laide (Betty Field) portant un masque de Mardi gras se voit belle dans les yeux d'un homme (Robert Cummings) et le devient. Un funambule (Charles Boyer) se rêve en train de faire une chute mortelle sous les yeux d'une jeune femme (Barbara Stanwyck) aux étranges boucles d'oreille ; il la rencontre ensuite mais est rassuré car une autre de ses prémonitions se révèle fausse... ce n'est peut-être que partie remise.

Le meilleur des trois épisodes concerne aussi une prédiction : Septimus (Thomas Mitchell) a vu dans la main de Marshall (Edward G. Robinson) qu'il allait commettre un meurtre. Pour se débarrasser de l'obsession, Marshall tente d'empoisonner une vieille dame (May Whitty), puis un pasteur (C. Aubrey Smith) et finit par s'en prendre à Septimus : la prophétie devient ainsi auto-réalisatrice. Les hésitations et calculs de Marshall sont rendus par le biais de miroirs dans lesquels se reflète un double avec lequel il dialogue. Incidemment, les prédictions ne sont pas plus faites pour être contrées que les paradoxes logiques pour être résolus.

Hallelujah King Vidor, USA, 1929, 100 mn

Zeke va vendre la récolte de coton familiale à la ville. Chick, une beauté fatale, le fait délester de ses 100 \$ par son amant, le bon à rien Hot Shot, spécialiste ès dés pipés. Bagarre, coups de feu, le jeune frère de Zeke est tué. Repentir profond de ce dernier qui devient prêcheur évangéliste, si convaincant que Chick se fait baptiser dans une rivière avant de se mettre en ménage avec lui ; puis de s'enfuir avec son ex. Ils sont poursuivis par Zeke qui noie Hot Shot dans un étang après un accident fatal à Chick. Après un séjour au bain, le héros retrouve sa famille.

Une espèce d'opéra où l'on danse et chante des *spirituals* comme *Swing low, sweet chariot*. La scène d'hystérie collective – “Repent!” – où Zeke mime sur scène un train en partance pour l'Enfer – “There ain't no round trip ticket to Hell” – est éblouissante. L'actrice Nina Mae McKinney est une petite bombe sexuelle capable de damner un saint ; sa couleur de peau lui a barré l'accès à la carrière qu'elle méritait. Le film, extraordinaire, fait partie de ces productions dont la distribution illustre le strict apartheid de l'époque : aucun Blanc, ni dans la rue, ni au café, ni même parmi les garde-chiourmes (!).

À nos amours Maurice Pialat, France, 1983, 95 mn

Débuts fulgurants de Sandrine Bonnaire (16 ans) dans le rôle de Suzanne, une fille qui joue Musset dans une troupe d'amateurs et couche avec tous sauf Luc, celui qu'elle aime. Elle épouse Jean-Pierre (Cyril Collard) puis part avec un autre à San Diego. Le seul à la comprendre est son père (le réalisateur), mais cette intimité va-t-elle au-delà de réflexions sur sa fossette vestige de l'enfance ? Séquence pénible durant laquelle Pialat règle ses comptes avec l'arrivisme et les coteries littéraires, un discours qu'on imagine mal dans la bouche d'un modeste artisan !

Le *cold song* de Purcell est chanté par Klaus Nomi (déjà) mort du SIDA.

Castle keep *Un château en Enfer*, Sydney Pollack, USA, 1969, 103 mn

Bastogne, lors de l'offensive von Rundsted de décembre 1944. Menés par le Cdt. Falconer (Burt Lancaster, borgne), des soldats américains tiennent coûte que coûte un château, quitte à détruire les chefs d'œuvre qu'il recèle, au grand dam de son adjoint (Patrick O'Neal) historien de l'Art. Plus généralement, que faut-il préserver au juste ? Peut-être l'activité modeste et vitale du boulanger (Peter Falk) ou le bordel de la Reine Rouge (Caterina Boratto). Voire une lignée en voie d'extinction : contrairement à Torlato-Favrini (*The Barefoot contessa*, p. 1732), le duc (Jean-Pierre Aumont), impuissant, veut à tout prix un héritier. Le côté démonstratif du film est lourdement souligné par un personnage d'objecteur de conscience (Bruce Dern) au discours apocalyptique.

Císařův pekař/Pekařův císař *Le Golem*, Martin Frič, Tchécoslovaquie, 1952, 144 mn

Le rondouillard Jan Werich incarne deux personnages dans ce film en deux parties. L'empereur (císař) Rodolphe II, contemporain de notre Henri IV, sorte de ganache proie des alchimistes, astrologues et marchands d'orviétan en tout genre ; collectionneur d'art, il possède douze Jocondes et se fait construire une femme prétendument artificielle par un soi-disant magicien. Le boulanger (pekař) Matej, plus jeune, passe facilement pour l'empereur régénéré par une eau de jouvence. Ayant usurpé le trône pour un moment, il en profite pour donner à manger au bon peuple pragois qui fait la fête dans une scène à la Brueghel.

On mentionnera l'atelier d'alchimie aux cornues comme sorties de Jérôme Bosch et la scène amusante où des comploteurs tentent de tuer Rodolphe en empoisonnant son verre. . . que Tycho Brahe permute avec les autres pour figurer les planètes du système solaire. Le Golem, monstre de terre rabbinique, est finalement domestiqué par le boulanger qui l'utilise pour chauffer son four.

Le réalisateur devait se suicider en août 1968 lors de l'entrée des chars russes.

j **Atame !** *Attache-moi !*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1989, 101 mn

Tout juste sorti d'un asile psychiatrique, Ricky (Antonio Banderas) s'introduit chez Marina (Victoria Abril), une ancienne prostituée devenue actrice des films d'Espero (Francisco Rabal). Il la séquestre, quitte à l'attacher quand il sort pour lui trouver de la drogue. Son dessein est de se faire aimer d'elle et il a bien raison puisque, libérée par sa sœur (Loles León), elle court rejoindre son ex-geôlier en Estrémadure. Scénario assez effarant : on veut bien gober le "syndrome de Stockholm" mais de là à nous faire accroire qu'un érotomane aime réellement l'objet de sa fixation. . . voir *Adèle H.* ou *Dites-lui que je l'aime* (pp. 689, 175).

Références à *La nuit des morts-vivants* et *Invasion of the body snatchers* (pp. 1342, 1005). Sans oublier la masturbation par snorky nageur et, souscrit sous le III^e Reich, un superlatif contrat de retraite allemand ! Avec Rossy de Palma.

Hammett Wim Wenders, USA, 1982, 93 mn

Au début des années 1930, des millionnaires de San Francisco sont soumis au chantage de Crystal (Lydia Lei), une prostituée chinoise qui détient des négatifs compromettants que Dashiell Hammett (Frederic Forrest) est chargé de récupérer.

L'écrivain devient ainsi le personnage d'un de ses romans. Plusieurs détails renvoient d'ailleurs au *Faucon maltais* (p. 32), ainsi Elisha Cook en chauffeur de taxi anarchiste. Malgré les réminiscences de *La dame de Shanghai* (p. 1612), ce film à la distribution un peu terne reste inférieur à *Chinatown* (p. 466), autre polar rétro situé en Californie. Avec Jack Nance et Sylvia Sidney.

Man in the wilderness *Le convoi sauvage*, Richard C. Sarafian, USA, 1971, 105 mn

Blessé à mort par un grizzli, Zachary Bass (Richard Harris) est abandonné par ses compagnons. Mais il s'en tire en apprenant à vivre dans les bois avec ses habitants, un petit lapin ou une Indienne qui accouche seule. C'est le côté *A man called Horse* (p. 446) du film dont le scénario est dû au même Jack DeWitt. Il poursuit le Cpt. Henry (John Huston au haut de forme cabossé) et ses hommes (dont Percy Herbert) qui traversent les plaines enneigées en traînant un improbable bateau à roulettes, davantage *Château ambulante* (p. 240) que *Fitzcarraldo* (p. 571), censé voguer sur le Missouri. Quand le chef indien (Henry Wilcoxon) donne à Zachary l'occasion de se venger de Henry, il préfère jeter les armes et part retrouver le jeune fils qu'il n'a jamais vu.

Film magnifique où s'opposent deux démesures, celle de la Nature et celle du capitaine un peu fou qui entraîne sa troupe dans une aventure douteuse. L'authentique histoire de Hugh Glass sera de nouveau portée à l'écran par Alexandro Iñárritu (*The reventant*, p. 357) ; de belles images mais sans la magie du bateau.

Giulietta degli spiriti *Juliette des esprits*, Federico Fellini, Italie, 1965, 138 mn

Une femme mûre (Giulietta Masina) découvre que son mari la trompe, d'où une kyrielle de souvenirs et de fantasmes. Quelques vignettes réussies : des fillettes déguisées en angelots, le grand-père qui part en avion avec une écuyère, une cabane perchée dans la forêt où sa meilleure amie (Sandra Milo) reçoit des hommes, un gourou indien (Valeska Gert de *La rue sans joie*, p. 1032)... Des chapeaux extravagants et José Luis de Vilallonga, le bellâtre des films de l'époque, ne sauvent pas de l'ennui ce *Huit et demi* (p. 18) au féminin. Le film ressemble à la ligne du Jōetsu Shinkansen qui mène à Niigata : entre deux tunnels, on a parfois la chance d'être ébloui un court instant par la splendeur du Pays de neige.

Brigadoon Vincente Minnelli, USA, 1954, 108 mn

Une production Arthur Freed. Dans une Écosse reconstituée en studio, deux chasseurs de 1954 passent un pont pour se retrouver en 1754, dans un village des Highlands qui vieillit de cent ans chaque nuit. Les habitants ne peuvent pas le quitter sous peine de rompre le charme, sauf les étrangers de passage. Rentré à New York, Tommy (Gene Kelly) ne peut oublier la belle Fiona (Cyd Charisse) qu'il a laissée à Brigadoon : il abandonne tout, fiancée et travail, pour la rejoindre dans l'invisible village.

C'est un peu la version "voyage temporel" du Shangri-La de *Lost horizon* (p. 109). Parodie *gore* de Herschell Gordon Lewis : *2000 maniacs* (p. 1740).

The Hudsucker proxy *Le grand saut*, Joel Coen, USA, 1994, 106 mn

L'invention du hula hoop selon les Coen. Le suicide de Waring Hudsucker (Charles Durning) fait craindre aux dirigeants de la compagnie éponyme d'en perdre le contrôle; ils décident donc de nommer un couillon à sa tête, façon de faire plonger les cours et racheter des actions à vil prix. Le choix du vice-président Mussburger (Paul Newman) se porte sur Barnes (Tim Robbins), un novice tout juste débarqué de Muncie, Indiana (référence à *Rencontres du troisième type*, 1977) dont le projet se résume à un dessin – un cercle – et un commentaire "You know, for kids!". Après des débuts cahotiques, ce hula hoop rencontre un succès phénoménal et les titres que Mussburger avait vendus en spéculant à la baisse sont devenus inabornables. Il organise alors une cabale contre Barnes, lequel se sentant trahi de toutes parts – la fille qu'il aime (Jennifer Jason Leigh) était une journaliste espionne – se jette du haut du Hudsucker Building; mais le préposé à la grande horloge arrête la chute, le temps pour Waring Hudsucker, devenu ange à auréole, de signaler la présence d'un testament dans une lettre bleue égarée.

Le film est un festival de références à la comédie américaine, par exemple aux films de Capra : la journaliste traîtresse renvoie à Jean Arthur dans *Mr. Deeds goes to town* (p. 1338), l'ange salvateur à Henry Travers dans *It's a wonderful life* (p. 399). Les scènes du début où Barnes s'occupe du courrier s'inspirent de *Brazil* (p. 1728) dont il reprend les salles immenses, la tuyauterie et les contre-plongées.

Il posto *L'emploi*, Ermanno Olmi, Italie, 1961, 93 mn

Le jeune Domenico part de Meda pour aller passer un examen d'embauche dans une grande boîte de Milan. Composition : on enlève les 3/4 d'un rouleau de 520m, puis les 4/5 de ce qu'il reste, quel métrage disponible à la fin, en cm ? Ils ont une heure pour résoudre ce problème d'école primaire. Puis visite médicale et entretien pour dépister les suicidaires, les pisse-au-lit, les homosexuels et les alcooliques. Il est finalement engagé et mis sur un poste d'estafette, sorte de strapontin en attendant qu'une vraie place se dégage. Un employé meurt et Domenico a lui aussi droit à sa table de bureau où il pourra se peigner, couper ses cigarettes en deux, bref s'évertuer à n'en faire pas davantage que les autres.

Mystère quant à l'activité de cette énorme société qui semble fonctionner à vide, pour elle-même. Peut-être dirigée par la vieille dame de *Longue vie à la signora* (p. 227), voire le Diable comme le suggère un reflet entrevu sur une vitre, c'est une machine à broyer les espoirs, bercée par le son lancinant et normalisateur de la ronéo; quand l'employé décède, ses collègues se disputent sa table, mieux exposée. Métaphore de cette entrée dans la cohorte, le sinistre bal du Comité d'entreprise où Domenico, venu seul, se laisse entraîner dans une farandole. On pense au madison final de *La corruption* (p. 390).

The house on 92nd street *La maison de la 92^e rue*, Henry Hathaway, USA, 1945, 88 mn

L'agent du FBI Dietrich (William E. Eithe) est chargé par son supérieur (Lloyd Nolan) d'infiltrer un groupe d'agents nazis et de découvrir son chef Christopher, en réalité une femme (Signe Hasso). Parmi les espions, Ogden (Gene Lockhart) capable de mémoriser, grâce à une mémoire fabuleuse, les formules secrètes qu'il a pu lire ; on pense aux *Trente neuf marches* (p. 1615). Les méthodes du contre-espionnage nous sont exposées en voix off, élément essentiel de la normativité des semi-documentaires produits par Louis de Rochemont. Nous voyons ainsi une sorte de verre à rayons X – ils n'étaient pas dangereux à l'époque – utilisé pour filmer en caméra planquée. Distribution un peu terne dont se détachent Leo G. Carroll et la réfrigérante Lydia St. Clair.

Hoover et son FBI allaient bientôt se consacrer aux seuls communistes, allant jusqu'à cuisiner Douglas Sirk au sujet de ses lectures malpensantes (p. 629). Où se situe donc la frontière entre contre-espionnage et Police politique orwellienne ?

King Solomon's mines *Les mines du roi Salomon*, Andre Marton, USA, 1950, 102 mn

Après celle de Robert Stevenson (p. 738), une adaptation en couleurs de Rider Haggard avec Stewart Granger et Deborah Kerr. Film pour enfants aux animaux spectaculaires et suffisamment menaçants pour que la femme ait besoin d'une protection masculine. Et des sauvages dont le Watussi (= Tutsi) Umbopa à la coiffure caractéristique que les Blancs aideront à retrouver son trône usurpé, en faisant ainsi l'obligé de la reine Victoria. Le film s'ouvre sur la mort d'un Noir victime d'un éléphant lors d'un safari, ce qui renvoie à la fin de *Chasseur blanc, cœur noir* (p. 1584).

Skin deep *L'amour est une grande aventure*, Blake Edwards, USA, 1989, 97 mn

Les déboires d'un écrivain alcoolique avec sa kyrielle de maîtresses aux réactions souvent très violentes face à ses infidélités à tiroirs : l'une tente de l'abattre, l'autre lui inflige des décharges électriques "thérapeutiques". Après s'être désintoxiqué de l'alcool et des femmes, il arrive à écrire un nouveau livre et reconquiert son épouse qu'il n'avait jamais cessé d'aimer.

L'épisode le plus réussi du film est une sorte de ballet de bites. Deux hommes nus se retrouvent dans la chambre de la même femme mais, comme la lumière est éteinte, on ne voit que leurs condoms phosphorescents, un bleu et un rouge. Ils finissent par se battre et sont coffrés pour "combat de cocks". Citation de la parabole de la grenouille et du scorpion (*Monsieur Arkadin*, p. 981).

The black swan *Le cygne noir*, Henry King, USA, 1942, 85 mn

Film de pirates bien fait et sans surprises. Avec Tyrone Power et Maureen O'Hara, George Sanders et Thomas Mitchell. Laird Cregar incarne le fameux Henry Morgan, un pirate anobli par Charles II ; ce qui peut sembler bizarre mais l'origine des grandes familles est souvent peu édifiante.

Rue de l'Estrapade Jacques Becker, France, 1953, 97 mn

Becker reprend le couple d'*Édouard et Caroline* (p. 770). Robert (Daniel Gélin) est un chanteur bohème qui vit dans une chambre de bonne du v^e où il répète, avec son copain guitariste (Henri Belly) *Le parapluie* de Brassens. Vient s'installer à côté la jeune bourgeoise Françoise (Anne Vernon) qui, lassée des infidélités de son époux Henri (Louis Jourdan), coureur automobile, envisage une séparation. Elle pense devenir modèle pour un couturier homosexuel (Jean Servais) et en pince même un peu pour Robert. Tout rentrera dans l'ordre et Henri en sera quitte pour une petite jalousie au demeurant injustifiée puisqu'à l'époque il est hors de question qu'une épouse s'accorde les mêmes privautés que son mari. Micheline Dax campe la meilleure amie de Françoise qui dénonce une liaison d'Henri tout en étant réceptive à ses avances. . . toute une mentalité, toute une époque.

Pépé le Moko Julien Duvivier, France, 1937, 130 mn

Ce film à la distribution superlative est emblématique de la grande période du cinéma français. Dans une Casbah qui ressemble parfois au Panier marseillais, Pépé (Jean Gabin) règne sur une bande mal famée (Saturnin Fabre, Roger Legris, Gabriel Gabrio et Gaston Modot qui joue au bilboquet). Des faux jetons (Fernand Charpin, Marcel Dalio) et aussi l'inspecteur Slimane (Lucas Gridoux) tentent de le faire sortir de son fief pour le livrer au commissaire Meunier (René Bergeron) ; Pierrot (Gilbert Gil), le protégé de Pépé, sera victime d'une de ces tentatives.

Finalement ce sont les femmes qui perdront le Moko. Quand il rencontre Gaby (Mireille Balin qui allait retrouver Gabin dans *Gueule d'amour*, p. 1096), la compagne entretenue du riche Maxime (Charles Granval), c'est le coup de foudre réciproque. Slimane n'a pas trop de mal à amener Pépé à quitter son repaire et tout pourrait encore s'arranger si Inès (Line Noro), la compagne délaissée du truand, ne disait à l'inspecteur où le trouver. Arrêté, Pépé commet une sorte de seppuku devant les grilles du port alors que le bateau emporte Gaby.

Petit rôle pour Fréhel qui passe un vieux disque d'elle "Où est-il mon Moulin de la Galette. . .". Et quand cet amas de chairs superpose sa voix réelle à celle de l'enregistrement, c'est tout bonnement bouleversant.

Destry rides again *Femme ou démon*, George Marshall, USA, 1939, 94 mn

Western humoristique, mais pas parodique ; et très réussi, ce qui ne va pas de soi. La ville de Bottleneck (tout un programme) est mise en coupe réglée par Kent (Brian Donlevy) qui dépouille les clients de son établissements avec le concours de l'entraîneuse Frenchy (Marlene Dietrich) et d'un juge peu scrupuleux (Samuel Hinds). Et gare au shérif qui s'en mêle, il disparaît. La dernière blague de Kent consiste à nommer à ce poste le poivrot Wash (Charles Winninger de *The sun shines bright*, p. 1634) dont la première initiative consiste à faire venir de loin un adjoint au nom prestigieux de Destry (James Stewart). Las, le chevalier supposé rétablir l'ordre ne porte même pas de revolver, d'où les quolibets des habitants. Mais il arrivera à se faire respecter de tous et venir à bout de Kent. Conformément au Code, une balle perdue attend la belle Frenchy.

Mischa Auer joue le Russe Stavroguine (!) qui perd ses pantalons au jeu. Il est l'époux d'une virago (Una Merkel) qui affiche au salon le portrait d'un premier époux décédé : on est un peu dans *La chienne* (p. 1560).

Le chat Pierre Granier-Defferre, France, 1971, 83 mn

Avant *La veuve Couderc* et *L'étoile du Nord* (pp. 597, 17), le réalisateur dirige Simone Signoret dans une adaptation de Simenon. Ancienne funambule victime d'un accident, Clémence vit dans un pavillon de Courbevoie menacé de destruction avec Julien (Jean Gabin), son époux retraité. Le temps a été cruel pour le couple qui ne communique guère ; Clémence prend particulièrement mal les mamours que fait Julien à son "greffier", un chat qu'il a recueilli, et tue l'animal dans une crise de jalousie. Julien élit domicile dans l'hôtel de passe de sa vieille amie Nelly (Annie Cordy) mais n'y reste pas longtemps : comme dans *La femme d'à côté* (p. 1029), "ni avec toi ni sans toi". Il retourne près de Clémence devant laquelle il ne desserre plus les dents, lui passant au mieux des billets inscrits d'un seul mot : LE CHAT. Quand elle est victime d'une attaque, il s'empoisonne.

Mononoke hime *Princesse Mononoke*, Hayao Miyazaki, Japon, 1997, 128 mn

Situé dans un Japon immémorial avec tout de même des armes à feu, le meilleur Miyazaki (avec *Le voyage de Chihiro*, p. 1000) culmine lors de la destruction du Dieu de la forêt qui s'élève, semi-transparent, à la recherche de sa tête coupée qu'il retrouvera au matin, trop tard : la forêt a désormais perdu sa magie. Film profondément animiste – comme ceux d'Imamura – avec ses kodamas, ses sangliers (inoshishi) enragés et sa fille-louve. Ni *happy end* ni manichéisme : ces hommes et femmes qui détruisent l'environnement par intérêt, cupidité ou tout simplement au nom du Progrès, c'est nous.

Kuroi ame *Pluie noire*, Shōhei Imamura, Japon, 1989, 117 mn

1950, près d'Hiroshima, les conséquences à long terme de l'exposition aux radiations. Dans ce petit village, ils meurent l'un après l'autre de leucémie ; la belle Yasuko, qui a reçu quelques gouttes de pluie noire lors de l'Éclair, est suspecte et ne trouve pas preneur. Lorsqu'elle perd une touffe de cheveux en se coiffant, nous comprenons qu'elle est condamnée. Quand l'ambulance l'emmène, son oncle (Kazuo Kitamura), lui aussi en sursis, sonde le ciel en quête d'un présage.

Film nécessaire et bouleversant, néanmoins desservi par le personnage théâtral d'un soldat revenu sonné de la guerre. Sur la bombe proprement dite, *Docteur Akagi* (p. 6) sera plus personnel.

Le viager Pierre Tchernia, France, 1972, 98 mn

En 1930, le médecin Léon Galipeau (Michel Galabru) examine un patient de 59 ans, Martinet (Michel Serrault) ; comme il n'en a plus pour longtemps, le bon docteur lui conseille de placer en viager la maison qu'il possède sur la côte d'Azur, près d'un obscur petit port, Saint-Tropez. C'est Émile Galipeau (Jean-Pierre Darras), le frère de Léon, qui conclut avec Martinet un contrat indexé sur le cours de l'aluminium. Indexé à quoi bon, puisque le retraité a au plus deux ans à vivre ! Mais il résiste au temps : de Noël en Noël, alors que les Galipeau constatent la montée du fascisme en Allemagne, en Espagne ainsi que dans leur propre tête, ils reçoivent avec désolation la sempiternelle carte de vœux du prétendu mourant. En désespoir de cause, ils décident de le dénoncer, une fois en 1940, l'autre en 1944 : à chaque fois la lettre arrive alors que le pouvoir a changé de mains. Après guerre, les Galipeau meurent l'un après l'autre, victimes de leurs manigances : Marguerite (Odette Laure) épouse de Léon, Émile et sa femme Elvire (Rosy Varte) et puis Léon, d'une crise cardiaque. Sans oublier Noël (Claude Brasseur), fils d'Émile, au milieu d'un feu d'artifice. Centenaire, le bon Martinet vit dans sa maison dans le souvenir ému de ces Galipeau qui ont tant fait pour lui.

Excellent scénario de René Goscinny pour un film qui rappelle vaguement *The ladykillers* (p. 1043) et qu'on ne se lasse pas de revoir.

Assassin(s) Mathieu Kassovitz, France, 1997, 127 mn

Max (le réalisateur) fait la connaissance de M. Wagner (Michel Serrault), un sicaire vieillissant qui tente de lui transmettre les bases de son noble métier. Mais Max déçoit et Wagner le tue pour le remplacer par le lycéen Mehdi, beaucoup plus efficace. . . qui finit par s'en prendre aux professeurs de son collègue.

Complaisant et au message douteux, le film lorgne sur l'excellent *Regarde les hommes tomber* (p. 1590) avec le même Kassovitz en apprenti-tueur.

Rendez-vous de juillet Jacques Becker, France, 1949, 96 mn

L'esprit de l'après-guerre saisi dans un magnifique film choral. Lucien (Daniel Gélin) projette une expédition ethnographique au Congo et court après les subventions; il doit y emmener, entre autres, Roger (Maurice Ronet) un opérateur frais émoulu de l'IDHEC qui vivote en jouant dans l'orchestre de Claude Luter. Les deux garçons ont de chastes fiancées, respectivement Christine (Nicole Courcel) et Thérèse (Brigitte Auber) qui répètent la pièce de théâtre écrite par le frère de Christine (Philippe Mareuil). Pour compléter le tableau, Pierrot (Pierre Trabaud) et sa jeep amphibie avec laquelle il traverse la Seine et qui paie son essence avec des pièces de bœuf subtilisées dans la boucherie de son père. Les garçons s'envolent pour l'Afrique. Thérèse attendra Roger mais Christine est désemparée : elle compensait ses limitations de comédienne en couchant avec le metteur en scène (Bernard Lajarrige), perdant à jamais Lucien auquel elle se refusait. C'est cependant à ce personnage médiocre et torturé qui, contrairement à Lucien, aborde la vie en trichant que le réalisateur réserve sa tendresse.

Lucien est inspiré de Francis Mazière (qui tient ici un second rôle), ethnologue qui exposa ses théories sur le déplacement des statues de l'Île de Pâques dans un *best-seller* de 1965. L'utilisation d'arbres étant exclue – on n'en a jamais vu sur place –, elles ont donc (!) été animées par une espèce de miracle magnétique qui les a fait tourner sur elles-mêmes, CQFD. Illustration éloquente du fonctionnement du complotisme : on balaye d'un revers de main le vraisemblable pour se vautrer dans le pur délire, ici celui du *Matin des magiciens*.

Boule de suif Christian-Jaque, France, 1945, 102 mn

Élisabeth (Micheline Presle), dite Boule de suif, voyage avec des notables aux heures sombres de 1870. Ces messieurs (Jean Brochard, Palau, Marcel Simon) lui manifestent le mépris dû à sa profession ; il faut dire qu'ils sont accompagnés d'épouses collet-monté. À un relais de diligence, l'officier allemand bloque les voyageurs qui ne pourront repartir que si Boule de suif "y passe" ; ces braves gens se liguent pour faire appel à son bon cœur pour mieux l'ostraciser une fois qu'elle s'est dévouée. Puis les quatre femmes sont enlevées de force et traitées comme des putes par des officiers allemands : les trois bourgeoises s'en accommodent assez bien mais Boule de suif poignarde le sadique Fifi (Louis Salou, éblouissant).

La nouvelle de Maupassant est fondue avec *Mademoiselle Fifi*, tout comme dans le film éponyme (p. 7), moins réussi. Cette adaptation due au scénariste Henri Jeanson est très datée. On y parle de francs-tireurs, d'otages fusillés, d'une bourgeoisie timorée prête à se vendre à cet Occupant somme tout bien élevé... seul le clergé est épargné dans ce jeu de massacre. Que commente le peintre un peu normatif joué par Alfred Adam, le seul à ne pas céder aux préjugés.

The honey pot *Guêpier pour trois abeilles*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1967, 127 mn

Venise où un dénommé Fox (Rex Harrison) engage un dénommé McFly (Cliff Robertson), un testament au bénéficiaire laissé en blanc, tout ça rappelle *Volpone* (p. 646) : le renard et son adjoint la mouche. Mais la pièce de Ben Jonson fait partie de l'histoire. Trois ex de Fox, une princesse française (Capucine), une actrice américaine (Eddie Adams) et la Texane Mrs. Sheridan (Susan Hayward) viennent au chevet du prétendu agonisant. Mais c'est cette dernière qui meurt, sans doute empoisonnée ; les soupçons de sa camériste Sarah (Maggie Smith) et du policier local (Adolfo Celi) se portent naturellement sur McFly, le Mosca de service. En réalité, le décafé Fox ne possède même plus ses meubles – on lit CINECITTÀ sous ses fauteuils de location – et a organisé ce *remake* de *Volpone* pour tuer Sheridan, avec laquelle il était légalement marié, et en hériter. Sa supercherie découverte, il se suicide et c'est Sarah – la véritable fine mouche de l'histoire – qui appose son nom en bas du testament de Fox, ce qui la rend héritière indirecte de la riche Texane. Superficiel mais très brillant !

Le notti di Cabiria *Les nuits de Cabiria*, Federico Fellini, Italie, 1957, 118 mn

Personnage secondaire du *Sheik blanc* (p. 11), Cabiria (Giuletta Masina) est une prostituée dont le surnom ridicule renvoie au péplum éponyme (p. 456). Elle est d'une bêtise à tous crins : en effet, comment croire que des hommes puissent *réellement* s'intéresser à elle ? À moitié noyée dans le Tibre par le bellâtre Giorgio (Franco Fabrizi) au début du film et échappant de justesse à un sort similaire dans le lac d'Albano des mains de son "futur époux" (François Périer), elle perd à chaque fois son sac à main et une consistante somme d'argent.

Le film est une succession de sketches, parfois un peu faciles, ainsi la rencontre d'Amadeo Nazzari (dans son propre rôle ou à peu près) qui l'utilise comme roue de secours alors qu'il a une peine de cœur. Mais le ton général est chrétien, jusqu'à la nausée. Un pèlerinage dans un sous-Lourdes nous permet de mesurer la différence entre une religion de pacotille et celle de l'"homme au sac" qui va modestement nourrir les nécessiteux de la campagne romaine ou encore celle du moine franciscain désintéressé qui distribue des images pieuses en même temps que la Grâce. Moments réussis, celui où Cabiria, sous l'influence d'un hypnotiseur (Aldo Silvani), mime sur scène ses rêves un peu infantiles ; et son sourire final alors qu'elle est accompagnée d'une troupe de jeunes gens à scooter, sorte de *Danse de la vie* d'Edvard Munch.

Tant qu'à transmettre un message chrétien, celui d'*Il bidone* (p. 1559) était moins lourdingue ; et au rayon des héroïnes stupides, la Gelsomina de *La strada* (p. 525) était plus touchante.

Le bossu André Hunebelle, France, 1959, 100 mn

1701. Le duc de Nevers est assassiné par le perfide Gonzague (François Chauvette) assisté de son âme damnée Peyrolles (Jean Le Poulain). Pour la soustraire à ces coquins, Lagardère (Jean Marais, qui d'autre?) et son fidèle Passepoil (Bourvil, qui d'autre?) emmènent la très jeune Aurore de Nevers en Espagne. Dont ils ne reviennent que sous la Régence pour faire valoir les droits de la jeune fille réputée morte. Et, comme Gonzague n'est pas venu à Lagardère, c'est Lagardère qui, sous l'apparence d'un horrible bossu, va à lui. Duel final où Gonzague est victime de la célèbre botte de Nevers.

Spectacle familial et adaptation très réussie de l'œuvre de Paul Féval que son auteur, devenu catholique militant, devait renier à la fin de sa vie, allant jusqu'à racheter les invendus pour les détruire. Avec Paulette Dubost.

Wagon master *Le convoi des braves*, John Ford, USA, 1950, 86 mn

Film typique de Ford, un peu trop puisqu'on ne quitte guère Monument Valley. Sans grande vedette : le convoi est guidé par Ben Johnson, Harry Carey Jr. et Ward Bond en patriarche mormon. Le problème épineux de la polygamie est évacué au moyen d'une pirouette en forme de double négation, l'exagération "Comme chacun sait, j'ai plus de femmes que Salomon" prenant, une fois réfutée, la valeur de "Tous monogames". Comme le temps du film où l'on aurait aimé voir ces hommes en noir voyager avec leur gynécée : on est privé de quelques scènes cocasses. Comme sortis de *My darling Clementine* (p. 1571), Clegg (Charles Kemper) et ses quatre fils (dont Hank Worden) prennent le convoi en otage. Parmi les éléments de folklore fordien, un charlatan ambulancier (Alan Mowbray) accompagné de deux femmes, dont Joanne Dru. Magnifiques images servies par la musique chorale de Richard Hageman. Avec Jane Darwell et Russell Simpson.

Csillagosok, katonák *Rouges et Blancs*, Miklós Jancsó, Hongrie, 1967, 85 mn

Film situé en Russie, pendant la guerre civile, alors que les Blancs de Denikine ont plutôt l'avantage. On fusille, on exécute beaucoup, parfois avec le sadisme du chat jouant avec la souris. Le film a tendance à montrer des Rouges plus humains que les Blancs mais ce n'est sans doute qu'une concession à la censure. Ces Rouges, qu'ont-ils au fond de révolutionnaire? Et *quid* de ce front labile où le fusilleur d'un instant reçoit une balle dans le front la minute d'après? Moment d'anthologie ou une petite unité rouge va se faire décimer par les Blancs au son d'une Marseillaise en hongrois : ils ont sans doute préféré en finir plus vite. Images splendides mais l'académisme guette le réalisateur. Avec le récurrent András Kozák ; Nikita Mikhalkov fait une apparition en officier blanc.

La vie de famille Jacques Doillon, France, 1984, 94 mn

Emmanuel (Sami Frey) est remarié avec Mara (Juliet Berto), d'où des problèmes avec la fille adolescente (Juliette Binoche) de cette dernière. Mais il est surtout désireux de rétablir les ponts avec Élise (Mara Goyet), sa propre fillette de onze ans. Il l'emmène en voiture et organise des jeux avec elle ; il est question de tourner un scénario infantile comportant un panneau FIN DU MONDE et un hôtel où les clients potentiels s'entendent répondre "On n'accepte pas les singes". L'errance se termine à Madrid où père et fille finissent par communiquer par vidéo interposée – à moins qu'il ne s'agisse de la récréation *a posteriori* du dialogue bouleversant que père et fille, faute de recul ou de maturité, n'ont su mener à l'époque. Élise reproche sa distance à Emmanuel – "Tu aimes bien séduire mais pas être emmerdé" – ; il lui rétorque qu'un père ne doit pas confisquer sa fille qui, sinon, serait incapable d'aimer qui que ce soit d'autre.

Landru Claude Chabrol, France, 1963, 114 mn

Un Charles Denner nasillard incarne ce criminel barbu qui jouit toujours d'une inexplicable sympathie dans le public. Défilé de femmes murissantes – Michèle Morgan, Danielle Darrieux, Hildegard Knef – dans le pavillon de Gambais où la fumée noire qui sort de la cheminée explique la célèbre "deux allers un retour" de l'"escroc lubrique". Qui a quand même une épouse (Françoise Lugagne) et une maîtresse. Personnage énigmatique qui plaisante à son procès et refuse d'avouer au pied de la guillotine, emportant avec lui son secret : "ça c'est mon petit bagage" dit-il à l'avocat (Claude Mansart). Avec Raymond Queneau (Clemenceau) et Jean-Pierre Melville (Mandel) pour ce film réussi mais peu chabrolien.

A scandal in Paris Douglas Sirk, USA, 1946, 100 mn

Biographie fantaisiste et amusante d'Eugène-François Vidocq (George Sanders). Assisté d'Émile Vernet (Akim Tamiroff), il s'insinue dans la famille du ministre de l'Intérieur (Alan Napier) qui le nomme chef de la Sûreté. Pour pouvoir s'acheter de dispendieux chapeaux, une ancienne maîtresse (Carole Landis) le fait un peu chanter ; elle est tuée par un mari jaloux (Gene Lockhart), celui-même dont Vidocq avait pris la place à la Sûreté. Après avoir préparé le cambriolage de la Banque de France avec l'aide de la famille de Vernet (Vladimir Sokoloff, Skelton Knaggs), le voleur rentre dans le droit chemin et confesse ses errements passés. Il épouse Thérèse (Signe Hasso), la fille du ministre.

Le film est placé sous l'invocation de Saint Georges et du Dragon auxquels Vidocq et Vernet servent de modèles pour une peinture, ce qui prépare le dénouement : Eugène-François perce son ex-adjoint d'un coup de lance.

Havana Sydney Pollack, USA, 1990, 139 mn

Jack Weill (Robert Redford) joueur américain de passage à Cuba, tombe amoureux de la belle Bobby (Lena Olin) dont le mari (Raul Julia) a maille à partir avec le SIM, Police politique de Batista. Dans la nuit du Jour de l'An 1959, le dictateur prend la fuite... Épisode déjà évoqué, de façon plus convaincante, dans le *Le parrain II* (p. 461); reste l'histoire d'amour, pas très réussie non plus. On ne coupe pas au sempiternel effet papillon : qui peut gober une telle connerie ?

Bird Clint Eastwood, USA, 1988, 160 mn

Après *Round midnight* (p. 910), un autre film réussi consacré au jazz. Forest Whitaker confère au personnage de Charlie Parker une déchirante humanité : drogue, alcool, maîtresses et musique. Le film est traversé par l'image de la cymbale volante lancée pour signifier au jeune Bird qu'il avait joué trop longtemps; et aussi par ce trafiquant de drogue posté à un carrefour en fauteuil roulant. Et la vie difficile du saxophoniste avec son épouse Chan (Diane Venora, émouvante), leur fillette qui meurt, la tentative de suicide de Bird qui avale de l'iode. Et son déclin, alors que le bebop est détrôné par le rock'n'roll et que sa santé ne tient plus qu'à un fil; il meurt chez la célèbre baronne Nica en 1955.

Le film fait un peu l'impasse sur le racisme, en particulier les problèmes d'un couple mixte (Chan était juive). Quelques allusions cependant. Après avoir joué dans un mariage à Brooklyn, Bird décide de faire une tournée sudiste en compagnie du rouquin Rodney (Michael Zelniker); pour éviter le lynchage pour crime de *miscegenation*, le musicien juif est présenté comme le Noir sans pigment Albino Red ! Ou plus sérieusement quand Dizzie Gillespie explique pourquoi il ne boit pas : "They think the nigger turns out unreliable".

Celebrity Woody Allen, USA, 1998, 109 mn

L'une, Robin (Judy Davis), est en pleine ascension depuis qu'elle connaît Tony Gardella (Joe Mantegna); elle finit par animer un show mondain à la télévision. L'autre, son époux Lee (Kenneth Branagh), est en chute libre, délaissant facilement la proie pour l'ombre, avec le copinage de célébrités comme Brandon Darrow (Leonardo DiCaprio) rencontré le temps d'une partouze.

Même s'il a tendance à ressasser, le film comporte quelques moments réjouissants : Robin prend des cours de sexe auprès d'une professionnelle qui lui enseigne l'art du pompier à l'aide d'une banane, un producteur prévoit de refaire *Birth of a nation* (p. 1061) avec une distribution 100% noire. Élément d'humour involontaire, Donald Trump lui-même nous fait part de ses projets immobiliers concernant une cathédrale qu'il veut acheter et transformer...

La prisonnière Henri-Georges Clouzot, France, 1968, 102 mn

L'artiste Gilbert Moreau (Bernard Fresson) expose ses vasarelleries dans la galerie tenue par Stan Hassler (Laurent Terzieff). Josée (Élisabeth Wiener, fille du pianiste), épouse de Gilbert, est fascinée par le torturé Stan avec lequel elle entame une relation perverse. Tout se conclura par un accident de voiture qui laisse Josée paralysée et livrée à ses fantasmes kaléidoscopiques et géométriques ; en couleurs contrairement aux séquences "psychédéliques" en noir et blanc que Clouzot avait prévu d'intégrer à son *Enfer* (abandonné, 1964).

Ce document sur l'art de l'époque, cinétique et autre, reste bien sage au plan sexuel. Avec Darío Moreno et Dany Carrel au "badge" : J'AI DES PROBLÈMES.

Kiss me stupid *Embrasse-moi idiot*, Billy Wilder, USA, 1964, 124 mn

Dans un patelin de l'Ouest appelé Climax (!), le professeur de piano Orville (Ray Walston) compose des chansons dont les paroles sont signées par le garagiste Barney (Cliff Osmond). Leur rêve de les faire interpréter par une vedette se concrétise lorsque le *crooner* Dino (Dean Martin) fait une halte sur place que Barney a vite fait de transformer en panne de voiture. Reste à faire entendre les fameuses chansons et pour cela Orville sollicite les services de Polly the Pistol (Kim Novak), une professionnelle qui opère dans un saloon du coin. Il la fait passer pour sa femme et en mari complaisant l'offre pratiquement à Dino ; Orville, maladivement jaloux, a en fait éloigné son épouse Zelda (Felicia Farr) qui se retrouve à dormir dans la roulotte où Polly exerce habituellement. Résultat des courses, Orville couche avec Polly et Dino avec Zelda ; et la chanson *Sofia* du couple Orville/Barney, chantée par le crooner, devient un tube.

Critique amusante de l'Amérique mal reçue à l'époque. L'attachante Polly renvoie, en plus léger, au personnage de Shirley MacLaine dans *The apartment* (p. 81).

Wuthering Heights *Les Hauts de Hurlevent*, William Wyler, USA, 1939, 100 mn

Les amours contrariées de Heathcliff (Laurence Olivier) et Catherine (Merle Oberon) dans le paysage désolé du Yorkshire. Quand elle se marie avec le mesquin Edgar Linton (David Niven), il part en Amérique d'où il revient riche et animé par l'aigreur et la vengeance, allant jusqu'à épouser sans amour Isabella (Geraldine Fitzgerald), la sœur d'Edgar. Tout se termine au bord d'une fenêtre où Heathcliff porte, agonisante, celle qu'il n'a cessé d'aimer.

Le romantisme échevelé d'Emily Brontë ne trouve aucun écho dans cette adaptation académique. Pour l'émotion, voir plutôt *Pursued* ou *Wake of the Red Witch* (pp. 1721, 1022). Avec Flora Robson, Leo G. Carroll et Donald Crisp.

The detective Gordon Douglas, USA, 1968, 109 mn

Après *Tony Rome* (p. 529), Frank Sinatra reprend du service chez Douglas. Leland, policier affligé d'une épouse un peu nymphomane (Lee Remick), fournit un gros effort pour arrêter et "faire frir" un criminel homosexuel (Tony Musante), obtenant ainsi une promotion. Puis, la mort suspecte de son époux signalée par une jeune femme (Jacqueline Bisset) lui permet de mettre au jour un trafic immobilier, d'où les menaces de mort de son collègue Curran (Ralph Meeker). Il découvre surtout que la victime s'était réellement suicidée, par culpabilité d'avoir tué au réveil celui qui lui avait révélé son homosexualité. Le "petit pédé" (*fag*) envoyé par Leland à la Chaise était trop paniqué pour faire valoir son innocence.

Thème intéressant gâché par des sorties beaufesques contre le snobisme culturel. Ou encore par une évidente timidité à montrer les homosexuels en action : ils se retrouveraient tous, bien sapés, dans la remorque d'un camion, loin des pissotières fétides de *Prick up your ears* (p. 751)! Et puis les flash-backs annoncés par un écran qui se brouille – genre *Les cinq dernières minutes* (1958–73) – commencent à dater. Avec Jack Klugman et Robert Duvall.

The women *Femmes*, George Cukor, USA, 1939, 133 mn

Au centre de l'histoire, Mary (Norma Shearer) quittée par son époux pour la vendeuse Crystal (Joan Crawford) qui, à peine épousée, le trompe avec une vedette de la radio ; mais Mary piège une amie de Crystal, la venimeuse Sylvia (Rosalind Russell), pour faire éclater la vérité. L'arriviste retournera à son comptoir et le mari à sa légitime.

Distribution 100% féminine, comme le récent *Huit femmes* (p. 51) : Joan Fontaine, Lucile Watson, Marie Boland, Marjorie Main, Paulette Goddard ainsi que la jeune Virginia Weidler qu'on retrouvera dans *The Philadelphia story* (p. 893). Le film comporte une présentation de mode tournée en Technicolor.

The hand that rocks the cradle *La main sur le berceau*, Curtis Hanson, USA, 1991, 106 mn

C'est un peu la sauce rallongée, version féminine, de *Bad influence* (p. 719). Peyton (Rebecca De Mornay) devient la nourrice attentionnée et indispensable du petit Joe. Mais elle n'a qu'une idée en tête, se venger de Claire (Annabella Sciorra) qu'elle rend responsable du suicide de son époux et de la perte de son propre bébé : elle veut donc prendre sa place et organise un attentat qui sera fatal à Marlene (Julianne Moore), une amie de Claire qui avait éventé le complot.

Le film vaut surtout pour les quelques moments où se déchaîne la violence contenue de Peyton. Citation de *The shining* (p. 980).

Dom na Troubnoï *La maison de la rue Troubnaïa*, Boris Barnet URSS, 1928, 85 mn

Paracha, campagnarde un peu naïve, débarque à Moscou et devient domestique du coiffeur Golikov (Vladimir Fogel), un fieffé exploiteur de la NEP contre lequel la fille du peuple saura faire valoir ses droits. Elle aura auparavant été confondue avec une élue à la mairie de Moscou.

À côté de cet aspect propagandiste, la pittoresque vie d'un immeuble dont l'escalier semble concentrer toute l'activité. Et son club culturel où l'on monte, avec les moyens du bord, un spectacle consacré à la prise de la Bastille. Magnifiques images de Moscou, prises d'une voiture en mouvement : le sol et ses rails, la pluie sur les trottoirs et les flaques où se reflètent les personnages.

Young man with a horn *La femme aux chimères*, Michael Curtiz, USA, 1949, 112 mn

Rick Martin (Kirk Douglas), trompettiste, passe son temps entre un orchestre de jazz "symphonique" et des soirées d'improvisation avec des copains. Jusqu'au jour où il rencontre une névrosée (Lauren Bacall) qui le conduit à plonger dans l'alcoolisme. Il en sortira *in extremis* grâce à l'aide d'une chanteuse (Doris Day).

Le personnage de Rick est, paraît-il, inspiré du cornettiste (!) Bix Beiderbecke, mort à 28 ans des suites de sa consommation d'alcool frelaté, en aucune façon un gentil garçon victime d'une garce. Il s'agit plutôt d'un film *contre* le jazz et ses musiciens marginaux à moitié suicidaires. Sur le sujet, voir plutôt *Round midnight*, *Bird* (pp. 910, 1300). On se demande bien ce que Hoagy Carmichael, qui fut l'ami de Bix, fait dans ce film pompier.

Honkytonk man Clint Eastwood, USA, 1983, 123 mn

C'est l'Amérique de la Crise qu'évoque ce film magnifique. Le jeune Whit (Kyle Eastwood) accompagne son grand-père (John McIntire) et son oncle Red Stovall (le réalisateur) incapable de conduire sa propre voiture : direction le Great Ole Opry (Opéra!), émission de radio consacrée à la musique *country*. Traversée picaresque de l'Oklahoma avec vols de poules, hold-ups ratés et déniaisage de Whit dans un boxon ; le grand-père se souvient encore de l'ouverture du territoire – le Cherokee strip – en 1893. À Nashville, Red qui crache ses poumons a le plus grand mal à tenir sur scène ; il arrive néanmoins à enregistrer une valse lente, *The honkytonk man*, avant de mourir. C'est cette musique nostalgique que passe précisément la radio alors que Whit, accompagné d'une gamine un peu tarte rencontrée en chemin, quitte le cimetière où repose désormais l'homme des beuglants. Citation du classique "I'd rather be in Philadelphia" de W. C. Fields.

Retour à la vie Jean Dréville, France, 1949, 115 mn

Cinq sketches consacrés au retour en France de prisonniers ou déportés.

Le n° 2, signé Lampin, met en scène un barman (François Périer) de service de nuit chez des WACS, dont Patricia Roc : vite oublié.

Jean Dréville signe les n°s 4 et 5. Dans un monde régi par les profiteurs, où des Résistants de la onzième heure épurent les femmes de ménage coupables d'avoir travaillé pour le Boche, René (Noël-Noël) découvre que son appartement est occupé par des réfugiés du Havre. Il le récupèrera sans doute en épousant la veuve qui y est installée. Le retour de Louis (Serge Reggiani) dans son village normand s'annonce plus âpre, sauf que la Boche qu'on lui reproche d'avoir ramenée fait une tentative de suicide qui finalement adoucit même les plus acharnés (Paul Fankeur, Léonce Corne), désormais prêts à l'accepter : *happy end* un peu facile.

Le n° 1, dû à André Cayatte, raconte le retour de Dachau de la tante Emma ; sa digne famille (Bernard Blier, Jane Marken) lui fait régulariser des papiers de succession. La rescapée sort de sa catatonie pour demander des nouvelles de son chien : lorsque les Allemands l'ont emportée, la bête s'est laissée mourir.

C'est Clouzot qui signe le n° 3, encore plus noir. Dans une pension de famille, Jean (Louis Jouvet) se remet difficilement des suites de sa captivité. Et voilà que déboule un Allemand blessé poursuivi par la Police, sorte de Klaus Barvie condamné à mort ; contre l'avis du médecin Bernard (Léo Lapara), Jean cache le fuyard dans l'idée de lui faire expliquer ses crimes. Pour sûr c'était dur au début, mais il ne faut pas confondre fins et moyens, fond et forme : c'était pour la grandeur de l'Allemagne. Écœuré, Jean charge Bernard d'aller chercher les flics tout en administrant une piqûre mortelle au tortionnaire.

The left-handed gun *Le gaucher*, Arthur Penn, USA, 1958, 98 mn

Une fois dépassé l'agacement produit par le jeu très Actors Studio de Paul Newman, on est amené à reconnaître une tentative assez convaincante de re-création du personnage de William Bonney, plus connu sous le nom de Billy the Kid. Personnage fruste et histrionique, vaniteux et instable, il ne sait trop où s'arrête la facétie et commence le meurtre. Il poursuit les quatre assassins de son patron autant pour venger une sorte de père adoptif qu'animé par un sadisme infantile qui lui fait perturber le mariage de son ami Pat Garrett (John Dehner). Le fictif journaliste Moultrie (Hurd Hatfield) qui s'était attaché à ses pas est profondément choqué quand il approche ce déséquilibré : "– You are not him", dit-il à celui qui semble se prendre pour sa propre légende. Il y a comme un écho de Moultrie dans le fumeux *Alias de Pat Garrett and Billy the Kid* (p. 1306).

Le titre se conforme à la légende qui voulut faire de Bonney un gaucher à cause d'une unique photo qu'on avait oublié de remettre à l'endroit.

The time and life of judge Roy Bean *Juge et hors-la-loi*, John Huston, USA, 1972, 123 mn

“La Loi à l’Ouest du Pecos”, dans un temps où cette rivière du Texas était un peu la limite de la civilisation, Roy Bean (Paul Newman), qui porte au cou un foulard pour dissimuler la cicatrice de sa propre pendaison ratée, exécute à tour de bras, surtout quand il y trouve profit. Par rapport à *The westerner* (p. 650), le scénario de John Milius fait, un peu comme *Jeremiah Johnson* (p. 561), la part belle à la légende de l’Ouest qui culmine lors de la photo de famille en présence d’un pendu dont il faut abaisser la corde pour qu’il ne sorte pas du cadre. Détails authentiques : l’ours apprivoisé avec lequel le juge terrorisait ses clients, son admiration pour la comédienne Lily Langtry (Ava Gardner) à laquelle le scénario attribue une visite tardive au musée tenu par l’ex-barman Tector (Ned Beatty) dans le patelin que le juge avait nommé. . . Langtry.

Le juge ne serait pas mort en 1903 comme on le croit, mais parti, écoeuré lorsque les putes auxquelles il avait marié ses adjoints, éprises de respectabilité, en ont eu marre des exécutions publiques. Il revient dans les années 1910 au secours de la fille (Jacqueline Bisset) qu’il aurait eue d’une Mexicaine (Victoria Principal). Épisode invraisemblable et finalement émouvant où le vieil Ouest, à travers un de ses héros les plus douteux, règle ses comptes avec la modernité.

Bringing up Baby *L’impossible monsieur Bébé*, Howard Hawks, USA, 1938, 102 mn

Retrouvailles de Cary Grant et Katharine Hepburn après *Sylvia Scarlett* (p. 1311). David Huxley, respectable paléontologue, rencontre Susan Vance, une jeune femme qui semble attirer les catastrophes et qui jette son dévolu sur le scientifique en quête d’une subvention pour son musée auprès de la richissime tante Elizabeth (May Robson) de Susan. Il est question de Baby, un léopard apprivoisé perdu dans la nature auquel la Police (Walter Catlett) ne croit pas – il n’y pas de fauve dans le Connecticut – ce qui conduit tout le monde, David, Susan, sa tante, un chasseur retour d’Afrique (Charles Ruggles) et un domestique imbibé (Barry Fitzgerald) au poste. Comme si ça ne suffisait pas, voici que Susan à peine élargie revient en tirant au bout d’une laisse l’animal qu’elle prend pour Baby, en réalité un léopard réellement dangereux.

Screwball comedy basée sur la surenchère : alors que tout est déjà invraisemblable, on en remet une couche, ce qui fait que le final est presque sage en regard de ce qui précédait. Susan ramène sa clavicule de brontosauve – le chien (Asta) de la tante Elizabeth l’avait enterré dans le jardin – à David qui s’affaire auprès d’un gigantesque squelette dont elle provoque l’écroulement.

Apparition du mot “gay” dans le sens moderne d’“homosexuel”.

Pat Garrett and Billy the Kid Sam Peckinpah, USA, 1973, 115 mn

Seule réussite, l'atmosphère vespérale et nostalgique de cette longue poursuite servie par la célèbre musique de Bob Dylan – "Knock knock knocking on Heaven's door". Lequel joue aussi Alias, sorte d'image du Destin comme Jean Vilar dans *Les portes de la nuit* (p. 618) : "– Who are you ? – That's a good question", répond-il. James Coburn est un excellent Garrett mais Kris Kristofferson est franchement empoté dans le rôle du Kid. Une pléthore d'acteurs dans des rôles microscopiques ne sauvent pas cette œuvre prétentieuse qui court plusieurs lièvres à la fois.

La Marseillaise Jean Renoir, France, 1938, 126 mn

Hommage réussi à la Révolution à travers la formation et la montée à Paris d'un groupe de Marseillais (dont André et Paul Dullac) qui s'approprient la célèbre chanson. Ils sont présents le 10 août 1792 lors de l'assaut des Tuileries où l'un d'eux (Edmond Ardisson) perdra la vie.

Restitution de l'esprit d'une époque, le film n'est pas manichéen. Aimé Clariond campe un émigré respectueux des Patriotes ; et le Louis XVI de Pierre Renoir, tolérant et bon vivant, déteste la chasse avec rabatteurs – ce qui annonce *La règle du jeu* (p. 1577) où l'on retrouvera Julien Carette et Gaston Modot. Avec Nadia Sibirskaja et Louis Jouvet dans le rôle de l'historique Roederer.

Liliom Fritz Lang, France, 1934, 112 mn

D'après la pièce de Ferenc Molnár déjà portée plusieurs fois à l'écran en particulier par Frank Borzage (p. 1672). Liliom (Charles Boyer), bateleur de foire et homme à femmes, est écartelé entre sa patronne (Florelle) et la domestique Julie (Madeleine Ozeray). Il se retrouve à vivoter chez une tante photographe (Maximilienne) avec Julie, qu'il maltraite jusqu'au moment où il apprend sa paternité prochaine. Alors, pour gagner beaucoup d'argent, il attaque un receveur avec son copain Alfred (Pierre Alcover), mais le coup foire et il se poignarde. Après seize ans de Purgatoire, il a droit à passer une journée sur Terre pour rencontrer la fille qu'il eut avec Julie.

Cet unique film français de Lang ne l'est que par ses acteurs et sa bande sonore ; pour le reste, c'est plutôt un film allemand. Il comporte un aspect de satire un peu lourdingue avec son commissariat céleste qui démarque celui de la Terre : mêmes interdictions, même obsession du timbre humide. Et aussi quelques passages fantastiques : un ange gardien (Antonin Artaud) déguisé en rémouleur, les émissaires en chapeau melon qui emportent l'âme du défunt à travers la voûte étoilée. Moment très réussi, celui de la mort de Liliom : trois minutes de silence durant lesquelles les manèges s'arrêtent l'un après l'autre.

Splendor in the grass *La fièvre dans le sang*, Elia Kazan, USA, 1961, 124 mn

Dans une bourgade du Kansas, près de Wichita, à la fin des années 1920, la vie affective et sexuelle très réprimée d'adolescents que leurs parents respectifs font tout pour séparer. Ace Stamper (Pat Hingle), le magnat du coin, voit d'un mauvais œil la liaison de son fils Bud (Warren Beatty) avec une fille bien mais pas pleine aux as, Wilma Loomis (Natalie Wood) dont la mère (Audrey Christie) n'a qu'une idée, empêcher sa fille d'être "souillée". Ne supportant plus la frustration, Bud prend ses distances avec Wilma qui est internée suite à une grave dépression, et il sabote sa scolarité à Yale. Quelques années plus tard, ils se rencontrent : il est petit fermier – son père, ruiné, s'est suicidé lors du Krach de 1929 – marié avec deux enfants, elle aussi va convoler. Sont-ils heureux ? Réponse chez Wordsworth : "Nothing can bring back the hour of splendour in the grass".

Défaut récurrent des films de l'époque, les deux acteurs sont trop âgés. Sinon, ils sont bouleversants, aussi bien quand Wilma cherche, en vain, à se faire sauter par Bud que lors de leurs retrouvailles désillusionnées. Barbara Loden, future épouse de Kazan, campe la sœur dévergondée de Bud.

L'amour à mort Alain Resnais, France, 1984, 88 mn

Simon (Pierre Arditi) meurt subitement ; puis se réveille pour retrouver sa compagne Élisabeth (Sabine Azéma) comme si de rien n'était, ou presque. Petit à petit, il a le souvenir de "là-bas", à moins que ce ne soit qu'un rêve. Le malaise se reproduit et Simon finit par mourir pour de bon. Fidèle à une promesse faite *in extremis*, Élisabeth décide finalement de le rejoindre.

La vie, la mort et cet entre-deux symbolisé par des flocons sur écran noir, musique de Hans Werner Henze qui signa celle de *Muriel* (p. 1724) où jouait déjà Jean Dasté. Élisabeth s'interroge sur le sens de tout ça mais ne trouve pas d'autre réponse que la fidélité à cette promesse que Simon n'avait même pas réclamée. Son questionnement l'avait emmenée du côté de la Religion, mais pas plus que le protagoniste de la future *Vie comme maladie mortelle sexuellement transmissible* (p. 1277) chez les Catholiques, elle ne trouvera de réconfort moral auprès d'un couple de pasteurs de ses amis (tout ça se passe à Uzès), tous deux affligés par sa décision, mais avec des nuances. Refus de Jérôme (André Dussollier), qui glose sur Éros et Agapè, mais est trop dogmatique pour admettre qu'Élisabeth puisse aimer d'une façon qui n'entre pas dans ses catégories. Double négation pour Judith (Fanny Ardant), moins réductrice, dont la Foi qui ne se veut pas rationnelle, se refuse à tout régenter, tout justifier : quand Élisabeth présente son futur suicide comme un acte d'espoir, elle ne se sent pas le droit de la juger.

Les quatre acteurs allaient reprendre du service dans *Mélo* (p. 232).

p

The wings of eagles *L'aigle vole au soleil*, John Ford, USA, 1957, 110 mn

Biographie de l'aviateur Spig Wead (John Wayne) totalement paralysé après une chute dans son escalier. Avec l'aide de son ami Carson (Dan Dailey), il arrive à remarcher avec des béquilles et devient scénariste à Hollywood (*Ceiling zero*, 1936). Au moment de Pearl Harbor, il reprend du service en suggérant à la Marine la création de porte-avions ravitailleurs.

Film typique du folklore militaire fordien avec son goût des bagarres spectaculaires et bon enfant, ici l'Armée de terre (Kenneth Tobey) contre la Marine. Rappelons que l'acteur (cf. p. 480) n'a jamais fait la guerre qu'au cinéma ; pour ressembler à son modèle, il ne porte pas sa moumoute et on peut le voir tel qu'il était à l'époque, assez dégarni. Avec Maureen O'Hara dans le rôle de l'épouse négligée et les habituels Ward Bond, Ken Curtis et Jack Penney.

City for conquest *Ville conquise*, Anatole Litvak, USA, 1940, 104 mn

Le pont de Williamsburg, en arrière-plan celui de Brooklyn ; un clochard (Frank Craven) nous présente New York, une ville chaleureuse selon lui puisqu'il a de quoi se vêtir. Ce coryphée commente les trajectoires croisées des trois protagonistes dans un film au scénario assez convenu.

Peggy (Ann Sheridan) rêve d'être une danseuse de revues ; elle y parviendra comme partenaire du pénible Burns (Anthony Quinn). Ce qui compromet son idylle avec Danny (James Cagney) qui devient boxeur pour être digne d'elle. Soutenu par son entraîneur Mutt (Frank McHugh) et son manager Scotty (Donald Crisp), il rate de peu le titre des super-welters car les gants de son adversaire ont été enduits de colophane pour l'aveugler : sa vision sera à jamais compromise, même si un sympathique gangster (Elia Kazan, excellent) fait justice de cette infâmie. Eddie (Arthur Kennedy) est un compositeur classique qui, lorsqu'il crée sa symphonie new-yorkaise à Carnegie Hall, la dédie à son frère aîné, le boxeur.

Sunrise *L'aurore*, F. W. Murnau, USA, 1927, 90 mn

Mélange étonnant de styles, intimisme et expressionnisme. La caméra saisit les ruminations de l'homme (George O'Brien) qui veut noyer son épouse (Janet Gaynor), son hésitation, sa fébrilité et ses remords, puis l'infinie tendresse de la femme qui a pardonné. Et cette ville tentaculaire, son salon de coiffure, son photographe, sa piste de danse et son Luna Park. Sur laquelle s'abat l'orage, le même qui fait chavirer la barque du couple. Tout rentre dans l'ordre avec l'aurore.

Les mots manquent pour décrire le chef-d'œuvre de Murnau, partant un des plus grands films jamais tournés. Dans un rôle insignifiant, Gibson Gowland qui fut McTeague dans *Greed* (p. 1725) et qui n'est plus rien.

La mort en ce jardin Luis Buñuel, France, 1956, 100 mn

Poursuivis par l'Armée d'une dictature, cinq personnages se retrouvent dans la forêt amazonienne. Le père Lizzardi (Michel Piccoli, presque débutant), la prostituée Gin (Simone Signoret), le mineur de diamants Castaing (Charles Vanel) et sa fille muette Maria (Michelle Girardon) ainsi que l'aventurier Shark (Georges Marchal). Univers existentialiste où chacun doit se redéfinir : le prêtre utilise des pages de son missel pour allumer le feu, la pute s'énamoure de Shark, Castaing devient fou et tire sur les autres. Shark et Maria, survivants, s'éloignent en canot sur un lac, direction le Brésil limitrophe. Ce film en couleurs n'est pas très typique de son auteur ; ce n'est pas une grande réussite non plus.

The bravados Henry King, USA, 1958, 94 mn

Douglass (Gregory Peck) se rend à Rio Arriba pour assister à la pendaison de quatre bandits coupables d'avoir, entre autres crimes, tué son épouse, mais ils s'évadent. Douglass rattrape les criminels (Lee Van Cleef, Albert Salmi, Stephen Boyd) et les tue, un à un, après leur avoir montré une photo de leur victime qu'ils prétendent ne pas reconnaître. Et pour cause : en discutant avec le quatrième (Henry Silva), il comprend que le véritable coupable était un "inoffensif" voisin (Gene Evans). Le justicier rentre bien marié à Rio Arriba où il se consolera peut-être avec la belle Josefa (Joan Collins).

Pour ce héros aveuglé par la vengeance, il aurait fallu Randolph Scott (*Ride lonesome*, p. 994).

C'era una volta nel West *Il était une fois dans l'Ouest*, Sergio Leone, Italie, 1968, 166 mn

Une société de chemins de fer complote pour s'accaparer des terres. Son directeur Morton (Gabriele Ferzetti), un handicapé "qui a l'air d'une tortue sortie de sa carapace" dès qu'il quitte son wagon, a chargé le tueur Frank (Henri Fonda, à contre-emploi) d'intimider le propriétaire du terrain de la future gare ; Frank fait mieux, il le tue ainsi que ses enfants. Mais le mort avait épousé Jill (Claudia Cardinale), une prostituée de New Orleans qui est défendue par le hors-la-loi Cheyenne (Jason Robards) et par Harmonica (Charles Bronson), qui en profite pour régler un vieux compte – expliqué en flash-back – avec Frank.

C'est plutôt mieux filmé que d'habitude avec une insistance sur les trognes en gros plan : Lionel Stander et surtout Jack Elam dans ses démêlés avec une mouche. Le temps est étiré à l'extrême mais la musique d'Ennio Morricone transforme ces longueurs en une sorte d'opéra. Le meilleur western spaghetti ; mais aussi son chant du cygne car il épuise les possibilités de ce sous-genre.

Le jeune Werther Jacques Doillon, France, 1993, 90 mn

Une classe de quatrième dans le cinquième arrondissement, à Louis-le-Grand peut-être. Guillaume s'est suicidé et son meilleur ami Ismaël tente de comprendre : ne serait-ce pas la faute d'une certaine Miren ? À force de chercher à savoir, il en tombe amoureux, comme on peut l'être à quatorze ans ; tout ça reste nécessairement bien superficiel, témoin les réflexions qu'échangent le groupe d'adolescents. La référence à Goethe est elle-même un peu exagérée dans ce petit monde qui n'a pas encore trouvé ses marques. Seule certitude, qu'Ismaël confie à Guillaume devant sa tombe : "Tu va empoisonner toute ma vie avec ce que tu as fait".

Doillon réussit à pénétrer la mentalité d'un âge dit ingrat, parce que tout y est labile et un peu faux. Une grande réussite.

Bellissima Luchino Visconti, Italie, 1951, 110 mn

Maddalena Cecconi (Anna Magnani), une infirmière libérale, fait tout pour que Maria, sa fillette de cinq ans, joue dans le prochain film d'Alessandro Blasetti (dans son propre rôle). Coupe de cheveux, cours de danse et surtout graissage de patte d'un douteux assistant (Walter Chiari) qui lui extorque de quoi acheter un scooter Lambretta et tente même de se payer sur la bête. Efforts couronnés de succès mais la mamma est horrifiée de voir que ce sont les pleurs de Maria, jugés comiques, qui ont emporté la décision. La fillette ne fera donc pas carrière à Cinecittà ; quant au gouffre financier entraîné par cette tentative, Maddalena promet de mettre les bouchées doubles pour le combler.

Excellent film néo-réaliste typique du scénariste Cesare Zavattini : il montre une Italie gangrénée par les compromissions et se conclut, comme *Le voleur de bicyclette* (p. 208), sur un sursaut de dignité. Mais cela n'en fait pas un grand Visconti pour autant.

Moderato cantabile Peter Brook, France, 1960, 90 mn

Blaye, au bord de la Gironde, avec sa grisaille et son ennui. Travellings crépusculaires alors que les lampes s'allument, musique de Diabelli. Madame Desbarèdes (Jeanne Moreau) a entendu le cri d'une femme que tuait son amant ; elle tourne autour du café où s'est produit le crime. Un ouvrier du nom de Chauvin (Jean-Paul Belmondo) répond à ses questions – elle veut savoir le comment et surtout le pourquoi – en inventant au fur et à mesure. De Chauvin, elle tombe amoureuse, dit-elle, tout en souhaitant qu'il l'étrangle. Tout ce qu'elle obtient de lui se résume à "Je voudrais que vous soyez morte". Elle pousse alors un cri déchirant, ni modéré, ni chantant, avant que son époux, le magnat local, ne la ramène dans le château familial. Belle adaptation de Marguerite Duras.

Le terra trema *La Terre tremble*, Luchino Visconti, Italie, 1948, 153 mn

Tourné à Aci Trezza (près de Catane) avec des amateurs, ce film magnifique appartient superficiellement à la mouvance néo-réaliste. Il raconte la tentative de révolte du jeune 'Ntoni Valastro qui décide de se mettre à son compte pour pêcher l'anchois. Mais une tempête détruit son bateau et tout s'effondre ; il perd la maison familiale qu'il avait hypothéquée et son frère émigre au Nord.

Comme l'a remarqué Jacques Lourcelles, il s'agit d'un film calligraphiste, placé sous le signe de la fatalité, de la résignation. 'Ntoni se heurte à l'hostilité des mareyeurs mais aussi à l'atavisme de la population qui le laisse se débattre sans lever le petit doigt. Chacun à sa place et une place pour tous ; il récupère la sienne, désormais plus modeste qu'au départ quand il rentre dans le rang sous les quolibets des vainqueurs.

After hours Martin Scorsese, USA, 1985, 93 mn

Étrange nuit pour l'informaticien Paul Hackett (Griffin Dunne), égaré à SoHo et qui n'arrive pas à rentrer chez lui. Tout se ligue contre lui, à commencer par le métro dont les tarifs viennent d'augmenter à minuit. Il faut dire que son unique billet de 20 \$ s'est envolé. . . c'est un peu pour ça qu'il veut s'acheter un presse-papier. Autres ennuis avec le papier, son image placardée sur les poteaux : on l'accuse d'être un voleur. C'est finalement recouvert de papier mâché qu'il échappera, déguisé en statue, aux "vigilantes" du quartier. Des barmen (Dick Miller, Victor Argo, John Heard et même Scorsese dans un club Mohawk) et des jolies filles zinzins et dangereuses (Rosanna Arquette, Linda Fiorentino, Teri Garr, Verna Bloom) accompagnent ce cauchemar qui se termine quand la carapace enrobant Paul tombe et se brise pile devant la porte de son bureau. C'est un peu comme si le réveil sonnait pour le ramener à la réalité, celle du travail.

Sylvia Scarlett George Cukor, USA, 1935, 91 mn

Henry Scarlett (Edmund Gwenn) et sa fille Sylvia (Katharine Hepburn) quittent la France pour l'Angleterre en catastrophe au point que Sylvia doit couper ses cheveux et assumer l'identité d'un garçon, Sylvester. Ils s'acoquinent avec le petit escroc Jimmy (Cary Grant) puis avec la domestique Maudie (Dennie Moore) pour former la troupe des "Pink Pierrots" qui donne des spectacles en Cornouailles. L'amour frappe quand Sylvester rencontre le peintre Michael (Brian Aherne) ; pour lui, elle redevient Sylvia. Entre temps, Henry, qui ne supportait pas l'inconduite de sa chère Maudie, s'est suicidé. . .

Comédie attachante avec d'étonnantes ruptures de ton dues au personnage pathétique du père vieillissant. Katharine Hepburn en garçon est éblouissante.

Gokseong *En présence du Diable*, Hong-jin Na, Corée, 2016, 156 mn

Le titre canadien (bien supérieur à l'absurde *The strangers* du distributeur français) résume le film : il s'agit d'une histoire de possession diabolique particulièrement horripilante. Des villageois sont atteints par une étrange maladie qui se manifeste d'abord par de l'urticaire, puis par une pulsion homicide qui les amène à assassiner leurs proches avant de tomber en catatonie. La mystérieuse Moo-myeong, autrement dit "sans nom", accuse un Japonais qui vit dans la forêt d'en être à l'origine : il serait un fantôme. Le policier Jong-goo juge cela sérieux, d'autant plus que sa fillette Hyo-jin semble elle aussi être touchée. Il s'en prend au Nippon avec des copains et le laisse à peu près mort, tandis qu'un chamane se livre à un terrifiant exorcisme sur la fillette. Le chamane et Moo-myeong s'accusent mutuellement d'être les véritables coupables tandis que les morts s'accumulent. Finalement Hyo-jin tue toute sa famille, y compris son père.

Le Japonais est sans doute le Diable mais *quid* de Moo-myeong et du chamane qui collectionne les photos macabres de victimes ? Il s'agit peut-être d'une trinité. Le film est en tout cas très impressionnant avec son rituel chamanique, ses vomissements, ses demi-morts très agressifs ; il se compare favorablement à *The exorcist* (p. 1216) ou encore à *Night of the living dead* (p. 1342).

Il lavoro *Le travail*, Luchino Visconti, Italie, 1962, 53 mn

La tentazione del dottore Antonio Federico Fellini, Italie, 1962, 52 mn

Deux sketches de *Boccace 70* dûs aux frères ennemis du cinéma italien.

Visconti met en scène un comte récemment marié (Tomás Milián) un peu embarrassé depuis que la Presse à scandales a révélé qu'il fréquente des call-girls. Son épouse (Romy Schneider) réagit en décidant de travailler ; il devra désormais la payer au tarif des professionnelles de luxe qu'il fréquente. Le film, vite oublié, vaut surtout pour la belle Romy. Avec Romolo Valli et Paolo Stoppa.

À bord de sa FIAT 600, le docteur Mazzulo (Peppino de Filippo) fait la chasse à toute forme de pornographie et même aux couples qui s'embrassent en public. Et voilà qu'on installe en face de chez lui un gigantesque panneau où se déploient les formes généreuses d'Anita Ekberg comme sortie de *La dolce vita* (p. 236), un verre de lait à la main : *Bevete più latte* fredonne la bande sonore persifleuse de Nino Rota. Le cul-bénié multiplie les démarches pour faire déplacer cet attentat à la pudeur, en vain. Il finit par se rendre de nuit auprès de la géante qui s'anime, danse avec lui. . . Saint Antoine ayant succombé à la tentation, il est interné. On reconnaît l'EUR et son Palazzo della civiltà italiana au fronton duquel s'affiche l'immortelle prose du *Duce* : UN POPOLO DI POETI, DI ARTISTI, DI EROI, DI SANTI, DI PENSATORI, DI SCIENZIATI, DI NAVIGATORI, DI TRASMIGRATORI.

A night at the Opera *Une nuit à l'Opéra*, Sam Wood, USA, 1935, 91 mn

Le meilleur film des Marx, passés à la MGM, se distingue par un scénario structuré autour d'une représentation du *Trouvère* précédée d'un voyage transatlantique. On mentionnera la signature du contrat – “the party of the first part is to be known as the party of the first part” – et la minuscule cabine où s'entassent, outre une gigantesque malle, 14 personnages. Avec Margaret Dumont et Sig Ruman.

Pane, amore e fantasia *Pain, amour et fantaisie*, Luigi Comencini, Italie, 1953, 89 mn

Pane, amore e gelosia *Pain, amour et jalousie*, Luigi Comencini, Italie, 1954, 83 mn

Les destins croisés du bellâtre commandant de carabinieri Carotenuto (Vittorio De Sica) et de la Bersagliera (Gina Lollobrigida), la beauté locale, dans le fictif village de Sagliena (Abruzzes). Carotenuto en pince plutôt pour la sage-femme (*levatrice*) Anna (Marisa Merlini), célibataire avec un fils ; ses efforts seront anéantis par le retour de son ex, qui s'est tardivement résolu à l'épouser. Bersagliera est l'objet des attentions de Stelluti (Roberto Risso), un carabinier aussi beau qu'emporté ; quand l'âne de la belle est victime d'un tremblement de terre, il ne lui reste plus qu'à épouser le gendarme.

Film plaisant sans message social avec des épisodes cocasses, notamment quand Carotenuto doit déjeuner à la suite dans deux familles qui s'ingénient à le gaver de pasta. Incidemment, le “Voi” mussolinien (p. 11) est toujours de rigueur à Cinecittà. Avec Memmo Carotenuto, Saro Urzì et Maria Pia Casilio.

Marnie *Pas de printemps pour Marnie*, Alfred Hitchcock, USA, 1964, 131 mn

Marnie (Tippi Hedren), voleuse compulsive, change constamment d'identité pour commettre ses larcins. Jusqu'au jour où elle est rattrapée par Mark (Sean Connery) qui l'épouse et en fait une fille convenable. Mais il faudra auparavant comprendre la raison des névroses de la jeune femme, en particulier de sa frigidité.

Il n'y a pas de mauvais Hitchcock, double négation qui signale le début de la décadence du maître. Principale qualité, la musique de Bernard Herrmann, mais l'actrice principale n'est qu'une sous-Grace Kelly. Les transparences commencent à dater et la psychanalyse rappelle celle de *Spellbound* (p. 1024) : le docteur Edwardes était troublé par le blanc, Marnie ne supporte pas le rouge. Tout s'arrange miraculeusement quand l'héroïne se rappelle la nuit d'orage où elle dut secourir sa maman (Louise Latham), une prostituée agressée par son client “en blanc” – un marin de Baltimore (Bruce Dern). Avec Martin Gabel et Diane Baker.

The wizard of Oz *Le magicien d'Oz*, Victor Fleming, USA, 1939, 98 mn

Un ouragan emporte la jeune Gale (Judy Garland) et sa maison dans un monde en Technicolor, au milieu des nains Munchkin. Qui l'incite à rendre visite au magicien d'Oz (Frank Morgan) dans son palais. Elle cheminera en compagnie d'un épouvantail à la recherche d'une cervelle, d'un homme en fer blanc en quête d'un cœur et d'un lion auquel manque le courage. Trois personnages qui ressemblent à des familiers de son prosaïque Kansas, tout comme le magicien ou encore la perverse sorcière de l'Ouest (Margaret Hamilton, excellente).

Il y a un petit côté *Blanche-Neige* (p. 523) dans ce film sorti peu de temps après : les nains, la sorcière, etc. Le magicien se révèle n'être qu'un illusionniste, idée reprise dans le film de science-fiction *Zardoz* (p. 529). Célèbre chanson *Somewhere over the rainbow*.

Belle de jour Luis Buñuel, France, 1967, 100 mn

D'après Joseph Kessel. Lassée de son mari (Jean Sorel), beau mais peu porté sur la chose, Séverine (Catherine Deneuve) fantasme : elle s'imagine fouettée, puis baisée en forêt par des domestiques. Un libertin un peu répugnant (Michel Piccoli) lui indique une adresse ; Severine ira, sous le nom de Belle de jour, y faire des passes pour son propre plaisir. Madame Anaïs (Geneviève Page) et les autres employées (dont Françoise Fabian) l'initient à ce petit monde ; le jovial monsieur Adolphe (Francis Blanche), le Professeur (François Maistre) qui aime à se déguiser en larbin et l'Asiatique aux étranges gadgets – on ne saura pas lesquels, sinon que Séverine prend le pied de sa vie. Intermède, l'épisode du duc nécrophile (Georges Marchal) qui fait monter Séverine dans un cercueil. Un voyou (Pierre Clémenti) s'amourache de Belle et tire sur le mari qui reste paralysé.

Sorte de leitmotive, le son de clochettes du tilbury où Séverine avait cru vivre son premier fantasme et dont la récurrence signale le retour de "cet obscur objet du désir" (p. 52). Avec les habitués Bernard Musson, Francisco Rabal et Muni.

Shane *L'homme des vallées perdues*, George Stevens, USA, 1953, 118 mn

Un inconnu, Shane (Alan Ladd) se porte au secours de fermiers menacés par un voisin agressif. Western pour enfants car vu à travers les yeux d'un enfant (Brandon De Wilde). Côté gentils, Van Heflin, Elisha Cook, Douglas Spencer, Edgar Buchanan et la touchante Jean Arthur dans son dernier rôle. Chez les méchants, Emile Meyer et John Dierkes, Ben Johnson et Jack Palance, terrifiant.

Magnifiques paysages du Wyoming (le Grand Teton) et photo crépusculaire aux teintes chaudes de Loyal Griggs. *Remake* de Clint Eastwood (*Pale rider*, p. 1199) et la BD de la série *Lucky Luke* centrée sur Phil Defer (= Palance).

The fountainhead *Le rebelle*, King Vidor, USA, 1949, 112 mn

D'après Ayn Rand. Howard Roark (Gary Cooper) est un architecte résolument moderne qui tente d'imposer le fonctionnel à des collègues (dont Kent Smith) qui en sont restés aux frontons grecs. Ces conformistes sont appuyés par un journal, *The banner*, qui promeut la médiocratie, même si son directeur Wynand (Raymond Massey) n'est pas personnellement minable. Roark ne trouvera d'appui qu'auprès de la belle Dominique (Patricia Neal), tout aussi élitiste que lui ; il arrivera à faire triompher son point de vue intransigeant.

Le personnage de Roark ressemble autant à Frank Lloyd Wright que celui de Rick Martin à Bix dans *Young man with a horn* (p. 1303). Et les conceptions du célèbre architecte ne sont en aucune façon résumées par cette histoire de frontons : il aurait fallu parler de l'influence prépondérante du Japon. Mais Roark, en tant que source de ruissellement (*fountainhead*), ne peut en subir aucune.

Tout créateur est fatalement en butte aux attaques des conservateurs en place, par esprit de corps et manque d'envergure. Dans le monde selon Ayn Rand, ces derniers sont regroupés au sein d'une *mob* – le syndicat méprisable de ceux qui ne sont rien – prête à tout pour conserver ses prérogatives tout en étant consciente de sa médiocrité. Les créateurs sont sans doute marqués au front à la naissance, mais pour quel destin au juste ? La plupart, déséquilibrés, sombrent dans la paranoïa et la marginalité ; et comme ce qui ne tue pas renforce, l'opposition des milieux conformistes se révèle bénéfique pour ceux qui en réchappent, autrement dit l'originalité se mérite. Alors que, selon la conception démagogique de la philosophe libertarienne, les premiers de cordée, arrimés au dernier étage des gratte-ciel, n'ont jamais eu à se définir eux-mêmes.

M*A*S*H Robert Altman, USA, 1970, 116 mn

MASH est l'acronyme de *Mobile Army Surgical Hospital*, une unité médicale de l'Armée durant la guerre de Corée. Il s'agit d'une farce militaire mettant en scène des médecins appelés (Elliott Gould, Tom Skerritt et Donald Sutherland alias Hawkeye) qui détestent la hiérarchie et tout ce qui ressemble à un ordre. D'où leur acharnement contre un couple aussi militariste qu'hypocrite (Robert Duvall et Sally Kellerman alias Hot Lips), leur arrogante désinvolture quand on leur paie un voyage à Kokura pour soigner le fils blessé d'une huile du Congrès. Avec des moments de paillardise dignes de Boccace. Quand le dentiste (John Schuck) a une "panne", il veut mourir et ses collègues lui concoctent un *painless suicide* inspiré de la Cène ; le mort se réveille auprès d'une femme, ses moyens retrouvés. Mais aussi des facilités et des longueurs, ainsi le pénible match de football américain qui clôt le film. Avec Michael Murphy, René Auberjonois et Bud Cort qui reviendront, avec Kellerman et Schuck, dans *Brewster McCloud* (p. 756), plus abouti.

The treasure of Sierra Madre *Le trésor de la Sierra Madre*, John Huston, USA, 1948, 126 mn

Merveilleux film d'aventures d'après un roman du mythique B. Traven. Les trois chercheurs d'or, Fred (Humphrey Bogart), Curtin (Tim Holt) et Howard (Walter Huston, père du réalisateur) creusent la Sierra dont ils extraient la fabuleuse poudre. Ils sont dérangés par Cody (Bruce Bennett), un Américain qu'ils s'apprêtent à tuer lorsque surgit la bande de Gold Hat (Alfonso Bedoya) qui s'en charge. Le temps de panser les blessures de la montagne, les aventuriers repartent avec leurs ânes chargés d'or. Mais Fred est devenu fou et aussi méchant que les personnages incarnés par Bogart dans les années 1930 ; il s'enfuit seul avec le précieux métal pour être rattrapé par Gold Hat qui le tue et disperse les sachets d'or qu'il prend pour du sable. Quand il apprend que le pactole s'est envolé, Howard est pris d'un fou rire : "L'or est reparti où on l'a trouvé". Écho à la célèbre réplique du *Faucon maltais* (p. 32) : "We are such stuff as dreams are made on".

Nous faisons incidemment connaissance avec un charmant reptile, le monstre de Gila. Même coupé en deux, il reste attaché jusqu'au soir au bras qu'il a mordu ; à ce moment la victime n'en a que faire car elle est morte.

Edward scissorhands *Edward aux mains d'argent*, Tim Burton, USA, 1990, 105 mn

"Ses ailes de géant l'empêchent de marcher". Edward (Johnny Depp) que son créateur (Vincent Price dans un de ses ultimes rôles) n'a pas eu le temps de parachever, a des ciseaux en guise de doigts. Ce qui lui complique la vie pour manger et le rend dangereux quand il panique : ne surtout pas le faire dormir sur ce qu'Agnès Varda appelait un lit d'eau (*Documenteur*, p. 880) ! Ce qui en fait aussi un virtuose de l'art topiaire ou un sculpteur d'oniriques anges de glace. Il peut aussi couper les cheveux de ces dames du matriarcat qui sévit dans une banlieue du Middle West, avec sa vieille peau allumeuse (Kathy Baker) et sa prophétesse évangéliste (O-Lan Jones) qui voit en lui un démon. D'abord bien accueilli dans cet univers conformiste, on l'attend bientôt au tournant : ses qualités deviennent autant de défauts et il doit se sauver pour échapper au lynchage. Il se résout à vivre, à jamais seul, dans le château de son défunt "père" ; c'est un peu la version triste de *La Belle et la Bête* (p. 82).

Opposition entre le monde gothique d'Edward, fantastique et poétique et l'*american way of life*, les maisonnettes qui ne diffèrent que par leur couleur, les opinions stéréotypées qui tournent avec le vent. Deux personnages sont épargnés : la jeune Kim (Wynona Ryder) et sa mère Peg (Dianne Wiest), une représentante Avon® à l'esprit ouvert et généreux.

p

Whirlpool *Le mystérieux docteur Korvo*, Otto Preminger, USA, 1950, 97 mn

Ann (Gene Tierney, ravissante), l'épouse cleptomane du psychanalyste Bill Sutton (Richard Conte, peu convaincant), tombe sous la coupe du douteux Korvo (José Ferrer), lequel pratique l'hypnotisme. Sur Ann qu'il force à voler et cacher les enregistrements de Teri (Barbara O'Neil), une cliente de Bill que le charlatan a ruinée. Sur lui-même, ce qui lui permet de commettre un crime – l'assassinat de Teri – alors qu'opéré de la vésicule, il semble cloué au lit. Il est finalement victime de sa curiosité : voulant absolument savoir ce que Teri a confié à son psy, il sort de l'hôpital grâce à une seconde auto-hypnose pour écouter les disques, mais il s'effondre sans que la Police (Charles Bickford) n'ait besoin de l'abattre.

Milou en mai Louis Malle, France, 1990, 107 mn

La musique de Stéphane Grappelli renvoie à *Lacombe Lucien* (p. 1731) sinon que nous sommes en mai 1968. Moment où madame Vieuzac (Paulette Goddard) trépassé. Dans sa grande maison du Gers où vit son fils veuf Milou (Michel Piccoli, touchant) débarque la famille, venue comme elle peut. Le frère de Milou (Michel Duchaussoy) sentencieux ex-correspondant du *Monde* à Londres et son épouse américaine peu farouche, sa nièce "gouine" (Dominique Blanc) et sa poupée du moment : ces deux-là doivent partager l'héritage avec Milou mais, surprise, le testament impose une quatrième part pour la fidèle domestique qui servait aussi aux plaisirs ancillaires de Milou. Arrive encore Camille (Miou-Miou), la fille de Milou, d'un conformisme d'époque qui fait la paire avec le notaire en blazer (François Berléand). Puis le gauchiste de service descendu de Paris dans le camion de Grimaldi (extraordinaire Bruno Carrette, mort peu après), sorte de Michel Sardou mâtiné de Jean-Marie Bigard : "Je ne suis pas gaulliste mais grimaldiste".

Fin mai, le pouvoir bégaie, De Gaulle en a un peu perdu le contrôle. Bref moment où tout le monde, même les réactionnaires les plus bornés, discute et envisage une autre société. On tourne autour du lit de la morte sur l'air de *La fille du bédouin*, Milou fume son premier joint. Soudain on frappe à la porte et madame Boutelleau (Valérie Lemercier, excellente) et son mari industriel viennent se mettre à l'abri des chars russes. Exode sur la colline avoisinante, ce qui peut sembler exagéré ; mais il y a eu effectivement un déclic à Lyon lors de la mort d'un flic au pont Lafayette, les indécis terrifiés passant alors de l'autre bord.

Au matin, ce petit monde est rassuré. L'essence est réapparue, De Gaulle est revenu de Baden Baden avec la libération de Salan comme signal fort pour les militaires, une foule amenée en car de la France entière a crié sur les Champs-Élysées "Cohn-Bendit à Dachau". La famille peut désormais enterrer madame Vieuzac, et le voisin Boutelleau vider ses produits toxiques dans la rivière. Milou reste seul dans la grande maison où sa mère est au piano, rien que pour lui.

Les favoris de la Lune Otar Iosseliani, France, 1984, 98 mn

Chassé-croisé entre une multitude de personnages aux destins tellement tissés qu'on ne saisit pas tout. Il est question d'un commissaire de police, d'un armurier qui trafique avec les terroristes, d'un spécialiste de l'électronique (Bernard Eisenschitz) dont le destin bascule quand il s'aperçoit que sa télécommande a tué un homme. Et les femmes de ces messieurs qui trompent l'un avec l'autre et même avec un voleur. L'armurier sera arrêté, le policier assassiné par un terroriste.

Et puis il y a les objets qui vivent et vieillissent : ce service de Vieux Sèvres dont on casse régulièrement quelques assiettes. L'une d'entre elles, recollée, servira de cendrier à un tout jeune *favori de la Lune*, i.e., un voleur (Mathieu Amalric, débutant). Ce dernier s'acharne contre un tableau qu'il vole et revole, découpant à chaque fois la toile qui rétrécit. Plainte des choses qui semblent nous dire "Qu'avez-vous fait de nous?", renforcée par de fausses images d'archives en noir et blanc qui semblent suggérer que c'était mieux avant.

Un éboueur noir trouve dans une poubelle une liasse cachée par l'armurier et laisse son balai. Dans la chorale de la prison, on chante *a cappella* *J'ai lié ma botte*. Question bottes, deux d'entre elles sur une stèle sont tout ce qu'il subsiste d'une statue que des clochards ont fait sauter avec la poudre des terroristes.

Premier film français, magnifique et unanimiste, du réalisateur géorgien qui aura tendance à s'enfermer dans son style, e.g., *Adieu, plancher des vaches* (p. 620).

Odd man out *Huit heures de sursis*, Carol Reed, Grande-Bretagne, 1947, 116 mn

Belfast. Johnny (James Mason), un activiste du Sinn Féin blessé dans un hold-up, est activement recherché par la Police ainsi que ses amis de l'organisation, tel Pat (Cyril Cusack) impitoyablement abattu par un inspecteur aux allures de Javert (Denis O'Dea). Le fuyard est un homme blessé, comme vidé de son énergie, qui erre d'abri en pub, de pub en studio d'artiste, une patate chaude que chacun se refile tandis qu'il perd son sang. Le surnommé Shell (F. J. McCormick) essaie de le fourguer à un peintre fou et raté (Robert Newton) qui voudrait saisir le moment de l'agonie. Quand Kathleen (Kathleen Sullivan) le retrouve, il est trop tard, ils sont coincés devant les grilles du port ; elle tire deux balles contre les argousins pour provoquer une fatale riposte.

Plus qu'un film sur l'Irlande et son interminable guerre civile, il s'agit d'une longue traversée, direction la Mort. La nuit, sous la neige qui tombe dans une sorte de conte de Noël à l'envers où tous les lieux de chaleur humaine seraient interdits. La photo de Robert Krasker est absolument splendide et la musique de William Alwyn poignante.

p

Excalibur John Boorman, Grande-Bretagne, 1981, 141 mn

D'après *Le morte d'Arthur* de Thomas Malory. Ni spectacle hollywoodien genre *Knights of the Round Table* (p. 1619) ni œuvre austère comme *Lancelot du Lac* ou *Perceval le Gallois* (pp. 1329, 904), il s'agit plutôt d'une enluminure chatoyante réalisée avec les moyens spectaculaires du cinéma. Distribution sans grand relief dont se détachent la perverse Morgana d'Helen Mirren et le facétieux Merlin de Nicol Williamson comme sorti de *Monty Python and the Holy Grail* (p. 1097). Des images splendides : le masque de Mordred qui renvoie à *Zardoz* (p. 529) et le duel final, genre Saint Michel contre le Dragon sur fond de soleil rouge surdimensionné. La main qui surgit de la mer pour se saisir de l'épée est comme la clôture d'un cycle, on pense à la *Tétralogie*. Magnifique.

River of no return *La rivière sans retour*, Otto Preminger, USA, 1954, 91mn

"Véhicule" pour Marilyn Monroe qui, dans le rôle de l'entraîneuse Kay, chante *One silver dollar* dans un saloon avant de descendre un torrent en compagnie de Matt (Robert Mitchum) et de son fils Mark (Tommy Rettig). Spectacle familial aux belles images – dangereux rapides en transparences et attaques d'Indiens – racontant les retrouvailles d'un fils avec son père et la création d'une famille recomposée. Désarroi de Mark quand il apprend que son papa a fait de la prison pour avoir "tiré une balle dans le dos" de celui qui allait tuer un ami ; mais l'enfant sera amené à faire de même pour sauver son père désarmé face au meurtrier Harry (Rory Calhoun), l'ex de Kay.

Planet of the apes *La planète des singes*, Franklin J. Schaffner, USA, 1968, 112 mn

D'après Pierre Boulle. L'équipage d'un vaisseau spatial échoue sur une planète où règnent des gorilles qui considèrent l'Homme comme un primate inférieur. La dernière image saisissante – les ruines de la statue de la Liberté sur une plage – suggère qu'il s'agit en réalité d'une Terre post-atomique ; ce qu'on aurait pu comprendre du fait que les singes s'expriment en anglais, une langue qui n'a d'ailleurs pas évolué en 2000 ans !

Conte voltairien centré sur le spécisme – les humains parqués dans des zoos – et caractérisé par un anticléricalisme inattendu de l'autre côté de l'Atlantique. "Dieu a créé le Singe à son image" entend-on, comme un écho au célèbre "Si Dieu nous a faits à son image, nous le lui avons bien rendu". Il est question de rouleaux sacrés et d'une Religion qui ne serait pas en contradiction avec la Science.

Avec Charlton Heston et, difficilement reconnaissables sous leur maquillage, Kim Hunter, Roddy McDowall et Maurice Evans – l'infortuné Hutch de *Rosemary's baby*, p. 1589 – dans le rôle de Zaius, le terrifiant ministre de la Science.

Wild river *Le fleuve sauvage*, Elia Kazan, USA, 1960, 110 mn

Chuck (Montgomery Clift), employé de la TVA (Tennessee Valley Authority), est chargé de procéder à l'évacuation d'une île de la rivière qui doit bientôt être submergée par un des nombreux barrages que le *New Deal* construit pour empêcher de terribles crues. Dans ce pays sudiste, Chuck se heurte aux racistes qui ne veulent pas entendre parler d'égalité salariale ; il est même victime d'un début de lynchage organisé par le pompiste local Bailey (Albert Salmi, terrifiant). Mais la grande affaire de Chuck est la vieille dame Ella (Jo Van Fleet) qui refuse de quitter son île. C'est de force qu'on l'emmène alors que les tronçonneuses commencent à abattre les arbres. Déportée dans une maison "avec porche" de l'autre côté de la rivière, elle s'enferme dans le mutisme, refusant de communiquer avec sa petite-fille (Lee Remick) qui a sympathisé avec l'ennemi, i.e., Chuck. À laquelle elle ne desserre les dents que pour lui demander de solder sa dette à l'épicier, 16cts ; sinon, elle ne doit rien à personne. Ce personnage obstiné, anachronique et bouleversant est finalement enterré auprès des siens dans le petit cimetière, désormais seule partie émergée de l'île.

The sweet hereafter *De beaux lendemains*, Atom Egoyan, Canada, 1997, 112 mn

L'avocat Stevens (Ian Holm) débarque dans un village sinistré dont les enfants sont morts noyés quand le bus scolaire a plongé dans un lac. Il veut convaincre les parents de faire un procès pour négligence, se réservant un tiers des potentielles indemnités. Il arrache leur consentement à des familles tétanisées par la douleur et qui se sentent coupables sans savoir de quoi réellement et s'attire l'ire de Billy (Bruce Greenwood), bien près de lui casser la gueule. Il s'agira de démontrer que la conductrice (Gabrielle Rose) n'a fait aucune erreur pour imputer l'accident à un défaut d'entretien du véhicule. Mais la jeune Nicole (Sarah Polley), désormais paralysée, prétend lors de son audition que la conductrice ne respectait pas les limitations. Sans doute écoeurée par l'attitude de son père – un peu incestueux et avide de gagner de l'argent –, elle provoque l'échec de la manipulation : "Tu serais une excellente joueuse de poker" commente l'avocat marri.

Deux ans plus tard, Stevens croise la conductrice qui semble remise. La voix off de Sarah commente le nouveau monde où les endeuillés ont appris à vivre avec leurs morts : "Everything strange and new" extrait d'un poème de Robert Browning, *The pied piper of Hamelin*, autre histoire d'enfants disparus. En contrepoint, la difficile relation de l'avocat avec sa propre fille, une droguée atteinte du SIDA et pour laquelle il est aussi impuissant que face aux enfants morts. Le plus beau film d'Egoyan soutenu par la lancinante musique de Mychael Danna. Avec les récurrents Arsinée Khanjian, Maury Chaykin et David Hemblen.

Vivement Dimanche ! François Truffaut, France, 1983, 111 mn

Tourné à Hyères, un divertissement en noir et blanc centré sur Barbara (Fanny Ardant), une secrétaire attachée à laver son patron (Jean-Louis Trintignant) des accusations de meurtre qui s'abattent en rafale sur lui. Déguisée en Blanche (du *Roi s'amuse*), en pute faisant le trottoir, maniant une tour Eiffel pour assommer un suspect aux allures patibulaires (Jean-Pierre Kalfon), en fait un prêtre (!), il n'y en a que pour elle. Il y a aussi un méchant avocat (Philippe Laudenbach) aux allures de morse quand, paniqué, il allume deux cigarettes à la fois. Et puis un maquereau au surnom équivoque de Louison (Jean-Louis Richard), une épouse infidèle au passé trouble (Caroline Silhol), un policier pas trop bête (Philippe Morier-Genoud) et un journaliste, ex de Barbara (Xavier Saint-Macary). La chambre de l'hôtel Garibaldi porte, comme il se doit (p. 3), le n° 813.

Sleepy Hollow Tim Burton, USA, 1999, 105 mn

D'après Washington Irving. En 1799, Ichabod Crane (Johnny Depp) est chargé d'enquêter sur des meurtres par décapitation – on ne retrouve pas la tête des victimes – commis dans un hameau hollandais de l'état de New York. L'exécutant est un démon sorti de la tombe, un cavalier sans tête – celle de Christopher Walken – qui s'attaque aux notables (Michael Gambon, Michael Gough, Jeffrey Gough), manipulé par celle qui détient la fameuse tête et compte hériter.

Superbes décors et teintes sourdes, vert et brun sur lesquelles se détache le sang. Mais le film est trop long. Le moulin renvoie à *Brides of Dracula* (p. 1570).

The bridges of Madison county *Sur la route de Madison*, Clint Eastwood, USA, 1995, 135 mn

1965. Robert Kincaid (le réalisateur), vient photographier pour National Geographic les ponts couverts du comté de Madison (Iowa, sans relation avec la capitale du Wisconsin). Où Francesca (Meryl Streep), une femme au foyer, est temporairement seule car mari et enfants sont partis pour une foire agricole dans l'Illinois. C'est un peu *Brève rencontre* (p. 1169) sinon qu'il y a consommation. Francesca hésite, partira, partira pas avec Robert. . . partira pas. En camionnette avec sa famille rentrée au bercail, elle aperçoit Robert qui la regarde, bien droit sous la pluie dans la rue du patelin : c'est l'image qu'elle emportera de lui.

La structure de flash-back – les enfants de Francesca découvrent cette parenthèse de quatre jours après sa mort – introduit un prêchi-prêcha très américain. Laissons plutôt la parole à ces amants qui n'ont pas eu le temps d'éprouver de lassitude. "Nous sommes les choix que nous avons faits", "Mes rêves d'enfant n'ont pas fonctionné, mais je suis content de les avoir eus". Je pense à ma mère.

The red shoes *Les chaussons rouges*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1948, 135 mn

À la fois ballet et superbe film en couleurs sur le milieu du ballet. Autour du tyrannique Lermontov (Anton Walbrook), le décorateur Ratov (Albert Wasserman), le chef d'orchestre Livy (Esmond Knight), le compositeur Craster (Marius Goring). Ainsi que d'authentiques danseurs : Robert Helpmann, Léonide Massine, Ludmilla Tchérina et Moira Shearer dans le rôle de Victoria. Lermontov ne supporte pas d'infidélité, non à lui-même, mais à la danse, de la part de son étoile ; ainsi quand Victoria tombe amoureuse du compositeur, il se sépare des deux avant de se raviser pour Victoria. Elle revient, mais partagée entre son amour pour la danse et celui pour Craster, elle se jette sous le train. Lermontov fait représenter *Les chaussons rouges* sans la remplacer : comme dans le conte d'Andersen, les ballerines prennent leur autonomie.

On retrouvera les quatre danseurs dans *Les contes d'Hoffmann* (p. 104).

Gunfight at the OK Corral *Règlements de comptes à OK Corral*, John Sturges, USA, 1957, 123 mn

La lutte épique des Earp et des Clanton, les Horaces et les Curiaces de l'Amérique, a souvent été portée au cinéma, notamment dans *My darling Clementine* (p. 1571) dont ce film reprend un acteur, John Ireland. Les rôles de Wyatt Earp et Doc Holliday sont tenus par Burt Lancaster et Kirk Douglas. La beauté de service (Rhonda Fleming) est éclipsée par Jo Van Fleet dans le rôle de Kate, la compagne vieillissante et aigrie de Doc qui, filmée au fond d'un couloir, semble sortir d'un tableau de Vallotton : les couleurs, superbes, ont alors toutes les nuances de rouge. Beau film placé sous l'image de la mort symbolisée par les cimetières appelés Boot Hill que croisent les protagonistes.

A distant trumpet *La charge de la huitième brigade*, Raoul Walsh, USA, 1964, 113 mn

Le dernier film de Raoul Walsh ne vaut guère que pour la musique militaire jubilatoire de Max Steiner qui avait déjà signé celle du génial *Pursued* (p. 1721). Sinon, il s'agit de la chronique décousue d'une garnison de l'Ouest où échoue le jeune Lt Hazard (Troy Donahue, éphémère vedette déjà sur le déclin). Avec quelques moments de bravoure : Hazard fait tirer au canon sur le bordel ambulancier d'un trafiquant (Claude Akins). Et une version au rabais de *Cheyenne autumn* (p. 645) où s'illustre un pédant et sympathique général (James Gregory) qui connaît son Cicéron par cœur. Dilemme pour Hazard, la blonde ou la brune ? Ce sera la brune (Suzanne Pleshette des *Oiseaux*, p. 65). Avec Kent Smith.

Iko shashvi mgalobeli *Il était un merle chanteur*, Otar Iosseliani, URSS, 1970, 78 mn

Le merle chanteur s'appelle Gia et occupe un poste de percussionniste dans l'orchestre de Tbilissi. Il n'est présent qu'au début et à la fin de l'exécution, seuls moments où on l'entend, ce qui enrage le chef d'orchestre. Il embrasse trop : il écrit de la musique, passe dans une bibliothèque, va faire un tour dans un hôpital, joue du piano dans une réunion de vieilles dames, boit et chante *a cappella* avec des copains ; il a surtout beaucoup de succès avec les jeunes femmes qu'il semble avoir toutes baisées. Mais bon à tout, bon à rien, il étreint mal et oublie de s'occuper du couple d'amis Russes qu'il logeait chez lui. Une némésis l'attend ; serait-ce une de ses jardinières que les épouses disposent sur le rebord des balcons pour tuer les passants ? L'une le rate de peu, il en repère une seconde. Une automobile aura raison de ce personnage peu conforme aux canons du réalisme socialiste. Dernier plan énigmatique, le mécanisme d'une montre.

Par rapport à ses œuvres françaises éclatées, le film frappe par sa linéarité, son classicisme si l'on peut dire. Ce personnage dont on ne sait s'il a une roue en trop ou en moins est en tout cas très attachant.

Unknown Chaplin Kevin Brownlow & David Gill, Grande-Bretagne, 1983, 156 mn

Documentaire consacré aux chutes conservées des films de Chaplin.

Nombreuses pour sa fructueuse période Mutual, en particulier *The cure*, *The adventurer* et surtout *The immigrant* (p. 917) ; pour ce dernier film nous le voyons organiser la scène du restaurant, l'améliorer, puis la retourner avec un serveur plus agressif (Eric Campbell) avant d'imaginer une première partie – le bateau des immigrants – pour donner un sens à l'ensemble.

Nous rentrons ensuite dans les détails du tournage du *Kid* (p. 233), de *La ruée vers l'or* (p. 523) et surtout de celui, interminable, des *Lumières de la ville* (p. 97) au cours duquel il vira son actrice principale qui ne savait pas tenir une fleur (!) mais fut obligé de la réengager, la production ayant pris trop de retard.

Les auteurs nous proposent enfin *The professor*, fragment d'un film inachevé de 1923 qui anticipe le "flea circus" de *Limelight* (p. 104). Et de longues séquences des *Temps modernes* (p. 451), du *Cirque* (p. 1377) et des *Lumières de la ville* – la troisième très réussie – toutes sacrifiées au perfectionnisme du réalisateur.

Les verts pâturages Jean-Christophe Averty, France, 1964, 107 mn

D'après un vieux succès de Broadway, l'évocation de la Bible par des Noirs du Sud : l'Arche de Noë, l'Exode etc. sur fond de negro spirituals avec les chorégraphies et les trucages, novateurs pour l'époque, d'Averty. Avec Darling Légitimus.

Passage to India *La route des Indes*, David Lean, Grande-Bretagne, 1984, 164 mn

Dernier film de David Lean après une longue interruption due à l'échec imérité de *Ryan's daughter* (p. 455) qui l'avait profondément affecté. Il adapte E. M. Forster, un auteur très sensible aux nuances de classe. On est ici dans l'Inde des années 1920 ; Adela (Judy Davis), jeune Anglaise un peu hystérique, s'est crue agressée par Aziz (Victor Banerjee) alors qu'elle était victime de la chaleur et peut-être de ses fantasmes. Ce beau monde colonial, avec l'honorable exception du directeur de lycée Fielding (James Fox), s'acharne contre l'Indien qui est emprisonné et passe en jugement. L'insistance du procureur à faire parler Adela se révèle contre-productive : dans un sursaut d'honnêteté, elle avoue avoir tout imaginé. Attitude éminemment courageuse qui lui vaut l'ostracisme des siens et, longtemps après, le pardon d'Aziz. Seconds rôles pour Saaed Jaffrey et Alec Guinness en vieux sage Indien excentrique.

Le film, un peu sage, est à la limite de l'académisme. Qu'aurait donné le roman vu par James Ivory et son compagnon indien Ismail Merchant qui devaient adapter plusieurs œuvres de Forster ?

Indochine Régis Wargnier, France, 1992, 158 mn

Mélodrame sur fond de luttes pour l'indépendance de l'Indochine autour de 1930. Images splendides et distribution superlative : Catherine Deneuve, Vincent Perez, Jean Yanne, Dominique Blanc et la jeune Linh-Dam Pham ; Carlo Brandt campe un Corse installé dans les Colonies comme un ver dans un fromage.

Amour et révolution : ça pourrait être du David Lean mais ça ne décolle qu'à la toute fin à Genève, seul moment où l'on ressent un peu d'émotion.

Gohatto *Tabou*, Nagisa Ōshima, Japon, 1999, 97 mn

Kyōto, durant la période troublée du Bakumatsu (p. 775). "Beat" Kitano incarne l'historique Toshizō Hijikata, chef de la milice Shinsen qui soutient le shōgunat agonisant. Une recrue pose problème, le jeune Kanō (Ryūhei Matsuda) dont la beauté féminine fait des ravages dans une troupe où beaucoup éprouvent des "penchants". On finit par s'entretuer par jalousie, mais qui est le meurtrier ? Peut-être Tashiro (Tadanobu Asano), l'amant en titre de Kanō, à moins que ce ne soit Kanō lui-même. Finalement le jeune homme à la frange est tué par son collègue, l'historique Okita (Shinji Takeda), dont il était semble-t-il amoureux.

Le testament d'Ōshima aborde le thème de l'homosexualité, cette fois-ci de façon franche et non pas exogène comme *Furyo* (p. 649). Dans un film aux belles images nocturnes, ponctué à la façon du muet par des cartons.

Le nouveau monde Jean-Luc Godard, France, 1963, 19 mn

La ricotta Pier Paolo Pasolini, Italie, 1963, 33 mn

Les sections "Go" et "Pa" du film à sketch RoGoPaG.

Une explosion atomique a eu lieu dans la stratosphère et quelque chose a changé. Les Parisiens prennent compulsivement des pilules (de l'iode?) mais surtout il y a comme une disparition du sentiment : le mari (Jean-Louis Bory) est choqué de voir son épouse (Alexandra Stewart), qui porte à la ceinture un poignard comme sorti de *Dr. No* (p. 1199), embrasser un inconnu à la piscine. On n'en est pas encore à "– Amoureux, c'est quoi?" d'*Alphaville* (p. 389), seulement à se traiter d'ex-amour. Le sketch est trop court, de plus le DVD nous inflige une version doublée : c'est quand même mieux en français.

Dans la banlieue romaine, un metteur en scène américain (Orson Welles!) tourne une passion du Christ en couleurs très guimauve. Interview journalistique, mondanités sur les lieux du tournage. Affamé, le figurant qui joue un des larrons se gave de ricotta entre deux prises et mal lui en prend car il meurt d'indigestion sur la Croix; on ne sait s'il monte alors au Ciel. Considéré par beaucoup comme le chef-d'œuvre de Pasolini, le sketch fut interdit en Italie. Avec Laura Betti.

Mary and Max Adam Elliott, Australie, 2009, 89 mn

Animation en volume racontant la liaison épistolaire entre l'Australienne Mary (8 ans) et l'Américain Max (44 ans). Elle vit à Melbourne avec une mère alcoolique et cleptomane, il est juif, newyorkais et obèse – plat préféré le *chocolate hotdog* – : ils ont en commun leur admiration pour la série télévisée des *Noblets*. Peu de couleurs : un fond marron pour Mary, du gris pour Max avec des taches rouges de-ci de-là. Échanges d'informations : les tortues respirent par l'anus, les enfants naissent dans des œufs pondus par les rabbins pour les Juifs, les bonnes sœurs pour les Catholiques, les prostituées pour les Athées. Le temps passe, elle lui envoie un flacon de larmes car il ne sait pas pleurer; avant de faire des études pour rédiger une grosse thèse sur le syndrome d'Asperger dont il serait atteint puis la détruire quand elle s'aperçoit qu'elle l'a blessé.

Solitaire, abandonnée par un mari homosexuel parti garder les moutons avec son amant néo-zélandais et sans nouvelles de Max, Mary décide de se suicider : moment déchirant et sommet du film où tout son passé défile sur l'air de *Que sera sera (L'homme qui en savait trop, p. 8)*. Pendaïon interrompue par l'arrivée de nouvelles de Max qui a pardonné. Un an plus tard, elle débarque à New York dans la chambre de son ami qui vient de trépasser, calmement.

Une grande réussite car le ton persifleur, critique croisée des Australiens et des Juifs américains, n'oblitére pas l'émotion : ces poupées sont touchantes.

Swamp water *L'étang tragique*, Jean Renoir, USA, 1941, 86 mn

Pour échapper à la potence, Tom Keefer (Walter Brennan) s'est réfugié dans un marais géorgien peuplé de reptiles – alligators et mocassins d'eau. Le jeune Ben Ragan (Dana Andrews) arrivera à le disculper en faisant parler le veule Jesse (John Carradine) : les véritables coupables sont les frères Dorson (Ward Bond et Guinn Williams). Ben pourra convoler avec Julie (Anne Baxter) la fille de Tom, sorte de Cendrillon, sous les yeux attendris de Ragan Senior (Walter Huston). Qu'est allé faire Jean Renoir dans cette œuvre routinière ?

Designing woman *La femme modèle*, Vincente Minnelli, USA, 1957, 113 mn

Les difficiles débuts du couple formé de Mike (Gregory Peck) et Marilla (Lauren Bacall). Tout commence par la gueule de bois de Mike, signalée par l'amplification assourdissante de bruits banals, suivie d'un mariage hâtif et d'une lune de miel. Puis de la découverte qu'ils ne sont pas du même monde : il est chroniqueur sportif, elle est styliste (pas modèle !) et fréquente des gens un peu snobs. Cette disparité se résorberait si Marilla ne soupçonnait une liaison avec la danseuse Lori (Dolores Gray). Mike s'embrouille dans ses mensonges mais quand Marilla apprend de Lori que tout est de l'ordre du passé, elle fait semblant de les gober.

Cette histoire un peu mièvre est pimentée par une sous-intrigue liée au milieu du sport : Mike a dénoncé des magouilles et doit se cacher sous la protection du boxeur sonné Maxie (extraordinaire Mickey Shaughnessy) qui dort les yeux ouverts. Au final, une bataille chorégraphiée anticipant la mode du kung-fu.

Flash backs commentés par les protagonistes, dont Maxie. On apprend qu'un McKinley est un billet de 500 \$; pour connaître la valeur du Madison, voir p. 99.

Borat : cultural learnings of America for make benefit glorious nation of Kazakhstan Larry Charles, USA, 2006, 80 mn

Borat (Sacha Baron Cohen), journaliste kazakh, quitte son pays et ses folkloriques chasses aux Juifs pour aller visiter l'Amérique. Il tombe amoureux d'une beauté californienne qu'il veut ramener mais elle refuse de rentrer dans le sac prévu pour les épouses. Entre temps, il se sera entretenu en caméra invisible avec des variétés très typiques d'Américains, conformistes et évangélistes, en jouant de son accent à couper au couteau qui lui permet de confondre "retired" et "retard", retraité et débile, et en se livrant à des farces scatologiques du dernier mauvais goût. Question "naïve" qui donne le ton : "Vous pensez vraiment que le type qui m'a enfoncé le poing dans l'anus soit homosexuel ?". Parti avec une poule et un ours, il revient avec une sympathique prostituée noire, ni jeune ni belle. Générique de fin de style soviétique pour ce film décapant et hilarant.

The cruel sea *La mer cruelle*, Charles Frend, Grande-Bretagne, 1953, 121 mn

D'après le roman de Nicholas Monsarrat, la vie monotone à bord de la corvette Compass Rose racontée par son capitaine, Ericson (Jack Hawkins). Débarquement pour raisons médicales de Bennett (Stanley Baker), premier lieutenant "martinet" et déconvenues à terre : un marin (Bruce Seton) apprend que sa sœur est morte sous les bombes, un autre (Denholm Elliott) que son épouse le trompe. Ericson avoue ne pas pouvoir se pardonner d'avoir sacrifié des hommes à la mer dans le but illusoire de couler un sous-marin. C'est finalement le Compass Rose qui est détruit laissant une dizaine de survivants entassés sur des canots gonflables, au loin un navire de guerre ; le BOVRIL de Piccadilly nous apprend qu'ils sont rentrés sains et saufs en Angleterre. Ericson reprend du service sur la frégate Saltash Castle avec le même premier lieutenant, Lockhart (Donald Sinden). Cinq ans de guerre pour couler deux sous-marins allemands.

Un beau film qui joue sur la sobriété, l'absence de pathos, pour nous parler de cette "mer cruelle que l'homme a rendue encore plus cruelle".

The hunchback of Notre-Dame *Notre-Dame de Paris*, Wallace Worsley, USA, 1923, 117 mn

Superbes décors pour une adaptation soignée. Avec le superlatif Lon Chaney en Quasimodo et Brandon Hurst dans le rôle du méchant Frollo. Prénommé Jehan (!), il est le double maléfique de son frère Claude (Nigel De Brulier), un saint homme car, dans une Amérique où l'on interdisait *The pilgrim* (p. 573), un archidiacre libidineux aurait été blasphématoire ; cette salutaire rectification devait être reprise dans les versions suivantes, y compris la française (p. 272) ! Clopin (Ernest Torrence) et sa Cour des Miracles détestent les aristocrates, un anachronisme qui sera amplifié dans *Quasimodo* (p. 851). C'est finalement une *love story* avec *happy end* : Esmeralda (Patsy Ruth Miller) échappe au gibet pour filer le parfait amour avec son Phœbus (Norman Kerry). Pauvre Hugo !

The naked prey *La proie nue*, Cornel Wilde, USA, 1965, 96 mn

Une sorte de *Chasses du comte Zaroff* (p. 682) transposée en Afrique du Sud. À la fin du XIX^e siècle, des safaristes arrogants sont pris pour cible par des Noirs qui leur font subir de réjouissants supplices mais laissent partir leur accompagnateur (Cornel Wilde) pour se livrer ensuite à une chasse à l'homme. Prétexte à nous montrer de splendides paysages et des animaux, en particulier un gigantesque escargot dont on se demande s'il est vraiment comestible, surtout cru. Comme dans *Beach red* (p. 836), on est déjà un peu chez Terrence Malick.

Ha ha ha, you and me, little brown jug, don't I love thee ! est une scie de 1869.

The manchurian candidate *Un crime dans la tête*, John Frankenheimer, USA, 1962, 126 mn

Le film s'ouvre sur un extraordinaire cauchemar : des prisonniers américains au cerveau bien lavé sont présentés à un public formé de Russes et de Chinois (dont les réfrigérants Reggie Nalder et Henry Silva), à moins qu'il ne s'agisse de vieilles dames d'une organisation charitable. Toujours est-il que Raymond Shaw (Laurence Harvey), un des captifs, étrangle un de ses camarades puis en abat un autre au pistolet. C'est ce rêve récurrent qui vient troubler les nuits de Bennett (Frank Sinatra) ainsi que celles d'autres soldats revenus de Corée.

Raymond est le fils d'Eleanor Shaw (Angela Lansbury), une Républicaine hystérique qui voit des communistes partout et dont le second époux, le sénateur Iselin (James Gregory) dénonce l'infiltration du ministère de la Défense par des encartés dont il donne le nombre exact – 207, 104, 275 ou 57, il n'est pas très fixé – ; il faut dire qu'il est un peu idiot mais c'est sans doute ce qu'apprécient ses électeurs. Raymond a été soumis à un conditionnement hypnotique : il suffit de lui montrer une **Q♦**, carte à jouer qui est comme le symbole de sa mère tant détestée, pour en faire une machine à tuer. Sous ses dehors maccarthystes, Eleanor est en fait un agent soviétique qui utilise son fils pour assassiner quiconque se met en travers de l'ascension du crétin Iselin à la présidence. Bennett, qui a compris le rôle de la **Q♦**, révèle à Raymond la manipulation dont il est victime. L'infortuné abat mère et beau-père avant de retourner l'arme contre lui.

L'idée d'un président d'extrême-droite manipulé par les Russes devait trouver une certaine vraisemblance avec Donald Trump.

Der Verlorene *Un homme perdu*, Peter Lorre, Allemagne, 1951, 94 mn

1943. Röthe (le réalisateur), qui travaille sur des projets ultra-secrets, est persuadé par son assistant Hösch (Karl John) que sa fiancée (Renate Mannhardt) est une espionne ; il l'étrangle dans un accès de rage. Hösch, qui est en fait le gestapiste local, fait passer le meurtre pour un suicide. Tout rentrerait presque dans l'ordre si Röthe ne se découvrait un goût pour le meurtre et assassinait une femme dans le métro. Il se trouve ensuite mêlé bien malgré lui au complot du 20 juillet que Hösch aide à réprimer. Il disparaît alors pour se retrouver, après guerre, sous le faux nom de Neumeister face à face avec Hösch devenu Nowak. Röthe assassine le sbire nazi avant d'aller se jeter sous un train.

Röthe rappelle évidemment l'inoubliable *M le maudit* (p. 82). Ce tueur en série est un "amateur" que le scénario oppose aux professionnels nazis, comme plus tard *La nuit quand le Diable venait* ou *La nuit des généraux* (pp. 1527, 413). Un film bien désobligeant dans l'Allemagne de l'immédiate après-guerre : ce fut, hélas, l'unique réalisation du célèbre comédien.

Petits arrangements avec les morts Pascale Ferran, France, 1994, 104 mn

Une plage à Audierne et une fratrie de quatre à jamais marquée par la mort de leur sœur Lili. De passage, François (Charles Berling), un entomologiste qui préfère les insectes morts – c'est plus stable –, ne tient pas à rester car, dit-il à sa sœur Suzanne (Sabrina Leurquin), il ne se sent pas aimé par leur frère aîné Vincent (Didier Sandre). À cause d'un souvenir d'enfance, du temps de *Thierry la Fronde* à la télévision : Lili venait de mourir et il les avait grondés car ils faisaient du bruit. Zaza (Catherine Ferran), la sœur plus âgée, dépressive et insomniaque, recourt à des mystagogies genre "fluide énergétique" mais ne cesse de cauchemarder endormie sur le sable. Elle se ferme quand un ancien copain (Didier Bezace), averti le premier de la mort de Lili, tente de renouer avec elle. Sans liens avec eux, "Et mon cul c'est du poulet ?" dit le froussard qui a peur de descendre au fond du blockaus où l'"instable" Jumbo, neuf ans, cultive le souvenir d'un copain mort du cancer.

Peut-on survivre à la mort des autres ? Sans doute mais il y a comme un défaut au niveau des fondations. Le magnifique château de sable que Vincent s'obstine à reconstruire chaque jour ne passe jamais la nuit.

Lancelot du Lac Robert Bresson, France, 1974, 80 mn

Loin de la luxuriance d'*Excalibur* (p. 1319), une adaptation spartiate du cycle arthurien. Aucun effort quant au décor sommaire et anachronique de tentes militaires contemporaines et, cerise sur le gâteau, un échiquier Régence. Cliquetis d'armures, gros plans sur des jambes de chevaux, diction stéréotypée "oui oui", "non non", sans rapport avec celle, chantante, de *Perceval le Gallois* (p. 904) dont les décors retrouveront l'esprit des enluminures. Bresson fait du Bresson.

Lust for life *La vie passionnée de Vincent Van Gogh*, Vincente Minnelli, USA, 1956, 117 mn

Biographie d'un peintre tellement célèbre qu'on en connaît par cœur les épisodes. Mission au Borinage puis vie en ménage avec la prostituée Sien (Pamela Brown), passage à Paris avec défilé chez Seurat, Pissaro, etc. Ensuite Arles et son facteur Roulin (Niall MacGinnis), la relation tumultueuse avec Gauguin (Anthony Quinn), l'oreille coupée, l'asile. Enfin Auvers sur Oise et le docteur Gachet (Everett Sloane) avant le fatal coup de pistolet dans le champ de blé aux corbeaux. Les lieux sont reconstitués avec soin, notamment le café de nuit. Mais le film convainc sans émouvoir. Peut-être parce que, contrairement au non-jeu de Jacques Dutronc chez Pialat (p. 950), Kirk Douglas est constamment Van-Gogh-l'artiste-torturé. Et, dans le genre biographie de peintre, c'est moins réussi que *Moulin-Rouge* (p. 628), pourtant sévèrement handicapé par la pudibonderie des studios.

Eastern promises *Les promesses de l'ombre*, David Cronenberg, G^{de}-Bretagne, 2007, 101 mn

Une infirmière (Naomi Watts) recueille le journal d'une adolescente morte en couches et, comme il est en russe, a la mauvaise idée de vouloir le faire traduire par Semion (Armin Müller-Stahl), un patron de restaurant. Ce dernier est le chef londonien des *Vory v zakone* (Voleurs dans la loi), la terrifiante Mafia russe. Nous faisons connaissance de son irresponsable rejeton Kirill (Vincent Cassel) et de son glaçant homme de main Nikolaï (Viggo Mortensen) dont nous apprendrons à la fin qu'il s'agit d'une taupe placée par le sympathique FSB pour neutraliser Semion.

Les tatouages de Nikolaï indiquent qu'il a été adoubé par les *Vory v zakone*, ce qui en fait une sorte de "made man" (cf. *Goodfellas*, p. 1026), mais ce n'est qu'un stratagème de Semion qui détourne sur lui la vindicte des Tchétchènes qui ont un compte à régler avec Kirill. L'impétrant est agressé dans un bain public : scène d'une violence inégalée durant laquelle Nikolaï enfonce un tranchet dans l'œil de son assaillant. Un Cronenberg seconde façon, terrifiant mais sans paranormal, comme *A history of violence* (p. 1105), moins réussi.

Menschen am Sonntag *Les hommes le dimanche*, Edgar G. Ulmer & Robert Siodmak, USA, 1930, 74 mn

Berlin, ses grandes artères et ses taxis, juste avant la crise. Brève rencontre entre deux hommes et deux femmes qui vont se baigner à Wannsee ; une des deux se laisse faire mais il n'est pas sûr que son séducteur, un homme à femmes, veuille la revoir le dimanche suivant. Détails d'époque, les fers à friser, la petite valise pour les vêtements de bain – c'était avant le sac de sport. On est entre *L'homme à la caméra* (p. 165) et *Treno popolare* (p. 558) qui sera parlant. Les réalisateurs devaient bientôt quitter l'Allemagne ; tout comme leur scénariste Billy Wilder.

Layer cake Matthew Vaughn, Grande-Bretagne, 2004, 101 mn

Le trafiquant de drogue XXX (Daniel Craig) est au centre d'une lutte visant à récupérer un stock de pilules d'Ecstasy volé à des Serbes. Pris en sandwich entre Eddie Temple (Michael Gambon) et le mystérieux tueur Dragan, il arrive à bernier tout le monde et à tirer son épingle du jeu. Alors qu'il s'apprête à jouir d'une retraite précoce, il est abattu pour une banale histoire de rivalité amoureuse.

Rebondissements à tiroirs dont les multiples personnages finissent souvent en cadavres. Moments mémorables, quand XXX enlevé par Temple se retrouve tête en bas sur le rebord d'un immeuble ou bien son rendez-vous au pied de la statue du Gen. Wolfe à Greenwich avec une glacière contenant une tête coupée destinée au terrifiant Dragan, qui semble avoir des yeux partout. Confus et roboratif !

Three came home *Captives à Bornéo*, Jean Negulesco, USA, 1950, 105 mn

D'après les souvenirs d'Agnes Newton Keith (Claudette Colbert) internée à Bornéo par les Japonais. Des militaires cruels avec de temps à autre des éclairs de gentillesse ; scène terrifiante où des Australiens irresponsables qui avaient tenté de rejoindre le baraquement des femmes sont abattus comme des chiens. Soutenue par son amie Betty (Florence Desmond), Agnes arrive à s'occuper de son fils George avant de retrouver son époux (Patric Knowles) le 11 septembre 1945.

Le moment le plus dramatique est celui où, victime d'une tentative de viol, elle a la mauvaise idée de se plaindre en oubliant que "l'homme qui tient le fusil a toujours raison". Elle se heurte à l'essentialisme de l'Armée, ici celle du Japon, qui s'exprime à travers deux principes absolus : un tel cas se traite selon les règles et les militaires sont supérieurs aux civils. Une seule solution, prouver que la plaignante a menti en lui faisant signer des aveux, prétextes pour l'exécuter. Elle est donc soumise à une séance de tabassage et, comme elle n'a pas signé son arrêt de mort, une seconde se prépare, interrompue par l'entrée du Col. Suga.

Ce militaire, joué par Sessue Hayakawa (qui apparaissait déjà dans *Forfaiture*, p. 1166) est proche de celui du *Pont de la rivière Kwai* (p. 2). Brutal – il frappe les prisonniers – mais cultivé, il s'intéresse à Agnes, écrivaine déjà connue ; c'est sans doute pour ça qu'il lui épargne la seconde séance de torture. Personnage finalement touchant quand, l'humain prenant le pas sur le militaire, il confie à l'héroïne qu'il a désormais tout perdu : pour les protéger des bombes, il avait mis ses enfants, dont il égrène les noms, en lieu sûr à Hiroshima.

Les acteurs Bertrand Blier, France, 1999, 99 mn

Ils cabotent dans leur propre rôle, ainsi Jean-Pierre Marielle et son petit pot d'eau chaude, Claude Rich, Sami Frey et André Dussollier, dont le personnage est parfois interprété par... Josiane Balasko. Scénario décousu mais nullement arbitraire ; on y parle de l'alcoolisme de Jacques Villeret et Pierre Arditi est en ménage avec Jean-Claude Brialy, lequel confesse qu'il est prêt à tout jouer, sauf des pédés. Puis Jacques François se lève et se plaint d'avoir toujours été confiné à des rôles de notable. Plus touchante encore, une jeune femme confie qu'elle est Maria Schneider et qu'elle est contente d'avoir eu ce petit rôle.

La mort guette les acteurs ; plus que ce peloton d'exécution pour Jean-Paul Belmondo et Michel Serrault, c'est l'indifférence qui tue. Alain Delon, seul, se souvient des anciens qui ne sont plus que des noms au dos de chaises vides. Alors que Bertrand Blier tourne une scène de son prochain film, le téléphone de son acteur (Claude Brasseur) sonne : "Comment ça va, papa ?" dit-il avant de passer l'appareil au réalisateur car un copain de son père veut lui parler. Les derniers mots sont destinés à Bernard Blier : "Plus les jours passent et plus tu me manques".

Trafic Jacques Tati, France, 1971, 97 mn

Monsieur Hulot doit conduire, de Paris à Amsterdam, le camping car ALTRA (ne pas confondre avec AALTRA, p. 1516); il n'y arrivera pas, ou plutôt trop tard. Faute à une panne d'essence puis à des policiers néerlandais tatillons qui examinent sous toutes les coutures le véhicule, une R4 Renault aménagée de façon très surprenante, avec grill, rasoir électrique, etc. Faute surtout à la circulation qui semble se résumer à un gigantesque embouteillage, moment propice aux conducteurs pour se gratter le nez ou bailler. Quand elle se fluidifie, c'est l'accident, d'où un retard supplémentaire. Remercié à Amsterdam, Hulot repart pour une fois au bras de la beauté de service alors que la pluie commence à tomber. Les essuie-glaces se mettent en route avec des comportements et des bruits cocasses; les parapluies se déploient au milieu d'un gigantesque parking.

Le salon automobile d'Amsterdam a un petit air de hall des expositions de *Playtime* (p. 414), un petit air seulement car le réalisateur mégalomane, ruiné, n'a ici qu'un budget très modeste. Mais il y a Hulot avec son impayable allure et ses maladresses, ainsi quand il décroche la vigne d'une façade qu'il tente ensuite de raccrocher, ce qui fait penser à son égalisation des espaliers dans *Mon oncle* (p. 21). Les retards font qu'il oublie le salon et perd son temps, notamment dans un garage en bord de canal où règne une atmosphère chaleureuse, antithèse de la déshumanisation de l'autoroute. Malgré un goût de déjà vu, ce Tati tardif est un adieu émouvant à un personnage attachant.

Rain *Pluie*, Lewis Milestone, USA, 1932, 94 mn

D'après Somerset Maugham. À Pago Pago, dans les Samoa américaines, un saint homme de passage, Davidson (Walter Huston), s'émeut de la présence de l'ancienne prostituée Sadie Thompson (Joan Crawford). Inflexible, il fait pression sur le gouverneur qui décide de renvoyer la pécheresse à San Francisco où elle écoperait sans doute de trois ans de prison : "Innocente ou coupable, vous devez payer pour racheter vos erreurs". Sadie est d'abord outrée par le bonhomme, puis se laisse contaminer par sa foi; la veille de son départ pour un bien triste sort, elle refuse l'aide d'un brave militaire américain (William Gargan) qui voulait l'épouser pour l'emmener à Sydney. Au matin on découvre le corps de Davidson, suicidé : ayant finalement cédé à la tentation et abusé de Sadie, il n'avait pas supporté cette contradiction avec ses principes.

Excellent film dominé par la pluie incessante, métaphore de l'atmosphère étouffante de l'hôtel où opère Davidson. Ce Tartuffe est plus terrifiant que celui de Molière qui se savait une crapule. Un personnage du même genre sévit dans *Shanghai express* (p. 576) mais il est privé de la dimension d'hypocrisie qui fait l'intérêt de Davidson. Avec Guy Kibbee et Beulah Bondi.

Make way for tomorrow *Place aux jeunes*, Leo McCarey, USA, 1937, 88 mn

Chassés de leur maison par la crise, des parents âgés se réfugient chez leurs enfants, séparément car aucun ne peut, ou ne veut, s'embarrasser des deux. Barkley (Victor Moore) se trouve plutôt bien chez sa fille au point de s'y montrer parfois pénible : il mord le médecin (Louis Jean Heydt). Lequel lui conseille la Californie – où réside une de ses filles – pour soigner ses problèmes respiratoires mais il devra quitter l'ami juif (Maurice Moscovitch) qu'il vient de se faire. Lucy (Beulah Bondi) est moins à l'aise chez son fils préféré (Thomas Mitchell) ; il faut dire qu'elle détonne un peu lors des leçons de bridge données par sa bru et qu'elle est un chaperon un peu trop laxiste pour sa petite-fille qu'elle avait prétendument emmenée voir *Souls at sea* (p. 1449). Elle comprend qu'elle doit aller vivre dans une maison de retraite mais refuse de l'avouer à Barkley.

Avant leurs départs respectifs, les époux se retrouvent pour quelques heures à New York. Un marchand de voitures qui les croit friqués les promène à l'œil, puis c'est le restaurant, celui de leur lointaine lune de miel. Le chef d'orchestre arrête son swing pour jouer la valse ringarde sur laquelle ils avaient autrefois dansé. Snobant leurs enfants qui les attendaient pour dîner, ils se rendent directement à la gare d'où part un train pour la Californie : "Si je ne te revois pas, du moins pas tout de suite, sache que ce fut un bonheur de vivre cinquante ans ensemble".

Daisy Miller Peter Bogdanovich, USA, 1974, 88 mn

D'après Henry James. De passage à Vevey avec sa tante (Midred Natwick), le jeune Américain Frederick (Barry Brown) est séduit par Daisy (Cybill Shepherd), une compatriote de Schenectady qui parle tout le temps avec un débit qui impose le sous-titrage. Belle et mal dégrossie, ce qui veut dire spontanée et un peu égocentrique, elle se moque du qu'en dira-t-on, tout comme sa mère (Cloris Leachman) tout aussi ignorante, ou indifférente, qu'elle. Toujours est-il qu'elle ose se pavaner seule avec des hommes, Frederick à Vevey, puis le suave musicien Giovanelli (Duillio Del Prete) à Rome où l'a suivie Frederick, au Pincio, à la villa Adriana. Elle s'attire alors les foudres d'une mondaine (Eileen Brennan) qui l'ostracise. Frederick est lui-même un peu choqué de la voir batifoler de nuit au Colisée avec son chevalier servant italien.

Fin de partie brutale alors que Frederick allait porter des fleurs à la jeune femme : filmé à travers une dentelle funèbre, le jeune homme qui monte l'escalier quatre à quatre est arrêté par le réceptionniste. Victime de toutes les imprudences, sociales comme médicales, Daisy ne s'était pas méfiée d'une épidémie de malaria. Près de la tombe toute fraîche, Giovanelli confie n'avoir eu aucun espoir d'épouser celle qui n'en faisait qu'à sa tête. Reste le regret de Frederick de ne pas s'être déclaré. Le meilleur film de Bogdanovich, et le meilleur rôle de Cybill Shepherd ?

The new centurions *Les flics ne dorment pas la nuit*, Richard Fleischer, USA, 1972, 103 mn

Vie et mort de Roy (Stacey Keach), un flic de Los Angeles. Avec ses moments contrastés, drôles quand il s'occupe de prostituées, écoeurants quand, muté temporairement aux Mœurs, il est chargé de piéger des "fruits" (pédales). Sa femme (Jane Alexander) le quitte après qu'il a été gravement blessé car elle ne supporte pas la dangerosité du métier ; alors qu'il pense à se remarier avec Lorrie (Rosalind Cash), il est abattu par un homme saoul, pas même un délinquant.

Ce film peu dramatisé exprime bien l'amour du héros pour ce métier honni ; il se voit comme une sorte de centurion au milieu des barbares. Son collègue plus âgé Kilvinski (George C. Scott) a d'ailleurs tellement besoin de l'atmosphère des rues chaudes et dangereuses qu'à peine en retraite, il se suicide.

Stage door *Pension d'artistes*, Gregory La Cava, USA, 1937, 92 mn

Une pension bon marché pour actrices débutantes. Elles se disputent la faveur du puissant Powell (Adolphe Menjou) qui monte une nouvelle pièce à Broadway. Linda (Gail Patrick), puis Jean (Ginger Rogers) reçoivent tour à tour les mêmes onze roses et le petit mot "la douzième c'est vous". Mais c'est Terry (Katharine Hepburn) qui décroche la timbale à cause, non de son talent que personne n'a pu juger, mais du soutien discret de son papa "roi du blé". Kay (Andrea Leeds), qui ne vivait que pour le rôle, se défenestre juste avant la première et c'est dans sa mort que Terry puise l'inspiration : il faut souffrir pour devenir une grande actrice, message repris dans *Rendez-vous* (p. 571) ou *Esther Kahn* (p. 1356).

Mention spéciale pour Franklin Pangborn dans le rôle du pittoresque "stooge" (larbin) Harcourt et Constance Collier en vieille cabotine.

Compulsion *Le génie du mal*, Richard Fleischer, USA, 1959, 103 mn

1924. Pris d'une pulsion "nietzschéenne", deux jeunes gens de bonne famille – ils sont fils de millionnaires – décident de supprimer un gamin de 14 ans. Si Artie (Bradford Dillman) est froid et calculateur, Judd (Dean Stockwell) est un inquiet qui commet bourde sur bourde, perdant une paire de lunettes sur les lieux du crime. Défendus par un ténor du barreau (Orson Welles avec un de ses faux nez) viscéralement opposé à la peine de mort, ils seront finalement condamnés à la prison à vie, suivie (!) d'une peine de 99 ans.

Sujet intéressant car, contrairement à ceux de *Nous sommes tous des assassins* (p. 1009), les criminels du film sont des monstres. Mais quelque chose ne fonctionne pas dans cette évocation (fidèle) de l'affaire Leopold et Loeb quand le scénario se concentre sur la plaidoirie de l'avocat. Avec Diane Varsi.

The indian fighter *La rivière de nos amours*, André De Toth, USA, 1955, 84 mn

Des méchants blancs (Walter Matthau, Lon Chaney Jr.) sont prêts à tout pour s'approprier l'or d'un territoire indien. Même à tuer, ce qui déclenche une nouvelle guerre, que Johnny Hawks (Kirk Douglas) arrête à temps en livrant les coupables au chef indien Red Cloud (Eduard Franz) avec cet argument : l'enfant que je vais avoir avec ta fille Onahti (Elsa Martinelli), de quel côté se battra-t-il ? Comme dans tous les westerns de l'époque, seuls les figurants sont de vrais Indiens. Pittoresque personnage de photographe joué par Elisha Cook ; même s'il est douteux qu'on puisse tirer au débotté un cliché en sept exemplaires vers 1870.

Luci del varietà *Les feux du music-hall*, Alberto Lattuada & Federico Fellini, Italie, 1950, 97 mn

La distribution rappelle celle de *Senza pietà* (p. 883) sinon que Fellini est devenu co-réalisateur. C'est une histoire d'"herbes flottantes" (pp. 702, 1074) à l'italienne. La troupe menée par Checco (Peppino De Filippo) présente son spectacle minable de ville en ville. La jeune Liliana (Carla Del Poggio, épouse de Lattuada) s'y joint et remporte un franc succès car elle a le don de perdre sa robe sur scène. Sans rien obtenir d'elle, Checco abandonne ses acteurs pour l'emmener à Rome et monter un nouveau spectacle qui comprend entre autres un trompettiste (John Kitzmiller, le Noir de Cinecittà). Mais la beauté fait faux bond car elle a mis à profit son séjour romain pour rencontrer Adelmo (Folco Lulli) avec lequel elle a été moins cruelle ; elle descend désormais les escaliers dans une revue style Lido. Alors qu'elle prend un train de luxe pour Milan, elle croise Checco, qui a retrouvé troupe et compagne (Giuletta Masina dont le jeu se réduit à placer ses pupilles à gauche ou à droite) ; ils sont en troisième classe, en partance pour un patelin avec des projets plein la tête.

Certaines séquences annoncent le Fellini à venir ; mais c'est avant tout un film de Lattuada. Petits rôles pour Carlo Romano et Vittorio Caprioli.

Pete Kelly's blues *La peau d'un autre*, Jack Webb, USA, 1955, 95 mn

1927. Le petit orchestre de Pete Kelly (le réalisateur) se produit dans les *speakeasies* contrôlés par McCarg (Edmond O'Brien) qui fait monter sur scène sa maîtresse (Peggy Lee), alcoolique au dernier degré. Règlement de comptes dans une salle de spectacle déserte entre Pete et McCarg, assassin d'un musicien.

La Prohibition avait stimulé la consommation d'alcool trafiqué où l'on rajoutait de l'eau, d'où cette blague : "celui qui trouvera le moyen de couper l'eau fera fortune". Mais aussi le jazz qui est le véritable sujet de ce film sympathique. Avec Janet Leigh, Lee Marvin et Ella Fitzgerald.

My man Godfrey *Godfrey*, Gregory La Cava, USA, 1936, 93 mn

Film basé sur deux lieux antithétiques. Park Avenue où habitent les Bullock : le père (Eugene Pallette) est une espèce de carnet de chèques pour son épouse Angelica (Alice Brady) et son parasite attiré Carlo (Mischa Auer) qui passe son temps à chanter *Otchi tchornye* dont il ne connaît que ces deux paroles. Ainsi que ses deux filles, Irene (Carole Lombard) et Cornelia (Gail Patrick), spécialisées dans les plaisanteries qui n'amuse que leur milieu de snobs aussi friqués que puants. La dernière de Cornelia est de dénicher un "lost man", i.e., un SDF, ce qui nous amène au second lieu, une zone au pied du pont de Queensboro où végète Godfrey (William Powell). Celui-ci ne veut pas amuser la galerie pour cinq dollars et s'en prend à la mijaurée. Sa sœur Irene a plus de chance en lui offrant le poste vacant de majordome chez les Bullock. Dont il s'acquitte très bien, malgré les complots de la vicieuse Cornelia et la visite de Tommy Gray (Alan Mowbray) qui le reconnaît – Godfrey est en réalité un fils de famille de Boston tombé dans la dèche par désespoir amoureux. Tout s'arrange finalement : les Bullock sont un peu moins pénibles et, avant d'épouser Irene, Godfrey ouvre un restaurant de luxe près de "son" pont pour employer des SDF.

Oublions le *happy end* pour relever la violence de l'opposition de classes, peu typique du cinéma américain, toutes époques confondues.

Inserts *Gros plan*, John Byrum, Grande-Bretagne, 1975, 117 mn

1930. Wonder Boy (Richard Dreyfuss), réalisateur alcoolique et agoraphobe dont le surnom rappelle ironiquement des temps meilleurs, tourne dans sa chambre un film pornographique, mais artistique, avec Harlene, actrice *has been* droguée et Rex, croque-mort dans le civil, pour le compte du bootlegger Big Mac (Bob Hoskins) qui veut se diversifier. Quand Big Mac déboule, l'héroïne qu'il fournit à Harlene provoque une overdose et il doit s'absenter avec Rex pour se débarrasser du cadavre, laissant sur place la jeune Cathy (Jessica Harper), une débutante à laquelle le gangster a fait miroiter un rôle : il ne craint pas de la laisser en tête à tête avec le réalisateur, notoirement impuissant. La jeune femme veut tourner les "inserts" qui pourront compenser la disparition de l'actrice et finit par s'étendre sur le lit : invitation crues de Wonder Boy à montrer ses nichons (petits) puis sa chatte que nous ne voyons pas. Ils se prennent au jeu : l'impuissant retrouve ses moyens et les deux se paient un mémorable pied sous l'œil de la caméra... où il n'y avait pas de pellicule. Le réalisateur a ensuite du mal à échapper à la vindicte du gangster rentré de sa sinistre expédition. Resté seul, Wonder Boy écluse son mauvais alcool au piano ; rêve-t-il à Cathy ou au nouvel acteur de chez Pathé qui ne jure que par lui, un nommé Clark Gable ?

Très beau film sur l'envers de Hollywood avec une prenante scène de sexe.

Gentlemen prefer blondes *Les hommes préfèrent les blondes*, Howard Hawks, USA, 1953, 91 mn

Comédie musicale bien enlevée. La brune Dorothy (Jane Russell) et la blonde Lorelei (Marilyn Monroe) chantent et dansent dans la même revue. Mais alors que Dorothy est plutôt fleur bleue, Lorelei est une chercheuse d'or, ou plutôt de diamants, à en croire la chanson *Diamonds are a girl's best friends*. Elle a harponné Gus Esmond (Tommy Noonan), un héritier ahuri que son père veut protéger de cette arriviste. Loin de Gus, en compagnie de Dorothy sur un bateau pour la France, Lorelei séduit le vieux Piggy Beekman (Charles Coburn) ; il lui offre la tiare de diamants de son épouse (Norma Varden, la rombière étranglée par Bruno dans *L'inconnu du Nord express*, p. 401) qui exige la restitution du bijou, d'où des complications cousues de fil blanc avec la Justice.

Prova d'orchestra *Répétition d'orchestre*, Italie, 1978, 69 mn

Une équipe de télévision filme un orchestre en train de répéter dans une chapelle. Les exécutants vantent leur instrument, puis c'est l'interview du chef d'orchestre (Balduin Baas). Alors qu'il s'est absenté, une révolte éclate, on ne veut plus de *direttore* ! Il revient et rétablit l'ordre, la répétition reprend.

Cette réflexion sur l'autorité renvoie dos à dos la révolte brouillonne de soixante-huitards attardés et l'autoritarisme prussien – il éructe en allemand – du chef d'orchestre. Musique de Nino Rota.

Gertrud Carl Theodor Dreyer, Suède, 1964, 116 mn

Adapté d'une pièce de théâtre de 1906, le film met en scène une femme passionnée qui a consacré sa vie à l'amour, *Amor omnia*, dit-elle, équivalent du *vitam impendere amor* d'Apollinaire. Nous voyons Gertrud dans son milieu bourgeois ; elle quitte son mari Gustav, un brillant politicien qui vient d'être nommé ministre. Elle tenterait bien une aventure avec le jeune musicien Erland, mais celui-ci n'est qu'un viveur. Reste Gabriel, poète couvert d'honneurs dont elle partagea trois ans la vie. Il la retrouve et lui demande, les larmes aux yeux "Pourquoi m'as tu quitté?". Flash-back : elle avait trouvé une note de son compagnon déclarant *L'amour de la femme et le travail de l'homme sont fondamentalement ennemis*. Au mur *Deux êtres humains*, alias *Solitude* d'Edvard Munch.

Elle part vivre seule à Paris. Longtemps après, elle lit à son vieil ami Axel un poème : "Suis-je belle, non mais j'ai aimé/Suis-je jeune, non mais j'ai aimé/Suis-je vivante, non mais j'ai aimé". Dernier plan sur une porte fermée. Chez Dreyer, le feu couve sous la glace et l'émotion naît de l'austérité.

p

Jeder für sich und Gott gegen alle *L'énigme de Kaspar Hauser*, Werner Herzog, RFA, 1974, 109 mn

Le titre allemand *Chacun pour soi et Dieu contre tous* situe l'œuvre dans une perspective cosmique où le mystère de la filiation de Kaspar n'est pas un instant abordé. Pour l'incarner, Herzog en a déniché une espèce de cousin en la personne de Bruno S., musicien des rues caractériel profondément perturbé par sa terrifiante petite enfance – fils d'une prostituée, il était le souffre-douleur de sa mère. Contrairement à *L'enfant sauvage* (p. 533) élevé par les loups, Kaspar n'a pas à s'humaniser, il l'est déjà ; mais il doit faire l'apprentissage de la société, laquelle est plutôt bienveillante, à l'exception du mystérieux persécuteur qui le fait finalement assassiner. La naïveté de Kaspar, dénué de tout surmoi, met à nu nos propres formats, et ce au-delà des intentions du réalisateur. L'épisode de Logique est révélateur : pour lui expliquer la double négation – anachronique en 1830 – on sert à Kaspar une devinette à la *Gödel-Escher-Bach* qui nie l'incomplétude en postulant que certains pourraient dire toujours le vrai ou toujours le faux. Et donc, quand le protagoniste rue dans les brancards en refusant de se prêter à une cuistrerie pseudo-logique, il renverse ce jeu de quilles en équilibre instable.

La distribution inclut Walter Ladengast, Volker Prectel, Brigitte Mira ainsi que Clemens Scheitz qui retrouvera Bruno S. dans *Stroszek* (p. 549). On se serait passé du pénible adagio de Giazotto, alias Albinoni (1945).

Mr. Deeds goes to town *L'extravagant M. Deeds*, Frank Capra, USA, 1936, 116 mn

Longfellow Deeds (Gary Cooper), poète local de Mandrake Falls et joueur de tuba, hérite de vingt millions de dollars. Débarqué à New York, il se fait remarquer par sa naïveté : il n'aime rien tant que les voitures de pompiers. Un éditeur de journal (George Bancroft) lance sur lui la journaliste Babe Bennett (Jean Arthur) qui, se faisant passer pour une femme en détresse, devient l'amie de celui qu'elle surnommait "homme-Cendrillon" dans ses articles. Ceci dit, Deeds a un gros bon sens qui lui permet d'esquiver les pièges qu'on lui tend ; "l'agneau mord le loup" commente son proche MacWade (Lionel Stander) qui a la mauvaise idée de lui révéler le double jeu de Babe. Quand un requin (Douglass Dumbrille) lui fait un procès pour irresponsabilité – il a le tort de destiner son argent aux fermiers nécessiteux –, Deeds, démoralisé car il en pinçait pour Babe, s'enferme dans le mutisme. À l'audience comparaissent ses deux tantes givrées qui le déclarent "pixilated", une imputation à relativiser car, à part elles, tout le monde, y compris le juge (H. B. Warner), le serait. Il suffit que Babe confesse en public son amour pour Longfellow pour que celui-ci se réveille et emporte le morceau au terme d'une brillante plaidoirie. Bien ficelé et un tantinet démagogique, le film est une sorte de brouillon de *Mr. Smith goes to Washington* (p. 648).

Vera Cruz Robert Aldrich, USA, 1954, 94 mn

Dans le Mexique de Maximilien (George Macready), deux Américains, Trane (Gary Cooper) et Erin (Burt Lancaster) se mettent au service des Français. On comprend tout de suite que, si les deux sont cupides, Erin est sans principes : pour se tirer d'un mauvais pas, il menace de faire tuer des enfants par son homme de main Donnegan (Ernest Borgnine façon teigneux) et ce n'est pas un bluff. Les deux aventuriers sont chargés d'accompagner un marquis (Cesar Romero) et son chargement d'or jusqu'au port de Vera Cruz ; la comtesse (Denise Darcel), qui fait partie du voyage, espère bien s'emparer du magot avec l'aide de Trane et Erin, quitte à les doubler après. La petite troupe longe des pyramides précolombiennes avant de se trouver face aux Juaristes du Gen. Ramirez (Morris Ankrum). Violent combat au terme duquel Erin récupère le magot en abattant un de ses complices avant d'être à son tour tué par Trane. Ce dernier, séduit par la Juariste Nina (Sara Montiel) décide de laisser le trésor aux Mexicains.

Western bien enlevé avec Jack Elam, Jack Lambert et Charles Buchinsky (Bronson), homme à l'harmonica bien avant *Il était une fois dans l'Ouest* (p. 1309). Sara Montiel est célébrée par Almodóvar dans *La mauvaise éducation* (p. 680).

Silver Lode *Quatre étranges cavaliers*, Alan Dwan, USA, 1954, 77 mn

Un 4 juillet, une sinistre troupe emmenée par le marshall McCarty (Dan Duryea plus gouape que jamais) se présente à Silver Lode (Filon d'argent) pour arrêter Ballard (John Payne), coupable de meurtre et de vol. Ce douteux agent fédéral est reçu avec méfiance mais il est difficile de vérifier quoi que ce soit en ce jour férié. McCarty abat un de ses acolytes (Harry Carey Jr) qui allait vendre la mèche – il n'est qu'un criminel recherché qui usurpe sa fonction – et le shérif (Emile Meyer) qui avait tout compris, en faisant porter le chapeau à l'infortuné Ballard qui se retrouve pourchassé par le village entier. Seules deux femmes, l'ancienne et la nouvelle, Dolly (Dolores Moran) et Rose (Lizabeth Scott) le soutiennent de façon inconditionnelle. Dolly force le télégraphiste local (Frank Sully) à demander des éclaircissements sur McCarty et, sans réaction du destinataire, l'oblige à improviser une fausse réponse incriminant McCarty. Un message d'un contenu similaire arrivera plus tard ; entre temps, Ballard, cerné par la foule de ses anciens amis, s'est réfugié dans le beffroi de l'église où McCarty, venu le déloger, est tué par le ricochet sur la cloche de la balle qu'il avait tirée.

Il s'agit évidemment d'une parabole sur le maccarthysme, à son apogée en 1954. Le film, âpre, dénonce l'aveuglement et la caractère moutonnier de ces bons américains prêts à suivre le premier aventurier venu, surtout quand il s'appelle McCarty. Le scénario épargne, comme il se doit aux États-Unis, le prêtre, seul homme à ne pas hurler avec les loups.

Mies vailla menneisyyttä *L'homme sans passé*, Aki Kaurismäki, Finlande, 2002, 92 mn

À peine descendu du train, M. (Markku Peltola) est victime de coups n'ayant pas entraîné la mort malgré l'intention de la donner. Amnésique, il est recueilli par des marginaux avant de s'installer dans la sorte d'ALGECO que lui loue un gardien du port (Sakari Kuosmanen). Il remonte insensiblement la pente dans ce milieu généreux et pince-sans-rire qui n'existe que chez Kaurismäki. Sa rencontre avec la salutiste Irma (Kati Outinen) lui redonne goût à la vie ; il pourrait même retrouver son ancien métier de soudeur à l'arc s'il disposait d'une identité. Un hold-up raté dont il est témoin le met dans les griffes de la Police qui finit par retrouver son épouse, quelque part dans le Nord. Un bref voyage lui apprend qu'il est en fait divorcé ; il peut donc convoler avec Irma.

Sur la lancée d'*Au loin s'en vont les nuages* (p. 679), c'est un film à la Capra, tonique et optimiste ; le troisième volet de la trilogie, *Les lumières du faubourg* (p. 732), sera par contre désespéré.

Le hold-up est commis par un industriel en faillite (Esko Nikkari) qui veut débloquer son argent pour payer ses employés ; on apprend que la banque a été rachetée par... la Corée du Nord. Excellente bande musicale, Blind Lemon Jefferson, rock'n'roll religieux et chanson *Monrepos* interprétée par Annikki Tähti, chanteuse âgée visiblement célèbre en Finlande.

Alexandre Nevski Sergueï Eisenstein, URSS, 1938, 104 mn

Film nationaliste célébrant la grandeur de la Russie : "Qui s'y frotte s'y pique" déclare (à peu près) Alexandre (Nikolaï Terkassov) après sa victoire sur les Teutons. Par rapport aux grands chefs-d'œuvre de l'auteur, on reste un peu sur sa faim : les trois représentants du peuple russe, une jeune femme et ses deux prétendants, sont d'une mièvrerie étonnante. Il y a cependant des réussites plastiques qui annoncent *Ivan le Terrible* (p. 1038), notamment la description des terrifiants teutoniques qui portent croix dans le dos et seau sur la tête. Plus horribles qu'eux, ces prêtres fanatiques qui jettent les enfants russes au feu ; nous sommes en 1242, soit deux ans avant un autre autodafé, le bûcher de Montségur. Image inoubliable : un de ces diables de Rome, sous une capuche, joue d'un improbable orgue à roulettes. La célèbre bataille qui se termine par la noyade de l'envahisseur qui s'était trop aventuré sur la glace serait un peu languette s'il n'y avait la musique de Prokofiev devenue depuis un poncif pour ce type de scène.

Dans sa *Passion de Jeanne d'Arc* (p. 1048), Dreyer avait affublé les soldats anglais de casques rappelant ceux des tommies de la Grande Guerre. Ici les soldats teutoniques sont casqués à l'allemande et leurs adversaires russes à la façon des Rouges de la guerre civile.

The killers *À bout portant*, Don Siegel, USA, 1964, 95 mn

Excellent *remake* du chef-d'œuvre de Robert Siodmak (p. 530). Le film reprend la structure générale d'un vol au troisième degré : Johnny North (John Cassavetes) est manipulé par Sheila (Angie Dickinson, ravissante) qui le pousse à dévaliser les complices d'un futur hold up car ils auraient l'intention de le doubler ; elle est en réalité de mèche avec Browning (Ronald Reagan) qui récupèrera le butin sans rien avoir à partager avec les autres.

Le film, organisé en trois *flash-backs*, suit l'enquête de deux sicaires (Lee Marvin et Clu Gulager) étonnés que North ne fasse rien quand ils viennent le tuer dans l'institut pour aveugles où il enseigne ; et d'avoir été aussi grassement payés pour ce travail facile. Earl (Claude Akins) évoque le temps où North était coureur automobile et amant de la belle Sheila que son protecteur Browning laissait batifoler. Mickey (Norman Fell), un des participants au hold-up, explique que North, coureur *has been* suite à un accident, a participé au braquage puis volé le butin à Browning. Sheila, devenue Mme Browning, raconte comment son futur époux avait dépouillé North qui s'en était sorti vivant de justesse sans jamais se remettre de la trahison de cette épouvantable garce. Le règlement de compte final voit la mort du couple machiavélique et des deux tueurs qui pensaient récupérer l'argent déjà volé trois fois.

Five graves to Cairo *Les cinq secrets du désert*, Billy Wilder, USA, 1943, 93 mn

Juin 1942. Le militaire anglais Bramble (Franchot Tone) se réfugie dans l'hôtel tenu par Farid (Akim Tamiroff) en plein désert libyen. Lors de l'arrivée de Rommel (Erich von Stroheim), il usurpe l'identité du serveur décédé Davos, un Alsacien pied-bot qui était en réalité un agent des Allemands. Et apprend que, sous couvert d'excavations archéologiques, cinq points de ravitaillement ont été disposés sur la route du Caire, les trois non encore utilisés portant les initiales P, T et Y. Bramble comprend qu'il s'agit des trois dernières lettres du mot EGYPT qui s'affiche sur une carte de la région ; il part pour le Caire avec la localisation des dépôts pour revenir quelques mois plus tard avec les Anglais victorieux. Il rapporte une ombrelle pour Mouche (Anne Baxter), la serveuse française qui l'avait aidé. Mais il ne peut que la déposer sur sa tombe car Rommel l'a fait exécuter.

Mélange d'humour et d'émotion qu'on retrouvera dans *Sunset Boulevard* (p. 1574) où joue aussi Stroheim. Pas encore sanctifié par le sort que lui réserva Hitler (cf. *The desert fox*, p. 1617), Rommel est un militaire cynique et brutal ; mais pas une crapule comme le Lt. Schwegler (Peter Van Eyck). Contrepoint comique, le sympathique général italien (Fortunio Bonanova) qui ne peut pas saquer les Allemands : "une nation de roteurs ne peut pas comprendre une nation de chanteurs". Le pénible sirop sonore debussyste est dû à Miklós Rózsa.

Night of the living dead *La nuit des morts-vivants*, George A. Romero, USA, 1968, 96 mn

Sept personnes dans une maison assiégée par des morts anthropophages. Peu vigoureux, ces zombies (*ghouls*) sont par contre nombreux et insistants. Fenêtres barricadées, tentatives de sorties, rien n'y fait et les vivants tombent l'un après l'autre. Pour se réveiller zombies et il faut donc les retuer. Scène effrayante où un père va retrouver sa fillette malade sans voir qu'elle est morte : devenue goule, elle le poignarde. La télévision allumée dans une pièce permet de suivre l'épidémie et la progression des forces d'auto-défense qui exterminent les morts-vivants. Le seul survivant des sept est abattu par la milice ; méprise ou choix délibéré dû à sa couleur de peau ? Car, originalité du film, son héros est un Noir !

Prea târziu *Trop tard*, Lucian Pintilie, Roumanie, 1996, 98 mn

Le procureur stagiaire Costa (Razvan Vasilescu) est envoyé dans une vallée minière pour élucider des crimes en série qui se produisent sous terre. Le coupable est Ferz, un demi-fou qui vit dans les galeries et tue pour s'approprier le casse-croûte de ses victimes. Mais l'enquête se heurte à l'obstruction du directeur (Victor Rebengiuc) qui veut à tout prix protéger son entreprise ; Costa est déplacé.

Évocation de la Roumanie d'après Ceaușescu où le pouvoir post-communiste d'Iliescu suscite de terrifiantes manifestations de mineurs, les "minériades", et où plane l'ombre de la Securitate, pourtant officiellement dissoute.

Lili Marleen Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1981, 115 mn

Le film retrace la carrière allemande de la célèbre chanson à travers les destins croisés de sa créatrice Willie (Hanna Schygulla) et de son fiancé Robert (Giancarlo Giannini), un musicien juif helvétique dont le père (Mel Ferrer), qui déteste Willie, la fait expulser en Allemagne. Au départ un flop, *Lili Marleen* devient le succès qu'on sait quand elle est diffusée en pleine guerre par la radio militaire de Belgrade. La chanson a un parcours cahotique car elle déplaît à Goebbels tout en devenant un succès mondial, repris par des antinazis comme Marlene Dietrich. Willie mène une vie superficielle où l'on fait la fête comme s'il n'y avait pas de lendemain ; et dangereuse quand, ayant commis l'imprudence de gifler un satrape du régime, elle n'est sauvée que par sa notoriété. Lorsqu'elle retrouve Robert après guerre, c'est pour le découvrir marié ; elle s'éclipse.

Référence à *Berlin Alexanderplatz* (p. 486) : "Ici un crime fut commis vers 1929". Willie et Robert sont inspirés de Lale Anderson et de Rolf Liebermann qui dirigea l'opéra de Paris dans les années 1970–80. Avec Hark Bohm et Udo Kier.

p

De battre mon cœur s'est arrêté Jacques Audiard, France, 2005, 107 mn

Remake de *Fingers* (p. 1775). Thomas (Romain Duris) suit la voie tracée par son père (Niels Arestrup), celle du gangstérisme immobilier : achat d'immeubles à vil prix, dessous de table et gros bras pour faire vider les lieux. Le hasard lui rappelle que sa mère décédée était pianiste et qu'il fut un enfant prometteur. D'où une certaine schizophrénie : d'un côté, le sordide, bagarres, magouilles et couche-ries, de l'autre, l'audition qu'il répète avec Miao (Linh-Dam Pham, la princesse d'*Indochine*, p. 1324), fraîche émoulue du conservatoire de Pékin. Il se sent mal à l'aise dans son rôle de petite gouape et de plus, son paternel se fait buter par plus fort que lui, le mafieux russe Minskov ; quant à son audition, c'est un désastre. Deux ans plus tard, il a trouvé une place, modeste mais honorable, comme imprésario – et sans doute un peu plus – de Miao ; alors qu'il va assister au récital qu'elle donne, il croise Minskov aux toilettes. Violent corps à corps où Thomas a le dessus mais recule avant d'achever l'assassin de son père. C'est maculé qu'il va s'asseoir dans la salle de concert. Gros plan sur ses mains ensanglantées : doigts de tueur ou doigts de pianiste ? Avec Emmanuelle Devos et Aure Atika.

The crimson pirate *Le corsaire rouge*, Robert Siodmak, USA, 1952, 104 mn

Après *The flame and the arrow* (p. 733), Burt Lancaster retrouve Nick Cravat, toujours muet, dans ce film d'aventures tourné à Ischia. Scénario inexistant mais résultat divertissant grâce à l'utilisation d'une montgolfière, de nitroglycérine, de tanks équipés de mitrailleuses et de lance-flammes. . . sans oublier un sous-marin de poche, tout ça au XVIII^e siècle. Avec Eva Bartok.

Raging bull Martin Scorsese, USA, 1980, 129 mn

Nous suivons le boxeur Jake La Motta (Robert De Niro) dans des combats qu'il ne gagne pas toujours. C'est avant tout une machine à encaisser : on peut le réduire en bouillie mais pas le mettre à terre. Aussi bien face au grand Ray Sugar Robinson, qu'au minable Billie Fox dans un combat "arrangé" par la Mafia.

D'une jalousie malade, il ne supporte pas que quiconque approche sa splendide seconde épouse Vikki (Cathy Moriarty). Joey (Joe Pesci), le frère de Jake, se charge de tabasser un suspect (Frank Vincent) avant de finir lui-même sur la liste imaginaire des amants de Vikki et de se faire démolir par le "taureau du Bronx". Dont la carrière tourne court, il boit trop et prend du poids. Nous le retrouvons, alors que Vikki l'a quitté, animant un bar avec ses *one liners*.

Faux nez pour De Niro qui a tendance à répéter des phrases, comme un écho du fameux "You're talking to me?" de son rôle dans *Taxi driver* (p. 1730) dont il retrouve certains tics, ainsi quand il se prépare devant la glace.

Un chien andalou Luis Buñuel, France, 1929, 16 mn

L'âge d'or Luis Buñuel, France, 1930, 63 mn

Ces deux films n'en forment qu'un. Le scénario, à peu près exsangue, est une série de provocations. Le court-métrage, muet, est le plus extravagant avec l'œil que Louis Bunuel (*sic*) tranche à l'aide d'une lame de rasoir, ses fugaces images sexuelles – seins et fesses –, cette main où nichent des fourmis, et le poil d'aisselles qui devient barbiche ; le héros (Pierre Batcheff) y abat son double.

L'anticléricalisme se déchaîne : ce sont des prêtres attachés que Batcheff tire en même temps qu'un piano et des carcasses de chevaux, des scorpions qui se transforment en évêques, un évêque qu'on jette par une fenêtre en même temps qu'une girafe empaillée. C'est aussi une adaptation – ultra-courte – des *120 journées de Sodome* où le duc de Blangis a pris l'apparence du Christ. Demandez donc pourquoi l'Action Française perturba les projections et le producteur Charles de Noailles fut menacé d'excommunication. Interdit, *L'âge d'or* ne ressortit commercialement que 50 ans plus tard. À ce propos, le co-scénariste Avida Dollars déclara en 1942 que Buñuel était responsable du caractère anti-religieux des deux films ; ce dernier perdit alors son poste au musée d'Art moderne de New York.

Seule cohérence scénaristique, le désir qui pousse irrésistiblement un homme (Gaston Modot) vers une femme (Lya Lys). On les trouve à même le sol, toujours dérangés par des fâcheux. Image quasiment obscène du couple se mettant mutuellement des doigts dans la bouche. "Je suis contente que nous ayons assassiné nos enfants" dit-elle, car, dans le film, on tire les gamins comme des lapins.

Le clair de terre Guy Gilles, France, 1969, 98 mn

Visite (guidée par Elina Labourdette) du Marais. Place des Vosges, le jeune Pierre (Patrick Jaoué) annonce à ses copains son intention de partir. Après avoir salué le temps perdu à la galerie Elstir et pris congé de Maria (Annie Girardot) sous la pluie à Illiers (bientôt Illiers-Combray), le voilà sur le bateau pour Tunis. Il rencontre sur place une institutrice retraitée (Edwige Feuillère) qui lui parle de sa propre jeunesse. Il fait la connaissance de la famille Garcia : Gaby (Marthe Villalonga) est célèbre pour son créponné, sorbet originaire d'Oran. Ils chantent et l'émotion nous étreint quand elle ponctue d'un récurrent "Pst garçon !" la ritournelle interprétée par son frère. Pierre rentre à Paris mais repartira.

La musique de Jean-Pierre Stora, Jouané qui s'en va, tout ça rappelle, en moins dramatique – il n'en meurt pas – *Au pan coupé* ou *Absences répétées* (pp. 441, 784). C'est un film au scénario inexistant, composé d'images arrachées à l'oubli : cartes postales périmées – Alger, Bizerte, Tunis —, bibelots d'un autre temps. Entre *La recherche du temps perdu* et *India song* (p. 1050).

Faces John Cassavetes, USA, 1968, 130 mn

Tournée dans un noir et blanc 16mm cradingue, la nuit d'un ménage qui a décidé de se séparer. Richard Forst (John Marley) s'en va passer la nuit chez Jeannie Rapp (Gena Rowlands) qui n'est pas seule et dont les visiteurs ne décampent qu'au terme d'un long échange de banalités. Maria Forst (Lynn Carlin, la mère dans *Taking off*, p. 198), sortie en boîte avec trois amies mariées, les ramène à la maison en compagnie du séduisant Chet (Seymour Cassel). Les femmes ont des attitudes diverses par rapport à l'adultère ; l'une d'elle, Florence, se jette à la tête du jeune homme qui esquivé car elle est vieille, moche et un peu ridicule. Les invitées parties, Chet couche avec Maria qui avale une boîte de pilules au petit matin ; le séducteur fait ce qu'il faut pour la sauver et saute par la fenêtre lorsque Richard rentre de son expédition. Pas de réconciliation en vue chez les Forst.

Le style Cassavetes, fait de longueurs et d'improvisation, n'est pas encore au point : la première partie (Richard et Jeannie) est interminable, faute aux personnages secondaires qui ne nous accrochent pas. La seconde (Maria et Chet), très réussie, annonce son futur chef-d'œuvre, *Husbands* (p. 530).

My fair lady George Cukor, USA, 1964, 173 mn

Remake de *Pygmalion* (p. 1667) d'après la pièce de George Bernard Shaw. Assisté du Col. Pickering (Wilfrid Hyde-White), le phonéticien Higgins (Rex Harrison) s'emploie à guérir la fleuriste Eliza (Audrey Hepburn) de son accent cockney pour la faire passer pour une princesse, d'abord auprès de sa mère (Gladys Cooper), puis dans une grande réception. Mission réussie mais Galatée se révolte... Superbes décors pour un film atone et guindé qui ne décolle que dans les épisodes mettant en scène le pittoresque paternel (Stanley Holloway) d'Eliza.

Cette parabole sur la lutte des classes débute à Covent Garden où les amateurs d'opéra croisaient les marchands de primeurs ; lieu cher à Hitchcock qui y situa *Frenzy* (p. 5). La musique de *On the street where you live* signée Frederick Loewe rappelle *Toi, tu ne ressembles à personne* de Francis Lemarque.

Merrill's marauders *Les maraudeurs attaquent*, Samuel Fuller, USA, 1962, 95 mn

Les troupes américaines du Gen. Merrill (Jeff Chandler) livrent combat aux Japonais en Birmanie. Film de guerre sobre et efficace, exaltant le sacrifice individuel, y compris celui de Merrill : surmené, il est victime d'une crise cardiaque avant l'assaut final. On mentionnera le corps à corps dans le labyrinthe d'une gare de triage ainsi que la mule Eleanor (comme Mme Roosevelt) qui porte un chapeau de paille avec des trous pour les oreilles.

Comment j'ai tué mon père Anne Fontaine, France, 2001, 94 mn

La confortable vie de Jean-Luc (Charles Berling), gériatre à Versailles, est perturbée par la visite de son père Maurice (Michel Bouquet), un médecin du tiers-monde pauvre et idéaliste. Jean-Luc, en pleine ascension sociale dans le milieu très friqué de ses clients âgés, ne veut pas d'enfant de son épouse (Natacha Régnier) et lui fait croire qu'elle est stérile. Avec ses habits et ses principes démodés, Maurice est comme un miroir tendu à son fils, d'autant plus éloquent qu'il parle peu. Lorsque Jean-Luc apprend la mort du père reparti en Afrique, il est soulagé et méditatif. Monologues de Stéphane Guillon.

Uranus Claude Berri, France, 1990, 95 mn

1945. Maxime Loin (Gérard Desarthe), milicien et poète (!), se réfugie dans un grand appartement où cohabitent des ex-maréchalistes un peu mous (Philippe Noiret et Jean-Pierre Marielle) et un communiste pur et dur (Michel Blanc). Le brave cafetier Léopold, un peu poivrot mais surtout marqué à droite (Gérard Depardieu), sera accusé à tort d'abriter Loin ; comme son dénonciateur (Daniel Prévost) est un Rouge, les cocos emmenés par Jourdan (Fabrice Luchini) s'acharnent contre l'innocent qui fait de la prison. Sorti de taule, le cafetier sera abattu par les gendarmes : saoul, il avait osé dénoncer un profiteur de guerre (Michel Galabru).

Sorte d'Éric Zemmour *ante litteram*, Berri signe un plaidoyer lourdingue et démagogique pour la Collaboration chère à Marcel Aymé. On sauvera les alexandrins cocasses de Léopold, ainsi "Passez-moi Astyanax, on va filer en douce".

Alice's restaurant Arthur Penn, USA, 1969, 106 mn

"You can get anything you want at Alice's restaurant" chante Arlo Guthrie. Installés à Stockbridge (Massachusetts) dans une église désaffectée, le couple formé par Alice (Patricia Quinn) et Ray (James Broderick) est une image des hippies de la fin des années 1960, un peu désinvoltes et avant tout opposés à la guerre du Vietnam. "Anything you want, but Alice" poursuit Arlo, ce qui est inexact car le couple pratique l'amour libre. Ils fument de la marijuana tout en évitant les drogues dures, celles qui causeront la mort de Shelly (Michael McClanathan), un des amants d'Alice. Ce décès signale un peu la fin de l'utopie ; Ray veut aller s'installer à la campagne et, en attendant, épouse Alice. Plan sur l'épouse seule, pathétique et comme désespérée sur le perron de l'église. Cette fin en demi-teintes annonce les déconvenues plus sévères de *Four friends* (p. 547).

Le film évoque Woody Guthrie ; mort en 1967 de la maladie de Huntington, il est joué par un acteur. Mais c'est le vrai Pete Seeger qui chante avec son fils Arlo dans la chambre d'hôpital.

Three godfathers *Le fils du désert*, John Ford, USA, 1948, 106 mn

Western de Noël. Les trois mages sont des voleurs prénommés Robert (John Wayne), William dit The Abilene Kid (Harry Carey Jr.) et Pedro (Pedro Armendáriz). Après avoir attaqué une banque, ils ont échappé à leurs poursuivants (Ward Bond et Hank Worden) mais souffrent de la soif dans le désert. Au puits de Terrapin Tanks, ni tortues ni eau douce, seulement un chariot bâché qui sert de crèche : c'est là où naît un bébé que sa mère (Mildred Natwick) confie, avant de mourir, aux trois hors-la-loi. Lesquels, pour s'occuper du nourrisson, suivent le traité du docteur Meechum : ils lui font boire du lait concentré et lui enduisent les fesses avec de la graisse à chariot, rôle inattendu pour John Wayne ! Au son de *Streets of Laredo*, les trois parrains suivent l'étoile qui les conduit à New Jerusalem ; deux meurent en route mais Robert arrive épuisé à bon port. Avec un petit Robert William Pedro bien vivant, circonstance atténuante pour le bandit.

Le film est dédié au père d'un des acteurs, Harry Carey, qui venait de mourir.

Roman holiday *Vacances romaines*, William Wyler, USA, 1953, 118 mn

Pour ses vrais débuts à l'écran, Audrey Hepburn incarne Ann, une princesse d'un pays européen indéterminé en mission de bonne volonté qui ne supporte plus les obligations et s'évade lors de son étape romaine. Elle est prise en charge par le journaliste américain Joe (Gregory Peck) qui lui fait visiter la ville en vespa : la fontaine de Trevi, le Colisée, la piazza di Spagna, le Pantheon, la Bocca di Verità, partout, jusqu'à un bal sur le Tibre au pied du château Saint-Ange en fin de soirée. C'est là que la princesse casse une guitare sur la tête d'un des agents de son pays venus la récupérer. Cette journée est immortalisée par les photos d'un ami de Joe, Irving (Eddie Albert), paparazzo *ante litteram* – l'expression apparaîtra après *La dolce vita* (p. 236). Alors qu'elle donne une conférence de presse à son ambassade, le journaliste lui remet discrètement les clichés compromettants, se gardant ainsi de salir le souvenir d'un amour impossible.

Le film, amusant et bien joué, ne nous émeut qu'à la toute fin. Le nom du scénariste blacklisté Dalton Trumbo a été rétabli sur les copies DVD.

Sweet dreams Karel Reisz, USA, 1985, 115 mn

La vie de la chanteuse country Patsy Cline (Jessica Lange), entre 1957 et 1963. La rencontre avec son second époux, Charlie Dick (Ed Harris) et sa vie de couple tumultueuse car il est violent quand il boit, sa carrière et ses succès – enregistrements originaux en play-back – jusqu'au fatal accident d'avion.

Les acteurs, dont Ann Wedgeworth qui joue la mère de Patsy, sont excellents. Mais le format "biopic" marque les limites de ce type d'exercice.

Magnificent obsession John Stahl, USA, 1954, 103 mn

Remake en couleurs du film de Stahl (p. 971) avec Rock Hudson et Jane Wyman. Otto Kruger incarne le peintre chrétien qui explique comment faire le bien : cela devient comme une dépendance, une obsession magnifique. Hudson, Wyman ainsi qu'Agnes Moorehead allaient reprendre du service dans *All that heaven allows* (p. 606), un mélo au scénario moins effarant.

The big red one Samuel Fuller, USA, 1980, 113 mn

L'odyssée d'un sergent (Lee Marvin) et de quatre de ses hommes (dont Mark Hamill et Robert Carradine) entre 1942 et 1945. L'Afrique du Nord, la Sicile, la Normandie, la Belgique pour finir avec la libération d'un camp de la mort. Le film commence le 11 novembre 1918 alors que le sergent tue un Allemand sans savoir que la guerre est finie et se termine le 8 mai 1945 ; mais cette fois l'ennemi ne succombe pas et il le ramène à la vie.

Bien loin de *Merrill's marauders* (p. 1345), le style outrancier du réalisateur se manifeste dans des détails un peu trop pittoresques, ainsi un accouchement dans un tank ou l'eau qui se teint en rouge à Omaha Beach. Le mur du çon est dépassé lors de la scène dans un asile d'aliénés où Stéphane Audran danse autour des sentinelles avant de les égorger. Moment touchant cependant quand le héros promène sur son dos un enfant des camps sans s'apercevoir qu'il est mort.

On the town *Un jour à New York*, Stanley Donen & Gene Kelly, USA, 1949, 98 mn

Trois marins en virée à New York. L'attention se porte sur Gabey (Gene Kelly) qui a jeté son dévolu sur Miss Turnstiles (tourniquet) qu'il prend pour une célébrité car son portrait s'affiche ce mois-ci dans le métro. Il passe beaucoup de temps à la chercher, la trouve, puis la perd et la retrouve à Coney Island où elle se produit dans un spectacle à trois sous. Il aura eu l'occasion de rencontrer Lucy, un drolatique laideron : l'actrice Alice Pearce crève l'écran. Chip (Frank Sinatra) se fait harponner par Brunhilde (Betty Garrett) qui le kidnappe dans son taxi. Enfin Ozzie (Jules Munshin) séduit l'anthropologue Claire (Ann Miller qui sera Coco dans *Mulholland Drive*, p. 40) par ses allures de pithécantrope. Ayant détruit par accident un squelette de dinosaure – on pense à *Bringing up Baby*, (p. 1305) – Ozzie et ses ami(e)s sont poursuivis par la Police.

Cette production d'Arthur Freed marque les débuts du tandem Donen/Kelly. Comédie musicale dynamique et inventive dont le personnage principal est la ville de New York. *Beau fixe sur New York* (p. 497) sera la suite, poignante et désabusée, de ce chef d'œuvre optimiste.

The front page *Spéciale première*, Billy Wilder, USA, 1974, 105 mn

1929, à Chicago. La Presse se prépare pour l'exécution d'un simple d'esprit coupable d'avoir tué accidentellement un flic. La peine sera finalement commuée, au grand dam du maire qui comptait bien sur cet exemple pour assurer sa réélection. Au centre de ce panier de crabes, le journaliste Hildy et son roublard directeur Burns, joués par le tandem de *The fortune cookie* (p. 519), Jack Lemmon et Walter Matthau. Burns veut à tout prix des images du pendu ou, à défaut, une interview exclusive. Sa principale obsession est de garder Hildy qui s'apprête à quitter le journal et s'établir à Philadelphie pour cause de mariage. N'ayant pu l'empêcher de prendre le train avec sa future (Susan Sarandon), il lui offre sa propre montre gravée en guise de cadeau de mariage, puis télégraphie qu'on l'arrête pour vol à la première gare.

Ce Wilder mineur est la troisième adaptation cinématographique de la pièce de Ben Hecht ; dans la seconde (*His girl friday*, p. 1739), Hildy était une femme et Burns son ex-mari, ce qui pimentait les affrontements.

Cyrano de Bergerac Jean-Paul Rappeneau, France, 1990, 138 mn

Magnifique adaptation du chef-d'œuvre d'Edmond Rostand. Avec Anne Brochet, Vincent Perez, Jacques Weber et Gérard Depardieu, truculent à souhait. Peut-être pas aussi émouvant que Daniel Sorano dans la version de Claude Barma (p. 889).

Master and commander Peter Weir, USA, 2003, 138 mn

1805. Le navire anglais *Surprise* veut en découdre avec le formidable *Achéron* des Français. Poursuite en Atlantique puis dans le Pacifique Sud. Un homme tombe à la mer lors du passage du cap Horn, ensuite le navire est immobilisé faute de vent ; ces déboires conduisent au suicide l'aspirant Hollom perçu comme un "Jonas" par l'équipage, y compris le capitaine Aubrey (Russell Crowe). À l'exception du médecin Maturin (Paul Bettany). Ce scientifique profite d'ailleurs d'une blessure pour explorer les Galápagos, séquence tournée sur place. Finalement, le capitaine s'approche par la ruse de l'*Achéron* et s'en empare au terme d'un sanglant abordage.

Belles images, même si l'on eut souhaité plus de tortues géantes aux Encantadas ; celles qu'on voit semblent parquées dans un zoo. Savoureux face à face entre le rusé et peu sympathique Aubrey et le médecin idéaliste. Maturin, qui n'a aucun sens de l'humour, n'apprécie pas le calembour fait par le capitaine qui rapproche "evil" (le mal) de "weevil" (charençon). Étrange argument d'Aubrey pour inciter ses hommes au combat, éviter l'installation de la guillotine à Piccadilly ; la potence est-elle vraiment plus rassurante ?

Yol Yilmaz Güney & Şerif Gören, Turquie, 1982, 109 mn

Réalisé par Gören d'après les indications très précises de Güney, alors incarcéré, un film coup de poing dont le message n'est cependant pas simpliste.

Cinq prisonniers se voient offrir une permission (yol) qui va leur permettre de rejoindre leurs proches au fin fond de l'Anatolie. Leur pénible odyssee met au jour une gigantesque prison. Celle de la dictature militaire et ses contrôles tatillons ; qui, au Kurdistan, prend la forme d'une guerre ouverte contre la population. C'est aussi celle des préjugés : ce permissionnaire qui doit encore attendre pour se marier annonce à sa future qu'elle devra lui obéir en tout. Et surtout la foutue famille. Coupable d'avoir causé la mort de son beau-frère en s'enfuyant lors d'un hold-up raté, Mehmet part en train avec son épouse ; il est à moitié lynché quand il se fait poisser dans les toilettes à faire l'amour avec sa femme puis tombe sous les balles de son jeune beau-frère. Quant à Seyit, son épouse qui s'était prostituée est sequestrée par la famille qui attend le retour du mari pour exécuter la sentence qui lui "rendra son honneur". Un peu à contre-cœur, il fait marcher la malheureuse dans la neige jusqu'à ce qu'elle meure de froid. "N'abandonne pas mon corps aux loups" supplie-t-elle. Malgré une mort inéluctable, le Kurde qui reste sur place pour se battre a finalement plus de chance : son ennemi est purement externe.

L'ombre rouge Jean-Louis Comolli, France, 1981, 108 mn

1937. Anton (Claude Brasseur) et Léo (Jacques Dutronc) sont des soldats du Komintern prêts à donner leur vie pour une cause qui les dépasse ; installés à Marseille, ils livrent des armes à l'Espagne républicaine sous couvert d'import-export alimentaire. Ils doivent se méfier des fascistes mais aussi des anarchistes qui aimeraient bien recevoir, eux aussi, quelques fusils. Et surtout de Staline dont l'ombre plane, menaçante. Quand Anton est rappelé à Moscou, il sait que ce sera pour y avouer des crimes dont il n'a même pas idée et se suicide. Léo, qui a peur de subir le même sort, s'enfuit en compagnie d'Anna (Nathalie Baye). Le couple est retrouvé par ses poursuivants au palais de la Découverte. Il les sème mais pour combien de temps ?

Sujet intéressant mais le film n'est pas à la hauteur de ses ambitions.

Do lok tin si *Les anges déchus*, Kar-wai Wong, Hong Kong, 1995, 92 mn

C'est un peu la suite de *Chungking express* (p. 873) dont on retrouve un des personnages, He Zhiwu (Takeshi Kaneshiro), celui qui se nourrissait d'ananas périmés. Histoires enchevêtrées et invertébrées dans un Hong Kong nocturne, avec son tueur à gages, sa blonde, beaucoup de solitude et un couple sur une moto. On se laisse porter par la mise en scène sans trop chercher à comprendre.

Gremlins USA, Joe Dante, 1984, 106 mn

Désireux de faire un cadeau de Noël à son fils, l'inventeur Peltzer (Hoyt Axton) déniche, au fond de la boutique tenue par un vieux Chinois (Keye Luke), le "mogwal" Gizmo, sorte de ravissante peluche vivante. Il faut cependant prendre des précautions : pas de lumière, pas d'eau, pas de nourriture après minuit, cette dernière recommandation étant particulièrement absurde. Il va sans dire que ces prescriptions seront allègrement violées. Trempé dans l'eau, le mogwal se démultiplie ; nourri dans la nuit, les clones deviennent des sortes de dragons noirs et destructeurs, les Mr. Hyde du gentil Gizmo.

Film très réussi avec de nombreuses références cinéphiliques, e.g., *Le magicien d'Oz* (p. 1314), ou encore *Massacre à la tronçonneuse* (p. 1603). Les gremlins – nom que leur donne un voisin chauvin (Dick Miller) – adorent *Blanche-Neige* (p. 523) qu'ils vont voir au cinéma. L'atmosphère rappelle un peu celle de *1941* (p. 507) et pour cause : le film a été produit par Spielberg.

Mention spéciale pour les inventions Peltzer, sortes de VORWERK instables qui projettent la nourriture aux quatre coins de la cuisine ; le paternel a aussi produit le "bathroom buddy", un combiné qui envoie du dentifrice sur les chemises et un cendrier prétendument sans fumée. Discussion avec Robbie le robot (p. 84) dans une réunion d'inventeurs.

Le film s'en prend au mythe de Noël. On apprend incidemment la mort tragique du père de la jeune héroïne, retrouvé mort dans un conduit de cheminée avec sa hotte sur le dos. Le film a donné lieu à une suite (p. 843).

In old Chicago *L'incendie de Chicago*, Henry King, USA, 1937, 111 mn

Version romancée du monstrueux incendie qui détruit la ville en 1871. Au centre, l'"étrange tribu" des O'Leary. La mère veuve (Alice Brady) tient une blanchisserie, son fils Jack (Don Ameche) est devenu un avocat respecté et son frère Dion (Tyrone Power) régent la salle de spectacle où se produit sa maîtresse Belle (Alice Faye). Admirant profondément son frère, Dion le fait élire maire frauduleusement : le jour du vote, il fait coffrer la bande de nervis du favori (Brian Donlevy). Mais Jack, réellement vertueux, décide d'en finir avec le Patch, le quartier où se situe le cabaret de son frère et parvient à convaincre Belle de témoigner contre celui qui l'a fait élire. Riposte de Dion qui épouse Belle désormais incapable de déposer contre son conjoint. Les choses s'enveniment entre les frangins lorsqu'éclate l'incendie aux images impressionnantes. Jack y perd la vie, mais le reste de la famille se retrouve les pieds dans le lac Michigan. Au centre, Dion, redevenu le brave garçon qu'il n'a, au fond, jamais cessé d'être.

King réunira à nouveau les trois protagonistes dans *Alexander's ragtime band* (p. 1665). Avec Andy Devine et la tronche patibulaire de Rondo Hatton.

L'armée des ombres Jean-Pierre Melville, France, 1969, 145 mn

D'après Joseph Kessel. Nous suivons les membres d'un réseau de la Résistance : Gerbier (Lino Ventura), Mathilde (Simone Signoret), Lepercq (Paul Crauchet), Le Masque (Claude Mann) et Le Bison (Christian Barbier). Moments forts et authentiques : l'exécution d'un traître, par garrotage pour ne pas faire de bruit, l'évasion de l'hôtel Majestic où Gerbier attendait son interrogatoire.

Tout se gâte avec les frères Jardie : Jean-François (Jean-Pierre Cassel) se dénonce lui-même à la Gestapo pour pouvoir être mis dans la cellule de Lepercq et lui offrir le cyanure libérateur. Quant à Luc (Paul Meurisse), c'est le grand chef, un intellectuel inspiré de Jean Cavallès dont les livres sont nommément cités ; on doute cependant que Gerbier ait pu trouver de l'intérêt à *Transfini et continu* ! Comble de la convention dramatique, les deux Jardie se croisent lors d'une mission sans se reconnaître. Entre la description sans concession d'un mouvement auquel Melville participe et sa légende dorée, le film n'est pas une réussite.

Our man Flint *Notre homme Flint*, USA, Daniel Mann, 1966, 108 mn

Chantage écologique : le Monde est menacé de destruction. "Qui donc peut nous sauver ?" demande alors le chef des services secrets (Lee J. Cobb). L'ordinateur rend une carte perforée avec un nom, Derek Flint (James Coburn).

Contemporain des James Bond de Sean Connery, ce film parodique ne peut pas, comme *Austin Powers* (p. 341), exploiter la ringardisation. Il joue plutôt sur la surenchère extravagante et le jeu décontracté de Coburn. Avec une référence à Sherlock Holmes : l'analyse d'un poison montre une certaine proportion d'ail, de safran et de fenouil typique de la bouillabaisse d'un certain secteur de Marseille.

Pleure pas la bouche pleine Pascal Thomas, France, 1973, 112 mn

Les amours d'Annie, une adolescente tiraillée entre son fiancé Frédéric parti au service militaire et Alexandre (Bernard Menez), dragueur au blazer et à la Triumph blanche. Sur fond de quotidien dans une famille de l'Ouest (entre Saurmur et la mer) ; le père (Jean Carmet) est menuisier, la grand-mère (Hélène Dieudonné) vit avec la famille, la petite sœur vient d'avoir ses premières règles.

Annie, que cela démange, décide de coucher avec Alexandre lequel, pas si expérimenté que ça, se livre à des ablutions interminables avant de passer à l'acte. Il reçoit comme une sanction morale de la part de Frédéric venu en perm' et content qu'un type bien "surveille" sa fiancée. N'importe comment, Annie continue à aimer Frédéric... mais Alexandre la fait tellement marrer.

Le parrain Michel (Daniel Ceccaldi) qui passe en roulotte – il fallait dire "caravane" – ne pense qu'à une chose ; sa pulpeuse filleule a du mal à lui échapper.

Koruto wa ore no pasupooto *A colt is my passport*, Takashi Nomura, Japon, 1967, 85 mn

Histoire de yakuzas avec Jō Shishido, l'homme aux bajoues (p. 73) dans le rôle de Kamimura, un tueur chargé par un gang d'abattre le chef d'un gang rival. Retournement traditionnel, les deux bandes se réconcilient et celle du mort demande la tête du "rat d'égout" Kamimura. Lequel ne se laisse pas faire et donne rendez-vous aux tueurs sur une jetée : il en abat quatre, puis au moyen d'une bombe à retardement fait sauter la Mercedes des chefs.

Le dénouement de ce film réjouissant a un petit parfum de western, ce que souligne la musique, trop spaghetti pour être vraiment due à Ennio Morricone. Incidemment, le héros n'utilise pas un Colt (koruto) mais un Beretta.

Gladiator Ridley Scott, USA, 2000, 164 mn

Le règne infâme de Commode, dernier des Antonins, qui servait déjà de toile de fond à *La chute de l'empire romain* (p. 245). Cela commence en Germanie avec la mort de Marc-Aurèle (Richard Harris), tué par son fils (Joaquin Phoenix, excellent). Face à lui, le général Maximus (Russell Crowe) qui a refusé de reconnaître l'usurpateur et n'échappe à la mort que pour devenir un des gladiateurs de Proximo (Oliver Reed, mort à la fin du tournage). Ce qui l'amène à affronter le tyran fou dans l'arène : les deux y laisseront la vie.

Cette superproduction sans message chrétien donne un rôle important à Lucilla (Connie Nielsen), en réalité assassinée par son frère Commode au début du règne. Derek Jacobi, en sénateur, ne nous fait pas oublier son *Claudius* (p. 62).

Nocturnal animals Tom Ford, USA, 2016, 104 mn

Tony Hastings (Jake Gyllenhaal), qui conduit sur une route déserte du Texas, est arrêté par trois "rednecks" qui finissent par enlever sa femme et sa fille qu'on retrouvera plus tard mortes et préalablement violées. Des coupables, l'un est abattu par la Police, l'autre est facilement identifié par ses empreintes digitales, mais Ray (Aaron Taylor-Johnson), le plus vicieux des trois, risque d'échapper au châtement car il n'y a d'autre preuve contre lui que le témoignage de Tony. Andes (Michael Shannon), un policier en fin de vie, propose de faire justice lui-même mais les choses ne se passent pas comme prévu : Ray s'enfuit et blesse Tony avant d'être abattu. Ce dernier se tire accidentellement une balle dans le cœur.

Ce scénario est celui d'un film dans le film : il met en images le roman que vient d'écrire Edward (le même Gyllenhaal), dédié à son ancienne épouse Susan (Amy Adams) qui l'avait quitté, le prenant pour un bon à rien. Manière pour lui de critiquer le monde superficiel dans lequel elle évolue désormais.

Veredas *Sentiers*, João César Monteiro, Portugal, 1978, 115 mn

Intrigue embrouillée qu'on renonce à suivre pour succomber à l'envoûtement. Des textes poétiques accompagnent les plans-séquences de champs verts et parfois rouges, de montagnes arides ou enneigées, d'un coucher de soleil sur la mer. Les étranges *espigueros* (greniers à grain) servent de décor aux *Euménides*. Le temps, indéterminé, est celui d'un Moyen-Âge de contes de fées façon Paradjanov (*Sayat Nova*, p. 197) ou celui, façon Buñuel (*L'âge d'or*, p. 1344), d'un Portugal récent où un prêtre sanguinaire fait la chasse aux Rouges.

Les années déclin Raymond Depardon, France, 1984, 67 mn

Le début de la carrière de Raymond Depardon. Villefranche-sur-Saône, puis montée à Paris comme pigiste à l'agence Dalmas. C'est en 1966 qu'il fonde avec Gilles Caron l'agence Gamma sur laquelle il tournera plus tard *Reporters* (p. 75). Évocation de ses films sur le Biafra, sur le Tchad, ainsi que son documentaire – interdit jusqu'en 2002 – sur la campagne de Giscard d'Estaing (1974).

Filmé en gros plan sur un texte à moitié improvisé au français parfois approximatif, le cinéaste parle de la disparition de ses parents auxquels il était très attaché. Et se demande pourquoi il est allé au bout du monde alors qu'il y avait tant à dire sur le milieu paysan dont il est issu. Omission réparée vingt ans plus tard avec *Profils paysans* (p. 960).

Going my home Hirokazu Kore.eda, Japon, 2012, 506 mn

Téléfilm en dix épisodes centré sur la petite famille formée de Ryōta, un publicitaire, Sae, une cuisinière télévisuelle et leur fillette Aoi. L'évènement principal est la maladie et la mort d'Eisuke, père de Ryōta.

Petites jalousies, conflits familiaux et professionnels ; un peu d'humour aussi avec le goût immodéré de Ryōta pour la mayonnaise en bouteille plastique, et de politique, avec des allusions à la désertification consécutive à la construction d'un barrage. Mais tout ça reste à l'état velléitaire. Les kunas, sortes de lutins au chapeau rouge et pointu dont il est beaucoup question, se veulent un plaidoyer pour l'invisible ; ils sont surtout un élément d'infantilisation de ce qui n'est pas non plus un film pour enfants. C'est une sorte de version édulcorée de *Still walking* (p. 322), ce que suggère la présence de Hiroshi Abe et You en frère et sœur.

Moments réussis, les intermèdes où Ryōta voit les kunas en rêve. Ainsi que la chasse aux lutins organisée dans une forêt et la découverte d'un champ fleuri qui pourrait être un de leurs cimetières ; le film s'approche alors du plaidoyer pour les rêves d'enfant façon *Passe montagne* (p. 383). La cérémonie funèbre d'Eisuke est émouvante. Dans le rôle de la jeune Naho, Aoi Miyazaki d'*Eureka* (p. 489).

Sons of the desert *Les compagnons de la nouba*, William A. Seiter, USA, 1933, 64 mn

Excellent Laurel et Hardy au scénario bien ficelé. Stan et Ollie voudraient se rendre au prochain congrès des "Sons of the Desert" à Chicago. Pas question, décrète l'autoritaire madame Hardy (Mae Busch). Stanley fait alors venir un médecin – vétérinaire chevalin ! – qui conseille à Oliver une cure à Honolulu ; les deux ahuris vont en réalité faire la nouba à Chicago. De retour à Los Angeles, ils doivent faire face à leurs épouses qui les croyaient morts, le navire pour Hawaï ayant sombré. Stan s'en sort en avouant tout à sa moitié : au lieu de le dégommer comme un lapin, elle lui offre des sucreries et lui permet même de fumer. Ollie est moins favorisé puisqu'il reçoit sur la tête le contenu du buffet de cuisine.

Midnight Mary *Rose de minuit*, William A. Wellman, USA, 1933, 74 mn

Maîtresse du gangster Darcy (Ricardo Cortez), Mary (Loretta Young) pense changer de vie grâce à l'avocat Mannering (Franchot Tone) qui lui donne un métier et du travail. Rattrapée par son passé, elle fait de la prison avant de retomber sous l'emprise d'un Darcy jaloux comme un pou qu'elle abat alors qu'il voulait trucider l'avocat. Procès et *happy end*, l'amour triomphe : c'était avant le Code.

Wellman exprime la difficulté à trouver un emploi au moyen d'enseignes lumineuses qui se changent en NO JOB ou de plans sur les jambes de Mary aux bas filés qui marchent, marchent. . . Avec Una Merkel et Warren Hymer.

Theatre of blood *Théâtre de sang*, Douglas Hickox, Grande-Bretagne, 1973, 100 mn

S'étant jeté dans la Tamise après avoir déclamé le monologue d'Hamlet, le célèbre acteur shakespearien Lionheart (Vincent Price) est tenu pour mort. Il règle alors ses comptes avec les critiques coupables de ne pas lui avoir décerné le prix qu'il pensait mériter : des crimes réjouissants contre ceux que Gustav Mahler appelait "Messieurs les supérieurs."

Les méthodes employées sont celles des pièces du Barde. Ainsi, *Jules César* donne-t-il lieu à une mort par coups de poignard multiples, *Richard III* à une noyade dans un tonneau de vin. Pour *Othello*, il convainc un jaloux que sa femme (Diana Dors) le trompe ; quant au *Marchand de Venise* où il n'y a pas de mort, il modifie le texte pour aller extraire lui-même sa "pound of flesh". Le pompon va au grandguignolesque *Titus Andronicus* : Lionheart fait cuire les deux chienchiens d'un critique efféminé (Robert Morley) et les lui fait manger. Un seul (Ian Hendry) échappe à un supplice inspiré du *Roi Lear* et c'est Lionheart qui finit comme dans la pièce, le corps de sa fille et complice (Diana Rigg) dans ses bras. Très roboratif, le film rappelle un autre rôle de Price, celui de *L'abominable Dr. Phibes* (p. 895).

Alien³ David Fincher, USA, 1992, 139 mn

Nouvelles variations sur un thème exposé dans deux films (pp. 540, 15). Le menaçant xénomorphe revient pour exterminer l'un après l'autre les occupants d'un lieu clos, ici l'ex-colonie pénitentiaire Fiorina 161. Pour le détruire, Ripley (Sigourney Weaver) dispose d'un atout : elle est enceinte de l'Alien qui la respecte en tant que future génitrice d'une reine de l'espèce. La Compagnie, sorte de CIA qui cherche à récupérer un exemplaire de l'animal pour en faire une arme, a dépêché à cet effet, non pas l'androïde d'*Aliens*, mais son concepteur (le même Lance Henriksen) ; Ripley se jettera dans le plomb en fusion pour lui échapper.

Malgré leur aspect croquignolet, les anciens bagnards ont trouvé Dieu ; ils sont donc restés sur place, dans un monde confiné aux dominantes marron.

Esther Kahn Arnaud Desplechin, Grande-Bretagne, 2000, 156 mn

Londres vers 1890. Issue d'une famille juive laborieuse, la jeune Esther (Summer Phoenix) rêve de faire du théâtre. Débuts difficiles mais énorme volonté ; elle est aidée par Quellen (Ian Holm), un cabot qui lui donne des cours à l'œil. Elle n'est plus une inconnue sur les planches quand elle se jette à la tête de Philippe Haygard (Fabrice Desplechin, frère du réalisateur), un critique français qui devient son amant et parfait son éducation. Alors qu'elle a obtenu le rôle d'Hedda dans la pièce d'Ibsen, elle découvre que Philippe la délaisse pour une Italienne (Emmanuelle Devos) ; le goujat a même le culot de s'afficher avec sa nouvelle conquête lors de la première. Souffrance d'Esther qui ne veut pas se donner en spectacle devant cette fille : elle refuse de monter sur scène, mâche du verre. La représentation est cependant un triomphe car toute l'équipe du théâtre la soutient dans ce moment délicat. L'actrice sait enfin comment activer cette note qu'elle n'avait pas encore trouvée ; elle est désormais autonome, nous dit la voix off.

Sur un thème fréquent au cinéma (*Stage door, Rendez-vous*, pp. 1334, 571), celui de la douleur qu'il faut avoir éprouvée avant de la représenter. Summer Phoenix est excellente dans le rôle de cette machine froide et un peu calculatrice à laquelle ne manquait qu'un peu d'humanité. Avec László Szabó.

Kyūketsu dokuro-sen *The living skeleton*, Hiroki Matsuno, Japon, 1968, 80 mn

Le mont Fuji en noir et blanc nous laisse présager un chef-d'œuvre de la Shōchiku. Las, il s'agit d'une pénible histoire de vengeance exercée par une jeune femme au visage quasi occidental en contact posthume avec sa sœur assassinée. Tandis qu'un prêtre catholique défiguré cache un cadavre dans une armure, des squelettes s'agitent au fond de l'eau. C'est plus drôle à raconter qu'à visionner.

Bakushū *Début d'été*, Yasujirō Ozu, Japon, 1951, 125 mn

Noriko (Setsuko Hara) vit à Kamakura (images du célèbre Bouddha) dans la grande maison de ses parents (Ichirō Sugai et Chieko Higashiwara dévolue aux rôles de mère, e.g., *Le goût du sake*, p. 35) avec son frère et sa belle-sœur (Chishū Ryū et Kuniko Miyake). Célibataire comme sa grande amie Aya (Chikage Awashima), dont la mère (Toyo Takahashi, qui d'autre ?) tient un restaurant.

Tout bascule lorsque le chef du bureau de Noriko lui parle d'un beau parti. La famille se réjouit à l'avance et les félicitations commencent à pleuvoir alors que l'intéressée ne s'est jamais exprimée sur le sujet. Et voilà qu'elle rend visite à une voisine (Haruko Sugimura dans un rôle sympathique !) dont le fils Kenkichi, un médecin veuf, part pour la lointaine Akita. Cette mère confie à la visiteuse qu'elle aurait aimé la voir épouser Kenkichi. Contre toute attente, Noriko accepte ; peut-être parce que Kenkichi fut l'ami de son autre frère, celui qui n'est pas revenu de la guerre. Ce choix impulsif déplaît souverainement à sa famille : Kenkichi a, en effet, une fillette et Akita est un trou perdu.

Avec le départ de Noriko pour le Nord et celui des parents auprès d'un vieil oncle, la famille se disperse. Dernière photo, posée sur deux rangs ; ils sont sept, y compris les neveux de Noriko, deux garnements style *Ohayō* (p. 661).

Cul-de-sac Roman Polanski, Grande-Bretagne, 1966, 101 mn

Deux gangsters, Rick (Lionel Stander) et Albie (Jack MacGowran) traversent dans une voiture volée à une auto-école – ce que signale un grand L – la chaussée submersible qui mène au château de Lindisfarne (Northumberland) ; Albie meurt assez vite d'une fatale balle dans le ventre. Sur place vivent George (Donald Pleasence) et sa trop jeune femme Teresa (Françoise Dorléac) qui le trompe avec un jeune voisin au cours de prétendues pêches à la crevette. Rick terrorise ce couple mal assorti et surtout le pleutre George. La provocatrice et irresponsable épouse tourne autour du bandit affairé à creuser, malgré une blessure au bras droit, une fosse pour son complice et prend avec lui une cuite à la vodka maison. Alors que Rick espère une visite de son commanditaire, des relations snobinardes – dont la jeune Jacqueline Bisset – déboulent et Rick doit passer pour un domestique tandis qu'un épouvantable gamin gâté par sa mère dégomme à la carabine les vitraux historiques. Ces fâcheux repartis, Teresa prend l'initiative de voler le pistolet du gangster avec lequel George finit, presque malgré lui, par le descendre. La jeune femme veut alors fuir, comme s'ils avaient quelque chose à se reprocher ; elle part avec un des fâcheux de l'après-midi opportunément revenu, laissant George à sa solitude. Dernier plan sur un rocher : il semble attendre la montée de la marée.

Dans ce deuxième opus anglais (après *Répulsion*, p. 1152, avec Catherine Deneuve), Polanski affine son style : humour grinçant et personnages grotesques.

The black pirate Albert Parker, USA, 1926, 94 mn

Douglas Fairbanks campe le duc d'Arnoldo qui, pour venger son père, prend la tête d'une bande de pirates. Bondissant comme à son habitude, il capture à lui seul un navire ; il faut le voir descendre le long de la grand-voile assisté de son seul poignard. Á bord, une princesse (Billie Dove) qu'il tente de renvoyer chez les siens, en vain. Surpris par son vicieux lieutenant (Sam De Grasse), il est condamné à la noyade mais en réchappe grâce au fidèle MacTavish (Donald Crisp) qui tranche ses liens alors qu'il va monter sur la fatale planche.

Premier long-métrage entièrement en couleurs : technicolor bichrome, d'une part un rouge brunâtre, de l'autre un bleu cyan.

Un prophète Jacques Audiard, France, 2009, 155 mn

Condamné à six ans de prison, Malik (Tahar Rahim) tombe sous la coupe de Luciani (Niels Arestrup), un parrain du milieu corse qui a les matons à sa botte. Première mission, remplie à contre-cœur, s'introduire chez Reyeb, un détenu homosexuel, pour l'empêcher de témoigner dans un procès : cachant une lame de rasoir dans sa bouche, Malik lui tranche la jugulaire. Le fantôme de sa victime deviendra le démon familier du prisonnier durant le temps qu'il lui reste à tirer.

Luciani a adopté Malik qui en profite pour apprendre à lire et aussi à parler le dialecte de l'île. Ponctuée de violentes raclées, la tendresse du chef s'exprime par le droit de servir comme soubrette à la table des Corses. Puis, alors que le pouvoir du mafieux s'étirole – une mesure de rapprochement l'a privé de la plupart de ses auxiliaires –, il charge son protégé d'accomplir des missions lors de courtes permissions de sortie. Malik s'en acquitte tout en mettant sur pied son propre réseau de trafic de drogue et en tissant des liens avec le versant arabe du crime organisé. En perte de vitesse, Luciani cherche à régler des comptes en faisant zigouiller son propre chef par Malik qui le double et vend la mèche avant de rentrer délibérément en retard, façon pour lui de passer 40 jours au mitard, bien à l'abri alors que les Corses s'entretuent.

Quand il ressort, il a changé de côté dans la cour de prison : il a désormais rejoint les Barbus, les délinquants plus ou moins islamistes, ceux que Luciani dénigrait – "Ils pensent avec leurs couilles". Le Parrain n'est plus qu'un vieillard pathétique que son ex-protégé fait bousculer par ses nouveaux copains. Sa peine purgée, Malik est attendu par la veuve d'un de ses complices, mort d'un cancer aux testicules – avait-il trop pensé ? –, et sa famille "ready made".

Sans concession ni grosses ficelles, le film est la chronique d'une réhabilitation très morale. Truand minable et analphabète, Malik est devenu un homme respectable, avec famille et business juteux... et un excellent Musulman. Il a finalement pris la place de Luciani dont il est comme la version arabe.

Ariel Aki Kaurismäki, Finlande, 1988, 69 mn

Licencié pour raisons économiques – la mine où il travaillait a fermé –, Taisto (Turo Pajala) arrive à Helsinki sans le sou car il a été dévalisé en chemin. Quand il a la mauvaise idée de filer une rouste à un de ses agresseurs, il est condamné à la prison, dont il s'évade en compagnie de Mikkonen (Matti Pellonpää). Il faut encore trouver de l'argent pour payer leur passage à bord du cargo Ariel en partance pour le Mexique. Chose facile, il suffit de faire un petit hold-up ; mais tout se termine mal pour Mikkonen, blessé à mort lors d'un affrontement avec des intermédiaires indéclicats. C'est avec une jeune femme et son fils que Taisto s'embarque pour l'Amérique, sur la musique du *Magicien d'Oz* (p. 1314).

Sur un scénario désinvolte, un film rapide et sympathique que traverse l'image d'un véhicule typiquement finnois, la décapotable léguée par un collègue de travail de Taisto avant son suicide. Impossible de la couvrir ; c'est Mikkonen mourant qui appuiera sur le bouton idoine.

Mahanagar *La grande ville*, Satyajit Ray, Inde, 1963, 135 mn

Pour arrondir les fins de mois, Subrata (Anil Chatterjee) pousse son épouse Arati (Madhavi Mukherjee qui sera l'admirable *Charulata*, p. 1034) à trouver un travail. Devenue représentante en machines à tricoter, elle gagne plutôt bien sa vie. Ce qui déplaît au plus haut point à son beau-père, un enseignant à la retraite qui n'a en revanche pas honte d'aller mendier chez ses anciens élèves devenus des médecins prospères. Ce vieux con est tellement odieux que Subrata lui-même demande à son épouse de quitter son travail mais, ayant perdu le sien, se voit contraint de changer d'avis ; il finit même par accepter, en maugréant, qu'Arati mette du rouge à lèvres lors de ses visites.

Le patron de la jeune femme (Haradhan Bannerjee), plutôt sympathique mais autoritaire, déteste les métis comme l'anglo-indienne Edith qu'il congédie sans motif. L'impulsive Arati proteste, l'enerve et finalement lui balance sa lettre de démission. Puis descend les escaliers – "Qu'est-ce que j'ai fait ?" – semble alors dire la caméra frénétique. Elle rejoint Subrata ; après tout Calcutta est une grande ville et ils retrouveront bien tous deux un travail. Vibrant et optimiste.

The living daylights *Tuer n'est pas jouer*, John Glen, Grande-Bretagne, 1987, 131 mn

Koskov (Jeroen Krabbé), faux transfuge du KGB acoquiné au trafiquant Whittaker (Joe Don Baker), est contré par James Bond (Timothy Dalton) assisté par des Talibans *ante litteram*. Opus un peu longuet dont on retient surtout les singes de Gibraltar. Seul survivant de l'équipe originelle, Desmond Llewelyn.

Lily aime-moi Maurice Dugowson, France, 1975, 104 mn

François (Jean-Michel Folon), journaliste chargé d'écrire un article sur un ouvrier, rencontre Claude (Rufus) qui, plus que de ses conditions de travail, lui parle du désespoir d'avoir été largué par son épouse Lily (Zouzou). Assisté de Johnny (Patrick Dewarere), un copain boxeur, François va tenter de remonter le moral de Claude. C'est une soirée chez des snobs incollables sur la condition ouvrière (Juliette Gréco, Roland Dubillard, Andréas Voutsinas), mais surtout des promenades à la campagne et des discussions invertébrées entre les trois copains. Bref, ces petits riens dont est faite la vie. Claude comprend que Lily l'a quitté pour protester contre l'indifférence liée au train-train : il ne la voyait plus. Il s'installe alors sur un arbre face à sa chambre, puis se met à miauler. Victoire de la tendresse.

Le titre renvoie à Maïakovski, mais les poèmes sont d'Apollinaire.

Die Ehe der Maria Braun *Le Mariage de Maria Braun*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1979, 121 mn

Dans l'Allemagne de l'immédiate après-guerre, Maria (Hanna Schygulla) attend son époux Hermann (Klaus Löwitsch) dont elle a été séparée juste après son mariage. Vivant ou mort, elle est bien seule à croire à son retour. Serveuse dans une brasserie, elle prend pour amant Bill, un soldat noir qu'elle n'a nullement l'intention d'épouser. Et quand Hermann déboule dans la chambre où elle est en petite tenue avec Bill, tout se passe mal : Maria inflige un fatal coup de bouteille à Bill mais c'est Hermann qui fait de la prison car il s'accuse du meurtre.

Après l'Américain, le Français : Maria rencontre Karl (Ivan Desny), un industriel binational qui en fait son assistante et sa maîtresse. Mais Maria va toujours, fidèlement, rendre visite à son Hermann tous les samedis. Intrigué par son manège, Karl va lui-même voir le prisonnier avec lequel il conclut un marché secret : n'ayant plus longtemps à vivre, il va prendre Maria "en viager". Sorti de prison, Hermann part au Canada sans prévenir sa femme, pour ne rentrer qu'après la mort de Karl qui a légué sa fortune au couple. Nous sommes le 4 juillet 1954 et la radio transmet la finale de la coupe du monde de football : l'Allemagne l'emporte 3 à 2 contre la Hongrie. Mais Maria a oublié d'éteindre le gaz et la maison explose.

Ce premier film de la trilogie sur la RFA sera suivi du *Secret de Veronika Voss* et *Lola, une femme allemande* (pp. 156, 877) situés respectivement en 1955 et 1958. On peut voir Maria comme une métaphore de l'Allemagne en reconstruction, un peu prostituée, mais obstinée à s'en sortir "honnêtement". Outre les récurrents Hark Bohm, Claus Holm, Gottfried John, Gunther Kaufmann et Lilo Pempeit, on mentionnera Günter Lamprecht, le futur protagoniste de *Berlin Alexanderplatz* (p. 486).

Tomorrow never dies *Demain ne meurt jamais*, Roger Spottiswoede, Grande-Bretagne, 1997, 119 mn

Un patron de médias internationaux (Jonathan Pryce) veut provoquer un affrontement entre Anglais et Chinois. Avec Pierce Brosnan en James Bond, Judi Dench en "M" et Desmond Llewelyn en "Q". Petit rôle pour Vincent Schiavelli.

Now, voyager *Une femme cherche son destin*, Irving Rapper, USA, 1942, 117 mn

Charlotte Vale (Bette Davis) est l'héritière d'une famille très collet-monté de Boston. Sa terrifiante mère (Gladys Cooper) en a fait une jeune vieille fille laide (pas trop besoin de maquillage) et mal à l'aise en société. Le psychiatre Jaquith (Claude Rains) la prend en charge dans sa clinique et l'encourage à partir en croisière pour l'Amérique du Sud. Sur le bateau, elle rencontre Jerry (Paul Henried) ; coup de foudre réciproque mais sans issue car Jerry est marié avec une malade psychotique qu'il ne saurait abandonner.

De retour, la (presque) belle Charlotte se heurte frontalement à son impérieuse mère qui voyait en elle un bâton de vieillesse. Elle refuse de revenir au *satu quo ante* et obtient une paix armée avec son tyran qui s'énerve lors d'une dispute et meurt. Riche héritière, mais se reprochant d'avoir tué sa mère, Charlotte retourne dans la clinique du Dr. Jaquith où elle rencontre une adolescente perturbée, Tina, qu'elle prend en charge. Elle n'est autre que la fille de son cher Jerry qui, elle aussi, souffre de sa relation à sa mère.

Sans espoir de mariage avec Jerry, Charlotte va s'occuper de "leur" enfant. Final sublime : "Pourquoi demander la Lune ? Nous avons les étoiles". Rapper réunira à nouveau Davis, Henried et Rains dans *Deception* (p. 16).

La chute de l'empire américain Denys Arcand, Canada, 2018, 122 mn

Nous retrouvons Rémy Girard et Pierre Curzi, bien vieilliss après *Le déclin de l'empire américain* et *Les invasions barbares* (pp. 76, 951) tournés trente et quinze ans auparavant. Les acteurs, pas les rôles ; ils sont ici Sylvain et Wilbrod, les sympathiques mais peu recommandables auxiliaires de l'escroquerie commise par Pierre-Paul, un diplômé de philosophie qui travaille comme livreur et Camille, une pute de luxe. Entrés en possession d'argent sale volé, ils vont utiliser les compétences de Sylvain pour cacher le magot et de maître Wilbrod pour le mettre à l'abri en Suisse sous couvert de fondation humanitaire.

Une fondation pas si bidon que ça car les jeunes héros semblent se consacrer réellement aux SDF. Tandis que la Police piétine et que les gangsters règlent leurs comptes. Sympathique mais inférieur aux deux premiers opus.

Sumurun Ernst Lubitsch, Allemagne, 1920, 104 mn

Cette histoire loufoque voit se croiser deux femmes près d'un harem. D'une part Sumurun (Jenny Hasselqvist) qui veut en sortir car elle a trouvé l'amour auprès d'un marchand d'habits, de l'autre Yannaia (Pola Negri), une danseuse peu farouche qui veut y entrer et mourra victime de la jalousie du vieux sheik (Paul Wegener, du *Golem*, p. 811). Le réalisateur joue le personnage du bossu Yegggar, épris de Yannaia et à peu près le seul auquel elle se refuse. Passant pour mort, il est mis dans un coffre d'où il sort pour venger celle qu'il aimait. Le dernier plan le montre inconsolable derrière une mandore.

The thin man goes home *L'introuvable rentre chez lui*, Richard Thorpe, USA, 1944, 96 mn

Cinquième opus de la série de six films (pp. 185, 418) mettant en scène les détectives alcooliques Nick et Nora Charles (Dick Powell et Myrna Loy) imaginés par Dashiell Hammett. Le chien Asta n'est plus joué par son interprète historique, celui qui enterrait une clavicule de brontosaurus dans *Bringing up Baby* (p. 1305).

L'arrivée du célèbre détective dans le patelin de ses parents (Lucile Watson et Harry Davenport) provoque une panique et le meurtre d'un peintre puis de sa mère (Anne Revere). Le film se conclut par la sempiternelle réunion de suspects où Nick fait peser les soupçons sur à peu près tout le monde. Le mobile du crime est révélé – les peintures cachaient des plans ultra-secrets – ; le criminel n'est pas leur commanditaire (Leon Ames) mais un de ses complices médecin.

Nora fait du *jitterbug* lors d'une filature mouvementée. Un des personnages est un magnat, *tycoon*, que maman Charles prononce *typhoon* ; on lui explique que ce mot veut dire un gros vent. . . "C'est bien ce que je disais", rétorque-t-elle.

Nada Claude Chabrol, France, 1974, 108 mn

Des gauchistes (Maurice Garrel, Lou Castel) enlèvent l'ambassadeur américain dans un bordel clandestin – tenancière, Viviane Romance – et réclament une rançon. Le commissaire Goemon, chargé de l'affaire, n'y va pas par quatre chemins : il fait abattre tout le monde, ce qui cause la mort du diplomate. Désavoué par son supérieur (François Perrot), il persévère dans sa veine expéditive, d'où un affrontement fatal avec l'unique survivant du massacre (Fabio Testi). Moralité, le terrorisme gauchiste est l'envers du terrorisme d'État.

Chabrol, cinéaste des moiteurs bourgeoises, n'est pas doué pour la politique. Le discours mis dans la bouche des révolutionnaires est vague et générique ; seuls les plans de l'université de Jussieu sont authentiques. Avec Michel Duchaussoy et les compères Henri Attal et Dominique Zardi (Robègue-Riais des *Biches*, p. 550).

Hail the conquering hero *Héros d'occasion*, Preston Sturges, USA, 1944, 96 mn

Fils d'un militaire mort à la Grande Guerre, Woodrow Lafayette Pershing Truesmith (Eddie Bracken du *Miracle of Morgan Creek*, p. 1211) est bien triste car il rentre chez lui sans avoir participé au combat : son rhume des foies l'a relégué à l'arrière. Voilà qu'il rencontre un groupe de six soldats sans le sou, emmenés par le sergent Heffelfinger (William Demarest, excellent) ; retour de Guadalcanal, ils en sont à vendre des reliques trafiquées de l'amiral Yamatoho (*sic*) pour payer leur bière. Sympathie immédiate entre Woodrow et le groupe qui décide de lui inventer un passé militaire.

Mais tout s'emballe : Woodrow est accueilli en fanfare dans son patelin, son ex-fiancée (Ella Raines) qui allait épouser le fils du maire n'a d'yeux que pour lui. Et puis il est si modeste, toujours à dire qu'il n'a rien fait. Il devient donc le candidat idéal pour remplacer le maire corrompu du village (Raymond Walburn). Sauf qu'il ne supporte pas le mensonge et vend la mèche lors d'une réunion publique. Tout s'effondre autour de lui mais Heffelfinger fait valoir qu'il est tellement difficile de trouver un politicien honnête que c'est une chance d'avoir un Woodrow ; *happy end*. Dernier plan sur la photo du père de Woodrow en uniforme.

Un des chefs-d'œuvre du réalisateur au ton étonnant : on était en guerre.

Carré 35 Éric Caravaca, France, 2017, 64 mn

Le réalisateur découvre que sa famille a scotomisé une grande sœur, morte à Casablanca alors qu'elle était âgée de trois ans, en 1963 : ses parents n'en ont jamais parlé. Il obtient néanmoins quelques informations de sa mère réticente ; Christine était atteinte de la maladie bleue, une affection qui touche surtout les trisomiques. Mais pas de photo de la petite, pas de film 8mm, la mère a tout détruit. Le narrateur se rend à Casablanca, retrouve la tombe dans le carré 35 du cimetière : elle est bien entretenue, mais la photo a été arrachée.

Puis les pièces du puzzle s'assemblent lorsque le père un peu gâteux confie que la fillette était bien trisomique, ce que niait farouchement la mère. Cette anomalie était considérée comme honteuse à l'époque, d'où le désir de la cacher. Et aussi d'oublier l'origine de la famille, de modestes immigrants espagnols installés au Maroc. Les parents s'étaient fixés en France dans les années 60, oubliant totalement Casablanca où ils avaient confié Christine à un oncle. Après tout, comme dit le père, on ne peut pas "y" revenir. Cette bouleversante plongée dans l'abîme du temps se clôt sur la stèle du carré 35, désormais agrémentée d'une photo retrouvée par une amie de la famille.

Le film est dédié à la mémoire de François Dupeyron, auteur de *La chambre des officiers* (p. 541) où Caravaca tenait le rôle principal.

Goha Jacques Baratier, Tunisie, 1958, 94 mn

Filmé en couleurs, le conte triste et poétique de Goha (Omar Sharif), Égyptien au cœur simple très attaché à son âne mangeur de montres et qui, la nuit, fait la chasse à son ombre. Il devient l'amant de la belle Fulla, épouse du vieux sage Taj-el-Ouloum qui se contente de répudier son épouse quand il a vent de son infortune. Elle rentre chez son père qui, moins tolérant, la fait tuer. L'inconsolable Goha se rend au bord de l'eau en compagnie de son ami aveugle (Daniel Emilfork) : "Pousse-moi, Ibrahim" lui demande-t-il. Débuts de Claudia Cardinale.

Trudno byt bogom *Il est difficile d'être un dieu*, Alexei Guerman, URSS, 2013, 170 mn

Film posthume d'après les frères Strougatski (*Stalker*, p. 114). Nous sommes ici dans un somptueux Moyen-Âge à la Brueghel, quelque part entre *Les chasseurs dans la neige* et *Le triomphe de la mort*. Un Terrien égaré qu'on prend pour un dieu se promène dans un univers de pluie et de boue. Les gibets sont bien fournis et l'on y déverse des écailles de poisson sur les dépouilles des malpensants qui s'y balancent. Des groupes s'affrontent : il est question de Gris, de Roux et de Noirs et aussi d'un ordre et de moines. Les membres virils sont souvent à l'air, qu'il s'agisse de celui d'un âne ou de celui d'un homme qui pisse. Les cadavres accumulés sentent mauvais. Tout ça filmé en noir et blanc dans de longs plans-séquences où des visages viennent de temps à autre saluer la caméra.

Le film serait génial si l'auteur avait daigné disposer deci-delà quelques didascalies. Ici nous ne comprenons pas grand-chose, encore moins que dans *Khroustaliov, ma voiture!* (p. 639) qui, situé au moment de la mort de Staline, nous laissait quelques points de repère. Guerman est l'exact opposé du bavard Rohmer qui n'en finit plus de détailler ses intentions, mais reste assez pauvre visuellement.

The Anderson tapes *Le gang Anderson*, Sidney Lumet, USA, 1971, 99 mn

À peine sorti de prison, Anderson (Sean Connery) met sur pied un cambriolage spectaculaire. Assisté de l'homosexuel ("fag") Haskins (Martin Balsam) et du Kid (Christopher Walken quasi-débutant), il organise le déménagement d'un immeuble aux habitants friqués. Prévenue par un jeune radio-amateur, la Police, dirigée par le Cpt. Delaney (Ralph Meeker), arrête la bande.

Les préparatifs, les allées et venues des voleurs ont été en fait enregistrés par divers services de flicage – l'IRS (impôts), le FBI – qui n'ont rien fait pour empêcher ce casse qui n'était pas de leur ressort. Les bandes magnétiques incriminantes sont finalement effacées car illégales : on est déjà dans le Watergate.

p

The other *L'autre*, Robert Mulligan, USA, 1972, 100 mn

Été 1935. Niles et Holland (les jumeaux Udvarnoky, dix ans) s'amuse. En réalité, Holland est mort accidentellement et Niles, encouragé par sa grand-mère mal inspirée Ada (Uta Hagen), prétend qu'il est toujours vivant. C'est lui qui commettrait les crimes de Niles : apporter un rat à une voisine qui décède d'une crise cardiaque, provoquer la mort accidentelle d'un camarade, puis enlever un bébé et le noyer. . . nous sommes au moment de l'affaire Lindbergh. Ada épouvantée finit par incendier la grange où se tapit le petit monstre et meurt avec lui.

Détail terrifiant, la petite boîte que Niles cache soigneusement ; elle contient la bague du père mort que Holland portait dans son cercueil et qu'il a récupérée en même temps que le doigt qu'il a dû couper. Quand sa mère découvre cette horreur, "Holland" la pousse dans les escaliers. Scénario de Tom Tryon.

Maurice James Ivory, Grande-Bretagne, 1987, 134 mn

Le roman de E. M. Forster, rédigé en 1913, ne fut publié qu'après sa mort en 1971, alors que l'homosexualité avait été décriminalisée. Maurice Hall (James Wilby) s'éprend de Clive Durham (Hugh Grant), son condisciple de King's College à Cambridge. Le triste sort d'un de leurs amis – pourtant vicomte – livré à la Justice et à l'opprobre à cause de son "immoralité" réfrigère le pusillanime Clive qui préfère interrompre sa liaison platonique avec Maurice et contracter un mariage de raison. Alec Scudder (Rupert Graves), le garde-chasse de Clive, fait des avances à Maurice qui craint un chantage : n'est-il pas d'une classe inférieure irrespectueuse des nobles principes de l'aristocratie ? Il se laisse finalement séduire par la sincérité du jeune homme et passe une nuit avec lui. Quand il découvre que son amant n'est pas monté sur le navire pour l'Argentine où il devait émigrer, il se sait attendu dans le hangar à bateaux. Au même moment, un Clive résigné ferme les volets sur son couple sans amour.

Histoire d'une double transgression, sexuelle et sociale, avec un petit côté *Lady Chatterley*. Et sujet en or pour l'homosexuel Ivory, particulièrement à l'aise dans l'univers edwardien. Avec Simon Callow, Denholm Elliott et Ben Kingsley.

Bodyguard Richard Fleischer, USA, 1948, 63 mn

Mike Carter, ex-flic connu pour sa violence – tout comme l'acteur Lawrence Tierney –, est engagé comme garde du corps d'une baronne de la boucherie. C'est pour se retrouver rapidement accusé du meurtre d'un ex-collègue. Aidée de sa fiancée Doris (Priscilla Lane), il mettra au jour un juteux trafic.

Petit film nerveux, sans temps mort et souvent drôle. Pour quelle raison les conducteurs rentrent-ils dans leur voiture par la porte du passager ?

For whom the bell tolls *Pour qui sonne le glas*, Sam Wood, USA, 1943, 165 mn

Le *best seller* de Hemingway est adapté de façon statique et bavarde par un tâcheron farouchement anticomuniste qui ne devait pas porter l'Espagne républicaine dans son cœur. Les montagnards sont joués par Joseph Calleia, Vladimir Sokoloff et surtout Katina Paxinou et Akim Tamiroff, un couple bien plus intéressant que celui, assez conventionnel, formé par Gary Cooper et Ingrid Bergman.

Magic Richard Attenborough, USA, 1978, 102 mn

Corky (Anthony Hopkins), qui s'est réfugié à la campagne avec sa marionnette Fats, est retrouvé par son imprésario Ben Greene (Burgess Meredith) qui veut le ramener à New York où la télévision l'attend. Mais c'est l'envahissant Fats, que Corky refuse de faire taire, qui lui répond. Comprenant que l'artiste est siphonné, Ben s'apprête à regagner sa Rolls quand il est violemment attaqué par (ou plutôt à coups de) Fats et son corps jeté dans l'étang voisin. Duke (Ed Lauter), un voisin trop curieux qui avait tout compris est lui aussi victime des attentions mortelles de Fats. Corky se dispose à partir avec Peggy (Ann-Margret), l'épouse de Duke qu'il aimait depuis toujours, quand Fats, qui n'apprécie que modérément cette liaison, lui demande de tuer la jeune femme ; c'en est trop et il préfère se poignarder.

Excellente variation sur le dédoublement (*The great Gabbo, Dead of night, The other*, pp. [442](#), [220](#), [1365](#)) avec une marionnette particulièrement terrifiante.

L. 627 Bertrand Tavernier, France, 1992, 146 mn

L. 627 est l'article du Code de santé publique réprimant la toxicomanie. Nous suivons Lulu (Didier Bezace), un policier des stupés toujours en planque dans des camionnettes et à la vie familiale merdique qui arrondit ses fins de mois en filmant des mariages. Même s'il ne se l'avoue pas, il est amoureux de Cécile (Lara Guirao aux faux airs de Christine Pascal), une pute droguée et séropositive. Quand elle disparaît des radars, c'est comme si le pan de sa vie dédié au rêve s'écroulait, il va même la chercher à la morgue. Non, elle est bien vivante et a décidé de garder le gosse qu'elle ne sait trop quel client lui a fait mais, à peine croisée dans la rue déjà reperdue, car il a oublié de lui demander son adresse.

"Entre Groucho et Grouchy", la routine de policiers (Philippe Torreton, Charlotte Kady, Claude Brosset) sous-équipés et logés dans un ALGECO ; (un peu racistes et parfois (très) cons comme Dodo (Jean-Paul Comart) entre ses blagues – un pulvérisateur d'odeur de merde – et ses boulettes : il grille un "cousin", i.e., un drogué indic, qui subit donc de terribles représailles. Virée gratuite de Lulu à Lyon : le réalisateur nous montre sa ville natale.

Brat Alexeï Balabanov, Russie, 1997, 95 mn

Brat 2 Alexeï Balabanov, Russie, 2000, 123 mn

Les deux films sont dominés par Sergueï Bodrov, trop tôt disparu, dans le rôle de Danila, un terrifiant voyou qui ne recule devant rien. Ils ont en commun la présence de Victor Sokhoroukov qui joue Victor, le frère (brat) un peu idiot de Danila et la focalisation sur des groupes de musique.

Le premier opus est tourné avec une très forte dominante sépia. L'atmosphère pétersbourgeoise, l'étrange tramway qui semble destiné à charrier des troncs d'arbre, tout cela annonce *Des monstres et des hommes* (p. 572) qui reste le chef-d'œuvre de l'auteur. Sinon il s'agit d'un film violent, sorte de brouillon de *Colin-maillard* (p. 215). Avec Iouri Kouznetsov.

La suite débute à Moscou où Danila découvre qu'un de ses amis a été tué par le mafieux Belkin (Sergueï Makovetvki) ; d'où un règlement de comptes à la mitrailleuse lourde, modèle guerre civile. Puis Danila se rend aux États-Unis où vit le commanditaire de Belkin ; il arrive à ses fins en déjouant de nombreux pièges puis rentre en compagnie de la Russe Dacha (Daria Jurgens) qu'il a arrachée aux trottoirs de Chicago. Ce second opus, peu vraisemblable, est assez divertissant.

L'homme qui revient de loin Michel Wyn, France, 1972, 297 mn

Juvisy. Parti brutalement pour l'Amérique, André de la Boissière (Michel Vitold) n'a plus donné de nouvelles, ce qui fait bien l'affaire de son frère Jacques (Louis Velle) et de sa belle-sœur Fanny (Alexandra Stewart) qui s'approprient le château et l'usine de manchons à gaz devenus ampoules électriques. Mais l'ex-maîtresse d'André, Marthe (Marie-Hélène Breillat) prétend voir son fantôme. Ce qui provoque les sarcasmes de son déplaisant mari, le notaire Saint-Firmin (Roland Armontel), et l'intérêt du médecin (Pierre Leproux) et de la gouvernante (Martine de Breteuil), tous deux férus de spiritisme.

Jacques finit par avouer à Fanny avoir tué son frère puis l'avoir mis dans une malle et enterré. Ce qui ne l'empêche pas de voir lui-même le spectre qui lui tire un coup de pistolet bien réel. Un journaliste fouille-merde mène sa propre enquête et finit par découvrir la malle au cadavre remplie de bûches. Puis André, qui avait échappé à la mort grâce à une de ces astuces dont Gaston Leroux était coutumier ; ayant perdu la raison, il vit désormais sous la coupe du diabolique notaire qui le déguise en fantôme pour terroriser son épouse ainsi que Jacques et Fanny. Autre astuce signée Leroux : André avait fait mine de partir pour Bordeaux en prenant le train en gare d'Orsay pour descendre aussitôt à Austerlitz.

Un feuilleton très réussi, typique de ce que la télévision savait encore faire ; dans des petits rôles, Hélène Manson et Henri Crémieux.

Dupa dealuri *Au delà des collines*, Cristian Mungiu, Roumanie, 2012, 146 mn

Un monastère en Roumanie. Alina rend visite à Voichita, sa compagne d'orphelinat qui a pris le voile et dont elle est toujours amoureuse. Mais Voichita, qui s'est donnée au Christ, n'est plus disponible pour l'amour temporel. Alors Alina fait des scènes, des caprices, une tentative de suicide ; le prêtre thaumaturge la fait attacher et ligoter sur une planche et lui fait lire des prières d'exorcisme. Faute de nourriture et de boisson, elle finit par mourir.

On peut lire ce film à plusieurs niveaux qui se ramènent tous à une réflexion sur le format. Alina, orpheline, n'a pas de place dans la société ; et pas davantage au couvent car c'est une lesbienne incurable qui n'a que faire de l'amour céleste. L'Église orthodoxe est montrée comme une institution rétrograde où l'on pratique des sévices qui s'apparentent à la crucifixion en ne doutant pas un instant de tout faire pour le mieux. Le prêtre tortionnaire n'est finalement pas différent de la terrifiante infirmière Ratched de *Vol au dessus d'un nid de coucou* (p. 1200) : ils sont tous deux soldats de la normativité.

Mah nakorn *Citizen dog*, Wisit Sasanatieng, Thaïlande, 2004, 90 mn

Pott cherche son doigt coupé dans des boîtes à sardines, se déplace dans un mototaxi fantôme (le conducteur, victime d'une giboulée de casques, est un mort) avant de conduire son propre taxi dont un des passagers est un ours en peluche qui fume. . . j'oubliais la grand-mère réincarnée en gecko. Pott est amoureux de Jinn : elle voudrait connaître le secret d'un mystérieux livre blanc et construit une montagne d'emballages en plastique. Ici les humains ont des queues.

Ce *Fabuleux destin d'Amélie Poulain* (p. 1606) à la sauce thaï est une sorte de clip vidéo vite lassant. On retrouve de temps à autre ce qui faisait le charme des *Larmes de Tigre noir* (p. 197) : les paysages aux couleurs extravagantes.

Adieu l'ami Jean Herman, France, 1968, 110 mn

Tête d'affiche racoleuse pour un film plutôt réussi. Deux ex-légionnaires, Barran (Alain Delon) et Propp (Charles Bronson) sont manipulés par deux jeunes femmes, Isabelle (Olga Georges-Picot) et Dominique dite Waterloo (Brigitte Fossey) qui veulent leur faire porter le chapeau du cambriolage d'une banque et du meurtre d'un vigile ; mais ils s'en tireront. Solidarité sans faille face au policier (Bernard Fresson) : les deux copains n'avoueront jamais qu'ils se connaissent.

La partie la plus réussie du film se déroule dans les sous-sols de la banque où les deux complices sont bloqués ; ils ont tout le temps d'essayer les combinaisons du coffre. Il n'y a rien à l'intérieur, mais la combinaison 18.6.1815, date de la bataille de Waterloo, indique que c'est Dominique qui l'a vidé.

Life during wartime Todd Solondz, USA, 2009, 93 mn

Suite de *Happiness* (1998) avec une distribution totalement renouvelée. Il est question du besoin d'amour, de la terrifiante solitude de personnages qui demandent plus qu'ils ne donnent. Un enfant qui a accusé son futur beau-père de pédophilie, sans doute pour provoquer une rupture avec sa mère, s'en repent plus tard mais s'estime irresponsable d'une faute commise avant sa Bar-mitzvah. Réflexion grave sur le pardon et l'oubli : peut-on pardonner sans oublier et si l'on n'a pas oublié, à quoi bon ?

Bien loin de la lignée des films désobligeants sur la famille Wiener, *Welcome to the dollhouse* et *Palindromes* (pp. 345, 1419), l'auteur montre une certaine empathie pour ses personnages. Avec Ciarán Hinds et Charlotte Rampling.

The horse's mouth *De la bouche du cheval*, Ronald Neame, Grande-Bretagne, 1958, 95 mn

Gulley Jimson est un artiste génial capable de toutes les excentricités, par exemple peindre une fresque sur le mur d'une église vouée à la démolition avant de la détruire lui-même au bulldozer. Il prend finalement le large sur son embarcation jusque là rive au bord de la Tamise : on pense aux *Pornographes*, (p. 996).

Le film bénéficie des peintures de John Bratby et d'une excellente distribution : Kay Walsh et surtout Alec Guinness, hélas un peu trop en roue libre.

No name on the bullet *Une balle signée X*, Jack Arnold, USA, 1959, 74 mn

Gant (Audie Murphy) s'installe dans la bourgade de Lordsburg. C'est un assassin connu pour sa méthode : provoquer sa victime pour la tuer en légitime défense. Mais on ne connaît pas le nom de sa cible et ceux qui ont quelque chose à se reprocher paniquent, ainsi Fraden (Warren Stevens) qui quitte la ville et le banquier Pierce (Whitt Bissell) qui n'en peut plus et se suicide ; le shérif (Willis Bouchey) qui voulait expulser Gant reçoit une balle dans la main. Seul le médecin Luke (Charles Drake) garde son calme ; il va même jusqu'à jouer aux échecs avec ce sicaire par ailleurs plutôt sympathique qui se voit comme un supplétif de la Justice, rattrapant ceux qui ont échappé au châtement. Gant dévoile finalement ses batteries en allant voir un juge à la retraite – un corrompu que ses anciens complices veulent éliminer – en prétendant avoir violé sa fille : bien qu'à moitié paralysé, le viellard décroche un fusil mais meurt d'une crise cardiaque avant que Gant n'ait pu "se défendre". Arrivé sur les lieux, Luke lance un marteau sur le bras du tueur qui ne pourra plus utiliser sa précieuse main droite.

Personne ne peut se placer au-dessus des lois. Luke ne tue pas Gant, il se contente de l'empêcher de poursuivre son activité de superjusticier.

El espíritu de la colmena Victor Erice, Espagne, 1973, 99 mn

Débuts de la petite Ana Torrent (sept ans) qui tient le premier rôle, comme plus tard dans *Cría cuervos* (p. 955). Nous sommes dans un village de Castille vers 1940, sous Franco : le hideux symbole de la Phalange s'étale sur un mur. Lors de la projection de *Frankenstein* (p. 1608), Ana est frappée par l'amitié tragique entre la créature et la fillette, ce qui stimule son imagination. Elle est encouragée par sa grande sœur qui prétend que le monstre se tapit dans une grange ; Ana y trouve effectivement un fugitif blessé auquel elle apporte la veste et la montre de son père (Fernando Fernán Gómez). La garde civile a vite fait de réparer le criminel – un soldat républicain – et l'abattre. Le père demande des comptes sur veste et montre à l'enfant qui s'enfuit ; une battue dans le style Frankenstein permet de la retrouver en état d'hypothermie. Rien de grave mais elle continue de vivre dans ce monde imaginaire avec ce monstre plutôt sympathique.

Attaque oblique du franquisme en ces dernières années de la dictature. L'impossibilité de mettre les points sur les *ı* oblige à des détours, des approfondissements et des métaphores créatives. Le monstre est-il l'infortuné fugitif ou ceux qui le chassent et d'ailleurs est-il vraiment mauvais ? La mère vit dans le souvenir d'un soldat disparu à la guerre, peut-être réfugié en France, le père ne s'intéresse qu'aux champignons et à ses abeilles qu'il observe à travers un verre protecteur, métaphore d'une Espagne tétanisée, plongée dans un interminable hiver, elle aussi en état d'hypothermie.

Casa grande Felipe Barbosa, Brésil, 2014, 110 mn

Le quotidien de l'adolescent Jean dans une famille bourgeoise de Rio guettée par la ruine : le père s'est livré à des spéculations et il faut se séparer des domestiques comme le chauffeur Severino, voire vendre la luxueuse villa.

Le film est une description acérée des distinctions de classes sociales qui coïncident avec les couleurs de peau. Jean au teint clair fréquente un lycée catholique huppé et espère intégrer une université prestigieuse alors que la métisse Luiza n'a droit qu'au lycée public ; Jean croit même qu'elle vit dans une favella. En bas de l'échelle, les domestiques du Nordeste, souvent évangélistes comme Severino, qui s'amusent dans des bals où l'on danse le forró. C'est là où Jean, qui a fugué, retrouve son ancienne bonne Rita avec laquelle il rêvait d'une relation ancillaire ; cette beauté à la sexualité épanouie avait été chassée par la mère de Jean choquée par les photos trouvées en fouillant sa chambre. Sorti du contexte de dépendance sociale, Rita est moins farouche ; dernier plan de Jean à côté de la belle, nue dans un lit. Nous sommes dans une favella et il est assis sur un rebord de fenêtre, comme s'il hésitait entre deux mondes, celui des riches où il est train de perdre sa place et celui des pauvres où il n'est pas sûr qu'il en trouve une.

Sibirski tsiryulnik *Le barbier de Sibérie*, Russie, Nikita Mikhalkov, 1999, 170 mn

La Russie d'Alexandre III. McCracken (Richard Harris) a mis au point une machine à déboiser au nom poétique de barbier de Sibérie. Pour obtenir l'agrément d'un grand-duc, il se pavane avec sa prétendue fille Jane (Julia Ormond), en fait une courtisane qui a vite fait d'emballer le Gal. Radov (Alexeï Petrenko), aussi stupide que puissant. Mais voilà que Jane séduit aussi le cadet Tolstoï (Oleg Menchikov), coup de foudre réciproque. Ne comprenant pas que sa chérie manipule Radov, Tolstoï agresse le général lors d'une représentation du *Mariage de Figaro* où il chante le rôle-titre. Il est condamné au bagne, puis à la relégation. Ayant finalement épousé McCracken, Jane tente de revoir l'amour de sa vie – lequel est désormais barbier en Sibérie – lors d'une démonstration de la machine mais recule en découvrant qu'il est chargé de famille. Ne reste que le fils qu'elle a eu de Tolstoï et qui, âgé de vingt ans en 1905, tente de faire saisir la beauté de la musique de Mozart à un sergent américain illettré.

Une farce bon enfant – les parquets de la salle de bal enduits d'une cire glissante style farces et attrapes – dont le ton nostalgique et complaisant à l'égard du tsarisme écrase l'histoire d'amour au dénouement un peu triste comme il se doit. Ça ne vaut pas *Les yeux noirs* (p. 134) que le film démarque un peu, la machine à couper les arbres remplaçant le verre incassable.

Superman Richard Donner, USA, 1978, 151 mn

Seul rescapé de la planète Krypton, Superman (Christopher Reeve) est adopté enfant par des fermiers. Son vrai père n'est pas Kent (Glenn Ford) mais le défunt Jor-El (Marlon Brando) avec qui il reste en contact *post mortem*. Il entre au *Daily Planet* et, dans son costume de Superman, se porte au secours de la journaliste vedette Lois Lane (Margot Kidder), surtout bonne à pousser des cris, lors d'un accident d'hélicoptère ; Lois tombe amoureuse du super-héros sans soupçonner son identité avec le timide Clark Kent. Ensuite, le génie du crime Lex Luthor (Gene Hackman) décide de détruire la Californie côtière en s'en prenant à la faille de San Andreas que Superman recolle (!) avant de remonter le temps jusqu'au *statu quo ante*.

Les décors et les trucages sont excellents et la distribution superlative même si la plupart des acteurs n'apparaissent que lors du prologue sur Krypton. Et le film est drôle, principalement à cause de ses méchants : si Lex Luthor est vaniteux, son adjoint Otis (Ned Beatty) est franchement stupide. Ils sont assistés de la beauté pneumatique Eve Teschmacher (Valerie Perrine) pas très futée non plus ; c'est elle qui délivre Superman du collier de kryptonite avec lequel Luthor l'avait immobilisé. Reeve est excellent, spécialement dans le rôle du gauche et pusillanime Kent. Musique tétralogique de John Williams (qui d'autre ?).

Body of lies *Mensonges d'État*, Ridley Scott, USA, 2008, 128 mn

La lutte contre Al Qaïda menée par la CIA en la personne de Roger Ferris (Leonardo DiCaprio) et son supérieur Ed Hoffman (Russell Crowe). Ce n'est que par une double négation – les autres sont pires – qu'on peut justifier cette litanie de manipulations en tout genres et d'exécutions sommaires, dans une casuistique de la fin et des moyens où l'on oublie que les moyens sont têtus. À noter cette réalisation du cauchemar panoptique de Jeremy Bentham : un satellite permet de suivre, depuis Langley, les suspects qu'une pression sur un bouton pourra, le cas échéant, liquider comme dans un jeu vidéo.

Nagisa no shindobaddo *Grains de sable*, Ryōsuke Hashiguchi, Japon, 1995, 124 mn

Nagasaki ; trois lycéens, désignés par leur nom de famille. Yoshida est le beau gosse dont sont amoureux les deux autres, Aihara et Itō. Ce dernier est un garçon et Yoshida ne mange pas de ce pain là ; il n'est guère plus compréhensif avec Aihara qui disparaît de la classe. Les trois se retrouvent de nuit sur une plage. Itō, qui a pris les vêtements d'Aihara, écoute de dos la déclaration d'amour de Yoshida qui va jusqu'à le serrer dans ses bras mais recule d'horreur quand il se rend compte de la supercherie. Yoshida se met à batifoler avec la vraie Aihara qui l'arrête net : Itō est en train de se noyer. Sauvetage puis bouche à bouche et commentaire d'Itō "Tu vois bien que tu peux arriver à m'embrasser". Puis la fille s'assoit entre les deux garçons ; triple étreinte pour un final émouvant.

Juarez William Dieterle, USA, 1939, 116 mn

Biographie académique du président mexicain, agaçante car visiblement trafiquée. Le traître Uradi (Joseph Calleia) semble une ficelle scénaristique, un faire-valoir pour Juarez ; quant à Maximilien (Brian Aherne) qui ne contresigne les décrets scélérats de Bazaine (Donald Crisp) qu'à contre-cœur, c'est un saint de vitrail. Ne parlons pas du jeune Porfirio Díaz (John Garfield) qui ne préfigure en aucune façon le dictateur renversé par la révolution de 1911. Le personnage de Charlotte de Belgique (Bette Davis) qui devient folle après avoir essuyé un refus de Napoléon III (Claude Rains) est par contre touchant.

C'est Paul Muni, comme toujours extraordinaire, qui sauve le film : habité d'une flamme intérieure, il semble voir au-delà des apparences et de l'immédiat. Le personnage annonce le héros de *Young Mr. Lincoln* (p. 850), film qui sortira quelques mois après. Du point de vue politique, on nous le présente comme un démocrate qui ne rêve que de s'abriter sous l'aile du Grand Frère du Nord : allusions répétées à la doctrine Monroe. La séquence montrant la répression des Mexicains par l'Armée française louche sur *¡Que viva Mexico!* (p. 691).

Les bronzés Patrice Leconte, France, 1978, 92 mn

Un camp du Club Med' en Côte d'Ivoire. On n'y pense guère qu'à une chose, mais tout le monde n'est pas logé à la même enseigne : les GO se taillent la part du lion. Avec Michel Blanc, Michel Creton, Dominique Lavanant, Luis Rego ; et aussi Josiane Balasko, Marie-Anne Chazel, Christian Clavier, Gérard Jugnot et Thierry Lhermitte qu'on retrouvera dans *Les bronzés font du ski* (p. 1717), autre succès, plus réussi, de la bande du Splendid.

Don Giovanni Joseph Losey, France, 1979, 176 mn

Un projet de Rolf Liebermann, alors directeur de l'Opéra de Paris. Le chef-d'œuvre de Mozart est mis en scène dans le splendide décor palladien de la Villa Rotonda, près de Vicenza. Signature du réalisateur, une citation liminaire de Gramsci et un page muet présent dans la plupart des scènes.

Cette vieille canaille Anatole Litvak, France, 1933, 94 mn

Hélène (Alice Field) quitte le riche Vautier (Harry Baur) pour le jeune et impécunieux trapéziste Jean (Pierre Blanchar). Ce dernier fait une grave chute sur scène quand il aperçoit l'ancien protecteur dans la loge de son aimée. Transporté à l'hôpital, il est sauvé par un chirurgien qui n'est rien d'autre que cette vieille canaille de Vautier qui s'efface.

Ça ne vaut pas *Cœur de lilas* (p. 1614). Détail d'époque, le "bar automatique" et ses distributeurs à jetons à rapprocher de celui d'*Easy living* (p. 1491).

Ran Akira Kurosawa, Japon, 1985, 155 mn

Hidetora (Tatsuya Nakadai) abandonne la direction des Ichimonji à ses fils qui ont tôt fait de s'affronter dans une lutte fratricide envenimée par une bru issue d'une famille décimée par le clan qui compte bien se venger. Seul le plus jeune fils reste fidèle à son paternel, de plus en plus hanté par ses crimes passés.

Entre le premier plan, un vieil *inoshishi* (sanglier) chassé par des soldats, métaphore de Hidetora, et le dernier, des silhouettes de ruines qui renvoient au *Château de l'araignée* (p. 765), autre adaptation de Shakespeare, un festival d'oriflammes rouges, jaunes ou bleues dans d'interminables batailles.

Le titre signifie "désordre". Il s'agit d'une adaptation libre de de *King Lear* mâtinée d'une référence au seigneur Motonari Mōri (XVI^e siècle) qui aurait expliqué à ses trois fils qu'il est facile de casser trois flèches isolées, message "Restez unis".

p

Le bonheur est dans le pré Étienne Chatiliez, France, 1995, 103 mn

Francis (Michel Serrault), un industriel de Dôle et son épouse coincée Nicole (Sabine Azéma, une actrice qui sait comment en faire trop). Lassé des ennuis de sa boîte spécialisée dans les couvercles de chiottes et après une crise cardiaque, il se découvre un sosie en la personne de Michel, un disparu dont l'épouse Dolores (Carmen Maura) montre la photo dans l'émission *Où es-tu ?* de Roger Gicquel. Francis assume l'identité de Michel et va s'installer à Condom chez Dolores.

Comme toujours, Chatiliez oppose des stéréotypes issus de milieux disparates ; face aux bourgeois, une sorte de retour à la campagne entre foie gras et liberté sexuelle. Francis découvrira que son *alter ego* était un pilleur de banque dont le squelette – secret révélé par le voisin ronchon – est au fond du puits.

Le personnage de Gégé (Eddy Mitchell, superlatif) qui donne du "Lapin" à Francis et décoince Nicole en l'enculant dans sa bagnole est pour sûr beaufesque. Mais miracle, le film est une réussite car pour une fois Chatiliez s'est intéressé à ses personnages qui, de stéréotypes, sont devenus des êtres humains attachants.

Avec Patrick Bouchitey, Yolande Moreau et Éric Cantona.

La fille du puisatier Marcel Pagnol, France, 1940, 139 mn

Patricia (Josette Day, compagne de Pagnol) est séduite par le bel aviateur Jacques Mazel (Georges Grey) lors du métinge aérien de Salon-de-Provence où l'avait emmenée Félipe (Fernandel). Ce dernier, qui s'est saoulé au Bar-Jo, étant incapable de la ramener, Jacques se dévoue avec sa moto. Halte dans un bosquet.

Rappelé brutalement par l'Armée, Jacques fait faux bond à sa conquête. Dont le père, le puisatier Pascal Amoretti (Raimu), se rend quelque temps après chez les Mazel, commerçants cossus qui tiennent le bazar du coin. André Mazel (Fernand Charpin) tutoie Pascal comme il était de mise à l'époque à l'égard des inférieurs, Marie Mazel (Line Noro) lui donne du "brave homme" : si Patricia est enceinte, c'est que c'est une traînée. Réplique mémorable du brave homme : "Il faut se méfier de ceux qui vendent des outils et ne s'en servent jamais."

Pascal, qui a renié sa fille, la confie à sa sœur (Milly Mathis) chez qui elle accouche d'un garçon. Autour duquel se rassemblent finalement Pascal ainsi que les horribles Mazel, radoucis depuis la disparition de leur fils au combat. Après un long monologue, très touchant, de Raimu, tout le monde se réconcilie auprès du berceau. Retour de Jacques, miraculeusement rescapé du combat.

Le film est difficilement séparable de son contexte historique : il était en cours de tournage au moment de la débacle. Et la réunion de la famille autour du bébé renvoie à celle de la France autour de son Maréchal : on entend un "Je fais à la France le don de ma personne" qui témoigne de l'engouement passager de Pagnol et de la France pour cet homme providentiel ; il en viendra d'autres.

Seven brides for seven brothers *Les sept femmes de Barberousse*, Stanley Donen USA, 1954, 98 mn

1950, en Oregon. Adam (Howard Keel) se rend à la ville et tombe amoureux de la “beautiful hide” de l’orpheline Milly (Jane Powell) qu’il épouse illico et ramène dans sa ferme des montagnes. La belle déchanté lorsqu’elle se retrouve dans la position de Blanche-Neige face aux sept frères Pontipee, dont les prénoms commencent par les lettres A, . . . , G ; la lettre F correspond à Frankincense, ce qui est un sujet de plaisanterie ! Lors de l’érection collective d’une grange, les six frangins font connaissance de potentielles moitiés : bagarre avec leurs six concurrents. Rentrés à la ferme, ils ressassent leur solitude jusqu’au moment où Adam leur parle de l’enlèvement des Sabines. Sitôt dit, sitôt fait, la fratrie retourne à la ville pour rapporter leurs futures dans des sacs. Pour inciter la sienne à sortir, Gideon (Russ Tamblyn) va jusqu’à pousser des miaulements. Une providentielle avalanche ayant fermé le col d’accès, les jeunes femmes passent l’hiver sur place ; les pères, venus au printemps pour faire justice, ne savent pas qui est la mère du bébé qu’ils y trouvent – en fait celui de Milly – et se voient obligés de marier filles et ravisseurs. . . ce qui suggère incidemment un hiver de neuf mois !

Ce superbe *musical* vaut par ses chorégraphies collectives des garçons dans la neige, des filles dans leur chambrée ; et, tous réunis, lors du “barn raising”.

La battaglia di Algeri *La bataille d’Alger*, Gillo Pontecorvo, Italie, 1966, 117 mn

Une reconstitution fidèle de l’affrontement de 1957 entre le FLN et les parachutistes qui vit la victoire militaire de ces derniers et la défaite morale de la France. Tourné sur les lieux-mêmes avec des non-professionnels dont l’historique Yacef Saadi. À la tête des paras, le fictif Col. Mathieu (Jean Martin) présenté comme un ennemi intelligent des Algériens : il justifie la torture par la vieille rhétorique de la fin et des moyens sans parler de “raton” comme les racistes.

The pianist Roman Polanski, Grande-Bretagne, 2002, 149 mn

D’après les souvenirs du pianiste Władysław Szpilman, un des rares survivants juifs de Varsovie. Reconstitution soignée et interprétation superlative d’Adrian Brody dont les yeux expriment toute la désolation du monde. Œuvre nécessaire et terrifiante, mais le film n’est pas à la hauteur de son sujet.

Le monologue de Shylock renvoie à *To be or not to be* (p. 982). Passage très émouvant quand le héros sauve sa peau en jouant la première ballade de Chopin à un Allemand mélomane – et peut-être désireux de sauver la sienne.

Mother India Mehboob Khan, Inde, 1957, 167 mn

Radha (Nargis), épouse et surtout mère, face à l'avidité des possédants, plus particulièrement le terrifiant usurier Sukhilila (Kanhaiyalal Chaturvedi) qu'il est impossible de rembourser : ayant pris récoltes, animaux et terres, il veut encore se payer sur la bête. Birju, le fils cadet de Radha qui n'a pas froid aux yeux, sait résister et se révolter dès l'enfance (Sajid Khan, fils adoptif du réalisateur, éblouissant en petit diable de 5 ans) ; adulte, il est le voyou (Sunil Dutt) qui casse les pots en terre (!) des jeunes femmes. Un bourreau des cœurs qui revient en bandit à cheval pour punir Sukhilila mais aussi enlever sa fille – un peu dévergondée tout de même – au moment de son mariage. Comportement intolérable pour Radha qui, fidèle à l'"honneur du village", abat à contre-cœur son fils adoré.

Le réalisateur–producteur affiche une faucille et un marteau sur son logo. On est donc dans un Bollywood engagé : "pauvres mais honnêtes", tel est le message ambigu de ce beau film.

Nel segno di Roma *Sous le signe de Rome*, Guido Brignone, Italie, 1959, 94 mn

En révolte contre Rome, Zénobie de Palmyre (Anita Ekberg) reçoit l'appui à double tranchant du consul Valerius (Georges Marchal) qui évente un complot du perfide Semantius (Folco Lulli) en cheville avec les Perses, tout en la livrant aux Romains. *Happy end.*

La bombe sexuelle Chelo Alonso, danseuse qui éclipse la Walkyrie Ekberg, nous fait oublier le pénible prêchi-prêcha chrétien. On s'amusera aussi de la longue chevelure de la servante qui sert d'essuie-mains à Semantius. Le scénario rappelle par ailleurs celui du futur *Colosse de Rhodes* (p. 416), avec le même Marchal ; et pour cause, la contribution de Sergio Leone. Plus inattendue est la présence de Michelangelo Antonioni comme réalisateur (de seconde équipe, non créditée). J'ai vu ce film en 1960 alors que le cinéma parisien d'en face affichait *La dolce vita* (p. 236) avec lequel il partage deux acteurs : Jacques Sernas et surtout Ekberg dans le rôle d'une star venue à Rome tourner... un péplum.

The three musketeers *Les trois mousquetaires*, George Sidney, USA, 1948, 121 mn

Gene Kelly est un d'Artagnan bondissant et Lana Turner une Milady séduisante et diabolique à souhait ; pas étonnant qu'elle ait brisé la vie du malheureux Athos (Van Heflin). Vincent Price est un Richelieu cynique et papelard, Keenan Wynn un excellent Planchet. N'oublions pas June Allyson (Constance) et Angela Lansbury (la Reine). Ce film bien enlevé est assez fidèle au roman même si Porthos et Aramis sont un peu sacrifiés. La censure pudibonde corrige une fois de plus Dumas (cf. p. 433) en faisant de Constance la filleule de Bonacieux.

Das weiß Band *Le ruban blanc*, Michael Haneke, Allemagne, 2009, 138 mn

L'ancien instituteur (Christian Friedel) d'un village allemand commente en voix off les étranges événements qui s'y produisirent durant l'année qui précéda la Grande Guerre. Des accidents suspects, un incendie d'origine douteuse et des exactions commises contre des enfants, en particulier un petit débile.

Au centre du puzzle, la famille du pasteur (Burghart Klaußner), un homme rigide et sévère avec ses enfants Klara et Martin auxquels il inflige des châtiments corporels avant de les affubler d'un ruban blanc, symbole de purification ; Martin dort d'ailleurs les mains attachées pour l'empêcher de souiller son corps. La fille du régisseur ayant des rêves prémonitoires un peu trop précis, l'instituteur finit par comprendre que les enfants du village, entraînés par Klara et Martin, sont responsables de ces crimes. Le vertueux pasteur, pourtant au fait de la monstruosité de Klara, refuse violemment de l'admettre. Sur ce, l'attentat de Sarajevo fait basculer ce terrifiant microcosme dans un autre monde.

La sage-femme, mère du petit débile martyrisé, part à vélo pour la ville dénoncer les coupables mais elle disparaît en chemin alors que son fils, ainsi que son amant le docteur, ont déjà quitté le village : c'est comme si l'ordinateur de *Welt am Draht* (p. 1261) avait effacé ces personnages gênants. Le film nous laisse ainsi sur l'impression d'une pièce manquante, d'une explication que personne ne veut, ou même ne peut, donner, pas même ces enfants diaboliques comme sortis du *Village des damnés* (p. 994). Le film est finalement une métaphore de l'incompréhensible déchaînement suicidaire d'Août 1914.

The queen of spades *La reine des cartes*, Thorold Dickinson, Grande-Bretagne, 1949, 91 mn

La dame de pique est prétexte à un film à l'expressionnisme attardé qui n'est pas sauvé, comme *Le troisième homme* (p. 206), par sa distribution. Edith Evans (la vieille dame) et Yvonne Mitchell (Lizaveta) sont sans grand relief, quant au Herman d'Anton Walbrook, il est grandiloquent. La version de Léonard Keigel (p. 583) avec Dita Parlo est bien supérieure.

The circus *Le cirque*, Charles Chaplin, USA, 1928, 69 mn

Poursuivi par la Police, Charlot trouve refuge dans un cirque. Manutentionnaire, il déchaîne l'hilarité des spectateurs par ses maladresses alors qu'il laisse le public de marbre quand il cherche à faire rire. Amours malheureuses avec une écuyère ; le cirque repart laissant Charlot seul au milieu du cercle laissé par le chapiteau.

Très réussi, le film appartient davantage à la lignée des brillants courts-métrages Mutual qu'à celle de *La ruée vers l'or* (p. 523).

Zui hao de shi guang *Three times*, Hsiao-hsien Hou, Taiwan, 2005, 130 mn

Trois histoires d'amour vécues par le même couple à des époques différentes. 1966, un jeune homme cherche à retrouver l'employée d'une salle de billard perdue de vue alors qu'il effectuait son service militaire ; musique des Platters et d'Aphrodite's Child, vert des tapis.

2005, l'homme est photographe alors que la femme est une chanteuse bisexuelle et épileptique ; SMS et balades à Taipei à moto.

1911, dans un monde de bordels façon *Les fleurs de Shanghai* (p. 1641). Une prostituée espère que son riche client s'occupera d'elle et en fera sa concubine. Mais il ne dit mot quand elle l'interroge à ce sujet : c'est surtout son île, tombée sous la coupe du Japon en 1895, qu'il voudrait émanciper. Cartons de cinéma muet sur fond brun, couleur dominante de cette splendide section centrale ; les fondus au noir se résolvent en plans sublimes comme celui d'une théière fumante.

Mogambo John Ford, USA, 1952, 111 mn

Film tourné aux colonies, anglaises et françaises. L'organisateur de safaris Victor (Clark Gable) est amoureux de la belle Linda (Grace Kelly) qui a suivi son époux (Donald Sinden) venu étudier les gorilles ; entre deux cris de terreur, la belle se laisse embrasser, puis tire sur Victor en le découvrant en compagnie d'Eloise (Ava Gardner), une Américaine esseulée. Avec son lot d'animaux sauvages et de sauvages dansants et, en prêtre, Denis O'Dea, ordinairement dévolu aux rôles de flics à la Javert. Bof.

The merry widow *La veuve joyeuse*, Erich von Stroheim, USA, 1925, 137 mn

Adaptation libre de la fameuse opérette, sans la musique et pour cause. Le prince Danilo (John Gilbert) veut convoler avec la danseuse américaine Sally (Mae Murray) ; impossible, décrètent son oncle et sa tante (George Fawcett et Josephine Crowell) qui règnent sur Montebianco. Se croyant abandonnée par Danilo, Sally épouse par dépit le répugnant mais richissime baron Sadoja (Tully Marshall, qui d'autre ?) qui meurt d'épectase la nuit des noces. La veuve très fortunée mène la vie à Paris, courtisée par Mirko (Roy D'Arcy), prince héritier qui la trouve désormais digne de devenir reine consort. S'ensuit un duel, dans un petit matin brumeux, entre Mirko et son cousin Danilo qui est gravement blessé ; l'héritier est assassiné et Sally, réconciliée avec son chéri, monte avec lui sur le trône.

L'intrigue rappelle celles de *The wedding march* (p. 1700) et surtout de *Queen Kelly* (p. 426). On mentionnera la soirée intime entre Danilo et Sally accompagnés par deux musiciennes assez dénudées mais aux yeux bandés. D'Arcy est un extraordinaire Mirko souriant de toutes ses dents comme s'il allait mordre.

Les maudits René Clément, France, 1947, 102 mn

Avril 1945. Un sous-marin allemand quitte la Norvège avec à son bord une bande de nazis, direction l'Amérique du Sud. Lors du périlleux passage de la Manche, Hilde Garosi (Florence Marly), blessée à la tête, tombe dans le coma, ce qui force le navire à faire escale à Royan, désormais "occupé par les Français", pour y capturer un médecin (Henri Vidal) qui survivra au voyage ; son journal, lu en voix off, est la chronique de cette odyssee.

Suicide par noyade de l'industriel collabo Garosi (Fosco Giachetti, acteur du fascisme, e.g., *Noi vivi*, p. 223), que sa femme Hilde trompe ostensiblement avec le Gal. von Hauser (Kurt Kronefeld), fuite réussie du savant norvégien Erickson en canot pneumatique et mort de Couturier (Paul Bernard), journaliste style Jean Luchaire, abattu, alors qu'il tente de rejoindre une barque à la nage, par le terrifiant Forster (Jo Dest). Ce nazi éminent maintient coûte que coûte son projet d'installer une "maison brune" en Amérique du Sud même après la nouvelle de la fin de la guerre. Il est impitoyable avec leur contact local Larga (Marcel Dalio) dont l'enthousiasme a été douché par la défaite et ordonne de torpiller un navire ravitailleur allemand pour qu'il ne tombe pas dans les mains des Alliés. Une révolte de l'équipage met fin à sa domination et c'est son mignon Willy Morus (Michel Auclair) qui lui donne le coup de grâce en le poignardant dans le dos. De loin le plus méprisable de toute cette sinistre bande, cette petite gouape est seule à s'en tirer. Sa destinée annonce celle du truand gestapiste Boucheseiche qui fut plus tard recruté par le SDECE et eut même l'honneur de participer à l'assassinat de Ben Barka.

Le film, très réussi, nous présente un croustillant éventail de nazis et collabos en tous genres aux motivations nuancées mais jamais excusables.

Some voices Simon Cellan Jones, Grande-Bretagne, 2000, 97 mn

Portrait d'un schizophrène. Sorti de l'asile, Ray (Daniel Craig) rencontre la jeune Laura (Kelly Macdonald) qui vient de quitter l'homme dont elle est enceinte. Employé dans le restaurant de son frère Pete (David Morrissey), il se montre original et imaginatif, avec un penchant pour les spirales, mais surtout irresponsable. Choqué qu'il ait incorporé ses médicaments broyés à la garniture des pizzas, Pete jette les pilules du malade dont la perception du monde s'altère rapidement : les objets se mettent à bouger, à changer de couleur, il entend des voix. Il finit, tout nu, par installer une spirale de sacs poubelles à un carrefour puis tente d'incendier le restaurant, lui au milieu. Désormais assigné à résidence dans un appartement, il reçoit la visite de Laura qui pense retourner quelque temps chez ses parents : "– Combien de temps ? – Quelques mois. – Mais combien ? – Disons six. – Exactement six ou un peu moins ?" . . .

Die Brücke *Le pont*, Bernhard Wicki, RFA, 1959, 98 mn

Avril 1944, en Allemagne. Sept lycéens âgés d'à peu près seize ans sont appelés sous les drapeaux. Pas le temps de les former, alors le commandant leur assigne une tâche bidon, la garde d'un pont sans importance stratégique que d'ailleurs une équipe doit faire sauter avant l'arrivée des Américains. Le sergent censé les diriger meurt bêtement et les adolescents n'ont plus comme guide que leur foi inébranlable dans la victoire du Reich. Ils mourront tous en s'opposant aux chars, puis à l'équipe de "traîtres" qui vient miner le pont. Seul survivant, Albert (Fritz Wepper de *Cabaret*, p. 1140), quitte le pont jonché de cadavres. Un bon film, mais pas un chef d'œuvre.

Menaces Edmond T. Gréville, France, 1940, 77 mn

Un hôtel près du Panthéon, en 1938, au moment de la crise de Munich. Parmi les pensionnaires, Denise (Mireille Balin), employée dans une maison de couture, accusée d'un vol. Le réfugié autrichien Hoffman (Erich von Stroheim) trouve le vrai coupable : c'est l'escroc apatride Carbonero (Henri Bosc) auquel il reproche de ternir l'image des hôtes étrangers de la France. Bien que fiancée à un journaliste anglais, Denise reçoit la déclaration d'amour de Louis (Jean Galland), un peintre qui vient d'être mobilisé. Alors que le monde respire car la Paix a été sauvée, on découvre le cadavre d'Hoffman qui s'est suicidé. . .

La suite a été détruite par les Allemands ; ce qu'on voit est une fin postiche bricolée à la Libération. Malgré son caractère inachevé, le film témoigne de l'atmosphère d'angoisse de cette avant-guerre. La distribution, qui inclut Ginette Leclerc et Paul Demange, est dominée par Stroheim à la face à moitié cachée par un masque noir, son "visage de guerre".

Elles étaient douze femmes Georges Lacombe, France, 1940, 78 mn

Yves Mirande signe le scénario de ce film à la distribution 100% féminine dans la lignée de *The women* (p. 1302) ou du plus récent *Huit femmes* (p. 51).

La drôle de guerre réunit onze bourgeoises (et leur bonne) au sein d'une œuvre qui envoie des colis ; mais plus que des soldats, il est question des maris et des fils absents. Tout tourne autour de trois femmes mûres : une ridicule duchesse snobinarde (Françoise Rosay), une femme riche et généreuse (Gaby Morlay) dont la fille (Blanchette Brunoy) épousera (hors-champ, on ne voit que sa silhouette) le fils de la troisième (Simone Berriau, épouse de Mirande), par ailleurs trompée par son époux avec la venimeuse Gaby (Simone Renant). L'atmosphère est telle que le mari volage rompt à distance avec Gaby : tout va très bien, madame la marquise ! Avec Betty Stockfeld, Mila Parély et Micheline Presle.

Une histoire simple Claude Sautet, France, 1978, 103 mn

Enceinte de Serge (Claude Brasseur), Marie (Romy Schneider) se fait avorter avant de le quitter. Elle entame une liaison avec Georges (Bruno Cremer) dont elle est divorcée, puis rompt avec lui. De nouveau enceinte, elle décide de garder l'enfant et de l'élever avec une amie dont le mari (Roger Pigaut), qui n'avait pas supporté son licenciement, s'est suicidé.

Les plans de groupe rappellent *Vincent, François, Paul et les autres* (p. 353). Mais ça tourne un peu à vide.

O Princípio da incerteza *Le principe d'incertitude*, Manoel de Oliveira, Portugal, 2002, 127 mn

C'est une histoire de femmes. La gouvernante Celsa protège à la fois son fils Taureau bleu et son jeune maître António, qui est en réalité aussi son fils. Pour le soustraire à l'influence de Vanessa, une femme qui vit de divers trafics, elle arrange son mariage avec Camila, une fille de bonne famille tombée dans la déchéance à cause d'un père joueur. Celle-ci supporte avec stoïcisme les coups donnés par son mari et la tutelle exercée par Vanessa en allant régulièrement prier Jeanne d'Arc dans une chapelle à l'abandon. Puis Vanessa a des ennuis avec la Police et la pègre ; un commando vient mettre le feu à sa boîte de nuit et António, saoul, décède dans l'incendie. Camila, veuve, entame alors sa seconde vie : elle est au mieux avec l'avocat qu'elle charge de défendre Taureau bleu qui s'est accusé du forfait.

Et les hommes alors ? Taureau bleu ne dénoncera jamais la participation de sa chère Camila à l'incendie ; quant aux frères Roper, Torcato et Daniel (Luís Miguel Cintra), des bourgeois bienveillants de Porto, ils sont manipulés par Celsa, puis la sainte-nitouche Camila. Allers-retours en train entre la haute vallée du Douro – à gauche de l'écran – et Porto – à droite – où résident les Roper.

Le temps retrouvé Raúl Ruiz, France, 1999, 156 mn

Marcel Proust, atomisé en plusieurs acteurs, dialogue avec les personnages de *La recherche*. Ce sont bien eux, joués par de superlatifs acteurs, du clocher d'Illiers à la plage de Cabourg en passant par les salons, dans une totale incohérence depuis que l'auteur a retrouvé le temps en trébuchant sur le pavé inégal de l'hôtel de Guermantes. Évocation réussie du bordel homosexuel de Jupien ; Charlus se plaint de la mollesse d'un Apache et Saint-Loup y égare sa Croix de guerre. Et bouleversante soirée mondaine où tout le monde a pris un coup de vieux avec la fin de la guerre ; pieux mensonges et phrases assassines. Mention spéciale pour Édith Scob en Oriane de Guermantes. Pari impossible mais pari tenu.

La sfida *Le défi*, Francesco Rosi, Italie, 1958, 83 mn

Naples. Vito voit grand et quitte la contrebande de cigarettes pour les fruits et légumes, secteur contrôlé par la Camorra. Il est abattu alors qu'il avait réussi à grand-peine à livrer sa cargaison au marché. Avec Rosanna Schiaffino.

Nel nome del padre *Au nom du père*, Marco Bellocchio, Italie, 1972, 103 mn

Un collège tenu par des religieux, en 1958, alors que meurt Pie XII. Le jeune Traseunti (Yves Beneyton) mène une révolte frontale contre l'autorité symbolisée par le père Corazza (Renato Scarpa).

Contrairement à *If...* (p. 85) qui ne dérape dans le surréel qu'à la toute fin, les événements du film sont rarement plausibles ; ils sont peut-être déformés par la rage de Traseunti à moins qu'il ne s'agisse des terreurs de Corazza. Le résultat est excessif, confus et répétitif. On sauvera la représentation théâtrale assez décapante donnée par Traseunti aux bons pères. Avec Lou Castel et Laura Betti ; excellente musique de Nicola Piovani.

L'escadron blanc René Chanas, France, 1949, 92 mn

Emmené par le Cpt. Marsay (Jean Chevrier) et l'adjudant Devars (René Lefèvre), un escadron de méharistes poursuit une bande de rebelles à travers le Sahara. Le capitaine abattu par un tireur, c'est un jeune lieutenant qui prend la relève et mène à bien la mission malgré une santé défaillante.

Cinéma colonialiste daté ?... cette traque se poursuit de nos jours au Mali. Mais les dromadaires sur fond de dunes ont une autre allure que les 4 × 4.

Les patates Claude Autant-Lara, France, 1969, 96 mn

Clovis (Pierre Perret) fait une escapade hors de la zone interdite des Ardennes jusqu'à celle, simplement occupée, dont il ramène à grand-peine des pommes de terre. Il décide de les planter, ce qui provoque les sarcasmes et la jalousie du village. Il doit défendre ses patates contre d'énigmatiques visiteurs nocturnes – en fait la quinquillaire (Pascale Roberts) qui, ayant gardé un double des clés du jardin, s'y livre à ses ébats adultérins. Également contre les doryphores et d'autres prédateurs verdâtres, les soldats allemands en retraite ; l'un d'entre eux abattra son père (Henri Virlojeux) venu défendre le carré sacré.

C'est plutôt drôle même si ça ne dépasse pas le niveau d'un téléfilm ; on est loin de *La traversée de Paris* (p. 586). À la même époque, le cousin ardennais de ma mère, âgé de 18 ans, était fusillé à titre de représailles ; les excuses du commandant du film témoignent avant tout du pacifisme bêlant d'Autant-Lara.

L'uomo che ride *L'homme qui rit*, Sergio Corbucci, Italie, 1966, 93 mn

Revu par un spécialiste du spaghetti, le roman de Victor Hugo a été délocalisé dans l'Italie des Borgia. Jean Sorel y joue à la fois un séduisant duc et un artiste ambulancier qui dissimule une bouche difforme sous un masque de cuir. Miracle de la médecine de l'époque, les aveugles revoient et les lèvres peuvent être rectifiées par un chirurgien esthétique plus doué que ceux qui s'occupent de nos actrices.

Poulet aux prunes Marjane Satrapi & Vincent Paronnaud, France, 2011, 92 mn

Nasser-Ali (Mathieu Amalric) s'enferme dans sa chambre et s'y laisse mourir : depuis qu'il a cassé un violon qu'il n'a pu remplacer, ce virtuose international a perdu goût à la vie. Dont il revit des passages, ainsi son triste mariage avec Faringuise (Maria de Medeiros), tout juste bonne à lui préparer le poulet aux prunes et son amour contrarié pour Irène dont il prononce le nom en expirant.

Ce joli conte nostalgique comporte un passage en dessins animés dans le style de *Persepolis* (p. 825), variation sur le "Rendez-vous de Samarcande". Avec Éric Caravaca, Jamel Debbouze, Isabella Rossellini et Chiara Mastroianni.

Two weeks in another town *Quinze jours ailleurs*, Vincente Minnelli, USA, 1962, 107 mn

Andrus (Kirk Douglas), acteur *has been* tombé dans la dépression nerveuse, est appelé à Cinecittà par Kruger (Edward G. Robinson), un réalisateur au bout du rouleau qui lui demande de superviser les doublages. Suite à une crise cardiaque de Kruger, Andrus prend en charge la réalisation. Il lui faut gérer les caprices de la star italienne (Rosanna Schiaffino) maîtresse de Kruger, les déboires sentimentaux du jeune premier américain (George Hamilton) et le souvenir d'une liaison malheureuse avec la volage Carlotta (Cyd Charisse). Il a presque terminé le film quand Kruger, retombé à l'hôpital sous la coupe d'une épouse jalouse et aigrie (Claire Trévor), l'accuse de lui avoir volé son œuvre et le congédie. Mais il a retrouvé la confiance en soi.

C'est un peu la suite, en mineur, des *Ensorcelés* (p. 793) dont on voit un passage avec... Kirk Douglas. Dans un second rôle, Erich von Stroheim Junior.

Railroded Anthony Mann, USA, 1947, 72 mn

Un gangster assassin (John Ireland) tente de faire porter le chapeau à un innocent grâce au faux témoignage de sa maîtresse (Jane Randolph) qu'il finit par abattre. Un Anthony Mann des débuts, sans surprise mais bien filmé.

La Malibran Sacha Guitry, France, 1943, 91 mn

Film consacré à la célèbre cantatrice dont la vie est narrée par une de ses amies (Suzy Prim) tandis que l'auteur joue l'odieux Malibran, son époux. Dans le rôle-titre, la cantatrice Géori Boué ; on mentionnera aussi Jacques Jansen, le *Pelleas* de l'enregistrement de référence de Roger Désormière (1942).

Telets *Taurus*, Alexandre Sokourov, Russie, 2001, 98 mn

Méditation sur le pouvoir et sa vanité filmée avec des couleurs éteintes et une image encore plus floue que celle de *Moloch* (p. 108) et *Solntse* (p. 923). Nous sommes en 1923, auprès de Lénine, 53 ans, atteint de la mystérieuse maladie qui devait l'emporter et qui l'a écarté du pouvoir. Il a du mal à écrire 17 × 22, encore plus à effectuer l'opération. Dans le domaine où il vit en compagnie de sa sœur et son épouse Kroupskaïa, il passe son temps à poser des questions sur la mort ; il veut tout savoir sur celle de Marx, si le monde existera toujours après la sienne. Il a par moments comme des regrets quant à la cruauté dont il a dû faire preuve. Il veut s'empoisonner et pique une crise qui le transforme en taureau fou qu'on a du mal à calmer. À Staline qui lui rend visiste et qu'il n'aime guère, il se plaint – à tort semble-t-il – de ne pas avoir le téléphone. L'étoile montante repartie, il affecte de ne pas se rappeler son nom...

Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil Jean Yanne, France, 1972, 102 mn

Tout juste rentré d'Amérique du Sud, le journaliste Gerber (Jean Yanne) met les pieds dans le plat en dénonçant les reportages bidon à l'antenne de Radio Plus dont il indispose le patron Plantier (Jacques François) et surtout le propriétaire Thulle (Bernard Blier). Placardisé, il a le temps de se livrer à quelques blagues anti-cléricales à rebrousse-poil de la nouvelle thématique de la radio – Jésus – par exemple l'Ostie spumante. Le versatile Thulle s'étant lassé de Plantier, il donne les pleins pouvoirs à Gerber. Ce dernier se met à déballer les dessous de la politique ; il veut même infliger une piqûre de penthotal à un politicien qui passe à l'antenne. Ce véritable Jésus a lui-même son Judas, son collaborateur Jolin (Michel Serrault) qui l'évince et remet la radio dans le droit chemin.

C'est un peu démagogique et simpliste, du Mocky en moins bricolé. Yanne-Gerber se prend un peu trop au sérieux, témoin le personnage inutile et décoratif de madame Thulle (Marina Vlady) dont il rejette les avances. Restent des séquences désopilantes, en particulier les publicités testées par le personnel : le faux-cul Sylvestre Ringiard (Daniel Prévost) se couvre de boutons en essayant les choucroutes en boîte et trépassé après avoir goûté à la pâtée Gai Toutou.

Keeper of the flame *La flamme sacrée*, George Cukor, USA, 1942, 97 mn

Forrest, héros de la Grande Guerre et gloire nationale, vient de mourir dans un accident. Le journaliste O'Malley (Spencer Tracy) enquête sur son passé et découvre finalement que le grand homme a été tué par son épouse (Katherine Hepburn) : à la tête d'un réseau fasciste, il allait tenter de prendre le pouvoir aux États-Unis en organisant une série d'attentats et d'émeutes.

Le second des neuf films tournés par le couple Hepburn/Tracy a un petit goût de *Citizen Kane* (p. 472), enquête sur un personnage très inspiré de William Randolph Hearst. Ici c'est plutôt Charles Lindbergh qui est visé, même s'il n'y a guère que des similitudes. Il était à l'époque le chef de file très admiré des isolationnistes qui travaillaient en sous-main pour l'Axe. Ceci dit, le scénario laisse à désirer : le mouvement de jeunesse Forward America de Forrest n'affichant pas d'idéologie fascisante, on ne voit pas comment il pourrait être mobilisé lors d'une tentative de sédition. Avec Howard Da Silva, Richard Whorf et Margaret Wycherly, extraordinaire mère zinzin du grand homme.

Shokuzai Kiyoshi Kurosawa, Japon, 2012, 263 mn

Le titre signifie "Pénitence". Emili, la fillette d'Asako (Kyōko Koizumi) a été victime d'un assassin inconnu alors qu'elle était à l'école. Quinze ans plus tard Asako retrouve le meurtrier qui n'est autre que Nanjō (Teruyuki Kagawa) dont elle était amoureuse étudiante mais qui lui préférait Akie. Nanjō s'en était pris à Emili pour venger Akie que la jalouse Asako avait laissé mourir alors qu'elle s'était ouvert les veines. Quand il apprend qu'Emili était en réalité sa fille, il va se jeter sous un train. Reste Asako en quête d'une impossible expiation.

Quatre épisodes de ce téléfilm un peu trop long sont auparavant consacrés à la forme paradoxale que prend l'expiation chez celles qui furent, enfants, témoins du meurtre d'Emili. 1) Épousée comme femme-poupée par un déséquilibré qui la rejette lorsqu'elle a ses règles, Sae le tue. 2) Défendant des enfants contre un criminel, Maki est accusée d'avoir sur-réagi. 3) Interprétant comme de la pédophilie les gestes de son frère par rapport à sa fillette, Akiko l'étrangle. 4) Yuka, froide et cynique, ne pense qu'à voler le mari des autres, sa sœur ou Asako.

L'Arlésienne Marc Allégret, France, 1942, 102 mn

Musique de Georges Bizet et distribution pagnolesque pour cette adaptation d'Alphonse Daudet : Raimu, Fernand Charpin, Édouard Delmont, Marcel Maupi, Henri Poupon et Charles Moulin (le berger de *La femme du boulanger*, p. 1618). Ainsi que Louis Jourdan (Frederi), Gaby Morlay (sa mère) et Gisèle Pascal (Vivette). Pour un résultat bien académique.

Terra madre *Le rappel de la terre*, Alessandro Blasetti, Italie, 1931, 89 mn

Film des débuts du sonore. Ces paysans italiens ne sont heureux que quand leur cher duc est auprès d'eux ; mais voilà que, perverti par ses fréquentations citadines, il a décidé de tout vendre. Son acquéreur, qui n'a que mépris pour le peuple, veut chasser les occupants des terres quitte à incendier leurs maisons. Le duc comprend alors son erreur et annule la vente pour retrouver cette plèbe à laquelle il est tant attaché. Miracle du ruissellement, ce retour à la terre se clôt sur les images d'une campagne heureuse sillonnée par des tracteurs et même d'une idylle du maître avec une de ses fermières (Leda Gloria qui sera l'épouse de Peppone dans les *Don Camillo*, pp. 204, 890) !

Sparrows *Les moineaux*, William Beaudine, USA, 1926, 93 mn

L'horrible Grimes (Gustav von Seyffertitz) élève dans sa ferme du Sud, non du bétail ou des poules, mais des enfants volés qu'il revend aux fermiers du coin. Quand on lui apporte la fillette d'un millionnaire, il est pris de panique et demande à son fils Ambrose de la noyer dans les marais. Mais Molly (Mary Pickford), la plus âgée des "pensionnaires", décide de sauver la gamine et emmène les enfants à travers les marécages infestés de crocodiles. Les méchants punis, le millionnaire adopte les gamins. Beau film dominé par la composition de Mary Pickford qui, malgré ses trente ans bien sonnés, passe aisément pour une adolescente. Et splendides images de poursuite dans une végétation moussue, sur des branches instables surveillées par l'œil torve des alligators.

Will success spoil Rock Hunter ? *La blonde explosive*, Frank Tashlin, USA, 1957, 93 mn

Rockwell Hunter (Tony Randall), sur un siège éjectable dans la firme de publicité télévisuelle dirigée par Irving La Salle Jr. (John Williams), a une idée de génie : faire adopter le célèbre rouge à lèvres Stay-Put par Rita Marlowe (Jayne Mansfield), la célébrité aux lèvres "oh-so-kissable", un plan qui fonctionne bien, trop bien. Lassée des aventures de son Jules du moment – un Tarzan (p. 1753) de Hollywood – Rita contraint Rockwell à un donnant-donnant : en échange, il passera pour son nouveau béguin. Surnommé Lover Boy, le pauvre Rockwell est assailli par des hordes de groupies, reçoit des piles de lettres enflammées. Et finalement prend la place de La Salle qui n'attendait qu'un prétexte pour se livrer à l'horticulture et donner son prénom à la rose Irving. Rockwell, dont la potineuse Louella Parsons avait annoncé le mariage, doit encore apaiser sa véritable fiancée.

Satire gentille du milieu de la publicité servie par les formes pneumatiques de Mansfield. Avec Joan Blondell et Harry Jones ; apparition de Groucho Marx.

True grit Henry Hathaway, USA, 1969, 128 mn

L'adolescente Mattie Ross (Kim Darby) décide de louer les services du marshall Rooster Cogburn (John Wayne), un borgne alcoolique qu'elle choisit en dépit – ou à cause – de sa mauvaise réputation pour retrouver Chaney (Jeff Corey) l'assassin de son père, déjà recherché par le chasseur de primes LaBoeuf (Glen Campbell) pour un autre meurtre. Mattie qui voudrait le voir pendu uniquement pour celui de son père s'enfonce dans le Territoire indien en compagnie de Rooster et LaBoeuf où ils finissent par le retrouver avec son dangereux acolyte Pepper (Robert Duvall). Finalement, personne ne ramènera Chaney vivant ; il est abattu, tout comme LaBoeuf, tandis que Mattie est blessée au bras et mordue par un serpent à sonnettes. En voie de guérison, elle offre une place au solitaire Cogburn dans le carré familial, au cimetière ; il y pensera, mais pour plus tard.

Beau film aux splendides paysages dominé par la personnalité volontariste de la jeune fille ; plus que Cogburn, c'est elle qui a le "true grit", le cran. *Remake* des frères Coen (p. 227) qui y ont apporté leur thématique personnelle en assombrissant le dénouement ; ici, Mattie ne perd pas son bras.

La pendaison collective du début du film rappelle celle de *Hang 'em high* (p. 795) dont on retrouve certains acteurs, Dennis Hopper et James Westerfield.

La giornata balorda *Ça s'est passé à Rome*, Mauro Bolognini, Italie, 1960, 76 mn

Cette folle journée est celle de Davide (Jean Sorel) en quête d'un travail car désormais chargé de famille. Son oncle le met sur la piste de l'expert-comptable Moglie (Paolo Stoppa) qui l'envoie chez un autre qui à son tour. . . Bref, Davide se retrouve chez Moglie. Grâce à un petit chantage, il obtient un travail, un transport d'huile alimentaire frelatée qui tourne court mais lui permet de rencontrer Freja (Lea Massari), la maîtresse très bourgeoise d'un trafiquant qui lui fait cadeau des 50000 lire (40000 anciens francs) qui lui permettront de récupérer le poste d'un futur retraité. Avant de rentrer chez lui, il fait un détour dans un appartement vide voler la bague d'un mort que personne ne veille ; à quoi donc pourrait-elle bien lui servir ?

Scénario de Pasolini d'après Alberto Moravia sur l'entrée dans un âge adulte qui est celui de la corruption, pour reprendre le titre d'un film ultérieur de Bolognini (p. 390). La belle gueule de Davide lui permet de coucher avec toutes les femmes qu'il rencontre, la prétendue manucure Marina (Jeanne Valérie), la pierreuse du Tibre Sabina (Isabel Corey) ou encore Freja et d'en tirer profit ; une carrière de maquereau se profile, peut-être celui de *Rosa la rose* (p. 381). Séquence nocturne très "nouvelle vague" alors que Davide rentre chez lui.

p

The window *Une incroyable histoire*, Ted Tetzlaff, USA, 1949, 73 mn

Placé sous le patronage d'Ésope – le garçon qui criait au loup –, l'histoire de Tommy, un gamin affabulateur que ses parents (Arthur Kennedy et Barbara Hale) refusent de croire quand il affirme avoir vu, à travers une fenêtre, les voisins Kellerson (Paul Stewart et Ruth Roman). Ces criminels qui le prennent tout à fait au sérieux, et pour cause, tentent de se débarrasser du témoin gênant lors d'une absence des parents.

Le scénario de William Irish, sans véritable suspense, ne donne finalement lieu qu'à des poursuites nocturnes bien filmées ; le réalisateur, ex chef-opérateur de *Notorious* (p. 982), s'ingénie à multiplier les obstacles devant la caméra.

Two years before the mast *Révolte à bord*, John Farrow, USA, 1946, 98 mn

Boston, 1840. Charles Stewart (Alan Ladd), "shanghaié" par erreur, se retrouve enrôlé de force dans un des navires possédés par son père. Le capitaine Thompson (Howard Da Silva), particulièrement brutal, abuse des châtiments corporels et, obsédé par la rapidité, évite les escales où l'on pourrait se ravitailler pour éviter le scorbut. Les hommes meurent et Stewart tente une mutinerie, déjouée par le second (William Bendix). Alors que la corde attend Stewart, le reste de l'équipage se révolte à son tour et le capitaine est tué par un matelot très hargneux (Albert Dekker). Restés maîtres du navire, les mutins décident d'affronter la Justice ; ils seront aidés par le journal de bord tenu par l'historique écrivain Richard Henry Dana (Brian Donlevy).

Le film appelle la comparaison avec *The sea wolf* (p. 991) dont le capitaine était fou. Thompson est peut-être plus effrayant car ses actes ne résultent pas d'un déséquilibre mais de la recherche effrénée du profit. Avec Barry Fitzgerald.

Audace colpo dei soliti ignoti *Hold-up à la milanaise*, Nanni Loy, Italie, 1959, 98 mn

Retour des *Soliti ignoti* (p. 1737), Nino Manfredi remplaçant Mastroianni. Mario (Renato Salvatori) est désormais fiancé à Carmela (Claudia Cardinale) toujours chaperonnée par Ferribotte (Tiberio Murgia). En compagnie de Peppe (Vittorio Gassman) et Capannelle (Carlo Pisacane), ils s'en vont à Milan voler la recette du totocalcio qu'ils consignent dans une valise en gare de Rome. Capannelle la récupère en cachette et détourne une petite partie du magot pour s'offrir un repas pantagruélique qui le conduit à l'hôpital. . . avec la valise que les autres récupèrent à grand-peine mais abandonnent sur un banc, aucun n'ayant le courage de s'en charger. Mais on n'échappe pas à la Loi : Peppe est verbalisé pour avoir traversé hors des clous. Débuts de l'éphémère et pulpeuse Vicky Ludovici.

Naryama bushikō *La ballade de Narayama*, Keisuke Kinoshita, Japon, 1958, 94mn

Kinuyo Tanaka campe la vieille Orin qui, atteignant 70 ans, veut effectuer le pèlerinage sans retour vers le mont Narayama. Elle y sera conduite par son fils qui la prend sur son dos. Magnifique plan d'Orin assise à même le sol alors que la neige se met à tomber. Un voisin du même âge (Seiji Miyaguchi), lui aussi amené par son fils (Yūnosuke Itō) dans la montagne, se rebelle. Dernier plan sur la gare au nom d'Obasute autrement dit "Jette la vieille".

La présence d'un *kuroko*, machiniste cagoulé et vêtu de noir, résume le style théâtral et artificiel de cette première adaptation de l'œuvre de Shichirō Fukazawa. La version Imamura (p. 149) est plus picaresque mais moins touchante.

Bancs publics Bruno Podalydès, France, 2009, 109 mn

Dans la lignée de *Versailles-Chantiers* (p. 482), une série de vignettes mettant en scène une kyrielle d'acteurs qui ne font souvent qu'une brève apparition. Trois lieux : un bureau où l'on offre des cadeaux ridicules à une employée (Josiane Balasko) qui prend sa retraite, un square où se croisent divers personnages tandis que Claude Rich et Michel Aumont jouent au jacquet, un supermarché de bricolage dont le patron est joué par le réalisateur ; il y a une remise de 30% sur les glaviolles. Sous une fenêtre, une banderole "HOMME SEUL".

C'est drôle mais informe, comme la toile de fond d'un scénario à écrire.

Golgotha Julien Duvivier, France, 1935, 93 mn

De belles images (référence à Jérôme Bosch), des scènes de foule convaincantes, mais une distribution pour le moins critiquable. Charles Granval est un bon Caïphe, Lucas Gridoux (Slimane dans *Pépé le Moko* p. 1293) un Judas passable et Harry Baur (qui fut *David Golder*, p. 1043) un excellent Hérode Antipas. Mais que dire de Jean Gabin en Ponce Pilate (son épouse Claudia Procula est jouée par Edwige Feuillère) et Robert Le Vigan dans le rôle du Christ ? Les deux acteurs seront plus inspirés dans le film suivant de Duvivier, *La Bandera* (p. 1017).

Sea devils *La belle espionne*, Raoul Walsh, USA, 1953, 86 mn

Au temps de l'Empire, les amours d'un contrebandier (Rock Hudson) et d'une espionne (Yvonne De Carlo). Le scénario, bricolé, est prétexte à des allers-retours entre les îles anglo-normandes et la côte. Jacques Brunius joue Fouché et Gérard Oury Napoléon. Le film se voulait à l'origine une adaptation des *Travailleurs de la mer*, livre écrit à Guernesey ; il n'en subsiste que les lieux et quelques patronymes, Gilliatt, Derouchette ou encore Lethierry (Denis O'Dea).

Devi *La déesse*, Satyajit Ray, Inde, 1960, 95 mn

Le Bengale, au milieu du XIX^e siècle. Lors d'une absence de son fils Umaprasad (Soumitra Chatterjee), le superstitieux Kalikinkar (Chhabi Biswas) découvre en songe que sa très jeune bru Doyamoyee (Sharmila Tagore) est une réincarnation de Kali. Le mari de retour découvre une épouse thaumaturge qui se prend réellement pour une déesse. Quand Khoka, fils de l'autre bru Harasundari (Karuna Bannerjee), tombe malade, sa chère et désormais divine tante est tout naturellement chargée de le guérir. L'enfant meurt et Kali sombre dans la folie.

Illustration de l'opinion de l'auteur quant à la religion (cf. *Le saint, Un ennemi du peuple*, pp. 906, 897) avec des acteurs de ses films précédents : Bannerjee (la mère de *Pather panchali* et *Aparajito*, p. 1743), Biswas (de *Jalsaghar*, p. 153) et le couple Chatterjee/Tagore comme sorti d'*Apur sansar* (p. 1743).

The cobweb *La toile d'araignée*, Vincente Minnelli, USA, 1955, 119 mn

Le personnel d'une clinique psychiatrique ouverte se déchire autour du brûlant problème du choix des nouveaux rideaux du salon de lecture. L'intendante Inch (Lillian Gish) opte pour une solution routinière, Karen McIver (Gloria Grahame), épouse du co-directeur (Richard Widmark), a son propre choix, plus original. Mais l'idée de la doctoresse Rinehart (Lauren Bacall) – y faire figurer les dessins du jeune peintre Steven (John Kerr) – a l'avantage de valoriser ce patient suicidaire. Crêpage de chignons à distance avec manipulation de l'autre co-directeur, le vieux beau Devanal (Charles Boyer). Quand Karen installe autoritairement les rideaux de son choix, Steven fait une fugue et on le croit même noyé dans la rivière voisine. "Nous avons tissé la toile dans laquelle Steven s'est pris", résume McIver à la fin de ce divertissant psychodrame qui démontre que, sans être fous, les pys n'arrivent pas à dominer des pulsions infantiles, vanité, jalousie, etc. Petit rôle pour Faye Wray, ex-vedette de *King Kong* (p. 1142).

Shadows John Cassavetes, USA, 1958, 82 mn

Ben (Carruthers) traîne en bande, drague et se fait casser la gueule. Son frère Hurd (Hugh), chanteur, part pour Chicago avec un copain organisateur de revues. Leur sœur Leila (Goldoni, épouse de Carruthers à la ville) rencontre Anthony (Ray, fils de Nicholas) qui a un mouvement de recul quand il découvre que ses frères sont noirs ; il tente de rattraper le coup mais c'est trop tard.

Tranches de vie et discussions informelles dans le New York multiracial de la *Beat Generation*, errances nocturnes dans les rues pour un film très cassavétien qui tourne à vide. Un cinéma affiche *Les bijoutiers du clair de lune* – film bien oublié – avec, en capitales, le nom BARDOT.

Marketa Lazarová František Vlácil, Tchécoslovaquie, 1967, 159 mn

Capturée par le brigand Mikolás, la belle Marketa devient sa maîtresse. Filmé en noir et blanc, un Moyen-Âge violent où s'affrontent langues (tchèque contre allemand) et religions (païens contre chrétiens) dans une plaine couverte de neige où les loups attendent les oreilles dressées. Un monde très peu hollywoodien qu'on retrouvera dans *La vallée des abeilles* (p. 869).

D'après Vladislav Vančura, auteur fusillé par les Allemands qui inspirera aussi *Un été capricieux* (p. 1249).

The mouse that roared *La souris qui rugissait*, Jack Arnold, Grande-Bretagne, 1959, 80 mn

Sous le commandement du connétable Tully Bascombe (Peter Sellers), des soldats en cotte de maille armés de flèches traversent Central Park. Il s'agit de l'armée du duché de Grand Fenwick, plus petit état au monde, que le premier ministre Mountjoy (Peter Sellers) a envoyé, avec l'assentiment de la grand-duchesse (Peter Sellers) à l'assaut des États-Unis pour perdre rapidement la guerre et bénéficier d'une aide économique. Las, les Fenwickiens, arrivés dans un New-York désert pour cause d'exercice de défense passive, la gagnent en ramenant deux captifs, la jeune Helen (Jean Seberg) et son père, le professeur Kokintz (David Kossoff) avec son arme de destruction massive, la bombe Q aux allures de ballon auprès de laquelle la bombe H fait figure de pétard.

Après ce début fulgurant, le film se traîne un peu. On joue au rugby avec cette bombe qui menace d'exploser et les Américains signent un traité avantageux restituant les droits de Grand Fenwick sur leur vin à base de Pinot. L'arme fatale reste en possession du duché ; on apprend qu'elle est bidon, secret qui doit être bien gardé si l'on veut préserver la paix. Avec Leo McKern et William Hartnell.

Merlusse Marcel Pagnol, France, 1935, 64 mn

C'est Noël au Lycée (Thiers) de Marseille. Le surveillant mal-aimé Blanchard (Henri Poupon), dit Merlusse, doit garder des pensionnaires dont les parents ne peuvent ou ne veulent s'occuper. Contre toute attente, le méchant borgne leur fait des cadeaux qu'ils trouvent le matin au pied de leur lit au dortoir. . . il y a même des Celtiques pour les plus grands ! Les enfants changent d'avis sur celui dont ils ne diront plus qu'il sent la morue.

Bien loin de l'anarchisme de *Zéro de conduite* (p. 528), un conte de Noël touchant avec ces répliques qui n'appartiennent qu'à Pagnol : "Un pique-cul, c'est un peu un pique-cœur". Relys, qui joue un appariteur, sera Ugolin dans *Manon des sources* (p. 124), neveu du Papet joué par Poupon.

C'est arrivé près de chez vous Remy Belvaux & André Bonzel & Benoît Poelvoorde, 1992, 92 mn

Film potache bricolé par trois copains qui gardent leurs prénoms. Ben (Poelvoorde) est un tueur sans état d'âme alors que Rémy (Belvaux) et André (Bonzel) filment ses exploits et finissent par l'aider. Nous rendons visite à la (vraie) mère du héros, à ses (vrais) grands-parents maternels et à une authentique professionnelle bruxelloise plus vraiment jeune. Nous le suivons chez une vieille dame qu'il fait mourir de terreur – la sachant cardiaque – ou lorsqu'il baisse le slip d'une de ses victimes, un Noir, pour s'assurer de la validité de la légende. Dans un hôpital, un patient chante en boucle le poétique "Je chiais la nuit, je chiais le jour, etc.". Ben jette ses cadavres dans une carrière quand il ne les plonge pas dans l'eau ; digression sur la densité relative des enfants, des nains et des vieux quand il s'agit de les lester correctement. Ce lestage se retrouve dans le cocktail "Petit Gregory" avec son olive à laquelle est attaché un sucre.

C'est décousu, sans véritable scénario, mais tellement pince-sans-rire et au second degré que c'en devient jubilatoire. Il ne s'agit pas d'une apologie, ni même d'une dénonciation complaisante de la violence. Si l'on veut trouver un message, on lira plutôt une condamnation du cynisme de nos libéraux. Car Ben est au fond un utilitariste à la Jeremy Bentham ; au moment d'étrangler un enfant, il avoue qu'il évite ce type de victime qui rapporte surtout des ennuis.

N'ayant plus jamais rien tourné, Rémy Belvaux devait se suicider en 2006.

Rousski kovcheg *L'arche russe*, Alexandre Sokourov, Russie, 2002, 95 mn

Pour la première fois, un unique plan-séquence, sans tricher comme dans *Rope* (p. 1568), nous entraîne sur les pas de Custine dans une traversée du Palais d'Hiver, aujourd'hui musée de l'Ermitage. Le marquis s'attarde devant *Les apôtres Pierre et Paul* du Greco, traverse une remise où l'on restaure des peintures, observe la grande Catherine qui va faire un tour dans la neige, Nicolas II et sa famille. Tout se termine par un bal somptueux. Un tour de force.

Családi tűzfészek *Le nid familial*, Béla Tarr, Hongrie, 1979, 100 mn

Ce premier film, très cassavétien, traite de la pénurie de logements qui oblige plusieurs générations à vivre sous le même toit. Ici l'odieux beau-père n'a qu'une idée, chasser sa bru Irén : "Elle te trompe", dit-il à son fils Laci. Irén finit par partir pour squatter un appartement inoccupé avec sa fillette.

Courte séquence tournée au niveau des visages : Laci et son frère accompagnent une amie tzigane d'Irén et la violent. Les trois partagent ensuite une bière dans un boui-boui, comme s'il ne s'était rien passé.

Desperate Anthony Mann, USA, 1947, 73 mn

Walt Radak (Raymond Burr) a organisé un hold-up foireux dans lequel un flic a été tué et son frère Al capturé. Pour lui éviter la "chaise", il fait porter le chapeau à l'innocent Steve (Brodie) qui est contraint de prendre la fuite avant d'être disculpé par la Police. Al finalement condamné, Walt tente en vain de tuer Steve au moment précis de son exécution.

Petit film bien enlevé des débuts de Mann. Avec William Challee et Jason Robards (aujourd'hui Robards Sr. pour le distinguer d'un fils autrement célèbre).

The devils *Les diables*, Ken Russell, Grande-Bretagne, 1971, 104 mn

La terrifiante histoire des possédées de Loudun, instrumentalisation des délires hystériques d'une religieuse difforme (Vanessa Redgrave) par un cardinal qui venait de bâtir la cité de Richelieu à vingt kilomètres de là. Urbain Grandier (Oliver Reed), prêtre libidineux – il est marié à une certaine Madeleine (Gamma Jones) –, est accusé de sorcellerie et brûlé vif en 1634.

Drame sordide traité sur un mode baroque au nadir du réalisme : le prologue montrait d'ailleurs un Louis XIII travesti. Tout est faux, décors, costumes et figurants, dans cette espèce d'opéra dont se dégagent trois diables : Laubardemont (Dudley Sutton), Mignon (Murray Melvin) et Barré (Michael Gothard au style Beatles) chargés, l'un d'abattre les remparts, les autres d'extirper des aveux. Moins tenu par l'exactitude historique que dans ses biographies, e.g., *Mahler* (p. 796), Russell a peut-être réalisé ici son chef-d'œuvre (avec *Love*, p. 189). Les délires de Mère Jeanne des Anges avaient déjà inspiré le film éponyme (p. 1396).

Witchfinder general *Le grand inquisiteur*, Michael Reeves, G^{de}-Bretagne, 1968, 87 mn

Tout comme *The sorcerers* (p. 614), le second et dernier film de Reeves, qui s'ouvre sur la pendaison d'une prétendue sorcière, est une histoire de diablerie basée sur l'historique Matthew Hopkins (Vincent Price) qui, assisté de son bourreau personnel Stearne (Robert Russell), écumait l'Est de l'Angleterre en quête de *witches* à torturer et pendre... tout en touchant de roboratives rétributions pour ces actes pieux. On ne sait pas grand-chose de sa mort : elle est ici attribuée à un soldat de Cromwell désireux de venger les victimes de ce parangon d'infâmie.

Une des méthodes favorites de Hopkins consistait à jeter à l'eau les sorcier(e)s préalablement attaché(e)s ; s'ils se noyaient, ils étaient lavés de tout soupçon, sinon leur lien avec le Diable était prouvé et c'était la corde. Ce qui rappelle le théorème d'incomplétude : seule une contradiction peut apporter une certitude quant à la consistance, mais c'est au prix de la mort logique. *La vérification* (p. 243) peut être vue comme la version soviétique de la méthode Hopkins.

Quatorze juillet René Clair, France, 1932, 86 mn

À *Paris dans chaque faubourg*, mémorable musique de Maurice Jaubert pour un film qui ne l'est guère. Il raconte les amours contrariées d'une fleuriste (Anabella) et d'un chauffeur de taxi (Jorge Rigaud) un moment tenté par le crime. Les décors de Lazare Meerson renvoient à *Sous les toits de Paris* (p. 1409), tout comme la distribution (Pola Illéry, Raymond Aimos, Thomy Bourdelle et Paul Ollivier rejoint par son comparse Raymond Cordy). Le cinéma de René Clair, un peu drôle, un peu poétique, ne décolle jamais : il est étriqué, sans générosité.

Go tell the Spartans *Le merdier*, Ted Post, USA, 1978, 114 mn

1964 au Sud Viêt Nam. Au début d'une guerre, dite alors spéciale, où les Américains servaient de conseillers, autrement dit d'officiers. Un groupe de Vietnamiens (gooks ou dinks selon la terminologie raciste en vigueur) est envoyé pour tenir le poste de Muc Wa, abandonné par les Français en 1953. Parmi eux le terrifiant Sgt. Nguyen, alias "Cowboy", qui n'hésite pas à décapiter à la machette prisonniers, femmes et enfants quand il les soupçonne – à raison d'ailleurs – d'être des "congs". L'invisible Charlie (nom donné à l'ennemi) finira par venir à bout de l'unité sud-vietnamienne, y compris du Cdt. Barker (Burt Lancaster). Seul survivant, le Cpl. Courcey (Craig Wasson) au milieu des cadavres.

Sur le portique du cimetière français (302 tombes), dans notre langue, le fameux ETRANGER DITES AUX SPARTIATES QUE NOUS DEMEURONS ICI PAR OBEISSANCE A LEURS LOIS de la bataille des Thermopyles. À peine commencée et déjà perdue : "Ce n'est pas notre guerre", constatent les Américains.

The captive heart *J'étais un prisonnier*, Grande-Bretagne, 1946, 95 mn

Un camp de prisonniers anglais. Parmi eux, le prétendu Mitchell (Michael Redgrave), de son vrai nom Hašek : Tchèque évadé d'un camp de concentration, il a usurpé l'identité d'un Anglais tué en 1940. Un nazi qui visite régulièrement le camp le reconnaît sans le reconnaître et finit par envoyer sa photo à la Gestapo à des fins d'identification. Les captifs anglais du camp le font exfiltrer *in extremis* lors d'un rapatriement pour raisons de santé. De retour à Londres, il rencontre Mrs. Mitchell (émouvante Rachel Kempson, épouse de Redgrave) avec laquelle il avait correspondu sous son identité d'emprunt ; il en était tombé amoureux tandis qu'elle pensait que son odieux mari s'était bonifié avec la captivité.

En arrière-plan, d'autres histoires de captifs ; la distribution (le réalisateur Dearden et les acteurs Redgrave, Mervyn Jones, Basil Radford) recoupe en partie celle d'une autre production de Michael Balcon, *Dead of night* (p. 220). La célèbre *Beer barrel polka* entonnée par les Anglais est d'origine... tchécoslovaque !

Gelosia *Jalousie*, Pietro Germi, Italie, 1953, 86 mn

Dans la Sicile du XIX^e siècle, le marquis Antonio de Roccaverdina (Erno Crisa) s'éprend de la paysanne Agrippina dont il fait sa servante-maîtresse. Ce qui insupporte sa famille, notamment sa tante. Il marie à contre-cœur Agrippina à Rocco, un de ses employés puis, saisi d'une crise de jalousie à l'idée que Rocco pourrait consommer, il l'abat d'un coup de fusil et laisse condamner à sa place l'innocent Neli. Il semble ensuite se ranger en épousant Zosima (Liliana Gerace) mais la passion pour Agrippina et la culpabilité le rongent. Quand Neli s'échappe de prison, il le laisse abattre par les carabinieri avant de sombrer dans le délire.

Superbes décors siciliens et musique déchirante de Carlo Rustichelli. *Remake* d'un introuvable film calligraphique de Fernandino Maria Poggioli (1942).

The strange love of Molly Louvain *L'étrange passion de Molly Louvain*, Michael Curtiz, USA, 1932, 73 mn

Mêlée bien malgré elle à un hold-up sanglant, Molly Louvain (Ann Dvorak) se teint les cheveux et se terre incognito. Courtisée par son vieux copain Jimmy (Richard Cromwell), elle lui préfère Scotty (Lee Tracy) un voisin journaliste qui met au point un plan diabolique pour capturer la fugitive : il fait diffuser un message selon lequel sa fillette serait au plus mal. Molly se rend à la Police et Scotty est bien marri d'apprendre que sa ruse a nui à celle qu'il aime. *Happy end* : c'était avant le Code, nul besoin de punir la fille-mère.

The candidate *Votez McKay*, Michael Ritchie, USA, 1972, 110 mn

Élection sénatoriale en Californie. Le sortant républicain, Crocker Jarmon (Don Porter) sera réélu et il est donc facile de convaincre le jeune Bill McKay (Robert Redford), fils d'un ancien gouverneur (Melvyn Douglas), de faire de la figuration pour les Démocrates. Le ton décapant du candidat novice surprend et, contrairement à la piquette annoncée, les sondages lui prédisent un score honorable. Son équipe commence à rêver et polit l'image de Bill. Quand il est finalement opposé à Crocker dans un débat télévisé, son programme est devenu vague et flou ; plus question de défendre le "busing", les cars scolaires mêlant Blancs et Noirs ou encore l'avortement. Il l'emporte finalement parce qu'il est beau gosse. À son conseiller (Peter Boyle), il demande alors "Que fait-on maintenant ?".

Entre *State of the union* et *Tanner 88* (pp. 1433, p. 264), une œuvre décapante sur la transformation d'un message politique en "publicité pour déodorant". Les Républicains n'ont pas ce problème : "Let us keep America strong" dit Crocker, qui défend le droit divin à la vie tout en soutenant la peine de mort au nom de la sécurité. Apparition de Natalie Wood dans son propre rôle.

Matka Joanna od Aniolów *Mère Jeanne des Anges*, Jerzy Kawalerowicz, Pologne, 1961, 104 mn

Transposition polonaise de l'affaire des possédées de Loudun, (cf. *The devils*, p. 1393) après l'exécution du "sorcier". Le père Jozef Suryn (Mieczyslaw Voit) veut exorciser Joanna od Aniolów (Lucyna Wynnicka, en rien difforme) que se disputent les démons Grésil, Allumette, etc. et Asmodée qui s'est logé, dit-elle, dans son "...". En désespoir de cause, le prêtre et une religieuse (Anna Ciepiewska) commettent, l'un des meurtres, l'autre le péché de chair pour détourner Satan de Mère Jeanne.

Chorégraphies de religieuses, hirondelles blanches à même le sol, restes du fatal bûcher. Un excellent film au message anticlérical, bien loin du conformisme dans lequel tombera le réalisateur, cf. son médiocre *Quo vadis* (p. 857).

I bambini ci guardano *Les enfants nous regardent*, Vittorio De Sica, Italie, 1944, 85 mn

Nina (Isa Pola) quitte son époux pour un amant mais revient au foyer quand le petit Pricò (Luciano De Ambrosis, 6 ans) tombe malade. Elle part avec lui en bord de mer (Alassio, Ligurie), bientôt rejointe par l'amant qui n'a pas lâché prise. L'enfant ayant tenté de regagner Rome en suivant la voie ferrée, son père le confie à une institution religieuse avant de se suicider. Quand la mère indigne vient rendre visite à son fils, il refuse de l'embrasser.

Sur un scénario de Zavattini, ce mélodrame moralisant de la fin du fascisme est situé dans un milieu social aisé – les parents ont une bonne – mais un cran en dessous de celui des "téléphones blancs" où évoluait De Sica acteur : on voyage en seconde classe. Aucune mention de cette guerre qui tournait mal pour les Italiens. Le gamin, admirablement filmé, annonce un futur chef-d'œuvre, *Sciuscià* (p. 653).

Okaasan *La mère*, Mikio Naruse, Japon, 1952, 98 mn

Masako (Kinuyo Tanaka) tient une blanchisserie avec son mari. La maladie ayant emporté son fils aîné, puis son époux, elle doit se séparer de sa fillette qu'elle confie pour adoption à une belle-sœur. Toshiko (Kyōko Kagawa), son autre fille qui va bientôt la quitter pour épouser le jeune Shinjirō (Eiji Okada) confie en voix off tout l'amour qu'elle porte à son héroïque mère.

Message politique discret, ce couple chauvin qui quitte un radio-crochet quand Shinjirō entonne un bel canto. Et insondable tristesse amplifiée par l'égoïsme doublé d'hypocrisie de Toshiko qui interdit catégoriquement à sa mère de se remarier avec Kimura (Daisuke Katō), ami de son père et excellent teinturier qu'elle oblige ainsi à s'en aller : elle aime sa mère à condition de l'avoir pour elle seule.

La signora di tutti *La dame de tout le monde*, Max Ophüls, Italie, 1934, 86 mn

Gabriella (Isa Miranda) est une espèce de *Loulou* (p. 1286) fatale aux hommes. Renvoyée du lycée en même temps que le professeur avec lequel elle entretenait une liaison, elle tombe amoureuse de son jeune voisin Roberto Nanni qui vit avec son père Leonardo (Memo Benassi) et sa mère invalide Alma. Quand un hasard la sépare de Roberto, elle est soumise aux avances de Leonardo ; Alma, qui soupçonne quelque chose, tente de les rejoindre et fait une chute fatale dans l'escalier. Gabriella devient alors la maîtresse de Leonardo mais, obsédée par une musique qu'elle est seule à entendre – celle de la radio qu'écoutait Alma le soir de sa mort –, finit par le quitter. Emprisonné pour malversations, on le retrouve plus tard à Paris, véritable épave tentant d'assister au raout donné en l'honneur de Gabriella, devenue la célèbre actrice de *La dame de tout le monde* ; éconduit, il est écrasé par une voiture. Alors, resurgit Roberto qui aime toujours Gabriella mais ne saurait la rejoindre, ayant épousé sa soeur par dépit. L'actrice se suicide ; à l'imprimerie, la presse s'arrête sur une affiche portant sa photo et son nom de scène, GABY DORIOT, un patronyme qui n'avait rien de sinistre à l'époque.

L'attirance sexuelle entre Leonardo et Gabriella s'exprime au moyen d'un travelling avant qui rapproche les visages comme s'ils cherchaient à se toucher.

Way of a gaucho *Le gaucho*, Jacques Tourneur, USA, 1952, 87 mn

Le gaucho Martin (Rory Calhoun) se rebelle contre le pouvoir personnifié par le teigneux Cdt. Salinas (Richard Boone) et devient le brigand Valverde.

Ce western bénéficie du décor argentin, églises, pampas et montagnes, mais pâtit des exigences du dictateur Perón qui aurait réclamé la soumission finale du sympathique bandit. Avec Gene Tierney, Hugh Marlowe et Everett Sloane.

Sweeney Todd David Moore, Grande-Bretagne, 2006, 95 mn

Une Angleterre du XVIII^e placée sous le signe de la pendaison. Sweeney Todd (Ray Winston) ayant été emprisonné à Newgate, c'est un maton particulièrement odieux qu'il égorge en le rasant. En tant que chirurgien, il expédie *ad patres* le brutal époux de la charmante Mrs. Lovett connue pour ses bouchées à la viande. Mais il ne peut ou ne veut la satisfaire, ce qui ne l'empêche pas d'éprouver de la jalousie à l'égard des multiples amants de la belle dont la chair sert à fourrer les fameuses bouchées. Parmi ses victimes, son horrible père (David Bradley) auquel il coupe seulement la langue, Lovett et finalement lui-même, épargnant bizarrement le chef de la Police Fielding (David Warner).

Un bon film qui ne vaut pas la déchirante version de Tim Burton (p. 736).

Corridor of mirrors *Étrange rendez-vous*, Terence Young, G^{de}-Bretagne, 1948, 92 mn

L'esthète décadent Paul Mangin (Eric Portman) vit dans un somptueux palais inspiré de la Renaissance italienne ; derrière des portes garnies de miroirs, des mannequins, sortes d'épouses de ce faux Barbe-Bleue qui voit en la jeune Mifanwy (Edana Romney) la réincarnation de Venecia, une femme qu'il a jadis aimée et qu'on peut admirer sur un tableau peint par ses soins. . . en 1486. D'abord fascinée par Paul, la jeune femme prend ses distances après avoir rencontré Veronica (Barbara Mullen), la gouvernante au chat blanc que Paul a rendue folle par ses manigances. Et s'apprête à se marier au Pays de Galles quand elle reçoit une invitation à un somptueux bal masqué. Un Paul borgiaque la promène en gondole puis la fait danser dans la salle aux miroirs (splendide valse de Georges Auric) avant de lui offrir une bague de fiançailles. Alors qu'elle se moque de ses lubies, il lui répond qu'elle va finir étranglée comme Venecia ; elle s'enfuit terrorisée, guettée par les miroirs. Accusé d'avoir tué Caroline, un autre substitut de Venecia, Paul se laisse condamner ; c'est son effigie de cire que la jeune femme, mariée depuis huit ans, va voir au musée Tussaud où se rend régulièrement la véritable coupable, la démente Veronica.

Avant de devenir le tâcheron peu original des premiers James Bond, Young signe un splendide premier film.

Eldorado Bouli Lanners, Belgique, 2008, 78 mn

Yvan (le réalisateur) prend son cambrioleur Didier (Frabrice Adde) sous son aile et l'emmène en voiture à travers la Belgique. Le protégé s'enfuit finalement avec l'argent destiné à soigner un chien blessé qu'Yvan n'a plus qu'à enterrer. Une errance attachante parsemée de rencontres bizarres sous un ciel à la Vlamincx.

Préparez vos mouchoirs Bertrand Blier, France, 1978, 104 mn

Comme sortis des *Valseuses* (p. 235), Gérard Depardieu et Patrick Dewaere campent Raoul et Stéphane qui se donnent un mal de chien pour dérider Solange (Carole Laure) qui ne sait que leur tricoter le même pull-over en laine chinée. Tout change quand elle rencontre Christian (Riton Liebman), un gamin de 13 ans raisonneur et sérieux comme un pape qu'elle met dans son lit pour le protéger de ses camarades et qui en profite pour devenir son amant. Elle est engagée comme bonne par le père de Christian (Jean Rougerie), un industriel qui apprend qu'il va bientôt être grand-père.

Éloge de la pédophilie ? On est trop dans le second degré pour prendre tout ça au sérieux. Il s'agit plutôt d'une provocation décapante typique de la grande époque de l'auteur. Avec Michel Serrault et Léonore Hirt.

Pratidwandi *L'adversaire*, Satyajit Ray, Inde, 1970, 105 mn

Siddhartha (Dhritiman Chatterjee) cherche un travail. Ayant arrêté ses études de médecine, il est peu qualifié et de plus s'attire la méfiance des potentiels patrons, qu'il affirme sa sympathie pour les Vietnamiens ou qu'il fasse du foin à cause d'une attente interminable dans la chaleur sans chaises pour s'asseoir. Faut-il voir en cet admirateur du Che Guevara un révolutionnaire ? Quand il va trouver le supérieur de sa sœur, ce n'est pas vraiment pour protester contre l'exploitation mais plutôt parce que son machisme trouve inconvenant qu'une femme travaille. Ayant raté tous ses examens d'embauche, il part dans un village occuper un petit poste de vendeur. C'est de là qu'il écrit à une jeune fille restée à Calcutta ; une lettre qui se termine en queue de poisson comme tout ce qu'il entreprend.

Ce portrait de velléitaire est un film ingrat, pas vraiment drôle malgré quelques plans tentant d'exprimer l'imaginaire d'un héros qui nous devient rapidement antipathique. On remarquera la prégnance de l'anglais : des mots, voire des phrases entières, parsèment les échanges.

Blues in the night Anatole Litvak, USA, 1941, 88 mn

En transit dans un wagon de marchandise, le groupe de jazz blanc du pianiste Jigger (Richard Whorf) rencontre le sympathique criminel en cavale Del Davis (Lloyd Nolan) qui les invite à jouer dans son boui-boui. La garce de service Kay (Betty Field), maîtresse éconduite de Del, séduit Jigger part avec lui puis l'abandonne. Le pianiste sombre dans l'alcoolisme – belle séquence de délire – mais réintègre l'orchestre grâce à ses copains (Priscilla Lane, Jack Carson, Elia Kazan). Kay revient et règle son compte à Del avant de finir dans un ravin, victime de la vengeance de Brad (Wallace Ford), autre victime de la femme fatale. Malgré sa fin tragique, la tonalité générale de ce film bien enlevé est celle de la comédie.

Le mystère Picasso Henri-Georges Clouzot, France, 1956, 74 mn

Clouzot filme Picasso au travail. On voit donc de nombreuses œuvres en train de se faire, filmées sur un support idoine transparent. Les premières, exécutées en temps réel, relèvent de l'improvisation, de tracés quasi-automatiques qui s'appuient sur des schémas récurrents, une paire de nichons et des cuisses face à un bedon surmonté d'une barbe, qu'il charge et surcharge. Les suivantes, plus construites, demandent plusieurs heures de travail et sont donc une succession de plans fixes. On croit comprendre quelque chose de sa méthode qui relève du palimpseste : un premier jet à la limite du pompier revouvert par un surmoi cubiste. Ainsi le dernier tableau dont la première mouture ressemble à une réclame touristique pour la Côte d'Azur et qu'il triture pour en faire... du Picasso.

Obsluhoval jsem anglického krále *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre*, Jiří Menzel, Tchéquie, 2006, 114 mn

D'après Hrabal, une évocation de la Tchécoslovaquie, des ses hôtels luxueux, notamment le Paříž et sa splendide salle de restaurant. Et aussi de l'occupation allemande, de la prétendue race aryenne et de la purification ethnique des Sudètes après guerre. Menzel imite Menzel sans en retrouver le génie.

The golden bowl *La coupe d'or*, James Ivory, USA, 2000, 125 mn

Le milliardaire américain Adam Verver (Nick Nolte) et sa fille Maggie (Kate Beckinsale) viennent chacun d'épouser, le premier sa jeune compatriote Charlotte (Uma Thurman), la seconde le prince décavé Amerigo (Jeremy Northam). L'attraction entre Charlotte et Amerigo se transforme progressivement en adultère au grand dam du couple Assingham (Anjelica Huston et James Fox). C'est, contre toute attente, Maggie, que tout le monde prenait pour une oie blanche qui a le dernier mot en expédiant sa belle-mère aux États-Unis en compagnie de son père qui veut y ouvrir un somptueux musée. Elle rompt ainsi le lien malsain entre son époux et Charlotte mais peut-être aussi celui qu'elle entretient avec son père.

Au centre de l'histoire, une magnifique coupe dorée d'origine byzantine qui présente une fêlure cachée, tout comme le mariage de Maggie. Les allusions à une sombre histoire d'adultère suivie d'une exécution publique dans la famille d'Amerigo laissaient espérer un dénouement plus tonique pour ce film par ailleurs plastiquement très réussi, comme toutes les œuvres du réalisateur.

Boomerang Elia Kazan, USA, 1947, 88 mn

Production semi-documentaire de Louis de Rochemont. Un crime a été commis dans une bourgade du Connecticut et tout accuse Waldron (Arthur Kennedy). Alors qu'on s'attend à un procès expéditif et une condamnation à mort, le procureur (Dana Andrews) émet des doutes et demande la relaxe. Il démonte un à un les témoignages et, cerise sur le gâteau, se fait tirer dessus par son assistant au moyen de la prétendue arme du crime : le coup ne part pas à cause d'un vice rédhibitoire du revolver. La Police (Lee J. Cobb) est bien marrie, encore plus un spéculateur (Ed Begley) qui comptait sur les conséquences électorales de cette pendaison pour finaliser une magouille et qui, ruiné, se suicide en plein tribunal.

Un détail allège ce scénario bétonné : la caméra qui s'attarde durant le procès sur Crossman (Philip Coolidge) suggère qu'il est le véritable coupable. On s'attend donc à ce qu'il se trahisse à un moment. . . non, la voix off nous dit que l'enquête n'est toujours pas refermée. La justice immanente rendue par le Code inflige cependant un accident mortel au présumé coupable.

A fine mess *Un sacré bordel!*, Blake Edwards, USA, 1988, 90 mn

Témoins du dopage d'un cheval, deux zozos tentent d'échapper à des tueurs genre Laurel (Richard Mulligan) & Hardy à la solde du mafieux Pazzo (Paul Sorvino). Ça ne se raconte pas, mais c'est tordant : le goût du réalisateur pour le *slapstick* se déchaîne dans cette poursuite. Pour soustraire son complice à la Police, "Hardy" lui administre l'énorme suppositoire destiné aux chevaux. À la fin du film "Laurel" court toujours : il est perdu quelque part dans le Sertão.

Il mestiere degli armi *Le métier des armes*, Ermanno Olmi, Italie, 2001, 100 mn

La mort du condottiere Jean de Médicis (dit des Bandes noires) atteint d'un coup de fauconneau (canon de petit calibre) lors d'une escarmouche près de Mantoue le 25 novembre 1526. Amputé d'une jambe, il meurt de gangrène le 30.

Réflexion sur la fin du "sans peur et sans reproche" ainsi que la cruauté, la vanité de ces guerres italiennes où deux héritiers auto-proclamés de l'Empire romain, Charles Quint et le Pape, s'affrontent par l'intermédiaire de leurs mercenaires, e.g., Frundsberg qui devait donner son nom à... une division SS! Sous les yeux de l'Aréatin et d'un Christ en bois malmené par les soudards.

Cette merveille plastique culmine lors des scènes d'intérieur tournées à Mantoue avec une attention particulière aux habits et aux coiffes, ainsi celle de Maria Salviati, épouse de Jean. Leur fils Cosme fut le premier grand-duc de Toscane.

La gueule ouverte Maurice Pialat, France, 1974, 84 mn

C'est la mort de sa propre mère que Pialat transpose dans son Auvergne natale (Lezoux). Atteinte d'un cancer en phase terminale, Monique (Mélinand) regagne le domicile familial pour mourir auprès de son époux Roger (Hubert Deschamps). Le film s'attache surtout à la famille dans l'attente de l'inévitable. Roger, dit le Garçu (cf. p. 965), est un coureur de jupons impénitent qui, même en ces temps dramatiques, n'en rate pas une avec les jeunes clientes de sa vieillote boutique de mercerie : "pas besoin de vaseline" dit-il finement à deux d'entre elles. Leur fils Philippe (Léotard), souvent sur place, baise à tour de... , aussi bien son épouse Nathalie (Baye) que des professionnelles. Angoisse de la mort, albums photos qu'on feuillette et qui sont comme des clefs dont on ne trouverait pas la serrure. Puis les obsèques, le sinistre repas mortuaire, occasion pour la famille de se réunir et d'échanger des banalités. Philippe et Nathalie laissent le Garçu à sa peine avant de repartir en voiture ; depuis l'arrière du véhicule, la caméra fixe le village qui s'amenuise comme le souvenir de ceux qu'on a aimés.

Cette description faussement détachée fait penser à l'admirable *In memoriam* que Paul Léautaud avait écrit à la mort de son père (1903).

Indagine su un cittadino al di sopra di ogni sospetto *Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon*, Elio Petri, Italie, 1970, 109 mn

Le "Docteur" (Gian Maria Volonté) est un policier important spécialisé dans la lutte contre les gauchistes. Sur un coup de tête – elle se moquait de lui –, il tue sa maîtresse (Florinda Bolkan), sa position lui garantissant une impunité de fait. Ce qui ne lui suffit pas. Il veut une impunité de droit et multiplie les indices compromettants, notamment en faisant des aveux auprès d'un brave plombier (Salvo Randone) que la Police refuse d'écouter et passe à tabac.

Dénonciation de la Démocratie Chrétienne au pouvoir dans un style ampoulé et aussi lourdingue que l'accent méridional du Docteur. Sortie de ce contexte daté, fable sur l'essentialisme. Excellente musique d'Ennio Morricone.

Darò un milione *Je donnerai un million*, Mario Camerini, Italie, 1935, 74 mn

Entouré de parasites béni-oui-oui, le millionnaire Gold (Vittorio De Sica) échange ses habits avec le clochard Blim (Luigi Almirante) auquel il déclare qu'il donnera un million (de francs, l'action se passe sur la Côte d'Azur) à qui fera à son égard un geste désintéressé. Blim ayant transmis la nouvelle aux journalistes du *Courier du Sud-Est*, les nantis se prennent soudainement d'affection pour les pauvres qu'ils rencontrent mais bizarrement pas pour Gold qui en a pourtant l'apparence. Seule la jeune Anna (Assia Noris) lui montre quelque intérêt en allant jusqu'à lui prêter un peu d'argent ; *Happy end* pour ce film très réussi du début des "téléphones blancs", le premier scénario de Cesare Zavattini avec lequel De Sica devait réaliser ses futurs chefs-d'œuvre.

The enforcer *La femme à abattre*, Bretagne Windhust & Raoul Walsh, USA, 1951, 85 mn

Ferguson (Humphrey Bogart) remonte la piste d'un gang de sicaires : Philadelphia (Jack Lambert), Big Babe (Zero Mostel) et enfin Rico (Ted de Corsia), le lieutenant du grand chef Mendoza (Everett Sloane). En délicatesse avec Mendoza, Rico se met à table et raconte comment son chef commit un crime, puis assassina les deux témoins, un père et sa fille Angela ; mais, pris de trouille à la veille du procès, il tente de s'enfuir et fait une chute mortelle qui laisse prévoir l'acquittement de Mendoza auquel Ferguson, éœuré, apporte les photos de ses nombreuses victimes ; le criminel s'aperçoit alors que ce n'est pas Angela mais sa camarade de chambrée qui a été tuée et donne des ordres pour rectifier le tir.

Suite filandreuse de flash-backs rachetée par la séquence finale. Poursuivie par un tueur (Bob Steele, ex Canino de *The big sleep*, p. 1573) Angela est sauvée par Ferguson qui lui demande par haut-parleur de l'appeler depuis une cabine.

Random harvest *Prisonniers du passé*, Mervyn LeRoy, USA, 1942, 121 mn

Un soldat frappé d'amnésie (Ronald Colman) s'évade de l'asile à la faveur de l'Armistice du 11 novembre 1918. Sous le nom de John Smith, il épouse Paula (Greer Garson) et entame une carrière de journaliste. En se rendant à un rendez-vous à Liverpool, il est renversé par un taxi ; miracle, il se rappelle son passé d'avant 1917 mais a tout oublié de sa vie avec Paula. Il redevient Charles Rainier, industriel et politicien. Paula, qui a vu sa photo dans le journal, s'arrange pour devenir son indispensable secrétaire tout en évitant de lui révéler le passé pour ne pas le choquer. Le déclic ne se produira qu'au bout d'une quinzaine d'années : les deux se retrouvent dans la maisonnette qu'ils occupaient sous le nom de Smith.

Film MGM bien pensant qui évite toute bigamie, même involontaire. Redondant et pénible car nous poireautons en attendant que Charles trouve la porte – celle de la maisonnette – qu'ouvre l'énigmatique clef qu'il conserve dans sa poche depuis son accident ; on a envie de lui souffler la réponse pour raccourcir l'attente.

Royal wedding *Mariage royal*, Stanley Donen, USA, 1951, 89 mn

Tom Bowen (Fred Astaire) et sa sœur Ellen (Jane Powell) se rendent à Londres à l'occasion du mariage de la princesse Elizabeth. Scénario mièvre pour cette production d'Arthur Freed qui vaut surtout pour une séquence d'anthologie où Fred Astaire danse sur les murs et le plafond de sa chambre. Un dispositif tournant du même genre a été reconstitué pour *Grand-Guignol* (p. 1109).

The friends of Eddie Coyle *Adieu mon salaud*, Peter Yates, USA, 1973, 102 mn

Quincy, près de Boston. Eddie Coyle (Robert Mitchum), truand minable chargé de famille, approvisionne en armes des pilleurs de banques aux étranges masques en plastique transparent. Dans l'attente d'une condamnation à la prison pour trafic d'alcool, il propose au flic Foley (Richard Jordan) de servir d'indic en échange de l'indulgence de la Justice. C'est ainsi qu'il vend son propre grossiste en armes ; mais Foley fait la fine bouche, il en veut plus. Eddie se décide alors à vendre ses clients, les gangsters masqués, mais Foley lui rit au nez car il vient juste de les pincer. La pègre, qui tient Eddie pour responsable de cette capture, charge le tenancier de bar Dillon (Peter Boyle) de l'abattre, ce qu'il fera de sang froid après avoir invité sa victime à un match de hockey sur glace. Ce Dillon, qui était le commanditaire du trafic d'alcool pour lequel Coyle risquait la prison, l'a tué pour toucher 5000 \$ et aussi parce qu'il est l'indic de Foley, celui qui avait vendu le gang. Le flic, de loin le pire salaud de tous, a sacrifié Eddie pour protéger son auxiliaire et ne cherche pas à savoir qui l'a tué. Un sommet de noirceur.

Jagdszenen aus Niederbayern *Scènes de chasse en Bavière*, Peter Fleischmann, RFA, 1969, 82 mn

Un village de Bavière où l'on égorge un cochon. Les langues vont bon train sur Abram, un jeune homme récemment sorti de prison : il aurait été condamné pour ses penchants contre nature. L'hostilité monte contre le criminel qui le devient réellement en se défendant contre Hannelore, la Marie-couche-toi-là locale qui, enceinte, voulait faire endosser la paternité de son enfant au réprouvé. Une battue est organisée à laquelle prend part toute la population. Abram désormais derrière les barreaux, tout le monde peut faire la fête ; bière et musique à gogo.

Portrait sans empathie d'une paysannerie conformiste dont les "Grüß Gott" recouvrent une totale absence de charité et une nostalgie honteuse de Hitler : "Avant, ça n'aurait pas pu exister, on lui aurait coupé le zizi". Dans un second rôle, la débutante Hanna Schygulla.

Les aventures d'Okunidé Adèle Kohel, France, 2021, 272 s

Premier court-métrage prometteur de Kohélette sur le thème de la poursuite. Le personnage principal, fuyant son identité, dévale des escaliers, tombe d'une benne de camion avant d'être enchaîné par une beauté de la vieille famille Mattel ; à la nuit tombée, il réussit à fuir la forteresse. L'intensité dramatique est mieux ressentie dans la séquence en noir et blanc. Excellente bande-son de Mühlock.

Suna no utsuwa *Le vase de sable*, Yoshitarō Nomura, Japon, 1974, 137 mn

En 1942, le policier Miki (Ken Ogata) s'était occupé d'un lépreux qu'il avait fait hospitaliser tout en se chargeant de son jeune fils qui s'était enfui quelque temps après. Trente ans plus tard, surpris de reconnaître l'enfant sur une affiche, il se rend à Tōkyō rencontrer cet Eryō Waga (Gō Katō), le faux nom que porte celui qui est devenu un musicien célèbre. Quand Miki lui demande d'aller rendre visite à son vieux père, toujours vivant, Eryō l'assassine car il a honte de son passé et de la lèpre, maladie stigmatisante.

Détails révélés au terme d'une enquête à tiroirs aux indices souvent tirés par les cheveux – mais c'est un peu la règle du genre. Les détectives Yoshimura et Imanishi (Tetsurō Tanba) se focalisent d'abord sur l'identification de la victime, ce qui les emmène à Kameda (dans le Nord), puis à Kamedate (Mont Tortue, dans le Sud-Ouest) ; quête prétexte à une tournée dans le "vrai" Japon des campagnes. Cinéma rassasiant, i.e., bétonné et indigeste, ainsi l'interminable séquence pendant laquelle Imanishi expose ses conclusions : flash-backs et montage parallèle sur un concert que donne Eryō aux yeux comme perdus dans le souvenir du père qu'il n'a pas voulu revoir. Prêchi-prêcha final sur la lèpre.

Brother *Aniki, mon frère*, Takeshi Kitano, USA, 2000, 109 mn

C'est un peu la version américaine de *Sonatine* (p. 80). Suite à la chute de son clan, Yamamoto ("Beat" Kitano) se met au vert à Los Angeles où il monte un groupe de son cru avec des Nisei de Little Tokyo mais aussi avec le Noir Denny (Omar Epps). Combat contre les gangs locaux et référence à la Chevalerie des petits doigts coupés. Brèves scènes de répit avant que n'entre en lice la Mafia contre laquelle "Aniki" (= frère) et sa bande ne font pas le poids. La fin est placée sous le signe – ou plutôt le kanji formé par des cadavres – de la mort. Yamamoto prend congé de façon élégante en capturant une huile de la Mafia qu'il relâche ensuite après avoir fait semblant d'abattre Denny. Lequel échappera aux tueurs, contrairement à Aniki qui s'est résolu à attirer la foudre sur lui.

The mysterious Dr. Clitterhouse Anatole Litvak, USA, 1938, 84 mn

On se demande à quoi rime cette histoire de médecin chic (Edward G. Robinson) qui s'insinue dans le gang de la belle Jo Keller (Claire Trevor) pour étudier les réactions glandulaires des bandits. Va-t-il restituer ses larcins pour échapper à la punition de mise dans les films de l'époque ? Non, il quitte la bande pour rédiger sa monographie sur le crime. Le teigneux Rocks (Humphrey Bogart première manière), qui avait déjà tenté de le tuer en l'enfermant dans un entrepôt frigorifique, retrouve sa trace et lui intime l'ordre de travailler sous ses ordres ; Clitterhouse fait mine d'obtempérer mais en profite pour étudier, sur lui-même (!), le "crime suprême", l'assassinat, en offrant à Rocks un whisky trafiqué. Ayant terminé son étude, il se livre à la Police (Donald Crisp) et passe en jugement. Embarras quant à la possible folie du médecin ; comme il revendique une normalité qui l'enverrait sur la chaise, le jury conclut à son irresponsabilité et l'acquitte.

Entre nous, l'idée d'étudier le crime au moyen de tests sanguins relève d'un scientisme aussi affligeant que le gène de la pédophilie cher à Sarkozy. Apparition de la sempiternelle carte de Chine des journaux (p. 826).

Gigi Jacqueline Audry, France, 1949, 95 mn

Première adaptation du roman de Colette : Danielle Delorme est une Gigi adolescente que ses grand-mère et grand-tante (Yvonne de Bray et Gaby Morlay) préparent à une vie de cocotte ; elle trouve l'amour auprès de Gaston (Frank Villard) qui l'épouse. Excellente reconstitution de la Belle Époque ; avec Jean Tissier et Paul Demange. Mais la version Minelli (p. 212), plus brillante et parfois émouvante, sait transcender l'aspect daté de ce monde de poules de luxe. Audry réunira Delorme, Villard et Tissier pour une autre adaptation de Colette, *Minne, l'ingénue libertine* (p. 741).

Černý Petr *L'as de pique*, Miloš Forman, Tchécoslovaquie, 1964, 86 mn

Titre original "Pierre le Noir". Ce premier long-métrage met en scène un adolescent mal à l'aise dans son travail ; chargé de faire la chasse aux voleurs dans un magasin d'État, il prend un suspect en filature dans les rues de Prague. Pas très dégourdi avec les filles, voir la longue séance dans une salle où l'on danse le twist, il doit subir les remontrances d'un père ronchon et normatif (le récurrent Jan Vostrčil) qui prend la *Vénus endormie* de Giorgione pour de la pornographie. Cette critique d'une société qui ne fonctionne pas et ne donne aucune perspective à la jeunesse est le brouillon d'un futur chef-d'œuvre, *Au feu les pompiers* (p. 256).

Direktøren for det hele *Le direktør*, Lars von Trier, Danemark, 2006, 96 mn

Ravn (Peter Gantzler) a décidé de vendre sa startup à un acheteur Islandais en laissant sur le carreau ses employés qui sont aussi les amis qui ont prêté de quoi la mettre sur pied. Il se dissimule derrière un "directeur de tout" qu'il fait jouer par l'acteur Kristoffer (Jens Albinus) dont il s'assure le silence au moyen d'une clause de confidentialité. Écœuré par le rôle qu'on lui fait jouer, le prétendu super-directeur pousse Ravn à faire des aveux ; au moment où le fatal contrat va être signé par Kristoffer, Ravn vide son sac et se réconcilie avec ses employés.

Happy end ? Non, car le teigneux Islandais – qui ne cesse de dénigrer les Danois comme le Suédois de *Riget* (p. 33) – pique une crise : "C'est du Gambini !". Référence à Antonio Stavro Gambini, cultissime auteur du *Chat pendu* (1969) admiré tout autant par l'acheteur que par le comédien qui signe alors l'acte de vente condamnant le personnel. Une rayure noire sur le front pour figurer la suie, Kristoffer interprète alors le monologue du ramoneur de *La ville sans cheminées*. Film amusant et cruel où le réalisateur ne se fait jamais oublier, notamment en multipliant les coupures à l'intérieur des plans. Avec le récurrent Jean-Marc Barr.

M Joseph Losey, USA, 1951, 85 mn

Los Angeles. Un tueur d'enfant (David Wayne) est recherché par la Police (Howard Da Silva) mais aussi par la pègre (Martin Gabel) indisposée par les incessantes rafles. Marqué d'un M sur le dos, il est poursuivi par des voyous qui le cernent dans le Bradbury building, immeuble très ancien (1893 !) de LA, et le capturent. Soumis à un simulacre de procès et assisté d'un avocat alcoolique au dernier degré (Luther Adler), il tente de se justifier en parlant de sa mère. La Police arrive dans le gagage qui sert de tribunal et l'emmène.

Excellent film, mentionnons la décapitation d'une poupée de glaise, la salle aux mannequins qui annonce celle de *Killer's kiss* (p. 1489) de Kubrick. Mais inévitable comparaison avec son modèle, le superlatif film de Fritz Lang (p. 82).

Morning glory *Gloire éphémère*, Lowell Sherman, USA, 1932, 74 mn

Sous le pseudonyme d'Eva Lovelace, une jeune comédienne (Katharine Hepburn) tente de faire son chemin à Broadway. Il ne suffit pas de coucher avec un producteur (Adolphe Menjou) ou de prendre des cours avec un vieux cabot (C. Aubrey Smith) : Eva reste sur la touche. Jusqu'au jour où la célèbre Rita Vernon (Mary Duncan) se livre à un chantage car elle se juge irremplaçable ; sur la suggestion de l'auteur Sheridan (Douglas Fairbanks Jr., assez falot), elle est remplacée par Eva qui trouve ainsi la célébrité sur les planches. Une gloire éphémère ?

Sur le même sujet *Stage door* (p. 1334) et surtout *Esther Kahn* (p. 1356) sont plus réussis. Scène mémorable : Eva, bourrée, interprète Hamlet, puis Juliette.

La mégère apprivoisée Pierre Badel, France, 1964, 110 mn

Shakespeare revu par Albert Vidalie. Le couple formé par Bernard Noël et Rosy Varte crève le (petit) écran. Le reste de la distribution est exemplaire : Lucien Baroux dans le rôle du père, Christian Marin et Henri Virlojeux en soupirants de la jeune Bianca (Caroline Cellier) ainsi que Jean-Paul Roussillon en valet.

Don't change your husband *Après la pluie le beau temps*, Cecil B. DeMille, USA, 1919, 80 mn

Contrairement à *Why change your wife ?* (p. 1505), c'est le mari (Elliott Dexter) qui se laisse aller : il va jusqu'à manger des oignons verts avant d'embrasser son épouse (Gloria Swanson) ! Qui se laisse donc séduire par les promesses du bellâtre Schulyer – résumées par des cartons sur fond de toile d'araignée – et divorce pour l'épouser. Pour déchanter quand elle découvre que ce panier percé a fait don de sa belle bague à une maîtresse. Elle décide de retourner à Reno en vue d'un second divorce et d'un remariage avec son ex qui, ayant tiré les leçons de sa mésaventure, a cessé de manger des oignons.

Full confession John Farrow, USA, 1939, 72 mn

McGinnis (Victor McLaglen) est en prison pour vol. Le père Loma (Joseph Calleia) lui sauve la vie en lui donnant son sang et apprend que le prisonnier est le véritable auteur du meurtre d'un policier pour lequel O'Keefe (Barry Fitzgerald) a été condamné à mort. Quand le criminel sort de prison, le curé lui envoie les Dix Commandements à la gueule et le somme de se livrer. McGinnis répond en le rossant sévèrement ; entre la vie et la mort, le prêtre est sauvé par le meurtrier qui lui donne à son tour son sang et qui, touché par la grâce, se résout à avouer. Dernier plan sur une statue de la Vierge et musique céleste. Affligeant !

Deburau Sacha Guitry, France, 1951, 91 mn

Version filmée de la pièce en alexandrins (1918) avec Guitry dans le rôle-titre. Même problème que pour *Pasteur* (p. 130), le scénario n'a que peu de rapport avec le vrai Deburau, un Tchèque du nom de Dvořák, auquel il attribue même une liaison avec Marie Duplessis (jouée par Lana Marconi). Tout ça est prétexte à des généralités sur les femmes, l'amour et le métier d'acteur ; seul le dernier acte (*sic*) a rapport avec le mime. Deburau trop âgé remonte sur les planches pour y donner une représentation sifflée ; le vieil acteur passe alors le flambeau à son fils. Dernier plan touchant des deux mimes enfarinés, l'un tenant l'autre dans ses bras. Le Baptiste des *Enfants du paradis* (p. 1013) s'inspire du fiston.

Two on a guillotine *Une guillotine pour deux*, William Conrad, USA, 1965, 107 mn

La jeune Cassie (Connie Stevens) vient d'enterrer son père (Cesar Romero), un magicien à la Houdini. Le testament stipule qu'elle doit passer huit jours dans le manoir paternel sous peine de nullité. Elle l'y découvre toujours vivant sinon qu'il la prend pour sa défunte épouse tuée en expérimentant une guillotine truquée de son invention... qu'il fait essayer à sa fille évanouie. Cette fois, l'illusion fonctionne et elle en sort indemne. Le père est désormais fou à lier.

Scénario à la William Castle pour un film trop long à l'interprétation médiocre, exceptés Romero et Virginia Cregg dans le rôle de l'ancienne nourrice de Cassie.

Sult *La faim*, Helmut Carlsen, Suède, 1966, 107 mn

1890 à Christiania, aujourd'hui Oslo. Pontus (Per Oscarsson), écrivain solitaire et famélique, survit comme il peut en écrivant pour un journal, ce qui ne l'empêche pas d'être arrogant et imprévisible ; il s'embarque finalement pour l'Amérique. Le film a tendance à réduire le roman de Knut Hamsun à une sorte de *Vie de Bohème* nordique, alors que le Pontus original était un héros dérangent et souvent déplaisant. Avec Gunnel Lindblom.

Mauvaise graine Billy Wilder & Alexander Esway, France, 1934, 73 mn

Henri, un fils de famille, s'acoquine avec une bande de voleurs de voitures.

Première réalisation de Wilder, de passage en France sur la route de l'exil. Le scénario n'offre guère d'intérêt, la distribution non plus à l'exception de la très jeune Danielle Darrieux et des petits rôles (Marcel Maupi, Jean Wall). Mais le film regorge de détails amusants, notamment ce voleur de cravates dont la collection contient celle de Marcel Pagnol.

Beloe solntse pustyni *Le soleil blanc du désert*, Vladimir Motyl, URSS, 1970, 80 mn

Durant la guerre civile, dans le désert turkmène près de la Caspienne. Le bolchévick Soukhov s'oppose au brigand musulman Abdulla qui a dû abandonner neuf épouses. Malgré le slogan "La femme est un homme comme les autres", les créatures voilées ne voient pas en Soukhov un libérateur, mais leur nouveau maître auquel elles donnent du "Gospodin". Quant au héros rouge, il se garde de succomber à la tentation : en voix off, les lettres élégiaques qu'il écrit à une Katerina blonde qui l'attend quelque part en Russie. Les multiples retournements de situation sont agrémentés d'une chanson désinvolte et nostalgique : "Votre Noblesse, madame la Chance, pas eu de pot avec la Mort, j'en aurai plus en amour". Cet eastern spaghetti, drôle et poétique, est une grande réussite, ce qu'on ne peut pas dire du *Nôtre parmi les autres* (p. 934) de Nikita Mikhalkov.

Sous les toits de Paris René Clair, France, 1930, 82 mn

Albert (Préjean), un chanteur de rue, en pince pour Pola (Iléry) ; alors qu'il va se mettre en ménage avec elle, la Police trouve chez lui un sac compromettant laissé par un voleur (Bill Bocket). Quand il sort disculpé de prison, il a maille à partir avec le voyou Fred (Gaston Modot) qui guigne Pola. Mais la belle est finalement conquise par Louis (Edmond T. Gréville), un des copains d'Albert.

Scénario invertébré genre *Quatorze juillet* (p. 1394). Mais film aux images travaillées, ainsi la dispute pour Pola entre Albert et Louis filmée à travers une vitre portant le nom du cafetier IMAQUE. Avec Paul Ollivier et Raymond Aimos.

Traviata '53 *Fille d'amour*, Vittorio Cottafavi, Italie, 1953, 86 mn

Transposition de *La dame aux camélias* dans le Milan de l'après-guerre. L'ingénieur Carlo Rivelli (Armando Franciola) tombe amoureux de Rita (Barbara Laage), une fille entretenue, et la convainc de quitter le puissant banquier Cesati (Eduardo De Filippo) pour partager une existence d'autant plus modeste que son père lui a coupé les vivres. Un père qu'il rejoint d'urgence à Rome lorsque la banqueroute menace. De retour à Milan, il trouve l'appartement vide et comprend pourquoi quelques années plus tard au sanatorium où vient de mourir la belle : elle s'était sacrifiée pour obtenir de Cesati un soutien financier pour Rivelli père. Puis avait abandonné le banquier pour faire la vie avant de tomber très malade.

Le film, qui faisait partie de ceux promus par *Les cahiers du cinéma*, cf. *Les sièges de l'Alcazar* (p. 70), n'a rien d'exceptionnel. Il décolle cependant lors du retour de Rita, seule et malade, à Milan et lors de la spartiate cérémonie funèbre dans les montagnes. Barbara Laage, éphémère star "existentialiste", est excellente. Gabrielle Dorziat retrouve son sempiternel rôle d'entremetteuse.

La donna senza camelia *La dame sans camelias*, Michelangelo Antonioni, Italie, 1953, 102 mn

La beauté de Clara Manni (Lucia Bosè) crève l'écran ; bien qu'elle n'ait que le second rôle dans *Addio Signora*, on lui prédit une brillante carrière. Son producteur Gianni Franchi l'épouse et, jaloux, lui interdit de jouer dans des films légers ; mais sa *Jeanne d'Arc* présentée à Venise est un bide retentissant. Clara quitte son mari et tente de repartir à zéro aussi bien professionnellement qu'affectivement. *Has been* avant d'avoir été, elle comprend qu'elle n'a aucun talent et se résigne à tourner le péplum vaguement érotique *L'esclave des pyramides* ; quant à l'amour, elle devra se contenter d'être la maîtresse d'un diplomate (Ivan Desny).

Cet excellent film des débuts d'Antonioni est un cruel portrait de Cinecittà. Le titre est à rapprocher de celui de *Traviata '53* (p. 1409) soutenu par *Les cahiers du cinéma*, contrairement à celui-ci qui l'était par *Positif*, cf. *Les sièges de l'Alcazar* (p. 70). Avec Gino Cervi et Alain Cuny.

I clowns Federico Fellini, Italie, 1970, 88 mn

Cela commence par des souvenirs d'enfance de style très fellinien ; on pense au futur *Amarcord* (p. 1222). Un enfant voit passer un cirque, voit ou imagine un spectacle de clowns. Puis le film tourne au documentaire où Fellini se filme à Paris en train de rencontrer au café, au Cirque d'Hiver, ce qu'il reste des clowns, surtout des vieillards et des souvenirs : on évoque les Fratellini, Rhum, on nous explique la différence entre un Auguste et un clown blanc. Avec une science étonnante, l'auteur mêle entretiens réels et reconstitution d'un passé peut-être imaginé. Ce spectacle supposément amusant nous fait alors monter les larmes aux yeux. Le film se clôt sur un bouquet avec faux chevaux de corbillard. Dans le théâtre désert, deux clowns interprètent une musique funèbre : les obsèques du Cirque ? Grande réussite, méconnue, de Fellini.

Walk the line James Mangold, USA, 2005, 153 mn

Joaquin Phoenix et Reese Witherspoon incarnent le couple formé par Johnny Cash et June Carter jusqu'à leur mariage en 1968, suite à une demande faite en public. Évocation du célèbre studio SUN des années 1950 avec ses vedettes Elvis, Jerry Lee, Orbison, et de la dépendance de Cash aux amphétamines. Sans oublier cette *Bible belt* où "le divorce est une abomination" et la mort d'un frère, Jack, que leur père n'a jamais pardonné à Johnny : c'est lui qui aurait dû y passer.

Ces aspects biographiques passent au second plan devant la puissance de l'interprétation de Phoenix, "man in black" gauche capable de galvaniser les détenus de Folsom. Pas besoin d'aimer la *country* pour être emporté !

Ill met by moonlight *Intelligence service*, Michael Powell, G^{de}-Bretagne, 1957, 100 mn

Authentique histoire de la capture (avril 1944) du général allemand Kreipe (Marius Goring) par le commando crétois dirigé par Patrick Fermor, alias Phile-dem (Dirk Bogarde). Le prisonnier déploie des trésors d'ingéniosité pour empêcher ses ravisseurs de rejoindre le navire qui croise sur la côte sud de l'île, en vain. Film bon enfant, plutôt traité sur le mode comique avec ce militaire (Cyril Cusack) qui sent le bouc. Mais très mineur en comparaison des chefs-d'œuvre de l'auteur.

Le titre est une citation du *Midsummer night's dream*. Le film est parlé en trois langues, anglais, allemand et grec. Ce qui permet d'apprendre que l'axiomatique n'a rien à voir avec la logique : le mot grec *axiomatikos* signifie en effet "officier" !

Brand upon the brain *Des trous dans la tête !*, Guy Maddin, Canada, 2006, 97 mn

Le phare d'une île abrite un orphelinat géré par les parents du jeune Guy Maddin, en réalité des vampires : le père ponctionne dans le cou des pensionnaire un nectar de jouvence destiné à la mère. Débarque la détective pour enfants Wendy Hale qui, sous l'identité de son frère Chance, enquête sur les méfaits du couple. La mère fait un de ses sempiternels faux suicides avant de se raviser et ressusciter le père, tué par une victime. Longtemps après, Guy repeint le phare ; seul mais entouré des fantômes du passé, il en met plusieurs couches.

Une envie sur un ventre en forme de carte de Roumanie, l'archaïque aérophone qui sert à dialoguer avec l'aimé(e). Et aussi des gants déshabilleurs, ce hamster doublé d'un métronome censé remplacer le père. . . lequel finit dans un étui à harpe. Enfin cette remarque profonde : "Qu'est-ce qu'une tentative de suicide sans un mariage?". Tout ça avec des images fragmentées, instables : chef d'œuvre.

Tideland Terry Gilliam, Canada, 2005, 116 mn

Les parents de Jeliza-Rose (Jodelle Ferland) étant morts au début du film, la fillette passe son temps à jouer avec ses poupées près du cadavre puant de son père (Jeff Bridges) ; ce qui ne la change guère car, de son vivant, il passait son temps à péter. Elle rencontre Dell, une tante taxidermiste un peu sorcière et son frère Dickens, un oncle débile léger avec lequel elle aura des relations plutôt ambiguës ; toute cette famille est d'ailleurs incestueuse. Pour couronner le tout, le cadavre momifié de la grand-mère, référence à *Psychose* (p. 1036), dans un lit.

Il n'est pas facile de renouveler l'univers d'*Alice in wonderland* après l'adaptation de Disney (p. 1093) basée sur les illustrations de John Tenniel ; Tim Burton (2010) s'y est cassé les dents. Jan Švankmajer (p. 143) a réussi en délaissant le monde victorien pour celui des poupées. C'est le répugnant, le scatologique qui l'emportent dans cette tentative originale où Gilliam se renouvelle.

4 mosche di velluto grigio *Quatre mouches de velours gris*, Dario Argento, Italie, 1971, 98 mn

Roberto (Michael Brandon) est menacé par un harceleur inconnu qui n'hésite pas à recourir au meurtre pour se débarrasser de ceux qui l'ont identifié. C'est ainsi que sa domestique, puis un détective privé (Jean-Pierre Marielle) et enfin Dalia (Francine Racette), une amie très chère, sont sauvagement assassinés. L'application d'une technique dernier cri permet de retrouver la dernière impression rétinienne de Dalia, les quatre mouches du titre qui correspondent au pendentif en mouvement de la criminelle, Nina (Mimsy Farmer), épouse démente de Roberto qui se vengeait sur lui du paternel odieux auquel il a le défaut de ressembler. La coupable démasquée s'enfuit en voiture et finit décapitée, réalisant ainsi un cauchemar récurrent de Roberto.

C'est un giallo, autrement dit du Hitchcock façon *Club des Cinq*. Réjouissant.

Y aura-t-il de la neige à Noël ? Sandrine Veysset, France, 1996, 91 mn

Une famille de sept enfants près de Cavaillon. Le père, autoritaire, est souvent absent et pour cause : il est chef d'une autre famille. Reste la mère (Dominique Reymond) seule à s'occuper de la maison. Cette année-là, les flocons se mettent à tomber pour Noël : "Tombe la neige" chante Salvatore Adamo. Sympathique hommage de la réalisatrice à sa maman, mais film inabouti.

The lightship *Le bateau phare*, Jerzy Skolimowski, USA, 1985, 88 mn

Le gangster Caspary (Robert Duvall) monte à bord d'un bateau phare ancré près des côtes de Virginie, accompagné de ses sbires, deux frères dont un, Gene (William Forsythe de *Il était une fois en Amérique*, p. 281) d'autant plus dangereux que stupide. Le capitaine Miller (Klaus Maria Brandauer) tempore, tempore au point d'exaspérer son fils Alex (joué par le fils du réalisateur) qui le trouve lâche ; il saura, au prix de sa vie, remonter dans son estime. Huis clos bien mené dominé par l'affrontement à fleurets mouchetés entre un Brandauer sirupeux et un Duvall réfrigérant.

Captains courageous Victor Fleming, USA, 1937, 117 mn

Tombé à la mer, l'insupportable enfant gâté Harvey (Freddie Bartholomew) est recueilli par le brave et naïf Manuel (Spencer Tracy), un des pêcheurs du bateau de Disko (Lionel Barrymore). Quand Manuel meurt dans un naufrage, Harvey est devenu un homme. Rudyard Kipling sauce MGM, ergo monument d'académisme. Dans un second rôle, le jeune Mickey Rooney.

The true story of Jesse James *Le brigand bien aimé*, Nicholas Ray, USA, 1957, 92 mn

Le cinéma américain a décidé de faire de Dillinger un salaud et de Jesse James un brigand bien aimé. Ce film tente de redresser la barre en montrant un bandit autoritaire et irresponsable, un tueur à la gachette facile. Cette remise en cause de la légende passe par des tons pastels, éloignés du Technicolor flamboyant du classique de Henry King (p. 554), et l'utilisation de cache-poussière qui allaient faire florès aux temps du spaghetti. Mais le résultat est un peu ennuyeux : Robert Wagner et Jeffrey Hunter qui jouent les deux frangins manquent de personnalité.

Odds against tomorrow *Le coup de l'escalier*, Robert Wise, USA, 1959, 96 mn

Burke (Ed Begley) organise un hold-up dans un patelin de la vallée de l'Hudson ; mal préparé et plombé par la mésentente entre ses deux complices imputable à Slater (Robert Ryan) qui ne supporte pas le "nigger" Ingram (Harry Belafonte). Les trois trouveront la mort ; impossible d'identifier Slater et Ingram tous deux noirs depuis que l'explosion d'une citerne les a carbonisés. Ce message final renvoie aux pénibles films antiracistes dont les Noirs idéalisés peuvent être aimés sans arrière-pensée : "s'ils étaient comme ça, j'aurais rien contre". Mais ici Ingram, musicien couvert de dettes qui se ruine aux courses, est tout sauf parfait ; quant à son partenaire Slater, plus minable que raciste, il pourrait figurer dans *The asphalt jungle* (p. 471). Avec Shelley Winters et Goria Grahame.

L'amour c'est gai, l'amour c'est triste Jean-Daniel Pollet, France, 1969, 87 mn

Léon (Claude Melki), couturier, partage un appartement avec sa sœur Marie (Bernadette Lafont) qui se prostitue sous couvert de cartomancie ; naïf, il tombe des nues quand son beau-frère Maxime (Jean-Pierre Marielle) lui apprend qu'il est en quelque sorte son manager. Déboule Arlette (Chantal Goya), une jeune fille de Morlaix dont Léon tombe amoureux ; mais, timide, il est juste capable de lui lire des romans d'"anticipation" du Fleuve Noir dont les "désintégrateurs" sonnent comme le vocabulaire logique dont se gargarisent certains philosophes. Après s'être essayée sans succès à la prostitution, Arlette regagne sa Bretagne, laissant Léon à ses interminables essayages. Quand un client lui demande ce qu'il a donc fabriqué avec elle durant ce temps, il répond "J'ai vécu, poil aux oreilles".

Sur un scénario de Rémo Forlani fait de petits riens, un film délicatement nostalgique centré sur un personnage qui passe à côté de la vie. Léon reviendra dans *L'acrobate* (p. 953) du même Pollet. Avec Marcel Dalio.

Giovanna d'Arco al rogo *Jeanne au bûcher*, Roberto Rossellini, Italie, 1954, 70 mn

Oratorio d'Arthur Honegger sur un texte de Paul Claudel. Trouvailles, la partie de cartes, Cauchon devenu un porc. Et incongruités, Dominique (Tullio Carminati) censé rassurer Jeanne : "It's good to breathe the air of Inquisition" pourrait-elle dire si l'on était dans *To be or not to be* (p. 982). La version française permet d'entendre le texte original de la bouche d'Ingrid Bergman, avec un léger accent.

A cottage in Dartmoor Anthony Asquith, Grande-Bretagne, 1930, 83 mn

Le garçon-coiffeur Joe (Uno Henning) est amoureux fou de Sally (Norah Baring). Au point de quasiment trancher la gorge de Harry (Hans Adalbert Schlettow) dont la belle est amoureuse. Quelques années plus tard, il s'évade et va rejoindre le couple désormais marié ; il est abattu par la Police.

Film de la fin du muet – on mentionne les "talkies" – un peu longuet. Le réalisateur s'intéresse plus à ses images qu'à l'intrigue un peu sommaire.

Bangiku *Chrysanthèmes tardifs*, Mikio Naruse, Japon, 1954, 97 mn

Haruko Sugimura est la cousine japonaise d'Agnes Moorehead et de Jeanne Fusier-Gir : spécialisée dans les rôles de vieille taupe, elle est confinée au second plan, ce qui n'est pas le cas ici où elle a le rôle principal, celui de Kin, une ancienne geisha au cœur sec qui fait fructifier son argent en prêtant à des anciennes collègues qui la détestent cordialement : Nobu qui tient un bar et à qui elle vient tous les mois réclamer sa dîme, Tomi, qui a sombré dans l'alcoolisme et Tamae qui voit son fils chéri Kiyoshi partir pour la lointaine Hokkaidō.

Les personnages secondaires sont plutôt touchants mais *quid* de l'antipathique Kin ? Elle refuse tout contact avec Seki, un ancien amant, ce qui se comprend car il tenta jadis de la tuer ; d'ailleurs il ne cherche à la voir que pour lui extorquer de l'argent. Il en va autrement avec Tabe (Ken Uehara), le bel étudiant qu'elle aima avant guerre et dont elle garde une photo : c'est la seule partie non racornie de son cœur desséché. Tabe se manifeste et vient la voir ; elle s'est fait belle et minaude avant de se demander ce qu'il vient réellement chercher. Complètement bourré, il crache le morceau : il veut lui aussi de l'argent, mais beaucoup plus que le modeste Seki. Désabusée, Kin brûle la photo de l'homme de sa vie. Désormais parfaitement conforme à son image, elle vaque à ses magouilles financières en compagnie de son homme d'affaires (le récurrent Daisuke Katō).

D'après Fumiko Hayashi, un réussite exceptionnelle : Naruse parvient à nous faire éprouver de l'empathie pour un personnage très ingrat. Notation d'époque, une jeune femme passe avec une démarche provocante "à la Marilyn Monroe".

Il boom Vittorio De Sica, Italie, 1963, 85 mn

Giovanni (Alberto Sordi) essaie de vivre dans un milieu digne de son épouse, la belle Silvia (Gianna Maria Canale). Alors qu'il devrait profiter du boum économique, il a accumulé dettes et hypothèques. Ses "amis" pleins de fric refusent de lui avancer les sommes dont il aurait besoin ; à l'exception de madame Bausetti (Elena Nicolai) qui lui propose beaucoup d'argent en échange d'un œil, substitut de celui que son époux a perdu. Giovanni commence par refuser mais se décide quand il découvre que Silvia vient de retourner chez son père. Ayant reçu une substantielle avance, il donne une luxueuse réception où il insulte tout le monde... avant de se retrouver à l'hôpital pour la fatale transplantation. Panique, tentative de fuite ; rattrapé par l'autoritaire Bausetti, une cohorte de blouses l'encadre pour l'acheminer vers les lieux de cette sorte d'exécution.

Comédie cruelle sur fond de musique guillerette, celle de *Dans le cœur de ma blonde* chanté à l'époque par Marcel Amont.

American madness *La ruée*, Frank Capra, USA, 1932, 73 mn

Dickson (Walter Huston), banquier philanthrope comme on n'en trouve que dans les films de Capra, est victime d'un cambriolage amplifié par la rumeur : ruée de la foule qui veut retirer ses avoirs avant la banqueroute. Misant sur une reprise juteuse, ses associés le laissent patauger ; lui-même perd toute combativité quand une autre rumeur fait état de l'infidélité supposée de son épouse (Kay Johnson qui fut *madame Satan*, p. 1751). Mais, appelés à la rescousse par son fidèle Matt (Pat O'Brien), tous ceux qui ont bénéficié de l'aide de Dickson viennent ostensiblement faire des dépôts dans sa banque. *Happy end* pour ce brouillon de *It's a wonderful life* (p. 399).

Three comrades Frank Borzage, USA, 1938, 99 mn

Trois camarades de tranchée, Erich (Robert Taylor), Otto (Franchot Tone) et Gottfried (Robert Young), mettent sur pied une petite entreprise liée à l'automobile. Dans cette Allemagne de Weimar, les affrontements politiques causent l'assassinat de Gottfried. Erich perd son grand amour Patricia (Margaret Sullivan) qui meurt de tuberculose dans un sanatorium. Alors que les combats font rage dans la ville, il décide de partir pour l'Amérique du Sud, accompagné d'Otto et des fantômes de Gottfried et Patricia.

D'après Erich Maria Remarque – le thème du sanatorium reviendra dans *The other love* et *Bobby Deerfield*, pp. 755, 649 –, le scénario fut édulcoré par la MGM : flou artistique quant aux assassins de Gottfried. Deux ans plus tard, *The mortal storm* (p. 866) mettra enfin les points sur les i.

Wing and a prayer *Le porte-avions X*, Henry Hathaway, USA, 1944, 93 mn

La bataille de Midway (juin 1942), première victoire américaine dans le Pacifique, du point de vue des préparatifs ; faute de moyens matériels, probablement, le réalisateur a évité la reconstitution. Un porte-avion baladeur fait croire à une flotte dispersée ; de plus, en cas de rencontre, les pilotes ont ordre de fuir la queue entre les jambes de façon à donner l'impression d'un manque de combativité. Le film fait la part belle à la vie à bord : une séance de radioscopie avec un appareil à rayons X portatif sur la poitrine, la projection de *Tin pan Alley* (1940) avec les pulpeuses de la FOX, Alice Faye et Betty Grable, mais aussi le tableau où les noms des pilotes, portés à la craie, sont effacés quant ils disparaissent. Avec Don Ameche, Dana Andrews et William Eythe dans le rôle d'un acteur oscarisé qui reçoit des piles de lettres d'admiratrices.

Kiss me Kate *Embrasse-moi chérie*, George Sidney, USA, 1953, 105 mn

Comédie musicale basée sur l'opérette *La mégère apprivoisée* de Cole Porter (rôle tenu par un acteur). Au spectacle proprement dit se superposent les démêlés personnels entre Lilli (Kathryn Grayson), son ex-époux Fred (Howard Keel) et Lois (Ann Miller), qui jouent Katherine, Petruchio et Bianca ; jalouse des attentions de Fred pour Lois, Lilli lui flanque sur scène de réjouissantes beignes auxquelles il répond par une authentique fessée. Deux gangsters (James Whitmore et Keenan Wynn), qui participent malgré eux au spectacle, se livrent au divertissant pas de deux "Révisé ton Shakespeare". Une grande réussite.

D.O.A. *Mort à l'arrivée*, Rudolph Maté, USA, 1949, 84 mn

Los Angeles. Un homme (Edmond O'Brien) entre d'un pas vif à la brigade criminelle : "I want to report a murder, mine" ; long flash-back. Dans une boîte de Fisherman's Wharf (San Francisco), le verre de ce Bigelow est échangé par un inconnu dont on ne voit qu'un col relevé à la doublure caractéristique. Pris de malaises, il apprend à l'hôpital qu'on l'a empoisonné au moyen d'un cocktail à base d'iridium et qu'il n'a plus que quelques heures à vivre. L'enquête désespérée qu'il mène lui attire les foudres du gangster Majak (Luther Adler) qui cherche à le faire tuer (!) par son sicaire Chester (Neville Brand). Bigelow démasque finalement l'empoisonneur Halliday (William Ching) dont le mobile est une complexe histoire d'adultère et d'alibis qu'on a du mal à suivre à l'écran : c'est précisément ce qui fait le charme de ce film noir très réussi dû à un célèbre chef opérateur passé à la réalisation. Ayant vidé son sac, Bigelow expire en prononçant le nom de sa chère Paula (Pamela Britton) qui l'a aidé durant ses dernières heures. La mention D.O.A. (Dead On Arrival) est apposée sur son dossier.

My own private Idaho Gus Van Sant, USA, 1991, 101 mn

Mike (River Phoenix), prostitué épileptique de Portland, entre la recherche de sa famille qui le mène en Idaho – nuages accélérés, signature de l'auteur – voire en Italie, et son amour malheureux pour Scott (Keanu Reeves), personnage sorti du *Henry IV* de Shakespeare (William Richert joue "Falstaff"). Avec Udo Kier.

City girl *L'intruse*, F. W. Murnau, USA, 1930, 89 mn

Le film reforme le couple de *The river* (p. 1118) : Lem (Charles Farrell), parti à Chicago pour y vendre le blé de la ferme familiale, y tombe amoureux de la serveuse Kate (Mary Duncan) qu'il épouse. Quand il rentre avec elle au Minnesota, l'autoritaire patriarche (David Torrence) rejette sa bru qu'il considère comme une dévoyée. Il la frappe et va jusqu'à l'accuser d'infidélité avec un ouvrier agricole (Richard Alexander) ; le fils, quant à lui, s'écrase. Après avoir frôlé la catastrophe, tout le monde se réconcilie. Vraiment ?

Le pénultième film de Murnau est muet. Moment fort, l'arrivée du couple dans le domaine paternel : course éperdue dans les blés, le bonheur semble faire vaciller la caméra. Avec Guinn Williams, Jack Pennick et Anne Shirley enfant.

Wag the dog *Des hommes d'influence*, Barry Levinson, USA, 1997, 93 mn

Déclaration liminaire : le chien agite la queue car il est plus futé qu'elle, sinon ce serait à la queue d'agiter le chien. Le Président risque de perdre l'élection à cause d'un scandale sexuel. Son communicant Brean (Robert De Niro) engage alors le producteur de cinéma Motss (Dustin Hoffman) pour mettre en scène une guerre de diversion : on va s'en prendre au danger nucléaire albanais avec actualités truquées à l'appui. Ce conflit imaginaire culmine avec l'invention de la vieille chaussure : un musicien (Willie Nelson) compose la ballade "Old Shoe" qu'il enregistre avec des craquements d'époque et dépose à la Librairie du Congrès parmi les documents de 1930. Il ne reste plus qu'à trouver un soldat du nom de Schumann (Woody Harrelson) prétendument captif en Albanie que les bons Américains se mettent à soutenir en lançant des chaussures ; en fait, le personnage est emprisonné pour avoir violé une nonne. Discrètement libéré par l'Armée, il récidive avant d'être tué par un fermier... qu'importe, "Old Shoe" a droit à des funérailles nationales. Le Président réélu dans un fauteuil, Motss veut être crédité pour cette manipulation qu'il considère comme l'œuvre de sa vie, ce qui indispose Brean ; il est retrouvé mort d'une crise cardiaque dans sa luxueuse villa.

Le danger atomique albanais annonce les armes de destruction massive de Saddam et la chanson "Old Shoe" les immondes cartes à jouer inventées pour donner un côté ludique à l'invasion de l'Irak.

The prisoner of Shark Island *Je n'ai pas tué Lincoln*, John Ford, USA, 1936, 92 mn

Au moment de l'assassinat de Lincoln, son meurtrier Booth (Francis McDonald) s'arrête chez le docteur Mudd (Warner Baxter) pour faire soigner une blessure à la jambe. Le médecin est ensuite condamné à la prison à vie pour complicité et envoyé au pénitencier des Dry Tortugas, à l'extrémité de l'archipel des Keys. Considéré comme un salopard, il est maltraité par ses geôliers comme le Sgt. Rankin (John Carradine); une épidémie de fièvre jaune qu'il aide à combattre lui vaut l'estime générale, dont celle du directeur de la prison (Harry Carey). Il est finalement grâcié.

Un bon film malgré le pénible paternalisme sudiste à l'égard des Noirs. L'innocence de Mudd reste un sujet de controverse et le film est une sorte de "Print the legend", cf. *L'homme qui tua Liberty Valance* (p. 44).

The cameraman *L'opérateur*, Buster Keaton & Edward Sedgwyck, USA, 1928, 76 mn

Buster, affublé d'un costume de bain trop grand, se retrouve nu dans une piscine; il faut le voir guigner d'un œil torve le maillot d'une femme qui descend dans l'eau... Ordinairement cameraman d'actualités, il ne peut éviter de casser la porte vitrée du bureau MGM où il est toujours fourré: comique de répétition souligné par le grillage qui finit par protéger le carreau.

Il enregistre la guerre des gangs à Chinatown mais le petit singe qui l'accompagne égare la bobine; plus tard, alors que Buster retire de l'eau une jeune femme en détresse, l'animal filme la scène sur ce qu'il reste de pellicule. L'ensemble assurera la célébrité de Buster comme reporter ainsi qu'une place dans le cœur de la belle. Comme dans *Sherlock Junior* (p. 195), le cinéma parle du cinéma.

Le scaphandre et le papillon Julian Schnabel, France, 2002, 107 mn

Authentique histoire de "Jean-Do" Bauby (Mathieu Amalric), rédacteur en chef d'*Elle* qui, victime du syndrome d'enfermement, ne peut plus communiquer qu'à l'aide de son œil gauche. La technique utilisée avec Noirtier dans *Le comte de Monte Cristo* et reprise dans *Biquefarre* (p. 1187) s'est bien améliorée: les lettres ESARINTULOMDPCFBVHGJQZYXKW sont présentées par ordre de fréquence. C'est ainsi que Bauby, depuis son "scaphandre", peut dicter à Claude Mendibil (Anne Consigny) un livre qui paraît quelques jours avant sa mort. En monologue intérieur, les commentaires du reclus lorsqu'il reçoit ses proches, ainsi la mère de ses enfants (Emmanuelle Seigner), et, comme la maladie ne l'a pas privé de souvenirs, des flash-backs sur son passé: son père (Max von Sydow), ses amours. L'esprit est plus fort que la matière.

Jane Eyre Robert Stevenson, USA, 1944, 96 mn

Cette adaptation académique du roman de Charlotte Brontë vaut pour la photo de George Barnes et pour ses interprètes : Joan Fontaine dans le rôle-titre, Orson Welles, affublé d'un de ses pires faux nez, dans celui de Rochester. Agnes Moorehead est l'horrible tante Reed et Henry Daniell le directeur d'une pension à la Jeremy Bentham ; n'oublions pas Hilary Brooke et Elizabeth Taylor (11 ans).

Palindromes Todd Solondz, USA, 2004, 96 mn

Le palindrome, c'est le prénom de l'héroïne, Aviva. Elle a douze ans et veut avoir un enfant. Rapports sexuels pénibles et maladroits, avortement et fuite avec un camionneur puis refuge dans le monde évangéliste de Mother Sunshine : "Love and Faith" et gargarismes sur Jésus. Le camionneur fait partie de la secte et Aviva l'accompagne lorsqu'il va tuer un avorteur, celui qui s'était occupé d'elle. Rentrée dans sa famille, la fillette discute avec son cousin pédophile (Matthew Faber). Elle espère toujours avoir un enfant sans savoir que son avortement l'a rendue stérile.

Dans la lignée désobligeante de *Welcome to the dollhouse* (p. 345) avec de multiples Aviva, dont une Noire obèse. Musique genre *Rosemary's baby* (p. 1589).

J'accuse Abel Gance, France, 1919, 165 mn

Ce premier *J'accuse*, très réussi, n'a que peu de rapports avec le second (p. 764). Tourné pendant la guerre, il insère des vues du secteur de Saint-Mihiel, saillant du front réduit par les troupes de Pershing en septembre 1918. C'est un film plus patriotique que pacifiste : si les morts se relèvent, ce n'est pas pour dissuader les vivants de recommencer, mais pour reprocher leurs trahisons aux femmes adultères et aux profiteurs de guerre. Dans un plan magnifique, Édith Laurin aperçoit son père (Maxime Desjardins) et son époux François (Séverin Mars) derrière une vitre, comme en visite depuis l'autre monde.

C'est par ailleurs un mélodrame qui oppose deux hommes du même village, Jean Diaz (Romuald Joubé) et François Laurin, qui aiment la même femme, Édith, épouse du second. François est une brute rongée par la jalousie dont Jean, un doux poète, réussit peu à peu à gagner la confiance dans les tranchées. Tout s'écroule quand François rentré en permission découvre l'existence d'une fillette auprès de sa femme et soupçonne Jean, démobilisé pour raisons de santé, d'en être le père, sans entendre qu'Édith a été violée par un Allemand (en Provence ?). Pour calmer François, Jean rempile, coupant ainsi court à des accès de jalousie meurtrière qui visent aussi l'enfant. François tombe au front. Jean rentre fou et avant de mourir en fixant un rayon de lumière, une vision lui permet de ressusciter pour un temps les morts venus demander des comptes aux vivants.

Le chat du rabbin Joann Sfar & Antoine Delesvaux, France, 2011, 90 mn

Alger au début des années 1930. Le dessin animé se focalise sur un chat parlant qui veut faire sa Bar-mitzvah puis sur le périple du rabbin accompagné d'un Russe en direction de l'Éthiopie de la Reine de Saba avec un détour par le Congo raciste de Tintin. Poétique et sympathique mais un peu mièvre.

La mort en direct Bertrand Tavernier, France, 1980, 124 mn

Le producteur Ferriman (Harry Dean Stanton) a trouvé l'ultime sensation télévisuelle : diffuser en télé-réalité les derniers jours d'un malade. Son choix se porte sur Katherine (Romy Schneider) à laquelle il fait signer un contrat après lui avoir révélé qu'elle n'a que deux mois à vivre ; elle s'enfuit cependant, assistée de Roddy (Harvey Keitel) dont elle ignore qu'il est homme-caméra, que tout ce qu'il voit passe le soir à la télé. Écœuré par son rôle, Roddy vend la mèche et se déconnecte, autrement dit s'aveugle ; Katherine, qui avait pourtant appris que le mal incurable n'était qu'une invention de Ferriman, se suicide.

Tavernier n'est pas doué pour la science-fiction. On sauvera cependant les décors écossais de ce film tourné en anglais, notamment la Glasgow sinistrée de l'époque. Avec Max von Sydow.

La grande vadrouille France, 1966, 124 mn

Gérard Oury reprend les têtes d'affiche du *Corniaud* (p. 1557) pour cette poursuite hilarante dans la France occupée. Trois aviateurs anglais (on reconnaît Claudio Brook et Terry-Thomas) dont l'avion a été abattu se cachent à Paris. Le peintre en bâtiment Bouvet (Bourvil) et le chef d'orchestre Lefort (Louis de Funès) seront amenés, à leur corps défendant, à les cacher puis à les aider à passer la ligne de démarcation. Épisodes à l'Opéra, au bain turc "nom de code *Tea for two*", puis, aidés par Juliette (Marie Dubois), descente en train vers Beaune, son hospice et ses vins. Arrivée en zone libre en planeur des trois Anglais et des deux Français accompagnés d'une religieuse (Andréa Parisy).

Le scénario recycle le gag des chambres 6 et 9 – utilisé dans *Ball of fire* (p. 1259) – qu'on peut confondre si les numéros sont mal fixés : c'est ainsi que Bouvet et Lefort dorment chacun en compagnie d'un officier allemand. Épisode d'anthologie situé dans le chaos rocheux de Montpellier-le-Vieux (en Bourgogne !) où Lefort se promène sur les épaules de Bouvet ; ils portent des casques allemands, trop grand pour l'un, trop petit pour l'autre. Les deux acteurs forment un extraordinaire tandem, de Funès irascible et infantile face à Bourvil râleur qui se plaint d'être traité comme un vulgaire "manuel". Nombreux seconds rôles, dont Colette Brosset, Pierre Bertin et Mary Marquet.

Le tableau Jean-François Laguionie, France, 2011, 76 mn

Après les comédies musicales qui mettent en scène des danseurs, pourquoi pas un dessin animé dont les personnages seraient des dessins ou des peintures, ce qui permet de rompre les ponts avec le réalisme ? Au sommet de la hiérarchie, les Toupins tout peints qui méprisent les Pafinis pas finis sans parler des Reuf (rough) qui ne sont que de vulgaires esquisses bonnes pour le panier. Le film relate la quête de trois images en quête du peintre qui les terminera. Nous les suivons au milieu des tubes de peinture dans des ateliers vénitiens où Picasso côtoie Renoir, Modigliani, Chagall et Manet dans un festival de couleurs. Le chef des Toupins se formalise et ordonne un exécution par barbouillage de peinture noire ; mais ses plans sont déjoués par les inférieurs qui arrivent bariolés, appliquant sans doute le principe "Peignez-vous les uns les autres". L'héroïne du film, la Pafinie Lola, retrouve le peintre – joué par l'auteur – et lui demande qui l'a peint.

The woman in a dressing gown *La femme en robe de chambre*, J. Lee Thompson, Grande-Bretagne, 1957, 90 mn

Jim (Anthony Quayle) a une liaison avec sa secrétaire Georgie (Sylvia Syms, plus appétissante qu'en reine-mère dans *The queen*, p. 1073) qui le presse de quitter son épouse Amy (Yvonne Mitchell). Jim s'y résout difficilement et Amy invite la maîtresse à la maison pour une explication à trois ; elle va faire un tour chez le coiffeur, achète du whisky mais la pluie détrempe sa coiffure et elle vide la bouteille en attendant. Quand Georgie déboule, Amy lui passe un savon et lui inflige une description peu flatteuse de son conjoint : il ronfle ! L'irrésolu Jim abandonne ses vellétés de départ pour rester avec son épouse qui promet de remplacer la robe de chambre mitée avec laquelle elle se promène. Elle allume la radio, sans doute parce qu'ils n'ont pas encore la télé.

Sur un mode léger et plutôt amusant, une description de cette prison de la vie où même les rêves sont médiocres.

Airplane! *Y a-t-il un pilote dans l'avion ?*, Jim Abrahams & David Zucker & Jerry Zucker, USA, 1980, 94 mn

Intoxication alimentaire dans un avion qu'il faut faire atterrir d'urgence ; problème, le pilote (Peter Graves) est lui aussi malade et c'est un passager qui doit prendre, comme il le peut, les commandes. Le scénario est prétexte à un festival de *slapstick* où s'enchaînent des gags sans queue ni tête qui jouent sur la rapidité : un passager japonais en uniforme fait *seppuku*, la femme du pilote partage son lit avec un cheval. Les sectes, Moon, Scientologie, etc. en prennent pour leur grade. Avec Lloyd Bridges, Robert Stack et Kenneth Tobey.

Calvary John Michael McDonagh, Irlande, 2014, 96 mn

Le père James (Brendan Gleeson) entend en confession un homme qui annonce vouloir le tuer, le dimanche suivant, sur la plage : victime de sévices sexuels dans son enfance, il a décidé de se venger sur un bon prêtre et non un mauvais. James passe la semaine à visiter des paroissiens, à se demander ce qu'il va faire : il prend une biture, se procure un pistolet qu'il jette, envisage la fuite vers Dublin. Son église incendiée, son chien égorgé, il finit par aller au rendez-vous sur la plage où il est rejoint par le boucher local qui lui fait avouer, avant de l'abattre, qu'il n'a jamais pleuré sur le sort des innombrables victimes du clergé pédophile alors qu'il vient de le faire pour son chien.

Sujet douloureux abordé sans véhémence et servi par un mémorable Gleeson.

The men *C'étaient des hommes*, Fred Zinnemann, USA, 1948, 87 mn

La difficile réhabilitation des invalides de guerre. Paralysé des jambes, Ken (Marlon Brando débutant) refuse de revoir sa fiancée Ellen (Teresa Wright) puis, alors qu'elle a réussi à lui imposer sa présence, accepte de l'épouser. La soirée du mariage se passe mal car tous deux ont des difficultés à s'adapter à la nouvelle situation. Ken regagne l'hôpital où le docteur Brock (Everett Sloane) le convainc de réintégrer son foyer.

Le deuxième souffle Jean-Pierre Melville, France, 1966, 144 mn

"Gu" Minda (Lino Ventura), dangereux criminel évadé de prison, trouve une planque à Marseille (au Redon), en attendant de se mettre au vert en Italie. Dans le but d'amasser de quoi y vivre convenablement, il met ses dons au service de Paul Ricci (Raymond Pellegrin) pour attaquer, près de Cassis, un fourgon contenant du platine ; les deux motards d'escorte sont tués de sang froid et une étude balistique menée par le commissaire parisien Blot (Paul Meurisse) confirme la participation de Gu au meurtre. Information exploitée par l'inspecteur local Fardiano (Paul Frankeur) qui, ayant arrêté Gu par hasard, le piège et lui fait confirmer la participation de Ricci avant d'annoncer à la Presse qu'il a donné ses complices. La perspective de la guillotine n'effraie pas Gu outre mesure, mais être traité d'indigène, ça non ! Il s'évade à nouveau et enlève Fardiano auquel il fait consigner dans un petit carnet des détails le lavant du soupçon d'avoir failli à la loi du Milieu. Puis il l'exécute avant de s'en prendre à d'autres truands (Marcel Bozzuffi, Denis Manuel) qu'il juge pas très nets. Quand Gu est finalement abattu, l'émotion de Blot devant la noblesse de ce truand sans peur et sans reproche se trahit par une cigarette tordue qui renvoie à Sterling Hayden dans *Crime wave* (p. 88). Avec Michel Constantin et Christine Fabrèga.

The seventh veil *Le septième voile*, Compton Bennett, G^{de}-Bretagne, 1945, 89mn

Recueillie par son lointain cousin Nicholas (James Mason), l'orpheline Francesca (Ann Todd) montre des dons de pianiste que l'autoritaire tuteur encourage de sa main de fer. Après des expériences désastreuses, elle est convaincue de ne plus pouvoir jouer et tente de se suicider. Le docteur Larsen (Herbert Lom) lui redonne confiance au moyen de l'hypnose, censée soulever les voiles de l'inhibition. Après avoir retrouvé ses moyens au piano, elle tombe dans les bras de Nicholas qui l'aimait depuis toujours. Beau mélodrame mais psychologie de pacotille.

Dracula, prince of darkness Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1966, 87 mn

Christopher Lee reprend du service dans ce troisième et dernier opus d'une série inaugurée avec *Le cauchemar de Dracula* (p. 778). Un groupe de touristes anglais égaré dans les Carpates se retrouve dans le château de Dracula. L'inquiétant domestique Klove saigne l'un d'eux comme un cochon et mélange son sang avec les cendres du vampire, instantanément reconstitué avec sa bague au doigt. Helen (Barbara Shelley), épouse de la victime, est promptement vampirisée; assistés de Ludwig, un fou mangeur d'insectes à la Renfield, les deux vampires tentent de poursuivre leurs méfaits.

Le film débute dans une clairière : un groupe de villageois qui s'apprêtait à empiercer une jeune morte est stoppée net par le menaçant Père Sandor (Andrew Keir). C'est la scène la plus réussie de ce film qui pêche par ses décors : le sempiternel bâtiment de la Hammer et les sous-bois avoisinants.

Caged *Femmes en cage*, John Cromwell, USA, 1950, 96 mn

Marie (Eleanor Parker) est emprisonnée pour complicité dans le modeste hold up (40 \$) qui a coûté la vie à son époux. La directrice Benton (Agnes Moorehead dans un rôle sympathique) essaie de traiter les détenues comme des êtres humains, ce qui n'est pas le cas de son adjointe Harper (le monstre féminin Hope Emerson) qui s'ingénie à les humilier; c'est ainsi qu'elle fait tondre Marie avant de l'envoyer au mitard. Benton ne peut rien contre elle : à chaque tentative de suspension, un coup de fil au cousin Thorton, un premier de cordée, rétablit la "matron" dans son poste. Harper est finalement tuée d'un coup de fouchette au réfectoire par Kitty (Betty Garde), une détenue contre laquelle elle s'acharnait. La demande de liberté sur parole de Marie étant systématiquement refusée faute de garants extérieurs, elle s'adresse à une reine de la pègre qui a tôt fait de la sortir de là en lui procurant un prétendu boulot au dehors. D'une prison l'autre, elle rejoint une voiture où l'attendent trois gangsters. Commentaire de Benton qui contemple la scène de son bureau : "She'll be back". Un coup de poing dans la gueule.

Voyage sans espoir Christian-Jaque, France, 1943, 86 mn

Échappé de prison, Gohelle (Paul Bernard) arrive dans un port, bien décidé à prendre le bateau pour l'Argentine (pays neutre à l'époque)... avec l'argent qu'il compte soustraire à Ginestier (Jean Marais), un jeune homme plein aux as rencontré dans le train. Pour cela, il sollicite l'aide du capitaine Dejanin (Lucien Coedel) et de son ancienne maîtresse, la chanteuse Marie-Ange (Simone Renant) qui tombe amoureuse de Ginestier, en fait un caissier qui avait levé le pied ; elle le convainc de restituer l'argent volé avant qu'il ne soit trop tard. Gohelle est finalement arrêté par deux policiers (Louis Salou et Jean Brochard) ; il a eu auparavant le temps de tuer Dejanin et Marie-Ange qui meurt sur le quai de la gare alors que s'éloigne le train pour Paris qui y remmène Ginestier.

Dialogues ampoulés et racisme avec cet Asiatique qui s'exprime à coups de "Moi y en a". Méfiez-vous de cette "race qui ne pardonne pas facilement" !

Johnny Apollo Henry Hathaway, USA, 1940, 90 mn

L'homme d'affaires Robert Cain (Edward Arnold) est condamné à la prison pour malversation ; il s'y montrera un détenu exemplaire pour en ressortir honnête. Son fils (Tyronne Power), qui cherche à trouver de l'argent pour le faire réjuger, tombe dans le gangstérisme : sous le nom de Johnny Apollo, il devient l'adjoint de Duvyer (Lloyd Nolan) dont la maîtresse, la chanteuse Lucky (Dorothy Lamour), tombe amoureuse de lui. Voulant le faire rentrer dans le droit chemin, quand Duvyer, emprisonné avec Johnny, prépare une évasion, elle prévient Robert qui fait échouer la tentative. Plus tard, ayant acquitté sa dette avec la société, Johnny retrouve son père et Lucky. Film bien mené même s'il n'a pas la moindre vraisemblance psychologique. Avec Charley Grapewin, Lionel Atwill, Marc Lawrence et la sempiternelle carte de Chine (p. 826) de la une des journaux.

Trois souvenirs de ma jeunesse Arnaud Desplechin, France, 2015, 124 mn

Des trois épisodes se détache celui consacré aux amours du jeune Paul Dédalus (Quentin Dolmaire) et d'Esther (Lou Roy-Lecollinet) dans un monde parallèle à celui de *Comment je me suis disputé* (p. 1738). Elle est lycéenne à Roubaix et multiplie les coucheries, il est étudiant en anthropologie et passe la semaine à Paris. Malgré écarts et brouilles, ils entretiennent une longue relation qui se délite quand il part à Douchanbé. Longtemps après, sous l'apparence de Mathieu Amalric (Esther devrait donc prendre celle d'Emmanuelle Devos), il reçoit une lettre d'un ancien amant d'Esther qui veut son adresse. Rage et reproches chez Paul : leurs yeux sont des feux mal éteints, leurs cœurs bougent comme leur porte.

Dans l'ombilic de la maison familiale, Desplechin fait du Desplechin.

Medea Pier Paolo Pasolini, Italie, 1969, 111 mn

Adaptation libre d'Euripide avec Maria Callas dans le rôle-titre. Le film, lent et statique, vaut pour ses belles images envoûtantes, notamment celle de la première partie dans la photogénique Cappadoce. On pense à Paradjanov et sa *Sayat Nova* (p. 197). Avec Laurent Terzieff en centaure et Massimo Girotti.

Gone girl David Fincher, USA, 2014, 149 mn

Nick (Ben Afflick) doit faire face à la disparition soudaine de son épouse Amy (Rosamund Pike). Des extraits du journal de la disparue et une liaison du mari nous font d'abord croire à sa culpabilité. Le voile se lève au milieu du film en nous révélant qu'Amy, bien vivante, a organisé sa propre disparition en disposant des indices diaboliques qui doivent entraîner la condamnation – à mort dans le Missouri – de celui que l'opinion publique tient désormais pour un criminel. Accroc dans ce plan millimétré, Amy se fait dévaliser par un couple qui a vu qu'elle détenait beaucoup d'argent liquide et craignait la Police. D'où un plan B : elle contacte son amour de jeunesse Desi (Neil Patrick Harris), un plein aux as qui la recueille et la cache. Elle l'assassine en faisant croire qu'il l'avait sequestrée et violée, ce qui lui permet de regagner le foyer. Nick n'est pas dupe mais elle le tient car elle a gardé ses groupies ; lui reste en probation auprès de cette opinion publique devant laquelle il a confessé être un mauvais mari. Il est condamné à se taire et jouer à jamais le rôle d'époux énamouré dans l'ombre de la meurtrière.

Film très réussi grâce aux retournements de situation – il ne se passe jamais ce qu'on attend – dans un monde régi par des clichés comme celui de la femme enceinte : Amy s'est inventé une grossesse pour obtenir la sympathie du public.

The hateful eight *Les huit salopards*, Quentin Tarantino, USA, 2015, 168 mn

Musique d'Ennio Morricone : ça sent les spaghetti. Huis clos situé dans un relais enneigé où s'est arrêté le chasseur de primes John Ruth (Kurt Russell) sur le chemin de la ville où il emmène la criminelle Daisy Domergue (Jennifer Jason Leigh). Dans cette "mercerie" – nom du relais –, quatre membres de la bande, dont le frère de Daisy ; bien décidés à la libérer, ils ont massacré les propriétaires et attendent le moment propice. Coups de feu, personnages ensanglantés pour un final digne de *Reservoir dogs* (p. 204) dont on retrouve deux acteurs, Tim Roth et Michael Madsen : deux agonisants pendent Daisy pour qu'elle n'échappe pas à la corde qui lui était promise.

Tarantino typique, i.e., roublard et redondant, voir les arguties sur la guerre de Sécession entre Marquis Warren (référence au réalisateur de *Little Big Horn*, p. 810) interprété par Samuel L. Jackson et un colonel sudiste (Bruce Dern).

Kutya éji dala *Chant nocturne du chien*, Gábor Bódy, Hongrie, 1983, 138 mn

Étonnant film d'un réalisateur qui devait se suicider deux ans plus tard. Il joue un faux prêtre – peut-être le larron descendu de la croix – venu faire on ne sait trop quoi dans un village; il y croise des suicidaires, dont un communiste en fauteuil roulant qui ne jure que par Staline. Un groupe de rock punk, les Médecins légistes galopants, interprète une chanson lancinante où revient le mot “szerelem”, amour. Les couleurs sont outrées avec des dominantes poussées à l'extrême. Confus mais difficile à oublier.

Ikimono no kiroku *Vivre dans la peur*, Akira Kurosawa, Japon, 1955, 99 mn

Paniqué par le danger nucléaire, l'industriel Nakajima (Toshirō Mifune) décide de tout bazarder pour emmener sa famille au Brésil, terre d'immigration japonaise s'il en est. Mais ses proches ne l'entendent pas ainsi et le font mettre sous tutelle. Il est interné après avoir tenté de leur forcer la main en incendiant son usine.

Servi par une extraordinaire composition de Mifune en vieillard monomaniac, ce plaidoyer anti-atomique appartient à la veine démonstrative et un peu trop véhémence de l'auteur (cf. *Scandale*, p. 1588). Avec Takeshi Shimura.

The man with the golden gun *L'homme au pistolet d'or*, Guy Hamilton, Grande-Bretagne, 1974, 125 mn

James Bond (Roger Moore) est opposé à l'assassin Scaramanga (Christopher Lee) : affrontements à Macao, Bangkok et Hong Kong. L'or est un matériau inattendu pour un pistolet : il est lourd et un peu mou, qualificatifs qui s'appliquent aussi au scénario. Avec le nain Hervé Villechaize.

Relatos salvajes *Les nouveaux sauvages*, Damián Szifron Argentine, 2014, 122 mn

Six sketches grinçants sur la difficulté du compromis. Pour une histoire de dépassement (n° 3), deux conducteurs se livrent à une mortelle escalade de rétorsions. Le pilote qui invite ses ennemis dans un avion (n° 1) qu'il fait s'écraser, l'automobiliste qui met une bombe dans la fourrière (n° 4) où l'on a emmené sa voiture à tort, ne sont pas davantage des adeptes des demi-mesures. À l'opposé de la serveuse (n° 2) qui tente d'empêcher l'empoisonnement d'un client criminel, du père qui négocie (n° 5) l'achat d'un remplaçant pour son chauffard de fils ou du marié qui pardonne à son épouse (n° 6) d'avoir à moitié tué sa maîtresse durant le repas de noces et fait l'amour en public avec elle sur la pièce montée.

p

The postman always rings twice *Le facteur sonne toujours deux fois*, Bob Rafelson, USA, 1980, 121 mn

Quatrième adaptation du roman de James Cain, après *Le dernier tournant* (Pierre Chenal, p. 1701), *Ossessione* (p. 100) et celle de Tay Garnett (p. 234); dans un style rétro avec un Jack Nicholson comme sorti de *Chinatown* (p. 466). La distribution est dominée par Jessica Lange et sa sexualité torride, notamment dans la scène du début où ils baisent sur la table de cuisine. Belle, désirable et troublante, finalement pathétique et bouleversante, elle tient le film à elle seule.

Infamous *Scandaleusement célèbre*, Douglas McGrath, USA, 2006, 118 mn

Le scénario du film est identique à celui de *Capote* (p. 654) sorti l'année précédente : il raconte la gestation du roman *In cold blood* (1966) et la relation privilégiée qui s'établit entre l'écrivain (Toby Jones) et l'assassin Perry Smith (Daniel Craig). Jones semble réellement habiter son personnage ridicule et pénible : il compense sa petite taille (1,63 m comme le vrai Capote) par un lâcher de noms qui lui ouvre les portes. Il faut voir ces braves Républicains du Kansas sauter sur leur chaise quand il énumère ceux qu'il a croisés sur le tournage de *Beat the devil* (p. 243), surtout "Bogie" qu'il a battu au bras de fer, sport dans lequel l'écrivain est effectivement redoutable. Alors que le Capote de Philip Seymour Hofmann était plutôt roublard, celui de Jones est touchant : amoureux de Smith, il est anéanti par son exécution qu'il redoute plus qu'il ne l'attend.

L'entourage de l'écrivain est joué par Sigourney Weaver, Peter Dinklage et Sandra Bullock, excellente Harper Lee. Ils reviennent dans des gros plans style *Reds* (p. 1052) pour évoquer leur ami disparu.

L'esquive Abdellatif Kechiche, France, 2003, 119 mn

Dans une cité de banlieue (Saint-Denis), le jeune Krimo (Osman Elkharraz) tombe amoureux de Lydia (Sara Forestier), une collègue de classe. Pour s'approcher d'elle, il s'improvise Arlequin dans la représentation d'une scène du *Jeu de l'amour et du hasard* donnée par le lycée et où elle joue Lisette. Las, Krimo n'est pas très doué pour les planches et de plus Lydia "s'esquive" lorsqu'il cherche à l'embrasser. S'ensuivent des complications dans la cité, les copains et copines (dont Sabrina Ouazani) tentant de rapprocher les adolescents. Krimo abandonne l'idée d'incarner Arlequin tout comme ses vues sur Lydia.

Portrait d'une génération et d'un monde un peu marginal où les pères sont en prison. On y parle un français caviardé de verlan : ouf, meuf, chelou, kiffe, les filles s'en battent les couilles. Un univers à l'opposé de celui des jeunes privilégiés du *Jeune Werther* (p. 1310) que les Keufs n'oseraient pas rudoyer.

Dogville Lars von Trier, Danemark, 2003, 170 mn

Pour échapper à son père gangster (James Caan), Grace (Nicole Kidman) trouve refuge dans un patelin perdu des Rocheuses. Les citoyens de Dogville l'accueillent plutôt bien puis, apprenant qu'elle est recherchée, en font leur esclave ; elle finit par porter une chaîne comme une bagnarde. Rien ne lui est épargné à commencer par les sévices sexuels. Le plus gentil des villageois, Tom Edison (Paul Bettany), est aussi le plus hypocrite : il la dénonce aux gangsters, espérant ainsi s'en débarrasser. Las, Grace se réconcilie avec son paternel et lui fait exécuter tout le village, se réservant la mise à mort de Tom.

Dans un décor abstrait, sorte de gigantesque plateau de théâtre où les lieux sont marqués à la craie, ce film très brillant commenté par une voix off (John Hurt) est une sorte d'*anti-americana* : au lieu de nous montrer les vertus de l'Amérique profonde, on insiste sur son conformisme, son hypocrisie et sa bassesse. Cette caricature vire à l'ignoble lors de la solution finale au problème de Dogville : pas étonnant que le réalisateur ait proclamé son admiration pour Adolf Hitler. La suite dans *Manderlay* (p. 1477), plaidoyer en faveur de l'esclavage. Remarquable distribution : Lauren Bacall, Ben Gazzara, Harriett Andersson, etc.

The horse whisperer *L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux*, Robert Redford, USA, 1998, 162 mn

Grave accident de cheval qui traumatise la monture et surtout son écuyère, l'adolescente Grace (Scarlett Johansson). Sa mère Annie (Kristin Scott Thomas) décide d'emmener fille et animal dans le lointain Montana où un certain Tom Booker (Robert Redford) sait parler aux chevaux et donc peut-être aussi à ce Pilgrim auquel Grace est tant attachée.

Belles images : Redford est un peu le cow-boy Marlboro qui aurait cessé de fumer. L'histoire d'amour impossible entre Annie et Tom est un peu mièvre en comparaison de *Brokeback mountain* (p. 244). Avec Sam Neill et Dianne Wiest.

The world in his arms *Le monde lui appartient*, Raoul Walsh, USA, 1952, 100 mn

1850, au temps où l'Alaska était russe ; il est d'ailleurs question de l'acheter, ce qui n'aura lieu qu'en 1867. Les chasseurs de phoques comme Clark (Gregory Peck) et son adjoint (John McIntire) ou encore le crapuleux "Portugais" (Antony Quinn) sont donc des braconniers honnis des autorités de Sitka. Voilà que Clark rencontre à San Francisco une comtesse russe (Ann Blyth), nièce du gouverneur (Sig Ruman) et promise à un prince (Carl Esmond). Bagarres, poursuites en mer et rapt de la belle au moment du mariage. Un divertissement bien enlevé.

The good shepherd *Raisons d'État*, Robert De Niro, USA, 2006, 167 mn

Matt Damon incarne le fictif Edward Wilson, un des piliers de la CIA, depuis son recrutement au sein des Skulls and Bones de Yale en 1939, alors que la sinistre compagnie est encore dans les limbes, jusqu'à la désastreuse tentative d'invasion de Cuba d'avril 1961. "Arrête avant de perdre ton âme" lui avait dit un mentor, mais en a-t-il jamais eu une ? Assassinats et tortures pimentent cet indigeste festival de boulettes. Avec Michael Gambon, Angelina Jolie et John Turturro.

The king and four queens *Le roi et 4 reines*, Raoul Walsh, USA, 1956, 81 mn

Un aventurier (Clark Gable) s'insinue dans le ranch où vivent Ma McDade (Jo Van Fleet) et ses quatre brus, toutes veuves sauf une – personne ne sait laquelle – de ses fils pilliers de banque. Après avoir fait joujou avec les beautés incendiaires, il repart avec la plus sage (Eleanor Parker) non sans avoir récupéré un butin caché qu'il restitue aux autorités. . . moins une ponction pour ses services. Bof.

Suna no onna *La femme des sables*, Hiroshi Teshigahara, Japon, 1962, 147 mn

D'après Kōbō Abe, le tête à tête entre un homme et une femme (Eiji Okada et Kyōko Kishida) emprisonnés dans un improbable trou des dunes où il y a même une maison ! L'homme cherche à s'échapper puis s'habitue à sa captivité.

Il faut sans doute y lire une métaphore de la condition humaine mais c'est interminable. Petit frémissement vers la fin quand les villageois masqués (dont Kōji Mitsui) viennent assister aux ébats du couple ; mais ça ne vaut pas *Profonds désirs des dieux* (p. 1025).

Série noire Alain Corneau, France, 1979, 116 mn

Jim Thompson transposé dans la banlieue parisienne. Décor, le centre commercial de Créteil Soleil, mais vu depuis les terrains vagues lépreux qui le bordaient à l'époque. Patrick Dewaere campe Franck, un représentant minable et un peu zinzin – schizonoïaque, dit-il – qui n'hésite pas à se servir dans la caisse. Il rencontre Mona (Marie Trintignant), une adolescente que sa vieille tante, radine et pleine aux as, prostitue allègrement. Irresponsable et rêveur, Franck organisera un double meurtre fatal à la tante dont il s'approprie le pactole. Décidé (?) à partir avec la jeune fille, il se heurte à son épouse (Myriam Boyer) qu'il étrangle, puis à son crapuleux patron Staplin (Bernard Blier) qui, en menaçant de le dénoncer, lui pique le fric de la vieille que Franck travestissait absurdement en improbables commandes. Resté seul avec Mona, sans un sou mais peut-être de l'essence dans la voiture, il l'étreint passionnément. . . L'amour fou comme peut le vivre un fou.

Private's progress *Ce sacré z'héros*, John Boulting, Grande-Bretagne, 1956, 95 mn

L'étudiant Windrush (Ian Carmichael) n'a aucune disposition pour l'Armée. Il fait le désespoir du Sgt. Sutton (William Hartnell) puis du Cdt. Hitchcock (Terry-Thomas) mais devient un remarquable tire-au-flan sous l'influence de son camarade Cox (Richard Attenborough). Le brigadier Tracepurcel (Dennis Price) les engage dans une unité chargée de récupérer des œuvres d'art volées par les nazis... et se les approprier. Ils seront arrêtés après guerre : parmi les tableaux revendus se trouvait l'original d'une œuvre qui passait jusque là pour authentique. Un peu laborieux, le film est dédié à ceux qui ne se sont pas fait prendre.

Rising sun *Soleil levant*, Philip Kaufman, USA, 1993, 129 mn

Une "escort girl", i.e., une pute de luxe, a été étranglée durant la réception donnée par une compagnie japonaise à Los Angeles. D'où une enquête parsemée de fausses pistes et de rebondissements, prétexte à opposer les cultures japonaise et américaine. Sean Connery n'arrive pas à sauver ce film poussif.

The dark knight rises Christopher Nolan, USA, 2012, 165 mn

On prend les mêmes – Christian Bale, Gary Oldman, Michael Caine, Morgan Freeman –, on ajoute quelques nénettes – Anne Hathaway, Marion Cotillard – et un méchant très effrayant – Tom Hardy – et on obtient le troisième opus de la série inaugurée par *Batman begins* (pp. 886, 80), tellement quelconque qu'IMDb l'a classé 73^e meilleur film de tous les temps.

L'armata Brancaleone Mario Monicelli, Italie, 1966, 115 mn

Les aventures picaresques du pouilleux chevalier Brancaleone (Vittorio Gassman) dans l'Italie de l'an mil. Parsemées de rencontres féminines : une veuve (Maria Grazia Buccella) dont il refuse les avances en découvrant que son époux est mort de la peste, une pucelle (Catherine Spaak) qu'il croit amener intacte à son futur époux mais que son ami Teofilatto (Gian Maria Volonté) a déflorée en cachette, enfin Teodora (Barbara Steele), adepte du sado-masochisme. Dans sa troupe hétéroclite, le minuscule Juif Abacuc (Carlo Pisacane) auquel des pèlerins en route pour la Terre Sainte infligent un baptême... C'est avec eux que le héros s'embarque : la suite dans *Brancaleone alle Crociate* (p. 1720).

Ce Moyen-Âge parodique est reconstitué avec grand soin quant aux costumes – fantaisistes, on se croit parfois au Japon – avec une mention spéciale pour la séquence des ducs (!) de Byzance. Musique entraînante de Carlo Rustichelli.

Boogie nights Paul Thomas Anderson, USA, 1997, 156 mn

Los Angeles, 1977. Le réalisateur pornographique Jack Horner (Burt Reynolds) découvre un talent en la personne d'un jeune homme (Mark Wahlberg) qui possède un fabuleux équipement : sous le nom évocateur de Dirk Diggler, il incarne à l'écran l'étalon Brock Landers. Hauts et bas de la profession : Dirk développe une dépendance à la cocaïne sous l'influence de sa partenaire Amber (Julianne Moore), ce qui le prive momentanément de ses "moyens". Et évolution de la technique avec l'apparition de la vidéo qui réduit les coûts, mais aussi les ambitions artistiques (!). Avec les années 1980, la fenêtre de permissivité sexuelle se referme : moment climatérique quand Little Bill (William H. Macy), un collaborateur de Horner lassé de voir son épouse se faire sauter en public, la tue avant de retourner l'arme sur lui-même.

Ce film, qui n'est pas pornographique, évite de nous montrer l'instrument de travail de Dirk, sauf à la toute fin, dans un miroir ; il s'agit d'une prothèse et non de l'appendice naturel de Wahlberg.

Julia Erick Zonca, USA, 2008, 138 mn

Los Angeles. Julia (Tilda Swinton), femme mûre alcoolique qui multiplie les rencontres sans lendemain, a la fâcheuse idée d'enlever un gamin de huit ans. Arrivée avec lui à Tijuana, elle se le fait chiper à son tour par des gangsters mexicains. Itinéraire de rédemption puisqu'elle semble sortir de sa dépendance pour arracher l'enfant à ses ravisseurs. Mais le personnage n'est guère attachant.

Hell's angels *Les anges de l'Enfer*, Howard Hughes, USA, 1930, 132 mn

Deux frères étudiants à Oxford, Monte (Ben Lyon) et Roy (James Hall) s'engagent dans l'aviation. Combats aériens contre l'escadrille Richthofen, puis mission suicide à bord d'un bombardier allemand volé. Les deux frères sont condamnés à mort par l'ennemi, à moins qu'ils ne parlent et révèlent le secret de la nouvelle offensive ; voyant que Monte, faible, est prêt à se mettre à table, Roy le tue puis affronte seul le peloton d'exécution.

The aviator (p. 245) raconte le tournage dispendieux, avec séquence bichrome, que Hughes fit reprendre à l'arrivée du parlant. Nous sommes avant le Code, témoin la bombe sexuelle incarnée par Jean Harlow. L'action se concentre sur les spectaculaires scènes de combat où évolue l'escadrille récupérée par le milliardaire. La chasse au zeppelin du début fait penser à *To be or not to be* (p. 982) où les pilotes sautent sans parachute en criant "Heil Hitler" ; ici, pour alléger le dirigeable, les soldats font de même au son d'un "mit Gott fur Kaiser und Reich". Sacrifice inutile puisque le zeppelin brûle – flammes colorées au pochoir.

Sept hommes, une femme Yves Mirande, France, 1936, 82 mn

Décidée à se remarier en évitant d'épouser un coureur comme son défunt époux, la comtesse de Kéradec (Véra Korène) invite sept hommes dans son château. Parmi eux un écrivain (Félix Oudart) "qui a mal aux pieds car il écrit trop", un député (Saturnin Fabre), des bellâtres (Maurice Escande, Roger Duchesne). Pour les éprouver, elle leur fait croire à sa ruine : ne restent qu'un brave entrepreneur (Pierre Larquey) qui manque de séduction et surtout un ami d'enfance, le décavé Brémontier (Fernand Gravey) qui ne faisait pas partie des sept. *Happy end*.

La partie de chasse annonce celle de *La règle du jeu* (p. 1577).

Passage to Marseille Michael Curtiz, USA, 1944, 105 mn

Humphrey Bogart campe Matrac (!), un journaliste parisien envoyé à Cayenne pour s'être opposé aux accords de Munich. De là il s'enfuit pour regagner le pays en guerre ; il est recueilli sur le Ville de Nancy, un bateau en partance pour la France. Mais tout change avec l'Armistice : une lutte se déroule à bord entre les collabos qui veulent continuer sur Marseille et les partisans de la France libre emmenés par Matrac. Qui se retrouve finalement pilote de bombardier en Angleterre ; il est tué lors d'une mission sur l'Allemagne.

Avec Claude Rains, Peter Lorre, Vladimir Sokoloff chez les bons, Sydney Greenstreet et Hans Conried (futur *Docteur T.*, p. 803) chez les méchants ; une distribution qui recoupe en partie celle de *Casablanca* (p. 1129). Le film cotoie souvent le ridicule, ainsi le largage quotidien par Matrac d'une petite bafouille à son épouse (Michèle Morgan) sur son trajet de Rhénanien. Avec un détour par Romilly, pas vraiment sur le chemin, et encore moins quand on y situe l'Auberge de la Gartempe qui sévissait déjà dans *Uncertain glory* (p. 1443) !

Mademoiselle Chambon Stéphane Brizé, France, 2009, 96 mn

Jean (Vincent Lindon) tombe amoureux de l'institutrice remplaçante Véronique Chambon (Sandrine Kiberlain), coup de foudre réciproque malgré la disparité culturelle : il est maçon, elle joue du violon. Les espoirs sont immédiatement douchés quand elle évoque une possible titularisation sur place et que Jean répond que son épouse (Aure Atika) est enceinte. La veille de son départ pour un nouveau poste, elle interprète un morceau d'Elgar pour l'anniversaire du vieux père de Jean (Jean-Marc Thibault) puis, alors qu'il la raccompagne, couche avec lui pour la première (et dernière) fois. C'est promis, il part avec elle le lendemain ; elle l'attendra en vain sur le quai de la gare puisqu'il est resté caché dans les souterrains. Moralité, un maçon n'abandonne pas la maison qu'il a construite ; et les plus belles histoires d'amour sont celles qu'on a ratées.

Bite the bullet *La chevauchée sauvage*, Richard Brooks, USA, 1975, 126 mn

Le scénario est basé sur le rallye organisé en 1908 par le Denver Post : à cheval du Wyoming au Colorado. Parmi les concurrents, un Mexicain affligé d'un mal de dents auquel on confectionne une couronne à l'aide d'une douille : "Bite the bullet", autrement dit "Serre les dents". Également, une ancienne pute (Candice Bergen) qui utilise la course pour pouvoir entrer à cheval dans la colonie pénitentiaire où est consigné son Jules. Et deux vieux copains, Sam et Luke (Gene Hackman et James Coburn) qui décident de passer ensemble la ligne d'arrivée.

Sympathique reconstitution de l'Amérique de Ted Roosevelt : Sam a fait la guerre à Cuba et grimpé la colline de San Juan. Avec Ian Bannen, Ben Johnson et Paul Stewart qui, victime d'une crise cardiaque, n'apparaît qu'au début du film.

Ulisse Mario Camerini, Italie, 1954, 101 mn

Ulysse (Kirk Douglas) échoue chez Nausicaa (Rossana Podestà) et son père Alcinoüs (Jacques Dumesnil) ; il se souvient alors de l'odyssée dans laquelle périrent ses compagnons comme Euryloque (Daniel Ivernel). De retour à Ithaque, il affronte les prétendants emmenés par Antinoos (Anthony Quinn) avec l'aide de son fils Télémaque (Franco Interlenghi) et de sa vieille nourrice Eurycleé (Sylvie). Silvana Mangano campe à la fois la fidèle Pénélope et la magicienne Circé.

Les scénaristes ont sabré le "Personne" utilisé pour tromper le Cyclope.

State of the union *L'enjeu*, Frank Capra, USA, 1948, 122 mn

L'autoritaire patronne de presse Kay Thorndyke (Angela Lansbury) a choisi le prochain président : élu sous l'étiquette républicaine, ce sera l'industriel Grant Matthews (Spencer Tracy) avec lequel elle a une liaison. Le néophyte Grant est rejoint par son épouse Mary (Katharine Hepburn) qui l'encourage à s'exprimer le plus sincèrement possible. Ce qui déplaît à une éminence grise du Parti, Conover (Adolphe Menjou), qui veut éviter de s'aliéner les soutiens clientélistes habituels. Le virage à 180° de Grant lors d'une allocution à Chicago où il se met à servir la soupe électorale habituelle surprend Mary. Elle en a plus tard l'explication, Kay s'est spécialement déplacée pour recadrer son poulain. Lequel finit par avoir honte de n'être qu'un pion et videra son sac à la radio : il renonce à l'investiture républicaine mais pas à la politique qu'il va mener hors des deux partis dominants.

Le cinquième des neuf films du couple Hepburn/Tracy rappelle *Meet John Doe* (p. 229) : même illusion populiste ou complotiste qui fait croire que les solutions existent, que tout le monde les connaît, mais que les politiciens corrompus refusent de les appliquer. Le Grant première manière a d'ailleurs les faveurs du petit peuple dont il semble refléter les aspirations : c'est Donald Trump *ante litteram*.

Eureka Nicolas Roeg, Grande-Bretagne, 1983, 130 mn

Jack McCann (Gene Hackman) a trouvé de l'or dans l'Arctique. Vingt ans plus tard, en 1945, il vit sur une île des Caraïbes avec son épouse alcoolique et sa fille Tracy (Theresa Russell) mariée à Claude (Rutger Hauer) qu'il déteste. Jack est assassiné et les soupçons se portent sur Claude ; procès et acquittement du gendre. Film raté dont surnagent le début dans les neiges et une orgie de syle vaudou. Avec Mickey Rourke.

Minuit. . . Quai de Bercy Christian Stengel, France, 1953, 90 mn

La peu farouche concierge d'un immeuble parisien a été tuée. La locataire Irène (Madeleine Robinson) est chargée de mener une enquête informelle durant laquelle ses voisins seront tour à tour soupçonnés, en particulier Kieffer (Erich von Stroheim qui jouait déjà dans *Derrière la façade*, p. 727, sur un scénario du même genre). C'est en fait Irène qui a tué la concierge : reconnaissant une ancienne collègue d'un boxon de Nancy, elle la faisait chanter. Vite oublié, le film vaut pour ses interprètes : Louis Seigner, Francis Blanche, . . . et un Jean Carmet chevelu.

Les nuits fauves Cyril Collard, France, 1992, 122 mn

Atteint du SIDA, Jean multiplie les rapports sexuels, pas toujours protégés, avec les deux genres, ainsi Laura (Romane Bohringer) et Samy (Carlos López). Il lui arrive de hurler "Je ne veux pas crever" mais il semble rassuré à la fin : "Je suis vivant". Plaidoyer *pro domo* et témoignage sur un certain mode de vie – ou plutôt de mort puisque l'auteur-acteur devait décéder peu après.

Petla *Le nœud coulant*, Wojciech Has, Pologne, 1958, 97 mn

Premier long-métrage de Has et un de ses meilleurs. L'odyssée de l'artiste alcoolique Kuba (le récurrent Gustaw Holoubek) débute avec ses résolutions matinales : il va arrêter. Ce n'est qu'après avoir subi des quolibets – il a une réputation de poivrot – et s'être battu qu'il pousse la porte d'un bar où il fraternise avec un joueur de saxophone tombé aussi bas que lui. Par moments, le monde semble s'animer sous l'emprise de l'alcool : "La vodka est une vérité qu'on comprend trop tard". Puis c'est une bagarre, un chauffeur de taxi le ramasse saoul ; au petit matin, dégoûté de lui-même, il prononce le mot "koniec" (fin) et se pend alors que sa chère Krystyna (Aleksandra Slaska) sonne en vain à la porte.

Film magnifique servi par la photographie de Myeczyzlaw Jahoda qui privilégie la profondeur de champ, notamment durant la longue saoulerie au bar.

p

Deutschland bleiche Mutter *Allemagne mère blafarde*, Helma Sanders-Brahms, RFA, 1980, 117 mn

Helene (Eva Mattes) seule durant la guerre avec sa fillette en bas âge, puis en famille après guerre et rleetour d'un époux avec lequel elle ne s'entend pas. Film dans la lignée de Fassbinder – on pense au *Mariage de Maria Braun* (p. 1360) – avec une touche féminine originale. Anna, la fille d'Helene, devenue adulte, tente de discuter en voix off avec sa mère : "Tu n'as pas voulu tout ça mais tu n'as pas réagi". Mère et fille se promènent dans des champs de ruines ; Helene raconte à Anna d'épouvantables histoires d'ogres et de mains coupées qui sont sans doute rassurantes vu les temps troublés. Après guerre, Helene est victime d'une paralysie faciale qui la force à porter un voile noir – style *Secret beyond the door*, p. 410 – sur une moitié du visage, métaphore un peu trop évidente, de la partition de l'Allemagne notamment. Le titre est une citation de Bertolt Brecht.

"Pimpernel" Smith *Monsieur Smith agent secret*, Leslie Howard, Grande-Bretagne, 1941, 116 mn

Sous couvert de fouilles archéologiques, Horatio Smith (Leslie Howard), professeur à Cambridge, aide en secret les anti-nazis. Il parvient à en faire évader plusieurs, ainsi le père de la jeune Ludmilla (Mary Morris) dont ce misogyne endurci tombe amoureux.

Le film ne cherche pas la vraisemblance ; ainsi Smith reçoit une balle alors qu'il est déguisé en épouvantail, un épisode qui sera repris dans *Captain Clegg* (p. 41). Il est amusant à cause du ridicule von Graum (Francis Sullivan) qui, totalement dénué d'humour, s'acharne contre Lewis Carroll : ça ne veut rien dire ! Et touchant car Howard, dirigé par lui-même, s'extrait de sa sempiternelle carapace de snob (*Gone with the wind*, p. 476) pour laisser affleurer des sentiments.

Le titre réfère à *The scarlet pimpernel* (*Le mouron rouge*, 1934) où le même Howard incarnait un Zorro en lutte contre la Révolution française, laquelle se trouve ainsi implicitement comparée au régime nazi.

Little women *Les quatre filles du Dr. Marsh*, George Cukor, USA, 1933, 111 mn

De ces quatre sœurs, se détache Jo (Katharine Hepburn) qui se rêve romancière. Sa sœur Meg (Frances Dee) se marie alors que Jo refuse l'amour de Laurie (Douglass Montgomery) qui se consolera auprès de son autre sœur Amy (Joan Bennett). Tout le monde se retrouve lors du décès de la quatrième fille, Beth (Jean Parker), emportée par une longue maladie. Y compris un Allemand timide et un peu pédant (Paul Lukas), aux allures de futur époux de Jo.

Film assez mièvre qui zappe un peu la guerre de Sécession.

Go West *Chercheurs d'or*, Edward Buzzell, USA, 1940, 80 mn

Le titre réfère à la célèbre injonction d'Horace Greely (1865), GO WEST, YOUNG MAN. Même s'ils ne sont plus très jeunes, c'est ce que font les trois frères Marx. Groucho se fait offrir par Harpo des billets de 1 \$ qui lui en coûtent 10, Chico trouve un piano dans un saloon tandis qu'une harpe attend près d'un tipi... La poursuite en train avec un méchant (Robert Barrat) est prétexte au saccage des wagons pour alimenter la locomotive. Mais ça n'atteint pas le niveau d'*Une nuit à l'Opéra* (p. 1313) ou *Soupe au canard* (p. 1504).

p

The king of Marvin gardens Bob Rafelson, USA, 1972, 103 mn

David Staebler (Jack Nicholson), animateur du blabla radiophonique nocturne *Etcaetera*, s'absente de Philadelphie pour aller retrouver, pas très loin, son frère aîné Jason (Bruce Dern) qui veut faire fortune en installant un casino sur un îlot proche de Hawaï. Mais les velléités de Jason se heurtent à la réalité car les potentiels bailleurs de fonds ne sont décidés à l'aider que dans son imagination. Et aussi à la lassitude de sa compagne Sally (Ellen Burstyn), une ancienne reine de beauté qui l'abat pour un mot de trop : pour une fois le pistolet n'était pas à eau commente David, de retour à la radio. Film touchant sur les relations complexes entre frères ; le surmoi familial oblige David à croire, ou plutôt vouloir croire, aux divagations de Jason. Tourné dans un décor prenant, celui d'Atlantic City, ville de jeux sinistrée que Louis Malle réutilisera dans le film éponyme (1980).

Avec Scatman Crothers qui a souvent joué avec Nicholson (pp. 1200, 980). Et la jeune Julia Ann Robinson, morte trop tôt.

El topo Alejandro Jodorowsky, Mexique, 1970, 125 mn

Un pistolero (l'auteur) vêtu de noir affronte quatre maîtres avec l'assistance de deux femmes. Puis rencontre une naine avec laquelle il entreprend de délivrer une bande d'éclopés. C'est un peu *L'âge d'or* (p. 1344) façon western spaghetti. Abondance de symboles religieux détournés, par exemple un agneau écorché et crucifié, culs-de-jatte et manchots. Mais le film s'enlise dans sa seconde partie, interminable ; la *Montaña sagrada* (p. 1023) sera plus réussie.

Faust Jan Švankmajer, Tchéquie, 1994, 92 mn

Un Pragois (Petr Čepek) est amené à jouer Faust dans un théâtre de marionnettes. Cette réussite de Švankmajer, dont on reconnaît le style très particulier, ne suscite cependant pas l'enthousiasme.

Soshite chichi ni naru *Tel père tel fils*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 2013, 121 mn

Les prémisses sont celles de *La vie est un long fleuve tranquille* (p. 1583) : deux bébés ont été intervertis à la naissance et la substitution n'est découverte que tardivement. Keita et Ryūsei ont six ans, l'un est le "fils" de Ryōta (Masaharu Fukuyama), un cadre aisé, l'autre celui de Yūdai (Lily Franky), un modeste boutiqueur. Tout oppose les deux pères, principalement l'amour que Ryōta semble incapable de donner. Il croit d'abord pouvoir acheter Ryūsei, puis après avoir été giflé par Yūdai, exige un échange pur et simple, conforme à ce qu'il estime être le droit du sang. Mais alors que Keita est heureux auprès de l'attentionné Yūdai, Ryūsei est mal à l'aise chez le distant Ryōta : il fait une fugue pour retrouver son précédent père. Remise en cause de Ryōta qui se souvient avoir fait de même dans son enfance pour rejoindre sa mère. Il passe désormais du temps avec Ryūsei et se rend chez Yūdai pour renouer avec Keita qui finit par lui pardonner de l'avoir totalement abandonné. Qu'est-ce que la paternité ? La question sera posée à nouveau dans *Une affaire de famille* (p. 365).

On peut lire MARCHÉ DE ÉCLAT sur une boutique : exemple typique de ce français créatif qu'affectionnent les Japonais. Avec Kirin Kiki.

The last of the Mohicans Michael Mann, USA, 1992, 115 mn

Au temps de la guerre de Sept ans, menée côté français par le chevaleresque Montcalm (Patrice Chéreau). Adopté par des Mohicans, Nathaniel (Daniel Day-Lewis), se porte au secours de la jeune Cora (Madeleine Stowe) menacée par l'Indien Magua (Wes Studi) qui veut lui faire payer la mort de sa propre famille.

Magnifique adaptation de Fenimore Cooper tournée dans des paysages de Caroline du Nord – y compris le pont ocre de Bitmore Estate aperçu au début – et dont les rôles d'Indiens sont tenus par des autochtones et non des Blancs grimés comme ce fut trop longtemps le cas.

Being John Malkovich *Dans la peau de John Malkovich*, Spike Jonze, USA, 2000, 108 mn

Dans un demi-étage aux plafonds très bas, une petite porte ouvre sur un monde digne d'*Alice in Wonderland* : elle débouche sur le cerveau de John Malkovich. Avec un peu de savoir-faire, on peut y loger et même prendre le contrôle de l'acteur. Une lesbienne (Catherine Keener) utilise Malkovich pour coucher avec Lotte (Cameron Diaz) et en avoir un enfant, Craig (John Cusack) prend son contrôle et poursuit son activité de marionnettiste avec un succès public dû à la célébrité du comédien. Original, drôle et imprévisible : une grande réussite.

The four feathers *Les quatre plumes blanches*, Zoltan Korda, Grande-Bretagne, 1939, 115 mn

1896. Alors que Kitchener prépare son expédition vengeresse vers le Soudan, Harry Faversham (John Clements) démissionne de l'Armée, car il est lâche. Il reçoit alors quatre plumes blanches, trois de ses camarades et une de sa fiancée Ethne (June Duprez), symboles de sa couardise. Piqué au vif, le jeune homme part pour la vallée du Nil où, déguisé en Sangali muet, il sauve la vie de ses trois collègues. Rentré, il peut remettre la quatrième plume à Ethne.

Film d'aventures en technicolor très réussi dont se dégagent le Cpt. Durrance (Ralph Richardson), rendu aveugle par le soleil mais sauvé par le héros qui restitue ainsi sa première plume et le père d'Ethne (C. Aubrey Smith), un militaire qui n'en finit plus de radoter sur la bataille de Balaklava (1854). Mais aussi œuvre d'un chauvinisme outrancier : il est normal d'aller conquérir l'Afrique et quiconque refuse de prêter main forte au pillage est un salaud. On ressent la même gêne par rapport à *L'Armée* (p. 193), célébration de l'agression du Japon contre la Chine.

Austin Powers in Goldmember *Austin Powers*, Jay Roach, USA, 2002, 95 mn

Austin Powers opus 3, après *International man of mystery* and *The spy who shagged me* (pp. 341, 742). À bord de sa Shaguar, l'espion au jabot de dentelles croise les jumelles Fook Mi et Fook Yu et s'oppose à Goldmember (le même Mike Myers qui incarne aussi un sumo), ce qui renvoie au célèbre film de James Bond (p. 778). Comique visuel un peu vulgaire, Austin se substituant à une sorte de Manneken-Pis pour se soulager, mais souvent amusant, ainsi cette scène d'ombres chinoises où le héros semble accoucher de Mini-me (Verne Troyer). Rien de bien nouveau cependant, sinon que le film serait prétendument dirigé par Steven Spielberg avec Tom Cruise dans le rôle-titre ! Référence à *Godzilla* (p. 1116).

Titane Julia Ducournau, France, 2021, 108 mn

Alexia (Agathe Rousselle) est une jeune tueuse en série qui, pour échapper à la Police, prend l'identité d'un garçon, Adrien, disparu à l'âge de dix ans. Trop content de récupérer son "fils", Vincent (Lindon), qui dirige une brigade de pompiers, fait semblant d'être dupe jusqu'au moment où Alexia meurt en couches en donnant naissance à un bébé partiellement métallique.

Car il s'agit d'une œuvre d'horreur réussie, de la science fiction à la Cronenberg genre *The brood* (p. 354) ; on peut aussi penser à *Demon seed* (p. 1748). Une plaque de titane utilisée comme prothèse a fait d'Alexia un être hybride qui prend son pied *avec* (et non pas *dans*) des voitures ; c'est sans doute de l'une d'elle dont elle est enceinte.

That's life! Blake Edwards, USA, 1986, 98 mn

Malibu. L'architecte Harvey Fairchild (Jack Lemmon) célèbre ses soixante ans, ce qui provoque en lui une intense angoisse liée au vieillissement : syndromes d'impuissance, confession auprès d'un copain d'enfance (Robert Loggia) devenu prêtre, consultation d'une voyante (Felicia Farr, épouse de Lemmon). Ce comportement infantile contraste avec la discrétion de sa femme Gillian (Julie Andrews) qui a des raisons plus sérieuses de s'alarmer : chanteuse, elle a un bobo dans la gorge et attend les résultats d'une biopsie.

Film intimiste, plus touchant que drôle, qui réunit les familles Edwards et Lemmon : les trois enfants Fairchild sont joués par les filles respectives d'Edwards et Andrews et le fils Lemmon. Le spectateur partage l'angoisse muette de Gillian à travers des plans de coupe montrant les progrès de la biopsie à l'hôpital ; l'émotion culmine quand elle est amenée, à contre-cœur, à chanter et que se dessine la silhouette du médecin qui la rassure de loin d'un OK écrit sur ses paumes.

Nijūshi no hitomi *Les vingt quatre prunelles*, Keisuke Kinoshita, Japon, 1954, 149 mn

Les relations entre l'institutrice Ōishi (Hideko Takamine) et ses douze élèves. En 1928, ils l'appellent affectueusement "Petit caillou", jeu de mots sur "ishi", pierre. Ils la retrouvent en 1933 – ils ont grandi et sont joués par les frères et sœurs des acteurs précédents – un moment de raidissement politique où Ōishi décide de quitter son travail pour ne pas participer à l'endoctrinement. Sept d'entre eux – il y a eu des morts, surtout chez les garçons – la retrouvent en 1946, alors qu'elle a repris son activité : ils lui offrent une bicyclette.

Le personnage de l'institutrice pacifiste compense sans doute le nationalisme outrancier du réalisateur durant la guerre (*L'Armée*, p. 193) ; mais certains détails sont justes, ainsi quand Ōishi doit faire face à ses fils qui ne rêvent que de se faire tuer pour l'Empereur. Les débordements lacrymaux de la fin nuisent à l'émergence d'une véritable émotion qui aurait demandé plus de retenue. Mais le décor, très bien filmé, est extraordinaire : il s'agit de Shōdoshima, une île de la mer intérieure elle-même entourée d'îles plus petites, entre Honshū et la proche Shikoku connue pour son temple Kompira que la petite classe visite en 1933.

Privilège Peter Watkins, Grande-Bretagne, 1967, 103 mn

Dans une Angleterre dystopique, un chanteur très célèbre est utilisé pour manipuler les foules. Il se contentait jusque-là de canaliser la violence en la montrant sur scène ; désormais repent, il promeut l'Autel et la Patrie. Ce Watkins au message simpliste est desservi par un acteur sans charisme.

Billy Budd Peter Ustinov, Grande-Bretagne, 1962, 118 mn

Billy Budd (Terence Stamp), matelot trop beau et trop bon, s'attire l'affection de l'équipage mais aussi l'animadversion du *master-at-arms* Claggart (Robert Ryan), un vicieux aigri qui n'accepte pas que Billy ne le haïsse pas. Quand Claggart accuse Billy de sédition devant le capitaine Vere (le réalisateur), le jeune homme ne trouve pas ses mots et lui porte un coup mortel. Conseil de guerre et décision difficile entre une injustice et un désordre : Billy est pendu. Une bonne adaptation d'Herman Melville qui ne souligne pas l'homosexualité latente de Vere. Avec Melvyn Douglas, David McCallum et John Neville.

Francesco, giullare di Dio *Onze fioretti de Saint François d'Assise*, Roberto Rossellini, Italie, 1950, 87 mn

Le christianisme de François, fait de simplicité et de dépouillement dans un film aux options artistiques simples et dépouillées. Le seul acteur professionnel est Aldo Fabrizi qui campe un tyran, autrement dit l'opposé du renoncement temporel des franciscains. Onze vignettes centrées sur ces religieux dont on ne sait trop s'ils sont simples ou simples d'esprit, ainsi Ginepro qui demande à Frère Porc sa patte pour soigner un compagnon malade. Frère Soleil, Frère Arbre, Sœur Lune, c'est le monde animiste de ce "bouffon de Dieu" que reconstituent de façon vibrante Rossellini et son scénariste Fellini.

La grande guerra *La grande guerre*, Mario Monicelli, Italie, 1959, 128 mn

Les aventures picaresques de deux tire-au-flan, Oreste (Alberto Sordi) et Giovanni (Vittorio Gassman). Un cot-cot-codet pour le Lt. Gallina (= Poule, Romolo Valli), la rencontre de Giovanni avec la prostituée Costantina. Mais la mort rôde ; après celle du gros Bordin (Folco Lulli), les deux zozos ne peuvent pas dire la vérité à sa veuve qui l'attend. Puis c'est le désastre de Caporetto : les inséparables, chargés de porter une dépêche, s'endorment sur place et se retrouvent captifs des Autrichiens ; sommé, sous peine de mort, de livrer l'emplacement d'un pont de bateaux, Oreste gifle le capitaine qui le fait instantanément fusiller sans savoir que Giovanni, plus trouillard, ne connaît pas la réponse. Cette mort héroïque – à rapprocher de la fin de *Hell's angels* (p. 1431) – passe inaperçue. Les militaires italiens de retour sur place se demandent où sont passés les deux zèbres : "Ils se sont encore planqués, ce sera la dernière fois!"... plan sur les deux cadavres.

Monicelli a trouvé le ton juste pour parler de la Grande Boucherie : loin de toute véhémence, une dérision sous laquelle affleure l'émotion et l'empathie pour les victimes de ce suicide collectif (650 000 morts en Italie, le double en France). Avec Bernard Blier et Tiberio Murgia.

À mort l'arbitre Jean-Pierre Mocky, France, 1984, 81 mn

Un pénalty de trop déchaîne des supporters qui, emmenés par Rico et Albert (Michel Serrault et Claude Brosset), décident de faire la peau à l'arbitre.

Le film, au scénario mince et démonstratif, se réduit à une pénible chasse à l'homme suivie de la mise à mort du coupable (Eddy Mitchell) et de sa petite amie (Carole Laure). Les bofillesques Espaces d'Abraxas de Noisy-le-Grand annoncent le futur *Brazil* (p. 1728).

Licorice pizza Paul Thomas Anderson, USA, 2021, 134 mn

1973 à San Fernando, les amours de Gary (Cooper Hoffman, fils de Philip Seymour), 15 ans, et Alana (Haim), de dix ans son aînée. Qui le trouve trop gamin mais veut bien lui donner un coup de main lorsqu'il se met en tête de vendre des *waterbeds*. Rencontre de personnages excentriques dont un acteur (Sean Penn) inspiré de William Holden avec une référence aux *Ponts de Toko-Ri* (1954) où jouait Grace Kelly. Leurs chemins divergent, il ouvre une salle de flippers, elle se met au service du politicien démocrate Joel Wachs, qui cachait alors son homosexualité. Dernier plan, Gary et Alana se retrouvent et s'avouent leur amour. Frais et sympathique.

Tycoon Richard Wallace, USA, 1947, 123 mn

La cordillère des Andes (reconstituée dans les Alabama Hills). Johnny (John Wayne) est chargé par Alexander (Cedric Hardwicke) de la construction d'un chemin de fer, mais a le malheur de séduire la fille (Laraine Day) du possessif *tycoon* (magnat). Incapable d'empêcher le mariage, Alexander s'ingénie à entraver l'activité de son gendre ; résultat des éboulements dans le tunnel en construction. Johnny se rabat sur son plan B, un pont qui résistera de justesse à la montée des eaux. . . *Happy end* pour ce film en technicolor aux personnages stéréotypés.

Le miracle des loups André Hunebelle, France, 1961, 102 mn

"Véhicule" pour Jean Marais spécialisé dans les films de cape et d'épée, e.g., *Le bossu* du même Hunebelle (p. 1298), le film fait pâle figure face à la version de Raymond Bernard (p. 499) mais se laisse voir comme spectacle pour enfants. Les acteurs (Jean-Louis Barrault en Louis XI, Roger Hanin en Téméraire) ne semblent guère croire à leur rôle ; quant à la pupille du roi, une vierge dont la pureté arrive à calmer les loups, convenons que la pulpeuse et sensuelle Rosanna Schiaffino n'a pas vraiment le physique de l'emploi. Tournage près de Meyrueis : on reconnaît le magnifique pont des Six-Liards.

Knave of hearts *Monsieur Ripois*, René Clément, Grande-Bretagne, 1954, 99 mn

D'après le roman posthume de Louis Hémon, écrivain français mort au Canada en 1913. Gérard Philipe campe André Ripois, coureur de jupons perdu à Londres. De ses médiocres aventures féminines se détache le personnage de Marcelle (Germaine Montero), pathétique prostituée vieillissante qui recueille André, lequel la remercie en la dévalisant. Établi prof' de français sous le nom puant de Cadet-Chenonceaux, il montre son inculture quand sa future épouse (Valerie Hobson) lui récite "Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui. . ." Ces exploits sont racontés en flash-back par le gigolo qui s'abaisse pour mieux séduire une amie de sa femme ; cette ruse ne suffisant pas, il se livre à une fatale acrobatie sur le rebord de son balcon. . . qui le condamne au fauteuil roulant. Mrs. Ripois peut désormais feindre de croire à l'amour de son mari.

Composition superlative de Philipe dans un film pré-Nouvelle Vague, cf. la scène, tournée dans une rue de Londres, où un bus écrase la petite radio d'André.

Vessolye rebiata *Les joyeux garçons*, Grigori, URSS, 1934, 89 mn

Comédie musicale, due à un collaborateur d'Eisenstein, au scénario invertébré : un berger devient chef d'orchestre. Avec des trouvailles, par exemple des hirondelles sur les fils électriques comme des notes sur une portée. Et des moments de *slapstick* : des vaches boivent de la sangria ou l'eau des poissons rouges, les membres de l'Orchestre de l'Amitié se tabassent lors d'une féroce et réjouissante baston. Intermèdes en dessins animés pour ce film dénué de tout message politique explicite.

El jardín de las delicias *Le jardin des délices*, Carlos Saura, Espagne, 1970, 91 mn

Antonio (José Luis López Vázquez) est amnésique suite à un accident d'automobile. La famille – père, épouse, enfants et même maîtresse – de ce magnat cherche à lui faire retrouver la mémoire : il est question de la combinaison d'un coffre et d'un compte en Suisse, pays dont on lui montre une carte au cas où cela produirait un déclic. Pour la même raison, la famille met en scène ses souvenirs d'enfance. . . prétexte pour le réalisateur à évoquer la révolution de 1931 et la Guerre Civile. Pas si dupe que ça des intentions de son entourage, Antonio propose à son épouse une promenade en barque pour tenter de la noyer en grommelant "Une tragédie américaine", référence au roman de Theodore Dreiser (cf. *A place in the sun*, p. 1039). La fin voit toute la famille en fauteuil roulant ; ultime mise en scène familiale ou fantasme d'Antonio ? De toute façon métaphore d'un pays sclérosé dont le dictateur ne se décidait pas à mourir.

The iron mask *Le masque de fer*, Alan Dwan, USA, 1929, 103 mn

Cette adaptation libre de Dumas mélange *Les trois mousquetaires* au *Vicomte de Bragelonne*. Dans une première partie, Douglas Fairbanks, Marguerite De La Motte, Nigel De Brulier et Lon Poff reprennent leurs rôles de 1921 (p. 433). Vingt ans plus tard, nous assistons à la tentative d'usurpation du trône par le jumeau caché de Louis XIV, complot déjoué au prix de la vie des quatre amis qui se retrouvent au Ciel, carton de fin THE BEGINNING. Seule la mort de Porthos suite à l'explosion d'un baril de poudre est fidèle au roman.

p

Knock on any door *Les ruelles du malheur*, Nicholas Ray, USA, 1949, 96 mn

Morton (Humphrey Bogart), avocat progressiste, défend Nick (John Derek) qui risque la chaise lors d'un procès pour meurtre. Sa plaidoirie est prétexte à une série de flash-backs montrant la descente inexorable et quasi-programmée du beau gosse dans le crime. L'impitoyable procureur (George Macready) qui cuisine Nick arrive à le faire craquer en lui rappelant le suicide de sa compagne (Allene Roberts). Il avoue, à la grande surprise de Morton qui le croyait innocent ; avant l'inévitable verdict de mort, l'avocat aura le temps de se livrer à une mise en accusation de la société. Discours à moitié convaincant mais plus intéressant quand il s'agit d'une petite merde que d'un doux agneau.

Dans de petits rôles, Vince Barnett (de *Scarface*, p. 422) et Jimmy Conlin.

Uncertain glory *Saboteur sans gloire*, Raoul Walsh, USA, 1944, 102 mn

Un bombardement permet à Jean Picard (Errol Flynn) d'échapper *in extremis* à la guillotine ; il est retrouvé à Bordeaux par l'inspecteur Bonet (Paul Lukas) qui le ramène à Paris. Mais leur train est bloqué car un attentat a coupé un pont ; les Allemands ont pris cent otages pour forcer le responsable à se livrer. Tant qu'à faire, Picard préfère le peloton à la veuve et demande à Bonet de l'aider à prendre la place du coupable : réputé mort et sous la fausse identité de Jean Dupont (prénom intermédiaire (!) Émile, donc Jean E. Dupont), il fausse compagnie au flic qui reste le bec dans l'eau ; mais "Dupont" se présente finalement au siège de la Gestapo, sis non à l'hôtel Lutetia, mais au Rothschild (!) – lieu après tout plus propice à la traque des Juifs.

Film réussi malgré ses approximations : le patelin au nom fâcheux de Clairvaux (sur la Gartempe), les eucalyptus du Limousin. Et le personnage déplaisant de Mme Maret (Lucile Watson) qui suscite des faux témoignages pour accabler l'étranger de passage et sauver les siens : c'est ça l'esprit de résistance ? Sur un thème voisin, *L'imposteur* (1944) avec Jean Gabin, un ratage de Duvivier.

Cover girl *La reine de Broadway*, Charles Vidor, USA, 1944, 103 mn

Rusty (Rita Hayworth) est la principale attraction du petit cabaret de Brooklyn tenu par Danny (Gene Kelly) et où se produit aussi Genius (Phil Silvers). Les trois vont souvent manger des huîtres dans un bar : un mets qu'ils détestent, mais ils espèrent y trouver une perle ! Rusty, qui rêve de poser pour la publicité, attire l'attention de Coudair (Otto Kruger), le directeur de *Vanity* qui faillit jadis épouser sa grand-mère. Elle convolerait elle-même avec un producteur de Broadway si Danny ne découvrait à la dernière minute la perle tant attendue. . .

Le scénario peu palpitant est prétexte à divers numéros dansés dont se dégage la séquence d'anthologie où Danny fait un pas de deux avec son double.

Carica eroica Francesco De Robertis, Italie, 1952, 91 mn

Film consacré au corps expéditionnaire italien en Russie. Seule la fin est réussie : une charge au sabre (sciabola) contre les mitrailleuses en août 1942, la dernière de ce type. En arrière-plan, les tensions entre l'état-major allemand et les Italiens tenus pour entité négligeable (trascurabile). Les croix peintes sur les casques rappellent que cette désastreuse invasion se voulait défense de la Chrétienté (*L'uomo dalla croce*, p. 499).

De Robertis ne nous présente que des personnages stéréotypés : les militaires italiens campés dans un village ukrainien passent leur temps à chanter (on reconnaît Domenico Modugno, futur interprète de *Volare*) ou à courtiser les belles partisans qu'on oublie de fusiller. Reste l'évocation du cheval Albino, aveuglé lors de l'assaut et bénéficiant depuis d'une pension militaire. Avec Franco Fabrizi.

Gentleman's agreement *Le mur invisible*, Elia Kazan, USA, 1947, 114 mn

Chargé par son patron (Albert Dekker) d'effectuer un reportage sur l'antisémitisme, Philip Green (Gregory Peck) laisse entendre qu'il est juif. Il peut ainsi mesurer la réalité et la nature exacte de ce préjugé d'autant plus immonde qu'il est diffus. Au pire, ce sont les hôtels "restreints", ni Juifs ni Noirs ; ou encore les insinuations du genre "Vous êtes un rusé, un planqué". Son ami Goldman (John Garfield) le prévient : "Ils nous atteignent par nos enfants" et effectivement, Green Junior (Dean Stockwell) se fait traiter de "kike" ou de "sheeny". Quand le journaliste lève le masque, ses proches du journal sont comme soulagés : "Il aurait fallu nous prévenir". Reste le cas de Kathy (Dorothy McGuire), la fiancée de Philip qui a eu du mal à admettre qu'on se fasse passer pour Juif alors que, pour reprendre le mot fâcheux de Raymond Barre (1980), on est innocent. . . Du nombre des taiseux qui réprovent le racisme, mais en silence, elle veut seulement dire qu'on a assez de soucis comme ça sans s'en créer. Avec Anne Revere et Celeste Holm.

Not wanted *Avant de t'aimer*, Ida Lupino & Elmer Clifton, USA, 1949, 91 mn

Débuts comme réalisatrice de la célèbre comédienne. Abandonnée par son petit ami pianiste, Sally (Sally Forrest) se retrouve seule et fille-mère. Elle n'a d'autre ressource que de faire adopter l'enfant par l'intermédiaire d'une œuvre. Regard féminin sur sa souffrance et sur son manque qui la pousse à emprunter un bébé dans un landau pour le dorloter. Ce type de sujet insupportait le Code qui fit modifier le scandaleux titre original *Unwed mother*.

Harold and Maude Hal Ashby, USA, 1971, 88 mn

La rencontre entre Harold (Bud Cort de *Brewster McCloud*, p. 756), fils de famille étouffé par sa maman et Maude (Ruth Gordon), vieille femme excentrique qui mourra après avoir donné un sens à la vie du jeune homme. Faux suicides d'Harold auquel sa mère ne prête plus attention – elle vaque à ses occupations alors que son fils pendouille dans le salon – mais qui découragent les potentielles fiancées, ainsi un faux *seppuku* ; et voiture de sport aux allures de corbillard. Le film vaut surtout par la superlative composition de Ruth Gordon : connue comme scénariste, elle avait joué Mrs. Castevet dans *Rosemary's baby* (p. 1589). Musique de Cat Stevens.

Bad boy Bubby Rolf de Heer, Australie, 1993, 114 mn

Bubby (Nicholas Hope) commence son éducation à 35 ans, après avoir tué la mère incestueuse qui le tenait enfermé. Il erre dans les rues d'Adelaide à la recherche de femmes aux gros nichons, de préférence tombants comme ceux de sa mère, ne mange que de la pizza, parle aux chats avec des miaous et à Dieu avec un "Fuck you God". Affublé d'un col ecclésiastique et d'un masque à gaz, il a du succès dans un groupe de rock.

Cette découverte du Monde par un naïf dénué de tout formatage a un petit côté *Énigme de Kaspar Hauser* (p. 1338). Mais cette série d'épisodes un peu répétitifs ne va nulle part et finit par lasser.

The lion in winter Anthony Harvey, Grande-Bretagne, 1968, 135 mn

Les démêlés de Henry II Plantagenet (Peter O'Toole), son épouse Aliénor d'Aquitaine (Katharine Hepburn) et leurs trois fils, dont les futurs Cœur de Lion (Anthony Hopkins) et Jean sans Terre (Nigel Terry). Sans oublier Alix, maîtresse du roi et son frère Philippe II (Timothy Dalton), futur Philippe-Auguste. Prétexe à des numéros d'acteurs (Oscar® pour Hepburn) mais pensum académique : n'est pas Shakespeare qui veut. Référence à la syphilis avec trois siècles d'avance.

La grande bellezza *Silvio et les autres*, Paolo Sorrentino, Italie, 2013, 141 mn

Lors de ses 65 ans, l'écrivain mondain Gep Gambardella (Toni Servillo) s'interroge sur ses échecs et le vide de sa vie lors d'une soirée où il traverse temps et milieux. C'est une sorte de *Huit et demi* (p. 18) façon clip vidéo. Références à la religion, à travers une sainte qui est un peu l'antithèse de Gep : elle mange des racines car c'est plus profond. Avec Carlo Verdone et Dario Cantarelli.

Chronik einer Sehnsucht Edgar Reitz, Allemagne, 2013, 102 mn

Die Auswanderung Edgar Reitz, Allemagne, 2013, 126 mn

Die andere Heimat, quatrième volet, en deux parties, de la série inaugurée avec *Heimat* (p. 1745), retrouve le Hunsrück un siècle auparavant, vers 1840 ; on voit d'ailleurs la comète de 1843. Dans cette région proche de Coblenche assujettie à la misère, des bateleurs belges vantent l'Eldorado brésilien où il ne neige jamais et tout est surdimensionné ; des chariots bâchés traversent le film, en procession sur les plateaux. Car l'émigration est la seule chose que la Prusse, qui s'est attribuée la région lors du Congrès de Vienne, n'interdise pas.

Nous suivons les Simon de Schabbach, surtout Jakob (sans doute ancêtre du Paul de *Heimat*), le doux rêveur qui apprend une langue de cette Amazonie où il compte émigrer ; en voix off, ses propos d'un romantisme un peu pédant. Il a jeté son dévolu sur la jeune Jettchen qu'il pense emmener avec lui au Brésil. Son frère aîné Gustav lui ayant volé Jettchen et Brésil, il reste pour s'occuper des parents et de la forge familiale sans pouvoir réellement oublier son premier amour. Film scandé par la mort : un oncle, puis une épidémie de diphtérie – procession de petits cercueils sur un pont – qui emporte la fillette de Jettchen et Gustav, celle de la mère à la toute fin. Et par la répression – Jakob passe plusieurs mois dans un cachot prussien pour avoir crié "Liberté" – et l'intolérance – le père Simon ne veut plus voir sa fille Lena coupable d'avoir épousé un Catholique. Le jeune homme se console dans la technique – il met au point un stabilisateur pour empêcher la machine à vapeur laissée par son frère de s'emballer – et se fait une petite renommée d'ethnologue en chambre, suffisante pour que le célèbre Humboldt (Werner Herzog) fasse un détour pour le saluer.

Noir et blanc avec de petites taches de couleur, ainsi le rouge des fers qu'on appose au sabot d'un cheval. Une indéniable émotion se dégage quand Jakob lit en famille la lettre de Jettchen racontant la difficile installation du couple au Brésil ; à la fin, une phrase dans ce dialecte amérindien qu'il lui avait appris et que lui seul, sauf peut-être un spectateur qui aurait pris des notes, peut comprendre. Dernier plan sur la tombe de la mère ; Jakob y dépose la lettre dont elle n'a pas pu écouter la lecture.

Tales of Manhattan *Six destins*, Julien Duvivier, USA, 1942, 130 mn

Un frac passe de dos en dos. 1) Un mari jaloux (Thomas Mitchell) tire sur l'amant (Charles Boyer) de son épouse (Rita Hayworth), lequel dit ne pas avoir été touché ; mais l'habit est percé d'une balle. 2) Pour calmer la jalouse Diane (Ginger Rogers) qui a trouvé une lettre dans sa poche, son fiancé demande à un copain (Henry Fonda) de prétendre qu'il y a eu interversion de fracs. 3) Acheté d'occasion par son épouse (Elsa Lanchester), l'habit trop petit d'un chef d'orchestre débutant (Charles Laughton) se découd durant la représentation. 4) Accusé de vol par un ennemi (George Sanders) lors d'une soirée, un radié du barreau (Edward G. Robinson) refuse de se laisser fouiller. 5) Un conférencier (W. C. Fields) vante le lait de coco durant la soirée anti-alcoolique donnée par une rombière (Margaret Dumont) ; mais la boisson a été "aromatisée". 6) Rempli de billets volés, le frac atterrit chez de pauvres fermiers noirs ; l'argent est réparti et Luke (Paul Robeson) remercie Dieu. L'habit finit sa carrière sur un épouvantail.

Le sketch le plus réussi est le 5), coupé mais qu'on peut voir sur Internet. Le dernier respecte l'Apartheid : l'habit est récupéré par des Noirs, mais jeté d'un avion par des voleurs blancs, donc pas de "miscegenation". Distribution superlative.

Le masque de fer Henri Decoin, France, 1962, 123 mn

D'Artagnan (Jean Marais) est chargé de convoyer, puis de rattraper après son évasion de Sainte-Marguerite, le Masque de Fer (Jean-François Poron) que des comploteurs veulent substituer à son jumeau Louis XIV. Le complot éventé, le frère est envoyé à la Bastille où, pour échapper aux poursuites, un bandit (Jean Rochefort) prend sa place : interdiction de soulever le masque. Adaptation libre du *Vicomte de Bragelonne* avec un d'Artagnan qui louche sur Cyrano, le film est un peu mollasson. Dans le même genre, *La fille de d'Artagnan* (p. 1200) sera plus roboratif. Avec Noël Roquevert, Philippe Lemaire, Gisèle Pascal, Claudine Auger, Sylva Koscina ainsi que Germaine Montero en Anne d'Autriche.

My sister Eileen *Ma sœur est du tonnerre*, Richard Quine, USA, 1955, 107 mn

Deux sœurs emménagent à Greenwich Village où elles cherchent du travail. Eileen (Janet Leigh) qui voudrait être comédienne suscite surtout le désir des hommes. Sa sœur aînée Ruth (Betty Garrett d'*Un jour à New York*, p. 1348) est un bas-bleu qui cherche à faire publier une nouvelle par le patron de presse Bob Baker (Jack Lemmon) et va jusqu'à se faire passer pour une délurée afin d'attirer son attention. Tout ça se terminera par un défilé de marins brésiliens dans le sous-sol que le pittoresque Appopolous (Kurt Kaszner) loue aux deux sœurs.

Une comédie musicale très réussie ; avec Bob Fosse et Dick York.

Somebody up there likes me *Marqué par la haine*, Robert Wise, USA, 1956, 109 mn

Rocky Graziano, petit délinquant – ses débuts dans le Lower East Side font penser à *Il était une fois en Amérique*, p. 281 – puis militaire déserteur, devient champion du monde de boxe grâce au soutien sans faille de son épouse (Pier Angeli) et de son manager (Everett Sloane). Ce “biopic” édifiant aurait pu s’intituler *De l’ombre à la lumière* ; le jeu Actors Studio de Paul Newman n’arrange rien.

Indigènes Rachid Bouchareb, France, 2006, 119 mn

Quatre soldats algériens (Sami Bouajila, Samy Naceri, Roschdy Zem et Jamel Debbouze en dépit d’un bras droit absent) depuis leur recrutement à Sétif en 1943 jusqu’au village d’Alsace où trois d’entre eux trouvent la mort. Promesses mensongères, racisme insidieux et petites brimades, tout ça raconté sans excès ni véhémence dans un film touchant et nécessaire. Le rôle le plus intéressant est celui du sergent Pied-noir Martinez (Bernard Blancan) écartelé entre les deux communautés du fait d’une mère arabe. La suite dans *Hors-la-loi* (p. 304).

Cluny Brown *La folle ingénue*, Ernst Lubitsch, USA, 1946, 96 mn

La jeune Cluny (Jennifer Jones) se retrouve face à divers types de collets montés britanniques : ses employeurs aristocrates qui, en 1939, n’ont pas entendu parler de Hitler, les domestiques (Sara Allgood et Ernest Cossart), encore plus puants que leurs maîtres, et enfin la famille de son fiancé (Richard Haydn), un pharmacien bonnet de nuit dont la mère (Una O’Connor) fait un malaise quand Cluny ose déboucher un évier. Belinski (Charles Boyer), un providentiel réfugié tchèque, s’intéresse à la jeune femme et l’épouse.

Un film à l’humour laborieux : la phrase récurrente “Feed squirrels to the nuts” n’est pas vraiment drôle. On retrouve de-ci de-là le style inimitable de l’auteur, la “Lubitsch touch” : ainsi quand Belinski, qui s’était constamment plaint d’être réveillé par un oiseau, signe un roman policier : *Le meurtre du rossignol*.

Il signor Max *Monsieur Max*, Mario Camerini, Italie, 1937, 82 mn

Gianni (Vittorio De Sica), vendeur de journaux à Rome, s’offre de luxueuses vacances où il fraye avec du beau monde ; se faisant appeler Max, il fait partie des admirateurs de la belle Paola dont la domestique Lauretta (Assia Noris) connaît par ailleurs Gianni : quiproquos et parties de cache-cache. N’ayant pas réussi à s’intégrer chez les snobs – il est aussi piètre cavalier que brideur –, Gianni se console avec Lauretta à laquelle il ne révélera jamais qu’il fut aussi ce monsieur Max qui ressemblait tant à son futur époux. Une réussite des “téléphones blancs”.

Steamboat round the bend John Ford, USA, 1935, 78 mn

Sur le Mississippi, vers 1890. Le polyvalent John Pearly (Will Rogers), dit "Doc" à cause de son élixir Pocahontas à forte teneur en alcool, sillonne le fleuve sur son bateau à aubes, moyen de transport mais aussi musée de cire. Il sauve même son neveu de la potence en attrapant au lasso un prédicateur évangéliste, le Nouveau Moïse (Berton Churchill), unique témoin capable de l'innocenter. Le clou du film est la course de vitesse qui inspirera la BD *Lucky Luke* : le premier arrivé à Baton Rouge gagne le bateau de l'autre. Tout est bon pour alimenter la chaudière : les personnages de cire, puis la redoutable liqueur Pocahontas.

Tout ça dans un Sud bon enfant avec ses personnages picaresques (Francis Ford, Eugene Palette) et une jeune femme (Anne Shirley, 17 ans) touchante épouse du neveu. Mais aussi un Noir bête, paresseux, trouillard et pleurnichard, du seul type admis dans les films de l'époque, un "coon" joué par Stepin Fetchit.

Souls at sea *Âmes à la mer*, Henry Hathaway, USA, 1937, 88 mn

Un bon film d'aventures situé au début du XIX^e siècle, alors que la traite des Noirs – pas l'esclavage – a été abolie. George Raft campe un ancien négrier – il périra donc dans le naufrage final – ami de Michael (Gary Cooper) qui vogue vers Savannah pour démasquer les commanditaires du commerce triangulaire qui persiste malgré tout. Sur le bateau, la charmante Margaret (Frances Dee) et son perfide frère (Henry Wilcoxon), l'agent négrier que recherche Michael. Quand ce dernier le tue en légitime défense, les réflexes locatifs (cf. p. 86) éloignent un temps Margaret de Michael. *Happy end*. Avec Paul Fix dans un rôle de musicien.

Le Père Tranquille René Clément, France, 1946, 94 mn

Dans une petite ville proche d'Angoulême, Martin (Noël-Noël) est agent d'assurances et horticulteur amateur. En apparence seulement : quand "Jourdan", un agent de la Gestapo au français impeccable, se met à traîner dans les cafés en se proclamant chef de la Résistance locale, il est capturé et exécuté sommairement par un commando dirigé par le vrai chef, le prétendu "Père Tranquille".

C'est très bien fait : les membres de sa famille, à l'exception de la fille (Nadine Alari), prennent Martin pour un planqué, un trouillard et l'émotion surgit naturellement quand ils s'aperçoivent (le fils, notamment) de leur méprise. Mais aussi un peu démagogique, témoin la façon dont Martin éloigne les riverains d'une usine qui va être bombardée. Et surtout, cela permet à une génération de planqués de se vanter de faits d'armes inconnus – et pour cause – ; cette imposture sera tournée en dérision dans *Papy fait de la résistance* (p. 1449). Avec Jo Dest et Howard Vernon en "Boches", Paul Frankeur et un jeune Maurice Chevit en résistants.

J'étais une aventurière Raymond Bernard, France, 1938, 98 mn

Un trio d'escrocs opère dans les grands hôtels. Il s'agit de faire payer un bijou de pacotille porté par la "comtesse" Véra Vronski (Edwige Feuillère) que son complice aux mains agiles Paulo (Jean Tissier) subtilisera avant que le gogo ait pu s'apercevoir de la supercherie ; c'est Désormeaux (Jean-Max) qui imagine ces arnaques. Et voilà que Véra tombe amoureuse d'un de ses "clients", Glorin (Jean Murat), qu'elle épouse alors que ses complices sont en taule. À leur sortie, ils relancent Véra qui croit s'en débarrasser, erreur. Posant pour un cousin de la jeune épouse, Paulo débarque avec Désormeaux dans la luxueuse villa normande de la tante de Glorin (Marguerite Moreno) ; les aigrefins repartent avec les bijoux des invités qu'ils avaient collectés sous prétexte de les mettre à l'abri des voleurs. Paulo a cependant pitié de la pauvre Véra et restitue, dans le dos de Désormeaux, le butin qu'il fait ensuite semblant de faire tomber dans l'eau en montant sur le Normandie ; consolation, il a subtilisé le portefeuille de Glorin.

Sur un superbe scénario de Jacques Companéez, une comédie bien enlevée. Avec Félix Oudart, Guillaume de Sax et André Numès.

It always rains on sunday *Il pleut toujours le dimanche*, Robert Hamer, Grande-Bretagne, 1947, 88 mn

Triple unité dans ce film de style néo-réaliste : de lieu – Bethnal Green dans l'East End –, de temps – un dimanche – et du temps qu'il fait – la pluie qui tombe. Au centre de l'histoire, la famille Sandigate : mariée à un homme plus âgé, Rose (Googie Withers) est amenée à donner asile à un prisonnier en fuite qu'elle a jadis aimé, tandis que ses deux filles échappent de justesse aux frères Hyams, le musicien marié Morry et le crapuleux Lou (John Slater), organisateur de matches truqués et mécène occasionnel. Malgré de belles images nocturnes, la poursuite du fugitif, capturé dans une gare de triage, est un peu longuette.

On entend la marche du Col. Bogey (popularisée par *Le pont de la rivière Kwai*, p. 2) ; et référence à une spécialité culinaire, la sempiternelle *mint sauce*.

Babe *Babe, le cochon devenu berger*, Chris Noonan, Australie, 1995, 88 mn

On peut voir ce film à tout âge, petit enfant à cause de l'histoire, bien résumée par le titre français, ou adulte à cause de l'humour et des animaux qui parlent façon *Francis, the talking mule* (p. 1703), sans oublier les trois petites souris qui commentent les épisodes. Si le paysage est australien, la ferme ne l'est guère. La paysanne (Madga Szubansk) a des allures de petit cochon et son époux (James Cromwell) est peu loquace : alors que Babe vient de gagner la médaille des *sheep dogs*, il le complimente d'un laconique "That'll do, Pig!".

Signore & signori *Ces messieurs dames*, Pietro Germi, Italie, 1966, 114 mn

1) Dans un sketch digne de Boccace, l'homme à femmes Gasparini se plaint d'être impuissant ; c'est pour mieux baiser la peu farouche épouse du médecin auquel il vient de confier son infortune.

2) Osvaldo (Gastone Moschin) tombe amoureux de la belle Milena (Virna Lisi), caissière au café. Il est amené à quitter son épouse et à installer la jeune femme dans un hôtel de passe. Tout le monde se ligue contre ce couple dont le seul tort est de s'être affiché. L'Église convainc finalement la pécheresse de quitter la ville et Osvaldo fait une tentative de suicide sur la grand-place avant d'être temporairement interné.

3) Alda fait le tour des boutiques depuis que le chasseur (Franco Fabrizi) l'a trouvée à son... pied. Le père de la jeune fille fait alors un procès aux notables car elle n'a que seize ans. Impossible d'arrêter le cours de la Justice, mais une bourgeoise (l'épouse du Gasperini du premier sketch) a l'idée géniale de payer le plaignant qui se rétracte ; il sera de ce fait poursuivi en diffamation. C'était une belle crapule, mais que dire de la bande qui continue à s'étaler sur la grand-place ? Tous satisfaits d'eux-mêmes, sauf Osvaldo, perdu dans ses rêves ; sa touchante médiocrité apporte au film la dimension d'empathie dont étaient dépourvus les deux opus siciliens *Divorce à l'italienne* et *Séduite et abandonnée* (pp. 140, 656).

Tourné à Trévise, sur une musique de Carlo Rustichelli. Avec Aldo Pugliesi en carabinier et Gustavo D'Arpe, superlatif *rompicoglioni* (casse-couilles).

La fille sur le pont Patrice Leconte, France, 1998, 88mn

Dans un magnifique noir et blanc, l'histoire d'amour entre le lanceur de couteaux Gabor (Daniel Auteuil) et Adèle (Vanessa Paradis), dépressive et nymphomane, dont il fait sa partenaire sur scène ; pour ce qui est du sexe, Gabor a troqué son pénis pour un poignard. Une sorte de lien télépathique unit le couple auquel la chance sourit quand il sont ensemble. À noter l'étonnante interview télévisée d'Adèle au début du film ; qui serait une réussite sans le *happy end* final.

Frankenstein must be destroyed *Le retour de Frankensetein*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1969, 97 mn

Quatrième de la série des cinq Frankenstein de Fisher (pp. 570, 100, 405, puis 183), le film s'ouvre sur l'image d'un seau contenant une tête humaine. L'action proprement dite tourne autour de la transplantation du cerveau d'un fou. Il est guéri mais son épouse (Maxine Audley) refuse de le reconnaître sous sa nouvelle apparence (Freddie Jones). Désespéré, il entraîne Frankenstein (Peter Cushing) dans l'incendie de sa maison. Images d'intérieur soignées.

Un uomo da bruciare *Un homme à brûler*, Valentino Orsini & Paolo & Vittorio Taviani, Italie, 1962, 87 mn

Basé sur l'histoire authentique de Salvatore Carnevale, assassiné en 1955 par la Mafia. Beaux paysages siciliens et excellente composition de Gian Maria Volonté, seul contre tous. Mais difficile à suivre sans sous-titres.

Le sens de la fête Olivier Nakache & Éric Toledano, France, 2017, 115 mn

Max (Jean-Pierre Bacri) est chargé d'organiser un mariage très chic dans un château (Courances). Petites bisbilles et intrigues, désamours et raccommodements. On frôle constamment la catastrophe : la viande est avariée, un contrôleur de l'URSSAF est signalé, le marié manque de s'envoler en ballon. Tout se termine par une coupure de courant et une danse aux chandelles rythmée par la musique d'un employé sri-lankais de Max. Ça se voit avec plaisir même si on aurait aimé un humour plus féroce. Avec Suzanne Clément, Eye Haidara, Gilles Lellouche, Vincent Macaigne, Jean-Paul Rouve et Hélène Vincent.

The prowler *Le rôdeur*, Joseph Losey, USA, 1951, 89 mn

Le policier Webb (Van Heflin) tombe amoureux de Susan (Evelyn Kayes) qui a cru voir un rôdeur. Il revient sous divers prétextes et se sent encore plus motivé lorsqu'il découvre la confortable police d'assurance de l'époux de Susan (62000 \$), souvent absent le soir car présentateur à la radio. Devenu l'amant de la jeune femme, il monte sans la prévenir une embuscade qui lui donne prétexte à abattre le mari en légitime défense : meurtre involontaire, c'est ce que conclut l'enquête. Il épouse la veuve quelques mois plus tard, un mariage un peu choquant qui attire l'attention de la Presse. Webb, qui a quitté la Police, va pouvoir vivre avec sa chérie dans le motel qu'il a acheté lorsque frappe la némésis : Susan est enceinte de quatre mois, ce qui n'est possible, son premier mari étant notoirement stérile, que si elle entretenait une relation extra-conjugale avec Webb.

Le couple opte pour la fuite dans une mine abandonnée – on pense à *Colorado territory* (p.1619) – pour un accouchement clandestin. Voyant Susan en mauvaise posture, Webb va réquisitionner un docteur des environs qu'il a l'intention de tuer. Susan, qui a enfin compris quel genre d'homme elle a épousé, pousse le médecin à fuir avec le bébé ; ce dernier prévient la Police qui abat le criminel.

Réussite de Losey dont le scénario, qui présente des similitudes avec *Le facteur sonne toujours deux fois* (p. 234) ou encore *Double indemnity* (p. 1003), n'est pas signé par Dalton Trumbo, victime de la Chasse aux sorcières. Losey signe encore de son nom ; pendant quelques années, même exilé en Europe, il devra utiliser des pseudonymes pour échapper à l'acharnement de la Police politique.

Kagemusha *Kagemusha : l'ombre du guerrier*, Akira Kurosawa, Japon, 1980, 159 mn

1573, début de la période Momoyama. À la mort du seigneur de la guerre Shingen (Tatsuya Nakadai), sa famille le remplace par un sosie, ce qui n'empêchera pas la chute du clan sous les coups de ses rivaux Nobunaga et Ieyasu.

Cette broderie à la Dumas sur d'authentiques faits historiques est prétexte à de somptueuses images, notamment lors de la bataille finale qui fait penser à Paolo Uccello. Le résultat est cependant relativement impersonnel, même si l'on retrouve la patte de l'auteur, connu pour son amour de la pluie, dans la splendide scène où le Kagemusha (sosie) est congédié.

Uomini contro *Les hommes contre*, Francesco Rosi, Italie, 1970, 97 mn

La Grande Guerre vue du côté italien par le sous-lieutenant Sassu (Mark Frechette) et le lieutenant Ottolenghi (Gian Maria Volonté). Nullement exagéré dans le détail mais globalement excessif du seul fait de l'accumulation, ce catalogue des atrocités infligées aux soldats est une sorte de Chemin des Dames avec ses mutineries, ses décimations et ses gendarmes, ses militaires sabreurs à la Mangin comme le Gal. Leone (Alain Cuny). Détail typiquement italien, cette armure censée protéger les soldats et qui en fait des cibles statiques. Séquence mémorable quand Sassu suggère à Leone de mettre l'œil à une meurtrière réellement meurtrière car un tireur autrichien descend tout ce qu'il s'y profile.

Gauchiste braqueur de banque, Frechette devait décéder en 1975 de mort accidentelle dans une prison américaine ; celle de *Fast-walking* (p. 1460) ?

Tell them Willy Boy is here *Willy Boy*, Abraham Polonsky, USA, 1969, 94 mn

D'après un fait divers de 1909, la traque de l'Indien païute Willie (Robert Blake) qui a tué en légitime défense le père de sa fiancée Lola (Katharine Ross). C'est le shérif Cooper (Robert Redford) qui conduit la poursuite du renégat : "Renégat par rapport à quoi ?", demande Liz (Susan Clark), une institutrice moins bornée à l'égard des "natives" que son environnement. Lola, qui s'était enfuie avec Willie, se tue pour ne pas le retarder ; lui-même, à court de munitions s'arrange pour être abattu par Cooper. Qui ressent comme un malaise près du corps du jeune homme en train de brûler... au grand dam du policier Wilson (Charles McGraw) qui aurait voulu exhiber sa dépouille.

Film douloureux sur un paria de la société signé par un autre paria : Polonsky sortait de vingt ans de silence forcé. Le fauteuil bâti sur mesure pour William Taft donne une idée de l'embonpoint du président de l'époque. Avec Barry Sullivan

Things to come *La vie future*, William Cameron Menzies, G^{de}-Bretagne, 1936, 97 mn

Noël 1940 : attaque surprise d'Everytown et début d'une interminable guerre mondiale à laquelle participe John Cabal (Raymond Massey).

1970 : une Everytown sinistrée est régentée par un dictateur fasciste (Ralph Richardsdon) qui sera renversé par les Aviateurs Unis dont fait partie John Cabal.

2036 : sous la direction d'Oswald Cabal (même acteur que pour son grand-père), le monde reconstruit s'apprête à conquérir l'espace en envoyant un obus (!) habité dans la Lune. Malgré les vaines tentatives de l'obscurantiste Theotocopoulos (Cedric Hardwicke) opposé à la marche victorieuse du Progrès.

Le scénario de H. G. Wells est sommaire et ses personnages sans épaisseur, bref le film est ennuyeux. Il ne vaut que par ses décors – n'oublions pas que Menzies avait signé ceux du *Voleur de Bagdad*, p. 871 – et ses costumes qui tiennent de la toge romaine et du kataginu japonais.

L'habit vert Roger Richebé, France, 1937, 107 mn

Satire désopilante de l'Académie Française d'après une pièce de Flers & Caillaudet (1912). En quête d'un nouveau membre, ces messieurs ne peuvent se mettre d'accord ni sur un dramaturge, ni sur un écrivain, ni sur un historien... tous forcément critiquables. Le duc de Maulévrier (André Lefaur) demande alors conseil à son épouse (Elvire Popesco au français pittoresque et approximatif) qui recommande son dernier amant, le comte de Latour-Latour qui, n'ayant jamais publié que sa généalogie, a l'étoffe d'un Immortel. Son discours de réception, d'un vide très académique, se termine d'ailleurs par : "Depuis que je suis académicien, j'ai envie d'écrire". Chargé d'accueillir l'impétrant, le duc découvre son infortune conjugale en lisant son discours ; le secrétaire perpétuel (Pierre Larquey) le convainc d'éviter le scandale. Épilogue à l'Élysée où le nouveau président (Abel Tarride), qui n'a strictement aucun pouvoir, a cependant celui d'organiser les retrouvailles entre Latour-Latour et sa filleule Brigitte (Meg Lemonnier) qui en pinçait pour lui. Avec Jules Berry, pourvoyeur de la duchesse en amants.

Sono stato io! Raffaello Matarazzo, Italie, 1933, 70 mn

Ayant perdu son travail, Giovanni (Eduardo De Filippo) s'installe chez sa belle-sœur Rosa (Titina De Filippo) où il endosse les petites malversations de son peu scrupuleux neveu Carlo (Peppino De Filippo). Quand la bonne (Isa Pola) se retrouve enceinte, Giovanni prend le forfait sur lui en répétant compulsivement : "Sono stato io!", façon pour lui de marquer son exaspération devant Carlo. Lequel a honte de sa lâcheté et va rejoindre Lisa. *Happy end* pour ce "véhicule" De Filippo. Avec Alida Valli dans un de ses tout premiers rôles.

La maison assassinée Georges Lautner, France, 1988, 111 mn

Après la Grande Guerre, l'orphelin Séraphin Monge (Patrick Bruel) s'installe dans son village natal qu'il ne connaît pas. Apprenant que ses parents, tenanciers d'un relais de poste, y furent sauvagement assassinés en 1896, il s'acharne contre cette demeure qu'il estime maléfique tout en essayant d'élucider le drame. De fausse piste en fausse piste, il comprend que sa famille tenait une sorte d'auberge rouge et que son vrai père n'est autre que Zorme, le sorcier du coin.

Intrigue du genre *Pursued* (p. 1721) mise en scène par un cinéaste peu doué qui ne se réveille qu'à la toute fin comme pour nous montrer le bon film qu'il a raté. Les nombreuses références à la guerre sont mal exploitées, même si Yann Collette est très convaincant en gueule cassée, sans maquillage. Les rues du village provençal ont un petit relent de Cévennes et pour cause, ce sont celles de Sauve. Avec Maria Meriko, Jean-Pierre Sentier, Anne Brochet et Martine Sarcey.

L'assassino Elio Petri, Italie, 1961, 98 mn

Alfredo (Marcello Mastroianni) est arrêté par la Police et cuisiné par le commissaire Palumbo (Salvo Randone au début d'une longue collaboration avec Petri). Il est accusé d'avoir tué sa maîtresse Adalgisa (Micheline Presle), ce qui nous vaut une succession de flash-backs sur cet individu peu scrupuleux, un anti-quaïre qui exploite ses anciens copains de gauche doublé d'un bellâtre qui vit au crochet des femmes. Quand il est finalement disculpé et sort dans la Rome déserte du petit matin, c'est un homme profondément décidé à changer... illusion d'un instant. Un an plus tard il est resté le même homme à femmes ondoyant et magouilleur. Aucun doute, les premiers films de Petri sont excellents.

Il cammino della speranza *Le chemin de l'espérance*, Pietro Germi, Italie, 1950, 97 mn

Réduits à la misère par la fermeture d'une mine de cuivre, un groupe de Siciliens, dont Saro et Barbara (Raf Vallone et sa future épouse Elena Varzi), paient un passeur, Ciccio (Saro Urzi) qui doit les emmener en France. Mais Ciccio n'en a qu'après leur argent et leur fausse compagnie en gare de Roma-Termini. La Police intime au groupe de regagner la Sicile mais certains décident de persévérer. Ils participent en chemin à une moisson pour découvrir qu'ils sont utilisés comme *crumiri* (briseurs de grève, p. 314). Au moment de traverser la frontière ils sont arrêtés par une patrouille mixte qui les laisse passer (!).

Ces *Raisins de la colère* (p. 242) catholiques (scénario de Fellini!) ne sont pas une réussite. La fin saugrenue est une sorte de miracle : les garde-frontière ont sans doute reconnu la Vierge en Barbara qui tient un enfant dans ses bras.

Les bonnes femmes Claude Chabrol, France, 1960, 98 mn

Ces bonnes femmes travaillent dans une boutique d'électro-ménager du boulevard Beaumarchais, où elles doivent subir le radotage du patron (Pierre Bertin). Jane (Bernadette Lafont) a la cuisse légère : elle se laisse embarquer par deux dragueurs vulgaires (Jean-Louis Maury et Albert Dinan). Rita (Lucile Saint-Simon) se prépare à épouser un médiocre collet monté. Ginette (Stéphane Audran) se produit en chanteuse à accent dans un music-hall. Reste la rêveuse Jacqueline (Clotilde Joano) qui finit par rencontrer l'homme de sa vie en la personne d'un motocycliste (Mario David) qui la suivait depuis quelque temps ; en fait l'homme de sa mort car il l'étrangle dans un sous-bois.

Est-ce ainsi que les femmes vivent ? La caissière (Ave Ninchi) conserve comme talisman un mouchoir trempé dans le sang de Weidmann. La dernière séquence montre un bal et les yeux grand ouverts d'une jeune femme dont le regard caméra semble attendre quelque chose, mais quoi au juste ?

The undercover man *Le maître du gang*, Joseph H. Lewis, USA, 1949, 81 mn

L'agent du fisc Frank Warren (Glenn Ford) cherche à coincer le "Big Fellow" pour évasion fiscale. Les repentis Manny (Robert Osterloh), puis Rocco (Anthony Caruso), proposent de parler, moyennant finance : ils sont abattus l'un après l'autre. Quand un avocat marron (Barry Kelley) se met à menacer l'épouse (Nina Foch) de Warren, ce dernier est bien près de jeter l'éponge. Mais la mère de Caruso (Esther Minciotti) apporte le cahier de comptes du criminel. Qui sera condamné à vingt ans de prison ; il aura fallu changer le jury à la dernière minute pour remplacer celui qui devait siéger et que les gangsters avaient soudoyé.

Librement inspiré d'Al Capone, un film vite oublié. Avec James Whitmore.

Man in the saddle *Le cavalier de la mort*, André De Toth, USA, 1951, 83 mn

Owen (Randolph Scott) essaie de reconquérir Laurie (Joan Leslie) qui vient d'épouser le tyrannique Isham (Alexander Knox). Lequel ne supporte aucune forme de concurrence et cherche à tuer Owen ; ce dernier réchappe de justesse, avec l'aide de Nan (Helen Drew). Mais il doit affronter alors la jalousie de Clagg (John Russell) qui en pince pour Nan. Tout se terminera par les morts de Clagg et Isham ; Owen convole avec Nan, laissant la veuve Laurie à son domaine.

Excellent western tourné dans les Alabama Hills, très bien mises en valeur. Derrière Scott, sans doute le plus grand acteur de westerns, de réjouissants seconds rôles : Frank Sully en salopard trouillard et Alfonso Bedoya en truculent lanceur de couteau. Et personnages complexes, le fou mégalomane Isham et Laurie la girouette, tous deux agissant à l'encontre de leur intérêt profond.

Uomini sul fondo *S.O.S. 103*, Francesco De Robertis, Italie, 1941, 87 mn

Éperonné par un navire, le sous-marin A303 gît à 98m de fond. Des efforts sont déployés pour ramener les hommes (et même un chien !) à la surface, puis le sous-marin lui-même grâce au sacrifice d'un matelot qui débloque une vanne.

Le style documentaire, sans acteur professionnel, fait du film un marqueur dans la genèse du néo-réalisme. Mais, malgré de belles images du port de La Spezia, il est souvent ennuyeux. Dans le même genre, *Fantasmî del mare* (p. 843) sera plus réussi. Le dernier carton est tout un programme : MARE NOSTRO.

Vicky Cristina Barcelona Woody Allen, USA, 2008, 92 mn

Plus original que *Match point* (p. 136), un autre Woody Allen délocalisé, ici à Barcelone et, accessoirement, Oviedo. Au centre de l'histoire, le peintre Juan Antonio (Javier Bardem) et ses amours, pour Vicky (Rebecca Hall), Cristina (Scarlett Johansson) et Maria Elena (Penelope Cruz). L'amour pour Vicky se révèle profond mais labile, alors que celui pour son ancienne épouse Maria Elena est volcanique et potentiellement mortifère : il n'est possible que grâce à la présence de Cristina qui sert de tampon dans un ménage à trois et quand elle repart, le couple recommence à se déchirer et se sépare.

The thief *L'espion*, Russell Rouse, USA, 1952, 86 mn

Exposition de la routine : Bleek (Martin Gabel) laisse tomber dans la rue un bout de papier que ramasse Fields (Ray Milland, excellent), chercheur en physique à Washington. Fields prend alors avec son Minox des photos de documents qu'il transmet discrètement à Bleek à la Bibliothèque du Congrès ; ils passent ensuite de main en main avant de prendre l'avion, sans doute pour la Russie.

Nouvelle demande de Bleek à laquelle Fields acquiesce à contre-cœur. Un des intermédiaires est renversé par une automobile et la petite boîte contenant les photos tombe dans les mains du FBI : nul doute, il y a un traître à l'institut de physique, enquête. Fields reçoit un nouveau message de Bleek : une clef donnant accès à une autre clef. . . il se retrouve à New York au sommet de l'Empire State Building pour recevoir ses instructions de fuite sur un cargo. Mais, si les espions sont partout, les chasseurs de Rouges du FBI aussi ; l'intermédiaire rencontrée par Fields était l'objet d'une surveillance étroite et le traître est maintenant poursuivi dans les escaliers du gratte-ciel. Il se débarrasse difficilement du limier qui fait une chute mortelle ; cet accident lui fait sans doute comprendre quel monstre il est devenu et, au moment de monter sur le navire, il se ravise et va se livrer.

Film de propagande macarthyste qui vaut pour son format – pas un seul mot n'est prononcé – et son atmosphère nocturne angoissante.

Jodaeiye Nader az Simin *Une séparation*, Asghar Farhadi, Iran, 2011, 118 mn

Téhéran. Nader (Payman Maadi) et Simin (Leila Hatami) se séparent : le divorce est donc possible dans ce pays. Pour s'occuper de son vieux père malade Alzheimer, Nader engage Razieh (Sareh Bayat) qui fait une boulette ; il l'expulse violemment, la faisant tomber dans l'escalier. Il est plus tard accusé d'avoir provoqué une fausse couche et est même temporairement incarcéré. Tout finit par se calmer quand Razieh avoue avoir été renversée la veille par une voiture.

Le film est intéressant de par la complexité psychologique des personnages, notamment de la fille de Nader et Simin. Mais aussi pour sa description de la foi de Razieh : elle est tellement bigote qu'elle doit téléphoner pour savoir si c'est un péché que de laver un vieillard. Nader la piège d'ailleurs en lui demandant de jurer sur le Coran qu'elle est convaincue de sa responsabilité dans la perte du bébé. Son époux Hojjat (Shahab Hosseini) vit sa religion de façon agressive – pour lui, un riche comme Nader est un mécréant – et hypocrite : il tente de pousser Razieh au parjure au moyen d'un commode "Je prends le péché sur moi". Le film permet de comprendre la prégnance de la religion auprès de ceux qu'elle opprime le plus ; c'était déjà le cas avec les esclaves chez les Romains.

Detroit Kathryn Bigelow, USA, 2017, 143 mn

Juillet 1967. Lors d'émeutes à Detroit, un Noir s'amuse avec un pistolet joujou. La Police prend ça très au sérieux et trois de ses membres se mettent à interroger violemment les pensionnaires du Motel Algiers à la recherche d'une arme. Ils les tabassent et en exécutent sommairement trois ; les deux filles blanches – des putes, puisqu'avec des Noirs – échappent de justesse au viol. Le jury 100% blanc appelé à juger les trois criminels les acquittera.

Reconstitution d'un temps fort de ce racisme dont l'actualité nous rappelle qu'il se porte bien. La distribution est dominée par Will Poulter qui joue le terrifiant Krauss, jeune flic raciste heureux de tuer. La façon de filmer, haletante et très découpée, est un peu tape-à-l'œil. Mais elle sert très bien le propos.

Chantrapas Otar Iosseliani, France, 2010, 122 mn

Nicolas (Dato Tanielachvili) veut faire du cinéma. Dans sa Géorgie natale, ses films indisposent ; il est invité en France où les producteurs (Pascal Bonitzer, Bernard Eisenschitz et Pierre Étaix) le trouvent peu commercial. Il rentre chez lui.

Iosseliani mineur avec quelques idées étranges : la communication par pigeon voyageur de Paris à Tbilissi et cette queue de sirène entrevue comme une métaphore d'un inaccessible ailleurs. S'il avait été brimé en URSS, Iosseliani a par contre trouvé sa place dans le cinéma français.

Bikur Ha-Tizmoret *La visite de la fanfare*, Eran Kolirin, Israël, 2007, 83 mn

Des militaires égyptiens en Israël ! Il s'agit en fait des huit membres d'un orchestre militaire d'Alexandrie venus pour l'inauguration d'un centre culturel et qui, faute d'accueil adéquat de leur ambassade, se retrouvent dans une banlieue de Tel Aviv où ils passent une nuit.

Film sans scénario, fait de petits riens, dont se détachent Toufiq (Sasson Gabay), un militaire un peu âgé qui se reproche d'avoir causé la mort de son fils, et de Dina (Ronit Elkabetz), femme esseulée dont on devine le besoin d'amour. Le petit rien est souvent plus touchant que le grand tout.

Invictus Clint Eastwood, USA, 2009, 128 mn

Mansuétude et profonde intelligence politique du vainqueur. Arrivé au pouvoir, Nelson Mandela (Morgan Freeman) refuse d'écraser les Afrikaners en se livrant à des représailles pourtant méritées. Contre l'avis de l'ANC, il s'oppose au démantèlement de l'équipe honnie des Springboks qui est un peu le symbole de l'Apartheid : les Blancs se reconnaissent dans son vert et or et Madiba ne veut pas les désespérer. Tout au contraire, il prend contact avec leur capitaine François Pienaar (Matt Damon) auquel il veut insuffler le courage et l'énergie pour gagner la prochaine coupe du monde de Rugby (1995) qui se déroulera précisément en Afrique du Sud. Pour l'aider, il recopie de ses mains le poème *Invictus* (invaincu) de W. E. Henley qui le soutenait durant sa longue captivité : "I am the master of my fate, I am the master of my soul".

Grande réussite classique : les radotages réactionnaires sont restés au vestiaire.

Shakespeare-wallah James Ivory, Inde, 1965, 117 mn

Dans l'Inde indépendante, les Buckingham – nom de scène éloquent – persistent à jouer Shakespeare même si les spectateurs ont tendance à se raréfier. En représentation près de Simla, leur fille Lizzie (Felicity Kendal) tombe amoureuse du beau play boy indien Sanju (Sashi Kapoor), lequel entretient par ailleurs une liaison avec Manjula (Madhur Jaffrey), célèbre actrice de Bollywood. Et garce à ses heures : elle n'hésite pas à sortir ostensiblement d'une représentation d'Othello. Lizzie prend finalement le bateau pour découvrir la lointaine Angleterre, laissant sur place ses parents mais en emportant le souvenir de Sanju.

Film très authentique au niveau de la distribution : Felicity Kendal et ses (vrais) parents étaient comédiens en Inde, la fille aînée du couple était mariée à Kapoor. La photo d'une Inde parfois pluvieuse est signée Subrata Mitra, le chef opérateur des premiers Satyajit Ray... lequel a composé la musique. "Shakespeare-wallah" pourrait se traduire en anglais par "Shakespeare store".

Butch Cassidy and the Sundance Kid George Roy Hill, USA, 1969, 110 mn

L'air étant devenu irrespirable pour eux, deux pilleurs de trains (Paul Newman et Robert Redford) et la compagne du second (Katharine Ross) partent pour la Bolivie aux banques accueillantes. Les deux hommes y sont abattus en 1908.

Film sympathique et un peu racoleur dont la chanson *Raindrops keep fallin' on my head* fit un tabac. La bande américaine des deux gangsters s'appelait *The wild bunch* ; le film éponyme (p. 395), sorti peu de temps auparavant, a de toute évidence inspiré celui-ci qui en reprend un acteur (Strother Martin). Newman et Redford se retrouveront dans un autre succès de Hill, *L'arnaque* (1973).

The girl with the dragon tattoo *Millenium : les hommes qui n'aimaient pas les femmes*, David Fincher, USA, 2011, 158 mn

Blomqvist (Daniel Craig) enquête sur la disparition, il y a quarante ans, de la nièce du magnat Henrik Vanger (Christopher Plummer). Il la retrouvera vivant sous une fausse identité à Londres : elle voulait échapper à son frère Martin (Stellan Skarsgård), un tueur en série nazi.

Personnage clef de l'histoire, la jeune Lisbeth (Rooney Mara) dissimule une "hacker" hors pair derrière son allure de droguée. Outre sa précieuse assistance dans l'affaire Vanger, elle utilise son savoir-faire pour démasquer un financier véreux dont elle vide le compte aux îles Caïman. D'après le premier tome d'une série de best-sellers suédois, un film taillé sur mesure pour un public adolescent.

Fast-walking James B. Harris, USA, 1982, 111 mn

Fast-walking est le surnom d'un gardien de prison (James Wood) qui ne rêve que d'Oregon. Manipulé par la bombe sexuelle Moke (Kay Lenz), il accepte l'offre de Wasco (Tim McIntire), un détenu genre KKK, d'abattre un dirigeant noir incarcéré. Comme il a bon fond, Fast-walking laisse échapper sa victime qui est abattue par Moke que son amant Wasco avait postée en embuscade.

Malgré sa distribution (Susan Tyrell, Timothy Carey, M. Emmet Walsh), le film déçoit, en particulier à cause de sa fin morale où l'immonde Wasco est puni.

Szerelmesfilm István Szabó, Hongrie, 1970, 119 mn

Dans les années 1960, Jancsi retrouve son amie d'enfance Kata à Grasse. Brève histoire d'amour ponctuée de réminiscences – la guerre, le bourrage de crânes chez les pionniers, 1956 – qui affleurent comme des éclairs. Quand ils se quittent ils savent, sans le dire, que c'est bien fini : c'est comme s'ils avaient cassé la tirelire. Entre film d'amour (le titre) et film politique, une demi-réussite.

Sammy goes South *L'odyssée du petit Sammy*, Alexander Mackendrick, Grande-Bretagne, 1963, 114 mn

Port Saïd, Novembre 1956. Ses parents étant morts lors d'un raid franco-anglais, le petit Sammy âgé de dix ans décide de retrouver sa tante à Durban. Il rejoindra l'autre bout du continent après avoir croisé de pittoresques aventuriers, notamment le trafiquant de diamants Cocky Wainwright (Edward G. Robinson).

Film pour enfants – Sammy sème un peu trop facilement ses poursuivants – dominé par des images du Nil et par la composition émouvante de Robinson. L'acteur fit une crise cardiaque lors du tournage.

Chiyari Fuji *Le Mont Fuji et la lance ensanglantée*, Tomu Uchida, Japon, 1955, 90 mn

En route pour Edo sur le Tōkaidō, le jeune samourai Sakawa découvre l'injustice. C'est un père qui avait dû vendre sa fille et qui, venu la racheter, apprend qu'elle est morte ; il utilisera l'argent pour éviter qu'un autre père ne vende la sienne. C'est un voleur (Eitarō Shindō) que Genpachi (Chiezō Katoaoka), domestique de Sakawa, arrête avec sa lance ; mais n'étant qu'un inférieur, c'est son maître qui est crédité de la capture. Ce Sakawa un peu trop porté sur le sake a le malheur d'en consommer en compagnie de son autre valet Genta (Daisuke Katō) ; cette entorse à la hiérarchie est punie par cinq samourais de passage qui assassinent les deux buveurs. Genpachi fait justice avec sa lance... et n'est pas puni car seuls des samourais idiots ont pu être vaincus par un inférieur.

Film roboratif où transparaissent les opinions communistes du réalisateur.

Something wild *Au bout de la nuit*, USA, 1961, 113 mn

Violée dans Central Park, Mary Ann (Carroll Baker) rompt les amarres. Elle abandonne sa famille et ses études pour s'installer dans une chambre minable en travaillant dans un "five and ten", une boutique bon marché. De plus en plus catatonique, elle se rend sur le pont de Manhattan pour se noyer mais est récupérée par Mike (Ralph Meeker) qui l'enferme chez lui sans s'en approcher, sauf un moment où il a trop bu : elle lui crève un œil en se défendant. L'homme n'est pas méchant et finit par la laisser partir alors qu'elle a retrouvé son équilibre. À la voir marcher dans la rue, on comprend qu'elle a aussi repris goût à la vie. C'est volontairement qu'elle retourne chez Mike. Sa mère (Mildred Dunnock) l'y retrouve plus tard, mariée et enceinte.

Étrange descente dans un monde de repli sur soi où les paroles sont rares. Avec un étrange sauveur sauvé : "Tu es ma dernière chance" dit-il à Mary-Ann. Une chance qu'il paie de son œil ; mais ce n'est pas trop cher pour l'amour.

The parallax view À cause d'un assassinat, Alan J. Pakula, USA, 1974, 98 mn

Le Space Needle de Seattle : un futur candidat est assassiné et la commission d'enquête conclut à l'acte d'un déséquilibré. Le journaliste fouille-merde Frady (Warren Beatty) est plus tard contacté par une femme (Paula Prentiss) qui craint pour sa vie : tous les témoins du crime disparaissent l'un après l'autre. Quand elle meurt à son tour, Frady commence une enquête qui l'amène à postuler, sous un faux nom, un emploi chez PARALLAX, une société aux buts extrêmement vagues, en réalité une bande de tueurs. Il déjoue un attentat sur un avion mais ne peut empêcher le meurtre du candidat d'un grand parti juste avant la primaire ; Frady est tué et c'est à lui, "un déséquilibré", que la même commission attribue l'assassinat. Celui de Seattle avait été en réalité commis par un tueur caché (Bill McKinney), d'autant plus redoutable qu'on le voit peu : serveur à la réception, c'est sa présence que PARALLAX veut scotomiser en éliminant les témoins gênants à l'aide d'une arme secrète, la pilule à arrêt cardiaque. Servie avec un café, elle coûtera la vie au rédacteur en chef (Hume Cronyn) auquel Frady avait envoyé ses conclusions sur une cassette – effacée comme il se doit.

L'assassinat de Kennedy a-t-il été le fruit d'un complot dont le débile léger Oswald n'aurait été que le bouc émissaire ? C'est plausible mais il y a une marge entre complot et complotisme, travers dans lequel tombe le film tourné au temps de ce Watergate qui devait inspirer à l'auteur ses *Hommes du président* (p. 250). Un étrange test du genre polygraphe est pratiqué par PARALLAX : il s'agit de mesurer les réactions d'une potentielle recrue face à des images de paix, d'amour mais aussi d'extrême violence.

The Sugarland express Steven Spielberg, USA, 1974, 105 mn

D'après un fait divers authentique. Lou Jean (Goldie Hawn) et son époux Clovis (William Atherton), qui purge une petite peine de prison, prennent en otage un policier (Michael Sacks d'*Abattoir 5*, p. 1734) et entament une cavale. But, récupérer l'enfant du couple qui a été attribué à une autre famille. La Police (Ben Johnson) lancée à leurs trousses leur tend un piège chez la mère adoptive (Louise Latham) ; blessé à mort, Clovis meurt au bord du Rio Grande.

Irresponsabilité totale des jeunes gens, en particulier de la femme qui imagine pouvoir se tirer d'une telle aventure. Il bénéficient cependant de la sympathie d'un public massé le long de la route pour leur prodiguer des encouragements. Des extrémistes de la NRA – slogan REGISTER COMMUNISTS NOT FIREARMS – jouent les Benalla en tirant sur le couple sous prétexte d'aider la Police.

Ce troisième long-métrage de Spielberg accorde beaucoup d'importance à l'automobile : ballets et cascades dans la lignée de *Bullitt* (p. 351). Le dernier plan baigne dans le kitsch de ce soleil couchant cher au réalisateur.

Rumble fish *Rusty James*, Francis Ford Coppola, USA, 1983, 94 mn

Tulsa. L'errance de Rusty James (Matt Dillon) et sa bande de petits voyous (Nicolas Cage, Chris Penn, Laurence Fishburne). Il vit dans l'ombre du Motorcycle Boy (Mickey Rourke), son frère aîné qui vient de retrouver en Californie la trace de leur mère qui avait quitté leur père alcoolique (Dennis Hopper). Ce frère est fasciné par les "rumble fishes", des poissons grondeurs qu'il veut remettre dans l'eau douce ; mais il est tué par la Police. Rusty relâche les poissons – taches de couleur sur fond noir et blanc – et part sur la moto du frère pour l'océan.

Rien de bien profond là dedans, sinon de splendides images nocturnes dues à Stephen Burum et une caméra très mobile, notamment dans la salle de billard. Comme plus tard chez Gus van Sant, les nuages défilent en accéléré.

Al Capone Richard Wilson, USA, 1959, 104 mn

Biographie du célèbre gangster très bien interprété par Rod Steiger. Il débute comme bras droit de Johnny Torrio (Neremiah Persoff) dont il assassine l'oncle "trop mou". Il établit plus tard son quartier général à Cicero mais c'est depuis la Floride qu'il commande son plus célèbre exploit, le massacre de la Saint Valentin (14 février 1929) dirigé contre le gang de Bugs Moran ; détail piquant, les gangsters portent des bouchons d'oreille à cause du bruit de la mitrailleuse.

Personnages fictifs, ainsi le Sgt. Schaeffer (James Gregory) qui semble le seul ennemi de Capone, ou semi-historiques, comme le journaliste MacKeely (Martin Balsam) qui mange à trop de rateliers pour survivre. La dernière scène montre un Capone molesté par ses codétenus à Alcatraz ; cela semble peu probable, vu que ce type d'individu conserve un certain pouvoir derrière les barreaux. La carte de Chine des unes de journaux (p. 826) fait une furtive apparition.

The cars that ate Paris *Les voitures qui ont mangé Paris*, Peter Weir, Australie, 1974, 84 mn

Ce fictif Paris est situé dans le Sud-Est australien, contrée verte et très vallonnée où règne l'eucalyptus. Le village est en fait le repaire de naufrageurs de la route qui s'approprient les biens des victimes. C'est ainsi qu'Arthur (Terry Camilleri), qui a survécu à un accident provoqué, se retrouve adopté par le maire (John Meillon) avec interdiction de quitter la vallée. Lors d'un étrange bal masqué, des voitures bardées d'épines attaquent Paris et détruisent ses maisons en bois ; la population fuit, au grand désespoir du maire.

Sorte de cauchemar éveillé aux implications fantastiques, dans un univers typiquement australien entre *Mad Max 2* (p. 850), où l'on retrouvera Bruce Spence, et *Wake in fright* (p. 270). Le réalisateur allait progressivement s'assagir. Hélas.

Songwriter Alan Rudolph, USA, 1984, 95 mn

Doc Jenkins (Willie Nelson), chanteur et compositeur, est brouillé avec les affaires. Il se fait rouler dans la farine par Rodeo Rocky (le réalisateur Richard Sarafian) qui lui a fait signer un contrat léonin lui retirant le bénéfice de ses œuvres. Pour le contourner, Doc attribue ses compositions à Gilda (Lesley Ann Warren), une chanteuse un peu droguée qui remporte un franc succès, et à son collègue et ami Blackie (Kris Kristofferson). Quand Gilda fait une overdose, elle rencontre Dieu, se marie et décide de ne plus interpréter que des ballades édifiantes ; mais Rodeo Rocky ne le sait pas et Doc lui revend son contrat en échange des droits sur ses propres œuvres.

Film décontracté bercé par les compositions de Nelson et Kristofferson.

Chi è senza peccato *Qui est sans péché*, Raffaello Matarazzo, Italie, 1952, 97 mn

Le val d'Aoste : Stefano (Amadeo Nazzari) laisse sa fiancée Maria (Yvonne Sanson) pour aller gagner sa vie au Canada, d'où il contracte avec elle un mariage par procuration. La sœur de la jeune femme est enceinte des œuvres d'un scélérat dont la perfide tante (Françoise Rosay) tisse sa toile de telle façon que l'enfant né et sa mère clouée au lit, Maria soit accusée d'être sa mère et de l'avoir abandonné : prison. Stefano fait annuler leur union et ne revient que dix ans plus tard pour demander des comptes à Maria. La vieille taupe ayant vidé son sac, le couple se réconcilie et le jeune Nino (Enrico Olivieri) retrouve "ses" parents.

D'après Lamartine (*Geneviève : histoire d'une servante*), ce quatrième Matarazzo/Nazzari/Sanson rappelle *L'angelo bianco* (p. 1269) par sa distribution où figure aussi Enrica Dyrell ; en moins réussi à cause du *happy end*.

Loulou Maurice Pialat, France, 1980, 101 mn

Nelly (Isabelle Huppert), fille de bonne famille, tombe amoureuse du voyou Louis (Gérard Depardieu). Elle quitte ainsi son mari (Guy Marchand) pour vivre avec ce Loulou qui fait des étincelles au lit mais a un sacré poil dans la main ; il veut bien, à la rigueur, participer à quelques petits vols. Un vrai boulot, ce sera pour plus tard après la naissance de l'enfant porté par Nelly. Un après-midi passé chez la mère de Louis (Jacqueline Dufranne) montre sans doute à la jeune femme qu'elle s'est fourvoyée. Plus question d'avoir un enfant, elle avorte, mais sans quitter son Jules pour autant.

Cet éloge (?) de la médiocrité est filmé par Pialat qui a un don pour abolir toute distance et nous faire oublier la caméra, notamment lors de la longue scène chez la mère. Détail d'époque, les matelas à même le sol commençaient à dater.

Juste la fin du monde Xavier Dolan, Canada, 2016, 99 mn

Dramaturge connu, Louis (Gaspard Ulliel de *La princesse de Montpensier*, p. 67), retourne chez les siens après douze ans d'absence. Il y retrouve sa mère (Nathalie Baye) aux allures de vieille peau, sa sœur Suzanne (Léa Seydoux) qui est à peu près une étrangère et le couple formé de son frère aîné Antoine (Vincent Cassel) et son épouse Catherine (Marion Cotillard). Antoine, jaloux du succès de son frère homosexuel – comme dans *La Matisse*, p. 289 – ne cesse de l'agresser. À table, Louis ébauche un aveu avec la phrase "Je suis obligé de partir" qui déclenche la fureur, une de plus, d'Antoine. La famille n'entendra pas la suite ; Louis repart sans avoir dit qu'il est atteint d'une maladie en phase terminale.

Théâtre filmé en gros plans avec une superlative distribution ; exclusivement française, pas besoin de sous-titres.

Midnight in Paris *Minuit à Paris*, Woody Allen, USA, 2011, 94 mn

Scénariste à Hollywood, Gil (Owen Wilson) est en vacances à Paris avec sa future belle-famille, des Républicains "Tea Party". Tandis que sa future le trompe avec un pédant (Michael Sheen), il prend à minuit, au pied de Saint-Étienne-du-Mont, un taxi hors d'âge qui le ramène dans les années folles ; il y croise Hemingway, les Fitzgerald, Gertrude Stein, Picasso et Dalí (Adrian Brody)... ainsi que Buñuel auquel il suggère le scénario de *L'ange exterminateur* (p. 1591). Un modèle (et un peu plus) de Picasso, Adriana (Marion Cotillard) lui fait prendre un fiacre pour Maxim's, excursion dans un passé plus lointain où il rencontre Toulouse-Lautrec et Gauguin. Divisés sur le mythique Âge d'Or, Adriana décide de rester à la Belle Époque tandis que Gil regagne le présent. Ayant rompu ses fiançailles, il se console avec Gabrielle rencontrée aux Puces de Saint-Ouen. Son ex futur beau-père ne reverra jamais le détective (Gad Elmaleh) engagé pour surveiller son futur gendre et qui s'est perdu en filant le taxi de minuit : il est désormais égaré dans le Versailles du Grand Siècle.

Après Londres et Barcelone, (pp. 136, 1457), Woody pose sa caméra dans une ville qu'il filme avec amour, baignée par une étrange lumière jaunâtre et sous la pluie. Apparition de madame Sarkozy en improbable guide du Musée Rodin.

Oseam Baek-yeop Sung, Corée, 2003, 77 mn

Deux orphelins Gil-son, cinq ans, et Gami, sa grande sœur aveugle, trouvent refuge auprès de moines bouddhistes. Resté seul, le gamin croit voir sa mère en déesse d'une chapelle abandonnée.

Ce dessin animé vaut avant tout pour ses paysages aux splendides couleurs, notamment celles, rougeâtres, des érables de l'automne.

Giù il sipario Raffaello Matarazzo, Italie, 1940, 76 mn

Vers 1850, un jeune dramaturge (Andrea Checchi) parvient à faire jouer sa pièce. Mais son oncle voit ça d'un mauvais œil et soudoie le chef de la troupe pour qu'il sabote la représentation. Effectivement, le public siffle et il faut baisser le rideau (sipario) en catastrophe. Le tonton s'étant ravisé, le second acte devient une pièce comique à apprécier au second degré : succès. Film amusant et vite oublié où sévit le pénible "Voi" mussolinien (p. 11).

The last hunt *La dernière chasse*, Richard Brooks, USA, 1956, 103 mn

Deux chasseurs de bisons, Charles (Robert Taylor) et Sandy (Stewart Granger), accompagnés du vieil unijambiste Woodfoot (Lloyd Nolan), du jeune métis Jimmy (Russ Tamblyn) et d'une Indienne (Debra Paget) que Charles s'est appropriée après avoir tué son époux. Au fil des massacres, Sandy prend conscience de l'ignominie de sa profession alors que Charles n'est jamais las de tuer, que ce soient les bisons ou les Indiens. Sandy sera amené à défendre l'Indienne et son enfant contre Charles qui mourra le pistolet en main mais gelé : une image qui annonce *The shining* (p. 980). Dernier plan sur une peau de bison blanc, grande médecine selon les Indiens.

Le trio infernal Francis Girod, France, 1974, 101 mn

Dans les années 1920, l'avocat Sarret (Michel Piccoli) a mis au point une ju-teuse arnaque à l'aide des sœurs Philomena et Catherine Schmidt (Romy Schneider et Mascha Gonska), les deux Allemandes dont il a fait ses maîtresses. Il leur fait épouser des vieillards (Jean Rigaux, Hubert Deschamps) auxquels il fait contracter de roboratives assurances-vie, l'obstacle du nécessaire examen médical étant résolu avec l'assistance d'un comparse grimé. Ils s'en prennent ensuite au prêtre défroqué Chambon et sa compagne Noémie (Andréa Ferréol) dont ils s'approprient les biens après les avoir assassinés. Dernière idée, recueillir une orpheline en fin de vie et faire passer son cadavre pour celui de Catherine qui aura auparavant pris une assurance-vie. . .

Le vrai Sarret se fit prendre à l'occasion de cette nouvelle escroquerie et fut guillotiné en 1934 à Aix. Celui du film s'en tire et épouse Philomena après la mort de Catherine. Modification heureuse qui rend ces criminels encore plus odieux. Le film est cependant plombé par une interminable séquence grand-guignolesque durant laquelle les cadavres des Chambon macèrent dans des baignoires remplies de vitriol, ce qui produit une sorte de sauce rougeâtre qu'il faut ensuite vider à la louche dans des seaux où surnagent des viscères, direction le jardin. Pendant que, contrepoint léger, Catherine mange des macaroni à la tomate !

Maddalena, zero in condotta Vittorio De Sica, Italie, 1940, 75 mn

Satire gentille et un peu mièvre des enseignants et de leurs élèves : les téléphones blancs à l'école. L'espiègle Maddalena (Carla Del Poggio) découvre la lettre d'amour écrite par sa professeure (Vera Bergman) au fictif Hartman, et l'envoie à Vienne. . . où elle est lue par le réel Alfredo Hartman (Vittorio De Sica) lequel, émoustillé, fait le déplacement jusqu'à Rome. Mariage en vue. . .

Keyhole *Ulysse, souviens-toi!*, Guy Maddin, Canada, 2003, 64 mn

Le gangster Ulysses Pick (Jason Patric) revient dans sa maison où se bousculent des souvenirs auquel on ne comprend pas grand-chose : il est question du meurtre de son fils par un kidnappeur. Malgré le noir et blanc superbe, la présence d'Isabella Rossellini, Louis Negin et Udo Kier, le film ne fonctionne pas : Maddin fait du Maddin et, ne surprenant plus, ennueie. Mentionnons cependant cette chaise électrique alimentée par un vélo ; c'est un peu la "gégène" de 1957.

Cronaca familiare *Journal intime*, Valerio Zurlini, Italie, 1962, 109 mn

1945. La relation entre deux frères séparés enfants : Enrico (Marcello Mastroianni) a été élevé par sa grand-mère (Sylvie) tandis que son cadet Lorenzo (Jacques Perrin) a été adopté par Salocchi (Salvo Randone), un larbin aisé. La courte vie de Lorenzo est encadrée par deux dates symboliques, 1918 et 1945. Les images d'une Toscane hivernale triste et désolée, métaphore de la vie tronquée de Lorenzo, ne suffisent pas à faire un film. La bande sonore pille l'adagio d'Albinoni ; l'œuvre étant apocryphe, c'est une sorte d'imposture au second degré.

L'assedio dell'Alcazar *Le siège de l'Alcazar*, Augusto Genina, Italie, 1940, 109mn

Film fasciste pour célébrer les Nationalistes espagnols qui, retranchés en juillet 1936 dans l'Alcazar de Tolède résistèrent deux mois aux assauts des Républicains. Les personnages, joués par Fosco Giacchetti, Mireille Balin et Andrea Checchi, sont conventionnels et le message politique sommaire. Cela commence avec l'assassinat de Calvo Sotelo qui déclenche une insurrection militaire spontanée avec salut fasciste (!) et se termine dans les ruines de la forteresse sur une autre forêt de bras tendus. On aura pu, entre temps, se choquer de la désinvolture des badauds Rouges qui viennent de Madrid assister du bout de leurs jumelles au progrès de leurs troupes ; lesquelles tombent comme des mouches sous le feu des mitrailleuses franquistes. Cinéma académique qui ne décolle jamais, contrairement à une autre œuvre de propagande, *Alexandre Nevski* (p. 1340).

Palombella rossa Nanni Moretti, Italie, 1989, 84 mn

Comédie politique sur la déliquescence de la Gauche, une *Messa è finita* (p. 504) en plus attachant. Un dirigeant du PCI s'interroge sur son passé, sur la stratégie du Parti tout en jouant au water polo. Tout se résume dans son dilemme alors qu'il tire un pénalty : je tire à gauche en faisant croire que je vise à droite, ou je fais le contraire ? Il rate son coup, tout comme le PCI qui n'avait plus que deux ans à vivre avant de se muer en Parti Démocrate Sinistré.

Citations du *Docteur Jivago* (p. 1040). Avec Silvio Orlando et Raúl Ruiz. Musique de Nicola Piovani.

Johnny Belinda Jean Negulesco, USA, 1948, 102 mn

Muette, Belinda (Jane Wyman) est maltraitée par sa tante Aggie (Agnes Moorehead) et son père Black (Charles Bickford) qui lui reproche la mort de son épouse en couches. Le regard sur la "dummy" change quand le docteur Richardson (Lew Ayres) lui apprend à communiquer selon la méthode de l'Abbé de l'Épée ; au point qu'un voisin brutal, Locky (Stephen McNally) la viole. Dans cette île conformiste proche de la Nouvelle-Écosse, les bigotes entraînées par l'épicier Pacquet (Dan Seymour) ont vite fait d'attribuer le bébé de Belinda au couple formé de son père biologique Locky – qui vient de tuer Black qui avait découvert le pot aux roses – et de Stella (Jean Sterling) qui, amoureuse depuis toujours du docteur, a épousé la brute par dépit. Quand Locky tente de s'emparer de force du bébé, Belinda l'abat d'un coup de fusil. Elle sera acquittée grâce aux révélations de Stella lors d'un procès où Richardson avoue son amour pour Belinda.

Excellent mélodrame servi par la superbe photo de Ted McCord et une Jane Wyman d'autant plus expressive qu'elle ne dit mot.

Saenghwalui balgyeon *Turning gate*, Sang-soo Hong, Corée, 2002, 111 mn

Les amours de l'acteur Gyung-soo. À Chuncheon avec la danseuse Myung-sook ; il s'éclipse en découvrant qu'il est en concurrence avec un ami. Puis à Gyungjoo avec Sung-young dont il découvre qu'il l'a déjà courtisée, alors lycéenne, quinze ans auparavant. Elle est désormais mariée et accepte, avec réticence, de partir avec lui. Quand elle lui dit "Attends-moi" mais qu'elle ne revient pas, il se rappelle le conte de la Porte du Retour et la façon dont une princesse légendaire s'était débarrassé d'un serpent.

Les deux femmes écrivent le même message d'amour : "Moi en toi, toi en moi", un "Aujourd'hui plus qu'hier" à la coréenne ? Gyungjoo est l'ancienne capitale ; quand il n'est pas assis sur un des tumulus du parc, Gyung-soo flâne avec Sung-young dans le pittoresque marché.

Bell, book and candle *L'adorable voisine*, Richard Quine, USA, 1958, 98 mn

Juste après *Vertigo* (p. 1561), James Stewart retrouve Kim Novak. Shep est éditeur newyorkais, Gillian est antiquaire mais aussi sorcière (féminin "witch", masculin "warlock"), tout comme son frère Nicky (Jack Lemmon) qui joue du tam-tam au club Zodiac où Philippe Clay chante *Le noyé assassiné*. Accompagnés de leur tante Queenie (Elsa Lanchester), Gillian et Nicky adorent faire des blagues, par exemple éteindre l'éclairage urbain. Mais voilà que Gillian se pique de séduire son voisin du dessus Shep et l'ensorcelle avec l'aide de son chat Pyewacket : résultat, Shep rompt avec sa fiancée (Janice Rule). Arrive là-dessus un spécialiste de la sorcellerie (Ernie Kovacs) qui utilise les connaissances de Nicky pour écrire un nouveau livre. C'est ainsi que nous apprenons que les sorcières ne pleurent ni ne rougissent et qu'elles ne peuvent éprouver d'amour qu'au prix de la perte de leurs pouvoirs. Finalement convaincu d'avoir été envoûté, Shep ingurgite un antidote concocté par une concurrente, Bianca De Passe (Hermione Gingold de *Gigi*, p. 212). Gillian, désormais seule, découvre des larmes sur ses joues, signe qu'elle a intégré l'Humanité. *Happy end*.

Quelques plans subjectifs, noir et blanc anamorphosé, signalent le point de vue de Pyewacket. Procédé repris dans *The shadow of the cat* (p. 965).

Entre onze heures et minuit Henri Decoin, France, 1949, 95 mn

Assassiné dans le tunnel de la porte des Ternes, le douteux Vidauban est le sosie de l'inspecteur Carrel (Louis Jouvet), lequel usurpe en conséquence son identité et trouve finalement la coupable (Madeleine Robinson).

Davantage comédie qu'enquête policière, le film débute par une référence aux doubles cinématographiques : *The whole town's talking*, *Le dictateur* et *Copie conforme* (pp. 1132, 109, 267). Et s'aventure dans les milieux de la haute couture avec une présentation de robes aux noms extravagants genre *J'irai cracher sur vos tombes*. Dialogue amusant, ainsi ce truand qui, après avoir parlé à "Vidauban", dit avoir eu l'impression d'un film doublé. Avec Monique Mélinand et Léo Lapara et chanson interprétée par Annie Gould.

The pirate Vincente Minnelli, USA, 1948, 97 mn

À Calvados (!) dans les Antilles, Manuela (Judy Garland) ne rêve que du pirate Macoco. Elle doit épouser Don Pedro (Walter Slezak) mais est davantage attirée par Serafin (Gene Kelly) un comédien qui, par jeu, se fait passer pour Macoco. Le jaloux Don Pedro, qui est en réalité le vrai Macoco, décide de faire pendre Serafin comme pirate en présence du vice-roi (George Zucco). . . *Happy end*. Cette production Arthur Freed se laisse voir mais est vite oubliée.

Bronco Billy Clint Eastwood, USA, 1980, 112 mn

Autour de Bronco Billy (l'auteur), la troupe d'un petit cirque qui traverse l'Ouest en présentant un spectacle à la Buffalo Bill. La troupe s'agrandit grâce à Antoinette (Sondra Locke), une héritière réputée assassinée par son mari (Geoffrey Lewis). Leurs aventures picaresques culminent lorsque l'équipe se résout à attaquer un train ; tentative qui échoue car le bolide refuse carrément de s'arrêter.

Personne n'est authentique, pas même l'Indienne de service mais "You can be anything you want". Car il y a place pour tout le monde dans ce microcosme, y compris pour un "lâche" (Sam Bottoms) qui a déserté plutôt que d'aller au Vietnam. Le film rappelle *Josey Wales* (p. 726) ; en moins réussi mais plus cocardier puisque la représentation finale se tient sous une tente de drapeaux américains au son de *Stars and stripes forever*. Avec Scatman Crothers et Bill McKinney.

Billy liar *Billy le menteur*, John Schlesinger, Grande-Bretagne, 1963, 99 mn

Une ville ouvrière anglaise, peut-être Leeds. Billy (Tom Courtenay) est un être fantasque et immature qui vit dans un univers de son cru, Ambrosia, dont il se croit prince héritier. Plus prosaïquement, il est employé par Duxbury & Shadrack (Finlay Currie et Leopold Rossiter), une firme d'articles funéraires où il se livre à de petites malversations ; chargé d'expédier des calendriers publicitaires, il s'est approprié l'argent de l'affranchissement. Il est tout aussi léger auprès des dames : sa fiancée Barbara porte la bague qu'il avait promise à Rita. Ces deux filles un peu vulgaires sont surpassées par la rêveuse Liz (Julie Christie) prête à partir avec lui pour Londres où il vivra en écrivant des scénarios pour le (fictif) comédien Danny Boon : après tout n'est-il pas co-auteur d'un succès local, la chanson *Twisterella* ? Installé avec Liz dans le compartiment, il est saisi d'une envie d'acheter du lait pour le voyage, emplette qu'il fait traîner jusqu'au départ du train. Il n'a plus qu'à rentrer chez ses parents escorté de son imaginaire garde ambrosienne.

Ce portrait de raté fait penser à *Saturday night and sunday morning* (p. 873). On retrouvera Courtenay et Christie dans *Le docteur Jivago* (p. 1040).

Shattered image *Jessie*, Raúl Ruiz, USA, 1998, 98 mn

Au centre, le personnage schizophrène de Jennie (Anne Parillaud) à la fois jeune mariée blonde en voyage de noces à la Jamaïque avec son époux trop attentionné (William Baldwin) et tueuse brune. Chacune rêve qu'elle est l'autre ; la blonde tue le détective (Graham Greene) chargé de la protéger, la brune le mari qui l'a peut-être violée. Asile psychiatrique et visite de la maman (Bulle Ogier). Ce jeu de miroirs confus devient rapidement lassant. Sur un thème voisin, le *Mulholland Drive* (p. 40) de David Lynch sera une franche réussite.

Sjećaš li se, Doli Bel *Te souviens-tu de Dolly Bell ?*, Emir Kusturica, Yougoslavie, 1981, 105 mn

Premier film de Kusturica et sans doute son meilleur après *Papa est en voyage d'affaires* (p. 420). Un adolescent musicien – il chante *24000 baci* d'Adriano Celentano – croise Dolly Bell, une effeuilleuse un peu prostituée avec laquelle il a une relation sans lendemain. L'univers du réalisateur, avec son jeune héros qui hypnotise des animaux, est déjà en place. Mais sans la boursouffure du *Temps des Gitans* (p. 1151) et des films ultérieurs.

The hanging tree *La colline des potences*, Delmer Daves, USA, 1959, 103 mn

Un étrange médecin, Frail (Gary Cooper) arrive dans un camp de chercheurs d'or. Sorte de *Janus bifrons*, il porte en lui le meilleur et le pire. Il est très dévoué à ses patients, en particulier Elizabeth Mahler (Maria Schell) qu'il aide à recouvrer la vue ; mais c'est aussi un être dominateur, jaloux et violent, aux pulsions meurtrières. Quand Frenchy Plante (Karl Malden) tente de violer la jeune femme, la réaction de Frail est terrifiante : après avoir criblé de balles l'individu, il jette son corps dans un ravin. Cet acte donne prétexte à Grubb (George C. Scott, débutant), sulfureux prédicateur, pour organiser le lynchage de Frail ; il n'échappera à la corde que grâce à Elizabeth qui fait don à la foule déchaînée de la mine d'or qui vient de lui apporter la fortune.

Ce western a un ton proche de celui des grands films d'Anthony Mann comme *Bend of the river* (p. 402) où règne l'ambiguïté morale. Les personnages ne sont pas monolithiques, Frail bien sûr et même Frenchy, salaud qui louche sur les femmes et brave homme dur à la peine.

Conflit Léonide Moguy, France, 1938, 90 mn

Enceinte et abandonnée, la jeune Claire (Corinne Luçhaire) n'a pas voulu avorter et a laissé sa sœur Catherine (Annie Ducaux), stérile, lui prendre son petit Jean-Claude. Quand le père naturel (Claude Dauphin) revient pour faire chanter les sœurs "50000F ou je dis tout", c'est le branle-bas de combat pour dégager la somme. Puis Claire se ravise et veut vendre la mèche pour récupérer son fils ; le pistolet déposé dans un tiroir par le scénariste permet à Catherine de la blesser sans gravité. Après l'enquête et le non-lieu signifié par le juge d'instruction (Jacques Copeau), Claire abandonne Jean-Claude à Catherine qui est devenue sa véritable mère.

Variation sur un thème récurrent du cinéma de l'époque, e.g., *To each his own* (p. 845), la fille-mère privée de son enfant, ce mélodrame bénéficie d'une brillante distribution dominée par la météorique Luçhaire (p. 68).

Chronique d'un été Jean Rouch & Edgar Morin, France, 1961, 90 mn

L'été 1960, à Paris, puis à Saint-Tropez. Rouch et Morin discutent avec des amis, ouvriers, artistes et étudiants ; parmi eux Marceline Loridan qui porte un numéro tatoué sur le bras et une future célébrité, Régis Debray. Le travail, ce qu'on veut faire de sa vie. Plans des Halles, de la sortie des usines Renault.

Le film se poursuit par une projection dans laquelle les participants se critiquent mutuellement : l'un trouve fabriqué et exhibitionniste ce que l'autre a trouvé sincère et bouleversant. Et se referme sur une discussion entre les deux auteurs dans les salles du Musée de l'homme : l'utopie du cinéma-vérité fait partie intégrante de l'époque qu'il tente de cerner.

Shame Steve McQueen, Grande-Bretagne, 2011, 101 mn

New-York. Brandon (Michael Fassbinder) est une sorte d'obsédé sexuel. Il ramasse des femmes dans le métro, au boulot, a recours au sexe par Internet et aux professionnelles à domicile. Sa sœur, qui vivote en chantant (elle interprète la chanson de *New York, New York*, 1977), vient s'installer chez lui. Elle a la cuisse légère et couche avec le patron de Brandon avant de le harceler au téléphone. Cette sœur vaguement incestueuse le dérange car il y voit sans doute sa propre image, celle d'un individu en perpétuelle fuite en avant dans le sexe ; au point de perdre momentanément ses moyens durant un cinq à sept. Quand sa sœur, qu'il a durement chapitrée, fait une tentative de suicide, il semble vouloir s'assagir. Dernière séquence dans le métro : une femme aguicheuse sort de la rame, la suivra-t-il ? Non, pas cette fois-ci du moins. Excellente musique de Harry Escott.

Les guichets du Louvre Michel Mitrani, France, 1974, 94 mn

Paul (Christian Rist), un jeune homme de gauche, tente d'aider des Juifs à se sauver le jour de la rafle du Vél'd'Hiv (17 juillet 1942). Le quartier Saint-Paul est envahi par ces "hirondelles" souvent bon enfant qui s'acquittent avec zèle de leur immonde tâche. Quelques raflés tentent de fuir mais la plupart ne peuvent croire à l'énormité de ce qu'il leur arrive et attendent sagement avec leur petite valise. De bons Français se réjouissent qu'on "les" envoie ailleurs et pillent les appartements pour que ce qu'il reste ne tombe pas dans les mains des Allemands ! C'est là que Paul s'attache à Jeanne (Christine Pascal) à laquelle il fait, difficilement, enlever son étoile d'infâmie. Passés les guichets du Louvre, sur le Pont des Arts, la jeune femme refuse d'aller plus loin : elle veut rester sur la rive droite, demander l'aide de l'UGIF, une association de Juifs pétainistes qui ne manquera pas de l'aider à retrouver sa mère et sa sœur emmenées par la Police.

Film nécessaire mais insuffisant en regard de l'évènement évoqué.

Blancanieves Paolo Berger, Espagne, 2012, 101 mn

Blanche-Neige dans l'Espagne des années 1920. Elle est la fille d'un célèbre torero (Daniel Giménez Cacho) paralysé à la suite d'un coup de cornes ; sa mère, morte en couches, a été remplacée par l'infirmière Encarna (Maribel Verdú), aussi belle que perfide. Après la mort de sa grand-mère (Angela Molina), la petite Carmen devient la servante de sa marâtre mais apprend en cachette à toréer auprès de son père cloué dans un fauteuil. L'horrible Encarna s'étant débarrassé du père, Carmen échappe de justesse à la mort pour être recueillie par six nains : les sept formeront les "Enanitos toreros" qui, engagés par l'impresario Don Carlos (Josep Maria Pou aux faux airs de Vincent Price), se produisent dans les arènes de Séville. C'est là où Encarna offre à Carmen (Macarena García) la fatidique pomme. La jeune femme continuera à se produire dans un cercueil de verre, sur le thème du baiser qui réveille : une pédale permet au corps de se soulever.

En noir et blanc format 4/3 avec des intertitres, le film a un petit côté Guy Maddin. En moins foufou – le scénario n'est pas plus invraisemblable que le conte des Grimm – mais avec une plastique superbe. Et un final émouvant : un gros plan sur la paupière de l'endormie laisse voir une larme perlant au coin de l'œil.

Zaseda *L'embuscade*, Živojin Pavlović, Yougoslavie, 1969, 74 mn

La prise de pouvoir de Tito. Sous la direction de Zotić, le jeune Ive participe aux expropriations de "koulaks" et à la traque des Tchetsniks dont un certain Marko retrouvé mort de ses blessures. Qu'importe, Zotić lui colle quand même une rafale de mitraillette de façon à s'attribuer un fait d'armes. Alors que le village est réuni pour une célébration très encadrée, Ive s'éloigne sur un chemin ; arrêté par trois miliciens en quête de Techtniks, il a oublié ses papiers, ce qui justifie une exécution sommaire, une de plus. Le portrait de Staline sur lequel se referme le film est peut-être une façon commode d'apaiser la censure en faisant porter le chapeau à un Grand Frère avec lequel le régime s'était brouillé en 1948.

Sidewalk stories Charles lane, USA, 1989, 101 mn

Hommage à Chaplin et *The kid* (p. 233). À Greenwich Village, un SDF noir (l'auteur) vivote en exécutant des portraits de passants. Il récupère une fillette de deux ans dont le père vient d'être assassiné et s'en occupe comme il peut dans des demeures de fortune avant de découvrir l'adresse de la mère de l'enfant.

Ce beau film en noir et blanc, muet et sans intertitres mais avec une bande sonore, devient subitement parlant à la toute fin : alors que l'héroïne retrouve le jeune homme au milieu d'un square, on entend les mendiants demander de quoi s'acheter à manger, à boire. Dernière phrase : "C'est dur d'être à la rue".

Hombre Martin Ritt, USA, 1967, 106 mn

Grimes (Richard Boone) attaque la diligence de Mendez (Martin Balsam) dans laquelle ont pris place les époux Favor (Fredric March et Barbara Rush) qui se sont enrichis en affamant les Indiens dont ils avaient la garde. Malgré qu'il en ait, John Russell (Paul Newman), pas vraiment indien mais élevé par les Apaches, perdra la vie en défendant ceux qui l'avaient obligé à voyager à l'extérieur du véhicule. Cet excellent western anti-raciste a un petit goût de *Stagecoach* (p. 477).

Silver River *La rivière d'argent*, Raoul Walsh, USA, 1948, 104 mn

Assisté de son fidèle Pistol (Tom D'Andrea), l'aventurier Mike (Errol Flynn) ouvre un tripot dans lequel les mineurs dépensent leurs salaires gagnés dans la mine d'argent locale. Il épouse sa propriétaire Giorgia (Ann Sheridan) après s'être débarrassé du mari (Bruce Bennett) en l'envoyant dans une zone qu'il savait infestée d'Indiens. Ce que ne lui pardonne pas son ami, le vieil ivrogne Plato (Thomas Mitchell) qui, en référence à Bethsabée, le traite de Roi David. Plato fait pour un temps cause commune avec le cartel mené par Chevige (Monte Blue, *has been* du muet, e.g., *The marriage circle*, p. 511) qui cherche à ruiner Mike, puis se lance dans la politique : assisté de Giorgia, il veut moraliser l'Ouest mais est abattu par Sweeney (Barton MacLane), un homme de main de Chevige. Mike prend la tête d'un groupe de mineurs pour châtier les coupables ; promis juré, dit-il à Giorgia, il œuvrera désormais au bien commun.

Ce dernier film de Walsh avec Flynn présente un aventurier louvoyant, pas très net – il s'est fait expulser de l'Armée après une boulette à Gettysburgh – mais à qui l'on a tendance à tout pardonner à cause de son dynamisme.

The rise and fall of Legs Diamond *La chute d'un caïd*, Bud Boetticher, USA, 1960, 101 mn

Histoire de l'authentique gangster Legs Diamond (Ray Danton) qui rackettait ses collègues dans l'impossibilité de porter plainte. Ce qui lui valut des tentatives d'assassinat en série, au point qu'il était réputé immortel. Après avoir laissé tomber son frère (Warren Oates), il fait progressivement le vide autour de lui ; une ancienne maîtresse (Elaine Stewart) lui dérobe ses armes, ce qui facilite son exécution. Oraison de son épouse (Karen Steele) : "Beaucoup de gens aimaient mon mari mais il n'aimait personne, c'est pourquoi il est mort".

Le héros est un beau garçon culotté et rusé qui a toujours un coup d'avance sur ses ennemis. Son agilité est rendue par le style vif et primesautier de la mise en scène et la photographie très claire qui ne s'assombrit qu'à la fin quand une voiture emmène le corps sous la pluie. Avec Simon Oakland.

Revenge of the Pink Panther *La malédiction de la Panthère rose*, Blake Edwards, Grande-Bretagne, 1978, 99 mn

Clouseau (Peter Sellers) est opposé à la French Connection, ce qui l'emmènera jusqu'à Hong Kong. Le film débute très bien avec le générique en dessin animé et la musique de Henry Mancini ; sous son déguisement de Toulouse-Lautrec, façon José Ferrer dans *Moulin-Rouge* (p. 628), Clouseau est irrésistible. Malgré ses "beumb", "feug", etc., malgré sa pittoresque 2 CV "Silver Hornet", malgré l'indispensable Dreyfus (Herbert Lom) – qui se fend d'une oraison funèbre hypocrite à l'enterrement de son subordonné réputé mort –, ce film un peu routinier pâlit face à l'extraordinaire *The pink panther strikes back* (p. 470).

Jagten *La chasse*, Thomas Vinterberg, Danemark, 2012, 115 mn

Lucas (Mads Mikkelsen), qui travaille dans un jardin d'enfants, est accusé par la petite Klara, fille de son meilleur ami Theo (Thomas Bo Larsen), de lui avoir montré son zizi. La fillette ne sait pas vraiment de quoi elle parle mais la chasse au pervers est ouverte. . .

La pédophilie existe et il faut la détecter, mais comment ? Les questions posées font penser à ces protocoles de mécanique quantique qui créent la valeur qu'elles mesurent : les enfants vont jusqu'à décrire la cave où Lucas les aurait emmenés alors que sa maison n'a pas de sous-sol. Cette accusation grave libère les démons inquisiteurs, ceux du *Dies iræ* de Dreyer (p. 455) : voisins et collègues, hommes et femmes, ont un prétexte pour s'acharner contre une victime qu'ils ne sont plus tenus de ménager. Ces lâches tuent son chien, lui filent une raclée au supermarché. Alors qu'il est lavé de tout soupçon, un coup de fusil lui rappelle que le besoin de "justice" l'emporte sur celui de vérité.

Remontons les Champs Élysées Sacha Guitry, France, 1938, 98 mn

Plaisant et superficiel, Guitry campe un instituteur descendant par la cuisse gauche de Louis XV, Marat et Napoléon, réconciliant ainsi les diverses tendances politiques de la France. Les générations sont donc allongées : les hommes ont leurs héritiers à 50 ans passés. . . ainsi que la grand-mère du protagoniste ! Cela donne lieu à d'amusantes saynètes, ainsi ce Chauvelin (Lucien Baroux) cajolé par le Bien-Aimé puisque destiné, selon une bohémienne (Jacqueline Delubac), à mourir six mois pile avant le Roi. On croise une tricoteuse (Mila Parély) maîtresse de Marat et Napoléon discute avec Bonaparte tandis que Richard Wagner (Robert Pizani) dirige la marche de Tannhäuser. Les changements de régime se réduisent aux modifications des motifs des tapis. Et on n'est pas à un anachronisme près : ainsi le mot "sœurs siamoises" au XVIII^e siècle !

Adventures of Don Juan Vincent Sherman, USA, 1948, 110 mn

De retour dans l'Espagne de Philippe III, Don Juan (Errol Flynn) tombe amoureux de la reine Marguerite (Viveca Lindfors). C'est pour ses beaux yeux qu'il déjoue, avec l'aide du fidèle Leporello (Alan Hale) et du bouffon du roi (le nain Jerry Austin), le complot du perfide duc de Lorca (Robert Douglas).

Flynn commence à montrer son âge dans ce divertissement en Technicolor.

The lady is willing *Madame veut un bébé*, Mitchell Leisen, USA, 1942, 87 mn

La capricieuse animatrice de revues Elizabeth Madden (Marlene Dietrich) s'empare d'un bébé; pour avoir le droit de l'adopter, elle contracte un mariage blanc avec un pédiatre, le Dr. Corey McBain (Fred MacMurray) qui, de son côté, élève des lapins pour des raisons scientifiques. Inapte.

Ni na bian ji dian *Et là-bas quelle heure est-il ?*, Ming-liang Tsai, Taiwan, 2001, 110 mn

Nous retrouvons la famille de *La rivière* (p. 427). Le père (Tien Miao) vient de mourir et la mère (Li-ching Lu) croit le retrouver en la "personne" du gourami géant de l'aquarium du salon. Quant au jeune Hsiao-kang (Kang-shen Lee), qui vend des montres à Taipei, il est tombé amoureux d'une de ses clientes (Shiang-chyi Chen) qui vient de partir pour Paris. Chacun gère le manque à sa façon : la mère organise un dîner aux chandelles avec son époux et se masturbe devant sa photo. Shiang-chyi passe une nuit avec une lesbienne venue de Hong Kong, Hsiao-kang avec une pute qui opère dans les parkings. Rituel pour conjurer l'absence, il règle l'heure des horloges de Taipei pour l'aligner sur celle de Paris; un homosexuel dans les toilettes d'un cinéma lui fait des propositions en se cachant le sexe avec une pendule électrique dont l'aiguille indique midi. Dernier plan, le fantôme du père près du manège des Tuileries.

La musique de Jean Constantin, les extraits de films, renvoient aux *Quatre cents coups* (p. 521) et à Antoine Doinel. Pas étonnant que Shiang-chyi croise Jean-Pierre Léaud sur un banc du cimetière Montparnasse !

Idiotern *Les idiots*, Lars von Trier, Danemark, 1998, 110 mn

"Retrouver son idiot intérieur" : la bande de copains menés par Stoffer (Jens Albinus, le futur *Direktør*, p. 1406) s'ingénie à jouer les débiles mentaux. Manière de dénoncer le conformisme ambiant mais aussi d'affirmer sa supériorité et son mépris, celui de Stoffer comme celui de l'auteur.

Deuxième film DOGMA95 après *Festen* (p. 639).

Les maîtres du temps Étienne Laloux, France, 1982, 75 mn

Après *La planète sauvage* (p. 573), seconde adaptation de Stefan Wul (*L'orphelin de Perdide*), d'après des dessins de Mœbius. Mais le résultat est assez laid.

Manderlay Lars von Trier, Danemark, 2005, 138 mn

Suite de *Dogville* (p. 1428) dont il reprend le dispositif – décors minimalistes et voix off (John Hurt) – Grace étant maintenant incarnée par Bryce Dallas Howard. La caravane de voitures de son père (Willem Dafoe) l'a laissée, en compagnie de deux gardes du corps (Jean-Marc Barr et Udo Kier), dans une plantation de l'Alabama oubliée du temps où règne encore l'esclavage sous la forme de "Mam's Law". Aidée des deux sbires, elle rétablit une loi plus conforme aux principes des années 1930 ; la plantation serait même prospère si Timothy (Isaach De Bankolé) ne s'emparait de l'argent de la récolte dont il avait la garde. Écœurée, Grace s'en va. C'est alors que le vieux Wilhem (Danny Glover) explique que c'est lui, un Noir, qui a mis au point avec la maîtresse blanche de Manderlay (Lauren Bacall), l'infâme Mam's Law : les Noirs, qui ne sont pas mûrs pour l'indépendance, sont plus heureux comme esclaves... Immonde !

Les enfants terribles Jean-Pierre Melville, France, 1950, 100 mn

Petit enfer domestique à la Cocteau dont la voix off un peu redondante commente l'action. Le couple fusionnel formé par Elisabeth (Nicole Stéphane, excellente) et Paul (Édouard Dermithe, un peu mièvre) vit dans une sorte de carapace à deux places semblable à la roulotte des *Parents terribles* (p. 1137). Épris de son maléfique camarade de lycée Dargelos (Renée Cosima), Paul lui substitue un sosie féminin, Agathe, dont il tombe éperdument amoureux. C'est sans compter sur la jalouse Elisabeth qui sert de lien entre les deux et ment effrontément dans le but de garder son frère, même mort, avec elle. Elle atteint son but quand il se suicide avec une boule de poison offerte par Dargelos ; elle se tire un coup du pistolet, entreposé comme le poison, dans le tiroir aux trésors de ce couple un peu incestueux.

Références à *Orphée* (p. 524) – le rêve à l'envers, Elisabeth en sage-femme de la mort – et au *Sang d'un poète* (p. 1711) – Dargelos et les boules de neige.

Blockheads *Têtes de pioche*, John G. Blystone, USA, 1938, 56 mn

Laurel et Hardy tardif dont l'intrigue, inexistante, est prétexte à des gags poussifs ; on sauvera celui de Laurel qui referme un store en touchant l'ombre qu'il fait sur un mur. Finlayson fait sa sempiternelle apparition, décevante.

Eugenio Luigi Comencini, Italie, 1980, 110 mn

Le jeune Eugenio, 12 ans n'a pas été désiré par ses parents soixante-huitards qui, souvent séparés, ne s'occupent guère de lui. Quand il n'est pas chez son grand-père maternel (Bernard Blier), ils se le renvoient comme une patate chaude. Giancarlo, son père, lui fait miroiter l'intérêt de la corrida pour qu'il ait envie de rejoindre sa mère Fernanda en Espagne. L'enfant, qui adore les animaux, rêve d'être vétérinaire mais les parents ne s'en sont jamais aperçu. Trop jeunes, ils sont restés de grands enfants incapables d'en élever un ; on a de plus inculqué à Fernanda un féminisme agressif qui lui fait refuser la maternité.

Un ami de Giancarlo, le journaliste satirique Baffo (Memè Perli) est plus radical : on devrait pouvoir se débarrasser des enfants comme des chiens. Chargé d'amener le gosse à la ville, il l'abandonne sur une route au début du film ; et alors que la famille l'a retrouvé et ne s'occupe déjà plus de lui, il lui conseille discrètement de s'enfuir, ce qui n'est peut-être pas si monstrueux que ça. La musique est un plagiat éhonté du tube de *Cría cuervos* (p. 955).

Queen & country John Boorman, Grande-Bretagne, 2014, 110 mn

1952. Bill Rohan, qu'on a connu enfant dans *Hope and glory* (p. 606), fait son service militaire. S'ensuit une description de l'Armée telle que l'a connue l'auteur. D'un côté des sous-officiers crétins, en particulier Bradley (David Thewlis) dont on apprend à la fin que, choqué lors du débarquement de 1944, il n'a trouvé son équilibre que dans une application maniaque du règlement ; de l'autre les *skivers* (tire-au-flanc) dont Percy qui déteste tellement l'uniforme qu'il subtilise l'horloge, orgueil du régiment, offerte par Victoria. Au loin une menace qui se dissipera, la Corée. C'est aussi le temps des amours avec une jeune aristocrate suicidaire que Bill a surnommée Ophelia : quand les images télévisées du couronnement de 1953 la montrent dans l'entourage de la jeune reine, Bill comprend qu'elle n'est pas pour lui.

On retrouve l'île de la Tamise et David Hayman dans le rôle du père. L'atmosphère de farce anti-militariste laisse progressivement place à l'émotion. Références à *Rashōmon* (p. 1617) dont nous voyons un extrait.

Alien : resurrection Jean-Pierre Jeunet, USA, 1997, 111 mn

Un clone de Ripley (Sigourney Weaver) sert de mère à un pathétique Alien qui présente des caractères humanoïdes. Dans ce scénario cloné à partir des épisodes précédents (pp. 540, 15, 1356) l'indispensable androïde est joué par Wynona Ryder. Avec les pittoresques Ron Perlman et Dominique Pinon, ainsi que Brad Dourif qui avait débuté dans des œuvres plus ambitieuses.

Never give a sucker an even break *Passez muscade*, Edward F. Cline, USA, 1941, 68 mn

W. C. Fields rend visite aux studios ESOTERIC pour leur proposer un scénario.

Ayant laissé tomber son indispensable bouteille de la fenêtre d'un avion, le grand homme saute sans parachute pour la rattraper et atterrit sur le sofa de Mrs. Hemoglobin (Margaret Dumont) qui vit au sommet d'une montagne aux allures de monastère des Météores ; dont il initie la fille, qui ignorait jusqu'à l'existence de la gent masculine, au jeu de "skidgy" basé sur le baiser labial. . .

L'histoire est tellement inepte que le producteur (Franklin Pangborn) congédie Fields sans ménagements. Toujours serviable, ce dernier s'offre à conduire une femme qui rend visite à une amie à l'hôpital, ce qu'il fait en provoquant une série d'accidents ; la passagère arrive a destination pour être mise sur une civière. Le chauffard garde cependant l'affection de sa nièce, la jeune chanteuse Gloria Jean.

Variante du "Jusqu'ici ça va" (cf. *La haine*, p. 704) : une cabine d'ascenseur en chute libre est qualifiée de Maxwell parachute, "good until the last drop".

The pied piper *Le joueur de flûte*, Jacques Demy, Grande-Bretagne, 1972, 86 mn

Une sorte de *Peau d'âne* (p. 581) au rabais avec les soldats habillés en vert et prélats en rouge. Mais le chanteur Donovan n'est pas un acteur et sa guitare est un peu anachronique au temps de la peste noire. On retiendra l'image d'une pièce montée de mariage infestée de rats. Avec John Hurt.

Pane e cioccolata *Pain et chocolat*, Luigi Comencini, Italie, 1974, 110 mn

La vie de Nino (Manfredi), un immigré italien en Suisse. Son permis de séjour lui ayant été retiré – un couple qui l'a vu uriner contre un mur l'a dénoncé – il vit l'existence des clandestins et finit par dormir dans un poulailler. Idée de génie, il se teint les cheveux pour avoir l'air germanique mais la caque sent toujours le hareng et il se met à parler italien dans un café. Au moment où la Police le raccompagne au train, il s'en prend à la propreté helvétique et au point de vouloir compisser la gare. Une amie (Anna Karina) lui ayant trouvé un nouveau permis, il est assis entre deux chaises, partira, partira pas ? Dernier plan, il a décidé de rester.

I died a thousand times *La peur au ventre*, Stuart Heisler, USA, 1955, 109 mn

Second *remake* de *High sierra* (p. 428) plus proche de l'original, le premier, *Colorado Territory* (p. 1619), étant un western. Excellente distribution : Jack Palance, Shelley Winters et Lori Nelson dans les rôles principaux.

Kurutta Ippēji *Une page folle*, Teinosuke Kinugasa, Japon, 1926, 68 mn

D'après Yasunari Kawabata. Un homme trouve un emploi dans un asile d'aliénés pour approcher son épouse internée ; il rejoint finalement les patients. C'est ce qu'on comprend d'une intrigue que l'absence d'intertitres rend difficile à suivre. Mais qu'importe après tout ? Il s'agit d'un film sur les fous, peut-être vu à travers les yeux d'un fou. C'est ce que suggère la facture avant-gardiste : travellings frénétiques, surimpressions et anamorphoses. Un style qui renvoie aux cinéastes français de l'époque, Abel Gance, Jean Epstein ou Marcel L'Herbier – tout particulièrement *El Dorado*, p. 1034 – davantage qu'à l'expressionniste de *Caligari* (p. 174). Élément typiquement japonais, les danseurs affublés de masques nō.

Réalité Quentin Dupieux, France, 2014, 85 mn

Une espèce de cauchemar cinéphilique mettant en scène un opérateur (Alain Chabat) qui cherche à réaliser un film. On a l'impression que tout s'est rembobiné de travers : on ne sait pas si on est train de voir un type tournant un film ou rêvant qu'il regarde le film d'un autre. À mi-chemin entre *Mulholland drive* (p. 40) et *Le fantôme de la Liberté* (p. 611), ce labyrinthe où les sangliers se nourrissent de cassettes VHS et où la télévision tue en faisant exploser des têtes est résumé par le prénom de la jeune héroïne de l'histoire, Réalité. Avec Élodie Bouchez.

The Ipcress file *Ipcress, danger immédiat*, Sidney J. Furie, Grande-Bretagne, 1965 103 mn

Palmer (Michael Caine) est chargé par ses supérieurs hiérarchiques Ross et Dalby (Guy Doleman, Nigel Green) d'enquêter sur la disparition d'un chercheur. Celui-ci est retrouvé amnésique et à jamais perdu pour la Science : il a été victime d'un lavage de cerveau selon le conditionnement hypnotique IPCRESS. En continuant son enquête Palmer est capturé par Bluejay (Frank Gatliff) qui le soumet au même protocole. C'est en réalité Dalby qui tire les ficelles dans l'espoir de faire abattre Ross par Palmer.

Nous sommes plus proches de John Le Carré que de James Bond : la seule qualité du peu recommandable Palmer – c'est un escroc – est d'être indiscipliné. Ross est un personnage sans scrupules qui a manipulé Palmer en escomptant qu'il se rebelle contre les injonctions hypnotiques de Dalby qu'il veut démasquer. De façon générale, l'espionnage est présenté comme une activité bureaucratique où toute action a un code : B107, TX82, T108 sans oublier le L101 qu'il faut remplir à chaque mission. On mentionnera les cadrages, source d'étrangeté et d'inconfort. Citation du *Testament du Docteur Mabuse* (p. 551) : la voiture qui ne redémarre pas à un feu car son conducteur (Gordon Jackson) a été tué.

Quand on a 17 ans André Téchiné, France, 2016, 109 mn

Les Pyrénées (Bagnères de Luchon). Le film relate les amours de deux lycéens. Damien, fils de la doctoresse Marianne (Sandrine Kiberlain), est amoureux de Thomas, fils adoptif d'un paysan. Les avances de Damien se heurtent à la brutalité de Thomas qui finira par lui rendre son amour.

La trame rappelle celle des *Roseaux sauvages* (p. 1226) avec ici aussi la mort d'un militaire – le père de Damien – et les interrogations du jeune homme sur sa propre homosexualité. Mais ce film est plus optimiste avec des moments d'intense émotion, ainsi quand les deux adolescents s'étreignent après l'enterrement.

Meshi *Le repas*, Mikio Naruse, Japon, 1951, 97 mn

Ōsaka. Michiyo (Setsuko Hara) perçoit le vide de son existence de femme au foyer lorsque Satoko, la nièce de son époux Hatsu (Ken Uehara), venue de Tōkyō en visite – en fait une fugue pour se dérober au mariage – l'agace par ses continuelles provocations à l'égard de Hatsu. Quand elle repart, Michiyo en profite pour désertier le foyer mais ne succombe pas à l'attraction qu'elle éprouve pour son cousin Tazuo (Hiroshi Nihon'yanagi) rencontré dans le train qu'elle a pris avec Satoko. Ses velléités de trouver un travail à Tōkyō rapidement douchées, elle doit en plus subir le harcèlement de sa mère (Haruko Sugimura) qui la presse de regagner le foyer. De son côté, Hatsu est l'objet des attentions intéressées de voisines et d'amies auxquelles il ne succombe pas davantage. Il vient finalement rechercher Michiyo à Tōkyō ; dans le train qui ramène le couple, la jeune femme contemple son époux endormi en tentant de se convaincre que le train-train qu'ils vont reprendre est le véritable bonheur. D'après Fumiko Hayashi.

Hôtel des Amériques André Téchiné, France, 1981, 90 mn

Biarritz. L'hôtel géré par la mère de Gilles (Patrick Dewaere) où vit le chanteur Bernard (Étienne Chicot), parasite arrogant dont l'ascendant sur Gilles contraste avec la répulsion qu'il inspire à sa jeune sœur (Sabine Haudepin). Gilles rencontre Hélène (Catherine Deneuve), une anesthésiste qui n'a pas encore fait le deuil d'un compagnon récemment disparu. Les deux vont tenter de vivre leur amour malgré la prégnance de leurs anciens liens : le souvenir du compagnon architecte dans la maison vide qu'il devait occuper avec Hélène, le harcèlement mesquin de Bernard dépité de perdre son satellite. Le dernier plan, Gilles seul sur un banc à la gare attendant de partir retrouver Hélène à Paris, suggère un possible *happy end*. Cet amour partagé les distingue des personnages secondaires malheureux, hétéros (Josiane Balasko, François Perrot) ou homos (Dominique Lavanant, Jean-Louis Vitrac) auquel l'auteur réserve l'empathie qu'il refuse au pénible Bernard.

Shadows and fog *Ombres et brouillard*, Woody Allen, USA, 1992, 86 mn

Tapi entre ombre et brouillard, un étrangleur rôde à proximité d'un cirque. L'expressionnisme de la photo est démenti par la musique brechtienne de Kurt Weil (*L'opéra de quat'sous*, pp. 1758, 703). Et le jeu de Woody Allen nous situe davantage dans la lignée d'Abbott & Costello (pp. 743, 303) que celle de *Nosferatu* (p. 593). Brillante distribution : John Malkovich, Mia Farrow, Donald Pleasence, John Cusack, Jodie Foster et même Madonna... pour un scénario exsangue.

Cléo de 5 à 7 Agnès Varda, France, 1961, 87 mn

Filmée en temps réel, une heure trente de la vie de Florence (Corinne Marchand), nom de scène Cléo. Le générique, en couleurs, montre les tarots qu'elle consulte chez une voyante ; cette dernière a vu la mort sans le dire. Cléo attend les résultats d'une analyse ; des noms de boutique, JOLI DEUIL ou BONNE SANTÉ, nous rappellent cette épée de Damoclès. La chanteuse quitte la rue de Rivoli pour son loft de la rue Huyghens où vient la rejoindre l'amant un peu absent (José Luis de Vilallonga, qui d'autre ?) puis son pianiste (Michel Legrand) qui lui propose de nouvelles chansons. Errance à Montparnasse, café du Dôme et bateleurs, puis visite à une amie modèle dans un atelier de sculpture et à un cinéma – tous deux rue Delambre – où l'on projette un film muet dont la vedette est Jean-Luc Godard. Puis départ en taxi vers Montsouris où trône encore un Bardo miniature ; c'est là qu'elle rencontre Antoine (Bourseiller), un autre mort en sur-sis qui reprend le soir-même le train pour l'Algérie. Il la convainc d'aller en bus (la caméra note l'arrêt VERLAINE) jusqu'à la Salpêtrière. "Deux mois de rayons et tout ira bien après" dit l'Esculape de service. Avec Antoine à ses côtés, elle ressent soudainement du bonheur. Magnifique et bouleversant, le meilleur Varda.

Till glädge *Vers la joie*, Ingmar Bergman, Suède, 1950, 99 mn

Étalée sur plusieurs années, la vie d'un couple de musiciens. Stig (Olin) est premier violon mais, après une performance manquée, se met à douter, à se résigner à n'être qu'un médiocre. Il reproche à son épouse Marta (Maj-Britt Nilsson) ses anciennes liaisons, dont une avec le peu ragoûtant Marcel (Birger Malmsten) alors qu'il en entretient une avec Nelly (Margrit Carlqvist), l'épouse délurée d'un vieillard libidineux (John Ekman). Marta retourne chez sa mère où Stig, écoeuré par sa propre vie de débauche finit par la rejoindre. Quelques années plus tard, elle meurt brûlée par un chauffage d'appoint. Le chef d'orchestre (Victor Sjöström) suggère alors à Stig de prendre du repos... Non, il veut jouer quand même : le film se referme sur *L'hymne à la joie*.

Le thème du deuil sera repris dans le film suivant, *Sommarlek* (p. 427).

The gaucho Fred Jones, USA, 1927, 95 mn

Douglas Fairbanks, en gaucho bondissant semble sorti de *The mark of Zorro* (p. 129). Quand il s'agit de déménager, il fait tirer sa maison par cent chevaux ; le tyran usurpateur (Gustav von Seyffertitz) se contente, quant à lui, d'un carrosse aux roues démesurées. Notre gaucho le défait en provoquant une débandade de bovidés. Il y a aussi un côté *Roi des rois* (p. 382) avec un sanctuaire lourdesque, une sainte thaumaturge qui guérit le héros d'une sorte de lèpre en invoquant la Vierge (Mary Pickford). Le film se referme sur un message politique effarant : converti par sa guérison, le gaucho remplace les proclamations du tyran par les Dix Commandements : "Live by these, you need no other law". Une solution encore plus radicale que la Charia des théocraties islamiques.

Pauline à la plage Éric Rohmer, France, 1983, 91 mn

Comédies et proverbes, opus 3. À Granville, le séducteur Henri (Féodor Atkine) trompe sa nouvelle conquête Marion (Arielle Dombasle) avec la peu farouche Louissette (Rosette). Quasiment pris la main dans le sac, il fait porter le chapeau à Sylvain (Simon de La Brosse), ce qui indispose Pauline (Amanda Langlet), la cousine de Marion qui en pinçait pour le jeune homme. Mais Pierre (Pascal Greggory), amoureux éconduit par Marion, révèle le pot aux roses.

Un Rohmer plutôt réussi malgré d'interminables didascalies où chacun exprime sa conception de l'amour : "Une étincelle jaillira et je serai un immense brasier" arrive à dire, sans rire, Dombasle.

Remember the night *L'aventure d'une nuit*, Mitchell Leisen, USA, 1940, 90 mn

Lee (Barbara Stanwyck) est jugée pour un vol de bijoux. Les débats interrompus à cause de Noël, elle est remise à la garde de John (Fred MacMurray). Ne sachant qu'en faire, il l'emmène en voiture dans sa famille (sa mère, Beulah Bondi, son frère, Sterling Holloway) en Indiana, puis ils rentrent en passant par le Canada pour éviter un patelin de Pennsylvanie où ils ont eu des ennuis avec la Police à l'aller. Tombé amoureux de la délinquante, John lui suggère de ne pas retourner à New York et, lors du procès, fait tout pour indisposer le jury afin d'obtenir un acquittement. . . en vain car Lee plaide coupable.

Cette bonne comédie du tandem Stanwyck/MacMurray ne vaut pas *There's always tomorrow* et surtout *Double indemnity* (pp. 629, 1003). Expression du pénible racisme des studios, le serviteur noir : "not very bright, but can cook".

p
p
p

The navigator *La croisière du Navigator*, Buster Keaton & Donald Crisp, USA, 1924, 69 mn

Un héritier ahuri (Keaton) se retrouve avec une jeune femme (Kathryn McGuire) sur un navire à la dérive. Il faut manger, mais comment ouvrir une boîte de conserves, scie ou chignole? Roulis et tangage causent des surprises, en ouvrant toutes les portes du pont ou en faisant osciller un inquiétant portrait de marin – celui du coréalisateur Donald Crisp – derrière un hublot. Buster enfle un scaphandre sans arrêter de fumer; quand il veut en sortir, il laisse l'eau entrer à l'intérieur. Poursuivi par des cannibales, le couple s'enfonce dans l'eau... pour émerger porté par un sous-marin qui croisait dans les environs.

Terra em transe Glauber Rocha, Brésil, 1967, 103 mn

Dans la fictive Eldorado, le poète Paolo s'attache d'abord aux pas du politicien catholique Porfirio Diaz (!) puis à Felipe Vieira, un gouverneur de gauche dont les ardeurs réformatrices sont bridées par son entourage. Un temps chargé de l'information dans une télévision privée, il y dresse un portrait au vitriol de Porfirio, un spécialiste de la trahison à tiroirs derrière lequel se profile la terrifiante EXPLINT – comprendre les États-Unis. Puis c'est le coup d'état et la mort de Paolo, une mitraillette à la main.

Ce film politique sur le coup d'état de 1964 est servi par une mise en scène baroque, des palais décadents à la végétation exubérante où s'agitent compulsivement des personnages – prêtres, propriétaires – souvent grotesques, avec mention spéciale pour Porfirio (Paolo Autran), son crucifix et ses ricanements comme sortis d'un cauchemar bunuelien.

Okraïna Boris Barnet, URSS, 1933, 96 mn

Une petite ville russe en 1914. Ce n'est pas un film muet, la preuve, ce cheval qui parle. Une fabrique de bottes, une grève, deux vieux complices qui jouent au dames. Puis, dans la chaleur de l'été, le coup de tonnerre : les deux amis se fâchent car l'un d'eux est allemand. Plus tard, un prisonnier de guerre employé comme cordonnier sera à moitié lynché quand arrive la nouvelle de la mort d'un des fils du patron; c'est la jeune Manka (Elena Kouzmina d'*Au bord de la mer bleue*, p. 433) qui prend sa défense. La guerre s'enlise et, en 1917, les soldats au front apprennent l'abdication du tsar puis se mettent à fraterniser avec les Allemands. Indignation des politiciens du gouvernement provisoire et exécution de l'autre fils du bottier sur lequel on avait trouvé la Pravda.

Sous le mince vernis propagandiste, cette grande réussite de Barnet ne se préoccupe guère de classes sociales et encore moins de nations.

La lectrice Michel Deville, France, 1988, 94 mn

Arles. Constance (Miou-Miou) s'identifie à Marie, une héroïne de roman qui a décidé de faire la lecture à domicile. Situation ambiguë où elle doit satisfaire les fantasmes de ses clients sans jamais perdre de vue son travail qu'elle prend réellement au sérieux, notamment face à un très insistant PDG (Patrick Chesnais). Lecture de Lénine à une vieille communiste zinzin (María Casares) dont la servante (Marianne Denicourt) a – réellement ! – des araignées dans le plafond ou du divin marquis à un aréopage de notables (dont Pierre Dux et Jean-Luc Boutté). Son client principal est un jeune paralytique dont on se demande si la mère (Brigitte Catillon) est si naïve que ça ; entr'aperçu, le grand-père (Léo Champion) qui ne sait que répéter deux vers du *Cor* d'Alfred de Vigny : "Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux/Descendaient la montagne et se parlaient entre eux".

Un film drôle et gentiment pervers comme sait les réussir Deville, qui traite du sexe au second degré, sans jamais tomber dans le graveleux.

L'amour en fuite François Truffaut, France, 1979, 93 mn

Dernier tour de piste pour Jean-Pierre Léaud en Antoine Doinel. Divorce – par consentement mutuel, nouveauté à l'époque – d'avec Christine (Claude Jade) et petites "salades de l'amour" avec Sabine (Dorothée, présentatrice télé pour enfants). La rencontre avec Colette (Marie-France Pisier), amoureuse du frère de Sabine Xavier (Daniel Mesguich), tout comme celle avec M. Lucien (Julien Bertheau qui remplace Jean Douchet), l'amant de sa mère décédée depuis, sont prétextes à des retours en arrière qui caviardent ce film à la limite de la grivèlerie : les flash-backs tirés des quatre opus précédents (pp. [521](#), [1487](#), [1255](#), [678](#)) supplèent à l'indigence du scénario. Le Doinel de trop.

Cattle queen of Montana *La reine de la prairie*, Alan Dwan, USA, 1954, 85 mn

Tournée dans de magnifiques paysages du Montana, l'histoire de Sierra Nevada (*sic*, Barbara Stanwyck), fille d'un éleveur (Morris Ankrum) victime du douteux McCord (Gene Evans) qui, pour s'attribuer terres et bétail, l'a fait tuer par les Indiens renégats auxquels il fournit des fusils. L'agent fédéral Farrell (Ronald Reagan), infiltré chez McCord, est chargé de mettre fin à ce trafic.

Production Benedict Bogeaus avec, côté méchants l'indispensable Jack Elam, côté bons le pittoresque Chubby Johnson. Les rôles importants d'Indiens sont tenus par des enciragés peu convaincants, sauf Anthony Caruso dans le rôle du traître Natchakoa. Les meilleurs d'entre eux ne violeront plus les traités passés avec l'Homme blanc : ils sont allés à l'Université!

P

Doctor X Michael Curtiz, USA, 1933, 74 mn

Tournée en technicolor bichrome (vert et ocre) l'enquête menée par un journaliste (Lee Tracy) à la recherche de l'étrangleur qui sévit dans l'institut médical du docteur Xavier (Lionel Atwill) aux inquiétants collaborateurs. Le véritable coupable est le manchot Wells (Preston Foster), un médecin genre Alexis Carrel qui a mis au point une "chair synthétique" qui reconstitue son bras gauche. Plombé par son humour lourdingue, le film ne trouve pas ses marques. La fille de Xavier (Fay Wray) est éclipsée par la soubrette (Leila Bennett). Dans le même style, *Mystery of the wax museum* (p. 70) sera plus réussi.

Amator Krzysztof Kieślowski, Pologne, 1979, 107 mn

Lors de la naissance de sa fille, Filip (Jerzy Stuhr) reçoit une caméra super 8. Avec laquelle il tourne un modeste documentaire sur son usine dans lequel la direction sabre les rares moments originaux. Bon gré mal gré, à travers les festivals d'amateur, il se fait un petit nom et se voit même offrir une caméra 16mm par le comité d'entreprise. Il rencontre Krzysztof Zanussi (avec lequel Stuhr jouera *Persona non grata*, p. 381) qui vient présenter son *Camouflage* (p. 374). Malgré l'hostilité de la direction, il tourne un film sur un employé nain qui a l'heur de passer à la télévision. On lui fait payer en licenciant le responsable culturel de l'usine. "Tu ne sauras jamais qui tu aideras, à qui tu nuiras" lui dit ce dernier. Terrifié par les conséquences de son activité – son épouse qu'il délaisse pour la caméra l'a quitté –, Filip détruit le documentaire qu'il devait envoyer à la télévision.

Neokonchennaya... *Partition inachevée pour piano mécanique*, Nikita Mikhalkov, URSS, 1977, 97 mn

D'après Tchekhov. Mikhaïl Platonov (Alexandre Kaliaguine) et Sophia (Elena Solovei) se sont éperdument aimés dans leur jeunesse puis elle est partie sans explication. Et voilà qu'ils se retrouvent dans un milieu aristocratique placé sous le signe du paternalisme – on veut bien donner ses hardes au moujik – et de l'égoïsme – le médecin (l'auteur) refuse de se déranger pour une paysanne. Tandis qu'un vieux crouton (Oleg Tabakov, futur Oblomov, p. 920) fait l'éloge du sang bleu, Platonov s'arc-boute sur sa modeste position d'instituteur pour river son clou à ce petit monde. Les retrouvailles avec Sophia l'ont bouleversé et il est question d'une fugue en commun, mais ne serait-ce pas un mensonge de plus ? Il l'abandonne à son minable mari (Iouri Bogatryov) pour se jeter dans la proche rivière où vient le rejoindre sa propre épouse Sachenka (Evguenia Glouchenko) qu'il a tendance à toiser mais dont les larmes expriment un amour sincère et dévoué. Le couple s'éloigne les pieds dans l'eau. Le premier chef-d'œuvre de Mikhalkov.

Bedlam Mark Robson, USA, 1946, 79 mn

1761. Dans un défi à la Gainsbourg, la comédienne Nell (Anna Lee) a mangé un billet de banque, ce qui lui vaut une accusation de folie et un internement dans l'asile de fous où sévit master Sims (Boris Karloff). Encouragée par un quaker (Richard Fraser) – qui lui donne du “thou” – elle tente d'humaniser ce lieu immonde immortalisé par une célèbre gravure de Hogarth. Quand Sims veut la normaliser définitivement au moyen d'un traitement de son cru, les zinzins (Ian Wolfe, Jason Robards Sr.) s'emparent de lui et le jugent : il termine emmuré vivant à la façon de *La barrique d'Amontillado* d'Edgar Poe.

Karloff est plus terrifiant que dans ses rôles habituels à cause de sa normalité arrogante, typique d'un scientisme à la Jeremy Bentham où tout a une place et un prix. Elle lui donne droit de vie et de mort sur les anormaux qu'il est censé garder, par exemple en faisant réciter une ode à la raison par un de ses pensionnaires qui, préalablement recouvert d'une peinture dorée, meurt asphyxié pour le plus grand plaisir du public aristocratique ; méthode réutilisée dans *Goldfinger* (p. 778). Avec deux familiers de productions Val Lewton, Elizabeth Russell et Skelton Knaggs.

Antoine et Colette François Truffaut, France, 1962, 30 mn

Jean-Pierre Léaud (17 ans) incarne Antoine Doinel dans cette suite des *Quatre cents coups* (p. 521) réduite à un sketch du film *L'amour à vingt ans*. Employé chez Philips et membre des JMF, il rencontre Colette (Marie-France Pisier) à un concert et déménage de la place Clichy pour les Batignolles afin de se rapprocher de sa famille. Les parents de la jeune fille (dont Rosy Varte) adorent le soupirant, Colette moins ; elle vient d'ailleurs de se fiancer. Rideau.

Papy fait de la résistance Jean-Marie Poiré, France, 1983, 102 mn

La famille Bourdelle – Jean-Robert (Michel Galabru), Hélène (Jacqueline Maillan), Bernadette (Dominique Lavanant) et son fiancé Michel Taupin (Christian Clavier), ainsi que Guy-Hubert (Martin Lamotte) – doit héberger un général allemand (Roland Giraud). Ils sont tous horrifiés à l'exception de Guy-Hubert, coiffeur efféminé à la mèche éloquente ; mais aussi trompeuse car il est en secret “Super-Résistant”, une sorte de Superman franchouillard.

Très inférieure au *Père Noël est une ordure* (p. 733), cette satire du résistentialisme façon *Le Père Tranquille* (p. 1449) n'est qu'une farce informe dont émerge la prestation de Jacques Villeret, irrésistible demi-frère de Hitler chantant *Je n'ai pas changé*. Mentionnons aussi Gérard Jugnot en concierge devenu gestapiste et le débat sur le film aux *Dossiers de l'écran* animés par (l'authentique) Alain Jérôme. Message de Londres : LE CUISINIER SECOUE LES NOUILLES.

Men in war *Cote 465*, Anthony Mann, USA, 1957, 98 mn

6 septembre 1950, en Corée. La section dirigée par le Lt. Benson (Robert Ryan) tente de rejoindre le corps des troupes dont elle est coupée. Combats contre un ennemi invisible où se distingue Montana (Aldo Ray), un militaire aussi brutal qu'efficace au service d'un colonel sonné (Robert Keith) qu'il veut à tout prix ramener sain et sauf : il voit en lui une sorte de père. La troupe fond à mesure que les soldats progressent ; un soldat (Neremiah Persoff) terrifié par une mine se met à courir et saute sur une autre. Tout se termine par la prise, au lance-flamme, de la colline 465. Tout le monde est mort, y compris le colonel sorti de sa torpeur, sauf trois survivants, dont Montana et Benson. Ce dernier égrène le nom des morts.

Le scénario du blacklisté Ben Maddow est signé par le négrier Philip Yordan.

Love at large *L'amour poursuite*, Alan Rudolph, USA, 1990, 97 mn

Harry (Tom Berenger avec une voix de rogomme), chargé par miss Dolan (Anne Archer), une chanteuse aux allures de vamp, de suivre son amant, découvre que ce dernier (Ted Levine) est en fait bigame : il a une femme à Portland et une autre dans un ranch. Mais Harry est lui-même suivi par Stella (Elizabeth Perkins), une détective engagée par sa petite amie, très jalouse. Stella, pas très douée, est remerciée et doit faire équipe avec Harry. Ce dernier n'est lui non plus pas un aigle car le bigame qu'il a filé n'était pas l'amant que la chanteuse lui avait demandé d'espionner. . .

Poursuites à tiroirs et chassés-croisés amoureux pour ce film attachant. "Ain't no cure for love" comme dit la chanson de Leonard Cohen.

Teen kanya *Trois femmes*, Satyajit Ray, Inde, 1961, 110 mn

Le receveur des Postes Nandal (Anil Chatterjee) a pour servante l'adolescente Ratan à laquelle il apprend à lire. En contrepartie, elle prend soin de lui, notamment quand il est atteint par la malaria. Comme il se morfond dans ce village perdu, il démissionne et ne comprend l'attachement de la jeune fille à son égard qu'au moment de son départ, quand elle refuse la pièce de monnaie qu'il avait préparée pour elle.

Ce premier volet, touchant, est le plus réussi des trois qui composent ce film basé sur des nouvelles de Tagore. L'épisode médian, une histoire de fantômes jugée faible, a été retiré de la circulation. Le dernier est une comédie : Amulya (Soumitra Bannerjee) épouse la jeune Mrinmoyee (Aparna Sen), un garçon manqué qui préfère aller grimper dans les arbres le jour des noces. . .

p

Killer's kiss *Le baiser du tueur*, Stanley Kubrick, USA, 1955, 67 mn

Davey, boxeur minable, vole au secours de sa voisine Gloria, une entraînéeuse qui se débat contre Vinnie, un patron mafieux et libidineux qui ne recule pas devant le crime. Un sens plastique très sûr (le combat dans la salle aux mannequins), une originalité dans le flash-back (une fille danse alors que Gloria évoque sa sœur) et la photographie de nuit en extérieur – bien avant *Shadows* (p. 1390) et la Nouvelle Vague – font oublier le scénario informe et l'interprétation sans relief de ce second film dont la vedette est une caméra un peu tape-à-l'œil.

The shooting Monte Hellman, USA, 1966, 78 mn

Une mystérieuse jeune femme (Millie Perkins du *Journal d'Anne Frank*, 1959) engage Gashade (Warren Oates) et son copain Coley pour poursuivre le criminel qui a tué son petit frère. Ils sont rejoints dans le désert par Billy (Jack Nicholson), réfrigérant tueur à gages aux gants noirs, lui aussi payé par la femme. Billy tue Coley et s'attaque à Gashade qui lui écrase les mains avec une pierre. Après le bref affrontement avec le criminel – qui n'était autre que le frère de Gashade – tout le monde est mort, sauf Billy qui reste seul avec ses deux mains inutilisables.

À contre-courant des spaghetti, un western austère et un peu raté.

Les perles de la couronne Sacha Guitry, France, 1937, 101 mn

François I^{er} (l'auteur) prévoit de marier Henri à Catherine avec l'accord du pape Clément VII qui veut alors offrir un collier à sa nièce. La recherche des perles conduira l'émissaire papal jusqu'à la reine d'Abyssinie (Arletty passée au cirage). Prenant de l'âge, Catherine (Marguerite Moreno) transmet à sa bru Marie Stuart (Jacqueline Delubac) les sept perles qui sont volées au moment de son exécution. Quatre d'entre elles seront retrouvées et disposées par Victoria sur la couronne britannique. Mais *quid* des trois autres ?

L'une d'elles, récupérée par Henri IV passe de femme en femme : Gabrielle d'Estrées, la Du Barry puis Joséphine (Delubac avec l'auteur en Barras et Jean-Louis Barrault en Bonaparte) et enfin Eugénie (l'auteur joue alors Napoléon III) qui, vieille (re-Moreno), la confie à la Vierge à l'orée de la Grande Guerre.

La seconde était fausse. La dernière est localisée sur le Normandie par Jean et Françoise Martin (Guitry et Delubac). L'industriel marseillais (Raimu) qui la destinait à sa volage maîtresse s'en débarrasse en l'offrant à Françoise. Jean récupère la perle, mais pressé par un Italien et un Anglais qui veulent faire valoir leurs droits, la laisse tomber dans l'eau où elle est avalée par une gigantesque huître.

Fantaisie historique bon enfant, bien enlevée et constamment drôle. Signalons Henry VIII à table coupant le cou d'un poulet en présence d'Ann Boleyn.

The ghost ship *Le vaisseau fantôme*, Mark Robson, USA, 1943, 69 mn

Le capitaine Stone (Richard Dix) est un malade mental qui ne supporte pas la moindre contestation de sa jupitérienne autorité. La phrase "Il y a des capitaines qui vous le feraient payer" signale qu'il a décidé de vous tuer. C'est ainsi qu'il provoque sciemment la mort d'un matelot (Lawrence Tierney) qui lui avait déplu. Le troisième officier Merriam échappera de peu au même sort.

Cette production Val Lewton qui rappelle par moments *The sea wolf* (p. 991) n'en a pas la démesure. Avec le chanteur Sir Lancelot et l'attachante Edith Barrett qui jouaient tous deux dans *Vaudou* (p. 514); Skelton Knaggs campe un sourd-muet sympathique et inquiétant dont nous entendons les méditations en voix off, ainsi "The boy is safe", après qu'il a sauvé la vie de Merriam.

A free soul *Âmes libres*, Clarence Brown, USA, 1931, 93 mn

Jan Ashe (Moira Shearer) tombe amoureuse du douteux Ace Wilfong (Clark Gable), un patron de *speakeasy* que son père, l'avocat alcoolique Stephen Ashe (Lionel Barrymore) vient de faire acquitter. Stephen est atterré en apprenant que le gangster veut épouser sa fille tout comme elle est affligée par l'alcoolisme de son cher père. Compromis, tous deux partent à la campagne : ni rhum ni Ace. Au bout de trois mois Stephen replonge et Jan retourne voir Ace pour lequel elle éprouve rapidement de la répulsion ; il la somme de l'épouser sous menace de révéler qu'elle n'est plus une jeune fille. Dwight Winthrop (Leslie Howard), le chevalier servant de Jan, abat alors le maître-chanteur en inventant une histoire de dette de jeu pour éviter que sa bien-aimée ne soit vilipendée. Anticipant *Les inconnus dans la maison* (p. 674), Stephen sort de sa torpeur alcoolique pour se livrer à un brillant plaidoyer et meurt à l'audience.

Film "pre-code" : Jan n'est pas punie pour son comportement immoral.

Joyū Sumako no koi *L'amour de l'actrice Sumako*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1947, 96 mn

Le féministe Mizoguchi évoque la comédienne Sumako Matsui (Kinuyo Tanaka) qui, sous la houlette du metteur en scène Shimamura (Sō Yamamura), contribua à faire sortir le théâtre japonais du répertoire kabuki, un renouvellement en accord avec l'ouverture de l'ère Meiji. Cela commence avec une représentation de *Maison de poupée* et se termine par une de *Carmen* suivie du suicide de Sumako après la mort de Shimamura, emporté par la grippe espagnole.

L'auteur s'intéresse surtout à Sumako, dont l'ardeur pour le théâtre ne laisse place à aucune autre passion, sauf peut-être pour son cher *sensei* avec lequel elle entretient un dialogue *post mortem* au sujet de son travail.

Na samotě v lesa *Seul près de la forêt*, Jiří Menzel, Tchécoslovaquie, 1976, 91 mn

Venu de Prague, un couple avec deux enfants s'installe dans une ferme dans l'intention de l'acheter. Problème, le vieux Komárek (Josef Kemr) fait traîner la vente ; les citadins devront acquérir la maison avec le bonhomme à l'intérieur.

Fable basée sur l'opposition entre ville et campagne mais dont les personnages – à l'exception du sympathique et increvable Komárek, comme sorti du *Viager*, p. 1295 – manquent d'épaisseur : *mon cher petit village* (p. 536) sera plus réussi. Comme toujours, Menzel sait filmer l'été et ses pluies.

Krylia *Les ailes*, Larissa Chepitko, URSS, 1966, 85 mn

Nadejda (Maïa Boulgakova), directrice d'école dans une ville de province, se sent en porte-à-faux avec la jeunesse, notamment avec sa fille adoptive. Quand elle a un moment, son regard s'envole vers le ciel et ses nuages. Car c'est une héroïne de l'URSS, une aviatrice clouée au sol par une blessure qui se souvient de son amant de l'époque Mitia, un autre héros abattu en plein vol. De passage sur un terrain militaire, elle prend place dans la nouvelle version de son avion avant d'être gentiment raccompagnée jusqu'au hangar par les élèves pilotes. C'est à ce moment-là que – réalité ou fantasme –, elle fait décoller l'appareil pour s'envoler vers ces nuages qui constituent son véritable univers.

Nadejda souffre d'être statufiée de son vivant ; sa photo qui trône auprès de celle de Mitia dans la salle dédiée à la "grande guerre patriotique" en fait une pièce de musée. La caméra nous bouleverse en saisissant les émotions fugaces de cette femme de 41 ans. . . l'âge de Chepitko quand elle mourut dans un accident d'automobile sans avoir eu le temps de donner toute sa mesure.

Easy living *Vie facile (la)*, Mitchell Leisen, USA, 1938, 88 mn

Le scénario de Preston Sturges repose sur une opposition d'extrêmes : le nabab de l'acier Ball (Edward Arnold) jette l'argent par les fenêtres, plus précisément le nouveau manteau de vison de son épouse qui tombe sur Mary Smith (Jean Arthur), une jeune femme complètement fauchée de passage à Park avenue. Ball va jusqu'à accompagner Mary dans une boutique de luxe pour lui offrir le chapeau assorti. Dans le Landernau des larbins (Franklin Pangborn), elle passe alors pour la maîtresse de Ball et un hôtelier de luxe en mal de clientèle (Luis Alberni) lui offre une suite à l'œil. Mary ayant fait par ailleurs la connaissance de Ball Jr. (Ray Milland), des quiproquos vont provoquer une crise boursière.

La scène la plus célèbre du film, qui se déroule dans un "Automat", peut être vue comme un document sur cet ancêtre du fast-food.

Ville à vendre Jean-Pierre Mocky, France, 1992, 101 mn

Orphée (Tom Novembre) arrive dans une ville sinistrée de Lorraine où la population vit de confortables allocations. La mort suspecte d'une pharmacienne (Jacqueline Maillan) l'incite à mener sa propre enquête ; quelques cadavres plus tard, il découvre que les habitants sont les cobayes d'une cure de jouvence.

Question bricolage, Mocky se surpasse : un écriteau *MARÉCAGES* et nous voilà dans *Bride of the monster* (p. 1029), la pieuvre en moins. Mais ce bâclage contribue à la réussite de ce film à la distribution impressionnante : Féodor Atkine, Richard Bohringer, Darry Cowl, Bernadette Lafont, Dominique Lavanant, Philippe Léotard, Valérie Mairesse, Eddie Mitchell, Michel Serrault... et Lauren Grandt qui n'est pas une actrice mais la Mme Mocky de l'époque. Avec, sur fond de ruines industrielles, une atmosphère décalée à la limite du fantastique, ainsi les personnels médicaux de la ville affublés d'un brassard et montés sur des chevaux de corbillard. On pense à *Litan* (p. 1054).

Kawaita hana *Fleur pâle*, Masahiro Shinoda, Japon, 1964, 92 mn

Muraki (Ryō Ikebe), un yakuza d'âge mur tout juste sorti de prison pour avoir tué le membre d'un clan rival, dirige une salle de jeu. Il y repère une étrange flambeuse, Saeko (Mariko Kaga) qui le fascine par son goût du risque. Pensant la retrouver à sa sortie, il accepte un nouveau meurtre clanique pour le compte de son boss (Seiji Miyaguchi). Muraki, qui purge sa nouvelle peine depuis deux ans, apprend que Saeko a été assassinée par un soupirant : comme si le soleil s'éteignait.

Cette douloureuse histoire d'amour transcende un genre très codé pour devenir un grand film. Musique de Takemitsu et superbe noir et blanc, même si l'eût préféré que l'auteur s'inspire de *Cléo de 5 à 7* (p. 1482) pour filmer en couleurs le magnifique jeu "des fleurs" Hanafuda, 48 cartes à jouer réparties sur douze mois, de janvier (pin) à décembre (paulownia).

Irezumi *Tatouage*, Yasuzō Masumura, Japon, 1966, 86 mn

D'après Jun'ichirō Tanizaki. Dans le Japon d'Edo, la belle Otsuya (Ayako Wakao, qui d'autre ?) fugue en compagnie de Shinsuke, un employé de son père. Les amants sont rapidement séparés par Gonji qui réduit Otsuya à la prostitution après avoir fait tatouer une gigantesque araignée dans son dos par l'artiste Seikichi. Désireuse de se venger, Otsuya manipule le couard Shinsuke qui accumule les meurtres pour la belle. Quand elle lui annonce être tombée amoureuse du samourai Serizawa (Kai Satō), Shinsuke se fâche et Otsuya est amenée à le tuer. Seikichi, qui avait observé la scène, en rend son araignée responsable ; un coup de couteau bien placé met fin aux activités de l'animal maléfique.

Sudden impact *Le retour de l'inspecteur Harry*, Clint Eastwood, USA, 1983, 112 mn

Callaghan, alias Dirty Harry (Clint Eastwood, p. 1614) revient. Après avoir descendu les Nègres qui braquaient un supermarché, provoqué l'apoplexie d'un Rital mafieux (Michael V. Gazzo), ses supérieurs l'éloignent de San Francisco. Dans son lieu d'exil, il est amené à s'occuper de meurtres en série : la jeune Jennifer (Sondra Locke), qui fut victime d'un viol collectif, poursuit les coupables qu'elle atteint de deux balles, une dans les couilles l'autre au front. Le dénouement sur un manège en bord de mer est une insulte à *L'inconnu du Nord express* (p. 401). Avec Albert Popwell en "quota nigger" et Pat Hingle en shérif.

Les amants Louis Malle, France, 1958, 87 mn

Henri Tournier (Alain Cuny) invite dans sa gentilhommière proche de Dijon deux relations parisiennes de son épouse Jeanne (Moreau) : Maggie (Judith Magre), une mondaine et Raoul (José Luis de Vilallonga), un joueur de polo qu'il soupçonne vaguement d'être l'amant de sa femme. Laquelle, victime d'une panne en rentrant de Paris, est ramenée en 2CV par Bernard (Jean-Marc Bory) qui, après une nuit d'amour, l'enlève au petit matin.

Le film, qui prétend adapter *Point de lendemain* de Vivant Denon, est d'abord un règlement de comptes de l'auteur avec la bourgeoisie puante dont il était issu. Si Henri est épargné, Maggie et Raoul sont ridicules et archétypaux : le personnage superficiel incarné par Vilallonga devait d'ailleurs lui coller à la peau. Succès de scandale à cause de la scène d'amour où l'on imagine un baiser génital, le tout accompagné par le premier sextuor de Brahms. La voix off cucul conclut "Elle avait peur mais ne regrettait rien". Avec Gaston Modot.

Garden of Evil *Le jardin du Diable*, Henry Hathaway, USA, 1954, 100 mn

Une jeune femme, Leah Fuller (Susan Hayward), engage les aventuriers Hooker (Gary Cooper) et Fiske (Richard Widmark) pour l'aider à rapatrier son mari John (Hugh Marlowe) victime d'un accident dans la mine d'or, bien cachée, qu'il exploite dans les montagnes mexicaines. Le trajet du retour s'avère délicat à cause des Indiens : les auxiliaires, Luke (Cameron Mitchell) puis Vicente (Victor Manuel Mendoza) y laissent la vie, tout comme John. Arrivés dans un défilé facile à défendre, les deux chevaliers servants jouent aux cartes celui qui aura l'honneur de donner sa vie en restant sur place. Fiske gagne et permet à Hooker et Leah de rentrer ; dernier regard pour le "Garden of Evil".

Ce mal, c'est la convoitise de l'or – John reproche à Leah sa cupidité – et celle de la femme puisque le peu recommandable Luke tente de violer Leah.

Lan se da men *Blue gate crossing*, Chih-yen Yee, Taiwan, 2002, 80 mn

Kerou (Lun-mei Gwei), 17 ans, est partagée entre le beau champion de natation Shihao qui l'aime et son amie Luezhen qu'elle croit aimer. C'est charmant mais ne vaut pas *Grains de sable* (p. 1372), autre histoire d'amours adolescentes.

Chun gwong cha sit *Happy together*, Kar-wai Wong, Hong Kong, 1997, 92 mn

Le titre international, référence à un succès des Turtles, doit être lu comme une antiphrase, puisque le film relate la dégradation d'un couple homosexuel égaré à Buenos Aires. Yiu-fai (Tony Leung) doit s'occuper du fragile et capricieux Po-wing (Leslie Cheung) ; il finit par le quitter et retourner à Hong Kong via Taipei, non sans avoir auparavant visité Iguazú et Ushuaïa. Lassante suite de fâcheries et de rabibochages, magnifiquement filmée cependant.

The silent scream Alan Gibson, Grande-Bretagne, 1980, 52 mn

Téléfilm tardif de la Hammer avec un Peter Cushing âgé. Patron d'une animalerie, l'ancien gardien de camp de concentration Bluek attire Chuck, un délinquant tout juste sorti de prison qui se retrouve enfermé dans une oubliette où viendra bientôt le rejoindre son épouse. Ils ne s'en échappent que pour découvrir que Bluek a piégé leur appartement : pas moyen d'en sortir sous peine d'électrocution. Le tortionnaire a ainsi réalisé un rêve à la Bentham, la prison sans barreaux.

Model shop Jacques Demy, USA, 1969, 93mn.

Los Angeles. Et George Matthews (Gary Lockwood), entre une petite amie prête à le quitter, une MG que le vendeur veut saisir car il n'a pas payé les traites et un départ imminent pour le Vietnam. Il essaie mollement de trouver de quoi payer son créancier, notamment auprès d'amis musiciens, traîne en voiture et tombe amoureux d'une énigmatique femme en blanc qu'il suit pour découvrir qu'elle est modèle et vivre avec elle une très brève histoire d'amour. Cette Cécile se produisait naguère près du passage Pommeraye sous le nom de Lola.

Cette suite décevante de *Lola* (p. 252) fait écho à *Lions, love... (and lies)* (p. 1692) d'Agnès Varda. C'est un document sur l'Amérique de l'époque et aussi sur cette informe banlieue, ce gigantesque parking appelé Los Angeles que Demy trouvait splendide, on se demande bien pourquoi.

Harrison Ford avait été pressenti par Demy. Avec son flair infallible, la Columbia qui ne voyait aucun avenir pour cet obscur débutant, lui préféra Lockwood qui venait de tourner *2001, a space odyssey* (p. 1727).

Without love *Sans amour*, Harold S. Bucquet, USA, 1945, 110 mn

Troisième des neuf Hepburn/Tracy. Pat (Spencer Tracy) a installé un laboratoire dans le sous-sol de la villa inoccupée de Jamie (Katharine Hepburn). Il participe ainsi à l'effort de guerre en mettant au point un masque utilisable en haute altitude. Jamie se met à collaborer avec lui et les deux, qui refusent tout engagement amoureux, décident de contracter un mariage blanc. Malgré des déclarations répétées d'indifférence, les deux faux conjoints finissent par éprouver une certaine attirance mutuelle ; elle s'exprime notamment par la jalousie de Pat à l'égard du séduisant Paul (Carl Esmond) qui tourne autour de Jamie. *Happy end* avec un grain de sel : le chienchien de Jamie rapporte sa chaussure à laquelle manque un talon, celui-là même que Pat avait trouvé dans la garçonnière de Paul. Intrigue amoureuse secondaire entre Lucille Ball et Keenan Wynn.

Highway 301 *Témoin de la dernière heure*, Andrew L. Stone, USA, 1950, 80 mn

Le gang de Legenza (Steve Cochran) sévit dans trois états du Sud. Quand un des bandits trouve la mort dans un hold-up, sa compagne (Gaby André) veut prendre du champ ; Legenza tente de la tuer, puis essaie de l'achever alors qu'elle est dans le coma à l'hôpital. Originalité de ce film routinier, la complice (Virginia Grey) du bandit se fait passer pour une journaliste pour localiser la chambre du témoin gênant, ce qui la place au-dessus des sempiternelles "sois belle et tais-toi". Mais il souffre de sa normativité avec voix off omniprésente et plaidoyer final du flic (Edmon Ryan) qui a conduit l'enquête : on est trop coulants avec les délinquants, il aurait fallu être plus durs dès le départ. J'oubliais les (vrais) gouverneurs des trois états concernés qui ouvrent le film en expliquant, tour à tour, que le crime ne paie pas. Carte de Chine (p. 826).

Le grand amour Pierre Étaix, France, 1966, 65 mn

Pierre (Étaix) épouse Florence (Annie Fratellini). Retour en arrière sur leur rencontre et comment il s'est trouvé un peu piégé. Puis le début du mariage et la calomnie qui enfle parmi des commères promptes à imaginer le pire. Quinze ans plus tard, le timide Pierre tombe amoureux de la nouvelle secrétaire (Nicole Calfan) ; et profite d'un séjour de Florence à la mer pour avancer ses pions en invitant cette très jeune femme à dîner mais réalise son ridicule lors du repas. Il va, résigné, chercher Florence à la gare ; à peine réuni, le couple se chamaille.

Film discrètement nostalgique sur le vieillissement et la désillusion. Mais aussi très amusant : le repas où la barbe de Pierre pousse et ses cheveux blanchissent alors qu'il tient un discours... barbant, le rêve où les lits, devenus voitures, circulent sur les routes avec pannes et accidents. On reconnaît la ville de Tours.

Side street *La rue de la mort*, Anthony Mann, USA, 1950, 82 mn

Farley Granger retrouve Cathy O'Donnell, sa partenaire de *They live by night* (p. 63). Un jeune marié est assez bête pour voler une enveloppe contenant, croit-il, les quelques centaines de dollars qui aideront son épouse à accoucher dignement. Quand il découvre qu'elle en renferme trente mille, il se montre encore plus stupide en voulant la restituer à son propriétaire. Tout ça se termine par une longue poursuite en voiture dans le bas Manhattan avec dénouement près de l'église de Wall street. Ce film noir routinier s'ouvre et se ferme sur un commentaire redondant genre *City for conquest* ou *The naked city* (pp. 1308, 1153). Avec Jean Hagen, Paul Kelly et Harry Bellaver (le chauffeur de taxi).

The divorcee Robert Z. Leonard, USA, 1930, 82 mn

Quand elle découvre une infidélité de son mari, Jerry (Norma Shearer) lui rend la pareille et l'en informe. Effondré, le pauvre Ted (Chester Morris) se met à boire. C'est plus tard l'inévitable divorce et le départ de Ted pour Paris de façon à mettre une distance entre les deux qui ne cessent de s'aimer. Jerry, qui a compris son erreur, vient l'y rejoindre ; réconciliation le jour de l'An.

Ce film moralisateur à la DeMille n'est pas une comédie, témoin la scène où une épouse au visage voilé vient implorer Jerry de ne pas lui voler son mari. Robert Montgomery joue l'ami du couple avec lequel Jerry s'est consolée et qui s'éclipse prudemment quand Ted lui déclare vouloir la peau du salaud qui a brisé sa vie.

Looking for Éric Ken Loach, Grande-Bretagne, 2009, 117 mn

Manchester. Eric (Steve Evets), un postier dépressif, reçoit les conseils imaginaires de son idole, l'ex-footballeur Éric Cantona. Il se réconcilie avec sa première femme et tire un de ses beaux-fils des griffes d'un trafiquant local. Ce sympathique éloge de l'amitié se termine par une expédition des copains d'Eric, affublés de masques de Cantona, chez les gangsters ; parmi eux, Cantona (le vrai).

Go West *Ma vache et moi*, Buster Keaton, USA, 1925, 69 mn

Se plaçant sous le patronage d'Horace Greely (p. 1436), un jeune homme fauché part pour le Far-West et se fait embaucher dans un ranch où il ne brille pas par sa compétence : c'est ainsi qu'il monte une mule, selle très en arrière, comme un chameau. Amené à convoier seul un troupeau à travers les rues de Los Angeles où il crée la panique, il parvient, déguisé en diabolin rouge, à mener les bêtes à l'abattoir. Tandis que Brown Eyes, la vache à laquelle il semble plus attaché qu'à la fille du patron, l'attend sagement dans un des parkings de LA.

Gubijinsō *Les coquelicots*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1935, 68 mn

Le vieux professeur Inoue a fait le voyage de Kyōto à Tōkyō avec sa fille Sayako dans l'espoir de la voir épouser Seizō, son ancien élève qui a une dette de reconnaissance envers lui. Mais Seizō tergiverse et demande même à un camarade de le dénigrer auprès d'Inoue. C'est que le jeune arriviste a des espoirs avec la riche et capricieuse Fujio (Kuniko Miyake) à laquelle il donne des cours d'anglais. Culpabilisé par son entourage, Seizō finit par rejoindre les Inoue dans le train de Kyōto. On voit alors la montre en or que Fujio lui avait confiée comme symbole de fiançailles passer à l'ancien fiancé de la jeune femme, Hajime (Daijirō Natsukawa) qui, refusant d'être traité comme un second choix, la jette à la mer.

Peu typique de l'auteur, le film adapte une nouvelle de Natsume Sōseki.

Calendar Atom Egoyan, Canada, 1993, 73 mn

Les images de monuments arméniens, les églises et le temple de Garni, prises au soleil couchant, composent un calendrier mural que nous voyons défiler, mois après mois alors que, selon un rituel immuable, l'auteur des photos (Egoyan) invite une nouvelle jeune femme à dîner : lorsque la bouteille de Mouton-Cadet est vide, elle demande à téléphoner, ce qu'elle fait dans une langue étrangère, jamais la même, pendant que son hôte écrit, prend des notes et se remémore son séjour en Arménie. Il se replace, hors-champ, assistant au dialogue, incompréhensible pour lui, entre le guide et son épouse (Arsinée Khanjian) qui sert aussi d'interprète ; et aussi à leur inexorable rapprochement. La convive du mois de Novembre, une Égyptienne, est priée de cesser de téléphoner et de reprendre place à table ; signe que le protagoniste a peut-être fait son deuil.

Tennessee's partner *Le mariage est pour demain*, Alan Dwan, USA, 1955, 83 mn

Au centre de cette bourgade de l'Ouest, la "maison" de luxe tenue par Duchess (Rhonda Fleming) assistée du joueur Tennessee (John Payne). Il se fait un ami en la personne du chercheur d'or Cowpoke (Ronald Reagan) qui lui sauve la vie ; il lui rend la pareille en lui évitant un mariage catastrophique avec Goldie (Coleen Gray), une intrigante qui n'en a que pour l'argent de ce naïf. Le crapuleux Turner (Anthony Caruso) assassine le vieux prospecteur Grubstake (Chubby Johnson) pour s'approprier sa mine et tente de faire accuser Tennessee dont il est l'ennemi mortel. Dénouement heureux pour Tennessee et Duchess terni par la mort de Cowpoke qui a pris la balle destinée à son copain.

Magnifique western en couleurs (Fleming est rousse !) produit par Benedict Bogeaus ; avec Morris Ankrum et Leo Gordon.

Faisons un rêve Sacha Guitry, France, 1936, 101 mn

Guitry filme Guitry dans cette adaptation d'une pièce de Guitry, avec la Mme Guitry de l'époque, Jacqueline Delubac dans le rôle d'une jeune femme qu'un séducteur a attirée dans son lit alors que son époux (Raimu) est en rendez-vous d'affaires avec un improbable client sud-américain. Catastrophe, le couple adultère oublie de se réveiller ; mais le mari, qui a lui aussi découché, vient demander conseil à l'amant qui lui enjoint de partir illico à Orléans s'occuper d'une vieille tante. Et reste ainsi seul avec l'épouse : "– Toute une vie ? – Mieux, deux jours !".

Minato no nihon musume *Jeunes filles japonaises sur le port*, Hiroshi Shimizu, Japon, 1933, 72 mn

Ce port, c'est Yokohama. Les lycéennes Sunako (Michiko Oikawa qui devait mourir à 26 ans) et Dora tombent amoureuses de Henry (l'Eurasien Ureo Egawa). Dans une crise de jalousie, Sunako tire (dans une église !) sur Dora et s'enfuit pour d'autres ports ouverts aux étrangers, Nagasaki, Kōbe où elle mène la vie des hôtes de bar en entraînant dans son sillage une sorte de chien fidèle, le peintre Miura (Tatsuo Saitō). De retour à Yokohama, elle retrouve Henry marié à Dora ; elle parviendrait à le lui chiper mais, découvrant que son ancienne amie est enceinte, préfère partir en bateau pour les États-Unis en compagnie de Miura.

Dès les premières images, le film frappe par la précision de ses cadrages et la beauté nostalgique du boulevard en surplomb du port où l'on se sent presque présent. Mentionnons aussi les cotillons qui flottent au moment du départ du navire, la pluie nocturne qui accompagne l'agonie d'une collègue de Sunako. Et la caméra qui remonte un fil de laine depuis la pelote jusqu'aux pieds de Henry et Sunako en train de danser.

Three on a match *Une allumette pour trois*, Mervyn LeRoy, USA, 1932, 63 mn

Vivian (Ann Dvorak), qui s'ennuie avec son riche époux Robert (Warren William), disparaît pour aller faire la vie avec le voyou Michael (Lyle Talbot). Les amies d'enfance de Vivian, Mary (Joan Blondell) et Ruth (Beth Davis), ramènent l'enfant du couple à Robert, lequel divorce pour épouser Mary. Mais Michael a besoin d'argent pour rembourser des dettes de jeu et enlève le gamin qu'un complice (Humphrey Bogart première manière) décide de tuer de peur qu'il n'attire la Police. Pour le sauver, Vivian se défenestre avec, écrit au rouge à lèvres dans le dos, de quoi localiser les ravisseurs. Dernier plan, Mary et Ruth allument une cigarette et jettent l'allumette qui se consume seule.

Référence implicite au fils Lindbergh tué par son ravisseur.

Tōkyō no yado *Une auberge à Tōkyō*, Yasujirō Ozu, Japon, 1935, 75 mn

Le chômeur Kihachi (Takeshi Sakamoto) a trouvé asile, avec ses fils, dans l'auberge tenue par Otsune (Chōko Iida). Il en pince pour Otaka (Yoshiko Okada) dont la fillette tombe malade ; il commet alors un larcin pour payer l'hôpital puis va se livrer à la Police. Cet ultime film muet d'Ozu rappelle *Cœur capricieux* et *Rêves de chaque nuit* (pp. 366, 128) – le second étant signé Naruse – et pour cause, le scénariste est Tadao Ikeda.

Les fils de Kihachi attrapent des chiens errants, 40 sens pièce, pour manger.

Tulitikkutehtaan tyttö *La fille aux allumettes*, Aki Kaurismäki, Finlande, 1990, 66 mn

Iris (Kati Outinen), grande lectrice de la série des *Angélique*, s'achète une robe... et se fait traiter de pute par sa mère et son beau-père (Elina Salo et Esko Nikkari). Même commentaire, mais implicite, de la part du premier de cordée qu'elle a rencontré dans un bal : il la quitte au matin en lui laissant un billet de banque. Quand Iris se découvre enceinte, elle le contacte et obtient pour toute réponse un chèque assorti du commentaire "Débarrasse-toi du têtard". Elle s'exécute puis achète de la mort-aux-rats qu'elle sert à son amant d'une nuit et à ses parents. La Police vient l'arrêter dans la fabrique d'allumettes où elle travaille, clin d'œil au conte d'Andersen.

Bad ma ra khahad bord *Le vent nous emportera*, Abbas Kiarostami, Iran, 1999, 118 mn

Un village reculé du Kurdistan iranien. Nous suivons un ingénieur venu de Téhéran avec deux collègues que nous ne verrons jamais, pas davantage que la plupart de ses interlocuteurs : les dialogues sont souvent filmés sans contrechamp, comme si le héros ne voyait pas à qui il s'adresse. Ce qui se justifie d'ailleurs pour ceux situés dans le cimetière en haut de la colline, là où le téléphone passe mieux et où un fossoyeur creuse une tombe ; exception pour un jeune garçon et quelques habitant(e)s. On comprend que l'ingénieur est venu filmer un enterrement annoncé, celui de la grand-mère du gamin. Quand elle se décide enfin à mourir, les collègues sont partis et le visiteur doit se contenter de quelques photos de la procession prises à la sauvette.

Les véritables héros du film sont le village et les champs avoisinants, les chemins poussiéreux et pentus que l'ingénieur emprunte en voiture chaque fois que retentit un appel, le cimetière où il trouve un tibia. Le poème-titre de Forough Farrokhzad est lu par le protagoniste à une jeune femme – elle est en train de traire une vache dans une cave – dont il cherchera en vain à voir le visage.

Persona Ingmar Bergman, Suède, 1966, 84 mn

Tête à tête sur l'île de Fårö chère à Bergman (p. 145) entre Elisabet (Liv Ullmann), une actrice qui s'est réfugiée dans le mutisme, et son infirmière Alma (Bibi Andersson). La situation pousse Alma à parler, à se livrer. Elle raconte assez crument une sorte d'orgie sur une plage qu'Elisabet a la perversité de relater dans une lettre qu'elle s'arrange pour lui faire lire. La relation entre les deux femmes gagne en violence à mesure qu'Alma s'identifie à sa patiente. Elle finit par raconter la grossesse de l'actrice et son rejet d'un fils non désiré. Et pour être sûre d'être bien comprise, répète le même long monologue : les deux visages se superposent alors.

Que se passe-t-il à la fin ? Elisabet s'en va, peut-être guérie bien qu'on ne l'entende pas parler et Alma reste seule à refermer la maison... sous le regard du cinéaste en train de filmer. C'est brillant mais un peu trop cérébral pour être touchant. Avec Gunnar Björnstrand.

Kris *Crise*, Ingmar Bergman, Suède, 1946, 93 mn

Élevée en province par Ingeborg, la jeune Nelly part pour Stockholm quand sa mère biologique Jenny, femme vieillissante un peu vulgaire, la récupère pour lui donner un travail dans son salon de beauté. Jack, le gigolo de Jenny, est un acteur raté qui s'accuse de crimes imaginaires et menace même de se suicider pour apitoyer les femmes ; c'est ainsi qu'il arrive à circonvenir Nelly. En rage, Jenny démonte les petites ruses de Jack devant Nelly et le met au défi d'utiliser son sempiternel pistolet : contre toute attente, il se tue. La jeune femme retourne près d'Ingeborg où l'attend un amoureux un peu normatif mais compréhensif quand elle lui dit "Je ne suis plus celle que vous croyez".

Même si ce n'est pas un grand Bergman, ce premier film est déjà une réussite.

Night Key *Alerte la nuit*, Lloyd Corrigan, USA, 1937, 68 mn

Ranger (Samuel Hinds) dirige une société de surveillance basée sur un système électrique dû à Mallory (Boris Karloff) auquel il a volé le brevet. Pire, il s'assure que le nouveau dispositif que l'inventeur vient de mettre au point ne sera jamais utilisé. Mallory utilise alors un boîtier de contrôle électronique pour se livrer à des effractions symboliques, signées Night Key, dans les entreprises de luxe gardées par Ranger. Le sympathique cambrioleur (Hobart Cavanaugh) qui assiste Mallory met sur le coup des gangsters (Alan Baxter et Ward Bond) qui utilisent l'appareil pour effectuer d'authentiques cambriolages...

Petit film au thème à la fois archaïque et prémonitoire. Détail typiquement américain, Ranger n'est pas puni : après tout, ce requin est un businessman.

The bellboy *Le dingue du palace*, Jerry Lewis, USA, 1960, 69 mn

Stanley (le réalisateur) est employé au Fontainebleau, grand hôtel de Miami. Succession de gags très rapides, souvent absurdes, dans un style de dessin animé : ni progression, ni mémoire des péripéties précédentes. Le vrai Jerry Lewis séjourne à l'hôtel et un de ses amis acteurs s'étonne de sa ressemblance avec Stanley – mais cet ami a lui-même son sosie au sein du personnel. À ce propos, un faux Stan Laurel, comme descendu de la Lune, traverse l'écran.

Cet excellent premier film fut salué en France comme la naissance d'un génie du cinéma, cf. *Brigitte et Brigitte* (p. 430) ; ce qui était bien excessif.

I hired a contract killer *J'ai engagé un tueur*, Aki Kaurismäki, Grande-Bretagne, 1990, 76 mn

C'est dans un Londres lépreux que travaille Henri Boulanger (Jean-Pierre Léaud). Ou plutôt ne travaille plus car il a été licencié à la suite d'une fusion. Déprimé, il achète une corde, une perceuse et un piton mais réussit seulement à faire une chute ; pas davantage de succès avec le gaz. Il rassemble alors ses économies pour se payer les services d'un tueur à gages. . . puis change d'avis car il est tombé amoureux de Margaret (Margi Clarke). Il a le plus grand mal à éviter le sicaire (Kenneth Colley) lancé à ses trousses ; ce dernier, atteint d'un cancer en phase terminale, se suicide sous ses yeux. *Happy end* sous le regard attendri de Vic (Serge Reggiani), un tenancier de boui-boui qui a donné du travail à Henri.

Le jeu limité de Léaud s'intègre parfaitement au monde décalé de Kaurismäki. On mentionnera son accent à couper au couteau et le regard caméra du tout début, alors qu'il mange seul à la cantine, comme ostracisé par ses collègues.

Battling Butler *Le dernier round*, Buster Keaton, USA, 1926, 71 mn

Assisté de son valet de chambre (Snitz Edwards), le fils de famille Alfred Butler (Keaton) passe des vacances sportives – pêche et chasse – au cours desquelles il finit par repêcher une “fille des montagnes” dont il tombe amoureux. Mais le frère et le père de la belle, des colosses, n'ont aucune considération pour cette mauviette qui, en désespoir de cause, se fait passer pour un homonyme, le boxeur “Battling” Butler. Pour donner corps à son imposture, il se rend près de la salle d'entraînement où il a le malheur d'indisposer le vrai boxeur. Ce dernier décide que c'est Alfred qui affrontera le “Tueur de l'Alabama”. L'infortuné se livre à un pénible entraînement et craint le pire : une ambulance l'attend d'ailleurs avec deux infirmiers. Au moment du combat, Battling lui apprend que c'était une mauvaise blague et commence à lui filer une rouste ; piqué au vif car la fille des montagnes assiste à la scène, Alfred trouve la force de mettre son adversaire KO.

Sweetie Jane Campion, Australie, 1989, 95 mn

Portrait de Dawn, alias Sweetie (Geneviève Lemon), une grosse fille un peu demeurée, indécente et agressive. Pas d'inhibition sexuelle – "Je suis une bonne lécheuse" – et l'illusion qu'elle a des dons théâtraux. Elle vit dans le souvenir du temps de ses dix ans quand elle chantait pour son père Gordon et faisait basculer des chaises. Ce Gordon continue à la traiter comme un petit génie et elle en profite. Pour son dernier caprice, nue et badigeonnée de noir, elle piétine rageusement le plancher de son ancienne cabane juchée dans un arbre jusqu'à faire une chute mortelle. Sa sœur Kay est le double introverti et frigide de Sweetie : superstitieuse, elle a une phobie des arbres, allant jusqu'à déraciner et faire disparaître le malingre sureau que son compagnon Louis voulait planter dans la cour. Extraordinaire début de la réalisatrice néo-zélandaise.

Achik Kerib Sergueï Paradjanov, URSS, 1988, 77 mn

D'après Lermontov, un film dans le style de *La légende de la forteresse de Sou-ram* (p. 416) où l'intrigue est prétexte à la composition de vignettes statiques. Qui comportent une représentation de machine à coudre aussi anachronique que le cosmonaute de la cathédrale de Salamanque.

Le son du DVD (KINO) est caviardé par une pénible survoix russe.

Kanzashi *L'épingle à cheveux*, Hiroshi Shimizu, Japon, 1941, 71 mn

Un *onsen* près d'une rivière. Osamura (Chishū Ryū) s'est blessé en marchant dans l'eau sur une épingle de chignon dont la propriétaire Emi (Kinuyo Tanaka) est une femme entretenue venue de Tōkyō. Elle revient sur place pour assister le blessé dans sa lente rééducation. Tandis que défilent les groupes de pèlerins ; parmi les pensionnaires, un *sensei* râleur (Tatsuo Saitō) qui réclame en vain des masseurs, un grand-père ronfleur avec ses petits enfants, un jeune marié (Shin'ichi Himori) et son épouse. Ils s'en vont les uns après les autres avec l'automne. Emi, qui a rompu avec son protecteur, reste seule. Sous un parapluie, comme sortie d'un ukiyo-e de Harunobu. Avec Takeshi Sakamoto.

Le nouveau testament Sacha Guitry, France, 1936, 95 mn

Quand il découvre son infortune conjugale, le docteur Marcellin rédige un nouveau testament où il dit leurs quatre vérités à son épouse (Betty Dausmond) et à son meilleur ami. Tout en révélant qu'il est père de la charmante jeune femme (Jacqueline Delubac) qu'il emmène en voyage comme secrétaire. Théâtre filmé avec un Guitry plus égocentrique que jamais ; et la récurrente Pauline Carton.

La terrazza *La terrasse*, Ettore Scola, Italie, 1980, 153 mn

Une soirée à Rome dans le milieu audiovisuel. Clap de main de l'hôtesse – "È pronto" – puis nous suivons Enrico (Jean-Louis Trintignant), un scénariste en panne d'inspiration qui finit par mettre le doigt dans un taille-crayon électrique. Retour à la soirée et rechap de mains : c'est Luigi (Marcello Mastroianni), un journaliste en perte de vitesse quitté par son épouse. Nouveau clap pour Sergio (Serge Reggiani), chargé de programmes à la *rai* qui découvre qu'il a perdu toute influence quand on réduit son bureau au moyen d'une cloison amovible : il s'en va mourir, comme Matamore, dans la neige artificielle des décors du *Capitaine Fracasse*. Nouveau clap pour un producteur de cinéma (Ugo Tognazzi) qui soutient à contre-cœur un réalisateur de "gore" à prétentions culturelles. Le cinquième "clappé" n'est pas vraiment du milieu puisqu'il s'agit du député communiste Mario (Vittorio Gassman) : il entame une liaison avec une jeune femme (Stefania Sandrelli) sans avoir le courage d'aller jusqu'au bout, pas plus d'ailleurs qu'en politique, au sein de son parti. Nouvelle soirée quelque temps après. Mario clame son dégoût des autres et de lui-même : "Vous êtes mon miroir". Un acteur *has been* (Galeazzo Benti) quitte la soirée en faisant un bras d'honneur à cette bande.

Entre *Vincent, François, Paul et les autres* (p. 353) avec Reggiani et *Nous nous sommes tant aimés* (p. 173) où jouaient Gassman, Sandrelli ainsi que Giovanni Satta-Flores qui campe ici un critique de cinéma inculte.

Le bal Ettore Scola, France, 1983, 107 mn

Pas de paroles, seulement de la musique dans cette salle où le temps passe en dansant. Les femmes prennent place, puis ce sont les hommes. Tous sont empruntés, un peu moches et maladroits ; retour en arrière.

C'est le Front Populaire. Sur l'air du *Dénicheur* ou de la *Valse brune*, une sorte de Gabin rejoue *Pépé le Moko* (p. 1293). Sur les marches un Croix de Feu en béret siffle la fin de la récré.

Durant la drôle de guerre, la salle est devenue abri ; on entend *J'attendrai*. Puis *Parlami d'amore, Mariù* et *Lili Marleen* lors de l'Occupation ; un collabo danse avec un officier allemand un tango interrompu par la Libération. Avec l'après-guerre, le collabo se reconvertit dans le marché noir sur l'air d'*In the mood*.

Si tu vas à Rio, Tutti frutti et *Only you* nous amènent au temps des blousons noirs et aussi de la guerre d'Algérie. Un Arabe a du mal à trouver une partenaire, puis se fait tabasser et emmener par la Police. En 1968, la salle est occupée, on y entend *Michelle* ; saut dans le temps avec le disco et le contemporain *T'es OK*.

Le nostalgique *Que reste-t-il de nos amours* signale l'extinction des feux. Les danseurs et danseuses empruntent l'un après l'autre, mais seuls, le grand escalier. Resté seul dans la grande salle, le serveur éteint, nous laissant pantois d'émotion.

Child of divorce Richard Fleischer, USA, 1946, 62 mn

Ses parents divorcent ; après l'avoir terrorisée à l'audience pour l'amener à accabler son père, la Justice confie la petite Bobby, dix ans, à sa mère pourtant fautive. Elle s'ennuie et vit dans l'attente des retrouvailles avec son cher papa (Regis Toomey) pour les vacances ; mais elle découvre qu'il n'est plus seul. Aucun des deux parents ne voulant réellement d'elle, la gamine est confiée à une pension de luxe. Discussion avec sa voisine de chambre qui déteste le carillon de l'école et son "Home sweet home" : elles sont condamnées à s'endurcir et... attendre.

Film aux dialogues sans pathos ; ce qui donne d'autant plus d'importance au désarroi qu'on perçoit dans les yeux de la fillette.

Duck soup *Soupe au canard*, Leo McCarey, USA, 1933, 66 mn

Si *Une nuit à l'Opéra* (p. 1313) est le meilleur des films des frères Marx, celui-ci est le plus drôle. Rufus T. Firefly (Groucho) est en compétition avec Trentino (Louis Calhern), ambassadeur de Sylvanie, pour le cœur de la richissime rombière Teasdale (Margaret Dumont), bienfaitrice de la Freedonie. S'ensuit une guerre entre les deux pays que les (quatre) frangins gagnent à eux seuls. Ayant coincé Trentino dans une embrasure, ils lui lancent divers projectiles comme à une cible de foire ; puis s'en prennent à Teasdale qui s'était levée pour chanter victoire.

Le génie destructeur de Chico et Harpo – privés de leurs instruments, mais le second joue des ciseaux – se déchaîne. On mentionnera la scène du faux Groucho recopiant les mouvements du vrai afin de passer pour son reflet dans un miroir.

The desert rats *Les rats du désert*, Robert Wise, USA, 1953, 85 mn

Chronique du siège de Tobrouk en 1941, levé après 240 jours – la ville devait cependant tomber, puis être reprise, en 1942. Avec Richard Burton et Robert Newton dont seul le second joue un alcoolique : il agite sa flasque en signe de vie. James Mason reprend son rôle de Rommel dans *The desert fox* (p. 1617).

Monte Carlo Ernst Lubitsch, USA, 1930, 90 mn

La comtesse Mara (Jeanette MacDonald) prend la fuite, sous la pluie, au moment de son mariage. Pour se retrouver sans le sou à Monte Carlo ; elle entend cependant garder son train de vie qui comporte un coiffeur attitré. C'est en usurpant cette fonction que le comte Farriere (Jack Buchanan) arrive à la séduire.

Un des six films de la série initiée par *The love parade* (p. 1271) où Buchanan remplace Maurice Chevalier sans le faire oublier. Claud Allister, qui joue l'ex-futur époux, est bien plus drôle.

Daijiga umule pajinnal *Le jour où le cochon est tombé dans le puits*, Sang-soo Hong, Corée, 1996, 116 mn

Bo-gyung et Min-jae sont les deux maîtresses de l'obscur écrivain Hyo-seop. Min-jae vit de petits boulots, vente de tickets, doublage de voix, corrections. Ce n'est pas elle qu'aime Hyo-seop, ce qui n'empêche pas qu'elle soit tuée avec lui par un érotomane qui reste seul dans l'appartement de l'écrivain en compagnie des cadavres. L'aimée Bo-gyung, qui s'apprêtait à quitter son époux mysophobe, retourne au foyer faute de pouvoir rejoindre Hyo-seop.

Beau rêve de Bo-gyung dans lequel son mari préside à ses obsèques où se pressent Min-jae et Hyo-seop : "Il était temps de nous rencontrer". Détail très coréen, la préséance due à une différence d'âge, même minime.

Ah Fei jing juen *Nos années sauvages*, Kar-wai Wong, Hong Kong, 1990, 90 mn

Les histoires d'amour finissent mal. Li-zheng (Maggie Cheung) et Fung-ying, alias Lulu (Carina Lau) sont toutes deux amoureuses du bel indifférent Yuddy (Leslie Cheung) surtout obsédé par sa filiation et cette mère qui l'a abandonné. Parti aux Philippines dans le vain espoir de la retrouver, il y est rejoint par l'ancien policier Tide (Andy Lau) qui assistera à sa mort dans un train causée par des démêlés avec les gangsters locaux. Si Li-zheng a entrepris de se consoler avec Tide, Lulu reste fidèle à son amant : on la voit débarquer à Manille.

Le style visuel – Hong Kong de nuit, l'attente sous la pluie – annonce celui d'*In the mood for love* et *2046* (pp. 557, 1642) ; et d'ailleurs le film est situé au début des années 1960. Un énigmatique dernier plan montre Tony Leung – qu'on n'avait pas vu auparavant – en train de s'attiffer, comme s'il prenait la place de Yuddy : c'est le Mo-wan Chow des deux films susnommés.

L'oiseau sans pattes condamné à voler renvoie à *Bande à part* (p. 1239).

Why change your wife ? *La proie pour l'ombre*, Cecil B. DeMille, USA, 1920, 91 mn

Tout juste marié, Robert (Thomas Meighan) déchanté ; son épouse Beth (Gloria Swanson) ne veut pas danser le fox-trot sur l'air d'*Hindustan* et préfère se pâmer sur *The dying poet* de Louis Moreau Gottschalk. La rencontre de la délurée Sally (Bebe Daniels) porte le coup de grâce au ménage : divorce et remariage. Ayant tiré les leçons de son infortune, Beth quitte ses lunettes pour se mettre à porter des tenues provocantes. Sally évincée, c'est Beth qui casse le disque de Gottschalk pour le remplacer par celui d'*Hindustan*.

Les rapports homme-femme selon DeMille ; voir aussi *Madame Satan* (p. 1751).

Angst vor der Angst *Peur de la peur*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1975, 88 mn

Margot (Margrit Carstensen) traverse une crise au moment de la naissance de son second enfant ; elle éprouve une peur diffuse. Davantage préoccupé par ses examens, son mari n'est d'aucun secours et mieux vaut oublier sa belle-famille (Brigitte Mira, Irma Hermann) qui la déteste. Alors elle boit, prend du valium et tombe dans le lit d'un pharmacien bellâtre (Adrian Hoven). Après un séjour en hôpital, elle semble avoir retrouvé son équilibre.

En contrepoint, Bauer (Kurt Raab), un voisin au regard inquiétant qui semble attendre quelque chose ; on apprend à la fin qu'il s'est pendu.

Muri shinjū : Nihon no natsu *Été japonais : double suicide*, Nagisa Ōshima, Japon, 1967, 99 mn

Une nymphomane et un déserteur tombent aux mains de gangsters révolutionnaires qui s'exterminent mutuellement avant que la Police n'achève le travail. Derniers à succomber, les deux voient leur mort comme un double suicide.

Tourné en noir et blanc, un film crispé et abstrait. Le *sniper* américain renvoie au tueur Charles Whitman qui inspira aussi *Targets* (p. 708), œuvre nettement moins fastidieuse. Avec Taiji Tonoyama et les récurrents Kei Satō et Rokkō To.ura.

The errand boy *Le zinzin d'Hollywood*, Jerry Lewis, USA, 1961, 89 mn

Dans le style de *The bellboy* (p. 1501), l'hôtel Fontainebleau étant remplacé par la Paramount (devenue Paramutual dans le film) dont on reconnaît le célèbre portique. Morty (l'auteur) sème la zizanie dans les divers services du studio, notamment en assurant lui-même la partie chantée d'une scène d'amour. On mentionnera les embarrassants tête-à-tête, presque bouche-à-bouche, dans des ascenseurs bondés et les petits moments de poésie dans la salle aux accessoires où Morty dialogue avec deux marionnettes. Avec Brian Donlevy et Sig Ruman.

A Pál utcai fiúk *Un petit carrousel de fête*, Zoltá Fábri, Hongrie, 1956, 90 mn

Máté (Imre Soós) est amoureux de Mari (Töröcsik) que son père destine à un autre paysan. Affrontements verbaux lors de fiançailles où Máté danse effrontément avec Mari. Le pire, un meurtre à la hache, est évité de justesse. Máté pourra épouser Mari ; dernier plan sur un manège à la fête du village.

Arrière-plan politique : Máté fait partie de la coopérative alors que le prétendant n'en est pas et a poussé le père de Mari à en sortir. On retrouvera Töröcsik dans le magnifique *Szerelem* (p. 803) ; Soós devait se suicider en 1957.

Un marito per Anna Zaccheo *La fille sans homme*, Giuseppe De Santis, Italie, 1953, 101 mn

Anna (Sivana Pampanini) a rencontré le marin Andrea (Massimo Girotti) ; promis, ils se marieront quand il aura terminé son service. En attendant elle se constitue une dot en posant pour des réclames publicitaires – une marque de bas. Son patron (Amadeo Nazzari) se fait pressant et abuse d'elle. Après avoir tenté de se suicider, Anna rompt avec Andrea puis est tentée d'accepter les offres de mariage d'un riche barbon (Umberto Spadari) mais recule en découvrant qu'elle n'est pour lui qu'un accessoire décoratif. Elle revoit Andrea qui l'aime toujours et a la bêtise de se donner à lui, confirmant ainsi qu'elle n'est pas de celles qu'on épouse : le plus sympathique des trois hommes de l'histoire montre ainsi sa jalousie et ses limites. Anna n'a plus qu'à rentrer dans sa famille en espérant que demain sera plus clément pour elle.

Style néo-réaliste : images de Naples, ses rues en pente parfois sous la pluie, son funiculaire et ses théâtres populaires.

Torch song *La madone gitane*, Charles Walters, USA, 1953, 90 mn

Jenny Stewart (Joan Crawford) répète son nouveau spectacle musical. Elle est surprise de trouver un nouveau pianiste Tye Graham (Michael Wilding), aveugle de surcroît. Comme il se permet de faire des réflexions sur le tempo d'une chanson, elle le vire, avant de se raviser quand elle s'aperçoit qu'il avait raison. Début d'une idylle avec celui qui l'avait vue avant de perdre ses yeux à la guerre et l'avait comparée à la *Madone gitane* de Titien.

Si l'on oublie ce *happy end*, le film est la description d'une artiste autoritaire qui ne tolère plus que des *yes men* et des parasites comme son amant (Gig Young) ou sa mère (Marjorie Rambeau) et que Joan Crawford n'a aucun mal à incarner.

Tōkyō no kōrasu *Le chœur de Tōkyō*, Yasujirō Ozu, Japon, 1931, 90 mn

Shinji (Tokihiko Okada), employé d'une compagnie d'assurances, prend le parti d'un vieil employé (Takeshi Sakamoto) licencié abusivement et perd son travail. Il rencontre Ōmura (Tatsuo Saitō), un ancien professeur qui a quitté le lycée pour ouvrir un restaurant avec sa femme (Chōko Iida, qui d'autre?). D'abord outrée de voir Shinji faire l'homme-sandwich, son épouse le rejoint pour travailler à la cuisine. Le film se clôt sur un repas d'anciens élèves chez Ōmura : les nuages semblent se disperser.

Le Japon de la crise avec les chômeurs qui ramassent des bouts de cigarette. Okada, mort de phthisie en 1934, ne fit pas carrière, à la différence de Hideko Takamine, future actrice de prédilection de Naruse, qui joue ici la fillette de Shinji.

The mysterious lady *La belle ténébreuse*, Fred Niblo, USA, 1928, 89 mn

Un officier autrichien (Conrad Nagel) tombe amoureux d'une belle espionne russe (Greta Garbo) qui finit par trahir par amour.

Le film fait pâle figure en comparaison d'*Agent X 27* (p. 415) où Gustav von Seyffertitz joue, comme ici, un chef de services secrets.

Trio Ken Annakin & Harold French, Grande-Bretagne, 1950, 88 mn

Après *Quartet* (p. 882), Somerset Maugham introduit trois nouvelles nouvelles.

The verger : Albert Foreman (James Hayter) perd son emploi de bedeau quand sa hiérarchie apprend qu'il est illettré. Il a alors l'idée d'ouvrir un bureau de tabac puis un second... et devient ainsi très riche. On pense à Joanovici qui fit fortune sous l'Occupation bien que ne sachant ni lire ni écrire.

Mr. Know-All : Max Kelada (Nigel Patrick) est un compagnon de croisière pénible, infaillible sur tous les sujets. Mais non dénué de finesse : se déclarant expert ès perles, il préfère perdre la face en déclarant fausses celles du collier de Mrs. Ramsey (Anne Crawford) plutôt qu'embarrasser la jeune femme qui a déclaré à son époux (Nauton Wayne) l'avoir acheté dans une boutique bon marché.

Sanatorium : le séjour de Maugham, alias Ashenden (Roland Culver), dans une maison de santé est prétexte à la description d'un touchant microcosme. Le mari (Raymond Huntley) qui ne veut plus voir sa femme, les ennemis (Finley Currie et John Laurie de *The edge of the world*, p. 1041) qui se chamaillent jusqu'à ce que l'un d'eux meure, laissant l'autre à sa solitude. Et puis ces amoureux (Michael Rennie et Jean Simmons) qui se sont rencontrés sur place et décident de passer outre aux recommandations du médecin (André Morell) en se mariant, quitte à réduire encore leur espérance de vie. Ce petit chef-d'œuvre est un film à lui tout seul.

Sadie McKee *Vivre et aimer*, Clarence Brown, USA, 1932, 93 mn

"Véhicule" pour Joan Crawford qui interprète Sadie, une jeune femme pauvre qui accompagne son peu recommandable fiancé Tommy (Gene Raymond) à New York où il la largue pour devenir partenaire de la chanteuse Dolly. Sadie a la chance de séduire le millionnaire alcoolique Brennan (Edward Arnold) qui l'épouse ; bonne fille, elle le guérit de sa dépendance avant de lui demander le divorce car elle aime toujours son Tommy qu'elle retrouve, à l'article de la mort, dans un hôpital. Ayant montré son désintéressement, elle est maintenant courtisée par son camarade d'enfance, le fils de famille Michael (Franchot Tone).

Signe que le Code n'est pas loin, Sadie s'abstient de coucher avec Tommy quand ils partagent une chambre d'hôtel. Avec Akim Tamiroff et Leo G. Carroll.

Last days Gus Van Sant, USA, 2005, 93 mn

Les derniers jours de Blake (Michael Pitt), un musicien comme enfermé en lui-même et qui finit par succomber à une overdose ; suicide ? Inspiré de Kurt Cobain, le personnage semble tellement détaché du monde qu'il peine à nous intéresser, sauf quand il chante. On entend aussi le lancinant "Severin" de la *Venus in furs* de Lou Reed et, en guise d'envoi, *La bataille de Marignan* de Clément Janequin.

The sixth sense *Sixième sens*, M.Night Shyamalan, USA, 1999, 107 mn

Philadelphie. Le jeune Cole (Haley Joe Osment), qui a le don de voir les morts non réconciliés, demande l'aide du pédo-psychiatre Malcom Crowe (Bruce Willis), lequel lui conseille d'écouter ces morts qui se croient toujours vivants. Parmi eux, Malcolm lui-même, abattu au début du film et qui croyait s'en être tiré.

Intéressante variation sur le thème de l'EMI (p. 331).

The raven *Le corbeau*, Lew Landers, USA, 1935, 61 mn

Le docteur Vollin (Bela Lugosi) vénère Poe, témoin le corbeau qui trône dans son cabinet et surtout le dispositif inspiré du *Puits et du pendule* qu'il a installé dans sa cave aux supplices, avec pour patient le juge Thatcher (Samuel Hinds) qui lui avait refusé la main de sa fille. Vollin a pour auxiliaire Bateman (Boris Karloff), un criminel qui voulait changer d'aspect et qu'il a doté d'un visage monstrueux : s'il obéit, il lui rendra une apparence moins terrifiante.

Un petit film réjouissant dans la lignée du *Black cat* (p. 412).

Possessed *La possédée*, USA, Curtis Bernhardt, 1947, 108 mn

Infirmière à domicile, Louise Howell (Joan Crawford) s'occupe de l'épouse déséquilibrée du riche Dean Graham (Raymond Massey) qu'elle finit par épouser après le suicide de sa patiente. Problème, elle ne peut oublier l'ingénieur David Sutton (Van Heflin) avec lequel elle avait eu une liaison. Son état mental se dégrade et elle s'accuse de la mort de la malade à laquelle elle aurait refusé de porter secours alors qu'elle se noyait : pur délire schizophrène sur fond de bruits insistants et répétitifs, la pluie bien réelle ou la sonnerie imaginaire de la chambre de la défunte. Quand elle apprend que David se dispose à épouser Carol Graham (Geraldine Brooks), la fille de Dean, elle se rend chez lui et l'abat.

La séquence d'ouverture se situe juste après le crime : dans un état proche de la catatonie, Louise erre à Los Angeles. Recueillie par le docteur Willard (Stanley Ridges), son passé lui revient par bribes : flash-backs pour le spectateur. Il faudra la soigner et faire face à un procès, dit le médecin à l'attentionné Dean.

Road to Morocco *En route pour le Maroc*, David Butler, USA, 1942, 82 mn

Bing Crosby retrouve Bob Hope et Dorothy Lamour dans ce troisième opus, très réussi, de la série initiée par *Road to Singapore* (p. 882). Cela commence sur le radeau où se sont réfugiés Jeff (Crosby) et Orville (Hope) après que ce dernier a allumé une cigarette dans la "powder room" (les toilettes) d'un paquebot. Jeff convainc Orville de la nécessité de se laisser manger puis, alors qu'ils ont débarqué dans un Maroc de *Mille et une nuits*, le vend comme esclave avant de découvrir que son copain doit épouser la princesse Shalmar (Lamour). Sort pas si enviable que ça car l'astrologue de service (Vladimir Sokoloff) a prédit que son premier époux mourrait dans la semaine ; les mesures du fiancé ne sont en fait pas prises par un couturier mais par un croque-mort. La prophétie s'étant dégonflée, Jeff peut pousser son pion ; mais c'est alors que le brigand Mullah Kassim (Anthony Quinn) enlève la princesse pour un mariage dans le désert dans une sorte de motel pour chameaux. Les deux copains sabotent la fête et enlèvent la princesse sous l'œil désabusé d'un chameau content d'en être un quand il voit ce film inepte.

Référence à *Here comes Mr. Jordan* (p. 799), la tante de Jeff dans le Ciel.

Urgences Raymond Depardon, France, 1988, 90 mn

Les urgences psychiatriques de l'Hôtel-Dieu, à deux pas de Notre-Dame.

Les patients sont souvent amenés par la Police : violences sur la voie publique dues à l'alcoolisme et surtout à une agressivité arrogante. Certains, minoritaires, sont simplement déprimés et viennent demander de l'aide, comme ce conducteur de bus qui a eu peur d'avoir un accident. D'autres ne se rendent pas compte qu'ils ont perdu la boule, ainsi cet homme incapable de donner la date courante : né en 1949, il avoue 21 ans. Certains déblatèrent, déballent leurs opinions sur tout et n'importe quoi. La palme revient à ce suicidaire qui a pris soin d'attacher sa corde dans un lieu de passage et réclame désormais du cyanure.

Anatomie d'un rapport Luc Moullet & Antonietta Pizzorno, France, 1976, 79 mn

"Tu m'as fait saigner le zizi" dit-il après un rapport raté, un de plus. Le couple (Moullet et Christine Hébert) ne cesse de discuter, de façon crue, de ses relations sexuelles ce qui n'est pas vraiment la meilleure façon de les améliorer. Invectives et reproches sur fond de féminisme ambiant, chacun se plaignant d'être traité par l'autre comme un objet. Après un séjour en Angleterre, signe que le film a été tourné avant la loi Veil, les choses semblent s'améliorer. Quand l'écran affiche FIN, c'est le moment où la co-réalisatrice s'invite pour discuter du scénario ; on pense à *Chronique d'un été* (p. 1472).

Charlie Chan in Panama Norman Foster, USA, 1940, 67 mn

Charlie Chan's murder cruise Eugene Forde, USA, 1940, 76 mn

Charlie Chan at the wax museum Lynn Shores, USA, 1940, 64 mn

Murder over New York Harry Lachman, USA, 1940, 65 mn

Charlie Chan in Rio Harry Lachman, USA, 1941, 62 mn

Dead men tell Harry Lachman, USA, 1941, 60 mn

Castle in the desert Harry Lachman, USA, 1942, 60 mn

Les sept derniers Charlie Chan de la Fox, avec Sidney Toler (p. 160), avant que personnage et acteur ne passent à la Monogram. Le décor du *Wax museum* qui permet l'assassinat de la réplique du détective, ne sauve pas le film de l'ennui et de la confusion. De même, le plan du trésor découpé en quatre morceaux et réparti entre des personnages mal définis ne suffit pas à rendre *Dead men tell* intéressant. L'astuce consistant à réunir les suspects sur les lieux où va se produire un attentat permet de démasquer le coupable de *Murder over New York* mais aussi de *Charlie Chan in Panama* qui, surprise, s'avère être une ridicule vieille fille (Mary Nash). Chan doit non seulement identifier le criminel mais l'amener à se démasquer lui-même, d'où le jeu complexe sur les cigarettes hypnotiques du mage (Victor Jory) de *Charlie Chan à Rio* ou encore la fausse aveugle chargée de reconnaître à sa voix un ex-époux criminel (Leo G. Carroll). Le fils numéro 2 (Victor Sen Young) s'en tire plutôt bien ; chaque fois qu'on attrape un suspect, c'est lui caché dans une malle, un placard et, dans *Castle in the desert*, une armure que son père qualifie de *hardware* avant de lui intimer un "Remain in can".

Sentences mémorables du Chinois de Honolulu : "– Coincidence, like ancient egg, leaves unpleasant odour." "– Nut easy to crack, often empty." "– Truth like oil, rises in time to surface.." "– To speak without thinking is to shoot without aiming." "– Man without enemies, like dog with no fleas." "– Only very foolish mouse makes nest in cat's ear." "– Spanking like impression of other end." "– Guilty conscience, like dog in circus, many tricks." "– Bad alibi, like dead fish cannot stand the test of time."

La guerre se rapproche et Hollywood sort la tête du sable, d'où la référence à une réfugiée tchèque fuyant les persécutions nazies (*Charlie Chan in Panama*).

The Shanghai cobra Phil Karlson, USA, 1945, 67 mn

Un Charlie Chan pour la Monogram, studio de "Poverty Row". Avec Sidney Toler, Benson Fong (fils n° 3) et Mantan Moreland, Noir archétypal. Bof.

L'auto rouge Jacques Krier, France, 1964, 67 mn

Un ouvrier (Paul Crauchet) s'achète, neuve, une superbe SIMCA 1300 rouge.

Dû à un réalisateur communiste, le film est une description de l'aliénation. Le héros effectue, en plus de son travail, des petits boulots – pompiste, ouvrier de cinéma, garçon d'hôtel – et ne participe plus aux grèves. Quant à sa famille, il la délaisse au profit de sa chère automobile qu'il a baptisée Louise. En lui subsiste cependant, comme un reproche, les souvenirs du Maquis ; c'est ainsi qu'il va faire un pèlerinage dans le Vercors voisin – le film est tourné à Grenoble ; sur le chemin du retour, depuis la corniche des Grands goullets, il se débarrasse de la mitrailleuse qu'il avait gardée.

Description juste du conflit entre l'idéal révolutionnaire et le désir de "s'en sortir". Et, accessoirement, un document d'époque.

Old wives for new *L'échange*, Cecil B. DeMille, USA, 1918, 71 mn

Thème typiquement DeMillien, la femme qui se laisse aller ; mais ici elle est grosse, paresseuse et méchante et il n'y a pas de réconciliation. Se croyant à tort trompée par son mari (Elliott Dexter), elle divorce. Il ne porte donc aucune responsabilité dans la rupture de ce que l'auteur considérait comme un lien sacré.

Taiyō no hakaba *L'enterrement du soleil*, Nagisa Ōshima, Japon, 1960, 88 mn

Dans un bidonville d'Ōsaka à l'ombre d'une eiffellerie, la tour Tsūtenkaku récemment reconstruite, des bandes s'affrontent : trafics de sang et d'états-civils.

Film confus qui hésite entre message social – les gros plans de laissés pour compte – et le film de yakuzas. Remarquable musique de Riichirō Manabe.

Amici miei – Atto III° *Mes chers amis III*, Nanni Loy, Italie, 1984, 114 mn

Retour des quatre survivants d'*Amici miei* (pp. 605, 216) : Mascetti, Leandri, Sassoroli et Necchi, incarnés par les mêmes Ugo Tognazzi, Gastone Moschin, Aldolfo Celi et, depuis l'opus 2, Renzo Montagnani. Désormais en fauteuil roulant, Mascetti est hôte d'une maison de retraite sur les hauteurs de Florence dont Leandri, puis Necchi deviennent pensionnaires ; Sassoroli achètera carrément l'établissement. De cette série de blagues de potaches se dégage celle de l'excursion en avion où les quatre s'affairent à piocher de la nourriture dans un sac où Mascetti vient de vomir. Et la tentative de répétition de la scène de baffes à la gare qui se passe moins bien que dans l'opus 1.

Les protagonistes sont infantiles, tout comme le film trop long et un peu gratuit. Avec Bernard Blier et Caterina Boratto.

Police Maurice Pialat, France, 1985, 109 mn

Les amours de l'inspecteur Mangin (Gérard Depardieu) avec Noria (Sophie Marceau), la compagne voleuse et menteuse d'un trafiquant de drogue tunisien. J'avoue ne pas accrocher à ce type de film. Réflexion intéressante d'une victime à laquelle on demande de désigner un coupable dans une file : "Non ce n'est pas le 5". J'ai moi-même entendu "– Cette actrice ne te rappelle pas quelqu'un ? – Non, elle ne lui ressemble pas!". Avec Richard Anconina et Sandrine Bonnaire.

Jubal *L'homme de nulle part*, Delmer Daves, USA, 1956, 97 mn

Jubal (Glenn Ford) est engagé par Pinky (Ernest Borgnine), un éleveur sympathique mais mal dégrossi qui ne satisfait sa brune épouse Mae (Valerie French) dans aucun sens du terme. Jubal, qui a du mal à échapper à ses provocations, s'attire l'animadversion de Shep (Rod Steiger), un autre employé qui eut jadis les faveurs de la belle. Shep monte le brave Pinky contre Jubal qui est amené à l'abattre en légitime défense puis doit se cacher blessé dans le chariot d'une secte de passage où il est soigné par la blonde Naomi (Felicia Farr). Shep, qui a battu Mae à mort, sera démasqué par Jubal : le palan qui oscille à la porte d'une grange laisse deviner son sort.

Un beau western tourné dans les paysages majestueux du Wyoming (Grand Teton) avec de pittoresques seconds rôles – Jack Elam, Noah Beery Jr., John Dierkes – et un Charles Bronson encore obscur. L'inculte Pinky joue du piano... sur le pianola du salon qu'il actionne avec ses pieds.

Kōhī jikō *Café Lumière*, Hsiao-hsien Hou, Japon, 2003, 103 mn

Cette production Shōchiku est un hommage à Ozu pour son centenaire. Référence au *Voyage à Tōkyō* (p. 544) avec les parents venus voir leur fille depuis la campagne. Mais surtout voyages *dans* Tōkyō sur la ligne circulaire Yamanote, dont un des personnages (Tadanobu Asano) est fervent. Un itinéraire centré sur le quartier des libraires où se croisent, sur plusieurs niveaux, quatre lignes de trains et une rivière. Hypnotique.

The bishop's wife *Honni soit qui mal y pense*, Henry Koster, USA, 1947, 105 mn

Un ange (Cary Grant) descend sur Terre pour régler les affaires de quelques mortels (Monty Wooley, Gladys Cooper, James Gleason) et surtout d'un évêque (David Niven) et son épouse (Loretta Young) dont il tombe un peu amoureux. Cette comédie mièvre bénéficie de l'excellente photographie de Greg Toland.

Rembrandt Alexander Korda, Grande-Bretagne, 1936, 85 mn

Cette biographie vaut pour les décors inspirés par la peinture hollandaise et la composition de Charles Laughton comme sorti des auto-portraits successifs du peintre. Dans le rôle d'Hendrickje Stoffels, Elsa Lanchester épouse de l'acteur.

Little fugitive *Le petit fugitif*, Ray Ashley & Morris Engel & Ruth Orkin, USA, 1953, 77 mn

Joey, 7 ans, croit avoir tué son grand frère Lennie et se sauve. Il erre toute la journée à Coney Island, le Luna Park de Brooklyn. En ramassant des bouteilles vides qu'il rapporte à la consigne de façon à se payer des tours de poney. Lennie, qui lui avait fait une mauvaise blague, part à sa recherche et les deux enfants sont rentrés avant leur mère qui croit qu'ils ont passé la journée devant la télévision : elle les emmènera dimanche à Coney Island.

Tourné sans acteurs, hors studios avec caméra portée, le film annonce le cinéma de Cassavetes et aussi *Les quatre cents coups* (p. 521). La photo de Morris Engel, superbe, culmine lors de la séquence de pluie sur la plage.

Ai to kibō no machi *Une ville d'amour et d'espoir*, Nagisa Ōshima, Japon, 1959, 62 mn

L'adolescent Masao a trouvé une astuce pour ramener un peu d'argent à sa mère veuve : il vend le pigeon voyageur de sa petite sœur handicapée, puis le revend quand l'animal regagne ses pénates. Bon élève, il s'attire la sympathie de son institutrice et aussi de Kyōkō, la fille d'un industriel. Soutenu par les deux femmes, il trouverait un emploi si Yūji (Fumio Watanabe), le frère aîné de Kyōkō qui a un poste important dans l'entreprise familiale, n'y mettait son veto après avoir découvert le trafic de pigeon(s).

Le film échappe au néo-réalisme grâce à la scène finale où Kyōkō, qui a racheté l'animal, demande à son frère de le descendre à la carabine. C'est comme si l'on abattait l'espoir en plein vol : celui de Masao mais aussi celui de Yūji qui voit son début de liaison avec l'institutrice gâché par son intransigeance.

Stress es tres, tres Carlos Saura, Espagne, 1968, 90 mn

Fernando soupçonne son ami Antonio, un homme plus jeune, de flirter avec son épouse Teresa (Geraldine Chaplin), d'où son comportement erratique. Sur une plage à Almería où les trois s'adonnent à la pêche sous-marine, Fernando transperce Antonio d'un coup de fusil harpon, du moins en imagination. Fernando est pénible, tout comme le film, un peu ennuyeux.

Piranha USA, Joe Dante, 1978, 94 mn

Dans la lignée des *Dents de la mer* (1975), avec des piranhas à la place des requins. Le message politique n'a rien perdu de son actualité : ces charmantes bestioles avaient été créées et élevées dans un laboratoire secret pour être relâchées dans les rivières du Nord-Vietnam. Quand elles sont libérées par accident, l'Armée nie, puis minimise : dernier plan sur la terrifiante Mengers (Barbara Steele) qui gère la catastrophe : "Il n'y a rien d'autre à craindre".

C'est malheureusement très mal filmé : on ne coupe pas au sempiternel plan d'essieux de voiture à la *Bullitt* (p. 351). Avec Keenan Wynn, Dick Miller ; et Kevin McCarthy dont la présence renvoie à *Invasion of the body snatchers* (p. 1005).

Chinesisches Roulette *Roulette chinoise*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1976, 86 mn

Les trois membres d'une famille se retrouvent dans leur château sans s'être concertés. Gehrard (Alexander Allerson) avec sa maîtresse (Anna Karina), son épouse Ariane (Margrit Carstensen) avec son amant (Ulli Lommel) et enfin leur fillette handicapée Agatha (Andrea Schober) avec sa préceptrice muette Traunitz (Macha Méril). Angela propose un jeu auquel participent aussi la domestique (Brigitte Mira) et son fils Gabriel (Volker Spengler). Les huit sont répartis en deux groupes de quatre : celui d'Angela (Gehrard, Traunitz et Gabriel) choisit une des personnes présentes que les autres sont censés deviner en posant des questions. Les réponses, désobligeantes, sont en fait destinées à provoquer Ariane qui se fait indirectement traiter de gestapiste. Le coup de feu final, hors champ, suggère que cette mère détestée s'est suicidée.

Un huis clos façon Fassbinder : excessif, théâtral mais réussi.

Covek nije tica *L'homme n'est pas un oiseau*, Dušan Makavejev, Yougoslavie, 1965, 79 mn

Rudinski, venu de Belgrade mettre au point une chaîne de production, s'acquitte excellemment de son travail et mériterait une prime ; mais le Parti trouve plus économique de lui attribuer une médaille qui lui est remise lors d'une fête. Il avait entamé une liaison avec Rajka (Milena Dravić), la fille de ses logeurs ; cela commençait bien si l'on en croit les mouvements de caméra, avant de se dissoudre dans la banalité ; elle le trouve trop âgé, pas vraiment drôle et finit par le tromper avec un camionneur. Il s'en retourne seul, déçu par le travail et l'amour.

La référence à l'hypnotisme – les spectateurs montés sur scène qui se prennent pour des oiseaux – est la métaphore de cette Yougoslavie somnambule où les tirades sur la fin de l'exploitation recouvrent la grisaille, la mort de l'espoir.

Road to perdition *Les sentiers de la perdition*, Saul Mendes, USA, 2002, 117 mn

Hiver 1931. Michael Sullivan Jr. (Tyler Hoechlin) s'est caché à l'arrière de la voiture de son père Michael Sr. (Tom Hanks) alors qu'en compagnie de Connor (Daniel Craig) celui-ci va sermonner Finn, un vassal du mafieux John Rooney (Paul Newman), père de Connor. Le sermon se passe mal et l'impulsif Connor abat Finn sous les yeux de Junior. Bien que John désapprouve le comportement irresponsable de son rejeton, il finit toujours par lui donner raison, notamment quand il décide de massacrer la famille Sullivan pour empêcher l'enfant de parler. Rescapés, père et fils partent pour Chicago demander l'aide de l'Outfit de Capone ; las, son lieutenant Nitti affirme son soutien aux Rooney. Pire, il charge le sicaire Maguire (Jude Law) de tuer Senior. Lequel échappera à la mort le temps de tuer Rooney père, le seul des deux que l'Outfit protégeait vraiment, puis son fils. Mission accomplie, il se rend chez sa sœur au bord du Lac Michigan dans la fictive Perdition où l'attend Maguire ; règlement de comptes. Alors que Junior n'arrive pas à tirer pour se défendre, c'est son père agonisant qui le fait, évitant à son rejeton de s'engager dans la voie de perdition qu'il a lui-même suivie.

Film sur la filiation – Senior est le fils adoptif de Rooney – aux magnifiques images. Avec un assassin plus malsain que terrifiant : Maguire trimballe avec lui un arsenal photographique pour fixer l'agonie de ses victimes.

Aaltra Benoît Delépine & Gustave Kervern, Belgique, 2004, 90 mn

Querelle et empoignade auprès d'une moissonneuse dont la benne choit ; résultat, deux paralytiques (les réalisateurs) qui décident de quitter la Belgique pour rejoindre la Finlande. Leur but, obtenir des dommages et intérêts de la société VALTRA qui aurait fabriqué l'engin défectueux. Ce "road movie" à l'humour pince-sans-rire et discrètement touchant se termine non chez VALTRA mais chez AALTRA, une compagnie beaucoup plus modeste dont le patron (Aki Kaurismäki) offre du travail aux deux zozos.

I nuovi mostri *Les nouveaux monstres*, Mario Monicelli & Dino Risi & Ettore Scola, Italie, 1977, 105 mn

Suite des *Monstres* (p. 878), c'est un peu le chant du cygne de la comédie italienne, avec Vittorio Gassman, Alberto Sordi, Ugo Tognazzi et Ornella Muti. Sketches réussis et souvent horribles où Sordi est le mieux servi : dans l'un il abandonne sa vieille mère dans un hospice en recommandant de la traiter "comme une reine", dans l'autre il est le snobinard qui, ne sachant que faire du blessé qu'il a recueilli dans sa Rolls, le ramène où il l'avait trouvé. Le plus court met en scène un mafioso assassiné en pleine rue et qui, agonisant, pratique toujours l'omertà.

Pearl of the south Pacific Alan Dwan, USA, 1955, 82 mn

Des aventuriers, dont la belle Rita (Virginia Mayo) et le vicieux Bully (David Farrar), débarquent sur une île où règne le dieu Tagaloa par l'intermédiaire de son grand prêtre (Basil Ruysdael). Un seul but, s'emparer des perles gardées par un calmar géant ; le sacrifice humain est évité de justesse.

Dans la lignée d'*Escape to Burma* (p. 555), cette production de Benedict Bogeaus se situe entre *Wake of the Red Witch* (p. 1022) et *Cobra woman* (p. 694) sans retrouver le romantisme de l'un ni le kitsch de l'autre.

Cronaca di un amore *Chronique d'un amour*, Michelangelo Antonioni, Italie, 1950, 98 mn

Milan. Un industriel jaloux fait procéder à une enquête sur le passé de son épouse Paola (Lucia Bosè, superbe). Avec pour dommage collatéral les retrouvailles de Paola et Guido (Massimo Girotti) qui s'étaient perdus de vue.

S'ensuit une histoire d'amour un peu triste, avec rencontres furtives dans des chambres d'hôtel et même le projet d'assassiner le mari. Un meurtre en intention seulement car il est assez grand pour périr tout seul (suicide ?) dans un accident de voiture, ce qui rappelle aux amants la mort de la fiancée de Guido dans un ascenseur ; mort non provoquée mais qu'il aurait pu prévenir.

Ce premier long-métrage contient en germe toute l'œuvre à venir, avec sa fascination du vide, ses êtres qui se retrouvent pour se séparer dans l'incompréhension ; avant que tous ces éléments ne tournent au système. Le film est beau et touchant sans être jamais ennuyeux. Magnifique musique de Giovanni Fusco, interprétée au saxophone par Marcel Mule.

The sleeping tiger *La bête s'éveille*, Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1954, 85 mn

Plutôt que livrer Frank (Dirk Bogarde) à la Police (Hugh Griffith), le docteur Esmond (Alexander Knox) a décidé de l'héberger pour le guérir. Son assistante (Maxine Audley) est sceptique quant à la méthode et son épouse Carol (Alexis Smith) franchement hostile à ce délinquant bien élevé. Mais cette hostilité cache une fascination secrète et Carol tombe sous la coupe du voyou : c'est en elle qu'un tigre s'est éveillé. Contre toute attente, la méthode Esmond fonctionne et Frank s'apprête à rentrer dans le droit chemin, ce qui implique la fin de sa liaison avec Carol qui ne l'entend pas ainsi : après avoir tenté de le faire abattre par son époux, elle l'emmène en voiture en vue d'un dénouement fatal dont elle seule est victime.

Bogarde en voyou manipulateur et la prégnance des miroirs annoncent *The servant* (p. 911), un film que Losey signera de son vrai nom et non plus Victor Hanbury : en 1954, la Main noire macarthyste s'étendait jusqu'en Europe.

Les corps célestes Gilles Carle, Canada, 1973, 104 mn

1938. Desmond (Donald Pilon) débarque avec son cheptel de sept gagneuses emmenées par Sweetie (Micheline Lanctôt) dans une bourgade minière de la Belle province. Le prêtre (Jacques Dufilho) se met à prêcher l'amour universel et s'installe dans le boxon. Mais la principale préoccupation de Desmond est sa novice Rose-Marie (Carole Laure), encore neuve et qu'il n'arrive pas à déflorer : il en est un peu amoureux et perd ses moyens. Un film dans la lignée de *La vraie nature de Bernadette* (p. 1686) où jouaient déjà Lanctôt et Pilon.

L'important c'est d'aimer Andrzej Żuławski, France, 1975, 108 mn

Nadine (Romy Schneider) est actrice dans un genre en vogue que résume le titre de son principal film, *Nymphocula* (!). Le photographe Servais (Fabio Testi) en tombe amoureux au point d'emprunter de l'argent à l'usurier Mazelli (Claude Dauphin) pour financer une production théâtrale de *Richard III* dans laquelle elle sera Lady Anne. Mais Nadine est mariée et ne peut se résoudre à quitter son époux Jacques (Dutronc) auquel elle doit beaucoup. Ce dernier vit très mal la situation : pour lui, le pire des verdicts est la pitié – sans appel – et il se suicide. Après avoir reçu une copieuse raclée des sbires de Mazelli, Servais a suffisamment payé ; il est désormais digne de l'amour de Nadine.

Galerie de personnages esseulés (Roger Blin, Michel Robin) en quête de l'amour qu'ils ont perdu et qu'ils ne retrouveront pas ; ainsi que Klaus Kinski en royal sanglier, un personnage qu'il était né pour incarner. Le film est très réussi car la caméra virevoltante de Żuławski ne s'agite que lors des moments de frénésie.

La spiaggia *La pensionnaire*, Alberto Lattuada, Italie, 1954, 98 mn

Les vacances de monsieur Hulot (p. 241) à l'italienne, mais la comparaison tourne court. La critique amusante et gentille fait place à une charge acerbe contre les pensionnaires d'un établissement plutôt luxueux de la Riviera italienne. Les femmes sont mesquines et bornées, les hommes (Mario Carotenuto, Carlo Romano) ridicules et graveleux. Une beauté aux principes "existentialistes" vit aux crochets de ce beau monde. Également en villégiature, une prostituée (Martine Carol) avec sa fillette ; comme elle est très bien élevée, personne ne soupçonne sa honteuse profession jusqu'au moment où elle est reconnue par un de ses clients. Le bouche à oreille faisant le reste, elle est priée de déguerpir. Le sympathique maire de la commune (Raf Vallone) tente, comme il peut, d'aider la pestiférée ; en vain. *Happy end* : un millionnaire excentrique (Carlo Bianco), devant lequel tous sont à plat ventre, prend les hypocrites à rebrousse-poil en se promenant avec elle bras dessus, bras dessous : elle est redevenue fréquentable.

A day's pleasure *Une journée de plaisir*, Charles Chaplin, USA, 1919, 17 mn

Sunnyside *Une idylle aux champs*, Charles Chaplin, USA, 1919, 29 mn

The idle class *Charlot et le masque de fer*, Charles Chaplin, USA, 1921, 31 mn

Pay day *Jour de paie*, Charles Chaplin, USA, 1922, 21 mn

Quatre courts-métrages de Chaplin pour la *First National*, globalement inférieurs aux trois autres (p. 573).

A day's pleasure est divisé en deux parties : une traversée en ferry avec roulis et mal de mer suivie de l'immobilisation d'un véhicule à un croisement où l'on a répandu du goudron.

Dans *Sunnyside*, un Charlot campagnard remplit sa tasse de lait sous la vache. Pour courtiser une belle (Edna Purviance, présente dans les quatre films) il chasse des guêtres en laine dont l'une se détricote en chemin.

The idle class est centré sur un bal masqué où un sosie de Charlot ne peut plus s'extraire d'un casque d'armure ; une seule solution, l'ouvre-boîte.

Dans *Pay day* Charlot a du mal à rentrer après avoir un peu bu. Premier à monter dans un tram bondé, il en est expulsé par la pression des passagers entrés à sa suite. De retour chez lui, il planque son maigre salaire sous le paillason, peine perdue ; armée d'un rouleau à pâtisserie, Bobonne s'empare de ses sous.

Hud *Le plus sauvage d'entre tous*, Martin Ritt, USA, 1963, 107 mn

Ils sont quatre dans ce ranch du Texas. Hud (Paul Newman), son vieux père Homer (Melvyn Douglas) et son neveu Lonnie (Brandon De Wilde qui fut l'enfant de *Shane*, p. 1314) ; ainsi qu'Alma (Patricia Neal) qui s'occupe des trois hommes. La fièvre aphteuse s'en prend aux animaux et il faut tous les abattre. On creuse une grande fosse où l'on amène les bovins qu'on descend à la carabine avant de les asperger de désinfectant et de recouvrir le tout : c'est la préfiguration métaphorique de la mort de Homer. Hud est le coq du village ; égoïste et pénible, il ne voit pas que la belle Alma en pince un peu pour lui et préfère tenter de la violer. Elle prend le premier bus tandis que Lonnie que plus rien ne retient, décide d'aller travailler ailleurs. Hud se retrouve seul dans sa ferme sans animaux ; ça ne semble même pas le préoccuper.

No time for love *La dangereuse aventure*, Mitchell Leisen, USA, 1943, 80 mn

Reprise de la recette inepte de *The lady is willing* (p. 1476) : il (Fred MacMurray) perce un tunnel sous l'East River, elle (Claudette Colbert) est photographe et donc ne chante pas. On peut sauver une amusante séquence de rêve.

Kanko no machi *La ville en liesse*, Keisuke Kinoshita, Japon, 1944, 74 mn

Une rue de Tōkyō est évacuée pour des raisons militaires. Nous suivons les hésitations et les regrets du petit peuple : l'imprimeur Nishino (Shin'ichi Himori) dont la femme va accoucher, Shingō (Ken Uehara), un pilote d'essai amoureux de la belle Takako (Mitsuko Mito) et dont le père (Eijirō Tōno) refait surface alors qu'on le croyait disparu. La mort héroïque de Shingō ressoude la petite communauté sur le départ. Certains veulent travailler sur les avions qui permettront de venger Shingō. Le drapeau japonais flotte au vent.

The stalking moon *L'homme sauvage*, Robert Mulligan, USA, 1968, 105 mn

Sam (Gregory Peck) prend sous sa protection Sarah (Eva Marie Saint) et l'enfant qu'elle a eu d'un Indien qu'on ne verra guère. Mais qui, voulant retrouver son fils, piste Sam en laissant une traînée sanglante sur son passage. Installé avec la femme et l'enfant dans sa petite maison encaissée, il sent la menace diffuse de cet homme sauvage et silencieux ; son ami Nick (Robert Forster) y laisse la vie et il s'en faut de peu que Sam ne succombe lui aussi dans le corps à corps final.

Gregory Peck et l'ennemi invisible renvoient à *Cape Fear* (p. 677). Sinon qu'ici le danger ne vient pas d'un déséquilibré, mais d'un choc de cultures dont la seule issue est la mort : on pense au crépusculaire *Ulzana's raid* (p. 1607).

Un couple Jean-Pierre Mocky, France, 1960, 83 mn

Le thème du film est la lassitude sexuelle qui s'installe dans les couples, notamment celui formé par Pierre et Anne (Juliette Mayniel). Avant de céder eux-mêmes à la tentation, lui avec une collègue (Véronique Nordey) elle avec un voisin (Gérard Hoffman), ils auront eu le temps d'en parler et d'écouter les autres à ce sujet. La solution est peut-être celle adoptée par un voisin (Claude Mansart) : il prononce la parole magique "Mimi, y a de la bonne salade" et la Mimi en question s'étend. Ne reste qu'à éteindre l'électricité avec la poire qui pendouille sur le lit... mais qui finit par se bloquer.

Univers farfelu à la Mocky : Francis Blanche est fabricant de jouets et Christian Duvaleix a inventé une taupe électrique qui creuse des trous dans les jardins.

Il ladrone *Le larron*, Pasquale Festa Campanile, Italie, 1980, 106 mn

Caleb (Enrico Montesano) est un petit escroc qui voit en Jésus un maître de l'arnaque. Ses aventures picaresques l'amèneront à vivre avec la prostituée Deborah (Edwige Fenech !) et à passer une nuit avec une Romaine (Bernadette Lafont). Il meurt sur la croix à côté du Christ : c'est lui le bon larron !

They call it sin Thorton Freeland, USA, 1932, 69 mn

Lawyer man William Dieterle, USA, 1932, 68 mn

The mind reader Roy Del Ruth, USA, 1933, 70 mn

Jewell robbery William Dieterle, USA, 1932, 68 mn

Quatre films pré-Code de la Warner : la Morale est parfois mise à mal.

They call it sin raconte la montée à New York d'une provinciale (Loretta Young) qui découvre que son "fiancé" (David Manners) n'est pas libre. Elle tombe sous la coupe d'un meneur de revues peu scrupuleux (Louis Calhern) qui meurt victime d'un accident. Embrouillaminis dont la sort un médecin (George Brent).

Lawyer man relate la carrière d'un brillant avocat (William Powell) qui refuse de s'inféoder au parti politique représenté par le puissant Gilmurry (David Landau). Victime d'un complot ourdi par ce dernier, il perd à peu près tout, sauf le soutien de sa fidèle secrétaire (Joan Blondell). *Happy end.*

Affublé d'un turban, Chandra *The mind reader* (Warren William) prédit tout et n'importe quoi, quitte à faire réaliser ses prophéties par son acolyte Frank (Allen Jenkins). La jeune Sylvia (Constance Cummings), qui a épousé le mage, lui demande d'arrêter son arnaque quand elle en découvre les dessous. Il s'installe alors à New York où il vivote comme représentant, jusqu'au jour où il rencontre Frank qui conduit désormais un taxi ; familier des chauffeurs de maîtres, il en sait long sur l'envers de Park avenue. Avec un tel auxiliaire, l'homme au turban reprend du service pour "voir" les infidélités des époux friqués. Jusqu'au jour où l'un d'entre eux se présente dans son cabinet pour en découdre. . .

Jewell robbery se passe à Vienne. Un insaisissable voleur (William Powell) a cambriolé la bijouterie où la baronne Teri (Kay Francis) vient de se faire offrir une bague par un époux qu'elle trompe par ailleurs. Charmé par la jeune femme, l'Arsène Lupin s'introduit chez elle pour restituer la bague. Mais la Police se fait trop pressante et le voleur doit déguerpir en donnant un rendez-vous à à Nice. . . où Teri a bien l'intention de se rendre. Une comédie très réussie qui annonce le magnifique *Trouble in Paradise* (p. 92) avec la même Kay Francis.

Génériques stéréotypés : les acteurs sont présentés dans des vignettes, l'un après l'autre pour les rôles principaux, deux par deux pour les sous-fifres.

The phantom light Michael Powell, Grande-Bretagne, 1935, 72 mn

Un des 23 "quota quickies" du débutant Powell, petits films fauchés, la plupart perdus, cf. *The fire raisers* (p. 885), *Red ensign* (p. 1686). Il s'agit d'une histoire mal ficelée de naufrageurs, filmée pour l'essentiel dans un phare du Pays de Galles qui est en fait le personnage principal. Avec Ian Hunter.

Der heilige Berg *La montagne sacrée*, Arnold Fanck, Allemagne, 1926, 106 mn

Diotima (Leni Riefenstahl) danse au bord de la mer. Puis se rend en Suisse où Vigo et Karl tombent amoureux d'elle. Compétition de ski et escalade d'une dangereuse montagne où les deux garçons se querellent ; Vigo fait une chute et reste suspendu dans le vide. Les deux sont retrouvés morts de froid par les secours.

Magnifiques plans du groupe de sauveteurs à ski portant des torches. Et exaltation de cette loyauté qui pousse Karl à geler sur place alors qu'il ne peut rien pour son copain. Une qualité aux terrifiants revers, pensons au Hagen des *Nibelungen* (p. 246)... pour me cantonner prudemment au cinéma.

Nous les gosses Louis Daquin, France, 1941, 84 mn

Un enfant a cassé une verrière en jouant au ballon. Ses camarades de classe forment une sorte de coopérative pour rassembler les 1800F nécessaires à son remplacement. Parmi les moyens utilisés, des leçons d'argot, la mendicité et surtout le cirage des chaussures – discrètement maculées par les mêmes – des passants. Le petit truand Gaston (Raymond Bussièrès) arrive à subtiliser le trésor amassé par les gosses ; il recevra une bonne raclée. Le directeur de l'école (Louis Seigner) avait fait remplacer la verrière pendant les vacances : il n'allait pas faire payer un de ces adorables gamins... qui la cassent à nouveau.

Film destiné à un public enfantin, ni sérieux ni vraiment drôle. Aucun de ces gosses ne se détache, quant aux adultes, réduits à des rôles convenus, ils sont peu convaincants. On sauvera Gros Charles (Émile Genevois), le complice de Gaston, et surtout Pierre Larquey en marchand de journaux émule de Sherlock Holmes, avec costume à carreaux, pipe, postiche et pendule.

La chasse au lion à l'arc Jean Rouch, France, 1966, 77 mn

Un lion nommé l'Américain Jean Rouch, France, 1972, 20 mn

Tourné entre 1958 et 1965, le film suit un petit groupe de chasseurs près du fleuve Niger. Préparation des flèches empoisonnées et des pièges : car il s'agit d'immobiliser l'animal avant de l'abattre. La première campagne est un échec que le sorcier attribue à la présence d'un porte-guigne parmi les chasseurs. Elle ne peut reprendre que trois ans plus tard, une fois le sorcier mort. Le petit groupe vient à bout de la femelle de ce lion surnommé l'Américain, qui sera tué quelques années après, ce qu'indique le codicille sans commentaires ni sous-titres.

L'animisme omniprésent n'est pas plus ridicule que la foi en l'hydroxychloroquine ou la Vierge de Lourdes. L'empathie avec le cosmos pousse les chasseurs à s'assurer que l'âme quitte l'animal en paix. On pense à *Dersou Ouzala* (p. 592).

One from the heart *Coup de cœur*, Francis Ford Coppola, USA, 1981, 98 mn

L'histoire se passe dans une ville artificielle, Las Vegas, reconstituée en studio avec rue et montagnes ostensiblement factices. Les personnages sont des clichés dénués de psychologie : le couple (Frederic Forrest et Teri Garr) qui se sépare pour une nuit, les amours de rencontre (Nastassja Kinski et Raul Julia), les meilleurs amis (Harry Dean Stanton et Lainie Kazan).

Ce film lisse aux belles zimages est à recommander aux insomniaques ; il est typique d'une esthétique et d'une époque, celle de *Diva* (p. 1828).

Native land Leo Hurwitz & Paul Strand, USA, 1942, 88 mn

Avec un commentaire dit, et parfois chanté, par Paul Robeson, un film conspirationniste de gauche. Une sorte de *Main Noire*, avec ses tueurs et ses espions, s'en prend aux syndicalistes dans le but d'instaurer le fascisme aux États-Unis. Bien filmé, c'est plutôt supérieur aux pensums macarthystes qui allaient bientôt sévir. Les futurs blacklistés Art Smith et Howard Da Silva jouent des mouchards de chez Pinkerton occupés à... blacklister les syndicalistes.

Genèse d'un repas Luc Moullet, France, 1978, 112 mn

Sur la table, du thon, des bananes, des œufs. Malgré l'étiquette "Pêcheurs de France" avec son Breton à pipe, ce produit vient de Dakar. Enquête sur les disparités de salaire entre France et Sénégal et, à l'intérieur de ce pays, entre Noirs et Européens. Le réalisateur se rend aussi en Équateur sur la piste de la banane et de ses intermédiaires, à Rungis pour comprendre le prix des œufs.

Le résultat de l'enquête est accablant, terrifiant. On n'en était pourtant qu'au début de cette mondialisation, ce dérèglement économique qui fait pendant à son analogue climatique. Passage pince-sans-rire : Antonietta Pizzorno enlève un à un ses vêtements pour en déterminer l'origine et fait ainsi un strip-tease complet.

Don Q., son of Zorro Donald Crisp, USA, 1925, 111 mn

Suite de *The mark of Zorro* (p. 129) ; le héros a désormais un fils, Cesar, ce qui permet à Douglas Fairbanks de tenir un double rôle. En visite en Espagne, ce Cesar est accusé d'avoir assassiné un archiduc (Warner Oland, futur Charlie Chan, pp. 160, 730, 418) et doit assumer l'identité du bandit Don Q. Le traître (Donald Crisp qui signe le film) sera finalement démasqué par Cesar assisté de Papa venu tout spécialement de Californie. Avec Jean Hersholt et Mary Astor.

Don Q. est devenu Don X. en France, sans doute pour la raison qui amena Elvire Popescu à changer son nom en Popesco.

No way out *La porte s'ouvre*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1950, 107 mn

Le délinquant psychopathe Ray Biddle (Richard Widmark, qui d'autre ?) accuse le docteur Brooks (Sidney Poitier) d'avoir sciemment assassiné son frère John, blessé comme lui à la jambe lors de l'attaque d'une pompe à essence. Brooks est soutenu par son supérieur Wharton (Stephen McNally) et même la veuve de John (Linda Darnell), rien n'y fait ; il finit par s'accuser de meurtre pour provoquer une autopsie qui montre que John est mort d'une tumeur au cerveau. Ça ne calme pas Ray qui veut la peau du "nigger", du "coon" qui a tué John. Blessé en tentant de le tuer, il devra la vie à ce médecin exemplaire !

Le film appartient au pénible genre antiraciste, spécialité de la Fox de l'époque. Le Noir de service est trop bien, trop parfait, pour être crédible. Incidemment, le studio venait de tourner *Panic in the streets* (p. 425, avec le même Widmark) dans une Nouvelle-Orléans 100% blanche !

Les joueurs Marcel Bluwal, France, 1960, 84 mn

D'après Gogol. Ikhariiev (Alfred Adam) est un joueur professionnel qui a même mis au point un jeu de cartes truquées qu'il a baptisé Adélaïde Ivanovna. Il rencontre trois confrères dans une auberge (Charles Denner, Jean-Pierre Marielle et Michel Piccoli) qui lui proposent de tondre un naïf fils de famille (Claude Rich). L'affaire pliée, les aigrefins se retrouvent avec une traite de 200 000 roubles que les trois cèdent à Ikhariiev contre les 80 000, bien concrets, que ce dernier a gagnés récemment. Resté seul, il finit par comprendre qu'il s'est fait voler : le fils, tout comme son père (Jean-Roger Caussimon) et l'employé des hypothèques (Henri Virlojeux) étaient des comparses et les fameuses traites du vent.

La télévision de la grande époque.

Grey gardens Albert & David Maysles, USA, 1975, 95 mn

Dans ce qu'il reste d'une grande maison mal entretenue de Long Island, Edith et Edie Bouvier Beale, respectivement tante et cousine de Jacqueline Onassis, ci-devant Kennedy. Elles vivent dans une espèce de dépotoir parmi les chats ; un raton laveur loge au grenier. Elles passent leur temps à se chamailler en évoquant le passé. Elles ont, effectivement, fait partie de la bonne société et Edie, qui était très belle, a même été modèle. C'est désormais une zinzin de 56 ans qui ne parle que d'astrologie. Très coquette, elle dissimule sa totale calvitie sous des turbans et multiplie les tenues extravagantes et provoquantes. Elle rêve de donner un spectacle à Broadway.

Cette femme ridicule et pathétique rappelle la Norma Desmond de *Sunset boulevard* (p. 1574) ; sinon qu'il s'agit d'un documentaire.

The mob *Dans la gueule du loup*, Robert Parrish, USA, 1951, 86 mn

Le policier Damico (Broderick Crawford) infiltre une bande de criminels. Seul intérêt du film, l'astuce inspirée du *Petit Poucet* : la voiture des gangsters laisse perler un liquide fluorescent... mais gare aux services de la voirie qui effacent les traces ! Avec Neville Brand et Ernest Borgnine première manière.

Tillie & Gus Francis Martin, USA, 1933, 55 mn

It's a gift! *Une riche affaire*, Norman Z. McLeod, USA, 1934, 65 mn

Tillie et Gus (Alison Skipworth et W. C. Fields) aident une jeune femme à rester propriétaire du bateau à aubes de son père. La compétition sur le Mississippi annonce celle, plus réussie, de *Steamboat round the bend* (p. 1449).

Troisième au générique, Baby LeRoy (né en 1932 !), reprend du service dans *It's a gift* : il est l'insupportable bébé qui provoque des désastres dans l'épicerie de Bissonnette (Fields). Il n'est pas le seul : un redoutable aveugle détruit tout avec sa canne. À la maison, le pauvre Bissonnette est privé de miroir de salle de bains par sa fille et trébuche sur les patins à roulette que son gamin laisse traîner. Pour échapper à sa redoutable épouse, il tente de dormir sur le balcon où tout le monde, en particulier Baby LeRoy, se ligue pour le déranger.

Ayant fait un héritage, il acquiert un ranch à agrumes et se rend en Californie avec sa famille pour découvrir que son domaine se réduit à une cahute prête à s'effondrer... Mais, *Deus ex machina*, débarque un acquéreur qui veut construire un champ de courses. Bissonnette réalise enfin son rêve, commercialiser des oranges sous la marque BIS-ON-NAY.

Passage typiquement fieldsien où l'épouse décrète que son fils a assez mangé et demande donc (!) à Bissonnette de lui donner la moitié de son sandwich ; il s'exécute après avoir redistribué le jambon pour ne laisser que du pain au gamin.

Bonnie Scotland *Bons pour le service*, James W. Horne, USA, 1935, 77 mn

En compagnie d'Oliver Hardy, Stanley McLaurel s'est évadé d'une prison américaine pour assister, en Écosse, à l'ouverture du testament d'un grand-père qui lui lègue une cornemuse et une boîte à priser. Fauchés, les deux compères s'engagent pour les Indes où, sous la férule de l'indispensable James Finlayson, ils mettent en déroute l'ennemi grâce à des essaims d'abeilles ; on comprend pourquoi Monsanto s'acharne contre cet insecte.

Une sous-intrigue amoureuse inepte plombe un peu le film. Dans une scène d'anthologie (cf. *Mon cher petit village*, p. 536), McLaurel tente de régler son pas sur celui des autres ; c'est bientôt toute la troupe qui se met à sautiller.

Padre padrone Paolo & Vittorio Taviani, Italie, 1977, 108 mn

Un berger (Omero Antonutti) entre dans une salle de classe pour réclamer Gavino qui perd ici le temps précieux qu'il pourrait passer à s'occuper des moutons. L'enfant sorti avec son père, la classe se met à rire car le gamin a laissé une trace de pisserie ; le petit dictateur y retourne et menace les enfants avec son bâton, ils ne perdent rien pour attendre.

Tiré de l'autobiographie de Gavino Leda, le film est un document sur la vie dans la Sardaigne (Siligo) de l'après-guerre : brutalité, obscurantisme, vendettas. Comme ce qui ne tue pas renforce, les coups du père ont sans doute fortifié le fils. Devenu adulte, il est envoyé pour faire un stage d'opérateur radio à l'Armée où il apprend l'italien et aussi à lire et écrire. Il y prend goût au point de devenir glottologue (linguiste), spécialiste des dialectes sardes. Mais la rupture avec ce père jupitérien se passe mal : ne supportant pas que son fils écoute de la musique à la radio, il noie le poste dans l'évier. Gavino n'a plus qu'à partir et, quand il se baisse pour prendre une valise sous le lit, quémande une caresse du tyran. Ce dernier réprime une tentation de l'assommer.

The last wagon *La dernière caravane*, Delmer Daves, USA, 1956, 99 mn

À la suite du massacre de leurs familles par les Apaches, six jeunes gens se placent sous la protection de Comanche Todd (Richard Widmark), un Blanc élevé par des Indiens et recherché pour meurtre ; lequel saura gagner leur confiance, voire leur cœur, ainsi celui de Jenny (Felicia Farr). Western mineur de Daves aux acteurs trop âgés comme souvent à l'époque.

14 hours *Quatorze heures*, Henry Hathaway, USA, 1951, 92 mn

New York. Avec l'intention de se jeter dans le vide, le jeune Robert Cosick (Richard Basehart) se poste sur le rebord de fenêtre d'une chambre d'hôtel, où s'installe un brave policier (Paul Douglas) qui tempore tandis qu'une foule avide s'est massée dans l'espoir de le voir faire le grand saut. Les parents (Agnes Moorehead et Robert Keith) puis la fiancée de Robert (Barbara Bel Geddes) lui rendent visite ; un psy (Martin Gabel) explique que la mère est une malade qui a monté le fils contre son père. Le spectacle se termine au bout de quatorze heures par la chute de Robert rattrapé par un filet ; il ne devrait pas récidiver. La foule s'en va, déçue ; mais, comme le spectacle était gratuit, il n'y a rien à rembourser.

Rare occurrence d'une référence négative à la religion, une tentative pour faire rentrer Robert dans la chambre échoue à cause de l'arrivée intempestive d'un évangéliste qui l'effarouche avec ses imprécations. Basehart (36 ans) est trop âgé pour ce rôle d'adolescent : il aurait fallu James Dean.

Nachts wenn der Teufel kam *La nuit quand le Diable venait*, Robert Siodmak, RFA, 1957, 100 mn

Le policier Kersten (Claus Holm), qui enquête sur le meurtre d'une servante dont est accusé un certain Keun, démasque le tueur en série Lüdke (Mario Adorf) qui finit par avouer une cinquantaine de crimes. Le chef SS local (Hannes Messemer) présente les résultats de l'enquête au Führer qui marque sa désapprobation : il n'est pas possible que de tels crimes, commis de surcroît par un Aryen, aient pu avoir lieu dans notre Allemagne nouvelle. Keun est alors sommairement jugé et exécuté et le policier envoyé sur le front de l'Est pour se racheter. Quant à Lüdke, il est mis au frais à Vienne et discrètement exécuté.

Mario Adorf est extraordinaire dans le rôle d'un débile léger aux mains d'étrangleur. On n'est plus sûr de nos jours que Lüdke ait pu commettre autant de meurtres mais quoi qu'il en soit, il n'est jamais qu'un amateur face aux professionnels des camps d'extermination. Ce qui est admirable à grande échelle devient répréhensible au niveau individuel : on retrouvera cette thématique dans *La nuit des généraux* (p. 413). Détail réfrigérant, les Allemands ne se saluent plus d'un "Guten Tag", mais d'un "Heil Hitler" retentissant, sorte de "Grüß Gott" amélioré.

Dodes'kaden Akira Kurosawa, Japon, 1970, 133 mn

Un gamin débile (Yoshitaka Zushi, le petit rat de *Barberousse*, p. 503) parcourt un bidonville au son de l'onomatopée dodes'kaden qui imite le son d'un tram sur des voies. Un homme affligé d'épouvantables tics invite chez lui ses collègues qui se font mal recevoir par l'épouse, qui les laisse en plan. A la question "– Pourquoi tu ne la quittes pas?" le mari répond qu'ils ont jadis mangé ensemble de la vache enragée. Une femme adultère rentre penaude auprès de son mari catatonique qui affecte de ne pas la voir ; elle repart meurtrie. Une jeune fille est violée par son oncle mais s'en prend à un jeune homme innocent, le seul à s'intéresser vraiment à elle.

Huit sketches s'entremêlent dans une même unité de lieu, un bidonville. Celui du mendiant qui vit dans une carcasse de 2CV avec son fils de restes de nourriture plus ou moins avariée passe mal avec son maquillage outrancier de fantôme de cinéma japonais (!). Le personnage de Tanba, un artisan philosophe à l'humanité chaleureuse – il empêche un désespéré de se suicider en lui procurant une poudre inoffensive qui lui file une telle trouille qu'il ne veut plus mourir – n'est pas assez développé pour structurer cette œuvre inégale.

Ce premier film de Kurosawa en couleurs, souvent criardes, fut mal reçu. Le temps des Japonais faméliques était bien passé et ce bidonville ne pouvait guère plaire. On sait que le réalisateur tenta de se suicider et refit surface grâce à *Dersou Ouzala* (p. 592) tourné en Sibérie à l'invitation de Sergueï Guerassimov.

The scarlet letter *La lettre écarlate*, Victor Sjöström, USA, 1926, 97 mn

D'après Nathaniel Hawthorne. En 1645 à Boston, la jeune Hester (Lillian Gish) tombe amoureuse du pasteur Dimmesdale (Lars Hanson) mais ne peut l'épouser car déjà mariée à un individu disparu peu après le mariage. Enceinte, elle refuse de livrer le nom de son complice ; ce dernier utilise sa position pour protéger leur fillette – que certains voulaient confier à une “famille chrétienne”, tout un programme – mais n'évite pas à Hester l'infâmante lettre A (comme adultère) cousue sur son corsage. Longtemps captif des Indiens, le mari (Henry Walthall) réapparaît et poursuit Dimmesdale de sa haine ; ce dernier, agonisant, monte sur le pilori pour avouer sa faute face à une foule de puritains sidérés.

Boxing gym Frederick Wiseman, USA, 2010, 88 mn

Une salle de gymnastique à Austin où l'on vient jouer des poings et des chevilles. Tout en parlant de choses plus ou moins graves comme la fusillade de Columbine, pas si récente pourtant. Wiseman se rend si invisible qu'on a l'impression d'être soi-même membre du club.

Fantastic Mr. Fox Wes Anderson, USA, 2009, 87 mn

D'après la fable de Roald Dahl, ce superbe film d'animation – en volume, comme *Isle of dogs*, p. 1088 – raconte les démêlés d'un renard qui prétend vivre comme un bobo face aux trois fermiers du coin bien décidés à le faire disparaître, ainsi que sa famille et ses amis l'opossum et le blaireau. Les humains arrivent au mieux à lui couper la queue, portée en cravate-trophée. Avec ou sans postiche, ce chef imbu de sa personne reste nécessaire aux animaux dont l'union triomphe des BEAN, BOGGIS & BUNCE, les fermiers qui possèdent aussi un immense supermarché où le fantastique renard peut oublier sa condition d'animal sauvage.

Citation de *Davy Crockett, roi des trappeurs* (1955), une scie de mon enfance.

L 182 *Une passion*, Ingmar Bergman, Suède, 1969, 101 mn

Le titre original, un simple numéro de production, résume le côté inachevé du film. Il met en scène quatre personnages typiquement bergmaniens, interprétés par Max von Sydow, Liv Ullmann, Erland Josephson et Bibi Andersson qui expriment, lors de brèves didascalies, leur vision du personnage qu'ils incarnent. Structure lacunaire faite de bribes comme si le scénario avait été, lui aussi, victime de l'insaisissable sadique qui s'en prend aux animaux de l'île Fårö chère au réalisateur (p. 145). On retrouve le patronyme Vergéus récurrent chez Bergman, cf. l'évêque de *Fanny et Alexandre* (p. 469).

The champion *Charlot boxeur*, Charles Chaplin, USA, 1915, 31 mn

A jitney elopement *Charlot veut se marier*, Charles Chaplin, USA, 1915, 26 mn

Vagabond *Charlot musicien*, Charles Chaplin, USA, 1916, 26 mn

The fireman *Charlot pompier*, Charles Chaplin, USA, 1916, 24 mn

Behind the screen *Charlot fait du ciné*, Charles Chaplin, USA, 1916, 24 mn

Les premiers films de la période Essanay (p. 338) sont avant tout placés sous le signe du *slapstick*. Chutes à répétition, coups de pied au cul et poursuites. Mais le petit homme a déjà le sens de la mise en scène : le combat de boxe de *The champion* est une chorégraphie à trois où l'arbitre, assommé par Charlot, doit être ranimé. *A jitney elopement* (i.e., une fugue à trois sous) se termine par un ballet d'automobiles. Avec deux récurrents qu'on retrouvera chez Mutual, Edna Purviance et Leo White aux bacchantes noires caractéristiques.

Même si les titres présentés ici ne sont pas les meilleurs, la période Mutual se distingue par des scénarios bien plus élaborés et la capacité à animer des groupes comme les pompiers du *Fireman*. *Behind the screen* nous emmène dans un studio où Charlot, chargé de chaises, devient une espèce d'oursin... avant de se livrer à une bataille de tartes à la crème qui vont s'abattre sur les comédiens du plateau voisin costumés façon Henri III. Dans *Vagabond* pointe la tentation du mélodrame où Charlot, violoniste, arrache une jeune fille aux Romanichels qui l'avaient enlevée : retrouvailles avec la famille et *happy end*. L'homme aux sourcils hérissés, Eric Campbell, apparaît dans tous les films de la période, sauf *One A.M.* (p. 338) ; et dans ceux-là seulement puisqu'il devait se tuer en voiture en 1917.

Es geschah am 20. Juli *C'est arrivé le 20 juillet*, Georg Wilhelm Pabst, RFA, 1955, 75 mn

Un film sans grand intérêt consacré à l'attentat raté contre Hitler. Sur le même sujet, voir plutôt *La nuit des généraux* (p. 413). Avec Bernhard Wicki dans le rôle de von Stauffenberg.

Baxter, Vera Baxter Marguerite Duras, France, 1977, 91 mn

Le véritable sujet d'*India song* (p. 1050) était son format très particulier, adapté à l'évocation de vagues souvenirs de la romancière. Et rien d'autre ; malgré Delphine Seyrig et la musique andine de Carlos D'Alessio, on s'ennuie ferme face à ces bourgeoises parlant d'hommes absents. Duras faisant du Duras.

Sanders of the river *Bozambo*, Zoltan Korda, Grande-Bretagne, 1935, 88 mn

Sanders (Leslie Banks) représente Sa majesté dans cette partie de l'Afrique où le *Rule Britannia* apporte ordre et prospérité. Ce qui n'est pas du goût d'un vieux roi cruel ; croyant Sanders mort, il pense pouvoir se rebeller contre George V, roi parmi les rois. Seuls à s'opposer au tyran, le loyal Bozambo (Paul Robeson) et son épouse Lilongo (Nina Mae McKinney de *Hallelujah*, p. 1288). Rassurons-nous, tout finit bien et Bozambo devient roi à son tour sous l'aile protectrice de l'Empire. Ce film d'un paternalisme affligeant donne cependant le premier rôle à un Noir chantant qui n'est pas condamné à rouler des yeux et à dire des sornettes comme dans les films américains de l'époque.

Subida al cielo *La montée au ciel*, Luis Buñuel, Mexique, 1952, 71 mn

Un jeune marié doit entreprendre un voyage à travers un col difficile (la montée du titre) pour éviter que ses cupides frères ne s'emparent de l'héritage de leur mère agonisante. Il finira par authentifier le testament en y apposant les empreintes digitales de la défunte.

Cette œuvre mineure avec chants et danses est prétexte à mettre en valeur une beauté de l'époque, Lilia Prado. Mais la fillette morte dans un cercueil et l'interminable pelure de pomme de terre qui sort de la bouche du héros lors d'un rêve érotique portent la signature de Buñuel.

Once upon a time in Hollywood *Il était une fois à Hollywood*, Quentin Tarantino, USA, 2019, 155 mn

Rick Dalton (Leonardo DiCaprio) est une vedette de la télévision sur le déclin : dans les années 1950, il était celle du très regardé *Bounty law* mais il est de plus en plus réduit aux rôles de faire-valoir, de méchant de service. En ce début d'année 1969, il accepte à contre-cœur la proposition de son agent (Al Pacino) d'aller à Cinecittà pour tourner deux ou trois spaghetti ; il est de retour au mois d'août avec une épouse italienne. C'est le moment où sa villa est attaquée par trois membres de la secte Manson décidés à tuer tout le monde. Alors que l'acteur plane sous LSD, son ex-doublure Cliff (Brad Pitt) prend les choses en main avant d'être relayé par Rick qui, sorti de sa torpeur, se sert du lance-flammes récemment utilisé dans un film. L'incident lui permet de faire connaissance avec sa voisine chez qui il continue la soirée : c'est Sharon Tate.

Hommage attachant à un Hollywood décadent : Cliff se mesure à Bruce Lee, Rick croise Steve McQueen (très ressemblant) dans une soirée Playboy. *His kind of woman* (p. 637) mettait déjà en scène un acteur (Vincent Price) reprenant son rôle "pour de vrai".

Madame Baptiste Claude Santelli, France, 1974, 91 mn

Maupassant façon Santelli (cf. *Le père Amable*, p. 318). Âgée de 14 ans, Blanche (Isabelle Huppert) continue à batifoler avec le domestique Baptiste jusqu'au moment où... *Exit* le violeur, ne reste qu'une adolescente choquée que ses parents (Jean-Marc Bory et Francine Bergé) tentent de soustraire aux quolibets; dans cette Normandie des années 1880, elle est devenue "madame Baptiste". Quelques années plus tard, le sous-préfet (Roger Van Hool) tombe amoureux d'elle et l'épouse. Humiliée en public lors des comices agricoles, elle se noie.

Une femme violée, c'est comme un militaire japonais capturé : seule la mort peut lui rendre son honneur.

Walk a crooked mile *La grande menace*, Gordon Douglas, USA, 1948, 91 mn

Le FBI (Dennis O'Keefe) allié à Scotland Yard (Louis Hayward) piste des espions. Écrites à l'encre invisible sur un mouchoir remis à un blanchisseur de Los Angeles, des formules mathématiques sont envoyées à un peintre de San Francisco qui les recopie sur ses chassis où elles restent lisibles aux rayons X.

Ce film de propagande bien fait rappelle *The house on 92nd street* (p. 1292), les communistes ayant remplacé les nazis. Avec Raymond Burr.

En lektion i kärlek *Une leçon d'amour*, Ingmar Bergman, Suède, 1954, 97 mn

David (Gunnar Björnstrand) et Marianne (Eva Dahlbeck) sont mariés depuis 15 ans. Il vient de rompre d'avec sa maîtresse, elle a pris pour amant Carl-Adam (Åke Grönberg de *La nuit des forains*, p. 1284) qu'elle faillit jadis épouser. Réconciliation du couple à Copenhague après une crise de jalousie de Marianne.

Cette comédie plutôt réussie pâtit de la comparaison avec *Sourires d'une nuit d'été* (p. 734). Harriet Andersson joue la fille adolescente du couple.

Les vierges Jean-Pierre Mocky, France, 1963, 85 mn

Cinq sketches entremêlés racontant le dépucelement de cinq jeunes femmes (dont une jouée par Stefania Sandrelli); l'évolution des mœurs ringardise le film qui tombe un peu à plat. Mentionnons cependant l'épisode mélancolique où un patron scrupuleux (Charles Aznavour) se décide à sauter le pas dans les règles; mais trop tard, son aimée n'est plus intacte. Et le calcul tordu d'une jeune femme qui fait croire à son futur époux (Gérard Blain) qu'elle s'est sacrifiée pour lui obtenir de l'avancement; ce qui est faux mais lui permet de se donner à son amant avant le mariage. Avec Jean Poiret et Francis Blanche; petits rôles pour Jean Tissier en conférencier et Jean Galland en curé.

Vortex Gaspar Noé, France, 2021, 142 mn

2020, près du métro Stalingrad, un couple âgé. Lui (Dario Argento) est né en 1940 ; écrivain assez bien dans sa tête mais guetté par un problème cardiaque qui l'emporte à la fin du film. Elle (Françoise Lebrun, touchante), née en 1944, est une ancienne psychiatre qui n'a plus tout à fait sa tête : parfois elle ne reconnaît pas son mari ou se livre à une destructive compulsion de "rangement". Elle finira par se suicider au gaz. Leur fils Stéphane (Alex Lutz) les aide dans la limite de ses possibilités, restreintes car il lutte lui même contre une dépendance à l'héroïne.

La déchéance du couple est très bien rendue par l'usage du *split screen* : l'image unique du tout début se scinde comme pour nous parler d'une solitude à deux. Parfois les images se raccordent, imparfaitement : c'est un champ et son contre-champ ou encore une sorte de grand écran avec hiatus central. Quand l'homme meurt, un des deux écrans disparaît, image noire de l'absence et du manque. Après sa mort à elle, nous sommes laissés face à la solitude des meubles, des livres et finalement de l'appartement vide : bouleversant. Chanson *Mon amie la rose* de Françoise Hardy et extrait de *Vampyr* (p. 516).

Quatre aventures de Reinette et Mirabelle Éric Rohmer, France, 1987, 99 mn

Quatre sketches inégaux dont se détache celui où un serveur (Philippe Laudénbach) refuse obstinément de rendre la monnaie sur un gros billet. Ainsi que celui du volubile galeriste (Fabrice Luchini) que le mutisme de Reinette (Joëlle Miquel) contraint à payer comptant un tableau (peint par l'actrice, 15 ans). L'épisode où la même Reinette nous inflige lourdement ses principes – ne pas encourager la paresse – pour se faire ensuite entourlouper par une quémandeuse (Marie Rivière) a par contre un goût de ressassement.

Zycie rodzinne *La vie de famille*, Krzysztof Zanussi, Pologne, 1971, 90 mn

En compagnie de son ami Marek (Jan Nowicki), Wit (Daniel Olbrychski) se rend dans sa famille. Une famille à l'image de la grande maison délabrée qu'elle occupe : tournée vers le passé. Le père, un petit patron alcoolique déblatère contre le marxisme, la tante n'a pas vécu, quant à la sœur Bella (Maja Komorowska), elle attend le Prince charmant entre deux tentatives de suicide. Tous ces gens sont trop fiers pour faire un quelconque effort, ainsi Bella refuse-t-elle de partir avec Marek. Sollicité pour prendre le relais de son père, Wit préfère s'en retourner.

Un bon film avec des personnages attachants ; même si la morale est un peu trop "Du passé faisons table rase".

p

Et la lumière fut Otar Iosseliani, France, 1989, 101 mn

Tournée au Sénégal, une fable rousseauiste façon Iosseliani. On s'aime, on se sépare, on se chamaille dans ce village où, sous la protection de la Lune, la magie est capable de recoller une tête coupée. Mais la civilisation guette ; des camions de plus en plus insistants viennent ramasser les baobabs qu'on coupe – on sait, depuis *Avril* (p. 1625) que l'auteur est attaché aux arbres – et il faut bientôt quitter le village pour la ville. Résumé de cet abandon du Paradis perdu, Yéré part presque nu et se voit offrir en chemin couvre-chef, pantalon puis chemise, avec chaque fois un papier à tamponner. Dernière image d'un couple qui vend désormais des statuettes du dieu qui faisait naguère cesser la pluie. Et clin d'œil du réalisateur : une réunion publique avec banderole écrite en géorgien.

The devil-doll *Les poupées du Diable*, Tod Browning, USA, 1936, 78 mn

Cela commence comme *Bride of Frankenstein* (p. 1018) avec la mèche de cheveux blancs de Malita (Rafaela Ottiano) et des personnages miniatures. Cette invention est utilisée par Paul Lavond (Lionel Barrymore) pour châtier les banquiers véreux, Radin (!), Coulvét et Matin, qui l'ont fait envoyer au bagne. Déguisé en adorable mamie à chignon, il propose ses prétendues poupées à ses ennemis. Une scène très réussie, dans le style de *L'homme qui rétrécit* (p. 684), en montre une escalader des meubles et voler des bijoux aussi gros qu'elle avant d'infliger la piqûre qui plonge Coulvét (Robert Grieg) dans un sommeil à la *Belle au bois dormant*. Le dernier de la liste, terrorisé, avoue ses malversations.

Les crimes de Lavond ont été dosés – il ne tue personne – de façon à ne pas indisposer le Code à son égard. Lavé des accusations qui l'ont envoyé au bagne il doit disparaître pour ne pas répondre de ses actes récents. Seule punition, sa fille (Maureen O'Sullivan) le croit mort.

Sorok pervyi *Le quarante et unième*, Grigori Tchoukraï, URSS, 1956, 87 mn

Pendant la guerre civile, une jeune révolutionnaire rouge tireuse d'élite, Maria, se retrouve seule avec son prisonnier Vadim, un officier blanc, au bord de la mer. S'ensuit une histoire d'amour, une robinsonnade qui ne peut que mal finir quand les deux reprendront contact avec l'extérieur. Lorsqu'un bateau chargé de Blancs s'approche, Vadim court à sa rencontre : Maria l'abat, ce qui en fait sa quarante et unième victime.

Un film typique de la relative ouverture du cinéma russe de l'époque où le romanesque l'emporte sur le politique. L'action est censée se passer dans le désert du Karakoum, puis au bord de la mer d'Aral que le pouvoir soviétique a pratiquement asséchée depuis.

It came from beneath the sea *Le monstre vient de la mer*, Robert Gordon, USA, 1955, 79 mn

Réjouissante histoire de tentacules inspirée de *Godzilla* (p. 1116) : la bombe H a réveillé un poulpe des profondeurs qui vivait jusque là tranquille dans la fosse de Mindanao. Le monstre s'en prend à des bateaux de pêche avant de débouler à San Francisco : gare au Golden Gate bridge ! Le monstre conçu par Ray Harryhausen n'est malheureusement pas assez présent dans ce film principalement consacré à des discussions ; oublions le flirt sans intérêt entre un militaire sous-marinier (Kenneth Tobey) et une scientifique (Faith Domergue).

L'ombre d'une chance Jean-Pierre Mocky, France, 1974, 97 mn

Mocky romantique, façon *Solo* ou *L'albatros* (pp. 686, 406) mais sans charge politique simpliste. L'auteur se réserve le rôle d'un anti-conformiste qui vit pour l'amour et le panache, contrairement à son fils, plus dans la norme de l'"Enrichissez-vous" pompidolien. À noter la quasi-absence des récurrents de l'auteur – je n'ai guère repéré que Georges Lucas – dans ce film atypique et touchant.

Johnny O'Clock *L'heure du crime*, Robert Rossen, USA, 1947, 86 mn

Dans l'entourage de Johnny O'Clock (Dick Powell) et son associé Guido (Thomas Gomez) qui tiennent une salle de jeu, un meurtre, puis deux, ont été commis : la fille de vestiaire Harriett (Nina Foch) et son amant, le policier véreux Blaisdell. La Police (Lee J. Cobb), qui soupçonne les deux partenaires, apprend involontairement à Guido que son épouse Nelle (Ellen Drew) est toujours amoureuse de Johnny avec lequel elle eut une liaison. Guido, déjà coupable du double meurtre, tente de tuer Johnny qui l'abat en légitime défense. La perfide Nelle espère bien tirer son épingle du jeu en monnayant son témoignage ce qui pousse Johnny à la fuite en avant ; mais Nancy (Evelyn Keyes), la sœur d'Harriett dont Johnny est amoureux, le convainc de se rendre à la Police pour éviter le pire.

Ce film noir assez réussi marque les débuts de Rossen.

La ilusión viaja en tranvía *On a volé un tram*, Luis Buñuel, Mexique, 1954, 78mn

Voué au rebut, le tramway 133 fait une dernière sortie illégale. Le conducteur (Fernando Soto) et le receveur qui l'ont emprunté pour un soir auront le plus grand mal à le ramener au dépôt. Ils devront, entre autres, échapper à un ex-collègue retraité très service-service qui veut faire pincer les "voleurs". Film mineur de Buñuel sur la thématique du véhicule hors d'âge – cf. *L'ultima carrozzella*, *The Titfield thunderbolt*, *The Maggie* (p. 296, 1083, 757). Avec Lilia Prado.

L'une chante, l'autre pas Agnès Varda, France, 1977, 116 mn

La vie de deux amies entre 1962 et 1972 avec un codicille en 1976. L'une (Valérie Mairesse) passe sa vie entre Paris et Téhéran où vit son époux iranien avant de s'en séparer pour suivre une tribu de chanteurs. L'autre (Thérèse Liotard) s'établit à Hyères où elle s'occupe, entre autres, de planning familial.

Le film juxtapose une chronique démonstrative de l'émancipation féminine centrée sur le droit à l'avortement et une sorte de comédie musicale avec des passages chantés réussis et parfois touchants. Un film schizophrène – tout comme *La Pointe-Courte* (p. 1672) – plus attachant que réussi.

Street of crocodiles S. & T. Quay, Grande-Bretagne, 1986, 21 mn

The cabinet of Jan Švankmajer S. & T. Quay, Grande-Bretagne, 1984, 14 mn

This unnameable little broom S. & T. Quay, Grande-Bretagne, 1985, 11 mn

The comb S. & T. Quay, Grande-Bretagne, 1991, 18 mn

Are we still married? S. & T. Quay, Grande-Bretagne, 1992, 3 mn

Un échantillon de courts-métrages des frères Quay, spécialisés dans l'animation en volume. Un univers qu'on peut résumer par leur *Rue des crocodiles*, étrange ballet de vis et de poupées emprunt d'une poétique nostalgie. L'hommage au maître Švankmajer est basé sur une poupée style Arcimboldo formée de livres empilés. Leur *Petit balai* et leur *Peigne* montrent une étonnante créativité visuelle. *Are we still married?* est un clip vidéo en noir et blanc, une sorte d'*Alice in Wonderland* sur une musique du groupe *His name is alive*. Suite p. 376.

Le redoutable Michel Hazanavicius, France, 2017, 108 mn

Basé sur les souvenirs d'Anne Wiazemsky, une chronique de sa vie avec Jean-Luc Godard autour de Mai 1968. Le côté règlement de comptes avec un personnage pénible et égocentrique, les détails intimes comme sa tentative de suicide, tout ça s'efface devant la description d'un créateur en insatisfaction permanente qui finit par sortir du système en créant avec Gorin le groupe Dziga Vertov. Louis Garrel est un Godard plausible; par contre Stacey Martin rappelle davantage Chantal Goya – qui joua aussi chez Godard – que Wiazemsky.

Clins d'œil cinéphiliques, le générique inspiré de celui de *La chinoise* (p. 1100) ou encore les paroles mises sur les lèvres de Falconetti et Artaud lors d'une projection de *La passion de Jeanne d'Arc* (p. 1048). "Godard, le plus con des Suisses pro-chinois" était bel et bien lisible à l'époque dans un couloir de la Sorbonne.

Triumph des Willens *Le triomphe de la volonté*, Leni Riefenstahl, Allemagne, 1934, 104 mn

Les nazis avaient le sens de la mise en scène : ce congrès de septembre 1934 à Nuremberg est une sorte d'opéra. Mais on est bien loin du théâtre filmé : forêt de bras levés aux fenêtres sauf la patte d'un chat, interpellations mutuelles "– D'où viens-tu, camarade ? – Je viens de Frise, et toi ?", incantation des batailles de la Grande Guerre. Une grande place est accordée aux discours du Führer qui évoque entre autres la récente purge des SA, et aux laïus plus indigestes des sous-fifres que la réalisatrice à l'intelligence d'expédier. Les images de nuit, le ciel bouché par un premier plan de casques, les défilés aux flambeaux, sont impressionnants ; l'image la plus forte est peut-être celle de ce gigantesque champ de thé humain formé de brutes casquées et obéissantes. C'est quand même longuet pour les non-croyants car le défilé dans la "capitale idéologique du nazisme" est interminable.

On regrette que Stan Laurel n'ait tenté un pas de l'oie façon *Bonnie Scotland* (p. 1525). Ou qu'Hitler, doublé par Chaplin (*Le dictateur*, p. 109), n'ait prononcé le "Heil myself" de *To be or not to be* (p. 982) à la tribune, que *Springtime in Germany* (*The producers*, p. 1552) n'ait remplacé le *Horst Wessel Lied*. Ce besoin de rire cache le désarroi devant cette Bavière cathonazie dont on nous dit qu'elle disparut subitement en 1945, voire qu'elle n'a jamais existé.

Nuts in may Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1976, 81 mn

Ce téléfilm narre les mésaventures d'un couple, Keith et Candice Marie, parti camper dans le Dorset. Keith, directif et pédant, interdit à un voisin d'écouter la radio, puis à un autre de faire du bruit puis d'allumer un feu. Il finira par déménager pour s'installer au bout d'un champ à proximité de barbelés qu'il faut franchir pour aller se soulager près des cochons ; il pourra chanter tout à loisir avec Candice Marie, elle à la guitare, lui au banjo. La vie comme sait la saisir Leigh.

Grabuge ! Jean-Pierre Mocky, France, 2005, 84 mn

Trafic de cartes de séjour à la préfecture organisé par Mme Delumeau (Patricia Barzyck). Laquelle, de peur d'être confondue, fait abattre l'un après l'autre ses complices, dont un antiquaire du faubourg Saint-Antoine (François Toumarkine).

Cette histoire où le crime paie est centrée sur le cabaret flamenco *Les trottoirs* que fréquente le héros Maurice (Charles Berling), un collègue de la Delumeau. Pour un de ses derniers rôles, Michel Serrault s'est fait la tronche d'un commissaire de police portant une boucle d'oreille et marié à une belle Marocaine que faute de pouvoir baiser, il propose à Maurice : mais elle n'en veut pas. Apparition (trop brève) de Micheline Presle.

Vozvrachtchenie *Le retour*, Andreï Zviaguintsev, Russie, 2003, 110 mn

Après douze ans d'absence, le père d'Andreï et Ivan (15 et 13 ans) revient, on ne sait trop d'où, et les emmène tous deux en voiture à la pêche. Ils finiront par camper dans une île du lac Ladoga. Les relations sont difficiles entre ce père souvent brutal aux motivations pas très claires – la caméra le surprend en train de déterrer un coffre – et les enfants, surtout Ivan qui prétend même vouloir le tuer. Il y parviendra, malgré lui, en causant sa chute depuis une tour où il tentait de le rattraper alors qu'il avait pris la fuite en le maudissant.

Les deux frères ramènent difficilement le cadavre sur le continent ; un moment d'inattention et la barque contenant les restes du père prend l'eau, s'enfonce et disparaît. C'est une partie d'eux-mêmes que les enfants perdent à jamais.

The house that Jack built Lars von Trier, Danemark, 2018, 152 mn

Portrait de Jack (Matt Dillon), tueur en série. Avec l'humour pince-sans-rire du réalisateur qui met l'accent sur les petits travers du criminel, notamment son OCE (trouble obsessionnel compulsif) qui l'amène à ranger, à nettoyer le domicile d'une victime (Siobhan Fallon Hogan). La perplexité s'installe avec un défilé de portraits de dictateurs, principalement Hitler. Heureusement, la Police vient mettre fin à l'activité de Jack, lequel est pris en charge par Verge (Bruno Ganz), sorte de Virgile qui l'emmène aux Enfers dans un final éblouissant.

Le titre renvoie à une comptine agglutinante genre *Le jardin de ma tante* ; un jeu de mots sur le prénom du héros, avec le *jack* (cric) qui lui sert à tuer une passagère (Uma Thurman) et la chanson *Hit the road, Jack*. Références à William Blake, Glenn Gould et au *next whisky bar* de Bertolt Brecht.

Mon oncle Antoine Claude Jutra, Canada, 1971, 104 mn

Le Québec des années 1940, vu à travers les yeux de Benoît, quinze ans, dont l'oncle Antoine tient le grand magasin du village. Les amours de la tante vieillissante avec le commis (le réalisateur), celles de Benoît avec une jeune employée, le va-et-vient des clientes à la veille de Noël. C'est à ce moment qu'Antoine, dont le magasin fait aussi office de pompes funèbres, est sollicité pour s'occuper d'un adolescent qui vient de mourir subitement. L'oncle emmène son neveu au domicile où l'attend une mère tétanisée. Ayant emporté sa précieuse bouteille de vodka BOLS – "J'ai peur des morts" avouera-t-il plus tard – l'oncle, complètement bourré, laisse tomber en chemin la caisse contenant le cadavre ; il ne la ramènera à bon port que grâce à son neveu qui, lui, n'a pas bu. Le film se clôt sur un plan du visage de Benoît qui vient de recevoir une leçon de vie.

Grande réussite de Jutra qui signe ici un film profondément canadien.

La perla Emilio Fernández, Mexique, 1947, 86 mn

D'après John Steinbeck. Quino (Pedro Armendáriz) pêche une perle de taille fabuleuse qui lui vaut la convoitise des puissants de son village ; lui et son épouse Juana (María Elena Marqués) doivent fuir pour échapper à la mort mais leur bébé sera tué lors de la poursuite. Le couple rejette à la mer le maléfique bijou.

Images soignées avec des références à *¡Que viva Mexico!* (p. 691). Mais l'ensemble reste bien académique. Avec Alfonso Bedoya.

Les aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec Luc Besson, France, 2010, 107 mn

D'après *Adèle et la bête* (1976), l'éclosion d'un œuf de "pétrodactyle" dans le Paris de 1911 : autour de l'écrivaine Adèle (Louise Bourgoïn), l'inspecteur Caponi (Gilles Lellouche), le professeur Espérandieu (Mathieu Amalric) et le président Fallières. Avec des emprunts à *Momies en folie* (1978), ainsi l'horrible Dieuleveult qui déteste Adèle au point de saboter le Titanic où elle a pris place. Si l'univers pictural de Jacques Tardi est respecté, le film prend de nombreuses libertés avec l'original : si le réveil des momies au Louvre est réussi, la séquence de la pyramide égyptienne lorgne trop sur les *Indiana Jones* (p. 617).

Gangs of New York Martin Scorsese, USA, 2002, 167 mn

Au début des années 1860, dans le quartier de Five Points (Bas Manhattan), aujourd'hui disparu. Un monde miséreux organisé en bandes, ainsi les Natives dirigés par le Boucher (Daniel Day-Lewis) lequel voue une haine viscérale aux Irlandais dont il a, quinze ans auparavant, vaincu le gang, les Dead Rabbits, en tuant leur chef Vallon (Liam Neeson). Amsterdam (Leonardo DiCaprio), fils de Vallon, s'insinue dans les bonnes grâces du Boucher pour venger son père.

Le film, trop touffu pour être vraiment réussi, a le mérite, tout comme *Heaven's gate* (p. 392), de nous montrer l'envers du *melting pot* tant vanté. C'est une Amérique terrifiante avec son système de corruption qui transite depuis les puissants jusqu'au Boucher à travers des relais (Jim Broadbent, John C. Reilly) qui ne reculent devant aucune bassesse, ainsi une pendance de lampistes, comme ça, pour le principe, signifier que l'ordre règne. Un pays profondément raciste où les pauvres agressent les immigrants et se déchaînent contre les sales Nègres à cause de la conscription due à la guerre de Sécession : lynchages et émeutes, l'Armée tire au canon. Le dernier plan montre l'évolution de la ville depuis un fictif cimetière irlandais de Brooklyn : le pont éponyme, puis les gratte-ciel, enfin les tours jumelles jusqu'à leur disparition, une disparition qui devait à son tour être effacée, comme scotomisée, au montage.

Les nuits de la pleine lune Éric Rohmer, France, 1984, 101 mn

Louise (Pascale Ogier) se sent mal à l'aise avec Rémi (Tchéky Kario) qu'elle juge trop possessif et décide d'utiliser son pied-à-terre parisien pour prendre un peu de recul. Après s'être s'envoyée en l'air avec un musicien (Christian Vadim), elle est mûre pour reprendre la vie commune avec Rémi. Toutefois, même si le film prétend illustrer un autre proverbe, qui va à la chasse perd sa place.

Louise, arrogante punie, ressemble à Sabine du *Beau mariage* (p. 53) et le qui-proquo sur la possible liaison de Rémi renvoie à *La femme de l'aviateur* (p. 336). Opus 4, réussi, des *Comédies et proverbes* avant la dégringolade des 5 et 6 (*Le rayon vert*, *L'ami de mon amie*, pp. 1188, 902). Parmi les éléments positifs, la prestation de l'actrice principale, dans son pénultième rôle : face au raisonneur Octave (Fabrice Luchini, plus tête à claques que jamais), elle rend supportables les inévitables didascalies rohmériennes. Avec Virginie Thévenet et László Szabó.

Masaan *Le bûcher*, Neeraj Ghaywan, Inde, 2015, 104 mn

Bénarès. L'étudiante Devi fait l'amour dans une chambre d'hôtel avec un camarade ; survient la Police qui les maltraite et le garçon s'ouvre les veines. Sous la menace d'une lourde inculpation d'aide au suicide, un flic réclame alors une rançon de 300 000 roupies que le père de la fautive a bien du mal à trouver. Simultanément, l'étudiant Deepak entame une histoire d'amour sans grand espoir à cause des barrières de caste : ses proches sont préposés d'un bûcher au bord du Gange. C'est ainsi qu'il découvre le cadavre de sa bien-aimée, morte dans l'accident d'un car de pèlerinage. De désespoir, il jette dans le fleuve la bague qu'il lui destinait ; elle est repêchée par un enfant plongeur qui en fait don au père de Devi qui peut ainsi satisfaire la rapacité de la Police.

Dernier plan, Devi et Deepak, chacun dans leur deuil, font connaissance sur la barque qui les emmène à Sangam. Il fallait bien un petit côté Bollywood pour adoucir cette terrifiante description de l'Inde contemporaine.

La chatte à deux têtes Jacques Nolot, France, 2002, 85 mn

Un sinistre ciné porno où tout se passe dans la salle. Les spectateurs masculins se branlent tandis que naviguent de fausses femmes, des travelos d'une laideur à faire peur : et je te suce, et je me fais enculer dans les toilettes, voire en public. Nolot, toujours élégant, va s'asseoir à côté d'un beau jeune homme : "– Elle est grosse ta queue ? – Et tes couilles?". De temps à autres il monte deviser avec la caissière : rien n'est mieux qu'un sandwich, deux hommes et une femme. La boutique fermée, il part avec elle en emmenant le jeune projectionniste.

Répugnant et pathétique à la fois, un film à voir.

Kladivo na čarodějnice *Le marteau des sorcières*, Otakar Vávra, Tchécoslovaquie, 1970, 107 mn

Film consacré à Jindřich Boblig (1612–98), le Matthew Hopkins (p. 1393) morave. Ce cruel inquisiteur pourrait d'ailleurs se passer de torture car ceux qui arrivent à surmonter la douleur montrent qu'ils bénéficient de l'aide du Diable. Aventurier cupide – il choisit ses victimes en fonction de leur fortune –, il n'hésite pas à faire condamner un prélat qui protestait contre ses méthodes expéditives.

Les procès en sorcellerie et leur litanies d'accusations extravagantes rappellent leurs analogues staliniens, avec une différence. Les communistes se résignaient à mentir au nom de la Nécessité historique alors qu'ici les proches des accusés les chargent pour éviter d'avoir à nouveau les membres broyés sous la torture.

Rouge-gorge Pierre Zucca, France, 1981, 103 mn

La relation entre Reine et Louis (Philippe Léotard et sa fille Lætitia), un père toujours absent dont elle découvrira qu'il est à la tête d'une bande de faux-monnayeurs. Autour de Reine, le copain tête à claques Frédéric (Fabrice Luchini, qui d'autre ?) et Marguerite (Victoria Abril), maîtresse de son père. Parmi les employés de Louis, l'inquiétant Philippe (Benoît Régent) et le jeune Charles chargé d'écouler les billets ; il est interprété par Jérôme, le fils du réalisateur qui fut le gamin cinéphile d'*Une belle fille comme moi* (p. 1567).

La scène où Reine joue nue dans son bain avec un bateau en plastique annonce le snorky nageur avec lequel s'amuse Abril dans *Attache-moi!* (p. 1289).

Přežít svůj život *Survivre à sa vie*, Jan Švankmajer, Tchéquie, 2010, 104 mn

Prologue : le réalisateur nous annonce son intention de faire une comédie psychanalytique à l'aide de papiers découpés, moins chers que les acteurs.

À cause d'un rêve récurrent dans lequel il est marié à Evzenie, une femme plus jeune et plus belle que la sienne, Ezven va consulter une psychanalyste à laquelle il se confie sous le regard de Freud et Jung dont les portraits accrochés au mur réagissent, pas toujours dans le même sens, à ses déclarations. Il découvre finalement que la femme de ses rêves n'est autre que sa propre mère et qu'en lui faisant un enfant, il s'est engendré lui-même. Au dernier plan, il la retrouve suicidée dans une baignoire : elle avait sans doute appliqué les idées de Steiner (*La dolce vita*, p. 236) et voulu se protéger de la vie. Mais la morte se met à parler : "Pleure pas, ce n'est qu'un rêve".

Mélange de séquences réalistes et de collages surréalistes, par exemple l'énorme langue qui sort de la bouche d'Evzenie pour lécher le visage d'Ezven, des femmes nues à tête de poule, des billets de banque à l'effigie d'Evzenie. Enthousiasmant !

Treto poluvreme *La troisième mi-temps*, Darko Mitrevski, Macédoine, 2012, 108 mn

Skopje, 1941. La minable équipe de football locale s'offre un entraîneur, l'Allemand Spitz (Richard Sammel) et se met à remporter des victoires. Avec l'invasion de la Yougoslavie, la Macédoine tombe sous la botte de la Bulgarie qui ne supporte pas que cette équipe locale puisse vaincre celle de Sofia : les matches sont truqués, voire annulés quand ils ont donné la victoire aux Macédoniens. Simultanément, le pouvoir bulgare met en place la solution finale à laquelle Spitz, qui est juif, échappera de peu. Quand on demande aux joueurs d'affronter des éclopés de Stalingrad avec l'ordre de perdre, ils préfèrent prendre le maquis.

Ce film sympathique n'est pas à la hauteur du contexte historique qu'il évoque.

The death of Stalin *La mort de Staline*, Armando Iannucci, Grande-Bretagne, 2017, 107 mn

Les soubresauts du régime communiste à la mort du dictateur (mars 1953). Khrouchtchev (Steve Buscemi) prend la tête d'une conjuration contre Beria (Simon Russell Beale) : avec l'appui déterminant de Joukov, le Himmler soviétique sera exécuté presque sommairement lors d'une réunion du Politburo. Le film recrée avec bonheur la sinistre faune et les méthodes expéditives de l'époque. Dommage qu'il soit plombé par des contresens visant à noircir Beria – qui n'en avait pas besoin – au bénéfice de Khrouchtchev. Un type de mensonge qui rappelle celui de Gance dans *Napoléon* (p. 247) où les persécutions thermidoriennees contre Bonaparte étaient attribuées au détesté Robespierre ; mais c'était en 1927.

Passons sur la cause du décès du Petit père des peuples, causé ici par une lettre d'insultes envoyée par une pianiste (Olga Kourylenko) : il faut bien prendre quelques libertés avec l'histoire. Mais évoquer le complot des blouses blanches sans rappeler que cette machination stalinienne était en fait dirigée contre Beria, est pour le moins léger. "Détail" ignoré par le scénario, il tomba pour la bonne cause puisque sa volonté de réunifier l'Allemagne causa sa chute – en juin 1953 et non pas au lendemain des obsèques comme dans le film – : les dirigeants de RDA réagirent en donnant un tour de vis de façon à provoquer des émeutes à Berlin-Est que Khrouchtchev attribua à la libéralisation entamée par l'ex-chef du NKVD.

Az én XX. századom *Mon vingtième siècle*, Idikó Enyedi, Hongrie, 1989, 103 mn

Deux sœurs jumelles (Dorota Segda) dans la Hongrie de 1900. Belles images en noir et blanc pour un film vide et vaguement féministe ; idée amusante dans cet océan d'ennui, un âne égaré dans le labyrinthe aux miroirs. Avec Oleg Yankovski.

Dances with wolves *Danse avec les loups*, Kevin Costner, USA, 1990, 233 mn

1863. En pleine guerre de Sécession, un Nordiste tente de se suicider en paradant à cheval devant les Sudistes. Il n'est que blessé mais son acte a permis une diversion et une petite victoire tactique. Il peut alors choisir son affectation et opte pour l'Ouest. Après un passage chez un commandant mégalomane (Maury Chaykin), il rejoint un fortin abandonné des Collines Noires (Sud-Dakota).

Il devient ami avec les Indiens Sioux, en particulier le sorcier Oiseau Bondissant (Graham Greene). Il reçoit même un surnom, Danse avec les Loups, car Indiens mis à part, l'animal est devenu son seul compagnon. Quand un détachement de l'Armée vient prendre possession du fortin, sa tenue extravagante le fait passer pour un "hostile". Et d'ailleurs un des militaires (Tony Pierce) a escamoté son journal qu'il utilise comme torchecul. Les Indiens le sauvent d'un sort tragique mais, désormais poursuivi par la cavalerie, il doit les quitter pour ne pas attirer la foudre sur eux. Il s'en va dans la neige en compagnie de Debout avec les Poings (Mary McDonnell), une veuve de guerrier sioux devenue sa compagne.

Au total, un film généreux et méditatif, avec une pointe de nostalgie, qui tente de rétablir l'image des Indiens. D'abord en n'utilisant aucun acteur grimé et en faisant parler leur langue aux protagonistes. Et en essayant de restituer leur sincérité et leur droiture sans pour autant édulcorer outre mesure leur occasionnelle cruauté. Quand les Pawnees attaquent et commencent à massacrer, on est bien obligé de penser que les Sioux font de même avec les Pawnees.

Z mrtvého domu *De la maison des morts*, Patrice Chéreau, France, 2008, 100 mn

Cet ultime opéra de Janáček est, comme les autres, court : trois actes d'une demi-heure. Adapté des souvenirs de Dostoïevski, c'est une œuvre unanimiste dominée par la souffrance. Les déportés racontent le malheur qui est souvent celui qu'ils ont causé aux autres, les femmes, dont les prénoms déchirants reviennent : Luisa, Akulina. Ce que les hommes ne savent pas dire est délégué au commentaire orchestral. Cette bouleversante descente dans la misère humaine est traversée par l'intermède burlesque des pantomimes lors de la fête du camp. Pour structurer cette œuvre sans héros, l'action se déroule durant la parenthèse qui s'ouvre avec l'arrivée de l'aristocrate Goriantchikov et se referme avec son départ. En parallèle, un aigle blessé ("Orel car lesŭ", Aigle roi des forêts) trouve asile dans le camp et reprend son vol à la fin. Quand l'aristocrate qui a bénéficié des relations de sa mère repart, la musique se fait sautillante et guillerette : "Marche" ordonnent les gardiens à tous ceux qui restent.

Direction de Pierre Boulez pour cette production de Patrice Chéreau dans le cadre du festival d'Aix-en-Provence.

Becky Sharp Rouben Mamoulian, USA, 1935, 86 mn

D'après *Vanity fair* de William Thackeray, auteur victorien auquel on doit aussi *Barry Lyndon* (p. 403), l'ascension de "Becky" Sharp (Miriam Hopkins) dans le milieu de l'aristocratie anglaise à l'époque de Waterloo. N'étant pas assez bien pour la famille du timide Joseph Sedley (Nigel Bruce), elle devient gouvernante chez les Crawley dont elle séduit le fils (Alan Mowbray) qui l'épouse. Ce dernier, un panier percé, doit rembourser 500 livres qu'il a perdues au jeu : Becky les lui procure en acceptant un souper intime avec le libidineux Steyne (Cedric Hardwicke) qu'elle ne compte pas payer en nature. Crawley, qui n'est pas dans le secret, déboule lors de la soirée et répudie Becky. Laquelle se retrouve, fauchée, à quémander des sous à un cul-bénit hypocrite ; une fois le viatique obtenu, elle fait ses malles pour partir avec Sedley, désormais disposé à partager sa vie.

Le film est surtout célèbre pour avoir inauguré le Technicolor trichrome. Avec des images très raffinées, comme composées pour nous faire saisir les infinies nuances qui séparent un vermillon d'un mauve : si les uniformes d'époque, rouges, sont nécessairement criards, ce sont les tons pastels qui dominent. N'oublions pas le dénouement immoral très peu conforme au Code : Becky jette carrément un livre pieux par la fenêtre ! Détail vraisemblablement tiré du roman ; mais on ne se gênait guère alors pour édulcorer des œuvres autrement mémorables comme *Notre-Dame de Paris* (p. 851).

Quai des Orfèvres Henri-Georges Clouzot, France, 1947, 107 mn

Avec son tralala : c'est la chanson un peu vulgaire de Francis Lopez qu'interprète Jenny Lamour (Suzy Delair, alors épouse de Clouzot), elle-même un peu allumeuse ; mais fidèle à Martineau (Bernard Blier), son pianiste de mari d'une jalousie malade. Quand le vieux cochon Brignon (Charles Dullin) est retrouvé mort, Jenny qui l'avait frappé croit l'avoir tué et Martineau, cuisiné par l'inspecteur Antoine (Louis Jouvet) passe un mauvais quart d'heure : il faut dire qu'il était allé régler son compte à Brignon mais était arrivé trop tard, après le départ de son épouse suivi du passage du cambrioleur meurtrier Paulo (Robert Dalban).

Ce film classique restitue l'époque avec une attention maniaque. Celle d'une veille de Noël en temps de restrictions – "Avez-vous du beurre ?" –, les music-halls et leurs promenoirs, le vieux journaliste (Sinoël) qui radote sur la Bande à Bonnot, l'humble chauffeur de taxi (Pierre Larquey) qu'Antoine malmène en confisquant ses papiers. Et le lait qu'on faisait chauffer sur le gaz, lequel ne manque pas de déborder quand les Martineau sont occupés à autre chose. Tout cela dominé par l'humanité qui se dégage d'Antoine : à la photographe Dora (Simone Renant) aux transparents "penchants", il déclare : "Vous êtes un type dans mon genre : avec les femmes, vous n'aurez jamais de chance".

Entouziizm *La symphonie du Donbass*, Dziga Vertov, URSS, 1931, 64 mn

Film de propagande soviétique en forme de poème visuel. Cela commence avec une dénonciation de la superstition : des femmes embrassent des icônes. Mais le peuple veille, qui fait abattre les clochers des églises pour les remplacer par des étoiles rouges ; les bâtiments trouvent une seconde vie comme clubs ouvriers. Nous nous déplaçons ensuite dans un combinat ; images en surimpression, chorégraphies peu réalistes de travailleurs. Une séquence centrée sur des barres métalliques chauffées à blanc confine à l'hypnose. Les objectifs du plan quinquennal ont été réalisés en quatre ans ; après ça, les images de kolkhozes sont un peu fades. . .

Die weiße Hölle vom Piz Palü *L'enfer blanc du Piz Palü*, Arnold Fanck & Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1929, 133 mn

Der heilige Berg (p. 1522), sauce rallongée avec une montagne suisse et un guide (Gustav Diessl) qui se sacrifie à son sommet. C'est ici pour un couple (dont Leni Riefenstahl) auquel il fait don de son bonnet, puis de sa veste.

Les images nocturnes de la cordée de secours avec effets de lumière dans une crevasse – métaphore de l'Enfer – ne suffisent pas à sauver cet interminable pensum.

Erotikon Mauritz Stiller, Suède, 1920, 97 mn

Le sculpteur Preben Wells (Lars Hanson) est secrètement amoureux de l'épouse de son meilleur ami Léo, Irène Charpentier (Tora Teje), qu'il croit maîtresse du baron Félix. Il annonce à Léo sa supposée infortune, ce qui provoque le départ d'Irène, puis s'aperçoit de son erreur et tente de réconcilier le couple Charpentier. Trop tard Léo s'est consolé avec sa nièce ; Irène et Preben s'avouent leur amour.

Le titre est un faux ami ; il s'agit seulement d'une comédie un peu hardie pour l'époque. La longue scène d'opéra ne dépareillerait pas un film de DeMille.

Effacer l'historique Benoît Delépine & Gustave Kervern, France, 2020, 106 mn

Marie (Blanche Gardin) doit payer une rançon de 10000 € pour éviter que ses ébats filmés sur une "sextape" ne soient "postés" et Bertrand (Denis Podalydès) entretient une relation téléphonique avec Miranda, opératrice de sexe téléphonique de l'île Maurice. Les protagonistes essaient de remonter à la source et n'y trouvent que le vide. Ce qui rappelle *Louise-Michel* (p. 754), un film bien plus enlevé. Pour protéger Marie qui n'a pu payer, le "hacker" Dieu (Bouli Lanners) noie la sextape dans un compost d'informations grotesques.

Outre Internet et les réseaux sociaux, les auteurs s'en prennent aux pénibles barbarismes anglais qui caviardent désormais le français.

Il grido *Le cri*, Michelangelo Antonioni, Italie, 1957, 111 mn

L'ouvrier Aldo (Steve Cochran) traîne son mal-être dans une Romagne brumeuse depuis qu'Irma (Alida Valli) l'a quitté. Avec sa fillette Rosina, il erre de femme en femme : Elvia (Betsy Blair), une ancienne flamme, Andreina (Jacqueline Jones), une prostituée. Entre les deux, un petit rayon de soleil avec Virginia (Dorian Gray) et sa pompe à essence ; mais elle lui fait renvoyer Rosina et, du coup, Aldo s'en va. Il s'en revient tristement dans son village pour se jeter du haut d'une tour. Grisaille absolue servie par une superbe photo de Gianni De Venanzo et une interprétation superlative.

Passione d'amore Ettore Scola, Italie, 1981, 113 mn

1863. Le capitaine Giorgio Bachetti (Bernard Giraudeau) quitte sa belle maîtresse turinoise (Laura Antonelli) pour rejoindre la garnison de montagne où il est affecté. Logé, comme d'autres, chez le colonel (Massimo Girotti), il fait connaissance de sa cousine Fosca (Valeria D'Obici), une jeune femme très laide qui tombe amoureuse de lui. Le médecin (Jean-Louis Trintignant) le pousse à ne pas trop décourager Fosca, très faible. Malgré sa répugnance, le beau militaire un peu pédant et fat ne la repousse donc pas totalement. Constatant que Fosca a pris trop d'ascendant sur Giorgio, le médecin lui obtient une mutation à son insu : scandale public de Fosca et duel avec le colonel qui croit que le jeune homme a abusé d'elle. Giorgio est désormais amoureux du laideron passionné.

Un beau film d'amour et aussi une histoire de vampire où Fosca demi-morte semble sucer le sang de Giorgio ; D'Obici s'est d'ailleurs enlaidie de façon à rappeler Max Scheck dans *Nosferatu* (p. 593). Elle meurt trois jours après le duel, enfin maîtresse du capitaine. Lequel, cinq ans plus tard, semble complètement rongé de l'intérieur comme si Fosca l'avait contaminé. À cause de sa distribution (qui comprend aussi Bernard Blier), la VF passe très bien.

Natvris khe *L'arbre du désir*, Tengiz Abouladzé, URSS, 1976, 101 mn

Une série de vignettes situées dans la Géorgie pré-révolutionnaire, avec son lot de personnages folkloriques dont l'un mourra gelé en tentant de trouver un arbre magique. Et trois femmes, la plantureuse Narghiza au mieux avec les hommes du village, la ridicule Foufala qui radote sur des amours de jeunesse inventés de toute pièce et enfin Marita. Cette jeune fille est mariée contre son gré à un riche héritier brutal ; quand son bien-aimé Ghedia rentre, une brève étreinte suffit à la faire condamner. Les hommes du village, époux en tête, la promènent sur un âne face à la foule qui la conspuent. Ce beau monde n'est satisfait que quand elle s'écroule morte : l'honneur du village est vengé.

Le carrefour des enfants perdus Léo Joannon, France, 1944, 97 mn

Au moment de la débâcle de 1940, Jean Victor (René Dary), un ancien de Belle-Île, i.e., la maison de correction, fonde le Carrefour pour réhabiliter des délinquants mineurs. Parmi eux, Joris (Serge Reggiani) qui commence par susciter une révolte puis s'assagit quand son petit frère "la Puce" y est affecté. Marcel (Raymond Bussières), un gangster, s'acharne contre le Carrefour et provoque un incendie qui sera fatal à la Puce. Mais les pensionnaires unis le capturent avec ses complices qu'ils livrent à la Police.

Le film s'inspire de *The mayor of Hell* (p. 511) pour en détourner le propos : de plaider pour une éducation moins répressive, il devient exaltation de la relève pétainiste. Jean Victor est en effet un chef et le jeune Joris, qui a appris à obéir avant de commander, en sera un lui aussi... un grand.

The rain people *Les gens de la pluie*, Francis Ford Coppola, USA, 1969, 97 mn

Natalie (Shirley Knight) quitte Long Island et entame une errance, direction la Californie. Explication téléphonique à son époux (qu'on ne verra pas) : "Elle est enceinte" ; il lui arrive, en effet, de parler d'elle-même à la troisième personne. Elle a tôt fait de ramasser un auto-stoppeur, Killer (James Caan) qui se révèle gentil mais idiot depuis un coup reçu lors d'une partie de football américain. Elle tente de le confier à des tiers dont le patron d'une animalerie qui, avec la complicité tacite du flic motorisé Gordon (Robert Duvall), s'approprie les 1000 \$ d'indemnités que le simple d'esprit garde sur lui. Natalie rejoint Gordon dans son mobilhome où leurs ébats sont perturbés par la fillette du policier qui finira par abattre Killer venu à la rescousse de sa protectrice.

Film sur la perte des repères dans un monde sans tendresse où le passé scotomisé affleure par bouffées violentes et désordonnée. Le titre vient d'un peuple mythique dont, selon Killer, les larmes seraient nos gouttes de pluie. On retrouvera Caan et Duvall dans le film suivant de Coppola, *Le parrain* (p. 461).

Hello, sister! Alfred L. Werker, USA, 1933, 57 mn

"Boy meets girl" lors d'une sortie à Coney Island. Le garçon rompt avec la fille enceinte quand un copain mal intentionné lui fait croire qu'il n'est pas le père. *Happy end* après un incendie où le jeune homme sauve sa fiancée.

Film sans grand relief célèbre pour de mauvaises raisons : tourné par Stroheim sous le nom de *Way down Broadway*, le résultat fut jugé immoral par la Fox qui fit édulcorer le scénario et retourner l'ensemble par un tâcheron. Le personnage le plus attachant est celui d'une vieille fille un peu ridicule campée par Zazu Pitts, l'inoubliable Trina de *Greed* (p. 1725).

Pola X Leos Carax, France, 1999, 129 mn

Écrivain à succès, Pierre (Guillaume Depardieu), vit dans le château rouennais de sa mère un peu incestueuse Marie (Catherine Deneuve) en compagnie de sa fiancée Lucie (Delphine Chailot). Tout bascule quand il découvre l'étrange Isabelle (Katia Goloubeva) avec laquelle il part vivre à Paris une existence marginale ; cette Bosniaque se révèle être sa demi-sœur. Lucie s'agrège au couple, au grand dam de Thibault (Laurent Lucas), le cousin de Pierre qui l'avait récupérée comme fiancée à la mort de Marie. Pierre finit par abattre Thibault.

L'extravagance du scénario ne doit rien à Carax : POLA est l'acronyme de *Pierre ou les ambiguïtés*, un roman d'Herman Melville (1852) transposé assez fidèlement dans la France contemporaine. Au centre du film, un cauchemar : Pierre et Isabelle dans un canyon rempli de sang.

Kameradscht *La tragédie de la mine*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1931, 86 mn

Transposition contemporaine de la tragédie de Courrières (1909, plus de mille morts) qui avait vu des mineurs allemands se porter au secours de leurs collègues français, le film se veut une exaltation de la fraternité entre les peuples. Globalement terne, une séquence s'en dégage, celle où un masque à gaz réveille des souvenirs de la Grande Guerre. À noter que les acteurs parlent leur propre langue.

Un lac Philippe Grandrieux, France, 2008, 85 mn

Outre le lac, il y a une forêt où l'on coupe des arbres, la neige et la brume. Et des personnages filmés en gros plans : regards, amour et étreintes, images aux noirs bouchés qui se font parfois haletantes. Le style Grandrieux, plus adapté à l'expression des émotions qu'à la narration.

Never fear *Faire face*, Ida Lupino, USA, 1950, 82 mn

Clouée au lit par la poliomyélite, Carol (Sally Forrest) doit faire une croix sur sa carrière de danseuse et même sur son fiancé Len qui était aussi son partenaire à la scène. Le film s'attache à sa douloureuse reconstruction physique, son état lui permettant de réapprendre à marcher à l'aide d'une béquille. Et surtout morale, apprendre à ne compter que sur elle-même. La dernière séquence est admirable : elle sort de l'hôpital en marchant difficilement vers un monde qui n'a rien à lui offrir... Dénouement saboté par un *happy end* : la production dépêche *in extremis* Len pour l'attendre au coin de la rue, un bouquet de fleurs à la main. Parmi les séquences étonnantes, une *square dance* en fauteuils roulants.

Distant voices, still lifes Terence Davies, Grande-Bretagne, 1988, 82 mn

Aucune narration dans cette série de vignettes décousues où l'auteur évoque sa famille – bien que, vu son âge, on ne puisse l'identifier à aucun des enfants. La première partie (*Distant voices*) s'ouvre avec les funérailles du père (Pete Postlethwaite), individu autoritaire, instable et souvent violent. La seconde (*Still lifes*) se termine avec le mariage du fils. On chante beaucoup et on entend même la célèbre musique de *Limelight* (p. 104) à l'harmonica. Un film attachant, sorte de photo jaunie d'un monde révolu, la classe ouvrière anglaise des années 1940–50.

Don Quichotte Georg Wilhelm Pabst, France, 1933, 82 mn

Cette adaptation de Cervantes est un "véhicule" pour Feodor Chaliapine qui a le physique du chevalier à la triste figure. Mais c'est un chanteur, pas un acteur et le film n'est qu'une succession de vignettes, ainsi l'attaque des moulins à vent.

Carol Todd Haynes, USA, 2015, 113 mn

D'après Patricia Highsmith, la rencontre, fin 1952, entre Carol (Cate Blanchett), en instance de divorce et Therese (Rooney Mara) vendeuse dans un grand magasin newyorkais. Les deux femmes ressentent une attraction profonde mais leur relation tourne court : dans le motel où elles ont fait l'amour, un détective a tout enregistré et Carol doit faire profil bas pour éviter d'aggraver son cas. Quelques mois plus tard, elle se sent libre et propose à Therese de dîner dans un restaurant avec des amis ; Therese refuse avant de la rejoindre dans la soirée. Le film se termine sur le regard magique qu'échangent alors les deux femmes.

Le film frappe par sa reconstitution soignée, sa photographie magnifique – il est volontairement tourné en super 16. À cause de l'époque, il rappelle le splendide *Far from Heaven* (p. 506) qui souffrait d'être un peu une sirkerie.

National Gallery Frederick Wiseman, USA, 2014, 173 mn

Le célèbre musée de Trafalgar square est abordé à travers divers angles en évitant le fastidieux catalogue de l'impressionnante collection. Une guide nous apprend l'origine peu glorieuse des trésors exposés : l'argent de la traite. On discute du meilleur accrochage pour les peintures, on parle de la difficulté d'enlever les vernis. Un restaurateur qui en a presque fini avec le Frederick Rihel de Rembrandt nous montre, sur une radio, une première version peinte dans un sens différent. On nous parle de Vermeer, Poussin, Turner et Claude Lorrain. Et même de détails un peu extravagants comme les particularités des cadres en ébène. Le film se clôt sur un pas de deux dans une salle vide.

Voyage surprise Pierre Prévert, France, 1947, 104 mn

D'après un roman d'André Gillois et Jean Nohain dialogué par Jacques, frère du réalisateur. Le folklorique Piuff (Sinoël) décide d'organiser un voyage surprise, i.e., sans la moindre préparation. Une idée qui séduit beaucoup de monde, y compris un ecclésiastique auquel on attribue un fauteuil Voltaire dans le car. Le hasard fait bien les choses : les voyageurs ont droit à un repas de noces et dorment dans une "maison" récemment fermée par la loi. On visite les gorges du Rossignol en tentant d'échapper à l'inspecteur Vaudor (Charles Laviolle) qui cherche à récupérer le trésor de la fictive Strombolie dont la grande duchesse (le nain Piéral) fait coffrer les voyageurs : elle sera défenestrée. Parmi les participants à ce voyage déjanté, Maurice Baquet, Martine Carol et Annette Poivre.

Vosges Frank Beauvais, France, 2006, 5 mn

Compilation, 12 instants d'amour non partagé Frank Beauvais, France, 2007, 41 mn

Je flotterai sans envie *Trilogie Arno*, Frank Beauvais, France, 2008, 46 mn

Le réalisateur homosexuel nous parle du jeune Arno, vingt ans, dont il est amoureux. L'image tremblée et instable de *Vosges* tente de reconstituer une ballade avec l'aimé. *Je flotterai sans envie* parle de l'absence à travers des images banales du Portugal, de chats ou de chiens qui servent de support à une discussion où Arno explique son rejet – "Tu m'as idéalisé" – d'un partenaire plus âgé et à l'insistance contre-productive. Le film le plus intéressant est sa *Compilation* : la bande sonore passe, l'une après l'autre, une douzaine de chansons tandis que la caméra fixe le visage d'Arno qui a l'air de s'ennuyer un peu.

Kabhi khushi kabhie gham *La famille indienne*, Karan Johar, Inde, 2001, 210 mn

Rahul (Shah Rukh Khan), fils aîné adoptif du richissime Tashvardhan, s'éprend de la belle Anjali (Kajol), un parti peu convenable pour le patriarche qui le chasse ; le couple s'exile à Londres. Dix ans plus tard, la famille désunie est réconciliée grâce à Rohan, le fils plus jeune de Tashvardhan que Rahul n'identifie pas au départ comme son frère : celui qu'il surnommait Laddu (Bouboule) est maintenant un beau jeune homme épris de Pooja, jeune sœur d'Anjali.

Chants et danses à la limite du clip vidéo, personnages convenus et exaltation de la famille dans un *happy end* qui voit le père cesser subitement d'être un vieux con : on est bien à Bollywood. Manque cependant le je-ne-sais-quoi qui rendait parfois émouvant le précédent film de Johar, *Laisse parler ton cœur* (p. 762).

Sicario Denis Villeneuve, USA, 2015, 117 mn

La CIA engage le sicaire Alejandro (Benicio Del Toro) pour liquider un baron de la drogue mexicain. Ce dont il s'acquitte avec délectation, tuant au passage la femme et les enfants du narco-trafiquant. Il faut dire qu'Alejandro est colombien et qu'on le surnomme Medellín. Des personnages inutiles et stéréotypés – une femme et un Noir – ornent un scénario caviardé de poncifs.

Me, bebia, Iliko da Ilarioni *Moi, Grand-mère, Iliko et Ilarion*, Tengiz Abouladzé, URSS, 1963, 86 mn

La jeunesse de l'orphelin Zuriko, élevé par sa grand-mère et ses voisins : Ilarion assez maladroit pour abattre son chien à la chasse et qui se moque d'Iliko le borgne jusqu'au moment où lui-même perd un œil. Au loin la guerre. Puis études à Tbilissi et retour au village au moment où meurt la grand-mère. Le réalisateur devait faire beaucoup mieux après ; la version disponible est doublée en russe.

At Berkeley Frederick Wiseman, USA, 2013, 235 mn

Quatre heures consacrées à la grande université publique californienne. Envisagée sous divers angles. Celui de son conseil d'administration : en ces années de néo-libéralisme, les subventions de l'État se raréfient. Ou aussi des étudiants politisés : on discute de ségrégation sociale ou raciale, on manifeste. On fait aussi la fête dans les rues du campus, on donne de petits spectacles, comme cette désopilante critique de Facebook. On s'intéresse à un robot préhenseur, on s'attarde dans les salles de cours : un sur le *Walden* de Thoreau, un autre sur E. E. Cummings, un troisième sur la perception du temps. C'est parfois fastidieux et l'on décroche mais certains professeurs savent nous toucher tels cette oncologue qui recommande de ne pas rentrer dans la boîte (le conformisme scientifique) ou cet historien qui déplore que les Américains soient analphabètes par rapport au passé.

La dernière lettre Frederick Wiseman, France, 2002, 58 mn

Catherine Samie lit, en français, une lettre (fictive) extraite de *Vie et destin* de Vassili Grossman. Une femme juive, sentant proche son assassinat, écrit à son fils depuis le ghetto d'une ville ukrainienne occupée par les Allemands en juillet 1941. Le noir et blanc privilégie le visage de l'actrice qui prend congé en se retournant et se fondant dans le noir ; aucun décor, seulement un mur et le sol où joue l'ombre, souvent démultipliée, de la condamnée. Un parti pris minimaliste pour éviter tout pathos et nous laisser sur le souvenir de mains désesparées qui tentent d'exprimer l'indicible.

Belfast, Maine Frederick Wiseman, USA, 1999, 249 mn

Suivant sa technique éprouvée, le réalisateur s'immerge dans la population d'un petit port. Où l'on pêche le homard et aussi le saumon qu'on découpe sur place tout comme la sardine dont on voit la mise en boîte. Une autre usine s'occupe de pommes de terre, un pâtissier des donuts, un autre de chocolat. Dans les bois avoisinants des animaux que les gardiens chassent à l'arc, des loups qu'on abat quand ils sont pris au piège. Les chasseurs tirent les daims ou, à défaut, le pigeon d'argile. Des mamies préparent une fête, les enfants Halloween, deux comédiens amateurs répètent *Death of a salesman*. Il y a aussi une réunion municipale où les citoyens font part de leurs doléances, une conférence sur le VIH, une autre sur la participation de la ville à la guerre de Sécession, un cours sur *Moby Dick* et le port de Nantucket. Il y a deux églises, l'ancienne fréquentée par les vieux et un temple évangéliste où l'on se marie. Le tribunal est aussi très fréquenté : quiconque plaide coupable pour un petit délit se voit infliger une amende, sinon son cas est renvoyé en vue d'un procès ultérieur. On fait un tour dans l'EHPAD locale, on suit des malades, parfois idiots. Des femmes discutent entre elles de leur divorce ou d'un père abusif qui refuse de reconnaître ses torts. Une autre, debout, enlève les poux d'une amie, assise avec son enfant.

L'exercice de l'État Pierre Schoeller, France, 2011, 112 mn

Ministre des Transports, Bertrand Saint-Jean (Olivier Gourmet) se voit imposer la privatisation des gares. Tout comme son fidèle chef de cabinet Gilles (Michel Blanc) il n'en veut pas, mais le très libéral ministre de l'Économie a le dernier mot. *Happy end*, le poste de l'Emploi se libère et Bertrand s'y précipite : il n'aura pas à assumer la responsabilité d'une décision aussi douteuse qu'impopulaire. Mais le PR (président) exige la tête de Gilles à qui l'on fait payer son intransigeance ; Bertrand continue donc seul son ascension.

Faux-semblants du pouvoir résumés par le discours paternaliste préparé par Bertrand pour les obsèques de son chauffeur mais refusé par la veuve. Séquences oniriques avec des *kurokos*, machinistes kabuki cagoulés et vêtus de noir (*La ballade de Narayama*, p. 1389). Avec Didier Bezace et Zabou Breitman.

Crazy Horse Frederick Wiseman, France, 2011, 128 mn

Plongée dans les coulisses du célèbre cabaret parisien où Philippe Découflé et Ali Mahdavi montent leur nouveau spectacle, *DÉSIR* : préparatifs, auditions et répétitions. Les danseuses nues ont toutes le même style, poitrines peu abondante, longues jambes et culs rebondis avec lesquels on peut former des chorégraphies abstraites sans la moindre dimension pornographique.

The producers *Les producteurs*, Mel Brooks, USA, 1968, 90 mn

Le meilleur film de Mel Brooks ne relève pas du comique référentiel (e.g., *Frankenstein Junior* p. 552) dans lequel il allait s'enfermer. Dans un monde implicitement juif où l'on prend Dieu à témoin, Max Bialystock (Zero Mostel, enfin déblacklisté) est un producteur merdique de Broadway auquel l'inspecteur des impôts Leo Bloom (Gene Wilder) fait miroiter l'intérêt de monter un flop coûteux. Max bat alors le rappel de ses amies de cœur – des mamies de 80 ans passés, ainsi "Hold me touch me!" (Estelle Winwood) – auxquelles il demande des subventions. Il leur propose 50% des profits, ce qui fait 25000% au total.

Reste à trouver une œuvre nulle au point de n'avoir qu'une représentation. Max déniche *Springtime for Hitler*, écrite par un demi-fou (Kenneth Mars). Ainsi que le metteur en scène idoine – il choisit le snobinard De Bris (Christopher Hewett) qui ne manque pas de trouver la pièce géniale. C'est le comédien psychédélique Lorenzo St. DuBois (Dick Shawn) – dit LSD – qui incarnera le Führer.

Cerise sur le gâteau, Max remet des billets de 100 \$ aux critiques qui viennent à la première, façon de les braquer. Tout commence mal, en effet : le public qui n'apprécie guère la croix gammée façon Busby Berkeley, s'apprête à partir. Mais LSD se met à discuter avec Eva Braun : "– I lieb you ; now, lieb me alone" puis accueille Goebbels avec un "Heil baby!". L'auteur outré déboule avec son casque Wehrmacht pour arrêter cette trahison de son œuvre, contribuant ainsi au succès de la représentation. Ruinés par leur succès, Max et Leo finissent en prison.

César et Rosalie Claude Sautet, France, 1972, 111 mn

Richissime ferrailleur portant des costumes à rayures assez vulgaires, César (Yves Montand) est despotique, colérique et surtout pénible. Il vit avec Rosalie (Romy Schneider), laquelle a un petit coup au cœur quand elle revoit un amour de jeunesse, David (Sami Frey), devenu auteur de bandes dessinées. La jalousie maladroite de César fait le reste : lassée des mensonges grossiers faits par son compagnon pour éloigner son imaginaire rival, Rosalie le quitte et s'installe dans le café sétois de l'oncle de David. Le tenace César l'y rejoint pour l'emmener à Noirmoitié où elle s'étiole ; pas si bête que ça, le tyranneau remet David en course. On peut alors parler de ménage à trois car les deux hommes finissent par sympathiser lors de sorties de pêche ; c'est alors Rosalie qui en a assez et s'en va. Moment magique, alors que César et David devenus inséparables déjeunent, ils voient de la fenêtre Rosalie arriver en taxi. . .

Sautet, qui filme si bien les groupes, nous livre cette fois encore une œuvre attachante mais d'un apolitisme déconcertant : dans *L'horloger de Saint-Paul* (p. 685), Bertrand Tavernier donne une image plus fidèle de la même période. Seconds rôles pour deux inconnus, Bernard Le Coq et Isabelle Huppert.

Potomok Chingis-Khana *Tempête sur l'Asie*, Vsevolod Poudovkine, URSS, 1928, 126 mn

Après avoir fusillé sommairement le brave Mongol Bair (Valéry Inkijinoff), les Impérialistes anglais découvrent qu'il serait descendant direct de Gengis Khan. Ils arrivent à le ranimer dans le but d'en faire le chef d'un gouvernement fantoche. Rétabli, le miraculé prend la tête d'une horde qui chasse les capitalistes détestés.

Le scénario d'Ossip Brik, ami de Maïakovski et époux de Lily, ne fait pas dans la dentelle. Belles images de la steppe mongole et ses yourtes.

Le voyage du prince (le) Jean-François Laguionie, France, 2019, 74 mn

Dans un monde simiesque qui rappelle parfois *La planète des singes* (p. 1319) – “Le rire est le propre du singe” –, un prince exilé est en butte aux potentats locaux qui, par pure démagogie, s'acharnent sur lui. Il finit par repartir après avoir transmis à un jeune singe son goût de la liberté.

Ce beau dessin animé n'a pas la dimension onirique du *Tableau* (p. 1421) ou de *Louise en hiver* (p. 967). Référence à *King Kong* (p. 1142). Et réflexion mémorable : un philosophe est un paresseux qui ne veut rien mais a réponse à tout !

Who's Who Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1979, 73 mn

Cet amusant téléfilm décrit un petit monde de courtiers de la City qui rivalisent de snobisme. La palme est remportée haut la main par Alan Dixon (Richard Kane) qui collectionne les portraits dédicacés : Margaret Thatcher, le présentateur télé Russell Harty ou, faute de mieux, la lettre signée d'un service de Buckingham précisant que la Reine n'envoie pas de photo signée. Son épouse April (Joolia Cappleman) fait photographier leurs chats par un dénommé Shakespeare auquel il demande s'il ne descendrait pas... Le collègue de bureau d'Alan (Phil Davis) est le seul à lui rentrer dans le lard en persiflant noblesse et royauté, c'est ainsi qu'il lui parle d'une prétendue stèle “dédiée à la mémoire du juge Frederick Fotherington-Farquarth et son proche ami le juge Frederick Farquarth-Fotherington qui furent pincés ici en train de se juger l'un l'autre”.

La danse Frederick Wiseman, France, 2009, 152 mn

La danse à l'Opéra, Bastille et surtout Garnier avec ses ruches sur le toit. Exercices, ateliers et sempiternelles discussions sur la retraite, à 40 ans pour les danseurs... et chasse aux mécènes américains. Divers extraits de ballets dont certains très modernes; les tutus font inévitablement penser à Degas. Un coup de téléphone nous informe de la mort de “Maurice”.

Domestic violence I Frederick Wiseman, USA, 2001, 196 mn

Domestic violence II Frederick Wiseman, USA, 2002, 160 mn

Tampa, Floride. Le film s'ouvre sur des images de femmes battues ; on en transporte une sur une civière. La caméra se déplace dans un centre qui recueille les victimes ; elles discutent longuement de leurs époux ou compagnons. Retour sur le terrain avec ce couple que la Police essaie de séparer en envoyant l'un d'eux – mais lequel ? – dormir ailleurs. Puis c'est une femme qui est emmenée menottée car la violence existe aussi dans l'autre sens ; le mari, qui prend la faute sur lui, promet d'aller payer une caution au petit matin. La seconde partie nous conduit au tribunal où ce sont majoritairement des hommes qui sont jugés avec une tendance des victimes au mensonge, aussi bien pour enfoncer le présumé coupable que pour le disculper. La cause de la violence est souvent l'alcool ou la drogue ; les époux brutaux sont alors astreints à un stage de rééducation de 26 semaines que l'un d'entre eux déclare avoir déjà effectué.

Ballet Frederick Wiseman, USA, 1995, 170 mn

L'American Ballet Theater en répétition à New York en présence, notamment, d'Agnes de Mille, nièce de Cecil B. Puis déplacements à Athènes et Copenhague. Un plaisir pour les amoureux de la danse.

In Jackson Heights Frederick Wiseman, USA, 2015, 181 mn

Un quartier du Queens, un des cinq arrondissements de New York situé entre Brooklyn et le Bronx. Il se caractérise par sa population bigarrée, avec une forte présence hispanique mais aussi des juifs et des musulmans, sans compter des LGBT et leur défilé appelé "Pride". Toutes ces communautés semblent cohabiter sans trop se mélanger. Nous entrons dans diverses boutiques : ici l'on tatoue, là on toilette les caniches, chez le marchand de volailles les poulets sont encore vivants. Mais ce petit Eden populaire est en sursis : les bails ne sont plus renouvelés, les étals en plein air qui pourraient indisposer de futurs habitants friqués sont menacés.

Manifestation contre la transphobie, mise en place d'un "copwatch" pour filmer les flics en action. Soirée dans un dancing "gay", après-midi entre vieilles juives ; une Mexicaine raconte longuement, en espagnol, sa traversée illégale de la frontière. Le passage le plus drôle est la mnémotechnique pour apprendre les points cardinaux : E comme la main droite avec laquelle on mange (eat), W comme la gauche dont on se sert aux toilettes (wash). Ce film chaleureux se referme sur une chanson latino.

Public housing Frederick Wiseman, USA, 1997, 195 mn

La cité Ida B. Wells (du nom d'une célèbre journaliste américaine) à Chicago, où vit une population noire et pauvre. La Police, principalement noire, patrouille à la recherche de drogue. On la voit s'en prendre à de prétendus déménageurs qui emportent un frigo. Réunions de comité pour améliorer la gestion et exposés pédagogiques : de jeunes mères se font expliquer le préservatif et sa résistance qui varie avec la marque. Puis une vedette du basket met en garde les jeunes en évoquant ses quatre camarades d'enfance morts ou en train de décéder du SIDA.

La Comédie française ou l'amour joué, Frederick Wiseman, France, 1996, 214 mn

La Comédie française au Palais-Royal mais aussi à l'annexe du Vieux-Colombier. On y répète *La double inconstance* avec Philippe Torreton tandis que Roger Planchon prépare *Occupe-toi d'Amélie* en n'hésitant pas à sabrer dans le texte. On assiste aussi à des discussions sur la signification du *Dom Juan*. Un sociétaire s'en va, un autre est coopté, tout ça entrecoupé de larges extraits des pièces. On parle aussi de retraites et l'on se rend dans l'établissement de Couilly-Pont-aux-Dames, doyenne (Catherine Samie) en tête, fêter les cent ans d'une ancienne pensionnaire : "Le théâtre, c'est comme une religion".

State legislature Frederick Wiseman, USA, 2007, 217 mn

Boise, capitale du très républicain Idaho, et son sénat. On suit d'interminables discussions portant sur des amendements incompréhensibles désignés par leurs numéros. Les opinions politiques affleurent de temps à autre avec des références aux Dix Commandements – la Charia des Républicains à laquelle on élève un monument – une certaine façon de parler de Portland ou San Francisco, lieux de perdition. Quant aux sans-papiers (30 000 dans l'Idaho) un commode "ils auraient dû entrer légalement" légitime la totale absence de statut qui les réduit à l'état d'esclaves de fait.

The mask of Fu-Manchu *Le masque d'or*, Charles Brabin & Charles Vidor, USA, 1932, 68 mn

Le cruel Fu-Manchu cherche à récupérer l'épée de Gengis Khan ; grâce à ce symbole, il compte bien unifier les peuplades asiatiques – de l'Arabie à la Chine en passant par l'Inde – contre la race blanche haïe. Cette version raciste de *Tempête sur l'Asie* (p. 1553) vaut pour une fosse aux crocodiles inspirée de *The pit and the pendulum* d'Edgar Poe et la composition de Boris Karloff.

The leftovers Dalon Lindelof, USA, 2014–17, 1626 mn

28 épisodes en trois “saisons”. Point de départ, si l’on peut dire, la disparition soudaine et inexplicée de 140 millions de personnes, soit 2% de la population mondiale, un 14 octobre. Les survivants doivent vivre avec ; chacun sa méthode.

Ainsi les zombies vêtus de blanc des *Guilty Remnants* (GR) se positionnent devant les maisons en fumant cigarette sur cigarette. Ils se veulent la mémoire survivante de l’Évènement, mémoire qui doit occuper toute la pensée de ceux qui sont coupables de ne pas être partis avec les autres. Les membres de la secte ne parlent pas et communiquent par écrit ; ils rompent avec leurs proches, conjoint ou enfants car “There is no family”. Ne visant qu’à mourir, ils se livrent à la lapidation de GR consentants ; leur but ultime est la destruction du Monde, ce qu’ils réalisent, à petite échelle, dans les bourgades de Mapleton (près de New York) en saison I, Jarden (Texas) en saison II. De cette réjouissante confrérie se dégage Patti (Ann Dowd qui crève l’écran) cheffe locale des GR à Mapleton. Kevin (Justin Theroux), policier sujet au somnambulisme, l’enlève durant une de ses crises ; quand il découvre au réveil qu’il l’a attachée, le monstre féminin refuse d’être libéré et se tranche la gorge pour nuire à son ravisseur.

Lequel est, effectivement, hanté par le fantôme de Patti durant toute la seconde saison. Comment s’en débarrasser ? Un papy un peu vaudou lui conseille de mourir pour pouvoir la tuer au Royaume des Morts. Préalablement empoisonné, Kevin se réveille dans un étrange hôtel où il liquide Patti, en fait son sosie, puis l’original sous l’aspect d’une fillette qu’il noie dans un puits. Le thanatonaute ressuscite délivré de l’encombrante présence. À la fin de la saison III, il refera un voyage chez les Morts et y retrouvera Patti, devenue Secrétaire d’État alors qu’il est lui-même Président : pour passer certains contrôles, il a dû montrer bite blanche, puisque les données biométriques sont celles de son phallus.

Si Kevin n’a trouvé aucun des disparus dans ses deux “voyages”, il n’en va pas de même de sa compagne Nora (Carrie Coon). Obsédée par la perte de son mari et ses deux enfants, elle se laisse convaincre par deux physiciennes qui proposent des départs vers l’Autre Côté. Ce n’est qu’à la toute fin que Kevin vieilli la retrouve dans une ferme d’Australie. Oui, elle “y” est bien allée et a compris que le Monde s’était déchiré le 14 octobre ; dans le Monde-miroir parallèle des 2% disparus, c’est 98% de la population qui s’est évaporé, dont Nora. Mais, sept ans plus tard, ayant perdu sa place dans sa famille d’origine, elle avait cherché le moyen de revenir. . . une conclusion déchirante pour cette tragédie de l’absence, balisée d’images mémorables : massacre de chiens, égorgement de chèvres, un stylite qui passe douze ans sur une colonne. Le ferry de Tasmanie abrite une partouze ; le frère de Nora, le pasteur Jamison (Christopher Eccleston) y rencontre “Dieu”, un assassin très convaincant qui est dévoré par les lions à l’arrivée à Melbourne. . . Car la saison III se déroule en Australie : petit rôle pour David Gulpilil.

Le corniaud Gérard Oury, France, 1965, 110 mn

Pour conduire de Naples à Bordeaux une Cadillac au chargement douteux, Saroyan (Louis de Funès) engage Maréchal (Bourvil), un représentant en layette qui passe ainsi des vacances à l'œil. Pour veiller au grain, Saroyan suit Maréchal incognito tandis que le gang ennemi dirigé par le Bègue (Venantino Venantini) les piste pour s'emparer du véhicule. Les pare-chocs en or massif chromé disparaissent à Naples volés par un garagiste, la "chnouf" – terme daté, cf. p. 501 – s'évapore lors d'une fusillade qui perce les ailes qui l'abritaient, la batterie qui contenait les diamants du hold-up de Baalbek finit au fond d'une crique de la côte ligure. Ce n'est qu'à Vintimille où il aperçoit Saroyan que Maréchal comprend qu'il a servi de mule; il décide alors de faire capturer les gangsters par son copain Martial (Henri Génès), gendarme à Carcassonne. Et c'est finalement à Bordeaux que le prestigieux Youkounkoun, le diamant le plus gros au monde, est localisé : planqué dans le volant, il déclenchait de temps à autres le klaxon.

On mentionnera une bataille rangée dans les jardins de Tivoli et le coiffeur jaloux campé par Lando Buzzanca. Menotté, Saroyan fait part de ses nouveaux projets à Maréchal : la future *Grande vadrouille* (p. 1420) ?

Touch of of evil *La soif du mal*, Orson Welles, USA, 1958, 111 mn

Un crime commis à la frontière entre États-Unis et Mexique est source d'un conflit de compétences entre Vargas (Charlon Heston) et Quinlan (le réalisateur). Ce dernier, sorte d'épave raciste, n'hésite pas à fabriquer des preuves contre un suspect mexicain puis, alors que Vargas a vu clair dans son jeu, contre Susan (Janet Leigh), l'épouse américaine de ce dernier qu'il fait droguer par le mafieux Grandi (Akim Tamiroff) qu'il étrangle de ses mains pour faire porter le chapeau à la jeune femme. Un flic honnête (Joseph Calleia) finira par oublier son admiration pour Quinlan et aidera à le faire pincer.

Un chef d'œuvre qu'on ne se lasse pas de revoir par pur plaisir cinéphilique. Cadrages étranges avec ce tant vanté plan-séquence de trois minutes qui ouvre le film. Le motel où Grandi fait droguer Susan par ses sbires (Valentin de Vargas, suave et Mercedes McCambridge, hommasse) annonce vaguement *Psychose* (p. 1036) où l'on retrouvera Leigh et Mort Mills qui joue déjà dans ce film ; son gardien ahuri (Dennis Weaver) est comme le côté pile du futur Norman Bates.

Le passé du sale flic est symbolisé par Tanya (Marlene Dietrich) et son pianola. Alors que le corps bouffi et grotesque de Quinlan gît dans une sorte de cloaque, c'est elle qui prononce l'oraison funèbre, "une sorte d'homme".

Le Mexicain contre lequel Quinlan avait fabriqué des preuves finit par avouer ; mais contrairement à *Inspecteur Lavardin* (p. 63), il n'y a ici aucune tentative de justification de ce "faux patriotique". Apparition inutile de Zsa Zsa Gábor.

Night nurse *L'ange blanc*, William A. Wellman, USA, 1931, 72 mn

À peine sorties de l'école d'infirmières, Lora et Maloney (Barbara Stanwyck et Joan Blondell) sont engagées pour s'occuper d'une fillette malade. Lora, qui effectue le service de nuit, s'aperçoit que la mère passe ses soirées à se saouler avec des amants tandis que l'enfant est à l'article de la mort. Le sympathique bootlegger Mortie (Ben Lyon) vient à la rescousse en cambriolant une épicerie pour pouvoir donner un bain de lait à la petite. Nous apprenons à la fin que ses amis "se sont occupés" de l'inquiétant chauffeur Nick (Clark Gable) qui terrorisait Lora ; une ambulance le conduit à la morgue. Film amoral d'avant le Code.

Lawrence of Arabia David Lean, Grande-Bretagne, 1962, 227 mn

Le chef d'œuvre de David Lean est consacré à l'étrange T. E. Lawrence qui organisa la révolte arabe contre les Turcs entre 1916 et 1918. Le film combine avec bonheur la description d'un personnage complexe et torturé (Peter O'Toole dans le rôle de sa vie) et une réflexion sur la politique et l'impérialisme sur fond de splendides paysages de désert magnifiés par la partition de Maurice Jarre.

Celui que les Arabes appellent Auren est un idéaliste amoureux du désert et de ses habitants. Il veut les organiser, les fédérer pour qu'ils ne soient plus des sortes d'enfants – tels Ali (Omar Sharif) ou Aouda (extraordinaire Anthony Quinn) – capables de se chamailler pour un puits. Ce qu'il faut bien appeler un nationaliste arabe réussit l'exploit de prendre à revers Aqaba (reconstituée en Andalousie) et partant, attire l'attention des militaires britanniques du Caire, en particulier Allenby (Jack Hawkins) et son éminence grise Dryden (Claude Rains). Il obtient des moyens pour poursuivre la lutte, mais ceux-ci sont limités, pas de canons : dès le début, la rébellion a un fil à la patte. Il jure à ses amis du désert qu'ils seront indépendants avec le vague soupçon de n'être que le rouage d'une manipulation résumée par les accords Sykes-Picot de dépeçage de l'empire ottoman. Profondément déçu par la tournure des événements, il quitte Damas en ayant l'impression d'avoir tiré les marrons du feu pour l'impérialisme et les potentats locaux comme Fayçal (Alec Guinness) qui le voit repartir avec soulagement.

Auren est aussi un mégalomane investi d'une mission supérieure. Quelque chose se brise en lui quand il est capturé à Deraa et soumis à des sévices sexuels de la part d'un officier turc (José Ferrer). Le point faible du film est d'avoir édulcoré ce moment capital – tout comme l'homosexualité latente du héros – en le réduisant à une sévère bastonnade. Il devient amer, parfois cruel ou masochiste : il prend du plaisir à massacrer une colonne d'éclopés turcs ou à se faire gifler par un gradé anglais qui, se basant sur son accoutrement, le traite de sale "wog". Il rentre en Angleterre pour y écrire ses fameux *Sept piliers de la Sagesse*.

La frusta e il corpo *Le corps et le fouet*, Mario Bava, Italie, 1963, 87 mn

Ça commence comme *Le maître de Ballantrae* (p. 1768) : Kurt le frère détesté (Christopher Lee) retrouve le château familial pour réclamer son bien. Et surtout Nevenka (Daliah Lavi) avec laquelle reprend la relation sado-masochiste bien résumée par le titre. Quand il est retrouvé mort poignardé, tout le monde est un peu suspect, en premier lieu la gouvernante Giorgia (Harriet Medin) qui lui vouait une haine mortelle. Mais le père est tué à son tour et l'on commence à croire que Kurt, revenu d'entre les morts, hante les couloirs et la crypte du château. Tout ça n'est que le fruit de l'imagination de l'hystérique Nevenka qui a commis les crimes avant de se tuer pour se délivrer d'un fantôme à la fois aimé et haï.

Le film, réussi mais un peu répétitif, est signé du pseudonyme John M. Old.

Il bidone Federico Fellini, Italie, 1955, 113 mn

Une voiture s'approche d'une ferme ; arrêt et tout le monde se change. Augusto (Broderick Crawford) devient évêque, Carlo (Richard Basehart) son assistant et Roberto (Franco Fabrizi) leur chauffeur. Il s'agit d'aller déterrer le squelette de la victime d'un meurtre enseveli près d'un arbre à côté d'un fabuleux trésor que l'Église veut bien laisser aux paysans – un peu aisés, ils ont déjà la télé – sous réserve de payer 500 messes pour le repos de l'âme du criminel. Résultat, 500 000 lire contre de la verroterie. Autre arnaque, les trois compères pressurent les habitants d'un bidonville en leur faisant miroiter un logement.

Le film culmine dans une soirée de réveillon très *Dolce vita* (p. 236). Carlo, alias Picasso, trimballe un tableau – un De Pisis, dit-il — sans doute peint par lui-même qu'il n'arrivera pas à fourguer. Roberto, venu en compagnie d'une vieille peau couverte de perles, subtilise un porte-cigarettes en or. Mais la maîtresse de maison (Xenia Valderi) a deviné son manège et il est sommé en public de vider ses poches. Iris (Giuletta Masina), l'épouse de Carlo qui vient d'assister à l'humiliation d'un proche de son mari, demande alors des comptes.

Augusto perd quant à lui la face devant sa fille étudiante, au cinéma où il est reconnu par un gogo auquel il avait vendu un antibiotique trafiqué. Séjour à Regina Coeli puis reprise des affaires ; sans Roberto ni Carlo, il retrouve son ancien rôle de "Monsignore Bidone" avec une nouvelle bande. Mais cette fois-ci, c'est une jeune paralytique (Sue Ellen Blake, comme sortie de *L'amore in città*, p. 56) qu'il escroque. Sur le chemin du retour, il prétend avoir laissé l'argent, apitoyé par la jeune femme, mais les autres découvrent qu'il le cache dans sa chaussure et l'abandonnent tabassé dans un ravin ; il expire en tentant d'atteindre la route. Dénouement magnifique et ambigu avec cette tentative de rachat manquée d'Augusto, partagé entre le désir de garder l'argent pour les études de sa propre fille et celui de le laisser à l'infirme. On pense à *La légende du saint buveur* (p. 644).

Frisco Jenny William A. Wellman, USA, 1932, 71 mn

San Francisco, 1906 : le spectateur attend donc le tremblement de terre qui survient après un quart d'heure, tuant net le fiancé et le père de Jenny qui tenait un beuglant à Barbary Coast. Cette dernière, enceinte, est obligée d'abandonner son enfant qui sera élevé dans une famille collet monté tandis qu'elle dirige un bordel à Chinatown. Elle suit de loin l'ascension de son fils devenu procureur au temps de la Prohibition et qui ignore l'identité de sa mère biologique. Quand le peu ragoûtant Dutton (Louis Calhern) fait pression sur elle en la menaçant de révéler le secret au digne magistrat, elle l'abat ; et reste muette tandis que son fils s'acharne contre elle au procès et obtient sa tête. Elle va à la potence sans rien dire, laissant le soin à sa fidèle Amah (Helen Jerome Eddy grimée en Chinoise) de brûler les coupures de Presse consacrées au fils adoré. Ce scénario moralisateur et déplaisant rappelle celui de *The whispering chorus* (p. 1175).

La chienne Jean Renoir, France, 1931, 96 mn

D'après Georges de la Fouchardière. Michel Simon, génial, campe Legrand, caissier effacé d'une maison de bonnetterie et peintre du dimanche marié à l'autoritaire Adèle (Magdeleine Bérubet). Et voilà qu'il vole au secours de Lulu (Janie Marèse morte peu après) que son maquereau Dédé (Georges Flamant, un sous-Maurice Chevalier qu'on retrouvera vieilli dans *Les quatre cents coups*, p. 521) est en train de rosser. Le naïf caissier installe la belle dans ses meubles sans savoir qu'il subventionne Dédé, puis y dépose les tableaux qui indisposaient Adèle. Le mac a l'idée de les vendre en les attribuant à Lulu, alias Clara Wood, artiste américaine. Rebondissement, le premier époux d'Adèle dont la photo trône dans le salon et qui s'était fait passer pour mort pour échapper à la virago, se fait connaître de Legrand qui a tôt fait de le réunir à sa veuve. Il s'éclipse de nuit et déboule chez Lulu pour découvrir son infortune. Il revient le lendemain et assassine la belle tandis qu'un chanteur des rues interprète *Sérénade du pavé*, succès d'Eugénie Buffet. Dédé, venu peu après dans la belle voiture payée par les Clara Wood, est accusé du crime et raccourci. Épilogue, Legrand devenu clochard après avoir perdu son boulot, retrouve l'adjudant lui-même veuf d'Adèle : ils ouvrent la portière à un bourgeois qui emporte un Clara Wood avant d'aller se rincer la gueule avec le pourboire. Rendez-vous dans *Boudu sauvé des eaux* (p. 89).

Peut-être le chef d'œuvre de Renoir, ce film impertinent et jubilatoire est présenté comme un théâtre de marionnettes. Lulu "est toujours sincère, elle ment tout le temps", quand à Dédé, "c'est Dédé quoi!". Cet aspect est absent du *re-make* de Fritz Lang (*Scarlet street*, p. 1049), un bon film noir, sans plus : le grand réalisateur allemand est totalement dépourvu d'humour, de plus le moralisme américain interdit un dénouement aussi désinvolte.

Vertigo *Sueurs froides*, Alfred Hitchcock, USA, 1958, 128 mn

Les arpèges de la musique de Bernard Herrmann répondent aux spirales du générique signé Saul Bass : circonvolutions du temps et de la mémoire, comme les cheveux enroulés de Carlotta dont le portrait orne le musée de San Francisco. À la demande d'un mari inquiet (Tom Helmore), l'ex-policier Scottie (James Stewart) y suit Madeleine (Kim Novak), une épouse suicidaire qui se prend pour la réincarnation de cette Carlotta au sort tragique. Il la file longuement en voiture dans les rues en pente – la musique se fait lente et répétitive – jusqu'au moment où elle se jette dans la baie ; le détective amateur la repêche, début d'une histoire d'amour. Au pied des "redwoods", un tronc coupé est ponctué de dates depuis la bataille de Hastings ; "Ici je suis née, là je suis morte", dit-elle en montrant deux cernes du XIX^e siècle. Puis c'est la visite dans une vieille mission espagnole où Madeleine monte dans le clocher pour se jeter dans le vide ; atteint d'acrophobie, Scottie n'a pas pu grimper les escaliers et empêcher le geste fatal.

Culpabilité, deuil et absence, elle lui manque car il l'aime toujours. Quand il rencontre Judy, une vendeuse un peu vulgaire qui lui rappelle Madeleine, il en fait sa chose en la transformant en sosie de l'absente, même tailleur gris, même coupe de cheveux. Il semble avoir retrouvé le bonheur dans cette passion jusqu'au moment où Judy exhibe un pendentif porté par Madeleine. Il comprend alors qu'il a été le jouet d'une manipulation et qu'il n'a jamais connu la véritable Madeleine, tuée à la mission par un mari diabolique au courant de son acrophobie. Voulant la faire expier, il surmonte le vertige et entraîne Judy au sommet du clocher d'où, effrayée par l'apparition d'une religieuse, elle fait une chute mortelle. Bien qu'ayant trempé dans la machination, elle aimait profondément Scottie.

Après le succès des *Diaboliques* (p. 1733), Boileau et Narcejac avaient écrit un roman cousu main pour Hitchcock. On reconnaît la patte du premier auteur dans l'intrigue tordue, à la limite du vraisemblable, celle du second dans la sentimentalité douloureuse et fétichiste qui imprègne le film. Seul élément d'humour dans ce chef-d'œuvre grave, le personnage de Midge (l'ex-blacklistée Barbara Bel Geddes) qui tente maladroitement de se faire aimer de Scottie.

L'acrophobie du protagoniste est rendue en combinant un zoom à un travelling dans le sens opposé, ce qui a pour effet de dilater ou rapetisser l'arrière-plan.

Hobson's choice *Chaussure à son pied*, David Lean, G^{de}-Bretagne, 1954, 104mn

Dans un Manchester victorien, le bottier Hobson (Charles Laughton) se repose sur sa fille aînée Maggie (Brenda de Banzie de *L'homme qui en savait trop*, p. 8) qui tient les comptes et son ouvrier Mossop (John Mills), inculte mais doué de ses mains. Contre toute attente, Maggie décide de se marier avec Mossop et d'ouvrir une boutique concurrente. À voir pour le réjouissant cabotinage de Laughton.

Per qualche dollari in più *Et pour quelques dollars de plus*, Sergio Leone, Italie, 1965, 132 mn

Sauce rallongée de *Pour une poignée de dollars* (p. 1071) : musique d'Ennio Morricone, avec Gian Maria Volonté dans le rôle du cruel Indio. Face à lui, Clint Eastwood et Lee Van Cleef, ce dernier sur le déclin aux États-Unis, campent deux chasseurs de primes. Parmi les trognes patibulaires, Klaus Kinski né pour jouer les bossus hargneux. Gros plans sur des visages, affrontements statiques dont un brouillon du "triello" final du *Bon, la brute et le truand* (p. 514). Une montre musicale préfigure l'harmonica d'*Il était une fois dans l'Ouest* (p. 1309). Bof!

Les Misérables : *Tempête sous un crâne*, R. Bernard, France, 1934, 116 mn

Les Misérables : *Les Thénardier*, Raymond Bernard, France, 1934, 86 mn

Les Misérables : *Liberté, liberté chérie*, R. Bernard, France, 1934, 87 mn

Considéré comme la meilleure adaptation du chef d'œuvre de Hugo avec un extraordinaire Harry Baur dans le rôle de Jean Valjean et dans celui de son sosie Champmathieu dont le procès provoque la célèbre tempête sous un crâne : faut-il laisser condamner un innocent à sa place ? La première époque s'ouvre sur une cariatide portant une main au front comme une image de la détresse humaine. On mentionnera la Cosette enfant et son balai, devenue l'image stéréotypée de la fillette ainsi que sa peur dans la forêt menaçante qui annonce celle de *Blanche-Neige* (p. 523) ; et la procession des condamnés pour le baignage sur une musique d'Arthur Honegger qui clôt la seconde époque ; "– Sont-ce encore des hommes ? – Certains, oui". Il y a bien sûr le terrifiant couple Thénardier (Charles Dullin et Marguerite Moreno) et le piège tendu à Valjean, alias Fauchelevent, à la mesure Gorbeau. Terrifiant dans un autre sens, l'inspecteur Javert (Charles Vanel) dont le bâton torsadé est une sorte d'emblème des argousins ; il s'acharne contre celui qu'il considère comme un criminel parce qu'il a été condamné et qui, déstabilisé par le comportement de Valjean qui lui a fait grâce, se met à le vouvoyer avant d'aller se noyer dans la Seine : bête mais honnête. Marius (Jean Servais) est éclipsé par son grand-père (Max Dearly), quant à Cosette (Josseline Gael), elle peine à nous intéresser adulte. Mais deux des enfants Thénardier qui meurent sur la barricade de l'insurrection de 1832 – références au tableau de Delacroix – nous émeuvent : Gavroche (Émile Genevois) qui tombe par terre – c'est la faute à Voltaire – et Éponine (inattendue Orane Demazis) qui demande à Marius de l'embrasser sur le front quand elle sera morte.

L'idéologie chrétienne de réconciliation entre classes imprègne le film que traverse l'image des chandeliers offerts par Mgr Myriel (Henry Krauss) ; ils brûlent près de Valjean agonisant et s'éteignent avec le mot FIN.

In cold blood *De sang froid*, Richard Brooks, USA, 1967, 134 mn

Le film, en noir et blanc, relate le crime abominable commis par deux petits délinquants, Perry (Robert Blake) et Dick (Scott Wilson) qui assassinèrent un couple de fermiers aisés du Kansas et leurs deux grands enfants en 1959 pour une poignée de dollars. Puis leur capture, leur procès et leur exécution par pendaison après cinq ans passés dans le couloir de la mort. Le titre, qui reprend celui du best-seller de Truman Capote, réfère aussi bien au crime qu'au châtement.

Le film s'attache surtout à Perry, un marginal qui se rêve chanteur à Las Vegas, pêcheur de trésor au large du Yucatán ; en cela il ressemble à son père (Charles McGraw), figure aimée et haïe. Manque au film, et pour cause, la relation vraisemblablement amoureuse qui s'établit entre ce pathétique meurtrier et l'écrivain qui l'immortalisa : pour ça il faut voir *Capote* ou *Infamous* (pp. 654, 1427).

The night of the hunter *La nuit du chasseur*, Charles Laughton, USA, 1955, 94 mn

Au bord de l'Ohio (West Virginia) au début des années 1930. Billy et sa sœur Sally sont témoins de la capture de leur père (Peter Graves, le traître de *Stalag 17*, p. 1730) qui leur demande de cacher l'argent qu'il vient de voler en tuant deux personnes ; il sera pendu. Peu après déboule un saint homme – "a man of the cloth" – qui exerce une profession reconnaissable à son chapeau, celle de prédicateur évangéliste. Ce Powell (Robert Mitchum), qui a partagé la cellule de leur père, est bien décidé à récupérer le magot. Il n'a pas de mal à séduire et épouser leur mère (Shelley Winters) qu'il tue ensuite dans une crise de délire puritain, puis s'en prend aux enfants pour récupérer la poupée où est caché l'argent. Les gamins fuient en barque sur la rivière et trouvent refuge chez la vieille Rachel (Lillian Gish) qui recueille des orphelins de la crise ; c'est là que Powell sera capturé en tentant de les enlever.

Le personnage de Powell est un fanatique religieux très plausible, avec ses phalanges tatouées LOVE et HATE, petit théâtre du Bien et du Mal. C'est une sorte d'ogre, de loup-garou menaçant qui, blessé par un coup de feu de Rachel, part en poussant un cri d'animal. On le reconnaît aussi à sa lancinante chanson "Leaning" que Rachel reprend en canon avec lui avant l'affrontement final. Le style pictural est expressionniste : on mentionnera l'étrange chambre mansardée où Powell poignarde son épouse, la descente nocturne de la rivière sous l'œil des crapauds, lapins, tortues, etc. et la nuit passée par les enfants dans une grange alors que sur l'autre rive se profile la silhouette de Powell à cheval chantant son "Leaning" – "Ne dort-il donc jamais?".

Cette unique réalisation de Charles Laughton s'est heurtée à l'étroitesse cul-bénit des Américains : il dégradait le mariage et la religion.

Antonio das Mortes Glauber Rocha, Brésil, 1969, 94 mn

Antonio das Mortes (Maício do Valle) reprend du service : celui qui avait tué Corisco en 1940 (*Le dieu noir et le diable blond*, p. 423) apprend la présence d'un nommé Coirana dans un village du Sertão. Il s'y rend, affronte le bandit en combat singulier et le blesse à mort ; mais refuse de massacrer la foule des miséreux qui le suivent. Mécontent, le coronel (= latifondiaire) Horácio fait venir Mata Vaca et ses mercenaires depuis le Minas Gerais pour les exterminer, tâche dont ils s'acquittent ; mais Antonio, passé du côté des pauvres, extermine la bande. Le cruel Horácio est transpercé par la lance d'un Noir à cheval tenant en croupe une "sainte" vêtue de blanc : Saint Georges tuant le dragon.

Message politique avec des personnages hautement symboliques : Horácio, aveugle, est marié à une ancienne prostituée qui le trompe avec le chef de la Police. Dénoncée, elle doit larder son amant de coups de couteau ; plus tard, l'instituteur alcoolique (Othon Bastos) fera l'amour avec elle sur le cadavre ; le violet de sa robe transparente contraste avec le rouge vif du sang du mort. Un prêtre très "théologie de la libération" tente de les séparer.

Le règlement de comptes final sent les spaghetti et le message est un peu lourd. Mais le film est empreint d'une poésie baroque qui le rend difficile à oublier.

Viridiana Luis Buñuel, Espagne, 1961, 91 mn

À la veille de ses vœux, la blonde Viridiana (Silvia Pinal) rend visite à son oncle Jaime (Fernando Rey) qui vit dans le souvenir d'une épouse morte la nuit des noces. Elle se prête à contre-cœur à un rituel fétichiste et prend la fuite quand le barbon prétend avoir abusé d'elle pendant son sommeil. Resté seul, il se pend et la jeune femme, qui se croit souillée, reste dans le domaine pour y recueillir une Cour des miracles sortie de chez Ribera. Le film culmine dans une parodie grotesque de la Cène : au centre un aveugle libidineux (José Calvo), en face sa maîtresse (Lola Gaos) qui relève ses jupes pour "prendre une photo". Jorge (Francisco Rabal), fils d'un autre lit de Jaime, s'est lui aussi installé dans le domaine en perpétuant les habitudes ancillaires de son père avec la gouvernante Ramona (Margarita Lozano). Quand Viridiana vient lui rendre visite dans sa chambre, il est en compagnie de la domestique qu'il ne chasse pas : tous trois s'asseyent pour jouer. Il savait depuis le début qu'il finirait bien par battre les cartes avec sa "cousine".

Seconde adaptation d'Antonio Pérez Galdós, après *Nazarín* (p. 693) et avant *Tristana* (p. 867) où l'on retrouvera Rey et Gaos. Œuvre très bunuelienne traversée par l'image de la corde à sauter de la fille de Ramona avec laquelle Jaime se pend et que Viridiana lâche quand elle est violée par les mendiants. Tout comme *Archibald de la Cruz* (p. 473), Jaime est ami des insectes, ici une abeille qui se noie. Tourné en Espagne, le film ne put y être projeté qu'après la mort de Franco.

Tirez sur le pianiste François Truffaut, France, 1960, 81 mn

Sous le nom de Charlie Kohler, Édouard Saroyan (Charles Aznavour) tient le piano dans le boui-boui où Bobby Lapointe interprète *Framboise* avec sous-titres français ! Un flash-back nous ramène au temps où, pianiste célèbre, il n'avait su empêcher le suicide de son épouse (Nicole Berger sa partenaire des *Dragueurs*, p. 225). Depuis, il végète en s'occupant de son petit frère Fido (Richard Kanayan) en compagnie d'une prostituée (Michèle Mercier). L'amour frappe à la fenêtre en la personne de Léna (Marie Dubois dont le pseudonyme réfère au roman éponyme d'Audiberti) qui connaît sa véritable identité. Problème, les deux autres Saroyan, dont Chico (Albert Rémy), sont des truands minables poursuivis par deux gangsters, Momo (Claude Mansart) et Ernest (Daniel Boulanger) qui enlèvent Fido. Dénouement dans un chalet où Léna meurt victime d'une balle perdue.

Dialogues décalés avec beaucoup de tchatche : Momo et Ernest parlent des femmes, de leurs fantasmes, et racontent des craques au jeune Fido, ainsi ce prétendu métal japonais dont serait fait le foulard de Momo, "sur la tête de ma mère, juré !" – vignette, la vieille tombe raide morte ! Autre discussion, toujours sur les femmes, dans une arrière-cour où Plyne, le patron du café, cherche à étrangler Charlie. On entend "Si les cons volaient, il serait chef d'escadrille" et une chanson de Félix Leclerc "Quand je te détesterai, je mettrai ma casquette". Le chalet des neiges, situé au Sappey-en-Chartreuse, est le décor de deux autres films (pp. 1100, 69). Catherine Lutz qui joue l'épouse de Plyne, retrouvera le comptoir dans *Lola* (p. 252). Dernier plan, Charlie, de retour à son piano, joue la musique de Georges Delerue ; une erreur de mise au point non rectifiée brouille légèrement son visage, comme s'il était perdu dans ses souvenirs.

Prince of the city *Le prince de New York*, Sidney Lumet, USA, 1981, 167 mn

New York. Ciello (Treat Williams, excellent), flic anti-drogue corrompu mais pas trop, accepte de coopérer avec des enquêteurs fédéraux qui veulent faire le ménage dans la Police ; il est entendu que son activité ne mettra pas en cause ses proches collègues. Portant un "wire", i.e., un émetteur collé sur la poitrine, il enregistre au péril de sa vie des conversations incriminantes. Pour s'apercevoir tardivement que certains enquêteurs, notamment Santimassimo (Bob Balaban) et Polito (James Tolkan), cherchent à le mettre personnellement en cause ; il est forcé de vider son sac et de balancer ses copains dont certains se suicident.

Basé, comme *Serpico* (p. 71), sur une histoire réelle, le film dénonce l'acharnement excessif contre un type de policier qui, tout comme l'héroïne, ne fonctionne pas pur. Polito, dans sa position en surplomb qui lui permet de juger du bien et du mal, est particulièrement terrifiant : dans une scène mémorable, il fait humilier Ciello par un gros bonnet de la drogue.

Ukigumo *Nuages flottants*, Mikio Naruse, Japon, 1955, 119 mn

D'après Fumiko Hayashi. Yukiko (Hideko Takamine) a eu une liaison à Dalat, pendant la guerre, avec Kengo (Masayuki Mori). Rapatriée, elle cherche à le retrouver et entame une relation triste avec cet homme marié qui finit par quitter sa femme mais pour vivre seul. Sans travail, elle se fait entretenir par un GI. Kengo l'emmène dans la station thermale d'Ikaho, reconnaissable à son labyrinthe d'escaliers, en vue de l'acte d'amour suprême, le double suicide. Or il y fait la connaissance d'un commerçant local (Daisuke Katō, l'autre récurrent de Naruse avec Takamine, mais comme second couteau) et surtout de sa belle épouse Isei (Mariko Okada) qui part vivre à Tōkyō avec lui ; le cocu finira par retrouver Isei et la tuer, un scandale qui entache la réputation de Kengo. Yukiko finit par céder aux avances d'Iba (Isao Yamagata), son peu ragoûtant ex-beau-frère qui se fait désormais une petite fortune grâce à sa Maison du Dieu-Soleil, guérison par passes magnétiques. Elle vole 300 000 ¥ au charlatan pour les proposer à Kengo qui n'en a pas besoin car il vient de trouver un poste de forestier à Yakushima, petite île au sud de Kyūshū. Sans enthousiasme, il accepte qu'elle l'y accompagne, du moins pour quelques mois mais, arrivés au port de Kagoshima et son célèbre volcan, Yukiko tombe gravement malade. Kengo hésite puis l'emmène, allongée sur une civière. Lorsqu'elle meurt sur l'île pluvieuse, l'indifférent la remaquille morte puis se met à sangloter "Yukiko" comme s'il comprenait enfin qu'il était passé à côté de l'amour et de la vie ; carton final sur "la douleur infinie des fleurs".

L'arrière-plan est très réaliste : le Japon d'après-guerre avec ses trafics dignes de *Manon* (p. 390), les manifestants communistes. La pluie qui semble rarement s'arrêter contraste avec les images ensoleillées des souvenirs vietnamiens ou encore de l'éclaircie qui accompagne le départ du navire pour Yakushima. Tout se termine dans une maison triste où claquent les volets battus par les vents.

Naruse a réussi un mélodrame déchirant, peut-être le plus beau film japonais. Ozu, si avare de commentaires – ses *Carnets* parlent surtout de gueules de bois – dit son immense admiration à sa sortie (9 février 1955). Une admiration à rapprocher du relatif ratage de *Crépuscule à Tōkyō* (p. 640) : n'est pas Naruse qui veut !

Le cercle rouge Jean-Pierre Melville, France, 1970, 141 mn

Le cambriolage de la bijouterie Mauboussin, place Vendôme, par Corey (Alain Delon) et Vogel (Gian Maria Volonté) assistés de l'ex-policier alcoolique Jansen (Yves Montand). Face à eux le commissaire Mattei (Bourvil, dans son pénultième rôle, excellent). Les quatre sont destinés à se retrouver dans le cercle rouge (citation liminaire de Ramākrishna). Académisme glacé façon *Le samouraï* (p. 1021) avec patron de boîte de nuit "régulier" (François Périer). L'inspecteur général (Paul Amiot) exprime sa vision de l'Humanité : "Tous coupables".

Yōtō monogatari *Meurtre à Yoshiwara*, Tomu Uchida, Japon, 1960, 105 mn

D'après une pièce de kabuki. Jirō (Chiezō Kataoka), un soyeux de Nagano, est affligé d'une horrible tache au visage qui éloigne de lui les femmes, y compris les prostituées du district réservé de Yoshiwara. Sauf Tsuru i.e., cigogne (Yaeko Mizutani), une ancienne taularde vulgaire qui consent à s'occuper du "monstre" et même à devenir son épouse en lui donnant un héritier ; pourvu qu'il finance son éducation car elle veut devenir courtisane de première classe. Les sommes réclamées par Tsuru et le couple qui l'emploie sont colossales, jusqu'à ruiner l'honnête industriel qui s'aperçoit bien tard qu'il a été roulé dans la farine et saigné à blanc. Il transmet ce qu'il reste de son entreprise à son commis avant d'aller assister incognito à la dispendieuse inauguration de Tsuru et se venger dans le sang.

120, rue de la Gare Jacques Daniel-Norman, France, 1946, 101 mn

D'après Léo Malet, une enquête de Nestor "Dynamite" Burma (René Dary), assisté de sa pétulante secrétaire Hélène (Sophie Desmarets). L'énigme tourne autour du truand décédé Georges Parry qui adorait les rébus. On comprend tardivement que le 120 rue de la Gare est situé à Pantin, comme le pantin qu'il a offert à sa fille : c'est là que se trouve le flacon de pilules recelant des perles volées.

Malgré les morts en cascade (cinq!), c'est une histoire bon enfant avec des répliques amusantes. Parmi les seconds rôles, Albert Dinan en as de la pince-monseigneur et Jean Parédès en journaliste. Le décor lyonnais d'une partie de l'intrigue est mieux exploité dans l'excellente BD de Jacques Tardi (1988).

Une belle fille comme moi François Truffaut, France, 1972, 94 mn

Béziers. Dans le cadre de sa thèse consacrée aux femmes criminelles, Prévine (le débutant André Dussollier), interroge longuement Camille (Bernadette Lafont) dans sa prison. La jeune femme très délurée lui raconte sa vie et a tôt fait de l'entortiller ; il arrive même à l'innocenter du crime dont elle était accusée, ce dont elle le remercie en tuant son propre mari (Philippe Léotard) tout en faisant porter le chapeau à l'universitaire.

Film atypique de Truffaut et de loin son plus drôle. Lafont est irrésistible de vulgarité ; "musicale", elle chante "Connais-tu la fille au banjo, elle est toute nue dans son rancho", qualifie de "paris de la fatalité" les assassinats qu'elle commet. Ses partenaires masculins obsédés sexuels (Guy Marchand, Pierre Brasseur) pâlisent face à ce volcan. Mais les coincés s'en sortent beaucoup mieux : Prévine avec sa logorrhée psychanalytique et surtout Arthur "la terreur des fourmis" (Charles Denner), le désopilant dératiseur catholique "qui veut la même chose que les autres, mais ne le sait pas". Apparition du nombre fétiche 813 (cf. p. 3).

Rope *La corde*, Alfred Hitchcock, USA, 1948, 81 mn

Saisi par un délire "nietzchéen", Brandon (John Dall) convainc son ami Phillip (Farley Granger) d'étrangler le sous-homme David Kentley. Il place le cadavre dans un coffre qui, recouvert d'une nappe et de deux chandeliers, servira à dresser le buffet que donne par bravade Brandon au père de la victime (Cedric Hardwicke), sa fiancée et sa ridicule tante (Constance Collier). Autre invité, Rupert (James Stewart), le mentor des deux homosexuels qui a souvent tenu des propos un peu désinvoltes sur le droit à tuer les inférieurs, sent qu'il y a anguille sous roche : Phillip est sur les nerfs alors que Brandon multiplie les provocations comme ces livres qu'il remet à M. Kentley, liés par la fatale corde.

Huis clos filmé dans un décor unique avec un Manhattan de studio derrière la baie vitrée : la couleur des immeubles vire à l'ocre avant que ne tombe la nuit pour le dénouement. Marqueur majeur en vue de la réalisation d'un film sans raccord, l'œuvre est constituée de cinq faux plans-séquences obtenus en trichant : au milieu de chacun d'eux, la caméra traverse une zone sombre, un dos ou le couvercle du coffre, le temps de recharger la caméra. Avec Edith Evanson.

Red river *La rivière rouge*, Howard Hawks, USA, 1948, 127 mn

En 1865, un groupe de bétailleurs texans charge l'un d'entre eux, Dutton (John Wayne) de convoier 9000 têtes jusqu'au lointain chemin de fer : le pays qui sort de la guerre a envie de manger du bœuf. Autour de Dutton, Matt (Montgomery Clift) qui est un peu son fils adoptif, le pittoresque Groot (Walter Brennan) qui a perdu son dentier au poker mais a droit de le récupérer pour manger. Un irresponsable qui mange du sucre en cachette fait tomber des gamelles, provoquant une débandade du bétail avec mort d'homme (Timothy Carey Jr.) ; Dutton veut le fouetter et, comme il se rebelle, est à deux doigts de le tuer. Ce sont plus tard des cow-boys (dont Paul Fix) qui désertent, protestant contre l'itinéraire trop long imposé par Dutton : on aurait dû viser Abilene où, paraît-il, passe le train. Dutton lance des hommes à leurs trousses et s'apprête à les faire pendre quand Matt se rebelle contre Dutton, qui est laissé, légèrement blessé, tandis que le troupeau oblique pour Abilene. La petite troupe de cow-boys avance lentement, sauvant au passage une caravane et la belle Tess (Joanne Dru) d'une attaque d'Indiens. Arrivé à bon port, Matt vend le troupeau à Latimer (Timothy Carey) et s'apprête à affronter Dutton qui a juré de le rattraper et le tuer. Il refuse de dégaîner quand l'autre commence à lui tirer dessus en visant toujours à côté puis les deux hommes en viennent aux mains. Tess met fin au pugilat en gourmandant "père" et "fils" : "Ne voyez vous pas que vous vous aimez ?". *Happy end.*

Splendide western consacré à la célèbre piste Chisholm (à ne pas confondre avec Chisum). Avec John Ireland, Noah Beery Jr. et Hank Worden.

Twilight's last gleaming *L'ultimatum des quatre mercenaires*, Robert Aldrich, USA, 1977, 145 mn

Quatre militaires américains, principalement Dell (Burt Lancaster) et Powell (Paul Winfield), s'emparent d'un site de missiles au Montana. Ils menacent de les lancer sur leur cible, sans doute l'URSS, si le président (Charles Durning) ne révèle pas à ses administrés que la guerre du Vietnam a perduré, alors qu'on la savait perdue, pour de pures raisons politiques : un document secret en ferait foi. Désarmé, le cabinet (Melvyn Douglas, Leif Erickson, Joseph Cotten, Charles McGraw) essaie la manière forte ; le général MacKenzie envoie deux hommes avec une bombe atomique miniature pour raser le site. Mais ils sont repérés par Dell qui fait sortir les neuf têtes nucléaires du silo. Le président se résout à accéder à la demande des factieux et quand il se rend sur place, il est dégommé, par erreur, avec Dell et Powell par le commando posté par MacKenzie. Homme intègre, il s'était engagé à révéler le scandaleux document mais son secrétaire d'État n'a pas l'intention d'honorer sa parole.

Docteur Folamour (p. 522) présentait un complot tout à fait plausible mené par des pantins, des caricatures de militaires ou de conseillers. Si les protagonistes de ce film n'ont rien de ridicule, le propos – une histoire de guerre qu'on mène quand même alors qu'on la sait perdue et surtout l'idée que la révélation d'un tel secret serait dévastatrice – est un peu simpliste et infantile. Le "split screen" est utilisé sans parcimonie, mais à bon escient. Le titre original réfère à un passage de l'hymne américain.

Thunderball *Opération Tonnerre*, Terence Young, Grande-Bretagne, 1965, 130 mn

Quatrième James Bond, toujours avec Sean Connery, et un des meilleurs avec un retour aux Bahamas où SPECTRE a détourné un bombardier contenant deux missiles : il gît au fond de l'eau avec son équipage. Tout ça sert de prétexte au ballet final, une lutte sous-marine entre hommes-grenouilles, les uns en orange et les autres en noir. Le méchant de service Largo (Adolfo Celi affublé d'un bandeau sur l'œil) sera finalement transpercé par une flèche décochée par Domino (Claudine Auger), sa maîtresse à laquelle Bond a révélé qu'il a tué son frère.

Mémorable salle du conseil de SPECTRE dont les membres sont assis sur des sortes de chaises électriques ; l'homme au chat blanc appuie sur un bouton et foudroie un des participants dont le fauteuil s'enfonce pour remonter vide. Ainsi que la piscine où Largo élève des requins affamés. Générique de Maurice Binder, avec les récurrents Bernard Lee, Lois Maxwell et Desmond Llewellyn toujours aussi grincheux, tous absents de *Never say never again* (p. 981), lointain *remake* dû à une compagnie concurrente où Connery reprend du service.

The brides of Dracula *Les maîtresses de Dracula*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1960, 85 mn

Dans la Transylvanie germanophone des films Hammer (Badstein), une série de vignettes reliées par un scénario décousu. Van Helsing (Peter Cushing) chasse le vampire Meinster, joué par un bellâtre qui ne fait pas oublier Christopher Lee. Les cadenas mis aux cercueils tombent tout seuls, l'eau bénite brûle les visages comme du vitriol et la dernière image est un un moulin en feu dont les ailes dessinent une croix. Si les jeunes femmes sont un peu fades, la maman de Meinster (Martita Hunt) vampirisée par son fils – c'est un peu de l'inceste – et la gouvernante complice (Freda Jackson) sont assez réussies. Miles Malleon campe un réjouissant médecin enchiffrené.

The unforgiven *Le vent de la plaine*, John Huston, USA, 1960, 116 mn

Rachel (Audrey Hepburn) que les trois enfants de Mattilda Zachary (Lillian Gish) traitent comme une sœur, n'est pas un bébé blanc adopté, mais une Indienne. Le terrible secret de leur mère est révélé par Kelsey (Joseph Wiseman), un demi-fou errant qui lance les Kiowas contre la famille, seule à les affronter. *Happy end* entre Rachel et son "frère" Ben (Burt Lancaster).

Film grandiloquent où abondent stéréotypes et bons sentiments : le frère raciste (Audie Murphy) qui avait fui par détestation de l'Indienne, revient *in extremis* pour sauver les siens. Avec quelques images mémorables comme ce piano à queue sur lequel s'acharnent les lances indiennes. Et surtout ce Kelsey à la silhouette de fantôme pendu par Mattilda au terme d'un expéditif "procès" nocturne. On est quand même bien loin de *The searchers* (p. 510).

T'es heureuse ? Moi toujours ! Jean Marbœuf, France, 1983, 84 mn

Une jeune femme (Dominique Labourier) promène son petit car dans des bourgades de l'Aveyron où elle projette les films abscons de son mari, un cinéaste qui s'est suicidé, devant des audiences très clairsemées : pas plus de succès à Millau qu'à Meyrueis. Elle croise des hommes sur son chemin : un instituteur triste (Denis Manuel), un idiot de village (Jacques Chailleux), un cafetier spécialisé dans les bruits de pets (Michel Galabru), un clown homosexuel (Claude Brasseur) et enfin le clarinettiste zinzin Aldebert (Guy Marchand) avec lequel elle tente de vivre dans une ruine du Causse avant de le conduire à l'asile.

Ce ratage ne vaut que pour la prestation de Labourier, émouvante ; l'auteur fera bien mieux avec *Grand-Guignol* (p. 1109) où l'on retrouve une grande partie de la distribution. Le titre, imposé par la production, reprend une phrase agaçante qu'Aldebert ne cesse de répéter ; le film devait s'appeler *La passion lumière*.

The man who would be king *L'homme qui voulut être roi*, John Huston, USA, 1975, 129 mn

“By God’s holy trousers!” Au temps de la reine Victoria, deux sympathiques escrocs, Daniel Dravot (Sean Connery) et Peachy Carnehan (Michael Caine) partent à la conquête du Kafiristan, une vallée défendue par d’inaccessibles montagnes, avec l’intention d’y prendre le pouvoir et de s’y livrer au pillage. La chance lui sourit en la personne de l’ancien Gurkha Billy Fish (Saeed Jaffrey) qui sert d’interprète. Les deux aventuriers s’immiscent dans des bisbilles de villages, ceux d’amont pissant dans l’eau où se baignent ceux d’aval. Lors d’un combat, Daniel est frappé par une flèche qui se plante dans une cuirasse cachée ; il passe alors pour immortel, mythe confirmé par un grand-prêtre qui, se basant sur son pendentif maçonnique, l’identifie au fils de Sikander (Alexandre) revenu prendre possession de son royaume. Tout irait au mieux pour les deux acolytes si Daniel ne commençait à entrer dans son rôle au point de demander le respect de Peachy ; alors que ce dernier n’attend qu’une occasion pour retourner en Inde avec le trésor de Sikander, le dieu-roi se choisit une épouse. Lors de la cérémonie, la promise terrifiée à l’idée d’être foudroyée par son contact, le griffe. Le sang sur le visage du prétendu immortel dénonce sa nature humaine ; fin de l’aventure.

Cette histoire est racontée à Kipling (Christopher Plummer), autre maçon, par Peachy qui, après avoir survécu à une crucifixion, est revenu du Kafiristan en compagnie de Daniel, ou plutôt de sa tête momifiée et couronnée, image sur laquelle se referme ce film magnifique tourné au Maroc.

My darling Clementine *La poursuite infernale*, John Ford, USA, 1946, 97 mn

Inspiré d’un trop célèbre fait divers (cf. *Gunfight at the OK Corral*, p. 1322), le film malmène la vérité historique au profit de la légende d’un Far West où un cabot de passage (Alan Mowbray) déclame sous la menace des pistolets. Où l’on se rassemble dans une église en construction au son du crincrin du pasteur (Russell Simpson) qui a lu les Écritures sans rien y trouver contre la danse. Où le coiffeur étrenne un fauteuil à dossier basculant venu de Kansas City, Kansas. À l’horizon, Monument Valley, pourtant très éloignée de Tombstone, lieu de l’action.

Le Wyatt Earp de Henry Fonda est un personnage gauche ; maladroit avec les femmes, il n’est à l’aise qu’avec un pistolet. Son ami, le tueur alcoolique Doc Holliday (Victor Mature) au regard perdu, semble déjà passé de l’autre côté. Walter Brennan campe un père Clanton vicieux mais tout de même attachant. La Clementine qui donne son titre au film pâlit face à l’impure Chihuahua (Linda Darnell), la maîtresse de Doc qu’il ne pourra pas sauver lorsqu’un fils Clanton (John Ireland), son autre amant, lui tire dessus pour la réduire au silence.

Western classique, un des plus beaux jamais tournés.

Unforgiven *Impitoyable*, Clint Eastwood, USA, 1992, 131 mn

Big Whiskey, Montana, localité fictive filmée dans l'Alberta. Au bordel local, la pute Delilah (Anna Thomson) n'a pu réprimer un petit rire face au membre ridicule d'un client ; celui-ci, pris de fureur, se met à lui taillader le visage. Appelé à sévir, le shérif Little Bill (Gene Hackman) se contente d'infliger une amende sous forme de poneys à remettre au tenancier du boxon, à titre de compensation pour le préjudice commercial. La "madame" (Frances Fisher) convainc alors les filles outrées d'être traitées comme du bétail de se cotiser et d'offrir 1000 \$ pour tuer le sadique ainsi que son copain, un brave type qui n'y était pour rien.

La nouvelle atteint Bill Munny (le réalisateur), "a known thief and murderer, a man of notoriously vicious and intemperate disposition" qui élève des porcs et ses deux enfants dans le souvenir ému de l'épouse décédée qui l'a remis dans le droit chemin. C'est un gamin inexpérimenté, le prétendu Scofield Kid, du nom de son revolver, qui vient le chercher ; myope comme une taupe il prétend avoir six morts à son actif, sans compter un Mexicain. Ils iront gagner la prime en compagnie de Ned (Morgan Freeman), vieux complice de tuerie de Munny.

On est dans l'envers de la légende du Far West : les chevaux se cabrent quand on tire au fusil, les pistolets foirent quand ils n'éclatent pas dans la main du tireur, les victimes agonisent dans de terribles douleurs. Après avoir tué lui-même un des deux cow-boys alors en train de cager, le Kid est dégoûté : "Quand tu tues un homme, tu lui prends tout ce qu'il a et tout ce qu'il aura" commente Munny. Lequel s'apprête à rentrer chez lui quand il apprend que Ned a été torturé à mort par Little Bill et son corps exposé, comme on faisait à l'époque, dans la grand-rue. Le ça de Munny, qu'un surmoi de maladresse faisait tomber de cheval ou rater sa cible, se libère : il vient, tel un démon vengeur et impitoyable, régler son compte au shérif en menaçant de revenir si l'on n'enterre pas décemment son copain. L'enfer qui s'était ouvert un instant se referme. . . on perd peu après toute trace du "known thief and murderer."

Parmi les tueurs appâtés par la prime, English Bob (Richard Harris), un snob qui ne jure que par la reine : alors qu'on vient d'assassiner le président Garfield (1881), il assure qu'on n'aurait pas osé s'en prendre à un monarque. Sous la plume du journaliste Beauchamp (Saul Rubinek), l'hagiographe qui l'accompagne, il est décrit comme le Duc de la Mort, un duc (duke) devenu canard (duck) pour Little Bill qui sait à quoi s'en tenir sur ses prétendus exploits, en fait de sordides assassinats qu'il démystifie pour le naïf Beauchamp. L'écrivain s'attache alors au shérif jusqu'à l'arrivée du terrifiant Munny qu'il se met à questionner, notamment sur l'ordre dans lequel il vient de descendre cinq personnes, avec cette réponse dissuasive : "Je ne sais trop qui était le premier, mais je sais qui sera le dernier".

Atmosphère nocturne éclairée au flambeau, noirs bouchés. Trop crépusculaire pour être le chef d'œuvre du genre, c'est peut-être celui de son auteur.

Strange impersonation Anthony Mann, USA, 1945, 68 mn

Nora Goodrich, qui expérimente un nouvel anesthésique, est défigurée par une explosion provoquée par son assistante Arline (Hilary Brooke) qui guigne son fiancé Stephen, le patron du laboratoire. Alors que la perfide a réussi à brouiller le couple, l'infortunée Nora reçoit la visite de Jane Karalski, une jeune femme qui cherche à la faire chanter pour des broutilles ; dispute et bagarre, l'intruse fait une chute depuis le balcon et son corps est pris pour celui de Nora qui s'éclipse pour Los Angeles avec les papiers de la morte. La chirurgie esthétique fait le reste et c'est sous l'aspect de Jane que Nora retrouve son ex-fiancé, désormais marié à Arlene. Se prétendant amie d'enfance de Nora, elle a tôt fait de séduire Stephen. Alertée par un avocat véreux (George Chandler), la Police arrête la prétendue Jane sous l'inculpation du meurtre de Nora ; cette dernière est de plus chargée par l'horrible Arlene qui a tout compris. . . un cauchemar dans le style de *The whispering chorus* (p. 1175) interrompu par le réveil de Nora.

Un film mineur mais réussi des débuts de Mann.

The big sleep *Le grand sommeil*, Howard Hawks, USA, 1946, 114 mn

Le Gal. Sternwood engage le privé Marlowe (Humphrey Bogart) pour retrouver son chauffeur Sean Regan. C'est en fait Carmen (Martha Vickers), la fille droguée et nymphomane du général, qui l'a tué lors d'une crise. Depuis, le gangster Eddie Mars (John Ridgely) fait chanter Vivian (Laureen Bacall), sœur de Carmen.

Retrouvailles Bogart/Bacall après *Le port de l'angoisse* (p. 463). Alchimie de couple sur fond de scénario incompréhensible de Raymond Chandler. Difficile à suivre mais parfaitement rigoureuse, l'intrigue se présente comme un labyrinthe familial où l'on éprouve du plaisir à se perdre. Mentionnons la serre où vit le général qui ne pratique plus ses vices – l'alcool – que par procuration, Carmen en tenue très courte toujours prête à tomber dans des bras masculins. Marlowe, déguisé en intellectuel ahuri, cherche des éditions rares chez deux libraires ; la première, qui dissimule des activités louches, est inculte, la seconde (Dorothy Malone), plus professionnelle, s'enferme avec le "shamus". Vivian gagne de l'argent dans le tripot d'Eddie Mars avant de se le faire voler en sortant, montage compliqué destiné à dissimuler le chantage. Le film culmine avec la mort d'un petit homme (Elisha Cook), forcé de boire un liquide empoisonné sous la menace du terrifiant Canino (Bob Steele). Et se termine dans une maison isolée, le studio où Eddie Mars faisait prendre des photos osées de Carmen et où il trouve la mort, abattu par erreur par ses hommes ; le lieu fait un peu penser à celui où opérera le vieux cochon de *Quai des Orfèvres* (p. 1543).

Après ce chef d'œuvre, difficile d'incarner Marlowe sauf à casser le personnage. Gageure réussie par Robert Altman et Elliott Gould (*The long goodbye*, p. 99).

Sunset Blvd. *Boulevard du crépuscule*, Billy Wilder, USA, 1950, 110 mn

Un cadavre éclairé par en dessous dans une piscine : il est servi, puisqu'il avait toujours rêvé d'en avoir une. Retour en arrière : Gillis (William Holden), scénariste peu inspiré de Hollywood, trouve refuge dans une étrange maison, comme sortie de *Great expectations* (p. 571). Y vit une *has been* du muet, Norma Desmond et son premier mari Max (Erich von Stroheim) qui prolonge son ancien rôle de metteur en scène en lui envoyant des demandes de photos de prétendus admirateurs. Elle ne rêve que de retourner dans les studios pour jouer la Salomé de son indigeste mélo qu'elle charge Gillis d'améliorer. Elle s'éprend du jeune homme dont elle fait son gigolo mais quand il fait mine de partir, elle l'abat et il tombe dans la piscine.

Hommage ému et cruel à Hollywood des années 1920. "Je suis grande, les films sont devenus petits" : Norma ne fréquente que des fantômes ainsi Buster Keaton qui, lors d'une partie de bridge, dit "Je passe". Suite à un coup de téléphone de la Paramount, elle va en grande pompe voir DeMille sur le tournage de *Samson and Delilah* (p. 452) où elle écarte au passage un micro baladeur ; c'est en fait son anachronique voiture qui intéressait un accessoiriste. Monstre pathétique qui vit dans une maison sans serrures, à cause de ses tentatives de suicide, elle retrouve la caméra, en même temps que Max qui filme la criminelle pour les actualités. Dans le public, l'inévitable pipelette Hedda Hopper.

Cruauté dans la cruauté, les acteurs se sont bien connus autrefois : Swanson a souvent joué avec DeMille, e.g., *The affairs of Anatol* (p. 78). Ainsi qu'avec Stroheim dans *Queen Kelly* (p. 426) dont on voit un extrait ; c'est elle qui fit interrompre le tournage, mettant ainsi fin à la carrière du génial réalisateur.

The song of songs *Le cantique des cantiques*, Rouben Mamoulian, USA, 1933, 86 mn

L'orpheline Lily (Marlene Dietrich) est recueillie par sa tante Rasmussen (Alison Skipworth) qui tient une librairie à Berlin. Elle pose nue pour son voisin sculpteur Waldow (Brian Haherne) qui en fait sa maîtresse puis la refile au baron von Mezrbach (Lionel Atwill), un barbon amoureux d'elle qui l'épouse et lui fait donner des cours de maintien, de français, d'équitation et j'en passe ; mais elle ne l'aime pas. Quand Waldow a des remords et revient à la charge, elle se donne au premier venu et l'intrigante gouvernante du baron (Helen Freeman) lui suggère de partir. C'est dans un cabaret chic où elle mène une vie brillante et dissolue que Waldow la retrouve. *Happy end*.

Le couple Atwill/Dietrich annonce celui de la future *Femme et le pantin* (p. 980). Mais l'analogie s'arrête ici : autant le film de Sternberg est brillant, autant celui-ci est terne.

Sunshine István Szabó, USA, 1999, 173 mn

L'histoire d'une famille juive, les Sonnenschein, étalée sur plusieurs générations. D'où trois épisodes où les rôles d'Ignaz, Adam et Ivan sont interprétés par le même Ralph Fiennes, excellent.

Au temps de François-Joseph, Ignaz, devenu un brillant juge, est amené à changer son patronyme gênant pour celui, typiquement hongrois, de Sors. Il se montre d'un conformisme terrifiant, surtout pendant la Grande Guerre. Son épouse et cousine germaine Valerie (Jennifer Ehle, puis Rosemary Harris), une photographe à l'esprit libre, finit par se lasser, mais lui revient quand la Commune de Bela Kun l'interne comme suppôt de l'Ancien Régime.

Son fils Adam est un excellent escrimeur qui, pour pouvoir s'intégrer à l'équipe nationale, franchit le pas suivant : il abjure et se fait catholique. C'est ainsi qu'il remporte l'or aux Jeux Olympiques de 1936. Sa vie amoureuse se partage entre son épouse et sa belle-sœur Greta (Rachel Weisz) ; tous disparaîtront avec la radicalisation antisémite du régime pro-nazi du régent Horthy. Celui qui s'était cru protégé par sa conversion et sa médaille d'or meurt attaché nu dans un camp ; aspergé d'eau, il est transformé en statue de glace.

Ivan, qui a assisté au supplice de son père, rentre dans la Police du nouveau régime communiste sous la supervision d'Andor Knorr (John Hurt). Mais le complot des blouses blanches a des ramifications hongroises et Knorr, juif, est censé être en lien avec le sionisme ; c'est Ivan qui est chargé de le faire avouer. N'arrivant pas à torturer un ami visiblement innocent, il est remplacé ; plus tard, lors d'une cérémonie de réhabilitation, il vide son sac et démissionne. Sa maîtresse (Deborah Kara Unger) le quitte alors sur le champ. Il participe à la révolution de 1956, fait cinq ans de prison avant de retrouver sa grand-mère Valerie qui, au moment de mourir, reprend le patronyme de Sonnenschein. Il fait de même, décidant d'assumer ses origines juives.

Film lourd illustrant l'échec de la voie de l'assimilation prônée par le Gal. Jakofalvy (Rüdiger Volger) avec un côté documentaire historique. Tant qu'à faire, on aurait aussi pu mentionner l'antisémitisme des insurgés de 1956, mais cela aurait affaibli la démonstration.

La liqueur "Rayon de soleil" qui fit la fortune du père d'Ignaz traverse le film : on en a égaré la recette, qui finit discrètement dans un camion-poubelle. On pense au Rosebud de *Citizen Kane* (p. 472).

Sleeping beauty *La belle au bois dormant*, Walt Disney, USA, 1959, 72 mn

Après *Blanche-Neige* et *Cendrillon* (pp. 523, 1180) un nouveau conte de fées signé Disney. Était-ce bien nécessaire ? Les trois fées sont mièvres mais, signe de l'air du temps, le trait s'est fait sec et anguleux, un peu genre Bernard Buffet.

Die another day *Meurs un autre jour*, Lee Tamahori, Grande-Bretagne, 2002, 132 mn

Ça commence en Corée du Nord et on se dit que, pour une fois, James Bond (Pierce Brosnan) ne s'en prend pas à Cuba ; omission réparée car, sur le chemin de l'Islande, il fait un détour par l'île haïe des Américains. Le scénario reprend le laser géant à cristaux des *Diamants sont éternels* (p. 601). Le clou du film est cet étrange palais glacé qui fait penser au décor de *Quintet* (p. 463). Rosamund Pike campe une perfide escrimeuse tandis que Judi Dench rempile en "M". Desmond Llewellyn décédé, c'est John Cleese qui assure l'intérim du grincheux "Q" et présente à Bond une Aston Martin invisible.

Out of the past *La griffe du passé*, Jacques Tourneur, USA, 1947, 97 mn

Le privé Jeff Bailey (Robert Mitchum) est chargé par le gangster Whit Sterling (Kirk Douglas) de ramener sa maîtresse Kathie (Jane Greer), enfuie avec 40000 \$ après lui avoir tiré dessus. Jeff la retrouve à Acapulco et devient son amant ; plus question de la rendre à Whit avec les 40000 \$ qu'elle prétend ne pas avoir volés. Il va s'installer avec elle en Californie où ils sont rattrapés par Fisher (Steve Brodie), l'ex-partenaire de Bailey que la femme fatale n'hésite pas à abattre. Elle disparaît alors subitement, laissant à Jeff le soin d'enterrer son ancien collègue. Ce passé est raconté par Bailey à sa fiancée Ann : Stephanos (Paul Valentine), le tueur de Whit, vient de le retrouver est il est convoqué près du lac Tahoe dans la luxueuse villa du gangster où Kathie a repris sa place. Whit lui demande d'aller à San Francisco auprès d'une nommée Meta (Rhonda Fleming) qui l'aidera à régler une question d'évasion fiscale avec l'avocat Eels. Le gangster veut faire d'une pierre deux coups : l'assassinat d'Eels par Stephanos et sa vengeance en faisant porter le chapeau à Jeff. Ce dernier est effectivement accusé d'un double meurtre car la femme fatale lui a aussi collé sur le dos celui de Fisher. Mais Jeff possède des documents compromettants qui devraient forcer Whit à transiger et livrer la terrifiante Kathie. Laquelle se tire d'affaire en tuant Whit, laissant Jeff sans espoir de se justifier : "Build my gallows high" dit-il au petit monstre. Elle a décidé de l'emmener au Mexique où ils entameront une vie commune, lui dans un rôle d'esclave. Il prévient alors la Police qui tend une embuscade et abat le couple.

Face à un Jeff manipulé qui a toujours un coup de retard, Kathie est une extraordinaire femme fatale, meurtrière et menteuse. Dickie Moore campe un jeune muet très attaché à Jeff ; lorsque Stephanos vient pour tuer son ami qui se cache sur la berge d'une rivière, l'adolescent qui pêche non loin de là le hameçonne avec sa canne, causant sa chute dans le canyon. Mensonge destiné à délivrer la malheureuse fiancée Ann du fardeau du deuil, il prétend après la mort de Jeff qu'il s'apprêtait à partir avec Kathie.

Dial "M" for murder *Le crime était presque parfait*, Alfred Hitchcock, USA, 1954, 105 mn

Londres. L'ex joueur de tennis Tony Wendice (Ray Milland) a machiné l'assassinat de son épouse Margot (Grace Kelly) en offrant 1000 £ au peu scrupuleux Lesgate (Anthony Dawson) pour l'étrangler. Margot se débat et plante des ciseaux dans le dos du criminel. Tony s'arrange alors pour qu'on la soupçonne d'avoir tué Lesgate qui l'aurait fait chanter pour une lettre compromettante écrite par son amant américain (Robert Cummings). Le plan B de Tony fonctionne à merveille et son épouse est condamnée à mort ; sinon que l'inspecteur-chef Hubbard (John Williams, excellent) a découvert une clef dissimulée sous le tapis de l'escalier face à la porte d'entrée : Lesgate l'avait remise en place sitôt après avoir ouvert la porte. Celui des conjoints qui, privé de sa propre clef, aura l'idée de chercher dans la cachette, signera son crime.

Œuvre brillante servi par une distribution superlative, dont Kelly, actrice préférée de Hitchcock dans sa première collaboration avec lui. Williams, habituellement confiné à des rôles modestes, est plus british que nature : dernier plan avec un téléphone d'une main, un peigne à moustaches de l'autre. Le film, tourné en 3D, est désormais visible par qui possède l'équipement idoine.

La règle du jeu Jean Renoir, France, 1939, 102 mn

Chassés-croisés dans le château du baron Robert de la Chesnaye (Marcel Dalio) qui a rompu avec sa maîtresse Geneviève (Mila Parély) depuis que son épouse autrichienne Christine (Nora Gregor) s'est trouvé un soupirant, le célèbre aviateur André Jurieu (Roland Toutain). Côté maîtres, tout s'organise autour d'une partie de chasse, devenue archétypale, à laquelle participent divers notables comme le général (Pierre Magnier). Une petite représentation de théâtre nous vaut *En revenant de la revue* cher à Renoir et la danse macabre de Saint-Saëns. La Chesnaye, amateur d'automates musicaux, y présente sa dernière acquisition, un limonaire.

Personnage à part, Octave (le réalisateur), un parasite, ami d'enfance de Nora qui pense que tout le monde a ses raisons. Familier de la peu farouche domestique Lisette (Paulette Dubost), il est le trait d'union avec ceux d'en-bas dont le braconnier Marceau (Julien Carette) et le jaloux garde-chasse Schumacher, prononcé Chumachaire (Gaston Modot). Ce dernier, époux de Lisette, finit par poursuivre Marceau en tirant des coups de feu au milieu des invités. Il tue André, qui s'appêtait à partir avec Nora, à la suite d'une méprise : elle portait la cape de Lisette.

Étonnantes fraternisations comme ce moment où Marceau demande au baron de l'aider à éviter Schumacher et épisodes cocasses, tel Octave dans une tenue d'ours qu'il ne parvient pas à enlever. C'est aussi un film d'avant-guerre où l'on murmure que la mère la Chesnaye était née Rosenthal.

Jersey boys Clint Eastwood, USA, 2014, 134 mn

Les quatre chanteurs des *Four seasons* et leur vedette Frankie Valli à la voix de fausset, dans les années 1950–60. Milieu italien du New Jersey avec son parrain, mafieux Gyp DeCarlo (Christopher Walken), petits larcins et séjours en prison ; l'un d'entre eux, Tommy DeVito, accumule des dettes monstrueuses qui précipitent la dissolution du groupe. Final dans un style de comédie musicale. Le style rétro, l'évocation de vieux succès, ne suffisent pas à nous intéresser à ce film aux personnages d'une totale banalité.

Le corbeau Henri-Georges Clouzot, France, 1943, 91 mn

Basé sur l'anonymographe qui sévit à Tulle en 1928, le chef d'œuvre de Clouzot met en scène un "corbeau" qui inonde la petite ville de Saint-Robin de ses missives écrites en énormes capitales. Elles renferment des vérités désagréables pour tout le monde et un mensonge récurrent touchant le docteur Germain, qualifié d'avorteur et d'amant de Laura (Micheline Francey), épouse du vieux médecin Vorzet (Pierre Larquey). Les soupçons se portent d'abord sur Marie (Hélène Manson), l'antipathique sœur de Laura, en particulier après le suicide d'un cancéreux (Roger Blin) qui avait reçu VIEUX CADAVRE, TU AS UN CANCER DU FOIE CROQUIGNOLET QUI TE MÈNE GRAND TRAIN AUX ASTICOTS. Son incarcération ne changeant rien, les notables cherchent alors à calmer l'anonymographe en se débarrassant de Germain, tentative contre-productive. C'est ensuite la longue dictée organisée par Vorzet et Germain où les suspects sont amenés à reproduire les lettres anonymes J'AI L'ŒIL AMÉRICAIN, etc. Dictée au cours de laquelle Denise (Ginette Leclerc), maîtresse de Germain, fait un malaise et devient la principale suspecte. Tout semble la désigner jusqu'au moment où Germain trouve des traces d'encre sur les doigts de Laura qui venait d'écrire une lettre pour l'enfoncer : c'est elle le Corbeau. Alors qu'on l'emmène chez les fous elle crie n'avoir fait qu'obéir à son mari, le vrai Corbeau. Quand Germain se rend chez Vorzet, il gît la gorge tranchée par le rasoir avec lequel le cancéreux avait mis fin à ses jours ; dans la rue s'éloigne sa mère vêtue de noir (Sylvie).

Banni à la Libération car produit par la Continental, le film n'a rien du brûlot anti-français qu'on a voulu y voir. Interprétation superlative (Antoine Balpêtré, Pierre Bertin, Jean Brochard, Jeanne Fusier-Gir, Noël Roquevert, Louis Seigner). C'est Larquey, dans le rôle de sa vie, qui se taille la part du lion en sceptique qui pratique le pari de Pascal – "Dans l'incertitude je prends une petite assurance, ça coûte si peu" – et manipule son monde, en particulier sa femme, sa belle-sœur et surtout Germain. Meilleur moment du film dans une salle de classe : "Où est l'ombre, où est la lumière, où est la frontière du Mal ?", dit-il à Germain devant une lampe oscillante ; son interlocuteur se brûle en tentant de l'arrêter.

Je suis un sentimental John Berry, France, 1955, 93 mn

Le journaliste Barney Morgan (Eddie Constantine) est convaincu par l'avocate Marianne Colas (Bella Darvi) de l'innocence de Michel Gérard (Olivier Hussenot) qu'on vient de condamner à mort pour le meurtre de son épouse Alice. Maîtresse-chanteuse, elle avait été victime de son complice et amant de Villeterre (Robert Lombard), dont le père très sang bleu (Aimé Clariond) cherche à étouffer la vérité à tout prix. Assisté du rédacteur en chef du journal (Paul Frankeur) et d'un comédien (André Versini) qu'Alice faisait chanter, il s'acharne contre Barney qui est accusé de coups et blessures, de chantage et mis en prison. Mais il arrivera à s'en évader en sautant de la Tour pointue du Palais de Justice pour imprimer une édition spéciale révélant les dessous de l'affaire.

Film sympathique et fertile en rebondissements. Parmi les aides de Barney, Albert Rémy faux flic puis faux avocat et Walter Chiari qui joue Dédé la couleuvre, spécialiste de l'évasion. Accessoirement barman, il sert des whiskies à Barney qui en siffle onze d'un coup.

The silence of the lambs *Le silence des agneaux*, Jonathan Demme, USA, 1990, 119 mn

Stagiaire au FBI, Clarice (Jodie Foster) est chargée par son instructeur Crawford (Scott Glenn) d'interroger le docteur Hannibal Lecter (Anthony Hopkins dans le rôle de sa vie), un "serial killer" qui purge, lourdement gardé, une peine de prison à vie à Baltimore. Le criminel aurait peut être des informations sur un autre tueur en série surnommé Buffalo Bill. Manipulateur, Lecter distille des renseignements sous forme d'anagrammes : Hester Mofet pour "the rest of me", Louis Friend pour "iron sulfide". Les évènements s'emballent avec l'enlèvement d'une jeune fille dont la mère est une sénatrice (Diane Baker) avec laquelle Lecter se livre à son jeu du chat et de la souris. Mais il a laissé suffisamment d'indices pour que Clarice puisse remonter jusqu'à Buffalo Bill, en fait le transsexuel Gump (Ted Devine) qui soumet à un régime sévère les boudins capturés afin d'utiliser leur peau pour s'en faire une robe : il est un peu couturier. Son animal de prédilection est une mite exotique qu'il élève dans son atelier ; on en retrouve un cocon enfoncé dans la gorge d'une de ses victimes.

Et Hannibal le Cannibale dans tout ça ? Il s'évade de la pièce hautement surveillée en tuant deux gardiens non sans une mise en scène sanguinaire. Au moment de la titularisation de Clarice, il l'appelle brièvement des Bahamas ; il a prévu de dîner avec quelqu'un, en fait l'antipathique docteur Chilton (Anthony Heald) qui le persécutait à Baltimore. Le film se referme sur l'image de Lecter suivant nonchalamment le médecin qui ne se doute de rien.

Très réussi et terrifiant parce que psychologiquement plausible.

Bunny Lake is missing *Bunny Lake a disparu*, Otto Preminger, Grande-Bretagne, 1965, 107mn

Installée récemment à Londres, la mère célibataire Ann Lake (Carol Lynley) ne retrouve pas sa petite Bunny, quatre ans, qu'elle venait de confier à une maternelle. Pire, le personnel de l'école (Anna Massey) ne se souvient pas de l'enfant ; la Police, en la personne de l'inspecteur Newhouse (Laurence Olivier), en vient à douter de la réalité-même de Bunny. Une perquisition ne trouve aucune trace des poupées de la fillette, pas davantage du passeport de sa mère comportant sa photo. D'ailleurs, des propos ambigus de son frère Steven (Keir Dullea) portent à penser qu'Ann s'est inventé une partenaire imaginaire. La jeune femme se débat dans un univers incrédule peuplé de créatures inquiétantes – le voisin aux allures de vieux cochon (Noel Coward), la directrice retraitée et alcoolique de l'école (Martita Hunt) – lorsqu'elle se souvient avoir confié la poupée de Bunny à un réparateur (Finlay Currie) chez qui elle trouve enfin la preuve de l'existence de sa fille. Arrive alors Steven qui brûle la poupée, assomme Ann qu'il emmène dans un hôpital en assurant qu'elle est folle. Le frère incestueux, qui n'avait jamais accepté la naissance de l'enfant, veut faire disparaître Bunny définitivement : il a creusé à cet effet une fosse pour la fillette et ses jouets. Arrivée sur place, Ann ne peut que retarder l'inévitable en s'engageant dans des jeux dans le style colin-maillard avec le demi-fou ; ils en sont à la balançoire quand Newhouse, alerté par un mensonge maladroit de Steven fait irruption. *Happy end.*

Dernier générique, remarquable, de Saul Bass pour Preminger.

Pandora and the Flying Dutchman *Pandora*, Albert Lewin, USA, 1951, 124 mn

1930, en Espagne (Costa Brava). La belle Pandora (Ava Gardner) fait des ravages. À peine un de ses soupirants (Marius Goring) vient-il de s'empoisonner en public qu'un autre se met sur les rangs ; Stephen (Nigel Patrick) qui accepte de sacrifier sa chère voiture de course – il la jette à la mer – pour les yeux de la belle qui promet de l'épouser dans six mois. Mais voilà qu'arrive Hendrick (James Mason) sur son voilier et c'est rapidement l'amour partagé. Le vieil érudit Warrender (Geoffrey Fielding) a tôt fait d'identifier cet Hendrick au Hollandais volant, condamné à errer à jamais en faisant escale tous les sept ans dans l'espoir de trouver celle qui voudra bien mourir avec lui. . .

Chef d'œuvre raffiné peuplé d'images surréalistes à la De Chirico où les voitures longent des rivages aux statues sans tête. Signe annonciateur du destin, un torero borné et jaloux (Mario Cabre) poignarde Hendrick à mort et, stupéfait de le revoir indemne dans l'arène, se fait embrocher par le taureau. La taverne *Las dos tortugas* renvoie à *The two turtles* du *Portrait de Dorian Gray* (p. 848).

Isle of the dead *L'île des morts*, Mark Robson, USA, 1945, 72 mn

Épidémie de peste sur une île grecque pendant la guerre de 1912. Avec trois manières de mourir : grâce au bacille, grâce au Gal Pherides (Boris Karloff), sorte de Mangin grec, ou grâce à la mort, imaginaire celle-là, que procure la Vorvolaka, sorte de vampresse à la grecque, qu'une demi-folle (Helene Thimig) identifie à la jeune et innocente Thea (Helen Drew). Production Val Lewton statique où l'on parle trop et qu'une histoire de catalepsie – une femme mise au tombeau par erreur – n'arrive pas à sauver. Avec Jason Robards Sr.

Summertime *Vacances à Venise*, David Lean, Grande-Bretagne, 1955, 100 mn

Troisième film en couleurs de David Lean après *This happy breed* et *Blythe spirit* (pp. 1242, 1587). Il relate la brève rencontre entre une touriste américaine vieillissante (Katharine Hepburn) et un bel Italien (Rossano Brazzi), marié mais pas trop. La vieille fille s'ouvre à l'amour – litote d'une sandale oubliée sur un balcon lors d'un feu d'artifice – avant de repartir en ayant fait son plein de bonheur. Le personnage principal est en fait Venise et sa place Saint Marc, ses verres de Murano, sa lagune et l'île de Burano. Avec Isa Miranda.

Pickup on South street *Le port de la drogue*, Samuel Fuller, USA, 1953, 80 mn

Skip McCoy est un "three times loser", ce qui veut dire qu'à sa prochaine condamnation, c'est la prison à vie. En opérant dans le métro newyorkais, il subtilise le portefeuille de Candy (Jean Peters), une jeune femme qui servait – à son insu – de mule à d'horribles "commies" : les négatifs qu'elle transportait, sans doute destinés à Moscou, sont dorénavant dans les mains du pickpocket. Mais on a beau être un voleur, l'Amérique passe avant tout et Skip, convaincu par Candy, aidera à faire pincer les sales Rouges.

Ce résumé ne rend pas justice à ce chef d'œuvre de Fuller qui est plus qu'un simple film de propagande anti-communiste. On en retient surtout des images, la péniche de l'East River où vit Skip, le monte-plats utilisé par un des traîtres pour échapper au FBI, la morgue fluviale où Skip vient chercher la dépouille de la vieille Moe afin de lui donner une sépulture décente. Cette vieille vendeuse de cravates – un peu indicatrice, mais il faut bien vivre – reste le plus beau rôle de Thelma Ritter. Dans son regard, toute la lassitude du monde.

La version française a transformé les espions en trafiquants de drogue : alors qu'on venait d'exécuter les Rosenberg, le film risquait d'être mal reçu. On observera que ce sont de petits délinquants qui viennent à la rescousse du Monde Libre et non la Mafia comme dans *Au service secret de sa majesté* (p. 471).

Ride the high country *Coups de feu dans la sierra*, Sam Peckinpah, USA, 1962, 94 mn

Deux shérifs retraités, Gil Westrum (Randolph Scott) et Steve Judd (Joel McCrea) sont amenés à convoier le métal d'un camp de chercheurs d'or. Sur place, les cinq frères Hammond (dont Warren Oates et L. Q. Jones), très éloignés des frangins de *Seven brides for seven brothers* (p. 1375) : l'un d'entre eux vient d'épouser la jeune Elsa que tous comptent bien se partager. Gil et Steve prétendent que le mariage est nul et emmènent la jeune femme mais sont poursuivis par les Hammond. Le règlement de comptes final voit la mort de Steve : Gil, qui avait été tenté de voler l'argent, s'engage à terminer la mission.

Un beau western sur la fin de l'Ouest résumée par la présence d'une automobile. C'est aussi le dernier rôle de Scott.

Amadeus Miloš Forman, USA, 1984, 180 mn

Qui se souviendrait aujourd'hui d'Antonio Salieri, s'il n'avait été accusé très tôt, par exemple par Pouchkine, d'avoir empoisonné Mozart ? Le Larousse de 1900 est pourtant très élogieux à son égard : on y lit à côté de son portrait "Musicien de génie, à l'inspiration tantôt grandiose, tantôt aimable, mais toujours abondante et neuve." . . . n'en jetez plus ! F. Murray Abraham, dans son meilleur rôle, en fait un médiocre profondément blessé par l'injustice qui l'a privé des dons si généreusement dispensés à Mozart et qui, faute de pouvoir l'égaliser, a juré sa perte en le débinant auprès de l'empereur Joseph II (Jeffrey Jones), présenté comme une ganache – "trop de notes" – qui se pique de musique alors qu'il n'a pas d'oreille. Tout en se prétendant son ami.

Mozart (Tom Hulce) est un gamin vulgaire et vantard affligé d'un rire irritant ; panier percé, il est marié avec Constance (Elizabeth Berridge) et vit dans le respect de son réprobateur père Léopold (Roy Dotrice). Extraits d'opéra : *Les noces de Figaro*, *Don Giovanni*, *La flûte enchantée* sur un livret de son ami Schikaneder (Simon Callow). Le commandeur serait l'image de son père, la reine de la Nuit celle de la mère de Constance. Salieri provoque la mort par épuisement du génie admiré et détesté en le poussant à terminer le *Requiem* commandé par un inconnu portant un masque noir genre *Janus bifrons*, celui qu'avait porté Leopold de son vivant. Tout se termine dans la fosse commune.

Filmé à Prague – retour temporaire de l'exilé – par son chef opérateur attitré Miroslav Ondříček, c'est une œuvre magnifique où l'exactitude importe peu, puisqu'il s'agit avant tout d'un hommage au musicien. La dernière séquence où Salieri à l'asile absout les médiocres est un peu superfétatoire. La version disponible en DVD restitue un passage coupé où Mozart tente de donner une leçon au milieu d'abolement de chiens. Avec le récurrent Vincent Schiavelli.

People will talk *On murmure dans la ville*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1951, 106 mn

D'après une pièce de Curt Goetz. Le docteur Noah Praetorius (Cary Grant) est en but à l'animadversion de son collègue Ewell (Hume Cronyn) qui cherche à le faire renvoyer de l'université. Face à cet être aussi petit physiquement que moralement, il incarne la tolérance et l'ouverture d'esprit. C'est ainsi qu'il épouse Deborah (Jeanne Crain) une jeune fille enceinte qui venait de faire une tentative de suicide – sans doute pour apaiser le Code – et devient copain avec son beau-père (Sidney Blackmer) avec lequel il joue au train électrique en compagnie de son pittoresque collègue physicien Barker (Walter Slezak), violoncelliste dans l'orchestre de l'université.

Le film se termine par le "procès" de Noah dans la salle du conseil. Le "procureur" Ewell cherche à savoir qui est l'étrange Shunderson (inoubliable Finlay Currie) qui ne quitte jamais le docteur. Alors que le médecin refuse de parler, la "Chauve-souris" raconte son histoire. Alors étudiant en médecine, Praetorius qui fréquentait la fille du bourreau avait reçu son cadavre à fins de dissection et découvert que Shunderson avait été mal pendu, d'où son allure de mort vivant. L'offensive Ewell échoue et les autres se retrouvent pour un concert dirigé par Noah. Final réussi pour un film inégal. Petit rôle pour Margaret Hamilton.

La vie est un long fleuve tranquille Étienne Chatiliez, France, 1987, 88 mn

Le veuvage du gynécologue Mavial (Daniel Gélin) provoque la rage de son assistante-maîtresse (Catherine Hiegel) qui croyait son heure venue ; du coup, elle balance l'échange de bracelets de nouveaux-nés auquel elle se livra, douze ans auparavant, une petite Groseille contre un petit Le Quesnoy. Deux familles qui vivent dans deux quartiers distants du grand Lille, deux milieux. Tout ça prétexte à une comédie à succès à la limite de la démagogie.

Les Groseille sont particulièrement gratinés : vulgaires, racistes et voleurs avec un fils qui sort de prison, un père qui carbure à la Valstar, une mère qui lit *Déetective* mais va faire ses courses en taxi quand elle en a les moyens. Les Le Quesnoy sont moins caricaturaux ; le père (André Wilms), huile chez EDF, vousoie la mère (Hélène Vincent, excellente). Ces bons catholiques ont pour directeur de conscience le père Auberger (Patrick Bouchitey) qui organise un stage de canoé dans les gorges du Pouchelon et qui, en attendant, interprète un extraordinaire *Jésus revient* — "Il nous pardonnera comme il a fait pour Judas". Le petit Maurice (début de Benoît Magimel) fait le lien entre les deux mondes. Sous son influence délétère, les enfants des deux familles font connaissance ; Le Quesnoy père est horrifié de les trouver tous ensemble en train de renifler de la colle dans un garage : "Le lundi c'est ravioli" commente un de ses fils.

White hunter black heart *Chasseur blanc, cœur noir*, Clint Eastwood, USA, 1990, 112 mn

Les noms sont modifiés mais il s'agit bien du tournage d'*African Queen* (p. 1733) par John Huston (le réalisateur) d'après le roman du scénariste Peter Viertel (Jeff Fahey). Il est présenté comme un histrion irresponsable et égocentrique qui ne rêve que de laisser quelques bons films à la postérité : on honorera sa mémoire au moyen d'un prix qui sera décerné à ceux qui ne le méritent pas.

Dans l'hôtel classieux du lac Victoria où est descendue l'équipe du film, Huston fait preuve de son anti-racisme ostentatoire en mouchant le nez d'une beauté antisémite, puis en insultant le patron, odieux avec le personnel indigène ; prêt à en découdre, il reçoit alors une bonne raclée. Toujours partant pour une sale blague, il convainc le pilote du coucou (Timothy Spall) qui les emmène sur le lieu du tournage de filer une trouille noire à Viertel. Il récidive sur une rivière avec un producteur (Alun Armstrong) sans s'apercevoir qu'il est passé à deux doigts de la catastrophe : zoom arrière sur des chutes en aval. Quand le producteur en chef (George Dzundza) débarque avec les acteurs (dont Marisa Berenson), il lance un petit singe qui vole le scénario et le disperse aux quatre coins de la pièce.

Mais sa grande affaire est l'éléphant : il veut absolument en tuer un avant de commencer à filmer. Quand Viertel proteste en parlant de crime absurde, Huston rétorque que c'est pire : un péché. Son obstination cause la mort du dévoué Kivu qui s'interpose entre le réalisateur et une éléphante qui cherchait à protéger son petit. Le tournage peut enfin commencer alors que les tam-tams martellent "chasseur blanc, cœur noir".

La fin a été édulcorée : Huston a en fait bien tué son "tusker" géant, créant ainsi la panique fatale à Kivu. Dans *Les racines du ciel* (p. 1749), film raté, il aura le culot de s'en prendre... aux chasseurs d'éléphants !

The savage innocents *Les dents du Diable*, Nicholas Ray, USA, 1960, 109 mn

Inouk (Anthony Quinn) vit avec Asiak (Yōko Tani) à la manière des "Esquimaux" jusqu'à la rencontre de l'Homme blanc. En particulier d'un missionnaire qui veut le civiliser en lui inculquant la notion de péché mais refuse une portion de nourriture avec des vers frais et, surtout, une partie de "rire" avec son épouse. Très vexé, le brave Inuit malmène l'ecclésiastique et cause sa mort. Ce n'est que beaucoup plus tard que deux policiers rattrapent le meurtrier pour le ramener à la civilisation où il doit être jugé et pendu. Un des deux argousins tombe dans l'eau glacée et meurt ; l'autre (Peter O'Toole, débutant), qui ne doit la vie qu'aux attentions du naïf Inouk, le laisse en liberté.

Dominé par la prestation du splendide caméléon Quinn, ce film rousseauiste à la mise en scène bâclée sent le studio.

Kabe atsuki heya *Une chambre aux murs épais*, Masaki Kobayashi, Japon, 1953, 110 mn

D'après Kōbō Abe, la vie de criminels de guerre japonais incarcérés dans la prison de Sugamo, à Tōkyō. Ces délinquants, classés B ou C, sont souvent obsédés par leurs exactions (flash-backs) tout en se jugeant moins coupables que les "politiques" de classe A, ceux qui donnaient les ordres. Le scénario se focalise sur le soldat Yamashita coupable d'avoir tué un paysan quelque part en Asie pour lui voler sa nourriture. Il assiste plus tard à l'exécution par les Anglais de trois de ses camarades attachés au poteau. Lors de son procès, son ancien capitaine, Yamada, a le culot de témoigner à charge. Ayant échappé à la mort, Yamashita bénéficie bien plus tard d'une permission pour l'enterrement de sa mère. Il en profite pour rendre visite à Yamada qu'il compte bien tuer, mais y renonce trouvant le personnage trop méprisable.

À cause de son sujet dérangeant, le film ne sortit qu'en 1956.

A foreign affair *La scandaleuse de Berlin*, Billy Wilder, USA, 1948, 116 mn

Accueillie par la *National emblem march*, une commission parlementaire américaine vient inspecter les troupes d'occupation. La prude républicaine Phoebe Frost (Jean Arthur) n'en croit pas ses yeux : des soldats se livrent au marché noir et la belle Erika (Marlene Dietrich) qui chante "Black market" et "Dans les ruines de Berlin" au cabaret Lorelei a un passé nazi. Elle demande au Cpt. Pringle (John Lund) d'examiner son dossier sans se douter qu'il est l'amant de la sulfureuse beauté ; en désespoir de cause, le militaire décide de séduire la vieille fille. Laquelle du coup se dévergonde, achète une robe au marché noir et prévoit de ramener le militaire dans ses bagages, direction l'Iowa dont ils sont tous deux originaires. Mais Erika entend garder son protecteur et vend la mèche. Alors que Phoebe, bien triste, s'apprête à rentrer au pays, elle apprend que le gestapiste Birgel, ancien amant d'Erika, a été abattu au Lorelei où il était venu, poussé par la jalousie. Le Col. Plummer (Millard Mitchell qui se gratte malicieusement le nez) présente alors la liaison de son subordonné comme un acte d'infiltration mené à contre-cœur. *Happy end.*

Tout le monde en prend pour son grade, aussi bien la bien-pensance américaine que les anciens nazis. Mais, contrairement au jeu de massacre de *One, two, three* (p. 230), Wilder nous présente des êtres humains complexes. Phoebe est un peu coincée et franchement ridicule quand elle entonne l'hymne de l'Iowa, mais elle est touchante. Quant à Erika qui a même serré la main du Führer, c'est une insubmersible qui a souffert de nombreuses humiliations depuis la fin de la guerre, un personnage qui résume toute l'ambiguïté de la condition humaine.

Autre cinéaste, autre regard, *Berlin express* (p. 524) de Jacques Tourneur.

Ed Wood Tim Burton, USA, 1994, 127 mn

Biographie d'Edward D. Wood Jr. (Johnny Depp), centrée sur ses principaux films, *Glen or Glenda ?*, *Bride of the monster* et *Plan 9 from outer space* (pp. 767, 1029, 596). Ses deux égéries, Dolores Fuller (Sarah Jessica Parker) puis Kathy O'Hara (Patricia Arquette). Son goût du travestissement : il déforme le pull angora de Dolores. Et la bande de marginaux qui gravitent autour de lui : Bunny Breckinridge (Bill Murray) qui attend son changement de sexe, le mage télévisuel Criswell (Jeffrey Jones), le catcheur Tor Johnson et la goulesque Maila Nurmi, alias Vampira. Ses tournages bâclés et fauchés, les croix en carton des cimetières, les soucoupes volantes attachées à une ficelle. Moment fort, l'immersion dans la piscine des prudes Baptistes qui financent *Plan 9*, le combat de Bela Lugosi (excellent Martin Landau) avec la pieuvre désespérément inerte de *Bride*. La grande rencontre d'Ed Wood est évidemment cet acteur hongrois que tout le monde croit mort et auquel il procure ses derniers rôles, quitte à le faire doubler après sa mort par un chiropracteur qui ne lui ressemble en rien.

Hommage aux obscurs et aux sans-grade du septième art – bien qu'Ed Wood ait reçu posthument la distinction de pire metteur en scène de tous les temps – et à un style de cinéma souvent d'une médiocrité sans fond. La rencontre imaginaire entre le prince du nanar et Orson Welles en train de tourner *Touch of evil* (p. 1557) est touchante car le minable reprend à son compte les récriminations du génie à l'encontre des studios : ils ont au fond les mêmes problèmes !

Le film peut servir d'introduction à l'œuvre d'un auteur désormais "classique".

Rio Bravo Howard Hawks, USA, 1959, 141 mn

Le shérif Chance (John Wayne) fait face au clan Bardette : il a emprisonné le meurtrier Joe (Claude Akins) que son frère Nathan (John Russell) fait tout pour délivrer. Il envoie des tueurs qui sont régulièrement abattus ; sur eux, une pièce de 50 \$ puis deux, salaire du crime. Tout se termine par un règlement de compte genre OK Corral avec aux côtés de Chance le boîteux Stumpy (Walter Brennan qui jouait le vieux Clanton dans *My darling Clementine*, p. 1571), le jeune Colorado (le chanteur Ricky Nelson) et Dude (Dean Martin). Ce dernier, surnommé "borrachón" (ivrogne), est un pathétique alcoolique à qui l'on offre à boire au moyen d'une pièce de monnaie qu'il doit ramasser dans un crachoir.

Le film prend le contrepied de *High noon* (p. 204) qui avait indisposé le Républicain Hawks en montrant des Américains lâches refusant d'aider un shérif. Ici, le personnage campé par John Wayne, sans peur et sans reproche, refuse l'aide que lui propose son vieux copain Pat (Ward Bond dans son dernier rôle). N'oublions pas la radieuse présence d'Angie Dickinson et la musique de Dimitri Tiomkin sur le lugubre thème du *Deguello*, autrement dit l'égorgement.

Blythe spirit *L'esprit s'amuse*, David Lean, Grande-Bretagne, 1945, 92 mn

Elvira (Kay Hammond), première femme décédée de Charles (Rex Harrison) réapparaît à la suite d'une séance de spiritisme : musique d'*Always* d'Irving Berlin. Seul à l'entendre et la voir, il finit par convaincre sa seconde épouse Ruth (Constance Cummings). Elvira, venue pour tuer Charles et le ramener chez les morts, sabote sa voiture. Mais c'est Ruth qui est tuée et voilà Charles avec deux fantômes sur les bras ; au terme d'un exorcisme compliqué, il arrive à les faire déguerpir et part lui-même en voiture... pour mourir d'un accident près d'un pont où l'attendent ses deux moitiés. Il prend place entre les deux.

La couleur joue un rôle essentiel dans cette adaptation d'une pièce de Noel Coward : les spectres se reconnaissent à leur maquillage verdâtre. Dans le rôle de la médium qui sait invoquer ou éloigner les esprits, la réjouissante Margaret Rutherford qui carbure à... l'Ovomaltine.

Gunga Din George Stevens, USA, 1939, 117 mn

Les inséparables Cutter, MacChesney et Ballantine (Cary Grant, Victor McLaglen et Douglas Fairbanks Jr.) sont chargés, comme dans *Les trois lanciers du Bengale* (p. 20), de faire régner le *Rule Britannia* dans ces confins de l'Inde reconstitués dans les Alabama Hills. Ce qui nous vaut un film à l'humour laborieux où les indigènes sont joués par des blancs enciragés : Abner Biberman et Eduardo Ciannelli chez les méchants Thugs, Sam Jaffe pour l'obscur Gunga Din qui paie de sa vie le coup de clairon qu'il donne pour avertir les troupes britanniques d'un piège qui leur est tendu. Le porteur d'eau est fait caporal à titre posthume et Kipling lit devant sa dépouille un poème d'un paternalisme puant : "You're a better man than I am, Gunga Din!". Avec Joan Fontaine.

Gunga Din est abattu après avoir joué du clairon. Rôle amélioré dans un fictif *remake* (cf. *The party*, p. 1137) : Peter Sellers n'en finit plus de se relever.

Le sang des bêtes Georges Franju, France, 1949, 22 mn

Les abattoirs de Paris, chevaux à Vaugirard, bovins et ovins à La Villette. C'est un veau qu'on décapite, pour qu'il se vide de son sang, à côté des ses congénères sans tête qui continuent à s'agiter, une table sur laquelle reposent des agneaux pattes en l'air dont le ballet se calme progressivement. Le commentaire (dû à Jean Painlevé) faussement détaché nous montre les outils sans oublier les maladies professionnelles, comme ce cal à la main qui guette les tueurs de mouton. Ou encore les accidents, comme cette artère fémorale tranchée qui a valu une jambe de bois à celui qui "s'occupait" d'un cheval. Ce court-métrage terrifiant se termine sur l'image malicieuse de deux bonnes sœurs en cornette.

Confidences pour confidences Pascal Thomas, France, 1979, 111 mn

Trois sœurs dans les années 1950 et 1960, amours et grossesses. Quelques bonnes scènes dans un ensemble confus aux références approximatives : on danse sur *Retiens la nuit* (1961) après avoir vu *Un homme et une femme* (1966). Avec Daniel Ceccaldi, Laurence Lignières, Henri Crémieux et Michel Galabru. Scénario signé... Jacques Lourcelles !

Fahrenheit 451 François Truffaut, Grande-Bretagne, 1966, 108 mn

D'après Ray Bradbury, dans une dystopie où tous les livres sont bannis et le *fireman* Montag (Oskar Werner) chargé de les brûler : 451° F est la température à laquelle ils prennent feu. Il en sauve quelques uns des flammes pour les lire lui-même, par exemple *David Copperfield*, mais son épouse Linda (Julie Christie) qui vit au milieu des écrans muraux dans une famille virtuelle, finit par le dénoncer. Après avoir tué son supérieur (Cyril Cusack) avec un lance-flammes, il rejoint un groupe de marginaux, les hommes-livres qui s'identifient à l'œuvre qu'ils connaissent par cœur, comme les jumeaux de *Pride et Prejudice* de Jane Austen.

Le monorail du film correspond à une voie d'essai du métro aérien située à Chateauneuf-sur-Loire. Signature du réalisateur, on brûle *Marie Dubois* d'Audiberti et Clarisse (second rôle de Julie Christie) demande "Pourquoi 451 et pas 813?". Mais le film déçoit : Truffaut n'est pas doué pour la science-fiction. Seul moment réussi, la fin avec son chassé-croisé d'hommes-livres sous la neige.

Shūbun Scandale, Akira Kurosawa, Japon, 1950, 105 mn

Ichirō (Toshirō Mifune), peintre connu, a pris la chanteuse Miyako (Shirley Yamaguchi) sur sa moto. Une photo de cette rencontre suffit à la feuille à scandales *Amūru* (Amour) pour lancer une campagne de calomnies. Ichirō, bientôt rejoint par Miyako, ne compte pas se laisser faire et tente un procès. Hori (Eitarō Ozawa), propriétaire d'Amūru, convainc l'avocat Hiruta (Takeshi Shimura) d'assurer la défense d'Ichirō et d'y multiplier retards et gaffes. Tout se passe pour le mieux jusqu'au moment où Hiruta exhibe à l'audience le juteux chèque qu'il avait perçu du journaliste véreux, salaire de son sale travail.

Scénario démonstratif à l'américaine pour ce film dont le point fort est la description d'un avocat dostoïevkien chargé d'une fille malade – sa mort est sans doute à l'origine de l'aveu final – et rongé de l'intérieur par le remords. L'éblouissante composition de Shimura culmine dans une scène de réveillon où il se met à sangloter. Un film inégal qui rappelle *L'ange ivre* et surtout *Ikiru* (pp. 451, 1726) ; on y retrouve le dépotoir-cloaque de ces deux chefs d'œuvre.

Avec Bokuzen Hidari et Noriko Sengoku.

Blind date *Boire et déboires*, Blake Edwards, USA, 1987, 95 mn

Walter (Bruce Willis) emmène Nadia (Kim Basinger) dans un repas guindé que son patron donne en l'honneur d'un important client japonais. Ignorant le conseil de ne surtout pas faire boire la belle, il lui offre du champagne : elle dit leurs quatre vérités aux convives et finit par conseiller un divorce – californien, 50% – à l'épouse effacée du Nippon. Le couple est ensuite poursuivi par David (John Larroquette), l'ex-fiancé zinzin de Nadia, prétexte à un réjouissant *slapstick* qui amène Walter, qui a causé bien des dégâts à son corps défendant, au poste. Il risque la prison mais David, que Nadia a promis d'épouser en échange, convainc son juge de père (William Daniels) d'abandonner les poursuites. Le jour du mariage en grande pompe, Walter fait livrer à Nadia une grosse boîte de chocolats qu'il a personnellement fourrés au cognac... Avec Graham Stark.

Rosemary's baby Roman Polanski, USA, 1968, 137 mn

Musique de berceuse de Krzysztof Komeda : les Woodhouse, Rosemary (Mia Farrow) et Guy (John Cassavetes) emménagent au Bramford, magnifique immeuble de New York, en fait le Dakota où devait être tué John Lennon. Le gardien (Elisha Cook) leur fait visiter l'appartement où logeait une vieille excentrique.

La rencontre des Castevet, Roman (Sidney Blackmer) et Minnie (Ruth Gordon), le vieux couple du dessus, a des conséquences sur la carrière de l'obscur acteur Guy, qui décroche le rôle destiné à un collègue devenu subitement aveugle, et sur son comportement. Il drogue le chocolat de son épouse laquelle se voit, en rêve, attachée et fécondée devant un public satanique. Elle est effectivement enceinte mais la grossesse se passe bizarrement, même si le Dr. Sapirstein (Ralph Bellamy) prétend qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter et que la future doit continuer à prendre la potion à base de racine de tannis concoctée par Minnie : son visage est cerné, elle perd du poids. Son vieil ami Hutch (Maurice Evans) a des doutes mais est victime d'une mystérieuse maladie ; il a eu cependant le temps d'évoquer le sulfureux passé du Bramford où résida Adrian Marcato dont le fils Steven pourrait bien être son inquiétant voisin, devenu par anagramme Roman Castevet. Elle tente d'échapper à la sinistre bande mais est rattrapée... pour se réveiller et apprendre de la bouche de Sapirstein que l'enfant est mort-né. Mais des braillements l'attirent chez les Castevet où tout un petit monde est réuni autour d'un berceau tendu de noir surmonté d'un crucifix à l'envers : c'est le fils de Rosemary, qu'on ne verra pas, et qu'elle regarde avec les yeux d'une mère.

Basé sur le roman d'Ira Levin qui retourne le mythe marial – Rosemary porte un enfant du Diable qui naît 33 ans avant l'an 2000, soit le 28 juin 1966 –, le chef d'œuvre de Polanski doit beaucoup à la collaboration avec son producteur, qui n'est autre que William Castle. Les acteurs sont excellents.

Les yeux sans visage Georges Franju, France, 1960, 90 mn

La 2 CV de Louise (Alida Valli) roule dans la nuit avant de s'arrêter au bord de l'eau pour y jeter un cadavre. Le docteur Génessier (Pierre Brasseur) reconnaît à la morgue sa fille Christiane, en dépit de son visage dépecé, comme taillé au scalpel. Cette dernière (Édith Scob) est en fait bien vivante mais, défigurée par un accident de voiture, elle attend que son chirurgien de père lui donne une nouvelle apparence. La dernière greffe ayant échoué, Louise se met en quête d'une autre donneuse. C'est ainsi que l'infortunée Edna (Juliette Mayniel) se retrouve sous le scalpel du chirurgien : cette fois-ci, il prend un greffon "sans coupures", les logiciens apprécieront. Nouvel échec et nouvelle tentative auprès d'une jeune femme que la Police (Alexandre Rignault et Brasseur Junior) a envoyée dans la clinique de Génessier. Christiane écœurée se rebelle et libère la donneuse puis poignarde Louise et lâche des chiens qui ne font qu'une bouchée de son père. Dernier plan sur la fille sans visage errant dans la nuit.

Un film d'horreur poétique dont l'atmosphère nocturne et la musique sarcastique de Maurice Jarre, la présence de Brasseur et Scob, renvoient à *La tête contre les murs* (p. 578). Sur le même thème, *La piel que habito* (p. 447) ne compte pas parmi les grandes réussites d'Almodóvar.

Regarde les hommes tomber Jacques Audiard, France, 1994, 96 mn

Tout débute par le croisement fugace des trois protagonistes. Simon (Jean Yanne), venu dépanner son copain flic Mickey, le retrouve blessé par deux tueurs, Marx (Jean-Louis Trintignant) et Johnny (Mathieu Kassovitz) qu'il n'aura de cesse de retrouver. Nous suivons la longue dérive de Simon, un représentant qui largue les amarres, quitte son épouse (Bulle Ogier) et progressivement son travail pour mener son enquête dans la région lyonnaise. Il prend régulièrement des nouvelles de Mickey hospitalisé à Garches en état de coma dépassé et apprend au passage que son ami était un tortionnaire sadique, adepte de l'électricité. Il sombre petit à petit dans le vagabondage dont il est tiré par sa fille (Christine Pascal dans un de ses derniers rôles) rencontrée à Vienne (Isère).

Et simultanément, le passé du couple Marx/Johnny qui s'était formé grâce aux hasards de l'auto-stop. D'abord agacé par le pénible Johnny, Marx l'avait pris sous sa houlette et même accepté dans son lit. Mais le vieil homme avait la passion du jeu où il accumulait d'énormes dettes qu'un truand (François Toumarkine) lui proposa de rembourser en commettant des assassinats. C'est ainsi que le couple croisa Simon qui les retrouve finalement à Lyon et abat Marx auquel assure qu'il prendra soin de son giton. Le "petit", d'abord choqué, rejoint le meurtrier dans son camping-car ; plus tard dans la nuit, il se glisse dans ses draps. . .

Audiard se fait un prénom avec ce film aux personnages attachants.

El ángel exterminador *L'ange exterminateur*, Luis Buñuel, Mexique, 1962, 93 mn

Juste avant la réception mondaine donnée rue de la Providence, le personnel est saisi d'une irrésistible envie de fuite. Autour de "La Walkyrie", une cantatrice réputée vierge (Silvia Pinal), des francs-maçons, une médium qui transporte des pattes de poulets dans un sac à main, un couple frère-sœur de style incestueux. La soirée s'éternise et personne ne veut partir ; on commence à tomber les vestes pour dormir sur place. Le majordome (Claudio Brook) rejoint les bourgeois et devient lui aussi captif. Les jours passent, on se dispute, on se bagarre ; un chef d'orchestre meurt, un couple adultère se suicide, la médium est victime d'hallucinations tandis que la Walkyrie essaie de comprendre. À l'extérieur, problème symétrique, personne ne veut entrer. Mais les domestiques s'assemblent devant la grille, signe que la malédiction touche à sa fin. Plus tard, lors d'un *Te Deum* les mêmes sont bloqués à nouveau – avec les prêtres – dans la cathédrale. Scènes d'émeute dans la rue tandis que des moutons pénètrent dans l'église.

Difficile de ne pas penser à *L'âge d'or* (p. 1344). Dans *Midnight in Paris* (p. 1465), le héros souffle le scénario au jeune Buñuel.

The river's edge *Le bord de la rivière*, Alan Dwan, USA, 1957, 87 mn

Ben (Anthony Quinn), qui tient un ranch près de la frontière avec son épouse Margaret (Debra Paget), reçoit la visite de Nardo (Ray Milland), l'ancien amant de Margaret qui veut l'emmener au Mexique avec une valise d'argent volé. Ben est obligé d'accompagner le couple reformé qui se fracture à mesure que Nardo dévoile sa nature de tueur. La frontière passée, le bandit abandonne Ben blessé et Margaret malade mais fait un détour pour envoyer de l'aide à cette femme qu'il aime toujours, preuve qu'il n'était pas totalement mauvais ; il est victime d'une chute mortelle et ses Benjamin Franklin (billets de 100 \$) s'éparpillent dans la rivière. Certains avaient auparavant servi à allumer un feu ; enfoncé Gainsbourg !

Wichita *Un jeu risqué*, Jacques Tourneur, USA, 1955, 81 mn

À Wichita, les cow-boys en goguette sont impossibles à contrôler. Lorsqu'un enfant de cinq ans est victime d'une balle perdue, Wyatt Earp (Joel McCrea) accepte de devenir marshall. Son premier acte est de bannir les armes à feu, ce qui déplaît aux éleveurs et aux notables de cette bourgade qui vit du bétail. Certains, comme McCoy (Walter Coy), veulent sa démission, d'autres comme Doc Black (Edgar Buchanan) sont pour des méthodes plus expéditives. En tentant de tuer Wyatt, il abat l'épouse de McCoy, lequel apporte alors son soutien à Wyatt lors du règlement de comptes final. Avec Vera Miles, Lloyd Bridges et Wallace Ford.

Kansas City confidential *Le quatrième homme*, Phil Karlson, USA, 1952, 99 mn

Tim Foster (Preston Foster) recrute trois gangsters pour dévaliser une banque. Ingrédient essentiel, le masque porté lors des réunions préparatoires et du coup : les exécutants ne doivent pouvoir identifier ni leurs complices, ni leur chef. Un rendez-vous est prévu beaucoup plus tard pour partager la butin. Foster est en réalité un flic mis d'office à la retraite qui a décidé de se remettre en selle en organisant lui-même un hold-up, idée reprise dans *Max et les ferrailleurs* (p. 48).

Problème, l'innocent livreur Joe (John Payne) dont la camionnette de fleurs aurait servi aux truands, que la Police tabasse pendant plusieurs jours avant de le libérer quand une réplique de son véhicule est retrouvée. Ayant perdu son boulot, il n'a de cesse de pourchasser les coupables. Sa piste l'emmène au Mexique où il rencontre Pete Harris (Jack Elam, excellent dans un rôle plus étoffé que d'habitude), un des trois exécutants qui lui avoue avoir rendez-vous dans la fictive station de Borados pour le partage final. Pete abattu par la Police qui le cherchait pour d'autres crimes, Joe usurpe son identité pour se rendre à Borados. Il est rapidement identifié comme un imposteur par les deux complices de Pete, Boyd Kane (Neville Brand) et Tony Romano (Lee Van Cleef). Tous trois se retrouvent dans le bateau où Foster les a conviés pour les faire coincer par la Police. Le règlement de comptes final voit la mort de Kane et Romano, ainsi que celle de Foster qui a le temps d'attribuer à Joe la paternité de la capture : sa fille (Coleen Gray) est en effet tombée amoureuse de l'ex-fleuriste.

Un classique du film noir mené tambour battant.

The time machine *La machine à explorer le temps*, George Pal, USA, 1960, 103 mn

Adaptation du premier roman de H. G. Wells, avec Rod Taylor (des *Oiseaux*, p. 65) dans le rôle du voyageur temporel qui, parti de 1899, fait escale en 1917 pendant la Grande Guerre, puis en 1966 lors d'un conflit atomique pour arriver en 802701 dans un monde où les gentils Eloi, dont Weena (Yvette Mimieux), servent de nourriture aux méchants Morlocks qui vivent sous terre et dont les yeux ne supportent plus la lumière : on les combat avec des torches. Obligé de rentrer en catastrophe en 1900, il raconte ses aventures à ses amis incroyables (dont Tom Helmore de *Vertigo*, p. 1561) avant d'aller retrouver la chère Weena dans son lointain futur en emmenant trois livres non spécifiés.

Les effets d'accéléérés font défiler les saisons ainsi que la mode féminine à travers le mannequin d'un magasin de modes. Le monde des Eloi et ses anneaux parlants a comme un avant-goût de *Zardoz* (p. 529). Carte de Chine (p. 826) sur un journal de 1899 : elle aussi traverse le temps.

The clay pigeon *Le pigeon d'argile*, Richard Fleischer, USA, 1949, 63 mn

Jim Fletcher (Bill Williams) sort du coma pour apprendre qu'il aurait dénoncé ses copains dans un camp de prisonniers, causant la mort de son ami Mark. Amnésique, il s'évade pour faire la lumière sur cette histoire avec l'aide de la veuve de Mark (Barbara Hale) et de Ted (Richard Quine), son autre copain, lequel, comme on peut le deviner, est le véritable délateur. Scénario téléphoné avec Richard Loo dans le rôle du sadique Tokoyama.

Indiana Jones and the last crusade *Indiana Jones III*, Steven Spielberg, USA, 1989, 122 mn

C'est *Raiders of the lost ark* (p. 617) avec le Graal en guise d'Arche d'alliance. Re-nazis, re-Harrison Ford, re-poursuites (du côté de Petra) sur la re-musique de John Williams. Originalité du film, le père d'Indiana (Sean Connery) qui lui donne du "Junior" et arme inattendue contre les avions, le parapluie déployé par Senior pour provoquer l'envol d'une multitude d'oiseaux qui vont se fracasser sur les hélices. Le préambule met en scène un jeune Indiana incarné par River Phoenix.

Midnight in the garden of good and evil *Minuit dans le jardin du bien et du mal*, Clint Eastwood, USA, 1997, 149 mn

John Kelso (John Cusack) débarque à Savannah pour "couvrir" un évènement mondain, la réception annuelle donnée par Jim Williams (Kevin Spacey). Et reste sur place quand Jim est accusé d'avoir assassiné le beau Billy (Jude Law), un prostitué agressif qui était son amant. Le meurtrier prétend avoir répliqué à des coups de feu mais aucune trace de poudre n'a été trouvée sur les mains du mort. Alors que, sans revenir sur la légitime défense, Jim s'apprête à avouer avoir tiré lui-même les balles attribuées à sa victime, John fournit la preuve que l'expertise des mains est sans aucune valeur. Jim est acquitté mais, comme dans *Anatomy of a murder* (p. 1004), la vérité ressemble au tableau repeint qui traverse le film.

Pittoresque galerie d'excentriques et d'excentricités en tout genre. Le chien mort qu'un employé promène au bout d'un collier vide, le zinzin (Geoffrey Lewis) qui porte sur lui une fiole capable (?) d'empoisonner l'eau de la ville, des réunions très collet monté comme celle de la fraternité noire, les (AΦB, alpha-phi-béta), que vient perturber la provocante Lady Chablis, un transsexuel dans son propre rôle qui crève littéralement l'écran. En marge de cet univers provincial, le vaudou pratiqué par Minerva (Irma P. Hall, excellente) au cimetière où elle cherche à apaiser l'âme de Billy. En vain : l'attaque qui finit par terrasser Jim semble venir d'outre-tombe. Dernier plan sur une statue funéraire portant deux plateaux de balance et la chanson *Skylark* sur des paroles de Johnny Mercer, l'enfant du pays.

Le salaire de la peur Henri-Georges Clouzot, France, 1948, 148 mn

La longue introduction nous emmène dans un village d'Amérique centrale (reconstitué en Camargue) où végètent des épaves résumées par le cafetier (Darío Moreno) mal rasé et en pyjama. Débarque M. Jo (Charles Vanel), un "dur" venu de Paris qui en met plein la vue au naïf Mario (Yves Montand) qui délaisse du coup sa petite amie (Véra Clouzot). À la suite d'un accident sur le site de la SOC (Southern Oil Company), O'Brien (William Tubbs) réclame des hommes pour convoier la nitroglycérine nécessaire à souffler la flamme. Deux camions sont envoyés, l'un conduit par Luigi et Bimba (Folco Lulli et Peter Van Eyck), l'autre par Mario et Jo. On traverse une bambouseraie (celle d'Anduze) avant d'aborder la montagne (cévenole). Divers incidents se produisent qui jettent une lumière crue sur le soi-disant dur qui se révèle être un dégonflé. Quand l'autre véhicule explose, il faut traverser le trou qu'il a laissé, devenu une mare dans laquelle se déverse le pétrole d'un pipeline éventré. C'est en guidant Mario que Jo a la jambe écrasée par le camion – son corps flotte dans une sorte de boue – et meurt avant d'arriver sur le site. Sur le chemin du retour, Mario abandonne toute prudence et précipite son véhicule dans un ravin. Dernier plan sur son fétiche, un ticket de métro poinçonné où est écrit PIGALLE.

Le rôle magnifique de Jo fut refusé par Gabin, peu enclin à jouer les lâches.

Hakuchi I *L'idiot I : Amour et souffrance*, Akira Kurosawa, Japon, 1951, 93 mn

Hakuchi II *L'idiot II : Amour et haine*, Akira Kurosawa, Japon, 1951, 73 mn

Dostoïevski transposé dans le Japon de l'époque, plus précisément l'île de Hokkaidō (Sapporo). Masayuki Mori incarne Kameda, cet être bon jusqu'à la naïveté qui a échappé de peu au peloton d'exécution. Autour de cet idiot, des êtres banals avec leurs petites passions. Ayako (Yoshiko Kuga), jeune fille capricieuse et cruelle prompte à se moquer de l'idiot, Akama (Toshirō Mifune) assassin jaloux. Et surtout l'impure Taeko (Setsuko Hara), femme entretenue qui aime Kameda mais se sent indigne de lui ; elle a peur de blesser cet innocent.

Scènes très fortes, la réception où Taeko jette une petite fortune dans le feu en mettant au défi le méprisable Kayama (Minoru Chiaki) d'aller l'y rechercher, la veillée aux chandelles du cadavre de Taeko par Kameda et son meurtrier Akama. On mentionnera aussi le plan superbe où Ayako ferme la bouche de l'idiot. Et puis la neige, les congères et les statues de glace, décor d'un ballet de torches qui semble avoir été inventé exprès pour le film.

Ce chef d'œuvre fut amputé d'un tiers par la Shōchiku : c'était avant le triomphe international de *Rashōmon* (p. 1617), Lion d'or 1951. Avec Takeshi Shimura, Chieko Higashiyama et Bokuzen Hidari aux faux airs de Charlot.

Reversal of fortune *Le mystère von Bülow*, Barbet Schroeder, USA, 1990, 107 mn

Film consacré à la récente affaire von Bülow. Claus (Jeremy Irons) est accusé d'avoir causé la mort cérébrale de son épouse Sunny (Glenn Close) : deux comas, le second irréversible. Condamné dans le Rhode Island, le millionnaire engage Alan Dershowitz (Ron Silver) pour faire appel devant la Cour suprême du minuscule état. Les expertises s'avèrent fautives et le jugement est finalement annulé.

Les personnages se précisent avec les flash-backs : lui est profondément antipathique et visiblement antisémite – sinon pourquoi dire à l'avocat qu'il n'a rien contre les Juifs – elle est dépressive et consomme une énorme quantité de pilules en tout genre. Il ne fait guère de doute qu'elle n'ait été suicidaire mais *quid* de l'attitude du mari qui a peut-être accompagné sa tentative en se gardant d'intervenir ? Dernier plan sur le légume qui fut jadis Sunny von Bülow ; elle nous dit en voix off qu'on ne saura rien de plus. Les grandes énigmes criminelles sont fascinantes parce qu'on ne sait pas.

Le magnifique Philippe de Broca, France, 1975, 94 mn

À Acapulco, un agent secret est dévoré par des requins dans une cabine téléphonique. Bob Saint Clar (Jean-Paul Belmondo), un James Bond mâtiné de SAS, est mis sur le coup et croise la belle Tatiana (Jacqueline Bisset)... mais la femme de ménage interrompt la rédaction du 43^e roman de François Merlin (le même Belmondo). Visite à Charron (Vittorio Caprioli), son éditeur qui lui refuse une avance et qui est puni en devenant Karpof, chef des services secrets albanais et ennemi juré de Bob ; quant à Tatiana, elle s'inspire de la ravissante Christine qui écrit une thèse de sociologie sur les romans bâclés de Merlin. Les déboires personnel de l'écrivain induisent de nouvelles aventures, c'est ainsi qu'agacé par Christine, il fait violer Tatiana par un commando tandis que Bob révèle son homosexualité en partant avec Karpof sur un... tandem. Parmi les idées saugrenues bonnes pour le panier, celle d'un rat aux dents imprégnées de cyanure !

Le jour se lève Marcel Carné, France, 1939, 92 mn

Dialogues de Jacques Prévert, musique de Maurice Jaubert et décors d'Alexandre Trauner – réclame DUBO DUBON DUBONNET –, n'en jetez plus ! La construction en flash-backs façon *The power and the glory* (p. 380) et le destin qui s'abat sur le malheureux François (Jean Gabin) annoncent le film noir américain. Avec Jules Berry en dompteur de chiens diabolique et Arletty en mauvaise fille pas si mauvaise que ça ; elle retrouvera Gabin dans un film de Carné nettement moins réussi, *L'air de Paris* (1954).

Night moves *La fugue*, Arthur Penn, USA, 1975, 100 mn

Le film s'articule autour de trois lieux. Los Angeles où l'ancien footballeur Harry Moseby (Gene Hackman) devenu privé découvre son infortune conjugale. Son épouse Ellen (Susan Clark) le trompe avec un intellectuel qui l'emmène voir *Ma nuit chez Maud* (p. 1634), un type de cinéma qu'il n'apprécie guère : "c'est comme regarder de la peinture en train de sécher". C'est alors qu'Arlene, une actrice vieillissante lui demande de retrouver sa fille Delly (Melanie Griffith).

Le Nouveau Mexique sur le tournage d'un film ; Delly avait été vue en compagnie du cascadeur Ellman, ennemi personnel du mécanicien Quentin (James Woods), expert ès sabotage. Sans doute payé par Arlene qui veut hériter de sa fille, il trafique la voiture de Delly après que Harry l'a ramenée à sa mère : elle meurt sur le coup tandis que le pilote Joe (Edward Binns) s'en tire avec un plâtre.

La Floride où Delly est retrouvée par Harry ; elle y avait rejoint son beau-père qui y vit avec la belle Paula (Jennifer Warren). Le couple se livre à un trafic d'antiquités mayas rapportées du Yucatán avec l'aide d'Ellman dont l'avion a un accident, sans doute concocté par Quentin, et de Joe qu'on n'identifie que lorsque, son hydravion ayant perdu ses flotteurs, il s'enfonce dans l'eau avec son bras plâtré. Beaucoup de morts : Ellman, Delly, Quentin, Paula et enfin Joe. Touché par une balle, Harry se retrouve seul, incapable de prendre les commandes d'un bateau qui tourne en rond, métaphore de sa relation à la vie.

Nuovo Cinema Paradiso *Cinema Paradiso*, Giuseppe Tornatore, USA, 1988, 124 mn

Le film est centré sur le cinéma du village sicilien de Giancaldo (= Bagheria) et du petit Totò qui passe son temps auprès du projectionniste Alfredo (Philippe Noiret). À la suite d'un incendie où Alfredo perd la vue, le Paradiso reconstruit devient Nuovo et Totò prend la place du projectionniste. Bien plus tard, réalisateur célèbre incarné par Jacques Perrin, il revient pour les obsèques de son vieil ami ; c'est à ce moment qu'on dynamite la salle de spectacle qui n'est plus qu'un fantôme pathétique.

Festival d'extraits, citons *Les bas-fonds*, (p. 993), *La Terre tremble* (p. 1311), les apparitions du populaire Totò ; certains ont un effet sur le public, onaniste – *Et Dieu... créa la femme*, p. 111 – ou lacrymal – *Catene*, p. 320. Il se termine par un collage de baisers coupés sur l'ordre du très prude père Adelfio (Leopoldo Trieste) au temps où le Paradiso était salle paroissiale ; Alfredo les a montés bout à bout à la façon du générique du ciné-club de FR3. Œuvre sympathique dominée par la prestation de Noiret et celle du premier des trois Totò qui se succèdent à l'écran ; plus réussie que *Splendor* (p. 308), autre film sur le même thème sorti peu après.

J. Edgar Clint Eastwood, USA, 2011, 137 mn

Biographie de Hoover (Leonardo DiCaprio), fondateur du FBI, abordée par le petit bout de la lorgnette. L'accent est mis sur son homosexualité et son long compagnonnage avec Clyde Tolson (Arnie Hammer) ainsi que son amour pour une maman (Judi Dench) qui refuse de croire que son fiston puisse être un "daffodil". Et aussi un fanatique doté d'un sens aigu de la publicité qui s'attribue les exploits des autres, un terrifiant maître-chanteur qui possède des dossiers secrets sur le monde politique, Eleanor Roosevelt ou les Kennedy ; que sa fidèle secrétaire (Naomi Watts) passe à la broyeuse au moment de son décès.

L'activité politique de Hoover n'est envisagée qu'au tout début lorsqu'il fait ses armes contre les "bolchéviks". Avec un point fort, le rapt et l'assassinat du petit Lindbergh en 1932 qui lui permet d'asseoir son pouvoir. Mais rien sur la suite de sa carrière, la Chasse aux sorcières ou les assassinats des années 1960. On le voit tout au plus dictant tardivement des lettres anonymes contre Martin Luther King, signe évident de gâtisme.

Un personnage globalement positif donc : il a ses zones d'ombres, mais en a tellement fait pour l'Amérique !

Shichinin no samurai *Les sept samourais*, Akira Kurosawa, Japon, 1954, 207 mn

Dans le Japon du XVI^e siècle, des paysans lassés d'être rançonnés engagent des samourais errants, sept en comptant le pittoresque Kikuchiyo (Toshirō Mifune) qui n'est pas vraiment de la partie mais dont le dynamisme stimule le groupe. La longue introduction est consacrée au recrutement des rōnins, puis à l'entraînement des villageois. La seconde partie voit l'assaut des quarante bandits qui tombent l'un après l'autre, emportant avec eux des paysans et quatre mercenaires, dont Kikuchiyo et Kyuzō (Seiji Miyaguchi), le plus brave des sept. Les trois survivants sont le chef Kambei (Takeshi Shimura), son discret ami Shichiroji (Daisuke Katō) et le novice Katsushiro (Isao Kimura) qui a vécu une brève liaison avec la jeune paysanne Shino (Keiko Tsushima). Dernier plan sur quatre tertres surmontés des sabres des défunts et musique martiale de Fumio Hayasaka. "Nous avons encore perdu" dit Kambei, "les vrais vainqueurs sont les paysans".

Kurosawa sait éviter l'écueil de la répétitivité dans cette succession d'affrontements, en particulier, le dernier tourné dans des flaques de boue ; les trois survivants qui viennent de perdre deux camarades restent comme tétanisés sous la pluie. Avec Minoru Chiaki dans le rôle du jovial Heihachi, le premier des sept à tomber. Parmi les villageois, le récurrent Bokuzen Hidari.

Le *remake* de John Sturges (*Les sept mercenaires*, p. 1033) est un bon film, très en dessous de ce chef d'œuvre.

Little Caesar *Le Petit César*, Mervyn LeRoy, USA, 1931, 78 mn

Film classique de gangsters. Rico (Edward G. Robinson) s'installe à Detroit pour tenter sa chance dans le grand banditisme en compagnie de son copain Joe (Douglas Fairbanks Jr.). L'irrésistible ascension du Petit César à la gachette facile passe par le meurtre d'un procureur dont le témoin est Joe. Ce dernier voudrait bien rompre les liens avec la pègre depuis qu'il a monté un numéro de danse avec Olga (Glenda Farrell) qui craint pour la vie de son partenaire et le force à dénoncer Rico. Recherché par la Police, il sombre dans le vagabondage jusqu'au jour où un flic provocateur écrit dans la Presse qu'il n'est qu'un lâche. Le gangster sort de l'ombre pour protester au téléphone ; il est alors repéré et abattu comme un chien.

Image classique d'un gangster mitraillé sur les marches d'une église. Et dernier plan sur une réclame pour le spectacle de Joe et Olga ; on pense à *THE WORLD IS YOURS* dans *Scarface* (p. 422).

Daddy Nostalgie Bertrand Tavernier, France, 1990, 102 mn

Caroline (Jane Birkin) se rend à Sanary-sur-Mer au chevet de son père (Dirk Bogarde) qui vient de subir une opération du cœur. Adieux, en anglais entre le père et la fille, et du spectateur à l'acteur dont c'est le dernier rôle. Les personnages ne nous émeuvent pas vraiment et l'on reste sur sa faim : la silhouette de Louis Ducreux entrevu dans le métro renvoie à *Un dimanche à la campagne* (p. 1207), film nettement plus touchant. Avec Odette Laure.

Mélodie en sous-sol Henri Verneuil, France, 1963, 103 mn

Cannes. Charles (Jean Gabin dans un rôle sur mesure) s'associe au jeune Francis (Alain Delon) pour cambrioler le casino. Tout réussit à merveille sinon que Francis s'est laissé photographier. Les sacs contenant le butin terminent au fond d'une piscine et s'ouvrent pour libérer d'étranges nénuphars.

Mots d'auteur de Michel Audiard : "– Tu nous feras mourir de chagrin. – Comme ça on ne trouvera pas l'arme du crime". Dans un second rôle, José Luis de Vilallonga qui, pour une fois, ne joue pas les séducteurs grisonnants.

Man cheng jin dai huang jin jia *La cité interdite*, Yimou Zhang, Chine, 2006, 110 mn

L'époque Tang reconstituée avec moult dorures et des combats chorégraphiés avec des espèces de ninjas (!) dans un style clinquant et tape-à-l'œil souligné par une caméra emphatique. Avec la belle Li Gong.

The last sunset *El Perdido*, Robert Aldrich, USA, 1961, 107 mn

Deux ennemis jurés, Stribling (Rock Hudson) et O'Malley (Kirk Douglas) convoient du bétail depuis le Mexique avec l'idée d'en découdre sitôt franchi le Rio Grande. Deux femmes les accompagnent, Belle (Dorothy Malone) avec laquelle O'Malley eut jadis une brève aventure et sa fille Missy (Carol Lynley). À mesure que le troupeau avance, Stribling se rapproche de Belle et O'Malley de Missy. Juste avant l'affrontement final, Belle révèle à ce dernier que Missy est sa fille ; il se laisse abattre sans se défendre.

C'est avant tout un film du producteur Douglas qui se donne le beau rôle et va jusqu'à chanter *Cucurrucucù*. Avec Joseph Cotten et Regis Toomey.

Frantic Roman Polanski, France, 1988, 115 mn

L'épouse du Dr. Walker (Harrison Ford) disparaît alors que le couple vient tout juste d'arriver à Paris. Seule piste, une valise interchangée à Roissy permet de remonter à Michelle (Emmanuelle Seigner) qui rapportait dans la sienne un krytron que se disputent les services secrets arabes et israéliens, également brutaux. Dénouement près de l'Île aux Cygnes et sa statue de la Liberté avec une fusillade fatale à Michelle. Le médecin retrouve son épouse mais jette de dépit l'arme au fond de la Seine pour qu'elle ne profite à personne. Ça commence comme du Hitchcock, e.g., *L'homme qui en savait trop* (p. 8) pour se terminer en banal film d'espionnage. Un film raté de plus pour Polanski.

Full metal jacket Stanley Kubrick, USA, 1987, 116 mn

La guerre du Vietnam selon Kubrick avec globalement une impression de déjà vu. L'entraînement des marines par une brute galonnée raciste – un Noir est surnommé Snowball – avec ses chansons infantiles rappelle *Officier et gentleman* (p. 602) dont on retrouve la finaude blague homophobe "steers and queers". Sur place au moment du Têt 1968, les militaires sont pris à parti par un "sniper" qui se révèle être une tireuse laquelle, blessée, aura droit à un coup de grâce. Le viol collectif de *Casualties of war* (p. 1064) sera autrement dérangeant.

Ce film pacifiste bien sage n'a pas la démesure d'*Apocalypse now* (p. 1722).

The graduate *Le lauréat*, Mike Nichols, USA, 1967, 101 mn

Ben (Dustin Hoffman) est déniaisé par Mme Robinson (Anne Bancroft), une amie de ses parents qu'il délaisse pour sa fille (Katharine Ross). Ne surnagent que la bande sonore de Simon & Garfunkel et la composition de Bancroft, touchante en femme vieillissante qui a raté sa vie.

The green mile *La ligne verte*, Frank Darabond, USA, 1999, 181 mn

Après the *The Shawshank redemption* (p. 1712), un autre blockbuster sur un scénario de l'infatigable Stephen King. On est ici dans un couloir de la mort et tout est bien manichéen. Les bourreaux (Tom Hanks, James Cromwell, David Morse) sont attentionnés avec les condamnés qui paient selon la loi ; sauf Percy (Doug Hutchison), trouillard, sadique et pistonné qui reçoit finalement la monnaie de sa pièce. Côté condamnés, ils sont résolus à expier, sauf Wharton (Sam Rockwell), un véritable vicieux. Élément fantastique, le Noir John Coffey (Michael Clarke Duncan) doué de dons paranormaux : ses passes magnétiques soignent l'un d'une grave infection urinaire, la femme de l'autre d'un kyste au cerveau. Avant d'aller à la chaise, cet innocent transmet le virus de l'immortalité à l'un des gardiens : c'est ce dernier, âgé de 108 ans, qui raconte en flash-back cette histoire du temps de la Dépression. Infantile et dégoulinant !

The damned *Les damnés*, Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1962, 91 mn

Sur la côte du Dorset, un centre militaire ultra-secret abrite une dizaine d'enfants, nés radioactifs, sous la supervision de Bernard (Alexander Knox) qui compte en faire la nouvelle race capable de survivre à l'inévitable conflit atomique. On ne les approche que muni d'une combinaison spéciale, ce qui fait que les étrangers (Macdonald Carey, Shirley Anne Field, Oliver Reed) entrés par hasard en contact avec eux n'en ont plus pour longtemps à vivre. Même sort pour Freya (Viveca Lindfors), la sculptrice maîtresse de Bernard que ce dernier abat de sang froid quand elle apprend ce secret hautement gardé. Un petit goût de *Village des damnés* (p. 994), mais ce n'est pas vraiment réussi.

The naked lunch *Le festin nu*, David Cronenberg, Canada, 1991, 110 mn

D'après le célèbre roman de William Burroughs. Bill Lee (Peter Weller) vit dans un monde peuplé d'énormes scolopendres qu'il combat avec un DDT hallucinogène : musique d'Ornette Coleman. Sa machine à écrire Clark-Nova aux allures de cafard géant sera remplacée par une Mungwump, sorte d'hippocampe terrestre. Il vit à Tanger, en bordure de l'Interzone où il croise le couple Frost : Tom (Ian Holm) et ses gitons, Joan (Judy Davis) qui vit sous la férule de l'autoritaire lesbienne Fabela (Monique Mercure)... laquelle n'est que le déguisement pris par le docteur Benway (Roy Scheider). Bill finit par s'échapper pour être arrêté à la frontière où on lui demande de justifier son activité d'écrivain ; il s'exécute en jouant à Guillaume Tell avec Joan assise sur le siège arrière. Elle est tuée sur le coup, comme l'épouse de Bill au début du film et celle de Burroughs dans la vraie vie. "Bienvenue en Annexe !" commentent les douaniers.

Messalina Vittorio Cottafavi, Italie, 1960, 81 mn

En 1960, pas question de mettre en scène les mœurs extrêmement dissolues résumées par l'antonomase "une Messaline". Nous assistons donc à des complots, des manipulations d'amants un peu interchangeables. L'histoire romaine est comme souvent christianisée, puisqu'on invente *ex nihilo* une persécution, une bonne quinzaine d'années avant celle de Néron. Dans le rôle principal, la pulpeuse Belinda Lee dont les amours avec le prince Orsini, un des laïcs du Vatican, avaient défrayé la chronique ; elle devait mourir d'un accident de voiture à 25 ans.

La ragazza che sapeva troppo *La fille qui en savait trop*, Mario Bava, Italie, 1963, 86 mn

Nora Davis (Letícia Román), touriste américaine tout juste arrivée à Rome, se croit témoin d'un meurtre. Elle trouve appui auprès de Marcello (John Saxon) et de Laura (Valentina Cortese), l'un le médecin, l'autre l'amie de sa vieille tante décédée. Puis tout se complique avec un coup de téléphone la menaçant de mort. Son enquête la mène place d'Espagne, au Foro Italico et dans un appartement vide où trône un magnétophone. La criminelle s'avère être Laura... mais ne cherchons pas trop à comprendre ce scénario qui inaugure un genre, le *giallo*, d'après la couverture jaune de l'équivalent italien de notre Série noire. Référence à Agatha Christie : les crimes alphabétiques, ABC avant D comme Davis.

Kōrei *Séance*, Kiyoshi Kurosawa, Japon, 2000, 93 mn

Junko ayant la capacité de voir le paranormal propose ses services lors de l'enlèvement d'une fillette ; on ne la prend pas au sérieux. Une série de hasards fait que la gamine se retrouve au domicile de Junko, laquelle convainc son époux (Kōji Yakusho) de ne pas appeler la Police et d'organiser un jeu de piste mettant en valeur ses dons de médium. Malheureusement la fillette décède accidentellement et le couple est amené à l'enterrer à la sauvette. Elle revient alors sous forme de fantôme pour hanter les coupables.

Les fantômes japonais sont des créatures floues au visage sombre. Si on en a déjà vu, on peut se passer de regarder ce téléfilm.

Tequila sunrise Robert Towne, USA, 1988, 111 mn

Trio amoureux entre Dale (Mel Gibson), lié au trafic de drogue mais rangé des voitures, son ami Nick (Kurt Russell), un flic chargé en principe de le coincer et Jo Ann (Michelle Pfeiffer) dont les deux sont amoureux. J'oubliais quelques méchants dont Carlos (Raul Julia). Tout ça est bien laborieux.

Operation petticoat *Opération jupons*, Blake Edwards, USA, 1959, 120 mn

Décembre 1941. Le sous-marin Sea Tiger est gravement endommagé à Bataan. Le Cdt. Sherman (Cary Grant) arrive à le remettre en état de marche grâce à l'aide du peu scrupuleux Holden (Tony Curtis), sorte de cousin du protagoniste de *The americanization of Emily* (p. 852) capable de se procurer tout et n'importe quoi. Lors d'une escale sur un îlot, cinq femmes embarquent sur le sous-marin qui continue sa route repeint en... rose : faute de peinture en quantité suffisante, on a dû mélanger du rouge et du blanc ! Divertissant et vite oublié.

L'accompagnatrice Claude Miller, France, 1992, 106 mn

D'après Nina Berberova dont le roman est transposé dans la France occupée. Sophie (Romane Bohringer) devient l'accompagnatrice attitrée d'Irène (Elena Sofonova) dont le mari Charles (Richard Bohringer) est un collaborateur économique. Madame a un amant qu'elle retrouve plus tard alors que tout ce monde a rejoint Londres. Charles se suicide et Irène part aux États-Unis avec son nouveau mari en laissant Sophie qui n'a plus qu'à rentrer chez sa mère (Nelly Borgeaud) dans la France libérée. Le film manque cruellement de substance.

Le procès Orson Welles, France, 1962, 114 mn

Adaptation du roman de Kafka avec Anthony Perkins dans le rôle de l'infortuné K. Brillante distribution – mentionnons Jeanne Moreau, Madeleine Robinson, Romy Schneider, Akim Tamiroff, Michael Lonsdale – et décors étranges, le Palazzaccio de Rome, le fantôme de la gare d'Orsay. Mais le baroque wellésien n'a que peu de rapports avec l'univers du célèbre Pragois ; les premiers plans, tournés dans des décors oppressants très bas de plafond, s'en approchent cependant un peu. L'échec du film serait moins flagrant sans une bande son inapte basée sur l'incontournable adagio de Giazotto, alias Albinoni.

1984 Michael Radford, Grande-Bretagne, 1984, 106 mn

D'après George Orwell. Dans un Londres où se mêlent stalinisme – ce Parti qui a toujours raison – benthamisme – l'œil omniprésent de Big Brother – et philosophie analytique – la réduction du langage à une novlangue interdisant toute nuance –, un couple (John Hurt et Susanna Hamilton) tente de vivre une relation d'amour. L'officier chargé de les normaliser, i.e., leur faire avouer leur crime avant de les éliminer est joué par Richard Burton dans son dernier rôle.

La grisaille de cette dystopie rejaillit sur le film, lui-même un peu terne. Sur un sujet voisin, voir plutôt *Alphaville* ou *Brazil* (pp. 389, 1728).

Ruten no ōhi *La princesse errante*, Kinuyo Tanaka, Japon, 1960, 102 mn

En 1937, Ryūko Sugawara (Machiko Kyō) épouse Futetsu (Eiji Funakoshi), frère de Puyi, le dernier empereur Qing maintenant souverain du Mandchoukouo, état fantoche créé de toutes pièces par les Japonais. En août 1945, l'offensive russe disperse cette pseudo famille impériale ; Futetsu et Puyi sont internés en Chine tandis que Ryūko regagne difficilement le Japon en compagnie de sa fille Eisei et de sa belle-sœur impératrice qui meurt en chemin par manque de nourriture et d'opium. En 1957, Eisei, dernière des Qing, se suicide.

Laborieuse succession de plans hypercomposés qui confinent à l'académisme, le film ne s'anime que durant la longue séquence de fuite vers le Sud.

The last king of Scotland *Le dernier roi d'Écosse*, Kevin Macdonald, Grande-Bretagne, 2006, 118 mn

Un jeune Écossais (James McAvoy) est bombardé médecin personnel du terrifiant dictateur ougandais. Forest Whitaker, excellent, n'arrive cependant pas au niveau d'Idi Amin Dada, comédien-né inégalable dans son propre rôle (p. 666).

The Texas chainsaw massacre *Massacre à la tronçonneuse*, Tobe Hooper, USA, 1974, 83 mn

Des jeunes gens de la ville sont massacrés par une famille de ploucs arriérés. Outre la tronçonneuse du titre, mentionnons le croc de boucher auquel une des victimes est accrochée vivante. Ce film qui ignore la litote et devint célèbre pour cette raison est un peu la version *gore* de *Délivrance* (p. 26).

Barocco André Téchiné, France, 1976, 103 mn

Amsterdam. Des journalistes (Jean-Claude Brialy, Hélène Surgère) paient le boxeur Samson (Gérard Depardieu) pour faire des révélations compromettant le candidat du parti de Gauthier (Julien Guiomar) lequel, pas content du tout, commande son assassinat à un sbire (Jean-François Stévenin) dont l'exécutant est une sorte de Samson brun qui part en chasse de Laure (Isabelle Adjani), petite amie de sa victime. Celui qui voulait récupérer l'argent perçu est transformé par l'eau oxygénée : le brun devient blond et sa haine amour, on pense aux deux Nathalie de *L'éternel retour* (p. 290). Film maniéré et pénible où tout sonne faux : Téchiné n'a pas encore trouvé sa manière et surtout pas jeté le masque. Amusante composition de Marie-France Pisier, en vitrine dans le quartier réservé.

Barocco est un syllogisme aristotélien, mémorable grâce aux lettres AOO : (A) tout P est Q, (O) un R n'est pas Q donc (O) un R n'est pas P.

Drôle d'endroit pour une rencontre François Dupeyron, France, 1988, 94 mn

France (Catherine Deneuve), larguée sur une aire d'autoroute, fait la connaissance de Charles (Gérard Depardieu), un médecin bougon dont la voiture est tombée en panne. Ils vont passer le week-end ensemble, le temps qu'un camionneur (Jean-Pierre Sentier) forcé de faire une pause répare la voiture "pour s'amuser" et que France ait une brève passade avec un autre routier (André Wilms). Le couple France/Charles finit par repartir ensemble vers l'inconnu.

Attachant premier film du futur auteur de *La chambre des officiers* (p. 541).

Les rivières pourpres Mathieu Kassovitz, France, 2000, 101 mn

Enquête sur la (fictive) université de Guernon, temple de l'eugénisme où l'on élève – ou plutôt on éduque comme disaient les Cévenols en parlant de vers à soie – de futurs premiers de cordée. Le scénario, qui ne tient pas vraiment la route, s'effondre lors de la découverte *in extremis* d'une (méchante) jumelle de l'héroïne (Nadia Farès); chez Tex Avery (*Screwball squirrel*, 1944), le flic Niemans (Jean Reno) aurait alors renchéri en appelant son propre double à la rescousse. Mieux vaut donc oublier l'intrigue et se concentrer sur les paysages, les ambiances pluvieuses ou neigeuses, ces vallées encaissées des Alpes, quelque part entre Grenoble et Chamonix. Un ratage attachant où jouent les deux Cassel, Vincent et Jean-Pierre, ce dernier dans un petit rôle.

Généalogies d'un crime Raúl Ruiz, France, 1997, 109 mn

Plongée de l'avocate Solange dans le journal de Jeanne (les deux sont interprétées par Catherine Deneuve), une psychanalyste prétendument assassinée par son neveu René (Melvil Poupaud). Avec lequel elle jouait un étrange jeu consistant à intervertir les rôles; à l'arrière-plan, une société psychanalytique franco-belge, la SPFB où l'on organise de curieuses saynètes, mi partouzes, mi reconstitutions de crime. S'y affrontent deux frères ennemis, Didier (Michel Piccoli) et Christian (Andrzej Seweryn), le premier entraînant ses séides dans un suicide collectif, alors que le second, persuadé que les crimes sont doués d'une vie propre qui les porte à se réincarner à travers de nouveaux exécutants, satellise Solange qui, devenant Jeanne, tombe sous la coupe de ce René qu'elle avait pourtant fait innocenter et qu'elle finit par poignarder.

Image récurrente d'un damier de Go avec ses pions noirs et blancs et ses positions labiles comme cette vérité un peu hors d'atteinte qui ne déroute pas que la protagoniste. Mais qu'un tel film nous échappe un peu ne fait-il pas partie de ses qualités? Avec Monique Mélinand, Bernadette Lafont et Mathieu Amalric.

Yume *Rêves*, Akira Kurosawa, Japon, 1990, 119 mn

Huit vignettes : une procession de renards, le pont de Langlois et les corbeaux de Van Gogh, un mont Fuji dévoré par les flammes, un enfer post-atomique peuplé de monstres... Entre mièvrerie et véhémence, un Kurosawa de trop.

Der Name der Rose *Le nom de la rose*, Jean-Jacques Annaud, RFA, 1986, 126 mn

L'universitaire Umberto Eco avait réussi à évoquer le Moyen-Âge tardif à travers un roman policier devenu best-seller. Un Franciscain (Sean Connery) est amené à enquêter chez des Bénédictins en 1327. Références à Conan Doyle – il s'appelle Baskerville – et à Dumas avec un livre empoisonné comme sorti de *La reine Margot* (pp. 559, 221). Le supérieur est campé par Michael Lonsdale tandis que F. Murray Abraham incarne l'historique inquisiteur Bernard Gui (†1331). Parmi les seconds rôles, les trognes patibulaires de William Hickey, Ron Perlman, Volker Prechtel... Comme il s'agit d'une superproduction, on n'a pas oublié d'adjoindre un personnage féminin, qui échappe au bûcher, *happy end* oblige.

Regrettable confusion entre mise en scène et mise en images consciencieuse : le résultat est d'un académisme absolu.

The adventures of baron Munchausen Terry Gilliam, Grande-Bretagne, 1988, 121 mn

Après *Münchhausen* et *Le baron de Crac* (pp. 859, 619), deux réussites plastiques inertes, le célèbre hâbleur reprend du service sous les traits de John Neville. Gilliam fait montre d'une créativité digne de Fellini sans nous ennuyer un instant. C'est un peu la tranche supérieure du sandwich initié avec *Time bandits* (p. 199) : entre les deux, le superlatif *Brazil* (p. 1728). Avec Oliver Reed, Uma Thurman et Robin Williams (non crédité !); et les récurrents des films précédents, e.g., Jonathan Pryce, Jack Purvis ainsi que le Monty Python Eric Idle.

Into the wild Sean Penn, USA, 2007, 142 mn

Biographie de Chris McCandless (Emile Hirsch), brillant étudiant qui abandonne tout et part vivre seul en Alaska pour y mourir en 1992, à l'âge de 24 ans. Un homme des bois à la Thoreau auquel le film tente de rendre hommage sans vraiment convaincre. Cet "Il s'en va" qui l'emmène irrésistiblement vers la mort a été évoqué de façon plus poétique et déchirante par Guy Gilles, e.g., *Au pan coupé* (p. 441). Quant à la communion avec la Nature, il aurait fallu le Terrence Malick de *Badlands* (p. 408) : sympathique mais inabouti. Avec Catherine Keener.

Libera, amore mio! Mauro Bolognini, Italie, 1975, 104 mn

Bolognini, tellement à l'aise dans l'Italie umbertienne des années 1880, semble pataud dans celle du Duce. Le résultat est un film un peu raté qui n'a pas la force bouleversante de *La storia* (p. 1080) où l'on retrouvera la même Claudia Cardinale. Le prénom Libera donné par un père anarchiste (Adolfo Celi) n'a rien d'exceptionnel ; j'ai connu moi-même un Libero âgé qui faisait d'ailleurs mentir son prénom. Avec Bruno Cirino et Philippe Leroy.

Le fabuleux destin d'Amélie Poulain Jean-Pierre Jeunet, France, 1997, 111 mn

Ça commence plutôt bien avec des réflexions marrantes sur les goûts et les couleurs avant se s'enliser dans le cucul et les nains de jardin. Avec Audrey Tautou et Mathieu Kassovitz, Rufus et le récurrent Dominique Pinon.

Die Blechtrommel *Le tambour*, Volker Schlöndorff, RFA, 1979, 136 mn

Danzig. Écartelé entre Pologne et Allemagne – il a d'ailleurs deux pères possibles (Mario Adorf et Daniel Olbrychski) –, Oskar (David Bennent) refuse de grandir et ne s'exprime qu'à travers un cri strident ou en jouant de son éternel tambour : on pense au petit Oscar entrevu dans *L'argent de poche* (p. 983) qui sifflait pour ne pas choisir entre un père américain et une mère française. Tout ça est lourdement symbolique et la mise en scène bétonnée n'arrange rien. Avec Angela Winkler et Charles Aznavour.

Honogurai mizu no soko kara *Dark water*, Hideo Nakata, Japon, 2002, 97 mn

Que d'eau, que d'eau ! Il ne cesse de pleuvoir dans le grand ensemble délabré où Yoshimi a emménagé avec sa petite Ikuko âgée de 6 ans. L'eau suinte du plafond, pas étonnant puisque l'appartement du dessus est une vraie piscine. Et puis il y a cette fillette entrevue furtivement, avec son imper jaune et son petit cartable rouge où l'on peut lire (en caractères latins) MIMIKO. Une gamine qui pourrait bien s'être noyée dans la citerne en haut de l'immeuble, d'où son désir de hanter les vivants en faisant sans cesse réapparaître ce cartable ; elle finit par s'en prendre à Ikuko.

Le scénario ne tient pas la route : est-ce dû à l'instabilité mentale de Yoshimi ou aux limitations de Nakata qui pille allègrement *The shining* (p. 980) ? Une porte d'ascenseur s'ouvre et un déluge d'eau – et non de sang – se déverse.

The Alfred Hitchcock hour I Alfred Hitchcock, USA, 1962-63, 1553 mn

Première "saison" (32 épisodes) de *The Alfred Hitchcock hour* avec les caractéristiques décrites p. 483. Nombreuses piques contre la publicité ; si j'ai bien compris, chaque épisode était caviardé par six interventions de *sponsors*, locaux puisque l'émission était relayée par des chaînes privées. Cet "anesthésique de une minute" lui fait dire "Après moi, la publicité" comme s'il s'agissait du déluge. Il est souvent désopilant, que ce soit attaché au sol comme par des Lilliputiens ou encore quand il suit le panneau indiquant Sodome et Gomorre avant de se changer en statue de sel. Je ne sais pas s'il pourrait de nos jours proposer sa roulotte, plus économique que la caravane : il suffit d'un violon, de boucles d'oreilles et de deux chevaux volés !

Le seul épisode dirigé par le maître (n° 4) a un petit goût de *Rashōmon* (p. 1617) : les témoins qui ont tout vu n'ont pas remarqué que le chauffard n'était pas l'accusé mais son épouse. On reconnaît sinon le scénario de *Panic in the streets* (p. 425, n° 4), de *Non coupable* (p. 133, nos 10 et 24), le n° 29 fait penser à *Under Capricorn* (p. 988), le n° 13 à *The night of the hunter* (p. 1563). Le n° 26 est une réjouissante variation sur *La chienne* (p. 1560) ; mais le n° 31 où le héros croit avoir étranglé impunément sa garce de femme se termine mal pour lui. Les épisodes les plus réussis sont cruels et terrifiants : les nos 14, 15, 17, 25 ou immoraux et réjouissants comme celui (n° 20) où un mari empoisonne une épouse détestable à force de bonnes intentions. Le dernier épisode met en scène une vengeance inattendue. Mentionnons aussi le n° 7 d'après Patricia Highsmith, première version de *Dites-lui que je l'aime* (p. 175).

Parmi les scénaristes, Richard Matheson et Leigh Brackett. Sur les murs, des reproductions de l'incontournable Bernard Buffet.

Ulzana's raid *Fureur apache*, Robert Aldrich, USA, 1972, 103 mn

Burt Lancaster, excellent, renvoie à *Bronco apache* (p. 419), mais l'esprit est bien différent. Film sans concession où personne n'est épargné : ni les Blancs qui parquent les Indiens dans des réserves où ils meurent de faim, ni l'hypocrisie chrétienne – "Ce sont des hommes comme nous" –, ni ces désespérés qui affublent la tête d'une victime d'une queue de chien quand ils ne jouent pas avec un cœur saignant. Ulzana (Joaquín Martínez) est noble et cruel, infiniment plus doué pour cette guerre à laquelle il a été contraint que ces militaires patauds (Richard Jaeckel) qui ont pour eux le temps et le nombre et, tactiquement, la présence d'un scout apache (Jorge Luke), le beau-frère d'Ulzana capable de prévoir ses ruses. C'est ce dernier qui l'exécute après qu'il a été vaincu ; il entonne alors un chant de mort qui sonne comme la déploration d'une culture vouée à la destruction.

Avec *Kiss me deadly* (p. 1090), l'autre chef d'œuvre de Robert Aldrich.

Blue Apichatpong Weerasethakul, Thaïlande, 2018, 12 mn

Compliment empoisonné : c'est meilleur que le célèbre *Sleep* d'Andy Warhol (1964). Sinon, il pourrait s'agir d'un clip de mise en garde contre les dangers de ces couvertures électriques qui sévissaient dans mon enfance.

Frankenstein James Whale, USA, 1931, 70 mn

Adaptation classique menée sur un rythme soutenu, presque sans temps mort. Cela commence avec des vols nocturnes de cadavres et d'un cerveau marqué "abnormal brain", pour se poursuivre dans le laboratoire du docteur Frankenstein (Colin Clive) avec son appareillage électrique très daté : du temps de Mary Shelley (~ 1820), on ne connaissait que le statique, éclairs et condensateurs. Puis apparaît le monstre, extraordinaire Boris Karloff qui avance comme en déséquilibre et qu'un assistant vicieux a la mauvaise idée de tourmenter. La créature s'échappe pour s'asseoir au bord de l'eau auprès d'une fillette qui y jette des fleurs ; et rentre dans le jeu en y lançant la gamine. Un villageois horrifié ramène son corps au village tandis qu'on célèbre les noces du docteur ; poursuivi par une foule armée de torches, le monstre est cerné dans un moulin et brûlé vif.

Qu'on se rassure, il a la peau dure. Il reviendra dans *Bride of Frankenstein* (p. 1018), encore plus réussi. Si *Son of Frankenstein* (p. 1112) reste remarquable, l'intérêt se dilue progressivement avec les réapparitions de l'incroyable créature, seule dans *The ghost of Frankenstein* (p. 213) puis en compagnie de ses alter egos Universal : *Frankenstein meets the wolf man*, *House of Frankenstein*, *House of Dracula* (pp. 926, 430, 991). Boris Karloff n'apparaît que dans les trois premiers opus. Colin Clive, alcoolique invétéré, était déjà mort lors du troisième.

The moderns Alan Rudolph, USA, 1988, 126 mn

Trio amoureux dans le Paris de 1926 : Bertram Stone (John Lone), roi des "rubbers" (= condoms), est trompé par son épouse Rachel (Linda Fiorentino) avec Nick (Keith Carradine), peintre obscur mais génial faussaire. La riche Nathalie de Ville (Geraldine Chaplin) a commandé trois copies – Matisse, Modigliani et Cézanne – à la galeriste Libby (Geneviève Bujold) pour les revendre à Bertram. Elle avoue la supercherie à l'irascible parvenu qui les détruit en public sans savoir qu'il s'agit en fait des originaux, petite farce du malicieux Nick. Les faux finiront au *Museum of Modern Art*, on pense à *F for fake* (p. 1192).

En arrière-plan, le cénacle de Gertrude Stein avec Ernest Hemingway et le (fictif) journaliste Oiseau (Wallace Shawn) qui simule un suicide pour assister, déguisé en femme, à son propre enterrement – en fait celui de Stone, mort noyé – au Père Lachaise. Atmosphère attachante et chansons de Charlélie Couture.

GoldenEye Martin Campbell, Grande-Bretagne, 1995, 130 mn

Pierce Brosnan débute en James Bond et Judi Dench en "M" tandis que Daniel Kleinman signe son premier générique. Seul rescapé de l'équipe originelle, Desmond Llewelyn en "Q". La première partie vaut surtout pour son magnifique cadre pétersbourgeois et l'évocation des ruines du Communisme ; Bond y affronte le méchant Ourumov (Gottfried John de chez Fassbinder). La seconde partie est une réédition de la sempiternelle lutte anti-cubaine ; on se demande bien pourquoi cette île maudite n'est pas rayée une fois pour toutes de la carte. Le héros a droit au repos du guerrier dans le havre de Guantánamo : pour paraphraser *To be or not to be* (p. 982), "It's good to breathe the air of the CIA".

Onibaba Kaneto Shindō, Japon, 1964, 103 mn

En l'absence de Kichi, sa mère (Nobuko Otowa) et son épouse (Jitsuko Yoshimura) s'en prennent à des samourais blessés qu'elles achèvent : les cadavres finissent au fond d'une excavation naturelle et leur attirail, armures et sabres, chez le receleur Ushi (Taiji Tonoyama) en échange de quelques sacs de millet. Mais voilà que rentre le jeune voisin Hachi (Kei Satō) : Kichi, mort lors de la bataille de la Minatogawa (1336), ne reviendra pas. Les trois personnages sont saisis d'une sorte de frénésie sexuelle, réciproque pour les deux jeunes, unilatérale pour la mère que Kichi trouve trop vieille. Cette dernière cherche par tous les moyens à entraver la liaison de sa bru ; elle finit par la terroriser en s'affublant du masque volé sur la dépouille d'un samourai qui dissimulait ainsi un visage lépreux. Mais un soir la pluie provoque un rétrécissement du déguisement qui désormais colle à la peau de la vieille démons (onibaba) elle aussi atteinte de lèpre.

Cet horrible masque appartient au théâtre nō : c'est celui d'une femme devenue démon dans un moment de furie lié à la colère, la jalousie ou le chagrin.

This gun for hire *Tueur à gages*, Frank Tuttle, USA, 1942, 81 mn

Film noir dont le héros est le tueur psychopathe Raven (Alan Ladd) qui n'aime que les chats. Il croise dans un train la chanteuse Ellen (Veronica Lake) qu'il veut d'abord tuer avant de la protéger. À l'arrière-plan, le douteux Brewster (Tully Marshall) qui vend du gaz de combat aux Japonais avec l'aide de ses patibulaires assistants, Gates (Laird Cregar) et Tommy (Marc Lawrence). Beaucoup de hasards dans ce scénario patriotique : le policier (Robert Preston) que Gates a mis sur la piste de Raven se trouve être fiancé à Ellen que le même Gates vient d'engager dans sa boîte de nuit. Qu'importe, un couple de l'écran est né et Ladd est éblouissant. L'étrange Cregar avait été mieux utilisé dans le douloureux *I wake up screaming* (p. 299).

Le dernier métro François Truffaut, France, 1980, 131 mn

Générique : “Mon amant de Saint-Jean” par Lucienne Delyle. Tout débute fin 1942 dans un théâtre dont le propriétaire juif Lucas Steiner (Heinz Bennent) vit caché dans la cave tandis que son épouse Marion (Catherine Deneuve, superbe) en assure officiellement la direction, assistée de Jean-Loup Cottins (Jean Poiret). Un nouveau venu, l'acteur Bernard Granger (Gérard Depardieu), dragueur maladroit – “Il y a deux femmes en vous” – sème la discorde dans le ménage.

Seconds rôles pour Sabine Haudepin en comédienne arriviste et Andréa Ferréol en costumière lesbienne. Sans oublier Paulette Dubost, Maurice Risch ainsi que Marcel Berbert, silhouette entrevue dans de nombreux films de Truffaut. Une photo du cher Audiberti est accrochée sur un mur.

La première séquence pue le studio ; on objectera que c'est cohérent avec le plan final qui voit le réel se confondre avec le théâtre comme dans *Murder* (p. 918). En tout cas, il est bien mort le trublion des *Cahiers du cinéma* qui pourfendait la qualité française des années 1950 ! Un iconoclaste que ses opinions fascistes amenaient à fréquenter Lucien Rebatet, critique cinématographique à *Je suis partout* sous le nom de François Vinneuil, dont le collègue théâtral Alain Laubreaux a visiblement inspiré l'immonde Daxiat (Jean-Louis Richard).

Flags of our fathers *Mémoires de nos pères*, Clint Eastwood, USA, 2006, 132 mn

Le réalisateur se penche sur une image célèbre, le hissage de la bannière étoilée sur le mont Suribachi, à Iwojima. L'héroïsme, réel, des soldats ne réside pas dans cet acte banal, sinon qu'il va donner lieu à une célèbre photo et à une tournée médiatique des trois survivants – ils étaient six – du cliché. Il est en effet nécessaire, alors que le Japon a perdu mais ne se rend pas, de trouver de nouveaux financements.

Mensonges : on s'est trompé sur l'identité d'un des trois morts, mais il est trop tard pour rectifier. Et racisme : l'Indien Ira Haynes (Adam Beach), reçu avec paternalisme par les politiciens, est maltraité dès qu'il sort de son rôle de héros national, d'autant plus qu'il ne tient pas l'alcool et devient violent. Il finit par trouver une mort obscure et misérable ; c'est à lui que le réalisateur a réservé sa tendresse. Film jumeau de *Letters from Iwojima* (p. 1615).

Umoregi *La forêt oubliée*, Kōhei Oguri, Japon, 2005, 89 mn

Un village aux personnages mal définis (on reconnaît l'acteur Tadanobu Asano) pas loin d'une forêt aux arbres gigantesques. Quelques elfes, une baleine volante et un chameau ne sauvent pas un scénario exsangue.

Ridicule Patrice Leconte, France, 1996, 98mn

La Cour au temps de Louis XVI : des intrigants à l'affût du bon mot qui établira ou détruira une réputation. Le hobereau Ponceludon (Charles Berling), venu à Versailles en quête de subsides pour bonifier sa chère Dombes marécageuse, en fera les frais. Il sera victime de Mme de Blayac (Fanny Ardant) qui cherche à protéger son amant l'abbé Vilecourt (Bernard Giraudeau). Et à nouveau de la même quand, ayant remplacé l'abbé, il la délaisse pour la jeune Mathilde (Judith Godrèche) : un complot lui est tendu lors d'un bal masqué et une chute lui vaut le titre de "marquis des Antipodes".

À ce milieu de ganaches qui joue aux bouts rimés, le réalisateur oppose une France moins vaine, celle où l'abbé de l'Épée vient d'inventer le langage des sourds-muets, ainsi que quelques nobles ouverts comme Bellegarde (Jean Rochefort), le père de Mathilde. Mais la critique de l'Ancien Régime l'emporte : ces vieillards (Bernard Dhéran) qui épousent des gamines, cet illettré (Albert Delpy) qui se voit secrétaire de l'Académie. Le pire est peut-être ce Milletail (Carlo Brandt) auquel on avait infligé une chute dans sa jeunesse et qui rend la pareille au jeune Ponceludon.

Degas et moi Arnaud des Pallières, France, 2019, 20 mn

Le vieil homme est à sa table et finit par faire quelques pas dans un Paris contemporain. Autour de lui, plus jeune, s'agitent des tutus. On apprend qu'il est à peu près aveugle et que ses opinions politiques – c'est un antidreyfusard fanatique – ne sentent pas vraiment la rose. Qu'importe, l'hommage n'en est que plus sincère et touchant. Hommage aussi et adieu à un acteur admirable, Michael Lonsdale, sans doute filmé dans son environnement quotidien.

Post coitum animal triste Brigitte Roüan, France, 1997, 95 mn

Les histoires d'adultère se ressemblent toutes : ça commence bien et ça finit mal. La mûrissante Diane (la réalisatrice) tombe amoureuse du bel Emilio (Boris Terral). Cela débute pour elle sur un petit nuage pour se rabougrir en rancœur puis en catatonie. D'un égoïsme absolu, elle ne semble aucunement préoccupée par les dommages qu'elle cause à son entourage, notamment à son époux (Patrick Chesnais), un avocat dont la principale cliente (Françoise Arnoul âgée) a tué le mari qui s'appêtait à la quitter. . .

Presque indécent dans l'étalage de l'abaissement de la maîtresse délaissée, ce film douloureux sonne vrai ; on pense à "L'ombre de ton ombre, l'ombre de ta main, l'ombre de ton chien" de Jacques Brel. Avec Nils Tavernier et Jean-Louis Richard.

Plein soleil René Clément, France, 1959, 119 mn

Tom Ripley (Alain Delon) et Philippe Greenleaf (Maurice Ronet) semblent amis, surtout quand ils font la foire à Rome. En réalité, le richissime héritier Philippe méprise et humilie ce Tom payé par son papa pour coller à ses basques, en particulier lors d'une croisière sur un bateau de plaisance. Mais Tom tisse sa toile, d'abord en se débarrassant de Marge (Marie Laforêt), la fiancée de Philippe qu'il pousse à débarquer ; seul avec son "ami", il l'assassine et jette son corps lesté à la mer. Il joue ensuite au chat et à la souris en usurpant, le temps qu'il faut, l'identité du mort ; un ami de Philippe (Billy Kearns), qui n'est pas dupe, est la deuxième victime de Tom. Lequel parachève son imposture en laissant une note de suicide de "Philippe" lèguant tout à Marge ; il ne reste plus à l'intrigant qu'à séduire la belle...

Film lumineux dominé par la beauté des acteurs principaux dont la couleur fait ressortir les yeux, bleus ou verts pailletés de jaune pour Laforêt. *Remake*, *The talented Mr. Ripley* (p. 713), qui relit le scénario de Patricia Highsmith à la lumière d'une possible homosexualité de Tom.

The lady from Shanghai *La dame de Shanghai*, Orson Welles, USA, 1947, 87 mn

Film noir tordu auquel on ne comprend rien, sauf à prendre des notes : Michael O'Hara (le réalisateur) est bien couillon d'avouer sur le papier un meurtre qu'il n'a pas commis – celui du déplaisant Grisby (Glenn Anders) qui veut passer pour mort. Mais voilà que Grisby est réellement tué et que l'avocat Bannister (Everett Sloane) est bien décidé à envoyer son client O'Hara à la chambre à gaz. Ce dernier s'échappe en pleine audience pour se réfugier dans le Chinatown de San Francisco où il découvre qu'il a été manipulé par la séduisante Elsa Bannister (Rita Hayworth aux cheveux courts).

Moments d'anthologie : Michael et Elsa dans l'aquarium sur fond de tortues géantes et l'affrontement final dans le labyrinthe aux glaces où Bannister, appuyé sur ses deux béquilles, dégomme les images, démultipliées par des miroirs, de Michael. Malgré ses évidentes qualités plastiques, le film reste cependant inférieur aux grandes réussites de Welles. Sloane y trouve le rôle de sa vie.

Heartbreak ridge *Le maître de guerre*, Clint Eastwood, USA, 1986, 125 mn

C'est *L'homme des hautes plaines* (p. 534) en film de guerre. Eastwood entraîne des Marines passablement mous ; après les avoir bien brimés, il les mène à l'assaut de la Grenade (1983). Quelques années plus tôt il aurait reconquis le Vietnam à lui tout seul. Avec Everett McGill.

Partie de campagne Jean Renoir, France, 1936, 41 mn

*Au bord de l'île on voit
Les canots vides qui s'entre-cognent
Et maintenant
Ni le dimanche ni les jours de la semaine
Ni les peintres ni Maupassant ne se promènent
Bras nus sur leurs canots avec des femmes à grosse poitrine
Et bêtes comme chou
Petits bateaux vous me faites bien de la peine
Au bord de l'île*

(Apollinaire, *La Grenouillère*, 1913)

Film miraculeux aux inoubliables images. Rodolphe (Jacques Brunius) jouant les faunes avec Mme Dufour (Jane Marken), les larmes sur la joue d'Henriette (Sylvia Bataille), la même retrouvant dix ans plus tard Henri (Georges D'Arno) : "– Moi j'y pense tous les soirs". Entre les deux, la pluie qui tombait sur la Marne.

L'épisode 5 de *La flor* (p. 211) est un *remake* inattendu de ce chef d'œuvre.

Le dernier combat Luc Besson, France, 1982, 89 mn

Cinéma noir et blanc et absence complète de dialogue. Dans un monde post-atomique, sorte de bocal dont on aurait retiré l'eau, des scaphandriers (Pierre Jolivet, Jean Bouise, Jean Reno) se harponnent pour survivre. Tant qu'à faire on a aussi retiré le scénario.

The invisible man *L'homme invisible*, James Whale, USA, 1933, 72 mn

Il débarque un soir dans une auberge, couvert de la tête aux pieds. Son comportement pénible indispose la patronne (Una O'Connor) qui demande à la force publique de l'expulser. L'intrus réagit en enlevant chapeau, lunettes et bandages : pas de tête ! Cet homme invisible facétieux se plaît à terroriser le village mais se prend à son jeu et devient mégalomane : il finit par faire dérailler des trains et à tuer un ancien collègue (William Harrigan), un scientifique horrifié par son comportement. Comment l'attraper se demande le détective en chef (Dudley Digges) ? Il évite les pièges jusqu'au moment où tombe la neige : localisé, ses pas s'inscrivent sur le sol et il est facile de l'abattre au jugé.

Cette adaptation de H. G. Wells vaut pour ses trucages stupéfiants réalisés bien avant le numérique. Distribution terne (Henry Travers, Gloria Stuart future Rose âgée dans *Titanic*, p. 1046). Le culot du film est de ne nous laisser voir sa vedette qu'à quelques secondes de la fin : on découvre le visage de Claude Rains.

The world is not enough *Le monde ne suffit pas*, Michael Apted, Grande-Bretagne, 1999, 128 mn

Principale originalité du film, aucun méchant Cubain. Sinon, il s'agit d'un complot mené par une héritière tordue (Sophie Marceau) qui veut couper l'approvisionnement en pétrole via la Mer noire au profit de ses propres pipe-lines. À son service, Renard (Robert Carlyle, boule à zéro) dont les jours sont comptés et qui les met à profit pour redoubler de méchanceté. Mais James Bond (Pierce Brosnan) et "M" (Judi Dench) arriveront à sauver notre or noir. Étrange gadget, le "parahawk", croisement entre la motoneige et le parapente.

Dernière apparition de Desmond Llewellyn qui fut "Q" dans 18 épisodes. Bien fatigué, il est assisté par John Cleese.

Dirty Harry *L'inspecteur Harry*, Don Siegel, USA, 1971, 98 mn

Débuts de Harry Callaghan (Clint Eastwood), l'inspecteur aux méthodes expéditives et aux opinions fascisantes que l'on retrouvera dans *Magnum force* (1973), *The enforcer* (p. 190) et *Sudden impact* (p. 1493). L'idée générale, insupportable de démagogie, est que la loi protège les criminels et qu'il faut donc passer outre pour faire régner l'ordre.

Ce premier opus s'inspire d'un célèbre fait divers non résolu (cf. l'excellent *Zodiac*, p. 127). Ce SCORPIO (Andrew Robinson) est un opposant à la guerre du Vietnam – cf. le symbole pacifiste de sa boucle de ceinture – qui assassine des passants et réclame des rançons pour ne pas tuer davantage. Il est évidemment protégé par "le système" qui reproche à Callaghan de le persécuter.

Cœur de lilas Anatole Litvak, France, 1932, 84 mn

Grande réussite du cinéma français due à un apatride de passage qui réalisera aussi *L'équipage* (p. 458). C'est un Paris populiste avec musique de Maurice Yvain (*La même caoutchouc*, duo de Fréhel et Jean Gabin). Mais le style n'est pas celui, très surfait, de *Sous les toits de Paris* (p. 1409), on est plus proche du cinéma muet et de *Fièvre* (p. 1226) à cause d'une caméra mobile qui traque personnages et émotions, des surimpressions et des prises de vue en extérieur.

L'intrigue est banale : le flic André Lucot (André Luguet) se charge d'infiltrer le milieu pour confondre la supposée coupable d'un crime, la fille publique Cœur de lilas (Marcelle Romée). Dont il s'éprend comme il se doit. Cet amour partagé s'effondre quand la belle apprend qu'André est un cogne : elle avoue. Moment fort du film, la folle première nuit du couple à bord d'un bus : arrivé au terminus, on repart dans l'autre direction. Avec Fernandel ; l'actrice principale aux grands yeux tristes était dépressive et devait se noyer peu après, à 29 ans.

The 39 steps *Les trente neuf marches*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1935, 86 mn

Une femme rencontrée dans un music-hall demande l'asile au jeune Richard Hannay (Robert Donat) : elle se prétend persécutée par un groupe d'espions dont le chef habite l'Écosse. Elle est tuée peu de temps après et le héros prend le train pour Edimbourg, poursuivi par la Police. Près du pont du Forth, la passagère Pamela (Madeleine Carroll) lui refuse son aide et le livre. Il s'échappe pour trouver asile chez un radin (John Laurie) avant de se rendre chez le professeur Jordan (Godfrey Tearle), auquel, tel un yakuza, manque un petit doigt : c'est aussi, selon la défunte, le signe distinctif du chef du réseau. Capturé à nouveau, il s'échappe encore et se fait passer pour l'orateur d'une réunion publique quand Pamela le redénonce et se trouve menottée avec lui par deux faux policiers. Troisième évasion avec la jeune femme qu'il menace de sa pipe et nuit avec elle, très chaste, dans un *bed and breakfast*. C'est à ce moment qu'elle prend son parti en surprenant une conversation des faux flics. Final dans le music-hall du début avec, sur scène, mister Memory (Wylie Watson), celui dont la mémoire eidétique permettait d'emmagasiner de précieuses informations ; à la question "Que sont les 39 marches ?", il répond qu'il s'agit d'une organisation d'espionnage qui... il est interrompu par un coup de feu tiré par Jordan. *Happy end*.

Chef d'œuvre extrêmement brillant – et amusant – sur lequel l'auteur brodera des variations, *Young and innocent* (p. 1197) ou encore *Saboteur* (p. 677).

101 Dalmatians *Les cent un dalmatiens*, Walt Disney, USA, 1961, 79 mn

Dessin animé animalier dans la lignée de *Lady and the tramp* (p. 353). Le film échappe à la mièvrerie grâce à une méchante très réussie, Cruella de Vil.

Letters from Iwojima Clint Eastwood, USA, 2006, 141 mn

Envers de *Flags of our fathers* (p. 1610), la bataille d'Iwojima vue du côté japonais. Ils se maintinrent 36 jours sur l'île au prix de pertes épouvantables (200 survivants sur 20000 soldats). Le film trace quelques portraits d'officiers, Takeichi Nishi qui fut champion d'équitation aux JO de Los Angeles, le commandant en chef Kuribayashi dont les lettres sont enterrées par le fictif soldat Saigo, seul rescapé de l'histoire. Atrocités des deux côtés : des Américains exécutent froidement deux prisonniers, les Japonais font de même avec les ennemis capturés et, surtout, avec leurs propres survivants du mont Suribachi. Ironiquement, le cri poussé avant de partir à la mort, *banzai*, signifie "dix mille ans".

Parmi les rares flash-backs de l'histoire, une allusion au Kenpeitai, la Gestapo japonaise qui faisait régner la terreur sous prétexte de sécurité militaire.

Anma to onna *Une femme et ses masseurs*, Hiroshi Shimizu, Japon, 1938, 66 mn

Dans une station thermale, Michiko (Mieko Takamine) éveille l'intérêt de Sinterō (Shin Saburi) qui voudrait prolonger son séjour ; mais son neveu qui l'accompagne l'oblige à partir. Michiko n'est pas non plus indifférente au masseur aveugle Toku (Shin'ichi Himori) qui a respiré sur elle le parfum des femmes de la capitale. Lorsque le patron d'une onsen (Takeshi Sakamoto) se plaint d'une série de vols, Toku cherche à protéger la jeune femme qu'il croit coupable car elle tressaille dès qu'arrive un véhicule. Elle finit par avouer que, femme entretenue, elle a peur d'être ramenée par son protecteur. . . qui vient finalement la reprendre.

Atmosphère nostalgique après les départs successifs, images à la Harunobu comme dans *Kanzashi* (p. 1502). Les masseurs aveugles sont présentés comme des individus facétieux ; les étudiants de passage qui ont eu recours à leurs services en savent d'ailleurs quelque chose puisqu'ils peuvent à peine marcher le lendemain.

Follow me quietly *L'assassin sans visage*, Richard Fleischer, USA, 1949, 59 mn

Des policiers (William Ludigan, Jeff Corey) sont à la recherche du "Juge", un étrangleur qui opère les jours de pluie. Utilisant de très vagues indications, ils fabriquent un mannequin-robot et arrivent à remonter jusqu'au criminel. Alors que le Juge (Edwin Max) a été capturé, le bruit de l'eau réveille ses démons, d'où un combat au cours duquel il fait une chute mortelle.

Le scénario ne tient pas la route mais c'est bien filmé. Mentionnons le dialogue nocturne du policier avec le mannequin assis dans un fauteuil qui se lève alors que le flic est sorti, la poursuite finale dans l'usine à gaz. Fleischer devait revenir aux étrangleurs avec *The Boston strangler* et *10 Rillington Place* (pp. 79, 171).

La maternelle Jean Benoît-Lévy & Marie Epstein, France, 1933, 82 mn

D'après Léon Frapié, prix Goncourt 1904. Rose (Madeleine Renaud) a pris un poste de femme de service dans une école maternelle alors qu'elle a les diplômes pour être institutrice. Elle en fait trop au goût de la directrice (Alice Tissot) qui veut la renvoyer mais elle est soutenue par le docteur Libois qui finit par l'épouser. . . On est encore loin du féminisme de *L'amour d'une femme* (p. 1103) : pourquoi devenir institutrice quand on peut être femme au foyer comblée ?

Tout comme Rose, le film est attentif aux enfants, notamment la touchante Marie Cœuret incarnée par la petite Paulette É Lambert : fille d'une prostituée en-fuie avec un voyou, elle est recueillie par Rose et se sent à nouveau "abandonnée" avec le mariage annoncé de sa mère adoptive. Second rôle pour Mady Berry.

Rashōmon Akira Kurosawa, Japon, 1950, 89 mn

Un bonze (Minoru Chiaki) relate les trois versions du même crime, un viol suivi de meurtre. Celle du brigand Tajōmaru (Toshirō Mifune) qui prétend avoir pris l'épouse (Machiko Kyō) alors qu'il avait attaché son mari samourai (Masayuki Mori) avant de le libérer et l'affronter en duel à la demande de la femme. Celle de l'épouse qui se serait évanouie de honte, puis – via une chamanesse – celle du mort qui prétend s'être suicidé. Témoignages contestés par un bûcheron (Takeshi Shimura) selon lequel le mari aurait d'abord refusé de combattre pour sa femme.

Cette narration pirandellienne se déroule à la porte Rashō de Kyōto battue par une pluie. . . kurosawienne, alors qu'on entend pleurer un bébé abandonné. Le bûcheron, qui a déjà six gosses, décide de l'adopter, un de plus ne fera guère de différence ; le bonze retrouve alors un peu de sa confiance dans l'Homme.

Ce chef d'œuvre assemble deux nouvelles de Ryūnosuke Akutagawa. La musique de Fumio Hayasaka est une variation (avouée) sur le *Boléro* de Ravel. Le succès du film à Venise (1951) est à l'origine de l'engouement pour le cinéma japonais qui se mit à produire des films pour l'Occident, e.g., *La porte de l'Enfer* (p. 776). Il était hélas trop tard pour sauver *Hakuchi* (p. 1594) du charcutage.

The woman in green *La femme en vert*, Roy William Neill, USA, 1945, 68 mn

Un des douze Sherlock Holmes "contemporains" (cf. pp. 24, 74, 126, 493 et 1091) du duo Rathbone/Bruce dont onze dirigés par Neill. L'incroyable Moriarty (Henry Daniell) y trouve (encore !) la mort après avoir tenté de provoquer celle du héros par suicide : hypnotisé par l'étrange Lydia (Hilary Brooke, excellente), il est conduit à errer sur le rebord d'une terrasse. Pas de problème, celui qui a toujours un coup d'avance sur ses ennemis a ingurgité une drogue insensibilisante lui permettant de feindre l'état de transe. Avec Paul Cavanagh.

The desert fox *Le renard du désert*, Henry Hathaway, USA, 1951, 85 mn

Film consacré à Rommel (James Mason) depuis son départ d'Afrique jusqu'à son suicide sur ordre. Ce militaire brillant s'est attiré une sympathie *post mortem* à cause de sa participation au complot raté du 20 juillet 1944. Ses raisons sont claires : le Führer (Luther Adler), surnommé "caporal bohémien" par von Rundstedt (Leo G. Carroll), était un crétin militaire qui transformait les défaites en désastres en refusant de replier les troupes vaincues, d'où leur capture. Le film met aussi en scène Karl Strölin (Cedric Hardwicke) le maire de Stuttgart, un comploteur dont on oublie de préciser qu'il fut un nazi fanatique déportateur de Juifs avant que le vent ne tourne. Avec Jessica Tandy et Everett Sloane.

Mason reprendra le rôle dans *The desert rats* (p. 1504).

La femme du boulanger Marcel Pagnol, France, 1938, 134 mn

Le chef d'œuvre de Pagnol, tourné au Castellet dans le Var. Le scénario, tiré de *Jean le Bleu* de Jean Giono, raconte la fugue de la jeune épouse (Ginette Leclerc) du nouveau boulanger avec un beau berger et ses conséquences : désarroi du village privé de pain et surtout désespoir du mari trop vieux. Dominé par l'extraordinaire prestation de Raimu en cocu naïf et complaisant qui refuse de croire à son infortune, puis la noie dans le pastis avant de tenter de se pendre. Et qui accueille l'infidèle sans un reproche pour réserver sa vindicte à Pomponette, sa chatte fugueuse : "Garce, tu rentres alors que le pauvre Pompon se faisait un sang d'encre..." Avec la troupe habituelle : Fernand Charpin en marquis libertin qui tutoie tout le monde et surtout le couple de frères ennemis formé par l'instituteur (Robert Bassac) et le prêtre (Robert Vattier) qui seront amenés à traverser un marécage, l'un portant l'autre. Ce sont deux notables, le curé se distinguant par ses imparfaits du subjonctif, ses "Mon ami" à l'égard de l'infortuné boulanger et sa haine des "esprits forts" (cf. la notice de *César*, p. 590). Moins mémorable, le duo des deux voisins (Charles Blavette et Marcel Maupi), fâchés car les arbres de l'un font de l'ombre aux cultures de l'autre ; ils se réconcilient saouls en se moquant du cocu. Autres récurrents de Pagnol, Paul Dullac, ci-devant Escartefigue dans *Marius* et *César* et Jean Castan qui vendait des anchois des Tropiques dans *Le schpountz* (p. 624). Mention spéciale pour Maximilienne en "vraie jeune fille" que l'instituteur fait déguerpir en tournant autour d'elle – "Je ne suis pas celle que vous croyez" rétorque-t-elle – et Édouard Delmont en Maillefer, un tordu tapé qui se complaît dans des considérations interminables alors qu'on lui demande où il a vu les fugitifs. Seule faiblesse, le berger campé par Charles Moulin, beau mâle mais exécration acteur. Un film enthousiasmant !

Zelig Woody Allen, USA, 1983, 79 mn

Faux documentaire consacré à Leonard Zelig (le réalisateur), le caméléon humain qui grossit en présence d'obèses, se change en Noir ou en Indien selon le milieu. À la fin des années 1920, il est l'objet d'un certain engouement, on crée même une danse en son honneur toute langue dehors, on chante *Reptile eyes*. La psychanalyste Eudora (Mia Farrow), qui s'occupe de son cas, parvient à lui inculquer l'esprit de contradiction tout en tombant amoureuse. C'est alors que se manifestent les nombreuses femmes qu'il avait épousées dans un état mimétique : YOU LIZARD ! titre alors la Presse qui s'acharne contre le polygame. Il disparaît et reprend son attitude de caméléon jusqu'au moment où Eudora le retrouve à Munich derrière Hitler lors d'une réunion nazie...

Le film, très amusant, est une parabole assez transparente sur les Juifs écartelés entre identité et assimilation.

Colorado Territory *La fille du désert*, Raoul Walsh, USA, 1949, 91 mn

C'est *High sierra* (p. 428) refait en western. Wes McQueen (Joel McCrea), un pilleur de train, croit à un possible retour à la normale depuis qu'il a rencontré Fred Winslow (Henry Hull) et surtout sa fille Julie Ann (Dorothy Malone) dont il est tombé amoureux ; cette dernière se révélera être une petite garce qui tente de le livrer pour toucher la prime. Il participe au sempiternel "dernier coup" dont les dés sont pipés car l'informateur (Ian Wolfe) travaille pour la Police et ses deux acolytes ont pour ordre de le trahir ; il arrive cependant à récupérer le butin et entame une fuite avec Colorado (Virginia Mayo), une métisse qui s'est attachée à lui. Alors qu'il est cerné, seul, dans un village troglodyte indien abandonné, la Cité de la Lune, la Police (Morris Ankrum) utilise Colorado pour le faire sortir et offrir une cible parfaite pour un tireur embusqué. La jeune femme décide de mourir et tombe avec lui, tête en avant dans la poussière, main dans la main. Dernière image sur la mission mexicaine où un moine (Frank Puglia) sonne les cloches en l'honneur d'un couple qui a laissé une offrande – le butin – qui va pouvoir redonner vie à ce lieu abandonné. Le plus émouvant film de Walsh.

The scarlet empress *L'impératrice rouge*, Joseph von Sternberg, USA, 1934, 105 mn

La prise de pouvoir de Catherine II respecte le tout récent code Hays : le certificat de moralité porte le n° 16. La jeune Prussienne un peu nunuche se retrouve mariée au grand duc Pierre (Sam Jaffe), un crétin qui perce des trous au vilebrequin pour espionner. D'amant en amant, elle embellit pour ressembler à la Marlene Dietrich des autres films. À la mort de la tsarine Élisabeth (Louise Dresser), ses jours sont comptés et elle prend de vitesse le désormais Pierre III grâce à ses nombreuses "amitiés" chez les militaires. L'un d'eux, Orloff, assassine le tsar.

Le film vaut surtout pour ses extravagances baroques en particulier les sortes de gargouilles en bois qui ornent les sièges avec l'air de se pencher sur les vicissitudes humaines. Marlene, souvent filmée à travers des voiles, est splendide.

Knights of the Round Table *Les chevaliers de la Table Ronde*, Richard Thorpe, 1953, 116 mn

La légende du Graal, restituée avec le clinquant hollywoodien. Lancelot (Robert Taylor) se brouille avec Arthur Pendragon (Mel Ferrer) à cause de la belle Guinevere (Ava Gardner). Pour le plus grand bénéfice du perfide Modred (Stanley Baker). Ça ne vaut pas *Excalibur* (p. 1319). Avec Felix Aylmer et Niall MacGinnis.

On se réunit dans un Stonehenge de studio. Les authentiques Chambord et Chenonceaux serviront de cadre à *Quentin Durward* (1955), situé sous Louis XI.

Mystery street *Le mystère de la plage perdue*, John Sturges, USA, 1950, 93 mn

Enquête sur un squelette trouvé sur une plage près de Boston. Les méthodes scientifiques de Harvard reconstituent le visage de la "B-girl" Vivian Heldon (Jean Sterling) ; on cherche alors la voiture jaune qui l'emmena le soir de sa disparition. La logeuse de la victime (Elsa Lanchester) a vite fait d'identifier le coupable : il s'agit de Harkley (Edmon Bryan), un WASP dont Vivian était enceinte. Elle dérobe l'arme du crime que la Police (Ricardo Montalban) finit par récupérer.

Quand on récurer une gamelle, les morceaux brûlés s'en vont l'un après l'autre. C'est l'impression que donne cette enquête menée dans un pénible style compulsif.

The Molly Maguires *Traître sur commande*, Martin Ritt, USA, 1970, 120 mn

Une mine de charbon en Pennsylvanie, vers 1875. Un groupe anarchiste, les Molly Maguires, pratique le sabotage et la direction (Frank Finlay) décide d'infiltrer le détective McParlan (Richard Harris) parmi les ouvriers : le but est de les prendre en flagrant délit et de les pendre. Le mouchard arrive à gagner la confiance de Jack Kehoe (Sean Connery) et à le faire prendre, juger et exécuter.

Le chef d'œuvre de Ritt se penche sur un sujet mal aimé aux États-Unis. Les Molly Maguires, Kehoe et McParlan ont bien existé, ce dernier travaillant pour l'immonde agence Pinkerton chargée de la répression des luttes ouvrières. Celui du film est un individu complexe, un traître qui vend ses copains tout en essayant de les convaincre d'abandonner le combat ; veut-il se dédouaner de son ignominie ? Un moment fort le voit en train d'organiser le saccage du magasin de la compagnie, avec un zèle qui dépasse ses obligations d'agent provocateur. Le dernier plan le montre quittant la prison où Kehoe attend la mort ; dans son dos on essaie la trappe de la potence. Avec Samantha Eggar et Philip Bourneuf. Remarquable musique irlandaise de Henry Mancini.

Allonsanfán Paolo & Vittorio Taviani, Italie, 1974, 107 mn

Le carbonaro Fulvio (Marcello Mastroianni) est las de la lutte mais ses camarades (Bruno Cirino) ne cessent de le relancer. Alors il les trahit, allant jusqu'à les dénoncer à un prêtre fanatique qui lance sur ces impies en chemise rouge les paysans du Sud arriérés auxquels ils apportaient la bonne parole révolutionnaire.

La cadre historique est aussi composite que le décor qui passe sans transition de la cathédrale de Milan à la Villa Adriana : les carbonari renvoient à 1815, les chemises rouges à 1860. Sur le même thème, *Saint Michel avait un coq* (p. 1741) était plus rigoureux. Le point le plus remarquable du film réside dans la danse collective interprétée par le groupe qui avance sur une musique d'Ennio Morricone tout en restant sur place ; métaphore de l'activisme de gauche ?

Our man in Havana *Notre agent à la Havane*, Carol Reed, Grande-Bretagne, 1959, 103 mn

La Havane de Batista, filmée sous Castro. L'agent 59200 (Noel Coward), qui dirige le renseignement britannique dans la région, recrute Wormold (Alec Guinness), un simple marchand d'appareils ménagers qui devient ainsi 59200/5, alias "Notre agent à la Havane". Lequel a des besoins financiers à cause de sa fille écervelée qui pratique l'équitation dans des clubs sélects. Sur les conseils de son ami Hasselbacher (Burl Ives), il invente les informations qu'il n'a pu se procurer, ainsi une base ultra-secrète aux allures... d'aspirateur géant. Tout ça est pris très au sérieux à Londres ainsi que par d'autres services secrets; Hasselbacher, qui doit sans doute émarger à l'un d'eux, prévient Wormold qu'on doit l'assassiner lors d'une convention professionnelle. 59200/5 échappe au whisky empoisonné offert par le sympathique Carter (Paul Rogers) qui se venge en faisant abattre Hasselbacher. Wormold propose alors au sanguinaire chef de la Police (Ernie Kovacs) une partie de dames où les pions sont figurés par des mignonnettes de whisky qu'il faut boire sitôt capturées. Il dérobe ensuite l'arme du tortionnaire saoul et va faire la fête avec Carter avant de l'abattre, ce qui lui vaut une expulsion du territoire. Rapatrié à Londres, il a tout à craindre à cause de son imposture; mais le chef des services secrets "C" (Ralph Richardson) préfère enterrer l'histoire et le décorer. Wormold se prépare un avenir radieux entre son ancienne secrétaire (Maureen O'Hara) et sa fille qui rêve déjà d'une Rolls.

Signature de Reed, quelques cadrages obliques en trop lors du meurtre de Carter. Mais le scénario de Graham Greene est réellement jubilatoire. Même type d'histoire dans *The tailor of Panama* (p. 238).

Torn curtain *Le rideau déchiré*, Alfred Hitchcock, USA, 1966, 128 mn

N'avançant plus dans ses recherches balistiques, Michael Armstrong (Paul Newman) feint de passer à l'Est pour tirer les vers du nez à un collègue de Leipzig qui travaille sur le même type de missile. Sa mission accomplie, il a le plus grand mal à traverser le Rideau de Fer dans l'autre sens... d'autant plus que sa fiancée (Julie Andrews), qu'il n'avait pas prévenue, s'est invitée en RDA.

Mauvais choix d'acteurs principaux, en particulier de Newman, aussi incongru que Gregory Peck (pp. 1024, 14) chez Hitchcock. Mais les seconds rôles sont excellents, en particulier les réfrigérants Allemands de l'Est; mention spéciale pour Lila Kedrova qui aide le couple à Berlin-Est. Le moment le moins routinier du film se situe dans une ferme où Armstrong doit se débarrasser de Gromek, son encombrant garde du corps de la STASI qu'il poignarde avant de l'asphyxier dans un four à gaz. On peut voir ce passage comme une protestation de Hitchcock contre toute idée de meurtre, même du dernier des salauds.

I compagni *Les camarades*, Mario Monicelli, Italie, 1963, 124 mn

Turin, à la fin du XIX^e siècle, une grève dans une usine de textile pour abaisser la journée de travail à 13 heures. La direction tient bon et fait venir des *crumiri* (p. 314) pour briser la grève ou tente de retourner un gréviste influent (Bernard Blier) pour qu'il appelle à la reprise du travail. Le "professeur" (Marcello Mastroianni) tente d'organiser la lutte qui se brise contre l'Armée qui tire et tue un gamin. Le travail reprend comme avant mais les lignes ont cependant bougé.

Belle reconstitution d'époque, aussi bien de la ville que de la condition ouvrière. Mais le professeur n'est pas assez cassant pour un révolutionnaire professionnel. Avec François Périer, Folco Lulli, Annie Girardot et Renato Salvatori.

Anne of the Indies *Le flibustière des Antilles*, Jacques Tourneur, USA, 1951, 78 mn

Pierre-François La Rochelle (Louis Jourdan) se laisse capturer par le Cpt. Providence, redoutable pirate et découvre qu'il s'agit d'une femme (Jean Peters), la cruelle Anne. La flibustière se laisse séduire par le bel officier qui n'a qu'un seul but, la livrer aux Anglais pour récupérer son navire confisqué ; il est d'ailleurs déjà marié. Profondément blessée, Anne capture son épouse Molly qu'elle abandonne avec Pierre-François sur un îlot ; mais son amour pour le traître est trop fort et elle dépêche son médecin (Herbert Marshall) au secours du couple. Pour faire diversion, elle attaque le redoutable Blackbeard (Thomas Gomez) qui l'envoie, elle et son navire, au fond de l'eau.

Le réalisateur réserve sa tendresse aux pirates : le second (James Robertson Justice), le médecin alcoolique et cette Anne au destin tragique.

Staroïe i novoïe *La ligne générale*, Sergueï Eisenstein, URSS, 1929, 121 mn

Titre original, *L'Ancien et le Nouveau* ; l'Ancien c'est l'esprit d'individualisme qui poussait le paysan à morceler de maigres terres et le Nouveau, la collectivisation dont la paysanne Marfa se fait la fervente avocate. On commence à produire du lait, puis c'est l'arrivée du taureau pour finir avec le tracteur. Il y a évidemment quelques méchants koulaks à l'affût, prêts à tous les sabotages, les prêtres et leur monde de superstition.

Film de propagande sans humour, contrairement au *Bonheur* (p. 630) ; quelques passages réussis dûs au sens plastique de l'auteur ne sauvent pas ce pensum. Propagande au second degré, la charge convenue contre les bureaucrates qui paressent à l'ombre de bustes de Lénine en perfectionnant leur signature : un paysan arrive et tape du point – "Applique la ligne générale !" – et la machine se dégriffe, le tracteur tant attendu est attribué au sovkhose.

Les deux Anglaises et le Continent François Truffaut, France, 1971, 130 mn

Seconde adaptation de Henri-Pierre Roché après *Jules et Jim* (p. 410). Il s'agit ici d'une œuvre autobiographique relatant les amours de Claude Roc (Jean-Pierre Léaud) et de deux sœurs, Ann (Kika Markham) et Muriel (Stacey Tendeter), aux alentours de 1900. Cela commence au Pays de Galles par une idylle contrariée avec Muriel qui porte des lunettes noires car elle perd la vue à force de lire – à moins que ce ne soit une conséquence de l'onanisme qu'elle finira par avouer – puis par une liaison à Paris avec Ann qui délaisse Claude pour Diurka (Philippe Léotard) avant de mourir de maladie. Pour se poursuivre à Bruxelles, lieu d'une brève rencontre avec Muriel. Fastidieux et compassé ; on a le droit de préférer le décrié *Une belle fille comme moi* (p. 1567) tourné peu après.

Der Himmel über Berlin *Les ailes du désir*, Wim Wenders, RFA, 1987, 122 mn

Le Ciel au dessus de Berlin : les anges Damiel (Bruno Ganz) et Cassiel (Otto Sander) surveillent la ville coupée en deux. Ils contemplent en noir et blanc, sans comprendre ni participer, l'activité humaine : un concert de rock, le cirque Alekan (référence au directeur de la photo) où se produit une trapéziste (Solveig Dommartin). Peter Falk, venu tourner un épisode de *Columbo* (1971–2003) sent leur présence car il fut jadis un des leurs. Damiel décide finalement de sauter le pas, de passer à l'Ouest en quelque sorte, et se retrouve, simple humain, dans un monde où même le Mur est en couleurs.

Malgré le beau texte de Peter Handke et son leitmotiv *Als das Kind Kind war*, le film est un monument d'ennui.

Ride in the whirlwind *L'ouragan de la vengeance*, Monte Hellman, USA, 1966, 79 mn

Un groupe de vigilantes attaque la cabane où sont réfugiés Blind Dick (Harry Dean Stanton) et ses pilleurs de diligence. Et s'en prennent en même temps à trois cow-boys qui bivouaquaient à côté ; deux d'entre eux, Vern (Cameron Mitchell) et Wes (Jack Nicholson, acteur et scénariste) parviennent à s'enfuir, le troisième est abattu. Tandis que les survivants de la bande sont enfumés et pendus, Vern et Wes se frayent difficilement un passage au fond d'un canyon et arrivent dans une ferme où il essaient de se cacher malgré l'hostilité des propriétaires et de leur fille (Millie Perkins) ; ils finissent par partir à deux sur un cheval. Vern, blessé à mort lors d'un échange de coups de feu fatal au fermier, s'arrête pour tirer sur les poursuivants qu'il retarde le temps que Wes, seul innocent à s'en sortir, soit hors de portée des lyncheurs. Âpre et tragique.

Volver Pedro Almodóvar, Espagne, 2006, 121 mn

Le retour, résumé par la chanson *Volver* de Carlos Gardel, d'Irene (Carmen Maura), la mère réputée morte – elle a même un tombeau dans le village de la Manche d'où vient la famille – de Raimunda (Penélope Cruz) et Sole (Lola Dueñas). L'intrigue, du pur Almodóvar, ne se raconte pas ; disons que les maris respectifs d'Irene et Raimunda ont été tués, et pour de bonnes raisons. Irene, qui passait pour morte depuis l'assassinat du sien, refait surface lors de la mort de sa sœur (Chus Lampreave) chez qui elle se cachait. Elle trouve refuge chez Sole, coiffeuse à Madrid où elle se fait passer pour une Russe ; Raimunda qui ne sait rien détecte cependant une odeur caractéristique dans le salon de sa sœur, ça sent comme les pets de maman ! Les retrouvailles entre Irene et sa fille ont finalement lieu mais la revenante préfère consacrer son temps à la cancéreuse Agustina (Blanca Portillo) dont elle avait tué la mère en même temps que son propre époux dont elle était la maîtresse.

Film de femmes où les hommes ne sont guère que des silhouettes, extravagant et profondément émouvant, peut-être le chef d'œuvre de son auteur. Référence à *Bellissima* (p. 1310).

Quelques jours avec moi Claude Sautet, France, 1988, 129 mn

Instable psychologiquement, Martial (Daniel Auteuil) sort de maison de repos. Son autoritaire maman (Danielle Darrieux) l'envoie alors à Limoges pour inspecter un des supermarchés de la chaîne possédée par la famille dont le directeur local est Fonfrin (Jean-Pierre Marielle). Lors du dîner donné par Mme Fonfrin (Dominique Lavanant), il remarque Francine (Sandrine Bonnaire) qui sert à table. Il décide de rester sur place, loue un grand appartement et y installe la jeune femme qu'il se partage avec Fernand (Vincent Lindon), un marginal. Cela fonctionne plutôt bien, notamment lors d'une fête farfelue où se côtoient les bourgeois proches des Fonfrin et les amis plutôt voyous de Francine. Mais Maman le rappelle à Paris ; le temps de régler quelques problèmes, il revient dans un Limoges désert pour lui car Francine l'a abandonné, tout comme Fernand, pour vivre avec Rocky (Gérard Ismaël) un cafetier bellâtre et vulgaire. Alors il sombre dans la catatonie jusqu'à ce qu'il se sente la force d'aller au café de Rocky pour voir Francine. C'est le moment que choisit Fernand pour régler son compte à la gouape. Martial prend le crime sur lui : avec ses antécédents psychiatriques, il ira à l'hôpital. Où Francine, qui semble enfin convaincue de sa sincérité, vient lui rendre visite.

Premier film du Sautet dernière façon. On y retrouve les bandes de copains et la convivialité, mais avec plus d'humour qu'autrefois, mentionnons l'impayable Robin des Bois de Philippe Laudenbach. Description des affres de l'amour, avec une petite lueur au fond du désespoir, comme dans *Un cœur en hiver* (p. 999).

Voskhojdenie *L'ascension*, Larissa Chepitko, URSS, 1977, 109 mn

Dernier film d'une cinéaste morte prématurément. Dans la Russie occupée par les Allemands, les partisans Sotnikov (Boris Plotnikov) et Rybak (Vladimir Gostioukhine) sont capturés par l'Ennemi. Portnov (Anatoli Solonitsyne), un Russe nazi, inflige de terribles tortures à Sotnikov qui, malgré la douleur se tait et se contente de le fixer. Il en va tout autrement de Rybak, prêt à toutes les bassesses pour survivre. Puis c'est la pendaison collective : un Teuton lit avec componction la sentence alors que la caméra s'attarde sur les yeux des victimes, notamment cette fillette juive dont la corde est trop courte et qu'il faut surélever sur un cageot. Rybak échappe au supplice en demandant à intégrer la Police au service des Allemands. Il est condamné à vivre dans le mépris universel.

Décor de neige où tout est blanc et glacé, où temps et espoir semblent comme congelés. Sotnikov, vrai bolchévik, est un personnage christique auquel s'oppose le "Judas" qu'est Rybak, lequel, comme l'apôtre, tente de se pendre ; ce qui est un peu paradoxal vu qu'il n'a trahi que pour échapper à la corde.

Black angel *L'ange noir*, Roy William Neill, USA, 1946, 80 mn

Los Angeles. Mavis, chanteuse et maître-chanteuse, est assassinée et les soupçons se portent sur un de ses "clients" qui est condamné à mort. Son épouse (June Vincent) cherche à l'innocenter en retrouvant la broche dont a pu s'emparer le meurtrier. Elle reçoit l'aide sincère du pianiste Martin Blair (Dan Duryea), ex-époux de la victime avec lequel elle se fait engager pour chanter dans le cabaret de Marko (Peter Lorre), autre coupable potentiel qui se révèle innocent. Alors que tout est perdu, Martin prend une cuite et retrouve la broche qu'il avait donnée à une inconnue le soir d'une autre cuite, celui où il avait tué Mavis.

Avril *Aprili*, Otar Iosseliani, URSS, 1961, 45 mn

Un couple d'amoureux dans les rues d'une ville où tout le monde s'affaire à transporter buffets, chaises, tables et porte-manteaux. Le couple s'installe dans un appartement neuf complètement vide ; un baiser et l'électricité s'allume, l'eau se met à couler. Ceci déplaît souverainement à un minuscule voisin qui offre au couple un fauteuil qui fait des petits : de table en armoire, l'appartement se remplit jusqu'à l'étouffement tandis que les ex-amoureux se disputent et que l'eau cesse de couler. Dans les autres appartements on continue à faire de la musique dans des pièces presque vides. Le couple se rend compte de sa déchéance et jette les meubles par la fenêtre. L'eau et l'électricité fonctionnent à nouveau et les deux se rendent sur la colline auprès de ce qui fut l'arbre de leurs amours, depuis coupé pour faire des armoires. Brillants débuts de Iosseliani.

Dark crystal Jim Henson & Frank Oz, USA, 1946, 80 mn

Dans la lignée du *Muppet show* (1976–81), un film de science fiction (*heroic fantasy*) basé sur un scénario manichéen ; un fragment de cristal perdu a causé la séparation de créatures parfaites en deux entités, un gentil Mystique doublé d'un méchant Skeksès. Un couple de Gelflings, sortes d'elfes, est chargé, selon une prophétie, de recoller le morceau perdu et de réconcilier les contraires, le Bien et le Mal.

Rien de bien original là dedans. L'intérêt du film se concentre dans les marionnettes, très réussies. Du côté du Bien, des animaux munis de poils, ainsi les Mystiques, gros toutous aux allures de tortue. Côté Mal règne la plume – les Skeksès ressemblent à des sortes de vautours – ou la carapace – leurs auxiliaires Garthim sont intermédiaires entre le crabe et le scarabée.

Tension John Berry, USA, 1949, 91 mn

Los Angeles. Alors que son épouse Claire (Audrey Totter) vient de le quitter, le minable pharmacien Warren Quimby (Richard Basehart) décide de tuer son rival Barney (Lloyd Gough). Pour cela il troque ses lunettes pour des verres de contact et loue un appartement dans le quartier de Westwood sous l'identité de Paul Sothern qu'il utilise pour menacer Barney au téléphone. Au moment de passer à l'acte, il trouve que Claire n'en vaut pas la peine et abandonne son projet. Barney est cependant assassiné et la Police se met en quête de ce Sothern qu'elle retrouve grâce à une de ses voisines de Westwood (Cyd Charisse) qui l'avait pris en photo. Le policier Bonnabel (Barry Sullivan) arrête Warren tout en continuant à chercher l'arme du crime. Que la criminelle Claire va planquer dans l'appartement de "Sothern" ; le procédé se retourne contre elle car Bonnabel prétend avoir permuté le mobilier... Avec Tom D'Andrea et William Conrad.

La belle Américaine Robert Dhéry & Pierre Tchernia, France, 1961, 96 mn

Chargée de vendre la voiture de son mari défunt et de remettre le montant à sa maîtresse, une bourgeoise la brade. C'est ainsi que pour 45000 (anciens) francs, Perrignon (Dhéry) se retrouve possesseur d'une décapotable avec vitres électriques qui provoque la jalousie – il perd son boulot – ou l'admiration. Il passe un moment enfermé dans le coffre, fait un séjour au poste de police ; mais fait aussi la connaissance d'un ministre (Bernard Lavalette).

Film amusant d'un auteur assez sous-estimé : on mentionnera l'extravagante machine sur laquelle travaille Perrignon qui a un petit goût de *Mon oncle* (p. 21). Excellente distribution dont se dégagent Colette Brosset, Alfred Adam, Christian Marin, Michel Serrault ainsi que Louis de Funès qui tient deux rôles.

La bande des quatre Jacques Rivette, France, 1988, 155 mn

Anna, Claude, Joyce et Lucia (Fejria Deliba, Laurence Côte, Bernadette Giraud et Inês de Medeiros) partagent une maisonnette de banlieue, Lucia remplaçant Cécile (Nathalie Richard) partie vivre avec un homme. Autour des quatre jeunes comédiennes tourne comme un bourdon le flic affabulateur Thomas (Benoît Régent, excellent) qui raconte craque sur craque, ainsi l'histoire de *La belle noiseuse*, pas encore portée à l'écran (p. 714). Il est à la recherche d'une clef transmise par le détenu Faria (!) qui ouvrirait un coffre plein de papiers compromettants. Les filles finiront par l'assommer et le laisser mort.

Sans grande conséquence car on est au théâtre et la distinction entre réalité et fiction s'estompe. Dans le cours de Constance (Bulle Ogier) on entend des extraits d'*Esther*, *Iphigénie* et *Suréna*; on y répète surtout – entre femmes, il n'y a pas d'élève masculin – *La double inconstance* de Marivaux. Constance est finalement arrêtée, on se demande bien pourquoi mais c'est le côté complotiste de Rivette. Moment charnière entre vie et théâtre, une pseudo-séance de tribunal improvisée par les quatre filles. Le film est globalement plus réussi qu'*Entrée des artistes* (p. 212) qui valait surtout par la présence de Jovet.

Référence datée, la blague de la grenouille à grande bouche. Celle sur la logique confond allègrement la déduction et l'abduction (p. 126), un procédé qui tend à légitimer le délit de sale gueule. Avec Irène Jacob.

The fan *L'éventail de Lady Wintermere*, Otto Preminger, USA, 1949, 76mn

Drame mondain d'après Oscar Wilde. Lady Wintermere (Jeanne Crain) croit sa mère morte alors qu'elle est en réalité Mrs. Erlynne (Madeleine Carroll), une femme au passé douteux. Voyant sa fille prête à se compromettre avec le redoutable Darlington (George Sanders) "qui peut résister à tout sauf à la tentation", la demi-mondaine se sacrifie pour elle. Cette histoire est racontée en flash-back par Erlynne à Darlington durant la dernière guerre à Londres. Elle a retrouvé, dans une vente, l'éventail que sa fille avait oublié chez le séducteur et dont elle avait réussi à expliquer la présence au prix de sa réputation.

Black widow *La veuve noire*, Bob Rafelson, USA, 1987, 102 mn

Catharine (Theresa Russell) est une veuve professionnelle. Les millionnaires qu'elle épouse (Dennis Hopper, Nicol Williamson) ne font pas long feu avec elle; sitôt l'héritage empoché, elle part et change d'identité. C'est à Hawaï que l'enquêtrice Alexandra (Debra Winger) la retrouve en train de tisser sa toile autour du riche Paul (Sami Frey)...

Film daté par les coiffures féminines, sortes de casques de cheveux longs bouclés.

Le beau Serge Claude Chabrol, France, 1958, 99 mn

Premier film du réalisateur tourné à Sardent, village de la Creuse où il avait été envoyé pendant la guerre. Il raconte le retour de François (Jean-Claude Brialy) et ses retrouvailles avec son copain Serge (Gérard Blain), mal marié à Yvonne (Michèle Métiz) et saoul du matin au soir mais qui semble se réveiller lors de la naissance d'un enfant : *Happy end* un peu cucul pour un film dont le personnage principal semble être le village, son cimetière, ses chemins couverts de neige, son bal du samedi soir. Bernadette Lafont, partenaire de Blain dans *Les mistons* (p. 332), est excellente en Marie-couche-toi-là. Le Chabrol suivant, *Les cousins* (p. 138), avec les mêmes Blain et Brialy, sera un chef-d'œuvre de cruauté.

Whisky galore *Whisky à gogo*, Alexander Mackendrick, Grande-Bretagne, 1949, 80 mn

1943. Un bateau chargé de whisky s'échoue près de Todday, petite île d'Écosse. La population, sevrée du précieux breuvage en ces temps de guerre, s'unit pour récupérer la cargaison au nez et à la barbe du Cpt. Wagget (Basil Radford) qui n'admet pas que l'on puisse boire sans payer de taxe.

Bien enlevé et rapide, le film est aussi une satire de l'Écosse : très observants des Commandements, les villageois attendent dimanche minuit pour passer à l'action. Une action qui se résume à une poursuite, Wagget et ses argousins que la population retarde sous prétexte de défense passive tentant de rattraper un camion chargé de caisses qui tombe en panne sèche ; pas de problème, le whisky fait un excellent carburant. Avec Joan Greenwood, Gordon Jackson et Catherine Lacey.

Funny face *Drôle de frimousse*, Stanley Donen, USA, 1957, 103 mn

Jo Stockton (Audrey Hepburn) est une libraire de Greenwich Village qui ne jure que par le Pr. Flostre (prononcé Flostreu) et son empathisme. Le photographe Dick Avery (Fred Astaire) la remarque et l'impose à Maggie Prescott (Kay Thompson), la snobissime directrice de QUALITY. La jeune femme accepte dans le seul but de rencontrer "le plus grand philosophe vivant" lors d'un voyage à Paris où elle doit présenter la collection du couturier Duval (Robert Flemyng). Flostre (Michel Auclair) s'avérant être un imposteur qui veut surtout coucher avec elle, Jo se console avec Dick : *Happy end* près du château de la Reine Blanche de Coye-la-Forêt.

Hepburn semble vouée aux partenaires âgés, cf. *Sabrina*, *Love in the afternoon* (pp. 831, 1042). Le point faible du film réside dans l'anti-intellectualisme pataud qui s'exerce à l'égard d'un milieu déjà démodé – situé bizarrement à Montmartre et non Saint-Germain-des-Prés.

Lady in the lake *La dame du lac*, Robert Montgomery, USA, 1946, 102 mn

Une enquête de Philip Marlowe, le privé récurrent de Raymond Chandler. Chargé de retrouver l'épouse fugueuse de Derace Kinsby (Leon Ames), il se heurte à un labyrinthe de fausses pistes et à un flic ripou (Lloyd Nolan) qui s'acharne contre lui. Il trouve l'aide auprès de la belle Adrienne (Audrey Totter) et d'un policier honnête (Tom Tully). Final inspiré du *Petit Poucet*.

Le film est une curiosité à cause de sa caméra subjective : tout est vu à travers les yeux de Marlowe, les mains qu'il tend quand on le menotte, les poings des agresseurs qui le tabassent et lui-même (le réalisateur) en pied à travers d'innombrables miroirs. Un procédé qui finit par accaparer l'attention au détriment de l'intrigue et que *Dark passage* (p. 149) réutilisera de façon plus satisfaisante.

The prisoner 16 & 17 Patrick McGoohan, Grande-Bretagne, 1968, 98 mn

Confronté à l'interruption prématurée de la série (p. 651), Patrick McGoohan improvise une conclusion sous forme d'un double épisode où il s'affranchit des contraintes de l'époque.

L'épisode 16 est une lutte à mort entre les numéros 6 et 2, ce dernier étant campé, pour la seconde fois, par Leo McKern. Pour obtenir une réponse à la question "Pourquoi avez-vous démissionné", il organise un jeu de rôles où il est tour à tour père, instituteur ou officier d'un numéro 6 infantilisé dans une pièce qui combine salle de classe et aire de jeux avec balançoire. Épuisé par cet affrontement, le questionneur s'effondre mort. Le majordome (Angelo Muscat) et le superviseur (Peter Swanwick) décident de le mener au numéro 1.

Dans l'épisode 17, le numéro 6 se retrouve sur le trône d'une salle de tribunal où l'on juge et condamne un rebelle, le psychédélique numéro 48 (Alexis Kanner). On lui demande ensuite de prononcer un discours ; inaudible car l'audience, formée de personnages au visage maquillé moitié blanc (à gauche) et noir (à droite), couvre sa voix. Quand il est enfin conduit au numéro 1, il doit lui arracher ses masques superposés pour se retrouver face à une version ricanante de lui-même qui s'enfuit. Seul dans la salle de commandes, il appuie sur des boutons qui entraînent la destruction du Village, de ce fait évacué en urgence. Il rentre finalement à Londres dans le camion-cage à fauves conduit par le majordome en compagnie du numéro 48 et d'un numéro 2 revenu d'entre les morts.

On n'imaginait pas un final conventionnel à la James Bond avec un MacGuffin en forme de super-bombe. En optant pour une fin ouverte et énigmatique, McGoohan respectait l'esprit de la série, en lui conservant son irréductible mystère ; on pense au dénouement de *Twin Peaks* (p. 162). Mais cette option dérouta un public qui associait le nom de McGoohan à la série d'espionnage *Destination danger* (1964-67) : réactions indignées des téléspectateurs.

Jardins en automne Otar Iosseliani, France, 2006, 116 mn

Vincent (Séverin Blanchet) ayant perdu sa position de ministre et sa maîtresse, part s'installer dans l'appartement familial du quartier du Temple. Il fraternise avec un pope (Emmanuel de Chauvigny), un vieux monsieur (Jean Douchet) dont le fils, huissier, expulse les Noirs (dont Yannick Carpentier !) qui squattaient son immeuble, devient client d'une prostituée rousse (Lily Lavina), avant de se retrouver avec la bande à trinquer en compagnie d'un peintre (le réalisateur) dans le jardin où trône sa mère, jouée par Michel Piccoli.

Résumé très simplifié d'un film foisonnant où l'on rencontre toucans et panthères, une sorte de testament chaleureux, hymne à la musique, au vin et aux femmes. Et dont les personnages réconciliés ont dépassé l'âge des conflits.

Faustrecht der Freiheit Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1975, 124 mn

Le forain homosexuel Franz Biberkopf, alias Fox (le réalisateur) gagne 500000 marks à la loterie. Ce qui attire l'attention d'Eugen (Peter Chatel) qui devient son amant tout en lui reprochant son manque d'éducation. Il en profite pour le dépouiller avec la complicité de son père (Adrian Hoven) et d'un autre homosexuel (Karlheinz Böhm). Pauvre à nouveau, mais surtout terriblement seul, Fox se suicide au Valium dans le métro de la gare de Munich ; des gamins de passage retournent son cadavre en prenant argent, montre et veste.

Fox, venu des classes populaires, est méprisé par ces bourgeois qui le pressent comme un citron avant de le jeter ; c'est trop manichéen pour être convaincant car ces exploiters n'ont aucune épaisseur humaine. Le film appartient à la veine victimiste de Fassbinder, celle de *Ich will doch nur...* (p. 560). Avec Kurt Raab en efféminé blond, Ingrid Caven et El Hedi ben Salem.

Monsieur Hire Patrice Leconte, France, 1989, 76 mn

D'après Georges Simenon, un remake de *Panique*, (p. 151). Hire (excellent Michel Blanc) est un misanthrope souvent cassant qui a reporté tout l'amour dont il est capable sur Alice (Sandrine Bonnaire) qu'il espionne depuis sa fenêtre ; c'est ainsi qu'il sait que son petit ami Émile (Luc Thuillier) a tué une vieille dame car il est allé chez elle après le crime. Mais, dit-il à la belle, il ne le dénoncera pas car elle serait tenue pour complice. Il lui propose une solution romantique, partir avec lui en Suisse ; mais la perfide ne vient pas à la gare et préfère planquer le sac de la victime chez Hire qui, refusant d'incriminer le petit monstre, prend la fuite et fait une chute mortelle. L'infortuné avait envoyé une preuve accablant Émile, que la Police (André Wilms) reçoit après le faux départ et sa mort. Le film se referme sur sa voix off parlant de son bonheur avec Alice.

Bedazzled *Fantasmes*, Stanley Donen, Grande-Bretagne, 1967, 99 mn

Stanley Moon (Dudley Moore) travaille dans un Wimpy où il n'a d'yeux que pour sa collègue Margaret (Eleanor Bron). Désespérant de la conquérir, il tente de se suicider mais en est dissuadé par le Diable, alias Spigott (Peter Cook) qui lui propose sept vœux en échange de son âme. Chaque tentative de Stanley, en intellectuel, millionnaire ou pop star, se heurte à la mauvaise foi de Spigott qui vide le vœu de sa substance. Ainsi quand il est transformé en mouche de dessin animé ou encore lorsqu'il se retrouve dans le couvent des *Leaping Berylians*, des nonnes sauteuses qui pratiquent le trampoline ! Ayant récupéré son âme à la suite d'une fausse manœuvre de Spigott, Stanley décide de séduire Margaret par ses propres moyens.

Parmi les sept péchés capitaux, Lust interprétée par la pulpeuse Raquel Welsh. La formule magique utilisée par Spigott pour exaucer un vœu est "Julie Andrews" !

Café de Paris Yves Mirande & Georges Lacombe, France, 1938, 79 mn

Inauguration d'une formule reprise dans *Derrière la façade* et *Paris-New York* (pp. 727, 13). Au Café de Paris, le soir du réveillon, Lambert, le directeur haï d'un journal de chantage, dîne avec sa maîtresse (Florence Marly). Au moment où les lumières s'éteignent, il est tué d'un coup de couteau. La Police (Jacques Baumer, qui d'autre ?) venue sur les lieux procède à l'interrogatoire des convives dont beaucoup avaient un contentieux avec la victime : un marquis (Maurice Escande) un peu trafiquant d'armes, un gendre potentiel (Pierre Brasseur), un débiteur (Alexandre Rignault). Les soupçons se portent sur Fleury (Jules Berry) qui lui aussi dînait avec sa maîtresse (Véra Korène)... Mme Lambert. Un journaliste (Julien Carette) attire l'attention sur le pianiste dont la sœur, enceinte des œuvres de Lambert, s'était noyée le matin même. Le coupable démasqué, la fête peut reprendre et le maître d'hôtel (Marcel Simon) proposer la table du défunt aux nouveaux arrivants : comme toutes les autres, c'est la meilleure du restaurant. Avec Simone Berriau, épouse de Mirande.

Le voyage en douce Michel Deville, France, 1980, 94 mn

Deux amies d'enfance, Hélène (Dominique Sanda) et Lucie (Geraldine Chaplin) passent quelques jours dans le midi, prétexte à un long échange de souvenirs érotiques, ou plutôt de fantasmes dûs à la plume d'une vingtaine d'écrivains des deux sexes. Le voyageur (Christophe Malavoy) dont Lucie a écrasé la main avec son talon avant de l'embrasser n'a peut être pas existé mais "c'est toujours plus beau quand on invente". De retour à Paris, Lucie se sent mal à l'aise dans sa famille heureuse et éprouve la tentation de fuguer. Un film solaire.

It came from outer space *Le météore de la nuit*, Jack Arnold, USA, 1953, 80 mn

D'après Ray Bradbury. Un météore s'abat dans un désert de l'Arizona où poussent les arbres de Josué, creusant un cratère. John Putnam (Richard Carlson), astronome amateur, se rend immédiatement sur les lieux en compagnie de l'institutrice (Barbara Rush) et croit observer une sorte de vaisseau spatial ; on ne le prend pas au sérieux. Cependant, deux employés du téléphone (Joe Sawyer et Russell Johnson) qui réparaient une ligne se mettent à parler comme des zombies. Les créatures venues de l'espace les ont en fait capturés et pris leur apparence car, avec leur œil unique énorme, elles sont horribles à voir ; les faux humains sont chargés de récupérer du matériel pour faire redémarrer leur vaisseau avarié. Finalement convaincu de la présence des extraterrestres, le shérif local (Charles Drake) organise une battue de bons citoyens pour les exterminer mais Putnam arrivera à les empêcher de nuire.

On retrouvera le thème du remplacement dans *Invasion of the body snatchers* (p. 1005), film plutôt anti-communiste alors que celui-ci semble s'en prendre à l'intolérance et au maccarthysme.

The passionate friends *Les amants passionnés*, David Lean, Grande-Bretagne, 1949, 87 mn

Mary (Ann Todd) et Steven (Trevor Howard) se sont passionnément aimés dans leur prime jeunesse. Et voici qu'ils se croisent dans un bal du Nouvel An 1939. Il est fiancé, elle est mariée au banquier Justin (Claude Rains). S'ensuit une liaison que Justin finit par découvrir et qui s'arrête net. Neuf ans plus tard, au bord d'un lac suisse, le hasard rassemble de nouveau les anciens amants qui font une excursion avant de se séparer. Arrivant sur les lieux, le mari croit à une reprise de l'adultère et entame une procédure de divorce. Sa cruauté finit par désespérer Mary qui fait une tentative de suicide dans le métro.

Brève rencontre (p. 1169), version bourgeoise ; la présence de Trevor Howard en professeur de médecine incite d'ailleurs à une comparaison peu favorable au film. Les extérieurs "suisse" sont ceux du lac d'Annecy et de Chamonix.

L'Atlantide Georg Wilhelm Pabst, France, 1932, 89 mn

Adaptation du best-seller de Pierre Benoît avec Pierre Blanchar en Saint-Avit, Jean Angelo reprenant le rôle de Morhange qu'il tenait déjà dans la version Feyder de 1921 (p. 1111), plus satisfaisante à cause de ses magnifiques décors. Brigitte Helm est une Antinéa au hiératisme figé de statue grecque. Avec Vladimir Solkoloff et Florelle.

Bank holiday *Week-end*, Carol Reed, Grande-Bretagne, 1938, 82 mn

Film unaniste dans le style de *Treno popolare* ou *Domenica d'agosto* (pp. 558, 780). Un jour férié (bank holiday), tout un peuple se rend à la fictive station de Bexborough. On y croise deux militaires en uniforme, deux jeunes femmes qui s'avouent à la Bénédictine. L'infirmière Catharine (Margaret Lockwood) quitte la chambre d'hôtel où elle devait sauter le pas avec son soupirant Geoffrey (Hugh Williams) pour rentrer en catastrophe à Londres : elle craint pour la vie de Stephen (John Lodge) qui vient de perdre son épouse en couches. Geoffrey se console auprès d'une jeune femme qui participait au concours de Miss Quelquechose.

Night has a thousand faces *Les yeux de la nuit*, John Farrow, USA, 1948, 78 mn

D'après William Irish. Le mage professionnel Triton (Edward G. Robinson) a quitté la profession depuis que des prémonitions, qui se réalisent toujours, l'assaillent. Et voici qu'il visionne la mort, en avion, qu'il ne peut empêcher, de son ancien associé Courtland (Jerome Cowan) ; puis celle de sa fille Jean (Gail Russell) qu'il a vue étendue de nuit sous les étoiles. Le fiancé de Jean (John Lund) prévient la Police (William Desmarest) qui prend Triton pour un escroc. Mais tout se réalise, sinon que si Jean est bien projetée à terre, elle se relève à côté du corps de l'ex-mage mort en lui sauvant la vie.

Moment réussi où Triton ignore une sommation car "son temps n'est pas venu" : le coup tiré par le policier ne part pas. Sur le même sujet, *It happened tomorrow* (p. 1002), où les prévisions ne pouvaient pas non plus être altérées.

Cure Kiyoshi Kurosawa, Japon, 1997, 107 mn

Le *modus operandi* de Mamiya (Masato Hagiwara) consiste à hypnotiser ses victimes en allumant un briquet, puis à les interroger sur un ton très doux pour connaître leurs pulsions profondes ; ensuite elles n'ont plus qu'à tuer une épouse ou un collègue en faisant une incision en forme de X sur sa poitrine. Protocole à l'œuvre chez un particulier, dans un koban (poste de police) et dans un hôpital. Cet étrange criminel qui se prétend amnésique s'en prend à l'inspecteur Takabe (Kōji Yakusho) dont il a détecté la faiblesse psychologique ; il voudrait le pousser à tuer sa femme. Mais Takabe résiste tant bien que mal et finit par retrouver le sanguinaire Mamiya, qui s'était évadé, dans un hangar en bord de mer ; il l'exécute mais trouve un vieux rouleau du temps d'Edison qui marmonne une prière diabolique. Takabe tue son épouse en traçant le sempiternel X ; le dernier plan suggère que ses exploits ne font que commencer.

Pour paraphraser Sacha Guitry, l'auteur se fait un prénom avec ce film réussi.

Ma nuit chez Maud Éric Rohmer, France, 1969, 106 mn

Une des réussites majeures de l'auteur, opus 3 des *Contes moraux*, postérieur pourtant à *La collectionneuse* (p. 1194). À Clermont-Ferrand, pendant les fêtes de Noël, Jean-Louis (Trintignant) fait la connaissance de la belle divorcée Maud (Françoise Fabian) que lui présente Vidal (Antoine Vitez), un ami communiste. Elle est athée tandis que Jean-Louis professe un catholicisme intransigeant, voire étriqué. La neige faisant bien les choses, il est amené à passer la nuit sur place et à se refuser à Maud. Il pense déjà à Françoise (Marie-Christine Barrault), une jeune femme entrevue à la messe qui ferait la parfaite épouse chrétienne et qu'il finit par aborder place de Jaude. Cinq ans plus tard, marié à Françoise avec deux gosses, il croise Maud sur une plage ; elle lui fait comprendre que Françoise avait été la maîtresse de son mari.

Les principes un peu rigides face à la réalité comme dans tant de films de Rohmer. Mais c'est ici très naturel et personne n'ânonne. Au centre des discussions, le Clermontois Pascal et son "pari stupide" (*dixit* Prévert). Discussions sur l'espérance mathématique en présence d'un gain infini, Jean-Louis s'étant d'ailleurs payé un traité de probabilités. Leur utilisation pour justifier la Foi fait penser à l'utilitarisme à la Jeremy Bentham, ce qui fait de Pascal une sorte de théologien analytique : pourquoi ne pas ouvrir une Bourse aux religions où l'on comparerait promesses et contraintes ? À l'actif du très orthodoxe Jean-Louis, l'affirmation très claire que la croyance n'a aucun rapport avec un calcul de boutiquier, alors que Vidal présente son engagement communiste comme un pari pascalien.

The sun shines bright *Le soleil brille pour tout le monde*, John Ford, USA, 1953, 101 mn

Remake de *Judge Priest* (1934). Au Kentucky vers 1900 dans un village qui se souvient de la guerre de Sécession pendant laquelle l'État était neutre, d'où la présence d'anciens combattants des deux bords. Le juge Priest (Charles Winninger) est un sudiste débonnaire dont la réélection est loin d'être assurée. Il sauve un jeune Noir du lynchage, réconcilie la jeune Lucy (Arleen Wheelan) avec son grand-père paternel et finit par emporter l'élection à une voix près.

Le moment fort, très émouvant, du film est l'enterrement de la mère de Lucy, une femme de mauvaise vie venue voir sa fille avant de mourir. Le cercueil n'est suivi que par des "collègues" de la défunte et le juge. Mais, à mesure qu'il traverse les rues, des spectateurs se joignent au cortège et c'est dans une église comble qu'a lieu la cérémonie funèbre. Les Noirs sont, bien entendu, restés dehors car, dans cette *americana*, si chacun a une place, il doit aussi rester à la sienne. Et d'ailleurs quel sérieux apporter à de grands enfants comme ce Pointdexter campé par Stepin Fetchit abonné aux rôles de Nègres stupides ?

Naïs Raymond Leboursier & Marcel Pagnol, France, 1945, 118 mn

D'après une nouvelle d'Émile Zola. Frédéric Rostaing (Raymond Pellegrin) décide de passer des vacances dans la ferme familiale de Cassis tenue par Micoulin (Henri Poupon) dans le seul but de séduire sa fille Naïs (Jacqueline Bouvier, future madame Pagnol). Le plan ne fonctionne que trop bien et l'étudiant consacre bientôt ses nuits à la belle. Mais son père veut "se la garder", quitte à assassiner le séducteur contre lequel il fait plusieurs tentatives. La dernière se retourne contre lui car la dynamite qui devait faire tomber un pan de falaise sur Frédéric explose trop tôt. Le maître d'œuvre de ce petit miracle est le Toine (Fernandel), un bossu amoureux de Naïs qui a allumé la mèche prématurément. Il intrigue auprès de madame Rostaing (Germaine Kerjean) pour qu'elle emmène Naïs à Aix – au cas où il y aurait un bébé, ce serait bien celui de Frédéric – et se montre disposé à recueillir la jeune femme dans la propriété de Cassis qu'il gère désormais.

"Les petits bossus sont de petits anges qui cachent leurs ailes sous leur pardessus" ; ils y dissimulent aussi leurs calculs. On retrouvera Pellegrin et Mme Pagnol dans *Manon des sources* (p. 124).

Christmas in July *Le gros lot*, Preston Sturges, USA, 1940, 64 mn

C'est l'été et Jimmy (Dick Powell) parle à sa fiancée Betty (Ellen Drew) du concours de slogans pour le café Maxford House : aucun doute, il ne peut que gagner le gros lot de 25 000 \$. Le voyant tellement sûr de lui, ses collègues de bureau concoctent un faux télégramme annonçant sa victoire, lequel trompe tout le monde, y compris Maxford (Raymond Walburn) qui signe un chèque illico. Quand la méprise est découverte, il est déjà trop tard et Jimmy a offert des cadeaux au voisinage, y compris un canapé à sa mère : il faut les restituer. Finalement, le jury qui n'en finissait plus de délibérer, choisit le slogan de Jimmy : "Quand vous n'arrivez pas à dormir, ne blâmez pas le café, mais le pieu".

Avec les récurrents William Demarest, Franklin Pangborn et Jimmy Conlin. Et cet échange remarquable quant à la prédiction : "– Un chat noir porte-t-il chance ou guigne ? – Tout dépend de ce qu'il se passe après, M'sieur!".

Strangers when we met *Liaisons secrètes*, Richard Quine, USA, 1960, 117 mn

L'architecte Larry Coe (Kirk Douglas) tombe amoureux de Margaret (Kim Novak). Leur liaison se heurte à la réalité et surtout à la souffrance de Mme Coe (Barbara Rush) qui suspecte anguille sous roche quand un voisin qui avait tout deviné (Walter Matthau) lui saute pratiquement dessus. Larry accepte alors une offre qui l'emmènera, lui et sa famille, à Hawaï ; les deux amants se séparent les larmes aux yeux, avant d'avoir pu éprouver la lassitude.

The cardinal Otto Preminger, USA, 1963, 179mn

Tom Tryon (futur scénariste de *The other*, p. 1365) campe Stephen Fermoye, un prêtre de Boston qui devient cardinal en 1939. Jeune et dogmatique, il détruit littéralement sa sœur (Carol Lynley) en lui interdisant d'épouser un Juif puis, quand il faut choisir entre le bébé et la mère en train d'accoucher, en privilégiant l'enfant à naître. Il en conçoit de profonds remords, d'où un besoin d'expiation qui se voit satisfait quand il est fouetté par le KKK local lors d'une visite de soutien à un collègue noir en Georgie. Besoin également de réfléchir sur sa vocation au cours d'un retrait temporaire de l'Église, à Vienne; c'est là qu'il tombe amoureux d'Annemarie (Romy Schneider) mais la Foi est plus forte. Il retrouvera la jeune femme au moment de l'Anschluss, d'abord enthousiaste pour Hitler puis persécutée par la Gestapo, sans pouvoir la sauver.

De nombreux portraits de prêtres jalonnent le film. Modestes prélats du Massachusetts (Cecil Kellaway, Burgess Meredith), curés ségrégationnistes du Sud (Chill Wills) ou princes de l'Église comme le débonnaire Américain Glennon (John Huston) ou le retors Giacobbi (Tullio Carminati), sans parler de l'historique Innitzer (Josef Meinrad), cardinal autrichien au comportement pour le moins ambigu. Et surtout Quarenghi (Raf Vallone, qui sera de nouveau pape dans *Le parrain*, p. 462), protecteur et ami de Fermoye.

Fermoye s'inspire en partie du cardinal Spellman, proche de Pie XII. Raison de plus pour que ce prélat lié à la CIA qui s'immisciait lourdement dans le cinéma (cf. *Baby doll*, p. 65) fasse tout pour empêcher le tournage du film. Sorti au moment où la pièce *Le vicaire* présentait un Pie XII assez éloigné de Quarenghi.

Run for cover À l'ombre des potences, Nicholas Ray, USA, 1955, 93 mn

Matt (James Cagney), un homme d'âge mûr, prend sous sa protection le jeune Davey (John Derek) et en fait son adjoint quand il est nommé shérif d'un patelin de l'Ouest. Le village est attaqué à deux reprises par des bandits, d'abord par Morgan (Ernest Borgnine) que Matt capture mais qui échappe à la garde de Davey, puis par son complice Gentry (Grant Withers) et sa bande que les deux hommes poursuivent en territoire comanche. Contre toute attente, Davey tire sur Matt, le blessant au bras, puis tente de le noyer au passage d'une rivière : Davey était en fait complice des bandits. Matt retrouve son jeune ami en compagnie de Morgan qu'il abat, ainsi que le jeune homme, ce dernier par méprise. Il rentre au village en présentant le défunt comme un héros mais on sent une profonde fêlure; arrivera-t-il à se consoler avec la Suédoise Helga (Viveca Lindfors) ?

Âpre et douloureux. Les villageois (Jack Lambert) sont des brutes lyncheuses; comme dans *Knock on any door* (p. 1443), le "fils" manque d'ossature morale.

Dernier rôle de Jean Hersholt qui fut l'inoubliable Marcus de *Greed* (p. 1725).

Ansiktet *Le visage*, Ingmar Bergman, Suède, 1958, 107 mn

1846. Affrontement entre le magnétiseur Vogler (Max von Sydow) et le médecin scientifique Vergéus (Gunnar Björnstrand). D'un côté le mensonge et les doubles fonds, une épouse (Ingrid Thulin) déguisée en homme, une fausse grand-mère (Naima Wifstrand) qui cueille la mandragore nécessaire à ses élixirs au pied des gibets, de l'autre la certitude repue des notables, dont le consul Egerman (Erland Josephson). Les trucs du faux muet Vogler qui se fait passer pour mort et fait autopsier à sa place un vieux cabot (Bengt Ekerot) déstabilisent un instant les certitudes de Vergéus qui reprend finalement le dessus. Vogler a perdu sur toute la ligne quand il reçoit une invitation des souverains.

Le film se situe quelque part entre *La nuit des forains* et *Le septième sceau* (p. 1284, 802) : personne n'est plus qualifié que Bergman pour faire du Bergman. Le patronyme Vergéus sera réutilisé maintes fois par le réalisateur, notamment dans *Fanny et Alexandre* (p. 469). Avec Bibi Andersson.

Mickey one Arthur Penn, USA, 1965, 93 mn

Un artiste de cabaret spécialiste du *one liner* (Warren Beatty) est averti par son agent (Franchot Tone) que la Mafia lui veut du mal, peut-être parce qu'il a accumulé les dettes. Il prend la fuite pour se cacher sous le pseudonyme de Mickey One, rencontre Jenny (Alexandra Stewart) avec laquelle il se met en ménage, et un agent (Teddy Hart) qui le présente à des hommes du métier (Jeff Corey, puis Hurd Hatfield) empressés de le faire remonter sur les planches. Il se dérobe constamment, flairant un piège de la Mafia jusqu'au moment où il n'a plus le "courage de vivre dans la peur" et se produit sur scène.

Un film confus, comme conçu pour qu'on n'y pige rien. Mais cependant brillant : on peut y voir le brouillon d'œuvres plus abouties. Avec Kamatari Fujiwara.

Bluebeard *L'affaire Barbe-Bleue*, Edgar G. Ulmer, USA, 1944, 70 mn

À Paris sous le Second empire. Gaston Morel (John Carradine) est un peintre fou, marionnettiste à ses heures, qui tue ses modèles féminins et s'en débarrasse dans la Seine ; la Presse l'a surnommé Barbe-Bleue. Le policier Lefèvre (Nils Asther) reconnaît une des victimes dans une toile vendue par le galeriste Lamarté (Ludwig Stössel) qui est en fait son complice passif. Il commande une peinture du même genre par l'intermédiaire de Lamarté ; Morel s'exécute à contre-cœur en flairant un piège et finit, comme d'habitude, par étrangler son modèle avant de prendre la fuite par les égouts. Identifié par Lucille (Jean Parker), sœur de sa dernière victime, il vide son sac avant de s'évader par les toits d'où il fait une chute et disparaît dans le fleuve. Excellente composition de Carradine.

Karisuma *Charisma*, Kiyoshi Kurosawa, Japon, 1999, 104 mn

Un flic en crise (Kōji Yakusho) échoue dans une forêt où il est beaucoup question du charisma, un arbre qui secrèterait d'épouvantables toxines : faut-il le détruire pour sauver la végétation ou au contraire respecter le droit du plus fort ? On péroré beaucoup sur ce sujet avant de s'entre-tuer. Écologique et métaphysique, autrement dit prétentieux et chiant.

Atlantic City Louis Malle, USA, 1980, 105 mn

Atlantic City. Lou (Burt Lancaster) est le compagnon un peu méprisé de Grace (Kate Reid), veuve du célèbre (?) Cookie Pinza. Leur voisine Sally (Susan Sarandon) rêve d'une carrière de croupière à Monte Carlo et prend des cours avec Joseph (Michel Piccoli). Déboule Dave (Robert Joy), l'époux séparé de Sally qui a intercepté une livraison de drogue à Philadelphie qu'il compte bien écouler. Poursuivi par la Mafia, il est rapidement tué et c'est Lou qui s'occupe de la vente en finissant par tuer deux gangsters avant de se laisser dépouiller par Sally.

Ville fantôme peuplée de fantômes. Lou n'est même pas un *has been* ; il vivote du minable et désormais ringard trafic des nombres (cf. *Force of evil*, p. 1740) mais se vante d'avoir connu des gangsters alors qu'il n'en a croisé qu'un en cellule de dégrisement. Quand il abat les deux tueurs, en légitime défense ou à peu près, ce n'est qu'un cri – "I did that" – qu'il profère dans le vide car personne ne prend ce papy au sérieux. Les jeunes ne sont pas davantage épargnés : les rêves de Sally sont infantiles, quant à la compagne hippie de Dave (Hollis McLaren) qui est en fait la propre sœur de Sally enceinte jusqu'aux yeux, elle croit à la réincarnation mais pas à la gravité et n'attache donc pas sa ceinture dans un avion !

Giorgobistve *La chute des feuilles*, Otar Iosseliani, URSS, 1966, 91 mn

Premier long-métrage de l'auteur, situé à Tbilissi. Le jeune Niko (Ramaz Giorgobiani, excellent) fait ses débuts dans la vie professionnelle comme technicien de la coopérative vinicole et dans la vie sentimentale avec sa collègue Marina. Sur les deux terrains, il est dépassé par Otar, un camarade plus roublard. Marina, un peu garce, le laisse rôder autour d'elle pour qu'il se fasse casser la figure par une brute aux allures de maquereau éconduit. Remonté à bloc par cette expérience, il se met à jouer au chef et prend des décisions : fini les tonnelets que des copains des employés viennent remplir à l'œil. Quant au foudre n° 49 qui contient un saperavi trop jeune que la direction s'apprêtait à mettre sur le marché pour respecter le Plan, il y verse de la gélatine pour le "coller".

Vin et musique, dernier plan sur une église dans la montagne. Avec une sorte de rage qui s'apaisera dans les films suivants.

Beau Brummell Curtis Bernhardt, Grande-Bretagne, 1954, 107 mn

Les relations tumultueuses entre le dandy George Brummell (Stewart Granger) et le prince de Galles (Peter Ustinov), futur George IV. Même si la vérité historique est quelque peu malmenée, les deux acteurs sont brillants, Ustinov en futur roi pusillanime et capricieux, Granger en parvenu d'une folle arrogance capable de dire en public, pour parler du prince, un peu obèse, "Who's your fat friend?".

Excellente composition de Robert Morley dans le rôle du roi fou George III. En revanche, le personnage féminin campé par Elizabeth Taylor est plaqué.

The return of the Pink panther *Le retour de la Panthère Rose*, Blake Edwards, Grande-Bretagne, 1975, 108 mn

Troisième opus de la série initiée par *The Pink Panther* et *A shot in the dark* (pp. 929, 890) avec pour vedette l'inénarrable inspecteur Clouseau (Peter Sellers). Du premier épisode, le film reprend le diamant et ses voleurs mondains, ici Christopher Plummer et Catherine Schell, du second le thème de Henry Mancini et les personnages secondaires joués par André Maranne, Graham Stark, Burt Kwouk et surtout Herbert Lom toujours obsédé par l'idée de tuer son subordonné ; il finit dans une cellule capitonnée sous l'œil d'une panthère de dessin animé alors que se dévide le générique de fin.

Kanał *Ils aimaient la vie*, Andrzej Wajda, Pologne, 1957, 96 mn

La fin de l'insurrection de Varsovie en 1944. Un groupe de partisans essaie de se sauver en passant par les égouts (kanał). Mais les SS les attendent à la sortie pour les exécuter sommairement. Âpre et déprimant mais pas totalement sincère : les insurgés voulaient libérer la capitale avant l'arrivée des Soviétiques haïs et ils ont été pris au mot puisque l'Armée Rouge a attendu l'écrasement de la révolte pour attaquer la ville. Mais pouvait-on évoquer un arrière-plan aussi dérangeant à l'époque ? Avec Vladek Sheybal.

Eros *La main*, Kar-wai Wong, Hong Kong, 2004, 42 mn

Troisième sketch, situé dans le Hong Kong des années 1960, du film *Eros*. L'atmosphère est celle de *In the mood for love* et *2046* (pp. 557, 1642). C'est l'histoire de l'amour d'un jeune couturier (Chen Chang) pour une prostituée de luxe (Li Gong) qui lui a mis la main dans la braguette pour qu'il se souvienne d'elle. Tout n'est que regards, effleurements, désirs inassouvis ; il continue à l'aimer alors qu'elle est mourante et contagieuse. "We are such stuff as dreams are made on" dirait Shakespeare.

Fra Diavolo Hal Roach, USA, 1934, 86 mn

Stanlio (Laurel) et Ollio (Hardy) face au dangereux Fra Diavolo (Dennis King) qui demande au premier de pendre le second, puis se ravise et en fait ses laquais. Se faisant appeler marquis de San Marco, il cherche à dévaliser lady Pamela (Thelma Todd) en la séduisant à la barbe de son vieux mari (James Finlayson).

Tout ça sur la musique d'Auber (1830). C'est un plaisir de voir les deux zozos costumés portant tromblon. Laurel y va de ses habituels tours de mains que son compère n'arrive pas à reproduire. Les innombrables pichets de vin qu'Ollio transmettait à Stanlio pour remplir un broc finissent dans l'estomac de ce dernier.

Kairo Kiyoshi Kurosawa, Japon, 2001, 114 mn

Une épidémie de suicides à Tōkyō (on reconnaît la tour NEC du quartier de Mita). Les morts se dématérialisent en ne laissant qu'une tache sur un mur, une flaque sur le sol. Des images fugaces s'affichent spontanément sur les ordinateurs, certaines pièces sont condamnées et leur porte scellée au moyen d'un ruban adhésif rouge, peut-être pour empêcher les fantômes d'en sortir. Alors que les disparitions s'accumulent et que le fléau a gagné le monde, le couple de héros monte à bord d'un bateau, direction inconnue. La jeune femme reste seule avec son compagnon qui n'est plus qu'une ombre sur le mur de la cabine.

"Kairo" signifie "circuit", "cycle".

The Mosquito coast Peter Weir, USA, 1986, 114 mn

Allie Fox (Harrison Ford), inventeur excentrique et tyran domestique, décide de quitter les États-Unis et part s'installer avec femme (Helen Mirrell) et enfants quelque part en Amérique Centrale, peut-être au Belize. Il construit, à l'aide de la population locale, une sorte de cité utopique où il utilise ses connaissances thermodynamiques dans le respect de l'écologie. Mais il doit faire face à de dangereux prédateurs. D'abord le pasteur Spellgood (Andre Gregory) qui terrorise les Indiens en agitant l'Enfer et les force à désertir le village, puis trois criminels en fuite armés jusqu'aux dents qu'Allie décide de tuer en les réfrigérant ; les bandits ont le temps de faire des dégâts qui scellent l'échec de l'aventure. Mais le petit dictateur s'obstine, établit un second campement qui est emporté par les crues, puis tente de remonter une rivière : pas question de rentrer aux USA qu'il prétend détruits par une guerre nucléaire. Une halte dans le petit Paradis de son concurrent Spellgood lui donne l'occasion de mettre le feu à l'église ; il reçoit alors un coup de feu mortel tiré par l'homme de Dieu.

Tout ça est vu par un fils aîné (River Phoenix) de plus en plus dubitatif. Avec Martha Plimpton qui retrouvera Phoenix dans *Running on empty* (p. [1073](#)).

Autobiography of a princess James Ivory, Grande-Bretagne, 1975, 56 mn

Visite annuelle, à Londres, d'un vieil homme (James Mason) à la fille d'un ancien maharajah (Madhur Jaffrey). Elle lui passe des films d'amateur tournés au bon vieux temps, parle de "Papa" comme d'un saint de vitrail. Lui, qui fut précepteur dans la famille et un peu parasite, est plus réservé; après tout, le défunt le prenait parfois pour souffre-douleur. Elle lui reproche de ne pas avoir pris la défense de son père lors d'un retentissant scandale où il avait fait la une des tabloïdes... rendez-vous au prochain anniversaire. Tout un monde de sujétion, de mensonges et de non-dits dans ce film très réussi.

La femme en bleu Michel Deville, France, 1973, 92 mn

Pierre (Michel Piccoli), sorte de Bernard Gavoty qui s'occupe de musique classique à la télévision, entrevoit au drugstore Publicis une femme vêtue de bleu qu'il n'a cessé de retrouver. Malgré l'assistance de sa maîtresse Aurélie (Lea Massari), soucieuse de le délivrer de cette obsession infantile, et celle de son ami Edmond (Michel Aumont), il reste bredouille. Tandis que monte un sentiment de vide et que cette femme inconnue s'identifie peu à peu à la mort; il se suicide.

Petit rôle et dernière apparition à l'écran de Simone Simon. Musique de Schubert : le quatuor *La jeune fille et la mort*.

Rawhide *L'attaque de la malle-poste*, Henry Hathaway, USA, 1951, 87 mn

Quatre évadés de prison emmenés par Zimmerman (Hugh Marlowe) prennent le contrôle d'un relais de poste pour y attendre le passage de la diligence du lendemain et son chargement d'or. Tom (Tyrone Power) et la voyageuse Vinnie (Susan Hayward) font face comme ils peuvent aux bandits.

Extérieurs dans les Alabama Hills superbement photographiées par Milton Krasner. Et grande composition de Jack Elam dans le rôle de Tevis, un criminel retors et sadique, un peu violeur sur les bords.

Hai shang hua *Les fleurs de Shanghai*, Hsiao-hsien Hou, Taiwan, 1998, 114 mn

La concession britannique vers 1884. Les amours de Wang (Tony Leung) avec la courtisane Rubis (Michiko Hada) couverte de dettes et d'une jalousie lassante qu'il finit par quitter pour Jasmin. Le dernier plan est ambigu : réconciliation avec Rubis ou flash-back ? En parallèle, Émeraude qui veut se faire racheter par Luo (Jack Kao) ou encore Jade qui tente de forcer le jeune Zhu à se suicider avec elle.

Restitué dans un splendide bichrome rouge et vert très saturé avec des fondus au noir, un monde qu'il est cependant difficile de regretter.

2046 Kar-wai Wong, Hong Kong, 2004, 123 mn

Obsédé par le souvenir de Mme Chan, alias Li-zhen Siu, Chow (Tony Leung) occupe la chambre 2047 adjacente à la 2046 d'*In the mood for love* (p. 557) dont ce film est la suite : musique de Shigeru Umebayashi et apparition de Ping-Lam Siu qui reprend son rôle d'Ah Ping.

Ses relations amoureuses sont déclinées de Noël en Noël. La fille du patron de l'hôtel l'aide à sortir du porno ou de la science-fiction pour écrire un roman de sabre. Relation platonique – il la convainc de renouer avec un fiancé japonais –, contrairement à celle, tellurique et tarifée, qu'il établit avec sa voisine du 2046, une prostituée qui tombe amoureuse de lui. C'est à Singapour qu'il rencontre une seconde Li-zhen Siu (Li Gong), une joueuse habillée de noir surnommée la Mygale. Mais le suave séducteur semble à jamais perdu dans ses souvenirs. . .

Référence à *Nos années sauvages* (p. 1505) : l'oiseau sans pattes.

Angst essen Seele auf *Tous les autres s'appellent Ali*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1974, 89 mn

Ali (El Hedi ben Salem), ouvrier dans un garage, rencontre Emmi (Brigitte Mira), une femme de ménage âgée. Couple scandaleux pour la famille, les voisins, les collègues d'Emmi ; même l'épicier s'en mêle. Ils se marient pour faire cesser brimades et persécutions et tout semble finalement s'arranger même si Ali passe parfois la nuit avec une maîtresse (Barbara Valentin). Mais la némésis frappe Ali sous la forme d'une grave maladie. . .

Ce couple improbable – un bel homme et une femme vieille et très moche – est immergé dans un environnement dont le racisme caricatural se calme on ne sait trop pourquoi. El Hedi ben Salem était le compagnon, alcoolique et très violent, de Fassbinder ; il devait se pendre en 1977 dans la prison de Nîmes.

Night of the ghouls *La nuit des revenants*, Ed Wood, USA, 1959, 69 mn

Le Dr. Acula (!) est un faux mage qui rassemble vivants et squelettes autour d'une table. Déguisée en spectre blanchâtre, sa complice erre dans les bosquets où elle est guettée par une vraie fantôme, voilée de noir celle-là. Des policiers (dont le récurrent Paul Marco) viennent enquêter : faux raccords et décors de tentures à deux sous. Avec la brute Tor Johnson et, dans un cercueil capitonné, le maître de cérémonie – "I am Criswell" –, scène reprise dans *Ed Wood* (p. 1586).

Le film est inférieur à *Bride of the monster* et *Plan 9 from outer space* (pp. 1029, 596), mais ça veut dire quoi au juste ? Tout aussi nul pourtant, il ne procure pas l'intense jubilation de ces deux superlatifs nanars ; après tout, Ed Wood ne filmait pas pour être visionné au second degré.

Female Michael Curtiz, USA, 1932, 60 mn

Alison Drake (Ruth Chatterton) dirige une usine d'automobiles d'une main de fer. Affichant son dédain de la gent masculine, elle a coutume d'inviter chez elle un garçon qui lui plait pour se l'envoyer au son du *Shanghai Lil* de *Footlight parade* (p. 758) avant de l'ignorer le lendemain. Tout change avec l'arrivée de Jim Thorne (George Brent), un ingénieur macho et dominateur qui cherche une femme gentille et féminine. Après avoir opposé une résistance de principe, Alison accepte de l'épouser : elle s'en remet à lui pour la direction de l'usine car elle sera trop occupée avec les neuf enfants qu'elle prévoit d'élever.

C'est *L'amour d'une femme* (p. 1103) à l'envers : le film commence avec une femme libérée à la sexualité épanouie et un peu scandaleuse pour se refermer sur l'ordre moral et le chacun-à-sa-vraie-place.

Slightly scarlet *Deux rouquines dans la bagarre*, Alan Dwan, USA, 1956, 94 mn

Deux sœurs rousses dans ce film en couleurs. June (Rhonda Fleming) est une fille plutôt sérieuse, secrétaire du maire, Dorothy (Arlene Dahl) une kleptomane un peu nymphomane. Au centre du jeu, Ben Grace (John Payne) qui a usurpé la place de Solly Caspar (Ted de Corsia), un gangster bien moins sympathique que lui, en l'obligeant à quitter la fictive Bay City. Ben manipule un peu tout le monde, c'est ainsi qu'il fait nommer son copain Dietz (Frank Gerstle) à la tête de la Police. Bonne idée puisque, quand Solly revient pour se venger de Ben et le cribler de balles, ce dernier sera sauvé par l'intervention *in extremis* de Dietz. *Happy end* pour ce film plutôt réussi et à peu près immoral.

Péril en la demeure Michel Deville, France, 1985, 98 mn

David (Christophe Malavoy), un professeur de guitare, devient l'amant de Julia (Nicole Garcia), la mère d'une de ses élèves. Une liaison observée par Graham Thombsthay (Michel Piccoli), époux de Julia, et par Edwige (Anémone), la voisine voyeuse et tordue des Thombsthay. David suscite aussi l'intérêt de l'étrange Daniel (Richard Bohringer), un sicaire venu tuer Graham et lui voler un petit globe terrestre, le MacGuffin de l'histoire. Tout se combine bizarrement : David croit avoir tué Graham alors que le crime a été commis par Julia, tandis que Daniel, sans doute amoureux du guitariste, commet une sorte de suicide qui permettra au jeune homme de démarrer une nouvelle vie... avec la peu farouche fille Thombsthay. Au mur, une reproduction d'un tableau de Balthus.

Une grande réussite et un charme certain. On pense aux films d'Alan Rudolph de la même époque, en plus vénéneux.

The trail of the lonesome pine *La fille du bois maudit*, Henry Hathaway, USA, 1936, 99 mn

Dans les montagnes du Kentucky, une vendetta immémoriale oppose les Falin aux Tolliver dont le film épouse le point de vue. June (Sylvia Sidney) est promise par ses parents (Fred Stone et Beulah Bondi) à son cousin Dave (Henry Fonda). Arrive le chemin de fer en la personne de Thurber (Nigel Bruce) et Jack Hale (Fred MacMurray) : juteux contrat que les deux patriarches ennemis signent chacun d'une croix. Car s'ils savent manier le fusil, ils sont totalement illettrés, incapables de lire les chèques qu'ils reçoivent. Jack convainc June de partir à la ville pour apprendre à lire et l'intérêt qu'elle porte à l'ingénieur suscite la jalousie de Dave. Mais la vendetta reprend et les Falin sabotent le chantier, causant la mort du petit frère de June. Dave s'étant rendu chez ses ennemis pour faire la paix est abattu traîtreusement par un fils Falin que son père (Robert Barrat), las des meurtres, abat à son tour. Les deux familles se réconcilient autour du corps de Dave.

On retrouvera Sidney et Fonda dans *You only live once* (p. 794), film plus mémorable que celui-ci qui aurait sombré dans l'oubli s'il n'était le cinquième Technicolor trichrome, le premier de la Paramount.

Babel Alexandro G. Iñárritu, USA, 2004, 137 mn

Dans le désert marocain, deux gamins qui jouent avec un fusil de chasse tirent sur un bus de touristes. Et blessent grièvement une passagère américaine (Cate Blanchett) dont l'époux (Brad Pitt) obtient finalement de son ambassade une évacuation en hélicoptère sur l'hôpital de Casablanca. Du côté des autorités marocaines, on nie toute idée de terrorisme qui nuirait gravement au tourisme et on s'en prend violemment à la population ; un des deux coupables est abattu.

À San Diego, une nounou décide de passer la frontière pour se rendre au mariage de son fils, au Mexique. Elle emmène avec elle les deux enfants américains dont elle a la garde. Quand elle veut repasser la frontière, elle est sujette au racisme tatillon du douanier ; son neveu bourré (Gael García Bernal) qui conduit la voiture prend alors la fuite avec sa tante et les deux enfants. La nounou "wetback" est finalement expulsée des États-Unis.

A Tōkyō, la sourde-muette Rinko se drogue à Azabu et fait la fête à Shibuya. Quand un policier se présente pour interroger son père absent, elle se dénude et raconte comment sa mère s'est jetée du balcon. Ce père (Kōji Yakusho) rétablit la vérité : son épouse s'est tiré une balle dans la tête sous les yeux de sa fille.

Les enfants américains sont ceux des touristes, le fusil avait appartenu au père de Rinko. Façon un peu artificielle de relier des lignes narratives indépendantes sinon. Ça ne vaut pas *Amours chiennes* ou *21 grammes* (pp. 1019, 1114).

Judex Louis Feuillade, France, 1916, 316 mn

Film en 12 épisodes sur un scénario d'Arthur Bernède, auteur de *Belphégor* (p. 704). Le banquier voyou Favraux (Louis Leubas) ignore les avertissements de Judex (René Cresté) et meurt à 22 heures lors du repas donné pour les fiançailles de sa fille veuve Jacqueline (Yvette Andréyor). En réalité tenu captif au Château-Rouge, il obtiendra finalement le pardon alors que Judex épouse Jacqueline.

Judex a approché le banquier sous l'identité de Vallières, avec perruque de cheveux gris et fausse barbe. Diana Monti (Musidora), qui a compris que Favraux n'est pas mort, cherche à le récupérer à l'aide de divers complices. On ne sait trop pourquoi Jacqueline est sa victime de prédilection qu'elle enlève et tente même, absurdement, de noyer mais elle finit par mettre la main sur Favraux, trop tard ! car il est devenu bon. Autres personnages, le détective Cocantin (René Lévesque) et le môme Régliasse (René Poyen), le seul à faire un tour dans une malle, c'est du moins ce que croit un complice de Diana qui a peut-être vu trop de films de Feuillade. Comme toujours, on ne vérifie pas l'identité des victimes, ainsi Diana fait-elle noyer son complice Morales (Jean Devalde) attaché et cagoulé qu'elle prend pour Judex. Elle aussi meurt noyée : son cadavre est rejeté par la mer.

Précieux passages tournés en extérieur, à Sainte Maxime à partir du n° 9 mais surtout aux Andelys avec de touchantes vues plongeantes de la Seine. Le film est, sinon, bien moins inventif que *Les vampires* (p. 487) dont il reprend les acteurs, e.g., Édouard Mathé dans le rôle du frère de Judex. Mentionnons cependant le miroir actionné par un dispositif électrique, télévision *ante litteram* qui permet de surveiller Favraux dans sa cellule. Et le flash-back d'une dizaine de minutes racontant comment l'escroc poussa le père du justicier au suicide.

Nana Jean Renoir, France, 1926, 140 mn

Zola adapté par Renoir dans son principal film muet. Dans le rôle-titre, Catherine Hessling, alors épouse du réalisateur, campe une sorte de poupée japonaise capricieuse, mijaurée et un peu vulgaire. Autour d'elle, les hommes tombent : Vandevres (Jean Angelo) se suicide après s'être discrédité en truquant une course hippique, suivant ainsi la voie de son neveu Georges (Raymond Guérin-Catelain). Le comte Muffat (Werner Krauß) qui l'entretient perd seulement épouse et réputation ; il est à son chevet quand elle est emportée par la (petite) vérole.

Film inégal qui commence laborieusement, alors que Nana est encore actrice, mais s'anime sur la fin. Mentionnons la scène où Muffat joue au chien à plat ventre, les domestiques déchaînés (Karl Harbacher et Valeska Gert) quittant le navire en perdition, le cancan au bal Mabilles, l'immense vestibule où les amis de la cocotte attendent sa mort sans oser gravir l'escalier. Parmi les acteurs, Pierre Champagne qui devait bientôt se tuer en voiture.

Nan guo zai jian, nan guo *Goodbye, South, goodbye*, Hsiao-Sen Hou, Taiwan, 1996, 108 mn

Taipei. Nous suivons deux petits truands, Kao (Jack Kao) et Bian dans leurs petites magouilles au service de leur boss Hsi ; il est question, entre autres, d'un trafic de porcs prétendument reproducteurs. Kao, qui rêve d'ouvrir un restaurant à Shanghai, s'énerve contre Patachou, l'irresponsable copine de Bian qui vient de faire un faux suicide à cause des dettes qu'elle a accumulées. Surnommé Tête d'obus, Bian tente de récupérer sa part d'héritage que des cousins lui ont volée : il n'arrive qu'à se faire tabasser par la Police, de mèche avec les spoliateurs. Ne doutant de rien, il se procure des armes à feu pour se venger mais se fait enlever, en compagnie de Kao, par les mêmes flics ripoux. Hsi doit intervenir pour les faire relâcher, moyennant renonciation à l'héritage.

Au milieu du film, la séquence magique de Bian et Patachou à moto, suivis de Kao lui aussi à moto, sur les routes de campagne de Taiwan. Lui répond l'accident de voiture final qui envoie Bian et Kao au milieu d'une rizière ; un engluement qui renvoie à leur vie de petites combines et de rêves médiocres.

Mon père avait raison Sacha Guitry, France, 1936, 95 mn

Guitry filme Guitry dans une pièce de Guitry : c'est superficiel mais très brillant. Il est question des relations aux femmes et des conseils qu'un père peut donner à son fils à ce sujet. Charles Bellanger (le réalisateur) reçoit d'abord ceux du sien (Gaston Dubosc) avant de les transmettre à son fils (Serge Grave des *Disparus de St-Agil*, p. 99, puis Paul Bernard) pour qu'il évite de faire des erreurs avec sa charmante maîtresse (Jacqueline Delubac). Retour de l'épouse de Charles (Betty Dausmond) qui veut reprendre la vie commune après une fugue de vingt ans durant lesquels elle a été fidèle... à son amant ; contrairement à monsieur Arnaud (p. 125), Charles l'envoie sur les roses. Avec Pauline Carton et Robert Seller en domestiques, Marcel Lévesque (des *Vampires*, p. 487) en médecin.

Le genou de Claire Éric Rohmer, France, 1970, 106 mn

Contes moraux, opus 5. Au bord du lac d'Annecy, Jérôme (Jean-Claude Brialy) flirte avec la jeune Laura (Béatrice Romand) avant que son désir ne se focalise sur un fantasme, mettre la main sur le genou de Claire (Laurence de Monaghan), la fausse sœur de Laura. Il y arrivera au terme d'une stratégie perverse, en faisant pleurer la jeune fille pour mieux la consoler ensuite.

Les didascalies rohmériennes passent mieux dans la bouche de Brialy ou celle de son amie Aurora (Cornu) à l'accent roumain que chez la débutante Romand. Petit rôle pour Fabrice Luchini à l'orée d'une longue carrière de tête à claques.

Der Tiger von Eschnapur *Le tigre du Bengale*, Richard Eichberg, Allemagne, 1938, 96 mn

Das indische Grabmal *Le tombeau hindou*, Richard Eichberg, Allemagne, 1938, 87 mn

Seconde adaptation du roman de Thea von Harbou, tournée comme celle de Fritz Lang (p. 1097) à Udaipur. Avec Gustav Diessl et La Jana en maharani danseuse et un pénible humour teuton sur le thème du harem. Le cinéaste s'est plu à filmer des éléphants transportant des troncs d'arbre à la façon d'un Fenwick.

Nous irons à Paris Jean Boyer, France, 1950, 93 mn

“La gaine Lotus, la gaine qui écrase le plexus” : cette contre-publicité passe sur les ondes de Radio X, un émetteur clandestin animé par Paul (Christian Duvaléix), Julien (Henri Génès) et le chanteur Jacques (Philippe Lemaire) avec l'aide du garde-champêtre Honorin (Max Elloy). Jacques a une dent contre Grosbois (Fred Pasquali) qui lui refuse la main de sa fille (Françoise Arnoul), d'où cette attaque contre le sous-vêtement féminin qu'il fabrique. Le slogan stimule paradoxalement les ventes et Grosbois cherche à retrouver les pirates quand ils cessent de dénigrer la fameuse gaine. La Police aussi car on ne peut émettre sans autorisation : partie de cache-cache. Entre temps, Ray Ventura et ses Collégiens ont rejoint la radio libre et y chantent *À la mi-août*. Visites de courtoisie des Peter Sisters, Henri Salvador, Martine Carol et... George Raft. “La gaine la plus chère qui boursoufle les chairs ; pour devenir diplodocus, prenez la gaine Lotus !”

Sabotage *Agent secret*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1936, 73 mn

Verloc (Oskar Homolka), directeur d'un cinéma, fait partie d'un groupe terroriste qui vient de plonger Londres dans l'obscurité, ce qui a plutôt amusé la population. Son chef lui réclamant une nouvelle action qui ne fera plus rire, mais pleurer, il charge le jeune frère de son épouse d'aller déposer un colis à la consigne de Piccadilly ; le bus du gamin prend du retard, explosion à 13h 45. En représailles, madame Verloc (Sylvia Sidney) poignarde son mari dont le cadavre est ensuite décheté lorsqu'un complice se fait sauter avec sa bombe ; la jeune femme, qui s'est attiré l'amour d'un policier (John Loder) restera impunie.

“Tout au long de ce trajet, le personnage du garçon est devenu beaucoup trop sympathique pour le public qui, ensuite, ne m'a pas pardonné de le faire mourir lorsque la bombe explose avec lui dans l'autobus” (*Hitchcock-Truffaut*, 1967).

Le scénario est une adaptation libre de *The secret agent* de Joseph Conrad, titre déjà utilisé pour le film précédent de Hitchcock (p. 1049), d'où ce “sabotage”. Pour accroître la confusion, l'auteur signera encore *Saboteur* (p. 677).

Zazie dans le métro Louis Malle, France, 1960, 92 mn

“D’où qu’ils puent donc tant ?” maugrée l’oncle Gabriel (Philippe Noiret) venu attendre la jeune Zazie (Catherine Demongeot) à la gare. La gamine délurée qui dit des cochonnetés du genre “mon cul” voudrait prendre le métro, mais il est en grève. Poursuites traitées dans un style de dessin animé et *slapstick* à la choucroute pour une laborieuse adaptation de Raymond Queneau dont se dégage l’excellente prestation de Vittorio Caprioli.

Michael Carl Theodor Dreyer, Allemagne, 1924, 90 mn

Le peintre homosexuel Claude Zoret (Benjamin Christensen, réalisateur de *La sorcellerie à travers les âges*, p. 630) est abandonné par son protégé Michael (Walter Slezak) qui tombe sous la coupe de la princesse Zamikoff (Nora Gregor). Sujet hardi pour l’époque mais film un peu ennuyeux.

Paris when it sizzles *Deux têtes folles*, Richard Quine, USA, 1964, 106 mn

Paris, autour du 14 juillet. Richard Benson (William Holden) doit livrer en catastrophe à son producteur (Noel Coward) le scénario de *The girl who stole the Eiffel tower* dont il n’a pas écrit la moindre ligne. Assisté de la dactylo Gabrielle (Audrey Hepburn) il met laborieusement au point une histoire que nous voyons progresser et parfois bégayer à l’écran. Les deux protagonistes interprètent le voleur Rick qui a tendance à jouer au vampire et la jeune Gaby qui pourrait travailler pour l’inspecteur Gilet (Grégoire Aslan). Parmi les acteurs du film dans le film, Tony Curtis auquel on ne cesse de répéter que son rôle est sans importance et qui finit par abattre Rick par dépit.

Remake de *La fête à Henriette* (p. 1754) sans opposition marquée entre les deux scénaristes. Références amusantes à la Nouvelle Vague et à l’Actors Studio.

La grande lessive (!) Jean-Pierre Mocky, France, 1968, 94 mn

Des enseignants (Bourvil, Roland Dubillard) aidés par un dentiste (Francis Blanche) parviennent à empêcher leurs élèves de regarder la télévision en pulvérisant sur les antennes le produit mis au point par Benjamin (Jean Tissier); miracle, les gamins ne somnolent plus le matin. Amusant point de départ mais développement bâclé : Mocky reprend la recette de la poursuite déjà amplement utilisée dans *Un drôle de paroissien* et *Les compagnons de la marguerite* (pp. 258, 669) ainsi que la plupart des acteurs de ces deux films. Un goût de déjà vu.

Le titre stupide fut imposé par le distributeur : depuis le succès de *La grande vadrouille* (p. 1420), il fallait que tout soit grand. D’où le “(!)” rageur de Mocky.

Imitation of life *Images de la vie*, John Stahl, USA, 1934, 106 mn

Malgré l'excellente composition de Claudette Colbert, le film pâtit de la comparaison avec le *remake* de Douglas Sirk (p. 676).

The sniper *L'homme à l'affût*, Edward Dmytryk, USA, 1952, 88 mn

San Francisco, près de la Coit Tower. Miller (Arthur Franz) est un déséquilibré qui s'en prend aux femmes, en commençant par une pianiste de bar (Marie Windsor) qu'il abat à la carabine. Un policier (Adolphe Menjou) appelé Frank Kafka (!) est chargé de le retrouver, ce qui n'est pas si difficile car le tueur se sait malade et souhaite qu'on s'occupe de lui : c'est avant tout un être malheureux. Image mémorable d'une cheminée d'usine et d'un ouvrier en rappel dégommé par Miller. Et scène d'une grande violence symbolique où, dans un Luna Park, il lance avec rage des projectiles destinés à faire prendre un bain à une beauté.

The purchase price William A. Wellman, USA, 1932, 68 mn

Voulant prendre ses distances avec son amant bootlegger (Lyle Talbot), la chanteuse de cabaret Joan Gordon (Barbara Stanwyck) répond à une annonce matrimoniale et se retrouve épouse de Jim Gilson (George Brent), un brave fermier du Nord Dakota. Sans intérêt.

Hold back the dawn *Par la porte d'or*, Mitchell Leisen, USA, 1941, 111 mn

Bloqué par les services de l'immigration côté Mexique (Tijuana), Georges Iscovescu (Charles Boyer) ronge son frein : vu le contingent limité accordé aux Roumains, il devrait attendre huit ans. Il croise Anita (Paulette Goddard), une ancienne maîtresse qui lui suggère d'épouser une Américaine puis de divorcer. Justement passe une proie facile, l'institutrice Emmy Brown (Olivia de Havilland) et un petit groupe d'enfants. Georges a vite fait de séduire cette femme naïve et se retrouve marié ; il pourra entrer aux États-Unis dans quelques semaines. Pendant une sorte de voyage de noces au Mexique Emmy lui apparaît sous un jour autrement favorable. Anita, elle-même divorcée d'un Américain et éprise de Georges, n'apprécie guère et révèle le pot aux roses à Emmy qui rentre le cœur brisé à Los Angeles où elle a un accident de voiture. Georges passe alors illégalement la frontière pour se porter à son chevet. . . Histoire racontée en flash-back sur un plateau Paramount à un réalisateur qui n'est autre que Leisen, en train de tourner *I wanted wings* avec Brian Donlevy et Veronica Lake. *Happy end*.

Les scénaristes Brackett et Wilder avaient prévu que Georges repousse un carafard en lui parlant comme un employé de l'immigration, scène refusée par Boyer.

Szegénylegények *Les sans-espoir*, Miklós Jancsó, Hongrie, 1966, 87 mn

Vingt ans après la révolution de 1848, on persécute toujours les partisans de Kossuth. Dans une prison militaire, des suspects sont rassemblés et tous les moyens sont bons pour démasquer les criminels, la ruse la plus atroce consistant à faire croire à la mise sur pied d'un corps franc avec des anciens révolutionnaires qui se livrent ainsi d'eux-mêmes au bourreau.

Les ballets de prisonniers encagoulés, la steppe hongroise, une femme nue frappée à mort par les soldats : le style esthétisant ne gomme pas l'aspect terrifiant d'une répression qui fait inévitablement penser à celle de la révolte de 1956.

Harry and Tonto Paul Mazursky, USA, 1974, 115 mn

Expulsé de son appartement newyorkais, Harry Coombes (Art Carney, excellent) entreprend une errance qui le conduira jusqu'au Pacifique en compagnie de son cher Tonto, un chat qui lui complique passablement la vie. Refusant de vivre avec aucun de ses trois enfants (dont Ellen Burstyn et Larry Hagman), il doit faire face à la mort de son ami Rivetowski et au gâtisme d'un amour de jeunesse (Geraldine Fitzgerald) tout en croisant des personnages intéressants : une jeune auto-stoppeuse en route pour une commune du Colorado, un représentant (Arthur Hunnicutt) et un Indien (Dan George) qu'il a rencontré dans la prison où il a séjourné après avoir pissé dans une rue de Las Vegas. Installé à Venice, près de Los Angeles, il semble s'être intégré en jouant aux échecs et en ignorant les avances d'une vieille Juive amie des chats. Il préfère poursuivre, sur la plage, un rempachant potentiel de l'infortuné Tonto qu'il a dû faire euthanasier.

My beautiful laundrette Stephen Frears, Grande-Bretagne, 1985, 94 mn

Le milieu pakistanais de Londres. Omar (Gordon Warnecke) est partagé entre son père Hussein (Roshan Seth), un journaliste de gauche alcoolique qui fut proche de Bhutto, son oncle Nasser (Saeed Jaffrey) qui a réussi et possède, entre autres, plusieurs garages et son amant Johnny (Daniel Day-Lewis), un fasciste censé détester les "Pakis". Sans oublier son cousin Salim (Derrick Branche), un peu trafiquant de drogue. Sur fond de musique de bulles, la laverie automatique qu'Omar remet à neuf avec l'aide de Johnny, lieu de toutes les contradictions : affaire légitime financée par des fonds douteux et surveillée par les copains de Johnny qui n'attendent qu'un prétexte pour régler son compte à Salim.

Monde en porte-à-faux : amour-haine à l'égard de l'ancien colonisateur mais impossibilité de retourner dans un pays "bouffé par la religion". Seul élément d'équilibre, l'amour partagé entre Omar et Johnny. Avec Shirley Anne Field dans le rôle de la maîtresse, plus vraiment fraîche mais anglaise, de l'oncle Nasser.

Man with the gun *L'homme au fusil*, Richard Wilson, USA, 1955, 84 mn

Tolliver (Robert Mitchum) est engagé pour nettoyer la petite ville de Sheridan, besogne dont il s'acquitte avec une brutalité qui indispose les notables mais aussi Holman, un chef de bande qui se manifeste finalement dans un tilbury trop petit pour sa corpulence : règlement de comptes final où une danseuse fait tomber un mouchoir pour occuper les mains du galant Tolliver. Le justicier est avant tout un homme blessé auquel Nelly (Jean Sterling), dont il est séparé, vient d'apprendre la mort de leur fillette. Il regarde longuement brûler, comme fasciné, la salle de spectacle de Frenchy Lescaux (Ted de Corsia) à laquelle il a mis le feu comme s'il ne suffisait pas d'abattre son propriétaire. Petit rôle pour Angie Dickinson.

Blood on the moon *Ciel rouge*, Robert Wise, USA, 1948, 88 mn

Venu donner un coup de main à Riling (Robert Preston), Jim Gary (Robert Mitchum) découvre que son ami est une fieffée crapule qui cherche à s'appropriier par tous les moyens, y compris le meurtre, le troupeau de Lufton (Tom Tully), père de la jeune Amy (Barbara Bel Geddes). Vite oublié.

Other men's women William A. Wellman, USA, 1931, 70 mn

Invité chez son copain Jack (Regis Toomey), cheminot comme lui, Bill (Grant Withers) tombe amoureux de son épouse Lily (Mary Astor) mais recule devant l'adultère. Jack se croit néanmoins trompé et provoque une bagarre dans laquelle il est blessé et perd la vue. Lors de terribles crues, l'aveugle arrive à partir seul avec sa locomotive qui est emportée en même temps qu'un pont, laissant ainsi la place libre à Bill. Avec Joan Blondell et le quasi-débutant James Cagney.

4 luni, 3 saptamâni si 2 zile *4 mois, 3 semaines, 2 jours*, Cristian Mungiu, Roumanie, 2007, 109 mn

L'avortement de Gabita vu à travers les yeux de son amie Otilia qui s'occupe de tout, depuis la location d'une chambre jusqu'à la recherche d'un vide-ordures pour s'y débarrasser du fœtus. Gabita a eu recours à Viorel, un avorteur masculin réputé peu scrupuleux, en lui mentant sur l'avancement de sa grossesse ; quand il découvre le pot aux roses, Viorel déclare qu'il risque gros et se paie en nature sur les deux femmes. Les déambulations cauchemardesques d'Otilia qui doit en même temps aller dans la famille de son fiancé, trouver des cigarettes Kent, passer les contrôles un peu arbitraires de l'hôtel, illustrent la déliquescence du régime de Ceaușescu finissant (1987). Ce monde de marché noir où personne ne croit plus à rien produit des irresponsables comme l'écervelée Gabita.

Snake eyes Brian De Palma, USA, 1998, 94 mn

Atlantic City. Le policier Rick Santoro (Nicolas Cage) enquête sur le meurtre du secrétaire d'État à la Défense durant un match de boxe. Il s'agit en fait d'un assassinat style Kennedy, avec tueur palestinien pour porter le chapeau ; le maître d'œuvre n'est autre que l'officier de marine Kevin Dunne (Gary Sinise) qui compte sur son ami d'enfance Rick, notoirement ripou, pour que l'enquête soit bâclée. Mais ce dernier, blessé d'avoir été manipulé, ne se laisse pas faire et cache l'experte Julia Costello (Carla Gugino) que Dunne voulait tuer à l'instar de tous ceux qui en savent trop sur le complot.

Relativement plausible politiquement : Dunne voulait empêcher que les défauts du nouveau système anti-missile de la compagnie Powell ne soient révélés au gouvernement. Avec un dénouement tout aussi vraisemblable puisque Dunne, pincé en flagrant délit, se suicide alors que le puissant Powell (John Heard) n'est nullement inquiété : il en est quitte pour abandonner son système défectueux.

Et magnifiquement filmé, notamment dans le quasi plan-séquence du début avec caméra portée dans la salle de boxe ; et un élément fantastique, l'énorme globe terrestre que l'ouragan Jezebel fait rouler jusqu'à la cachette de Julia.

Vanishing point *Point limite zero*, Richard C. Sarafian, USA, 1971, 106 mn

Supposé mener une Dodge Challenger de Denver à San Francisco, Kowalski (Barry Newman) refuse de se plier à un contrôle routier et tente de rejoindre la destination malgré la Police à ses trousses. Il traverse le Nevada et finit par s'écraser volontairement contre un barrage de bulldozers.

Il aura été accompagné durant son voyage suicidaire par Super Soul (Cleavon Little), l'animateur noir et aveugle d'une radio qui compare les flics aux "deep blue meanies" de *Yellow submarine* (p. 1164). Et fait quelques rencontres, notamment un chasseur de serpents (Dean Jagger) dans le désert et, peu avant le dénouement, une autostoppeuse peu farouche (Charlotte Rampling) ; l'image de la mort ?

Hamlet Kenneth Branagh, Grande-Bretagne, 1989, 138 mn

Avec le réalisateur dans le rôle-titre et Derek Jacobi en coryphée, un film plein de bruit, de fureur et d'émotion qui culmine lors de la pendaison du pathétique Bardolph, ancien compagnon de beuverie du futur roi et surtout avec une extraordinaire bataille d'Azincourt et son champ couvert de morts où Henry entreprend une sorte de procession funèbre. Avec Ian Holm dans le rôle du Gallois Fluellen et Emma Thompson qui tient, sans trop d'accent, celui de Catherine.

Version de la pièce supérieure à celle de Laurence Olivier (p. 1245) qui l'emporte cependant en tant qu'adaptation de Shakespeare : le théâtre du Globe, etc.

Blade af Satans bog *Pages arrachées au livre de Satan*, Carl Theodor Dreyer, Danemark, 1955, 126 mn

Dieu a passé un étrange marché avec le Diable qui doit tenter les hommes : s'il échoue, il aura une remise de peine. Nous le voyons donc faire le mal à diverses époques, au temps du Christ avec Judas, au sein de l'Inquisition en Espagne, durant la Révolution contre Marie-Antoinette : à chaque fois et à son grand désespoir, il arrive à soudoyer une âme. C'est seulement dans l'épisode contemporain que la jeune Finnoise refuse d'œuvrer pour lui et de trahir au profit des bolchéviques : elle se donne la mort, réduisant de mille ans la sentence de Satan. Ceci dit, l'éternité moins mille ans reste l'éternité et le Diable n'est pas tiré d'affaire.

La structure générale est celle d'*Intolérance* (p. 564) : quatre épisodes montrant la lutte du Bien et du Mal avec victoire *in extremis* du Bien. Seule différence notable, ils ne sont pas entremêlés mais traités l'un après l'autre. Petite séquence d'humour avec ce chat condamné par des gamins à la guillotine qui se sauve au moment de l'exécution. L'épisode espagnol annonce les films à venir, *La passion de Jeanne d'Arc* et *Dies iræ* (pp. 1048, 455).

Outremer Brigitte Roüan, France, 1990, 94 mn

La guerre d'Algérie vue à travers les yeux de trois sœurs. La sensuelle Zon (Nicole Garcia), mariée avec un officier de marine, se laisse dépérir depuis qu'un messager en gants blancs est venu lui annoncer la mort de son époux. L'énergique Malène (la réalisatrice) ne vit que pour la ferme ; c'est à ses cultures que vont ses dernières pensées quand elle est victime d'un attentat. Gritte (Marianne Basler) refuse d'épouser un diplomate (Bruno Todeschini) car elle est amoureuse d'un fellagha qui meurt tué par les parachutistes. Rapatriée en France, elle rentre dans le rang pour faire un beau mariage à l'église.

Milieu atypique de riches colons – on s'intéresse habituellement au petit peuple, pieds-noirs ou Arabes – et point de vue féminin. Mention spéciale pour Pierre Doris et son radotage typique des années 1950.

Captain Lightfoot *Capitaine Mystère*, Douglas Sirk, USA, 1955, 88 mn

Aventures désinvoltes situées dans l'Irlande de 1815. Michael Martin (Rock Hudson) est coopté par le brigand indépendantiste Doherty (Jeff Morrow), alias Thunderbolt, que sa fille (Barbara Rush) surnomme alors Lightfoot. Duels et évasions spectaculaires jalonnent ce petit film bien enlevé qui se referme sur l'image d'un harpiste (Finlay Currie) au bord de la mer. Intelligente utilisation de Denis O'Dea, un acteur abonné aux personnages antipathiques qui incarne le pseudo-traître Regis qui nous surprend en aidant Lightfoot à s'évader.

Summer of '42 *Un été 42*, Robert Mulligan, USA, 1971, 104 mn

Hermie (Gary Grimes) en pince pour la belle Dorothy (Jennifer O'Neill) dont le mari est soldat. Il lui rend de menus services sans rien obtenir d'autre que sa sympathie. Lorsqu'un télégramme annonce la mort de l'époux, la jeune femme se donne à l'adolescent avant de disparaître à jamais.

Scénario banal servi par un goût du détail d'époque : au cinéma, on joue *Now, voyager* (p. 1361). Et des acteurs qui ont – enfin – l'âge de leurs rôles, soit 16 ans pour Hermie. Avec des discussions d'adolescents sur le sexe en douze étapes ; séquence drolatique où un pharmacien (Lou Frizzell) se paie la tête de Hermie qui tente d'acheter des préservatifs. Célèbre musique de Michel Legrand.

Otoshi ana *Le traquenard*, Hiroshi Teshigahara, Japon, 1962, 97 mn

Complot particulièrement tordu pour se débarrasser de dirigeants syndicaux, avec assassinat d'un sosie (Hisashi Igawa), faux témoignage d'une vendeuse de bonbons ensuite tuée par le même homme en blanc (Kunie Tanaka). Tout ça se passe dans un village minier désert à travers les yeux des morts qui se relèvent pour assister, impuissants, au déroulement de la machination.

Première collaboration du réalisateur avec Kōbō Abe, un film un peu barbant.

College *Sportif par amour*, James W. Horne & Buster Keaton, USA, 1927, 64 mn

Un gringalet allergique au sport est la risée des athlètes de son université. Il finit cependant par s'imposer comme barreur de l'équipe d'aviron. Lorsqu'il vole au secours de sa bien-aimée, il court, franchit des haies, saute à la perche et effectue des lancers, réussissant ainsi tout ce qu'il avait jusque là raté. Laborieux.

Bonne chance Sacha Guitry & Fernand Rivers, France, 1935, 77 mn

La jeune Marie (Jacqueline Delubac) a gagné deux millions à la loterie nationale. Estimant que le peintre Claude (Sacha Guitry) lui a porté chance, elle lui fait don d'un million. Il accepte à condition de le dépenser avec elle durant les treize jours qui la séparent de son prochain mariage avec Prosper (André Numès Fils). Passage à la fictive Fontenac (Bouches du Rhône) où les protagonistes font, chacun à l'insu de l'autre, des demandes contradictoires : Claude veut adopter la jeune femme que son père n'avait pas reconnue, Marie veut épouser le peintre. Le maire (Paul Dullac) opte pour le mariage ; *Happy end*, y compris pour Prosper qui s'était consolé de son côté. Avec Pauline Carton et Robert Seller et référence à une célébrité de l'époque, le navigateur Alain Gerbault.

Happiness Todd Solondz, USA, 1998, 140 mn

Le docteur Maplewood (Dylan Baker) est un psy pédophile qui sodomise les camarades de son fils Justin, dont l'unique obsession est d'obtenir une éjaculation. Alors que son père a finalement été arrêté, il arrive enfin à projeter du sperme, immédiatement léché par le chien familial. Allen (Philip Seymour Hoffman) est un timide qui harcèle les femmes au téléphone en leur racontant des obscénités ; sa voisine Helen (Lara Flynn Boyle) qui fantasmeait être violée par lui le congédie car elle le trouve peu attirant. L'obsédé tente de se consoler avec une autre voisine, l'obèse Kristina (Camryn Manheim), mais il déchanté quand elle raconte comment elle a tué et découpé en morceaux le gardien de l'immeuble coupable de l'avoir violée : elle refuse toute idée de pénétration. Sœur d'Helen et de l'épouse de Maplewood, Joy (Jane Adams) provoque le suicide d'un soupirant, va jouer les briseuses de grève dans une école pour réfugiés et se laisse rançonner par un chauffeur de taxi russe (Jared Harris). Lors d'un repas de famille des trois sœurs avec leurs parents, Helen promet à Joy de lui présenter le garçon idéal qui n'est autre... qu'Allen.

Film désobligeant et jeu de massacre où le réalisateur se complait à montrer des êtres au mieux irresponsables, au pire de répugnants obsédés sexuels. Seul à échapper à l'opprobre, le père des trois sœurs (Ben Gazzara) qui sale ostensiblement sa nourriture malgré les recommandations du médecin.

Kaidan *Kwaidan*, Masaki Kobayashi, Japon, 1964, 161 mn

Histoires de fantômes d'après le Japonais d'adoption Lafcadio Hearn († 1904) ; le titre international correspond à une translittération obsolète.

Les cheveux noirs raconte le retour d'un samourai (Rentarō Mikuni) dans le foyer qu'il avait déserté pour faire un beau mariage. Il est accueilli par sa première épouse (Michiyo Aratama) qui s'avère au petit matin être un fantôme. *La femme des neiges* relate la rencontre d'un paysan (Tatsuya Nakadai) et d'un vampire féminin (Keiko Kishi) qui lui fait grâce à condition de ne jamais évoquer cette histoire. *Dans une tasse de thé* met en scène un samourai, puis un écrivain, dont l'âme est emprisonnée dans l'eau.

Hōichi le sans oreilles, épisode principal d'une heure, débute avec la bataille de Dan-no-ura (1185) – destruction du clan Heike (Taira) – évoquée dans un style très théâtral. Sept siècles plus tard, un jeune aveugle joueur de biwa (Katsuo Nakamura) est invité chaque soir à recréer cette tragédie devant les spectres des Heike. Le supérieur du temple qui l'abrite (Takeshi Shimura) fait peindre un mantra sur son corps pour qu'il échappe aux fantômes ; quand un samourai de l'au-delà (Tetsurō Tanba) vient le chercher, Hōichi est devenu invisible pour lui, à l'exception des oreilles qui n'ont pas été écrites et que le démon emporte.

Ginger e Fred Federico Fellini, Italie, 1985, 122 mn

Le réalisateur règle ses comptes avec la télévision berlusconienne, ses publicités racoleuses et ses invités incongrus : nains dansants, sosies approximatifs de célébrités, une médium qui reçoit des messages de l'au-delà. L'animateur à paillettes (Franco Fabrizi) présente une femme qui a accepté, pour de l'argent, de se priver de petit écran pendant un mois : "Mai più" (jamais plus) chante la malheureuse. Au milieu de cette cohue, deux survivants du passé (Giuletta Masina et Marcello Mastroianni) ci-devant danseurs de claquettes sous le nom de Ginger (Rogers) et Fred (Astaire). La vie les a séparés et ils sont désormais – surtout lui – bien fatigués. Une panne d'électricité au début de leur prestation plonge la salle dans le noir et donne aux deux partenaires l'occasion de retrouvailles émouvantes. Ils se sépareront plus tard à la gare de Termini, conscients qu'ils ne se reverront plus jamais. Petits rôles pour Friedrich von Ledebur (Queequeg dans *Moby Dick*, p. 846) et le photographe Jacques Henri Lartigue.

Teorema Pier Paolo Pasolini, Italie, 1968, 94 mn

Comme Raspoutine, le visiteur (Terence Stamp) soigne par son contact et couche avec toute une famille bourgeoise de Milan, sans distinction de sexe ni de classe, puisque la bonne (Laura Betti) y passe aussi. Mais c'est peut-être un ange chargé par Dieu de donner à l'Homme une seconde chance. La domestique la saisit en devenant thaumaturge, ainsi que le fils qui s'ouvre à l'art et devient peintre. La fille (Anne Wiazemsky) s'enferme par contre dans la catatonie tandis que la mère (Silvana Mangano) est atteinte de nymphomanie ; le père (Massimo Girotti) se défait de ses habits et s'en va hurler nu sur les flancs de l'Etna.

Film fastidieux au message confus qui fit couler beaucoup d'encre. Avec Susanna, mère du réalisateur, déjà entrevue dans *L'évangile selon saint Mathieu* (p. 735).

The battle of the river Plate *La bataille du Rio de la Plata*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1956, 114 mn

1939. À l'orée de la guerre, les Anglais s'en prennent au dangereux Admiral Graf Spee, un cuirassé qui coule leurs navires marchands. Au terme d'un difficile combat naval avec trois croiseurs, l'Ajax, l'Exeter et l'Achilles, le navire allemand est endommagé et doit se réfugier en pays neutre, à Montevideo. Une campagne d'intoxication ayant fait croire à la présence d'une armada alliée à Punta del Este, le cuirassé quitte le port pour se saborder le 17 décembre. Avec Anthony Quayle, Peter Finch et deux Lee, Bernard et Christopher.

À l'instar d'*Ill met by moonlight* (p. 1411) sorti peu après, les Allemands sont estimables et civilisés, comme ceux du plus mémorable *Colonel Blimp* (p. 1019).

Experiment in terror *Allô... brigade spéciale*, Blake Edwards, USA, 1962, 118 mn

À San Francisco, un inconnu téléphone à Kelly Sherwood (Lee Remick), employée à la banque Crocker-Anglo : elle devra voler 100000 \$, sinon gare à elle et surtout à sa sœur Toby. Le FBI est alerté et Ripley (Glenn Ford) s'occupe de l'affaire. Le criminel, identifié grâce à sa respiration d'asthmatique, est le dangereux Red Lynch (Ross Martin) qui, après bien des péripéties dont l'enlèvement de Toby, sera abattu dans un stade.

Un peu trop tiré par les cheveux ; pourquoi la banque ne licencie-t-elle pas Kelly, ce qui couperait court aux menaces ? Séquence de meurtre dans un atelier où pendent des mannequins : on pense à *Killer's kiss* (p. 1489). Dans le genre sérieux, Edwards fera mieux avec son film suivant, le bouleversant *Days of wine and roses* (p. 1011) avec la même Remick.

Cloak and dagger *Cape et poignard*, Fritz Lang, USA, 1946, 106 mn

À la fin de la dernière guerre, le savant atomiste Jesper (Gary Cooper) rejoint l'OSS (CIA *ante litteram*) et part pour la Suisse y débaucher sa collègue Katerin Lodor (Helene Thimig) puis, quand elle est assassinée, pour l'Italie dans le but d'exfiltrer Polda (Vladimir Solokoff) avec l'aide de la jeune Gina (Lilli Palmer).

Les rebondissements feuilletonnesques ne suffisent pas à faire un bon film de Lang. On retrouve la patte du maître quand, dans l'entrée d'un immeuble, la balle qu'un enfant a laissé tomber de l'escalier rebondit sur deux jambes étendues, celles du terrifiant Luigi (Marc Lawrence) que Jesper vient de tuer ; on se croit un instant dans *M le maudit* (p. 82).

Visages d'enfants Jacques Feyder, Suisse, 1923, 117 mn

Saint-Luc dans le Haut Valais. Après la mort de son épouse, Pierre Amsler se remarie. Son fils Jean (Forest) ne supporte pas sa marâtre, pourtant très attentionnée, à laquelle il reproche de porter une broche de sa mère à laquelle il était très attaché. Il supporte encore moins sa nouvelle sœur Arlette, une animadversion réciproque par ailleurs. Les deux se font des petites niches, chacun sûr de son bon droit. Mais Jean dépasse les bornes en faisant disparaître la poupée d'Arlette puis en affirmant l'avoir aperçue au dehors près d'un pont pour faire sortir de nuit la gamine et la faire gronder ; ne trouvant rien, elle s'éloigne et s'égaré pour être engloutie par une avalanche. Plus de peur que de mal car elle s'était réfugiée dans une chapelle. Jean, se sentant coupable, part se noyer dans un torrent dont il est tiré *in extremis* par celle qu'il consent finalement à appeler Maman.

Film magnifique où tout est vrai, les extérieurs et la psychologie enfantine.

Leningrad cowboys go America Aki Kaurismäki, Finlande, 1989, 76 mn

Directement venus de la toundra, ces improbables musiciens aux interminables bananes et poulaines assorties traversent les États Unis sous la supervision du pince-sans-rire Vladimir (Matti Pellonpää) ; l'un d'entre eux, mort, les accompagne dans un cercueil qui sert aussi à garder la bière au frais. Un cousin rencontré dans une station service s'agrège au groupe, tout comme l'idiot du village (Kari Väänänen) qui suit la bande depuis la Sibérie. Arrêts à Memphis, New Orleans avant de finir comme animateurs d'un mariage mexicain à l'ombre des cactus à tequila. Le répertoire s'étend des chants soviétiques au rock'n'roll en passant par la country : jubilatoire. Apparition de Jim Jarmusch.

Sharasōju *Shara*, Naomi Kawase, Japon, 2003, 100 mn

Nara. Une caméra portée suit les jumeaux Shun et Kei dans les rues jusqu'au moment où Kei disparaît sans raison au coin d'une rue. Cinq ans plus tard, Shun fréquente la jeune Yu qui est en fait une enfant adoptée. La mère de Shun (Kawase) accouche dans sa famille, peut-être pour donner un remplaçant à Kei. L'absence de scénario est compensée par le plaisir communicatif qu'éprouve la réalisatrice à promener sa caméra dans sa ville natale dont on a du mal à imaginer qu'elle fut capitale impériale. Avec un moment fort, la fête du quartier. Habillés de jaune et grimés, les participants s'ébrouent en rythme sous une averse qui libère corps et paroles : Shun est enfin capable de prononcer le nom de Kei dont il venait de peindre le portrait.

À la vie, à la mort ! Robert Guédiguian, 1995, 105 mn

L'Estaque, une bande de copains autour du Perroquet bleu, le bar de José (Gérard Meylan) où se produit son épouse Joséfa (Pascale Roberts), une strip-teaseuse hors d'âge qui veut arrêter. Il y a aussi Otto (Jacques Pieiller), un légionnaire allemand retraité, et Marie-Sol (Ariane Ascaride), femme de ménage et sœur de José : leur père, un ancien Républicain espagnol paralysé (Jacques Boudet) radote sur Franco dans son fauteuil. Le grand problème de Marie-Sol est la stérilité de son époux Patrick (Jacques Gamblin) ; les prières à la Bonne Mère ne suffisant pas à l'imprégner, elle se résout à demander l'assistance de son ami d'enfance Jaco (Jean-Pierre Darroussin). Ce qui désespère Patrick qui part se noyer ; un prétendu accident qui permettra à Marie-Sol de toucher une consistante prime d'assurance. Le Perroquet bleu ferme tandis qu'une nouvelle venue, la jeune Vénus, s'agrège au groupe en même temps que son soupirant Farid.

Le monde chaleureux de Guédiguian avec ses acteurs récurrents (Ascaride, Darroussin, Meylan) et son attention au petit peuple marseillais.

The purple plain *La flamme pourpre*, Robert Parrish, Grande-Bretagne, 1954, 102 mn

La guerre en Birmanie. Forrester (Gregory Peck) est un pilote dont le courage s'apparente à de la témérité : ayant perdu son épouse durant le Blitz, il recherche le danger. Le médecin militaire (Bernard Lee) l'emmène dans une mission chrétienne où il fait la connaissance de la jeune Asiatique Anna qui semble lui redonner goût à la vie. En vol au-dessus de la zone japonaise, son avion a une avarie, il doit se poser en catastrophe et son copilote Carrington (Lyndon Brook) étant gravement blessé, il tente de le ramener sur un brancard avec l'aide du troisième passager, Blore (Maurice Denham). Un homme prétendument équilibré, avec femme et enfants à la maison, qui, saisi par le défaitisme, finit par se suicider ; attitude d'autant plus paradoxale qu'il ne se gênait guère pour qualifier Forrester de "round the bend" (perdu la boule).

Second rôle pour la toujours remarquable Brenda de Banzie.

I fidanzati *L'emploi*, Ermanno Olmi, Italie, 1962, 77mn

Le bal populaire milanais qui ouvre le film renvoie à *Il posto* (p. 1291), le film précédent d'Olmi à la morale assez déprimante. Ici tout commence dans la grisaille pour se terminer sur une note d'espoir. Giovanni et Carla, pourtant fiancés, ne dansent guère ensemble car un ressort semble s'être brisé. Surtout depuis que l'homme, soudeur, a accepté un déplacement de 18 mois dans la lointaine Sicile : il gagnera davantage et peut espérer une promotion. Sur place, à Syracuse, le jeune homme expérimente chaleur et solitude ; les rues sont désertes tout comme le bord de mer et ses salines. Même dans une fête de Carnaval très animée, la joie des autres lui rappelle qu'il n'a aucun ami sur place. Alors il se met à correspondre avec Carla et le lien d'amour se rétablit, à distance.

Easy living *La vie facile*, Jacques Tourneur, USA, 1949, 77 mn

Film atypique de Tourneur situé dans le milieu du football américain. Pete Wilson (Victor Mature) est doublement touché au cœur : on lui a diagnostiqué un souffle diastolique qui lui interdit les sports violents et son épouse Liza (Lizabeth Scott) le trompe avec le richissime Vollmer (Art Baker) censé en faire une célébrité dans le monde de la décoration. Quand Vollmer se lasse d'elle, l'infidèle retourne à son époux qui a justement décidé d'arrêter la compétition pour se contenter d'un modeste poste d'entraîneur dans une université ; il y emmène Liza après lui avoir infligé une paire de baffes méritée. Avec Paul Stewart, Lloyd Nolan et surtout Lucille Ball, secrétaire du club et amoureuse sans espoir de Pete, le personnage auquel le réalisateur réserve sa tendresse.

The return of Frank James Fritz Lang, USA, 1940, 93 mn

Henry Fonda campe à nouveau Frank James dans cette suite du *Brigand bien aimé* (p. 554) où l'on retrouve John Carradine en Robert Ford ainsi que Henry Hull, Donald Meek et Edward J. Bromberg ; dans un rôle assez ingrat, la débutante Gene Tierney. Le scénario, qui ne repose sur aucun fait historique, va jusqu'à imaginer que Frank risque sa peau pour un Noir ; étrange idée dans un film qui ne craint pas de faire l'apologie du massacreur sudiste Quantrill (cf. *The stranger wore a gun*, p. 740). *I shot Jesse James* (p. 47) de Samuel Fuller sera autrement original et mémorable.

Corpse bride *Les noces funèbres*, Tim Burton, USA, 2005, 77 mn

Ce film d'animation en volume adapte *La mariée morte*, une légende juive d'Europe centrale. Sur le point de se marier, le jeune Victor Van Dort, qui répète ses vœux, est entendu par une morte qui les croit adressés à elle et sort de terre pour l'épouser, ce qui se heurte à certaines difficultés : tout se terminera par le mariage de Victor avec sa fiancée vivante. Entre temps nous aurons eu droit un festival de squelettes, globes oculaires et tibias dans un monde victorien macabre mais plutôt charmant aux allures de Walt Disney parodique ; un personnage de ver fait d'ailleurs penser au Jiminy Cricket de *Pinocchio* (p. 1020).

Ai qing wan sui *Vive l'amour*, Ming-liang Tsai, Taiwan, 1994, 112 mn

Taipei. Trois personnages vivent, sans trop se croiser, dans un grand appartement inoccupé. Ah-jung (Chao-jung Chen), vendeur à la sauvette, y vient pour faire l'amour avec May (Kuei-mei Yang de *Dong*, p. 915) qui, travaillant pour une agence immobilière, est chargée de faire visiter les lieux. Enfin Hsiao-kang (Kang-shen Lee), l'Antoine Doinel de Tsai, qui vend des niches de colombarium, a tenté de s'y suicider. Mais il s'y plait et se masturbe sous le lit où les deux autres sont en train de faire l'amour. On comprend qu'il est homosexuel quand il essaie les habits de May ou va s'étendre auprès d'Ah-jung. Chaque homme dans sa nuit, et aussi chaque femme. Au terme d'un long plan-séquence où elle marche dans un parc, May s'assoit pour sangloter.

La chanson d'Ar-Mor Jean Epstein, France, 1934, 43 mn

Film muet sonore, i.e., sans son synchrone. Chansons folkloriques et dialogues en breton sous-titrés. On retiendra l'image de la jeune femme qui se jette d'une falaise, abandonnant son voile, comme dans le futur *Pattes blanches* (p. 869). Qu'est-il arrivé à l'auteur de *La chute de la Maison Usher* (p. 583) ?

California split *Les flambeurs*, Robert Altman, USA, 1974, 105 mn

Deux joueurs compulsifs, Bill (George Segal) et Charlie (Elliott Gould) traversent les États-Unis pour se refaire à Reno, surtout Bill qui a accumulé les dettes. Contre toute attente, la chance ne cesse de leur sourire et ils quittent le casino avec 82000 \$. Film désinvolte et peu vraisemblable ; sur le même sujet *The gambler* (p. 1154), sorti la même année, est autrement dérangeant.

Ansatsu *Assassinat*, Masahiro Shinoda, Japon, 1964, 100 mn

Situé à l'époque troublée du Bakumatsu (cf. p. 775), le film relate la brève carrière de Hachirō Kiyogawa (Tetsurō Tanba), une planche pourrie à laquelle se raccrochait le shōgunat en perte de vitesse. Hachirō prétendait soutenir le Bakufu alors qu'il ait eu semble-t-il en tête d'aider l'Empereur ; à moins qu'il n'ait plutôt voulu devenir shōgun à la place du shōgun. Son comportement erratique et ses retournements lassent ses partisans – ainsi que le spectateur un peu perdu – et indisposent le shōgunat qui le fait assassiner en 1863 à Azabu-Jūban.

Tchao Pantin Claude Berri, France, 1983, 90 mn

Le grand rôle de Coluche, trop tôt disparu. Il campe Lambert, un flic dont la vie s'est brisée avec la mort de son fils et qui végète comme pompiste de nuit. Il se raccroche comme à une bouée à Bensoussan (Richard Anconina), jeune revendeur de drogue qui a maille à partir avec ses fournisseurs. Le film vaut surtout pour son atmosphère glauque et désespérée, cette relation père-fils qui ne dit pas son nom. Après la mort du protégé, le scénario s'attache trop à mettre les points sur les i et l'intérêt se dilue. Avec Agnès Soral et Philippe Léotard. Question titre, l'italien exigeait *Ciao Pantin*.

Kangwon-do ui him *Le pouvoir de la province de Kangwon*, Sang-soo Hong, Corée, 1998, 109 mn

La jeune Jisook part faire un tour dans le Kangwon en espérant oublier sa liaison avec Sangkwon, un enseignant marié ; une éphémère rencontre avec un policier local ne lui permet pas vraiment de se consoler. Dans le même train à leur insu, Sangkwon croise un couple bizarre dont il semble bien que la femme, au comportement étrange, soit tuée en montagne par le mari que Sangkwon dénonce ensuite au téléphone. De retour à Séoul, il apprend qu'il n'a pas obtenu le poste de professeur pour lequel il s'était fendu d'une bouteille de Johnny Walker *blue label* ; et revoit Jisook pour une rencontre sans doute sans lendemain. Des deux poissons qu'il élevait dans une cuvette, l'un est mort.

La fille coupée en deux Claude Chabrol, France, 2007, 110 mn

D'après l'affaire Thaw/White qui inspira notamment *La fille sur la balançoire* (p. 234). L'intrigue a été délocalisée à Lyon un siècle plus tard avec dans les rôles principaux Ludivine Sagnier, François Berléand et Benoît Magimel. Ce dernier, censé camper une sorte d'héritier Mérieux, ressemble, avec ses costumes voyants, à un petit caïd de la drogue. Avec Catherine Silhol et Étienne Chicot.

The draughtsman's contract *Meurtre dans un jardin anglais*, Peter Greenaway, Grande-Bretagne, 1982, 103 mn

1694. L'artiste Neville est engagé par Mrs Herbert pour dessiner douze vues de son domaine. Il accepte à condition de profiter de ses faveurs auxquelles il adjoint celles de sa fille mariée à l'impuissant Talmann. Lequel, lorsque son beau-père est retrouvé mort, accuse le malheureux dessinateur et l'assassine avec l'assistance d'une bande d'aristocrates aussi vains que lui.

Nul besoin de comprendre cette œuvre dont le principal intérêt est plastique. De magnifiques clairs-obscurs à deux personnages avec fond noir et lumière des chandelles, d'étranges perruques allongées semblables à des paires de cornes, ce qui va bien à des cocus. Une énigmatique statue se promène le long des murs, monte le cheval de pierre ; on pense au *Mariage* de Robert Altman (p. 989).

Le dernier des six Georges Lacombe, France, 1941, 90 mn

D'après Stanislas-André Steeman, tout comme *L'assassin habite... au 21* (p. 574) où Clouzot ne se contentera plus du rôle de scénariste. L'inspecteur Wens et son amie la chanteuse Mila Malou (Pierre Fresnay et Suzy Delair) enquêtent sur des assassinats en série au sein d'une bande de copains (Jean Tissier, Lucien Nat, André Luguet, Jean Chévrier, etc.) dont le coupable est, comme il se doit, l'une des premières victimes. Avec Michèle Alfa.

Ararat Atom Egoyan, Canada, 2002, 110 mn

L'auteur s'attaque au génocide arménien de 1915 au moyen d'un dispositif narratif très complexe qui lui permet d'éviter la véhémence, écueil de ce type d'exercice. D'une part, un metteur en scène (Charles Aznavour) qui tourne un film sur le terrible siège de Van, de l'autre une conférencière (Arsinée Khanjian) qui évoque le peintre Arshile Gorky (Simon Abkarian) et le tableau où il fait disparaître les mains de sa mère massacrée par les Turcs. Avec un Turc négationniste (Elias Koteas) et un douanier canadien (Christopher Plummer) qui veut savoir ce qu'un jeune homme a ramené du mont Ararat : on pense à *Exotica* (p. 137).

L'amour à la mer Guy Gilles, France, 1964, 73 mn

Brève histoire d'amour entre Daniel et Geneviève, séparés lorsque le jeune homme rejoint la Marine à Brest. Ils s'écrivent régulièrement : il parle de la rue de Siam, du pont de Recouvrance, de la pluie qui tombe à heure fixe en fin d'après-midi. Puis les lettres s'espacent et il n'y a plus grand-chose entre eux lorsqu'il rentre : *Je veux partir* lui dit-il. Ce premier film de l'auteur sait déjà conjuguer la nostalgie au présent.

Detstvo Gorkogo *L'enfance de Gorki*, Mark Donskoï, URSS, 1938, 95 mn

V lyudyakh *En gagnant mon pain*, Mark Donskoï, URSS, 1939, 96 mn

Moi universitety *Mes universités*, Mark Donskoï, URSS, 1940, 97 mn

Trilogie consacrée à l'enfance d'Alexeï Pechkov plus connu sous son pseudonyme de Gorki (l'Amer).

Le premier épisode se passe dans la famille de son grand-père maternel, homme brutal dont la méchanceté n'est dépassée que par celle de ses deux oncles. Ces individus peu recommandables n'hésitent pas à écraser sous une immense croix – image christique ? – le sympathique tzigane Ivan, un des seuls à s'intéresser à l'enfant avec sa grand-mère Akulina (Varvara Massalitinova) dont le regard illumine les deux premiers volets. Plus tard, un des oncles met le feu à la boutique de l'aïeul, causant la déchéance de la famille.

À Nijni-Novgorod coule la Volga et c'est tout naturellement qu'Alexeï trouve du travail sur un bateau après s'être fait renvoyer d'une famille bourgeoise où on lui reprochait son goût pour la lecture. Il est victime des persécutions d'un serveur vicieux qui parvient à le faire chasser. Cela ne se passe pas mieux chez un fabriquant d'icônes et il rejoint ses grands-parents avant de s'en séparer à tout jamais. L'assassinat d'Alexandre II (1882) date ce second épisode.

Nous suivons enfin Alexeï alors qu'il entre dans la vie active en travaillant dans une boulangerie industrielle dont le patron brutal aime plus ses cochons que ses employés. Il passe beaucoup de temps à lire "Schopenhauer" – prononciation due à la translittération russe de la lettre "h" – et, désespéré devant la noirceur du monde, fait une tentative de suicide. Rétabli, il entame une vie errante, bien décidé à faire face : après avoir aidé une femme à accoucher en bord de route, c'est d'un pas décidé et filmé frontalement que la caméra le quitte.

Maxime Gorki était plus un compagnon de route qu'un communiste orthodoxe. Et son autobiographie ne sent pas la propagande, pas davantage que l'excellente adaptation de Donskoï, sortie pourtant au pire moment de l'histoire russe, quand s'illustraient les sinistres auxiliaires de Staline, Iagoda, Iejov et Beria.

Gold diggers of 1933 *Chercheuses d'or de 1933*, Mervyn LeRoy, & Busby Berkeley, USA, 1933, 97 mn

Hopkins (Ned Sparks) monte un spectacle avec trois artistes au chômage (Ruby Keeler, Joan Blondell et Aline MacMahon) et un jeune compositeur (Dick Powell). Dont le grand frère (Warren William) déboule, accompagné d'un autre friqué (Guy Kibbee) : trois couples. Intrigue mièvre mais splendides chorégraphies de Busby Berkeley. *Pettin' in the park* avec ses amoureux de bancs publics, *The shadow waltz* que chantent Powell et Keeler, avec corolles de femmes et violons luminescents. Et surtout le bouleversant final *Remember my forgotten man* avec des images de soldats partant à la guerre puis des mêmes faisant la queue devant les soupes populaires : inattendu dans un genre voué au superficiel.

The matinee idol *Bessie à Broadway*, Frank Capra, USA, 1928, 54 mn

Une obscure troupe est conviée par un farceur à se produire à Broadway dans son inepte pièce consacrée à la guerre de Sécession ; rire garanti. La vedette Bessie Bolivar reprend la route profondément blessée ; elle est rattrapée par l'auteur de la mauvaise blague, un acteur connu spécialisé dans les "black faces". Bof.

Les capricieux Michel Deville, France, 1984, 82 mn

En Normandie. Diane (Nicole Garcia) et Simon (Jean-Pierre Marielle) sont voisins et amants. Par jeu, ces aristocrates prêtent main forte à un complot polonais visant Napoléon, ce qui les conduira devant le peloton d'exécution.

Téléfilm léger mais peu vraisemblable : les Polonais adoraient Bonaparte dont le nom figure encore dans l'hymne national. Avec Brigitte Roüan et Rosette.

The golden earrings *Les anneaux d'or*, Mitchell Leisen, USA, 1947, 91 mn

En 1939, un espion anglais (Ray Milland) échappe aux Allemands grâce à une tzigane (Marlene Dietrich) qu'il ira retrouver après la guerre, occasion pour lui de remettre des boucles d'oreilles ! Dans des seconds rôles, Reinhold Schünzel et Ivan Triesault qui faisaient partie des sinistres comploteurs de *Notorious* (p. 982).

Beachhead *La patrouille infernale*, Stuart Heisler, USA, 1954, 92 mn

Sur une île du Pacifique, le Sgt Fletcher (Frank Lovejoy) mène une patrouille chargée de contacter Bouchard (Eduard Franz), un planteur français détenteur d'une carte utile au futur débarquement. La fille de Bouchard ne laisse pas le soldat Burke (Tony Curtis) indifférent. Avec Skip Homeier.

Angèle Marcel Pagnol, France, 1934, 143 mn

D'après Jean Giono. Angèle Barbaroux (Orane Demazis) est séduite par un maquereau (Andrex, qui d'autre ?) qui l'emmène "travailler" à Marseille. Tristesse à la ferme jusqu'au moment où un rémouleur (Charles Blavette) aperçoit la jeune femme et informe le valet Saturnin (Fernandel) qui va la rechercher. Les retrouvailles se passent mal à cause du bébé qu'elle ramène avec elle : Clarius (Henri Poupon), son irascible père, la sequestre dans une cave. Albin (Jean Servais), un berger de Baumugnes, envoie son copain Amédée (Édouard Delmont) travailler à la ferme Barbaroux pour y glaner des nouvelles de cette Angèle dont il est amoureux depuis longtemps. *Happy end.*

Quelques plans des rues de Marseille lors de l'arrivée de Saturnin à la Gare Saint-Charles. Contrairement à Pierre Fresnay dans *Marius* (p. 590), Servais ne fait aucun effort pour imiter l'accent du Midi.

Alexander's ragtime band *La folle parade*, Henry King, USA, 1938, 106 mn

Les trois protagonistes de *L'incendie de Chicago* (p. 1351) se retrouvent dans cette évocation réussie des grands orchestres de variétés du début du XX^e siècle. Stella (Alice Faye) chante *Alexander's ragtime band* (d'Irving Berlin) dans l'orchestre de Roger (Tyrone Power), alias Alexander, où Charlie (Don Ameche) est pianiste. Dislocation du groupe avec la Grande Guerre, mariage de Stella avec Charlie puis divorce car elle aime toujours Roger. Lequel obtient finalement la consécration de Carnegie Hall où il se produit avec sa nouvelle chanteuse (Ethel Merman) ; c'est le moment de retrouvailles émouvantes avec Stella qui surgit des coulisses pour monter sur scène y chanter le fameux ragtime.

Suspiria Dario Argento, Italie, 1977, 95 mn

La jeune Américaine Suzy (Jessica Harper) débarque à Munich pour suivre les cours de danse de l'académie dirigée par de réfrigérantes vieilles dames (Joan Bennett et Alida Valli). Au grenier vit Elena Markos, vieille sorcière sanguinaire plus que centenaire que Suzy finit par tuer, ce qui provoque l'incendie et la destruction de l'édifice maléfique.

Ce giallo horrifique mal ficelé est avant tout une juxtaposition arbitraire de scènes d'horreurs, par exemple une pluie d'asticots géants que rien ne justifie par ailleurs. Tout ça sous le patronage d'Escher – alors icône néo-nazie lancée par la bande du *Matin des magiciens* – dont les poissons et oiseaux imbriqués président à des sacrifices humains ; l'académie est d'ailleurs sise dans la fictive Escher straÙe. Le graveur allait bientôt connaître une seconde carrière, tout aussi incongrue, avec le croquignolet *Gödel-Escher-Bach*. Petit rôle pour Udo Kier.

Aux petits bonheurs Michel Deville, France, 1994, 99 mn

La musique de Louis Moreau Gottschalk accompagne cette évocation de la sexualité au féminin qui doit beaucoup à la scénariste Rosalinde Deville. Ariane (Nicole Garcia) multiplie les aventures tandis que son époux Pierre (André Dus-sollier) se contente de photographier des nichons. Hélène (Anémone) retrouve Mathieu (François Marthouret), un amour d'il y a 25 ans. Lena (Hanna Schy-gulla) espionne un couple (Ariane et Mathieu) en train de faire l'amour debout près d'un piano ; et pleure, non par jalousie, mais en comprenant qu'elle a dépassé l'âge du désir. Elle décide de rompre avec son jeune amant (Xavier Beauvois).

Murders in the rue Morgue *Double assassinat*, Robert Florey, USA, 1932, 61 mn

Lointaine adaptation d'Edgar Poe avec un singe et un protagoniste nommé Dupin (Leon Ames). Mais surtout un savant fou, le Dr. Mirakle (Bela Lugosi) qui veut mêler le sang de son gorille avec celui d'une jeune femme. Le film vaut surtout pour la photo de Karl Freund.

Sans toit ni loi Agnès Varda, France, 1985, 101 mn

Nîmes et les villages environnants, leurs exploitations agricoles. Mona (Sandrine Bonnaire) est retrouvée morte de froid dans un fossé, d'où une évocation de ses derniers jours par ceux qui l'ont croisée. Ils ne lui ont pas donné beaucoup d'amour mais cette SDF *ante litteram* n'a rien fait non plus pour le mériter. Ce n'est même pas une révoltée, c'est une sorte d'indifférente qui refuse toute forme d'intégration, même parmi des néo-ruraux qui lui reprochent d'être paresseuse et sale. Elle couche facilement et chaparde, sent de plus en plus mauvais, est souvent ivre : c'est une clocharde dont on retrouve le cadavre gelé. Face à elle, se détachent deux personnages de femmes, une agronome (Macha Méril) spécialisée dans la maladie du platane et une domestique (Yolande Moreau) : l'une se sent chargée d'une mission, l'autre, chassée d'une place, en retrouve une autre. Toutes deux sont plus attachantes que cette Mona à laquelle la réalisatrice refuse obstinément sa sympathie ; ce qui fait la force du film.

Sanjurō Akira Kurosawa, Japon, 1962, 96 mn

Neuf blancs-becs qui veulent réparer une injustice reçoivent l'aide du rōnin Sanjurō (Toshirō Mifune) qui doit surtout réparer... leurs bourdes. Cette resucée de *Yōjimbō* (p. 1221) où Mifune se livre à un cabotinage effréné s'imposait elle ? Avec Tatsuya Nakadai, Takeshi Shimura et Yūnosuke Itō.

Pygmalion Anthony Asquith, Grande-Bretagne, 1938, 92 mn

Première adaptation de la pièce de George Bernard Shaw, moins somptueuse mais mieux enlevée que *My fair lady* (p. 1345). Leslie Howard, abonné aux rôles de snob, est très convaincant, Wendy Hiller touchante. On aperçoit la centrale de Battersee qui n'avait alors que deux cheminées.

Raising Arizona *Arizona Junior*, Joel Coen, USA, 1987, 94 mn

Difficile d'imaginer un couple plus déjanté que celui formé par le braqueur de supérettes H. I. (Nicolas Cage) et Ed (Holly Hunter), la fliquesse chargée de relever ses emprunts. Une fois mariés et confrontés à un problème de stérilité, ils ont la lumineuse idée de voler un des quintuplés du couple Arizona qui a été trop bien servi. Déboulent deux anciens camarades de cellule en cavale (John Goodman et William Forsythe) tandis qu'un monstre fasciste à moto (Randall Tex Cobb) piste les ravisseurs. Film amusant des Coen qui ont fait mieux depuis.

Regain Marcel Pagnol, France, 1937, 137 mn

Depuis que le vieux forgeron Gaubert (Édouard Delmont) est parti à la ville, ne restent plus à Aubignane que Panturle (Gabriel Gabrio, sans accent) et la vieille piémontaise Mamèche (Marguerite Moreno) qui rabat sur le village le rémouleur Gédémus (Fernandel) et Arsule (Orane Demazis), son esclave et bête de somme. Panturle enlève la femme, fonde un foyer avec elle et la terre se met à revivre ; Gaubert fait don d'une charrue, un voisin (Henri Poupon) de sacs de semence. Le blé, magnifique, est semblable à celui des anciens. Au point que le fils Gaubert (Charles Blavette) décide de revenir au village.

Cette adaptation de Giono pâtit d'un message pesant, le retour à la terre. Le thème de la ville corruptrice était déjà présent, en moins appuyé, dans *Angèle* (p. 1665). Musique d'Arthur Honegger et petits rôles pour Paul Dullac, Milly Mathis ainsi que Robert Le Vigan en gendarme. Expression régionale "déparler" et réclame pour la bière Marx, marque disparue en 1960.

A night in Casablanca *Une nuit à Casablanca*, Archie Mayo, USA, 1946, 85 mn

Vague suite de *Casablanca* (p. 1129) dont on retrouve un acteur de second plan, Dan Seymour. Les nazis (Sig Ruman) cachent un trésor dans l'hôtel dont Groucho vient d'être nommé directeur. Chico dirige la compagnie de taxi Yellow Camel et joue *Beer barrel polka* au piano. Harpo est appuyé contre un mur qu'il prétend soutenir ; quand il s'éloigne, la maison s'écroule.

Lucky Jo Michel Deville, France, 1964, 87 mn

Joett (Eddie Constantine) est surnommé Lucky Jo par ses complices car il porte la poisse. Quand son copain Simon (Georges Wilson) est accusé d'un hold-up, il se démène pour le faire innocenter. Ce qui donne lieu à de réjouissantes bagarres et un *happy end* un peu amer : la chanteuse Mimi (Françoise Arnoul) qu'il aimait est morte. Elle interprétait sur scène "J'aime mon Totor, mon picador, mon bouton d'or. . .", paroles de Nina Companeez et musique de Georges Delerue.

Les deux Brasseur jouent un commissaire "philosophe" et son fils.

La graine et le mulet Abdellatif Kechiche, France, 2007, 148 mn

Sète. Slimane mis à la retraite d'office a l'idée d'ouvrir un restaurant sur un vieux rafiote, spécialité le couscous (la graine) au poisson (le mulet) de son ex-épouse ; il pense ainsi donner du travail à ses enfants. Pour convaincre les divers services de lui accorder prêts et autorisations, il organise un repas de gala auquel il convie les huiles locales ; ses filles servent de la boukha tandis que ses copains musiciens jouent de la musique arabe. Mais tout se détraque : le fils aîné Majid est parti en voiture rejoindre une poule en emmenant dans le coffre le couscoussier contenant la fameuse graine. Les invités, qui ne voient pas le nouveau restaurant d'un très bon œil, commencent à s'impatienter. La compagne de Slimane se dévoue pour préparer de la graine tandis que sa fille (extraordinaire Hafsia Herzi) se livre à une danse du ventre pour faire diversion. L'opération semble réussie sinon que Slimane est mort : parti à la recherche de Majid, il se fait voler sa mobylette par des sales gosses qui s'amusent à le faire courir jusqu'au moment où il s'effondre sur un quai.

Description très juste d'un milieu que le réalisateur connaît visiblement très bien, avec ses jalousies et ses disputes magnifiquement filmées. Et illustration de la vanité d'une tentative optimiste et généreuse sapée par l'hostilité larvée du monde extérieur et surtout des limitations du modèle familial obsolète dans lequel elle s'inscrit.

Adorable menteuse Michel Deville, France, 1962, 100 mn

Juliette (Marina Vlady) et sa sœur Sophie (Macha Méril) conduisent leur troupeau de dupes (Jean-Marc Bory, Claude Nicot, etc.), surtout Juliette spécialisée dans le mensonge. Elle décide de s'attaquer à un dur à cuire, un respectable voisin (Michel Vitold) qui a l'âge d'être son père et qu'elle a surnommé Tartuffe. Mais ce dernier, qui s'occupe d'enfance délinquante, n'est pas né de la dernière pluie et ne se laisse pas séduire. La belle est finalement prise à son propre piège. Charmante comédie de la période Nina Companeez du réalisateur.

A perfect couple *Un couple parfait*, Robert Altman, USA, 1979, 112 mn

Los Angeles. Deux célibataires pas vraiment libres se rencontrent par l'intermédiaire d'une agence matrimoniale. Alex (Paul Dooley) fait partie d'une famille grecque fusionnelle, Sheila (Marta Heflin) de la tribu rock *Keeping' 'em off the streets* qui dénie toute vie privée à ses membres. Scénario invertébré et beaucoup de musique pour un film qui déçoit beaucoup après le génial *A wedding* (p. 989). Petit rôle pour Henry Gibson spécialisé dans les personnages insidieux.

A chump at Oxford *Les as d'Oxford*, Alfred J. Goulding, USA, 1939, 62 mn

Néophytes à Oxford, Laurel et Hardy sont victimes des mauvaises blagues des étudiants. Un coup de fenêtrage à guillotine transforme l'illettré Laurel en Lord Paddington, sommité scientifique et conseiller d'Einstein.

Ce film décousu comporte une séquence où apparaît le réjouissant Finlayson ; les deux compères y jouent un couple de domestiques, avec un Laurel en jupons.

Dollar Gustaf Molander, Suède, 1938, 78 mn

Sur fond de dettes de jeu, une histoire de jalousie entre personnages sans relief résolue par une peu crédible Américaine. Avec Ingrid Bergman.

L'incroyable histoire du facteur Cheval Nils Tavernier, France, 2018, 100 mn

Le titre fait craindre le pire. Craintes justifiées, car cette biographie appliquée ne vaut guère que par la composition de Jacques Gamblin en postier autiste, les paysages de la Drôme, qui rappellent ceux d'outre-Vercors des *Âmes fortes* (p. 802) également avec Lætitia Casta et bien sûr l'étonnant *Palais idéal* d'Hauterives. Clin d'œil à *Jour de fête* (p. 949) : le facteur doit se débarrasser d'une guêpe. Petit rôle pour Bernard Le Coq.

Pat and Mike *Mademoiselle Gagne-tout*, George Cukor, USA, 1952, 91 mn

Pat (Katharine Hepburn) est une sportive de haut niveau, golf, tennis et j'en passe. Elle a le malheur d'être fiancée à Collier (William Ching) qui insiste pour assister à ses matches bien que ça lui fasse perdre immédiatement ses moyens. Mais le coup de foudre réciproque avec Mike (Spencer Tracy), un manager peu rigoureux, change tout : il rompt avec ses copains combinards (dont Buchinski, alias Bronson) et Pat cesse d'être désarçonnée par la présence de Collier.

Septième des neuf films du couple Hepburn/Tracy sur un amusant scénario de Ruth Gordon et Garson Kanin. Avec Aldo Ray.

A woman's face *Il était une fois*, George Cukor, USA, 1941, 106 mn

D'après la pièce de Francis de Croisset, déjà adaptée deux fois, e.g., *Visage de femme* (p. 8). Défigurée dans son enfance, Anna Holm (Joan Crawford) est une impitoyable maître-chanteuse jusqu'au jour où un chirurgien (Melvyn Douglas) lui rend la beauté. Son amant Torsten (Conrad Veidt) la fait alors engager comme gouvernante de son neveu de quatre ans avec pour mission de provoquer l'accident qui lui permettra d'hériter du consul Barring (Albert Bassermann), le grand-père du gamin. Mais elle se révolte et abat l'oncle qui se disposait à passer lui-même à l'action. D'où un procès pour assassinat dont elle se tire de justesse quand la jalouse gouvernante du consul (Marjorie Main) se résout à divulguer un document capital qu'elle avait dissimulé. Sur les effets de la chirurgie esthétique, voir aussi *Le miroir à deux faces* (p. 201).

Aru kyōhaku *Intimidation*, Koreyoshi Kurahara, Japon, 1960, 66 mn

Une banque fête le départ de son employé Takita (Nobuo Kaneko), un ambitieux qui a épousé la fille du directeur et s'apprête à prendre la tête de la succursale de Niigata sur la mer du Japon. Il écrase de sa condescendance l'obséquieux Nakaike (Kō Nishimura) tout juste bon à lui chauffer son sake. Et voilà qu'un yakuza venu de Tōkyō le fait chanter : il doit trouver trois millions sinon des documents prouvant ses malversations iront à la Police. Takita finit par cambrioler sa propre banque puis change d'avis et transforme son forfait en démonstration d'incompétence de Nakaike, qui est en fait l'instigateur du chantage et le fait arrêter dans le train alors qu'il rejoint son nouveau poste. La vengeance du larbin ! Ce film réjouissant est dominé par la prestation de Nishimura.

Private hell 36 *Ici brigade criminelle*, Don Siegel, USA, 1954, 80 mn

Les policiers Cal (Steve Cochran) et Jack (Howard Duff) sont sur la piste d'un criminel qui a volé une valise de billets. Lilli (Ida Lupino), une chanteuse de cabaret qui a reçu un somptueux pourboire de 50 \$, aide les deux flics à retrouver le généreux client qu'ils prennent en chasse : accident mortel pour le bandit mais sa mallette s'ouvre et Cal succombe à la tentation en mettant de côté une partie importante du butin. Pris entre sa conscience professionnelle et son amitié pour Cal, Jack laisse faire. Mais les deux sont bientôt harcelés par un prétendu complice du mort qui réclame l'argent mis au frais dans une caravane portant le numéro 36 – c'est leur Enfer privé. Jack n'en peut plus et veut rendre le butin ; Cal fait semblant d'acquiescer mais lui tire dessus. Il l'achèverait s'il n'était abattu par leur supérieur hiérarchique (Dean Jagger) qui avait tout compris et organisé le pseudo-chantage. Petit film réussi avec une Lupino chantante.

Midaregumo *Nuages épars*, Mikio Naruse, Japon, 1967, 108 mn

Shirō Mishima (Yūzō Kayama), employé chez Meiji (le Danone japonais) écrase Eda quand éclate un pneu de sa voiture. Bien qu'il s'agisse d'un accident, il se sent coupable et accepte une mutation à Aomori, dans le Nord. La veuve Yumiko (Yōko Tsukasa) à laquelle sa belle-famille a retiré le patronyme d'Eda, tient Shirō pour un assassin et accepte difficilement la pension qu'il lui verse spontanément. Elle va s'installer chez sa sœur qui tient un hôtel au bord du lac Towada, non loin d'Aomori. Shirō la relance et, en désespoir de cause, accepte d'aller s'enterrer à Lahore sans doute pour expier. Mais alors qu'il va partir, un déclic se produit qui mène le couple dans une chambre d'hôtel ; idylle interrompue par la sirène d'une ambulance avec un blessé de la route. Même s'ils s'aiment, même si Yumiko n'a plus rien à reprocher à Shirō, le souvenir de l'accident se dresse comme une barrière à jamais infranchissable. Le testament très émouvant de Naruse. Avec le récurrent (18 films) Daisuke Katō.

To kill a mockingbird *Du silence et des ombres*, Robert Mulligan, USA, 1962, 124 mn

D'après le *best seller* de Harper Lee, amie d'enfance de Truman Capote (cf. Capote et *Infamous*, pp. 654, 1427). L'histoire, semi-autobiographique, est vue à travers les yeux d'une fillette surnommée Scout dans l'Alabama de 1936. Au centre, le procès inique d'un Noir que le père de Scout, l'avocat Atticus Finch (Gregory Peck), cherche en vain à disculper d'une accusation de viol cousue de fil blanc. C'est un peu démonstratif mais l'univers des enfants est bien restitué, entre un raciste vicieux (James Anderson) qui s'en prend à ceux de l'avocat et un voisin timide (Robert Duvall) qui les protège et leur fabrique des poupées en savon qu'ils découvrent dans le creux d'un arbre.

The damned don't cry *L'esclave du gang*, Vincent Sherman, USA, 1944, 146 mn

L'ambitieuse Ethel Whitehead (Joan Crawford) fait son chemin grâce aux hommes. C'est d'abord le modeste expert-comptable Martin Blackford (Kent Smith) qu'elle séduit et convainc de travailler pour le réseau douteux à la tête duquel se trouve George Castleman (David Brian). Elle s'affiche avec lui sous le pseudonyme puant de Laura Hansen Forbes mais commet l'erreur de s'amouracher de l'ennemi de Castleman, Nick Prenta (Steve Cochran) qui est prêt, lui, à l'épouser. Des règlements de comptes voient la mort des deux gangsters ; Ethel, gravement blessée, revient à Martin.

Ce film routinier reforme le couple Crawford/Brian de *Flamingo road* (p. 697).

Liliom Frank Borzage, France, 1930, 90 mn

Troisième adaptation de la pièce de Ferenc Molnár antérieure à celle de Fritz Lang (p. 1306), globalement plus réussie. Charles Farrell est un Liliom un peu grave pour un homme à femmes et la fille qu'il retrouve lors de son bref retour sur Terre est âgée de dix ans : elle est interprétée par Anne Shirley. L'Autre Monde est un univers de trains qui zigzaguent sur des voies vertigineuses en produisant des étincelles. À l'actif de cette version, l'absence de tout humour teuton. Avec Lee Tracy et H. B. Warner.

Alice in Wonderland *Alice au Pays des Merveilles*, Tim Burton, USA, 2010, 109 mn

Personnages et situations sortent bien de Lewis Carroll et la plastique de Tim Burton. Autour de l'Alice de Mia Wasikowska, la reine rouge d'Helena Bonham Carter et le chapelier fou de Johnny Depp prennent trop de place : rien ne fonctionne et l'on s'ennuie. La version Disney (p. 1093) était plus satisfaisante.

The docks of New York *Les damnés de l'Océan*, Joseph von Sternberg, USA, 1928, 75 mn

Les amours du soutier Bill Roberts (George Bancroft) avec la prostituée Mae (Betty Compson) qu'il a épousée après l'avoir repêchée lors d'une tentative de suicide. Mélodrame convenu qui vaut par son exceptionnelle plastique, celle qui a fait la renommée de la Paramount. Le café Sandbar est particulièrement réussi, qu'il soit filmé directement avec un maximum de personnages dans le cadre ou qu'il se reflète dans une glace alors que les protagonistes, en plan moyen, sont assis à une table. Mentionnons aussi une soute prise à contre-jour et en contre-plongée au milieu des fumées. Avec Olga Baclanova et Gustav von Seyffertitz.

La Pointe-Courte Agnès Varda, France, 1955, 77 mn

La vie à Sète dans un quartier au bord de l'étang de Thau, en particulier les démêlés des pêcheurs avec les services de l'Hygiène ; mais aussi les fameuses joutes sur le canal. En contrepoint, un couple en crise venu de Paris (Sylvia Monfort et Philippe Noiret qui débute à l'écran). Un film schizophrène : autant la partie documentaire est réussie, autant l'intrigue sentimentale aux dialogues ampoulés est artificielle. À l'arrière-plan, le Sétois Jean Vilar : Varda, qui fut photographe de plateau au TNP où elle rencontra les deux protagonistes, n'est pas encore une cinéaste. Malgré ses aspects agaçants, le film reste un marqueur important en tant que précurseur de la Nouvelle Vague.

Looking for Richard Al Pacino, USA, 1996, 107 mn

Adaptation atypique du *Richard III* de Shakespeare. Le metteur en scène discute de la pièce dans les rues de New York mais aussi à Londres sur les lieux du théâtre du Globe ; il est question du contexte historique, de la difficulté des Américains face à ce théâtre très anglais. On reconnaît John Gielgud et Vanessa Redgrave, Alec Baldwin et Kevin Spacey. De temps à autres, les acteurs enfilent leurs costumes et Pacino se mue en bossu pour camper un superbe Sanglier : “We are such stuff as dreams are made on”.

Wonder boys Curtis Hanson, USA, 2000, 107 mn

Pittsburgh. Les tribulations de Grady (Michael Douglas) écrivain célèbre et un peu *has been* – sa *Fille de l'incendiaire* commence à dater – pris entre ses cours à l'Université, Sara (Frances McDormand) sa maîtresse mariée et enceinte, et James (Tobey Maguire) un élève affabulateur et futur écrivain qui, avant de tomber dans le lit d'un éditeur, tue le chien de l'époux de Sara et vole une veste qui aurait appartenu à Marilyn, précieuse relique cinéphilique qui montre qu'elle était très étroite d'épaules. Sympathique et divertissant.

Brüno Larry Charles, USA, 2009, 78 mn

Le réalisateur reprend la recette de *Borat* ([1326](#)) pour expédier aux États-Unis un homosexuel au comportement pour le moins choquant. Ce Brüno (Sacha Baron Cohen, qui d'autre ?) parle beaucoup de son “Arschwitz” (trou du cul) qu'il va faire blanchir dans un salon spécialisé. Décidé à rentrer dans le droit chemin, il va prendre des cours de normalité chez des “gay converters” auprès desquels il s'enquiert de la possibilité de continuer à jouer de la clarinette ou encore de la façon insidieuse dont attaquent les homosexuels, par derrière. Un plaidoyer pour la différence, parfois hilarant, mais dont le style lourdingue finit par lasser.

Il segno di Venere *Le signe de Vénus*, Dino Risi, Italie, 1955, 93 mn

Cesira (Franca Valeri) n'a pas de chance avec les hommes car sa cousine Agnese (Sophia Loren) accapare leur attention : c'est ainsi qu'elle se fait chiper le bel Ignazio (Raf Vallone). Elle croit pouvoir se consoler avec un poète fauché (Vittorio De Sica) qui vient de se faire expulser de son garni. Mais ce dernier, intéressé, lui préfère une voisine mûre et aisée (Lina Gennari d'*Umberto D.*, p. [539](#), auquel ce film mineur fait parfois penser) susceptible de l'entretenir.

Une comédie superficielle qui vire progressivement à l'amertume. Avec Alberto Sordi et Peppino De Filippo.

Secret défense Jacques Rivette, France, 1998, 166 mn

Paul (Grégoire Colin) persuade sa sœur Sylvie (Sandrine Bonnaire) que leur père a été poussé du train par son adjoint Walser (Jerzy Radziwilowicz) ; chez qui elle se rend alors près de Beaune avec un pistolet mais tue accidentellement Véronique, la jeune maîtresse du présumé assassin. La mère de Paul et de Sylvie (Françoise Fabian) confirme avoir elle-même réclamé la tête du père, coupable d'avoir causé la mort d'une aînée en échange d'un contrat juteux. À la recherche de sa sœur Véronique, Ludivine (Laure Marsac) la vengera en abattant Sylvie.

Ce résumé ne rend pas justice au film, servi par une admirable Bonnaire dans ses interminables déplacements. C'est le métro sur le pont d'Austerlitz avec un soudain changement de quai à la Rapée, le TGV pour Dijon avec correspondance pour Chagny, la campagne bourguignonne : le pur plaisir du cinéma.

Woman of the year *La femme de l'année*, George Stevens, USA, 1942, 110 mn

Sam (Spencer Tracy), chroniqueur sportif, tombe amoureux de Tess (Katharine Hepburn) qui tient la rubrique politique dans le même quotidien et dont l'activisme féministe lui a valu le titre de femme de l'année. Une fois mariés, ils sont un peu comme chien et chat. Il faut dire qu'elle n'y va pas avec le dos de la cuiller en adoptant, sans consulter son époux, un enfant grec dont elle n'a ni le temps ni l'intention de s'occuper. Faute de nous expliquer comment ce couple mal assorti va régler ses problèmes, le réalisateur nous régale avec les démêlés de Tess dans une cuisine où elle n'a visiblement jamais mis les pieds : le café déborde, le pain saute du grilloir et les *pancakes* saturés de levure n'en finissent plus de gonfler. Le premier des neuf films du couple Hepburn/Tracy.

Encore Pat Jackson & Anthony Pelissier & Harold French, Grande-Bretagne, 1951, 85 mn

Après *Quartet* et *Trio* (pp. 882, 1508), un *encore* (bis) de trois nouvelles, toujours présentées par Somerset Maugham.

The ant and the grasshopper : Tom Ramsay (Nigel Patrick), un panier percé, n'est jamais à court d'idées pour taper son frère George (Roland Culver) qu'il finit par rembourser à la suite d'un beau mariage.

Winter cruise : unique passagère d'un navire marchand, Miss Reid (Kay Walsh) exaspère les officiers par son incessant babil. Le barman français (Jacques François) est chargé de la courtiser pour la faire taire. Quand elle débarque elle avoue ne pas avoir été dupe de ce petit jeu. On pense à *Mr. Know-All* de *Trio*.

Gigolo et Gigolette : Stella (Glynis Johns aux faux airs de Martine Carol) se livre à un saut de la mort périlleux à Monte-Carlo. Épisode raté.

La famiglia Ettore Scola, Italie, 1987, 137 mn

Le film est encadré par deux photos de famille, une à la naissance de Carlo, l'autre pour ses 80 ans. La caméra ne quitte jamais l'appartement bourgeois où le passage du temps est résumé par des travellings dans le couloir. Les enjeux politiques semblent atténués dans ce monde feutré où les passions amoureuses ne sont guère brûlantes non plus. Au centre de la distribution de ce film décevant, Vittorio Gassman. Avec Fanny Ardant, Stefania Sandrelli, Ottavia Piccolo, Memè Perlini et Sergio Castellito. Petit rôle pour Philippe Noiret.

Lucky star *L'isolé*, Frank Borzage, USA, 1929, 96 mn

Retrouvailles du couple Charles Farrell/Janet Gaynor. Rentré de la guerre avec les jambes paralysées, Timothy vit seul dans une ferme où il ne reçoit guère que la visite de Mary ; une idylle mal vue de la mère de la jeune femme qui ne veut pas d'un gendre infirme. Elle est prête à livrer sa fille en pâture à Martin (Guinn Williams), un coq de village qui se vante de faux exploits militaires. Alors que Mary s'apprête à partir en train avec le bellâtre, Timothy, qui a progressivement retrouvé l'usage de ses jambes, arrive à temps à la gare.

Borzage a le sens du miracle et des dénouements invraisemblables qui, comme celui de *7th heaven* (p. 1165), ont le don de nous émouvoir.

Smile Michael Ritchie, USA, 1975, 113 mn

A Santa Rosa qui fut le cadre de *L'ombre d'un doute* (p. 1812), le concours pour élire Miss Californie. Prétexe à une critique un peu superficielle du mode de vie américain. Summum avec le personnage de la pénible concurrente d'origine mexicaine qui n'arrête pas de vanter son pays d'adoption exempt de tout racisme ; pourquoi a-t-elle donc tant besoin de le marteler ?

Avec Michael Kidd (de *Beau fixe sur New York*, p. 497) et Bruce Dern.

The fugitive kind *L'homme à la peau de serpent*, Sidney Lumet, USA, 1960, 116 mn

Valentine Xavier (Marlon Brando, plus Actors Studio que jamais) débarque avec sa guitare et sa veste en peau de reptile dans une bourgade du Sud où les femmes sont toutes un peu dérangées : Joanne Woodward, Maureen Stapleton et surtout Anna Magnani qui en fait des tonnes. Les hommes (R. G. Armstrong, Victor Jory) sont des assassins racistes et jaloux : tout ça ne peut que mal finir.

En comparaison, *Un tramway nommé Désir* (p. 105) d'après le même Tennessee Williams paraît presque léger.

Magnum force Ted Post, USA, 1973, 117 mn

L'inspecteur Callaghan (Clint Eastwood) reprend du service contre l'escadron de la mort dirigé par le Lt. Briggs (Hal Holbrook) qui nettoie San Francisco en exterminant gangsters, maquereaux, drogués et partouzeurs sans respecter la Loi. "Dirty" Harry (p. 1614) ne saurait tolérer le braconnage sur ses terres.

Merci la vie Bertrand Blier, France, 1991, 113 mn

La lycéenne Camille (Charlotte Gainsbourg) fait les quatre cents coups avec Joelle (Anouk Grinberg). Tout tourne autour du rapport de Camille à ses parents (Jean Carmet et Annie Girardot) et du début de sa vie sexuelle. Dispositif narratif complexe avec un film dans le film où les parents sont joués par Michel Blanc et Catherine Jacob et le danger du SIDA remplacé par celui des nazis (Jean-Louis Trintignant en SS). La présence de Gérard Depardieu est une sorte de clin d'œil aux *Valseuses* (p. 235) : le réalisateur ferait-il du Blier ?

Le lieu du crime André Téchiné, France, 1986, 87 mn

Deux films en un. D'une part, un romanesque qui renvoie à *Hôtel des Amériques* (p. 1481) avec la passion qu'éprouve Lili (Catherine Deneuve) pour le prisonnier évadé Martin (Wadeck Stanczak). De l'autre, la vie de famille dans une bourgade du Tarn et Garonne (Auvillar). Lili s'oppose à ses parents (Danielle Darrieux et Jean Bousquet), son ex-époux (Victor Lanoux) ; tout comme son fils de 14 ans malheureux à l'école où enseigne le père Sorbier (Jacques Nolot). Tout ça dans la lumière chaude du Sud-Ouest avec un repas de communion où l'on se dispute : on est déjà dans *Ma saison préférée* (p. 1232). Une œuvre de transition.

Le pont du Nord Jacques Rivette, France, 1981, 129 mn

Les dangereux Julien (Pierre Clémenti) et Max (Jean-François Stévenin) se disputent une serviette contenant des coupures de Presse sur l'affaire Boulin et autres scandales de l'époque. Elle tombe entre les mains de Marie et Baptiste (Bulle et Pascale Ogier) qui se livrent à une sorte de jeu de l'Oie dont les cases seraient des quartiers de Paris. Ce complot cousu de fil blanc – mais guère plus que celui des *Vampires*, p. 487 – est prétexte à une longue déambulation des héroïnes qui font la tournée des lions de Denfert à Daumesnil, montent des escaliers, suivent la voie désaffectée de la petite ceinture pour finir à La Villette qu'on n'en finit plus de démolir. Le plaisir communicatif qu'ont mère et fille à jouer ensemble se double de la nostalgie de voir des secteurs de la ville voués à l'abandon, notamment les entrepôts de Bercy.

Cirano di Bergerac Augusto Genina, Italie, 1923, 113 mn

Adaptation muette de la pièce d'Edmond Rostand. La déclamation qui fait d'ordinaire le sel de la pièce est donc inexistante et d'ailleurs, le fameux texte est réduit à la portion congrue sur les cartons. Il fallut, paraît-il, trois ans pour colorier les images au pochoir ; elles sont souvent splendides, notamment dans les gros plans comportant de multiples personnages aux vêtements et chapeaux bariolés. Avec Pierre Magnier dans le rôle-titre.

Stützen der Gesellschaft *Les piliers de la société*, Detlef Sierck, Allemagne, 1935, 78 mn

D'après une pièce d'Ibsen (1877). Tønnesen rentre en Norvège après avoir passé vingt ans en Amérique pour découvrir que son beau-frère Bernick "pilier de la société" lui a fait porter le chapeau pour plusieurs de ses malversations. Scénario bétonné mais belle scène de tempête.

Gösta Berlings saga *La légende de Gösta Berling*, Mauritz Stiller, Suède, 1924, 185 mn

D'après Selma Lagerlöf. Dans la Suède de 1820, le pasteur Gösta Berling (Lars Hanson), défroqué pour alcoolisme, rejoint la confrérie des chevaliers d'Ekeby. Face à lui plusieurs femmes : la commandante Margaretha (Gerda Lundquist) qui met elle-même le feu à son château d'Ekeby pour en chasser les chevaliers, la jeune Marianne (Jenny Hasselqvist) que Gösta sauve des flammes et enfin Elizabeth (Greta Garbo) que le séducteur devenu vertueux épouse finalement. Ce film est un peu le chant du cygne du cinéma suédois, première période : Stiller, Hanson et Garbo allaient émigrer à Hollywood.

The swimmer *Le plongeur*, Frank Perry, USA, 1968, 95 mn

Ned Merrill (Burt Lancaster) a décidé de rentrer chez lui en nageant de piscine en piscine dans une zone très huppée du Connecticut. Il se pointe donc chez divers voisins où il est reçu bizarrement, voire agressivement ; on comprend qu'il n'est pas venu depuis longtemps, qu'il est ruiné après avoir perdu sa place, que femme et enfants l'ont abandonné. Dernier tête-à-tête avec une voisine, ancienne maîtresse qui lui en veut beaucoup, avant la symbolique traversée de l'autoroute qui sépare ces privilégiés d'un monde plus populaire. Dans une piscine publique, il est pris à parti par des petits commerçants qui lui réclament des ardoises. Arrivé chez lui, il se trouve face à une maison vide battue par la pluie avec court de tennis à l'abandon, métaphore d'un passé en lambeaux.

The getaway *Guet-apens*, Sam Peckinpah, USA, 1972, 123 mn

Beynon (Ben Johnson), un gardien de prison corrompu, obtient la libération sur parole de Doc McCoy (Steve McQueen) auquel il confie le braquage d'une banque que Doc effectue en compagnie de son épouse Carol (Ali MacGraw) et du terrifiant Rudy (Al Lettieri) qui a pour mission d'abattre Doc une fois le coup effectué. Doc ne se laisse pas faire et entame une cavale à travers le Texas en compagnie de Carol durant laquelle il parvient à se débarrasser de ses poursuivants. Pour échapper à la Police, le couple voyage même dans des camions-poubelles, la première fois avec les immondices. Le sympathique conducteur d'un de ces véhicules (Slim Pickens) fera passer les héros au Mexique.

On retrouve la patte de Peckinpah dans les scènes de violence très bien filmées ; mais le consensuel couple McCoy appartient moins à son univers que le glauque Rudy, acoquiné avec la jeune épouse dépravée (Sally Struthers) d'un médecin contraint d'assister à leurs ébats. Le *happy end* n'arrange rien.

Atonement *Reviens-moi*, Joe Wright, 2007, Grande-Bretagne, 123mn

1935, en Angleterre. Briony (Saoirse Ronan) âgée de 13 ans est jalouse de la relation amoureuse entre sa sœur aînée Cecilia (Keira Knightley) et Robbie (James McAvoy), le fils de la gouvernante (Brenda Blethyn). Après avoir surpris des scènes choquantes, elle est convaincue que le jeune homme, qui emploie des mots comme *cunt*, est un "sex maniac". Lorsqu'elle dérange nuitamment un couple dans un fourré, nul doute qu'il ne s'agisse d'un viol commis par Robbie, ce que la "victime", sa jeune cousine Lola, se garde bien de démentir. Le "coupable" est envoyé en prison ; seule Cecilia prend sa défense, rompant ainsi avec sa famille.

Nous retrouvons Robbie en 1940 à Dunkerque – on lui a donné le choix entre Armée et prison – puis à Londres en compagnie de Cecilia. La petite garce, maintenant âgée de 18 ans (Romola Garai) vient rendre visite au couple pour s'excuser de son mensonge. C'est tout juste si Robbie ne l'étrangle pas mais elle promet de consigner la vérité noir sur blanc.

Désormais âgée et célèbre romancière, Briony (Vanessa Redgrave) a terminé l'écriture d'*Atonement* (expiation), un roman relatant l'histoire que nous venons de suivre. Elle admet y avoir encore menti car, trop lâche pour avouer quoi que ce soit, elle n'avait pas retrouvé le couple à Londres. C'était d'ailleurs chose impossible puisque Robbie était mort de septicémie à Dunkerque et Cecilia dans un bombardement. Elle a mis sa capacité d'affabulation au service d'un récit qui leur donne la vie dont ses chimères les ont privés.

La narration en porte-à-faux magnifie cette histoire d'amour qui n'a pas pu avoir lieu. Au "T'as de beaux yeux tu sais" du *Quai des brumes* (p. 137) entendu dans un cinéma dunkerquois répond le "Come back to me" (titre français) de Cecilia.

Stützen der Gesellschaft *La Fille des marais*, Detlef Sierck, Allemagne, 1935, 78 mn

D'après un mélodrame paysan de Selma Lagerlöf. Une fille-mère est recueillie, malgré l'opprobre, comme domestique dans une ferme où son comportement exemplaire lui vaut l'estime et l'amour du jeune maître.

The southerner *L'homme du Sud*, Jean Renoir, USA, 1945, 89 mn

Une famille (Zachary Scott et Betty Field) vit difficilement de la culture du coton dans le Tennessee. Il faut faire face au "spring disease", maladie infantile due à la mauvaise alimentation, au voisin aigri (J. Carroll Naish) et son neveu vicelard (Norman Lloyd) sans parler de la grand-mère (Beulah Bondi) jamais contente. Comble de malchance, alors que tout semble s'arranger, la rivière se fâche lors d'une crue dévastatrice. Malgré tout les héros ne perdent pas confiance.

Un bon film peu typique de Renoir. Avec Percy Kilbride et Charles Kemper.

Elephant Gus Van Sant, USA, 2003, 78 mn

Inspiré par la tuerie de Columbine (1999), le film accompagne les élèves d'un lycée dans leurs activités quotidiennes jusqu'à ce que deux d'entre eux, lourdement armés, se mettent à tirer sur tout ce qui bouge. Les plans-séquences en caméra portée où nous suivons les protagonistes de dos dans les couloirs trahissent l'influence de Béla Tarr, plus particulièrement de *Sátántangó* (p. 31); signature de l'auteur, quelques plans de nuages. Peu d'explications sinon une vidéo consacrée à Hitler que visionnent les assassins avant de passer à l'acte.

Jacquot de Nantes Agnès Varda, France, 1990, 114 mn

Hommage à Jacques Demy avec cette évocation de sa jeunesse nantaise. L'occupation, puis l'après-guerre, quand Jacquot tourne ses premiers courts-métrages en 9,5 mm, brefs dessins animés qui lui demandent une patience infinie qu'il a toujours eue, dit-il. C'est ensuite la montée à Paris, *exit* Jacquot. Chansons d'époque et lieux familiers comme le passage Pommeraye, tout ça mis en relation avec des extraits de films signalés par des parenthèses ☹ et ☹, ainsi le garage familial avec celui des *Parapluies de Cherbourg* (p. 115).

Le film est aussi un tombeau. La réalisatrice cadre au plus près la mort au travail sur le visage, les mains de celui qui allait bientôt disparaître; ce n'est que dans *Les plages d'Agnès* (p. 1252) qu'elle révélera que son Jacques était atteint du SIDA. Adieu au bord d'une plage sur une chanson de Prévert qu'elle chante *a cappella* : "Deux petites larmes, deux petites vagues pour me noyer".

The nightmare before Christmas *L'étrange Noël de M. Jack*, Henry Selick, USA, 1993, 77 mn

Ce film d'animation en volume raconte la tentative de Jack Skellington pour saboter la fête de Noël. Santa Claus est capturé et Jack, alias Sandy Claws, prend sa place dans un traîneau tiré par des squelettes de rennes pour remettre aux enfants les cadeaux préparés par le petit monde macabre de Halloween, par exemple une tête réduite façon Jivaro. Cris d'horreur des gamins, intervention de l'Armée pour dégommer Sandy Claws et retour à un Noël normal avec le vrai Santa. Une réussite que Tim Burton, occupé à tourner *Batman returns* (p. 1127), n'a pu diriger lui-même.

Caro diario *Journal intime*, Nanni Moretti, Italie, 1993, 96 mn

Film en trois épisodes. Le dernier, *Les médecins*, raconte l'odyssée du réalisateur face à un monde médical aux diagnostics contradictoires résumés par une table couverte de médicaments inutiles. Le second, *Les îles*, se passe dans les Éoliennes, occasion pour lui de critiquer le tourisme de masse, l'omniprésence de la télévision et les familles où un enfant unique a pris le pouvoir. Le premier épisode et le meilleur, *À Vespa*, est prétexte à un règlement de comptes cinéphilique : choqué par un critique célébrant *Henry, portrait of a serial killer* (1986), il le torture en le forçant à écouter sa logorrhée. C'est surtout une longue promenade à Rome dans les quartiers périphériques qu'il aime, notamment Garbatella, l'ancienne zone des abattoirs. Sa Vespa l'amène à Ostie sur les lieux-mêmes où Pasolini trouva la mort crapuleuse qu'on sait.

Brighton rock *Le gang des tueurs*, John Boulting, Grande-Bretagne, 1948, 89 mn

D'après Graham Greene. Pinkie (Richard Attenborough) assassine un journaliste dont la mort passe pour un accident sauf pour la volubile Ida (Hermione Baddeley) qui mène sa petite enquête. Le tueur efface alors ses traces en liquidant un complice (Wylie Watson) puis en épousant Rose (Carol Marsh), une serveuse qui en sait trop mais ne pourra légalement témoigner contre lui. Il décide finalement de s'en débarrasser au moyen d'un suicide à deux – elle en premier, bien entendu – qui se heurte au catholicisme de la jeune femme avant d'être interrompu par la Police venue à la demande d'Ida et d'un complice du voyou (William Hartnell) qui désapprouve ce meurtre inutile. Pinkie mort victime d'une chute, ne reste à Rose qu'une relique, le disque qu'il venait d'enregistrer pour elle et qui se fige sur un "I love you" en boucle. La suite consignait dégoût et mépris pour celle qui vit désormais dans le souvenir recueilli d'un grand amour.

L'homme du large Marcel L'Herbier, France, 1920, 86 mn

Nolff (Roger Karl), "rude pêcheur breton", a deux enfants : Michel (Jaque Catelain) "qui tourne mal" sous l'influence de son "mauvais génie" Guenn la Taupe (Charles Boyer) et Djenna (Marcelle Pradot), sa "sœur vertueuse". Michel fait la fête alors que sa mère malade agonise, puis vole l'argent de la morte avant de commettre un parjure. Son père l'abandonne attaché sur une barque pour que l'Océan le juge ; il est apparemment pardonné puisqu'il annonce son retour, régénéré. Extérieurs tournés à Penmarc'h et magnifiques cartons teintés sur lesquels se détache le texte en Garamond.

Une femme mariée Jean-Luc Godard, France, 1964, 91 mn

Entre son mari (Philippe Leroy) et son amant (Bernard Noël), Charlotte (Macha Méril) hésite. Sa vie semble être réglée comme une publicité et ses pensées guère plus profondes qu'une chanson de Sylvie Vartan : "Quand le film est triste, ça me fait pleurer". Elle va faire un tour au Printemps Nation, s'informe sur la contraception. Dans ce vide brillent l'intelligence d'un extrait de *Nuit et brouillard* (p. 586) ou encore quelques réflexions du cinéaste Roger Leenhardt.

Le film devait s'intituler *La femme mariée* ; jugé faux par le ministre de la Vérité Peyrefitte, il fut normalisé au moyen de l'indéfinitive "Une".

Le mani sulla città *Main-basse sur la ville*, Francesco Rosi, Italie, 1963, 101 mn

Naples. Les oreilles de l'entrepreneur Nottola (Rod Steiger) sifflent depuis que sa frénésie de rénovation immobilière a provoqué l'effondrement d'un immeuble. Après les élections municipales, le maire démocrate chrétien (Salvo Randone) utilise son influence pour que Nottola soit tout de même nommé adjoint et puisse continuer à œuvrer pour le bien commun avec la bénédiction de l'Église.

La corruption dénoncée par le film n'est pas un fléau spécifiquement italien, pensons à la France gaulliste de l'époque. Dans le rôle du communiste De Vita, un authentique membre du PCI, Carlo Fermariello.

Edipo re Pier Paolo Pasolini, Italie, 1967, 104 mn

Tournée au Maroc, cette adaptation libre de Sophocle, avec Franco Citti dans le rôle-titre et Silvana Mangano en Jocaste, ressemble davantage à *L'évangile selon saint Mathieu* (p. 735) qu'au futur *Médée* (p. 1425). Ce beau film se clôt sur des images d'un Œdipe contemporain qui, guidé par un ange, quitte la cathédrale de Bologne pour une zone industrielle en jouant *Le chant des martyrs* à la flûte.

La fiancée des ténèbres Serge de Poligny, France, 1945, 89 mn

Carcassonne. Toulzac (Édouard Delmont), dernier évêque cathare, fait creuser son potager par le jardinier Éloi (Gaston Gabaroché) qui découvre une pierre tombale, entrée d'un souterrain où reposent les chevaliers du Graal. La protégée de Toulzac, la malheureuse Sylvie (Jany Holt) qui passe pour une sorcière, s'y aventure, bientôt rejointe par le séduisant Roland (Pierre Richard-Willm) qu'elle avait rencontré sur les remparts ; il mène au monde féérique de Tournebelle. Brève histoire d'amour avant que le jeune homme se retrouve seul au matin et regagne son prosaïque ménage. Tandis que Sylvie quitte discrètement la demeure de Toulzac parti rejoindre ses amis de Montségur dans l'Autre monde.

Mélange de thèmes (Cathares et Graal!) avec un petit côté *Éternel retour* (p. 290). Le film, attachant et raté, s'éparpille entre plusieurs mondes qui se raccordent mal ; la présence de Fernand Charpin, comme sorti de chez Pagnol, n'arrange rien. Avec Line Noro, Palau, Robert Dhéry et Simone Valère.

Pionière in Ingolstadt *Pionniers à Ingolstadt*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1971, 83 mn

Une petite ville voit l'arrivée d'un détachement militaire chargé de construire un pont. Le fils à papa Fabian (Rudolf Waldemar Brem), une sorte de déséquilibré, fait ami-ami avec le brutal adjudant (Klaus Löwitsch) pour l'inciter à dynamiter le pont. Ces deux zozos finissent mal, l'adjudant noyé par des soldats (dont Günther Kaufmann) auxquels il en avait trop fait baver, Fabian longuement tabassé par les mêmes. Il se consolera avec Alma (Irm Hermann) qui pratique l'amour tarifé dans le parc de la ville. C'est le lieu où la romantique Berta (Hanna Schygulla), une fille de maison qui s'était refusée à Fabian, fils de son employeur, fait don de sa virginité à un beau soldat (Harry Bär) qui l'abandonne les cuisses écartées sans même l'aider à se relever.

Stay hungry Bob Rafelson, USA, 1989, 98 mn

Birmingham (Alabama). L'héritier Craig Blake (Jeff Bridges) s'est acoquiné avec une bande de spéculateurs qui lui demandent d'acquérir une salle de gymnastique, seul obstacle à leurs magouilles immobilières. Le jeune homme s'infiltré alors dans ce milieu culturiste dominé par Joe Santo (Arnold Schwarzenegger) où il rencontre l'amour auprès de la touchante Mary Tate (Sally Field). Il finit par changer de vie, rompant aussi bien avec ses amis crapuleux qu'avec ses cousins puants. Morale superficielle mais film sympathique et bien enlevé – on pense à *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, p. 147 – avec un petit côté documentaire sur le culturisme. Avec R. G. Armstrong et Scatman Crothers.

Mutter Küsters' Fahrt zum Himmel *Maman Küsters s'en va au Ciel*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1975, 102 mn

Lorsqu'un ouvrier exemplaire tue un cadre avant de se suicider, l'attention se focalise sur sa veuve Emma (Brigitte Mira). Un journaliste style *Bild* (Gottfried John) l'interroge de façon à écrire un article ordurier sur le défunt ; il en profite pour devenir l'amant de sa fille (Ingrid Caven), une petite chanteuse qui utilise le nom de son père pour se lancer. Outrée, Emma s'en remet à des communistes (Karlheinz Böhm et Margit Carstensen, le couple de *Martha*, p. 353) et va même jusqu'à adhérer au DKP. Mais ces Rouges sont très bourgeois et c'est avec un groupe de gauchistes qu'elle se rend au siège du tabloïde pour demander réparation ; ses nouveaux amis se livrent à une prise d'otages avec revendications extravagantes qui se termine par une fusillade et la mort d'Emma. Thème très fassbinderien : l'infortunée aura été manipulée du début à la fin.

Nous ne vieillirons pas ensemble Maurice Pialat, France, 1972, 102 mn

Chronique des derniers mois, chaotiques, de la longue liaison entre Catherine (Marlène Jobert) et Jean (Yanne), un cinéaste marié qui n'a même pas eu la décence de divorcer de son épouse (Macha Méril) dont il a gâché la vie.

Réalisme des lieux : papiers peints et nappe à fleurs chez la mère de Catherine (Christine Fabréga), la boutique auvergnate du père de Jean (Harry-Max). Et surtout réalisme psychologique : Jean, individu odieux qui rend les femmes malheureuses, c'est le réalisateur qui livre un auto-portrait à charge, celui d'un individu colérique et violent qui insulte sa maîtresse – "Tu es vulgaire et en plus ordinaire" – et la chasse avant d'aller la rechercher et se raccommode au point de devenir d'une jalousie collante. Ce film désobligeant est une grande réussite. Avec Muse Dalbray et Maurice Risch.

Kung-Fu master! Agnès Varda, France, 1988, 76 mn

Mary-Jane (Jane Birkin), 40 ans, vit une brève histoire d'amour avec Julien (Mathieu Demy, fils de Varda), 14 ans, surtout intéressé par les jeux vidéo, dont ce *Kung-Fu master* de la Nintendo. Sujet délicat déjà abordé, sur un ton moins chaste, par Bertrand Blier (*Préparez vos mouchoirs*, p. 1398). Contrairement au *Bonheur* (p. 1274), la réalisatrice ne tente pas de plaquer une contre-morale extravagante et la transgression n'est pas au centre du film dont la tendresse gomme tout aspect scabreux. Un complément au portrait de l'actrice tracé au même moment dans *Jane B. par Agnès V.* (p. 1267) avec une visite à sa famille anglaise et la présence de sa vraie fille (Charlotte Gainsbourg) dans le rôle de celle de Mary-Jane. Comme un regard teinté de nostalgie sur une jeunesse désormais inaccessible.

Le matelot 512 René Allio, France, 1984, 91 mn

La vie romanesque du matelot Frank (Jacques Penot) au début du XX^e siècle. Protégé par son commandant (Bruno Cremer), il devient l'amant de son épouse (Dominique Sanda) tout en faisant un enfant à la domestique Colette (Laure Duthilleul). Accusé à tort d'avoir tué un collègue aspirant, il est tenu mort à la suite de l'explosion du croiseur Liberté (1911). Il poursuit sa carrière sous un autre nom dans la Légion avant d'être blessé durant la Grande Guerre. Un couple douteux (Tchéky Kario et Christiane Cohendy) finit par avouer le meurtre de l'aspirant, lié à un trafic de drogue auquel participait la commandante originaire d'Indochine. Blanchi, Frank retrouve son identité et épouse Colette.

Mise en scène à l'aide de maquettes et de toiles peintes dans un style pictural chromo qui correspond à l'aspect feuilletonesque du scénario. Une distanciation qui empêche toute empathie pour le héros.

Zabriskie point Michelangelo Antonioni, USA, 1970, 107 mn

Zabriskie point est un lieu de Californie offrant un panorama saisissant sur la Vallée de la mort. C'est là où se rencontrent Mark et Daria ; une longue scène de sexe est filmée comme une partouze dans les poussières de gypse. Le garçon, venu dans un avion volé, trouve de quoi le repeindre en style psychédélique avant de repartir pour un aéroport de Los Angeles où il est abattu par la Police. La fille rejoint son employeur et amant (Rod Taylor) dans une villa proche de Phoenix qui n'en finit plus d'exploser, du moins dans son imagination.

La partie la plus intéressante du film se situe au début, sorte de témoignage sur les grèves d'étudiants et les affrontements avec les forces de l'Ordre. Mark Frechette, que l'on retrouvera dans *Uomini contro* (p. 1453), était un authentique gauchiste pilleur de banques.

Champion Mark Robson, USA, 1949, 99 mn

L'ascension de Midge Kelly (Kirk Douglas), boxeur sans scrupules. Contraint à un "shotgun marriage" avec la serveuse Emma (Ruth Roman), il l'abandonne aussitôt pour des beautés plus utiles à sa carrière mais n'hésite pas à la prendre de force quand elle se rapproche de son frère Connie (Arthur Kennedy). Ayant indisposé la pègre en gagnant un combat qu'il était censé perdre, il lâche son excellent entraîneur (Paul Stewart) pour se mettre sous la coupe d'un autre au mieux avec le milieu. Il finit par remporter le titre mais s'effondre d'une hémorragie cérébrale.

Film de boxe un peu convenu dominé par la prestation de Douglas. Sur le même thème *The set-up* (p. 115) est autrement convaincant et original.

Les innocents André Téchiné, France, 1987, 90 mn

Toulon. Venue retrouver son jeune frère en vacances, Jeanne (Sandrine Bonnaire) est rapidement partagée entre deux jeunes hommes que tout sépare. D'une part Stéphane (Simon de La Brosse), un jeune facho membre d'une milice locale, de l'autre Saïd (Abdellatif Kechiche), qui a poignardé Stéphane en représailles d'un incendie à caractère raciste commis par sa bande. Les deux amours de Jeanne se rejoindront dans la mort, étendus tête-bêche comme des cartes à jouer.

Téchiné combine avec bonheur romanesque et réalisme, social comme sexuel. Jean-Claude Brialy campe le père de Stéphane, un chef d'orchestre qui guigne le beau Saïd ; un rôle en contradiction avec ses déclarations des *Acteurs* (p. 1331).

Sous le soleil de Satan Maurice Pialat, France, 1987, 93 mn

Cela commence mal avec le dialogue trop littéraire entre Donissan (Gérard Depardieu, tonsuré) et son supérieur Menou-Segrais (le réalisateur). Puis on s'y fait car on est au-delà du réalisme, notamment dans l'étonnante empoignade avec le Diable qui a pris l'aspect d'un maquignon (Jean-Christophe Bouvet) — "Je vous baise tous". Personnage excessif, ce prêtre portant cilice qui ne cesse de douter est aussi visité par Dieu. C'est ainsi qu'il voit le Mal chez la jeune Mouchette (Sandrine Bonnaire) qui vient de tuer son amant ; mais trop zélé, il la pousse malgré lui au suicide. Placardisé, Donissan surmonte la tentation du désespoir pour devenir une sorte de saint thaumaturge.

Le Bernanos de Pialat est une réussite inattendue.

Sweet and lowdown *Accords et désaccords*, Woody Allen, USA, 1999, 91 mn

Dans le style de *Zelig* (p. 1618), la pseudo-biographie du guitariste de jazz Emmet Ray (Sean Penn) qui "complexe" face à Django Reinhardt. Style rétro pour un film laborieux qui ne décolle jamais et distille un insondable ennui. Avec Samantha Morton en compagne muette et Uma Thurman en épouse infidèle.

Das blaue Licht *La lumière bleue*, Leni Riefenstahl & Béla Balázs, Allemagne, 1932, 79 mn

Dans les Dolomites, la sauvageonne Junta (la réalisatrice) est seule à connaître l'accès de la grotte dont les cristaux diffusent une lumière bleue. Un peintre (Mathis Wieman) devenu son ami en révèle l'emplacement aux villageois qui viennent piller son "trésor" ; elle se jette dans le vide.

Ce nouveau film de montagne de Riefenstahl est un conte poétique sommairement sonorisé qui fait penser à *L'or des mers* (p. 194) de Jean Epstein.

Le crime d'amour Guy Gilles, France, 1982, 78 mn

Jean Doit (Jacques Penot), un jeune écrivain, rapporte le meurtre de la chanteuse Jeanne Bontemps (Macha Méril) avant de s'en accuser, sans doute pour attirer l'attention d'un journaliste (Richard Berry). Après sa condamnation, on apprend qu'elle a été en réalité victime de sa jumelle Odette. Court séjour dans un hôpital psychiatrique dont Jean sort pour publier un livre. Carton final : "puis il disparut". La magie des premiers films du réalisateur aussi. Avec le nain Piéral et Jean Wiéner dans son ultime apparition à l'écran.

I pugni in tasca *Les poings dans les poches*, Marco Bellocchio, Italie, 1965, 104 mn

Familles, je vous hais ! Sandro (Lou Castel, terrifiant) précipite sa mère aveugle (Liliana Gerace) dans la Trebbia, puis noie son jeune frère débile dans sa baignoire. Il hésite à étouffer sa sœur Giulia (Paola Pitagora) pour laquelle il éprouve pourtant une attirance incestueuse. Nous le quittons sur une crise d'épilepsie durant laquelle Giulia s'abstient de lui venir en aide. Un film coup de poing tourné dans la province de Piacenza. L'acteur et le réalisateur ne feront jamais mieux.

Red Ensign Michael Powell, Grande-Bretagne, 1934, 66 mn

David Barr (Leslie Banks) veut redonner du travail aux chantiers navals de la Clyde en construisant des navires basés sur un principe révolutionnaire (on ne nous dit pas lequel). Il se heurte à un redoutable requin qui ne recule devant rien pour s'approprier son brevet, y compris un incendie avec mort d'homme. Désespérant de trouver des fonds, Barr commet un faux en écriture qui l'envoie en prison. Mais le patriotisme de son geste impressionne l'opinion publique et les verrous se débloquent. Dernier plan sur le lancement d'un navire.

Un "quota quicky" (cf. *The fire raisers*, p. 885) plutôt réussi.

La vraie nature de Bernadette Gilles Carle, Canada, 1972, 96 mn

Bernadette (Micheline Lanctôt) quitte Montréal pour s'installer dans une ferme où elle fait bénéficier les voisins de tous âges de sa nature généreuse. Après avoir rendu ses jambes à un enfant paralytique, elle n'est pas loin de devenir Sainte Bernadette. Mais des gangsters, St-Luc et St-Marc, viennent perturber cette petite commune en tuant un des amants. Moment de confusion où Bernadette prend un fusil et se met à tirer sur tout le monde avant de rentrer dans le rang pour vivre en couple avec Thomas (Donald Pilon) alors que la neige commence à tomber. Toute une époque.

Le amiche *Femmes entre elles*, Michelangelo Antonioni, Italie, 1955, 106 mn

Turin. Venue de Rome pour ouvrir un salon de modes, Clelia (Leonora Rossi Drago) fait la connaissance d'un groupe d'amies, en particulier la suicidaire Rosetta (Madeleine Fischer), amoureuse du peintre Lorenzo (Gabriele Ferzetti), lui-même fiancé à la sculptrice Nene (Valentina Cortese). Encouragée par la voyageuse Momina (Yvonne Furneaux), Rosetta devient la maîtresse de Lorenzo qui la laisse tomber lorsque Nene envisage de partir aux États-Unis ; elle va se noyer dans le Pô. Démoralisée, Clelia plaque tout, salon et histoire d'amour avec un contremaître (Ettore Manni), pour s'en retourner à Rome.

D'après un roman de Cesare Pavese dont le film ne retient guère que l'aspect sentimental. Avec Franco Fabrizi.

Anata kaimasu *Je t'achèterai*, Masaki Kobayashi, Japon, 1956, 112 mn

Plusieurs clubs de base-ball sont en compétition pour faire signer un contrat au prometteur Gorō Kurita (Minoru Ōki). Kishimoto (Keiji Sada), agissant pour le compte des Tōkyō flowers, s'est acoquiné avec l'entraîneur de Gorō, Kyūki (Yūnosuke Itō aux faux airs de Michel Simon). Une autre équipe a graissé la patte du frère aîné de Gorō (Kōji Mitsui) mais le sportif donne finalement la préférence à un troisième club d'Osaka. Il s'attire l'animosité de son frangin qui tente de le poignarder, de sa fiancée (Keiko Kishi) qui soutenait Kyūki ; ce dernier meurt pour de bon, prouvant ainsi que la maladie dont il abusait pour manipuler Gorō n'était pas totalement feinte.

Cette description impitoyable du sport professionnel se passe en grande partie près de Kōchi à Shikoku, une île à peu près ignorée par le cinéma japonais.

Love story Leslie Arliss, Grande-Bretagne, 1944, 108 mn

Production Gainsborough située au présent, témoin la "saucisse" qui trône dans le ciel. Se sachant atteinte d'un mal incurable, la pianiste Lissa Campbell (Margaret Lockwood) part se reposer en Cornouailles. Elle y rencontre le séduisant Kit Firth (Stewart Granger) ; coup de foudre mutuel au grand dépit de Judy (Patricia Roc), une actrice occupée à monter *La tempête* dans un théâtre en bord de mer. Chagrinée par l'attitude de Kit qui s'obstine à chercher du molybdène alors que la guerre réclame des soldats, Lissa apprend qu'il est menacé de perdre la vue à cause d'un éclat d'obus reçu lors d'une mission de la RAF. Elle le convainc de tenter une opération qui réussit puis disparaît pour une tournée en Afrique en cachant la vraie raison. Kit tente de se consoler avec Judy, laquelle s'efface lorsque le couple se reforme et tente de vivre malgré la menace de la mort. Sur le même thème, *Sanatorium* (sketch de *Trio*, p. 1508) sera plus émouvant.

Les témoins André Téchiné, France, 2007, 109 mn

L'irruption du SIDA en France en 1984 à travers le destin de Manu (Johan Libéreau), jeune homosexuel monté des Pyrénées à Paris – on pense à *J'embrasse pas*, p. 425 – qui devient l'amant platonique d'Adrien (Michel Blanc) tout en entretenant une liaison avec le policier Mehdi (Sami Bouajila). Et sans doute beaucoup d'autres puisque lorsque la maladie se déclare, le test de Mehdi s'avère négatif. Après la mort de Manu, la vie reprend malgré tout et l'épouse de Mehdi, Sarah (Emmanuelle Béart) écrit un livre-témoignage pour qu'on ne l'oublie pas.

Moment d'émotion lorsque Julie (Depardieu) chante un passage des *Noces de Figaro* après la mort de son frère Manu. Mais ça ne vaut pas *Once more* (p. 1190).

Le chemin d'Ernoa Louis Delluc, France, 1921, 51 mn

Au pays basque, Etchégor (Albert Durec) est amoureux de sa voisine Majesty Parnell (Ève Francis), une Américaine dont le mari (Gaston Jacquet) vient de rater un hold-up à Biarritz. Il aide le gangster à passer la frontière en espérant avoir sa chance avec Majesty ; mais elle préfère rejoindre son mari.

Film peu mémorable qui vaut pour une séquence tournée depuis une voiture. À noter, l'océan sur la gauche du couple Parnell alors qu'il descend vers l'Espagne.

Rushmore Wes Anderson, USA, 1998, 89 mn

Fils d'un coiffeur (Seymour Cassell) et stakhanoviste du parascolaire, Max Fisher (Jason Schwartzmann) se fait renvoyer du huppé lycée Rushmore. Mais il s'est fait deux amis, l'industriel Herman Blume (Bill Murray) et la professeure Rosemary Cross (Olivia Williams), une jeune veuve dont il tombe amoureux. Mais elle lui préfère Blume d'où une guéguerre entre les "prétendants" qui se calme lorsque le garçon monte une pièce de son cru au lycée (public) Grover Cleveland. Un grand succès qui lui permet d'accepter que Rosemary en pince pour Herman.

Amour chimérique style *Kung-Fu master!* (p. 1683) mais traité dans le style baroque du réalisateur. Référence au Cdt. Cousteau (cf. *La vie aquatique*, p. 1690).

La vie heureuse de Léopold Z. Gilles Carle, Canada, 1965, 68 mn

Montréal, la veille de Noël. Léopold Tremblay s'affaire à déneiger tout en discutant avec son patron et ami Théophile. Il va à l'aéroport chercher Josette, une cousine (?) chanteuse venue de Las Vegas qui interprète sur scène le célèbre *Rapide blanc*, chanson légèrement égrillarde. Il rejoint *in extremis* son épouse à la messe de minuit où chante leur fils ; à la main, son cadeau, un vison. Un document d'époque sur le Québec, avec commentaire persifleur en voix off.

The insider *Révélation*, Michael Mann, USA, 1999, 152 mn

Les mensonges de l'industrie du tabac, en l'occurrence Brown & Williamson (Kool, Lucky Strike, Pall Mall) qui nie la dépendance tout en ajoutant de l'ammoniac pour accélérer l'absorption de la nicotine. Un journaliste de CBS (Al Pacino) convainc un ancien vice-président de cette compagnie, Wigand (Russell Crowe) de témoigner, ce qu'il fait au prix de mille difficultés, dont les menaces des terrifiants avocats à la Dupond-Moretti de la firme : des clauses de confidentialité lui interdisent de révéler les malversations. Côté CBS on est très frileux et les supérieurs du journaliste (Christopher Plummer et Philip Baker Hall) censurent l'émission dont le contenu filtre cependant dans le *New York Times*. Les empoisonneurs publics perdent la bataille mais la Presse a pris un sacré coup.

Un film politique nécessaire et assez prenant qui ne fait pourtant pas de prisonniers tant la frontière entre Bien et Mal est clairement délimitée.

La madriguera *La tanière*, Carlos Saura, Espagne, 1969, 99 mn

Un couple très bourgeois dans la banlieue madrilène : domestiques et maison neuve avec béton apparent et mobilier design. Teresa (Geraldine Chaplin) s'y sent mal à l'aise et cherche à retrouver son enfance dans des jeux où elle entraîne son époux Pedro (Per Oscarsson de *La faim*, p. 1408) ; c'est ainsi qu'ils miment la chanson *Sainte Catherine* chantée en français. Des jeux de rôles auxquels ils finissent par se prendre, avec une issue tragique.

Chez le Saura de cette époque, Franco n'est jamais loin. Le repli opéré par Teresa qui s'installe progressivement dans des meubles anciens est une sorte de refus d'un présent bouché.

The seventh cross *La septième croix*, Fred Zinnemann, USA, 1944, 107 mn

D'après Anna Seghers. En 1936, sept détenus s'échappent d'un camp de concentration proche de Mayence. Ils sont repris et crucifiés sur ordre de Fahrenburg (George Zucco), sauf Heisler (Spencer Tracy) qui arrive à rejoindre la Hollande.

Le film est prétexte à nous montrer les réactions diverses des Allemands face à la terreur nazie. Il y a les Hitlerjugend fanatiques, l'ancien amour de Heisler qui a retourné sa veste ; et une terrifiante silhouette féminine (Eily Malyon) qui entrouvre sa porte le temps de nous laisser voir un portrait du Führer. Face à eux, une petite minorité – une servante d'auberge (Signe Hasso), un couple (Hume Cronyn et Jessica Tandy) – qui prend des risques. Et un entre-deux de soutiens non avoués, un médecin juif (Steven Geray) qui ne cafte pas, une couturière (Agnes Moorehead) qui glisse quelques billets dans la poche du fugitif, un lâche (George Macready) qui, poussé par son épouse, finit par apporter son aide.

Katzelmacher *Le bouc*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1969, 85 mn

Un immigrant grec (le réalisateur) est sujet aux abductions racistes – e.g., “tous des communistes” – de jeunes Allemands qui vont jusqu’à le tabasser. Marie (Hanna Schygulla), seule à prendre son parti, est prête à l’accompagner en Grèce, même s’il est déjà marié, car là-bas les gens suivent d’autres principes.

Fassbinder a trouvé sa thématique, le victimisme, mais pas encore son style. Les protagonistes viennent s’insérer dans le champ d’une caméra clouée, style Capellani, e.g., *Germinal* (p. 184); exception, le traveling qui accompagne les promenades dans une allée de garages. Psychologie minimaliste résumée par le petit nègre parlé par la victime : “Yorgos, boum boum”. Avec Irm Hermann.

Idi i smotri *Requiem pour un massacre*, Elem Klimov, URSS, 1985, 138 mn

Le massacre de sa famille, puis d’un village par les Allemands, vu à travers les yeux d’un gamin de quinze ans qui semble en avoir cent à la fin. C’est bien filmé mais, pas plus que les SS, le film ne fait de prisonniers. Le dernier carton nous informe d’ailleurs que 628 villages biélorusses furent soumis au même traitement. Le sempiternel défilé d’actualités final est passé à l’envers alors que le héros s’acharne sur un portrait de Hitler, comme s’il avait réussi à inverser le temps.

The life aquatic *La vie aquatique*, Wes Anderson, USA, 2004, 114 mn

Un film de Wes Anderson, ça ne se raconte pas. Celui-ci met en scène Steve Zissou (Bill Murray), un océanologue à la Cousteau, témoin le bonnet rouge qui coiffe toute son équipe, dont le fidèle Klaus (Willem Dafoe). Face à lui, un concurrent (Jeff Goldblum), une maîtresse (Anjelica Huston), une journaliste enceinte (Cate Blanchett). Principales péripéties, l’arrivée d’un fils (Owen Wilson) qu’il ne connaissait pas mais qu’il affecte de reconnaître pour sien, une attaque de pirates qui font de la soupe avec les *research turtles*, un débarquement à Port-au-Patois puis sur une île avec son hôtel Citroën. Jubilatoire.

Enamorada Emilio Fernández, Mexique, 1946, 96 mn

Pendant la révolution mexicaine, le général Reyes (Pedro Armendáriz) tombe amoureux de Beatriz (María Félix), une altière fille de patricien qui le traite par le mépris, puis finit par s’éprendre à son tour. Elle l’accompagne comme soldadera lorsqu’il quitte la ville.

Le film, qui lorgne parfois vers la farce, ne trouve vraiment son style que sur la fin avec la mélancolie amoureuse d’un Reyes perdu dans ses pensées. L’acteur-chanteur Fernando Fernández, cousin et demi-frère du réalisateur, joue un prêtre.

Bottle rocket *Tête brûlée*, Wes Anderson, USA, 1996, 88 mn

Dignan (Owen Wilson), un peu débile, organise avec ses copains (dont Luke Wilson, frère d'Owen) un hold-up bricolé. Un peu comme le film qui vaut surtout comme brouillon des futures réussites de l'auteur. Avec James Caan.

Between midnight and dawn *De minuit à l'aube*, Gordon Douglas, USA, 1950, 89 mn

Deux policiers (Mark Stevens et Edmond O'Brien) sont amoureux de la même femme (Gale Storm). L'un des deux est assassiné par un criminel en fuite (Donald Buka) que l'autre abattra avant de repartir au bras de la belle.

Alouette, je te plumerai Pierre Zucca, France, 1988, 89 mn

Honfleur. Pierre Vergne, un parasite hâbleur, convainc Jacques et Françoise, un ambulancier et son épouse infirmière (Fabrice Luchini et Valérie Allain), de l'héberger : il n'en a plus pour longtemps et, en échange, il en fera ses légataires universels. Vergne fait une chute mortelle quand Jacques lui apprend qu'il est atteint de la maladie de Parkinson. L'ambulancier est accusé de l'avoir poussé, pas vraiment à tort puisqu'il prévoyait d'accélérer la perception du fictif héritage.

Le film vaut pour la réjouissante composition de Claude Chabrol en vieillard manipulateur et fauché qui rêve de se faire chercheur d'or en Alaska avec un vieux copain (Jean-Paul Roussillon). Petit rôle pour Micheline Presle.

Mamá cumple 100 años *Maman a cent ans*, Carlos Saura, Espagne, 1979, 94 mn

Retour des personnages d'*Anna et les loups* (p. 715), sauf José, l'acteur José María Prada étant décédé. Mais il s'agit d'une fausse suite : Ana (Geraldine Chaplin) n'est pas morte et revoit avec plaisir ses bourreaux, Juan (José Vivó) presque réconcilié avec Luchy (Charo Soriano) et Fernando (Fernando Fernán Gómez) qui a troqué sa grotte pour une aile delta. Les enfants ont grandi et Natalia (Amparo Muñoz) saute littéralement sur l'époux (Norman Briski) d'Ana. C'est un peu comme si la mort de Franco avait retiré le venin des personnages dont le grand souci est la ruine du domaine que la mère centenaire (Rafaela Aparicio) refuse de vendre. Elle sait que Juan, Luchy et Fernando ont prévu de la tuer en substituant un placebo aux gouttes qu'elle ne manquera pas de réclamer lors d'une de ses attaques et demande à Ana de la sauver. On croit un moment que c'est arrivé puis une tempête balaie la pièce où l'on fêtait son anniversaire... fausse peur ou fausse joie car elle est toujours vivante à la fin de ce film assez réussi.

Lions, love. . . (and lies) Agnès Varda, USA, 1969, 108 mn

Los Angeles en juin 1968 dans un ménage de trois comédiens, Viva et ses deux hommes, Jerry et Jim. Scénario improvisé sous le regard de la réalisatrice qui s'inclut parfois dans le champ, avec pas mal de cabotinage et des tableaux vivants genre *Déjeuner sur l'herbe*. Le film se referme sur un long plan fixe de Viva.

Au centre de la pièce unique, une télévision : on y passe *Lost horizon* (p. 109), prétexte à un toast à Shangri-La, on y apprend l'attentat contre Robert Kennedy avant de suivre ses funérailles, puis celui contre Andy Warhol (cf. *I shot Andy Warhol*, p. 728). Shirley, réalisatrice dépressive venue de New York, tente de se suicider. Témoignage sur une ville et une époque à mettre en relation avec *Model shop* (p. 1494) de Jacques Demy. Apparition d'Eddie Constantine.

Leviafan Léviathan, Andreï Zviaguintsev, Russie, 2014, 141 mn

Près de Mourmansk, Kolia (Alexeï Serebriakov) est dépossédé de sa maison par le potentat local Cheleviat (Roman Madianov). Il espère cependant faire annuler la décision de justice, ou du moins obtenir une indemnité décente, avec l'aide de son vieil ami Dmitri (Vladimir Vdovichenkov), un avocat venu de Moscou. Un instant désarçonné, Cheleviat se livre à un simulacre d'exécution sur Dmitri qui repart à Moscou la queue entre les jambes, brouillé de surcroît avec Kolia dont il avait séduit l'épouse Lilia (Elena Liadova). Rongée par le remords, Lilia va se noyer et de bons amis du couple (Alexeï Rozine et Anna Ukolova) accusent alors Kolia de l'avoir assassinée : ils pourront ainsi adopter son fils mineur et toucher une pension. Tandis que la Justice prononce une peine de quinze ans à régime sévère à l'encontre du malheureux, on démolit sa maison et le gratin local poutinien se rassemble lors d'une messe orthodoxe où le pape trouve les grands mots qui justifient tous les abus de pouvoir. Derniers plans sur la mer de Barents et la côte sur laquelle il commence à neiger.

Peppermint frappé Carlos Saura, Espagne, 1967, 90 mn

Cuenca. Le cardiologue Julián (José Luis López Vázquez) tombe amoureux de la blonde Elena (Geraldine Chaplin), épouse de son ami d'enfance Pablo (Alfredo Mayo) qui ressemble étrangement à la brune Ana (la même Geraldine), une infirmière amoureuse de lui dont il entend faire une copie de l'inaccessible Elena. Cette dernière raille ses avances et va même jusqu'à se moquer gentiment de lui en présence de Pablo ; c'en est trop pour Julián qui leur offre un cocktail peppermint empoisonné, puis va retrouver une Ana aux cheveux blonds après s'être débarrassé des corps dans un ravin.

Ça ne vaut pas *La caza* (p. 1193) où jouait déjà Mayo.

Le chaud lapin Pascal Thomas, France, 1974, 113 mn

En vacances à Sainte-Euphémie-sur-Ouvèze, William (Bernard Menez) s'intéresse à trois sœurs mariées et à la fille de l'une d'elles. Il n'obtient qu'un succès très limité et s'en va avec des randonneuses en partance pour la Côte d'Azur. Scénario de Jacques Lourcelles pour un film de vacances qui rappelle un peu *Du côté d'Orouët* (p. 790) avec un moment de grâce quand un papa danse avec sa fillette sur la *Ballade à Sylvie* de Leni Escudero. Avec Daniel Ceccaldi.

Bye bye, Barbara Michel Deville, France, 1969, 98 mn

Jérôme (Philippe Avron), journaliste sportif, s'éprend de la belle Paula (Eva Swann), fille adoptive du riche Michelli (Bruno Cremer) qui, lui aussi amoureux d'elle, ne recule devant rien, pas même le meurtre. Il fait croire que Paula est morte dans un accident puis, comme Jérôme n'est pas dupe, assassine sa propre épouse (Alexandra Stewart) en s'arrangeant pour faire porter le chapeau au journaliste. Lequel se cache pour échapper à la Police tandis que ses amis (Michel Duchaussoy et Jacques Destoop) s'emparent de preuves accablantes pour Michelli qui se suicide. *Happy end* : Paula, qui vit avec Jérôme, sort pour faire un tour et monte dans un camion en partance pour Marseille.

Le film rappelle, en moins réussi, *À cause, à cause d'une femme* (p. 711). On notera le mobilier et les décorations, très 1968, et la chanson due à la scénariste Nina Companeez. Avec Gérard Desarthe et Annie Duperey.

Qui êtes-vous, Polly Maggoo ? William Klein, France, 1966, 102 mn

En attendant l'émission suivante consacrée à Paul VI, *Qui êtes-vous* se focalise sur Polly Maggoo (le mannequin Dorothy McGowan). Le monde de la mode, bien connu du réalisateur, est mis en relation avec un autre univers factice, celui du prince Igor (Sami Frey), et un troisième qui les chapeaute, celui de la télévision (Jean Rochefort et Philippe Noiret). Il ne se passe rien mais c'est divertissant et bien enlevé. Avec Alice Sapritch, Grayson Hall, Roland Topor qui signe aussi le générique et la chroniqueuse Geneviève Tabouis dans son propre rôle.

Slumdog millionnaire Danny Boyle, Grande-Bretagne, 2008, 115 mn

Un gamin des taudis (slumdog) qui risque de gagner gros à un jeu télévisé est arrêté et brutalement interrogé par la Police de Bombay qui le soupçonne d'avoir triché. Prétexte pour raconter sa vie en flash-back en expliquant comment il a répondu à telle ou telle question. Comme ceux de Bollywood, le film est cousu de fil blanc ; il ne suscite par contre aucune empathie.

The hurt locker *Démineurs*, Kathryn Bigelow, USA, 2008, 131 mn

Film de propagande sur la guerre d'Irak, ce faux documentaire suit un groupe de vaillants soldats américains chargés de détecter et désamorcer des mines ; à leur tête, le sergent Willam James (Jeremy Renner). Nul coup de feu en trop, nul civil abattu par erreur suite à une mauvaise décision et encore moins pour faire un carton. Par contre, ceux d'en face ne reculent devant rien pour justifier leur statut de suppôts de l'Axe du Mal. Un personnage de femme qui frappe impunément (!) Williams illustre l'ingratitude de ces Arabes.

Domage que la réalisatrice ait été trop jeune en 1957 car on imagine le chef-d'œuvre qu'elle aurait pu tourner avec les paras en train de pacifier la Casbah.

Trois vies et une seule mort Raúl Ruiz, France, 1996, 120 mn

Pierre Bellemare raconte à la radio quatre "histoires extraordinaires" interprétées par le même Marcello Mastroianni. On croit d'abord à des sketches indépendants, mais dans le troisième où Marcello est l'étrange majordome d'un couple (Melvil Poupaud et Chiara Mastroianni), nous retrouvons sa femme (Marisa Paredes) du premier épisode et la pseudo-prostituée et son époux (Anna Galiena et Jacques Pieller) du second. Cauchemar ou divagations d'un fou ? Les quatre personnages qui partagent le même corps meurent en même temps.

Il est question de fées, d'"anthropologie négative" et un mendiant gagne plus qu'un prof à la Sorbonne. Cette histoire absurde est un labyrinthe où l'on a plaisir à se perdre. Avec Feodor Atkine, Monique Mélinand et Arielle Dombasle.

Nelioubov *Faute d'amour*, Andreï Zviaguintsev, Russie, 2017, 122 mn

2012. Boris (Alexeï Rozine) et Gena (Mariana Spivak), séparés, doivent faire face à la soudaine fugue de leur fils Aliocha que l'on ne retrouvera pas. D'où ce film uniquement bâti sur des recherches infructueuses. La télévision ressasse la propagande poutinienne contre les agents de l'Occident qui auraient pris le pouvoir en Ukraine. Peinture d'un monde où les relations entre conjoints et partenaires, entre parents et enfants, sont régies par l'intérêt. Pas étonnant qu'Aliocha, enfant non désiré, ait pris congé de cet univers sans amour.

Law and order Frederick Wiseman, USA, 1969, 81 mn

Nous suivons la Police de Kansas City (Missouri). Face à des délinquants souvent noirs, ces flics exclusivement blancs ne sont ni racistes ni brutaux. La présence de la caméra y est sans doute pour quelque chose : contrairement à d'autres films du réalisateur, on n'est pas tout à fait convaincu par les images.

Ginga-tetsudō no yoru *Train de nuit dans la Voie Lactée*, Gizaburō Sugii, Japon, 1985, 103 mn

D'après Kenji Miyazawa, qui avait déjà inspiré *Gauche le violoncelliste* (p. 29), ce dessin animé se situe dans un monde félin où l'on pratique l'espéranto. Deux jeunes chats, Giovanni et Campanella, montent à bord d'un train qui traverse la Voie Lactée, avec arrêt au Cygne (Croix du Nord) avant la Croix du Sud. Ils croisent un chasseur de hérons, un télégraphiste aveugle et des survivants du Titanic. Campanella s'éloigne à la fin du voyage et Giovanni se réveille pour apprendre que son copain s'est noyé. C'est beau et légèrement ennuyeux.

Leni Riefenstahl, die Macht der Bilder Ray Müller, RFA, 1993, 181 mn

Passionnant documentaire consacré à la réalisatrice âgée de 90 ans ; avec son jeune compagnon qu'elle finira par épouser (à 100 ans !), elle pratique la plongée sous-marine. Mais l'intérêt se focalise sur son activité durant le III^e Reich.

Authentique leçon de cinéma avec la genèse de sa *Lumière bleue* (p. 1685). En s'inspirant des suggestions d'Arnold Fanck, avec lequel elle avait tourné *Der heilige Berg* (p. 1522), elle remonte le film en intercalant des plans, par exemple de volets que l'on ferme. Technique de montage poussée au maximum d'efficacité avec *Le triomphe de la volonté* (p. 1536) quand les jeunes nazis venus des quatre coins du Reich semblent s'interpeller – "D'où viens-tu, camarade?". Au sujet des *Dieux du stade* (1938), elle nous explique comment elle brise la monotonie des images de sauts en piscine en combinant trois caméras.

Sur ses relations avec le régime, elle est d'une totale mauvaise foi : mensonge par omission ou déni pur et simple quand on lui cite des passages embarrassants du journal de Goebbels ou lui rappelle les figurants tziganes qu'elle alla chercher dans un camp de concentration lors du tournage de *Tiefeland* (1945). Elle se défend de toute idéologie nazie en invoquant la douteuse distinction entre Fond et Forme : elle s'est contentée de mettre en images des événements sur lesquels elle n'a jamais eu la moindre opinion... on ne va tout de même pas lui reprocher son perfectionnisme ! Et nous prend carrément pour des imbéciles quand elle fait remarquer qu'il n'y a aucun commentaire en voix off. Comme si le champ/contrechamp qui oppose le Führer seul à la fourmilière de ses séides n'était pas en lui-même un message, du pire ordre qu'il soit.

High school Frederick Wiseman, USA, 1968, 75 mn

Un lycée de Philadelphie. Cours de poésie basé sur *The dangling conversation* de Simon et Garfunkel, éducation sexuelle. Et lecture publique de la lettre d'un ancien élève parti défendre (!) son pays au Vietnam.

Meat Frederick Wiseman, USA, 1976, 113 mn

Dans *Tintin en Amérique* (1931), la boucherie industrielle est résumée par un tapis roulant : le bœuf y entre sur pied pour en ressortir corned beef. C'est ce processus que le film détaille, auprès des établissements Monfort dans le Colorado. Les animaux – plaisanterie phylogénétique, nous voyons même des bisons – sont rassemblés, puis vendus lors d'enchères publiques avec voix de guimbarde style *Stroszek* (p. 549). Puis c'est l'abattage, celui du *Sang des bêtes* (p. 1587) en plus industriel ; les carcasses qui pendouillent dans une ronde qui rappelle celle des prisonniers cagoulés dans *Les sans-espoir* (p. 1650) sont ensuite découpées avec d'immenses cisailles et conditionnées, typiquement en steak haché, avant d'être distribuées par les camions de Monfort. Le réalisateur n'oublie pas les moutons, ni les problèmes du personnel ou le cours de l'action, en chute libre.

Basic training Frederick Wiseman, USA, 1971, 87 mn

Un camp de recrues avant le départ pour le Vietnam. Ils sont tondu et obligés de chanter les comptines affligeantes, telle "Mister Nixon drop the bomb", que l'on entend dans tous les films de guerre, e.g., *Officier et gentleman* ou *Full metal jacket* (pp. 602, 1599) ; mais pas de "steers and queers", la présence de la caméra ayant peut-être inhibé les sous-officiers chargés de former les troupes. Quelques conscrits résistent à la normalisation, un Noir et un cousin du Laurel de *Bonnie Scotland* (p. 1525) qui n'arrive pas à marcher au pas. La référence malvenue à San Juan Hill (1898), principal fait d'armes d'une guerre qui permit aux États-Unis de s'emparer des colonies espagnoles, trahit les arrières-pensées impérialistes de la "défense de la démocratie".

Essene Frederick Wiseman, USA, 1972, 83 mn

Ces Essenien sont les bénédictins d'un monastère du Michigan. La caméra a beau y avoir été admise, le spectateur reste complètement étranger à ces propos théologiques abscons dont on se demande parfois s'ils sont bien catholiques. Il est aussi question de tensions internes dues à l'insupportable frère Wilfred, celui qui refuse d'être appelé par son prénom, mais on ne le voit pas à l'œuvre ; dommage car cela aurait mis du piquant dans ce film austère.

Manœuvre Frederick Wiseman, USA, 1979, 114 mn

Exercices de l'OTAN en Allemagne (de l'Ouest !). Quelques vaches et beaucoup de tanks. Un soldat feuillette une revue pornographique ; le spectateur, qui doit se contenter du film, s'ennuie.

Sinai field mission Frederick Wiseman, USA, 1978, 122 mn

Auprès de la force d'interposition de l'ONU. Comme Égyptiens et Israéliens n'ont pas décidé d'en découdre, il ne se passe rien et tout le monde s'ennuie, y compris le spectateur. Moment de détente, une soirée arrosée où tout le monde boit de la bière dans une botte en cuir, une vraie, pas une transparente en verre.

Juvenile court Frederick Wiseman, USA, 1973, 143 mn

Un tribunal pour enfants de Memphis. Dossiers à l'instruction, par exemple cette fillette noire que sa mère ne surveille pas assez – on comprend qu'elle la prostitue – et qui sera confiée à une famille d'accueil. Autres enfants noirs, celui de trois ans et demi rossé à coups de ceinture ou ce gamin à la tête couverte d'un pansement qui a été ébouillanté à l'huile par son oncle, accident ?

Il faut souvent déterminer si un délinquant supposé doit ou non passer en jugement. C'est le cas d'un jeune homme pris en train de vendre du LSD, qui le nie, et que des fanatiques religieux proposent de remettre dans le droit chemin avec l'assistance de Jésus. Un autre, complice passif de deux vols à main armée, insiste pour être jugé en prétendant avoir agi sous la contrainte. Il s'est plus vraisemblablement dégonflé et quand son avocat accepte qu'il soit envoyé en maison de correction, il refuse cette peine légère de toutes ses forces. Il y a finalement cet adolescent de 15 ans qui se serait livré à des attouchements sur la fillette qu'il était censé garder. Les accusations sont portées par une mère inquiétante qui voit de la pédophilie partout, le présumé coupable ne parle que de religion, alors qui croire ? Sûrement pas la présumée victime qui a trop entendu sa mère ; le polygraphe auquel on soumettra le suspect peut aider.

Le film a visiblement influencé Raymond Depardon, cf. *Délits flagrants* (p. 431).

Hospital Frederick Wiseman, USA, 1970, 84 mn

Le Metropolitan hospital de New York. Quelques images d'opérations, mais l'essentiel du film est consacré aux urgences. Un jeune Noir arrive la gorge tranchée, pas trop profond mais saigne beaucoup. Une vieille femme victime d'une crise cardiaque reste dans un état critique. Un drogué qui a fait une overdose de mescaline hurle "Je ne veux pas mourir" puis se met à lancer des jets de vomi.

Le film met en avant les relations avec l'aide sociale. En particulier lorsqu'un psychiatre téléphone pour obtenir l'emploi qui stabiliserait un jeune schizophrène ; long et pénible dialogue de sourds car le patient ne relève pas du *welfare* puisqu'il a sa mère, même s'il s'agit en l'occurrence d'une mère indigne.

Le film se referme sur un plan de l'établissement au bord de l'East river. Sur le même thème, *Urgences* (p. 1510) de Raymond Depardon.

Primate Frederick Wiseman, USA, 1974, 106 mn

Dans un institut d'Atlanta, on étudie les singes. Ça commence avec des tests d'intelligence puis on se met à leur attacher des palpeurs dans le dos ou à leur visser un boîtier électronique sur la tête. On assiste à la vivisection d'un adorable chimpanzé qui est ensuite découpé en morceaux pour terminer en lamelles qui, examinées au microscope sont, paraît-il, splendides. Un gorille pousse d'effrayantes cris quand on le torture. Science ou scientisme ? Si le gavage des oies peine à émouvoir, l'expérimentation au nom de la recherche fondamentale sur ce "cousin" de l'Homme nous dérange. Préjugé anthropomorphe ?

Titicut follies Frederick Wiseman, USA, 1967, 84 mn

Longtemps interdit car il avait indisposé l'état du Massachusetts, ce premier film du réalisateur nous fait pénétrer à l'intérieur d'un institut psychiatrique (Bridgewater) réservé aux délinquants. L'un, qui refuse de s'alimenter, est nourri de force avec une sonde dans la narine ; l'image est coupée de plans de son cadavre, signe que la méthode n'a pas été très efficace. Un détenu qui proteste de sa normalité se voit infliger une dose supplémentaire de calmants, sans doute pour lui apprendre à respecter l'avis des médecins. À l'exception de ce jeune obsédé qui avoue avoir violé une fillette, on ne sait pas ce dont ces hommes sont coupables. Mais il leur reste souvent une humanité pathétique que dénie les gardiens, prompts à s'en moquer et leur infliger des vexations : pour quelle autre raison les oblige-t-on à se promener nus ?

Une fois par an, une fête égaie le sinistre établissement de Titicut street.

Welfare Frederick Wiseman, USA, 1975, 167 mn

Le service de l'aide sociale à New York. On y vient chercher un logement, un travail, une allocation. Les échanges sont facilement pénibles, souvent du fait des demandeurs, pas toujours honnêtes ; on apprend que l'un d'eux émarge sous trois identités interchangeables. Il est question de chèques envoyés à la mauvaise adresse ou à la mauvaise personne ; la caméra s'attarde alors sur le conflit entre les employés arc-boutés sur le règlement et les demandeurs parfois très agressifs. Un raciste radoteur n'en finit plus de provoquer les policiers (noirs) de service en leur promettant une pendaïson collective ; il faut finalement l'expulser en le bousculant un peu. Une silhouette de vieille femme avec un gros sac à la main nous rappelle l'existence de sans abri. Un chômeur cultivé – il cite *En attendant Godot* – avoue voler des barres de chocolat chez Woolworth pour manger – on pense à *Je suis un évadé*, p. 444 – ; il volerait un poulet rôti si ça tenait dans les poches. Aux premières heures du jour suivant, la pathétique cohorte est de retour.

Canal zone Frederick Wiseman, USA, 1977, 168 mn

Dans l'État de Panamá créé en 1903 par les États-Unis sur une portion de Colombie, l'oncle Sam s'est taillé un petit morceau centré sur la ville de Balboa, porte sur le Pacifique d'un canal qui n'intéresse que médiocrement le réalisateur, pas plus que les indigènes qui végètent non loin. Son sujet, c'est le microcosme, cette Amérique américanisante aux allures de monde colonial qui vit dans cette zone protégée. On y pratique l'équitation, la boxe, il y a un zoo et un cinéma qui projette *Vol au dessus d'un nid de coucou* (p. 1200). Des scouts hors d'âge tiennent une réunion où ils se décernent mutuellement des médailles, ces dames assistent à un défilé de mode avant de tenir un meeting pour s'inquiéter des possibles conséquences d'une rétrocession au Panamá. On défile beaucoup, au son de *Stars and stripes forever* ou encore *God bless America*, les enfants vont planter des petits drapeaux devant ceux qui sont morts pour la liberté et la prospérité : il faut dire qu'on est en plein bicentenaire. Au centre de ce petit Paradis conformiste, la religion envahissante ; un bateleur explique longuement les liens sacrés du mariage voulus par Dieu et dénonce les féministes du *Women's lib* comme des suppôts de Satan. . . dans un temple bien rempli.

Two mules for sister Sara Sierra torride, Don Siegel, USA, 1970, 114 mn

Au Mexique, l'aventurier Hogan (Clint Eastwood) se met au service de sœur Sara (Shirley MacLaine), une nonne juariste ; à tous deux, ils viendront à bout du corps expéditionnaire français. On est bien loin de *Heaven knows, Mr. Allison* (p. 875), car la religieuse jure et boit : c'est en fait une prostituée. Le scénario de Bud Boetticher a été accommodé aux spaghetti avec musique d'Ennio Morricone. On pardonnera à ce film sympathique quelques anachronismes : la mitrailleuse Gatling des Français et surtout l'omniprésente dynamite, explosif breveté en 1867.

L'insoumis Alain Cavalier, France, 1964, 101 mn

Alger, 1961. Le légionnaire Thomas Vlasseroot (Alain Delon) déserte en compagnie du Lt. Fraser (Georges Géret) ; il ne pense qu'à regagner son Luxembourg natal mais Fraser, qui a rejoint l'OAS, le convainc, moyennant finances, de participer à la séquestration de Dominique Servet (Lea Massari), une avocate communiste. Mal à l'aise dans son rôle de geôlier, Thomas libère Dominique mais reçoit une balle dans le ventre qu'il n'aura jamais le loisir de soigner. Il entame une cavale en compagnie de l'avocate, dont il est devenu l'amant, et de son mari (Maurice Garrel) pour mourir d'épuisement dans la ferme familiale.

La guerre d'Algérie n'est guère qu'une toile de fond pour une superlative composition de Delon en personnage déraciné en quête de repères.

The wedding march *La symphonie nuptiale*, Erich von Stroheim, USA, 1928, 110 mn

Vienne en 1914. Nicky (le réalisateur), prince décafé et viveur, tombe amoureux de la plébéienne Mitzi (Faye Wray). Idylle dans un jardin aux pommiers en fleurs mais il faut déchanter. Nicky se marie en grande pompe avec Cecilia (Zazu Pitts), richissime héritière boiteuse tandis que Mitzi accepte à contre-cœur d'épouser le répugnant boucher Schani (Matthew Betz) qui passe son temps à cracher. Le film, qui comporte une séquence bichrome (rouge et vert) de 3 mn, se ferme sur l'image inquiétante et narquoise de l'Homme de Fer qui surveille la ville. Il comportait une suite, *Honeymoon (Mariage de prince)*, qui fut remontée par Sternberg sur ordre de la Paramount ; elle est considérée comme perdue.

Les récurrents du metteur en scène jouent les parents des protagonistes : Cesare Gravina et Dale Fuller ceux de Mitzi, Hugh Mackie le père de Schani, Maude George la mère vaguement incestueuse de Nicky. Détails typiquement stroheimiens, le bordel où l'on s'asperge de champagne, la béquille qu'utilise Mitzi après une chute ; mais aussi les mains qui jouent de l'orgue durant la cérémonie et se transforment en squelettes, symbolisme un peu lourd.

The ballad of Buster Scruggs Joel & Ethan Coen, USA, 2018, 133 mn

Servi par l'humour des deux frères, un western pointilliste en six sketches.

Buster Scruggs (Tim Blake Nelson), assassin chantant, tire plus vite que son ombre. Il finit par recevoir une balle dans le front.

Un pillier de banque (James Franco) attend sous un arbre d'être pendu mais ses bourreaux sont tous morts ; il est délivré de son inconfortable position par un vacher de passage qui s'avère être un voleur. Condamné à nouveau à la corde, il demande à son voisin de potence si c'est sa première fois.

Un impresario (Liam Neeson) parcourt l'Ouest avec son comédien sans bras ni jambes qui récite sur une chaise pour le plus grand plaisir du public. Avisant un concurrent qui a plus de succès à l'aide d'un poulet calculateur, il noie le cul-de-jatte dans une rivière et continue sa tournée en compagnie d'un gallinacé.

Un chercheur d'or (Tom Waits) finit par trouver le filon. Un jeune homme lui tire dans le dos et croit l'avoir tué ; le prospecteur vient finalement à bout de son agresseur qu'il enterre sur l'emplacement du précieux métal.

Une jeune fille (Zoe Kazan) part pour l'Oregon dans une caravane. Son frère mort du choléra, elle envisage d'épouser un des guides mais se tire une balle par peur des Indiens. Ne survit que le pénible chien aboyeur de son frère.

Cinq passagers dans une diligence avec un mort sur le toit. On comprend que deux d'entre eux (dont Brendan Gleeson) sont des chasseurs de primes qui transportent leur client pour toucher la récompense. Terreur des trois autres.

Calle mayor *Grand-rue*, Juan Antonio Bardem, Espagne, 1956, 97 mn

Une ville de Castille. Des jeunes hommes désœuvrés se livrent à de mauvaises blagues. La dernière d'entre elles, digne des *Grandes manœuvres* (p. 42), consiste à séduire Isabel (Besty Blair de *Senilità*, p. 947) une vieille fille de 35 ans, et lui faire miroiter le mariage avant de la larguer en public. C'est le bellâtre Juan (José Suárez) qui est chargé d'exécuter cette farce pitoyable et cruelle. Ému par la victime, il voudrait se dégager d'une aventure qui lui pèse sans être pour autant capable de passer aux aveux. C'est son ami madrilène Federico (Yves Massard) qui viendra au secours de l'infortunée en lui révélant la machination tout en lui suggérant de partir à Madrid en laissant ce milieu étriqué et sa grand-rue où l'on cancanne. Après avoir hésité, elle reste sur place ; le dernier plan, d'une grande tristesse, la saisit derrière sa fenêtre battue par la pluie.

Chef-d'œuvre du réalisateur, le film est une charge violente contre ces *Vitelloni* (p. 535) espagnols qui annoncent, en plus méchant, les sinistres farceurs d'*Amici miei* (p. 605). La vie de province étouffante, avec ses processions et ses prêtres en troupeaux, est une sorte de résumé de la glaciation franquiste. On pourrait craindre que la victime de la blague ne se suicide mais elle manque de passion pour ça et se contente de rentrer dans sa coquille ; d'une certaine façon elle participe à la médiocrité générale. Avec Dora Doll.

L'affaire du courrier de Lyon Maurice Lehmann, France, 1937, 99 mn

Version à décharge de la célèbre affaire judiciaire du Directoire co-réalisée par Claude Autant-Lara. Pierre Blanchar incarne l'infortuné Lesurques et Dita Parlo son épouse dévouée tandis que Dorville, Jean Tissier et Sylvia Bataille jouent les complices du sosie Dubosc et sa maîtresse. La scène d'exécution est très prenante. Avec Charles Dullin en aveugle accusateur et Jacques Copeau dans le rôle du juge Daubenton qui fit plus tard condamner Dubosc : "Une tête de trop".

Le dernier tournant Pierre Chenal, France, 1939, 87 mn

Première adaptation du *Facteur sonne toujours deux fois* de James Cain, située dans le midi. Nick Marino (Michel Simon), qui tient un relais routier (essence Azur), est marié à Cora (Corinne Luchaire) ; trop jeune pour lui, elle lui préfère le trimardeur Frank (Fernand Gravey)... on connaît la suite (p. 234). Lorsque le juge d'instruction (Marcel Vallée) se résout à abandonner les poursuites, il déclare "Je les aurai au tournant", d'où le titre.

Excellent film sorti au mauvais moment : Chenal était juif. Problème symétrique après guerre à cause de Luchaire et de Robert Le Vigan qui incarne ici le cousin maître-chanteur de Nick. Petit rôle de dompteuse pour Florence Marly.

La foire aux chimères Pierre Chenal, France, 1946, 93 mn

Frank Davis (Erich von Stroheim), talentueux graveur employé par la Monnaie, est laid au point d'effrayer les femmes ; il ne peut guère compter que sur sa fidèle gouvernante Marie-Louise (Margo Lion). Il rencontre dans une foire la belle Jeanne (Madeleine Sologne) qu'il épouse : aveugle, elle ne peut voir son visage couturé. Il se livre pour elle à des dépenses somptuaires qui l'amènent à travailler pour Furet (Louis Salou), un faux-monnayeur poète mais aussi un peu assassin, spécialité les chocolats empoisonnés. La médecine qui ne peut rendre Frank beau redonne par contre ses yeux à Jeanne qui finit par partir avec un lanceur de couteau (Yves Vincent). Frank règle son compte à Furet avant de se défenestrer. Scénario aberrant mais quels acteurs !

Les dernières vacances Roger Leenhardt, France, 1948, 91 mn

1933 dans le Midi. Il est question de vendre la maison familiale de Torrigne que Walter (Jean d'Yd) et sa sœur Cécile (Renée Devillers) gardent en indivision comme lieu de vacances. Le flirt de leurs enfants adolescents Juliette (Odile Versois) et Jacques (Michel François) est dérangé par l'arrivée d'un acheteur dont la jeune fille s'amourache : petits complots des enfants entraînés par le jaloux Jacques. Tandis que la vieille tante Délie (Berthe Bovy) passe des heures murée dans sa chambre, la tante Odette dévergondée – divorcée, c'est tout dire ! – fait tourner la tête de Valentin (Pierre Dux), époux de Cécile et père de Jacques. Le temps s'étire au son du piano tandis qu'on emballe car il faudra quitter les lieux le 30 septembre. Walter, photographe amateur, réunit la famille pour une pose où figurent le jardinier (Paul Faivre) et la tortue chère aux enfants.

Cette histoire de "maisons trop vieilles et de trop jeunes amours" charme par sa nostalgique spontanéité.

Dans la ville blanche Alain Tanner, Suisse, 1983, 104 mn

Cette ville blanche, c'est Lisbonne où débarque le marin suisse Paul (Bruno Ganz) qui a déserté son "usine flottante". Longues déambulations à Bairro Alto, rencontres dans des bars ; Paul se fait tabasser et voler son argent. Aventure avec une serveuse, Rosa (Teresa Madruga), qui disparaît de sa vie alors qu'il est hospitalisé suite à une blessure au couteau. Malgré des coups de bourdon dans la chambre où s'agitent des rideaux cramoisis, il continue à jouer de l'harmonica, à tourner de petits films super 8 qu'il fait expédier à une compagne restée au pays. Finalement, celui qui se compare à un axolotl vend ses gadgets et prend le train pour regagner la Suisse, étrange destination puisque la mer serait sa vraie patrie. L'image de Rosa lui apparaît fugacement avant de s'estomper.

La surprise du chef Pascal Thomas, France, 1976, 98 mn

Le rédacteur en chef d'un journal reçoit une lettre d'un copain, un cuistot qui n'a jamais quitté sa province. Prétexte à évoquer le passé et des histoires de drague tellement assommantes qu'on décroche très vite. Une mauvaise surprise.

For ever Mozart Jean-Luc Godard, Suisse, 1996, 81 mn

Une partie du film est consacrée au tournage d'un hypothétique *Boléro fatal*, prétexte à des réflexions sur la nature et le rôle du cinéma. Une troupe qui partait vers Sarajevo jouer Musset est capturée par des Serbes qui s'amuse à exécuter les comédiens, c'est du moins ce qu'on croit comprendre. Tout se termine à Genève où l'on joue Mozart.

Ce n'est pas un très bon Godard. Les scènes d'exécution rappellent *Week-end* (p. 329) et les réflexions sur le cinéma tombent à plat après *JLG/JLG* (p. 166).

Francis, the talking mule Arthur Lubin, Grande-Bretagne, 1950, 91 mn

Ce mulet parlant (avec la voix de Chill Wills) sauve la vie du soldat Stirling (Donald O'Connor) lors de la guerre du Pacifique mais lui vaut des ennuis car personne ne veut croire à son histoire. Dûment renseigné par Francis, Stirling se livre à des faits d'armes puis arrive à faire parler l'animal devant le Gal. Stevens (John McIntire) lequel, convaincu à son tour, est l'objet des quolibets de la radio nipponne Tokyo Rose ; mais Francis, par son verbe magique, coupe court aux objections des correspondants de Presse et du sceptique Col. Hooker (Ray Collins). Rentré chez lui avec le mulet, Stirling reste victime de l'incrédulité générale.

Grand succès, cf. *Bigamie* (p. 67) où Francis est mentionné lors d'une visite guidée de Hollywood, le film est le premier d'une série de sept. En attendant la série télévisée *Mister Ed* (1958-66), 145 épisodes consacrés à un cheval bavard.

The young lions *Le bal des maudits*, Edward Dmytryk, USA, 1958, 161 mn

Trois jeunes hommes engagés dans la guerre : du côté américain, le crooner Michael Whiteacre (Dean Martin, qui d'autre ?) et le Juif Noah Ackerman (Montgomery Clift) soumis à des brimades, du côté allemand l'officier Christian Diestl (Marlon Brando) qui se détache peu à peu du régime nazi. Les trois se retrouvent lors de la libération d'un camp de la mort ; Michael fait un carton sur le "Kraut" Christian qui venait pourtant de jeter ses armes.

Film lourdingue qui rappelle *Tant qu'il y aura des hommes* (p. 509), y compris dans le fait que l'irréprochable armée américaine punit toujours les abus. Maximilian Schell campe le supérieur, fanatique et sans scrupules, de Diestl.

Hotel Monterey Chantal Akerman, Belgique, 1973, 62 mn

Les débuts de la réalisatrice dans ce film muet influencé par Andy Warhol qu'elle n'a aucun mal à surpasser. Des plans fixes d'un hôtel fauché, le voyant jaune ou rouge de l'ascenseur, les toilettes sur le palier. De temps à autre une porte s'entrebaille, plus rarement elle s'ouvre et la caméra fixe un personnage immobile dans sa chambre. Puis elle s'anime, travellings avant et arrière dans les couloirs et montée sur le toit avec panorama du paysage urbain environnant. C'est un peu le brouillon de *News from home* (p. 1116).

Paris qui dort René Clair, France, 1925, 35 mn

Cinq personnages se retrouvent dans un Paris dont les habitants sont figés dans diverses poses, par exemple un homme qui allait se jeter dans la Seine. Ils vont pique-niquer en haut de la Tour Eiffel où ils découvrent un message qui les amène chez le Prof. Ixe dont le rayon lourd vient d'endormir la Terre. En jouant sur les manettes de sa machine, ils peuvent à volonté faire redémarrer le Monde ou le figer à nouveau. Dernier plan sur l'ancien palais de Chaillot.

Typique de la fantaisie millimétrée de René Clair. Détails d'époque, les chapeaux cloches et le crottin dans les rues.

Nippon sengoshi – Madamu onboro no seikatsu *Histoire du Japon racontée par une hôtesse de bar*, Shōhei Imamura, Japon, 1970, 100 mn

C'est un peu la version documentaire de *La femme insecte* (p. 672). Chieko, Japonaise un peu vulgaire aux gros seins, raconte sa vie depuis la fin de la guerre. D'une famille de hors-castes (des maquignons), elle débute dans le marché noir avant de tenir un pachinko avec son premier époux qui la trompe et la bat. Elle le quitte pour un barman qui n'est guère mieux puis va s'installer au port de guerre de Yokosuka où elle tient un bar et collectionne les amants américains – on se perd un peu dans ces interchangeables – ; elle préfère les marins, amusants, aux officiers imbus de respectabilité. Nous la quittons alors qu'elle part aux États-Unis avec un Américain plus jeune. Elle l'épouse pour acquérir la nationalité, qu'importe la suite, elle veut seulement être amoureuse jusqu'à sa mort. Sa famille lui ressemble : sa mère, donneuse de leçons, semble ne s'être assagie qu'avec l'âge, sa fille, qui apprécie aussi les marins, a été dépuclée très tôt.

En contrepoint, l'actualité : les manifestations communistes et leur répression par MacArthur qui profite de la guerre de Corée pour réintégrer les fonctionnaires épurés, la fermeture des bordels, puis l'émergence de la Sōka Gakkai à laquelle Chieko adhère un temps. Politiquement, son pro-américanisme l'amène à nier purement et simplement les atrocités commises au Vietnam.

Breaking bad Vince Gilligan, USA, 2008-13, 2834 mn

Série psychologiquement très fouillée qui raconte en 62 épisodes la prenante odyssee de Walter White (Bryan Cranston), un professeur de chimie surqualifié (cf. le générique et ses Br, Ba, Cr, etc.) d'Albuquerque qui tourne mal. Le diagnostic d'un cancer du poumon déjà avancé le convainc de gagner beaucoup d'argent pour mettre sa famille à l'abri. Il se reproche aussi d'avoir raté le coche il y a vingt ans en vendant pour un plat de lentilles les parts de la startup Grey Matter qu'il avait confondée avec des copains devenus depuis milliardaires.

Sous le pseudonyme de Heisenberg, il fabrique une "meth" (méthamphétamine) bleutée de qualité superlative, d'abord dans un RV (camping car), avant de passer à l'échelle industrielle au service du Chilien Gus Fring (Giancarlo Esposito). Il deviendra à peu près indépendant avant de se faire évincer par une bande de néo-nazis. Son adjoint de prédilection est Jesse (Paul Aaron), un ancien élève au comportement très cahotique avec lequel il finit par se brouiller à mort.

Homme de famille, Walter est proche de l'agent de la DEA (l'anti-drogue) Hank (Dean Norris) car ils ont épousé deux sœurs. Hank est un flic impitoyable et souvent brutal obsédé par cet Heisenberg qu'il est souvent à deux doigts d'attraper mais qui ne se fait prendre qu'à la toute fin ; le Javert de la DEA est abattu par les "amis" à croix gammée de son beau-frère. L'épouse enceinte de Walter, Skyler (Anna Gunn), change constamment d'attitude : elle le trompe, veut divorcer, puis se rabiboche pour acquérir une laverie d'automobiles destinée à blanchir l'argent de la meth. Mentionnons aussi Saul Goodman (Bob Odenkirk) l'avocat marron, vulgaire et trouillard qui tire Walt de plus d'une mauvaise passe.

La violence s'installe dès le début avec les deux "amis" mexicains de Jesse dont Walter se débarrasse à l'aide d'un gaz toxique ; il devra cependant étrangler l'un d'eux de ses mains. Les héros ont ensuite maille à partir avec le maniaque homicide Tuco, neveu de Tio Salamanca (Mark Margolis), un membre du cartel de la drogue qui, paralytique, ne s'exprime que grâce à une sonnette. Pour ces Mexicains, la famille est tout – comparer à celle, indifférente, des géniteurs de Jesse – et les héros ne sont sauvés que par l'intervention de... Hank qui abat Tuco. Suit un moment de paix relative avec la rencontre de Gus, homme poli et élégant qui contraste avec la vulgarité du Cartel et installe un magnifique laboratoire pour Walter et Jesse. Quand Jesse est viré au profit d'un autre assistant qui apprend toutes les ficelles, Walter comprend que Gus a chargé son bras droit Mike (Jonathan Banks) de l'exécuter ; il fait alors tuer son potentiel remplaçant par Jesse. Mais, se sentant toujours en sursis, il finit par provoquer l'annihilation réciproque de Gus et de Tio, deux ennemis mortels. Resté seul en piste, Walter devient bien sanguinaire en faisant assassiner des témoins gênants par des nazillons qui finissent par le détrousser et fabriquer de la meth médiocre à l'aide de Jesse devenu leur esclave. Seul ce dernier sort vivant du règlement de comptes final.

The Civil War Ken Burns, USA, 1990, 685 mn

Documentaire consacré à la guerre de Sécession (1861-65) qui fit une nation d'un agrégat d'états disparates, à l'époque de l'unification de l'Italie et de l'Allemagne et du réveil du Japon. Style classique avec témoignages d'époque (e.g., Walt Whitman) en voix off et longues interventions d'un écrivain né dans le Sud et d'une historienne noire. Aucun témoin direct et pour cause, sinon la présence touchante de Daisy Turner (104 ans), poétesse et fille d'un ancien esclave. À l'écran, on voit surtout des photos de jeunes soldats, vivants ou morts, de champs de bataille et des portraits posés aux intenses regards. Quelques bandes de cinéma aussi, principalement des réunions d'anciens des deux bords prompts à fraterniser ; la plus récente en 1938, 75 ans après Gettysburg.

Pour les Noirs, le bilan est maigre : à part l'abolition de l'esclavage que Lincoln avait eu la sagesse de verrouiller par un amendement (p. 829), ils perdent tout avec la paix. L'actualité nous apprend d'ailleurs que le combat n'est pas fini. La sympathie pour eux était très limitée au Nord, témoin ces lynchages commis à New York par des Irlandais exaspérés à l'idée de se battre pour les libérer. Mais c'est le Sud qui se comporte le plus mal avec le massacre de la garnison noire de Fort Pillow par le brave général sudiste Nathan Forrest, futur pilier du KKK.

Ce carnage (620 000 morts) frappe par sa modernité qui annonce la Grande Guerre. Alors que le Sud agricole en est encore aux charges héroïques, le Nord industriel mène une guerre d'usure passive. Pas surprenant que le début ait vu une succession de piquettes nordistes (les deux Bull Run, Fredericksburg, Chancellorsville) difficilement équilibrées par quelques succès (Antietam, Chattanooga). Aux agressifs sudistes "Stonewall" Jackson et Lee, s'oppose McClellan, sorte de Pétain *ante litteram* qui n'a jamais assez de forces pour attaquer. Le pivot de la guerre est Gettysburg, une des rares batailles à s'être déroulées au Nord et défaite cuisante pour Lee, trop sûr de lui. Puis la guerre s'enlise, Grant fait face à Lee dans une série de manœuvres idiotes qui rappellent la course à la mer de 1914 et qui voit les belligérants se stabiliser à Petersburg pour une guerre de tranchées ; un statisme cependant très meurtrier avec deux tiers de morts de maladie. Même blocage à Atlanta, mais le président rebelle Jefferson Davis a la mauvaise idée d'y nommer un militaire à l'ancienne qui livre combat et se fait étriller par Sherman ; la ville est abandonnée et soumise au pillage, cf. *Gone with the wind* (p. 476).

Moderne, la marche à la mer durant laquelle Sherman détruit les infrastructures, moderne le mépris de Grant pour les énormes pertes humaines – il annonce le "grignotage" de Joffre – qui se justifie cyniquement par l'écrasante supériorité numérique du Nord. Mais le plus moderne reste le camp d'Andersonville où l'on s'ingéniait à faire mourir les prisonniers nordistes (plus d'un quart) de faim et de sévices. Les photos de squelettes vivants, tout comme la justification du commandant Wirz qui se serait contenté d'obéir aux ordres, annoncent Auschwitz.

La fille du Diable Henri Decoin, France, 1946, 94 mn

Le gangster Saget (Pierre Fresnay) se réfugie dans un village sous l'identité de Ludovic Mercier, un enfant du pays qui aurait fait fortune en Amérique. Sa vieille "tante" (Thérèse Dorny) croit le reconnaître. Seul à n'être pas dupe puisqu'il lui a extrait une balle de 7,65 mm, le médecin (Fernand Ledoux) le fait chanter pour la bonne cause en lui faisant financer des installations médicales et un stade de football. L'acrimonieuse sauvageonne Isabelle (Andrée Clément) lui préfère la figure de Saget qu'elle ne connaît pas et quand ce dernier jette le masque devant elle, la "fille du Diable" lui demande de cesser de jouer au bourgeois et de reprendre (avec elle) sa vie criminelle; comme il refuse, elle le dénonce, pensant le forcer à rentrer dans ses anciens habits. Mais il se laisse placidement arrêter et la femme fatale se suicide. Sur un thème voisin, *Le visiteur* (p. 154) sera plus réussi.

Un soir, un train André Delvaux, Belgique, 1968, 86 mn

Sur fond d'affrontements linguistiques, Mathias (Yves Montand) professeur flamand de... linguistique, quitte Louvain avec sa compagne française Anne (Anouk Aimée) qu'il aime profondément. Tout bascule imperceptiblement et Mathias se retrouve avec deux étranges compagnons qui l'emmènent dans une salle de bal aux danseurs et musiciens un peu mécaniques : un monde situé de l'autre côté. On comprend qu'il y a eu déraillement et que cette étrange séquence pourrait être une EMI (expérience de mort imminente) de Mathias. Mais non, il reprend ses sens pour arriver dans un lugubre hangar et y soulever la bâche qui recouvre le cadavre d'Anne.

Après *L'homme au crâne rasé* (p. 457), Delvaux adapte à nouveau Johan Daisne, mais en français cette fois, et nous conduit avec le même bonheur sur la ligne de crête qui sépare le réel de l'imaginaire, la raison de la folie.

Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000 Alain Tanner, Suisse, 1976, 111 mn

Quatre couples de marginaux post-soixante-huitards à Genève. Marco et Marie (Jacques Denis et Miou-Miou), Max et Madeleine (Jean-Luc Bideau et Myriam Mézières), Marcel et Marguerite (Roger Jendly et Dominique Labourier) et enfin Mathieu et Marie (Rufus et Myriam Boyer) qui ont un enfant baptisé Jonas par Marcel, grand défenseur des baleines. Mais les utopies semblent ne mener nulle part, l'enseignement interactif pas davantage que le tantrisme. Alors que Mathieu se rend au travail à vélo, il s'imagine le futur de Jonas dans 25 ans.

Référence à *L'Émile* avec la statue de Rousseau et fulgurances en noir et blanc mettant en scène les désirs des héros. Ce film pessimiste et chaleureux annonce *Le déclin de l'empire américain* (p. 76). Avec Raymond Bussières.

L'eau vive François Villiers, France, 1958, 88 mn

Célébration de la construction du barrage de Serre-Ponçon par EDF. Voix off de Jean Giono pour un scénario cousu de fil blanc où l'orpheline Hortense (Pascale Audret) risque d'être dépossédée de son héritage par ses oncles et tantes tous installés dans la vallée de la Durance, les femmes (Milly Mathis, Germaine Kerjean et Andrée Debar) étant les plus venimeuses. Hortense échappe à une tentative de viol puis à une possible noyade alors qu'elle est enfermée dans une cave inondée. Elle finit par rejoindre l'oncle Simon (Charles Blavette) pour élever des moutons avec lui ; c'est moral puisqu'il est la bébé galeuse de la famille.

Si le film est bien oublié, ce n'est pas le cas de la musique de Guy Béart qui finit par devenir une scie. Amusante satire des sectes protestantes – on reconnaît les darbystes – avec ce Jehovah de Pertuis qui offre 10% sur les tracteurs qu'il expose dans l'annexe de son temple. Les images de chantier sont décevantes comparées à celles de l'obscur ouvrage d'Aussois dans *La meilleure part* (p. 1284). Par contre, les quelques plans consacrés à la destruction d'un village destiné à être englouti et au dynamitage d'un viaduc sont poignants.

Die Straße *La rue*, Karl Grune, Allemagne 1923, 90 mn

Fasciné par la vie de la rue qui se traduit en ombres sur son plafond, un petit bourgeois s'encanaille. Salle de bal, rencontre d'une prostituée et de son client âgé et partie de cartes en présence de deux souteneurs. Le client est ensuite assassiné par un des maquereaux et la fille des rues tente de faire porter le chapeau au bourgeois qui est disculpé *in extremis* alors qu'il tentait de se pendre en prison. Il retourne finalement chez lui pour retrouver la tendre médiocrité de son ménage.

Dans la première partie, le film brille de tous les feux du cinéma muet, montage haché et surimpressions. On aimerait le voir dans une copie décente.

Kaze no naka no mendori *Une poule dans le vent*, Yasujirō Ozu, Japon, 1948, 80 mn

Dans le style familial d'Ozu, son paysage urbain de gazomètres et sa caméra au ras du tatami qui insiste sur l'escalier qui mène au premier étage. Du haut duquel Suichi (Sūji Sano), rentré de guerre, précipite son épouse Tokiko (Kinuyo Tanaka) coupable de s'être livrée à une nuit de prostitution pour acheter les médicaments nécessaires à leur fils malade. La coupable remonte en claudiquant et l'offensé, magnanime, consent à lui pardonner ; éperdue de reconnaissance, elle se prosterne à ses pieds.

Avec Chishū Ryū et Takeshi Sakamoto ; sur une porte, l'affiche de *Love letters* (p. 119). Le cinéaste ne persévérera pas dans cette veine pénible.

Monseigneur Roger Richebé, France, 1949, 92 mn

L'érudit Piétrefond (Fernand Ledoux), qui sait que Louis XVII s'est échappé du Temple, retrouve son descendant en la personne du modeste ouvrier serrurier Louis Mennechain (Bernard Blier au physique assez Bourbon). Devenu "Monseigneur", Louis est rapidement accepté par les milieux légitimistes (Maurice Escande, Paul Faivre) et devient l'amant d'une duchesse (Nadia Gray). Quand Piétrefond lui demande une subvention, il apprend que son découvreur n'est qu'un habile faussaire et retourne chez son patron (Yves Deniaud) dont il épouse la fille. Il garde cependant des doutes qui le conduisent devant la Vierge de la chapelle expiatoire : "Si c'était vrai?". Une réussite de "Pauvrece".

Une femme douce Robert Bresson, France, 1969, 89 mn

D'après Dostoïevski. Le film débute par le suicide d'une jeune femme qui saute de son balcon. Puis continue avec le monologue intérieur du mari près du cadavre de son épouse. Il se remémore sa vie avec elle, au cinéma (*Benjamin ou les mémoires d'un puceau*, p. 1077) ou au théâtre (*Hamlet*), et l'incompréhension qui s'installe entre les deux. Le trompe-t-elle ? Toujours est-il qu'elle est tentée de l'assassiner. Puis tombe dans une sorte d'indifférence à laquelle il est incapable de répondre avec ses mots : prendre, donner, désirer, adorer et admirer. Elle aurait voulu autre chose, mais quoi ? Alors que l'on referme le cercueil il l'exhorte "Ouvre les yeux une fois, rien qu'une fois!".

La diction anti-théâtrale de ce premier Bresson en couleurs s'entend surtout dans les "non non" du protagoniste. Les cadrages sont splendides. À l'instar d'Anne Wiazemsky (*Au hasard Balthazar*, p. 481), l'actrice principale débutante devait démontrer la possibilité d'une vie après Bresson : c'est Dominique Sanda.

Portrait d'un assassin Bernard-Roland, France, 1949, 86 mn

Jean, alias Fabius (Pierre Brasseur) risque chaque soir sa vie à moto dans un numéro forain. Lucienne de Rinck (Maria Montez), directrice d'un cirque, le convainc de tenter un périlleux double looping dans le toboggan aménagé par Fred (Marcel Dalio). Autour de la femme fatale, des personnages inquiétants, le cupide Pfeiffer (Jules Berry) et surtout l'estropié Eric (Stroheim) portant corset et cane. Tout bascule lorsque Martha (Arletty), l'épouse de Fabius qui a pris sa place à moto, se tue. Ne voyant plus en Lucienne qu'un monstre émoustillé par la mort de ses amants, Jean l'abat avant de prendre place pour la fatidique cascade. Contre toute attente il s'en sort ; mais il est désormais un assassin.

La relation entre Eric et Lucienne annonce celle entre Max et Norma dans *Sunset Boulevard* (p. 1574). Apparition des célèbres Fratellini.

Le diable au cœur Marcel L'Herbier, France, 1927, 121 mn

À Honfleur, les amours contrariées de l'orphelin Delphin (Jaque Catelain) et de la jeune Ludivine (Betty Balfour) que son père a vendue à un patron de beuglant. Tout se termine par une tempête et la réunion des jeunes gens. Le scénario de Lucie Delarue-Mardrus est bien conventionnel et le film paraît plutôt sage par rapport à *L'inhumaine* ou *L'argent* (pp. 925, 1825). Copie restaurée.

Le Jardin des Plantes Philippe de Broca, France, 1994, 92 mn

1944. Fernand Bornard (Claude Rich) dirige le Jardin des Plantes. C'est un trouillard du genre à résister en écoutant Radio-Londres. Et voilà que son fils (Samuel Labarthe) est raflé et fusillé comme otage ; il se résout à recueillir sa petite fille Philippine (Salomé Stévenin, 9 ans) qui ne peut guère compter sur sa mère (Catherine Jacob), une comédienne au mieux avec l'Occupant.

Né pouvant se résoudre à la mort de son fils, encore moins à en parler à Philippine, Fernand lui invente une vie rêvée : il serait le capitaine Armand, héros de la Résistance qui dynamite tout – y compris le viaduc de Garabit ! Le vieil homme et l'enfant s'aventurent dans les égouts pour y espionner les Boches et la petite, qui a compris que son père est mort, se prête au jeu. Lors de l'insurrection de Paris, Fernand est amené à dynamiter un train à Austerlitz et attribue ce fait d'armes au fictif Armand qui a finalement droit à une stèle sur un arbre du jardin.

Parfois cousu de fil blanc mais profondément touchant, ce modeste téléfilm éclaire la fin de carrière décevante du réalisateur.

La nuit fantastique Marcel L'Herbier, France, 1942, 86 mn

Denis (Fernand Gravey, trop âgé) finance ses études en travaillant aux Halles. Il s'endort souvent de fatigue et rencontre Irène (Micheline Presle), une femme en blanc qu'il suit dans ses rêves. Son (faux) père est le Pr. Thalès (Saturnin Fabre), un magicien qui veut mettre la main sur son héritage en la mariant à son ridicule assistant (Jean Parédès, qui d'autre ?) puis, comme elle résiste, en l'escamotant lors d'une représentation pour l'enfermer dans l'asile de fous du Dr. Le Tellier (Marcel Lévesque). Convaincu qu'il est dans un rêve, Denis accepte le somnifère que lui tend son camarade Boris (Michel Vitold) et s'endort. Rêve dans le rêve ? Il se réveille aux Halles sans trop savoir à quoi s'en tenir sur sa nuit ; le 13 rue Gît-le-Cœur où résidait l'aveugle Adalbert (Charles Granval) est un amas de décombres. C'est cependant une Irène bien réelle qui vient le retrouver dans sa chambre.

"Nous rêvons tous" : on renonce à chercher la part du réel avec ce Café des Illusions et la tête d'Irène dans une boîte. Le réalisateur utilise avec bonheur les effets d'optique dont il abusait dans ses premiers films, e.g., , *El Dorado* (p. 1034).

Carrefour Curtis Bernhardt, France, 1938, 70 mn

Roger de Vétheuil (Charles Vanel) est soupçonné d'être le voyou Jean Pelletier disparu sur le front de la Somme. Bien que l'ancienne maîtresse de Jean, la patronne de boîte de nuit Michèle Allain (Suzy Prim), le reconnaisse au procès, Roger est disculpé par Lucien Sarroux (Jules Berry) qui témoigne de la mort de Jean. Il veut en réalité faire chanter l'amnésique Vétheuil qui finit par comprendre qu'il est bien Pelletier. Lucien est abattu par sa complice Michèle qui se suicide en attestant que Vétheuil n'est pas Pelletier : elle l'aimait toujours. Dernier plan sur l'enseigne lumineuse MICHELE dont les lettres s'éteignent une à une.

Un bon film d'un réalisateur allemand banni, en route pour Hollywood.

Mommy dearest *Maman très chère*, Frank Perry, USA, 1981, 129 mn

L'actrice Joan Crawford (Faye Dunaway). Ses démêlés avec la MGM et Louis Mayer (Howard Da Silva), son oscar pour *Mildred Pierce* (p. 585), son mariage avec Pepsi-Cola. Et, côté domestique, son obsession maniaque de la propreté, ses crises d'hystérie et son manque d'amour pour sa fille adoptive Christina qu'elle finit par déshériter : "Elle a eu le dernier mot". Pas si sûr, puisque Christina devait se venger en publiant le portrait à charge dont est tiré ce film assez décevant.

Carmen Francesco Rosi, France, 1984, 149 mn

L'opéra de Bizet, magnifiquement filmé en Espagne, notamment dans les arènes de Ronda. Dans le rôle-titre, Julia Migenes, plus provocante que belle.

The green fog Guy Maddin, USA, 2017, 62 mn

Dans le style de *Dead men don't wear plaid* (p. 1734), un montage d'extraits de films situés à San Francisco : *Vertigo* (p. 1561) mais aussi *Dirty Harry* (p. 1614) et *Dark passage* (p. 149). Un brouillard vert enveloppe la ville et le Golden Gate Bridge. Il enveloppe aussi le scénario mais après tout c'est du Maddin.

Le sang d'un poète Jean Cocteau, France, 1932, 51 mn

Produit, tout comme *L'âge d'or* (p. 1344), par Charles de Noailles, ce film est un peu le brouillon des œuvres d'après-guerre, surtout *Orphée* (p. 524) : on entre dans des miroirs qui "devraient réfléchir plus", les personnages sont collés au mur. La femme-statue aux gants noirs fait plutôt penser à *La Belle et la Bête* (p. 82) ; et la bataille de boules de neige dont le protagoniste s'appelle Dargelos annonce *Les enfants terribles* (p. 1477). "L'ennui mortel de l'immortalité."

The Shawshank redemption *Les évadés*, Frank Darabond, USA, 1994, 144 mn

Le banquier Andy Dufresne (Tim Robbins), condamné à la prison à vie pour le meurtre de son épouse, est envoyé purger sa peine dans la (fictive) prison de Shawshank. Grâce à son expertise financière, il échappe aux brimades en devenant l'homme à tout faire de son douteux directeur (Bob Gunton) auquel il fait gagner frauduleusement beaucoup d'argent et qui, pour garder sa poule aux œufs d'or, n'hésite pas à faire assassiner un codétenu qui détenait la preuve de son innocence. Andy réussit à s'évader au bout de vingt ans : le poster mural de la beauté du moment (Rita Hayworth, Marilyn Monroe, Raquel Welch) servait à dissimuler un tunnel patiemment creusé. Son collègue Red (Morgan Freeman), qui commentait l'histoire en voix off, vient le rejoindre au Mexique une fois libéré.

Scénario infantile, indécent à force de bons sentiments, où le méchant directeur est puni, le bon Andy récompensé et même innocenté aux yeux du spectateur. Du pur Stephen King filmé de façon académique par un tâcheron : on est bien loin du *Trou* (p. 22), de *Brute force* (p. 603), voire de *White heat* (p. 1723). Ce blockbuster incolore, inodore et sans saveur méritait d'être remarqué par IMDb qui le considère le meilleur de tous les temps : les classements en disent plus long sur les classeurs que les classés. Petit rôle pour James Whitmore.

Betrayal *Trahissons conjugales*, David Jones, Grande-Bretagne, 1983, 95 mn

D'après Harold Pinter. Jerry (Jeremy Irons) et Emma (Patricia Hodge) se retrouvent dans un pub. Échange de banalités sur les conjoints respectifs, notamment Robert (Ben Kingsley) le meilleur ami de Jerry ; Emma vient de lui avouer leur ancienne liaison. Jerry retrouve Robert qui rectifie, elle lui avait tout dit il y a quatre ans ; Jerry accuse Robert de duplicité !

Deux ans en arrière, Emma retrouve Jerry dans l'appartement qui abritait leurs ébats ; elle lui laisse sa clef et sort pour aller pleurer dans sa voiture. La suite un an auparavant avec une discussion entre les amis, puis encore un an en arrière à Venise où Emma et Robert projettent de visiter Torcello cher à Yeats : Robert ayant reconnu l'écriture de Jerry sur une lettre adressée à son épouse. . . elle avoue une liaison qui dure depuis cinq ans. Nouveau saut de deux ans en arrière dans le studio où Emma demande à Jerry s'il ne voudrait pas changer de vie ; elle confie être enceinte de Robert. La suite deux ans auparavant, Jerry et Emma s'aiment ; toujours pendus au téléphone, ils décident de louer un petit appartement, ce qui est touchant au vu de la sinistre remise des clefs six ans plus tard. Un dernier retour en arrière d'un an nous mène dans une réception chez Robert et Emma à laquelle Jerry confie "I am crazy about you" dans une chambre ; elle est plus surprise que vraiment choquée. Ils prennent congé sur l'image déchirante de deux mains qui s'étreignent convulsivement.

The wire *Sur écoute*, David Simon, USA, 2002-08, 3567 mn

Exceptionnelle série dont la protagoniste est Baltimore, ville aux deux tiers noire, avec sa partie Ouest soumise au trafic de drogue et des incursions dans d'autres secteurs : le port sinistré par le déclin du canal Chesapeake-Delaware qui mène à Philadelphie, le journal Baltimore Sun qui bat de l'aile, un collège aux élèves nuls et agressifs et enfin la mairie démocrate, centre de toutes les magouilles.

Vocabulaire de West Baltimore : *corners* les coins de rue où de jeunes gens vendent leur produit, parfois attaqués par des rivaux ou raflés par la Police, *snitch* pour celui qui parle trop, *loyalty* pour l'esprit d'obéissance aveugle et criminelle. Les Noirs se donnent du *brother* quand ils n'utilisent pas des insultes racistes retournées, *nigger*, *motherfucker*. Les chefs sont plutôt intouchables : le "plaider coupable" permet à Avon, puis à son successeur Marlo, de s'offrir des remplaçants qui s'accusent leur crimes avec la complicité d'une Justice peu regardante. Plongés dans cet univers où la vie (noire) ne vaut pas cher, les enfants sont soumis à d'horribles tentations : le jeune Michael fait battre à mort son beau-père pédophile et devient lui-même tueur à l'école des terrifiants Chris et Snoop, cette dernière se signalant par une totale absence d'émotivité dans l'exercice de son métier. Mentionnons les marginaux, tel Bubbles, un drogué qui sert de "snitch" pour la Police tout en promettant – il finit par y arriver – de sortir de sa dépendance. Quelques parcours positifs, l'élève Namond, l'ancien drogué Cutty, ne suffisent pas à équilibrer un bilan très négatif. Finalement, la seule façon d'échapper aux "corners" est de les rançonner : c'est ce que fait le pittoresque Omar, relayé après sa mort par Michael.

En face la Police et ses défauts, brutalité, etc. mais qui fait ce qu'elle peut, notamment en organisant des écoutes. La hiérarchie est bête et méchante, ainsi Rawls qui ne s'intéresse qu'aux chiffres et tend à dissimuler les crimes et surtout l'imbécile Valchek qui s'acharne contre le syndicaliste Sobotka pour des raisons purement personnelles ; Sobotka, qui a fermé les yeux sur quelques trafics, sera assassiné par les mafieux grecs avec la complicité de leur taupe au FBI. Face à ces deux merdes, le probe Daniels ne fait pas le poids et doit leur céder la place.

Les chiffres sont la seule préoccupation du maire (blanc) Carcetti. Pour cela il consacre l'essentiel du budget à des actions de relèvement des statistiques scolaires au détriment de la lutte contre la criminalité. Les détectives McNulty et Freamon sont particulièrement choqués de voir qu'aucune enquête n'est menée sur les 22 cadavres retrouvés dans des appartements vides et qui sont notoirement le fait de la bande à Marlo. Peu scrupuleux, McNulty et Freamon inventent une histoire de meurtres de SDF en série qui force le maire à dégager de l'argent... qu'ils détournent pour coincer les tueurs. Quand la supercherie est découverte, il est impossible de la révéler – Carcetti est en en campagne pour devenir gouverneur – et les policiers doivent démissionner, mais discrètement.

Uchū daikaijū Girara *Itoka, le monstre des galaxies*, Kazui Nihonmatsu, Japon, 1967, 88 mn

Une expédition interstellaire rencontre un nuage de météorites et ramène un œuf, lequel, sitôt éclos sur Terre, se transforme en monstre squameux à tête de poulet. Ce Girara (prononcer Guilala, rebaptisé Itoka dans la version française) s'en donne à cœur joie contre diverses maquettes avant d'être neutralisé par du guilalarium et réexpédié au fin fond des galaxies. Produit par la Shōchiku, ce sous-*Godzilla* (p. 1116) enfonce Ed Wood avec sa soucoupe volante aux allures de crêpe fourrée. Qu'est allé faire Eiji Okada dans cette galère ?

Babe *Babe, le cochon devenu berger*, George Miller, Australie, 1998, 92 mn

La suite de *Babe* (p. 1450) avec le même chœur de souris. Le fermier (James Cromwell) ayant eu un accident, son épouse (Magda Szubanski) emmène le cochon en ville dans l'espoir de glaner un peu d'argent dans un nouveau concours. Las, l'animal est capturé et forcé de se produire sur scène avec des singes avant d'être menacé de la fourrière. Toute cette ménagerie retrouve finalement la ferme : "That'll do, Pig!". Et, en effet, ça suffit comme ça.

Pulipdeul *Grass*, Sang-soo Hong, Corée, 2018, 64 mn

Dans un café, une jeune femme écoute les conversations qu'elle semble noter sur son Mac. Il est question de cuites, d'un suicide – "Tu l'as laissé boire" –, de théâtre et d'écriture ; au dehors, deux jeunes gens se prennent en photo en costume traditionnel. Tout s'embrouille un peu et l'on ne sait trop si les personnages ne sont pas plutôt les héros en gestation du livre qu'écrirait la protagoniste. Intéressant mais un peu inabouti.

Adieu les cons Albert Dupontel, France, 2020, 87 mn

Atteinte d'un mal incurable, Suze (Virginie Efira) cherche à revoir le fils qu'elle a dû abandonner en accouchant sous X. Elle obtient du renfort en la personne de Jean-Baptiste (le réalisateur), un as de l'informatique qui vient de perdre son boulot et a blessé un collègue lors d'un suicide raté. Assistés d'un calamiteux aveugle (Nicolas Marié), ils retrouvent le gynécologue (Jackie Berroyer) atteint de la maladie d'Alzheimer, puis le rejeton dont Suze arrange à distance la vie sentimentale. Le *happy end* cucul genre *The fisher king* (p. 841) est évité de justesse quand le couple se fait volontairement abattre par la Police qui n'a cessé de poursuivre Jean-Baptiste : "Adieu les cons".

Gentil film qui ne mord pas assez. Avec Philippe Uchan et Michel Vuillermoz.

The nightingale Jennifer Kent, Australie, 2018, 137 mn

La Tasmanie en 1825. La chasse est ouverte contre les “Noirs” (les Aborigènes) qu’on est en train d’exterminer. De plus, sous peine d’un froncement de sourcils de leurs supérieurs, les militaires ont droit de vie et de mort sur les déportés. C’est dans ce contexte que la jeune Irlandaise Clare (Aisling Franciosi) décide de se venger du bel officier Hawkins (Sam Claflin) qui l’a violée avant de tuer époux et bébé. Elle s’adjoint les services du pisteur aborigène Billy (Baykali Ganambarr) dont toute la tribu a été massacrée.

Cette nécessaire évocation des horreurs du colonialisme évite la véhémence, piège de l’exercice. Ceci, grâce aux magnifiques paysages de l’Australie froide et aux visions cauchemardesques du retour de la famille défunte de l’héroïne, entre rêve et réalité ; grâce aussi à la présence d’Aborigènes qui parlent leur langue. Dernière séquence au bord de l’eau où Billy, alias l’oiseau noir Mangana, mortellement blessé, entame une danse ; tandis que Clare chante en gaélique.

Olivia Jacqueline Audry, France, 1951, 92 mn

Vers 1900, une institution de jeunes filles codirigée par Julie (Edwige Fenech) et Cara (Simone Simon) qui se disputent l’affection de la nouvelle pensionnaire anglaise Olivia (Marie-Claire Olivia). Autant Julie est sûre d’elle, autant Cara est souffreteuse ; prétendument malade, elle garde la chambre. Dans ce duel à fleurets mouchetés, Cara a le dessous et se suicide ; mais elle laisse un testament qui chasse de fait Julie du pensionnat.

Un chef d’œuvre “osé” dominé par la prestation de Fenech, altière et séductrice, qui lit des extraits d’Andromaque devant un parterre de jeunes filles subjuguées. Au premier rang desquelles Olivia qui lui déclare sa flamme “Je vous aime, je vous aime, je vous aime”. Amours platoniques ? Que non pas ! Julie embrasse une pensionnaire dans le cou avant de consoler Olivia en lui promettant de lui rendre visite dans sa chambre.

Distribution entièrement féminine (sauf trois enquêteurs filmés de dos). Avec Yvonne de Bray en cuisinière et Christine Tsingos – qui sera la campagnarde déracinée de *Quelque part quelqu’un*, p. [1151](#) – en fille de cuisine.

La chiave *La clef*, Tinto Brass, Italie, 1983, 99 mn

Afin d’éprouver une jalousie de nature à stimuler ses appétits sexuels déclinants, un professeur vieillissant (Frank Finlay) encourage la liaison de son épouse (Stefania Sandrelli) avec son gendre.

La transposition du monde de Jun’ichirō Tanizaki dans la Venise fasciste de 1940 se justifie-t-elle ? Mais Sandrelli est belle et émoustillante.

Die Liebe der Jeanne Ney *L'amour de Jeanne Ney*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1927, 106 mn

Paris. Khalibiev (Fritz Rasp), ancien mouchard des Blancs, commet un assassinat pour voler un diamant tout en faisant porter le chapeau au vertueux bolchévik Labov (Uno Henning) que sa fiancée Jeanne (Édith Jehanne) disculpera. Histoire cousue de fil blanc due à Ilya Ehrenbourg mais splendides images de Paris, notamment des Halles. Avec Brigitte Helm en aveugle ainsi que, dans de petits rôles, Vladimir Sokoloff et Milly Mathis.

Ta'm e guilass *Le goût de la cerise*, Abbas Kiarostami, Iran, 1997, 99 mn

Un homme mûr parcourt en 4x4 des routes de terre battue en quête de qui voudra bien recouvrir son corps de quelques pelletées de terre après son suicide. Son premier passager, un jeune soldat kurde, s'enfuit terrorisé, le second, un bigot afghan, refuse de prêter la main à une impiété. Seul le troisième, un Turc, veut bien rendre ce service tout en essayant discrètement de rendre le goût de la vie – assimilé à celui de la cerise – au suicidaire. Lequel prend place dans sa petite fosse alors que tonne l'orage : a-t-il ou non décidé de prendre les fatals médicaments ? On ne le saura pas et d'ailleurs la séquence finale – le tournage du film sur l'air de *Saint James infirmary* – suggère que le réalisateur n'a pas tranché.

Hypnotique déambulation sur les chemins sinueux, métaphores d'un monologue intérieur que l'on n'entend pas. Avec des éléments stylistiques typiques, signature de l'auteur : les dialogues en voiture ou encore un échange dont il nous cache le contre-champ. Et surtout ce paysage iranien aride qu'il aimait tant.

A single man Tom Ford, USA, 2009, 96 mn

1962 lors de la crise des missiles. George (Colin Firth), un anglais d'âge mûr professeur à UCLA, vit dans le souvenir de Kenny, son compagnon durant seize ans, mort l'année précédente dans un accident de voiture. Il reçoit des offres de consolation d'une vieille amie (Julianne Moore) avec qui il eut une liaison avant de s'avouer sa vraie nature, et aussi des propositions d'un Espagnol puis d'un étudiant qu'il emmène chez lui. À chaque fois il se défile, tout comme il refuse la tentation du pistolet qu'il s'applique dans la bouche. Tout simplement il s'en va, tué par ce chagrin qu'il n'arrive pas à dépasser : la crise cardiaque qui le saisit est perçue comme une délivrance.

La souffrance du héros nous est rendue à travers sa vision des autres, des gros plans sur un œil, une bouche ; et aussi par la musique déchirante d'Abel Korziewski. Sur le mur d'un parking, une publicité pour *Psychose* (p. 1036).

Road to Bali *Bal à Bali*, Hal Walker, USA, 1952, 91 mn

Bing Crosby et Bob Hope se retrouvent à Bali, d'où le sarong de Dorothy Lamour. Avec un trésor gardé par un calmar géant et un panier d'où un air de flûte fait surgir, non pas un serpent, mais Jane Russell. Malgré les clins d'œil cinéphiliques, l'inévitable "Patty cake, patty cake, baker man" et la couleur, ce pénultième opus de la célèbre série (p. 882) sent un peu la routine ; le septième et dernier, *Road to Hong Kong* (1962), est considéré comme très mauvais.

Les bronzés font du ski Patrice Leconte, France, 1979, 83 mn

Les bronzés (p. 1373) à Val d'Isère pour cette suite plutôt supérieure à l'original. Le coup sur la tête censé distraire de la douleur est appliqué à contre-temps, la nuit passée dans un refuge est dérangée par les ébats d'une insatiable Italienne avec ses deux copains. Mentionnons la Coulée du Grand Bronze, l'église N-D de la Touffe, le verbe ANGULER entendu à l'émission *Des chiffres et des lettres*. Et aussi le fil dentaire dans la raclette et la bouteille d'eau de vie où trône un crapaud confit. . . Avec Michel Blanc, Dominique Lavanant, Josiane Balasko, Marie-Anne Chazel, Christian Clavier, Gérard Jugnot, Thierry Lhermitte et Bruno Moynot sans oublier Maurice Chevit, un acteur d'une autre génération qui n'est pas le moins drôle : "Marilyn Monroe était chauve comme un œuf".

Shukujo to hige *La dame et les barbes*, Yasujirō Ozu, Japon, 1931, 72 mn

Avec ses getas, son bâton de kendo et sa démarche à la Sanjurō (p. 1666), Okajima (Tokihiko Okada) a fière allure ; mais il ne peut pas trouver de travail à cause de sa barbe noire qu'une jeune femme lui fait raser.

Film au scénario exsangue dont on retient des plans de pieds et une affiche de *The rogue song* (1930), film bichrome perdu. Avec Takeshi Sakamoto.

Shinjuku dorobō nikki *Journal du voleur de Shinjuku*, Nagisa Ōshima, Japon, 1969, 92 mn

L'étudiant Torio (le graphiste Tadanori Yokoo) est pris en train de voler *Journal du voleur* de Jean Genet à la librairie Kinokuniya par l'employée Umeko (Rie Yokoyama). C'est le début d'une liaison confuse, aux épisodes cahotiques ; référence à mai 1968 et séance de discussion sur le sexe inspirée du cinéma-vérité avec les récurrents du réalisateur, Kei Satō, Rokkō To.ura, Fumio Watanabe, dans leur propre rôle. Ainsi qu'une séance de théâtre avant-gardiste.

Témoignage des convulsions d'une époque, ce film expérimental et inabouti peut se résumer par l'image cacaboudinesque d'Umiko se pissant dessus.

The others *Les autres*, Alejandro Amenábar, USA, 2001, 100 mn

1945 à Jersey. Grace (Nicole Kidman) vit dans un grand manoir avec ses deux enfants allergiques à la lumière. Les nouveaux domestiques menés par l'inquiétante Mrs. Mills (Fionnula Flanagan) semblent comploter. Le retour du mari (Christopher Eccleston) parti soldat se passe mal ; absent et perdu en lui-même, il repart au combat en refusant d'entendre que la guerre est gagnée. Le drame se noue quand les rideaux qui obscurcissaient les pièces sont brutalement arrachés : selon Mills, les coupables sont "les autres", ces intrus dont la fillette avait signalé la présence. Ce sont finalement de banals vivants qui ont racheté la demeure et déguerpissent quand ils la soupçonnent hantée, l'abandonnant aux ectoplasmes : Grace et ses enfants, les domestiques. Au dehors, un écriteau FOR SALE.

Comme *Beetlejuice* (p. 528), le film évoque la difficile cohabitation des vivants et des morts. Avec une originalité, ce sont les fantômes qui ont peur : Grace, qui en est un mais ne le sait pas – elle a tué sa progéniture dans une crise de démence – fait la chasse aux spectres. Une réussite.

Le coup de grâce Jean Cayrol & Claude Durand, France, 1965, 103 mn

Sous le pseudonyme de Bruno et avec un visage refait, Capri (Michel Piccoli) rentre à Bordeaux où jadis il livra un réseau à la Gestapo. Il se mêle aux proches de ses anciennes victimes avant d'être finalement identifié.

Cayrol met lui-même en scène son scénario qui a beaucoup de points communs avec *Muriel* (p. 1724). Mais rien ne fonctionne ici : Bordeaux est platement filmée et les personnages, mal définis, manquent d'épaisseur. Ce ratage – où jouent pourtant Danielle Darrieux, Emmanuelle Riva et Olivier Hussenot – est dû à l'absence d'une vraie mise en scène : n'est pas Alain Resnais qui veut.

Les araignées de la nuit Jean-Pierre Mocky, France, 2002, 87 mn

Les ballets écarlates Jean-Pierre Mocky, France, 2007, 80 mn

Le premier film est tellement mauvais qu'on ne peut même pas parler de bâclage ; on s'amusera tout au plus du nom des candidats, Dupont, Durand, Dubois, Dufer et Dugland, mais c'est bien tout. Le titre du second réfère à un scandale de pédophilie (les ballets roses) qui éclaboussa, en 1959, le président Le Troquer. Des modernes Le Troquer se sont sans doute senti visés car monseigneur Raffarin, alors premier ministre, fit, par l'intermédiaire de son ministre de la culture Donnedieu de Vabres, interdire le film. Lequel est par ailleurs d'une nullité abyssale. Mauvais acteurs, dont l'ex-Miss France Patricia Barzyk ; on peut sauver François Toumarkine et l'habituel Jean Abeillé.

Konets Sankt-Peterburga *La fin de Saint-Pétersbourg*, Vsevolod Poudovkine, URSS, 1927, 70 mn

Film de propagande, consacré, comme *Oktiabr* (p. 566), à la révolution d'octobre. Mais Poudovkine n'a pas le génie d'Eisenstein et son film n'est guère plus qu'un pensum prosélyte.

Un personnage présente Saint-Pétersbourg comme la ville de Lénine, anticipant le changement de nom de 1924 ; elle avait déjà été rebaptisée Petrograd en 1914 pour éviter "Pétersbourg", jugé trop germanique.

Bacurau Kleber Mendonça & Juliano Dornelles, Brésil, 2019, 126 mn

Bacurau, patelin fictif du Sertão, est soumis à une attaque en règle de la part d'une mystérieuse bande de tueurs américains – ils parlent tous anglais – dirigés par Michael (Udo Kier). Dans ce futur proche, les assaillants disposent d'outils informatiques qui leur permettent d'effacer le village de Google maps et aussi d'un drone en forme de soucoupe volante. En face, les habitants, dont la doctresse alcoolique Domingas (Sônia Braga), ne disposent que d'une substance psychotrope et des vieilles armes qui trônent au musée municipal. Ils viendront à bout des tueurs et exposeront leurs têtes coupées sur la place du village.

Film politique sur l'affrontement entre deux mondes. Dans l'un, technologique et inhumain, l'assassinat est considéré comme une sorte de jeu vidéo où l'on marque des points ; l'autre est celui des inutiles d'une région où l'eau est rationnée par des possédants qui ont décidé de passer à l'étape suivante et de les faire disparaître. C'est avant tout un hommage au Nordeste déshérité avec une référence touchante au folklore des cangaceiros.

24 frames Abbas Kiarostami, Iran, 2017, 114 mn

Vingt quatre plans fixes de 4mn 30 – le second semble bouger, mais le cadre est en fait la fenêtre d'une voiture –, principalement en noir et blanc. Il neige souvent, mais il peut aussi pleuvoir ou venter. Des animaux, vaches, oiseaux ou encore cerfs se promènent devant la caméra qui fixe un arbre ou le bord de mer. Un coup de feu vient parfois en abattre un, à moins qu'un chat ne s'en prenne aux oiseaux. Peu d'humains sauf sur une photo de la tour Eiffel devant laquelle une femme vient chanter *Les feuilles mortes*.

Le film débute par une animation des *Chasseurs dans la neige* et se clôt sur une télévision disposée devant une fenêtre où l'on distingue des arbres agités par le vent. Sur l'écran, un extrait de *The best years of our lives* (p. 237) : un homme et une femme s'embrassent. L'émotion nous étreint quand s'y affiche THE END, signal de la fin du film et adieu du réalisateur de cet opus posthume.

Infanzia, vocazione e prime esperienze di Giacomo Casanova, veneziano *Casanova, un adolescent à Venise*, Luigi Comencini, Italie, 1969, 118 mn

Giacomo Casanova se destine à la prêtrise, mais il aime trop les femmes ; il choisira finalement la carrière de libertin.

Superbe reconstitution d'époque dont la première partie, l'enfance de Casanova est très réussie, dominée par le personnage de sa volage mère (Maria Grazia Buccella) et deux moments forts. D'abord la séquence où le père du héros est soigné pour une otite, parfaite illustration de la "science" médicale : la Faculté commence par humer, doctement, les urines du patient pour en tirer l'infailible diagnostic qui conduira à percer l'abcès avec un vilebrequin. . . l'opération réussit et le malade trépassé. Puis celle de la possession de la jeune Bettina : Giacomo comprend de quelle façon l'exorciste a fait sortir le Diable.

La seconde partie, où Casanova a 17 ans, raconte les premières aventures érotiques (avec Senta Berger et Tina Aumont) de celui qui se destine encore à la prêtrise. Moment fort, celui de la dégradation publique suivie de pendaison d'un prêtre coupable d'avoir étranglé sa maîtresse. Avec Lionel Stander.

Les amants du Pont-Neuf Leos Carax, France, 1991, 121 mn

Film ambitieux et dispendieux, avec son Pont-Neuf reconstitué près de Montpellier. Tourné par un cinéaste qui multiplie les démonstrations de virtuosité sans arriver à nous intéresser au scénario, passablement invraisemblable. Moins cependant que celui de *Holy motors* (p. 563) qui sera une grande réussite. Le couple formé du SDF Alex (Denis Lavant) et de la peintresse Michèle guettée par la cécité (Juliette Binoche) ne convainc pas.

La séquence où Hans (Klaus Michael Grüber) porte Michèle sur ses épaules dans un Louvre désert sera transposée à Arezzo dans *Le patient anglais* (p. 591).

Brancaleone alle Crociate *Brancaleone s'en va-t'aux croisades*, Mario Monicelli, Italie, 1970, 120 mn

Vittorio Gassman reprend son rôle de Brancaleone da Norcia (ville réputée pour sa charcuterie) dans cette suite très réussie de *L'armata Brancaleone* (p. 1430). Sur la route de Jérusalem il rencontre la Mort qui lui donne rendez-vous à la septième lune, puis un pape et son antipape qu'il départage en marchant sur des braises des braises avant de rencontrer Bohémond (Adolfo Celi) pour lequel il livre une joute décisive contre l'Infidèle, qu'il perd car la sorcière Tiburzia (Stefania Sandrelli) amoureuse et jalouse, lui fait tomber une noix de coco sur la tête. Rattrapé par la Mort à la septième lune, il est sauvé par le sacrifice de Tiburzia qui s'offre à la faux. . . moment presque touchant dans ce film hilarant.

Pursued *La vallée de la peur*, Raoul Walsh, USA, 1947, 94 mn

Extraordinaire western traversé par cette image récurrente d'éperons arpentant un plancher. On comprendra à la fin que ce sont ceux du père de Jeb Rand (Robert Mitchum) luttant pour sa vie contre le clan Callum. Jeb est donc victime d'une sorte de péché originel, l'adultère de son père avec l'épouse (Judith Anderson) d'un Callum. Orphelin, il sera élevé par cette femme qui a perdu un mari et un amant dans le combat.

Mais la vendetta doit se poursuivre. Grant Callum (Dan Jagger dans son meilleur rôle) s'acharne à perdre par tous les moyens le petit Jeb dont le père a tué son frère et fait de lui un manchot. Il n'hésite ni à tirer sur l'enfant, ni, quand celui-ci est devenu adulte, à susciter de potentiels tueurs.

Jeb, élevé avec les deux enfants de la veuve Callum, éprouve un amour partagé pour Thor Callum (Teresa Wright) qui n'est pas vraiment sa sœur. Le fils Callum (John Rodney), manipulé par l'oncle Grant, chasse Jeb du ranch puis tente de l'assassiner, ce qui lui sera fatal. Bien que commis en légitime défense, cet homicide provoque l'horreur de Thor qui veut maintenant la mort de Jeb.

Un étrange mariage sans témoins, entre un Jeb résigné et une Thor calculatrice nous mène à une nuit de noces comme seul le cinéma sait les inventer : le jeune marié offre à son épouse, sur un plateau, un revolver pour le tuer, mais elle ne le pourra pas. Tout s'arrangerait si "Les Callum", i.e., Grant et ses cousins, ne déboulaient avec l'intention d'en finir une fois pour toutes. Le pauvre Jeb, qui n'aura rien compris du début à la fin, est sauvé *in extremis* par la veuve qui abat d'un coup de fusil son beau-frère, mettant ainsi fin à la vendetta. Final très prenant situé symboliquement dans les ruines de la maison aux éperons.

Le scénario s'inspire de *Wuthering Heights* (p. 1301) et aussi du *Maître de Ballantrae* (p. 1768) dont il démarque un épisode : Thor tire au sort lequel de ses deux "frères" partira se battre contre l'Espagne. Elle lance de rage, cassant une vitre, la pièce de monnaie qui a désigné Jeb. Musique de Max Steiner.

Le meilleur Walsh avec *White heat* et *Colorado territory* (pp. 1723, 1619).

Holy Lola Bertrand Tavernier, France, 2004, 130 mn

Le parcours du combattant de Pierre Ceysac (Jacques Gamblin), médecin près d'Aurillac, et de son épouse Géraldine (Isabelle Carré), partis pour Phnom Penh dans le but d'adopter une fillette.

Description d'un tiers-monde dont les fonctionnaires exploitent des règlements obscurs pour rançonner les couples en mal d'enfants ; corrompus et susceptibles à la fois, ils sont toujours prêts à prendre la mouche. Avec une spécificité cambodgienne, le souvenir des Khmers Rouges. La principale qualité du film, sa dimension semi-documentaire, marque aussi sa limite.

Apocalypse now Francis Ford Coppola, USA, 1979, 203 mn

Vietnam, 1969. Willard (Martin Sheen) est chargé par la CIA de liquider Kurtz, sorte d'Aussaresses dont les exactions dépassent ce que tolère l'armée US.

Longue remontée d'un fleuve jusqu'au Cambodge qui n'avait pas encore été envahi par les Américains. Prétexte à nous montrer la guerre comme l'avait vue le journaliste Michael Herr. Le Col. Kilgore (Robert Duvall) ouvre le bal avec sa cavalerie héliportée qui détruit, sur l'air de la *Chevauchée des Walkyries*, un village pour le seul plaisir de dégager un espace pour un célèbre surfeur, sport qu'affectionne celui qui dépose de sinistres "death cards" sur le corps des ennemis. Hélas, les bombardements au napalm ont dérangé les vagues et la séance est annulée. Puis ce sont des "bunnies" qui se produisent sur une scène où un animateur vante le "formidable travail" accompli par le contingent ; il faut les exfiltrer pour les soustraire aux soldats excités. Willard et ses compagnons retrouvent plus en amont ces "playgirls" qui eurent droit au titre de Miss December ou Miss May dans *Playboy*, mais ne sont guère que des filles à soldats. Puis ils croisent un sampan qu'ils ont la douteuse idée de contrôler avant d'assassiner ses occupants par nervosité ; pas très grave dans cette guerre où les bavures sont vite oubliées. Combats près d'un pont que les Américains s'obstinent à reconstruire pour ne pas perdre la face, puis tirs venus de la berge qui tuent deux compagnons de Willard, le second transpercé par une lance.

La suite s'inspire d'*Au cœur des ténèbres*. Kurtz (Marlon Brando) règne sur un monde macabre décoré par des cadavres de suppliciés. Il est entouré par une population – une ethnie minoritaire – hébétée qui l'adule, tout comme un photographe timbré (Dennis Hopper) qui voit en lui une sorte de Messie. Il fait cependant grâce à Willard et le laisse libre, tout en se livrant à de nombreux monologues en sa présence pour justifier ses options militaires radicales. Le sicaire comprend que Kurtz attend en fait la mort et la lui donne ; les derniers mots du militaire félon sont "L'horreur, l'horreur".

À l'image de Brando, chauve et obèse qu'on ne voit que dans la pénombre, le film est un peu monstrueux. Le scénario manifeste d'ailleurs une certaine fascination pour Kurtz, conformément aux opinions libertariennes du scénariste John Milius. La guerre du Vietnam est bien rendue, par contre la fin s'éloigne passablement de l'esprit de Joseph Conrad en mettant un peu trop les points sur les i. Dans la nouvelle, située au Congo belge, le héros découvrait un Kurtz à l'agonie, murmurant "L'horreur, l'horreur" ; on entrevoyait des têtes sur des pieux, une concubine africaine. Ceci dit, la remontée nocturne de la rivière donne bien l'impression, à la fois funèbre et mystérieuse, d'une entrée au cœur des ténèbres.

La version "redux" (2001) rétablit des scènes coupées lors de la sortie du film. Notamment un long passage dans une plantation française anachronique, avec Christian Marquand, Aurore Clément et Frank Villard.

White heat *L'enfer est à lui*, Raoul Walsh, USA, 1949, 113 mn

Si je ne devais garder qu'un seul film américain, c'est celui que je choisirais. Il représente d'abord ce qu'il y a de mieux dans ce cinéma, la capacité à raconter une histoire, à nous tenir en haleine du début à la fin. Cela se fait souvent au détriment de la psychologie, en remplaçant les personnages par des archétypes. Ici, la complexité psychologique a été privilégiée : le protagoniste n'est digne d'aucune sorte d'indulgence. On ne cherche d'ailleurs pas à en faire une victime de la société ; on peut tout au plus penser que sa mère est pour quelque chose dans ses dérèglements. Ce qui est bouleversant, c'est que ce monstre vit, souffre et même se met à s'humaniser au contact d'un autre homme : on se retrouve, qu'on le veuille ou non, un peu dans sa peau.

Le personnage de Cody Jarrett (extraordinaire James Cagney) est celui d'un gangster vicieux : il se venge d'un ennemi (Paul Guilfoyle), enfermé dans le coffre d'une voiture, en "aérant" son réduit au moyen de son pistolet et abat son fidèle Ryley (Robert Osterloh) lorsque celui-ci fait mine de rendre à la Police. Brutal avec son épouse vulgaire et infidèle (Virginia Mayo), son seul amour est sa maman (Margaret Wycherly), encore plus méchante que lui. Il se prendra cependant d'une affection presque homosexuelle pour Vic Pardo (Edmond O'Brien). Il faut voir son désarroi quand, à la fin du film, il découvre que celui-ci est en réalité Hank Fallon, un flic infiltré : "A copper, a copper !" hurle-t-il, comme pour dire que seule sa mère était digne de sa confiance. Pardo-Fallon, bien que faisant partie des "bons" ne nous est d'ailleurs guère sympathique : il abat à la carabine celui qui se croyait son ami avec un professionnalisme exemplaire.

Autour de Cody, des personnages de truands inoubliables : Big Ed (Steve Cochran), amant de son épouse et traître assez lâche ; un inquiétant co-détenu qui lit sur les lèvres (G. Pat Collins) ; un faux pêcheur à la ligne (Fred Clark) et un chauffeur de camion-citerne (Ian MacDonald) qui dévoilera la véritable identité du prétendu Vic Pardo.

On remarque le rythme que sait donner Walsh aux scènes d'action : l'attaque du train au début, l'évasion de la prison et le final dans l'usine. Ce rythme s'accommode aussi de pauses, de périodes de calme, comme cette extraordinaire scène de repas où Cody demande des nouvelles de sa mère à un prisonnier en bout de table ; on suit le message passant de bouche en oreille, puis revenant par le même chemin. Assommé par la nouvelle du décès de sa maman chérie, c'est un Cody hagard qui monte sur la table avant que l'épilepsie ne le terrasse.

Le film nous montre aussi les techniques de filature de l'époque, tout en évitant le côté démonstratif des pseudo-documentaires alors à la mode.

Phrases récurrentes : "I'll pay you back" et surtout "Top of the world", une phrase de sa maman que répète Cody quand, touché à mort, il provoque avec son pistolet l'explosion d'une citerne et celle de toute la raffinerie.

Muriel, ou le temps d'un retour Alain Resnais, France, 1963, 117 mn

Hélène (Delphine Seyrig) tente de renouer avec Alphonse (Jean-Pierre Kérien), un amour de jeunesse perdu de vue depuis 25 ans. Tout se passera très mal.

Il ne s'agit pas vraiment d'un film sur la guerre d'Algérie, bien que Muriel soit le surnom d'une jeune fille morte sous la torture que Bernard (Jean-Baptiste Thiérrée), beau-fils d'Hélène, présente comme sa fiancée ; contrairement à son camarade tortionnaire (Philippe Laudenbach débutant) qui pense que "Muriel, ça ne se raconte pas", il ne veut pas oublier. Ce passé scotomisé entretient une sorte de relation de dépendance avec les petites lâchetés dont les personnages du film se rendent coupables car le véritable sujet du film est le mensonge sous toutes ses formes. Qu'il s'agisse de la torture ou de sentiments amoureux réchauffés, on ment aux autres parce qu'on se ment à soi-même. Le mensonge surgit organiquement de l'opposition entre l'ancien et le nouveau : ville (Boulogne-sur-Mer) à moitié reconstruite, appartement moderne d'Hélène où s'entassent des antiquités, gare ancienne où les trains de Paris ne passent plus. . .

La très bourgeoise Hélène est une antiquaire qui veut revivre un ancien amour en refusant de voir qu'il a pris l'eau. Alphonse est un hâbleur compulsif, le seul à parler de l'Algérie où il n'a jamais mis les pieds. Toujours prêt à rendre service il repeint les chaises, installe une lampe de chevet, donne des conseils aux commerçants. Plein d'idées, mais sans le souffle pour les mettre en œuvre car il fuit ses responsabilités, cet affabulateur est venu à Boulogne en compagnie de sa "nièce" (Nita Klein) : on voit le sérieux qu'il accorde à ses retrouvailles avec Hélène. Rayon mensonges, mentionnons De Smoke (Claude Sainval), profiteur de guerre qui a fait fortune comme démolisseur d'une ville martyre ; il parle avec une componction qui s'est perdue avec sa génération. Et aussi la coiffeuse Claudie (Laurence Badie) : la chère amie intéressée profite de la dépendance d'Hélène toujours fourrée au casino.

Tout comme Bernard dans le registre de la vérité, Ernest (Jean Champion dans son meilleur rôle avec celui de *L'invitation*, p. 1075) est venu à Boulogne rechercher son beau-frère Alphonse. Le temps s'arrête un instant quand, moment bouleversant, il interpète *a cappella* une chanson de Paul Colline, *Déjà*. Mais Alphonse lui échappera en prenant dans son dos un car pour Bruxelles.

Le film est ancré dans un temps très concret, celui d'une France coupée entre 110 et 220 volts. Une époque où sévissaient des banalités que reconnaîtront ceux qui l'ont vécue : "– Peut-on mélanger les styles ? – C'est admis" ou encore "Il a fait son service, il en est revenu transformé". Et surtout à Boulogne marquée par le bombardement de 1944 : "L'argenterie avait fondu, la neige tombait sur mon lit".

Le meilleur Resnais, sur un scénario de Jean Cayrol avec lequel il avait fait *Nuit et brouillard* (p. 586), est un film très découpé qui bénéficie d'une extraordinaire musique de Hans Werner Henze. Avec Jean Dasté "Pour ma chèvre, ma chèvre".

Greed *Les rapaces*, Erich von Stroheim, USA, 1924, 240 mn

McTeague (Gibson Gowland), dentiste à San Francisco, tombe amoureux de sa patiente Trina (Zazu Pitts), cousine et vague fiancée de son meilleur ami Marcus (Jean Hersholt). Lequel regrette amèrement, au moment du mariage, de lui avoir laissé le champ libre : Trina a, en effet, gagné 5000 \$ avec un billet de loterie. Jalousie peu justifiée puisqu'elle devient d'une remarquable pingrerie et se refuse à entamer son magot. Marcus dénonce cependant son ex-copain pour exercice illégal de la dentisterie – McTeague, formé sur le tas, n'a aucun diplôme – ce qui provoque la déchéance du couple puis l'assassinat de Trina par son mari qui s'empare de l'argent ou plutôt des pièces d'or. Dénouement dans le désert de la Mort où Marcus a poursuivi McTeague et l'a menotté avant que ce dernier ne le tue. Seul et enchaîné à un cadavre, il attend de mourir de soif et libère le canari dont il ne se sépare jamais ; l'oiseau va se poser sur une gourde vide.

Le meilleur film de Stroheim adapte un roman de Frank Norris († 1902) très influencé par Zola – McTeague est un taré, fruit de générations de débauche – dans les authentiques lieux de l'action, Polk street ou le désert, avec une sorte d'hyperréalisme qui confine au fantastique : le cortège funéraire avec enfant unijambiste (!) qui passe dans la rue durant le mariage. Les acteurs principaux sont excellents, Gowland en brute mal dégrossie qui joue *Plus près de toi mon Dieu* au bandonéon et Hersholt en personnage vulgaire et rancunier : le premier, vedette de *Blind husbands* (p. 881), disparaîtra progressivement des écrans, le second – “Danois de Hollywood” – y poursuivra une longue carrière sans éclat. Pitts restera célèbre, mais cantonnée à des rôles de vieilles filles ridicules, e.g., *Ruggles of Red Gap* (p. 133). Elle est extraordinaire en femme frigide pour laquelle l'argent est substitut du sexe et qu'il faut voir, nue comme on pouvait l'être en 1923, se vautrant dans ses pièces d'or ou encore en train de les nettoyer compulsivement ; son tic, un doigt près de la bouche, signale qu'elle est en train de manigancer. Passages mémorables où elle achète de la viande avariée chez le boucher ou encore quand McTeague lui mord deux doigts qu'il faudra amputer, un moment lourd de sous-entendus sexuels plus satisfaisant que les plans symboliques – défaut du cinéma de l'époque – qui alourdissent le film, ainsi l'image récurrente de deux canaris guettés par un chat.

On sait qu'Irving Thalberg, “wonder boy” de la MGM, mutila le film dont ne subsistent que 130 mn. La version reconstituée, basée sur des photogrammes, en change profondément la perception. On voit l'importance accordée au coloriage au pochoir – en général du jaune, associé à l'or – et on découvre les deux intrigues subsidiaires, dont une autre tragédie de la cupidité jouée par deux récurrents de Stroheim, Cesare Gravina et Dale Fuller – actrice à tics, dont le jeu consiste à se dandiner les poings sur les hanches – : le mari, obsédé par une imaginaire vaisselle dorée, finit par tuer son épouse dont on découvre le cadavre en ombre chinoise.

Ikiru *Vivre*, Akira Kurosawa, Japon, 1952, 143 mn

Takashi Shimura (47 ans), dans le rôle de sa vie, joue Watanabe, un chef de service que les autres employés de la mairie surnomment la Momie. Une momie que la révélation d'un cancer à l'estomac en phase terminale réveillera.

Longue scène (25 minutes) en compagnie d'un écrivain, joué par une espèce de Michel Simon japonais, Yūnosuke Itō, qui se présente comme son Méphisto-phélès : pachinko (le flipper japonais), boîte de nuit où l'ex-momie interprète de sa voix rauque une chanson lugubre *La vie est brève*, strip-tease, puis femmes légères et vomissements. On trouve des séquences similaires, notamment dans *Chien enragé* (p. 533) et *Entre le Ciel et l'Enfer* (p. 174) du même Kurosawa. Et, juste avant cet épisode nocturne, une de ces fulgurances qui le caractérisent : "Mitsuo, Mitsuo" dit le héros, alors que se bousculent les images du départ de son fils à la guerre dans une débauche de drapeaux. Un fils qui semble à présent attendre sa mort pour hériter.

Une ex-subordonnée (Miki Odagiri) qui, lasse d'appliquer des tampons travail désormais à fabriquer des jouets, lui révèle son peu flatteur surnom ; sa joie de vivre communicative indique à Watanabe la voie qu'il va désormais suivre. Il consacre l'énergie qui lui reste à un projet que les divers services municipaux se renvoyaient : l'assainissement d'une sorte de cloaque – qui pourrait être celui de *L'ange ivre* (p. 451) où Shimura jouait un médecin alcoolique – pour en faire une aire de jeux pour enfants.

Le film fait un saut brutal de six mois, pour se terminer sur la veillée funèbre du protagoniste. Le jupitérien maire adjoint (Nobuo Nakamura) se fait attribuer le mérite du projet par les divers chefs de service qui sont de purs "yes men". Il est implicitement contredit par les femmes du quartier qui viennent se recueillir et pleurer devant l'autel de leur bienfaiteur. Une fois le boss parti, les anciens collègues de Watanabe continuent à dire qu'il "n'y est pour rien, que son plan empiétait d'ailleurs sur les autres services" ; seul Kimura (Shin'ichi Himori) rend à César ce qui est à César. Puis, l'alcool aidant, tout le monde finit par reconnaître à peu près les mérites du défunt en promettant que, désormais, tout sera différent. Résultat, une nouvelle momie au bureau de Watanabe.

La cérémonie est entrecoupée de petits flash-backs, par exemple, la prière muette mais insistante de Watanabe au maire-adjoint ; ou encore, quand deux yakuzas – Daisuke Katō et Seiji Miyaguchi qui feront partie, avec Shimura, des *Sept samourais*, p. 1597 – viennent l'intimider. Et, surtout, la scène où Watanabe, sur la balançoire de "son" parc, reprend la lugubre chanson de l'épisode nocturne. C'est là où on l'a retrouvé gelé.

Un détail nous rappelle qu'on est encore dans l'après-guerre : "– Où trouvez-vous des bas de femme – Dans les magasins de produits étrangers".

Le meilleur Kurosawa ?

2001, a space odyssey 2001, *l'odyssée de l'espace*, Stanley Kubrick, Grande-Bretagne, 1968, 149 mn

Le meilleur et le pire de Kubrick dans cette œuvre emblématique, exceptionnel film de science-fiction mais aussi monument de prétention et de connerie.

Rayon plastique, on a rarement fait mieux : les singes dans le désert, le cratère Clavius sur la Lune, le voyage vers Jupiter à bord d'un vaisseau aux allures de ténia géant, puis le "trip" psychédélique dû à Douglas Trumbull qui emmène Dave (Keir Dullea) dans un au-delà du temps et de l'espace. L'épisode principal, qui voit la tentative de l'ordinateur de bord HAL de prendre le pouvoir en tuant les cosmonautes, est très réussi. Son côté "Big Brother" s'exprime par un œil omniscient, sorte d'œuf sur le plat, et une respiration asthmatique – peut-être due au refroidissement. Quand le survivant Dave déconnecte des parties de son cerveau, la machine dit qu'elle a peur ; avant de retomber en enfance et chanter une chanson inepte. L'assassinat des trois cosmonautes en hibernation est signalé par l'écran de contrôle biométrique qui affiche un encéphalogramme plat.

Le chef d'œuvre absolu de la science-fiction est hélas aussi une œuvre on ne peut plus prétentieuse. L'utilisation d'*Also sprach Zarathustra* de Richard Strauss, poème symphonique pompier s'il en est, donne le ton. La fin, avec son salon Louis XVI où l'Humanité meurt pour renaître sous la forme d'un gigantesque bébé place le film dans la lignée des mystagogies à la mode dans les années 1960. Avec un message terroriste et déplaisant, style "si vous n'avez pas compris c'est que vous êtes idiot", i.e., "Je suis plus intelligent que vous", Kubrick donne l'impression de croire vraiment au tissu d'âneries du scénario. Le même Dieu (ou le même monolithe) qui l'a doté de cet extraordinaire sens plastique l'a complètement privé d'humour. Celui dont Jodorowsky fait preuve quand, au terme de la quête initiatique de sa *Montaña sagrada* (p. 1023), il dévoile le plateau de tournage. Humour qui donne envie au spectateur de situer le premier épisode aux Galápagos pour voir si les tortues peuvent devenir intelligentes.

Que faut-il comprendre au juste ? Que des extra-terrestres ont déposé des jalons, ces monolithes destinés à guider l'errante Humanité. Le message pourrait fonctionner dans une optique religieuse si le rectangle pouvait, comme une croix, faire office de symbole pour le spectateur. Ici règne la religion du pauvre, celle du secret bien gardé – lequel, on ne sait pas – façon *Matin des magiciens* (1961) : seule originalité, ce ne sont pas les SS qui en sont dépositaires mais une méta-civilisation. La prétention de l'œuvre, qui se veut sérieuse et non pas un vulgaire divertissement à base de martiens verdâtres, nous amène alors à nous interroger sur le méta-méta... mais ta sœur : une poudre aux yeux magistralement administrée nous fait prendre des images énigmatiques et creuses pour de la profondeur.

L'autre cosmonaute, victime d'HAL, est joué par Gary Lockwood qu'on revit dans *Model shop* (p. 1494) mais qui ne fit guère carrière.

Time without pity *Temps sans pitié*, Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1957, 85 mn

David Graham (Michael Redgrave) rentre à Londres la veille de l'exécution de son fils Alec condamné pour avoir tué sa petite amie. Il rassemble des témoignages et se convainc que le véritable coupable n'est autre que Robert Stanford (Leo McKern). Mais il est trop tard et il n'a pas de preuves ; alors il se suicide de façon à faire accuser Stanford de sa mort, sauvant ainsi son fils de la potence.

Le spectateur connaît le véritable coupable dès l'ouverture quand Stanford tue une jeune femme par accident ; au mur, un taureau de Goya, sorte de commentaire sur le personnage, parvenu violent et colérique qui a fait fortune dans les automobiles de course. Graham est, par contre, un écrivain *has been* qui s'en veut d'avoir délaissé son fils et passe son temps imbibé d'alcool à tenter de se racheter. Il trouve des alliés inattendus en la personne du fils adoptif de Stanford et surtout de la belle Mrs. Stanford (Ann Todd), amoureuse d'Alec. Exacerbé et mené tambour battant, un des chefs d'œuvre de l'auteur qui, après des années de persécutions, signe à nouveau de son vrai nom. Avec Peter Cushing et Lois Maxwell.

Brazil Terry Gilliam, Grande-Bretagne, 1985, 143 mn

Le film est un peu l'adaptation réussie du *1984* d'Orwell, plus satisfaisante que celle de Michael Radford (p. 1602). Sur un mur, l'affiche "Ne soupçonnez pas un ami, dénoncez-le" donne le ton. Le sens pictural de Gilliam se manifeste à travers un décor oppressant, style années 1930 et l'architecture bofillesque – celle de Marne-la-Vallée –, avec des scènes de cauchemar qui reprennent son imagerie habituelle. Les machines, à la fois contemporaines et un peu vieillottes, donnent l'impression d'un monde parallèle où les outils auraient été développés différemment. Cette technologie est dominée par une tuyauterie omniprésente, à la fois apparente et cachée, gérée par "Central Services", métaphore du totalitarisme.

Le thème musical "Brazil" renvoie à un tube de 1939 ; il accompagne les rêves dans lesquels s'évade facilement le héros Sam (Jonathan Pryce). Le faux *happy end* où Sam, en train de mourir sous la torture, croit être délivré pour rejoindre Jill (Kim Greist) est particulièrement réussi notamment quand les papiers se mettent à entraver le plombier pirate joué par De Niro, à le recouvrir ; le héros les enlève et il n'y a plus rien, comme souvent dans les rêves.

Le coffret Criterion propose la version remontée par les studios (94 mn). Véritable leçon de cinéma, nous voyons la normalisation du chef d'œuvre du réalisateur en produit de série hollywoodien centré sur le *happy end*, devenu réel entre Sam et Jill. Tout ce qui dérange cette construction optimiste est systématiquement éliminé. Avec Michael Palin, Ian Holm, Bob Hoskins et le nain Jack Purvis de *Time bandits* (p. 199) dont le rôle est coupé dans la version expurgée.

Manèges Yves Allégret, France, 1949, 91 mn

“Garce, garce, garce!” Ce sont les mots qu’emploie Robert (Bernard Blier) à la fin du film quand il apprend l’étendue de la trahison de sa femme Dora (Simone Signoret, alors mariée au réalisateur) qui gît à l’hôpital entre la vie et la mort. Directeur d’un manège à Neuilly, il avait été acculé à la ruine par son épouse aux goûts dispendieux, contraint de vendre cheval après cheval sous le regard résigné de son employé Louis (Jacques Baumer, excellent) alors que les clients désertaient son établissement vétuste. Il finit par apprendre que Dora a eu un accident d’automobile au moment où elle s’apprêtait à le quitter car il était désormais fauché. Dérisoire vengeance, la garce restera paralysée à jamais et sa chère Maman (Jane Marken, dont le rôle tranche avec les dondons dodues qu’elle campait habituellement), sera réduite à “pousser la petite voiture”.

Le scénario de Jacques Sigurd, qui ne fait pas dans la dentelle, est d’une misogynie absolue. Ordinairement, si les épouses font parfois cause commune avec leurs parents, ce n’est pas sous cette forme conspiratoire qui fait dire à Dora “Dis-lui-tout”, i.e., dis à ce cornard tout ce qu’on a tramé dans son dos, ou encore à sa mère “Un salaud comme vous tous, comme vous tous”. Les femmes sont vulgaires, la mère – “Être amoureuse c’est quand, avec un homme, on pense pas à l’argent” – comme sa fille, assez stupide pour croire qu’un diplomate (Jean Ozenne) l’emmènera avec lui à Ankara quand elle ne sait pas peler une orange. Les hommes s’en tirent mieux, ainsi le principal amant de Dora (Frank Villard), un mondain fauché qui finit par avoir pitié de son cocu. Ce Robert dont la connerie phénoménale est après tout à la base de la tragédie.

La neige était sale Luis Saslavsky, France, 1954, 101 mn

Dans cette petite ville occupée par les Allemands, Frank (Daniel Gélin) n’a rien d’un résistant. Il vit dans le bordel tenu par sa mère (Valentine Tessier) et profite ainsi gratuitement des pensionnaires. C’est sans doute par volonté de mal faire qu’il poignarde un Allemand et lui vole son arme ou que, plus tard, il assassine la vieille horlogère qui a eu le malheur de le reconnaître alors qu’il la cambriolait. Il se surpasse en offrant l’innocente Suzy (Marie Mansart) à son répugnant copain (Daniel Ivernel) : censé la dépuceler, il éteint la lumière comme on faisait à l’époque et c’est l’autre qui va se glisser dans le lit.

Sur la fin, il ressent comme une honte de n’avoir été qu’une ordure, ce dont il rend sa mère implicitement responsable. Suzy aura été pour lui la révélation d’une pureté qu’il a d’abord cherché à salir et à laquelle il se raccroche quand il avoue tout de façon à expier devant un peloton d’exécution.

Le côté sordide de Simenon – du moins de ses romans – a rarement été aussi manifeste. Excellente interprétation (mentionnons Antoine Balpêtré et Jo Dest)

Taxi driver Martin Scorsese, USA, 1976, 114 mn

Travis Bickle (Robert De Niro), chauffeur de taxi un peu dérangé, rêve de nettoyer New York de sa fange. Il courtise la belle Betsy (Cybill Shepherd), attachée de campagne du sénateur Palantine qui se présente aux primaires (démocrates ?) ; mais l'effarouche en l'emmenant voir un film pornographique. Il tente ensuite d'assassiner Palantine avant de se reprendre : arborant une coupe Iroquois et muni d'une impressionnante artillerie, il se livre à un carnage pour libérer une adolescente (Jodie Foster, 13 ans!) de l'emprise d'un maquereau (Harvey Keitel). Betsy semble alors retrouver de l'intérêt au héros du jour. Terrifiant.

Avec Peter Boyle (de *Frankenstein Junior*, p. 552) et le réalisateur dans un petit rôle de cocu. Réplique-culte de De Niro, alors qu'il se prépare devant la glace : "You're talking to me?".

Stalag 17 Billy Wilder, USA, 1953, 121 mn

Sefton (William Holden) est un prisonnier de guerre démerdard, cousin de Shears du *Pont de la rivière Kwai* (p. 2). Antipathique et égoïste, il fait de l'argent avec n'importe quoi, quitte à parier sur l'échec d'une tentative d'évasion ! Aussi, quand il devient évident qu'il y a un traître dans le baraquement, les soupçons se portent naturellement sur lui. Le coupable est en réalité Price (Peter Graves), un Allemand anglophone infiltré qui communique avec Johann Sebastian (!) Schulz (Sig Ruman, excellent), feldwebel vicieux derrière un abord bonhomme, en cachant les messages dans une reine d'échecs creuse. Price sera finalement expulsé de nuit par ses compagnons et abattu par les sentinelles toujours prêtes à faire un carton, au grand dam du commandant (Otto Preminger, qui joue avec délectation un "Oberst" sadique). Sefton en profite pour s'enfuir avec un aviateur récemment capturé qui n'est pas protégé par la convention de Genève. Le film, très réussi, est souvent drôle, grâce au contrepoint comique apporté par le pittoresque prisonnier "Animal" (Robert Strauss) ; et aussi parfois touchant avec cet aviateur qui ne s'exprime plus qu'en jouant de l'ocarina. Avec Neville Brand.

Un nommé Shapiro reçoit du courrier à son nom, détail bizarre qui nous apprend que les Allemands n'inquiétaient pas les prisonniers de guerre juifs ; Wilder n'aurait pas fait d'erreur à ce sujet. Par contre, l'annonce liminaire qui présente le film comme le premier sur les prisonniers de guerre est abusive : c'est oublier *La grande illusion* ou encore *The captive heart* (pp. 1034, 1394). Il causa la rupture du réalisateur avec la Paramount où il avait fait toute sa carrière américaine – scénariste puis metteur en scène : le studio avait voulu, dans la version allemande, faire du traître un Polonais ! C'était l'époque où il ne fallait pas froisser la RFA, alors revenue du bon côté : *Nuit et brouillard* (p. 586) allait bientôt faire les frais de ce retour en grâce.

Lacombe Lucien Louis Malle, France, 1974, 138 mn

Juin 1944 dans le Sud-Ouest. Le jeune Lucien (Pierre Blaise), 18 ans, est engagé par le plus grand des hasards dans la Gestapo française. Bref moment de pouvoir avant sa future exécution.

Lucien vient du milieu paysan ; sa mère, qui s'est mise en ménage avec son employeur alors que le père est prisonnier, regarde avec effroi le "succès" de son fils, surtout depuis qu'elle a reçu un petit cercueil à son nom.

En face, les gestapistes, assez veules. Le chef Tonin (Jean Rougerie) renvoie à l'immonde Bonny, inspecteur ripou limogé par le Front Populaire, mais aussi Abel Danos (p. 1067), gangster chargé des basses œuvres nazies à Tulle. La palme revient à Faure (René Bouloc), lecteur fanatique de *Je suis partout* : il faut voir sa gueule de rat quand il dit précisément "Un Juif, c'est comme un rat." Il y a aussi un Noir, sans doute une blague du scénariste Patrick Modiano : il est aussi plausible que le proviseur nain de *Zéro de conduite* (p. 528).

Et puis la famille Horn, des Juifs réfugiés exploités par Jean-Bernard (Stéphane Bouy), un fils de famille devenu auxiliaire du Reich. Albert Horn (Holger Löwenhadler, éblouissant), qui fut un couturier chic, est amené à confectionner des habits à celui qui se présente, patronyme en premier comme à l'école, sous le nom "Lacombe Lucien", n'a jamais entendu parler d'un pantalon de golf et qui tombe amoureux de la belle France Horn (Aurore Clément), au grand désespoir du père qui finira par se livrer à la Gestapo. La grand-mère Horn (Therese Giehse), personnage quasi-muet, finit par éprouver une sorte de sympathie pour Lucien ; comme dit Albert, on n'arrive pas à le détester tout à fait.

Le fruste Lucien éprouve un besoin de revanche, notamment quand il détruit la maquette d'un antipathique fils à papa ; il annonce Joseph, le boiteux d'*Au revoir les enfants* (p. 450). Ni bon ni méchant, il est dénué de sens moral et tire sur les maquisards comme sur les lapins. Il sauve finalement France du pire en tuant un SS ; mais pour un petit butin que l'autre lui avait chipé, la montre d'Albert.

Le film fut – pour moi au moins – un choc : d'abord le style rétro qui s'exprime en tout premier lieu à travers les coiffures féminines, Django Reinhardt, Séphane Grappelli et André Claveau. Et surtout pour son regard décapant sur la Résistance et la collaboration – qui rompait avec la Vulgate, qu'elle soit gaulliste ou communiste. Certains l'ont accusé, à tort, de faire l'éloge des collabos ; à leur décharge, l'attitude "compréhensive" de Pompidou à l'égard du criminel de guerre Touvier. De nos jours, on crierait au pamphlet anti-Macron : Lacombe Lucien, qui sort à tout bout de champ sa carte de la Gestapo ou son flingue, rappelle curieusement un certain Benalla Alexandre.

L'acteur principal devait se tuer peu après sur la route, tout comme le jeune Alessandro Momo de *Profumo di donna* (p. 1016). Tourné à Figeac et sur les causses avoisinants, ce film est le chef-d'œuvre du réalisateur.

Bad lieutenant Abel Ferrara, USA, 1992, 96 mn

Extraordinaire Harvey Keitel en flic drogué, racketteur et j'en passe. Qui tire au pistolet sur son auto-radio coupable de lui avoir annoncé la défaite de l'équipe sur laquelle il avait parié. Scène pénible et néanmoins étonnante de masturbation dans la rue avec la complicité – non voulue – de deux jeunes femmes qui n'ont pas vraiment l'air de vierges effarouchées.

Et puis ce ripou est touché par la grâce, parce qu'une nonne violée ne porte pas plainte, qu'elle pardonne à ses agresseurs. Le mauvais flic rencontre même le Christ en personne dans l'église, ce qui, pour un drogué, n'est pas plus bizarre que des éléphants roses. Et pardonne aux coupables, qu'il se contente d'exiler en leur remettant l'argent qui aurait peut-être pu l'aider à éponger ses insondables dettes de jeu et à éviter la mort qui l'attend devant le Trump Plaza. Mystères du catholicisme. . . Avec Victor Argo.

The barefoot contessa *La comtesse aux pieds nus*, Joseph L. Mankiewicz, USA, 1954, 130 mn

L'histoire de la Cendrillon madrilène María Vargas (Ava Gardner), qui tourne trois films à Hollywood avant sa mort tragique, est racontée en flash-back à l'occasion de son enterrement dans une Ligurie pluvieuse un peu atypique. Principalement par Harry Dawes (Humphrey Bogart), metteur en scène "on the wagon", i.e., alcoolique en phase d'abstinence et Oscar Muldoon (Edmond O'Brien, excellent) un "yes man" dégoulinant de sueur. Découverte par Kirk Edwards (Warren Stevens), producteur dictatorial et d'un conformisme qui frise l'imbécillité – "Toutes les mamans sont des saintes" –, María se laisse enlever par Alberto Bravano (Marius Goring), milliardaire du guano tout aussi odieux mais moins stupide. Avant de rencontrer le comte Torlato-Favrini (Rossano Brazzi) qui l'épouse – c'est presque Rainier de Monaco et Grace Kelly – au grand dam de sa sœur (Valentina Cortese). Car le Prince Charmant dissimule une blessure de guerre qui lui interdit certaines activités. Il n'en informe son épouse qu'au moment de la nuit de noces, ce qui n'est pas une idée de scénariste : le mariage à l'ancienne, était un lapin dans un sac qui réservait d'étranges surprises à l'ouverture. Et Cendrillon a un côté obscur – sexualité centrée sur les voyous, relations ancillaires – que le comte aurait dû deviner quand il l'a vue danser dans un camp de gitans près de Nice. Tout ça finit dans le sang : Torlato-Favrini, dont la devise familiale est *Che sarà sarà*, est lui aussi présent à l'enterrement, mais menotté. Comme sortie de *Pandora* (p. 1580), la statue d'Ava Gardner regarde les vivants sortir du cimetière alors que le soleil perce les nuages.

La jet set de l'époque, appelée "international set" met en scène de façon transparente l'ex-Edward VIII, exilé pour cause de nazisme.

The African Queen John Huston, USA, 1951, 105 mn

1914 en Afrique de l'Est. Alors que sa mission a été brûlée par les Allemands, causant la mort prématurée de son frère pasteur (Robert Morley), Rose Sayer (Katharine Hepburn), vieille fille prude, entreprend la descente de la rivière Ulanga sur l'African Queen, le bateau à vapeur de Charlie Allnutt (Humphrey Bogart), un alcoolique un peu mécréant. Arrivé sur le lac Victoria, le rafiot servira de torpille pour couler la Louisa, un navire de guerre allemand. Scénario cousu de fil blanc, cf. l'improbable soudure d'une pale d'hélice brisée, mais mémorable duo d'acteurs.

Les dessous du tournage, racontés par Peter Viertel, scénariste non crédité du film, constituent la matière du passionnant *Chasseur blanc, cœur noir* (p. 1584). Un autre film de Huston, (*Heaven knows, Mr. Allison*, p. 875) opposera un marin (Robert Mitchum) à une religieuse (Deborah Kerr), cette fois-ci face aux Japonais dans les Îles du Pacifique.

Les diaboliques Henri-Georges Clouzot, France, 1955, 116 mn

Christina Delassalle (Véra Clouzot) a assassiné à Niort son mari Michel (Paul Meurisse) avec l'aide de Nicole (Simone Signoret), maîtresse de ce dernier : ne supportant plus ce personnage odieux, les deux femmes avaient fait front commun. Problème, le corps ramené dans le minable pensionnat Delassalle à Saint-Cloud puis jeté dans la piscine pour faire croire à une noyade accidentelle ne refait pas surface. Des signes de vie contradictoires se manifestent et angoissent la malheureuse Christina qui finit par décéder d'une crise cardiaque : le complot ourdi par Nicole et Michel, bien vivant, a réussi ; ils seront cependant pincés par un commissaire de police retraité (Charles Vanel).

Voir ce film, c'est se plonger dans une époque que Clouzot restitue avec une attention maniaque, comme s'il en éprouvait déjà la nostalgie. Couvertures en piqué, nappes imperméables en nylon, ... Une bouteille de Johnny Walker coûtait 2500 (anciens) francs et Zappy Max présentait *Quitte ou double* sur Radio-Luxembourg (aujourd'hui, RTL). D'époque aussi les professeurs, au rang desquels Pierre Larquey et Michel Serrault, le concierge campé par Jean Brochard ainsi que le voisin niortais (Noël Roquevert), ex-militaire aigri occupé à jouer au Meccano.

Parmi les élèves (Georges Poujouly, le jeune Johnny Halliday bien identifiable sur la gauche de la photo de groupe), Moynet (Yves-Marie Maurin), expert ès craques qui prétend que la directrice décédée lui a rendu son lance-pierres : "Je l'ai vue, je sais bien que je l'ai vue". Après le mot FIN, un carton demande au spectateur de ne pas être diabolique, i.e., de ne pas révéler la machination. Et il est vrai que le film perd à la seconde vision car, contrairement à celui du sublime *Vertigo* (p. 1561), l'énigme façon Boileau l'emporte sur la douleur façon Narcejac. C'est peut être la faute à Mme Clouzot, mauvaise comédienne.

Dead men don't wear plaid *Les cadavres ne portent pas de costard*, Carl Reiner, USA, 1982, 89 mn

L'utilisation du champ/contrechamp permet d'obtenir une improbable distribution formée d'acteurs célèbres à partir d'extraits de films, principalement noirs (19 au total), tournés entre 1941 et 1950. Successivement *Keeper of the flame* p. 1385, *This gun for hire* p. 1609, *Sorry, wrong number* p. 27, *Le poison* p. 35, *The killers* p. 530, *The big sleep* p. 1573, *Soupçons* p. 625, *Notorious* p. 982, *Le violent* p. 1812, *The glass key* p. 481, *Deception* p. 16, *Johnny Eager* p. 321, *Le facteur sonne toujours deux fois* p. 234, *I walk alone* (1947), *Double indemnity* p. 1003, *White heat* p. 1723, *Humoresque* p. 584, *Dark passage* p. 149 et *The bribe* p. 954 dont il reprend le complot sur Carlotta.

L'histoire, forcément un peu décousue et répétitive, s'efface devant un humour constant : le détective (Steve Martin) enquête pour le compte d'une femme fatale (Rachel Ward) qui extrait avec ses dents les nombreuses balles qu'il reçoit. Il se rase les poils de la langue et pique des crises au seul énoncé des mots "cleaning woman". Tout prend finalement forme avec un complot nazi sur l'île de Carlotta, endroit d'où von Kluck (le réalisateur) a prévu de conquérir le monde : son arme secrète, un fromage de destruction massive dont les moisissures auront le temps de dissoudre la ville de Terre Haute (Indiana). Une sucrerie pour cinéphiles.

Slaughterhouse five *Abattoir 5*, George Roy Hill, USA, 1972, 103 mn

Capturé lors de l'offensive des Ardennes (décembre 1944), Pilgrim (Michael Sacks) est envoyé dans un stalag situé dans un abattoir de Dresde, le *Schlachthof fünf*. Il devient après guerre un optométriste reconnu qui, suite à un accident d'avion, se met à voyager dans le temps pour finir dans une prison dorée de la planète Tralfamadore, en compagnie d'une pulpeuse star du porno (Valerie Perrine).

Adapté d'un roman de Kurt Vonnegut qui fut, en tant que soldat américain captif, témoin du bombardement de Dresde, un crime de guerre des Alliés du même ordre de grandeur que la bombe de Nagasaki. Le défi est d'en parler en évitant l'écueil de la véhémence : la complexité du scénario – décrochages temporels, science-fiction sur Tralfamadore – est un moyen d'alléger le plaidoyer, tout comme les propos odieux d'un historien conformiste qui vient, comme par hasard, d'écrire un livre sur Dresde et dont la thèse est à peu près "On n'a pas commis de crime et d'ailleurs les autres ont fait pire".

Le film, qui annonce *Le monde selon Garp* (p. 525), ne se réduit pas à son message politique. Notamment avec ce Paul Lazzaro (excellent Ron Leibman) qui parle de lui-même à la troisième personne et poursuit le héros de sa haine et le tue dans un futur inéluctable connu de Pilgrim. Musique de Glenn Gould et extérieurs à Prague filmés par Miroslav Ondříček. Avec Friedrich von Ledebur.

Le Théâtre National Populaire Georges Franju, France, 1956, 26 mn

En passant par la Lorraine Georges Franju, France, 1950, 27 mn

Hôtel des Invalides Georges Franju, France, 1952, 22 mn

Mon chien Georges Franju, France, 1955, 20 mn

À Chaillot, Jean Vilar et Monique Chaumette ; au festival d'Avignon, María Casares en Lady Macbeth, puis Gérard Philipe en prince de Hombourg.

La visite de la Lorraine se focalise sur l'industrie : le coke à Merlebach, puis l'acier à Hagondange. Un parallélépipède lumineux passe au laminoir avant de se convertir en lasses de feu. Images similaires dans *La fonte* (p. 1757).

Aux Invalides, des canons et des armures, mais aussi de vrais invalides, l'un en fauteuil roulant, l'autre avec une jambe de bois. Le guide militaire à béret place très haut le tombeau en porphyre de Napoléon mais préfère cependant le monument à Foch ! Dernière image dérangeante, des enfants de troupe.

Une famille de la petite bourgeoisie part en vacances dans sa 203. Et fait un détour par la forêt voisine, le temps d'y abandonner le chien. Ce dernier rentre comme il peut mais trouve porte close ; on l'envoie à la fourrière et, comme son maître a eu la présence d'esprit d'enlever son collier, il est gazé. La fillette du couple réclamera en vain "Mon chien".

Wasp Andrea Arnold, Grande-Bretagne, 2003, 26 mn

Zoë, mère célibataire fauchée, se rend dans un pub pour retrouver Dave, un garçon qu'elle n'espérait plus revoir. Elle amène avec elle ses quatre gosses qui sont priés d'attendre à l'extérieur pendant qu'elle s'amuse et batifole dans la voiture de Dave. Les fillettes qui ont faim ramassent la nourriture tombée à terre et une guêpe entre dans la bouche du bébé en poussette ; mais ressort, tout va donc très bien. Un petit goût de Mike Leigh.

La terre qui meurt Jean Vallée, France, 1936, 83 mn

D'après René Bazin. La ferme de Toussaint Lumineau (Pierre Larquey) part à vau-l'eau depuis l'accident de son aîné Mathurin (Alexandre Rignault). Ses enfants la désertent pour aller s'établir à Nantes. Il finit par accepter le mariage de sa fille avec un valet de ferme, seul moyen d'éviter que la terre ne meure.

Le plus ancien long-métrage en couleurs français conservé n'est guère qu'une curiosité : le procédé Francita ne vaut pas le Technicolor... bichrome.

Avec Line Noro et Georges Flamant (Dédé dans *La chienne*, p. 1560).

Akai hashi no shita no nurui mizu *De l'eau tiède sous un pont rouge*, Shōhei Imamura, Japon, 2001, 120 mn

L'action se passe dans le "Japon de l'envers" – la façade qui regarde le continent –, plus précisément la péninsule de Noto. Yosuke (Kōji Yakusho), chômeur venu de Tōkyō, rencontre Saeko (Misa Shimizu) dont le sex-appeal réside dans l'improbable geyser d'eau tiède qui se dégage d'elle au moment de l'orgasme.

L'auteur s'exprime à travers le personnage du clochard philosophe Tarō (Kazuo Kitamura) qu'on voit au début du film sur les berges de la Sumida ; c'est lui qui envoie le héros à Noto chercher un trésor au fond d'un "pot", métaphore de son entente sexuelle passée avec la grand-mère de Saeko (Mitsuko Baishō). Ce film mineur, qui rappelle *Unagi* (p. 938), est le testament du réalisateur.

The emerald forest *La forêt d'émeraude*, John Boorman, USA, 1985, 114 mn

Enlevé par les Invisibles, le jeune Tomme (Charley, fils du réalisateur) fait désormais partie de cette tribu d'Amazonie sans le moindre contact avec la civilisation. Il aura cependant recours à l'aide de son père, ingénieur sur un barrage, pour délivrer les femmes capturées et exploitées dans un bordel.

Cette illustration du mythe du "bon sauvage" ne tient pas vraiment la route à cause des bien nommés Féroces, ennemis cannibales des Invisibles. Mais superbe livre d'images aux scènes de chamanisme très réussies, ainsi cet étonnant chant de grenouilles qui provoque une pluie torrentielle et la destruction du barrage.

En ces temps de bolsnarisme, le message sur la déforestation n'a rien perdu de son actualité. Mais le film est inférieur à *Délivrance* (p. 26), moins naïf.

L'ibis rouge Jean-Pierre Mocky, France, 1975, 77 mn

Un roman de Fredric Brown dépaycé près du Canal Saint-Martin. L'homme à l'écharpe rouge ornée d'un ibis, Jérémie (Michel Serrault), est un sympathique étrangleur, vague cousin de l'*Archibald de la Cruz* (p. 473) de Bunuel qui vit dans le souvenir des grosses doudounes de la professeure de piano de son enfance. Il finira par se ranger et fonder famille après avoir occis Margos (Jean Le Poulain), un bougnat reconverti en restaurateur grec qu'il faut voir danser le sirtaki, alias "bourrée du Pirée". Zizi (Michel Simon dans son dernier rôle) est un rôleur raciste – ce qui renvoie au *Vieil homme et l'enfant* p. 566 – ; bien qu'il finisse par tordre le cou d'un représentant en liqueurs (Michel Galabru), personne ne l'écoute quand il clame qu'il est l'étrangleur. Autour du canal, un chauffeur de taxi patibulaire (Antoine Mayor) et un dangereux borgne (Dominique Zardi), homme de main de l'ex-chef OAS Ratin (Michel Francini), un manchot affublé d'un crochet/grattados. Excellente musique d'Éric Demarsan.

Breakfast at Tiffany's *Diamants sur canapé*, Blake Edwards, USA, 1961, 115 mn

D'après Truman Capote. La vie de Holly (Audrey Hepburn) n'est que faux-semblants, "A phoney, but a real one" dit un producteur Hollywoodien (Martin Balsam). Elle dissimule son premier mariage avec une sorte de père adoptif (Buddy Ebsen) et quand elle ne va pas traîner chez Tiffany, cherche à séduire des millionnaires, comme le pusillanime Brésilien incarné par José-Luis de Vilallonga. Son voisin, l'écrivain velléitaire Paul Varjak (George Peppard), en tombe amoureux au point de rompre avec la maîtresse (Patricia Neal) qui l'entretenait et provoque une fêlure dans ce personnage en représentation permanente... Happy end? Tout ça reste bien superficiel.

Le minuscule Mickey Rooney (1,57 mètre) campe un hilarant voisin japonais.

I soliti ignoti *Le pigeon*, Mario Monicelli, Italie, 1958, 107 mn

Des petits malfrats, dont Peppe (Vittorio Gassman), Tiberio (Marcello Mastroianni) et Mario (Renato Salvatori), ont décidé de vider le coffre d'un prêteur sur gage en perçant le mur d'un appartement mitoyen ; mais l'incompétence de ces *soliti ignoti* (inconnus habituels) est telle qu'ils se trompent de cloison ! Distribution exceptionnelle : l'expert ès coffres-forts (Totò), le minuscule Capannelle (Carlo Pisacane), Ferribotte (Tiberio Murgia), Sicilien obsédé par l'honneur de sa sœur (Claudia Cardinale), sans oublier Cosimo (Memmo Carotenuto), pas même capable de voler un sac à main. Le film regorge de détails amusants, tel ce vol de cendrier – sport national italien – où encore le portail "réservé aux travailleurs" qui intimide Capannelle ; mais se traîne un peu car nous avons compris un peu trop vite que le cambriolage n'a aucune chance de réussir avec de tels oiseaux. Suite signée Nanni Loy (p. 1388).

La Cage aux Folles Édouard Molinaro, France, 1978, 93 mn

Nous suivons le couple homosexuel cocasse formé de Renato (Ugo Tognazzi) et de la "folle" Albin (Michel Serrault) qui dirige la Cage aux Folles, boîte de Saint-Tropez et dont la vie est bouleversée par le mariage annoncé du fils que Renato, bisexuel, a eu de Simone (Claire Maurier). La future est la fille de Chartier (Michel Galabru), un député qui prône l'ordre moral mais que les circonstances forcent à accepter le mariage : suivant l'exemple du cardinal Daniélou, le chef de son parti vient de mourir en état d'épectase et il fait profil bas. Il finit par se déguiser en femme pour échapper aux paparazzi.

La pièce de boulevard de Jean Poiret flatte le sentiment de normalité du spectateur avec ses répliques genre "J'ai pas une tête d'oncle".

Miller's crossing Joel Coen, USA, 1990, 115 mn

Au bon temps de la Prohibition, Tom (Gabriel Byrne) est le conseiller du gangster Leo (Albert Finney) dont la poule Verna (Marcia Gay Harden) est en cachette sa maîtresse. Elle a pour frère Bernie (John Turturro), un petit malfrat qui parasite les matches truqués (*fixed*) d'un autre gangster, Caspar (Jon Polito). Ce dernier réclame la peau de Bernie – “If you cannot trust a fix. . .” – à Leo qui refuse de livrer son futur beau-frère, d'où une guerre des chefs.

Brouillé avec Leo à cause de Verna, Tom va offrir ses services à Caspar, ce qui l'amènera à un simulacre d'exécution de Bernie dans le sous-bois de Miller's crossing, puis à provoquer plusieurs assassinats : celui du tueur Eddie Dane (J. E. Freeman) par son employeur Caspar, puis celui de Caspar par le “mort” Bernie qu'il finira par tuer pour de bon afin de l'empêcher de parler.

Une histoire de gangsters est plus intéressante quand elle est imprévisible. La quasi-disparition, chez les Coen, du moralisme qui gâche tant de films américains fait qu'on ne sait jamais ce que Tom prépare, lui non plus d'ailleurs. C'est ainsi qu'il livre Bernie à Caspar mais recule devant l'idée de l'exécuter lui-même. Pourtant il n'a aucun mal à le tuer à la fin quand il comprend que cette mort arrange bien des choses. Il n'y a pas non plus de *happy end* : Verna épouse Leo et Tom s'en va avec pour seule consolation d'avoir payé ses énormes dettes de jeu.

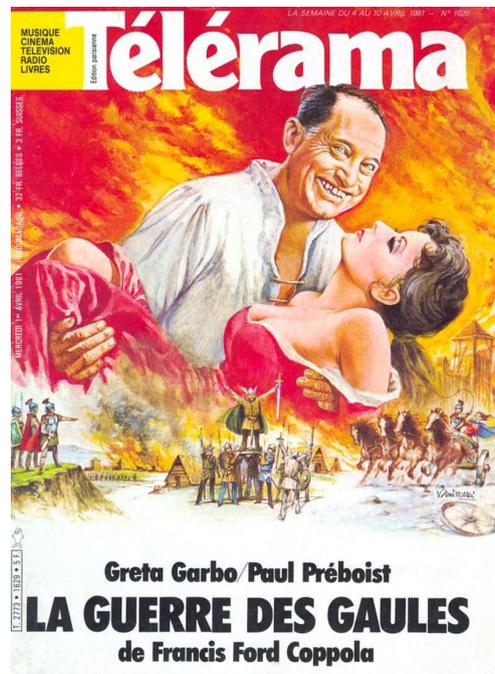
Le film est traversé par des images de chapeaux, principalement celui de Tom.

Comment je me suis disputé. . . Arnaud Desplechin, France, 1996, 173 mn

Première apparition de Paul Dédalus (référence à Joyce), campé par Mathieu Amalric. Universitaire indécis, il n'arrive pas à boucler sa thèse tout en hésitant entre trois femmes. Esther (Emmanuelle Devos) fait déjà partie de son passé : le problème est avant tout de savoir rompre. Valérie (Jeanne Balibar) est une tordue, sans pareille pour mettre les hommes en porte-à-faux : une enfant, parfaitement à l'aise dans sa peau d'adulte et qui dénie aux autres leur droit à l'enfance, dit la voix off. Il finit par trouver l'âme sœur auprès de Sylvia (Marianne Denicourt) qu'il pique à son meilleur ami (Emmanuel Salinger). Il est par ailleurs maître-assistant à Nanterre où il enseigne, paraît-il, la Logique aux philosophes ; au vu de la table de vérité affichée au tableau, ça ne vole pas très haut. Nullité, mais aussi prétention incarnée par le nouveau mandarin Rabier (Michel Vuillermoz), un puant ancien ami de Paul qui ne se déplace jamais sans son singe.

C'est le monde de *La sentinelle* (p. 15) dont Desplechin reprend la plupart des acteurs, la dimension politique en moins. Un monde que l'on retrouvera dans les films à venir, avec ses thèmes récurrents, ainsi la psychanalyse. Avec une tendance au nombrilisme que résume le sous-titre (*Ma vie sexuelle*), un nombril qui n'est pas nécessairement celui de l'auteur.

The war of the Gauls *La guerre des Gaules*, Francis Ford Coppola, USA, 1981, 231mn



His girl friday *La dame du vendredi*, Howard Hawks, USA, 1940, 88 mn

New York. La pendaison d'Earl Williams (John Qualen) qui a accidentellement tué un flic, fait l'affaire du maire qui, comptant bien l'utiliser pour sa réélection, tente d'escamoter la grâce accordée par le gouverneur. Et celle du patron du *Morning Post*, Burns (Cary Grant) qui veut vendre du papier et cache Earl, qui a réussi à s'enfuir, dans un bureau à volet roulant ; il veut accessoirement réembaucher son ex-journaliste Hildy et ne recule devant rien pour arriver à ses fins.

D'après *The front page* de Ben Hecht, pièce souvent portée à l'écran (Lewis Milestone, 1931, Billy Wilder, p. 1349), cette adaptation prend le ton de la *screwball comedy* : tout se passe très vite et le débit des acteurs est si rapide que les sous-titres sont recommandés. Hildy est ici une femme (Rosalind Russell), l'épouse divorcée de Burns : comme elle doit se remarier incessamment dans la petite ville d'Albany – capitale de l'État de New York –, il s'adjoint les services du gangster Louie (Abner Biberman) pour l'empêcher de rejoindre son promis (Ralph Bellamy). Quand il la laisse enfin prendre son train, elle apprend par téléphone que son futur est bloqué au commissariat, victime d'une énième magouille de Burns. À l'étonnement du spectateur, au lieu de l'exaspération attendue, elle lui sait gré de l'avoir retenue.

2000 maniacs Herschell Gordon Lewis, USA, 1965, 84 mn

Le village sudiste de Pleasant Valley, rasé par les Yankees, se réveille pour un jour tous les cent ans. En cet avril 1965, c'est donc la première fois. Les villageois détournent les voitures de trois couples venus du Nord qui ont droit à la légendaire *Southern hospitality*. Invitée à un barbecue, une femme y est grillée ; son mari est convié à une course de chevaux, prétexte pour l'écarteler. Le second couple finit, lui dans un tonneau à clous, elle écrasée sous une énorme pierre. Le troisième couple s'en sort de justesse mais quand il revient avec la Police, aucune trace du village et de ses sympathiques habitants. Il faudra sans doute attendre 2065 pour de nouvelles festivités sur fond de musique bluegrass.

Cette parodie de *Brigadoon* (p. 1290) crée un genre, le gore, sorte de Grand-Guignol cinématographique.

Les cinq gentlemen maudits Julien Duvivier, France, 1931, 76 mn

En vacances au Maroc, cinq jeunes hommes sont frappés d'une malédiction : ils vont mourir l'un après l'autre avant la pleine lune. Quiconque a vu *Le dernier des six* (p. 1662), plus réussi, sait qu'il faut se méfier des morts dont on ne retrouve pas le cadavre : le premier noyé en mer, le second disparu dans un lointain meeting aérien. Seul le troisième, poignardé dans les ruines de Volubilis, est vraiment tué. Ce sont en fait les millions du cinquième (René Lefèvre) que les faux morts guignaient. Le film se termine par une mémorable poursuite sur les toits de Fès où le plus dangereux, le quatrième (Robert Le Vigan), est attrapé.

Le Maroc de l'époque a plus intéressé le réalisateur que le scénario. On se demande ce que Harry Baur fait dans le film ; lui aussi, visiblement.

Force of evil *L'enfer de la corruption*, Abraham Polonsky, USA, 1948, 79 mn

Un racket, qui avait cours dans les grandes villes américaines, consistait à deviner un nombre à trois chiffres tiré du journal. En cette veille de 4 juillet, la pègre à l'idée de faire sortir, en trichant, le numéro 776 – référence à l'indépendance américaine – que beaucoup choisissent par superstition ; les petits bookmakers, incapables de payer 600 fois les mises, seront ruinés.

Un avocat un peu marron (John Garfield) essaie d'éviter la faillite à son frère (Thomas Gomez) qui est un de ces petits bookies ; en vain, il n'arrivera qu'à provoquer sa mort. Il décide alors de témoigner contre le syndicat du crime.

La photographie de George Barnes met en valeur New York : Wall street, le Washington bridge sur l'Hudson. Persécuté, tout comme Garfield, par le mac-carthysme, Abraham Polonsky, ne devait retrouver les studios qu'en 1969 (le douloureux *Willie Boy*, p. 1453). Avec Paul Fix et Marie Windsor.

Karumen kokyō ni kaeru *Carmen revient au pays*, Keisuke Kinoshita, Japon, 1951, 83 mn

La strip-teaseuse Lili-Carmen (Hideko Takamine) revient exhiber sa "réussite d'artiste" dans son village natal en compagnie d'une collègue. Son père (Takeshi Sakamoto) refuse de la recevoir avant d'être convaincu par le directeur de l'école (Chishū Ryū) au nom de la culture : une méprise sur le nom de Carmen. Ces filles modernes et délurées, qui dansent en tenue légère dans les champs et fument, donnent un spectacle organisé par l'entrepreneur du tourisme local, au son des *Moments musicaux* du compositeur allemand Shoe Belt (= Schubert). Carmen fait don de la recette à son père qui la remet au directeur d'école : ils sont tous deux choqués par ces "artistes du nu" qui laissent une impression mitigée à cette communauté dont la mentalité est résumée par la morne chanson *Mon village natal* de l'aveugle de guerre (Sūji Sano) qui s'accompagne à l'harmonium.

La véritable vedette du premier film japonais en couleurs (Fujicolor), "musical" entièrement tourné en extérieurs, est le mont Asama cerné de nuages. Sous sa protection, le Japon rural issu de la guerre et la dépravation introduite par l'occupant américain se retrouvent dans un même amour du pays et la conversion du mauvais argent en charité. Le scénario est un peu exsangue, mais frais et sympathique : on ne voit pas souvent Chishū Ryū faire une prise de judo.

San Michele aveva un gallo *Saint Michel avait un coq*, Paolo & Vittorio Taviani, Italie, 1972, 87 mn

Dans l'Ombrie de la fin du XIX^e siècle, le généreux Manieri (Giuseppe Brogi) voit la Révolution comme un grand spectacle dont il serait la vedette. Hélas, son coup échoue car le peuple paysan ne le suit pas. Il pense se rattraper au moment de son exécution, mais l'État le prive de sa mort.

Emprisonné, Manieri résiste héroïquement à l'isolement total qu'on lui impose. Il s'invente un théâtre imaginaire dans lequel il tient tous les rôles ; la soupe aux haricots qu'on lui sert chaque jour se transforme en succulentes préparations gastronomiques. Et, quand le désespoir pointe, il entonne une chanson de son enfance protégée, *Saint Michel avait un coq*.

Dix ans se sont écoulés et voici qu'on l'envoie dans une prison proche de Venise, en compagnie d'autres révolutionnaires de la nouvelle génération. Il n'est pas un inconnu pour ces socialistes qui le voient comme une espèce de dinosaure dont l'idéalisme aurait retardé la prise de conscience du prolétariat, un ennemi objectif en quelque sorte. Lors du transfert en barque dans la lagune, il s'éclipse en se noyant discrètement.

Par-delà la condamnation, toute marxiste, du romantisme révolutionnaire, ce portrait touchant d'un héros perdu est peut-être le meilleur film des Taviani.

Lifeboat Alfred Hitchcock, USA, 1944, 94 mn

Les survivants d'un navire marchand coulé par les Allemands se retrouvent sur un canot de sauvetage où vient aussi se réfugier le sous-marinier ennemi Willi (Walter Slezak, d'une terrifiante fausse bonhomie). Sa détermination impitoyable et fanatique en fait rapidement le chef de cette chaloupe dont les naufragés montrent un certain désarroi, une absence de cohésion quant aux solutions pour s'en sortir. Impression renforcée par une distribution sans vedette, formée d'excellents acteurs de second plan : Henry Hull, Tallulah Bankhead, John Hodiak, William Bendix, Hume Cronyn, interprétant un homme de Wall Street, une journaliste snobinarde, un prolétaire vaguement communiste... et même un Noir dont le rôle a été édulcoré par le racisme du studio Fox, au grand dam du scénariste John Steinbeck.

Nous n'avons pas affaire à un banal film de propagande : le scénario, qui ne cherche nullement à sous-estimer la force de l'Ennemi, montre l'émergence progressive d'une unité d'action qui se concrétise après un meurtre commis par Willi : les survivants décident de l'éliminer.

Un des premiers chefs-d'œuvre américains de Hitchcock qui réussit à faire sa coutumière apparition malgré le huis clos ; une réclame de journal pour une cure d'amaigrissement le représente avec la mention "Reduco, the obesity slayer". La réplique "including the scandinavian" réfère à une période où les pays en question faisaient bande à part en termes de droits d'auteurs.

Bullets over Broadway *Coups de feu sur Broadway*, Woody Allen, USA, 1994, 99 mn

Au temps de la Prohibition, le gangster Nick Valenti (Joe Viterelli) a décidé de faire de sa poule Olive (Jennifer Tilly) une vedette de Broadway. Pour cela, il subventionne le producteur Julian Marx (Jack Warden) qui peut ainsi monter *God of our fathers* dans laquelle la belle aura un rôle important. Sauf que le dramaturge Shayne (John Cusack) est un médiocre qui ne sait pas résister à l'actrice principale Helen Sinclair (Dianne Wiest), une vieille gloire de la scène qui lui fait sans cesse réécrire son rôle, d'où une pièce de plus en plus incohérente.

Le miracle vient du gorille Cheech (Chazz Palmintieri) qui surveille Olive durant les répétitions puisque, n'ayant rien d'autre à faire, il s'est mis à reprendre *God of our fathers* pour en faire un authentique chef-d'œuvre dont il est l'auteur caché. Reste la médiocrité de l'actrice Olive : Cheech y remédie en la tuant. Il paiera cet acte de sa vie, mais l'Art ne justifie-t-il pas tous les sacrifices ?

Le personnage d'Helen Sinclair rappelle celui de Norma Desmond dans *Sunset boulevard* (p. 1574). Jim Broadbent joue un acteur qui ne peut pas répéter sans manger et grossit donc presque à vue d'œil.

Pather panchali *La complainte du sentier*, Satyajit Ray, Inde, 1959, 126 mn

Aparajito *L'invaincu*, Satyajit Ray, Inde, 1956, 110 mn

Apur sansar *Le monde d'Apu*, Satyajit Ray, Inde, 1959, 106 mn

Nous suivons la vie d'Apu (prononcé Opou) de sa naissance à l'âge adulte dans l'Inde des années 1910–1930. Où la présence anglaise se remarque à des détails : un orphéon joue *It's a long way to Tipperary*, les cours de l'Université sont donnés dans cette langue étrangère. Quatre Apu se succèdent à l'écran, le dernier n'étant autre que le débutant Soumitra Chatterjee qui allait devenir l'acteur-fétiche du réalisateur. La musique est signée Ravi Shankar et la photo Subatra Mitra.

Pather panchali se passe à la campagne ; le père, brahmane un peu dépassé, s'absente pendant de longs mois pour gagner un peu d'argent. Il ne revient qu'au moment de la mort de sa fille Durga, une chipie voleuse de fruits et aussi d'un collier de perles qu'Apu trouve dissimulé dans un bol et qu'il va jeter dans l'étang ; quand l'eau se referme sur ce souvenir de sa sœur, c'est un peu l'enfance qui s'engloutit. Les images sont superbes, notamment celles de l'orage sur la surface lisse de la mare qu'arpentent les araignées d'eau et que la pluie brouille. Assommée par le deuil, la famille quitte le Bengale pour Bénarès ; le serpent reprend possession des lieux.

Aparajito débute dans la ville sacrée où le père qui arrive enfin à vivre de son activité de prêtre est fauché par une maladie soudaine, signalée par un envol d'oiseaux – noirs, car filmés à contre-jour. La mère (admirable Karuna Bannerjee) part vivre chez un oncle qui destine Apu à la prêtrise. Mais, poussé par l'instituteur, il décide de partir étudier à Calcutta. Profond chagrin pour celle qui reste et s'éteint doucement en l'absence de son fils. Le plus touchant des trois volets est un film de trains, celui dont on voit la fumée au loin tandis que la mère attend le retour d'Apu, celui qu'il prend pour venir la voir et repartir. Il fait une fois semblant de le rater pour donner un jour de plus de présence à celle qui ne vit que pour lui ; une autre fois, il arrivera trop tard. Dans cette œuvre marquée par le deuil et la mort, celle de la mère est la plus déchirante car la seule annoncée.

Apur sansar est l'histoire d'un grand amour qui commence pourtant très mal : Apu est amené à remplacer, au pied levé, un promis pris de démence au moment du mariage et l'ex-future doit à tout prix trouver un mari. Contre toute attente, la vie de ce couple de raison est, malgré la pauvreté, un bonheur de chaque instant que le film sait nous faire partager, grâce au charme de la très jeune Sharmila Tagore (14 ans !). L'amour se mue en douleur, en ressentiment, en refus du monde lorsque l'aimée meurt en couches. Un Apu barbu, perdu dans ses rêveries moroses, va voir contre son gré ce fils auquel il reproche d'être né. La réconciliation finale avec l'enfant signe son retour dans le monde des vivants.

Voyage(s) à travers le cinéma français Bertrand Tavernier, France, 2016-2018, 694 mn

L'expérience, racontée avec simplicité, émotion et enthousiasme, d'un cinéphile devenu attaché de Presse, prétexte à parler des cinéastes qu'il aime : Jacques Becker, Jean Renoir, Marcel Carné, Edmond T. Gréville, Jean-Pierre Melville, Jean-Luc Godard, Pierre Schoendoerffer et Claude Sautet. Avec de larges extraits des œuvres et quelques commentaires : Carné décrié par ses collaborateurs et qui signe pourtant tant de chefs-d'œuvre, Renoir "génie comme metteur mais pute comme homme" selon Gabin dont il nous parle longuement. Il évoque aussi les films de Jean Sacha ou John Berry avec Eddie Constantine et les musiques de Maurice Jaubert et Joseph Kosma, ainsi que le producteur Georges de Beauregard. On apprend incidemment que le cul de BB vu dans *Le mépris* (p. 950), exigence du co-producteur Carlo Ponti, fut bizarrement coupé dans la version italienne.

Une suite en huit épisodes s'attarde sur d'autres cinéastes comme Jean Grémillon, Max Ophüls, Henri Decoin, Sacha Guitry, Marcel Pagnol, Jacques Tati, Robert Bresson, Julien Duvivier, Robert Siodmak, Claude Autant-Lara, René Clément, Henri-Georges Clouzot. Ainsi que les sous-estimés que sont, selon lui, Maurice Tourneur, Anatole Litvak, René Clair, Jean Boyer, Gilles Grangier, Henri Calef, Pierre Chenal et Victor Tourjansky. Il nous rappelle aussi la singularité de Jacqueline Audry, seule femme avant Agnès Varda dans ce monde d'hommes.

Il nous parle de l'importance des chansons avec l'apport de Georges Van Parys. Nous apprenons que le premier film français en couleurs fut *La terre qui meurt* (1936, p. 1735) et que *Jeux interdits* (p. 39) fut d'abord tourné comme un sketch développé quelques mois plus tard en long-métrage. Il nous rappelle le mauvais accueil réservé par Marcel L'Herbier, ou encore Jacques Feyder, aux cinéastes juifs fuyant les persécutions et le mépris d'Henri Jeanson pour ces antisémites. Et aussi qu'Anatole Litvak quitta la France pour signer à Hollywood le premier film antinazi, *Confessions of a nazi spy* (p. 1240), ce qui rompait avec la complaisance des studios face à Hitler : jusque-là, les scénarios étaient – on peine à le croire – soumis à l'approbation du consul allemand ! Il évoque le cinéma français sous l'Occupation et la Continental, sujets de son *Laissez-passer* (p. 49).

Il revient enfin sur les films et les auteurs qu'il défendit, avec Pierre Rissient, dans les années 1960 en tant qu'attaché de Presse indépendant. Si beaucoup sont oubliés, ce n'est pas le cas du *Boucher* (p. 562) dont il n'a cependant pas obtenu le droit de montrer un extrait ! On entend les noms de Jacques Rouffio, Pierre Granier-Defferre, Yves Boisset, René Allio, Jacques Deray, Christian de Chalonge, Jean-Louis Bertuccelli et Bernard Paul. Pour revenir à Alain Resnais, pas vraiment un inconnu, et clore sur un extrait d'*Un revenant* (p. 236) : le fameux passage où Marguerite Moreno monologue pendant 2mn30 devant un Jovet qui n'en place pas une !

Heimat, eine deutsche Chronik Edgar Reitz, RFA, 1984, 890 mn

Heimat, c'est le foyer, la patrie, le refuge : le Hunsrück natal de l'auteur, métonymie de l'Allemagne. La caméra s'aventure rarement au-delà de Coblenche au Nord et de Trèves au Sud-Ouest et flâne souvent dans ce paysage de montagne à vaches. L'action se situe de 1919 à 1982 dans la fictive Schabbach où vit le forgeron Mathias Simon, sa femme Katharina et leurs enfants : Eduard, Pauline et Paul, respectivement mariés à Lucie, ex-maquereille rencontrée à Berlin, l'horloger Robert et Maria, la fille du maire. Après le départ soudain de Paul pour l'Amérique où il fera fortune dans l'électronique, cette dernière occupe le centre du film ; lors de ses obsèques, son cercueil est abandonné en pleine rue suite à un orage soudain.

Des salauds certes, les nazis ; mais qui l'était vraiment ? Tout le monde et personne répond le film qui, sans diluer les responsabilités, parvient à montrer comment chacun a pu, à sa façon, participer à l'horreur. Si Katharina est bien seule à rejeter la couleur brune qui s'installe en 1933, le SS planqué Wilfried, frère de Maria, est tout aussi isolé dans son fanatisme qui lui fait abattre un pilote anglais blessé, puis vanter, à Noël 1943, les vertus de la confidentielle "solution finale".

Au départ, un certain aveuglement, une soumission à l'air du temps : "Les gens se sont mis à sourire", dit Pauline début 1933. Puis un indéniable opportunisme : Lucie, vulgaire, est toute heureuse d'accueillir fin 1935 trois dignitaires importants, futurs accusés de Nuremberg. Et après guerre, une capacité d'amnésie : drapeau américain au chapeau, la même se vante, en 1946, d'avoir reçu ces huiles – elle ne savait pas que c'était des criminels, dit-elle. Wilfried lui-même, devenu politicien CDU, oubliera : en 1955 il n'extermine plus que les insectes. Alors qu'il est répugnant du début à la fin, malgré leurs compromissions et leur participation à la spoliation des Juifs, Lucie et son mari Eduard, restent sympathiques : les horreurs sont souvent le fait de gens ordinaires. Symbole d'oubli, le monument aux morts inauguré en 1922 est relégué au cimetière en 1969.

Ces nuances se retrouvent dans la description des trois fils de Maria. Anton, après guerre fabricant d'optique de précision, revissait compulsivement ses lentilles de caméra pour ne pas voir ses collègues filmant des exécutions de partisans russes. Ernst, jeune as de la Luftwaffe reconverti en brocanteur, pille la maison familiale, mais ce roublard est plus sympathique que le conformiste Anton. L'illégitime Hermann, compositeur de musique électronique style Stockhausen, n'a pas vraiment connu le nazisme ; c'est lui dont le déraciné Paul est le plus proche.

Une émotion réelle se dégage de deux amours vécues dans la vibrante acuité de leur fragilité : Hermann adolescent avec Klärchen, la secrétaire d'Anton et Maria avec Otto Wohlleben – père d'Hermann – un ingénieur logé à Schabbach qui mourra en désamorçant une bombe. À la fin, le pittoresque bon à rien Glasisch meurt et se mêle à un raout des disparus, parmi lesquels Maria et son Otto.

Anachronismes : le sonotone de poche en 1946 et le hula hoop en 1955.

Bir zamanlar Anadolu'da *Il était une fois en Anatolie*, Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 2011, 157 mn

Trois voitures traversent de nuit un paysage de collines désertes de la Turquie d'Asie. À bord, des policiers qui parlent de tout et de rien, un procureur, un médecin et deux suspects, Kenan et son frère débile mental. Après plusieurs essais infructueux, Kenan finit par révéler l'endroit où il a enterré un cadavre.

La majestueuse lenteur de la mise en scène relègue le crime au second plan. On finit par apprendre que tout est dû à la jalousie et l'abus d'alcool : Kenan s'était vanté d'être le véritable père du fils de celui qu'il a tué. Mais qui a commis le meurtre, lui ou son frère ? Il semble en fait que la victime, attachée, ait été enterrée vivante, détail révélé par l'autopsie du lendemain et sur lequel le médecin décide de faire silence pour ne pas accabler le meurtrier.

Restent l'épouse adultère, énigmatique, et le fils, qui lance des pierres au meurtrier de son "père". Et puis, en contrepoint de l'histoire, le procureur qui a dirigé les opérations et dont on comprend les misères secrètes. Bel homme fier de ressembler à Clark Gable, il ne s'est pas remis de la mort subite de son épouse à une date qu'elle avait elle-même prévue ; le médecin lui fera entendre qu'elle s'est en fait suicidée pour le punir de ses infidélités.

Chaque homme dans sa nuit. . . Lors d'un repas dans une ferme, cette nuit est éclairée par la jeune fille qui sert dont la beauté est magnifiée par l'éclairage au pétrole – l'orage a coupé l'électricité. Image de la pureté et de l'innocence perdues, elle impressionne tout le monde, jusqu'à l'assassin qui se met alors à parler.

The Bedford incident *Aux postes de combat*, James B. Harris, USA, 1965, 98 mn

Le capitaine du destroyer Bedford (Richard Widmark) prend en chasse un sous-marin soviétique près des côtes du Groenland et finit par le couler, plus ou moins par erreur, en dehors des eaux territoriales. La "réponse du mort" ne se fait pas attendre : le sous-marin a envoyé des torpilles et un champignon atomique s'élève au dessus de l'emplacement du Bedford.

Un journaliste (Sidney Poitier), un médecin militaire (Martin Balsam) et même un ancien sous-marinier du III^e Reich (Eric Portman) avaient essayé en vain de ramener le fougueux et délirant capitaine à la raison. C'est la terreur qu'il inspirait à un enseigne qui provoque la catastrophe finale : ce dernier lance le missile destructeur qu'il n'était censé que préparer. Ce qui renvoie à l'escalade militaire au Vietnam et au Républicain va-t-en-guerre de l'époque, Goldwater ; lequel semble rétrospectivement bien modéré par rapport à Trump.

Le film est une sorte de *Docteur Folamour* (p. 522) en moins brillant mais aussi moins outrancier ; ce qui le rend plus convaincant.

Moy droug Ivan Lapchine *Mon ami Ivan Lapchine*, Alexeï Guerman, URSS, 1985, 95 mn

Près d'Astrakhan en 1935, le policier Ivan Lapchine partage un appartement avec cinq de ses collègues. Ils boivent en chantant les rengaines soviétiques de l'époque. Son ami Khanine qui vient de perdre sa femme tente de se suicider. Plus tard Lapchine découvrira que la femme qu'il aime, l'actrice de passage Natacha, lui préfère Khanine. Le policier poursuit un assassin sanguinaire, Soloviev, qui blessera gravement Khanine. Une fois le criminel éliminé et Natacha repartie, il se retrouve seul. Son désarroi se lit, paradoxalement, dans son regard inexpressif.

La caméra très mobile saute d'un visage à un autre, suit Lapchine sur sa moto, les policiers dans le brouillard à la recherche de Soloviev ou entassant des cadavres à l'arrière d'une camionnette ; et la proche Volga près de son embouchure. Sans message politique apparent, le film nous plonge dans le quotidien de l'URSS d'avant les grandes purges, ses conversations banales, ses représentations de théâtre. Et ses appartements communautaires où l'on entre par la fenêtre pour ne pas déranger le voisin ; c'est ainsi que Lapchine rend visite, de nuit, à Natacha pour apprendre qu'elle lui préfère Khanine.

Le meilleur Guerman (avec *Khroustaliou, ma voiture!*, p. 639), censuré, ne sortit que sous Gorbatchov.

Il cavaliere misterioso *Le chevalier mystérieux*, Riccardo Freda, Italie, 1948, 91 mn

Aventure attribuée à Giacomo Casanova – mais on ne prête qu'aux riches – dont le MacGuffin est une lettre compromettante pour la Sérénissime République que la dogesse l'a chargé de récupérer. Le héros ira jusqu'à séduire la tsarine (Yvonne Sanson) et rencontrera sur son chemin une comtesse déguisée en homme (Gianna Maria Canale) et un grand amour, Elisabeth (María Mercader), qui mourra touchée par une balle des Cosaques. Il s'agit avant tout d'une excellente histoire de cape et d'épée emmenée par Vittorio Gassman qui a le physique du rôle.

Malgré la chute du fascisme, les acteurs continuent à se donner du "Voi" (p. 11).

Fric-frac Maurice Lehmann & Claude Autant-Lara, France, 1939, 89 mn

Comédie dont le scénario n'est qu'un prétexte à d'éblouissants numéros d'acteurs : Fernandel, employé de bijouterie, rencontre Arletty, une prostituée et Michel Simon, un perceur de coffres-forts. Un instant tenté par la crime, le "cave" reprend une vie normale. Il aura du moins pris des cours d'argot : le javanais et le mot "doudounes". Arletty et Simon se retrouveront dans *Circonstances atténuantes* (p. 342).

La mort de Belle Édouard Molinaro, France, 1961, 100 mn

Genève. La vie très bourgeoise du petit professeur Blanchon (Jean Desailly) est chamboulée par la mort de Belle Shermann (Alexandra Stewart), une jeune Américaine que son épouse (Monique Mélinand) avait invitée à vivre chez eux. Alors que la Police (Marc Cassot) enquête, le juge (Jacques Monot) soupçonne Blanchon dont nous suivons les pensées en voix off. C'est un timide qui s'est marié presque puceau à une femme frigide qu'il n'a jamais trompée; il vit en fait dans le souvenir de son père, tout son contraire puisque homme à femmes. La réprobation générale – illustration sans frais de l'opinion de Georges Simenon sur sa patrie d'adoption – et la révélation que Belle, bien que délurée, était amoureuse de lui font perdre tout repère à Blanchon qui va se saouler; il rencontre dans un bar la peu farouche secrétaire du juge (Yvette Étievant) qu'il emmène dans une chambre puis étrangle dans un accès de puritanisme, signant du même coup le premier crime dont il était pourtant innocent. Un beau film douloureux.

Le retour d'Afrique Alain Tanner, Suisse, 1973, 108 mn

Un couple (François Marthouret et Josée Destoop), las du conformisme helvétique, décide de tout vendre pour s'installer en Algérie, pays qui jouissait alors d'une excellente réputation dans la mouvance de gauche. Un télégramme de dernière minute envoyé par Max, leur contact algérois, les contraint à ajourner leur départ. Pour ne pas perdre la face, ils vivent cloîtrés dans leur appartement genevois avant de renoncer. Plus tard, ayant compris qu'on ne s'en va pas, ils deviennent co-propriétaires et envisagent d'avoir un enfant.

C'est tout le désarroi de la génération de 1968 que le film arrive à capter. La répression, insidieuse, se traduit par l'expulsion d'un étranger coupable de donner des cours d'alphabétisation ou encore l'abattage d'un arbre planté illégalement. En face, une révolte vaine et stérile qui se paie de mots et de principes avant de rentrer, piteusement et à contre-cœur, dans le rang. C'est l'époque où en France, les mêmes adhéraient au PS.

Demon seed *Génération Proteus*, Donald Cammell, USA, 1977, 91 mn

Susan (Julie Christie) est séquestrée par l'ordinateur Proteus – création de son mari – qui utilise toutes ses ressources pour l'inséminer et produire un bébé super-humain doté de la proverbiale intelligence des machines.

Film scientifique dans la lignée de *2001, a space odyssey* (p. 1727) : la lutte entre Susan et Proteus rappelle celle entre le cosmonaute et l'ordinateur HAL et d'ailleurs le film se clôt sur l'image d'un bébé. L'idée de mère porteuse fait penser à *Rosemary's baby* (p. 1589).

No time to die *Mourir peut attendre*, Cary Joji Fukunaga, Grande-Bretagne, 2021, 164 mn

Fin de parcours pour Daniel Craig en James Bond. L'arme secrète est ici un virus ciblant l'ADN des victimes et donc susceptible d'être transporté par un tiers. Le film est un cimetière : tombent Felix Leiter de la CIA puis Blofeld (Christoph Waltz) contaminé par Bond et enfin Bond lui-même dans une île des Kouriles qui renferme un laboratoire avec jardin sec dans le style de celui du Pavillon d'argent de Kyōto. Dommage car Bond avait enfin fondé une famille avec Madeleine Swann (Léa Seydoux) et leur fillette. La seule chose à ne pas périr est l'indestructible haine que la série voue à Cuba.

The roots of Heaven *Les racines du Ciel*, John Huston, USA, 1958, 126 mn

Les éléphants : après leurs défenses (cf. *Chasseur blanc, cœur noir*, p. 1584), c'est à leur défense que Huston s'intéresse. Adapté de Romain Gary et financé par Darryl F. Zanuck, le film a été tourné à Fort-Lamy. Distribution pléthorique avec, entre autres, un Orson Welles cachetonneur. Errol Flynn, en aussi mauvais état que l'AEF, joue un alcoolique bouffi, Juliette Gréco, ex-muse de Saint-Germain-des-Prés, est là en tant qu'"épouse" de producteur, mais cela n'en fait pas pour autant une actrice. Au centre de l'histoire, l'écologiste Morel (Trevor Howard) qui s'oppose à la chasse aux pachydermes en évitant de faire couler le sang. C'est lourd, démonstratif et invertébré, presque aussi mauvais que *The conqueror* ou *Le jour et la nuit* (pp. 330, 1811).

El verdugo *Le bourreau*, Luis García Berlanga, Espagne, 1963, 87 mn

José Luis (Nino Manfredi) est un paisible fossoyeur que son métier amène à croiser le bourreau, un brave homme qui va prendre sa retraite et dont il est obligé d'épouser la fille enceinte de ses œuvres. De fil en aiguille, il prend la succession du beau-père tout en espérant qu'il n'aura jamais à ouvrir la mallette qui renferme l'outil du métier utilisé dans le terrifiant supplice du garrot. Convoqué par lettre recommandée à Majorque, il s'y rend en famille – madame n'a jamais vu la mer – tout en attendant une grâce de dernière minute, voire un décès du condamné pour cause de maladie. Il est forcé de faire son office à contre-cœur : c'est lui, et non le condamné digne et résigné, que l'on doit traîner sur les lieux de l'exécution. Quand il rentre, il annonce à son beau-père qu'il ne le refera jamais plus. L'autre rétorque qu'il avait dit ça la première fois.

Comédie grinçante bien plus efficace que les plaidoyers véhéments contre la peine de mort, e.g., *Nous sommes tous des assassins* (p. 1009). Preuve qu'il y avait, avant Carlos Saura, un cinéma sous Franco.

Věc Makropulos *L'affaire Makropoulos*, Nicholas Lehnhoff, Grande-Bretagne, 1995, 95 mn

L'opéra de Janáček (1925) est une œuvre de science-fiction d'après Karel Čapek (à qui l'on doit le mot *robot*). Au temps de l'empereur Rodolphe II (contemporain de notre Henri IV), l'alchimiste grec Makropoulos a concocté un élixir de longue vie que seule prend sa fille Elina. C'est elle qu'on retrouve, trois cents ans plus tard à Prague, cherchant à récupérer la recette de la potion, la "věc" (chose). Devenue une célèbre cantatrice, elle se fait appeler Emilia Marty après avoir porté bien d'autres noms, Ellian MacGregor, Elsa Müller, Ekaterina Myshkin, etc. avec toujours les mêmes initiales. Elle fait des ravages chez les hommes, ainsi Hauk-Šendorf, vieux gâteux échappé de l'hospice qui l'identifie à une certaine Eugenia Montez qu'il connut 50 ans auparavant en Espagne.

L'œuvre courte, sans airs ni duos etc., soutenue par un constant commentaire orchestral, culmine au dernier acte dans un dénouement bouleversant qui souligne la solitude de la protagoniste. Rançon de sa quasi-immortalité, Elina est, en effet, devenue incapable d'amour ; elle s'effondre en disant "Pater hemon" (notre père).

La mise en scène nous renvoie aux années 1920. Sonja Anja qui interprète E. M., est trop vieille pour le rôle : cela s'entend et se voit, surtout au second acte où la coiffure à aigrettes accentue son âge.

Megáll az idő *Le temps suspendu*, Péter Gothár, Hongrie, 1982, 96 mn

La vie d'un groupe d'adolescents, autour du jeune Dini, en 1963 à Budapest. Copains et amours ; et un rêve, partir en Amérique. À l'arrière-plan, le poids des événements de 1956 : le film s'ouvre d'ailleurs sur des images d'archives. Le père de Dini a dû s'exiler au moment de la révolte ; un de ses amis sorti de prison vient vivre à la maison. La répression continue sur le mode feutré, c'est ainsi qu'un enseignant perd son poste... En 1967, Dini n'est pas parti et tout le monde semble rentré dans le rang sans doute parce qu'il n'y a même plus de rêve.

Rio Conchos Gordon Douglas, USA, 1964, 103 mn

Latimer (Richard Boone) est un tueur d'Indiens qui s'attire quelques ennuis avec la Cavalerie : ce "braconnier" fait en petit ce que le gouvernement effectue à grande échelle. Pour se racheter, il traverse la frontière afin de neutraliser Pardee (Edmond O'Brien, excellent), une espèce de mégalomane qui se voit déjà empereur d'un Sud reconstitué. Cet *Apocalypse now* (p. 1722) *ante litteram* s'achève dans les flammes.

Le film baigne dans une tonalité ocre sur laquelle se détache le palais sudiste en construction de Pardee. Avec Anthony Franciosa et Stuart Whitman.

Madam Satan Cecil B. DeMille, USA, 1930, 116 mn

DeMille réutilise la trame familière de ses comédies conjugales et moralisantes : un couple se sépare pour se reformer finalement, e.g., *Why change your wife?* (p. 1505). La première partie est un vaudeville où Angela (Kay Johnson) découvre l'infidélité de son époux Bob (Reginald Denny) avec Trixie (Lilian Roth). Jimmy (Roland Young), le meilleur ami de Bob, essaie de le couvrir en se faisant passer pour l'époux de la belle. En vain ; apprenant de Trixie qu'elle n'est pas du genre à séduire les hommes, Angela décide de se battre pour son foyer.

La seconde partie, visuellement très réussie, se passe à bord d'un Zeppelin amarré à New York où se donne un extravagant bal masqué à la limite de la comédie musicale. Dans cette profusion de costumes futuristes se dégage madame Satan, qui n'est autre qu'Angela. Elle réussit, masquée, à séduire le volage Bob. Alors que les époux se sont retrouvés, un violent orage libère le dirigeable, ce qui donne lieu à des scènes de panique dignes du Titanic : mais ici, c'est en parachute que les jeunes femmes aux cuisses découvertes par le vent rejoignent la terre ferme tandis que, tout comme le navire, l'aéronef se brise en deux. Angela et Bob filent désormais un amour sans nuage. Un film éblouissant.

Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des plaines) Arnaud Desplechin, USA, 2013, 117 mn

1948. Georges Devereux, psychanalyste franco-américain, né György Dobó (Mathieu Amalric) est amené à s'occuper, à Topeka (Kansas), d'un patient d'origine indienne (Benicio Del Toro) dont le nom américain est Jimmy Picard. Jimmy a d'étranges malaises, ainsi perd-il temporairement la vue. Au cours des séances, la complexe relation de l'Indien aux femmes est progressivement analysée, ce qui suffit, semble-t-il, à sa guérison. Le dernier plan le montre en train de nouer un contact avec sa fille qu'il avait jadis abandonnée.

Dans *Rois et reine* (p. 1230), la psychanalyste s'appelait Devereux, ce qui montre l'intérêt du réalisateur pour ce thérapeute. Sans être un grand Desplechin, c'est un bon film sur la psychanalyse, sujet sur lequel le cinéma s'est souvent cassé les dents, cf. *Spellbound* ou *Marnie* (pp. 1024, 1313), voire *Freud* (*infra*).

Freud *Freud, passions secrètes*, John Huston, USA, 1962, 134 mn

Prenant ses distances avec l'hypnose à la Charcot (Fernand Ledoux), Freud (Montgomery Clift) met au point la psychanalyse en explorant l'inconscient d'une malade (Susannah York) ; et s'attire incompréhension et railleries, notamment au sujet de la sexualité infantine et du complexe d'Œdipe. Le spectateur n'est, par contre, nullement choqué par cet exposé académique : il s'ennuie ferme.

La tavola dei poveri Alessandro Blasetti, Italie, 1932, 70 mn

Le marquis Fusaro, ruiné et (un peu) indélicat, utilise la petite fortune (7500 liras) que lui avait imprudemment confiée un mendiant professionnel plus riche que lui (!) pour financer sa contribution aux bonnes œuvres.

Le scénario tient tout juste debout, mais le film, tourné en extérieurs à Naples, est très beau plastiquement. Une caméra très mobile nous fait visiter, entre autres, le terminus du tramway et son atelier.

Dov'è la libertà ? *Où est la liberté ?*, Roberto Rossellini, Italie, 1954, 87 mn

Le célèbre Totò joue le coiffeur Salvatore qui, sorti de prison, ne rencontre que des vérités désagréables et des gens méprisables. Il procède alors à une invasion – évasion à l'envers – de la prison où ses rêves de liberté avaient encore un sens. Hélas, son second procès se solde par une simple amende ; il agresse alors son avocat pour passer douze ans supplémentaires dans son Paradis perdu.

Parmi la peu réjouissante engeance décrite par ce conte amer, le belle-famille du héros qui s'est enrichie en spoliant une famille juive. Salvatore découvrira le pot aux roses lors d'une rencontre avec un survivant (Leopoldo Trieste) Via del portico d'Ottavia, devant un boui-boui qui affiche "carciofi alla giudia".

The glass menagerie *La ménagerie de verre*, USA, Paul Newman, 1987, 129 mn

Tom (John Malkovich) arpente les ruines de son passé, coryphée un peu nostalgique d'un monde révolu, le Saint-Louis des années 1930, "au temps de la guerre d'Espagne". Peuplé des souvenirs de sa sœur Laura et de sa mère Amanda dans un décor aux teintes chaudes, de l'ocre au rose fané.

Un jour, Tom invita son gentil collègue Jim (James Naughton). Laura (Karen Allen), légèrement handicapée, en pinçait pour lui depuis le temps du Lycée où il l'appelait "Blue roses". Un instant ému mais incapable d'accéder au monde poétique de Laura, celui de sa "ménagerie" de licornes en verre, Jim botte en touche : il serait sur le point de se marier.

Joanne Woodward, épouse de Paul Newman, est une extraordinaire Amanda, la mère un peu zinzin de Tom et Laura confite dans le souvenir d'un passé où "17 gentlemen callers" lui faisaient la cour et qui avait imaginé pouvoir marier sa fille au collègue de Tom. Le personnage, excessif comme tous ceux de Tennessee Williams, rappelle la Blanche d'*Un tramway nommé Désir* (p. 105), mais la délicatesse de l'interprétation comme de la mise en scène lui enlève toute dimension caricaturale : bien que pénible, elle est bouleversante.

"Blow out your candles, Laura – and so good-bye" conclut Tom.

Tarzan, the ape man *Tarzan, l'homme-singe*, W.S. Van Dyke, USA, 1932, 96 mn

Tarzan and his mate *Tarzan et sa compagne*, Cedric Gibbons, USA, 1934, 100 mn

Tarzan escapes *Tarzan s'évade*, Richard Thorpe, USA, 1936, 85 mn

Tarzan finds a son ! *Tarzan trouve un fils*, Richard Thorpe, USA, 1939, 79 mn

Tarzan's secret treasure *Le trésor de Tarzan*, Richard Thorpe, USA, 1941, 78 mn

Tarzan's New York adventure *Les aventures de Tarzan à New York*, Richard Thorpe, USA, 1942, 68 mn

Les six Tarzan de la MGM créent un univers assez éloigné de l'œuvre d'Edgar Rice Burroughs (1912) (cf. *Greystoke*, p. 404). Dans le rôle-titre, Johnny Weissmuller, qui fut champion olympique de natation dans les années 1920. Tarzan vit dans un endroit perdu d'Afrique, la montagne escarpée de Mutia. En bonne intelligence avec les chimpanzés, dont la célèbre Cheetah, et les éléphants dont il maîtrise parfaitement le langage – alors que son anglais reste du niveau “Tarzan hungry want dinner” – et qu'il appelle, quand il a besoin de leur aide, au moyen d'une sorte de yodel. Il est aussi en guerre permanente avec les lions, crocodiles et rhinocéros dont il vient à bout à mains nues ou presque. Il se déplace d'arbre en arbre au moyen de gigantesques lianes. Sa compagne Jane, très belle – voire sexy dans le second épisode –, affiche une personnalité marquée, ce qui ne va pas de soi, vu les limites du rôle. Un rôle tenu par Maureen O'Sullivan, épouse de John Farrow, que l'on retrouvera bien vieillie en compagnie de sa fille Mia dans *Hannah et ses sœurs* (p. 77).

Les épisodes se déroulent tous un peu sur le même modèle : de méchants Blancs essaient de ravir de l'ivoire (n° 2), de l'or (n° 5), Jane et Tarzan (n° 3), voire Boy, l'orphelin qu'ils ont adopté (nos 4 et 6). Ils arrivent à neutraliser temporairement le maître de la jungle mais sont capturés par une cruelle tribu. Tarzan parvient à rétablir la situation en levant une invincible armée d'éléphants qui détruit le camp des “sauvages” : ces films sont très racistes.

Le sixième épisode, un peu particulier, se déroule à New York où Boy, le fils de Tarzan, a été emmené pour se produire dans un cirque. Cela donne l'occasion à son père d'essayer un complet-veston qu'il abandonnera pour plonger (saut simulé) du haut du pont de Brooklyn. Et comme le langage des éléphants est universel, ce sont ceux du cirque que le héros appelle à la rescousse.

La faune exotique comporte un dodo, oiseau disparu de l'Île Maurice, tout aussi improbable que la tortue marine avec laquelle Tarzan fait joujou dans la rivière.

La fête à Henriette Julien Duvivier, France, 1952, 109 mn

Le film dans le film raconte le 14 juillet et les aventures vécues séparément par le reporter Robert (Michel Roux) et sa fiancée Henriette (Dany Robin). Robert avec une écuyère de Médrano (Hildegard Knef), une Carla Bruni *ante litteram* qui tient un album de ses conquêtes, Henriette avec Maurice (Michel Auclair), un truand qui sera finalement arrêté par son ami d'enfance devenu policier (Daniel Ivernel). Les amoureux finissent par se retrouver. Valse de Georges Auric.

Ce film médiocre est le fruit de la collaboration entre deux scénaristes (Louis Seigner et Henri Crémieux) assistés de leur scripte Nicole (Micheline Francey). Crémieux qui cherche le malsain et le tordu, accumule les cadavres ; quand Seigner lui parle d'une histoire d'amour, il rétorque "Entre deux femmes ?" puis "Entre deux hommes alors ?". Ses ébauches scénaristiques avortées se reconnaissent à leurs cadrages obliques. Il trouve que les faits divers rapportés par le journal sont sans intérêt et ne feraient pas un bon film : ils rappellent pourtant les sujets de *Don Camillo* (p. 204) et du *Voleur de bicyclette* (p. 208) ! Références au personnage du Destin des *Portes de la nuit* (p. 618) et à l'assassin de *Sous le ciel de Paris* (p. 467). Ce n'est qu'à la fin, alors que le film a été écrit, principalement par Seigner, qu'Auclair peut lire le générique. Cette idée de scénario en construction a inspiré Richard Quine (*Paris when it sizzles*, p. 1648) et Robert Guédiguian (*À l'attaque!*, 2000).

The big combo *Association criminelle*, Joseph H. Lewis, USA, 1955, 88 mn

Diamond (Cornel Wilde) cherche à pincer le gangster Brown (Richard Conte) en tentant d'éclaircir le secret lié à la mystérieuse Alicia (Helen Walker) qu'il finira par retrouver folle – ou plutôt simulant la folie – dans un asile. Témoin d'un meurtre commis par Brown, son époux, elle s'était réfugiée dans le mutisme.

On est d'abord frappé par la photo de John Alton qui privilégie la nuit et la brume. Puis par des personnages atypiques comme le couple de tueurs homosexuels Fante et Mingo (Lee Van Cleef et Earl Holliman). Et enfin par l'utilisation du sonotone comme instrument de torture par Brown qui inflige une musique à fond la caisse à Diamond attaché qui s'évanouit. Et surtout quand il l'enlève à son partenaire dur d'oreille McClure (Brian Donlevy) avant de le faire exécuter : les mitraillettes crépitent en silence.

Nära livet *Au seuil de la vie*, Ingmar Bergman, Suède, 1958, 85 mn

Trois femmes (Ingrid Thulin, Eva Dahlbeck et Bibi Andersson) dans une maternité. L'une fait une fausse couche, l'autre met au monde un enfant mort-né ; la troisième, qui pensait avorter, décide de garder l'enfant. Quel pensum !

The sun also rises *Le soleil se lève aussi*, Henry King, USA, 1957, 132 mn

Après *Les neiges du Kilimandjaro* (p. 848), King retrouve Ava Gardner pour une nouvelle adaptation d'Hemingway, tout aussi académique et de plus mortellement ennuyeuse. La faute au réalisateur, mais pas seulement : les amours d'une débauchée alcoolique (la belle Ava qui n'a pas encore épaissi) et d'un écrivain (Tyronne Power) victime d'une blessure de guerre entouré d'une bande de désœuvrés qui se promènent de Paris à Pampelune ne sont guère palpitantes. La distribution est un festival de stars sur le déclin, en particulier Errol Flynn littéralement confit dans l'alcool qui le tuerait deux ans plus tard. Tout comme Mel Ferrer qui avait mangé son pain blanc.

Power était un peu l'Errol Flynn du pauvre. Il est pathétique de les voir jouer ensemble, surtout quand on pense que Power allait mourir l'année suivante.

Janique Aimée Jean-Pierre Desagnat, France, 1963, 619 mn

Ce feuilleton télévisé en 52 épisodes de 13mn connut un grand succès à l'époque ; il faut dire qu'il passait avant le JT de 20 heures. Il s'agit d'une sorte de roman-photo dans laquelle la jeune infirmière Janique (Janine Vila) est aimée de plusieurs hommes.

Milieu petit bourgeois – les Gauthier – avec un père courtier en assurances, un oncle colonel – on sort de la guerre d'Algérie – et un oncle industriel qui dirige une entreprise de "recherches scientifiques" ; on ne sait trop lesquelles mais ça a rapport à la chimie. On remarquera le manque d'ambition de cette famille dont la fille n'est qu'une simple infirmière qui se déplace à Solex ; mais après tout, son but n'est-il pas de trouver un beau parti et de se marier ? En cas de crise, un conseil de famille formé des trois Gauthier et de Jean, le frère de Janique, se réunit. Incidemment, Jean était interprété par François Nocher dont le père journaliste sévissait à France-Inter : c'était un peu l'Éric Zemmour de l'époque.

Élément mélodramatique, le méchant Mollivant (Samson Fainsilber), industriel voyou, cherche à s'approprier la découverte de l'oncle, quitte à soudoyer son ingénieur en chef Bernard, le fiancé un peu veule de Janique. Décidément mal entouré, Bernard doit aussi se défendre contre son copain Émile, un maître-chanteur... Tout s'arrange, Émile se calme et Bernard se rachète à la fin. Mais pas suffisamment pour regagner le cœur de Janique décidèrent les téléspectateurs consultés à ce sujet : l'aimée optera *in extremis* pour son chef de service. La palme de la méchanceté revient à la gouvernante de Mollivant (Alice Sapritch, qui d'autre ?). En contrepoint Paulette Dubost (la mère de Janique) et Hélène Dieudonné (la domestique des Gauthier), forment un duo cocasse.

Sûrement pas un chef d'œuvre, mais un témoignage sur la France gaulliste telle qu'elle était à l'époque et surtout telle qu'elle aimait se voir.

Going my way *La route semée d'étoiles*, Leo McCarey, USA, 1944, 126 mn

O'Malley (Bing Crosby), prêtre catholique portant canotier (!), est envoyé à la paroisse de Saint Dominic assister le père Fitzgibbon (Barry Fitzgerald), ce qui ne se passe pas sans heurts. Il doit s'occuper de jeunes délinquants, d'une fille perdue et de l'église lourdement hypothéquée qui pourrait bien être démolie.

Quelle est la recette de ce film aux trois quarts inepte ? Les jeunes voyous – deux adolescents qui ont volé une dinde – sont remis dans le droit chemin par le prêtre qui en fait des enfants de chœur ! La jeune fille qui a quitté ses parents et vit avec un homme vient en fait de l'épouser ; d'ailleurs son mari porte l'uniforme, car nous sommes en période de guerre. Tout ça est prétexte à des numéros musicaux interprétés principalement par Bing Crosby – dont *The mule song*, avec les enfants – et un aussi un extrait de *Carmen*.

Le secret est dans le personnage du vieux prêtre ronchon mais finalement touchant qui découvre qu'O'Malley, auquel il s'était attaché, est appelé à d'autres tâches – il doit être remplacé par O'Dowd (Frank McHugh). À l'occasion de son départ, l'homme au canotier a fait venir d'Irlande la vieille mère de Fitzgibbon : moment d'émotion quand il l'aperçoit au bras de sa servante (la pittoresque Eily Malyon). Sauce rallongée dans *Les cloches de Sainte Marie* (p. 106) qui reprendra *mutatis mutandis* les mêmes ingrédients.

La dame d'onze heures Jean Devaivre, France, 1948, 94 mn

Stanislas Oscar Seminario (Paul Meurisse), alias SOS, enquête en amateur sur la mort du père, Gérard Pescara (Pierre Renoir), et du frère (Gilbert Gil) de sa chère Muriel (Micheline Francey). Ce qui l'amène à Vimy, haut lieu de la Grande Guerre où un sosie de Muriel vient de mourir à l'hôpital alors que Muriel est séquestrée à bord d'une péniche *La dame d'onze heures*. Tout s'explique finalement : stationné à Vimy pendant la guerre, Gérard Pescara y avait eu une fille, Geneviève, plus tard mariée à Paul Wantz (Pierre-Louis). Ce dernier, découvrant l'identité et la fortune de son beau-père, s'était alors lancé dans une spirale de chantages et de meurtres dans le but d'épouser la riche Muriel.

Raconté ainsi, ce scénario un peu loufoque ne tient pas trop la route. Mais tout est dans les fausses pistes – par exemple l'hôpital où SOS est enfermé avec les fous –, la dynamique qui ne laisse pas le temps de réfléchir. Sans parler du générique de début, très original. Une originalité que Devaivre allait perdre dans les années 1950. Distribution exemplaire dans les moindres rôles ; mentionnons Jean Tissier en domestique fouineur, Junie Astor en infirmière criminelle ainsi que Jean Brochard, Jean Debucourt. . .

Laissez-passer (p. 49) est largement basé sur les souvenirs de Devaivre, qui fut assistant de Richard Pottier et Maurice Tourneur à la Continental.

Scent of a woman *Le temps d'un week-end*, Martin Brest, USA, 1992, 156 mn

Remake de *Profumo di donna* (p. 1016) avec Al Pacino, oscarisé pour sa prestation. À voir, en relation avec son modèle, à cause de l'“amélioration” apportée au scénario. Le jeune guide de l'aveugle risque le renvoi de son école pour s'être refusé à moucharder ; l'aveugle, qui s'est institué son avocat, se lève et se livre à un vibrant plaidoyer expliquant que ce silence est la marque distinctive d'un vrai chef. Cette démagogie dégoulinante de bons sentiments modifie totalement la perception du film qui, d'amer et grinçant, devient positif et édifiant. . . miracle de la pasteurisation hollywoodienne. Avec James Rebhorn et un Philip Seymour Hoffman presque débutant.

Toujdi Otar Iosseliani, URSS, 1964, 17 mn

Une aciérie. Splendides images d'ouvriers en contre-jour éclairés par le métal en fusion. Dont la chaleur sert à cuire les brochettes ; les vêtements trempés sont séchés par l'air chaud des turbines, détail repris dans *Lundi matin* (p. 983).

Les Indes noires Marcel Bluwal, France, 1964, 88 mn

La télévision française des années 1960, politiquement à la botte du pouvoir, n'en laissait pas moins une grande latitude créatrice à ses réalisateurs.

D'après Jules Verne, l'histoire se passe en Écosse, au fond d'une mine de charbon abandonnée où vit la famille de l'ancien contremaître Ford (André Valmy) qui, découvrant un filon, fait reprendre l'exploitation. Ce renouveau se heurte à l'hostilité d'un habitant clandestin, l'ancien mineur Silfax dont la fille convole finalement avec le fils Ford (Georges Pujouly). Silfax essaie de troubler la cérémonie de mariage – au fond de la mine – en envoyant sa chouette harfang, torche au bec, près d'une nappe de grisou. Avec Geneviève Fontanel.

Calamari Union Aki Kaurismäki, Finlande, 1985, 78 mn

Une quinzaine de copains, tous prénommés Frank, décident d'émigrer à Eira, un quartier d'Helsinki. Exode difficile et meurtrier ; les deux survivants partiront à la rame pour l'Estonie (soviétique !). Malgré une belle photographie noir et blanc, le film est lassant et l'humour pince-sans-rire de Kaurismäki tourne à vide ; ça ne vaut pas *Leningrad cowboys go America* (p. 1658).

Référence à *Taxi driver* (p. 1730) – “You're talking to me ?” – et hommage à Prévert avec *La grasse matinée*, récitée en finnois par Matti Pellonpää. Le tableau *L'ange blessé* du musée est l'œuvre d'Hugo Simberg. Le film dans le film est *Le père Serge* de Iakov Protazanov (1918).

Die 3 Groschen Oper *L'opéra de quat'sous*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1931, 111 mn

D'après la comédie musicale de Bertolt Brecht et Kurt Weill, un des derniers chefs-d'œuvre de Pabst (résumé p. 703). Les rôles de Mackie et Polly sont tenus par Rudolf Forster et Carola Neher tandis que le couple Peachum est joué par Fritz Rasp et Valeska Gert, qui étaient déjà de la distribution du *Journal d'une fille perdue* (p. 783). Et n'oublions pas la touchante Lotte Lenya en Jenny ; on la retrouvera bien plus tard dans *From Russia with love* (p. 1223). Le film est typique d'une époque où la collusion entre finance, pouvoir et pègre relevait encore de la farce, de l'allégorie anti-capitaliste.

The lost moment Martin Gabel, USA, 1947, 89 mn

L'éditeur sans scrupules Venable (Robert Cummings) veut mettre la main sur les lettres écrites, il y a bien longtemps, par un poète américain à sa maîtresse Juliana (Agnes Moorehead) qui vit ses derniers jours à Venise en compagnie de sa nièce Tina (Susan Hayward). Il n'y parviendra pas et les lettres seront brûlées.

Située dans un palais aux couloirs vides, avec une nièce folle qui se prend pour sa tante, l'adaptation a transformé la nouvelle d'Henry James, *The Aspern papers*, en une sorte de conte gothique plutôt réussi, avec une dimension onirique qui fait parfois penser à *Portrait of Jennie* (p. 568). Mais l'essentiel a disparu : Tina avait proposé les lettres à Venable contre une promesse de mariage et les avait brûlées devant les tergiversations de l'homme.

Le voci bianche *Le sexe des anges*, Pasquale Festa Campanile, Italie, 1964, 104 mn

Cette histoire un peu leste met en scène un petit aventurier qui, à la suite de diverses péripéties, se fait passer pour un castrat. Bien qu'ayant gardé ses attributs virils, il peut approcher des beautés qui lui seraient normalement interdites. Sur le point d'être démasqué, il est obligé d'avoir recours à l'opération fatale et de rejoindre le club des authentiques "voix blanches".

L'image du XVIII^e siècle véhiculée par le film est celle d'un moment où l'on s'amuse beaucoup, chez les aristocrates comme chez les manants qui savent leur jouer de bons tours. Mais ce sont toujours les nobles qui rient les derniers et ce rire est cruel.

La distribution est excellente. Mentionnons Jean Tissier en vieil aristocrate et surtout l'étonnant Vittorio Caprioli, dans un rôle de castrat, au premier abord efféminé et ridicule, qui finit par se suicider à cause de l'infirmité qui l'empêche de réaliser ses désirs.

Tortoise beats hare Tex Avery, USA, 1941, 8 mn

Tortoise wins by a hare Robert Clampett, USA, 1943, 7 mn

Rabbit transit Friz Freleng, USA, 1947, 8 mn

Les trois dessins animés (et les seuls) mettant en scène Cecil Turtle, personnage de “tortoise” (tortue terrestre), alors que “turtle” réfère aux chéloniens des mers. Cet impayable personnage de la Warner ne sut jamais s’extraire de la sempiternelle course avec le lièvre (“hare”, qui sonne comme “hair”, cheveux d’où le jeu de mots du second titre).

La première histoire, mise en scène par Tex Avery qui allait bientôt passer à la MGM, commence par une inspection du carton-titre par Bugs Bunny qui pique une crise quand il découvre que la tortue gagne. Il se rend chez le reptile et le secoue au point de le faire sortir de sa carapace. Nous apprenons ainsi que ces revêtements sont amovibles et que l’animal ne porte pratiquement rien en dessous, tout juste un caleçon à pois rouges, puisque Cecil Turtle est un monsieur. Ils se mettent d’accord pour une course dont l’enjeu se monte à 10 \$. Bugs démarre en trombe tandis que Cecil, de son train de sénateur, va rejoindre une cabine Turtlephone pour comploter avec ses cousins qui enfilent alors leur carapace accrochée au porte-manteau. Bugs trouvera sur son chemin des clones de Cecil ; quand il demande comment l’autre est déjà là, la tortue répond “Just ran”. À la fin de la poursuite, quand Bugs croit avoir gagné, une voix lui dit “What kept you ?” Rageur, il doit aligner les dix dollars ; mais en se retournant, il découvre dix tortues se partageant la mise. “– Je me serais fait avoir ?” “– It’s a possibility” répondent en cœur les reptiles. Incidemment, on se demande à quoi rime le relais des tortues si elles sont toutes sur la ligne d’arrivée. De même, alors qu’il se croit en tête, Bugs perd du temps pour tendre un piège à Cecil.

Le second épisode débute avec Bugs qui se passe le film de la première histoire et se demande comment il a pu perdre. Il va alors voir Cecil qui lui révèle le secret du “streamlining”, le profil aérodynamique de la carapace. Bugs s’en construit donc une en métal et remporterait la course si ses amis lapins, des gangsters qui ont parié sur lui, ne décidaient d’assommer ce gagnant qu’il prennent pour une tortue. Cecil s’est, quant à lui, offert un impayable costume de lapin à grandes oreilles qui lui permet de passer la ligne d’arrivée sans être inquiété.

Le dernier épisode nous montre Cecil équipé d’un moteur à réaction sous sa carapace. Bugs arrive finalement à gagner la course, mais le perfide reptile lui demande alors à quelle vitesse il est monté ; l’autre se vante bruyamment sans savoir qu’il est écouté par un policier qui l’embarque pour excès de vitesse.

Les improbables appels à la désobéissance passive des *Bourreaux meurent aussi* (p. 157) s’inspirent visiblement du dessin animé de Tex Avery.

The wicker man *Le dieu d'osier*, Robin Hardy, Grande-Bretagne, 1973, 94mn

Le policier Howie débarque à Summerisle, fictive île écossaise où poussent les palmiers, à la recherche de la jeune Rowan Morrison dont une lettre anonyme lui a signalé la disparition. Il se retrouve dans un étrange milieu fermé qui prétend n'avoir jamais entendu parler de Rowan ; un monde franchement païen où, au grand scandale du prude Howie, la sexualité n'est guère réprimée. Il finit par retrouver la trace de Rowan qui serait morte et enterrée ; puis, en ouvrant sa tombe vide, à conclure qu'elle est destinée au sacrifice annuel du 1er mai, sa mort devant apaiser le dieu des récoltes. Le jour venu, il tente de sauver Rowan mais se retrouve cerné : la véritable victime sacrificielle, c'est lui, attiré à Summerisle par la lettre anonyme. C'est ce que lui explique le laird (Christopher Lee emperruqué) ; l'infortuné "roi d'un jour" est enfermé dans une gigantesque statue d'osier qui est incendiée alors que les îliens chantent et que le soleil se couche sur l'océan.

On pense à *Litan* (p. 1054) et au récent *Midsommar* (p. 364).

Dracula's daughter *La fille de Dracula*, Lambert Hillyer, USA, 1936, 68 mn

Londres. La prétendue comtesse Marya Zaleska (Gloria Holden) est en fait la fille de Dracula qui voudrait échapper à la malédiction familiale. Mais elle ne peut pas résister à la tentation et endort ses victimes au moyen d'une bague aux pouvoirs hypnotiques avant de les vider de leur sang. D'abord sceptique quant aux vampires, le médecin Garth (Otto Kruger) comprend à qui il a affaire ; il serait vampirisé à son tour si le sinistre assistant de Marya (le réalisateur Irving Pichel) ne la tuait – définitivement – en lui décochant une flèche en plein cœur.

Parmi les multiples suites des films de monstres Universal, il s'agit d'un produit hybride à la distribution terne et aux ruptures de ton mal maîtrisées : le style comique de la fiancée du médecin jure avec le reste.

Tant qu'on a la santé Pierre Étaix, France, 1966, 65 mn

Quatre courts-métrages où s'exerce le discret comique du réalisateur-interprète.

Un homme lit, au lit, une histoire de vampires ; quand il trouve enfin le sommeil, son épouse s'approche de lui pour le vampiriser.

Un couple, comme sorti d'une réclame publicitaire, vante les vertus d'une bombe universelle qui nettoie, nourrit, etc. Le héros l'utilise comme grenade pour faire exploser leur appartement.

Marteaux-piqueurs, voitures embouteillées, foules envahissantes ; même le médecin est un peu piqué dans ce monde dominé par le stress.

Un couple veut pique-niquer à la campagne ; mais c'est sans compter avec un paysan qui installe une clôture barbelée et surtout un chasseur maladroit.

Crimes of passion *Les jours et les nuits de China Blues*, Ken Russell, USA, 1984, 103mn

Sa journée finie, la styliste Joanna Crane (Kathleen Turner) met une perruque blonde pour devenir la prostituée China Blue. Peter Shayne (Anthony Perkins), prédicateur obsédé sexuel qu'on voit simuler un assassinat sur une poupée gonflable, la poursuit de ses assiduités, notamment avec un effrayant godemichet-poignard. Les scènes de sexe sont assez réussies et Perkins réjouissant dans un rôle qui renvoie vaguement à *Psychose* (p. 1036) : il porte la perruque de China Blue lorsque cette dernière le poignarde d'un coup de gode. Un Américain coincé quitte son épouse frigide pour trouver l'amour libérateur auprès de China Blue. . . on se serait bien passé de ce personnage édifiant.

Fascination Jean Rollin, France, 1979, 79mn

Film de vampires semi-pornographique. En 1905, les dames de la bonne société soignent l'anémie en allant boire du sang de bœuf aux abattoirs. Un Apache poursuivi par ses anciens complices se réfugie dans un château où il bénéficie des attentions d'Élisabeth (Franca Maï) et surtout Eva (Brigitte Lahaie) aussi prompt à se coucher qu'à tuer ses partenaires. Les deux femmes attendent la venue nocturne de cinq complices, des lesbiennes qui, tant qu'à boire du sang, préfèrent les humains aux bœufs.

Marche à l'ombre Michel Blanc, France, 1984, 81mn

François (Gérard Lanvin) et Denis (le réalisateur) débarquent à Paris. Ils se retrouvent rapidement dans un squat et vivent en piquant dans les supermarchés, en tentant de faire la manche – François est musicien – ou encore en écoutant des montres volées. Les deux inséparables sont absolument opposés et donc complémentaires : François est un optimiste désinvolte – “Y a pas de lézard” – alors que Denis est un anxieux hypocondriaque “qui a du mal à parler car il a les dents qui poussent”. Auront-ils plus de chance à New York ? Chanson de Renaud.

Madres paralelas Pedro Almodóvar, Espagne, 2021, 123 mn

Janis (Penélope Cruz), la quarantaine, accouche en même temps que la très jeune Ana (Milena Smit). Elle découvre plus tard que les bébés ont été échangés et que, de plus, la fille attribuée à Ana est morte de la maladie du nourrisson. Simultanément, Janis fait exhumer les restes de son bisaïeul fusillé en 1936 et enterré avec d'autres dans une fosse commune. Touchant message sur l'Histoire et la nécessité de ne pas oublier ; mais où est passé l'Almodóvar extravagant des débuts ?

La figure de proue Christian Stengel, France, 1948, 88 mn

Sur un anachronique trois-mâts, un matelot (Georges Marchal) est amoureux de la figure de proue, qu'il retrouve à Portiragnes sous les traits de la châtelaine Claude (Madeleine Sologne) qui lui inspire un impossible amour ; quand elle s'éclipse, il la cherche au bout du monde mais ne croise qu'une prostituée qui lui ressemble. Il se résigne à épouser la fille d'un éclusier du Canal du Midi.

Réalisme poétique tardif ? En tout cas, on ne craint pas de traiter un Noir de macaque. Avec Antoine Balpêtré et le chanteur Pierre Dudan.

Crin blanc, le cheval sauvage Albert Lamorisse, France, 1953, 38 mn

Le ballon rouge Albert Lamorisse, France, 1956, 33 mn

Ces deux courts-métrages de Lamorisse sont en général couplés. Le premier est une espèce de western pour enfants dont les cow-boys sont les gardians, vachers de la Camargue. Belles images de la nature et de chevaux sauvages.

Le second est un film en couleurs qui, sous prétexte de nous faire suivre un ballon rouge, nous emmène dans le Paris un peu désuet des années 1950 avec ses marchés, ses écoliers qui portent blouse, etc. Bien que le héros en soit le très jeune fils du réalisateur, il n'y a pas ici d'histoire naïve propre à intéresser les enfants : c'est avant tout une œuvre poétique.

The Eddie Duchin story *Tu seras un homme, mon fils*, George Sidney, USA, 1956, 123 mn

Biographie larmoyante du pianiste et chef d'orchestre "jazzy" Eddy Duchin (1909–51). Eddy (Tyrone Power) perd sa première femme Marjorie (Kim Novak) en couches. Dix ans après, il a réussi à établir le contact avec son fils grâce à sa seconde épouse Chiquita (Victoria Shaw) mais est atteint d'un mal incurable. Bonne surprise, l'acteur semble jouer lui-même du piano : il avait en fait mémorisé les doigtés. Mais le scénario fait l'impasse sur un "détail" : Marjorie avait été exclue de la bonne société newyorkaise pour avoir épousé le *kike* (youpin) Duchin.

Mrs. Parker and the vicious circle Alan Rudolph, USA, 1994, 120 mn

Dorothy Parker, célébrité littéraire newyorkaise des années 1920. Nous la voyons au milieu de ses amants, affichant déjà un goût marqué pour la bouteille alors qu'elle récite des poèmes parlant de suicide. L'interprétation de Jennifer Jason Leigh sait nous la rendre attachante, mais il manque quelque chose au film pour nous accrocher vraiment.

The Vietnam war Ken Burns & Lynn Novick, USA, 2017, 1009 mn

La Guerre du Vietnam, du moins sa phase américaine qui culmine à la fin des années 1960, est l'évènement politique qui a le plus marqué ma génération. Elle oriente vers la gauche des étudiants de nature plutôt réactionnaire qui ne retrouveront leurs repères naturels que bien plus tard, au temps de Reagan et Thatcher. C'est un stigmate encore plus prégnant aux États-Unis, pays touché par la conscription où il était impossible de ne pas se positionner.

Bercé par la musique de l'époque – Bob Dylan, Beatles, Rolling Stones, Simon & Garfunkel, Ray Charles, Jimmy Hendrix, . . . –, ce long documentaire fait un effort remarquable pour restituer l'histoire du conflit mais aussi, à travers les témoignages des participants, Américains et Vietnamiens, celle des mentalités. Il m'a permis de revoir cette période sous un angle un peu moins partisan, l'ayant vécue entre deux mensonges, le bourrage de crâne américain tel qu'il s'exerçait dans des revues comme *Paris-Match* et la propagande confidentielle du *Courrier du Vietnam* qu'on s'efforçait de croire en réprimant ses doutes. Je déplorerai seulement la minimisation de la responsabilité de la CIA dans le conflit : Diem se serait imposé par surprise aux Américains alors qu'on sait (cf. p. 1145) le rôle de la sinistre agence dans le Saïgon des années 1950. Agence d'une désinvolture totale car en renversant Sihanouk pour avoir les mains libres au Cambodge, les apprentis-sorciers détruisent l'unique rempart contre ces Khmers Rouges qui prennent le pouvoir dès que les Américains abandonnent Phnom-Penh comme un Kleenex.

On apprend beaucoup de choses sur le pouvoir communiste, notamment que son véritable chef est Lê Duân, dirigeant aventuriste peu économe en vies humaines : toutes ses offensives, notamment celle du Têt (janvier 1968) se soldent par des pertes astronomiques. On objectera cependant que les images de cette bataille perdue eurent un immense impact psychologique en montrant que l'Amérique n'était nullement en passe de gagner. Tout aussi prodigue en vies vietnamiennes, le Gal. Westmoreland pallie des victoires inexistantes par une macabre comptabilité : absolue (*body count*) ou relative (*kill ratio*). Ce qui encourage à tuer vieillards et enfants ainsi que les femmes préalablement violées. D'où des Oradour dont celui de My Lai (407 victimes), dû au Lt. Calley que la "majorité silencieuse" (mot de novlangue cher à Nixon) tient pour un héros : il n'aurait exterminé que des *gooks*, i.e., des non-hommes en-dessous même des *niggers*.

Johnson est progressiste, Nixon fascisant ; le premier tente de mettre fin à la ségrégation, le second fait tirer à balles réelles sur les étudiants de Kent State. Dans l'impossibilité de perdre la face en période électorale, tous deux persévèrent alors même qu'ils savent que tout est perdu : c'est ainsi que des bombardements criminels forcent le rigide Lê Duân à signer le traité de 1973 qui lui est pourtant favorable. . . à moyen terme. On ment et les morts s'accumulent : 58221 sur le touchant mémorial américain, dans les 3 000 000 chez les *gooks*. Un sacré *kill ratio* !

The young pope Paolo Sorrentino, Italie, 2016, 545 mn

Élu à la suite d'une maœuvre de conclave, Lenny Belardo (Jude Law) est jeune et américain. Ses déclarations liminaires où il parle de... masturbation ne sont qu'un de ses cauchemars, car ce pape ultra-réactionnaire a pris le nom de Pie XIII, ce qui renvoie à Pie XII, voire Pie IX. Il s'oppose au président du conseil italien en lui demandant d'interdire le divorce, les autres religions ou en encore de lui rendre ses États : "La tolérance, il y a des maisons pour ça" disait Claudel. C'est ainsi qu'il veut expulser discrètement les homosexuels de l'Église, en fermant cependant les yeux sur les frasques tous azimuts de son ami d'enfance le cardinal Andrew Dussolier (!) qui mourra assassiné par le mari narco d'une de ses maîtresses. Il finira par se calmer, de peur de se priver de son meilleur auxiliaire, le cardinal Gutiérrez (Javier Cámara). C'est aussi très discrètement, en utilisant Ketchikan (Alaska) comme une sorte de goulag ecclésiastique, qu'il gère la pédophilie, confondue d'ailleurs dans son esprit avec l'homosexualité.

Ce pape qui fume comme une locomotive souffre d'avoir été abandonné par des parents hippies ; d'où son attachement à Sœur Mary (Diane Keaton), la religieuse qui l'a élevé et qui lui sert un peu de mère. Il n'a jamais connu de femme, sauf un amour platonique de jeunesse.

On s'agite dans le panier de crabes des cardinaux du Vatican : Voiello (Silvio Orlando), Spencer (James Cromwell) et Caltanissetta cherchent le scandale qui provoquera une démission. Mais Esther (Ludivine Sagnier), l'épouse stérile d'un Suisse de la garde, ne parvient pas à le séduire ; tout au contraire, les prières de Pie XIII provoquent un petit miracle : elle a un bébé et les comploteurs se calment.

Peu enclin aux contacts humains, il considère comme démagogique le fait de se montrer en public et privilégie son rapport à Dieu, même s'il doute car il a l'étoffe du saint. Il est d'ailleurs entendu puisque son oraison sur un parking rappeler au Ciel l'autoritaire sœur Antonia, clone de mère Teresa. Son homélie finale, place Saint Marc, a des accents visionnaires et il s'effondre à la fin. Un film superbe et inventif dont la suite (p. 652) réservera bien des surprises.

La certosa di Parma *La chartreuse de Parme*, Mauro Bolognini, Italie, 1982, 307 mn

Splendide adaptation du chef-d'œuvre de Stendhal servie par le sens plastique bien connu du réalisateur. Contrairement à la version Christian-Jaque (p. 459) resserrée sur l'épisode de l'incarcération, ce téléfilm très fidèle prend le temps de flâner à Waterloo en compagnie d'une cantinière jouée par Laura Betti. Des acteurs exceptionnels – Georges Wilson en Ernest IV, Marthe Keller en Sanseverina et, surtout, Gian Maria Volonté en Mosca – éclipsent Andrea Occhipinti, bel homme mais Fabrice fadasse qui ne fait pas oublier Gérard Philipe. Dommage.

Mad man Matthew Weiner, USA, 2007–2015, 4218 mn

En 92 épisodes répartis sur sept “saisons” – *grosso modo* 1960, 1962, 1963, 1965, 1966, 1968, 1969–70 –, l’agonie d’une modeste agence de publicité newyorkaise, SC (Sterling–Cooper). En toile de fond, les événements politiques marquants : l’élection de 1960, les assassinats politiques et la mission Apollo XI, sans oublier l’omniprésente guerre du Vietnam. Le milieu est très réactionnaire, pas question de voter Kennedy, du moins de l’avouer au fondateur Cooper (Robert Morse). Cet admirateur d’Ayn Rand et de son best seller *Atlas shrugged* est indéniablement raciste car, s’il tolère des secrétaires noires, il n’en vaut pas à la réception, ça fait mauvais genre. Mais il ne se réduit pas à cette dimension ; signe d’originalité, il affiche un ukiyo-e érotique de Hokusai dans son bureau.

Le héros de la série, Don Draper (John Hamm, aux faux airs de Walter Pidgeon), est un “créatif”, capable de trouver les idées et les slogans qui feront vendre des produits parfois douteux. Autre créative, Peggy (Elisabeth Moss), pas vraiment une beauté, mais plus sympathique que la plupart des membres de SC et qui souffre d’un déficit de reconnaissance de la part de Don. Face à eux les commerciaux comme le cafteur Pete (Vincent Kartheiser) dont les dents rayent le parquet. Ennemis, les autres petites agences et l’ogre McCann qui finit par absorber SC. Mais les pires sont les clients, conformistes et racistes, dont il faut accepter les lubies sexuelles : la secrétaire en chef Joan (Christina Hendricks) “aux allures de B52” doit ainsi passer à la casserole pour assurer un contrat avec Jaguar.

Les protagonistes sont montrés avec empathie mais sans indulgence. Les hommes sont souvent obsédés par le sexe, ainsi le co-directeur Sterling (John Slattery) fait-il deux épectases en début de la série. Le héros Don est lui-même un homme à femmes qui finit par laisser son épouse Betty (January Jones) qui divorcera pour se remarier avec un Républicain antipathique. Si Betty n’est guère qu’une beauté à la Grace Kelly, ce n’est pas le cas de Megan (Jessica Paré) la seconde femme de Don qui initie une carrière au cinéma avant de se laisser, elle aussi, de l’individu. Un type complexe qui vit dans ses souvenirs d’orphelin élevé dans un bordel et qui a même emprunté l’identité d’un officier mort sous ses yeux en Corée. La seule femme qu’il semble vraiment aimer, mais de façon platonique, est la veuve du véritable Draper qui meurt de cancer au milieu de la série. Quelque chose en lui-même ou dans son activité dégoûte le créatif : quand Lucky Strike, principal client de SC, les lâche, il écrit un article vengeur dans le *New York Times* qui a pour effet de lui aliéner durablement l’industrie du tabac – mais aussi de sauver l’agence du désastre. Il se surpasse en racontant à des clients (Hershey !) ce que signifiait leur chocolat pour un enfant de boxon... résultat une mise à pied. La série se referme sur la longue errance de Don qui a rompu les amarres et médite dans un groupe californien. Un clip pour Coca-cola suggère qu’il rentre finalement dans le rang et reprend sa place chez McCann.

Intimacy *Intimité*, Patrice Chéreau, Grande-Bretagne, 2001, 115 mn

Violente interrogation sur l'amour et le désir qui se dérobe sans cesse. Le film commence et se termine par des scènes de sexe non simulées, ni fastidieuses à regarder, ni même pornographiques. Deux êtres, Jay et Claire (Mark Rylance et Kerry Fox) se retrouvent le mercredi pour une rencontre sans paroles où l'on se saute littéralement dessus. Jay, divorcé, voudrait en savoir plus sur sa partenaire : il découvre qu'elle fait du théâtre en amateur – elle joue Laura dans une production confidentielle de *La ménagerie de verre* – et rencontre même son époux chauffeur de taxi à l'accent cockney (Tymothy Spall) qu'il provoque et blesse de façon bien vaine car Claire ne le quittera jamais. Elle rompt avec Jay mais ils se parlent enfin lors de la rupture. Avec Marianne Faithfull.

Aelita Iakov Protazanov, URSS, 1924, 111 mn

Sur la planète Mars, la reine Aelita (Ioulya Solntseva) suscite une révolte prolétarienne qu'elle réprime de façon à mieux asseoir son pouvoir. Il s'agit en fait d'un rêve de Los (Nikolaï Tsereteli), un ingénieur à l'imagination fertile qui croit avoir tué sa femme d'un coup de pistolet. Dans son voyage interplanétaire imaginaire, il était accompagné du détective amateur Kravtsov (Igor Ilyinsky) et de Goussev (Nikolaï Batalov), soldat de l'armée Boudionny. Goussev part pour l'Extrême-Orient terminer la guerre civile (on est en 1922) tandis que Los se réconcilie avec son épouse que courtisait un trafiquant de sucre qui est arrêté.

Film de propagande, certes, mais avec des décors martiens dans le style du constructivisme russe. Et un peu d'humour, ce qui ne fait pas de mal : le mystérieux message radio ANTA ODELI UTA n'est qu'une réclame de pneumatiques et les deux caoutchoucs surveillés du dehors d'une vespasienne sont vides.

Cutter's way *La blessure*, Ivan Passer, USA, 1981, 104 mn

Le meilleur film d'Ivan Passer met en scène un trio de marginaux dominé par la personnalité d'Alex Cutter (John Heard), revenu du Vietnam borgne, manchot et avec une patte folle. Ayant décrété que le millionnaire J. J. Cord est responsable d'un crime sexuel, il est prêt à tout pour le punir, ou peut-être le faire chanter, car il est dominé par l'aigreur ; son épouse Mo (Lisa Eichhorn) et son copain Bone (Jeff Bridges) tenteront en vain de freiner ses ardeurs de justicier. On ne sait trop à quoi s'en tenir jusqu'au dénouement haletant qui voit Cutter mourir à cheval dans le salon de Cord qui avoue alors le crime. Ceci n'implique pas qu'il en ait commis d'autres, comme l'incendie qui vient de coûter la vie à Mo : alcoolique et dépressive, elle s'est vraisemblablement suicidée.

Les acteurs sont d'une bouleversante vérité psychologique.

Shakha proshakha *Les branches de l'arbre*, Satyajit Ray, Inde, 1990, 116 mn

Ananda (Ajit Banerjee) a fait un grave malaise lors de la fête célébrant ses 70 ans et ses quatre fils se relaient à son chevet. Le plus jeune, Protab (Ranjit Mallick) est soucieux, taiseux ; il avoue à sa chère belle-sœur Tapati (Mamata Shankar) avoir quitté son travail le jour où il a découvert que son patron et ami de toujours portait une Rolex, confirmation de rumeurs de corruption qu'il se refusait à croire. . . depuis il refait sa vie comme comédien. L'aîné Probodh (Haradhan Bannerjee) vante en public la probité de son père et en privé les vertus de "l'argent noir". Il en va de même de Probir (Dipankar Dey), l'époux endetté de Tapati. Alors que l'état d'Ananda s'est amélioré, ces trois fils repartent chez eux, ne laissant sur place que Prasahnto (Soumitra Chatterjee), un demi-fou qui vit en écoutant de la musique chez son père ; lequel a entendu son petit-fils parler de l'argent noir auquel il n'a jamais eu recours. Dernier plan sur l'image du vieil homme agrippant la main du seul fils qui lui reste vraiment.

Ce pénultième film du réalisateur est un bouleversant testament, un adieu à un monde dans lequel il ne retrouve plus ses marques.

Les Olympiades Jacques Audiard, France, 2021, 105 mn

Filmé dans un beau noir et blanc, un chassé-croisé amoureux dans le paysage urbain moderne du XIII^e arrondissement avec une petite escapade au Parc Montsouris. Camille (Makita Samba), bel homme noir qui passe plus de temps à courir les filles qu'à préparer l'agrégation, rencontre Émilie (Wong), une Française d'origine chinoise. Après deux semaines de fornication, Camille s'en va lassé et Émilie assiste impuissante à ses nouvelles amours avec Nora (Noémie Merlant), laquelle finit par lui préférer Louise (Jehny Beth), alias Amber Sweet sur les réseaux de pornographie en ligne. Camille découvre finalement qu'il aime Émilie : double *happy end*. Sympathique mais un peu léger pour un film d'un réalisateur qu'on a connu plus mordant.

La nuit des horloges Jean Rollin, France, 2007, 92 mn

Une jeune femme (l'ex-actrice porno Ovidie) est à la recherche de son oncle Michel Jean, réalisateur et maître de ces horloges qui lui servent de canal pour communiquer avec les vivants, puisqu'il est mort. Scènes platement filmées, notamment au Père-Lachaise, dont on peut sauver une séance réussie mettant en scène des écorchés. Ce Michel Jean est en fait le réalisateur qui signe ainsi un testament ponctué de références à ses œuvres passées, dont *L'itinéraire marin* (1963), pénultième apparition de Gaston Modot.

"Ce sont les morts qui rêvent des vivants, pas l'inverse" ; qu'on se le dise !

Tender mercies *Tendre bonheur*, Bruce Beresford, USA, 1983, 92 mn

Mac Sledge (Robert Duvall, qui chante) est une ancienne gloire de la *country music* que l'alcool a poussé dans la dèche. Il fonde un second foyer auprès d'une veuve (Tess Harper) et de son fils. Et en profite pour se faire baptiser. Sur un sujet proche, *Honkytonk man* (p. 1303) est nettement moins aseptisé.

Sang sattawat *Syndromes and a century*, Apichatpong Weerasethakul, Thaïlande, 2006, 101 mn

Tellement barbant qu'on saute du train en marche ; facile, il ne va pas très vite.

Le maître de Ballantrae Abder Isker, France, 1963, 162 mn

L'extraordinaire roman de Robert Louis Stevenson est encore une histoire de doubles, ici les deux frères Durie qui se vouent une haine cordiale. Au moment de l'insurrection jacobite de 1745, leur père garde deux fers au feu en envoyant l'aîné James (Georges Descrières), aussi appelé "le Maître", aux côtés du Prétendant tandis que le cadet Henry (Paul Guers) reste dans le camp des Hanovre. Quand James est donné pour mort à la bataille de Culloden, Henry hérite du titre et de la fiancée. Mais James a la vie dure et réapparaît pour faire chanter Henry en le pressurant et tente même de reconquérir son ex-promise. On apprend alors que le héros jacobite n'a dû sa survie et son impunité de fait qu'à son activité d'espion anglais. Une provocation de trop et c'est le duel entre les frères où Henry laisse James mort ; son cadavre est emporté par des complices, ce qui rend plausible sa réapparition en compagnie de l'inquiétant et ambigu Secundra Dass qu'il a ramené des Indes. Henry, de plus en plus obsédé par ce frère qu'il déteste, essaie de le faire assassiner par une bande de brigands. . . qui n'arrivent pas à leurs fins car le Maître est déjà mort. Il a en réalité été plongé en catalepsie par l'Indien qui le déterre et le ranime ; voyant qu'il n'est toujours pas débarrassé de son *alter ego*, Henry meurt d'une attaque. Il est suivi de peu par le diabolique James ; cette quatrième mort est la bonne. Le roman tire une partie de sa force de la distanciation due au narrateur Mackellar (Maurice Chevit), l'intendant un peu sentencieux des Durie qui voit avec horreur le vertueux Henry se transformer en monstre assoiffé du sang de son frère.

Ce téléfilm m'avait profondément impressionné au moment de sa diffusion. Le revoyant pour la première fois après si longtemps, je dois dire qu'Abder Isker s'en tire avec les honneurs. On retrouve l'atmosphère du roman, notamment lors de l'ultime affrontement, malgré quelques simplifications : il manque la scène, reprise dans *Pursued* (p. 1721), de la pièce de monnaie lancée dans la vitre et la fin est située dans le nord de l'Écosse et non dans celui de l'État de New York.

Les échappées Jean Rollin, France, 1981, 102 mn

Échappées d'un asile psychiatrique, Michelle et Marie rencontrent Sophie avec laquelle elle projettent de partir sur le bateau du beau matelot Pierrot... Les personnages mal dessinés peinent à nous intéresser. On mentionnera Brigitte Lahaie dans sa tenue préférée et la chanson interprétée par Louise Dhour.

Psycho II *Psychose II*, Richard Franklin, USA, 1983, 113 mn

Après 22 ans d'internement psychiatrique, Norman Bates (Anthony Perkins) est jugé normal par un médecin (Robert Loggia) qui le fait remettre en liberté. Il retrouve son motel où les morts s'accumulent : celui d'un gérant malhonnête (Dennis Franz) puis celui d'un adolescent ; le *modus operandi*, perruque et grand couteau, est celui de *Psychose* (p. 1036) mais ce serait trop simple s'il s'agissait de Norman. Lequel a cependant un grain puisqu'il croit reconnaître sa mère au téléphone. La jeune Mary (Meg Tilly) qui s'est installée à demeure tente de le ramener à la raison, en vain. Bizarrie, cette Mary n'est autre que la fille de Lila, sœur de la première victime de Norman (Vera Miles qui reprend son rôle du film de Hitchcock). Lila est tuée à son tour et, retournement de scénario, le médecin est poignardé par Mary qui tombera quant à elle sous les balles de la Police : elle et sa mère avaient décidé de commettre des crimes pour faire porter le chapeau à Norman afin qu'il regagne sa vraie place chez les fous. Resté seul dans son motel, Norman reçoit sa mère, la vraie – celle qu'il avait tuée autrefois n'étant qu'une tante qui l'avait élevé – et l'assomme afin d'installer son cadavre dans le célèbre fauteuil. Un petit film amusant dans l'ombre d'un chef-d'œuvre.

Koibumi *Lettre d'amour*, Kinuyo Tanaka, Japon, 1953, 98 mn

De retour de guerre, Reikichi (Masayuki Mori) vivote en rédigeant des lettres en anglais pour des Japonaises qui réclament de l'argent à leurs anciens amants rentrés aux USA. C'est ainsi qu'il retrouve Michiko (Yoshiko Kuga), la femme de sa vie. Veuve de celui que sa famille avait préféré à Reikichi, elle a de plus été compagne d'un soldat américain dont elle a eu un enfant mort en bas âge. Difficilement supportable pour Reikichi qui s'enfonce dans le désespoir mais son frère s'efforce de recoller les morceaux cassés au nom du pardon et de l'oubli.

Cette première réalisation réussie de la célèbre comédienne devait causer sa rupture avec Mizoguchi ; contrairement à Naruse qui l'aida, le cinéaste féministe n'avait pas admis que son actrice de prédilection passât derrière la caméra ! Mention spéciale pour les scènes d'extérieur : touchantes retrouvailles sous la pluie, une poursuite dans les rues populeuses de Tōkyō et la récurrente statue du chien Hachikō qui attendit son maître pendant dix ans devant la gare de Shibuya.

Tesis Alejandro Amenábar, Espagne, 1996, 119 mn

Ángela (Ana Torrent), qui prépare un thèse sur la violence audiovisuelle, tombe sur une cassette mettant en scène la torture et l'assassinat de l'étudiante Vanessa. L'enquête qu'elle mène avec l'aide de Chema (Fele Martínez) la met sur la piste de Bosco (Eduardo Noriega) dont elle a le malheur de tomber amoureuse ; elle n'échappera que de justesse au sort de Vanessa. Le film s'arrête alors que, pour en dénoncer (!) l'horreur, les actualités télévisées relatant les crimes de Bosco s'apprêtent à présenter des extraits de "snuff movies".

Une dénonciation en forme de *giallo* ; sur le même thème, Olivier Assayas réalisera un pastiche de Feuillade dans son *Demonlover* (p. 603).

Nebraska Alexander Payne, USA, 2013, 115 mn

David Grant (Will Forte) joue le jeu de son père Woody (Bruce Dern), alcoolique et un peu gâteux, qui veut aller toucher le million de dollars qu'il aurait gagné selon un courrier publicitaire. Ils quittent donc Billings (Montana), direction Lincoln, capitale du Nebraska avec une longue escale à Hawthorne, ville dont Woody est originaire. Ses propos sont pris très au sérieux par sa famille et son ancien ami Ed Pegram (Stacey Keach) qui réclament de l'argent à celui qui a toujours été un panier percé ; avant de se moquer de lui quand ils voient son "million" de plus près. Qu'importe, David soutient son père et l'amène jusqu'à Lincoln où il a droit à une... casquette publicitaire. Bon fils, il achète un pickup neuf pour permettre à Woody de se pavaner dans les rues de Hawthorne et de sauver la face avant de rentrer à Billings.

Filmée en noir et blanc, une attachante relation père-fils dans une Amérique républicaine peuplée d'obèses un peu obtus.

Portrait de la jeune fille en feu Céline Sciamma, France, 2019, 116 mn

La Bretagne au XVIII^e siècle. Réticente face à son mariage arrangé avec un Milanais qu'elle ne connaît pas, Héloïse (Adèle Haenel) refuse en conséquence de poser pour le portrait d'usage. Sa mère invite alors une prétendue connaissance, la femme-peintre Marianne (Noémie Merlant) qu'elle charge de réaliser discrètement le nécessaire tableau. La sympathie entre les deux jeunes filles a tellement grandi qu'Héloïse accepte de prendre la pose quand Marianne lui dévoile le stratagème. L'amour qui s'est installé est finalement consommé lors d'une absence de la mère d'Héloïse mais son travail effectué, l'artiste doit repartir, abandonnant celle qu'elle aime à sa destinée de fiancée. "Retourne-toi" dit Héloïse à Marianne alors qu'elle va passer la porte : intense échange de regards dans cette belle histoire d'amour et de désir.

France Bruno Dumont, France, 2021, 133 mn

France De Meurs (Léa Seydoux, époustouflante) campe une journaliste de la télévision dont la célébrité lui vaut un mot de Jupiter soi-même lors de sa conférence de presse. Dans son luxueux appartement de la Place des Vosges, elle fait à peine attention à son fils et encore moins à son époux (Benjamin Biolay). Elle est spécialisée dans les reportages sur le vif dans des pays en guerre où elle n'oublie pas d'occuper le premier plan ; événements un peu trafiqués, notamment lorsqu'elle s'embarque avec des migrants avec le bateau de l'équipe qui suit.

Crise existentielle lorsqu'elle renverse accidentellement un motard marocain, ce qui écorne (un peu) son image ; elle compense en payant spontanément des indemnités pharamineuses pour ce qui se réduit à une banale luxation de rotule. Elle va même jusqu'à quitter son travail, ce qu'elle annonce de manière à rester au premier plan. Dans une maison de repos bavaroise, elle tombe amoureuse de Charles (Emanuele Arioli), un prétendu professeur de latin qui dit ignorer son nom car il n'aurait pas la télé, en fait un journaliste qui la séduit afin de réaliser un article pour un journal genre *Gala*.

Elle le prend très mal mais retourne à son travail, au grand ravissement de sa fidèle assistante Lou (Blanche Gardin). Son mari et son fils morts dans un accident de voiture, elle se décide à pardonner Charles qui semble réellement amoureux d'elle. Car elle est un peu fleur bleue.

Portrait entomologique – on pense à Imamura – dénué de l'empathie que le réalisateur sait montrer pour les plus frustes. Cette France, manipulatrice et un peu conne, est un condensé de l'*homo macronicus* et de notre France.

Les vacances portugaises Pierre Kast, France, 1963, 99 mn

Jean-Pierre (Aumont) et son épouse Françoise (Prévost) invitent leurs amis de ce qu'on devait appeler plus tard "gauche caviar" dans leur résidence portugaise : prétexte à suivre plusieurs couples. Geneviève (Michelle Girardon) ne cesse de harceler Jacques (Doniol-Valcroze) avec ses "Tu ne m'aimes pas assez". Mathilde (Françoise Arnoul) est étonnée d'entendre son compagnon Michel (Aucclair) avouer qu'il a trahi son idéal communiste ; Catherine (Deneuve, déjà !), fille de Michel, est amoureuse de Bernhard (Wicki) qui, trop vieux pour elle, la repousse. Pour éprouver son amour, Jean-Marc (Bory) pousse Éléonore (Françoise Brion) dans les bras de son ami Pierre (Vaneck) et son plan ne réussit que trop bien. Daniel (Gélin) et Barbara (Laage), brouillés à mort, se retrouvent après cinq ans ; ils s'aiment toujours mais le rapprochement d'une nuit n'arrive pas à briser leur commune carapace de haine.

Les invités repartis, Jean-Pierre met au point une tortue électronique tout en débitant des banalités sur l'usure de l'amour. Un film amer et attachant.

Ja-yu-eui eon-deok *Hill of freedom*, Sang-soo Hong, Corée, 2014, 64 mn

Film en anglais car Mori (Ryō Kase), japonais, ne parle pas coréen. De retour à Séoul pour retrouver sa chère Kwon (Young-hwa Seo) qui est absente; en attendant, il s'installe dans un foyer des environs et lui écrit des lettres. Il passe beaucoup de temps dans un café des environs, dont le nom peut se traduire "Hill of freedom" et sympathise avec la patronne Young-sun (So-ri Moon) dont il devient l'amant. Quand Kwon revient, il repart avec elle au Japon. Le film est basé sur la lecture, dans le désordre, des lettres de Mori, d'où une confusion certaine qui empêche de comprendre ce qu'il se passe vraiment.

Grave Julia Ducournau, France, 2016, 98 mn

L'adolescente Justine (Garance Marillier) suit la voie familiale en rejoignant sa sœur aînée Alexia (Ella Rumpf) dans l'internat d'une école de vétérinaires. Le rituel débile et fascisant du bizutage lui impose de manger de la chair (animale) crue : difficile pour celle qui a été élevée dans un strict végétarisme, mais elle y arrive encouragée par Alexia. Tout dérape quand cette dernière se tranche accidentellement un doigt que Justine se met à croquer avec avidité car la consommation de viande a débloqué des tendances anthropophagiques, tendances qu'elle partage avec sa sœur, beaucoup moins inhibée à ce sujet. Comble de l'horreur, Justine se réveille à côté du corps en partie dévoré du beau bisexuel Adrien (Rabah Nait Oufella); mais découvre que le crime est le fait de sa sœur aux allures de lionne repue de sang. Alexia est emprisonnée et Justine retourne dans sa famille; son père (Laurent Lucas) lui explique que cet atavisme vient de son épouse et pour preuve exhibe le torse couvert de cicatrices d'un homme qui dort avec une fauvesse humaine. Terrifiant et réussi.

Casanova Alexandre Volkoff, France, 1927, 160 mn

Venise. Giacomo Casanova (Ivan Mosjoukine, excellent) se débarrasse d'un huissier en lui offrant un traité de magie pour payer ses dettes, ce qui lui vaut une accusation de sorcellerie aggravée par la haine d'une cohorte de cocus. D'où sa fuite et son arrivée à Saint-Pétersbourg où Catherine, qui n'a pas encore fait tuer Pierre III (Rudolph Klein Rogge), tombe amoureuse de celui qui se fait passer pour un couturier français. Devenue impératrice, elle poursuit de sa jalousie l'aventurier qui rentre difficilement à Venise où il est enfermé dans les Plombs et condamné à mort... mais il s'évade durant le Carnaval.

Ce film d'aventures amusant et bien enlevé suit de très loin les mémoires du célèbre séducteur, ainsi le castrat Bellino devient-il une jeune femme. Séquence de 6mn colorisée au pochoir : la fête près du Grand Canal.

Der Sieg des Glaubens *Le triomphe de la foi*, Leni Riefenstahl, Allemagne, 1933, 104 mn

Tag der Freiheit – Unsere Wehrmacht Leni Riefenstahl, Allemagne, 1935, 17 mn

Un an avant la Volonté (p. 1536), c'est la Foi qui triomphe à Nuremberg avec les mêmes images terrifiantes de brutes nazies d'une loyauté à toute épreuve. Pourquoi donc le *remake* de 1934 ? On remarque derrière le Führer un personnage très laid, Röhm, le chef des SA qui devait être purgé lors de la Nuit des Longs Cou-teaux (cf. *Les damnés*, p. 528) : cette première mouture n'était plus diffusable.

La court-métrage de 1935 vante la sinistre Wehrmacht : des soldats qui se rasent et d'anachroniques chevaux mais aussi des tanks et une escadrille en formation de croix gammée dans le ciel ; au sol le Führer et sa clique.

Bienvenido, Mr Marshall Luis García Berlanga, Espagne, 1953, 75 mn

Les têtes des lavandières de Villar Del Rio se relèvent, celle des ânes itou, car une grosse voiture arrive pour annoncer le passage d'une délégation américaine porteuse des largesses du plan Marshall (qui en réalité ne concernait pas l'Espagne). On habille les femmes à la mode andalouse, on plante un faux décor genre village Potemkine, on dresse la liste des cadeaux que chacun voudrait recevoir et l'on s'endort en rêvant, le prêtre à un KKK façon pénitents sévillans, le maire à un saloon avec danseuse de flamenco. Mais le cortège passe sans même s'arrêter : n'importe comment, "les vaches ne mâchent pas de chewing gum".

Servie par le scénario coécrit avec Juan Antonio Bardem et un commentaire persifleur dit par Fernando Rey, une gentille satire dont la distribution est dominée par José Isbert qu'on retrouvera dans *El cochecito* (p. 977).

The ring *Le masque de cuir*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1927, 86 mn

Jack Sander, surnommé "One round" est un boxeur de foire qui ne fait pas le poids face à Bob Corby (Ian Hunter), authentique champion australien dont il devient le *sparring partner*. Problème, Bob guigne Mabel, la fiancée de Jack qui n'est pas totalement indifférente. Mais l'obscur boxeur fait des progrès, jusqu'à pouvoir affronter Bob sur un ring de l'Albert Hall : sa victoire signe aussi sa reconquête du cœur de la belle.

Au dire du maître, le second vrai Hitchcock, après *The lodger*, (p. 914). Il s'ouvre sur une fête foraine qui rappelle celle de Manosque dans *Cœur fidèle* (p. 1168) et utilise des reflets, des anamorphoses. Le portrait de Bob sur un meuble et surtout le bracelet (*ring*) qu'il a offert à Mabel – il concurrence l'anneau nuptial (autre *ring*) – renvoient aux hésitations de la jeune femme.

Taza, son of Cochise Douglas Sirk, USA, 1954, 79 mn

À la mort de Cochise (Jeff Chandler, cf. *Broken arrow*, p. 791), son fils Taza (Rock Hudson) reprend le flambeau de la cohabitation avec les Blancs. Il se heurte à Geronimo ainsi qu'à l'esprit borné de certains militaires. Tout se termine bien, du moins dans le film, unique western du maître du mélodrame hollywoodien.

La vie nouvelle Philippe Grandrieux, France, 2002, 111 mn

À la manière de *Sombre* (p. 688) où jouait déjà Marc Barbé. Ce film aux images floues, bougées, haletantes – avec une séquence en noir et blanc – exprime l'insatiable désir sur un scénario inexistant. Qu'importe, c'est beau.

Aftenlandet *Evening land*, Peter Watkins, Danemark, 1977, 108 mn

Une grève dans les chantiers navals et l'on comprend que le Danemark pense s'équiper de sous-marins nucléaires. Pour en avoir le cœur net, un groupe de gauchistes non violents enlève un ministre. Nous suivons avec les médias la montée de la tension, les perquisitions abusives dans les milieux de gauche et la libération du captif. L'écran noir qui clôt le film signale que le Darmanin local a gagné et qu'il n'y a plus de liberté de la Presse.

Forushande *Le client*, Asghar Farhadi, Iran, 2016, 130 mn

Alors qu'elle attend son mari Emad (Shabab Hosseini) dans leur nouvel appartement, Rana (Taranesh Alidosti) ouvre machinalement la porte et se fait violemment tabasser par un client de l'ancienne locataire qui vivait de ses charmes ; elle ne doit sa survie qu'à l'arrivée de voisins et la fuite de l'agresseur. Lequel a laissé suffisamment d'indices, notamment une camionnette, pour qu'il soit facile de l'identifier. Contre toute attente, le couple ne porte pas plainte mais ressasse le souvenir de l'agression comme une sorte de cancer moral. Emad se met alors à jouer au détective amateur et retrouve le coupable, un homme déjà âgé qu'il veut punir en dénonçant ses actes devant son épouse et son futur gendre. Le coupable fait un malaise et Rana intercède en sa faveur pour ne pas l'humilier devant sa famille. Emad accepte du bout des lèvres mais gifle en privé le pitoyable salopard qui fait alors un malaise plus grave... mourra, mourra pas ? Le film se clôt sur le couple qui se maquille pour jouer *Death of a salesman* ; dans les yeux d'Emad se lit le désarroi d'avoir cédé à une conception moyenâgeuse de *vendetta* au lieu de s'en remettre à la Justice.

On est actuellement sans nouvelles de l'actrice, escamotée par les Gardiens de la Révolution, mais le pire n'est jamais sûr.

Capturing the Friedmans Andrew Jarecki, USA, 2003, 104 mn

En 1987, une enquête de routine menée à Great Neck, portion huppée de Long Island, piège Arnold Friedman : ce respectable professeur dissimule dans son bureau des piles de revues pédopornographiques. L'attention se porte sur les jeunes élèves de ses cours d'informatique auxquels participait son plus jeune fils Jesse, 18 ans ; d'où leur inculpation pour des viols en série. Les deux sont condamnés et Arnold se suicide pour que son fils bénéficie de son assurance-vie ; ce dernier sort de prison au bout de 13 ans et ne cesse de clamer son innocence.

Ce documentaire s'appuie sur les "home movies" de la famille ainsi que sur des entretiens avec les acteurs et témoins du drame, à l'exception d'Arnold décédé et du fils cadet Seth qui a refusé de participer. Quant à une possible innocence d'Arnold, il n'y a guère que le fils aîné David, désormais clown de rues à New York, à la soutenir mordicus : les "attouchements" avoués par son père ne seraient que d'innocentes tapes dans le dos ! C'est plus compliqué pour Jesse qui fait remarquer qu'aucun enfant ne s'est plaint à l'époque mais, on pourrait en dire autant des louveteaux du père Preynat (*Grâce à Dieu*, p. 1262). Plus sérieuse est la critique des questions très orientées posées aux enfants, cf. *La chasse*, p. 1475 ; ceci dit, l'accusation repose sur des dizaines de témoignages et on a du mal à croire que tous ces enfants aient été manipulés par des enquêteurs maladroits ou malhonnêtes. Au centre d'une énigme qui ne peut pas recevoir de réponse définitive, une sorte de paradoxe : au lieu de nier, Arnold avait plaidé coupable en espérant décharger Jesse de toute responsabilité mais du coup il faisait de son fils le complice, au mieux passif, de viols qu'il ne pouvait ignorer, d'où la lourde condamnation du jeune homme.

Fingers *Mélodie pour un tueur*, James Toback, USA, 1978, 86 mn

Le scénario est, dans les grandes lignes, celui de *De battre mon cœur s'est arrêté* (p. 1343). Harvey Keitel joue Jimmy, personnage tiraillé entre des pulsions contradictoires. De sa mère juive zinzin, il a reçu le goût du piano, de son père mafieux (Michael V. Gazzo, le Pentangeli du *Parrain 2*, p. 461) celui de la violence. Jimmy est complètement névrosé, en particulier dans sa relation aux femmes, mélange d'impuissance et de priapisme. Une longue scène de partouze ratée (avec Tisa Farrow et Jim Brown) le montre à la fois fasciné et tétanisé. Il ne réussit pas mieux avec le piano : son audition est une catastrophe. Quand son père est assassiné, il s'en prend au commanditaire mais, contrairement au film d'Audiard, ne fait pas grâce à sa victime qu'il exécute sauvagement d'une balle dans l'œil. Dernier plan où il attend chez lui, tout nu, d'inéluctables représailles.

Pas de lueur au fond du tunnel ici. Comme fasciné par sa déchéance, le héros rappelle celui de *The gambler* (p. 1154), autre scénario de Toback.

Samkauli satrposatvis *Un collier pour ma bien aimée*, Tengiz Abouladzé, URSS, 1971, 71 mn

Bahadur (Ramaz Giorgobiani de *La chute des feuilles*, p. 1638) se met en quête d'un cadeau pour la jeune fille qu'il voudrait épouser. Malgré l'excellence de l'interprète principal, on n'entre pas dans ce film au comique répétitif et invertébré.

Two lovers James Gray, USA, 2008, 110 mn

Leonard (Joaquin Phoenix) a été fiancé par sa famille à Sandra (Vinessa Shaw), fille d'une relation d'affaires de son père. Mais il est amoureux de Michelle (Gwyneth Paltrow), laquelle vit une liaison sans issue avec un homme marié (Elias Koteas) qu'elle quitte après une fausse couche. C'est la chance de Leonard qui se dispose à partir avec Michelle pour San Francisco sauf qu'elle se décommande car son amant s'est décidé à quitter son épouse. Le dépressif Leonard envisage le suicide avant d'aller offrir à Sandra la bague qu'il avait achetée pour Michelle.

Ce film très attachant vaut pour la description d'un quartier de Brooklyn, Little Odessa, et ses habitants, des Juifs d'origine russe, ceux des familles de Leonard (dont la mère est jouée par Isabella Rossellini) et Sandra, avec leurs rituels et leurs idiosyncrasies.

Of time and the city Terence Davies, Grande-Bretagne, 2008, 74 mn

C'est un peu l'équivalent de *My Winnipeg* (p. 36) pour Liverpool. La voix off omniprésente du réalisateur parle plus de lui-même que de cette "dirty old town". On apprend qu'il déteste la monarchie et n'aime même pas les Beatles qu'il compare à des notaires de province – ce qui est un peu vrai mais réducteur. Le temps a passé depuis les documents (les plus anciens en noir et blanc) qu'il projette et il se sent étranger dans sa ville. Dernier plan nocturne sur le port où l'on tire un feu d'artifice : "Good night, sweet ladies, good night".

Josep Aurel, France, 2020, 75 mn

1939, Argelès-sur-Mer. La République parque les réfugiés espagnols dans des camps – comme celui de Rivesaltes, plus connu – où ils sont soumis à la brutalité des gendarmes. Nous nous intéressons à Josep Bartolí, un Catalan qui finira par échapper à la Gestapo pour rejoindre les États-Unis après un détour à Coyoacán, près de Frida Kahlo.

Cet ancien du POUM était un artiste dont les dessins sont insérés dans ce film magnifique qui n'est pas vraiment un dessin animé ; plutôt un album à l'ancienne formé d'images dont certaines parties sont mobiles.

À genoux Frank Beauvais, France, 2005, 22 mn

Le soleil et la mort voyagent ensemble Frank Beauvais, France, 2006, 12 mn

Un 45 tours de Cheveu Frank Beauvais, France, 2009, 8 mn

La guitare de diamants Frank Beauvais, France, 2009, 12 mn

Un éléphant me regarde Frank Beauvais, France, 2015, 29 mn

Les trois premiers courts-métrages mettent de la musique en images, souvent abstraites, par exemple une pulsation entre le net et le flou dans le premier où deux voix off, homme et femme, hachent les paroles de la chanson *Et maintenant*. Les deux derniers évoquent, dans un style minimaliste, de brèves rencontres comme celle assez touchante de l'actrice Claire Magnin avec un jeune homme alors qu'elle donne un spectacle basé sur le *Babar* de Francis Poulenc.

Une semaine de vacances Bertrand Tavernier, France, 1974, 105 mn

La crise de vocation d'une enseignante de CES (Nathalie Baye) qui prend un congé d'une semaine pour faire le point.

Retour de Tavernier à Lyon six ans après *L'horloger de Saint-Paul* (p. 685), lequel (Philippe Noiret) donne des nouvelles de son fils emprisonné. Un film moyennement réussi avec Gérard Lanvin et Michel Galabru.

Nymphomaniac I Lars von Trier, Danemark, 2013, 141 mn

Nymphomaniac II Lars von Trier, Danemark, 2013, 171 mn

Joe (Charlotte Gainsbourg) confie à Seligman (Stellan Skarsgård) sa relation malade à la sexualité. Dans une première partie, où elle est interprétée par Stacy Martin, elle raconte son dépuçelage "3 + 5" (trois par devant, cinq par derrière) et sa quête effrénée d'un plaisir qui se dérobe. Devenue adulte, elle continue les expériences extrêmes, par exemple avec deux Noirs ou encore en se faisant foutter par un sadique. Elle s'avorte elle-même, devient auxiliaire d'un gang de recouvreurs de créances, etc. Quand Seligman croit pouvoir la sauter – un de plus, un de moins pense-t-il – elle le tue.

Nonobstant ses scènes de sexe très crues, mais simulées, le film ne sombre pas dans la pornographie de bas étage. Et, malgré sa longueur, n'est jamais répétitif. Une bonne surprise en dépit de l'exaspérante valse de Chostakovitch.

Stavisky. . . . Alain Resnais, France, 1974, 113 mn

Splendide distribution : Annie Duperey, Claude Rich, Charles Boyer, François Périer, Michael Lonsdale autour de Jean-Paul Belmondo, attachant Stavisky. Mais le film déçoit malgré tout : on aurait aimé en savoir plus sur l'inspecteur Bonny, en particulier sur l'affaire Prince qui n'est même pas évoquée, contrairement au bref passage de Trotski en France. Resnais semble avoir achoppé sur la reconstitution d'époque dans ce film qui ne porte sa marque que par intermittences.

Al-yawm al-Sadis *Le sixième jour*, Youssef Chahine, Égypte, 1986, 102 mn

1947. Le choléra ravage un pays qui reste, dans les faits, un protectorat britannique. Saddika (Dalida, très touchante) a vu mourir toute sa famille ; ne reste que son petit fils Hassan, lui aussi atteint par le mal, qu'elle soustrait aux contrôles pour l'amener jusqu'à Alexandrie. Durant le voyage sur le Nil, cette femme mûre mais belle est l'objet des attentions d'Okka (Mohsen Mohieddin) qui l'empêche d'attenter à ses jours quand Hassan meurt. Le signe amical qu'elle envoie au jeune homme, alors qu'elle repart toute vêtue de noir, est le signe qu'elle n'a pas été insensible à ses marques d'amour.

Dédié à Gene Kelly, le film lorgne par moments sur la comédie musicale avec un référence à *Singin' in the rain* (p. 31).

Jodorowsky's Dune Frank Pavich, France, 2013, 90 mn

Au milieu des années 1970, Jodorowsky décide de faire le plus grand film de tous les temps en adaptant le plus grand *best seller* de la science-fiction. Épaulé par le producteur Michel Seydoux, il s'adjoint les services du dessinateur Mœbius et prévoit de faire jouer – ou plutôt cabotiner – Salvador Dalí et Orson Welles. Le mégalomane metteur en scène refuse de s'adjoindre les services de Douglas Trumbull qui en ferait trop à sa tête. Résultat, un impressionnant projet que les *majors* américaines refusent de financer. Plus que le coût, excessif pour l'époque, de quinze millions de dollars, c'est la personnalité du fantasque Jodorowski qui dissuade les studios. Les droits furent revendus à De Laurentiis, résultat un film de David Lynch (p. 305) dont la médiocrité est une piètre revanche pour l'auteur d'un projet dont ne subsiste qu'un splendide *storyboard* qui a désormais sa place dans le Bureau des Rêves Perdus.

Ce refus est-il injustifié ? Ce sont les images qui intéressent "Jodo" qui n'est pas très doué pour raconter une histoire et mettre en scène un *space opera* avec philosophie postiche. Les intervenants font remarquer que ce projet largement diffusé au sein des studios bien que jamais réalisé a profondément influencé les films de science-fiction à partir des années 1980.

Hahaha Sang-soo Hong, Corée, 2010, 111 mn

Deux amis se retrouvent devant un verre ; images fixes en noir et blanc pendant qu'ils se racontent leurs vacances. Ils étaient bizarrement tous deux en même temps dans la station balnéaire de Tongyeong sans s'y rencontrer ; contre toute vraisemblance puisque, alors que Moon-kyeong (Sang-kyung Kim) avait une aventure avec Seong-ok (So-ri Moon), Joong-sik (Joon-sang Yoo) la fréquentait en tant que petite amie d'un de ses copains locaux. Moon-kyung repart seul pour Séoul avant de s'envoler pour le Canada, mais Joon-sik semble avoir trouvé l'âme-sœur sur place. Derrière le chassé-croisé amusant, une légère amertume.

Der letzte Akt *Le dernier acte*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1955, 107 mn

Les derniers jours de Hitler à Berlin, sujet qui sera repris dans *Der Untergang* (p. 1106). Avec ce côté "Après moi le déluge" qui, sous prétexte de retarder l'avance russe, inonde le métro en noyant les réfugiés qui y dorment : leur vie dans une Allemagne privée du Führer n'aurait eu aucun sens. Les rats, Göring et Himmler, quittent séparément le navire et Hitler se venge en faisant exécuter le SS Fegelhain pourtant beau-frère de sa chère Eva.

Albin Skoda campe un Hitler vociférant et plus mégalomane que jamais. Seul point faible, le fictif militaire Wüst (Oskar Werner) dont le rôle est de souligner la folie des nazis et de leur chef, comme si ce qu'on nous montre ne suffisait pas.

Die dritte Generation *La troisième génération*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1979, 105 mn

Ce Fassbinder tardif mobilise, outre la troupe habituelle du réalisateur, Eddie Constantine, Udo Keir et Bulle Ogier, pour une farce invertébrée et agaçante qui se voudrait une dénonciation du terrorisme, qu'il soit le fait de révolutionnaires irresponsables ou celui de policiers criminels.

Adam and Evelyne Harold French, Grande-Bretagne, 1949, 89 mn

Adam (Stewart Granger) tenancier d'un tripot clandestin, recueille Eve...lyne (Jean Simmons), fille de son meilleur ami. Affligé de mièvrerie.

Nightmare Alley Guillermo del Toro, USA, 2021, 150 mn

Remake du film de Goulding (p. 141) avec Bradley Cooper et Cate Blanchett. Un pensum compassé et académique qui ne décolle jamais.

Deep gold Julian Rosefeldt, Allemagne, 2014, 18 mn

À sa fenêtre, un homme malaxe des plumes (d'ange ?) avant de sauter ; au sol une crosse épiscopale. La rue aux fenêtres pour la plupart condamnées est en proie à la guerre civile et le héros reçoit un fusil avec lequel il dégomme un colporteur. Un petit dirigeable passe, portant la mention SCUM – référence à Valerie Solanas (*I shot Andy Warhol*, p. 728). Du brouillard émerge un groupe dont le pas de l'oie se transforme en une sorte de cancan. Des gens nus, un homme avec son chien, un aveugle avec une canne, une femme au sac à main et son mari portant chapeau. . . Aux coins de la rue, des prostituées. Le héros entre au *Deep gold*, sorte de boxon où l'on aperçoit Dalí en train de lire *Gala*. Sur scène, une femme avec un homme nu en laisse façon Bernard Montorgueil. Un danseur obscène et sexuellement ambigu se produit, ce qui enclenche une danse collective ; puis une fausse bite surdimensionnée s'approche d'un vagin géant. Une chanteuse se met à entamer la *Mort d'Isolde* qui continue à accompagner le héros au visage triste et dubitatif lorsqu'il s'aventure dans le terrain vague environnant : la rue semble alors n'être qu'une façade de théâtre. Derrière une vitrine, une sorte de Neuschwanstein sur lequel tombe la neige.

Ce superlatif court-métrage en noir et blanc pourrait se situer dans le Berlin des années 1920. C'est un peu *L'âge d'or* de Luis Buñuel revu par David Lynch. Indéniablement bandant, il ne sombre jamais dans la pornographie ; et pas davantage dans l'imitation des chefs d'œuvres surréalistes du maître espagnol.

The untouchables I *Les incorruptibles*, USA, 1959-60, 1515 mn

Première "saison" d'un grand succès de la télévision américaine ; rappelons qu'une des secrétaires de *The apartment* (p. 81) décommande un partie de jambes en l'air avec son chef pour ne pas en manquer un épisode. Le héros de ces aventures est Eliot Ness (Robert Stack dans le rôle de sa vie), qui fut le principal ennemi d'Al Capone, même si ce dernier tomba sous les coups d'un agent du fisc.

Il s'agit d'histoires souvent inventées à partir de personnages ayant parfois existé, ainsi Frank Nitti, bras droit de Capone ou d'authentiques faits divers comme l'assassinat du maire de Chicago à Miami par un déséquilibré qui l'avait confondu avec Roosevelt ; un peu hors-champ, un épisode pessimiste montre la Mafia prendre le contrôle d'un syndicat. Même authentiques, les histoires sont systématiquement déformées pour y insérer Ness dont en réalité la carrière tourna court ; il fut placardisé dans les années 1930 car jaloué par J. Edgar Hoover qui ne s'était guère illustré contre Capone.

En résumé, un produit frelaté qui se laisse voir avec plaisir. La carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 826) est présente dans au moins quatre épisodes.

Gran bollito *Black journal*, Mauro Bolognini, Italie, 1977, 107 mn

Shelley Winters, ordinairement vouée aux rôles ingrats, trouve ici un personnage à la mesure de son talent. Ayant perdu douze enfant en très bas âge, Lea voue un culte au seul survivant et ne connaît qu'une méthode pour le protéger, offrir des sacrifices à la Mort. C'est ainsi qu'elle trucidé au hachoir trois de ses amies, des vieilles filles qui de toute façon ne peuvent pas avoir d'enfants, avant de les découper, puis de les faire bouillir (c'est le *gran bollito* du titre) avec de la soude dans une espèce de chaudron de sorcière ; elle a donc toujours des pains de savon à offrir et ses pâtisseries sont étonnamment goûteuses.

Basée sur un fait divers authentique – la tueuse en série Leonarda Cianciulla –, cette comédie macabre très réussie tranche avec le style habituel de Bolognini. Si le décor (la Bologne des années 1930) n'est guère exploité, on y trouve par contre des idées cocasses : les victimes sont interprétées par des hommes qui tiennent ensuite des rôles masculins quand la criminelle est arrêtée. Mine de rien, ce film méconnu a un petit côté *Monsieur Verdoux* (p. 608) : au moment où on l'emmène, Lea prédit une guerre terrible, bien pire que ses petites "offrandes" susceptibles d'apaiser la Mort et éviter le carnage. Avec Laura Antonelli, Milena Vukotic et Rita Tushingham. Les vieilles filles sont jouées par Max von Sydow, Alberto Lionello et Renato Pozzetto.

Kampen om tungvannet *La bataille de l'eau lourde*, Jean Dréville & Titus Vibe-Müller, Norvège, 1948, 93 mn

L'eau lourde (oxyde de deutérium, D₂O), qui joue un rôle stratégique dans la mise au point de l'arme atomique, est produite dans une usine du Telemark (province norvégienne connue comme un des lieux d'origine du ski).

Ce qui en fait un enjeu stratégique durant la Seconde Guerre mondiale. Le gouvernement norvégien confie d'abord à la France sa modeste réserve qui, après la débâcle de 1940, se retrouve chez les Anglais. Lesquels organisent plusieurs tentatives de destruction de l'usine tombée aux mains des Allemands. Ceux-ci se décident à arrêter la production et rapatrier le stock (10 000 l) ; mais une bombe placée sur un ferry envoie le précieux liquide au fond d'un lac en février 1944.

Le style documentaire de cette production franco-norvégienne est remarquable par sa sobriété, due notamment aux acteurs choisis parmi les survivants des commandos. La reconstitution d'une poursuite à ski est moins spectaculaire que dans un James Bond mais plus convaincante : finalement rejoint par un Allemand, le fuyard attend que celui-ci, trop éloigné, ait vidé son chargeur pour l'abattre. Dréville devait illustrer plus tard une autre légende de la guerre, l'escadrille Normandie-Niémen (p. 278), cette fois-là avec des acteurs professionnels.

Dans leurs propres rôles, Frédéric Joliot-Curie et Raoul Dautry.

Gisaengchung *Parasite*, Joon-ho Bong, Corée, 2019, 132 mn

Des marginaux vivant d'expédients, les Kim, arrivent à capter la confiance des riches Park : ils entrent l'un après l'autre à leur service en dissimulant leurs liens familiaux. Ainsi Kim père devient-il, malgré son odeur repoussante, le chauffeur de la famille et Kim mère la gouvernante de la maison. Il a fallu à chaque fois faire renvoyer le titulaire du poste au moyen d'une vilaine ruse. Alors que les Park sont partis en camping et que les quatre Kim goûtent à la vie de château dans la somptueuse villa Park, déboule l'ex-gouvernante qui dévoile l'existence d'un repaire souterrain datant du temps où l'on redoutait une invasion communiste ; elle a installé son mari Geung, un marginal lui aussi, dans ce bunker qu'elle est seule à connaître. Les deux familles de parasites ne s'entendent pas du tout et lors d'une fête d'anniversaire donnée en l'honneur du fils Park, leur sanglante explication se termine par la mort de la fille Kim, de Geung et son épouse ; et celle de M. Park victime de Kim père auquel il a rappelé au mauvais moment sa puanteur de pauvre. Ce criminel, qui demeure introuvable, s'est en fait réfugié dans le bunker qui est désormais connu des seuls Kim ; son fils rêve de devenir suffisamment riche pour le libérer en acquérant l'ex-villa Park.

Le film, couvert d'honneurs, est un mélange de genres réussi, une comédie sociale qui devient grinçante et par moments sanguinaire.

1917 Saul Mendes, Grande-Bretagne, 2019, 119 mn

En avril 1917, un général charge deux caporaux de l'armée britannique d'aller porter un message à une unité éloignée : il faut annuler l'offensive qui ferait tomber les troupes dans un piège des Allemands. L'un des deux soldats est tué en chemin, l'autre rejoint à grand-peine les tranchées où il arrive à faire stopper – au grand dam du colonel qui la commande – l'attaque qui a déjà débuté.

L'action est contemporaine du Chemin des Dames, gigantesque chausse-trappe que l'imbécillité des Nivelle et autres Mangin n'avait pas su deviner. C'est dire si ce récit n'a nul besoin de la caution d'authenticité donnée par le metteur en scène, qui réfère aux souvenirs de son grand-père, pour être plausible. Les deux soldats, joués par des acteurs jeunes et peu connus, traversent le *no man's land*, terres ravagées, fermes pillées où se cachent ici une jeune femme terrorisée, là un tireur embusqué ; la mort surgit presque à l'improviste quand un aviateur allemand blessé poignarde le cpl. Blake. Au milieu des banalités qu'on se raconte entre soldats – le "big push" qui terminera la guerre –, un moment de grâce : un groupe de soldats au repos dans un sous-bois écoute un des leurs chanter *Wayfaring stranger*. Loin de tout prêchi-prêcha pacifiste, cet hommage superbe et émouvant aux victimes de la Grande Boucherie est filmé dans le style de *Rope* (p. 1568), i.e., comme un faux plan-séquence aux raccords invisibles.

Liberté Albert Serra, France, 2019, 132 mn

Film nocturne statique et lent, aux personnages mal définis, dont le sujet est “le mal si bon, le si désirable désir” dont parle Audiberti dans *La fin du monde*. Des chaises de poste dans une clairière ; le crissement des insectes nous apprend que nous sommes en été, les “pattes blanches” des hommes et les perruques au XVIII^e siècle. On espionne et se masturbe ; les femmes sont masochistes, les hommes plutôt sadiques et impuissants. On se flagelle et on se lèche, on pisse sur les autres, les dames demandent du foutre. Ce n’est pas ennuyeux et parfois bandant : le monde du Divin Marquis trouve enfin son équivalent à l’écran – même si c’est si un peu “I can get no satisfaction”.

Quid des eucalyptus, une essence qui n’avait alors pas quitté son Australie originelle ? Mais qui, bien acclimatée à la Californie, peuple nos forêts version Hollywood, depuis l’Argonne dans *La grande parade* (p. 278) jusqu’à la Normandie dans *Scaramouche* (p. 618). Apparition d’Helmut Berger.

Koi no uzu Le tourbillon de l’amour, Hitoshi Ōne, Japon, 2013, 138 mn

Cinq hommes et quatre femmes, jeunes et aux tignasses teintées dans diverses nuances de roux. Durant trois semaines, nous suivons leurs amours croisées dans des chambres exiguës et l’on a un peu de mal à mettre un nom sur les visages, à savoir qui est qui, qui couche avec qui, qui trompe qui. Un couple se détache cependant, celui d’un jeune homme au physique ingrat et de celle que ses copains, qui la lui ont présentée, décrivent comme un boudin ; il se plait beaucoup avec elle mais voudrait cacher cette liaison dont il a honte, d’où un comportement erratique où alternent insultes et déclarations d’amour.

In Bruges *Rendez-vous à Bruges*, Martin McDonagh, Grande-Bretagne, 2008, 107 mn

Le tueur à gages Ray (Colin Farrell) se confesse d’un meurtre... celui du prêtre en train de l’écouter et qu’il flingue. Mais une balle perdue tue un enfant qui priait dans l’église, bavure impardonnable pour Ray ainsi que pour son vertueux employeur Harry (Ralph Fiennes). Ce dernier envoie Ray en mission à “fucking” Bruges en compagnie de Ken (Brendan Gleeson) qui apprend sur place qu’il doit éliminer son collègue mais ne peut s’y résoudre. Harry vient donc à Bruges resserrer les boulons en abattant Ken, puis Ray au terme d’une longue poursuite. Ce dernier meurtre a pour victime collatérale le nain raciste Jimmy (Jordan Prentice) que Harry assimile à un enfant ; fidèle à ses principes, il se suicide sur-le-champ.

Humour noir et magistrale exploitation de la ville où l’on tourne un *remake* belge de *Don’t look now* (p. 4) dans lequel Jimmy est figurant.

Jeanne Bruno Dumont, France, 2019, 137 mn

D'après Péguy, une Jeanne d'Arc dans les dunes du Pas-de-Calais, sur fond de bunkers – qui tiennent lieu de prisons anglaises – avec une bande sonore très réussie du chanteur Christophe. Jeanne est jouée par une fillette de onze ans, Lise Leplat Prudhomme. Les juges ont l'air de sortir de *Coincoin et les z'inhumains* (p. 125), notamment Nicolas l'Oiseleur (Fabien Fenet).

Le film, fauché, déconcerte tant la reconstitution d'époque est sommaire : quelques costumes et le décor de la cathédrale d'Amiens dont l'autel est d'un baroque anachronique ; un ballet équestre à la Busby Berkeley tient lieu de scène de bataille. Mais ça finit par fonctionner. Tentative réussie pour rafraîchir une image passablement convenue, après celles de Dreyer, Preminger ou Bresson.

Barbara Mathieu Amalric, France, 2017, 95 mn

Une actrice (Jeanne Balibar, étonnante) répète le rôle de Barbara qu'elle doit incarner au cinéma. Ce n'est donc pas la chanteuse que nous suivons, mais celle qui l'incarne, ce qui libère le film de l'obligation de fidélité qui plombe tant de "biopics". On est face à Balibar tentant d'incarner Barbara, avec ses caprices et ses lubies de diva et aussi sa solitude profonde. Cette tentative est tellement réussie qu'on croit parfois avoir affaire à la chanteuse. Ceci dit, il manque un je-ne-sais-quoi au scénario pour que le film soit totalement réussi.

Szindbád *Sindbad*, Zoltán Huszárík, Hongrie, 1971, 91 mn

Ce sont les souvenirs d'amours anciennes, pareilles à des contrées qu'aurait visitées cet étrange Sindbad (Zoltán Latinovits) aux cheveux grisonnants. Basé sur des récits de Gulya Krúdy, c'est un film de peintre à la plastique admirable : couleurs très saturées, emploi de longues focales, séquences abstraites très découpées qui vont de l'eau qui chemine sous la glace aux yeux dans le bouillon ; neige et brouillard. . . un couple patine sur un étang gelé. Magnifique.

Dunkirk *Dunkerque*, Christopher Nolan, Grande-Bretagne, 2017, 107 mn

L'évacuation des troupes britanniques de la poche de Dunkerque en 1940. La confusion unanimiste du film – bombardements et combats aériens, torpillages et noyades – s'accorde à l'esprit d'improvisation qui met à contribution les bonnes volontés civiles, ainsi le bateau de plaisance de M. Dawson (Mark Rylance). Changement de ton avec le retour au pays où, contre toute attente, cette débâcle est perçue comme une victoire à l'intérieur d'un désastre – une sorte de bataille de la Berezina. Avec Kenneth Branagh, Barry Keoghan et Cillian Murphy.

Himizu Sion Sono, Japon, 2011, 130 mn

L'adolescent Yuichi (Shōta Sometani) aurait difficilement pu trouver pires parents. Sa mère est partie avec un amant, son père vient régulièrement pour le tabasser et lui demander de l'argent tout en lui souhaitant une mort prochaine : Yuichi finit par le tuer à coups de parpaing. Le gamin doit aussi faire face à des yakuzas venus réclamer les dettes du paternel et, miracle, dans ce film qui ne se soucie guère de vraisemblance, un réfugié du tsunami de 2011 met la main sur de l'argent et rembourse les gangsters. Yuichi hésite entre continuer à débarrasser le monde des ordures comme son père et le suicide pur et simple.

Guère mieux lotie avec une mère qui lui a préparé une improbable potence pour qu'elle se suicide, Keiko (Fumi Nikaidō), une camarade de classe, essaie de prendre Yuichi en charge. Elle marque les continuelles rebuffades qu'elle essuie au moyen d'un petit caillou dans son tablier et cherche à le convaincre de se livrer à la Police pour recommencer comme un sou neuf. Il disparaît alors dans l'eau, à la surface de laquelle Keiko ne voit plus qu'une baraque de guingois à moitié submergée. Lorsqu'elle entend un tir de revolver, elle se met à lancer un à un ses cailloux en s'égosillant pour celui qu'elle aime "Je crie contre toi". Simulacre, le suicide n'était que symbolique : Yuichi réapparaît et les deux partent en courant vers le commissariat. "Tiens bon" dit-elle.

Le film frappe par sa fraîcheur due autant au talent des deux jeunes acteurs qu'au scénario, tiré d'un manga à succès. "Himizu" réfère à une taupe japonaise (Urotrichus), métaphore du tunnel affectif dans lequel est enfermé Yuichi. Keiko l'invite à s'en sortir en citant Villon : "Je connais tout, fors que moi-même". Les images de Fukushima sur lesquelles se clôt le film sont bouleversantes.

Donnie Darko Richard Kelly, USA, 2001, 134 mn

Expérience de mort imminente (EMI). Le jeune Donnie (Jake Gyllenhaal) échappe à un accident – un turboréacteur s'est écrasé dans sa chambre – grâce à un improbable lapin à taille humaine qui lui donne rendez-vous dans quatre semaines, le temps pour Donnie de régler des comptes au lycée et d'entamer une liaison avec une camarade. Le style s'apparente alors au clip vidéo, ce qui s'explique lors du rembobinage final : retour à l'accident qui avait été en fait fatal.

On pense à la *La rivière du hibou* (p. 331) et à *Carnival of souls* (p. 468), le lapin remplaçant le zombie. Le film, qui n'a pas la dimension onirique du chef-d'œuvre de Herk Harvey, est davantage une critique du goût des Américains pour les mystagogies manichéennes. Le couple FEAR/LOVE qui fait le succès d'un batteur local (Patrick Swayze) rappelle le HATE/LOVE de *The night of the hunter* (p. 1563). Les pages d'un manuel initiatique, sorte de *Necronomicon*, ponctuent la narration ; le dénouement brutal est comme un pied-de-nez à ces âneries.

Images Robert Altman, Grande-Bretagne, 1972, 102 mn

Tout en préparant un livre pour enfants, Cathryn (Susannah York) joue au chat et à la souris avec son mari (René Auberjonois) et ses amants, l'ancien (Marcel Bozzuffi) mort dans un accident d'avion et le nouveau (Hugh Millais) : ils portent les prénoms respectifs de Hugh, René et Marcel. Permutation de prénoms aussi chez les femmes puisque la fille adolescente de Hugh (Cathryn Harrison) est prénommée Susannah. Autant dire qu'on ne sait pas trop ce qu'il se passe : Cathryn tue René, pourtant déjà mort, puis Marcel, c'est du moins ce qu'elle croit. Elle précipite ensuite son propre double du haut d'une cascade ; mais c'est le corps de Hugh qui gît en bas sur un rocher...

Sur fond de magnifiques paysages irlandais, une réussite atypique d'Altman sur un thème déjà abordé dans *That cold day in the park* (p. 849), la schizophrénie.

Tenten Satoshi Miki, Japon, 2007, 101 mn

Takemura (Joe Odagiri) a contracté une grosse dette que vient réclamer le collecteur Fukuhara (Tomokazu Miura) ; lequel change d'avis et promet de lui donner l'argent pour rembourser à condition qu'il l'accompagne à Tōkyō dans un périple de durée indéterminée, le temps d'aller se livrer à la Police : Fukuhara vient en effet de tuer sa femme !

Ces prémices bizarres donnent lieu à un film sans tension, sans enjeu, mais tout à fait attachant. On y croise des adeptes du "cosplay", dont une copie de Gekko Kamen (le François Hollande de *Mes voisins les Yamada*, p. 582) et une fausse épouse de Fukuhara (Kyōko Koizumi). C'est surtout une longue déambulation dans le paysage urbain ingrat de la capitale, une véritable madeleine proustienne pour qui y a vécu.

The VVitch Robert Eggers, USA, 2015, 93 mn

En Nouvelle-Angleterre, vers 1630, la désagrégation d'une famille de puritains qui s'accusent mutuellement de sorcellerie et de pacte avec le Diable. Ils n'ont d'ailleurs pas tout à fait tort car le Malin est bien présent sous l'aspect du bouc noir Black Phillip qui tue le père ; la mère hystérique s'en prend à la jeune Thomasin (Anya Taylor-Joy) qui se défend en la poignardant. Ses frères et sœurs morts ou disparus, Thomasin demande son aide au bouc qui lui répond en anglais et exige qu'elle signe le fameux pacte avant de l'accompagner dans une clairière où se déroule un sabbat de sorcières ; la jeune fille se joint à la lévitation collective.

Sans débauche d'effets spéciaux, le film restitue un univers rétrograde où sorciers et envoûtements font partie du quotidien. Un monde où l'on s'adresse, comme dans Shakespeare, à la seconde personne du singulier, e.g., "Thou dost".

Örökbefogadás *Adoption*, Márta Mészáros, Hongrie, 1975, 83 mn

Film de femme sur une femme, Kata (Katalin Berek) et son besoin d'amour. Pas vraiment celui qu'elle reçoit de Jóska (László Szabó) mais celui qu'elle voudrait donner à l'enfant qu'elle ne peut avoir avec Jóska, déjà marié. Après avoir pris soin d'une jeune femme désorientée, elle décide d'adopter un bébé.

Tout est dans la magnifique photo en noir et blanc et les gros plans très émouvants de la protagoniste.

Vynáñez zkázy *Aventures fantastiques*, Karel Zeman, Tchécoslovaquie, 1958, 83 mn

Le mégalomane Artigas a enlevé Thomas Roch, inventeur d'une arme terrifiante genre mélinite, pour le faire participer à son plan de destruction mené depuis le faux volcan de Back-Cup – un îlot à l'allure de tasse renversée. Mais Roch se rebelle et provoque une explosion qui détruit Back-Cup et ses occupants.

Tiré de *Face au drapeau* (1896), un roman de Jules Verne qui souffre de la comparaison avec *L'île mystérieuse*, le film est cependant une réussite. Il ressemble à une édition Hetzel dont les gravures s'animent soudain. Noir et blanc, décors façon carton-pâte et rayures. Un vrai plaisir !

Hideg napok *Jours glacés*, András Kovács, Hongrie, 1966, 97 mn

Comme une hyène dévorant les morceaux dédaignés par le lion, l'amiral-régent Horthy engagea son pays dans la guerre aux côtés de Hitler et s'attribua ainsi une partie de la Yougoslavie. Face à une guerre de partisans il ordonna le massacre de Novy Sad (janvier 1942) où périrent 2500 civils, Serbes, Juifs et même Hongrois : c'est un peu "Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens". Les soldats creusaient des trous dans le Danube gelé pour y jeter les cadavres qu'ils devaient ensuite repousser sous la glace à l'aide d'une perche pour qu'ils ne remontent pas.

Nous sommes en 1946 dans une prison yougoslave où quatre exécutants sont en attente de procès. C'est assez confus, ce qui renforce d'ailleurs l'impression de chaos et d'improvisation. Ils n'ont fait qu'obéir aux ordres, et encore, disent-ils. Si Untel pouvait revenir, il témoignerait que Tarpataki (Iván Darvas) ne l'a pas directement envoyé à la mort ; un autre officier aurait même envisagé (!) de saboter les camions, mais ce n'était pas faisable. Pas vraiment coupables en somme.

La Cdt. Büky (Zoltán Latinovits) croit que son épouse est sauvée et lorsqu'un des codétenus, un soldat, donne des détails qui réfèrent sans doute possible à l'exécution de sa femme, il l'assomme. Dans ces régions disputées où biliguisme est courant, elle a été massacrée comme tous ceux qui n'avaient pas de papiers prouvant qu'ils sont hongrois.

Perdrix Erwan Le Duc, France, 2019, 89 mn

Plombières. Une étrange visiteuse, Juliette (Maud Wyler), vient perturber la vie de l'improbable capitaine de gendarmerie Pierre Perdrix (Swann Arlaud), lequel vit dans une famille fusionnelle, entre une mère (Fanny Ardant) qui tient la rubrique "cœur" sur une radio que personne n'écoute, un frère expert ès géodriologie, i.e., la science des lombrics, et une jeune nièce. Le carcan familial éclate alors que des nudistes (vaguement) terroristes occupent les forêts avoisinantes en lisant les carnets volés à Juliette : on pense à *Fahrenheit 451* (p. 1588).

"Vouloir donner quelque chose qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas" : description exacte de l'amour de Juliette et Pierre. La désagrégation de la famille, condition nécessaire au *happy end* final, n'est plausible que grâce à une narration décalée, située d'emblée de l'autre côté : c'est ainsi qu'un gendarme se déshabille pour interroger un nudiste qui refusait de parler à un "habillé." Les cadrages renforcent l'impression d'étrangeté.

La vita è bella *La vie est belle*, Roberto Benigni, Italie, 1997, 112 mn

Pourquoi ce film a-t-il eu un tel succès ? Benigni cabotine du début à la fin et le traitement humoristique de la Shoah est à la limite de l'indécence. Le personnage paradoxal du médecin allemand (Horst Buchholz) qui ne semble intéressé qu'à des devinettes ineptes relève un peu l'histoire. Belles images d'Arezzo.

Magasiskola *Les faucons*, István Gaál, Hongrie, 1970, 81 mn

Le dressage des faucons comme parabole de la société. Ennuyeux et daté.

Fényes szelek *Ah! Ça ira*, Miklós Jancsó, Hongrie, 1969, 78 mn

Miklós Jancsó prend le contre-pied de l'académisme dominant, i.e., du réalisme socialiste. Une bande d'étudiants, habillés à la mode de 1968, vient discuter dans la rue avec des séminaristes pour les convaincre des bienfaits du socialisme. Tout ça avec chants révolutionnaires et chorégraphies de style ronde enfantine ; le réalisateur venait d'inventer un académisme de son cru, un formalisme assomant qui culminera dans *Psaume rouge* (1972).

The brothers Rico *Les frères Rico*, Phil Karlson, USA, 1957, 92 mn

Une histoire de Mafia américaine d'après Simenon. Rangé des voitures, Eddie Rico (Richard Conte) venge ses deux frères assassinés par leur ex-employeur commun. Nullissime !

Zimna wojna *Cold war*, Paweł Pawlikowski, Pologne, 2018, 85 mn

Wiktor (Tomasz Kot) est tombé amoureux de la jeune Zula (Joanna Kulini), chanteuse de la chorale folklorique qu'il dirige à la fin des années 1940. Le stalinisme veillant, la chorale se doit de célébrer le Petit Père des Peuples et Zula est aussi tenue de cafarder sur son amant. Il lui propose de profiter d'une réunion à Berlin pour s'installer en France, mais elle lui fait faux bond et il part seul. Quand plus tard elle le rejoint à Paris, ses amis, notamment sa maîtresse française (Jeanne Balibar), lui paraissent un peu vains et elle préfère retourner dans la Pologne qu'elle n'a pas fuie. D'ailleurs, elle trouve que Wiktor a perdu son âme en exil, ce qui le convainc de rentrer dans son pays où il est lourdement condamné. Il est finalement libéré grâce à Zula qui a épousé une huile communiste et les amants trouvent enfin la liberté : après un simulacre de mariage dans une église en ruines, ils se partagent des pilules en attendant la mort. "La pendule a tué le temps".

Cette bouleversante chronique d'un amour impossible est servie par une splendide photo noir et blanc et beaucoup de musique, folklorique ou jazz ainsi que la chanson *serdtse* (cœur) des *Joyeux garçons* (p. 1442). Le film est une succession sans transitions de vignettes datées 1949, 51, 52, 54, 55, 57, 59 et 64.

J'ai perdu mon corps Jérémy Clapin, France, 2019, 77 mn

Le livreur de pizzas Naoufel se fait apprenti menuisier pour l'amour d'une jeune bibliothécaire ; mais il perd la main dans un accident. Justement, une main errante, comme sortie de *La famille Addams* (p. 518) cherche à retrouver un corps. Mais ce ne sera pas celui du jeune homme, lequel n'arrivera pas à se faire aimer de la jeune femme. Un dessin animé triste et poétique sur le thème des occasions manquées.

La fameuse invasion des ours en Sicile Lorenzo Mattotti, France, 2019, 82 mn

D'après Dino Buzzati, un beau dessin animé situé dans une Sicile immémoriale aux pitons couverts de neige et dont les montagnes sont peuplées par des ours sur lesquels règne Léonce. Quand son fils disparaît, les animaux descendent de leurs hauteurs pour aller le récupérer : il est devenu artiste de cirque et les plantigrades n'ont aucun mal à l'arracher à un mégalomane grand-duc comme sorti du *Roi et l'oiseau* (p. 770). Léonce prend alors le pouvoir mais est victime des manigances de son acolyte Salpêtre ; les ours décident finalement de regagner leurs cavernes. Le film se clôt sur un secret transmis à l'oreille d'une fillette... mais pas à celle assise dans mon canapé (février 2020).

Little Odessa James Gray, USA, 1994, 98 mn

Le tueur professionnel Joshua Shapira (Tim Roth) est amené à retourner pour son "travail" sur les lieux de son enfance. À temps pour revoir sa mère agonisante (Vanessa Redgrave) qui l'aime toujours, contrairement à son père (Maximilian Schell) pour qui il est *persona non grata* et qu'il est amené à frapper. Il retrouve son cher frère Reuben ainsi qu'un ancien amour, Alla. Mais sa présence indispose le mafieux local Volkoff dont il avait jadis tué le fils ; Reuben et Alla périront, victimes collatérales de sa vengeance.

À travers cette histoire de gangsters, le réalisateur met en place son univers personnel. Le microcosme juif de Little Odessa, à Brooklyn, qui donne son titre au film, reviendra dans *We own the night* ou encore *Two lovers* (pp. 1260, 1776).

Ah-ga-ssi *Mademoiselle*, Chan-wook Park, Corée, 2016, 139 mn

Histoire extrêmement tordue située dans la Corée des années 1930, alors annexée par le Japon. Le prétendu comte Fujiwara (!), en fait un faussaire coréen, guigne l'héritière Hideko qu'il veut arracher à un oncle libidineux, sorte de marquis de Sade nippon qui l'utilise comme lectrice de livres pornographiques. Pour cela, il s'adjoint les services de la domestique Sook-hee, elle aussi faussement japonaise.

Tout le monde ment à tout le monde ; on croit d'abord que la victime du comte est Hideko qu'il veut épouser avant de la faire enfermer comme folle. Mais c'est Sook-hee qui est mise à l'asile : "Fujiwara" avait en tête un échange d'identité pour court-circuiter l'oncle. Mais cet internement est bidon car les deux femmes, lesbiennes, s'étaient entendues pour rouler les deux hommes dans la farine. On pense à *Bound* (p. 299).

A feleségem története *L'histoire de ma femme*, Idikó Enyedi, Hongrie, 2021, 170 mn

Jacob (Gijs Naber), capitaine de cargo hollandais, a la lubie d'épouser la première femme rencontrée, la française Lizzy (Léa Seydoux) dont il tombe rapidement amoureux. Il la soupçonne de le tromper mais il semble plutôt qu'elle cherche à le rendre jaloux. Pourtant, elle finit bien par s'enfuir avec un amant (Louis Garrel).

Cette histoire d'amour douloureuse où chacun, surtout la femme, garde son secret, est servie par de somptueuses images.

L'étrange couleur des larmes de ton corps Bruno Forzani & Hélène Cattet, Belgique, 2013, 97 mn

Un film très travaillé mais malheureusement à peu près dépourvu de scénario.

Re granchio *La légende du roi crabe*, Alessio Rigo de Righi & Matteo Zoppi, Italie, 2021, 98 mn

Dans un passé indéfini, un poivrot s'enfuit d'Italie suite à ses démêlés avec le prince local et trouve un trésor en Terre-de-Feu (superbe décor mal utilisé). Bof.

Antichrist Lars von Trier, Danemark, 2009, 104 mn

Une cabane en forêt : un couple (Willem Dafoe et Charlotte Gainsbourg) tente de surmonter le deuil consécutif à la mort brutale de leur fils en bas-âge. Croyant qu'il veut la quitter, la femme perce un trou dans la jambe du mari, histoire de lui attacher une sorte de boulet en forme de meule. Il finit par l'étrangler.

La Nature environnante est, dit la femme, l'Église de Satan, lequel s'exprime à travers un chien qui déclare que le chaos règne. Le "gynocide" final se place dans la continuité de *Häxan* (p. 630), autre film danois : à la fin l'homme semble quitter le monde sylvestre des sorcières dont aurait fait partie son épouse. Le réalisateur ne fait pas dans la dentelle mais reste étonnant comme toujours.

Pacifiction Albert Serra, France, 2022, 165 mn

À Tahiti, De Roller (Benoît Magimel), le haut commissaire du gouvernement, passe son temps dans les boîtes de nuit quand ce n'est pas en palabres. La grande affaire est une rumeur concernant une possible reprise des essais nucléaires. De Roller s'agite, brandit des menaces, prépare un coup fumant, on ne sait trop lequel car on comprend petit à petit que ce commissaire n'est qu'une ganache sans réel pouvoir. Quant à la rumeur, si nous voyons bien l'amiral de passage (Marc Susini) partir finalement avec ses hommes pour une mission secrète capitale, cela pourrait n'être que le résultat de l'imagination alcoolisée de De Roller...

Lent et envoûtant avec un petit côté *Outcast of the islands* (p. 90).

Heojil kyolshim *Decision to leave*, Chan-wook Park, Corée, 2022, 133 mn

Le policier Hae-joon enquête sur une mort douteuse et tombe amoureux de Seo-rae, l'épouse chinoise de la victime qui est aussi la principale suspecte. Ce n'est qu'après la disculpation de Seo-rae que Hae-joon découvre qu'elle était réellement coupable. Il la perd de vue pour la retrouver plus tard avec un second mari qui meurt lui aussi assassiné bien que Seo-rae n'y soit vraiment pour rien. Seo-rae finit cependant par se suicider et Hae-joon, désespéré, la cherchera en vain sur la plage où elle s'est noyée. Une histoire d'amour échevelée et lyrique.

Épisode cocasse d'un vol de tortues réputées pour leurs vertus médicinales ; quand un policier récupère ces *suppons*, il est mordu !

Zama Lucrecia Martel, Argentine, 2017, 110 mn

Fin du XVIII^e siècle, dans le Chaco, près du Rio Paraguay. Zama (Daniel Giménez Cacho), magistrat, se languit dans cet endroit perdu et demande son transfert dans un lieu moins reculé. Comme le gouverneur se soucie peu de transmettre sa demande à la Couronne, le fonctionnaire désespère. Sans grand succès auprès d'une beauté murissante (Lola Dueñas) puis ruiné, il se décide à chercher la gloire : c'est lui qui ramènera la tête du bandit de grand chemin Vicuña Porto. Son expédition est décimée par les Indiens et il est capturé par le hors-la-loi qui lui fait trancher les deux mains ; il n'a plus que des moignons quand on le ramène en bateau. Une vie absurde dans un monde colonial encore plus absurde. On pense à *L'étranger* d'Albert Camus.

Abre los ojos *Ouvre les yeux*, Alejandro Amenábar, Espagne, 1997, 119 mn

Le séduisant César (Eduardo Noriega) tombe amoureux de Sofia (Penélope Cruz) ; mauvaise idée car sa jalouse maîtresse Nuria (Najwa Nimri) provoque un accident de voiture qui lui est fatal et laisse le jeune homme gravement défiguré. La vie est difficile pour celui qui ne se résout pas à porter un masque jusqu'au moment où une opération esthétique miraculeuse lui rend son visage d'antan ainsi que Sofia. Mais ce retour est intermittent : il lui arrive de retrouver sa face couturée dans la glace et la Sofia avec laquelle il fait l'amour a tendance à se transformer en Nuria.

Il s'était en fait adressé à une société de cryogénie qui l'avait transformé en mort congelé capable de vivre la vie comme un rêve. Inconvénient, Sofia, son ami Pelayo (Fele Martínez) et le psychiatre Antonio (Chete Leta) ne sont plus que des créations de son imagination. "Ouvre les yeux", lui conseille son réveil-matin.

The french dispatch Wes Anderson, 2021, 108 mn

À la mort de l'éditeur (Bill Murray) de *The french dispatch*, supplément dominical d'un journal du Kansas, une sélection de trois nouvelles situées à Ennui-sur-Blasé (et filmées à Angoulême). Il est question d'un assassin qui peint en prison, d'un groupe d'étudiants gauchistes et de l'enlèvement du fils du commissaire. Ce film excentrique est servi par une distribution superlative dans les grands comme les petits rôles ; mais le réalisateur ne fait-il pas du Wes Anderson ? Référence à *Mon oncle* (p. 21) avec une maison aux escaliers absurdes.

L'île aux oiseaux Maya Cosa & Sergio da Costa, Suisse, 2022, 62 mn

Un centre où l'on soigne les oiseaux blessés, à deux pas de Cointrin. Bof.

Olympia I : Fest der Völker *Les dieux du stade I : la fête des peuples*, Leni Riefenstahl, Allemagne, 1938, 118 mn

Olympia II : Fest der Schönheit *Les dieux du stade II : la fête de la beauté*, Leni Riefenstahl, Allemagne, 1938, 88 mn

Les Olympiades de 1936. Le long prologue de 15mn part des ruines de l'Acropole pour suivre le trajet de la flamme jusqu'à Berlin. C'est ensuite le défilé des délégations, dont celle de la France qui se croit obligée de faire le salut fasciste ; punition divine, le pays est systématiquement absent des finales, sauf en cyclisme.

Les compétitions sont par nature fastidieuses et la réalisatrice s'en tire avec des plans de coupe sur le public : des Italiens quand un des leurs est en lice, le Führer, voire Goebbels ou Göring quand un Allemand gagne. Mention spéciale pour le marathon dont la monotonie est cassée par l'image des ombres des coureurs ou celle, prétendument subjective, de leurs propres jambes. Bouquet final à la piscine avec d'éblouissantes pirouettes effectuées au tremplin et filmées à l'aide de plusieurs caméras. Avec cette œuvre moins déplaisante que *Le triomphe de la volonté* (p. 1536), Riefenstahl confirme sa maîtrise du cinéma de propagande.

Pride and prejudice *Orgueil et préjugés*, Robert Z. Leonard, USA, 1940, 118 mn

Les Bennet ont cinq filles, ce qui fait que leur domaine passera aux mains d'un (ridicule) cousin à la mort du père (Edmund Glenn). Darcy (Laurence Olivier), un beau parti de passage, trouve cette famille infréquentable : pas assez riche et surtout un peu vulgaire à cause d'une mère (Mary Boland) qui ne ménage aucun effort pour caser sa progéniture. La fière Elizabeth (Greer Garson) réagit à ces propos blessants en le snobant. Piqué au vif, Darcy tombe amoureux de "Lizzie" pour se faire proprement éconduire quand il la demande en mariage. Tout s'arrange quand elle apprend que le "détesté" Darcy a sauvé l'honneur de sa famille compromise par un vil arriviste qui avait séduit sa sœur Lydia.

Adaptation réussie du classique de Jane Austen ; avec Maureen O'Sullivan et les pittoresques Melville Cooper et Edna May Oliver.

Hereditary Ari Aster, USA, 2018, 128 mn

Film d'horreur. Après la mort accidentelle de sa fille, Annie (Toni Collette) suit les conseils de sa voisine Joan (Ann Dowd) et s'adonne au spiritisme. Début d'une escalade de l'effroi, têtes coupées, etc., jusqu'au sacre de son fils (Alex Wolff) en tant que Paimon, un des rois de l'Enfer. Bon sang ne saurait mentir : la défunte mère d'Annie faisait partie, avec Joan, d'une assemblée de sorcières.

Martin Eden Pietro Marcello, Italie, 2019, 124 mn

D'origine populaire, le jeune Martin (Luca Marinelli) cherche à faire carrière dans les lettres. Ses manuscrits sont systématiquement renvoyés et ses opinions politiques hétérodoxes lui attirent l'opprobre, aussi bien de sa fiancée bourgeoise que de ses amis socialistes. Quand une de ses nouvelles est finalement publiée, les portes de la gloire s'ouvrent. Mais quelque chose s'est brisé et le monde lui apparaît désormais bien factice ; suicide par noyade.

Le roman quasi-autobiographique de Jack London est doublement transposé, à Naples et dans un XX^e siècle indifférencié. Ce qui donne en fait de l'épaisseur au protagoniste de ce film splendide.

Takara Damien Manivel & Kohei Igarashi, France, 2017, 75 mn

Takara, 6 ans, seul dans la ville d'Aomori (Nord de Honshū) où il neige beaucoup. Belles images pour un film sans paroles et un peu ennuyeux.

Nope Jordan Peele, USA, 2022, 130 mn

Film de science-fiction original et très réussi. Une vallée désertique de Californie fait face à un OVNI d'une nature très particulière : cette soucoupe volante ne renferme pas des hommes verts car elle est nommément l'extra-terrestre, prédateur de chevaux et d'êtres humains qu'elle aspire par son orifice inférieur. Double défi pour OJ (Daniel Kaluuya) et sa sœur Em (Keke Palmer) : lutter contre le monstre mais surtout apporter la preuve de son existence alors qu'il brouille le champ électromagnétique de façon à neutraliser l'appareillage moderne. D'où des leurres – ainsi les spectaculaires danseurs-des-vents – pour l'attirer et le recours au procédé obsolète de la photographie argentique. Après avoir pris la forme d'une monstrueuse méduse des airs, l'OVNI (surnommé Jean Jacket) avale une gigantesque réclame gonflable et explose – non sans avoir auparavant laissé sa trace sur une sorte de daguerréotype.

The visit M.Night Shyamalan, USA, 2015, 94 mn

Deux adolescents rendent visite à leurs grands-parents maternels qu'ils ne connaissent pas (vieille brouille familiale). Et échappent de peu à la mort car les hôtes sont en fait des fous dangereux qui ont pris la place des authentiques "Pop Pop" et "Nana" après les avoir tués.

Les jeunes protagonistes sont des vidéastes amateurs qui, l'œil rivé sur l'objectif, en profitent pour effectuer un reportage familial. Ce qui donne un cachet d'authenticité – caméra portée, etc. – à cette histoire sinon banale.

Downton Abbey Julian Fellowes, Grande-Bretagne, 2010-2015, 2959 mn

Le personnage principal de la série est ce château de style néo-jacobéen (en fait celui de Highclere, Berkshire) situé près de Ripon, dans le Yorkshire du Nord.

L'intrigue générale rappelle *Pride and prejudice* (pp. 1793, 1135) : le comte Grantham ayant trois filles, son titre doit passer à un cousin mâle selon une sorte de loi salique dont seuls les souverains sont exemptés, cf. la Guerre de Cent Ans. Tout commence en avril 1912 lors du naufrage du Titanic : l'héritier présomptif meurt noyé et c'est l'obscur Matthew Crawley, dont personne ne connaissait l'existence, qui doit maintenant récupérer titre et château. Tout se termine au jour de l'an 1926 avec le mariage de la benjamine Edith ; l'aînée, la capricieuse Mary en est à son second alors que la suffragette Sybil est morte en couches.

Le comte (Hugh Bonneville) est un individu imposant, autoritaire et très réactionnaire dont la bête noire est Lloyd George. Avec ce qu'il faut d'hypocrisie, notamment quand il apprend la mort en épectase d'un diplomate turc dans le lit de Mary ou que la petite Marigold adoptée par Edith est en fait sa fille ; ce qui inclut une certaine capacité d'adaptation à l'endroit de ce Matthew, qui travaille pensez-donc !, puis face à la mésalliance de Sybil avec son chauffeur Tom, irlandais et socialiste de surcroît. Sa venimeuse mère Violet (Maggie Smith, qui d'autre ?) est encore plus arc-boutée sur ses privilèges ; mais avec une imprédictibilité qui la rend parfois sympathique. La comtesse Cora (Elizabeth McGovern) est une pièce rapportée des États-Unis, jadis épousée pour renflouer le château ; elle a du mal à faire entendre sa voix dans ce bastion de préjugés.

On sort de l'univers de Jane Austen en s'aventurant *downstairs* chez les domestiques régentés par Mrs. Hughes (Phyllis Logan) et le majordome Carson (Jim Carter), tellement confit qu'il donne des leçons de bienséance au comte lui-même. Un petit monde de cuisinières, dont la pittoresque Patmore et son aide Daisy avide de savoir, de femmes et valets de chambre, de valets de pied. Jalousie pour ceux qui évoluent désormais *upstairs*, dont l'ex-chauffeur Tom, et magouilles sordides pour faire renvoyer ceux dont on guigne la place. Le plus méchant est Thomas Barrow (Robert James-Collier), jamais à court de bassesses ; c'est aussi le personnage le plus complexe, un homosexuel aux amours malheureuses qui tente de soigner sa "maladie" en s'infligeant un terrible traitement médical. Personnages sympathiques, le valet Bates (Brendan Coyle) protégé du comte auquel il sauva la vie durant la Guerre des Boers et contre lequel s'acharnent Thomas et le scénario ; et sa future épouse Anna (Joanne Froggatt), femme de chambre de Mary.

L'atmosphère rappelle celle du superbe *Gosford Park* (p. 1020) et pour cause : le concepteur de la série, Julian Fellowes, était scénariste du film de Robert Altman, au demeurant bien supérieur. En toile de fond, l'actualité : Grande Guerre, grippe espagnole, etc. avec quelques anachronismes (le traité anglo-irlandais en 1920 et le putsch de Munich en 1922).

Plácido Luis García Berlanga, Espagne, 1961, 84 mn

En ce Noël, les familles aisées d'une petite ville ont décidé d'inviter un pauvre à leur table. Ce qui ne se passe pas toujours très bien car certains – ils n'ont pourtant pas pu voir *Viridiana* (p. 1564), interdit en Espagne – sont très mal élevés. L'un va même jusqu'à clamser devant son assiette. Tout ce beau monde demande alors à Plácido d'utiliser son triporteur pour les débarrasser du cadavre, une aubaine pour cet homme à tout faire miséreux qui risquait de perdre son véhicule, faute de pouvoir payer la première traite.

Une comédie féroce au style frénétique.

List Sang-soo Hong, Corée, 2011, 27 mn

En vacances au bord de la mer avec sa mère, Mihye établit une liste de tâches pour le lendemain, jouer au badmington, trouver un coquillage, aller se coucher en rêvant au Prince Charmant... Et voici que, le jour suivant, les deux femmes rencontrent un célèbre réalisateur qui joue au badmington avec Mihye, lui offre un coquillage; elle finit par s'endormir dans ses bras... pour se réveiller la tête sur la liste qui donne son titre à ce charmant court-métrage.

Chibusa yo eien nare *Maternité éternelle*, Kinuyo Tanaka, Japon, 1955, 110 mn

Empathie féminine, Tanaka met en scène la vie tragique de la poétesse Fumiko Nakajō (Yumeji Tsukioka) morte l'année précédente à 31 ans. Ayant divorcé d'un mari infidèle, elle souffre de la disparition brutale de Hori (Masayuki Mori) qui l'avait encouragée à écrire et dont elle était amoureuse. Puis est atteinte d'un cancer au moment où elle accède à une certaine notoriété. Un journaliste venu de Tōkyō (Ryōji Hayama) a une brève liaison avec elle – moment le plus heureux de sa vie, dit-elle – alors qu'on lui a coupé les deux seins. Elle ne tarde pas à mourir et ses deux jeunes enfants lui rendent hommage au bord du lac Toya (Hokkaidō), un lieu dont lui avait parlé son cher Hori.

Placé sous le signe de la mort, ce film tourné à Sapporo sait nous émouvoir. Les scènes finales, très bien photographiées, baignent dans une sorte de brume.

Des enfants gâtés Bertrand Tavernier, France, 1977, 115 mn

Paris XIX^e : voisins dans un immeuble et menacés d'expulsion, un scénariste (Michel Piccoli) et une chômeuse (Christine Pascal) se retrouvent au sein du même comité. Brève liaison avant que la vie ne les sépare.

Tavernier dans sa veine démonstrative.

La vampire nue Jean Rollin, France, 1970, 81 mn

La morte vivante Jean Rollin, France, 1982, 86 mn

Deux histoires de vampirisme. La première, sur un scénario de Serge Moati, avec Caroline Cartier dans le rôle-titre, est assez soigné : tourné au château Porgès de Rochefort-en-Yvelines, c'est une histoire de mutants déguisés en faux vampires nous dit le Grand Maître (Michel Delahaye) lors du final tourné à Pourville-sur-Mer. Début de deux pulpeuses jumelles, les sœurs Castel.

La seconde est une barbante succession de scènes sanguinolentes et mal filmées ; les femmes sont jolies mais ce ne sont pas vraiment des actrices. . .

Tsuki wa noborinu *La lune s'est levée*, Kinuyo Tanaka, Japon, 1955, 103 mn

Chizuru, Ayako et Setsuko, les trois filles de Mokichi (Chishū Ryū), sont à marier, ou à remarier dans le cas de la première, veuve. Setusko, qui a arrangé une promenade au clair de lune entre Ayako et un soupirant perdu de vue, se froisse de son côté quand son cher fiancé refuse un poste à Tōkyō. Happy end, les deux sœurs partent pour la capitale avec leurs hommes tandis que leur père conseille à l'aînée d'épouser un ami de la famille. Malgré un scénario signé Ozu, le film ne décolle jamais. Dernier plan sur Nara et ses emblématiques daims.

Ça commence aujourd'hui Bertrand Tavernier, France, 1999, 118 mn

Le quotidien d'un directeur d'école maternelle dans une banlieue sinistrée de Valenciennes. Familles à problèmes et indifférence ou impuissance de l'administration, notamment de son inspecteur (Didier Bezace). Un film plutôt réussi de la veine démonstrative de Tavernier, servi par un Philippe Torreton survitaminé.

Der Prozeß *Le procès*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1948, 103 mn

1882. Quand une jeune fille hongroise disparaît, les Juifs du village sont suspectés de l'avoir tuée au cours d'un sacrifice rituel. Un avocat honnête saura démontrer l'inanité de cette accusation.

Film académique d'un réalisateur qui avait des choses à se faire pardonner.

Mest' *La flûte de roseau*, Ermek Shinarbayev, URSS, 1989, 100 mn

Film kazakh en langue russe centré sur l'idée de la vengeance – Mest'. Le scénario, plutôt barbant, est aussi abscons que les mouvements de la tortue du début du film que le roi de l'ancienne Corée n'arrive pas à interpréter.

Mister Roberts *Permission jusqu'à l'aube*, John Ford & Mervyn LeRoy, USA, 1955, 121 mn

Océan Pacifique, 1945. Pourrissant sur place dans une zone éloignée des combats, le Lt. Roberts (Henry Fonda) ne rêve que de rejoindre un destroyer. Ce qui déplaît au capitaine (James Cagney) qui refuse d'appuyer ses demandes de transfert. Roberts est cependant aimé des matelots auxquels il octroie une permission dans un port de Polynésie où ils font pas mal de dégâts : colère du capitaine à laquelle Roberts répond en jetant à l'eau le palmier empoté auquel tenait tant le tyranneau. Dont les hommes d'équipage imitent la signature pour permettre au lieutenant de s'en aller trouver la mort, victime d'un *kamikaze*.

La comédie militaire laborieuse qui forme l'essentiel du film semble le fait de Ford ; mécontent, Fonda obtint son remplacement par LeRoy, responsable du soudain virage à 180° du film. Mais cette rupture de ton est mal maîtrisée. Avec William Powell et Jack Lemmon ainsi que les récurrents Ken Curtis et Ward Bond.

Gorky Park Michael Apted, USA, 1983, 129 mn

Trois cadavres mutilés sont retrouvés dans le parc Gorki. Renko (William Hurt), le policier chargé de l'enquête, remonte difficilement une affaire embrouillée, liée au trafic de zibelines organisé par l'Américain Osborne (Lee Marvin) avec la complicité du procureur Iamskoï (Ian Bannen) ; en arrière-plan, le KGB.

Une énigme policière bien menée ; mais si Helsinki est un acceptable substitut pour Moscou, on ne se sent pas vraiment dans la Russie post-brejnévienne.

Tsuma *Épouse*, Mikio Naruse, Japon, 1953, 96 mn

Mariés depuis dix ans, Toichi (Ken Uehara) et Mineko (Mieko Takamine) vivent dans l'indifférence et la routine. Mineko finit par comprendre que Toichi est tombé amoureux de son ancienne collègue de bureau Fusako (Yatsuko Tan'ami) qui vit désormais à Ōsaka mais avec laquelle il pense refaire sa vie. Désorientée et incapable d'envisager un divorce, l'épouse profite d'un passage de Fusako à Tōkyō pour la menacer : elle se suicidera et son souvenir hantera pour toujours le futur couple. Fusako rompt avec Toichi, lequel reprend sa vie routinière avec Mineko ; ils ne s'adressent même plus la parole et ruminent chacun dans son coin.

Le regard porté sur l'épouse est très dur. Elle s'est livrée à un chantage gratuit — lisant dans le journal qu'une femme délaissée qu'elle connaissait s'est empoisonnée, elle estime qu'il est absurde de se tuer pour ça — pour récupérer son mari. Ce qu'on pourrait à la rigueur excuser si elle avait autre chose à lui proposer que la poursuite d'un éternel *satu quo*, désormais aggravé par un mutuel ressentiment. D'après Fumiko Hayashi, avec Rentarō Mikuni et Chieko Nakakita.

Storm warning Stuart Heisler, USA, 1950, 94 mn

Marsha (Ginger Rogers) est venue rendre visite à sa sœur Lucy (Doris Day) ; mais la bourgade sudiste est étrangement vide et elle est seule à assister au lynchage d'un journaliste. Avant d'être terrifiée quand elle fait la connaissance de son beau-frère Hank (Steve Cochran) en qui elle reconnaît le principal assassin. Le procureur Rainey (Ronald Reagan !) lui demande de témoigner, mais par loyauté envers sa sœur elle prétend n'avoir reconnu personne. Elle s'apprête à repartir honteuse quand Hank, qui faisait la fête pour fêter le non-lieu, tente de la violer : elle ne se sent alors plus tenue au silence. Devenue gênante, on l'emmène dans une clairière où, sous une croix de feu, des encagoulés commencent à la fouetter pour lui inculquer les bons principes. Charmante cérémonie interrompue par Rainey ; Hank et Lucy sont tués lors de l'affrontement final.

La très sudiste Hollywood s'en prenait pour une fois au KKK.

Massacre Alan Crosland, USA, 1934, 70 mn

Indien de cirque, Thunderhorse (Richard Barthelmess) retourne dans la réserve où agonise son père. C'est pour y découvrir les abus de l'administrateur Quisemberry (Dudley Digges) qui s'en met plein les poches avec des complices. Par exemple le croque-mort Shanks (Sidney Toler) qui vient de violer la jeune sœur du héros, lequel lui inflige en conséquence une terrible raclée qui l'envoie à l'hôpital où il décède. Thunderhorse risque la corde s'il n'obtient le témoignage de la victime que Quisemberry a fait enlever : au moment où il retrouve sa sœur et que tout semble s'arranger, le héros est froidement abattu par l'administrateur.

Seule concession du film, un *happy end* très court qu'on n'est pas obligé de visionner. Signe que le Code n'est pas encore en vigueur, les missionnaires fanatiques qui veulent imposer des obsèques chrétiennes au père du héros sont dénoncés comme complices de cette épouvantable entreprise de "massacre."

Quatre nuits d'un rêveur Robert Bresson, France, 1971, 79 mn

D'après Dostoïevski. Jacques, un peintre, sauve de la noyade Marthe (Isabelle Weingarten) qui s'apprêtait à plonger depuis le Pont-Neuf. Il la retrouve plusieurs nuits de suite au pied de la statue d'Henri IV et devient son confident : un fiancé revenu d'Amérique ne lui a pas fait signe. Jacques essaie de jouer les intermédiaires en espérant prendre la place de l'absent auprès de celle dont il est tombé amoureux. Tout semble fonctionner jusqu'à ce que Marthe croise l'inconstant et aille se jeter dans ses bras. Jacques se remet à peindre tandis que son magnétophone ressasse l'histoire d'un amour qui aurait pu avoir lieu.

Un beau film nocturne bercé par la musique brésilienne de Marku Ribas.

Remember my name *Tu ne m'oublieras pas*, Alan Rudolph, USA, 1978, 94 mn

Après 12 ans de prison pour un crime passionnel qui était peut-être un accident, Emily (Geraldine Chaplin) vient troubler la vie de son ancien époux Neil (Anthony Perkins) dont elle effraie la femme. Cherche-t-elle à renouer ou simplement à passer un moment avec lui ? Après une nuit d'amour, elle disparaît.

Après *Welcome to L. A.* (p. 301) trop marqué par l'influence de Robert Altman, ce film à moitié abouti marque les vrais débuts du réalisateur. Remarquable bande sonore : le blues d'Alberta Hunter, alors très âgée.

Zoo in Budapest *Révolte au zoo*, Roland V. Lee, USA, 1933, 79 mn

Eve (Loretta Young) s'échappe de l'orphelinat pour se cacher dans un zoo ; où elle est prise en charge par Zani (Gene Raymond), un garçon qui ne connaît guère que les animaux sauvages. Un gamin égaré dans le parc provoque accidentellement la révolte des fauves qui brisent leur cage et mettent sa vie en danger. Mais, tout comme Tarzan (p. 1753), Zani trouve de l'aide auprès des éléphants.

Un film tendre au scénario surréaliste ; superbe photo de Lee Garmes.

Benilde ou a Virgem-Mãe *Benilde ou la Vierge-Mère*, Manoel de Oliveira, Portugal, 1975, 106 mn

Benilde est enceinte tout en se déclarant vierge. La famille ne sait trop qu'en penser : serait-ce l'idiot du village qu'on entend hors-champ qui aurait abusé d'elle lors d'une crise de somnambulisme ou une opération du Saint Esprit qui l'avait visité, dit-elle ? Son fiancé et cousin décide de la croire mais elle s'affaiblit à mesure qu'avance la grossesse. On ne sait trop ce qui l'attend, accouchement ou mort, sans doute les deux : mais le mystère restera entier.

Another part of the forest Michael Gordon, USA, 1948, 106 mn

"Prequel" de *La vipère* (p. 13). Les principaux personnages, plus jeunes, sont joués par d'autres acteurs, en particulier Dan Duryea qui devient Oscar, le père tout aussi veule du Leo qu'il incarnait dans *La vipère*. Cette histoire à la *Dallas* (1978-91) est dominée par l'affrontement entre le patriarche Marcus (Fredric March) et son fils aîné Ben (Edmond O'Brien), lequel, découvrant que son père a jadis trahi la cause sacrée du Sud, en profite pour le dépouiller. La future Vipère Regina (Ann Blyth) n'a qu'un rôle de second plan. Seule personne sympathique, Lavinia (Florence Eldridge), la touchante épouse de Marcus qui finit par avouer qu'elle n'aime aucun de ses trois enfants Ben, Oscar et Regina.

Metello Mauro Bolognini, Italie, 1970, 107 mn

Tout commence et se termine par la sortie d'un prisonnier des Murate à Florence. En 1880, c'est le père de Metello, vers 1905, c'est le héros lui-même (Massimo Ranieri) ; ils déclarent tous deux qu'ils n'y retourneront pas. Ce film magnifique et émouvant reconstitue, avec le sens plastique exceptionnel de Bolognini, cette Florence de la Belle Époque avec ses longues grèves, les répressions brutales, mais aussi les éclairs de bonheur qu'apporte l'amour des femmes à Metello : la veuve Viola (Luciana Bosè) son premier amour, la jeune Ersilia (Ottavia Piccolo) son épouse et la voisine aguicheuse Idina (Tina Aumont) pour un temps sa maîtresse. Musique nostalgique d'Ennio Morricone.

A lawless street *Ville sans loi*, Joseph H. Lewis, USA, 1955, 77 mn

Marshall à Medicine Bend, Calem Ware (Randolph Scott) est l'unique obstacle à la prise de contrôle de la ville par Thorne et Clark, deux potentats locaux. Ils envoient un tueur qui échoue, puis un autre (Michael Pate) qui a plus de chance et abat le héros. Tout le monde – Thorne et Clark, son épouse Tally (Angela Lansbury) qui l'avait quitté car elle ne supportait pas de vivre dans la peur, ainsi que le spectateur, seule originalité du film – le tient pour mort. Mais, soigné en cachette par le docteur Wynn (Wallace Ford), il se remet de sa blessure et revient pour nettoyer la ville. Il abandonne finalement son revolver aux citoyens vertueux et part avec Tally. Petit rôle pour Ruth Donnelly.

None shall escape André De Toth, USA, 1944, 86 mn

Le film retrace la carrière du nazi Grimm (Alexander Knox), depuis la petite ville de Pologne où il est né jusqu'au tribunal de guerre où il répond de ses crimes. Le procès se déroule dans un futur où les Alliés auraient gagné la guerre. En 1943, les camps de la mort n'étaient pas connus des scénaristes et l'extermination des Juifs est présentée comme une activité un peu artisanale ; la solidarité du curé polonais (Henry Travers) à leur égard relève de la pure propagande.

Bizarrement, ces inexactitudes n'enlèvent rien à ce film terrifiant, car l'esprit de la race des seigneurs est restitué de façon, hélas, très convaincante. Grimm, personnellement répugnant (c'est un violeur) est d'un fanatisme d'autant plus effrayant que c'est un vrai croyant, investi émotionnellement dans l'hitlérisme : ainsi, quand il abat froidement son neveu qui, écoeuré par le dernier crime de son oncle, arrache ses colifichets nazis, on le voit essuyer une larme. Il n'a pas peur du verdict car, quoi qu'il arrive, les siens se relèveront toujours ; sur ce point-là, il n'a pas tout à fait tort.

p

Back street John Stahl, USA, 1932, 85 mn

Cincinatti, 1900. Ray (Irene Dunne) rate le rendez-vous durant lequel Walter (John Boles) devait la présenter à sa mère. Elle le retrouve quelques années plus tard, alors qu'il est maintenant riche et marié ; mais l'amour est le plus fort et Walter installe Ray dans un modeste appartement de New York où ils vivent une longue liaison. Bien que souffrant d'être une épouse de substitution, elle refuse de se marier et cette relation persiste. Au point d'être désormais (1932) connue des enfants légitimes de Walter dont le fils est d'abord outré de voir la maîtresse officieuse de son père prendre avec eux le bateau pour Paris. Le même, qui a mis de l'eau dans son vin, rend visite à Ray alors que Walter vient de succomber à une maladie foudroyante. Elle meurt peu après tout en rêvant à une version du fatal rendez-vous où elle serait arrivée à temps.

Très beau mélodrame servi par la touchante Dunne.

Angel in exile Alan Dwan, USA, 1948, 86 mn

Dakin (John Carroll), débarque dans un trou perdu de l'Arizona en compagnie de son complice Emie (Art Smith) pour y rouvrir une mine d'or, celle où il a jadis caché le butin d'un vol qu'il fera passer pour du minerai. Des dangereux parasites (Barton MacLane, Paul Fix et Howland Chamberlain) imposent leur présence et on attend le règlement de comptes final lors du partage du million de dollars "extrait" de la terre ; scénario téléphoné ?

C'est sans compter avec le proche village mexicain. Dakin, qui a trouvé de l'or dans une mine notoirement improductive, passe pour un envoyé du Ciel auprès de paysans pauvres et superstitieux (dont Alfonso Bedoya). Et d'ailleurs, au grand étonnement du médecin (Thomas Gomez), sa parole soigne les malades du typhus en leur redonnant confiance. Ce miracle se double d'une régénération du bandit, transfiguré par l'amour de Raquel (Adele Maya). Une fois tous les comptes réglés, il retourne en prison mais reviendra, lui dit-il. Touchant et étonnant !

Downstairs Monta Bell, USA, 1932, 94 mn

Vienne. Entré au service d'un baron comme chauffeur et totalement dénué de scrupules, Karl (John Gilbert) tourne autour d'Anna (Virginia Bruce), la jeune épouse du rigide majordome Albert (Paul Lukas), et lui offre même une bague, celle que la baronne (Olga Baclanova) a égarée dans la voiture ; s'apercevant du larcin, cette dernière est réduite au silence par Karl qui lui rappelle le rendez-vous galant auquel il l'avait conduite. L'intrigant arrive à ses fins avec Anna avant d'être finalement chassé et de trouver une nouvelle place auprès d'une comtesse. . .

Film "pre-Codé" ; on pense au chauffeur de *Red-headed woman* (p. 1099).

The lady and the monster George Sherman, USA, 1944, 82mn

Le professeur Müller (Erich von Stroheim) est obsédé par le transfert de cerveau : le scénario est signé Curt Siodmak (cf. *Black friday*, p. 1033). Celui de Donovan, un millionnaire mort dans un accident, est récupéré et entretenu dans une solution à base de morphine. Cory (Richard Arlen), l'assistant de Müller, tombe sous la dépendance télépathique de ce cerveau qui lui commande diverses actions dont une tentative de meurtre. Complot déjoué par Janice (Vera Ralston) ; Müller est tué et le maléfique cerveau détruit. Un petit film qui se laisse voir.

The criminal code Howard Hawks, USA, 1930, 97 mn

Le détenu Robert Graham (Philip Holmes) est devenu le chouchou du directeur de la prison (Walter Huston) et surtout de sa fille (Constance Cummings). Et voilà qu'il est témoin du meurtre d'un mouchard ; caftera caftera pas ?

Seul moment vraiment réussi, la machination visant à éliminer Runch (Marshall Clark) qui avait dénoncé un projet d'évasion : à 14h 15 pétantes, les détenus se mettent à faire la foire pour détourner l'attention pendant que le terrifiant Galloway (Boris Karloff) règle son compte au "snitch".

Hitler's madman Douglas Sirk, USA, 1943, 84 mn

Film de propagande consacré à l'assassinat de Heydrich. Tout ce qui concerne le "Protecteur", joué par un John Carradine réfrigérant, est très impressionnant : on mentionnera la scène où il terrorise des étudiantes dont une (Ava Gardner) se défenestre. Mais il y a trop de prêchi-prêcha, sans oublier la pénible imagerie chrétienne qui accompagne le massacre de Lidice ordonné par Himmler en représailles de la mort de son protégé. Sur le même sujet, Fritz Lang avait adopté un style feuilletonesque (*Les bourreaux meurent aussi*, p. 157).

The dam busters *Les briseurs de barrages*, Michael Anderson, Grande-Bretagne, 1955, 120 mn

Célébration académique de l'opération *Chastise* (mai 1943) : la destruction de deux barrages de la Ruhr. La conception en revint à l'ingénieur Barne Willis (Michael Redgrave) qui inventa un type de bombe rebondissant sur l'eau pour neutraliser les filets de protection, le "Wing Commander" Gibson (Richard Todd) se chargeant d'emmener l'escadrille à bon port. Nous suivons les essais et préparatifs, ainsi que le bombardement qui causa 40% de pertes chez les aviateurs et des dégâts considérables – usines inondées et ce que le film ne nous dit pas, populations noyées dont 750 prisonniers de guerre français et ukrainiens.

Les copains Yves Robert, France, 1965, 95 mn

D'après Jules Romains. Une bande de copains – ceux de la chanson de Brassens – sèment la merde dans deux trous perdus d'Auvergne, Ambert et Issoire. Déguisé en ministre, Broudier (Pierre Mondy) vient inspecter une caserne et organise un simulacre de manœuvre militaire. Promu évêque, Bénin (Philippe Noiret) fait un prêche prônant la liberté sexuelle. Déguisé en statue de Vercingétorix, Lesueur (Jacques Balutin) insulte le notable venu l'inaugurer. Les sept se retrouvent sur le plateau de Langres où Martin (Guy Bedos) met un produit dans l'eau de la Seine ; dernier plan de Paris et de son fleuve teint en rouge.

Ces trublions sont tout de même bien sages ; et l'anti-militarisme bon enfant passe mal après la guerre d'Algérie. Sur un thème voisin, *Amici miei* (p. 605) avec le même Noiret sera plus mordant.

O passado e o presente *Le passé et le présent*, Manoel de Oliveira, Portugal, 1972, 116 mn

Vanda vénère le souvenir de Ricardo, son premier mari dont la photo orne tous les meubles. Tout en affichant le mépris le plus profond pour le second, Firmino, lequel se suicide ; elle le déteste au point de trouver qu'il met trop de temps à mourir de ses blessures. Et voilà que Ricardo se manifeste auprès de la double veuve : il avait exploité le décès accidentel de son frère pour se faire passer pour mort. Ayant retrouvé sa place, le premier époux subit la morgue de Vanda ; pire, un portrait de Firmino trône désormais dans le salon.

Film très réussi ; en contrepoint, les amours adultères compliquées, mais "normales", des amies de Vanda.

Pervyi outchitel' *Le premier maître*, Andreï Kontchalovski, URSS, 1965, 95 mn

1923. Un instituteur débarque dans un village kirghize avec pour intention d'éduquer les enfants : leur apprendre à lire et écrire et aussi leur inculquer les principes du Socialisme. Il se heurte à l'obscurantisme de la population qui fait corps derrière un gros koulak auquel il s'oppose quand ce dernier s'approprie une adolescente de la classe pour en faire son épouse ; le tyranneau finit en prison mais la fille est déshonorée du fait de l'action de l'instituteur. Auquel on reproche ensuite la mort d'un enfant qui avait spontanément tenté d'éteindre l'incendie de l'école dû aux koulaks. Il n'y a décidément rien à tirer de cette population arriérée et décidée à le rester : on est bien loin d'*Odna* (p. 173).

Happy end à la soviétique : alors que le village semble prêt à le lyncher s'il reste, le héros fait face et se met à abattre le gros arbre symbole de la tradition ; non seulement on le laisse faire mais un paysan vient lui donner un coup de main !

Le Diable probablement Robert Bresson, France, 1977, 93 mn

Révolte et désespoir d'une certaine jeunesse face aux désastres écologiques qui se préparent ; le protagoniste se suicide en payant un copain pour l'exécuter. On ne s'intéresse pas un instant à ces beaux jeunes gens qui ânonnent leur texte : le style de Bresson tourne à vide.

Premier mai Luis Saslavsky, France, 1958, 101 mn

Film néo-réaliste attardé. Pour ne pas déranger l'imminent accouchement de son épouse, Meunier (Yves Montand) part avec son fils voir un match de foot. Mauvaise rencontre : le douteux Blanchot (Maurice Biraud) emmène Meunier dans un tripot et lui fait gagner beaucoup d'argent. . . en attendant de le saigner à blanc. Mais la Police débarque et sauve l'honnête artisan en embarquant tout le monde ; problème, il n'a pas ses papiers et doit envoyer son fils les récupérer. Aidé par un sympathique livreur de muguet (Aldo Fabrizi), l'enfant regagne la maison où la délivrance se passe mal – moralité mieux vaut accoucher à l'hôpital – mais tout se terminera pour le mieux ! D'autant que Meunier a fait don de l'argent indûment gagné à un vieil homme (Georges Chamarat) maltraité par ses enfants qui pourra ainsi regagner son Chanac natal.

Pisma mertvogo tchelovega *Lettres d'un homme mort*, Constantin Lopouchanski, URSS, 1986, 83 mn

Un monde post-atomique où des "hommes-taupes" survivent dans des bunkers. La lumière, type sépia, est produite par des gégènes et qui veut sortir met un masque à gaz. En voix off, la lettre qu'un vieux monsieur écrit à son fils Éric dont on suppose qu'il fait partie des morts.

Les images sont souvent magnifiques, ainsi cette morte dans une sorte de sarcophage égyptien. Mais on sent trop l'influence de Tarkovski avec une prégnance de l'élément liquide qui renvoie à *Stalker* (p. 114) auquel collabora Lopouchanski.

Take me to town Douglas Sirk, USA, 1953, 81 mn

1880. La couleur fait ressortir la chevelure d'une meneuse de revue (Ann Sheridan) qui ne s'appelle pas Vermilion pour rien. Pourchassée par la Police, elle trouve refuge dans une bourgade de l'Ouest où elle est adoptée par les trois enfants (dont Lee Aaker qui allait bientôt connaître la célébrité, cf. *Hondo* p. 804) d'un veuf (Sterling Hayden) qui s'avère être le pasteur du village. Malgré l'opposition des dames collet monté, Vermilion épouse le révérend et finit par s'occuper de l'école du dimanche ! Amusant et un peu laborieux.

Orfeu negro Marcel Camus, Brésil, 1959, 103 mn

Après celle de Cocteau (p. 524), une nouvelle transposition du mythe d'Orphée. Orfeu est un Noir, guitariste et chanteur, et Eurydice une fille rencontrée au Carnaval de Rio qui n'échappera pas à la Mort qui la poursuit.

Le principal intérêt du film réside dans sa musique : *A felicidade* de Tom Jobim et *Mahnã de Carnaval* de Luiz Bonfá, un titre qui fit le tour du monde.

L'homme à l'imperméable Julien Duvivier, France, 1957, 107 mn

Clarinetiste au Châtelet, Albert Constantin (Fernandel) profite de l'absence de son épouse pour contacter la vénale Véra (Judith Magre) que son collègue Blondeau (Jean Rigaux) lui a recommandée. Las, alors que la belle allait se changer, elle est assassinée et Constantin fuit en catastrophe, non sans avoir été repéré par un inquiétant barbu (Bernard Blier). Il se trouve finalement mêlé à un trafic d'œuvres d'art orchestré par un Américain (John McGiver). Une demi-douzaine de cadavres plus tard, le clarinetiste reprend sa place dans l'orchestre.

D'après James Hadley Chase ; Duvivier n'avait aucun don pour la comédie.

Goodbye, Mr. Chips Sam Wood, Grande-Bretagne, 1939, 110 mn

La vie de Chippings (Robert Donat), qui débute comme professeur de latin dans la (fictive) public school de Brookfield en 1870. Timide et un peu borné, il trouve une épouse (Greer Garson) qui meurt en couches. Il prend sa retraite en 1914, mais continue à suivre les élèves dont certains tombent à la guerre.

Production MGM, ce monument de conformisme ne soutient pas la comparaison avec la bouleversante *Browning version* (p. 1150).

Le Père Serge *Otets Sergueï*, Iakov Protazanov & Alexandre Volkoff, Russie, 1918, 76 mn

Au moment de se marier, Kassatski (Ivan Mosjoukine) apprend que sa fiancée a été la maîtresse du tsar Nicolas I^{er} ; il rompt et se fait moine. Quand une belle pécheresse (Nathalie Lissenko) tente de le séduire par jeu, il se coupe un doigt ; impressionnée, la garce prend le voile. Mais il succombe plus tard à une seconde tentation charnelle et, alors que tout le monde le prend pour un saint thaumaturge, disparaît et se met à errer vêtu en moujik. Sans identité, il est déporté en Sibérie où il pourra vivre sa foi dans le plus strict anonymat.

Cette excellente adaptation de Tolstoï est tournée dans une Russie qui n'est pas encore soviétique ; Protazanov restera sur place tandis que Volkoff, Mosjoukine et Lissenko rejoindront le studio Albatros de Montreuil.

Les carabiniers Jean-Luc Godard, France, 1963, 76 mn

Les carabiniers apportent à Ulysse et Michel-Ange un ordre de mobilisation émanant du Roi : ils doivent participer à une sorte de Croisade avec droits de massacre et pillage illimités. Les deux s'en vont fusiller à qui-mieux-mieux des innocents le long des routes puis retournent auprès de leurs moitiés Vénus et Cléopâtre (la chanteuse Catherine Ribeiro), lesquelles sont bien déçues : s'ils ont été bien servis question massacre, le butin se réduit à des cartes postales, sortes de chèques sur leurs possessions – e.g., les pyramides de Gizeh – pour lesquelles il faut un peu patienter au dire d'un carabinier. Las, la situation politique change et le Roi doit faire des compromis en châtiant les criminels de guerre : Ulysse et Michel-Ange sont liquidés sommairement, hors champ.

D'après une pièce de théâtre de Beniamino Joppolo, cofondateur avec Jacques Audiberti de l'abhumanisme, philosophie opposée à l'anthropocentrisme. Le parti-pris de Godard est d'avoir voulu rendre la côté cradingue de la guerre – exécutions sommaires, etc. – au moyen d'images tout aussi cradingues. Mais il n'arrive qu'à confirmer la réputation de bâclage qui s'attache à la Nouvelle Vague.

On n'aime qu'une fois Jean Stelli, France, 1950, 84 mn

Ayant un peu perdu la boule, le baron de Bolestac (Henri Nassiet) oblige sa fille Danièle (Renée Faure) à épouser son régisseur Hyacinthe (Marcel Herrand). Lequel dilapide l'argent du domaine avant d'abandonner sa femme et leurs deux enfants. Désespérée, Danièle contracte une énorme assurance-vie dont elle ne peut payer que les premières mensualités : qu'importe, elle espère d'ici là trouver la mort dans une battue au sanglier et mettre ainsi à l'abri les deux gosses.

Film médiocre ; ce mélodrame aurait mérité, entre autres choses, que le metteur en scène exploitât le talent de ses acteurs, en particulier Françoise Rosay et Pierre Larquey, sous-employés.

Tuntematon sotilas *Soldats inconnus*, Edvin Laine, Finlande, 1955, 168 mn

1941 à 1944, la Finlande mène une guerre contre l'URSS dans le but de récupérer les territoires cédés en 1940 ; ce qui fait de ce pays nullement fasciste un allié objectif de l'Allemagne. Résultat, de nouvelles annexions et une forme d'indépendance réduite, la "finlandisation", un terme qu'on pourrait appliquer à l'Irish Free State (1922–37) autre pays avec un fil à la patte.

Nous suivons une petite section de soldats jusqu'aux rives du lac Onega, succès sans lendemain ; selon les saisons, boue ou neige, avec parfois des tranchées. Un personnage se détache, le sympathique Antti Rokka, soldat efficace mais peu respectueux de la hiérarchie, donc en constante bisbille avec son lieutenant.

The farmakers Jacques Tourneur, USA, 1958, 85 mn

Tout juste libéré des geôles chinoises et du lavage de cerveaux, un ancien de Corée (Dana Andrews) regagne Washington pour découvrir progressivement que son agence de sondages s'est mise au service des sales Rouges qui cherchent, au moyen d'informations biaisées, à influencer les élections.

Cinéma de propagande anti-communiste visuellement assez pauvre. Ceci dit, cette entreprise d'intoxication préfigure nos modernes trolls, lesquels, toujours russes, ont par contre changé d'orientation pour faire désormais la promotion des Républicains ! Difficile de ne pas être impressionné par les poitrines agressives de l'époque qui tranchent agréablement avec les mornes plaines des années 1930.

My learned friend Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1943, 71 mn

Un criminel en liberté (Mervyn Johns) a décidé de se venger de ceux qui ont participé à sa condamnation. Humour british un peu laborieux au service de Will Hay qu'on retrouve à la fin accroché aux aiguilles de Big Ben, référence à *Safety last!* (p. 434). Avec Ernest Thesiger.

Koi no tsumi *Guilty of romance*, Sion Sono, Japon, 2011, 145 mn

Le film, magnifique, se présente comme l'itinéraire d'Izumi, femme japonaise traditionnelle qui se dévergonde sous l'influence de Mitsuko jusqu'à devenir prostituée. Cela commence comme une version torride de *Belle de jour* (p. 1314), la fascination d'une vie parallèle. Jusqu'au moment où Izumi est mise en relation "professionnelle" avec son propre mari, un indifférent qu'elle n'a cessé d'aimer et cherchait en quelque sorte à rejoindre à travers des expériences paroxystiques.

Elle comprend alors qu'elle a été manipulée par Mitsuko, depuis longtemps la maîtresse de ce mari opaque, laquelle Mitsuko cherche son père à travers le sexe. *Le château* de Kafka est la métaphore de cette quête : on n'y entre pas, sinon par la mort, suite logique des petites morts. Restée seule, Izumi, japonaise à gros seins, devient une sorte de pierreuse : étendue dans une rue, frappée par des clients, ensanglantée, elle manifeste une sorte de satisfaction. Elle a peut-être trouvé la porte du château : "Je m'immobilise dans tes larmes".

On pense à *L'empire des sens* (p. 840) pour Mitsuko et, pour Izumi, à la fin de *The gambler* (p. 1154) : James Caan contemplant, dans un miroir, la belle balafre qu'il a réussi à se faire faire. Cependant, l'auto-destruction n'est pas vraiment le but des deux femmes, il est plus positif ; même si, en termes de résultats, cela ne fait guère de différence.

Le DVD indique, à la japonaise, Sono Sion : Nom Prénom comme Lacombe Lucien. L'adagietto de la cinquième de Mahler renvoie à *Mort à Venise* (p. 110).

North West mounted police *Les tuniques écarlates*, Cecil B. DeMille, USA, 1940, 121 mn

Ce premier DeMille en couleurs se situe au moment de la rébellion des métis canadiens (1885) sous la direction de Louis Riel (Francis McDonald) qui finit pendu par le gouvernement. Pas question de trop salir ce personnage emblématique toujours révééré au Québec et qui fait même partie des pères fondateurs du pays. Les scénaristes ont donc imaginé un double maléfique, Corbeau (George Bancroft) dont les exactions méritent réellement la corde ainsi que diverses sous-intrigues peu palpitantes : April (Madeleine Carroll) est courtisée par le Texan Dusty (Gary Cooper), lequel est à la poursuite de Corbeau dont la fille Louvette (Paulette Goddard) a séduit Ronnie (Robert Preston), frère d'April. . . n'oublions pas Preston Foster dans le rôle du rival heureux de Dusty et deux personnages folkloriques campés par Akim Tamiroff et Lynne Overman. Le résultat est politiquement déplaisant et dramatiquement laborieux.

Catherine Jean Renoir & Albert Dieudonné, France, 1927, 84 mn

Catherine (Hessling) est chassée d'une maisonnée après l'autre jusqu'à ce qu'un député lui donne un travail de secrétaire. Le film vaut surtout pour la poursuite en voiture du tramway fou dans lequel s'est endormie la jeune femme.

En cas de malheur Claude Autant-Lara, France, 1958, 117 mn

Me Gobillot (Jean Gabin) s'amourache d'une voyeuse ; il délaisse son épouse (Edwige Feuillère) et met en péril sa carrière pour l'installer dans ses meubles. Mais l'écervelée est poignardée par un amant jaloux (Franco Interlenghi).

Bien que très académique, cette adaptation de Simenon est mémorable à cause de sa vedette à la fois sensuelle et infantile : la Bardot transcendante.

The crusades *Les croisades*, Cecil B. DeMille, USA, 1935, 120 mn

1187 : début des croisades selon DeMille. Il est vrai que Pierre l'Ermite (C. Aubrey Smith) n'a encore que 125 ans ! Richard Cœur de Lion (Henry Wilcoxon) rencontre en Navarre la bergère Béragère (Loretta Young) qu'il emmène en Palestine où elle est capturée par Saladin (Ian Keith). *Happy end* : après discussion, le Sarrazin décide d'ouvrir les lieux saints aux croyants.

Le cinéma conformiste de DeMille se casse la gueule sur la célébration d'un des plus grands pillages de l'Histoire, qui n'a pas duré deux, mais deux cents ans ; et dont le but caché n'était pas la délivrance du tombeau du Christ mais la destruction de cette Constantinople qui refusait de baiser l'anneau du Parrain de Rome.

Murders of the black museum *Crimes au musée des horreurs*, Arthur Crabtree, Grande-Bretagne, 1959, 78 mn

Bancroft (Michael Gough dans le rôle de sa vie) écrit des best-sellers aux titres évocateurs, e.g., “La poésie du meurtre” ; il faut dire qu’il met ses idées en pratique. Ainsi fait-il livrer une paire de jumelles truquées à une pin-up qui se crève les yeux en les essayant ; on le voit aussi assassiner avec une pince à glace une antiquaire qui voulait le faire chanter ou encore électrocuter un médecin qui avait lu dans son jeu avant de le plonger dans la piscine d’acide de son musée des horreurs privé. Ce boiteux entretient une relation étrange, quasi-homosexuelle, avec Rick (Graham Curnow), son assistant qu’il change en Mr Hyde en le droguant ; Rick exécute la maîtresse pulpeuse et aguichante de l’écrivain au moyen d’une guillotine portable installée au-dessus de son lit – à baldaquin, c’est plus pratique.

Malgré des trucages sommaires, on s’amuse de meurtres délirants qui ne se posent jamais la question du bon goût. Le parc d’attractions où se déroule la scène finale est visiblement inspiré de celui de *L’inconnu du Nord express* (p. 401). Et, qu’on le veuille ou non, ce nanar anticipe un chef-d’œuvre : *Le voyeur* (p. 453).

Giant *Géant*, George Stevens, USA, 1956, 201 mn

Entre 1920 et 1950, le patriarche Jordan Benedict (Rock Hudson) dans son immense domaine texan de Reata (250 000 ha !) : il fait face au mariage, à l’émergence du pétrole, sans oublier la discrimination envers les “wetbacks”, expression charmante qui désigne les Mexicains. Son épouse Leslie venue du Maryland (Elizabeth Taylor) est une féministe modérée qui protège les Mexicains pauvres mais honnêtes. Luz (Mercedes McCambridge), l’autoritaire sœur de Jordan, se tue en s’acharnant contre un cheval rétif. Elle lègue un lopin de terre à Jett Rink (James Dean), un ouvrier agricole qui y fera pousser du pétrole : séquence d’anthologie quand le précieux liquide se met à jaillir. Jett devient plus tard un parvenu caricatural encore plus raciste que les gros ranchers mais qui traîne la blessure d’un amour inavoué pour Leslie. Alors que Jordan met tellement d’eau dans son vin qu’il finit par accepter un petit-fils à moitié wetback, quitte à se bagarrer contre un gargonier raciste, ce qui lui vaut l’admiration éperdue de Leslie. . .

D’après un roman d’Edna Ferber, auteure qui inspira aussi *Cimmaron* (1931), il s’agit d’une sorte de western dynastique comme en raffolent les Américains. Ce pensum édifiant ne vaut guère que par la présence de James Dean, dont ce fut le troisième et ultime film en vedette. Plus pour son nom sur l’affiche d’ailleurs que pour sa composition qui confine au cabotinage dans la seconde partie ; mais “James Dean mourut le cou brisé et devint immortel” (*Crash*, p. 44). Avec Sal Mineo et Dennis Hopper qui jouaient déjà dans l’autre James Dean posthume, *La fureur de vivre* (p. 538), Carroll Baker, future *Baby doll* (p. 65), et Chill Wills.

The touch *Le lien*, Ingmar Bergman, Suède, 1971, 115 mn

Tournée en anglais, une banale histoire d'adultère entre une femme au foyer (Bibi Andersson) et un archéologue américain (Elliott Gould, crispé). Le cocu (Max von Sydow) s'appelle Vergéus, patronyme de l'évêque de *Fanny et Alexandre* (p. 469), voir aussi pp. 1637 et 1105. Les basses eaux de Bergman.

Le jour et la nuit Bernard-Henry Lévy, France, 1997, 106 mn

La note IMDb extrêmement faible reflète sans nul doute l'agacement à l'encontre d'un cinéaste amateur puant qui s'est en plus rendu coupable de prévarication en s'attribuant, en tant que président de la commission d'avances sur recettes, la modeste somme de 3,5 millions de francs pour son chef d'œuvre. Dont je confirme, après l'avoir vu deux fois, qu'il mérite sa mauvaise réputation.

Le scénario, exsangue, met en scène un célèbre écrivain (Alain Delon) – on peut penser à Hemingway, voire à BHV – qui, retiré du monde au Mexique, ne se déplace qu'en montgolfière. Quand une actrice (Arielle Dombasle) débarque pour incarner l'héroïne d'un de ses romans, le vieil homme croit revivre : il va pouvoir enfin écrire "tous ces livres qui s'échappaient comme du sable entre [s]es doigts". Mais la belle est tuée et le génie s'envole pour un suicide en aérostat.

Dialogues ampoulés et banalités prétentieuses, scènes de sexe racoleuses genre "elle est bien roulée ma poule" avec une galerie de personnages secondaires aux rôles vagues et inexistantes interprétés par des acteurs qu'on a connus mieux employés : Lauren Bacall, Francisco Rabal, Jean-Pierre Kalfon, Xavier Beauvois, Karl Zéro et Marianne Denicourt. Nous sommes au niveau de *Plan 9 from outer space* (p. 596), film fauché qui n'avait pour seule vedette qu'un Bela Lugosi mort au début du tournage ; ou, à budget et distribution comparables, de *The conqueror* (p. 330), autre histoire de Mongol fier.

Bean Mel Smith, Grande-Bretagne, 1997, 91 mn

Un musée anglais profite du prêt à une fondation californienne du Portrait de la mère de Whistler – qui appartient en fait au musée d'Orsay – pour éloigner temporairement d'un employé inepte, Mr Bean (Rowan Atkinson). Lequel fait le voyage avec l'œuvre mais, gaffeur, salit le tableau, le nettoye au dissolvant à peinture et le remplace finalement par un poster. À la fin, rentré chez lui, il s'endort avec au pied de son lit l'original mutilé.

Voir un tableau aussi connu détruit sous nos yeux fait un peu l'impression de recevoir une tarte à la crème dans la figure. Mais Atkinson fait beaucoup trop de grimaces et le film, trop long, ressemble à un épisode supplémentaire de la série *Mr. Bean*, gonflé de 25 à 90 minutes.

Shadow of a doubt *L'ombre d'un doute*, Alfred Hitchcock, USA, 1943, 108 mn

Le premier chef-d'œuvre américain de Hitchcock. Les images de valse et la musique de *La veuve joyeuse* nous annoncent qu'Oncle Charlie (Joseph Cotten, extraordinaire) est un séducteur de femmes esseulées, riches de préférence, qu'il n'hésite pas à trucider. Pour échapper à la Police, il va s'établir dans la bourgade californienne de Santa Rosa où vit sa sœur (Patricia Collinge). Sa nièce, surnommée aussi Charlie (Teresa Wright), qui lui voue un véritable culte, comprend progressivement qu'elle a affaire à un tueur de dames. Quand celui-ci est disculpé à tort, il cherche à faire disparaître celle à laquelle il avait tout avoué en promettant d'aller se faire gazer ailleurs ; une marche sciée, l'asphyxie par les gaz d'échappement et une ultime tentative dans un train échouent. C'est le criminel qui meurt écrasé avant d'être enterré, regretté par toute la communauté.

Humour hitchcockien, la petite sœur pédante de Charlie et surtout le couple drolatique formé par son père (Henry Travers) et un collègue (Hume Cronyn) qui passent leur temps à discuter du meurtre parfait – faut-il ou non laisser des indices, that is the question – alors qu'ils côtoient un authentique criminel.

Les détectives du film sont joués par Wallace Ford et Macdonald Carey. Ce dernier, qui conquiert le cœur de Charlie, est un peu mièvre mais sa relative insignifiance fait ressortir le charme diabolique d'Oncle Charlie.

La jeune Charlie descend un escalier et la caméra se rapproche de la rampe pour montrer qu'elle porte au doigt la bague d'une des "clientes" de l'oncle, preuve accablante qui le contraint à partir ; autre plan typique de Hitchcock, Charlie attend sa nièce debout sous un porche, comme un chat la souris.

In a lonely place *Le violent*, Nicholas Ray, USA, 1950, 89 mn

Los Angeles, le milieu du cinéma. Dixon (Humphrey Bogart), scénariste *has been*, a fait venir chez lui Martha, une fille de vestiaire un peu tarte, pour qu'elle lui résume le roman à l'eau de rose qu'il est censé adapter. Quand Martha est retrouvée assassinée, la Police (Carl Benton Reid) soupçonne Dixon à cause de son passé de violences. Mais il est disculpé par sa voisine Laurel (Gloria Grahame) avec laquelle il entame une liaison. La jeune femme est cependant terrifiée par le comportement de celui qu'elle s'apprête à épouser : atteint de manie de la persécution, il est à deux doigts de tuer un automobiliste ou plus tard d'étrangler Laurel qui se met donc à le soupçonner du meurtre de Martha. Qu'importe que Dixon soit finalement blanchi quand le vrai coupable avoue, il est trop tard et Laurel le quitte ; à regret mais comment vivre avec un individu aussi violent ?

Ce film sombre et déchirant vaut aussi pour sa description de la faune hollywoodienne, notamment un agent artistique fauché (Art Smith) et un vieil acteur alcoolique (Robert Warwick).

13, rue Madeleine Henry Hathaway, USA, 1947, 99 mn

Le générique sur machine à écrire fait partie du style pseudo-documentaire de cette production Louis De Rochemont dont la pénible voix off nous commente une histoire que le passé simple (preterit) rend irréfragable. Celle d'une équipe de saboteurs supervisée par Gibson (Walter Abel) et entraînée par Sharkey (James Cagney) à laquelle participent Suzanne (Annabella) et le nazi infiltré O'Connell (Richard Conte). Parachuté en France, Sharkey est capturé par O'Connell qui a réintégré la Gestapo. Les Américains bombardent alors Le Havre pour empêcher leur agent de parler sous la torture. On comprend mieux pourquoi la ville a été rasée.

Seule réussite du film, le parachutage d'O'Connell en compagnie de Lassiter (Frank Latimore) dont il coupe la sangle d'ouverture quand il saute : terrifiant !

Arakure *Une femme indomptée*, Mikio Naruse, Japon, 1957, 121 mn

Une femme cherche son destin à l'ère Taisho. Après une fausse couche, Oshima (Hideko Takamine) divorce de Tazu (Ken Uehara) qui la traitait comme une servante. Puis trouve un emploi dans une auberge de montagne, tombe amoureuse du patron Hamaya (Masayuki Mori, qui d'autre ?), un homme marié, ce qui déplaît à son père (Eijirō Tono) qui lui fait réintégrer la famille. Elle travaille alors dans la boutique du tailleur Onoda (Daisuke Katō) qu'elle épouse et prend en main la gestion des affaires, ce que ce second mari, indolent, vit mal ; il finit par avoir une maîtresse, Oyū (Mituko Miura) qui était déjà celle de Tazu. Le pleutre Onoda s'éclipse quand Oshima déboule chez la courtisane à laquelle elle crêpe le chignon. Avant de téléphoner à son jeune employé Shinkichi (Tatsuya Nakadai) pour lui proposer d'ouvrir ensemble une échoppe.

Réussira-t-elle avec Shinkichi ? Quoi qu'il advienne, cette battante – dans tous les sens du terme ! – n'aura pas été le jouet des événements.

Irréversible Gaspar Noé, France, 2002, 86 mn

Irritée par le comportement de son époux Marcus (Vincent Cassel) et de son ancien compagnon Pierre (Albert Dupontel), Alex (Monica Bellucci) quitte la boîte de nuit où ils faisaient tous trois la fête. Pour être violée – en fait enulée puis tabassée – par un sadique homosexuel, "le Ténia", dans un souterrain de parking. Fous de rage, Marcus et Pierre se mettent en chasse du Ténia, ce qui les amène dans un établissement appelé Rectum – tout un programme – où Pierre massacre une brute qui n'est sans doute pas le fameux Ténia.

Tout ça raconté à l'envers, d'où le titre *IRRÉVERSIBLE*. Endroit ou envers, c'est quand même bien plaisant. Ceci dit, la scène de viol, malgré la beauté de Bellucci, n'est nullement bandante : elle provoque le dégoût.

Tsuma to shite onna to shite *Comme une épouse, comme une femme*, Mikio Naruse, Japon, 1961, 106 mn

Miho (Hideko Takamine) est la maîtresse de Keijiro (Masayuki Mori), un professeur d'université grâce auquel elle tient un bar à Ginza. Quand elle veut interrompre cette vieille liaison qui bat de l'aile en réclamant, sinon la propriété du bar du moins un petit pécule, elle se heurte au veto d'Ayako (Chikage Awashima), l'épouse de Keijiro qui la hait. C'est alors que Miho rappelle qu'elle est la mère biologique des deux enfants du couple qu'Ayako, stérile, a élevés en les faisant passer pour siens. Crise et départ des adolescents qui rentreront sans doute au bercail. Miho quitte le bar et, peut-être, Keijiro, avec un peu d'argent pour ouvrir un commerce. Tout le monde semble pat, comme on dit aux échecs quand aucun mouvement n'est plus possible. Le film, pas vraiment réussi, est la dernière apparition du couple Takamine/Mori. Avec Tatsuya Nakadai.

Ōsaka no yado *Une auberge à Ōsaka*, Heinosuke Gosho, Japon, 1954, 122 mn

Rétrogradé et transféré à cause de son franc parler – il le sera à nouveau à la fin du film –, Mita (Sūji Sano) s'installe dans une auberge bon marché d'Ōsaka où il devient l'ami des servantes qui ont toutes quelqu'un à nourrir, un mari, un frère, un fils ; mais ces personnages sont mal définis, contrairement à l'antipathique tenancière (Eiko Miyoshi) qui veut transformer son établissement en maison de passe. Et surtout, Uwabami (Nobuko Otowa), une geisha alcoolique qui en pince pour Mita... mais ils ne sont pas du même monde, dit-il.

Entotsu no mieru basho *Là où l'on voit les cheminées*, Heinosuke Gosho, Japon, 1953, 108 mn

Hiroko et Ryūkichi Ogata (Kinuyo Tanaka et Ken Uehara) vivent difficilement dans un quartier populaire de Tōkyō en sous-louant leur premier étage à Senko (Hideko Takamine) et Kenzo (Hiroshi Akutagawa) qui ne forment pas encore un couple. Et voilà qu'arrive une nouveau-née, prétendument fille de Hiroko et de son premier mari réputé mort lors d'un bombardement. Kenzo fait son enquête pour découvrir que ce dernier a survécu et, remarié, s'est débarrassé d'un bébé dont il ne voulait pas en trichant avec l'état-civil. La mère vient réclamer sa fille mais Hiroko et Ryūkichi ont fini par s'habituer à ses pleurs et ne la lui rendent qu'à contre-cœur : avec son métier d'hôtesse de bar, saura-t-elle s'en occuper ?

Une petite merveille filmée sous le patronage des omniprésentes cheminées de Senju, le Battersea nippon démoli en 1964. Selon le point de vue adopté, on en voit de 1 à 4, 3 depuis le domicile des protagonistes : une leçon de relativisme comme les pierres du fameux jardin Ryōan-ji.

Enter the void Gaspar Noé, France, 2009, 155 mn

Filmé en anglais à Tōkyō. Oscar, jeune Américain qui vit en revendant de la drogue, est abattu par la Police suite à une dénonciation. Son âme se met à planer au-dessus de la ville pour surveiller sa jeune sœur Linda qu'il avait juré de protéger. Il plane aussi dans un paradis artificiel genre LSD, ce qui autorise un constant va-et-vient entre passé et présent ; point focal, l'accident de voiture qui coûta la vie aux parents. Avec la visite d'un utérus, celui de Linda que le héros parcourt en suivant le trajet du sperme de son amant. Le film se termine sur un accouchement, celui qui donne naissance à Oscar ; mais est-ce une réminiscence ou une réincarnation, ce que suggère la référence appuyée au *Livre des morts tibétain* ? Après avoir avorté, laissant un fœtus sanglant sur une table, Linda donnerait ainsi naissance à un nouvel Oscar. Une réussite dans le genre abscons.

Fumer fait tousser Quentin Dupieux, France, 2022, 77 mn

Emmenée par Benzène (Gilles Lellouche), TABAC FORCE défend la planète, ainsi contre le monstre à carapace au nom évocateur de Tortusse. Lors d'une retraite au bord d'un petit lac, ils se racontent des histoires horribles, dont celle d'un jeune homme haché menu par une machine. Las, l'Empire du Mal, en la personne de Lézardin (Benoît Poelverde), s'apprête à détruire la Terre et les justiciers doivent faire fissa pour activer le protocole U55 qui inverse le temps. Quand Lézardin meurt, les héros voudraient arrêter U55 mais leur robot, défectueux, semble s'être mis en boucle. Le délirant et réjouissant Dupieux. . .

La nuit du 12 Dominik Moll, France, 2022, 114 mn

Saint-Jean-de-Maurienne. Une jeune femme, Clara, est aspergée d'essence et brûlée vive alors qu'elle sortait d'une soirée entre amies. Commence alors l'enquête de la PJ de Grenoble, menée par Yohan (Bastien Bouillon) et Marceau (Bouli Lanners). Il y a d'autant plus de suspects que la victime n'était guère farouche, mais de là à suggérer qu'elle l'a bien cherché. . . Un de ses ex-amants a écrit un rap parlant de la brûler vive – mais ce ne sont que des mots –, un autre, connu pour sa violence et qui a déposé une chemise tachée de sang sur sa tombe, échappe aux investigations policières ; pire, Marceau qui l'a brutalisé est muté. Trois ans plus tard, une juge d'instruction (Anouk Grinberg) suggère à Yohan de poser une caméra au cimetière pour l'anniversaire du 12 ; bonne idée car un individu y vient nuitamment pour chanter en anglais sur la tombe. Le coupable ? Non, un déséquilibré interné à l'époque du crime.

Inspiré d'une histoire vraie, le film se referme comme *Zodiac* (p. 127) sur cette fascination qu'exercent les crimes non résolus.

The razor's edge *Le fil du rasoir*, Edmund Goulding, USA, 1946, 139 mn

Visite d'un célèbre écrivain dans une réception : c'est Somerset Maugham (Herbert Marshall, comme sorti de *The moon and sixpence*, p. 527). Il y rencontre deux fiancés juste avant leur rupture, due au refus de Larry (Tyrone Power) d'entrer dans le moule conformiste qui l'attend ; Isabel (Gene Tierney) se console avec Gray (John Payne), dont elle aura deux enfants, un couple impacté par la crise de 1929. Larry s'engage dans une quête mystique culminant avec un séjour dans un improbable ashram d'où il revient nanti d'une certaine sagesse. De retour à Paris, il rencontre Sophie (Anne Baxter), une amie d'enfance devenue alcoolique suite à la mort de son conjoint dans un accident. Chevaleresque, il lui fait promettre la sobriété et s'apprête même à l'épouser ; c'est sans compter sur la perfide Isabel qui, voulant récupérer son ex-fiancé, organise un tête à tête entre Sophie et une tentante bouteille de liqueur. Résultat, l'alcoolique replonge et disparaît pour une vie de débauche qui se termine par la découverte de son cadavre égorgé dans la rade de Toulon. Mais Isabel ne parvient pas à faire de Larry son amant : plus que jamais sur la voie de la sainteté, il a repris la route.

Ce pensum académique n'est guère amélioré par le personnage d'Elliott (Clifton Webb), l'oncle d'Isabel. L'acteur, limité, qui semble caricaturer Clifton Webb dans *Laura* (p. 626), ne parvient qu'à nous agacer avec ses "My good fellow".

The black rose *La rose noire*, Henry Hathaway, USA, 1950, 121 mn

Au temps de Marco Polo, le Saxon Walter de Gurnie (Tyrone Power) quitte son grand-père (Finlay Currie) pour partir à la découverte de Cathay en compagnie de l'archer Tristram (Jack Hawkins). Il croise en chemin le pittoresque et cruel général Bayan (Orson Welles), découvre la poudre et l'imprimerie. Bof.

Welles cachetonne, sans doute pour financer son *Othello* (p. 1020) ; il venait d'ailleurs de tourner un film malgré tout plus réussi, *Prince of foxes* (p. 1265), avec le même Power. Extraordinaire dans *Manon* (p. 390), Cécile Aubry n'est plus qu'une poupée assez bêtasse : elle n'aurait pas dû signer avec la Fox.

Ich war zuhause, aber *J'étais à la maison, mais...*, Angela Schanelec, Allemagne, 2019, 101 mn

Film énigmatique qui commence avec un âne comme sorti d'*Au hasard Balthazar* (p. 481). Il est question d'un vélo défectueux, de la disparition d'un fils qui revient avec une blessure au pied. Des lycéens répètent *Hamlet* en allemand (on est à Berlin). Les personnages ont l'air songeur, le spectateur l'est aussi mais, curieusement, ne s'ennuie pas ; il se dit qu'à la prochaine vision, il comprendra peut-être de quoi il était question.

A prairie home companion *The last show*, Robert Altman, USA, 2006, 101 mn

“La mort d’un vieil homme n’est pas tragique”, dit l’ange Asphodèle (Virginia Madsen), une douce femme blonde en gabardine qui vient d’aider le chanteur âgé Chuck (L.Q. Jones) à passer sur l’autre rive ; elle viendra à la fin chercher l’agent de sécurité Guy Noir (Kevin Kline). Elle se sera entre temps “occupée” du racheteur-démolisseur (Tommy Lee Jones) du théâtre de Saint Paul d’où GK (Garrison Keillor) diffuse pour la dernière fois son émission hebdomadaire *A prairie home companion* – un show nullement fictif qui devait en réalité durer jusqu’en 2016. On y entend entre autres deux sœurs (Lily Tomlin et Meryl Streep) qui évoquent leur mère sur fond de musique *country* et deux cowboys chantants (John C. Reilly et Woody Harrelson) au répertoire scatologique. L’adieu touchant et très réussi d’un réalisateur qui n’avait plus que six mois à vivre.

Killers of the Flower Moon Martin Scorsese, USA, 2023, 206 mn

Les années 1920 en Oklahoma. Les Indiens Osage semblent prospérer grâce à la manne pétrolière. Qui a hélas attiré la convoitise des Blancs locaux, en particulier d’un nommé Hale (Robert De Niro), l’auto-proclamé Roi des collines Osage. Il pousse son neveu Ernest (Leonardo DiCaprio) à épouser l’Indienne Molly (Lily Gladstone) dont ils exterminent la famille : au moment du procès, Molly est seule héritière d’une fabuleuse fortune.

Louable effort de Scorsese d’avoir ressuscité ce fait divers oublié. Mais le film ne parvient ni à nous émouvoir ni à nous terrifier : il n’est que la chronique longue et sordide d’une histoire sordide mêlant cupidité et racisme.

Esterno notte Marco Bellocchio, Italie, 2022, 333 mn

Vingt après *Buongiorno, notte* (p. 503), Bellocchio revient sur l’assassinat d’Aldo Moro (Fabrizio Gifuni) dans un intéressant téléfilm en six épisodes ; le premier raconte l’enlèvement proprement dit, le dernier l’exécution de l’otage. Les épisodes médians ressassent les mêmes 55 jours de 1978, seul le point de vue change : successivement ceux du ministre de l’Intérieur Cossiga (Fausto Russo Alesi), du Pape Paul VI (Toni Servillo), des terroristes eux-mêmes et enfin de la touchante Leonora (Margherita Buy), épouse du politicien.

Séquences de rêve – Moro portant une croix – ou de fantasme – Moro retrouvé vivant à l’arrière de la 4L rouge. Comme une compensation de l’impuissance des protagonistes – brigadistes compris – devant une machine que rien ne saurait arrêter. À l’arrière-plan, l’opaque Giulio Andreotti (Fabrizio Contri), seul bénéficiaire d’un épisode qui met fin à un projet abhorré – le compromis historique – et à la concurrence d’un collègue dont la mort ne le peine pas outre mesure.

Napló szerelmeimnek *Journal à mes amours*, Márta Mészáros, Hongrie, 1987, 126 mn

Second volet, assez moyen, de la trilogie auto-biographique initiée avec *Journal intime* (p. 701). Juli (Zsuzsa Czinkóczi) entame des études de cinéma à Moscou tout en continuant à espérer le retour de son père dont elle apprend à la fin qu'il est mort en 1945 ; piètre consolation, il a été réhabilité. C'est sinon la litanie de la propagande communiste, Tito assimilé à un nazi et sa "mère" Magda (Anna Polony) toujours aussi rigide et malhonnête. Ainsi que l'amour non verbalisé qu'elle porte à János (Jan Nowicki) qui, libéré, retrouve son poste d'ingénieur. Le film se termine en 1956 alors qu'elle est à Moscou : on se battra dans les rues de Budapest ; auite p. 1821).

Une sale histoire Jean Eustache, France, 1973, 219 mn

Un homme (Michael Lonsdale) raconte son expérience de voyeur : un petit trou dans les toilettes d'un café permet de regarder le sexe des femmes. Commentaires esthétiques : l'organe d'une beauté peut être répugnant alors qu'un laideron peut en avoir un très beau. Tout en évoquant le divin marquis, l'orateur confesse une dépendance dont il s'est finalement libéré. Cette "sale histoire" peu vraisemblable est interprétée une seconde fois par un non-acteur, Jean-Noël Picq, auteur du scénario ; était-ce bien nécessaire ?

Anatomie d'une chute Justine Triet, France, 2023, 151 mn

Un chalet de montagne proche de Grenoble. Quand Samuel (Theis) est retrouvé mort suite à une chute du troisième étage, son épouse allemande Sandra (Hüller) est soupçonnée et passe aux Assises un an plus tard, défendue par un ami avocat (Swann Arlaud). Le tenace avocat général (Antoine Reinartz) établit que le couple ne s'entendait guère car Samuel était doublement jaloux : à cause de la bisexualité de Sandra et surtout de ses succès d'écrivaine alors que lui-même n'arrive pas à finaliser ses propres manuscrits et l'accuse de plagiat. Au centre de la bisbille, leur fils Daniel (Milo Machado-Graner) qu'un accident partiellement dû à la négligence de Samuel a rendu quasiment aveugle. Facteur aggravant pour l'épouse, un enregistrement montrant qu'elle était capable de violence physique à l'égard de Samuel. Ce dernier semble par ailleurs avoir fait une tentative de suicide à l'aspirine, alors que conclure ?

C'est Daniel qui obtient l'acquittement de sa mère en témoignant avoir entendu son père lui annoncer – sous forme métaphorique – sa prochaine disparition. Cette déclaration de dernière minute semble avant tout motivée par le désir, sinon de sauver Sandra, du moins, d'arriver à lever l'indécision. Quant à Sandra, nous ne saurons jamais si elle est innocente ou coupable.

Yannick Quentin Dupieux, France, 2023, 67 mn

Un scène de théâtre (celle du Déjazet) où trois comédiens (Pio Marmaï, Blanche Gardin et Sébastien Chassagne) interprètent *Le cocu* (!) devant une salle à moitié vide. Action languissante, on en est à se chamailler au sujet du réfrigérateur lorsqu'une sorte de "Gilet jaune" (Raphaël Quenard) se lève pour protester : il vient de Melun sans trouver la détente escomptée. Armé d'un revolver, ce Yannick revient à la charge et prend en otage salle et acteurs tout en écrivant sa propre pièce. Puis fraternise avec les spectateurs pendant que les interprètes prennent connaissance de sa prose. Il s'agit d'une histoire d'hôpital encore plus mal écrite que *Le cocu* avec un français sommaire genre "de les" et des phrases répétitives où il est question d'un test qu'une infirmière doit faire passer à un comateux : un baiser sur la bouche le réveille en effet. Il semblerait que cette nouvelle pièce plaise à tout le monde ; mais la brigade anti-terroriste veille. . .

Beau is afraid Ari Aster, USA, 2023, 172 mn

Médicament, mort de sa mère ou authentique folie de Beau (Joaquin Phoenix) ? Lequel doit rejoindre sa maman mais le voisinage agressif l'a privé de ses bagages ; il est renversé par un couple qui l'héberge blessé, rejoint une troupe de comédiens dans une forêt avant de retrouver une mère sans tête dans son cercueil. Il fait l'amour avec la femme de sa vie qui meurt alors qu'il s'attendait à être lui-même victime d'une épeptase héréditaire. Sa mère, bien vivante, réapparaît et lui présente un père nullement mort aux allures de phallus géant. . .

Ce film de l'auteur de *Midsommar* (p. 364) se suit avec plaisir mais déçoit un peu. Comparé à *La clepsydre* (p. 845), voyage confus dans les décombres du passé et évocation du père, on comprend ce qu'il manque ici : l'émotion.

L'oro di Napoli *L'or de Naples*, Vittorio De Sica, Italie, 1954, 131 mn

Prise de distance avec le néo-réalisme dans un film (moyen) en six sketches.
1. Un père de famille (Totò) trouve la force d'expulser le camorriste qui s'était incrusté chez lui. 2. Une épouse infidèle (Sophia Loren) a oublié un anneau chez son amant ; son mari le cherche dans les pizzas qu'ils ont vendues, notamment chez un client éploré (Paolo Stoppa) qui vient de perdre sa femme. 3. Enterrement d'un enfant dans les rues de Naples ; la mère jette des dragées. 4. Un comte décafé (le réalisateur) en est réduit à jouer avec le jeune fils de son concierge, ce qui ne l'empêche pas de perdre. 5. Une prostituée (Silvana Mangano) fait un mariage huppé pour découvrir que son époux (Erno Crisa) veut ainsi expier le suicide de la femme aimée. 6. Le "Professeur" (Eduardo De Filippo) conseille à ses voisins de faire une *pernacchia* (bruit de flatulence) pour remettre à sa place un duc puant.

Hōrō ki *Chronique de mon vagabondage*, Mikio Naruse, Japon, 1962, 123 mn

D'après l'autobiographie de Fumiko Hayashi, auteure souvent adaptée par Naruse, e.g., *Nuages flottants* (p. 1566). Le film suit les difficiles débuts de Fumiko (Hideko Takamine) qui doit en plus prendre soin de sa mère (Kinuyo Tanaka). Elle refuse de convoler avec son voisin veuf Nobuo (Daisuke Katō), amoureux d'elle qui la dépanne financièrement à plusieurs reprises et fait de petits boulots qu'elle a du mal à garder à cause de sa franchise et sa tendance à boire, notamment quand elle est hôtesse de bar. Elle finit par frayer avec le milieu artistique et devient maîtresse de l'acteur Date (Nakaya Noboru) qu'elle pense épouser avant de découvrir qu'il a un autre fer au feu, la belle Kyōko (Mitsuko Kusbue) à laquelle il fait accroire que Fumiko est sa domestique. Rencontre et mariage avec Fukuchi (Akira Takarada), un écrivain tuberculeux qui devient violent quand elle commence à avoir du succès alors que ses propres manuscrits lui sont retournés. Consécration avec cet *Hōrō ki* qui donne son titre au film et apparition surprise de Fukuchi qui vante le livre tout en reconnaissant ses torts. Épilogue en 1951, année de sa mort : célèbre et très fatiguée, elle reçoit Nobuo qui ne s'est jamais remarié : "Courte est la vie d'une fleur, la mienne ne fut que douleur."

Až přijde kocour *Un jour un chat*, Vojtech Jansý, Tchécoslovaquie, 1963, 105 mn

Une petite ville de Moravie (la magnifique Telč, futur décor de *Woyzeck*, p. 1205). Passe une troupe de comédiens et leur chat magique : quand il enlève ses lunettes, ceux qu'il regarde deviennent subitement rouges, jaunes, ou violets... des couleurs qui reflètent leur personnalité réelle et en indisposent plus d'un.

Un petit film avec un arrière-goût de satire politique à l'encontre d'un régime oppressif ; on en verra de plus mordantes dans les années à venir, du moins jusqu'en 1968, date où les chars russes écrasèrent tous les chats portant des lunettes de soleil. Avec Jan Werich et Vladistil Brodský.

Le château de verre René Clément, France, 1950, 94 mn

Rencontre au bord d'un lac italien entre Évelyne (Michèle Morgan), femme d'un juge bernois (Jean Servais), et Rémy (Jean Marais), un homme à femmes parisien qui a cependant une maîtresse attitrée (Elina Labourdette). Évelyne rejoint Rémy et c'est le grand amour ; à son retour vers Berne dans le but de clarifier sa situation, son avion s'écrase.

Beaux plans de Paris au petit matin – Palais-Royal, place des Victoires, etc. – et intervention du Destin avec l'image d'Évelyne sur une civière, anticipation qui sort un peu de la banalité ce récit de Vicky Baum (!) et rend plus émouvant l'envol de l'avion au dernier plan.

Napló apámnak, anyámnak *Journal pour mon père et pour ma mère*, Márta Mészáros, Hongrie, 1990, 111 mn

Dernier volet, très touchant, de la "trilogie des journaux" (cf. pp. 701, 1818). Juli (Zsuzsa Czinkóczi) rentre à Budapest alors que la révolte a été écrasée et s'installe chez une tante (Mari Törőcsik) réputée folle. Le 1^{er} janvier 1957 laisse un instant espérer le retour à la "normale" : on chante, on se déguise et le cher János (Jan Nowicki) va jusqu'à danser avec Magda (Anna Polony), la terrifiante mère adoptive de Juli. Sans doute un peu amoureuse elle aussi, elle le prévient : elle l'a tiré d'affaire une fois, il n'y aura pas de second miracle. János est arrêté, incriminé de grève illégale ; il déclare à son procès rencontrer Tito en cachette mais cet humour passe au-dessus de la tête du Tribunal. Nous assistons au rituel de sa pendaison dans une cour ; comme son cadavre aux yeux ouverts semble narguer les bourreaux du Peuple, on le retourne pour ne plus voir sa tête.

Munekata kyōdai *Les sœurs Munekata*, Yasujirō Ozu, Japon, 1950, 112 mn

Moderniste et culottée, Mariko (Hideko Takamine), voudrait voir sa sœur aînée renouer avec son ancien amour Hiroshi (Ken Uehara). Setsuko (Kinuyo Tanaka) est en effet mal mariée à Ryōsuke (Sō Yamamura), un ingénieur au chômage qui passe son temps à boire – il faut dire que Setsuko tient un bar. Dans une crise injustifiée de jalousie, le triste Ryōsuke la frappe au visage, ce qui la conduit à envisager le divorce et un remariage avec Hiroshi. Profondément déstabilisé, l'époux prend une cuite mémorable avant de succomber à une crise cardiaque. La voie semble libre mais la très traditionaliste Setsuko se défile : elle pense avoir causé la mort de Ryōsuke. Dernier plan sur les deux sœurs.

Cette production Tōhō tranche avec le style feutré du réalisateur, y compris une pluie trop violente pour un Ozu. Apparitions de Chishū Ryū et Tatsuo Saitō.

Ani imōto *Frère aîné, sœur cadette*, Mikio Naruse, Japon, 1953, 86 mn

Le père (Reizaburō Yamamoto) et le frère, Inokichi (Masayuki Mori), de Mon (Machiko Kyō) sont outrés d'apprendre qu'elle est enceinte. Cette dernière part vivre à Tōkyō où elle accouche d'un enfant mort-né. Et revient plus tard, habillée de façon trop voyante, rendre visite à ses parents où, n'ayant que faire de savoir que le père (Eiji Funakoshi) de son enfant est passé pour tenter de "réparer", elle reçoit des coups d'Inokichi qui la traite de pute. Elle repart mais reviendra car, bien "Ino" soit méchant, elle l'aime. Victime de la mauvaise réputation de sa sœur, la jeune San (Yoshiko Kuga) a perdu son pusillanime fiancé (Yūji Hori) qui en a épousé une autre. Principal intérêt de ce film mineur, Mori dans un rôle à la Brando bien éloigné de sa coutumière élégance un peu compassée.

L'amour fou Jacques Rivette, France, 1969, 255 mn

Sébastien (Jean-Pierre Kalfon), metteur en scène de théâtre, est en train de monter *Andromaque*, d'où de longues scènes de répétition tournées en 16mm par une équipe de télévision. Son épouse Claire (Bulle Ogier), actrice, laisse tomber le rôle d'Hermione avant d'être remplacée par Marta (Josée Destoop), ex femme de Sébastien. Seule la plupart du temps, Claire tombe dans la déprime ; quand elle n'est pas prostrée, elle enregistre des émissions de radio qui constitueraient des preuves contre son mari, on se demande bien lesquelles ; elle se met aussi en quête d'un basset d'un type peu courant mais reçoit avec hostilité le chaton que Sébastien lui rapporte. Elle lui reproche au fond d'avoir brisé le cocon fusionnel au sein duquel ils s'entendaient si bien : tout irait mieux s'il abandonnait le théâtre pour elle. C'est d'ailleurs ce qu'il fait quelques jours durant lesquels le couple reconstitué se livre à diverses extravagances en huis clos. Sébastien retourne à ses répétitions pour apprendre que Claire l'a quitté ; sans doute tout aussi fusionnel qu'elle, il reste tétanisé dans son appartement tandis que les acteurs l'attendent en vain.

On retrouve un marqueur essentiel de Rivette, le théâtre ; mais nul complotisme dans cette déchirante description de la décomposition d'un couple.

Inazuma *L'éclair*, Mikio Naruse, Japon, 1952, 87 mn

D'après Fumiko Hayashi. Osei (Kumeko Urabe) a eu un enfant de chacun de ses époux, soit trois filles est un garçon qu'elle déclare aimer tous de la même façon. Son fils Kasuke (Osamu Maruyama) semble surtout doué pour le pachinko et sa fille Nuiko (Chieko Murata) trompe son mari alcoolique avec le riche boulanger Goto (Eitarō Ozawa) qu'elle voudrait voir épouser sa demi-sœur Kiyoko (Hideko Takamine) qui travaille comme guide – visites commentées de Tōkyō. Mais Kiyoko "n'aime pas les hommes", ce qui veut seulement dire qu'elle est écœurée par son frère et ses deux beaux-frères : elle vient justement d'apercevoir le mari de son autre demi-sœur Mitsuko (Miura) en compagnie d'une femme. Quant à Goto qui la poursuit de ses assiduités, elle le trouve tout simplement répugnant. Mitsuko se retrouve subitement veuve et doit affronter la maîtresse cachée de son époux qui vient, bébé à l'appui, réclamer 200 000 ¥ sur l'assurance-vie du défunt. Mitsuko est une femme faible qui tombe elle aussi sous la coupe de Goto qui en fait sa nouvelle maîtresse : crépage de chignon en vue avec Nuiko.

Lassée de la médiocrité de ses proches, Kiyoko prend pension chez une veuve. Et noue des liens prometteurs avec des voisins, une sœur et son frère. Quand sa mère vient lui rendre visite, elle lui reproche d'avoir élevé ses quatre enfants sans amour, comme une portée de chats. Puis la raccompagne gentiment, comme réconciliée : après tout, elle ne ne sent plus dépendante de cette famille.

Vénus Beauté (Institut) Tonie Marshall, France, 1999, 102 mn

Zolie histoire d'amour. Revenue d'une relation orageuse avec Jacques (Bonaffé), Angèle (Nathalie Baye), une esthéticienne qui avoue 40 ans, réduit son contact avec les hommes au strict plan sexuel ; Antoine (Samuel Le Bihan), un jeune homme romantique, tombe instantanément sous le charme.

Le film est avant tout un défilé d'actrices : au salon *Vénus Beauté*, la directrice (Bulle Ogier) et les collègues (Mathilde Seigner et Audrey Tautou) sans oublier celles qui viennent faire un tour de piste en tant que clientes. Et n'oublions pas les vieilles tantes de province incarnées par Emmanuelle Riva et Micheline Presle, mère de la réalisatrice. Petit rôle pour Robert Hossein.

The curse of the jade scorpion *Le sortilège du scorpion de jade*, Woody Allen, USA, 2001, 97 mn

Une compagnie d'assurances où deux employés, CW (le réalisateur) et Betty Ann (Helen Hunt) se détestent cordialement. Une sortie en boîte de nuit en fait les jouets du fakir Voltan (David Odgen Stiers) qui les hypnotise en les conditionnant respectivement par les mots "Constantinople" et "Madagascar" qui les rendent éperdument amoureux l'un de l'autre... avant qu'ils aient tout oublié. Voltan réutilise "Constantinople" pour amener CW à cambrioler des coffres qu'il connaît bien, sans pouvoir récupérer les bijoux car son exécutant involontaire a été soupçonné puis arrêté pour vol. Il se rabat sur Betty au moyen d'un "Madagascar". Alors que le fakir a été démasqué par un collègue (Wallace Shawn), les deux ennemis découvrent qu'ils s'aiment ; mais Betty fait semblant de ne répondre à CW que sous l'emprise de "Madagascar". Woody fait du Woody.

Le souffle au cœur Louis Malle, France, 1971, 113 mn

1954 à Dijon. Le jeune Laurent (Benoît Ferreux), qui n'aime guère son père gynécologue (Daniel Gélin), se sent proche de sa mère italienne Clara (Lea Massari). Celle-ci l'accompagne à Saint-Honoré-les-Bains (Nièvre), où il est envoyé en cure à cause d'un vague souffle au cœur, et en profite pour voir son amant.

L'époque est reconstituée avec un soin maniaque : la défaite de Diên Biên Phu, Mendès-France, le quotidien *L'express*, ainsi que Louison Bobet, *Histoire d'O*, le jazz de Dizzie Gillespie et le *be-bop*. Tout comme la vie d'un jeune bourgeois de 14 ans : camps scouts, école privée (Michael Lonsdale en directeur de conscience). C'est l'âge où Laurent cherche à "le" perdre, d'abord dans le lit d'une pute, pour arriver finalement à passer la nuit avec une des jeunes pensionnaires de l'hôtel. Était-il bien nécessaire de le faire coucher, ne serait-ce que de façon accidentelle et sans lendemain, avec sa maman ? Avec Ave Ninchi.

They live John Carpenter, USA, 1988, 91 mn

Los Angeles. La découverte d'une paire de lunettes "à rayons X" permet au héros de voir (en noir et blanc) des passants à tête de cadavre. Il s'agit en fait d'envahisseurs qui considèrent la Terre comme une sorte de Tiers Monde.

Interprétation nullissime et scénario bâclé. Quand le héros veut faire chausser ses lunettes magiques à un ami, ce dernier refuse ; d'où un pugilat de cinq (!) minutes avant qu'il ne les mette. S'il ne le faisait pas, il n'y aurait plus de film, donc à quoi bon cette séquence qui s'apparente à du pur remplissage ?

American gangster Ridley Scott, USA, 2007, 169 mn

À la fin des années 1960, le Noir Frank Lucas (Denzel Washington) règne sur le marché de la drogue à New York grâce à son "Blue magic", meilleur et moins cher que les produits concurrents. Son secret, s'approvisionner directement au Vietnam en utilisant les avions militaires et leurs cargaisons de cercueils. Face à lui, des "narcs", policiers anti-drogue : le ripou newyorkais Trupo (Josh Brolin) pour lequel Frank est une vache à lait et le vertueux Richie (Russell Crowe), flic du New Jersey (comté d'Essex) qui arrivera à démonter sa filière et le convaincre de collaborer avec la Police en livrant complices et soutiens.

Plutôt réussi mais pas très original (on pense à *Goodfellas*, p. 1026), le film est plombé par son dénouement : punition de Trupo, le vrai méchant de l'histoire qui se suicide après les révélations de Frank et le même Frank quinze ans après, attendu à sa sortie de prison par son grand ami Richie... n'en jetez plus !

Out of Rosenheim Percy Adlon, RFA, 1987, 88 mn

Jasmin (Marianne Sägebrect), femme obèse affublée d'un chapeau bavarois à plume, débarque dans un motel du désert californien où sa gentillesse change radicalement l'atmosphère. Pour éviter qu'elle ne soit renvoyée en Allemagne, le peintre local (Jack Palance) lui propose le mariage. Gentil et un peu cucul.

Hollywood ending Woody Allen, USA, 2002, 112 mn

Val (le réalisateur), metteur en scène *has been*, se voit offrir une nouvelle chance par son ex-femme Ellie (Téa Leoni) qui vit avec un puissant producteur de Hollywood (Treat Williams). Las, une cécité psycho-somatique se déclare juste avant le tournage qu'il arrive cependant à mener à bien grâce à la complicité d'Ellie. Mener à bien, c'est vite dit tant le résultat est calamiteux. Mais tout n'est pas perdu car épouse et vue lui sont revenues ; de plus, les Français ont adoré... départ du couple pour Paris. Un Woody Allen peu mémorable.

L'argent Marcel L'Herbier, France, 1928, 164 mn

Le spéculateur Saccard (Pierre Alcover) manipule le "héros" Hamelin (Henry Victor) qui sert de vitrine à sa Banque Universelle : spéculation à la baisse quand il fait croire que son avion s'est perdu en mer et chantage auprès de son épouse (Marie Glory) qu'il guigne. Face à lui, son ex-maîtresse, la baronne Sandorf (Brigitte Helm), et le puissant Gunderman (Alfred Abel), bien décidés à couler l'agiotteur qui finira en prison, après avoir failli ternir l'image de l'honnête Hamelin.

Ce chef d'œuvre du cinéma muet, qui actualise le roman de Zola au temps des traversées de l'Atlantique, est mis en scène dans des décors somptueux, avec des mouvements d'appareil – travellings avant et arrière – qui culminent dans les scènes tournées à la Bourse. Avec Antonin Artaud et, dans un petit rôle, la célèbre chanteuse Yvette Guilbert.

Autour de "L'argent" Jean Dréville, France, 1928, 40 mn

Version sonorisée (1971) du documentaire réalisé par le jeune Dréville lors du tournage de *L'argent* (*supra*). Nous voyons les caméras à l'œuvre et les dispositifs parfois très artisanaux servant à les mouvoir. Et l'impressionnant travail de direction d'acteurs auquel se livre Marcel L'Herbier. C'est aussi, tout simplement, un beau film, modeste et émouvant.

Year of the Dragon *L'année du Dragon*, Michael Cimino, USA, 1985, 129 mn

New York. Nouvellement nommé, le flic Stanley White (Mickey Rourke) veut mettre de l'ordre dans Chinatown. Il se heurte frontalement à Joey Tai (John Lone), le nouveau chef de la Triade locale dont il viendra à bout au prix de la mort de son épouse ; consolation en vue avec la belle Tracy Tzu (Ariane).

Un film américain banal avec son lot de couleur locale, de rebondissements en tous genres, signé par un tâcheron. Ce qu'est devenu Cimino, remis à sa vraie place par les studios après l'échec du trop ambitieux *Heaven's gate* (p. 392).

Small time crooks *Escrocs mais pas trop*, Woody Allen, USA, 2000, 90 mn

Dans le but de dévaliser une banque, l'apprenti-bandit sans envergure Ray (le réalisateur) veut creuser un tunnel. Pour contenir le bruit, il acquiert un commerce de cookies que son épouse Frenchy (Tracey Ullman) gère si bien que cette activité de diversion fait la fortune du couple ; Ray abandonne donc ses idées de cambriolage tandis que l'illettrée Frenchy tombe sous la coupe de David (Hugh Grant), un arnaqueur séduisant et cultivé qui veut s'emparer de sa fortune. . .

Un Woody Allen laborieux ; avec la réalisatrice Elaine May (p. 770).

Silk stockings *La belle de Moscou*, Rouben Mamoulian, USA, 1957, 113 mn

Remake de *Ninotchka* (p. 102) ; la sévère camarade (Cyd Charisse) envoyée par Moscou – où les portraits de Staline ont été remplacés par ceux de Lénine – est censée ramener au bercail le grand compositeur de l'“Ode à un tracteur” qui ne veut plus quitter Paris, les envoyés précédents (dont Peter Lorre) s'étant surtout occupés à faire la fête. Ninotchka tombe amoureuse d'un producteur américain (Fred Astaire), d'où un long pas de deux. En tant que comédie musicale, le film ne vaut cependant pas *Tous en scène* (p. 140), autre production d'Arthur Freed avec le même couple-titre. En tant que comédie tout court, il ne fait pas oublier le film de Lubitsch, plus mordant.

37°2 le matin Jean-Jacques Beineix, France, 1986, 177 mn

D'après Philippe Djian. Nous suivons le couple formé de Zorg (Jean-Hugues Anglade), un écrivain qui n'a jamais rien publié et Betty (Béatrice Dalle) qui tombe amoureuse de sa prose et s'emploie à la faire éditer. Tout débute à Gruissan Plage dans une cité de bungalows sur pilotis que Zorg est chargé de peindre ; on retrouvera la même région vers la fin avec une poursuite dans les rues de Narbonne. Le couple s'installe à Nogent en bord de Marne pour gérer une pizzeria avec Eddy (Gérard Darmon). Les manuscrits tapés à la machine par Betty sont systématiquement retournés, parfois avec un commentaire déplaisant ; elle montre les premiers signes de déséquilibre en tabassant sévèrement un éditeur (Philippe Laudenbach). Le couple s'installe finalement à Marvejols pour y vendre des... pianos à queue tout en sympathisant avec un épicier (Jacques Mathou) et son aguichante épouse (Clémentine Célerié). Mais Betty prend très mal l'échec de Zorg et finit par s'arracher un œil. Elle est en sédation forcée à l'hôpital quand le manuscrit trouve enfin preneur... Trop tard ; après avoir étouffé Betty avec un oreiller, Zorg se remet à écrire, comme inspiré par la défunte.

Il manque un je-ne-sais-quoi, sans doute un grain de folie, à ce film sur la folie.

Ōdishon Takashi Miike, Japon, 1999, 111 mn

Film d'horreur aux antipodes de l'esthétique Val Lewton. Dans le but de se remarier, Shigeharu (Ryō Ishibashi) utilise les services d'un ami producteur, d'où l'audition bidon de trente jeunes femmes pour une prétendue série télé. Mal inspiré, le veuf choisit Asami (Ehi Shiina) qui a un vieux compte à régler avec l'autre sexe : elle garde, bien vivant dans un sac, un homme auquel elle a coupé les deux pieds, trois doigts et la langue. Elle a déjà scié un pied à Shigeharu quand son fils déboule et la balance du haut des escaliers. Agonisante, elle fixe sa victime d'un regard touchant qui semble exprimer un amour monstrueux.

La fille de Monaco Anne Fontaine, France, 2008, 90 mn

Venu à Monaco défendre une meurtrière (Stéphane Audran), M^e Beauvois (Fabrice Luchini), célèbre avocat d'âge mûr, rencontre une (petite) célébrité locale, Audrey (Louise Bourgoïn) qui présente la météo à la télévision. Tarte – signes du Zodiaque, ondes positives – et peu farouche, la beauté a vite fait de le mettre dans son lit. Plutôt coincé, le ténor du barreau tombe amoureux et éprouve une jalousie certaine quand il la voit offerte comme cadeau d'anniversaire à un "gros", un "monstre". En tout cas son travail s'en ressent, surtout depuis qu'elle lui a proposé de l'accompagner à Paris en tant qu'épouse. Il s'ouvre de ses soucis à Christophe (Roschdy Zem), le garde du corps qu'on lui a adjoint le temps du procès et lui demande de la tenir à l'écart pour qu'il puisse plaider en paix. Christophe, un des nombreux ex d'Audrey, voit la liaison de l'avocat d'un mauvais œil car il rêve de renouer avec elle ; comme elle lui rit au nez – elle ne va pas gâcher la chance de sa vie pour un minable –, il la percute en voiture alors qu'elle roule en scooter, une destinée qui rappelle celles des chères princesses Grace et Diana.

Comme dans *Nettoyage à sec* (p. 669) ou encore *Susana* (p. 128), un personnage à la sexualité débridée sème la confusion avant d'être éliminé. Ici, le héros fait preuve d'une noblesse d'âme inattendue et prend sur lui le crime de délit de fuite, sans doute pour expier le péché d'avoir inconsciemment souhaité la chose.

Michael Collins Neil Jordan, Irlande, 1996, 127 mn

Biographie d'un des pères fondateurs de l'Irlande moderne, Michael Collins (Liam Neeson) qui fut le chef militaire de la guerre d'indépendance (1919–1921). La première partie, la plus satisfaisante, montre l'efficacité de Collins qui liquide en une nuit les super-policiers envoyés de Belfast, ainsi que la riposte atroce de Churchill dont les "Black and Tans" entrent en auto-mitailleuse dans un stade pour massacrer les spectateurs. Ça se gâte ensuite avec le traité – signé par Collins en 1921 – qui accorde une semi-indépendance à un pays dont les Anglais ont conservé le Nord. La meilleure solution pour celui qui devient le chef militaire des "Free-staters", i.e., des pro-traité soutenus par... Churchill : au dire du film, la guerre était perdue par les Irlandais donc autant se soumettre au diktat de Londres. Quand l'anti-traité Harry Boland (Aidan Quinn) est abattu par les soldats de Collins, ce dernier semble très affecté par la mort de son ami mais sa responsabilité est éludée ; facile de lui attribuer aussi une volonté d'apaisement, vu que le héros est tombé dans une embuscade républicaine au début de la guerre civile (août 1922). Cette approche hagiographique repose sur un dénigrement systématique d'Eamon de Valera (Alan Rickman) : hypocrite, mégalomane, irresponsable, pas étonnant qu'il soit contre le traité. On pense au Trotski d'*Octobre* (p. 566)... sinon que Jordan n'est pas Eisenstein.

Diva Jean-Jacques Beineix, France, 1981, 117 mn

Film pénible du fait de son esthétique tape-à-l'œil : on vit dans des lofts quand on ne se déplace pas en Traction Citroën blanche. Scénario exsangue : une cassette incriminant le chef d'un réseau international de prostitution, le commissaire Saporta (Jacques Fabbri), est abandonnée dans la sacoche du postier mélomane Jules (Frédéric Andréi). Le ripou lance contre lui d'honnêtes subordonnés – poursuite en mobylette dans le métro – ainsi que deux terrifiants auxiliaires (Dominique Pinon et Gérard Darmon). Jules s'en tirera *in extremis* grâce à Serge (Richard Bohringer), un *Deus ex machina* au statut mal défini. J'oubliais la cantatrice qui donne son titre au film et dont un enregistrement pirate est mis en parallèle avec la fameuse cassette.

Style factice et personnages dénués de toute épaisseur ; tout comme *One from the heart* (p. 1523). Le film est daté par un portrait de Giscard et la phrase "Tu seras guillotiné" devenue obsolète quelques mois plus tard.

Ne le dis à personne Guillaume Canet, France, 2006, 126 mn

Alexandre (François Cluzet) vit dans le souvenir douloureux de Margot, son épouse assassinée huit ans auparavant dans des circonstances totalement obscures. Lorsque la découverte de deux cadavres enterrés près du lieu du drame amène la Police (François Berléand) à rouvrir le dossier. Après ce début mystérieux on s'attend au pire, i.e., qu'une machination ne se dévoile pli selon pli jusqu'à la solution complète de l'énigme. Et c'est hélas ce qu'il advient. Philippe, le fils indigne du potentat Gilbert Neuville (Jean Rochefort), avait frappé très violemment Margot qui lui reprochait de l'avoir violée ; elle l'avait tué en représailles et Jacques, son père gendarme (André Dussollier à contre-emploi), avait fait disparaître le cadavre. Puis comprenant que Neuville père ne se calmerait pas autrement, Jacques avait simulé la mort de sa fille après avoir exécuté les sicaires chargés de l'éliminer. *Happy end* : Alexandre retrouve Margot.

Sur un scénario d'une banalité absolue, un film sans style dans lequel de nombreux acteurs (et surtout actrices) connus jouent les utilités.

Mutiny on the Bounty *Les révoltés du Bounty*, Lewis Milestone, USA, 1962, 178 mn

Ce *remake* du film de 1935 (p. 605) est inférieur à l'original : Marlon Brando ne fait pas oublier Clark Gable et surtout Trevor Howard n'a pas le sadisme de Charles Laughton. Et puis la réalisation est mollassonne ; en dépit de la couleur et d'un écran très large (2,76 :1), les images de Bora-Bora ne valent pas celles de *Tabou* (p. 1058) (format 1,19 :1). Parmi les libertés prises avec l'Histoire, le blâme (discret !) que le Conseil de Guerre aurait infligé à Bligh pour sa cruauté.

Delicatessen Jean-Pierre Jeunet & Marc Caro, France, 1991, 95 mn

La dominante sépia renvoie à un passé récent légèrement décalé – on pense parfois à *Brazil* (p. 1728). Le scénario, inexistant, s'apparente à une succession de clips vidéo centrés sur les locataires extravagants d'un immeuble, notamment une femme suicidaire. L'artiste de cirque Louison (Dominique Pinon), aux chaussures de clown, vit une histoire d'amour avec Julie (Marie-Laure Dougnac), la fille du menaçant boucher (Jean-Claude Dreyfus) armé d'un tranchoir qui mourra victime du retour d'un boomerang de poche. Le couple pourra s'installer sur le toit pour y jouer en duo, elle du violoncelle, lui de la scie musicale. Excellente distribution – Rufus, Ticky Holgado, Karin Viard – pour un film cucul.

Hong gao liang *Le sorgho rouge*, Yimou Zhang, Chine, 1988, 91 mn

Une voix off raconte l'histoire de la belle Nainai (Li Gong débutante) dans les années 1930. Mariée contre son gré à un producteur de "vin de sorgho" – une liqueur qui titre dans les 50° – mort peu de temps après, elle a géré son domaine malgré son amant alcoolique et le brigand local ; de belles images mais aucune forme de pouvoir à l'horizon. Jusqu'à l'arrivée des Japonais qui exercent de terribles représailles contre quiconque ne leur obéit pas au doigt et à l'œil : les opposants sont écorchés vifs. Mais Nainai lève le drapeau de la révolte et, inspirée par le Communisme, chasse l'ennemi au prix de sa vie. Bof.

Space cowboys Clint Eastwood, USA, 2000, 130 mn

Une station orbitale datant de l'ère soviétique menace de retomber. Le danger est plus grave qu'il n'y paraît car elle renferme six ogives nucléaires préréglées pour atteindre des cibles américaines. L'électronique ringarde du vaisseau a en fait été conçue par Frank Corvin (le réalisateur) ; et sans doute revendue en sous-main aux Russes par Bob Gerson (James Cromwell), directeur de projet à la NASA. Ce vieil ennemi de Frank – il l'avait jadis placardisé – est contraint de quémander son aide ; demande acceptée par l'expert qui exige de monter lui-même dans l'espace en compagnie de ses coéquipiers d'antan. Bob n'a pas le choix.

Le film, qui pourrait s'appeler *Quarante ans après*, débute réellement avec la recherche par Frank de ses trois mousquetaires. Jerry (Donald Sutherland, éteint), Tank (James Garner, inexistant) et Hawk (Tommy Lee Jones, le seul à avoir un rôle intéressant). Ils passent les tests en trichant, notamment sur le tableau optique appris par cœur, puis s'envolent, alors que Hawk se sait atteint d'un cancer du pancréas ; ils sont suivis du sol par les chefs de mission Eugene (William Devane) et Sara (Marcia Gay Harden) qui avait entamé une liaison avec Hawk. Lequel se sacrifie en emportant sur la Lune les sinistres ogives. Un petit film.

Premier bal Christian-Jaque, France, 1941, 99 mn

Nicole Noblet (Maria Déa) est amoureuse du médecin Jean (Rayond Rouleau) qui lui préfère sa sœur Danielle (Gaby Sylvia), une égoïste qui ne tarde pas à l'abandonner pour un amant. "Nic" tente à nouveau sa chance auprès de Jean et réussirait sans la mort de son père (Fernand Ledoux). Découvrant à cette occasion que Jean aime toujours Danielle, elle provoque la réconciliation du couple ; elle pourra se consoler avec le sympathique Ernest (François Périer) qui l'a toujours aimée. Face à cette entrée résignée dans l'âge adulte, le personnage poétique du père, éternel enfant passionné d'inventions inutiles.

Les pirates du rail Christian-Jaque, France, 1938, 79 mn

L'ingénieur en chef Pierson (Charles Vanel) essaie de protéger le chemin de fer contre les pirates de son frère de sang Wang (Valéry Inkijinoïff) tout en délivrant son épouse (Simone Renant) des griffes du général Tchou King (Erich von Stroheim) ; lequel sera finalement exécuté par le cruel Tsai (Lucas Gridoux).

Distribution superlative (Suzy Prim, Marcel Dalio...) pour un film mal ficelé aux relents racistes. Qui a cependant le mérite de nous rappeler l'existence d'un chemin de fer sous concession française : il reliait le Tonkin au Yunnan.

Un déjeuner de soleil Marcel Cravenne, France, 1937, 82 mn

Pierre (Jules Berry) est payé pour jouer le faux client d'un palace, puis le faux amant de la richissime Manon (Gaby Morlay). Comme on le subodore, il en tombe amoureux et finit par être payé de retour. Avec Léonce Corne, Jacques Baumer et Josseline Gaël ; le réalisateur signait alors de son patronyme, Cohen.

Teodora, imperatrice di Bisanzio Riccardo Freda, Italie, 1954, 88 mn

Le règne de Justinien (Georges Marchal) est à cheval sur l'Antiquité – c'est encore un empereur romain – et le Moyen-Âge puisqu'il signale les débuts de Byzance. Comme dans tous les péplums, l'Histoire est un peu maltraitée, d'ailleurs les spécialistes sont divisés sur l'extrême débauche attribuée à Théodora (Gianna Maria Canale, épouse du réalisateur) par Procope dans son *Anecdote* : elle est ici d'une fidélité absolue à son impérial époux. Le scénario mentionne la rivalité entre Bleus et Verts, le puissant ministre Jean de Cappadoce et le glorieux Bélisaire. L'intérêt du film réside dans ses décors, non pas ceux du cirque qui semblent préfigurer l'EUR de Mussolini, mais les intérieurs, les costumes et des personnages figés dans des postures hiératiques, comme si les mosaïques de San Vitale prenaient corps. Au final, un beau film ; avec Irène Papis.

Dune II Denis Villeneuve, USA, 2014, 166 mn

Deuxième volet d'une trilogie (cf. p. [1239](#)) consacrée au best-seller de Frank Herbert avec le même Timothée Chalamet dans le rôle de Paul Atreides que nous quittons alors qu'une nouvelle guerre se prépare. L'histoire est toujours aussi infantile mais la plastique est splendide : on retiendra une longue séquence en noir et blanc qui renouvelle l'imagerie des combats de gladiateurs.

Index

- À bord du Darjeeling limited, *voir* Darjeeling limited (the)
- À bout de course, *voir* Running on empty
- À bout de souffle, [389](#), [468](#), [678](#)
- À bout portant, *voir* Killers (the) (Siegel)
- A bridge too far, *voir* Un pont trop loin
- A bucket of blood, [1225](#)
- A Canterbury tale, [850](#)
- À cause, à cause d'une femme, [711](#), [1244](#), [1693](#)
- À cause d'un assassinat, *voir* Parallax view (the)
- À chacun son destin, *voir* To each his own
- À chacun son dû, [471](#), [747](#)
- A clockwork orange, *voir* Orange mécanique
- A colt is my passport, [1353](#)
- A cottage in Dartmoor, [1414](#)
- A dangerous method, [347](#)
- A day at the races, *voir* Un jour aux courses
- A day's pleasure, *voir* Charlot (First national)
- À des millions de kilomètres de la Terre, *voir* Twenty million miles to Earth
- A distant trumpet, [1322](#)
- A dog's life, *voir* Charlot (First national)
- A double life, [25](#), [305](#)
- À double tour, [1195](#)
- A face in the crowd, *voir* Un homme dans la foule
- A farewell to arms, *voir* Adieu aux armes (l')
- A fine mess, [1401](#)
- A fish called Wanda, *voir* Un poisson nommé Wanda
- À flor do mar, [907](#)
- A foreign affair, *voir* Scandaleuse de Berlin (la)
- A free soul, [1490](#)
- A history of violence, [1105](#), [1330](#)
- A hole in the head, [941](#)
- À l'est d'Eden, [640](#), [900](#)
- À l'est de Shanghai, *voir* Rich and strange
- À l'ouest des rails, [749](#)
- À l'ouest rien de nouveau, [262](#)
- À l'attaque, [1754](#)
- À l'ombre des potences, *voir* Run for cover
- À la poursuite du bonheur, *voir* And the pursuit of happiness
- À la recherche du passé, *voir* Left luggage
- À la vie, à la mort, [1658](#)
- A lawless street, [1801](#)
- A letter to three wives, [98](#), [923](#)
- A man called Horse, [446](#), [1290](#)
- A matter of life and death, *voir* Une question de vie et de mort
- A midsummer night's dream, [832](#)
- A midsummer night's sex comedy, [813](#)
- À mort l'arbitre, [1441](#)
- A night at the Opera, [1313](#), [1436](#), [1504](#)
- A night in Casablanca, [1667](#)
- A night to remember, [145](#), [662](#), [1046](#)
- À nos amours, [1288](#)
- À nous la liberté, [773](#)
- À nous les petites anglaises, [1188](#)
- A perfect couple, [1669](#)
- A perfect world, [676](#)
- A place in the sun, [401](#), [1039](#), [1442](#)
- A prairie home companion, *voir* Last show (the)
- À propos d'Elly, [861](#)
- À propos des chansons paillardes... , [892](#)
- A river runs through it, *voir* Et au milieu coule une rivière
- A room with a view, [546](#)
- A scene at the sea, [713](#)
- A sense of history, [381](#)
- A serious man, [475](#)
- A shot in the dark, [890](#), [1639](#)
- A single man, [1716](#)
- A slight case of murder, [217](#)
- A star is born (Cooper), [531](#)
- A star is born (Cukor), [531](#), [584](#), [773](#), [992](#)
- A star is born (Wellman), [531](#), [584](#), [729](#), [773](#), [932](#), [992](#)
- A stolen life, [671](#)
- A streetcar named Desire, *voir* Un tramway nommé Désir
- A summer place, [295](#)
- A taste of honey, [961](#), [1040](#)
- A time to love and a time to die, [130](#), [230](#), [262](#), [649](#), [1021](#)
- A touch of sin, [449](#)
- À travers l'orage, *voir* Way down East
- À travers le cinéma américain, [1081](#)
- À travers le cinéma italien, [284](#), [1081](#)

À travers le miroir, **224**, **357**
 A view to a kill, **1222**
 À votre bon cœur, Mesdames, **21**
 A walk with love and death, **769**
 A wedding, **989**, **1662**, **1669**
 A woman of Paris, *voir* Opinion publique (l')
 A woman's face, **8**, **1670**
 Aaker, Lee, **804**, **872**, **1805**
 Aalra, **1332**, **1516**
 Aaron, Paul, **1705**
 Abar, Saber, **861**
 Abatantuono, Diego, **628**
 Abattoir cinq, **1462**, **1734**
 Abbey, John, **1190**
 Abbott, George, **1182**
 Abbott, John (acteur), **16**
 Abbott & Costello, **303**, **724**, **743**, **1482**
 meet Dr. Jekyll, **303**, **1482**
 meet Frankenstein, **743**, **991**, **1482**
 Abduction, **83**, **126**, **336**, **493**, **1091**, **1627**,
 1690
 Abe, Hiroshi, **322**, **371**, **1354**
 Abe, Kōbō, **635**, **1429**, **1585**, **1654**
 Abecassis, Yaël, **817**
 Abeillé, Jean, **70**, **246**, **274**, **313**, **316**, **659**,
 1254, **1276**, **1718**
 Abel, Alfred, **516**, **837**, **1011**, **1825**
 Abel, Walter, **567**, **635**, **1813**
 Abigail's party, **219**
 Abkarian, Simon, **507**, **1662**
 Abominable docteur Phibes (l'), **895**, **1355**
 Abouladzé, Tengiz, **114**, **550**, **1545**, **1550**,
 1776
 Abraham, F. Murray, **71**, **723**, **828**, **1582**, **1605**
 Abrahams, Jim, **1421**
 Abril, Victoria, **854**, **1163**, **1289**, **1540**
 Absences répétées, **441**, **784**, **1344**
 Abus de confiance, **66**
 Accattone, **285**, **417**, **979**
 Accident, **841**
 Accompagnatrice (l'), **1602**
 Accordeur de tremblements de terre (l'), *voir*
 Piano tuner of earthquakes (the)
 Accords et désaccords, *voir* Sweet and low-
 down
 Accorsi, Stefano, **560**
 Ace in the hole, **1064**
 Ace of hearts (the), **156**, **396**
 Achard, Marcel, **520**
 Achik kerib, **1502**
 Achtung Banditi, **68**
 Acín, Ramón, **1109**
 Ackland, Joss, **1127**
 Ackroyd, Dan, **507**
 Acosta, Rodolfo, **579**, **927**, **952**
 Acrobate (l'), **953**, **1413**
 Act of violence, **1102**
 Acteurs (les), **1331**, **1685**
 Action in the north Atlantic, *voir* Convoi vers
 la Russie
 Actors Studio, **76**, **197**, **204**, **1304**, **1448**, **1648**,
 1675
 Adam, Alfred, **95**, **660**, **743**, **1191**, **1228**, **1296**,
 1524, **1626**
 Adam and Evelyne, **1779**
 Adam's rib, **409**
 Adamo, Salvatore, **1412**
 Adams, Amy, **724**, **745**, **1353**
 Adams, Brooke, **1162**
 Adams, Edie, **1297**
 Adams, Jane, **1655**
 Adams, Julie, **116**, **254**, **402**, **841**
 Adams, Maud, **255**
 Adar, Shulamit, **661**
 Adasinsky, Anton, **837**
 Addams, Charles, **518**
 Addams, Dawn, **1018**
 Addams family (the), **518**, **1789**
 Addy, Wesley, **200**, **641**, **939**, **1090**, **1121**
 Adelheid, **210**
 Adieu aux armes (l'), **122**
 Adieu Bonaparte, **716**
 Adieu jeunesse, **239**
 Adieu l'ami, **1368**
 Adieu les cons, **1714**
 Adieu ma belle, *voir* Murder, my sweet
 Adieu ma concubine, **776**
 Adieu mon salaud, *voir* Friends of Eddie Coyle
 (the)
 Adieu Philippine, **166**, **309**, **790**
 Adieu, plancher des vaches, **620**, **1318**
 Adieux (les), **345**
 Adjani, Isabelle, **205**, **221**, **320**, **424**, **689**, **847**,
 997, **1603**
 Adjuster (the), **1014**
 Adjustment and work, **919**
 Adler, Jay, **748**
 Adler, Luther, **51**, **234**, **1022**, **1406**, **1416**, **1617**

Adlon, Percy, **1824**
 Admirable Crichton (l'), **360, 434**
 Adolphson, Edwin, **821**
 Adoption, **1787**
 Adorable voisine (l'), *voir* Bell, book and candle
 Adorable menteuse, **1668**
 Adorée, Renée, **278, 905**
 Adorf, Mario, **284, 405, 636, 689, 763, 877, 941, 1527, 1606**
 Adventures of baron Munchausen (the), **619, 1605**
 Adventures of Robin Hood (the), *voir* Aventures de Robin des bois (les)
 Adversaire (l') (Garcia), **115, 1202**
 Adversaire (l') (Ray), **1399**
 Advise & consent, **355**
 Aelita, **1766**
 Affaire Barbe-Bleue (l'), *voir* Bluebeard
 Affaire Calas (l'), **483**
 Affaire Cicéron (l'), **1014**
 Affaire du courrier de Lyon (l'), **1701**
 Affaire est dans le sac (l'), **1171**
 Affaire Makropoulos (l'), *voir* Věc Makropulos
 Affaire Maurizius (l'), **638**
 Affaire Nina B. (l'), **116**
 Affaires sont les affaires (les), **1225**
 Affairs of Anatol (the), **78, 952, 1574**
 Affameurs (les), *voir* Bend of the river
 Affleck, Ben, **1425**
 Affranchis (les), *voir* Goodfellas
 Affreux, sales et méchants, **1060**
 Afonso, Yves, **124, 938, 1114**
 Afonya, **435**
 African Queen, **875, 1584, 1733**
 Aftenlandet, **1774**
 After hours, **1311**
 After life, **974**
 Afterglow, **862**
 Agantuk, **1274**
 Agar, John, **230, 249, 480, 895, 938**
 Agatha, **1173**
 Âge d'or (l'), **328, 1344, 1354, 1436, 1591, 1711, 1780**
 Âge des illusions (l'), **1280**
 Age & Scarpelli, **173**
 Age of consent, **216, 453**
 Agent secret, *voir* Sabotage
 Agent trouble, **880**
 Agent X **27, 19, 64, 415, 808, 980, 1052, 1261, 1508**
 Agnès de rien, **1193**
 Agora, **251, 1083**
 Aguirre ou la colère de Dieu, **93**
 Ah ça ira, **1788**
 Aherne, Brian, **931, 1229, 1311, 1372, 1574**
 Ahlstedt, Børge, **469, 1171**
 Ahmed, Riz, **1085**
 Ai no korīda, *voir* Empire des sens (l')
 Aiello, Danny, **474**
 Aigle des mer (l'), *voir* Sea hawk (the)
 Aigle vole au soleil (l'), *voir* Wings of eagles (the)
 Ailes (les) (Chepitko), **1491**
 Ailes du désir (les), *voir* Himmel über Berlin (der)
 Ailes (les) (Wellman), *voir* Wings
 Aimée, Anouk, **18, 225, 236, 252, 323, 578, 655, 752, 753, 819, 942, 1494, 1707**
 Aimée (l'), **793, 814, 1230**
 Aimer, boire et chanter, **944**
 Aimez-moi ce soir, *voir* Love me tonight
 Aimos, Raymond, **68, 137, 176, 480, 659, 682, 708, 784, 1017, 1170, 1394, 1409, 1454**
 Aîné des Ferchaux (l'), **506**
 Aïnouz, Karim, **968**
 Ainsi va l'amour, *voir* Minnie and Moskowicz
 Air de Paris (l'), **1595**
 Air Force, **978**
 Airplane, **1421**
 Akahige, *voir* Barberousse
 Akai tenshi, *voir* Ange rouge (l')
 Akasen chitai, *voir* Rue de la honte (la)
 Akerman, Chantal, **362, 553, 765, 1116, 1704**
 Akins, Claude, **836, 1057, 1322, 1341, 1345, 1586**
 Akutagawa, Hiroshi, **1814**
 Akutagawa, Ryūnosuke, **1617**
 Al-asfour, *voir* Moineau (le)
 Al Capone, **1463**
 Al Meliguy, Mahmoud, **754, 894, 1124**
 Alabama Hills, **20, 61, 172, 452, 556, 684, 728, 740, 797, 895, 939, 994, 1038, 1057, 1287, 1441, 1456, 1587, 1641**
 Àlamo, Roberto, **447**
 Alamo (the), **260, 912, 1141**
 Alari, Nadine, **1449**

Albatros (studio), [60](#), [161](#), [993](#), [1007](#)
 Albatros (l'), [406](#), [967](#), [1534](#)
 Alberni, Luis, [1491](#)
 Albero degli zoccoli (l'), *voir* Arbre aux sabots (l')
 Albert, Eddie, [635](#), [1347](#)
 Albertazzi, Giorgio, [1148](#)
 Albinoni, Tomaso, *voir* Giazotto, Remo
 Albinus, Jens, [1406](#), [1476](#)
 Albright, Lola, [648](#)
 Alcover, Pierre, [1098](#), [1306](#), [1825](#)
 Alda, Alan, [245](#), [1061](#), [1192](#)
 Aldrich, Robert, [200](#), [351](#), [419](#), [501](#), [635](#), [658](#), [781](#), [1057](#), [1090](#), [1106](#), [1121](#), [1339](#), [1569](#), [1599](#), [1607](#)
 Alekan, Henri, [1623](#)
 Aleksić, Dragoljub, [379](#)
 Alerme, André, [740](#), [899](#), [1191](#), [1221](#)
 Alerte aux Indes, *voir* Drum (the)
 Alerte la nuit, *voir* Night key
 Alessandrini, Gofreddo, [223](#), [346](#), [835](#)
 Alexander's ragtime band, [1351](#), [1665](#)
 Alexander, Jane, [1334](#)
 Alexander, Richard, [1417](#)
 Alexandra, [105](#)
 Alexandre Nevski, [735](#), [1340](#), [1467](#)
 Alexandrie, encore et toujours, [363](#), [372](#), [1124](#), [1214](#)
 Alexandrie, pourquoi?, [1124](#), [1214](#)
 Alexandrov, Grigori, [1442](#)
 Alfa, Michèle, [1662](#)
 Alfa tau, [105](#)
 Alfred Hitchcock presents, [72](#), [483](#), [946](#), [1607](#)
 I, [1089](#), [1220](#)
 II, [1102](#)
 III, [331](#), [1256](#)
 IV, [196](#)
 V, [331](#)
 VI, [707](#)
 VII, [246](#), [707](#)
 Alfred Hitchcock hour (the)
 I, [1607](#)
 II, [483](#)
 III, [1220](#)
 Alfredson, Thomas, [499](#)
 Alias Nick Beal, [344](#)
 Alibi (l'), [520](#)
 Alice (Allen), [55](#), [160](#)
 Alice (Švankmajer), [143](#), [371](#), [1246](#), [1411](#)
 Alice doesn't live here anymore, [924](#)
 Alice in Wonderland (Burton), [1672](#)
 Alice in Wonderland (Disney), [569](#), [1093](#), [1411](#), [1672](#)
 Alice's restaurant, [1346](#)
 Alidosti, Taranesh, [861](#), [1774](#)
 Alien, [15](#), [540](#), [1356](#), [1478](#)
 Aliens, [15](#), [540](#), [940](#), [1356](#), [1478](#)
 Alien³, [1356](#), [1478](#)
 Alien : resurrection, [1478](#)
 All about Eve, *voir* Ève
 All I desire, [624](#)
 All or nothing, [637](#)
 All quiet on the western front, *voir* À l'ouest rien de nouveau
 All that heaven allows, [14](#), [200](#), [506](#), [606](#), [1092](#), [1348](#)
 All that money can buy, [169](#)
 All the king's men, [665](#)
 All the marbles, [351](#)
 All the night long, [439](#)
 All the president's men, *voir* Hommes du président (les)
 All this, and heaven too, [915](#)
 Allain, Valérie, [1691](#)
 Allégret, Marc, [212](#), [237](#), [590](#), [784](#), [1121](#), [1385](#)
 Allégret, Yves, [222](#), [524](#), [718](#), [1027](#), [1284](#), [1729](#)
 Allemagne, année zéro, [524](#), [1152](#)
 Allemagne en automne (l'), [57](#)
 Allemagne mère blafarde, [1435](#)
 Allen, Corey, [538](#)
 Allen, Gracie, [213](#), [360](#), [922](#)
 Allen, Karen, [617](#), [1068](#), [1752](#)
 Allen, Lewis, [543](#), [826](#)
 Allen, Nancy, [466](#), [507](#), [779](#), [1198](#)
 Allen, Patrick, [41](#)
 Allen, Penelope, [1117](#)
 Allen, Woody, [55](#), [77](#), [116](#), [136](#), [152](#), [185](#), [195](#), [459](#), [474](#), [746](#), [796](#), [813](#), [828](#), [856](#), [887](#), [969](#), [1061](#), [1142](#), [1192](#), [1235](#), [1284](#), [1300](#), [1457](#), [1465](#), [1482](#), [1618](#), [1685](#), [1742](#), [1823](#)–[1825](#)
 Allerson, Alexander, [1515](#)
 Allez coucher ailleurs, *voir* I was a male war bride
 Allez France, [830](#)
 Allgood, Sara, [171](#), [282](#), [719](#), [1094](#), [1448](#)

- Alliance cherche doigt, **370**
- Allin, Alex, **1007**
- Allio, René, **25, 341, 690, 712, 932, 1134, 1246, 1684, 1744**
- Allister, Claud, **1504**
- Allô Berlin ? Ici Paris, **304**
- Allô... brigade spéciale, *voir* Experiment in terror
- Allonsanfán, **260, 830, 1620**
- Allyson, June, **1146, 1376**
- Almanach d'automne, **998**
- Almássy Albert, Éva, **31**
- Almirante, Luigi, **1402**
- Almodóvar, Pedro, **25, 64, 146, 186, 194, 372, 415, 447, 603, 680, 854, 928, 1077, 1108, 1110, 1125, 1163, 1229, 1289, 1339, 1590, 1624, 1761**
- Aloïs Nebel, **1186**
- Along the great divide, **895**
- Alonso, Chelo, **1376**
- Alonso, Ernesto, **473**
- Alouette, je te plumerai, **1691**
- Alouettes, le fil à la patte, **203**
- Alpeis, **291**
- Alphaville, **389, 651, 1005, 1325, 1602**
- Alsina (Hôtel), **195, 574, 1255**
- Altman, Robert, **63, 89, 99, 144, 233, 264, 301, 392, 397, 463, 756, 794, 849, 856, 989, 1020, 1063, 1068, 1315, 1573, 1661, 1662, 1669, 1786, 1795, 1800, 1811, 1817**
- Alton, John, **520, 779, 891, 1754**
- Alvaro, Anne, **664**
- Alwyn, William, **1318**
- Amadeus, **972, 1582**
- Amadis, Said, **309**
- Amalric, Mathieu, **207, 344, 376, 749, 814, 943, 1230, 1237, 1318, 1383, 1418, 1424, 1538, 1604, 1738, 1751, 1784**
- Amann, Betty, **962**
- Amant de cinq jours (l'), **502**
- Amants (les), **1493**
- Amants crucifiés (les), **611, 679**
- Amants de la nuit (les), *voir* They live by night
- Amants de Vérone (les), **753**
- Amants diaboliques (les), *voir* Ossessione
- Amants du Capricorne (les), *voir* Under Capricorn
- Amants du Pont-Neuf (les), **563, 1720**
- Amants passionnés (les), *voir* Passionate friends (the)
- Amants réguliers (les), **439**
- Amarcord, **535, 1124, 1136, 1222, 1410**
- Amateur (l'), **1486**
- Ambler, Eric, **551, 1107**
- Ambre, *voir* Forever Amber
- Ameche, Don, **382, 795, 1202, 1351, 1416, 1665**
- Amenábar, Alejandro, **251, 1718, 1770, 1792**
- Amère victoire, **1004**
- America, America, **818, 984**
- American beauty, **534**
- American gangster, **1824**
- American madnes, **1415**
- Americana, **187, 269, 270, 282, 420, 1059, 1428, 1634**
- Americanization of Emily (the), **852, 1602**
- Ames, Leon, **90, 234, 418, 485, 1250, 1362, 1629, 1666**
- Ames, Robert, **260**
- Âmes à la mer, *voir* Souls at sea
- Âmes fortes (les), **802, 1040, 1669**
- Âmes libres, *voir* A free soul
- Âmes mortes (les), **338, 391, 1252**
- Âmes perdues, *voir* Anima persa
- Ami américain (l'), **1037**
- Ami de mon amie (l'), **902, 1539**
- Amiche (le), **1687**
- Amici miei, **911, 1168, 1701**
- I, **605, 1804**
- II, **216**
- III, **1512**
- Amiot, Paul, **1566**
- Amiranashvili, Amiran, **376, 620, 656**
- Amis (les), **68**
- Amont, Marcel, **1415**
- Amore in città (l'), **56, 1559**
- Amour (Haneke), **354**
- Amour (Makk), *voir* Szerelem
- Amour à la mer (l'), **1663**
- Amour à mort (l'), **232, 1307**
- Amour à vingt ans (l'), **1487**
- Amour c'est gai, l'amour c'est triste (l'), **953, 1413**
- Amour d'une femme (l'), **2, 382, 735, 1103, 1276, 1616, 1643**
- Amour de Jeanne Ney (l'), **1716**
- Amour de l'actrice Sumako, **1490**

Amour en fuite (l'), **1485**
 Amour est plus froid que la mort (l'), **226**
 Amour est une grande aventure (l'), *voir* Skin deep
 Amour... et après (l'), *voir* Afterglow
 Amour fou (l'), **1822**
 Amour, l'après-midi (l'), **103**
 Amour n'est pas un jeu (l'), *voir* In this our life
 Amour par terre (l'), **53**
 Amour poursuite (l'), *voir* Love at large
 Amour, Velvet d', **328**
 Amoureux sont seuls au monde (les), **146**
 Amours chiennes, **1019, 1114, 1644**
 Amours d'Astrée et de Céladon (les), **1281**
 Amours d'une blonde (les), **658**
 Amours imaginaires (les), **275**
 An affair to remember, **113, 446, 806**
 An American in Paris, *voir* Un Américain à Paris
 An american tragedy, **1039**
 An american werewolf in London, *voir* Loup-garou de Londres (le)
 An angel at my table, *voir* Un ange à ma table
 An elephant standing still, **319**
 Ana y los lobos, *voir* Anna et les loups
 Ἄναγκη, **272, 851**
 Anatahan, **1223**
 Anatomie d'un rapport, **1510**
 Anatomie d'une chute, **1818**
 Anatomy of a murder, **641, 1004, 1593**
 Anaya, Elena, **447**
 Anciens de Saint-Loup (les), **79**
 Anconina, Richard, **147, 1513, 1661**
 Ancre (Hôtel de l'), **56, 318**
 And the pursuit of happiness, **346**
 Anders, Glenn, **1612**
 Andersen, Hans Christian, **770, 818, 1322, 1499**
 Anderson, Edward, **63**
 Anderson, James, **570, 895, 1671**
 Anderson, Judith, **446, 626, 689, 853, 989, 1056, 1231, 1721**
 Anderson, Lindsay, **85**
 Anderson, Michael, **1803**
 Anderson, Michael J., **40, 1051**
 Anderson, Paul Thomas, **108, 139, 623, 736, 1140, 1431, 1441**
 Anderson, Wes, **709, 723, 857, 1088, 1191, 1528, 1688, 1690, 1691, 1792**
 Anderson tapes (the), **1364**
 Andersson, Bibi, **334, 341, 436, 463, 802, 1008, 1085, 1500, 1528, 1637, 1754, 1811**
 Andersson, Harriet, **86, 224, 329, 341, 469, 559, 698, 734, 1284, 1428, 1531**
 Andral, Paule, **1043, 1247**
 André, Gaby, **1495**
 André, Marcel, **82, 154, 703, 718, 778, 829, 1075, 1137**
 Andreï Roublev, **432, 1227**
 Andréi, Frédéric, **1828**
 Andrésen, Björn, **110**
 Address, Ursula, **623, 925, 1199, 1325**
 Andrews, Anthony, **1164**
 Andrews, Dana, **237, 396, 443, 445, 565, 626, 739, 807, 1001, 1016, 1097, 1259, 1326, 1400, 1416, 1808**
 Andrews, Edward, **151, 174, 505, 809**
 Andrews, Harry, **132, 267, 329, 419, 619, 632, 819, 846**
 Andrews, Julie, **19, 178, 674, 808, 852, 1212, 1439, 1631**
 Andrews, Naveen, **591**
 Andrews, Tod, **128**
 Andrex, **4, 342, 421, 727, 937, 1044, 1306, 1665**
 Andréyor, Yvette, **1645**
 Androcles and the lion, **257, 336**
 Andromeda strain (the), **513, 757**
 Anémone, **607, 615, 733, 1149, 1643, 1666**
 Anet, Claude, **480, 1042**
 Ange blanc (l'), *voir* Night nurse
 Ange bleu (l'), **132**
 Ange de la rue (l'), *voir* Street angel
 Ange des maudits (l'), *voir* Rancho notorious
 Ange exterminateur (l'), **1465, 1591**
 Ange ivre (l'), **451, 503, 533, 1088, 1588, 1726**
 Ange noir (l'), *voir* Black angel
 Ange rouge (l'), **127, 789, 876**
 Angel, **79**
 Angel face, **90, 1060**
 Angel in exile, **1802**
 Angèle, **1665, 1667**
 Angeli, Pier, **1448**
 Angélique, marquise des anges, **506**
 Angelo, Jean, **161, 734, 1007, 1111, 1632, 1645**
 Angelo bianco (l'), **1269, 1464**
 Anges de l'Enfer (les), *voir* Hell's angels
 Anges déçus (les), **1350**

Anges du péché (les), **1009**
 Anges marqués (les), *voir* Search (the)
 Anglade, Jean-Hugues, **221, 1826**
 Anglaise et le duc (l'), **348**
 Angoisse, *voir* Experiment perilous
 Angst, *voir* Peur (la)
 Anguille (l'), *voir* Unagi
 Aniki Bóbó, **193, 1081**
 Aniki, mon frère, **1405**
 Anima persa, **260**
 Animal crackers, **884**
 Ankrum, Morris, **299, 853, 895, 1339, 1485, 1497, 1619**
 Ann-Margret, **1366**
 Anna et les loups, **715, 1691**
 Anna Karenina, **754**
 Annabella, **247, 421, 458, 828, 841, 1017, 1394, 1813**
 Annakin, Ken, **882, 1508**
 Annaud, Jean-Jacques, **17, 614, 1066, 1605**
 Anne Boleyn, **580**
 Anne of the Indies, **1622**
 Anneaux d'or (les), *voir* Golden earrings (the)
 Année de tous les dangers (l'), **248**
 Année dernière à Marienbad (l'), **721, 1138, 1148, 1201**
 Année des treize lunes (l'), **927, 981**
 Année du Dragon (l'), **1825**
 Années déclin (les), **1354**
 Années difficiles (les), **964, 1117**
 Annie Hall, **116**
 Annonces matrimoniales, *voir* Visita (la)
 Another part of the forest, **1800**
 Another woman, **1235**
 Another year, **785**
 Anouilh, Jean, **207, 282, 869**
 Ansatsu, **1661**
 Anscochrome, **541, 794**
 Anspach, Susan, **721**
 Antichrist, **1791**
 Antoine, André, **297, 712**
 Antoine et Antoinette, **107**
 Antoine et Colette, **1255, 1487**
 Antonelli, Laura, **312, 750, 1545, 1781**
 Antonio, Lou, **984**
 Antonio das Mortes, **423, 1564**
 Antonioni, Michelangelo, **56, 70, 173, 243, 250, 284, 358, 512, 622, 655, 863, 888, 1376, 1410, 1517, 1545, 1684, 1687**
 Antonutti, Omero, **468, 830, 1526**
 Antonythasan, Jesuthasan, **744**
 Anys, Georgette, **360, 586**
 Aoki, Tomio, **366, 609, 1263**
 Aoyama, Shinji, **489**
 Apache, *voir* Bronco Apache
 Apache drums, **239**
 Aparajito, **1390, 1743**
 Aparicio, Rafaela, **468, 715, 1691**
 Aparicio, Yalitza, **1153**
 Apartment (the), **81, 497, 1301**
 Apocalypse now, **158, 663, 1599, 1722, 1750**
 Apollinaire, Guillaume, **27, 91, 410, 479, 528, 606, 1230, 1337, 1360, 1424, 1613**
 Appartement des filles (l'), **1244**
 Appât (l') (Mann), *voir* Naked spur (the)
 Appât (l') (Tavernier), **564**
 Appelez Northside 777, **423**
 Apportez-moi la tête d'A. García, *voir* Bring me the head of Alfredo Garcia
 Apprenti salaud (l'), **787**
 Après la pluie, **971**
 Après la pluie le beau temps, *voir* Don't change your husband
 Après la répétition, **130, 271, 469**
 Après la tempête, **371**
 Après la vie, **1172**
 Après-midi d'un tortionnaire (l'), **369**
 Après notre séparation, **717**
 Apted, Michael, **1173, 1614, 1798**
 Apur sansar, **1390, 1743**
 Aquistapace, Jean, **826**
 Arabesque, **547**
 Aragon, Louis, **507, 1239**
 Araignées (les), **211, 1098**
 Araignées de la nuit (les), **1718**
 Araki, Ichirō, **892**
 Aranguren, Sonsoles, **468**
 Ararat, **1662**
 Aratama, Michiyo, **593, 642, 663, 1047, 1048, 1655**
 Arbre aux sabots (l'), **308, 519, 769**
 Arbre de vie (l'), *voir* Tree of life (the)
 Arbre du désir (l'), **1545**
 Arcand, Denys, **76, 951, 1136, 1361**
 Archangel, **563**
 Arche russe (l'), **1392**
 Archer, Anne, **1488**

Ardant, Fanny, [51](#), [232](#), [432](#), [762](#), [1029](#), [1206](#),
[1307](#), [1321](#), [1611](#), [1675](#), [1788](#)
 Arden, Eve, [1004](#)
 Arden, Robert, [981](#)
 Ardisson, Edmond, [826](#), [1306](#)
 Arditi, Pierre, [97](#), [207](#), [232](#), [365](#), [541](#), [762](#),
[859](#), [880](#), [1257](#), [1307](#), [1331](#)
 Arenas, Reinaldo, [815](#)
 Arenas, Rosita, [577](#)
 Arènes sanglantes, *voir* Blood and sand
 Arestrup, Niels, [50](#), [191](#), [705](#), [765](#), [1343](#), [1358](#)
 Argent (l') (Bresson), [405](#)
 Argent (l') (L'Herbier), [1710](#), [1825](#)
 Argent de la vieille (l'), *voir* Scopone scienti-
 fico (lo)
 Argent de poche (l'), [983](#), [1606](#)
 Argento, Dario, [689](#), [1080](#), [1175](#), [1412](#), [1532](#),
[1665](#)
 Argo, Victor, [764](#), [771](#), [1142](#), [1311](#), [1732](#)
 Ariane, *voir* Love in the afternoon
 Ariane (actrice), [1825](#)
 Ariel, [1359](#)
 Arigatō-san, [574](#), [1170](#)
 Arima, Ineko, [78](#), [640](#), [685](#)
 Arioli, Emanuele, [1771](#)
 Arise, my love, [363](#)
 Arizona Junior, *voir* Raising Arizona
 Arlaud, Swann, [1262](#), [1788](#), [1818](#)
 Arlen, Richard, [857](#), [1803](#)
 Arlésienne (l'), [1385](#)
 Arletty, [55](#), [342](#), [421](#), [558](#), [1013](#), [1146](#), [1489](#),
[1595](#), [1709](#), [1747](#)
 Arliss, Leslie, [545](#), [1179](#), [1687](#)
 Armadillo, [101](#), [1280](#)
 Armaguedon, [1120](#)
 Armand, Raymond, [99](#)
 Armata Brancaleone (l'), [1430](#), [1720](#)
 Arme à gauche (l'), [500](#)
 Armée (l'), [193](#), [327](#), [746](#), [907](#), [928](#), [1438](#),
[1439](#), [1741](#)
 Armée de l'Empereur s'avance (l'), [587](#), [1052](#)
 Armée des douze singes (l'), *voir* Twelve mon-
 keys
 Armée des ombres (l'), [1352](#)
 Armendáriz, Pedro, [230](#), [330](#), [351](#), [577](#), [625](#),
[1278](#), [1347](#), [1538](#), [1690](#)
 Armoire volante (l'), [91](#), [629](#)
 Armontel, Roland, [505](#), [741](#), [1367](#)
 Armored car robbery, [1166](#)
 Armstrong, Alun, [1584](#)
 Armstrong, Louis, [866](#)
 Armstrong, R. G., [952](#), [1675](#), [1682](#)
 Armstrong, Robert, [1142](#)
 Army of one, [638](#)
 Arnaque (l'), [1460](#)
 Arnaqueur (l'), *voir* Hustler (the)
 Arnaqueurs (les), *voir* Grifters (the)
 Arno, Sig, [687](#)
 Arnold, Andrea, [1735](#)
 Arnold, Edward, [147](#), [169](#), [229](#), [321](#), [648](#), [1424](#),
[1491](#), [1508](#)
 Arnold, Jack, [684](#), [841](#), [1369](#), [1391](#), [1632](#)
 Arnold, Marcelle, [1252](#)
 Arnoul, Françoise, [285](#), [441](#), [595](#), [1611](#), [1647](#),
[1668](#), [1771](#)
 Arnoux, Robert, [789](#), [829](#)
 Arno (trilogie), [1549](#)
 Arnt, Charles, [576](#)
 Aronofsky, Darren, [25](#), [838](#), [1207](#)
 Arquette, Patricia, [1258](#), [1586](#)
 Arquette, Rosanna, [44](#), [284](#), [1311](#)
 Arrangement (the), [818](#)
 Arriaga, Guillermo, [1114](#)
 Arrière-pays (l'), [386](#)
 Arrighi, Nike, [599](#), [1209](#)
 Arrival, [724](#)
 Arsan, Emmanuelle, [513](#)
 Arsenic and old lace, [707](#), [1256](#), [1259](#)
 Art d'être aimée (l'), [277](#)
 Artaud, Antonin, [247](#), [285](#), [703](#), [1048](#), [1137](#),
[1247](#), [1306](#), [1535](#), [1825](#)
 Arthur, Jean, [147](#), [555](#), [648](#), [664](#), [898](#), [988](#),
[1132](#), [1291](#), [1314](#), [1338](#), [1491](#), [1585](#)
 Artist (the), [179](#), [731](#)
 As d'Oxford (les), [1669](#)
 As de pique (l'), [1406](#)
 Asano, Tadanobu, [948](#), [972](#), [1324](#), [1513](#), [1610](#)
 Asaoka, Ruriko, [918](#), [1104](#)
 Ascaride, Ariane, [1658](#)
 Ascenseur pour l'échafaud, [458](#), [715](#)
 Ascension (l'), [1625](#)
 Ashbrook, Dana, [1051](#)
 Ashby, Hal, [39](#), [1445](#)
 Asher, Jane, [1136](#)
 Ashida, Shintsuke, [127](#)
 Ashley, Ray, [1514](#)
 Aslan, Grégoire, [981](#), [1069](#), [1648](#)
 Aspen, [922](#)

Asphalt jungle (the), **87, 412, 471, 1413**
 Asphalte, **962**
 Asquith, Anthony, **73, 931, 1150, 1345, 1414, 1667**
 Assassin (l'), **1455**
 Assassin habite. . . au 21 (l'), **574, 1000, 1662**
 Assassin sans visage (l'), *voir* Follow me quietly
 Assassinat, *voir* Ansatsu
 Assassinat du Père Noël (l'), **142, 343, 723**
 Assassin(s), **1295**
 Assassins et voleurs, **473**
 Assaut, **477**
 Assayas, Olivier, **603, 1006, 1770**
 Asso, Pierre, **483, 1128, 1215**
 Association criminelle, *voir* Big combo (the)
 Assommoir (le), **976**
 Assurance sur la mort, *voir* Double indemnity
 Asta (chien), **185, 418, 1182, 1305, 1362**
 Astaire, Fred, **140, 474, 838, 1250, 1403, 1628, 1656, 1826**
 Aster, Ari, **364, 1793, 1819**
 Asther, Nils, **1169, 1637**
 Asti, Adriana, **218, 479, 517, 531, 611, 1174**
 Astor, Junie, **91, 290, 347, 993, 1756**
 Astor, Mary, **32, 143, 260, 687, 781, 795, 1027, 1102, 1248, 1523, 1651**
 At Berkeley, **1550**
 Atalante (l'), **56, 318, 579**
 Atantic City, **1436**
 Atherton, William, **1462**
 Atika, Aure, **309, 1343, 1432**
 Atkine, Féodor, **854, 913, 1483, 1492, 1694**
 Atkinson, Ashlie, **532**
 Atkinson, Dorothy, **887**
 Atkinson, Rowan, **928, 981, 1811**
 Atlantic City, **1638**
 Atlantide (l') (Feyder), **1111, 1632**
 Atlantide (l') (Pabst), **965, 1632**
 Atlantique, latitude 41°, *voir* A night to remember
 Atonement, **1678**
 Attache-moi, **1289, 1540**
 Attack, **635, 1055**
 Attal, Henri, **550, 1276, 1362**
 Attanasio, Ugo, **215**
 Attaque de la malle-poste (l'), *voir* Rawhide
 Attenborough, Richard, **158, 171, 439, 443, 513, 657, 885, 1109, 1366, 1430, 1680**
 Attente des femmes (l'), **318**
 Attila Marcel, **301**
 Atwill, Lionel, **70, 126, 213, 492, 652, 732, 980, 982, 991, 1112, 1424, 1486, 1574**
 Au bonheur des dames (Cayatte), **764**
 Au bonheur des dames (Duvivier), **148**
 Au bord de la mer bleue, **433, 1156, 1484**
 Au bout de la nuit, *voir* Something wild (Garfein)
 Au cœur de la nuit, *voir* Dead of night
 Au cœur du mensonge, **206**
 Au delà des collines, **1368**
 Au delà des grilles, **508**
 Au-delà des montagnes, **332**
 Au-dessous du volcan, *voir* Under the volcano
 Au feu les pompiers, **198, 256, 658, 1406**
 Au fil de l'eau, *voir* House by the river
 Au fond de mon cœur, *voir* Deep in my heart
 Au gré du courant, **930**
 Au hasard Balthazar, **481, 798, 935, 1709, 1816**
 Au loin s'en vont les nuages, **679, 732, 1340**
 Au nom de la loi (Germi), *voir* In nome della legge
 Au nom de la loi (Tourneur), **588**
 Au nom du pape-roi, **187**
 Au nom du père, **1382**
 Au nom du peuple italien, **135, 1076**
 Au pan coupé, **441, 1344, 1605**
 Au revoir là-haut, **537, 705**
 Au revoir les enfants, **450, 458, 1260, 1731**
 Au royaume des cieux, **739**
 Au service secret de sa majesté, **471, 747, 1131, 1581**
 Au seuil de la vie, *voir* Nära livet
 Au travers des oliviers, **963, 966**
 Aube de la famille Ōsone (l'), **193, 746, 907**
 Auber, Brigitte, **395, 467, 1296**
 Auber, Daniel-François-Esprit, **1640**
 Auberge rouge (l'), **96**
 Auberjonois, René, **397, 756, 1315, 1786**
 Aubry, Cécile, **390, 1816**
 Auclair, Michel, **82, 280, 390, 844, 1224, 1379, 1628, 1754, 1771**
 Auden, W. H., **928**
 Audiard, Jacques, **52, 512, 580, 744, 997, 1085, 1343, 1358, 1590, 1767, 1775**
 Audiard, Michel, **41, 280, 360, 382, 397, 518, 743, 997, 1026, 1598**

Audiberti, Jacques, [52](#), [135](#), [257](#), [621](#), [721](#),
[793](#), [1096](#), [1100](#), [1137](#), [1228](#), [1565](#),
[1588](#), [1610](#), [1783](#), [1807](#)
 Audition, [1826](#)
 Audley, Maxine, [453](#), [1451](#), [1517](#)
 Audran, Stéphane, [38](#), [159](#), [251](#), [353](#), [477](#),
[511](#), [550](#), [562](#), [605](#), [681](#), [711](#), [847](#),
[997](#), [1084](#), [1123](#), [1127](#), [1244](#), [1299](#),
[1348](#), [1456](#), [1827](#)
 Audret, Pascale, [963](#), [1708](#)
 Audry, Jacqueline, [212](#), [741](#), [1405](#), [1715](#), [1744](#)
 Auer, Mischa, [147](#), [547](#), [981](#), [1294](#), [1336](#)
 Auger, Claudine, [132](#), [182](#), [1447](#), [1569](#)
 Auld lang syne, [696](#), [790](#)
 Aumont, Jean-Pierre, [68](#), [343](#), [421](#), [456](#), [458](#),
[548](#), [599](#), [694](#), [1288](#), [1771](#)
 Aumont, Michel, [510](#), [614](#), [1207](#), [1362](#), [1389](#),
[1641](#)
 Aumont, Tina, [552](#), [694](#), [842](#), [1720](#), [1801](#)
 Aurel, [1776](#)
 Aurel, Jean, [1143](#)
 Aurenche, Jean, [49](#), [685](#), [1228](#), [1272](#)
 Auric, Georges, [82](#), [628](#), [773](#), [1398](#), [1754](#)
 Aurore (l'), *voir* Sunrise
 Austen, Jane, [761](#), [1135](#), [1588](#), [1793](#), [1795](#)
 Austin, Jerry (nain), [1476](#)
 Austin Powers, [341](#), [742](#), [1352](#), [1438](#)
 Autant-Lara, Claude, [50](#), [96](#), [224](#), [253](#), [442](#),
[586](#), [744](#), [899](#), [1053](#), [1272](#), [1382](#),
[1645](#), [1701](#), [1744](#), [1747](#), [1809](#)
 Autant en emporte le vent, *voir* Gone with the
 wind
 Auteuil, Daniel, [221](#), [460](#), [762](#), [999](#), [1202](#), [1206](#),
[1232](#), [1451](#), [1624](#)
 Autobiographie d'une princesse, [42](#), [1641](#)
 Autopsie d'un meurtre, *voir* Anatomy of a mur-
 der
 Autour de L'argent, [1825](#)
 Autour de minuit, *voir* Round midnight
 Auto rouge (l'), [1512](#)
 Autran, Paolo, [1484](#)
 Autre (l'), *voir* Other (the)
 Autre côté de l'espoir (l'), [713](#)
 Autres (les), *voir* Others (the)
 Aux deux colombes, [909](#)
 Aux petits bonheurs, [1666](#)
 Aux postes de combat, *voir* Bedford incident
 (the)
 Aux sources du Nil, *voir* Mountains of the
 Moon
 Avant de t'aimer, *voir* Not wanted
 Avant la nuit, *voir* Before night falls
 Avant le déluge, [1132](#)
 Avant que j'oublie, [840](#), [1161](#)
 Avanti, [505](#)
 Avatar, [940](#)
 Avati, Pupi, [330](#), [628](#), [1080](#)
 Ave César, *voir* Hail Caesar
 Avec le sourire, [1079](#)
 Avengers (the), [471](#), [1040](#), [1131](#)
 Aventure au Sahara, [827](#)
 Aventure d'une nuit (l'), *voir* Remember the
 night
 Aventure de Catherine C., [432](#)
 Aventure de madame Muir (l'), *voir* Ghost and
 Mrs. Muir (the)
 Aventure vient de la mer (l'), *voir* French-
 man's creek
 Aventures d'Ivan Tchoukine (les), [868](#)
 Aventures d'Okunidé (les), [1404](#)
 Aventures de Don Juan (les), [1476](#)
 Aventures de Pinocchio (les), [405](#), [1246](#)
 Aventures de Robert Macaire (les), [1007](#)
 Aventures de Robin des Bois (les), [85](#), [202](#),
[453](#), [1070](#), [1178](#)
 Aventures de Robinson Crusoe (les), *voir* Ro-
 binson Crusoe
 Aventures de Sherlock Holmes (les), [493](#)
 Aventures de Tintin (les), [1079](#), [1203](#), [1270](#)
 Aventures du capitaine Wyatt (les), *voir* Dis-
 tant drums
 Aventures en Birmanie, *voir* Objective, Burma
 Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec
 (les), [1538](#)
 Aventures extraordinaires de Mister West (les),
[476](#)
 Aventures fantastiques, [619](#), [1787](#)
 Aventures fantastiques du baron de Munchau-
 sen (les), *voir* Münchhausen
 Aventurier du Rio Grande (l'), [625](#)
 Aventurier du Texas (l'), [165](#)
 Aventuriers (les), [184](#)
 Aventuriers de l'arche perdue (les), *voir* In-
 dian Jones I
 Averty, Jean-Christophel, [670](#), [1323](#)
 Avery, Tex, [687](#), [1604](#), [1759](#)
 Aveu (l') (Sirk), *voir* Summer storm

Aveux d'un espion nazi (les), *voir* Confessions of a nazi spy
 Aviator, **245**, **1431**
 Avida Dollars, *voir* Dalí, Salvador
 Avida, **328**
 Avril, **186**, **1533**, **1625**
 Avril et le monde truqué, **387**
 Avron, Philippe, **1693**
 Avventura (l'), **512**
 Avventuriera del piano di sopra (l'), **439**
 Awashima, Chikage, **642**, **790**, **1357**, **1814**
 Awful truth (the), **1182**
 Axel, Gabriel, **251**
 Axton, Hoyt, **1351**
 Ayckbourn, Alan, **541**, **944**, **1257**
 Aylmer, Felix, **77**, **565**, **632**, **1179**, **1245**, **1265**, **1619**
 Aymé, Jean, **487**, **1096**
 Aymé, Marcel, **586**, **1121**, **1346**
 Ayres, Lew, **262**, **355**, **1094**, **1468**
 Azabal, Lubna, **1252**
 Azéma, Sabine, **97**, **207**, **232**, **537**, **541**, **683**, **859**, **944**, **1207**, **1211**, **1257**, **1307**, **1374**
 Azmi, Shabana, **657**
 Aznavour, Charles, **225**, **578**, **803**, **831**, **1531**, **1565**, **1606**, **1662**

 Baas, Balduin, **1337**
 Bab el hadid, *voir* Gare centrale
 Babe, **1450**, **1714**
 Babe, Fabienne, **286**
 Babe, le cochon dans la ville, **1714**
 Babel, **1644**
 Babel, Isaac, **811**
 Babes on Broadway, **841**
 Babluani, Géla, **767**
 Baby doll, **65**, **514**, **734**, **1636**, **1810**
 Baby face, **1204**
 Bacall, Lauren, **13**, **14**, **149**, **265**, **463**, **671**, **1303**, **1326**, **1390**, **1428**, **1477**, **1573**, **1811**
 Baccara, **703**
 Bacchelli, Riccardo, **1275**
 Bach, Christoph, **1006**
 Bach, Jean-Sébastien, **1039**
 Bachelet, Pierre, **614**
 Back street, **1802**
 Backlash, **112**
 Backus, Jim, **336**, **538**, **637**, **747**
 Baclanova, Olga, **147**, **577**, **1672**, **1802**
 Bacon, Irving, **229**
 Bacon, Kevin, **1035**
 Bacon, Lloyd, **217**, **508**, **758**, **1177**
 Bacri, Jean-Pierre, **97**, **430**, **664**, **797**, **1175**, **1452**
 Bacurau, **1719**
 Bad and the beautiful (the), *voir* Ensorcelés (les)
 Bad boy Bubby, **1445**
 Bad day at Black Rock, **807**, **1038**
 Bad influence, **719**, **1302**
 Bad lieutenant, **1120**, **1732**
 Bad timing, **898**
 Badalamenti, Angelo, **40**, **162**
 Baddeley, Hermione, **882**, **1110**, **1680**
 Badel, Pierre, **1407**
 Badger, Clarence G., **303**
 Badham, Marie, **646**
 Badie, Laurence, **3**, **39**, **1252**, **1724**
 Badlanders (the), **412**
 Badlands, **408**, **1605**
 Baez, Joan, **198**
 Bagarres, **1267**
 Bagdad café, **1824**
 Bai, Yang, **621**
 Baie des Anges (la), **554**
 Bailey, Marion, **366**, **637**, **887**
 Bailey, Pearl, **826**
 Baïonnette au canon, **46**
 Baiser du tueur (le), *voir* Killer's kiss
 Baisers volés, **195**, **1255**
 Baishō, Mitsuko, **999**, **1736**
 Bajor, Michal, **607**, **857**, **876**
 Baker, Art, **1659**
 Baker, Carroll, **65**, **645**, **1461**, **1810**
 Baker, Diane, **336**, **1313**, **1579**
 Baker, Dylan, **1655**
 Baker, Fay, **609**
 Baker, Joe Don, **76**, **146**, **253**, **1087**, **1359**
 Baker, Joséphine, **276**
 Baker, Kathy, **1316**
 Baker, Lenny, **834**
 Baker, Roy ward, **662**
 Baker, Stanley, **138**, **190**, **398**, **518**, **841**, **1156**, **1327**, **1619**
 Bakshi, Ralph, **1144**

Bakumatsu taiyōden, [187](#), [775](#), [879](#), [1059](#), [1324](#), [1661](#)
 Bakushū, [1357](#)
 Báky, Josef von, [859](#)
 Bal (le), [1503](#)
 Bal des maudits (le), [1703](#)
 Bal des pompiers (le), [789](#)
 Bal des vampires (le), [470](#), [748](#)
 Balaban, Bob, [709](#), [1020](#), [1565](#)
 Balabanov, Alexeï, [215](#), [378](#), [572](#), [945](#), [1367](#)
 Balade sauvage (la), *voir* Badlands
 Baladuccio, Michael, [263](#)
 Balanta, [693](#)
 Balasko, Josiane, [733](#), [811](#), [1262](#), [1331](#), [1373](#), [1389](#), [1481](#), [1717](#)
 Balázs, Béla, [1685](#)
 Balcon, Michael, [474](#), [1394](#)
 Baldwin, Alec, [245](#), [528](#), [1673](#)
 Baldwin, William, [119](#), [1470](#)
 Bale, Christian, [80](#), [244](#), [300](#), [702](#), [886](#), [1133](#), [1430](#)
 Balestri, Andrea, [405](#)
 Balfour, Betty, [1710](#)
 Balfour, Katharine, [984](#)
 Balibar, Jeanne, [482](#), [529](#), [1738](#), [1784](#), [1789](#)
 Balin, Mireille, [716](#), [1042](#), [1096](#), [1293](#), [1380](#), [1467](#)
 Bálint, András, [1280](#)
 Ball, Lucille, [404](#), [910](#), [1216](#), [1495](#), [1659](#)
 Ball of fire, [1259](#), [1420](#)
 Ballad of Buster Scruggs (the), [1700](#)
 Ballad of Cable Hogue (the), [1282](#)
 Ballade de Bruno (la), *voir* Stroszek
 Ballade de Narayama (la) (Imamura), [149](#), [1025](#), [1389](#)
 Ballade de Narayama (la) (Kinoshita), [149](#), [1389](#), [1551](#)
 Ballade du soldat (la), [130](#)
 Ballard, J. G., [44](#), [244](#)
 Ballet, [1554](#)
 Ballets écarlates (les), [1718](#)
 Ballon rouge (le), [1762](#)
 Balmer, Jean-François, [545](#), [592](#), [1013](#)
 Balpêtré, Antoine, [50](#), [122](#), [135](#), [154](#), [722](#), [844](#), [1009](#), [1026](#), [1132](#), [1578](#), [1729](#), [1762](#)
 Balsam, Martin, [138](#), [250](#), [377](#), [622](#), [837](#), [1036](#), [1127](#), [1364](#), [1463](#), [1474](#), [1737](#), [1746](#)
 Balthus, [315](#), [1029](#), [1643](#)
 Balutin, Jacques, [1045](#), [1804](#)
 Balzac, Honoré de, [89](#), [154](#), [339](#), [359](#), [714](#), [898](#), [931](#), [1126](#), [1224](#)
 Balzac et la petite tailleuse chinoise, [536](#)
 Bambi, [283](#)
 Bán, János, [536](#)
 Ban, Junzaburō, [491](#)
 Banco à Las Vegas, *voir* Silver bears
 Bancroft, Anne, [346](#), [601](#), [679](#), [859](#), [1066](#), [1209](#), [1599](#)
 Bancroft, George, [64](#), [477](#), [1338](#), [1672](#), [1809](#)
 Bancs publics, [1389](#)
 Band of angels, [47](#), [791](#)
 Band wagon (the), *voir* Tous en scène
 Bande à part, [1239](#), [1505](#)
 Bande des quatre (la), [1627](#)
 Bandera (la), [508](#), [1017](#), [1256](#), [1389](#)
 Banderas, Antonio, [64](#), [186](#), [372](#), [447](#), [806](#), [1110](#), [1289](#)
 Bandit (le), *voir* Naked dawn (the)
 Bandito (il), [857](#)
 Bandits, bandits, *voir* Time bandits
 Banerjee, Ajit, [1767](#)
 Banerjee, Victor, [214](#), [1324](#)
 Bangiku, [1414](#)
 Banionis, Donatas, [1015](#)
 Bank dick (the), *voir* Mines de rien
 Bank holiday, [1633](#)
 Bankhead, Tallulah, [1742](#)
 Banks, Jonathan, [1705](#)
 Banks, Leslie, [447](#), [503](#), [670](#), [682](#), [864](#), [885](#), [889](#), [1245](#), [1530](#), [1686](#)
 Bánky, Vilma, [795](#)
 Bannen, Ian, [419](#), [484](#), [606](#), [819](#), [1798](#)
 Bannerjee, Haradhan, [906](#), [1359](#), [1767](#)
 Bannerjee, Karuna, [1390](#), [1743](#)
 Banni des îles (le), *voir* Outcast of the islands
 Bannie du foyer, *voir* Tormento
 Bannissement (le), [915](#)
 Banshees of Inishferin, [935](#)
 Banshun, [1010](#), [1213](#)
 Banzie, Brenda de, [8](#), [929](#), [1561](#), [1659](#)
 Baquet, Maurice, [482](#), [520](#), [557](#), [993](#), [1549](#)
 Bär, Harry, [1682](#)
 Barabbas, [132](#)
 Baranovskaïa, Vera, [1160](#)
 Baratier, Jacques, [257](#), [705](#), [721](#), [1137](#), [1364](#)
 Barbara, [1784](#)
 Barbarosa, [164](#)
 Barbary coast, [1266](#)

Barbé, Marc, [497](#), [688](#), [1774](#)
 Barbe à papa (la), *voir* Paper moon
 Barbe-Noire, [20](#)
 Barber (the), [226](#)
 Barberousse, [503](#), [971](#), [1120](#), [1527](#)
 Barbie, Klaus, [46](#), [450](#), [557](#), [1034](#), [1304](#)
 Barbier, Christian, [1352](#)
 Barbier-Krauss, Charlotte, [712](#), [1265](#)
 Barbier de Sibérie (le), [1371](#)
 Barbosa, Felipe, [1370](#)
 Barbouth, Joël, [911](#)
 Barbouzes (les), [41](#)
 Barbusse, Henri, [754](#), [1201](#)
 Barcis, Artur, [117](#), [876](#)
 Bardèche, Maurice, [946](#), [1155](#)
 Bardelys the magnificent, [977](#)
 Bardem, Javier, [309](#), [526](#), [815](#), [833](#), [1077](#), [1094](#), [1457](#)
 Bardem, Juan Antonio, [342](#), [1701](#), [1773](#)
 Bardini, Aleksander, [876](#)
 Bardot, Brigitte, [42](#), [111](#), [225](#), [543](#), [950](#), [1390](#), [1809](#)
 Bardou, Camille, [60](#), [161](#)
 Barefoot contessa (the), [1288](#), [1732](#)
 Barfly, [914](#)
 Barge, Paul, [1187](#)
 Barga, Daniel von, [263](#)
 Baring, Norah, [918](#), [931](#), [1414](#)
 Barma, Claude, [704](#), [889](#), [1349](#)
 Barnes, Binnie, [926](#)
 Barnes, George, [1419](#), [1740](#)
 Barnet, Boris, [223](#), [259](#), [287](#), [316](#), [433](#), [476](#), [680](#), [1303](#), [1484](#)
 Barnett, Vince, [422](#), [530](#), [1443](#)
 Barocco, [1603](#)
 Baron Cohen, Sacha, [532](#), [736](#), [1326](#), [1673](#)
 Baron de Crac (le), [619](#), [1605](#)
 Baron de l'Arizona (le), [81](#), [1033](#)
 Baron fantôme (le), [1221](#)
 Baron Prášil, *voir* Baron de Crac (le)
 Baroncelli, Jacques de, [898](#), [1115](#)
 Baronne de minuit (la), *voir* Midnight
 Baroux, Lucien, [703](#), [727](#), [1407](#), [1475](#)
 Barr, Jean-Marc, [431](#), [606](#), [616](#), [646](#), [1406](#), [1477](#)
 Barrat, Robert, [254](#), [761](#), [1157](#), [1204](#), [1436](#), [1644](#)
 Barrault, Jean-Louis, [26](#), [155](#), [195](#), [292](#), [784](#), [1013](#), [1098](#), [1238](#), [1441](#), [1489](#)
 Barrault, Marie-Christine, [103](#), [312](#), [361](#), [747](#), [973](#), [1142](#), [1247](#), [1634](#)
 Barravento, [897](#)
 Barreto, Lima, [105](#)
 Barrett, Edith, [514](#), [1025](#), [1490](#)
 Barrett, Vince, [332](#)
 Barrie, J. M., [434](#), [569](#)
 Barrier, Maurice, [537](#), [614](#), [1066](#), [1230](#)
 Barrière de chair (la), [1155](#)
 Barry, Joan, [946](#)
 Barry, John, [178](#)
 Barry, [95](#)
 Barry Lyndon, [237](#), [403](#), [476](#), [961](#), [1124](#), [1543](#)
 Barrymore, Drew, [887](#)
 Barrymore, Ethel, [14](#), [19](#), [218](#), [568](#), [740](#), [901](#)
 Barrymore, John, [19](#), [438](#), [792](#), [795](#)
 Barrymore, John Drew, [445](#)
 Barrymore, Lionel, [19](#), [147](#), [265](#), [377](#), [379](#), [399](#), [431](#), [438](#), [652](#), [779](#), [792](#), [995](#), [1412](#), [1490](#), [1533](#)
 Barthelmess, Richard, [210](#), [249](#), [708](#), [988](#), [1157](#), [1169](#), [1799](#)
 Bartholomew, Freddie, [1412](#)
 Bartleby, [715](#)
 Bartok, Eva, [1343](#)
 Barton, Charles, [743](#)
 Barton Fink, [1236](#)
 Barzman, Ben, [612](#)
 Barzyk, Patricia, [647](#), [909](#), [1254](#), [1536](#), [1718](#)
 Bas-fonds (les) (Kurosawa), [527](#), [993](#), [1134](#)
 Bas-fonds (les) (Renoir), [527](#), [993](#), [1596](#)
 Bas-fonds de Frisco (les), *voir* Thieves' highway
 Bas-fonds de Mexico (les), *voir* Salon Mexico
 Bas-fonds new-yorkais (les), *voir* Underworld USA
 Bas les masques, *voir* Deadline U. S. A.
 Basehart, Richard, [6](#), [29](#), [46](#), [145](#), [525](#), [609](#), [846](#), [1526](#), [1559](#), [1626](#)
 Bashō, Matsuo, [582](#)
 Bashung, Alain, [365](#)
 Basic instinct, [3](#), [119](#)
 Basic training, [1696](#)
 Basinger, Kim, [6](#), [981](#), [997](#), [1589](#)
 Baskin, Richard, [301](#)
 Basler, Marianne, [381](#), [529](#), [1276](#), [1653](#)
 Bass, Saul, [158](#), [182](#), [355](#), [443](#), [575](#), [826](#), [844](#), [993](#), [1004](#), [1017](#), [1036](#), [1054](#), [1561](#), [1580](#)

Bassac, Robert, [1618](#)
 Bassermann, Albert, [339](#), [539](#), [595](#), [1322](#), [1670](#)
 Basset, Gaby, [522](#), [727](#)
 Bassilachvili, Oleg, [992](#)
 Bastos, Othon, [423](#), [1564](#)
 Bataille, Henry, [1181](#)
 Bataille, Sylvia, [195](#), [211](#), [557](#), [618](#), [1613](#), [1701](#)
 Bataille d'Alger (la), [1375](#)
 Bataille de l'eau lourde (la), [1781](#)
 Bataille de Naples (la), [259](#), [837](#)
 Bataille de San Pietro (la), *voir* Battle of San Pietro (the)
 Bataille du Rio de la Plata (le), [1656](#)
 Bataille du rail (la), [1209](#)
 Bataillon des sans-amour (le), *voir* Mayor of Hell (the)
 Batalov, Nikolaï, [287](#), [1160](#), [1766](#)
 Batcheff, Pierre, [161](#), [734](#), [784](#), [979](#), [1344](#)
 Bateau (le), *voir* Boot (das)
 Bateau phare (la), *voir* Lightship (the)
 Bateau pour les Indes, [1278](#)
 Bates, Alan, [189](#), [902](#), [1020](#), [1045](#)
 Bates, Florence, [98](#), [1056](#)
 Batman, [6](#), [901](#), [1127](#)
 Batman begins, [886](#), [1430](#)
 Batman, le défi, *voir* Batman returns
 Batman returns, [6](#), [901](#), [1127](#), [1680](#)
 Battement de cœur, [347](#)
 Battisti, Carlo, [539](#)
 Battle cry, [890](#)
 Battle of San Pietro (the), [265](#), [313](#), [410](#)
 Battling Butler, [1501](#)
 Bauchau, Patrick, [807](#), [1194](#), [1222](#)
 Baudelaire, Charles, [68](#), [351](#), [512](#), [900](#), [1316](#)
 Bauer, Steven, [686](#)
 Baugin, Lupin, [746](#)
 Baum, Vicky, [792](#), [858](#), [1820](#)
 Baumer, Jacques, [13](#), [55](#), [176](#), [674](#), [727](#), [931](#), [1062](#), [1225](#), [1631](#), [1729](#), [1830](#)
 Baur, Harry, [4](#), [142](#), [378](#), [646](#), [675](#), [860](#), [1043](#), [1062](#), [1121](#), [1373](#), [1389](#), [1562](#), [1740](#)
 Bausch, Pina, [23](#), [608](#), [1229](#)
 Bava, Mario, [641](#), [722](#), [1559](#), [1601](#)
 Baxter, Alan, [115](#), [1500](#)
 Baxter, Anne, [118](#), [490](#), [588](#), [872](#), [1155](#), [1229](#), [1287](#), [1326](#), [1341](#), [1816](#)
 Baxter, Deborah, [1174](#)
 Baxter, Vera Baxter, [1529](#)
 Baxter, Warner, [547](#), [1177](#), [1418](#)
 Bayard, Micha, [70](#), [488](#), [552](#), [659](#), [669](#), [883](#), [1054](#)
 Bayat, Sareh, [1458](#)
 Baye, Nathalie, [9](#), [276](#), [599](#), [874](#), [909](#), [1013](#), [1096](#), [1158](#), [1219](#), [1350](#), [1401](#), [1465](#), [1823](#)
 Bazin, Hervé, [375](#), [578](#)
 Bazin, René, [375](#), [1735](#)
 Be happy, *voir* Happy-go-lucky
 Beach, Adam, [1610](#), [1615](#)
 Beachhead, [1664](#)
 Beach red, [836](#), [1327](#)
 Beale, Simon Russell, [1541](#)
 Bean, [1811](#)
 Béart, Emmanuelle, [51](#), [125](#), [349](#), [398](#), [425](#), [714](#), [999](#), [1688](#)
 Béart, Guy, [1708](#)
 Beat the devil, [243](#), [654](#), [1427](#)
 Beatles (the), [268](#), [286](#), [325](#), [463](#), [751](#), [1164](#), [1393](#)
 Beatrice Cenci, *voir* Château des amants maudits (le)
 Beatty, Ned, [26](#), [233](#), [424](#), [507](#), [770](#), [1015](#), [1072](#), [1093](#), [1305](#), [1371](#)
 Beatty, Warren, [397](#), [1044](#), [1052](#), [1238](#), [1307](#), [1462](#), [1637](#)
 Beau Brummell (le), [1639](#)
 Beau fixe sur New York, [81](#), [173](#), [497](#), [1348](#), [1675](#)
 Beau Geste, [798](#), [1256](#)
 Beau is afraid, [1819](#)
 Beau mariage (le), [53](#), [1539](#)
 Beau-père, [1219](#)
 Beau Serge (le), [138](#), [1628](#)
 Beaudine, William, [101](#), [1386](#)
 Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de, [1252](#)
 Beauregard, Georges de, [1744](#)
 Beauvais, Frank, [634](#), [1549](#), [1777](#)
 Courts, [1549](#), [1777](#)
 Beauvois, Xavier, [271](#), [1158](#), [1666](#), [1811](#)
 Bécaud, Gilbert, [877](#), [941](#)
 Bechet, Sidney, [1165](#)
 Beck, Béatrix, [184](#)
 Beck, Pierre-Michel, [759](#)
 Becker, Harold, [1188](#)
 Becker, Jacques, [22](#), [30](#), [107](#), [177](#), [522](#), [716](#), [770](#), [998](#), [1293](#), [1296](#), [1744](#)
 Becker, Wolfgang, [292](#)
 Beckinsale, Kate, [1400](#)

Becky Sharp, **1543**
 Bedazzled, **1631**
 Bedelia, Bonnie, **1201**
 Bedford incident (the), **522, 1746**
 Bedlam, **778, 1487**
 Bedos, Guy, **721, 1185, 1804**
 Bedos, Nicolas, **762**
 Bedoya, Alfonso, **740, 779, 1316, 1456, 1538, 1802**
 Beer, Paula, **25**
 Beer barrel polka, **885, 1394, 1667**
 Beery, Wallace, **225, 293, 438, 699, 711, 718, 779, 792, 813, 932, 995, 1236**
 Beery Jr., Noah, **598, 690, 1513, 1568**
 Beethoven, Ludwig van, **219, 478, 805**
 Beetlejuice, **528, 964, 1718**
 Before night falls, **815**
 Before the devil knows you're dead, **1002**
 Bégaudeau, François, **1077**
 Begley, Ed, **27, 208, 377, 598, 622, 795, 1400, 1413**
 Beguiled (the), *voir* Proies (les)
 Beiderbecke, Bix, **1303, 1315**
 Beineix, Jean-Jacques, **1826, 1828**
 Being John Malkovich, **1437**
 Being there, **39**
 Bejo, Bérénice, **179, 309, 337**
 Bel-Ami, **1122**
 Bel Geddes, Barbara, **425, 812, 1256, 1526, 1561, 1651**
 Belafonte, Harry, **532, 826, 1413**
 Belaïeff, Olga, **1178**
 Belfast, Maine, **1551**
 Belières, Léon, **624**
 Bell, James, **1007**
 Bell, Marie, **4, 741, 931**
 Bell, Monta, **1802**
 Bell'Antonio (il), **107**
 Bell, book and candle, **1469**
 Bellamy, Ralph, **255, 337, 1182, 1239, 1589, 1739**
 Bellaver, Harry, **1496**
 Bellboy (the), **1501**
 Belle Américaine (la), **1626**
 Belle au bois dormant (la), *voir* Sleeping beauty
 Belle aux cheveux roux (la), *voir* Red-headed woman
 Belle de jour, **381, 1314, 1808**
 Belle de Moscou (la), *voir* Silk stockings
 Belle époque (la), **762**
 Belle équipe (la), **176**
 Belle espionne (la), *voir* Sea devils
 Belle et la Bête (la), **82, 550, 581, 718, 766, 841, 1316, 1711**
 Belle et le clochard (la), *voir* Lady and the tramp
 Belle noiseuse (la), **714, 1627**
 Belle ténébreuse (la), *voir* Mysterious lady (the)
 Bellemare, Pierre, **496, 672, 746, 922, 1694**
 Belles années (les), *voir* Cuore
 Belles années de Miss Brodie (les), *voir* Prime of Miss Jean Brodie (the)
 Belli, Agostina, **181, 1016**
 Belli, Giuseppe, **465, 1264**
 Bellini, Vincenzo, **1230**
 Bellissima, **1310, 1624**
 Belloc Lowndes, Marie, **806, 914, 1094**
 Bellocchio, Marco, **503, 655, 1382, 1686, 1817**
 Bellon, Loleh, **30, 1151**
 Bellon, Yannick, **1151**
 Bells are ringing, **832**
 Bells of St Mary (the), *voir* Cloches de Sainte-Marie (les)
 Bellucci, Monica, **1813**
 Belly of an architect (the), *voir* Ventre de l'architecte (le)
 Belly, Henri, **1293**
 Belmondo, Jean-Paul, **124, 184, 209, 468, 506, 523, 602, 803, 925, 978, 1067, 1100, 1195, 1203, 1229, 1310, 1331, 1595, 1778**
 Belovy, **1083**
 Belphégor, **704, 1645**
 Belushi, John, **507**
 Belvaux, Lucas, **159, 1172**
 Belvaux, Remy, **1392**
 Ben-Hur (Niblo), **28, 514, 1012**
 Ben-Hur (Wyler), **245, 514, 831, 1012**
 Benassi, Memo, **1397**
 Benchley, Robert, **57**
 Bend of the river, **30, 402, 836, 1471**
 Bendix, William, **20, 400, 481, 575, 910, 1388, 1742**
 Benedetti, Nelly, **3**
 Benedict, Paul, **198, 561**
 Benetti, Adriana, **351, 1170**
 Bénévole (le), **370**
 Beneyton, Yves, **1382**

Benigni, Roberto, **1788**
 Benilde, **1800**
 Bening, Annette, **534, 858, 1141, 1158**
 Benioff, David, **1130**
 Benjamin, Richard, **575**
 Benjamin ou les mémoires d'un puceau, **1077, 1709**
 Bennent, David, **1606**
 Bennent, Heinz, **847, 1105, 1610**
 Bennett, Bruce, **585, 671, 942, 1316, 1474**
 Bennett, Compton, **1423**
 Bennett, Joan, **5, 232, 410, 627, 629, 765, 806, 1049, 1176, 1435, 1665**
 Bennett, Leila, **1486**
 Benny, Jack, **982**
 Benoît, Pierre, **1111, 1632**
 Bentham, Jeremy, **119, 754, 847, 880, 1217, 1372, 1392, 1419, 1487, 1494, 1602, 1634**
 Benti, Galeazzo, **1503**
 Bentivoglio, Fabrizio, **1078**
 Béraud, Luc, **1196**
 Berberova, Nina, **1602**
 Berbert, Marcel, **1610**
 Berceuse sur un air de mystère, **972**
 Bercot, Emmanuelle, **1204**
 Beregi Sr., Oscar, **551**
 Berek, Katalin, **1787**
 Berellini, Bruno, **189**
 Berenger, Tom, **119, 1488**
 Berenson, Marisa, **403, 1140, 1584**
 Béres, Ilona, **1280**
 Beresford, Bruce, **1768**
 Bérêts verts (les), **449**
 Berg, Alban, **1205, 1286**
 Bergé, Francine, **1077, 1222, 1531**
 Bergamasco, Sonia, **531**
 Bergen, Candice, **198, 1433**
 Berger, Éric, **683**
 Berger, Grete, **837**
 Berger, Helmut, **465, 479, 528, 788, 1783**
 Berger, Ludwig, **169**
 Berger, Nicole, **225, 1565**
 Berger, Paolo, **1473**
 Berger, Senta, **763, 1055, 1720**
 Bergerac, Jacques, **1040**
 Bergeron, René, **68, 421, 1293**
 Bergin, Patrick, **615**
 Bergkatze (die), voir Chatte des montagnes (la)
 Bergman, Ingmar, **41, 60, 86, 130, 145, 224, 307, 311, 318, 325, 334, 341, 348, 385, 387, 427, 436, 469, 559, 698, 734, 802, 813, 826, 856, 1085, 1105, 1171, 1189, 1205, 1234, 1251, 1275, 1278, 1284, 1482, 1500, 1528, 1531, 1637, 1754, 1811**
 Bergman, Ingrid, **8, 41, 54, 106, 226, 319, 502, 527, 562, 572, 681, 801, 821, 982, 988, 1024, 1129, 1176, 1210, 1366, 1414, 1669**
 Bergman, Vera, **1467**
 Bergner, Elizabeth, **710**
 Berkeley, Busby, **213, 306, 362, 758, 855, 1044, 1086, 1177, 1241, 1283, 1552, 1664, 1784**
 Berlanga, Luis García, **1749, 1773, 1796**
 Berléand, François, **45, 121, 512, 1317, 1662, 1828**
 Berlin, Irving, **583, 1266, 1587, 1665**
 Berlin Alexanderplatz, **486, 1342, 1360**
 Berlin express, **431, 524, 1585**
 Berling, Charles, **603, 669, 709, 802, 838, 1329, 1346, 1536, 1611**
 Berling, Peter, **31, 93, 1066**
 Bernède, Arthur, **704, 1645**
 Bernanos, Georges, **103, 122, 798, 884, 1685**
 Bernard, Armand, **272, 499, 815, 829, 979, 1153**
 Bernard, Paul, **151, 228, 682, 869, 1124, 1379, 1424, 1646**
 Bernard, Raymond, **499, 725, 875, 979, 1078, 1247, 1441, 1450, 1562, 1744**
 Bernard-Roland, **1709**
 Bernhardt, Curtis, **332, 671, 760, 1509, 1639, 1711**
 Bernie, **188**
 Bernstein, Henri, **150, 232**
 Bernstein, Leonard, **1017**
 Berri, Claude, **529, 566, 1346, 1661**
 Berriau, Simone, **13, 727, 1380, 1631**
 Berridge, Elizabeth, **1582**
 Berroyer, Jackie, **274, 370, 1714**
 Berry, John, **768, 867, 1273, 1579, 1626, 1744**
 Berry, Jules, **136, 268, 358, 384, 557, 703, 727, 1136, 1146, 1454, 1595, 1631,**

1709, 1711, 1830
 Berry, Mady, 1616
 Berry, Richard, 33, 564, 615, 1686
 Berryman, Dorothée, 76, 951
 Bert, Camille, 979
 Bertheau, Julien, 339, 611, 681, 1485
 Berthomieu, André, 789, 1136
 Berti, Marina, 1219
 Bertin, Pierre, 378, 397, 1420, 1456, 1578
 Berto, Juliet, 329, 717, 1100, 1126, 1299
 Bertolucci, Bernardo, 203, 218, 579, 777, 1264
 Bertolucci, Giuseppe, 863
 Bertuccelli, Jean-Louis, 1744
 Bérubet, Magdeleine, 1560
 Berval, Antonin, 708
 Besozzi, Nino, 912
 Besse, Ariel, 1219
 Bessie à Broadway, 1664
 Besson, Luc, 1091, 1538, 1613
 Best, Willie, 428
 Bestiaire, 695
 Best years of our lives (the), 237, 1719
 Bête aveugle (la), 127, 876
 Bête de miséricorde (la), 370
 Bête humaine (la), 122, 414, 1227
 Bête s'éveille (la), voir Sleeping tiger (the)
 Beth, Jehnny, 1767
 Betrayal, 1712
 Bettany, Paul, 1349, 1428
 Bettger, Lyle, 121, 324, 624, 643
 Betti, Laura, 182, 842, 1238, 1267, 1325, 1382, 1656, 1764
 Betty, 550, 605
 Between Heaven and Hell, 202
 Between midnight and dawn, 1691
 Betz, Matthew, 1700
 Beuchot, Pierre, 432
 Beymer, Richard, 162, 498, 1017
 Beyond a reasonable doubt, 443, 1024
 Beyond the forest, 121
 Beyond the rocks, 623
 Bezace, Didier, 411, 460, 1329, 1366, 1551, 1797
 Bezzerides, A. I., 208, 515, 654, 1090
 Bhowani Junction, 235
 BHV, voir Lévy, Bernard-Henri
 Bianca, 36, 504
 Bianchi, Daniela, 1223
 Bianco, Carlo, 1518
 Biberman, Abner, 1007, 1587, 1739
 Biberman, Herbert J., 207
 Biches (les), 201, 550, 1148, 1362
 Bichrome (Technicolor), 70, 325, 382, 514, 556, 583, 805, 949, 998, 1101, 1243, 1358, 1431, 1486, 1641, 1700, 1717, 1735
 Bickford, Charles, 255, 603, 627, 664, 755, 992, 995, 1011, 1016, 1317, 1468
 Bideau, Jean-Luc, 63, 817, 908, 1075, 1200, 1262, 1707
 Bidone (il), 56, 358, 1297, 1559
 Biedrzyńska, Adrianna, 607, 1140
 Bienfaiteur (le), 937, 1071
 Bienvenido, Mr Marshall, 1773
 Bienvenue à Los Angeles, voir Welcome to L. A.
 Bienvenue dans l'âge ingrat, voir Welcome to the dollhouse
 Bienvenue Mr. Chance, voir Being there
 Bierbiechler, Josef, 1205, 1285
 Bierce, Ambrose, 331
 Bierry, Étienne, 116, 341, 1128, 1216
 Big clock (the), 50
 Big combo (the), 40, 1754
 Big eyes, 745
 Big fish, 1059
 Big heat (the), 533, 986, 1227
 Big knife (the), 658
 Big Lebowski (the), 1283
 Big parade (the), 278, 1783
 Big red one (the), 1348
 Big sky (the), 402
 Big sleep (the), 748, 942, 1402, 1573, 1734
 Big steal (the), 400
 Big trail (the), 155
 Bigamie, 67, 1703
 Bigelow, Kathryn, 1458, 1694
 Bigger than life, 972, 1154
 Bijoutiers du clair de lune (les), 1390
 Biliotti, Enzo, 1117
 Billerey, Raoul, 411
 Billington, Francelia, 881
 Billon, Pierre, 154, 349, 870, 1193
 Billy Budd, 936, 1440
 Billy liar, 1470
 Binder, Maurice, 178, 280, 547, 1199, 1569
 Binns, Edward, 622, 641, 1596

Binoche, Juliette, [210](#), [258](#), [303](#), [357](#), [571](#),
[591](#), [758](#), [1065](#), [1189](#), [1299](#), [1720](#)
 Biolay, Benjamin, [1771](#)
 Bioy Casares, Adolfo, [470](#)
 Biquefarre, [912](#), [1187](#), [1418](#)
 Biraud, Maurice, [318](#), [715](#), [1026](#), [1805](#)
 Bird, Laurie, [855](#)
 Bird, Norman, [419](#)
 Bird, [910](#), [1300](#), [1303](#)
 Bird of Paradise, [721](#)
 Birdman, [901](#)
 Birdman of Alcatraz, [662](#)
 Birds (the), *voir* Oiseaux (les)
 Birgel, Willy, [1241](#)
 Birichino di papà (il), [777](#)
 Birkin, Andrew, [752](#)
 Birkin, Jane, [53](#), [67](#), [97](#), [191](#), [592](#), [622](#), [714](#),
[752](#), [1211](#), [1267](#), [1598](#), [1683](#)
 Birman, Serafima, [680](#), [1038](#)
 Biroc, Joseph F., [1201](#)
 Birth of a nation (the), [210](#), [564](#), [1061](#), [1108](#),
[1157](#), [1300](#)
 Bis ans Ende der Welt, *voir* Jusqu'au bout du
monde
 Biscot, Georges, [945](#), [959](#)
 Bishop's wife (the), [1513](#)
 Bissell, Whitt, [6](#), [1369](#)
 Bisset, Jacqueline, [38](#), [351](#), [599](#), [1164](#), [1302](#),
[1305](#), [1357](#), [1595](#)
 Biswas, Chhabi, [153](#), [1390](#)
 Bite the bullet, [1433](#)
 Bitter moon, *voir* Lunes de fiel
 Bitter tea of general Yen (the), [1169](#)
 Bitter victory, *voir* Amère victoire
 Biutiful, [526](#)
 Bizet, Georges, [787](#), [826](#), [1385](#), [1711](#)
 Björk, [646](#)
 Björk, Anita, [242](#), [318](#)
 Björnstrand, Gunnar, [224](#), [307](#), [318](#), [334](#), [387](#),
[436](#), [469](#), [698](#), [734](#), [802](#), [1251](#), [1284](#),
[1500](#), [1531](#), [1637](#)
 Black, Karen, [12](#), [76](#), [233](#), [574](#), [721](#)
 Black angel, [1625](#)
 Black cat (the), [412](#), [1509](#)
 Black coal, [974](#)
 Black friday, [1033](#), [1803](#)
 Black hand (the), [1221](#)
 Black journal, *voir* Gran bollito
 Black Klansman, [532](#)
 Black narcissus, *voir* Narcisse noir (le)
 Black panther (the), [383](#)
 Black pirate (the), [1358](#)
 Black rose (the), [1816](#)
 Black spy (the), [509](#)
 Black sun, [958](#)
 Black swan (Aronofsky), [25](#)
 Black swan (the) (King), [1293](#)
 Black widow, [1627](#)
 Blackbeard the pirate, *voir* Barbe-Noire
 Blackmail, [55](#), [298](#), [738](#), [833](#)
 Blackman, Honor, [678](#), [778](#), [882](#), [1131](#)
 Blackmer, Sidney, [443](#), [866](#), [1583](#), [1589](#)
 Blade runner, [90](#), [870](#)
 Blade runner 2049, [870](#)
 Blain, Estella, [225](#), [592](#)
 Blain, Gérard, [68](#), [138](#), [256](#), [332](#), [727](#), [1037](#),
[1531](#), [1628](#)
 Blaine, Vivian, [801](#)
 Blair, Betsy, [439](#), [947](#), [1545](#), [1701](#)
 Blair, Linda, [424](#), [1216](#)
 Blaise, Pierre, [1016](#), [1174](#), [1731](#)
 Blake, Robert, [1139](#), [1258](#), [1453](#), [1563](#)
 Blake, Sue Ellen, [56](#), [1559](#)
 Blake, William, [1537](#)
 Blakely, Colin, [67](#), [83](#)
 Blakley, Ronee, [233](#)
 Blanc, *voir* Trois couleurs
 Blanc, Dominique, [709](#), [1172](#), [1317](#), [1324](#)
 Blanc, Manuel, [425](#)
 Blanc, Michel, [565](#), [588](#), [782](#), [1149](#), [1346](#), [1551](#),
[1630](#), [1676](#), [1688](#), [1717](#), [1761](#)
 Blancan, Bernard, [304](#), [1448](#)
 Blancanieves, [1473](#)
 Blancard, René, [192](#), [395](#), [945](#)
 Blanchar, Dominique, [29](#), [512](#), [1013](#)
 Blanchar, Pierre, [4](#), [339](#), [771](#), [875](#), [937](#), [965](#),
[979](#), [1121](#), [1261](#), [1373](#), [1632](#), [1701](#)
 Blanche, Francis, [41](#), [152](#), [155](#), [258](#), [397](#), [669](#),
[716](#), [1278](#), [1314](#), [1434](#), [1520](#), [1531](#),
[1648](#)
 Blanche, Roland, [188](#), [246](#), [316](#), [659](#), [811](#), [962](#),
[968](#)
 Blanche Fury, [237](#), [403](#), [476](#)
 Blanche-Neige et les sept nains, [523](#), [1180](#),
[1259](#), [1314](#), [1351](#), [1562](#), [1575](#)
 Blanches colombes et vilains messieurs, *voir*
Guys and dolls
 Blanchet, Narda, [620](#), [914](#), [983](#)

Blanchet, Séverin, **1630**
 Blanchett, Cate, **245, 270, 1068, 1548, 1644, 1690, 1779**
 Blank, Les, **70, 571**
 Blasco Ibáñez, Vincente, **379, 412, 932, 1035**
 Blasetti, Alessandro, **9, 85, 168, 284, 340, 411, 725, 738, 1135, 1170, 1240, 1310, 1386, 1752**
 Blaue Engel (der), *voir* Ange bleu (l')
 Blavette, Charles, **2, 124, 271, 682, 937, 1044, 1067, 1228, 1618, 1665, 1667, 1708**
 Bleak moments, **61**
 Bleont, Claudiu, **10**
 Blessure (la), *voir* Cutter's way
 Blethyn, Brenda, **282, 472, 782, 1135, 1272, 1678**
 Bleu, *voir* Trois couleurs
 Blier, Bernard, **41, 69, 79, 135, 360, 384, 397, 421, 524, 568, 605, 778, 815, 826, 901, 1026, 1132, 1304, 1331, 1384, 1429, 1440, 1478, 1512, 1543, 1545, 1622, 1709, 1729, 1806**
 Blier, Bertrand, **69, 235, 782, 811, 874, 938, 958, 1219, 1331, 1398, 1676, 1683**
 Blin, Roger, **195, 212, 520, 913, 1137, 1518, 1578**
 Blind, **919**
 Blind date, **769, 1589**
 Blind husbands, **881, 1725**
 Blixen, Karen, **127, 251**
 Blood on the moon, **1651**
 Bloch, Robert, **336, 1036, 1220**
 Blockheads, **1477**
 Blomkamp, Neill, **1212**
 Blonde explosive (la), *voir* Will success spoil...
 Blonde ou la rousse (la), *voir* Pal Joe
 Blonde Vénus, **828**
 Blondell, Joan, **141, 146, 306, 587, 758, 1386, 1498, 1521, 1558, 1651, 1664**
 Blondin, Antoine, **978**
 Blood and sand, **39, 1035**
 Blood for Dracula, **748**
 Blood simple, **1169**
 Bloom, Claire, **46, 104, 199, 398, 495, 1192**
 Bloom, Verna, **1311**
 Bloos, Coca, **369, 1095**
 Blount, Lisa, **602**
 Blow out, **120, 1198**
 Blow-up, **622, 1198**
 Bloy, Léon, **1122**
 Blue, **1608**
 Blue, Monte, **164, 511, 1474**
 Blue bird (the), *voir* Oiseau bleu (l')
 Blue Dahlia (the), **575**
 Blue gardenia (the), **1155**
 Blue gate crossing, **1494**
 Blue lamp (the), **278**
 Blue velvet, **48, 1093**
 Bluebeard, **1637**
 Bluebeard's eighth wife, *voir* Huitième femme de Barbe-Bleue (la)
 Blues in the night, **1399**
 Bluwal, Marcel, **375, 556, 883, 1252, 1524, 1757**
 Blystone, John G., **86, 722, 1477**
 Blyth, Ann, **585, 1428, 1800**
 Blythe spirit, **1581, 1587**
 Boardman, Eleanor, **58, 977**
 Bob le flambeur, **78, 600**
 Bobby Deerfield, **649, 755, 1415**
 Bober, Robert, **507**
 Bobet, Jean, **447**
 Boccaccio, Giovanni, **1315, 1451**
 Boccace 70, **1312**
 Bocket, Bill, **1409**
 Bodnár, Erika, **998**
 Bodrov Jr., Sergueï, **175, 1367**
 Bódy, Gábor, **1426**
 Body and soul (Micheaux), **161**
 Body and soul (Rossen), **540**
 Body double, **71**
 Body of lies, **1372**
 Body snatcher (the), **220, 1220**
 Bodyguard, **1365**
 Boese, Carl, **811**
 Boetticher, Budd, **17, 116, 165, 254, 556, 684, 690, 956, 994, 1035, 1057, 1133, 1474, 1699**
 Bogaert, Lucienne, **228, 727, 1000**
 Bogarde, Dirk, **110, 183, 203, 207, 278, 291, 447, 528, 841, 882, 911, 1075, 1243, 1411, 1517, 1598**
 Bogart, Humphrey, **13, 32, 99, 149, 183, 243, 265, 428, 463, 508, 654, 740, 760, 809, 824, 831, 870, 1018, 1129, 1180, 1316, 1402, 1405, 1427, 1432, 1443, 1573, 1732, 1733, 1812**
 Bogatyriov, Iouri, **549, 920, 934, 1486**

Bogdanovich, Peter, **146, 292, 708, 1280, 1333**, 1427, 1225, 1332, 1333, 1483, 1644, 1679
 Bogeaus, Benedict, **927, 1485, 1497, 1517**
 Bohémienne (la), **818**
 Bohm, Hark, **350, 352, 486, 877, 1342, 1360**
 Böhm, Karlheinz, **350, 353, 412, 453, 1630, 1683**
 Bohringer, Richard, **880, 968, 1206, 1254, 1492, 1602, 1643, 1828**
 Bohringer, Romane, **1434, 1602**
 Boidin, Samuel, **1055, 1233**
 Boileau-Narcejac, **367, 1561, 1733**
 Boire et déboires, *voir* Blind date
 Boisset, Yves, **967, 1744**
 Boitel, Jeanne, **274**
 Boito, Camillo, **751**
 Bók, Erika, **31, 266**
 Boland, Mary, **922, 1302, 1793**
 Boles, John, **1802**
 Boleslavski, Richard, **846**
 Bolkan, Florinda, **1402**
 Bollain, Icíar, **432, 468**
 Bollywood, **319, 320, 720, 762, 894, 1376, 1459, 1539, 1549, 1693**
 Bolognini, Mauro, **107, 209, 390, 459, 517, 842, 933, 947, 954, 1078, 1119, 1174, 1387, 1606, 1764, 1781, 1801**
 Bombe (la), *voir* War game (the)
 Bon courage, larbin, **364**
 Bon, la brute et le truand (le), **492, 514, 1562**
 Bonacelli, Paolo, **517, 568, 842, 1119**
 Bonanova, Fortunio, **113, 1341**
 Bonardot, Jean-Claude, **470**
 Bond, James, **46, 66, 133, 155, 178, 195, 211, 215, 238, 255, 280, 309, 329, 341, 437, 470, 471, 487, 601, 622, 742, 757, 767, 778, 835, 873, 925, 962, 981, 1031, 1049, 1079, 1131, 1190, 1199, 1222, 1223, 1237, 1352, 1359, 1361, 1398, 1426, 1438, 1480, 1569, 1576, 1595, 1609, 1614, 1629, 1728, 1749, 1781**
 Bond, Rudy, **1066**
 Bond, Ward, **16, 34, 208, 230, 232, 330, 510, 739, 850, 866, 1097, 1099, 1157, 1298, 1308, 1326, 1347, 1500, 1586, 1798**
 Bondartchouk, Natalia, **1015**
 Bondartchouk, Sergueï, **683, 1263**
 Bondi, Beulah, **81, 295, 303, 377, 399, 648, 1225, 1332, 1333, 1483, 1644, 1679**
 Bonfá, Luiz, **1806**
 Bonfire of the vanities (the), *voir* Bûcher des vanités (le)
 Bong, Joon-ho, **372, 1782**
 Bonham Carter, Helena, **248, 290, 546, 736, 828, 947, 1059, 1672**
 Bonheur (le) (L'Herbier), **150**
 Bonheur (le) (Medvedkine), **316, 630, 1622**
 Bonheur (le) (Varda), **1274, 1683**
 Bonheur est dans le pré (le), **1374**
 Bonheur juif (le), **811**
 Boni, Alessio, **531**
 Bonifas, Paul, **343**
 Bonitzer, Pascal, **1458**
 Bonjour, *voir* Ohayō
 Bonjour tristesse, **450**
 Bonnaffé, Jacques, **529, 1823**
 Bonnaire, Sandrine, **38, 175, 206, 1288, 1513, 1624, 1630, 1666, 1674, 1685**
 Bonnard, Mario, **1069**
 Bonne chance, **1654**
 Bonne combine (la), *voir* Mister 880
 Bonne nuit les petits, **122**
 Bonnes femmes (les), **1456**
 Bonneville, Hug, **1795**
 Bonnie and Clyde, **764, 1044, 1070, 1081**
 Bonnie Scotland, **536, 1525, 1536, 1696**
 Bons baisers de Russie, *voir* From Russia with love
 Bons pour le service, *voir* Bonnie Scotland
 Bonsoir, **1247**
 Bonzel, André, **1392**
 Boogie nights, **1431**
 Boomerang, **1400**
 Boom (il), **1415**
 Boone, Richard, **206, 445, 556, 720, 818, 1008, 1209, 1397, 1474, 1750**
 Boorman, Charley, **1736**
 Boorman, John, **26, 168, 238, 424, 529, 606, 758, 987, 1095, 1319, 1478, 1736**
 Boot (das), **626**
 Booth, James, **1156**
 Borans, Stathis, **591**
 Borat, **532, 1326, 1673**
 Boratto, Caterina, **568, 1288, 1512**
 Bord de la rivière (la), *voir* River's edge (the)
 Border incident, **779**
 Borderline, **214**

Borgeaud, Nelly, [9](#), [135](#), [943](#), [1602](#)
 Borges, Jorge Luis, [203](#)
 Borgnine, Ernest, [16](#), [132](#), [200](#), [395](#), [412](#), [509](#),
[740](#), [748](#), [757](#), [802](#), [1038](#), [1107](#), [1339](#),
[1513](#), [1525](#), [1636](#)
 Boris Godounov, [33](#), [436](#)
 Born to be bad, [843](#)
 Born to kill, [457](#)
 Born to win, [574](#)
 Born yesterday, [815](#)
 Borodine, Alexandre, [194](#)
 Borrowes, Anthony, [822](#)
 Bory, Jean-Marc, [135](#), [1325](#), [1493](#), [1531](#), [1668](#),
[1771](#)
 Borzage, Frank, [122](#), [280](#), [417](#), [555](#), [631](#),
[808](#), [866](#), [1118](#), [1165](#), [1244](#), [1306](#),
[1415](#), [1672](#), [1675](#)
 Bosc, Henri (acteur), [1380](#)
 Bosc, Henri (historien), [1134](#)
 Bosch, Jérôme, [499](#), [630](#), [632](#), [932](#), [1127](#), [1289](#),
[1389](#)
 Bosè, Lucia, [61](#), [342](#), [785](#), [849](#), [1174](#), [1410](#),
[1517](#), [1801](#)
 Bosé, Miguel, [854](#)
 Bosley, Tom, [816](#)
 Bossu (le), [1298](#), [1441](#)
 Bost, Pierre, [49](#), [685](#), [1207](#), [1272](#)
 Boston strangler (the), [79](#), [1616](#)
 Bostonians (the), [939](#)
 Botkin, Perry Sr., [1118](#)
 Bottle rocket, [1691](#)
 Bottoms, Sam, [1470](#)
 Bottoms, Timothy, [1280](#)
 Bouajila, Sami, [304](#), [1448](#), [1688](#)
 Bouchareb, Rachid, [304](#), [1448](#)
 Boucher, Victor, [1454](#)
 Boucher (le), [562](#), [1744](#)
 Bouchet, Barbara, [1174](#)
 Bouche, Willis, [1369](#)
 Bouchez, Élodie, [20](#), [1226](#), [1480](#)
 Bouchitey, Patrick, [588](#), [1374](#), [1583](#)
 Bouc (le), *voir* Katzelmacher
 Boudet, Alain, [119](#)
 Boudet, Jacques, [607](#), [1658](#)
 Boudu sauvé des eaux, [89](#), [1560](#)
 Boué, Géori, [1384](#)
 Bouffon du roi (le), *voir* Court jester (the)
 Bouge pas, meurs et ressuscite, [1012](#)
 Bouillé, Cécile, [482](#)
 Bouillon, Bastien, [1815](#)
 Bouise, Jean, [182](#), [341](#), [614](#), [763](#), [1613](#)
 Boulanger, Daniel, [120](#), [323](#), [502](#), [610](#), [678](#),
[1045](#), [1565](#)
 Boulangère de Monceau (la), [1254](#)
 Boule de feu, *voir* Ball of fire
 Boule de suif, [7](#), [1296](#)
 Boulevard de la mort, *voir* Grindhouse
 Boulevard des passions, *voir* Flamingo road
 Boulevard du crépuscule, *voir* Sunset boulevard
 Boulez, Pierre, [1542](#)
 Boulgakova, Maïa, [1491](#)
 Boule, Pierre, [2](#), [1319](#)
 Boullée, Étienne-Louis, [566](#)
 Bouloc, René, [1731](#)
 Boulting (Frères), [824](#), [1430](#), [1680](#)
 Bound, [299](#), [603](#), [1790](#)
 Bouquet, Carole, [52](#), [69](#), [124](#), [398](#), [437](#), [811](#)
 Bouquet, Michel, [159](#), [282](#), [586](#), [610](#), [711](#), [746](#),
[869](#), [899](#), [967](#), [1084](#), [1100](#), [1123](#), [1346](#)
 Bourdelle, Thomy, [829](#), [1394](#)
 Bourgoïn, Louise, [1538](#), [1827](#)
 Bourneuf, Philip, [443](#), [1620](#)
 Bourreau (le), *voir* Verdugo (el)
 Bourreaux meurent aussi (les), [157](#), [232](#), [1759](#),
[1803](#)
 Bourse et la vie (la), [352](#)
 Bourseiller, Antoine, [1482](#)
 Bourvil, André, [99](#), [155](#), [201](#), [258](#), [586](#), [624](#),
[660](#), [1216](#), [1298](#), [1420](#), [1557](#), [1566](#),
[1648](#)
 Bousquet, Jean, [1676](#)
 Bouteille, Romain, [969](#)
 Boutté, Jean-Luc, [15](#), [883](#), [1485](#)
 Bouvet, Jean-Christophe, [1685](#)
 Bouy, Stéphane, [1731](#)
 Bovo, Brunella, [11](#), [37](#)
 Bovy, Berthe, [68](#), [297](#), [629](#), [1702](#)
 Bow, Clara, [303](#), [857](#)
 Bowie, David, [162](#), [498](#), [649](#), [936](#), [1133](#)
 Bowman, Lee, [256](#)
 Boxcar Bertha, [764](#)
 Boxing gym, [1528](#)
 Boy with green hair, *voir* Garçon aux cheveux
verts (le)
 Boyd, Stephen, [245](#), [945](#), [1012](#), [1309](#)
 Boyer, Charles, [150](#), [412](#), [480](#), [555](#), [562](#), [806](#),
[829](#), [846](#), [897](#), [915](#), [979](#), [1099](#), [1138](#),

1287, 1306, 1390, 1447, 1448, 1649,
 1681, 1778
 Boyer, Jean, **342, 1647**, 1744
 Boyer, Myriam, 811, 999, 1429, 1707
 Boyle, Danny, **356, 767, 1067, 1693**
 Boyle, Lara Flynn, 498, 862, 1051, 1655
 Boyle, Peter, 552, 1395, 1403, 1730
 Bozambo, **1530**
 Bozzuffi, Marcel, 294, 382, 534, 842, 1284,
 1422, 1786
 Brüno, **1673**
 Brabin, Charles, **1555**
 Bracco, Lorraine, 1026, 1203
 Bracken, Eddie, 1211, 1363
 Brackett, Charles, 102, 144, 363, 795, 1259,
 1649
 Brackett, Leigh, 1607
 Braconnier, Liza, 892
 Bradbury, Ray, 1588, 1632
 Bradecki, Tadeusz, 904
 Bradley, David, 785, 1397
 Brady, Alice, 1241, 1336, 1351
 Brady, Scott, 346
 Braga, Sônia, 1074, 1719
 Brahm, John, **663, 1094**
 Brahms, Johannes, 1024, 1493
 Branagh, Kenneth, **760, 873, 1300, 1652, 1784**
 Brancaleone alle Crociate, 1430, 1720
 Branche, Derrick, 1650
 Branches de l'arbre, **1767**
 Brand, Neville, 81, 254, 662, 1001, 1416, 1525,
 1592, 1730
 Brand, Russell, 638
 Brand upon the brain, **1411**
 Brandauer, Klaus Maria, 127, 153, 607, 701,
 981, 1412
 Brando, Jocelyn, 986
 Brando, Marlon, 76, 98, 105, 162, **437, 461,**
 579, 801, 834, 865, 888, 957, 1040,
 1193, 1237, 1245, 1371, 1422, 1675,
 1703, 1722, 1821, 1828
 Brandon, Henry, 510, 594
 Brandon, Michael, 1412
 Brandt, Carlo, 1324, 1611
 Brant, Beto, **296**
 Brass, Tinto, **1715**
 Brassens, Georges, 944, 1189, 1293, 1804
 Brasseur, Claude, 312, 375, 556, 730, 1239,
 1254, 1295, 1331, 1350, 1381, 1570,
 1590, 1668
 Brasseur, Pierre, 94, 107, 116, 137, 505, 578,
 618, 631, 682, 705, 730, 753, 814,
 815, 1013, 1045, 1063, 1331, 1567,
 1590, 1631, 1668, 1709
 Brat, **1367**
 Bratby, John, 1369
 Bravados (the), **1309**
 Bray, Yvonne de, 290, 870, 1124, 1137, 1193,
 1405, 1715
 Brazil, 199, 726, 841, 1141, 1291, 1441, 1602,
1728, 1829
 Brazzi, Rossano, 223, 991, 1581, 1732
 Breakfast at Tiffany's, **1737**
 Breaking bad, **1705**
 Breaking the waves, **616**
 Bréat, Georges, 133
 Brechová, Hana, 658
 Brecht, Bertolt, 157, 341, 629, 703, 1435, 1537,
 1758
 Breck, Peter, 604
 Breezy, **582**
 Brega, Mario, 835
 Breillat, Marie-Hélène, 1367
 Breitman, Zabou, 507, 1175, 1551
 Brejchová, Anna, 894
 Brel, Jacques, 192, 353, 400, 543, 599, 721,
 1072, 1611
 Brem, Rudolf Waldemar, 1682
 Bremer, Ewen, 356, 767
 Bremer, Lucille, 719, 1250
 Brennan, Eileen, 1333
 Brennan, Walter, 157, 172, 221, 229, 463, 612,
 650, 895, 1038, 1266, 1326, 1568,
 1571, 1586
 Brenon, Herbert, **216**
 Brent, Evelyn, 64, 444
 Brent, Georg, 1649
 Brent, George, 19, 287, 668, 737, 1177, 1180,
 1197, 1204, 1248, 1521, 1643
 Breon, Edmund, 5, 74, 1031
 Bressart, Felix, 102, 254, 982
 Bresson, Robert, **28, 103, 122, 228, 405, 436,**
481, 793, 798, 1009, 1037, 1055,
1329, 1709, 1744, 1784, 1799, 1805
 Brest, Martin, **1757**
 Breteuil, Martine de, 1367
 Bretherton, Howard, **1273**
 Breton, André, 949

Brève rencontre, 1167, **1169**, 1321, 1632
 Brewster McCloud, 125, **756**, 1315, 1445
 Brialy, Jean-Claude, 63, 138, 253, 542, 610, 611, 675, 803, 933, 941, 1045, 1109, 1198, 1238, 1331, 1603, 1628, 1646, 1685
 Brian, David, 27, 121, 172, 697, 1671
 Brian, Mary, 1245, 1248
 Bribe (the), **954**, 1734
 Bride of Frankenstein, 552, 677, 832, 1003, **1018**, 1112, 1533, 1608
 Bride of the monster, **1029**, 1035, 1039, 1492, 1586, 1642
 Brides of Dracula (the), 1321, **1570**
 Bridge on the river Kwai (the), *voir* Pont de la rivière Kwai (le)
 Bridges, Beau, 231, 664
 Bridges, Jeff, 227, 535, 720, 841, 972, 1280, 1283, 1411, 1682, 1766
 Bridges, Lloyd, 810, 1097, 1421, 1591
 Bridges of Madison county (the), **1321**
 Brigade des maléfices (la), **730**
 Brigade du suicide (la), *voir* T men
 Brigadoon, **1290**, 1740
 Brigand bien aimé (le) (King), **554**, 1413, 1660
 Brigand bien aimé (le) (Ray), **1413**
 Brigands, chapitre VII, **656**
 Brigante di Tacca del Lupo (il), 105, **217**, 1275
 Brigham Young, **143**
 Bright, Richard, 228, 409
 Brighton rock, **1680**
 Bright leaf, **671**
 Brigitte et Brigitte, **430**, 1501
 Brignone, Guido, **1376**
 Brik, Ossip, 1553
 Bring me the head of Alfredo Garcia, 227, **454**
 Bringing up Baby, **1305**, 1362
 Brion, Françoise, 943, 1771
 Briski, Norman, 1691
 Brisseau, Jean-Claude, **1260**
 Britt, May, 867
 Britton, Pamela, 1416
 Brizé, Stéphane, **1432**
 Broadbent, Jim, 381, 731, 785, 1141, 1243, 1538
 Broadway Danny Rose, 152, **185**
 Broca, Philippe de, **120**, **323**, **502**, **523**, **925**, **1045**, **1198**, **1203**, **1595**, **1710**
 Brocco, Peter, 429
 Brochard, Jean, 95, 136, 142, 236, 467, 505, 535, 543, 720, 1224, 1267, 1296, 1424, 1578, 1733, 1756
 Brochet, Anne, 672, 746, 1349, 1455
 Brochu, Evelyne, 913
 Brocka, Lino, **180**, **633**, 913
 Broderick, James, 1346
 Brodie, Steve, 1393, 1576
 Brodský, Vlastimil, 95, 203, 1249, 1820
 Brody, Adrian, 723, 857, 1375, 1465
 Brogi, Giuseppe, 203, 1741
 Brokeback mountain, **244**, 1428
 Broken arrow, **791**, 891, 1774
 Broken blossoms, **1157**, 1169
 Broken flowers, **1118**, 1181
 Broken lance, 51, **347**
 Brolin, Josh, 748, 1094, 1824
 Bromberg, J. Edward, 554, 920, 1660
 Bron, Eleanor, 189, 627, 1631
 Bronco Apache, **419**, 1607
 Bronco Billy, **1470**
 Bronson, Charles, 88, 419, 457, 501, 589, 1033, 1108, 1309, 1339, 1368, 1513
 Brontë, Charlotte, 278, 1419
 Brontë, Emily, 1301
 Bronzés (les), **1373**, 1717
 Bronzés font du ski (les), 1373, **1717**
 Brood (the), **354**, 1438
 Brook, Claudio, 1420, 1591
 Brook, Clive, 64, 576, 1168
 Brook, Lyndon, 1659
 Brook, Peter, **971**, **1310**
 Brooke, Hilary, 57, 1065, 1247, 1419, 1573, 1617
 Brooks, Geraldine, 1509
 Brooks, Hazel, 382, 540
 Brooks, Jean, 478, 1007
 Brooks, Louise, 218, 783, 1286
 Brooks, Mel, **144**, **552**, **1552**
 Brooks, Richard, **151**, **337**, 654, **740**, **748**, **987**, **1433**, **1466**, **1563**
 Brophy, Edward, 217
 Brosnan, Pierce, 238, 1361, 1576, 1609, 1614
 Brosset, Claude, 1366, 1441
 Brosset, Colette, 830, 1420, 1626
 Brost, Gudrun, 1284
 Brother, *voir* Aniki, mon frère
 Brothers Rico (the), **1788**

Broustal, Sophie, 911
 Brouté, Jean-Noël, 365, 482, 1017
 Brown, Barry, 1333
 Brown, Clancy, 113
 Brown, Clarence, 168, 293, 754, 862, 1490, 1508
 Brown, Fredric, 370, 1736
 Brown, Jim, 1775
 Brown, Joe E., 40, 832, 1240, 1273
 Brown, Pamela, 104, 314, 398, 986, 1258, 1329
 Brown, Phil, 530, 576
 Browne, Coral, 200, 413, 1106
 Browning, Robert, 1150, 1320
 Browning, Tod, 147, 369, 393, 652, 699, 1268, 1533
 Browning version (the), 1150, 1806
 Brownlow, Kevin, 187, 247, 690, 1323
 Brubeck, Dave, 439
 Bruce, Jean, 309
 Bruce, Nigel, 24, 74, 104, 126, 254, 492, 493, 625, 779, 823, 1056, 1091, 1543, 1617, 1644
 Bruce, Virginia, 1802
 Brücke (die), 1380
 Bruckman, Clyde, 585, 1245
 Bruckner, Anton, 751
 Brueghel, Pieter, 499, 638, 689, 851, 1088, 1191, 1289, 1364, 1719
 Bruel, Patrick, 911, 1455
 Brühl, Daniel, 260, 292
 Brunaux, Olivia, 1109
 Brune de mes rêves (la), *voir* My favorite brunette
 Brune brûlante (la), *voir* Rally 'round the flag boys
 Bruni, Carla, 1465, 1754
 Bruni Tedeschi, Valeria, 357, 709, 940
 Brunius, Jacques B., 557, 1171, 1389, 1613
 Bruno, Nando, 290, 670, 964
 Brunot, André, 51
 Brunoy, Blanchette, 764, 901, 998, 1380
 Brute force, 603, 1712
 Bruto (el), 577
 Bryan, Dora, 961
 Brynner, Yul, 490, 575, 705, 1033
 Bubù, 209, 1119
 Buccella, Maria Grazia, 1430, 1720
 Buchanan, Edgar, 1314, 1591
 Buchanan, Jack, 140, 1504
 Buchanan rides alone, *voir* Aventurier du Texas (l')
 Bûcher (le), *voir* Masaan
 Bûcher des vanités (le), 416
 Buchholz, Horst, 230, 1033, 1788
 Buchinsky, Charles, *voir* Bronson, Charles
 Büchner, Georg, 1205
 Buchrieser, Franz, 486
 Buck, Pearl, 706
 Bucquet, Harold S., 377, 706, 1495
 Buddy Buddy, 1072
 Buffet, Bernard, 1575, 1607
 Buffet froid, 69, 1565
 Buhr, Gérard, 600
 Bujold, Geneviève, 24, 102, 334, 656, 807, 1045, 1115, 1608
 Buka, Donald, 975, 1691
 Bukowski, Charles, 10, 914
 Bull, Peter, 417, 522
 Bullets over Broadway, 1742
 Bullfighter and the lady, 956, 1035
 Bullitt, 3, 351, 1462, 1515
 Bullock, Sandra, 838, 1427
 Bungalow pour femmes, *voir* Revolt of Mamie Stover (the)
 Bunny Lake is missing, 1580
 Bunraku, 295, 299, 356, 611, 679
 Buñuel, Juan Luis, 465
 Buñuel, Luis, 52, 123, 128, 152, 157, 322, 328, 348, 473, 544, 577, 611, 620, 666, 677, 681, 693, 867, 946, 955, 980, 1005, 1023, 1077, 1109, 1270, 1309, 1314, 1344, 1354, 1465, 1484, 1530, 1534, 1564, 1591, 1736, 1780
 Buongiorno, notte, 503, 1817
 Buono, il brutto, il cattivo (il), *voir* Bon, la brute et le truand (le)
 Buono, Victor, 781, 1057
 Burden of dreams, 70, 571
 Bureau, Pierre, 968
 Bureau des légendes (le), 66, 749
 Burgess, Anthony, 17, 478
 Burglar (the), 120
 Burke, Kathleen, 328
 Burks, Robert, 1282
 Burn after reading, 429
 Burne-Jones, Edward, 936
 Burnett, Carol, 989
 Burning, 372

Burning hills (the), **836**
 Burns, George, **213, 360, 922**
 Burns, Ken, **1706, 1763**
 Burns, Michael, **849**
 Burr, Raymond, **116, 201, 533, 637, 927, 1008, 1116, 1155, 1393, 1531**
 Burroughs, Edgar Rice, **404, 718, 1753**
 Burroughs, William S., **818, 1600**
 Burstyn, Ellen, **203, 265, 838, 924, 1082, 1216, 1280, 1436, 1650**
 Bursztein, David, **714**
 Burton, Richard, **46, 424, 986, 1004, 1058, 1504, 1602**
 Burton, Tim, **6, 281, 518, 528, 596, 736, 745, 832, 855, 936, 1029, 1059, 1127, 1148, 1197, 1316, 1321, 1397, 1586, 1660, 1672, 1680**
 Burum, Stephen H., **1463**
 Burwell, Carter, **422, 1002**
 Buscemi, Steve, **204, 422, 871, 1059, 1283, 1541**
 Busch, Mae, **87, 1268, 1355**
 Busey, Gary, **164**
 Bush, Billy Green, **1139**
 Bushidō, **2, 823, 1021, 1236**
 Bussières, Raymond, **30, 94, 574, 618, 844, 1522, 1546, 1707**
 Butch Cassidy et le Kid, **1460**
 Butler, David, **1510**
 Butler Harner, Jason, **1101**
 Buttons, Red, **256, 1201**
 Buy, Margherita, **1817**
 Buzzanca, Lando, **656, 750, 1557**
 Buzzati, Dino, **599, 1789**
 Buzzell, Edward, **418, 1362, 1436**
 Bye bye, Barbara, **1693**
 Byington, Spring, **126, 229, 254, 822, 1202**
 Byrne, Gabriel, **1050, 1738**
 Byron, Arthur, **310, 1046**
 Byron, Katherine, **503, 943, 1232**
 Byron, Walter, **426**
 Byrum, John, **268, 1336**
 C'eravamo tanto amati, *voir* Nous nous sommes tant aim es
 C'est arriv e demain, *voir* It happened tomorrow
 C'est arriv e le 20 juillet, **1529**
 C'est arriv e près de chez vous, **1392**
 C'est donc ton frère, **399**
 C'est toujours la faute à Napoléon, **1086**
 C'étaient des hommes, *voir* Men (the)
  a commence à Vera Cruz, *voir* Big steal (the)
  a commence aujourd'hui, **1797**
 à s'est pass e à Rome, *voir* Giornata balorda (la)
  a va barder, **867**
 Caan, James, **461, 663, 1154, 1428, 1546, 1691, 1808**
 Cabaret, **1140, 1380**
 Cabeza de vaca, **285**
 Cabinet des figures de cire (le), **1178**
 Cabinet du Docteur Caligari (le), **174, 745, 1178, 1480**
 Cabiria, **11, 284, 456, 1061, 1297**
 Cabot, Bruce, **176, 567, 957, 1016, 1142**
 Cabre, Mario, **1580**
 Cadaveri eccellenti, **597**
 Cadavres ne portent pas de costard (les), *voir* Dead men don't wear plaid
 Cadavres exquis, *voir* Cadaveri eccellenti
 Cadet d'eau douce, *voir* Steamboat Bill Jr.
 Caduta degli dei (la), **479, 528, 1773**
 Café de Paris, **13, 901, 1631**
 Café des Jules (le), **460**
 Café du cadran (le), **901**
 Café express, **942**
 Café Lumiere, **1513**
 Cage, Nicolas, **417, 638, 1463, 1652, 1667**
 Cage aux Folles (la), **1737**
 Cage aux rossignols (la), **945**
 Caged, **1423**
 Cagney, James, **27, 230, 511, 587, 758, 824, 832, 930, 1248, 1308, 1636, 1651, 1723, 1798, 1813**
 Cain, James M., **100, 223, 234, 585, 1003, 1427, 1701**
 Caine, Michael, **77, 80, 619, 737, 779, 848, 863, 886, 1082, 1127, 1133, 1156, 1430, 1480, 1571**
 Calamai, Clara, **100, 150, 439, 1175**
 Calamari Union, **362, 1757**
 Calcutta, **1081, 1143**
 Calderón de la Barca, Pedro, **1275**
 Caldwell, Erskine, **739**
 Calef, Henri, **179, 505, 942, 1224, 1267, 1744**
 Calendar, **1497**
 Calfan, Nicole, **1495**

Calhern, Louis, [310](#), [471](#), [866](#), [891](#), [982](#), [1146](#),
[1237](#), [1504](#), [1521](#), [1560](#)
 Calhoun, Rory, [416](#), [989](#), [1319](#), [1397](#)
 California split, [1661](#)
 Call Northside 777, *voir* Appelez Northside 777
 Callas, Maria, [1425](#)
 Calleia, Joseph, [118](#), [346](#), [481](#), [1226](#), [1366](#),
[1372](#), [1407](#), [1557](#)
 Calle mayor, [1701](#)
 Calligraphisme, [11](#), [324](#), [508](#), [761](#), [924](#), [1170](#),
[1215](#), [1219](#), [1311](#), [1395](#)
 Callow, Simon, [546](#), [781](#), [928](#), [1365](#), [1582](#)
 Calloway, Cab, [213](#)
 Calthrop, Donald, [55](#)
 Calvary, [1422](#)
 Calvé, Jean-François, [1053](#)
 Calvert, Phyllis, [73](#), [154](#), [545](#)
 Calvet, Corinne, [221](#), [312](#)
 Calvi, Gérard, [155](#)
 Calvo, José, [1564](#)
 Cámara, Javier, [652](#), [680](#), [1229](#), [1764](#)
 Camarades (les), *voir* Compagni (i)
 Cambrioleur (le), *voir* Burglar (the)
 Caméra explore le temps (la), [359](#), [483](#), [724](#),
[915](#), [1128](#)
 Cameraman (the), [1418](#)
 Camerini, Mario, [123](#), [191](#), [221](#), [284](#), [773](#),
[912](#), [1402](#), [1433](#), [1448](#)
 Cameron, James, [15](#), [145](#), [662](#), [940](#), [1046](#)
 Camille (Cukor), [431](#), [1078](#)
 Camille (Smallwood), [315](#), [431](#), [1078](#)
 Camille Claudel 1915, [103](#), [1189](#)
 Camilleri, Terry, [1463](#)
 Camisards (les), [690](#), [1134](#)
 Cammell, Donald, [1748](#)
 Camõens, Luis de, [755](#)
 Camouflage, [374](#), [1486](#)
 Campanella, Tommaso, [378](#), [1156](#)
 Campanini, Carlo, [889](#)
 Campbell, Eric, [338](#), [917](#), [1323](#), [1529](#)
 Campbell, Glen, [1387](#)
 Campbell, Martin, [622](#), [1609](#)
 Campbell, William, [206](#), [833](#)
 Campion, Jane, [485](#), [1502](#)
 Campion, Léo, [730](#), [1485](#)
 Camus, Albert, [1792](#)
 Camus, Marcel, [1088](#), [1806](#)
 Canale, Gianna Maria, [722](#), [1415](#), [1747](#), [1830](#)
 Canalejas, Lina, [544](#)
 Canal zone, [1699](#)
 Candelier, Isabelle, [482](#), [1017](#)
 Candidate (the), [1395](#)
 Candide madame Duff (la), [909](#)
 Caneele, Séverine, [436](#)
 Canet, Guillaume, [762](#), [1828](#)
 Cangaceiro (o), [105](#), [217](#), [423](#)
 Canine, [291](#), [772](#)
 Cannon, Esma, [1177](#)
 Canonnière du Yang-Tsé, *voir* Sand pebbles
 (the)
 Cantarelli, Dario, [92](#), [1446](#)
 Cantet, Laurent, [115](#), [438](#), [920](#), [1077](#)
 Cantique des cantiques (le), *voir* Song of songs
 (the)
 Cantona, Éric, [1374](#), [1496](#)
 Canyon passage, [1097](#)
 Cape et poignard, *voir* Cloak and dagger
 Cape Fear, [677](#), [1520](#)
 Čapek, Karel, [1750](#)
 Capellani, Albert, [184](#), [712](#), [905](#), [976](#), [1220](#),
[1690](#)
 Capellani, Paul, [712](#)
 Capelluto, Laurent, [814](#)
 Capharnaüm, [532](#)
 Capitaine Conan, [45](#)
 Capitaine Fracasse (le), [618](#), [1160](#)
 Capitaine Mystère, *voir* Captain Lightfoot
 Capitaine sans peur, *voir* Captain Horatio Horn-
 blower
 Capitani, Grace de, [1214](#)
 Capolicchio, Lino, [788](#), [1080](#)
 Capote, [243](#), [654](#), [1427](#), [1563](#), [1671](#)
 Capote, Truman, [243](#), [654](#), [1427](#), [1563](#), [1671](#),
[1737](#)
 Capotto (il), *voir* Manteau (le)
 Cappleman, Joolia, [61](#), [1553](#)
 Capra, Frank, [109](#), [147](#), [181](#), [229](#), [399](#), [572](#),
[648](#), [732](#), [768](#), [897](#), [941](#), [1169](#), [1259](#),
[1264](#), [1291](#), [1338](#), [1340](#), [1415](#), [1433](#),
[1664](#)
 Capricieux (le), [1664](#)
 Caprioli, Vittorio, [294](#), [309](#), [942](#), [976](#), [1335](#),
[1595](#), [1648](#), [1758](#)
 Captain Blood, [732](#)
 Captain Boycott, [72](#)
 Captain Clegg, [41](#), [1435](#)
 Captain from Castile, [326](#)
 Captain Horatio Hornblower, [825](#)

Captain Lightfoot, **1653**
 Captains courageous, **1412**
 Captive aux yeux clairs, *voir* Big sky (the)
 Captive city (the), **380, 872**
 Captive heart (the), **1394, 1730**
 Captives à Bornéo, *voir* Three came home
 Capturing the Friedmans, **1775**
 Capucine, **785, 929, 931, 1297**
 ... car sauvage est le vent, *voir* Wild is the wind
 Carabiniers (les), **950, 1807**
 Caravaca, Éric, **541, 1363, 1383**
 Caravane héroïque (la), *voir* Virginia City
 Carax, Leos, **563, 1547, 1720**
 Cardinal, Marie, **798**
 Cardinal, Pierre, **375**
 Cardinal, Pierre-Yves, **913**
 Cardinale, Claudia, **18, 83, 107, 209, 337, 523, 571, 792, 929, 947, 956, 1030, 1080, 1309, 1364, 1388, 1606, 1737**
 Cardinal (the), **1636**
 Career girls, **73**
 Careful, **325, 1243**
 Carel, Roger, **566, 1252**
 Carell, Lianella, **623**
 Carette, Bruno, **1317**
 Carette, Julien, **96, 201, 224, 347, 414, 618, 727, 798, 899, 1027, 1034, 1103, 1171, 1306, 1577, 1631**
 Carey, Harry, **249, 648, 874, 978, 995, 1266, 1347, 1418, 1568**
 Carey, Joyce, **885, 1169**
 Carey, Macdonald, **231, 1600, 1812**
 Carey, Timothy, **76, 88, 169, 897, 985, 1138, 1460**
 Carey Jr., Harry, **510, 667, 938, 1298, 1339, 1347, 1568**
 Cargill, Patrick, **651**
 Cargo 200, **378**
 Cargo maudit (le), *voir* Strange cargo
 Carillo, Leo, **555**
 Carl, Renée, **1031**
 Carle, Gilles, **765, 1219, 1518, 1686, 1688**
 Carlin, Lynn, **198, 1345**
 Carlito's way, **1214**
 Carlos, **1006**
 Carlqvist, Margrit, **734, 1482**
 Carlsen, Helmut, **1408**
 Carlson, Richard, **17, 624, 1632**
 Carlyle, Robert, **356, 767, 959, 1614**
 Carmen, **1711**
 Carmen Jones, **826**
 Carmen revient au pays, **1741**
 Carmet, Jean, **69, 267, 352, 511, 671, 867, 1066, 1084, 1115, 1278, 1352, 1434, 1676**
 Carmichael, Hoagy, **237, 463, 1097, 1303**
 Carmichael, Ian, **1430**
 Carmin profond, **665, 1054**
 Carminati, Tullio, **459, 1414, 1636**
 Carnage, *voir* Prime cut
 Carné, Marcel, **91, 137, 195, 202, 421, 618, 735, 1013, 1098, 1146, 1595, 1744**
 Carnets de voyage, *voir* Diarios de motocicleta
 Carney, Art, **1650**
 Carnival of souls, **331, 468, 1785**
 Carnovsky, Morris, **1154**
 Caro diario, *voir* Journal intime (Moretti)
 Caro, Marc, **1829**
 Carol, **1548**
 Carol, Martine, **97, 561, 753, 1026, 1124, 1518, 1549, 1647, 1674**
 Caroline chérie, **1124, 1235**
 Caron, Leslie, **9, 71, 212, 343**
 Caron, Lucy, **706**
 Carotenuto, Mario, **632, 1518**
 Carotenuto, Memmo, **1313, 1737**
 Carpenter, John, **269, 373, 477, 726, 788, 1125, 1824**
 Carpentier, Yannick, **620, 914, 983, 1630**
 Carradine, David, **764, 1078, 1105**
 Carradine, John, **44, 232, 242, 279, 323, 430, 477, 485, 492, 541, 554, 764, 805, 846, 991, 1035, 1122, 1220, 1326, 1418, 1637, 1660, 1803**
 Carradine, Keith, **233, 301, 712, 794, 807, 1115, 1608**
 Carradine, Robert, **1348**
 Carraro, Tino, **597**
 Carré, Isabelle, **541, 1721**
 Carré 35, **1363**
 Carrefour, **831, 1711**
 Carrefour de la mort (le), *voir* Kiss of death (Hathaway)
 Carrefour des enfants perdus (le), **511, 1546**
 Carrefours de la ville (les), *voir* City streets
 Carrel, Alexis, **328, 1003, 1104, 1486**
 Carrel, Dany, **42, 225, 595, 1301**

Carrera, Barbara, **981**
 Carrey, Jim, **277, 621, 952**
 Carrie, **466**
 Carrière, Jean-Claude, **157, 210, 858, 946**
 Carrière, Mathieu, **336, 804, 936, 973, 1050**
 Carrière d'une femme de chambre, *voir* Tele-
 foni bianchi
 Carrière de Suzanne (la), **1254**
 Carroll, John, **690, 1802**
 Carroll, Leo G., **14, 401, 625, 993, 1024, 1056,**
1176, 1292, 1301, 1508, 1511, 1617
 Carroll, Lewis, **141, 143, 371, 591, 899, 927,**
1076, 1093, 1411, 1435, 1672
 Carroll, Madeleine, **714, 1027, 1049, 1615, 1627,**
1809
 Carrosse d'or (le), **580**
 Carruthers, Ben, **1174, 1390**
 Cars that ate Paris (the), **1463**
 Carson, Jack, **232, 585, 671, 769, 862, 992,**
1010, 1399
 Carstensen, Margit, **68, 353, 908, 1506, 1515,**
1683
 Carte de Chine, **27, 239, 249, 279, 418, 483,**
728, 826, 975, 1029, 1036, 1089,
1102, 1103, 1405, 1424, 1463, 1495,
1592, 1780
 Carte fatale (la), *voir* Ace of hearts (the)
 Carter, Jim, **1795**
 Cartier, Caroline, **790, 1185, 1193, 1797**
 Cartlidge, Katrin, **73, 616, 781, 1159**
 Carton, Pauline, **54, 55, 262, 263, 401, 568,**
629, 659, 798, 909, 1179, 1502, 1646,
1654
 Cartouche, **491, 523**
 Caruso, Anthony, **471, 912, 927, 1036, 1456,**
1485, 1497
 Caruso, David, **1142**
 Caruso, Enrique, **571**
 Carver, Raymond, **901, 1063**
 Casablanca, **312, 463, 1129, 1432, 1667**
 Casanova, **1772**
 Casanova, Giacomo, **211, 552, 859, 1017, 1720,**
1747
 Casanovas, Álex, **1163**
 Casanova (Comencini), **552, 1720**
 Casanova (Fellini), **552**
 Casar, Amira, **955**
 Casares, María, **228, 459, 524, 1013, 1267,**
1485, 1735
 Casa grande, **1370**
 Cascaval, Costel, **683**
 Casé, Regina, **438**
 Cash, Rosalind, **1334**
 Casilio, Maria Pia, **539, 735, 1313**
 Casino, **482**
 Casino Royale, **622, 1237**
 Casque d'Or, **30**
 Cassavetes, John, **146, 169, 247, 501, 530,**
647, 764, 770, 799, 805, 897, 1082,
1131, 1220, 1341, 1345, 1390, 1392,
1514, 1589
 Casse-pieds (les), **135**
 Cassel, Jean-Pierre, **38, 120, 132, 323, 375,**
502, 592, 681, 1084, 1198, 1252, 1352,
1604
 Cassel, Seymour, **146, 169, 647, 897, 1191,**
1345, 1688
 Cassel, Vincent, **25, 52, 191, 347, 619, 704,**
1330, 1465, 1604, 1813
 Cassetti, Stefano, **554**
 Cassidy, Elaine, **43**
 Cassidy, Jack, **696**
 Cassot, Marc, **91, 278, 367, 1103, 1748**
 Casta, Lætitia, **802, 1669**
 Castan, Jean, **624, 1618**
 Castel, Lou, **1037, 1362, 1382, 1686**
 Castellani, Renato, **324, 924, 1219**
 Castellito, Sergio, **529, 1675**
 Castelnuevo, Nino, **115, 837, 1072**
 Castelot, André, **359, 1128**
 Castelot, Jacques, **844, 1075, 1132**
 Castel (sœurs), **1797**
 Castle, William, **72, 200, 336, 558, 747, 883,**
1116, 1180, 1241, 1408, 1589
 Castle keep, **1288**
 Casualties of war, **854, 1064, 1233, 1599**
 Cat and the canari (the), **365**
 Cat people, **59, 298, 478, 596, 793, 1007,**
1081
 Catelain, Jaque, **150, 925, 1034, 1681, 1710**
 Catene, **279, 320, 1596**
 Catered affair (the), **748**
 Cathares (les), **359, 1128**
 Catherine, **1809**
 Catillon, Brigitte, **464, 650, 999, 1485**
 Catlett, Walter, **1305**
 Catteano, Peter, **959**
 Cattet, Hélène, **1790**

Cattle queen of Montana, **1485**
 Caubère, Philippe, **650**
 Cauchemar de Dracula (le), *voir* Dracula (Fisher)
 Cauchy, Daniel, **135, 600, 653**
 Caught, **812**
 Caunes, Antoine de, **206**
 Caussimon, Jean-Roger, **96, 202, 285, 542, 1524**
 Cavaillès, Jean, **1352**
 Cavalcade des heures (la), **112**
 Cavalcanti, Alberto, **220, 361, 670**
 Cavale, **1172**
 Cavalerie héroïque (la), **835**
 Cavalier, Alain, **672, 1215, 1699**
 Cavalier de la mort (le), *voir* Man in the saddle
 Cavalier du désert (le), *voir* Westerner (the)
 Cavaliere misterioso (il), **1747**
 Cavanagh, Paul, **526, 584, 1091, 1617**
 Cavanaugh, Hobart, **98, 1500**
 Cavani, Liliana, **1075**
 Cavanna, François, **908**
 Cave se rebiffe (le), **1026**
 Caven, Ingrid, **68, 352, 927, 1232, 1630, 1683**
 Cavina, Gianni, **628, 1080**
 Cawthorne, Alec, **848**
 Cay, Chusheng, **621**
 Cayatte, André, **135, 201, 321, 753, 764, 844, 1009, 1132, 1304**
 Cayrol, Jean, **586, 1718, 1724**
 Caza (la), **1193, 1692**
 Caza, Philippe, **328**
 Cazale, John, **18, 461, 990**
 Cazeneuve, Maurice, **343**
 CBS, **196, 538, 558, 1689**
 Ce bon vieux Sam, *voir* Good Sam
 Ce merveilleux automne, *voir* Un bellissimo novembre
 Ce sacré z'héro, *voir* Private's progress
 Ce soir ou jamais, **1213**
 Ceccaldi, Daniel, **3, 482, 559, 607, 678, 1193, 1253, 1255, 1352, 1588, 1693**
 Cecchi d'Amico, Suso, **208, 405**
 Cegani, Elisa, **123, 168, 340, 411, 835**
 Ceiling zero, **1308**
 Célerié, Clémentine, **1826**
 Celebrity, **1061, 1300**
 Celentano, Adriano, **236, 1471**
 Celi, Adolfo, **605, 942, 967, 1045, 1198, 1203, 1297, 1512, 1569, 1606, 1720**
 Céline, Louis-Ferdinand, **541, 602**
 Céline et Julie vont en bateau, **717**
 Cellan Jones, Simon, **1379**
 Celles qu'on n'a pas eues, **1253**
 Cellier, Caroline, **159, 1024, 1072, 1109, 1407**
 Celui par qui le scandale arrive, *voir* Home from the hill
 Cendrars, Blaise, **1147**
 Cendres du temps (les), **294**
 Cendrillon, **1180, 1575**
 Cent un dalmatiens (les), **1615**
 125, rue Montmartre, **743**
 120, rue de la Gare, **1567**
 Centa, Antonio, **324**
 Central do Brasil, **585, 968**
 Central Park, **446**
 Čepěk, Petr, **210, 536, 743, 869, 1436**
 Cercle rouge (le), **1566**
 Cercle des poètes disparus (le), **1016**
 Cérémonie (la) (Chabrol), **38**
 Cérémonie (la) (Ōshima), **302**
 Cérémonie secrète, *voir* Secret ceremony
 Cerfs-volants de Kaboul (les), *voir* Kite runner (the)
 Certains l'aiment chaud, *voir* Some like it hot
 Cerval, Claude, **138, 1067**
 Cervantes, Miguel de, **1548**
 Cervi, Gino, **85, 168, 191, 204, 321, 411, 889, 890, 1078, 1170, 1410**
 Ces messieurs dames, *voir* Signore & signori
 César, **590, 1618**
 César, Ménothy, **438**
 César Barbarius, **1129**
 César et Cléopâtre, **882, 986**
 César et Rosalie, **976, 1552**
 Cet obscur objet du désir, **52, 980, 1314**
 Cette sacrée vérité, *voir* Awful truth (the)
 Cette vieille canaille, **1373**
 Ceux de la zone, *voir* Man's castle
 Ceux qui m'aiment prendront le train, **709**
 Ceux qui servent en mer, *voir* In which we serve
 Ceylan, Ebru, **1137**
 Ceylan, Nuri Bilge, **193, 315, 404, 860, 904, 1032, 1086, 1137, 1746**
 Chabat, Alain, **935, 1480**
 Chablis, Lady, **1593**

- Chabrol, Claude, **38, 63, 88, 120, 138, 159, 206, 253, 323, 328, 430, 464, 465, 511, 545, 550, 562, 605, 672, 711, 760, 831, 973, 1024, 1084, 1123, 1195, 1244, 1299, 1362, 1456, 1628, 1662, 1691**
- Chaffey, Don, **678**
- Chagrin et la pitié (le), **2, 43, 157, 187**
- Chahine, Youssef, **257, 313, 363, 372, 716, 754, 894, 1083, 1124, 1214, 1778**
- Chailleux, Jacques, **235, 1109, 1570**
- Chaînes conjugales, *voir* A letter to three wives
- Chaînes du destin, *voir* No man of her own
- Chair et le Diable (la), *voir* Flesh and the Devil
- Chakiris, George, **633, 1017**
- Chalamet, Thimothée, **1239, 1831**
- Chalet des neiges, **69, 1100, 1565**
- Chaleur et poussière, *voir* Heat and dust
- Chaliapine, Feodor, **1548**
- Challee, William, **721, 1393**
- Chalonge, Christian de, **1744**
- Chamarat, Georges, **225, 282, 1805**
- Chamberlain, Howland, **1802**
- Chamberlain, Richard, **286, 297, 463, 505**
- Chambre avec vue, *voir* A room with a view
- Chambre commune, **1190**
- Chambre des officiers (la), **541, 1363, 1604**
- Chambre interdite (la), *voir* Forbidden room (the)
- Chambre verte (la), **39, 1096**
- Champagne, Pierre, **1645**
- Champagne Charlie, **361, 1245**
- Champaigne, Philippe de, **672**
- Champion, **1684**
- Champion, Jean, **599, 1075, 1724**
- Champreux, Jacques, **94**
- Chan, Fruit, **224, 937, 1150**
- Chan, Jacky, **1150**
- Chanas, Marjane, **1382**
- Chanda, Barun, **335**
- Chandler, George, **1002, 1573**
- Chandler, Jeff, **791, 942, 1345, 1774**
- Chandler, Raymond, **99, 575, 1125, 1573, 1629**
- Chaney, Lon, **156, 216, 286, 356, 556, 699, 804, 905, 995, 1101, 1263, 1268, 1327**
- Chaney Jr., Lon, **45, 159, 172, 213, 430, 694, 743, 878, 926, 927, 991, 1335**
- Chang, Chen, **1639, 1642**
- Chang, Grace, **915**
- Change pas de main, **892**
- Changeling, *voir* Échange (l')
- Chanson d'Ar-Mor (la), **1660**
- Chant d'hiver, **376**
- Chant de Bernadette (le), **647**
- Chant de la fidèle Chunhyang (le), **854**
- Chant du Missouri (le), *voir* Meet me in Saint Louis
- Chant nocturne du chien, **1426**
- Chantage, *voir* Blackmail
- Chantal, Marcelle, **588, 703, 870**
- Chantons sous la pluie, *voir* Singin' in the rain
- Chantrapas, **1458**
- Chapeau melon et bottes de cuir, *voir* Avengers (the)
- Chaplin, Charles, **64, 97, 104, 109, 161, 187, 233, 338, 413, 451, 523, 573, 608, 863, 917, 1182, 1323, 1377, 1473, 1529**
- Chaplin, Geraldine, **53, 104, 233, 301, 715, 955, 989, 1040, 1275, 1514, 1608, 1631, 1689, 1691, 1692, 1800**
- Chapman, Graham, **630, 1097**
- Chapman, Kevin, **1035, 1114**
- Chapman, Marguerite, **1170**
- Chaque soir à neuf heures, *voir* Our mother's house
- Charade, **280, 547**
- Charge de la brigade légère (la), **20, 254**
- Charge de la huitième brigade (la), *voir* A distant trumpet
- Charge des tuniques bleues (la), *voir* Last frontier (the)
- Charge fantastique (la), *voir* They died with their boots on
- Charge héroïque (De Robertis), **1444**
- Charge héroïque (la) (Ford), *voir* She wore a yellow ribbon
- Charge victorieuse (la), *voir* Red badge of courage (the)
- Charisma, **1638**
- Charisse, Cyd, **31, 140, 497, 511, 551, 1290, 1383, 1626, 1826**
- Charlatan (le), *voir* Nightmare Alley
- Charles, Larry, **532, 638, 1326, 1673**
- Charles, Ray, **547**
- Charles mort ou vif, **1262**
- Charley Varrick, **1087**
- Charlie Chan, **55, 160, 323, 415, 418, 485,**

730, 1020, 1103, 1511, 1523
 Charlie et la chocolaterie (Burton), **281, 832, 855, 1059**
 Charlie et la chocolaterie (Stuart), **207, 281**
 Charlot (Essanay), **338, 917, 1529**
 Charlot (First National), **161, 557, 573, 917, 1519**
 Charlot (Mutual), **338, 451, 917, 1323, 1377, 1529**
 Charlots (les), **573, 613**
 Charme discret de la bourgeoisie (le), **611, 681**
 Charon, Jacques, **505**
 Charpin, Fernand, **112, 176, 590, 624, 1293, 1374, 1385, 1618, 1682**
 Charrette fantôme (la), **267**
 Charrier, Jacques, **225, 711**
 Chartreuse de Parme (la) (Bolognini), **459, 1764**
 Chartreuse de Parme (la) (Ch.-Jaque), **50, 459, 1764**
 Charulata, **214, 906, 1034, 1359**
 Chase, Borden, **206, 402**
 Chase, David, **1203**
 Chase, James Hadley, **1121, 1806**
 Chase (the), **957**
 Chassagne, Sébastien, **1819**
 Chasse (la) (Saura), *voir* Caza (la)
 Chasse (la) (Vinterberg), **1475, 1775**
 Chasse à l'homme, *voir* Man hunt
 Chasse au gang, *voir* Crime wave
 Chasse au lion à l'arc (la), **1522**
 Chasse aux papillons (la), **914**
 Chasses du comte Zaroff (les), **232, 385, 543, 682, 1196, 1327**
 Chasseur blanc, cœur noir, **1292, 1584, 1733, 1749**
 Chasseurs de scalps (les), *voir* Scalphunters (the)
 Chasseurs de salut (les), *voir* Salvation hunters (the)
 Chastain, Jessica, **388, 1082**
 Chat (le), **1294**
 Chat de Schrödinger, **440, 475, 796**
 Chat du rabbin (le), **1420**
 Chat noir (le), *voir* Black cat (the)
 Château ambulante (le), **240, 357, 1290**
 Château dans le ciel (le), **125, 435, 770, 940, 1076**
 Château de Cagliostro (le), **435**
 Château de l'araignée (le), **295, 765, 1373**
 Château de verre (le), **1820**
 Château des amants maudits (le), **321**
 Château du dragon (le), *voir* Dragonwyck
 Chatel, Peter, **1630**
 Chatiliez, Étienne, **683, 800, 1374, 1583**
 Chatte à deux têtes (la), **1539**
 Chatte des montagnes (la), **386**
 Chatterjee, Anil, **1359, 1488**
 Chatterjee, Dhritiman, **897, 1274, 1399**
 Chatterjee, Soumitra, **214, 684, 768, 897, 906, 1034, 1390, 1488, 1743, 1767**
 Chatterton, Ruth, **1560, 1643**
 Chaturvedi, Kanhaiyalal, **1376**
 Chaucer, Geoffrey, **850**
 Chaud lapin (le), **1693**
 Chauffard, René-Jean, **406, 669, 686**
 Chaumette, François, **704, 1128, 1283, 1298**
 Chaumette, Monique, **597, 831, 1190, 1207, 1735**
 Chaussons rouges (les), *voir* Red shoes (the)
 Chaussure à son pied, *voir* Hobson's choice
 Chauvigny, Emmanuel de, **620, 914, 983, 1630**
 Chavance, Louis, **321**
 Chaykin, Maury, **1014, 1320, 1542**
 Hazel, Marie-Anne, **733, 1373, 1717**
 Chazelle, Damien, **752**
 Che ora è?, **23**
 Cheat (the), *voir* Forfaiture
 Checchi, Andrea, **11, 68, 101, 508, 641, 670, 1018, 1410, 1466, 1467**
 Chekhov, Michael, **1024**
 Chelton, Tsilla, **800**
 Chemin de l'espérance (le), **1455**
 Chemin d'Ernoa (le), **1688**
 Chemins de la haute ville (les), *voir* Room at the top
 Chen, Chao-jung, **1660**
 Chen, Joan, **1051**
 Chen, Kaige, **776**
 Chen, Shiang-chyi, **1476**
 Chenal, Pierre, **384, 520, 720, 784, 1121, 1261, 1701, 1702, 1744**
 Chêne (le), *voir* Balanta
 Chepitko, Larissa, **1491, 1625**
 Chercheurs d'or, *voir* Go West (Marx)
 Chercheuses d'or, *voir* Gold diggers
 Chéreau, Patrice, **221, 559, 709, 716, 1437, 1542, 1766**

Chéri, **870**
 Chérie, je me sens rajeunir, **139, 162**
 Chesnais, Patrick, **1485, 1611**
 Cheung, Leslie, **776, 1494, 1505**
 Cheung, Maggie, **557, 1505**
 Cheval de fer (le), *voir* Iron horse (the)
 Cheval de guerre, *voir* War horse
 Cheval de Turin (le), **31, 266**
 Chevalier, Louise, **1084**
 Chevalier, Maurice, **51, 167, 175, 212, 380, 420, 778, 865, 876, 1042, 1079, 1271, 1560**
 Chevalier-MacDonald-Lubitsch-Paramount, **167, 380, 420, 865, 1271, 1504**
 Chevalier de Maison-Rouge (le), **1220**
 Chevalier mystérieux (le), *voir* Cavaliere misterioso (il)
 Chevaliers de la Table Ronde (les), *voir* Knights of the Round Table
 Chevauchée de la vengeance (la), *voir* Ride lonesome
 Chevauchée des bannis (la), *voir* Day of the outlaw
 Chevauchée fantastique (la), *voir* Stagecoach
 Chevauchée sauvage (la), *voir* Bite the bullet
 Chevaux de feu (les), **84**
 Cheveux d'or (les), *voir* Lodger (the) (Hitchcock)
 Chevit, Maurice, **650, 1449, 1717, 1768**
 Chevrier, Jean, **112, 177, 1382, 1662**
 Cheyenne autumn, **645, 1322**
 Che (Fleischer), **1218**
 Che (Soderbergh), **1218**
 Chi è senza peccato, **1464**
 Chiaki, Minoru, **527, 765, 888, 1134, 1594, 1597, 1617**
 Chianese, Dominic, **1203**
 Chiari, Walter, **780, 1310, 1579**
 Chiave (la), **1715**
 Chiba, Sachiko, **393**
 Chicot, Étienne, **1481, 1662**
 Chien des Baskerville (le) (Fisher), **1223**
 Chien des Baskerville (le) (Lanfield), **492, 1223**
 Chien enragé, **174, 533, 1726**
 Chien jaune (le), **751**
 Chienne (la), **89, 262, 521, 580, 1049, 1099, 1294, 1560, 1607, 1735**
 Chiens (les), **543, 1185**
 Chiens de paille (les), *voir* Straw dogs
 Chiffres (les), **188, 1110**
 Chikamatsu monogatari, *voir* Amants crucifiés (les)
 Children of the damned, **853, 994**
 Child of divorce, **1504**
 China seas, **711**
 Chinatown, **466, 1289, 1427**
 Ching, William, **1416, 1669**
 Chinmoku, **933**
 Chinoise (la), **1100, 1535**
 Chiriac, Dorina, **369, 683, 1095**
 Chiyo, Yuko, **350**
 Cho, Sanghyun, **854**
 Chokri, Monia, **275**
 Cholokhov, Mikhaïl, **69**
 Chomet, Sylvain, **301, 690, 1090**
 Chong, Rae Dawn, **807**
 Choose me, **301, 807**
 Chopra, Aditya, **319, 720**
 Choristes (les), **945**
 Chose (la), *voir* Thing (the) (Nyby)
 Choses de la vie (les), **763**
 Chostakovitch, Dmitri, **173, 566, 757, 911, 1054, 1777**
 Chouans (les), **1224**
 Choureau, Etchika, **91**
 Christensen, Benjamin, **286, 630, 729, 1648**
 Christian-Jaque, **99, 142, 236, 459, 491, 723, 815, 1153, 1296, 1424, 1764, 1830**
 Christie, Agatha, **67, 350, 442, 625, 839, 1020, 1043, 1132, 1173, 1601**
 Christie, Audrey, **1307**
 Christie, Gwendoline, **1130**
 Christie, Julie, **4, 42, 397, 463, 760, 862, 902, 1040, 1470, 1588, 1748**
 Christmas in july, **1635**
 Christmas holiday, **1266**
 Christophe, **1784**
 Christophe, Françoise, **718, 889, 1045**
 Christ interdit (le), **145**
 Christ s'est arrêté à Eboli (le), **1119**
 Chromosome 3, *voir* Brood (the)
 Chronique d'un amour, **1517**
 Chronique d'un été, **721, 1472, 1510**
 Chronique de mon vagabondage, **1820**
 Chronique des pauvres amants, **189**
 Chrysanthèmes tardifs, *voir* Bangiku
 Chuillot, Delphine, **1547**
 Chungking express, **873, 1350**

Churchill, Berton, [477](#), [1449](#)
 Churchill, Winston, [148](#), [193](#), [290](#), [760](#)
 Chut, [520](#)
 Chut, chut, chère Charlotte, *voir* Hush. . . hush, sweet Charlotte
 Chute (la), *voir* Untergang (der)
 Chute d'un caïd (la), *voir* Rise and fall of Legs Diamond (the)
 Chute des feuilles (la), [1638](#), [1776](#)
 Chute de l'empire américain (le), [1361](#)
 Chute de l'empire romain (la), [245](#), [1353](#)
 Chute de la Maison Usher (la), [583](#), [903](#), [1660](#)
 Chytilová, Vera, [1272](#)
 Chœur de Tōkyō (le), [1507](#)
 CIA, [46](#), [66](#), [351](#), [394](#), [429](#), [496](#), [666](#), [696](#), [749](#), [825](#), [829](#), [863](#), [873](#), [965](#), [1131](#), [1145](#), [1237](#), [1356](#), [1372](#), [1429](#), [1550](#), [1609](#), [1636](#), [1657](#)
 Ciannelli, Eduardo, [535](#), [595](#), [1587](#)
 Cible (la), *voir* Targets
 Cicatrice (la), [937](#)
 Cicognini, Alessandro, [208](#)
 Cid (le), [612](#)
 Ciel est à vous (le), [131](#), [634](#), [937](#), [1276](#)
 Ciel peut attendre (le), *voir* Heaven can wait
 Ciel pur, [790](#)
 Ciel rouge, *voir* Blood on the moon
 Ciepiewska, Anna, [1134](#), [1396](#)
 Cimarron, [729](#)
 Cimetière dans la falaise, [983](#)
 Cimino, Leonardo, [1002](#)
 Cimino, Michael, [392](#), [634](#), [990](#), [1825](#)
 Cinéastes à tout prix, [1129](#)
 Cinecittà, [9](#), [643](#), [676](#), [950](#), [1199](#), [1297](#), [1310](#), [1313](#), [1335](#), [1383](#), [1410](#), [1530](#)
 Cinema Novo, [423](#)
 Cinema Paradiso, [308](#), [1596](#)
 Cinéma-vérité, [307](#), [721](#), [1472](#), [1717](#)
 Cinq dernières minutes (les), [1209](#), [1302](#)
 Cinq et la peau, [913](#)
 Cinq femmes autour d'Utamaro, [302](#)
 Cinq gentlemen maudits (les), [751](#), [1740](#)
 5000 doigts du docteur T. (les), [803](#), [1432](#)
 Cinq obstructions, [464](#)
 Cinq pièces faciles, *voir* Five easy pieces
 Cinq secrets du désert (les), *voir* Five graves to Cairo
 Cinq soirées, [1165](#)
 Cinquième colonne, *voir* Saboteur
 Cinquième élément (le), [1091](#)
 Cinquième victime (la), *voir* While the city sleeps
 Cintra, Luís Miguel, [348](#), [714](#), [755](#), [1275](#), [1381](#)
 Cioffi, Charles, [406](#)
 Circle of danger, [188](#), [396](#), [1110](#)
 Circonstances atténuantes, [342](#)
 Cirino, Bruno, [1606](#), [1620](#)
 Cirque (le), [643](#), [1323](#), [1377](#)
 Cité de Dieu (la), [1033](#)
 Cité de l'indicible peur (la), [155](#)
 Cité interdite (la), [1598](#)
 Cité sans voiles (la), *voir* Naked city (the)
 Citizen dog, [1368](#)
 Citizen Kane, [380](#), [445](#), [472](#), [599](#), [617](#), [1072](#), [1081](#), [1385](#), [1575](#)
 Citizen Welles, *voir* RKO 281
 Citti, Franco, [285](#), [979](#), [1681](#)
 City for conquest, [1308](#), [1496](#)
 City girl, [1417](#)
 City lights, *voir* Lumières de la ville (les)
 City of fear, [483](#), [632](#)
 City streets, [345](#)
 Civil War (the), [183](#), [1706](#)
 Clafin, Sam, [1715](#)
 Clair, René, [38](#), [42](#), [175](#), [773](#), [841](#), [1002](#), [1394](#), [1409](#), [1704](#), [1744](#)
 Claire, Ina, [102](#)
 Clair de terre (le), [1344](#)
 Clampett, Robert, [1759](#)
 Clapin, Jérémy, [1789](#)
 Clare, Mary, [1197](#)
 Clariond, Aimé, [13](#), [28](#), [99](#), [724](#), [727](#), [898](#), [901](#), [931](#), [1007](#), [1121](#), [1170](#), [1221](#), [1225](#), [1306](#), [1579](#)
 Clark, Bob, [1115](#)
 Clark, Candy, [936](#)
 Clark, Dane, [671](#), [1123](#)
 Clark, Fred, [255](#), [747](#), [760](#), [867](#), [1723](#)
 Clark, Marshall, [1803](#)
 Clark, Petula, [1258](#)
 Clark, Susan, [1596](#)
 Clarke, David, [429](#)
 Clarke, Gage, [407](#)
 Clarke, Mae, [1128](#)
 Clarke, Margi, [1501](#)
 Clarkson, Patricia, [506](#)
 Clash by night, [892](#)
 Classe operaia va in Paradiso (la), [484](#)

Classe tous risques, **1067**
 Claudé, Pierre, **883**
 Claudel, Paul, **103, 685, 686, 1189, 1414, 1764**
 Claveau, André, **1731**
 Clavel, Bernard, **486**
 Clavier, Christian, **175, 733, 1373, 1487, 1717**
 Clay, Philippe, **730, 1469**
 Clay pigeon (the), **1593**
 Clayton, Jack, **183, 718, 973, 1184**
 Clech, Yvonne, **186**
 Cleese, John, **7, 199, 616, 630, 1097, 1576, 1614**
 Clef (la) (Brass), *voir* Chiave (la)
 Clef (la) (Neill), *voir* Dressed to kill (Neill)
 Clef de verre (la), *voir* Glass key (the)
 Clemens, Brian, **1131**
 Clément, Andrée, **1707**
 Clément, Aurore, **362, 468, 831, 1722, 1731**
 Clément, René, **39, 294, 508, 648, 713, 887, 1209, 1379, 1442, 1449, 1612, 1744, 1820**
 Clément, Suzanne, **909, 1279, 1452**
 Clémenti, Pierre, **777, 1077, 1314, 1676**
 Clements, John, **1438**
 Cléo de 5 à 7, **1482, 1492**
 Cléopâtre (DeMille), **333**
 Cléopâtre (Mankiewicz), **363, 882, 986**
 Clepsydre (la), **486, 546, 695, 845, 1110, 1140, 1819**
 Clerk, Susan, **1453**
 Clever, Edith, **717**
 Client (le), **1774**
 Clifford, Graeme, **750**
 Clift, Montgomery, **151, 509, 860, 872, 1039, 1112, 1229, 1320, 1568, 1703, 1751**
 Clifton, Elmer, **1445**
 Climats (les), **1137**
 Cline, Edward F., **366, 667, 699, 878, 1226, 1479**
 Clive, Colin, **555, 791, 1018, 1112, 1608**
 Cloak and dagger, **1657**
 Cloche, Maurice, **378**
 Cloches de Sainte-Marie (les), **106**
 Cloches de Sainte Marie (les), **1756**
 Cloërec, René, **224**
 Clooney, George, **263, 308, 337, 429, 538, 731, 748, 829, 838**
 Closas, Alberto, **342**
 Close, Glenn, **42, 525, 722, 1197, 1595**
 Close, Ivy, **1147**
 Cloutier, Suzanne, **202, 739, 1020**
 Clouzot, Henri-Georges, **94, 267, 390, 394, 574, 674, 1301, 1304, 1399, 1543, 1578, 1594, 1662, 1733**
 Clouzot, Véra, **267, 394, 1594, 1733**
 Clowns (i), **1410**
 Club des trois (le), *voir* Unholy three (the)
 Cluny, Geneviève, **120, 323**
 Cluny Brown, **1448**
 Cluzet, François, **88, 545, 713, 811, 910, 1202, 1828**
 Cobb, Lee J., **326, 412, 423, 515, 551, 622, 865, 939, 957, 1216, 1281, 1352, 1400, 1534**
 Cobb, Randall Tex, **1667**
 Cobo, Eva, **1110**
 Cobra woman, **694, 1517**
 Coburn, Charles, **14, 139, 241, 287, 404, 763, 882, 898, 1202, 1337**
 Coburn, James, **231, 280, 492, 763, 836, 852, 994, 1033, 1055, 1174, 1306, 1352, 1433**
 Cobweb (the), **1390**
 Cochecito (el), **977, 1773**
 Cochons et cuirassés, **700**
 Cochran, Steve, **237, 1495, 1545, 1670, 1671, 1723, 1799**
 Cockfighter, **1283**
 Cocoanuts (the), *voir* Noix de coco
 Cocorico monsieur Poulet, **506, 905**
 Cocteau, Jean, **82, 186, 290, 524, 581, 1137, 1183, 1221, 1477, 1711, 1806**
 Code Hays, **27, 57, 59, 92, 118, 149, 168, 180, 221, 280, 287, 295, 321, 333, 345, 375, 379, 444, 453, 459, 511, 520, 533, 648, 678, 719, 794, 808, 844, 845, 851, 891, 915, 982, 1049, 1056, 1066, 1081, 1099, 1107, 1122, 1204, 1211, 1247, 1248, 1265, 1294, 1311, 1355, 1395, 1400, 1431, 1445, 1490, 1508, 1521, 1533, 1543, 1558, 1583, 1619, 1799, 1802**
 Codine, **943**
 Coëdel, Lucien, **459, 674, 723, 1115, 1424**
 Coen (frères), **58, 226, 227, 263, 422, 429, 475, 731, 748, 852, 1043, 1094, 1133, 1169, 1236, 1283, 1291, 1387, 1667, 1700, 1738**

Cœur capricieux, **366**, **1499**
 Cœur de lilas, **45**, **588**, **1373**
 Cœur de verre, **1205**, **1285**
 Cœur fidèle, **1168**, **1191**, **1773**
 Cœur nous trompe (le), *voir* Affairs of Anatol (the)
 Cœurs, **541**
 Cœurs brûlés, *voir* Morocco
 Cœur de lilas, **1614**
 Coggio, Roger, **1132**
 Cohen, Leonard, **137**, **397**, **1488**
 Cohendy, Christiane, **1684**
 Cohn, Harry, **815**
 Coincée, *voir* Tight spot
 Coincoin et les z'inhumains, **125**, **706**, **1784**
 Colbert, Claudette, **144**, **167**, **235**, **306**, **321**, **333**, **363**, **382**, **539**, **687**, **768**, **795**, **805**, **1331**, **1519**, **1649**
 Cold fish, **944**
 Cold war, *voir* Zimna wojna
 Cole, Nat "King", **1155**
 Coleman, Ornette, **1600**
 Coleridge, Samuel Taylor, **966**
 Colette, Sidonie-Gabrielle, **212**, **741**, **870**, **1405**
 Colin, Georges, **1071**, **1674**
 Colin, Grégoire, **20**
 Colin-maillard, **215**, **378**, **1367**
 Collard, Cyril, **1288**, **1434**
 Collatéral, **833**
 Collectionneuse (la), **1194**, **1254**, **1634**
 Collector (the), *voir* Obsédé (l') (Wyler)
 College, **1654**
 Collet, Pierre, **94**
 Collette, Toni, **1793**
 Collette, Yann, **1455**
 Colley, Kenneth, **1501**
 Collier, Constance, **1334**, **1568**
 Colline, Paul, **1724**
 Colline des hommes perdus (la), *voir* Hill (the)
 Colline des potences (la), *voir* Hanging tree (the)
 Collines brûlantes (les), *voir* Burning hills (the)
 Collinge, Patricia, **13**, **483**, **1812**
 Collins, G. Pat, **1723**
 Collins, Joan, **234**, **756**, **862**, **1309**
 Collins, Patricia, **600**, **1014**
 Collins, Ray, **709**, **858**, **1703**
 Collins Jr., Clifton, **654**
 Collodi, Carlo, **405**, **1020**
 Colman, Olivia, **531**
 Colman, Ronald, **109**, **282**, **305**, **464**, **1027**, **1403**
 Colombier, Michel, **33**
 Colonel Blimp, **1019**, **1656**
 Colonel Chabert (le), **931**
 Colonel Redl, **153**
 Colonna, Jerry, **882**
 Color purple (the), **98**, **968**
 Colorado, *voir* Resa dei conti (la)
 Colorado Territory, **428**, **895**, **1452**, **1479**, **1619**, **1721**
 Colorful, **766**
 Colors, **601**
 Colosse de Rhodes (le), **416**, **1069**, **1376**
 Colpi, Henri, **943**, **944**, **1186**
 Coltrane, John, **408**
 Coluche, **75**, **1661**
 Columbia (studio), **279**, **815**, **1242**, **1264**, **1494**
 Columbo, **247**, **1623**
 Coma (Crichton), **334**
 Coma (Franklin), *voir* Patrick
 Comanche station, **994**, **1057**
 Comart, Jean-Paul, **1366**
 Combat dans l'île, **1215**
 Comédie de Dieu (la), **315**, **348**, **1275**
 Comédie du travail (la), **659**
 Comédie érotique d'une nuit d'été, *voir* A mid-summer night's sex comedy
 Comédie française (la), **1555**
 Comédiennes, *voir* Marriage circle (the)
 Comedy of terrors (the), **1240**
 Comencini, Luigi, **312**, **360**, **405**, **552**, **632**, **837**, **839**, **1080**, **1313**, **1478**, **1479**, **1720**
 Comingore, Dorothy, **472**
 Commare secca (la), **218**, **1264**
 Comme un avion, **365**
 Comme un torrent, **52**
 Comme une épouse, comme une femme, **1814**
 Comment j'ai tué mon père, **1346**
 Comment je me suis disputé... , **1424**, **1738**
 Comment l'esprit vient aux femmes, *voir* Born yesterday
 Comment tuer votre femme, *voir* How to murder your wife
 Commune (la), **1279**
 Communiantes (les), **387**
 Comnène, Anne, **1281**

Comolli, Jean-Louis, **1100**, **1350**
 Compagni (i), **1622**
 Compagni di scuola, **344**
 Compagnons de la marguerite (les), **316**, **669**,
 1648
 Compagnons de la nouba (les), **1355**
 Companéez, Jacques, **1450**
 Companeez, Nina, **711**, **1077**, **1213**, **1230**, **1668**,
 1693
 Company limited, **335**
 Compartiment de dames seules, **1153**
 Complainte du sentier, *voir* Pather panchali
 Complices de la dernière chance (les), *voir* Last
 run (the)
 Complot de famille, **12**
 Compson, Betty, **442**, **1672**
 Compulsion, **1334**
 Comte de Monte Cristo (le), **671**, **1007**
 Comte du Pont-au-Moine (le), **821**
 Comtesse aux pieds nus (la), *voir* Barefoot
 contessa (the)
 Conan Doyle, Arthur, **126**, **143**, **334**, **492**, **493**,
 718, **1091**, **1223**, **1605**, **1617**
 Concert (le), **121**
 Condamné au silence, **164**, **172**, **255**
 Condition de l'Homme (la), **1047**, **1048**
 Condon, Kerry, **935**
 Confessions d'un enfant de cœur, **318**
 Confessions of a nazi spy, **1240**, **1744**
 Confidences pour confidences, **1588**
 Conflict, **760**
 Conflit, **1471**
 Conformiste (le), **777**
 Conklin, Chester, **451**, **687**, **1101**
 Conlin, Jimmy, **58**, **687**, **1443**, **1635**
 Connelly, Jennifer, **838**
 Connery, Sean, **113**, **195**, **199**, **419**, **484**, **529**,
 601, **778**, **981**, **1070**, **1074**, **1199**, **1223**,
 1281, **1313**, **1352**, **1364**, **1430**, **1569**,
 1571, **1593**, **1605**, **1620**
 Connolly, Walter, **419**, **572**, **729**, **768**, **808**,
 1169
 Conquérants (les), *voir* Dodge City
 Conquérants d'un nouveau monde (les), *voir*
 Unconquered
 Conqueror (the), **330**, **577**, **1749**, **1811**
 Conrad, Joseph, **90**, **540**, **571**, **712**, **784**, **987**,
 995, **1647**, **1722**
 Conrad, William, **136**, **530**, **540**, **709**, **893**, **1408**,
 1626
 Conried, Hans, **323**, **803**, **1432**
 Conroy, Frances, **1118**
 Conroy, Frank, **565**
 Consigny, Anne, **207**, **814**, **1418**
 Conspirateurs du plaisir (les), **435**
 Constant gardener (the), **546**
 Constante (la), **904**
 Constantin, Jean, **521**, **1476**
 Constantin, Michel, **22**, **967**, **1278**, **1422**
 Constantine, Eddie, **49**, **130**, **389**, **431**, **607**,
 867, **893**, **1579**, **1668**, **1692**, **1744**,
 1779
 Constantini, Nino, **903**
 Conte, Richard, **51**, **423**, **461**, **495**, **515**, **610**,
 755, **1155**, **1317**, **1754**, **1788**, **1813**
 Conte d'automne, **322**
 Conte d'été, **694**
 Conte d'hiver, **905**
 Conte de la princesse Kaguya, **1082**
 Conte de printemps, **271**, **1281**
 Conte des contes (le), *voir* Racconto dei rac-
 conti (il)
 Contes cruels de la jeunesse, **350**, **1270**
 Contes d'Hoffmann (les), **104**, **298**, **453**, **1322**
 Contes de la folie ordinaire, **10**, **44**
 Contes de la lune vague après la pluie (les),
 voir Ugetsu monogatari
 Contes des chrysanthèmes tardifs, **448**
 Conti, Tom, **649**
 Continental, **28**, **49**, **142**, **271**, **321**, **378**, **561**,
 574, **674**, **764**, **1053**, **1578**, **1756**
 Contrebandiers de Moonfleet (les), **22**, **447**
 Contri, Fabrizio, **1817**
 Conversation secrète, **18**
 Convoi de femmes, *voir* Westward the woman
 Convoi des braves (le), *voir* Wagon master
 Convoi sauvage (le), *voir* Man in the wilder-
 ness
 Convoi vers la Russie, **508**
 Conway, Jack, **268**, **706**, **813**, **1099**, **1268**
 Conway, Tom, **478**, **514**, **596**
 Coogan, Steve, **291**
 Cook, Elisha, **32**, **76**, **200**, **239**, **299**, **457**, **535**,
 985, **1122**, **1139**, **1237**, **1289**, **1314**,
 1335, **1573**, **1589**
 Cook, Fielder, **598**
 Cook, Peter, **1631**
 Cool hand Luke, **263**, **296**

Coolidge, Philip, **1241, 1400**
 Coon, Carrie, **1556**
 Cooper, Bradley, **531, 1779**
 Cooper, Fenimore, **1437**
 Cooper, Gary, **20, 122, 144, 172, 204, 229, 235, 255, 263, 280, 345, 459, 650, 664, 671, 714, 798, 857, 858, 870, 949, 1042, 1052, 1213, 1256, 1259, 1265, 1281, 1315, 1338, 1339, 1366, 1441, 1449, 1471, 1493, 1657, 1809**
 Cooper, Gladys, **119, 647, 1168, 1345, 1361, 1513**
 Cooper, Jackie, **779**
 Cooper, James Fenimore, **293**
 Cooper, Maxine, **1090**
 Cooper, Melville, **453, 1181, 1793**
 Cooper, Merian C., **1142**
 Coote, Robert, **47, 524, 1109, 1235**
 Copains (les), **1804**
 Copeau, Jacques, **784, 1471, 1701**
 Copi, **615**
 Copie conforme (Dréville), **267, 1132, 1469**
 Copie conforme (Kiarostami), **210**
 Copley, Sharlto, **1212**
 Coppola, Francis Ford, **18, 110, 269, 446, 461, 462, 663, 778, 1041, 1463, 1523, 1546, 1722, 1739**
 Coppola, Sofia, **462, 801, 1184**
 Coquelicots (les), **1497**
 Corbeau (le) (Clouzot), **28, 49, 184, 195, 223, 260, 321, 358, 674, 1578**
 Corbeau (le) (Corman), *voir* Raven (the)
 Corbeau (le) (Landers), *voir* Raven (the)
 Corbucci, Sergio, **1383**
 Corde de sable (la), *voir* Rope of sand
 Corde (la), *voir* Rope
 Cording, Harry, **74, 412, 827, 1091**
 Cordoue, Michèle, **222**
 Córdoba, Arturo de, **823, 1005**
 Corduner, Allan, **1243**
 Cordy, Annie, **1084, 1294**
 Cordy, Raymond, **175, 176, 773, 841, 858, 1394**
 Corey, Isabel, **600, 1387**
 Corey, Jeff, **138, 530, 603, 671, 1387, 1616, 1637**
 Corey, Wendell, **27, 658, 872, 1008, 1076, 1231**
 Corman, Roger, **176, 708, 741, 764, 1225**
 Corne, Léonce, **131, 486, 660, 682, 858, 970, 1304, 1830**
 Corneau, Alain, **746, 1429**
 Corneille, Pierre, **855**
 Cornelius, Henry, **1110**
 Cornet, Jan, **447**
 Corniaud (le), **501, 534, 1420, 1557**
 Corniglion-Molinier, Édouard, **1098**
 Cornthwaite, Robert, **788**
 Cornu, Aurora, **103, 1646**
 Coronation street, **1106**
 Corps à cœur, **1251**
 Corps célestes (les), **1518**
 Corps et le fouet (le), **1559**
 Corpse bride, **1660**
 Correspondant 17, *voir* Foreign correspondent
 Corri, Adrienne, **1258**
 Corridor of mirrors, **1398**
 Corrigan, Lloyd, **1500**
 Corruption (la), **390, 1291, 1387**
 Corsaire rouge (le), *voir* Crimson pirate (the)
 Corsia, Ted de, **88, 330, 985, 1153, 1402, 1643, 1651**
 Cort, Bud, **756, 1315, 1445**
 Cortese, Valentina, **340, 515, 599, 609, 670, 1078, 1601, 1687, 1732**
 Cortez, Ricardo, **286, 442, 1003, 1103, 1355**
 Cosa, Maria, **1792**
 Così parlò Bellavista, **582**
 Cosima, Renée, **1477**
 Cosma, Vladimir, **1254**
 Cossart, Ernest, **1448**
 Costa, Sergio da, **1792**
 Costello, Dolores, **118**
 Costner, Kevin, **676, 1074, 1542**
 Côte, Denis, **695**
 Côte, Laurence, **396, 460, 1627**
 Cote 465, *voir* Men in war
 Cotillard, Marion, **300, 580, 812, 1430, 1465**
 Cottafavi, Vittorio, **70, 344, 623, 1409, 1601**
 Cotten, Joseph, **118, 119, 121, 206, 403, 463, 472, 539, 551, 562, 568, 632, 775, 781, 822, 895, 988, 995, 1089, 1569, 1599, 1812**
 Cottençon, Fanny, **17, 847**
 Couleur de la grenade, *voir* Sayat Nova
 Couleur qui tue (la), *voir* Green for danger
 Coulloc'h, Jean-Louis, **875**
 Coulouris, George, **90, 382, 472, 526**
 Coulson, Catherine E., **162, 498, 1051**
 Country of my skull, **758**

- Coup de cœur, *voir* One from the heart
 Coup de foudre (le) (Badger), *voir* It
 Coup de foudre (Kurys), **430**
 Coup de fouet en retour, *voir* Backlash
 Coup de grâce (le), **1718**
 Coup de l'escalier (le), *voir* Odds against tomorrow
 Coup de tête, **614**
 Coup de torchon, **477**
 Coupe d'or (la), *voir* Golden bowl (the)
 Couple témoin (le), **607**
 Coups de feu dans la sierra, *voir* Ride the high country
 Coups de feu sur Broadway, *voir* Bullets over Broadway
 Courcel, Nicole, **64, 558, 1296**
 Courier, Paul-Louis, **704, 724, 1033**
 Couronne de fer (la), **85, 168, 411**
 Courrier diplomatique, **346**
 Court, Hazel, **570, 741**
 Court jester (the), **1178**
 Court-martial of Billy Mitchell (the), *voir* Condamné au silence
 Courteline, Georges, **1187**
 Courtenay, Tom, **368, 413, 1040, 1470**
 Courtship of Eddie's father (the), *voir* Il faut marier Papa
 Cousine Angélica (la), *voir* Prima Angélica (la)
 Cousins (les), **120, 138, 1628**
 Cousteau, Jacques-Yves, **1688, 1690**
 Coutard, Raoul, **468, 1062**
 Couteau dans l'eau (le), **440**
 Couture, Charlélie, **1608**
 Cover girl, **1444**
 Cow boy, **158**
 Cowan, Jerome, **32, 635, 828, 1633**
 Coward, Noel, **459, 885, 1169, 1242, 1580, 1587, 1621, 1648**
 Cowards bend the knee, **950**
 Cowl, Darry, **473, 798, 859, 925, 1492**
 Cowles, Jules, **38, 103, 297, 718**
 Cox, Alex, **965**
 Cox, Ronny, **26**
 Coy, Walter, **1591**
 Coyle, Brendan, **1795**
 Coyote, Peter, **222, 1163**
 Crabtree, Arthur, **32, 882, 1810**
 Craig, Daniel, **215, 309, 622, 1237, 1330, 1379, 1427, 1460, 1516, 1749**
 Craig, Helen, **63, 634**
 Craig, James, **169, 445**
 Craig, Wendy, **911**
 Crain, Jeanne, **98, 206, 872, 985, 1583, 1627**
 Crainquebille, **537**
 Crane, Stephen, **550**
 Cranston, Bryan, **1705**
 Crash, **10, 44, 1810**
 Crauchet, Paul, **182, 408, 488, 704, 732, 1352, 1512**
 Cravat, Nick, **733, 834, 1343**
 Craven, Frank, **1308**
 Cravenne, Marcel, **1104, 1830**
 Crawford, Anne, **1508**
 Crawford, Broderick, **202, 665, 756, 815, 1227, 1525, 1559, 1625**
 Crawford, Joan, **16, 168, 336, 584, 585, 697, 699, 792, 807, 889, 1057, 1196, 1244, 1332, 1507–1509, 1670, 1671, 1711**
 Crazy Horse, **1551**
 Créateur (le), **976**
 Creature from the black lagoon, **766, 841, 1054**
 Créature invisible (la), *voir* Sorcerers (the)
 Créatures (les), **1252**
 Crédit pour tous, **316**
 Cregar, Laird, **299, 663, 691, 1035, 1094, 1202, 1293, 1609**
 Cremer, Bruno, **415, 796, 1260, 1381, 1684, 1693**
 Crémieux, Henri, **135, 282, 308, 789, 1367, 1588, 1754**
 Crenna, Richard, **732**
 Crépuscule à Tōkyō, **640, 790, 1566**
 Crépuscule de gloire, *voir* Last command (the)
 Cresté, René, **959, 1645**
 Creton, Michel, **782, 1373**
 Crevez vermines, **73, 578, 954, 1163, 1227**
 Cri (le), *voir* Grido (il)
 Cri de la victoire (le), *voir* Battle cry
 Cría cuervos, **675, 955, 1275, 1370, 1478**
 Crichton, Charles, **220, 333, 447, 616, 1083**
 Crichton, Michael, **334, 575, 1281**
 Crime d'amour(le), **1686**
 Crime de Giovanni Episcopo (le), **581**
 Crime de l'Orient-Express (le), *voir* Murder on the Orient-Express
 Crime de monsieur Lange (le), **557, 993, 1229**
 Crime et châtime (Chenal), **1121**

Crime et châtement (Kaurismäki), **886**
 Crime était presque parfait (le) (Curtiz), *voir* Unsuspected (the)
 Crime était presque parfait (le) (Hitchcock), *voir* Dial M for murder
 Crime wave, **88**, **1422**
 Crimes and misdemeanors, **77**, **136**, **459**, **1192**
 Crimes au musée des horreurs, **32**, **453**, **1810**
 Crimes of passion, *voir* Jours et les nuits de China Blue (les)
 Criminal code (the), **1803**
 Criminels (les), **190**
 Crimson kimono (the), *voir* Kimono pourpre (le)
 Crimson pirate (the), **733**, **1343**
 Crin blanc, **1762**
 Cris et chuchotements, **559**
 Crisa, Erno, **1395**, **1612**, **1819**
 Crise, **1500**
 Crisp, Donald, **30**, **171**, **226**, **254**, **543**, **671**, **761**, **855**, **1082**, **1157**, **1301**, **1308**, **1358**, **1372**, **1405**, **1484**, **1523**
 Criss cross, **59**
 Cristo proibito (il), *voir* Christ interdit (le)
 Criswell, **596**, **1586**, **1642**
 Črnko, Zvonimir, **23**
 Croisades (les), **1809**
 Croisée des destins (la), *voir* Bhowani Junction
 Croisière du Navigator (la), **1484**
 Croisset, Francis de, **8**, **1670**
 Croix de bois (les), **875**
 Croix de fer, *voir* Cross of iron
 Crolla, Henri, **815**, **1293**
 Cromwell, James, **179**, **472**, **997**, **1073**, **1224**, **1450**, **1600**, **1714**, **1764**, **1829**
 Cromwell, John, **13**, **180**, **539**, **569**, **709**, **989**, **1027**, **1068**, **1423**
 Cromwell, Richard, **20**, **275**, **737**, **850**, **1395**
 Cronaca familiare, *voir* Journal intime (Zur-
lini)
 Cronenberg, David, **10**, **44**, **102**, **347**, **354**, **440**, **509**, **560**, **591**, **758**, **1076**, **1105**, **1135**, **1260**, **1330**, **1438**, **1600**
 Cronyn, Hume, **234**, **525**, **606**, **986**, **1102**, **1462**, **1583**, **1689**, **1742**, **1812**
 Croque-mort s'en mêle (le), *voir* Comedy of terrors (the)
 Crosby, Bing, **57**, **106**, **159**, **360**, **765**, **866**, **882**, **886**, **1268**, **1510**, **1717**, **1756**
 Crosland, Alan, **1799**
 Cross, Eric, **447**
 Cross of iron, **1055**
 Crossfire, **1248**
 Crothers, Scatman, **980**, **1200**, **1436**, **1470**, **1682**
 Crowd (the), *voir* Foule (la)
 Crowe, Russell, **997**, **1349**, **1353**, **1372**, **1689**, **1824**
 Crowell, Josephine, **564**, **577**, **1061**, **1378**
 Cruel gun story, **1227**
 Cruel sea (the), **1327**
 Cruise, Tom, **108**, **562**, **738**, **806**, **833**, **1438**
 Crumb, Robert, **1144**
 Crutwell, Greg, **1159**
 Cruz, Penélope, **372**, **603**, **1125**, **1457**, **1624**, **1761**, **1792**
 Cruze, James, **442**
 Cry danger, **136**, **993**
 Cry of the city, *voir* Proie (la)
 Cry vengeance, **200**
 CSA, the Confederate States of America, **288**
 Cserhalmi, György, **607**, **1254**
 Cuarón, Alfonso, **838**, **1153**
 Cucciola, Riccardo, **272**
 Cuirassé Potemkine (le), **843**, **946**, **1074**
 Cuisine et dépendances, **1175**
 Cukor, George, **23**, **28**, **235**, **305**, **326**, **346**, **409**, **431**, **438**, **467**, **531**, **562**, **773**, **815**, **893**, **992**, **1040**, **1302**, **1311**, **1345**, **1385**, **1435**, **1669**, **1670**
 Cul-de-sac, **1357**
 Culloden, **896**
 Culottes rouges (les), **1216**
 Culver, Roland, **845**, **1508**, **1674**
 Cummings, Constance, **1521**, **1587**, **1803**
 Cummings, Robert, **382**, **677**, **1049**, **1287**, **1577**, **1758**
 Cummins, Peggy, **138**, **218**, **396**, **464**, **473**
 Cunning little vixen (the) (Dunbar), **1123**
 Cuny, Alain, **145**, **236**, **272**, **390**, **597**, **785**, **946**, **1146**, **1221**, **1410**, **1453**, **1493**
 Cuore, **360**, **405**
 Cure, **1633**
 Curious case of Benjamin Button (the), *voir* Étrange histoire de B. Button (l')
 Curnow, Graham, **1810**

Currie, Finlay, [565](#), [571](#), [632](#), [1012](#), [1041](#), [1258](#), [1470](#), [1508](#), [1580](#), [1583](#), [1653](#), [1816](#)
 Curse of Frankenstein (the), *voir* Frankenstein s'est échappé
 Curse of the cat people (the), [59](#), [596](#)
 Curse of the werewolf (the), *voir* Nuit du loup-garou (la)
 Curtis, Jamie Lee, [238](#), [616](#), [726](#), [1160](#)
 Curtis, Ken, [510](#), [667](#), [1141](#), [1308](#), [1798](#)
 Curtis, Mickey, [1052](#)
 Curtis, Tony, [40](#), [63](#), [79](#), [495](#), [755](#), [802](#), [809](#), [1168](#), [1602](#), [1648](#), [1664](#)
 Curtiz, Michael, [70](#), [176](#), [183](#), [202](#), [254](#), [310](#), [365](#), [453](#), [585](#), [671](#), [697](#), [732](#), [760](#), [855](#), [991](#), [1003](#), [1129](#), [1303](#), [1395](#), [1432](#), [1486](#), [1643](#)
 Curzi, Pierre, [76](#), [951](#), [1361](#)
 Cusack, Cyril, [46](#), [88](#), [503](#), [1318](#), [1411](#), [1588](#), [1602](#)
 Cusack, John, [368](#), [1158](#), [1437](#), [1482](#), [1593](#), [1742](#)
 Cushing, Peter, [41](#), [77](#), [100](#), [183](#), [293](#), [405](#), [518](#), [570](#), [628](#), [778](#), [1223](#), [1451](#), [1494](#), [1570](#), [1728](#)
 Custer, George A., [138](#), [426](#), [810](#), [938](#)
 Cutter's way, [1766](#)
 Cuvelier, Maurice, [375](#)
 Cybulski, Zbigniew, [140](#), [257](#), [277](#), [496](#), [1110](#)
 Cyclone à la Jamaïque, *voir* High wind in Jamaica
 Cygne noir (le), *voir* Black swan (the) (King)
 Cyrano de Bergerac (Barma), [889](#), [1349](#)
 Cyrano de Bergerac (Genina), [1677](#)
 Cyrano de Bergerac (Rappeneau), [1349](#)
 Czinkóczi, Zsuzsa, [701](#), [1818](#), [1821](#)
 Czimmer, Paul, [710](#)

 D'Alessio, Carlos, [548](#), [1050](#), [1529](#)
 D'Andrea, Tom, [149](#), [1474](#), [1626](#)
 D'Angelo, Bervely, [846](#)
 D'Annunzio, Gabriele, [312](#), [456](#), [581](#), [608](#), [655](#)
 D'Arcy, Alexander, [1182](#)
 D'Arcy, Roy, [379](#), [977](#), [1378](#)
 D'Arnoux, Georges, [1613](#)
 D'Arpe, Gustavo, [1451](#)
 D'At, Catherine, [1109](#)
 D'Obici, Valeria, [1545](#)
 Da Silva, Éric, [911](#)
 Da Silva, Howard, [35](#), [63](#), [575](#), [779](#), [798](#), [1385](#), [1388](#), [1399](#), [1406](#), [1523](#), [1711](#)
 Dabit, Eugène, [421](#)
 Ďáblova past, [638](#)
 Dac, Pierre, [730](#)
 Dacqmine, Jacques, [116](#), [1124](#), [1195](#)
 Daddy Nostalgie, [1598](#)
 Dafoe, Willem, [417](#), [591](#), [723](#), [967](#), [1477](#), [1690](#), [1791](#)
 Dagover, Lil, [612](#), [657](#), [734](#), [837](#), [1098](#)
 Daguerrotypes, [812](#)
 Dahl, Arlene, [537](#), [1643](#)
 Dahl, Roald, [66](#), [281](#), [480](#), [855](#), [1256](#), [1528](#)
 Dahlbeck, Eva, [318](#), [341](#), [698](#), [734](#), [1531](#), [1754](#)
 Dai, Sijie, [536](#)
 Dailey, Dan, [497](#), [1308](#)
 Dailey, Irene, [1121](#)
 Daim (le), [555](#), [935](#)
 Daïnah la métisse, [188](#), [869](#)
 Daisne, Johan, [457](#), [1707](#)
 Daisy Clover, [933](#)
 Daisy Kenyon, [807](#)
 Daisy Miller, [1280](#), [1333](#)
 Dalban, Max, [151](#), [1044](#)
 Dalban, Robert, [133](#), [397](#), [595](#), [864](#), [1069](#), [1543](#)
 Dalbray, Muse, [361](#), [1683](#)
 Daldry, Stephen, [305](#)
 Dale, Esther, [1182](#)
 Dale, Grover, [633](#)
 Dalí, Salvador, [10](#), [259](#), [328](#), [745](#), [764](#), [1024](#), [1250](#), [1344](#), [1778](#), [1780](#)
 Dalida, [275](#), [1778](#)
 Dalio, Marcel, [222](#), [384](#), [463](#), [501](#), [523](#), [524](#), [753](#), [1034](#), [1062](#), [1067](#), [1129](#), [1141](#), [1168](#), [1198](#), [1293](#), [1379](#), [1577](#), [1709](#), [1830](#)
 Dall, John, [473](#), [1568](#)
 Dalla, Lucio, [786](#)
 Dallas, [14](#), [162](#), [306](#), [1800](#)
 Dalle, Béatrice, [1254](#), [1826](#)
 Dalton, Timothy, [962](#), [1173](#), [1359](#), [1445](#)
 Daly, Tyne, [190](#)
 Dam busters (the), [1803](#)
 Dame aux camélias (la) (Bolognini), [1078](#)
 Dame aux camélias (la) (Smallwood), *voir* Camille
 Dame d'onze heures (la), [49](#), [1756](#)
 Dame de Musashino (la), [1173](#)
 Dame de pique (la), [583](#), [1377](#)

Dame de Shanghai (la), [118](#), [1061](#), [1289](#), [1612](#)
 Dame de tout le monde (la), *voir* Signora di tutti (la)
 Dame du lac (la), *voir* Lady in the lake
 Dame du vendredi (la), *voir* His girl friday
 Dame et le toréador (la), *voir* Bullfighter and the lady
 Dame et les barbes (la), [1717](#)
 Dame sans camélias (la), [1410](#)
 Dames, [306](#)
 Dames du Bois de Boulogne (les), [228](#)
 Damia, [860](#), [879](#)
 Damiani, Damiano, [272](#)
 Damnation, [31](#), [428](#), [998](#)
 Damned don't cry (the), [1671](#)
 Damned (the), [1600](#)
 Damnés (les) (Losey), *voir* Damned (the)
 Damnés (les) (Visconti), *voir* Caduta degli dei (la)
 Damon, Matt, [158](#), [227](#), [337](#), [713](#), [829](#), [1429](#), [1459](#)
 Dana, Leora, [369](#)
 Dancer in the dark, [646](#)
 Dances with wolves, *voir* Danse avec les loups
 Dandridge, Dorothy, [826](#)
 Danet, Jean, [122](#), [123](#), [867](#)
 Dangereuse aventure (la), *voir* No time for love
 Dangereuse sous tous rapports, *voir* Something wild (Demme)
 Dangereusement vôtre, *voir* A view to a kill
 Dangerous liaisons, *voir* Liaisons dangereuses (les)
 Dani, [599](#)
 Daniel, [283](#)
 Daniel-Norman, Jacques, [1567](#)
 Daniela, Gueorgui, [259](#), [435](#), [688](#), [865](#), [992](#)
 Daniell, Henry, [109](#), [202](#), [220](#), [265](#), [431](#), [493](#), [855](#), [1022](#), [1040](#), [1091](#), [1419](#), [1617](#)
 Daniels, Bebe, [442](#), [1177](#), [1505](#)
 Daniels, Jeff, [474](#), [769](#)
 Daniels, Phil, [366](#)
 Daniels, William, [627](#), [1589](#)
 Danna, Mychael, [137](#), [600](#), [1320](#)
 Danno, Jacqueline, [1213](#)
 Dano, Paul, [139](#), [273](#), [484](#), [737](#)
 Dano, Royal, [162](#), [402](#), [550](#), [846](#), [1082](#), [1092](#), [1139](#), [1281](#)
 Danos, Abel, [1067](#), [1731](#)
 Dans l'ombre de San Francisco, *voir* Woman on the run
 Dans la brume électrique, *voir* In the electric mist
 Dans la gueule du loup, *voir* Mob (the)
 Dans la nuit, [581](#)
 Dans la peau de John Malkovich, *voir* Being John Malkovich
 Dans la ville blanche, [1702](#)
 Dans les ténèbres, [194](#)
 Danse (la), [1553](#)
 Danse avec les loups, [836](#), [1542](#)
 Danse de la réalité (la), [299](#), [310](#)
 Dante, Joe, [231](#), [843](#), [1351](#), [1515](#)
 Dantès, Suzanne, [342](#), [909](#)
 Dantine, Helmut, [1242](#)
 Danton, Ray, [1474](#)
 Daquin, Louis, [358](#), [1522](#)
 Darabond, Frank, [1600](#), [1712](#)
 Darby, Kim, [1121](#), [1387](#)
 Darc, Mireille, [41](#), [329](#)
 Darcel, Denise, [1264](#), [1339](#)
 Darcey, Janine, [212](#)
 Dard, Frédéric, [446](#), [731](#), [908](#)
 DaRe, Eric, [1051](#)
 Darimont, Olivier, [1172](#)
 Darjeeling limited (the), [857](#)
 Dark city, [377](#), [1090](#)
 Dark corner (the), [910](#)
 Dark crystal, [1626](#)
 Dark knight (the), [80](#), [886](#), [1430](#)
 Dark knight returns (the), [277](#)
 Dark knight rises (the), [886](#), [1430](#)
 Dark mirror (the), [19](#), [671](#), [694](#), [1094](#)
 Dark passage, [149](#), [1629](#), [1711](#), [1734](#)
 Dark past (the), [957](#)
 Dark star, [1125](#)
 Dark victory, [1180](#)
 Dark water, [1606](#)
 Darling Lili, [808](#)
 Darmon, Gérard, [1826](#), [1828](#)
 Darnell, Linda, [20](#), [98](#), [143](#), [296](#), [663](#), [692](#), [920](#), [1002](#), [1016](#), [1035](#), [1235](#), [1524](#), [1571](#)
 Darò un milione, *voir* Je donnerai un million
 Darras, Jean-Pierre, [1072](#), [1295](#)
 Darrieu, Gérard, [318](#)
 Darrieux, Danielle, [26](#), [33](#), [50](#), [51](#), [66](#), [91](#), [111](#), [347](#), [480](#), [518](#), [633](#), [825](#), [858](#), [1014](#),

1075, 1138, 1277, 1299, 1408, 1624, 1676, 1718

Darro, Frankie, 511, 1157

Darroussin, Jean-Pierre, 66, 218, 749, 797, 874, 1175, 1253, 1658

Darvas, Iván, 803, 1787

Darvi, Bella, 720, 1579

Darvi, Robert, 962

Darwell, Jane, 169, 242, 554, 565, 1298

Dary, René, 95, 483, 522, 540, 704, 1546, 1567

Dassin, Jules, 37, 87, 515, 603, 1153, 1188

Dasté, Jean, 9, 56, 528, 650, 656, 784, 1034, 1096, 1307, 1724

Dasté, Marie-Hélène, 142, 274, 1009

Daudet, Alphonse, 1385

Daumier, Sophie, 721

Dauphin, Claude, 13, 30, 111, 212, 347, 424, 627, 631, 789, 1121, 1145, 1471, 1518

Daurand, Jean, 112, 629, 1209

Dausmond, Betty, 1502, 1646

Davalos, Richard, 900

Davenport, Doris, 650

Davenport, Harry, 565, 851, 1362

Davenport, Nigel, 575, 619

Daves, Delmer, 149, 158, 295, 306, 369, 412, 791, 891, 989, 1123, 1471, 1513, 1526

David, Mario, 925, 1084, 1456

David, Thayer, 1021

David Golder, 1043, 1225, 1389

David l'endurant, *voir* Tol'able David

Davies, Marion, 472

Davies, Rupert, 46

Davies, Terence, 10, 1161, 1548, 1776

Davis, Bette, 13, 16, 121, 129, 180, 181, 196, 287, 303, 310, 588, 632, 635, 668, 671, 737, 748, 781, 855, 915, 953, 1057, 1128, 1180, 1206, 1248, 1361, 1372, 1498

Davis, Essie, 1397

Davis, Geena, 212, 528, 591

Davis, Judy, 796, 1236, 1300, 1324, 1600

Davis, Miles, 458

Davis, Ossie, 231

Davis, Phil, 75, 782, 1159, 1553

Davis, Sammi, 606

Davray, Dominique, 30, 483, 486

Davy, Jean, 778

Davy, Jean-François, 892

Davy Crockett, roi des trappeurs, 1528

Dawson, Anthony, 1199, 1577

Dawson City, 221, 970

Dax, Micheline, 953, 1293

Day, Doris, 8, 948, 1182, 1303, 1799

Day, Josette, 82, 304, 1137, 1374

Day, Laraine, 595, 1265, 1441

Day-Lewis, Daniel, 139, 258, 546, 736, 829, 1437, 1538, 1650

Day of the outlaw, 1122

Day the Earth stood still (the), *voir* Jour où la Terre s'arrêta (le)

Dayan, Assi, 769

Days of heaven, 1162

Days of wine and roses, 35, 1011, 1657

De Ambrosis, Luciano, 1396

De Bankolé, Isaach, 771, 1477

De battre mon cœur s'est arrêté, 580, 1343, 1775

De beaux lendemains, *voir* Sweet hereafter (the)

De bruit et de fureur, 1260

De Brulier, Nigel, 433, 932, 1327, 1443

De Carlo, Yvonne, 47, 59, 490, 927, 1389

De Chirico, Giorgio, 1580

De Crescenzo, Luciano, 582

De Filippo, Eduardo, 360, 837, 1409, 1454, 1819

De Filippo, Peppino, 1312, 1335, 1454, 1673

De Filippo, Titina, 1454

De Giorgi, Elsa, 123, 568, 912

De Grasse, Sam, 225, 881, 1358

De Grey, 973

De l'eau tiède sous un pont rouge, 938, 1736

De l'influence des rayons gamma. . . , 475

De l'or en barres, *voir* Lavender Hill mob (the)

De la belle ouvrage, 387

De la bouche du cheval, *voir* Horse's mouth (the)

De la maison des morts, 484, 977, 1542

De La Motte, Marguerite, 129, 433, 1443

De la vie des marionnettes, 348

De Laurentiis, Dino, 86, 1778

De Marney, Derrick, 1197

De Mayerling à Sarajevo, 1170

De minuit à l'aube, *voir* Between midnight and dawn

De Mornay, Rebecca, 1302

De Niro, Robert, 104, 281, 383, 461, 482, 574, 589, 990, 1012, 1026, 1074, 1343,

- 1417, **1429**, 1728, 1730, 1817
- De Palma, Brian, **24**, **71**, **258**, **416**, **466**, **502**, **686**, **779**, **1064**, **1074**, **1131**, **1198**, **1214**, **1652**
- De Putti, Lya de, 833, 837
- De Robertis, Francesco, 93, **105**, **843**, **1444**, **1457**
- De Rochemont, Louis, 6, 1292, 1400, 1813
- De rouille et d'os, **580**
- De sang froid, *voir* In cold blood
- De Santis, Giuseppe, **61**, **86**, **849**, **1507**
- De Sica, Christian, 344
- De Sica, Vittorio, **37**, 123, 173, **208**, 221, 284, 294, 340, 344, **351**, 405, 439, **539**, **653**, 670, 748, 773, **788**, 1138, 1313, **1396**, 1402, **1415**, 1448, **1467**, 1673, **1819**
- De Toth, André, 70, **88**, **172**, **201**, **347**, 457, **619**, **740**, **755**, **1122**, **1335**, **1456**, **1801**
- De Venanzo, Gianni, 1545
- De Wolff, Francis, 565, 1223
- De Wilde, Brandon, 1314, 1519
- Déa, Marie, 51, 524, 771, 1120, 1124, 1146, 1830
- Dead (the), *voir* Gens de Dublin
- Dead man, **177**
- Dead man's hand, 477, **664**
- Dead men don't wear plaid, 954, 1711, **1734**
- Dead of night, **220**, 1366, 1394
- Dead reckoning, **13**
- Dead ringers, **102**, 758
- Dead zone, **560**
- Deadline U. S. A., **740**
- Deadly affair (the), **329**, 499
- Deaf, **919**
- Deal (le), **274**
- Dean, James, 44, 408, 538, 763, 900, 1526, 1810
- Dean, Julia, 59
- Dearden, Basil, **220**, **278**, **363**, **417**, **439**, **518**, **1109**, **1243**, **1394**, **1808**
- Dearly, Max, 659, 1028, 1562
- Death of Stalin (the), **1541**
- Death on the Nile, 67, **442**
- Death proof, *voir* Grindhouse
- Death takes a holiday, **394**
- Debar, Andrée, 1708
- Debary, Jacques, 1134, 1193, 1246
- Debbouze, Jamel, 304, 1383, 1448
- Debray, Régis, 1472
- Debucourt, Jean, 95, 131, 133, 154, 204, 384, 401, 480, 580, 583, 716, 718, 1053, 1138, 1225, 1272, 1756
- Deburau, **1408**
- Debussy, Claude, 410, 568, 603, 753, 853, 925
- Début (le), *voir* Natchalo
- Début d'été, *voir* Bakushū
- Décalogue (le), **117**, 490, 674, 891, 1065
- DeCamp, Rosemary, 213, 1123
- Decaux, Alain, 359, 1128
- Deception, **16**, 1361, 1734
- Decima vittima (la), **623**
- Decision at Sundown, **690**, 994, 1219
- Decision before dawn, **29**
- Decision to leave, **1791**
- Déclin de l'empire américain (le), **76**, 951, 1252, 1361, 1707
- Decoin, Henri, **66**, **133**, **136**, **146**, **347**, **501**, **546**, **674**, **858**, **901**, **1071**, **1075**, 1167, **1447**, **1469**, **1707**, 1744
- Decomble, Guy, 138, 521, 600, 660, 942, 949
- Deconstructing Harry, **969**
- Découverte d'un secret (la), **350**
- Dédée d'Anvers, **524**
- Dee, Frances, 180, 514, 1435, 1449
- Dee, Sandra, 295, 615, 676
- Deep end, 539, **1136**
- Deep gold, **1780**
- Deep in my heart, **511**
- Deer hunter (the), **990**
- Déesse (la), *voir* Devi
- Défi (le), *voir* Sfida (la)
- DeFore, Don, 347, 377
- Défroqué (le), 21, 95, **198**
- Défunt récalcitrant (le), *voir* Here comes Mr. Jordan
- Degas, Edgar, 1553, 1611
- Degas et moi, **1611**
- Dehner, John, 1281, 1304
- Déjeuner sur l'herbe (le), 1274
- Dejoux, Christine, 787
- Dekalog, *voir* Décalogue (le)
- Dekigokoro, *voir* Cœur capricieux
- Dekker, Albert, 151, 395, 530, 1090, 1197, 1244, 1388, 1444
- Del Poggio, Carla, 849, 857, 883, 1275, 1335, 1467

Del Prete, Duillio, **605, 1333**
 Del Ruth, Roy, **32, 442, 1176, 1521**
 Del Toro, Benicio, **456, 771, 962, 1114, 1218, 1550, 1751**
 Delahaye, Michel, **406, 413, 430, 659, 892, 1277, 1797**
 Delair, Suzy, **83, 267, 308, 574, 815, 869, 887, 1543, 1662**
 Delamare, Lise, **378**
 Delaney, Pádraic, **148**
 Delannoy, Jean, **272, 280, 290, 759, 851, 1000, 1042**
 Delarue-Mardrus, Lucie, **1710**
 Delay, Florence, **617, 793**
 Délépine, Benoît, **205, 328, 754, 1516, 1544**
 Delerue, Georges, **3, 410, 1565, 1668**
 Deleuze, Anne, **686**
 Delevanti, Cyril, **1058**
 Delevaux, Antoine, **1420**
 Delhay, Alane, **125, 706**
 Deliba, Fejria, **1627**
 Delicatessen, **1829**
 Délices de Tōkyō (les), **96**
 Délire à deux, **613**
 RDélit de fuite, **398**
 Délits flagrants, **431, 1697**
 Délivrance, **26, 1603, 1736**
 Della Noce, Luisa, **314**
 Delle Piane, Carlo, **628**
 Delluc, Louis, **903, 1191, 1226, 1688**
 Delmont, Édouard, **68, 124, 137, 179, 271, 590, 826, 890, 937, 1044, 1267, 1385, 1618, 1665, 1667, 1682**
 Delon, Alain, **83, 184, 490, 597, 648, 713, 732, 863, 874, 1021, 1030, 1120, 1185, 1331, 1368, 1566, 1598, 1612, 1699, 1811**
 Delon, Nathalie, **784, 1021**
 Delorme, Danièle, **135, 727, 741, 784, 815, 1193, 1405**
 Delphin (nain), **528, 1191**
 Delpy, Albert, **1611**
 Delpy, Julie, **1065, 1118**
 Delubac, Jacqueline, **54, 55, 646, 1179, 1475, 1489, 1498, 1502, 1646, 1654**
 Delvaux, André, **457, 936, 1707**
 Delyle, Lucienne, **1071, 1610**
 Demain c'était la guerre, **243, 569**
 Demain est un autre jour, *voir* Theres's always tomorrow
 Demain ne meurt jamais, *voir* Tomorrow never dies
 Demange, Paul, **175, 224, 629, 1380, 1405**
 Demares, Christian, **387**
 Demarest, William, **58, 241, 418, 687, 833, 874, 1066, 1211, 1363, 1633, 1635**
 Demarsan, Éric, **1736**
 Demazis, Orane, **441, 590, 624, 1246, 1267, 1665, 1667**
 Démence, **929**
 DeMille, Cecil B., **74, 78, 87, 117, 163, 172, 303, 321, 333, 360, 382, 434, 452, 490, 643, 658, 664, 735, 798, 1166, 1175, 1238, 1265, 1407, 1505, 1512, 1544, 1574, 1751, 1809**
 Démineurs, **1694**
 Demme, Jonathan, **769, 1579**
 Demoiselles de Rochefort (les), **633**
 Démon de la chair (le), *voir* Strange woman (the)
 Démon des armes (la), *voir* Gun crazy
 Démon des femmes (le), *voir* Legend of Lylah Clare (the)
 Démon s'éveille la nuit (le), *voir* Clash by night
 Demon seed, **1438, 1748**
 Demongeot, Catherine, **1648**
 Demongeot, Mylène, **450, 711, 933, 1204, 1244**
 Demonlover, **603, 1770**
 Démons de la liberté (les), *voir* Brute force
 Demy, Jacques, **33, 115, 252, 253, 554, 581, 633, 1252, 1479, 1494, 1679, 1692, 1727**
 Demy, Mathieu, **880, 1683**
 Dench, Judi, **66, 278, 291, 309, 546, 622, 760, 1135, 1148, 1237, 1361, 1576, 1597, 1609, 1614**
 Denden, **944**
 Deneuve, Catherine, **51, 115, 175, 260, 460, 581, 633, 646, 732, 814, 842, 867, 873, 880, 1077, 1100, 1152, 1198, 1204, 1230, 1232, 1314, 1324, 1357, 1481, 1547, 1604, 1610, 1676, 1771**
 Denham, Maurice, **1659**
 Deniaud, Yves, **28, 285, 1069, 1071, 1709**
 Denicourt, Marianne, **15, 396, 538, 714, 1230, 1485, 1738, 1811**
 Denis, Jacques, **175, 685, 817, 1707**
 Dennehy, Brian, **566**

Denner, Charles, [9](#), [186](#), [510](#), [566](#), [610](#), [1284](#), [1524](#), [1567](#)

Dennis, Nick, [1090](#)

Dennis, Sandy, [508](#), [849](#), [1235](#)

Denny, Reginald, [180](#), [1751](#)

Denon, Vivant, [1493](#)

Dents de la mer (les), [1515](#)

Dents du Diable (les), *voir* [Savage innocents \(the\)](#)

Depardieu, Gérard, [69](#), [175](#), [191](#), [205](#), [235](#), [240](#), [353](#), [543](#), [746](#), [760](#), [782](#), [811](#), [905](#), [965](#), [1029](#), [1233](#), [1346](#), [1349](#), [1398](#), [1464](#), [1513](#), [1603](#), [1604](#), [1610](#), [1676](#), [1685](#)

Depardieu, Guillaume, [370](#), [746](#), [1547](#)

Depardieu, Julie, [1688](#)

Depardon, Raymond, [75](#), [166](#), [431](#), [960](#), [1354](#), [1510](#), [1697](#)

Departed (the), [158](#)

Departures, *voir* [Okuribito](#)

Depp, Johnny, [177](#), [300](#), [736](#), [855](#), [1316](#), [1321](#), [1586](#), [1672](#)

Depuis ton départ, *voir* [Since you went away](#)

Derangère, Grégori, [541](#)

Deray, Jacques, [182](#), [1744](#)

Derek, Bo, [1212](#)

Derek, John, [490](#), [756](#), [1443](#), [1636](#)

Derenne, Joséphine, [650](#)

Dermithe, Édouard, [524](#), [1477](#)

Dern, Bruce, [12](#), [781](#), [1201](#), [1220](#), [1288](#), [1313](#), [1425](#), [1436](#), [1675](#), [1770](#)

Dern, Laura, [48](#), [417](#), [498](#)

Dernier atout, [716](#)

Dernier acte (le), [1779](#)

Dernier caprice, [593](#), [1074](#)

Dernier combat (le), [1613](#)

Dernier de la liste (le), *voir* [List of Adrian Messenger \(the\)](#)

Dernier des hommes (le), [163](#), [444](#), [997](#)

Dernier des Mohicans (le), *voir* [Last of the Mohicans \(the\)](#)

Dernier des six (le), [1662](#), [1740](#)

Dernier métro (le), [918](#), [1610](#)

Dernier plongeon (le), [286](#)

Dernier round (le), *voir* [Battling Butler](#)

Dernier roi d'Écosse (le), *voir* [Last king of Scotland \(the\)](#)

Dernier sou (le), [321](#)

Dernier tournant (le), [284](#), [1427](#), [1701](#)

Dernier train de Gun Hill (le), [179](#)

Dernière chasse (la), *voir* [Last hunt \(the\)](#)

Dernière caravane (la), *voir* [Last wagon \(the\)](#)

Dernière fanfare (la), *voir* [Last hurrah \(the\)](#)

Dernière lettre (la), [1550](#)

Dernière rafale (la), *voir* [Street with no name \(the\)](#)

Dernière séance (la), *voir* [Last picture show \(the\)](#)

Dernière vague (la), *voir* [Last wave \(the\)](#)

Dernières vacances (les), [1702](#)

Derniers jours de Pompei (les), [416](#), [1069](#)

Dernier tango à Paris (la), [579](#)

Deroo, Christophe, [966](#)

Derrien, Marcelle, [175](#), [870](#)

Derrière la façade, [13](#), [727](#), [1434](#), [1631](#)

Derrière le miroir, *voir* [Bigger than life](#)

Dersou Ouzala, [592](#), [1522](#), [1527](#)

Derzsi, János, [998](#)

Des chevaux et des hommes, [370](#)

Des enfants gâtés, [1796](#)

Des femmes disparaissent, *voir* [Lured](#)

Des gens sans importance, [595](#)

Des hommes d'influence, *voir* [Wag the dog](#)

Des hommes et des dieux, [271](#)

Des journées entières. . . , [548](#)

Des jours et des nuits dans la forêt, [768](#)

Des monstres attaquent la ville, *voir* [Them](#)

Des monstres et des hommes, [215](#), [572](#), [1160](#), [1367](#)

Des pas dans le brouillard, *voir* [Footsteps in the fog](#)

Des trous dans la tête, *voir* [Brand upon the brain](#)

Desagnat, Jean-Pierre, [1755](#)

Desailly, Jean, [3](#), [42](#), [224](#), [358](#), [743](#), [870](#), [1000](#), [1229](#), [1748](#)

Désarrois de l'élève Törless (les), [804](#)

Desarthe, Gérard, [1134](#), [1228](#), [1346](#), [1693](#)

Descamps, Patrick, [1172](#)

Descartes, René, [731](#)

Descente infernale (la), *voir* [Downhill racer](#)

Deschamps, Hubert, [116](#), [1401](#), [1466](#)

Descombes, Colette, [430](#)

Descrrières, Georges, [607](#), [627](#), [1213](#), [1768](#)

Desdevises, Madeleine, [797](#)

Déséparés (les), *voir* [Reckless moment \(the\)](#)

Désert de la peur (le) (Lee Thompson), *voir* [Ice cold in Alex](#)

- Désert de la peur (le) (Walsh), *voir* Along the great divide
- Desert fox (the), **1341, 1504, 1617**
- Desert rats (the), **1504, 1617**
- Déserteur (le), **68, 598**
- Déserteur de Fort Alamo (le), *voir* Man from the Alamo (the)
- Deserto dei Tartari (il), **599**
- Deserto rosso (il), **358**
- Desiderio, **923**
- Design for living, **287, 459, 753**
- Designing woman, **1326**
- Désir d'amour, **918**
- Désir de femme, *voir* All I desire
- Désir meurtrier, **288, 494, 672, 938, 1025, 1271**
- Desire, **196, 280**
- Désiré, **55**
- Désirs humains, *voir* Human desire
- Désirs volés, **216**
- Desjardins, Maxime, **1419**
- Desmarets, Sophie, **91, 778, 798, 1567**
- Desmond, Florence, **1331**
- Desny, Ivan, **97, 123, 201, 460, 486, 877, 889, 1261, 1360, 1410**
- Désordre a vingt ans (le), **1137**
- Désordre et la nuit (le), **518**
- Désormière, Roger, **1384**
- Désosseur de cadavres (le), *voir* Tingler (the)
- Despair, **207**
- Desperate, **1393**
- Desperate journey, **1168**
- Desperatly seeking Susan, *voir* Recherche Susan désespérément
- Desplat, Alexandre, **1073**
- Desplechin, Arnaud, **15, 538, 613, 793, 814, 1230, 1356, 1424, 1738, 1751**
- Desplechin, Fabrice, **15, 1356**
- Desrau, Max, **659**
- Dest, Jo, **1304, 1379, 1449, 1729**
- Destin (le), **1083**
- Destin est au tournant (le), *voir* Drive a crooked road
- Destin fabuleux de Désirée Clary (le), **292**
- Destin se joue la nuit (le), *voir* History is made at night
- Destination danger, **480, 1629**
- Destin de madame Yuki (le), **814**
- Destoop, Jacques, **1693**
- Destoop, Josée, **1748, 1822**
- Destry rides again, **1294**
- Detective (the), **1302**
- Detective story, **460, 849**
- Detenuto in attesa di giudizio, **952**
- Detmers, Maruschka, **752**
- Détour, **36, 96, 576**
- Detroit, **1458**
- Détroit de la faim (le), **491, 672**
- Déus, Henri, **659**
- Deutsch, Ernst, **206, 811**
- Deux cavaliers (les), *voir* Two rode together
- Deux copines, un séducteur, *voir* World of Henry Orient (the)
- Deux filles au tapis, *voir* All the marbles
- Deux filles d'aujourd'hui, *voir* Career girls
- Deux hommes dans Manhattan, **78**
- Deux mains, la nuit, *voir* Spiral staircase (the) 2046, **294, 557, 1505, 1639, 1642**
- 2001, l'odyssée de l'espace, *voir* 2001, a space odyssey
- Deux orphelines (les), **164**
- Deux rouquines dans la bagarre, *voir* Slightly scarlet
- Deux sous de violettes, **282**
- Deux têtes folles, *voir* Paris when it sizzles
- Deuxième souffle (le), **1422**
- Deux Anglaises et le Continent (les), **410, 1623**
- Devainre, Jean, **49, 724, 764, 1124, 1756**
- Deval, Marguerite, **384**
- Devalde, Jean, **1645**
- Devane, William, **12, 228, 397, 1829**
- Devdas, **720**
- Devère, Arthur, **864, 998, 1062**
- Devi, **1390**
- Déviation mortelle, *voir* Roadgames
- Devil-doll (the), **1533**
- Devil is a woman (the), *voir* Femme et le pantin (la)
- Devil rides out (the), *voir* Vierges de Satan (les)
- Devil's doorway (the), **891**
- Deville, Michel, **462, 507, 592, 711, 787, 911, 951, 1077, 1108, 1206, 1213, 1230, 1244, 1485, 1631, 1641, 1643, 1664, 1666, 1668, 1693**
- Deville, Rosalinde, **1666**
- Devillers, Renée, **146, 1225, 1702**
- Devils (the), **403, 1393**

Devils (the) , 189
 Devine, Andy, 44, 477, 594, 1271, 1351
 Devine, Ted, 1579
 DeVito, Danny, 277, 739, 936, 997, 1059, 1127, 1200
 Devos, Emmanuelle, 15, 52, 538, 1202, 1230, 1343, 1356, 1424, 1738
 Devos, Raymond, 602
 Dewaele, David, 103, 884, 1233
 Dewaere, Patrick, 235, 588, 614, 768, 847, 958, 1196, 1219, 1360, 1398, 1429, 1481
 DeWitt, Jack, 1290
 Dexter, Brad, 471, 834, 1033
 Dexter, Elliott, 1407, 1512
 Dey, Dipankar, 1274, 1767
 Dhéran, Bernard, 1611
 Dheepan, 744
 Dhéry, Robert, 830, 1626, 1682
 Dhour, Louise, 1769
 Dhutt, Utpal, 1274
 Dia, Lam Ibrahim, 214, 506, 905
 Diabeł, 295, 327, 787, 847
 Diabelli, Anton, 1310
 Diable au cœur (le), 1710
 Diable au corps (le), 50, 253
 Diable boiteux (le), 428
 Diable en boîte (le), voir Stunt man (the)
 Diable probablement (le), 1805
 Diables (les), voir Devils (the)
 Diablesse en collant rose (la), voir Heller in pink tights
 Diabolique docteur Mabuse (le), 119, 1018
 Diaboliques (les), 760, 781, 1561, 1733
 Dial M for murder, 1199, 1577
 Diamant-Berger, Henri, 864
 Diamant mystérieux (le), voir Ultima carrozzella (l')
 Diamants sont éternels (les), 601, 1576
 Diamants sur canapé, voir Breakfast at Tiffany's
 Diamond, I.A.L., 81, 1042
 Diamonds are forever, voir Diamants sont éternels (les)
 Diao, Yi'nan, 974
 Diarios de motocicleta, 261
 Diary of a chambermaid (the), 689
 Diaz, Cameron, 1437
 Diaz, Lav, 298, 972
 Dibbouk (le), voir Dybuk
 DiCaprio, Leonardo, 158, 245, 357, 513, 638, 700, 812, 1046, 1300, 1372, 1530, 1538, 1597, 1817
 Dick, Philip K., 90, 870
 Dickens, Charles, 403, 571, 880
 Dickey, Paul, 225
 Dickinson, Angie, 779, 957, 1095, 1341, 1586, 1651
 Dickinson, Thorold, 1377
 Dictateur (le) (Chaplin), 109, 388, 1469, 1536
 Dictateur (le) (Charles), 532
 Didaskalou, Katerina, 785
 Diderot, Denis, 228
 Didi, Évelyne, 218, 879
 Die another day, 1576
 Diefenthal, Frédéric, 802, 1254
 Diehl, August, 947
 Dierkes, John, 303, 550, 1314, 1513
 Dies iræ, 455, 630, 1475, 1653
 Diessl, Gustav, 551, 1114, 1286, 1544, 1647
 Dieterle, William, 32, 119, 159, 169, 312, 339, 377, 568, 761, 822, 832, 851, 995, 1176, 1178, 1271, 1372, 1521
 Dietrich, Marlene, 79, 132, 233, 249, 280, 415, 518, 576, 618, 695, 759, 828, 839, 846, 980, 1052, 1141, 1294, 1342, 1476, 1557, 1574, 1585, 1619, 1664
 Dieu d'osier (le), voir Wicker man (the)
 Dieu noir et le diable blond (le), 105, 423, 897, 1564
 Dieu seul le sait, voir Heaven knows, Mr. Al-lison
 Dieu seul me voit, voir Versailles-Chantiers
 Dieudonné, Albert, 247, 1809
 Dieudonné, Hélène, 1151, 1183, 1352, 1755
 Dieux du stade (les), 1181, 1695, 1793
 Dieux de la peste (les), 226
 Digges, Dudley, 442, 511, 681, 714, 1613, 1799
 Dillinger, 535, 554
 Dillinger, John, 191, 300, 423, 660, 1184, 1413
 Dillinger est mort, 1184
 Dillman, Bradford, 1334
 Dillon, Matt, 818, 1463, 1537
 Dilwale, 319
 Dimanche d'août, voir Domenica d'agosto
 Dinan, Albert, 95, 382, 629, 736, 1224, 1456, 1567
 Dîner de cons (le), 1189

Dingue du palace (le), *voir* Bellboy (the)
 Dinklage, Peter, **1130**
 Dinner at eight, **438**
 Diop, Omar, **1100**
 Dioujev, Dmitri, **215**
 Diplomatic courier, *voir* Courrier diplomatique
 Direktør (le), **1406, 1476**
 Dirty dozen (the), *voir* Douze salopards (les)
 Dirty Harry, **127, 190, 1087, 1493, 1614, 1676, 1711**
 Discorama, **953**
 Discours d'un roi (le), *voir* King's speech (the)
 Dishonored, *voir* Agent X 27
 Disney, Walt, **283, 353, 523, 537, 569, 608, 723, 936, 1020, 1039, 1046, 1093, 1144, 1174, 1180, 1575, 1615, 1660, 1672**
 Disparus de St-Agil (les), **54, 79, 99, 142, 467, 1646**
 Disque rouge (le), **314**
 Distant voices, **10, 1548**
 Distant drums, **263**
 Distel, Sacha, **743**
 District 9, **1212**
 Dites-lui que je l'aime, **175, 689, 1289, 1607**
 Diva, **1523, 1828**
 Divine (acteur), **1115**
 Divine (la), **1166**
 Divine enfant, **359**
 Divorce à l'italienne, **140, 328, 506, 656, 1451**
 Divorcée (la), **1496**
 Dix, Richard, **163, 558, 729, 932, 1490**
 Dix commandements (les) (1923), **163, 303, 490**
 Dix commandements (les) (1956), **117, 163, 490, 617, 735, 756, 1081**
 Dix de Hollywood, **63, 207, 347, 576**
 Dix mille soleils, **434**
 Dixième victime (la), *voir* Decima vittima (la)
 Dixit, Madhuri, **720**
 Django unchained, **638**
 Djian, Philippe, **1826**
 Dmochowski, Mariusz, **695**
 Dmytryk, Edward, **347, 458, 576, 1125, 1248, 1649, 1703**
 D.O.A., **1416**
 Doat, Anne, **1252**
 Döblin, Alfred, **486**
 Dobtcheff, Vernon, **911, 1050**
 Docks of New York (the), **1672**
 Docteur Akagi, **6, 1295**
 Dr. Ehrlich's magic bullet, **339, 1166**
 Docteur Folamour, **240, 522, 778, 1112, 1569, 1746**
 Dr. Jekyll and Mr. Hyde (Fleming), **226, 678**
 Dr. Jekyll and Mr. Hyde (Mamouliau), **226, 678**
 Docteur Jerry and mister Love, *voir* Nutty professor (the)
 Docteur Jivago (le), **528, 961, 1040, 1468, 1470**
 Docteur Mabuse (le), **156, 252, 259, 516, 551, 1018, 1031, 1098, 1105**
 Dr. Mabuse, der Spieler, *voir* Docteur Mabuse (le)
 Dr. No, **76, 215, 925, 1199, 1325, 1614**
 Dr. Strangelove, *voir* Docteur Folamour
 Doctor X, **365, 1486**
 Doctorow, E. L., **930**
 Documenteur, **880, 1252, 1316**
 Dodes'kaden, **503, 1527**
 Dodge City, **176, 859**
 Doe, John, **58, 229, 494**
 Dog day afternoon, **881**
 Dogville, **1206, 1428, 1477**
 Doigts dans la tête (les), **1250**
 Doillon, Jacques, **147, 228, 262, 607, 752, 797, 1250, 1299, 1310**
 Doinel, Antoine, **427, 521, 678, 1096, 1255, 1476, 1485, 1487, 1660**
 Dol, Mona, **1027**
 Dolan, Xavier, **275, 293, 909, 913, 1279, 1465**
 Dolce vita (la), **140, 173, 236, 1312, 1347, 1376, 1540, 1559**
 Doleman, Guy, **1480**
 Doll, Dora, **285, 522, 743, 1066, 1190, 1701**
 Dollar, **1669**
 Dollars et whisky, **352**
 Dolls, **356**
 Dom Juan, **556**
 Dombasle, Arielle, **53, 617, 802, 838, 904, 1483, 1694, 1811**
 Domenica d'agosto, **780**
 Domergue, Faith, **245, 542, 1060, 1534**
 Domestic violence, **1554**
 Domicile conjugal, **9, 599, 678, 1255**
 Dommaire, Quentin, **1424**

Dommartin, Solveig, [500](#), [1623](#)
 Don Camillo, *voir* Petit monde de Don Camillo (le)
 Don Q., son of Zorro, [1523](#)
 Don Giovanni, [1373](#)
 Don paisible (le), [69](#)
 Don Quichotte, [1548](#)
 Don Quintin l'amer, [666](#)
 Don't change your husband, [1407](#)
 Don't look now, [4](#), [260](#), [463](#), [1783](#)
 Donahue, Troy, [295](#), [306](#), [891](#), [1322](#)
 Donat, Robert, [38](#), [72](#), [926](#), [1615](#), [1806](#)
 Dondini, Ada, [11](#), [340](#), [1215](#)
 Donen, Stanley, [31](#), [280](#), [497](#), [511](#), [547](#), [627](#), [1182](#), [1348](#), [1375](#), [1403](#), [1628](#), [1631](#)
 Dong, [427](#), [915](#), [1660](#)
 Doniol-Valcroze, Jacques, [787](#), [1126](#), [1771](#)
 Donlevy, Brian, [143](#), [157](#), [158](#), [205](#), [429](#), [481](#), [554](#), [658](#), [1066](#), [1097](#), [1211](#), [1256](#), [1266](#), [1294](#), [1351](#), [1388](#), [1506](#), [1649](#), [1754](#)
 Donna della montagna (la), [1219](#)
 Donna scimmia (la), [821](#)
 Donne, John, [478](#)
 Donnelly, Ruth, [106](#), [217](#), [758](#), [1001](#), [1248](#), [1273](#), [1801](#)
 Donner, Richard, [836](#), [1371](#)
 Donnersmarck, Florian Henckel von, [178](#)
 Donnie Darko, [331](#), [1785](#)
 Donovan, [1479](#)
 Donovan, King, [1005](#)
 Donovan's reef, *voir* Taverne de l'Irlandais (la)
 Donskoï, Mark, [1663](#)
 Donzoko, *voir* Bas-fonds (les) (Kurosawa)
 Dooley, Paul, [856](#), [1669](#)
 Doolittle, Hilda, [214](#)
 Doré, Gustave, [619](#)
 Dorelli, Johnny, [360](#)
 Dorgelès, Roland, [875](#)
 Doris, Pierre, [488](#), [1653](#)
 Dorléac, Françoise, [3](#), [633](#), [1203](#), [1213](#), [1357](#)
 Dorn, Dolores, [1177](#)
 Dornelles, Juliano, [1719](#)
 Dorny, Thérèse, [1707](#)
 Doro, Mino, [912](#)
 Dorothée, [1485](#)
 Dors, Diana, [830](#), [1136](#), [1170](#), [1355](#)
 Dors mon lapin, [274](#)
 Dorval, Anne, [275](#), [293](#), [1279](#)
 Dorville, [1701](#)
 Dorziat, Gabrielle, [177](#), [358](#), [390](#), [394](#), [727](#), [1062](#), [1075](#), [1137](#), [1170](#), [1221](#), [1409](#)
 Dossier 51 (le), [951](#)
 Dossier noir (le), [135](#), [1076](#)
 Dossier Toroto, [274](#)
 Dostoïevski, Fiodor, [298](#), [378](#), [528](#), [886](#), [901](#), [977](#), [1121](#), [1542](#), [1588](#), [1594](#), [1709](#), [1799](#)
 Dotrice, Roy, [1582](#)
 Double amour (le), [161](#)
 Double assassinat, [1666](#)
 Double énigme (la), *voir* Dark mirror (the)
 Double inconstance (la), [375](#)
 Double indemnity, [1003](#), [1273](#), [1452](#), [1483](#), [1734](#)
 Double messieurs, [124](#)
 Double négation, [73](#), [397](#), [461](#), [471](#), [498](#), [730](#), [745](#), [825](#), [1048](#), [1280](#), [1298](#), [1307](#), [1313](#), [1338](#), [1372](#)
 Double suicide, [679](#)
 Double vie de Véronique (la), [674](#), [1065](#)
 Douce, [49](#), [1272](#)
 Douchet, Jean, [315](#), [348](#), [521](#), [1485](#), [1630](#)
 Douglas, Gordon, [501](#), [529](#), [912](#), [1233](#), [1302](#), [1531](#), [1691](#), [1750](#)
 Douglas, Kirk, [63](#), [98](#), [179](#), [206](#), [377](#), [402](#), [606](#), [793](#), [800](#), [802](#), [818](#), [849](#), [853](#), [895](#), [1039](#), [1064](#), [1131](#), [1138](#), [1168](#), [1303](#), [1322](#), [1329](#), [1335](#), [1383](#), [1433](#), [1576](#), [1599](#), [1635](#), [1684](#)
 Douglas, Melvyn, [23](#), [39](#), [79](#), [102](#), [375](#), [424](#), [448](#), [662](#), [852](#), [901](#), [1395](#), [1440](#), [1519](#), [1569](#), [1670](#)
 Douglas, Michael, [3](#), [334](#), [771](#), [836](#), [1673](#)
 Douglas, Paul, [98](#), [425](#), [757](#), [892](#), [1146](#), [1526](#)
 Douglas, Robert, [1476](#)
 Dougnac, Marie-Laure, [1829](#)
 Douking, Georges, [94](#), [308](#), [339](#), [681](#), [1121](#), [1261](#)
 Douleur et gloire, [372](#)
 Doulos (le), [1067](#), [1229](#)
 Dourif, Brad, [48](#), [930](#), [1015](#), [1200](#), [1478](#)
 Douy, Max, [1053](#)
 Douze, [977](#)
 Douze hommes en colère, [622](#), [977](#)
 Douze salopards (les), [501](#), [619](#)
 Dov'è la libertà?, *voir* Où est la liberté?
 Dove, Billie, [1358](#)

Dovjenko, Alexandre, **1155**
 Dowd, Ann, **219, 651, 1556, 1793**
 Dowling, Doris, **35, 86, 575**
 Down, Lesley-Anne, **1281**
 Downhill racer, **824**
 Downstairs, **1802**
 Downton Abbey, **1795**
 Dracula (Browning), **369, 652**
 Dracula (Coppola), **269, 778**
 Dracula (Fisher), **369, 405, 778, 1423**
 Dracula (Maddin), **886**
 Dracula, prince of darkness, **1423**
 Dracula's daughter, **1760**
 Dragées au poivre, **721**
 Dragon seed, **706**
 Dragonwyck, **126**
 Dragueurs (les), **225, 1565**
 Drake, Charles, **626, 978, 1369, 1632**
 Drake, Frances, **791, 1074**
 Damma della gelosia, **753**
 Draughtsman's contract (the), **1662**
 Dravić, Milena, **1515**
 Drei Groschen Oper (die), *voir* Opéra de quat'-
 sous (l')
 Dreiser, Theodore, **1039, 1442**
 Dressé pour tuer (Fuller), *voir* White dog
 Dressed to kill (De Palma), *voir* Pulsions
 Dressed to kill (Neill), **74**
 Dresser, Louise, **905, 1619**
 Dressler, Mary, **438**
 Dréville, Jean, **135, 154, 221, 267, 278, 559,**
660, 725, 945, 979, 1104, 1225,
1304, 1781, 1825
 Dréville, Valérie, **15, 462**
 Drew, Helen, **81, 1456, 1534, 1581, 1635**
 Dreyer, Carl Theodor, **260, 375, 385, 455,**
516, 564, 583, 630, 686, 1048, 1062,
1149, 1337, 1475, 1648, 1653, 1784
 Dreyfus, Jean-Claude, **274, 348, 1247, 1829**
 Dreyfuss, Richard, **739, 1074, 1336**
 Drieu La Rochelle, Pierre, **441, 1062**
 Drive a crooked road, **742**
 Driver, Adam, **532**
 Droit du plus fort (le), **352, 1630**
 Drôle d'endroit pour une rencontre, **1604**
 Drôle de frimousse, *voir* Funny face
 Drôle de drame, **1098, 1109**
 Drôlesse (la), **712, 797**
 Droukarova, Dinara, **572, 1012**
 Drouot, Jean-Claude, **963, 1084, 1190, 1274**
 Dru, Joanne, **665, 938, 1298, 1568**
 Drucker, Léa, **935**
 Drugstore cowboy, **818**
 Drum (the), **502**
 Drums along the Mohawk, **805**
 Drunk, **969**
 Du côté d'Orouët, **309, 790, 1114, 1193, 1693**
 Du plomb pour l'inspecteur, *voir* Pushover
 Du rififi chez les hommes, **37, 87, 167, 471,**
1188
 Du sang dans la poussière, *voir* Spikes gang
 (the)
 Du sang dans le désert, *voir* Tin star (the)
 Du sang pour Dracula, *voir* Blood for Dracula
 Du sang sur la neige, *voir* Northern pursuit
 Du silence et des ombres, *voir* To kill a mo-
 ckingbird
 Dubillard, Roland, **408, 669, 711, 1151, 1360,**
1648
 Dubois, Marie, **353, 410, 1109, 1420, 1565**
 Dubosc, Gaston, **1646**
 Dubost, Paulette, **97, 150, 421, 659, 789, 1000,**
1298, 1317, 1577, 1610, 1755
 Duby, Jacques, **735**
 Duc, Hélène, **683**
 Ducaux, Annie, **349, 598, 1471**
 Duchamp, Marcel, **948**
 Duchaussoy, Michel, **132, 413, 1024, 1120, 1123,**
1185, 1317, 1362, 1693
 Duchesne, Roger, **54, 598, 600, 1432**
 Duchesse d'Avila (la), **840**
 Duchesse de Langeais (la), **898**
 Duck soup, **929, 1436, 1504**
 Duclos, Philippe, **564**
 Ducournau, Julia, **1438, 1772**
 Ducrest, Philippe, **840**
 Ducreux, Louis, **518, 1207, 1598**
 Dudan, Pierre, **95, 1762**
 Dudicourt, Marc, **814, 1045**
 Dudok de Wit, Michael, **739**
 Duel, **570, 1160**
 Duel au soleil, **570, 995**
 Duellistes, **712**
 Dueñas, Lola, **1624, 1792**
 Duff, Howard, **445, 1153, 1670**
 Dufilho, Jacques, **257, 465, 520, 705, 908, 958,**
1066, 1077
 Dufour, Bernard, **714**

Dufranne, Jacqueline, **488, 1464**
 Dufvenius, Julia, **1171**
 Dugan, Tom, **982**
 Duggan, Jan, **101**
 Dugowson, Maurice, **768, 1360**
 Duhamel, Marcel, **557, 1171**
 Duhour, Clément, **473, 942**
 Dujardin, Jean, **179, 309, 496, 513, 555**
 Dujmović, Davor, **420, 1151**
 Duke, Patty, **859**
 Dullac, Paul, **590, 1306, 1618, 1654, 1667**
 Dullea, Keir, **1580, 1727**
 Dullin, Charles, **499, 646, 979, 1543, 1562, 1701**
 Dumas, Alexandre, **221, 286, 433, 559, 638, 734, 1007, 1070, 1187, 1200, 1220, 1376, 1418, 1443, 1447, 1453, 1605**
 fils, **315, 431, 1078**
 Dumas, Sandrine, **644**
 Dumbo (Burton), **936**
 Dumbo (Disney), **507, 936, 1046, 1144**
 Dumbrille, Douglass, **20, 57, 362, 1338**
 Dumesnil, Jacques, **397, 442, 724, 727, 858, 1433**
 Dumont, Bruno, **103, 125, 357, 436, 706, 884, 978, 1055, 1189, 1233, 1771, 1784**
 Dumont, Margaret, **362, 747, 884, 1313, 1447, 1479, 1504**
 Dunaway, Faye, **138, 286, 466, 818, 914, 1044, 1072, 1711**
 Dunbar, Adrian, **987, 1141**
 Dunbar, Geoff, **1123**
 Duncan, Isadora, **23, 547**
 Duncan, Mary, **1118, 1407, 1417**
 Duncan, Michael Clarke, **1600**
 Dune (Lynch), **305, 936, 1093, 1239, 1778**
 Dune (Villeneuve), **305**
 I, **1239**
 II, **1831**
 Dunkerque, **1784**
 Dunne, Griffin, **1311**
 Dunne, Irene, **729, 806, 971, 979, 1182, 1802**
 Dunning, George, **1164**
 Dunnock, Mildred, **65, 1092, 1461**
 Dunot, Jean, **586**
 Dunst, Kirsten, **437, 801, 806**
 Dupanloup, Félix, **274, 275, 357, 1224**
 Duparc, Henri, **1277**
 Duperey, Annie, **207, 649, 1693, 1778**
 Dupeyron, François, **541, 1363, 1604**
 Dupieux, Quentin, **555, 935, 1480, 1815, 1819**
 Dupont, Ewald André, **180, 833**
 Dupontel, Albert, **188, 462, 497, 512, 705, 976, 1190, 1714, 1813**
 Duprez, June, **169, 1438**
 Durand, Claude, **1718**
 Duranti, Doris, **101, 340**
 Duras, Marguerite, **329, 548, 905, 1050, 1148, 1186, 1201, 1310, 1529**
 Durbin, Deanna, **1266**
 Durec, Albert, **1688**
 Dürer, Albrecht, **1227**
 Durian durian, **937**
 Düringer, Annemarie, **156, 486**
 Duris, Romain, **150, 1343**
 Durning, Charles, **258, 263, 1131, 1291, 1569**
 Dürrematt, Friedrich, **631**
 Duryea, Dan, **5, 13, 59, 120, 626, 1049, 1065, 1259, 1339, 1625, 1800**
 Dussollier, André, **53, 97, 232, 541, 607, 683, 904, 944, 999, 1307, 1331, 1567, 1666, 1828**
 Duthilleul, Laure, **1684**
 Dutronc, Jacques, **276, 312, 464, 510, 847, 908, 911, 950, 1329, 1350, 1518**
 Dutt, Sunil, **1376**
 Duvaleix, Christian, **23, 686, 1278, 1647**
 Duvall, Robert, **18, 76, 461, 601, 797, 1072, 1260, 1302, 1315, 1387, 1412, 1546, 1671, 1722, 1768**
 Duvall, Shelley, **199, 233, 397, 756, 794, 856, 980, 1068**
 Duvivier, Julien, **4, 29, 148, 151, 176, 204, 267, 304, 456, 467, 638, 675, 727, 739, 764, 860, 890, 1017, 1043, 1265, 1287, 1293, 1389, 1443, 1447, 1740, 1744, 1754, 1806**
 Dux, Pierre, **294, 558, 858, 1196, 1224, 1485, 1702**
 Dvorak, Ann, **27, 422, 1122, 1395, 1498**
 Dvořák, Antonin, **584, 1206**
 Dwan, Alan, **205, 225, 346, 480, 555, 828, 927, 1339, 1443, 1485, 1497, 1517, 1591, 1643, 1802**
 Dybuk, **1088**
 Dylan, Bob, **825, 1133, 1306**
 Dyrell, Enrica, **279, 1269, 1464**

Dysart, Richard, **1199**
 Dzundza, George, **3**, **1584**

E la nave va, **608**
 Earles, Harry, **147**, **1268**
 Earth vs. the flying saucers, **853**, **1197**
 East of Eden, *voir* À l'est d'Eden
 Eastern promises, **1260**, **1330**
 Eastman, George, **628**
 Eastwood, Clint, **127**, **190**, **192**, **411**, **433**,
514, **534**, **582**, **614**, **669**, **676**, **696**,
726, **795**, **797**, **1035**, **1071**, **1101**,
1199, **1300**, **1303**, **1314**, **1321**, **1459**,
1470, **1493**, **1562**, **1572**, **1578**, **1584**,
1593, **1597**, **1610**, **1612**, **1614**, **1615**,
1676, **1699**, **1829**
 Eastwood, Kyle, **1303**
 Easy living (Leisen), **1373**, **1491**
 Easy living (Tourneur), **1659**
 Eaux profondes, **1108**
 Eaux troubles (les), **179**
 Eau vive (l'), **1708**
 Ebsen, Buddy, **202**, **1737**
 Eccleston, Christopher, **1067**, **1556**, **1718**
 Échange (l') (DeMille), *voir* Old wives for new
 Échange (l') (Eastwood), **1101**
 Échappées (les), **1769**
 Échec à Borgia, *voir* Prince of foxes
 Échec à l'organisation, *voir* Outfit (the)
 Échec à la mort, *voir* Sherlock Holmes faces
 death
 Échec au porteur, **736**
 Echevarría, Emilio, **1019**
 Echevarría, Nicolás, **285**
 Échine du diable (l'), **349**, **1092**
 Eckhart, Aaron, **80**
 Éclair (l'), **1822**
 Éclairage intime, **1178**
 Éclipse (l'), **655**, **863**
 Eco, Umberto, **1605**
 École buissonnière (l'), **826**
 Écrit sur du vent, **14**, **1010**
 Écume des jours (l'), **150**
 Écumeurs (les), *voir* Spoilers (the)
 Ed Wood, **596**, **1029**, **1197**, **1586**, **1642**
 Edaya, Dan, **1169**
 Eddy, Helen Jerome, **1560**
 Eddy Duchin story (the), **1762**
 Edeson, David, **1107**

Edge of the city, **764**
 Edge of the world (the), **885**, **1041**, **1258**,
1508
 Edgren, Gustaf, **502**
 Edison, Thomas A., **1133**
 Edo, **170**, **302**, **343**, **503**, **527**, **909**, **1163**
 Edogawa, Ranpo, **876**
 Édouard et Caroline, **770**, **1293**
 Edvard Munch, **367**, **821**
 Edwall, Allan, **325**, **341**, **387**, **469**
 Edward scissorhands, **1316**
 Edwards, Blake, **19**, **58**, **178**, **470**, **674**, **755**,
808, **809**, **890**, **929**, **1011**, **1137**,
1212, **1266**, **1292**, **1401**, **1439**, **1475**,
1589, **1602**, **1639**, **1657**, **1737**
 Edwards, Hilton, **211**, **1020**
 Edwards, Snitz, **38**, **129**, **587**, **871**, **1101**, **1501**,
1654
 Edwards, Vince, **632**, **985**, **1118**
 Effacer l'historique, **1544**
 Effect of gamma rays... (the), *voir* De l'in-
 fluence des rayons gamma...
 Effet papillon, **369**, **1159**, **1300**
 Effi Briest, **350**
 Effrontée (l'), **411**, **675**
 Effroyable secret du Dr. Hichcock (l'), *voir* Or-
 ribile segreto...
 Efir, Virginie, **1714**
 Egan, Richard, **295**, **648**, **1107**
 Egawa, Ureo, **80**, **167**, **1498**
 Egede-Nisse, Aude, **516**, **580**
 Eggar, Samantha, **122**, **354**, **1620**
 Eggers, Robert, **967**, **1786**
 Egoyan, Atom, **43**, **137**, **600**, **636**, **693**, **1014**,
1320, **1497**, **1662**
 Ehle, Jennifer, **1575**
 Ehrenbourg, Ilya, **1716**
 Ehrenreich, Alden, **748**
 Eichberg, Richard, **1647**
 Eichhorn, Lisa, **1766**
 Eiger sanction (the), **696**
 Eijanaïka, **1059**
 Eisenberg, Jesse, **279**
 Eisenschitz, Bernard, **1318**, **1458**
 Eisenstein, Sergueï, **53**, **85**, **93**, **566**, **691**, **843**,
946, **1038**, **1178**, **1340**, **1442**, **1622**,
1719, **1827**
 Eisler, Hanns, **741**
 Ejiofor, Chiwetel, **484**

Ek, Anders, 307, 1284
 Ekberg, Anita, 236, 1312, 1376
 Ekborg, Lars, 86
 Ekerot, Bengt, 802, 1637
 Ekinci, Franck, 387
 Ekman, Gösta, 159, 319
 Ekman, Hasse, 1284
 Ekman, John, 1482
 Él, 677, 823, 1005
 El Dorado, 1034, 1480, 1710
 El Perdido, *voir* Last sunset (the)
 El-Sherif, Nour, 1083, 1214
 Elam, Jack, 22, 30, 221, 233, 794, 1090, 1309, 1339, 1485, 1513, 1592, 1641
 Élambert, Paulette, 1616
 Eldorado, 1398
 Eldridge, Florence, 1800
 Electra Glide in blue, 1139
 Élégie de la bagarre, 954
 Élégie de Naniwa (l'), 80, 295
 Element of crime, 1210
 Elena, 1255
 Elena et les hommes, 441, 681
 Elephant, 384, 1679
 Elephant boy, 1196
 Elephant man (the), 533, 601, 608, 1093
 Elg, Taina, 1040
 Elgar, Edward, 1432
 Elisa, vida mia, 1275
 Elkabetz, Ronit, 1459
 Elkharraz, Osman, 1427
 Elle, *voir* 10 (Edwards)
 Elle et lui (1939), *voir* Love affair
 Elle et lui (1957), *voir* An affair to remember
 Elle s'en va, 1204
 Ellerman, Winifred, 214
 Elles étaient douze femmes, 1380
 Ellington, Duke, 1004
 Elliott, Adam, 1325
 Elliott, Denholm, 546, 898, 1276, 1284, 1327, 1365
 Ellis, Edward, 567
 Ellison, James, 419, 514, 664
 Elloy, Max, 1647
 Ellroy, James, 997
 Elmaleh, Gad, 150, 1465
 Elmer Gantry, 141, 151
 Elphick, Michael, 1210
 Éluard, Paul, 307
 Elvey, Maurice, 891
 Embrasse-moi, chérie, *voir* Kiss me Kate
 Embrasse-moi, idiot, *voir* Kiss me stupid
 Embuscade (l'), 1473
 Emer, Luciano, 780
 Emerald forest (the), 26, 1736
 Emerson, Hope, 51, 409, 495, 1264, 1423
 Emhardt, Robert, 369, 1177
 EMI, 331, 468, 787, 1082, 1095, 1509, 1707, 1785
 Emilfork, Daniel, 257, 394, 552, 705, 1140, 1364
 Emmanuelle, 1278
 Emmerdeur (l'), 1072
 Emperor Jones (the), 681
 Empire des sens (l'), 275, 840, 876, 948, 1110, 1808
 Empire of the sun, 244, 472
 Emploi (l'), *voir* Posto (il)
 Emploi du temps (l'), 115
 Emprise (l'), *voir* Of human bondage
 Emprise du crime (l'), *voir* Strange love of Martha Ivers (the)
 En Angleterre occupée, *voir* It happened here
 En cas de malheur, 1809
 En chair et en os, 1077, 1163
 En construction, 276
 En gagnant mon pain, 1663
 En haut des marches, 1277
 En marge de l'enquête, *voir* Dead reckoning
 En passant par la Lorraine, 1735
 En présence du Diable, 1312
 En quatrième vitesse, *voir* Kiss me deadly
 En quête des sœurs Papin, 772, 1183
 En route pour... , *voir* Road to...
 Enamorada, 1690
 Enamoto, Ken'ichi, 93
 Enchaînés (les), *voir* Notorious
 Encore, 1674
 Enfance d'Ivan (l'), 1227
 Enfance de Gorki (l'), 1663
 Enfance nue (l'), 209, 283
 Enfant sauvage (l'), 533, 1338
 Enfants de Lumière (les), 809
 Enfants de salauds, *voir* Play dirty
 Enfants du paradis (les), 618, 1007, 1013, 1408
 Enfants nous regardent (les), 1396
 Enfants terribles (les), 1477, 1711

Enfer (l') (Clouzot), **1301**
 Enfer (l') (Tanović), **398**
 Enfer de la corruption (l'), *voir* Force of evil
 Enfer est à lui (l'), *voir* White heat
 Enfer blanc du Piz Palü (l'), **1544**
 Enfield, Cy, **138, 556, 1156**
 Enforcer (the) (Fargo), **190, 1614**
 Enforcer (the) (Walsh), **1402**
 Engel, Morris, **373, 894, 1514**
 Engelmann, Andrews, **783**
 English patient (the), *voir* Patient anglais (le)
 Énigme de Kaspar Hauser (l'), **549, 1205, 1338, 1445**
 Énigme du Chicago-express (l'), *voir* Narrow margin (the)
 Enjeu (l'), *voir* State of the union
 Enjôleuse (l'), *voir* Bruto (el)
 Ennemi intime (l'), **497, 1139**
 Ennemi public (l'), *voir* Public enemy (the)
 Ennemis intimes, *voir* Mein liebster Feind
 Ennui (l'), **838**
 Ennuis de monsieur Travet (les), **889**
 Enquête est close (l'), *voir* Circle of danger
 Enquête sur un citoyen... , **293, 1402**
 Enquête sur une passion, *voir* Bad timing
 Enrico, Robert, **184, 331, 973**
 Enright, Ray, **249, 306**
 Ensayo de un crimen, *voir* Vie criminelle d'Archibald de la Cruz (la)
 Ensor, James, **110**
 Ensorcelés (les), **793, 1383**
 Enter the void, **1815**
 Enterrement du soleil (l'), **1512**
 Entre le Ciel et l'Enfer, **174, 533, 1726**
 Entre les murs, **1077**
 Entre onze heures et minuit, **1469**
 Entrée des artistes, **212, 1121, 1627**
 Envoi de fleurs, **543**
 Enyedi, Idikó, **1541, 1790**
 Enzo Enzo, **396**
 EO, **935**
 Épectase, **78, 107, 132, 517, 813, 955, 1025, 1378, 1737, 1765, 1795, 1819**
 Épée Bijomaru (l'), **879**
 Epidemic, **1210**
 Épingle à cheveux (l'), *voir* Kanzashi
 Épouse, **1798**
 Épouse de la nuit (l'), **1081**
 Épouses et concubines, **521**
 Épouvantail (l'), *voir* Scarecrow
 Epps, Omar, **1405**
 Epstein, Jean, **60, 150, 161, 194, 406, 583, 677, 903, 1007, 1168, 1276, 1480, 1660, 1685**
 Epstein, Marie, **1168, 1616**
 Équipage (l'), **458, 1614**
 Eraserhead, **498, 601, 1093**
 Ereditá Ferramonti (l'), *voir* Héritage (l')
 Erice, Victor, **468, 1370**
 Erickson, Leif, **174, 336, 1218, 1569**
 Ericson, John, **1201**
 Erksan, Metin, **903**
 Erlanger, Philippe, **586**
 Erlingsson, Benedikt, **370**
 Ernst, Max, **955, 1122**
 Erotikon, **1544**
 Errand boy (the), **1506**
 Errol, Leon, **360**
 Erskine, Chester, **336**
 Ertaud, Jacques, **274**
 Escadron blanc (l'), **1382**
 Escalante, Amat, **275**
 Escalier de service, **91**
 Escalier interdit, *voir* Up the down staircase
 Escande, Maurice, **13, 28, 1187, 1432, 1631, 1709**
 Escape from Fort Bravo, **833**
 Escape in the fog, **1133**
 Escape to Burma, **555, 1517**
 Eschyle, **1126, 1150, 1283, 1354**
 Esclave de l'amour, **668**
 Esclave du gang (l'), *voir* Damned don't cry (the)
 Esclave du péché (l'), **335**
 Esclave libre (l'), *voir* Band of angels
 Escott, Harry, **1472**
 Escrocs mais pas trop, **1825**
 Escudero, Leni, **1693**
 Esio trot, **66**
 Esmond, Carl, **1428, 1495**
 Ésope, **1388**
 Espagnol (l'), **486**
 Espion (l'), *voir* Thief (the)
 Espion noir (l'), *voir* Black spy (the)
 Espion qui m'aimait (l'), **835, 1079**
 Espion qui venait du froid (l'), **46**
 Espions (les) (Clouzot), **94, 394, 950**
 Espions (les) (Lang), **252, 517, 918**

- Espions sur la Tamise, *voir* Ministry of fear
Espoir, **1098**
- Esposito, Giancarlo, **1705**
- Esposito, Gianni, **253, 278, 441, 1224**
- Esprit de la ruche, **1370**
- Esprit s'amuse (l'), *voir* Blythe spirit
- Esquive (l'), **1427**
- Essene, **1696**
- Est-Ouest, **175**
- Esterno notte, **1817**
- Estevez, Emilio, **965**
- Esther Kahn, **571, 1334, 1356, 1407**
- Esway, Alexander, **1408**
- Et au milieu coule une rivière, **282**
- Et demain ?, *voir* Little man, what now ?
- Et Dieu créa la femme, **111, 550, 1596**
- Et là-bas quelle heure est-il ?, **427, 1476**
- Et la lumière fut, **1533**
- Et la vie continue, **963, 966**
- Et les lâches s'agenouillent, *voir* Cowards bend the knee
- Et pour quelques dollars de plus, **44, 1562**
- Et tournent les chevaux de bois, *voir* Ride the pink horse
- Et vogue le navire, *voir* E la nave va
- Étaix, Pierre, **190, 218, 376, 799, 1037, 1458, 1495, 1760**
- Étang tragique (l'), *voir* Swamp water
- État sauvage (l'), **312**
- État second, *voir* Fearless
- Etcheverry, Michel, **904**
- Été froid de 1953 (l'), **742**
- Été japonais : double suicide, **1506**
- Été violent, **201**
- Eternal sunshine of the spotless mind, **952**
- Éternel retour (l'), **290, 1603, 1682**
- Éternels (les), **273**
- Étiévant, Yvette, **122, 282, 595, 1748**
- Étoffe des héros (l'), *voir* Right stuff (the)
- Étoile du Nord (l'), **17, 1294**
- Étrange couleur des larmes. . . , **1790**
- Étrange histoire de B. Button (l'), **270**
- Étrange incident (l'), *voir* Ox-Bow incident (the)
- Étrange madame X (l'), **1187**
- Étrange monsieur Victor (l'), **937**
- Étrange Noël de M. Jack, *voir* Nightmare before Christmas (the)
- Étrange passion de Molly Louvain (l'), *voir* Strange passion. . .
- Étrange rendez-vous, *voir* Corridor of mirrors
- Étrange sursis (l'), *voir* On borrowed time
- Étranger au Paradis (l'), *voir* Kismet
- Étrangère (l'), *voir* All this, and heaven too
- Étranges vacances, *voir* I'll be seeing you
- Étrangleur (l'), **64, 370**
- Étrangleur de Boston (l'), *voir* Boston strangler (the)
- Étrangleur de Rillington Place, *voir* Ten, Rillington Place
- Étreintes brisées, **1125**
- Étudiante (l'), **23**
- Etxeandia, Asier, **372**
- Eugenio, **1478**
- Eureka (Aoyama), **489, 1354**
- Eureka (Roeg), **1434**
- Euripide, **1425**
- Europa, **431, 1210**
- Europe 51, **1176**
- Europeans (the), **200**
- Eustache, Jean, **1037, 1051, 1818**
- Évadés (les), *voir* Shawshank redemption (the)
- Évangile selon saint Mathieu (l'), **568, 735, 1656, 1681**
- Evans, Edith, **1377**
- Evans, Gene, **46, 604, 696, 808, 1309, 1485**
- Evans, Maurice, **336, 1319, 1589**
- Evanson, Edith, **986, 1064, 1568**
- Évaporation de l'homme (l'), **288**
- Ève, **218, 588, 603, 1206**
- Evelyn, Judith, **1241**
- Evening land, *voir* Aftenlandet
- Éventail de Lady Wintermere (l'), *voir* Fan (the)
- Everyone says I love you, **887**
- Evets, Steve, **1496**
- Evil under the sun, **67, 1020**
- Ewell, Tom, **409, 1054**
- Éwert, Renate, **1244**
- Exarchopoulos, Adèle, **518**
- Excalibur, **26, 1319, 1329, 1619**
- Executive suite, **445, 598, 1146**
- Éxercice de l'État (l'), **1551**
- eXistenZ, **509, 758, 1076**
- Exorcist (the), **424, 1131, 1216, 1312**
- Exotica, **137, 1662**
- Expédition du fort King (l'), *voir* Seminole

Experiment in terror, **1657**
 Experiment perilous, **382, 1197**
 Explorateur en folie (l'), *voir* Animal crackers
 Extravagant M. Cory (l'), *voir* Mister Cory
 Extravagant M. Deeds (l'), *voir* Mr. Deeds goes to town
 Extravagant M. Ruggles (l'), *voir* Ruggle of Red Gap
 Eyes wide shut, **562**
 Eythe, William, **1292, 1416**

F... comme Fairbanks, **768**
 F for fake, **1192**
 Fabbri, Jacques, **42, 1828**
 Faber, Juliette, **141**
 Faber, Matthew, **345, 1419**
 Fabian, Françoise, **103, 1126, 1174, 1230, 1314, 1634, 1674**
 Fabiola, **411**
 Fabiole, Luce, **566**
 Fabray, Nanette, **140**
 Fabre, Saturnin, **55, 347, 384, 618, 659, 1293, 1432, 1710**
 Fabrèga, Christine, **1422, 1683**
 Fábri, Zoltán, **539, 1506**
 Fabrizi, Aldo, **173, 296, 504, 581, 792, 924, 964, 1440, 1805**
 Fabrizi, Franco, **9, 110, 279, 320, 335, 535, 1297, 1444, 1451, 1559, 1656, 1687**
 Fabuleux destin d'Amélie Poulain (le), **1368, 1606**
 Faces, **1345**
 Fackeldey, Gisela, **908**
 Facteur humain (le), *voir* Human factor (the)
 Facteur sonne toujours deux fois (le), *voir* Post-man always rings twice (the)
 Fahey, Jeff, **1584**
 Fahrenheit 451, **1588, 1788**
 Failevic, Maurice, **387**
 Faim (la), **1408, 1689**
 Fainsilber, Samson, **858, 1278, 1755**
 Fairbanks, Douglas, **85, 129, 225, 433, 768, 871, 977, 1181, 1358, 1443, 1483, 1523**
 Fairbanks Jr., Douglas, **249, 710, 1027, 1407, 1587, 1598**
 Faisons un rêve, **1498**
 Faithfull, Marianne, **1115, 1766**
 Faits divers, **166**

Faivre, Paul, **727, 789, 1702, 1709**
 Falaise mystérieuse (la), *voir* Uninvited (the)
 Falbalas, **177**
 Falco, Edie, **1203**
 Falconetti, Maria, **1535**
 Falconetti, Renée, **1048**
 Falconi, Armando, **217**
 Falk, Peter, **146, 181, 247, 351, 530, 770, 809, 1164, 1288, 1623**
 Falk, Rossella, **18, 200**
 Fall of the roman empire (the), *voir* Chute de l'empire romain (la)
 Fallen angel, **1016**
 Fallen idol (the), **774**
 Fallon Hogan, Siobhan, **646, 1537**
 Falsi, Antonio, **1119**
 Falstaff, **579**
 Fameuse invasion... , **1789**
 Famiglia (la), **1675**
 Famille Addams (la), *voir* Addams family (the)
 Famille indienne (la), **1549**
 Famille Tenenbaum (la), *voir* Royal Tenenbaums (the)
 Family jewels (the), **903**
 Family plot, *voir* Complot de famille
 Family viewing, **693**
 Fanck, Arnold, **1522, 1544, 1695**
 Fanfan la Tulipe, **491, 523**
 Fanfares de la gloire (les), *voir* Tunes of glory
 Fanfaron (le), **913**
 Fanny, **590, 1285**
 Fanny by gaslight, **73**
 Fanny et Alexandre, **341, 469, 1085, 1088, 1105, 1171, 1528, 1637**
 Fantasia, **283, 608, 900**
 Fantômes, *voir* Bedazzled
 Fantasmi del mare, **843, 1457**
 Fantastic Mr. Fox, **1528**
 Fantastiques années 20 (les), *voir* Roaring twenties (the)
 Fantômas (Chabrol), **465, 601**
 Fantômas (Feuillade), **5, 54, 74, 100, 465, 601, 936, 1031**
 Fantôme à vendre, **38**
 Fantôme de Cat Dancing (le), **939**
 Fantôme de l'Opéra (le), *voir* Phantom of the Opera
 Fantôme de la Liberté (le), **611, 620, 681, 1480**

Fantôme qui ne revient pas (le), **754**
 Fantômes du chapelier (les), **831**
 Fan (the), **1627**
 Farès, Nadia, **1604**
 Far country (the), **221**
 Far from Heaven, **506, 1548**
 Far from the madding crowd, *voir* Loin de la
 foule déchaînée
 Faraboni, Georgette, **959**
 Farahani, Golshifteh, **861**
 Faraon, *voir* Pharaon
 Farceur (le), **323, 502**
 Fargo, **422**
 Fargo, James, **190**
 Farhadi, Asghar, **337, 861, 1458, 1774**
 Farmer, Gary, **177**
 Farmer, Mimsy, **335, 1412**
 Färö dokument, *voir* Mon île, Färö
 Farr, Felicia, **369, 1301, 1439, 1513, 1526**
 Farrar, David, **88, 503, 555, 670, 1232, 1517**
 Farrebique, **912, 1187**
 Farrell, Charles, **417, 1118, 1165, 1417, 1672,**
1675
 Farrell, Colin, **702, 761, 935, 936, 1084, 1783**
 Farrell, Glenda, **70, 444, 572, 808, 1241, 1598**
 Farrokhzad, Forough, **1499**
 Farrow, John, **50, 344, 637, 794, 804, 1060,**
1388, 1407, 1633, 1753
 Farrow, Mia, **55, 77, 185, 314, 474, 746, 796,**
813, 989, 1060, 1192, 1235, 1284,
1482, 1589, 1618, 1753
 Farrow, Tisa, **545, 1775**
 Fascinant Capitaine Clegg (le), *voir* Captain
 Clegg
 Fascination (chanson), **42, 442, 537, 1042**
 Fascination (Brown), *voir* Possessed
 Fascination (Rollin), **1761**
 Fassbender, Michael, **266, 278, 347, 484, 1472**
 Fassbinder, Rainer Werner, **57, 68, 156, 207,**
226, 320, 350, 352, 353, 486, 560,
877, 908, 927, 1087, 1205, 1261,
1342, 1360, 1435, 1506, 1515, 1609,
1630, 1642, 1682, 1683, 1690, 1779
 Fast-walking, **1453, 1460**
 Fat city, **535, 1160**
 Father of the bride, **1176, 1280**
 Fathi, Naglaa, **1124**
 Fatti di gente perbene, **842**
 Fau, Michel, **452**
 Faucon maltais (le) (Del Ruth), **32, 442, 1176**
 Faucon maltais (le) (Huston), **32, 159, 354,**
442, 1107, 1176, 1289, 1316
 Faucons (les), **1788**
 Faulkner, William, **378, 1010, 1236**
 Fauré, Gabriel, **960, 1207, 1251**
 Faure, Élie, **602**
 Faure, Renée, **142, 542, 723, 1009, 1807**
 Faurez, Jean, **268, 383**
 Faust (Murnau), **159, 169**
 Faust (Sokourov), **837**
 Faust (Švankmajer), **1436**
 Faust (Murnau), **319**
 Faut-il tuer Sister George ?, *voir* Killing of Sis-
 ter George (the)
 Faute d'amour, **1694**
 Faux coupable (le), *voir* Wrong man (the)
 Faux-semblants, *voir* Dead ringers
 Favino, Pierfrancesco, **560**
 Favoris de la Lune (les), **1318**
 Favourite (the), **531, 577**
 Fawcett, George, **862, 1378**
 Faye, Alice, **1016, 1351, 1416, 1665**
 FBI, **27, 300, 422, 629, 660, 1145, 1292**
 Fear in the night, **95, 407**
 Fearless, **972**
 Fearless vampire killers (the), *voir* Bal des vam-
 pires (le)
 Fearmakers (the), **1808**
 Fechner, Christian, **962**
 Federspiel, Birgitte, **251, 686**
 Fedora, **636**
 Fejos, Paul, **583, 954**
 Fejtö, Raphael, **450**
 Feldman, Marty, **552**
 Felicia's journey, *voir* Voyage de Felicia (le)
 Félicie Nanteuil, **1121**
 Féline (la), *voir* Cat people
 Félines (les), **648**
 Félix, María, **441, 1690**
 Fell, Norman, **1341**
 Fellini, Federico, **11, 18, 56, 177, 236, 284,**
492, 525, 535, 552, 608, 785, 883,
1124, 1142, 1222, 1290, 1297, 1312,
1335, 1337, 1410, 1440, 1455, 1559,
1605, 1656
 Fellini-Roma, **177, 363, 492, 1222**
 Fellini-Satyricon, *voir* Satyricon (le)
 Fellowes, Julian, **1795**

Female, **1643**
 Femme à abattre (la), *voir* Enforcer (the) (Walsh)
 Femme à l'écharpe pailletée (la), *voir* Thelma Jordon
 Femme au corbeau (la), *voir* River (the) (Borzage)
 Femme au gardénia (la), *voir* Blue gardenia (the)
 Femme au portrait (la), **5**, **1031**, **1049**, **1155**
 Femme aux araignées (la), **493**
 Femme aux chimères (la), *voir* Young man with a horn
 Femme aux cigarettes (la), *voir* Road house
 Femme aux deux visages (la) (Matarazzo), *voir* Angelo bianco (l')
 Femme aux deux visages (la), *voir* Two-faced woman
 Femme aux maléfices (la), *voir* Born to be bad
 Femme d'à côté (la), **9**, **995**, **1029**, **1210**, **1294**
 Femme de feu, *voir* Ramrod
 Femme de l'année (la), *voir* Woman of the year
 Femme de l'aviateur (la), **336**, **1539**
 Femme de nulle part (la), **903**
 Femme de Seisaku (la), **165**
 Femme des sables (la), **1429**
 Femme du boulanger (la), **124**, **1228**, **1385**, **1618**
 Femme du Gange (la), **905**
 Femme en bleu (la), **1641**
 Femme en robe de Chambre (la), *voir* Woman in a dressing gown (the)
 Femme en vert (la), *voir* Woman in green (the)
 Femme et le pantin (la), **52**, **980**, **1052**, **1122**, **1574**
 Femme infidèle (la), **206**, **1108**, **1123**
 Femme insecte (la), **672**, **1704**
 Femme modèle (la), *voir* Designing woman
 Femme ou démon, *voir* Destry rides again
 Femme qui faillit être lynchée (la), **205**
 Femme qui pleure (la), **607**
 Femme sur la Lune (la), **517**
 Femme sur la plage (la), *voir* Woman on the beach
 Femmes, *voir* Women (the)
 Femmes au bord de la crise de nerfs, **64**
 Femmes au combat, **515**
 Femmes de la nuit (les), **317**, **877**
 Femmes en cage, *voir* Caged
 Femmes entre elles, *voir* Amiche (le)
 Femmes femmes, **64**, **413**, **568**, **892**, **1190**, **1251**
 Fenech, Edwige, **1520**
 Fenet, Fabien, **1784**
 Fenêtre sur cour, *voir* Rear window
 Fengler, Michael, **320**
 Fengyun Ernü, **706**
 Fenn, Sherilyn, **498**, **1051**
 Feore, Colm, **1101**
 Féraudy, Maurice de, **537**
 Ferber, Edna, **729**, **1810**
 Ferguson, Frank, **233**, **402**, **743**, **812**
 Ferida, Luisa, **85**, **168**
 Ferjac, Anouk, **556**, **716**, **1024**, **1185**, **1252**, **1253**
 Ferland, Jodelle, **1411**
 Fermariello, Carlo, **1681**
 Ferme aux Loups (la), **561**, **716**
 Ferme des sept péchés, **49**, **724**
 Ferme du pendu (la), **660**
 Fernán Gómez, Fernando, **603**, **715**, **1370**, **1691**
 Fernandel, **4**, **96**, **112**, **204**, **225**, **352**, **624**, **629**, **890**, **944**, **1187**, **1374**, **1614**, **1635**, **1665**, **1667**, **1747**, **1806**
 Fernández, Emilio, **395**, **454**, **579**, **753**, **1058**, **1164**, **1278**, **1538**, **1690**
 Fernández, Fernando, **1690**
 Ferran, Catherine, **1329**
 Ferran, Pascale, **875**, **1329**
 Ferrara, Abel, **456**, **1120**, **1142**, **1732**
 Ferrat, Jean, **341**, **1239**
 Ferré, Léo, **406**, **1119**
 Ferréol, Andréa, **207**, **360**, **620**, **908**, **969**, **1238**, **1466**, **1610**
 Ferrer, José, **511**, **628**, **636**, **813**, **1317**, **1475**, **1558**
 Ferrer, Mel, **233**, **343**, **618**, **681**, **683**, **843**, **1342**, **1619**, **1755**
 Ferrer, Miguel, **771**, **1051**
 Ferrer, Nino, **1054**
 Ferreri, Marco, **10**, **620**, **821**, **977**, **1184**
 Ferreux, Benoît, **1823**
 Ferrier, Kathleen, **1024**
 Ferrière, Martine, **969**
 Ferroviere (il), *voir* Disque rouge (le)
 Ferté, René, **406**, **903**

Ferzetti, Gabriele, [471](#), [512](#), [747](#), [954](#), [1075](#), [1309](#), [1687](#)
 Fescourt, Henri, [734](#), [1007](#)
 Festa Campanile, Pasquale, [750](#), [1520](#), [1758](#)
 Festen, [182](#), [639](#)
 Festin nu (le), *voir* Naked lunch (the)
 Festin de Babette (le), [251](#), [455](#)
 Fetchit, Stepin, [730](#), [1449](#), [1634](#)
 Fête à Henriette (la), [1648](#), [1754](#)
 Fête et les invités (la), [1159](#), [1272](#)
 Fêtes des perce neige (les), [743](#)
 Feu follet (le), [441](#)
 Feu Mathias Pascal, [784](#), [1261](#)
 Feuillère, Edwige, [815](#), [898](#), [1170](#), [1344](#), [1389](#), [1450](#), [1715](#), [1809](#)
 Feuillade, Louis, [94](#), [253](#), [259](#), [465](#), [487](#), [488](#), [936](#), [959](#), [1031](#), [1222](#), [1645](#), [1770](#)
 Feux croisés, *voir* Crossfire
 Feux dans la plaine, *voir* Nobi
 Feux de la rampe (les), *voir* Limelight
 Feux du music-hall (les), *voir* Luci del varietà
 Féval, Paul, [1298](#)
 Feyder, Jacques, [537](#), [741](#), [1111](#), [1191](#), [1632](#), [1657](#), [1744](#)
 Ffrangcon-Davies, Gwen, [1209](#)
 Fiancée de Frankenstein (la), *voir* Bride of Frankenstein
 Fiancée des ténèbres (la), [1682](#)
 Fiancées en folie (les), *voir* Seven chances
 Fiancés (les) (Camerini), *voir* Promessi sposi (i)
 Fiancés (les) (Olmi), *voir* Fidanzati (i)
 Fidanzati (i), [1659](#)
 Field, Alice, [1373](#)
 Field, Betty, [662](#), [874](#), [1287](#), [1399](#), [1679](#)
 Field, Sally, [664](#), [829](#), [1682](#)
 Field, Shirley Anne, [453](#), [873](#), [1600](#), [1650](#)
 Fielding, Geoffrey, [1580](#)
 Fields, Gracie, [691](#)
 Fields, W. C., [101](#), [213](#), [275](#), [352](#), [366](#), [667](#), [765](#), [868](#), [878](#), [885](#), [922](#), [1226](#), [1245](#), [1303](#), [1447](#), [1479](#), [1525](#)
 Fiend without a face, [32](#), [1093](#)
 Fiennes, Joseph, [219](#), [651](#)
 Fiennes, Ralph, [309](#), [546](#), [591](#), [723](#), [748](#), [1575](#), [1783](#)
 Fierry, Patrick, [289](#)
 Fièvre, [1226](#), [1614](#)
 Fièvre dans le sang (la), *voir* Splendor in the grass
 Fièvre des échecs (la), [462](#)
 Fièvre sur Anatahan, *voir* Anatahan
 Fifth avenue girl, [419](#)
 Figaro (compagnie), [1145](#)
 Fight Club, [947](#)
 Figure de proue (la), [1762](#)
 Fil du rasoir (le), *voir* Razor's edge (the)
 Fille à la valise (la), [956](#)
 Fille aux allumettes (la), [1499](#)
 Fille coupée en deux (la), [234](#), [1662](#)
 Fille d'amour, *voir* Traviata 53
 Fille de d'Artagnan (la), [1200](#), [1447](#)
 Fille de Dracula (la), *voir* Dracula's daughter
 Fille de la cinquième avenue (la), *voir* Fifth avenue girl
 Fille de Monaco (la), [1827](#)
 Fille de quinze ans (la), [262](#)
 Fille de Ryan (la), *voir* Ryan's daughter
 Fille des marais (la), [1679](#)
 Fille du bois maudit (la), *voir* Trail of the lonesome pine (the)
 Fille du désert (la), *voir* Colorado Territory
 Fille du Diable (la), [1707](#)
 Fille du Nil (la), [358](#)
 Fille du puisatier (la), [1374](#)
 Fille sans homme (la), *voir* Un marito per Anna Zaccheo
 Fille sur la balançoire (la), [234](#), [930](#), [1662](#)
 Fille sur le pont (la), [1451](#)
 Fille qui en savait trop (la), [1601](#)
 Filous (les), *voir* Tin men
 Fils de Frankenstein, *voir* Son of Frankenstein
 Fils de personne (le), [1269](#)
 Fils du cheik (le), [795](#)
 Fils du désert (le), *voir* Three godfathers
 Fils du dragon (les), *voir* Dragon seed
 Fils du Nil (le), [1214](#)
 Fils unique (le), [166](#)
 Fin d'automne, [35](#), [78](#), [1010](#), [1213](#)
 Fin de Saint-Pétersbourg (la), [1719](#)
 Fin du jour (la), [29](#)
 Fin du Monde (la), [247](#), [437](#), [710](#), [764](#)
 Finch, Jon, [5](#)
 Finch, Peter, [200](#), [1072](#), [1656](#)
 Fincher, David, [127](#), [270](#), [279](#), [494](#), [836](#), [947](#), [1356](#), [1425](#), [1460](#)
 Fingers, [1343](#), [1775](#)

Fini de rire, *voir* His kind of woman
 Finis Terræ, [150](#), [194](#), [1276](#)
 Finkiel, Emmanuel, [661](#)
 Finlay, Frank, [1620](#), [1715](#)
 Finlayson, James, [103](#), [213](#), [399](#), [434](#), [501](#),
[769](#), [818](#), [1001](#), [1477](#), [1525](#), [1640](#),
[1669](#)
 Finley, William, [258](#), [502](#), [1131](#)
 Finney, Albert, [309](#), [627](#), [712](#), [873](#), [1002](#), [1059](#),
[1132](#), [1164](#), [1738](#)
 Fiorentino, Linda, [1311](#), [1608](#)
 Faire face, *voir* Never fear
 Fire raisers (the), [885](#), [1521](#), [1686](#)
 First great train robbery (the), [1281](#)
 First men on the Moon (the), [1274](#)
 Firth, Colin, [290](#), [499](#), [858](#), [1716](#)
 Fischer, Madeleine, [1687](#)
 Fishburne, Laurence, [1076](#), [1142](#), [1463](#)
 Fisher, Frances, [1046](#), [1572](#)
 Fisher, Terence, [100](#), [183](#), [291](#), [293](#), [369](#),
[405](#), [570](#), [609](#), [778](#), [1170](#), [1209](#),
[1223](#), [1423](#), [1451](#), [1570](#)
 Fisher king (the), [841](#), [1714](#)
 Fitz, Peter, [450](#), [567](#)
 Fitzcarraldo, [70](#), [571](#), [1120](#), [1290](#)
 Fitzgerald, Barry, [34](#), [121](#), [171](#), [330](#), [748](#), [991](#),
[1153](#), [1305](#), [1388](#), [1407](#), [1756](#)
 Fitzgerald, Ella, [1335](#)
 Fitzgerald, Geraldine, [354](#), [719](#), [1180](#), [1301](#),
[1650](#)
 Fitzmaurice, George, [19](#), [795](#)
 Five against the house, [893](#)
 Five easy pieces, [721](#)
 Five fingers, *voir* Affaire Cicéron (l')
 Five graves to Cairo, [1341](#)
 Five star final, [527](#), [786](#)
 Fix, Paul, [956](#), [1449](#), [1568](#), [1740](#), [1802](#)
 Fixed bayonets, *voir* Baïonnette au canon
 Flags of our fathers, [1610](#), [1615](#)
 Flags of our fathers, [480](#)
 Flaherty, Robert J., [150](#), [869](#), [1058](#), [1196](#)
 Flamant, Georges, [521](#), [937](#), [1560](#), [1735](#)
 Flambeur (le), *voir* Gambler (the)
 Flambeurs (les), *voir* California split
 Flame and the arrow (the), [733](#), [834](#), [1343](#)
 Flamingo road, [697](#), [1671](#)
 Flamme de mon amour, [884](#), [1173](#)
 Flamme pourpre (la), *voir* Purple plain (the)
 Flamme sacrée (la), *voir* Keeper of the flame
 Flanagan, Fionnula, [1718](#)
 Flandres, [1233](#)
 Flaubert, Gustave, [810](#), [922](#), [1028](#)
 Flèche brisée (la), *voir* Broken arrow
 Flèche et le flambeau (la), *voir* Flame and the
 arrow (the)
 Fleischer, Richard, [79](#), [132](#), [171](#), [202](#), [234](#),
[403](#), [429](#), [598](#), [637](#), [691](#), [791](#), [802](#),
[1039](#), [1107](#), [1166](#), [1218](#), [1334](#), [1365](#),
[1504](#), [1593](#), [1616](#)
 Fleischmann, Peter, [1404](#)
 Fleming, Rhonda, [19](#), [136](#), [445](#), [1322](#), [1497](#),
[1576](#), [1643](#)
 Fleming, Victor, [226](#), [476](#), [678](#), [779](#), [1314](#),
[1412](#)
 Flemyng, Robert, [107](#), [278](#), [945](#), [1628](#)
 Flers & Caillavet, [1454](#)
 Flesh and fantasy, [1287](#)
 Flesh and the Devil, [862](#)
 Fletcher, Louise, [424](#), [794](#), [1200](#)
 Fleur de mon secret (la), [25](#), [194](#)
 Fleurs de Shanghai (les), [1378](#), [1641](#)
 Fleurs d'équinoxe, [35](#), [78](#), [170](#), [1010](#)
 Fleurs et les vagues (les), [386](#)
 Fleur pâle, [1492](#)
 Fleuve (le), *voir* River (the) (Renoir)
 Fleuve de la mort (le), [322](#)
 Fleuve sauvage (le), *voir* Wild river
 Flibustière des Antilles (la), *voir* Anne of the
 Indies
 Flics ne dorment pas la nuit (les), *voir* New
 centurions (the)
 Flippen, Jay C., [63](#), [221](#), [346](#), [402](#), [626](#), [952](#),
[985](#), [1108](#)
 Flon, Suzanne, [490](#), [613](#), [973](#), [978](#), [981](#)
 Flor (la), [211](#), [1613](#)
 Florelle, [557](#), [703](#), [829](#), [1306](#), [1632](#)
 Flores, Pamela, [299](#), [310](#)
 Florey, Robert, [310](#), [1666](#)
 Flûte de roseau (la), [1797](#)
 Flûte enchantée, [60](#)
 Fly (the) (Cronenberg), [591](#)
 Fly (the) (Neumann), [440](#), [855](#)
 Flying deuces (the), *voir* Laurel & Hardy cons-
 crits
 Flynn, Errol, [19](#), [85](#), [176](#), [183](#), [202](#), [232](#), [254](#),
[303](#), [426](#), [453](#), [732](#), [835](#), [855](#), [1036](#),
[1168](#), [1242](#), [1443](#), [1474](#), [1476](#), [1749](#),
[1755](#)

Flynn, Joe, **76**
 Fly (the) (Cronenberg), **440, 855**
 Foch, Nina, **60, 71, 618, 826, 1133, 1456, 1534**
 Fog, **726**
 Fogazzaro, Antonio, **11, 1215**
 Fogel, Vladimir, **259, 287, 462, 680, 1303, 1719**
 Foire aux chimères (la), **1702**
 Folies de femmes, *voir* Foolish wives
 Folies olympiques, **366**
 Folle inégenue (la), *voir* Cluny Brown
 Folle parade (la), *voir* Alexander's ragtime band
 Folles de joie, **940**
 Following, **80, 108**
 Follow me quietly, **1616**
 Folon, Jean-Michel, **768, 1360**
 Fonda, Bridget, **589**
 Fonda, Henry, **79, 81, 230, 241, 242, 251, 355, 458, 554, 565, 606, 622, 636, 683, 737, 794, 805, 807, 829, 850, 1282, 1309, 1447, 1571, 1644, 1660, 1798**
 Fonda, Jane, **406, 648, 737, 957, 976, 1201**
 Fonda, Peter, **1220, 1238**
 Fong, Benson, **1511**
 Fontaine, Anne, **669, 1346, 1827**
 Fontaine, Joan, **67, 443, 559, 565, 625, 823, 843, 1056, 1302, 1419, 1587**
 Fontaine d'Aréthuse (la), **1234**
 Fontan, Gabrielle, **224, 271, 280, 339, 727, 1272**
 Fontanel, Geneviève, **318, 874, 1757**
 Fonte (la), **983, 1735, 1757**
 Fonteney, Catherine, **675, 976, 1261**
 Foolish wives, **87, 881, 1275**
 Footlight parade, **758, 1643**
 Footsteps in the fog, **91**
 For ever Mozart, **1703**
 For whom the bell toll, *voir* Pour qui sonne le glas
 For your eyes only, *voir* Rien que pour vos yeux
 Foran, Dick, **230**
 Forbans de la nuit (les), *voir* Night and the city
 Forbes, Mary, **667, 1182**
 Forbidden planet, **84, 354, 1351**
 Forbidden room (the), **316**
 Forçats de la gloire (les), **313**
 Force des ténèbres (la), *voir* Night must fall
 Force of evil, **1638, 1740**
 Forces occultes, **970**
 Ford, Constance, **295**
 Ford, Francis, **34, 1449**
 Ford, Glenn, **118, 158, 181, 254, 369, 412, 671, 782, 986, 1227, 1371, 1456, 1513, 1657**
 Ford, Harrison, **18, 27, 90, 617, 870, 1068, 1270, 1494, 1593, 1599, 1640**
 Ford, John, **34, 44, 171, 222, 230, 242, 279, 330, 477, 510, 594, 628, 645, 667, 739, 780, 805, 850, 938, 1099, 1132, 1141, 1250, 1298, 1308, 1347, 1378, 1418, 1449, 1571, 1634, 1798**
 Ford, Tom, **1353, 1716**
 Ford, Wallace, **30, 168, 520, 1251, 1273, 1399, 1591, 1801, 1812**
 Forde, Eugene, **160, 730**
 Foreign correspondant, **595**
 Forest, Jean, **537, 1657**
 Forestier, Sara, **613, 1427**
 Forêt d'émeraude (la), *voir* Emerald forest (the)
 Forêt interdite (la), *voir* Wind over the Everglades
 Forêt oubliée (la), **1610**
 Forever Amber, **1235**
 Forfaiture, **339, 1166, 1331**
 Forget, Pierre, **17**
 Forlani, Rêmo, **1413**
 Forman, Miloš, **198, 256, 277, 658, 846, 858, 930, 1200, 1224, 1406, 1582**
 Forme de l'eau (la), *voir* Shape of water (the)
 Formica, **271, 341**
 Forqué, Verónika, **1163**
 Forrest, Frederic, **1289, 1523**
 Forrest, Sally, **1445, 1547**
 Forrest, Steve, **28**
 Forster, E. M., **248, 546, 1324, 1365**
 Forster, Marc, **133, 1237**
 Forster, Robert, **498, 589, 888, 1520**
 Forster, Rudolf, **1758**
 Forster-Larrinaga, Robert, **516**
 Forsythe, John, **380, 833, 1092**
 Forsythe, William, **281, 1412, 1667**
 Fort Apache, **230, 426, 667**
 Fort Bravo, *voir* Escape from Fort Bravo
 Forte, Will, **1770**
 Forteresse cachée (la), **1134**
 Fortier, Robert, **1068**
 Fortune cookie (the), **519, 1349**
 Forty guns, **1201**

49th parallel, **553**, **1242**
 Forzani, Bruno, **1790**
 Fosse, Bob, **906**, **1140**, **1447**
 Fosse aux serpents (la), *voir* Snake pit (the)
 Fossey, Brigitte, **9**, **39**, **235**, **463**, **958**, **1368**
 Foster, Barry, **5**, **455**
 Foster, Dianne, **742**
 Foster, Jodie, **836**, **924**, **1482**, **1579**, **1730**
 Foster, Norman, **160**, **323**, **485**, **551**, **1103**,
1511
 Foster, Preston, **47**, **340**, **347**, **1273**, **1486**, **1809**
 Foucault, Michel, **712**
 Fouchardière, Georges de la, **1049**, **1560**
 Fouché, André, **590**, **1071**
 Fougerolles, Hélène, **529**
 Foule (la), **58**, **379**, **583**, **1225**
 Fountainhead (the), **223**, **1315**
 Four days in July, **275**
 Four friends, **547**, **1346**
 Four feathers (the), **1438**
 Four horsemen of the Apocalypse (the) (In-
 gram), **412**, **932**
 Four horsemen of the Apocalypse (the) (Min-
 nelli), **412**, **932**
 Four weddings and a funeral, **928**
 Fourès, Alain, **1276**
 Fourteen hours, **196**, **1526**
 Fous du roi (les), *voir* All the king's man
 Fous du volant (les), **809**
 Fox (studio), **155**, **160**, **425**, **730**, **986**, **1174**,
1416, **1511**, **1524**, **1742**, **1816**
 Fox, Edward, **902**
 Fox, James, **23**, **404**, **692**, **911**, **957**, **1324**,
1400
 Fox, Kerry, **485**, **1067**, **1766**
 Fox, Michael J., **1064**
 Foxx, Jamie, **638**, **833**
 Fraises sauvages (les), **436**, **544**, **734**, **899**,
967, **969**, **1232**
 Frame, Janet, **485**
 Franca, Lia, **221**, **738**
 France, **1771**
 France, Anatole, **299**, **537**, **1121**
 France, Cécile de, **652**
 Francen, Victor, **29**, **155**, **710**, **764**, **1107**, **1432**
 Frances, **750**
 Franceschi, Paul, **1043**
 Francey, Micheline, **543**, **945**, **1578**, **1754**, **1756**
 Francini, Michel, **316**, **414**, **968**, **1736**
 Francioli, Armando, **559**, **1409**
 Franciosa, Anthony, **142**, **346**, **947**, **1750**
 Franciosi, Aisling, **1715**
 Francis, Ève, **903**, **1034**, **1191**, **1226**, **1688**
 Francis, Anne, **890**, **1038**
 Francis, Freddie, **218**, **601**, **949**, **1184**
 Francis, Kay, **92**, **1113**, **1271**, **1521**
 Francis, the talking mule, **1192**, **1450**, **1703**
 Franco, James, **1700**
 François, Jacques, **770**, **1331**, **1384**, **1674**
 François, Michel, **1702**
 Franju, Georges, **94**, **563**, **578**, **827**, **927**, **979**,
1183, **1222**, **1587**, **1590**, **1735**
 Frank, Melvin, **1178**
 Franken, Steve, **1137**
 Frankenheimer, John, **182**, **377**, **662**, **701**,
1328
 Frankenstein, **448**, **555**, **1018**, **1112**, **1370**, **1608**
 Frankenstein and the monster from Hell, **183**
 Frankenstein created woman, **405**
 Frankenstein Junior, **552**, **1112**, **1200**, **1552**,
1730
 Frankenstein meets the wolf man, **430**, **926**,
1608
 Frankenstein must be destroyed, **1451**
 Frankenstein s'est échappé, **100**, **570**
 Frankenweenie, **832**
 Frankeur, Paul, **135**, **209**, **280**, **486**, **501**, **522**,
543, **595**, **681**, **946**, **949**, **978**, **1132**,
1224, **1304**, **1422**, **1449**, **1579**
 Franklin, Pamela, **183**, **1167**, **1184**
 Franklin, Richard, **298**, **1160**, **1769**
 Franky, Lily, **365**, **1437**
 Frantic, **1599**
 Franz, Arthur, **1649**
 Franz, Dennis, **779**, **1131**, **1198**, **1769**
 Franz, Eduard, **836**, **1335**, **1664**
 Fropié, Léon, **1616**
 Fraser, Brendan, **863**
 Fraser, John, **1152**
 Fraser, Laura, **324**
 Fraser, Richard, **1487**
 Fraser, Ronald, **830**
 Fratellini, Annie, **1495**
 Frau im Mond, *voir* Femme sur la Lune (la)
 Fra Diavolo, **1640**
 Freaks, **147**, **418**, **601**, **699**, **1268**
 Frears, Stephen, **42**, **291**, **368**, **722**, **751**, **822**,
858, **1023**, **1073**, **1158**, **1650**

Frechette, Mark, [1453](#), [1684](#)
 Freda, Riccardo, [107](#), [321](#), [668](#), [671](#), [722](#),
[1078](#), [1200](#), [1747](#), [1830](#)
 Frederick, Lynne, [575](#)
 Free Cinema, [961](#)
 Freed, Arthur, [71](#), [140](#), [420](#), [497](#), [832](#), [1250](#),
[1290](#), [1348](#), [1403](#), [1469](#), [1826](#)
 Freed, Bert, [1001](#)
 Freeland, Thorton, [1251](#), [1521](#)
 Freeman, Helen, [1574](#)
 Freeman, J. E., [417](#), [1738](#)
 Freeman, Kathleen, [72](#), [843](#), [1351](#)
 Freeman, Mona, [90](#), [890](#)
 Freeman, Morgan, [80](#), [192](#), [416](#), [494](#), [886](#), [1430](#),
[1459](#), [1572](#), [1712](#)
 Freeman, Paul, [617](#)
 Fregonese, Hugo, [239](#), [806](#), [1209](#)
 Fréhel, [45](#), [384](#), [1069](#), [1293](#), [1614](#)
 Freindlikh, Alissa, [114](#), [640](#), [642](#)
 Freleng, Friz, [1759](#)
 French, Harold, [752](#), [882](#), [1508](#), [1674](#), [1779](#)
 French, Valerie, [1513](#)
 French cancan, [441](#)
 French connection, [534](#), [701](#)
 II, [534](#), [701](#)
 French dispatch (the), [1792](#)
 French lieutenant's woman (the), *voir* Maî-
 tresse du lieutenant français (la)
 Frenchman's creek, [823](#)
 Frend, Charles, [1327](#)
 Frenzy, [5](#), [455](#), [1345](#)
 Frère aîné, sœur cadette, [1821](#)
 Frères Jacques (les), [285](#), [1285](#)
 Frères Rico (les), *voir* Brothers Rico (the)
 Frères Sisters (les), [1085](#)
 Fresnay, Pierre, [8](#), [21](#), [95](#), [154](#), [198](#), [378](#), [447](#),
[574](#), [590](#), [784](#), [864](#), [1034](#), [1053](#), [1578](#),
[1662](#), [1665](#), [1707](#)
 Fresson, Bernard, [48](#), [424](#), [701](#), [883](#), [967](#), [969](#),
[1202](#), [1301](#), [1368](#)
 Freud, Sigmund, [347](#), [464](#), [745](#), [1751](#)
 Freud, [130](#), [888](#), [1751](#)
 Freudlose Gasse (die), *voir* Rue sans joie (la)
 Freund, Karl, [791](#), [1046](#), [1666](#)
 Frey, Sami, [827](#), [997](#), [1185](#), [1190](#), [1200](#), [1239](#),
[1244](#), [1299](#), [1331](#), [1552](#), [1627](#), [1693](#)
 Frič, Martin, [1289](#)
 Fric-frac, [1747](#)
 Fridh, Gertrud, [334](#), [341](#), [385](#), [1278](#)
 Friedel, Christian, [1377](#)
 Friedkin, William, [534](#), [1216](#)
 Friends of Eddie Coyle (the), [1403](#)
 Frisco Jenny, [1560](#)
 Frissons de l'angoisse (les), *voir* Profondo rosso
 Fritsch, Gunther von, [59](#)
 Fritsch, Willy, [252](#), [517](#)
 Fritz, Roger, [1055](#)
 Fritz the cat, [1144](#)
 Frizzell, Lou, [1654](#)
 Fröbe, Gert, [94](#), [479](#), [736](#), [778](#), [1018](#), [1105](#),
[1174](#)
 Frogatt, Joanne, [1795](#)
 Fröhlich, Gustav, [962](#), [1011](#)
 Fröken Juli, *voir* Mademoiselle Julie
 Fröling, Ewa, [469](#)
 From dusk till dawn, *voir* Une nuit en Enfer
 From Hell to Texas, [952](#)
 From here to eternity, *voir* Tant qu'il y aura
 des hommes
 From Russia with love, [1199](#), [1223](#), [1758](#)
 Front page (the), [1349](#), [1739](#)
 Frot, Catherine, [797](#), [1172](#), [1189](#)
 Frot, Dominique, [997](#)
 Fuchs, Matthias, [877](#)
 Fuentes, Miguel Ángel, [571](#)
 Fuest, Robert, [895](#)
 Fugitif (le), [95](#)
 Fugitive kind (the), [1675](#)
 Fugue (la), *voir* Night moves
 Fuji, Tatsuya, [840](#), [948](#)
 Fujita, Susumu, [407](#)
 Fujiwara, Kamatari, [527](#), [1134](#), [1208](#), [1637](#)
 Fukatsu, Eri, [972](#)
 Fukazawa, Shichirō, [149](#), [1389](#)
 Fukikoshi, Mitsuru, [944](#)
 Fukunaga, Cary Joji, [278](#), [1749](#)
 Fukuyama, Masaharu, [1437](#)
 Full confession, [1407](#)
 Full metal jacket, [1599](#), [1696](#)
 Full monty (the), [952](#), [959](#)
 Fuller, Dale, [74](#), [87](#), [1700](#), [1725](#)
 Fuller, Dolores, [767](#)
 Fuller, Samuel, [46](#), [47](#), [81](#), [364](#), [430](#), [554](#),
[584](#), [602](#), [604](#), [657](#), [696](#), [756](#), [808](#),
[827](#), [879](#), [932](#), [975](#), [1037](#), [1108](#), [1177](#),
[1183](#), [1201](#), [1242](#), [1345](#), [1348](#), [1581](#),
[1660](#)
 Fumer fait tousser, [1815](#)

Funakoshi, Eiji, **445, 876, 1052, 1603, 1821**
 Funeral (the), **456, 1142**
 Funès, Louis de, **91, 123, 262, 285, 559, 586, 1420, 1557, 1626**
 Funny face, **1628**
 Furet (le), **647**
 Fureur apache, *voir* Ulzana's raid
 Fureur de vivre (la), **538, 752, 1810**
 Fureur des hommes (la), *voir* From Hell to Texas
 Furia, **346**
 Furie, Sidney J., **1480**
 Furie du désir (la), *voir* Ruby Gentry
 Furies (the), **1081, 1231**
 Furneaux, Yvonne, **236, 270, 1076, 1152, 1687**
 Furukawa, Takumi, **1227**
 Fury (De Palma), **1131**
 Fury (Lang), **567**
 Furyo, **649, 1324**
 Fusco, Giovanni, **1517**
 Fusier-Gir, Jeanne, **112, 177, 263, 384, 401, 428, 1414, 1578**

 G men, **27, 826, 1145**
 Gaál, István, **1788**
 Gabaroché, Gaston, **1682**
 Gabay, Sasson, **1459**
 Gabbo le ventriloque, *voir* Great Gabbo (the)
 Gabel, Martin, **740, 1313, 1406, 1457, 1526, 1758**
 Gabin, Jean, **2, 111, 137, 176, 280, 360, 382, 414, 441, 456, 501, 508, 518, 522, 586, 595, 618, 708, 727, 759, 828, 864, 978, 993, 1000, 1017, 1026, 1034, 1075, 1096, 1187, 1293, 1294, 1389, 1443, 1503, 1594, 1595, 1598, 1614, 1744, 1809**
 Gable, Clark, **47, 168, 244, 268, 300, 476, 605, 660, 711, 768, 834, 1112, 1244, 1336, 1378, 1429, 1490, 1558, 1746, 1828**
 Gábor, Zsa Zsa, **343, 628, 1557**
 Gabriel over the White House, **164**
 Gabriello, André, **561, 574, 993**
 Gabrio, Gabriel, **271, 588, 784, 875, 1146, 1293, 1667**
 Gaël, Josseline, **1562, 1830**
 Gaga, Lady, **531**
 Gaghan, Stephen, **829**
 Gainsborough (studio), **73, 188, 545, 1177, 1179, 1185, 1687**
 Gainsbourg, Charlotte, **411, 437, 675, 1114, 1676, 1683, 1777, 1791**
 Gainsbourg, Serge, **368, 540, 1044, 1190, 1267, 1487, 1591**
 Gaîtés de l'escadron (les), **1187**
 Gajda, Mieczysław, **1190**
 Gajos, Janusz, **1065**
 Galabru, Michel, **542, 874, 889, 908, 1109, 1252, 1278, 1295, 1346, 1487, 1570, 1588, 1736, 1737, 1777**
 Galettes de Pont-Aven (les), **969**
 Galièna, Anna, **1694**
 Gallagher, Peter, **89, 789**
 Galland, Jean, **274, 578, 770, 1380, 1531**
 Gallian, Ketti, **1193**
 Gallo, Vincent, **456**
 Galouye, Daniel F., **1261**
 Galter, Irene, **653, 849**
 Gam, Rita, **942**
 Gambler (the), **1154, 1661, 1775, 1808**
 Gamblin, Jacques, **6, 49, 206, 1658, 1669, 1721**
 Gambon, Michael, **722, 1020, 1321, 1330, 1429**
 Game, Marion, **406**
 Game (the), **762, 836**
 Game of thrones, **1130**
 Ganambarr, Baykali, **1715**
 Gance, Abel, **247, 437, 710, 740, 764, 979, 1147, 1160, 1419, 1480**
 Gandahar, **328**
 Gandolfini, James, **226, 1203**
 Gang Anderson (le), *voir* Anderson tapes (the)
 Gang des tueurs (le), *voir* Brighton rock
 Gangs of New York, **1538**
 Gantzler, Peter, **1406**
 Ganz, Bruno, **320, 717, 1037, 1078, 1106, 1537, 1623, 1702**
 Gaos, Lola, **867, 1564**
 Garai, Romola, **1678**
 Garbo, Greta, **19, 23, 102, 179, 379, 431, 731, 754, 792, 862, 1032, 1508, 1677, 1739**
 García Márquez, Gabriel, **1194**
 Garcès, Delie, **1005**
 Garce (la), *voir* Beyond the forest
 Garcia, Andy, **337, 461, 462, 1074**
 García Bernal, Gael, **261, 680, 1019, 1644**
 García, Macarena, **1473**

Garcia, Nicole, **182**, **1202**, 1219, 1228, 1643, 1653, 1664, 1666
 Garcin, Henri, **592**, **814**, **967**, **1029**
 Garçon aux cheveux verts (le), **805**
 Garçon sauvage (le), **759**
 Garçonnière (la), *voir* Apartment (the)
 Garçons (les), *voir* Notte brava (la)
 Garçons de la rue Paul (les), **539**
 Garçu (le), **965**, **1401**
 Garde, Betty, **423**, **1423**
 Garde à vue, **1044**
 Garde du corps (le), *voir* Yōjimbō
 Gardel, Carlos, **1624**
 Garden of Allah (the), **846**
 Garden of Evil, **1493**
 Gardens of stone, **663**
 Gardin, Blanche, **1544**, **1771**, **1819**
 Gardner, Ava, **235**, **245**, **377**, **530**, **794**, **848**, **901**, **954**, **1058**, **1305**, **1378**, **1580**, **1619**, **1732**, **1755**, **1803**
 Gare centrale, **257**, **1214**
 Garfein, F. W., **1461**
 Garfield, Allen, **18**
 Garfield, John, **234**, **351**, **540**, **584**, **978**, **991**, **1123**, **1273**, **1372**, **1444**, **1740**
 Garfunkel, Art, **898**
 Gargan, William, **1332**
 Garko, Gianni, **967**
 Garland, Judy, **420**, **773**, **992**, **1266**, **1314**, **1469**
 Garlicki, Paul, **374**
 Garmach, Sergueï, **977**
 Garmes, Lee, **415**, **1800**
 Garner, Erroll, **614**
 Garner, James, **480**, **674**, **759**, **836**, **852**, **1829**
 Garnett, Tay, **234**, **711**, **1113**, **1427**
 Garofolo, Ettore, **979**, **1060**
 Garr, Teri, **552**, **1311**, **1523**
 Garreaud, Jean-François, **511**, **605**
 Garrel, Louis, **439**, **1535**, **1790**
 Garrel, Maurice, **3**, **439**, **711**, **999**, **1215**, **1230**, **1362**, **1699**
 Garrel, Philippe, **439**
 Garrett, Betty, **1348**, **1447**
 Garrone, Matteo, **619**, **1112**
 Garson, Greer, **1403**, **1793**, **1806**
 Gary, Romain, **1183**, **1749**
 Gas-oil, **382**
 Gascon, Jean, **446**
 Gaslight, **382**, **562**, **1197**
 Gassman, Vittorio, **9**, **86**, **132**, **144**, **173**, **181**, **260**, **463**, **780**, **835**, **878**, **913**, **989**, **1016**, **1076**, **1388**, **1430**, **1440**, **1503**, **1516**, **1675**, **1720**, **1737**, **1747**
 Gassouk, Marcel, **64**, **892**
 Gates, Larry, **1177**
 Gates, Nancy, **1057**
 Gatliff, Frank, **1480**
 Gatti, Armand, **1279**
 Gattopardo (il), *voir* Guépard (le)
 Gauche le violoncelliste, **29**, **1695**
 Gaucher (le), *voir* Left-handed gun (the)
 Gaucho (the) (Jones), **117**, **1483**
 Gaucho (the) (Tourneur), **1397**
 Gauguin, Paul, **527**, **691**, **1224**, **1329**
 Gaultier, Jean-Paul, **1091**, **1163**
 Gaunt, Valerie, **570**
 Gautier, Théophile, **349**, **1160**
 Gavaldón, Roberto, **697**
 Gavin, John, **676**, **1021**, **1036**, **1220**
 Gavoty, Bernard, **1641**
 Gayet, Julie, **507**
 Gaylor, Anna, **132**, **186**
 Gaynor, Janet, **417**, **773**, **1165**, **1308**, **1675**
 Gaynor, Mitzi, **1040**
 Gazzara, Ben, **10**, **146**, **169**, **530**, **1004**, **1283**, **1428**, **1655**
 Gazzo, Michael V., **1493**, **1775**
 Géant, **375**, **729**, **1156**, **1810**
 Géants et les jouets (les), **975**
 Gedeck, Martina, **178**
 Geer, Will, **207**, **561**, **626**, **791**, **1218**
 Gehret, Jean, **901**
 Gélin, Daniel, **8**, **26**, **111**, **141**, **447**, **638**, **759**, **770**, **1088**, **1238**, **1278**, **1293**, **1296**, **1583**, **1729**, **1771**, **1823**
 Geller, Uri, **607**, **730**, **758**, **1131**
 Gelli, Chiaretta, **777**
 Gelosia, **1395**
 Gendarmes et voleurs, *voir* Guardie e ladri
 Généalogies d'un crime, **1604**
 General (the) (Boorman), **987**
 General (the) (Keaton), *voir* Mécano de la "General" (le)
 Général de l'armée morte (le), **537**, **819**
 Général Della Rovere (le), **294**
 Général est mort à l'aube (le), **714**
 Général Idi Amin Dada, **666**, **1603**
 Génération Proteus, *voir* Demon seed

Génès, Henri, [559](#), [830](#), [1557](#), [1647](#)
 Genèse d'un repas, [1523](#)
 Genet, Jean, [1717](#)
 Genevois, Émile, [30](#), [1284](#), [1522](#), [1562](#)
 Génia, Claude, [28](#), [724](#)
 Géniat, Marcelle, [124](#), [176](#), [198](#)
 Génie du mal (le), *voir* Compulsion
 Génin, René, [99](#), [136](#), [195](#), [263](#), [321](#), [574](#), [753](#),
[945](#), [993](#), [998](#), [1222](#)
 Genina, Augusto, [1467](#), [1677](#)
 Genn, Leo, [634](#), [846](#), [1208](#)
 Gennari, Lina, [539](#), [1673](#)
 Genou de Claire (le), [1646](#)
 Gens de Dublin, [54](#), [1099](#)
 Gens de la pluie (les), *voir* Rain people (the)
 Gensac, Claude, [1204](#)
 Gente di Roma, [465](#)
 Gentilshommes de fortune, [688](#)
 Gentleman Jim, [232](#)
 Gentleman's agreement, [1444](#)
 Gentlemen prefer blondes, [1337](#)
 George, Dan, [138](#), [726](#), [1650](#)
 George, Gladys, [824](#), [1273](#)
 George, John, [699](#)
 George, Maude, [87](#), [1700](#)
 George, Stefan, [68](#)
 George, Susan, [425](#), [791](#)
 Georges-Picot, Olga, [716](#), [1368](#)
 Georgia, *voir* Four friends
 Gerace, Liliana, [17](#), [279](#), [335](#), [1395](#), [1686](#)
 Geray, Steven, [118](#), [527](#), [775](#), [1107](#), [1689](#)
 Gerbault, Alain, [1654](#)
 Gere, Richard, [75](#), [602](#), [1162](#)
 Gêret, Georges, [157](#), [671](#), [883](#), [1699](#)
 Germi, Pietro, [140](#), [209](#), [217](#), [314](#), [605](#), [656](#),
[831](#), [1395](#), [1451](#), [1455](#)
 Germinal (Capellani), [184](#), [1690](#)
 Germon, Nane, [82](#), [550](#), [595](#), [901](#)
 Gershon, Gina, [299](#), [603](#)
 Gershwin, George, [71](#), [152](#)
 Gerstle, Frank, [1643](#)
 Gert, Valeska, [783](#), [1032](#), [1087](#), [1290](#), [1645](#),
[1758](#)
 Gertrud, [1337](#)
 Gervaise, [887](#)
 Gestapo contre maquisards, [1129](#)
 Get out, [725](#)
 Getaway (the), [1678](#)
 Getty, Balthazar, [1258](#)
 Getz, John, [1169](#)
 Ghaywan, Neeraj, [1539](#)
 Ghibli (studio), [577](#)
 Ghini, Massimo, [652](#)
 Ghobadi, Bahman, [479](#)
 Ghosh, Charuprakash, [906](#)
 Ghost and Mrs. Muir (the), [47](#)
 Ghost dog, [771](#)
 Ghost goes West (the), *voir* Fantôme à vendre
 Ghost of Frankenstein (the), [213](#), [1608](#)
 Ghost ship (the), [1490](#)
 Giachetti, Fosco, [223](#), [324](#), [777](#), [1078](#), [1379](#),
[1467](#)
 Giallelis, Stathis, [984](#)
 Giallo, [689](#), [704](#), [779](#), [1080](#), [1175](#), [1412](#), [1601](#),
[1665](#), [1770](#)
 Giannini, Ettore, [1176](#)
 Giannini, Giancarlo, [181](#), [753](#), [842](#), [1237](#), [1342](#)
 Giardino dei Finzi-Contini (il), *voir* Jardin des
 Finzi-Contini (le)
 Giazotto, Remo, [762](#), [1338](#), [1467](#), [1602](#)
 Gibbons, Cedric, [1753](#)
 Gibier de potence, [558](#)
 Gibson, Alan, [1494](#)
 Gibson, Henry, [99](#), [233](#), [1669](#)
 Gibson, Mel, [248](#), [836](#), [850](#), [1601](#)
 Gicquel, Roger, [1374](#)
 Gide, André, [103](#), [421](#), [1189](#)
 Gideon's day, [780](#)
 Giehse, Therese, [1731](#)
 Gielgud, John, [203](#), [398](#), [443](#), [579](#), [601](#), [632](#),
[760](#), [1049](#), [1115](#), [1237](#), [1673](#)
 Gierasch, Stefan, [561](#)
 Giese, Godehard, [25](#)
 Gifuni, Fabrizio, [1817](#)
 Gigi (Audry), [1405](#)
 Gigi (Minnelli), [212](#), [1405](#), [1469](#)
 Gil, Gilbert, [321](#), [771](#), [1293](#), [1756](#)
 Gil, Gilberto, [438](#)
 Gilbert, John, [179](#), [278](#), [731](#), [862](#), [977](#), [1263](#),
[1378](#), [1802](#)
 Gilbert, Lewis, [195](#), [835](#), [1079](#)
 Gilbert & Sullivan, [1243](#)
 Gilda, [118](#), [208](#), [1035](#)
 Gill, David, [1323](#)
 Gillain, Marie, [398](#), [564](#)
 Giller, Walter, [116](#)
 Gilles, Guy, [441](#), [784](#), [1185](#), [1344](#), [1605](#), [1663](#),
[1686](#)

Gilliam, Terry, **7, 141, 199, 619, 630, 726, 841, 1097, 1411, 1605, 1728**
 Gilliat, Sidney, **249, 618, 697, 1120, 1208**
 Gilligan, Vince, **1705**
 Gilling, John, **965**
 Giménez Cacho, Daniel, **665, 680, 1473, 1792**
 Ginger et Fred, **1656**
 Gingold, Hermione, **212, 1469**
 Gion bayashi, *voir* Musiciens de Gion (les)
 Gion no shimai, *voir* Les sœurs de Gion
 Giono, Jean, **192, 802, 1228, 1618, 1665, 1667, 1708**
 Giordana, Marco Tullio, **531**
 Giorgetti, Florence, **1190**
 Giorgione, **1406**
 Giorgobiani, Ramaz, **1638, 1776**
 Giornata balorda (la), **1387**
 Giorni contati (i), **135, 293, 484**
 Giovanni, José, **1067**
 Gir, François, **568**
 Girard, Danièle, **678**
 Girard, Rémy, **76, 951, 1252, 1361**
 Girardon, Michèle, **256, 1254, 1309, 1771**
 Girardot, Annie, **83, 448, 821, 1000, 1184, 1185, 1224, 1344, 1622, 1676**
 Girardot, Hippolyte, **207, 875, 944**
 Giraud, Bernadette, **1627**
 Giraud, Claude, **192**
 Giraud, Roland, **747, 1487**
 Giraudeau, Bernard, **973, 1149, 1545, 1611**
 Giraudeau, Sara, **66, 749**
 Girl on the red velvet swing (the), *voir* Fille sur la balançoire (la)
 Girl with the dragon tattoo (the), **1460**
 Girls (les), **1040**
 Girod, Francis, **312, 1466**
 Girotti, Mario, *voir* Hill, Terence
 Girotti, Massimo, **2, 100, 168, 243, 411, 579, 718, 735, 751, 831, 849, 923, 1103, 1117, 1425, 1507, 1517, 1545, 1656**
 Giroud, Françoise, **703**
 Giscard d'Estaing, Valéry, **43, 520, 607, 1276, 1354, 1828**
 Gish, Dorothy, **164, 599**
 Gish, Lillian, **164, 210, 483, 489, 564, 599, 793, 989, 995, 1061, 1157, 1390, 1528, 1563, 1570**
 Gishiki, *voir* Cérémonie (la) (Ōshima)
 Gísladóttir, Guðrún, **325**
 Giù il sipario, **1466**
 Giù la testa, *voir* Il était une fois... la révolution
 Glace à trois faces (la), **406, 903**
 Gladiateurs (les), **973**
 Gladiator, **245, 1353**
 Glan, Natalia, **259**
 Glaneurs et la glaneuse (les), **696**
 Glaser, Denise, **953**
 Glass key (the), **481, 1734**
 Glass menagerie (the), *voir* Ménagerie de verre (la)
 Gleason, Jackie, **197, 1216**
 Gleason, James, **229, 799, 1513**
 Gleeson, Brendan, **238, 758, 935, 987, 1422, 1538, 1700, 1783**
 Glen, Iain, **615**
 Glen, John, **255, 437, 962, 1222, 1359**
 Glen or Glenda?, **767, 1586**
 Glenn, Scott, **594, 1579**
 Gloire éphémère, *voir* Morning glory
 Gloria, Leda, **204, 1386**
 Glory, Marie, **734, 1079, 1136, 1825**
 Glouchneko, Evguenia, **1486**
 Glover, Danny, **98, 1191, 1477**
 Glyn, Elinor, **163, 303, 623**
 Go-between (the), **902**
 Go tell the Spartans, **1394**
 Go West (Keaton), **1496**
 Go West (Marx), **1436**
 God's country, **339**
 Godard, Jean-Luc, **44, 166, 226, 253, 276, 329, 343, 389, 468, 602, 803, 950, 976, 1062, 1100, 1145, 1207, 1239, 1325, 1482, 1535, 1681, 1703, 1744, 1807**
 Goddard, Paulette, **109, 451, 689, 798, 1238, 1302, 1649, 1809**
 Godden, Mark, **886**
 Godden, Rumer, **1232, 1258**
 Gödel-Escher-Bach, **1338, 1665**
 Godet, Danielle, **954**
 Godewardewelde, Raoul de, **675**
 Godfather (the), *voir* Parrain (le)
 Godfrey, *voir* My man Godfrey
 Godin, Noël, **1129**
 Godrèche, Judith, **262, 1611**
 Godzilla, **185, 685, 718, 832, 902, 1116, 1233, 1438, 1534, 1714**

Goethe, Johann Wolfgang von, [159](#), [502](#), [554](#), [837](#), [1175](#), [1310](#)
 Goetz, Curt, [1086](#), [1227](#), [1583](#)
 Goetzke, Bernhard, [516](#), [612](#), [734](#)
 Gogol, Nicolas, [303](#), [1524](#)
 Goha, [1364](#)
 Gohatto, *voir* Tabou (Ōshima)
 Going my home, [1354](#)
 Going my way, [106](#), [1756](#)
 Gokemidoro, [373](#)
 Gold diggers of 1933, [1044](#), [1241](#), [1664](#)
 Gold diggers of 1935, [1241](#)
 Gold rush (the), *voir* Ruée vers l'or (la)
 Goldberg, Whoopi, [89](#), [98](#)
 Goldblum, Jeff, [591](#), [1690](#)
 Golden earrings (the), [1664](#)
 GoldenEye, [1609](#)
 Golden bowl (the), [1400](#)
 Goldfinger, [67](#), [341](#), [778](#), [1131](#), [1237](#), [1438](#), [1487](#)
 Golding, William, [971](#)
 Goldoni, Lelia, [1390](#)
 Goldsmith, Clio, [1196](#)
 Goldsmith, Jerry, [3](#), [1282](#)
 Goldwyn, Samuel, [156](#), [804](#)
 Golem (le) (Fric), [1289](#)
 Golem (le) (Kerchbron), [546](#)
 Golem (le) (Wegener), [811](#), [1088](#), [1362](#)
 Golgotha, [1389](#)
 Golino, Valeria, [738](#)
 Golisano, Francesco, [37](#)
 Goloubeva, Katia, [978](#), [1547](#)
 Gomes, Miguel, [361](#), [1253](#)
 Gómez, José Luis, [1125](#)
 Gomez, Thomas, [249](#), [265](#), [330](#), [867](#), [1231](#), [1237](#), [1534](#), [1622](#), [1740](#), [1802](#)
 Gomorra, [1112](#)
 Gondry, Michel, [150](#), [952](#)
 Gone girl, [1425](#)
 Gone to Earth, [88](#)
 Gone with the wind, [47](#), [50](#), [161](#), [180](#), [237](#), [249](#), [287](#), [403](#), [476](#), [737](#), [793](#), [995](#), [1435](#), [1706](#)
 Gong, Li, [521](#), [776](#), [1598](#), [1639](#), [1642](#), [1829](#)
 Gonska, Mascha, [1466](#)
 Gontcharov, Ivan, [920](#)
 Gonzague-Frick, Louis de, [528](#)
 Good Bye Lenin, [292](#)
 Good night, and good luck, [538](#)
 Good Sam, [858](#)
 Good shepherd (the), [1429](#)
 Goodbye, Mr. Chips, [1806](#)
 Goodbye, South, goodbye, [1646](#)
 Goodfellas, [158](#), [482](#), [1026](#), [1203](#), [1214](#), [1330](#), [1824](#)
 Goodis, David, [120](#)
 Goodman, John, [179](#), [263](#), [958](#), [1093](#), [1133](#), [1236](#), [1283](#), [1667](#)
 Gora, Claudio, [9](#), [257](#), [750](#)
 Gorbounov, Alexeï, [749](#)
 Gordon, C. Henry, [19](#), [254](#), [422](#), [827](#)
 Gordon, Colin, [651](#)
 Gordon, Dexter, [910](#)
 Gordon, Leo, [500](#), [1497](#)
 Gordon, Mary, [74](#)
 Gordon, Michael, [1800](#)
 Gordon, Robert, [1534](#)
 Gordon, Ruth, [23](#), [409](#), [467](#), [933](#), [1445](#), [1589](#), [1669](#)
 Gordon-Levitt, Joseph, [829](#)
 Gören,Şerif, [1350](#)
 Goretta, Claude, [1075](#)
 Gorgon (the), [293](#)
 Gorin, Jean-Pierre, [976](#), [1535](#)
 Goring, Marius, [188](#), [289](#), [752](#), [1322](#), [1411](#), [1580](#), [1732](#)
 Gorintin, Esther, [661](#)
 Gorki, Maxime, [527](#), [993](#), [1160](#), [1663](#)
 Gorky Park, [1798](#)
 Gorman, Cliff, [771](#)
 Goscinny, René, [1295](#)
 Gosford Park, [1020](#), [1795](#)
 Gosh, Rabi, [768](#), [1274](#)
 Gosha, Hideo, [896](#)
 Gosho, Heinosuke, [1814](#)
 Gosling, Ryan, [752](#), [870](#)
 Gosses de Tōkyō, [609](#)
 Gossett Jr., Louis, [602](#)
 Gostioukhine, Vladimir, [24](#), [1625](#)
 Gothár, Péter, [1750](#)
 Gothard, Michael, [1393](#)
 Gottschalk, Louis Moreau, [1505](#), [1666](#)
 Gouffre aux chimères (le), *voir* Ace in the hole
 Gough, Lloyd, [233](#), [540](#), [1626](#)
 Gough, Michael, [6](#), [127](#), [237](#), [503](#), [778](#), [1127](#), [1321](#), [1810](#)
 Gouin, Fred, [732](#)
 Gouix, Guillaume, [301](#)

Gould, Annie, [1469](#)
 Gould, Elliott, [99](#), [144](#), [337](#), [1315](#), [1573](#), [1661](#), [1811](#)
 Gould, Glenn, [1537](#), [1734](#)
 Goulding, Alfred J., [1669](#)
 Goulding, Edmund, [141](#), [179](#), [668](#), [792](#), [1180](#), [1248](#), [1779](#), [1816](#)
 Goupil, Jeanne, [969](#)
 Goupi Mains-Rouges, [142](#), [247](#), [716](#), [723](#), [727](#), [864](#), [998](#)
 Gourmet, Olivier, [52](#), [191](#), [1551](#)
 Gourtchenko, Lioudmila, [861](#), [1156](#), [1165](#)
 Gousskov, Alexeï, [121](#)
 Goût de la cerise (le), [1716](#)
 Goût des autres (le), [664](#)
 Goût du riz au thé vert (le), [1286](#)
 Goût du sake (le), [35](#), [78](#), [166](#), [544](#), [593](#), [1010](#), [1074](#), [1213](#), [1357](#)
 Gouverneur malgré lui, *voir* Great McGinty (the)
 Gouzeïeva, Larissa, [640](#)
 Gowland, Gibson, [881](#), [1101](#), [1308](#), [1725](#)
 Goya, Chantal, [1413](#), [1535](#)
 Goya, Francisco de, [980](#), [981](#), [1164](#), [1728](#)
 Goyet, Mara, [1299](#)
 Gozzi, Carlo, [508](#)
 Grable, Betty, [299](#), [1416](#)
 Grabuge, [1536](#)
 Grace, Nickolas, [42](#)
 Grâce à Dieu, [519](#), [1262](#), [1775](#)
 Gracq, Julien, [936](#)
 Graduate (the), [1599](#)
 Grahame, Gloria, [399](#), [418](#), [643](#), [793](#), [945](#), [986](#), [1227](#), [1248](#), [1390](#), [1413](#), [1812](#)
 Graine et le mulet (la), [1668](#)
 Grains de sable, [1372](#), [1494](#)
 Gramatica (sœurs), [37](#), [150](#)
 Gramsci, Antonio, [1373](#)
 Gran bollito, [1781](#)
 Gran calavera (il), *voir* Grand noceur (le)
 Gran Torino, [433](#)
 Granach, Alexander, [102](#), [157](#), [593](#), [936](#)
 Grand alibi (le), *voir* Stage fright
 Grand amour (le), [1495](#)
 Grand attentat (le), *voir* Tall target (the)
 Grand Budapest hotel (the), [723](#), [857](#)
 Grand chantage (le), *voir* Sweet smell of success
 Grand couteau (le), *voir* Big knife (the)
 Grand-Guignol, [1109](#), [1403](#), [1570](#)
 Grand Hotel, [438](#), [792](#)
 Grand inquisiteur (le), *voir* Witchfinder general
 Grand jeu (le), [741](#), [1052](#)
 Grand mensonge (le), *voir* Great lie (the)
 Grand noceur (le), [123](#)
 Grand passage (le), *voir* Northwest passage
 Grand-rue, *voir* Calle mayor
 Grand Sam (le), *voir* North to Alaska
 Grand saut (le), *voir* Hudsucker proxy (the)
 Grand sommeil (le), *voir* Big sleep (the)
 Grand Teton, [1314](#), [1513](#)
 Grande Otello, [571](#)
 Grande attaque du train d'or (la), *voir* First great train robbery (the)
 Grande bellezza (la), [1446](#)
 Grande bourgeoise (la), *voir* Fatti di gente perbene
 Grande bouffe (la), [620](#)
 Grande combine (la), *voir* Fortune cookie (the)
 Grande course autour du Monde (la), *voir* Great race (the)
 Grande dame d'un jour, *voir* Lady for a day
 Grande évasion (la) (Walsh), *voir* High sierra
 Grande frousse (la), *voir* Cité de l'indicible peur (la)
 Grande guerre (la), [1440](#)
 Grande guerre des insectes (la), [902](#)
 Grande horloge (la), *voir* Big clock (the)
 Grande illusion (la), [198](#), [1034](#), [1730](#)
 Grande lessive (la), [1648](#)
 Grande menace (la), *voir* Walk a crooked mile
 Grande muraille (la), *voir* Bitter tea of general Yen (the)
 Grande pagaille (la), *voir* Tutti a casa
 Grande parade (la), *voir* Big parade (the)
 Grande vadrouille (la), [1153](#), [1420](#), [1557](#), [1648](#)
 Grande ville (la), [1359](#)
 Grandes espérances (les), *voir* Great expectations
 Grandes manœuvres (les), [42](#), [681](#), [1701](#)
 Grandi magazzini (i), [773](#)
 Grandinetti, Dario, [1229](#)
 Grandjacquet, Francesco, [923](#)
 Grandrieux, Philippe, [688](#), [961](#), [1547](#), [1774](#)
 Grands ducs (les), [565](#)
 Grandt, Lauren, [1247](#), [1492](#)
 Granelli, Mireille, [321](#)

Granger, Farley, **63**, **234**, **401**, **751**, **794**, **872**, **1496**, **1568**
 Granger, Stewart, **22**, **72**, **73**, **91**, **235**, **237**, **417**, **545**, **569**, **618**, **882**, **891**, **931**, **943**, **1292**, **1466**, **1639**, **1687**, **1779**
 Grangier, Gilles, **360**, **382**, **518**, **736**, **743**, **1026**, **1224**, **1744**
 Granier-Defferre, Pierre, **17**, **597**, **1013**, **1294**, **1744**
 Granotier, Sylvie, **563**
 Granovski, Alexis, **811**
 Grant, Cary, **113**, **139**, **395**, **625**, **828**, **851**, **866**, **893**, **982**, **988**, **993**, **1182**, **1259**, **1305**, **1311**, **1513**, **1583**, **1587**, **1602**, **1739**
 Grant, Hugh, **222**, **692**, **761**, **928**, **1365**, **1825**
 Grant, Kathryn, **755**, **811**, **1004**
 Granval, Charles, **29**, **89**, **176**, **898**, **1017**, **1261**, **1293**, **1389**, **1710**
 Grapes of wrath (the), *voir* Raisins de la colère (les)
 Grapewin, Charley, **242**, **739**, **1424**
 Grappelli, Stéphane, **235**, **1219**, **1317**, **1731**
 Grass, **1714**
 Grasset, Pierre, **78**, **87**
 Grave, **1772**
 Grave, Serge, **54**, **79**, **99**, **458**, **467**, **1646**
 Graves, Peter, **1421**, **1563**, **1730**
 Graves, Robert, **62**
 Graves, Rupert, **1365**
 Gravey, Fernand, **26**, **488**, **740**, **1160**, **1432**, **1701**, **1710**
 Gravina, Carla, **837**
 Gravina, Cesare, **87**, **577**, **1101**, **1700**, **1725**
 Gravity, **838**
 Gravone, Gabriel de, **1147**
 Gray, Charles, **413**, **601**, **1127**, **1209**
 Gray, Coleen, **141**, **239**, **1497**, **1592**
 Gray, Dolores, **497**, **1326**
 Gray, Dorian, **1545**
 Gray, James, **1260**, **1776**, **1790**
 Gray, Nadia, **627**, **1709**
 Gray, Sally, **576**, **1208**
 Grayson, Kathryn, **1416**
 Great dictator (the), *voir* Dictateur (le) (Chaplin)
 Great expectations, **22**, **571**, **880**, **1574**
 Great Gabbo (the), **442**, **1366**
 Great lie (the), **1248**
 Great McGinty (the), **481**, **1066**
 Great moment (the), **874**
 Great race (the), **809**, **1027**
 Great sinner (the), **901**
 Greatest show on Earth (the), **643**
 Greco (le), **348**, **1392**
 Gréco, Juliette, **262**, **524**, **653**, **681**, **704**, **1137**, **1360**, **1749**
 Greed, **74**, **87**, **147**, **392**, **426**, **451**, **638**, **881**, **1101**, **1256**, **1308**, **1546**, **1636**, **1725**
 Green, Alfred E., **1204**
 Green, Danny, **1043**
 Green, Eva, **622**, **936**, **1148**
 Green, Guy, **991**
 Green, Julien, **112**, **583**
 Green, Marika, **546**
 Green, Nigel, **619**, **1004**, **1008**, **1156**, **1480**
 Green fog, **1711**
 Green for danger, **1208**
 Green mile (the), **472**, **1600**
 Greenaway, Peter, **566**, **1662**
 Greene, Ellen, **834**
 Greene, Graham, **46**, **206**, **443**, **632**, **774**, **863**, **1065**, **1145**, **1621**, **1680**
 Greene, Graham (acteur), **836**, **1470**, **1542**
 Greene, W. Howard, **773**, **846**
 Greenstreet, Sydney, **32**, **354**, **442**, **526**, **697**, **719**, **760**, **1107**, **1129**, **1432**
 Greenwood, Bruce, **137**, **1320**
 Greenwood, Joan, **22**, **134**, **417**, **474**, **556**, **1628**
 Greer, Jane, **76**, **162**, **400**, **569**, **1576**
 Gregg, Henry, **71**
 Gregg, Virginia, **1408**
 Gregory, Pascal, **221**, **709**, **1483**
 Gregor, Nora, **1577**
 Gregory, Andre, **766**, **1086**, **1640**
 Gregory, James, **1066**, **1322**, **1328**, **1463**
 Greig, Robert, **58**, **380**, **687**, **1533**
 Greist, Kim, **1728**
 Grémillon, Jean, **2**, **131**, **188**, **682**, **869**, **937**, **1096**, **1103**, **1187**, **1744**
 Gremlins, **160**, **843**, **1351**
 Grenfell, Joyce, **852**
 Grenier, Jean-Pierre, **844**
 Grève (la), **53**
 Greven, Alfred, **49**
 Gréville, Edmond T., **274**, **1380**, **1409**, **1744**
 Grey, Georges, **898**, **1179**, **1374**
 Grey, Joel, **1140**

Grey, Virginia, **185**, **1495**
 Grey gardens, **1524**
 Greystoke, **404**, **1212**
 Grido (il), **1545**
 Gridoux, Lucas, **1293**, **1389**, **1830**
 Griem, Helmut, **362**, **479**, **528**, **711**, **1140**
 Grier, Pam, **589**
 Griffé du passé (la), *voir* Out of the past
 Griffies, Ethel, **65**, **171**
 Griffith, Andy, **142**
 Griffith, D. W., **164**, **210**, **288**, **456**, **564**, **599**,
1061, **1157**
 Griffith, Hugh, **88**, **895**, **1012**, **1083**, **1517**
 Griffith, Kristin, **856**
 Griffith, Melanie, **71**, **416**, **472**, **769**, **1596**
 Grifters (the), **1158**
 Griggs, Loyal, **1314**
 Grimault, Paul, **770**
 Grimes, Gary, **598**, **1654**
 Grimm, (frères), **697**, **734**, **1473**
 Grinberg, Anouk, **512**, **1676**, **1815**
 Grindhouse, **427**
 Grinko, Nikolaï, **114**, **432**
 Grissom Gang (the), *voir* Pas d'orchidées pour
 Miss Blandish
 Grönberg, Åke, **1284**, **1531**
 Grondement de la montagne (le), **1042**
 Gros lot (le), *voir* Christmas in july
 Gros plan, *voir* Inserts
 Grossman, Vassili, **1550**
 Groundhog day, **385**, **761**
 Group (the), **198**, **340**
 Grown ups, **782**
 Grüber, Klaus Michael, **1720**
 Grünberg, Klaus, **335**
 Gründgens, Gustaf, **82**, **586**, **701**
 Grune, Karl, **1708**
 Gu, Xiaogangl, **974**
 Guérin-Catelain, Raymond, **1645**
 Guardie e ladri, **792**, **1249**
 Guareschi, Giovanni, **204**, **762**
 Guéant, Pierre, **274**
 Guédiguian, Robert, **1658**, **1754**
 Guépard (le), **83**, **517**, **954**, **1030**, **1059**
 Guépier pour trois abeilles, *voir* Honey pot
 (the)
 Guerassimov, Sergueï, **69**, **173**, **592**, **1527**
 Guercio, James William, **1139**
 Guérin, José-Luis, **276**
 Guerman, Alexeï, **243**, **639**, **861**, **1012**, **1364**,
1747
 Guerra, Blanca, **393**
 Guerra, Ruy, **93**
 Guerre à sept ans (la), *voir* Hope & glory
 Guerre des espions (la), **1245**
 Guerre des Gaules (la), **1739**
 Guerre des mondes (la), **454**, **1197**
 Guerre du feu (la), **17**
 Guerre est finie (la), **656**, **716**
 Guerre et paix (Bondartchouk), **683**, **1263**
 Guerre et paix (Vidor), **683**, **1263**
 Guerre sans nom (la), **497**, **1139**
 Guerriers de l'Enfer, *voir* Who'll stop the rain
 Guerriers de la nuit (les), *voir* Warriors (the
 Guers, Paul, **554**, **1768**
 Guet-apens, *voir* Getaway (the)
 Guétary, Georges, **71**
 Gueule d'amour, **1096**, **1229**, **1293**
 Gueule ouverte (la), **965**, **1401**
 Guevara, Ernesto "Che", **261**, **948**, **1399**
 Gugino, Carla, **1652**
 Guichets du Louvre (les), **1472**
 Guilbert, Jean-Claude, **481**, **798**
 Guilbert, Yvette, **159**, **441**, **1825**
 Guild, Nancy, **610**
 Guilfoyle, Paul, **1723**
 Guillemin, Sophie, **452**, **838**
 Guillemot, Claude, **730**
 Guillermin, John, **442**
 Guillevic, Eugène, **913**
 Guillon, Stéphane, **1346**
 Guilty of romance, **1808**
 Guinness, Alec, **2**, **134**, **245**, **333**, **368**, **474**,
571, **880**, **1040**, **1043**, **1324**, **1369**,
1558, **1621**
 Guiomar, Julien, **64**, **510**, **1045**, **1136**, **1603**
 Guirao, Lara, **1366**
 Guisol, Henri, **97**, **308**, **557**, **1042**
 Guitry, Geneviève, **292**
 Guitry, Sacha, **54**, **55**, **125**, **130**, **262**, **263**,
272, **292**, **401**, **428**, **473**, **568**, **659**,
789, **798**, **909**, **1179**, **1384**, **1408**,
1475, **1489**, **1498**, **1502**, **1633**, **1646**,
1654, **1744**
 Gulager, Clu, **1280**, **1341**
 Gulpilil, David, **500**, **505**, **1556**
 Gun crazy, **473**
 Güney, Yilmaz, **1350**

Gunfight at the OK Corral, **759**, **1322**, **1571**
 Gunfighter (the), **934**
 Gunga Din, **1137**, **1587**
 Gunn, Anna, **1705**
 Gunton, Bob, **1712**
 Guthrie, Arlo, **1346**
 Guys and dolls, **801**
 Guzmán, Luis, **1140**, **1214**
 Gwei, Lun-mei, **974**, **1494**
 Gwenn, Edmund, **67**, **179**, **595**, **1003**, **1092**,
 1233, **1311**, **1793**
 Gwynn, Michael, **100**, **994**
 Gyllenhaal, Jake, **127**, **244**, **273**, **1085**, **1353**,
 1785
 Gyllenhaal, Maggie, **80**
 Gyp, **442**
 Gypsy and the gentleman (the), **1185**

Ha ha ha, **1779**
 Haas, Hugo, **296**
 Habanera (la), **1185**, **1205**, **1241**
 Haber, Alessandro, **330**, **628**
 Habich, Matthias, **1211**
 Habit vert (l'), **1454**
 Hackford, Taylor, **602**
 Hackman, Gene, **18**, **534**, **552**, **701**, **824**, **1044**,
 1117, **1191**, **1216**, **1235**, **1238**, **1371**,
 1433, **1434**, **1572**, **1596**
 Hada, Michiko, **1641**
 Hadewijch, **884**
 Hadley, Reed, **81**
 Haenel, Adèle, **555**, **1770**
 Hageman, Richard, **1298**
 Hagen, Jean, **31**, **471**, **700**, **1496**
 Hagen, Uta, **1365**
 Hagiwara, Masato, **1633**
 Hagman, Larry, **198**, **1650**
 Hahn, Jess, **41**, **523**, **715**, **867**, **925**, **1278**, **1284**
 Haidara, Eye, **1452**
 Hail Caesar, **748**
 Hail the conquering hero, **1363**
 Haim, Alana, **1441**
 Haine (la), **704**, **1033**, **1479**
 Haines, *voir* Lawless (the)
 Hair, **846**
 Hakuchi, **1594**
 Hale, Alan, **176**, **180**, **183**, **202**, **225**, **399**, **453**,
 631, **654**, **1168**, **1476**
 Hale, Barbara, **1388**, **1593**

Hale, Giorgina, **796**
 Hall, Alexander, **799**
 Hall, Grayson, **1058**, **1693**
 Hall, Irma P., **852**, **1593**
 Hall, James, **1431**
 Hall, Philip Baker, **108**, **1689**
 Hall, Porter, **58**, **185**, **664**, **714**, **1003**, **1064**
 Hall, Rebecca, **1457**
 Hall, Thurston, **667**
 Hallelujah, **98**, **161**, **641**, **1288**, **1530**
 Halliday, John, **260**, **280**, **893**, **949**
 Halliday, Johnny, **938**, **1733**
 Halliwell, Miles, **690**
 Hallström, Lasse, **314**
 Halperin, Victor, **188**
 Halton, Charles, **249**
 Hamer, Gerald, **1091**
 Hamer, Robert, **220**, **474**, **1450**
 Hamil, Mark, **1348**
 Hamilton, Chico, **1152**
 Hamilton, George, **645**, **939**, **991**, **1383**
 Hamilton, Guy, **67**, **155**, **601**, **778**, **1426**
 Hamilton, Margaret, **883**, **1226**, **1314**, **1583**
 Hamilton, Susanna, **1602**
 Hamlet (Branagh), **760**
 Hamlet (Olivier), **77**, **83**, **757**, **760**
 Hamlet goes business, **757**
 Hamm, John, **1765**
 Hammer, Arnie, **1597**
 Hammer (studio), **41**, **100**, **293**, **405**, **570**, **609**,
 778, **965**, **1223**, **1423**, **1451**, **1494**,
 1570
 Hammett, Dashiell, **32**, **185**, **418**, **442**, **481**,
 1176, **1289**, **1362**
 Hammett, **1289**
 Hammond, Kay, **1587**
 Hamsun, Knut, **325**, **1408**
 Han, Sanming, **1234**, **1259**
 Hana-bi, **1287**
 Hanabusa, Yuriko, **393**
 Hanayagi, Shōtarō, **448**, **879**
 Hanayagi, Yoshiaki, **604**
 Hand that rocks the cradle (the), *voir* Main
 sur le berceau (la)
 Handke, Peter, **1623**
 Handmaid's tale (the), **219**, **651**, **1765**
 Hands, Marina, **875**
 Hands across the table, **1239**
 Haneke, Michael, **354**, **448**, **1377**

Haney, Carol, [1182](#)
 Hang 'em high, [795](#), [1387](#)
 Hanging tree (the), [1471](#)
 Hangman's knot, *voir* Relais de l'or maudit (le)
 Hangmen also die, *voir* Bourreaux meurent aussi (les)
 Hangover square, [299](#), [663](#), [1094](#)
 Hanin, Roger, [83](#), [382](#), [835](#), [1441](#)
 Hanks, Tom, [416](#), [852](#), [1516](#), [1600](#)
 Hannah et ses sœurs, [77](#), [1192](#), [1753](#)
 Hanson, Curtis, [719](#), [997](#), [1302](#), [1673](#)
 Hanson, Lars, [489](#), [502](#), [862](#), [1528](#), [1544](#), [1677](#)
 Hantise, *voir* Gaslight
 Hanussen, [607](#)
 Happiness, [1655](#)
 Happy-go-lucky, [376](#)
 Happy together, [1494](#)
 Hara, Kazuo, [587](#)
 Hara, Keiichi, [766](#)
 Hara, Setsuko, [544](#), [593](#), [640](#), [909](#), [916](#), [1010](#), [1042](#), [1213](#), [1357](#), [1481](#), [1594](#)
 Hara-kiri, *voir* Seppuku
 Harald, Mary, [959](#)
 Harari, Clément, [94](#), [394](#), [736](#), [867](#)
 Harbacher, Karl, [1645](#)
 Harbou, Thea von, [82](#), [246](#), [252](#), [388](#), [516](#), [517](#), [1011](#), [1097](#), [1647](#)
 Hard labour, [918](#)
 Hard to handle, [1248](#)
 Harden, Jacques, [887](#)
 Harden, Marcia Gay, [1035](#), [1738](#), [1829](#)
 Harder they fall (the), [809](#)
 Harding, Ann, [949](#)
 Hardwicke, Cedric, [213](#), [377](#), [398](#), [404](#), [490](#), [625](#), [738](#), [851](#), [1094](#), [1441](#), [1454](#), [1543](#), [1568](#), [1617](#)
 Hardy, Françoise, [709](#), [951](#), [1532](#)
 Hardy, Jacques, [1129](#)
 Hardy, René, [1004](#)
 Hardy, Robin, [1760](#)
 Hardy, Thomas, [182](#)
 Hardy, Tom, [1430](#)
 Harlan county U.S.A., [1277](#)
 Harlow, Jean, [245](#), [438](#), [587](#), [711](#), [1099](#), [1431](#)
 Harmonies Werckmeister (les), [31](#), [567](#)
 Harold et Maude, [1445](#)
 Harpe de Birmanie (la), [1144](#)
 Harper, Jessica, [502](#), [1142](#), [1336](#), [1665](#)
 Harper, Tess, [1768](#)
 Harrelson, Woody, [733](#), [1094](#), [1224](#), [1417](#), [1817](#)
 Harrigan, William, [1613](#)
 Harring, Laura, [40](#)
 Harrington, Kate, [1070](#)
 Harris, Barbara, [12](#), [233](#)
 Harris, Ed, [305](#), [594](#), [621](#), [838](#), [1105](#), [1347](#)
 Harris, James B., [545](#), [1460](#), [1746](#)
 Harris, Jared, [728](#), [1655](#)
 Harris, Julie, [199](#), [888](#), [900](#)
 Harris, Neil Patrick, [1425](#)
 Harris, Richard, [357](#), [358](#), [446](#), [763](#), [1070](#), [1290](#), [1353](#), [1371](#), [1572](#), [1620](#)
 Harris, Rosemary, [1575](#)
 Harris, Theresa, [1204](#)
 Harrison, Cathryn, [1786](#)
 Harrison, Rex, [47](#), [257](#), [615](#), [692](#), [986](#), [1120](#), [1297](#), [1345](#), [1587](#)
 Harron, Mary, [728](#)
 Harry, Debbie, [509](#)
 Harry dans tous ses états, *voir* Deconstructing Harry
 Harry et Tonto, [1204](#), [1650](#)
 Harry-Max, [1255](#), [1683](#)
 Harry, un ami qui vous veut du bien, [401](#), [452](#), [669](#), [1092](#)
 Harryhausen, Ray, [185](#), [556](#), [678](#), [811](#), [853](#), [1274](#), [1534](#)
 Hart, Ian, [432](#), [822](#)
 Hart, Teddy, [1637](#)
 Harter, Évelyne, [1276](#)
 Hartman, Elizabeth, [198](#)
 Hartnell, William, [91](#), [138](#), [1391](#), [1430](#), [1680](#)
 Harukawa, Masumi, [494](#), [672](#)
 Harunobu, Suzuki, [302](#), [1502](#), [1616](#)
 Harvey, Anthony, [1445](#)
 Harvey, Don, [1064](#)
 Harvey, Herk, [468](#), [1785](#)
 Harvey, Laurence, [718](#), [1141](#), [1328](#)
 Has, Wojciech, [188](#), [239](#), [277](#), [345](#), [496](#), [546](#), [695](#), [840](#), [845](#), [1110](#), [1140](#), [1190](#), [1434](#)
 Has anybody seen my gal?, [763](#)
 Hasard (le), [400](#), [674](#), [876](#)
 Hasegawa, Kazuo, [170](#), [398](#), [611](#), [776](#)
 Hashiguchi, Ryōsuke, [846](#), [1372](#)
 Haskin, Byron, [283](#), [454](#)
 Hasse, O. E., [29](#), [394](#), [1229](#)
 Hasselqvist, Jenny, [1362](#), [1677](#)

Hasso, Signe, [305](#), [1202](#), [1292](#), [1299](#), [1689](#)
 Hatami, Leila, [1458](#)
 Hatari, [256](#)
 Hateful eight (the), [1425](#)
 Hatfield, Hurd, [689](#), [706](#), [760](#), [848](#), [1304](#), [1637](#)
 Hathaway, Anne, [1430](#)
 Hathaway, Henry, [20](#), [143](#), [261](#), [346](#), [423](#),
[429](#), [775](#), [872](#), [910](#), [931](#), [949](#), [952](#),
[1292](#), [1387](#), [1388](#), [1416](#), [1424](#), [1449](#),
[1493](#), [1526](#), [1617](#), [1641](#), [1644](#), [1813](#),
[1816](#)
 Hatton, Raymond, [1175](#)
 Hatton, Rondo, [1091](#), [1351](#)
 Haudepin, Sabine, [3](#), [70](#), [283](#), [410](#), [607](#), [659](#),
[671](#), [874](#), [1481](#), [1610](#)
 Hauer, Rutger, [90](#), [289](#), [488](#), [644](#), [886](#), [1085](#),
[1434](#)
 Haunting (the), *voir* Maison du Diable (la)
 Haupt, Ullrich, [1052](#)
 Hausu, [964](#)
 Haut, bas, fragile, [396](#)
 Haute pègre, *voir* Trouble in Paradise
 Haute société (la), *voir* High society
 Hauts de Hurlevent (les), *voir* Wuthering Heights
 Havana, [1300](#)
 Havilland, Olivia de, [176](#), [254](#), [287](#), [426](#), [453](#),
[476](#), [634](#), [671](#), [732](#), [781](#), [832](#), [845](#),
[855](#), [860](#), [991](#), [1094](#), [1649](#)
 Hawke, Ethan, [1002](#)
 Hawkins, Jack, [2](#), [154](#), [249](#), [503](#), [756](#), [780](#),
[987](#), [1012](#), [1109](#), [1156](#), [1327](#), [1558](#),
[1816](#)
 Hawkins, Sally, [376](#), [766](#)
 Hawks, Howard, [139](#), [172](#), [256](#), [402](#), [422](#),
[463](#), [686](#), [756](#), [788](#), [813](#), [851](#), [872](#),
[978](#), [988](#), [1259](#), [1266](#), [1305](#), [1337](#),
[1568](#), [1573](#), [1586](#), [1739](#), [1803](#)
 Hawn, Goldie, [887](#), [1462](#)
 Haworth, Jill, [711](#)
 Hawthorne, Nathaniel, [1528](#)
 Häxan, *voir* Sorcellerie à travers les âges (la)
 Hay, Will, [1808](#)
 Hayakawa, Sessue, [2](#), [1042](#), [1166](#), [1331](#)
 Hayama, Ryōji, [1796](#)
 Hayasaka, Fumio, [1597](#), [1617](#)
 Hayashi, Fumiko, [1414](#), [1481](#), [1566](#), [1798](#), [1820](#),
[1822](#)
 Hayashi, Hikaru, [866](#)
 Hayden, Sterling, [16](#), [88](#), [99](#), [261](#), [461](#), [471](#),
[522](#), [720](#), [985](#), [1206](#), [1422](#), [1805](#)
 Haydn, Richard, [1235](#), [1259](#), [1448](#)
 Hayek, Salma, [619](#)
 Hayes, Helen, [122](#), [1028](#)
 Hayman, David, [606](#), [1478](#)
 Haynes, Todd, [506](#), [1548](#)
 Haysberg, Dennis, [506](#)
 Hayter, James, [1508](#)
 Hayward, Louis, [256](#), [719](#), [1247](#), [1531](#)
 Hayward, Susan, [51](#), [330](#), [848](#), [924](#), [1097](#), [1111](#),
[1238](#), [1297](#), [1493](#), [1641](#), [1758](#)
 Hayworth, Rita, [118](#), [368](#), [730](#), [988](#), [1035](#), [1444](#),
[1447](#), [1612](#), [1712](#)
 Hazanavicius, Michel, [179](#), [309](#), [496](#), [1535](#)
 Haze, Jonathan, [176](#)
 He ran all the way, [1273](#)
 He walked by night, [6](#)
 He who gets slapped, [1263](#)
 Heald, Anthony, [1579](#)
 Heard, John, [268](#), [1311](#), [1652](#), [1766](#)
 Hearn, Lafcadio, [1655](#)
 Hearst, William Randolph, [472](#), [1072](#), [1385](#)
 Heart beat, [268](#)
 Heartbreak ridge, [1612](#)
 Heat, [1012](#)
 Heat and dust, [42](#)
 Heathcote, Thomas, [994](#)
 Heaven can wait, [1202](#)
 Heaven knows, Mr. Allison, [875](#), [1699](#), [1733](#)
 Heaven's gate, [98](#), [392](#), [665](#), [1538](#), [1825](#)
 Hébert, Christine, [1510](#)
 Hébert, Claude, [712](#), [797](#)
 Hecht, Ben, [351](#), [813](#), [1739](#)
 Hedison, David, [440](#)
 Hedren, Tippi, [65](#), [395](#), [1313](#)
 Heer, Rolf de, [1445](#)
 Heerman, Victor, [884](#)
 Heflin, Marta, [1669](#)
 Heflin, Van, [321](#), [369](#), [598](#), [810](#), [853](#), [890](#),
[1028](#), [1102](#), [1209](#), [1314](#), [1376](#), [1452](#),
[1509](#)
 Heidemann, Paul, [386](#)
 Heilige Berg (der), [1522](#), [1544](#), [1695](#)
 Heimat, [1446](#), [1745](#)
 Heimat IV, [1446](#)
 Heiress (the), [860](#)
 Heiskanen, Maria, [732](#)

Heisler, Stuart, **481, 836, 1206, 1479, 1664, 1799**
 Helen of Troy, **753**
 Hell, Erik, **307**
 Hell drivers, **138**
 Hell's angels, **245, 1431, 1440**
 Heller in pink tights, **28**
 Hellinger, Mark, **603, 824, 828, 1153**
 Hellman, Monte, **855, 1283, 1489, 1623**
 Hellmore, Tom, **196**
 Hello, sister, **6, 1546**
 Helm, Brigitte, **1011, 1632, 1716, 1825**
 Helmond, Katherine, **199**
 Helmore, Tom, **1561, 1592**
 Helpmann, Robert, **104, 298, 1322**
 Helton, Percy, **59, 115, 1090**
 Hemblen, David, **600, 693, 1014, 1320**
 Hemingway, Ernest, **122, 463, 530, 848, 907, 1366, 1755, 1811**
 Hemingway, Mariel, **152**
 Hemmings, David, **622, 1175**
 Hémon, Louis, **456, 1442**
 Hendrix, Wanda, **867, 1265**
 Hendry, Ian, **250, 419, 1131, 1152, 1355**
 Henley, William Ernest, **434, 1459**
 Henning, Uno, **1414, 1716**
 Henry, Bobby, **774**
 Henried, Paul, **16, 312, 412, 424, 511, 1120, 1129, 1361**
 Henriksen, Lance, **15, 177, 1356**
 Henry, Buck, **198**
 Henry, portrait of a serial killer, **1680**
 Henry V (Branagh), **1652**
 Henry V (Olivier), **904, 1245, 1652**
 Henson, Jim, **1626**
 Henze, Hans Werner, **804, 1307, 1724**
 Hepburn, Audrey, **280, 333, 627, 683, 831, 1042, 1070, 1263, 1345, 1347, 1570, 1628, 1648, 1737**
 Hepburn, Katharine, **151, 245, 264, 375, 409, 706, 866, 893, 1305, 1311, 1334, 1385, 1407, 1433, 1435, 1445, 1495, 1581, 1669, 1674, 1733**
 Her, **1267**
 Héraclite, **191**
 Herbert, Frank, **305, 1239, 1831**
 Herbert, Hugh, **306, 366, 758, 1241**
 Herbert, Percy, **556, 1290**
 Herbes flottantes, *voir* Ukikusa
 Here comes Mr. Jordan, **799, 1510**
 Hérédité, **1793**
 Heretic (the), **424**
 Hergé, **20, 22, 60, 66, 70, 211, 268, 407, 482, 517, 617, 643, 738, 925, 959, 1017, 1042, 1068, 1079, 1111, 1203, 1285, 1420, 1696**
 Hériat, Philippe, **247, 499, 925, 1034, 1191**
 Héritage (l') (Bolognini), **209, 517, 842, 1174**
 Héritage (l') (Kobayashi), **888**
 Héritière (l'), *voir* Heiress (the)
 Herlitzka, Roberto, **503**
 Herman, Jean, **1368**
 Hermann, Irm, **320, 352, 908, 1087, 1506, 1682, 1690**
 Hermantier, Raymond, **467**
 Hernandez, Gérard, **649**
 Heroes for sale, **1157**
 Héros (le), **953**
 Héros d'occasion, *voir* Hail the conquering hero
 Héros sacrilège (le), **16**
 Herr, Michael, **1722**
 Herrand, Marcel, **123, 491, 759, 1007, 1013, 1115, 1146, 1224, 1807**
 Herrmann, Bernard, **8, 24, 208, 258, 452, 556, 663, 677, 678, 811, 993, 1036, 1078, 1092, 1282, 1313, 1561, 1588**
 Herrmann, Fernand, **487**
 Hershey, Barbara, **25, 77, 739, 764, 923**
 Hersholt, Jean, **652, 1103, 1523, 1636, 1725**
 Herter, Gérard, **703**
 Herz, Juraj, **1071**
 Herz aus Glas, *voir* Cœur de verre
 Herzi, Hafsia, **1668**
 Herzog, Werner, **70, 93, 320, 549, 571, 792, 1205, 1285, 1338, 1446**
 Hesme, Clotilde, **439**
 Hessling, Catherine, **1645, 1809**
 Heston, Charlton, **377, 403, 445, 490, 570, 612, 643, 760, 763, 1012, 1319, 1557**
 Hetény, Pál, **998**
 Hetherington, Tim, **101**
 Hets, **334, 1205**
 Heure du crime, *voir* Johnny O'Clock
 Heure du loup (l'), **385**
 Heure exquisite (le), **932**
 Heure suprême (l'), *voir* Seventh heaven
 Heureux mortels, *voir* This happy breed
 Heureux qui comme Ulysse, **944**

Hewett, Christopher, [1552](#)
 Heydt, Louis Jean, [874](#), [1333](#)
 Heywood, Ann, [518](#)
 Hickey, William, [770](#), [1015](#), [1041](#), [1605](#)
 Hickox, Douglas, [1355](#)
 Hidari, Bokuzen, [527](#), [1588](#), [1594](#), [1597](#)
 Hidari, Sachiko, [491](#), [672](#)
 Hiegel, Catherine, [1583](#)
 Higashiyama, Chieko, [327](#), [544](#), [1357](#), [1594](#)
 Higgins, Michael, [688](#)
 High fidelity, [368](#)
 High hopes, [75](#)
 High noon, [204](#), [369](#), [1038](#), [1586](#)
 High plains drifter, *voir* Homme des hautes plaines (l')
 High school, [922](#), [1695](#)
 High school II, [508](#), [922](#)
 High sierra, [428](#), [1479](#), [1619](#)
 High society, [866](#)
 High wall, [332](#)
 High wind in Jamaica, [1174](#)
 Highlander, [113](#)
 Highsmith, Patricia, [175](#), [401](#), [713](#), [1037](#), [1108](#), [1548](#), [1607](#), [1612](#)
 Highway 301, [1495](#)
 Hill, Arthur, [757](#)
 Hill, George Roy, [525](#), [816](#), [1460](#), [1734](#)
 Hill, Terence, [251](#), [1030](#)
 Hill, Walter, [856](#)
 Hill (the), [419](#)
 Hill of freedom, [1772](#)
 Hiller, Arthur, [852](#), [955](#)
 Hiller, Wendy, [90](#), [257](#), [601](#), [1258](#), [1667](#)
 Hilling, Jacques, [123](#), [285](#)
 Hillyer, Lambert, [1074](#), [1760](#)
 Hilton, James, [109](#)
 Himizu, [1785](#)
 Himmel über Berlin (der), [289](#), [1623](#)
 Himori, Shin'ichi, [156](#), [166](#), [317](#), [1502](#), [1520](#), [1616](#), [1726](#)
 Hinds, Ciarán, [139](#), [1369](#)
 Hinds, Samuel S., [249](#), [572](#), [1294](#), [1500](#), [1509](#)
 Hingle, Pat, [6](#), [664](#), [705](#), [795](#), [1127](#), [1158](#), [1307](#), [1493](#)
 Hinrich, Hans, [1078](#)
 Hiroshima mon amour, [1201](#), [1253](#)
 Hirsch, Emile, [1605](#)
 Hirsch, Judd, [1073](#)
 Hirsch, Robert, [280](#), [743](#), [1185](#)
 Hirschbiegel, Oliver, [1106](#)
 Hirschmüller, Hans, [352](#)
 Hirt, Éléonore, [132](#), [1398](#)
 His girl friday, [1349](#), [1739](#)
 His kind of woman, [637](#), [1530](#)
 Hisaishi, Joe, [1287](#)
 Histoire d'Adèle H. (l'), [689](#), [1289](#)
 Histoire d'herbes flottantes, *voir* Ukikusa monogatari
 Histoire d'un amour, *voir* Back street
 Histoire d'une femme (l'), [393](#)
 Histoire d'une prostituée, [789](#), [790](#)
 Histoire de détective, *voir* Detective story
 Histoire de garçons et de filles, [330](#)
 Histoire de ma femme (l'), [1790](#)
 Histoires extraordinaires (Faurez), [268](#)
 Histoires extraordinaires (Fellini & al.), [492](#)
 Histoire du Japon racontée par... , [1704](#)
 History is made at night, [555](#)
 Hit (the), [1023](#)
 Hitch-hiker (the), [728](#)
 Hitchcock, Alfred, [5](#), [8](#), [12](#), [14](#), [24](#), [43](#), [55](#), [65](#), [71](#), [72](#), [196](#), [249](#), [252](#), [280](#), [331](#), [336](#), [395](#), [396](#), [401](#), [447](#), [452](#), [483](#), [547](#), [595](#), [625](#), [677](#), [695](#), [697](#), [707](#), [779](#), [806](#), [833](#), [864](#), [914](#), [918](#), [946](#), [982](#), [988](#), [993](#), [1008](#), [1024](#), [1036](#), [1049](#), [1056](#), [1089](#), [1092](#), [1094](#), [1102](#), [1131](#), [1160](#), [1197](#), [1198](#), [1220](#), [1229](#), [1256](#), [1273](#), [1282](#), [1313](#), [1412](#), [1561](#), [1568](#), [1577](#), [1607](#), [1615](#), [1621](#), [1647](#), [1742](#), [1769](#), [1773](#), [1812](#)
 Hitchcock, Patricia, [401](#)
 Hitler, Adolf, [108](#), [109](#), [144](#), [157](#), [232](#), [363](#), [381](#), [388](#), [413](#), [493](#), [517](#), [560](#), [595](#), [607](#), [670](#), [673](#), [692](#), [788](#), [970](#), [982](#), [1019](#), [1061](#), [1065](#), [1086](#), [1105](#), [1106](#), [1129](#), [1141](#), [1152](#), [1211](#), [1242](#), [1404](#), [1428](#), [1448](#), [1527](#), [1529](#), [1536](#), [1537](#), [1552](#), [1617](#), [1618](#), [1679](#), [1689](#), [1690](#), [1695](#), [1744](#), [1745](#), [1773](#), [1779](#), [1787](#), [1793](#)
 Hitler, un film d'Allemagne, [264](#), [388](#), [486](#)
 Hitler's madman, [1803](#)
 Hjejlé, Iben, [368](#)
 Hobson, Valerie, [237](#), [474](#), [502](#), [509](#), [571](#), [1018](#), [1069](#), [1442](#)
 Hobson's choice, [1561](#)
 Hodge, Patricia, [1712](#)

Hodiak, John, [610](#), [954](#), [1742](#)
 Hoehlin, Tyler, [1516](#)
 Hoey, Dennis, [24](#), [74](#), [126](#), [493](#), [926](#), [1091](#)
 Hoffman, Cooper, [1441](#)
 Hoffman, Dustin, [66](#), [138](#), [228](#), [250](#), [425](#), [735](#),
[738](#), [906](#), [1173](#), [1417](#), [1599](#)
 Hoffman, Gérard, [152](#), [867](#), [968](#), [1520](#)
 Hoffman, Philip Seymour, [108](#), [623](#), [654](#), [713](#),
[1002](#), [1140](#), [1283](#), [1427](#), [1655](#), [1757](#)
 Hogarth, William, [1487](#)
 Hohl, Arthur, [328](#), [493](#), [808](#)
 Holbrook, Hal, [250](#), [1676](#)
 Hold back the dawn, [665](#), [1649](#)
 Hold-up à la milanaise, [1388](#), [1737](#)
 Hold-up à Londres, *voir* League of gentlemen
 (the)
 Holden, Gloria, [1760](#)
 Holden, William, [2](#), [19](#), [121](#), [272](#), [395](#), [582](#),
[636](#), [815](#), [831](#), [833](#), [957](#), [1072](#), [1146](#),
[1574](#), [1648](#), [1730](#)
 Hole (the), *voir* Dong
 Holgado, Ticky, [962](#), [1829](#)
 Holiday, Billie, [456](#)
 Hollaender, Friedrich, [230](#)
 Hollande, François, [582](#)
 Holliday, Judy, [326](#), [409](#), [467](#), [769](#), [815](#), [832](#)
 Holliman, Earl, [84](#), [179](#), [836](#), [1754](#)
 Holloway, Stanley, [77](#), [83](#), [333](#), [361](#), [1083](#), [1110](#),
[1169](#), [1242](#), [1345](#)
 Holloway, Sterling, [1483](#)
 Hollywood, [19](#), [31](#), [40](#), [58](#), [88](#), [89](#), [163](#), [200](#),
[236](#), [245](#), [363](#), [392](#), [444](#), [455](#), [490](#),
[527](#), [547](#), [554](#), [643](#), [658](#), [748](#), [793](#),
[834](#), [865](#), [891](#), [933](#), [986](#), [992](#), [1052](#),
[1130](#), [1178](#), [1206](#), [1236](#), [1336](#), [1439](#),
[1530](#), [1574](#), [1677](#), [1703](#), [1711](#), [1725](#),
[1732](#), [1744](#), [1757](#), [1783](#), [1799](#), [1812](#),
[1824](#)
 Hollywood ending, [1824](#)
 Holm, Celeste, [588](#), [643](#), [866](#), [1444](#)
 Holm, Claus, [486](#), [1360](#), [1527](#)
 Holm, Ian, [199](#), [540](#), [1091](#), [1235](#), [1320](#), [1356](#),
[1600](#), [1652](#)
 Holmes, Philip, [1803](#)
 Holmes, Sherlock, [24](#), [74](#), [83](#), [126](#), [334](#), [336](#),
[485](#), [492–494](#), [775](#), [926](#), [1091](#), [1115](#),
[1352](#), [1522](#), [1617](#)
 Holoubek, Gustaw, [239](#), [345](#), [845](#), [1190](#), [1434](#)
 Holt, Jack, [995](#)
 Holt, Jany, [133](#), [384](#), [520](#), [887](#), [993](#), [1009](#),
[1063](#), [1211](#), [1221](#), [1682](#)
 Holt, Tim, [118](#), [419](#), [637](#), [1316](#)
 Holy Lola, [1721](#)
 Holy matrimony, [691](#)
 Holy motors, [563](#), [1720](#)
 Homar, Lluís, [680](#), [1125](#)
 Hombre, [1474](#)
 Home from the hill, [645](#)
 Home sweet home, [839](#)
 Homeier, Skip, [200](#), [556](#), [836](#), [934](#), [1057](#), [1664](#)
 Homesman (the), [957](#)
 Homicidal, [72](#)
 Homme sans passé (l'), [1340](#)
 Homme à femmes (l'), *voir* Sorelle Materassi
 Homme à l'affût (l'), *voir* Sniper (the)
 Homme à l'imperméable (l'), [1806](#)
 Homme à la caméra (l'), [165](#), [833](#), [1181](#), [1217](#),
[1330](#)
 Homme à la croix (l'), *voir* Uomo dalla croce
 (l')
 Homme à la peau de serpent, *voir* Fugitive
 kind (the)
 Homme au bras d'or (l'), [501](#), [844](#)
 Homme au complet blanc (l'), [134](#)
 Homme au crâne rasé (l'), [457](#), [1707](#)
 Homme au fusil (l'), *voir* Man with a gun
 Homme au masque de cire (l'), *voir* House of
 wax
 Homme au pistolet d'or (l'), *voir* Man with
 the golden gun (the)
 Homme aux colts d'or (l'), *voir* Warlock
 Homme aux lunettes d'écaille (l'), *voir* Sleep,
 my love
 Homme d'Aran (l'), *voir* Man of Aran
 Homme de Berlin (l'), [495](#)
 Homme de l'Arizona (l'), *voir* Tall T (the)
 Homme de l'Ouest (l'), *voir* Man of the West
 Homme de la plaine (l'), [30](#), [1082](#)
 Homme de la rue (l'), *voir* Meet John Doe
 Homme de Lisbonne (l'), *voir* Lisbon
 Homme de Londres (l') (Decoin), [136](#), [1167](#)
 Homme de Londres (l') (Tarr), [136](#), [1167](#),
[1186](#)
 Homme de nulle part (l') (Chenal), [784](#), [1261](#)
 Homme de nulle part (l') (Daves), *voir* Jubal
 Homme de Rio (l'), [617](#), [925](#), [1068](#), [1079](#),
[1203](#), [1270](#)

- Homme des hautes plaines (l'), **534**, 726, 1199, 1612
- Homme des vallées perdues (l'), *voir* Shane
- Homme du large (l'), **1681**
- Homme du Sud (l'), *voir* Southerner (the)
- Homme en gris (l'), *voir* Man in grey (the)
- Homme fatal (l'), *voir* Fanny by gaslight
- Homme invisible (l'), *voir* Invisible man (the)
- Homme-léopard (l'), *voir* Leopard man (the)
- Homme n'est pas un oiseau (l'), **1515**
- Homme qui aimait les femmes (l'), **9**, 610
- Homme qui en savait trop (l') (1934), **8**, **447**, 588
- Homme qui en savait trop (l') (1956), **8**, 447, 982, 1325, 1561, 1599
- Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux (l'), *voir* Horse whisperer (the)
- Homme qui n'a jamais existé (l'), *voir* Man who never was (the)
- Homme qui n'a pas d'étoile (l'), *voir* Man without a star
- Homme qui regardait passer les trains (l'), **752**
- Homme qui rétrécit (l'), **684**, 1229, 1533
- Homme qui revient de loin (l'), **1367**
- Homme qui rit (l') (Corbucci), **1383**
- Homme qui rit (l') (Leni), *voir* Man who laughs (the)
- Homme qui tua la peur (l'), *voir* Edge of the city
- Homme qui tua L. Valance (l'), **44**, 154, 227, 230, 308, 1189, 1418
- Homme qui venait d'ailleurs (l'), **936**
- Homme qui voulut être roi (l'), *voir* Homme qui voulut être roi (l')
- Homme sans visage (l'), **94**, 465, 979
- Homme sauvage (l'), *voir* Stalking moon (the)
- Homme tranquille (l'), **34**, 232
- Hommes contre (les), *voir* Uomini contro
- Hommes de la mer (les), **330**
- Hommes du président (les), **250**, 1462
- Hommes le dimanche (les), *voir* Menschen am Sonntag
- Hommes préfèrent les blondes (les), *voir* Gentlemen prefer blondes
- Hommes, quels mufles (les), **221**
- Homolka, Oskar, **178**, **683**, **1054**, **1180**, **1210**, 1259, 1647
- Honda, Ishirō, **1116**
- Hondo, **804**, 872
- Honegger, Arthur, 236, 771, 1121, 1160, 1562, 1667
- Honeymoon, 1700
- Honeymoon killers (the), 181, 665, 990, **1054**
- Honey pot (the), **1297**
- Hong, Sang-soo, **948**, **961**, **964**, **1083**, **1262**, **1468**, **1505**, **1661**, **1714**, **1772**, **1779**, **1796**
- Honkytonk man, **1303**, 1768
- Honneur des Prizzi (l'), *voir* Prizzi's honor
- Honni soit qui mal y pense, *voir* Bishop's wife (the)
- Honorable Angelina (l'), *voir* Onorevole Angelina (l')
- Honte (la), **1251**
- Hooch, Pieter de, 848, 1122, 1191
- Hooper, Tobe, **1603**
- Hooper, Tom, **290**
- Hoover, J. Edgar, 975, 1292, 1597
- Hopalong Cassidy, 932
- Hope, Bob, 57, 159, 313, 882, 886, 1268, 1510, 1717
- Hope, Nicholas, 1445
- Hope, Vida, 134
- Hope & glory, 244, **606**, 1478
- Hôpital et ses fantômes (l'), *voir* Riget
- Hopkins, Anthony, 248, 269, 601, 692, 1366, 1445, 1579
- Hopkins, Bo, 395, 939
- Hopkins, Matthew, 243, 1393, 1540
- Hopkins, Miriam, 92, 167, 183, 459, 668, 678, 860, 953, 957, 1266, 1543
- Hopper, Dennis, 48, 296, 538, **601**, 952, 1037, 1322, 1387, 1463, 1627, 1722, 1810
- Hopper, Hedda, 19, 323, 729, 795, 1574
- Horde sauvage (la), *voir* Wild bunch (the)
- Hori, Tatsuo, 355
- Hori, Yûji, 77, 1821
- Horiuchi, Kiezō, 574
- Horizon (l'), **540**
- Horizons perdus, *voir* Lost horizon
- Horizons West, **116**
- Horloger de Saint-Paul (l'), **685**, 1228, 1552, 1777
- Horn, Camilla, 159
- Horne, James W., **818**, **1001**, **1525**, **1654**
- Horrocks, Jane, 731
- Hors-la-loi (Bouchareb), **304**, 1062, 1448
- Hors-la-loi (Keighley), *voir* G men

Hors Satan, **103**, **884**
 Horse feathers, **306**
 Horse's mouth (the), **1369**
 Horse whisperer (the), **1428**
 Horst, Frank, **397**
 Horton, Edward Everett, **79**, **92**, **109**, **144**, **181**,
 260, **296**, **459**, **799**, **865**, **980**, **1259**
 Hoskins, Bob, **43**, **49**, **900**, **1336**, **1728**
 Hospital, **1697**
 Hospital (the), **955**
 Hossein, Robert, **87**, **329**, **446**, **973**, **1823**
 Hosseini, Shahab, **861**, **1458**, **1774**
 Höstsonaten, *voir* Sonate d'automne
 Hotel by the river, **1083**
 Hôtel des Amériques, **1481**, **1676**
 Hôtel des Invalides, **1735**
 Hotel Monterey, **1704**
 Hôtel du Nord, **421**
 Hou, Hsiao-hsien, **358**, **480**, **644**, **807**, **940**,
 1378, **1513**, **1641**, **1646**
 Hougron, Jean, **1088**
 Hound of the Baskervilles (the), *voir* Chien
 des Baskerville (le), *voir* Chien des
 Baskerville (le)
 Hour of the gun, **759**
 Hours (the), **305**
 House by the river, **256**
 House of bamboo, *voir* Maison de bambou
 House of Dracula, **430**, **926**, **991**, **1608**
 House of fear (the), **1091**
 House of Frankenstein, **430**, **743**, **926**, **991**
 House of strangers, **51**, **347**
 House of wax, **70**, **457**, **1225**
 House on Haunted Hill, **200**
 House on 92nd street (the), **1292**, **1531**
 House on Telegraph Hill (the), *voir* Maison sur
 la colline (la)
 House that Jack built (the), **1537**
 Hoven, Adrian, **1506**, **1630**
 How green was my valley, *voir* Qu'elle était
 verte ma vallée
 How to murder your wife, **328**
 Howard, Bryce Dallas, **1477**
 Howard, Esther, **58**, **96**, **457**, **1125**
 Howard, Leslie, **180**, **476**, **553**, **1435**, **1490**,
 1667
 Howard, Ron, **782**
 Howard, Trevor, **90**, **206**, **455**, **479**, **484**, **1169**,
 1208, **1632**, **1749**, **1828**
 Howard, William K., **380**
 Howards End, **248**, **692**
 Howe, James Wong, **495**, **1027**
 Hoyt, Harry O., **718**
 Hoyt, John, **22**, **231**, **336**
 HPW ou Anatomie d'un faussaire, **119**
 Hrabal, Bohumil, **95**, **203**, **276**, **743**, **1400**
 Hrušínský, Rudolf, **203**, **276**, **536**, **743**, **1071**,
 1249
 Hu, Bo, **319**
 Huba, Martin, **929**
 Huber, Harold, **160**, **217**
 Hud, **1519**
 Hudson, Hugh, **404**
 Hudson, Rochelle, **275**, **1157**
 Hudson, Rock, **14**, **17**, **116**, **182**, **402**, **606**,
 626, **808**, **1010**, **1348**, **1389**, **1599**,
 1653, **1774**, **1810**
 Hudsucker proxy (the), **1291**
 Huggins, Roy, **939**
 Hughes, Barnard, **955**
 Hughes, Howard, **245**, **249**, **330**, **637**, **1060**,
 1192, **1431**
 Hugo, Victor, **272**, **370**, **577**, **689**, **712**, **851**,
 883, **1078**, **1327**, **1383**, **1389**, **1562**
 813 (nombre), **3**, **689**, **1100**, **1321**, **1567**, **1588**
 8 1/2, **18**, **372**, **492**, **1142**, **1290**, **1446**
 Huit femmes, **51**, **1302**, **1380**
 Huit heures de sursis, *voir* Odd man out
 Huit heures ne font pas un jour, **1087**
 Huit salopards (les), *voir* Hateful eight (the)
 Huitième femme de Barbe-Bleue (la), **144**
 Hula hoop, **196**, **280**, **661**, **1291**, **1745**
 Hulce, Tom, **972**, **1582**
 Hull, Henry, **428**, **554**, **1036**, **1069**, **1619**, **1660**,
 1742
 Hüller, Sandra, **1818**
 Humain, trop humain, **805**
 Human desire, **414**, **1227**
 Human factor (the), **443**
 Humanité (l'), **436**
 Humberstone, H. Bruce, **160**, **299**, **418**
 Hume, Benita, **1181**
 Hummer, Julia, **1006**
 Humoresque, **584**, **1734**
 Hunchback of Notre-Dame (the) (Dieterle),
 voir Quasimodo
 Hunchback of Notre-Dame (the) (Worsley),
 voir Notre-Dame de Paris

Hunebelle, André, **1298, 1441**
 Hunger, **266**
 Hunnicutt, Arthur, **263, 402, 550, 598, 779, 791, 924, 1650**
 Hunnicutt, Gayle, **465**
 Hunt, Helen, **1823**
 Hunt, Linda, **248, 939**
 Hunt, Marsha, **533**
 Hunt, Martita, **394, 571, 1570, 1580**
 Hunt, Peter R., **471**
 Hunted, **447**
 Hunter, Alberta, **1800**
 Hunter, Holly, **44, 263, 1667**
 Hunter, Ian, **330, 453, 827, 1244, 1521, 1773**
 Hunter, Jeffrey, **510, 1413**
 Hunter, Kim, **105, 289, 478, 1238, 1319**
 Hunter, Tab, **836**
 Huntley, Raymond, **1110, 1508**
 Huppert, Isabelle, **38, 51, 88, 235, 276, 354, 392, 430, 448, 464, 477, 511, 542, 545, 935, 1078, 1108, 1464, 1531, 1552**
 Hurd, Hugh, **776, 1390**
 Hurdes (las), **1109**
 Hurst, Brandon, **577, 1327**
 Hurst, Paul, **565, 650**
 Hurt, John, **62, 171, 177, 499, 540, 601, 1023, 1068, 1428, 1477, 1479, 1575, 1602**
 Hurt, Mary Beth, **525, 856**
 Hurt, William, **55, 500, 1105, 1798**
 Hurt locker (the), *voir* Démineurs
 Hurwitz, Leo, **1523**
 Husbands, **530, 647, 770, 1345**
 Husbands and wives, **796, 1188**
 Hush, **846**
 Hush. . . hush, sweet Charlotte, **781**
 Hussenot, Olivier, **491, 1000, 1284, 1579, 1718**
 Hussey, Ruth, **543**
 Hustler (the), **197**
 Huston, Anjelica, **518, 663, 769, 857, 1041, 1061, 1099, 1158, 1191, 1192, 1400, 1690**
 Huston, Danny, **745**
 Huston, John, **32, 243, 265, 287, 351, 354, 357, 410, 442, 466, 471, 535, 550, 628, 691, 720, 769, 819, 846, 875, 888, 1008, 1015, 1041, 1058, 1099, 1112, 1164, 1168, 1176, 1290, 1305, 1316, 1570, 1571, 1584, 1636, 1733, 1749, 1751**
 Huston, Walter, **32, 126, 164, 169, 706, 901, 995, 1141, 1231, 1316, 1326, 1332, 1415, 1803**
 Huszárík, Zoltán, **1784**
 Hutchinson, Josephine, **610**
 Hutchison, Doug, **1600**
 Hutton, Betty, **643, 1211**
 Hutton, Jim, **763**
 Hutton, Lauren, **301, 1154**
 Huysmans, Joris Karl, **150**
 Hyde-White, Wilfrid, **90, 882, 1150, 1196, 1345**
 Hyer, Martha, **52, 200, 755**
 Hymer, Warren, **229, 310, 1103, 1113, 1355**
 Hyytiäinen, Janne, **732**
 I am a fugitive from a chain gang, *voir* Je suis un évadé
 I am a fugitive from a chain gang, **1698**
 I am waiting, **1161**
 I, Claudius, **62, 760, 1353**
 I confess, **394, 1229**
 I died a thousand times, **1479**
 I hired a contract killer, **1501**
 I know where I'm going, **1258**
 I'll be seeing you, **822**
 I married a communist, **249, 288**
 I shot Andy Warhol, **728, 1220, 1692, 1780**
 I shot Jesse James, **47, 554, 1660**
 I wake up screaming, **299, 663, 1094, 1609**
 I walk alone, **1734**
 I walked with a zombie, *voir* Vaudou
 I want to live, **1111**
 I wanted wings, **1649**
 I was a male war bride, **851**
 Iannucci, Armando, **1541**
 Ibáñez Serrador, Narciso, **1194**
 Ibis rouge (l'), **370, 831, 1736**
 Ibsen, Henrik, **664, 897, 1356, 1490, 1677**
 Ice cold in Alex, **267**
 Ich will doch nur. . . , **560, 1630**
 Ichikawa, Kon, **170, 663, 1052, 1144**
 Ici brigade criminelle, *voir* Private hell 36
 Ida, **408**
 Idiot (l') (Kuroswa), *voir* Hakuchi
 Idiots (les), **1476**
 Idle, Eric, **268, 630, 1097, 1605**
 Idle class (the), *voir* Charlot (First national)
 Idole d'un jour, *voir* It happened in Hollywood

If . . . , **85**, **528**, **1382**
 If I had a million, **80**, **868**
 Igarashi, Kohei, **1794**
 Igawa, Hisashi, **1654**
 Iglesias, Eugene, **1186**
 Iglódi, István, **549**
 Iida, Chōko, **166**, **167**, **366**, **698**, **702**, **1499**,
 1507
 Ikebe, Ryō, **790**, **1492**
 Ikeda, Tadao, **80**, **128**, **366**, **1499**
 Ikiru, **174**, **533**, **1588**, **1726**
 Il est difficile d'être un dieu, **327**, **1364**
 Il était un merle chanteur, **1323**
 Il était un père, **156**, **702**
 Il était une fois, *voir* A woman's face
 Il était une fois à Hollywood, **1530**
 Il était une fois dans l'Ouest, **934**, **1309**, **1339**,
 1562
 Il était une fois en Amérique, **281**, **1412**, **1448**
 Il était une fois en Anatolie, **1746**
 Il était une fois la révolution, **492**
 Il faut marier Papa, **782**
 Il marchait la nuit, *voir* He walked by night
 Il mio nome è Nessuno, *voir* Mon nom est
 Personne
 Il mio viaggio in Italia, *voir* À travers le cinéma
 italien
 Il pleut toujours le dimanche, *voir* It always
 rains on sunday
 Île (l'), **560**
 Île au complot (l'), *voir* Bribe (the)
 Île au trésor (l'), *voir* Treasure island
 Île aux chiens (l'), *voir* Isle of dogs
 Île aux oiseaux (l'), **1792**
 Île des morts (l'), *voir* Isle of the dead
 Île du docteur Moreau (l'), **328**
 Île mystérieuse (l'), *voir* Mysterious island
 Île nue (l'), **866**, **978**
 Ill met by moonlight, **1411**, **1656**
 Illegal, **27**, **826**
 Illéry, Pola, **1394**, **1409**
 Illusionniste (l'), **690**
 Illusions perdues, *voir* That uncertain feeling
 Ils aimaient la vie, *voir* Kanał
 Ils étaient neuf célibataires, **659**
 Ils n'ont que vingt ans, *voir* A summer place
 Ilyinski, Igor, **259**, **781**, **1766**
 Im, Kwon-taek, **261**, **854**
 Im, Sang-soo, **820**
 Images, **1786**
 Images de la vie, *voir* Imitation of life (Stahl)
 Imamura, Shōhei, **6**, **149**, **216**, **288**, **494**, **587**,
 672, **700**, **918**, **938**, **996**, **999**, **1025**,
 1059, **1271**, **1294**, **1295**, **1389**, **1704**,
 1736, **1771**
 Imitation of life (Sirk), **676**, **1649**
 Imitation of life (Stahl), **676**, **1649**
 Impasse (l'), *voir* Carlito's way
 Impasse tragique (l'), *voir* Dark corner (the)
 Impératrice rouge (l'), **710**, **1619**
 Impératrice Yang Kuei-fei (l'), *voir* Yōkihi
 Imperioli, Michael, **1203**
 Impitoyable (Eastwood), *voir* Unforgiven
 Impitoyable (l') (Ulmer), *voir* Ruthless
 Implacable ennemie (l'), *voir* Cry danger
 Implacables (les), *voir* Tall men (the)
 Important c'est d'aimer (l'), **1518**
 Impossible amour (l'), *voir* Old acquaintance
 Impossible monsieur Bébé (l'), *voir* Bringing
 up Baby
 Imposteur (l'), **1443**
 In a lonely place, *voir* Violent (le)
 In Bruges, **935**, **1783**
 In cold blood, **613**, **654**, **1563**
 In Jackson Heights, **1554**
 In my country, *voir* Country of my skull
 In nome del papa re, *voir* Au nom du pape-roi
 In nome del popolo italiano, *voir* Au nom du
 peuple italien
 In nome della legge, **831**
 In old Chicago, **1351**, **1665**
 In the electric mist, **1093**
 In the mood for love, **275**, **293**, **557**, **1505**,
 1639, **1642**
 In this our life, **287**
 In which we serve, **885**
 Iñárritu, Alexandro G., **357**, **526**, **901**, **1019**,
 1114, **1290**, **1644**
 Incassable, *voir* Unbreakable
 Incendie de Chicago (l'), *voir* In old Chicago
 Incendies, **1252**
 Inception, **812**, **873**
 Incident de frontière, *voir* Border incident
 Incinérateur de cadavres (l'), **1071**
 Inclán, Miguel, **579**, **1278**
 Incompris (l'), **839**
 Inconnu (l'), *voir* Unknown (the)

Inconnu du Nord express (l'), **323, 401, 719, 1028, 1337, 1493, 1810**
 Inconnus dans la maison (les), **674, 1490**
 Inconnus dans la ville, *voir* Violent saturday
 Incorruptibles (les) (1959), **81, 1074, 1780**
 Incorruptibles (les) (De Palma), **1074**
 Incredible shrinking man (the), *voir* Homme qui rétrécit (l')
 Incrocci, Zoe, **405**
 Incroyable histoire du facteur Cheval (l'), **1669**
 Incroyable mais vrai, **935**
 Inde fantôme (l'), **1081, 1143**
 Indes noires (les), **1757**
 India song, **329, 441, 470, 548, 905, 1050, 1148, 1344, 1529**
 Indian fighter (the), **1335**
 Indiana Jones, **472, 1079, 1203, 1538**
 I, **617, 1068, 1593**
 II, **1270**
 III, **1593**
 IV, **1068**
 Indigènes, **1448**
 Indiscrétions, *voir* Philadelphia story (the)
 Indochine, **1324**
 Indomptables (les), *voir* Lusty men (the)
 Inévitable M. Dubois (le), **349**
 Inexorable enquête (l'), *voir* Scandal sheet
 Infamous, **243, 654, 1427, 1563, 1671**
 Infanzia, vocazione e prime... , *voir* Casanova (Comencini)
 Infidèlement votre, *voir* Unfaithfully yours
 Infiltrés (les), *voir* Departed (the)
 Inglourious basterds, **260**
 Ingram, Rex, **412, 932**
 Ingram, Rex (acteur), **169**
 Inhumaine (l'), **630, 925, 1710**
 Inkijinoff, Valéry, **860, 925, 1097, 1553, 1830**
 Innocence sans protection, **379**
 Innocents (les) (Clayton), **973, 1184**
 Innocents (les) (Téchiné), **1685**
 Inondation (l'), **1191**
 Inserts, **1336**
 Insiang, **180**
 Inside Daisy Clover, *voir* Daisy Clover
 Insider (the), **1689**
 Inside Llewin Davis, **1133**
 Insomnia, **774**
 Insoumise (l'), *voir* Jezebel
 Insoumis (l'), **1215, 1699**
 Insoutenable légèreté de l'être (l'), **258**
 Inspecteur de service, *voir* Gideon's day
 Inspecteur Harry (l'), *voir* Dirty Harry
 Inspecteur Lavardin, **63, 159, 1557**
 Inspecteur ne renonce jamais (l'), *voir* Enforcer (the) (Fargo)
 Institute Benjamenta, **390**
 Insurgés (le), *voir* We were strangers
 Intelligence artificielle, **84, 94, 389, 421, 749**
 Intelligence service, *voir* Ill met in moonlight
 Intendant Sanshō (l'), *voir* Sanshō dayū
 Interiors, **856, 1284**
 Interlenghi, Franco, **204, 411, 535, 653, 780, 933, 1433, 1809**
 Intermezzo, **319**
 Internal affairs, **158**
 International house, **213, 768**
 Interstellar, **331, 1082**
 Interview with the vampire, **806**
 Intimacy, **1766**
 Intimidation, **1670**
 Intolerable cruelty, **731**
 Intolerance, **445, 456, 564, 699, 1653**
 Intouchables, **713**
 Into the wild, **1605**
 Introuvable (l'), *voir* Thin man (the)
 Intrus (l'), *voir* Invasor (o)
 Intruse (l'), *voir* City girl
 Invaincu (l'), *voir* Aparajito
 Invasion of the body snatchers, **125, 380, 843, 1005, 1289, 1515, 1632**
 Invasions barbares (les), **76, 951, 1059, 1361**
 Invasor (o), **296**
 Invention de Morel (l'), **470**
 Invictus, **434, 1459**
 Invisible man (the), **393, 1613**
 Invisible ray (the), **1074**
 Invitation (l'), **1075, 1724**
 Invitation to a gunfighter, **705**
 Invités de huit heures (les), *voir* Dinner at eight
 Invraisemblable vérité, *voir* Beyond a reasonable doubt
 Io la conosco bene, **941, 1188**
 Ionesco, Eugène, **613**
 Iosseliani, Otar, **376, 504, 620, 656, 914, 983, 1318, 1323, 1458, 1533, 1625, 1630, 1638, 1757**
 Ipcress file (the), **1480**

- Ireland, John, [47](#), [533](#), [551](#), [665](#), [810](#), [1196](#),
[1322](#), [1383](#), [1568](#), [1571](#)
- Irey, Elmer Lincoln, [520](#)
- Irezumi, [1492](#)
- Iribe, Marie-Louise, [554](#), [1111](#)
- Iribe, Paul, [163](#)
- Irish, William, [95](#), [324](#), [407](#), [610](#), [1100](#), [1388](#),
[1633](#)
- Irkutz 88, [1129](#)
- Iron horse (the), [1250](#)
- Iron mask (the), *voir* Masque de fer (le) (Dwan)
- Iron mistress (the), [912](#), [1141](#)
- Irons, Jeremy, [7](#), [102](#), [1595](#), [1712](#)
- Ironside, Michael, [1135](#)
- Irréversible, [1813](#)
- Irving, Amy, [1131](#), [1266](#)
- Irving, John, [525](#)
- Irving, Washington, [1321](#)
- Isaac, Oscar, [1133](#)
- Isadora, [23](#)
- Isbert, José, [977](#), [1773](#)
- Ishibashi, Ryō, [1826](#)
- Ishidate, Tetsuō, [918](#)
- Ishiguro, Kazuo, [692](#)
- Ishihama, Akira, [823](#)
- Ishihara, Yūjirō, [1104](#), [1161](#), [1213](#)
- Ishii, Isaichi, [582](#)
- Isker, Abder, [1768](#)
- Island of lost souls, *voir* Île du docteur Moreau
(l')
- Isle of dogs, [1088](#), [1528](#)
- Isle of the dead, [1581](#)
- Ismaël, Gérard, [1624](#)
- Isolé (l'), *voir* Lucky star
- Isono, Akio, [317](#), [717](#)
- Istrati, Panaït, [790](#), [943](#)
- Istruttoria è chiusa (l'), *voir* Nous sommes
tous en liberté provisoire
- It, [163](#), [303](#)
- It always rains on sunday, [1450](#)
- It came from beneath the sea, [1534](#)
- It came from outer space, [1632](#)
- It happened here, [187](#), [199](#)
- It happened in Hollywood, [932](#)
- It happened one night, [768](#), [897](#)
- It happened to Jane, [948](#)
- It happened tomorrow, [1002](#), [1633](#)
- It's a gift, [1525](#)
- It's a mad mad mad mad world, [702](#)
- It's a wonderful life, [106](#), [147](#), [308](#), [382](#), [399](#),
[400](#), [707](#), [752](#), [858](#), [1162](#), [1291](#), [1415](#)
- It's always fair weather, *voir* Beau fixe sur New
York
- It should happen to you, [326](#)
- Itinéraire marin (l'), [1767](#)
- Itkine, Sylvain, [557](#), [1034](#)
- Itō, Yūnosuke, [975](#), [1389](#), [1666](#), [1687](#), [1726](#)
- Itoka,, le monstre des galaxies, [1714](#)
- Iures, Marcel, [10](#)
- Ivan, Rosalind, [265](#), [354](#), [526](#), [1049](#)
- Ivan le Terrible, [85](#), [680](#), [1038](#), [1099](#), [1178](#),
[1340](#)
- Ivanhoe, [565](#), [1178](#)
- Ivanovici, Iosif, [420](#)
- Ivanovo detstvo, *voir* Enfance d'Ivan (l')
- Ivernel, Daniel, [157](#), [467](#), [1433](#), [1729](#), [1754](#)
- Ives, Burl, [1122](#), [1164](#), [1183](#), [1621](#)
- Ivory, James, [42](#), [200](#), [248](#), [546](#), [692](#), [939](#),
[1324](#), [1365](#), [1400](#), [1459](#), [1641](#)
- Ivre d'amour, *voir* Punch-drunk love
- Ivre de femmes et de peinture, [261](#)
- Iwashita, Shima, [35](#), [933](#)
- Iwo Jima, [480](#)
- Izumiyama, Shigeru, [1059](#)
- J'accuse (1919), [764](#), [1419](#)
- J'accuse (1938), [764](#), [1419](#)
- J'ai engagé un tueur, *voir* I hired a contract
killer
- J'ai été recalé, mais... , [1263](#)
- J'ai le droit de vivre, *voir* You only live once
- J'ai perdu mon corps, [1789](#)
- J'ai tué Jesse James, *voir* I shot Jesse James
- J'ai tué ma mère, [275](#), [293](#)
- J'ai vécu l'enfer de Corée, *voir* Steel helmet
(the)
- J. Edgar, [1597](#)
- J'embrasse pas, [425](#), [571](#), [1688](#)
- J'étais à la maison, mais, [1816](#)
- J'étais un prisonnier, *voir* Captive heart (the)
- J'étais une aventurière, [1450](#)
- Jabberwocky (Gilliam), [141](#)
- Jabberwocky (Švankmajer), [371](#)
- Jack l'éventreur, *voir* Lodger (the) (Brahm)
- Jackie Brown, [589](#)
- Jackman, Hugh, [273](#), [1133](#)
- Jackson, Freda, [965](#), [1570](#)
- Jackson, Glenda, [189](#), [297](#)

Jackson, Gordon, [368](#), [1167](#), [1480](#), [1628](#)
 Jackson, Mahalia, [676](#)
 Jackson, Pat, [1674](#)
 Jackson, Samuel L., [170](#), [589](#), [638](#), [758](#), [885](#),
[1148](#), [1425](#)
 Jacob, Catherine, [565](#), [607](#), [800](#), [1676](#), [1710](#)
 Jacob, Irène, [674](#), [1065](#), [1627](#)
 Jacobi, Derek, [62](#), [290](#), [443](#), [760](#), [1353](#), [1652](#)
 Jacobsson, Ulla, [734](#), [1156](#)
 Jacques, Yves, [76](#), [951](#)
 Jacquet, Gaston, [860](#), [1043](#), [1688](#)
 Jacquet, Roger, [331](#)
 Jacquot de Nantes, [1252](#), [1679](#)
 Jade, Claude, [678](#), [1247](#), [1255](#), [1485](#)
 Jaeckel, Richard, [158](#), [300](#), [369](#), [934](#), [1607](#)
 Jaffe, Sam, [87](#), [109](#), [394](#), [421](#), [471](#), [1012](#), [1587](#),
[1619](#)
 Jaffrey, Madhur, [1459](#), [1641](#)
 Jaffrey, Saeed, [657](#), [1324](#), [1571](#), [1650](#)
 Jagger, Dean, [36](#), [143](#), [151](#), [172](#), [306](#), [377](#),
[1008](#), [1028](#), [1038](#), [1146](#), [1201](#), [1652](#),
[1670](#), [1721](#)
 Jaguar, [506](#), [905](#)
 Jahoda, Myeczyślaw, [1434](#)
 Jalal, Farida, [319](#), [657](#)
 Jalousie (Germi), *voir* Gelosia
 Jalousie (Rapper), *voir* Deception
 Jalsaghar, [153](#), [657](#), [1390](#)
 Jamaica Inn, [65](#), [864](#), [988](#), [1056](#)
 Jamais plus jamais, *voir* Never say never again
 James, Henry, [200](#), [717](#), [860](#), [939](#), [973](#), [1096](#),
[1184](#), [1333](#), [1400](#), [1758](#)
 James, Olga, [826](#)
 James-Collier, Robert, [1795](#)
 James Bond 007 contre Dr. No, *voir* Dr. No
 Jameson, Joyce, [1240](#)
 Janáček, Leoš, [258](#), [484](#), [640](#), [1123](#), [1206](#), [1542](#),
[1750](#)
 Jancsó, Miklós, [607](#), [894](#), [1231](#), [1298](#), [1650](#),
[1788](#)
 Janda, Krystyna, [701](#), [1277](#)
 Jane B. par Agnès V., [1267](#), [1683](#)
 Jane Eyre (Fukunaga), [278](#)
 Jane Eyre (Stevenson), [1419](#)
 Janequin, Clément, [1509](#)
 Janique Aimée, [1755](#)
 Jankowska-Cieslak, Jadwiga, [356](#)
 Jannings, Emil, [132](#), [159](#), [163](#), [444](#), [580](#), [657](#),
[833](#), [1178](#)
 Jaoui, Agnès, [97](#), [365](#), [664](#), [797](#), [1175](#)
 Jardin d'Allah (le), *voir* Garden of Allah (the)
 Jardin des délices (le), [1442](#)
 Jardin des Finzi-Contini (le), [788](#)
 Jardin des Plantes (le), [1710](#)
 Jardin du Diable (le), *voir* Garden of Evil
 Jardin qui bascule (le), [1185](#)
 Jardins de pierre, *voir* Gardens of stone
 Jardins en automne, [1630](#)
 Jarecki, Andrew, [1775](#)
 Järegård, Ernst-Hugo, [33](#), [431](#)
 Jarman, Claude, [939](#)
 Jarman Jr., Claude, [667](#)
 Jarmusch, Jim, [177](#), [771](#), [871](#), [1118](#), [1658](#)
 Jarov, Mikhaïl, [1038](#)
 Jarre, Maurice, [248](#), [455](#), [578](#), [1040](#), [1558](#),
[1590](#)
 Järrel, Stig, [334](#), [1205](#)
 Jarrett, Keith, [898](#)
 Jarry, Alfred, [313](#), [670](#), [798](#)
 Järvenhelmi, Maria, [732](#)
 Jasný, Vojtech, [1820](#)
 Jason and the Argonauts, [678](#), [811](#), [1148](#)
 Jassy, [1177](#)
 Jaubert, Maurice, [4](#), [56](#), [137](#), [528](#), [689](#), [1096](#),
[1394](#), [1595](#), [1744](#)
 Je demande la parole, *voir* Prochu slova
 Je donnerai un million, [1402](#)
 Je l'ai été trois fois, [568](#)
 Je la connaissais bien, *voir* Io la conșcevo bene
 Je n'ai pas tué Lincoln, *voir* Prisoner of Shark
 Island (the)
 Je ne regrette pas ma jeunesse, [916](#)
 Je ne voudrais pas être un homme, [1227](#)
 Je retourne chez Maman, *voir* Marrying kind
 (the)
 Je sais où je vais, *voir* I know where I'm going
 Je suis un aventurier, *voir* Far country (the)
 Je suis un évadé, [444](#)
 Je suis un sentimental, [1579](#)
 Je t'attendrai, *voir* Déserteur (le)
 Je t'achèterai, [1687](#)
 Je t'aime, je t'aime, [716](#), [952](#)
 Je, tu, il, elle, [765](#)
 Je veux seulement. . . , *voir* Ich will doch nur. . .
 Je veux vivre, *voir* I want to live
 Je vous salue Marie, [343](#)
 Jean, Gloria, [1479](#)
 Jean-Max, [1450](#)

Jeanne, **1784**
 Jeanne au bûcher, **1414**
 Jeanne Dielman, **553**
 Jeanson, Francis, **1100**
 Jeanson, Henri, **146, 212, 225, 236, 308, 394, 421, 970, 1296, 1744**
 Jefferson, Blind Lemon, **1340**
 Jefford, Barbara, **291**
 Jehanne, Édith, **1247, 1716**
 Jeliaboujski, Iouri, **781**
 Jellyfish, **948**
 Jendly, Roger, **1707**
 Jenkins, Allen, **217, 1521**
 Jenkins, Richard, **429, 766**
 Jennings, Alex, **1073**
 Jenny, **91, 131, 195, 574**
 Jenny, femme marquée, *voir* Shockproof
 Jensen, Jacques, **1384**
 Jeremiah Johnson, **561, 1305**
 Jergens, Adele, **1166**
 Jéricho (Calef), **505**
 Jericho (Robeson), **1251**
 Jérôme, Alain, **1487**
 Jerry souffre-douleur, *voir* Patsy (the)
 Jersey boys, **1578**
 Jesse James, *voir* Brigand bien aimé (le) (King)
 Jessie, *voir* Shattered image
 Jessua, Alain, **132, 186, 543, 847, 1120, 1185**
 Jetée (la), **726, 1162, 1215**
 Jeu de massacre, **132, 328**
 Jeune et innocent, *voir* Young and innocent
 Jeune fille au carton à chapeau (la), **680**
 Jeune fille sans mains (la), **734**
 Jeune Werther (le), **1310, 1427**
 Jeunes filles japonaises sur le port, **1498**
 Jeunesse délinquante, *voir* Violent playground
 Jeunesse de la bête (la), **1163**
 Jeunet, Jean-Pierre, **1478, 1606, 1829**
 Jeux d'été, *voir* Sommarlek
 Jeux de l'amour (les), **120, 323, 502, 803**
 Jeux de l'amour et de la guerre (les), *voir* Americanization of Emily (the)
 Jeux de mains, *voir* Hands across the table
 Jeux interdits, **39, 1035, 1744**
 Jewell robbery, **1521**
 Jezebel, **737**
 Ježková, Milada, **658**
 Jia, Zhangke, **129, 273, 332, 449, 694, 749, 1234, 1259**
 Jiang, Wu, **449, 1234**
 Jimmy P., **1230, 1751**
 Jin, Tao, **621**
 Jireš, Jaromil, **899, 927**
 Jitterbug, **507, 1211, 1362**
 JLG/JLG, **166, 1703**
 Jmourki, *voir* Colin-maillard
 Joannon, Léo, **198, 1546**
 Joano, Clotilde, **1456**
 Joanovici, Joseph, **512, 1508**
 Jobert, Marlène, **1683**
 Jobim, Tom, **1806**
 Jocelyn, André, **1195**
 Jodorowsky, Alejandro, **299, 310, 393, 1023, 1436, 1727, 1778**
 Jodorowsky's Dune, **1778**
 Joe il rosso, **217**
 Joe Kidd, **797**
 Joffé, Alex, **1216**
 Joffre (acteur), **29, 727**
 Jofroi, **1228**
 Johansson, Scarlett, **136, 226, 748, 1184, 1428, 1457**
 Johar, Karan, **762, 1549**
 John, Georg, **516**
 John, Gottfried, **390, 486, 636, 927, 955, 1087, 1261, 1360, 1609, 1683**
 John, Karl, **1328**
 John, Rosamund, **891, 1208**
 John McCabe, **392, 397**
 Johnny Apollo, **1424**
 Johnny Belinda, **1468**
 Johnny Eager, **321, 1734**
 Johnny Guitar, **16, 166**
 Johnny O'Clock, **1534**
 Johns, Glynis, **249, 1178, 1674**
 Johns, Mervyn, **72, 882, 1185, 1808**
 Johnson, Ben, **395, 437, 667, 763, 938, 1280, 1298, 1314, 1433, 1462, 1678**
 Johnson, Celia, **885, 1167, 1169, 1242**
 Johnson, Chubby, **402, 1485, 1497**
 Johnson, Katie, **1043**
 Johnson, Kay, **1415, 1751**
 Johnson, Russell, **1632**
 Johnson, Tor, **596, 1029, 1586, 1642**
 Joies de la famille (les), *voir* Man on the flying trapeze
 Joli mai (le), **1217**
 Jolie, Angelina, **1101, 1429**

Jolivet, Pierre, **1613**
 Joly, Sylvie, **246**
 Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000, **1707**
 Jones, Barry, **824**
 Jones, Carolyn, **179, 941**
 Jones, Christopher, **455**
 Jones, Darby, **514**
 Jones, David, **1712**
 Jones, Fred, **1483**
 Jones, Freddie, **334, 601, 608, 1451**
 Jones, Gamma, **1393**
 Jones, Grace, **1222**
 Jones, Harry, **369, 1386**
 Jones, Jacqueline, **1545**
 Jones, January, **1765**
 Jones, Jeffrey, **528, 1321, 1582, 1586**
 Jones, Jennifer, **88, 119, 243, 351, 539, 568, 570, 647, 810, 995, 1028, 1448**
 Jones, L. Q., **165, 395, 482, 763, 1282, 1582, 1817**
 Jones, Mervyn, **220, 670, 1394**
 Jones, O-Lan, **1316**
 Jones, Shirley, **782**
 Jones, Terry, **7, 630, 976, 1097**
 Jones, Toby, **619, 1427**
 Jones, Tommy Lee, **227, 829, 957, 1093, 1094, 1817, 1829**
 Jonson, Ben, **646, 1297**
 Jonze, Spike, **1267, 1437**
 Joppolo, Beniamino, **1807**
 Jordan, Neil, **806, 1827**
 Jordan, Richard, **856, 1403**
 Jore, Philippe, **125, 706**
 Jory, Victor, **176, 254, 791, 832, 859, 1511, 1675**
 Josep, **1776**
 Josephson, Erland, **12, 130, 325, 385, 469, 607, 1085, 1171, 1528, 1637**
 Josey Wales, hors-la-loi, **26, 726, 1470**
 Joslyn, Allyn, **145, 239, 299, 1066, 1202**
 Jouané, Patrick, **441, 784, 1185, 1344**
 Jouanneau, Jacques, **678, 1222**
 Joueur d'échecs (le) (Bernard), **94, 725, 979, 1247**
 Joueur d'échecs (le) (Dréville), **94, 725, 979**
 Joueur de flûte (le), *voir* Pied piper (the)
 Joueurs (les), **1524**
 Joueurs d'échecs (les), **657**
 Jour de fête, **241, 942, 949, 1090, 1669**
 Jour du vin et des roses (le), *voir* Day of wine and roses (the)
 Jour et l'heure (le), **294**
 Jour et la nuit (le), **1129, 1749, 1811**
 Jour où la Terre s'arrêta (le), **421, 724**
 Jour où le cochon... (le), **1505**
 Jour se lève (le), **27, 557, 1096, 1595**
 Jourdan, Louis, **1622**
 Jourdan, Louis, **14, 112, 212, 255, 559, 810, 1121, 1127, 1293, 1385**
 Journal à mes amours, **701, 1818, 1821**
 Journal d'Anne Frank (le), **1489**
 Journal d'un curé de campagne, **122, 414, 884**
 Journal d'une femme de chambre (le) (Buñuel), **157, 689, 1005**
 Journal d'une femme de chambre (Renoir), *voir* Diary of a chambermaid (the)
 Journal d'une fille perdue (le), **783, 1758**
 Journal d'un voleur de Shinjuku, **1717**
 Journal intime (Mészáros), **701, 1818, 1821**
 Journal intime (Moretti), **1680**
 Journal intime (Zurlini), **1467**
 Journal pour mon père et pour ma mère, **701, 1821**
 Journey into fear, **551, 1107**
 Journey to the center of the Earth, *voir* Voyage au centre de la Terre
 Jours comptés (les), *voir* Giorni contati (i)
 Jours de jeunesse, **971**
 Jours et les nuits de China Blue (les), **1761**
 Jours glacés, **1787**
 Jouve, Pierre-Jean, **432**
 Juvet, Louis, **4, 29, 146, 212, 236, 267, 308, 384, 421, 520, 646, 993, 1098, 1191, 1304, 1306, 1469, 1543, 1744**
 Jovovich, Milla, **1091**
 Joy, Leatrice, **74, 156, 163**
 Joy, Robert, **1638**
 Joyce, James, **1099, 1738**
 Joyce, Monique, **378**
 Joyeuse suicidée (la), *voir* Nothing sacred
 Joyeux, Odette, **26, 212, 224, 442, 899, 1221, 1272**
 Joyeux garçons (les), **1442, 1789**
 Ju-jitsu, **407, 485, 1103, 1182**
 Juarez, **1372**
 Jubal, **1513**
 Jubé, Romuald, **1419**
 Judex (Feuillade), **94, 959, 1222, 1645**

Judex (Franju), **1222**
 Judge Priest, **1634**
 Jūgatsu, **787**
 Juge et hors-la-loi, **221, 650, 1305**
 Juge et l'assassin (le), **542**
 Jugement des flèches (le), *voir* Run of the arrow
 Jugnot, Gérard, **563, 733, 1373, 1487, 1717**
 Juha, **287**
 Juif Süß (le), **1205**
 Jules César, **1237**
 Jules et Jim, **3, 410, 599, 1623**
 Julia, Raul, **518, 1074, 1300, 1523, 1601**
 Julia, **1431**
 Julian, Rupert, **1101**
 Julien, Pauline, **765**
 Julieta, **415**
 Juliette ou la clef des songes, **202**
 Juliette des esprits, **1290**
 Jung, Mathias, **376**
 Junge Törless (der), *voir* Désarrois de l'élève Törless (les)
 Junger, Sebastian, **101**
 Jungle book (the), *voir* Livre de la jungle (le)
 Junior Bonner, **146**
 Jurado, Katy, **204, 347, 412, 437, 577, 956, 1164**
 Juran, Nathan, **185, 811, 1274**
 Jurdi, Talal, **1006**
 Jürgens, Curd, **111, 394, 835, 987, 1004**
 Jurgens, Daria, **572, 1367**
 Jusqu'à ce que mort s'ensuive, *voir* Blanche Fury
 Jusqu'au bout du monde, **500**
 Juste avant la nuit, **711, 1123**
 Juste la fin du monde, **1465**
 Justice, James Robertson, **756, 1622**
 Justice est faite, **844, 1132**
 Justin de Marseille, **708**
 Justin, John, **169**
 Justinien Trouvé, **962**
 Jutra, Claude, **1537**
 Juvenile court, **1697**
 Kádar, Ján, **1195**
 Kaabour, Ahmad, **1006**
 Kačer, Jan, **869, 894**
 Kadare, Ismail, **819**
 Kady, Charlotte, **49, 1200, 1366**
 Kael, Pauline, **455**
 Kafka, Franz, **390, 394, 490, 952, 1036, 1602, 1808**
 Kaga, Mariko, **75, 1492**
 Kagawa, Kyōko, **527, 604, 611, 974, 1208, 1396**
 Kagawa, Teruyuki, **816, 1385**
 Kagemusha, **1453**
 Kahara, Natsuko, **393**
 Kahn, Cédric, **554, 838**
 Kahn, Madeline, **292, 552**
 Kaïdanovsky, Alexandre, **114, 934**
 Kaïro, **1640**
 Kajol, **319, 762, 1549**
 Kalatazov, Mikhaïl, **874**
 Kalfon, Jean-Pierre, **53, 329, 787, 1013, 1321, 1811, 1822**
 Kaliaguine, Alexandre, **1486**
 Kaluuya, David, **725, 1794**
 Kaminska, Ida, **1195**
 Kanał, **1639**
 Kanayan, Richard, **3, 521, 1565**
 Kane, Richard, **1553**
 Kaneko, Nobuo, **1670**
 Kaneshiro, Takeshi, **873, 1350**
 Kanevski, Vitali, **1012**
 Kanin, Garson, **398, 409, 467, 1669**
 Kanner, Alexis, **1629**
 Kansas City confidential, **48, 1592**
 Kant, Immanuel, **271**
 Kanzashi, **1502, 1616**
 Kanzō sensei, *voir* Docteur Akagi
 Kao, Jack, **358, 480, 1641, 1646**
 Kapoor, Shashi, **42, 1459**
 Kara, Iouri, **569**
 Karagheuz, Hermine, **883, 1126**
 Karas, Anton, **206**
 Karina, Anna, **218, 389, 396, 602, 803, 936, 1062, 1213, 1239, 1479, 1515**
 Karl, Roger, **28, 339, 784, 903, 1296, 1681**
 Karloff, Boris, **213, 220, 303, 404, 412, 418, 422, 430, 448, 614, 741, 786, 798, 823, 827, 1003, 1018, 1033, 1046, 1074, 1112, 1240, 1259, 1487, 1500, 1509, 1555, 1608, 1803**
 Karlson, Phil, **756, 893, 1181, 1511, 1592, 1788**
 Karmann, Sam, **1175**
 Karras, Alex, **674**

Kartheiser, Vincent, 1765
 Karyo, Tchéky, 1539, 1684
 Kasaba, 193, **315**, 860
 Kase, Ryō, 1772
 Kassagi, 1037
 Kassap, Sylvain, 747
 Kassovitz, Mathieu, 66, 512, **704**, 749, **1295**,
 1590, **1604**, 1606
 Kast, Pierre, **1771**
 Kastle, Leonard, **1054**
 Kasznar, Kurt, 1447
 Katamaya, Akihiko, 1173
 Kataoka, Chiezō, 1567
 Katō, Daisuke, 35, 398, 593, 642, 790, 909,
 1113, 1163, 1221, 1396, 1414, 1461,
 1566, 1597, 1671, 1726, 1813, 1820
 Katō, Gō, 813, 1404
 Katoaoka, Chiezō, 1461
 Katori, Chiyoko, 317
 Katyń, **830**
 Katzelmacher, **1690**
 Kaufman, Philip, **258**, **594**, **1430**
 Kaufmann, Günther, 1360, 1682
 Kaurismäki, Aki, **218**, **287**, **362**, **679**, **713**,
732, **757**, **879**, **886**, 938, **1105**, **1340**,
1359, **1499**, **1501**, 1516, **1658**, **1757**
 Kawabata, Yasunari, 574, 1042, 1480
 Kawaguchi, Saeda, 1271
 Kawagushi, Hiroshi, 975
 Kawaji, Tamio, 61, 73, 350, 386, 789, 958,
 1163, 1177, 1227
 Kawalerowicz, Jerzy, **140**, **643**, **857**, **1396**
 Kawamura, Reikichi, 698
 Kawase, Naomi, **96**, **810**, **1658**
 Kawashima, Yūzō, **775**
 Kawazu, Seizaburō, 672
 Kawazu, Yūsuke, 127, 445, 888, 902, 954, 1048,
 1270
 Kayama, Yūzō, 503, 666, 1671
 Kaye, Danny, 823, 1178
 Kazan, Elia, **65**, **76**, **105**, **142**, **375**, **425**, **538**,
818, **854**, **865**, **900**, 923, **984**, 1064,
1307, 1308, **1320**, 1399, **1400**, **1444**
 Kazan, Lainie, 1523
 Kazan, Zoe, 1700
 Keach, Stacey, 535, 1160, 1334, 1770
 Keane, Robert Emmett, 95
 Kearins, Tommy, 757
 Kearns, Billy, 294, 414, 1612
 Keaton, Buster, **38**, **86**, 104, **195**, **585**, **699**,
 702, 799, **881**, 953, **1418**, **1484**, **1496**,
1501, 1574, **1654**
 Keaton, Diane, 116, 152, 746, 856, 1052, 1061,
 1764
 Keaton, Michael, 6, 528, 589, 901, 936, 1127
 Kechiche, Abdellatif, **518**, **1427**, **1668**, 1685
 Kedrova, Lila, 424, 501, 595, 1008, 1174, 1621
 Keel, Howard, 511, 794, 1375, 1416
 Keeler, Leonarde, 423
 Keeler, Ruby, 306, 758, 1177, 1664
 Keener, Catherine, 654, 725, 1437, 1605
 Keeper of the flame, **1385**, 1734
 Kefauver, Estes, 380, 872
 Keigel, Léonard, **112**, **583**, 1377
 Keighley, William, **27**, **453**, **975**, **1273**
 Keillor, Garrison, 1817
 Keir, Andrew, 986, 1423
 Keitel, Harvey, 104, 170, 204, 212, 301, 308,
 709, 712, 737, 898, 924, 1120, 1238,
 1420, 1730, 1732, 1775
 Keith, Brian, 888, 893, 1066, 1181
 Keith, David, 602
 Keith, Ian, 141, 731, 1809
 Keith, Robert, 14, 202, 300, 323, 801, 1488,
 1526
 Kellaway, Cecil, 119, 234, 747, 823, 1636
 Keller, Marthe, 134, 228, 649, 1174, 1764
 Kellerman, Sally, 301, 756, 1315
 Kelley, Barry, 471, 1456
 Kelley, DeForest, 95
 Kelly, Gene, **31**, 71, **497**, 511, 633, 1040, 1221,
 1266, 1290, **1348**, 1376, 1444, 1469,
 1778
 Kelly, Grace, 204, 395, 866, 1008, 1313, 1378,
 1441, 1577, 1732
 Kelly, Paul, 95, 172, 824, 827, 1076, 1496
 Kelly, Richard, **1785**
 Kemp, Jeremy, 808
 Kemper, Charles, 1298, 1679
 Kempson, Rachel, 1394
 Kemr, Josef, 1491
 Kendal, Felicity, 1459
 Kendall, Henry, 946
 Kendall, Kay, 615, 1040
 Kennedy, Arthur, 30, 52, 151, 233, 295, 402,
 426, 428, 924, 1168, 1186, 1220, 1308,
 1388, 1400, 1684
 Kennedy, George, 79, 280, 296, 336, 696, 800

Kent, Jean, **1150**
 Kent, Jenniger, **1715**
 Kenton, Earle C., **213, 328, 352, 430, 991**
 Keoghan, Barry, **761, 935, 1784**
 Kérien, Jean-Pierre, **1069, 1724**
 Kerima, **90, 842, 1145**
 Kerjean, Germaine, **629, 727, 734, 998, 1115, 1635, 1708**
 Kermesse héroïque (la), **1191**
 Kernan, Reginald, **895**
 Kerr, Deborah, **113, 174, 257, 450, 509, 569, 818, 875, 943, 1019, 1058, 1184, 1232, 1292, 1733**
 Kerr, Frederick, **1128**
 Kerr, John, **174, 1390**
 Kerrigan, J. M., **330, 714**
 Kerry, Norman, **699, 1327**
 Kershner, Irvin, **981**
 Kervern, Gustave, **205, 328, 754, 1516, 1544**
 Kesal, Ercan, **904**
 Kessel, Joseph, **458, 1314, 1352**
 Key Largo, **265**
 Keyes, Evelyn, **799, 1452, 1534**
 Keyhole, **1467**
 Khan, Amjad, **657**
 Khan, Mehboob, **1376**
 Khan, Sajid, **1376**
 Khan, Shah Rukh, **319, 720, 762, 1549**
 Khanjian, Arsinée, **43, 137, 600, 636, 693, 1014, 1320, 1497, 1662**
 Khroustaliou, ma voiture, **639, 1364, 1747**
 Kiarostami, Abbas, **210, 634, 963, 966, 1499, 1716, 1719**
 Kibbee, Guy, **230, 306, 340, 345, 572, 648, 758, 1177, 1332, 1395, 1664**
 Kiberlain, Sandrine, **365, 512, 944, 1432, 1481**
 Kid (the), **233, 917, 1323, 1473**
 Kidd, Michael, **497, 1675**
 Kidder, Margot, **258, 1371**
 Kidman, Nicole, **305, 562, 761, 1428, 1718**
 Kiel, Richard, **835, 1079, 1199**
 Kier, Udo, **33, 431, 616, 646, 748, 1342, 1417, 1467, 1477, 1665, 1719, 1779**
 Kiesłowski, Krzysztof, **117, 398, 400, 674, 876, 937, 1065, 1486**
 Kika, **1163**
 Kikabidze, Vakhtang, **865**
 Kiki, Kirin, **96, 322, 365, 371, 578, 673, 1437**
 Kiki la petite sorcière, **729**
 Kilar, Wojciech, **400**
 Kilbride, Percy, **1016, 1679**
 Kilcher, Q'orianka, **702**
 Kill Bill, **170, 1078**
 Killer's kiss, **1406, 1489, 1657**
 Killers (the) (Siegel), **1341**
 Killers (the) (Siodmak), **530, 576, 1341, 1734**
 Killers of the Flower Moon, **1817**
 Killing (the), **985**
 Killing of a chinese bookie (the), *voir* Meurtre d'un bookmaker chinois
 Killing of a sacred deer (the), *voir* Mise à mort du cerf sacré
 Killing of Sister George (the), **1106**
 Kim, Ki-duk, **879**
 Kim, Ki-young, **1183**
 Kim, Sang-kyung, **1779**
 Kimono pourpre (le), **364**
 Kimura, Isao, **1597**
 Kin-dza-dza, **259**
 Kind hearts and coronets, *voir* Noblesse oblige
 Kindahl, Jullan, **436**
 King, Chris Thomas, **263**
 King, Dennis, **1640**
 King, Henry, **36, 187, 326, 554, 647, 708, 848, 872, 934, 1265, 1293, 1309, 1351, 1413, 1665, 1755**
 King, Louis, **730**
 King, Perry, **791**
 King, Stephen, **466, 560, 980, 1600, 1712**
 King and four queens (the), **1429**
 King Kong, **682, 687, 718, 1015, 1116, 1142, 1196, 1390, 1553**
 King of kings (the), **223, 382, 1483**
 King of Marvin gardens (the), **1436**
 King of New York (the), **1142**
 King's speech (the), **290**
 King Solomon's mines, *voir* Mines du roi Salomon (les)
 Kingsley, Ben, **532, 700, 918, 1365, 1712**
 Kino-glaz, **1181**
 Kino-pravda, **1181**
 Kinoshita, Keisuke, **149, 193, 327, 407, 746, 907, 928, 1389, 1439, 1520, 1741**
 Kinskey, Leonid, **1259**
 Kinski, Klaus, **70, 93, 320, 571, 792, 1040, 1205, 1518, 1562**
 Kinski, Nastassja, **1523**
 Kinugasa, Teinosuke, **776, 1480**

Kinz, Franziska, 783
 Kipling, Rudyard, 85, 213, 1196, 1412, 1571, 1587
 Kirk, Phyllis, 88, 457
 Kirshner, Mia, 137
 Kishi, Keiko, 790, 888, 1655, 1687
 Kishibe, Ittoku, 1786
 Kishida, Kyōko, 35, 445, 1048, 1429
 Kismet, 194
 Kiss, Manyi, 549
 Kiss me deadly, 617, 742, 965, 1057, 1090, 1607
 Kiss me Kate, 1416
 Kiss me stupid, 1301
 Kiss of death (Hathaway), 429
 Kiss of death (the) (Leigh), 1268
 Kita, Ryūji, 35, 61, 78, 1010
 Kitahara, Mie, 1161, 1213
 Kitamura, Kazuo, 1295, 1736
 Kitano, Takeshi, 80, 356, 713, 787, 1287, 1324, 1405
 Kite runner (the), 133
 Kitzmiller, John, 883, 964, 1199, 1335
 Kjellin, Alf, 427, 810, 912, 1205
 Klapisch, Cédric, 797
 Klaußner, Burghart, 292, 947, 1377
 Klee, Paul, 1062
 Kleiber, Marie, 615
 Klein, Gérard, 819
 Klein, Nita, 119, 1724
 Klein, William, 607, 1190, 1693
 Klein-Rogge, Rudolph, 246, 252, 516, 551, 612, 1011, 1247, 1772
 Kleinman, Daniel, 1609
 Kleist, Heinrich von, 717
 Klimov, Elem, 642, 1690
 Kline, Kevin, 616, 1817
 Klos, Elmar, 1195
 Klossowski, Pierre, 266, 481
 Klugman, Jack, 622, 1011, 1302
 Klusák, Jan, 927, 1159, 1272
 Klute, 406
 Knaggs, Skelton, 20, 22, 24, 991, 1299, 1487, 1490
 Knave of hearts, *voir* Monsieur Ripois
 Knef, Hildegard, 29, 346, 495, 636, 1299, 1754
 Knight, Esmond, 88, 453, 1210, 1245, 1258, 1322
 Knight, Patricia, 1242
 Knight, Shirley, 198, 463, 1546
 Knightley, Keira, 347, 1135, 1678
 Knights of the Round Table, 1319, 1619
 Knock on any door, 1443, 1636
 Knowles, Bernard, 1177
 Knowles, Patric, 47, 254, 400, 453, 1331
 Knox, Alexander, 991, 1176, 1456, 1517, 1600, 1801
 Kobayashi, Akira, 386
 Kobayashi, Masaki, 685, 813, 823, 888, 1047, 1048, 1585, 1655, 1687
 Koch, Sebastian, 178
 Kogure, Michiyo, 57, 451, 814, 877, 1286
 Kohel, Adèle, 1404
 Kohner, Susan, 676
 Koi no uzu, 1783
 Koizumi, Kyōko, 816, 1385, 1786
 Koizumi, Takashi, 971
 Kokoro, 663
 Kolb, Josef, 256, 658
 Kolirin, Eran, 1459
 Komarov, Sergueï, 259, 1719
 Komeda, Krzysztof, 440, 1589
 Komorowska, Maja, 1532
 Kondō, Yoshifumi, 577
 Kondrat, Tadeusz, 845
 Konstantin, Leopoldine, 982
 Kontchalovski, Andreï, 893, 1156, 1804
 Kopple, Barbara, 1277
 Korda, Alexander, 169, 282, 502, 590, 710, 926, 1181, 1514
 Korda, Zoltan, 169, 213, 502, 1196, 1438, 1530
 Kore.eda, Hirokazu, 96, 322, 365, 371, 374, 526, 578, 673, 974, 1354, 1437
 Korène, Véra, 1432, 1631
 Kortner, Fritz, 610, 936, 1286
 Korvin, Charles, 524
 Korzienowski, Abel, 1716
 Koscina, Sylva, 314, 500, 780, 1222, 1244, 1447
 Kōshiyama Sōshun, 909, 1163
 Kosiński, Jerzy, 39, 1052
 Kosleck, Martin, 1091
 Kosma, Joseph, 618, 1224, 1744
 Kossaviski, Victor, 1083
 Kossoff, David, 1391
 Koster, Henry, 872, 1513
 Kot, Tomasz, 1789

Kotcheff, Ted, **270**
 Koteas, Elias, **44, 137, 1014, 1662, 1776**
 Koulaguine, Léonide, **893**
 Koulechov, Lev, **476**
 Koundé, Hubert, **546, 704**
 Kouptchenko, Irina, **167, 893**
 Kouravliov, Léonide, **435**
 Kourylenko, Olga, **1237, 1541**
 Kouzmina, Elena, **173, 433, 1484**
 Kouznetsov, Iouri, **85, 560, 742, 1367**
 Kovács, András, **1787**
 Kovacs, Ernie, **931, 948, 1469, 1621**
 Koval-Samborsky, Ivan, **259, 680**
 Kowalski, Władysław, **239**
 Koyama, Akiko, **194, 302, 327, 550, 892, 907, 1271**
 Kóza, Ferenc, **434**
 Koza, **860**
 Kozák, András, **894, 1231, 1298**
 Kozintzev, Léonide, **173**
 Krabbé, Jeroen, **324, 1359**
 Krafftówna, Barbara, **277, 1110**
 Kramer, Stanley, **702**
 Krasker, Robert, **1318**
 Krasner, Milton R., **1641**
 Krasznahorkai, László, **31, 266, 428, 567**
 Krauss, Henry, **184, 712, 1265, 1562**
 Krauß, Werner, **174, 657, 745, 1032, 1178, 1645**
 Kremlin letter (the), **1008**
 Kreuger, Kurt, **692, 910**
 Krieps, Vicky, **736**
 Krier, Jacques, **1512**
 Krige, Alice, **390, 914**
 Kris, *voir* Crise
 Krish, John, **819**
 Kristel, Sylvia, **1278**
 Kristofferson, Kris, **392, 454, 924, 1115, 1306, 1464**
 Krobot, Miroslav, **1167, 1186**
 Kroeger, Berry, **473, 495, 1102**
 Kronefeld, Kurt, **1379**
 Kroner, Josef, **356, 1195**
 Krúdy, Gyula, **1784**
 Krüger, Hardy, **403**
 Kruger, Otto, **339, 677, 779, 1049, 1125, 1348, 1444, 1760**
 Kubrick, Stanley, **63, 90, 240, 403, 436, 478, 522, 562, 980, 985, 1125, 1138, 1406, 1489, 1599, 1727**
 Kuch kuch hota hai, *voir* Laisse parler ton cœur
 Kuga, Yoshiko, **131, 661, 814, 1270, 1594, 1769, 1821**
 Kulin, Joanna, **1789**
 Kulle, Jarl, **251, 318, 334, 341, 469, 734**
 Kumar, Sanjeev, **657**
 Kumar, Uttam, **953**
 Kundera, Milan, **258, 899**
 Kung-Fu master, **1267, 1683, 1688**
 Kunis, Mila, **25**
 Kunusoki, Yūko, **494**
 Kuosmanen, Sakari, **287, 679, 713, 1340**
 Kurahara, Koreyoshi, **350, 918, 958, 1104, 1161, 1670**
 Kurenai no buta, *voir* Porco Rosso
 Kurishima, Sumiko, **128, 930**
 Kuroi ame, **1295**
 Kuroi kawa, **685, 700, 1163**
 Kuroneko, **1217**
 Kurosawa, Akira, **59, 93, 174, 355, 407, 451, 503, 527, 533, 592, 765, 916, 928, 971, 993, 1071, 1134, 1208, 1221, 1373, 1426, 1453, 1527, 1588, 1594, 1597, 1605, 1617, 1666, 1726**
 Kurosawa, Asuka, **944**
 Kurosawa, Kiyoshi, **816, 948, 972, 1385, 1601, 1633, 1638, 1640**
 Kurtz, Swoozie, **42**
 Kurys, Diane, **430, 768**
 Kusaraki, Masao, **1059**
 Kusturica, Emir, **420, 1151, 1471**
 Kuwano, Miyuki, **550, 1270**
 Kwaidan, **1045, 1655**
 Kwouk, Burt, **890, 1639**
 Kyō, Machiko, **610, 776, 877, 1045, 1074, 1603, 1617, 1821**
 L. A. confidential, **997**
 L'Herbier, Marcel, **150, 784, 925, 1034, 1261, 1480, 1681, 1710, 1744, 1825**
 L'Hôte, Pierre, **318**
 L. 627, **1366**
 La Brosse, Simon de, **411, 1483, 1685**
 La Cava, Gregory, **164, 260, 419, 856, 1334, 1336**
 Là d'où l'on voit les cheminées, **1814**
 La Fayette, madame de, **67**

La Jana, [1647](#)
 La la land, [752](#)
 La Rocque, Rod, [163](#)
 Laage, Barbara, [123](#), [285](#), [488](#), [678](#), [1409](#), [1771](#)
 Labaki, Nadine, [532](#)
 Labarthe, Samuel, [1710](#)
 Labeled, Ariane, [961](#)
 Labourdette, Elina, [152](#), [228](#), [252](#), [441](#), [681](#),
[770](#), [864](#), [1344](#), [1820](#)
 Labourier, Dominique, [717](#), [1570](#), [1707](#)
 Labry, Pierre, [99](#), [875](#), [1187](#)
 Labuda, Marián, [536](#)
 Labyrinthe de Pan (le), [766](#), [1092](#)
 Lacey, Catherine, [614](#), [1628](#)
 Lâche (le), [906](#)
 Lachman, Harry, [399](#), [418](#), [932](#), [1511](#)
 Lack, Stephen, [1135](#)
 Laclos, Choderlos de, [42](#), [858](#)
 Lacombe, Georges, [13](#), [727](#), [759](#), [864](#), [1063](#),
[1380](#), [1631](#), [1662](#)
 Lacombe Lucien, [187](#), [450](#), [458](#), [1016](#), [1174](#),
[1317](#), [1731](#)
 Laconte, Patrice, [1630](#)
 Ladd, Alan, [159](#), [412](#), [481](#), [575](#), [912](#), [1388](#),
[1609](#)
 Ladd, Diane, [417](#)
 Ladengast, Walter, [1338](#)
 Ladies man (the), [72](#), [976](#)
 Ladies they talk about, [1273](#)
 Ladoumègue, Jules, [112](#)
 Ladri di bicicletta, *voir* Voleur de bicyclette
 (le)
 Lady and the monster (the), [1803](#)
 Lady and the tramp, [353](#), [1615](#)
 Lady Chatterley, [875](#)
 Lady Eve (the), [241](#)
 Lady for a day, [181](#), [572](#), [1254](#)
 Lady from Shanghai (the), *voir* Dame de Shan-
 ghai (la)
 Lady Hamilton, [282](#)
 Lady in the dark, [547](#)
 Lady in the lake, [1629](#)
 Lady is willing (the), [1476](#), [1519](#)
 Lady Paname, [308](#)
 Lady vanishes (the), *voir* Une femme disparaît
 Ladykillers (the) (Coen), [852](#), [1043](#)
 Ladykillers (the) (Mackendrick), [483](#), [616](#), [852](#),
[1043](#), [1295](#)
 Laffin, Dominique, [175](#), [607](#)
 Laffon, Yolande, [1115](#)
 Lafforgue, René-Louis, [155](#)
 Lafitte, Laurent, [705](#)
 Lafont, Bernadette, [63](#), [301](#), [332](#), [511](#), [672](#),
[675](#), [899](#), [968](#), [1051](#), [1126](#), [1195](#), [1413](#),
[1456](#), [1492](#), [1520](#), [1567](#), [1604](#), [1628](#)
 Lafont, Jean-Philippe, [251](#)
 Lafont, Pauline, [159](#), [968](#)
 Laforêt, Marie, [112](#), [711](#), [968](#), [973](#), [1612](#)
 Lagerlöf, Selma, [267](#), [833](#), [1677](#), [1679](#)
 Laguionie, Jean-François, [967](#), [1421](#), [1553](#)
 Lahaie, Brigitte, [1761](#), [1769](#)
 Lahti, Christine, [1073](#)
 Lai, Me Me, [1210](#)
 Laine, Edvin, [1807](#)
 Liaisons secrètes, *voir* Strangers when we met
 Laisse parler ton cœur, [762](#), [1549](#)
 Laissez-passer, [49](#), [764](#), [1053](#), [1272](#), [1744](#), [1756](#)
 Lajarrige, Bernard, [736](#), [1296](#)
 Lake, Veronica, [58](#), [347](#), [481](#), [575](#), [997](#), [1609](#),
[1649](#)
 Lalka, *voir* Poupée (la) (Has)
 Laloux, Étienne, [328](#), [573](#), [1477](#)
 Lamarr, Hedy, [452](#), [1197](#), [1247](#)
 Lamartine, Alphonse de, [1464](#)
 Lambert, Christophe, [113](#), [404](#)
 Lambert, Jack, [402](#), [530](#), [760](#), [1090](#), [1122](#),
[1339](#), [1402](#), [1636](#)
 Lame de fond, *voir* Undercurrent
 Lamont, Charles, [303](#)
 Lamont, Duncan, [580](#)
 Lamorisse, Albert, [1762](#)
 Lamotte, Martin, [1487](#)
 Lamour, Dorothy, [57](#), [90](#), [130](#), [159](#), [222](#), [643](#),
[882](#), [886](#), [1268](#), [1424](#), [1510](#), [1717](#)
 Lamoureux, Robert, [91](#), [787](#)
 Lamp still burns (the), [891](#)
 Lampe bleue (la), *voir* Blue lamp (the)
 Lampin, Georges, [79](#), [1304](#)
 Lampreave, Chus, [25](#), [64](#), [194](#), [928](#), [977](#), [1110](#),
[1624](#)
 Lamprecht, Günter, [486](#), [1261](#), [1360](#)
 Lancaster, Burt, [27](#), [59](#), [151](#), [179](#), [231](#), [312](#),
[337](#), [377](#), [419](#), [495](#), [509](#), [530](#), [603](#),
[662](#), [733](#), [834](#), [1030](#), [1168](#), [1288](#), [1322](#),
[1339](#), [1343](#), [1394](#), [1569](#), [1570](#), [1607](#),
[1638](#), [1677](#)
 Lance brisé (la), *voir* Broken lance
 Lancelot, Sir, [59](#), [514](#), [603](#), [1490](#)

Lancelot du Lac, [1319](#), [1329](#)
 Lanchester, Elsa, [19](#), [38](#), [50](#), [336](#), [839](#), [926](#),
[1018](#), [1220](#), [1447](#), [1469](#), [1514](#), [1620](#)
 Lanctôt, Micheline, [1518](#), [1686](#)
 Land and freedom, [432](#)
 Land of the Pharaohs, *voir* Terre des Pharaons
 (la)
 Landa, Juan de, [100](#), [101](#)
 Landau, David, [1521](#)
 Landau, Martin, [986](#), [993](#), [1192](#), [1586](#)
 Landers, Lew, [1509](#)
 Landi, Elissa, [321](#), [931](#)
 Landis, Carole, [299](#), [1299](#)
 Landis, Jessie Royce, [395](#), [993](#)
 Landis, John, [481](#)
 Landru, [1299](#)
 Landry, Gérard, [95](#)
 Lane, Charles (réalisateur), [1473](#)
 Lane, Lupino, [1271](#)
 Lane, Priscilla, [677](#), [824](#), [1049](#), [1365](#), [1399](#)
 Lanfield, Sidney, [492](#), [1223](#)
 Lang, Charles, [986](#)
 Lang, Fritz, [5](#), [22](#), [82](#), [157](#), [172](#), [211](#), [232](#),
[233](#), [246](#), [252](#), [256](#), [259](#), [394](#), [410](#),
[414](#), [443](#), [445](#), [516](#), [517](#), [551](#), [567](#),
[612](#), [794](#), [892](#), [950](#), [986](#), [1011](#), [1018](#),
[1024](#), [1031](#), [1049](#), [1065](#), [1097](#), [1098](#),
[1155](#), [1227](#), [1306](#), [1406](#), [1560](#), [1647](#),
[1657](#), [1660](#), [1672](#), [1803](#)
 Lange, Jessica, [750](#), [1059](#), [1118](#), [1347](#), [1427](#)
 Langelaan, George, [246](#), [440](#)
 Langlet, Amanda, [694](#), [1483](#)
 Langlois, Henri, [1255](#)
 Lanners, Bouli, [580](#), [754](#), [1129](#), [1398](#), [1544](#),
[1815](#)
 Lanoux, Victor, [341](#), [543](#), [908](#), [1676](#)
 Lansbury, Angela, [452](#), [562](#), [615](#), [816](#), [848](#),
[1122](#), [1178](#), [1328](#), [1376](#), [1433](#), [1801](#)
 Lansing, Robert, [1121](#)
 Lánthimos, Yórgos, [219](#), [291](#), [531](#), [761](#), [772](#),
[1084](#)
 Lanvin, Gérard, [664](#), [1013](#), [1761](#), [1777](#)
 Lanzmann, Claude, [311](#)
 Lapara, Léo, [146](#), [267](#), [1304](#), [1469](#)
 Łapicki, Andrzej, [695](#), [1162](#)
 Lapointe, Bobby, [48](#), [597](#), [763](#), [1565](#)
 Larch, John, [952](#)
 Larionov, Vsevolod, [134](#)
 Larmes amères de Petra von Kant (les), [908](#)
 Larmes d'amour, *voir* Torna
 Larmes de clown, *voir* He who gets slapped
 Larmes de Tigre noir (les), [197](#), [1368](#)
 Larmes du Yang-Tsé, [621](#)
 Larquey, Pierre, [79](#), [141](#), [223](#), [224](#), [394](#), [442](#),
[505](#), [574](#), [708](#), [1028](#), [1071](#), [1153](#), [1432](#),
[1454](#), [1522](#), [1543](#), [1578](#), [1733](#), [1735](#),
[1807](#)
 Larron (le), [1520](#)
 Larronde, Olivier, [1137](#)
 Larroquette, John, [807](#), [1589](#)
 Larry Flynt, [1224](#)
 Larsen, Thomas Bo, [639](#), [969](#), [1475](#)
 Lartigau, Gérard, [656](#)
 Lartigue, Jacques Henri, [1656](#)
 LaSalle, Martin, [1037](#)
 LaShelle, Joseph, [1001](#)
 Lassus, Roland de, [353](#)
 Last command (the), [132](#), [163](#), [444](#)
 Last days, [1509](#)
 Last frontier (the), [679](#)
 Last hunt (the), [1466](#)
 Last hurrah (the), [279](#)
 Last king of Scotland (the), [1603](#)
 Last of the Mohicans (the) (Mann), [1437](#)
 Last of the Mohicans (the) (Tourneur), [293](#)
 Last page (the), [1170](#)
 Last picture show (the), [1280](#)
 Last run (the), [691](#)
 Last show (the), [1817](#)
 Last sunset (the), [1599](#)
 Last train from Gun hill, *voir* Dernier train de
 Gun Hill (le)
 Last wagon (the), [1526](#)
 Last wave (the), [505](#)
 Late George Apley (the), [464](#)
 Latham, Louise, [1313](#), [1462](#)
 Latimore, Frank, [623](#), [1813](#)
 Latinovits, Zoltán, [1231](#), [1784](#), [1787](#)
 Lattanzi, Tina, [120](#)
 Lattuada, Alberto, [56](#), [215](#), [303](#), [581](#), [857](#),
[883](#), [1275](#), [1335](#), [1518](#)
 Lau, Andy, [1505](#)
 Lau, Carina, [1505](#)
 Laudenbach, Philippe, [15](#), [874](#), [1321](#), [1532](#),
[1624](#), [1724](#), [1826](#)
 Laudenbach, Sébastien, [734](#)
 Laugh, clown, laugh, [216](#)
 Loughton, Charles, [14](#), [50](#), [62](#), [63](#), [80](#), [133](#),

180, 265, 321, 328, 355, 448, 545, 580, 605, 839, 851, 864, 868, 872, 926, 943, 954, 1447, 1514, 1561, **1563**, 1828
 Launder, Frank, **72**, 697, 1120
 Laura, **145**, **626**, 1001, 1816
 Laure, Carole, **765**, 1219, 1398, 1441, 1518
 Laure, Odette, **1295**, **1598**
 Lauréat (le), *voir* Graduate (the)
 Laurel & Hardy, **103**, **213**, 303, **399**, **434**, **501**, 536, **722**, 769, **818**, **1001**, 1106, 1267, **1355**, 1401, **1477**, 1501, **1525**, 1536, **1640**, **1669**, 1696
 au Far West, **1001**
 conscrits, **434**
 en croisière, **501**
 Laurence anyways, **909**
 Laurent, Jacqueline, **1595**
 Laurent, Mélanie, **121**, 260
 Laurie, John, **73**, 891, 1019, 1041, 1245, 1258, 1508, 1615
 Laurie, Piper, **162**, 197, 466
 Lauter, Ed, **12**, 1366
 Lautner, Georges, **41**, **397**, **1455**
 Lauzon, Jean-Claude, **1136**
 Lavalette, Bernard, **1626**
 Lavanant, Dominique, 908, 1254, 1373, 1481, 1487, 1492, 1624, 1717
 Lavant, Denis, **563**, 1720
 Lavender Hill mob (the), **333**
 Lavi, Daliah, **1559**
 Laviaille, Charles, **3**, 1549
 Lavina, Lily, **620**, 1630
 Lavoro (il), *voir* Boccace 70
 Law, Jude, **652**, 713, 758, 1516, 1593, 1764
 Lawes, Louis E., 310
 Lawless (the), **231**
 Lawrence, D. H., 189, 875, 1167
 Lawrence, Marc, 228, 265, 471, 535, 565, 827, 1221, 1424, 1609, 1657
 Lawrence of Arabia, 305, **1558**
 Lawyer man, **1521**
 Law and order, **1694**
 Laydu, Claude, **122**, 1009
 Layer cake, **1330**
 Lazenby, George, 471, 601
 Le Bihan, Samuel, 45, 1823
 Le Carré, John, 46, 66, 238, 329, 499, 546, 1480
 Le Chanois, Jean-Paul, 49, **826**, 1171
 Le Coq, Bernard, 45, 950, 1552, 1669
 Le Duc, Erwan, **1788**
 Le Fort, Robert, 901
 Le Hénaff, René, **931**
 Le Hung, Éric, **963**
 Le Ny, Anne, 301, 713
 Le Person, Paul, 188, 274, 614, 976
 Le Poulain, Jean, 715, 1298, 1736
 Le Royer, Michel, 556, 889
 Le Vigan, Robert, 99, 137, 142, 195, 442, 456, 740, 751, 993, 998, 1017, 1028, 1225, 1261, 1389, 1667, 1701, 1740
 Le Havre, **218**
 Leachman, Cloris, 552, 1280, 1333
 Leader, Anton, **853**
 League of gentlemen (the), **1109**
 Leahy, Margaret, 699
 Lean, David, **2**, 150, **455**, 546, **571**, **880**, **885**, **889**, **1040**, **1169**, **1242**, **1276**, **1324**, **1558**, **1561**, **1581**, **1587**, **1632**
 Leander, Zarah, 1185, 1205, 1241
 Léaud, Jean-Pierre, 218, 329, 521, 579, 678, 879, 1051, 1100, 1126, 1255, 1267, 1476, 1485, 1487, 1501, 1623
 Léautaud, Paul, 1401
 Leave her to heaven, **985**, 1210
 Lebeau, Madeleine, 1129, 1224
 Leblanc, Georgette, 925
 Leboursier, Raymond, **1635**
 Lebrun, Danièle, 375
 Lebrun, Françoise, 905, 1051, 1277, 1532
 Leclerc, Ginette, 179, 271, 321, 382, 598, 744, 1026, 1069, 1153, 1261, 1380, 1578, 1618
 Leconte, Patrice, **563**, **565**, **1149**, **1373**, **1451**, **1611**, **1717**
 Lectrice (la), 730, **1485**
 Leda, Gavino, 1526
 Ledebur, Friedrich von, 846, 1656, 1734
 Lederer, Francis, 270, 689, 795, 1240, 1286
 Lederman, D. Ross, **827**
 Ledger, Heath, 80, 244
 Ledoux, Fernand, 136, 142, 268, 318, 414, 581, 646, 723, 869, 998, 1146, 1707, 1709, 1751, 1830
 Ledoyen, Virginie, 38, 51
 Lee, Ang, **244**, **761**
 Lee, Anna, 157, 171, 364, 738, 780, 1487

Lee, Belinda, [91](#), [225](#), [1601](#)
 Lee, Bernard, [195](#), [206](#), [255](#), [278](#), [437](#), [778](#),
[1079](#), [1199](#), [1223](#), [1569](#), [1659](#)
 Lee, Bruce, [1530](#)
 Lee, Chang-dong, [372](#)
 Lee, Christopher, [83](#), [286](#), [293](#), [507](#), [570](#), [628](#),
[778](#), [843](#), [855](#), [1002](#), [1004](#), [1209](#), [1223](#),
[1423](#), [1426](#), [1515](#), [1559](#), [1570](#), [1760](#)
 Lee, Harper, [654](#), [1427](#), [1671](#)
 Lee, Kang-shen, [427](#), [915](#), [1476](#), [1660](#)
 Lee, Peggy, [205](#), [353](#), [1335](#)
 Lee, Rowland V., [827](#), [1112](#), [1800](#)
 Lee, Sheryl, [498](#), [1051](#)
 Lee, Spike, [532](#)
 Lee Thompson, J., [267](#), [677](#), [1421](#)
 Leeds, Andrea, [1334](#)
 Leeds, Harold I., [160](#), [1103](#)
 Leenhardt, Roger, [9](#), [1681](#), [1702](#)
 Lefaur, André, [13](#), [727](#), [1079](#), [1221](#), [1454](#)
 Lefebvre, Jean, [397](#), [1284](#)
 Lefèvre, René, [557](#), [841](#), [1096](#), [1229](#), [1382](#),
[1740](#)
 Left-handed gun (the), [1304](#)
 Leftovers (the), [1556](#)
 Left luggage, [324](#)
 Legend of Lylah Clare (the), [200](#)
 Légende de Gösta Berling (la), [1677](#)
 Légende de la forteresse de Souram (la), [416](#),
[1502](#)
 Légende du grand Judo (la), *voir* Sugata San-
 shirō
 Légende du roi crabe (la), *voir* Re granchio
 Légende du saint buveur (la), [644](#), [1559](#)
 Léger, Fernand, [925](#)
 Légitimus, Darling, [1323](#)
 Legrand, Michel, [115](#), [252](#), [554](#), [581](#), [582](#), [600](#),
[633](#), [1239](#), [1482](#), [1654](#)
 Legras, Jacques, [316](#), [1276](#)
 Legris, Roger, [68](#), [263](#), [352](#), [1293](#)
 Legros, Claude, [1066](#)
 Leguizamo, John, [1064](#), [1214](#)
 Lehar, Franz, [865](#)
 Lehmann, Maurice, [744](#), [1701](#), [1747](#)
 Lei, Lydia, [1289](#)
 Leiber, Fritz, [202](#), [556](#), [915](#)
 Leibman, Ron, [664](#), [1734](#)
 Leigh, Janet, [34](#), [261](#), [618](#), [726](#), [802](#), [1036](#),
[1102](#), [1335](#), [1447](#), [1557](#)
 Leigh, Jennifer Jason, [758](#), [1063](#), [1291](#), [1425](#),
[1762](#)
 Leigh, Mike, [61](#), [73](#), [75](#), [219](#), [275](#), [366](#), [376](#),
[381](#), [636](#), [637](#), [731](#), [782](#), [785](#), [839](#),
[887](#), [918](#), [1159](#), [1243](#), [1268](#), [1272](#),
[1536](#), [1553](#), [1735](#)
 Leigh, Vivien, [105](#), [282](#), [476](#), [861](#), [882](#)
 Leigh-Hunt, Barbara, [5](#)
 Leighton, Margaret, [902](#), [988](#)
 Leisen, Mitchell, [324](#), [363](#), [394](#), [547](#), [795](#),
[823](#), [845](#), [868](#), [1239](#), [1476](#), [1483](#),
[1491](#), [1519](#), [1649](#), [1664](#)
 Lellouche, Gilles, [1452](#), [1538](#), [1815](#)
 Lem, Stanislas, [1015](#)
 Lemaire, Philippe, [653](#), [1447](#), [1647](#)
 Lemaitre, Pierre, [705](#)
 Lemarque, Francis, [414](#), [1345](#)
 Lemâtre, Alexandra, [103](#)
 Lemercier, Valérie, [1317](#)
 Lemmon, Jack, [40](#), [81](#), [158](#), [326](#), [328](#), [505](#),
[519](#), [760](#), [769](#), [809](#), [948](#), [1011](#), [1063](#),
[1349](#), [1439](#), [1447](#), [1469](#), [1798](#)
 Lemon, Geneviève, [1502](#)
 Lemonnier, Meg, [1454](#)
 Lendorff Rye, Preben, [251](#), [455](#), [686](#), [1210](#)
 Lenhoff, Nicholas, [1750](#)
 Leni, Paul, [365](#), [577](#), [1178](#)
 Lénier, Christiane, [467](#), [739](#), [1128](#)
 Leningrad cowboys go America, [1658](#), [1757](#)
 Leni Riefenstahl, die Macht der Bilder, [1695](#)
 Lenny, [277](#), [906](#)
 Lenoir, Rudy, [406](#), [686](#)
 Lenotre, Georges, [1221](#)
 Lenya, Lotte, [1758](#)
 Lenz, Kay, [582](#), [1460](#)
 Leo, Melissa, [273](#)
 Leo the last, [168](#)
 Léolo, [1136](#)
 León, Loles, [1289](#)
 Léon Morin, prêtre, [184](#), [653](#)
 Leonard, Robert Z., [1496](#), [1793](#)
 Leone, Sergio, [281](#), [416](#), [492](#), [514](#), [1069](#), [1071](#),
[1309](#), [1376](#), [1562](#)
 Leoni, Téa, [1824](#)
 Leonov, Evgueni, [259](#), [435](#), [688](#), [865](#), [992](#)
 Leontiev, Avangard, [106](#), [920](#)
 Leontovich, Eugenie, [72](#)
 Leopard man (the), [1007](#)

Léotard, Philippe, [678](#), [752](#), [847](#), [1206](#), [1267](#),
[1401](#), [1492](#), [1540](#), [1567](#), [1623](#), [1661](#)
 Leplat Prudhomme, Lise, [1784](#)
 Leprince-Ringuet, Grégoire, [67](#)
 Leproux, Pierre, [1367](#)
 Lermontov, Mikhaïl lourevitch, [1502](#)
 Lerner, Irving, [632](#), [1118](#)
 Lerner, Michael, [1236](#)
 Leroux, Adélaïde, [1233](#)
 Leroux, Gaston, [502](#), [556](#), [1101](#), [1104](#), [1367](#)
 LeRoy, Baby, [101](#), [1525](#)
 LeRoy, Mervyn, [239](#), [321](#), [340](#), [444](#), [786](#),
[861](#), [1248](#), [1403](#), [1498](#), [1598](#), [1664](#),
[1798](#)
 Leroy, Philippe, [22](#), [947](#), [1075](#), [1606](#), [1681](#)
 Lesaffre, Roland, [30](#), [395](#), [735](#), [1103](#)
 Leslie, Joan, [205](#), [428](#), [843](#), [1456](#)
 Lespert, Jalil, [859](#), [920](#), [1158](#)
 Lester, Richard, [286](#), [463](#), [1070](#)
 Leta, Chete, [1792](#)
 Leterrier, François, [28](#), [192](#), [895](#)
 Leth, Jørgen, [464](#)
 Leto, Jared, [838](#)
 Letter from an unknown woman, *voir* Lettre
 d'une inconnue
 Letters from Iwojima, [1610](#), [1615](#)
 Lettieri, Al, [1678](#)
 Lettre (la), [129](#)
 Lettre d'amour, [1769](#)
 Lettre d'une inconnue, [559](#)
 Lettre du Kremlin (la), *voir* Kremlin letter (the)
 Lettre écarlate (la), *voir* Scarlet letter (the)
 Lettres d'amour, [899](#)
 Lettres d'un homme mort, [1805](#)
 Letty Lynton, [889](#)
 Leubas, Louis, [487](#), [959](#), [1645](#)
 Leung, Tony, [557](#), [873](#), [1494](#), [1505](#), [1641](#), [1642](#)
 Leurquin, Sabrina, [1329](#)
 Leur dernière nuit, [864](#)
 Levant, Oscar, [71](#), [140](#), [584](#), [816](#)
 Levene, Sam, [530](#), [603](#), [1248](#)
 Lévesque, Marcel, [94](#), [259](#), [487](#), [557](#), [682](#), [959](#),
[1222](#), [1645](#), [1646](#), [1710](#)
 Levi-Strauss, Claude, [1151](#)
 Léviathan (Keigel), [112](#), [583](#)
 Léviathan (Zviagintsev), [1692](#)
 Levin, Ira, [119](#), [1589](#)
 Levine, Ted, [1488](#)
 Levinson, Barry, [334](#), [738](#), [739](#), [1417](#)
 Lévy, Bernard-Henri, [1129](#), [1811](#)
 Lévy, Hervé, [488](#)
 Lewgoy, José, [571](#)
 Lewin, Albert, [527](#), [848](#), [1122](#), [1580](#)
 Lewis, Geoffrey, [534](#), [1470](#), [1593](#)
 Lewis, Herschell Gordon, [1290](#), [1740](#)
 Lewis, Jerry, [72](#), [323](#), [430](#), [676](#), [903](#), [1501](#),
[1506](#)
 Lewis, Joseph H., [60](#), [473](#), [775](#), [1456](#), [1754](#),
[1801](#)
 Lewis, Juliette, [308](#), [796](#)
 Lewis, Sinclair, [151](#)
 Lewton, Val, [7](#), [59](#), [199](#), [220](#), [239](#), [298](#), [396](#),
[478](#), [514](#), [591](#), [596](#), [793](#), [1007](#), [1487](#),
[1490](#), [1581](#), [1826](#)
 Leysen, Johan, [961](#)
 Lhermitte, Thierry, [191](#), [733](#), [1189](#), [1214](#), [1373](#),
[1717](#)
 Lhomme, Pierre, [1217](#)
 Li, Tian-Lu, [807](#)
 Liadova, Elena, [1255](#), [1692](#)
 Liaisons dangereuses (les), [42](#), [858](#)
 Liam, [822](#)
 Liao, Fan, [273](#), [974](#)
 Libera, amore mio, [1606](#)
 Libéreau, Johan, [1688](#)
 Libéro, [956](#)
 Liberté, [1783](#)
 Liberté-Oléron, [1285](#)
 Libre comme le vent, [1082](#)
 Libre penseur (le), [821](#)
 Licari, Danielle, [115](#)
 License to kill, [962](#)
 Licorice pizza, [1441](#)
 Licudi, Gabriella, [819](#)
 Liebelei, [586](#)
 Liebeneiner, Wolfgang, [586](#)
 Liebermann, Rolf, [1342](#), [1373](#)
 Liebman, Riton, [1398](#)
 Lien (le), *voir* Touch (the)
 Lieutenant souriant (le), *voir* Smiling lieute-
 nant (the)
 Lieu du crime (le), [1676](#)
 Life and times of judge Roy Bean (the), *voir*
 Juge et hors-la-loi
 Life during wartime, [1369](#)
 Life is sweet, [731](#)
 Life of Brian, *voir* Monty Python : la vie de
 Brian

Life of Emile Zola (the), **761**
 Lifeboat, **595, 1742**
 Light on the piazza, **991**
 Lighthouse (the), **967**
 Lightship (the), **1412**
 Ligne générale (la), **1622**
 Ligne rouge (la), *voir* Thin red line (the)
 Ligne verte (la), *voir* Green mile (the)
 Lignières, Laurence, **1588**
 Lili, **343**
 Lili Marleen, **1342**
 Liliom (Borzage), **1306, 1672**
 Liliom (Lang), **539, 1306, 1672**
 Lilith, **1238**
 Lily aime-moi, **1360**
 Limelight, **104, 1323, 1548**
 Limier (le), *voir* Sleuth
 Lin, Brigitte, **873**
 Lincoln, Abraham, **183, 288, 664, 829, 850, 993, 1218, 1372**
 Lincoln, **829, 850, 1706**
 Linda, Bogusław, **400, 857**
 Lindberg, Per, **527**
 Lindbergh, Charles A., **109, 363, 870, 1003, 1053, 1132, 1385, 1498**
 Lindblom, Gunnel, **311, 387, 802, 1085, 1189, 1408**
 Lindelof, Damon, **1556**
 Linden, Jennie, **189, 949**
 Lindfors, Viveca, **22, 301, 377, 894, 1476, 1600, 1636**
 Linton, Vincent, **340, 1432, 1438, 1624**
 Lineup (the), **300**
 Linkers, Eduard, **465**
 Lion, Margo, **195, 252, 520, 703, 759, 1017, 1084, 1261, 1702**
 Lion des Mogols (le), **60, 161**
 Lion in winter (the), **1445**
 Lionello, Alberto, **312, 1781**
 Lions, love. . . (and lies), **1494, 1692**
 Lioret, Philippe, **340**
 Liotard, Thérèse, **1149, 1535**
 Liotta, Ray, **769, 1026**
 Lioubchine, Stanislav, **259, 1165**
 Lippert (studio), **47, 81, 696, 810**
 Lisbon, **270**
 Lisi, Virna, **221, 328, 1451**
 Lissenko, Nathalie, **60, 161, 1806**
 List, **1796**
 List of Adrian Messenger (the), **1168**
 Litan, **155, 1054, 1211, 1492, 1760**
 Lithgow, John, **24, 525, 957, 1082, 1198**
 Little foxes (the), *voir* Vipère (la)
 Little, Cleavon, **1652**
 Little Big Horn, **810, 1425**
 Little Big Man, **138, 426**
 Little Bob, **218**
 Little Caesar, **217, 340, 1132, 1598**
 Little Cheung, **224**
 Little fugitive, **373, 1514**
 Little man, what now?, **631**
 Little Odessa, **1790**
 Little shop of horrors, *voir* Petite boutique des horreurs (la)
 Little women, **1435**
 Litvak, Anatole, **27, 29, 303, 413, 458, 480, 634, 915, 1240, 1308, 1373, 1399, 1405, 1614, 1744**
 Live and let die, *voir* Vivre et laisser mourir
 Lives of a bengal lancer (the), *voir* Trois lanciers du Bengale (les)
 Livesey, Roger, **289, 502, 1019, 1109, 1258**
 Living daylights (the), **1359**
 Living skeleton (the), **1356**
 Livre de la jungle (le), **213, 1196**
 Lizzani, Carlo, **56, 68, 189**
 Llewelyn, Desmond, **195, 255, 437, 778, 962, 1199, 1223, 1359, 1361, 1569, 1576, 1609, 1614**
 Llinás, Mariano, **211**
 Lloyd, Christopher, **518, 900**
 Lloyd, Frank, **605**
 Lloyd, Harold, **434**
 Lloyd, Norman, **677, 733, 1273, 1679**
 Lo Bianco, Tony, **534, 1054**
 Lo Cascio, Luigi, **531**
 Loach, Ken, **148, 432, 1496**
 Lobster (the), **219, 1084**
 Locataire (le), **424**
 Locativité, **86, 176, 426, 618, 666, 1449**
 Locke, Sondra, **726, 1470, 1493**
 Lockhart, Gene, **157, 169, 336, 426, 810, 991, 1242, 1247, 1292, 1299**
 Lockwood, Gary, **1494, 1727**
 Lockwood, Margaret, **545, 697, 1120, 1177, 1179, 1633, 1687**
 Loden, Barbara, **688, 1307**
 Loder, John, **738, 953, 1647**

Lodge, John, **1170, 1633**
 Lodger (the) (Brahm), **299, 663, 806, 914, 1094**
 Lodger (the) (Hitchcock), **806, 914, 1020, 1094, 1773**
 Loewe, Frederick, **1345**
 Logan, Phyllis, **1795**
 Loggia, Robert, **1041, 1258, 1439, 1769**
 Logique, **12, 46, 76, 92, 124, 126, 243, 336, 384, 389, 399, 443, 591, 720, 839, 889, 958, 963, 1002, 1091, 1287, 1338, 1393, 1411, 1413, 1590, 1627, 1738**
 Loi du désir (la), **186**
 Loi du silence (la), *voir* I confess
 Loin de la foule déchaînée, **182**
 Loin du Paradis, *voir* Far from Heaven
 Lois de l'hospitalité (les), **86, 426, 666, 914, 1252**
 Lola, **115, 252, 633, 1494, 1565**
 Lola Montès, **97, 234**
 Lola, une femme allemande, **877, 1360**
 Lolita, **216, 240, 529, 1058**
 Lollobrigida, Gina, **68, 243, 272, 405, 491, 869, 954, 1313**
 Lom, Herbert, **37, 63, 138, 249, 470, 556, 560, 612, 683, 752, 890, 929, 1043, 1423, 1475, 1639**
 Lombard, Carole, **360, 729, 982, 1239, 1336**
 Lombard, Robert, **1579**
 Lombardi, Maurizio, **652**
 Lommel, Ulli, **350, 1515**
 Loncraine, Richard, **1141**
 Londez, Guilaine, **1285**
 London, Alexandra, **950**
 London, Jack, **991, 1196, 1794**
 London, Julie, **625, 989, 1082, 1281**
 Lone, John, **1608, 1825**
 Loneliness of the long distance runner (the), *voir* Solitude du coureur de fond (la)
 Lonely are the brave, **800**
 Lonesome, **583**
 Long day closes (the), **10**
 Long Good Friday (the), **49**
 Long goodbye (the), **99, 1573**
 Long voyage home (the), *voir* Hommes de la mer (les)
 Longden, John, **55**
 Longet, Claudine, **1137**
 Lonsdale, Michael, **125, 152, 271, 352, 490, 520, 610, 611, 647, 692, 715, 1050, 1079, 1126, 1140, 1254, 1255, 1278, 1602, 1605, 1611, 1778, 1818, 1823**
 Loo, Richard, **1145, 1593**
 Looking for Richard, **1673**
 Looking for Éric, **1496**
 López, Carlos, **1434**
 Lopez, Francis, **1543**
 López, Marga, **579, 693, 1194**
 López, Sergi, **452, 1092**
 López Tarso, Ignacio, **697**
 López, Trini, **501**
 López Vázquez, José Luis, **544, 977, 1196, 1442, 1692**
 Lopouchanski,, Constantin, **1805**
 Lord Jim, **90, 987, 995**
 Lord of the flies, **971**
 Loren, Sophia, **28, 245, 272, 547, 612, 673, 1673, 1819**
 Lorenzi, Stellio, **309, 359, 483, 1128**
 Loridan, Marceline, **1472**
 Loris, Fabien, **618, 1013**
 Loro, **92**
 Lorre, Peter, **32, 82, 159, 243, 312, 323, 354, 447, 485, 526, 741, 791, 1039, 1049, 1103, 1107, 1129, 1240, 1244, 1259, 1328, 1432, 1625, 1826**
 Lorrington, Jean, **354, 526**
 Losey, Joseph, **190, 231, 314, 490, 805, 841, 902, 911, 1183, 1185, 1373, 1406, 1452, 1517, 1600, 1728**
 Lost highway, **40, 1258**
 Lost horizon, **109, 382, 1290, 1692**
 Lost in translation, **1184**
 Lost moment (the), **1758**
 Lost weekend (the), *voir* Poison (le)
 Lost world (the), **718, 1116, 1142**
 Loubignac, Jean, **272**
 Louise en hiver, **967**
 Louise-Michel, **613, 754, 1544**
 Loulou (Pabst), **270, 783, 1286, 1397**
 Loulou (Pialat), **1464**
 Loungine, Pavel, **85, 560, 1038**
 Loup de Wall street (le), **513**
 Loup-garou (le), *voir* Wolf man (the)
 Loup-garou de Londres (le), **481**
 Loups (les), **896**
 Lourant, Chico, **958**

Lourcelles, Jacques, **320, 379, 1253, 1269, 1311, 1588, 1693**
 Louves (les), **367**
 Louÿs, Pierre, **52, 980**
 Love, Courtney, **277, 1224**
 Love, Montagu, **453, 489**
 Love, **189**
 Love affair, **113, 806, 979**
 Love at large, **1488**
 Love exposure, **357**
 Love in the afternoon, **831, 870, 936, 1042, 1628**
 Love letters, **119, 568, 1708**
 Love me tonight, **380, 1271**
 Love parade (the), **865, 1271, 1504**
 Love story (Arliss), **1687**
 Love streams, **647**
 Lovecraft, H. P., **1785**
 Lovejoy, Frank, **728, 1664**
 Lovers and lollipops, **373, 894**
 Lovett, Lyle, **89, 1063**
 Lowe, Rob, **719**
 Löwenhadler, Holger, **1233, 1278, 1731**
 Löwensohn, Elina, **688**
 Löwitsch, Klaus, **207, 352, 1055, 1087, 1261, 1360, 1682**
 Lowry, Malcolm, **1164**
 Lowry, Morton, **492, 1091**
 Loy, Myrna, **185, 237, 268, 380, 418, 660, 1362**
 Loy, Nanni, **259, 942, 952, 1388, 1512, 1737**
 Lozano, Margarita, **504, 830, 1564**
 Lu, Li-ching, **427, 1476**
 Lualdi, Antonella, **50, 189, 780, 933, 1195**
 Lubin, Arthur, **91, 556, 1033, 1101, 1703**
 Lubitsch, Ernst, **79, 80, 92, 102, 121, 144, 167, 175, 254, 280, 300, 386, 420, 459, 511, 552, 580, 662, 865, 868, 910, 982, 1202, 1227, 1271, 1362, 1448, 1504, 1826**
 Lubtchansky, William, **914**
 Lucas, Georges, **1534**
 Lucas, Laurent, **452, 1547, 1772**
 Lucero, Enrique, **697**
 Luchaire, Corinne, **68, 598, 1471, 1701**
 Luchini, Fabrice, **357, 511, 899, 904, 1159, 1346, 1532, 1539, 1540, 1646, 1691, 1827**
 Luci del varietà, **1335**
 Lucky star, **1675**
 Lucky Jo, **1668**
 Lucky Luciano, **872**
 Lucky Luke, **650, 1314, 1449**
 Ludovici, Vicky, **1388**
 Ludwig, Edward, **1022**
 Ludwig, **479, 657**
 Lugagne, Françoise, **157, 177, 951, 1299**
 Lugosi, Bela, **45, 102, 188, 213, 220, 328, 369, 412, 596, 652, 743, 767, 926, 1029, 1033, 1035, 1074, 1112, 1509, 1586, 1666, 1811**
 Luguët, André, **347, 349, 442, 1198, 1614, 1662**
 Lukas, Paul, **345, 412, 524, 697, 987, 1039, 1197, 1240, 1244, 1435, 1443, 1802**
 Luke, Jorge, **1607**
 Luke, Keye, **55, 160, 382, 418, 730, 843, 1351**
 Luke la main froide, *voir* Cool hand Luke
 Lulli, Folco, **61, 857, 883, 1269, 1335, 1376, 1440, 1594, 1622**
 Lumet, Sidney, **71, 198, 283, 329, 340, 419, 484, 622, 641, 881, 1002, 1072, 1073, 1132, 1364, 1565, 1675**
 Lumière bleue (la), **1685, 1695**
 Lumière d'été, **682, 869, 937**
 Lumière sur la piazza, *voir* Light on the piazza
 Lumières de la ville (les), **97, 1323**
 Lumières du faubourg (les), **732, 1340**
 Luňák, Tomáš, **1186**
 Lund, John, **205, 324, 845, 1585, 1633**
 Lundequist, Gerda, **1677**
 Lundigan, William, **609, 1616**
 Lundi matin, **983, 1757**
 Lune s'est levée (la), **1797**
 Lunes de fiel, **222, 928**
 Lunga vita alla signora, **227, 1291**
 Lupi, Roldano, **581**
 Lupino, Ida, **67, 128, 146, 208, 428, 445, 493, 643, 654, 728, 828, 942, 949, 991, 1445, 1547, 1670**
 Luppi, Federico, **349**
 Lupton, John, **833**
 Lured, **51, 404**
 Lust for life, **950, 1329**
 Lusty men (the), **924**
 Luter, Claude, **1296**
 Lutz, Alex, **1532**
 Lutz, Catherine, **252, 1565**

Lydon, Jimmy, [576](#)
 Lynch, David, [40](#), [48](#), [162](#), [305](#), [417](#), [498](#),
[601](#), [1051](#), [1093](#), [1258](#), [1470](#), [1778](#),
[1780](#)
 Lynch, John Carroll, [127](#), [422](#)
 Lynch, Kelly, [818](#)
 Lynen, Robert, [4](#), [675](#)
 Lynley, Carol, [1580](#), [1599](#), [1636](#)
 Lynn, Diana, [719](#)
 Lynn, Jeffrey, [824](#)
 Lyon, Ben, [1431](#), [1558](#)
 Lyon, Sue, [240](#), [529](#), [1058](#)
 Lys, Lya, [1344](#)
 Lys brisé (le), *voir* Broken blossoms

 M (Losey), [1406](#)
 M le maudit, [82](#), [388](#), [551](#), [967](#), [1328](#), [1406](#),
[1657](#)
 M. Smith au sénat, *voir* Mr. Smith goes to
 Washington
 Ma, Tzi, [863](#)
 Ma femme est un violonsexte, *voir* Merlo ma-
 schio (il)
 Ma femme, sois comme une rose, [393](#)
 Ma Loute, [357](#)
 Ma nuit chez Maud, [905](#), [1596](#), [1634](#)
 Ma saison préférée, [1232](#), [1676](#)
 Ma sœur est du tonnerre, *voir* My sister Eileen
 Ma vache et moi, *voir* Go West (Keaton)
 Ma vie de chien, [314](#)
 Maadi, Payman, [1458](#)
 Maboroshi, [526](#)
 Macaigne, Vincent, [1452](#)
 McAvoy, James, [1603](#), [1678](#)
 McCabe & Mrs. Miller, *voir* John McCabe
 McCallum, David, [518](#), [1440](#)
 McCambridge, Mercedes, [16](#), [151](#), [665](#), [1557](#),
[1810](#)
 McCarey, Leo, [106](#), [113](#), [133](#), [806](#), [858](#), [862](#),
[922](#), [1028](#), [1182](#), [1333](#), [1504](#), [1756](#)
 McCarthy, Kevin, [407](#), [541](#), [742](#), [1005](#), [1515](#)
 McClanathan, Michael, [1346](#)
 McConaughy, Matthew, [253](#), [1082](#)
 McCord, Ted D., [1468](#)
 McCormick, F. J., [1318](#)
 McCoy, Horace, [1278](#)
 McCrea, Joel, [58](#), [269](#), [347](#), [541](#), [595](#), [658](#),
[682](#), [687](#), [721](#), [856](#), [874](#), [898](#), [1266](#),
[1582](#), [1591](#), [1619](#)
 McCullers, Carson, [888](#)
 McDaniel, Hattie, [287](#), [426](#), [476](#), [1248](#)
 McDermott, Marc, [379](#), [1263](#)
 McDonagh, John Michael, [1422](#)
 McDonagh, Martin, [733](#), [935](#), [1783](#)
 McDonald, Francis, [202](#), [1418](#), [1809](#)
 MacDonald, Ian, [1723](#)
 MacDonald, Jeanette, [380](#), [420](#), [865](#), [1271](#),
[1504](#)
 McDonnell, Mary, [1542](#)
 McDormand, France, [1667](#)
 McDormand, Frances, [226](#), [422](#), [429](#), [709](#), [733](#),
[1063](#), [1169](#), [1673](#)
 MacDougall, Randal, [1196](#)
 McDowall, Roddy, [67](#), [171](#), [986](#), [1319](#)
 MacDowell, Andie, [385](#), [404](#), [789](#), [928](#), [1063](#)
 MacDowell, Malcolm, [85](#), [478](#)
 MacFadden, Hamilton, [160](#)
 McGill, Everett, [962](#), [1612](#)
 MacGill, Moyna, [719](#)
 McGillis, Kelly, [27](#)
 McGinley, Sean, [987](#)
 MacGinnis, Niall, [72](#), [396](#), [553](#), [678](#), [1041](#), [1245](#),
[1329](#), [1619](#)
 McGiver, John, [735](#), [1042](#), [1806](#)
 McGoohan, Patrick, [138](#), [439](#), [651](#), [1135](#), [1185](#),
[1629](#)
 McGovern, Elizabeth, [281](#), [930](#), [1795](#)
 McGowan, Dorothy, [1693](#)
 MacGowran, Jack, [41](#), [216](#), [470](#), [1083](#), [1357](#)
 McGrath, Douglas, [1427](#)
 McGraw, Charles, [429](#), [520](#), [530](#), [637](#), [779](#),
[795](#), [1166](#), [1453](#), [1563](#), [1569](#)
 MacGraw, Ali, [1678](#)
 McGregor, Ewan, [356](#), [767](#), [1059](#), [1067](#)
 MacGuffin, [74](#), [280](#), [493](#), [595](#), [697](#), [823](#), [959](#),
[982](#), [993](#), [1065](#), [1133](#), [1629](#), [1643](#),
[1747](#)
 McGuill, Everett, [17](#)
 McGuire, Dorothy, [19](#), [179](#), [295](#), [891](#), [1444](#)
 McGuire, Kathryn, [1484](#)
 Machado-Graner, Milo, [1818](#)
 Machine à explorer le temps (la), *voir* Time
 machine (the)
 McHugh, Frank, [758](#), [824](#), [1028](#), [1113](#), [1241](#),
[1308](#), [1756](#)
 McIntire, John, [81](#), [112](#), [116](#), [221](#), [419](#), [471](#),
[541](#), [594](#), [626](#), [975](#), [1036](#), [1264](#), [1303](#),
[1428](#), [1703](#)

McIntire, Tim, **1460**
 McKellar, Don, **137**
 McKellen, Ian, **1141**
 McKern, Leo, **7, 455, 651, 1391, 1629, 1728**
 MacKintosh man (the), **819**
 McKinney, Bill, **26, 726, 1462, 1470**
 McKinney, Nina Mae, **641, 1288, 1530**
 MacLachlan, Kyle, **48, 162, 305, 498, 1051**
 McLaglen, Cyril, **931**
 McLaglen, Victor, **34, 230, 415, 667, 938, 1268, 1407, 1587**
 MacLaine, Shirley, **39, 52, 81, 1092, 1301, 1699**
 MacLane, Barton, **1003, 1474, 1802**
 McLaren, Hollis, **1638**
 McLeod, Norman Z., **306, 823, 876, 1525**
 McLiam, John, **98**
 MacLiammóir, Micheál, **1020**
 McLuhan, Marshall, **61, 116, 724**
 MacMahon, Aline, **30, 706, 733, 786, 872, 1113, 1664**
 McManus, Michael, **600**
 McMillan, Kenneth, **930**
 MacMurray, Fred, **81, 1644**
 MacMurray, Fred, **629, 1003, 1239, 1273, 1476, 1483, 1519**
 McNally, Stephen, **239, 346, 626, 1107, 1468, 1524**
 Mac Orlan, Pierre, **137**
 Mac Orlan, Pierre, **1017, 1053**
 Macpherson, Kenneth, **214**
 McQueen, Butterfly, **161, 476, 585, 995**
 McQueen, Steve, **146, 351, 513, 1033, 1530, 1678**
 McQueen, Steve (réalisateur), **266, 484, 1472**
 Macabre, **1116**
 Macadam à deux voies, *voir* Two-lane black-top
 Macadam cowboy, **67, 735**
 Mackaill, Dorothy, **641**
 Macao, l'enfer du jeu, **1042**
 Macario, **697**
 Macbeth, **675**
 Maccarthysme, **16, 142, 204, 268, 538, 634, 854, 865, 917, 1328, 1339, 1457, 1517, 1523, 1632, 1740**
 Macdonald, Kelly, **767, 1020, 1093, 1094, 1379**
 Macdonald, Kevin, **1603**
 Macedo, Rita, **473, 693**
 Machida, Hiroko, **877**
 Mackendrick, Alexander, **134, 154, 495, 757, 852, 1043, 1174, 1461, 1628**
 Mackenzie, Alex, **757**
 Mackenzie, John, **49**
 Mackie, Hugh, **1700**
 Macnee, Patrick, **1040, 1131, 1222**
 Macready, George, **50, 60, 118, 344, 740, 849, 1138, 1339, 1689**
 Macy, William H., **108, 422, 1431**
 Mad detective, **205**
 Mad love, *voir* Mains d'Orlac (les)
 Mad Max 2, **850, 1463**
 Mad men, **1765**
 Madadayo, **971**
 Madame Baptiste, **318, 1531**
 Madame Bovary (Minnelli), **810**
 Madame Bovary (Renoir), **1028**
 Madame de . . . , **559, 1138**
 Madame Oyū, *voir* Oyū sama
 Madame porte la culotte, *voir* Adam's rib
 Madame Satan, **1415, 1505, 1751**
 Madame veut un bébé, *voir* Lady is willing (the)
 Madaras, József, **1231**
 Maddalena, zero in condotta, **351, 1467**
 Maddie, Ginette, **1191**
 Maddin, Guy, **36, 297, 316, 325, 431, 563, 688, 886, 950, 967, 1173, 1243, 1411, 1467, 1473, 1711**
 Maddow, Ben, **16, 1488**
 Made in Hong Kong, **224, 1150**
 Madeleine, **889**
 Mademoiselle, **1790**
 Mademoiselle Chambon, **1432**
 Mademoiselle Fifi, **7, 1296**
 Mademoiselle Gagne-tout, *voir* Pat and Mike
 Mademoiselle Julie, **242**
 Mademoiselle Vendredi, *voir* Teresa Venerdi
 Madianov, Roman, **1692**
 Mado, **353, 510**
 Madone gitane (la), **1507**
 Madonna, **284, 1120, 1482**
 Madres paralelas, **1761**
 Madriguera (la), **1689**
 Madruga, Teresa, **1702**
 Madsen, Michael, **204, 1078, 1425**
 Madsen, Virginia, **1817**
 Maeterlinck, Maurice, **621, 925**
 Mafféi, Claire, **107**

Mafioso, **215**
 Magee, Patrick, **190, 403, 478, 1156**
 Maggie (the), **757, 1083, 1534**
 Magic, **1366**
 Magicien d'Oz (le), *voir* Wizard of Oz (the)
 Magimel, Benoît, **448, 460, 497, 935, 1583, 1662, 1791**
 Magnani, Anna, **177, 290, 296, 346, 351, 504, 580, 857, 863, 979, 1310, 1675**
 Magni, Luigi, **187**
 Magnier, Pierre, **28, 1147, 1577, 1677**
 Magnificent Ambersons (the), *voir* Splendeur des Amberson (la)
 Magnificient obsession, **606**
 Magnificient obsession (Sirk), **971, 1348**
 Magnificient obsession (Stahl), **971, 1348**
 Magnificient seven (the), *voir* Sept mercenaires (les)
 Magnifique (le), **1595**
 Magnin, Claire, **1777**
 Magnolia, **108, 1063**
 Magnum force, **1676**
 Magoroku vivant, **907**
 Magre, Judith, **375, 1493, 1806**
 Magritte, René, **529**
 Maguelon, Pierre, **678, 681**
 Maguire, Tobey, **1673**
 Mahler, Gustav, **110, 199, 490, 796, 819, 840, 886, 944, 973, 1054, 1355, 1808**
 Mahler, **796, 1393**
 Maï, Franca, **1761**
 Maïakovski, Vladimir Vladimirovitch, **1360, 1553**
 Maigret et l'affaire Saint-Fiacre, **280, 1000**
 Maigret tend un piège, **1000**
 Mailer, Norman, **333**
 Mailfort, Maxence, **715**
 Maillan, Jacqueline, **908, 1487, 1492**
 Main (la), **1639**
 Main, Marjorie, **1202, 1302, 1670**
 Main au collet (la), **395, 1131**
 Main-basse sur la ville, **1681**
 Main du Diable (la), **49, 1053**
 Main noire (la), *voir* Black hand (the)
 Main qui venge (la), *voir* Dark city
 Main sur le berceau (la), **1302**
 Maine-Océan, **124, 1114**
 Mains d'Orlac (les), **791, 1164**
 Mains qui tuent (les), *voir* Phantom lady
 Mairesse, Valérie, **1172, 1492, 1535**
 Mais ça n'est pas une chose sérieuse, **123**
 Mais, qui a tué Harry ?, *voir* Trouble with Harry (the)
 Maison assassinée (la), **1455**
 Maison aux fenêtres qui rient (la), **1080**
 Maison dans l'ombre (la), *voir* On dangerous grounds
 Maison de bambou, **364, 584, 604, 975, 1092**
 Maison de Dracula (la), *voir* House of Dracula
 Maison de la 92^e rue (la), *voir* House on 92nd street (the)
 Maison de la rue Troubnaïa (la), **1303**
 Maison des bois (la), **488**
 Maison des étranger (la), *voir* House of stranger
 Maison du Diable (la), **199, 513**
 Maison du docteur Edwardes (la), *voir* Spellbound
 Maison du Maltais (la), **384**
 Maison et le monde (la), **214**
 Maison rouge (la), *voir* Red house (the)
 Maison sous la mer (la), **942**
 Maison sur la colline (la), **609**
 Maistre, François, **253, 323, 341, 611, 1314**
 Maître de Ballantrae (le), **991, 1559, 1721, 1768**
 Maître de guerre (le), *voir* Heartbreak ridge
 Maître de la prairie (le), *voir* Sea of grass (the)
 Maître de marionnettes (le), **807**
 Maître du gang, *voir* Undercover man (the)
 Maître du logis (le), **1149**
 Maître Zaccharius, **968**
 Maîtres du temps (les), **1477**
 Maîtres fous (les), **984**
 Maîtresse, **406, 1233**
 Maîtresse de fer (la), *voir* Iron mistress (the)
 Maîtresse du lieutenant français (la), **7**
 Maîtresses de Dracula (les), *voir* Brides of Dracula (the)
 Major and the minor (the), **547, 868**
 Major Barbara, **257, 336**
 Major Dundee, **763**
 Makavejev, Dušan, **379, 934, 1515**
 Make way for tomorrow, **1333**
 Maki, Yōko, **371**
 Makk, Károly, **356, 803, 1254**
 Mako, **933**
 Makovetski, Sergueï, **215, 572, 977, 1367**

Mala educación (la), *voir* Mauvaise éducation (la)
 Mala noche, **417**
 Maladie de Sachs (la), **462**
 Malaparte, Curzio, **36, 145**
 Malavoy, Christophe, **1631, 1643**
 Malden, Karl, **65, 105, 110, 306, 346, 437, 570, 645, 662, 865, 1001, 1229, 1471**
 Male and female, *voir* Admirable Crichton (l')
 Malédiction de la Panthère rose (la), *voir* Revenge of the Pink Panther
 Malédiction des hommes-chats (la), *voir* Curse of the cat people (the)
 Malet, Léo, **1567**
 Malet, Pierre, **465**
 Malgré la nuit, **961**
 Malherbe, François de, **839**
 Malibran (la), **1384**
 Malick, Terrence, **149, 388, 408, 702, 836, 996, 1025, 1162, 1327, 1605**
 Malin (le), *voir* Wise blood
 Malinconico automno, **834**
 Malkovich, John, **42, 244, 429, 472, 652, 722, 802, 1101, 1437, 1482, 1752**
 Malle, Louis, **339, 346, 441, 447, 450, 458, 573, 715, 766, 805, 879, 1081, 1086, 1143, 1317, 1436, 1493, 1638, 1648, 1731, 1823**
 Malle de Singapour (la), *voir* China seas
 Malleson, Miles, **169, 220, 453, 474, 778, 1223, 1570**
 Mallet-Stevens, Robert, **925**
 Mallick, Ranjit, **1767**
 Malmkrog, **966**
 Malmjö, Jan, **469, 1085**
 Malmsten, Birger, **318, 427, 1189, 1234, 1278, 1482**
 Malombra, **11, 101, 126, 508, 1215, 1219**
 Malone, Dorothy, **3, 14, 458, 720, 890, 1010, 1273, 1573, 1599, 1619**
 Malory, Thomas, **1319**
 Malraux, André, **704, 1098, 1255**
 Maltese falcon (the), *voir* Faucon maltais (le)
 Maltin, Leonard, **843**
 Malyon, Eily, **377, 492, 1689, 1756**
 Maman a cent ans, **715, 1691**
 Maman et la putain (la), **1051**
 Maman Küsters s'en va au Ciel, **1683**
 Maman très chère, *voir* Mommy dearest
 Mamma Roma, **979**
 Mammuth, **205**
 Mamonov, Piotr, **85, 560**
 Mamou, Sabine, **880, 1252**
 Mamoulian, Rouben, **226, 345, 380, 678, 731, 920, 986, 1035, 1543, 1574, 1826**
 Man between (the), *voir* Homme de Berlin (l')
 Man from Laramie (the), *voir* Homme de la plaine (l')
 Man from the Alamo (the), **254**
 Man hunt, **9, 232, 1065**
 Man I love (the), **942**
 Man in grey (the), **545**
 Man in the attic, **806, 914**
 Man in the Moon, **817**
 Man in the saddle, **1456**
 Man in the white suit (the), *voir* Homme au complet blanc (l')
 Man in the wilderness, **357, 1290**
 Man of Aran, **150, 455, 1276**
 Man of the West, **1281**
 Man on the flying trapeze, **1245**
 Man on the Moon, **277, 1224**
 Man's castle, **631, 808**
 Man wanted, **1271**
 Man who fell to Earth (the), *voir* Homme qui venait d'ailleurs (l')
 Man who knew too much (the), *voir* Homme qui en savait trop (l')
 Man who laughs (the), **577**
 Man who loved Cat Dancing (the), *voir* Fantôme de Cat Dancing (le)
 Man who never was (the), **945**
 Man who shot Liberty Valance (the), *voir* Homme qui tua L. Valance (l')
 Man who wasn't there (the), *voir* Barber (the)
 Man who watched trains go by (the), *voir* Homme qui regardait passer les trains (l')
 Man who would be king (the), **1571**
 Man with the gun, **1651**
 Man with the golden arm (the), *voir* Homme au bras d'or (l')
 Man with the golden gun (the), **1426**
 Man without a star, **206, 800**
 Manabe, Riichirō, **1512**
 Manchurian candidate (the), **1328**
 Mancini, Henry, **808, 929, 1475, 1620, 1639**
 Mander, Miles, **856**
 Manderlay, **1428, 1477**

Mandingo, 484, 638, 669, **791**
Mandy, **154**
Mané, Doura, 312
Manèges, 524, **1729**
Manès, Gina, 247, 860, 1062, 1168
Manesse, Gaspard, 450
Manet, Édouard, 211, 1267
Manfredi, Nino, 173, 187, **301**, 405, 941, 942, 1060, 1388, 1479, 1749
Mangano, Silvana, 9, 86, 110, 132, 134, 479, 632, 1433, 1440, 1656, 1681, 1819
Mangold, James, **1410**
Manhattan, **152**
Manhattan melodrama, 300, **660**
Manhattan murder mystery, **1061**
Manheim, Camryn, 1655
Manille, **633**
Manivel, Damien, **1794**
Manji, **445**
Mankiewicz, Herman J., 472
Mankiewicz, Joseph L., **47**, **51**, **98**, **126**, **151**, 347, **464**, **588**, **606**, **610**, **801**, **848**, 863, **986**, **1014**, **1145**, **1237**, **1297**, **1524**, **1583**, **1732**
Mann, Anthony, **6**, **30**, **34**, **81**, **221**, **245**, **402**, **520**, **533**, **612**, **626**, **679**, **779**, 836, **891**, **1025**, **1218**, **1231**, **1281**, **1383**, **1393**, **1488**, **1496**, **1573**
Mann, Claude, 554, 1050, 1352
Mann, Daniel, **1352**
Mann, Klaus, 701
Mann, Michael, **300**, **833**, **872**, **1012**, **1437**, **1689**
Mann, Thomas, 110, 586, 701
Manners, David, 1271, 1521
Mannhardt, Renate, 572, 1328
Manni, Ettore, 1687
Manoir tragique (le), *voir* Jassy
Manojlović, Miki, 420
Manon, **390**, 1566, 1816
Manon des sources, **124**, 1391, 1635
Mansart, Claude, 1520, 1565
Mansart, Marie, 1729
Mansell, Clint, 838
Mansfield, David, 392, 665
Mansfield, Jayne, 44, 120, 826, 1386
Manslaughter, **74**
Manson, Hélène, 91, 282, 384, 424, 595, 607, 674, 724, 880, 1367, 1578
Manteau (le), **303**
Mantegna, Joe, 55, 461, 1300
Manuel, Denis, 1109, 1128, 1422, 1570
Manuel, Robert, 727
Manuscrit trouvé à Saragosse (le), **496**, 840
Manville, Lesley, 75, 637, 736, 782, 785, 887, 1243
Manzanares el Real, 245, 416, 612, 703, 1069
Manzoni, Alessandro, 191
Manœuvre, **1696**
Mara, Rooney, 1460, 1548
Marais, Jean, 82, 290, 524, 581, 681, 718, 1137, 1183, 1224, 1298, 1424, 1441, 1447, 1820
Maranne, André, 808, 890, 1639
Marathon d'automne, 259, **992**
Marathon man, **228**, 843
Maraudeurs attaquent (les), *voir* Merrills's marauders
Marbœuf, Jean, **747**, **1109**, **1570**
Marceau, Sophie, 436, 1200, 1513, 1614
Marcello, Pietro, **1794**
March, Fredric, 237, 321, 377, 394, 459, 678, 729, 754, 773, 1146, 1474, 1800
Marchal, Georges, 154, 416, 558, 682, 1309, 1314, 1376, 1762, 1830
Marchand, Colette, 628
Marchand, Corinne, 1482
Marchand, Guy, 430, 477, 607, 747, 953, 997, 1044, 1109, 1196, 1464, 1567, 1570
Marchand, Henri, 773
Marchand, Nancy, 939, 955, 1203
Marchand des quatre saisons (le), **352**
Marchat, Jean, 2, 588
Marche à l'ombre, **1761**
Marché de brutes, *voir* Raw deal
Marche sur Rome (la), *voir* Marcia su Roma (la)
Marchese del Grillo (il), **911**
Marche militaire américaine, 99, 867, 1470, 1585, 1699
Marcia su Roma (la), **835**
Marco, Paul, 596, 1029, 1642
Marcon, André, 396, 1006
Marconi, Lana, 262, 263, 568, 909, 1408
Marcuzzo, Elio, 100
Marcy, Claude, 224, 741
Marèse, Janie, 1560
Mareuil, Philippe, 1296

Marey, Étienne-Jules, [563](#)
Margaritis, Gilles, [56](#)
Margo, [109](#), [1007](#)
Margolis, Mark, [1705](#)
Marguerite de la nuit, [1053](#)
Mari, Annu, [578](#)
Mari de la femme à barbe (le), *voir* Donna scimmia (la)
Mari de Léon (le), [731](#)
María Candelaria, [1278](#)
Maria Chapdelaine, [456](#)
Mariage de Chiffon (le), [442](#)
Mariage de minuit (le), *voir* Piccolo mondo antico
Mariage est pour demain (le), *voir* Tennessee's partner
Mariage royal, *voir* Royal wedding
Mariage de Maria Braun (le), [877](#), [1360](#), [1435](#)
Mariage de prince, [1700](#)
Marian, Ferdinand, [1205](#)
Marié, Nicolas, [1714](#)
Marie-Martine, [384](#), [958](#)
Mariée était en noir (la), [9](#), [610](#)
Marielle, Jean-Pierre, [477](#), [565](#), [671](#), [746](#), [969](#), [1198](#), [1228](#), [1278](#), [1331](#), [1346](#), [1412](#), [1413](#), [1524](#), [1624](#), [1664](#)
Marillier, Garance, [1772](#)
Marin, Christian, [1407](#), [1626](#)
Marin, Jacques, [280](#), [808](#), [867](#)
Marinelli, Luca, [1794](#)
Maris aveugles, *voir* Blind husbands
Maris et femmes, *voir* Husbands and wives
Maris, les femmes, les amants (les), [607](#)
Marius, [378](#), [590](#), [1665](#)
Marivaux, [375](#), [1427](#), [1627](#)
Mark Dixon, détective, *voir* Where the sidewalk ends
Mark of the vampire, [652](#)
Mark of Zorro (the) (Mamoulian), [920](#)
Mark of Zorro (the) (Niblo), [85](#), [129](#), [225](#), [920](#), [1483](#), [1523](#)
Marken, Jane, [282](#), [308](#), [421](#), [524](#), [682](#), [870](#), [889](#), [1013](#), [1027](#), [1096](#), [1124](#), [1304](#), [1613](#), [1729](#)
Marker, Chris, [316](#), [617](#), [630](#), [726](#), [1162](#), [1217](#)
Marketa Lazarová, [1391](#)
Markham, Kika, [1623](#)
Markina, Nadejda, [1255](#)
Marlaud, Philippe, [283](#), [336](#)
Marley, John, [461](#), [984](#), [1345](#)
Marlowe, Christopher, [329](#)
Marlowe, Hugh, [36](#), [37](#), [139](#), [187](#), [421](#), [588](#), [853](#), [1397](#), [1493](#), [1641](#)
Marly, Florence, [520](#), [1379](#), [1631](#), [1701](#)
Marmaï, Pio, [1819](#)
Marmont, Percy, [270](#), [946](#), [1049](#), [1197](#)
Marnie, [1068](#), [1313](#), [1751](#)
Marquand, Christian, [111](#), [751](#), [1722](#)
Marquand, Serge, [1109](#)
Marque du tueur (la), [578](#)
Marqué par la haine, [1448](#)
Marqués, María Elena, [1538](#)
Marquet, Mary, [592](#), [814](#), [1420](#)
Marquis s'amuse (le), *voir* Marquese del Grillo (il)
Marquise d'O... (la), [717](#)
Marr, Kristian, [961](#)
Marriage circle (the), [511](#), [1474](#)
Marrying kind (the), [467](#), [1274](#)
Mars attacks, [542](#), [1197](#)
Mars, Kenneth, [552](#), [1552](#)
Mars, Séverin, [1147](#), [1419](#)
Marsac, Laure, [752](#), [1674](#)
Marsan, Eddie, [376](#)
Marseillaise (la), [1100](#), [1306](#)
Marsh, Carol, [778](#), [1680](#)
Marsh, Jean, [5](#)
Marsh, Linda, [984](#)
Marsh, Mae, [445](#)
Marshall, Brenda, [202](#)
Marshall, E. G., [264](#), [622](#), [856](#), [957](#), [1334](#)
Marshall, George, [213](#), [575](#), [1294](#)
Marshall, Herbert, [13](#), [79](#), [90](#), [92](#), [129](#), [332](#), [440](#), [527](#), [595](#), [828](#), [918](#), [995](#), [1102](#), [1168](#), [1256](#), [1286](#), [1622](#), [1816](#)
Marshall, James, [1051](#)
Marshall, Joan, [72](#)
Marshall, Tonie, [1823](#)
Marshall, Tully, [155](#), [365](#), [426](#), [1259](#), [1263](#), [1378](#), [1609](#), [1803](#)
Marteau des sorcières (le), [1540](#)
Martel, Laura, [359](#)
Martel, Lucrecia, [1792](#)
Martell, Saul, [118](#)
Martha, [353](#), [1683](#)
Marthouret, François, [883](#), [951](#), [1262](#), [1666](#), [1748](#)
Martin, Dean, [52](#), [676](#), [832](#), [1301](#), [1586](#), [1703](#)

Martin, Dewey, **402**
 Martin, Francis, **1525**
 Martin, George R. R., **1130**
 Martin, Jean, **119, 251, 1375**
 Martin, Ross, **1657**
 Martin, Stacey, **1535**
 Martin, Stacy, **1777**
 Martin, Steve, **1734**
 Martin, Strother, **395, 1282, 1460**
 Martin Eden, **1794**
 Martin Roumagnac, **618, 759**
 Martinelli, Elsa, **256, 623, 933, 1335**
 Martinelli, Jean, **50, 395**
 Martínez, Fele, **680, 1770, 1792**
 Martínez, Joaquín, **561, 1607**
 Martíñez, Nacho, **1110**
 Martínez de Hoyos, Jorge, **1194**
 Marton, Andrew, **738, 1292**
 Maruyama, Osamu, **1822**
 Maruyama, Sadao, **393**
 Marvin, Lee, **44, 222, 337, 501, 598, 635, 684, 740, 939, 986, 1038, 1095, 1107, 1209, 1216, 1335, 1341, 1348, 1798**
 Marx, Karl, **75, 116**
 Marx Brothers, **109, 306, 310, 362, 747, 876, 884, 1216, 1241, 1313, 1386, 1436, 1504, 1667**
 Mary et Max, **1325**
 Mary Poppins, **19**
 Mary Reilly, **722**
 Masaan, **1539**
 Maselli, Francesco, **56**
 M*A*S*H, **501, 756, 1315**
 Masina, Giuletta, **11, 525, 883, 1176, 1290, 1297, 1335, 1559, 1656**
 Mask of Dimitrios (the), **1107**
 Mask of Fu-Manchu (the), **1555**
 Mason, James, **42, 67, 73, 216, 240, 245, 261, 329, 495, 537, 545, 569, 641, 806, 810, 812, 819, 987, 992, 993, 1014, 1039, 1055, 1115, 1154, 1179, 1237, 1318, 1423, 1504, 1580, 1617, 1641**
 Masque aux yeux verts (le), *voir* Wicked lady (the)
 Masque de cuir, *voir* Ring (the)
 Masque de fer (le) (Decoin), **1447**
 Masque de fer (le) (Dwan), **1443**
 Masque du démon (le), **641**
 Masques, **672, 760**
 Masques de cire, *voir* Mystery of the wax museum
 Massacre, **1799**
 Massacre à la tronçonneuse, **26, 1351, 1603**
 Massacre de Fort Apache, *voir* Fort Apache
 Massacreurs du Kansas (les), *voir* Stranger wore a gun (the)
 Massalitinova, Varvara, **1663**
 Massard, Yves, **1701**
 Massari, Lea, **9, 259, 416, 512, 763, 863, 1387, 1641, 1699, 1823**
 Massey, Anna, **5, 453, 780**
 Massey, Raymond, **5, 289, 333, 448, 502, 508, 553, 900, 1027, 1168, 1238, 1259, 1315, 1454, 1509**
 Massine, Léonide, **104, 1322**
 Master (the), **623**
 Master and commander, **1349**
 Mastroianni, Chiara, **814, 1232, 1383, 1694**
 Mastroianni, Marcello, **18, 23, 107, 134, 140, 168, 189, 236, 293, 308, 335, 620, 623, 655, 673, 753, 780, 819, 1174, 1238, 1388, 1455, 1467, 1503, 1620, 1622, 1656, 1694, 1737**
 Masuda, Toshio, **1213**
 Masumura, Yasuzō, **127, 165, 445, 876, 975, 1492**
 Masur, Richard, **1056**
 Mata Hari, **19, 808**
 Matador, **1110, 1163**
 Matarazzo, Heather, **345**
 Matarazzo, Raffaello, **120, 217, 279, 320, 335, 439, 558, 777, 834, 842, 1269, 1454, 1464, 1466**
 Match point, **136, 1039, 1457, 1465**
 Maté, Rudolph, **121, 957, 1416**
 Matelot 512 (le), **1684**
 Maternelle (la) (Benoît-Lévy), **1616**
 Maternité éternelle, **1796**
 Mathé, Édouard, **487, 959, 1645**
 Mather, Aubrey, **1091, 1259**
 Matheson, Richard, **570, 684, 741, 744, 1240, 1607**
 Mathis, Milly, **4, 124, 590, 1374, 1667, 1708, 1716**
 Mathot, Léon, **1168**
 Mathou, Jacques, **1826**
 Mathusalem, **285**
 Matinee idol (the), *voir* Bessie à Broadway

Matin des magiciens (le), 94, 264, 388, 505, 1023, 1131, 1296, 1665, 1727
 Matiouette (la), 289, 386, 840, 1465
 Matrix (the), 758, 1076, 1261
 Matsubara, Chieko, 386
 Matsuda, Eiko, 840, 913
 Matsuda, Ryūhei, 1324
 Mattes, Eva, 549, 792, 908, 1435
 Matthau, Walter, 142, 280, 519, 800, 1087, 1154, 1335, 1349, 1635
 Matthews, Francis, 100
 Mattoli, Mario, 296
 Mattotti, Lorenzo, 1789
 Mature, Victor, 218, 299, 336, 429, 452, 495, 679, 1107, 1141, 1571, 1659
 Maudite Aphrodite, *voir* Mighty Aphrodite
 Maudits (les), 223, 1379
 Maugham, W. Somerset, 129, 180, 527, 882, 1049, 1266, 1332, 1508, 1816
 Mauldin, Bill, 550
 Maupassant, Guy de, 111, 186, 318, 477, 576, 1045, 1122, 1296, 1531
 Maupi, Marcel, 590, 624, 826, 937, 1385, 1408, 1618
 Mauprat, 677, 1005
 Maura, Carmen, 64, 186, 194, 370, 928, 1110, 1374, 1624
 Mauriac, François, 361, 827
 Maurice, 1365
 Maurier, Claire, 521, 797, 958, 1737
 Maurier, Daphne du, 4, 65, 823, 864, 1056
 Maurier, George du, 949
 Maurier, Gerald du, 710
 Maurin, Yves-Marie, 1733
 Maurus, Gerda, 252, 517
 Maury, Jean-Louis, 120, 1456
 Mauvais chemin (le), *voir* Viaccia (la)
 Mauvais coups (les), 718, 895
 Mauvaise éducation (la), 680, 1108, 1339
 Mauvaise graine, 1408
 Maverick, 836
 Max, Edwin, 115, 1616
 Max et les ferrailleurs, 48, 763, 1592
 Maxey, Paul, 429
 Maximilienne, 574, 598, 629, 1007, 1306, 1618
 Maxudian, Max, 247, 1147
 Maxwell, Lois, 195, 255, 778, 1199, 1222, 1223, 1569, 1728
 May, Elaine, 770, 1825
 May, Hans, 740
 May, Joe, 962
 May, Mathilda, 911
 Maya, Adele, 1802
 Mayehoff, Eddie, 328
 Mayer, Louis B., 156, 1711
 Mayerling, 480
 Mayniel, Juliette, 138, 711, 1520, 1590
 Mayo, Alfredo, 1193, 1692
 Mayo, Archie, 511, 828, 1667
 Mayo, Virginia, 237, 733, 823, 825, 895, 912, 1517, 1619, 1723
 Mayor, Antoine, 246, 1736
 Mayor of Hell (the), 511, 1546
 Maysles (frères), 439, 1524
 Mazière, Francis, 1296
 Mazurki, Mike, 37, 141, 222, 377, 645, 747, 1125, 1141
 Mazursky, Paul, 834, 1074, 1650
 McCowen, Alec, 5, 981
 Meacham, Anne, 1238
 Mean streets, 104
 Meaning of life (the), *voir* Monty Python : le sens de la vie
 Meantime, 366
 Meat, 1696
 Mécanique quantique, 226, 475, 1475
 Mécano de la "General" (le), 585
 Méchard, Anne, 1088
 Médée, 1425, 1681
 Medeiros, Inês de, 1627
 Medeiros, Maria de, 714, 1173, 1383
 Medico della Mutua (il), 750
 Medin, Harriet, 107, 668, 1249, 1559
 Medina, Patricia, 218, 981
 Medřická, Dana, 894
 Medvedkine, Alexandre, 316, 630, 925
 Meek, Donald, 477, 554, 850, 1266, 1660
 Meeker, Ralph, 34, 720, 1089, 1090, 1108, 1138, 1302, 1364, 1461
 Meerson, Lazare, 1191
 Meet John Doe, 229, 1433
 Meet me in Saint Louis, 420
 Mégère apprivoisée (la), 1407
 Mehrez, Ahmed, 894, 1124
 Mehta, Zubin, 508
 Meighan, Thomas, 74, 434, 1505
 Meilleure façon de marcher (la), 588
 Meilleure part (la), 1284, 1708

Meillon, John, **1463**
 Meinrad, Josef, **1636**
 Mein liebster Feind, **792**
 Meirelles, Fernando, **546, 1033**
 Meisner, Sanford, **770**
 Melamed, Fred, **475**
 Melancholia, **437**
 Melchior, Georges, **1031, 1111**
 Méliès, Georges, **360, 517**
 Mélinand, Monique, **308, 802, 1401, 1469, 1604, 1694, 1748**
 Melki, Claude, **313, 430, 953, 1413**
 Melki, Gilbert, **1172**
 Mélo, **232, 1307**
 Mélodie en sous-sol, **480, 1598**
 Mélodie pour un tueur, *voir* Fingers
 Melville, Herman, **715, 846, 1440, 1547**
 Melville, Jean-Pierre, **78, 149, 184, 226, 506, 600, 653, 698, 732, 1021, 1229, 1299, 1352, 1422, 1477, 1566, 1744**
 Melvin, Murray, **403, 961, 1393**
 Memento, **80, 326, 873**
 Mémoire (la), **1124, 1214**
 Mémoires de nos pères, *voir* Flags of our fathers
 Memories of murder, **372**
 Memorīzu, **710**
 Men (the), **1422**
 Men in war, **1488**
 Menace dans la nuit, *voir* He ran all the way
 Menaces, **274, 1380**
 Ménagerie de verre (la), **646, 1752**
 Menchikov, Oleg, **106, 175, 1371**
 Mendelssohn Bartholdy, Felix, **832**
 Mendes, Eva, **1260**
 Mendes, Saul, **215, 309, 534, 1516, 1782**
 Mendonça, Kleber, **1719**
 Mendoza, Víctor Manuel, **128, 158, 222, 625, 1493**
 Menez, Bernard, **370, 599, 790, 1114, 1253, 1352, 1693**
 Menjou, Adolphe, **122, 433, 511, 773, 1052, 1138, 1182, 1218, 1241, 1334, 1407, 1433, 1649**
 Menschen am Sonntag, **558, 1330**
 Mensonge d'une mère (le), *voir* Catene
 Mensonges d'État, *voir* Body of lies
 Menzel, Jiří, **95, 203, 276, 536, 607, 743, 868, 894, 1071, 1249, 1400, 1491**
 Menzies, William Cameron, **169, 871, 1454**
 Méphisto, **82, 586, 607, 701**
 Mépris (le), **950, 1744**
 Mer cruelle (la), *voir* Cruel sea (the)
 Mercader, María, **340, 344, 1747**
 Mercenaire de minuit (le), *voir* Invitation to a gunfighter
 Mercer, Johnny, **808, 1593**
 Merchant, Ismail, **42, 1324**
 Merchant, Vivien, **5, 484, 841**
 Merci la vie, **1676**
 Merci Patron, **613**
 Merci pour le chocolat, **382, 464**
 Mercier, Michèle, **506, 1565**
 Mercouri, Melina, **1185, 1188**
 Mercure, Monique, **1600**
 Merdier (le), *voir* Go tell the Spartans
 Mère (la) (Naruse), *voir* Okaasan
 Mère (la) (Poudovkine), **1160**
 Mère et fils, **931**
 Mère Jeanne des Anges, **1393, 1396**
 Mère Teresa, **55, 1764**
 Meredith, Burgess, **313, 355, 606, 662, 689, 1366, 1636**
 Merhar, Stanislas, **507, 669**
 Meriko, Maria, **116, 1455**
 Méril, Macha, **441, 540, 997, 1175, 1515, 1666, 1668, 1681, 1683, 1686**
 Mérimée, Prosper, **580**
 Merkel, Una, **442, 1099, 1177, 1268, 1271, 1294, 1355**
 Merlant, Noémie, **1767, 1770**
 Merlini, Marisa, **1313**
 Merlo maschio (il), **750**
 Merlusse, **1391**
 Merman, Ethel, **360, 702, 1665**
 Merrick, Ian, **383**
 Merrill, Dina, **782**
 Merrill, Gary, **556, 588, 1001**
 Merrill's marauders, **1345, 1348**
 Merry widow (the) (Lubistch), **865, 1271**
 Merry widow (the) (Stroheim), **977, 1378**
 Merveilleuse histoire de Mandy (la), *voir* Mandy
 Mes chers amis, *voir* Amici miei
 Mes universités, **1663**
 Mes voisins les Yamada, **582, 1786**
 Mesguich, Daniel, **951, 1485**
 Meshi, **1481**
 Mesquida, Roxane, **961**

Mesrine, **191**, **300**
 Messa è finita (la), **504**, **1468**
 Messenger (le), *voir* Go-between (the)
 Messaline, **1601**
 Messemer, Hannes, **294**, **1527**
 Mestral, Armand, **887**
 Mészáros, Márta, **701**, **1787**, **1818**, **1821**
 Metello, **209**, **842**, **1119**, **1801**
 Météore de la nuit (le), *voir* It came from outer space
 Métier des armes (le), **1401**
 Métitz, Michèle, **1628**
 Metropolis, **184**, **253**, **257**, **308**, **1011**
 Metz, Janus, **1280**
 Meunier, Raymond, **22**
 Meurisse, Paul, **561**, **578**, **736**, **1193**, **1352**, **1422**, **1733**, **1756**
 Meurs un autre jour, *voir* Die another day
 Meurtre, *voir* Murder
 Meurtre à Montmartre, *voir* Reproduction interdite
 Meurtre à Yoshiwara, **1567**
 Meurtre au soleil, *voir* Evil under the sun
 Meurtre d'un bookmaker chinois, **169**, **943**
 Meurtre dans un jardin anglais, *voir* Draughtsman's contract (the)
 Meurtre mystérieux à Manhattan, *voir* Manhattan murder mystery
 Meurtre par décret, *voir* Murder by decree
 Meurtre par procuration, *voir* Nightmare (Francis)
 Meurtres ?, **225**, **236**, **827**, **844**
 Meurtrière diabolique (la), *voir* Straight-jacket
 Meury, Anne-Laure, **336**
 Meyer, Emile, **300**, **495**, **541**, **1314**, **1339**
 Meyer, Joannes, **1149**
 Meylan, Gérard, **1658**
 Meyrink, Gustav, **546**
 Mézières, Myriam, **892**, **1278**, **1707**
 Mezzogiorno, Vittorio, **842**, **942**
 MGM, **156**, **174**, **404**, **420**, **431**, **489**, **605**, **612**, **706**, **792**, **810**, **865**, **901**, **1012**, **1313**, **1403**, **1415**, **1418**, **1711**, **1725**, **1753**, **1759**, **1806**
 Miagkov, Andreï, **640**
 Miao, Tien, **427**, **1476**
 Michael, **630**, **1648**
 Michael Collins, **1827**
 Micheaux, Oscar, **161**
 Michel, Dominique, **76**, **951**
 Michel, Gaston, **959**
 Michel, Marc, **22**, **115**, **252**
 Michelet, Michel, **404**
 Michell, Keith, **1185**
 Michi, Maria, **504**, **579**, **1084**, **1174**, **1249**
 Mickey one, **1637**
 Micki et Maude, **1266**
 Midareru, **666**
 Midi, gare centrale, *voir* Union station
 Midnight, **795**
 Midnight cowboy, *voir* Macadam cowboy
 Midnight in Paris, **1465**, **1591**
 Midnight in the garden, **1593**
 Midnight Mary, **1355**
 Midori, Mako, **876**
 Midsommar, **364**, **1760**, **1819**
 Mifune, Toshirō, **93**, **174**, **451**, **503**, **507**, **527**, **533**, **720**, **765**, **813**, **971**, **1033**, **1120**, **1134**, **1208**, **1221**, **1426**, **1588**, **1594**, **1597**, **1617**, **1666**
 Migenes, Julia, **1711**
 Mighty Aphrodite, **828**
 Mihaileanu, Radu, **121**, **239**, **817**
 Mihaita, George, **409**
 Mihashi, Tatsuya, **356**, **663**
 Miike, Takashi, **1826**
 Mikey and Nicky, **770**
 Mikhalkov, Nikita, **24**, **106**, **134**, **167**, **215**, **381**, **549**, **640**, **668**, **893**, **920**, **934**, **977**, **1156**, **1165**, **1298**, **1371**, **1486**
 Mikhoels, Solomon, **811**
 Miki, Satoshi, **1786**
 Mikkelsen, Mads, **622**, **969**, **1475**
 Miklos, Paulo, **296**
 Mikuni, Rentarō, **491**, **776**, **823**, **999**, **1025**, **1144**, **1655**, **1798**
 Mildred Pierce, **585**, **995**, **1711**
 Miles, Bernard, **8**, **363**, **885**
 Miles, Sarah, **455**, **606**, **911**, **939**
 Miles, Sylvia, **67**, **735**
 Miles, Vera, **44**, **510**, **1036**, **1089**, **1220**, **1282**, **1591**, **1769**
 Milestone, Lewis, **262**, **714**, **853**, **1332**, **1739**, **1828**
 Milhaud, Darius, **1098**
 Milián, Tomás, **107**, **703**, **771**, **1312**
 Milius, John, **561**, **1305**, **1722**
 Millais, Hugh, **1786**

Millais, John Everett, [77](#)
 Milland, Ray, [35](#), [50](#), [188](#), [234](#), [270](#), [344](#), [363](#),
 [543](#), [547](#), [700](#), [868](#), [1065](#), [1238](#), [1256](#),
 [1457](#), [1491](#), [1577](#), [1591](#), [1664](#)
 Mille et une nuits (les), [1253](#)
 1860, [725](#)
 1917, [1782](#)
 1941, [507](#), [868](#), [1197](#), [1351](#)
 1984, [1602](#), [1728](#)
 Millénium : les hommes. . . , *voir* Girl with the
 dragon tatoo (the)
 Millenium mambo, [480](#)
 Miller, Ann, [40](#), [511](#), [1348](#), [1416](#)
 Miller, Arthur, [1112](#)
 Miller, Bennett, [654](#)
 Miller, Bruce, [219](#), [651](#)
 Miller, Carl, [1182](#)
 Miller, Claude, [175](#), [411](#), [588](#), [675](#), [689](#), [997](#),
 [1044](#), [1602](#)
 Miller, David, [800](#)
 Miller, Dick, [176](#), [843](#), [1225](#), [1311](#), [1351](#), [1515](#)
 Miller, Frank, [277](#), [752](#), [1219](#)
 Miller, George, [850](#), [1714](#)
 Miller, Henry, [1052](#)
 Miller, Jason, [1216](#)
 Miller, Johnny Lee, [356](#), [767](#), [862](#)
 Miller, Mandy, [134](#), [154](#)
 Miller, Patsy Ruth, [1327](#)
 Miller, Penelope Ann, [1214](#)
 Miller's crossing, [1738](#)
 Millet, Christiane, [664](#)
 Milliardaire pour un jour, *voir* Pocketful of mi-
 racles
 Million (le), [107](#), [841](#)
 Million dollar baby, [192](#), [411](#), [433](#)
 Million dollar legs, *voir* Folies olympiques
 Millot, Charles, [41](#)
 Mills, John, [267](#), [368](#), [455](#), [571](#), [618](#), [760](#), [885](#),
 [1242](#), [1561](#)
 Mills, Juliet, [505](#)
 Mills, Juliette, [470](#)
 Mills, Mort, [1036](#), [1557](#)
 Milo, Sandra, [18](#), [284](#), [294](#), [1067](#), [1198](#), [1290](#)
 Milou en mai, [1317](#)
 Milovanoff, Sandra, [581](#)
 Mimasu, Ako, [877](#)
 Mimieux, Yvette, [412](#), [991](#), [1592](#)
 Mimino, [865](#)
 Minamida, Yōko, [611](#)
 Minciotti, Esther, [1242](#), [1456](#)
 Mind reader (the), [1521](#)
 Mineo, Sal, [538](#), [645](#), [1810](#)
 Miner, Jan, [906](#)
 Mines de rien, [878](#)
 Mines du roi Salomon (les) (Marton), [738](#),
 [1292](#)
 Mines du roi Salomon (les) (Stevenson), [738](#),
 [1292](#)
 Ming, Miss, [205](#), [754](#)
 Mingand, Pierre, [858](#)
 Minghella, Anthony, [591](#), [713](#)
 Mingus, Charles, [439](#)
 Ministry of fear, [1065](#)
 Minne, l'ingénue libertine, [741](#), [1405](#)
 Minnelli, Liza, [1140](#)
 Minnelli, Vincente, [52](#), [71](#), [140](#), [174](#), [194](#),
 [212](#), [264](#), [412](#), [420](#), [615](#), [645](#), [782](#),
 [793](#), [810](#), [832](#), [932](#), [1176](#), [1250](#),
 [1290](#), [1326](#), [1329](#), [1383](#), [1390](#), [1405](#),
 [1469](#)
 Minnie and Moskowicz, [545](#), [647](#), [897](#)
 Minotis, Alexis, [756](#)
 Minuit à Paris, *voir* Midnight in Paris
 Minuit dans le jardin, *voir* Midnight in the gar-
 den
 Minuit. . . Quai de Bercy, [1434](#)
 Mio figlio professore, [924](#)
 Miou-Miou, [121](#), [175](#), [235](#), [430](#), [669](#), [768](#), [782](#),
 [1317](#), [1485](#), [1707](#)
 Miquel, Joëlle, [1532](#)
 Mira, Brigitte, [1087](#), [1338](#), [1506](#), [1515](#), [1642](#),
 [1683](#)
 Miracle à l'italienne, [301](#)
 Miracle à Milan, [37](#)
 Miracle au village, *voir* Miracle of Morgan Creek
 (the)
 Miracle des loups (le) (Bernard), [499](#), [1441](#)
 Miracle des loups (le) (Hunabelle), [1441](#)
 Miracle en Alabama, *voir* Miracle worker (the)
 Miracle of Morgan Creek (the), [1066](#), [1211](#),
 [1248](#), [1363](#)
 Miracle worker (the), [154](#), [859](#)
 Miraculé (le), [246](#), [274](#), [707](#)
 Mirage de la vie, *voir* Imitation of life (Sirk)
 Miranda, Isa, [11](#), [26](#), [390](#), [508](#), [1075](#), [1132](#),
 [1261](#), [1397](#), [1581](#)
 Mirande, Yves, [13](#), [703](#), [727](#), [1380](#), [1432](#),
 [1631](#)

Mirbeau, Octave, 157, 689, 1225
 Miroir (le), 12, **820**, 860, 1227
 Miroir à deux faces (le), **201**, 1670
 Miroir aux alouettes (le), **1195**
 Miroslava, 473, 541
 Mirren, Helen, 49, 216, 1020, 1073, 1319, 1640
 Mischka, **938**
 Mise à mort du cerf sacré, **761**
 Misérables (les) (Bernard), 1078, **1562**
 Misérables (les) (Bluwal), **883**
 Misérables (les) (Freda), **1078**
 Misfits (the), 346, **1112**
 Mishima, Yukio, 302, 918
 Misraki, Paul, 389
 Miss Mend, **259**
 Miss Peregrine's home for peculiar children, **1148**
 Missile, **728**
 Mission du commandant Lex (la), *voir* Springfield rifle
 Mississippi, **765**
 Missouri breaks (the), **98**, 162, 1245
 Mister Cory, **755**
 Mister Ed, 1703
 Mister 880, **179**
 Mister Freedom, **1190**
 Mister Moto, **485**, **1103**
 Mister Roberts, **1798**
 Mistons (les), **332**, 1628
 Mitchell, Cameron, 244, 1493, 1623
 Mitchell, Eddy, 477, 1374, 1441, 1492
 Mitchell, Millard, 31, 34, 36, 179, 515, 626, 934, 1585
 Mitchell, Thomas, 109, 181, 330, 344, 399, 445, 476, 477, 648, 828, 851, 988, 1094, 1287, 1293, 1333, 1447, 1474
 Mitchell, Yvonne, 363, 1377, 1421
 Mitchum, Robert, 90, 177, 227, 264, 266, 313, 314, 400, 455, 625, 637, 645, 677, 709, 875, 924, 1060, 1168, 1248, 1319, 1403, 1563, 1576, 1651, 1721, 1733
 Mito, Mitsuko, 884, 1045, 1520
 Mitra, Subrata, 153, 1034, 1459, 1743
 Mitrani, Michel, **613**, **1472**
 Mitrevski, Darko, **1541**
 Mitsui, Kōji, 515, 527, 672, 702, 1047, 1074, 1429, 1687
 Mitterand, Frédéric, 1185
 Miura, Mitsuko, 1813, 1822
 Miura, Tomokazu, 1786
 Mix, Tom, 1101
 Miyaguchi, Seiji, 685, 888, 930, 1047, 1208, 1389, 1492, 1597, 1726
 Miyake, Kuniko, 1357, 1497
 Miyazaki, Aoi, 489, 1354
 Miyazaki, Hayao, **56**, **125**, **240**, **355**, **435**, 577, 649, **729**, 770, **818**, **822**, 940, **1000**, **1149**, **1294**
 Miyazawa, Kenji, 29, 1695
 Miyoshi, Eiko, 661, 916, 1814
 Mizoguchi, Kenji, **16**, **57**, **77**, **131**, **186**, **295**, **302**, **317**, **448**, **561**, **604**, **610**, **611**, 679, **814**, **877**, **879**, **884**, 930, 1034, **1045**, **1143**, **1173**, **1236**, **1260**, **1490**, **1497**, 1769
 Mizukubo, Sumiko, 515, 717
 Mizuno, Kumi, 642
 Mizutani, Yaeko, 1567
 Mkrtchyan, Mher, 865
 Mnich, Geneviève, 1207, 1219
 Mnouchkine, Ariane, **650**
 Moati, Serge, **361**, 1797
 Mob (the), **1525**
 Moby Dick, **846**, 1656
 Mockery, **286**
 Mocky, Jean-Pierre, **21**, **152**, **155**, **225**, **246**, **258**, **274**, **316**, **352**, **359**, **370**, **406**, **408**, **520**, 578, **647**, **669**, **686**, 707, **731**, **880**, **908**, **909**, **968**, 1009, **1054**, 1146, **1211**, **1247**, **1254**, **1276**, **1278**, 1384, **1441**, **1492**, **1520**, **1531**, **1534**, **1536**, **1616**, **1648**, **1718**, **1736**
 Moctezuma, Carlos López, 222
 Model, **916**
 Model shop, 252, **1494**, 1692, 1727
 Moderato cantabile, **1310**
 Modern times, *voir* Temps modernes (les)
 Modernes (les), **1608**
 Modiano, Patrick, 1731
 Modot, Gaston, 30, 107, 499, 629, 703, 725, 734, 1013, 1017, 1034, 1226, 1293, 1306, 1344, 1409, 1493, 1577, 1767
 Modugno, Domenico, 632, 1261, 1444
 Moe no suzaku, **810**
 Möbius, 1091, 1477, 1778
 Moeschke, Edmund, 1152
 Moffat, Donald, 594, 856
 Mogambo, **1378**

Moguy, Léonide, **68, 598, 1471**
 Mohieddin, Mohsen, **716, 1124, 1778**
 Moi, Claude empereur, *voir* I, Claudius
 Moi, Grand-mère, Ilike et Illarion, **1550**
 Moi, Pierre Rivière, **712, 797**
 Moi qui ai servi le roi d'Angleterre, **1400**
 Moi, un Noir, **130**
 Moineaux (les), *voir* Sparrows
 Moineau (le), **313**
 Moissons du Ciel (les), *voir* Days of heaven
 Mōjū, *voir* Bête aveugle (la)
 Molander, Gustaf, **8, 319, 1669**
 Molière, Jean-Baptiste, **135, 556, 657, 731, 1225, 1332**
 Molière, **650**
 Molina, Alfred, **751, 836**
 Molina, Angela, **52, 1077, 1473**
 Molinaro, Édouard, **543, 1072, 1737, 1748**
 Moll, Dominik, **452, 1815**
 Moll, Georgia, **950, 1145**
 Mollenard, **1062, 1098**
 Mollo, Andrew, **187**
 Molly Maguires (the), **1620**
 Molnár, Ferenc, **539, 1306, 1672**
 Moloch, **108, 388, 837, 923, 1106, 1384**
 Môme (la), **812**
 Momie (la), *voir* Mummy (the)
 Mommy, **1279**
 Mommy dearest, **1711**
 Momo, Alessandro, **1016, 1731**
 Momoi, Kaori, **1059**
 Mon ami Ivan Lapchine, **243, 639, 861, 1012, 1747**
 Mon chemin, **894**
 Mon cher petit village, **536, 1249, 1491, 1525**
 Mon chien, **1735**
 Mon Dieu, comment suis-je tombée aussi bas ?, **312**
 Mon île, Färö, **145, 224, 385, 469, 1085, 1251, 1500, 1528**
 Mon mari et sa fiancée, *voir* Smart woman
 Mon nom est Personne, **251**
 Mon oncle, **21, 35, 323, 414, 690, 1067, 1332, 1626, 1792**
 Mon oncle Antoine, **1537**
 Mon oncle Benjamin, **543**
 Mon père avait raison, **125, 1646**
 Mon petit poussin chéri, *voir* My little chickadee
 Mon vingtième siècle, **1541**
 Mon voisin Totoro, **274, 729, 1149**
 Monaghan, Laurence de, **103, 1646**
 Monde d'Apu (le), *voir* Apur sansar
 Monde de Suzie Wong (le), *voir* World of Suzie Wong (the)
 Monde lui appartient (le), *voir* World in his arms (the)
 Monde ne suffit pas (le), *voir* World is not enough (the)
 Monde perdu (le), *voir* Lost world (the)
 Monde selon Garp (le), **525, 547, 1734**
 Monde sur le fil (le), *voir* Welt am Draht
 Mondrian, Piet, **1116**
 Mondwest, *voir* Westworld
 Mondy, Pierre, **595, 1804**
 Monfort, Sylvia, **1672**
 Monicelli, Mario, **216, 589, 605, 792, 911, 1430, 1440, 1516, 1622, 1720, 1737**
 Monkey business (Hawks), *voir* Chérie, je me sens rajeunir
 Monkey business (Marx), **876**
 Monnaie de singe, *voir* Monkey business (Marx)
 Monnet, Jacques, **1066**
 Monnier, Jackie, **1043**
 Monod, Jacques, **424, 671**
 Monogram (studio), **160, 1511**
 Monot, Jacques, **1748**
 Monroe, Marilyn, **40, 139, 471, 588, 775, 892, 1054, 1112, 1319, 1337, 1414, 1673, 1712, 1717**
 Monsarrat, Nicholas, **1327**
 Monseigneur, **1709**
 Monsieur Arkadin, **927, 981, 1107, 1292**
 Monsieur Fabre, **864**
 Monsieur Hire, **151, 1630**
 Monsieur Klein, **490**
 Monsieur Max, *voir* Signor Max (il)
 Monsieur Merci, *voir* Arigatō-san
 Monsieur Ripois, **1442**
 Monsieur Smith agent secret, *voir* Pimpernel Smith
 Monsieur Verdoux, **413, 608, 1781**
 Monsieur Vincent, **378**
 Monstre vient de la mer (le), *voir* It came from beneath the sea
 Monstres (les), **878**
 Monstres invisibles, *voir* Fiend without a face
 Montéhus, **950**

Mont Fuji et la lance ensanglantée (le), **1461**
 Montagnani, Renzo, **1512**
 Montagnards sont là (les), **722**
 Montagne sacrée (Fanck), *voir* Heilige Berg (der)
 Montalban, Ricardo, **645, 779, 1620**
 Montalembert, Thibault de, **15, 538**
 Montaña sagrada (la), **608, 1023, 1436, 1727**
 Montand, Yves, **96, 353, 618, 656, 815, 976, 1053, 1217, 1552, 1594, 1707, 1805**
 Montanelli, Indro, **294**
 Monte Carlo, **1271, 1504**
 Monte Cristo, **734, 1007**
 Monte là-dessus , *voir* Safety last
 Montée au ciel (la), *voir* Subida al cielo
 Monteiro, João César, **286, 315, 348, 515, 714, 907, 1275, 1354**
 Montenegro, Fernanda, **585, 968**
 Montero, Germaine, **727, 1442, 1447**
 Monterrey, Mercedes, **834**
 Montesano, Enrico, **1520**
 Montez, Maria, **694, 1709**
 Montgomery, Douglass, **631, 1128, 1435**
 Montgomery, Robert, **867, 1087, 1099, 1210, 1496, 1629**
 Montherlant, Henry de, **45**
 Montiel, Sara, **680, 1108, 1339**
 Montorgueil, Bernard, **1780**
 Montreur d'ombres (le), *voir* Schatten
 Monty Python, **7, 141, 199, 268, 616, 630, 976, 1097, 1605, 1728**
 Monty Python and the Holy Grail, **141, 1097, 1319**
 Monty Python : la vie de Brian, **630**
 Monty Python : le sens de la vie, **7**
 Monument Valley, **172, 230, 477, 510, 645, 667, 895, 938, 1139, 1298, 1571**
 Moon, So-ri, **1772, 1779**
 Moon and sixpence (the), **527, 1122, 1816**
 Moon over Parador, **249, 1074**
 Moonfleet, *voir* Contrebandiers de Moonfleet (les)
 Moonraker, **835, 1079**
 Moonrise kingdom, **709**
 Moontide, **828**
 Moore, Coleen, **380**
 Moore, David, **1397**
 Moore, Dennie, **1311**
 Moore, Dickie, **172, 828, 949, 1202, 1576**
 Moore, Dudley, **1212, 1266, 1631**
 Moore, Gar, **964, 1249**
 Moore, Juanita, **676**
 Moore, Julianne, **108, 305, 506, 1063, 1086, 1283, 1302, 1431, 1716**
 Moore, Michael, **613**
 Moore, Roger, **155, 255, 437, 604, 835, 981, 1079, 1222, 1426**
 Moore, Victor, **1333**
 Moorehead, Agnes, **118, 149, 330, 472, 539, 551, 606, 648, 706, 781, 901, 1348, 1414, 1419, 1423, 1468, 1526, 1689, 1758**
 Morace, Alessandro, **956**
 Moran, Dolores, **953, 1339**
 Morand, Paul, **406**
 Morante, Elsa, **1080**
 Morante, Laura, **36, 541, 907**
 Moravia, Alberto, **777, 838, 950, 1387**
 Mordioukova, Nonna, **549**
 More, **335**
 More the merrier (the), **898**
 Moreau, Gustave, **382**
 Moreau, Jeanne, **157, 225, 235, 246, 367, 382, 410, 441, 458, 490, 500, 522, 554, 559, 579, 610, 655, 736, 784, 1185, 1196, 1206, 1310, 1493, 1602**
 Moreau, Yolande, **205, 675, 754, 1374, 1666**
 Morel, François, **370, 1172**
 Morel, Gaël, **1226**
 Moreland, Mantan, **1511**
 Morell, André, **403, 824, 889, 965, 1223, 1508**
 Morelli, Rina, **85, 168, 411, 751, 842, 1030**
 Moreno, Antonio, **379**
 Moreno, Dario, **1301, 1594**
 Moreno, Marguerite, **54, 236, 659, 727, 771, 1272, 1450, 1489, 1562, 1667, 1744**
 Moreno, Rita, **1017**
 Moretti, Michèle, **1126, 1226**
 Moretti, Nanni, **36, 465, 504, 1468, 1680**
 Morgan, Frank, **254, 866, 901, 1250, 1314**
 Morgan, Harry, **50, 126, 402, 565, 810**
 Morgan, Michèle, **2, 42, 137, 201, 222, 411, 774, 1053, 1077, 1187, 1299, 1432, 1820**
 Morgan, Ralph, **380**
 Morgan, **75, 687**
 Morgenstern, Maia, **693**
 Mori, Kakuo, **448**

Mori, Masayuki, [93](#), [610](#), [663](#), [1045](#), [1113](#),
[1173](#), [1208](#), [1566](#), [1594](#), [1617](#), [1769](#),
[1796](#), [1813](#), [1814](#), [1821](#)
 Mori, Paola, [981](#)
 Mori, Toshia, [1169](#)
 Moriarty, Cathy, [1343](#)
 Moriarty, Michael, [1056](#), [1199](#)
 Morier-Genoud, Philippe, [49](#), [450](#), [1029](#), [1321](#)
 Morimoto, Kōji, [710](#)
 Morin, Edgar, [1472](#)
 Moriss, Frédéric, [487](#)
 Morita, Hiroyuki, [673](#)
 Moritzen, Hennings, [639](#)
 Morlay, Gaby, [13](#), [111](#), [112](#), [150](#), [236](#), [292](#),
[727](#), [1103](#), [1179](#), [1380](#), [1385](#), [1405](#),
[1830](#)
 Morley, Karen, [164](#), [422](#)
 Morley, Robert, [90](#), [243](#), [257](#), [443](#), [1188](#), [1355](#),
[1639](#), [1733](#)
 Mornas, Pierre-Olivier, [962](#)
 Morning glory, [1407](#)
 Moro, Aldo, [293](#)
 Morocco, [1052](#)
 Morricone, Ennio, [251](#), [260](#), [281](#), [484](#), [492](#),
[514](#), [638](#), [703](#), [830](#), [1071](#), [1174](#), [1309](#),
[1353](#), [1402](#), [1425](#), [1562](#), [1620](#), [1699](#),
[1801](#)
 Morris, Chester, [1099](#), [1496](#)
 Morris, Mary, [1435](#)
 Morrison, Bill, [970](#)
 Morrissey, David, [1379](#)
 Morrissey, Paul, [748](#)
 Morrow, Jeff, [542](#), [1653](#)
 Morse, David, [646](#), [1600](#)
 Morse, Robert, [1765](#)
 Mort à l'arrivée, *voir* D.O.A
 Mort à Venise, [110](#), [796](#), [1808](#)
 Mort aux troussees (la), [159](#), [208](#), [395](#), [496](#),
[547](#), [595](#), [625](#), [993](#)
 Mort d'un bûcheron (la), [765](#)
 Mort d'un cycliste, [342](#)
 Mort de Belle (la), [1748](#)
 Mort de Staline (la), *voir* Death of Stalin (the)
 Mort en ce jardin (la), [1309](#)
 Mort en direct (la), [1420](#)
 Mort en fraude, [1088](#)
 Mort en fuite (le), [1136](#)
 Mort n'était pas au rendez-vous (la), *voir* Con-
 flict
 Mort prend des vacances (la), *voir* Death takes
 a holiday
 Mort qui marche (le), *voir* Walking dead (the)
 Mort sur le Nil, *voir* Death on the Nile
 Mortal storm (the), [254](#), [631](#), [866](#), [1415](#)
 Morte vivante (la), [1797](#)
 Mortelle influence, *voir* Bad influence
 Mortelle randonnée, [997](#)
 Mortensen, Viggo, [347](#), [1105](#), [1330](#)
 Morton, Joe, [1115](#)
 Morton, Samantha, [1685](#)
 Morts suspectes, *voir* Coma (Crichton)
 Morts-vivants (les), *voir* White zombie
 Mosaffa, Ali, [337](#)
 Moschin, Gastone, [284](#), [461](#), [462](#), [605](#), [777](#),
[1451](#), [1512](#)
 Moscovitch, Maurice, [109](#), [806](#), [1333](#)
 Mosjoukine, Ivan, [60](#), [784](#), [1772](#), [1806](#)
 Mosquito coast (the), [1073](#), [1640](#)
 Moss, Arnold, [779](#)
 Moss, Carrie-Ann, [326](#), [1076](#)
 Moss, Elisabeth, [219](#), [651](#), [1765](#)
 Moss, Jack, [551](#)
 Moss rose, [218](#)
 Most dangerous game (the), *voir* Chasses du
 comte Zaroff (les)
 Mostel, Zero, [425](#), [1402](#), [1552](#)
 Mother India, [1376](#)
 Motoki, Masahiro, [786](#)
 Mottet, Alain, [883](#)
 Motyl, Vladimir, [1409](#)
 Mouche (la), *voir* Fly (the) (Cronenberg)
 Mouche noire (la), *voir* Fly (the) (Neumann)
 Mouchet, Catherine, [672](#), [1247](#)
 Mouchette, [798](#), [884](#)
 Mougialis, Anne, [464](#), [560](#)
 Moulder-Brown, John, [479](#), [539](#), [1136](#)
 Moulin, Charles, [1385](#), [1618](#)
 Moulin du Pô (le), [1275](#)
 Moulin-Rouge, [628](#), [1329](#), [1475](#)
 Moullet, Luc, [70](#), [313](#), [430](#), [659](#), [1510](#), [1523](#)
 Mouloudji, Marcel, [99](#), [179](#), [262](#), [674](#), [720](#),
[1009](#), [1267](#)
 Mountains of the Moon, [615](#)
 Mouriès, Auguste, [590](#)
 Mourir peut attendre, *voir* No time to die
 Mouse that roared (the), [1391](#)
 Mouskouri, Nana, [1260](#)
 Moussorgsky, Modeste, [617](#)

Moustaki, Georges, [365](#), [686](#)
 Mouton enragé (le), [592](#)
 Movin, Lisbeth, [455](#)
 Mowbray, Alan, [24](#), [280](#), [282](#), [299](#), [326](#), [336](#),
[404](#), [631](#), [1298](#), [1336](#), [1543](#), [1571](#)
 Moynot, Bruno, [733](#), [1717](#)
 Mozart, Wolfgang Amadeus, [38](#), [60](#), [536](#), [1371](#),
[1373](#), [1582](#), [1703](#)
 M15 demande protection, *voir* Deadly affair
 (the)
 Mr. Deeds goes to town, [1291](#), [1338](#)
 Mr. Sardonicus, [1180](#)
 Mr. Skeffington, [635](#)
 Mr. Smith goes to Washington, [648](#), [1338](#)
 Mr. Turner, [887](#)
 Mr. Wu, [905](#)
 Mrs. Parker and the vicious circle, [1762](#)
 Mud, *voir* Sur les rives du Mississippi
 Müde Tod (der), *voir* Trois lumières (les)
 Mühe, Ulrich, [178](#)
 Mukerji, Rani, [762](#)
 Mukherjee, Madhavi, [906](#), [1034](#), [1359](#)
 Mukherjee, Shaileen, [1034](#)
 Mulan, [723](#)
 Mulcahy, Russell, [113](#)
 Mule (the), [411](#)
 Mulholland Drive, [40](#), [162](#), [498](#), [700](#), [1348](#),
[1470](#), [1480](#)
 Mulkey, Chris, [1051](#)
 Mullen, Barbara, [1398](#)
 Müller, Ray, [1695](#)
 Muller, Paul, [722](#)
 Muller, Paul, [406](#), [1278](#)
 Müller-Stahl, Armin, [153](#), [156](#), [877](#), [1330](#)
 Mulligan, Carey, [182](#), [1133](#), [1472](#)
 Mulligan, Richard, [19](#), [138](#), [1266](#), [1401](#)
 Mulligan, Robert, [508](#), [817](#), [933](#), [1365](#), [1520](#),
[1654](#), [1671](#)
 Multi-handicapped, [728](#), [919](#)
 Mummy (the), [1046](#)
 Munch, Edvard, [367](#), [500](#), [526](#), [1190](#), [1297](#),
[1337](#)
 Münchhausen, [859](#), [1605](#)
 Mundin, Herbert, [453](#)
 Mungiu, Cristian, [1368](#), [1651](#)
 Muni, [64](#), [157](#), [611](#), [704](#), [1314](#)
 Muni, Paul, [422](#), [444](#), [761](#), [1372](#)
 Munk, Andrzej, [1134](#)
 Muñoz, Amparo, [1691](#)
 Munshin, Jules, [1348](#)
 Munson, Ona, [476](#), [1141](#)
 Muppet show (the), [1626](#)
 Mur des ténèbres (le), *voir* High wall
 Mur du son (le), *voir* Sound barrier (the)
 Mur invisible (le), *voir* Gentleman's agreement
 Mur murs, [466](#), [548](#), [880](#)
 Murat, Jean, [290](#), [458](#), [1450](#)
 Murata, Chieko, [1822](#)
 Murder, [252](#), [918](#), [1610](#)
 Murder by contract, [1118](#)
 Murder by decree, [1115](#)
 Murder, my sweet, [1125](#)
 Murder on the Orient-Express, [1132](#)
 Murders of the black museum, *voir* Crimes au
 musée des horreurs
 Murders in the rue Morgue, *voir* Double as-
 sassinat
 Murger, Henry, [879](#), [1190](#)
 Murgia, Tiberio, [1388](#), [1440](#), [1737](#)
 Muriel, [39](#), [656](#), [1148](#), [1201](#), [1221](#), [1307](#), [1724](#)
 Murillo, Christine, [879](#)
 Murnau, F. W., [169](#)
 Murnau, F. W., [159](#), [163](#), [319](#), [320](#), [350](#), [593](#),
[657](#), [837](#), [1058](#), [1308](#), [1417](#)
 Murphy, Audie, [550](#), [1145](#), [1369](#), [1570](#)
 Murphy, Cillian, [148](#), [812](#), [886](#), [1784](#)
 Murphy, Dudley, [681](#)
 Murphy, Michael, [152](#), [233](#), [248](#), [264](#), [397](#),
[575](#), [756](#), [849](#), [1315](#)
 Murray, Bill, [385](#), [709](#), [857](#), [1118](#), [1184](#), [1191](#),
[1586](#), [1688](#), [1690](#), [1792](#)
 Murray, Don, [355](#), [952](#)
 Murray, James, [58](#)
 Murray, Mae, [1378](#)
 Musante, Tony, [689](#), [691](#), [1121](#), [1302](#)
 Muscat, Angelo, [651](#), [1629](#)
 Music lovers (the), [297](#)
 Musica (la), [329](#)
 Musiciens de Gion (les), [57](#)
 Musidora, [94](#), [487](#), [603](#), [717](#), [959](#), [1222](#), [1645](#)
 Musil, Robert, [804](#)
 Musset, Alfred de, [1288](#), [1703](#)
 Musson, Bernard, [157](#), [611](#), [1314](#)
 Musuraca, Nicholas, [19](#)
 Muti, Ornella, [10](#), [349](#), [1172](#), [1516](#)
 Mutiny on the Bounty (Lloyd), [605](#), [827](#), [1828](#)
 Mutiny on the Bounty (Milestone), [1828](#)
 Muyl, Philippe, [1175](#)

- My beautiful laundrette, **1650**
 My darling Clementine, **650, 1250, 1298, 1322, 1571, 1586**
 My dinner with Andre, **766, 966, 1086**
 My fair lady, **257, 1345, 1667**
 My favorite brunette, **159, 993**
 My learned friend, **1808**
 My little chickadee, **1226**
 My man Godfrey, **419, 1336**
 My name is Julia Ross, **60**
 My own private Idaho, **1417**
 My sister Eileen, **1447**
 My son John, **1028**
 My Winnipeg, **36, 1776**
 Myers, Bruce, **911, 1108**
 Myers, Mike, **341, 742, 1438**
 Myers, Peter, **615**
 Mylong, John, **637**
 Mystère de la plage perdue (le), **1620**
 Mystère Andromède (le), *voir* Andromeda strain (the)
 Mystère des douze chaises (le), *voir* Twelve chairs (the)
 Mystère Picasso (le), **1399**
 Mystère von Bülow (le), **1595**
 Mystères d'une âme (les), **745, 1024**
 Mystères de Paris (les), **1115**
 Mystérieux docteur Korvo (le), *voir* Whirlpool
 Mysterious Dr. Clitterhouse (the), **1405**
 Mysterious island, **556**
 Mysterious lady (the), **1508**
 Mystery of the wax museum, **70, 365, 457, 1225, 1486**
 Mystery train, **871**
 Mystic river, **1035**
- Na, Hong-jin, **1312**
 Naber, Gijs, **1790**
 Nabokov, Vladimir, **207, 240**
 Naceri, Samy, **1448**
 Nada, **1362**
 Nadeau, Claire, **1109**
 Nagano, Hiroyuki, **700**
 Nagareru, *voir* Au gré du courant
 Nagaya, **527, 685, 698, 1163**
 Nagel, Conrad, **1508**
 Naïs, **1635**
 Naish, J. Carroll, **340, 430, 558, 584, 667, 706, 892, 1035, 1107, 1221, 1256, 1679**
- Naissance d'une nation, *voir* Birth of a nation (the)
 Nakache, Olivier, **713, 1452**
 Nakadai, Tatsuya, **174, 393, 635, 685, 813, 823, 888, 896, 971, 1047, 1048, 1113, 1221, 1373, 1453, 1655, 1666, 1813, 1814**
 Nakakita, Chieko, **59, 1042, 1798**
 Nakamura, Ganjirō, **170, 527, 593, 642, 996, 1074, 1113**
 Nakamura, Katsuo, **75, 1655**
 Nakamura, Kichiemon, **1217**
 Nakamura, Nobuo, **35, 78, 640, 918, 1010, 1726**
 Nakata, Hideo, **1606**
 Naked, **1159**
 Naked and the dead (the), **333, 890**
 Naked city (the), **1151, 1153, 1496**
 Naked dawn (the), **1186**
 Naked kiss (the), **657**
 Naked lunch (the), **1600**
 Naked prey (the), **1327**
 Naked spur (the), **34, 836**
 Nakhapetov, Rodion, **668**
 Nalder, Reggie, **8, 294, 552, 689, 736, 1328**
 Nana, **1645**
 Nance, Jack, **48, 417, 498, 1093, 1258, 1289**
 Naniwa, Chieko, **57, 593**
 Nanook of the North, **869**
 Nanty, Isabelle, **800, 859**
 Napier, Alan, **354, 543, 1299**
 Napierkowska, Stacia, **1111**
 Napoléon, **187, 247, 1147, 1168, 1541**
 Nära livet, **1754**
 Narcisse noir (le), **1232, 1258**
 Nargis, **1376**
 Narrow margin (the), **429**
 Naruse, Mikio, **59, 128, 193, 317, 364, 393, 398, 579, 640, 642, 666, 717, 790, 930, 1042, 1113, 1396, 1414, 1481, 1499, 1507, 1566, 1671, 1769, 1798, 1813, 1814, 1820–1822**
 Nascimbene, Mario, **297, 718, 802**
 Nash, Mary, **1511**
 Nashville, **233, 301, 989**
 Nassiet, Henri, **483, 554, 1128, 1225, 1807**
 Nat, Lucien, **556, 759, 883, 1224, 1662**
 Nat, Marie-José, **1054, 1252**
 Natchalo, **1246**

National Gallery, **1548**
 Native land, **1523**
 Natsukawa, Daijirō, **186, 1260, 1497**
 Natsume, Sōseki, **663**
 Nattier, Nathalie, **618**
 Natwick, Mildred, **34, 42, 330, 938, 1092, 1178, 1250, 1333, 1347**
 Naufrageurs des mers du Sud (les), *voir* Reap the wild wind
 Naughton, James, **1752**
 Nausicaä de la Vallée du Vent, **822**
 Nava, Gregory, **342**
 Navarre, René, **1031**
 Nave bianca (la), **93, 946**
 Nave delle donne maleddette (la), **842**
 Naveaux, Max, **1129**
 Navire blanc (le), *voir* Nave bianca (la)
 Navire des filles perdues (le), *voir* Nave delle donne maleddette (la)
 Nazarín, **693, 1564**
 Nazimova, Alla, **315, 1035**
 Nazzari, Amadeo, **120, 217, 279, 320, 834, 835, 857, 1219, 1269, 1297, 1464, 1507**
 Ne coupez pas, **1204**
 Ne croyez surtout pas que je hurle, **634**
 Ne le dis à personne, **1828**
 Né pour tuer, *voir* Born to kill
 Né pour vaincre, *voir* Born to win
 Ne vous retournez pas, *voir* Don't look now
 Neal, Patricia, **142, 346, 421, 671, 923, 1315, 1519, 1737**
 Neal, Tom, **96**
 Neame, Ronald, **368, 945, 1147, 1167, 1369**
 Near death, **783**
 Nebraska, **1770**
 Neckář, Václav, **95, 203**
 Neeson, Liam, **796, 886, 1538, 1700, 1827**
 Negin, Louis, **950, 1467**
 Négret, François, **450, 1260**
 Negri, Pola, **386, 1362**
 Negro, Del, **93**
 Négroni, Jean, **583, 1128, 1162**
 Negulesco, Jean, **145, 354, 584, 643, 662, 872, 1107, 1331, 1468**
 Neher, Carola, **1758**
 Neige était sale (la), **367, 1729**
 Neiges du Kilimandjaro (les), **848, 1755**
 Neiiendam, Sigrid, **455**
 Neill, Roy William, **24, 74, 126, 493, 926, 1091, 1617, 1625**
 Neill, Sam, **500, 847, 1428**
 Nelly et monsieur Arnaud, **125, 1646**
 Nelson, Adam, **1035**
 Nelson, Gene, **88**
 Nelson, Lori, **624, 1479**
 Nelson, Ricky, **1586**
 Nelson, Ruth, **584, 1068**
 Nelson, Tim Blake, **263, 1700**
 Nelson, Willie, **164, 1417, 1464**
 Nëmec, Jan, **1159**
 Nemesis, **966**
 Némirovsky, Irène, **1043**
 NEP, **223, 287, 680, 1303**
 Nerfs à vif (les), *voir* Cape Fear
 Neri, Francesca, **1077**
 Nero, Franco, **272**
 Néron, Claude, **48, 353, 510**
 Nerval, Gérard de, **1053**
 Nesbitt, Cathleen, **12, 73, 113, 291, 891**
 Nesbitt, Derren, **1242**
 Nessuno torna indietro, **340**
 Nestor, Harry, **588**
 Nettoyage à sec, **669, 1827**
 Network, **1072, 1073**
 Neumann, Kurt, **440**
 Never fear, **1547**
 Never give a sucker an even break, **1479**
 Never say never again, **981, 1569**
 Neveux, Georges, **202**
 Neville, John, **819, 1440, 1605**
 Nevola, Edoardo, **314**
 New centurions (the), **601, 1334**
 New pope (the), **652, 1764**
 New World (the), **702**
 New York – Miami, *voir* It happened one night
 New York, New York, **1472**
 New York stories, **446, 459**
 Newell, Mike, **928**
 Newell, Patrick, **819, 1131**
 Newman, Barry, **1652**
 Newman, Joseph F., **542**
 Newman, Paul, **197, 296, 463, 475, 641, 819, 862, 1069, 1070, 1291, 1304, 1305, 1448, 1460, 1474, 1516, 1519, 1752**
 Newmayer, Fred C., **434**
 News from home, **1116, 1704**

Newton, Robert, 20, 257, 336, 576, 864, 880, 1242, 1245, 1318, 1504
 Next of kin, 636
 Next stop, Greenwich village, 834
 Nez-de-cuir, 718
 Nezval, Vítězslav, 927
 Niagara, 775
 Nibelungen (die), 246, 832, 869, 1522
 Niblo, Fred, 129, 379, 433, 514, 920, 1012, 1508
 Nicastro, Claudio, 272
 Nicaud, Philippe, 146, 225, 798
 Nichetti, Maurizio, 769
 Nichols, Jeff, 253
 Nichols, Mike, 1599
 Nicholson, Jack, 6, 98, 158, 176, 228, 250, 466, 708, 721, 741, 847, 980, 1041, 1052, 1127, 1197, 1200, 1427, 1436, 1489, 1623
 Nicodemi, Aldo, 320
 Nicol, Alex, 30
 Nicolai, Elena, 1415
 Nicolodi, Daria, 1175
 Nicot, Claude, 741, 1668
 Nid familial (le), 1392
 Nielsen, Asta, 1032
 Nielsen, Connie, 603, 1353
 Nielsen, Mathilde, 1149
 Niemczyk, Leon, 140, 440
 Nietzsche, Friedrich, 264, 266, 616, 805, 1334
 Nigh, William, 905
 Night and the city, 37
 Night has a thousand faces, 1633
 Night Key, 1500
 Night moves, 1596
 Night must fall, 1087
 Night nurse, 1558
 Night of the demon, 188, 396
 Night of the generals (the), *voir* Nuit des généraux (la)
 Night of the ghouls, 1642
 Night of the hunter (the), 227, 266, 793, 1275, 1563, 1607, 1785
 Night of the iguana (the), 1058
 Night of the living dead, 125, 373, 427, 477, 596, 1130, 1194, 1289, 1312, 1342
 Night train to Munich, *voir* Train de nuit pour Munich
 Nightfall, 1066, 1216
 Nightingale (the), 1715
 Nightmare Alley (del Toro), 1779
 Nightmare Alley (Goulding), 141, 1779
 Nightmare before Christmas (the), 1680
 Nightmare (Francis), 949
 Nightmare (Shane), 95, 407
 Nihon'yanagi, Hiroshi, 1481
 Nihonmatsu, Kazui, 902, 1714
 Nikaidō, Fumi, 1785
 Niki et Flo, 1095
 Nikkari, Esko, 757, 886, 1340, 1499
 Nikkatsu, 61, 386, 578, 1161, 1206, 1213, 1227
 Niklas, Jan, 153
 Nikonenko, Sergueï, 894
 Nikouline, Iouri, 861
 Nilsson, Maj-Britt, 318, 427, 1482
 Nimri, Najwa, 1792
 Ninchi, Annibale, 236
 Ninchi, Ave, 1117, 1456, 1823
 Ninchi, Carlo, 101, 191, 411, 923
 Ninotchka, 23, 102, 121, 1826
 Nishimura, Kō, 494, 1208, 1670
 Niven, David, 144, 254, 289, 442, 450, 755, 929, 1027, 1513
 No country for old men, 1094
 No man of her own, 324, 609
 No man's land, 781
 No name on the bullet, 1369
 No time for love, 1519
 No time to die, 1749
 No way out, 1524
 Noailles, Charles de, 1344, 1711
 Nobi, 587, 1052
 Noblesse oblige, 474, 1256
 Nobody knows, 183, 374
 Noboru, Nakaya, 1820
 Noces (les), 1162
 Noces de Dieu (les), 348, 1275
 Noces de Figaro (les), 1252
 Noces funèbres (les), *voir* Corpse bride
 Noces rouges (les), 1244
 Nocher, François, 1755
 Nocturnal animals, 1353
 Noé, Gaspar, 1532, 1813, 1815
 Noé, Yvan, 112
 Noël, Bernard, 441, 1407, 1681
 Noël, Magali, 42, 87, 236, 362, 473, 501, 785, 1222
 Noël-Noël, 135, 945, 1104, 1304, 1449

Nœud coulant (le), **1434**
 Nogawa, Yumiko, **789, 1155**
 Nogent, Eldorado du dimanche, **91**
 Nohain, Dominique, **789**
 Nohain, Jean, **789, 1549**
 Noi vivi, **223, 1078, 1379**
 Noir comme le souvenir, **1211**
 Noiret, Philippe, **17, 216, 308, 408, 413, 425, 477, 537, 542, 565, 605, 620, 672, 685, 760, 814, 827, 842, 889, 1190, 1200, 1214, 1228, 1346, 1596, 1672, 1675, 1693, 1777, 1804**
 Noix de coco, **310**
 Nolan, Christopher, **80, 108, 326, 376, 774, 812, 873, 886, 1082, 1133, 1430, 1784**
 Nolan, Jeanette, **594, 675, 939, 986**
 Nolan, Lloyd, **610, 891, 1292, 1399, 1424, 1466, 1629, 1659**
 Nolot, Jacques, **289, 386, 425, 460, 796, 840, 1161, 1226, 1539, 1676**
 Nolte, Nick, **268, 862, 1056, 1400**
 Nom de la rose (le), **1605**
 Nomi, Klaus, **1288**
 Nomura, Takashi, **1353**
 Nomura, Yoshitarō, **96, 1404**
 Non c'è pace tra gli ulivi, *voir* Pâques sanglantes
 Non coupable, **133, 1071, 1256, 1607**
 Non, ou la vaine gloire de commander, **755**
 None shall escape, **1801**
 Noonan, Chris, **1450**
 Noonan, Tom, **871**
 Noonan, Tommy, **992, 1107, 1337**
 Nope, **1794**
 Nora inu, *voir* Chien enragé
 Nord, Pierre, **49**
 Nordey, Véronique, **152, 155, 225, 258, 1520**
 Noriega, Eduardo, **349, 1770, 1792**
 Noris, Assia, **123, 324, 358, 773, 1160, 1402, 1448**
 Norma Rae, **664**
 Normandie-Niémen, **278, 1781**
 Noro, Line, **154, 225, 708, 764, 998, 1007, 1132, 1293, 1374, 1682, 1735**
 Norris, Dean, **1705**
 Norris, Frank, **1725**
 Norte (el), **342**
 Norte, la fin de l'histoire, **298**
 North by Northwest, *voir* Mort aux troussees (la)
 North to Alaska, **931**
 Northam, Jeremy, **1020, 1400**
 Northern pursuit, **1242**
 Northwest passage, **17, 612**
 Nortier, Nathalie, **798**
 Norton, Edward, **709, 887, 901, 947, 1224**
 Norton, Ken, **791**
 Norton Cru, Jean, **1138**
 Nos années sauvages, **1239, 1505, 1642**
 Nos funérailles, *voir* Funeral (the)
 Nos meilleures années, **531**
 Nos vœux secrets, **673**
 Nosaka, Akiyuki, **996, 1022**
 Nosferatu (Herzog), **320**
 Nosferatu (Murnau), **320, 350, 593, 837, 886, 1127, 1275, 1482, 1545**
 Nosseck, Max, **535**
 Nostalghia, **12, 103**
 Nostri sogni (i), **344**
 Not wanted, **1445**
 Nothing sacred, **729**
 Notorious, **8, 65, 118, 982, 993, 1388, 1664, 1734**
 Notre agent à la Havane, *voir* Our man in Havana
 Notre-Dame de Paris (Delannoy), **272, 851, 1327**
 Notre-Dame de Paris (Worsley), **851, 1101, 1327**
 Notre histoire, **874**
 Notre homme Flint, *voir* Our man Flint
 Notre pain quotidien, *voir* Our daily bread
 Nôtre parmi les autres (le), **934, 1409**
 Notre petite sœur, **578**
 Notte (la), **655**
 Notte brava (la), **933**
 Nougaro, Claude, **240, 672, 1137**
 Nourse, Allen, **1273**
 Nous avons gagné ce soir, *voir* Set-up (the)
 Nous irons à Paris, **142, 1647**
 Nous les gosses, **1522**
 Nous ne vieillirons pas ensemble, **1683**
 Nous nous sommes tant aimés, **9, 173, 753, 1503**
 Nous sommes tous des assassins, **1009, 1067, 1132, 1334, 1749**

Nous sommes tous des voleurs, *voir* Thieves like us
 Nous sommes tous en liberté provisoire, **272**
 Nouveau Monde (le) (Godard), **1325**
 Nouveau Monde (le) (Malick), *voir* New World (the)
 Nouveau testament (le), **1502**
 Nouveaux sauvages (les), **1426**
 Nouveaux monstres (les), **1516**
 Nouvelle Vague, **49, 458, 468, 521, 685, 715, 1207, 1387, 1442, 1489, 1648, 1672, 1807**
 Nouvelle vague (film), **1100**
 Novak, Kim, **71, 200, 368, 769, 844, 893, 1273, 1301, 1469, 1635, 1762**
 Novarro, Ramon, **19, 28, 400, 514**
 Novello, Ivor, **914, 1020**
 Novello, Jay, **88**
 Novembre, Tom, **880, 1492**
 Novick, Lynn, **1763**
 Nový, Oldřich, **646**
 Now, voyager, **16, 1361, 1654**
 Nowicki, Jan, **701, 845, 1532, 1818, 1821**
 Noyce, Phillip, **119, 863, 1145**
 Nozoe, Hitomi, **975**
 Nuages d'été, **642**
 Nuages de mai, **193, 315, 404, 860, 1086**
 Nuages épars, **1671**
 Nuages flottants, *voir* Ukigumo
 Nugent, Elliott, **159**
 Nuit américaine (la), **599**
 Nuit de juin, **527**
 Nuit de l'iguane (la), *voir* Night of the iguana (the)
 Nuit de San Lorenzo (la), **830**
 Nuit de tous les mystères (la), *voir* House on Haunted Hill
 Nuit de Varennes (la), **1238**
 Nuit de Walpurgis (la), **502**
 Nuit des forains (la), **1284, 1531, 1637**
 Nuit des généraux (la), **413, 1328, 1527, 1529**
 Nuit des horloges (la), **1767**
 Nuit des morts-vivants (la), *voir* Night of the living dead
 Nuit des revenants (la), *voir* Night of the ghouls
 Nuit du carrefour (la), **260**
 Nuit du chasseur (la), *voir* Night of the hunter (the)
 Nuit du 12 (la), **1815**
 Nuit du loup-garou (la), **609**
 Nuit et brouillard, **586, 1681, 1724, 1730**
 Nuit et brouillard sur le Japon, **550**
 Nuit fantastique (la), **1710**
 Nuit nous appartient, *voir* We own the night
 Nuit porte conseil (la), **670**
 Nuit quand le Diable venait (la), **413, 1328, 1527**
 Nuits de bal, *voir* Sisters (the) (Litvak)
 Nuits de Cabiria (les), **11, 56, 1297**
 Nuits de Chicago (les), *voir* Underworld
 Nuits de la pleine lune (les), **1539**
 Nuits ensorcelées (les), *voir* Lady in the dark
 Nuits fauves (les), **1434**
 Nuits rouges, **94**
 Nul ne revient sur ses pas, *voir* Nessuno torna indietro
 Numès Fils, André, **1450, 1654**
 Nurmi, Maila, **596, 1586**
 Nus et les morts (les), *voir* Naked and the dead (the)
 Nuts in may, **1536**
 Nutty professor (the), **676**
 Nyby, Christian, **788**
 Nymphomaniac, **1777**
 Nyse, Berthe de, **602**
 O Brother, **58, 263, 296**
 O Henry's full house, **872**
 O'Brien, Edmond, **44, 67, 305, 377, 395, 530, 728, 851, 872, 1335, 1416, 1691, 1723, 1732, 1750, 1800**
 O'Brien, George, **1250, 1308**
 O'Brien, Margaret, **420**
 O'Brien, Pat, **805, 1415**
 O'Connell, Arthur, **1004**
 O'Connor, Derrick, **606**
 O'Connor, Donald, **31, 1703**
 O'Connor, Flannery, **1015**
 O'Connor, Una, **106, 202, 453, 545, 691, 918, 1018, 1448, 1613**
 O'Dea, Denis, **774, 825, 1318, 1378, 1389, 1653**
 O'Donnell, Cathy, **30, 63, 237, 794, 1496**
 O'Hara, Maureen, **34, 171, 270, 545, 667, 851, 864, 1293, 1308, 1621**
 O'Herlihy, Dan, **178, 1270**
 O'Keefe, Dennis, **157, 323, 520, 533, 1007, 1531**

O'Kelly, Tim, [708](#)
 O'Neal, Patrick, [1008](#), [1288](#)
 O'Neal, Ryan, [292](#), [403](#)
 O'Neil, Barbara, [90](#), [410](#), [791](#), [827](#), [915](#), [979](#),
 [1317](#)
 O'Neill, Eugene, [330](#), [681](#)
 O'Neill, Henry, [418](#), [756](#), [761](#), [1003](#)
 O'Neill, Jennifer, [1135](#), [1654](#)
 O'Shea, Milo, [641](#)
 O'Sullivan, Maureen, [50](#), [77](#), [362](#), [556](#), [624](#),
 [1060](#), [1533](#), [1753](#), [1793](#)
 O'Toole, Peter, [413](#), [923](#), [987](#), [1445](#), [1558](#),
 [1584](#)
 Oakie, Jack, [109](#), [366](#), [515](#), [1002](#)
 Oakland, Simon, [351](#), [1017](#), [1036](#), [1474](#)
 Oates, Warren, [395](#), [408](#), [454](#), [507](#), [606](#), [763](#),
 [855](#), [1283](#), [1474](#), [1489](#), [1582](#)
 Ōbayashi, Nobuhiko, [964](#)
 Ober, Philip, [509](#)
 Oberon, Merle, [511](#), [524](#), [662](#), [926](#), [1094](#), [1181](#),
 [1301](#)
 Oberst Redl, *voir* Colonel Redl
 Obihata, Den, [366](#)
 Objective, Burma, [263](#), [1036](#)
 Obsédé (l') (Dmytryk), *voir* Obsession
 Obsédé (l') (Wyler), [43](#), [122](#), [826](#), [876](#)
 Obsédé en plein jour (l'), [1271](#)
 Obsession (De Palma), [24](#)
 Obsession (Dmytryk), [576](#)
 Obsessions, *voir* Flesh and fantasy
 Occhipinti, Andrea, [1764](#)
 Ocean's eleven, [337](#), [1109](#)
 Oci ciornie, *voir* Yeux noirs (les)
 Octobre, *voir* Oktiabr
 Octopussy, [255](#), [981](#)
 Odagiri, Joe, [948](#), [1786](#)
 Odagiri, Miki, [1726](#)
 Odd man out, [495](#), [1318](#)
 Odds against tomorrow, [1413](#)
 Odenkirk, Bob, [1705](#)
 Odets, Clifford, [495](#), [658](#), [714](#), [750](#), [892](#)
 Odgen Stiers, David, [1823](#)
 Odna, [173](#), [1804](#)
 Odyssée de Charles Lindbergh (l'), *voir* Spi-
 rit of St.Louis (the)
 Odyssée du docteur Wassell (l'), *voir* Story of
 Dr. Wassell (the)
 Odyssée du petit Sammy (l'), *voir* Sammy
 goes South
 Odyssée du sous-marin Nerka (l'), *voir* Run
 silent run deep
 Oe, Kenzaburō, [776](#)
 Œdipe roi, [1681](#)
 Œdipus wrecks, [459](#), [1192](#)
 Œil du Diable, [334](#)
 Œttly, Paul, [1160](#)
 Œuf du serpent (l'), [469](#), [1105](#)
 Of human bondage, [180](#)
 Offenbach, Jacques, [104](#)
 Offence (the), [484](#)
 Officier et gentleman, [602](#), [728](#), [1599](#), [1696](#)
 Offret, *voir* Sacrifice (le)
 Of time and the city, [1776](#)
 Ogata, Issei, [923](#), [1179](#)
 Ogata, Ken, [149](#), [999](#), [1059](#), [1404](#)
 Ogier, Bulle, [548](#), [681](#), [717](#), [817](#), [936](#), [1126](#),
 [1233](#), [1470](#), [1590](#), [1627](#), [1676](#), [1779](#),
 [1822](#), [1823](#)
 Ogier, Pascale, [904](#), [1539](#), [1676](#)
 Ogilvy, Ian, [614](#), [1393](#)
 Oguri, Kōhei, [1610](#)
 Ohayō, [593](#), [609](#), [661](#), [1357](#)
 Oikawa, Michiko, [1498](#)
 Oiseau au plumage de cristal (l'), *voir* Uccello
 dalle piume di cristallo (l')
 Oiseau bleu (l'), [621](#)
 Oiseau de Paradis (l'), *voir* Bird of Paradise
 Oiseaux (les), [65](#), [125](#), [864](#), [902](#), [1056](#), [1194](#),
 [1322](#), [1592](#)
 Oka, Jōji, [515](#), [579](#)
 Okaasan, [1396](#)
 Okada, Eiji, [933](#), [1201](#), [1245](#), [1396](#), [1429](#), [1714](#)
 Okada, Mariko, [35](#), [1010](#), [1566](#)
 Okada, Tokihiko, [1081](#), [1507](#), [1717](#)
 Okada, Yoshiko, [80](#), [579](#), [1499](#)
 Okamura, Tensai, [710](#)
 Ōki, Minoru, [1687](#)
 Ōkōchi, Denjirō, [93](#), [407](#)
 Okraïna, [1484](#)
 Oktiabr, [566](#), [1052](#), [1719](#)
 Okuribito, [786](#)
 Oland, Warner, [160](#), [415](#), [418](#), [576](#), [730](#), [1069](#),
 [1103](#), [1523](#)
 Olbrychski, Daniel, [381](#), [1162](#), [1532](#), [1606](#)
 Old acquaintance, [953](#)
 Old dark house (the), [448](#)
 Old-fashioned way (the), [101](#)
 Old maid (the), [668](#), [891](#)

Old wives for new, **1512**
 Oldman, Gary, **80, 269, 366, 499, 751, 886, 1091, 1430**
 Olin, Lena, **130, 258, 1300**
 Olin, Stig, **1482**
 Oliva, Jay, **277**
 Oliveira, Manoel de, **193, 755, 1381, 1800, 1804**
 Oliver, Edna May, **805, 1793**
 Oliver, Gordon, **19**
 Oliver Twist, **880**
 Olivia, **1715**
 Olivia, Marie-Claire, **96, 1715**
 Olivier, Jacques, **1262**
 Olivier, Laurence, **63, 77, 83, 228, 282, 398, 553, 757, 760, 848, 1056, 1245, 1301, 1580, 1652**
 Olivieri, Enrico, **1269, 1464**
 Oliviero, Carmelo, **215, 831**
 Ollivier, Paul, **175, 841, 1394, 1409**
 Olmi, Ermanno, **227, 519, 644, 1291, 1401, 1659**
 Olson, James, **757, 930, 1070**
 Olson, Nancy, **121, 890**
 Olvidados (los), **152**
 Olympiades (les), **1767**
 Ombre d'un doute (l'), **13, 65, 226, 775, 1675, 1812**
 Ombre d'un homme (l'), *voir* Browning version (the)
 Ombre d'une chance (l'), **1534**
 Ombre rouge (l'), **1350**
 Ombres et brouillard, *voir* Shadows and fog
 Ombres au Paradis, **362, 1105**
 On a volé un tram, **1534**
 On achève bien les chevaux, **1201, 1248, 1278**
 On borrowed time, **377**
 On connaît la chanson, **97**
 On dangerous grounds, **208, 993**
 On her majesty's secret service, *voir* Au service secret de sa majesté
 On l'appelait Milady, *voir* Trois mousquetaires (les) (Lester)
 On murmure dans la ville, *voir* People will talk
 On n'aime qu'une fois, **1807**
 On ne joue pas avec le crime, *voir* 5 against the house
 On ne vit que deux fois, *voir* You only live twice
 On the town, *voir* Un jour à New York
 On the waterfront, **771, 865**
 Once more, **64, 1190, 1251, 1688**
 Once upon a time in America, *voir* Il était une fois en Amérique
 Once upon a time in Hollywood, *voir* Il était une fois à Hollywood
 Ondes Martenot, **710**
 Ondra, Anny, **55**
 Ondříček, Miroslav, **1582, 1734**
 Ōne, Hitoshi, **1783**
 One-eyed jacks, *voir* Vengeance aux deux visages (la)
 One flew over the cuckoo's nest, *voir* Vol au-dessus d'un nid de coucou
 One from the heart, **1523**
 One hour with you, **420, 511, 1271**
 One, two, three, **116, 230, 1585**
 One way passage, **1113**
 Onibaba, **1217, 1609**
 Onion field (the), **1188**
 Only angels have wings, **988, 1276**
 Onorevole Angelina (l'), **290**
 Onze fioretti de Saint François d'Assise, **1440**
 Onze heures sonnaient, *voir* Roma, ore 11
 Opération Tonnerre, *voir* Thunderball
 Opening night, **146, 603**
 Opéra de quat'sous (l'), **703, 1482, 1758**
 Opérateur (l'), *voir* Cameraman (the)
 Opération diabolique (l'), *voir* Seconds
 Operation petticoat, **1602**
 Opération Scotland Yard, *voir* Sapphire
 Ophüls, Marcel, **43**
 Ophüls, Max, **26, 97, 111, 559, 586, 806, 812, 1138, 1170, 1397, 1744**
 Opinion publique (l'), **1182**
 Or de Naples (l'), **1819**
 Or des mers (l'), **194, 1685**
 Or du duc (l'), **705**
 Or du Hollandais (l'), *voir* Badlanders (the)
 Orange mécanique, **85, 478, 562, 767, 856**
 Orbach, Jerry, **1192**
 Orchidée blanche (l'), *voir* Other love (the)
 Ordet, **103, 251, 455, 652, 686, 1210**
 Orfeu negro, **1806**
 Orgueil et préjugés, *voir* Pride and prejudice
 Orgueilleux (les), **222**
 Orkin, Ruth, **373, 1514**
 Orlando, Silvio, **652, 1468, 1764**

Ormond, Julia, **1371**
 Orozco, Regina, **665**
 Orphans of the storm, *voir* Deux orphelines (les)
 Orphée, **290, 373, 524, 974, 1477, 1711, 1806**
 Orribile segreto del Dr. Hichcock (l'), **107, 668, 1249**
 Orsini, Umberto, **353, 479, 528**
 Orsini, Valentino, **1452**
 Orska, Irena, **845**
 Ortega, Chick, **500**
 Orwell, George, **389, 1292, 1602, 1728**
 Osborne, Vivienne, **340**
 Oscarsson, Per, **1408, 1689**
 Oseam, **1465**
 Osen aux cigognes de papier, **80, 295, 1166, 1260**
 Ōshima, Nagisa, **75, 194, 302, 325, 327, 550, 649, 776, 840, 892, 907, 1270, 1271, 1324, 1506, 1512, 1514, 1717**
 Osment, Haley Joel, **1509**
 Osmond, Cliff, **519, 1301**
 OSS 117 : le Caire, nid d'espions, **309, 496**
 OSS 117 : Rio ne répond plus, **496**
 Ossessione, **100, 101, 150, 223, 234, 284, 1175, 1427**
 Osterloh, Robert, **59, 1456, 1723**
 Ostrovski, Alexandre, **640**
 Ōsugi, Ren, **1287**
 Oswald, Marianne, **753**
 Oswald, Ossi, **300, 910, 1227**
 Ōtani, Tomoemon, **131**
 Otesánek, **1246**
 Othello (Cukor), *voir* A double life
 Othello (Welles), **211, 579, 736, 1020, 1216, 1265, 1816**
 Other (the), **1365, 1366, 1636**
 Other love (the), **755**
 Other men's women, **1651**
 Others (the), **1718**
 Ōtomo, Katsuhiko, **710**
 Otowa, Nobuko, **77, 866, 1217, 1609, 1814**
 Ottiano, Rafaela, **1533**
 Otto e mezzo, *voir* 8 1/2
 Où est la liberté?, **1752**
 Où est la maison de mon ami?, **963, 966**
 Où sont les rêves de jeunesse?, **167**
 Ouazani, Sabrina, **337, 1427**
 Oudart, Félix, **272, 537, 901, 1432, 1450**
 Oufella, Rabah Nait, **1772**
 Oulianov, Mikhaïl, **167, 548**
 Oumansky, André, **648**
 Our daily bread, **379**
 Our hospitality, *voir* Lois de l'hospitalité (les)
 Our man Flint, **1352**
 Our man in Havana, **238, 1621**
 Our mother's house, **183**
 Our relations, *voir* C'est donc ton frère
 Ouragan de la vengeance (l'), *voir* Ride in the whirlwind
 Oury, Gérard, **201, 1284, 1389, 1420, 1557**
 Ouspenskaïa, Maria, **45, 806, 861, 866, 926, 1141**
 Out of Africa, **127**
 Out of the past, **400, 1576**
 Out 1, **1126**
 Outcast of the islands, **90**
 Outer limits (the), **725**
 Outfit (the), **76**
 Outinen, Kati, **218, 287, 362, 679, 757, 1105, 1340, 1499**
 Outlaw (the), **245**
 Outlaw Josey Wales (the), *voir* Josey Wales, hors-la-loi
 Outrage, **128**
 Outrages, *voir* Casualties of war
 Outremer, **1653**
 Outsider (the), **805**
 Ouvre les yeux, **1792**
 Overman, Jack, **520**
 Overman, Lynne, **658, 1809**
 Ovidie, **1767**
 Owen, Clive, **1219**
 Owen, Seena, **426, 995**
 Owens, Patricia, **440**
 Ox-Bow incident (the), **565**
 Oyū sama, **77**
 Oyuki la vierge, **186**
 Oz, Frank, **1626**
 Ozawa, Eitarō, **327, 398, 611, 698, 746, 1045, 1047, 1113, 1588, 1822**
 Ozawa, Shōichi, **996**
 Özdemir, Muzaffer, **193, 404**
 Ozenne, Jean, **157, 1729**
 Ozep, Fedor, **259**
 Ozeray, Madeleine, **29, 1121, 1306**
 Ozon, François, **51, 796, 1262**
 Ozu, Yasujiro, **35, 61, 78, 80, 128, 156, 166,**

167, 193, 307, 366, 515, 544, 593, 609, 640, 661, 698, 702, 790, 971, 980, 1010, 1074, 1081, 1213, 1263, 1286, 1356, 1357, 1499, 1507, 1513, 1566, 1708, 1717, 1797, 1821

P... respectueuse (la), **123, 285**
 Pääkkönen, Jasper, **532**
 Pabst, Georg Wilhelm, **703, 745, 783, 1032, 1114, 1286, 1529, 1544, 1547, 1548, 1632, 1716, 1758, 1779, 1797**
 Pacific express, *voir* Union Pacific
 Pacifiction, **1791**
 Pacino, Al, **71, 409, 461, 462, 649, 686, 774, 881, 1012, 1016, 1117, 1214, 1530, 1673, 1689, 1757**
 Pack up your troubles, **213**
 Pacôme, Maria, **925**
 Pactole (le), **968**
 Padovani, Lea, **849**
 Padre padrone, **1526**
 Page, Geneviève, **69, 83, 294, 491, 612, 997, 1314**
 Page, Geraldine, **669, 804, 856**
 Page, Joy, **956**
 Pages arrachées au livre de Satan, **564, 1653**
 Paget, Debra, **51, 261, 490, 791, 1097, 1466, 1591, 1622**
 Pagliero, Marcello, **123, 285, 504, 524, 670, 895, 923, 1069**
 Pagnol, Jacqueline, **124, 1635**
 Pagnol, Marcel, **124, 590, 624, 937, 1044, 1228, 1374, 1385, 1391, 1408, 1618, 1635, 1665, 1667, 1682, 1744**
 Pailhas, Géraldine, **965, 1202**
 Pain, amour et fantaisie, **1313**
 Pain, amour et jalousie, **1313**
 Pain et chocolat, *voir* Pane e cioccolata
 Painlevé, Jean, **285, 1587**
 Paisà, **1249**
 Pajala, Turo, **1359**
 Pajama game (the), *voir* Pique-nique en py-jama
 Pakula, Alan J., **250, 406, 1462**
 Pal, George, **1592**
 Pal Joe, **368**
 Palance, Jack, **6, 132, 337, 425, 635, 658, 942, 950, 1314, 1479, 1824**
 Palau, **323, 558, 561, 704, 724, 889, 1045, 1053, 1261, 1296, 1682**
 Pale rider, **534, 1199, 1314**
 Palin, Michael, **141, 199, 616, 630, 1097, 1728**
 Palindromes, **345, 1369, 1419**
 Palio, **1240**
 Pallandt, Nina van, **99, 463, 989**
 Pallenberg, Anita, **1184**
 Pallette, Eugene, **38, 241, 433, 453, 648, 920, 1202, 1336, 1449**
 Pallières, Arnaud des, **1611**
 Palm Beach story (the), **687**
 Palma, Rossy de, **25, 64, 415, 1163, 1289**
 Palme, Ulf, **242, 698**
 Palmer, Keke, **1794**
 Palmer, Lilli, **112, 540, 1657**
 Palminteri, Chazz, **1050, 1742**
 Palombella rossa, **1468**
 Paltroquet (le), **1206**
 Paltrow, Gwyneth, **494, 1776**
 Pampanini, Silvana, **335, 1507**
 Panama, Norman, **1178**
 Pandora, **848, 1580, 1732**
 Pane e cioccolata, **1479**
 Panfilov, Gleb, **161, 548, 906, 1246**
 Pangborn, Franklin, **58, 144, 213, 419, 878, 1334, 1479, 1491, 1635**
 Panic in Needle Park (the), **409, 574**
 Panic in the streets, **425, 632, 1524, 1607**
 Panic in year zero, **700**
 Panine, Alexei, **215**
 Panique, **151, 1630**
 Panthère noire (la), *voir* Black panther (the)
 Panthère rose (la), *voir* Pink panther (the)
 Pantoliano, Joe, **299, 326, 1076**
 Papa est en voyage d'affaires, **420, 1151**
 Papanov, Anatoli, **742**
 Papas, Irene, **671, 747, 1119, 1830**
 Paper moon, **292**
 Papoulia, Angeliki, **291, 772, 1084**
 Papy fait de la résistance, **1449, 1487**
 Pâques sanglantes, **61**
 Par la porte d'or, *voir* Hold back the dawn
 Parade d'amour, *voir* Love parade (the)
 Parade du rire, *voir* Old-fashioned way (the)
 Paradine case (the), **14, 1024**
 Paradis, Vanessa, **1451**
 Paradis perdu, **740**
 Paradis pour tous, **847, 1005**

Paradjanov, Sergueï, **84, 197, 416, 1354, 1425, 1502**
 Parallax view (the), **1462**
 Paramatta, baigne de femmes, **1241**
 Paramount, **57, 444, 454, 750, 831, 874, 876, 980, 1028, 1036, 1506, 1574, 1644, 1649, 1672, 1700, 1730**
 Paranoïac, **72, 218**
 Paranoid park, **384**
 Parapluies de Cherbourg (les), **33, 115, 252, 633, 954, 1239, 1679**
 Parasite, **1782**
 Pardon us, *voir* Sous les verrous
 Paré, Jessica, **1765**
 Parédès, Jean, **1567, 1710**
 Paredes, Marisa, **25, 194, 349, 447, 603, 665, 854, 1694**
 Parély, Mila, **82, 1380, 1475, 1577**
 Parentèle (la), **549**
 Parents terribles (les), **1137, 1477**
 Parfrey, Woodrow, **726**
 Parfum de femme, *voir* Profumo di donna
 Parillaud, Anne, **23, 1470**
 Paris, Simone, **568, 741**
 Paris-New York, **13, 327, 727, 1631**
 Paris nous appartient, **21, 253, 529, 1126**
 Paris qui dort, **1704**
 Paris when it sizzles, **1648, 1754**
 Parisy, Andréa, **743, 1420**
 Park, Chan-wook, **1790, 1791**
 Park Row, **808**
 Parker, Albert, **1358**
 Parker, Cecil, **72, 134, 697, 882, 988, 1043, 1178**
 Parker, Charlie, **1300**
 Parker, Eleanor, **618, 645, 833, 844, 849, 923, 941, 1123, 1423, 1429**
 Parker, Jean, **38, 1435, 1637**
 Parker, Sarah Jessica, **1586**
 Parle avec elle, **1229**
 Parlo, Dita, **56, 148, 583, 1034, 1377, 1701**
 Parlons femmes, **780**
 Paronnaud, Vincent, **825, 1383**
 Parpaillon, **313**
 Parrain (le), **18, 62, 104, 461, 462, 686, 881, 1012, 1203, 1300, 1636**
 Parrish, Robert, **136, 625, 1082, 1525, 1659**
 Parrish, **306**
 Parrot, James, **103**
 Parsifal, **264**
 Parsons, Estelle, **1044, 1070**
 Parsons, Louella, **19, 31, 67, 472, 1386**
 Partie de campagne, **211, 1249, 1613**
 Partition inachevée pour piano mécanique, **106, 668, 1486**
 Party (the), **1059, 1137, 1587**
 Party girl, **551**
 Parvo, Elli, **923**
 Pas d'orchidées pour Miss Blandish, **1121**
 Pas de gué dans le feu, **906**
 Pas de printemps pour Marnie, *voir* Marnie
 Pas sur la bouche, **859**
 Pascal, Blaise, **905, 1634**
 Pascal, Christine, **588, 615, 685, 1228, 1366, 1472, 1590, 1796**
 Pascal, Gabriel, **257, 336, 882, 986**
 Pascal, Gisèle, **1385, 1447**
 Pasolini, Pier Paolo, **218, 285, 568, 735, 762, 933, 979, 1264, 1325, 1387, 1425, 1656, 1680, 1681**
 Pasolini, Susanna, **1656**
 Pasquali, Fred, **378, 505, 1647**
 Pasqualino, **181, 990, 1075**
 Passage du canyon (le), *voir* Canyon passage
 Passage Pommeraye, **33, 115, 252, 1494, 1679**
 Passage to India, **546, 1324**
 Passage to Marseille, **1432**
 Passagère (la), **1075, 1134**
 Passagers de la nuit (les), *voir* Dark passage
 Passé (le), **337**
 Passé et le présent (le), **1804**
 Passe montagne, **124, 383, 1196, 1354**
 Passe ton bac d'abord, **283**
 Passer, Ivan, **574, 1127, 1178, 1766**
 Passez muscade, *voir* Never give a sucker an even break
 Passgård, Lars, **224**
 Passion (Dwan), **927**
 Passion (Masumura), *voir* Manji
 Passion d'amour, **1545**
 Passion de Jeanne d'Arc (la), **1048, 1340, 1535, 1653**
 Passion fatale, *voir* Great sinner (the)
 Passionate friends (the), **1632**
 Passport to Pimlico, **1110**
 Pasteur, **130, 1408**
 Pastor, Rosanna, **432**
 Pastorale, **504**

Pastrone, Giovanni, **456**
 Pat and Mike, **1669**
 Pat Garrett and Billy the Kid, **437, 1304, 1306**
 Patates (les), **1382**
 Pate, Michael, **804, 1178, 1801**
 Pathé, **983, 1147**
 Pather panchali, **1390, 1743**
 Paths of glory, **41, 1138, 1148**
 Patient anglais (le), **591, 1720**
 Patric, Jason, **1467**
 Patrick, Gail, **1334, 1336**
 Patrick, Nigel, **363, 1109, 1150, 1276, 1508, 1580, 1674**
 Patrick, **298**
 Patrouille infernale, *voir* Beachhead
 Patsy (the), **323**
 Patterns, **598, 1146**
 Patterson, James, **1238**
 Pattes blanches, **188, 869, 1151, 1660**
 Pattinson, Robert, **967**
 Patton, **110**
 Paul, Bernard, **1744**
 Paulais, Georges, **1034**
 Pauline à la plage, **1483**
 Paul de Tarse (Saint), **74, 219, 251, 288, 651, 1248**
 Pauvre cœur des hommes (le), *voir* Kokoro
 Pauvres humains et ballons de papier, **343, 1163**
 Pavese, Cesare, **1687**
 Pavich, Frank, **1778**
 Pavlović, Živojin, **1473**
 Pawlikowski, Paweł, **408, 1789**
 Paxinou, Katina, **83, 981, 1265, 1366**
 Pay day, *voir* Charlot (First national)
 Payne, Alexander, **1770**
 Payne, John, **1339, 1497, 1592, 1643, 1816**
 Pays sans étoile (le), **1063**
 Pazza gioia (la), *voir* Folles de joie
 Pearce, Alice, **1348**
 Pearce, Guy, **326**
 Pearl of death (the), **1091**
 Pearl of the south Pacific, **1517**
 Peau d'âne, **581, 1479**
 Peau d'un autre (la), *voir* Pete Kelly's blues
 Peau douce (la), **3, 1100**
 Pêché mortel, *voir* Leave her to heaven
 Pêchés de jeunesse, **378**
 Peck, Gregory, **14, 36, 547, 677, 825, 846, 848, 901, 934, 995, 1024, 1287, 1309, 1326, 1347, 1428, 1444, 1520, 1621, 1659, 1671**
 Peckinpah, Sam, **146, 164, 227, 395, 425, 437, 454, 763, 1055, 1281, 1282, 1306, 1582, 1678**
 Peele, Jordan, **725, 1794**
 Peellaert, Guy, **132**
 Peeping Tom, *voir* Voyeur (le)
 Péguy, Charles, **1784**
 Peisson, Édouard, **759**
 Pélégri, Jean, **1037**
 Pélerin (le), *voir* Charlot (First national)
 Pelissier, Anthony, **1674**
 Pellegrin, Raymond, **124, 1004, 1009, 1422, 1635**
 Pellicer, Pina, **437, 1220**
 Pellonpää, Matti, **362, 679, 879, 886, 1105, 1359, 1658, 1757**
 Peltola, Markku, **679, 1340**
 Pempeit, Lilo, **57, 226, 350, 352, 1360**
 Penalty (the), **804**
 Pendaïson (la), **327**
 Pendez-les haut et court, *voir* Hang 'em high
 Pendleton, Nat, **572, 660**
 Péniche de l'amour (la), *voir* Moontide
 Penn, Arthur, **98, 138, 547, 859, 957, 1044, 1304, 1346, 1596, 1637**
 Penn, Chris, **204, 456, 1063, 1199, 1463**
 Penn, Patrick, **784**
 Penn, Sean, **388, 601, 836, 1035, 1064, 1114, 1214, 1441, 1605, 1685**
 Pennick, Jack, **230, 330, 510, 667, 1099, 1141, 1308, 1417**
 Penny, Sydney, **1199**
 Penot, Jacques, **1684, 1686**
 Pension d'artistes, *voir* Stage door
 Pensionnaire (la), *voir* Spiaggia (la)
 People will talk, **1583**
 Pépé le Moko, **508, 708, 1096, 1293, 1389, 1503**
 Peppard, George, **645, 1737**
 Pepper, Barry, **227**
 Peppermint frappé, **1692**
 Per grazia ricevuta, *voir* Miracle à l'italienne
 Per le antiche scale, *voir* Vertiges
 Perceval le Gallois, **904, 1245, 1281, 1319, 1329**
 Percival, Lance, **808**

Percy, Esme, [918](#)
 Perdrix, [1788](#)
 Perdues dans New York, [820](#)
 Père amable, [318](#)
 Père de la mariée (le), *voir* Father of the bride
 Père Noël est une ordure (le), [733](#), [1487](#)
 Père Serge (le), [1757](#), [1806](#)
 Père Tranquille (le), [1449](#), [1487](#)
 Pérès, Marcel, [68](#), [258](#), [406](#), [669](#), [686](#), [1009](#)
 Perez, Vincent, [221](#), [349](#), [709](#), [1324](#), [1349](#)
 Perez, Rosie, [972](#)
 Pérez Biscayart, Nahuel, [705](#)
 Pérez Galdós, Antonio, [693](#), [867](#), [1564](#)
 Périer, François, [48](#), [79](#), [141](#), [175](#), [224](#), [236](#),
 [284](#), [367](#), [383](#), [421](#), [467](#), [502](#), [524](#),
 [561](#), [711](#), [815](#), [887](#), [899](#), [1021](#), [1297](#),
 [1304](#), [1566](#), [1622](#), [1778](#), [1830](#)
 Péril en la demeure, [1643](#)
 Perkins, Anthony, [81](#), [720](#), [1036](#), [1602](#), [1761](#),
 [1769](#), [1800](#)
 Perkins, Elizabeth, [1488](#)
 Perkins, Millie, [1489](#), [1623](#)
 Perle (la), [1538](#)
 Perles de la couronne (les), [1489](#)
 Perlini, Memè, [1478](#), [1675](#)
 Perlman, Ron, [17](#), [1478](#), [1605](#)
 Permis de tuer, *voir* License to kill
 Permissive society (the), [636](#)
 Perrault, Charles, [581](#)
 Perrault, Gilles, [951](#)
 Perreau, Gigi, [629](#), [763](#)
 Perret, Pierre, [1382](#)
 Perrey, Mireille, [115](#), [225](#)
 Perrier, Olivier, [52](#), [1246](#)
 Perrin, Jacques, [64](#), [390](#), [415](#), [540](#), [581](#), [599](#),
 [633](#), [809](#), [956](#), [1467](#), [1596](#)
 Perrine, Valerie, [906](#), [1371](#), [1734](#)
 Perron, Claude, [976](#)
 Perrot, François, [1362](#), [1481](#)
 Perry, Frank, [1677](#), [1711](#)
 Persepolis, [825](#), [1383](#)
 Perses (les), [1283](#)
 Persoff, Neremiah, [40](#), [1463](#), [1488](#)
 Persona, [1500](#)
 Persona non grata, [381](#), [1486](#)
 Personnaz, Raphaël, [67](#)
 Pesci, Joe, [482](#), [1026](#), [1343](#)
 Pessoa, Fernando, [913](#)
 Pete Kelly's blues, [1335](#)
 Peteliue, Pirkka-Pekka, [757](#)
 Peter Ibbetson, [949](#), [1221](#)
 Peter Pan, [569](#)
 Peters, Jean, [187](#), [326](#), [347](#), [419](#), [775](#), [1581](#),
 [1622](#)
 Peters, Werner, [1018](#), [1527](#)
 Petersen, Wolfgang, [626](#)
 Petit à petit, [214](#), [506](#), [905](#)
 Petit César (le), *voir* Little Caesar
 Petit criminel (le), [147](#)
 Petit fugitif (le), *voir* Little fugitive
 Petit garçon (le), [194](#)
 Petit lieutenant (le), [1158](#)
 Petit monde de Don Camillo (le), [204](#), [890](#),
 [1386](#), [1754](#)
 Petit Prince a dit (le), [615](#)
 P'tit Quinquin, [125](#), [706](#)
 Petit soldat (le), [1062](#), [1215](#)
 Petite boutique des horreurs (la), [176](#), [228](#),
 [1225](#), [1246](#)
 Petite ville (la), *voir* Kasaba
 Petite voiture, *voir* Cochecito (el)
 Petite voleuse (la), [411](#)
 Petites marguerites (les), [1272](#)
 Petits Chanteurs à la Croix de Bois, [4](#), [154](#),
 [945](#)
 Petits arrangements avec les morts, [1329](#)
 Petits meurtres entre amis, *voir* Shallow grave
 Petrenko, Alexeï, [640](#), [642](#), [1371](#)
 Petri, Elio, [135](#), [293](#), [484](#), [623](#), [747](#), [1402](#),
 [1455](#)
 Petrie, Daniel, [265](#)
 Petrie, Howard, [402](#)
 Pettet, Joanna, [198](#)
 Petulia, [463](#)
 Petzold, Christian, [25](#)
 Peur (la), [572](#)
 Peur au ventre (la), *voir* I died a thousand
 times
 Peur de la peur, [1506](#)
 Pevney, Joseph, [515](#), [540](#), [975](#)
 Pfeiffer, Michelle, [42](#), [686](#), [1127](#), [1601](#)
 Pham, Linh-Dam, [1324](#), [1343](#)
 Phantom, [837](#)
 Phantom lady, [1237](#)
 Phantom light (the), [1521](#)
 Phantom of the Opera (Julian), [418](#), [502](#), [556](#),
 [895](#), [1101](#)

Phantom of the Opera (Lubin), 502, **556**, 895, 1101

Phantom of the Paradise, **502**, 556

Phantom thread, **736**

Pharaon, **643**

Phase IV, **575**, 902, 1233

Phffft, **769**

Philadelphia story (the), 866, **893**, 1302

Philbin, Mary, 577

Philipe, Gérard, 26, 42, 50, 202, 222, 253, 459, 491, 815, 1027, 1063, 1284, 1442, 1735, 1764

Philippe, Charles-Louis, 1119

Phillips, Alex, 753

Phillips, Leslie, 1040

Phillips, Siân, 62

Philomena, **291**, 1262

Phoenix, Joaquin, 623, 1085, 1260, 1267, 1353, 1410, 1776, 1819

Phoenix, River, 1073, 1417, 1593, 1640

Phoenix, Summer, 1356

Piaf, Édith, 362, 778, 812, 1222

Pialat, Maurice, **209**, **283**, **488**, **950**, **965**, 1024, **1288**, 1329, **1401**, **1464**, **1513**, **1683**, **1685**

Pianiste (la), **448**

Pianiste (le), **1375**

Piano tuner of earthquakes (the), **955**

Picard, Xavier, **1553**

Picasso, Pablo, 122, 820, 908, 1192, 1399

Piccadilly Circus, 55

Piccadilly, **180**

Piccoli, Michel, 33, 48, 157, 207, 240, 294, 312, 353, 510, 556, 563, 613, 620, 633, 655, 714, 716, 720, 763, 768, 819, 950, 1013, 1077, 1184, 1206, 1229, 1244, 1309, 1314, 1317, 1466, 1524, 1604, 1630, 1638, 1641, 1643, 1718, 1796

Piccolo, Ottavia, 510, 597, 1119, 1675, 1801

Piccolo mondo antico, 11, 101, **1215**

Pichel, Irving, **682**, 1760

Pick, Lupu, 252

Pickens, Slim, 437, 507, 522, 1282, 1678

Pickford, Mary, 1386, 1483

Pickpocket, **348**, **1037**

Pickup on South street, 46, **1581**

Picnic at Hanging Rock, *voir* Pique-nique à Hanging Rock

Picq, Jean-Noël, 1818

Picture of Dorian Gray (the), **848**, 1122, 1580

Pidgeon, Walter, 84, 171, 232, 268, 355, 511, 793, 1146, 1765

Pieczka, Frantisek, 937

Pied piper (the), **1479**

Piédalu à Paris, **272**

Piège (le) (Huston), *voir* MacKintosh man (the)

Piège (le) (Ōshima), **776**

Piège à cons (le), **968**

Piège du Diable, *voir* Ďáblova past

Pièges, **51**, 404, 778, 1237

Pieiller, Jacques, 1658, 1694

Piel que habito (la), **447**

Piéplu, Claude, 175, 424, 588, 681, 787, 969, 1206, 1244

Piéral (nain), 290, 1146, 1549, 1686

Pierce, Guy, 997

Pierce, Tony, 1542

Pierre-Louis, 501, 789, 1756

Pierrot le fou, **602**

Pierry, Marguerite, 13, 262, 659, 909

Pierson, Suzy, 903

Pietrangeli, Antonio, **284**, **941**

Pigaut, Roger, 107, 723, 1267, 1272, 1381

Pigeon (le), *voir* Soliti ignoti (i)

Pigeon d'argile (le), *voir* Clay pigeon (the)

Pike, Rosamund, 1425, 1576

Pilbeam, Nova, 1197

Pilgrim (the), *voir* Charlot (First national)

Piliers de la société (les), **1677**

Pills, Jacques, 778, 1222

Pilon, Antoine Olivier, 1279

Pilon, Donald, 1518, 1686

Pimpernel Smith, 41, **1435**

Pinal, Silvia, 1564, 1591

Pinaoteau, Claude, 23

Pindi, Raf, 843, 883

Pineau, Patrick, 1285

Pink Floyd, 335

Pink panther (the), 185, 470, 890, **929**, 1639

Pink panther strikes again (the), **470**, 1475

Pinky, 425

Pinocchio, 569, **1020**, 1246, 1660

Pinon, Dominique, 316, 644, 1478, 1606, 1828, 1829

Pinter, Harold, 7, 238, 841, 902, 911, 1712

Pintilie, Lucian, **10**, **369**, **409**, **683**, **693**, **1095**, **1342**

Pionniers de la Western Union (les), *voir* Western union
 Pionniers à Ingolstadt, **1682**
 Piovani, Nicola, **504, 830, 1382, 1468**
 Pique-nique à Hanging Rock, **512, 667**
 Pique-nique en pyjama, **1182**
 Pirandello, Luigi, **123, 529, 784, 1261**
 Piranhas, **1515**
 Pirate (la), **752**
 Pirate (le), **1469**
 Pirate noir (le), *voir* Black pirate (the)
 Pirates du rail (les), **1830**
 Pisacane, Carlo, **1388, 1430, 1737**
 Pisier, Marie-France, **717, 1255, 1485, 1487, 1603**
 Piste des géants (la), *voir* Big trail (the)
 Pistilli, Luigi, **597**
 Pit and the Pendulum, **862**
 Pitagora, Paola, **1686**
 Pitfall, **201**
 Pitoëff, Georges, **741**
 Pitoëff, Ludmilla, **1062**
 Pitoëff, Sacha, **257, 394, 1104, 1148**
 Pitt, Brad, **212, 260, 270, 282, 337, 388, 429, 484, 494, 726, 806, 947, 1530, 1644**
 Pitt, Michael, **1509**
 Pitts, Zazu, **702, 1546, 1700, 1725**
 Pizani, Robert, **912, 1475**
 Pizzorno, Antonietta, **313, 659, 1510, 1523**
 Place aux jeunes, *voir* Make way for tomorrow
 Place de la République, **573**
 Plácido, **1796**
 Placido, Michele, **312, 560, 655, 842**
 Plages d'Agnès (les), **1252, 1679**
 Plainsman (the), **664**
 Plaisanterie (la), *voir* Žert
 Plaisir (le), **111, 1254**
 Plaisirs de la chair (les), **75**
 Plaisirs inconnus, **129, 273, 1234**
 Plan 9 from outer space, **32, 373, 596, 732, 1197, 1586, 1642, 1811**
 Planchon, Roger, **951, 1555**
 Planet terror, *voir* Grindhouse
 Planète des singes (la), **1319, 1553**
 Planète interdite, *voir* Forbidden planet
 Planète sauvage (la), **328, 573, 1477**
 Platform, **694, 1234**
 Platon, Alexandru Virgil, **943**
 Platt, Louise, **477**
 Platters (the), **817**
 Play dirty, **619**
 Play Misty for me, **614**
 Player (the), **89**
 Playtime, **21, 414, 1332**
 Pleasence, Donald, **195, 270, 373, 413, 1190, 1357, 1482**
 Plein soleil, **648, 713, 1612**
 Plein Sud, **1196**
 Pleshette, Suzanne, **65, 1322**
 Pleure pas la bouche pleine, **1352**
 Plimpton, Martha, **1073, 1235, 1640**
 Plisnier, Charles, **225**
 Plongeon (le), *voir* Swimmer (the)
 Plotnikov, Boris, **1625**
 Pluie, *voir* Rain
 Pluie noire, *voir* Kuroi ame
 Plumes de cheval, *voir* Horse feathers
 Plummer, Amanda, **170, 283, 525, 841**
 Plummer, Christopher, **245, 744, 829, 933, 1115, 1164, 1460, 1571, 1639, 1662, 1689**
 Plus belle soirée de ma vie (la), **631**
 Plus belles années de notre vie (les), *voir* Best years of our lives (the)
 Plus dignement (le), **928**
 Plus dure sera la chute, *voir* The harder they fall
 Plus fort que le Diable, *voir* Beat the devil
 Plus on est de fous, *voir* More the merrier (the)
 Plus sauvage d'entre tous (le), *voir* Hud
 Pociąg, *voir* Train de nuit
 Pocketful of miracles, **181**
 Podalydès, Bruno, **365, 482, 1017, 1285, 1389**
 Podalydès, Denis, **49, 207, 365, 482, 507, 541, 762, 1017, 1285, 1544**
 Podestà, Rossana, **753, 863, 1433**
 Poe, Edgar Allan, **268, 390, 492, 583, 741, 848, 852, 876, 921, 929, 965, 1102, 1487, 1509, 1555, 1666**
 Poelvoorde, Benoît, **754, 1129, 1392, 1815**
 Poème de l'élève Mikovski (le), **1194**
 Poésie sans fin, **299**
 Poff, Lon, **433, 1443**
 Poggioli, Fernandino Maria, **150, 1395**
 Pohl, Klaus, **517**
 Poids d'un mensonge (le), *voir* Love letters
 Poil de carotte (1926), **184, 675, 1265**
 Poil de carotte (1932), **675, 1265**

Poings dans les poches (les), *voir* Pugni in tasca (i)

Point blank, **1095**

Point limite zero, *voir* Vanishing point

Pointe-Courte (la), **1274**, **1535**, **1672**

Poiré, Jean-Marie, **733**, **1487**

Poiret, Jean, **63**, **155**, **159**, **246**, **258**, **352**, **473**, **1531**, **1610**, **1737**

Poirier, Henri, **686**

Poirier sauvage (le), **1086**

Poison (la), **272**, **401**, **483**

Poison (le), **35**, **1734**

Poitier, Sidney, **47**, **764**, **1524**, **1746**

Poivre, Annette, **107**, **629**, **1549**

Poker party, *voir* Six of a kind

Pola, Isa, **1396**, **1454**

Pola X, **1547**

Polanski, Roman, **222**, **344**, **424**, **440**, **466**, **470**, **748**, **1152**, **1357**, **1375**, **1589**, **1599**

Police, **1513**

Poligny, Serge de, **1221**, **1682**

Polito, Jon, **1738**

Politoff, Haydée, **103**, **607**, **1194**

Pollack, Sydney, **127**, **231**, **561**, **562**, **646**, **649**, **796**, **1201**, **1288**, **1300**

Pollard, Michael J., **1044**

Pollet, Jean-Daniel, **953**, **1413**

Polley, Sarah, **1320**

Pollock, Channing, **1222**

Polonsky, Abraham, **540**, **1453**, **1740**

Polony, Anna, **701**, **1818**, **1821**

Polouyan, Alexeï, **378**

Pompidou, Georges, **406**, **488**, **520**, **556**, **590**, **620**, **685**, **763**, **805**, **967**, **976**, **1100**, **1244**, **1278**, **1534**, **1731**

Pompoko, **29**, **229**, **528**, **577**, **920**

Poncela, Eusebio, **186**, **1110**

Ponette, **228**

Pont (le), *voir* Brücke (die)

Pont de la rivière Kwai (le), **2**, **649**, **789**, **1047**, **1331**, **1450**, **1730**

Pont du Nord (le), **1126**, **1676**

Pontecorvo, Gillo, **1375**

Ponti, Carlo, **1744**

Ponts de Toko-Ri (les), **1441**

Ponyo sur la falaise, **818**

Ponzoni, Cochi, **181**

Pope, Alexander, **952**

Popesco, Elvire, **659**, **727**, **740**, **1454**, **1523**

Popeye, **856**

Popol Vuh, **93**, **320**, **571**, **1285**

Poppe, Nils, **802**

Poppy, **275**

Popwell, Albert, **190**, **1493**

Porco Rosso, **56**

Porel, Marc, **479**

Pornographes (les), **996**, **1022**, **1025**, **1369**

Poron, Jean-François, **1447**

Port de l'angoisse (le), **237**, **463**, **1573**

Port de la drogue (le), *voir* Pickup on South street

Port des fleurs (le), **327**

Portal, Louise, **76**, **438**, **951**

Porte, Gilles, **675**

Porte, Robert, **559**, **736**

Porte-avions X (le), *voir* Wing and a prayer

Porte de l'Enfer (la), **776**, **1617**

Porte du Diable (la), *voir* Devil's doorway (the)

Porte du Paradis (la), *voir* Heaven's gate

Porte s'ouvre (la), *voir* No way out

Porter, Cole, **1416**

Porter, Don, **1395**

Portes de la nuit (les), **618**, **753**, **759**, **1267**, **1306**, **1754**

Portier, Marcel, **94**

Portier de nuit, **181**, **1075**, **1134**

Portillo, Blanca, **1125**, **1624**

Portman, Eric, **553**, **651**, **850**, **1398**, **1746**

Portman, Natalie, **25**

Portrait de Dorian Gray (le), *voir* Picture of Dorian Gray (the)

Portrait d'un assassin, **1709**

Portrait de la jeune fille en feu, **1770**

Portrait of Jennie, **119**, **568**, **1758**

Possessed (Bernhardt), **1509**

Possessed (Brown), **168**

Possession, **275**, **847**

Post, Ted, **795**, **1394**, **1676**

Post coitum animal triste, **1611**

Postlethwaite, Pete, **1050**, **1548**

Postman always rings twice (the) (Garnett), **90**, **100**, **234**, **1003**, **1427**, **1452**, **1701**, **1734**

Postman always rings twice (the) (Rafelson), **1427**

Poston, Tom, **747**

Posto (il), **227**, **1291**, **1659**

Pot d'un million de ryō (le), **343**, 1163
 Potocki, Jan, **496**, **840**
 Pottecher, Frédéric, **607**
 Potter, Madeleine, **939**
 Pottier, Richard, **49**, **95**, **225**, **561**, **1124**, 1756
 Pou, Josep Maria, **1473**
 Pouchkine, Alexandre, **324**, **583**, **1582**
 Poudovkine, Vsevolod, **462**, **1160**, **1553**, **1719**
 Poujouly, Georges, **39**, **111**, **458**, **1009**, **1733**,
 1757
 Poulenc, Francis, **1777**
 Poulet au vinaigre, **38**, **63**, **159**
 Poulet aux prunes, **1383**
 Poulter, Will, **1458**
 Poupaud, Melvil, **262**, **694**, **814**, **909**, **1262**,
 1604, 1694
 Poupée (la) (Baratier), **257**
 Poupée (la) (Has), **643**, **695**
 Poupée (la) (Lubitsch), *voir* Puppe (die)
 Poupée de chair (la), *voir* Baby doll
 Poupée sanglante (la), **1104**
 Poupées du Diable (les), *voir* Devil-doll (the)
 Poupon, Henri, **124**, **624**, **1096**, **1228**, **1385**,
 1391, 1635, 1665, 1667
 Pour qui sonne le glas, **1366**
 Pour toi j'ai tué, *voir* Criss cross
 Pour une poignée de dollars, **798**, **1071**, **1221**,
 1562
 Pourquoi monsieur R... , **320**, **352**, **534**
 Poursuite infernale (la), *voir* My darling Cle-
 mentine
 Poursuite impitoyable (la), *voir* Chase (the)
 Pouvoir de la province de Kangwon (le), **1661**
 Poverty Row, **47**, **81**, **160**, **576**, **696**, **793**, **810**,
 1511
 Powell, Dick, **136**, **201**, **306**, **330**, **758**, **793**,
 832, **1002**, **1125**, **1177**, **1218**, **1241**,
 1534, 1635, 1664
 Powell, Jane, **1375**, **1403**
 Powell, Michael, **88**, **104**, **169**, **216**, **289**, **453**,
503, **509**, **553**, **850**, **885**, **1019**, **1041**,
1232, **1242**, **1258**, **1322**, **1411**, **1521**,
1656, **1686**
 Powell, Robert, **796**
 Powell, William, **185**, **418**, **444**, **660**, **1113**,
 1336, 1362, 1521, 1798
 Power, Tyrone, **141**, **143**, **326**, **346**, **554**, **828**,
839, **920**, **1035**, **1265**, **1293**, **1349**,
1351, **1424**, **1641**, **1665**, **1762**, **1816**
 Powers, Mala, **128**
 Power and the glory (the), **380**, **472**, **1595**
 Poyen, René, **94**, **259**, **487**, **1645**
 Pozzetto, Renato, **1781**
 Prachrar, Ilja, **1071**
 Prada, José María, **715**, **1193**, **1691**
 Prado, Lilia, **1530**, **1534**
 Pradot, Marcelle, **1034**, **1681**
 Prästänkan, *voir* Quatrième alliance (la)
 Prat, Jean, **486**, **1283**
 Préboist, Paul, **22**, **925**, **1739**
 Prechtel, Volker, **1205**, **1285**, **1338**, **1605**
 Preisner, Zbigniew, **674**, **1065**
 Preiß, Wolfgang, **1018**
 Préjean, Albert, **28**, **195**, **520**, **703**, **764**, **1062**,
 1409
 Préjean, Patrick, **94**
 Premier bal, **1830**
 Premier contact, *voir* Arrival
 Premier mai, **1805**
 Premier maître (le), **1804**
 Première désillusion, *voir* Fallen idol (the)
 Premiers beatniks (les), *voir* Heart beat
 Premiers hommes dans la Lune (les), *voir* First
 men on the Moon (the)
 Preminger, Otto, **90**, **255**, **355**, **443**, **450**,
626, **632**, **807**, **826**, **844**, **1001**, **1004**,
1016, **1235**, **1317**, **1319**, **1580**, **1627**,
1636, **1730**, **1784**
 Prentiss, Paula, **574**, **816**, **1462**
 Préparez vos mouchoirs, **765**, **1398**, **1683**
 President's last bang (the), **820**
 Presle, Micheline, **177**, **253**, **321**, **339**, **367**,
502, **581**, **740**, **1045**, **1103**, **1121**, **1277**,
1296, **1380**, **1455**, **1536**, **1691**, **1710**,
1823
 Presley, Elvis, **338**, **417**, **817**, **871**, **1410**
 Presnell, Harve, **422**
 Prestige (le), **1133**
 Preston, Robert, **19**, **146**, **658**, **674**, **679**, **1238**,
1256, **1609**, **1651**, **1809**
 Prévert, Jacques, **2**, **99**, **137**, **195**, **272**, **557**,
618, **682**, **723**, **753**, **770**, **815**, **905**,
1013, **1098**, **1146**, **1171**, **1549**, **1595**,
1634, **1679**, **1757**
 Prévert, Pierre, **1171**, **1549**
 Prévost, Daniel, **859**, **1189**, **1346**, **1384**
 Prévost, Françoise, **1771**
 Prevost, Marie, **511**

Private affairs of Bel-Ami (the), *voir* Bel-Ami
 Price, Dennis, **368, 474, 850, 1174, 1430**
 Price, Vincent, **70, 81, 126, 143, 200, 218, 440, 445, 457, 626, 637, 741, 827, 832, 855, 895, 954, 985, 1240, 1241, 1316, 1355, 1376, 1393, 1473, 1530**
 Prick up your ears, **751, 1161, 1302**
 Pride and prejudice (Leonard), **1793, 1795**
 Pride and prejudice (Wright), **1135, 1795**
 Pride of the marines, **1123**
 Pride of the Yankees (the), **1213**
 Prière (la), *voir* Vedreba
 Prim, Suzy, **136, 480, 739, 764, 993, 1071, 1384, 1711, 1830**
 Prima Angélica (la), **544, 1196**
 Primate, **1698**
 Prima della rivoluzione, **218**
 Prime cut, **1216**
 Prime of Miss Jean Brodie (the), **67, 183, 1167, 1184**
 Primrose path, **856**
 Prince of darkness (the), **373**
 Prince of foxes, **1265, 1816**
 Prince of the city, **71, 1565**
 Prince Valiant, **261**
 Princesse aux huîtres (la), **910**
 Princesse de Montpensier (la), **67, 1465**
 Princesse errante (la), **1603**
 Princesse Mononoke, **577, 822, 940, 1294**
 Principal, Victoria, **1305**
 Principe d'incertitude (le), **1381**
 Pringle, Bryan, **873**
 Printemps, été, automne, hiver... , **879**
 Printemps précoce, **790**
 Printemps tardif, *voir* Banshun
 Priomykhov, Valery, **742**
 Prise au piège, *voir* Caught
 Prison sans barreaux, **598**
 Prisoner (the), **651, 1629**
 Prisoner of Shark Island (the), **1418**
 Prisoners, **273**
 Prisonnier d'Alcatraz (le), *voir* Birdman of Alcatraz
 Prisonnier de Zenda (le), **501, 569, 809, 1027**
 Prisonnière (la), **1301**
 Prisonnière du désert (la), *voir* Searchers (the)
 Prisonniers du passé, *voir* Random harvest
 Private hell 36, **1670**
 Private life of Don Juan (the), **1118, 1181**
 Private life of Henry VIII (the), **580, 926, 943**
 Private life of Sherlock Holmes (the), **67, 83**
 Private lives of Elizabeth and Essex (the), **855**
 Private's progress, **1430**
 Privé (le), *voir* Long goodbye (the)
 Privilège, **1439**
 Prizzi's honor, **1041**
 Procès (le) (Pabst), **1797**
 Procès (le) (Welles), **1036, 1602**
 Procès de Jeanne d'Arc, **793**
 Procès Paradine (le), *voir* Paradine case (the)
 Prochkine, Alexandre, **742**
 Prochnow, Jürgen, **626**
 Prochou slova, **161, 1246**
 Prodomidès, Jean, **1283**
 Producers (the), **1536, 1552**
 Profession : reporter, **250**
 Professionals (the), **337**
 Profils paysans, **960, 1354**
 Profondo rosso, **1175**
 Profonds désirs des dieux, **149, 999, 1025, 1059, 1429**
 Profumo di donna, **1016, 1757**
 Profundo carmesí, *voir* Carmin profond
 Prohibition, **74, 151, 164, 217, 260, 265, 281, 300, 345, 423, 587, 660, 786, 1010, 1044, 1173, 1221, 1335, 1738, 1742**
 Proie (la), **495**
 Proie du désir (la), *voir* Desiderio
 Proie nue (la), *voir* Naked prey (the)
 Proie pour l'ombre (la), *voir* Why change your wife?
 Proies (les), **669**
 Proietti, Gigi, **517, 780, 989, 1119, 1200**
 Prokofiev, Sergueï, **137, 572, 1038, 1340**
 Prologues, *voir* Footlight parade
 Promenade avec l'amour et la mort, *voir* A walk with love and death
 Promesses de l'ombre (les), *voir* Eastern promises
 Promessi sposi (i), **191**
 Propriété interdite, **646, 933**
 Proskourine, Victor, **640**
 Proslie, Jean-Marie, **119**
 Protazanov, Iakov, **1757, 1766, 1806**
 Proud valley (the), **897**
 Proust, Marcel, **215, 301, 1096, 1344, 1381**
 Prova d'orchestra, **1337**
 Proverka na dorogakh, *voir* Vérification (la)

Providence, **203**
 Prowler (the), **1163, 1452**
 Prucnal, Anna, **951**
 Prus, Bolesław, **643, 695**
 Pruvost, Bernard, **125, 706**
 Pryce, Jonathan, **1361, 1605, 1728**
 Przypadek, *voir* Hasard (le)
 Psaume rouge, **1231, 1788**
 Psychose, **3, 72, 196, 218, 258, 336, 478, 483, 502, 779, 831, 1036, 1198, 1220, 1411, 1557, 1716, 1761, 1769**
 Psychose II, **1036, 1769**
 Pszoniak, Wojciech, **295, 1162**
 Public enemies, **300**
 Public enemy (the), **587**
 Public housing, **1555**
 Puccini, Giacomo, **508**
 Pucholt, Vladimír, **658**
 Puglia, Frank, **185, 213, 1221, 1619**
 Puglisi, Aldo, **656, 1451**
 Pugni in tasca (i), **1686**
 Puiu, Christi, **966**
 Pullman, Bill, **1258**
 Pully, B. S., **801**
 Pulp fiction, **170, 308**
 Pulsions, **779**
 Pulver, Liselotte, **230, 1021**
 Punch-drunk love, **1140**
 Punishment park, **385**
 Puppe (die), **300, 910**
 Purcell, Henry, **650, 1288**
 Purcell, Noel, **72**
 Purchase price (the), **1649**
 Puri, Amrish, **319**
 Purple plain (the), **1659**
 Purple rose of Cairo (the), *voir* Rose pourpre du Caire (la)
 Pursued, **143, 895, 989, 1301, 1322, 1455, 1721, 1768**
 Pursuit to Algiers, **1091**
 Purviance, Edna, **233, 338, 573, 917, 1182, 1519, 1529**
 Purvis, Jack, **199, 1605, 1728**
 Pushover, **1273**
 Putzulu, Bruno, **564**
 Pygmalion, **1345, 1667**
 Pyle, Ernie, **313**
 Pyramide humaine (la), **307**
 Qu'elle était verte ma vallée, **88, 171**
 Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?, **928, 1256**
 Qu'est ce que Maman comprend à l'amour ?, *voir* Reluctant debutante (the)
 Qu'est il arrivé à Baby Jane ?, *voir* What ever happened to Baby Jane ?
 Quadrille, **1179**
 Quaglio, José, **777**
 Quai d'Orsay, **191**
 Quai des brumes (le), **2, 68, 76, 137, 508, 828, 1027, 1226, 1678**
 Quai des Orfèvres, **267, 1543, 1573**
 Quaid, Dennis, **506**
 Qualen, John, **169, 213, 242, 330, 379, 400, 510, 1089, 1225, 1739**
 Quand la panthère rose s'emmêle, *voir* Pink panther strikes again (the)
 Quand l'inspecteur s'emmêle, *voir* A shot in the dark
 Quand la chair succombe, *voir* Senilità
 Quand la mer monte. . . , **675**
 Quand la ville dort, *voir* Asphalt jungle (the)
 Quand les tambours s'arrêteront, *voir* Apache drums
 Quand on a 17 ans, **1481**
 Quand passent les cigognes, **874**
 Quand tu liras cette lettre, **653**
 Quand une femme monte l'escalier, **1113**
 Quantrill, William Clarke, **205, 227, 554, 740, 1660**
 Quantum of solace, **133, 1237**
 Quarante ans de Don Juan (les), *voir* Private life of Don Juan (the)
 42ième rue, **1177**
 Quarante et unième (le), **1533**
 Quarante sept rōnins (les), **1236**
 Quarante tueurs, *voir* Forty guns
 Quartet, **32, 872, 882, 1508, 1674**
 Quasimodo, **851, 1327, 1543**
 14–18, **1143**
 Quatorze heures, *voir* Fourteen hours
 Quatorze juillet, **1394, 1409**
 Quatre aventures de Reinette et Mirabelle, **1532**
 Quatre cavaliers de l'Apocalypse (les), *voir* Four horsemen of the Apocalypse (the)
 Quatre cents coups (les), **209, 293, 332, 411, 521, 532, 759, 1245, 1476, 1487, 1514, 1560**

- Quatre de l'espionnage, *voir* Secret agent
 Quatre de l'infanterie, *voir* Westfront 1918
 Quatre étrangers cavaliers, *voir* Silver Lode
 Quatre filles du Dr. Marsh (les), *voir* Little women
 Quatre mariages et un enterrement, *voir* Four weddings and a funeral
 4 mois, 3 semaines, 2 jours, **1651**
 Quatre mouches de velours gris, **1412**
 Quatre nuits d'un rêveur, **1799**
 Quatre pas dans les nuages, **1170**
 Quatre plumes blanches (les), *voir* Four feathers (the)
 Quatre-vingt-treize, **712**
 Quatrième alliance (la), **375, 1149**
 Quatrième homme (le), *voir* Kansas City confidential
 Quattro giornate di Napoli (le), *voir* Bataille de Naples (la)
 Quay (frères), **376, 390, 955, 1535**
 Courts, **376, 1535**
 Quayle, Anthony, **178, 267, 644, 839, 1115, 1282, 1421, 1656**
 Que la bête meure, **1024**
 Que la fête commence, **1200, 1228**
 Que sera sera, **8, 998**
 Que viva Mexico, **691, 920, 1372, 1538**
 Queen (the), **1073, 1243, 1421**
 Queen & country, **1478**
 Queen Bee, **1196**
 Queen Christina, **179, 731**
 Queen Kelly, **426, 1574**
 Queen of spades (the), **1377**
 Quelle heure est-il?, *voir* Che ora è?
 Quelque part dans la nuit, *voir* Somewhere in the night
 Quelque part dans le temps, *voir* Somewhere in time
 Quelque part quelqu'un, **1151, 1715**
 Quelques jours de la vie d'Oblomov, **920, 1486**
 Quelques jours avec moi, **1624**
 Quenard, Raphaël, **1819**
 Queneau, Raymond, **1239, 1299, 1648**
 Quentin Durward, **1619**
 Quester, Hugues, **12, 1151**
 Qui a tué Vicky Lynn?, *voir* I wake up screaming
 Qui donc a vu ma belle?, *voir* Has anybody seen my gal?
 Qui est sans péché, *voir* Chi è senza peccato
 Qui êtes-vous, Polly Maggoo?, **1693**
 Qui veut la peau de Roger Rabbit?, **900**
 Quiet American (the) (Mankiewicz), **46, 863, 950, 1122, 1145, 1763**
 Quiet American (the) (Noyce), **863, 1145**
 Quiet man (the), *voir* Homme tranquille (l')
 Quignard, Pascal, **746**
 Quincey, Thomas de, **268, 704**
 Quine, Richard, **272, 328, 742, 948, 1273, 1447, 1469, 1593, 1635, 1648, 1754**
 Quinn, Aidan, **1827**
 Quinn, Anthony, **17, 28, 132, 179, 272, 346, 426, 458, 517, 525, 565, 794, 882, 1035, 1174, 1308, 1329, 1428, 1433, 1510, 1584, 1591**
 Quinn, Patricia, **1346**
 Quintana, Rosita, **128**
 Quintet, **463, 1576**
 Quinze jours ailleurs, **1383**
 Quota quickies, **885, 1521, 1686**
 Quo vadis (Kawalerowicz), **857, 1396**
 Raab, Kurt, **68, 320, 352, 1087, 1506, 1630**
 Rabal, Francisco, **693, 863, 1080, 1289, 1314, 1564, 1811**
 Rabal, Liberto, **1077**
 Rabben, Mascha, **1261**
 Rabbia (la), **204, 762**
 Rabbit transit, **1759**
 Rabourdin, Olivier, **271, 1465**
 Racconto dei racconti (il), **619**
 Raccrochez, c'est une erreur, *voir* Sorry, wrong number
 Racetrack, **654**
 Racette, Francine, **450, 1412**
 Rachat suprême (le), *voir* Whispering chorus (the)
 Rachel, Rachel, **1070**
 Rachmaninov, Sergueï, **1169**
 Racine, Jean, **664**
 Racines du Ciel (les), **875, 1099, 1584, 1749**
 Racisme, **38, 126, 172, 210, 249, 288, 418, 426, 428, 493, 585, 718, 730, 807, 1157, 1449, 1483, 1524, 1610**
 Racket (Cromwell), **709**
 Racket (Mackenzie), *voir* Long Good Friday (the)
 rAdde, Fabrice, **1398**

Radford, Basil, **220, 697, 882, 1110, 1120, 1394, 1628**
 Radford, Michael, **1602, 1728**
 Radiguet, Raymond, **253**
 Radio days, **746**
 Radziwilowicz, Jerzy, **876, 1674**
 Rafelson, Bob, **615, 721, 1427, 1436, 1627, 1682**
 Rafles sur la ville, **720**
 Raft, George, **31, 40, 72, 323, 422, 654, 1449, 1647**
 Ragazza con la valigia (la), *voir* Fille à la valise (la)
 Rage in heaven, **1029, 1210**
 Raging bull, **1343**
 Ragtime, **234, 930**
 Rahim, Tahar, **337, 1358**
 Rai, Ayshwarya, **720**
 Raid (the), **1209**
 Raiders of the lost ark, *voir* Indiana Jones I
 Railroaded, **1383**
 Railsback, Steve, **854, 923**
 Raimu, **4, 590, 624, 674, 931, 937, 1071, 1187, 1374, 1385, 1489, 1498, 1618**
 Rain, **422, 1332**
 Rain man, **738**
 Rain people (the), **1546**
 Raines, Ella, **265, 719, 1237, 1363**
 Rains, Claude, **8, 16, 45, 196, 202, 239, 270, 312, 453, 556, 635, 648, 752, 760, 799, 828, 882, 982, 1060, 1102, 1129, 1361, 1372, 1432, 1558, 1613, 1632**
 Raising Arizona, **1667**
 Raisins de la colère (les), **242, 739, 1455**
 Raison et sentiments, *voir* Sense and sensibility
 Raisons d'État, *voir* Good shepherd (the)
 Raitt, Ann, **61**
 Ralli, Giovanna, **173**
 Rally 'round the flag boys, **862**
 Ralston, Vera, **1803**
 Ramazzotti, Micaella, **940**
 Rambeau, Marjorie, **808, 856, 1507**
 Rambo 2, **1188**
 Rameau, Jean-Philippe, **1275**
 Ramírez, Edgar, **1006**
 Ramis, Harold, **385**
 Rampling, Charlotte, **438, 528, 529, 641, 796, 1075, 1142, 1369, 1652**
 Ramrod, **347**
 Ran, **1373**
 Rancho notorious, **233**
 Rand, Ayn, **223, 1315, 1765**
 Randall, Mónica, **955**
 Randall, Tony, **1386**
 Randolph, Elsie, **946**
 Randolph, Jane, **59, 596, 1383**
 Randolph, John, **182, 606, 1041**
 Random harvest, **1403**
 Randone, Salvo, **135, 187, 238, 484, 492, 623, 747, 785, 1402, 1455, 1467, 1681**
 Ranieri, Massimo, **1119, 1801**
 Rapaces (les), *voir* Greed
 Raphaël ou le débauché, **1230**
 Rappel de la terre (le), *voir* Terra madre
 Rappeneau, Jean-Paul, **814, 1349**
 Rapper, Irving, **16, 1361**
 Rapport préfabriqué, **247, 799**
 Rapt, *voir* Hunted
 Rascel, Renato, **303**
 Rashōmon, **771, 776, 1217, 1264, 1478, 1594, 1607, 1617**
 Rasp, Fritz, **252, 517, 783, 936, 1011, 1716, 1758**
 Raspoutine, l'agonie, **642**
 Rassam, Julien, **221**
 Ratataplan, **769**
 Rathbone, Basil, **24, 74, 126, 279, 453, 492, 493, 754, 823, 827, 846, 920, 1091, 1112, 1178, 1240, 1617**
 Ratoff, Gregory, **218, 588, 872**
 Rats du désert (les), *voir* Desert rats (the)
 Ravel, Maurice, **488, 999, 1212, 1617**
 Raven (the) (Corman), **741, 1240**
 Raven (the) (Landers), **1509**
 Raw deal, **533**
 Rawhide, **1641**
 Rawlins, John, **1091**
 Ray, Aldo, **333, 467, 890, 1066, 1488, 1669**
 Ray, Andrew, **780**
 Ray, Anthony, **1390**
 Ray, Jean, **155, 389**
 Ray, Nicholas, **16, 63, 208, 551, 794, 843, 846, 924, 1004, 1037, 1154, 1164, 1390, 1413, 1443, 1584, 1636, 1812**
 Ray, Satyajit, **153, 214, 335, 657, 684, 768, 897, 906, 953, 1034, 1258, 1274, 1359, 1390, 1399, 1459, 1488, 1743,**

- 1767**
- Raye, Martha, **608**
- Raymond, Gene, **1508, 1800**
- Raymond, Paula, **891, 1218**
- Raymone, **421, 826, 1024**
- Raynal, Patrick, **1190**
- Rayon invisible (le), *voir* Invisible ray (the)
- Rayon vert (le), **715, 1188, 1281, 1539**
- Razor's edge (the), **527, 1816**
- Razumov, **784**
- Razzia sur la chnouf, **174, 501, 518, 844, 1557**
- Rébellion, **813**
- Rea, Stephen, **731**
- Reagan, Ronald, **1168, 1341, 1485, 1497, 1799**
- Réalité, **1480**
- Reap the wild wind, **1238**
- Rear window, **71, 483, 529, 707, 779, 1008, 1061, 1089, 1102, 1160, 1273**
- Reason, Rex, **542**
- Rebatet, Lucien, **70, 1610**
- Rebecca, **65, 410, 1056**
- Rebel, Jean-Féry, **462**
- Rebel without a cause, *voir* Fureur de vivre (la)
- Rebelle (le), *voir* Fountainhead (the)
- Rebengiuc, Victor, **683, 693, 1095, 1342**
- Rebhorn, James, **506, 713, 836, 1214, 1757**
- Recherche Susan désespérément, **284**
- Récit d'un propriétaire, **698**
- Reckless moment (the), **806**
- Recoing, Aurélien, **115, 497, 767**
- Reconstitution (la), **409**
- Récupérateur de cadavres (le), *voir* Body snatcher (the)
- Red (la), **753**
- Red badge of courage (the), **550**
- Red ensign, **1521, 1686**
- Red-headed woman, **1099, 1802**
- Red house (the), **989**
- Red river, **1280, 1568**
- Red shoes (the), **104, 1322**
- Redevance du fantôme (la), **973**
- Redford, Robert, **127, 250, 282, 561, 646, 824, 933, 957, 1300, 1395, 1428, 1453, 1460**
- Redgrave, Michael, **220, 368, 410, 419, 697, 902, 981, 1145, 1150, 1394, 1728, 1803**
- Redgrave, Vanessa, **23, 248, 622, 687, 751, 939, 1173, 1393, 1673, 1678, 1790**
- Redoutable (le), **1535**
- Reds, **566, 1052, 1082, 1427**
- Reed, Carol, **90, 206, 238, 495, 774, 1120, 1318, 1621, 1633**
- Reed, Donna, **112, 399, 509, 756, 848, 939, 1099**
- Reed, John, **566, 1052**
- Reed, Lou, **1509**
- Reed, Oliver, **41, 189, 218, 286, 354, 609, 1353, 1393, 1600, 1605**
- Reeve, Christopher, **692, 744, 939, 1371**
- Reeves, Keanu, **42, 269, 1076, 1417**
- Reeves, Kynaston, **32**
- Reeves, Michael, **614, 1393**
- Reflets dans un œil d'or, **589, 888**
- Regain, **1667**
- Regalo di Natale, **628, 1080**
- Regarde les hommes tomber, **1295, 1590**
- Régent, Benoît, **1065, 1211, 1540, 1627**
- Reggiani, Serge, **26, 30, 79, 184, 353, 358, 390, 618, 736, 739, 753, 837, 1030, 1229, 1304, 1501, 1503, 1546**
- Région sauvage (la), **275, 847**
- Règle du jeu (la), **687, 1020, 1306, 1432, 1577**
- Règlement de comptes, *voir* Big heat (the)
- Règlements de comptes à OK Corral, *voir* Gunfight at the OK Corral
- Régnier, Natacha, **20, 1346**
- Regnier, Charles, **397**
- Rego, Luis, **301, 1114, 1373**
- Řehák, František, **1249**
- Reid, Beryl, **1106**
- Reid, Carl Benton, **1812**
- Reid, Kate, **646, 757, 1638**
- Reid, Wallace, **78**
- Reilly, John C., **108, 1064, 1084, 1085, 1538, 1817**
- Reinartz, Antoine, **613, 1818**
- Reine Christine (la), *voir* Queen Christina
- Reine de Broadway (la), *voir* Cover girl
- Reine de la prairie (la), *voir* Cattle queen of Montana
- Reine des cartes (la), *voir* Queen of spades (the)
- Reine Margot (la) (Château), **221, 559**
- Reine Margot (la) (Dréville), **221, 559**
- Reine vierge (la), *voir* Young Bess

Reiner, Carl, **337, 1734**
 Reinhardt, Django, **1685, 1731**
 Reinhardt, Max, **832**
 Reinking, Ann, **1266**
 Reisner, Charles, **881**
 Reisz, Karel, **7, 23, 687, 873, 1056, 1154, 1347**
 Reitz, Edgar, **1446, 1745**
 Relais de l'or maudit (le), **939**
 Religieuse (la), **1128**
 Relli, Santa, **942**
 Rellys, **124, 590, 944, 1391**
 Reluctant debutante (the), **615**
 Remains of the day (the), **248, 692**
 Remarque, Erich Maria, **262, 649, 755, 1021, 1415**
 Rembrandt, **382, 455, 1191, 1514, 1548**
 Rembrandt (film), **1514**
 Remember my name, **1800**
 Remember the night, **1483**
 Remick, Lee, **142, 200, 1004, 1011, 1302, 1320, 1657**
 Rémoleux, Jean-Claude, **318, 1054**
 Remontons les Champs Élysées, **1475**
 Remorques, **2, 937**
 Remous, **117, 274**
 Remsen, Bert, **794**
 Rémy, Albert, **131, 192, 412, 501, 521, 998, 1565, 1579**
 Renant, Simone, **141, 736, 899, 1203, 1380, 1424, 1543, 1830**
 Renard, Colette, **192**
 Renard, Jules, **675, 1189, 1265**
 Renard, Maurice, **791**
 Renard du désert (le), *voir* Desert fox (the)
 Renard jaune (le), **1254**
 Renarde (la), *voir* Gone to earth
 Renaud, **274, 1149, 1761**
 Renaud, Isabelle, **541**
 Renaud, Madeleine, **2, 111, 131, 456, 548, 682, 937, 1616**
 Renault, Isabelle, **541**
 Rendez-vous, *voir* Shop round the corner (the)
 Rendez-vous, **571, 1334, 1356**
 Rendez-vous à Bray, **936**
 Rendez-vous à Bruges, *voir* In Bruges
 Rendez-vous avec la peur, *voir* Night of the demon
 Rendez-vous d'Anna (les), **362**
 Rendez-vous de juillet, **1296**
 Rendez-vous de Paris (les), **908**
 Rénier, Yves, **704**
 Renko, Serge, **785**
 Renner, Jeremy, **1694**
 Rennie, Michael, **421, 1014, 1179, 1508**
 Reno, Jean, **1604, 1613**
 Renoir, Auguste, **1207**
 Renoir, Claude, **1258**
 Renoir, Jean, **89, 211, 260, 414, 441, 504, 527, 545, 557, 580, 627, 681, 689, 993, 1028, 1034, 1044, 1049, 1100, 1227, 1258, 1274, 1306, 1326, 1560, 1577, 1613, 1645, 1679, 1744, 1809**
 Renoir, Pierre, **51, 260, 384, 716, 724, 784, 1013, 1017, 1028, 1042, 1062, 1306, 1756**
 Renucci, Robin, **432, 647, 672, 1108**
 Repas (le), *voir* Meshi
 Repas de nocces, *voir* Catered affair (the)
 Repentir (le), **114**
 Répétition d'orchestre, *voir* Prova d'orchestra
 Repo man, **965**
 Reporters, **75, 1354**
 Repp, Pierre, **192, 581**
 Reproduction interdite, **1224**
 Reptile (le), **606**
 Répulsion, **1152, 1357**
 Requiem for a dream, **838**
 Requiem pour un massacre, **1690**
 Réquisitoire (le), *voir* Manslaughter
 Resa dei conti (la), **703**
 Reservoir dogs, **204, 1425**
 Resnais, Alain, **97, 203, 207, 232, 541, 586, 656, 716, 859, 944, 1148, 1201, 1257, 1307, 1718, 1724, 1744, 1778**
 Ressources humaine, **920**
 Restless breed (the), **346**
 Restrepo, **101, 1280**
 Résurrection (Blasetti), **738**
 Résurrection (Petrie), **265**
 Retour (le), **1537**
 Retour à Howards End, *voir* Howards End
 Retour à l'aube, **858**
 Retour à la vie, **1304**
 Retour d'Afrique (le), **1748**
 Retour de Don Camillo (le), **890, 1386**
 Retour de Frank James (le), **1660**

Retour de Frankenstein, *voir* Frankenstein must be destroyed
 Retour du fils prodigue (le) (Chahine), **894**
 Retour de l'inspecteur Harry (le), *voir* Sudden impact
 Retour de la Panthère rose (le), *voir* Return of the Pink panther (the)
 Retour des trois ivrognes (le), **325**, **892**
 Retour du fils prodigue (le) (Schorm), **894**
 Rettig, Tommy, **803**, **1319**
 Return of Doctor. X (the), **1018**
 Return of the Pink panther (the), **1639**
 Return to Glennascaul, **211**, **1020**
 Reuver, Germaine, **272**, **349**, **401**
 Revanche de Frankenstein (la), **100**
 Rêve de femmes, **698**
 Réveil dans la terreur, *voir* Wake in fright
 Réveil de la Sorcière Rouge (le), *voir* Wake of the Red Witch
 Révélations, *voir* Insider (the)
 Revenant (the), **357**, **1290**
 Revenge of the Pink Panther, **1475**
 Revere, Anne, **126**, **410**, **540**, **1016**, **1039**, **1362**, **1444**
 Reversal of fortune, *voir* Mystère von Bülow (le)
 Rêves, **1605**
 Rêves de chaque nuit, **128**, **1499**
 Reviens-moi, *voir* Atonement
 Revil, Clive, **505**
 Revolori, Tony, **723**
 Revolt of Mamie Stover (the), **648**
 Révolte à bord, *voir* Two years before the mast
 Révolte au zoo, *voir* Zoo in Budapest
 Révoltés de l'an 2000 (les), **1194**
 Révoltés du Bounty (les), *voir* Mutiny on the Bounty
 Revueltas, Rosaura, **207**
 Rey, Fernando, **52**, **181**, **463**, **534**, **681**, **701**, **842**, **867**, **1023**, **1069**, **1074**, **1078**, **1275**, **1564**, **1773**
 Reybaz, André, **546**
 Reymond, Dominique, **462**, **1412**
 Reynolds, Burt, **26**, **939**, **1431**
 Reynolds, Debbie, **31**, **748**
 Reynolds, William, **629**, **755**
 Reznikoff, Igor, **1054**
 Rezvani, Serge, **410**, **721**
 Re granchio, **1791**
 Rhames, Ving, **170**
 Rhys Meyers, Jonathan, **136**
 Riaboukine, Serge, **731**
 Ribas, Marku, **1799**
 Ribeiro, Catherine, **1807**
 Ribera, Jose de, **1109**, **1564**
 Riberolles, Jacques, **633**
 Ribowska, Malka, **341**, **361**
 Ricardo, Sérgio, **423**
 Rich, Catherine, **45**
 Rich, Claude, **45**, **541**, **610**, **669**, **705**, **716**, **1200**, **1213**, **1331**, **1389**, **1524**, **1710**, **1778**
 Rich, Ron, **519**
 Rich and strange, **946**
 Richard, Eric, **839**
 Richard, Firmine, **51**
 Richard, Jean-Louis, **3**, **15**, **91**, **1321**, **1610**, **1611**
 Richard, Nathalie, **396**, **1627**
 Richard-Willm, Pierre, **4**, **741**, **898**, **1007**, **1682**
 Richardson, Lee, **1041**
 Richardson, Ralph, **90**, **199**, **398**, **404**, **774**, **860**, **1040**, **1276**, **1438**, **1454**, **1621**
 Richardson, Tony, **368**, **961**
 Richard III (Loncraine), **1141**
 Richard III (Olivier), **398**
 Riche, Paul, **970**
 Richebé, Roger, **49**, **558**, **1454**, **1709**
 Richepin, Jean, **521**
 Richert, William, **720**, **1417**
 Richet, Jean-François, **191**
 Richter, Paul, **246**, **516**
 Rickman, Alan, **736**, **761**, **1827**
 Ricotta (la), **1325**
 Ride in the whirlwind, **1623**
 Ride lonesome, **165**, **994**, **1057**, **1309**
 Ride the high country, **1281**, **1282**, **1582**
 Ride the pink horse, **867**, **1265**
 Ride, Vaquero, *voir* Vaquero
 Rideau déchiré (le), *voir* Torn curtain
 Rider Haggard, Henry, **738**, **1292**
 Ridgely, John, **942**, **978**, **1242**, **1573**
 Ridges, Stanley, **265**, **1033**, **1509**
 Ridicule, **1611**
 Riefenstahl, Leni, **260**, **388**, **1181**, **1522**, **1536**, **1544**, **1685**, **1695**, **1773**, **1793**
 Rien ne va plus, **545**
 Rien que pour vos yeux, **437**, **462**

Rigaud, Jorge, [1394](#)
 Rigaux, Jean, [798](#), [1466](#), [1806](#)
 Rigby, Edward, [1197](#)
 Riget, [33](#)
 Rigg, Diana, [67](#), [471](#), [955](#), [1131](#), [1355](#)
 Right stuff (the), [594](#), [1276](#)
 Rignault, Alexandre, [456](#), [646](#), [708](#), [860](#), [890](#),
[1007](#), [1115](#), [1121](#), [1590](#), [1631](#), [1735](#)
 Rigo de Righis, Matteo, [1791](#)
 Rilla, Wolf, [994](#)
 Rim, Carlo, [91](#), [629](#)
 Rimbaud, Arthur, [536](#)
 Rin Tin Tin, [804](#), [872](#)
 Ring (the), [1773](#)
 Rio, Dolores del, [551](#), [645](#), [721](#), [1278](#)
 Rio Bravo, [204](#), [477](#), [1586](#)
 Rio Conchos, [1750](#)
 Rio Grande, [667](#)
 Ripoux (les), [1214](#)
 Ripstein, Arturo, [665](#), [1194](#)
 Ris donc, Paillasse, *voir* Laugh, clown, laugh
 Risch, Maurice, [1219](#), [1610](#), [1683](#)
 Rise and fall of Legs Diamond (the), [1474](#)
 Rise of Catherine the great (the), [710](#)
 Risi, Dino, [9](#), [56](#), [144](#), [181](#), [260](#), [835](#), [847](#),
[878](#), [913](#), [1016](#), [1076](#), [1516](#), [1673](#)
 Rising sun, [1430](#)
 Riskin, Robert, [147](#)
 Riso amaro, *voir* Riz amer
 Rispal, Jacques, [235](#), [678](#), [1075](#)
 Rissient, Pierre, [913](#), [1744](#)
 Risso, Roberto, [1313](#)
 Rist, Christian, [1472](#)
 Ritchie, Michael, [824](#), [1216](#), [1395](#), [1675](#)
 Rite (le), [307](#)
 Ritt, Martin, [46](#), [664](#), [764](#), [777](#), [1474](#), [1519](#),
[1620](#)
 Ritter, Thelma, [98](#), [588](#), [662](#), [941](#), [1008](#), [1112](#),
[1581](#)
 Riva, Emmanuelle, [184](#), [354](#), [653](#), [827](#), [908](#),
[1065](#), [1140](#), [1183](#), [1201](#), [1718](#), [1823](#)
 River (the) (Borzage), [1118](#), [1417](#)
 River (the) (Renoir), [1232](#), [1258](#)
 River of no return, [1319](#)
 River's edge (the), [1591](#)
 Rivers, Dick, [909](#)
 Rivers, Fernand, [130](#), [1654](#)
 Rivette, Jacques, [53](#), [253](#), [396](#), [529](#), [714](#),
[717](#), [1126](#), [1128](#), [1627](#), [1674](#), [1676](#),
[1822](#)
 Rivière, Marie, [322](#), [336](#), [1188](#), [1532](#)
 Rivière (la), [427](#), [1476](#)
 Rivière d'argent (la), *voir* Silver river
 Rivière de nos amours (la), *voir* Indian fighter
 (the)
 Rivière du Hibou (la), [331](#), [1785](#)
 Rivière noire, *voir* Kuroi kawa
 Rivière rouge (la), *voir* Red river
 Rivière sans retour (la), *voir* River of no return
 Rivières pourpres (les), [1604](#)
 Riz amer, [35](#), [86](#)
 RKO, [118](#), [220](#), [245](#), [330](#), [333](#), [336](#), [472](#), [474](#),
[577](#), [637](#), [682](#), [982](#), [1108](#)
 RKO 281, [472](#)
 Roach, Hal, [1640](#)
 Roach, Jay, [341](#), [742](#), [1438](#)
 Roach, Max, [958](#)
 Road house, [643](#)
 Road movie, [855](#)
 Road to . . . , [159](#)
 Singapore, [882](#), [886](#), [1268](#), [1510](#)
 Zanzibar, [1268](#)
 Morocco, [1510](#)
 Utopia, [57](#), [882](#), [1268](#)
 Rio, [886](#)
 Bali, [1717](#)
 Hong Kong, [1717](#)
 Road to Graceland, [871](#)
 Road to Guantánamo (the), [825](#)
 Road to perdition, [1516](#)
 Roadgames, [1160](#)
 Roanne, André, [783](#)
 Roaring twenties (the), [824](#)
 Robain, Jean-Marie, [698](#)
 Robards, Jason, [23](#), [70](#), [108](#), [250](#), [759](#), [1282](#),
[1309](#)
 Robards Sr., Jason, [1393](#), [1487](#), [1581](#)
 Robbe-Grillet, Alain, [550](#), [1148](#), [1362](#)
 Robbins, Jerome, [1017](#)
 Robbins, Tim, [89](#), [1035](#), [1063](#), [1291](#), [1712](#)
 Robby le robot, [84](#), [1082](#), [1351](#)
 Robert, Guy, [904](#)
 Robert, Marcel, [1262](#)
 Robert, Yves, [42](#), [282](#), [285](#), [542](#), [958](#), [1045](#),
[1804](#)
 Roberte, [266](#)
 Roberti, Lyda, [366](#)
 Roberto Succo, [554](#)

Roberts, Allene, [121](#), [989](#), [1443](#)
 Roberts, Julia, [89](#), [337](#), [722](#), [887](#)
 Roberts, Pascale, [1382](#), [1658](#)
 Roberts, Rachel, [667](#), [873](#)
 Roberts, Tony, [813](#)
 Robertson, Cliff, [24](#), [333](#), [1177](#), [1297](#)
 Robeson, Paul, [161](#), [214](#), [283](#), [681](#), [738](#), [897](#),
[1165](#), [1251](#), [1447](#), [1523](#), [1530](#)
 Robie, Wendy, [1051](#)
 Robin, Dany, [146](#), [225](#), [282](#), [1754](#)
 Robin, Michel, [607](#), [1075](#), [1518](#)
 Robin and Marian, [1070](#)
 Robin des Bois, *voir* Robin Hood
 Robin des Mers, [316](#)
 Robin Hood, [225](#)
 Robinson, Amy, [104](#)
 Robinson, Andrew, [1087](#), [1614](#)
 Robinson, Bruce, [689](#)
 Robinson, Edward G., [5](#), [51](#), [130](#), [217](#), [265](#),
[339](#), [340](#), [403](#), [407](#), [490](#), [645](#), [786](#),
[826](#), [941](#), [989](#), [991](#), [1003](#), [1049](#), [1132](#),
[1181](#), [1240](#), [1266](#), [1287](#), [1383](#), [1405](#),
[1447](#), [1461](#), [1598](#), [1633](#)
 Robinson, Julia Ann, [1436](#)
 Robinson, Madeleine, [95](#), [112](#), [367](#), [638](#), [682](#),
[723](#), [759](#), [864](#), [1027](#), [1195](#), [1224](#), [1251](#),
[1272](#), [1434](#), [1469](#), [1602](#)
 Robinson Crusoe, [1270](#)
 Robinson Crusoe sur Mars, [283](#)
 Robiolles, Jacques, [678](#), [1255](#)
 Robison, Arthur, [936](#)
 Robson, Flora, [202](#), [417](#), [710](#), [882](#), [1185](#), [1232](#),
[1301](#)
 Robson, Mark, [478](#), [769](#), [809](#), [1487](#), [1490](#),
[1581](#), [1684](#)
 Robson, May, [572](#), [1305](#)
 Roc, Patricia, [188](#), [1097](#), [1177](#), [1179](#), [1304](#),
[1687](#)
 Rocard, Pascale, [1190](#)
 Rocca, Daniela, [140](#)
 Rocco et ses frères, [83](#)
 Rocha, Glauber, [423](#), [897](#), [1484](#), [1564](#)
 Rochant, Éric, [66](#), [749](#)
 Roché, Henri-Pierre, [410](#), [1623](#)
 Rochefort, Jean, [312](#), [523](#), [563](#), [565](#), [685](#), [865](#),
[925](#), [1228](#), [1252](#), [1447](#), [1611](#), [1693](#),
[1828](#)
 Rocheteau, Dominique, [965](#)
 Rockwell, Sam, [733](#), [1600](#)
 Rôdeur (le), *voir* Prowler (the)
 Rodgers, Gaby, [1090](#)
 Rodney, John, [1721](#)
 Rodriguez, Robert, [308](#), [427](#), [752](#), [1219](#)
 Roeg, Nicolas, [4](#), [463](#), [898](#), [936](#), [1434](#)
 Roger la honte, [671](#)
 Rogers, Charley, [818](#)
 Rogers, Ginger, [139](#), [419](#), [474](#), [547](#), [822](#), [856](#),
[868](#), [1177](#), [1181](#), [1334](#), [1447](#), [1656](#),
[1799](#)
 Rogers, Paul, [1621](#)
 Rogers, Will, [242](#), [1449](#)
 Rogowski, Franz, [25](#)
 Rogue song (the), [1717](#)
 Rohmer, Éric, [53](#), [103](#), [271](#), [322](#), [336](#), [348](#),
[430](#), [694](#), [715](#), [717](#), [755](#), [785](#), [902](#),
[904](#), [905](#), [908](#), [1126](#), [1188](#), [1194](#),
[1254](#), [1262](#), [1281](#), [1483](#), [1532](#), [1539](#),
[1596](#), [1634](#), [1646](#)
 Roi de cœur (le), [1045](#)
 Roi de New York (le), *voir* King of New York
 (the)
 Roi des rois (le), *voir* King of kings (the)
 Roi du tabac (le), *voir* Bright leaf
 Roi et l'oiseau (le), [770](#), [1789](#)
 Roi et quatre reines (le), *voir* King and four
 queens (the)
 Rois et reine, [1230](#), [1738](#), [1751](#)
 Roi des aulnes (le), [554](#)
 Roland, Gilbert, [164](#), [351](#), [645](#), [793](#), [956](#), [1231](#)
 Roland-Manuel, [2](#)
 Rolfe, Guy, [565](#), [943](#), [1180](#)
 Rolland, Jean-Claude, [486](#), [1190](#)
 Rollette, Jane, [959](#)
 Rollin, Georges, [716](#), [998](#)
 Rollin, Jean, [12](#), [820](#), [1761](#), [1767](#), [1769](#), [1797](#)
 Rollins, Howard E., [930](#)
 Roma (Cuarón), [1153](#)
 Roma (Fellini), *voir* Fellini-Roma
 Roma, città aperta, [504](#), [579](#), [670](#), [1174](#), [1249](#)
 Roma, città libera, *voir* Nuit porte conseil (la)
 Roma, ore 11, [849](#)
 Romachine, Anatole, [642](#)
 Romagnoli, Mario, [785](#)
 Romains, Jules, [1804](#)
 Román, Letícia, [1601](#)
 Roman, Ruth, [221](#), [401](#), [923](#), [1004](#), [1388](#), [1684](#)
 Roman d'un tricheur (le), [54](#)
 Roman de Genji (le) (Sugii), [616](#)

Roman de Genji (le) (Yoshimura), **398**
 Roman de Marguerite Gautier (le), *voir* Camille (Cukor)
 Roman de Mildred Pierce (le), *voir* Mildred Pierce
 Roman de Renard (le), **424**
 Roman holiday, **1347**
 Romance, Viviane, **151, 176, 384, 937, 942, 1362**
 Romance cruelle, **640**
 Romand, Béatrice, **53, 103, 322, 1188, 1646**
 Romano, Carlo, **1170, 1335, 1518**
 Romanoff, Katia, **1084**
 Romanus, Richard, **104**
 Romanzo criminale, **560**
 Rome, ville ouverte, *voir* Roma, città aperta
 Romée, Marcelle, **1614**
 Romero, Cesar, **222, 326, 980, 1339, 1408**
 Romero, George A., **1342**
 Romney, Edana, **1398**
 Ronan, Saoirse, **1678**
 Ronay, Marc, **397**
 Ronde (la), **26**
 Ronde de l'aube (la), *voir* Tarnished angels (the)
 Ronde du crime (la), *voir* Lineup (the)
 Ronet, Maurice, **441, 458, 663, 715, 1123, 1219, 1230, 1296, 1612**
 Room, Abram, **287, 754**
 Room at the top, **718, 895**
 Rooney, Mickey, **832, 1412, 1737**
 Roose, Thorkild, **455**
 Roosevelt, Eleanor, **1345**
 Roosevelt, Franklin D., **164, 1157**
 Roosevelt, Ted, **303, 803, 993, 1221, 1259, 1433**
 Root, Rebecca, **1085**
 Roots of Heaven (the), *voir* Racines du Ciel (les)
 Rope, **473, 988, 1152, 1392, 1568, 1782**
 Rope of sand, **312**
 Roquevert, Noël, **28, 41, 107, 135, 321, 491, 523, 574, 674, 705, 716, 844, 978, 1053, 1447, 1578, 1733**
 Rosa la rose, fille publique, **381, 1387**
 Rosay, Françoise, **4, 96, 195, 559, 725, 741, 744, 882, 1026, 1098, 1191, 1269, 1380, 1464, 1807**
 Rose, Gabrielle, **600, 693, 1014, 1320**
 Rose de fer (la), **12**
 Rose de minuit, *voir* Midnight Mary
 Rose du crime (la), *voir* Moss rose
 Rose et la flèche (la), *voir* Robin and Marian
 Rose noire (la), *voir* Black rose (the)
 Rose pourpre du Caire (la), **195, 207, 474**
 Rose rouge (la), **285**
 Roseaux sauvages (les), **1193, 1226, 1481**
 Rosefeldt, Julian, **1780**
 Rosemary's baby, **119, 314, 443, 933, 1319, 1419, 1445, 1589, 1748**
 Rosenberg, Stuart, **296**
 Rosette, **313, 336, 1188, 1483, 1664**
 Rosi, Francesco, **238, 597, 842, 872, 1119, 1382, 1453, 1681, 1711**
 Rosier, Cathy, **1021**
 Rosny Aîné, J. H., **17**
 Ross, Annie, **1063**
 Ross, Benjamin, **472**
 Ross, Katharine, **1453, 1460, 1599**
 Rossellini, Isabella, **48, 324, 417, 456, 972, 1173, 1383, 1467, 1776**
 Rossellini, Renzo, **93, 223, 243, 499**
 Rossellini, Roberto, **54, 93, 243, 284, 294, 499, 504, 572, 746, 762, 801, 907, 923, 1152, 1176, 1249, 1414, 1440, 1752**
 Rossen, Robert, **197, 540, 665, 1238, 1534**
 Rossetti, Dante Gabriele, **7, 269, 902, 1090, 1258**
 Rossi, Tino, **543**
 Rossi Drago, Leonora, **201, 638, 780, 1687**
 Rossi Stuart, Kim, **560, 956**
 Rossiter, Leonard, **403, 1470**
 Rostand, Edmond, **889, 1160, 1349, 1677**
 Rota, Nino, **11, 18, 236, 461, 525, 552, 558, 670, 1030, 1222, 1312, 1337**
 Roth, Cecilia, **603**
 Roth, Joseph, **644**
 Roth, Lilian, **1271, 1273, 1751**
 Roth, Tim, **170, 204, 366, 887, 1023, 1425, 1790**
 Rôti de Satan (le), **68**
 Rotman, Patrick, **497, 1139**
 Rottiers, Vincent, **744**
 Roüan, Brigitte, **460, 1611, 1653, 1664**
 Roubaix, François de, **184, 1021**
 Roubaix, une lumière, **613**

Rouch, Jean, **130, 214, 307, 506, 905, 983, 984, 1472, 1522**
 Roue (la), **1147**
 Rouffaer, Senne, **457**
 Rouffio, Jacques, **240, 540, 1744**
 Rouge, *voir* Trois couleurs
 Rouge et le noir (le), **50**
 Rouge-gorge, **1540**
 Rougerie, Jean, **17, 246, 1398, 1731**
 Rouges et Blancs, **894, 1231, 1298**
 Rouleau, Raymond, **142, 155, 177, 716, 973, 1183, 1830**
 Roulette chinoise, **1515**
 Round midnight, **910, 1300, 1303**
 Rouquier, Georges, **912, 1187**
 Rourke, Mickey, **914, 1207, 1219, 1434, 1463, 1825**
 Rouse, Russell, **1457**
 Rousseau, Jean-Jacques (réalisateur), **1129**
 Rousseau, Stéphane, **951**
 Roussel, Henry, **1187**
 Rousselle, Agathe, **1438**
 Roussillon, Jean-Paul, **814, 938, 1200, 1230, 1407, 1691**
 Roussos, Demis, **219**
 Route au tabac (la), *voir* Tobacco road
 Route des Indes (la), *voir* Passage to India
 Route des ténèbres (la), *voir* Pride of the marines
 Route semée d'étoiles (la), *voir* Going my way
 Rouve, Jean-Paul, **1452**
 Rouvel, Catherine, **529, 1066, 1077, 1084, 1190**
 Roux, Michel, **1168, 1754**
 Rovère, Liliane, **69, 452, 661**
 Rowland, Roy, **803**
 Rowlands, Gena, **146, 247, 529, 647, 800, 897, 1235, 1345**
 Roy, Deep, **281, 855, 1059**
 Roy, Lise, **913, 968**
 Roy-Lecollinet, Lou, **1424**
 Royal Tenenbaums (the), **1191**
 Royal wedding, **838, 1109, 1403**
 Royaume des chats (le), **577, 673, 907**
 Rozan, Dominique, **452**
 Rozier, Jacques, **309, 790, 938, 1114**
 Rozine, Alexei, **1692, 1694**
 Rózsa, Miklós, **282, 410, 535, 603, 755, 810, 853, 1012, 1024, 1030, 1237, 1341**
 Ruban blanc (le), **1377**
 Rubik (cube), **114, 343**
 Rubinek, Saul, **1572**
 Rubis du prince birman (les), *voir* Escape to Burma
 Ruby Gentry, **570, 995**
 Rude journée pour la reine, **1246**
 Rudolph, Alan, **301, 807, 862, 1115, 1464, 1488, 1608, 1643, 1762, 1800**
 Rudolph, Lars, **567**
 Rue (la), *voir* Straße (die)
 Rue de l'Estrapade, **1293**
 Rue de la honte (la), **877**
 Rue de la mort (la), *voir* Side street
 Rue rouge (la), *voir* Scarlet street
 Rue sans fin (la), **317**
 Rue sans joie (la), **1032**
 Ruée (la), *voir* American madness
 Ruée vers l'or (la), **523, 970, 1152, 1323, 1377**
 Ruée vers l'Ouest (la), *voir* Cimarron
 Ruehl, Mercedes, **841**
 Ruelles du malheur (les), *voir* Knock on any door
 Ruffalo, Mark, **700**
 Ruffin, François, **613**
 Rufus, **376, 424, 967, 1134, 1360, 1606, 1707, 1829**
 Ruggles, Charles, **92, 133, 380, 420, 671, 868, 922, 1305**
 Ruggles, Wesley, **729**
 Ruggles of Red Gap, **133, 1725**
 Rühmann, Heinz, **352**
 Ruisseau (le), **744**
 Ruiz, Raúl, **802, 1381, 1468, 1470, 1604, 1694**
 Rule, Janice, **705, 1068, 1469**
 Ruman, Sig, **102, 296, 362, 430, 485, 519, 729, 779, 982, 988, 1168, 1313, 1428, 1506, 1667, 1730**
 Rumble fish, **1463**
 Rumpf, Ella, **1772**
 Run for cover, **1636**
 Run of the arrow, **1108**
 Run silent run deep, **834**
 Runacre, Jenny, **250, 530**
 Running on empty, **283, 1073, 1640**
 Rupture (la), **1084**
 Rush, Barbara, **1154, 1474, 1632, 1635, 1653**
 Rush, Geoffrey, **238, 290**
 Rush, Richard, **923**

Rushmore, **1688**
 Russell, Bertrand, **966**
 Russell, Elizabeth, **59, 596, 1487**
 Russell, Gail, **231, 543, 684, 1022, 1633**
 Russell, Harold, **237**
 Russell, Jane, **244, 245, 637, 648, 1337, 1717**
 Russell, John, **1199, 1287, 1456, 1586**
 Russell, Ken, **189, 297, 796, 1393, 1761**
 Russell, Kurt, **427, 1425, 1601**
 Russell, Lucy, **348**
 Russell, Robert, **1393**
 Russell, Rosalind, **711, 1087, 1302, 1739**
 Russell, Theresa, **898, 1434, 1627**
 Russo, James, **1120**
 Russo Alesi, Fausto, **1817**
 Rust, Richard, **1057, 1177**
 Rustichelli, Carlo, **1395, 1430, 1451, 1720**
 Rustum, Hind, **257**
 Rusty James, *voir* Rumble fish
 Rusty knife, **1161, 1213**
 Rutherford, Margaret, **579, 1110, 1587**
 Ruthless, **719**
 Rutles (the), **268**
 Ruysdael, Basil, **1517**
 Ryan's daughter, **939**
 Ryan, Edmon, **1495, 1620**
 Ryan, Kathleen, **1318**
 Ryan, Mitchell, **1139**
 Ryan, Robert, **34, 76, 115, 116, 208, 244, 249, 337, 395, 524, 555, 584, 627, 709, 759, 805, 812, 843, 892, 1038, 1102, 1122, 1248, 1413, 1440, 1488**
 Ryan's daughter, **5, 150, 455, 1324**
 Ryazanov, Eldar, **640**
 Ryder, Alfred, **520**
 Ryder, Winona, **269, 528, 1316, 1478**
 Rylance, Mark, **390, 1766, 1784**
 Rysel, Ded, **272**
 Ryū, Chishū, **35, 78, 156, 166, 167, 193, 317, 327, 500, 544, 640, 661, 698, 971, 1010, 1048, 1213, 1263, 1286, 1357, 1439, 1502, 1708, 1741, 1797, 1821**

 S., Bruno, **549, 1338**
 Sa majesté des mouches, *voir* Lord of the flies
 Sabatier, William, **30, 1128**
 Sabatini, Rafael, **618, 977**
 Sable était rouge (le), *voir* Beach red
 Sabotage, **55, 1049, 1647**
 Sabotage à Berlin, *voir* Desperate journey
 Saboteur, **677, 695, 914, 1049, 1615, 1647**
 Saboteur sans gloire, *voir* Uncertain glory
 Sabrina, **831, 870, 1042, 1628**
 Sabu, **169, 213, 502, 694, 1196, 1232**
 Saburi, Shin, **78, 156, 1010, 1286, 1616**
 Sac (le), **549**
 Sacha, Jean, **1744**
 Sacher-Masoch, Leopold von, **344**
 Sacks, Michael, **1462, 1734**
 Sacrifice (le), **325, 1227**
 Sacrifiés (les), *voir* They were expendable
 Sada, Keiji, **35, 78, 661, 1010, 1047, 1687**
 Saddest music in the world (the), **1173**
 Saddle the wind, *voir* Libre comme le vent
 Sade, Donatien Alphonse François de, **568, 929, 1344, 1485, 1783, 1818**
 Sadie McKee, **1057, 1508**
 Safe in Hell, **641**
 Safety last, **434, 1808**
 Safonova, Elena, **134, 1602**
 Sagan, Françoise, **450**
 Sâgebrecht, Marianne, **1824**
 Saget, Roger, **867**
 Sagnier, Ludivine, **51, 652, 1662, 1764**
 Sagouin (le), **361**
 Sailor et Lula, *voir* Wild at heart
 Saint, Eva Marie, **480, 865, 993, 1520**
 Saint (le), **906, 953, 1390**
 St. Clair, Lydia, **1292**
 Saint-Cyr, Renée, **384**
 Saint-Jean, Guy, **132, 186**
 St. John, Betta, **1186**
 St. John, Howard, **230, 336, 815**
 Saint-Laurent, Cecil, **1124, 1143**
 Saint-Macary, Xavier, **1321**
 Saint Michel avait un coq, **203, 830, 1620, 1741**
 Sain-Saëns, Camille, **350**
 Saint-Simon, Lucile, **1456**
 Saint Joan, **450, 632**
 Saint Louis blues, **1204, 1332**
 Sainval, Claude, **727, 1221, 1724**
 Saisons du plaisir (les), **359**
 Saitō, Ichirō, **1566**
 Saitō, Takanobu, **35, 1074**
 Saitō, Tatsuo, **128, 167, 609, 971, 987, 1081, 1263, 1498, 1502, 1507, 1821**
 Sakai, Furankī, **775**

- Sakall, S. Z., [1129](#), [1259](#)
 Sakamoto, Ryūichi, [649](#)
 Sakamoto, Sumiko, [149](#), [996](#)
 Sakamoto, Takeshi, [128](#), [156](#), [167](#), [307](#), [327](#),
[366](#), [609](#), [698](#), [702](#), [1499](#), [1502](#), [1507](#),
[1616](#), [1708](#), [1717](#), [1741](#)
 Salaire de la peur (le), [1594](#)
 Salamandre (la), [817](#)
 Salauds dorment en paix (les), [1208](#)
 Sale, Charles, [779](#)
 Salem, El Hedi ben, [352](#), [1630](#), [1642](#)
 Salesman, [439](#)
 Salinger, Emmanuel, [15](#), [538](#), [1738](#)
 Salinger, Joachim, [620](#), [1230](#)
 Salles, Walter, [261](#), [585](#)
 Salmi, Albert, [1309](#), [1320](#)
 Salminen, Esko, [757](#)
 Salmon, André, [467](#)
 Salo, Elina, [218](#), [287](#), [679](#), [757](#), [1105](#), [1499](#)
 Salò, [413](#), [568](#)
 Salon de musique (le), *voir* Jalsaghar
 Salon Mexico, [579](#)
 Salou, Louis, [224](#), [383](#), [411](#), [459](#), [753](#), [778](#),
[1013](#), [1296](#), [1424](#), [1702](#)
 Salt, Jennifer, [258](#)
 Salt of the Earth, [207](#), [1277](#)
 Salto nel vuoto (il), *voir* Saut dans le vide (le)
 Salvation hunters (the), [64](#), [863](#)
 Salvatore Giuliano, [238](#)
 Salvatori, Renato, [83](#), [1120](#), [1388](#), [1622](#), [1737](#)
 Sam was here, *voir* Nemesis
 Samba, Makita, [1767](#)
 Samberg, Ajzyk, [1088](#)
 Samedi soir, dimanche matin, *voir* Saturday
 night...
 Samie, Catherine, [1550](#), [1555](#)
 Sammel, Richard, [1541](#)
 Sammy goes South, [1461](#)
 Samoïlova, Tatiana, [874](#)
 Samourai (le), [732](#), [1021](#), [1229](#), [1566](#)
 Sampson, Will, [1200](#)
 Samson et Dalila, [452](#), [1574](#)
 San Giacomo, Laura, [789](#)
 San Juan, Antonia, [603](#)
 San Martin, Conrado, [416](#)
 Sánchez, Jaime, [395](#)
 Sánchez Pasual, Cristina, [194](#)
 Sancho, José, [1077](#)
 Sanction (la), *voir* Eiger sanction (the)
 Sand, George, [677](#)
 Sand pebbles (the), [513](#)
 Sanda, Dominique, [33](#), [144](#), [517](#), [777](#), [788](#),
[819](#), [1631](#), [1684](#), [1709](#)
 Sander, Otto, [1623](#)
 Sanders, Dirk, [602](#), [1323](#)
 Sanders, George, [22](#), [47](#), [51](#), [54](#), [232](#), [296](#), [404](#),
[445](#), [452](#), [527](#), [545](#), [565](#), [588](#), [595](#),
[596](#), [663](#), [719](#), [848](#), [890](#), [994](#), [1008](#),
[1056](#), [1094](#), [1122](#), [1210](#), [1235](#), [1240](#),
[1247](#), [1293](#), [1299](#), [1447](#), [1627](#)
 Sanders-Brahms, Helma, [1435](#)
 Sanders of the river, *voir* Bozambo
 Sandler, Adam, [1140](#)
 Sandre, Didier, [1329](#)
 Sandrelli, Stefania, [140](#), [173](#), [465](#), [506](#), [656](#),
[777](#), [863](#), [941](#), [1503](#), [1531](#), [1675](#), [1715](#),
[1720](#)
 Sang à la tête (le), [360](#)
 Sang d'un poète (le), [1477](#), [1711](#)
 Sang des bêtes (le), [927](#), [1233](#), [1587](#), [1696](#)
 Sang et or, *voir* Body and soul (Rossen)
 Sang pour sang, *voir* Blood simple
 Sanjurō, [503](#), [1134](#), [1221](#), [1666](#), [1717](#)
 Sanma no aji, *voir* Goût du sake (le)
 Sano, Sūji, [156](#), [1708](#), [1741](#), [1814](#)
 Sans amour, *voir* Without love
 Sans fin, [876](#)
 Sans-espoir (les), [1650](#), [1696](#)
 Sans lien de parenté, [579](#)
 Sans peur et sans reproche, *voir* You can't
 cheat an honest man
 Sans pitié, *voir* Senza pietà
 Sans soleil, [617](#)
 Sans soucis (les), *voir* Pack up your troubles
 Sans témoins, [167](#), [548](#)
 Sans toit ni loi, [1666](#)
 Sansa, Maya, [503](#), [531](#)
 Sanshō dayū, [131](#), [604](#)
 Sanson, Yvonne, [120](#), [279](#), [320](#), [581](#), [653](#), [777](#),
[834](#), [1269](#), [1464](#), [1747](#)
 Santa Rosa, [65](#), [226](#), [1812](#)
 Santa sangre, [393](#)
 Santamaria, Claudio, [560](#)
 Santelli, Claude, [318](#), [1531](#)
 Sapphire, [363](#)
 Sapritch, Alice, [375](#), [1693](#), [1755](#)
 Saps at sea, *voir* Laurel et Hardy en croisière
 Saraband for dead lovers, [417](#)

Sarabande, **1085, 1171**
 Sarachu, César, **955**
 Sarafian, Richard C., **357, 939, 1290, 1464, 1652**
 Sarandon, Susan, **212, 1349, 1638**
 Sarapo, Théo, **967, 1222**
 Sarcey, Martine, **1455**
 Sarde, Philippe, **48, 353, 477, 510, 571, 597, 763, 1552, 1624**
 Sardou, Fernand, **124, 394, 736**
 Sardou, Michel, **1317**
 Sarfati, Maurice, **943**
 Sarhan, Shoukry, **894**
 Sarkozy, Nicolas, **1405**
 Sarrazin, Michael, **1201**
 Sarsgaard, Peter, **1093**
 Sarstedt, Peter, **857**
 Sartre, Jean-Paul, **123, 150, 222, 1137**
 Sasanatieng, Wisit, **197, 1368**
 Saslavy, Luis, **367, 1729, 1805**
 Sassard, Jacqueline, **201, 550, 841**
 Sassoli, Dina, **191**
 Sastri, Lina, **863**
 Satan met a lady, **32, 1176**
 Satansbraten, *voir* Roti de Satan (le)
 Sátántangó, **31, 266, 319, 349, 567, 1167, 1285, 1679**
 Satie, Erik, **441, 1275**
 Satō, Hajime, **373**
 Satō, Kei, **302, 325, 327, 550, 907, 1048, 1217, 1245, 1270, 1271, 1492, 1506, 1609, 1717**
 Satō, Masaru, **1161, 1221**
 Satrapi, Marjane, **825, 1383**
 Satta Flores, Giovanni, **173, 1503**
 Saturday night and sunday morning, **873, 1470**
 Satyricon (le), **177, 552, 785**
 Sauguet, Henri, **146**
 Saura, Carlos, **544, 715, 955, 1193, 1275, 1442, 1514, 1689, 1691, 1692, 1749**
 Saury, Alain, **470**
 Saut dans le vide (le), **655**
 Sautet, Claude, **48, 94, 125, 353, 500, 510, 763, 958, 999, 1067, 1381, 1552, 1624, 1744**
 Sauvage, Catherine, **257**
 Sauvajon, Marc-Gilbert, **133**
 Sauve qui peut (la vie), **75, 276**
 Savage, Ann, **36, 96**
 Savage, John, **846, 990, 1188**
 Savage innocents (the), **1584**
 Savalas, Telly, **231, 471, 501, 662, 677**
 Savall, Jordi, **746**
 Saviange, Sonia, **64, 413, 568, 892, 1251, 1277**
 Saviano, Roberto, **1112**
 Sawyer, Joe, **118, 330, 824, 985, 1003, 1632**
 Sax, Guillaume de, **358, 561, 1450**
 Saxon, John, **615, 797, 1601**
 Sayat Nova, **197, 416, 1354, 1425**
 Sbaraglia, Leonardo, **372**
 Scacchi, Greta, **42, 89**
 Scala, Delia, **849**
 Scalphunters (the), **231**
 Scandal sheet, **756**
 Scandale, **1426, 1588**
 Scandale à Paris, **1299**
 Scandaleuse de Berlin (la), **230, 524, 852, 1585**
 Scandaleusement célèbre, *voir* Infamous
 Scanners, **1135**
 Scaphandre et le papillon (le), **1418**
 Scaramouche, **569, 618, 977, 1783**
 Scarecrow, **1117**
 Scarface (De Palma), **564, 686, 1214**
 Scarface (Hawks), **31, 40, 422, 451, 686, 704, 1041, 1214, 1274, 1443, 1598**
 Scarlet claw (the), **1091**
 Scarlet empress (the), *voir* Impératrice rouge (l')
 Scarlet letter (the), **1528**
 Scarlet pimpernel (the), **1435**
 Scarlet street, **5, 1049, 1227, 1560**
 Scarmacio, Riccardo, **92**
 Scarpa, Renato, **1382**
 Sceicco bianco (lo), *voir* Sheik blanc (le)
 Scène de la rue, *voir* Street scene
 Scènes de chasse en Bavière, **1404**
 Scènes de la vie conjugale, **1085, 1171**
 Scent of a woman, **1016, 1757**
 Scève, Maurice, **557**
 Schaake, Katrin, **908**
 Schaffner, Frankin J., **110, 445, 1319**
 Schallerová, Jaroslava, **927**
 Schanelec, Angela, **1816**
 Schatten, **936**
 Schatzberg, Jerry, **409, 1117**
 Scheer, Alexander, **1006**
 Scheider, Roy, **228, 472, 534, 1600**
 Scheitz, Clemens, **549, 1285, 1338**

Schell, Catherine, **1639**
 Schell, Maria, **887, 1471**
 Schell, Maximilian, **324, 329, 1055, 1188, 1703, 1790**
 Schenck, Wolfgang, **350, 1087, 1261**
 Schepisi, Fred, **164**
 Schertzinger, Victor, **882, 1268**
 Scheydt, Karl, **352**
 Schiaffino, Rosanna, **390, 933, 1382, 1383, 1441**
 Schiave del peccato (la), *voir* Esclave du péché (l')
 Schiavelli, Vincent, **198, 277, 1127, 1200, 1361, 1582**
 Schikaneder, Emmanuel, **60**
 Schildkraut, Joseph, **164, 254, 382, 761, 813, 846, 1103**
 Schlöndorff, Volker, **804, 1606**
 Schlesinger, John, **228, 735, 1470**
 Schlettow, Hans Adalbert, **246, 516, 962, 1414**
 Schmid, Daniel, **1037**
 Schmid, Hans-Christian, **947**
 Schnabel, Julian, **815, 1418**
 Schneider, Betty, **21, 253, 690, 1067**
 Schneider, Madga, **586**
 Schneider, Maria, **250, 579, 1331**
 Schneider, Niels, **275**
 Schneider, Romy, **48, 479, 586, 763, 1044, 1215, 1312, 1381, 1420, 1466, 1518, 1552, 1602, 1636**
 Schnitzler, Arthur, **26, 78, 562, 586**
 Schober, Andrea, **1515**
 Schoedsack, Ernest B., **682, 1142**
 Schoenaerts, Matthias, **182, 580**
 Schoendoerffer, Pierre, **415, 1744**
 Schön, Margarete, **246**
 Schönberg, Arnold, **571**
 Schorm, Evald, **894**
 Schotté, Emmanuel, **436**
 Schpountz (le), **624, 1618**
 Schreck, Max, **320, 593, 1127, 1275, 1545**
 Schroeder, Barbet, **335, 666, 717, 857, 914, 1210, 1233, 1254, 1595**
 Schubert, Franz, **811, 1032, 1192, 1641, 1741**
 Schuck, John, **397, 756, 794, 1315**
 Schünzel, Reinhold, **157, 524, 674, 982, 1664**
 Schutz, Maurice, **247, 339, 516, 677, 998, 1048**
 Schwartzmann, Jason, **857, 1688**
 Schwarzenegger, Arnold, **1682**
 Schygulla, Hanna, **226, 350, 352, 432, 486, 567, 837, 908, 1087, 1238, 1342, 1360, 1404, 1666, 1682, 1683, 1690**
 Sciamma, Céline, **1770**
 Sciascia, Leonardo, **293, 597, 747**
 Sciorra, Annabella, **456, 1302**
 Sciuscià, **152, 653, 1396**
 Scob, Édith, **563, 578, 802, 827, 946, 953, 1104, 1222, 1381, 1590**
 Scola, Ettore, **23, 173, 308, 349, 465, 631, 673, 753, 780, 1060, 1160, 1238, 1503, 1516, 1545, 1675**
 Scopone scientifico (lo), **632**
 Scorsese, Martin, **104, 158, 245, 284, 482, 513, 677, 700, 764, 924, 1026, 1260, 1311, 1343, 1538, 1730, 1817**
 Scott, George C., **110, 197, 463, 522, 691, 955, 1004, 1168, 1334, 1471**
 Scott, Lizabeth, **13, 201, 377, 709, 853, 1339, 1659**
 Scott, Peter Graham, **41**
 Scott, Randolph, **165, 172, 183, 249, 556, 684, 690, 740, 939, 994, 1057, 1309, 1456, 1582, 1801**
 Scott, Ridley, **90, 212, 540, 712, 1353, 1372, 1824**
 Scott, Walter, **565**
 Scott, Zachary, **585, 697, 719, 843, 1107, 1679**
 Scotto, Vincent, **1228**
 Scott Thomas, Kristin, **10, 222, 591, 928, 1020, 1141, 1428**
 Scourby, Alexander, **986**
 Screwball comedy, **64, 139, 241, 284, 687, 768, 795, 893, 898, 1182, 1259, 1305, 1739**
 Screwball squirrel, **687, 1604**
 Sea devils, **1389**
 Sea hawk (the), **202**
 Sea of grass (the), **375**
 Sea wolf (the), **991, 1388, 1490**
 Seagal, Steven, **564**
 Seales, Franklyn, **1188**
 Séance, **1601**
 Search (the), **872**
 Searchers (the), **162, 510, 594, 1141, 1570**
 Sears, Fred F., **853**
 Sears, Heather, **718**
 Seaton, Georgel, **480**
 Seban, Paul, **329, 973**
 Šebánek, Josef, **256, 658**
 Sébastien, Patrick, **968**

- Seberg, Jean, [450](#), [468](#), [502](#), [632](#), [1238](#), [1391](#)
 Second civil war (the), [231](#)
 Seconds, [182](#)
 Secret agent, [696](#), [1049](#), [1647](#)
 Secret beyond the door... , [410](#), [1435](#)
 Secret ceremony, [314](#)
 Secret d'État, [249](#), [1074](#), [1120](#)
 Secret de Brokeback mountain (le), *voir* Brokeback mountain
 Secret de la pyramide (le), *voir* Young Sherlock Holmes
 Secret de Veronika Voss (le), [156](#), [1360](#)
 Secret de Wilhelm Storitz (le), [963](#)
 Secret défense, [1674](#)
 Secret derrière la porte (le), *voir* Secret beyond the door...
 Secret life of Walter Mitty (the), [823](#)
 Secret magnifique (le), *voir* Magnificent obsession (Sirk)
 Secrets, [771](#)
 Secrets and lies, [1272](#)
 Secrets de femmes, *voir* Three secrets
 Sedgwyck, Edward, [1418](#)
 Séduite et abandonnée, [656](#), [1451](#)
 Seeger, Pete, [1346](#)
 Segal, George, [574](#), [705](#), [1661](#)
 Segda, Dorota, [1541](#)
 Seghers, Anna, [25](#), [1689](#)
 Segreti segreti, [863](#)
 Segui, Pierre, [990](#)
 Seidelman, Susan, [284](#)
 Seigner, Emmanuelle, [222](#), [344](#), [1418](#), [1599](#)
 Seigner, Louis, [154](#), [236](#), [459](#), [505](#), [1009](#), [1053](#), [1224](#), [1434](#), [1522](#), [1578](#), [1754](#)
 Seigner, Mathilde, [452](#), [669](#), [1823](#)
 Seigneur de la guerre (le), *voir* War lord (the)
 Seiler, Lewis, [730](#)
 Seiter, William A., [1355](#)
 Séjour dans les monts Fuchun, [974](#)
 Sel de la Terre (le), *voir* Salt of the Earth
 Selick, Henry, [1680](#)
 Selim, Hesham, [894](#)
 Seller, Robert, [909](#), [1062](#), [1646](#), [1654](#)
 Sellers, Peter, [39](#), [240](#), [470](#), [522](#), [622](#), [816](#), [890](#), [929](#), [1043](#), [1137](#), [1391](#), [1475](#), [1587](#), [1639](#)
 Selznick, David O., [14](#), [476](#), [539](#), [617](#), [729](#), [754](#), [773](#), [793](#), [810](#), [822](#), [846](#), [982](#), [995](#), [1024](#), [1056](#)
 Sem, [212](#)
 Séméniako, Michel, [1100](#)
 Seminole, [17](#), [263](#)
 Semionova, Liouda, [287](#)
 Semprún, Jorge, [656](#)
 Sen, Aparna, [1488](#)
 Sengoku, Noriko, [451](#), [876](#), [1113](#), [1588](#)
 Sengupta, Swatilekha, [214](#)
 Senilità, [947](#), [1701](#)
 Senneville, Paul de, [1278](#)
 Sens de la fête (le), [1452](#)
 Sense and sensibility, [761](#), [1135](#)
 Senso, [751](#)
 Sentier, Jean-Pierre, [318](#), [968](#), [1455](#), [1604](#)
 Sentiers, *voir* Veredas
 Sentiers de la gloire (les), *voir* Paths of glory
 Sentiers de la perdition (les), *voir* Road to perdition
 Sentinelle (la), [15](#), [538](#), [1738](#)
 Senza pietà, [883](#), [1335](#)
 Seo, Young-hwa, [1772](#)
 Séparation (la), [343](#)
 Seppo, Aino, [886](#)
 Seppuku, [252](#), [302](#), [562](#), [649](#), [663](#), [876](#), [923](#), [1236](#), [1293](#), [1421](#), [1445](#)
 Seppuku (film), [823](#)
 Sept ans de réflexion, *voir* Seven year itch (the)
 Sept femmes de Barberousse (les), *voir* Seven brides for seven brothers
 7h58 ce samedi-là, *voir* Before the devil knows you're dead
 Sept hommes à abattre, *voir* Seven men from now
 Sept hommes, une femme, [1432](#)
 Sept jours en mai, [377](#)
 Sept mercenaires (les), [81](#), [704](#), [1033](#), [1597](#)
 Sept morts sur ordonnance, [240](#)
 Sept samourais (les), [93](#), [1033](#), [1597](#), [1726](#)
 Sept secondes en Enfer, *voir* Hour of the gun
 September, [1284](#)
 Septième croix (la), *voir* Seventh cross (the)
 Septième sceau (le), [802](#), [1251](#), [1284](#), [1637](#)
 Septième victime (la), *voir* Seventh victim (the)
 Septième voile (le), *voir* Seventh veil (the)
 Serato, Massimo, [4](#), [150](#), [623](#), [780](#), [1215](#)
 Serebriakov, Alexei, [378](#), [1692](#)
 Sérénade à trois, *voir* Design for living
 Sergent York, [32](#), [172](#)

- Séria, Joël, **969**
 Série noire, **1429**
 Serna, Assumpta, **955, 1110**
 Serna, Rodrigo de la, **261**
 Sernas, Jacques, **236, 1275, 1376**
 Serpent's egg (the), *voir* Œuf du serpent (l')
 Serpico, **71, 1565**
 Serra, Albert, **1783, 1791**
 Serrano, Julieta, **64, 194, 372, 1110**
 Serrault, Michel, **69, 125, 246, 370, 473, 545, 647, 669, 831, 997, 1044, 1045, 1247, 1278, 1295, 1331, 1374, 1384, 1398, 1441, 1492, 1536, 1626, 1733, 1736, 1737**
 Serre, Henri, **410, 1215**
 Serres, Jacques, **387**
 Servais, Jean, **28, 87, 111, 451, 1027, 1183, 1203, 1293, 1562, 1665, 1820**
 Servant (the), **841, 911, 1183, 1517**
 Servante (la), **1183**
 Servante écarlate (la), *voir* Handmaid's tale (the)
 Servantie, Adrienne, **21**
 Servillo, Toni, **92, 1112, 1446, 1817**
 Sery, Alexandre, **688**
 Set-up (the), **115, 1684**
 Seth, Roshan, **1650**
 Seton, Bruce, **1327**
 Séty, Gérard, **394, 730, 950, 1000**
 Seul dans la nuit, **778**
 Seul près de la forêt, **1491**
 Seuls les anges ont des ailes, *voir* Only angels have wings
 Seuls sont les indomptés, *voir* Lonely are the brave
 Seuss, Dr., **803**
 Seven, **494, 895**
 Seven brides for seven brothers, **1375, 1582**
 Seven chances, **38, 799**
 Seven days in may, *voir* Sept jours en mai
 Seven days to noon, *voir* Ultimatum
 Seven men from now, **684**
 Seven year itch (the), **1054**
 Seventh cross (the), **1689**
 Seventh heaven (the), **122, 631, 971, 1165, 1244, 1675**
 Seventh veil (the), **1423**
 Seventh victim (the), **478, 1230**
 Seventh voyage of Sinbad, **811**
 Sevieri, Kristina, **628**
 Sevigny, Chloë, **603, 1118**
 Seweryn, Andrzej, **1604**
 Sex, lies, and videotapes, **789**
 Sexe des anges (le), *voir* Voci bianche (le)
 Seydoux, Léa, **215, 518, 613, 1084, 1465, 1749, 1771, 1790**
 Seydoux, Michel, **1778**
 Seyffertitz, Gustav von, **415, 1386, 1483, 1508, 1672**
 Seyler, Athene, **396**
 Seymour, Dan, **265, 463, 986, 1227, 1468, 1667**
 Seymour, Jane, **744**
 Seyrig, Delphine, **329, 553, 581, 678, 681, 946, 1050, 1148, 1185, 1190, 1255, 1529, 1724**
 Sfar, Joann, **1420**
 Sfida (la), **1382**
 Shadow of a doubt, *voir* Ombre d'un doute (l')
 Shadow of the cat (the), **965, 1469**
 Shadows, **776, 1174, 1390, 1489**
 Shadows and fog, **1482**
 Shakespeare, William, **32, 77, 167, 168, 398, 439, 492, 579, 675, 760, 765, 832, 905, 946, 982, 1020, 1130, 1141, 1208, 1218, 1237, 1245, 1355, 1373, 1407, 1411, 1416, 1417, 1445, 1459, 1553, 1639, 1652, 1673**
 Shakespeare-wallah, **1459**
 Shallow grave, **1067**
 Shame, **1472**
 Shane, Maxwell, **95, 407**
 Shane, **804, 1199, 1314, 1519**
 Shanghai cobra (the), **1511**
 Shanghai express, **576, 1332**
 Shanghai gesture (the), **476, 1141**
 Shankar, Mamata, **1274, 1767**
 Shankar, Ravi, **1743**
 Shannon, Michael, **766, 1353**
 Shape of water (the), **766**
 Shara, **1658**
 Sharif, Omar, **178, 413, 1040, 1364, 1558**
 Sharkey, Ray, **1056**
 Sharp, John, **651, 839**
 Sharp, Lesley, **1159**
 Shattered image, **1470**
 Shaughnessy, Mickey, **181, 1326**

Shaw, George Bernard, **257, 336, 632, 882, 1345, 1667**
 Shaw, Robert, **1070**
 Shaw, Victoria, **364, 1762**
 Shaw, Vinessa, **1776**
 Shawn, Dick, **702, 1552**
 Shawn, Wallace, **152, 751, 766, 939, 1086, 1266, 1608, 1823**
 Shawshank redemption (the), **1600, 1712**
 She wore a yellow ribbon, **667, 850, 938**
 Shearer, Moira, **104, 453, 1322**
 Shearer, Norma, **1263, 1302, 1490, 1496**
 Sheen, Martin, **158, 408, 560, 1722**
 Sheen, Michael, **182, 1073, 1465**
 Sheen, Ruth, **75, 637, 785, 887, 1159**
 Sheffer, Craig, **282**
 Sheik blanc (le), **11, 37, 1297**
 Shelley, Barbara, **293, 965, 994, 1423**
 Shelley, Mary, **832, 1018, 1608**
 Shelton, Deborah, **71**
 Shepard, Sam, **253, 265, 594, 750, 1162**
 Shepherd, Cybill, **1127, 1280, 1333, 1730**
 Sheridan, Ann, **176, 323, 654, 851, 858, 1308, 1474, 1805**
 Sherlock Holmes and the secret weapon, **126, 493**
 Sherlock Holmes and the voice of terror, **1091**
 Sherlock Holmes faces death, **493**
 Sherlock Holmes in Washington, **493**
 Sherlock Junior, **195, 474, 1418**
 Sherman, George, **1803**
 Sherman, Lowell, **210, 1407**
 Sherman, Vincent, **635, 953, 1476, 1671**
 Sheybal, Vladék, **168, 189, 1639**
 Shields, Arthur, **34, 171, 232, 239, 330, 526, 805, 1258**
 Shigeno, Masamichi, **810**
 Shiina, Eihi, **1826**
 Shimazaki, Yukiko, **1481**
 Shimazu, Masahiko, **593, 661**
 Shimell, William, **210**
 Shimizu, Hiroshi, **574, 1498, 1502, 1616**
 Shimizu, Misa, **938, 1736**
 Shimkus, Joanna, **184**
 Shimura, Takeshi, **93, 407, 451, 533, 765, 916, 928, 1116, 1208, 1221, 1426, 1588, 1594, 1597, 1617, 1655, 1666, 1726**
 Shin, Kinzō, **73, 1163**
 Shinarbayev, Ermek, **1797**
 Shindō, Eitarō, **57, 131, 604, 611, 877, 1143, 1461**
 Shindō, Kaneto, **866, 1217, 1609**
 Shining (the), **15, 267, 652, 980, 1093, 1148, 1302, 1436, 1466, 1606**
 Shinobu, Setsuko, **317**
 Shinoda, Masahiro, **679, 933, 1245, 1492, 1661**
 Shire, Talia, **462**
 Shirley, Anne, **169, 1125, 1417, 1449, 1672**
 Shishido, Jō, **73, 578, 1155, 1163, 1177, 1227, 1353**
 Shoah, **311**
 Shōchiku, **373, 1356, 1513, 1594, 1714**
 Shock corridor, **604**
 Shockproof, **1242**
 Shokuzai, **1385**
 Shooting (the), **1489**
 Shop round the corner (the), **254**
 Shor, Dan, **1015**
 Shore, Howard, **102**
 Shores, Lynn, **1511**
 Short cuts, **108, 1063**
 Shoulders arms, *voir* Charlot (First national)
 Showalter, Max, **1212**
 Shu, Qi, **480**
 Shu, Xiuwen, **621**
 Shull, Richard B., **1283**
 Shutter Island, **700**
 Shyamalan, M. Night, **885, 1509, 1794**
 Si j'avais un million, *voir* If I had a million
 Si Paris l'avait su, *voir* So long at the fair
 Si tu tends l'oreille, **577, 673**
 Sibériade, **434, 1156**
 Sibirskaiia, Nadia, **148, 557, 1306**
 Sicario, **1550**
 SIDA, **291, 305, 446, 815, 1055, 1190, 1224, 1252, 1288, 1320, 1434, 1676, 1679, 1688**
 Side street, **1496**
 Sidewalk stories, **1473**
 Sidney, George, **368, 618, 943, 1376, 1416, 1762**
 Sidney, Sylvia, **345, 528, 567, 794, 1107, 1197, 1225, 1289, 1644**
 Siège de l'Alcazar (le), **1467**
 Siegel, Bernard, **216**
 Siegel, Don, **300, 400, 526, 530, 669, 1005, 1087, 1341, 1614, 1670, 1699**

Sièges de l'Alcazar (les), **70, 1409, 1410**
 Sierck, Detlef, *voir* Sirk, Douglas
 Sierra torride, **1699**
 Sign of the cross (the), *voir* Signe de la croix (le)
 Sign of the pagan, **942**
 Signe de la Croix (le), **321, 411**
 Signe de Vénus (le), **1673**
 Signe de Zorro (le), *voir* Mark of Zorro (the)
 Signe du cobra (le), *voir* Cobra woman
 Signe du Lion (le), **715**
 Signor Max (il), **1448**
 Signora di tutti (la), **1397**
 Signore & signori, **1451**
 Signoret, Simone, **17, 26, 30, 294, 329, 524, 597, 718, 735, 895, 1246, 1294, 1309, 1352, 1729, 1733**
 Sigurd, Jacques, **524, 1027, 1284, 1729**
 Sikes, Brenda, **791**
 Silberg, Nicolas, **1190, 1251, 1277**
 Silence (le) (Bergman), **1189**
 Silence (le) (Shinoda), *voir* Chinmoku
 Silence de la mer (le), **698**
 Silence est d'or (le), **175**
 Silence et cri, **1231**
 Silence des agneaux (la), **1579**
 Silent scream (the), **1494**
 Silhol, Caroline, **746, 944, 1321, 1662**
 Silja, Anja, **1750**
 Silk stockings, **1826**
 Silva, Frank, **1051**
 Silva, Henry, **556, 771, 1309, 1328**
 Silvain, Eugène, **1048**
 Silvani, Aldo, **320, 459, 964, 1117, 1170, 1297**
 Silver, Ron, **1595**
 Silver, Véronique, **1029**
 Silver bears, **1127**
 Silver Lode, **1339**
 Silver River, **1474**
 Silvers, Phil, **1444**
 Silverstein, Elliot, **446**
 Silvestre, **714**
 Silvio et les autres, *voir* Loro
 Sim, Alastair, **72, 618, 695, 1208**
 Sim, Sheila, **850**
 Simenon, Georges, **17, 136, 151, 260, 280, 358, 360, 506, 597, 605, 674, 685, 751, 752, 831, 860, 1075, 1167, 1294, 1630, 1729, 1748, 1788, 1809**
 Simmons, G. K., **852**
 Simmons, Jean, **77, 90, 91, 151, 291, 336, 571, 801, 943, 1232, 1508, 1779**
 Simon, David, **1713**
 Simon, François, **1075, 1119, 1262**
 Simon, Marcel, **13, 263, 727, 1296, 1631**
 Simon, Michel, **13, 29, 49, 56, 89, 99, 133, 137, 150, 151, 154, 262, 342, 401, 411, 566, 602, 631, 727, 744, 764, 784, 798, 1049, 1098, 1136, 1262, 1560, 1687, 1701, 1726, 1736, 1747**
 Simon, Simone, **7, 26, 59, 111, 169, 414, 596, 1641, 1715**
 Simon and Garfunkel, **731, 1599, 1695**
 Simonin, Albert, **522, 1026**
 Simonov, Constantin, **861**
 Simpson, Russell, **242, 648, 1298, 1571**
 Simsolo, Noël, **274, 413, 659, 892**
 Sin City, **752, 1219**
 Sin City II, **752, 1219**
 Sinai field mission, **1697**
 Sinatra, Frank, **52, 368, 461, 509, 529, 801, 844, 866, 941, 1168, 1302, 1328, 1348**
 Sinatra, Nancy, **1078**
 Since you went away, **539, 822**
 Sinclair, Upton, **139**
 Sindbad, **1784**
 Sinden, Donald, **1327, 1378**
 Siné, **205, 754**
 Singer, Bryan, **1050**
 Singer, Lori, **1115**
 Singin' in the rain, **31, 140, 428, 1778**
 Sinise, Gary, **1652**
 Sinoël, **349, 723, 1261, 1543, 1549**
 Siodmak, Curt, **430, 524, 878, 926, 1033, 1803**
 Siodmak, Robert, **19, 51, 59, 116, 265, 404, 413, 495, 530, 694, 719, 733, 829, 878, 901, 1062, 1076, 1094, 1237, 1266, 1330, 1341, 1343, 1527, 1744**
 Sipnnen (die), *voir* Araignées (les)
 Sirène du Mississippi (la), **69, 1100, 1565**
 Siri, Florent-Emilio, **497**
 Sirk, Douglas, **14, 51, 130, 287, 296, 353, 382, 404, 506, 606, 624, 629, 649, 676, 763, 942, 971, 1010, 1021, 1205, 1241, 1242, 1292, 1299, 1348, 1548, 1649, 1653, 1677, 1679, 1774, 1803, 1805**
 Sisters (De Palma), *voir* Sœurs de sang

Sisters (the) (Litvak), **303**
 Sitruk, Olivier, **564**
 Siu, Ping-Lam, **557, 1642**
 Six destins, *voir* Tales of Manhattan
 Six et demi onze, **903**
 Six of a kind, **922**
 Sixième jour (le), **1778**
 Sixth sense (the), **1509**
 Sjöberg, Alf, **242, 1205**
 Sjöström, Victor, **267, 436, 489, 502, 1263, 1482, 1528**
 Skarsgård, Stellan, **616, 1460, 1777**
 Skerritt, Tom, **282, 540, 1315**
 Skin deep, **1292**
 Skinner, Claire, **731, 1159**
 Skinner, Cornelia Otis, **234, 543**
 Skipworth, Alison, **922, 1176, 1525, 1574**
 Skoda, Albin, **1779**
 Skolimowski, Jerzy, **935, 1136, 1412**
 Skyfall, **309**
 Slapstick, **58, 104, 241, 286, 338, 363, 507, 692, 702, 809, 917, 1182, 1211, 1267, 1401, 1421, 1442, 1529, 1589, 1648**
 Slaska, Aleksandra, **1134, 1434**
 Slater, John, **1110, 1450**
 Slattery, John, **1765**
 Slaughterhouse five, *voir* Abattoir cinq
 Sleep, **766, 1608**
 Sleep, my love, **382**
 Sleeping beauty (Harris), **545**
 Sleeping tiger (the), **1517**
 Sleeping beauty, **1575**
 Sleepy Hollow, **1321**
 Sleuth, **848**
 Slezak, Walter, **457, 545, 1469, 1583, 1742**
 Slightly scarlet, **1643**
 Sliver, **119**
 Sloane, Everett, **323, 472, 551, 598, 1061, 1265, 1329, 1397, 1402, 1422, 1448, 1612, 1617**
 Sloane, Olive, **824**
 Slumdog millionaire, **1693**
 Small back room (the), **503**
 Smallwood, Ray C., **315, 431**
 Smart, Ralph, **882**
 Smart woman, **260**
 Smile, **1675**
 Smiling lieutenant (the), **167, 1271**
 Smirnov, Andreï, **1255**
 Smit, Milena, **1761**
 Smith, Alexis, **232, 1517**
 Smith, Art, **603, 812, 867, 1523, 1802, 1812**
 Smith, C. Aubrey, **20, 92, 380, 846, 1027, 1056, 1287, 1407, 1438, 1809**
 Smith, Charles Martin, **1074**
 Smith, Cordwainer, **90, 305, 870, 1267**
 Smith, Howard, **975**
 Smith, Kent, **19, 59, 545, 551, 596, 1315, 1322, 1671**
 Smith, Liz, **918**
 Smith, Maggie, **67, 546, 1020, 1141, 1167, 1297, 1795**
 Smith, Mel, **1811**
 Smith, Paul L., **856**
 Smithers, William, **635**
 Smits, Sonja, **509**
 Smoking/No smoking, **944, 1257**
 Smothers, Tom, **1127**
 Smultronstället, *voir* Fraises sauvages (les)
 Snake eyes (De Palma), **1652**
 Snake eyes (Ferrara), **1120**
 Snake pit (the), **634**
 Sniper (the), **1649**
 Snobs, **152, 1146, 1254**
 Snodgrass, Carrie, **1131, 1199**
 Snow White and the seven dwarfs, *voir* Blanche-Neige et les sept nains
 Snows of Kilimanjaro, *voir* Neiges du Kilimanjaro (les)
 Soós, Imre, **1506**
 So dark the night, **775**
 So long at the fair, **291, 1089**
 SOB, **19**
 Social network (the), **279**
 Soderbergh, Steven, **337, 771, 789, 1218**
 Sœurs de Gion (les), **561**
 Sœurs de sang, **258, 502**
 Sœurs Munekata (les), **1821**
 Soif de la jeunesse (la), *voir* Parrish
 Soif du mal (la), *voir* Touch of evil
 Sojcher, Frédéric, **1129**
 Sokoloff, Vladimir, **81, 480, 703, 761, 784, 993, 1033, 1114, 1180, 1299, 1366, 1432, 1510, 1632, 1657, 1716**
 Sokolowski, Julie, **884**
 Sokourov, Alexandre, **105, 108, 388, 837, 923, 931, 1384, 1392**
 Sol, Laura del, **1023**

Solaris, **12**, **1015**
 Soldati, Mario, **11**, **101**, **683**, **889**, **924**, **1215**
 Soldats inconnus, **1807**
 Soldier blue, **138**
 Soleil (le), *voir* Solntse
 Soleil blanc du désert (le), **1409**
 Soleil brille pour tout le monde (le), *voir* Sun
 shines bright (the)
 Soleil levant, *voir* Rising sun
 Soleil se lève aussi (le), **848**, **1755**
 Soleil trompeur, **106**
 Soleil vert, *voir* Soylent green
 Soler, Andrés, **123**, **577**
 Soler, Fernando, **123**, **128**, **666**
 Solidarność, **381**, **400**, **876**, **904**
 Soliti ignoti (i), **1737**
 Solitude, *voir* Lonesome
 Solitude du coureur de fond (la), **368**
 Sollima, Sergio, **703**
 Solntse, **837**, **923**, **1179**, **1384**
 Solntseva, Ioul'ya, **781**, **1766**
 Solo, **406**, **686**, **968**, **1276**, **1534**
 Sologne, Madeleine, **154**, **290**, **1702**, **1762**
 Solondz, Todd, **345**, **958**, **1369**, **1419**, **1655**
 Solonitsyne, Anatoli, **114**, **243**, **432**, **906**, **934**,
1015, **1625**
 Solovei, Elena, **668**, **920**, **1486**
 Soloviev, Vladimir, **966**
 Sombre, **688**, **1774**
 Some call it loving, *voir* Sleeping beauty (Har-
 ris)
 Some came running, *voir* Comme un torrent
 Some like it hot, **40**, **809**, **832**, **923**, **1273**
 Some voices, **1379**
 Somebody up there likes me, *voir* Marqué par
 la haine
 Sometani, Shōta, **1785**
 Something wild (Demme), **769**
 Something wild (Garfein), **65**, **1461**
 Somewhere in the night, **610**
 Somewhere in time, **744**
 Sommarlek, **427**, **1482**
 Sommeil d'hiver, **404**, **1032**
 Sommer, Eike, **890**
 Somr, Josef, **95**, **743**, **899**
 Son of Dracula, **878**
 Son of Frankenstein, **522**, **552**, **1112**, **1608**
 Son of the sheik, *voir* Fils du cheik (le)
 Sonate d'automne, **41**, **854**, **1171**
 Sonatine, **80**, **787**, **1405**
 Sondergaard, Gale, **129**, **493**, **761**, **886**, **920**,
1266
 Song of Bernadette (the), *voir* Chant de Ber-
 nadette (le)
 Song of songs (the), **1574**
 Songe d'une nuit d'été (le), *voir* A midsummer
 night's dream
 Songwriter, **1464**
 Sonnenfeld, Barry, **518**
 Sono, Sion, **357**, **944**, **1785**, **1808**
 Sono stato io, **1454**
 Sonotone, **40**, **124**, **867**, **1745**, **1754**
 Sons of the desert, *voir* Compagnons de la
 nouba (les)
 Sophocle, **1681**
 Sopranos (les), **226**, **955**, **957**, **1026**, **1203**
 Soral, Agnès, **1661**
 Sorano, Daniel, **889**, **1349**
 Sorcellerie à travers les âges (la), **455**, **630**,
729, **1648**
 Sorcerers (the), **614**, **1393**
 Sordi, Alberto, **9**, **11**, **215**, **408**, **535**, **581**, **589**,
631, **632**, **750**, **837**, **847**, **889**, **911**,
947, **952**, **1415**, **1440**, **1516**, **1673**
 Sorel, Jean, **259**, **381**, **1314**, **1383**, **1387**
 Sorelle Materassi, **4**, **150**
 Sorgo rouge (le), **1829**
 Soriano, Charo, **715**, **1691**
 Sorpasso (il), *voir* Fanfaron (le)
 Sorrentino, Paolo, **92**, **652**, **737**, **1446**, **1764**
 Sorry, wrong number, **27**, **1734**
 Sortilège du scorpion de jade (le), **1823**
 Sortilèges, **723**
 Sorvino, Paul, **1026**, **1052**, **1154**, **1401**
 SOS 103, *voir* Uomini sul fondo
 Sōseki, Natsume, **1497**
 Sothern, Ann, **98**
 Soto, Fernando, **666**, **1534**
 Soucoupe volante, **226**, **269**, **273**, **373**, **421**,
596, **853**, **965**, **1068**, **1197**
 Soucoupes volantes attaquent (les), *voir* Earth
 vs. the flying saucers
 Soudain l'été dernie, *voir* Suddenly, last sum-
 mer
 Souffle au cœur (le), **1823**
 Soukhoroukov, Victor, **215**, **560**, **572**, **1367**
 Souls at sea, **1333**, **1449**
 Sound barrier (the), **1276**

Sound of music (the), **19**
 Sounder, **777**
 Soupçons, **264, 609, 625, 1734**
 Soupe au canard, *voir* Duck soup
 Soupissant (le), **799**
 Souplex, Raymond, **225, 308, 390, 1124, 1209**
 Source (la), **311**
 Sourires d'une nuit d'été, **341, 734, 813, 1531**
 Souris qui rugissait (la), *voir* Mouse that roared (the)
 Sous le ciel de Paris, **467, 739, 1153, 1754**
 Sous le plus grand chapiteau du monde, *voir* Greatest show on Earth (the)
 Sous le sable, **796**
 Sous le signe de Rome, **70, 236, 1376**
 Sous le soleil de Satan, **1685**
 Sous les toits de Paris, **1394, 1409, 1614**
 Sous les verrous, **103**
 Sous les yeux d'Occident, *voir* Razumov
 Soutendijk, Renée, **289**
 Southerner (the), **1679**
 Souvenirs de la maison jaune, **348, 515, 1275**
 Souvenirs, goutte à goutte, **513**
 Souvenirs perdus, **815**
 Souvestre et Allain, **465, 1031**
 Soy lent green, **403**
 Spaak, Catherine, **913, 1430**
 Spaak, Charles, **49**
 Spacek, Sissy, **268, 301, 408, 466, 1068, 1216**
 Spacey, Kevin, **494, 534, 997, 1050, 1593, 1673**
 Space cowboys, **1829**
 Spadaro, Umberto, **656, 1117, 1284, 1507**
 Spader, James, **44, 719, 789**
 Spaghetti, **164, 197, 251, 492, 514, 534, 638, 703, 726, 764, 768, 797, 836, 840, 934, 1071, 1085, 1199, 1221, 1309, 1353, 1383, 1409, 1413, 1425, 1436, 1489, 1530, 1562, 1564, 1699**
 Spall, Timothy, **290, 637, 731, 736, 760, 839, 887, 1243, 1272, 1584, 1766**
 Sparks, Ned, **572, 1177, 1664**
 Sparrows, **1386**
 Spartacus, **63**
 Speaking parts, **600**
 Spéciale première, *voir* Front page (the)
 SPECTRE, **215**
 Spectre de Frankenstein (le), *voir* Ghost of Frankenstein (the)
 Spectre du chat (le), *voir* Shadow of the cat (the)
 Spellbound, **745, 1024, 1313, 1751**
 Spellman (cardinal), **65, 1636**
 Spence, Bruce, **850, 1463**
 Spencer, Douglas, **788, 1314**
 Spengler, Volker, **68, 207, 927, 1515**
 Spetters, **289**
 Spettro (lo), **668**
 Spiaggia (la), **1518**
 Spider woman (the), *voir* Femme aux araignées (la)
 Spielberg, Steven, **50, 98, 158, 244, 472, 476, 507, 570, 617, 829, 1068, 1079, 1162, 1203, 1270, 1351, 1438, 1462, 1593**
 Spiesser, Jacques, **1066**
 Spikes gang (the), **598**
 Spillane, Mickey, **1090**
 Spione, *voir* Espions (les) (Lang)
 Spiral staircase (the), **19, 1094**
 Spirit of St.Louis (the), **870**
 Spivak, Mariana, **1694**
 Splendeur des Amberson (la), **10, 118, 472**
 Splendor, **308**
 Splendor in the grass, **295, 1307**
 Split screen, **79, 184, 207, 258, 487, 496, 660, 678, 709, 712, 714, 757, 786, 1270, 1532, 1569**
 Spoilers (the), **249, 931**
 Sportif par amour, *voir* College
 Spottiswoede, John, **1361**
 Springfield rifle, **172**
 Spy who came in from the cold, *voir* Espion qui venait du froid (l')
 Spy who loved me (the), *voir* Espion qui m'aimait (l')
 Stévenin, Salomé, **1710**
 Stack, Robert, **14, 81, 507, 584, 866, 956, 982, 1010, 1074, 1421, 1780**
 Stage door, **571, 1334, 1356, 1407**
 Stage fright, **695, 914, 1208**
 Stagecoach, **344, 477, 483, 541, 1474**
 Stahl, John, **676, 691, 971, 979, 985, 1348, 1649, 1802**
 Stalag 17, **831, 1563, 1730**
 Staline, Joseph, **69, 85, 106, 145, 287, 316, 420, 432, 551, 584, 639, 785, 868, 1038, 1350, 1364, 1426, 1473, 1541,**

1602, 1663
 Stalker, 12, **114**, 915, 927, 934, 1364, 1805
 Stalking moon (the), **1520**
 Stamp, Terence, 122, 492, 745, 1023, 1148, 1440, 1656
 Stanczak, Wadeck, 571, 1676
 Stander, Lionel, 301, 405, 692, 773, 1309, 1338, 1357, 1720
 Standing, Guy, 20
 Stang, Arnold, 844
 Stanley, Kim, 750
 Stanton, Harry Dean, 98, 417, 540, 965, 1015, 1283, 1420, 1523, 1623
 Stanwyck, Barbara, 27, 145, 229, 241, 324, 555, 624, 629, 658, 755, 853, 892, 1003, 1076, 1146, 1169, 1201, 1204, 1231, 1259, 1273, 1287, 1483, 1485, 1558, 1649
 Stapleton, Maureen, 856, 1052, 1675
 Star (the), **1206**, 1207
 Star wars, 1134
 Stardust memories, 152, **1142**
 Starewicz, Wladyslaw, **424**
 Stark, Graham, 674, 890, 1639
 Stars in my crown, **269**
 State secret, *voir* Secret d'État
 State legislature, **1555**
 State of the union, 1395, **1433**
 Staunton, Imelda, 1159
 Stavisky. . . , **1778**
 Stay hungry, **1682**
 Stchastié, *voir* Bonheur (le) (Medvedkine)
 Steadman, Alison, 731
 Steadman, Linda, 73
 Steamboat Bill Jr., **881**
 Steamboat round the bend, **1449**, 1525
 Steel helmet (the), 46, **696**
 Steele, Barbara, 107, 641, 668, 804, 1430, 1515
 Steele, Bob, 1402, 1573
 Steele, Karen, 994, 1474
 Steeman, Stanislas-André, 574, 1662
 Steen, Paprika, 639
 Steiger, Rod, 255, 492, 658, 809, 865, 872, 1040, 1108, 1197, 1463, 1513, 1681
 Steinbeck, John, 76, 242, 872, 900, 1538, 1742
 Steiner, Max, 1322, 1721
 Steinfeld, Heilee, 227
 Stelli, Jean, **141**, **543**, **1807**
 Sten, Anna, 680
 Stendhal, 218, 459, 1173, 1764
 Stengel, Christian, **778**, **1434**, **1762**
 Steno, **792**
 Stéphane, Nicole, 198, 698, 1477
 Stephens, Martin, 994, 1184
 Stephens, Robert, 83, 687, 961, 1167
 Stephenson, Henry, 129, 254, 732, 880, 1099
 Sterling, Jean, 121, 809, 1064, 1468, 1620, 1651
 Stern, Isaac, 584
 Sternberg, Jacques, 716
 Sternberg, Joseph von, 52, 60, 62, **64**, **132**, 379, **415**, **444**, **576**, **828**, **863**, **980**, 1039, **1052**, **1141**, **1223**, 1574, **1619**, **1672**, 1700
 Sternhagen, Frances, 636
 Stévenin, Jean-François, **124**, **383**, 599, 607, 874, 908, **938**, 983, 1196, 1211, 1254, 1354, 1603, 1676
 Stevens, Cat, 1445
 Stevens, Connie, 891, 1408
 Stevens, George, **898**, **1039**, **1314**, **1587**, **1674**, **1810**
 Stevens, Inger, 795
 Stevens, Mark, **200**, 634, 910, 975, 1036, 1691
 Stevens, Onslow, 991
 Stevens, Stella, 1282
 Stevens, Warren, 84, 1369, 1732
 Stevenson, Cynthia, 89
 Stevenson, Houseley, 149, 610
 Stevenson, Robert, **249**, **738**, 1292, **1419**
 Stevenson, Robert Louis, 143, 220, 226, 645, 676, 678, 722, 779, 1768
 Stewart, Alexandra, 441, 599, 796, 895, 909, 1325, 1367, 1637, 1693, 1748
 Stewart, Elaine, 1474
 Stewart, James, 8, 30, 34, 44, 71, 147, 185, 221, 254, 399, 402, 423, 447, 594, 626, 643, 645, 648, 791, 866, 870, 893, 1004, 1008, 1152, 1294, 1469, 1561, 1568
 Stewart, Paul, 146, 321, 472, 511, 793, 1090, 1388, 1433, 1659, 1684
 Still life, 273, **1259**
 Still walking, **322**, 371, 1354
 Stiller, Mauritz, **833**, **1544**, **1677**
 Stockfeld, Betty, 727, 1380
 Stockwell, Dean, 48, 89, 269, 805, 1334, 1444
 Stoker, Bram, 269, 369, 778, 806, 886, 1423

Stokowski, Leopold, **608**
 Stoler, Shirley, **181, 990, 1054**
 Stone, Andrew L., **1495**
 Stone, Emma, **531, 752, 901**
 Stone, Fred, **1644**
 Stone, Harold J., **809**
 Stone, Lewis, **269, 779**
 Stone, Philip, **403, 478, 819, 980**
 Stone, Sharon, **3, 119, 482, 1118**
 Stoppa, Paolo, **37, 83, 216, 344, 411, 849, 890, 911, 1030, 1103, 1312, 1387, 1819**
 Stora, Jean-Pierre, **441, 1344**
 Store (the), **634**
 Storia (la), **1080, 1606**
 Storia di ragazzi e di ragazze, *voir* Histoire de garçons et de filles
 Storm warning, **1799**
 Storm, Gale, **1691**
 Stormare, Peter, **422, 646, 1283**
 Story of Dr. Wassell (the), **1265**
 Story of G.I. Joe, *voir* Forçats de la gloire (les)
 Storytelling, **958**
 Stössel, Ludwig, **1637**
 Stothart, Herbert, **706, 846**
 Stowe, Madeleine, **726, 1437**
 Strada (la), **56, 525, 1222, 1297**
 Strahovsky, Yvonne, **219, 651**
 Straight-jacket, **336**
 Strand, Paul, **1523**
 Strange affair of Uncle Harry (the), **719**
 Strange cargo, **1165, 1244**
 Strange illusion, **576**
 Strange impersonation, **1573**
 Strange love of Martha Ivers (the), **853**
 Strange love of Molly Louvain (the), **1395**
 Strange woman (the), **1247**
 Stranger on horseback, **541**
 Stranger wore a gun (the), **205, 227, 554, 740, 1660**
 Strangers (the), *voir* En présence du Diable
 Strangers in the night, **1025**
 Strangers on a train, *voir* Inconnu du Nord express (l')
 Strangers when we met, **1635**
 Strasberg, Lee, **461, 834**
 Straße (die), **1708**
 Stratégie de l'araignée (la), **203**
 Strathairn, David, **538, 829, 997**
 Straus, Oscar, **26, 167, 420**
 Strauss, Richard, **1125, 1727**
 Strauss, Robert, **844, 1054, 1220, 1730**
 Straw dogs, **425, 791**
 Streep, Meryl, **7, 127, 152, 305, 957, 990, 1321, 1817**
 Street angel, **417**
 Street scene, **1225**
 Street with no name (the), **584, 975**
 Stress es tres, tres, **1514**
 Strich, Elaine, **203, 1284**
 Strindberg, August, **130, 242, 367, 469, 821**
 Strobel, Al, **1051**
 Strode, Woody, **337**
 Strog, Mark, **499**
 Stroheim, Erich, **1725**
 Stroheim, Erich von, **6, 51, 87, 99, 274, 426, 442, 520, 727, 881, 1034, 1042, 1259, 1341, 1378, 1380, 1434, 1546, 1574, 1700, 1702, 1709, 1803, 1830**
 Stroheim Jr., Erich von, **1383**
 Stromboli, **801**
 Stroszek, **549, 1338, 1696**
 Strougatski (frères), **114, 1364**
 Structure de cristal (la), **374**
 Struthers, Sally, **1678**
 Stuart, Gloria, **448, 1046, 1241, 1613**
 Stuart, Mel, **281, 855**
 Studi, Wes, **1437**
 Stuhlberg, Michael, **475, 766**
 Stuhr, Jerzy, **381, 937, 1065, 1486**
 Stunt man (the), **923**
 Sturges, John, **112, 179, 759, 797, 833, 1033, 1038, 1322, 1597, 1620**
 Sturges, Preston, **58, 241, 380, 687, 692, 874, 1066, 1211, 1363, 1491, 1635**
 Stürme der Leidenschaft, **829**
 Sturridge, Tom, **182**
 Suárez, José, **1701**
 Subida al cielo, **1530**
 Subor, Michel, **583, 1062**
 Subversifs (les), **786**
 Sudden impact, **1493**
 Suddenly, last summer, **151**
 Sue, Eugène, **970, 1115**
 Sueurs froides, *voir* Vertigo
 Suez, **828**
 Sugai, Ichirō, **884, 1357**
 Sugarland express (the), **1462**

Sugata Sanshirō, **407**
 Sugii, Gizaburō, **616, 1695**
 Sugimura, Haruko, **35, 544, 593, 640, 642, 661, 746, 916, 930, 1074, 1213, 1357, 1414, 1481**
 Suiveur (le), *voir* Following
 Sukowa, Barbara, **431, 486, 877**
 Sullavan, Margaret, **254, 631, 866, 1415**
 Sullivan, Barry, **547, 793, 991, 1196, 1201, 1453, 1626**
 Sullivan, Francis L., **37, 571, 880, 882, 885, 1435**
 Sullivan's travels, *voir* Voyages de Sullivan (les)
 Sully, Frank, **1339, 1456**
 Summer of '42, **598, 817, 954, 1654**
 Summer storm, **296**
 Summertime, **1581**
 Summerville, Slim, **172**
 Sumpter, Donald, **383**
 Sumurun, **300, 1362**
 SUN (studio), **871, 1410**
 Sun also rises (the), *voir* Soleil se lève aussi (le)
 Sun shines bright (the), **729, 1294, 1634**
 Suna no onna, *voir* Femme des sables (la)
 Sundquist, Gerry, **1124**
 Sung, Baek-yeop, **1465**
 Sunhi, **1262**
 Sunnyside, *voir* Charlot (First national)
 Sunrise, **163, 1308**
 Sunset boulevard, **78, 636, 1341, 1524, 1574, 1709, 1742**
 Sunshine, **153, 1575**
 Superman, **1371**
 Sur (el), **468**
 Sur écoute, *voir* Wire (the)
 Sur la piste des Mohawks, *voir* Drums along the Mohawk
 Sur la queue du tigre, **93, 1134**
 Sur la route de Madison, *voir* Bridges of Madison county (the)
 Sur le globe d'argent, **327**
 Sur les quais, *voir* On the waterfront
 Sur les rives du Mississippi, **253**
 Sur mes lèvres, **52, 580**
 Surgère, Hélène, **64, 413, 568, 892, 1251, 1277, 1603**
 Surprise du chef (la), **1703**
 Surtees, Bruce, **1199**
 Survivants de l'infini (les), **542, 1197**
 Survivre à sa vie, **1540**
 Susan Slade, **891**
 Susana la perverse, **128, 473, 1827**
 Susini, Marc, **1791**
 Suspect (the), **265**
 Suspicion, *voir* Soupçons
 Suspiria, **964, 1665**
 Sutherland, A. Edward, **213, 275, 434, 765**
 Sutherland, Donald, **4, 406, 501, 552, 1115, 1135, 1281, 1315, 1829**
 Sutton, Dudley, **1393**
 Sutton, Grady, **878, 1245**
 Suzaku, *voir* Moe no suzaku
 Suzuki, Seijun, **61, 73, 386, 557, 578, 789, 954, 1155, 1163, 1177, 1206**
 Švankmajer, Jan, **143, 371, 435, 921, 929, 1164, 1246, 1436, 1535, 1540**
 Courts, **371, 921**
 Svevo, Italo, **947**
 Swamp water, **1326**
 Swank, Hilary, **192, 774, 957**
 Swann, Eva, **1693**
 Swanson, Gloria, **78, 426, 434, 623, 1407, 1505, 1574**
 Swanwick, Peter, **1629**
 Swarc, Jeannot, **744**
 Swayze, Patrick, **1785**
 Sweeney Todd (Burton), **736, 1397**
 Sweeney Todd (Moore), **1397**
 Sweet and lowdown, **1685**
 Sweet dreams, **1347**
 Sweet hereafter (the), **1320**
 Sweet smell of success, **495**
 Sweetie, **1502**
 Swimmer (the), **1677**
 Swinburne, Nora, **882**
 Swinton, Tilda, **270, 429, 709, 748, 1118, 1167, 1431**
 Swiss miss, *voir* Montagnards sont là (les)
 Sy, Brigitte, **439**
 Sy, Omar, **150, 713**
 Syberberg, Hans-Jürgen, **264, 388**
 Sydow, Max von, **77, 224, 242, 311, 385, 387, 424, 431, 436, 500, 597, 700, 802, 981, 1008, 1216, 1251, 1418, 1420, 1528, 1637, 1781, 1811**
 Sylva, Berthe, **1246**
 Sylvia, Gaby, **744, 1830**
 Sylvia Scarlett, **1305, 1311**

- Sylvie, **4**, 184, 201, 204, 341, 384, 467, 704, 735, 869, 1009, 1063, 1121, 1433, 1467, 1578
- Sylvie et le fantôme, **224**
- Sylwan, Kari, **559**
- Symphonie nuptiale (la), *voir* Wedding march (the)
- Symphonie du Donbass (la), **1544**
- Symphonie inachevée (la), **166**
- Syms, Sylvia, **178**, 267, 1073, 1243, 1421
- Syndromes and a century, **1768**
- Syriana, **829**
- Szabó, István, **153**, **607**, **701**, **1280**, **1460**, **1575**
- Szabó, László, **53**, 257, 329, 389, 1062, 1195, 1231, 1356, 1539, 1787
- Szapolowska, Grażyna, **356**, 607, 876
- Székely, Miklós, **31**, 428, 998
- Szerelem, **803**, 1506
- Szerelmesfilm, **1460**
- Szifron, Damián, **1426**
- Szmigielówna, Teresa, **140**
- Szubanski, Magda, **1450**, 1714
- T'ameró sempre, **912**
- T'es heureuse?, **1570**
- T men, **520**
- Tabakov, Oleg, **920**, 1486
- Tableau (le), **967**, **1421**, 1553
- Tabou (Gomes), **361**
- Tabou (Murnau), **721**, **1058**
- Tabou (Ōshima), **1324**
- Tabouis, Geneviève, **1693**
- Tacones lejanos, *voir* Talons aiguilles
- Taft, William H., **303**, 1453
- Tag der Freiheit, **1773**
- Tagore, Rabindranath, **214**, 1034, 1488
- Tagore, Sharmila, **335**, 768, 953, 1390, 1743
- Tähti, Annikki, **1340**
- Taichi, Kiwako, **1217**
- Tailor of Panama (the), **238**, 1621
- Tainsy, Andrée, **64**, 159, 973
- Taipei story, **940**
- Taj Mahal (Blues), **777**
- Takahashi, Kōji, **1245**
- Takahashi, Toyo, **35**, 78, 1010, 1357
- Takahata, Isao, **29**, **229**, **513**, **582**, **1022**, **1082**
- Takamine, Hideko, **393**, 398, 666, 930, 1048, 1113, 1439, 1507, 1566, 1741, 1813, 1814, 1820–1822
- Takamine, Mieko, **1616**, 1798
- Takara, **1794**
- Takarada, Akira, **1820**
- Take aim at the police van, **1206**
- Take me to town, **1805**
- Takeda, Shinji, **1324**
- Takemitsu, Tōru, **302**, 1492
- Taking off, **198**, 922, 1345
- Takita, Yōjirō, **786**
- Talbot, Lyle, **310**, 1498, 1649
- Talentueux Mr. Ripley (le), **713**, 1612
- Tales of Hoffmann (the), *voir* Contes d'Hoffmann (les)
- Tales of Manhattan, **1447**
- Tales from the Gimli hospital, **297**, 802, 1173
- Tall men (the), **244**
- Tall T (the), **556**
- Tall target (the), **1218**
- Talman, William, **709**, 728, 1166
- Talons aiguilles, **854**
- Tamagawa, Isao, **789**
- Tamahori, Lee, **1576**
- Tamarind seed (the), **178**
- Tamblyn, Russ, **162**, 199, 452, 473, 498, 1017, 1051, 1375, 1466
- Tambour (le), **1606**
- Tamiroff, Akim, **280**, 389, 658, 706, 714, 981, 987, 1066, 1211, 1299, 1341, 1366, 1508, 1557, 1602, 1809
- Tanaka, Kinuyo, **77**, 78, 80, 131, 167, 193, 302, 317, 515, 604, 884, 930, 1045, 1143, 1173, 1263, 1389, 1396, 1490, 1502, **1603**, 1708, **1769**, **1796**, **1797**, 1814, 1820, 1821
- Tanaka, Kunie, **896**, 1047, 1654
- Tan'ami, Yatsuko, **1798**
- Tanba, Tetsurō, **195**, 823, 933, 1245, 1404, 1655, 1661
- Tandem, **563**
- Tandy, Jessica, **65**, 126, 525, 939, 1102, 1235, 1617, 1689
- Tango de Satan (le), *voir* Sátántangó
- Tanguy, Yves, **328**, 682
- Tanguy, **629**, **683**
- Tani, Yōko, **1584**
- Tanière (la), *voir* Madriguera (la)
- Tanière des brigands (la), *voir* Brigante di Tacca del Lupo (il)

Tanizaki, Jun'ichirō, **77, 445, 1492, 1715**
 Tanner, Alain, **817, 1262, 1702, 1707, 1748**
 Tanner '88, **264, 1395**
 Tanner on Tanner, **264**
 Tanović, Danis, **398, 781**
 Tant qu'il y aura des hommes, **507, 509, 1054, 1703**
 Tant qu'on a la santé, **1760**
 Tarakanova, **1247**
 Tarantino, Quentin, **170, 204, 215, 260, 308, 427, 578, 589, 638, 1078, 1239, 1425, 1530**
 Tardi, Jacques, **387, 1216, 1538, 1567**
 Targets, **708, 1506**
 Tarielachvili, Dato, **1458**
 Tarkovski, Andreï, **12, 114, 325, 404, 432, 820, 860, 915, 927, 1015, 1227, 1805**
 Tarnished angels (the), **14, 1010**
 Tarr, Béla, **31, 136, 247, 266, 298, 319, 384, 428, 567, 799, 805, 998, 1167, 1392, 1679**
 Tarride, Abel, **751, 1454**
 Tarride, Jean, **751**
 Tartuffe, **151, 657**
 Tarzan, **77, 168, 404, 687, 718, 925, 1068, 1267, 1386, 1753, 1800**
 Tas, Erol, **903**
 Tashlin, Frank, **1386**
 Tate, Sharon, **470, 1530**
 Tati, Jacques, **21, 224, 241, 414, 690, 949, 983, 1090, 1332, 1744, 1760**
 Tatie Danielle, **800, 1203**
 Tatouage, *voir* Irezumi
 Taupe (la), **499**
 Taurog, Norman, **360**
 Taurus, *voir* Telets
 Tausend Augen des Dr. Mabuse (die), *voir* Diabolique docteur Mabuse (le)
 Tautou, Audrey, **150, 859, 1606, 1823**
 Taverne de l'Irlandais (la), **222, 594**
 Taverne de la Jamaïque (la), *voir* Jamaica Inn
 Tavernier, Bertrand, **45, 49, 67, 191, 477, 537, 542, 564, 685, 819, 910, 1093, 1139, 1200, 1207, 1228, 1254, 1366, 1420, 1552, 1598, 1721, 1744, 1777, 1796, 1797**
 Tavernier, Nils, **88, 1200, 1611, 1669**
 Taviani (frères), **786, 830, 1452, 1526, 1620, 1741**
 Tavira, Marina de, **1153**
 Tavola dei poveri (la), **1752**
 Tawfik, Mohsena, **313, 1124**
 Taxi driver, **383, 1343, 1730, 1757**
 Taylor, Don, **1153**
 Taylor, Elizabeth, **151, 314, 565, 720, 888, 986, 1039, 1176, 1419, 1639, 1810**
 Taylor, Lily, **728**
 Taylor, Robert, **264, 321, 332, 431, 551, 565, 794, 861, 891, 971, 1082, 1264, 1415, 1466, 1619**
 Taylor, Rod, **65, 480, 748, 954, 1592, 1684**
 Taylor, Sam, **434**
 Taylor-Johnson, Aaron, **1353**
 Taylor-Joy, Anya, **1786**
 Taza, son of Cochise, **1774**
 Tchaïkovski, Piotr Ilitch, **121, 297**
 Tchao Pantin, **1661**
 Tchekhov, Anton, **106, 134, 296, 668, 1086, 1277, 1486**
 Tchérina, Ludmilla, **104, 236, 942, 1322**
 Tcherkassov, Nikolaï, **1038, 1340**
 Tchernia, Pierre, **830, 1102, 1295, 1626**
 Tchoukraï, Grigori, **130, 790, 1533**
 Tchourikova, Inna, **161, 548, 906, 1246**
 Te souviens-tu de Dolly Bell ?, **1471**
 Tea and sympathy, **174**
 Teal, Ray, **380, 690, 836, 895, 939, 1064**
 Teal, Sonne, **257**
 Tearle, Godfrey, **891, 1615**
 Téchiné, André, **289, 425, 460, 571, 1226, 1232, 1481, 1603, 1676, 1685, 1688**
 Teissier, Valentine, **844**
 Teje, Tora, **1544**
 Tel père tel fils, **1437**
 Telefoni bianchi, **181**
 Téléphones blancs, **123, 181, 344, 351, 439, 474, 762, 773, 1170, 1396, 1402, 1448, 1467**
 Telets, **837, 923, 1384**
 Telezinska, Isabella, **297**
 Tell them Willy Boy is here, *voir* Willy Boy
 Témerson, Jean, **51, 520, 629, 646**
 Temessi, Hédi, **998**
 Témoin (le), **408, 1009**
 Témoin à abattre (le), *voir* Illegal
 Témoin à charge, **839**
 Témoin de la dernière heure, *voir* Highway 301
 Témoins (les), **1688**

Tempête à Washington, *voir* Advise & consent
 Tempête sur l'Asie, **1553**, **1555**
 Temple, Shirley, **230**, **539**, **822**, **1266**
 Temps d'aimer et le temps de mourir (le), *voir*
 A time to love and a time to die
 Temps d'un week-end (le), *voir* Scent of woman
 Temps de la colère (le), *voir* Between Heaven and Hell
 Temps des cerises (le), **30**, **56**, **287**, **732**, **950**, **1279**
 Temps des Gitans (le), **420**, **1151**, **1471**
 Temps modernes (les), **338**, **451**, **773**, **993**, **1323**
 Temps retrouvé (le), **1381**
 Temps sans pitié, **1728**
 Temps suspendu (le), **1750**
 Temptress (la), *voir* Tentatrice (la) (Niblo)
 Ten (Edwards), **1212**, **1266**
 Ten commandments, *voir* Dix commandements (les)
 Ten, Rillington Place, **171**, **1616**
 Tender mercies, **1768**
 Tendeter, Stacey, **1623**
 Tendre bonheur, *voir* Tender mercies
 Tenet, **873**
 Tennberg, Jean-Marc, **491**
 Tennessee's partner, **1497**
 Tenniel, John, **143**, **371**, **736**, **1093**, **1411**
 Tennyson, Alfred, **254**, **474**
 Tennyson, Pen, **897**
 Tension, **1626**
 Tentation du docteur Antonio, *voir* Boccace 70
 Tentation de Barbizon (la), **141**
 Tentatrice (la) (Niblo), **379**
 Tenten, **1786**
 Tenue de soirée, **782**
 Tequila sunrise, **1601**
 Terajima, Susumu, **1287**
 Terao, Ishei, **971**
 Teresa Venerdi, **351**, **1170**
 Terkhova, Margarita, **820**
 Terminus Paradis, **683**
 Térof, Georges, **1147**
 Terra madre, **1386**
 Terral, Boris, **1611**
 Terrasse (la), **1503**
 Terrazon, Michel, **209**
 Terre (la) (Antoine), **297**
 Terre (la) (Chahine), **754**
 Terre (la) (Dovjenko), *voir* Zemlia
 Terre des pharaons (la), **276**, **756**, **1068**
 Terre en transe, **1484**
 Terre qui meurt (la), **1735**, **1744**
 Terre sans pain, *voir* Hurdes (las)
 Terre tremble (la), **1311**, **1596**
 Terror (the), **708**
 Terror by night, *voir* Train de la mort (le)
 Terry, Nigel, **1445**
 Terry-Thomas, **328**, **702**, **895**, **1420**, **1430**
 Terzieff, Laurent, **933**, **946**, **1216**, **1301**, **1425**
 Teshigahara, Hiroshi, **635**, **1429**, **1654**
 Tesich, Steve, **547**
 Tesis, **1770**
 Tesla, Nikola, **1133**
 Tessier, Valentine, **66**, **280**, **1028**, **1729**
 Testament du Docteur Mabuse (le), **82**, **252**, **516**, **551**, **1018**, **1213**, **1480**
 Testi, Fabio, **517**, **788**, **1362**, **1518**
 Tête brûlée, *voir* Bottle rocket
 Tête contre les murs (la), **578**, **1590**
 Tête d'un homme (la), **860**
 Tête de Normande St-Onge (la), **1219**
 Têtes de pioche, *voir* Blockheads
 Tetto (il), **37**
 Texas chainsaw massacre (the), *voir* Massacre à la tronçonneuse
 Thackeray, William Makepeace, **403**, **1543**
 Thalberg, Irving, **147**, **1725**
 Tharaud (frères), **772**
 That cold day in the park, **849**, **1786**
 That Hamilton woman, *voir* Lady Hamilton
 That's life, **1439**
 That uncertain feeling, **662**
 Thatcher, Torin, **20**, **811**
 Thaxter, Phyllis, **1102**
 Thayer, Lorna, **924**
 Thé et sympathie, *voir* Tea and sympathy
 Théâtre national populaire (le), **1735**
 Theatre of blood, **1355**
 Theis, Samuel, **1818**
 Thelen, Jodi, **547**
 Thelma & Louise, **212**, **940**
 Thelma Jordon, **1076**, **1231**
 Them, **6**, **1233**
 Thème (le), **548**
 Théodora, impératrice de Byzance, **1830**
 Théorème, **103**, **1014**, **1656**

There's always tomorrow, **629**, **1483**
 There was a crooked man, *voir* Reptile (le)
 There will be blood, **139**
 Thérèse, **672**, **1247**
 Thérèse Desqueyroux, **827**, **1075**
 Thérèse Raquin, **735**
 Theroux, Justin, **40**, **1556**
 Therry, Mélanie, **67**
 Thesiger, Ernest, **134**, **448**, **882**, **891**, **1018**,
 1808
 Thévenet, Virginie, **899**, **1193**, **1539**
 Thewlis, David, **731**, **1159**, **1478**
 They call it sin, **1521**
 They died with their boots on, **426**
 They drive by night, **515**, **654**
 They live, **1824**
 They live by night, **63**, **794**, **1496**
 They shoot horses, don't they?, *voir* On achève
 bien les chevaux
 They were expendable, **1099**
 They won't forget, **239**, **567**
 Thibault, Jean-Marc, **91**, **747**, **1432**
 Thief (the), **1457**
 Thief of Bagdad (the) (Korda), **169**
 Thief of Bagdad (the) (Walsh), **169**, **768**, **871**,
 1454
 Thiérrée, Jean-Baptiste, **1724**
 Thierry la Fronde, **1274**, **1329**
 Thieves' highway, **515**, **654**
 Thieves like us, **63**, **794**
 Thimig, Helene, **1025**, **1581**, **1657**
 Thin man (the), **185**, **418**, **660**, **910**, **1182**,
 1362
 Thin red line (the), **836**, **996**
 Thing (the) (Carpenter), **269**
 Thing (the) (Nyby), **269**, **788**
 Things to come, **1454**
 Thing (the) (Carpenter), **788**
 Third man (the), *voir* Troisième homme (le)
 Thiriet, Maurice, **1146**
 Thirode, Pascale, **772**
 13 ghosts, **883**
 36 hours, **480**
 This gun for hire, **481**, **1609**, **1734**
 This happy breed, **1242**, **1581**
 This island Earth, *voir* Survivants de l'infini
 (les)
 This land is mine, **545**
 This property is condemned, *voir* Propriété in-
 terdite
 Thomas Garner, *voir* Power and the glory (the)
 Thomas, Arlette, **869**, **1187**
 Thomas, Clément, **607**
 Thomas, Dylan, **664**
 Thomas, Pascal, **607**, **1193**, **1194**, **1253**, **1352**,
 1588, **1693**, **1703**
 Thomas l'impoteur, **1183**
 Thommeray, **590**
 Thompson, Emma, **248**, **692**, **761**, **1652**
 Thompson, Jim, **477**, **1429**
 Thompson, Kay, **1628**
 Thompson, Marshall, **32**, **891**, **1099**, **1218**
 Thomsen, Ulrich, **639**
 Thomson, Anna, **1572**
 Thoreau, Henri David, **606**, **1605**
 Thorpe, Richard, **565**, **569**, **1027**, **1087**, **1221**,
 1619, **1753**
 Thorson, Linda, **1131**
 Thorton, Billy Bob, **226**
 Threatt, Elizabeth, **402**
 Three ages, **699**
 Three billboards, **733**
 Three burials of Melquiades Estrada (the), *voir*
 Trois enterrements
 Three came home, **235**, **1331**
 Three comrades, **1415**
 Three godfathers, **1347**
 Three musketeers (the), *voir* Trois mousque-
 taires (les)
 Three on a match, **1498**
 Three secrets, **923**
 Three stangers, **354**
 Three times, **1378**
 Three women, **1068**
 Thring, Frank, **1012**
 Thuillier, Luc, **1630**
 Thulin, Ingrid, **130**, **307**, **387**, **412**, **436**, **528**,
 559, **656**, **1189**, **1637**, **1754**
 Thunderball, **981**, **1569**
 Thurman, Uma, **42**, **170**, **1078**, **1400**, **1537**,
 1605, **1685**
 Tideland, **1411**
 Tiefland, **1695**
 Tiempo de morir, **1194**
 Tiens ton foulard, Tatiana, **1105**
 Tierney, Aidan, **693**
 Tierney, Gene, **37**, **47**, **126**, **355**, **626**, **739**, **985**,

1001, 1141, 1202, 1317, 1397, 1660, 1816
 Tierney, Lawrence, 204, 457, 535, 1041, 1365, 1490
 Tight spot, **1181**
 Tigre du Bengale (le) (Eichberg), **1647**
 Tigre du Bengale (le) (Lang), **1097**
 Tih Minh, **959**
 Tilbury, Zeffie, 242, 280
 Tiller, Nadja, 116, 518
 Tillier, Doria, 762
 Tillie & Gus, **1525**
 Tilly, Jennifer, 299, 1742
 Tilly, Meg, 858, 1769
 Time bandits, 141, **199**, 1605, 1728
 Time machine (the), **1592**
 Time without pity, *voir* Temps sans pitié
 Tin men, **739**
 Tin pan Alley, 1416
 Tin star (the), **81**, 1036
 Tingler (the), **1241**
 Tinker tailor soldier spy, *voir* Taupe (la)
 Tinling, James, **730**
 Tintin et le mystère de la Toison d'or, 1079
 Tiomkin, Dimitri, 204, 260, 1141, 1586
 Tirez sur le pianiste, 3, 69, 99, 225, 252, 521, 1100, **1565**
 Tissier, Jean, 258, 347, 574, 597, 674, 741, 764, 1405, 1450, 1531, 1648, 1662, 1701, 1756, 1758
 Tissot, Alice, 1153, 1616
 Titane, **1438**
 Titanic (Cameron), 145, 662, **1046**, 1241, 1613
 Titanic (Negulesco), **145**, 662
 Titfield thunderbolt (the), 757, **1083**, 1534
 Titicut follies, **1698**
 Titien, 1507
 To, Johnnie, **205**
 To be or not to be, **982**, 1375, 1414, 1431, 1536, 1609
 To catch a thief, *voir* Main au collet (la)
 To each his own, 668, **845**, 891, 1170, 1471
 To have and have not, *voir* Port de l'angoisse (le)
 To kill a mockingbird, 654, **1671**
 Tobacco road, **739**
 Toback, James, **1775**
 Tobey, Kenneth, 788, 851, 1308, 1421, 1534
 Tobias, George, 102, 115, 978, 1036
 Tobin, Genevieve, 420
 Toby Dammit, **492**
 Todd, Ann, 14, 443, 889, 1276, 1423, 1632, 1728
 Todd, Richard, 632, 695, 1803
 Todd, Thelma, 306, 442, 818, 876, 1101, 1640
 Todeschini, Bruno, 15, 396, 709, 1232, 1653
 Todo modo, **293**
 Todo sobre mi madre, *voir* Tout sur ma mère
 Todoroki, Yukiko, 1173
 Toffolo, Lino, 750
 Tognazzi, Ugo, 181, 216, 605, 620, 821, 835, 878, 941, 1076, 1503, 1512, 1516, 1737
 Tōhō, 1116, 1821
 Toi... le venin, **446**
 Toikka, Markku, 886
 Toile d'araignée (la), *voir* Cobweb (the)
 Tōkyō monogatari, **544**, 866, 1513
 Tōkyō sonata, **816**
 Tol'able David, 249, **708**, 1241
 Toland, Greg, 13, 472, 1513
 Toledano, Éric, **713**, **1452**
 Toler, Sidney, 160, 323, 399, 828, 1511, 1799
 Tolgo il disturbo, **144**
 Tolkan, James, 1565
 Tolstoï, Léon, 405, 683, 1263
 Tom à la ferme, **913**
 Tomasi di Lampedusa, Giuseppe, 1030
 Tombeau d'Alexandre (le), **316**, 630
 Tombeau des lucioles (le), 996, **1022**
 Tombeau hindou (le), *voir* Tigre du Bengale (le)
 Tombeur de ces dames (le), *voir* Ladies man (the)
 Tomei, Marisa, 1002, 1207
 Tomlin, Lily, 233, 1063, 1817
 Tomorrow never dies, **1361**
 Tone, Franchot, 20, 164, 355, 605, 1220, 1237, 1341, 1355, 1415, 1508, 1637
 Toni, **1044**
 Tonietti, Anne, 323
 Tonnerres lointains, **684**
 Tōno, Eijirō, 35, 527, 544, 1221, 1520
 Tono, Eijirō, 327, 1813
 Tonoyama, Taiji, 149, 325, 840, 866, 907, 1506, 1609
 Tontons farceurs (les), *voir* Family jewels (the)
 Tontons flingueurs (les), 41, **397**, 1026

Tony Rome, **529**, **1302**
 Too hot to handle, **268**
 Toomey, Regis, **136**, **229**, **801**, **1504**, **1599**,
 1651
 Toorop, Jan, **1068**
 Top hat, **474**
 Top secret, *voir* Tamarind seed (the)
 Topart, Jean, **159**, **671**, **889**, **1128**
 Topkapi, **1188**
 Topo (el), **1436**
 Topol, Chaim, **324**, **437**
 Topor, Roland, **320**, **424**, **552**, **573**, **769**, **1164**
 Toprak, Mehmet Emin, **193**, **315**, **404**
 Topsy-turvy, **1243**
 Torén, Märta, **752**
 Torch song, *voir* Madone gitane (la)
 Tormento, **120**
 Tormey, John, **771**
 Torn curtain, **1621**
 Torn, Rip, **936**
 Torna, **279**, **320**
 Tornade, *voir* Passion (Dwan)
 Tornatore, Giuseppe, **1596**
 Toro, Guillermo del, **349**, **766**, **1092**, **1779**
 Töröcsik, Mari, **539**, **803**, **1231**, **1506**, **1821**
 Torrence, David, **1417**
 Torrence, Ernest, **708**, **881**, **1327**
 Torrent, Ana, **955**, **1275**, **1370**, **1770**
 Torreton, Philippe, **45**, **1366**, **1555**, **1797**
 Tortillard pour Titfield, *voir* Titfield thunder-
 bolt (the)
 Tortoise beats hare, **157**, **1759**
 Tortoise wins by a hare, **1759**
 Tortue rouge (la), **739**
 Totò, **792**, **1596**, **1737**, **1752**, **1819**
 Totter, Audrey, **115**, **205**, **332**, **344**, **760**, **1626**,
 1629
 Touch (the), **469**, **1811**
 Touch of evil, **1033**, **1557**, **1586**
 Touchez pas au grisbi, **522**
 Toumarkine, François, **1054**, **1230**, **1536**, **1590**,
 1718
 Tour d'écrou (le), **973**, **1184**
 Tour de Londres (la), *voir* Tower of London
 Tour des ambitieux (la), *voir* Executive suite
 To.ura, Rokkō, **75**, **327**, **550**, **649**, **776**, **907**,
 933, **1217**, **1271**, **1506**, **1717**
 Tourbillon de l'amour (le), *voir* Koi no uzu
 Tourgueniev, Ivan, **771**, **893**
 Tourjansky, Victor, **1744**
 Tourments (Buñuel), *voir* Él
 Tourments (Naruse), *voir* Midareru
 Tourments (Sjöberg), *voir* Hets
 Tournée, **943**
 Tourneur, Jacques, **188**, **269**, **396**, **514**, **524**,
 541, **596**, **733**, **1007**, **1066**, **1097**,
 1197, **1240**, **1397**, **1576**, **1591**, **1622**,
 1659, **1808**
 Tourneur, Maurice, **49**, **271**, **293**, **378**, **588**,
 621, **646**, **708**, **987**, **995**, **1053**, **1079**,
 1187, **1297**, **1744**, **1756**
 Tous en scène, **140**, **1826**
 Tous les autres s'appellent Ali, **1642**
 Tous les biens de la Terre, *voir* All that money
 can buy
 Tous les matins du monde, **746**
 Toussaint, Olivier, **1278**
 Tout au long de la nuit, *voir* All the night long
 Tout ce que le ciel permet, *voir* All that heaven
 allows
 Tout le monde dit I love you, *voir* Everyone
 says I love you
 Tout le monde il est beau. . . , **1384**
 Tout sur ma mère, **146**, **603**
 Tout va bien, **976**
 Toutain, Roland, **195**, **290**, **1042**, **1577**
 Toute la ville en parle, *voir* Whole town's tal-
 king (the)
 Toutes peines confondues, **911**
 Toutes ses femmes, **341**
 Tovoli, Luciano, **819**
 Tower of London, **827**
 Towers, Constance, **604**, **657**
 Towne, Robert, **1601**
 Trabaud, Pierre, **198**, **278**, **308**, **537**, **1296**
 Tracy, Lee, **438**, **1395**, **1486**, **1672**
 Tracy, Spencer, **226**, **279**, **310**, **347**, **375**, **380**,
 409, **567**, **612**, **702**, **808**, **1038**, **1176**,
 1385, **1412**, **1433**, **1495**, **1669**, **1674**,
 1689
 Traffic, **771**
 Trafic, **1332**
 Tragédie de la mine (la), **1547**
 Tragedy of Othello (the), *voir* Othello (Welles)
 Tragica notte, **101**
 Trail of the lonesome pine (the), **26**, **1644**
 Train, amour et crustacés, *voir* It happened to
 Jane

Train d'enfer, *voir* Hell drivers
 Train de la mort (le), **24**, 493
 Train de nuit, **140**, 440
 Train de nuit dans la Voie Lactée, 29, **1695**
 Train de nuit pour Munich, 697, **1120**
 Train de vie, **239**
 Train sifflera trois fois (le), *voir* High noon
 Trains étroitement surveillés, **95**
 Trainspotting, **356**, **767**
 Trainspotting (T2), **356**, 767
 Traitement de choc, **1185**
 Traître (le), *voir* Decision before dawn
 Traître du Texas (le), *voir* Horizons West
 Traître sur commande, *voir* Molly Maguires (the)
 Transit (Allio), **25**
 Transit (Petzold), **25**
 Transparences, 12, 309, 431, 470, 496, 824, 1090, 1313, 1319
 Traquenard (Ray), *voir* Party girl
 Traquenard (le) (Teshigahara), **1654**
 Trauberg, Léonide, 173
 Trauner, Alexandre, 618, 1146, 1191, 1595
 Traven, B., 697, 1316
 Travers, Henry, 106, 303, 377, 394, 399, 428, 706, 856, 1259, 1291, 1613, 1801, 1812
 Traversée de Paris (la), **586**, 1382
 Traviata 53, **1409**, 1410
 Travolta, John, 170, 466, 1198
 Tre fratelli, **842**
 Treasure island, 22, **779**
 Tree, Dorothy, 471
 Tree of life (the), **388**
 Treize, *voir* Tzameti
 13, French street, **370**
 13, rue Madeleine, **1813**
 Trenet, Charles, 112, 983, 1255
 Treno popolare, **558**, 780, 1330, 1633
 37°2 le matin, **1826**
 Trente neuf marches (les), 677, 695, 914, 1197, 1292, **1615**
 Trésor d'Arne (le), **833**
 Trésor de Cantenac (le), **263**, 401
 Trésor de la Sierra Madre (le), 740, 1282, **1316**
 Trevor, Claire, 206, 265, 328, 457, 477, 533, 740, 1125, 1383, 1405
 Tribulations d'un Chinois en Chine (les), **925**, 1203
 Tribulations de Balthazar Kober (les), **1140**
 Trier, Lars von, **33**, **431**, **437**, **464**, **616**, 639, **646**, **1210**, **1406**, **1428**, **1476**, **1477**, **1537**, **1777**, **1791**
 Triesault, Ivan, 793, 982, 1664
 Trieste, Leopoldo, 11, 140, 535, 656, 750, 1596, 1752
 Triet, Justine, 1818
 Trilogie (Davies), 10, **1161**
 Trinder, Tommy, 361
 Trintignant, Jean-Louis, 111, 201, 354, 512, 550, 571, 592, 709, 777, 913, 1065, 1108, 1215, 1238, 1321, 1503, 1545, 1590, 1634, 1676
 Trintignant, Marie, 88, 228, 605, 1429
 Trio, **1508**, 1674, 1687
 Trio infernal (le), **1466**
 Triomphe de la foi (le), **1773**
 Triomphe de la volonté (la), **1536**, 1695
 Triple agent, **785**
 Triplettes de Belleville (les), **1090**
 Tripplehorn, Jeanne, 3
 Triska, Jan, 929
 Trissenaar, Elisabeth, 486
 Tristana, 473, 693, **867**, 1564
 317^e section (la), **415**
 Trois chants sur Lénine, **584**
 Trois couleurs, 674, **1065**
 Trois dans un sous-sol, **287**
 Trois enterrements, **227**
 Trois femmes (Altman), *voir* Three women
 Trois femmes (Ray), **1488**
 Trois font la paire (les), **798**
 Trois frères, *voir* Tre fratelli
 Trois heures dix pour Yuma, 179, **369**
 Trois lanciers du Bengale (les), **20**, 235, 850, 1587
 Trois lumières (les), 394, **612**, 734
 Trois mousquetaires (les) (Lester), **286**, 1070
 Trois mousquetaires (les) (Niblo), **433**, 1376, 1443
 Trois mousquetaires (les) (Sidney), **1376**
 Trois singes (les), **904**
 Trois souvenirs de ma jeunesse, **1424**
 Trois vies et une seule mort, **1694**
 Troisi, Massimo, 23, 308, 349
 Troisième génération (la), **1779**
 Troisième homme (le), **206**, 346, 495, 936, 1377

Troisième mi-temps (la), **1541**
 Troisième partie de la nuit (la), **787**
 Trop belle pour toi, **811**
 Trop tard, **1342**
 Trou (le), **22**, **1712**
 Trouble in mind, **301**, **1115**
 Trouble in Paradise, **79**, **92**, **144**, **459**, **1271**,
1521
 Trouble with Harry (the), **946**, **1092**, **1256**
 Trovajoli, Armando, **173**, **753**, **1060**
 Troyer, Verne, **742**, **1438**
 True grit (Coen), **227**, **1387**
 True grit (Hathaway), **227**, **1387**
 True story of Jesse James (the), *voir* Brigand
 bien aimé (le) (Ray)
 Trueman, Paula, **726**
 Truffaut, François, **3**, **9**, **69**, **70**, **332**, **410**,
411, **521**, **533**, **599**, **610**, **677**, **678**,
689, **846**, **983**, **995**, **1029**, **1096**,
1100, **1255**, **1321**, **1485**, **1487**, **1565**,
1567, **1588**, **1610**, **1623**, **1647**
 Truman Capote, *voir* Capote
 Truman show (the), **621**
 Trumbo, Dalton, **63**, **800**, **1347**, **1452**
 Trumbull, Douglas, **388**, **1727**, **1778**
 Trump, Donald, **48**, **123**, **164**, **538**, **638**, **665**,
666, **696**, **1205**, **1300**, **1328**, **1433**,
1746
 Tryon, Tom, **636**, **1365**, **1636**
 Tsai, Chin, **940**
 Tsai, Ming-liang, **427**, **915**, **1476**, **1660**
 Tsar, **85**, **1038**
 Tsereteli, Nikolai, **781**, **1766**
 Tsingos, Christine, **1151**
 Tsubouchi, Yoshiko, **702**
 Tsuburaya, Eiji, **1116**
 Tsugawa, Masahiko, **550**
 Tsukasa, Yōko, **398**, **593**, **813**, **1010**, **1221**,
1671
 Tsukioka, Yumeji, **1796**
 Tsukuba, Yukiko, **579**
 Tsushima, Keiko, **1286**, **1597**
 Tsuyuguchi, Shigeru, **288**, **494**, **1059**
 Tu ne m'oublieras pas, *voir* Remember my name
 Tu seras jugé, *voir* Stranger on horseback
 Tu seras un homme, mon fils, *voir* Eddy Du-
 chin story (the)
 Tuan, Chun-hao, **480**
 Tubbs, William, **580**, **770**, **792**, **1249**, **1594**
 Tuer n'est pas jouer, *voir* Living daylight (the)
 Tueur à gages, *voir* This gun for hire
 Tueurs (les), *voir* Killers (the)
 Tueurs de dames, *voir* Ladykillers (the)
 Tueurs de flics, *voir* Onion field (the)
 Tuez Charley Varrick, *voir* Charley Varrick
 Tuile à loups (la), **274**
 Tully, Tom, **822**, **1001**, **1629**, **1651**
 Tumiatì, Gualtiero, **11**
 Tumultes, **829**
 Tunes of glory, **368**
 Tunique (la), **155**
 Tuniques écarlates (les), **1809**
 Turandot, **508**, **1243**
 Turkel, Joe, **90**, **980**, **1138**
 Turkish délices, **488**
 Turner, Daisy, **1706**
 Turner, Kathleen, **801**, **1041**, **1761**
 Turner, Lana, **226**, **234**, **239**, **321**, **793**, **1376**
 Turning gate, **1468**
 Turpin, Ben, **366**, **501**
 Turtle, Cecil, **1759**
 Turtles (the), **1494**
 Turturro, John, **263**, **972**, **1236**, **1429**, **1738**
 Tushingam, Rita, **961**, **1040**, **1781**
 Tutti a casa, **837**, **843**
 Tuttle, Frank, **1609**
 Twelve angry men, *voir* Douze hommes en co-
 lère
 Twelve chairs (the), **144**
 Twelve monkeys, **726**, **1162**
 Twelve o'clock high, **36**
 Twelve years a slave, **484**
 20 million miles to Earth, **185**
 24 frames, **1719**
 Twentynine palms, **966**, **978**
 20000 years in Sing Sing, **310**
 Twilight's last gleaming, **1569**
 Twilight of the ice nymphs, **325**, **1243**
 Twin Peaks, **40**, **43**, **48**, **162**, **197**, **498**, **1017**,
1051, **1629**
 Twisted nerve, **1078**
 Two-faced woman, **23**
 Two for the road, **627**
 Two-lane blacktop, **855**, **1283**
 Two lovers, **1776**, **1790**
 Two mules for sister Sara, *voir* Sierra torride
 Two rode together, **594**
 Two seconds, **340**

- 2000 maniacs, **1290, 1740**
 2001, a space odyssey, **17, 388, 421, 855, 1023, 1082, 1125, 1494, 1727, 1748**
 Two weeks in another town, *voir* Quinze jours ailleurs
 Two years before the mast, **1388**
 Tycoon, **1441**
 Tyrrell, Susan, **10, 535, 1460**
 Tyson, Cicely, **777**
 Tyszkiewicz, Beata, **457, 695, 893, 1190**
 Tzameti, **767, 990**
- Ubu enchaîné, **670**
 Uccello dalle piume di cristallo (l'), **689**
 Uchan, Philippe, **188, 482, 976, 1017, 1714**
 Uchida, Tomu, **491, 1461, 1567**
 Udvarnoky (frères), **1365**
 Ueda, Akinari, **1045**
 Ueda, Shin'ichirō, **1204**
 Uehara, Ken, **327, 574, 814, 907, 1042, 1414, 1481, 1520, 1798, 1813, 1814, 1821**
 Uehara, Misa, **1134**
 UFA, **156, 163, 580, 859, 1205**
 Ugetsu monogatari, **211, 1045**
 Ukigumo, **1113, 1566, 1820**
 Ukikusa, **702, 1074, 1335**
 Ukikusa monogatari, **78, 156, 702, 1074, 1284, 1335**
 Ukolova, Anna, **1692**
 Ulliel, Gaspard, **67, 1465**
 Ullman, Tracey, **1825**
 Ullmann, Liv, **41, 385, 559, 1085, 1105, 1171, 1251, 1500, 1528**
 Ullrich, Luise, **1087**
 Ulmer, Edgar G., **96, 412, 576, 719, 1186, 1247, 1330, 1637**
 Ultimatum, **824**
 Ultimatum des quatre mercenaires (l'), *voir* Twilight's last gleaming
 Ultima carrozzella (l'), **296, 1534**
 Ultime razzia (l'), *voir* Killing (the)
 Ulysse, **1433**
 Ulysse, souviens-toi, *voir* Keyhole
 Ulzana's raid, **1520, 1607**
 Umberto D., **56, 539, 1673**
 Umabayashi, Shigeru, **275, 557, 1642**
 Umemura, Yōko, **561**
 Un air de famille, **797, 1175**
 Un Américain à Paris, **71, 752**
 Un Américain bien tranquille, *voir* Quiet American (the)
 Un ange à ma table, **485**
 Un après-midi de chien, *voir* Dog day afternoon
 Un autre regard, **356**
 Un baquet de sang, *voir* A bucket of blood
 Un bellissimo novembre, **954**
 Un borghese piccolo piccolo, **589**
 Un carnet de bal, **4, 353, 378, 1118**
 Un château en Enfer, *voir* Castle keep
 Un chien andalou, **328, 1344**
 Un cœur en hiver, **125, 999**
 Un cœur pris au piège, *voir* Lady Eve (the)
 Un collier pour ma bien aimée, **1776**
 Un condamné à mort s'est échappé, **28, 1037**
 Un condé, **967**
 Un conte de Noël, **814, 1230**
 Un coup de pistolet, **324**
 Un couple, **1520**
 Un couple épatant, **1172**
 Un couple parfait, *voir* A perfect couple
 Un crime dans la tête, *voir* Manchurian candidate (the)
 Un déjeuner de soleil, **1830**
 Un, deux, trois, *voir* One, two, three
 Un dimanche à la campagne, **1207, 1598**
 Un drôle de paroissien, **258, 669, 1648**
 Un ennemi du peuple, **897, 1390**
 Un envoyé très spécial, *voir* Too hot to handle
 Un été avec Monika, **86**
 Un été capricieux, **1249, 1391**
 Un été en Louisiane, *voir* Man in the Moon
 Un été inoubliable, **10**
 Un été 42, *voir* Summer of '42
 Un été sans eau, **903**
 Un flic, **576, 732, 1021**
 Un frisson dans la nuit, *voir* Play Misty for me
 Un goût de miel, *voir* A taste of honey
 Un héros très discret, **512**
 Un homme à brûler, *voir* Un uomo da bruciare
 Un homme dans la foule, **142**
 Un homme de fer, *voir* Twelve o'clock high
 Un homme est passé, *voir* Bad day at Black Rock
 Un homme et une femme, **1588**
 Un homme marche dans la ville, **1069**
 Un homme nommé Cheval, *voir* A man called Horse

- Un homme perdu, *voir* Verlorene (der)
- Un jeu risqué, *voir* Wichita
- Un jeune homme rebelle, **973**
- Un jour à New York, **40, 1348, 1447**
- Un jour aux courses, **362**
- Un jour avec, un jour sans, **961**
- Un jour sans fin, *voir* Groundhog day
- Un jour un chat, **1820**
- Un justicier dans la ville, **589**
- Un lac, **1547**
- Un linceul n'a pas de poches, **1278**
- Un mariage, *voir* A wedding
- Un mariage à Boston, *voir* Late George Apley (the)
- Un marito per Anna Zaccheo, **1507**
- Un mauvais fils, **958**
- Un merveilleux dimanche, **59**
- Un meurtre sans importance, *voir* A slight case of murder
- Un monde, fou, fou, fou, fou, *voir* It's a mad mad mad mad world
- Un monde parfait, *voir* A perfect world
- Un monde presque paisible, **507**
- Un monsieur de compagnie, **1198**
- Un nid de gentilhommes, **893**
- Un nommé Cable Hogue, *voir* Ballad of Cable Hogue (the)
- Un numéro du tonnerre, *voir* Bells are ringing
- Un pacte avec le Diable, *voir* Alias Nick Beal
- Un papillon sur l'épaule, **182**
- Un petit carrousel de fête, **1506**
- Un pilota ritorna, **93, 243, 284**
- Un poisson nommé Wanda, **616**
- Un pont trop loin, **158**
- Un prophète, **1358**
- Un revenant, **225, 236, 1744**
- Un roi à New York, **917**
- Un roi sans divertissement, **28, 192, 274, 723**
- Un sacré bordel, *voir* A fine mess
- Un seul amour, **339**
- Un si doux visage, *voir* Angel face
- Un singe en hiver, **9, 978**
- Un soir de rixe, *voir* Waterloo road
- Un soir, un train, **1707**
- Un temps pour l'ivresse des chevaux, **479**
- Un temps pour vivre. . . , **358, 644**
- Un tramway nommé Désir, **105, 1675, 1752**
- Un trou dans la tête, *voir* A hole in the head
- Un type méprisable, **1104**
- Un uomo da bruciare, **1452**
- Una donna ha ucciso, **623**
- Unagi, **938, 1736**
- Unbearable lightness of being (the), *voir* Insoutenable légèreté de l'être (l')
- Unbreakable, **885**
- Uncertain glory, **1432, 1443**
- Unconquered, **798**
- Under Capricorn, **988, 1056, 1607**
- Under the volcano, **1164**
- Undercover man (the), **1456**
- Undercurrent, **264**
- Underdown, Edward, **243**
- Underground (Asquith), **931**
- Underground (Kusturica), **1151**
- Underworld, **60, 64, 379, 980**
- Underworld USA, **1177**
- Une affaire de cœur, **934**
- Une affaire de famille, **365, 374, 1437**
- Une affaire de femmes, **88, 511**
- Une allumette pour trois, *voir* Three on a match
- Une auberge à Tōkyō, **1499**
- Une auberge à Ōsaka, **1814**
- Une aussi longue absence, **1186**
- Une autre femme, *voir* Another woman
- Une aventure de Buffalo Bill, *voir* Plainsman (the)
- Une aventure de Salvator Rosa, **85**
- Une balle signée X, *voir* No name on the bullet
- Une belle fille comme moi, **817, 1540, 1567, 1623**
- Une belle journée d'été, **338, 644**
- Une blonde émoustillante, **276, 536, 1249**
- Une chambre aux murs épais, **1585**
- Une chambre en ville, **33, 115**
- Une chante, l'autre pas (l'), **1535**
- Une étoile est née, *voir* A star is born
- Une étrange affaire, **1013**
- Une femme a tué, *voir* Una donna ha ucciso
- Une femme cherche son destin, *voir* Now voyager
- Une femme dangereuse, *voir* They drive by night
- Une femme de Tōkyō, **80, 128, 295**
- Une femme diabolique, *voir* Queen bee
- Une femme disparaît, **74, 220, 249, 291, 415, 697, 1089, 1120**
- Une femme dont on parle, **131**
- Une femme douce, **1709**

Une femme est une femme, **218, 803**
 Une femme et ses masseurs, **1616**
 Une femme indomptée, **1813**
 Une femme mariée, **1681**
 Une femme qui s'affiche, *voir* It should happen to you
 Une femme sous influence, **247, 647, 799**
 Une guillotine pour deux, **1408**
 Une heure près de toi, *voir* One hour with you
 Une histoire simple, **1381**
 Une incroyable histoire, *voir* Window (the)
 Une journée particulière, **673**
 Une leçon d'amour, **1531**
 Une longue journée qui s'achève, *voir* Long day closes (the)
 Une nuit à Casablanca, *voir* A night in Casablanca
 Une nuit à l'Opéra, *voir* A night at the Opera
 Une nuit en Enfer, **308**
 Une nuit très morale, **1254**
 Une page folle, **1480**
 Une passion, **469, 1528**
 Une petite sœur pour l'été, **907**
 Une place au soleil, *voir* A place in the sun
 Une poule dans le vent, **1708**
 Une question de vie et de mort, **289, 850**
 Une riche affaire, *voir* It's a gift
 Une sale histoire, **1818**
 Une semaine de vacances, **1777**
 Une séparation, **1458**
 Une si jolie petite plage, **1027**
 Une soirée étrange, *voir* Old dark house (the)
 Une vie difficile, **9, 173**
 Une ville d'amour et d'espoir, **1514**
 Unearthly stranger, **819**
 Unfaithfully yours, **692**
 Unforgiven (Eastwood), **397, 534, 676, 744, 1199, 1572**
 Unforgiven (the) (Huston), **1570**
 Unger, Deborah Kara, **44, 836, 1575**
 Unholy three (the), **1268**
 Uniformes et jupon court, *voir* Major and the minor (the)
 Uninvited (the), **543**
 Union Pacific, **658, 664**
 Union station, **121**
 United Artists, **392**
 Universal, **14, 87, 213, 430, 552, 609, 743, 878, 926, 991, 1010, 1036, 1608, 1760**
 Unknown (the), **356, 393, 699, 1029, 1263**
 Unknown Chaplin, **1323**
 Unsuspected (the), **760**
 Untergang (der), **1106, 1779**
 Untouchables (the), *voir* Incorruptibles (les)
 Uomini contro, **1453, 1684**
 Uomini sul fondo, **1457**
 Uomo dalla croce (l'), **93, 284, 499, 504, 762, 1152, 1444**
 Up the down staircase, **508**
 Urabe, Kumeko, **1822**
 Uranus, **1346**
 Urashima, Tarō, **673, 907**
 Urfé, Honoré d', **1281**
 Urga, **24**
 Urgences, **1510, 1697**
 Urquhart, Robert, **570**
 Urzì, Saro, **204, 217, 243, 314, 656, 831, 890, 1313, 1455**
 Ustinov, Peter, **63, 67, 97, 394, 442, 1188, 1440, 1639**
 Usual suspects, **1050**
 Utagawa, Kuniyoshi, **229**
 Uzak, **193, 404, 1086**
 Va d'un pas léger, **307**
 Va-et-vient, **515**
 Va savoir, **529**
 Va, vis et deviens, **817**
 Väänänen, Kari, **679, 757, 879, 1658**
 Vacances à Venise, *voir* Summertime
 Vacances de monsieur Hulot (les), **241, 1518**
 Vacances de Noël, *voir* Christmas holiday
 Vacances portugaises (les), **1771**
 Vacances romaines, *voir* Roman holiday
 Vadim, Christian, **1539**
 Vadim, Roger, **111**
 Vagabond de Tōkyō (le), **61**
 Vai e vem, *voir* Va-et-vient
 Vaisseau fantôme (le) (Curtiz), *voir* Sea wolf (the)
 Vaisseau fantôme (le) (Robson), *voir* Ghost ship (the)
 Vaja-Pchavela, **550**
 Val d'enfer (le), **271, 378, 602**
 Valderi, Xenia, **358, 1559**
 Valenti, Osvaldo, **85, 168**
 Valentin, Albert, **28, 384**
 Valentin, Barbara, **1261, 1642**

Valentine, Paul, **1576**
 Valentino, Rudolph, **315, 623, 795, 932**
 Valère, Simone, **95, 358, 1682**
 Valeri, Franca, **847, 1673**
 Valérie, Jeanne, **1387**
 Valerie a týden divů, **927**
 Valerii, Tonino, **251**
 Valéry, Paul, **951**
 Valetti, Rosa, **657**
 Vallée, Jean, **1735**
 Vallée, Marcel, **1701**
 Valle, Maurício do, **423, 1564**
 Vallee, Rudy, **213, 687, 692**
 Vallée de la peur (la), *voir* Pursued
 Vallée des abeilles (la), **869, 1391**
 Vallès, Jules, **1265**
 Valletti, Aldo, **568**
 Valli, Alida, **11, 14, 203, 206, 223, 751, 863, 1186, 1215, 1454, 1545, 1590, 1665**
 Valli, Romolo, **110, 209, 492, 589, 788, 956, 1030, 1312, 1440**
 Vallone, Raf, **61, 86, 145, 462, 612, 735, 849, 1455, 1518, 1636, 1673**
 Vallotton, Félix, **367, 1322**
 Valmont, **858**
 Valmy, André, **123, 1027, 1069, 1128, 1757**
 Valori, Bice, **750**
 Valse d'amour, *voir* Tolgo il disturbo
 Valse dans l'ombre (la), *voir* Waterloo bridge (LeRoy)
 Valseuses (les), **235, 1398, 1676**
 Vampire nue (la), **1797**
 Vampires (les), **94, 211, 252, 253, 259, 487, 488, 516, 557, 563, 603, 717, 804, 959, 1050, 1096, 1098, 1645, 1646, 1676**
 Vampiri (l), **722**
 Vampyr, **27, 260, 281, 385, 516, 583, 796, 1532**
 Van Cleef, Lee, **44, 81, 514, 703, 994, 1309, 1562, 1592, 1754**
 Van Daële, Edmond, **247, 903, 1168, 1191, 1226**
 Van Devere, Trish, **691**
 Van Dyke, W. S., **185, 418, 660, 1210, 1753**
 Van Eyck, Peter, **46, 981, 1018, 1341, 1594**
 Van Fleet, Jo, **296, 424, 900, 1320, 1322, 1429**
 Van Gogh, Vincent, **219, 413, 950, 1605**
 Van Hool, Roger, **1531**
 Van Parys, Georges, **308, 342, 441, 1744**
 Van Sant, Gus, **384, 407, 417, 818, 912, 1417, 1463, 1509, 1679**
 Van Gogh, **950, 1329**
 Vančura, Vladislav, **1391**
 Vandeveld, Christophe, **52, 767**
 Vaneck, Pierre, **1771**
 Vanel, Charles, **66, 131, 176, 188, 195, 240, 343, 359, 395, 458, 506, 581, 588, 597, 631, 638, 660, 720, 741, 831, 842, 875, 1225, 1309, 1562, 1594, 1711, 1733, 1830**
 Vangelo secondo Matteo (il), *voir* Évangile selon saint Mathieu (l')
 Vanishing point, **427, 1652**
 Vannier, Jean-Claude, **439**
 Vanya on 42nd street, **1086**
 Vaquero, **794**
 Varda, Agnès, **548, 696, 812, 880, 1252, 1267, 1274, 1316, 1482, 1494, 1535, 1666, 1672, 1679, 1683, 1692, 1744**
 Varden, Norma, **401, 1337**
 Varela, Nina, **205**
 Varenne, Solange, **568**
 Varennes, Jacques, **51, 154, 225, 292**
 Vargas, Valentin de, **1033, 1557**
 Variétés, **180, 833**
 Varsi, Diane, **952, 1334**
 Vartan, Sylvie, **1681**
 Varte, Rosy, **1295, 1407, 1487**
 Varzi, Elena, **849, 1455**
 Vasarely, Victor, **1301**
 Vášáryová, Magda, **276**
 Vase de sable (le), **96, 1404**
 Vasilescu, Razvan, **10, 683, 693, 1095, 1342**
 Vassar, Queenie, **856**
 Vassort, Cécile, **1075**
 Vatel, Françoise, **430**
 Vattier, Robert, **124, 339, 590, 624, 1618**
 Vaucaire, Cora, **441, 1186**
 Vaudeville, **747**
 Vaudou, **59, 514, 1007, 1490**
 Vaughan, Peter, **199, 425**
 Vaughn, Matthew, **1330**
 Vaughn, Robert, **351, 1033**
 Vautrin, **154**
 Vávra, Otakar, **1540**
 Vdovichenkov, Vladimir, **1692**
 Veber, Francis, **1189**

Vęc Makropulos, **1750**
 Vecchia guardia, **189, 830, 1135**
 Vecchiali, Paul, **64, 370, 381, 413, 460, 892, 1190, 1251, 1274, 1277**
 Vedovo (il), **847**
 Vedreba, **550**
 Véga, Claude, **678**
 Vega, Isela, **164, 454**
 Veidt, Conrad, **169, 174, 509, 577, 725, 979, 1129, 1178, 1670**
 Veillée d'amour, *voir* When tomorrow comes
 Vélasquez, Diego, **454, 1035, 1189, 1191**
 Velle, Louis, **711, 1284, 1367**
 Veloso, Caetano, **1229**
 Ven, Monique van de, **488**
 Venantini, Venantino, **397, 1557**
 Vendeuse de cigarettes du Mosselprom (la), **781**
 Vengeance aux deux visages, **437**
 Vengeance d'un acteur (la), **170, 349**
 Vengeance est à moi (la), **491, 494, 999**
 Vengeance mexicaine, *voir* Barbarosa
 Venora, Diane, **1012, 1300**
 Vent (le), *voir* Wind (the)
 Vent de la plaine (le), *voir* Unforgiven (the) (Huston)
 Vent nous emportera (le), **1499**
 Vent se lève (le) (Loach), **148, 432, 935**
 Vent se lève (le) (Miyazaki), **355**
 Ventre de l'architecte (le), **566**
 Ventura, Claude, **772**
 Ventura, Lino, **41, 182, 184, 397, 500, 501, 522, 597, 743, 1044, 1067, 1072, 1352, 1422**
 Ventura, Ray, **1647**
 Vénus à la fourrure (la), **344**
 Vénus Beauté (Institut), **1823**
 Vera Cruz, **1339**
 Vera Drake, **1159**
 Vercel, Roger, **2, 45, 179**
 Verdi, Giuseppe, **751, 1030, 1313**
 Verdict (the) (Lumet), **641**
 Verdict (the) (Siegel), **526**
 Verdier, Julien, **883, 1009**
 Verdone, Carlo, **344, 1446**
 Verdú, Maribel, **1092**
 Verdù, Maribel, **1473**
 Verdugo (el), **1749**
 Veredas, **1354**
 Vergéus, **469, 1105, 1528, 1637, 1811**
 Verhoeven, Paul, **3, 289, 488**
 Vérification (la), **243, 1393**
 Vérité sur Bébé Donge (la), **360, 1075**
 Vérités et mensonges, *voir* F for fake
 Verlaine, Paul, **4, 711, 1262**
 Verley, Bernard, **103, 441, 963, 1262**
 Verlorene (der), **1328**
 Vermeer, Joannes, **500, 531, 987, 1191, 1232, 1267, 1548**
 Vernay, Robert, Henri, **1007**
 Verne, Jules, **251, 361, 537, 556, 925, 963, 968, 1039, 1188, 1757, 1787**
 Verneuil, Henri, **595, 978, 1598**
 Vernier, Pierre, **796**
 Vernon, Anne, **115, 294, 671, 770, 1293**
 Vernon, Howard, **389, 698, 1018, 1185, 1449**
 Vernon, John, **726, 1087, 1095**
 Vers l'autre rive, **972**
 Vers la joie, **1482**
 Vers le Sud, **438**
 Vers sa destinée, *voir* Young Mr. Lincoln
 Versailles-Chantiers, **482, 694, 1389**
 Versailles-Rive-Gauche, **1017**
 Versini, André, **559, 867, 1579**
 Versois, Odile, **79, 446, 523, 711, 1077, 1702**
 Vertiges, **1174**
 Vertigo, **24, 71, 196, 416, 779, 1269, 1273, 1469, 1561, 1592, 1711, 1733**
 Vertov, Dziga, **165, 316, 584, 1181, 1535, 1544**
 Verts pâturages (les), **1323**
 Véry, Charlotte, **905, 1065**
 Véry, Pierre, **79, 99, 142, 998, 1063**
 Vestiges du jour (les), *voir* Remains of the day (the)
 Veuf (le), *voir* Vedovo (il)
 Veuve Couderc (la), **597, 1294**
 Veuve joyeuse, *voir* Merry widow (the)
 Veuve noire (la), *voir* Black widow
 Veysset, Sandrine, **1412**
 Viaccia (la), **209**
 Viager (le), **1102, 1295, 1491**
 Viaggio in Italia, *voir* Voyage en Italie
 Vian, Boris, **150, 172, 1137**
 Viard, Karin, **115, 398, 1829**
 Vibe-Müller, Titus, **1781**
 Vibert, François, **973**
 Vichneskaïa, Galina, **105**

Vickers, Martha, [120](#), [719](#), [942](#), [1573](#)
 Vicky Cristina Barcelona, [1457](#), [1465](#)
 Victime (la), [1243](#)
 Victoire en chantant (la), [1066](#)
 Victoire sur la nuit, *voir* Dark victory
 Victor, Henry, [147](#), [982](#), [1825](#)
 Victor Victoria, [674](#)
 Victory, [987](#), [995](#)
 Vidal, Henri, [411](#), [1187](#), [1379](#)
 Vidalie, Albert, [1407](#)
 Vidange, [1276](#)
 Vidéodrome, [509](#)
 Vidocq, Eugène-François, [1299](#)
 Vidor, Charles, [118](#), [1444](#), [1555](#)
 Vidor, King, [17](#), [58](#), [98](#), [121](#), [206](#), [278](#), [379](#),
[570](#), [583](#), [612](#), [683](#), [721](#), [977](#), [995](#),
[1225](#), [1263](#), [1288](#), [1315](#)
 Vie à l'envers (la), [186](#)
 Vie aquatique (la), [1690](#)
 Vie comme maladie (la), [1277](#), [1307](#)
 Vie criminelle d'Archibald de la Cruz (la), [473](#),
[1077](#), [1564](#), [1736](#)
 Vie d'Adèle (la), [518](#)
 Vie d'Émile Zola (la), *voir* Life of Emile Zola
 (the)
 Vie d'O Haru, femme galante (la), [1143](#)
 Vie d'un honnête homme (la), [262](#)
 Vie de Bohème (la), [879](#)
 Vie de château (la), [814](#)
 Vie de famille (la) (Doillon), [1299](#)
 Vie de famille (la) (Zanussi), [1532](#)
 Vie de Jésus (la), [1055](#), [1233](#), [1253](#)
 Vie de plaisir (le), [28](#)
 Vie des autres (la), [178](#)
 Vie des morts (la), [538](#)
 Vie en rose (la), [383](#)
 Vie est belle (la) (Benigni), *voir* Vita è bella (la)
 Vie est belle (la) (Capra), *voir* It's a wonder-
 ful life
 Vie est un long fleuve tranquille (la), [464](#), [1437](#),
[1583](#)
 Vie et rien d'autre (la), [537](#), [819](#)
 Vie facile (la), *voir* Easy living
 Vie future (la), *voir* Things to come
 Vie heureuse de Léopold Z. (la), [1688](#)
 Vie invisible d'Eurídice Gusmão (la), [968](#)
 Vie nouvelle (la), [1774](#)
 Vie passionnée de Vincent Van Gogh (la), *voir*
 Lust for life
 Vie peu ordinaire de dona Lihares (la), [438](#)
 Vie privée d'Elizabeth d'Angleterre (la), *voir*
 Private lives of Elizabeth and Essex
 (the)
 Vie privée d'Henry VIII (la), *voir* Private life
 of Henry VIII (the)
 Vie privée de Sherlock Holmes (la), *voir* Pri-
 vate life of Sherlock Holmes (the)
 Vie rêvée des anges (la), [20](#)
 Vie secrète de Walter Mitty (la), *voir* Secret
 life of Walter Mitty (the)
 Vieil homme et l'enfant (le), [566](#), [1736](#)
 Vieille dame indigne (la), [341](#), [1246](#)
 Vieille fille (la), *voir* Old maid (the)
 Viens chez moi. . . , [1149](#)
 Vierge des tueurs (la), [1210](#)
 Vierge mise à nu. . . (la), [948](#)
 Vierges (les), [1531](#)
 Vierges de Satan (les), [1209](#)
 Viertel, Peter, [351](#), [1584](#), [1733](#)
 Vietnam war (the), [663](#), [1763](#)
 Vig, Mihály, [31](#), [266](#), [428](#), [567](#), [998](#), [1167](#)
 Vignal, Pascale, [537](#)
 Vigny, Alfred de, [1485](#)
 Vigo, Jean, [56](#), [343](#), [528](#)
 Vikings (les), [261](#), [297](#), [802](#)
 Vila, Janine, [1755](#)
 Vilallonga, José Luis de, [1290](#), [1482](#), [1493](#),
[1598](#), [1737](#)
 Vilar, Jean, [179](#), [618](#), [724](#), [1230](#), [1252](#), [1267](#),
[1274](#), [1306](#), [1672](#), [1735](#)
 Vilbert, Henri, [124](#)
 Vilers, Vania, [119](#)
 Villa-Lobos, Heitor, [423](#)
 Village of the damned, [853](#), [994](#), [1184](#), [1194](#),
[1377](#), [1600](#)
 Villalonga, Marthe, [1232](#), [1344](#)
 Villard, Frank, [321](#), [741](#), [759](#), [1026](#), [1405](#), [1722](#),
[1729](#)
 Ville à vendre, [1492](#)
 Ville abandonnée (la), *voir* Yellow sky
 Ville conquise, *voir* City for conquest
 Ville de la vengeance (la), *voir* Restless breed
 (the)
 Ville dorée (la), [379](#), [859](#)
 Ville en liesse (la), [1520](#)
 Ville gronde (la), *voir* They won't forget
 Ville portuaire, [826](#)
 Ville sans loi (Hawks), *voir* Barbary coast

Ville sans loi (Lewis), *voir* A lawless street
 Villechaize, Hervé, **1426**
 Villeneuve, Denis, **273, 724, 870, 1239, 1252, 1550, 1831**
 Villeret, Jacques, **383, 647, 1189, 1331, 1487**
 Villiers, François, **1708**
 Villon, François, **1785**
 Vilmorin, Louise de, **1138**
 Vincent, Frank, **1343**
 Vincent, Hélène, **188, 301, 425, 607, 1262, 1452, 1583**
 Vincent, Jean-Luc, **357, 1189**
 Vincent, June, **1625**
 Vincent, Roland, **64, 381, 413, 892, 1190**
 Vincent, Yves, **1702**
 Vincent, François, Paul et les autres, **353, 1381, 1503**
 Vincent mit l'âne... , **899**
 21 grammes, **1114, 1644**
 Vingt jours sans guerre, **861**
 20000 ans sous les verrous, *voir* 20000 years in Sing Sing
 20000 lieues sous les mers, **275, 1039**
 Vingt quatre prunelles (les), **1439, 23, 947**
 Vinneuil, François, *voir* Rebatet, Lucien
 Vinson, Helen, **380**
 Vint, Alan, **408, 409**
 Vinterberg, Thomas, **182, 639, 969, 1475**
 Violences à Park Row, *voir* Park Row
 Violent (le), **208, 1734, 1812**
 Violent playground, **518**
 Violent saturday, **1107**
 Violette Nozière, **511**
 Vipère (la), **13, 129, 1800**
 Vipère au poing, **375**
 Virgin suicides (the), **801**
 Virginia City, **183**
 Virgo, Peter, **429, 540**
 Viridiana, **504, 693, 867, 1564, 1796**
 Virlojeux, Henri, **294, 361, 1382, 1407, 1524**
 Virzì, Paolo, **940**
 Visage (le), **307, 1105, 1637**
 Visage d'un autre (le), **635**
 Visage de femme, **8, 1670**
 Visages d'enfants, **373, 537, 1657**
 Visconti, Luchino, **70, 83, 100, 110, 479, 528, 751, 1030, 1310–1312**
 Visit (the), **1794**
 Visita (la), **284**
 Visite de la fanfare (la), **1459**
 Visiteur (le) (Dréville), **154, 1707**
 Visiteur (le) (Ray), *voir* Agantuk
 Visiteurs du soir (les), **141, 268, 1146**
 Visitors (the), **854, 923, 984, 1064, 1233**
 Vissières, Charles, **79, 204, 901, 1027**
 Vita è bella (la), **1788**
 Vitali, Leon, **403**
 Vitelloni (i), **535, 1701**
 Viterelli, Joe, **1742**
 Vitez, Antoine, **1634**
 Vitold, Michel, **154, 280, 361, 592, 963, 1222, 1238, 1367, 1668, 1710**
 Vitrac, Jean-Louis, **1481**
 Vitti, Monica, **358, 512, 611, 655, 753, 863**
 Viva Villa, **813**
 Viva Zapata, **76, 1199**
 Vive l'amour, **427, 1660**
 Vive le tour , **447**
 Vivement Dimanche, **1321**
 Vivó, José, **715, 1691**
 Vivre, *voir* Ikiru
 Vivre dans la peur, **1426**
 Vivre en paix, **964, 1249**
 Vivre et aimer, *voir* Sadie McKee
 Vivre et laisser mourir, **155**
 Vivre libre, *voir* This land is mine
 Vlácil, František, **210, 638, 869, 1391**
 Vlady, Marina, **308, 446, 1132, 1228, 1384, 1668**
 Vlaminck, Maurice de, **1398**
 Voci bianche (le), **1758**
 Vogler, Rüdiger, **312, 496, 500, 1575**
 Voici le temps des assassins, **727**
 Voie du samourai (la), *voir* Ghost dog
 Voie lactée (la), **946**
 Voight, Jon, **26, 735, 987, 1012**
 Voïna, **945**
 Voit, Mieczyslaw, **1396**
 Voitures qui ont mangé Paris (les), *voir* Cars that ate Paris (the)
 Vol au-dessus d'un nid de coucou, **1200, 1368, 1436, 1699**
 Voleur de Bagdad (le), *voir* Thief of Bagdad (the)
 Voleur de bicyclette (le), **173, 208, 261, 1310, 1754**
 Voleurs (les), **460**

Volga boatman (the), **444**
 Volkoff, Alexandre, **1772, 1806**
 Volonté, Gian Maria, **259, 293, 484, 747, 872, 956, 1071, 1078, 1119, 1402, 1430, 1452, 1453, 1562, 1566, 1764**
 Volonté du mort (la), *voir* Cat and the canari (the)
 Volpone, **646, 1297**
 Voltaire, **483, 658, 1319**
 Volver, **25, 928, 1624**
 Vonnegut, Kurt, **1734**
 Vortex, **1532**
 Vosgerau, Karl Heinz, **1261**
 Vostrčil, Jan, **210, 256, 658, 1178, 1406**
 Votez McKay, *voir* Candidate (the)
 Vous n'avez encore rien vu, **207**
 Vous ne l'emporterez pas avec vous, **147, 1682**
 Voutsinas, Andréas, **1360**
 Voyage à deux, *voir* Two for the road
 Voyage à Tôkyô, *voir* Tôkyô monogatari
 Voyage à travers le cinéma français, **39, 681, 1744**
 Voyage au bout de l'Enfer, *voir* Deer hunter (the)
 Voyage au centre de la Terre, **537**
 Voyage au pays de la peur, *voir* Journey into fear
 Voyage de Chihiro (le), **1000, 1149, 1294**
 Voyage de Felicia (le), **43**
 Voyage de la peur (le), *voir* Hitch-hiker (the)
 Voyage du capitaine Fracasse (le), **349, 1160**
 Voyage du prince (le), **1553**
 Voyage en douce (le), **1631**
 Voyage en Italie, **54, 572**
 Voyage sans espoir, **1424**
 Voyage sans retour (Farrow), *voir* Where danger lives
 Voyage sans retour (Garnett), *voir* One way passage
 Voyage surprise, **1549**
 Voyages, **661**
 Voyages de Sullivan (les), **58, 241, 263**
 Voyageur de la Toussaint (le), **358**
 Voyageur des siècles (le), **1104**
 Voyeur (le), **5, 216, 453, 1810**
 Vraie nature de Bernadette (la), **1518, 1686**
 Vredens dag, *voir* Dies iræ
 Vuillermoz, Michel, **67, 207, 365, 482, 705, 944, 976, 1017, 1714, 1738**
 Vukotic, Milena, **611, 748, 1781**
 Vuolo, Tito, **429**
 Vyskočil, Ivan, **1159**
 Wachowski (frères), **299, 1076**
 Waddington, Andrucha, **438**
 Wag the dog, **1417**
 Waggner, George, **45**
 Wagner, Richard, **110, 138, 168, 237, 246, 264, 388, 437, 818, 1319, 1475**
 Wagner, Robert, **202, 261, 347, 929, 1413**
 Wagon master, **1298**
 Wahlberg, Mark, **1260, 1431**
 Wai, Ka-Fai, **205**
 Wait till the sun shines, Nellie, **187**
 Waits, Tom, **269, 871, 1063, 1700**
 Wajda, Andrzej, **607, 830, 1162, 1639**
 Wakao, Ayako, **57, 127, 165, 170, 445, 877, 1074, 1492**
 Wake in fright, **270**
 Wake of the Red Witch, **1022, 1141, 1238, 1301, 1517**
 Wakhévitch, Georges, **1191**
 Walbrook, Anton, **26, 97, 553, 632, 638, 1019, 1322, 1377**
 Walburn, Raymond, **1363, 1635**
 Waldis, Otto, **524**
 Wålgren, Gunn, **469**
 Walk the line, **1410**
 Walk a crooked mile, **1531**
 Walken, Christopher, **392, 456, 560, 834, 990, 1127, 1142, 1222, 1321, 1364, 1578**
 Walker, Hal, **57, 886, 1717**
 Walker, Helen, **141, 423, 1754**
 Walker, Robert, **375, 401, 1028**
 Walking dead (the), **1003, 1029**
 Wall, Jean, **133, 778, 1408**
 Wallace, Richard, **1441**
 Wallach, Eli, **65, 92, 300, 461, 462, 492, 514, 720, 987, 1033, 1035, 1112**
 Walsh, Deabhla, **66**
 Walsh, Kay, **368, 447, 695, 880, 885, 943, 1242, 1369, 1674**
 Walsh, M. Emmet, **1169, 1460**
 Walsh, Raoul, **19, 20, 47, 155, 232, 244, 263, 333, 426, 428, 648, 654, 824, 825, 871, 890, 895, 913, 942, 1036, 1168, 1242, 1322, 1389, 1402, 1428, 1429, 1443, 1474, 1619, 1721, 1723**

Walstätten, Nora von, [1006](#)
 Walston, Ray, [856](#), [1301](#)
 Walter, Jessica, [198](#), [614](#), [1238](#)
 Walters, Charles, [343](#), [866](#), [1507](#)
 Walters, Melora, [108](#)
 Walters, Thorley, [405](#)
 Walthall, Henry B., [1528](#)
 Waltz, Christoph, [215](#), [260](#), [638](#), [745](#), [1749](#)
 Wanamaker, Sam, [190](#)
 Wanda, [688](#)
 Wanda's café, *voir* Trouble in mind
 Wang, Bing, [391](#), [749](#)
 Wang, Hongwei, [694](#)
 War and peace, *voir* Guerre et paix (Vidor)
 War game (the), [199](#)
 War horse, [50](#)
 War lord (the), [445](#)
 War of the worlds (the), *voir* Guerre des mondes (la)
 Ward, Fred, [594](#)
 Ward, Rachel, [1734](#)
 Warden, Jack, [39](#), [222](#), [250](#), [622](#), [641](#), [764](#), [828](#), [834](#), [939](#), [1284](#), [1742](#)
 Wargnier, Régis, [175](#), [1324](#)
 Warhol, Andy, [277](#), [728](#), [735](#), [745](#), [766](#), [916](#), [1608](#), [1692](#), [1704](#)
 Waring, Richard, [635](#)
 Warlock, [458](#)
 Warnecke, Gordon, [1650](#)
 Warner, David, [7](#), [162](#), [199](#), [203](#), [329](#), [425](#), [687](#), [1046](#), [1055](#), [1127](#), [1282](#), [1397](#)
 Warner, H. B., [109](#), [147](#), [382](#), [399](#), [786](#), [1338](#), [1672](#)
 Warner, Jack, [278](#)
 Warner Bros, [306](#), [444](#), [573](#), [845](#), [855](#), [1521](#), [1759](#)
 Warped ones (the), [350](#), [958](#)
 Warren, Betty, [361](#)
 Warren, Charles Marquis, [810](#), [1425](#)
 Warren, Jennifer, [1596](#)
 Warren, Lesley Ann, [674](#), [807](#), [1464](#)
 Warriors (the), [856](#)
 Warwick, Robert, [58](#), [761](#), [1812](#)
 Wäscher, Aribert, [495](#)
 Washington, Denzel, [1824](#)
 Washington, Fredi, [681](#)
 Washington, John David, [532](#), [873](#)
 Wasikowska, Mia, [278](#), [1672](#)
 Wasp, [1735](#)
 Wasson, Craig, [71](#), [547](#), [1394](#)
 Waszyński, Michał, [1088](#)
 Watanabe, Fumio, [194](#), [327](#), [550](#), [685](#), [1270](#), [1271](#), [1514](#), [1717](#)
 Watanabe, Misako, [888](#), [1163](#)
 Watari, Tetsuya, [61](#)
 Waterloo bridge (LeRoy), [861](#), [1128](#)
 Waterloo bridge (Whale), [861](#), [1128](#)
 Waterloo road, [618](#)
 Waterston, Sam, [392](#), [817](#), [856](#), [1192](#), [1284](#)
 Watkins, Peter, [199](#), [367](#), [385](#), [821](#), [896](#), [973](#), [1279](#), [1439](#), [1774](#)
 Watling, Jack, [882](#)
 Watling, Leonor, [1229](#)
 Watson, Emily, [50](#), [616](#), [1020](#), [1140](#)
 Watson, Lucile, [861](#), [1302](#), [1362](#), [1443](#)
 Watson, Wylie, [1615](#), [1680](#)
 Watts, Naomi, [40](#), [498](#), [901](#), [1114](#), [1330](#), [1597](#)
 Wauthion, Claire, [765](#)
 Waver, Bernard, [462](#), [911](#)
 Way, Ann, [1167](#)
 Way down Broadway, *voir* Hello, sister
 Way down East, [210](#)
 Way of a gaucho, *voir* Gaucho (the) (Tourneur)
 Way out west, *voir* Laurel et Hardy au Far West
 Wayans, Marlon, [838](#)
 Wayne, David, [187](#), [409](#), [757](#), [1406](#)
 Wayne, John, [34](#), [44](#), [155](#), [222](#), [230](#), [249](#), [256](#), [330](#), [449](#), [477](#), [480](#), [510](#), [667](#), [804](#), [931](#), [938](#), [1022](#), [1099](#), [1141](#), [1204](#), [1238](#), [1308](#), [1347](#), [1387](#), [1441](#), [1568](#), [1586](#)
 Wayne, Naunton, [188](#), [220](#), [576](#), [697](#), [1083](#), [1110](#), [1120](#), [1508](#)
 We're not dressing, [360](#), [434](#)
 We own the night, [1260](#), [1790](#)
 We were strangers, [351](#)
 Weaver, Dennis, [570](#), [1557](#)
 Weaver, Sigourney, [15](#), [248](#), [540](#), [940](#), [1356](#), [1427](#), [1478](#)
 Weaving, Hugo, [1076](#)
 Webb, Clifton, [145](#), [626](#), [910](#), [945](#), [1816](#)
 Webb, Jack, [6](#), [377](#), [1335](#)
 Webb, Mary, [88](#)
 Webber, Robert, [19](#), [454](#), [622](#), [1212](#)
 Weber, André, [41](#)
 Weber, Jacques, [1349](#)

Weber, Jean, **1160**
 Wedding march (the), **1378, 1700**
 Weddings and babies, **894**
 Wedekind, Frank, **1286**
 Wedgeworth, Ann, **1347**
 Week-end (Godard), **44, 329, 1703**
 Week-end (Reed), *voir* Bank holiday
 Weerasethakul, Apichatpong, **1608, 1768**
 Wegener, Paul, **811, 1362**
 Weidler, Virginia, **893, 915, 1302, 1449**
 Weidmann, Eugen, **1456**
 Weill, Kurt, **703, 1235, 1482, 1758**
 Weiner, Matthew, **1765**
 Weingarten, Isabelle, **1051, 1799**
 Weinstein, Harvey, **1078**
 Weir, Peter, **27, 248, 505, 512, 621, 667, 972, 1349, 1463, 1640**
 Weiss, D. B., **1130**
 Weissmuller, Johnny, **1753**
 Weisz, Rachel, **251, 531, 546, 737, 1084, 1575**
 Welch, Raquel, **286, 1631, 1712**
 Welcker, Gertrude, **516**
 Welcome, **340**
 Welcome to L. A., **301, 1800**
 Welcome to the dollhouse, **345, 1369**
 Weld, Tuesday, **281, 1056**
 Welfare, **1698**
 Weller, Peter, **1600**
 Welles, Orson, **118, 206, 211, 380, 472, 551, 579, 622, 675, 746, 846, 981, 1008, 1020, 1036, 1107, 1192, 1265, 1325, 1334, 1419, 1557, 1586, 1602, 1612, 1749, 1778, 1816**
 Wellman, William A., **313, 531, 565, 587, 641, 729, 773, 857, 992, 1157, 1256, 1264, 1287, 1355, 1558, 1560, 1649, 1651**
 Wells, H. G., **328, 454, 963, 1274, 1454, 1592, 1613**
 Welsh, Kenneth, **162**
 Welt am Draht, **1076, 1261, 1377**
 Wendell, Howard, **986**
 Wender, Wim, **500, 1037, 1289, 1623**
 Wendkos, Paul, **120**
 Went the day well?, **670**
 Wepper, Fritz, **1140, 1380**
 Werckmeister harmóniák, *voir* Harmonies Werckmeister (les)
 Werewolf of London, **1069, 1074**
 Werfel, Franz, **647**
 Werich, Jan, **1289, 1820**
 Werker, Alfred L., **6, 493, 1546**
 Werner, Oskar, **29, 46, 97, 410, 1588, 1779**
 Wernicke, Otto, **82, 551**
 Wertmüller, Lina, **181**
 Wesele, *voir* Noces (les)
 West, Judi, **519**
 West, Julian, **516**
 West, Mae, **649, 1216, 1226**
 West Side story, **162, 338, 633, 721, 1017**
 Westerfield, James, **1387**
 Western Union, **172**
 Westerner (the), **650, 1305**
 Westfront 1918, **1114**
 Westward the woman, **1264**
 Westworld, **575**
 Wexler, Haskell, **984**
 Whale, James, **448, 861, 1018, 1128, 1608, 1613**
 What ever happened to Baby Jane?, **781, 1057, 1106**
 What price Hollywood?, **531**
 Wheeler, Hugh, **736**
 Wheeler, René, **491**
 Whelan, Arleen, **1634**
 Whelan, Tim, **169**
 When tomorrow comes, **979**
 Where danger lives, **1060**
 Where the sidewalk ends, **1001**
 While the city sleeps, **445, 1146**
 Whirlpool, **1317**
 Wishaw, Ben, **215, 309**
 Whisky à gogo, **1628**
 Whispering chorus (the), **1175, 1560, 1573**
 Whistler (the), **558**
 Whitaker, Forest, **771, 1300, 1603**
 White, Jacqueline, **429**
 White, Leo, **1529**
 White dog, **1183**
 White heat, **237, 824, 1197, 1712, 1721, 1723, 1734**
 White hunter black heart, *voir* Chasseur blanc, cœur noir
 White zombie, **188**
 Whitecross, Matt, **825**
 Whiteley, Jon, **22, 447**
 Whitman, Stuart, **294, 1750**

Whitmore, James, 471, 679, 890, 1105, 1233, 1416, 1456, 1712
 Whitney, Paul, 165
 Whitty, May, 60, 415, 562, 697, 1087, 1287
 Who framed Roger Rabbit, *voir* Qui veut la peau de Roger Rabbit ?
 Who'll stop the rain, 1056
 Who's nailin' Paylin ?, 1224
 Who's Who, 1553
 Whole town's talking (the), 267, 1132, 1469
 Whorf, Richard, 1385, 1399
 Why change your wife ?, 1407, 1505, 1751
 Wiazemsky, Anne, 329, 481, 1100, 1535, 1656, 1709
 Wichita, 1591
 Wicked lady (the), 1177, 1179
 Wicker man (the), 1760
 Wicki, Bernhard, 655, 1380, 1529, 1771
 Widmark, Richard, 37, 112, 334, 347, 425, 429, 458, 594, 632, 643, 645, 872, 912, 975, 1132, 1141, 1287, 1390, 1493, 1524, 1526, 1569, 1581, 1746
 Wieman, Mathias, 572, 1685
 Wiene, Robert, 174
 Wiener, Élisabeth, 1301
 Wiener, Jean, 458, 522, 727, 1301, 1686
 Wiest, Dianne, 77, 474, 746, 1284, 1316, 1428, 1742
 Wifstrand, Naima, 385, 436, 734, 1234, 1637
 Wight, Peter, 785, 1159
 Wilby, James, 248, 1365
 Wilcox, Fred M., 84
 Wilcoxon, Henry, 333, 452, 485, 618, 1251, 1290, 1449, 1809
 Wild at heart, 417
 Wild boys of the road, 1081, 1157
 Wild bunch (the), 395, 425, 454, 726, 1055, 1282, 1460
 Wild is the wind, 346
 Wild one (the), 1040
 Wild river, 1320
 Wilde, Cornel, 428, 643, 836, 927, 985, 1235, 1242, 1327, 1754
 Wilde, Oscar, 848, 1287, 1627
 Wilder, Billy, 35, 40, 81, 83, 102, 121, 144, 230, 363, 505, 519, 636, 795, 831, 839, 868, 870, 1003, 1042, 1054, 1064, 1072, 1259, 1301, 1330, 1341, 1349, 1408, 1574, 1585, 1649, 1730, 1739
 Wilder, Gene, 281, 552, 1044, 1552
 Wilding, Michael, 695, 988, 1507
 Wiles, Gordon, 160
 Wilke, Robert J., 221, 1039, 1162
 Wilkinson, Tom, 952
 Will success spoil. . . , 1386
 Willaert, Wim, 675
 Willemetz, Albert, 573
 William, Warren, 333, 572, 576, 1176, 1498, 1521, 1664
 Williams, Bill, 1593
 Williams, Emlyn, 565, 864
 Williams, Guinn Big Boy, 183, 1326, 1417, 1675
 Williams, Hugh, 1633
 Williams, John, 395, 831, 1089, 1386, 1577
 Williams, John (compositeur), 617, 1068, 1270, 1371, 1593
 Williams, Olivia, 1688
 Williams, Paul, 502
 Williams, Rhys, 106, 171
 Williams, Robin, 525, 760, 774, 841, 856, 969, 1605
 Williams, Tennessee, 65, 105, 151, 646, 1058, 1675, 1752
 Williams, Treat, 281, 507, 846, 1565, 1824
 Williamson, Nicol, 443, 1070, 1319, 1627
 Willie Wonka and the chocolate factory, *voir* Charlie et la chocolaterie (Stuart)
 Willis, Bruce, 89, 170, 416, 709, 726, 885, 1091, 1219, 1509, 1589
 Willis, Gordon, 152, 406
 Willmer, Catherine, 189
 Willmott, Albert, 288
 Wills, Chill, 254, 952, 1636, 1703
 Wills, Chill, 1810
 Willy Boy, 1453, 1740
 Wilms, André, 218, 287, 879, 1583, 1604, 1630
 Wilson, Dooley, 1129
 Wilson, Georges, 48, 112, 259, 323, 592, 787, 1186, 1668, 1764
 Wilson, Lambert, 67, 97, 207, 271, 541, 566, 571, 859, 1080
 Wilson, Luke, 1691
 Wilson, Mary, 1176
 Wilson, Owen, 857, 1465, 1690, 1691
 Wilson, Richard, 705, 1463, 1651
 Wilson, Scott, 1121, 1563

- Winchester 73, **50**, **626**, **1280**
 Wind (the), **489**
 Wind over the Everglades, **1164**
 Wind that shakes the barley (the), *voir* Vent
 se lève (le) (Loach)
 Windhust, Bretagne, **1402**
 Window (the), **1388**
 Windsor, Marie, **76**, **429**, **810**, **985**, **1649**, **1740**
 Winfield, Paul, **777**, **1183**, **1569**
 Wing and a prayer, **1416**
 Winger, Debra, **602**, **1627**
 Wings, **857**, **886**
 Wings of eagles (the), **1308**
 Winkler, Angela, **1606**
 Winn, Kitty, **409**
 Winnicka, Lucyna, **140**, **1396**
 Winninger, Charles, **729**, **1294**, **1634**
 Winnipeg, mon amour, *voir* My Winnipeg
 Winslet, Kate, **760**, **761**, **952**, **1046**
 Winstanley, **690**
 Winstone, Ray, **1397**
 Winter kills, **720**
 Winterbottom, Michael, **825**
 Winters, Shelley, **240**, **305**, **424**, **589**, **626**, **658**,
834, **1039**, **1146**, **1273**, **1413**, **1479**,
1563, **1781**
 Winwood, Estelle, **1089**, **1112**, **1552**
 Wire (the), **1713**
 Wise, Herbert, **62**
 Wise, Ray, **1051**
 Wise, Robert, **7**, **59**, **115**, **199**, **220**, **380**,
421, **445**, **457**, **513**, **609**, **757**, **834**,
923, **1017**, **1111**, **1146**, **1413**, **1448**,
1504, **1651**
 Wise blood, **1015**
 Wiseman, Frederick, **446**, **508**, **634**, **654**, **695**,
728, **783**, **916**, **919**, **922**, **1528**, **1548**,
1550, **1551**, **1553–1555**, **1694–1699**
 Wiseman, Joseph, **76**, **849**, **1199**, **1570**
 Wissak, David, **978**
 VVitch (the), **1786**
 Witchfinder general, **519**, **1393**
 Withers, Googie, **37**, **220**, **1450**
 Withers, Grant, **230**, **1636**, **1651**
 Witherspoon, Reese, **253**, **817**, **1410**
 Without love, **1495**
 Witness, **27**, **1107**
 Witness for the prosecution, *voir* Témoin à
 charge
 Wizard of Oz (the), **299**, **417**, **529**, **883**, **1314**,
1351, **1359**
 Wolf man (the), **45**, **481**, **926**
 Wolf of Wall street (the), *voir* Loup de Wall
 street (le)
 Wolfe, Ian, **1487**, **1619**
 Wolff, Alex, **1793**
 Wolff, Frank, **238**, **259**, **984**
 Wolheim, Louis, **262**
 Woman in a dressing gown (the), **1421**
 Woman in green (the), **1617**
 Woman in the window (the), *voir* Femme au
 portrait (la)
 Woman of the year, **1674**
 Woman on pier 13 (the), *voir* I married a com-
 munist
 Woman on the beach, **627**
 Woman on the run, **323**
 Woman they almost lynched, *voir* Femme qui
 faillit être lynchée (la)
 Woman under the influence (a), *voir* Une fem-
 me sous influence
 Women (the), **51**, **1302**, **1380**
 Women in love, *voir* Love
 Wonder boys, **1673**
 Wonderful country (the), *voir* Aventurier du
 Rio Grande (l')
 Wong, Émilie, **1767**
 Wong, Anna May, **180**, **576**, **871**, **905**
 Wong, Faye, **873**
 Wong, Kar-wai, **294**, **557**, **873**, **1239**, **1350**,
1494, **1505**, **1639**, **1642**
 Wood, Natalie, **47**, **510**, **538**, **646**, **809**, **836**,
933, **1017**, **1206**, **1307**, **1395**
 Wood, Sam, **362**, **623**, **1313**, **1366**, **1806**
 Wood Jr., Edward D., **32**, **373**, **440**, **596**, **767**,
1029, **1054**, **1197**, **1586**, **1642**, **1714**
 Woods, James, **281**, **482**, **509**, **801**, **854**, **1188**,
1460, **1596**
 Woodward, Joanne, **475**, **862**, **1070**, **1675**, **1752**
 Woodward, Morgan, **169**, **296**
 Wooley, Monty, **691**, **795**, **1513**
 Woolf, Virginia, **305**
 Woolrich, Cornell, *voir* Irish, William
 Worden, Hank, **162**, **230**, **402**, **510**, **1141**, **1298**,
1347, **1568**
 Wordsworth, William, **1307**
 World (the), **1234**
 World according to Garp, *voir* Monde selon

Garp (le) 1155, 1161, 1163, 1177, 1206, 1213,
 1227, 1270, 1287, 1353, 1405, 1492,
 1512, 1615, 1670, 1726, 1785
 World in his arms (the), **1428**
 World is not enough (the), **1614**
 World of Henry Orient (the), **816**
 World of Suzie Wong (the), **272**
 Worsley, Wallace, **156, 804, 851, 1327**
 Woyzeck, **1205, 1820**
 Wray, Faye, **70, 682, 932, 1142, 1196, 1390,**
1486, 1700
 Wrestler (the), **1207**
 Wright, Amy, **1015**
 Wright, Frank Lloyd, **584, 993, 1315**
 Wright, Jeffrey, **1118**
 Wright, Joe, **1135, 1678**
 Wright, Teresa, **13, 237, 1220, 1422, 1721,**
1812
 Wright, Will, **575**
 Written on the wind, *voir* Écrit sur du vent
 Wrong man (the), **452, 918, 1282**
 Wu, Yinian, **621**
 Wu, Yonggang, **1166**
 Wul, Stefan, **573, 1477**
 Wuthering Heights, **1022, 1216, 1221, 1301,**
1721
 Wyatt, Jane, **109, 201, 256**
 Wycherly, Margaret, **172, 1197, 1235, 1385,**
1723
 Wyler, Maud, **1788**
 Wyler, William, **13, 98, 122, 129, 237, 650,**
737, 849, 860, 1301, 1347
 Wyman, Jane, **35, 606, 695, 1348, 1468**
 Wyn, Michel, **1367**
 Wyndham, John, **853, 994, 1220**
 Wynn, Keenan, **233, 323, 522, 809, 941, 1095,**
1376, 1416, 1495, 1515
 Wynter, Dana, **1005, 1168, 1220**
 Wysocka, Lidia, **239**
 Xénophon, **856**
 Y Sa Lo, **68**
 Y a-t-il un Français dans la salle?, **908**
 Y a-t-il un pilote dans l'avion?, *voir* Airplane
 Y aura-t-il de la neige à Noël?, **1412**
 Yaguchi, Yōko, **928**
 Yagumo, Emiko, **702, 1081**
 Yakusho, Kōji, **489, 816, 938, 1601, 1633, 1638,**
1644, 1736
 Yakuzas, **61, 73, 80, 350, 356, 386, 451, 578,**
582, 685, 700, 713, 787, 896, 996,
1155, 1161, 1163, 1177, 1206, 1213,
1227, 1270, 1287, 1353, 1405, 1492,
1512, 1615, 1670, 1726, 1785
 Yamada, Isuzu, **186, 295, 527, 561, 640, 685,**
765, 879, 930, 1221, 1260
 Yamagata, Isao, **776, 1566**
 Yamaguchi, Shirley, **584, 1588**
 Yamamoto, Fujiko, **78, 170**
 Yamamoto, Reizaburō, **451, 1821**
 Yamamura, Sō, **544, 610, 814, 888, 1042, 1047,**
1173, 1490, 1821
 Yamanaka, Sadao, **343, 909, 1163**
 Yamanouchi, Hikaru, **317**
 Yamazaki, Tsutomu, **786**
 Yanagi, Eijirō, **814**
 Yang, Edward, **338, 940, 1179**
 Yang, Kuei-mei, **915, 1660**
 Yankovski, Oleg, **12, 85, 820, 1541**
 Yanne, Jean, **186, 329, 562, 1024, 1120, 1206,**
1324, 1384, 1590, 1683
 Yannick, **1819**
 Yasui, Shōji, **663, 1144**
 Yates, Peter, **351, 1403**
 Yd, Jean d', **290, 505, 759, 1702**
 Year of living dangerously (the), *voir* Année
 de tous les dangers (l')
 Yee, Chih-yen, **1494**
 Yellow sky, **1287**
 Yellow submarine, **1164, 1652**
 Yepes, Narciso, **39, 1035**
 Yeux de la nuit (les), *voir* Night has a thou-
 sand faces
 Yeux sans visage (les), **94, 447, 563, 578, 722,**
820, 1590
 Yeux noirs (les), **106, 134, 1371**
 Yi yi, **1179**
 Yōjimbō, **1071, 1134, 1221, 1666**
 Yōkihi, **610**
 Yokoo, Tadanori, **1717**
 Yokoyama, Rie, **1717**
 Yol, **1350**
 Yolanda et le voleur, **1250**
 Yoo, Joon-sang, **1083, 1779**
 Yordan, Philip, **16, 30, 535, 612, 809, 1122,**
1488
 Yordanoff, Wladimir, **797**
 York, Dick, **158, 1447**
 York, Michael, **286, 636, 1140**
 York, Susannah, **368, 1106, 1201, 1751, 1786**

Yoshikawa, Mitsuko, [698](#), [717](#)
 Yoshimura, Jitsuko, [672](#), [700](#), [1609](#)
 Yoshimura, Kōzaburō, [398](#)
 Yoshizawa, Takao, [550](#)
 You, [322](#), [374](#), [1354](#)
 You can't cheat an honest man, [667](#)
 You can't take it with you, *voir* Vous ne l'em-
 porterez pas avec vous
 You only live once, [794](#), [1644](#)
 You only live twice, [195](#)
 You're telling me, *voir* Dollars et whisky
 Young, Alan, [336](#)
 Young, Clifton, [149](#)
 Young, Gig, [454](#), [953](#), [978](#), [1201](#), [1507](#)
 Young, Karen, [438](#)
 Young, Loretta, [216](#), [808](#), [828](#), [1157](#), [1355](#),
 [1513](#), [1521](#), [1800](#), [1809](#)
 Young, Neil, [177](#)
 Young, Robert, [172](#), [612](#), [866](#), [1049](#), [1248](#),
 [1415](#)
 Young, Roland, [133](#), [738](#), [893](#), [1751](#)
 Young, Sean, [90](#)
 Young, Terence, [1199](#), [1223](#), [1398](#), [1569](#)
 Young, Victor Sen, [129](#), [160](#), [323](#), [1511](#)
 Young and innocent, [914](#), [1197](#), [1615](#)
 Young Bess, [943](#)
 Young Frankenstein, *voir* Frankenstein Junior
 Young lions (the), *voir* Bal des maudits (le)
 Young man with a horn, [1303](#), [1315](#)
 Young Mr. Lincoln, [829](#), [850](#), [1372](#)
 Young pope (the), [55](#), [652](#), [1764](#)
 Young Sherlock Holmes, [334](#)
 Yourself and yours, [964](#)
 Youth, [737](#)
 Yoyo, [190](#)
 Yumeji, [557](#), [1155](#)
 Yvain, Maurice, [176](#), [573](#), [859](#), [1614](#)

 Zabriskie point, [1684](#)
 Zaki, Ahmed, [1124](#)
 Zama, [1792](#)
 Zamachowski, Zbigniew, [947](#), [1065](#), [1140](#)
 Zamfir, Gheorghe, [513](#), [667](#)
 Zampa, Luigi, [290](#), [750](#), [964](#), [1117](#)
 Zane, Billy, [1046](#)
 Zanuck, Darryl F., [1749](#)
 Zanussi, Krzysztof, [374](#), [381](#), [904](#), [1277](#), [1307](#),
 [1486](#), [1532](#)
 Zapasiewicz, Zbigniew, [374](#), [381](#), [400](#), [1277](#)

 Zardi, Dominique, [70](#), [159](#), [246](#), [274](#), [550](#), [659](#),
 [715](#), [1276](#), [1362](#), [1736](#)
 Zardo, [529](#), [1314](#), [1319](#), [1592](#)
 Zavattini, Cesare, [37](#), [56](#), [208](#), [1170](#), [1310](#),
 [1396](#), [1402](#)
 Zavtra byla voïna, *voir* Demain c'était la guerre
 Zazie dans le métro, [292](#), [1648](#)
 Zech, Rosel, [156](#)
 Zeiler, Joannes, [837](#)
 Zelig, [152](#), [1618](#), [1685](#)
 Zelniker, Michael, [1300](#)
 Zem, Roschdy, [304](#), [613](#), [709](#), [817](#), [1158](#), [1448](#),
 [1827](#)
 Zeman, Karel, [619](#), [1787](#)
 Zemeckis, Robert, [900](#)
 Zemlia, [865](#), [1145](#), [1155](#)
 Zemmour, Éric, [263](#), [762](#), [1346](#), [1755](#)
 Zeplichal, Vitus, [560](#)
 Zerbe, Anthony, [962](#), [1056](#)
 Zerkalo, *voir* Miroir (le)
 Zéro, Karl, [1811](#)
 Zéro de conduite, [528](#), [1191](#), [1391](#), [1731](#)
 Žert, [899](#)
 Zeta-Jones, Catherine, [731](#), [771](#)
 Zhang, Fengyi, [776](#)
 Zhang, Yimou, [508](#), [521](#), [1598](#), [1829](#)
 Zhao, Tao, [129](#), [273](#), [332](#), [449](#), [694](#), [1234](#),
 [1259](#)
 Zheng, Junli, [621](#)
 Zidi, Claude, [1214](#)
 Zidi, Malik, [507](#)
 Zika, Damouré, [214](#), [506](#), [905](#)
 Zimmer, Hans, [996](#)
 Zimna wojna, [1789](#)
 Zinnemann, Fred, [204](#), [509](#), [872](#), [1102](#), [1422](#),
 [1689](#)
 Zinzin d'Hollywood (le), *voir* Errand boy (the)
 Zodiac, [127](#), [1614](#), [1815](#)
 Zola, Émile, [122](#), [148](#), [184](#), [297](#), [414](#), [735](#), [761](#),
 [764](#), [887](#), [976](#), [1227](#), [1635](#), [1645](#), [1725](#),
 [1825](#)
 Zola, Jean-Pierre, [21](#), [1067](#)
 Zolnay, Pál, [549](#), [701](#)
 Zonca, Erick, [20](#), [1431](#)
 Zoo, [695](#), [916](#)
 Zoo in Budapest, [1800](#)
 Zoppi, Matteo, [1791](#)
 Zorro, [129](#), [170](#), [386](#), [456](#), [768](#), [920](#), [1435](#),
 [1523](#)

Zotz, **747**
Zouc, **607**
Zouheiri, Mouss, **482**
Zoulou, **1156**
Zouzou, **103**, **1360**
Zozos (les), **1193**
Zucca, Jérôme, **1540**
Zucca, Pierre, **266**, **899**, **1540**, **1691**
Zucco, George, **404**, **430**, **493**, **1469**, **1689**
Zucker (frères), **1421**
Żuławski, Andrzej, **295**, **327**, **787**, **847**, **1518**
Zurlini, Valerio, **201**, **599**, **956**, **1467**
Zushi, Yoshitaka, **503**, **1527**
Zviaguintsev, Andreï, **915**, **1255**, **1537**, **1692**,
1694
Zweig, Stefan, **559**, **572**, **723**